REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LIX

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LIX

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

—

1905

ANNÉE 1905

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue musicale.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Athenaeum.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 2 janvier — 1905

I. Léon Homo. **Essai sur le règne de l'empereur Aurélien** (270-275), Paris, Fontemoing, 1904, in-8°, 390 p., 18 illustrations, une carte et deux plans hors texte (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule 89).

II. Du même, **De Claudio gothico Romanorum imperatore** (268-270), Lutetiae Parisiorum, H. Jouve, 1903.

I. A l'exemple de M. Gsell, M. Homo a choisi pour sujet de thèse française de doctorat une monographie d'empereur. Le caractère et l'œuvre d'Aurélien lui ont paru, à juste titre, mériter une étude particulière. Appelé au pouvoir à un moment de crise, Aurélien sut faire face heureusement aux plus graves difficultés; les cinq années de son gouvernement ont rétabli la fortune compromise de Rome et rendu possibles les grandes réformes de la fin du III^e siècle. A tous les points de vue, ce règne annonce et prépare celui de Dioclétien. M. Homo l'a raconté avec beaucoup de soin et de conscience; son livre repose sur un examen minutieux des textes; une érudition pénétrante et bien informée ne laisse aucun point dans l'ombre.

Dans son *Introduction*, M. Homo passe en revue les différentes sources du règne d'Aurélien et en apprécie sommairement la valeur; il insiste particulièrement sur les biographies de l'Histoire Auguste, si précieuses tout à la fois et si suspectes; aux quatre papyrus cités à la p. 20, il convient d'en ajouter un cinquième, tout récemment publié et reproduit par l'auteur dans les *Addenda*. — Une *Première Partie* étudie en deux chapitres la carrière privée d'Aurélien et la situation de l'Empire à son avènement. Soldat de fortune, originaire des provinces

danubiennes, Aurélien grandit dans les camps et franchit un à un tous les degrés de la hiérarchie militaire. A la mort de Claude II, il paraissait tout désigné pour lui succéder; les soldats le proclamèrent; l'élu du Sénat, Quintillus, frère de Claude, dut s'ouvrir les veines. Le monde romain était à ce moment divisé en trois tronçons : en Occident l'Empire gaulois, en Orient l'État palmyrénien, au centre les pays soumis à l'empereur de Rome, exposés eux mêmes sans cesse aux invasions des Barbares sur le Danube. — Il fallait avant tout assurer la défense du Danube et rétablir l'unité (*Deuxième Partie*). En moins d'une année, trois campagnes difficiles rejettent au delà du fleuve les Juthunges et les Vandales; dix-huit mois et deux campagnes sont nécessaires pour abattre l'Empire de Palmyre; en Gaule une seule bataille suffit. Aurélien rentre à Rome au début de 274, célèbre avec magnificence son triomphe et prend le surnom de *Restitutor Orbis*.

Il opère alors d'importantes réformes dans le gouvernement intérieur (*Troisième Partie*). Énergique, honnête, peu cultivé, il avait l'intelligence naturellement ouverte et le sens profond des besoins de l'État. Pour consolider l'unité de l'Empire, il renforce l'autorité de l'empereur lui-même; c'était la politique de Domitien et des Sévères, ce sera celle de Dioclétien; il s'appuie sur l'armée pour limiter de plus en plus l'autorité du Sénat. La réforme monétaire, prélude de celle que réalisera plus complètement Dioclétien, réprime les fraudes et les abus, concentre la frappe aux mains du prince, réglemente le rapport légal entre les diverses monnaies. La réforme alimentaire représente le plus grand effort que l'État ait jamais fait en ce sens; Aurélien aurait voulu distribuer gratuitement à la plèbe romaine toutes les denrées comestibles; faute de temps et d'argent ses vastes projets ne purent s'exécuter intégralement. La réforme religieuse, couronnement de sa politique intérieure, eut pour but d'établir l'unité dans le culte et de faire de l'empereur un dieu; la religion solaire devint un culte d'État, supérieur à tous les autres, qu'il admettait; le prince, pour la première fois, prit de son vivant le titre de dieu : représentant du Soleil sur la terre, il participait à sa nature éternelle.

Les victoires et les réformes d'Aurélien ne pouvaient avoir d'effet durable que si les institutions militaires de l'Empire étaient réorganisées (*Quatrième Partie*). Aurélien fortifie les différentes armées des frontières, restaura la discipline, protège le *limes*. Les villes de l'intérieur, habituées à la paix romaine, étaient restées jusqu'au milieu du IIIe siècle ouvertes et sans défense, à la merci d'un coup de main; sous la menace des invasions barbares, elles s'entourent de murailles. Aurélien dote la capitale elle-même d'une solide enceinte, que M. Homo décrit en détail. Ce mur nouveau, destiné à remplacer celui qu'avait élevé aux temps légendaires le roi Servius, embrassait la zone pomériale tout entière et la plus grande partie des quatorze régions d'Au-

guste; il avait près de dix-neuf kilomètres de tour. Des considérations d'intérêt stratégique et d'économie financière ont déterminé son tracé. Il se conforme à la configuration du sol et aux besoins de la défense; il utilise un certain nombre de constructions antérieures (*Castra praetoria*, aqueducs, *amphitheatrum Castrense*, etc.) et passe de préférence sur les terrains du domaine impérial. Au point de vue de la technique, le mur d'Aurélien répond aux préceptes posés par les architectes militaires de l'antiquité; il est fait avec beaucoup plus de soin que les enceintes analogues dont s'entouraient vers la même époque les autres cités de l'Empire; il présentait une protection sérieuse et très bien conçue; son seul défaut était son ampleur même, qui eût exigé la présence d'une immense armée.

Les dernières campagnes d'Aurélien en Gaule et sur le Danube (*Cinquième Partie*) sont encore dirigées contre les envahisseurs barbares. L'empereur comprend sagement qu'il est impossible de conserver les territoires de la Dacie transdanubienne; il les fait évacuer; le fleuve marquera désormais la frontière romaine; c'est un recul, mais nécessaire. Aurélien, par sa prudence, délivre ses successeurs d'un gros souci et garantit l'avenir. Il tombe assassiné, victime d'un complot, au moment où, toujours infatigable, il marchait contre les Perses. L'essentiel du moins était fait : les maux causés par l' « anarchie militaire » avaient été réparés; l'Empire, unifié et fortifié, était capable de résister longtemps aux assauts des Barbares et de continuer avec Dioclétien son évolution progressive.

Cinq appendices nous donnent la chronologie générale d'Aurélien, les fastes du Sénat sous son règne, le texte des inscriptions qui le concernent, le relevé de ses légendes monétaires (Th. Rohde en 1881 a consacré tout un livre à ces monnaies), un examen des Actes des martyrs relatifs à la persécution que lui attribuent à tort les auteurs ecclésiastiques. On appréciera surtout dans le premier appendice la discussion très serrée des données chronologiques; M. Homo y fait justice de la tradition fausse d'un interrègne de six mois qui aurait suivi la mort d'Aurélien.

II. La thèse latine de M. Homo est consacrée, elle aussi, à une monographie d'empereur. Le règne très court de Claude II le Gothique est la préface de celui d'Aurélien, comme le règne d'Aurélien lui-même est la préface de celui de Dioclétien. Neuf chapitres étudient successivement les sources, la vie de Claude jusqu'à son avènement, l'état de l'Empire en 268, les données chronologiques, la guerre contre les Alamans et l'adjonction de l'Espagne et de la Narbonnaise à l'empire gaulois, la guerre gothique, la prise de l'Égypte et de l'Asie-Mineure par Zénobie, le gouvernement intérieur, les derniers temps de Claude. Les appendices contiennent le texte des inscriptions, la série des légendes monétaires (d'après les publications de A. Markl), la prétendue persécution de Claude contre les chrétiens.

Ces deux livres éclairent l'histoire de sept années du IIIe siècle. Il faut souhaiter que M. Homo poursuive plus loin ses recherches et nous donne un jour le tableau complet de cette époque si agitée, si attrayante et si mal connue encore dans son ensemble.

Maurice BESNIER.

A. C. L. BROWN, **Iwain** (dans *Studies and Notes in Philology and Literature*, tome VIII, Boston, 1903, p. 1-147).

G. L. KITTREDGE. **Arthur and Gorlagon** (même volume p. 149-275).

L. A. PATON. **Studies in the Fairy Mythology of Arthurian Romance.** Boston, 1903; in-8o de IX-288 p. (*Radcliffe College Monographs*, no 13).

M. Brown croit avoir retrouvé le conte celtique (irlandais) qui aurait servi de modèle à l'*Ivain* de Chrétien de Troyes. Ce serait un conte mythologique, analogue à la *Maladie du Cûchulainn*. Dans ce récit [1], Cûchulainn est requis à plusieurs reprises par la déesse Fand et son frère Labraid de se rendre au pays des *Side* (fées), où il doit combattre, au lieu et place de Labraid, un ennemi redoutable; sa récompense sera l'amour de Fand, qui a été abandonnée par son époux Manannan. Cûchulainn hésite, et envoie d'abord son cocher Loeg explorer ce pays mystérieux; puis il se décide à y aller lui-même, triomphe de l'ennemi et reçoit la récompense promise; enfin il revient à son épouse mortelle, tandis que Fand elle-même se réconlie avec Manannan. — Il y a bien entre les deux récits quelques ressemblances, que M. B. a fort habilement mises en relief, mais non le parallélisme étroit qu'il veut établir. Je ne suis pas moins frappé, quant à moi, des différences que des ressemblances : dans le récit irlandais, Labraid a besoin de Cûchulainn et ne triomphe qu'avec peine de ses hésitations; Ivain va spontanément au devant de l'aventure [2], Cûchulainn combat en faveur de Labraid; Ivain lutte contre le propre mari de Laudine. Dans le conte celtique le mortel et la déesse se lassent l'un de l'autre et chacun retourne à ses premières amours;

1. Traduit par M. d'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, VII, p. 174-216.

2. Rien ne prouve en effet que la visite de Lunete à la cour d'Artus (mentionnée incidemment au v. 1004), ait eu pour objet d'inviter Ivain à tenter l'aventure. — Voici un autre rapprochement illusoire : le départ du héros, dit M. B., est provoqué par le récit d'un « previous adventurer » (le cocher Loeg dans le conte irlandais, Calogrenan dans *Ivain*); mais Loeg n'échoue pas dans l'aventure comme Calogrenan, car il ne la tente même pas. Cet épisode dans Chrétien me paraît emprunté à un lieu commun de la légende de Cûchulainn : les aventures où le héros réussit avaient généralement été tentées d'abord par deux de ses rivaux qui y avaient échoué; Calogrenan joue dans Chrétien ce rôle de repoussoir attribué dans l'épopée celtique à Fergus et à Conall et qui deviendra, dans les romans en vers, la propriété exclusive du sénéchal Ké, dans ceux en prose celle de différents personnages (voy. P. Paris, *Les romans de la Table ronde*, III, 372; IV, 244 etc.).

Ivain est puni d'avoir oublié Laudine, qui lui est rendue après un temps d'épreuve. Je suis au reste d'avis, comme M. B. (précédé du reste par G. Paris et M. Ahlström) que le thème d'*Ivain* est mythologique, mais il me paraît assez différent de celui qui est ici étudié : Laudine a dû remplacer une fée, (probablement une fée des eaux) [1], dont Esclados était primitivement le champion ; Ivain ayant tué ce champion, le remplace, et hérite de ses devoirs comme de ses prérogatives ; c'est là un thème très fréquent, on le sait, dans les romans bretons [2].

M. B. a du moins montré d'une façon très claire qu'un grand nombre de détails dans le récit de Chrétien provenaient de contes celtiques et que la pensée du trouvère, au moment où il écrivait son œuvre, se mouvait pour ainsi dire dans une atmosphère celtique. Cette démonstration me paraît péremptoire ; mais j'avoue que je l'eusse préférée un peu plus condensée : l'auteur eût bien fait d'écarter certains rapprochements vagues ou contestables [3] ; après avoir protesté qu'il ne voulait s'appuyer que sur des textes sûrement antérieurs à Chrétien, il se laisse entraîner à en citer, à titre de confirmation, une foule d'autres, bien plus modernes ; pourquoi enfin tant d'analyses complètes de textes bien connus, déjà analysés dans des ouvrages très accessibles, et dont quelques parties seulement nous importent ? En somme, M. B. a écrit cent cinquante pages là où la moitié ou le tiers eussent amplement suffi.

C'est un reproche analogue que je ferai au livre, d'ailleurs fort méritoire, de miss A. Paton, sur les fées dans les romans arthuriens. Si l'auteur avait simplement voulu cataloguer et analyser les passages où une fée est mise en scène, nous louerions volontiers sa diligence ; ce livre est en effet un très riche répertoire et constitue à lui seul un véritable « Cabinet des Fées ». Mais miss Paton a aussi l'ambition de démontrer des thèses et je suis bien obligé de dire que bien des analyses n'ont avec la démonstration qu'un lien assez lâche. Ces thèses sont intéressantes et ingénieuses plus que convaincantes ; mais il faudrait, pour les résumer et les discuter, une place dont je ne dispose pas ici ; je compte au reste le faire ailleurs plus à loisir.

M. Kittredge a trouvé dans un manuscrit de la fin du XIV^e siècle un récit latin, étroitement apparenté aux lais du *Bisclavret* et de *Mélion*, ainsi qu'à un groupe de contes irlandais. Il détermine ici la filiation des diverses versions et l'origine des épisodes propres à chacune. Selon lui, c'est le *Bisclavret* qui a le plus fidèlement conservé le

---

1. C'est l'opinion exprimée par G. Paris (*Romania*, XVII, 335).

2. Il se trouve notamment dans *Meraugis* (*Hist. litt.*, XXX, 226) et à plusieurs reprises dans les suites du *Perceval*.

3. En voici un autre, en revanche, qu'il aurait pu faire : le vilain hideux et gigantesque qui indique le chemin à Ivain (v. 288 ss.) rappelle un personnage très analogue dans la *Naissance de Conchobar* et le *Festin de Bricriu* (d'Arbois, *Cours*, VII, 8 et 144).

thème primitif, celui du mari changé en loup-garou par sa femme; dans les autres versions ce thème a été mêlé à un vieux récit mythologique irlandais, la *Recherche d'Etain*, où une fée, après avoir épousé un mortel, est reprise par son premier mari, comme elle immortel, puis reconquise par son époux mortel. M. R. conclut que le premier thème a passé du pays de Galles en Irlande, où il a été contaminé par le second, et que c'est de là qu'il a pénétré en France, après avoir repassé probablement par le pays de Galles [1]. Cette recherche, fondée sur une vaste érudition, est conduite avec une excellente méthode; les détails sont nombreux, mais aucun ne forme hors-d'œuvre et tous nous acheminent sûrement vers la conclusion. Ce sont seulement des études minutieuses comme celles-là, dit justement M. K., qui pourront jeter quelque lumière sur la provenance des récits arthuriens et sur leur mode d'infiltration dans la littérature française, puis dans la littérature européenne [2].

A. JEANROY.

La faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres par l'abbé P. FÉRET, docteur en théologie, etc. Epoque moderne, T. III. Paris, Alph. Picard et fils, 1904, VI, 520 p. in-8° [3].

Le troisième volume de M. l'abbé Féret (le septième, si l'on compte depuis les origines), nous raconte, d'après le système précédemment exposé déjà, de l'auteur, l'histoire générale de la faculté de théologie ou ce qu'il appelle les *phases historiques* de la faculté au XVIIe siècle. Il s'est servi pour son récit, principalement des *Commentarii sacrae facultatis* ou des procès-verbaux originaux de ce corps, conservés aux Archives nationales (cote M. M. 248 à 259), qui bien qu'exploités largement par la *Collectio Judiciorum* de du Plessis d'Argentré, lui « ont permis de glaner encore quelques épis » (p. V) et, en seconde ligne, du tome IV du manuscrit de Saint-Sulpice, *Acta facultatis theologicae Parisiensis*.

---

1. M. R. se demande si ce thème ne serait pas oriental, au moins dans ses lointaines origines : M. G. Huet n'est pas de cet avis (*Le Moyen Age*, 1904. p. 67).

2. Un rapprochement intéressant me paraît avoir échappé à M. K. Dans le récit latin, Artus, qui se fait raconter l'histoire du loup-garou, refuse de descendre de cheval et de s'asseoir à table avant que cette histoire lui ait été racontée complètement : les diverses parties en sont comme scandées par les offres d'hospitalité que fait le narrateur et par les refus, de plus en plus péremptoires, que lui oppose Artus; on retrouve le même trait, attribué aussi à Artus, dans la première continuation du *Perceval* de Chrétien, où il refuse de prendre place à table avant que Gauvain ait terminé le récit de ses aventures (v. 16875, 17025, 17141 etc.) : nouvelle preuve que cette vaste compilation a un substrat celtique, qui reste encore en grande partie à retrouver.

3. Voir sur les précédents volumes, la *Revue* du 12 novembre et du 31 décembre 1900 et celle du 12 mai 1902.

Le livre premier, intitulé *Affaires académiques*, expose d'abord les changements opérés dans les différents collèges, leur organisation et leur enseignement au XVII[e] siècle, les nouveaux statuts de 1673, etc. Il nous raconte ensuite les conflits extérieurs et intérieurs, soit entre les docteurs de la Sorbonne eux-mêmes, soit avec les Barnabites et les Oratoriens, soit entre le recteur et les doyens de la faculté. Nous rentrons dans la lutte mémorable entre le Parlement et la Compagnie de Jésus, à propos du livre de Mariana et nous y rencontrons toute une série de personnages bien connus, Estienne Pasquier et le P. Cotton, Guillaume Barclay, Bellarmin, Suarès, le P. Garasse, etc. Le second livre, intitulé les *Grandes causes*, s'occupe de l'organisation du pastorat, du jansénisme (p. 175-249), du gallicanisme, avant et après la déclaration du 19 mars 1682 (249-321), de la guerre déclarée, au nom d'Aristote, contre le cartésianisme, du laxisme et de la fameuse controverse entre le P. Bauny, le P. Pirot et consorts et Arnault et Nicolas Perrault, qui furent condamnés pour avoir *calomnié* les jésuites. M. F. concède cependant qu'il « est difficile de ne pas reconnaître dans l'Ordre une tendance à adoucir les sévérités de la morale évangélique [1] » (p. 382).

Avec le livre III, nous revenons à l'étude de la littérature de controverse, dans la sphère de cette « police des esprits » qui fut toujours l'occupation préférée de la Sorbonne. A côté d'une foule de productions absolument obscures, nous rencontrons ici des noms plus connus, Pierre Charron et son traité de la *Sagesse*, du Plessis-Mornay et son *Mystère d'iniquité*, « furieux assaut iniquement entrepris et iniquement conduit », Edmond Richer et son *Libellus de ecclesiastica potestate*, l'ex-archevêque de Spalatro, Marc-Antoine de Dominis et son *De republica ecclesiastica*, puis toute une kyrielle d'écrits aujourd'hui profondément oubliés de théologie mystique, de cabale et de magie [2]. Plus tard c'est le *Prince* de Balzac, c'est le *Palais de la Chasteté* de Jorel, c'est l'*Histoire de l'Université de Paris* de du Boulay, qui sont déclarés « ridicule, scandaleux, absurde », ou « honteux, déshonnête, obscène », et « schismatique et favorisant l'hérésie ». L'auteur a bien raison d'ajouter, pour ce dernier ouvrage, que le jugement ne fait pas honneur à ceux qui l'ont porté » (p. 436).

Ce qui étonne un peu à la lecture de ces paragraphes résumant des condamnations plus ou moins méritées, c'est qu'il n'en ressort jamais que l'historien de la faculté aurait eu la curiosité de vérifier sur les

1. Bien entendu, cette légère critique n'empêche pas M. F. de parler avec enthousiasme des Jésuites et de leur « juste cause », quand ils revendiquent leur place au sein de l'Université, car ils représentent « la liberté, et sa concurrence salutaire, favorable au progrès des lettres et des sciences ». Grâce à leur « habile stratégie,... ces religieux qui méritaient la victoire ont fini par l'obtenir. » (p. 121).

2. Parmi ces derniers mentionnons pourtant le très amusant et curieux volume de Jacques Gaffarel, docteur en théologie, bibliothécaire du cardinal de Richelieu, intitulé *Curiosités inouyes*.

imprimés incriminés eux-mêmes, jusqu'à quel point les citations inculpées sont exactes, et si elles ne sont pas détournées ou séparées du contexte, pour pouvoir être plus facilement frappées. Lui qui ne peut assez signaler « l'astuce » du jansénisme, qui, avec Arnaud et Pavillon « se montre sous un si mauvais jour », ne semble avoir jamais soupçonné les rédacteurs du procès-verbal de la faculté, d'avoir donné la moindre entorse à la théologie de leurs adversaires détestés, même quand la Sorbonne sollicitait pour l'œuvre « maligne et impudente » de Pascal, la peine édictée contre les livres hérétiques, c'est-à-dire le bûcher [1].

Mentionnons encore, pour marquer le point de vue de la faculté, qu'elle refuse systématiquement d'autoriser les versions françaises de la Bible (*se nunquam probavisse neque ad huc probare ejusmodi versiones*). Elle pousse même la crainte de voir l'hérésie surgir de la langue vulgaire jusqu'à interdire une translation de la *Somme* de Saint-Thomas d'Aquin ! (p. 433).

M. Féret termine en déclarant que « malgré certaines ombres » la faculté fut digne « de son glorieux passé » et il salue en elle, avec Bossuet, « le concile permanent des Gaules » (p. 474). Je laisse à d'autres le soin de décider pour qui ce compliment est le plus flatteur, pour la faculté de Paris, pour Bossuet, pour la science théologique ou pour les « conciles des Gaules [2] ».

R.

Ambassade en Espagne de Jean Ebrard, seigneur de Saint-Sulpice, de 1562 à 1565, et mission de ce diplomate dans le même pays en 1566. Documents classés, annotés et publiés par Edmond Cabié. Paris (Picard), 1903, in-8°, xxv-472 pp.

M. Cabié a reçu d'un ami les papiers de Jean Ebrard, seigneur de Saint-Sulpice, durant son ambassade en Espagne, papiers constituant ce qu'on a appelé depuis les « rendus », minutes de l'ambassadeur et

---

1. M. F. nous explique à propos de ces querelles que les casuistes de la Compagnie n'étaient que « des trop libres penseurs », et que s'il y en eut tant, « il ne faut pas oublier que dans cette Société règne la liberté individuelle de la pensée. »

2. J'ajoute ici quelques observations de détail. P. 404, les renseignements sur l'ex-jésuite Antoine Fusy, personnage peu intéressant d'ailleurs, sont empruntés au P. Nicéron. Ils ont été rectifiés par M. Bordier dans la *seconde* édition de la *France protestante*, tom. VI, p. 761. — P. 408, sur Henri Kuenrath, de Leipzig, docteur en médecine de Bâle, mort en 1605, et sur son livre « abominable » (et bien inoffensif) *l'Amphitheatrum sapientiae aeternum*, l'auteur n'aurait eu qu'à ouvrir le *Gelehrten-Lexicon* de Joecher, tom. II, p. 2081. — P. 428. A propos de Brachet de la Milletière, M. F. a oublié de raconter que sa conversion. « qui se fit attendre une année », ne se produisit qu'après que le susdit personnage eût été excommunié et chassé de l'Église de Charenton (*France protestante*, 2e édition, III, p. 64).

lettres reçues par lui, qu'il est devenu de règle, dès le XVIIIe siècle, de remettre au ministère des Affaires étrangères au retour de l'ambassade. Avec ces originaux et trois registres de copies des dépêches de Saint-Sulpice qui existent à la Bibliothèque Nationale, M. Cabié pouvait nous donner une reproduction complète et des plus intéressantes de tous les papiers d'une ambassade importante. Il s'est malheureusement permis trop souvent de substituer aux documents in extenso des analyses qui les défigurent et suppriment presque tout le détail, si précieux pour ces périodes déjà lointaines. C'est une façon de procéder déplorable et qui ôte beaucoup de valeur à cette publication.

Il s'y trahit de plus quelque inexpérience et certaines lectures paraîtront douteuses. Ce n'est pas à dire que le livre doive être considéré comme négligeable. Les historiens du XVIe siècle trouveront encore à glaner parmi ces textes mutilés, mais ils en regretteront d'autant plus les suppressions dûes à la façon peu scientifique dont M. Cabié a compris sa tâche d'éditeur.

H. LÉONARDON.

Der oberelsaessische Winterfeldzug 1674-1675 und das Treffen bei Türckheim, nach archivalischen Quellen bearbeitet von von KORTZFLEISCH, Oberstleutnant. Strassburg, Heitz und Mündel, VIII, 178 p. 8e avec cartes (Prix : 4 f. 40 c.).

Cette monographie qui forme le fascicule XXIX des *Beitraege zur Landes = und Volkskunde von Elsass-Lothringen*, publiés depuis une série d'années à Strasbourg, peut être considérée comme une bonne étude stratégique sur un sujet qui n'a cessé d'être à l'ordre du jour depuis trente-cinq ans et qu'ont successivement traité Gérard, Peter, Isaacsohn, Choppin, Rocholl, Pastenacci, Braubach, et bien d'autres, sans compter les biographes spéciaux de Turenne. L'auteur, très sympathique au général français, très disposé à reconnaître son mérite, a dans le tableau détaillé de la campagne qui s'ouvre par le combat d'Entzheim et se termine par la retraite des Impériaux et des Brandebourgeois au delà du Rhin, précisé et rectifié çà et là quelques détails négligés ou mal établis par ses prédécesseurs [1], sans d'ailleurs modifier, d'une façon notable, les traits principaux de cette campagne, étudiée depuis longtemps sous toutes ses faces.

Mais si le travail de M. de Kortzfleisch mérite des éloges pour la partie militaire, on peut difficilement lui en décerner pour ce qui se rapporte à l'histoire politique de l'Alsace, qui lui était évidemment très

1. Ce n'est d'ailleurs pas une raison pour les insulter et quand l'auteur parle p. 148, d'un « mensonge effronté de Charles Gérard » pareilles expressions sont inadmissibles vis-à-vis d'un homme aussi respectable et d'un travailleur aussi consciencieux que fut Gérard.

peu familière quand il rédigea son mémoire. Une observation naïve comme celle de la p. 46, où l'auteur dit que « l'évêque François-Egon *séjournait d'ailleurs, durant ces années, presque toujours hors de Strasbourg* » marque une ignorance absolue du fait capital, et qu'il n'est pas permis d'ignorer quand on prétend écrire sur l'histoire de l'Alsace au xvii[e] siècle, que depuis la Réforme jusqu'à la capitulation de 1681 et même plus tard, les princes-évêques n'ont *jamais* résidé dans une cité devenue exclusivement hérétique, et d'ailleurs indépendante depuis quatre siècles environ.

Il aurait pu savoir aussi (j'ai cité la pièce dans mon *Alsace au* xvii[e] *siècle*, I, p. 228) que le Magistrat de cette même ville de Colmar, dont il vante l'unanimité contre le « *welsche unterdrücker* » et qui, en effet, n'aimait pas alors les Français, avait écrit aux magistrats de Strasbourg pour leur déclarer que l'occupation de la ville par l'Electeur de Brandebourg lui donnait le coup de grâce (*herzstoss*). — P. 25, il faut lire *Maizeroy* pour *Maizery*; p. 35, *La Brosse* pour *Le Brosse*. P. 40, il est à remarquer que M. de Durfort n'était pas encore duc de Lorges en 1675; cette terre ne fut érigée en duché-prairie qu'en 1691. — P. 106 il est question d'une « *Jesuiter-Abtei* » Saint-Morand; l'auteur aurait pu savoir que la Compagnie de Jésus ne possédait pas d'abbayes. — P. 123, lire *Hohlandsberg* pour *Hohlandsburg*.

R.

A. W. Ernst, **Lessings Leben und Werke**. Mit einem Bildniss Lessings. Stuttgart, Krabbe, 1904. In-8°, 529 p.

Après tant d'éditions, de commentaires et de biographies, cette nouvelle contribution semble, de prime abord, inutile. Mais M. Ernst a voulu condenser en un résumé substantiel tout ce que tant d'autres avaient dit avant lui. A ce titre, son ouvrage mérite d'être signalé et il aura sa place dans la bibliographie lessingienne. L'auteur possède sa matière à fond, et il a l'esprit philosophique, comme en témoigne la finesse discrète avec laquelle il touche certains points délicats. On regrettera cependant qu'il n'ait pas exprimé plus souvent son opinion personnelle partout où il s'agissait de séparer ce qui dans l'œuvre du réformateur fut transitoire, déterminé par l'époque et le milieu, de ce qui reste acquis pour la postérité. On regrettera qu'il n'ait jugé cette œuvre qu'au point de vue historique et qu'il ne l'ait pas confrontée avec les postulats de l'esprit moderne; il eût ainsi montré qu'après un siècle et demi de luttes, certaines parties du programme tracé par Lessing n'ont pas encore reçu leur exécution. M. E. n'a fait qu'effleurer ces question capitales. Il aurait dû examiner de plus près le *Laocoon*, mettre mieux en lumière dans la *Dramaturgie de Hambourg* ce qui tient du pamphlet, comparer à propos des *Fables* les

idées de Lessing et celles de Jacques Grimm. Et l'étude psychologique du *Nathan* ne manque-t-elle pas de profondeur ? Et, dans le jugement sur le style de l'écrivain, M. E. a-t-il assez nettement marqué les différences entre ce style et le style d'aujourd'hui ? Malgré ces imperfections, le livre de M. Ernst permet de s'orienter rapidement dans ce vaste sujet, et le *Bréviaire de Lessing* qu'il joint à son travail, contient, sinon toute la philosophie du grand dialecticien, du moins nombre de sentences peu connues et qui ont parfois la saveur de la nouveauté.

Camille PITOLLET.

Journal des campagnes du Baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée (1754-1825), publié d'après les manuscrits inédits avec une introduction par M. Emile LONGIN. 1904 Plon-Nourrit et Cie, (in-8°. LXXVII, 537 pages).

Les nombreux « Mémoires » sur les guerres de la Révolution et de l'Empire ne nous ont jamais montré que les événements militaires et les troupes combattantes. Nous ne connaissons rien, ou presque, des services auxiliaires indispensables ; à ce titre les Souvenirs de Percy nous sont très précieux. Ils éclairent un coin parfaitement inconnu — et pour cause — de l'administration de la Grande Armée, mettent en lumière les faits et gestes de ces administrateurs, toujours absents quand l'armée marche à l'ennemi, mais accourant comme une volée de corbeaux, à tire-d'aile, dans les pays occupés, cherchant avant tout à y faire leurs affaires, sans se soucier, pour la plupart, de l'existence du soldat. « Nous ne faisons rien de bon, ni de propre, nous autres *gueux et glorieux*, parce que nos administrations sont peuplées de voleurs et de brigands ; dernièrement on a été à la veille de fusiller six directeurs ; c'eût été encore trop peu » (page 353) — « Un misérable directeur, banqueroutier, gueusard, voleur, ivrogne, digne d'être noyé ou pendu et un commissaire provisoire, sujet détestable, sans pudeur, sans retenue, pillant, volant avec autant d'impunité que d'audace : voilà en général les gens qu'on a mis à la tête des hôpitaux » (p. 375). L'Empereur lui-même en convient : « J'ai tant d'ennemis que bientôt je ne les connaîtrai plus : d'abord les commandants de place des derrières, les commissaires des guerres, les garde-magasins et employés ; ensuite les Cosaques, les Kalmoucks, les Baskirs et les Russes. » (p. 383). Il s'indigne sur tout ce qui se passe dans ces administrations ; il se récrie sur l'état misérable du service et va jusqu'à dire que la nation est devenue la plus barbare de l'Europe... que l'armée sous ce rapport est au-dessous de celles de tous nos voisins, (p. 124). Et cependant cette régie des hôpitaux si souvent oublieuse de ses devoirs, n'entend pas négliger ses droits : quand l'armée se repose, il faut

travailler, paperasser, remplir les feuilles de journées, mettre des unités dans les colonnes, fournir des états qui serviront à cette bonne administration à se faire rembourser les vivres qu'elle n'a pas distribués, les médicaments qu'elle n'a pas donnés. On ne saurait trop répéter d'ailleurs que cette mauvaise organisation n'est pas imputable à l'Empereur ; elle procède par une transition insensible des organisations antérieures, contemporaines des armées de la royauté et de la Révolution ; le temps et les moyens ont manqué pour porter remède à des vices que tout le monde reconnaissait ; la machine était remontée et marchait quand même avec des rouages défectueux : il n'y avait de bons en elle que l'ouvrier et le ressort. Les plaintes de Percy viennent à l'appui de notre dire : elles se reproduisent avec les mêmes termes et dans les mêmes circonstances, que ce soit dans sa campagne de 1799 sous le Directoire, ou dans celles de 1805 à 1808. Et, comme il faut vivre, l'on en vient à excuser le soldat qui, ne recevant ni denrées, ni distributions de qui il doit les attendre, pénètre chez l'habitant et se sert lui-même, lorsqu'il est en bonne humeur, vole, détruit et brise, lorsqu'il est surexcité par la faim, le froid, la chaleur ou la fatigue. Percy, tout en déplorant ces pillages qui ne respectent ni les blessés, ni les ambulances, est bien obligé de recourir aux mêmes moyens. « J'ai envoyé nos jeunes gens à la picorée », dit-il, (page 179) dans un délicieux euphémisme.

Le livre est rempli naturellement de remarques professionnelles où se révèle par moments la satisfaction du praticien devant un cas bien compliqué : « Le malade guérira et aura un beau moignon ». Les pays parcourus sont très bien décrits en quelques lignes. Ça et là des traits caractéristiques. « Des petits garçons courent après les Français pour leur offrir des femmes », (p. 355) : qu'on n'aille pas croire qu'il s'agisse là d'un pays d'Orient ; c'est de la Prusse dont il est question.

Bref, tous les chapitres sont intéressants. Lisez seulement la campagne de Pologne, et dites si les notes si simplement jetées par Percy ne produisent pas une plus grande impression d'horreur que les exagérations tragiques d'un Marbot.

Il est vraiment regrettable que plusieurs des cahiers de Percy n'aient pu être retrouvés. Ceux que nous avons sous les yeux suffisent néanmoins à éclairer l'époque d'une manière nouvelle, à nous montrer l'homme de cœur, le héros modeste et tranquille que fut Percy. Il n'eut pas la chance de laisser de descendance directe, ni l'adresse d'ordonner de son vivant une réclame bien entendue, et il est resté ignoré jusqu'à nos jours. La publication de son *Journal* le tirera de l'oubli, espérons-le, et nous remercions sincèrement M. Emile Longin — bien que son introduction soit un peu longue — de nous avoir donné ce livre de bonne foi.

B.

A. Lévy. **La philosophie de Feuerbach et son influence sur la littérature allemande.** Paris, Alcan, 1904. IX-544 p.

On avait très peu étudié chez nous Feuerbach et son influence. La thèse de M. A. Lévy a ce premier mérite, de « combler une lacune ».

Comment Feuerbach, peut-être parce qu'il se trouvait être, de tous les disciples de Hegel, l'âme la plus religieuse, s'est montré en matière de religion l'intelligence la plus hardie, la plus rebelle aux compromissions réactionnaires, — comment, dans son effort pour rapatrier la vie sur la terre, il a nié systématiquement tout ce qui niait l'homme, substitué sur tous les points l'immanence à la transcendance et « transposé dans l'en-deçà » toutes les catégories hégéliennes, — comment, de ce point de vue, toute son œuvre apparaît comme une série progressive de réintégrations : dans les *Pensées sur la mort et l'immortalité*, réintégration de l'au-delà dans la vie présente ; dans l'*Essence du Christianisme*, réintégration du Dieu chrétien, acte pur, dans l'humanité ; dans l'*Essence de la religion*, réintégration des dieux païens, puissances ou objets, dans la nature, — comment enfin, sa morale est devenue de plus en plus terrestre, cherchant à réduire la part du sacrifice et reconnaissant à l'homme son plein droit au bonheur, — à quelle espèce de positivisme ce « second Luther » aboutissait ainsi, positivisme analogue, en effet, à celui d'A. Comte, mais moins soucieux d'ordre et plus pénétré d'individualisme (plus protestant pourrait-on dire et moins catholique) — c'est ce que M. L. démontre avec une grande aisance, dans des chapitres à la fois denses et clairs, où les commentaires sont harmonieusement fondus avec les résumés et les traductions. Fusion si intime qu'il est même parfois difficile de distinguer la pensée du philosophe de celle du commentateur et de mesurer, dans telle affirmation, ce qui revient à Feuerbach et ce qui appartient à M. L. Aussi bien il semble que le plus souvent l'historien ne reproduit pas seulement les idées de son auteur : il les partage, il les repense. On le sent, à tels passages pleins de verve, plus feuerbachien que Feuerbach. Et c'est sans doute cet état d'esprit qui rend très vivante toute cette première partie : si elle demande parfois un effort au lecteur, elle ne lui imposera pas un moment d'ennui.

Dans la deuxième partie (p. 185-537), c'est l'influence de Feuerbach qui est minutieusement étudiée, comme branche à branche, sur la théologie et la politique, le socialisme et l'individualisme, les sciences naturelles et la poésie, etc. M. L. a ainsi l'occasion, — en résumant et en jugeant au passage l'œuvre de Strauss ou de Ruge, de Stirner ou de Moleschott, de Herwegh ou de G. Keller, de déployer les compétences les plus variées. Signalons comme particulièrement instructifs les chapitres consacrés d'une part à Marx et à Engels, d'autre part à Wagner. M. L. montre ici que l'on peut avec vraisemblance rattacher à l'influence de Feuerbach presque toutes les idées directrices de la

pensée de Wagner, avant qu'il ne se fût converti à la doctrine de Schopenhauer : Wagner veut lui aussi réaliser le divin dans l'humain, faire à la sensibilité sa place légitime à côté de l'intelligence, donner enfin la parole au peuple lui-même. Comparant à ce que Feuerbach appelait « l'arbitraire théologique » l'arbitraire de la mode, Wagner rêve pour l'art une libération analogue à celle que Feuerbach rêvait pour la religion : reprenant contact avec la nature, l'art deviendra plus vrai que la science; par lui l'égoïsme s'épanouira en communisme, et, comme le voulait l'auteur de l'*Essence de la religion*, les facultés qui ont successivement dominé l'humanité se trouveront réconciliées dans une synthèse supérieure. Dans le chapitre sur le *Socialisme vrai et le matérialisme historique*, M. L. rappelle comment Marx et Engels partent, pour s'en éloigner progressivement, de la pensée de Feuerbach. Ils sont d'abord des « humanistes ». Marx considère Feuerbach, en effet, comme un second Luther dont l'œuvre aidera l'Allemagne à réorganiser l'en-deçà par la collaboration de la pensée de ses philosophes avec la misère de ses prolétaires. Peu à peu, s'inspirant de la dialectique hégélienne, puis des découvertes transformistes, insistant sur le prix supérieur de l'activité pratique et sur l'importance de ses conditions extérieures, Marx et Engels modifient le matérialisme dans un sens dynamiste; ils se préoccupent surtout d'évaluer les forces en présence et de déterminer les résultantes nécessaires de leur opposition ; ils rattachent étroitement l'idée socialiste au mouvement ouvrier. Mais alors même qu'ils reportent ainsi l'attention, du plan des religions, à l'infrastructure sociale, leur matérialisme historique garde la marque de son origine feuerbachienne. Dans la théorie qui présente toute l'histoire humaine comme une doublure de l'histoire de la production, on retrouve celle qui présentait l'histoire des dieux comme la répétition céleste du progrès des hommes sur la terre.

Par ces brefs résumés, on voit qu'on trouvera, dans l'ouvrage de M. L. de quoi compléter et discuter utilement les thèses de M. Andler sur le véritable sens du matérialisme historique, ou celles de M. Lichtenberger sur l'évolution de la pensée wagnérienne. A côté de ces maîtres du jeune « germanisme », M. L. vient de marquer très honorablement sa place.

C. Bouglé.

— Les livraisons du t. VI du *Recueil d'Archéologie Orientale* publié par M. Clermont-Ganneau, viennent de paraître à la librairie Leroux. — Sommaire : § 34. Le roi de « tous les Arabes ». — § 35. Leucas et Balanée. — § 36. Vente de sépulcres. — § 37. Nouvelles découvertes archéologiques dans le Haurân. — § 38. La province d'Arabie (*à suivre*).

— Dans la collection très mélangée des *Saints* de M. Henri Joly, où quelques travaux d'allure scientifique se rencontrent au milieu d'effusions purement hagio-

graphiques, la vie de saint Léon IX, « le pape alsacien », comme l'appelle, malgré certains critiques, la piété fidèle de l'Alsace catholique, est l'une de celles qu'on lira sans doute avec le plus de plaisir quand on n'est pas spécialement friand d'émotions pieuses. (*Saint Léon IX, 1002-1054*, par l'abbé Eugène MARTIN. Paris, Lecoffre, 1904, II, 208 p. in-8°; prix 3 fr.). Non pas que M. Martin ait réussi à modifier, d'une façon bien marquée, les données de ses nombreux prédécesseurs sur des points de majeure importance; les sources sont si peu abondantes, leurs indications si peu explicites, qu'à moins de disserter à côté du sujet et de faire du pur remplissage, il n'est pas possible de s'étendre longuement sur la vie, les idées et les projets de ce comte Bruno d'Eguisheim, évêque de Toul, qui occupa pendant quelques années la chaire de Saint-Pierre sous le nom de Léon IX. Pourtant le chanoine Hunckler lui avait consacré, en 1851, 300 pages, M. le chanoine Delarc plus de 500 en 1876; le R. P. Brucker, en 1889, était arrivé jusqu'à 900 pages; on ne peut que féliciter M. l'abbé Martin d'avoir réduit son travail à des proportions plus modestes et certainement il n'a négligé aucun document sérieux. C'est qu'en dehors de la *Vita Sancti Leonis* de Wibert et de quelques bulles et chartes, il n'y a pas, à vrai dire, de matériaux vraiment utiles pour une pareille biographie. On doit également approuver M. M. d'avoir, une fois de plus, déclaré avec tous les esprits critiques, que la fameuse phrase de Wibert *procreatus in dulcis Elisatiae finibus*, à propos de laquelle on a versé des flots d'encre, peut signifier tout ce qu'on veut et ne saurait s'interpréter d'une façon certaine ni en faveur d'Eguisheim, ni en faveur de Dabo. Rien de plus singulier que les efforts faits par tant d'esprits, aussi pieux qu'agités, parmi le clergé d'Alsace et de Lorraine pour établir le berceau du pape futur dans les limites de leur propre diocèse et comme les opinions ont varié selon les frontières ecclésiastiques. Autrefois la lutte était entre les diocèses de Bâle et de Strasbourg; depuis le Concordat, ce furent Strasbourg et Nancy qui se disputèrent le saint; actuellement le diocèse de Metz s'est mis de la partie et, à moins qu'on n'en appelle à l'infaillibilité du successeur de Léon IX, la question ne sera pas sans doute tranchée de longtemps. Il reste naturellemant encore bien des légendes dans le récit (p. 40, 69, 70, 113, 160, 170); il y reste encore des paroles peu impartiales (comme celles, par exemple, qui vouent le nom de l'empereur Henri IV « à l'exécration de l'histoire ») et des théories sujettes à caution (comme celle sur les canons du pseudo-Isidore et leur utilisation par Léon IX, p. 174), mais, dans l'ensemble le volume de M. l'abbé Martin est ce que nous avons, pour le moment, de plus satisfaisant sur ce sujet. — R.

— L'apparition du premier volume de la *Vie de Luther* du P. DENIFLE était attendue avec une impatience naturelle par les uns, avec une certaine curiosité par les autres, qui se demandaient sur quel ton le moine du XX° siècle parlerait du moine du XVI°. Elle a provoqué une véritable tempête d'indignation dans le monde protestant d'Allemagne et dans les sphères scientifiques de l'Allemagne catholique elles-mêmes on s'est senti plutôt gêné d'exprimer un avis sincère sur ce dernier ouvrage du sous-archiviste du Vatican. C'est qu'en effet la lecture de ce livre nous semble reporter aux plus violentes querelles de l'ère même de la Réforme. Le P. Denifle n'a jamais passé pour un polémiste bien courtois, mais il dépasse ici toute mesure et « cogne » sur l'augustin rénégat avec toute la vigueur d'un bon paysan du Tyrol, qui se complairait, pour sauver son âme, à assommer un hérétique contemporain. Il serait trop long et tout à fait étranger au caractère de cette revue, d'entrer ici dans les détails de cette polémique brutale contre Luther et

son œuvre, et contre tous ceux qui la comprennent autrement que le fougueux bénédictin. On comprend, en feuilletant son volume, qu'un savant comme M. Harnack ait publiquement déclaré qu'il ne répondrait à M. Denifle qu'après que ce dernier lui aurait présenté d'abord ses excuses pour les paroles grossières et les allégations contraires à la vérité qu'il s'était permises à son égard ; mais on pouvait regretter cependant cette fin de non recevoir dans l'intérêt même de la science et de la vérité. C'est qu'ont pensé d'autres savants allemands, historiens et théologiens, MM. Kawerau, Fester, Kolde, Koehler, Seeberg, pour ne nommer que les plus connus d'entre eux. C'est le travail de M. le professeur Koehler, de Giessen (*Ein Wort zu Denifle's Luther*. Tübingen chez Mohr, 1904, VIII, 59 p. in-8° ; prix : 1 fr. 60) que nous voudrions signaler ici à nos lecteurs, comme un modèle de discussion courtoise, pressante, scientifique qui contraste singulièrement avec la prose naturaliste du P. Denifle. M. Koehler est l'un de ceux qui connaissent actuellement le mieux la *genèse* de l'œuvre de Luther et nous avons eu l'occasion de mentionner ici plusieurs de ses travaux. Il commence par constater l'intérêt du travail de M. Denifle comme *contrôle* des travaux protestants contemporains, comme *vérification* des exposés du réformateur lui-même ; il reconnait très franchement, très explicitement que Luther s'est trompé sur plus d'un point dans l'interprétation des textes scolastiques du moyen âge, dans ses citations des Pères de l'Église, dans les écrits de sa jeunesse. Il accorde que le P. D. a raison, sur bien des points, dans les critiques dirigées par lui contre les premiers tomes surtout de l'*édition critique* des *Œuvres de Luther* qui se publie à Weimar. Certains passages qu'on croyait être l'expression de sa propre pensée ne sont que des répétitions de paroles de S. Augustin, et d'autres écrivains antérieurs. Mais partir de là pour appeler des savants comme M. Kawerau des « faussaires» ; appeler Luther également *faussaire*, un *imbécile* (*ein Toelpel*, p. 390), un *ignorant*, auquel on reproche d'avoir « pensé d'une façon contraire à l'histoire » (*unhistorisch*), parce qu'il interprétait de travers les textes sacrés, ce n'est pas permis. Est-ce que le docteur Eck, lui aussi, « ne torturait » pas les textes à la disputation de Leipzig ? Si Luther a tenu, aussi longtemps que possible, à la scholastique du moyen âge, s'il a essayé d'y découvrir la doctrine de Saint-Paul, il faudrait plutôt l'en féliciter que le couvrir d'injures. Quant aux attaques personnelles contre l'homme, elles rappellent les pires excès de la polémique ultramontaine au XVI° et au XIX° siècles. L'idéal de Luther « c'est le pourceau » (*die Sau als Typus des seligen Lebens*), ses poésies religieuses sont « du fumier » (*mistisch*); c'est un moine concubinaire et sanctionnant l'inceste, ayant pour amis un assassin (Sickingen) et un homme affligé de maladies honteuses (Hutten), adultère à sa Kaethe, dont la théologie n'est qu'une *sarcologie*, une « philosophie de la chair », toujours ivre, se complaisant aux propos lascifs, etc. C'est là ce que le savant archiviste appelle faire de la *critique scientifique*, et il ose appeler Dieu à témoin, dans sa préface, qu'il n'a fait « qu'exposer *correctement* » la vie et les idées de l'adversaire [1], dans l'espoir de n'avoir pas fait une œuvre inutile, « en rendant plus modestes et plus prudents quelques théologiens protestants. » Singuliers procédés en tout cas, que ceux employés par le P. Denifle ! Il serait difficile peut-être de rendre *modeste* le grand érudit du Vatican, mais il

1. Il faut voir à la p. 32-34 de la brochure de M. Koehler par quelle incroyable sophistique M. Denifle essaie d'interpréter quelques textes absolument inoffensifs de Luther et quelques expressions grossières échappées au fils du paysan thuringien (comme on en trouve d'ailleurs dans tous les auteurs de ce temps, protestants ou catholiques, clercs ou laïques), comme preuve de sa corruption morale profonde.

est permis de croire qu'après avoir vu s'abattre sur lui l'avalanche des répliques mentionnées plus haut, il se décidera sans doute à être un peu plus *prudent*. — E.

— M. l'abbé Eugène Sol nous envoie une notice détaillée sur le cardinal Ludovico Simonetta, qui fut légat du Saint-Siège au concile de Trente. (*Il cardinale Ludovico Simonetta, datario*, etc., extrait de l'*Archivio della Societa Romana di Storia patria*, vol. XXVI, 1903, 67 p. in-8°). Il a profité d'un long séjour à Rome pour réunir des données nouvelles sur ce personnage peu connu, et sur le rôle qu'il joua dans l'administration pontificale, puis à la tête du Saint-Office, mais plus particulièrement au Concile, où il représenta souvent la curie durant la période des luttes dernières avec les prélats étrangers. Milanais d'origine, né à une date incertaine, que M. S. n'a pu fixer, évêque de Pesaro, en 1536, il arrive à Trente en 1545, devient évêque de Lodi et cardinal en 1560 et meurt à Rome en 1568. L'auteur donne en appendice quelques lettres assez intéressantes de Simonetta au cardinal Charles Borromée et au cardinal Morone, empruntées aux archives du Vatican. — P. 29, lire 1561, pour 1761. — R.

— M. Pierre Boyé, auquel nous devons déjà tant de solides études sur l'histoire moderne de la Lorraine, a écrit d'après les Archives du Ministère de la Guerre, d'après celles de Meurthe-et-Moselle, d'après le *Journal* de Nicolas Durival, secrétaire de l'intendant de la Galaizière, etc., une étude instructive sur la *Milice en Lorraine au* XVIII*e siècle* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1904, 112 p. in-8°), étude qui se rattache aux recherches précédentes de l'auteur sur le règne de Stanislas. Ce monarque imposa, durant son règne transitoire, au pays qui aurait voulu garder au moins l'illusion de l'autonomie, une des charges les plus lourdes à supporter, l'une des plus maudites aussi, la milice. Malgré les arrangements de 1736, la Lorraine payait déjà l'impôt du sang; le « bon » Stanislas avait organisé dès le début des troupes de parade, mais comme son royal gendre n'était pas fâché d'avoir un supplément de troupes, les gardes lorraines paradaient bien rarement à Lunéville. Ce premier contingent ne suffisait pas au ministre de la guerre; malgré que les habitants du duché se montrassent fort récalcitrants, la milice fut introduite en 1741, et la levée annuelle normée d'une façon si forte, qu'elle épuisa bientôt le pays; en 1748, la Lorraine comptait 10,000 miliciens, alors que pour la France entière, l'effectif n'était que de 80,000 hommes. L'auteur décrit en détail les procédés de ce recrutement à outrance et les mille moyens employés pour s'y soustraire, l'état fâcheux de l'agriculture, etc. Ce n'est pas que les Lorrains fussent généralement hostiles au métier militaire, et depuis la Révolution surtout, le nombre de ceux qui suivirent la carrière des armes a toujours été considérable; mais ils trouvaient odieux les procédés employés à leur égard. M. Boyé continue, on le voit, à démolir la *légende* du roi Stanislas. — R.

— Après Gaillardet (1866) et M. Buchan Telfer (1885) MM. Octave Homberg et Fernand Jousselin ont été tentés de nous retracer, une fois de plus, la figure énigmatique du chevalier d'Eon (Un aventurier au XVIII*e* siècle. Paris, Plon-Nourrit et Comp. 1904, IV, 312 p. in-18, 2 portraits). C'est un récit fort simple et même parfois un peu terne, soigneusement établi d'après toutes les sources actuellement accessibles. Mais on n'y explique pas assez clairement peut-être le rôle joué par d'Eon en Russie et, en général on ne se rend pas bien compte des motifs qui ont pu l'amener à se cramponner avec tant de persistance à ce rôle absurde de femme travestie en dragon ou de dragon travesti en femme, durant plus d'un demi-siècle. Il fallait une société frivole, ennuyée et détraquée comme

celle de la seconde moitié du xviii^e siècle, pour faire tant de bruit autour d'un individu qui eut assurément de l'ambition, beaucoup d'intrigue et surtout le génie de la réclame, mais qui n'a jamais, quoi qu'en disent nos auteurs, fait rien de bien remarquable en politique. Il dut à une chance inouïe et à la protection des Nivernais et des Broglie, l'honneur d'occuper momentanément un poste assez en vue, pour lequel il n'était pas fait et cet honneur même contribua bien évidemment à lui faire tourner la tête; sa conduite à Londres fut celle d'un toqué plutôt que d'un diplomate. Si les treize tomes des *Loisirs sur divers sujets importants d'administration*, parus à Amsterdam, en 1774, sont réellement de lui et de lui seul, d'Eon ne manquait pas cependant de connaissances solides ni même de bon sens, et l'on peut s'étonner que MM. Homberg et Jousselin aient à peine mentionné ce volumineux recueil d'études de leur héros, qui constitue en définitive son meilleur, on peut même dire son seul titre sérieux à l'attention de la postérité. Ce qu'il y a de plus neuf dans leur amusant volume, pour le public français du moins, c'est le récit des dernières années du malheureux aventurier, passées dans une misère noire, à peu près oublié de tous, s'obstinant pourtant dans sa supercherie, peut-être pour ne pas perdre sa dernière amie, cette bonne Mrs Cole, qui dut être fort interloquée le jour où le procès-verbal mortuaire du D[r] Copeland lui apprit qu'elle avait partagé si longtemps son lit avec un homme et que cette vieille femme de quatre-vingt-deux ans était un authentique capitaine de dragons. P. 14, lire *Freyberg* pour *Friberg*. — P. 37, lire *Jaegerndorf* pour *Joegendorf*. — P. 48, lire *Soest* pour *Soeft*, *Eimbeck* pour *Himbeck*, etc., etc. — R.

— Nous avons déjà parlé ici l'année dernière du *Cours d'histoire de la Suisse* de M. H. Elzingre. Nous recevons le dernier fascicule de l'ouvrage (*Le cinquième livre d'histoire. Nouvelles leçons pratiques, manuel illustré*. Berne, Francke, 1904, 67 p. in-4°; prix : 1 fr. 50 c.) qui embrasse l'histoire des XIII cantons et de la Suisse contemporaine, de 1798 à 1904. On se rappelle que ce cours, recommandé par M. le D[r] Gobat, directeur de l'instruction publique dans le canton de Berne, embrasse deux cours pour l'enseignement primaire, trois cours pour les écoles moyennes et secondaires, et vise surtout à graver dans la mémoire des élèves, par une série d'illustrations strictement historiques, les faits principaux de l'histoire nationale. On voit par le présent fascicule que l'on n'éprouve nulle gêne en Suisse à faire connaître aux enfants les faits les plus récents du développement politique, économique, scientifique et littéraire de leur pays, afin « d'instruire le peuple et maintenir l'ordre dans la liberté » à l'abri de son boulevard naturel des Alpes. Le récit est simple, impartial, riche en détails contemporains divers, qu'on serait peut-être embarrassé de trouver ailleurs, et les gravures (monuments, vues, portraits, etc.) sont choisies avec discernement et bien exécutées pour une publication d'un prix aussi minime. — R.

— M. l'abbé Uzureau, directeur de l'*Anjou historique*, nous envoie deux gros volumes, portant le titre d'*Andegaviana, 1^{re} et 2^e série* (Angers, Siraudeau, Paris, A. Picard, 1904, 508, 569 p. in-8°) et dédiés à M. le duc de la Trémoille, qui y a fourni quelques contributions tirées des archives de Sérent. Nous signalerons surtout parmi ces dernières la correspondance entre le duc de Praslin et le comte de Serrent, au sujet de l'Assemblée provinciale d'Anjou, de 1787 à 1789, correspondance qui se trouve en tête du second volume. Le tout est une assez bizarre compilation d'études, de notices, de renseignements historiques, statistiques, ecclésiastiques, littéraires, etc. sur Angers et l'Anjou, entassés absolument au hasard et

relatifs à toutes les époques (on y va, depuis le premier concile d'Angers en 453 jusqu'à Napoléon III et Mgr Freppel), mais dont pourtant la majeure partie appartient au XVIIIe siècle et à la Révolution. Heureusement que l'index des deux tomes est chronologique de sorte qu'on peut à peu près s'orienter dans ce fouillis où l'historien rencontrera plus d'une pièce tirée d'archives, plus d'un fragment de mémoires inédits, intéressant pour l'histoire provinciale et même pour l'histoire générale, pour l'histoire des mœurs et celle des superstitions. Nous citerons comme exemples, les notes de Bernier, l'évêque d'Orléans, sur les guerres de Vendée, le rapport du citoyen Bordillon, commissaire du gouvernement provisoire, sur les élections de Maine-et-Loire en avril 1848 et spécialement sur M. de Falloux, « âme énervée, abbé Maury en paletot », l'apparition de Jésus-Christ, en juin 1668, ce « miracle d'Ulme », certifié conforme par Mgr Rumeau, etc., etc. On aurait pu supprimer par contre, sans aucun scrupule, beaucoup d'autres de ces glanes qui n'ont parfois que huit à dix lignes de texte et sont absolument insignifiantes. Les savants qui s'occupent de l'histoire révolutionnaire en province feront bien de feuilleter attentivement ces volumes, encore que leur manière d'apprécier puisse différer de celle de M. U. éminemment contre-révolutionnaire (il lui arrive de qualifier les troupes nationales de « colonnes ennemies »), car l'auteur y a réuni bien des renseignements curieux sur la crise politique et religieuse avant, pendant et après la Terreur, qu'on doit contrôler de près, mais qu'il ne faudrait pas négliger.

L'auteur nous a fait parvenir en outre toute une série de tirages à part de revues spéciales et locales : *Les élections du Tiers-État dans la sénéchaussée de Chateau-Gontier en 1789* (Laval, Goupil, 17 p. in-8°). — *Encore le serment de liberté et d'égalité* (Lille, Morel, 1903, 22 p. in-8°). — *La promesse de soumission aux lois de la République et l'administration du diocèse d'Angers* (Arras, Sueur, 1905, 8 p. in-8°). — Mentionnons enfin les extraits de l'autobiographie de M. Harang (1794-1860) ex-principal du collège de Craon, fils et neveu de chouans, qui sont instructifs pour la connaissance de la mentalité des populations du Maine sous la République, l'Empire et la Restauration (La Flèche, Besnier, 1904, 20 p. in-8°). — R.

— L'*Histoire moderne* (cours de première, 1715-1815) de MM. Charles SEIGNOBOS et Albert MÉTIN (Paris, Colin, 1904, 603 p. in-18; prix : 4 fr. 50 c.) a des qualités qu'on pourrait traiter de dangereuses par moments, selon que le manuel sera utilisé par un maître intelligent ou par un élève pressé. Il nous présente un récit très compact, bourré de faits, peut-être pas assez triés, trop placés au même plan, si bien qu'il en résulte parfois comme un manque d'air. L'étude fructueuse exigera du lecteur une attention toujours soutenue et qui n'est pas le propre d'ordinaire des adolescents. Un autre danger pour ceux-ci, déjà si prompts aux jugements précipités, c'est qu'ils rencontreront dans ce volume trop peu d'appréciations *motivées* sur les hommes et les institutions, mais beaucoup d'affirmations brèves et tranchantes, qu'ils répéteront sans se donner la peine le plus souvent, d'écouter les commentaires explicatifs du maître. Pour ce dernier au contraire, s'il sait où trouver les éléments du susdit commentaire, le livre de MM. Seignobos et Métin servira d'excellent fil conducteur, en même temps que d'arsenal bien fourni. — P. 106, il faut lire *Joseph I* pour *Joseph II*. — P. 126, le contraste entre le cardinal Dubois, « un petit homme maigre » et le cardinal Alberoni, « un petit homme gros », semble un peu puéril. — P. 239, quand Louis XIV montra ses jardins au banquier Samuel Bernard, ce dernier était converti depuis longtemps ; la promenade est de 1708, la conversion de 1688 déjà. — P. 453, la description de l'attentat de Rastatt n'est pas absolument exacte ; Roberjot et Bonnier ne se « défendirent »

pas ; Debry ne fut pas « laissé pour mort », mais se sauva dans un petit bois voisin. — P. 122, lire les *Turcs* pour les *Turs*, p. 483 et 529, *Erfurt* pour *Erfuth*. — N.

— M. O. Immisch a publié, sous le titre *Die innere Entwicklung des griechischen Epos, ein Baustein zu einer historischen Poetik* (Leipzig, Teubner, 1904, 34 p.), une leçon d'ouverture prononcée à l'Université de Leipzig, en novembre 1903. Il y étudie l'origine et le développement de l'épopée grecque dans sa forme et dans sa matière. On en retiendra surtout ceci, que la poésie épique devient de plus en plus individuelle, psychologique, réaliste, en ce sens qu'elle s'affranchit des données conventionnelles et des thèmes impersonnels mythologiques ; le poète cesse peu à peu de puiser son inspiration dans le fonds commun des croyances de la race, et trahit de plus en plus sa personnalité. La forme elle-même, qui reste un temps comme immobile et pétrifiée, ne peut échapper à ces tendances réalistes et individualistes, et en même temps que se poursuit l'évolution des idées, le poète doit finir par abandonner le style héroïque et avoir recours à d'autres moyens d'expression. On entrevoit que le lyrisme est le prolongement de l'épopée. M. Immisch ne donne pas comme neuves ses observations, qui effectivement ne le sont pas ; mais elles sont présentées d'une manière fine, ingénieuse et saisissante, et il n'était pas inutile qu'elles fussent exposées de nouveau, pour rappeler, à ceux du moins qui l'oublieraient volontiers, que « beau » et « ancien » ne sont pas nécessairement sur le même plan. — My.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 décembre 1904.

M. Havet, président, donne lecture du décret approuvant l'élection de M. Perrot comme secrétaire perpétuel, et il souhaite la bienvenue au nouvel élu.

L'Académie nomme correspondants français : MM. G. Radet, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux, et G. Durand, archiviste du département de la Somme.

M. Homolle communique une invitation adressée à l'Académie pour la prier de se faire représenter au Congrès archéologique qui aura lieu à Athènes au printemps prochain. MM. le Secrétaire perpétuel, Babelon et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

M. Ph. Berger communique une note du Dr Rouvier et une lettre de M. Schröder sur la découverte de plusieurs nouvelles inscriptions de fondation du temple d'Echmoun à Saïda. Elles sont du dernier type communiqué à l'Académie et donnent raison à une lecture proposée par M. Clermont-Ganneau. L'Académie déclare la vacance de la place de membre ordinaire, précédemment occupée par M. Wallon, décédé. La discussion des titres des candidats est fixée au 20 janvier prochain.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 9 janvier. — 1904

Ueber das Tantrâkhyâika, die Kaçmîrische Rezension der Pañcatantra, mit dem Texte der Handschrift Decc. Coll. VIII. 145, von Johannes HERTEL (Des XXII. Bandes der Abhandlungen der phil.-hist. Kl. der Kgl. Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften). — Leipzig, Teubner, 1904. Gr. in-8, xxx-154 pp. et un facsimilé. Prix 8 mk.

Le charmant recueil de contes hindous intitulé Pañcatantra, indépendamment des nombreuses traductions, infidèles en partie, qui l'ont répandu en tous sens à l'étranger, a subi dans l'Inde même tant de remaniements divers, qu'on est fort empêché d'en retracer l'histoire et d'en restituer le contexte originaire. On ne désespère point pourtant d'en venir à bout, lorsqu'on voit les éléments du problème traités avec la pénétration et le soin scrupuleux dont il faut louer sans réserve la nouvelle publication de M. J. Hertel. La recension cachemirienne, qu'il a éditée et accompagnée d'un collationnement minutieux avec les autres sources, offre certainement des traits qui doivent la faire tenir pour une des plus anciennes et des moins altérées dans le détail; et, si elle n'est pas elle-même à l'abri du soupçon d'interpolation, — le conte assez banal de Citrâṅga, au livre II, manque dans presque tous les recueils parallèles, — si elle ne nous est parvenue qu'en un manuscrit trop mutilé, encore contient-elle 34 contes, contre les 70 de l'édition Kielhorn, et permet-elle, avec celle-ci et les autres, de très fréquentes comparaisons, dont M. H. a su tirer le meilleur usage.

Ce n'est pas à dire qu'on soit toujours entièrement d'accord avec lui, dans ses conclusions forcément un peu partiales en faveur de son texte. Soit, par exemple, le conte I du livre II de Kielhorn : il s'agit

d'une brave femme qui se propose d'échanger, en quantité égale, contre du sésame propre, son sésame à elle, qui a subi une avarie grave, quoique imperceptible à l'œil nu; dans la Vulgate, elle offre du sésame égrugé contre du sésame non égrugé; dans la recension nouvelle, simplement du sésame blanc contre du sésame noir. — Cette dernière version est la bonne, dit M. Hertel. Car, d'une part, la valeur plus grande de ce qu'elle offre dans l'autre doit immédiatement donner l'éveil à la partie adverse, et il ne faut pas être grand clerc pour deviner qu'elle doit avoir une raison inavouable pour offrir du sésame égrugé contre du sésame en cosses. Puis, la Vulgate elle-même, dans l'affabulation qui résume le conte, ne parle pas d'échange d'égrugé contre non égrugé (*luñcitân aluñcitais*), mais porte tout uniment *luñcitân itarais*. C'est cet *itarais* qui a causé l'erreur ; au lieu de comprendre « d'autre [sésame] », on a compris « du sésame autre [qu'égrugé] », c'est-à-dire « non égrugé », et ainsi fait tourner l'histoire à l'absurde (p. 128). — Je n'en suis pas convaincu. La naïveté même de la proposition d'échange dans la Vulgate me paraîtrait plutôt un indice de l'antériorité de cette version. Et dans l'hypothèse inverse, comment expliquer que la stance d'affabulation de ce dernier texte donne au sésame offert l'épithète *luñcitân* « égrugé », détail qui dès lors serait oiseux et ne correspondrait à rien ?

V. H.

O. Schrader. **Totenhochzeit.** Iena, Costenoble, 1904. In-8, 38 p., avec une planche.

Ce petit mémoire est du plus haut intérêt. Nous savons par Démosthène que l'on plaçait un vase dit *loutrophore* sur la tombe d'un homme non marié. D'autre part, le loutrophore était employé pour le bain nuptial; d'où l'idée, exprimée depuis longtemps, qu'il existe un lien historique et symbolique entre les deux emplois du loutrophore. L'étude des rites funéraires des vieux Slaves a permis à M. Schrader d'aller plus loin. Sur la tombe de ceux qui mouraient vierges, les Slaves célébraient une cérémonie complète de mariage. A une époque plus ancienne encore, d'après un récit d'Ibn Fadhlan, une jeune fille était déflorée et tuée, puis introduite dans la tombe. Ainsi l'usage grec semble le résultat d'atténuations successives d'un rite barbare ; d'une manière générale, on peut dire qu'un acte symbolique n'a jamais été imaginé comme tel, mais qu'une réalité, souvent brutale ou dégoûtante, est le *substratum* historique du rite atténué. Ce qu'il y a de symbolique dans les religions et les cérémonies modernes rattache l'homme d'aujourd'hui à ses ancêtres les plus lointains et les plus incultes : *manent vestigia ruris.*

S. Reinach.

Ch. Lécrivain, prof. à la faculté des lettres de Toulouse. **Etudes sur l'Histoire Auguste.** Mémoire couronné par l'Académie des inscriptions. (Prix Bordin, 1903). Fontemoing, 1904, in-8°, 452 p., 15 fr.

Livre très savant, peut-être trop savant d'allure, avec beaucoup de parties neuves et dont on ne regrettera que les conclusions par trop systématiques, et la sécheresse de forme qui n'était pas, je crois, partout inévitable.

Tout récemment encore on trouvait, dans les meilleurs travaux français, des citations de l'Histoire Auguste, où se reflétait une foi candide dont nos compatriotes n'avaient certainement pas conscience. Grâce à M. L. qui s'est peu soucié de ménager la transition, tout cela est bien fini et ne sera dupe désormais, en cette matière, que qui l'aura bien voulu. Grâces donc lui soient rendues. Sachons gré aussi à l'Académie des Inscriptions d'avoir proposé ce sujet et voyons brièvement ce que nous apporte le nouveau volume.

Dans ces dernières années, nous avons eu sur des parties de l'Histoire Auguste des études particulières fort bonnes : sur Commode, de M. Heer; sur les vies de Pertinax jusqu'à Géta, de M. Schulze. Voici mieux : un travail d'ensemble, qui contrôle et complète les travaux de Mommsen, Dessau et H. Peter.

Les vies, qui composent par leur réunion l'Histoire Auguste, sont pour le fond, on est bien d'accord là dessus, une mosaïque, faite d'éléments divers, sur laquelle des rédacteurs successifs ont déposé un petit nombre d'additions et de gloses maladroites. La critique contemporaine entreprend le travail inverse : séparer ces additions, gloses, altérations; surtout distinguer et apprécier à leur juste valeur les couches de fond; tâche plus malaisée sûrement que n'a été l'autre. Quels moyens emploie-t-on ? Ceux que fournit la philologie : avant tout, étude très attentive de chaque biographie prise à part et considérée au point de vue de la langue et aussi de la méthode historique. On a d'abord un appui des plus précieux dans le vocabulaire, où l'on précise quels mots appartiennent au IVe siècle, quels mots étaient déjà d'usage au IIIe; aussi quels étaient les titres des magistratures, (ceux du IIIe siècle ayant été plus tard glosés). Pour reconnaître la valeur des documents, on établit une comparaison suivie avec les historiens qui nous restent : Aurélius Victor et Eutrope d'une part, de l'autre Hérodien, Zosime, Zonaras et les inscriptions. Comme les auteurs des biographies ont dû se servir de sources que nous n'avons plus, on détermine celles-ci autant qu'il nous est possible. Enfin les biographes citent des noms d'historiens pour nous inconnus : s'agit-il d'auteurs réels, ou comme nous avons le droit de le penser, d'historiens purement imaginaires ? En gros, telle était la tâche ; voici comment M. L. s'en est acquitté.

Il commence par une analyse critique des biographies ; il les

décompose chapitre par chapitre, en faisant le départ des éléments précieux qui viennent de la première source (chronologique), des compléments de valeur bien inférieure qui viennent de la seconde source (Chronique impériale, continuateur de Suétone, Marius Maximus); enfin des retouches ou additions des rédacteurs successifs. La plus grande partie du livre se compose d'études séparées sur chacune des vies; à la fin, pour partir de là, un premier chapitre sur le compilateur final, sur les sources secondaires, et l'emploi des sources; sur la conception de l'histoire chez les compilateurs de l'Histoire Auguste et la tradition sénatoriale dans l'Histoire Auguste; puis un autre sur la *Chronique impériale*, les *Caesares*, *l'Epitome* et l'utilisation postérieure de l'Histoire Auguste; d'autre part, en tête, avant les études sur les vies ou groupes de vies, deux chapitres : l'un sur la rédaction de l'Histoire Auguste (les auteurs; date de la composition); un autre sur les pièces et documents (dans tel des auteurs et dans telle vie).

Voici les conclusions de M. L. On doit distinguer dans cette histoire deux sources : la première en général très bonne, surtout chronologique; de là vient le fond de nos biographies; une seconde source très inférieure, biographique et anecdotique. Aussi deux compilateurs ont remanié le recueil. Les additions se reconnaissent extérieurement à des transitions factices (*sane, post hæc*, etc.); à des renvois d'une partie à l'autre *ut diximus*...); à des dénominations particulières (Capitolin appelle partout Marc Aurèle *Antoninus*); aussi à des procédés de style propres à tel rédacteur; telles sont les énumérations habituelles à Capitolin, etc. Le ton abstrait, vague, l'absence de noms propres, de détails topiques, surtout telles anecdotes invraisemblables et absurdes font reconnaître la deuxième source. Les notes du compilateur final contiennent des renseignements techniques et topographiques très précis et attestent une parfaite connaissance des monuments de Rome. A remarquer (p. 199 au bas) que nous constatons avec certitude chez Spartien, comme chez les autres biographes, l'usage de la clausule métrique.[1] Victor suit la seconde source; son style est original et il modifie et paraphrase constamment ses sources. Il arrondit les chiffres précis de son auteur[2]. Eutrope abrège les vies des mauvais empereurs. Les récits dans nos vies sont écourtés souvent et parfois ils ne se comprennent que si on les rapproche de Dion ou d'Hérodien. Il est rare par contre que nos biographies soient plus complètes que Dion et Hérodien. M. L. poursuit une comparaison régulière entre l'Histoire Auguste et ces historiens (Dion, Hérodien, Victor);

1. On s'est servi très habilement de l'observation des clausules pour distinguer entre les parties de l'Histoire Auguste. M. L. connaît ces essais; mais, pour son compte, il néglige à peu près entièrement cet ordre d'arguments.

2. P. 362, n. 2: « Comme l'*Epitome* copie Eutrope, l'Histoire Auguste et d'autres sources, ce recueil n'a aucune valeur propre ».

il note leurs ressemblances, aussi leurs désaccords, mais souvent sans conclure, ce qui est troublant pour le lecteur.

Signalons la remarque très juste que dans beaucoup des doublets du récit, la même pensée est reprise deux fois, d'abord comme fait concret, ensuite comme généralisation [1]; aussi sur le vocabulaire telles notes très bonnes [2] sur les traits caractéristiques de la langue de Lampride, Capitolin, ou de tel autre compilateur. Il y a là de bons emprunts avec compléments à Klebs.

Le texte pris comme base des discussions est celui de H. Peter. Peu de remarques d'ailleurs, dans le livre de M. L., portent sur le texte lui-même.

Pour la thèse même et pour la méthode suivie, voici quelles seraient mes réserves et mes scrupules.

Je ne sais si la question générale est posée comme il convenait. Que la trame générale de l'Histoire d'Auguste soit faite, pour une bonne part comme nos scolies, de banalités, de fictions, de non-sens, d'absurdités, cela est trop clair; à quoi bon les relever en détail? L'important serait bien plutôt d'en dégager les mots ou fragments précieux et de faire voir à quelles marques on peut les reconnaître. Toute une partie du livre de M.L. tombe ainsi parce qu'elle est tout au moins inutile.

Je ferais d'autre part à M. L. un reproche assez inusité: celui d'être ou de vouloir être un trop bon guide. Il nous promet trop et veut trop nous donner; il nous a mis ainsi en défiance contre cela même qu'il nous offrait de solide. On admirera l'aisance avec laquelle sont décomposées vies ou chapitres de vies; mais on se demandera tout bas si une telle matière pouvait être si parfaitement analysée. Au ton dont il en parle, il faudrait croire vraiment que M. L. était présent et qu'il a vu le travail et les remaniements de ces divers compilateurs, le choix de leurs sources, des documents utilisés, les retours vers telle source et la prétendue réparation de tel oubli. En telle vie, M. L. en fait même le compte: tant de faits viennent de la source grecque, tant de la Chronique impériale; [3] tout le reste, nous dit-on, serait fabriqué de toute pièce par Pollion et Vopiscus: pourquoi? est-il donc vraisemblable qu'aucune place ne soit laissée à notre ignorance? Et dans ce résumé ne paraît pas la complication de forme des postulats de M. L.; il doit être entendu qu'il ne ménage pas son lecteur [4].

---

1. Tertullien définit ainsi cette pratique d'école: De spect. 3: et *specialiter* quaedam pronuntiata *generaliter* sapiunt.

2. Ainsi p. 262, n. 1, p. 243, n. 2; p. 262, n. 2; p. 340, n. 1; p. 351, n. 13, etc.

3. M. L. aime ces décomptes arithmétiques; ainsi p. 204 au milieu: «la chronique impériale a fourni sept petits faits, Dexippe, dix-huit citations,» etc.

4. Ainsi M. L. se réfère (p. 132 et suiv.) à une première et à une seconde source, à un premier et à un second compilateur; après tout cela à Capitolin ou tel autre biographe. — On sait de reste l'embarras du lecteur qui ouvre pour la première fois, l'Histoire Auguste; supposons-le désireux d'information: que deviendra-t-il quand il se verra noyé dans ce déluge d'études et de commentaires?

Les doutes augmentent quand nous nous heurtons à des difficultés que la loyauté de M. L. ne dissimule pas : différences importantes pour les noms, les versions, le nombre des faits relevés dans des récits qu'on dit puisés à la même source : se rejeter sans cesse sur la négligence des auteurs n'est que l'aveu franc de notre embarras. Vouloir juger et décrire ce continuateur anonyme qu'on ne reconstitue que par hypothèse : retrouver son goût, ses préférences, sa clairvoyance, ses faibles, tout cela n'est-il pas assez risqué [1]? Quel est aussi notre étonnement quand nous apprenons que la seconde source, faite d'anecdotes invraisemblables, de « descriptions de jeux ridicules ou cruels, de débauches monstrueuses, de développements de rhétorique » « a eu cependant le mérite de nous conserver deux documents officiels » (p. 151). Voilà qui ne va guère ensemble! Étrange méthode : M. L. croit avoir le droit de rejeter « l'amas de documents fabriqués » tout en n'en « gardant que quelques détails isolés » (p. 98). On ne comprendrait pourtant que l'un ou l'autre. Tout au moins il conviendrait d'expliquer un peu mieux ce singulier mélange.

Et nos doutes ne diminuent pas, tant s'en faut, à l'examen des divers critériums pris à part.

Il y a bien longtemps qu'on a reconnu dans une grande partie de l'Histoire Auguste la marque de la tradition sénatoriale, hostile aux empereurs, surtout à certains empereurs. Mais l'indice est-il suffisamment caractéristique pour qu'il serve à détacher de l'ensemble tel ou tel morceau? — M. L. va sûrement trop loin quand il regarde comme établi par lui que les vies d'Élagabal et d'Alexandre Sévère doivent être attribuées à Marius Maximus. En l'absence de textes authentiques de cet historien, et surtout avec les remaniements que nous pouvons supposer et que M. L. reconnaît ailleurs, on peut tout au plus parler de probabilités ou d'hypothèses. — « C'est l'habitude de Capitolin de désigner un seul auteur par le mot *plerique* » p. 304, n. et passim ; mais bien d'autres ne l'ont-ils pas fait avant lui? De même est-on si sûr que « les plaisanteries sur les sobriquets chères à Capitolin » (p. 265) n'appartiennent qu'à lui? — Je m'étonne de voir (p. 233, au bas) relever « le défaut si sensible dans toute l'Histoire Auguste qui consiste à tout attribuer au prince lui-même en laissant dans l'ombre le rôle de ses conseillers ». Orateurs, écrivains, flatteurs de tout genre ont pratiqué cela dès longtemps. — Pour qui sait quelle idée les anciens se faisaient de l'histoire et des devoirs de l'historien, combien il était inutile de répéter, autant de fois que le fait M. L., que

1. M. L. (p. 434) croit avec Enman qu'il nous est possible de tenter une restitution de la Chronique impériale, et il s'appuie sur elle pour une bonne partie de sa thèse. — M. L. dit (p. 117) en parlant de ce qu'il appelle « la seconde source » : « nous ne pouvons guère songer à en reconstituer le texte » : mais pouvons-nous davantage tenter l'analyse détaillée que M. L. nous propose, et retrouver nettement quel a été le rôle du premier et du second compilateur ?

les discours, lettres, conversations, documents de toute sorte insérés dans ces biographies doivent a priori être tenus pour apocryphes? — M. L. a grand raison de relever les répétitions qu'on trouve d'une vie à l'autre. Mais peut-on conclure avec assurance, comme il le fait (p. 230, sur 61, 8 et sur 64, 1-2) : « c'est donc une interpolation de Lampride, ou du second compilateur ». — Tirer argument de tel nom, tel titre, tel mode d'avancement ou telle institution, qui jusqu'ici nous sont inconnus, me paraîtra toujours très dangereux. Que cela soit suspect, passe ; mais faux, provisoirement non pas. M. L. (p. 235 en haut) croit que la source principale de la vie d'Alexandre Sévère a été un panégyrique de Marius Maximus. J'objecterai qu'alors on doit s'étonner de ne pas rencontrer ici ce qu'on donnait ailleurs comme traits caractéristiques de Marius, et surtout le choix de certaines anecdotes. D'autre part, les citations de vers de Virgile à cette époque ne peuvent pas davantage tenir lieu de preuves. — L'insistance avec laquelle M. L. signale les répétitions et toutes les traces de désordre et de confusion dans les vies, surtout dans celle d'Alexandre Sévère (p. 212 et suiv.) étonne quelque peu : peut-on *a priori* dans de telles œuvres supposer un ordre rigoureux? La composition y est-elle si suivie, si régulière qu'on puisse, à quelque interruption, saisir aussitôt la trace d'additions et d'interpolations? — Combien hypothétiques aussi sont les « révisions de la première et aussi de la seconde source » qu'utilise si bien M. L. — M. L. dit beaucoup de mal de ce qu'il appelle « la seconde source ». Nous en penserons un peu moins en nous rappelant que de l'aveu de M. L. (p. 257, 7, 1) elle aurait utilisé des documents comme les Mémoires de Sévère et les pamphlets du temps. — M. L. lui-même reconnaît que le critérium tiré de tel mot initial (Schulze sur *fuit* : ici p. 179, n. 4) est souvent trompeur. — Je ne suis pas sûr non plus qu'on puisse rejeter en bloc comme venant de l'interpolateur et manquant de précision (p. 21) les références à l'époque présente, précédées des mots *nunc, hodie, hodieque*. Noter aussi le danger de conclusions comme celle-ci (p. 230, sur 63, 5-6) : telle indication « n'est pas dans Hérodien ; elle ne vient pas non plus de la Chronique impériale, *par conséquent* (?) elle émane des sources grecques c'est-à-dire de Dexippe ». — Quand telle est la méthode employée pour traiter une telle matière, il n'est pas étonnant que les savants arrivent à des conclusions très différentes [1].

En quittant le livre de M. L. nous avons beaucoup appris et nous croyons avoir désormais de l'Histoire Auguste une idée plus claire et plus simple : la question est de savoir s'il n'y a pas, dans l'idée qui nous reste, une part trop forte d'artifice et d'arbitraire. D'ailleurs ces

1. A la note de la p. 135, M. L., en louant « le travail très remarquable » de M. Heer sur la vie de Commode, annonce que dans l'analyse il « diffère d'avis sur le classement et l'attribution des morceaux ».

remarques n'enlèvent rien ou presque rien à la valeur du travail de M. L. Sorti de l'ornière avec lui et en partie grâce à lui, je cherchais simplement à indiquer par ce qui précède, comment et de quel côté nous pourrions le mieux, dans l'avenir, nous orienter [1].

Émile Thomas.

L. Halkin et M. Zech, **Bulletin d'Institutions politiques, romaines**, I, (années 1900-1901), Paris, in-8°, 1904, chez Bouillon.

Il suffira, je pense, pour donner aux lecteurs de la *Revue Critique* une idée exacte de ce qu'est cette nouvelle publication de transcrire ces quelques lignes que les auteurs ont écrites en tête de leur bulletin : « Nous nous proposons de signaler toutes les publications relatives aux institutions politiques des Romains, en comprenant dans cette science non seulement l'étude dela constitution proprement dite, mais encore celle des diverses branches de l'administration. Une simple liste bibliographique, groupant les ouvrages dans un ordre systématique, eût déjà présenté une certaine utilité; nous avons voulu faire davantage; chacun des travaux signalés est l'objet d'un résumé succinct qui en fait connaître le plan, les idées fondamentales et les conclusions; en outre, l'analyse des plus importants d'entre eux est accompagnée d'une appréciation critique portant sur leur valeur scientifique. Comme supplément d'information, nous avons cru utile de donner l'indication des comptes rendus les plus autorisés qui leur ont été consacrés. » On le voit, le bulletin de MM. H. et Z., rappelle beaucoup les bulletins similaires publiés dans les *Jahresberichte*

---

1. Taches de détail. Les références vagues à des remarques antérieures (« on a vu..... ») sont assez fréquentes et des plus fâcheuses, et l'embarras du lecteur n'est pas petit, vu le manque d'index. — Pourquoi tant de chiffres sur des choses ultra-connues (comme p. 412, n. 6, sur la loi de majesté) et qui se soucierait d'aller les vérifier ? — Contradiction singulière : p. 24 en haut : « cette liste (de Vopiscus) ne nous fournit donc *aucune précision chronologique* »; p. 379 au milieu : « on a vu *quelle est la valeur chronologique* de cette déclamation..... C'est donc là une des rares bonnes notices que Vopiscus ait ajoutées de son propre fonds ». — Je regrette en plus d'un passage, le manque de clarté. M. L. suppose un lecteur trop instruit; rien que pour suivre son raisonnement, il nous faut plus d'une fois ouvrir des livres et instituer nous-même des recherches. C'est un déplacement des rôles. (Ainsi p. 23 à propos de la fête des Hilaria). — Lapsus de rédaction : p. 34, à la fin du § 3 : *il en est ainsi... et il en était* probablement de même... » P. 323 fin du § 1 : « l'erreur qu'il devait *y avoir* dans la *Chronique impériale* ». P. 199. A propos de Spartien : « il n'a pas *composé de programme littéraire* (?). P. 209, 10 l. avant le bas : *le plan d'Elagabal* (= de la vie d'El.) 112, .P. au bas : « la première (notice)... est de la seconde source; la deuxième... vient de première source ». P. 438, A fin : « Victor a eu comme source *accessoire* la source *secondaire* de l'Histoire Auguste». P. 426 au milieu : « on conjecture que Victor avait *pris une controverse comme certitude* ». P. 202, inconséquence sur l'orthographe du nom de la mère d'Elagabal. — P. 322 au bas et 333 en haut, lire : Macrianus et Macrien. P. 255, n. 3, lire 7e part. (et non 9e). Citations estropiées : p. 128, n. 1.

de Bursian, mais il est plus développé. J'ajoute qu'il est, par là, beaucoup plus utile. Ce premier numéro fait bien présumer de la suite de l'entreprise. Les analyses sont claires, instructives et sages. On doit souhaiter aux auteurs bon courage pour une œuvre qui ne laisse pas souvent que d'être assez fastidieuse, et leur demander de faire paraître régulièrement leurs dépouillements ; une des plus grandes qualités d'ouvrages de cette sorte est de ne point se faire désirer. C'est déjà bien tard pour parler de livres parus en 1900-1901 que d'attendre l'année 1904.

R. C.

G. Cardinali, **Frumentatio** (extrait du *Dizionario epigrafico di Antichità romane*, de M. de Ruggiero), Rome, 1904, chez Pasqualucci.

Il n'est guère possible de rendre compte dans cette *Revue* d'articles de dictionnaires; mais ce qui se peut aisément faire, c'est de reconnaître le soin et la conscience avec lesquels M. Cardinali a réuni tous les documents relatifs aux distributions de blé à Rome et examiné les questions multiples que soulève l'institution des *frumentationes*. C'est un utile résumé de ce que l'on sait à ce sujet.

R. C.

Concetto Marchesi, **L'Etica Nicomachea nella tradizione latina medievale** (Documenti et Appunti). — Messina, 1904.

Cet ouvrage est une précieuse contribution à l'histoire si compliquée des traductions d'Aristote au xiiie siècle. Le grand mérite de l'auteur est d'avoir recueilli et inteprété « la voix des documents » (Lo raccolto la voce dei documenti, p. 4). Il a soigneusement étudié, en effet, les nombreux manuscrits des bibliothèques italiennes contenant des traductions d'Aristote, et dans la description très minutieuse qu'il en fait, on rencontre des *explicit* et des données historiques de haute valeur (v. p. 9-16, 28-29, 36-47, 89, 104). Mais pourquoi, dans une question d'ordre général, a-t-il restreint ses recherches aux indications des manuscrits *italiens?* Pourquoi, utilisant l'ouvrage bien connu de Jourdain (Recherches critiques sur l'âge et l'origine des trad. d'Aristote, 1843) et la récente étude de Lucquet sur un des traducteurs du xiiie siècle (Hermann l'Allemand, dans Revue Hist. Relig., t. 44, 1901), ne mentionne-t-il même pas l'ouvrage de Vacant, consacré au sujet dont il s'occupe : Les versions latines de la Morale à Nicomaque antérieures au xvie siècle (Amiens, 1885)?

Une introduction retrace les grandes lignes de l'histoire des traductions gréco-latines et arabo-latines du xiiie siècle, et montre que le plus souvent l'Éthique n'est pas comprise dans les recueils d'œuvres d'Aristote. Elle eut des destinées à part, et apparut plus tardivement. M. Marchesi en donne cette raison, difficilement admissible : le

besoin d'une formule éthique et d'une finalité morale ne s'était pas encore fait sentir (p. 26). Ce n'est que vers 1240 que Hermann l'Allemand à Tolède traduisit de l'arabe en grec la paraphrase d'Averroès sur l'Éthique, sous le titre : *liber minorum moralium*, ou *liber Nicomachiae*, suivi quelques années après d'un *Compendium liber Ethicorum*. — A côté de ces deux traductions arabo-latines, on possède à la fin du XIII[e] siècle trois traductions gréco-latines : l'*Ethica vetus*, l'*Ethica nova* et le *Liber Ethicorum* (p. 26 et 27). C'est à l'étude de cette quintuple source de la morale d'Aristote que M. Marchesi a consacré ses recherches.

1. Voici d'abord le groupe gréco-latin. L'*Ethica vetus* ne comprend que les second et troisième livres de la morale à Nicomaque. Sans désignation de nom de traducteur, elle serait, suivant la conjecture de M. Marchesi, l'œuvre retrouvée de Boèce (p. 32). De facture moins ancienne, l'*Ethica nova*, composée du premier livre, apparaît aussi dès le début du XIII[e] siècle : les deux réunis ne traitent que des questions générales de l'Éthique et non des vertus particulières, — mais c'en était assez, dit l'auteur, pour les besoins de la conscience morale de l'époque (?) (p. 33). Suit une intéressante controverse sur l'auteur de la troisième œuvre, *Liber Ethicorum*, où on trouve reproduits *tous* les livres de l'Éthique (cependant, à la place du nouveau texte des trois premiers livres, apparaît parfois le texte de l'*E. nova* et de l'*E. vetus*, p. 26). Cet ouvrage servit de base aux Commentaires de S. Thomas et fut traduit à sa demande ; le docteur angélique qui se défiait des textes arabo-latins a voulu une traduction spécialement entreprise pour ses travaux et faite directement sur le grec. L'auteur n'admet pas, avec Jourdain, que le *Liber Ethicorum* eut pour auteur Robert de Lincoln et il discute et réfute, victorieusement ce nous semble, les arguments que fournissent des déclarations de Leonardi Bruni et d'un manuscrit latin de la Biblioth. nation. de Paris (p. 46 et suiv.). Les témoignages historiques citent deux dominicains qui, sur les instances de saint Thomas, auraient entrepris une nouvelle traduction complète des œuvres d'Aristote : Henri de Brabant et Guillaume de Moerbeke. Se basant sur l'explicit d'un manuscrit perdu mais signalé par Echard et qui attribue le *Liber Ethicorum* au frère Henri Kosbien (p. 59), M. Marchesi attribue cette traduction à Henri de Brabant (p. 60) qu'il identifie avec Henri Kosbien, et il écarte le nom de Guillaume de Moerbeke. Peut-être eut-il fallu examiner de plus près les titres éventuels de ce dernier et ne pas trancher la question dans une note sommaire (Del resto non abbiamo alcun motivo di agitare una nuova questione intorno alla possibilità di attribuire a G. di Moerbeka la traduzione... etc., p. 61, note); — surtout que l'explicit du manuscrit d'Echard mentionne l'attribution avec des réserves (interprete, *ut nonnulli astruunt*, F. Henrico Kosbien). Quoi qu'il en soit, c'est bien à deux de ses con-

frères, Henri de Brabant et G. de Moerbeke que Thomas d'Aquin s'est adressé pour obtenir une version complète des œuvres d'Aristote, et M. Marchesi fait observer très justement qu'il a voulu de la sorte partager la besogne entre deux hellénistes qui n'auraient pu, isolément, venir à bout de l'œuvre complète (p. 73).

2. Une trentaine d'années avant le *Liber Ethicorum*, en 1240, Hermann l'Allemand, à la cour épiscopale de Tolède, traduisit la paraphrase d'Averroès sur l'Éthique ; *liber minorum moralium* ou *liber Nicomachiae*. C'est une *explanatio*, tandis que le *Liber Ethicorum* est une traduction *de verbo ad verbum* (p. 97, 79). D'autre part trois ou quatre ans plus tard, ainsi que nous l'apprennent divers explicit, le même Hermann l'Allemand traduisit de l'arabe un abrégé (Summa quorumdam Alexandrinorum) de l'Éthique, très simple et très réduit (p. 106-107). Ce Compendium fut appelé à une grande fortune, et devint pour la France et l'Italie le vrai manuel d'éthique (p. 113). Dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle il fut traduit en toscan par Taddeo (p. 117) et servit de base au sixième livre du *Trésor* de Brunetto Latini [1]. Avec le *liber Ethicorum*, de traduction gréco-latine, ce compendium constitue la source où le XIII^e^ siècle occidental s'initia à la morale de Nicomache.

M. Marchesi publie à la suite de son étude divers documents. Signalons : le compendium de l'Éthique, d'après le cod. 584 de la biblioth. d'Assise, le texte de l'*Ethica vetus* d'après trois manuscrits florentins, de l'*Ethica Nova* et de l'abrégé alexandrin. L'auteur ne relève pas les variantes.

M. De Wulf.

Lucquet, **Aristote et l'Université de Paris pendant le XIII^e^ siècle** (Biblioth. École Hautes-Études, sc. relig., t. XVI, 2, 1904). 34 p.

Cette monographie, dans la pensée de l'auteur, est un chapitre d'un travail d'ensemble sur l'action d'Aristote au moyen âge. La partie la plus intéressante contient une discussion sur la portée des termes « Nec libri Aristotelis *de naturali* philosophia legantur » dans le concile tenu à Paris en 1210, à l'occasion des hérésies d'Amaury de Bènes et David de Dinant. M. Lucquet montre, en établissant la valeur de l'expression « libri naturales » dans les documents contemporains, qu'on peut entendre par là, non seulement la physique, mais aussi la métaphysique d'Aristote.

Nous ne pouvons souscrire à plusieurs thèses que l'auteur développe sous forme d'introduction — trop longuement dans une si courte monographie — sur les rapports généraux de la philosophie et

1. Cf. M. Marchesi dans le *Giornale Storico della litter. ital.*, 1903 ; il compendio volgare dell' Etica Aristotelica, e le fonti del VI libro del Tresor.

de la théologie et des deux facultés (arts et théologie) où ces sciences étaient enseignées. Il est faux notamment qu'en philosophie, et que dans la faculté des arts la « seule méthode convenable » était la méthode d'autorité. Qu'il suffise de citer la parole bien connue de Thomas d'Aquin, parlant non pas en *théologien*, mais en *philosophe*. « Locus ab auctoritate quae fundatur super ratione humana est infirmissimus » (S. Theol. 1a, q. 1, art. 3, ad 2). Certes avant d'aborder une question, on exposait le pour et le contre, en s'appuyant sur des textes d'autorités, mais le vrai raisonnement et la pensée personnelle de l'auteur surgissent dans le corps de la question (Respondeo dicendum...), où triomphe la démonstration philosophique et non l'ipsedisitisme d'Aristote ou d'un autre. Il y a trop à dire sur les problèmes agités par M. Lucquet pour pouvoir les résoudre dans cette courte analyse.

M. De Wulf.

H. d'Arbois de Jubainville. **Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'en l'an 100 avant notre ère.** Étude historique. Paris, Fontemoing, 1904, in-16, xii-228 p.

Dans ce volume, M. d'A. de J. publie le cours qu'il a professé au Collège de France pendant l'année scolaire 1902-1903. C'est, dans la pensée de l'auteur, un livre de vulgarisation; les notes et les références y sont rares; on les trouvera « dans *Les premiers habitants de l'Europe*, les tomes II, VI et XII du *Cours de littérature celtique* et la *Revue celtique*, t. XI, XIV et XV » (p. viii). Ce résumé de l'histoire la plus ancienne des Celtes n'en est pas moins d'une grande importance; l'étude des noms de lieux celtiques, dont M. d'A. de J. s'est fait une spécialité, a permis de retrouver les traces des Celtes là où l'histoire ne les avaient guère signalés, et renouvelle en partie la science de nos origines. Il serait d'autre part téméraire de demander à cette méthode plus qu'elle ne peut nous donner. Les noms de lieux que pour des raisons de linguistique nous regardons comme celtiques ne le sont pas tous à un égal degré de vraisemblance. Si nous sommes assez bien renseignés sur l'ancien celtique des Iles britanniques par les langues celtiques modernes, nous savons peu de choses sur le vieux celtique continental. L'identité de forme d'un nom de lieu ou d'un terme de nom de lieu avec un mot du vieux celtique insulaire, quand d'autre part elle entraine une explication raisonnable du nom de lieu, nous amène très près de la certitude scientifique. Lorsqu'il n'y a plus identité, mais seulement parenté de forme ou lorsque le sens du mot celtique nous semble par trop éloigné du sens possible du nom de lieu, le rapprochement peut être dû au hasard. D'autre part, M. d'A. de J. a démontré que les premiers termes d'un grand nombre de lieux anciens sont des noms propres d'hommes. Or l'étymologie des noms propres présente des difficultés particulières. Enfin, lorsque l'on sera arrivé à fixer, avec la plus grande somme possible de vraisemblance,

la qualité celtique du nom de lieu, il restera encore à déterminer à quelle époque le lieu a été ainsi dénommé et quel rapport cet établissement a avec l'histoire des anciens Celtes. M. d'A. de J. excelle dans ces restitutions historiques. Et il est aussi intéressant que profitable de passer en revue les principales conclusions de son livre.

Parmi les noms de lieux qui nous occupent, ceux qui sont incontestablement celtiques se terminent en *-dunum*. Clitophon chez le Pseudo-Plutarque (De fluviis, VI, 4) traduit δοῦνον par τόπον ἐξέχοντα. Pour l'auteur du glossaire d'Endlicher, *dunum* s'explique par « montem ». En irlandais, *dûn* désigne encore aujourd'hui de grandes enceintes fortifiées en pierres sèches ; en gallois *din* signifie forteresse. On trouve treize noms en-*dunum* dans l'Europe centrale depuis la frontière russe jusqu'au Rhin ; une vingtaine en France ; trois en Suisse, un dans les Pays-Bas ; neuf en Grande-Bretagne, un en Irlande, sept en Espagne, un en Portugal, un dans l'Italie du Nord.

Le terme de nom de lieu composé *-magus*, dont le sens ne nous est pas donné par les auteurs anciens, est identique à l'irlandais *mag*, en gallois *ma* « champ ». Il entre sous la forme -mag dans la formation de quelques noms de lieux anciens en Irlande : *Find-mag*, *Brech-mag*. Il est donc très vraisemblablement celtique. Les noms de lieux en *-magus* sont un en Autriche, quatre en Prusse Rhénane, au moins vingt-trois en France, un en Suisse, un en Pays-Bas, trois en Grande-Bretagne, cinq en Italie.

De même *-briga*, second terme de noms de lieux, trouve son équivalent exact dans les langues celtiques ; l'irlandais *bri*, hauteur, gallois *bre*, pic. Les noms en *-briga* sont assez rares en France ; on n'en a que deux exemples anciens ; un certain nombre de noms de lieux modernes permettent d'en restituer quelques autres. On en relève un en Prusse rhénane, un en Bavière. Ils sont très nombreux en Espagne et en Portugal où M. d'A. de J. en signale trente-sept.

D'autres noms celtiques, moins fréquents, se terminent en *-durum* dont on n'a pas l'équivalent exact dans les langues celtiques ; l'irlandais *dúr* qui est phonétiquement identique à *-duro* signifie « dur » et semble comme le gallois *dur* » acier « emprunté au latin. On les rencontre sur toute l'étendue du domaine celtique, sauf toutefois en Espagne où *-briga* remplace *-durum*.

Les noms en *-dunum*, *-magus*, *-briga* et *-durum* attestent donc la présence de peuples celtiques dans le centre et l'Ouest de l'Europe. Les noms en *-magus* désignent vraisemblablement des exploitations agricoles dans des pays depuis longtemps pacifiés ; les autres noms, des lieux de refuge ou des forteresses dans des régions exposées à des attaques fréquentes. Quand le premier terme du nom composé en *-dunum*, *-magus*, *-briga*, *-durum*, nom propre ou nom commun, s'explique facilement par les langues celtiques, nous sommes plus sûrs d'avoir affaire à une fondation établie par les Celtes mêmes. Quand le

premier terme ne semble pas celtique (et c'est le cas pour quelques noms en *-briga* de la péninsule ibérique) les établissements peuvent être dûs non à des Celtes mais au peuple qui a fourni le premier terme du composé et qui aurait simplement emprunté le second terme à des noms bien connus de formation plus ancienne et d'origine celtique. De même en France, comme on le sait, les noms de villas franques ont été formés en ajoutant au nom d'un Franc les mots romans *-ville*, *-court*, ou *-mont*.

Quel a été le développement historique de la puissance celtique? M. d'A. de J. suppose que le plus ancien domicile des Celtes aurait été situé à l'est du Rhin moyen, dans le bassin du Rhin et sur les deux rives du haut Danube. Là en effet les noms des rivières semblent celtiques et peuvent attester que les Celtes ont été les premiers occupants du pays. Dans toutes les autres contrées où les Celtes ont habité, la plupart des noms de cours d'eau ne peuvent s'expliquer par les langues celtiques. Dans l'Allemagne méridionale au contraire, le nom de la Tauber est le celtique *Dubra* « eau »; Laber anciennement *Labara* est identique au gallois *llafar* « résonnant »; la Lauterach semble formée du mot vieux-celtique *lautro* bain, en irlandais *lothur* canal. Le nom même du Rhin *Rênos* est identique à l'irlandais *rian* mer. Les Ἀρκύνια ὄρη (Erzgebirge) qui limitent à l'Est l'ancien domaine des Celtes ont un nom celtique qui s'explique par le gallois *cwn*, sommet, et le préfixe augmentatif *-er*, *ar-*. La *Gabreta silva* (Boehmerwald) peut s'interpréter par « forêt des chèvres », l'irlandais *gabur* signifiant chèvre. Sur le Main ont été bâties trois villes à nom celtique *Loco-ritum* (v. gallois *rit*, gué), *Sego-dunum* et *Dêvona* (irl. *Dé* Dieu). De ces témoins géographiques de la présence des Celtes en Allemagne M. d'A. de J. rapproche deux textes de Tacite, l'un sur la présence d'un peuple gaulois, les *Cotini*, en Haute Silésie (*Germania*, 43), l'autre sur l'émigration des Boii, chassés de Bohême par un peuple germain, les Marcomans, (*Germani* 28, 42) et le texte bien connu de César sur l'origine germanique des Belges (*De bello Gallico*, II, 4). Quant au texte dans lequel César constate l'établissement de *Volcae Tectosages* autour de la forêt Hercynie et l'explique par une émigration en Germanie des *Volcae* de Gaule, M. d'A. de J. croit que l'interprétation donnée par César vient de ce qu'il croyait, à tort, que les Celtes avaient d'abord occupé la Gaule, où il leur a fait la guerre.

Si l'on admet avec M. d'A. de J. que les Celtes sont partis de l'Allemagne méridionale, dans quel ordre se classent à l'aide des témoignages des historiens anciens, les invasions celtiques dans le reste de l'Europe? La plus ancienne, vers l'an 800 avant J.-C., serait l'expédition des Celtes dans les Iles Britanniques où ils portèrent le dialecte celtique dont est provenu le vieil irlandais, évènement auquel les légendes mythologiques des Irlandais font peut être allusion. Le premier établissement des Gaulois dans le Nord et l'Ouest de notre pays

alors occupé par les Ligures serait compris entre 700 et 500. Hésiode (VII^e siècle) ne mentionne que les Ligures là où Festus Avienus reproduisant sans doute le périple d'Himilcon (V^e siècle) parle d'une région jadis habitée par les Ligures mais alors occupée par les Celtes. Vers 500 avant J.-C., les Celtes envahirent la péninsule ibérique; Festus Avienus ne mentionne pas les Celtes parmi les habitants de l'Espagne; et Hérodote, au milieu du V^e siècle, les y montre établis. Un siècle plus tard, les Celtes après avoir soumis les pays situés entre le Danube et les Alpes descendirent dans l'Italie du Nord; cette hypothèse, outre qu'elle rendrait compte de la présence de noms celtiques de peuples et de villes dans l'ancienne Vindélicie et dans les pays auparavant occupés par les Vénètes, Rhétie, Norique, Pannonie, expliquerait pourquoi, au I^{er} siècle avant notre ère, l'historien romain Sempronius Asellio écrivait que la ville de Noreia (aujourd'hui Neumarkt en Styrie) était située en Gaule, *in Gallia*. On ne peut guère comprendre que les Gaulois aient pénétré en Italie par l'Alpis Julia (aujourd'hui le Birnbaumerwald) si l'on n'admet pas qu'ils sont partis de la Carinthie ou de la Carniole. Le roi du Celticum était vers l'an 400 Ambigatus (Tite-Live, V, 34). Il envoya l'un de ses neveux, Bellovesus, en Italie; l'autre Segovesus en Bohême. On connaît par Tite-Live l'histoire de l'invasion gauloise en Italie. Le développement de la puissance celtique dans l'Europe orientale a comme épisodes connus l'alliance avec Alexandre le Grand en 336 avant J.-C. Les rapports constants et intimes des Celtes avec les Germains sont attestés par la présence en germanique et en celtique de plusieurs noms communs aux deux langues et inconnus ailleurs et par l'emprunt fait par les Finnois aux Germains leurs voisins de mots d'origine celtique. Ces emprunts dateraient, selon M. d'A. de J., de l'époque de la plus grande puissance des Celtes. Au III^e siècle avant notre ère, l'empire gaulois commence à se disloquer. Les Germains, les Romains, les Carthaginois, les Grecs l'envahissent de toutes parts. Sous la poussée des Germains, les Gaulois quittent l'Europe centrale. Une partie d'entre eux s'établit dans le bassin du Rhône lors de la conquête par les Belges du nord de la Gaule, vers l'an 300 avant J.-C.

En 298, Polybe nous montre des Gaulois transalpins arrivant en Italie. Au commencement du III^e siècle, des Gaulois venus de l'Est du Rhin s'établissent en Catalogne où ils fondent un *Viro-dunum* homonyme du *Viro-dunum* situé au nord de Stuttgard. D'autres pénètrent en Thrace où ils créent un royaume qui dura jusque vers l'an 200 avant J.-C. D'autres enfin après une incursion en Grèce gagnent l'Asie-Mineure et s'établissent en Galatie. Au II^e siècle, les Belges envahirent la Grande-Bretagne où ils se trouvèrent en contact avec les Gaëls arrivés au VIII^e siècle; le dialecte gaëlique fut remplacé par le brittonique et ne se maintint qu'en Irlande où les établissements des Belges furent peu nombreux. Un des chapitres les plus intéressants du livre de

M. d'A. de J. (p. 27-67) traite de la religion des Gaëls comparée à celle des Celtes du continent.

Telles seraient, d'après M. d'A. de J., les vicissitudes de l'histoire des Celtes. Il est évident que là où les textes historiques font défaut et où les noms de lieux seuls attestent, sans la dater, la présence des Celtes, on ne peut guère aboutir qu'à des hypothèses plus ou moins vraisemblables, et on ne saurait reprocher à l'auteur de ne point toujours nous amener à la certitude dans des questions qui sans doute ne seront jamais résolues.

G. Dottin.

Scarron inconnu et les types des personnages du « Roman comique », par Henri Chardon; Paris, Champion, 1904, 2 vol. gr. in-8; 428 et 447.

On n'estime cet énorme ouvrage à sa juste valeur que lorsqu'on a eu le courage d'en parcourir les 875 pages. Un tel monument élevé à un tel homme, cela étonne d'abord. Puis, on se fait à ces digressions qui fleurissent sur les digressions, à ces hors-d'œuvre qui ont, après tout, leur intérêt relatif. L'auteur nous annonce qu'il nous servira « un gros plat d'inédit », et il ne nous déçoit pas : le plat est copieux, nourrissant, un peu mêlé.

On s'habitue avec plus de peine au ton faussement littéraire d'une œuvre qui se donne pour scientifique. Voyez, dans le premier volume, ch. I, p. 22, sur certains commentateurs de Scarron; ch. II, p. 48-49, sur l'origine des infirmités de Scarron : « Les eaux de l'Huisne sont pures de ce crime, et les paisibles oiseaux aquatiques qui les parcourent suffisent pour embellir leurs rives; sans que nous continuions à en nourrir d'autres pour donner à ce riant paysage une animation factice..... Au lieu des canards de Pontlieue, voyons plutôt le rôle des chapons dans l'histoire littéraire du XVII^e siècle »; — ch. IX, p. 293, sur les portraits de Françoise d'Aubigné : « Il suffirait presque de mettre ses portraits sous les yeux de ses ennemis pour les convertir en autant d'adorateurs »; — p. 421-422, toute la fin, qui est une sorte d'invocation lyrique. Ces coquetteries, ces pointes, ces effusions, forment un contraste singulier avec la négligence un peu naïve des transitions : « En voilà assez, sinon trop, sur l'époque contemporaine de Scarron (p. 44)..... Il n'est que temps de dire un mot de l'histoire de cette nouvelle compagnie (p. 229)... Il nous faut dire un mot de ce pauvre d'Ouville, dont la vie est restée, à vrai dire, inconnue (p. 320)..... Il n'est que temps d'arriver au différend de Scarron avec Boisrobert et d'Ouville (p. 323)... Je pourrais pousser plus loin cette revue des Manceaux avec lesquels Scarron fut en rapport; mais il faut savoir se borner, et laisser aux derniers venus quelques miettes à ramasser (p. 360) ». Enfin, le livre étant fait par juxtaposition plutôt que par composition, il y a des négligences, des doubles emplois, par

exemple, p. 185 et 220, 250 et 262. Point d'Index qui aide le lecteur à s'orienter à travers cette masse de renseignements de valeur inégale.

Mais l'histoire de Scarron, cet étrange chanoine du Mans, et l'histoire du Maine en général, dans cette première partie du XVII[e] siècle, n'ont plus guère d'obscurité pour nous, après cette lecture. Or, le Maine est alors une province lettrée, qui est en relations suivies avec Paris, et Scarron lui-même, si, personnellement, il mérite assez peu cet excès d'honneur, vit dans un milieu si curieux, si séduisant quelquefois! Songeons qu'il se présente à la postérité entre Marie de Hautefort et Françoise d'Aubigné. Jeune, il fut le poète de « Madame Sainte Hautefort », exilée au Mans en 1640; peut-être même est-ce par elle qu'il devint vraiment poète, si vraiment il le devint. Les vers qu'il lui adresse sont certainement parmi les meilleurs qu'il ait écrits. Avant, il n'est que l'auteur, démasqué par M. Gasté, de l'*Apologie pour M. Mairet contre les calomnies du sieur Corneille de Rouen*. Après, il passe, avec une triste facilité, de la plate et vaine dédicace du *Typhon* à Mazarin, à la violente *Mazarinade* que l'on sait.

Les chapitres III à VI du premier volume sont consacrés à la vie de Scarron pendant la Fronde; les ch. VII à XI, à son mariage et à sa mort, dont la date est décidément fixée au 7 octobre 1760. Les détails nouveaux abondent, mais surtout à côté; on n'en trouve guère qui modifie sensiblement ce qu'on savait déjà sur la matière. Les vraies difficultés sont précisées plutôt que résolues. Au ch. II, par exemple, étudiant les origines de l'infirmité de Scarron, l'auteur écarte bien la légende de la mascarade, écarte aussi, ou du moins semble écarter, de façon beaucoup moins résolue, l'hypothèse d'un remède malencontreux donné à Scarron par la Mesnardière, médecin de M[me] de Sablé, puis celle des excès de table, mais, finalement ne conclut pas : le problème reste problème. En revanche, sur la vie ecclésiastique ou épicurienne ou clérico-épicurienne du Mans (les poulardes y paraissent toujours au premier plan), sur les amis de Scarron, dont cet ami peu sûr ne se prive pas de dire du mal, sur son mariage, sur M[me] Scarron,

> Digne d'un autre époux comme d'un sort meilleur;
> (*Œuvres*, VII, 162).

sur le projet de voyage en Amérique, sur l'état de fortune où il laissa sa veuve quand il mourut, nous ne saurions guère demander plus de précision. La thèse de M. Morillot et l'étude de M. de Boislisle dans la *Revue des questions historiques*, 1893-1894, sont complétées çà et là sur plus d'un point.

Je n'ai parlé que du premier volume, *Scarron inconnu* (un titre qu'on n'aime guère à voir en tête d'une étude critique). Le second, *les Types des personnages du « Roman comique », et Jean Girault, auteur de la troisième partie du « Roman comique »* est, dans sa première partie, la reprise élargie d'un premier travail de M. Chardon sur *la*

Troupe du « Roman comique dévoilée ». Aux deux clefs des bibliothèques du Mans et de l'Arsenal, clefs fausses, ce travail en substituait déjà une qui paraît bien être la vraie. Le petit Ragotin est Ambroise Denisot, avocat, secrétaire de l'évêque du Mans, dont Scarron lui-même était le « domestique ». Au ch. II, nous faisons longuement connaissance avec toute la famille Denisot. La Rappinière et Mlle de la Rappinière sont François Nourry, sieur de Vauseillon, lieutenant en la maréchaussée du Maine, et Élisabeth du Mans, sa femme. M. Chardon a retrouvé les comptes de ce magistrat, homme d'affaires : il en sort « comme une odeur d'usure ». En Mme Bouvillon, la grosse sensuelle, il faut reconnaître la veuve Bautru, née Marguerite le Divin et fille d'un conseiller au Parlement de Bretagne : « vengeance d'un malin beau garçon sur sa vieille commère ». (ch. IV). Mais le « Benjamin » de Scarron, M. de la Garouffière, celui qu'il charge d'exprimer ses idées en littérature ? C'est Jacques Chouet de la Gaudie, conseiller au Parlement de Bretagne. Du côté ecclésiastique, le curé de Domfront (de Domfront-en-Passais) et l'abbesse d'Étival, s'appellent Ambroise Le Rées et Claire Nau. Celle-ci était une abbesse réformatrice, mais du curé de Domfront on sait peu de chose, et c'est grand dommage, en vérité. Déjà nous savions, par M. Chardon lui-même, que le comte de Belin revit dans le marquis d'Orsé.

Mais nous connaissions très peu l'auteur de la troisième partie du *Roman comique*, Jean Girault, secrétaire de Ménage et chanoine du Mans tout comme Scarron. Que de chanoines autour de ce roman peu canonique ! Cette dernière contribution à l'histoire littéraire n'est pas la moins précieuse ; mais c'est toujours un peu une conquête sur l'inconnu *à côté* de Scarron. *Tout autour de Scarron*, ce devrait être le titre de cet ouvrage, surtout dans sa première partie.

Félix Hémon.

Capitaine H. Choppin. **Insurrections militaires en 1790.** Mestre de camp-général. Royal-Champagne, La Reine cavalerie., avec une préface par « Un vieux Chamborant » Paris. L. Laveur (1903), in-12, XII et 250 p.

Dans ce livre, M. le capitaine Choppin a étudié les insurrections de trois régiments de cavalerie en 1790. Il a voulu montrer quel fut « l'état d'âme des officiers et des soldats » (p. VI) pendant la crise que traversa l'armée à cette époque de la Révolution.

L'ouvrage se compose de trois monographies consacrées chacune à l'un des régiments Mestre-de-camp-général, Royal-Champagne et La Reine. Elles sont précédées d'un aperçu de l'armée royale en 1789, sujet déjà traité que M. C. se flatte d'avoir étudié avec un plus grand souci d'exactitude que ses devanciers. Cette prétention n'est pas toujours justifiée ; c'est ainsi qu'il s'en laisse imposer par Jomini et commet une erreur assez grave. Avec l'historien des guerres de la Révolution, il répète qu'en 1786, le maréchal de Ségur, « établit par de

nouveaux règlements une démarcation entre les nobles » (p. 47). Or, l'unique règlement de ce genre resté en vigueur jusqu'à la Révolution était celui du 17 avril 1760 qui divisait la noblesse française en deux catégories : la noblesse présentée à la cour et la noblesse non présentée. — M. C. prétend que l'ordonnance du 13 novembre 1750 (il veut dire sans doute l'édit du mois de novembre 1750) aidait à l'avancement des *officiers de fortune* (p. 53). L'édit portant création d'une noblesse militaire favorisait les roturiers de famille bourgeoise entrés au service comme officiers, et nullement les bas officiers.

Peut-être y aurait-il encore des réserves à formuler sur le chapitre de « l'armée royale », mais allons au cœur du sujet. D'après M. C. la conduite des officiers pendant le cours de ces années d'épreuve qui s'étendent de 1789 à 1792 ne saurait mériter trop d'éloges. Il loue leur énergie, leur sang froid, leur patience en présence de leurs soldats rebelles. Telle paraît en effet avoir été la conduite des officiers des trois régiments de cavalerie en insurrection; mais est-il permis d'en dire autant de la généralité des officiers de l'armée? M. C. aurait pu trouver maintes preuves du contraire. Il attribue la défection des officiers à la seule indiscipline de la troupe. Il croit que « tous... faisaient preuve d'une soumission respectueuse aux décrets.. » (p. 6) et il juge leur « abnégation » comme « l'émanation la plus sincère de leur dévouement, non seulement à la royauté, mais au nouvel ordre de choses établi par la soumission de Louis XVI aux volontés de l'Assemblée nationale » (p. 3).

On peut lui concéder qu'en 1789 une minime partie des officiers nobles étaient favorables en principe à la Révolution et qu'un certain nombre d'entre eux, découragés par l'indiscipline des soldats, se détachèrent de la cause nationale; mais la majorité des officiers n'aimaient pas la Révolution, et, comme l'a dit un des chefs de l'émigration (Bouillé) « l'armée du Roi de France, commandée par des nobles, ne pouvait plus être celle de la Constitution, qui avait détruit la noblesse ». Il existait donc de ce fait, dans les régiments, un conflit, latent d'abord, mais irremédiable, entre la majorité des officiers et les soldats qui fut la cause première de la méfiance de ces derniers et le prétexte de la plupart des insurrections militaires. Ce conflit arrive à l'état aigu en 1791. Les officiers, restés jusqu'alors pour la plupart à leur poste, commencèrent à émigrer en foule, surtout après l'arrestation de Louis XVI à Varennes [1].

Les défections devinrent particulièrement nombreuses vers la fin de 1791 et pendant l'année 1792, alors que le temps des grandes insurrections était passé et que dans plusieurs régiments où ces défections se produisirent, le calme et la discipline paraissaient rétablis. M. C. a cru pouvoir passer sous silence cette question de l'émi-

1. C'est à tort que M. C. tient pour négligeable le nombre des officiers qui ont émigré avant la fin de la Constituante (p. 7-8).

gration des officiers (p. 236), omission qui l'a empêché de juger en connaissance de cause leur conduite politique et d'apprécier combien leur « soumission » et leur « dévouement » à la Constitution étaient peu sincères. Si le livre de M. C. pèche par ses conclusions, il offre du moins un réel intérêt par les documents qui s'y trouvent réunis sur trois insurrections militaires, dont deux, celles de Mestre-de-camp à Nancy et de Royal-Champagne à Hesdin, eurent en 1790 un si grand retentissement [1]. Ty.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 décembre 1904.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Clermont-Ganneau relative aux nouvelles inscriptions de fondation du temple d'Echmoun à Saïda, dont M. Philippe Berger avait annoncé la découverte dans la séance précédente.

L'Académie procède à la désignation d'un membre du Conseil de perfectionnement de l'École des Chartes, en remplacement de M. Wallon, décédé. M. Thomas est élu.

L'Académie procède à l'élection de son bureau pour 1905. Sont nommés : président, M. Maxime Collignon ; vice-président, M. René Cagnat.

M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, rend compte des fouilles exécutées, en 1904, à Délos, par l'École française d'Athènes, aux frais de M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie ; ces fouilles, qui ont porté sur le sanctuaire d'Apollon et sur les régions contigües, ont donné de nombreux documents épigraphiques et archéologiques. Leur principal intérêt a été de faire connaître avec détail les habitations privées situées entre le sanctuaire et le théâtre. La « maison du Dionysos », fouillée dans cette région, est probablement la plus importante de Délos.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Commission administrative : MM. Delisle et A. Croiset.

Travaux littéraires : MM. Delisle, Bréal, Barbier de Meynard, Meyer, d'Arbois de Jubainville, A. Croiset, R. de Lasteyrie, Senart.

Antiquités nationales : MM. Delisle, Héron de Villefosse, Longnon, Viollet, Meyer, de Lasteyrie, S. Reinach et Lair.

Écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Foucart, Weil, Meyer, Boissier, Homolle, Pottier, Chatelain.

École française d'Extrême-Orient : MM Bréal, Barbier de Meynard, Senart, Hamy, Barth, Chavannes.

Fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Héron de Villefosse, Saglio, R. de Lasteyrie, Homolle, Babelon, Pottier.

Léon Dorez.

---

1. En ce qui concerne *Mestre-de-camp-général* et *La Reine*, M. C. a publié deux intéressantes relations, empruntées l'une et l'autre à deux collections particulières ; mais il ne dit pas avoir consulté les dossiers des trois insurrections qui sont conservés aux archives nationales : c'était la source principale, la source capitale à utiliser et à citer. P. IX. Turreau de Linières n'est pas monté sur l'échafaud : il est mort à Coni (Italie) en 1797. P. 182. M. C. confond le *Comité militaire* avec le *Comité des rapports* ; p. 225, nous lisons que l'Assemblée constituante a « institué le suffrage universel » ! p. 279, le décret du 21 mars 1790 sur la Constitution militaire (art. VI) est analysé d'une façon inintelligible. On relève de grosses fautes dans l'orthographe des noms propres les plus connus, fautes que l'index alphabétique reproduit : *Bouthelier* pour Bouthillier, *Duportal* pour Duportail, *Grebeauval* pour Gribeauval, *Guilbert* pour Guibert, *Biandos de Castejat* pour Biaudos de Casteja, *S^t Hurugues* pour S^t Huruge, etc.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 16 janvier — 1905

Beiträge zur alten Geschichte, IIIer Band, Heft 3 (1903), IVer Band, Heft 1 u. 2 (1904), Leipzig, Dieterich, gr. in-8.

Les trois derniers fascicules de cette excellente publication traitent des sujets les plus variés. Si l'histoire ancienne de l'Orient y occupe une place encore prépondérante, cela tient sans doute à l'activité personnelle de M. C. F. Lehmann et à son influence directe sur quelques-uns de ses collaborateurs ; mais c'est aussi que la recherche des sources orientales de la civilisation classique se présente aujourd'hui comme un des problèmes les plus renouvelés, les plus susceptibles peut-être d'une solution scientifique. Les études homériques de M. C. Fries (*Homerische Beiträge*) s'inspirent des travaux de M. P. Jensen sur les ressemblances de l'*Odyssée* avec l'épopée babylonienne de Gilgamès (*Zeitschrift für Assyriologie*, XVI, 1901, p. 125 sqq., 413 sqq.) ; mais l'auteur s'interdit les considérations trop générales, et sa thèse gagne beaucoup à n'affecter la forme que d'une contribution à l'histoire du style épique et de quelques motifs homériques. Dans cette mesure, les rapprochements signalés par l'auteur entre l'*Iliade* ou l'*Odyssée* et certains morceaux de littérature babylonienne éclairent vraiment d'un jour nouveau les origines les plus lointaines de l'épopée grecque. — C'est aussi un problème d'archéologie orientale que discute M. F. Sarre, à propos d'un fragment d'enseigne en bronze, trouvé en Perse : M. Heuzey attribuait à un objet analogue, conservé au musée du Louvre, une origine parthe ; M. Sarre insiste sur le caractère antique et babylonien de ce monument. — M. C. F. Lehmann s'appuie sur un texte assyrien, récemment découvert, pour exposer l'histoire de la première guerre de Syrie et l'état du monde entre les années 275 et 272 avant notre ère.

Le même savant rectifie une interprétation, selon lui, fautive d'une loi d'Hammurabi, et revient sur la chronologie de Nabonassar. — M. H. Schæfer étudie quatre inscriptions égyptiennes relatives à l'épisode, raconté par Hérodote (II, 30), des soldats transfuges en Éthiopie (αὐτόμολοι) sous le règne de Psammétique I^{er}. — Les recherches topographiques de M. Fr. Westberg sur Hérodote se rapportent aussi à l'Orient plutôt qu'à la Grèce : l'auteur essaie de déterminer la place des Scythes, des Issédons, des Massagètes. — Enfin, dans un important mémoire, sur Hécatée et le μηδικὸς λόγος d'Hérodote, M. J. V. Prášek confirme, en les précisant, les idées émises à ce sujet par M. Ed. Meyer. — La Grèce propre n'est pourtant pas oubliée dans ces nouveaux fascicules : citons notamment l'article de M. W. S. Ferguson sur la révolution oligarchique d'Athènes en l'année 103/2 avant J.-C., de M. L. Weniger sur l'ordre des concours dans la grande fête de Zeus à Olympie, de M. O. Seeck sur la prétendue réforme monétaire de Solon. — Quant à l'histoire romaine, elle est ici représentée par la fin du travail considérable de M. H. Willrich sur Caligula; par les mémoires de M. J. Beloch sur la population de l'Italie dans l'antiquité, et de M. H. Herrlich sur les traditions relatives à l'éruption du Vésuve en 79, sans parler de plusieurs articles de MM. Kornemann, Fabia, Hirschfeld. — Chaque fascicule contient, en outre, de nombreuses *Communications et Nouvelles*, parmi lesquelles nous avons distingué l'intéressante notice de M. Hiller von Gärtringen sur l'état actuel du *Corpus* des inscriptions grecques publié par les soins de l'Académie de Berlin.

Am. Hauvette.

Capitaine J. Colin. **Annibal en Gaule**. Paris, libr. militaire Chapelot et C[ie], 1904; xxvi-428 p. plus 12 cartes et une plaquette de 32 p.

Le problème du passage des Alpes par Annibal, toujours discuté, jamais résolu, ou plutôt résolu de diverses manières dont plusieurs sont également vraisemblables, vient de tenter un officier dont quelques ouvrages sont déjà connus de nos lecteurs, M. le capitaine d'artillerie Colin. Ce n'est pas qu'il estime que la question en elle-même soit d'une extrême importance (p. xx); mais il se flatte d'avoir employé la méthode la plus rigoureuse en pareil sujet, qui consiste à établir le degré de confiance qu'on peut avoir en Polybe et en Tite-Live, à s'attacher scrupuleusement aux expressions de ces deux historiens, à calculer les itinéraires d'après les chiffres donnés, sans chercher à l'aide d'à peu près à obtenir des solutions préconçues, à n'avancer rien, en un mot, qui ne s'appuie sur un texte et sur la nature même des lieux. Nous verrons cependant tout à l'heure que M. C., tout en croyant ne pas faire comme ses prédécesseurs, interprète

parfois, comme eux, les textes à sa façon. L'ensemble du problème comporte, comme on le sait, une réponse à trois questions : à quel point Annibal a-t-il passé le Rhône, à quel col a-t-il franchi les Alpes, où se place ce que Polybe appelle ἀναβολὴ τῶν Ἄλπεων. Suivant M. C., le Rhône fut traversé un peu en amont d'Arles, là où il se bifurque; les Alpes furent franchies au col Clapier, passage proposé par le colonel Perrin et adopté par plusieurs autres écrivains; l'ἀναβολή est au bec de l'Echaillon, sur la rive gauche de l'Isère, à 78 kilomètres de son confluent avec le Rhône et à 17 km. de Grenoble. Quant au tracé général de l'itinéraire, il remonte les vallées du Rhône, de l'Isère et de l'Arc. Tout cela est fort vraisemblable, et obtenu par une discussion sérieuse et intéressante; l'ouvrage mérite d'être lu, car il est instructif et de bonne foi; on sent que l'auteur s'est passionné dans ses recherches, faites sur place et les textes à la main. Cependant le capitaine C. ne s'adresse pas seulement aux historiens, aux géographes et aux militaires; les philologues, puisqu'il s'agit de Polybe et de Tite-Live, sont bien un peu intéressés dans l'affaire, et sans être un *genus irritabile*, ils ne laissent pas d'être assez pointilleux en matière de grec et de latin. M. C. ne semble-t-il pas d'ailleurs faire appel à leur autorité, par ses discussions ou ses notes sur ἀναβολή (p. 241, 332, cf. trad. p. 3 note), sur φάραγξ et χαράδρα (trad. p. 15, note 2), sur *præceps* et ὑπάρχω (trad. p. 29 note), etc.? Un point nous semble acquis, le passage au col Clapier; M. C. le démontre en insistant sur ce fait que c'est le seul col, dans les routes possibles d'Annibal, d'où l'on ait, conformément aux expressions de Polybe, une vue distincte sur les plaines du Pô et l'Italie. L'étrange traduction qu'il donne du texte grec [1] ne change rien à la topographie. Les deux autres points sont beaucoup moins sûrs : leur détermination dépend en partie des mesures fournies par Polybe, en partie de divers renseignements qu'il donne au cours de son récit. Je ne saurais ici entrer dans les menus détails; je veux seulement exposer les principales difficultés que soulèvent les conclusions du capitaine C.; dans plusieurs cas, les textes sont susceptibles d'une interprétation différente, dans quelques autres, ils s'opposent formellement à la solution proposée. Il est à remarquer d'abord que les chiffres de Polybe, dans le paragraphe où il énumère les mesures depuis Carthagène jusqu'à la plaine italienne (III, 39), sont de deux sortes : les uns sont donnés sans restriction et doivent être considérés comme exacts, à cela près que le nombre est arrondi

1. III, 54, 2 : « Annibal fit sonner l'assemblée, ayant une occasion unique pour voir l'Italie; car ces montagnes sont disposées de telle sorte que les spectateurs aperçoivent les Alpes dans la situation d'une double citadelle encadrant toute l'Italie ». Ἐπειρᾶτο συναθροίσας παρακαλεῖν, μίαν ἔχων ἀφορμὴν εἰς τοῦτο τὴν τῆς Ἰταλίας ἐνάργειαν · οὕτως γὰρ ὑποπεπτώκει τοῖς προειρημένοις ὄρεσιν ὥστε συνθεωρουμένων ἀμφοῖν ἀκροπόλεως φαίνεσθαι διάθεσιν ἔχειν τὰς Ἄλπεις τῆς ὅλης Ἰταλίας. Le contre-sens final est encore accentué par la fin de la note p. XVII.

en centaines; par exemple de l'Èbre à Emporion, 1600 stades, χίλιοι σὺν ἑξακοσίοις. Les autres comportent une approximation qui laisse une plus grande latitude pour le compte, tant en deçà qu'au delà du nombre donné; par exemple la traversée des Alpes, environ 1200 stades, περὶ χιλίους διακοσίους. On notera encore que cette seconde manière n'a lieu que pour les pays de montagne, ce qui d'ailleurs se comprend facilement. Nous ne pouvons pas, évidemment, évaluer cette approximation; mais rien ne nous empêche de la prendre comme assez considérable, puisque Polybe lui-même donne pour total, de Carthagène aux plaines du Pô, environ 9000 stades, περὶ ἐννακισχιλίους, alors que la somme des différents nombres est seulement 8400. Un autre exemple des approximations de Polybe se trouve au début du même passage : en gros, la distance des colonnes d'Hercule aux Pyrénées est de 8000 stades environ, περὶ ὀκτακισχιλίους, tandis que la somme des parties énumérées est seulement de 7200 jusqu'à Emporion, d'où, en ajoutant les 300 stades d'Emporion aux Pyrénées, 7500 stades [1]. Il est donc peu sûr de vouloir fixer le point de passage du Rhône d'après cette première donnée, environ 1600 stades, περὶ χιλίους ἑξακοσίους, d'Emporion à ce passage. Les autres indices ne sont pas plus précis, aussi bien les quatre jours de marche qui séparent le camp d'Annibal de la mer (Pol. III, 42, 1) que le « bras unique » du fleuve (*id.*); M. C. avoue que « quatre jours de marche » est un renseignement très vague (p. 298), et ἁπλῆ ῥύσις ne saurait indiquer d'une façon péremptoire la pointe du delta du Rhône. Le capitaine C. n'en a pas moins excellemment discuté toute cette partie, sans rien négliger, et les considérations qui le conduisent à Fourques sont d'un grand poids. Je reconnais même volontiers que, si le passage du Rhône était seul en cause, sa solution, malgré les objections qu'on peut lui faire, paraîtrait aussi vraisemblable que possible. Mais la question se complique d'une autre : où déterminer ce que Polybe appelle ἀναβολὴ τῶν Ἄλπεων? Le lieu est, selon l'historien grec, à 1400 stades du point de passage du Rhône (III, 39, 9); mais avant de l'atteindre, Annibal marche quatre jours jusqu'à l'Ile (Νῆσος, 49, 5); nous lisons ensuite qu'il fait 800 stades le long du fleuve et qu'il commence alors τῆς πρὸς τὰς Ἄλπεις ἀναβολῆς (50, 1); à l'Ile, il a trouvé une peuplade gauloise qui lui sert d'arrière-garde jusqu'à la traversée des Alpes, et il passe dans le pays des Allobroges (49, 13; 50, 1 sv.). Toute cette partie, pour le dire en passant, est la partie faible de l'ouvrage. M. C. y combine les chiffres avec beaucoup de dextérité, mais il y interprète Polybe inexactement, et il voit les choses bien plus avec son imagination qu'à l'aide du texte grec. Passons sur la

1. M. C. donne au stade environ 177^{m} 50 (p. xi). On ajoutera à ses observations que cette longueur est confirmée par le rapport à établir entre les chiffres donnés par Polybe et par Tite-Live pour la marche d'Hannon en remontant le Rhône, 200 stades et 25 milles.

localisation de l'Ile, qui n'est rien moins que concluante; nous noterons toutefois que si les 800 stades sont comptés à partir du passage du Rhône, ils nous mènent à 32 km. en aval du confluent de l'Isère, situé à 174 km. de là, et alors non seulement Polybe est inexact, mais encore il y a dans son récit une lacune. S'ils sont pris à partir de l'Ile, ou bien celle-ci est à 50 km. d'Arles, vers le confluent de la Sorgues (c'est l'opinion de M. C.), et alors les 800 stades vont jusqu'à 192 km. d'Arles, soit 18 km. au nord de l'Isère; or Polybe ne peut se tromper ici de 100 stades; ou bien l'Ile n'est qu'à 32 km. d'Arles, soit 8 km. par jour, ce qui est bien peu. Annibal, dit M. C. à propos de cet endroit, n'est pas pressé; il remonte le Rhône à pas lents devant Scipion, heureux d'accepter la bataille si on la lui offre (p. 335 - 336). Ce n'est certes pas là l'opinion de Tite-Live, qui nous montre Annibal résolu au contraire à aller de l'avant, *sententia stetit pergere ire* (XXI, 30, 1), désireux de ne pas engager de combat, *non erat in animo manus conserere* (31, 3), et tellement en avance que Scipion désespère de l'atteindre [1], *nec facile se tantum progressos adsecuturum videt* (32, 2). Il est tellement difficile de faire concorder cette marche le long du Rhône, et du Rhône seul, avec les données de l'historien grec, que M. C. est obligé, malgré un bon nombre de subtilités, de faire faire les 800 stades en question au long du Rhône et de l'Isère, pour que ces 142 km., en redescendant, l'amènent aux environs de Bédarrides, c'est-à-dire à 50 km. en amont du passage du Rhône (p. 339). Il y a d'ailleurs ici un texte qui n'est pas compris, et sur lequel reposent une grande partie de ces évaluations. M. C. dit (p. 339) : « Les Carthaginois seront escortés, à partir de l'Ile, par une troupe de cavaliers gaulois, qui les abandonnera au moment où ils pénètreront chez les Allobroges.... La limite des Allobroges sera rencontrée près de Saint-Nazaire-en-Royans... C'est là que l'escorte quitte les Carthaginois ». Ailleurs (p. 360) : « Une escorte de cavalerie gauloise (où M. C. prend-il que c'est de la cavalerie?) l'accompagne ensuite (c'est-à-dire depuis l'Ile), et il fait en tout 800 stades le long du Rhône... il entre sur le territoire des Allobroges.... l'escorte gauloise prend congé du Carthaginois... Tout cela s'explique très bien si l'on place le passage du Rhône près d'Arles, et l'Ile chez les Cavares, dont la capitale est Bédarrides. L'escorte cavare accompagne Annibal jusqu'à Saint-Nazaire-en-Royans, puis il s'avance seul ». Il est visible que les 800 stades sont le long du Rhône et de l'Isère, bien que M. C. ne veuille pas le dire; autrement comment l'Ile peut-elle être à Bédarrides, qui n'est distant de l'Isère que de 700 stades ? Mais ce n'est plus

1. Scipion, dans son allocution à ses troupes avant l'engagement du Tessin, leur dit que la marche d'Annibal ressemblait à une fuite, φυγῇ παραπλησίαν ἀποχώρησιν (*Pol.* III. 64, 7), *fugientem,... detrectantis certamen* (*Liv.* XXI, 40, 2); *in modum fugientium raptim agebatur* (41, 4). C'est là sans doute une exagération oratoire, mais qui prouve néanmoins qu'Annibal marchait vite.

de cela qu'il s'agit. On est en droit de se demander, après ce qu'on vient de lire, comment il se fait que les Gaulois de l'Ile, ayant marché avec les Carthaginois 800 stades en pays ami, tout au moins non hostile, les quittent juste au moment où ils entrent en territoire allobroge, dans un pays suspect, dont ils envisageaient la traversée avec inquiétude. Singulière escorte, qui abandonne ses amis à l'approche du danger! M. C. répond (p. 416) qu'elle était « peu soucieuse de brouiller son peuple avec ces farouches Allobroges, puissants par eux-mêmes et par leur alliance avec les Arvernes. ». Il est bien renseigné; mais les textes ne disent rien, et ne donnent rien à entendre de semblable. Le roi barbare, dit Polybe, ravitaille Annibal, renouvelle ses armes, le fournit de vêtements et de chaussures, et, ce qui est le plus important, τὸ μέγιστον, « comme ils avaient des craintes pour leur marche à travers le pays des Allobroges, il se mit à l'arrière-garde avec ses propres troupes, et protégea leur passage (mot à mot « rendit sûr », ἀσφαλῆ παρεσκεύασε τὴν δίοδον αὐτοῖς, III, 49, 13) jusqu'à ce qu'ils fussent près de franchir les Alpes ». Polybe est encore plus explicite au paragraphe suivant : « après avoir marché dix jours, Annibal commença l'ascension des Alpes, et il courut de très grands dangers. En effet, tant qu'il fut en pays plat, les Allobroges s'abstinrent de l'attaquer, par crainte de la cavalerie et des barbares qui l'escortaient; mais quand ceux-ci furent partis et que les Carthaginois entrèrent dans des terrains difficiles, etc. ». Il n'y a pas deux sens possibles : l'escorte pénètre bien en territoire allobroge, et se sépare d'Annibal non pas au moment d'y entrer, mais au moment d'en sortir, après lui avoir assuré le passage; et c'est à leur limite orientale que les Allobroges attaquèrent. L'interprétation inexacte de ces passages par le capitaine C. est combinée avec une subtilité qui ne saurait être admise par ceux qui ont la pratique du grec : le mot ἀναβολή, dit-il après Deluc (p. 332), est pris par Polybe dans deux sens; III, 39, 9 il y a 1400 stades du passage du Rhône ἕως πρὸς τὴν ἀναβολὴν τῶν Ἄλπεων; ici il signifie « entrée »; s'il signifie « montée », ce sera une montée très courte; mais comme il n'y a pas de montée digne d'être mentionnée dans les Alpes, qui ait moins de 100 stades de longueur, le point visé, s'il n'est pas une entrée, sera le pied ou le sommet de la montée. III, 50, 1 Annibal ἤρξατο τῆς πρὸς τὰς Ἄλπεις ἀναβολῆς; « montée assez longue », dont l'ἀναβολὴ τῶν Ἄλπεων est le sommet. La longue note, p. 3 de la traduction qui accompagne le volume, sur les sens de ἀναβολή et ἀναβάλλεσθαι fera sourire les hellénistes; et tous les efforts de M. C. n'arriveront pas à leur faire admettre que les deux expressions signifient autre chose que « l'ascension des Alpes »; quand Polybe écrit « du passage du Rhône à l'ascension des Alpes », on entend de reste ce qu'il veut dire. Le texte grec ne comporte point de « montée vers les Alpes » qui conduise à une « entrée » ou « seuil » (p. 317) des Alpes, et le nouveau sens de ἀναβολή, « commencement » ou « entrée »,

est inadmissible. Il résulte de tout ce qui précède que le bec de l'Échaillon, entrée des Alpes, est bien problématique. Je pourrais prolonger cet examen critique, montrer, par exemple, que M. C. use de mauvais arguments, tirés du texte de Polybe, pour prouver que le fleuve le long duquel sont faits les 800 stades est nécessairement le Rhône, discuter son raisonnement sur l'Ile, le prétendu Scoras et le Delta, voir s'il a raison d'écarter un passage entier de Tite-Live (XXI, 31, 9-12) ; mais je dois me borner, et prier le lecteur d'excuser la longueur de cet article : l'intérêt de l'ouvrage de M. C. en est la cause. Il faut cependant que j'ajoute un mot sur les traductions jointes au volume. « Les traductions de Polybe et de Tite-Live, dit M. C. (p. xx), sont assez infidèles ». Je veux bien le croire, les ayant peu pratiquées, car les bonnes traductions sont rares. Toutefois, je n'engage pas à se servir sans contrôle de celles qu'on nous présente ; il faut, comme dit Polybe, εὐλαβῶς διακεῖσθαι πρὸς αὐτάς. Un grand nombre de mots, dans le texte grec, sont rendus par des termes impropres ; des tournures spéciales à la langue de Polybe sont incomprises ; des phrases entières sont traduites à contre-sens. Pour la traduction de Tite-Live, on y relèvera des taches analogues, quoique moins nombreuses[1] : M. Colin sait mieux le latin que le grec. Après tout, peut-on lui en faire un reproche ? Il aurait pourtant mieux fait de soumettre sa traduction de Polybe à un helléniste, pendant qu'il y en a encore.

My.

Eusebius Werke, Zweiter Band, **Die Kirchengeschichte** ; bearbeitet im Auftrage der Kirchenväter-commission der königl. preussischen Akademie der Wissenschaften von Eduard Schwartz ; **Die lateinische Uebersetzung des Rufinus**, bearbeitet im gleichen Auftrage von Theodor Mommsen ; Erste Hälfte, 1903, 2 ff. 507 pp., in-8. Prix : 16 mk.

Eusebius Werke, III. Band, 1. Hälfte, **Das Onomasticon der biblischen Orts-**

---

1. Quelques citations seulement, comme spécimens : *Pol.* III, 53, 4 ἀντιπαράγοντες ταῖς παρωρείαις, « attaquant ce qui était au pied » ; c'est un terme militaire que M. C. aurait dû comprendre ; il signifie « marcher parallèlement », et le datif signifie l'endroit où s'effectue ce mouvement, ταῖς παρωρείαις comme ici, ταῖς ὑπωρείαις I, 77, 2, ταῖς ἀκρωρείαις III, 101, 1 ; fréquent dans Polybe. 53, 8 καθ' ὃν γὰρ ἂν τόπον ὑπάρχοι τῆς πορείας (τὰ θηρία), « dans les endroits où ils ouvraient la marche ». Cette singulière traduction a une influence jusque sur le texte latin, XXI, 35, 3, où *præcipites*, d'ailleurs rapporté à tort à *elephanti*, est rendu par « ouvrant la marche », parce qu'il « traduit le ὑπάρχοι de Polybe » ! *Liv.* XXI, 27, 5 *in utres vestimentis conjectis, ipsi cætris superpositis incubantes*, « ayant placé leurs vêtements sur des outres, et se couchant sur leurs boucliers ». M. C. appuie sur son erreur en disant p. 225 : « le contraire serait peut-être plus vraisemblable ». 30, 7 *fingerent altiores Pyrenæi jugis*, « ils n'ont qu'à se figurer les Pyrénées en plus haut ». 33, 9 (*periculum*) *ne* ...*exercitum nequiquam incolumem traduxisset*, « que l'armée... ne pût plus continuer sa route en bon état ». 38, 4 *in Italia magis affluxisse veri simile est* est absolument incompris. Pour Tite-Live, M. Colin me semble avoir eu un mauvais texte.

snamen; herausgegeben im Auftrage, etc. von Erich Klostermann, mit einer Karte von Palästina. xxxvi-207 pp., in-8, 1904. Prix : 8 mk.

Eusebius Werke, III. Band, 2. Hälfte, **Die Theophanie**, Die griechische Bruckstücke und Uebersetzung der syrischen Ueberlieferungen, herausgegeben, etc. von Hugo Gressmann. xxx-272 pp., in-8, 1904. Prix : 9 mk. 50.

(*Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, herausgegeben von der Kirchenväter-commission, etc.)

Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung.

1. Il n'y avait peut-être pas d'ouvrage chrétien plus important et plus difficile à étudier jusqu'ici que l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Aussi doit-on féliciter l'Académie de Berlin de l'avoir fait paraître si promptement. Nous n'avons malheureusement encore qu'une moitié, les livres I-V. La mort de Mommsen a retardé sans doute la publication des cinq derniers livres et des tables. Espérons qu'elle ne tardera pas trop. Un avant-propos de deux pages tient lieu provisoirement des introductions. Mais on peut déjà se rendre compte du progrès réalisé.

On a pour établir le texte d'Eusèbe trois groupes de sources, d'inégale valeur, les manuscrits grecs, la traduction syriaque (du moins pour cette partie) et la traduction latine de Rufin. Les manuscrits sont du x^e^ ou du xi^e^ s., quelques-uns plus récents ; M. Schwartz en énumère sept, dont il a tort de ne pas indiquer la date : ce renseignement devrait toujours accompagner la cote dans les listes de manuscrits en tête des éditions. M. S. nous dira dans son introduction comment il a classé les manuscrits. La traduction syriaque est un secours très appréciable, comme on peut le présumer d'après son antiquité [1]. On ne peut en dire autant de la traduction latine. C'est moins une traduction qu'un remaniement. On peut enfin en juger, grâce à M. Mommsen. Les éditions de cet ouvrage étaient fort rares ; Migne l'avait omis dans sa *Patrologie latine*.

Le texte que M. S. a déduit de toutes ces sources est excellent. J'ai eu l'occasion d'étudier de près les quatre premiers livres : on ne saurait croire à quel point cette édition est supérieure à celles qui étaient le plus souvent employées, Valois (dans Migne), Heinichen, et surtout Dindorf [2]. De plus, l'apparat critique, très clair et plein d'indications sûres, permet de raisonner le choix d'un texte. Une partie difficile de l'œuvre d'Eusèbe est formée par ses nombreuses citations. Nous avons quelques-unes des œuvres que découpe Eusèbe. Or, il y a d'assez grandes différences entre le texte de ces œuvres et celui d'Eusèbe. M. S. attribue ces différences à deux causes, l'altération des sources consultées par l'historien, la négligence et la rapidité d'Eu-

1. Voy. *Revue*.

2. En attendant l'introduction de M. S., voy. sur les éditions antérieures et les manuscrits qui leur ont servi de base, l'article de M. Headlam, dans *The Journal of theological studies*, oct. 1902, t. IV, p. 93

sèbe. Il n'est pas rare qu'Eusèbe remanie une citation, y introduise, par exemple, sans le dire, un renseignement tiré d'ailleurs (ainsi II, XIII, 4 ἐν Τύρῳ τῆς Φοινίκης, inséré dans Justin d'après Irénée), ou abrège, surtout à la fin (même passage, la fin de la citation). Il a donc pris le parti d'éditer le texte tel que le cite Eusèbe, sauf à indiquer dans l'apparat les divergences les plus notables. On fera bien de consulter toujours cet apparat; car M. S. y suggère parfois pour le texte même de l'auteur cité d'excellentes rédactions[1].

Une autre question générale était celle des sommaires et de la division en chapitres. En tête de chaque livre le contenu est indiqué, chapitre par chapitre. M. S. se prononce pour l'authenticité des sommaires et de la division. Là encore, on ne peut que lui donner raison. A noter qu'au livre II, à la suite du sommaire, sont indiqués par Eusèbe les auteurs d'où est tirée la matière du livre. Une note de ce genre, qui rappelle l'*index* des auteurs dans l'*Histoire naturelle* de Pline se trouvait-elle aussi à la suite des autres sommaires et a-t-elle disparu par accident? En tout cas, les divisions de chapitres dans le texte ne sont pas transmises par les manuscrits avec une parfaite exactitude. En outre, il semble bien qu'au livre III, une perturbation encore plus grave s'est produite. Le chapitre XIV du texte actuel a été transposé avec le chapitre XIII. Le sommaire, mis en tête du livre, donne l'ordre inverse qui est naturel et doit être primitif: Eusèbe passe de Jérusalem à Alexandrie, puis d'Alexandrie à Rome et les deux chapitres sur Anaclet et Clément se suivent. Nos manuscrits présentent ici les divisions les plus différentes. M. S. juxtapose ιγ' et ιδ', de sorte que ιγ' n'a pas de texte correspondant. L'altération est ancienne, car le syriaque et Rufin donnent le même ordre que le texte grec. Mais le traducteur syriaque (ou sa source) avait déjà remarqué la difficulté et, pour retrouver le compte des chapitres, il avait placé le titre XIV du sommaire en tête du chapitre XV et le titre XV au milieu de la phrase unique qui constitue ce chapitre.

Une tâche non moins ardue était de retrouver tous les textes que cite Eusèbe. M. S. a poussé le soin jusqu'au relevé des allusions, du moins pour la Bible. Des références aux recueils de fragments, comme les *Forschungen* de M. Zahn, mettent sur la voie des commentaires. Même, p. 328, on trouve dans l'apparat le texte de la lettre attribuée à Antonin le Pieux, publiée d'après le manuscrit de Justin. Le lecteur a ainsi sous les yeux les deux rédactions de ce document discuté.

2. L'*Onomasticon* est un des travaux d'archéologie biblique par lesquels Eusèbe a continué et développé l'œuvre de science entreprise par Origène. C'est une liste des noms de lieux avec une brève notice.

1. Dans Justin. *Apol.*, I, XXVI, 5, le texte original (de Justin, non d'Eusèbe) ne serait-il pas: ἄλλον δέ τινα θεὸν ὡς ὄντα μείζονα παρὰ τοῦτον ὁμολογεῖν? Cf. EUSÈBE, IV, XI, 9.

Les noms sont classés d'après leur lettre initiale et dans chaque lettre d'après le livre de la Bible. Jérôme, vers 390, a traduit cet ouvrage, c'est-à-dire l'a mis au point suivant sa méthode; il a fait quelques suppressions, mais il l'a surtout complété; il a ajouté la traduction latine aux noms hébreux, fait des observations sur les variantes des versions, indiqué des souvenirs ou des monuments. Le *Liber nominum* est devenu par suite la source des guides de Terre-Sainte, d'Eucher, d'Arculfe, de Bède et des autres. Aussi a-t-il été souvent copié. M. Klostermann n'a employé que quatre manuscrits latins, dont trois sont du VIII^e-IX^e siècle. Au contraire, on ne possède plus qu'un manuscrit du texte grec, le *Vaticanus* 1456 du XII^e s. M. K. en a fait la base de son édition. En regard, il a publié le texte correspondant de Jérôme, en le ramenant à l'ordre du grec. La carte est due à M. Thomsen, qui a publié une dissertation sur la géographie de la Palestine d'après l'Onomasticon.

3. La *Théophanie* n'existe plus que dans une version syriaque conservée dans un seul manuscrit copié à Edesse en 411 [1]. Il y a en outre quelques fragments de l'original grec dans une chaine de Nicétas d'Héraclée sur Luc et l'épitre aux Hébreux. M. Gressmann publie d'abord les fragments, puis la traduction allemande de la version syriaque. Cette version, exécutée peut-être du vivant d'Eusèbe, est très littérale, au point d'en être parfois inintelligible. Mais on est aidé par les extraits qu'Eusèbe fait de lui-même. Il a souvent repris dans la *Théophanie* des parties de la *Démonstration*, et, inversement, dans le *Panégyrique de Constantin*, des morceaux de la *Théophanie*. L'ouvrage est très intéressant; il contient, surtout dans le livre II, dirigé contre les philosophes et le paganisme, sur les superstitions et les mœurs des païens, sur les sacrifices humains, sur les temples et les oracles des renseignements très curieux. Une partie de ces détails se retrouvent, il est vrai, dans le *Panégyrique*; mais il n'est pas sans utilité de saisir l'expression brute, en quelque sorte, de la pensée d'Eusèbe, avant qu'elle n'ait reçu le poli et les ornements de la rhétorique.

En outre, la polémique d'Eusèbe présente quantité de lieux communs de philosophie stoïcienne que l'on retrouve dans le *De prouidentia* de Philon. C'est un plaisir de voir que M. G., au lieu de s'engager dans les redoutables et fantastiques recherches des sources, expose une idée de bon sens qu'on a bien de la peine encore à faire accepter : tous ces lieux communs étaient le fond de l'éducation et entraient par elle dans l'esprit de tous les hommes cultivés. Il y a aussi des lieux communs d'apologétique; c'est peut-être ce qui explique les rapports de la Théophanie avec les livres d'Origène contre

1. Pourquoi le pluriel *Ueberlieferungen* du titre? La couverture du volume présente le singulier, seul explicable.

Celse. La tâche de M. Gressmann était donc fort utile et l'on peut, grâce à lui, se faire une idée plus complète de l'érudition classique et philosophique d'Eusèbe.

Paul LEJAY.

Karl SELL. **Die Religion unserer Klassiker.** Tübingen und Leipzig, Mohr, 1904. In-8°, p. 274. Mk. 2,80.

Ce titre pourra faire illusion. Ce n'est pas tant l'attitude des classiques, c'est-à-dire de Lessing, Herder, Schiller et Gœthe, à l'égard du christianisme qu'étudie M. Sell que le haut enseignement moral qui se dégage de la conception philosophique de chacun d'eux. De la succession de leurs œuvres et de celles qui passent pour exprimer leur pensée dernière sort un ensemble d'aspirations élevées qui peuvent prétendre à représenter la foi religieuse de ces classiques, à défaut des doctrines confessionnelles dont ils se sont plutôt écartés. M. S. a néanmoins étudié très attentivement leurs rapports avec la religion positive dans laquelle ils étaient nés et vis-à-vis de laquelle ils ont pris une attitude tantôt critique, tantôt hostile, tantôt indifférente. Il avait déjà entrepris cette étude pour Gœthe et j'en ai rendu compte ici même (V. *Revue*, 14 août 1899). C'est dans Lessing surtout, ce précurseur de l'éxégèse moderne, que l'auteur a trouvé le plus de préoccupations religieuses proprement dites. Lessing plonge encore en pleine *Aufklärung* et ses explications rationalistes envisagent la révélation comme une sorte de moyen pédagogique dans l'évolution de l'humanité. Après lui, Herder, quoique pasteur et resté pasteur, est bien plus novateur en religion. La conséquence de cette enquête géniale qu'il ouvrait sur l'humanité entière ne fut pas seulement un essai de philosophie de l'histoire, mais encore le renversement de tout le système de l'ancienne école rationaliste : au dogme anthropocentrique jusqu'alors accepté de tous il oppose un dogme cosmocentrique. Il était difficile d'accorder avec ce nouveau point de vue les principes de l'orthodoxie et d'adapter cette première interprétation d'une conception évolutionniste aux doctrines du clergé même auquel appartenait Herder. Aussi apparait-il à M. S. comme un des premiers représentants de ces conciliateurs, de cette *Vermittelungstheologie* dont Schleiermacher donne au siècle suivant un si brillant exemple. Avec Schiller et Gœthe nous nous écartons davantage du point de vue religieux, mais chez l'un le rôle ennoblissant attribué à l'art qui devient la réalisation du divin, chez l'autre l'optimisme actif et généreux dont le poète fait la loi de notre effort se confondent par leurs effets avec les enseignements du christianisme même. Dans cette conception que se sont faite les classiques des rapports de la conscience humaine avec la divinité, M. S. veut voir, non pas une religion nou-

velle, ni même la religion de l'avenir, mais du moins une forme différente et légitime de la révélation : les grands artistes sont à leur manière des prophètes qui comme les fondateurs d'églises ont prêté aux aspirations religieuses de l'homme une expression capable d'être non moins bienfaisante pour nos sociétés modernes. On peut concéder ces conclusions à l'auteur, quoique le véritable sentiment religieux paraisse s'accommoder assez mal d'un évangile où, comme dans celui de Gœthe ou de Schiller, l'humanisme tient une si large place. Quoi qu'il en soit, cet examen auquel un théologien a soumis la religion des quatre classiques allemands est fait avec le plus grand soin et très instructif M. S. a d'ailleurs étudié chacun d'eux non seulement en homme du métier, mais encore en littérateur; il a rattaché habilement aux données biographiques et à l'ensemble des œuvres leurs différentes conceptions religieuses dont il a montré avec une grande richesse de détails et la genèse et la portée. Son livre présente ainsi une étude solide et intéressante des opinions orthodoxes ou hétérodoxes des classiques allemands en même temps que de leurs doctrines philosophiques [1].

L. ROUSTAN.

Edmond PILON. **Portraits français.** Paris, Sansot, 1904. In-18, p. 258.

Dans ses Portraits français, M. E. Pilon a tracé de quelques figures peu ou mal connues du XVIII^e siècle des esquisses — à des portraits il eût fallu une touche plus vigoureuse — d'un crayon gracieux et fin, très bienveillant surtout. Ses chapitres sur Moncrif, M^e Geoffrin, Choderlos de Laclos, Fabre d'Églantine, Saint-Just sont d'une indulgence un peu surprenante pour la valeur morale ou littéraire des personnages. Sans être taxé de rigorisme ou de pédanterie, il est permis de penser qu'on peut estimer à une plus juste mesure ces dehors séduisants, jugés si français, des poètes galants et frivoles, contemporains de Louis XV, ou des orateurs révolutionnaires. Le livre renferme encore deux études un peu plus neuves, l'une sur M. Poivre, l'autre sur M. Sauce. Le premier est ce voyageur modeste, mais très méritant, qui consacra sa vie à acclimater dans nos colonies les épices — *nomen omen* — dont les Hollandais voulaient garder le monopole; il devint intendant de l'Ile de France et s'y lia avec Bernardin de Saint-Pierre qui prit de lui un goût très vif pour la botanique. M. P.

---

1. P. 124, Heinrich von Kalb était Major et non *Hauptmann*. P. 129, les *Götter Griechenlands* excitèrent des protestations plus nombreuses que ne l'admet M. S. P. 142, la nomination de Schiller comme citoyen français est mal présentée : il reçut un imprimé de la loi du 26 août 1792, signée Clavière et contresignée Danton, accompagné d'une lettre d'envoi de Roland.

ignore pourquoi les deux amis se brouillèrent ; le livre que vient de publier M. Souriau le lui apprendra, et il y trouvera aussi un intéressant portrait de Mme Poivre comme pendant à celui qu'il a donné lui-même du mari. M. Sauce est l'épicier-procureur de Varennes dans la maison duquel eut lieu l'arrestation de Louis XVI et de la famille royale et M. P. nous fait un dramatique récit de la nuit historique du 21 juin 1791. A ce volume écrit par un poète, auquel des romanciers, MM. P. et V. Margueritte, ont mis une préface, il ne faut pas demander une scrupuleuse exactitude historique. Il y a aussi, ce qui étonne davantage, des incorrections, des négligences et dans certains morceaux une affectation de simplicité ironique, comme un pastiche de la manière d'Anatole France qui fatigue et n'est point heureux. Il eût été enfin à souhaiter que les épreuves fussent revues avec plus de soin. L'ensemble, malgré ces réserves, forme une lecture agréable et on s'arrêtera avec plaisir devant cette galerie de portraits.

L. R.

George Sand. **Souvenirs et Idées.** 2me édition. Paris, Calmann-Lévy, sans date (1904). In-18, p. 284.

Ce volume posthume qui est venu s'ajouter à l'œuvre déjà si abondante de George Sand n'en représente pas un complément superflu. Les *Souvenirs* y tiennent plus de place que les *Idées*. Celles-ci, articles parfois inachevés, sous la forme de lettres ou de plaidoyers, rappellent les revendications sociales chères à l'auteur, réclamant une législation plus humaine pour la femme ou implorant l'indulgence des pouvoirs publics en faveur des paysans révoltés par les nouveaux impôts. A ce groupe il faut joindre la défense des écrivains et des artistes qu'elle prend contre Proudhon et Jules Janin, ses conseils sur les polémiques de presse où elle voudrait introduire la charité, une agréable fantaisie sur le théâtre de l'avenir qui sera un théâtre d'improvisation libre, enfin à propos de l'*Année terrible* de Victor Hugo un jugement d'une large indulgence pour le poète dont elle excuse et explique l'orgueil légitime. Mais la partie la plus attachante de ce recueil si varié est fournie par les Souvenirs de George Sand. Ils ont trait à trois époques différentes de sa vie. D'abord quelques notes sur le gouvernement provisoire de 1848 où elle donne sur Ledru-Rollin son impression plus franchement qu'ailleurs ; on trouvera dans ce premier fragment de journal quelques détails intéressants sur la propagande républicaine des ouvriers parisiens dans les départements, sur les inquiétudes que provoquent les *communistes* et les premiers symptômes d'une réaction. Le second groupe des Souvenirs se rapporte au coup d'État de 1851. Mme Sand resta à Paris jusqu'au 4 décembre ; elle a donné de l'aspect de la rue un croquis très vivant où

apparait surtout la dureté des officiers chargés de la répression. La suite du journal rédigée à Nohant nous fait un peu connaître la physionomie de la province. Tout ce morceau est écrit avec une grande chaleur de cœur et les apostrophes à Jacques Bonhomme touchent encore, tant il y a d'émotion sincère dans la sentimentale utopiste. Un troisième chapitre enfin fait passer devant nous une des dernières périodes de la vie de George Sand : ce sont ses lettres échangées pendant la guerre avec un ami américain, M. Henry Harrisse. Ce correspondant que je n'ai pas besoin de présenter aux lecteurs de la *Revue*, avait voulu rester à Paris pour y rendre aux assiégés les services qu'il pourrait. Par son intermédiaire bien des lettres qui prenaient le chemin de Londres et arrivaient à l'ambassade américaine coururent entre les Parisiens et leurs parents et amis de province, et l'anxiété de part et d'autre en fut un peu soulagée, grâce à cet ingénieux dévouement. L'attrait de cette correspondance est sans doute plus dans les lettres de M. Harrisse qui sont vives, spirituelles, toutes françaises de forme, mais avec du bon sens américain ; il y a de curieux détails sur le bombardement, sur l'armée de Paris, les politiciens de la rue, d'autres encore. Les réponses de George Sand sont souvent de simples billets ; de quelques-unes nous n'avons qu'un extrait ; elles sont belles néanmoins et nous renseignent aussi sur l'état des esprits en province et sur les préférences politiques de l'aïeule, très irritée contre Gambetta et n'attendant le salut que de Jules Favre. Aux copieux détails qu'on avait déjà de George Sand sur elle-même ce dernier livre n'ajoutera pas les moins intéressants.

L. R.

Ernest Renan. **Mélanges religieux et historiques**. Paris, Calmann-Lévy, 1904. 8°, p. 394.

Il faut remercier les éditeurs qui ont eu l'idée de réunir en un volume ces articles épars de Renan, publiés parfois dans des recueils peu accessibles et dont la publication originale même n'a pu pour quelques uns être retrouvée, si bien qu'ils pourraient passer pour inédits. On doit d'ailleurs reconnaître que ces deux articles, l'un sur *Voltaire* (p. 101-110), l'autre, *Fragment critique d'Honoré d'Urfé* (p. 283-293), ne sont pas d'une importance capitale. Au reste, l'ensemble même du volume n'apporte rien de nouveau ; il ne peut qu'offrir une variante des idées exposées dans l'œuvre totale de Renan. Il est difficile de l'analyser ici, car il est encore plus varié que ne le laisse croire son titre : à côté des études religieuses et historiques, il y en a d'autres, philosophiques et littéraires. Plusieurs de ces morceaux — ils sont de toute date, depuis 1849 à 1889 — ont été écrits à propos d'ouvrages ou de mémoires que l'auteur annonçait

dans différents périodiques et on y trouvera des critiques intéressantes sur des livres de Foucher de Careil, d'Ancona, Giesebrecht, Kunstmann, Saint-René Taillandier, Ozanam, etc.; d'autres sont des conférences ou des discours visant un plus large public et empreints du charme bien connu du séduisant vulgarisateur que fut Renan; d'autres d'un caractère plus scientifique offrent davantage l'intérêt de recherches personnelles et représentent presque tous une part de la collaboration de l'auteur au *Journal des Savants*; quelques uns enfin pour leur étendue ou un regain d'actualité doivent être signalés, comme l'*Art phénicien*, la *Crise religieuse en Europe*. Mais tous par cette richesse d'idées générales qui se mêle sans cesse chez Renan au détail précis de l'érudition méritent de retrouver leurs anciens lecteurs et d'en rencontrer de nouveaux.

L. R.

Wilhelm Münch. **Anmerkungen zum Text des Lebens.** Dritte, gesichtete und ergænzte Auflage. Berlin, Weidmann, 1904. 8°, p. 233. Mk. 4.60.

Ces notes sans texte — le texte est aux mains de tous — sont un recueil de réflexions et de maximes morales, comme nous en avons plusieurs brillants exemples dans notre littérature, et comme l'Allemagne en possède aussi beaucoup, avec cette différence que chez elle ce genre littéraire a plutôt revêtu la forme poétique. Les menues analyses psychologiques de M. Münch font songer à Gœthe, à Rückert, à Mörike, ou à d'autres encore qui comme F. D. Strauss n'ont recouru à la poésie que pour fixer ces moments d'examen intérieur. Elles éveillent d'autant mieux ces souvenirs de poètes-moralistes que dans tout le premier groupe de ses réflexions, *Natur und Seelenleben*, et dans beaucoup des suivantes l'auteur éclaire sa pensée par l'évocation ou l'interprétation d'un phénomène naturel choisi parmi les plus simples. Il a tiré de ce parallélisme entre le monde moral et le monde sensible des effets ingénieux, tels que les recherchait Amiel dont ces notes rappellent le *Journal intime*, avec le subjectivisme et la délicatesse subtile en moins. D'ailleurs les pensées de M. M. sont plus encore d'un moraliste que d'un psychologue; il veut redresser des jugements inexacts et hâtifs, enseigner l'indulgence et la tolérance que les hommes se doivent entre eux, ou les classes et les nations entre elles; le fonds du livre est une leçon variée d'altruisme et de solidarité. Un moraliste est inséparable d'un critique : il y a des critiques dans les notes de M. M., dans le second chapitre surtout, *Kultur, Gesellschaft, Stände und Völker;* il y en a sur notre civilisation moderne, sa hâte de vivre, sa recherche des émotions excessives, sa dispersion de l'effort, sa fausse politesse et ses faux raffinements à côté de ses restes de barbarie. Mais cette critique est douce, sans humeur, comme celle qui peut sortir d'une expérience déjà lon-

gue et exercée à la réflexion. Le public allemand a fait bon accueil à ces conseils donnés dans une forme originale, mais sans recherche, puisque le livre vient d'atteindre sa troisième édition et que l'auteur l'a enrichi de nouvelles observations dans la *Nachlese*.

L. Roustan.

El Romanticismo en Espana, par Enrique Pineyro. Paris, Garnier, s. d. [1904].

M. Piñeyro, comme il nous le déclare expressément, n'a pas tenté de nous tracer un tableau raisonné et méthodiquement ordonné du romantisme en Espagne. Il a simplement passé en revue et étudié un à un les écrivains romantiques espagnols. C'est ainsi, en des monographies séparées, que Larra, le duc de Rivas, García Gutierrez, Hartzenbusch, Espronceda, José Zorrilla, Bretón de los Herreros, Ventura de la Vega, doña Gertrudis de Avellenada, Campoamor, les grands premiers rôles de la poésie et du drame romantique, défilent successivement devant le lecteur. Ensuite passent d'un pas plus rapide ceux que M. Piñeyro appelle les Dii minores, Martínez de la Rosa, Gil y Zarate, Rubí, etc. Un dernier chapitre reçoit, en de courtes pages, les prosateurs, orateurs et poètes qui n'ont pas été jugés dignes d'une notice distincte. C'est la poussière romantique où l'on trouve encore, çà et là, en la passant au crible, quelques paillettes de métal brillant. Castelar aurait mérité mieux que de figurer dans cette dernière catégorie, par une brève mention, à côté d'Olózaga, López et autres. M. Piñeyro trouve que, par la date de sa naissance, il sort des limites qu'il a tracées à son œuvre. Mais dans une question littéraire, la chronologie est secondaire et il nous semble que Castelar par la somptuosité de sa langue, par ses beautés réelles et ses excès, par son goût des images, des comparaisons historiques, quelquefois d'une douteuse justesse, bref par ses qualités et ses défauts est le type le plus éclatant de l'orateur romantique.

Pour écrire ce petit livre M. Piñeyro possédait une compétence exceptionnelle, et ses biographies, ses analyses de pièces, ses appréciations sans parti-pris, indépendantes et personnelles, ses notes bibliographiques seront précieuses à tous les amateurs de littérature castillane. Nous regrettons seulement que le format du volume lui ait interdit des citations plus longues et plus nombreuses. Enfin, en s'en tenant à ce système de monographies indépendantes les unes des autres, M. Piñeyro a laissé au lecteur le soin de tirer ses conclusions et de se former lui-même une idée des caractères particuliers et de la valeur artistique du romantisme espagnol. Cette réserve nous paraît excessive. Pour beaucoup il eût été utile d'être moins abandonnés à eux-mêmes, et pour tous il eût été intéressant de connaitre sur ce sujet les idées personnelles d'un critique aussi autorisé et aussi largement informé.

H. Léonardon.

Philosophie des Sciences sociales par René Worms. II, Méthode des Sciences sociales, 1 vol. in-8°, 254 p. Giard et Brière, éd., 1904.

M. René Worms est un des rares sociologues qui s'expriment dans un français intelligible et même clair et qui rangent leurs idées dans un ordre relativement précis. Nous lui avons déjà décerné cet éloge dans de précédents articles. Aujourd'hui M. W. publie le deuxième volume de sa *Philosophie des Sciences sociales*, auquel il donne le sous-titre de *Méthode des Sciences sociales*. Il aurait pu écrire *Méthodes*, car son volume (un peu mince) est, dans une de ses parties, un examen des différents moyens d'analyse proposés ou pratiqués dans l'étude des faits sociaux. Mais il explique lui-même et nous verrons plus loin pourquoi il a mis le mot au singulier.

Cette portion de l'ouvrage est judicieuse et bien disposée. L'auteur passe en revue les méthodes a priori qui ont consisté pour la sociologie, soit à s'appuyer sur une des sciences déjà constituées, mathématiques, physique, biologie, psychologie, pour lui emprunter ses procédés d'investigation et ses classifications et à les imposer de préférence et comme par sélection pré-déterminée, aux phénomènes sociaux ; soit, en laissant de côté les autres sciences, à s'attacher, dans la science sociale elle-même, à un ordre de faits choisi comme prédominant et à faire comprendre tous les autres ordres de faits par celui-là. Le principe général des deux méthodes, dit avec raison M. W., est le même et également *a priori* en ce sens que toutes les deux supposent qu'il y a antériorité soit entre les sciences, soit entre les faits, et que les sciences postérieures doivent s'appuyer sur les antérieures. Cela a été vrai historiquement, dans une certaine mesure : mais l'investigation présente doit-elle se conformer au processus historique qu'a suivi l'esprit humain ?

Sans résoudre la question, M. W. signale les avantages et les défauts de chacune des méthodes *a priori*, les services qu'elles ont rendus et aussi leurs lacunes et leurs périls. Ceux-ci se résument dans le reproche qu'on peut leur faire à toutes qu'elles ont le défaut de partir d'une vue de l'esprit plus ou moins étroite et par suite insuffisante : et l'auteur montre bien que c'est là le caractère commun autant des sociologues qui ont procédé par analogies scientifiques, que de ceux qui ont appliqué ce que M. W. appelle des méthodes sociales unilatérales, c'est-à-dire qui font jouer le rôle capital soit à un élément, soit à un fait social exclusif : milieu, climat, productions du sol, race, densité de la population, outillage économique, organisation de la production industrielle, organisation de la famille, de la religion, etc., etc. Sous chacun de ces éléments considéré comme primordial, il est facile de mettre un nom de philosophe social plus ou moins célèbre : car tous les systèmes ont été présentés avec des arguments séduisants en faveur du point de départ proposé. M. W. les condamne tous sous cette sentence que : « Toute doctrine qui veut rompre l'absolue continuité de la réalité sociale pour isoler une de ses parties et lui donner une

importance sans égale est forcément amenée à subir un jour un échec. Etant incomplète, elle est fausse par là-même. Par suite *la vraie méthode* des études sociales (voilà la raison du sous-titre) n'est aucune de celles qui cherchent un élément ou un fait générateur de tous les autres. C'est celle qui s'efforce de tenir compte à la fois de tous les éléments et de tous les faits ».

Est-ce possible? — C'est ce que M. W. examine dans sa 2e partie. Il s'agit, après avoir éliminé les méthodes *a priori*, de définir et de montrer à l'application la méthode *a posteriori*, celle d'observation qui procèdera d'abord par analyse objective, puis après la récolte des faits, en tentera la synthèse.

Cette méthode d'observation elle-même, se compose de plusieurs procédés d'investigation distincts qui se complètent dans une certaine mesure, et dont aucun, dans certains cas, ne peut se substituer totalement aux autres : ce sont en quelque sorte des moyens d'attaque parallèles de la matière sociale, et que l'observateur doit manier avec discernement, prudence et ingéniosité : statistique, enquête, monographie, recherche historique, expérimentation. Sur chacun de ces procédés d'étude, M. W. a des réflexions justes, touchant soit ses limites, soit son efficacité. Mais ce n'est guère qu'en abordant sa 3e partie, *les procédés de synthèse,* que l'auteur peut sérieusement discuter cette dernière. En effet dans une science qui veut être autre chose que de constatation, — ce qui est en quelque sorte le premier degré d'ailleurs indispensable et déjà difficile à réaliser de toute élaboration scientifique — l'analyse n'a de valeur que si elle parvient à établir entre les faits des liens de causalité. Autrement elle institue des nomenclatures mais pas de séries enchaînées. Au sujet de la recherche de la causalité, M. W. rappelle les quatre règles de S. Mill et examine après lui jusqu'à quel point chacune d'elles est applicable en matières sociales : de l'aveu même du philosophe anglais, aucune, vu la complexité des faits sociaux, ne peut, en sociologie, conduire à des résultats incontestés. M. W. enregistre cette conclusion de Mill, mais il essaye de la combattre. Il le fait en n'évitant pas, à mon avis, suffisamment l'écueil où se heurtent tant de sociologues, les déductions tirées de la comparaison avec l'anatomie et la physiologie. Les institutions sociales, sous sa plume, comme sous bien d'autres, deviennent des *organes* sociaux entre les *fonctions* desquels il s'agit de rechercher des rapports de coexistence ou de succession ; mais cette définition, même si on veut la préciser, prête à de graves objections. « Un organe social, dit M. W., est un ensemble d'individus qui se consacrent à une même profession ou à un même métier : l'activité exercée ou le service rendu par un semblable organe est une fonction sociale. » — Je vois bien le corps humain divisé en organes chargés, chacun d'une fonction et d'une seule, le cœur de battre ou l'estomac de digérer : mais le même individu comme pro-

fessionnel, électeur, croyant, membre à des titres divers d'une famille etc., etc., fait partie de cinq ou six *assemblages* sociaux, au moins. Comment donner le nom d'organe à chacun de ces groupes composés d'êtres mobiles et qui en se déplaçant changent le caractère de chaque agrégat où ils entrent? Et en tous cas si on veut les considérer comme des organes, comment instituer entre eux des rapports de voisinage ou d'éloignement physique ainsi qu'on le fait en étudiant la physiologie d'un corps vivant? Et c'est cependant sur cette métaphore de rapports de proximité relative des organes entre eux que M. W. établit tout son système de recherche du lien de causalité. « La structure de la Société, écrit-il, apparaît comme celle d'une vaste organisation, où chaque organe n'est intelligible que par la considération des organes *voisins*, et même des organes *éloignés*. Tous se trouvent ainsi à la fois déterminés et déterminants. Le lien d'inter-action de causalité qui les unit, est un lien réciproque... » Oui, mais comment décider lequel de deux phénomènes détermine l'autre lorsque l'expérimentation est impossible, et que de plus il n'y a pas hiérarchie en quelque sorte physique entre eux, comme elle existe par la structure matérielle dans un corps vivant?

Et si les impossibilités de détermination sont vraies dans l'état *statique*, combien le sont-elles plus encore dans l'état *dynamique* c'est-à-dire dans les constatations de succession entre les phénomènes? On peut évidemment en faire de plausibles et d'ingénieuses, et M. W. en fournit, à titre d'exemples, un certain nombre : mais chacune de ces déterminations n'est qu'une hypothèse plus ou moins probable, suffisante pour donner des règles de direction générales à la vie individuelle et sociale, mais n'offrant pas le caractère de la certitude. La meilleure preuve, c'est que M. W. repousse lui-même la *déduction* comme pouvant fournir la prévision de l'avenir... « La prévision de l'avenir, dit-il, qui se fonde sur la connaissance du passé, ne se réalisera que si ce passé a été intégralement connu et si des causes nouvelles n'entrent pas en jeu pour bouleverser la situation existante. Or ce n'est que par la constatation directe des phénomènes qu'on peut savoir si ces conditions sont remplies. Les raisonnements les mieux formulés auront donc toujours besoin de la confirmation des faits. » C'est là une déclaration prudente et dont je loue M. W. Elle l'amène à être sévère pour *l'analogie* dont on tire tant de conclusions risquées en matières sociales. — Quel sera son jugement d'ensemble sur le contenu de la science elle-même dont il a dans ce volume examiné les méthodes? Nous le saurons, quand M. W. publiera son 3e volume. Dès à présent il fait prévoir qu'il établira une échelle d'avancement plus ou moins complet où seront placées les diverses branches de la sociologie, suivant qu'elles embrassent des faits plus simples ou plus complexes. Je crois que le véritable critérium pour constater un état de perfection plus ou moins satisfaisant des unes

ou des autres serait de vérifier au bout d'une certaine période de temps les résultats de prévisions assises sur les faits sociaux enregistrés et analysés suivant les méthodes sociologiques. Mais pour cela il faudrait attendre des années. L'exemple des prévisions anciennes n'est pas encourageant. C'est la faute de méthodes mal appliquées, disent les sociologues. A eux de prouver qu'ils en ont de meilleures, ou qu'ils les appliquent mieux : sur ce point les affirmations ne suffisent pas. Ce n'est que par un certain nombre de prévisions justifiées, nombre assez grand pour récuser l'intervention du hasard, qu'ils convaincront les esprits impartiaux et doués de jugement philosophique, non seulement de la valeur de constatation de la sociologie, qui dépend de ses procédés d'analyse, mais de sa faculté d'établir des lois (au sens scientifique), faculté qui peut lui être refusée par la nature même des choses et surtout des hommes qu'elle a à observer.

Eugène d'EICHTHAL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 janvier 1904.

MM. Louis Havet, président sortant, et Maxime Collignon, élu président pour l'année 1905, prononcent les allocutions d'usage.

L'Académie des Sciences de Vienne annonce le choix qui a été fait d'elle pour présider pendant trois ans l'Association internationale des Académies. L'Association sera donc présidée, durant ce laps de temps, par les président et vice-président en exercice de l'Académie des sciences de Vienne.

M. C. Bayet, correspondant de l'Académie, directeur de l'Enseignement supérieur, écrit pour poser sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. Henri Wallon.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'un rapport de M. Gauckler sur les résultats de la campagne de fouilles qui a eu lieu en Tunisie pendant l'automne dernier.

M. Homolle donne lecture d'une lettre de M. Bulard contenant des détails sur les fouilles exécutées à Délos en 1904 aux frais de M. le duc de Loubat. A cette lettre est jointe une aquarelle dûe à M. Bulard et représentant la partie centrale de la grande mosaïque découverte à Délos. — Le Président exprime à M. Bulard les félicitations de l'Académie. M. Dieulafoy présente quelques observations.

M. Antoine Thomas donne la liste des ouvrages admis cette année au concours Gobert : *Cartulaire des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem*, et *Les Hospitaliers en Terre-Sainte et à Chypre*, par M. Delaville Le Roux; — *Histoire municipale de Vendôme*, par feu M. Auguste Trémaux.

M. le Secrétaire perpétuel communique la situation des concours.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Prix ordinaire : MM. Boissier, Héron de Villefosse, Babelon, Bouché-Leclercq.

Prix Allier de Hauteroche (numismatique moderne) : MM. Babelon, de Vogüé, Schlumberger, Héron de Villefosse.

Prix Bordin (antiquité classique) : MM. Boissier, A. Croiset, Bouché-Leclercq, Pottier.

Prix extraordinaire Bordin (moyen âge) : MM. Delisle, Meyer, Viollet, Valois.
Prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Senart, Barth, Chavannes.
Prix Saintour (moyen âge) : MM. Delisle, de Lasteyrie, Omont, Schlumberger.
Prix Honoré Chavée : MM. Bréal, Meyer, Leger, Thomas.
Prix de Lagrange : MM. Delisle, Meyer, Longnon, Picot.
Prix de Joest : MM. Boissier, Héron de Villefosse, S. Reinach, Maurice Croiset.
Prix Lafons-Melicocq : MM. Delisle, Longnon, Lair, Valois.
Prix Prost : MM. Longnon, le duc de La Trémoïlle, d'Arbois de Jubainville, Lair.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. R. MARCHESSOU. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 23 janvier. — 1904

Victor Bérard. **Les Phéniciens et l'Odyssée,** tome II. Paris, Colin, 1903, vii-630 p. in-4°.

Nous continuons à suivre, avec M. Bérard, les erreurs d'Ulysse, lentement sans doute. Mais pourquoi s'arrêter en un beau voyage ? On n'en revient jamais qu'avec le désir des plages lointaines. Nous nous étonnons de revoir sitôt les fumées d'Ithaque. D'ailleurs, Ulysse est reparti : Dante pensait qu'il était mort aux Colonnes d'Hercule.

M. Bérard nous conduit de Djerba, l'île des Lotophages, au golfe de Naples, chez les Cyclopes ; de là à Stromboli, chez Eole ; puis à la Maddalena, chez les Lestrygons ; au cap Circello, chez Circé ; à l'Averne ; à Taormina, en traversant le détroit de Messine ; aux Colonnes d'Hercule, chez Calypso ; enfin à Ithaque après une étape nécessaire, qu'il nous avait déjà fait prévoir, chez les Phéaciens de Corfou. M. Bérard a partagé les aventures d'Ulysse. Est-ce lui ? Est-ce Ulysse qui échappe aux Lestrygons ou voit pêcher les thons au nord de la Sardaigne ? L'amiral italien de la Maddalena semble un proche parent du féroce Antiphates. M. Bérard a vu les bœufs du Soleil et les porcs de Circé. Il les a photographiés. Ulysse avait beaucoup d'esprit. M. Bérard en aura montré trop, s'il arrive, comme je le crains, que son ouvrage paraisse moins sérieux, pour être trop amusant.

Or, nous savons déjà combien il doit être instructif, car son objet est de montrer qu'Ulysse avait été précédé, partout où l'ont conduit les

vents et sa fantaisie, par des navigateurs phéniciens, lesquels avaient laissé comme traces de leurs voyages des relations, des portulans, qui furent, nous dit-on, consultés avec fruit par l'auteur de l'Odyssée. J'ai montré dans un compte rendu du premier volume en quoi consistait l'argumentation de M. Bérard et ce qu'il fallait entendre par les deux mots *topologie* et *toponymie*, sous lesquels il range ses preuves. J'ai dit que ces deux mots désignaient deux sciences possibles et j'ai pensé indiquer par là quelle était la haute valeur théorique de la méthode suivie, ou, si l'on veut, inaugurée par M. Bérard. Je me passerai donc d'en apprécier cette fois-ci les principes généraux. On pourra dresser une nouvelle liste de *doublets*, c'est-à-dire de noms de lieux accouplés, qui se traduisent l'un l'autre et prouvent apparemment que des navigateurs de langues différentes se sont succédés aux mêmes lieux.

P. 22. *Thasos* = *Aeria* = טוש, monter dans les airs.
P. 78. *Ialysia* = *Achaia* = עלץ, crier.
P. 115. *Cyme* = *Hyperia* = קום, se dresser.
Oenotria = *Kyclopia* = עין-עטרה, l'œil rond.
P. 116. *Phéaciens* = *Lucaniens* = בהק, être blanc.
P. 117. *Chône* = *Krimisa* = כון, se tenir droit, se dresser.
P. 163. *Aenaria* = *Prochyte* = נהר, couler, verser.
P. 243. *Sardoi* = *Balaroi* (= fugitif) = שרד, s'échapper, etc.

On y joindra facilement une liste plus longue encore d'étymologies qui ne paraissent pas confirmées comme celles-ci par d'anciennes traductions. Le faible de ces étymologies, c'est de ne pas être vérifiables. En eussé-je le temps et le moyen, ce serait peine perdue que de les éplucher, car la fausseté de l'une ou de l'autre ne prouverait pas que la théorie, dans son ensemble, est inacceptable, mais simplement que M. Bérard manque de soin. A vrai dire, il se plaît à heurter les respectables manies des philologues et les prédispose mal contre ses étymologies par l'incertitude de ses transcriptions ou le peu de souci qu'il semble montrer de nous expliquer l'usage et l'origine de ses racines sémitiques. C'est grand dommage, car les solutions qu'il donne à une foule de problèmes pendants sont d'une élégance qui séduit. Le mystérieux Protée de la côte d'Egypte devient un Pharaon magicien, *prouiti*, et l'épisode dont il fait les frais, un conte égyptien, de type connu, transmis par des intermédiaires phéniciens auxquels les Grecs doivent entre autres choses, les noms du Nil (נחל, fleuve), de Thèbes (αἱ Θῆβαι, de תבה = Apitou = les coffres), de Pharos (פרעה, *Pharo'a*, transcription phénicienne de *piroui-aoui*), l'île du Pharaon. Les Cyclopes, à l'œil unique, qui habitent les volcans, à l'œil rond, de la Campanie, ne sont autres que les Oenotriens (עין-עטרה, l'œil rond) et les Opiques (les gens de l'œil; ils ont chassé d'Hypérie (Cume) les Phéaciens (Lucaniens). Tout cela s'enchaîne comme des coups d'échecs et c'est académiquement joli. Qu'on nous pardonne de ne tou-

cher que du bout du doigt à ces visions spécieuses. Aussi bien les arguments de M. Bérard ont des voiles légères qui les enlèvent à nos prises, volant sur la lame, comme les vaisseaux au flanc poli des corsaires crétois.

M. Bérard nous a déjà montré que l'exactitude des vues de côte chez Homère n'avait d'égale que celle de nos instructions nautiques. Comme cette exactitude se mêle de fables et d'erreurs, il renonce à penser que le poète ait fait lui-même le voyage d'Ulysse. Sa science est donc empruntée à des documents précis. D'autre part, M. Bérard constate qu'il y a dans Homère des phrases descriptives, des traits de paysage ou d'aventures, qui forment doublets avec des noms propres expliqués à la lumière des dictionnaires sémitiques. Le *Gaurus*, ancien lac de cratère vidé par une brèche, est l'œil crevé du Cyclope (עור, crever); Misène, la *Secca Fumosa* (מעשן, de עשן, fumer), est traduit par le vers

ἀὴρ γὰρ περὶ νηυσὶ βαθεῖ᾽ ἦν.

La Sicile est l'ile de l'abandon (שכל); Ulysse y perd ses compagnons. La Sardaigne est l'ile de la Fuite (שרד); Ulysse échappe aux Lestrygons; etc. De pareils arguments, M. Bérard concluait, dans son premier volume, que le document dont s'inspirait Homère était un périple phénicien semblable au pértple d'Hannon. Le poète aurait même trouvé dans ce périple autre chose que des noms et des paysages, mais des renseignements sur les coutumes des pays parcourus. Les rites de la Nekuyia sont des rites italiens pratiqués à l'Averne; la maison de Circé est un sanctuaire de Feronia, dont le parèdre Anxur apparaît à Ulysse sous les traits de Hermès. Le périple décrivait peut-être la pêche des thons en Sardaigne et celle du chien de mer dans le détroit de Messine, etc.

Quelques personnes ont reproché à M. Bérard d'avoir abandonné sa thèse primitive et de nous soumettre en fin de compte des propositions fort raisonnables, après avoir fait attendre d'extravagantes merveilles. M. Bérard n'a point abandonné sa thèse; il l'a compliquée. A compter les aventures d'Ulysse, à voir aussi qu'elles se terminent mal, M. Bérard s'est mis à supposer, entre Homère et les périples, un poète, romancier ou conteur phénicien, un arrangeur à l'esprit pessimiste, auteur d'une sorte de roman moral, dont les littératures sémitiques nous ont laissé les équivalents. Ce roman destiné à faire frissonner les âmes tranquilles au récit des dangers marins aurait pu s'appeler le roman des *Sept bouches de la Mer*: Bouches de Gibraltar (Calypso), Bouches de Bonifacio (Lestrygons), Bouches de Nisida (Cyclope), Bouches de Capri (Sirènes), Bouches de Messine (Charybde et Scylla), Bouches de Libye (Lotophages), Bouches de l'Adriatique (Phéaciens). Autour de ces sept bouches se groupent les dix aventures d'Ulysse. Une série de calembours sémitiques que M. Bérard nous signale au passage et qu'il nous rappelle dans sa conclusion (p. 571) confirment l'hypothèse

d'une première mise au point, faite par un Sémite, des documents géographiques.

On objectera qu'il faut quelque bonne volonté pour retrouver dans l'Odyssée la savante monotonie et le rhythme rigide du modèle supposé. Mais on retiendra certainement cette idée, qui fait son chemin lentement et que M. Bérard aura, plus que tout autre, contribué à faire triompher, que la poésie homérique est une poésie savante, une poésie écrite et qu'elle a immédiatement derrière elle, non pas, comme on le supposait naguère encore, une tradition orale de chants populaires ou un trésor d'hymnes liturgiques, mais une poésie profane, qui était une poésie de cour. M. Bérard a raison de parler à la fin de son livre de la civilisation crétoise, à peine exhumée. Les Crétois avaient une écriture, peut-être même une cursive, et sans doute une littérature écrite, rivalisant avec leur art. Mais ce n'est pas tant l'éclipse graduelle de la puissance et de l'influence égyptienne qui détruisit l'équilibre du monde minoen et mycénien, que la poussée des Barbares de l'Europe centrale. M. Bérard suppose que l'Odyssée a été composée entre la fondation des premières colonies grecques de Sicile, vers 735, et la ruine de la première ville de Cyme, fondée selon la tradition en 1049 avant notre ère et dont Homère nous dit, si « Cyme est bien la même ville que l'Hypérie des Phéaciens », qu'elle avait été détruite par les indigènes et ses habitants chassés. Il est probable que cette date est postérieure à l'affaissement des dernières ondes de la civilisation mycénienne et contemporaine du moyen-âge obscur où la Grèce s'est formée du mélange de ses éléments hétérogènes. Jusqu'à quel point savons nous si les Ioniens d'Asie, chez lesquels Homère aurait vécu, n'ont pas été contaminés, par l'envahisseur? Il semble qu'ils aient eux aussi désappris, comme les Grecs du continent, et peuplé de fantômes les routes maritimes, fréquentées par les navigateurs préhistoriques. Les hommes nouveaux aux mains rudes avaient conservé des débris de l'ancienne richesse, les germes de la renaissance future. Je suis tenté de penser, à lire M. Bérard, que cet Homère, poète de cour, client, nous dit-il, de quelque prince néléide, descendant de Nestor, qui voisinait avec les marchands du « Camp des Tyriens » dans une ville d'Asie-Mineure, était plutôt un survivant du monde qui s'éteignait qu'un prophète du nouveau. Quant aux Phéniciens, plus s'accroît notre connaissance de l'archéologie méditerranéenne, plus leur place nous semble petite. M. Bérard réussira-t-il à sauver leur vieille réputation ?

H. HUBERT.

Dr Ernst Assmann. **Das Floss der Odyssee,** sein Bau und sein phoinikischer Ursprung. Berlin, Weidmann, 1904; 31 p.

Dans cette brochure, M. Assmann a essayé d'abord de reconstituer la forme de la σχεδίη construite par Ulysse dans l'île de Calypso, ensuite de démontrer que l'origine en est phénicienne. C'est pour lui un radeau, formé par l'assemblage de troncs d'arbres, et surmonté d'une plate-forme analogue à un pont, qui est soutenue au dessus du radeau par des poutres verticales. Les diverses tentatives d'explication qui ont été faites jusqu'ici ont échoué, selon lui, parce que les auteurs ont voulu voir dans la σχεδίη, pour la plupart, une embarcation à quille. A part quelques détails dont l'interprétation manque de sûreté, je crois que M. A. est dans le vrai; mais on le suivra moins facilement dans la seconde partie de sa discussion, qui d'ailleurs manque d'ordre. L'inventeur de la σχεδίη serait un personnage légendaire, Héphaistos (le souffleur du feu?), ou l'Héraklès tyrien, ou Erythras, en tout cas un Phénicien; il n'est point question, dans la Grèce historique, de radeaux pour traverser la mer, ce qui est connu, au contraire, pour les Phéniciens et les Arabes; enfin le mot lui-même n'est explicable que par une étymologie sémitique (hébr. et aram. *sχoth*, nager). Ignorant les langues sémitiques, je ne puis rien dire des étymologies proposées par M. A. pour de nombreux mots homériques; il y en a pourtant une qui m'inspire plus que de la défiance : Ποσειδῶν viendrait de *Bosidon*, où *Bo* = *Baal*, et signifierait *Baalsidon*, c'est-à-dire « le seigneur du poisson ». Comment alors M. Assmann expliquera-t-il Ποτειδάων? Quant aux Phéniciens, sans lesquels, nous dit-on (p. 19), « nous n'aurions pas de nombreuses parties de l'Odyssée, et même, vraisemblablement, pas d'Odyssée du tout », je me plais à reconnaître leurs grandes qualités; mais en ce qui concerne les anciennes épopées, un peu plus de sérieux et un peu moins d'élégante fantaisie ferait bien mieux notre affaire.

My.

L. Schilling. **Quæstiones rhetoricæ selectæ.** Leipzig, Teubner, 1903 (Extrait des *Jahrbücher für klassische Philologie*, 28e suppl., p. 665-778).

Il s'agit, dans cette dissertation, d'un ouvrage de rhétorique conservé presque en entier dans le manuscrit grec 2919 de la Bibliothèque nationale; quelques chapitres de ce traité, qui est un commentaire d'Hermogène, sont publiés dans le tome VII des *Rhetores græci* de Walz, sous le nom de Georges le Diérète, Γεώργιος ὁ Διαιρέτης. M. Schilling, sur les conseils de M. Keil, a étudié avec soin le manuscrit, et il nous communique ce qu'il peut contenir d'utile pour l'histoire de la rhétorique grecque. L'attribution faite par Walz n'est pas

exacte; l'auteur du traité, nommé au commencement du manuscrit, est un certain Georges Monos, Γεώργιος ὁ Μόνος, σοφιστὴς Ἀλεξανδρείας, et ce Georges, d'ailleurs inconnu, mais qui est sans doute le Γεώργιος cité à plusieurs reprises par Nilus, vivait probablement au vᵉ siècle. L'intérêt de son ouvrage est d'abord en ce qu'il cite un grand nombre de passages d'écrivains anciens, principalement des orateurs, et beaucoup de rhéteurs dont il discute les opinions. L'examen de plusieurs morceaux, comparés avec la seconde partie du commentaire de Syrianus sur la τέχνη d'Hermogène, a permis à M. Sch. de reconnaître que Syrianus a beaucoup emprunté à Aquilas et sans doute aussi à Métrophanès. M. Sch. termine son opuscule en publiant les passages du commentaire de Georges où sont mentionnées les théories des anciens rhéteurs, entre autres ceux où se trouve cité un certain Eustathe, différent d'Eustathe de Thessalonique; il y a ajouté, pour faire connaître la doctrine de ce dernier, les citations qu'en font fréquemment deux autres commentateurs d'Hermogène, Nilus et Christophoros. Il ne serait pas inutile que M. Schilling prît la peine de publier tout ce qui reste de l'ouvrage de Georges Monos, et l'étude de la rhétorique ancienne y gagnerait certainement, car ce rhéteur, bien que la doctrine d'Hermogène fût alors en grand honneur, ne craint pas de la critiquer à l'occasion.

My.

L'apôtre Paul et Jésus-Christ, par M. Goguel. Paris, Fischbacher, 1904; in-8, 393 pages.
Paulus, von H. Weinel. Tübingen, Mohr, 1904; in-8, viii-316 pages.

M. Goguel s'est déjà fait connaître par une sérieuse étude sur *La notion johannique de l'Esprit.* Son travail sur saint Paul et le rapport de l'apôtre avec le Christ est une œuvre plus considérable et non moins solide. La division est en deux parties, les faits et les idées : par faits M. G. entend les origines de Paul et sa conversion, l'histoire de la première communauté chrétienne et ce que Paul a connu soit de la vie du Christ soit de son enseignement; par idées il entend la doctrine de Jésus et celle de Paul, qu'il met en parallèle pour ce qui regarde « l'essence du christianisme » (formule qui, prise à la lettre et en tant qu'appliquée à Jésus, a une certaine apparence d'anachronisme), le péché, la théologie, la personne et l'œuvre du Christ, la sotériologie, la morale, l'Église, les sacrements, la gnose. Partout il procède avec beaucoup de méthode et en expliquant au lecteur ses divisions et subdivisions. L'esprit général du livre est pleinement historique et sincèrement critique, bien que l'auteur soit théologien et qu'il s'excuse presque de ne pas le faire voir dans ce volume. Il n'y a rien à redire aux conclusions principales, notamment à l'appré-

ciation générale du rôle de Paul : « Au moment où l'apparition d'une théologie était pour le christianisme une question de vie ou de mort, il a créé une théologie qui s'est trouvée, par sa fidélité à l'enseignement du Maître, être la meilleure théologie possible.... Nous rejetons d'une manière absolue le système qui fait de Paul le véritable créateur du christianisme. L'opinion de ceux qui voient au contraire en lui le falsificateur du christianisme authentique ne nous paraît pas moins erronée ».

La critique de M. G. est très bien informée (au moins quant aux publications des exégètes protestants), très pénétrante, sauf peut-être en ce qui concerne l'emploi des matériaux fournis par les Évangiles synoptiques touchant l'enseignement de Jésus, où il conviendrait, semble-t-il, d'apporter çà et là plus de réserve ou de discernement. Il n'est pas tenu suffisamment compte de l'influence de Paul et de sa doctrine sur la composition du second Évangile : ainsi l'on se donne une peine assez inutile pour écarter de *Marc*, x, 45, l'idée paulinienne de la rédemption, quand la teneur même du passage et la comparaison de *Luc*, xxii, 25-27, suggèrent l'idée d'un développement rédactionnel. En d'autres endroits où l'on veut faire dépendre Paul de la tradition évangélique, le rapport inverse est possible et même probable. Il est bien risqué de voir dans les passages où Paul dit que le monde ne connaît pas Dieu (I *Cor*. i, 21 ; ii, 8) une réminiscence de la déclaration : « Nul ne connaît le Fils que le Père » etc. (*Matth*., xi, 25), que M. G. admet sans hésitation comme parole du Christ et qu'il allègue pour prouver que « Jésus n'est pas un fils de Dieu », mais « le Fils, au sens absolu du mot ». Cette métaphysique doit rendre le critique très circonspect. N'y a-t-il pas quelque subtilité à dire que « Jésus, dans sa réponse au jeune homme riche (*Marc*, x, 18), ne nie pas sa propre sainteté, mais il la sépare nettement de celle de Dieu » ? Il est parfaitement vrai que la conscience de Jésus n'est pas hantée par le sentiment du péché, et c'est ce qui fait que les théologiens protestants se retrouvent beaucoup moins facilement dans l'évangile de Jésus que dans celui de Paul ; mais la réponse du Christ est intelligible pour quiconque admet que nulle perfection humaine n'est à comparer avec la perfection absolue de Dieu. M. G. professe d'ailleurs que « la sainteté du Christ n'est pas une nécessité d'ordre métaphysique, mais qu'elle est une victoire remportée par lui ». La formule d'introduction au récit de la cène dans I Cor. xi, 23 : « Je tiens du Seigneur ce que je vous ai transmis », paraît exclure l'explication trop ingénieuse : « Je tiens du Seigneur — *par les hommes* ». Paul a jusqu'à un certain point conscience de ne point raconter la simple tradition mais comme une vision interprétative du dernier repas.

Le livre de M. Weinel est de forme moins didactique et, en apparence, mais en apparence seulement, moins scientifique : c'est une œuvre de vulgarisation savante, écrite en vue de la situation actuelle

des confessions chrétiennes, spécialement du protestantisme allemand. L'auteur étudie successivement en Paul le pharisien, l'homme religieux, le prophète, l'apôtre, le fondateur de l'Église, le théologien, l'homme. Chaque point est traité avec ampleur, clarté, beaucoup de sens critique, en un style que l'on pourrait presque dire éloquent, mais qui n'a rien de déclamatoire.

Comme un assez grand nombre d'historiens protestants, M. Weinel paraît trop prompt à supposer chez Paul avant sa conversion une crise de conscience analogue à celle qui s'est développée dans l'âme de Luther : Paul aurait constaté, avant la vision de Damas, que la justification par les œuvres de la Loi était incertaine et impossible, il aurait été accablé par le sentiment du péché ; il se serait demandé s'il avait bien le droit de poursuivre, au nom d'une Loi dont lui-même doutait, les fidèles de Jésus, et si la foi au Ressuscité n'était pas réellement le principe du salut. Ni les récits des Actes ni Paul lui-même, quand il parle de sa conversion, ne laissent deviner un tel travail intérieur. Rien ne prouve que les expériences décisives de Paul au sujet de la Loi ne soient postérieures à sa conversion et ne résultent pas en grande partie des premières tentatives d'apostolat auprès des païens. La question capitale pour lui, au moment de sa conversion, n'était pas celle de sa propre justification, mais celle de la mission de Jésus ; la question de la justification telle que Paul l'entend n'a guère pu se définir nettement que par l'accession des païens à la religion du Christ, quand il a été bien évident qu'on pouvait aisément leur faire accepter la foi de l'Évangile, mais non le joug de la Loi. Le problème qui a pu s'agiter dans l'esprit de Paul sur le chemin de Damas n'était donc pas : « Au lieu de cette Loi qui me torture, ne serait-ce pas la foi à Jésus, ressuscité en Christ, qui me donnerait la paix de l'âme et m'assurerait de mon salut ? » mais : « Ne serait-il pas possible, ne serait-il pas vrai que le Crucifié soit ressuscité comme ces gens-là le disent, comme ils le croient, et ne serait-il pas le Christ promis ? » Vu le tempérament de Paul et la circonstance de la vision, il n'est même pas nécessaire d'admettre que la préoccupation de ce problème datait de bien loin ou que la connaissance de l'Évangile, des faits de la carrière du Christ, de l'esprit qui animait les disciples de la nouvelle foi, avait produit une impression très profonde, une sympathie involontaire dans l'âme du futur apôtre, quoique cette dernière hypothèse renferme sans doute une certaine part de vérité.

Alfred Loisy.

P. Huvelin, **La notion de l' « Injuria » dans le très ancien droit romain**, Extr. des Mélanges Ch. Appleton, Lyon, 1903.

Le sujet traité par M. P. Huvelin dans cette étude, qui a presque les dimensions et réellement la valeur d'un livre, est des plus intéressants pour l'histoire du droit et des mœurs à Rome. La discussion est en général bien menée ; l'auteur connaît avec précision tous les textes qui se rapportent de près ou de loin à la question ; il les étudie, il les scrute, il les fouille de façon à en extraire tout le contenu. Mais la méthode qu'il suit, ou plutôt certaines tendances par lesquelles il se laisse entraîner, nous paraissent bien dangereuses.

Tout d'abord, M. P. Huvelin traite avec une désinvolture excessive les anciens dont l'avis est contraire à ses propres théories. En voici deux exemples. D'après M. P. H., avant l'introduction de la littérature grecque à Rome, il n'y avait dans le droit romain aucune répression des abus de la satire. Pourtant Horace dit nettement et formellement le contraire dans les vers bien connus :

......*quin etiam* LEX
POENAQUE *lata, malo quae nollet carmine quemquam*
Describi...

M. P. H. ne tient aucun compte de ce témoignage. Sous prétexte que, d'après Ausone et Claudien, les audaces fescennines n'avaient eu rien à craindre des lois, et que les excès des *carmina triumphalia* ne furent jamais réprimés, M. P. H. « rejette purement et simplement le témoignage d'Horace. » En vérité, on comprendra difficilement que l'autorité de Claudien et d'Ausone doive être préférée en un tel sujet à celle d'Horace ; et d'autre part, M. P. H. ne nous paraît pas raisonner justement lorsqu'il conclut des *carmina triumphalia*, fait exceptionnel, à une règle générale.

Un peu plus loin, c'est Cicéron qui, d'après l'auteur, A MAL COMPRIS (*sic*) un texte des Douze Tables. Ici encore nous ne pouvons nous empêcher de protester. Cicéron, avocat et juriste, connaissait certainement le droit romain. Il avait sous les yeux un texte des Lois des Douze Tables plus complet que celui dont nous disposons. Il connaissait mieux que les commentateurs du XIX^e ou du XX^e siècle les lois, la jurisprudence, les édits de Rome. Quand il s'agit d'une telle matière, et qu'il y a divergence d'interprétation entre Cicéron et un moderne, quelque savant, quelque compétent que soit le moderne, nous nous permettons de croire que, si quelqu'un comprend mal le texte antique, ce n'est pas Cicéron.

En second lieu, M. P. H., professeur à l'Université de Lyon, collègue de MM. P. Regnaud et Renel, paraît avoir été séduit par les théories que ces deux savants exégètes professent en matière de mythologie et d'histoire des religions. Pour M. P. H., la cérémonie des *Lupercalia* est TOTÉMIQUE : le totémisme est aujourd'hui une théorie

à la mode; à la vérité on ne sait pas très exactement en quoi il consiste chez les tribus sauvages de l'Australie et de l'Amérique du Nord où il a été observé; qu'importe! Puisqu'il a existé ici et là, il doit avoir existé chez tous les peuples et dans tous les pays : il y a eu totémisme chez les Egyptiens, totémisme chez les Grecs, totémisme en Italie, uniquement parce que certains animaux jouent un rôle plus ou moins important dans les mythologies ou dans les cultes de ces divers peuples. Non seulement le totémisme a dû exister dans toutes les civilisations, mais à l'origine de tous les rites religieux il faut trouver un acte magique. M. P. H., à la suite d'Usener, va plus loin encore. Rien n'est plus caractéristique à ce point de vue que son développement sur le sens primitif du mot *flagitium*. Ce mot a dans la langue latine un sens bien connu, très net, très précis. Mais les Romains ne connaissaient pas, aussi bien que les modernes, le sens et l'origine des expressions dont ils se servaient. Usener et M. P. H. les connaissent bien mieux! *Flagitium*, rapproché des mots *flagrum* et *flagellum*, a dû signifier flagellation, poursuite à coups de fouet. Cette flagellation, d'abord pratique magique, serait devenue plus tard un simple acte injurieux, une atteinte à l'ordre public.

Nous ne contestons que de telles méthodes ne permettent de faire quelques observations ingénieuses; mais pour ces peu nombreux grains de mil, leur résultat essentiel est d'encombrer le terrain d'une foule d'hypothèses, souvent fantaisistes. Combien il serait plus simple, plus prudent, plus vraiment scientifique, et j'ajoute même plus fécond, de prendre les textes et les documents antiques tels qu'ils sont, de les soumettre sans doute à une critique judicieuse et sévère, mais de ne point vouloir les adapter de gré ou de force à des théories, à des opinions préconçues ou à des parti-pris!

Nous voici, en apparence, fort loin de la notion de l'*Injuria* en droit romain. Ces digressions mêmes prouvent quel est l'intérêt du travail de M. P. H. Nous avons pu contester sa méthode, en montrer les excès et les dangers; mais nous tenons, en terminant, à rendre hommage à son érudition, à l'ampleur avec laquelle il a traité la question, à l'originalité de ses aperçus, à la pénétration de son esprit.

J. Toutain.

Das lateinische Sprachmaterial im Wortschatze der deutschen, franzœsischen und englischen Sprache von Prof. Adolf Hemme, Direktor der Oberrealschule zu Hannover. Leipzig, Avenarius; Paris, librairie Haar et Steinert (A. Eichler). 1904, xviii pp. 1236 col., in-4. Prix relié : 20 fr.

L'idée de rapprocher les langues qui sont l'objet de l'enseignement est sans doute aussi ancienne que l'enseignement même. Mais sou-

vent on a voulu rapprocher les grammaires. Quand il s'agit de comparer les formes, il n'est pas sans intérêt pour l'écolier intelligent de voir les traits communs. Au contraire, les essais de syntaxe parallèle sont peu pratiques, et, l'élève, en brouillant tout, n'apprend rien. Mais ce qui peut être le plus naturellement objet de comparaison, c'est le vocabulaire. Le livre de M. Hemme a été conçu dans ce dessein.

Tous les mots latins et gréco-latins qui ont survécu par eux-mêmes ou par leurs dérivés, en français, en allemand, ou en anglais, figurent dans ce volume. Leurs dérivés ou composés latins les suivent, classés méthodiquement, M. H. n'a pas borné le vocabulaire latin à l'antiquité; il y fait entrer les mots employés ou créés au moyen âge, qui répondent à la condition précitée. En fait, peu de mots latins n'ont pas survécu de manière ou d'autre, par voie populaire, par emprunt ou par adaptation savante. Après chaque mot latin se trouve la traduction, en allemand, puis les mots français, anglais, allemands qui en viennent, avec leurs sens. Mais M. H. ne reste pas dans ces limites; il cite souvent les autres langues romanes, et, s'il est utile, il cite aussi les autres langues indo-européennes. Ce dernier cas se présente, quand le mot germanique n'est pas un décalque du mot latin, mais un mot sorti parallèlement de la même racine.

M. H. a dépouillé les meilleurs ouvrages de linguistique générale, les meilleurs lexiques étymologiques ou autres; il est très au courant des progrès et des acquisitions dernières de la science. Sa bibliographie en témoigne. Pour autant que je l'ai pratiqué, il ne commet pas de méprises et il paraît très complet. Reste à savoir si le livre a une utilité pédagogique. Je le croirais, à en juger par le temps qu'il m'a fait perdre; il est très amusant, et je pense qu'un élève intelligent et un peu avancé en tirera profit. Il ne peut d'ailleurs être mis entre toutes les mains indistinctement, parce qu'il est plus complet que ne le sont d'ordinaire nos livres de classe, du moins en France. Il me semble aussi qu'un linguiste aura plaisir à le feuilleter.

Il est terminé par plusieurs tables alphabétiques, mots latins difficiles à trouver, mots latins empruntés par l'allemand sous leur forme allemande, mots allemands de même origine que les mots latins, mots français, mots anglais, mots italiens.

L'impression est excellente et ce n'a pas été une des moindres difficultés qu'a eu à surmonter l'auteur. L'ouvrage est très soigné et fait honneur à la patience et à l'application de M. Hemme.

P. L.

Rubens Duval. **Isho'yahb III patriarchae** *Liber Epistularum* (*Corpus Scriptorum christianorum orientalium. Scriptores syri, series II, tomus LXIV*). Paris, Ch. Poussielgue, 1904, in-8°, p. 296; prix... 19 fr.

Philip Scott-Moncrieff. **The Book of consolations** or the pastoral Epistles of Mâr Ishô 'yahbh of Kulpanâ in Adiabene; the syriac sext edited with an english translation. Part I, the syriac text. Londres, Luzac, 1904, in-8°, p. LVI et 101; prix 12 sh.

Les lettres d'Isho'yahb III, élu patriarche des Nestoriens en 650 de notre ère, constituent le modèle du genre épistolaire chez les Syriens. Écrites dans un style élégant, plein d'images et de longues périodes, elles appartiennent à la période classique de la langue syriaque qui, à cette époque, n'avait pas encore subi l'influence de l'arabe. Le recueil qui les a réunies nous est parvenu dans un manuscrit ancien, du VIII[e] siècle, actuellement au Vatican. Leur importance littéraire et historique a été mise en relief par Assémani qui, dans la première partie du tome III de sa *Bibliotheca orientalis*, a donné un court sommaire des lettres contenues dans le manuscrit du Vatican, et a publié et traduit de longs extraits des plus intéressantes.

Le recueil est divisé en trois séries : la première série comprend les lettres d'Isho'yahb pendant qu'il était évêque de Mossoul; la seconde, les lettres d'Isho'yahb devenu métropolitain d'Arbèle et de Mossoul; et la troisième, les lettres d'Isho'yahb après son élévation au patriarcat des Nestoriens. La première série est surtout intéressante par son côté littéraire, mais la lecture en est difficile pour nous par suite de l'ignorance où nous sommes des faits dont il y est question. Les deux autres séries qu'Assémani a largement utilisées, nous mettent au courant d'événements relatifs à l'histoire de l'Église nestorienne.

Malheureusement, le manuscrit du Vatican qui nous a transmis cette partie de l'œuvre littéraire d'Isho'yahb, est tronqué au commencement et à la fin. La lacune du commencement est de quatre feuillets; le texte débute par la fin d'une lettre et se termine par une lettre inachevée qui s'arrête au milieu d'une citation des premiers versets de l'Évangile de saint Jean.

Une copie de ce manuscrit a été faite par un Syrien habile qui a supprimé la fin de la lettre du début et y a substitué un beau titre. A la fin, le copiste a complété la citation de l'Évangile de saint Jean. De cette manière, le recueil semble complet. Une copie de ce genre se trouve actuellement à Alqosch, au nord de Mossoul; elle a été faite par un certain Giwargis qui l'a terminée le 1[er] octobre 1696. C'est cette copie d'Alqosch qui a fourni les deux copies récentes que M. Budge a utilisées dans son édition de l'*Historia monastica* de Thomas de Marga et dont M. Scott-Moncrieff publie le premier *tiers* du texte dans le livre dont l'intitulé figure ci-dessus sous le n° 2. C'est également cette copie que reproduit le ms. 336 du fonds syriaque de la Bibliothèque nationale, écrit par Pierre, fils du prêtre Joseph, à Tell-Képha, et daté du 27 mai 1896.

Ces explications étaient nécessaires pour indiquer la méthode à suivre actuellement pour une édition des lettres d'Isho'yahb. Le manuscrit du Vatican, le seul manuscrit original connu, doit former la base de l'édition et être reproduit intégralement. La copie d'Alqosch sera, à l'occasion, consultée avec utilité parce qu'elle permet de lire quelques mots effacés dans le manuscrit du Vatican et de noter les corrections que le copiste intelligent a apportées à son texte. C'est la méthode que nous avons adoptée pour l'édition qui vient de paraître dans le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*. Nous reproduisons le manuscrit du Vatican et nous ajoutons les variantes de la copie d'Alqosch d'après le ms. syriaque 336 de la Bibliothèque nationale.

Notre édition a été annoncée il y a deux ans dans le prospectus, daté de janvier 1903, que M. Chabot a lancé pour annoncer les ouvrages qui seraient publiés dans le *Corpus script. christ. orient.* A la page IX de ce prospectus, on lit : *Mox e Syriacis prelo committentur... Isho'yahb III patriarchae Epistulae, curante R. Duval.* Le prospectus a été répandu à profusion parmi les orientalistes de l'Europe, aussi bien en Angleterre qu'ailleurs. Nous avons répondu avec empressement à l'appel de M. Chabot. Le texte complet a paru; la traduction est imprimée en grande partie et suivra le texte de très près.

Ce n'est pas sans surprise que nous avons reçu le livre de M. Scott-Moncrieff. Avant de faire une seconde édition, il était naturel d'attendre que l'*editio princeps* annoncée eût vu le jour. Si celle-ci était mauvaise, on avait tout le temps de faire mieux. Les questions de priorité n'ont pas d'importance quand il s'agit d'éditions de textes. Le livre de M. S.-M. trahit la hâte que son auteur a mise à le faire paraître. Il ne comprend que le *tiers* du texte. Si le reste du texte et la traduction sont publiés dans les mêmes conditions, l'édition complète comprendra six volumes et coûtera un beau denier.

M. S.-M. a reproduit la copie d'Alqosch d'après les deux copies récentes appartenant à M. Budge; il a complètement laissé de côté le manuscrit original du Vatican. On comprend ce que peut être un texte édité d'après une copie de deuxième ou de troisième main. Quelques exemples en montreront le peu de valeur. Nous avons collationné avec le texte du Vatican les dix premières lettres de l'édition de M. S.-M. Voici les variantes : p. 1, l. antépén., *da(i)k*^{h} au lieu de *dda(i)k*^{h} ; p. 2, l. 5 d'en bas, *rs*^{h} *i*^{c} *é* « pervers » au lieu de *ris*^{h} *âyé* « primitifs »; p. 3, l. 4, *nûgrâ* au lieu de *lnûgrâ*; p. 3, l. 9, *tursâiâ* au singulier au lieu du pluriel que le contexte exige ; p. 3, l. 16, *'al* au lieu de *'alaïn* que le sens demande; p. 4, l. 2, *haunâ* « intelligence » au lieu de *haimânût*^{h} *â* « foi », la vraie leçon ; p. 4, l. 4, *ô abûn* est transposé à la fin de la ligne au lieu de suivre le quatrième mot de la ligne; p. 4, l. 5, *qadmin* au lieu de *mmdiqîn*; p. 4, l. 7,

un point sépare deux mots à l'état construit; p. 4, l. 14, *wahwât* au lieu de *wahwau;* p. 4, l. 4 d'en bas, *qâlâ* au singulier au lieu du pluriel; p. 5, l. 11, il manque deux lignes entières, la phrase est inintelligible; p. 5, l. 13, deux mots de la ligne précédente sont répétés d'une manière incompréhensible; p. 5, dernière ligne, *kull* est omis; p. 6, l. 5, *es*^{h}*tatsat* au lieu de *es*^{h}*tast;* p. 8, l. 1, il manque une ligne entière, la phrase est incompréhensible; p. 8, l. 13, *h*^{h}*sînâ* au lieu de *h*^{h}*asiâ;* p. 9, l. 3, *'almâ* au lieu de *d'almâ* que le sens exige; p. 9, l. 17, *ds*^{h}*éqiâ* au lieu de *ds*^{h}*ébiâ;* p. 10, l. 8, *âb(î)* au lieu de *abûn;* p. 10, l. 4 d'en bas, *lqadîsh*^{h} est omis devant *bkull;* p. 11, l. 12, omet *mâriâ* après *marpê;* p. 13, l. 8, *bams*^{h}*ablânê* au lieu de *mya-blânê.* Inutile de poursuivre, *ab uno disce omnes.* Pas un mot d'*errata;* à première vue, on croirait l'édition parfaite.

La partie éditée par M. S.-M. comprend cinquante lettres au lieu de cinquante-deux parce que, dans la copie d'Alqosch, la première lettre tronquée est omise, comme nous l'avons dit plus haut; en outre le copiste a sauté la lettre XII de notre édition. Cette lettre XII fait suite à la lettre adressée par Isho'yahb aux moines d'Izala au sujet de la mort de leur supérieur, mais elle est incomplète à la fin.

M. S.-M. a mis en tête de son livre une longue introduction dans laquelle il rappelle des faits plus ou moins exacts de la biographie d'Isho'yahb III, d'après la *Bibl. orient.* d'Assémani et l'*Historia monastica* publiée par M. Budge. Mais il en est resté là. A propos de Sahdona, il s'en tient encore, p. XII et XX, à l'ancienne hypothèse suivant laquelle cet évêque s'était converti au monophysisme; il ignore la publication de M. Goussen, datée de 1897, et l'édition du traité de Sahdona par M. Bedjan, parue en 1902, lesquelles ont établi que Sahdona s'était fait catholique.

R. D.

Otto Jespersen. **Phonetische Grundfragen.** — Leipzig et Berlin, Teubner, 1904. In-8, (IV-)185 pp.

Ce nouvel ouvrage du savant linguiste danois a été écrit pour préciser les fondements théoriques sur lesquels repose son *Manuel de Phonétique,* dont j'ai récemment rendu compte [1]. Il se compose de sept chapitres et d'un appendice, partiellement publiés déjà à différentes dates, puis remaniés et coordonnés de manière à former une étude d'ensemble : l'auteur y discute les questions sur lesquelles il paraît essentiel que s'accordent les phonéticiens de profession et s'orientent, au moins dans une certaine mesure, tous ceux qui s'intéressent à l'enseignement des langues modernes, — rapports du pho-

1. Cf. *Revue critique*, 1904, n^{os} 35-36, p. 134.

nème et de son expression graphique, — l'écriture phonétique, et comment l'obtenir à la fois précise et simple, — les prononciations diverses d'un langage donné, et comment choisir entre elles, — la classification phonétique doit-elle prendre pour base la genèse même des sons ou leur impression acoustique? — quel est, dans l'ensemble des mouvements qui concourent à la formation d'une voyelle ou d'une consonne, le mouvement caractéristique auquel il faut la ramener pour lui assigner sa place dans le système général des sons? — les méthodes actuelles d'observation et d'expérimentation phonétiques, — quelle est, enfin, la valeur théorique du principe de la constance des lois phonétiques? — principe qu'en tout état de cause M. J. entend maintenir fermement en tant que règle de méthode, et je crois pouvoir lui affirmer que les linguistes les plus exigeants sur ce chapitre ne lui en demanderont pas davantage.

On ne sera point partout d'accord avec lui : on trouvera, par exemple, quelque peu vagues ou arbitraires les caractères sur lesquels il se fonde pour établir la meilleure prononciation d'une langue. Mais on appréciera, dans tout le livre, la finesse des analyses, le ton aisé de la discussion, un scepticisme de bon aloi et qui donne à réfléchir, surtout le souci de ne négliger, pour le progrès de la science qu'il aime, aucune des applications des découvertes réalisées dans d'autres domaines : c'est ainsi que nous voyons le phonographe (p. 130 et 135), malgré son imperfection, jouer déjà dans l'exploration phonétique un rôle dont l'importance ne pourra que s'accroître avec le temps.

V. Henry.

The Transition from the Impersonal to the Personal Construction in Middle English, by W. van der Gaaf. (Anglistische Forschungen herausgegeben von Dr. Johannes Hoops, 14.) — Heidelberg, C. Winter, 1904. In-8, xix-168 pp.

On sait que le verbe *to think* « penser » est la continuation historique de l'anglo-saxon *thyncan* « sembler » (allemand *dünken*), en sorte que l'usage correct de ce verbe ne subsiste plus au présent que dans la survivance archaïque *methinks* « me semble » (= *es dünkt mich*), tandis que la locution courante *I think* et similaires sont étymologiquement de purs non-sens. Dans ce cas particulier, il est vrai, le passage de l'impersonnel au personnel a été facilité en moyen-anglais par la quasi-homophonie et la confusion dialectale des deux verbes *thynken* « sembler » et *thenken* « penser » (= *denken*). Mais, en thèse générale, le bafouillage du sujet parlant — ce qu'on nommait jadis le génie de la langue — n'a pas eu besoin de pareil recours : la plupart des anciens verbes impersonnels se sont conjugués personnellement, à peine de tomber en désuétude; tandis que le moyen-

anglais disait *him drempte* « il rêva » (= *es träumte ihm*), *the liketh* « il te plaît », etc., l'anglais moderne dit *he dreamed*, *thou likest* « tu aimes » ; et, mieux encore, dès le moyen âge, le plus impersonnel de tous les verbes (*evenire*) figurait dans des propositions du genre de *she happed* (happened) *to abide*, plus communes même qu'elles ne sont de nos jours.

En français nous n'avons, à ma connaissance, qu'un seul type de ce curieux lapsus : c'est *il me souvient*, devenu *je me souviens* par contamination de *je me rappelle*. C'est peut-être qu'en français le cas-sujet et le cas-régime sont restés longtemps distincts, alors qu'en anglo-saxon déjà le nominatif et l'accusatif étaient devenus identiques dans la plupart des déclinaisons au singulier et au pluriel. La déclinaison pronominale, sans doute, les tenait à part, mais non sans quelque tendance à les confondre, puisque aujourd'hui la distinction de *ye* et *you* a totalement disparu, et qu'il en est de même de celle de *thou* et *thee* dans tels idiomes populaires. Dans une phrase telle que *the carter dremeth how his cartes goon* (p. 25), il est impossible de savoir si *the carter* est nominatif ou datif, sujet ou complément, et il ne tarde pas à répugner à la pensée de faire complément grammatical ce que vaguement elle estime être sujet logique. C'est cette évolution que M. van der Gaaf s'est proposé d'étudier et qu'il a poursuivie, avec une remarquable sagacité et une richesse de documentation qu'on ne saurait assez louer, à travers toute l'histoire de la littérature anglaise.

Car il ne faudrait pas croire que le mouvement fût allé, comme dit si bien l'allemand, tout droit devant soi, sans heurts, sans retours, sans oscillations, et pour tous les verbes à la fois. Loin de là : chacun d'eux a son histoire propre, où pour l'ordinaire alternent action et réaction, et l'on constate même, dans le domaine des verbes primitivement personnels, les empiètements de l'impersonnalité (p. 143 sq.). Chez nous, il est sans exemple que *il me souvient* ait jamais fait dire *il me rappelle*, et la plus forte influence que l'ancien verbe impersonnel ait exercée sur le verbe personnel ne s'est traduite que dans le solécisme *je m'en rappelle*, fort répandu, mais encore proscrit de la bonne langue. En anglais, au contraire, la construction impersonnelle était encore au XIV^e siècle si vivace, qu'elle s'est imposée à des verbes où à son tour elle fait non-sens, même à des emprunts venus du continent, et qu'on a dit couramment *thee remembreth* pour *thou remembrest*, soit donc *te rememorat* au lieu de *tu rememoras*. L'analyse de cette répercussion n'est pas la partie la moins intéressante de cet excellent petit livre.

De ces études fragmentaires se dégagera peu à peu la vraie notion du langage, — lent tissu auquel travaillent les siècles, — oui, mais non pas tissu continu, — toile de Pénélope.

V. HENRY.

Lieutenant-colonel Clerc. **Guerre d'Espagne. Capitulation de Baylen. Causes et conséquences.** — Paris, Fontemoing, 1903, in-8°, 404 pages et 2 cartes.

Le livre de M. le lieutenant-colonel Clerc a paru presque en même temps que les trois monumentaux volumes de M. le lieutenant-colonel Titeux sur le général Dupont, et la coïncidence est heureuse. En histoire, comme dans l'armée, les deux officiers sont du même grade, qui est supérieur. Leurs recherches parallèles, poursuivies en partie sur les mêmes documents de la guerre et des archives nationales, en partie sur des textes ignorés de l'un ou de l'autre — M. Clerc ayant utilisé les archives espagnoles et des affaires étrangères, tandis que M. Titeux avait accès aux archives privées de la famille Dupont et aux archives de la justice — leurs recherches se complètent, comme leurs conclusions se corrigent. Il ne saurait être question d'instituer ici un débat sur les origines et les caractères de la convention d'Andujar, qu'on appelle inexactement la capitulation de Baylen. Notons seulement que MM. Clerc et Titeux se sont trouvés d'accord pour réagir contre l'opinion courante que Dupont s'est conduit avec lâcheté et qu'il n'a capitulé que pour sauver les fourgons où il avait amassé les richesses volées au pillage de Cordoue. Rien dans les pièces d'archives qui viennent d'être, pour la première fois, étudiées sans parti-pris, ne justifie pareille assertion. M. Titeux s'est fait l'apologiste de Dupont et prétend glorifier tous ses actes sans exception, du début de sa carrière jusqu'à sa mort; il soutient une thèse qu'on pourra discuter. Avec M. Clerc, la matière est plus étroitement circonscrite : il ne s'agit que de Baylen, des opérations militaires et des responsabilités encourues. Les affirmations sont aussi moins systématiques. Dupont n'échappe pas à tout reproche; il a commis des fautes; la position d'Andujar a été très mal choisie, Dupont s'y est attardé trop longtemps et son dispositif d'attaque, quand il se décide enfin à rétrograder sur Baylen, prouve que jusqu'au dernier moment il persistait à ne voir le danger qu'en avant et non en arrière d'Andujar (p. 376-378). Mais « ce ne sont là que des fautes tactiques »; sur les deux questions capitales, M. Clerc conclut comme M. Titeux — et leur démonstration concordante, encore qu'établie par des voies différentes, est péremptoire — que « la responsabilité de Baylen incombe avant tout à Napoléon » lui-même et qu'on ne peut rien imputer à crime « de la part de Dupont, soit dans l'intention, soit dans le fait ».

Faut-il signaler quelques-unes de ces petites erreurs de détail qu'il est souvent plus aisé de relever que d'éviter? Indiquons seulement les corrections qui paraissent indispensables, si l'on veut suivre sans difficulté la correspondance de Dupont et de Vedel, au moment le plus grave, à la veille de la bataille et de la capitulation de Baylen, quand les jours et les heures prennent une importance décisive. P. 176, la lettre de Vedel à Dupont est datée du 17 juillet, 10 h. 1/2 du soir et

non du matin (cf. p. 183, avant-dernière ligne et Titeux, II, 446 et III, 669). P. 181, la lettre de Dupont à Vedel, dont M. Clerc donne le texte, doit être datée d'Andujar et non de Baylen, comme page 183, une autre lettre, du même au même, doit être datée du 18 et non du 17. — Plus loin, dans un des chapitres les plus remarquables de son livre, M. Clerc indique, de manière pénétrante et substantielle, les répercussions de la capitulation de Baylen et de la guerre d'Espagne sur les levées d'hommes et les appels des conscrits : il y a là une précieuse contribution à l'histoire, encore si mal connue, de la conscription. Mais l'utile et clair « tableau de la conscription sous l'Empire », donné page 309 réclame, presque à chaque ligne, des corrections ou des additions : ligne 1 de la 1re colonne : loi du 3 germinal, ajouter : an XII (et non : an XIII); ligne 2, loi du 27 nivôse, ajouter : an XIII (et non : an XIV); ligne 4 : il ne s'agit pas du Sénatus-Consulte du 2 vendémiaire an XIV (24 sept. 1805), mais du décret du 2e jour complémentaire an XIII (19 sept. 1805) [cf. p. 300, avant-dernière ligne : l'acte du 8 fructidor an XIII, ou 26 août 1805, est un décret, non une loi]; ligne 5 : le S.-C. de conscription de décembre 1806 est du 15 et non du 4 (Duvergier, t. XVI, p. 77), le décret d'application est du 18 décembre 1806; ligne 6, le décret du 18 avril 1807 a été précédé d'un S.-C. du 7 (Duvergier, t. XVI, p. 133) ; déjà il était illégal de lever la conscription par un S.-C., et non par une loi; il eût été plus irrégulier encore de substituer un simple décret à un S.-C., et en 1807, Napoléon n'allait pas encore jusque là ; le décret du 18 met en application le S.-C. du 7 ; ligne 9, lire : 25 avril au lieu de : 18 avril 1809 (d'après Duvergier, XVI, 409) ; enfin les mentions des lignes 15 (S.-C. du 1er sept. 1812) et 16 (S.-C. du 11 janvier 1813 doivent être remaniées, M. Clerc ayant omis le S.-C. du 3 avril 1813 (Duvergier, XVIII, 387) et attribué au S.-C. du 1er septembre 1812 les 10,000 gardes d'honneur et les 80,000 hommes du 1er ban de la garde nationale appelés le 3 avril 1813.

G. P.

— M. Shuckburgh a publié, spécialement pour l'usage des étudiants, l'Œdipe à Colone de Sophocle, d'après la grande édition de Jebb (*The Œdipus Coloneus of Sophocles*, with a commentary, abridged from the large edition of Sir Richard Jebb. Cambridge, University Press, 1903, LII-298 p.). Cette édition ne saurait dispenser les étudiants avancés, comme le remarque modestement M. Sh., de recourir à celle de Jebb ; les questions de pure critique et les discussions de certains passages controversés sont en effet laissées de côté; néanmoins, tant dans l'introduction que dans les notes, M. Sh. a soigneusement conservé tout ce qui est utile pour l'interprétation du texte, pour l'intelligence du drame et pour l'étude esthétique et morale des caractères. — My.

— M. Carlo Pascal ajoute de nouveaux arguments à ceux que l'on a de douter de l'origine chrétienne d'un poème attribué à Lactance, *De aue phoenice* (Note lue à l'Académie de Naples; Naples, 1904; 23 pp. in-8). Il montre, par des citations de Sénèque, que l'on doit être très prudent en affirmant le caractère chrétien de certaines expressions. L'allégorie du Phénix est ici d'inspiration stoïcienne. Le feu éternel détruit tout et fait tout renaître. C'est ce qui explique la place occupée par Phébus et le Soleil dans ce poème. Le Phénix est le monde qui meurt et revit tour à tour. Le rapport du poème avec Claudien est assez obscur. L'hypothèse la plus simple est l'emploi d'une source commune. On ne peut dire s'il est, ou non, l'œuvre de Lactance païen. Dès le temps de Grégoire de Tours, il est cité sous son nom. — P. L.

— M. Ludwig Traube a acquis en 1902 un manuscrit qui contient, parmi divers traités et opuscules de saint Augustin, les *Acta Archelai* : *Acta Archelai, Vorbemerkung zu einer neuen Ausgabe* (*Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 1903, IV; Munich, 1904; pp. 533-549). Cet opuscule est dirigé contre Mani. On ne le possède que dans une traduction latine, et cette traduction, dans l'unique manuscrit de l'ensemble, était mutilée de la fin. Or le manuscrit de M. Traube, probablement écrit vers 1200 dans l'Italie méridionale, est absolument complet. M. T. en publie la dernière partie. C'est un exposé de la doctrine de Basilide, composé surtout d'extraits du livre XIII de ses traités. Archelaüs veut montrer que Mani n'a rien inventé. Basilide, lui-même, tire sa doctrine dualiste d'un certain Scythianus mais il l'a développée. La fin donne le nom déjà connu du rédacteur, Hegemonios. Puis, sans interruption, vient un catalogue d'hérésies, intéressant par lui-même et par le renseignement qu'il apporte. Apollinaire, Lucifer et Photin y sont mentionnés, mais on n'y trouve pas Nestorius. M. Traube conclut, avec vraisemblance, que le catalogue, rédigé avant 450, est l'œuvre du traducteur latin. La traduction est postérieure à la première édition du *De uiris illustribus* de Jérôme (392). Il faut donc la placer entre ces deux dates. M. Traube mérite une fois de plus notre reconnaissance par cette découverte et la promptitude avec laquelle il en a fait part. — P. L.

— M. Traube annonce chez Beck à Munich des *Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*. Le premier volume (prix de souscription : 15 Mk.) contiendra : E. K. Rand, *Johannes Scottus und Remigius von Auxerre als Ausleger des Boethius;* S. Hellmann. *Kritische Ausgabe von Sedulius Scottus De regimine principum;* H. Plenkers, *Untersuchungen zur Ueberlieferungsgeschichte der ältesten lateinischen Mönchsregeln*; K. Neff, *Kritische und erklärende Ausgabe der Gedichte des Paulus Diaconus;* B. A. Müller, *Codicum latinorum subscriptiones;* L. Traube, *Spanische Symptome, ein Beitrag zur Ueberlieferungsgeschichte und Paläographie.* Nous félicitons M. Traube de grouper ainsi les efforts et les travailleurs pour l'élucidation de questions qui ont une portée dans l'histoire de la civilisation. — P. L.

— Dans *Das morgenländische Mönchtum*, I Bd., *Das Ascetentum der drei ersten christl. Jahrhunderten und das egyptische Mönchtum im vierten Jahrhundert* (Mayence, Kirchheim, 1904; VIII-352 pp. in-8; prix : 7 Mk.), M. Stephan Schiwietz aborde un sujet que les travaux de ces dernières années ont singulièrement éclairé et renouvelé. Il a fait un dépouillement consciencieux des sources. Mais sa bibliographie moderne est incomplète. Je n'ai vu citer, sauf erreur, dans son livre, ni M. Bidez, ni M. Van den Ven, ni dom Butler. Si M. S. avait connu les travaux du savant bénédictin, il eût sans doute attendu quelques mois pour donner à son livre le fondement d'une édition solide de l'*Histoire lausiaque.* — P. L.

— Deux manuscrits, l'un du x^e s., l'autre plus récent, ont gardé les actes d'un concile de Cologne où se trouve condamné Euphrates, évêque de cette ville, pour avoir nié la divinité de Jésus-Christ. M. Gaston Rasneur, *Le concile de Cologne de 346* (Bruxelles, Kiessling, 1903; 35 pp. in-8°; Extrait des *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*, t. LXXII, n° 2) reprend la thèse ancienne de l'inauthenticité. Euphrates est inconnu; c'est un des «Nicéens» les plus convaincus et un ami d'Athanase. La base de l'accusation est donc fragile. Les partisans de de l'authenticité allèguent l'exactitude des signatures. M. R. a tort de supposer chez un faussaire une trop grande sûreté historique. Le mieux est de supposer qu'il les a prises dans un document du iv^e s. Lequel? Tant qu'on ne l'aura pas montré, il me semble que les actes resteront suspects, sans qu'on puisse être plus affirmatif. En somme, M. Rasneur a bien résumé l'état de la question et réuni la bibliographie. Mais il ne parait pas avoir beaucoup ajouté à la discussion de M. Duchesne dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* de Louvain. — P. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 janvier 1905.

M. le Secrétaire perpétuel annonce qu'il a reçu, de MM. Elie Berger et B. Haussoullier, des lettres de candidature à la place de membre ordinaire vacante par le décès de M. H. Wallon.

M. Holleaux, directeur de l'Ecole française d'Athènes, communique le rapport que M. Vollgraff, membre néerlandais de l'Ecole, lui a adressé sur les fouilles qu'il a faites à Argos au cours de l'année 1904. Les travaux ont eu pour principal objet le déblaiement complet de l'emplacement du temple d'Apollon Pythien. Les restes considérables d'une église byzantine des premiers siècles chrétiens couvrent presque tout l'espace autrefois occupé par le temple d'Apollon et par le temple voisin d'Athéna Oxyderlio. Parmi les inscriptions découvertes, il faut signaler une stèle du ii^e siècle a. C. portant le texte d'un oracle qui ordonne à la ville des Messéniens de sacrifier aux Grands Dieux, mentionnés dans l'inscription d'Andanie, et de célébrer les mystères, et une autre stèle de la fin du iv^e siècle portant une dédicace à Léto, etc.

M. Salomon Reinach termine la lecture de son mémoire sur le procès de Gilles de Rais. — M. Valois présente un certain nombre d'observations.

M. Omont communique la notice d'un recueil manuscrit ds grammairiens latins conservé à la Bibliothèque nationale et copié au x^e siècle par une femme du nom d'Eugenia, comme l'atteste une souscription latine transcrite en caractères grecs à la fin du volume.

L'Académie procède à l'élection de la commission du prix Jean Reynaud. Sont élus MM. Delisle, Barbier de Meynard, Boissier, Meyer, Senart, Alfred Croiset.

M. Leger commence la lecture d'un mémoire sur la conversion des Permiens au christianisme.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 30 janvier — 1905

Quo modo Bembinus liber ad orationem Terentii restituendam adhibendus sit. — Thesim Parisiensis Universitatis Litterarum Facultati proponebat G. Ramain in Senonensi Lycaeo aggregatus professor. Parisiis, C. Klincksieck, 1904, in-8° 82 p.

Sous sa forme définitive, à laquelle elle n'est parvenue qu'avec peine, cette thèse, écrite dans un latin généralement bon et correct [1], mérite de ne point passer inaperçue. Le titre n'en est pas tout à fait exact et n'en donne point une idée complète; ce n'est pas en effet uniquement une étude sur la valeur du Bembinus, mais aussi sur celle des autres manuscrits et sur la façon dont il faut utiliser l'ensemble de nos ressources pour la constitution du texte de Térence. L'auteur, dont les recherches ont porté sur le Phormio, est d'avis qu'on a trop surfait le Bembinus (A), qui conserve pourtant à ses yeux le mérite d'une haute antiquité, notamment pour la transmission fidèle des vieilles formes, mais qui est l'œuvre d'un copiste négligent et qui est criblé de fautes. Il relève au contraire l'importance du Victorianus (D) et du Decurtatus (G), mais surtout celle des Calliopiens (CPFE), qui, quoiqu'ayant subi une récension arbitraire, représentent cependant un original qui n'était sans doute pas inférieur à A et, dans un certain nombre de cas où A est corrompu, ont maintenu la leçon primitive. Cette théorie est acceptable au moins à première vue, et ne se heurte

1. Je relève pourtant p. 11 *excutendam* p. *excutiendam*. p. 48 *respuant* p. *respuunt*, p. 62 *uerbum aliquid* p. *uerbum aliquod*.

à aucune objection de principe. Sur la nature de la récension de Calliopius la doctrine de l'auteur ne paraît pas très nette et ne s'impose pas : il considère Calliopius comme un assez pauvre sire, qui pourtant savait la grammaire, mais qui s'est servi de ses connaissances pour corriger la grammaire authentique de Térence de manière à la mettre d'accord avec celle de son temps ; en revanche il ignorait la métrique ; mais comme il y a sûrement dans les Calliopiens des corrections métriques, M. Ramain les attribue à un copiste ayant un certain sentiment du rythme ; je ne vois pas trop l'avantage qu'il y a à déplacer les responsabilités et je n'aperçois pas une différence capitale entre un correcteur métrique et un correcteur ayant le sentiment du rythme. Le principal reproche que je ferais à l'auteur, c'est la façon dont, dans le détail, il exerce sa critique sur le texte. Pour satisfaire des idées préconçues et systématiques il ne recule pas devant l'invraisemblance et repousse les solutions simples pour en adopter de compliquées ; son jugement ne me paraît pas toujours juste ni ses conclusions sûres. Ainsi, p. 46, Pho. 906 se présente ainsi dans les manuscrits : A : Idque adeo uenio ad uos nuntiatum, Demipho ; *Call.* : Itaque (idque D) ad uos uenio nuntiatum, Demipho. Dans A le v. est faux ; il est sur ses pieds dans les *Call*. Or M. R. suppose que les *Call.* ont d'abord eu le vers sous la forme fautive qu'il offre dans A, puis que trois copistes successifs en le transcrivant ont commis chacun une faute différente, et qu'à la suite de ces trois bévues inconscientes le vers s'est par hasard trouvé sur ses pieds. Le plus simple est d'admettre une correction réfléchie, faite d'un seul coup, correction fourvoyée d'ailleurs, car la véritable consiste à faire tout bonnement disparaître du texte de A la glose *ad uos*, qui y a été introduite par erreur. P. 55, Pho. 521 : Pollicitantem, flentem et nil ferentem (DC, et nil ferentem, flentem A *Call.*) ; nunc contra omnia. M. R. préfère l'ordre de DC ; il est manifeste qu'il se trompe. Le *leno* déclare qu'il en a assez des simagrées d'Antiphon, qui, n'ayant pas le sou, prodigue les belles promesses, mais, le moment venu de les tenir, arrive les mains vides et se met à pleurer pour l'attendrir ; ce n'est pas au moment où il formule ces promesses qu'il pleure ; il est alors plein de confiance ; c'est lorsqu'il ne peut pas les tenir ; *flentem* est donc à sa place dans A et les *Call.*, comme le prouve la suite de la réplique du *leno :* Repperi qui det neque lacrumet ; il est fatigué de ne rien recevoir et d'assister à des scènes de larmes par dessus le marché. P. 37, Pho. 983 A : Enim nequeo solus occurrere. Ph. Vna iniuria est. D : Enim solus neque[o] occurrere huic. Ph. Vna iniuria est. CP : Enim solus nequeo accurre huc. Ph. Vna iniuria est. M. R. prend *occurrere* dans le sens d'*obsistere*, ce qui n'est guère admissible, et corrige : Enim solus nequeo occurrere. Il n'a pas compris la mimique de cette fin de scène : les deux vieillards ne savent comment venir à bout de Phormio ; Demipho propose de le traîner en justice, mais il faut s'assurer de la personne du coquin qui cherche à

s'enfuir. Chremès l'en charge prudemment en lui disant : Adsequere, retine, dum ego huc seruos euoco. Demipho empoigne donc Phormio par derrière, mais celui-ci l'entraîne, car il est le plus fort. Il crie alors à Chremès : je n'en puis venir à bout tout seul ; jette toi devant lui : Enim solus nequeo ; occurre huic (c'est ainsi qu'il faut lire). Phormio se débattant dit à Demipho : Tu me maltraites, et d'une ! Fais moi donc un procès en règle, répond celui-ci ; à ce moment Chremès se jette devant Phormio et l'arrête. Phormio s'écrie : Tu me maltraites toi aussi, Chremès, et de deux ! Le jeu de scène est clair et s'explique parfaitement. D a conservé le texte correct, sauf que *occurre* a été changé en *occurrere*, parce qu'un correcteur a cru devoir rétablir l'infinitif après *nequeo*. Je pourrais citer d'autres exemples ; ceux-ci suffisent pour montrer que M. R., tout en étant un critique sagace, ne doit pas être suivi les yeux fermés ; mais il a été formé à bonne école et on peut attendre beaucoup de lui.

A. CARTAULT.

Pathologie mentale des rois de France. Louis XI et ses ascendants. Une vie humaine étudiée à travers six siècles d'hérédité (825-1483) par Auguste BRACHET. Paris, Hachette, 1903, CCXIX, 694 p. in-8°. Prix : 15 fr.

On ouvre ce livre avec une curiosité bien naturelle, on le parcourt avec tout l'intérêt qu'il mérite, mais non sans une espèce d'inquiétude et de fatigue croissante. Quand on est arrivé au bout de ce travail monumental, on se demande, non sans anxiété, si vraiment l'immense labeur qu'il présuppose n'aurait pu être plus heureusement appliqué à quelque autre problème d'un intérêt plus général et s'il est vraiment nécessaire, s'il est seulement utile pour l'historien, d'ajouter dorénavant à toutes les autres sciences dont on lui impose déjà l'étude, celle de la médecine ou du moins de la pathologie.

Cette *Pathologie mentale des rois de France* n'est pas un ouvrage absolument nouveau, car elle fut entreprise par M. Aug. Brachet, dès 1880, sur les conseils de Littré ; elle avait déjà été présentée par l'auteur à l'Académie de médecine, en quatre volumes [1], et ce corps savant lui avait accordé ses éloges en février 1896. Seulement l'ouvrage n'avait pas été mis en vente, M. B. ne le jugeant pas assez complet, et sauf l'Académie et peut-être quelques amis, personne n'avait eu connaissance de ce premier jet de la pensée de l'auteur. Il n'a pas été donné à l'auteur de la *Grammaire historique de la langue française* de terminer le travail de la mise à point de l'ouvrage ; M^me^ Brachet n'a pas reculé devant la lourde tâche de faire paraître, dans l'état où il était resté manuscrit, ce travail de longue haleine. Quoi qu'on puisse penser de l'utilité ou des dangers de la méthode préconisée par l'au-

1. Un volume de texte et trois volumes de notes.

teur, le livre fait grand honneur à son ardeur au travail, persévérant à travers les épreuves d'une santé de plus en plus chancelante; à la sagacité de son esprit, sachant réunir tant de menus faits dans tant de chroniques et de documents épars, sachant les grouper, et en déduire des conséquences ingénieuses; à la prodigieuse information de l'érudit, visiblement à l'aise dans des champs de recherches bien éloignés de ceux que l'historien parcourt d'ordinaire. Je m'étais demandé parfois, quand, à une époque déjà lointaine, M. Brachet me demandait, de temps à autre, des renseignements sur tel ou tel point, ce qu'il pouvait bien vouloir en faire pour des sujets si étrangers à la philologie; je sais maintenant le pourquoi de ces questions. et je n'ai pas été peu touché de retrouver à plusieurs endroits de ce volume la mention confraternelle de ces notules fournies jadis à l'ancien secrétaire de la *Revue critique*[1].

Littré avait suggéré à M. Brachet l'idée d'étudier l'histoire pathologique des dynasties européennes; celui-ci a voulu se borner à l'étude pathologique de la royauté française, sujet déjà tellement vaste, quand on veut l'aborder sérieusement et non en amateur superficiel, qu'il n'a pu l'embrasser qu'en partie. Son travail ne s'occupe que de la période du moyen âge dont il a scruté les rares données utiles, en y appliquant, d'une part, toutes les ressources de la critique historique, en s'appuyant, d'autre part, sur les données de la clinique moderne. Il a voulu tout d'abord établir la situation de l'*homme-prince* aux siècles du moyen âge; dans une introduction de plus de deux cents pages, M. Brachet nous développe donc ses idées sur ce qu'on peut appeler la *pathologie historique* ou mieux encore l'*histoire expliquée par la pathologie*.

On ne saurait prétendre que la question en elle-même soit absolument nouvelle. Depuis les grands historiens du xix[e] siècle l'examen critique de la *mentalité* des héros, (des hommes typiques) tout au moins, a toujours été considéré comme une tâche nécessaire. Que de fois, par exemple, n'a-t-on pas déjà discuté la question de « la folie des Césars » chez les successeurs d'Auguste, ou examiné, plus en détail, l'état de folie de Charles VI de France ou de Paul I de Russie! Mais ces recherches n'ont pas été toujours faites rationnellement, d'après les règles de la critique; elles n'avaient jamais été faites surtout sur une série aussi longue d'individualités, avec des matériaux relativement aussi nombreux. C'est qu'en effet, à propos de Louis XI, M. B. remonte à six siècles en arrière pour recueillir toutes les parcelles de lumière qui peuvent l'éclairer sur l'état morbide, physique ou psychique, des ascendants du vainqueur de Charles le Téméraire, avant seulement de s'occuper de Louis XI lui-même, ce dégénéré supé-

1. On pourrait même croire (p. ex. p. 9) que j'ai traité certaines des questions mentionnées, dans un texte imprimé, alors qu'il s'agit seulement de renseignements fournis par correspondance à l'auteur.

rieur, fils de dégénéré, petit-fils de dégénéré (p. CXII). Au prix d'un labeur immense, il a réussi à nous montrer, par une abondante documentation, combien l'on peut, *dans certaines situations favorables*, accumuler d'indices utiles pour *préjuger un cas individuel*, pour mieux faire juger, en remontant aux origines, *certains faits*, *certains actes obscurs*, *inexplicables* ou *mal expliqués* jusqu'alors. Il y a là des résultats intéressants, incontestables, acquis par une méthode nouvelle; mais peut-être l'auteur aurait-il pu modérer un peu sa verve gouailleuse à l'adresse des historiens qu'il range dédaigneusement dans les catégories dorénavant démodées de l'école *rationaliste* et de l'école *physiologiste* [1]. La pathologie, pas plus que le bon sens ou la physiologie, n'expliquent tout et quand une fois la mode en sera passée, force sera bien de le reconnaître.

Tout d'abord, il faut bien avouer qu'on manquera toujours des documents nécessaires pour établir les prémisses de toutes les consultations médicales qui vont être données sur tous les personnages, je ne dis pas historiques, mais seulement appartenant aux dynasties régnantes. Au delà d'une quinzaine, d'une douzaine, parfois d'une dizaine de siècles, on ne sait plus rien de leurs ascendants obscurs ou inconnus; tout au plus un nom, une date; la belle base pour établir là-dessus l'horoscope pathologique du *de cujus!* De quel droit prétendre que seules les quelques générations que l'on connaît ont de l'importance, quand il s'agit de fixer la valeur physique ou morale d'un individu, et non pas les générations innombrables qui les ont précédées? Ce ne sera donc toujours qu'un travail partiel, incomplet [2] et de plus, même en cet état fragmentaire, un travail immense. M. B. lui-même déclare que rien que pour traiter la dynastie de Charles-

1. Prenons un exemple. Louis XI achète partout des chiens; il en prend même de force aux gens. On en a conclu que, chasseur passionné, il aimait les chiens et MM. Gaston Paris et Jeanroy ont eu le malheur d'adopter cette conclusion assez naturelle. Mais, d'après M. B., « cela prouve à quel point ils sont dépourvus d'orthographe physiologique! » Car, en être dégénéré, le roi portait forcément l'un des stigmates classique des dégénérés, la *zoophilie*, dont le trait marquant est « la sensibilité hyperémotive pour les animaux malades »; il est *kleptomane*, donc il faut qu'il vole des bêtes, etc. — Voy. aussi, à propos des oiseaux apprivoisés, enlevés à Paris, en 1468, les sarcasmes dont l'auteur accable, à propos d'explications trop peu médicales de ce fait, Sismondi, Barante et Michelet, MM. Lavisse et Rambaud, G. Monod, de Mandrot, etc. J'aime à croire qu'il aurait enrayé quelque peu ce flot de plaisanteries, s'il avait publié lui-même son ouvrage.

2. M. B. nous apprend lui-même qu'on compte *trente-une* générations de Robert-le-Fort au comte de Chambord. Le chiffre total de ceux qui ont contribué à former ce dernier, de 852 à 1820, est exactement de *deux milliards*, *cent quarante-sept millions, quatre cent quatre-vingt-trois-mille, six cent quarante-six* (p. CLXXXIV). Louis XI est lui, le produit de 1,048,574 individus. Sur ce premier chiffre M. B. a pu reconstituer 560 ascendants, sur le second 350 environ. C'est beaucoup assurément et j'ai rendu hommage à son labeur; mais combien peu pourtant, quand on confronte les résultats connus avec ceux qu'il faudrait connaître pour pouvoir formuler un jugement vraiment *scientifique* au sens exact de ce mot.

Quint, d'après sa méthode pathologique, il faudrait trois volumes et dix années de travail (p. CLVII), et il en compte vingt pour les dynasties françaises. Il en faudrait bien davantage si l'on devait s'astreindre aux règles de travail qu'il proclame et qui sont fort judicieuses en elles-mêmes. Aucun fait, nous dit-il, ne doit être établi de seconde main ; il faut mettre en suspicion jusqu'aux mémoires contemporains, s'ils ne sont pas contrôlables par documents d'archives. Et s'il n'y en a pas, de documents dans vos archives ? Et si, dans ces archives, qui seules inspirent quelque respect à l'auteur, on découvre — on en découvrira toujours — des documents faussés ou trompeurs? Alors — c'est M. Brachet qui l'avoue — « c'est le cas d'appliquer à tout travail sur les Césars (et j'ajoute : sur mille autres sujets pareils) le mot de Renan, que l'histoire est «.... une des manières dont les choses ont pu être ». Nous voilà donc, *pour la plupart* des questions historiques, dans le domaine mouvant de l'hypothèse et des possibilités ; c'est bien la peine d'inventer une méthode nouvelle qu'on ne peut pratiquer avec quelque succès qu'en réunissant « l'érudition du chartiste, le tact du psychologue, l'expérience du médecin » (p. CLXXIV).

J'ajouterai que nous aurions toutes les données de la filiation officielle pour les dynasties passées, présentes et futures, nous ferions sans doute bien fréquemment fausse route en nous basant sur elles. J'ai déjà fait valoir ici récemment cette objection à propos des *Ahnentafeln* de M. Roller et du système, assez apparenté à celui de M. Br., qu'il y rattache; je dois y revenir. Notre auteur a bien senti le danger, quand il déclare que la famille repose sur « la croyance à la paternité, c'est-à-dire sur un acte de foi » (p. CXCI) ; mais l'histoire si détaillée qu'il nous donne sur les rapports du dément Charles VI et d'Isabeau de Bavière autorise largement les hypothèses les plus sceptiques. Alors que devient la succession des cent dix-huit *ascendants directs* entre l'aïeul de Hugues Capet et le petit-fils de Charles X? Quelle importance veut-on qu'elle ait dorénavant pour nous?

Même quand M. B. nous fournit des explications nettes et claires, empruntées au domaine de la pathologie, relatives à des cas spéciaux, je trouve qu'il est légèrement injuste pour ses devanciers. Prenons l'exemple de Philippe-Auguste et de la malheureuse Ingeburge. Il se presse un peu trop de proclamer que « l'histoire est impuissante à résoudre ce délicat problème » ; il nous donne assurément de longues et curieuses explications de ces scènes bizarres et affligeantes qui occupèrent la cour de France et l'Église tout entière. Mais pour un homme de bon sens et qui connaît un peu les superstitions populaires, l'explication du phénomène se trouve aisément, sans l'aide des formules algébriques bizarres qu'il rencontre p. 320 et qu'il ne comprendra peut-être pas. Philippe-Auguste, frappé de neurasthénie subite, s'est cru ensorcelé par ce qu'on appellera plus tard « la nouure de l'aiguilette » ; cette perte supposée de sa virilité l'a empêché de la

retrouver de sitôt et la pauvre reine, qui n'en pouvait mais, a été regardée par lui comme l'auteur du maléfice.

Il se peut encore que Charles-le-Bel n'ait point ressenti le remords dont certains ont voulu lui faire crédit, pour avoir fait tuer Enguerrand de Marigny. C'est une explication trop vieux jeu ; si ces historiens avaient été « plus attentifs aux problèmes délicats de la psychologie morbide » ils auraient noté que « cette inversion du caractère » signalée chez le monarque, « n'est qu'un signe clinique banal et l'un des stigmates psychiques des lésions cérébrales en foyer ». Mais je me demande en quoi cette différence d'appréciation change vraiment l'histoire du règne de Charles IV.

Louis XI fut, je le veux bien, puisque M. B. insiste tant à ce sujet, un « fou larvé », puisqu'il acheta du coup vingt-deux chapeaux à 700 francs pièce (valeur actuelle), puisqu'il distribua, lui si avare, des robes fourrées « à tous » ; puisqu'il se drogua « d'ung vic de serf » pour ses attaques d'épilepsie ; il fut *kleptomane et zoophile* tant qu'on voudra ; je ne vois pas en quoi ces découvertes fâcheuses affectent l'histoire proprement dite de son règne et puissent changer, d'une façon notable, le jugement que portera l'histoire, non sur l'homme peut-être, mais sur le souverain.

C'est que M. B. me semble attacher une importance infiniment trop prépondérante à la personnalité du souverain, dans le développement du pays qu'il gouverne. Pour des princes modernes, cela va de soi ; Louis II de Bavière a été bien authentiquement fou, durant de longues années, avant de finir par le suicide ; en quoi cela a-t-il affecté *sérieusement* l'histoire de la Bavière ? George III d'Angleterre a été fou pendant la moitié de sa vie ; cela se remarque à peine dans l'histoire intérieure du Royaume uni et pas du tout dans son histoire et ses succès au dehors. Mais, même au moyen âge, et dans les premiers siècles des temps modernes, la personne royale n'a pas pesé du poids que lui attribue l'auteur, sur les destinées du pays, et le plus souvent — je ne dis pas toujours — il importera donc assez peu que l'on scrute avec une pareille minutie les dégénérescences du passé pour expliquer celles du présent.

On devient par là, je le crains, injuste envers le passé, injuste aussi envers son pays. Du moins j'ai fini, pour ma part, en passant ainsi, à la suite de M. Brachet, par cette longue et lamentable série de dégénérés, fous, idiots, épileptiques, à me croire, pendant que j'étudiais l'histoire de la maison de France, dans une vaste maison de fous perpétuels. Les faits qu'il a colligés, sont peut-être tous vrais et ce n'est pas moi, parfaitement incompétent en fait de médecine, qui discuterai, contre lui, leur signification pathologique, alors que l'abondance seule des termes techniques dans son récit et ses déductions m'ont donné par moments un peu mal au cœur. Mais je m'en tiens à cette réflexion consolante, quoique terre à terre, qu'en définitive l'histoire

de France, de 850 à 1500, n'est pas celle de fous, qu'elle a sans doute des pages lamentables, mais aussi des pages très glorieuses et très belles ; c'est pour moi la preuve suffisante que l'état physique et mental des personnages princiers et royaux n'est pas pour nous un fait *prépondérant* et qu'il est inutile de changer toutes nos méthodes actuelles, pour le plaisir de joindre à nos recherches historiques, littéraires, économiques, que sais-je encore ? déjà si longues et si pénibles, l'étude des traités de médecine et la pharmacopée.

Nous remercierons donc l'auteur de son travail posthume, qui renferme tant de détails curieux sur des personnages historiques, détails examinés ici à un point de vue tout spécial et nouveau. Le lecteur attentif y trouvera, en dehors des descriptions de l'état psychique et somatique de ces personnages et de leur anamnèse collatérale et personnelle, bien des réflexions piquantes et justes sur tel et tel point de notre histoire. Ce sont ces *excursus* variés que j'ai lus, pour ma part, avec grand plaisir et non moins de profit ; mais quel que puisse être l'avenir du système, en son entier, de cette « constitution scientifique partielle de l'hérédité humaine », je crois qu'il n'est que juste de donner acte à l'auteur qu'il fut, parmi nous, comme il le dit lui-même, « le premier pionnier, le *bahnbrecher* dans ce domaine ».

R.

Frank Alengry. — **Condorcet guide de la Révolution française.** Paris, Giard et Brière, 1904, xxiii et 892 p. in-8.

L. Cahen. — **Condorcet et la Révolution française.** Paris, Alcan, 1904, xxxi et 592 p. in-8.

Notre société démocratique a le culte de ses origines. Elle éprouve le besoin de plus en plus fréquent d'honorer la mémoire des grands hommes qui l'ont fondée. Après Hugo, Michelet, Quinet, dont on célébrait naguère les centenaires par des fêtes officielles, voici un autre Père de la République qui est en passe d'obtenir la couronne civique. Du moins son procès de béatification s'instruit et la canonisation est en bonne voie. Ce n'est pas que je veuille ranger dans la littérature hagiographique ces deux gros livres consacrés coup sur coup à Condorcet. Je craindrais d'être très injuste, pour l'un surtout. Les ordinaires Vies des Saints ne nous ont pas habitués hélas ! à une telle abondance de faits authentiques passés au crible de la méthode historique. Mais je ne puis méconnaître l'accent de piété émue et le sincère désir d'édification qui a inspiré la première de ces deux études, la profonde et respectueuse encore que discrète admiration qui anime la seconde. Déjà un ardent positiviste, le Dr Robinet, avait étudié Condorcet avec la ferveur d'un adepte. Philosophe positiviste comme le Dr Robinet, M. Alengry, dont la première œuvre a été consacrée à Auguste Comte,

s'est intéressé à Condorcet, à qui l'école « a voué une sorte de culte sincère et touchant » (VIII), comme au précurseur de la vraie doctrine. — « Nous nous proposons, dit-il dans sa préface, de prouver trois choses : 1° que Condorcet a été le guide de la Révolution française ; 2° qu'il a conçu et systématisé les différentes théories de droit constitutionnel appliquées par la Révolution ; 3° enfin qu'il a été le précurseur de la science sociale dont il a traité avec autorité certaines parties telles que l'Economie politique, la morale et la sociologie proprement dite » (X). Cette preuve faite, M. A. espère que le lecteur ne fera pas difficulté de reconnaître avec lui que Condorcet « est une de nos gloires nationales, une des plus grandes, une des plus pures » (VIII). Le plan de l'ouvrage se ressent de ce dessein apologétique. Le livre I plus proprement historique a pour but de montrer dans Condorcet le guide de la Révolution. C'est une biographie du personnage en même temps qu'une analyse très copieuse de ses écrits politiques par ordre chronologique. Les livres II et III plus proprement philosophiques et juridiques étudient le théoricien du droit constitutionnel et le précurseur de la Science sociale. Je ne suis pas compétent pour dire ce que vaut cette dernière partie, mais je ne puis m'empêcher de constater qu'elle ne fait que reprendre abstraitement les principales idées de Condorcet, déjà analysées historiquement dans la première — d'où des répétitions nombreuses et fatigantes. Quant à l'étude historique qui ouvre le volume, si elle témoigne de beaucoup de bonne volonté, elle dénote aussi une grande inexpérience. La documentation sans doute est abondante. M. A. connaît à peu près tous les écrits politiques de Condorcet, il a même fait quelques recherches, rapides, aux archives nationales et à la bibliothèque de l'Institut. Le plus grand reproche qu'on puisse lui faire est d'avoir négligé de se servir du recueil il est vrai capital, de M. S. Lacroix sur les *Actes de la Commune de Paris*. Mais c'est surtout la critique des documents et leur mise en œuvre qui est à critiquer. Manifestement M. A. ne connaît dans l'histoire de la Révolution que son héros et il y rapporte tout. Il fait un sort aux moindres mots échappés de sa plume et il grandit son influence jusqu'à l'hyperbole. Qu'un journal de province insère sur Condorcet en juillet 1791 quelques phrases élogieuses, que le Président de la Constituante, répondant à une députation de l'Académie au nom de laquelle il avait pris la parole, exprime le regret de ne pas le voir assis parmi les membres de l'Assemblée, M. A. s'empare dévotement de ces deux témoignages qu'il prend à la lettre et ils lui suffisent pour formuler sur le mode lyrique cette conclusion que Condorcet a bien été « le miroir fidèle et le cerveau pensant de la Révolution » et que son rôle de guide était « reconnu », « accepté » (p. 114-115). Il n'a pas l'air de se douter qu'en réalité la personne de son héros et ses idées ont été très discutées et contestées par les meilleurs patriotes. Il ne fait aucun cas des reproches qu'on lui adresse

ou s'il consent à les mentionner, c'est avec un dédain non dissimulé. Son parti pris est particulièrement évident dans son étude du célèbre projet de constitution rapporté par Condorcet à la Convention. Il examine à peine pour les écarter aussitôt les critiques souvent pénétrantes que firent à ce projet Marat, Couthon, Jeanbon Saint-André, Amar, Robespierre, etc. L'insuffisance de la culture historique de l'auteur se trahit de bien des manières. Veut-il prouver par exemple qu'on a eu tort de ranger Condorcet parmi les Girondins, il donne cette raison entre autres qu'il était « libre penseur et athée », comme si précisément ce n'était pas chez les Girondins et non chez les Montagnards qu'on rencontrait le plus de libres penseurs et d'athées (1).

Toute autre est la valeur du livre de M. Cahen. M. C. est un spécialiste familiarisé avec le travail et la méthode historiques. Sa documentation est excellente. Il n'est pas seulement au courant de toutes les sources imprimées. Il a fait des recherches longues, patientes et fructueuses dans l'inédit, aux Archives Nationales où M. A. n'avait fait que passer, aux Archives des affaires étrangères et de la Seine, que celui-ci avait négligées. Il a classé, inventorié, reconstitué à la Bibliothèque de l'Institut les nombreux papiers de Condorcet, qu'il a trouvés dans le plus grand désordre et ainsi il a réuni une masse considérable de faits authentiques et contrôlés qui donnent à sa biographie une base solide. Il a eu raison de ne pas séparer l'homme de ses idées et de suivre dans son exposé, sobre et clair, l'ordre chronologique (2). Il a fait enfin un très sérieux et très sincère effort d'impartialité. Il n'avance rien que sur la foi de témoignages qu'il nous met sous les yeux, nous fournissant aussi le moyen de rectifier ses propres jugements. Il me semble cependant que son admiration profonde pour Condorcet a comme endormi par endroits sa faculté critique, lui a caché les lacunes, les imperfections, les erreurs de son personnage, lui a fait trouver pour ses fautes de trop faciles excuses et lui a dicté en général des appréciations plus bienveillantes que justifiées. Pour ma part, je ne puis souscrire à toutes ses conclusions, car je vois bien des ombres au magnifique portrait qu'il a tracé du dernier des encyclopédistes.

Si, par certains côtés, par son féminisme, par sa laïcité, par sa condamnation de la peine de mort, par son républicanisme, Condorcet est en avance sur son siècle, par bien d'autres côtés il reste d'un temps dont il n'a pas dépouillé tous les préjugés. Avec les physiocrates il demande

(1) p. 122 n. Delaunay d'Angers et non Launay; p. 133 n. 1, l'internonce Salamon et non Salomon; p. 137, Frédéric-Guillaume II de Prusse n'était pas l'*Empereur*, etc.

(2) Quand il se départit de cette règle, comme aux chapitres II et III où il étudie séparément l'idéal de Condorcet de son système pratique, non seulement il s'expose comme M. A. à des répétitions, mais il encourt le reproche d'imaginer sans utilité des distinctions factices. Peut-être eut-il mieux valu présenter d'abord la critique que Condorcet fait des abus et indiquer ensuite les remèdes qu'il préconise.

l'établissement d'un impôt unique sur le revenu de la terre (p. 55), il se fait le champion déterminé du laissez-faire et du laissez-passer (p. 43), il n'accorde qu'aux seuls propriétaires les droits civiques (p. 33). Mal dégagé encore des modes de penser abstraits du mathématicien et du théologien, il applique aux sciences sociales la méthode déductive, essentiellement stérile. Avec Rousseau, il conçoit la législation comme une géométrie et il se fait de la loi une idée absolue et quasi religieuse. « Une bonne loi doit être bonne pour tous les hommes, comme une proposition vraie est vraie pour tous » (p. 26). Il ne fut jamais qu'un théoricien et c'est comme théoricien qu'il a survécu grâce à son *Esquisse* fameuse. J'ai le regret de le constater, mais son action sur la Révolution, que M. C. a voulu spécialement mettre en lumière, cette action fut à peu près nulle et la Révolution n'a pas davantage réagi sur ses idées, puisque celles-ci étaient toutes formées et exprimées avant 1789. C'est qu'il ne fut presque à aucun degré un homme politique, un homme capable de comprendre les événements, de les prévoir et de les dominer. Il s'inquiète de la convocation des États-Généraux, il veut limiter leur tâche, leur interdire même de réformer l'impôt (p. 93). Singulièrement timide et de courte vue, il ne paraît alors préoccupé que de retenir le Tiers. Il l'invite à ménager les susceptibilités des privilégiés, à choisir parmi eux ses représentants (conseil que le Tiers n'eut garde de suivre à son égard). Les États sont-ils réunis, il conteste au Tiers le droit de représenter la nation à lui tout seul et il demande la convocation d'une nouvelle assemblée. Elu, après bien des difficultés, membre de la Commune de Paris, le pauvre homme d'État, malgré son vif désir de jouer un rôle même sur un modeste théâtre, ne réussit qu'à se rendre très vite impopulaire auprès de ses collègues (p. 172). Il ne réussit pas mieux auprès du public. Il critique âprement en vingt écrits l'œuvre de la Constituante et ces critiques d'un esprit inquiet et grincheux tombent généralement à faux ou à contre-temps. Il crible par exemple la déclaration des droits de censures pointilleuses. Quand il propose des réformes, elles sont utopiques ou inversement timides à l'excès. Il veut que la Constituante se borne à améliorer les tribunaux anciens et il condamne la refonte totale qu'elle entreprend de l'organisation judiciaire (p. 222). Sa vanité nobiliaire, qui au fond ne l'a jamais quitté, lui dicte une protestation très vive contre la suppression des titres de noblesse et des armoiries, protestation qu'il dissimule, il est vrai, sous le voile de l'intérêt public, sous la nécessité de ne pas pousser la noblesse à bout (p. 229). Il prend indirectement parti contre la confiscation des biens d'Église en demandant qu'on conserve aux titulaires sans y rien changer leurs droits à l'usufruit total (p. 231). Dans ces premières années de la Révolution, il est, à bien des égards, un conservateur, souvent alarmé des moindres innovations et prompt à les condamner. Au printemps de 1790, il fonde avec Siéyès contre les Lameth, les chefs du parti

avancé, la société de 1789 qui tourna rapidement à la réaction. Il marche alors avec Lafayette, Emmery, Latour-Maubourg, D'André, Destutt de Tracy, avec des timorés qui seront bientôt des feuillants. Mais il a pris le vent après la fuite à Varennes, il rejoint à la hâte le gros de l'armée démocratique. Il est élu à la Législative, non sans peine. Son maintien embarrassé, sa voix faible, ses phrases verbeuses et entortillées en font un piètre orateur. Ses interventions d'ailleurs sont le plus souvent maladroites. Il propose contre les émigrés des mesures faibles et impraticables. Il se mêle de politique extérieure et montre sa profonde ignorance de la situation diplomatique. Il croit naïvement que si la Révolution déclare la guerre, elle n'aura contre elle que l'Autriche. Il poursuit une alliance chimérique avec l'Angleterre et la Prusse. Il se met en travers de la politique pacifique du clairvoyant Robespierre. Il défend jusqu'au bout l'incapable Narbonne. Son fameux rapport sur l'instruction publique, moins original qu'on ne l'a dit, n'eut aucune conséquence pratique. Président de la commission des Douze, au moment des grands périls de 1792, il ne sait que rédiger des adresses vaines qu'on n'adopte pas toujours. Il ne participe en aucune manière au 10 août qui le surprend à Auteuil. Dès ce jour il commence à avoir peur du peuple. Après avoir proposé de jeter un voile sur les massacres de septembre, il dénonce violemment la Commune de Paris, composée de « stipendiés de Coblentz », quand les élections ont envoyé à la Convention une majorité girondine. Il flotte, toujours prudent, entre les Girondins et les Montagnards et cherche fortune un instant derrière Danton. Son attitude neutre lui vaut d'être chargé de rédiger le projet de Constitution où il est bien difficile de dire avec précision ce qui lui appartient en propre. Son projet est très mal accueilli. Il en garde au cœur un dépit profond et quand la Constitution montagnarde paraît, sa prodigieuse vanité d'auteur lui dicte contre elle une protestation, à cette date insensée, qui le conduit à la proscription et à la mort.

M. C. n'a dissimulé aucun de ces faits qui permettent de rectifier le jugement trop favorable qu'il a porté sur le rôle politique de Condorcet, mais il les a volontiers laissés à l'arrière plan. Il a voulu être impartial, mais il a été en quelque sorte ébloui par l'auréole de gloire dont son personnage est environné aujourd'hui. Il n'y a peut-être pas en histoire de genre plus difficile que la biographie, de genre qui convienne moins aux débutants. Comment déterminer l'action d'un homme sur ses contemporains, surtout à une époque aussi troublée que la Révolution, si on ne possède pas à fond la connaissance du milieu où s'est déroulée cette vie ? Cette profonde connaissance du milieu ne s'acquiert pas du premier coup, on ne la puise pas dans les manuels, même bien faits, mais dans les documents, elle est le résultat d'un long labeur. Par cette difficulté inhérente au genre biographique, s'expliquent toutes les imperfections de ce livre.

M. C. parle du *cabinet* des ministres de Louis XVI (les ministres n'étaient toujours que des commis), des journaux *réactionnaires* quand on disait les journaux aristocrates. Il confond le Cercle Social avec la Confédération universelle des amis de la Vérité, qui en est issue (p. 243, n. 4). Il se borne à analyser les critiques de Condorcet contre la Constitution civile du clergé sans montrer ce qu'elles pouvaient avoir d'original ou de banal à cette date. Il n'aurait pu le faire qu'en approfondissant l'histoire religieuse, ce qui l'aurait mené loin. Au nom « des doctrines connues » de Dupont (de Nemours), il s'élève imprudemment contre une affirmation des *Souvenirs diplomatiques* de Holland, d'après lesquels Dupont aurait été favorable à la République au moment de Varennes[1] (p. 248, n. 1). Il est obligé de passer très vite sur des questions délicates et importantes qu'il rencontre chemin faisant, parce que Condorcet les a traitées, sur les assignats, les assurances et sur presque toute la politique financière de la Révolution qui est encore très obscure. En revanche, il s'étend longuement sur les théories pédagogiques de Condorcet et recherche avec raison leurs antécédents, mais il ne les interprète pas toujours comme il faut. Si Condorcet par exemple recommande à l'État d'organiser des fêtes publiques pour moraliser la société et pour l'ennoblir, M. C. voit dans cette recommandation extrêmement banale alors, une vue neuve et profonde et salue en son auteur le précurseur des cours d'adultes, des Universités populaires et des théâtres du peuple (p. 359-360). Il n'a pas vu que Condorcet ne faisait que suivre ici le courant général extrêmement fort qui aboutit à la formation des cultes révolutionnaires. Robespierre a très sévèrement jugé Condorcet, mais il était dans le feu de la lutte. M. C. juge très sévèrement Robespierre, et il écrit de sang-froid. Sa passion antirobespierriste est telle qu'elle obscurcit parfois son sens critique. La *Chronique* du 18 mai 1792 ayant publié une lettre supposée de Robespierre, celui-ci protesta contre la supercherie qu'il attribua naturellement à Condorcet, principal rédacteur du journal. Condorcet n'a jamais décliné cette attribution ni aucun de ses amis que je sache, et cependant M. C. — plus royaliste que le roi — affirme sur de simples vraisemblances qu'il ne fut pour rien dans la lettre incriminée. Voilà Robespierre convaincu de calomnie gratuite (p. 392, note 3). Pas plus d'ailleurs que M. A., M. C. ne donne les véritables raisons, toutes politiques, de l'opposition de Robespierre à la Constitution girondine, etc.

M. C. me pardonnera ces remarques qui prouvent tout au moins que je l'ai lu attentivement et je me plais à le dire avec un grand intérêt. Qu'il me permette d'exprimer en terminant un regret,

1. Dupont déclare clairement dans une note de l'*Historien* du 11 thermidor an V qu'il se prononça pour la République après la fuite du roi avec ses collègues du comité des contributions.

c'est qu'il n'ait pas appliqué ses excellentes habitudes de travail à un autre sujet qui était peut-être celui qu'il aurait dû traiter. Puisque Condorcet, comme il le reconnaît lui-même, n'a été qu'un « isolé » un « sauvage » (p. 548), puisqu'il n'a pour ainsi dire exercé aucune influence sur son époque, au lieu de consacrer beaucoup de temps et d'efforts à retracer son rôle pendant la Révolution, qui a été nul, il aurait été bien préférable, bien plus instructif d'étudier l'action, réelle cette fois, qu'il a exercée après sa mort, qu'il exerce encore aujourd'hui par le rayonnement de ses idées. M. C. aurait traité ainsi en historien ce que M. A. a ébauché en juriste et en philosophe positiviste. Peut-être alors aurait-il abouti à d'autres conclusions qu'à des conclusions négatives. Celles-ci n'en sont pas moins très précieuses.

Albert MATHIEZ.

— La libraire Hachette a mis récemment en vente la 6e édition de *l'Histoire ancienne des peuples de l'Orient* de M. G. MASPERO (in-18, pp. 912). Sans avoir été complètement refondue, cette nouvelle édition contient cependant de notables améliorations; le texte a été remanié partiellement; on y a aussi ajouté 175 gravures représentant les monuments les plus importants. Le succès bien légitime de ce volume, destiné à rester longtemps encore le Manuel classique de l'histoire ancienne de l'Orient, encouragera certainement les éditeurs et l'auteur, s'il en a les loisirs, à le maintenir au courant des dernières découvertes et à compléter la bibliographie qui n'a pas été sensiblement modifiée dans la nouvelle édition. — J.-B. CH.

— Sous le titre de *Philosophi Abessini* M. ENNO LITTMANN vient de publier deux documents uniques en leur genre dans la littérature éthiopienne. Le premier est la vie, et, en quelque manière, les « Confessions » du moine Zara-Yaqob qui a abandonné son couvent pour courir à la recherche de la religion pure, une sorte de déisme fortement teinté de christianisme. L'autre est un traité méthodique (autant que peut l'être un ouvrage oriental) de morale religieuse, ajouté à l'œuvre de Zara Yaqob par son élève. Les récits sont agrémentés d'une foule de détails curieux et intéressants sur les mœurs des Éthiopiens (*Corpus Script. Christ. Orient.* Scriptores Aethiopici, ser. I, t. 31; texte pp. 65; trad. lat. pp. 68. Prix : 7 fr.).

— La librairie Fontemoing publie : *Cours d'épigraphie latine*, par René CAGNAT; *Supplément à la troisième édition*, Paris, novembre 1904; pp. 473-505. C'est un supplément aux diverses parties du volume rendu nécessaire par des travaux ou des découvertes récentes. La table alphabétique a été réimprimée avec additions pour servir au volume avec le supplément réuni. — P. L.

— M. Arsène Legrelle avait beaucoup écrit depuis les jours déjà lointains où il s'occupait de Turnèbe et de Bernard Palissy. Commentateur de Holberg, le plus célèbre des poètes dramatiques du Danemark, traducteur de Gœthe et de Karamzine, voyageur à travers la Saxe et sur les bords du Volga, il a passé, après l'année fatale, à l'histoire contemporaine d'abord (*La France et la Prusse dans l'histoire*), puis à celle du XVIIIe siècle (*Louis XIV et Strasbourg*, 4e édit. 1884) et a terminé sa carrière scientifique par un érudit et volumineux ouvrage, *La diplomatie française et la succession d'Espagne* (2e édit. 1895-1900). Le volume que

met au jour M. de Beaurepaire (*La Normandie sous la monarchie absolue*, Rouen, Lestringant, 1903, XIII, 396 p. in-8°) est un travail posthume du regretté savant versaillais, fragment d'un travail plus considérable qui devait embrasser l'histoire tout entière de sa province natale, depuis la conquête romaine jusqu'à la Révolution. Bien que d'autres fragments encore en aient été rédigés, à ce qu'il semble, nous ne connaîtrons que les chapitres relatifs aux règnes des quatre Louis. Ils sont intitulés *Causeries* et en effet le volume n'a aucun appareil scientifique; c'est bien l'entretien presque familier d'un esprit distingué, qui a certainement étudié son sujet, et qui en cause, comme on en parlerait dans une conférence de beaux esprits de province, gens du meilleur ton mais vivant passablement en dehors de l'esprit du siècle et tout disposés à applaudir aux épigrammes plus ou moins aiguisées que le conférencier lance contre tout ce qui, de près ou de loin, a pu contrarier, à travers les siècles, les agissements et les empiètements successifs de la royauté absolue. On découvre en effet, dans ce dernier travail de M. Legrelle, — soit que le sujet y prêtât davantage, soit qu'il éprouvât le besoin de confesser sa foi politique — une accentuation de la tendance qui l'a toujours animé, mais que cachait, dans les rapports personnels, la courtoisie parfaite de ses manières, cette admiration, je dirais presque cette adoration du légitimiste pour l'absolutisme des Bourbons, amenant forcément une antipathie profonde et très sincère pour toute manifestation de la libre pensée religieuse et de la liberté politique, pour l'idée de la démocratie dans ses aspirations historiques. Ni les luttes du Parlement, ni les souffrances des religionnaires, ni les misères épouvantables du bas peuple, ni les protestations de la noblesse contre la tyrannie royale n'ont réussi à l'émouvoir un instant dans des convictions assez absolues pour lui permettre contre des malheureux des sarcasmes et des traits d'esprit, alors qu'on attendrait au moins la compassion du galant homme, sinon l'impartialité du véritable historien. Il n'y a pas lieu de discuter en détail certaines assertions de l'aimable causeur, qui ne documente ses dires que d'une façon bien imparfaite, car, vraiment, les maigres références au bout du volume ne sauraient suffire. Jamais, de nos jours, on n'a fait, je crois, une apologie aussi absolue de Louis XIV; c'est une iniquité, selon M. L. de reporter sur lui et sur son gouvernement la misère épouvantable de la France vers la fin de son règne (p. 215). L'auteur ne regrette qu'une chose, c'est qu'il ne se soit pas retiré sur le haut plateau de l'Auvergne, dans un Versailles à mille mètres d'altitude, pour y créer sa capitale définitive. « Il est vrai que Paris n'aurait pas acquis son influence prépondérante, qu'en un mot, il ne fût pas devenu Paris; mais qu'y eût perdu la France? » (p. 316). Après lui, « les dangereuses chimères et les passions mauvaises » ont bien vite mené le royaume « au bord de l'abîme » (p. 274). Je crains fort qu'en publiant ces pages de M. Arsène Legrelle, du moins certaines d'entre elles, on n'ait rendu un mauvais service à la mémoire d'un très aimable homme, qui fut un travailleur très sérieux dans le domaine de l'histoire diplomatique, mais qui n'eut pas l'intuition des grandes transformations historiques. Il risque ainsi de rester dans cette attitude dernière, plutôt fâcheuse, d'un esprit réactionnaire, fermé aux aspirations généreuses qui deviendront de plus en plus la loi de la pensée humaine, à mesure que l'humanité progressera elle-même; il risque même de compromettre à jamais sa réputation d'historien sérieux, soit qu'il affirme que l'*Esprit des lois* fut encore plus dangereux pour la France que le Parc-aux-Cerfs, soit qu'il assure, pour Louis XVI, que le royaume tout entier prenait conscience que son règne devenait (avant 1789) un « grand règne » ! — R.

— On sait que le fonds de Saxe, conservé aux archives de l'Aube, est d'une grande importance pour l'histoire de la guerre de Sept ans. Signalé dès 1841 par Vallet de Viriville, puis en 1852 par Guignard, et utilisé déjà par quelques historiens, il vient d'être l'objet d'une intéressante publication de M. J. J. Vernier, archiviste départemental de l'Aube. Son *Étude biographique sur le prince Xavier de Saxe, comte de Lusace, précédée d'une Notice sur le fonds de Saxe* (extrait de l'inventaire sommaire des Archives de l'Aube, à Troyes, impr. Gust. Frémont, 1903, in-8°, 128 pages), donne toutes les indications désirables sur la vie du prince Xavier, sur les nombreuses fonctions qu'il a remplies au cours de sa longue carrière (1730-1806), sur son rôle à la tête du corps auxiliaire saxon pendant la guerre de Sept Ans, sur sa retraite à Pont-sur-Seine, son émigration, la saisie de ses papiers, leur versement aux archives de l'Aube le 29 messidor an VI en 20 caisses pesant 5,000 livres, leur restitution partielle au gouvernement saxon en 1864, leur état actuel, leur classement en sept sections et leur contenu. La première section, qui est, il est vrai, de beaucoup la plus riche, ne comprend pas moins de 44,000 pièces et 880 registres ou cahiers, tous relatifs à la guerre de Sept Ans ; la deuxième section est constituée par près de 50,000 lettres émanant de 800 correspondants : c'est, dit M. Vernier, une « mine abondante de faits et de notes sur les mœurs, les usages et la vie de la société au XVIII[e] siècle », un « trésor inépuisable » ; la quatrième section fournit des documents sur la Pologne de 1752 à 1797 ; les autres sections intéressent plus spécialement la personne du prince Xavier, ses propriétés, ses voyages, mais elles sont encore de réelle importance pour l'histoire générale, en raison des multiples affaires auxquelles le prince a été mêlé. La notice de M. Vernier ne donne pas seulement la clé du fonds de Saxe, mais le désir d'en tirer profit. — G. P.

— M. Charles Joret dans une brochure sur *Villoison et l'Académie de Marseille* (Marseille-Paris, Picard, 1904, in-8°, p. 20) nous renseigne sur les relations de l'hélléniste avec Guys, le marchand-archéologue, auteur d'un *Voyage littéraire de la Grèce* (1771) et ami de M[e] Chénier, qui fut un des membres les plus influents et les plus originaux de l'académie marseillaise. Le détail le plus intéressant de ces relations est le rôle d'intermédiaire que joue Villoison entre le duc de Weimar Charles-Auguste dont il était devenu le correspondant à Paris et son ami Guys qui, lui ayant procuré pour le duc quelques antiquités égyptiennes, n'eût pas été fâché de devenir son fournisseur attitré de moka, vin de Chypre, étoffes du Levant, etc. — L. R.

— M. Édouard Champion publie, avec une introduction et des notes, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Julien, domestique de Chateaubriand, qui tint, pour son compte, le journal de son voyage en Terre Sainte (Paris, Champion, 1904, in-16 carré de VIII-127 p.). Et il est infiniment curieux de voir les mêmes incidents traduits « en beauté » par le maître et relatés « en vérité » par le valet, la prose de celui-ci accueillie, avec des retouches, par la noble rédaction de celui-là, et parfois le serviteur véridique démentant l'arrangement du somptueux écrivain. Il n'y a pas encore là l'équivalent du *Chateaubriand en Amérique* de M. Bédier ; mais c'est, en attendant des études de sources de ce genre, une amusante invite à démêler, ici aussi, « vérité et fiction ». — F. B.

— *Le Théâtre de Victor Hugo et la Parodie*, de M. Alex. Blanchard (Paris, Picard, in-VIII de 68 p.) n'est pas une analyse complète de toutes les parodies suscitées par les drames du poète : l'auteur, suivant un plan qui ne manque pas d'ingéniosité, s'arrête à celles des parodies qui lui semblent le mieux illustrer les

procédés ordinaires des parodistes et les reproches qu'ils faisaient à l'œuvre travestie : manque d'originalité, invraisemblances, inconsistance des personnages, immoralité, obscurité et pathos. Pour dégager tout l'intérêt littéraire qui gît dans ces démonstrations par l'absurde que sont communément les parodies, il eût fallu signaler, la chronologie aidant, la différence des points de vue où se placèrent celles-ci, d'*Hernani* aux *Burgraves :* les ridicules saisis par les auteurs sont loin d'être identiques, et il eût été intéressant de mieux voir leurs variations à mesure que s'exagèrent certains traits de la dramaturgie d'Hugo. — F. B.

— A la suite des derniers programmes qui ont transformé l'enseignement des langues vivantes, l'activité des libraires vient de jeter aux mains des maîtres un outillage hâtivement improvisé, déjà précieux sans doute et le bienvenu, mais nécessairement imparfait. Voici après tant d'autres un nouveau *Lesebuch* que je signale à l'attention des professeurs, parce qu'il diffère assez de ses congénères nés en France (Wilhelm Paszkowski. *Lesebuch zur Einführung in die Kenntnis Deutschlands und seines geistigen Lebens.* Berlin, Weidmann, 1904, in-8°, p. 196. Mk. 3) M. Paszkowski, bibliothécaire de la Bibliothèque royale à Berlin et chargé depuis plusieurs années d'un cours de langue pour les étudiants étrangers de l'Université, avait toute compétence pour établir ce recueil de lectures destiné à familiariser ses auditeurs avec la vie intellectuelle de leur patrie d'occasion. Après quelques chapitres de géographie anthropologique, l'auteur fait passer devant eux les différents aspects de l'Allemagne savante et artistique : universités, langue et littérature, histoire, philosophie et beaux-arts, droit et économie politique, médecine et sciences naturelles, les principaux domaines sont au moins abordés et les principales des grandes figures nationales esquissées. Le choix des morceaux est en général heureux et assez complet. L'emprunt, au contraire de bien des *Lesebücher*, en a été fait à des ouvrages récents; on y entend la parole vivante — sans image, car plusieurs sont des extraits de discours — de contemporains, ou du moins de ceux d'hier et des plus autorisés : Fr. Paulsen, Erich Schmidt, Ad. Harnack, Ed. Zeller, von Ihering, G. Schmoller, E. Curtius, Helmholtz, Treitschke, Mommsen, tous ces noms et de non moins connus sont un garant suffisant de la valeur et de l'intérêt des pages citées. On eût aimé sans doute trouver à leur côté d'autres représentants de la pensée allemande : les Berlinois ont eu dans le livre la part trop large. Mais cette question de choix qui reste trop subjective mise à part, on sera toujours d'accord sur ce qu'il faut attendre d'un pareil recueil, c'est-à-dire des textes vivants et attrayants, écrits dans une langue claire, sans banalité, capables de former en eux-mêmes un tout assez complet et dans leur réunion un ensemble point trop disparate, avant tout des textes suggestifs, susceptibles de provoquer un intéressant et substantiel commentaire oral. On peut reconnaître au recueil de M. P. ces mérites. Pour nos classes il a seulement l'inconvénient d'exiger une connaissance de la langue et des choses d'Allemagne que nos élèves n'ont pas encore à un degré suffisant; cependant dans les divisions supérieures il ne serait pas déplacé. A des Français enfin il fera parfois l'effet du miroir complaisant où chaque nation aime à se regarder : ce sera au maître d'ajouter les correctifs. — L. Roustan.

— M. F. Giroux nous a envoyé une étude critique sur la *Composition de la Satyre Ménippée* (Laon, 1904, sans nom d'éditeur, 8°, p. 72). Il y fait justice de la légende des joyeux compères bien connus réunis autour de la table du chanoine Gillot et se partageant les différents passages du pamphlet. Le dessin et la substruction de l'œuvre appartiennent à Jean (et non Pierre) Leroy ; elle a été achevée par

Rapin et ses collaborateurs. M. G. expose sa thèse à l'aide d'abondants témoignages recueillis sur la genèse de la Menippée et de la comparaison du premier texte imprimé avec le premier texte manuscrit d'après deux copies à la main de la Bibliothèque nationale. La démonstration très bien conduite est suivie de notes destinées à éclarcir certaines questions de dates, de personnes ou de faits que soulève la satire. On saura gré à M. G. de l'introduction et du commentaire qu'il vient d'ajouter au texte qu'il nous avait déjà donné. — L. R.

— Voici un nouveau catalogue, *Katalog 111* de la librairie Ludwig Rosenthal (Munich, Hildegardstr. 16): *Seltene u. kostbare Bücher* (256 pp., 2043 nos, 33 fac-similés). Signalons parmi ces « raretés coûteuses » n. 94, le livre de politique, trad. par Nic. Oresme, d'Aristote (Paris, 1489); n. 182, Bible tchèque de 1488; 206, Boccace, trad. allemande de Steinhövel (Ulm, 1473); 228, Suites de dessins pour joailiers par Boyvin; 240, G. Hauer, Breslische Schützenkleinoth (Breslau, 1613); 304, Jean de Capoue, Directorium (Strasbourg, 1488); 395, Copia der newen Zeytung aus pressilg Landt (1508); 413, H. Crenne, Les angoysses douloureuses qui procedent d'amours (Paris, 1538); 1028, Luther, Geystliche gesangk Buchleyn, Tenor (Wittemberg, 1524); 1187, Missel de Prague (Hain 11352); 1465, Rabelais, Le cinquième Livre des faictz et dictz du noble Pantagruel (1549); etc. Ce catalogue peut, comme d'autres qu'à publiés la même librairie, servir de supplément aux recueils de bibliographie (prix : 4 Mk.). — S.

— Nous avons reçu le tome XIII des *Œuvres de saint François de Sales*, édition complète, d'après les autographes et les éditions originales, publiée sous les auspices de Mgr l'évêque d'Annecy par les soins de religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy; *Lettres*, volume III; Lyon et Paris, Vitte, 1904; xxiv-462 pp., in-8. Ce volume contient les lettres CCLXXI à CDXLIII, des années 1605 à 1608. — A.

— M. Robert de La Sizeranne continue à réunir ses articles en volumes. *Les questions esthétiques contemporaines* sont : L'esthétique du fer; le bilan de l'impressionisme; le vêtement moderne dans la statuaire; la photographie est-elle un art? les prisons de l'art (Paris, Hachette, 1904; LV-274 pp., in-18; prix : 3 fr. 50). Une préface inédite marque une des idées fondamentales qui sont le lien de ces études : de quel point de vue doit-on juger l'œuvre d'art? Naguère, on jugeait d'après des règles; maintenant, on juge d'après l'expression. Ainsi une usine est un bel objet d'art, parce qu'elle exprime la puissance des machines et le triomphe de l'intelligence humaine sur la matière. Cela est proprement une mesure littéraire ou philosophique. M. de la S. croit qu'il faut appliquer aux œuvres d'art une mesure esthétique; en d'autres termes, que la beauté se définit par des qualités spécifiques, ligne, mouvement, harmonie. Nous devons donc nous laisser guider par notre admiration ou notre répulsion. Mais M. de la S. distingue ce jugement du plaisir que l'on peut prendre à la vue d'une œuvre. Il faut tenir compte des « nécessités » de la matière et du sujet. Le fer ne peut fournir les éléments d'une architecture originale que par la ferronnerie. Autrement, il est une armature sans pleins ou un trompe-l'œil. C'est qu'il se prête à tout et que sa forme n'est pas définie. L'impressionnisme n'a pu ouvrir une véritable voie nouvelle, parce qu'il s'attachait à peindre les produits de l'industrie moderne, lesquels sont laids. Il s'en est tiré en n'en laissant rien voir, en faisant d'une locomotive un nuage coloré; puis il a appliqué le procédé à la figure humaine, et de l'éternel objet des efforts de l'artiste, il a fait un vague arlequin. L'habit moderne n'est pas esthétique, parce qu'il est l'œuvre du tailleur, non de la nature; c'est une carica-

ture du corps humain. Au contraire, il est possible de tirer d'une photographie une œuvre d'art, si par d'habiles retouches, par un usage calculé des virages et des réactifs, surtout par le travail lent et attentif du « dépouillement », le photographe rivalise dans l'interprétation de la beauté avec le dessinateur au fusain ou avec l'aquafortiste. Enfin le cadre artistique de l'art, c'est la nature et la vie. Les musées sont les prisons de l'art. L'œuvre doit rester là où elle a été faite et à la place pour laquelle elle a été faite. Le triptyque que se disputent le Louvre et la Cour ne devait pas quitter le mur où il se trouvait. Dans ces ingénieuses et pénétrantes discussions, on sent partout l'influence de Ruskin. Je ne dis pas cela pour diminuer le mérite de M. de la Sizeranne. Au contraire, il me semble que les idées de Ruskin prennent dans l'esprit et sous la plume de l'écrivain français leur pleine valeur; elles appartiennent à celui qui les dégage et les exprime le mieux. On voit alors comment le puritain socialiste a pu créer surtout un mouvement esthétique; sa véritable originalité et son vrai tempérament étaient dans le sentiment artistique. S'il est fâcheux pour sa renommée qu'ils aient été traversés et finalement presque étouffés par des scrupules étrangers, nous sommes heureux de voir sortir de ce fourré un bel arbre français. Comme les volumes précédents, celui-ci abonde en formules heureuses et en trouvailles de style. Moins que dans les précédents, M. de la Sizeranne n'a tourné sa facilité et son goût des antithèses en jeux de mots. Mais, p. 35, « *celle apportée* par l'ogive », est une faute de français. De ce qu'elle est fréquente, surtout dans les journaux et même chez M. de la Sizeranne, ce n'en est pas moins une construction barbare. Nous avions réclamé un index pour un volume antérieur : nous en avons un pour celui-ci, détaillé et exact. — S.

— Un disciple nous donne : *Franz Xaver Kraus, Ein Lebensbild aus der Zeit des Reformkatholicismus*, von Dr. Ernst HAUVILLER (Colmar, Walther Roock, 1904; 154 pp., in-8; 3 photograv.; prix : 3 Mk. 50). Après les préliminaires obligés sur l'enfance et la jeunesse, M. Hauviller étudie l'attitude de Kraus vis-à-vis de la science, de l'Alsace, de la politique ecclésiastique, des courants religieux modernes. Ce sont des notes et des souvenirs personnels plutôt qu'une étude approfondie. Les petits détails et les querelles de coteries tiennent une grande place dans ce livre. La personne de Kraus mérite d'être traitée avec la largeur d'esprit et la hauteur de vues qu'il mettait lui-même dans l'étude de l'histoire. Mais comme document, le livre de M. Hauviller ne laissera pas d'être utile. Peut-être convient-il d'attendre pour écrire la biographie sereine et impartiale du professeur allemand. Auparavant ses admirateurs lui doivent un monument, le recueil de ses articles et de ses lettres de politique religieuse, surtout les *Kirchenpolitische Briefe* que Kraus publia sous le pseudonyme de « Spectator » dans les suppléments de l'*Allgemeine Zeitung*. Pourquoi cet hommage ne tenterait-il pas la piété de M. Hauviller? Son livre est bien imprimé et les héliogravures en doublent le prix. Le portrait de Kraus jeune homme est charmant. — P. L.

— Nous avons reçu le second volume (année 1903) de l'*Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft*, publiée par M. A. L. JELLINEK (Berlin, Behr. 1904; 1 vol. in-8° de 374 pages; prix, cartonné, 15 mk.). Parue en livraisons à peu près trimestrielles, cette utile publication est complétée, à la fin de l'année, par deux tables, des noms d'auteurs et des noms de matières, qui la rendent d'un usage aussi pratique que rapide. Nous avons expliqué, l'an passé, de quelle façon le relevé de toutes les publications relatives à l'art, soit en volumes soit dans les revues, était compris, et quelles divisions il comporte. Nous n'avons pas à y revenir. Les divi-

sions alphabétiques par noms d'artistes et par noms de villes sont toujours parmi les plus appréciées; ce qui n'empêche pas les renvois continuels aux divisions par matières. L'ensemble comprend 5642 numéros. — H. de C.

— *L'Année Cartographique*, autrement dit le 14e supplément annuel de l'Atlas Schrader, vient de paraître à la librairie Hachette (un fascicule in-fo de 3 feuilles avec texte : Prix, 3 fr.) et contient les plus importantes modifications géographiques et politiques des années 1903-1904. Ce sont surtout les résultats de missions scientifiques, des voyages d'explorations : tels celui du lieutenant Orillières à travers le Yun-Nan, si intéressant et qui nous a valu une excellente carte; tels ceux des missions Chevalier, dans le bassin du Chari, Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange, aux hauts plateaux de l'Amérique du Sud, et des expéditions polaires de Peary et de Hanbury. Quelques cartes ont été consacrées aussi aux délimitations nouvelles d'Etats (Canada, Brésil etc.), et à l'ensemble des chemins de fer de l'Asie, achevés ou en projet. Les notices de toutes ces cartes ont été rédigées par MM. E. Giffault, pour l'Asie, Chesneau, pour l'Afrique, et V. Huot pour l'Amérique. — H. de C.

— Le xive volume de la *Minerva, Jahrbuch der gelehrten Welt*, de M. K. Trübner, vient de paraître (Strasbourg, Trübner. In-8e, xlii et 1454 p.) Il est superflu d'ajouter que l'éditeur et directeur du recueil a cette année, comme les précédentes années, apporté tous ses soins à la publication, et il a d'autant plus de mérite que la matière ne cesse de grossir. Cette fois, et résolument, il s'est décidé à couper, à sacrifier quelques détails de minime importance afin de gagner de l'espace, et il a rayé des établissements d'instruction qui n'ont pas grande valeur au point de vue des relations scientifiques internationales. En revanche, il a complété le nécessaire et il a raison de dire qu'on peut constater presque à chaque page qu'il a fait une correction ou comblé une lacune. C'est ainsi qu'il mentionne les nouvelles écoles de Cologne, de Danzig et de Posen. Le volume présent est orné d'un portrait, celui d'un des savants les plus célèbres de l'Italie, M. le professeur Pietro Blaserna, directeur de l'Institut de physique à Rome et président de l'Académie royale des Lincei. — C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 janvier 1905.

M. Cagnat lit une note de M. Pierre Paris, correspondant de l'Académie, sur un sanctuaire rustique situé dans la Sierra d'Alcaraz (province de Murcie).

M. Héron de Villefosse communique une lettre du Dr Carton relative à l'exploration des catacombes de Sousse entreprise par M. l'abbé Leynaud, membre de la Société archéologique de Sousse. On y a récemment trouvé quelques inscriptions et un sarcophage en maçonnerie portant une courte inscription latine.

M. Paul Girard adresse à M. le Secrétaire perpétuel une lettre où il pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. H. Wallon.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 6 février. — 1905

Encyclopædia Biblica. A Dictionary of the Bible, edited by T. K. Cheyne and J. Sutherland Black. Part IV (Q-Z) col. 3989-5444. Londres, grand in-8°. Adam et Ch. Black, édit.

Chaque colonne équivaut à deux pages ordinaires du format in-8°, de sorte que l'Encyclopédie maintenant achevée renferme la matière d'environ 20 volumes de 500 pages. La rapidité avec laquelle se sont succédé les quatre parties, a permis de donner à l'ensemble une uniformité scientifique très appréciable dans ces sortes d'ouvrages. On retrouve dans cette dernière partie les avantages et les défauts que j'ai signalés dans les précédentes (cf. *Revue critique*, 1901, t. LII, p. 265; 1902, t. LIV, p. 94). Il semble que la tendance à se préoccuper des discussions théologiques se soit encore accentuée : elle va même jusqu'à l'excès dans certains articles, comme celui de M. P. W. Schmiedel sur « Simon Peter » où la question de la venue et de la mort de Pierre à Rome est discutée surtout à cause de « son importance pour l'église romaine » et avec une prédisposition bien marquée malgré tout de tirer une conclusion qui ne soit point favorable à cette dernière. Ce n'est plus de l'histoire, mais de la polémique, qui ne paraît point à sa place dans un dictionnaire. Parmi les autres articles importants on peut signaler *Sacrifice* (G. F. Moore); *Sinai and Horeb* (H. Wincler, qui se méprend complètement, croyons-nous, sur le caractère des inscriptions sinaïtiques, et paraît ignorer leur publication dans le *C. I. S.*); *Son of God* et *Son of Man* (N. Schmidt); *Temple* (I. Benziger); *Text and Versions* (F. G. Burkitt; très bien traité). Pour formuler en quelques mots une appréciation sur cette importante publication, on peut dire qu'en général, la

partie géographique et philologique est excellente, la partie historique et archéologique souvent très bonne, la partie théologique ordinairement trop développée et parfois empreinte d'un caractère polémique ou apologétique trop marqué [1].

J.-B. Ch.

Grundriss der Geographie und Geschichte des alten Orients. Erste Hälfte : Ethnologie des alten Orients; Babylonien und Chaldaea, von F. Hommel. München, Beck, 1904: gr. in-8; vi-400 pages.

Études sur les religions sémitiques, par M. J. Lagrange. Deuxième édition, revue et augmentée. Paris, Lecoffre, 1905, gr. in-8. xvi-527 pages.

Ce n'est pas l'érudition qui manque dans les ouvrages de M. Hommel, elle serait plutôt surabondante; mais ce qu'on y pourrait désirer, notamment en son essai d'ethnologie orientale, serait un peu plus d'ordre et de clarté dans la distribution des matériaux, surtout un plus grand soin à distinguer les données positives des conjectures plus ou moins probables ou des simples hypothèses que l'on ne peut se dispenser d'y rattacher, plus de réserve aussi dans les conjectures, un sage emploi des « peut-être » et des formules propres à signifier les nuances variées qui existent pour l'historien entre le certain et l'impossible. M. H. connaît toute la parenté des antiques Sumériens et de leur langue; il décrit fort minutieusement un groupe « alarodien » où entrent les Élamites et les Cassites, les Arméniens préindogermaniques, les Étrusques, les Lybiens, les Ibères, etc. On dirait qu'il a vu naître tous ces peuples; il perçoit dans le peu qu'on sait de leurs langages et de leurs cultes des analogies qui ne sont pas toujours très frappantes pour le lecteur. Le rapport de l'égyptien, censé langue sémitique, avec le sumérien, censé langue altaïque, aura sans doute encore besoin d'être longuement étudié avant de pouvoir être défini; et l'on peut en dire autant du rapport des deux civilisations, chaldéenne et égyptienne, que M. H. explique sans hésitation par la dépendance de l'Égypte à l'égard de la Chaldée. L'origine babylonienne de l'alphabet phénicien ne semble pas démontrée; il est encore moins prouvé que les Phéniciens l'aient apporté de leur première patrie (selon M. H., la région de l'Arabie qui avoisinait la basse

1. En signalant le programme de la Faculté orientale de Beyrouth, (tome lviii, p. 208) j'ai dit qu'elle « semblait appelée à faire une sérieuse concurrence à l'École biblique des Dominicains de Jérusalem ». Il paraît qu'au lieu de voir dans ces paroles l'expression de mon opinion *personnelle* sur l'avenir respectif des deux écoles, on a voulu y découvrir le motif même de la création de la nouvelle Faculté. Le P. Cheikho, son doyen, m'écrit pour me prier de protester contre cette interprétation et je le fais volontiers avec ses propres expressions : il affirme que « l'on aurait plutôt renoncé à créer cette Faculté, si l'on avait pu supposer qu'elle portât le moindre préjudice à un autre établissement français déjà existant ». Voilà qui suffira, je l'espère, à dissiper toute équivoque.

Chaldée), dans leur migration au pays de Canaan. Que la critique du Pentateuque ait été orientée sur une fausse piste; que la majeure partie du Deutéronome soit l'œuvre de Samuel; que l'emploi des noms divins dans la Genèse ne soit pas en rapport avec la différence des sources; que *Ja* et *Ho* soient les formes anciennes et primitives du nom divin *Jahvé;* que Jacob (Jacobel) et Israël soient des noms d'individu et que leur signification étymologique soit en rapport avec les phases de la lune, ce sont autant d'opinions qui ne semblent pas près de s'imposer à la critique la plus exempte de parti pris. De leur côté, les assyriologues peuvent hésiter à admettre que *Girsu* signifie « le chemin des Araméens » et réponde au *paddan-Aram* de la Bible; que Sirgulla (Lagash) ait été d'abord un nom de Babylone, capitale d'un petit royaume dont le siège et le nom auraient été ensuite transportés à l'est du Tigre; que Bel ait été d'abord la lune, dieu suprême des Babyloniens sémitiques, etc.

La seconde édition des *Religons sémitiques* du P. Lagrange suit de très près, à peine deux ans, la première. Ce succès est mérité. Indépendamment de certains compléments et modifications accessoires, la nouvelle édition contient deux chapitres additionnels, l'un sur les temps sacrés, très utile et bien documenté, l'autre sur le caractère et le développement historique des religions sémitiques, sujet très large, délicat à traiter pour un théologien catholique, à moins de laisser de côté la religion d'Israël. C'est ce que fait le P. Lagrange, non par souci d'opportunisme, mais parce qu'il entend maintenir le concept traditionnel de la révélation, l'origine surnaturelle de la religion israélite et le caractère merveilleux de son histoire; il paraît admettre seulement, et tout au plus, que le terrain sémitique était un peu mieux préparé qu'un autre à l'éclosion du monothéisme; ses remarques sur le polythéisme sémitique, fondées sur une étude et une connaissance approfondies de tous les textes, sont d'ailleurs très pondérées, très sagement critiques.

Pour l'ensemble, le lecteur le plus bienveillant ne peut s'empêcher de distinguer dans ce livre ce qui est matière d'information historique et ce qui est affaire de théorie ou de philosophie générale sur les données de l'histoire. Au point de vue de l'érudition, l'ouvrage du P. Lagrange est sans doute le plus complet et le mieux documenté qui existe sur le sujet. Au point de vue de l'interprétation des faits, de leur coordination logique, de la recherche des causes, on peut trouver qu'il laisse quelque peu à désirer. L'auteur était, par exemple, tout à fait libre de ne pas traiter, et peut-être aurait-il été plus prudent à lui de ne pas aborder la question des origines de la religion et de la mythologie; mais puisqu'il s'y est risqué, on a le droit de juger passablement artificielle sa conclusion : « l'animisme, facteur principal de la mythologie, n'a joué qu'un rôle secondaire dans la religion ». Est-ce que le domaine de la mythologie et celui de la religion sont

séparés dans les cultes historiquement connus? Peut-on les séparer autrement que par une abstraction de l'esprit et en mettant toute la religion, ou du moins son essence, dans le sentiment religieux? « Partout, en fait, écrit encore le P. Lagrange, les idées religieuses sont comme imbibées d'un sentiment profond de la supériorité propre au divin. Cette idée, qui suppose que le divin est unique, est simple, accessible aux intelligences les moins cultivées; rien n'empêche de conclure qu'elle est aussi vieille que l'humanité, quoique la pente générale de l'histoire suggère que l'humanité n'est pas arrivée d'elle-même à la préciser dans le concept de l'unité de Dieu. » Qu'est-ce que ce sentiment qui, au tournant de la phrase, devient une idée, laquelle est une révélation? S'il s'agit d'un sentiment inconscient qui est au fond de toute religion, ce n'est pas une idée, et ce n'est pas non plus la religion ni aucune religion particulière. S'il s'agit d'une idée servant à exprimer la religion, l'assertion de Guyau : « Jamais les peuples n'ont commencé à penser par des abstractions », garde toute sa force, et l'abstraction qu'on nous décrit n'a jamais été la religion de personne. Le problème subsiste tout entier après l'explication donnée.

Les chapitres concernant les Sémites, les dieux, les déesses, la sainteté et l'impureté, les choses sacrées, les personnes consacrées, le sacrifice, les morts, les mythes babyloniens et les mythes phéniciens, sont excellents comme mise en œuvre des données fournies par l'archéologie et l'épigraphie sémitiques. Les renseignements abondants que peut donner maintenant l'assyriologie viennent compléter et parfois éclairer ceux que l'on possède touchant les cultes des Phéniciens, des Araméens, des Arabes avant l'Islam. Mais peut-être y aurait-il quelque chose à dire sur « El, le dieu commun, primitif et très probablement unique des Sémites ». Admettons que le sacrifice ne soit « ni un vulgaire contrat profane, ni la participation au divin dans une victime divine », savons-nous bien ce que ce peut être quand on nous y fait voir « l'action sainte par excellence, celle qui met le mieux en mouvement l'action divine et exprime le mieux le désir de l'homme de rendre à la divinité ce qu'il lui doit »? Cette définition est celle qu'on lit dans la première édition; elle est corrigée comme il suit dans la seconde : « C'est l'expression par un acte solennel de cette idée que tout appartient au dieu, et la reconnaissance de ce droit, en même temps que l'expression du désir de se rapprocher de lui. » Je crois que les Sémites, sauf à employer une formule moins abstraite et moins vague, plus intelligible pour eux et pour nous, réclameraient à l'unanimité que l'on garde le sacrifice comme moyen de « mettre en mouvement l'action divine ».

Alfred Loisy.

Tenney Frank. **Attraction of Mood in early Latin.** Diss. de l'Un. de Chicago, 1904, (59 p.)

Les études latines sont en grand honneur en Amérique; le savant professeur Hale, en particulier, leur a donné une impulsion singulière: c'est ainsi qu'on doit à son inspiration le travail remarquable de M. T. F. sur l'attraction modale en ancien latin.

Ce travail comprend deux parties. Dans la première, l'auteur s'efforce d'expliquer l'origine de l'attraction modale, puis d'en montrer le développement. Le point de départ de la construction, c'est la continuation dans les propositions dépendantes du *sentiment modal* qui s'exprime dans la proposition gouvernante: dans « *Mittat quem velit* » le subjonctif *velit* est un *jussif* au même titre que *mittat*. En un mot, il n'y a pas proprement, au début, attraction ou assimilation des subordonnées; c'est seulement avec le temps que la construction est devenue quelque chose de formel, c'est-à-dire une attraction (ou une assimilation) mécanique. Dans la deuxième partie, T. F. cherche à marquer les limites dans lesquelles s'étend la construction pour la période archaïque. Il montre: 1° que la proposition attirée l'est de préférence dans la même sphère de temps que la principale dont elle dépend; 2° que la position favorite est entre la conjonction introductive, quand elle existe, et le verbe de la proposition gouvernante: 3° que son verbe possède rarement une force modale et temporelle précise; 4° que la proposition d'une façon générale est plutôt du type généralisant que du type déterminatif; 5° qu'elle est plus fréquemment une temporelle qu'une relative; 6° qu'elle est en connexion avec le prédicat plus souvent qu'avec le sujet ou l'objet de la phrase; 7° qu'en thèse générale, c'est une proposition essentielle, qui dépend grammaticalement d'une façon très étroite du corps principal de la proposition à laquelle elle est attachée. Pour conclure, T.-F. s'élève contre la règle donnée par les grammaires, notamment par Riemann-Gœlzer, p. 724, à savoir, que dans certaines conditions données une proposition subit nécessairement l'attraction: les faits, dit-il, prouvent que l'attraction *n'est jamais absolument nécessaire* et que, dans tous les cas, aux exemples d'attraction s'opposent toujours des exemples de non attraction. Enfin T. F. proteste contre la coutume qu'on a de confondre l'assimilation modale avec le style indirect d'une part, et, d'autre part, avec l'attraction due à l'infinitif.

Cette étude consciencieuse présente un vif intérêt. Il serait même à souhaiter que les différents points de la syntaxe archaïque soient l'objet de semblables monographies. M. T. F. a comblé une lacune et il a bien mérité des études latines. Pourtant je voudrais formuler rapidement quelques critiques. — La première partie d'abord me paraît quelquefois aventureuse. En admettant pour la construction l'origine que propose T. F. après Hale — et encore y aurait-il là matière à discus-

sion — je crois qu'il est difficile de la vérifier dans Plaute ; parce que la phrase de Plaute marque déjà une période avancée de la langue et que sa syntaxe, quoi qu'on ait pu penser jusqu'ici, est, du moins pour la subordination, parfaitement fixée. En tout cas, T. F. aboutit souvent à des interprétations fausses, quand, appliquant sa doctrine, il donne à tels subjonctifs de propositions dépendantes la même acception qu'au subjonctif régissant; aussi dans les trois passages suivants. : *Bacch.* 1192 : *Egon, quom haec cum illo accubet, inspectem?* est interprété comme équivalent à « *haec cum illo accubet! et ego inspectem!* » (deux subj. de surprise ou d'indignation) ; interprétation analogue pour *Mil.* 426 : *Quin ego hoc rogem quod nesciam* ; *ibid.* 556 : *vidi* ; *cur negem quod viderim?* Or de telles interprétations faussent le sens. Dans le premier exemple, les deux subjonctifs sont des potentiels : Nicobule est déjà gagné par les sollicitations pressantes de Bacchis (*age jam, id ut ut est, ... patiar*) ; il n'a plus l'ombre d'une indignation ; il exprime simplement, pour la forme, un dernier scrupule touchant l'avenir, mais au lieu du futur trop précis « alors, je verrai... », il emploie le potentiel plus discret « alors, il se pourrait que... ». Dans le second passage la relative a clairement l'acception causale, et, dans le troisième, elle est consécutive (*une* chose que). — Sur la deuxième partie, j'ai un regret à exprimer, c'est que l'auteur n'ait pas délimité son terrain avec assez de rigueur. Il enregistre maints passages où le subjonctif a un emploi normal, quand, en bonne règle, il eût dû n'admettre que les passages où le subjonctif a sa seule raison d'être dans l'assimilation. Enfin, au point de vue purement matériel, j'avoue que la méthode, adoptée par T. F. après bien d'autres, qui consiste à ne donner que des références ou à réduire les citations à un mot, ne me semble guère satisfaisante, surtout dans des monographies qui doivent servir de répertoires aux chercheurs. L'usage des tables d'exemple devient très compliqué et il n'y a même pas la possibilité de faire immédiatement un minimum de contrôle.

Ces réserves faites, je dois dire que les recherches si utiles de M. Tenney Frank sont pour moi particulièrement précieuses : elles complètent celles que j'avais été amené à faire moi-même sur des sujets voisins, et surtout elles me confirment dans l'opinion que j'émettais, ici même [1], à propos d'une étude de M. F. Antoine, *l'Attraction Modale en latin* [2] (Mél. Boissier). A mon avis, il n'y a pas de règles qui commandent l'assimilation du mode : c'est une *possibilité* qu'offre la langue, et chaque auteur en use, comme il l'entend. Tout au plus peut-on relever certaines tendances générales, et comme une propension des Latins à assimiler plus volontiers ici, moins volontiers là. Ou je

1. *Rev. Crit.*, 4 janv. 1904.
2. M. T. F. n'avait pas connaissance du travail de M. F. Antoine, au moment où il écrivit le sien.

me trompe fort, ou c'est là une chose que vérifieront encore les recherches de M. T. F., si, comme il l'annonce, il les poursuit sur la période classique.

Félix Gaffiot.

Syntax und Stil des Tertullian, von Heinrich Hoppe, Leipzig, Teubner, 1903, vii 228 pp., in-8.

Au moment même où M. Bayard nous donnait son étude sur Cyprien, paraissait le livre de M. Hoppe. La faculté de Paris avait détourné M. Bayard de s'attaquer à Tertullien, parce que nous n'avons pas une édition critique suffisante. L'objection s'est présentée aussi à l'esprit de M. Hoppe et ne l'a pas arrêté. Il faut s'en féliciter ; car on ne peut rester indéfiniment sans grammaire spéciale d'un auteur aussi difficile que l'est Tertullien. Mais, si nous avons un jour l'édition rêvée, le travail devra subir une retouche. Quelle que soit la lenteur avec laquelle se vendent les ouvrages de philologie, je crains que le livre de M. Hoppe n'ait le temps de s'épuiser auparavant.

Les questions de formes, pour lesquelles la connaissance exacte des manuscrits est indispensable, sont d'ailleurs exclues. Dans la première partie, *Syntaxe*, M. H. suit le plan de toutes les grammaires. Dans la seconde partie, *Style*, il traite du vocabulaire, de l'emploi des parties du discours, des particularités de style, brachylogie et ellipse, des procédés de rhétorique, anaphore, allitération, rythme, parallélisme, rime, jeu de mots, enfin de la métaphore et des comparaisons. En somme, M. H. n'omet rien d'essentiel et, d'après son travail, on peut se faire une idée précise de l'originalité de Tertullien.

Le résultat le plus remarquable, et le plus inattendu pour les personnes étrangères aux études grammaticales, c'est que, malgré l'exercice continu d'une faculté créatrice inépuisable, malgré la hardiesse du style, malgré la liberté apparente de la langue, Tertullien est cependant un écrivain très respectueux de la latinité, si l'on tient compte de son temps et de son tempérament. Il nous apparaît comme un grand créateur de mots et comme un puissant vivificateur des mots anciens. Mais il reste sur le sol latin et ne fait guère que développer et étendre des acquisitions antérieures. Sa syntaxe ne contient pour ainsi dire pas d'innovations, mais plutôt des exemples nouveaux et l'extension de constructions connues à des catégories nouvelles.

On avait voulu voir des sémitismes chez lui : M. H. n'a pas de peine à les écarter. Il eût dû, p. 19, en éliminer encore un avec plus de résolution qu'il n'a fait, s'il eût connu et cité la note décisive de M. Sabbadini sur le génitif d'inhérence, *Studi italiani di filologia*, t. VI, p. 395. M. H. croit que Tertullien ne savait pas l'hébreu (cf. *Adu. Prax.*, 5), ni même le punique (p. 11). La question eût pu être discutée, bien que le fait soit vraisemblable.

Les hellénismes eux aussi ne sont ni fréquents ni nouveaux dans Tertullien. Une plus juste appréciation de certains tours en eût encore diminué le nombre : Tertullien n'avait pas besoin de lire du grec pour multiplier les phrases du type *uidere est*. La substitution de *quod*, *quia*, *quoniam* à la proposition infinitive est un des caractères les plus frappants de la décadence et un de ceux dont l'extension peut être le plus vraisemblablement attribuée à l'influence de la langue grecque. Or précisément, quand Tertullien parle pour son compte, c'est-à-dire ne cite pas la Bible, il emploie ces conjonctions dans une proportion insignifiante et, alors, il use ordinairement du subjonctif, qui est de règle en latin dans le discours indirect.

L'emploi des temps, qui est si confus chez les écrivains négligés et barbares, reste dans Tertullien conforme au génie de la langue. Il a souvent, comme d'autres, un plus-que-parfait du subjonctif dans la proposition subordonnée, là où la langue classique eût employé l'imparfait. Mais ce n'est pas une confusion due au hasard (p. 69). Le plus-que-parfait sert à marquer l'antériorité et le fait accompli ou s'explique par une abréviation : « Scriptura diuina satis *dissereret* (actuellement encore), si summas ipsas rerum a deo factas *commendasset* (le fait est accompli depuis longtemps) » *Hermog*. 31. Quelquefois cependant l'auteur paraît avoir seulement consulté l'euphonie et cherché à éviter deux terminaisons semblables ; mais alors c'est généralement l'imparfait qui est, des deux formes, celle qui est irrégulière, à côté d'un plus-que-parfait normal.

Il y a quelques emplois du subjonctif après un verbe principal au présent ; le plus grand nombre (p. 67) se montre après une locution formée d'un adjectif et de *est* : « Indignum *est* ut (deus) alicuius opera *indigeret* » (*Apol*. 11). Il me semble que ce passé s'explique par le sens de l'expression *indignum est*, qui, pour notre façon de sentir, équivaut à *indignum esset*, mais a très régulièrement le verbe à l'indicatif (Riemann, *Syntaxe latine*, § 158). Une bonne partie des exemples cités peut rentrer dans ce cas et le reste se justifie par l'analogie.

Quelquefois, on pourrait demander à M. H. un peu plus d'indications sur l'usage ordinaire de la langue ou ne pas être tout à fait d'accord avec lui sur la manière de présenter les faits. P. 39, 5, α, l'emploi de *ab* est intéressant sans être irrégulier (voy. Riemann, *l. c.*, § 99 *c*). P. 42 : Dans *impleri sustinent*, *impleri* me paraît un infinitif complétif plutôt qu'un infinitif pris substantivement. L'emploi de l'infinitif au lieu du gérondif en *-di* (*rape occasionem non habere*) est déjà fréquent chez certains poètes comme Stace, cf. *Silves*, IV, 7, 51 : *Legem sub uno uiuere* (*uiuendi*) *caelo* ; et même Salluste, *Iug*., 102,5 : *Acerbam necessitudinem... te... persequi*. — P. 105 et n., sur *qui* et *quis*, *aliqui* et *aliquis*, voy. Neue, *Formenlehre*, 3e éd., p. 431 et 475. Mais la plupart des observations particulières que l'on pourrait for-

muler concerneraient moins M. H. que l'appréciation de certains faits communs aux grammairiens contemporains.

Parmi les questions générales de son sujet, il en est deux sur lesquelles on cherche en vain des développements dans le livre de M. H. La première est celle de la Bible de Tertullien. M. H. croit que Tertullien n'avait pas d'Ancien Testament latin. Il a lu et relu la Bible grecque, s'en est imprégné et la cite en latin suivant les occasions. C'est ce qui explique que les mêmes textes n'ont pas chez lui la même teneur. Cette idée intéressante, déjà énoncée par d'autres, mériterait d'être exposée autrement qu'en passant, si M. H. croit pouvoir l'établir par des arguments nouveaux [1]. Sur le deuxième sujet, je ne crois que M. H. indique même une opinion : peut-on marquer des différences, suivant les temps, dans la langue et le style de Tertullien ? M. H., avec beaucoup de raison, dit qu'ils varient suivant le but et les sujets (p. 12). Mais il paraît d'ailleurs les prendre comme un bloc. Or ces œuvres sont réparties sur une durée de trente ans environ. On doit se demander si l'on ne pourrait pas étudier le développement du style de Tertullien, comme on a fait celui de Tacite, celui de Tite-Live ou celui d'Ovide, comme on peut faire aussi celui de sa théologie.

Voilà des idées pour une deuxième édition, quand le Tertullien de Vienne sera terminé. Je souhaite avec une égale sincérité de voir bientôt et cet achèvement et cette seconde édition.

Paul Lejay.

Die Keltische Urbevœlkerung Deutschlands, Erklärung der Namen vieler Berge, Wälder, Flüsse, Bäche und Wohnorte, besonders aus Sachsen-Thüringen, der Rhön und dem Harze, von W. Kraussе. Leipzig, 1904, 135 p.

L'idée de chercher dans la nomenclature géographique de la Thuringe des traces de l'occupation celtique était intéressante, et aurait pu conduire à quelque résultat si elle eût été poursuivie avec une méthode rigoureuse. Il aurait fallu d'abord rechercher les formes anciennes des noms de lieux habités, de montagnes et de cours d'eau de la région explorée et les comparer aux mots déjà connus du vieux celtique relevés dans le *Altceltischer Sprachschatz* de A. Holder, ou, à défaut de ceux-ci, aux formes anciennes des langues celtiques encore existantes, restituées dans le *Urkeltischer Sprachschatz* de Whitley

1. Voy. cependant Monceaux, *Hist. littér. de l'Afrique chrét.*, t. I, p. 110 en haut. M. H. ne paraît pas connaître cet ouvrage qu'il n'est pourtant pas permis d'ignorer. Voy. aussi Harnack, *Gesch. der altchristlichen Literatur*, II, 2, p. 297 suiv., qui remarque (p. 301 et la n.) que la langue des citations bibliques est très différente de celle des traités. Ce dernier point méritait d'être examiné de près par M. Hoppe.

Stokes et Ad. Bezzenberger (Fick, *Vergleichendes Wörterbuch der Indogermanischen Sprachen*, 4e éd., t. II). C'est ce que n'a pas fait M. K. qui compare les formes anciennes ou récentes des noms géographiques directement aux formes modernes de l'irlandais, du gallois ou du breton. C'est ainsi qu'il arrive à expliquer (p. 57) le nom de l'Elbe *Albis* par *al*, *el* « grand » et *baois* « eau ». Ce dernier mot ne se trouve que dans le Dictionnaire d'O'Reilly et on ne peut en vérifier la provenance; quant à *al*, *el* c'est sans doute le préfixe relevé dans les dictionnaires d'Owen Pughe et de Spurrell avec le sens superlatif et que l'on ne trouve ni dans la *Grammatica Celtica* de Zeuss, ni dans les grammaires galloises. En supposant même que *Albis* dût être décomposé comme l'indique M. K., la forme des deux mots celtiques qu'il y compare est toute moderne et leur sens primitif est loin d'être sûr. Il n'y a donc pas grand chose à retenir de ce petit livre, qui ne tient aucun compte de la méthode historique.

G. Dottin.

La Saga de Fridthiof le Fort, traduite de l'ancien islandais, par Félix Wagner. Louvain, Ch. Peeters, 1904, 138 p. in-8, avec un dessin de Nestor Outer.

Cette saga, grâce au beau poème romantique qu'en a tiré Tegnér, est l'une des plus souvent citées chez nous, mais non des mieux connues; quoiqu'elle ait été éditée huit fois, traduite en danois et en dialecte norvégien, cinq fois en suédois, trois en Anglais, sept en allemand, elle ne l'avait pas encore été en français. C'est une lacune que vient de combler l'érudit interprète du *Livre des Islandais du prêtre Ari le Savant* (Bruxelles, 1898), de *la Saga de Gunnlaug Langue de Serpent* (Gand et Paris, 1899), qui est docteur en philologie germanique, et régent à l'école moyenne de l'Etat, à Virton, toute petite ville du Luxembourg belge. On aimerait qu'à son exemple quelque professeur de nos plus modestes collèges communaux traitât avec la même compétence, nous ne disons pas un sujet norrain, mais un de nos vieux romans du moyen âge. M. F. Wagner, parfaitement au courant des travaux de ses devanciers, surtout allemands, en a su tirer bon parti pour sa substantielle introduction et de longues notes, servant de commentaire perpétuel à la saga et nous initiant aux mœurs et aux institutions des anciens Norvégiens.

Quoique écrite en Islande, au xiiie siècle, elle ne fait pas allusion à cette île, mais a pour théâtre la Norvège méridionale (et aussi le Svithiod ou Suède, d'après quelques rédactions), ainsi que les Orcades, et se rapporte à des événements plus ou moins historiques qui auraient eu lieu avant l'unification politique de la Norvège au ixe siècle. Ce sont surtout des prouesses attribuées au héros qui unit à la force et à la bravoure la constance dans ses haines et ses affections, mais l'héroïne

est trop passive pour être sympathique. Tout en suivant de fort près le texte publié à Halle, en 1901, par le Dr Ludvig Larsson (lecteur à Wexiœ, le siège épiscopal de Tegnér), texte passablement différent des rédactions éditées par le même à Copenhague en 1893, la traduction ne manque pas d'élégance et elle pourrait servir de guide à ceux de nos compatriotes qui voudraient étudier le vieux norrain. La Saga composée d'après des chants qu'encadre en les amplifiant un récit en prose a été, à son tour, paraphrasée en vers rimés (d'où le titre *Fridthjofs rimur*, que le Dr L. Larsson a édités à la suite de la Saga (Copenhague, 1893 in-8), mais que M. F. W. n'a pas jugé à propos de traduire ; il s'est borné à écrire une courte notice sur les obscures et trop souvent insipides versifications de ce genre. Contentons-nous de ce qu'il a bien voulu nous donner et espérons qu'il continuera à nous faire connaître d'autres ouvrages islandais [1].

E. Beauvois.

E. Griselle, **Bourdaloue**, histoire critique de sa prédication, d'après les notes de ses auditeurs et les témoignages contemporains, 1 vol. in-8° de xxxvi-1055 p. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1901.

C'est une thèse de doctorat ès-lettres que cette volumineuse publication, et les félicitations de la Faculté de Caen ont tout de suite consacré sa valeur. M. Griselle, venant après tant d'autres, après les Feugère, les Lauras et les Blampignon, pour ne citer que les morts, s'est attaché à reviser, à compléter ou à rectifier les travaux de ses devanciers, et nous avons ainsi, non pas une biographie nouvelle de Bourdaloue, mais une histoire de sa prédication aussi exacte et aussi précise que possible. Ce n'est pas cependant que cette histoire doive être considérée comme définitive, car il est malheureusement évident que l'on ne connaîtra jamais la chronologie des sermons de Bourdaloue comme on connaît aujourd'hui celle des sermons de Bossuet. La perte accidentelle — peut-être la destruction volontaire — des brouillons utilisés par Bretonneau, l'éditeur de 1707, ne permet pas d'espérer que l'on ait une excellente édition des sermons et une histoire satisfaisante de la prédication de Bourdaloue. On n'est jamais trahi que par les siens, dit le proverbe ; l'éloquent jésuite en est peut-être la preuve manifeste, bien que *les siens* fassent aujourd'hui les plus louables efforts pour réparer l'irréparable faute de leur confrère Bretonneau.

Le mérite de M. G. a consisté surtout à ne pas se laisser décourager, à chercher au prix d'un labeur incessant et opiniâtre tout ce que les

1. Notons quelques fautes d'impression ou autres : *Baldrshag*, passim pour *Baldrshagi* ; *sagamen* (p. 8), mot hybride pour *sægumenn* ; Hingariki (p. 9), *Riddararsægur* (19), *drottkvætt* (26), *angrvadil* (28), pour *Hringariki*, *Riddarasægur*, *drottkvædhi ángrvadil*. — Hœgni était frère, non père (p. 118) de Gudrun.

contemporains avaient pu dire du prédicateur et de sa prédication. Journaux, mémoires, correspondances, il a tout compulsé avec un soin minutieux ; mais il s'est attaché surtout aux copies manuscrites des sermons, à ces reproductions plus ou moins fidèles que faisaient des auditeurs zélés, enthousiastes ou cupides. On vendait alors, à l'usage des débutants, les sermons des prédicateurs en vogue; un quatrain attribué à Boileau le prouve clairement :

On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui;
Moi qui sais qu'il les achète,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

Mais que valent ces reproductions? Ont-elles plus d'importance que les transcriptions suspectes de Bretonneau? Je crains bien que M. G. ne se soit fait illusion à cet égard. Il arrive aujourd'hui bien souvent qu'un professeur ayant conservé ses notes ne se reconnaisse pas quand il lit une leçon de lui reproduite par un de ses jeunes auditeurs; c'était bien autre chose au XVIIe siècle. J'en puis donner à M. G. une preuve assez curieuse. J'ai publié jadis, d'après un auditeur qui prétendait rapporter « les propres paroles de l'abbé Bossuet » une partie de l'oraison funèbre de Nicolas Cornet, et un jésuite qui publiait aussi ce même texte, le P. Gazeau, ne lui reconnaissait aucune valeur; il lui préférait sans hésiter l'imprimé désavoué par Bossuet. Les scribes qui ont recueilli les paroles de Bourdaloue les ont bien souvent dénaturées et j'ai peine à comprendre que M. G., à la fin du 2e chapitre de son livre Ier, émette des conclusions favorables aux copistes. Il est vrai que dès les premières lignes du chapitre suivant il parle d'éléments « inquiétants et problématiques » et qu'il finit par avouer qu'on doit « consulter prudemment » ces mêmes copistes. Dans ces conditions, il me semble que M. G. s'engagerait dans une voie bien dangereuse s'il donnait suite à son projet de publier un Bourdaloue en partie double, d'après Bretonneau et d'après ce qu'il appelle à tort, car la sténographie ne date pas de loin, « le texte sténographié » de l'illustre sermonnaire.

L'ouvrage de M. G. a été, comme l'on devait s'y attendre, l'objet d'un soin tout particulier; les notes, rejetées à la fin de chaque livre, ne sont pas moins instructives que le texte, et les inexactitudes sont bien peu nombreuses. Je ne relèverai pas des vétilles comme *Languet de Gercy* (p. 699) ou des erreurs de détail comme les deux ou trois qui se trouvent (p. 995) à propos de je ne sais quel compte rendu du livre de M. Réaume; mais il me semble que M. G. aurait pu tirer parti, ce qu'il n'a guère fait, des sources jansénistes. Mieux valait prendre l'anecdote de Condé s'écriant : *Voilà les ennemis!* dans Villefore, historien de Mme de Longueville, que dans le Menagiana, et la très intéressante Histoire ecclésiastique de Bonaventure Racine lui aurait fourni relativement au P. Desmares dont il parle p. 292-295, quelques

indications utiles. Il y aurait vu (t. XII de l'éd. in-12, p. 429) que Condé, sortant vers 1670 d'un sermon de Desmares, dit à deux jésuites: « On me l'avait bien dit que cet homme était dangereux; si je l'entendais une seconde fois, il me convertirait. » Et l'historien ecclésiastique ajoute : « Le P. Bourdaloue commençait à paraître avec éclat, et les jésuites, ne voulant pas qu'un autre prédicateur pût l'obscurcir, suscitèrent de nouvelles affaires au P. Desmares, et l'obligèrent de se cacher. » Le véritable libéralisme dont M. G. a fait preuve d'un bout à l'autre de son étude lui permettait de puiser à d'autres sources que les Mémoires de Rapin.

En somme, l'ouvrage de M. G. est une excellente contribution à l'histoire de la prédication de Bourdaloue; son livre et celui de M. Castets doivent être placés au premier rang de ceux dont l'éloquent jésuite a été l'objet dans ces derniers temps.

A. Gazier.

R.-M. Werner : **Hebbel. Ein Lebensbild** (Geisteshelden, 47-48). Berlin, E.Hoffmann und Co (348 pp. in-8° avec portrait et autographe).

M. Werner a résumé, dans cette nouvelle biographie de Hebbel l'abondante moisson de renseignements qu'il avait accumulés sur le poète pendant qu'il préparait son édition critique. Quiconque est familier avec la vie et l'œuvre de Hebbel, trouvera dans cet exposé concis et à peu près exempt de taches de style une ample matière à réflexion et à comparaison. Au lieu de traiter son sujet du seul point de vue littéraire, M. W., songeant sans doute à la multitude de ceux qui continuent en Allemagne à ignorer Hebbel, cherche avant tout à tracer de son héros un portrait où l'homme et son destin si agité ressortent en pleine lumière. Les instructifs chapitres sur le « devenir » de Hebbel, sur son « entrée dans la littérature », sur son « voyage vers le bonheur », sur ses « années de maturité » inspireront certainement à plus d'un lecteur le désir de revenir aux ouvrages où s'est exprimé sous une forme souvent si belle l'énergie de ce Titan. Comme l'écrit M. Werner, la lecture de la biographie doit, non pas remplacer, mais tout au plus faciliter la jouissance des œuvres, des *Journaux* et des *Lettres*. Il y avait un endroit délicat à traiter : les rapports du poète avec cette Élise Lensing, qui lui inspirait lorsqu'elle mourut, les lignes suivantes dans les *Tagebücher* (18 novembre 1854) : « Quelle existence chaotique, comme elle se confond avec la mienne — contre le gré, cependant, de la nature et sans la connexion intime qu'il aurait fallu! Néanmoins, si jamais des régions plus sereines me sont ouvertes, c'est elle que j'y rencontrerai avec le plus de joie ! » L'auteur a compris qu'en pareille matière le mieux était encore d'exposer les faits et de s'abstenir de considé-

rants. Sans doute, Hebbel n'a jamais bien dégagé la part d'influence qu'ont exercée sur son développement intellectuel les premiers événements de son enfance et l'on saura gré à M. Werner d'avoir montré nettement ce qui revient à certains personnages dans l'évolution du jeune Dithmarse, en particulier au bailli Mohr et à la femme de lettres Amélie Schoppe. Il est d'ailleurs parfaitement juste que Hebbel a été mûr de très bonne heure. A Hambourg, par exemple, sa précocité se manifeste dans une conférence où il soutient, au grand désespoir de ses auditeurs, la primauté de Kleist sur Körner. Dans le jeune autodidacte de vingt-deux ans qui se vouait aux dieux infernaux parce qu'il ne pouvait pas retenir *ille, illa, illud*, les germes du poète de *Marie-Madeleine* et de *Gygès* sont déjà visibles.

Camille Pitollet.

P. Coquelle. **Napoléon et l'Angleterre** 1803-1813. — Paris, Plon, 1904, in-16, iv-295 pages.

L'histoire des relations de Napoléon avec l'Angleterre serait, à vrai dire, toute l'histoire du Premier Empire, vue d'un certain angle. M. Coquelle s'est borné à cinq épisodes : la rupture de la paix d'Amiens, les négociations de 1806, la médiation autrichienne de 1807-1808, la diplomatie occulte de 1810 et les négociations de Morlaix pour l'échange des prisonniers. Le blocus continental n'est pas mentionné : M. C. se place exclusivement au point de vue diplomatique, et sauf en 1807-1808, il n'étudie que les relations directes entre la France et l'Angleterre. En racontant les négociations, il est préoccupé du souci de déterminer les responsabilités : pourquoi la guerre maritime a-t-elle recommencé en 1803, pourquoi la paix entre la France et l'Angleterre n'a-t-elle jamais pu être rétablie avant la chute de Napoléon, à qui la faute ? Dans les cinq cas, l'auteur conclut contre l'Empereur. « Napoléon, écrit-il, jalouse l'Angleterre plus encore qu'il la hait. Il a voulu dominer le continent, et il y est parvenu; il veut aussi tenir le premier rang sur mer... Il ne pardonna jamais à l'Angleterre d'être maîtresse de l'Océan... Cette paix, que les Anglais lui ont proposée tant de fois, l'a-t-il jamais réellement désirée? Nous croyons avoir prouvé que non. » Peut-être les choses sont-elles moins simples, et trop simplistes les conclusions de M. Coquelle. Même s'il était cinq fois démontré que pour chacun des cinq épisodes racontés par l'auteur, Napoléon n'a jamais voulu la paix, la preuve ne serait pas faite encore. D'autres puissances que la France et l'Angleterre interviennent dans le dialogue. Les deux rivales ne sont pas seules en Europe, pas plus que cinq épisodes isolés ne suffisent à expliquer dix années d'histoire. Les appréciations de M. C. résultent peut être du caractère trop strictement monogra-

phique de son livre; mais nous avons hâte de dire que justement parce qu'il est monographique, son livre est de sérieuse valeur. Très soigneusement, l'auteur a dépouillé les correspondances des affaires étrangères et des archives nationales, il y a joint quelques pièces dont il s'est fait communiquer copie de Londres. Jour par jour, il a suivi des négociations qui presque toutes sont à peine indiquées dans les histoires générales, même les plus complètes, et il a réussi à les résumer de la manière la plus claire, ce qui n'est pas un mince mérite, car plusieurs sont étrangement compliquées. L'imbrogliò de 1810 est si obscur, que de très bonne foi certains acteurs importants, — Labouchère, Ouvrard ou Fagan, qui sait? peut-être Fouché lui-même, — ne se rendaient pas compte de ce qu'on leur faisait faire. Il est possible qu'en poussant plus avant ses fouilles d'archives, M. C. eût réusssi à compléter ou corriger ses renseignements. Fagan, par exemple, s'appelait Charles (et non François). Il est exact qu'il était d'origine irlandaise, et qu'il avait servi (pendant douze ans) comme capitaine dans le régiment de Dillon; mais les pièces qui le concernent ne font pas de lui un émigré, comme l'assure M. C. En 1788, à la suite de son mariage avec une Française qui lui avait apporté quelques biens, du côté de Cambrai, Fagan se rendit en Irlande, pour y liquider ses affaires. Il y resta jusqu'à la paix, en 1802. L'année suivante, lors de la rupture de la paix d'Amiens, il fut, ainsi que tous les sujets britanniques, considéré comme prisonnier de guerre, et envoyé à Verdun. En 1806, sur la demande du lord Yarmouth, son compagnon de plaisirs à Verdun, il obtint sa liberté, vint à Paris, et fut nommé capitaine à la Légion du Nord, alors à Stettin. Rappelé à Paris, où il devait être interrogé comme témoin, sinon même comme dénonciateur, dans une très louche affaire de concussion militaire, il réussit à y rester (1807) et entra dès lors en relation avec la police, notamment avec Réal. Mais il eut soin de ne pas se faire naturaliser français, ce qui lui permettait d'en prendre fort à son aise avec ses créanciers. De Moustier l'appelle, non sans quelque raison, un homme tout à fait taré, dans sa correspondance avec Decrès; et de ce personnage à l'homme plein de « désintéressement » que nous représente M. C., faisant « à ses frais » le voyage d'Angleterre, pour être « utile à l'Empereur », lié avec « de nombreux membres de l'aristocratie anglaise », et qui se souvenait du bon accueil « qui lui avait été fait en Angleterre pendant l'émigration », on conviendra qu'il y a quelque distance. D'autre part, M. C. aurait pu, semble-t-il, examiner de plus près les ouvrages imprimés. Régulièrement, il travestit en Corbett les *Parliamentary Debates* de Cobbett (p. 89, 103, 104, 105, etc.). Telle pièce donnée comme inédite d'après les Archives des affaires étrangères (p. 222-223) se trouve déjà publiée dans Du Casse, *les Rois frères de Napoléon* (p. 125), non sans de notables variantes qu'il eût été désirable qu'on expliquât. Au reste ces remarques —

dont on pourrait allonger la liste — ne diminuent en rien le mérite et l'intérêt du travail de M. Coquelle; tout au plus en délimitent-elles la portée. Ce livre est de ceux qu'il faudra consulter pour peu qu'on veuille étudier de près l'histoire de Napoléon.

G. P.

Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France de 1789 à 1870 par E. Levasseur membre de l'Institut. 2e édition entièrement refondue 2 vol. in-8o I-CIII, 1,749 et 1,912 f. Arthur Rousseau éd. 1904.

Doué d'une puissance de travail vraiment merveilleuse, M. E. Levasseur, après avoir publié il y deux années une édition entièrement refondue de son *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant 1789* en deux énormes volumes, vient de faire paraître en une édition également refondue et considérablement augmentée l'*Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France* de 1789 à 1870. Il annonce une troisième partie qui aura pour sujet l'étude de la condition des classes laborieuses pendant les trente-cinq dernières années. S'il parvient au bout de sa tâche réellement formidable, et même simplement en ayant achevé ce qu'il a déjà livré au public, M. Levasseur aura donné un noble exemple de labeur persévérant et fécond, d'autant plus digne d'admiration que l'auteur n'a pas craint de reprendre par la base ses propres travaux, de les rectifier ou de les compléter par les données nouvelles que lui fournissaient son expérience amplifiée et prolongée des choses et des hommes, et l'étude approfondie des sources anciennes ou récemment découvertes. Il a refait des monuments entièrement neufs de ceux qu'il avait brillamment édifiés et qui étaient devenus classiques.

Bien qu'embrassant moins d'un siècle, l'histoire des classes industrielles pendant la période choisie par M. Levasseur pour ses deux volumes actuels, offre un domaine d'exploration immense. « Dans l'histoire des classes ouvrières et de l'industrie avant 1789, écrit-il lui-même, chaque période comprenait un ou plusieurs siècles : dans l'histoire de 1789 à 1870 aucune période n'occupe deux décades : mais plusieurs de ces courtes périodes ont vu s'accomplir dans la science industrielle, dans les institutions et la législation du travail, dans la condition matérielle et intellectuelle des entrepreneurs et des salariés, ainsi que dans les idées théoriques sur l'organisation sociale, autant peut-être de changements qu'il s'en produisait en cent ans pour le régime corporatif. »

La difficulté pour un auteur qui veut suivre par le détail ces changements multiples et considérables et les consigner dans un livre d'histoire, est de limiter son terrain d'investigation et de ne pas tomber, par le désir d'être complet, dans une histoire générale de l'époque qu'il étudie. Tout s'enchaîne dans la vie sociale, politique propre-

ment dite, développement intellectuel et moral, progrès scientifique et industriel; et pour analyser jusqu'au bout les rapports de causes à effets, il faudrait faire le tour de toutes les questions relatives à une période historique et noter tout ce qui la distingue des périodes précédentes. La pente est glissante pour un esprit logique. Si M. Levasseur n'a pas toujours réussi à ne pas s'y laisser entraîner [1], il fait du moins de persévérants efforts pour revenir vers son sujet spécial, lequel par lui-même est déjà bien vaste. Un coup d'œil sur la table des matières relative à une des périodes indiquées par l'auteur, renseignera rapidement le lecteur sur la richesse des informations que lui promet et que lui fournit le livre. Voici par exemple les en-tête des chapitres pour le 2e Empire : Politique impériale. Crédit et mouvement des échanges. Liberté du travail. Expositions universelles. Traités de commerce. Agglomérations urbaines. Association ouvrière. Secours et patronage. Epargne et prévoyance. Condition matérielle. Instruction. Etat moral et politique. — Et voici les principales divisions de la conclusion qui donne comme une idée panoramique du contenu de l'ouvrage : Industrie. Commerce. Législation du travail. Instruction. Profit et salaire. Rapports des patrons et des ouvriers. Apprentissage, salariat, association. Epargne, prévoyance, assistance, patronage, mouvement des idées sociales. Bien être et état moral [2].

L'auteur, on le voit, a amplement rempli le programme contenu dans son titre; il aurait été plus logique peut-être en plaçant dans celui-ci l'*industrie* avant les *classes ouvrières*, car il a bien senti que voulant s'occuper du sort de tous ceux qui, comme il le dit dans la préface, *ouvrent* dans l'industrie, il fallait d'abord suivre l'évolution de cette dernière et dire en quoi elle avait consisté. Il l'a fait (notamment à propos des Expositions) avec beaucoup de clarté et de compétence, et les renseignements qu'on trouve dans son livre sur les progrès de l'art industriel, si difficiles à rencontrer, sous forme succincte, hors des recueils techniques, ne sont pas moins les précieux que nous offre son Histoire. Celle-ci devient ainsi, comme l'annonçait l'auteur lui-même dans l'avant-propos de sa première édition, un véritable tableau de l'évolution économique d'une bonne partie du XIXe siècle, tableau où les faits et les idées se complètent, s'éclaircissent et s'expliquent les uns par les autres, ce qui est une heureuse conciliation des deux points de vue, généralement trop distincts, où se

1. Ainsi sur la question des assignats pendant la Révolution à laquelle il consacre 240 pages. C'est vraiment beaucoup. Par contre il est peut-être trop bref sur les réformes d'impôts pendant la même période. — Etait-il nécessaire de parler en détail des beaux-arts et des artistes proprement dits, peintres, sculpteurs, etc., à une époque où la distinction entre l'art (tout court) et l'art industriel, était à tort ou à raison, soigneusement établie?

2. La liste chronologique des décrets et lois cités remplit 20 pages, et la table alphabétique des matières 80 pages.

placent les historiens sociaux. Le principal inconvénient de la méthode appliquée par M. Levasseur c'est l'ampleur des recherches qu'elle impose à l'auteur, et la longueur de l'ouvrage qu'elle donne à lire au public studieux : mais l'auteur a prouvé qu'il ne reculait pas devant la première, et le lecteur ne songe pas à se plaindre de la seconde, étant données la constante clarté du livre, la netteté de la forme, la valeur des informations, et la sûreté des conclusions auxquelles l'écrivain aboutit après un vaste et impartial examen. Dans ces conclusions, M. Levasseur rappelle et s'approprie le jugement de Macaulay : « Plus on examine avec attention l'histoire du passé, plus on voit combien se trompent ceux qui s'imaginent que notre époque a enfanté de nouvelles misères sociales. La vérité est que ces misères sont anciennes; ce qui est nouveau c'est l'intelligence qui les découvre et l'humanité qui les soulage ». Cependant même dans sa constatation du progrès social, l'auteur ne pêche pas par optimisme. Il tient compte de la lenteur de ce progrès que le cœur, à la vue de tant de souffrances persistantes, voudrait plus rapide ; il a des paroles émues sur la profondeur de ces maux. Il est fidèle, pour en accélérer la guérison ou au moins le soulagement, à sa foi dans la liberté et l'initiative individuelle; il ne repousse pas cependant une action limitée de l'État, rendue, pense-t-il, nécessaire par l'évolution démocratique et la complexité croissante de notre société. Il constate par beaucoup de chiffres l'amélioration incontestable de la condition matérielle des classes les plus nombreuses, déjà survenue il y a trente ans. Sur l'état intellectuel et moral à la même époque, il est moins affirmatif, tout en ne constatant pas en tous cas de recul. « A considérer l'ensemble des faits économiques, écrit-il à sa dernière page, la masse de la nation française était sans conteste plus nombreuse, plus riche, plus instruite en 1870 qu'elle ne l'était au XVIII[e] siècle... La production agricole et industrielle, le commerce extérieur et intérieur, la somme des profits et le taux moyen des salaires, avaient augmenté... les moyens de communication et de crédit s'étaient perfectionnés, la richesse nationale était accrue, le bien être devenu plus général ».

Il sera intéressant de constater dans le prochain ouvrage que nous donnera, nous l'espérons, M. Levasseur, la recrudescence d'antagonisme social qui, soulevé et apaisé une première fois après 1848, s'est réveillé à la fin du deuxième Empire, et malgré l'accroissement incontestable du bien être moyen a suscité, depuis, dans le monde du travail tant de discordes et de dangereuses fermentations. Cette histoire qui remplira vraisemblablement une bonne partie de la prochaine œuvre de M. Levasseur, a ses racines dans l'histoire du socialisme né sous la Restauration, comprimé sous Louis Philippe, faisant irruption aux journées de juin, et sommeillant de nouveau sous Napoléon III pour mieux éclater après les désastres de 1870, histoire que l'auteur

a succintement mais clairement retracée dans les deux présents volumes [1].

Eugène D'EICHTHAL.

— M. Paul MEYER publie, avec quelques additions personnelles, des notices inédites de feu HAURÉAU : *Notices des mss. latins 583, 657, 1249, 2945, 2950, 3145, 3437, 3473, 3482, 3495, 3498, 3652, 3702, 3730 de la Bibliothèque nationale* (Paris, Klincksieck, 1904; 51 pp. in-4; tiré des *Notices et extraits des mss.*, t. XXXVIII). Les auteurs mentionnés sont : Absalon, abbé de Saint-Victor; Adam de Saint-Victor; Alexandre de Halès, Alger de Liège, saint Ambroise, Anselme de Cantorbéry, Saint Augustin, Augustin de Cantorbéry, Baudri de Bourgueil, Bérenger Frédol, saint Bernard, Boèce, Cicéron, Etienne Langton, Etienne d'Orviéto, Gébouin de Troyes, Geoffroy Babion, Golias, Grégoire le Grand, Guigues le Chartreux, Guillaume d'Auxerre, Guillaume Beaufet, Guillaume de Paris, Guillaume de Saint-Thierry, Hildebert de Lavardin, Hugues de Bovès, Hugues de Saint-Cher, Hugues de Saint-Victor, Jean de Champlay, Jean de Cornouailles, Jean de Garlande, Jean de Metz, Jean d'Udine, Lanfranc, Maurice de Sens, Paulin de Milan, Peregrinus, Philippe de Grève, Pierre Lombard, Pierre le Mangeur, Pierre de Montier la Celle, Pierre de Reims, Raoul de Flaix, Raoul de Laon, Raymond de Langres, Raymont de Pennefort, Richard le Prémontré, Richard de Saint-Victor, Robert de Courçon, Robert Grossetète, Robert Paululus, Robert Pulleyn, Robert Pullus, Scot Erigène, Sénèque, Thomas d'Aquin, Yves de Chartres. Comme toujours, nombreuses identifications et rectifications bibliographiques. — L.

— Chaque jour s'étend le domaine de la Géographie; M. Franck G. CLEMOW, dans un beau volume (*The Geography of disease*, 1903, in-8, XIV, 634 p.) — le cinquième d'une série publiée à Cambridge — vient d'en donner une preuve nouvelle et éclatante. On serait tenté de se demander s'il est possible de faire la « Géographie des Maladies »; la question, qui eût été naturelle il y a un demi-siècle, ne l'est plus aujourd'hui; M. F. G. Clemow le montre fort bien dans la savante introduction qu'il a mise en tête de son livre. Par le fait, de tout temps on a su que certaines maladies sont cantonnées dans des contrées particulières, que d'autres sont plus fréquentes dans les pays chauds que sous un climat froid et réciproquement; les progrès que l'étiologie a faits depuis cinquante ans; la découverte du rôle des microbes dans la genèse des affections morbides, des observations mieux faites et sur des points plus éloignés, ont montré comment en réalité les maladies se répartissent diversement sur la surface du globe; il y a donc lieu d'en faire la géographie. M. F. G. Clemow l'a tenté avec un plein succès ; un profane même peut lire son livre sans peine et avec intérêt. On y apprend combien de maux assiègent la pauvre humanité, avec quelle facilité ils se répandent bien souvent loin de leur foyer d'origine, mais comment aussi, pensée consolante, la

---

1. A signaler comme fautes d'impression : Espinase pour Espinas, I, 251. Fournet pour Fournel, II, 16. Fuerbach pour Feuerbach, II, 53. 1890 pour 1790, 98 (note) Leydoux pour Seydoux, II, 511.

science parvient à en enrayer les progrès, et comment une bonne hygiène les rend plus rares, quand elle ne les supprime pas complètement. — Ch. J.

— La *Logik* de Christophe Sigwart, le regretté professeur de Tubingue, a paru en troisième édition à la librairie Mohr (*Logik von Dr. Chr. Sigwart.* Tübingen, Mohr, 1904, 2 vol. in-8°, xxiii et 498 p., 799 p.). On sait l'importance de cet ouvrage qui parut d'abord en 1873 et en 1878, puis en 1889 et en 1893. L'auteur est un de ceux qui ont eu la plus grande part au renouvellement de la philosophie allemande, et sa *Logique* a inauguré, si l'on peut dire, une nouvelle époque pour l'histoire de cette discipline. C'est ce que fait ressortir dans l'introduction M. Henri Maier qui a été chargé de cette troisième édition. Il retrace en vingt pages la carrière de Sigwart, sa « vie calme de savant » (*stilles Gelehrtenleben*), son influence sur ses auditeurs dont aucun ne pouvait « se fermer à son influence pédagogique », et il donne une liste des travaux littéraires du philosophe. Pour la troisième édition de la *Logique*, dont les deux volumes paraissent cette fois ensemble, M. Maier a, comme l'avait fait Sigwart, cité les travaux parus depuis la deuxième édition, mais seulement ceux qu'il fallait absolument citer « dans l'intérêt de l'exposition ». — N.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 janvier 1905.

L'Académie délègue au Congrès des Orientalistes d'Alger MM. Philippe Berger, Chavannes, Cagnat et Oppert.

M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, la copie d'une inscription latine envoyée de Rhadamès par le R. P. Huguenet et trouvée dans les ruines de l'antique Cydamus.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Henri Wallon, décédé. Il y a 36 votants; la majorité absolue est de 19.

	1er tour	2e tour
MM. Bayet	5	3
E. Berger	15	23
P. Girard	10	8
Haussoullier	6	2

M. Elie Berger, ayant obtenu la majorité des suffrages, est déclaré élu Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Revillout fait une communication sur un nouvel apocryphe copte des fragments de l'Evangile de saint Jacques et sur un « sacerdoce rhodien » d'après l'inscription démotique d'une statue trouvée à Rhodes.

M. R. de Lasteyrie communique, en seconde lecture, son mémoire sur le symbolisme de la déviation de l'axe dans les églises.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 13 février — 1905

Memoria græca Herculanensis cum titulorum, Ægypti papyrorum, codicum denique testimoniis comparatam proposuit Guilelmus Crönert. Leipzig, Teubner, 1903; x-318 p.

On distinguera dans ce livre deux parties. L'une est le recueil méthodique de toutes les formes nominales et verbales contenues dans les papyrus d'Herculanum, selon le plan suivant : voyelles et consonnes au double point de vue de l'orthographe et de la grammaire (la distinction établie à ce sujet par M. Crönert manque de netteté), noms, verbes, composition. L'autre, développée parallèlement à la première, soit en paragraphes imprimés en plus petits caractères, soit principalement dans des notes au bas de chaque page, renferme d'abondants exemples des formes examinées dans le texte, fournis par les inscriptions, par les papyrus d'Égypte, et par les manuscrits de plusieurs auteurs contemporains de Philodème, dont plusieurs traités, comme on le sait, nous ont été rendus par les papyrus d'Herculanum; ceux qui sont comparés le plus souvent, outre les Septante, sont Geminus, Josèphe, Strabon et les commentateurs d'Aristote. L'ouvrage de M. C., par sa nature même, ne se prête ni à la lecture ni à l'analyse; mais il n'aura pas le sort de beaucoup de livres qui, une fois lus, retournent au fond des bibliothèques pour n'en plus sortir. La comparaison perpétuelle entre diverses formes de la langue en fera un instrument de travail souvent consulté par les grammairiens; les éditeurs y trouveront des secours pour établir les

textes avec plus de sûreté ; car la connaissance de l'usage aux différentes époques est utile pour l'appréciation des variantes, et il n'est pas moins nécessaire de savoir à quelle date approximative une forme ou une orthographe peuvent s'être introduites dans les manuscrits. Or, M. C. non seulement distingue avec soin, dans ses rapprochements, l'époque des Ptolémées, l'époque impériale, l'époque byzantine, mais il vise à plus de précision encore, en notant quand c'est possible le commencement, le milieu et la fin des siècles. Ajoutons que, pour les manuscrits qui ont subi les retouches des correcteurs, la critique des corrections sera facilitée, et que les historiens du grec moderne ne seront pas les derniers à profiter de la foule des renseignements contenus dans ce recueil. De copieuses tables terminent le volume, et M. Crönert a utilisé un vide typographique aux pages IX fin et X pour donner un spécimen d'un *Glossaire grammatical des papyrus égyptiens.*

My.

G. Schmid. **De luscinia** quæ est apud veteres (Extr. du *Journal du ministère de l'Instr. publique* de Russie. Saint-Pétersbourg, 1904 ; Leipzig, G. Fock ; 23 p.

Dans cette brochure, M. Schmid continue ses recherches d'histoire naturelle sur les textes homériques. Il y discute le passage *Odyss.* XIX, 518 suiv., où il est question du rossignol. L'ἀηδών d'Homère est bien la *luscinia* des Romains, et l'épithète χλωρηίς serait l'équivalent de ἐν χλωροῖς διατρίβουσα ; c'est l'interprétation de quelques scholies. L'explication est admissible ; mais il n'en est pas de même de plusieurs corrections proposées, à propos du texte d'Homère, dans l'*Hymne à Pan*. M. Sch., qui constate, dans cet hymne, un grand nombre de termes homériques, y veut corriger v. 18 ἐπιπροχέουσα en ἐπιτροπέουσα, qui doit reproduire θαμὰ τρωπῶσα (*Od.* XIX, 521) ; « le poète, dit-il, a donné un sens nouveau à ce mot ». Il corrige encore v. 33 θάλε γὰρ πόθος ὑγρὸς ἐπελθών en δάλε, parce que « de même que ἐπελθών est dit à l'exemple d'Homère (ὕπνος ἐπέλθῃ, νοῦσος ἐπήλυθεν — mais comment peut-on parler d'imitation pour l'emploi d'un terme aussi fréquent que ἐπέρχεσθαι ?), de même il est vraisemblable que dans le premier mot il y a une réminiscence, » à savoir de πένθει βεβολημένος *Il.* IX, 3. Au contraire, Sophocle, *Œd. Col.* 674 ἀνέχοντα se rapportant à Κολωνόν, au lieu de ἀνέχουσα rattaché à ἀηδών, est une conjecture d'autant plus intéressante que la leçon traditionnelle est bien difficile, pour ne pas dire impossible à expliquer d'une manière satisfaisante. On voit que M. Schmid ne craint pas les digressions. Il en fait encore une dernière sur la huppe, dont le rossignol est la femme dans les *Oiseaux*, et sur la façon dont Aristophane, et quelques modernes après lui, ont noté le chant du rossignol.

My.

The Correspondence of M. Tullius Cicero arranged according to its chronological order; with a revision of the text, a commentary, and introductory essays by Robert Yelverton Tyrrell, litt. d., hon. litt. d. (Cantab.), D. C. L. (Oxon.), L. L. D. (Edin.): fellow of Trinity College, and sometime Regius Professor of Greek in the University of Dublin; and Louis Claude Purser, litt. D. Fellow of Trinity College and sometime Professor of Latin in the University of Dublin. Vol. I. Third Edition. Dublin, Hodges, Figgis et C°.; London, Longmans, Green et C°, 1904. 465 p. in-8°.

Tous ceux, qui ont eu à s'occuper des lettres de Cicéron, savent combien de difficultés de texte et d'interprétation s'y rencontrent à chaque page, parfois à chaque phrase; tous savent aussi que les secours les plus nombreux se trouvaient dans la belle édition en six volumes (plus un volume index de 1901) qui porte le nom de professeurs de Dublin: M. Tyrrell d'abord auquel s'est vite joint celui de M. Purser.[1] L'édition était épuisée, les retardataires abandonnés à leur malheureux sort; aussi apprendra-t-on avec plaisir que cette année vient de voir paraître le premier volume d'une édition nouvelle. Les auteurs lui conservent le précieux avantage des livres précédents; ils se sont efforcés d'être au courant: on trouvera dans l'introduction les noms de tous ceux qui se sont occupés récemment de la politique de Cicéron (Cauer); de l'authenticité de tel opuscule (Hendrickson), et du classement ou de la valeur de nos manuscrits (Gurlitt, Schmidt, Lehmann, etc.); les discussions sur la date de certaines lettres sont soigneusement résumées; bref on aimera à retrouver, sur tous les points, la large base qu'offraient les volumes antérieurs pour une étude approfondie. Là est certainement le principal mérite de ce beau recueil; et il n'est pas un lecteur, en ayant fait l'épreuve, qui ne se sente pour quelque chose l'obligé des deux auteurs.

On annonce la nouvelle édition du tome II pour la fin de l'an prochain avec une discussion du livre sur la prose métrique dans la correspondance de Cicéron de M. Bornecque.

Comme dans les éditions précédentes, ce premier volume contient les 89 premières lettres, celles qui précédent l'exil et les lettres de l'exil; la dernière lettre est la lettre à Q. Metellus, *Fam.* V, 4. Voici les changements que j'ai remarqués.

Aux préfaces de la première et de la seconde édition, l'on a substitué une préface nouvelle de moins de deux pages, dans laquelle sont énumérés les principaux travaux des vingt dernières années (Mendelssohn, Lehmann, Müller, Sternkopf, Schmidt, Gurlitt), utilisés dans le nouveau travail. De 91 p. l'introduction proprement dite est passée à 115 pages. Le fonds en est resté le même[2] avec des additions et des

1. Le premier volume de la Correspondance portant seulement le nom de Tyrrel[1] a été publié à Dublin d'abord en 1879, puis en seconde édition en 1885. A partir du vol. III (1890) apparaît au titre le nom de M. Purser.

2. Les pages de l'introduction, qui ont dû être ajoutées après coup, portent des numéros précédés d'astérisques. Ensuite reviennent les numéros ordinaires: léger

corrections de détail. L'important est que le livre ait été entièrement remis au courant et je vois nombre d'emprunts aux publications récentes ; ainsi au volume de Hermann Peter : Der Brief in der römischen Litteratur, aux travaux de Bardt ; aussi à ce que nous apprennent les nouveaux papyrus d'Egypte.

Pour les deux premiers articles, vie publique et vie privée de Cicéron, je relève une addition d'une dizaine de pages. M T. pousse peut-être un peu loin la défense de Cicéron contre ses accusateurs. Nous reconnaîtrions, ou du moins pour ma part, je reconnaîtrais plus volontiers ses faibles. Les modifications ont été plus considérables dans l'article suivant sur « les lettres elles-mêmes » parce qu'il a fallu tenir compte des travaux de Gurlitt, Peter et Schmidt. M. T. ne croit pas (p. 62 en haut) à des suppressions de lettres faites par Atticus ou par l'éditeur de la correspondance. C'est cependant de ce côté qu'inclinerait l'opinion des savants contemporains. Mais dans les notes se trouvent ici rapportés les arguments des adversaires, M. Gurlitt et autres.

Ont été supprimés, avec raison, les anciens Addenda to the Commentary qui suivaient l'Appendix (Colonies etc., Lex Ælia et Fufia Agrarian matters, Pedarii, Lex Cæcilia Didia); supprimés de même les *Corrections and Suggestions* avec les *Conjectures in Hermathena* (10 p.) Là n'était sûrement pas le côté fort du nouveau travail. Enfin ont disparu les deux premiers paragraphes de l'Appendix to Introduction (on the Relations of Cicero with Cæsar and Pompeius before the Outbreak of the Civil war ; et Cicero and Tiro) ; le troisième paragraphe sur le *Commentariolum petitionis* a été complété ; on a conservé la réfutation d'Eussner (n'est-elle pas trop longue ? et pourquoi Eussner est-il cité (p. 116 et s.) sans aucune indication bibliographique ?) ; mais cinq pages nouvelles résument les travaux récents et particulièrement celui de M. Hendrickson. J'avoue regretter la table de tête (Contents) qui existait autrefois.

Pour l'ensemble on jugera que la discrétion, avec laquelle M. P. a remanié le premier travail, est certes louable dans son principe ; je ne suis pas bien sûr que plus d'un lecteur ne la trouve pas excessive.

Des croix restent et resteront longtemps encore en bien des endroits du texte : p. 218, 229, etc. Tenir grand compte de l'*Adnotatio critica*. Les lapsus laissés dans le texte ou les doutes qui subsistent sur telle leçon y sont relevés

On ne s'attend pas que le Commentaire éclaircisse toutes les difficultés, historiques ou autres. Personne n'y songe ; il doit même être bien entendu qu'à côté du livre de M. Purser, il faudra continuer à

---

désordre, qui s'explique assez mal, puisqu'on avait renoncé à l'ancienne pagination On a oublié passim ces changements et laissé des renvois qui deviennent faux. Ainsi p. 154, le renvoi à l'Introduction p. 110, Appendix C.

feuilleter plus d'une fois Boot, Mongault ou Manuce. Il suffit qu'on ait pour l'ensemble l'essentiel ; et on l'a cette fois, ce me semble.

Passim la nouvelle édition abandonne ou modifie l'interprétation donnée dans l'édition précédente, grâce à l'addition d'une parenthèse terminée aux initiales L. C. P. Ainsi sont rectifiés des passages qui faisaient tâche dans le premier travail; par exemple, p. 245, la note où Tyrrell admettait la non-authencicité du fameux passage sur les discours consulaires (Att. II, 1, 3). — Je n'aime guère les indications générales comme celle de la p. 212, à la note sur *Calvum* : « one commentator... all the others... » On est obligé de faire une recherche pour voir qu'il s'agit de Hofmann.

L'impression est des plus soignées et quasi impeccable. Ci-dessous quelques exceptions [1].

Émile Thomas.

Histoire de l'édition bénédictine de saint Augustin par Ingold, avec le Journal inédit de dom Ruinart. Paris, Alphonse Picard et fils, 1903, xii-201 pp. in-8. Prix 5 fr.

Quand l'Académie de Vienne commença une nouvelle édition de saint Augustin, les jeunes philologues chargés des premiers volumes jugèrent de haut l'œuvre de leurs devanciers bénédictins. On dut leur rappeler ce qu'elle valait et leur indiquer à la Bibliothèque nationale la série de volumes où sont réunis les travaux préparatoires et les documents relatifs à cette édition. L'indication fut sans doute jugée utile. Un missionnaire de l'Académie vint étudier ces pièces et en tira trois fascicules sur l'histoire de l'édition bénédictine. Le premier nous fut envoyé [2]. Mais ce travail, très consciencieux d'ailleurs, trahissait une inexpérience assez naturelle de notre histoire religieuse. M. Didio, alors doyen de la faculté de théologie de Lille, entreprit de le refaire. Il a écrit cinq chapitres. M. Ingold les publie et en ajoute sept autres. Grâce à cette collaboration, nous avons enfin une histoire de l'édition bénédictine.

L'épisode est instructif. Quand au lendemain du concile de Trente, la papauté voulut donner à l'Eglise une édition officielle de ses livres sacrés, elle comprit dans ce projet, outre la Bible, le missel et le bréviaire, les œuvres de saint Augustin, le maître de la théologie occi-

---

1. P. 235, l. 9. *preferendæ* (lire, *perfer.*; la faute, ainsi que les trois suivantes, était déjà dans l'ancienne édition). P. 265, dernière ligne, écrire en un mot *refert* ; P. 368 (3 l. avant la fin), écrire en un mot *obviam*. Faute plus grave : p. 272, § 34, lire *afuturam*. P. 276, au milieu § 45, lire *quaedam*. P. 294, à l'avant-dernière ligne, lire *gratia*.

2. *Die Mauriner Ausgabe des Augustinus, ein Beitrag zur Geschichte der Litteratur u. der Kirche im Zeitalter Ludwigs XIV* (Vienne, 1890) : ce titre est reproduit avec trois fautes d'impression par M. I., p. xi.

dentale. Il s'agissait, pour saint Augustin comme pour la Bible, de remplacer l'œuvre suspecte des Lovanistes. Mais le saint Augustin resta en plan [1]. Comme le bréviaire et la Bible avaient donné beaucoup de mal pour un résultat médiocre, peut-être l'expérience rendit-elle plus prudent.

Les Bénédictins furent sollicités de divers côtés de reprendre ce vieux projet auquel le jansénisme rendait de l'actualité. Ils finirent par s'en charger. Après bien des tiraillements et des changements, Mabillon devint le directeur de l'entreprise. Mais dès le début, une guerre de libelles commença contre les éditeurs, d'abord menée par les capucins, puis par des personnes secrètes qui n'étaient autre que les jésuites. Les Bénédictins ne se laissèrent pas attaquer sans riposter. Ils firent même condamner leurs adversaires anonymes par le Saint-Office (7 juin 1700). Rome sanctionnait ainsi un ordre du Roi, signifié très sèchement par Pontchartrain le 11 novembre 1699. Ainsi que souvent, le pouvoir civil avait mis la main sur un des plateaux de la balance. Le roi devait bien cela à Mabillon et à ses confrères qui lui avaient dressé, au frontispice de la nouvelle édition, une si belle dédicace.

Comme conséquence à cette polémique, il fallait joindre à l'édition une préface générale qui eût répondu aux critiques. Mabillon l'écrivit. Mais elle ne satisfaisait pas Bossuet qui « voulait qu'on y prouvât, par saint Augustin, la grâce suffisante qui donne le vrai pouvoir, la volonté antécédente dans Dieu de sauver tous les hommes, l'indifférence active, etc. » Et Mabillon de prendre et de reprendre son malheureux manuscrit. Finalement, pour ne pas déplaire au roi, la préface fut réduite à un simple exposé qui mécontenta au moins autant les jansénistes que les jésuites.

La question avait été mal posée. Accepter la discussion sur un texte janséniste ou un texte orthodoxe de saint Augustin était, par le fait même, renoncer à la pure critique en matière philologique et historique. Les Augustiniens, en prenant le mot dans le sens le plus large, voulaient à tout prix faire entrer dans le texte ce qui était étranger ou ce qui n'en était le plus souvent que la conséquence fort éloignée. C'est une vraie pitié de voir un érudit de la valeur de Mabillon s'atteler à formuler des « règles » pour montrer dans Augustin les distinctions de la théologie du XVI[e] et du XVII[e] siècles et s'excuser de ce que les Bénédictins « ne voulant rien marquer dans la marge que ce qui était dans le texte,... n'ont pu mettre à la marge le mot de grâce, n'y ayant dans le texte que celui de volonté ou de charité ». Peut-être les Bénédictins n'avaient pas toujours eu le sang froid nécessaire

1. Sur les travaux préliminaires, voy. Urba, *Beiträge zur Geschichte der Augustinischen Textkritik*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, CXIX, 6 (1889); non mentionné par M. Didio. Le jugement de M. Urba, ou plutôt son préjugé sur les Bénédictins est d'ailleurs peu équitable.

et avaient incliné leur auteur vers leurs propres doctrines. La discussion objective des critiques reste à faire [1]. Mais la prétention contraire n'est pas moins insoutenable. La neuvième règle de Mabillon était la bonne et dispensait des autres : « C'est des anciens manuscrits que dépend la bonté des éditions. »

L'ouvrage de M. Ingold est composé d'après les documents de la querelle. Son érudition de bibliophile lui a permis de ne laisser à l'écart aucun des factums écrits pour ou contre; il en est très peu qu'il n'ait pu retrouver et lire. L'appendice contient la traduction de la dédicace, par Bulteau ; le journal de dom Ruinart; des extraits d'un poème sur les jésuites par dom Naigeon [2].

Paul Lejay.

Die Pseudoklementinen, Homilien und Rekognitionen; eine quellenkritische Untersuchung, von Hans Waitz. Leipzig, Hinrichs, 1904. VIII-396 pp. in-8. Prix : 13 Mk. (*Texte und Untersuchungen*, N. F., X, 4.)

Où se trouve, dans la collection des pseudo-clémentines, l'écrit fondamental et primitif, tel est le problème d'histoire littéraire auquel s'attaque M. Waitz. Il écarte d'abord l'*Epitome* sous ses deux formes. Puis étudiant les deux grandes collections, il montre qu'elles procèdent séparément d'une source commune. Cette source était connue de l'auteur de l'*Opus imperfectum* et du *Chronicon paschale*. C'est l'ouvrage que cite saint Jérôme sous le titre de Περίοδοι Πέτρου et sous le nom de Clément. M. W. reconstruit ce document d'après les *Homélies* et les *Recognitions* (tableau, pp. 37-39). Il en place la rédaction dans la période de syncrétisme religieux que forme le règne d'Alexandre Sévère (222-235). La patrie de ce document est Rome, comme le prouvent, entre autres indices, la place que tient Rome dans le récit et la théologie anti-gnostique et spécialement antimarcionite de l'auteur. Il suit de la date que l'ouvrage ne peut avoir grande valeur historique. Les détails qu'il donne sur la famille des Clemens sont romanesques ou reposent sur des confusions. Cependant il nous montre comment s'est consolidée à Rome au commencement du IIIe siècle la constitution de l'Eglise; il apporte quelques compléments à l'histoire de la discipline pénitentielle dans l'Eglise romaine; il caractérise surtout les tendances qui entraînaient et divi-

---

1. M. I., dans son désir de laver Mabillon du soupçon de jansénisme, va un peu loin, p. 82 suiv. Cf. p. 98.

2. P. 4, lire : Bauemer. — P. 8, les termes employés par Mabillon dans la dédicace du saint Bernard ne me paraissent pas impliquer la croyance à « l'infaillibilité pontificale. » — P. 26, n. 1, lire : *Alfred* Baudrillart. — P. 31, l. 6, lire : 1670. — P. 62, Lettre de Bossuet à son neveu; noter sa préoccupation maladive du quiétisme. — P. 94, l. 1, lire : écrit de *Mabillon*. — P. 95, l. 18, lire : *voir* la grâce. — P. 96, l. 11 du bas, lire : *iustitia uetat*. — P. 148, l. 6, lire : *excitaient*.

saient alors les esprits cultivés dans le christianisme comme dans le paganisme.

M. W. suppose que l'écrit original est la combinaison de deux sources principales, les Κηρύγματα Πέτρου et les Πράξεις Πέτρου. Pour la première nous avons une donnée précise, c'est l'analyse des dix livres qui se trouve dans *Recogn.*, III, 75. Plusieurs critiques avaient tenu pour une fiction cette analyse et les livres qu'elle suppose. M. W. cependant la prend pour base. Non seulement il retrouve le contenu des dix livres, mais il considère le texte des Κηρύγματα utilisé dans les Clémentines comme une recension antimarcionite. La rédaction primitive proviendrait d'un groupe elkésaïte (voy. Epiphane, *Haer.*, xxx, 3 et liii, 1) et aurait vu le jour à Césarée de Palestine entre la fin de la guerre de Barkochébas et le grand développement de la gnose, ainsi vers 140. Quant aux Πράξεις, c'était un récit des luttes de saint Pierre avec Simon le magicien à Jérusalem, à Césarée, à Antioche et à Rome. Dans sa forme la plus ancienne, ce récit a été utilisé par l'auteur des *Actes des apôtres*, ch. viii. Plus tard, après Justin, il a reçu une forme sous laquelle l'ont connu l'auteur des pseudo-clémentines et celui des Actes apocryphes que nous possédons. Comme sources secondaires, M. W. mentionne le conte populaire qui est la base des *Ménechmes* de Plaute et, pour *Rec.*, ix, 17-29, un écrit de Bardesanes Περὶ εἱμαρμένης.

On voit par cette analyse que M. W. ne se contente pas d'une restitution du premier degré. Il remonte de là à un second document et de celui-ci à un troisième. C'est évidemment très risqué. M. Waitz lui-même a dû changer d'avis au cours de sa rédaction, car il fait entrer dans les sources quelques éléments tirés des pseudo-clémentines qu'il n'avait pas attribués au document primitif. Qu'adviendrait-il de son livre si on lui appliquait ses procédés d'exégèse? Cependant il serait injuste de ne pas reconnaître que, grâce à ce travail, la question a fait un pas. Les nombreuses observations de détail et surtout l'étude des citations bibliques serviront à l'intelligence du roman.

Paul Lejay.

Spécimen d'un Précis de phonétique historique du latin (Esquisse linguistique annexée au Rapport annuel du Gymnase de la Chaux-de-Fonds, 1903-1904), par Max Niedermann ; in-4°; La Chaux-de-Fonds, 1904.

L'on s'accorde aujourd'hui assez universellement à trouver ennuyeux et fatigant entre tous l'enseignement de la grammaire; partout on lui mesure les heures avec parcimonie, partout on le réduit comme on peut et dans l'ignorance où l'on est de son sens véritable et de son développement possible, on le relègue au dernier rang, tout en regrettant de ne pouvoir s'en passer, sans plus de façons. Il paraît d'ailleurs impossible qu'il en soit autrement, quand on considère à

quel point l'enseignement de la grammaire est resté scolastique, étranger à tout raisonnement scientifique, à tout progrès rationnel. Tout s'y passe, en effet, comme si la linguistique n'existait pas, comme si la science du langage était restée stérile.

Un pareil divorce a déjà frappé plus d'un bon esprit, mais si quelqu'un devait s'y montrer particulièrement sensible, c'est bien l'auteur du spécimen dont il s'agit ici. En effet, M. Niedermann est à la fois un linguiste exercé, estimé des spécialistes pour son ingéniosité et son érudition, et un professeur déjà expérimenté de l'enseignement secondaire. Au courant des besoins des élèves et de leurs moyens comme des derniers progrès scientifiques, il s'est trouvé de plus tout spécialement préparé pour agir de manière efficace contre le mal. Le spécimen que nous avons sous les yeux en est un brillant témoignage : rien n'y figure qui ne soit utile à l'élève ; toute hypothèse personnelle, toute comparaison superflue ou obscure, en est bannie ; on n'y rencontre même pas les rapprochements traditionnels, et d'ailleurs superflus, du latin et du grec, en sorte que le livre va au-devant des exigences les plus récentes. Néanmoins le vocalisme latin s'y présente sous son apparence véritable, vivante et complexe ; ses traits propres et vraiment caractéristiques y sont bien marqués, et les lois d'alternance auxquelles il obéit y apparaissent dans toute leur rigueur.

C'est que le livre de M. Niedermann satisfait à deux conditions importantes. D'abord, il est l'œuvre d'un spécialiste : M. Niedermann n'est pas seulement un linguiste, en général, c'est tout particulièrement un latiniste, qui, très justement, à pensé que ce n'était pas trop de posséder entièrement son sujet pour pouvoir le condenser en un manuel classique : la ferme ordonnance de son livre, sa clarté en toutes ses parties sont dues avant tout à la maîtrise secrète de l'auteur. Ensuite, c'est l'œuvre d'un homme avisé et discret qui a su très habilement s'effacer pour n'offrir à ses lecteurs que le meilleur de ce que son érudition rappelait à sa mémoire et dissimuler soigneusement derrière un ouvrage de dimensions modestes et d'allure simple un travail fort long et délicat qui ne peut guère être apprécié que des latinistes et des grammairiens.

Robert Gauthiot.

Holy Bible, Polychrome edition ; Leipzig, Hinrichs. London, Clarke ; New-York, Dodd, 1904 :

The Book of Leviticus, a new English translation with explanatory notes and pictorial illustrations, by G. R. Driver. Gr. in-8°, VIII-106 pages.

The Book of Joshua, by W. H. Bennett. Gr. in-8°, VIII-93 pages.

The Book of Judges. by G. F. Moore. Gr. in-8°, XII-98 pages.

The Book of the Prophet Isaiah, by T. K. Cheyne. Gr. in-8°, XII-215 pages.

The Book of the Prophet Ezekiel, by C. H. Toy. Gr. in-8°, X-205 pages.

The Book of Psalms, by J. Wellhausen. Gr. in-8°, xii-237 pages (tous ces volumes sont à leur 5e mille).

Six beaux volumes, luxueusement imprimés, convenablement illustrés. Les traductions sont faites d'après le texte critiquement établi dans la Bible polychrome publiée sous la direction de M. P. Haupt, et elles sont imprimées sur les mêmes couleurs. Ces traductions ont été préparées avec beaucoup de soin; mais l'intérêt principal de la publication est dans les copieuses notes qui les suivent, servant d'introduction à chaque livre et de commentaire critique.

Ainsi l'on trouve après la traduction du Lévitique une très bonne analyse du livre, de ses éléments constitutifs, des étapes probables de sa composition. Chaque partie est ensuite étudiée à part; par exemple les sept premiers chapitres du Lévitique sont l'objet d'une étude d'ensemble, soit en ce qui regarde leur structure, soit en ce qui regarde leur contenu; après quoi viennent les notes exégétiques avec les explications de détail. Ce volume est excellent, tel d'ailleurs qu'on pouvait l'attendre de M. Driver.

L'analyse de Josué est un peu sommaire, mais l'introduction historique est tout à fait satisfaisante. M. Bennett a eu soin d'y mettre un long exposé de la situation de la Palestine au xive siècle avant Jésus-Christ, d'après les documents cunéiformes d'El-Amarna. Avec la plupart des critiques, M. B. tient pour probable que l'exode d'Israël et la conquête de la Terre promise sont postérieurs à cette époque. Mais qu'est-ce que l'exode, et qu'est-ce que la conquête? La réalité qui correspond à ces données traditionnelles paraît avoir été beaucoup plus complexe que les récits qui les concernent. Il peut être risqué de dire, à propos du miracle de Josué, que le livre du *Iashar* ne contenait qu'une métaphore; du moins la comparaison, d'ailleurs très légitime et instructive, que M. B. fait de certains passages de l'Iliade et de l'Odyssée, ne s'accorde pas avec cette interprétation; les dieux grecs retardent ou accélèrent le soleil à leur gré; les anciens Hébreux n'y auraient pas vu plus de difficulté. On pouvait s'en tenir là pour l'appréciation du récit biblique, et il est au moins superflu d'ajouter que, si le miracle avait eu lieu, les objections scientifiques ne seraient pas à considérer, parce que le propre du miracle est d'être inexplicable.

L'annotation des Juges ne laisse rien à désirer. A propos du vœu de Jephté, M. Moore observe que la délicate réserve de l'auteur dans l'expression du dénouement a été exploitée mal à propos par certains interprètes comme signifiant la consécration de la fille de Jephté en qualité de prêtresse vierge ou de vierge recluse : Jephté avait voué à Iahvé une victime humaine en cas de succès dans sa campagne contre les Ammonites; la victoire suit; la fille du héros se trouve remplir les conditions du vœu, et le vœu s'exécute; Iahvé lui-même avait désigné la victime qu'il choisissait. Les notes concernant l'idole de Micah (*Jug.* xvii-xvii) font très bien ressortir l'importance de cette

histoire, qui n'a pas été conçue pour déprécier le sanctuaire de Dan. Il est très remarquable que les prêtres de ce sanctuaire se soient donnés comme descendants de Moïse.

Dans sa traduction d'Isaïe, comme dans son édition du texte hébreu, M. Cheyne rompt la suite traditionnelle des morceaux et les distribue conformément aux conclusions de sa critique : procédé hardi et qui conviendrait seulement dans le cas où toutes ces conclusions pourraient être regardées comme certaines. Or il faut bien avouer que plusieurs ne sont que probables ou même purement conjecturales. Les notes suivent naturellement la nouvelle distribution du texte ; mais il est bien plus difficile de s'y retrouver que si l'ordre des chapitres eût été conservé. L'analyse générale du livre est assez développée; les introductions particulières à chaque oracle auraient pu être plus substantielles. La grande érudition de l'auteur le sert utilement dans les notes de détail; on pourrait presque dire que beaucoup de passages sont brillamment commentés; l'ensemble néanmoins manque un peu de cohésion et de clarté, mais ce peut être en grande partie la faute du sujet. A propos des eaux de Siloé, *Is.* VIII, 6, M. C. donne le facsimile de l'inscription découverte en 1880; comme le texte n'est pas très long, une traduction aurait pu être ajoutée pour le commun des lecteurs. M. C. pense que l'écriture « d'homme » dont il est question *Is.* VIII, 1, est l'écriture vulgaire, précisément celle que les ouvriers de Siloé ont employée pour leur inscriprion.

On ne voit pas très bien la portée de ce que dit M. Toy touchant le rapport d'Ézéchiel avec les chapitres II-XI de la Genèse : bien que le prophète n'en soit pas l'auteur, il aurait probablement pris part à la collection de matériaux d'où les récits ont été plus tard extraits, avec combinaison d'autres traditions. Ces chapitres sont loin de former un tout homogène : M. T. croit-il que tous les récits qu'ils contiennent soient postérieurs à la captivité ? Et comment parler du rôle qu'un individu a pu avoir dans la formation d'une tradition orale, anonyme, insaisissable ailleurs que dans des écrits qui ne permettent pas d'en reconstituer l'histoire ? L'influence de Babylone sur Ézéchiel est incontestable ; mais la même influence a pu s'exercer et s'est exercée sur quantité de ses compatriotes qui ont vécu dans les mêmes conditions que lui, qui n'ont pas écrit, mais qui ont pu compter tout autant dans le mouvement de la pensée religieuse d'Israël à l'époque de l'exil. L'illustration de la traduction et des notes est relativement abondante, les monuments assyriologiques ayant été largement exploités. L'annotation est complète, érudite, bien proportionnée dans les diverses parties du livre.

M. Wellhausen consacre une page et demie aux indications générales concernant l'origine, la composition et la collection des psaumes. On peut trouver que c'est peu. Quelques considérations sur la poésie des Israélites, sur le parallélisme, le rythme, la strophique, n'auraient pas

été superflues. Les notes relatives à chaque morceau en particulier sont surtout exégétiques ; il n'y est pas ordinairement question de la date ni de la structure des différentes pièces ; elles ont souvent un caractère doctrinal, et il est inutile de dire qu'elles ont par elles-mêmes une valeur non commune ; mais la théologie des psaumes n'est pas tout ce qu'on souhaite connaître des psaumes. L'annotation de certains morceaux difficiles ou importants, par exemple le *Ps.* LXVIII, est vraiment insuffisante, quoique, dans le cas cité, M. W. relève certains traits qui invitent à placer le poème au temps des princes machabéens. L'éminent critique n'aura pas voulu faire double emploi avec les commentaires : le fait est qu'il ne les remplace pas.

Alfred Loisy.

Les Evangiles d'après la critique moderne, par J.-E. Carpenter ; traduit de l'anglais par J. Hocart. Paris, Fischbacher, 1904 ; in-12, VII-87 pages.

Saint Jean et la fin de l'âge apostolique, par C. Fouard. Paris, Lecoffre, 1904 ; in-8, XLIV-343 pages.

Les deux conférences de M. Carpenter méritaient d'être traduites en français : c'est un exposé clair et substantiel des conclusions qui tendent à être communément admises par les critiques indépendants touchant l'origine et le caractère des Synoptiques et du quatrième Évangile. Certaines assertions n'ont pas toute la précision désirable ou pourraient être contestées. Ainsi la proposition incidente : « Vers la fin du second siècle, avant que nos évangiles actuels ne fussent entrés dans la circulation sous les noms qui leur sont restés »..... Il est certain que, vers l'an 170, nos évangiles étaient en circulation sous les noms que nous leur connaissons ; et l'on doit sans doute remonter plus haut, car il ne paraît pas probable que les notices de Papias se rapportent aux sources de nos évangiles, comme le veut M. C., non aux Évangiles mêmes de Matthieu et de Marc. De même, les interpolations tardives que l'on veut trouver dans le premier Évangile, notamment la parole : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église », ont tout chance d'appartenir à la rédaction qui a constitué l'Évangile dans sa forme traditionnelle, à l'auteur qui est préoccupé de la sainteté de l'Église et de sa discipline, qui a composé la parabole de l'Ivraie et son explication, qui veut qu'on traite en païen celui qui n'écoute pas la réprimande de la communauté, qui a rédigé le discours du Christ aux apôtres après sa résurrection. L'allocution à Pierre rentre, si l'on peut dire, dans le système du livre, bien qu'elle soit d'ailleurs une interpolation à l'égard de Marc, et l'on n'a aucune preuve que ce morceau ait manqué d'abord dans les manuscrits de Matthieu. Il n'en est pas de même pour la formule : « les baptisant au nom du Père,

du Fils et du Saint-Esprit », simple surcharge qui paraît avoir contre elle le témoignage d'Eusèbe de Césarée, et qui est facile à expliquer par l'influence de l'usage liturgique. Pour avoir été déjà soutenue par des critiques éminents, l'opinion d'après laquelle le corps du quatrième Évangile serait indépendant du prologue n'en paraît plus solide. Peut-être ces critiques et M. Carpenter, qui entend fort bien l'Évangile, attribuent-ils au prologue une portée métaphysique plus grande que celle qu'il a réellement : c'est ce qui les empêche de voir que le Verbe du prologue, vie et lumière des hommes, est identiquement le Christ vie et lumière qui remplit l'Évangile.

M. Fouard, qui est mort avant la publication de son livre sur saint Jean, a composé sur les origines chrétiennes une série d'ouvrages qui étaient destinés, dans la pensée de leur auteur, à être l'antidote catholique de Renan. Ce n'étaient pas des œuvres de polémique; le ton de M. F. était toujours aussi modéré que son style était correct. Ainsi, on lit dans l'introduction de son dernier volume : « Certes, nous ne nous sentons aucun goût pour discuter les questions agitées à cette heure, comme par exemple, de savoir si « Jésus s'est cru Dieu », ou bien encore, « à quel moment il a pris conscience de sa messianité ». Outre que le mystère de l'Incarnation restera toujours impénétrable à notre chétif esprit, des enquêtes si téméraires, pour ne pas dire de tels attentats sur la divine personnalité du Christ, offenseraient sûre- la piété de nos lecteurs. Il n'en est pas ainsi des preuves qui vont à établir l'authenticité des documents apostoliques. » Il était difficile de critiquer plus discrètement, et l'on peut dire, au moins par comparaison, avec plus de bienveillance, *L'Évangile et l'Église*. En même temps, M. F. nous révèle sa méthode : il ne discute pas les problèmes actuels. Ni pour l'Apocalypse ni pour le quatrième Évangile il n'examine à fond les questions d'origine et d'interprétation, bien qu'il ait l'air de les traiter. Il connaît et il cite quelquefois l'ouvrage de M. J. Réville sur *Le quatrième Évangile*, mais on peut dire qu'il n'en tient pas compte; il ignore simplement et, je crois, délibérément, car il cite et utilise des ouvrages plus récents, mon gros volume sur le même sujet. Bossuet est son oracle pour l'explication de l'Apocalypse. M. F. aura été sans doute en France un des derniers et l'on peut ajouter des plus dignes représentants de l'exégèse catholique rigoureusement traditionnelle et prudemment officielle, avec des intentions et une apparence scientifiques. C'est à ce titre surtout que son livre peut offrir un intérêt au critique impartial.

Alfred Loisy.

La Comtesse de Bonneval, lettres du XVIII^e siècle, nouvelle édition publiée par G. Michaut. — Un vol. in-18 de 100 p. Paris, Fontemoing, 1903.

On connaissait depuis longtemps les seize lettres de Charlotte de Biron, comtesse de Bonneval, que M. Michaut réédite aujourd'hui.

La triste destinée de cette pauvre femme « mariée dix jours, veuve pendant trente-quatre années d'un mari vivant, infidèle et renégat » n'avait pas manqué d'intéresser la postérité, et le prince de Ligne s'était constitué l'éditeur de cette correspondance, publiée après lui deux fois encore. Mais les trois éditions qui en ont été faites laissaient beaucoup à désirer à tous les points de vue, et Sainte Beuve réclamait une publication nouvelle « avec quelques éclaicissements, quelques rectifications, » et dans un meilleur ordre. M. M. a entendu cet appel de Sainte Beuve, et suivant toute apparence son édition sera considérée comme définitive. Le texte est bon, les notes disent bien tout ce qu'elles doivent dire; la préface est substantielle, l'avertissement qui la suit est clair et complet; enfin M. M. ne se trompe pas quand il assure que Mme de Bonneval devient ainsi « encore plus aimable et plus touchante. »

A. G.

Frantz Funck-Brentano. **Les Nouvellistes**, avec la collaboration de L. d'Estrées. Paris, Hachette, 1905, in-164, 328 p.

Les lecteurs de la *Revue Critique* savent avec quel bonheur M. Fr. Funck-Brentano, à la fois érudit consciencieux et habile vulgarisateur, a su compléter les notions imparfaites et rectifier le jugement du grand public sur divers points intéressants de l'histoire de l'ancien régime. Sauf quelques privilégiés, comme M. d'Estrées qui a collaboré à l'ouvrage qui nous occupe, on ne saurait guère des nouvellistes que ce qu'ont dit d'eux La Bruyère, Montesquieu et quelques autres écrivains. L'étude que leur consacre M. F.-B. est une monographie pleine d'inédit, piquante et instructive à plusieurs titres. On y apprend comment se formait et s'entretenait au jour le jour, au XVIIe et au XVIIIe siècles, l'opinion publique dont l'existence même, pourtant incontestable, a été mise en doute quelquefois. M. F.-B fait vivre et s'agiter devant nos yeux toute cette « nation » d'informateurs, avec leurs *bureaux* ou *pelotons* en plein air où ils se partagent le travail, comme de nos jours, en autant de spécialités qu'il y a de genres de nouvelles à répandre dans le public. Il nous révèle l'influence que cette presse parlante exerça sur le gouvernement intérieur de l'état et sur la politique étrangère. Les critiques de certains nouvellistes, dont l'auteur met en lumière la physionomie particulièrement attachante, comptaient dans l'esprit des rois et des ministres. Le comte de Lionne avait ses entrées à la cour de Louis XIV : il y faisait connaître le sentiment du peuple sur les événements importants et y recueillait des renseignements de première main qu'il transmettait à ses auditeurs aux Tuileries, où il tenait un bureau très apprécié. Sous Louis XVI, le « bonhomme Métra » avait l'oreille des ambassadeurs et

le roi aimait à connaitre les commentaires qu'il ajoutait aux nouvelles qu'il débitait, car ce professionnel renommé était l'interprète fidèle des opinions de la bourgeoisie. Bien plus, M. F.-B. démontre que les nouvellistes ont concouru à préparer la Révolution. Les rapports de police au XVIIIe siècle sont pleins de propos tenus par ces chroniqueurs oraux qui réclamaient déjà, dans leurs réunions, la substitution de la république à la monarchie. Mais il n'y a pas que de l'inédit dans les *Nouvellistes.* On pourra reprocher à M. F.-B. d'avoir grossi plus que de raison le volume de son ouvrage, en ajoutant à ce qu'il apportait de neuf sur ses héros, la description, d'ailleurs vivante et pittoresque, déjà faite plusieurs fois des endroits de Paris les plus fréquentés sous l'ancien régime. L'auteur ne manquera pas de répondre que s'il a, lui vingtième, retracé le tableau du Pont-Neuf, de la Galerie du Palais, des Jardins publics, des Cloîtres ouverts, des Cafés avant la Révolution, c'était pour y présenter les nouvellistes qui en faisaient le théâtre habituel de leurs exploits, les y peindre sur le vif dans l'exercice de leur profession. Et vraiment, le reproche serait plus fondé si M. F.-B. n'avait écrit que pour les érudits. A ceux-ci l'exposé de ses découvertes dans un mémoire de cent pages au plus, eût suffi. La majorité des nombreux lecteurs à qui s'adressent *les Nouvellistes*, ne se plaindra sans doute pas de retrouver dans ce livre les descriptions de l'ancien Paris agréablement rajeunies et même renouvelées, qu'ils n'iraient pas rechercher dans les études spéciales où elles se trouvent.

J. CHAVANON.

Thackerays letters to an American family. *With an introduction by Lucy W. Baxter and original drawings by Thackeray*, VII et 194 pp. London; Smith, Elder and Co.

En l'absence d'une biographie de Thackeray — on sait qu'il a défendu expressément à ses filles d'écrire ou de laisser écrire sa vie — et malgré les notices contenues dans l'édition en quatorze volumes publiée par sa fille, Mrs Ritchie, il y a quelques années, chez Smith, Elder and Co. où, à l'occasion de chaque œuvre, ont été expliquées les relations qui la rattachent à l'auteur, les amis du grand humoriste liront avec plaisir ces épîtres sans prétention, écrites vers le milieu du siècle dernier à la femme et aux filles d'un ami de New-York, chez qui il fréquentait lors de sa tournée de conférences sur les humoristes anglais et les quatre Georges. Thackeray maniait fort habilement le crayon et il avait quelque temps hésité entre la profession de peintre et celle de littérateur; il a illustré ses lettres de dessins à la plume, qui sont d'une grande originalité et qui forment un complément parfois fort drolatique au texte. Plusieurs particularités sont

dans un seul volume offrant moins de disparates que le présent ouvrage ; en supprimant les redites et en imitant la manière de conter simplement, mais agréablement, qui caractérise les narrations d'E. L., il mettrait le tout à la portée du grand public. Quant aux érudits, ils n'ont pas besoin de ces remaniements pour se rendre compte des travaux du grand chercheur qui a découvert un poème épique bien supérieur aux rhapsodies arrangées par Macpherson, qui a réuni les très nombreuses chansons lyriques dont est composée la *Kanteletar* enfin qui a formé le recueil d'invocations et de formules magiques des populations finnoises.

E. Beauvois.

— Dans son étude sur l'historien allemand Henri Luden et les tendances philosophiques de ses écrits, M. Franz Hermann, un disciple de M. Lamprecht, nous offre une de ces monographies relatives à la méthode historique et aux principes de la philosophie de l'histoire, qui foisonnent actuellement en Allemagne, un peu trop peut-être, au gré de ceux des historiens qui ne se sentent pas spécialement portés vers la métaphysique (*Die Geschichtsauffassung Heinrich Ludens im Lichte der gleichzeitigen geschichtsphilosophischen Stroemungen*, Gotha, Perthes, 1904; prix : 2 fr. 50). Le savant dont il expose les théories n'est pas du nombre des grands historiens de l'Allemagne moderne; né en 1780, mort en 1847, il est passablement oublié de nos jours et son modeste monument, situé sur le *Fürstengraben* d'Iéna, n'éveille sans doute que de très vagues souvenirs chez les futurs historiens de l'*Alma mater* thuringienne, qui passent devant lui. Ce qui fait son mérite, aux yeux de l'auteur, c'est que, venant après les écrivains de la période rationaliste (*Aufklaerung*), il fut un des premiers à s'inspirer, dans le domaine de ses études, de la philosophie idéaliste de Schelling et de Fichte, ou, plus simplement, que le jeune professeur d'Iéna représenta, dans son enseignement, sous Napoléon et durant la période de réaction qui succéda au soulèvement patriotique de 1813-1815, *l'idée nationale, l'aspiration germanique*. Ses cours d'histoire allemande, fort suivis, depuis 1808, les douze volumes de sa *Geschichte des teutschen Volkes*, parus depuis 1825 (elle s'arrête d'ailleurs à l'empereur Frédéric II) ont inauguré jadis une manière nouvelle de concevoir et d'écrire l'histoire d'Allemagne et, à ce point de vue, il était intéressant de scruter la pensée et la méthode d'un savant estimable, d'un patriote convaincu, d'un très honnête homme, encore que personne ne le lise plus. Seulement le travail de M. Hermann n'est pas précisément d'une lecture facile et l'on peut douter qu'il remette Luden à la mode, même parmi les gens du métier. — N.

— L'un des connaisseurs les plus appréciés de l'histoire de la Russie moderne, un savant dont la science se double d'un talent d'écrivain qui n'en est plus à faire ses preuves, M. Théodore Schiemann, entreprend de nous donner une *Histoire de la Russie sous le règne de Nicolas I*. Elle promet d'être de dimensions respectables, puisque le premier volume tout entier, un volume de plus de 600 pages, n'en offre encore que l'introduction. C'est une étude des plus attrayantes sur l'empereur Alexandre et sur les résultats de son activité politique (*Geschichte Russland's*

unter Kaiser Nikolaus I. Band I : Kaiser Alexander und die Ergebnisse seiner Lebensarbeit. Berlin, G. Reimer, 1904, X, 637 p. 8°; prix : 17 fr. 50). C'est une analyse, peu sympathique assurément, mais très pénétrante, de la carrière de ce souverain, du milieu dans lequel il s'est formé, des influences qui ont agi sur lui, de son action personnelle sur la politique au dehors et sur l'organisation, ou si l'on préfère, sur la désorganisation de l'empire au dedans. Sur les dix chapitres qui forment le présent volume, deux sont consacrés aux débuts des Romanow et au règne de Paul I. Le troisième chapitre s'occupe du règne d'Alexandre Paulowitch depuis ses débuts, jusqu'à la formation de la Sainte-Alliance; les 4e, 5e et 6e donnent l'historique de la question polonaise jusqu'en 1825. Le chapitre VII nous parle du grand-duc Nicolas, le chapitre VIII expose l'attitude de l'empereur vis-à-vis de la question d'Orient. Le plus curieux et le plus long (p. 351-486), le neuvième, est consacré à la situation intérieure de la Russie d'alors, à l'administration proprement dite, à l'armée, à la justice, au clergé, aux différentes classes sociales, aux sociétés secrètes, etc. L'auteur nous montre Alexandre laissant, au moment de sa mort à Taganrog, le 1er décembre 1825, son empire dans le plus grand désordre au dedans et au dehors, et le juge avec une sévérité qui contraste singulièrement avec les jugements admiratifs qu'on a portés jadis sur lui, surtout en Allemagne. Aimable, spirituel et gracieux quand il le voulait, son caractère fut une étrange combinaison d'instincts voluptueux et mystiques et d'un libéralisme théorique, qui ne gênait jamais le plus complet égoïsme. Secret et faux en politique, sachant caresser à merveille ceux qu'il détestait le plus, le monarque qu'on appelait « l'ange » dans sa famille et que Napoléon qualifiait de « Grec du Bas-Empire », ne savait au fond jamais exactement ce qu'il voulait; c'est ce qu'on peut dire de plus favorable pour excuser l'incohérence de sa politique, surtout au dedans; et en tout cas, conclut l'auteur, il a fait plus de mal à son peuple qu'il ne lui a fait de bien, laissant derrière lui une administration fourbe et corrompue, une justice vénale, une instruction publique hypocrite et opprimée, et le servage, malédiction de la Russie (p. 508). — P. 425, lire *Ferrand* pour *Fernand*. — R.

— M. l'abbé Uzureau a pensé qu'il serait utile de donner une réimpression du pouillé du diocèse d'Angers, mis au jour en 1783 par ordre de Mgr Couët du Vivier de Lorry, alors évêque de ce diocèse (*Pouillé du diocèse d'Angers réimprimé par les soins de l'abbé F. Uzureau*, Angers, Siraudeau, Paris, A. Picard, 1904, 199 p. 8°; prix : 2 fr.), en y introduisant quelques corrections indispensables. On trouvera en effet dans ce « charmant fouillis des choses d'autrefois », comme l'appelle l'éditeur, une série de données utiles pour l'histoire locale d'abord, puis surtout aussi pour l'histoire économique du clergé, concernant les revenus généraux de l'Eglise angevine, ceux des abbayes et des prébendes, le nombre et l'importance des dotations, etc. On y trouvera encore la liste des évêques d'Angers, depuis le bienheureux Defensor jusqu'à celle de Lorry, celle des doyens, des collateurs des bénéfices et des communautés religieuses. M. U. y a ajouté les paroisses des diocèses de Nantes, La Rochelle et Poitiers, qui ont été réunies plus tard à celui d'Angers lors du Concordat. L'économiste s'intéressera particulièrement à la colonne des revenus, énormément variables; certaines cures étaient grassement rétribuées, tandis que les desservants de certaines chapelles n'ont que de 10 à 20 livres d'émoluments. — N.

— Au moment où notre grand Mistral partage avec D. José Echegaray les honneurs et les profits du prix Nobel, il n'est pas sans intérêt de signaler une publication ayant trait à l'auteur de *Mirèio* et écrite dans une langue assez accessible

à la majorité des lecteurs d'origine romane quoique fort peu connue d'eux, le rhétoroman. Cette publication a pour auteur le Dr Caspar DECURTINS (*La Literatura neoprovenzala*, Coire, Casanova) et son but, des plus nobles à coup sûr, est d'encourager, par l'exemple des néo-provençaux, les tentatives de renaissance rhétoromane en littérature. La plus grande part de cette étude est, comme de droit, dédiée à Frederi Mistral, l'apôtre de *la Causo*. Après une courte analyse des douze chants de *Mirèio* et une justification des tendances de l'œuvre, accusée par certains critiques malencontreux de cléricalisme, les poésies les plus remarquables de l'*Isclo d'or* sont très finement commentées. Le *Saume de la Penitènci* est malheureusement trop rapidement étudié. Il aurait fallu, au lieu de courts fragments, analyser les vingt quatre strophes de cette œuvre qui est un acte de loyauté et de courage en même temps qu'un chef-d'œuvre d'éloquence lyrique. *Calendau, Nerto* et l'*Hymne au Rhône* auraient peut-ére mérité aussi une mention. De mêm ; il n'eût pas été superflu, à propos d'Aubanel, de mentionner, sinon d'analyser, sa tragédie *Lou pan dóu pecat* et, à propos de Felis Gras, sa collection de nouvelles *Papalino*, de l'époque papale avignonnaise, dont certaines rappellent Boccace. M. Florin CAMATHIAS a fait suivre le travail de M. Decurtins d'une traduction rhétoromane versifiée d'une trentaine de poésies de Mistral, Roumanille, Aubanel, ainsi que de plusieurs de leurs meilleurs disciples. Je ne suis pas à même d'apprécier ce travail qui, cependant, me semble fort réussi, vu la pauvreté vocalique et l'indigence des rimes de cette langue, comparée à l'harmonieux idiome des félibres. — Camille PITOLLET.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Seance du 3 février 1905.

M. Elie Berger, élu membre ordinaire en remplacement de M. Henri Wallon, est introduit en séance.

M. Marcel Dieulafoy annonce la découverte, dans la Gran Via de Grenade, d'une cachette de pièces d'or remontant à l'époque des Almohades.

M. Clermont-Ganneau annonce que, dans les fouilles entreprises au Tel-el-Herr, situé entre le canal de Suez et Farama (l'ancienne Péluse), M. Jean Clédat a trouvé, outre des monuments de l'époque saïte, quelques fragments d'inscriptions grecques de basse époque et une petite monnaie de bronze qui est un quart de sicle juif, avec une légende en caractères hébreux archaïques : *L'an IV de l'indépendance de Sion*. Cet indice permet d'espérer la découverte d'antiquités juives à Tell-el-Herr.

M. Delisle communique une note de M. de Mély sur une photographie du saint suaire de Turin.

M. le Dr Hamy donne lecture d'une note sur les résultats archéologiques des explorations sahariennes de M. F. Foureau D'Ouargla à Aoudéras, il n'a pas découvert moins de 223 stations de l'âge de pierre. Plus de 6,000 objets variés ont été recueillis et sont exposés au Musée d'ethnographie du Trocadéro.

M. Louis Havet communique un mémoire sur la mise en relief par disjonction dans le style latin.

M. Pottier lit une note sur le bronze de Naples dit l'Alexandre à cheval.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. R. MARCHESSOU. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 25 février. — 1905

The Çrauta-Sûtra of Drâhyâyana, with the Commentary of Dhanvin, edited by J. N. Reuter, Ph. D., Ll. D. I. (Reprinted from the « Acta Societatis Scientiarum Fennicae » XXV, II.) — Londres, Luzac, 1904. In-4° carré, 216 pp. Prix du fascicule de 200 à 240 pp., 10 sh. 6 d.; en souscription 8 sh. 6 d. Sera complet en trois fascicules.

Le manuel de liturgie védique que publient avec un soin élégant M. Reuter et la librairie Luzac était déjà connu de réputation : on savait qu'il appartient à l'école des chantres du sacrifice ou, en d'autres termes, qu'il se rattache à la littérature du Sâma-Véda ; on savait que, dans beaucoup de ses parties, il reproduit presque mot pour mot, bien que dans un ordre différent, les règles formulées par Lâ*t*yâyana, le plus célèbre des ritualistes de la même école. Mais le commentaire de Dhanvin, qui l'accompagne, est entièrement indépendant de celui d'Agnisvâmin, commentateur de Lâ*t*yâyana[1] ; et, d'autre part, M. R. nous dit avoir constaté entre les deux textes beaucoup plus de divergences de détail qu'on n'en soupçonnerait à la première vue de l'édition de ce dernier. C'en est assez pour nous faire apprécier l'utilité d'une publication qui vient tout à point pour compléter notre connaissance encore imparfaite, mais considérablement étendue et précisée depuis quelques années, des liturgies de l'Inde ancienne. Si, comme on a tout lieu de le croire, Sâya*n*a s'est beaucoup servi de Dhanvin pour établir ses propres commentaires du Tâ*nd*ya-Brâhma*n*a et du Sha*d*vi*m*ça-Brâhma*n*a, il nous servira à notre tour à

1. Il a en outre l'avantage d'être sensiblement plus clair, peut-être en partie parce qu'il est mieux édité.

voir clair dans ces énormes fouillis, où les Hindous ont déployé leur rare talent d'allier la concision à la prolixité.

L'ouvrage complet comprend 31 livres (paṭalas), chacun divisé en 4 chapitres (khaṇḍas). Trois paṭalas forment une leçon (adhyâya). Le fascicule actuel s'arrête au 4e verset du chapitre 1er du livre XI : il contient, d'une manière générale, les prescriptions relatives à la célébration de l'agnishṭoma, type essentiel du sacrifice de soma, et de ses variantes (shôḍaçin, atirâtra, etc.), suivies de la décomposition minutieuse du grand service d'un an entier dont la liturgie suit pas à pas les phases de l'année tropique. Le troisième fascicule, qui terminera l'ouvrage, contiendra une introduction et des index.

Intégraux ou non, commentés ou non, M. Reuter n'a pas utilisé moins de 12 manuscrits : aussi son texte est-il très satisfaisant, — on ne s'attardera pas à y relever quelques fautes d'impression trop excusables, — son apparat critique abondant, et ses références, soit au texte même, soit aux autres livres sacrés de l'Inde, scrupuleusement contrôlées. Saura-t-on jamais si cette liturgie compliquée et raffinée à plaisir est contemporaine des Védas, ou si elle s'est simplement plaquée sur eux en foisonnant à l'infini ? En tout cas, on n'en aura quelque idée qu'après l'avoir dépouillée de fond en comble. En voici donc encore une région explorée.

V. Henry.

G. Howardy. **Clavis cuneorum sive lexicon signorum assyriorum linguis latina, britannica, germanica sumptibus instituti Carlsbergici Hauniensis compositum.** Pars I; ideogrammata prœcipua. Lipsiae. Harrassowitz, 1904, 96 p. in-8.

Le premier fascicule du syllabaire de M. Howardy comprend une liste des signes sous leurs formes néo-assyrienne et néo-babylonienne; une liste des signes néo-assyriens avec leurs valeurs phonétiques, sumériennes et assyriennes ; une liste des principales valeurs phonétiques rangées alphabétiquement avec leur équivalent cunéiforme; une liste des principaux phonogrammes ; une liste des déterminatifs; enfin une liste des principaux idéogrammes, simples ou composés. M. Howardy ne s'est pas contenté de donner la transcription des valeurs phonétiques et idéographiques : il l'a fait précéder de l'équivalent cunéiforme, de sorte que son livre est en réalité une compilation méthodique des données fournies par les syllabaires antiques, et que l'étudiant peut, en même temps qu'il apprend une valeur, en vérifier l'exactitude. Quelques valeurs, établies depuis la publication du travail de Brünnow, ont été enregistrées, *maš* pour le signe *bir* (Br. 2024) et *kaššapu* pour le signe *uḥ* (Br. 789), etc. Certaines lacunes, qui étonnent dans la liste des idéogrammes principaux, seront

sans doute comblées dans la liste des « ideogrammata rariora », qui doit suivre. C'est, en effet, l'inconvénient d'une telle division, qu'elle est éminemment subjective et arbitraire. Mais, tel qu'il est, l'ouvrage de M. Howardy sera très utile aux débutants ; et si la suite nous donne, comme je l'espère, le relevé des valeurs idéographiques contenues dans les syllabaires ou les textes bilingues publiés après la *List* de Brünnow, elle rendra un précieux service à l'assyriologie.

C. FOSSEY.

Thesaurus palaeohibernicus, a collection of Old-Irish glosses, scholia, prose and verse edited by Whitley STOKES and John STRACHAN. Vol. II. Cambridge, University press, 1903, gr. in-8°, xl-422 p.

Le premier volume du *Thesaurus palaeohibernicus* ne contenait que les gloses à divers livres de la Bible : les Psaumes, les Evangiles, les Actes et quelques épitres (*Revue Critique*, t. LV, p. 83-84). Le contenu du second volume est plus varié, bien qu'il soit encore presque exclusivement religieux. L'énumération des ouvrages glosés nous renseigne sur les lectures des Irlandais du IXe au XIIe siècle. Ce sont : Prudence, les *Soliloquia* de saint Augustin, le *De rerum natura* et le *De temporum ratione* de Bède, les *Sententiae sanctorum Doctorum et Patrum*, le poème sur les évangiles de Juvencus, les Canons irlandais, un traité sur le Comput, qui appartiennent à la littérature religieuse. La littérature profane est représentée par le *De discernendis conjugationibus* d'Eutychius, un glossaire latin, les scholies de Philargyrius sur les Bucoliques, les *Institutiones grammaticae* de Priscien, les commentaires de Servius sur Virgile, un recueil latin de sortilèges. Outre les gloses on a conservé quelques notes étendues en vieil-irlandais. Les plus anciennes sont les notes à la Vie de saint Patrice conservée dans le Livre d'Armagh ; la Vie de saint Fintan offre aussi quelques phrases en irlandais. Le Missel de Stowe, manuscrit latin contenant des extraits de l'Evangile de saint Jean et un missel, renferme quelques rubriques, un traité sur la Messe et des formules magiques en irlandais. Des incantations irlandaises sont conservées dans un manuscrit de Saint-Gall. Un sermon en latin mélangé d'irlandais se trouve dans un manuscrit de Cambrai. Divers manuscrits offrent des souscriptions en irlandais. Quelques scribes ont écrit des vers sur les manuscrits qu'ils copiaient. Divers poèmes de quelque étendue, mais fort obscurs, ont été publiés d'après des manuscrits de Saint-Gall et de Milan. L'un est une amusante comparaison entre le scribe et son chat. Les textes poétiques les plus considérables du vieil irlandais sont les hymnes attribuées à Colman, Fiacc, Ninine, Ultan, Broccán, Sanctán, Patrice et Mael-Isu, et qui sont conservées dans deux manuscrits.

Tels sont, en y ajoutant quelques inscriptions funéraires et de nombreux noms de personnes et de lieux extraits de textes latins, les restes de la plus ancienne littérature de l'Irlande. Pour la valeur littéraire, ils ne peuvent soutenir la comparaison avec les textes en moyen-irlandais. Mais ils offrent au linguiste un immense champ d'études dont on ne pourra guère évaluer la richesse que quand le tome III du Thesaurus, qui doit contenir le glossaire, aura paru. En attendant, nous pourrons consulter plus facilement les textes jadis dispersés dans des publications spéciales et dans diverses revues. Outre le travail de révision générale, les savants éditeurs ont collationné avec les manuscrits les glosses des Priscien de Saint-Gall, Carlsruhe et Leyde ainsi que les notes obscures du *Liber hymnorum* conservé à la bibliothèque des Franciscains de Dublin. Ils nous offrent donc une œuvre, autant qu'il est possible, définitive, et qui fait grand honneur tant à l'éminent et infatigable éditeur de la littérature épique de l'Irlande Whitley Stokes qu'au linguiste John Strachan.

G. Dottin.

C. Valeri Flacci Balbi Seniti **Argaunoticon** libri octo. Recognovit *Caesar Giarratano* apud Remum Sandron Mediolani-Panormi-Neapoli. MCMIV. gr. in-4°, vi-82, 15 lire.

Très bel exemplaire, très semblable pour l'extérieur au Valérius de Joh. B. Bury dans le Corpus de Postgate. Mais l'apparat ici a plus d'étendue et dépasse l'autre d'un tiers environ; ce qui n'étonne pas dès qu'on sait qu'ici sont réunies, d'après le plan de l'auteur, toutes les conjectures des savants.

M. Giarratano avait publié l'an dernier (1903) dans les comptes rendus de l'Académie de Naples une étude que je ne connais pas, intitulée : *De Valerii Flacci vita commentatio*. Il la complète par l'édition présente.

Les prolégomènes datés de Naples (I-LVI) contiennent cinq chapitres : éditions de Valérius (quatre périodes : avant Carrion; avant Heinsius; avant Thilo, après lui); vie du poète (il aurait eu cinq noms dans cet ordre : C. Valerius Flaccus Balbus Setinus); les trois manuscrits fondamentaux (le Vaticanus, le ms. de saint Gall, le ms. de Carrion); passages discutés; enfin la question particulière et prévue : Valérius a-t-il ou non terminé son poème ? Le tout exposé dans un latin très clair.

L'apparat, en général bien disposé, contient, je l'ai dit, avec les leçons des manuscrits, toutes par prudence, disons : presque toutes les conjectures des savants; il fournit donc une excellente base pour les travaux ultérieurs. Mais on devine l'écueil; au lieu d'être muni contre les difficultés du texte, avec cette masse de notes le lecteur

ne risque-t-il pas d'être perdu et noyé ? On sent aussi une contradiction paradoxale entre le texte établi par un conservateur, et cette enfilade de conjectures qui ne se justifierait que par une méthode tout autre. Enfin comment comprendre qu'on recueille ici des conjectures abandonnées par ceux-là mêmes qui les avaient proposées (I, 347, 529, etc.)? Autre danger : par le désir de mettre trop de choses dans son apparat, M. G. s'est vu amené à réduire plus d'une note à une forme inexacte et obscure. Les conjectures étant rapportées chacune séparément sous les vers et sous les mots différents, la pensée de celui qui la proposait (Baehrens : VII, 229 et s. ; Heinsius : VII, 548, etc.), échappe à peu près entièrement et, pour comprendre M. G., il faut parfois le secours d'autres éditions ; voilà donc une richesse qui nous laisse en somme assez pauvres [1].

Résultat inévitable, dans un auteur difficile, au style plein d'effets et de raccourcis, où le secours de notes explicatives n'est certes pas inutile (comme on regrette Langen en pratiquant ces nouveaux Valérius!) : le lecteur, si patient qu'on le suppose, ne gardera qu'un sentiment pénible d'incertitude et de fatigue. Suivant moi, M. G. n'a pas rendu Valérius plus lisible, tant s'en faut.

J'ai peur que les prolégomènes ne soient jugés de même : on y verra beaucoup de soin, de travail, un très grand effort auquel ne répond pas, ce me semble, le résultat obtenu. Ici encore M. G. énumère des autorités bien plus qu'il n'expose et ne discute des arguments ou des leçons : donc de nouveau une sorte de déception [2].

L'impression est nette. Mais le texte est dense et les lignes ultra-serrées de l'apparat rendent la lecture pénible aux yeux. En ce temps d'hygiène raisonnée, c'est trop oublier leur intérêt [3].

E. T.

Léon Van der Kindere. **La formation territoriale des principautés belges au moyen âge.** Bruxelles, Lamertin, 1902. Tome II, in-8 de 485 pages, plus une table de 88 pages.

En rendant compte du tome I de cet ouvrage (*Revue critique*, 12 février 1900), nous n'osions certes pas espérer que, deux ans après, aurait paru la tome II que nous avons l'honneur de présenter aujour-

1. Au vers II, 316 que M. G. se figure avoir parfaitement rétabli (p. LI, *optime restitui*), les notes de l'apparat sont, avec des chiffres faux, si parfaitement embrouillées qu'avec la seule édition nouvelle, aucun lecteur ne pourra même comprendre de quoi il est question.

2. L'*Index scriptorum*... n'est pas complet, il y manque des noms cités à la p. XIII et qu'on retrouvera passim dans l'apparat.

3. Au bas de la première colonne de la p. 64 lire au v. 703, *nec*, et 706, *saucia*. P. 5, le point est tombé après I, 167, *Helles*. VII, 130, lire *meum;* VII, 506, lire *flamma*. — Excès de conservatisme à mon sens : VII, 156, *pudori* ; 224, *ignava* ; 226. *repetentur ;* 375 : *supremum pallida ;* 390 : *monstrataque*, etc.

d'hui aux lecteurs de la *Revue critique*. En effet, ce tome II devait embrasser la Lotharingie et, tant au point de vue de l'étendue de ce pays qu'à celui de la multitude de principautés qui le composaient, la matière, plus considérable et plus variée, devait présenter à l'historien des difficultés plus grandes qu'il n'en avait rencontrées dans l'étude des modifications du territoire de la Flandre. Et, chose remarquable, non content de faire paraître, à si bref délai, la suite de son travail, M. Van der Kindere nous fournit en même temps une seconde édition du tome I, dans laquelle il a mis à profit les observations — de détail, pour la plupart — que lui avaient faites des critiques autorisés.

Tels qu'ils se présentent à nous, les deux volumes constituent incontestablement une des meilleures publications historiques qui, dans ces derniers temps, aient vu le jour en Belgique.

Nous n'avons plus à revenir sur le tome I, mais nous croyons qu'un petit aperçu du tome II de l'ouvrage de M. Van der Kindere ne sera pas déplacé dans ces colonnes.

Après avoir consacré quelques pages aux origines du duché de Lotharingie et de son histoire jusqu'au début du XII[e] siècle, l'auteur étudie successivement la formation territoriale de la Basse et de la Haute Lotharingie.

Deux procédés se présentaient au choix de M. Van der Kindere : Il pouvait prendre pour point de départ les principautés telles qu'elles sont constituées à partir du XII[e] siècle, en montrant comment chacune d'elles s'était constituée ; ou bien, partir des comtés administratifs de l'époque franque, en exposant comment ils disparurent successivement pour faire place aux grandes principautés. C'est ce dernier système qui a eu ses préférences.

Toutes les grandes et petites seigneuries éparpillées dans les deux Lotharingies sont soumises, l'une après l'autre, à une étude aussi approfondie que possible. Tour à tour nous assistons aux origines et au développement du Cambrésis, du Hainaut, du Brabant, de la Toxandrie, de la Hesbaie, du *Luihgau*, de l'évêché de Liège, du *comitatus Lommensis*, du Condroz, des comtés ardennais et ripuaires et des comtés du Bas-Rhin compris dans la Basse Lotharingie. L'auteur a naturellement suivi le même procédé pour la Haute Lotharingie, et, encore que l'énumération des divers territoires étudiés ne constitue qu'une copie de la table des matières, nous croyons que l'on nous saura gré de faire connaître ici les diverses grandes circonscriptions territoriales qui sont étudiées dans cette partie. Ce sont : la Woëvre, le comté d'Ivois, le *Methingowe*, les comtés d'Arlon et de Verdun, l'*Odornensis*, le *Castricius*, le *Mosomensis* et le *Dulcomensis*, le *Bidgau*, le *Meinvelt*, le *Bliesgau*, le *Saargau*, le *Nitagowe*, le comté de Metz, la Charpeigne, le comté de Toul, le *Pagus Bedensis*, le *Comitatus Albensis*, le Saulnois, le Barrois, le Saintois, le Soulossois, les comtés de l'Ornois et le Chaumontois.

Divers tableaux généalogiques insérés tant dans le texte que dans les annexes complètent ce volume que termine une excellente table analytique des noms de lieux et de personnes.

Comme on le voit par cette sèche nomenclature, l'intérêt du nouveau volume de M. Van der Kindere ne s'arrête pas aux frontières de la Belgique. Si le tome I constituait, pour ainsi dire, un chapitre de l'histoire de France, le tome II, tout en présentant un intérêt majeur pour l'Allemagne, ne peut laisser indifférents les historiens français. En effet, il n'y est pas seulement traité d'une quantité de territoires qui, de nos jours encore, font partie de la France, mais les chefs de la plupart des circonscriptions territoriales passées en revue furent constamment ballottés entre les Carolingiens de France et ceux d'Allemagne au gré de leurs intérêts personnels et du degré de puissance du pouvoir central dans l'un et l'autre de ces pays.

L'étude de chacun de ces territoires peut être considérée comme un modèle de critique historique. En règle générale, le point de départ de l'auteur est le traité de Meersen (870) sauf pour les cas, assez fréquents, où il juge nécessaire de remonter plus haut. Grâce à ces procédés uniformes autant que rigoureusement scientifiques, il est facile de se représenter M. Van der Kindere à sa table de travail. Pendant des mois, des années, il s'est livré avec la même inlassable activité, avec la même inflexible méthode, au même procédé de dépouillement systématique et de mise en œuvre critique de ses sources. A sa droite nous voyons s'accumuler les grands recueils de diplômes de Miræus, Lacomblet, Boyer, des *Monumenta*. Ceux-ci ne changent point de place. A sa gauche, le contingent aussi nombreux qu'inégal en valeur des monographies se rapportant aux territoires étudiés. Elles se sont renouvelées sans cesse, mais de plus d'une, hélas ! l'impitoyable scalpel de M. Van der Kindere n'a laissé que des membres épars que nul après lui n'éprouvera le besoin de rassembler pour les rappeler à la vie. Ayant cherché successivement la solution des mille problèmes — connexes en bien des points — qui se posaient à lui, il n'est guère étonnant que M. Van der Kindere — la supériorité de sa critique mise à part — soit arrivé à des résultats plus convaincants que la plupart de ses devanciers. Tel nom, telle date, tel fait qui paraissaient sans importance au monographiste ne s'occupant que d'une infime portion de territoire, acquéraient pour M. Van der Kindere une signification bien nette, grâce aux rapprochements que ses études, poussées dans un cadre plus large, lui permettaient de faire. Ces rapprochements, au demeurant, sont faits de main de maître. En présence de la pénurie des sources de réelle valeur, il a fallu déployer des prodiges d'ingéniosité pour arriver aux résultats qui sont consignés dans ce travail. Sans aller jusqu'à prétendre qu'ils soient tous définitifs, nous croyons que la pénurie même des documents à utiliser pour l'histoire de cette époque, documents que l'on ne peut guère espérer voir jamais s'ac-

croître de beaucoup, constituent un argument en faveur des solutions dues à l'hypercritique de M. Van der Kindere. En parlant ainsi, nous envisageons, cela va sans dire, les solutions généalogiques. Pour ce qui regarde les conjectures toponymiques, bien que l'auteur se soit déjà essayé avec succès sur ce terrain, il serait évidemment téméraire d'être aussi affirmatif. La toponymie est toujours dans son enfance et il est fort possible, fort probable même, que le dernier mot n'a pas été dit sur l'explication des multiples noms de lieux auxquels M. Van der Kindere touche dans son étude.

S'il n'est guère possible de procéder à une analyse fidèle du travail de M. Van der Kindere, nous nous en voudrions cependant de ne pas avoir fait ressortir les côtés saillants et originaux de son livre et les résultats globaux auxquels il est arrivé. Nul avant lui, par exemple, n'a mis en aussi brillante lumière le rôle joué par les grandes familles lotharingiennes. Les Regnier, les Matfrid, les Godefroid, les Balderic remplissent toute l'histoire de ce pays du IX^e au XII^e siècle. Le Hainaut, le Brabant et une partie des Ardennes sont soumis aux Regnier. Les Matfrid dominent dans le Sud. Bercé d'une folle illusion l'empereur Arnoul rêve de fonder un royaume national avec pour chef Zwentibold. Mais ce royaume disparut avec son premier souverain. C'est alors que Henri I^{er} créa le duché de Lotharingie, lequel, en 959, fut divisé en deux par l'archevêque Brunon, qui confia le gouvernement de la Haute Lotharingie à Frédéric, celui de la Basse Lotharingie aux Godefroid. On n'a guère compris jusqu'ici à quels mobiles avait obéi Otton I^{er} en érigeant sur les frontières de la Lotharingie, les comtés de Gand, d'Eename et de Valenciennes. L'éminent professeur de l'Université de Bruxelles démontre clairement qu'il s'agissait en l'espèce, non de combattre des ennemis du dehors, mais bien de tenir en respect ses indomptables vassaux de la Lotharingie même. Ce fut incontestablement dans le même but que les successeurs d'Otton appelèrent en Lotharingie un grand nombre de petits seigneurs germaniques qui s'y établirent et accrurent leur puissance au détriment des seigneurs indigènes, ce qui permit aux empereurs d'avoir à la fois, d'une part des vassaux plus sûrs et de l'autre, de moins redoutables.

Entre l'Ardenne et la Moselle grandit, dès la fin du X^e siècle, la dynastie des Sigefroid qui finit par englober le Luxembourg entier. En opposition ouverte avec les descendants de Wigeric dans la Haute Lotharingie, ils s'allient aux comtes alsaciens du Nordgowe et contribuent à leur assurer, au XI^e siècle, l'accession à l'autorité ducale.

Mais bientôt les empereurs furent forcés de rechercher auprès des évêques l'appui qu'ils ne purent trouver chez leurs vassaux laïques. Ainsi s'explique la puissance temporelle grandissante des prélats de Cambrai, Liège, Utrecht, Cologne, Trèves, Metz, Toul et Verdun.

En effet, tant que les Balderic-Ansfrid, par exemple, furent les fidèles soutiens de la politique impériale, ils jouèrent un rôle impor-

tant tant dans les principautés séculières qu'ecclésiastiques. Dès qu'ils s'écartèrent de leur première ligne de conduite, ils furent précipités dans le néant. L'infidélité de Baldéric du Tubalgo et de sa femme Adèle, suivie de près de la confiscation de leurs domaines, dut naturellement avoir une grande influence sur les destinées d'une partie de la Basse Lotharingie. Le vaste territoire soumis à la domination de Baldéric fut morcelé en trois et donna naissance aux comtés de Zutphen, de Gueldre et de Clèves.

Chose frappante, les comtes palatins d'Aix-la-Chapelle, qui se dressaient en face des Balderic, passèrent par les mêmes phases que leurs voisins. Ici encore, fidélité au pouvoir central fut synonyme de faveurs et d'accroissement de puissance. Dès qu'ils se tournèrent contre l'empereur leur fortune changea et, à leur tour, ils furent remplacés par une quantité de petits seigneurs sans aucune influence sérieuse sur les destinées du royaume.

En présence de ce parallélisme frappant, on peut se demander, si ce ne sont pas les empereurs eux-mêmes qui, effrayés de la puissance de ces vassaux, leurs créatures, ont provoqué leur félonie pour avoir l'occasion de la réprimer alors qu'il en était temps encore.

Quoi qu'il en soit, au XII^e siècle, le duché de Basse Lotharingie n'existait plus que de nom. Les Pays-Bas nouveaux s'étaient constitués avec la physionomie qu'ils conservèrent pendant tout le reste du moyen âge : dans la partie méridionale le Hainaut, le Luxembourg et Namur; au centre, le Brabant, Limbourg et Looz; au Nord, la Hollande, la Gueldre, Clèves, Zutphen et la Frise; au milieu de tous ces petits états laïcs, les principautés ecclésiastiques de Liège et d'Utrecht. La Haute Lotharingie vit s'élever l'héritage agrandi de la famille de Bar et celui de la nouvelle maison de Lorraine.

En terminant cet exposé, nous n'avons à exprimer qu'un seul regret : c'est que M. Van der Kindere n'ait pas joint à son travail une carte sur laquelle, au moyen d'ingénieuses dispositions typographiques, il aurait consigné tous les noms de lieux, avec leur emplacement certain ou hypothétique, dont il est question dans son travail.

Joseph CUVELIER.

E. LINTILHAC. **Histoire générale du théâtre en France.** I. *Le théâtre sérieux du moyen âge*. Paris, Flammarion, 1904, in-12 de 339 pages.

Les deux gros volumes sur *les Mystères*, publiés il y a vingt-quatre ans par Petit de Julleville, formaient, dans la pensée de leur auteur, le début d'une histoire générale de notre théâtre, qui n'a pas été terminée. L'ouvrage se présentait comme relevant surtout de l'érudition et le volume, postérieur de cinq ans, intitulé *Répertoire du théâtre comique au moyen âge*, ne démentit point ce caractère ; au contraire les

deux in-12 sur *la Comédie en France au moyen âge* et *les Comédiens et les Mœurs* inclinaient très nettement vers la vulgarisation. C'est de la vulgarisation qu'entend faire, d'un bout à l'autre de son œuvre, M. Lintilhac, qui reprend le projet de son regretté devancier : il annonce en effet l'intention (p. 4) d'écrire l'histoire « de notre génie dramatique » en se bornant aux « œuvres les plus caractéristiques en chaque variété des genres ».

M. L. n'est point au reste de ceux qui s'arrogent le droit de « vulgariser » la connaissance des sujets qu'ils ignorent; il possède au contraire une information fort étendue, qui embrasse également les textes et les travaux critiques [1]. Cette information était nécessaire pour exposer aussi nettement que l'a fait M. L., dans un chapitre qui est l'un des meilleurs du livre [2], le délicat problème des origines [3]. Elle l'a conduit, sinon à d'importantes découvertes [4], au moins à des constations intéressantes, dont quelques-unes me paraissent nouvelles, sur

1. M. L. semble s'excuser (p. 7) de la multiplicité des notes placées au bas de son introduction. Je reprocherais plutôt à quelques-unes de ces notes d'être rédigées un peu obscurément; trop de titres y sont accumulés sans qu'on voie nettement ce qu'on trouvera dans chaque ouvrage; rien de plus vague que ce commode *cf.* dont il est fait ici un véritable abus. Par contre les notes sont trop clairsemées dans le reste du volume. Des renvois indispensables manquent: presque tous les détails sur la mise en scène donnés dans le chapitre I sont évidemment empruntés au livre de M. Bapst : une ligne suffisait pour le dire. Certains lecteurs seraient peut-être bien aises de savoir que les fragments d'une très ancienne *Passion*, qui « viennent d'être trouvés en Suisse », ont été publiés en 1895 par M. Bédier dans la *Romania* (XXIV, 86); ajoutons à ce propos que M. L. eût eu encore le temps de mentionner un mystère liturgique, beaucoup plus ancien, que vient de publier, en mai dernier, la même revue, (XXXIII, 239).

2. M. L. y a résumé les recherches de Lange, Creizenach, W. Meyer, et tenu compte des lumineuses remarques de G. Paris (*Journal des Savants*, 1892, 683) sur le livre du premier. Il eût dû au moins mentionner les arguments fournis là par notre maître à l'appui de son hypothèse sur l'origine toute française du drame liturgique. C'est évidemment à cet article que devait renvoyer la note 1 de la p. 55, et non à un passage de la *Romania* où cette opinion est simplement exprimée, sans preuves à l'appui. — M. L. ne paraît pas avoir utilisé deux autres articles de G. Paris sur l'histoire du théâtre, riches, eux aussi, en observations à retenir (*Journal des Savants*, déc. 1887 et sept. 1888).

3. M. Lintilhac avouant lui-même que le drame byzantin n'a eu aucune influence sur le théâtre médiéval, on ne voit pas du tout à quoi sert cette longue analyse (p. 12-18) du χριστὸς πάσχων.

4. M. L. a cru en faire une, dont il partagerait l'honneur avec M. Mâle (voy. p. 333, n.) en constatant qu'une des scènes capitales de la *Passion* de Gréban a été empruntée aux *Meditationes vitæ Christi*, attribuées à saint Bonaventure; mais cette « piste » au bout de laquelle les deux savants français se sont rencontrés, avait été enfilée il y a onze ans par M. Wechssler; celui-ci avait montré, dans un travail dont le sous-titre aurait dû attirer l'attention de M. L., que Gréban devait aux *Meditationes* de nombreuses scènes et peut-être le plan même de son œuvre *Die romanischen Marienklagen, ein Beitrag zur Geschichte des Dramas im Mittelalter*, Halle, 1893, p. 57-76). Le fait avait été signalé ici même par l'auteur de ces lignes (26 nov. 1894, p. 374, n. 4) et par M. Stengel (*Zeitsch. für franz. Sprache und Lit.*, 1895, 220).

le rapport des diverses *Passions* entre elles [1]. Il est à peine besoin de dire que M. L. porte allègrement le poids de cette érudition : le style du brillant conférencier de l'Odéon a gardé ses qualités d'entrain et de verve spirituelle. Je n'irai point jusqu'à y découvrir une sorte de *senatoria gravitas*, que l'auteur n'a certainement pas cherchée ; mais il me semble bien que le panache du cadet de Gascogne y flotte un peu moins superbement que jadis, — et je ne m'en plains pas.

Les analyses sont fidèles et vivantes, semées de réflexions où l'on retrouve l'homme de théâtre. Peut-être ces analyses sont-elles un peu nombreuses : résumer 23 des *Miracles de Notre-Dame* sur 40, c'est beaucoup ; peut-être eût-il mieux valu grouper ces réflexions, et essayer de montrer, comme l'avait fait M. Mortensen, les germes de progrès que renfermaient les divers genres. J'eusse voulu aussi un peu plus étoffé le chapitre final, sur les mérites et les faiblesses (celles-ci inhérentes au sujet même) de notre vieux théâtre.

Voici maintenant quelques menues remarques, en vue d'une seconde édition, qui ne saurait tarder. — P. 35 : le drame des *Vierges Sages*, qualifié ici de « haut-limousin » sera dit plus loin (p. 50) poitevin. La contradiction n'est pas sans gravité, l'un de ces dialectes se rattachant à la langue d'oc, l'autre à la langue d'oïl. — P. 38 : trop d'hypothèses en quelques lignes (sur Adam de la Halle et Bodel). — P. 56 : une faute d'impression (corrigée sur mon exemplaire) fausse assez gravement une date importante : au lieu de « au début du XIII[e] siècle », lire « dès le XII[e] ». — Les vers cités p. 60-1 ne font pas allusion à Renart « charlatan de place », mais a « Renart chantre » (sur ce thème, voy. le livre de Sudre, p. 240-1). — P. 85 : on y retrouve accolé au nom de Wace l'indéracinable prénom de Robert. — P. 139 : le mot *jeis* (*de geste*) est certainement mal lu ; probablement *vers*. — P. 176 : *domneia* est un barbarisme (pour *domnei*). Je ne connais pas, en français, de « littérature lyrique sur les miracles de Notre-Dame ». — P. 229 : Philippe de *Reimes* ; lire : de *Remi*. — P. 249 : on ne voit pas pourquoi l'attribution des *Saisnes* à Bodel est considérée comme douteuse ; pour la date des *Congés* du même Bodel on a hésité entre 1200 (env.) et 1249 ; on n'a jamais songé à 1270. — J'ajouterai enfin qu'il y a dans les citations beaucoup de vers faux et dans les traductions pas mal d'inexactitudes.

Je suppose que le lecteur a déjà tiré lui-même la conclusion de ce qui précède, à savoir que ce volume, malgré quelques *lapsus*, à peu près inévitables sous la plume d'un non-spécialiste, fait fort bien augurer de la grande œuvre entreprise et que nous souhaitons à M. L. de mener rapidement à bonne fin. — A. JEANROY.

---

1. Il ne faudrait plus dire que Mercadé est « l'auteur probable » de la *Passion* d'Arras (p. 140) ; c'est précisément le contraire qui est vrai (voy. Stengel, *loc. cit.*, p. 219). — Ce compte rendu était à l'impression quand j'ai reçu l'important ouvrage de M. E. Roy, *Le Mystère de la Passion en France du XIV[e] au XVI[e] siècle*), qui renouvelle complètement le sujet.

Louis XI et le Saint-Siège, 1461-1483, par Joseph Combet. Paris, Hachette 1903, in-8°, 22-xxviii-320 p.

Dès son avènement, Louis XI rompit avec la politique religieuse de Charles VII son prédécesseur. Poussé par des scrupules de conscience ou plutôt par l'aversion qu'il avait toujours témoignée à son père, il abrogea la Pragmatique Sanction. Ce n'était pas d'ailleurs sans arrière-pensée; il espérait profiter de la faveur qu'en retour de cet acte le pape lui accorderait, pour mettre la main d'une autre manière sur l'Église de France et établir solidement son influence en Italie. Trop habiles ses calculs furent déjoués : Pie II ne fut pas aussi souple que Louis XI l'avait espéré : il ne fit rien en faveur des Angevins de Naples et resta fidèle à l'alliance aragonaise. Aussi à une période d'accalmie qui dura deux ans à peine, succéda entre la France et le Saint-Siège, une période de luttes. Par une série d'ordonnances, Louis XI replaça l'Église gallicane sous la tutelle étroite de l'État. Mais en 1465 la Ligue du Bien public le força à capituler sur les questions ecclésiastiques comme sur les autres et, pendant trois ans, de 1465 à 1468, la papauté reprit l'avantage. Ces alternances d'une amitié qui allait jusqu'à l'intimité et d'une froideur, bien voisine de la guerre, se répétèrent à plusieurs reprises jusqu'à la mort du roi en 1483.

M. Combet a entrepris de raconter les péripéties de cette politique où tout était si souvent à recommencer. Pour cela, il ne s'est pas contenté de documents déjà publiés; il a fait des recherches aux Archives du Vatican, de Milan, de Mantoue, de Venise, de Florence. Il ne semble pas toutefois qu'il ait longuement travaillé dans ces dépôts; il aurait pu tirer du Vatican une moisson de renseignements beaucoup plus abondante; les Registres du Latran qu'il ne fait qu'indiquer lui auraient fourni une matière peut-être trop riche. Il est étonnant, d'autre part, que pour la question angevine, si importante dans ces négociations entre Louis XI et le Saint-Siège, il n'ait pas consulté les dépôts de Marseille et de Naples. Les sources imprimées de cette étude paraissent aussi incomplètes; sur les bénéfices, les taxes pontificales, la discipline ecclésiastique, l'auteur s'en est tenu aux traités écrits sur ces matières par les Gallicans du xvii[e] et du xviii[e] siècles, Thomassin, Pithou, Durand de Maillane, etc., et il semble ignorer les études plus précises que sur tel ou tel point particulier a écrites depuis une vingtaine d'années l'érudition allemande.

Est-ce pour ces raisons que l'étude de M. Combet est aride et sèche et qu'on en poursuit la lecture avec un intérêt médiocre? Tour à tour on est submergé par un flot de petits documents que l'auteur jette de distance en distance par paquets, ou bien on désire des renseignements plus précis sur des points qui quoique importants sont à peine indiqués.

M. C. a placé deux errata en tête de son livre ; il aurait pu facilement en placer un troisième dont nous allons lui fournir les éléments : p. XXIII, il a l'air d'attribuer à Nicolas V, qui mourut en 1455, un acte de 1456; p. XXV note 2, il attribue à Pierre de Foix un évêché d'Albans qui n'a jamais existé et qui est tout simplement l'évêché suburbicaire d'Albano dont il est question quelques lignes plus bas; à la même page note 3, il fait deux évêchés de l'évêché unique d'Ostie-Velletri ; il mentionne un diocèse de Pont-Sainte-Rufine qui n'est autre que le diocèse suburbicaire de Porto et Sainte-Rufine; il fait plusieurs titres du titre unique des SS. Silvestre et Martin des Monts; p. 1, Jean Juvénal des Ursins est dit *évêque* de Reims. P. 58, la mort de Pierre de Foix est indiquée à la date du *17 décembre 1464;* aussitôt après on dit que Louis XI proposa, pour la légation d'Avignon *vacante par cette mort*, un candidat de son choix et que « pour cette affaire particulière » il envoya à Rome une ambassade qui dura du *13 août 1464*, au 13 mars 1465 ; cette chronologie semble quelque peu bizarre. Pp. 64 et 160, il est question d'un archevêque de Rennes en 1466, alors que cet archevêché ne fut érigé qu'en 1859. P.95, M. C. traduit le *doe e tre hore de nocte* par « deux et trois heures du matin », tandis que, dans la manière de compter de l'Italie il s'agit de deux et trois heures après le coucher du soleil ; ce qui nous reporte entre neuf et dix heures du soir puisqu'on est à la fin de juillet ; p. 135, il met à deux reprises Soleuvré pour Soleure ; *id.*, p. 136 ; p. 142, il parle de « l'archevêque de Vienne et de Lyon, primat des Gaules » oubliant que jusqu'à la Révolution ces deux archevêchés restèrent séparés ; p. 154, il fait de Rinaldo Orsini un « évêque de Florence », or, à cette date, le diocèse de Florence avait déjà été érigé en archevêché ; p. 177, il est question d'un évêque de Tonnerre » ; or, Tonnerre n'a jamais été le siège d'un évêché ; p. 197, le pape aurait permis au roi Louis XI d'assister à l'office de Notre-Dame de Cléry « *en chasse*», aumusse et surplis ; il s'agit sans doute d'une *chape* plutôt que d'une chasse à mettre des reliques.

En appendice, de la page 213 à la page 300, M. Combet donne 35 pièces justificatives pour la plupart intéressantes.

Jean Guiraud.

Edmond Huguet. **Les métaphores et les comparaisons dans l'œuvre de Victor Hugo.** Le sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo. Paris, Hachette, 1904; in-8° de VIII-392 pages.

Le rythme prodigieux qu'a eu presque toujours, chez Victor Hugo, le sens de la vue a été souvent signalé par ceux qui ont tenté d'expliquer les particularités de sa poésie. Le « musée » constitué ici par M. Huguet illustre, mieux que tous les commentaires, cette maîtresse

disposition visuelle du grand poète. Plus de deux mille métaphores y sont rassemblées suivant l'analogie et accompagnées d'un commentaire qui sert surtout, comme dit M. H., à « justifier le classement ». Il est rare qu'on soit tenté de s'inscrire en faux contre ce commentaire [1], mais on souhaiterait parfois lui voir jouer un rôle plus agissant que celui de simple *cicerone*. M. H., qui a déjà étudié ailleurs d'autres éléments de la puissance expressive d'Hugo, saurait mieux que personne nous montrer le « sens de la forme » excité ou renforcé, chez lui, par cette « vertu verbale » qui lui fait retrouver la parcelle de vie étymologique latente dans les mots [2]. Les exemples donnés, p. 200, de cette vivification de métaphores banales pourraient être réunis ou comparés à beaucoup d'autres.

Peut-être aussi l'auteur de ce précieux répertoire aurait-il pu aider ses lecteurs à dégager une constatation qui me semble résulter du voisinage même de toutes ces richesses métaphoriques : cette perception des rapports qui existent entre deux objets, cette hantise de la signification mystérieuse qui gît dans la ressemblance des formes, cette faculté même de percevoir presque « les formes indépendantes des objets », s'arrêtent souvent, chez Hugo, aux apparences, et précisément aux *formes*, et ne vont pas aux structures et aux développements. Il y a là, si l'on peut dire, une imagination géométrique plutôt qu'une intuition biologique, et un regard plutôt frappé par l'identité des *aspects* que par l'analogie des *formations*. D'où l'intolérable étrangeté, dans bien des cas, de comparaisons qui sont peut-être « naturelles et spontanées », mais qui heurtent, malgré tout, notre obscur pressentiment des analogies fondamentales. L'enchaînement logique des êtres ne se manifeste point parce que « le brin d'herbe s'anime et s'enfuit, c'est un lézard; le roseau vit et glisse à travers l'eau, c'est une anguille ; le pois et la noisette prennent des pattes, voilà des araignées... » (p. 95) ; et c'est invertir le flux même des choses, s'en tenir à l'apparence superficielle, que de comparer l'arbre au fleuve (p. 251 et *passim*) en assimilant la racine de l'un à l'embouchure de l'autre, ici l'aboutissement et là la source de vie. Vétilles en apparence, mais qui sont beaucoup plus révélatrices des dispositions intimes et profondes qu'il ne pourrait sembler. Et c'est

1. L'épithète de « chauve », appliquée à un sommet dénudé, semble installée depuis trop longtemps dans l'usage de la langue pour qu'on soit obligé d'y voir une métaphore personnelle (p. 183); ne peut-on pas expliquer la comparaison de « l'étoile » (p. 266) par la forme malgré tout, non celle de l'objet lui-même, mais de sa représentation agrandie telle que la fournit le dessin? et n'y a-t-il pas (p. 350) autre chose qu'une assimilation morale entre le « pavillon » et l' « incendie », aperçu comme un déploiement de lambeaux rouges flottant à la façon d'une étoffe ?

2. Cf. cette réplique de *Han d'Islande*, ch. VIII : « Ne l'appelez pas bandit, car il vit toujours seul »; et ce vers des *Voix Intérieures*, XII : « Dans un lieu *radieux* qui *rayonnait* moins qu'elle... »

l'un des premiers mérites du livre de M. H. que de rendre possible, par le simple groupement de ces textes, la recherche de particularités très significatives.

F. BALDENSPERGER.

K. LAMPRECHT. **Moderne Geschichtswissenschaft : fünf Vorträge.** Fribourg-en-Brisgau, Heyfelder, 1905 ; 131 pp. in-8.

Au cours d'un voyage aux Etats-Unis, M. K. Lamprecht, le principal représentant de la *Kulturgeschichte* ou plutôt le créateur d'une nouvelle « science de l'histoire », a tenu quelques conférences traitant presque tous les points essentiels de sa théorie. Il commence par des considérations sur « le développement historique et le caractère actuel de la science de l'histoire ». Il analyse ensuite les époques « psychologiques », les *Kulturzeitalter* ou âges « culturels » de l'histoire du peuple allemand, les conditions dans lesquelles s'est effectuée la transition à l'âge actuel de la civilisation germanique. Puis, s'élevant de ces considérations relatives à un seul peuple jusqu'aux généralités supérieures relatives à toute vie nationale, dont il s'agit de déterminer les étapes de civilisation, il finit par des développements d'une très haute envergure sur les grands problèmes de l'histoire universelle, c'est-à-dire d'une histoire universelle très largement conçue, construite d'une manière nouvelle, selon le point de vue « social-psychologique » du conférencier.

Les lecteurs seront nombreux parmi les personnes qui, s'occupant d'études historiques, ne perdent pas de vue les grandes explications nécessaires parfois, toujours intéressantes. Ils trouveront dans cette « théorie moderne de l'histoire universelle » un résumé très serré, très complet, et peut-être bien, trop concis de la doctrine de M. Lamprecht qui excerce une si grande influence en Allemagne et qui amènera un peu partout une rénovation de l'esprit philosophique appliqué à l'histoire. Après avoir vaincu certaines difficultés inhérentes à une exposition purement abstraite, ils se trouveront récompensés par le nombre d'idées nouvelles et fécondes, qui leur resteront de la lecture de ce livre.

Pour bien comprendre et apprécier selon leur juste valeur les idées que M. Lamprecht soutient avec une vigueur peu commune et avec un talent supérieur, il faut se rappeler le développement d'esprit de l'auteur. Il a commencé par des réflexions sur l'histoire qui n'ont jamais été publiées, mais qu'il pense publier une fois pour montrer que sa parenté d'esprit avec Auguste Comte n'est pas bien étroite. Il a étudié ensuite avec une longue patience les conditions économiques et

l'art décoratif du moyen âge allemand. Ensuite, décidé aussi par des motifs patriotiques qu'il reconnaît aujourd'hui, il écrit cette « histoire de l'Allemagne » — terminée pour les trois quarts — qui produisit une grande sensation, aussi bien par la puissance de l'exposition et l'énergie d'un style riche et nouveau que par la largeur du plan et l'originalité de l'interprétation. Appréciant assez peu l'histoire politique et la biographie des « héros », il fixa surtout son attention sur des transformations économiques, sociales et « culturelles ». C'est à ces dernières qu'il accorde une importance supérieure et il les emploie pour diviser l'histoire de l'Allemagne en cinq époques, qu'il caractérise d'après le caractère *symbolique*, *typique*, *conventionnel*, *individuel*, et, enfin, *subjectif* de leur « âme sociale ».

Il devait arriver bientôt à conclure que ces époques de la vie spirituelle des masses se retrouvent chez n'importe quel autre peuple. Cependant il n'a pas entrepris la tâche difficile de les étudier sur les civilisations étrangères. Tout en ajoutant de nouveaux volumes à son Histoire, il cherche à fixer d'une manière plus précise les motifs et les phases du développement de l'humanité, les « dissociations », les « réassociations », les « changements de dominante » des époques de crise et à préparer ainsi pour une époque, il est vrai très éloignée, cette nouvelle histoire universelle qu'il rêve.

Par des petits ouvrages, bourrés d'idées comme celui que nous signalons ici, il cherche en même temps à gagner à ses idées les travailleurs historiques de l'avenir et à les enrôler dans la grande armée de ceux qui étudieront patiemment au profit du penseur qu'il attend pour continuer son œuvre, les éléments de la vie psychique de tous les peuples de l'humanité.

N. Jorga.

Setukeste laulud (Chants des Setukez), publiés par le Dr Jakob Hurt. T. I. Helsingfors, à l'imprimerie et aux frais de la Soc. de Littérature Finnoise, 1904, gr. in-8, xl-736 p. avec une carte et 88 p. de résumé allemand.

La florissante Société de Littérature Finnoise qui englobe dans son domaine non seulement les pays situés entre le golfe de Bothnie et les lacs Ladoga et Onega et la mer Blanche, mais encore tous les peuples d'origine ougro-finnoise, s'intéresse particulièrement aux Esthoniens, proches parents des Hæmælæis et qui n'ont pas eu comme eux la bonne fortune de se développer, dans le cours de six siècles, aux côtés d'un peuple dominant qui les aurait traités en frères et leur eût laissé une part effective dans le gouvernement commun. Aussi les Finnois ont-ils plus d'une fois tendu la main à leurs congénères méridionaux qui ne sont ni assez nombreux ni assez riches pour soutenir leurs lit-

térateurs et savants d'un réel mérite. C'est à Kuopio, au cœur de la Grande Principauté qu'a paru (1862) la première édition à part du *Kalevipoeg;* en 1866, la Soc. de Litt. Finn. avait publié de *Vieux Contes esthoniens* recueillis par le D[r] Kreutzwald, avec un glossaire par T.-G. Aminoff, sans parler de nombreux mémoires de linguistique, d'histoire et de démomathie, disséminés dans son recueil le *Suomi*. Cette fois elle a entrepris une publication de longue haleine, les *Monumenta Estoniæ antiquæ vel Thesaurus antiquus, carmina, sermones, opiniones, aliasque antiquioris ævi commemorationes Estonorum continens, permultis sociis adjuvantibus collegit et edidit D[r] Jacobus Hurt*, dont le t. I forme le t. CIV des *Toimituksia* ou *Publications* de la Soc. de Litt. Finn. et porte à la suite du titre cité en tête : Anciens chants populaires *des Esthoniens de Pihkva* (Pskov), *avec des chants de Ræpinæ et de Vatseliina*, localités du gouvernement de Livonie. La ligne de démarcation des deux gouvernements, en effet, n'empêche pas les Esthoniens limitrophes, qui ont si longtemps dépendu de souverains antagonistes, d'avoir les mêmes mœurs et de parler le même dialecte. Ils ne diffèrent les uns des autres que par la religion : les anciens sujets des Porte-Glaives ou des chevaliers Teutoniques, puis des rois de Pologne ou de Suède, sont protestants, après avoir été catholiques ; ceux des tsars ont passé du paganisme à la communion orthodoxe ; ils s'appellent *Setukezed* et leur pays *Setumaa*. A l'est, séparés du lac de Pskov par les Russes qui, au sud, se sont enfoncés jusqu'au cœur du Setumaa, ils sont disséminés dans 250 villages, sur une étendue de 50 kilom., du Nord au Sud et d'environ 30, de l'Est à l'Ouest. Cette population de 16,500 âmes n'a pas moins bien que les autres Esthoniens conservé les souvenirs du passé : dans le présent volume, il y a 655 pièces de poésie, et il en faudra un autre pour les chants lyriques. C'est dans ce second volume que le laborieux éditeur donnera une notice sur la collection et les collectionneurs. Ici, il se borne à indiquer en tête de chaque pièce les noms des derniers, l'année et la localité où elle a été recueillie, et parfois la personne qui l'a chantée, ainsi que le manuscrit où elle a été transcrite. Les chants ont été classés, un peu arbitrairement, en quatre catégories : 1° Mythes et superstitions; 2° légendes chrétiennes où les dieux sont invoqués conjointement avec Jésus et les Maries; 3° contes; 4° récits poétiques. Les différentes versions d'un même sujet ont été reproduites intégralement l'une après l'autre, telles qu'elles ont été transcrites (quelques-unes en caractères russes); il y a naturellement beaucoup de ces variantes qui n'ont d'autre utilité que d'offrir des points de comparaison avec des versions plus complètes et que de sauver d'une ruine totale des débris tendant à disparaître en Esthonie comme ailleurs. Il était temps de les préserver de l'oubli, aussi les démothates et les linguistes ne marchanderont-ils leur reconnaissance ni a l'éditeur, qui a lui-même recueilli une bonne partie des

pièces du présent volume, ni à la féconde société qui l'a mis à même de publier ce qu'il possédait et ce que d'autres lui ont communiqué.

E. Beauvois.

— Dans un savant mémoire (extrait des publications de l'Académie de Vaucluse), M. L. H. Labande nous fournit des détails curieux sur le passage des routiers des Grandes Compagnies en Languedoc, de 1365 à 1367, sur la guerre qu'ils firent en Provence l'année suivante, sur les extorsions et les violences commises par eux sur le territoire du Saint-Siège, malgré l'excommunication lancée par le pape Urbain V et les sacrifices consentis par ses représentants et spécialement par Philippe de Cabanole, patriarche de Jérusalem et recteur du Comtat Venaissin (*Bertrand Duguesclin et les Etats pontificaux de France*. Avignon, Séguin, Paris, A. Picard. 1904, 40 p. in-8°). Sa critique incisive écarte avant tout les données légendaires qui n'ont pas encore cessé d'avoir cours sur cet épisode, grâce aux efforts combinés de la tradition et de la littérature, et c'est la personnalité de Duguesclin qui est appelé avant tout à pâtir de cet examen nouveau. On lui attribuait naguère encore une attitude fort chevaleresque à l'égard des populations atrocement foulées; la Chronique rimée de Cuvelier raconte qu'il avait refusé de toucher un seul denier de la « povre gent » alors qu'il réclamait les trésors amoncelés du Saint-Père. M. Labande démontre — malheureusement pour le preux chevalier — qu'il a bien demandé l'argent du pape, mais qu'il a réclamé tout aussi brutalement la taille des pauvres diables; il a bien promis, par serments solennels, de respecter la terre pontificale, mais il ne s'est pas gêné non plus de violer son serment. Cette page d'histoire véridique n'est donc pas précisément à l'honneur de l'illustre connétable. L'auteur s'en console par l'énoncé de cette maxime philosophique qu'il faut prendre les hommes de guerre, comme ils étaient alors, « oubliant vite leurs promesses les plus solennelles et n'ayant guère l'habitude de respecter le bien d'autrui ». Les hommes ont-ils beaucoup changé depuis? — E.

— Dans une étude, entreprise d'abord sur les documents nombreux réunis sur la Hanse par M. Koopmann, et complétée plus tard sur les lieux mêmes, M. Arthur Agats nous entretient en détail du commerce du sel, qui, du xiiie et du xive au xviiie siècle, amenait sur les côtes de France de nombreux navires hanséatiques, avant que les Hollandais vinssent les remplacer dans le « trafic de la Baie ». (*Der Hansische Baienhandel*, Heidelberg, Winter, 1904, X, 120 p. 8° cartes; prix 4 fr. 50). On a cru longtemps en Allemagne, et de nos jours encore, que ces documents relatifs à un trafic à peu près oublié depuis, se rapportaient à la baie de Biscaye, jusqu'à ce que M. Hirsch eût rectifié cette erreur et montré que le *Baienhandel* se faisait sur une partie de la côte occidentale de France, située plus au nord; mais il cherchait l'endroit dans un petit port quelconque au sud de Nantes, où jamais il n'y eut de localité du nom de Baye. M. Agats démontre, avec la dernière évidence, qu'il s'agit de la baie de Bourgneuf et des marais salants qui l'entouraient, et il montre en même temps, par les cartes qui accompagnent son récit, combien les alentours ont été modifiés depuis l'époque où la Hanse, au temps de sa puissance (xive et xve siècle), envoyait des flottes assez considérables y chercher des cargaisons de sel. Aidé par des érudits locaux à Nantes et Saint-

Nazaire, M. A. a réuni toute une série de données intéressantes sur ce commerce et son travail doit être signalé comme une contribution neuve et utile à l'histoire économique de notre pays. — R.

— On sait que le célèbre jurisconsulte Samuel Pufendorf fut alternativement historiographe du roi de Suède et de l'Electeur de Brandebourg et qu'il a raconté successivement la première guerre du Nord, celle qui se termina par le traité d'Oliva, (1660) dans deux gros in-folio latins, d'après les archives des deux cours de Stockholm et de Berlin. Le règne de Charles X Gustave et celui de Frédéric-Guillaume étant parallèles pour cette période et le récit des mêmes actions devant se retrouver dans l'un et dans l'autre des deux volumes, feu M. le professeur Erdmannsdoerfer, de Heidelberg, avait pensé qu'il serait intéressant de confronter au point de vue des faits et surtout au point de vue des appréciations, les *Commentarii de rebus suecicis* et les *Commentarii de rebus gestis Friderici Wilhelmi.* On savait bien que l'auteur lui même avait écrit que « *infensissimos dum viverent principes... a me ita descriptos ut ibi Suecica et hic Brandenburgica sensa non infeliciter assimilaverim.* » ; cela veut dire, en bon français, qu'il avait exposé dans chaque ouvrage, le point de vue du maître qui payait son travail, sans faire pourtant de la polémique contre son rival. Il a très judicieusement exploité, d'abord les archives secrètes de Stockholm, puis encore celles de Berlin. L'un des élèves de M. Erdmannsdoerfer, M. Ernest Salzar, a essayé de tirer au clair dans quelle mesure il l'a fait (*Der Ubertritt des grossen Kurfürsten von der schwedischen auf die polnische Seite waehrend des ersten nordischen Krieges in Pufendorfs Carl Gustav und Friedrich Wilhelm.* Heidelberg, Winter, 1904, VI, 96 p. 8o ; (prix : 3 f.) M. Salzar montre par une série d'exemples (entre autres celui de la médiation française de MM. de Lumbres et d'Avaugour) que l'historien a mis très fortement à profit les documents suédois et ses *Commentarii de rebus suecicis* pour l'histoire de Frédéric-Guillaume. Pour le reste d'ailleurs, il ne nous apprend rien de bien neuf sur la politique du Grand-Electeur, qui dans le passage si scabreux d'une alliance à l'autre, déploya des talents supérieurs de politique réaliste autant qu'heureux et sut par là se rendre souverain dans son duché de Prusse alors que d'autres, moins confiants en leur étoile, auraient sans doute piteusement échoué. — P. 37, lire *Avaugour* pour *Avangour.* — R.

— Un décret royal du 26 mars 1902 a constitué à La Haye une commission consultative pour la publication de sources relatives à l'histoire des Pays-Bas, commission dont M. Van Riemsdyk est le président, M. Colenbrander secrétaire et dans lequelle siègent MM. P. I. Blok, P. L. Müller, etc. Elle vient de publier une espèce d'aperçu préliminaire général, indiquant de quelle façon elle conçoit sa tâche et qui trace le cadre sommaire des travaux qu'elle désire voir entreprendre, réclamant le concours de tous ceux qui s'intéressent, à quelque titre que ce soit, au passé de la Néerlande. (*Overzicht van de door bronnenpublicatie aan te vullen leemten der Nederlandsche Geschiedkennis.* S' Gravenhage, Nyhoff, 1904, IV, 108, p. 8o). Nous voyons dans les soixante-deux paragraphes de ce programme quelle grande variété d'études la Commission se propose d'encourager et de pousser à la fois, depuis l'édition critique des extraits des auteurs latins relatifs à la Batavie antique et celle des *Scriptores* du moyen-âge jusqu'aux correspondances diplomatiques du XVIIe et du XVIIIe siècles. En dehors de l'histoire proprement dite et de l'histoire ecclésiastique, on y vise surtout l'histoire de l'administration des finances, celle du commerce, tant en Europe qu'au dehors, celle de l'assis-

tance publique, etc., qui seront l'objet soit de séries générales de documents inédits, soit de monographies narratives isolées. Parmi les *Correspondances politiques* plus importantes, dont on a dressé la liste, en vue d'une publication future, mentionnons celle des princes d'Orange, de 1584 à 1789, les papiers des grands-pensionnaires Olden Barnevelt, Fagel, Heinsius, Spiegel, etc. Nous souhaitons que la Commission, après avoir si bien tracé le programme de son activité, soit bientôt à même d'en commencer la mise à exécution. — R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 février 1905.

M. le Secrétaire perpétuel donne connaissance d'une protestation de M. Georges Toudouze contre un projet de restauration de Parthénon. — M. Boissier et M. Collignon, président, présentent quelques observations.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une note envoyée d'Égypte par M. l'abbé Thédenat et contenant la copie de dédicaces, récemment découvertes, érigées par des cohortes auxiliaires aux empereurs Caligula, Trajan, Antonin, Vérus et au césar Diaduménien: elles donnent les noms d'un préfet d'Égypte en exercice.

M. Héron de Villefosse annonce ensuite que M. le comte Aurélien de Sarrau, au cours des fouilles poursuivies par lui dans les ruines d'Andernos (Gironde), a découvert un fragment d'inscription paraissant remonter au début du v^e siècle et mentionnant un *episcopus ecclesiae Boiorum*. M. de Sarrau pense que ce texte permet d'affirmer que le pays de Buch correspond bien à la *civitas Boiorum* et que le chef-lieu de cette cité, au v^e siècle, était probablement à Andernos.

M. Heuzey communique une note sur les nouvelles découvertes faites, en 1904, par le capitaine Cros, chef de la mission scientifique de Chaldée. Pour la première fois, le plan d'ensemble de l'antique cité de Sirpourla a pu être établi. Pour la première fois aussi, une nécropole a été découverte et fouillée, et de nombreuses antiquités y ont été recueillies, entre autres une statuette en pierre noire, qui donne le nom d'un ancien roi chaldéen jusqu'ici inconnu, Soumou-ilou, roi de la ville d'Our, dont le règne peut se placer vers le xxii^e siècle a. C. La statuette, transformée ensuite pour lui faire porter un petit vase, représente un chien dressé pour la chasse des grands fauves.

M. G. Schlumberger lit un mémoire sur un reliquaire d'argent d'origine byzantine, en forme d'église à coupole, conservé au Trésor de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle et contenant des reliques d'un des saints du nom d'Anastase. Ce beau reliquaire porte trois inscriptions précises; une quatrième donne les nom et titres du donataire, haut fonctionnaire byzantin du xi^e ou du xii^e siècle. M. Schlumberger la traduit ainsi : « Seigneur, protège ton serviteur Eustathios, anthypatos (proconsul), patrice et stratégos (gouverneur) d'Antioche et du thème de Lykandos. » Ce thème du Lykandos était un des gouvernements militaires des frontières de l'empire byzantin en Asie-Mineure.

M. Pottier achève la lecture de son mémoire sur la statue d'Alexandre à cheval du Musée de Naples.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — **4 mars** — **1905**

Indische Einflüsse auf evangelische Erzæhlungen von G. A. van den Bergh van Eysinga (*Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments*, 4 Heft) Göttingen, Vandenhoeck, 1904; in-8°, 404 pages.

Jesus, wer er geschichtlich war, von A. Neumann. Freiburg, i. B., Waetzel, 1904; in-8°, 206 pages.

Le problème des rapports qui ont pu exister entre l'Inde et la Palestine, de l'influence que le bouddhisme a pu exercer sur le christianisme naissant et en particulier sur la tradition évangélique, a été scientifiquement posé dans les ouvrages de R. Seydel; il paraît loin encore d'une solution définitive. M. van der Bergh l'expose avec clarté et le discute critiquement dans le détail, passant en revue tous les points où l'on a pensé trouver un contact entre les évangiles, canoniques et apocryphes, et la légende de Bouddha. Les conclusions de cet examen sont d'un critique prudent et circonspect; un très grand nombre des rapprochements qu'on a voulu faire s'expliquent sans que l'on ait besoin de recourir à l'hypothèse d'un emprunt; il y en aurait néanmoins quelques-uns où la dépendance des évangiles à l'égard des récits bouddhiques serait vraisemblable et même certaine. Tels seraient l'histoire du vieillard Siméon, certains traits du baptême, de la tentation, l'incident rapporté dans *Luc*, xi, 27-28, l'histoire de la veuve aux deux liards, Pierre marchant sur les eaux, la Samaritaine du quatrième évangile, la conflagration du monde annoncée dans la seconde Épître de Pierre. La plupart des analogies que signale M. v. d. B., sont assez frappantes. Il semble néanmoins qu'on ait encore le droit de se demander si elles réclament l'hypothèse d'un

emprunt. Quelques-unes d'ailleurs ont plus d'apparence que de réalité. Ainsi l'anecdote de *Luc*, xi, 27-28, paraît être une variante réfléchie et voulue de *Marc*, iii, 31-35 (*Luc*, viii, 19-21), dont l'origine est facile à expliquer par le travail rédactionnel et dont le rapport avec le texte bouddique cité en parallèle n'a rien de significatif.

Le livre de M. Neumann sur « Jésus dans l'histoire » se lit facilement, quoique le mélange de la discussion critique à la narration ne soit pas, au point de vue littéraire, d'un très heureux effet en un ouvrage aussi court. L'auteur se rallie aux conclusions de la critique indépendante, mais avec certaines réserves dont on a lieu d'être surpris. Il abandonne les récits de l'enfance, et il retient l'histoire de Jésus à douze ans, ainsi que l'origine davidique de Joseph. Sur ce dernier point, le témoignage de saint Paul, si peu soucieux de « connaître le Christ selon la chair », est pourtant loin d'être décisif. Dès que l'on proclamait que Jésus était le Christ, on en devait conclure et l'on affirma d'abord qu'il descendait de David; les généalogies furent plus tard élaborées en manière de preuve; Jésus lui-même ne s'est point prévalu d'une telle descendance et il paraît plutôt avoir insinué qu'elle ne constituait pas un élément providentiel de la vocation messianique. Que Jésus ait pensé d'abord que le royaume des cieux se réaliserait par le seul effet de sa parole, puis qu'il ait compris la nécessité d'une intervention divine, c'est ce qu'il est bien difficile de trouver dans les Évangiles : la notion évangélique du royaume céleste n'est pas purement morale, elle est en même temps et essentiellement eschatologique. Enfin que les paroles de la cène : « Ceci est mon corps », « Ceci est mon sang », aient été la dernière parabole du Christ, qui aurait conçu sa mort volontaire comme un sacrifice analogue à ceux que célèbre l'histoire profane, par exemple la mort de Codrus, c'est ce qu'il est bien difficile d'admettre, soit que l'on considère le caractère des paraboles évangéliques et le sens naturel des textes dont il s'agit, soit que l'on tienne compte des vraisemblances, soit que l'on examine de près le développement de la tradition chrétienne sur le dernier repas de Jésus. L'essai de M. N. est très louable dans l'ensemble; mais la difficulté de reconstituer la physionomie historique du Christ est peut-être plus grande qu'il ne l'a cru.

Alfred Loisy.

Reden und Aufsätze von Adolf Harnack, 2 vol. in-8. Giessen, J. Ricker (Alfred Töpelmann), 1904. 5 ff., 349 et v-379, pp. in-8. Prix : 10 Mk.

Beau recueil, qui se recommande aux historiens, aux philosophes et aux théologiens, et qui réunit, pour la joie et l'instruction, de précieux écrits, dispersés par M. Harnack au hasard des circonstances. Il faut en louer aussi la sincérité : chaque morceau est accompagné de sa date et de sa référence, coutume inconnue des Français.

Je rappelle brièvement le sujet de ces études, dont plusieurs ont été déjà présentées à nos lecteurs.

Tome I. *Rede.* — *Legenden als Geschichtsquellen* (1890). « La légende est le jugement de l'histoire en forme de récit de l'histoire... Nous vivons dans une double histoire, l'histoire des faits et l'histoire des pensées sur les faits... La signification d'un fait est souvent en histoire plus importante que le fait lui-même : ainsi le couronnement de l'an 800... Il y a des légendes vraies parce qu'il y a des jugements vrais; mais on peut toujours les discuter : que Luther ait été le réformateur de l'Eglise est contesté avec la plus grande ardeur par la majorité des chrétiens... Une personnalité puissante ne se montre jamais complètement dans les faits; on la voit mieux dans la tête et le cœur de ceux qu'elle a séduits et enflammés... Ce n'est pas seulement pour le temps où elles ont pris naissance, mais aussi pour la personne et l'événement dont elles rendent témoignage que les légendes peuvent avoir la plus haute valeur. L'historien a le devoir de les employer avec critique, s'il veut faire une place à l'élément personnel dans l'histoire. La manière d'écrire l'histoire adoptée au XVIIIe siècle n'a été si indigente et si desséchée que parce qu'on a méconnu la signification de la légende. » — *Socrates und die alte Kirche.* A l'origine, les Pères grecs et spécialement les apologistes ont une grande admiration pour Socrate : c'est dans Justin que l'on trouve pour la première fois le parallèle souvent repris de Socrate et de Jésus. Les Latins, surtout Tertullien, Lactance, saint Augustin, insistent sur les lacunes et les faiblesses. Tertullien, dans le *De anima*, fait une critique amère de la mort de Socrate. — *Augustins Konfessionen.* L'œuvre met en lumière la double face du caractère d'Augustin, une foi intime et personnelle en Dieu, la notion ecclésiastique de l'autorité et la conception monastique de la vie. Ainsi s'explique la forme propre du christianisme pendant tout le cours du moyen âge. Elle procède d'Augustin. M. H. a raison d'ajouter : la Réforme aussi en procède. Mais il plaide trop pour son saint, en voyant l'influence d'Augustin se prolonger à notre époque par l'intermédiaire des humanistes. Pétrarque n'était pas autant « l'homme moderne » qu'on l'a dit. Le culte d'Augustin est chez les humanistes (et chez les théologiens du XVIIe siècle) une survivance médiévale. — *Das Mönchtum, seine Ideale und seine Geschichte.* M. H. montre très bien comment de petites communautés, concentrées sur elles-mêmes, hypnotisées par le retour prochain du Christ, est sortie une Eglise ouverte au monde et capable de s'y développer. Mais la nécessité qui l'a conduite dans cette voie pousse en même temps les natures contemplatives et chagrines dans une retraite qui deviendra le monastère. Avec raison, M. H. range parmi les précurseurs des moines les gnostiques et les montanistes. Mais en historien averti des choses religieuses, il ne fait pas la confusion si fréquente chez les écrivains « laïcs » : il met une différence entre la

condamnation absolue du monde et la fuite du monde, entre les principes aussi qui dirigent la conduite des montanistes et ceux des moines. M. H. suit le monachisme dans ses débuts et ses transformations, le monachisme oriental, les fondations de Gaule, la règle de saint Benoît, la réforme de Cluny, la fondation des ordres mendiants, la fondation des Jésuites. — *Martin Luther in seiner Bedeutung für die Geschichte der Wissenschaft und der Bildung.* Pour M. H., deux idées fondamentales résument la pensée de Luther : le chrétien n'a de lien qu'avec Dieu et avec le Christ, et n'est pas obligé par la lettre de l'Ecriture, mais par l'Evangile qu'elle contient ; les formes de vie dues au libre choix sont condamnables, mais la religion doit se trouver dans tous les états de vie et pénétrer toutes les conditions qu'établit la nature. Curieuse transposition des principes du libre examen et de la condamnation des œuvres. — *Philipp Melanchthon.* A Mélanchthon, était réservée la grande tâche d'enseigner le christianisme renouvelé et de le mettre en harmonie avec la civilisation de l'époque. — *August Neander.* Le romantisme, le sentiment religieux, l'étude consciencieuse des sources sont les caractères de son œuvre comme historien de l'Eglise. On n'a qu'à la comparer avec l'œuvre parallèle et analogue de Chateaubriand pour voir combien l'une est supérieure à l'autre.

Tome I. *Aufsätze.* — *Das apostolische Glaubensbekenntnis, ein geschichtlicher Bericht nebst einer Einleitung und einem Nachwort.* C'est l'histoire du symbole des Apôtres, écrite sous forme d'article, pour justifier les conclusions formulées par M. Harnack dans une question confessionnelle (le cas Schrempf). — *Antwort auf die Streitschrift* (corriger ce mot dans le titre, p. 265) *D. Cremers, Zum Kampf um das Apostolicum.* Suite de la même polémique. — *Als die Zeit erfüllet war ; Der Heiland.* Deux courts articles qui ont pour point de départ l'inscription grecque de Priène (Institut archéologique allemand, *Mitteilungen, Athen. Abth.*, XXIII, n° 3, p. 275), de l'an 9 avant J.-C. La langue en est toute chrétienne. M. H. en prend occasion pour comparer la notion du Sauveur chez les chrétiens et chez les païens, le Sauveur Jésus et le Sauveur Auguste. — *Ueber die jüngsten Endeckungen auf dem Gebiete der ältesten Kirchengeschichte.* Revue qui date de 1898. Mais elle débute par une fable très sage. « Un jour un roi demandait à un de ses savants : « Qu'y a-t-il de nouveau « dans votre « science? » On lui répliqua par une question : « Votre « Majesté connaît-elle déjà l'ancien? » La réponse n'était pas d'un courtisan, mais elle est juste. Le vieux dans une science est toujours une matière plus riche que le nouveau. »

Tome II. *Reden.* — *Das Christentum u. die Geschichte,* Morceau d'apologétique et discussion des trois objections que le progrès des études historiques a fait surgir : Tout évolue dans l'histoire et Jésus est, comme un autre, un des moments de cette évolution ; la personne

de Jésus est trop ancienne et appartient à un milieu social trop différent du nôtre, pour que nous puissions, avec nos besoins et nos soucis actuels, la prendre pour centre de notre vie et pour que nous tenions compte d'autre chose que du principe et de la doctrine; la critique historique a détruit une partie et rendu incertaine l'autre partie de la figure de Jésus, et, d'une manière générale, des faits historiques n'ont jamais une certitude suffisante pour servir de base à une croyance religieuse. — *Die evangelisch-soziale Aufgabe im Licht der Geschichte der Kirche.* Discours de congrès évangélique social. Après avoir exposé que l'Evangile n'est en aucune manière une doctrine d'économie politique, M. H. fait rapidement l'histoire du rôle du christianisme et de l'attitude de l'Eglise dans les questions sociales. A remarquer la condamnation de la guerre des paysans dont la faute remonte à Luther. — *Die sittliche und soziale Bedeutung des modernen Bildungsstrebens.* Excellent discours sur les caractères et les dangers de la culture moderne. — *Grundsaetze der evangelisch-protestantischen Mission.* « Du jour au lendemain, nous pouvons à coups de canons conquérir un pays ou par nos factoreries attirer de nouveaux peuples dans nos filets : le vrai conquérant est celui qui agrandit la communauté fraternelle des chrétiens et fait part de ce qu'il a de meilleur à des peuples étrangers. » — *Zur gegenwärtigen Lage des Protestantismus.* Autre document d'une polémique. — *Die Aufgabe der theologischen Facultäten und die allegemeine Religionsgeschichte, nebst einem Nachwort.* « Les facultés de théologie ne doivent pas cesser de servir librement l'Eglise, elles ne veulent pas la régenter, mais elles lui apportent leur concours. Il n'y a pas de raisons pour les transformer en facultés d'histoire religieuse. Une seule chaire pour ce domaine infini est une institution insuffisante. Tout ce qu'on peut désirer, c'est que l'indianiste, l'arabisant, le sinologue fassent à la religion une place suffisante dans leur enseignement. » — *Die königliche preussische Akademie der Wissenschaften.* Discours prononcé au deuxième centenaire de la fondation; exposé rapide de l'histoire de l'Académie.

Tome II. *Aufsätze* — *The present state of research in early Church history.* M. H. commence par établir le bilan de l'école de Tubingue. Les découvertes elles-mêmes étant surtout des découvertes de textes, cet article reprend en partie des faits qui ont été l'objet d'un article du premier volume. En terminant, M. H. indique les principes posés par Ritschl et montre comment a changé le point de vue de l'historien. — *Was wir von der römischen Kirche lernen und nicht lernen sollen.* « L'Église romaine n'est pas seulement une société religieuse; c'est un État, la continuation du vieil empire mondial des Romains, c'est cet Empire lui-même avec le même esprit, politique, juriste, religieux. C'est ensuite une école et une entreprise d'assurance pour le salut. C'est aussi une société de croyants sincères de

l'évangile. Nous pouvons apprendre d'elle la patience; la puissance des hommes vraiment pieux, supérieure à celle des institutions; le sentiment de la catholicité, la fuite du doctrinarisme pédant, l'idée du sacrifice, l'usage de la confidence pénitentielle, la stabilité et le recueillement des monastères. Mais l'exemple de l'Église catholique doit nous apprendre à ne pas lier notre religion à une forme particulière de culture; à ne pas la transformer en une obéissance mécanique à l'Église; enfin à ne pas être exclusifs. » — *Das Testament Leos XIII das päpstliche Rundschreiben an die Fürsten und Völker des Erdkreises vom 20 juni 1894*. En s'adressant aux hétérodoxes, Léon XIII sous-entend l'essentiel : est-ce le vrai moyen de s'entendre ? La partie de l'encyclique adressée aux catholiques n'a pas de véritable chaleur. — *Die Bedeutung der Reformation innerhalb der allgemeinen Religions-geschichte*. Luther a introduit une nouvelle conception religieuse, parce qu'il a présenté comme secondaire et subordonné ce qu'on regardait avant lui comme essentiel, la sainteté de la vie, et qu'il a considéré comme capital ce qui passait pour secondaire, la foi au salut. — *Der evangelisch-soziale Kongress zu Berlin*. A propos du congrès de 1890. Le congrès doit être très attentif à ne pas dépasser les limites de sa compétence; à ne pas imiter l'Église catholique qui prétend posséder tous les moyens de salut et se défie de l'État et de la vie moderne; à ne pas soulever la question juive. — *Ritschl und seine Schule*. Analyse détaillée d'un livre intitulé : *Die theologische Schule Albrecht Ritschls und die evangelische Kirche der Gegenwart*, par Gustav Ecke (1897). — *Ueber Wissenschaft und Religion, angeeignetes und Erlebtes*. Aphorismes publiés sous l'anonymat dans *Die christliche Welt*.

Tels sont les sujets traités dans ces deux volumes, dans la mesure où il est possible de les indiquer dans une revue profane. Il est dans le nombre des morceaux de circonstance et des raccourcis synthétiques qui eussent pu, sans dommage, rester dans les recueils où ils ont paru. Mais le « chrétien évangélique » les eût peut-être regrettés. Nous avons ainsi un aperçu de toutes les formes de la pensée si active de M. H. Il n'est point inutile à l'historien désintéressé; on peut oublier, en consultant les grands ouvrages de M. H., que ce sont œuvres de théologien, et d'un théologien aussi préoccupé de pratique et d'intérêts ecclésiastiques que de spéculation et de systèmes.

L'aspect des volumes est d'une tenue sobre et sérieuse qui convient aux sujets et à l'auteur. Ces soins font honneur au libraire. La couverture est sévère et « demi-deuil » : M. Harnack n'est pas superstitieux.

Paul Lejay.

A. Jeanroy : **Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge.** Etudes de littérature française et comparée, suivies de textes inédits. — Deuxième édition, avec additions et un appendice bibliographique. Paris, H. Champion, 1904, un vol. in-8, de xxxi-536 pages.

M. Jeanroy vient de publier une nouvelle édition du livre qui fut, il y a quelque quinze ans, son livre de début, et qui lui assura du même coup sa place parmi les historiens les plus pénétrants de notre littérature médiévale. Cette seconde édition n'est, à vrai dire, qu'une reproduction de la première : l'auteur explique, dans une courte préface, que n'ayant pas actuellement le loisir de refondre complètement son étude, il a préféré n'y introduire aucune modification, et c'était peut-être là en effet le parti le plus sage à prendre. Mais qu'un ouvrage de ce genre puisse, au bout de quinze ans, être donné de nouveau au public, cela seul prouve combien le fond en était par lui-même solide ; je ne dis rien des agréments de la forme, ni de la clarté parfaite des discussions. La seule addition qu'ait faite ici l'auteur consiste en quelques menues rectifications, qui n'ont pas été insérées dans le texte à dessein, pour lui conserver son ancienne physionomie, et en une sorte d'appendice bibliographique qui s'y trouve mêlé (p. 515-527). Cette bibliographie supplémentaire, portant sur des travaux tous ou à peu près tous postérieurs à 1889, prouve combien M. J. reste au courant de ce qui concerne la poésie lyrique : et d'ailleurs, c'est son propre livre qui a servi de point de départ à une partie notable de ces études de détail. M. J., qui ne craint pas la contradiction, — surtout quand la science doit en profiter, — s'applaudit d'avoir dans une certaine mesure soulevé ces débats, et tout particulièrement il se félicite à bon droit d'avoir suscité la série d'articles sur les *Origines de la poésie lyrique en France*, que G. Paris publia dans le *Journal des Savants* en 1891-92. — Quoique la *Revue Critique* ait à se reprocher de n'avoir pas signalé à son heure la belle étude de M. J., je n'ai pas la prétention d'analyser aujourd'hui un livre si connu et si universellement apprécié de tous ceux qui s'intéressent à notre ancienne littérature. Cependant, je viens de le relire. Il est très séduisant ce livre, avec son hypothèse fondamentale étayée sur un ensemble de preuves si bien ordonnées, que le lecteur se sent peu à peu gagné à l'accepter tout entière. Il y a là une vraie dépense d'ingéniosité pour restituer un passé lyrique, dont il ne subsiste plus rien en somme, aucune trace appréciable. Tout cela est-il probant ? Oui, sans doute ; ce n'est qu'à la réflexion que quelques doutes vous viennent. M. J., par exemple, pour mieux y trouver le reflet de notre lyrique évanouie, n'a-t-il pas fait la part un peu large à l'influence qu'ont *dû* avoir nos chansons françaises sur celles des peuples étrangers ? Je ne sais. Puis, par principe, n'a-t-il pas été un peu sévère, un peu dur pour toute la lyrique courtoise ? Et je ne disconviens pas qu'il n'y ait dans

la plupart des pièces qui s'y rapportent, trop de convention et d'affèterie : mais elles renferment aussi après tout un idéal de civilisation supérieure, dont il ne faut pas faire trop bon marché, même au point de vue littéraire, et dont je ne concéderais pas facilement pour ma part que ce n'ait pas été un progrès social par rapport à l'époque féodale primitive. Peut-être faut-il se garder de vouloir reporter trop en arrière l'âge d'or de notre lyrique, et dans un passé dont il ne reste plus rien. Mais je ne veux entamer aucune discussion. M. Jeanroy nous fait, dans son avertissement, une promesse très alléchante. « J'espère, dit-il, revenir un jour sur ce sujet qui n'a pas cessé de « m'intéresser : je me propose depuis longtemps d'écrire une histoire « générale de notre poésie lyrique au moyen âge, au Midi aussi bien « qu'au Nord. » Voilà un engagement dont nous prenons bonne note, et que nous rappelerons au besoin à l'auteur.

E. Bourciez.

Das Tyroler Volk in seinen Weisthümern, ein Beitrag zur deutschen Kulturgeschichte von Franz Arens. Gotha, Perthes, 1904, XVI, 436 p., in-8°.

Cet ouvrage qui forme le troisième fascicule des *Geschichtliche Untersuchungen* publiées par M. Karl Lamprecht, est, pour employer un mot de la préface, « une pierre taillée pour servir à l'histoire de l'âme populaire allemande » et l'auteur rappelle que d'après son maître Lamprecht, cette *Volksseele* doit être considérée « comme la base de tout le devenir historique ». (p. vii.) Quoi qu'il en soit de ces théories plutôt métaphysiques, le livre de M. Arens est un dépouillement très consciencieux de tous les textes, (coutumes juridiques, traditions, légendes) qui peuvent nous faire pénétrer dans l'intimité de la population tyrolienne, l'une des plus primitives encore, à l'heure actuelle, de toute l'Europe occidentale et centrale. Son travail peut être signalé comme une contribution méritoire non seulement à l'histoire du droit mais encore à celle de la civilisation des races germaniques. La *disposition* des différentes parties de l'étude de M. A. est peut-être un peu abstraite et artificielle ; il y en a sept en tout. La première nous expose les *conditions extérieures* de la vie populaire en Tyrol, la seconde les *conditions internes* de la race ; cette partie se divise elle-même en deux chapitres, dont le premier groupe les *forces intellectuelles*, le second les *forces sentimentales* (*Kraefte des Verstandes, Kraefte des Gemüts*). On trouvera particulièrement intéressante la troisième partie qui nous montre le Tyrolien *dans ses rapports avec la nature*. La quatrième traite des bases de la *vie sociale*, de la famille, de la commune, de la formation de l'esprit de classe ; la cinquième est consacrée à *l'appréciation des choses* (*über Wertungen*), c'est-à-dire que l'auteur y examine quelle importance relative,

quelle valeur matérielle ou morale, les Tyroliens attachent à la possession de certaines choses, au respect de certaines idées ou traditions.

Les faits de la *vie morale* sont groupés dans la sixième partie, tout d'abord ceux qui se rapportent à la société, puis ceux qui concernent l'individu lui-même ; l'auteur y analyse les idées de maîtrise de soi, de sympathie, d'honneur, de confiance, etc. Il termine enfin par un chapitre consacré aux notions juridiques.

Les éléments de cet exposé systématique sont empruntés avant tout aux quatre volumes des *Tyroler Weistümer*, publiés par Zingerlé, Inama von Sternberg et Egger dans la grande collection des *Weistümer* d'Autriche que subventionne l'Académie impériale de Vienne ; ces notations du droit coutumier populaire, plus ou moins sûrement déduit ou des sources écrites plus anciennes, ou simplement de la tradition verbale, rédigées du XIII[e] au XVIII[e] siècle sous des formes très diverses, ont naturellement aussi une valeur fort variable [1], soit qu'ils soient de véritables codes ruraux, soient qu'ils représentent pour nous les instructions d'un fonctionnaire spécial, soit enfin qu'ils n'aient été que la protestation d'une communauté contre les usurpations d'un seigneur ou bien une rédaction émanant de l'autorité seigneuriale afin de limiter les droits des paysans. L'auteur y joint parfois jusqu'à des contes de fées et ses conclusions ne sont pas toujours acceptables [2]. Le reproche le plus sérieux qu'on peut lui faire, c'est d'avoir tracé un tableau uniforme, qui prétend s'appliquer à sept siècles de l'existence d'une race [3]. Sans doute le peuple tyrolien fut

---

1. Ces *Weistümer* sont d'ailleurs bien loin d'épuiser la matière. Ils ne nous donnent presque rien sur la vie religieuse et sur le rôle du clergé au sein d'une population très pieuse, très ignorante et très fanatique. Et cependant l'auteur nous raconte que, vers 1850 encore, on brûlait à chaque Saint-Jean, « Luther et sa Katherl » sur la place publique, et qu'actuellement encore les paysans rendent le curé responsable du mauvais temps qu'il fait (p. 121). On n'y dit pas un mot non plus de la sorcellerie, a ce qu'affirme M. A. (p. 104), et pourtant il accorde que cette croyance populaire aux sorciers était « passablement développée ». Tout ce chapitre, facile à faire, puisqu'il existe là-dessus des études de procès locaux, manque ; l'auteur consacre littéralement *sept lignes* a la matière ; il me semble pourtant que c'était l'un des côtés les plus primesautiers de l'*âme populaire!*

2. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, M. A. dit p. 278, que la prostitution n'a jamais joué aucun rôle dans la vie des paysans tyroliens, et à leur honneur, je crois que c'est très vrai. Puis, à la p. 424, il cite un passage d'Osenbrüggen, se rapportant à la *Suisse*, qui raconte que le bourreau était chargé de régler les différends entre prostituées. Pourquoi rapporter ce détail, sans application possible au Tyrol, d'après ce qu'il dit lui-même ?

3. Quand un *Weistum* du XIV[e] siècle est confirmé au XVIII[e] par l'autorité princière, cela n'implique pas du tout que les mœurs et les idées de la population soient restées identiques. Sans doute dans ces textes les liens sociaux si étroits du moyen âge continuent à se produire et dominent en apparence; mais l'individualisme s'éveillant peu à peu, même dans les vallées les plus reculées du Tyrol, on peut affirmer à priori que le tableau qu'ils nous retracent devient de moins en moins exact, à mesure qu'on avance dans le XIX[e] et surtout dans le XX[e] siècle.

longtemps et reste toujours encore ultra-conservateur, encore qu'il commence à y pénétrer quelques rayons de la lumière (et des vices) du siècle, grâce aux touristes qui l'inondent. Mais les âmes des peuples, tout comme celles des individus, varient considérablement en très peu de temps et il faut être bien jeune encore pour n'avoir pas fait cette expérience, regrettable peut-être, mais certaine, sur sa propre personne. On ne peut s'empêcher, en outre, de trouver que tout le travail de M. A. revêt un caractère un peu trop abstrait; la plupart des traits qui, d'après lui, caractérisent *l'âme populaire du Tyrol*, sont ou bien les traits caractéristiques de *tout homme*, ou du moins de tout homme soumis à l'influence de la *civilisation chrétienne*, alors qu'il est en même temps *paysan* et *montagnard*. Les populations suisses, norvégiennes, écossaises ou basques se reconnaîtraient sans doute en mainte page de ce tableau qu'on nous présente comme spécifiquement tyrolien. L'auteur a tort surtout de se faire le reproche de n'avoir pas assez soigné la base philosophique (*die philosophische Durchbildung*) de son sujet; si son consciencieux volume mérite un reproche, c'est plutôt, je le répète, celui d'être trop abstrait, trop systématique et pas assez vivant.

R.

Arthur Tilley, **The Literature of the French Renaissance**; 2 vol. in-8° de xxiii-355 et xv-360 pages. Cambridge, imprimerie de l'Université, 1904, 15 sh.

Il semble décidément que la littérature de notre xvi^e siècle ait pour les étrangers un attrait particulier. Sans parler des travaux d'ensemble, l'Allemagne nous a donné et nous donne chaque jour, sur cette époque, d'intéressantes études de détail; et voici que nous arrivent, d'Angleterre, deux volumes uniquement consacrés à « la littérature de la Renaissance française ». Un détail matériel montrera tout de suite qu'il s'agit là d'un ouvrage considérable. Si, du volume consacré au xvi^e siècle dans la littérature de Petit de Julleville, on retranche l'important chapitre de M. F. Brunot, qui est sans analogue chez M. Tilley, on constatera que les deux livres ont une étendue sensiblement égale. J'ajoute tout de suite que celui de M. T. peut dignement remplacer, dans la bibliothèque des travailleurs, l'œuvre d'ailleurs si estimable dont le regretté Petit de Julleville avait dirigé l'exécution.

Il faut dire, pour être juste, qu'il a l'avantage de paraître sept ans plus tard. Pendant ce laps de temps, la littérature du xvi^e siècle a provoqué des travaux nombreux et importants, dont M. T. a naturellement profité; de plus, il avait à sa disposition, pour guider ses recherches, l'inestimable collection de la Revue d'Histoire littéraire, qui venait seulement de naître lorsque parut l'ouvrage français.

Cependant il y a autre chose. M. Petit de Julleville, gêné sans doute par les exigences de son éditeur, semble avoir conçu son ouvrage pour les « gens du monde » qui s'intéressent à la littérature française (?). M. T. a très bien su adapter le sien aux besoins actuels des travailleurs; il y a fait passer la substance de tout ce qu'on sait à présent sur l'histoire littéraire de notre xvi[e] siècle.

Pour réaliser un pareil dessein, il a dû, cela va sans dire, sacrifier certaines préoccupations qui, à l'ordinaire, tiennent une grande place dans les livres français. Il ne faut pas lui demander une « philosophie » de l'histoire littéraire. L'on pourra trouver aussi qu'il n'enfonce pas bien avant dans l'analyse du génie de nos grands écrivains. Mais aussi, chez lui, jamais de formules, jamais d'exposés systématiques; rien que des faits précis, et d'où nous pouvons apprendre quelque chose. Cette tendance constante à l'objectivité ne va pas sans quelques inconvénients. Ainsi M. T. fait commencer son livre juste à l'avènement de François I[er]; de parti pris, il sacrifie les écrivains du règne de Louis XII, et notamment Lemaire de Belges, qui n'est nommé que par occasion. De même on ne peut que louer l'information des deux chapitres, plus particulièrement historiques, qui servent d'introduction à la première et à la deuxième partie de l'ouvrage (ch. I, François I[er] et sa cour; ch. XIV, Valois et Médicis); mais, tels que l'auteur les a conçus, ils sont d'une utilité médiocre pour expliquer l'évolution de la littérature de l'époque. Je doute enfin que l'on soit satisfait par le chapitre sur *les Années de transition* (t. II, pp. 264-290). La partie des idées générales y est un peu trop restreinte, et il manque plusieurs écrivains qu'on s'attendait à y trouver : Vauquelin de la Fresnaye y avait sa place marquée à côté de Bertaut; Regnier méritait d'y figurer pour annoncer Malherbe qu'il prépare sans le savoir [1]. J'en dirais autant pour François de Sales que M. T. a exclu de son livre par suite d'un dessein réfléchi (t. II, p. 264, n. 1). Il devait trouver place dans ce même chapitre, justement parce qu'il « commence quelque chose ».

Ces réserves étaient nécessaires pour mieux montrer ce qu'on ne doit pas demander à M. T. : elles ne sauraient affaiblir la portée des éloges qu'il me reste à lui adresser. S'il manque au livre une introduction et aussi une bonne conclusion, le plan d'ensemble en est à la fois simple est net; il a toute la souplesse nécessaire pour rendre sensible l'évolution des idées et des formes littéraires. Les écrivains ne sont pas distribués par genres; chacun d'eux, je parle des plus grands, est étudié dans un chapitre spécial, dont la place est déterminée par la chronologie. L'auteur passe son œuvre en revue, met en relief les différents aspects de son talent; et toujours il illustre son exposition

1. M. T. considère, il est vrai (t. II, p. 291) que Regnier appartient à la Renaissance; c'était, en tout cas, une raison de plus pour ne pas loger comme il l'a fait le chapitre qu'il lui consacre : entre celui des *Années de transition* et la conclusion générale.

par des citations bien choisies. Ce procédé sera le bien venu pour les auteurs de second ordre, que nous sommes excusables de ne pas avoir beaucoup pratiqués. M. T. se sent pour eux une tendresse particulière, à laquelle nous devons des chapitres fort intéressants. Il en consacre un tout entier à l'École de Marot (ch. v, pp. 84-95 du t. I); il s'arrête sur des poètes secondaires du temps de Ronsard, qui n'avaient pas encore droit de cité dans les histoires de la littérature (voir surtout le t. II, pp. 10-26 et 54-59). De même enfin, dans le chapitre de la 1re partie sur les *Mémoires et chroniques* (ch. xii, pp. 239-250 du t. I), il ne s'en est pas tenu à l'étude des ouvrages qui, dans ce genre, sont pour ainsi dire devenus classiques. Il attire notre attention sur des écrivains génevois, comme Bonivard, qu'il semble, jusqu'à présent, que nous ayons trop dédaignés. Ainsi son livre élargit sensiblement le cadre des ouvrages que nous avions jusqu'alors sur la même période. Ceux mêmes qui connaissent le mieux le xvie siècle trouveront à s'instruire dans les nombreuses pages consacrées aux écrivains secondaires.

J'en dirai autant pour les bibliographies, si claires et si complètes, qui terminent les différents chapitres. Ici encore M. T. s'est placé à un point de vue nouveau. Ses indications ne s'adressent pas seulement à ceux qui veulent simplement s'instruire des œuvres principales du xvie siècle, les connaître et les comprendre. Elles ont l'ambition d'être utiles aux travailleurs qui voudraient poursuivre sur cette même époque des recherches personnelles. Pour chaque auteur étudié on y trouve indiquées les éditions originales de ses œuvres et, quand celles-ci sont très rares, les bibliothèques publiques où elles sont encore conservées, ou les catalogues de bibliothèques privées qui en contiennent la description. Pour les auteurs plus considérables, un Appendice vient, au besoin, compléter la notice bibliographique qui leur est consacrée. C'est le cas pour Marot et pour Rabelais (voir, à la fin de la 1re partie, les Appendices A et C, pp. 256-258, 262-267 du t. I). Je note aussi dans la bibliographie de Calvin, une liste, qui sera fort utile, de ses principaux écrits français, avec l'indication du tome du *Corpus Reformatorum* où il les faut chercher (t. I, pp. 236-237)[1].

La même conscience apparaît dans les indications des travaux à consulter. M. T. a d'abord un mérite qui, disons-le, est trop rare en France ; c'est d'être parfaitement au courant de toutes les publications allemandes. Je sais bien qu'il en est de parfaitement négligeables. Toutes, en tout cas, ne le sont pas, et il serait bon de connaître au moins celles qui résolvent, de façon nouvelle, quelque problème de notre histoire littéraire. L'on continue, en France, d'attribuer à

1. Il y manque le traité sur les *Scandales* (1550), dont le *Corpus* a seulement publié le texte latin original et l'*Excuse de noble seigneur Jacques de Bourgogne*, dont le texte a été récemment découvert et réimprimé par M. Cartier (Lemerre, 1896).

Hubert Languet les *Vindiciae contra tyrannos* (Petit de Julleville, t. III, p. 659); M. T. a su profiter (t. II, p. 231) d'une dissertation déjà vieille (1887) où M. Max Lossen a restitué l'ouvrage à Duplessis-Mornay [1]. De même pour la question de l'époque exacte où fut publié le premier livre de Pantagruel. Je ne crois pas qu'en France on ait jamais discuté la conjecture faite à ce sujet par M. Birch-Hirschfeld; elle est mentionnée dans l'ouvrage de M. T. (t. I, p. 170).

Pour la bibliographie des travaux français, livres ou articles de revue, chacun pourra apprécier par soi-même le soin constant dont elle témoigne. Elle est aussi complète qu'on le peut souhaiter, et elle a le mérite d'être tout à fait au courant. M. T. n'a rien laissé passer de ce qu'ont fait paraître, sur son époque, même des périodiques dont l'histoire littéraire n'est pas la spécialité. Il connaît les articles de M. Laumonier dans les *Annales fléchoises* et dans la *Revue Universitaire;* il nous renvoie, pour une étude sur Nicolas Rapin, aux *Mémoires de la Société des sciences morales de Seine-et-Oise* (t. I, p. 321, n. 1 et 2; t. II, p. 69). Il y a plus encore à apprendre dans les listes de livres qu'il nous donne : on y trouvera souvent des ouvrages déjà anciens, dont il semble qu'à présent on ait oublié l'existence et qu'il était utile de remettre en lumière [2]. Ce n'est pas à dire que M. T. tombe dans le défaut, commun chez les étrangers, de citer fréquemment des ouvrages vieillis. Je lui reprocherais plutôt de confondre dans une admiration sans nuances des travaux français de valeur très inégale. Certes, ce n'est pas moi qui me plaindrai de voir l'épithète d'admirable appliquée à un travail de M. Lanson (t. II, p. 264, n. 1); mais je suis choqué de voir le même mot servir à qualifier l'œuvre, essentiellement médiocre, de M. Piéri (t. I, p. 329, n. 1 et 336, n. 2). Enfin, et ces omissions étaient inévitables, il y a quelques ouvrages qu'on s'étonne de ne pas voir mentionnés par M. T. Je ne vois pas qu'il ait cité nulle part la thèse de Bourciez, *Les mœurs polies et la littérature de cour sous Henri II* (Paris, 1886). Pour la connaissance des diverses éditions données au XVI[e] siècle, il aurait pu utiliser et nous signaler en même temps le *Fédéric Morel* de J. Dumoulin (Paris, 1901). Il semble avoir omis de dépouiller, pour sa bibliographie, la *Bibliothèque de l'École des Chartes :* il y aurait trouvé des articles de M. Lefranc sur *Marguerite de Navarre et le Platonisme de la Renaissance* (1897, 1898), et ceux, fort importants, que A. de la Borderie a consacrés à Noël du Fail (1875 et

1. A vrai dire, la question a été reprise en France par M. Waddington qui a pu, grâce à la découverte d'un nouveau témoignage, confirmer l'argumentation de l'érudit allemand (article de la *Rev. hist.* cité au même endroit par M. T.). Le collaborateur de M. Petit de Julleville a également ignoré cet article.

2. Tel est, par exemple (t. II, p. 33) ce recueil d'*Œuvres choisies des poètes... contemporains de Ronsard*, publié par Becq de Fouquières en 1879, que je ne me souviens pas d'avoir jamais vu cité nulle part. Et cependant je me suis assuré que la mention de M. T. était de tous points exacte.

1877). Enfin, je lui signale, bien qu'il soit fait surtout au point de vue de l'histoire de l'art, le petit livre de Pierre Marcel sur le fécond traducteur Jean Martin (Paris, Garnier, 1900). Dans un ouvrage de cette importance, ce sont des vétilles qui ne valent pas qu'on s'y arrête. En revanche, je tiens à mentionner l'*Index* précieux qui termine le deuxième volume. On y trouve indiquée, pour chaque renvoi, la nature du renseignement qui se trouve dans le passage en question; de la sorte, le lecteur pourra tout de suite, pour un sujet donné, grouper les détails qui se trouvent épars dans les deux volumes. L'impression, enfin, est en général fort correcte; les rares fautes que j'ai relevées sont de celles qu'un lecteur averti corrige à première vue.

Tel est le livre de M. T. Il ne dispensera pas de recourir au manuel de M. Lanson ou de Darmesteter-Hatzfeld. Pour l'histoire de la langue, qui s'y trouve systématiquement négligée, on devra le compléter par le travail de M. Brunot dans la grande histoire de Petit de Julleville. Tel quel, il mérite pleinement d'être recommandé à tous ceux qui veulent avoir de notre XVIe siècle une vue exacte et complète, ou qui souhaitent posséder une base solide pour leurs travaux personnels. Il leur deviendra bien vite indispensable. Ce n'est pas un mince mérite pour M. A. Tilley, Anglais, de nous avoir donné, sur notre littérature nationale, un livre aussi nécessaire et que nul Français ne s'était encore trouvé pour écrire.

L. DELARUELLE.

Histoire du mouvement social en France (1852-1902), par Georges WEILL, docteur ès-lettres, professeur au Lycée Louis le Grand. 1 vol. in-8°. I. 494 p. F. Alcan, éd. 1905.

« Cette histoire du mouvement social (depuis le commencement du 2e empire jusqu'à nos jours) est avant tout une histoire politique, destinée à montrer comment les questions ouvrières ont été posées ou résolues par les divers gouvernements et les divers partis. » L'auteur caractérise bien ainsi lui-même son œuvre, et marque à la fois ce que donne le livre, et ses lacunes. Ce qu'il donne est un précis très complet des rapports du gouvernement et de la classe ouvrière durant le dernier demi-siècle, et des efforts faits par celle-ci pour s'assurer l'action de l'État depuis que le suffrage universel lui a fourni « l'instrument nécessaire ». M. G. Weill y apporte ses qualités habituelles, la clarté, l'ordre, l'habileté à grouper des faits innombrables, puisés dans les documents, en un certain nombre de catégories propres à frapper les yeux et l'esprit du lecteur. Ici je lui reprocherai cependant d'avoir suivi trop uniformément l'ordre chronologique et d'avoir enregistré avec un relief trop égal des faits et des événements d'un intérêt tantôt réel, tantôt secondaire. J'aurais voulu un peu plus de généralité dans les vues fondamentales. Le point de départ économique est étroit.

L'immense évolution qui s'est accomplie par les progrès de la science appliquée et de l'association se résume pour l'auteur, au début du 2e empire, en la création d'une féodalité financière. Au moment de la première expansion des sociétés anonymes qui devaient révolutionner le monde, il n'aperçoit que les conséquences fâcheuses de la fièvre industrielle, la concentration des capitaux entre les mains de quelques banquiers, etc. Que ce fussent là les accusations des polémistes d'après 1848, c'est manifeste : mais M. W. ne devrait pas les reprendre à son compte sans réserves, et sans en marquer les exagérations ou les erreurs, sans rappeler surtout les bienfaits qui ont surnagé aux abus, et la grandeur du mouvement de production qui en est résulté.

Ce mouvement général des faits, et des idées qui en sont découlées pendant la période impériale et celle qui a suivi, est trop laissé de côté par l'auteur pour s'occuper presque exclusivement de l'historique du parti ou plutôt des partis socialistes. Il en relève soigneusement tous les détails dans les journaux et les documents du temps; mais il est obligé de reconnaître lui-même le faible rôle que le socialisme proprement dit a joué jusqu'à la guerre de 1870, et même jusqu'à la Commune. « En somme, écrit-il, le mouvement socialiste en 1870, était confondu avec le mouvement révolutionnaire ». Or, pour comprendre celui-ci, il faudrait refaire l'histoire complète du 2e empire, et non pas seulement celle des groupes ouvriers ; et c'est une tâche que ne pouvait aborder ici M. W., étant donné son programme. Il l'a bien préparée, dans une de ses parties, pour un successeur ou pour lui-même s'il s'en sent le courage plus tard. Dans le cas où il s'attacherait à cette entreprise, qu'il se rappelle souvent cette parole de Corbon qu'il a citée : « Les manifestes révolutionnaires n'ont aucune importance... trois on quatre individus font une proclamation et la mettent sur le compte de plusieurs milliers d'hommes[1]. » Le plus difficile dans les documents imprimés n'est pas de constater qu'ils existent, mais l'influence réelle et la portée effective qu'ils ont eue. Quand il s'agit d'une période d'histoire qu'on a vécu, on s'aperçoit à tout moment des erreurs de perspective des historiens d'après-coup, même les plus consciencieux. Ils relatent des faits vrais, mais non pas, souvent, avec leur véritable coëfficient d'importance.

---

1. Cf. l'opinion de P. Lafargue sur le parti ouvrier en 1881 : « Vous avez cru parce que nous parlions à tue-tête de notre parti, que c'était arrivé. — Le Parti n'a encore qu'une gueule et celle-là en vaut quatre... » Cité par M. W., p. 231, M. W. (p. 252), parle « des violences qui sont bonnes pour des Congrès ouvriers ou des réunions publiques ». Il reconnaît lui-même d'ailleurs (p. 471), que les questions ouvrières font beaucoup de bruit, mais tiennent dans la vie du pays moins de place qu'il ne paraît au premier abord ». Au fond le suffrage universel en France a jusqu'ici dans sa majorité représenté surtout les populations agricoles, M. W. ne semble s'en être souvenu ou au moins ne le dit qu'à la fin de son volume (p. 447).

Retrouver et constater celui-ci est une immense difficulté pour les époques où, comme dans celle qu'étudie M. W., l'historien est submergé sous des flots de papier noirci. Que de journaux qui n'ont pas eu de lecteurs, de congrès ouvriers qui n'ont laissé qu'un vain bruit de paroles, de manifestes dont personne ne s'est occupé, sauf ceux qui les ont rédigés et fait voter par des assemblées distraites ! Celui qui jugerait des véritables sentiments des classes ouvrières par ces manifestes commettrait une grave erreur. M. W. le sait (et le dit), et j'admire sa patience, le sachant, de relater et d'analyser consciencieusement tous les menus incidents de l'agitation ouvrière, apportés par la presse, pendant les derniers vingt-cinq ans — sorte de tremplin où sont apparues successivement tant de personnalités politiques se combattant et s'injuriant souvent les unes les autres, divisant à l'infini les groupements dits socialistes avec des épithètes diverses, dominées cependant par un grand courant de suffrage universel qui devait entraîner les masses urbaines et manufacturières et leurs représentants vers une politique de plus en plus démocratique et radicale-socialiste. Nous sommes encore trop engagés dans cette mêlée pour savoir à quoi elle aboutira. M. W. qui la suit jusqu'à ses plus récents incidents, incline vers une conclusion optimiste dans le sens d'un interventionnisme « raisonnable » de l'Etat en faveur des classes les plus nombreuses et les moins favorisées. « Tous les partis politiques, écrit-il, sont arrivés sous la pression du suffrage universel, à justifier l'interventionnisme. » Précisément cette pression du suffrage universel, qui est celle d'une poussée d'intérêts souvent aveugles, non contenue par une vue supérieure de l'intérêt social général, est faite pour effrayer plutôt que pour rassurer les observateurs impartiaux. On voit bien à quelles concessions elle conduit les hommes : on voit moins à quels bons résultats elle amènera les choses. Ceux qu'indique M. W. des mesures d'Etat déjà prises sont bien incertains, ou prématurés dans leur constatation. En tous cas ils n'autorisent pas à conclure de la généralité du courant interventionniste à son efficacité ni même à sa durée. On a vu le désaccord entre les deux points de vue se produire pour bien d'autres expériences sociales. Je trouve M. W. imprudent, comme historien, de montrer l'économie politique libérale « défendant son tombeau avec l'énergie du désespoir ». Il a lui-même mis en relief ce que la liberté avait engendré d'esprit d'initiative dans les groupes ou les chefs de file démocratiques. Il aurait pu insister davantage sur les progrès généraux de l'association indépendante dans notre pays, et sur les barrières qu'y rencontrera l'Etatisme.

L'ouvrage se termine par une abondante et utile bibliographie. Il tiendra une place importante dans celles que publieront les futurs historiens du mouvement social du XIX^e^ siècle.

Eugène D'EICHTHAL.

— La librairie G. Freytag de Leipzig vient de publier la 7e édition (1904) de la *Griechische Schulgrammatik* du professeur B. Gerth. C'est la reproduction, sans modifications, des 247 pages de l'édition précédente (V. la *Revue* du 6 janvier 1902); car on ne peut appeler modifications quelques rédactions différentes, par exemple celle du § 147 sur les caractéristiques et les terminaisons des temps dans les verbes à muette (p. 69), ou encore la suppression de κλάω dans la liste du § 164 (p. 90), bien que κλάειν 164 subsiste dans l'index. Les signes de quantité sur plusieurs formes verbales, celles de κλίνω et de κρίνω par exemple (§ 168), ont été supprimés à tort. — My.

— Sous le titre *Arte rappresentativa e mimica nel teatro greco* (Florence, tip. Galileiana, 1904, 81 p.), M. Natoli étudie les mouvements du chœur et des acteurs dans le drame grec, tragédie, comédie et drame satyrique, d'après les textes et les représentations plastiques. Le sujet, suffisamment traité, aurait pu cependant l'être d'une manière plus complète; il y avait bien autre chose à dire et l'étude des scholies et des textes eux-mêmes eût pu conduire à des observations plus précises et surtout plus neuves. Les renseignements de Pollux sur les masques ne sont pas toujours exactement compris. La meilleure partie du livre est celle qui est relative aux vases peints et aux peintures de Pompéi et d'Herculanum représentant des scènes tragiques; elle est d'ailleurs purement descriptive. — My.

— Le volume de la collection G. Freytag qui contient l'*Apologie de* Socrate, le *Criton* et les quatre derniers chapitres du *Phédon*, publiés par M. A. Th. Christ, en est à sa troisième édition (Leipzig, 1903; xvii-77 p.). On sait que ces textes sont publiés sans notes, avec quelques pages d'introduction; on a ici, après un bref chapitre sur la vie et les écrits de Platon, une analyse du sujet de l'*Apologie* et de celui du *Criton*, où M. Christ expose clairement le procès de Socrate, les prétextes de son accusation, et les causes réelles qui lui avaient suscité tant d'ennemis. Le volume de commentaire, destiné à aider l'élève dans sa lecture, est dû à M. Schneider, et a été signalé par la *Revue* (24 février 1902). — My.

— M. A. Th. Christ a également publié, dans la même collection, une *Odyssée* abrégée à l'usage des classes, dont la quatrième édition vient de paraître (*Homers Odyssée* in verkürzter Ausgabe für den Schulgebrauch, Leipzig, G. Freytag, 1904; xliii-340 p.). Un grand nombre de morceaux ont été retranchés, dont les principaux sont l'entretien de Pénélope avec Médon et Euryclée (δ 674-777), l'épisode d'Arès et Aphrodite (θ 266-569), les ombres des héroïnes (λ 226-386), les conseils de Circé à Ulysse (μ 1-152), la seconde Nékyia (ω 1-204), les deux épisodes de Theoklymène (ο 222-283, ρ 61-166); Ulysse et Eurymaque au chant σ, la chasse du sanglier au chant τ, etc., en tout environ 4000 vers, soit les deux tiers du poème. Ce sont les passages les plus suspectés par la critique moderne. Le volume débute par une bonne introduction sur l'histoire des poèmes d'Homère, suivie d'une analyse détaillée de l'Odyssée; il se termine par un index des noms propres, et par un appendice illustré de 16 figures sur le costume, la maison d'habitation et le vaisseau à l'époque homérique. — My.

— Dans un programme du Wilhelm-Gymnasium de Hambourg, M. Carl Schultess étudie la vie d'Hérode Atticus (*Herodes Atticus* [*101-177 nach Chr. Geb.*]; Hambourg, 1904; 30 p. in-4°). Il réunit en une intéressante notice tout ce que nous ont transmis d'une part, les inscriptions, assez nombreuses, qui ont rapport à Hérode et aux membres de sa famille, d'autre part les écrivains contemporains du sophiste, notamment Philostrate et Aulu-Gelle. Bien que la discussion ne soit

pas poussée à fond, et que l'auteur, contenu par les limites étroites d'un programme, n'ait pas développé le sujet comme il eût pu le désirer, cette étude peint bien le caractère d'Hérode, son désir de briller, et son ambition de la gloire, qu'il chercha à acquérir d'abord en s'attachant à la sophistique et à l'art oratoire, plus tard en consacrant son immense fortune à de grandioses constructions. — My.

— Le *Bulletin de l'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark* a publié dans son n° 3 de l'année 1904 (p. 59-80) un second rapport sur les fouilles entreprises à Lindos (*Exploration archéologique de Rhodes* (*Fondation Carlsberg*), par Chr. Blinkenberg et K.-F. Kinch; 2ᵉ rapport, par Kinch, 22 p.). Les recherches portèrent spécialement sur la partie sud de l'acropole, où se trouvait le temple d'Athéna Lindia. Les résultats furent la détermination exacte du plan de ce temple et la découverte de ses « propylées, un vaste et remarquable ensemble avec un escalier et une stoa devant cet escalier ». Plusieurs inscriptions intéressantes furent mises au jour, entre autres une dédicace du sculpteur Boéthos, où est mentionné un Nikagoras Panaitiou, probablement le père de Panétios, le philosophe connu; l'inscription est rapportée par M. Kinch au premier quart du second siècle avant J.-C. A la page 9 (67), les mots προσέτ' ὅς, l. 5 de l'inscription du héros Psithyros, choquent à la fois la syntaxe et la métrique et me semblent lus inexactement; mais je n'ai pas de moyen de contrôler la lecture — My.

— Dans une plaquette de 27 p. in-8°, datée à la fin de 1901, et en tête de 1904, (*De compositione et fontibus Ciceronis librorum qui sunt De Natura Deorum*) le Dr Albert Gianola de Bologne revient à une discussion soulevée déjà plus d'une fois en Allemagne et, pour le second livre, reprise récemment en Italie (par M. Giambelli dans la Rivista di filologia). La source principale de Cicéron, pour le discours de Cotta, serait un ouvrage de Philon. Le discours de Balbus viendrait d'Antiochus. Autrement dit, Cicéron aurait eu le singulier tort d'emprunter l'exposé d'une doctrine à des ouvrages non de ses partisans, mais de ses adversaires. Le latin est souvent peu correct. Fautes d'impression nombreuses, surtout dans le grec. — É. T.

— Vient de paraître l'*editio major* du quarante-quatrième livre de Tite-Live d'Ant. Zingerle (Tempsky-Freytag, 1 m. 50). Nous sommes donc, à un livre près (XLV), à la fin du Tite-Live complet, et l'on sait combien, depuis 1888, ces petits volumes très soignés de M. Z. ont rendu de services aux lecteurs de toute origine. Même méthode que dans les volumes antérieurs. Au bas des pages, nombreuses conjectures de Novák, Gitlbauer, Hartel, Kreyssig, Drechsler, Koch, Wesenberg, Vahlen et autres savants. Pour ce livre, comme pour le précédent, le fils de l'éditeur, M. Joseph Zingerle, donne en tête, en quatre pages, quelques indications plus précises sur les leçons du Vindobonensis. Ici encore, pour les discussions de texte, mêmes renvois, assez incommodes, à un article des Comptes rendus de l'Académie de Vienne (t. CXLVIII). — É. T.

— J'ai signalé autrefois (27 janv. 1902, p. 69 au bas) deux articles par lesquels M. Nic. Pirronne préludait à ses études sur la dernière élégie de Properce. Il en donne aujourd'hui une édition avec notes, précédée d'une courte introduction (*L'Epicedio di Cornelia*, Remo Sandron, Milan, 13 p. d'introd. et p. 14-43, texte et notes). On pourra trouver que les notes renferment souvent des explications peu utiles; des citations à faux (Tacite, p. 22, etc.), tandis qu'on voudrait quelque éclaircissement pour telle expression obscure (10, *Detraheret lecto...*; 26, *tacita... sera* etc.). Mais tous les latinistes seront heureux d'avoir un commentaire suivi et très littéraire de la fameuse élégie. Beaucoup d'emprunts aux inscriptions, sur-

tout aux livres de Bücheler et aux monuments archéologiques. Je ne souscrirais pas à tous les jugements de l'auteur, par ex. à ceci : p. 6 : « la forma... ha, quasi direi, un sapore de spontaneita a differenza di tutti gli altri componimenti di Properzio »; sans doute la source féconde de poésie, où tant d'autres plus tard ont puisé, jaillit impétueuse dans ce poème; mais ici même que de chocs et de remous! Je ne puis surtout comprendre; dans cette plaquette, l'absence de toute note critique. Les éditions, auxquelles se réfère M. P., ne nous intéressent après tout que d'une manière indirecte, par ce qu'elles nous rapportent des vraies bases du texte, à savoir des manuscrits. P. 7, l'année du consulat du fils aîné de Cornélie est en haut de la page 753, au bas 754. Dans le texte, au vers 7, lire portitor. P. 17, (à la n. sur 7) lire *seguendo*. — É. T.

— M. Walter C. Summers « firth professor of Classics in the University College, Sheffield » a déjà donné quelques livres aux Pitt Press Series (Ovide, Mét VIII; Catilina); il publie aujourd'hui le livre III des *Histoires* (2 sh. 6 d.) sur le plan habituel : courte introduction (Silver latin; historical summary, p. VII-XXII); tableau des divergences du texte avec Halm (en tout 9), texte avec manchettes très commodes; notes brèves et claires (p. 63-150); index des notes; plan de Rome et carte pour l'itinéraire des soldats Flaviens. M. S. a songé, nous dit-il, à ses lecteurs initiés tout au plus au latin de Cicéron ou de Virgile, d'Horace et de Tite-Live, et qu'il s'agissait d'acheminer à celui de Tacite; il vise donc avant tout à la brièveté et à la clarté, au risque de choisir parfois arbitrairement entre les diverses applications possibles. — É. T.

— M. Giov. Ferrara, dans son mémoire, à l'Institut royal de Milan (*La Forma della Britannia* secondo la testimonianza di Tacito, Milan, Rebeschini di Turati, 1904, 16 p. in-4°), ne prétend pas apporter, sur le fameux *excursus* de l'*Agricola*, X, des idées absolument neuves; il s'étonne cependant que l'interprétation, qu'il croit vraie, soit écartée ou tout à fait omise dans les publications récentes. La discussion porte naturellement sur les mots : *oblongæ scutulae vel bipenni assimulavere*. Mais comparaison n'est pas clarté : qu'est-ce exactement que *scutula*? et que veut dire ici proprement *bipennis*? M. F. croit que la pensée de Tite-Live et de Fabius Rusticus, différente de celle des autres géographes, était de comparer la Bretagne à la moitié de la hache double, tenue horizontalement, ce qui, en somme, se comprendrait; *scutula*, premier terme (moins exact) de la comparaison, serait un ellipsoïde. — E. T.

— Nous venons seulement de recevoir un tirage à part du tome XI des Studi di filologia classica (1903), p. 165-388: Remigio Sabbadini, *Spogli Ambrosiani latini*, La pensée qui a inspiré ce volume et qu'avaient eue aussi d'autres Italiens (ainsi M. Carlo Pascal, Étude sur les mss. secondaires de Plaute; voir la Revue du 12 sept. dernier, p. 168), est fort bien résumée dans la courte préface de M. S. : « la bibliothèque Ambrosienne possède des mss. fameux et vénérables que lettrés et philologues viennent visiter et consulter de toute l'Europe et de la lointaine Amérique; mais leur prix et leur renommée ont empêché l'attention des savants de s'arrêter à d'autres mss. moindres qui ne manquent pourtant pas d'une grande importance et qui restent injustement dans l'oubli et dans un plein abandon. » Voici dans leur suite les articles : commenti a Donato; commento di Donato a Terenzio; Tiberio Claudio Donato all' Eneide; Cornelio Tacito; Suetonio, *De gramm. et rhet.* e *Cæsares*; Palladio; Eutiche e Consenzio; l'Aulularia; di un nuovo Codice della *Notitia dignitatum; panegyrici veteres;* frammenti Sallustiani; la *rhetorica ad Herennium;* le *Institutiones* di Cassiodoro; Severiano;

Chirio Fortunaziano; Probi *de Juris notarum;* Orazio; Rufino; Q. Sereno; Nonio Marcello; Terenzio; la *Phœnix;* la redazione ampliata di Servio; Vergilio; Donato, Frontino e una rettorica medievale; *grammatici Latini*; grammatica di Agostino, il *carmen de ponderibus;* Cornelio Nepote; Macrobio; l'epitome di Giulio Essuperanzio; il *de proprietate sermonum* pseudisidoriano; Marziale; Cicerone, *Epist. fam.*; Quintiliano; Properzio; Claudiano; Floro e le *Periochae* Liviane; l'ortografia latina del Barzizza; Vegezio, Frontino, Seneca; i codici ambrosiani di fr. Pizzolpasso; correzione, giunte, indice. — Pas de table des matières; court index de quatre pages. Vérifications méthodiques, et utiles compléments de nos manuels et des catalogues. Les collations nouvelles ne modifieront pas nos textes, mais serviront à mieux établir l'histoire de la tradition, en même temps que l'histoire de l'humanisme. — E. T.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 février 1905.

M. le Dr Hamy communique un rapport sur les premières recherches de M. E.-F. Gautier, qui vient de traverser le Sud-Oranais pour gagner des régions plus méridionales et a entrepris, en passant, des fouilles dans le tumulus récemment découverts aux environs d'Aïn-Sefra par M. le comte Jean de Kergorlay et M. le capitaine Dessigny. M. Hamy fait connaître les résultats de cette enquête sur un ensemble de monuments qui caractérisent une des phases de l'évolution des tribus du Sud de l'Algérie et où l'on trouve des survivances d'un âge plus ancien et associées à l'usage des métaux, argent, cuivre et fer.

M. l'abbé Breuil communique le résultat de ses recherches sur l'ornementation dans l'état du plus ancien âge de pierre. Il montre que l'on s'était trompé en croyant que les arbitres de l'âge du renne étaient exclusivement des artistes naturalistes; dès cette époque, il y avait des grands artistes qui observaient, et des copistes de plus en plus maladroits qui donnaient naissance à un art inférieur.

M. Franz Cumont, correspondant de l'Académie, communique une inscription gréco-araméenne découverte à Aghatcha Kalé, dans l'Arménie turque, par M. Grenard, consul de France à Sivas, qui en a envoyé un estampage à M. Clermont-Ganneau. Ce texte, qui mentionne deux satrapes inconnus portant les noms perses d'Oromanès et d'Arioukès, paraît dater du IIIe siècle a. C. et est par conséquent la plus ancienne inscription grecque trouvée en Asie-Mineure à l'Est de l'Halys.

M. Guimet lit un mémoire sur le jeune dieu, à la tête coiffée de deux bourgeons, que l'on rencontre souvent dans les laraires de la Basse-Egypte. Il se combine parfois avec Horus sous sa forme romaine et devient ainsi un dieu funéraire, agricole et nourricier, présidant à la résurrection des âmes comme à la résurrection des plantes. Quand il est représenté tenant sur son bras le jeune Horus, ce dernier devient son *double*, forme sous laquelle il doit s'incarner. Poussant l'idée plus loin, les statuaires le font vieux, décrépit et toujours portant Horus: c'est alors l'hiver annonçant le printemps.

M. Revillout communique une note sur la sage-femme Salomé, d'après un apocryphe copte.

M. Héron de Villefosse annonce que le Musée du Louvre a organisé une exposition des nombreux envois d'antiquités provenant de l'Asie Mineure et adressés au Louvre depuis plusieurs années par M. Paul Gaudin.

M. Héron de Villefosse lit, au nom du R. P. Delattre, un rapport sur les fouilles de Carthage, et notamment sur une série de figurines de femme, en terre cuite, rehaussées de peintures, trouvées dans une chambre funéraire et paraissant remonter au IIe siècle a. C.

M. Philippe Berger communique, de la part du R. P. Delattre, l'épitaphe d'une grande-prêtresse de Carthage.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 11 mars. — 1905

Émile Rolland, **Flore populaire ou Histoire naturelle des Plantes dans leurs rapports avec la linguistisque et le Folklore**, t. V, 1904, in-8, 416 pages

M. E. Rolland poursuit la publication de sa *Flore populaire* avec une persévérance et une rapidité qu'on ne saurait trop louer ; et il semble qu'à chaque nouveau volume l'intérêt de son grand ouvrage va en croissant. Celui que j'annonce aujourd'hui, le cinquième, ne renferme que la famille des Rosacées [1] et 52 espèces ; mais l'importance de la plupart des plantes qui y figurent est si grande, le rôle qu'elles jouent dans l'alimentation est si considérable et, conséquence naturelle, leurs dénominations sont si nombreuses, les légendes, proverbes ou dictons, auxquels elles ont donné naissance, sont si variés qu'on s'explique sans peine comment, à elles seules, ces plantes ont pu le remplir. Il y avait d'ailleurs ici une double ou même triple moisson à faire. Avec grand raison, M. E. R. ne s'est pas borné à recueillir les noms populaires des arbres de la famille des Rosacées, il a cru aussi devoir donner ceux non moins abondants de leurs fruits et, à l'occasion même, des diverses parties des fruits, ainsi que de plusieurs produits de ces arbres ou arbustes, telles que les excroissances spongieuses qu'on rencontre parfois sur les églantiers — le bédégar, — la gomme exsudée par le cerisier, etc.

On comprend d'après cela combien, tout limité qu'il semble être

1. Famille dans laquelle il comprend les Rosacées proprement dites, ainsi que les Amygdalées, les Pomacées, et même les Granatées et les Myrtacées, avec les Sanguisorbées et les Alchémillées, qu'on en sépare d'ordinaire.

en apparence, le sujet est en réalité étendu et complexe, et l'on entrevoit déjà quelques-unes des difficultés qu'il présente ; elles viennent avant tout du grand nombre de formes et de variétés qu'offrent certains genres de Rosacées, et de la confusion qui s'est fatalement établie entre ces formes souvent peu différentes. Lesquelles choisir entre celles qu'on rencontre ? Et comment assigner avec certitude à chacune d'elles les noms populaires qu'on rencontre dans les livres ? Il y a là des difficultés souvent impossibles à surmonter et des causes d'erreurs ou d'omission, que M. E. R n'a pas toujours réussi à éviter. On peut se demander par exemple pourquoi il ne donne que les noms de cinq espèces de potentilles et omet toutes les autres [1], dont quelques-unes ont sans doute des dénominations populaires ; on est surpris également qu'il n'ait point fait mention des *Rosa arvensis* et *sempervirens*, alors qu'il parle des *Rosa rubiginosa*, *tomentosa* et *villosa*, bien moins distinctes peut-être de la *Rosa canina*. Un reproche plus grave qu'on serait aussi tenté de lui faire, c'est de n'avoir pas séparé assez soigneusement ou même de n'avoir pas séparé du tout les espèces sauvages des espèces cultivées ; ainsi la *Rosa centifolia* et ses variétés, les *Rosa Damascena*, *moschata* et *Bengalensis*, espèces cultivées, sont intercalées entre la *Rosa canina* et les *Rosa rubiginosa*, *tomentosa* et *villosa*, qui sont sauvages.

Je crois aussi qu'il aurait fallu établir une distinction entre les poires et les pommes à couteau d'une part et les poires à poiré et les pommes à cidre de l'autre ; M. E. R. non seulement ne l'a pas fait, mais il n'a donné presqu'aucun nom de poires à poiré ; je ne trouve dans sa liste que la seule caresi ou carisi qui rentre dans cette classe ; or, à la fin de ma *Flore populaire de la Normandie*, j'ai donné plus de 280 noms de poires de ce genre. Je suis loin de dire qu'il fallait tous les citer ; mais il eût été bon d'en mentionner quelques-uns des plus caractéristiques. Dans une note mise à la fin de son volume p. 415, M. E. R., renvoie pour les noms de pommes à cidre au *Traité du vin et du cidre* de Julien Le Paulmier, « qu'il a connu trop tard, dit-il, pour pouvoir l'utiliser » ; il me permettra de rappeler qu'à la fin de ma *Flore populaire*, qu'il veut bien citer souvent, il y a une liste de pommes à cidre de 27 pages, dans laquelle il eût pu trouver plus d'un mot curieux et authentique à ajouter à ceux qu'il a donnés en trop petit nombre [2].

Encore une observation au sujet des difficultés que présentaient la classification, comme l'attribution des différentes dénominations populaires. M. E. R. a cherché le plus souvent à échapper à la seconde, en réunissant sous un même chef les noms d'espèces voi-

1. Je m'empresse de dire que M. E. R. a choisi les espèces qui sont le plus communes et ont par suite le plus de dénominations populaires.

2. On n'en trouve qu'une cinquantaine, indiqués la plupart d'après L. Dubois, Odolant et Couverchel et avec des désignations trop vagues de l: calité.

sines et semblables, et je crois qu'il a eu raison. C'est ainsi que dans l'article intitulé : « Le cerisier en général », il a réuni les noms populaires des *Prunus cerasus* et *Prunus avium ;* il me semble qu'il aurait pu ou dû réunir également les *Prunus insitia* et *spinosa ;* je ne crois pas que ces deux espèces soient aussi bien distinguées par le peuple qu'il le dit ; en tout cas il a attribué un peu au hasard à l'une ou à l'autre plusieurs dénominations qu'il rencontrait dans les ouvrages qu'il cite ; pourquoi, par exemple, avoir attribué au *Prunus insitia* les appellations *cravachon* ou *gravachon*, indiquées comme désignant le « prunier épineux », dans la Hague ou la Plaine de Caen ? J'avoue n'en pas voir la raison. Quant à la classification des différents noms d'une même espèce, M. E. R. a fait tous ses efforts pour la rendre aussi claire et logique que possible ; toutefois il n'y a pas toujours entièrement réussi ; ainsi les noms vulgaires du néflier paraissent venir des types *mespilus* ou **muspilus*, **nespilus* ou **nepulus ;* il est évident qu'il fallait énumérer à part et successivement les dérivés de chacun d'eux ; c'est ce qui n'a pas été fait assez régulièrement ; après les dérivés de **mespilus* et **muspilus*, nous passons bien aux dérivés de **nespilus*, mais pour revenir bientôt à des formes sorties du premier type *mespilus*, suivies à leur tour d'autres dérivés de **nespilus* ou **nepulus*. Quiconque sait combien il est difficile de ranger dans un ordre méthodique des centaines de mots de provenance diverse excusera sans peine cette légère irrégularité, sur laquelle je ne voudrais pas paraître insister plus qu'elle ne mérite.

J'en ai fini d'ailleurs avec les critiques [1], et l'on a vu combien elles portent sur des points secondaires ou des choses accessoires ; quant au fond même du livre de M. E. R., il n'y a qu'à louer, et l'on ne peut le fermer sans éprouver une véritable admiration pour la patience et l'habileté avec lesquelles il a dépouillé tant d'ouvrages divers, consulté tant de correspondants éloignés ; aussi l'abondance de sa récolte a-t-elle été vraiment merveilleuse ; il suffit pour donner une idée de la richesse d'informations qu'on trouve dans son cinquième volume

1. En voici une encore qu'il me faut faire un sujet de l'étymologie du mot *mugot* ou *migot* : « provision de pommes d'hiver », comme je l'ai défini. p. 128, au mot *migoe* dans mon *Dictionnaire du Patois de Bessin*. P. 80, M. E. R., citant un article de M. Sauvé (*Revue d. Tr. pop.* 1889, p. 24), où l'on lit : « Les pommes de garde que l'on conserve d'une année à l'autre, et que l'on cueille ordinairement à la Saint-Michel, empruntent à cette date leur nom de *Michaud, Migeaud, Migaud, Amigaud...* », ajoute, paraissant accepter cette explication fantaisiste, « c'est de là que vient le mot *mugot* ». Il y a longtemps que M. G. Storm a montré que *migoe*, dont *migot*, *migaut* et *mugot* ne sont que des modifications vient du m. a., *muosgaden* (*Rom.*, II, 85). Quant à la forme *michaut*, elle a été inventée par M. Sauvé ponr justifier la dérivation de *migaud* (*migot*), de (St) Michel, encore que M. Fleury eût, non sans raison, fait remarquer, dès 1896, que « ce mot ne peut se rapporter à la Saint-Michel ; le 29 septembre les pommes n'étant pas encore assez avancées pour qu'on en fasse provision. » (*Essai sur le patois normand de la Hague*, p. 260).

de dire que 5 pages sont consacrées aux seuls grenadier et poirier sauvages[1], 6 au pommier sauvage, 9 au coignassier, 10 à l'amandier, 11 au fraisier, au mérisier et au prunier domestique, 13 au prunier épineux, 14 au néflier, 18 à la ronce, 19 à l'aubépine, 22 au pêcher, 24 à l'églantier, 33 au cerisier en général, 38 au poirier cultivé et 44 au pommier cultivé : si le linguiste trouve ainsi pour chaque article la plus ample satisfaction, le folkloriste n'est pas moins bien partagé ; quelques chiffres en donneront la preuve, 6 pages entières nous font connaître les légendes, proverbes, etc., qui se rapportent au poirier sauvage, 10 ceux du cerisier, 14, les traditions, qui concernent le pommier cultivé, etc. On voit que tout se réunit pour rendre le nouveau volume de M. E. Rolland digne de ceux qui l'ont précédé et en rehausser le prix et la valeur.

Ch. J.

Linguistic Survey of India : Vol V, Indo-Aryan Family, Eastern Group ; part II, Bihari, Oriya ; — Vol. III, Tibeto-Burman family ; part II Bodo-Nâga-Kachin groups ; — compiled and edited by G. A. Grierson, in-4°, x-449 et II-528 pages, Calcutta 1903.

Une note officielle donne pour l'Inde anglaise le chiffre de 147 langues indigènes parlées par 292,966,163 habitants. Nombre d'entre ces parlers ont déjà été étudiés, mais, outre le caractère fragmentaire des travaux, on sait que trop souvent leurs auteurs se sont amusés à des théories anthropologiques ou autres, plutôt que de se borner à la simple constatation des faits proprement linguistiques. Il manquait une description d'ensemble et sans parti pris théorique : le gouvernement de l'Inde a résolu de combler cette lacune à l'occasion du recensement de 1901. Pour la direction de cette entreprise, il ne pouvait faire un choix meilleur qu'en s'adressant à M. Grierson, un savant formé aux méthodes de la grammaire comparative, et qui d'autre part connaît pour les avoir étudiées sur le terrain les langues et les littératures modernes de l'Hindoustan ; nombre de travaux déjà publiés, en particulier sur les dialectes du Béhar et du Cachemire, attestent sa haute autorité en ces matières ; et l'on sait que c'est lui qui doit fournir la *Grammaire des Prâkrits tertiaires* au *Grundriss* de Bühler. Naturellement il ne pouvait tout faire lui-même, et pour l'un des deux volumes que nous présentons ici, il a eu à faire appel à la science et au dévouement de collaborateurs divers ; il lui a même fallu recourir à l'occasion, à des documents d'origine livresque ; sur tous ces points

1. M. E. R. a réuni sous le nom de poirier sauvage (*Pyrus silvestris*) deux espèces très différentes ; le *Pyrus communis* L. et le *Pyrus amygdaliformis* Vill., la première répandue dans tout le territoire, la seconde propre à la région du Midi, c'est à celle-ci et à celle-ci seulement que se rapportent les noms *pérussié* et *érussiéro*, *pérussas* ou *pérussias*.

d'ailleurs, M. G. nous donnera lui-même les explications utiles dans un volume d'Introduction qui paraîtra à la suite du recueil.

L'essentiel de cette publication consiste dans les spécimens, d'une part, et de l'autre dans les statistiques qui les accompagnent. Pour introduire un ordre dans ce chaos énorme de documents, l'auteur, se fondant sur des caractéristiques phonétiques, à la vérité de valeur inégale, a classé ces documents par langues, dialectes et sous-dialectes; et pour chacune de ces divisions il a établi un plan aussi uniforme que possible, dont voici les traits essentiels. Chaque parler ou groupe de parlers comporte une introduction générale de contenu variable, portant principalement sur son extension et ses divisions géographiques, sa position linguistique par rapport aux dialectes voisins, un aperçu de l'histoire littéraire du dialecte, parfois des indications relatives à l'histoire des tribus qui le parlent, voire à leurs mœurs. Puis viennent une statistique très minutieuse des sujets parlants, une bibliographie, et, lorsqu'il y a lieu, un exposé du système d'écriture. L'auteur aborde ensuite la « Prononciation » c'est-à-dire la phonétique, et la « grammaire », c'est-à-dire la morphologie du dialecte : cette dernière est souvent, et commodément, rassemblée sous forme de tableaux que M. G. appelle « Skeleton grammars ». Enfin les parlers sont représentés par des textes et des questionnaires.

Ces textes ou « spécimens » sont de dimension variée. Ils sont tous précédés de leur certificat d'origine (plus ou moins complet), et, lorsqu'il y a lieu, d'observations grammaticales ; ils sont donnés d'abord dans l'écriture indigène, là où il y en a une (quand elle ne s'imprime pas, la générosité du gouvernement de l'Inde a permis à M. G. d'en donner de fort beaux fac-similés), puis transcrits en caractère latin ; la traduction est double : l'une interlinéaire, suit mot à mot la transcription ; l'autre est en anglais courant. Quant au contenu de ces spécimens, il consiste d'abord dans la Parabole de l'Enfant Prodigue, donnée en tout ou en partie; elle est le plus souvent accompagnée de textes d'autre origine, principalement des contes, des chants populaires, des scènes de tribunal [1]. Le questionnaire emprunté en grande partie aux *Specimens of languages of India* de G. Campbell (1874), contient une liste uniforme de 241 mots, paradigmes ou phrases, qui porte principalement sur les noms de nombre, de famille, de parties du corps, de métaux usuels et d'animaux très connus, les pronoms et quelques verbes essentiels, c'est-à-dire sur les mots les plus utilisables pour le linguiste.

Un tel ouvrage, étant essentiellement un recueil de documents, ne comporte pas de critique. Cependant on peut noter que la rigueur même avec laquelle M. G. suit son plan, avec cet enchevêtrement

1. Etait-ce bien la place de morceaux poétiques du xv[e] et du xviii[e] siècles (Bihari, spéc. 3 et 4), surtout extraits de recueils auxquels M. G. renvoie lui-même (p. 19)?

systématique de statistiques et de grammaires, amène parfois une certaine confusion, en tout cas des redites [1]; elle couvre aussi une forte part d'arbitraire, soit dans le choix, soit surtout dans la dimension des textes : telle langue (Bih., spéc. 13) n'est représentée que par trois lignes, comme étant peu intéressante; et cela est d'autant plus fâcheux que dans cette œuvre énorme la description d'un dialecte, même bien représenté, est fatalement très brève, trop brève pour le linguiste. Par contre la transcription phonétique aurait peut-être gagné à être plus rigoureuse et plus indépendante de l'orthographe indigène; dans le tome consacré aux langues tibéto-birmanes, l'auteur nous avertit lui-même à plusieurs reprises (pp. 3, 49, 235, 329) des incertitudes de la notation, et nous ne saurions lui reprocher de ne pas l'avoir réformée, étant donné la diversité et le nombre de ses informateurs; mais dans le tome consacré à des langues qu'il connaît bien, pourquoi par exemple tient-il à noter des sons qui n'existent pas (p. 23)? S'il faut représenter le ^{a} en Kaçmîrî, où il est prononcé, ce n'est pas une raison pour garder ailleurs la même notation pour ce qui n'est qu'un « faint breathing ».

Mais nous aurions mauvaise grâce à insister sur ces légères taches, songeant aux difficultés de tout ordre que M. G. a dû rencontrer à rassembler tous ces documents, à en faire la critique et le classement. Le principal est que nous possédons désormais une ample moisson de textes et de renseignements, immédiatement utilisables pour les linguistes, sans parler des folk-loristes et des indianistes en général. De plus, soit dans les textes, soit dans les commentaires, nombre de questions théoriques importantes sont indiquées ou amorcées. A chaque pas se rencontrent des faits de mélange et de superposition de dialectes, d'influence des dialectes vaincus sur les dialectes envahisseurs, qui demanderaient à être repris. Un ordre de faits plus important, peut-être essentiel, sur lequel on ne trouve ici que des données trop rares, consiste dans le rapport de l'état linguistique aux conditions sociales : nous trouvons à l'intérieur d'un même dialecte des spécimens différents suivant les religions (Bih., spéc. 1 et 17), les castes ou groupes de castes (ib., 1-6, 54-55) : ces indications, d'une portée considérable, mériteraient d'être développées, d'autant qu'une étude portant sur ces faits, qui sont sans doute d'une clarté exceptionnelle dans l'Inde, pourrait éclairer du même coup l'histoire des parlers de l'Inde âryenne.

Le succès de cette collection est donc assuré auprès des indianistes et des linguistes : ils remercieront et M. G. et le gouvernement de l'Inde de leur donner dans ce recueil dont le luxe égale le bon marché, un trésor incomparable de matériaux pour l'étude de l'Inde moderne;

1. Ces redites ont leur bon côté et nous permettent par exemple de ne pas nous fier aveuglément à des transcriptions de mots qui diffèrent de la p. 4 à la page 51 (Bodo).

ils souhaiteront aussi qu'après l'achèvement prochain du *Linguistic Survey*, [1] M. G. en consigne les résultats théoriques dans des travaux d'ensemble, qu'il est, on peut le dire, seul capable de faire jusqu'ici.

Jules Bloch.

Studies in Biblical law, by H. M.-Wiener. London, Nutt, 1904; in-8°, ix-128 pages.

Hilfsbuch zur Verständnis der Bibel I. Die Bibel als Ganzes; II. Das alte Testament; III. Das Neue Testament, von E. Hühn. Tübingen, Mohr, 1904; in-16, 132, 132 et iv-176 pages.

Der Primat des Petrus, von J. Grill. Tübingen, Mohr, 1904; gr. in-8°, iii-79 pages.

The Ethical Teachings of Jesus, by C. A.-Briggs. New-York, Scribner, 1904; in-8°, x-293 pages.

Sünde und Gnade im religiösen Leben des Volkes Israël bis auf Christum, von J. Köberle. München, Beck, 1905; in-8°, viii-685 pages.

Il y a encore des personnes doctes qui essaient de prouver l'authenticité mosaïque du Pentateuque. Tel est le cas de M. Wiener, qui entreprend de ruiner tout le travail de la critique moderne par des considérations sur certains préceptes de la Loi. Selon lui, les critiques ne savent pas le droit; s'ils le connaissaient un peu, ils s'apercevraient que les institutions mosaïques sont parfaitement homogènes et qu'elles ne sont intelligibles que dans la conception traditionnelle. L'auteur aurait dû pousser la charité envers les pauvres exégètes jusqu'à leur apprendre à quelle époque a vécu Moïse, ce qu'il a réellement fait, ce qu'était Israël dans le désert et comment il y vivait, toutes choses que M. W. paraît savoir très bien et que les meilleurs critiques semblent ignorer de plus en plus.

Sous un très modeste format, M. Hühn nous donne un véritable manuel d'introduction à la lecture et même à l'étude de la Bible. Le premier de ses excellents et minuscules volumes contient un abrégé clair et substantiel de l'histoire du canon biblique, de l'histoire du texte et des versions de l'Écriture, une petite archéologie biblique et un résumé de l'histoire d'Israël depuis les origines jusqu'à la destruction définitive de la nationalité juive au temps d'Adrien. Le second volume contient les introductions spéciales à chaque livre de l'Ancien Testament. Les résultats de la critique y sont comme condensés dans une exposition méthodique.

Le troisième fascicule a pour objet les livres du Nouveau Testament. L'origine et le caractère des Synoptiques, du quatrième Évangile, des Actes y sont très bien présentés. M. H. pense que Matthieu et Luc ne se sont pas servis du Marc canonique, mais d'un proto-

---

1. D'autres volumes ont déjà paru : vol. V, part. I (Bengali-Assamesse); vol. VI (Eastern Hindi); vol. III, part. III (Kuki-Chin-Burma).

Marc, peu différent de notre second Évangile. Cette hypothèse est appuyée sur certains indices qui pourraient comporter une autre explication : Marc n'étant pas une composition homogène ni une œuvre originale, on peut admettre et il semble très probable que Mathieu et Luc ont connu à la fois Marc et ses sources; ils peuvent ainsi s'accorder contre Marc sur quelques points sans que cette circonstance prouve la postériorité du second Évangile. Le premier Évangile a-t-il été attribué à l'apôtre Matthieu à cause des *Logia* qui y ont été incorporés et qui avaient été rédigés par l'apôtre? Le troisième Évangile et les Actes ont-ils été attribués à Luc à cause du journal de voyage inséré dans les Actes et dont Luc serait l'auteur? Ce sont des hypothèses qui trouvent maintenant faveur auprès des critiques, et dont la première cependant peu sembler assez fragile, tandis qu'on peut trouver la seconde insuffisante. L'attribution du recueil de discours à Matthieu repose sur le témoignage de Papias, lequel ignore au fond l'existence des *Logia*. L'apôtre Matthieu pourrait fort bien avoir été étranger à la rédaction de cette source, et l'attribution de l'Évangile résulter avant tout de ce que l'évangéliste aurait lui-même pris soin de mettre son œuvre sous le patronage de l'apôtre. De même pour le troisième Évangile et les Actes : le rédacteur aurait sans doute fait oublier Luc en s'appropriant le journal de voyage, s'il n'avait délibérement contribué à maintenir le nom de Luc en tête de sa compilation. Les notices que M. H. consacre aux Épîtres et à l'Apocalypse sont très substantielles. Peut-être assigne-t-il une date trop basse aux Épîtres et à l'Évangile johanniques (vers 135-140). Il discerne deux épîtres dans la seconde aux Corinthiens (I-IX, X-XIII, 10). Il conteste l'authenticité de l'Épître aux Éphésiens, dont il place la composition vers 110-130; de l'Épître aux Colossiens, qui aurait été écrite vers l'an 100; de la seconde aux Thessaloniciens, qui aurait été écrite entre 68 et 70; des Pastorales, écrites dans la première moitié du second siècle. L'Apocalypse, composée vers la fin du Ier siècle, renferme des éléments plus anciens; elle est l'œuvre de Jean le Presbytre, non de l'apôtre Jean. On peut regretter que les notices consacrées à chaque livre ne soient pas coordonnées de façon à constituer une histoire littéraire du Nouveau Testament.

Des trois parties dont se compose la très érudite et très minutieuse étude de M. Grill sur la réponse de Jésus à la confession de Pierre dans l'Évangile de Matthieu, la plus satisfaisante est incontestablement la première, explication claire, naturelle, parfaitement critique et raisonnée, des paroles attribuées au Christ. Les deux autres parties, concernant le nom de Pierre et l'origine du commentaire que le premier Évangile fait de ce surnom, bien que très érudites et comme cousues d'hypothèses ingénieuses, semblent beaucoup moins solides et laissent dans l'esprit du lecteur une impression assez confuse. Le

surnom de Simon n'aurait pas été choisi par Jésus; son commentaire dans Matthieu ne remonterait pas plus haut que le pontificat de Victor, expression romaine des prétentions romaines basées sur la donnée purement légendaire de la fondation de l'Église de Rome par l'apôtre Pierre. Il est certain que les notices évangéliques ne sont pas très sûres ni très précises et que l'on peut hésiter même à suivre Marc quand il rapporte ou semble rapporter l'origine du surnom à la circonstance particulière de l'élection des Douze. Mais, nonobstant ces obscurités et les chicanes qu'elles favorisent, il n'est guère possible d'admettre que le surnom de Céphas ne remonte pas jusqu'au temps où Jésus vivait avec les disciples qu'il avait recrutés, et l'on ne voit pas pourquoi il ne viendrait pas de Jésus lui-même. Il aurait été employé de plus en plus à mesure que grandissait l'importance du personnage et qu'il était nécessaire de le distinguer des autres Simon. De même, la promesse de Jésus à Pierre doit exprimer le sentiment d'une communauté qui fait valoir le souvenir du prince des apôtres; mais ce n'est pas raison pour écarter ou torturer les textes qui autorisent la tradition du martyre de Pierre à Rome, ni pour renvoyer à une date aussi tardive que la fin du second siècle la rédaction du passage concernant la primauté de Pierre. On a pu l'écrire dès le premier quart du siècle, et rien n'oblige à supposer que Justin n'en aurait connu qu'une partie.

M. Briggs admet comme historique la majeure partie du quatrième Évangile et il a une façon très personnelle de concilier les données de ce livre avec celles des Synoptiques (voir *Revue* du 30 mai 1904, p. 425). Son exposé de l'enseignement moral du Christ est une synthèse extraite des discours de Jésus dans les quatre Évangiles. Il y aurait donc bien des réserves à faire sur la méthode qu'il a suivie et sur les matériaux qu'il a employés. Ce qui dans ce travail offre un véritable intérêt est l'effort de l'auteur pour reconstituer le parallélisme primitif des sentences évangéliques. On ne doit sans doute avancer sur ce terrain qu'avec la plus grande circonspection, et les conclusions de M. Briggs sont loin d'être certaines dans le détail; mais il semble bien que la plupart des sentences retenues par la tradition apostolique et dans le document qui est à la base de Matthieu et de Luc pour les discours du Seigneur étaient en effet rythmées d'une manière analogue aux discours des prophètes et à la littérature gnomique de l'Ancien Testament. On ne peut cependant faire à ce sujet que des conjectures plus ou moins plausibles. Il est très risqué de vouloir utiliser le rythme seul comme moyen de critique pour établir la forme originale des discours, en supposant des additions ou des omissions dans la rédaction actuelle des Évangiles.

Ce n'est pas seulement un élément ou l'un des aspects de la religion israélite en tant que souche du christianisme, mais une sorte d'histoire intime de la religion véritable avant le Christ, que

M. Köberle a voulu écrire. Le point de vue est peut-être un peu exclusif, et il est permis de craindre que le théologien, dans la position de la thèse, n'affirme plus que l'historien ne peut démontrer. Péché et grâce, c'est l'essentiel du protestantisme : est-ce tout l'essentiel de toute religion? est-ce même tout l'essentiel de l'Évangile ? Le sujet ne laisse pas d'être de première importance pour l'histoire des religions, et il faut savoir gré à M. K. de l'avoir traité amplement et dans le détail, avec méthode, érudition, critique.

Il y avait moyen de l'élargir, peut être de l'éclairer par la considération des autres cultes. M. K. s'est borné, dans la partie de son étude qui concerne l'ancien Israël, à consacrer un chapitre aux idées babyloniennes de la faute et du pardon. Après avoir essayé de déterminer ces notions dans la croyance primitive d'Israël, il les suit au temps des grands prophètes, puis dans le judaïsme ancien et dans le judaïsme plus récent. Il sait mettre d'abord son lecteur et se tenir lui-même en garde contre une tendance trop naturelle à interpréter dans l'esprit de la Bible les textes assyriologiques; mais peut-être est-il enclin à tomber dans l'excès opposé. Quand il dit, par exemple, que la foi aux anges a pour point de départ en Israël l'idée de la cour céleste qui environne Iahvé, tandis qu'elle se fonde à Babylone sur une conception animiste et polythéiste de l'univers, l'on est autorisé à lui demander d'où ont pu venir en définitive les anges et l'idée de la cour céleste. Il montre d'ailleurs fort bien comment se forma chez les Israëlites une conscience à la fois nationale et religieuse, où grandirent la notion du péché contre le Dieu d'Israël et celle du jugement divin.

L'argument dont use M. K. pour démontrer que le récit du premier péché n'est pas un emprunt babylonien pourrait servir aussi bien pour le déluge et n'est qu'à moitié concluant : il s'agit, dit-il, de l'indépendance à l'égard de Dieu dans la domination sur l'univers, et l'unité de l'espèce humaine y est supposée; rien de tout cela n'est babylonien. Mais tout cela est l'esprit du récit, pour le déluge tout comme pour le premier péché; l'utilisation et l'adaptation de matériaux mythologiques n'est aucunement exclue. La conception israélite n'en est pas moins originale, bien que les principaux traits de la description ne soient pas de provenance israélite.

On dirait que M. K. est tellement ravi par cette haute conception du péché, par ses conséquences, par sa merveilleuse histoire, qu'il n'en perçoit pas les limitations, les inconvénients possibles et qui ont été souvent réels. Admirable dans son efficacité morale, elle a été parfois terrible dans ses manifestations, étroite et sombre comme interprétation générale de l'univers et de l'histoire humaine. Il est en somme heureux, comme le pensait Renan, que les Grecs aient existé, peuple animé de l'esprit que Iahvé avait foudroyé à la tour de Babel, assez léger pour sauver la raison et poser les fondements de la science par la libre recherche.

Alfred Loisy.

Solari (A.), **Sulle relazioni diplomatiche fra la Grecia e la Persia** (480-362), Estratto dalla *Rivista di Storia antica*, VII, fasc. 2-3, Padoue, 1903.

Pour embrasser, dans un article d'une quarantaine de pages, une période aussi longue de l'histoire, M. Solari a dû se borner à un exposé sommaire des faits. Mais ce chapitre, qu'on dirait détaché d'une histoire générale, ne se suffit guère à lui-même : aucune introduction, aucune conclusion ne met en lumière la thèse de l'auteur, s'il y en a une. M. Solari connaît bien, d'ailleurs, le sujet qu'il traite ; il a déjà publié de nombreux mémoires sur la politique de Sparte et d'Athènes au v[e] et au iv[e] siècle : souhaitons qu'il ne s'en tienne pas à des articles isolés comme celui-ci, et qu'il nous donne un jour l'ouvrage d'ensemble dont il parait avoit entre les mains les éléments essentiels.

Am. Hauvette.

P. Foucart. **La formation de la province romaine d'Asie**. Extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, C. Klincksieck, 1903.

A l'aide de plusieurs textes épigraphiques fort importants, dont une longue inscription inédite de Bargylia, en Carie, M. P. Foucart vient d'écrire, avec sa maîtrise accoutumée, un mémoire des plus importants sur les circonstances au milieu desquelles fut constituée la province romaine d'Asie, sur la condition qu'y gardèrent les cités grecques, sur l'histoire des premières années de la province. M. P. F. étudie successivement : le Testament d'Attale III, dont il démontre l'authenticité et la valeur ; la véritable nature de l'héritage légué par ce testament au peuple romain ; la situation des villes grecques d'Asie au moment où meurt Attalé III ; le maintien de cette situation privilégiée par le Sénat romain ; puis la révolte d'Aristonicos et sa lutte obstinée contre les nouveaux maîtres du pays ; enfin, après la répression du soulèvement, l'organisation définitive de la province par Manius Aquilius. Ces divers chapitres s'enchaînent étroitement ; leur ensemble constitue une histoire de la province d'Asie pendant les dernières années du second siècle avant J.-C. Cette histoire complète les pages un peu brèves consacrées récemment par M. V. Chapot au même sujet, dans son livre important sur la *Province romaine proconsulaire d'Asie*. La méthode suivie par M. P. F. dans l'emploi et le commentaire des documents est fort rigoureuse ; sans nul doute les conclusions qu'il formule seront tenues pour définitives.

J. Toutain.

Amphilochius von Ikonium in seinem Verhæltnis zu den grossen Kappadoziern. Dargestellt von Karl Holl, Tübingen u. Leipzig, J. C. B. Mohr, 1904, vii-266 pp. in-8°. Prix : 6 Mk.

Compatriote et ami de saint Basile, parent de saint Grégoire de Nazianze, Amphiloque, plus jeune qu'eux, doit être placé à côté des grands Cappadociens comme leur disciple et leur compagnon de luttes. Évêque d'Iconium en 373, il devint ainsi métropolitain de Lycaonie et mourut peu avant 403. On a sous son nom deux séries de textes : des citations dans les actes des conciles et les œuvres ecclésiastiques, puis quelques ouvrages entiers. Sauf une lettre synodale, « les ouvrages qui portent aujourd'hui son nom, dit M. Bardenhewer, doivent sans hésitation être tenus pour apocryphes ». Cette opinion est fondée sur le jugement de Tillemont et d'Oudin. M. Holl veut en appeler de ce jugement.

Tout d'abord, les *Iambes à Séleucus* doivent être mis à part : Tillemont, Zahn les considèrent comme authentiques.

Restent six sermons. Si on les compare aux fragments, on voit qu'ils ont avec eux la plus grande ressemblance. Les objections de Tillemont étaient presque toutes d'ordre sentimental et littéraire.

La principale objection historique avait été formulée par Oudin. Un des sermons a été prononcé à la fête d'*Hypapante* (*Quadragesima Epiphaniae*, la Purification des Occidentaux), laquelle n'a été établie en Orient que par Justinien. M. H. (p. 61) écarte cette difficulté par le témoignage de la pèlerine gauloise, qui se trouve à Jérusalem lors de cette fête, dès avant la fin du ɪvᵉ siècle. Mais quand M. H. faisait ce rapprochement, déjà de nouvelles discussions étaient ouvertes sur le temps de la pèlerine ; elles n'ont pas encore abouti à une conclusion tout a fait certaine. Le système proposé par M. H. n'est d'ailleurs pas sans intérêt. A son avis, les Cappadociens ont eu une grande influence sur la liturgie. C'est par eux que s'introduit en Orient la fête de Noël. Les rapports de saint Basile avec Rome expliquent cette innovation. Mais M. H. ne paraît pas remarquer assez qu'il s'agit moins de la création du calendrier que de la lutte entre deux usages. En Orient, l'Épiphanie est la fête de l'Incarnation, comme Noël en Occident. La conciliation s'est faite par l'adoption des deux fêtes. Je crois cependant que l'hypothèse de M. H. mérite l'attention. Elle a l'avantage de grouper les données que nous possédions déjà.

Tillemont avait formulé deux objections de fond. Dans le même sermon de la Purification, l'auteur « semble égaler la virginité au mariage et condamner les secondes noces ». D'après le texte cité par M. H., p. 80, le mot « semble » est de trop. Or cette défense de la sainteté du mariage est plutôt un indice d'authenticité. En effet, Amphiloque a lutté contre les sectes ascétiques de son temps, Messaliens et Encratites, M. H. montre même qu'il a été probablement un

des chefs de la campagne et l'inspirateur des lois proscrivant ces hérétiques entre 381 et 383 (p. 35 suiv.).

Une dernière objection de Tillemont paraît avoir été négligée par M. H. Il s'agit toujours de la même homélie. « Elle met à la bouche de la Vierge des plaintes peu dignes d'elle et lui attribue de n'avoir pas connu la résurrection ». Ce détail ne peut plus étonner un théologien au courant de l'histoire. Tertullien, Origène, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille d'Alexandrie, d'autres encore, ont attribué à Marie tantôt des sentiments de vanité, tantôt la perte de la foi sur le Calvaire [1]. L'idée de la perfection de la Vierge apparaît au temps d'Amphiloque, mais chez les Occidentaux, comme Ambroise et surtout Augustin.

Enfin les ressemblances avec les fragments semblent garantir l'authenticité des homélies : même abus de la rhétorique, mêmes procédés, mêmes jeux de mots, même prédilection pour les questions morales et pratiques, même méthode exégétique.

A ces textes, M. H. peut en joindre un autre, un sermon jusqu'ici inédit : Λόγος εἰς τό · Πάτερ, εἰ δυνατόν, παρελθάτω ἀπ' ἐμοῦ τὸ ποτήριον τοῦτο. Il le tire du ms. grec de Munich 534, du XVI[e] siècle.

D'après ces œuvres, ainsi restituées à l'évêque d'Iconium, M. H. peut lui assigner sa place dans les controverses dogmatiques de l'époque. Les grands Cappadociens avaient complété les démonstrations et les théories christologiques d'Athanase en répondant aux arguments que les Ariens trouvaient dans la philosophie et la logique aristotélicienne. Basile avait établi une distinction profonde entre l'οὐσία et l'ὑπόστασις. Grégoire de Nazianze avait achevé la doctrine du Saint-Esprit. Grégoire de Nysse avait donné aux principes posés par Basile un tour spéculatif et les avait élargis sous l'influence d'Origène, de ses devanciers, comme Philon, et de ses disciples, comme Théognoste. Après cet effort continu, il restait peu de place pour un rôle secondaire, tel que pouvait le jouer Amphiloque. Cependant il fallait faire face à des hérésies nouvelles, aux Pneumatomaques et aux Apollinaristes, et répondre aux problèmes qui se développaient sans interruption.

La christologie d'Amphiloque annonce déjà le monophysisme modéré de Cyrille d'Alexandrie. Pour lui, il dépend de la divinité de permettre à l'humanité de Jésus de subir une passion. Le Logos peut, dès le cours de la vie mortelle du Christ, donner au corps les propriétés qu'ils posséda après la résurrection. Les pleurs de Jésus sont une πραγματεία. La prière du jardin des oliviers est destinée à jouer le démon. Jésus mort est dit νεκροῦ ὑπεισελθὼν σχῆμα. On voit quelle direction théologique suit l'évêque d'Iconium.

Mais sa principale originalité est dans l'interprétation de l'Écriture

1. LE NAIN, *Rev. d'hist. et de littérature religieuses*, IV (1901), p. 532 ; TURMEL, *Histoire de la théologie positive*, I, p. 76 (cite en note précisément le passage d'Amphiloque).

sainte. Les Cappadociens ont fait faire à l'exégèse des progrès qu'ils ne désiraient pas. Ils eussent volontiers continué l'allégorisme de leur maître Origène. Mais la nécessité les forçait à une discussion plus serrée et plus réaliste. Ils tâchent à définir le canon, à déterminer le sens du vocabulaire biblique, à interpréter les citations d'après le contexte et d'après le caractère et le but des écrits. Ils n'ont pas, comme les Antiochiens et Épiphane, l'instinct et le goût de la critique verbale. Mais cependant ils ont leur place dans l'histoire de l'exégèse scientifique. J'ajouterai, ce qu'on oublie souvent et ce que ne dit pas M. H., qu'ils pouvaient trouver un modèle de philologie biblique dans Origène lui-même. Ce génie était assez vaste pour réunir des méthodes et des vues qui pouvaient sembler contradictoires à des épigones.

Amphiloque poursuit un but plus voisin et plus pratique. Il tend à pénétrer le cœur des auditeurs et à éveiller leurs consciences. Aussi fait-il volontiers l'application du texte aux fidèles. Dans sa bouche, les histoires sacrées prennent une vie dramatique, il les complète, il met en scène les personnages. Il ne sort donc pas du sens littéral; mais il le développe, pour ainsi dire, et lui fait rendre tout ce qu'il peut contenir d'énergie pittoresque et d'instruction.

J'ai insisté surtout sur ce que M. Holl nous apprend d'Amphiloque. Mais il faut rappeler que son livre est aussi bien une étude sur la théologie des Cappadociens; cette étude forme presque la moitié du volume, sans parler de tous les rapprochements qui sont dispersés dans les chapitres consacrés au seul Amphiloque.

Paul Lejay.

Pierre Gauthiez, **Lorenzaccio** (Lorenzino de Médicis, 1514-1548). Paris, Fontemoing, 1904, in-8°, p. 476. Fr. 7,50.

Lorenzino de Médicis, le meurtrier du duc de Florence Alexandre, le héros du drame de Musset, méritait-il ce gros volume? Il semble que les entours du personnage autant que le personnage lui-même aient séduit l'auteur, car il n'a pas donné moins d'attention au cadre qu'au portrait. Aussi son récit a-t-il quelque chose de difficile à suivre, tant il est touffu et entremêlé de fils différents. Mais il faut lui accorder qu'il est très vivant et pittoresque, et si M. Gauthiez ne professait expressément son horreur pour le roman historique, on pourrait dire que son histoire de Lorenzino est écrite et se lit comme la fable d'un roman. Il n'a pourtant travaillé que d'après des sources imprimées ou manuscrites : les 70 pages de notes (assez malencontreusement rejetées à la fin du volume) en font foi. Seulement que valent tous ces témoignages qu'il invoque? Une étude critique des sources principales eût été, je crois, la bienvenue dans une introduction,

M. G. a très bien montré dans tout le passé de Lorenzino la lente préparation du meurtre. Les origines de son héros, ses traits de ressemblance avec son aïeul paternel, Laurent de Médicis, son enfance pénible, sa jeunesse errante passée à Venise, à Bologne ou à Rome dans un entourage corrupteur, tous les motifs de haine personnelle qui s'accumulent dans une âme repliée et rancunière, les suggestions puisées dans la lecture des classiques, dans Plutarque surtout, la hantise du républicanisme farouche des tyrannicides grecs ou latins, tout ce sourd travail qui aboutit au drame du 6 janvier 1537, est analysé avec une grande habileté et raconté de saisissante façon en un style nerveux et coloré. Cette préoccupation de la couleur et du ton pourra sembler excessive à des esprits que M. G. qualifierait sans doute d'ennuyeux pédants. Je ne voudrais pas prendre sur moi de défendre sa transcription en vieux français des documents italiens; mais l'auteur trouve dans cet archaïsme une saveur évidente, car il l'étend même à son propre récit. Il ne dira pas, par exemple : son médecin, mais « son mire » (p. 242), et même *myre*, qui sent mieux son seizième siècle.

La deuxième partie, la fuite de Lorenzino, son existence de banni en Turquie, en France et à Venise, avec ses intrigues impuissantes pour armer les exilés florentins et renverser Cosme, montre bien qu'en dépit de toute la sympathie qu'il a inspirée à son biographe et que celui-ci voudrait nous faire partager, Lorenzino fut un assez pauvre esprit et un caractère faible, malgré son geste de Brutus ; il a usé dans l'inaction plus de dix ans et Cosme qui avait si heureusement profité du crime eût pu avoir la reconnaissance de le laisser vivre, s'il n'avait pas trouvé également son profit dans le châtiment du criminel.

M. G. ne s'est pas fait seulement le biographe de Lorenzino, il a été aussi son éditeur ou plutôt son traducteur. Les deux œuvres de Lorenzino, l'*Aridosia* et l'*Apologie* sont, non pas publiées en appendice, mais intercalées dans le courant même du récit, par un souci exagéré du naturel auquel le lecteur ne sacrifiera pas ses habitudes de commodité. La comédie que Larivey avait fait connaître sous le titre des *Esprits* nous est donnée sous une forme plus satisfaisante, sans les lacunes, erreurs ou altérations qu'elle devait à ce premier interprète. J'avoue ne pas partager l'admiration du nouveau traducteur pour ce double pastiche — « léger crayon », dit indulgemment M. G. — de Térence et de Plaute. Quant à l'*Apologie*, où le critique veut voir une grande œuvre politique, suffisante à mettre le nom de Lorenzino à côté de ceux de Machiavel ou de Guichardin, elle me paraît surfaite, et toute la seconde partie, la défense que présente l'auteur de sa conduite, après le meurtre, est bien faible ; c'est en définitive le meilleur document pour le juger à sa valeur.

M. G. a ajouté un dernier chapitre curieux, avec des détails inédits,

où il passe en revue, quand il ne les passe pas par les verges, quelques poètes qu'a inspirés la figure tragique de son héros : Alfieri, George Sand, « le père Alexandre Dumas » avec le menu fretin des obscurs dramaturges y sont gaillardement houspillés; Leopardi et Musset ne reçoivent que des éloges. Malgré quelques réserves, le livre est une précieuse et attrayante contribution à cette histoire du xvi[e] siècle italien dont l'auteur a fait son champ d'étude favori.

L. R.

Littérature espagnole, par J. Fitzmaurice-Kelly; traduction de Henry-D. Davray. — Paris, Armand Colin, 1904, petit in-8°, ix-499 pp.

On a déjà signalé dans cette Revue l'édition originale anglaise de la *Spanish Literature* de M. James Fitzmaurice-Kelly, et la version espagnole de M. de Bonilla. On nous offre aujourd'hui une traduction française, qui sera la bienvenue, étant donné que depuis la traduction de l'Histoire de la littérature espagnole de Ticknor [1] nous ne possédions, en français, sur cette littérature, aucune étude d'ensemble de quelque valeur. Cette version française comporte, par rapport à l'édition originale, quelques retouches et additions, notamment une dizaine de pages sur les *romances* et au dernier chapitre quelques paragraphes sur les écrivains de l'Espagne contemporaine. On appréciera la précision et surtout l'extension donnée à la bibliographie, précédemment un peu confuse et succincte. Son étendue a été quadruplée et dans les quarante-sept pages qu'elle comporte maintenant on trouvera un ensemble d'indications très précieux pour les lecteurs et les étudiants désireux de pousser un peu plus avant l'étude d'une période ou d'un auteur. La table des noms propres est également plus copieuse, mais il semble que, par une erreur d'imprimerie, elle ait été coupée avant la fin, après Zarzi, en laissant tomber la suite = Zorrilla, Zumárraga, Zúñiga, Zurita. C'est une faute matérielle facile à réparer.

H. Léonardon.

— Mgr Taccone-Gallucci, évêque de Nicotera et Tropea, de vieille famille calabraise, consacre les loisirs que lui laisse son double diocèse à l'histoire de sa province (son frère, le baron Nicola Taccode-Gallucci est connu pour ses études d'esthétique, d'art chrétien, et ses opuscules de politique ecclésiastique). Parmi ses œuvres antérieures, les *Memorie di Storia calabra ecclesiastica*, *Reggio-Calabria 1887*, qui continuaient dignement les traditions d'érudition calabraise de Capialbi. Plus récemment, *Monografie di Storia calabra ecclesiastica*, *Reggio*

1. Je m'étonne à ce propos qu'à la « Bibliographie », ont ait cité de Ticknor, outre les éditions anglaises, les traductions allemande et espagnole, et omis la traduction française de Magnabal, parue à Paris, chez A. Durand, en 1864-72, 3 vol. in-8°.

1900, *Monografia del Santuario di S. Francesco in Paola, Reggio 1901*. L'importante publication des *Regesti dei Romani Pontefici per le chiese della Calabria* est de 1902 (Roma, Tipografia Vaticana, XXIV-494, in-8°); elle appuie de l'exemple la vœu de l'auteur que dans toutes les provinces on recueille les regestes pontificaux. Pour la Calabre, le plus ancien est de S. Innocent I; le plus récent de la publication est de 1581; beaucoup, extraits des Archives vaticanes, sont publiés pour la première fois. Pour chaque document, une notice rejetée à la fin du livre. Le maniement de l'ouvrage est très aisé, grâce à un sommaire, en tête, donnant la liste des regestes et le sujet de chacun, et à un index alphabétique des matières. En appendice, une liste chronologique des métropolitains, archevêques, évêques de Calabre. — En 1904, *Monografia delle Diocesi di Nicotera e Tropea*, qui contribue à fixer ce que nous pouvons savoir des origines si obscures des églises calabraises. L'auteur remonte jusqu'à l'antique Medama, qui précéda Nicotera; sur la Nicotera chrétienne, qui dans sa ferveur fit don à la papauté de biens considérables, les lettres de Grégoire le Grand jettent une lueur; puis, confusion des luttes contre le byzantinisme (le rite grec resta dans ce diocèse jusqu'à la fin du XIVe siècle) et des dévastations sarrasines; la lumière ne reparaît qu'avec le comte Roger Boson. Tropea, la patrie de Sainte Dominique de Calabre, fut certainement un des foyers du christianisme et l'on a découvert récemment des inscriptions funéraires prouvant une communauté déjà nombreuse au IVe siècle. Après ces deux évêchés, l'auteur étudie Amantea, dont le diocèse fut réuni, il y a huit siècles à celui de Tropea, bien qu'il fasse partie de l'autre Calabre et en soit séparé par le diocèse de Mileto. Dans ces études, il y a à puiser pour l'histoire de l'art, pour l'histoire ecclésiastique, comme pour l'histoire proprement locale. Liste chronologique des évêques.

— C'est également à sa province, la Basilicate, que M. Giustino FORTUNATO, député, qui en connait à fond les conditions actuelles et a puissamment contribué aux remèdes apportés par une loi récente, consacre de précieuses recherches historiques, se limitant à sa région natale, qui comprend le mont Vultur, aux confins de la Campanie : la vallée de Vitalba. *La Badia di Monticchio* (Trani, Vecchi, 1904, in-8°, 542 p.) est la sixième de la série des *Notizie Storiche della Valle di Vitalba*, qui doit en comprendre huit. Les précédentes concernaient Santa Maria di Vitalba, jadis évêché et dès le XVIe siècle complètement désertée devant la malaria, Rionero (patrie de l'auteur) et Lagopesole, un des grands châteaux de Frédéric II. L'auteur étudie cette fois l'abbaye S. Angelo di Monticchio, dont les faibles ruines impressionnent, au fond de ce cratère du Vulture, au bord d'un petit lac mystérieux, perdues au milieu d'une épaisse forêt. L'ouvrage est en grande partie une publication de textes; elle commence par l'historique des chartes de l'abbaye et la critique de celles qui subsistent, et les constatations sont d'un intérêt général. Des chartes recueillies en 1629 par dom Fil. Guarini pour être envoyées à l'archevêque de Milan, abbé commendataire, et dont il ne reste pas même la moitié, la plupart sont fausses : tel un diplôme lombard capital, prétendu de 967 et fabriqué au XIIIe siècle, encore admis en 1881 par la Cour de cassation; tel un grand diplôme d'Otton II et sa confirmation par Henri VI; bref, de toutes celles qui sont antérieures à Charles d'Anjou, deux seulement offrent des garanties. D'une façon générale, la plus grande suspicion est recommandée pour les actes du moyen âge dans l'Italie méridionale, où les couvents surtout « furent de véritables fabriques de parchemins faux, ou du moins remaniés et accommodés ». Les deux époques plus fécondes en ce genre sont le XIe et le XIIIe siècles,

parce que des maîtres français, nouveaux venus et débiteurs du clergé, offraient de faciles occasions. Cette observation n'est pas pour diminuer la rancune de l'auteur envers les fiefs ecclésiastiques qu'il déclare la ruine des provinces méridionales. — L'histoire de l'abbaye met en lumière d'intéressants faits : impuissance de la tentative angevine d'une colonisation nationale ; une partie s'en retourna, le reste était éteint dès la seconde génération, et l'auteur insiste sur l'idée fort juste et qu'il s'est fait un devoir de proclamer, que, malgré son prestige, malgré sa réputation, l'Italie du midi est très pauvre. Abondants détails sur le brigandage indestructible. Terribles violences de l'époque espagnole. L'époque des Bourbons est celle des procès entre abbayes et communes, et Monticchio, dépouillée, finit par tomber dans le domaine royal; les révolutions de cette période en font chaque fois un repaire de bandits. — Jacques Rambaud.

— On sait l'influence grandissante du Bouddhisme dans le monde savant d'Allemagne. Un éclatant témoignage de cette influence nous arrive dans l'ouvrage du Dr Karl Heim, *Das Weltbild der Zukunft, Eine Anseinandersetzung zwischen Philosophie, Naturwissenschaft und Theologie* (Schwetschke, Berlin, 1904, 299 p.). Écrit à Halle, dans une langue poétique, énergique et convaincue, ce livre s'inspire de Mach et d'Avenarius, dont la philosophie expérimentale tend au même but, d'après M. Heim, que le Néokantisme de Riehl et de Natorp, la physique énergétique (négation de la matière) de Stallo et d'Ostwald, et la théologie sans métaphysique de Frank, Ritschl et Kähler (sur ce dernier, voir *Annales de bibl. théol.*, nov. 1904, p. 174-175). Fixer ce but commun des quatre tendances principales de la pensée actuelle, tel est le sujet du livre, qui étudie en 11 chapitres : le problème, la réalité, la formule mondiale, le temps, l'espace, le moi, la volonté, la loi naturelle, le monde comme énergie, l'histoire de la pensée, le problème de la certitude religieuse. Les 3 derniers sont les plus importants comme étendue et comme contenu; mais le livre entier est à méditer; certaines de ses pages vous empoignent, surtout l'avant-propos et les p. 1, 3-7, 35 (les thèses de la formule mondiale), 135 (déterminisme), 143 (darwinisme et téléologie), 144 (atomisme dynamique), 188 (les racines de toute pensée philosophique), 196 (influence de la langue sur le développement de la pensée), p. 201-234 (philosophie de l'histoire de la philosophie), p. 298 (conclusion), etc. L'épigraphe même de ce curieux livre est empruntée aux Védas : l'Univers n'est qu'âme. — Th. Sch.

— Voici encore un produit du centenaire Kantien : *Die bleibende Bedeutung Immanuel Kants in einigen Hauptpunkten gezeichnet* (Leipzig, Hinrichs, 1904, 19 p. M. : 0,50) par le pasteur F. Schnedermann, qui en a fait l'objet d'un discours prononcé à une réunion ecclésiastique à Leipzig, le 13 juin 1904. Selon lui, la valeur impérissable de Kant réside dans les six faits suivants : il a rappelé à la raison humaine, pour tous les temps, les limites étroites qui l'enserrent. — Il a détruit à jamais cette illusion que notre raison elle-même est une source de connaissance — il a réfuté radicalement la croyance qu'en matière de foi il puisse y avoir des preuves, et ébranlé, même pour le croyant, la réalité des anthropomorphismes religieux — son impératif est catégorique, c'est-à-dire absolu et non hypothétique; en d'autres termes, il a débarrassé la morale de toute idée de sanction : nous *devons* faire le bien, quelles qu'en puissent être les conséquences pour nous : — il a proclamé que l'homme est naturellement mauvais — il a rappelé aux croyants qu'une foi qui ne produit pas de régénération morale n'en est pas une foi véritable. — Th. Sch.

— La nouvelle série des *Abhandlungen der Fries'schen Schule*, dont le premier

numéro vient de paraître à Gœttingue (Vandenhœck et Ruprecht, 1904, 4 M. 190 p.), est publiée par MM. Gerhard Hessenberg, Karl Kaiser et Léonard Nelson, dans le dessein de renouer les vraies traditions kantiennes, établies il y a 100 ans par Fries à Iéna (*System der Metaphysik* 1824, *Geschichte der Philosophie*, 1840, *Neue Kritik der Vernunft*, etc.) et prolongées par son successeur Apelt, qui mourut en 1859, après avoir publié, entre autres ouvrages, une *Metaphysik* (Cp. Hermann Leser, *Zur Methode der Kritischen Erkenntnistheorie mit besonderer Berücksichtigung der Kant-Fries'schen Problems*, 1900; Theodor Elsenhans, *Das Kant-Fries'sche Problem*, 1902, etc.). Le but de ces *Abhandlungen* est de prouver que la vraie filiation des idées kantiennes n'est pas marquée par les noms de Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer, Nietzsche, mais bien plutôt par ceux de Fries et d'Apelt. Le 1er fascicule comprend trois études : Léonard Nelson, *Die Kritische Methode und das Verhältnis der Psychologie zur Philosophie*; Apelt, *Ueber Begriff und Aufgabe der Naturphilosophie*; Gerhard Hessenberg, *Das Unendliche in der Mathematik*. Cet Apelt n'est autre que le professeur de Iéna cité plus haut. L'écrit posthume qui figure de lui ici est la première partie des *Vorlesungen über Naturphilosophie* qu'il professa pendant l'hiver de 1842-43 et dont l'Introduction seule a été publiée par Ernest Hallier dans sa *Kulturgeschichte des neunzehnten Jahrhunderts* (Stuttgart, 1889, p. 167 suiv.). — Th. Sch.

— C'est un livre, non à feuilleter, mais à méditer, que la *Naturalistische und religiöse Weltansicht* (Tubingue, Mohr, 1904, 296 p. 3 M.) de Rodolphe Otto, privatdocent à Gœttingue, auteur de *Leben und Wirken Jesu* et rééditeur des Discours de Schleiermacher *Ueber die Religion*. Il étudie tous les systèmes évolutionnistes et matérialistes contemporains et recherche dans quelle mesure le sentiment religieux peut s'en accommoder. Son chapitre le plus remarquable est celui qui fait tout l'historique et la critique du Darwinisme. Ses conclusions à ce sujet sont condensées p. 105 et ses principales objections p. 119, cp. p. 213. Les thèses qui fixent son point de vue vis-à-vis du naturalisme en général se trouvent p. 27. Voyez aussi la belle page (19) consacrée à Gœthe philosophe. Un utile registre des termes techniques clot le volume, où l'on s'oriente aisément, grâce à l'en-tête de chaque page qui en résume le contenu. Ajoutons que ce curieux ouvrage forme le n° 2 de la collection des *Lebensfragen*, publiées sous la direction de M. Weinel, de Bonn. — Th. Sch.

— *La Vie future devant la sagesse antique et la science moderne*, in-16° de 404 p. Perrin, 1905) par Louis Elbé, qui a déjà traité le sujet en 1896 dans un opuscule anonyme, respire le même esprit que l'*Avenir du christianisme* de M. Albert Dufourcq (*Revue critique* du 29 février 1904), c'est-à-dire affecte les allures de la science la plus indépendante et la plus moderne, alors qu'au fond c'est un produit du moyen âge, dont l'auteur pourrait bien être contemporain de saint Thomas-d'Aquin. Ce n'est pas la science tout court qu'on y trouvera, en dépit du titre fallacieux, c'est une science édulcorée *ad usum delphini*. Mais les apparences de la vraie science y sont soigneusement sauvegardées, et la table des matières en donne la plus parfaite illusion. On a même eu soin de glisser dans le volume une feuille imprimée, contenant un gentil petit compte rendu tout fait, discret et inoffensif, destiné apparemment à propager l'illusion dans l'esprit des « critiques » qui se dispenseraient de lire le volume, et de l'esprit de ces « critiques » dans celui du grand public. — Th. Sch.

— Alfred Krauss est mort il y a bientôt 15 ans comme professeur à la faculté de théologie de Strasbourg, laissant un *Lehrbuch der praktischen Theologie* qu'édita

Mohr à Tubingue. Comme ce grand ouvrage en 2 vol. coûte 20 fr., l'éditeur vient de faire un tirage spécial de la partie la plus réussie et la plus utile, la *Pastoraltheorie* (273 p., 1904) ou Vademecum pastoral, guide de l'activité pastorale dans toutes ses sphères : ecclésiastique, sociale, familiale, civile. Cette publication à part a été soignée par M. Fr. Niebergall, privatdocent à Heidelberg, auteur de différents ouvrages sur la théologie pratique et qui, avec Drews et Teichmann, seconde le professeus Baumgarten dans la direction de la *Monatschrift für die Kirchliche Praxis*. Dans le cercle spécial auquel elle s'adresse, cette *Pastoraltheorie* peut être très utile ; son esprit est tout pratique, son style simple, ses conseils pleins d'expérience et de bon sens. — Th. Sch.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 février 1905.

M. Clermont-Ganneau a reçu de M. Clédat une lettre donnant quelques nouveaux détails sur les fouilles qu'il poursuit à Tell el-Herr en Égypte. Il y a recueilli dix autres exemplaires de la monnaie juive récemment signalée : deux de ceux-ci, sont datées des années 2 et 3 de l'indépendance de Sion ; la première était de l'an IV. Il devient donc plus en plus probable que ce site égyptien a été autrefois le centre d'un établissement juif d'une certaine importance, et qu'il y a lieu d'espérer y trouver des antiquités juives.

M. Salomon Reinach montre les photographies d'une statuette en bronze découverte en Egypte et appartenant à M. Dattari. Elle représente un jeune cavalier dont la tête est couverte d'une dépouille d'éléphant ; le type rappelle celui d'Alexandre le Grand.

M. Gustave Schlumberger présente la photographie d'un reliquaire d'argent byzantin du XIII^e siècle retrouvé dans l'île de Majorque, et quatre bagues d'or byzantines faisant partie de sa collection. Le reliquaire, retrouvé dans un coffre de la cathédrale de Palma, contient, d'après ses inscriptions, du sang de sainte Barbe et des fragments d'os des saints Etienne et Panteleimôn. Les quatre bagues ont appartenu, la première à la basilissa Irène Dukas, seconde femme d'Alexis Comnène ; la seconde, peut-être à la fameuse basilissa Théophano qui y aurait fait graver son nom à côté de celui de son amant Jean Tzimiscès ; la troisième, à un officier des corps barbares ou hétairies de la garde impériale au X^e siècle ; la quatrième, à un chef des bandits « Apélates » dont le nom revient si fréquemment, surtout aux X^e et XI^e siècles, dans les poèmes héroïques du moyen âge oriental.

M. Collignon présente une aquarelle exécutée par M. Simoës de Fonseca, d'après un grand lécythe attique à peintures polychromes sur fond blanc, appartenant au Musée du Louvre. La scène représentée est l'offrande au tombeau. Ce vase, de dimensions inusitées, offre un très grand intérêt pour l'histoire de la peinture grecque ; car on constate que, dans les figures principales, les ombres sont rendues par le modelé ; c'est l'application de la méthode inaugurée par le peintre Apollodore le skiographe. Ce qui ne mérite pas moins l'attention, c'est que le monument funéraire figuré au second plan est représenté en perspective. Le lécythe du Louvre est un curieux témoignage des innovations qui se produisent dans la peinture grecque au temps des successeurs de Polygnote, vers les premières années de la guerre du Péloponnèse.

M. Pottier communique une lettre de M. Henri Rouzaud, de Narbonne, sur la découverte d'un vase grec à Montlaurès. C'est le plus important spécimen de vase attique à figures noires qu'on ait encore recueilli en France. Le sujet, incomplet, paraît avoir représenté Apollon et Artémis avec un cerf. Le vase appartiendrait à la catégorie des amphores attiques, de style encore influencé par les vases corinthiens à zones d'animaux, datant du milieu du VI^e siècle. C'est un complément aux découvertes faites par MM. Clerc et Arnaud d'Agnel dans les environs de Marseille. La preuve est faite que les Grecs ont de bonne heure expédié leur céramique jusque dans cette région lointaine du bassin méditerranéen.

M. Revillout continue la lecture de son mémoire sur la sage femme Salomé, d'après un apocryphe copte.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 18 mars — 1905

L. W. King. **Records of the reign of Tukulti-Ninib I, king of Assyria,** *about B. C. 1276; edited and translated from a memorial tablet in the British Museum.* London, Luzac and Co, 1904, un vol. in-16, 185 pages.

La littérature historique de l'Assyrie vient de s'enrichir d'un texte qui n'est pas très long (67 lignes), mais qui permet d'établir plusieurs points intéressants. C'est une inscription de *Tukulti-Ninib*, destinée à commémorer l'achèvement des murs de *Kar-Tukulti-Ninib*. Elle nous apporte les premiers renseignements sur un roi dont nous ne connaissions guère que le nom, et une première esquisse de ses campagnes contre les pays de *Kuti*, de *Subari*, de *Nairi*, et enfin Babylone. Nous savons maintenant que le roi de Babylone battu par *Tukulti-Ninib* était *Bibeiašu*, ce qui nous permet de fixer avec plus de précision la date de la troisième dynastie babylonienne. M. King a joint à cette inscription quelques textes qui la complètent, ou sont éclairés par elle : un fragment de la Chronique babylonienne, où il a le premier retrouvé le nom de *Bibe*[*iašu*] ; deux fragments de l'histoire synchronique; l'empreinte d'un sceau royal babylonien enlevé par *Tukulti-Ninib*, repris par les Babyloniens et enfin ramené en Assyrie par Sennachérib, et sur laquelle M. King a pu lire le premier le nom du possesseur primitif, *Ša-ga-ra-ak-ti-šu-ri-ia-aš* ; un passage de l'inscription de Bavian corrigé en plusieurs points d'après une collation faite sur l'original ; enfin plusieurs fragments de coupes de Salmanasar I. Tous ces textes ont été copiés, transcrits et traduits avec beaucoup d'exactitude, et abondamment commentés par M. King. Il est d'autant plus étonnant que, à la ligne 18 de l'inscription de *Tukulti-Ninib*, M. King ait lu *um-ši-ka e-mi-id*, qui ne donne aucun

sens ; il faut lire *dup-ši-ka e-mi-id* « je leur imposai des corvées ». Les signes *um* et *dup* se confondent très souvent, mais la locution est si connue qu'il est impossible d'avoir la moindre hésitation.

C. Fossey.

Griechische Geschichte, von J. Beloch. Dritter Band : *die griechische Weltherrschaft, 2 te* Abtheilung. In-8°, xvi-576 pp., avec 6 cartes à la fin du vol. Strasbourg, Trübner, 1904.

M. Beloch vient de publier le quatrième volume de son *Histoire grecque*. La préface nous annonce malheureusement que ce sera le dernier : l'ouvrage s'interrompt ainsi brusquement en 217 avant. J.-C. Il est regrettable que le récit des campagnes d'Antiochus le Grand en Orient, qui jetterait un certain jour sur la renaissance des nationalités iraniennes, n'y soit pas compris. Il est regrettable surtout que M. Beloch ne puisse conduire son œuvre jusqu'à l'absorption finale des monarchies alexandrines dans l'unité romaine.

Le volume qui vient de paraître contient une série de discussions de détail se rapportant à la période racontée dans le tome III : beaucoup avaient été déjà publiées.

Le chapitre I est consacré à la bibliographie générale. L'auteur s'y montre bien sévère pour Droysen, en particulier pour la troisième partie de son ouvrage : ce n'est pas sans raison que Droysen a reculé devant un récit suivi des faits politiques du IIIe siècle, période si mal connue de son temps, et encore aujourd'hui.

Suivent des questions chronologiques : calendrier et ères, archontes, rois de Macédoine, rois d'Épire, rois de Sparte, les Ptolémées, les Séleucides, les dynasties d'Asie-Mineure, les stratèges achéens, chronologie des Diadoques, chronologie de l'histoire de l'Occident. — L'auteur a eu l'heureuse idée d'ajouter à sa table des matières une table spéciale des listes et tableaux généalogiques,

Puis vient une série de chapitres géographiques : organisation de l'empire après Alexandre, possessions extérieures des Ptolémées, l'empire séleucide, l'empire antigonide en Grèce, l'Épire, l'amphictionie delphique au IIIe siècle, la ligue béotienne. Le reste du volume se compose des articles relatifs à chaque chapitre de l'histoire proprement dite : citons notamment ceux sur la garnison du Pirée, la bataille d'Ausculum, le traité de Rome et de Carthage, la première guerre de Syrie, la bataille de Cos, la bataille de Mantinée, la victoire d'Antiochus sur les Galates, Antigone Doson en Carie, enfin ceux qui sont relatifs à l'histoire littéraire, aux chefs des écoles philosophiques, etc.

Il va de soi que, pour entreprendre l'analyse critique, il faudrait être en mesure de refaire chacune de ces études particulières. Les deux chapitres relatifs à la chronologie proprement dite nous sem-

blent un peu écourtés. L'article relatif au traité de Rome et de Carthage résout heureusement la difficulté présentée par le texte de Polybe.

La table chronologique, par le grand nombre des dates marquées comme douteuses de 272 à 221, fait bien ressortir la témérité qu'il y a à présenter une histoire suivie de l'Orient pendant cette période.

Parmi les cartes, nous signalerons la 4e (l'Orient en 235) et la 6e (le domaine de la langue grecque vers 220) comme particulièrement instructives.

Le volume contient enfin l'index des tomes III et IV.

EUGÈNE CAVAIGNAC.

P. D. HENNINGS. **Homers Odyssee**, ein kritischer Kommentar. Berlin, Weidmann, 1903; VII-603 p.

Il n'est rien de plus facile que de disséquer les poèmes d'Homère, j'entends pour un connaisseur, qui possède Homère à fond, et qui l'a pénétré dans les moindres détails; car un connaisseur seul peut en séparer les plus minimes parties, les comparer entre elles, en voir les extrémités, les soudures et les emboîtements, reconnaître ce qui est bien ajusté et ce qui est mal joint, et montrer au lecteur étonné le travail successif des générations d'aèdes qui ont contribué à la formation de ces grandes œuvres. Parmi ces connaisseurs, M. Hennings a depuis longtemps pris sa place; aujourd'hui il revient sur l'Odyssée; avec une rigueur impitoyable, il la démonte pièce par pièce, fragment par fragment, vers par vers; et son enquête est tellement perspicace qu'il faut, en vérité, qu'un passage soit de tout point inattaquable pour qu'il le considère comme une partie authentique de l'œuvre primitive. Depuis que l'on s'est imaginé de rechercher, dans les poèmes homériques, quelle pouvait bien être leur composition originale, quels remaniements ils avaient subis, quelles additions avaient modifié leur rédaction première, bien des voies ont été suivies pour donner à cette recherche le plus de garanties possible de sûreté; relativement à des productions aussi antiques, il n'y a pas, en effet, qu'un seul critérium pour distinguer les parties récentes des plus anciennes. La linguistique, l'archéologie, l'histoire des mœurs et de la civilisation, la mythologie, l'esthétique littéraire ont tour à tour apporté leurs arguments, et je ne suis pas bien sûr que le vieil Homère, si l'on veut l'appeler ainsi, soit sorti grandi de toutes ces tentatives. Au fond, les diverses méthodes ont une base commune : prendre à part chaque passage, l'examiner dans ses rapports avec le reste du poème, et juger s'il est bien à sa place, suivant le point de vue adopté. Comment s'étonner alors que les décisions de l'un ne concordent pas avec celles de l'autre? Et que celui-ci trouve d'excellentes raisons pour conserver ce qui

est rejeté par celui-là ? Lorsqu'il s'agit d'un principe nettement déterminé, qui ne prête ni à confusion ni à fausses interprétations, on pourra en discuter la légitimité ; mais une fois qu'il sera admis, on ne saurait se dérober à ses conséquences, à moins qu'elles ne soient imparfaitement déduites. Il n'en est pas de même si l'on fait appel à des principes de nature plus ou moins vague, comme la raison, le goût, le bon sens, essentiellement subjectifs, et par suite inconstants et variables, insuffisants dès lors pour faire juger efficacement de la cohésion des parties, de l'enchaînement des motifs et de la convenance des détails. Je ne veux point dire par là que M. H. s'éloigne du vraisemblable en usant le plus souvent d'arguments logiques, de sa logique à lui, et en relevant, dans la suite de l'Odyssée, tout ce qui lui semble par quelque indice déceler un travail d'addition ou d'aménagement. Il n'en est pas moins vrai qu'il apprécie, discute, controverse le plus souvent pour des raisons de goût personnel : ce passage n'est pas nécessaire, et peut être supprimé sans nuire à l'ensemble ; cet épisode est mal placé et ne cadre pas avec ce qui l'entoure ; cette réflexion ne devait pas être faite, et l'on ne voit pas à quoi elle répond ; ce personnage n'agit pas comme l'on s'y attendrait, et sa conduite est contradictoire ; ceci devait être dit ; cela eût été mieux d'une autre manière, etc. ; procédés qui prouvent surabondamment la clairvoyance et l'ingéniosité de celui qui les emploie, mais qui en aucun cas ne peuvent avoir de force démonstrative. Il suffirait, pour se rendre compte de leur peu de portée, de relever les passages où M. H. est en contradiction avec d'autres critiques, Kirchhoff, Düntzer, Kammer, Scotland, et autres, et surtout de voir sur quelles singulières raisons parfois reposent les avis opposés. Un des résultats de toutes ces combinaisons, c'est de créer dans les esprits un état d'incertitude et de doute, dont on a hâte de sortir au prix même de solutions erronées, comme ceux qui pensent que l'Odyssée est un tout unique, savamment composé, dont toutes les parties se tiennent étroitement et concourent, chacune prise en soi, au développement harmonieux de l'ensemble. C'est un effet de réaction regrettable ; car il est certain (et ceci ne repose pas sur des raisons exclusivement subjectives) que l'Odyssée a été construite sur un plan qui n'est pas celui que nous voyons suivi dans notre Odyssée actuelle ; il est certain également que le sujet primitif a été amplifié, qu'il a subi des retouches, des adaptations, des intrusions ; M. H. n'a pas manqué de les découvrir et de les condamner, ou de fortifier par de nouveaux arguments certaines athétèses de ses prédécesseurs. S'il va souvent trop loin, s'il attaque à tort des passages dont une vue plus large et moins systématique saisit facilement le rapport avec le reste, son commentaire n'en est pas moins plein de révélations ; il est solidement établi et conduit d'un bout à l'autre avec une grande sûreté de main. Les discussions sur la *Nekyia*, sur la reconnaissance d'Ulysse par Télémaque, sur le dernier chant, doi-

vent être prises en sérieuse considération. Je ne parle pas de la *Télémachie*, que je ne vois guère, pour ma part, faisant partie de l'Odyssée primitive ; M. Hennings l'analyse minutieusement et met fort bien en lumière son caractère adventice, ainsi que les motifs présumables qui l'ont fait ajouter à la fable. Au point de vue purement matériel, le livre est d'une lecture difficile et pénible ; des pages entières sans alinéas, d'une trame compacte, chargées de citations et de parenthèses, laissent une impression de pesanteur et d'obscurité ; les recherches sont rendues à peu près impossibles par l'absence d'index.

My.

N. Terzaghi. **Creonte** (Ciclo Tebano). Extr. de l'*Italia Moderna*, 1er fasc. de mars 1904. Rome, Cooperativa Poligrafica, 1904 ; 27 p.

Le même : **Prometeo,** Contributo allo studio di un mito religioso Ellenico. Extr. des *Studi Religiosi*, fasc. VI, 1903-I et II, 1904. Florence, Bibl. scientifico-religiosa, 1904 ; 92 p.

Ces deux articles sont de valeur bien inégale. Si M. Terzaghi estime que dans le premier il a étudié à fond le caractère de Créon, les multiples côtés de ce personnage complexe, le développement et le jeu de ses passions, il est dans l'erreur. On ne lit pas une étude psychologique, mais une simple analyse du rôle de Créon dans les pièces où le font paraître les auteurs anciens, plus particulièrement dans celles de Sophocle, les deux *Œdipe* et *Antigone*. Les *Phéniciennes* sont seulement effleurées, sous prétexte que la composition de cette tragédie soulève de nombreuses questions, et qu'il serait difficile de retrouver quel caractère Euripide a vraiment voulu donner à Créon. M. T. préfère établir un parallèle trop facile entre les *Frères ennemis* de Racine, « un poète qui prétendait imiter les classiques », et l'*Antigone* d'Alfieri, dont il admire sans réserve le personnage de Créon, « figure éminemment humaine, dans laquelle tout est naturel », pour arriver à cette conclusion inattendue : « Parmi les œuvres modernes où l'on a voulu peindre l'esprit grec, les meilleures sont le fruit du génie et du travail italiens ». Le goût littéraire de M. T. a été faussé par son amour-propre national.

L'étude sur la légende de Prométhée est bien meilleure ; M. T. a eu recours à toutes les sources, a consulté toutes les œuvres qui pouvaient lui fournir des renseignements, et a recueilli tous les passages utiles à son enquête. Il semble craindre qu'on ne lui reproche quelques oublis, et il s'excuse modestement de n'être pas absolument complet. On pourra regretter, en effet, l'absence de quelques références intéressantes : p. 16, n. 2, M. T. cite seulement Quintus de Smyrne, à propos du peu d'empressement que mit Thétis à épouser Pélée ; il fallait invoquer ici Homère, *Iliade*, XVIII, 434. De même pour un autre trait de cette légende, suivant lequel Thétis aurait

elle-même refusé de s'unir à Zeus, il ne cite qu'Apollodore; il aurait pu s'appuyer sur Apollonius de Rhodes, IV, 796. La prédiction relative au fils de Thétis, et qui empêche Zeus d'épouser la nymphe, est faite, suivant Ovide, *Met.*, XI, 224, à Thétis par Protée. J'aurais voulu aussi voir mentionnée la curieuse explication du vol du feu, que donne Tzetzès, *ad Op.*, 50 suiv. Mais ces oublis, et quelques interprétations inexactes [1], ne tirent pas à conséquence, et le travail de M. T. n'y perd rien de son intérêt. Tout ce qui a rapport à la légende et à ses différentes versions est réuni dans un premier chapitre; dans un second, M. T. recherche les origines du mythe; il serait, selon lui, importé de l'Orient. Les raisons alléguées sont cependant peu convaincantes; s'il était purement grec, dit M. T., on n'aurait pas localisé le supplice de Prométhée dans des terres lointaines et imparfaitement connues, et Eschyle se serait bien gardé de le transporter hors de sa patrie. Le fond originel de la légende me paraît plus heureusement retrouvé, de même que sa signification; M. T. repousse avec raison les explications symbolistes pour insister sur la portée morale. Dans un dernier chapitre, l'auteur étudie l'évolution de la légende de Prométhée dans les auteurs classiques, en la suivant dans l'œuvre d'Hésiode et d'Eschyle, dans le mythe du *Protagoras*, dans les bouffonneries d'Aristophane et les satires de Lucien, et jusque dans les fables ésopiques. Je ne veux pas insister sur quelques opinions contestables [2]; cet opuscule de M. Terzaghi est bien composé, développé sérieusement, et mérite d'être lu.

My.

Aristoteles, **Ethica Nicomachea**, recognovit Fr. Susemihl, editio altera, curavit Otto Apelt, Lipsiae, Teubner, 1903.

Cette seconde édition ne comporte pas une révision critique du texte établi par Susemihl; mais elle se distingue pourtant de la première sur plusieurs points : les notes critiques, débarrassées de certains signes conventionnels, qu'avait imaginés Susemihl pour représenter l'accord de plusieurs manuscrits, se sont accrues de quelques

---

1. Le vers de Properce, II, 1, 69, n'est pas compris; *idem* ne se rapporte pas à *amor* (p. 15, n. 2), et il n'y a aucune allusion à la délivrance du Titan par un acte spontané d'Héraklès; le sens est : « il est aussi difficile de me guérir que de donner des fruits à Tantale, de remplir le tonneau des Danaïdes, et de délivrer Prométhée », c'est-à-dire « mon amour est incurable ». — Dire que quelques anciens (p. 13) ont imaginé que Prométhée offrait lui-même sa poitrine pour nourrir l'aigle n'est pas exact; les expressions de Philostrate, ἔβοσκεν, de Lucien, τρέφων (ajouter Apoll. Rhod., II, 1249, φέρβε), avec Προμηθεύς pour sujet, ne sont pas à prendre dans ce sens.

2. Par exemple l'explication donnée du célèbre mannequin dans la première scène d'Eschyle : Prométhée ne se serait pas laissé enchaîner sans quelques paroles de reproche ou de menace, si c'eût été un véritable acteur (p. 59).

conjectures, dues à de récents éditeurs, notamment à M. J. Burnet. Les corrections de M. Apelt lui-même (p. 1122 *b*, 12; 1139 *a*, 21; 1142 *b*, 19) sont assez bonnes pour qu'on regrette de les trouver si rares : il est tel passage, presque désespéré (par exemple, p. 1097 *a*, 27), où l'on aimerait à connaître, avec les hypothèses de Coray, de Bonitz et de Bywater, l'opinion personnelle de M. Apelt. Souvent, d'ailleurs, c'est par un simple changement de ponctuation que le nouvel éditeur a essayé d'améliorer le texte d'Aristote, et cette partie délicate de sa tâche nous a semblé particulièrement heureuse. L'index bibliographique est fort étendu (p. XIII-XXVIII) : pourquoi donc M. A. a-t-il, de parti-pris, négligé de marquer, pour chaque édition ou traduction d'Aristote, le nom de l'éditeur ? C'est là une mention utile qui n'aurait pas pris beaucoup de place. Signalons aussi une légère erreur : je ne sache pas que M. L. Lévy ait publié à Paris, en 1881, une « *Morale à Nicomaque*, texte grec, avec une introduction, un argument et des notes ». Cette notice vise, non une édition complète, mais seulement le VIIIe livre de la *Morale à Nicomaque*.

Am. HAUVETTE.

PETRONII Saturae et liber Priapeorum. Quartum edidit **Franciscus Buecheler**. Adjectae sunt Varronis et Senecae saturae similesque reliquiae. Berolini apud Weidmannos MDCCCCIV, in-8°, 254 p. in-8.

Le texte qui sert de base pour toute lecture ou toute étude de Pétrone, celui de la troisième édition de Bücheler de 1882 était épuisé, et l'on avait dû le réimprimer sans changement en 1895; voici qu'enfin l'auteur nous donne une quatrième édition; j'indique les changements qui m'ont frappé. C'est tout d'abord la division de tous les chapitres en un certain nombre de paragraphes : amélioration incontestable, puisqu'on ne pouvait jusqu'ici citer quelque passage d'un long chapitre qu'en se référant aux lignes qui changeaient d'une édition à l'autre. Il est heureux pour la transition que les pages ici soient presque partout les mêmes [1].

Dans les *Testimonia* est insérée la phrase de Marius Mercator, contra Julianum, que M. Ihm avait signalée : Rhein. Mus., 44 (1889), p. 530. Dans le texte lui-même, un certain nombre de petits changements que M. B. apportait autrefois aux manuscrits, disparaît, l'éditeur s'efforçant de modifier le moins possible la leçon traditionnelle; ainsi des conjectures, jadis reçues dans le texte même, redescendent cette fois au bas des pages. Quelques indications nouvelles, il est vrai assez rares, nous renseignent sur la leçon d'un manuscrit ou d'une ancienne édition. Les conjectures nouvelles, même à ne recevoir

---

1. Déplacement d'une ligne : p. 1 au bas; et p. 52 en haut. — Il y a pour tout le volume deux pages de plus (254 contre 252).

qu'au bas des pages, sont très rares. Dès qu'il est question des gloses, naturellement M. B. renvoie maintenant au Corpus de Goetz. L'emploi du Nonius de Lindsay a amené aussi quelques additions ou changements.

L'impression est presque irréprochable [1].

É. T.

Acta Pauli, aus der Heidelberger koptischen Papyrushandschrift Nr. 1. Herausgegeben von Carl Schmidt. Uebersetzung, Untersuchungen und koptischer Text. Leipzig, Hinrichs, 1904, VIII-240-80 pp. gd in-8. Atlas de XII pp. et 40 pl. doubles in-4. Prix : 36 Mk.

Le manuscrit copte, d'où M. Carl Schmidt tire ces fragments, est réduit aujourd'hui en deux mille morceaux environ, dont un seul feuillet entier. Le tout était mêlé à d'autres débris. Le manuscrit a été acquis dans cet état à Akhmîn par le consul d'Allemagne, M. Reinhardt, mort depuis. On voit qu'il a fallu beaucoup de temps et de peine pour tirer de ce chaos quelque chose de présentable. M. Sch. demande le concours de tous les savants pour achever son œuvre de déchiffrement et de restitution; mais, grâce à sa patience, le plus fort est fait. Il date le manuscrit du VI[e] siècle, après l'avoir d'abord placé cent ans plus tard.

L'ouvrage de M. Sch. comprend une notice, la traduction, une analyse du document, une étude générale des *Actes de saint Paul*, le texte copte, un glossaire et des tables, enfin les planches.

Le texte copte reproduit quelques épisodes connus des voyages de Paul et en raconte de nouveaux qui s'intercalent entre les anciens. J'indique brièvement le sujet des nouveaux épisodes et je marque la suite en numérotant le tout.

1. Séjour à Antioche. Paul ressuscite le fils d'Ancharès et de Phila. Ancharès se convertit. Les Juifs furieux persécutent Paul et le forcent à quitter la ville. — 2. Paul à Iconium. Rencontre avec Thècle. Épisode connu. — 3. Paul à Myrrhe. Il y guérit l'hydropique Hermocrates. Le fils aîné d'Hermocrates, Hermippus, en conçoit une vive haine pour Paul, parce qu'il pensait déjà tenir l'héritage de son père. Cette haine redouble quand il voit Paul ressusciter son jeune frère, Dion, dont la mort le débarrassait d'un cohéritier. Hermippus s'arme avec ses camarades pour tuer Paul. La scène de la rencontre de Jésus avec Juda et sa troupe est adaptée au récit. Hermippus lève son épée, mais devient subitement aveugle. Enfin, il se repent et recouvre la vue. — 4. De Myrrhe à Sidon. Paul s'arrête auprès d'un arbre sous

1. P. 70, le chiffre est tombé devant la première note de l'apparat; *ibid. adnotavit* est équivoque. De même p. 60, 10, *require*. — Pourquoi ne pas dire formellement (p. 122 et s.) que les astérisques de l'index précédent des noms dont la leçon n'est pas sûre?

lequel est un autel païen, τράπεζα τῶν δαιμονίων. Quiconque approche de cet autel meurt. Les chrétiens n'ont au contraire rien à craindre. Un vieillard qui en doute cite de nombreux exemples d'hommes dont la conversion a entraîné la mort. Nous n'avons plus la fin de l'entretien. — 5. Paul à Sidon. Dans cette ville, les étrangers sont accueillis comme les anges l'ont été à Sodome. On les enferme dans le temple d'Apollon où ils sont bien traités, en attendant qu'ils servent aux plaisirs des habitants. Paul fait une prière dans ce temple : la moitié s'écroule avec la statue du dieu. On s'empare de Paul et de ses compagnons et ōn les traine au théâtre. Une lacune. Le texte reprend au milieu d'un discours de Paul qui sort de Sidon. — 6. Séjour à Tyr. Paul discute avec les Juifs. Malheureusement une grande lacune nous prive de renseignements très importants sur l'attitude de l'auteur dans la question. On entrevoit que Paul prêche à des Juifs ou à des Judéo-chrétiens son évangile de liberté. — 7. Pierre est nommé. M. S. croit à un entretien de Paul et de Pierre avec un troisième personnage qui, converti du judaïsme, confesse le Christ comme ὁ θεός, ὁ κριτὴς τῶν ζώντων καὶ νεκρῶν, ὁ βασιλεὺς τῶν αἰώνων. La scène se passe-t-elle à Jérusalem?

8. Séjour dans une ville inconnue. Longinus et Phirmilla ont une fille, Phrontina, qui est condamnée, on ne sait pourquoi, à être précipitée du haut d'un rocher. Le père rend l'apôtre responsable du sort de sa fille, devenue chrétienne avec sa mère, et veut le faire précipiter à son tour. Paul est condamné aux mines. Le troisième jour, Phrontina est portée sur un brancard par les prisonniers. Un cortège d'habitants l'accompagne en pleurant; les prisonniers et les soldats pleurent aussi. Cette tristesse générale émeut Paul. Lacune : sans doute, Phrontina est jetée du rocher. Paul la ressuscite. Le peuple confesse Dieu et on célèbre la fraction du pain.

Cet épisode est très curieux. M. S. paraît supposer que Phrontina est l'objet d'une condamnation juridique, et que si on la porte au rocher, c'est que des tortures précédentes l'ont rendue incapable de marcher. Les faits m'apparaissent sous un autre jour. Cette jeune fille, innocente à ce qu'il semble, objet de la pitié générale en tout cas, rappelle beaucoup les héroïnes de roman, et précisément Psyché, qui est, elle aussi, conduite au rocher au milieu des pleurs de tout le peuple. Mais, dans Apulée, la cruauté du conte a été un peu atténuée : Psyché n'est pas précipitée; Zéphyr l'enlève doucement, tandis que dans le récit primitif il devait seulement protéger sa chute. L'histoire de la jeune femme qu'on précipite et qui échappe miraculeusement à la mort est au surplus un thème banal dans l'antiquité. Elle est le point de départ d'une *Controuersia* de Sénèque, I, III.

9. Paul à Philippes. Episode connu; correspondance de Paul et des Corinthiens. — 10. Prédictions sur le sort qui attend Paul quand sera accomplie sa mission. Il semble que l'auteur la termine à Rome et ne connait pas le voyage en Espagne. — 11. Martyre de Paul. Ces fragments peuvent être complétés par le *martyrium*.

Nous sommes en présence d'un ouvrage étendu, où les missions de Paul étaient longuement racontées. Il n'est pas douteux que le traducteur copte avait sous les yeux le grand ouvrage grec mentionné dans les listes stichométriques pour 3600 (Nicéphore) ou 3560 lignes (*Claromatanus*). Nous en possédions jusqu'ici trois extraits, les *Actes de Thècle*, la correspondance avec les Corinthiens, le récit du martyre.

Ephrem et Afraat reconnaissaient comme authentique et canonique la troisième lettre aux Corinthiens. C'était un fragment du recueil complet qui avait été isolé et traduit en syriaque. De l'église nestorienne, il est passé en Arménie. Quant aux traductions latines découvertes à Milan par Berger et Carrière et à Laon par M. Bratke, M. S. pense qu'elles proviennent d'une traduction latine complète des *Actes*, sans l'intermédiaire de l'Eglise syrienne. Cette hypothèse est possible; mais celle d'une importation orientale ne doit peut-être pas être repoussée immédiatement, quand on songe aux relations fréquentes et durables de la région rhénane avec la Syrie. La lettre n'a jamais été annexée aux bibles grecques, dit M. S., parce que le texte des πράξεις Παύλου subsistait et aurait dénoncé l'origine du document. Il semble que cette observation vaut aussi contre l'hypothèse d'un extrait fait en latin.

Mais il y a eu une version latine de ces *Actes*, que connaissent Tertullien, Faust le manichéen, Commodien, Jérôme, Filastrius, l'auteur de la *Cena Cypriani*. Nous ne savons quand elle a disparu, laissant seulement dans les bibliothèques les *Actes de Thècle* et le récit du martyre.

M. S. refuse toute valeur historique au recueil complet. C'est pour lui une pure fiction, d'ailleurs orthodoxe, imaginée au IIe siècle par un auteur unique, dans un but théologique. Le caractère romanesque du document ne me paraît pas incontestable, et on peut désirer qu'il soit étudié à ce point de vue par quelque philologue. La place donnée aux femmes, dans ces histoires, montre assez dans quel genre littéraire on doit les ranger. Les noms propres peuvent aussi fournir des indications utiles, M. S. les a relevés et en a trouvé un grand nombre sur des inscriptions de Smyrne. Sans être bien décisif, ce résultat est intéressant. On sera, en tout cas, frappé de la quantité des noms étrangers ou rares : Ancharès, Lectra, Theocleia, Castellius, Falconilla, Aline, Firmilla, Frontina, Artemilla, Théonoé, Thereptus, Tychus, Barsabas, Pheretas, etc.

On voit quel champ nouveau le patient travail de M. Carl Schmidt ouvre aux recherches. Il y a consacré sept années. La reconnaissance de tous sera sa récompense.

Paul Lejay.

K. Krumbacher, **Die Akrostichis** in der griechischen Kirchenpoesie (tir. à part des *Sitzungsber. d. philos.-philol. und d. hist. Klasse der kgl. Bayer. Akad. d. Wissensch.* 1903, fasc. IV, p. 551-691). Munich, libr. G. Franz (J. Roth.) 1904.

Cette nouvelle étude de M. Krumbacher sur l'hymnographie grecque a pour sujet l'acrostiche, c'est-à-dire la succession, dans chaque hymne, des lettres initiales de chaque strophe. Les mots ainsi obtenus donnent souvent le nom de l'auteur du poème ; de plus, ils sont toujours reproduits, avec plus ou moins d'exactitude, dans la brève notice qui précède l'hymne, et qui en indique, avec la date, la nature et le sujet, généralement le ton, et moins souvent la mélodie. Les questions soulevées par l'acrostiche, pour avoir leur importance, ne sont cependant pas nombreuses ; elles peuvent se ramener aux deux suivantes : Forme et sens de l'acrostiche ; concordance entre l'acrostiche du texte et la forme donnée par la notice. De leur examen, M. K. tire des conclusions très vraisemblables sur l'origine des manuscrits (italiens ou byzantins), sur le travail des copistes, sur la valeur intrinsèque des notices, sur le remaniement des textes et en général sur l'authenticité de ces poèmes. Pour ne donner que quelques exemples, M. K. a montré que le nom fourni par l'acrostiche est bien celui de l'auteur, que l'absence de τήνδε dans la formule de la notice φέρον ἀκροστιχίδα τήνδε indique très probablement un manuscrit du groupe italien, et qu'en présence d'un acrostiche ταπεινοῦ, spécialement dans les hymnes de Romanos, il est bon de soumettre à une critique sévère la strophe commençant par ε, qui peut être une addition postérieure due au désir de corriger l'orthographe ταπινοῦ. Le matériel sur lequel ont porté les investigations de M. K. est publié dans les soixante premières pages de son opuscule ; il consiste dans les acrostiches de 204 hymnes, tant inédites que publiées, données sous la forme de la notice et sous celle qui résulte du texte, avec l'indication du jour auquel se rapporte l'hymne, les premiers mots du poème et de la première strophe, et des remarques, quand il y a lieu, sur la tradition manuscrite ; 83 sont de Romanos. On a ainsi, suivant la remarque de M. K. lui-même, une sorte d'édition critique des acrostiches des hymnes. En terminant, M. K. publie à nouveau, après Pitra et Amfilochy, le texte d'une hymne de Romanos, intitulée *Marie au pied de la croix* (rien de commun avec le *Stabat*), avec l'acrostiche τοῦ ταπεινοῦ Ῥωμανοῦ, dans laquelle la strophe ε a probablement été ajoutée. L'hymne est intéressante, au point de vue métrique, en ce que le 19ᵉ vers de la strophe présente une double forme, ayant une finale tantôt dactylique, comme le suivant, tantôt anapestique, comme les autres heptasyllabes de la strophe. M. K. explique cette différence par le désir de varier deux vers voisins [1]. La raison n'est pas suffi-

1. Je penserais plutôt le contraire ; la finale, anapestique en principe, du vers 19, s'est modelée sur celle du vers suivant, pour le rythme comme pour la forme même du dernier mot ; c'est donc plutôt un fait d'assimilation ; cf. 215, où M donne la variante συγχώρησον, au lieu de εἰ συγχωρεῖς en regard de σύγγνωθι au vers suivant.

sante, d'autant plus que ce n'est pas la seule irrégularité de ce genre ; M. K.. en effet, n'a pas remarqué que le 3e vers, dans la première strophe, a une structure qui diffère de celle des autres, identique précisément à celle du 19e dans le début de l'hymne. Une autre difficulté se trouve au 4e vers ; M. Krumbacher le considère comme étant de huit syllabes, et il a probablement raison ; cependant la question me semble devoir être examinée de plus près, et la restitution de l'article ἡ devant Μαρία n'est rien moins que certaine, cf. 3, 71, 242, et ailleurs. J'observe encore qu'au vers 317 Μωϋσῆς rend le vers faux, quoi qu'on puisse dire sur les noms propres ; c'est une mauvaise correction du manuscrit de Moscou ; la leçon de CV est bien préférable, et Μωσῆς semble bien être la forme employée par Romanos ; cf. 313, *Les dix vierges* I 195, *Chandeleur* 377.

My.

Friedrich M. Kircheisen. **Die Geschichte des literarischen Porträts in Deutschland.**— Band I, Von den ältesten Zeiten bis zur Mitte des zwölften Jahrhunderts, Leipzig, Hiersemann, 1904, in-8°, p. 170. Mk. 5.

M. Kircheisen a entrepris d'écrire l'histoire du portrait littéraire en Allemagne et il vient de publier le premier volume de cette étude qui doit en comprendre quatre. Le *portrait littéraire* à proprement parler n'apparaît qu'assez tard dans la littérature allemande ; néanmoins l'auteur s'est préoccupé de rechercher les premiers essais de caractéristique dans les épopées populaires, *Nibelungenlied* et *Gudrun*, et dans les historiens jusqu'au xiie siècle. Son livre est jusqu'à présent moins une étude critique qu'un recueil de textes dont beaucoup ne sont pas d'un accès facile. De l'examen de ces témoignages soigneusement groupés et du commentaire et des statistiques dont les fait suivre l'auteur il ressort que les personnages envisagés, les héros des chants épiques comme ceux des *Vitae* écrite par des clercs, sont tous représentés d'après un type uniforme fourni par l'idéal que l'époque s'était formé du chef féodal, du prince ou de l'homme d'église. Cette absence d'individualisation frappe surtout dans les portraits d'évêques ou autres religieux dont M. K. a réuni de si copieux exemples. Tous sont tracés d'après un idéal monacal qui ne laisse rien ou presque rien transparaître de la physionomie extérieure ou intime du personnage ; chacun n'est plus que « l'homme pieux » de tel ou tel siècle dont il reflète seulement la religiosité particulière modifiée par les grandes réformes, comme celles de Cluny ou de Citeaux. Il ne faut faire une exception qu'en faveur de la *Vita Caroli* d'Einhard et de quelques autres rares auteurs qui ont su s'affranchir davantage des modèles rigoureusement suivis. Cette réunion de documents est intéressante, mais M. K. n'a encore jeté que les premières assises de son ouvrage ; il convient pour l'apprécier d'attendre qu'il l'ait conduit un peu plus loin.

L. Roustan.

Alessandro Chiappelli. **Pagine d'antica arte fiorentina.** Florence, Lumachi, 1905. In-8°, 181 p., avec gravures dans le texte.

Tous les petits mémoires qui composent ce volume n'ont pas été imprimés déjà dans des revues à l'usage du grand public; mais tous, sauf le dernier, auraient pu l'être : c'est de la vulgarisation aimable, superficielle, dont les éléments solides, fournis par des travaux récents publiés en Angleterre, en France, en Allemagne, ont été noyés par l'auteur dans un déluge de rhétorique sentimentale, de phrases sonores et d'élégances de collège. Voici les titres de ces essais, avec quelques mots pour en indiquer le contenu. I. Les peintres florentins de la Renaissance; peintures anciennes de l'église de S. Giovanni de' Cavalieri à Florence. Ces peintures, non sans mérite, appartiennent à la fin du XIV° siècle. Le mémoire qui précède est un résumé parfois textuel de l'ouvrage de M. Berenson, avec quelques mots d'éloge pour Giottino et pour Daddi, quelques réserves touchant le « culte » de Botticelli. Les critiques à l'adresse de M. Berenson sont insignifiantes et n'ont pour but que de dissimuler le « démarquage. » II. Cimabué et la critique moderne. L'auteur prend parti pour M. Fry, qui accepte la tradition recueillie par Vasari, contre M. Langton Douglas, qui la rejette. III. L'art siénois et l'art florentin, le premier mystique, le second dramatique et narratif. IV. Dominicains, Franciscains et peintres du XIV° siècle. L'antagonisme des deux Ordres se reflète dans celui des groupes de peintres qu'ils ont employés. V. Le portrait de Dante dans le *Paradiso* d'Orcagna. Quoi qu'en dise M. C., il n'y a rien à tirer de cette tête, complètement repeinte au XVI° siècle. VI. Masaccio et Filippino Lippi. M. C. pense qu'on a trop réduit la part de Masaccio dans la décoration de la chapelle des Brancacci; il y a là quelques observations à retenir. VII. Fra Filippo Lippi. Beaucoup de phrases; le fonds appartient à Strutt et à Supino. VIII. La sculpture florentine de la première Renaissance. Résumé de l'ouvrage de M. Marcel Reymond, rectifié à l'aide de travaux allemands et anglais. IX. Filippo Brunelleschi sculpteur. X. La vie de Filippo Brunelleschi attribuée à Antonio Manetti, avec un nouveau fragment. Ce chapitre est de beaucoup le meilleur; l'auteur a eu à sa disposition un manuscrit plus complet, appartenant à son frère, et il en a publié les pages inédites, qui donnent des détails intéressants sur l'église de San Spirito. Milanesi et d'autres se sont trompés en attribuant cette biographie à Manetti; elle est l'œuvre d'un écrivain qui avait l'âge d'homme en 1435, alors que Manetti est né en 1423.

M. Chiappelli reproche à M. Reymond (p. 124) d'avoir imprimé *Schmarzow* au lieu de *Schmarsow*. Le reproche est presque comique, venant d'un auteur qui accumule les bévues les plus graves, écrit deux fois *Browining* pour Browning, *Schmasow* (p. 28), *Kunstwertke*,

Gamälde, *Orcagua*, etc. Mais voici qui est plus fort (p. 36) : « La *Gioconda* e *Monna Lisa* non sono soltanto *color verus, corpus solidum...*, sono anzi viventi, etc. ». Cet historien de l'art italien ignorerait-il que la *Gioconda* et *Monna Lisa* sont la même personne et désignent un même chef-d'œuvre ? Et voici comment M. C. transcrit le second vers du célèbre distique sous la Madone de Duccio à Sienne (p. 61) :

Sis Ducio vita te quia depinxit ita.

De mon temps, cela ne faisait pas un pentamètre. L'auteur travaille trop vite.

Salomon Reinach.

H. Chérot. **Iconographie de Bourdaloue** (3 séries) : Le type aux yeux fermés, son histoire et son influence, avec 4 portraits en héliogravure, 2 vol. in-4°. Paris, Retaux, 1900-1901. — Le type aux yeux ouverts, avec 4 portraits en héliogravure, 1 vol, in-4°, Paris, Retaux, 1903.

Il n'en est pas de Bourdaloue comme de Bossuet, que le clergé français paraît avoir glorifié bien mollement à l'occasion de son deuxième centenaire. La compagnie de Jésus n'a rien négligé dans ces dernières années pour rendre hommage au plus illustre de ses enfants, et les travaux de MM. Griselle et Chérot sont là pour l'attester. L'iconographie de Bourdaloue par ce dernier est un beau monument élevé à la mémoire du grand prédicateur. Au reste M. C. n'en est plus à faire ses preuves d'historien bien informé, exact, méthodique et précis, et modéré, qui plus est. Tous ses travaux sont dignes d'éloges, et celui-ci pourrait être cité comme un modèle du genre. Je ne vois guère à le chicaner que sur un point de détail, c'est au sujet d'Élisabeth Chéron qui nous a laissé le plus important des « types aux yeux ouverts ». Si M. C. avait consulté le Dictionnaire portatif des beaux arts publié par Lacombe en 1751 et réimprimé en 1753, il aurait vu qu'Éliza Chéron épousa l'ingénieur Le Hay en 1692, à l'âge de 44 ans, et non pas comme il le dit p. 21 à 60 ans. Il aurait pu aussi lire dans cet ouvrage les lignes que voici : « Elle excellait à peindre le portrait, surtout à représenter les femmes. *On rapporte qu'elle a souvent peint de mémoire des personnes absentes dont elle a très bien rendu la ressemblance.* » Ce dernier détail était de nature à attirer l'attention de M. C. et à lui suggérer de sérieuses réflexions. Il aurait dû se demander si l'austère jésuite, le Bourdaloue « un peu sévère » dont se plaignait Boileau, a pu consentir à poser, sans doute avant 1692, car le Bourdaloue d'Éliza Chéron n'a pas 60 ans, devant une fille plus jeune que lui de 15 ou 16 ans. Il y a là un petit problème historique que résoudra sans doute la sagacité de M. C. Mais ce n'est là qu'un détail, l'essentiel est qu'il a fait justice de l'absurde légende de Bourdaloue prêchant les yeux fermés. Il faut lui en savoir

gré, et le remercier d'avoir mis en lumière le dessin de Jouvenet, avec un christ aux bras étroits, soit dit en passant, et surtout l'incomparable tableau de Munich, l'une des plus admirables toiles de Jouvenet.

A. Gazier.

Le protestantisme à Tournai pendant le XVIII[e] **siècle.** Étude d'histoire politique et religieuse, par Eugène Hubert, professeur à l'Université de Liège. Bruxelles, Lebègue, 1903, 280 p. in-4°.

Les États-Généraux des Provinces-Unies et les protestants du duché de Limbourg pendant la guerre de la succession d'Espagne, par le même. Bruxelles, Hayez, 1904, 28 p. in-4°.

Ces deux travaux sont extraits des *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*. A plusieurs reprises déjà, et assez récemment encore, nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur les mémoires si pleins de faits nouveaux et si modérés de forme, dans lesquels le savant professeur de Liège, M. Eugène Hubert, a, durant une vingtaine d'années, étudié la situation des Pays-Bas espagnols, puis autrichiens, depuis Charles-Quint jusqu'à la Révolution française, et plus particulièrement les vicissitudes du protestantisme dans les provinces qui constituent la Belgique actuelle. La plupart de ses travaux ont été publiés, comme ceux que nous annonçons ici, dans le recueil des Mémoires de l'Académie de Bruxelles. L'un des plus importants, à coup sûr, est celui dans lequel il vient d'étudier le sort des acatholiques de Tournai au XVIII[e] siècle; il formerait un volume de 450 à 500 pages in-8°, largement documenté par de nombreux dossiers recueillis en Belgique, en Hollande et en France, dans les archives politiques et ecclésiastiques et dans les bibliothèques. Ces pièces forment la trame même de son récit. — Ce fut assurément une des conséquences les plus curieuses et les plus inattendues des guerres de Louis XIV que d'introduire et de renforcer partout dans les Pays-Bas espagnols l'élément hérétique. Pour se défendre contre lui, les Espagnols furent bien obligés d'accepter les secours des Anglais et des Hollandais calvinistes. Quand Tournai fut pris en 1709 sur le roi de France, les Anglais exigèrent dans la capitulation que deux locaux dans la ville seraient fournis, comme lieux de culte, à leurs soldats et « à tous ceux qui voudront s'y rendre. » C'est ainsi que, successivement, la Bourse, l'Arsenal, le palais du Parlement furent convertis en temple pour les calvinistes, auxquels un jardin de chanoine servit également de lieu de sépulture. Grâce à « la peste des garnisons », comme disait Fénelon en 1711, des cas d'abjuration se produisirent, même parmi les moines et les religieuses de la localité, d'autant que l'empereur Charles VI ne fut proclamé à Tournai qu'en 1720. Bien que le Magistrat s'opposât à tout culte public, la paroisse fut admise

au Synode wallon dès 1715 et bientôt on vit également des « nouveaux convertis » français passer la frontière pour participer aux Pâques. Il en vint, dit-on, plus de 1200 en 1731 et l'année suivante, il fallut mettre des troupes à la frontière pour empêcher un afflux encore plus considérable. Le bailli supplia le gouvernement de Bruxelles d'expulser les hérétiques et les autorités de Bruxelles mirent sur pied un projet d'édit, en 1734, qui bannissait les religionnaires, déclarait leurs enfants bâtards, confisquait leurs biens et condamnait les relaps au bûcher (p. 43). En présence des représailles annoncées contre les catholiques hollandais, on n'osa pourtant le mettre à exécution. Il y eut donc, sous la protection des troupes hollandaises, et grâce à leur aumônier, un culte hérétique à Tournai jusqu'au moment de l'Édit de tolérance de Joseph II, contre lequel les États du Tournaisis furent d'ailleurs des premiers à protester. Tournai ayant été évacué en 1782, comme toutes les autres villes de la Barrière (sauf Namur) les protestants autochtones restèrent exposés à toutes les vexations des bons échevins, guidés et poussés par le clergé et furent dénoncés par l'archevêque comme « ennemis de la monarchie. » Aussi leur culte, végétant encore quelque temps à huis clos, fut-il supprimé vers 1785. Il restait une petite annexe à Rongy, à deux lieues et demie de Tournai ; encore en 1760 on y avait enfoui, d'ordre supérieur, dans un tas de fumier le cadavre de Pierre Loir, « pour opiniâtreté à vivre et à mourir dans la religion prétendue réformée. » Quand Joseph II y eut autorisé l'établissement d'un cimetière, le corps du premier protestant qu'on y déposa, fut déterré en 1785, par les paysans abrutis du village et jeté nuitamment à la voirie (p. 132). Telle était la mentalité de cette population belge protégée soigneusement contre les infiltrations philosophiques du siècle! — M. Hubert a joint à son travail plus de deux cents pages de pièces justificatives et une bonne table alphabétique des matières.

Le second mémoire nous raconte la destinée de deux petits centres calvinistes du duché de Limbourg, province, qui, depuis le milieu du XVII[e] siècle jusqu'aux traités d'Utrecht, de Rastatt et d'Anvers (1714) fut également occupée en partie par les Hollandais; ce sont Hodimont et Néau (Eupen). Placés au milieu d'une population très hostile (on écrivait sur les portes du temple d'Hodimont : « C'est icy la maison du Diable! ») ces lieux de culte et ceux qui les fréquentaient, furent attaqués dès la ratification du traité de paix et fermés en mai 1716; grâce aux menaces des États-Généraux de traiter identiquement leurs sujets catholiques, les petits groupes hérétiques purent rester cachés dans le pays, et de nos jours encore il existe des communautés réformées à Eupen et à Hodimont-Verviers [1].

R.

---

1. P. 19 il faut lire *1712* au lieu de *1812*.

Correspondance de Le Coz, évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine et archevêque de Besançon, publiée pour la Société d'histoire contemporaine par le P. Roussel, de l'Oratoire ; tome II ; un vol. in-8° de xv-521 p. Paris, Picard, 1903.

L'intéressante correspondance de Claude Le Coz, évêque constitutionnel de Rennes et président des deux conciles de 1797 et de 1801, demandait une suite, puisque ce prélat fut archevêque de Besançon de 1802 à 1815. La Société d'histoire contemporaine, accédant au désir du public, a donc bien fait d'ajouter deux cents et quelques lettres à celles qui parurent en 1900. Ces lettres sont presque toutes datées de Besançon, et le commissaire responsable de la publication nouvelle étant M. Léonce Pingaud, on peut être assuré que le texte est bon et que les annotations ne sont pas fautives.

Voilà donc une contribution vraiment utile à l'histoire si compliquée des rapports de l'Église et de l'État sous le premier empire. Mais pour rendre tous les services que l'on en peut espérer, une publication de ce genre devrait être aussi complète que possible, et tel n'est pas, malheureusement, le cas de ce deuxième tome. M. Roussel aurait même pu intituler son livre : *Lettres choisies et extraits de lettres de Le Coz*, et dire nettement dès le début que s'il ne publiait pas tout, il entendait se constituer seul juge des éliminations qu'il opérait. M. R. s'est borné, dit-il, aux documents qui lui ont paru les plus caractéristiques; or il faut bien reconnaître que les plus caractéristiques de ces lettres, celles où se montrent à plein le gallicanisme très hardi de Le Coz et son extrême sévérité pour la cour de Rome, ne figurent pas dans le recueil de M. R. On y lira tout au plus cinq ou six lettres de lui à Grégoire, et Le Coz en avait adressé plus de trente ou quarante à son ancien collègue demeuré son ami. Peut-être que ces lettres, dont quelques-unes pouvaient être jugées compromettantes, ne figurent pas dans le *Copie de lettres* dont s'est servi M. R. ; mais on en connaît l'existence ; elles manquent donc à la collection, et devront être publiées un jour, soit à Besançon, soit ailleurs. Il n'en reste pas moins que les deux volumes de lettres publiés actuellement sont appelés à rendre de véritables services aux historiens de notre histoire religieuse sous le premier Empire.

A. G.

Victor Giraud. **Chateaubriand.** Études littéraires. Paris, Hachette, 1904, in-16, pp. xix, 323. Fr. 3,50.

En attendant qu'il nous donne sur Chateaubriand le livre promis, M. Giraud a réuni en volume différentes études sur le grand écrivain,

trop célébré de sa génération et trop oublié des suivantes. Ces études ont été déjà publiées ailleurs, mais elles nous sont présentées aujourd'hui remaniées et même enrichies de pages nouvelles. C'est tout un ensemble de recherches dont l'auteur esquisse ici le programme et donne l'exemple. Pour réunir les documents indispensables à un texte critique comme à une biographie sérieuse de Chateaubriand, manuscrits originaux ou copies, variantes des éditions, publication d'extraits isolés, correspondance, etc., il y a toute une enquête vaste et délicate à mener, déjà commencée par plusieurs érudits, mais très éloignée encore d'être achevée, et qui même est restée incomplète sur les points où elle a été abordée; M. G. a signalé et comblé quelques-unes de ces lacunes. Ce n'est qu'après que ces lents travaux d'approche seront conduits à bonne fin que nous pourrons espérer de nous faire de Chateaubriand un jugement équitable. Le livre de M. G. aura le mérite de provoquer et de diriger cette investigation indispensable. La sienne, dans le volume qu'il vient de publier, s'ordonne autour de deux des principaux ouvrages de Chateaubriand; les *Mémoires d'Outre-Tombe* et le *Génie du christianisme*. Pour les premiers, M. G. nous communique des brouillons d'une rédaction primitive et des fragments inédits dont le plus important est une longue confession amoureuse de l'écrivain. De la genèse du second il nous donne une étude déjà très pénétrante, montrant les plans successifs du livre et comment il s'est peu à peu organisé. Ici encore nous sommes initiés à l'incessant travail de transformation auquel Chateaubriand soumettait sa pensée et son style par des « fragments perdus » que le critique a su retrouver dans des publications contemporaines ; pour un morceau classique, « la Nuit chez les sauvages de l'Amérique », M. G. fait passer sous nos yeux jusqu'à six variantes. Un examen analogue rapproche la langue de l'édition princeps des *Martyrs* de celle des éditions courantes. La tâche du futur éditeur du texte définitif de Chateaubriand est loin d'être épuisée, mais ces premiers travaux serviront à l'orienter. De même le biographe qu'attend le grand poète ne devra pas moins à M. G. Dans un des derniers chapitres, sur la Correspondance, il communique une quarantaine de lettres ou fragments de lettres dont quelques-unes sont inédites. Je dois enfin mentionner pour être complet l'article final sur « Chateaubriand et Victor Hugo ». M. G. veut voir dans le pamphlet *De Buonaparte et des Bourbons* et dans un passage des *Mémoires* l'inspiration d'une des pages les plus brillantes des *Châtiments*, *l'Expiation*. Le rapprochement m'a paru un peu forcé; il y a tant d'autres sources, sans parler de la tradition orale, auxquelles a pu puiser Hugo. C'est un des rares endroits de ce livre si juste et si exact où l'on serait tenté de mettre en garde le critique contre le danger ordinaire des réhabilitations, la tendance naturelle à s'exagérer les mérites et l'influence de l'auteur. Mais il faut louer avant tout la

rigueur de méthode apportée par M. G. dans ces questions de littérature française et qui chez nous est encore trop restée, on ne sait pas pourquoi, le privilège des études classiques.

L. R.

Étude sur le Combat. Combat antique et combat moderne par le colonel ARDANT DU PICQ, avec une préface d'Ernest Judet. Paris, Chapelot, 1904, in-8°. XLIII et 379 p. 3 fr. 59.

L'auteur de ce livre a pour but de rechercher et d'analyser la psychologie du combattant. Son programme tient tout entier dans ces lignes de l'Avant-Propos. « Il arrive souvent que ceux qui traitent des choses de la guerre, prenant l'arme pour point de départ, supposent sans hésiter, que l'homme appelé à s'en servir en fera toujours l'usage prévu et commandé par leurs règles et préceptes. Mais le combattant, envisagé comme être de raison, abdiquant sa nature mobile et variable pour se transformer en pion impassible et faire fonction d'unité abstraite dans les combinaisons du champ de bataille, c'est l'homme des spéculations de cabinet, ce n'est point l'homme de la réalité. Celui-ci est de chair et d'os, il est corps et âme ; et, si forte souvent que soit l'âme, elle ne peut dompter le corps à ce point, qu'il n'y ait révolte de la chair et trouble de l'esprit en face de la destruction. Le cœur humain, pour employer le mot du maréchal de Saxe, est le point de départ en toutes choses de la guerre ; pour connaître de celles-ci, il le faut étudier. »

L'auteur recherche donc l'impressionabilité du cœur humain et la *quantité de terreur* qu'il peut supporter. Il examine ce que fut ou ce que dut être la lutte entre les hommes primitifs, et de là, passe au combat entre les peuples barbares, puis entre ceux-ci et Rome, enfin entre cette dernière et la Grèce. Pourquoi la Grèce est-elle vaincue? Parce que sa tactique procède du raisonnement mathématique, tandis que la tactique romaine découle d'une connaissance approfondie du cœur de l'homme. Nous retrouvons cette vérité affirmée par les guerres de toutes les époques, et plus les engins de la destruction acquièrent de puissance, plus le danger augmente, plus aussi le chef devra savoir entraîner ses hommes par une discipline faite de confiance. Aujourd'hui, lorsque « la mort est dans l'air, invisible et aveugle, avec des souffles effrayants, qui font courber la tête, le combat exige une cohésion morale, une solidarité plus resserrées qu'en aucun temps ».

Cette étude, magistralement conduite, nous amène à la condamnation des gros bataillons. En France, nous nous payons de mots et depuis des années nous affectons de croire que les énormes effectifs

donnent la victoire. Erreur profonde! Que seraient les armées de demain, milices composées de centaines de mille hommes n'ayant ni la cohésion, ni la discipline nécessaires? Que sera sur le champ de bataille un million d'hommes, si la moitié se dérobe et fuit? Et l'auteur, en tête de son livre, écrit ce mot prophétique : « Méditons Gédéon! »

Comme dit Ernest Judet dans sa préface, « la mission guerrière de la France n'est pas plus finie que la guerre elle-même. Les mâles conseils d'Ardant du Picq pour le combat sont aussi d'admirables leçons de réveil national. Puisqu'elle doit, tôt ou tard, reprendre son épée oisive, que la France apprenne de lui à se bien battre, pour elle-même et pour l'humanité. »

Henri Baraude.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 mars 1905.

M. Hamy présente et commente quatorze grandes planches représentant les inscriptions rupestres découvertes par le commandant Deleuze à la gara des Cheurfa, à quelque distance au S.-O. d'In-Salah, dans le Tidikelt. Ces inscriptions, entremêlées de figures enfantines représentant des hommes et des animaux, ont été l'objet d'une notice de M. Flamand qui est également présentée à l'Académie.

M. Cagnat communique une note de M. Fr. Cumont, correspondant de l'Académie, sur une statue provenant du Mithræum d'Emerita (Espagne). Bien que la tête et les bras aient disparu, l'interprétation de cette figure n'est pas douteuse. Elle représente le Kronos mithriaque, la déification du Temps infini.

M. Antoine Thomas étudie les mots *caïeu* (moule) *cailleu* et *caillou*. — MM. Joret et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

M. Omont lit un mémoire sur la publication des *Notices et Extraits des manuscrits* par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à la fin du XVIII^e siècle.

M. Dieulafoy commence la lecture d'une étude sur la phalange grecque. — M. Bréal présente quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 25 mars. — 1905

A. Brueckner. **Anakalypteria.** 64e Programme du Winckelmannsfest. Berlin, Reimer, 1904. In-4, 22 p., avec 2 planches et 8 gravures dans le texte.

Les bas-reliefs céramiques décrits et figurés dans ce programme se rapportent tous, suivant M. Brueckner, au rite des *Anakalypteria*, c'est-à-dire au dévoilement de la fiancée, qui précède et annonce la consommation du mariage. Bien que les textes relatifs au mariage chez les Grecs soient fort nombreux, ils sont loin d'être assez concordants ni assez clairs pour que le témoignage des monuments figurés ne soit pas utile à recueillir. Malheureusement, ces monuments ne sont pas pourvus d'inscriptions et nous risquons de nous tromper beaucoup en les interprétant. On peut se demander, par exemple, s'il ne faut pas voir des scènes érotiques, à défaut d'épisodes de la Fable, dans deux au moins des reliefs sur lesquels a insisté M. Brueckner. J'éprouve quelque embarras à admettre qu'un Athénien marié de la veille ait pu faire présent à sa jeune compagne d'un vase comme ce lécythe de Berlin (p. 7), où une femme toute nue marche vers la droite, entre deux suivantes drapées qui lèvent chacune un bras. Jatta y avait vu les trois Charites; Heydemann y avait reconnu Polyxène; puis Gerhard avait interprété la composition comme Aphrodite parée par deux Charites. Suivant M. Brueckner, il s'agit de la fiancée qui s'avance vers le lit nuptial, entre deux amies qui lèvent la main au ciel pour appeler la faveur divine sur l'union

près de s'accomplir. Une fiancée toute nue! Cela ne me semble guère conforme à la sévérité du goût attique. De même, je ne puis me résoudre à voir une fiancée dans l'admirable fragment reproduit p. 12, où une jeune femme dont les cuisses et les genoux sont drapés, mais dont le milieu du corps ne l'est pas, semble résister doucement à un éphèbe nu jusqu'à la ceinture qui essaie d'écarter son vêtement. C'est chaste, assurément, mais trop vif pour une scène conjugale; il y a loin de là aux *Noces aldobrandines* et à d'autres groupes analogues connus par des terres cuites de Myrina.

La veille au soir du mariage, la fiancée athénienne allait elle-même chercher de l'eau à la fontaine pour le bain nuptial. M. B. part de là pour se demander si l'Aphrodite de Cnide, à côté de laquelle Praxitèle plaça un grand vase, sur lequel elle dépose son dernier voile, doit vraiment être considérée comme la déesse entrant au bain, si ce n'est pas plutôt une image idéalisée de la jeune fille qui achève de se déshabiller au moment de consommer le sacrifice. Cette idée est bien bizarre. M. B. va jusqu'à dire qu'il est porté à interpréter de même la statue dite *Venus Genetrix*, qui serait une jeune fille en chemise de fiancée (*im Brauthemd*), s'approchant de celui qui l'attend et lui tendant une pomme. Et l'Aphrodite du Capitole elle-même ne comporterait pas d'autre interprétation! Mais où donc est le texte qui nous montre les jeunes fiancées se mettant nues comme Ève pour entrer dans le lit nuptial? Même les courtisanes s'imposaient plus de réserve : *interdum tunica duxit operta moram*. Je pourrais citer plusieurs autres passages à l'appui, mais nos lecteurs trouveraient mon érudition inconvenante. Je me contente de dire que M. B. a écrit une dissertation très agréable, qu'il a publié des œuvres d'art charmantes, mais qu'il m'a laissé plus étonné que convaincu.

Salomon Reinach.

Burt Wright (Henry), **The campaign of Plataea**, a thesis presented to the Philosophical Faculty of Yale University, New Haven, 1904, 1 vol. de 148 p. in-8.

Cette thèse de doctorat s'inspire, pour la méthode, du travail critique de M. Macan sur la tradition de la bataille de Marathon (*Herodotus*, Books IV-VI, 1895, vol. II, Appendix 10), et s'accorde, dans ses conclusions essentielles, avec les récents ouvrages de MM. Ed. Meyer (*Geschichte des Altertums*, t. III, 1901) et Delbrück (*Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte*, 1900). A M. Ed. Meyer M. Burt Wright emprunte l'idée, que l'histoire de la bataille de Platée dans Hérodote comprend un mélange de traditions primitives, antérieures à Périclès, et de récits tendancieux, pénétrés de l'esprit qui domina dans Athènes entre les années 449 environ et 420.

Après M. Delbrück, il fait la critique technique des données militaires d'Hérodote, et il conclut avec lui à une tactique savante de Pausanias, attirant l'armée perse dans un pli de terrain où tout l'avantage devait être pour les Spartiates. Aidé en outre des études topographiques et historiques de MM. Grundy (*The great Persian War*, New York, 1901) et Munro (*The campaign of Plataea*, London, 1901), l'auteur, fort bien renseigné, on le voit, a donné de la question un exposé complet et clair. Nous ne lui reprocherons pas d'avoir apporté lui-même peu de considérations nouvelles; mais il nous sera permis de trouver bien succincte, et vraiment insuffisante, son étude générale de la tradition depuis l'origine jusqu'aux derniers siècles de la littérature grecque. Même en laissant de côté la thèse de M. Ed. Meyer sur la formation du récit d'Hérodote, nous aurions bien des objections à faire aux vues de M. B. W. sur les sources de la vulgate qu'il appelle *pré-péricléenne*, sur les témoignages de Diodore, de Plutarque, de Pausanias. Par exemple, il aurait dû discuter de plus près, ce semble, la signification et la valeur de la liste que donne Pausanias des villes grecques qui, ayant pris part à la bataille de Platée, consacrèrent une statue de bronze à Zeus Olympien : les rapports de cette liste avec celle de la colonne serpentine de Delphes ne sont même pas indiqués (p. 33 et 119). Bien d'autres problèmes auraient pu arrêter le jeune docteur. Mais sa thèse n'en est pas moins fort honorable; elle donne l'idée la meilleure des études critiques qui se poursuivent à l'Université de Yale, dans le séminaire classique du professeur Perrin.

Am. HAUVETTE.

Procli Diadochi in Platonis Timæum commentaria edidit Ernestus DIEHL, t. I. Leipzig, Teubner, 1903, LI-476 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

C'est un service que M. Diehl rend aux études grecques en publiant le commentaire de Proclus sur le *Timée* de Platon; il en était bien besoin, car le texte vulgaire est loin d'avoir la correction désirable. M. D. donne actuellement le tome premier, contenant les deux premiers livres, dont le texte repose sur quatre manuscrits, soigneusement décrits, ainsi que d'autres de moindre utilité, dans le chapitre Ier de la préface; ce sont le Coislinianus 322 (C), le Marcianus 195 (M), le Parisinus 1840 (P) et le Neapolitanus Borb. III D 28 (N). Dans un second chapitre sont étudiées les relations mutuelles de ces quatre manuscrits et l'histoire du texte. C se distingue à la fois par son ancienneté (XIe ou XIIe siècle) et par le grand nombre de ses bonnes leçons, là où les trois autres sont défectueux; il n'est pas, toutefois, exempt de fautes, et alors le texte de l'archétype est donné par l'accord CM ou CP. D'autre part, l'origine de MPN est différente de celle de C, et ces trois manuscrits ont subi une évolution dis-

tincte : MP d'un côté, de l'autre N avec la source de la vulgate ; et comme C offre beaucoup de lacunes, le texte est à retrouver dans l'accord de deux quelconques des autres manuscrits avec la vulgate; on notera que celle-ci, ainsi que N, a souvent corrigé des leçons fautives. Ce qui vient d'être dit ne représente que l'ensemble des conclusions de M. D. ; la valeur de chaque manuscrit, son autorité relative, ses affinités, l'origine probable de ses leçons, tout cela est étudié avec une méthode impeccable, et illustré par de nombreux parallèles entre les différents textes, qui deviennent encore plus clairs par leur disposition en colonnes. L'instrument de critique ainsi constitué, grâce à cette minutieuse comparaison et à une solide logique, a permis à M. D. de donner un texte bien supérieur à celui dont, faute de mieux, on se servait jusqu'ici. Les corrections y sont en petit nombre, et il faut d'ailleurs, dans une langue comme celle de Proclus, ne toucher au texte qu'avec une extrême prudence; là où c'était nécessaire, M. D., et plusieurs autres critiques, ont heureusement suppléé à l'imperfection du texte, par exemple 19, 6 <οὐκ> ὀρθῶς Radermacher; 404, 30 ἀεικίνητος pour ἀκίνητος Kroll; 281, 28 ἀπ'ἀρχῆς τινος pour ἀπ' ἄλλης τινός, et 356, 20 οὐ τόδ' ἐστὶ τὸ τέλος pour οὗτός ἐστι Diehl. Tout cependant n'est pas encore élucidé, et plusieurs passages sont signalés dans le texte, sinon comme désespérés, tout au moins comme attendant encore la correction appropriée. Je ne comprends guère les doutes exprimés ni la correction proposée (αὐτῶν pour αὐτῆς) au passage 229, 1-3 ; en comparant 236, 15 svv. la phrase est pour moi très claire et n'a pas besoin de correction. 121, 25 μένει codd. n'a pas de sens; ἐκλείπει Kroll n'est qu'un expédient, et μινύθει un jeu, comme dit lui-même M. Diehl; ne serait-ce pas à lire βαίνει ? La faute est connue, par exemple Soph., *Œd. Col.* 217 βαίνεις, Laur. μένεις. 303, 8 σιωπώσης τὴν οἷον σιωπήν C (ὁδόν P, ἰδόν N, ἄναυδον conj. Kroll, θείαν Diehl cf. *Anon. de Astrol.* 70, 16 éd. Kroll-Viereck). Je propose ὁσίαν, et peut-être mieux ὅσιον, qui n'est pas inconnu au féminin, cf. Platon, *Lois* 831 *d*.

My.

R. Roehricht. **Regesta regni Hierosolymitani, Additamentum.** Innsbruck, Wagner, 1904; in-8° 136 pp.

En 1893, M. Roehricht a publié, sous le titre de *Regesta regni Hierosolymitani*, un recueil de plus de 500 pages renfermant l'analyse sommaire de 1519 documents relatifs à l'histoire du royaume latin de Jérusalem de 1097 à 1291, c'est-à-dire depuis la prise de la ville sainte par les Croisés jusqu'à la chute de Saint-Jean-d'Acre. Il est superflu d'insister sur les précieux services que ce livre a rendus et rend encore aux études de l'Orient latin. Dès lors, ces études ont fait

des progrès considérables, auxquels M. Roehricht a largement contribué par sa belle *Histoire du royaume de Jérusalem*, son *Histoire de la première croisade* et divers travaux d'histoire et de topographie. C'est pour mettre le *Régeste* à la hauteur des dernières recherches que l'infatigable auteur vient de faire paraître un *Additamentum*. Ce volume de 136 pages, conçu sur le même plan que le *Régeste*, renfermé, outre des notes complémentaires sur une partie des documents classés dans ce dernier, l'analyse d'un grand nombre d'actes et de textes nouveaux. Parmi les travaux auxquels il a le plus emprunté, M. R. cite dans sa préface le magistral *Cartulaire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem* et l'*Inventaire des pièces de Terre-Sainte de l'ordre de l'Hôpital* de M. Delaville le Roulx, la *Chronologie de la première croisade* et les *Epistulae et chartae quae pertinent ad primum bellum sacrum* de M. Hagenmeyer, ses propres ouvrages, qu'on vient de nommer, enfin les travaux inédits de M. Kohler. Mais un coup d'œil jeté sur l'*Additamentum* montre assez que l'auteur, au courant de tout ce qui paraît sur l'Orient latin, a su tirer parti des travaux les plus divers. Comme le premier, ce volume est enrichi d'un triple index, indispensable à la recherche des noms propres et des noms de lieu, qui forment, à eux seuls, une partie considérable du texte imprimé.

Il n'est pas possible d'analyser en quelques lignes un livre qui n'est lui-même qu'une analyse très condensée et dont le seul but est de fournir un excellent instrument de travail. Je n'ajouterai qu'un mot sur un des problèmes les plus délicats que soulève l'étude de l'Orient latin : je veux parler de l'identification des innombrables noms de lieu fournis par les actes, les chartes, les lettres et les autres textes relatifs à la Terre-Sainte. A cette tâche, nul n'était mieux préparé que M. R., auquel on doit d'importants travaux sur la topographie et l'onomastique syriennes. Et pourtant, telle est la difficulté du problème, que l'auteur a bien fait, à notre avis, d'observer dans certains cas une prudente réserve, même quand toutes les identifications qu'il propose se trouveraient confirmées par des recherches ultérieures.

Les causes de cette incertitude sont multiples. En premier lieu, malgré les progrès réalisés depuis un demi-siècle, les cartes de Syrie sont tout à fait insuffisantes, dès qu'on s'éloigne de la Palestine propre. Quiconque a voyagé au nord de Beyrouth et de Damas sait par expérience les surprises, parfois très contrariantes, qui guettent l'explorateur le mieux préparé. Or, l'onomastique est souvent la partie la plus faible dans ces essais cartographiques faits, pour la plupart, par des voyageurs peu familiarisés avec la langue et l'écriture du pays. Il est donc inutile, bien souvent, de chercher sur les cartes ces noms de lieu, dont un grand nombre d'ailleurs sont de simples *lieux dits*, c'est-à-dire des noms de domaines, de terres et de casaux, même à supposer que tous ces noms soient correctement écrits dans les docu-

ments qui les fournissent; or, il est loin d'en être ainsi. En effet, ces noms sont soumis à des causes multiples d'altération qu'il est permis de grouper en deux classes, les altérations *phonétiques* et les déformations *graphiques*.

Les premières reposent, en partie peut-être, sur les lois de morphologie dont on n'a pas encore tenté, semble-t-il, une étude systématique. Pour citer quelques exemples, parmi les plus simples, pourquoi *Laodicée-Lâdkiyye* devient-il *la Liche*, *Byblos-Djebeil*, *Giblet*, alors que *Gabulum-Djebele* donne *Gibel*, ou encore *Yabne*, *Ibelin*, alors que *Gibelin* répond à *Djibrîn?* Quelle est, dans ces formes médiévales, l'influence des noms arabes et celle des noms antiques, quelle est la part de chaque langue parlée par les croisés? Si les unes sont le résultat du hasard, d'une étymologie populaire ou d'une simple traduction, les autres ne sont-elles pas déterminées par des lois d'accentuation et d'équivalence phonétique, pareilles à celle que j'ai signalée récemment, en vertu de laquelle une *chuintante* arabe, dans les noms propres et communs, est rendue par la *sifflante* latine correspondante [1]? Mais pour être faite avec fruit, cette étude exige, il faut bien le dire, une connaissance au moins superficielle de la langue arabe.

Quant aux déformations graphiques, elles sont dues, pour la plupart, à l'ignorance ou à la distraction des copistes. Bien que ces causes d'erreur semblent échapper à l'analyse, il est certain que la paléographie des manuscrits peut, sinon les expliquer toutes, du moins donner la clef d'une série d'erreurs engendrées par l'analogie de certains caractères. Dans cet ordre d'idées, les noms de lieu fournis par les sources doivent être analysés à l'aide de la paléographie de l'alphabet correspondant. C'est ainsi que la paléographie arabe peut seule expliquer les noms altérés dans les manuscrits arabes, ainsi que M. Clermont-Ganneau l'a montré par l'analyse paléographique d'une série de noms de lieu arabes restés jusqu'ici lettre morte pour les commentateurs [2].

En résumé, la solution du problème très compliqué de l'identification des noms de lieu exige une science aussi variée qu'étendue dont plusieurs éléments nous échappent encore. Si j'ai cru devoir insister sur ce point, c'est moins pour critiquer que pour justifier la prudente réserve de M. R., dont le livre, malgré ces quelques lacunes, est appelé à rendre de précieux services à l'histoire de l'Orient latin.

Max van Berchem.

---

1. Voir le *Journal asiatique*, 9e série, XIX, 409, 421, 446.
2. Voir son *Recueil d'archéologie orientale*, II, 55 et suiv.

Von Lützen nach Noerdlingen. Ein Beitrag zur Geschichte des dreissigjaehrigen Krieges in Südwestdeutschland in den Jahren 1633 und 1634, von Karl Jacob. Strassburg, Ed. van Hauten, 1904, VIII, 236, 152 pages in-8°. Prix : 12 fr. 50.

Ancien professeur agrégé à l'Université de Strasbourg, actuellement professeur à celle de Tubingue, M. K. Jacob s'est fait connaître déjà par plusieurs travaux méritoires sur l'histoire de la Guerre de Trente Ans et spécialement sur l'*Acquisition de l'Alsace par la France*, ouvrage paru en 1897 [1]. Plus récemment il a écrit une histoire de la *politique strasbourgeoise de 1621 à 1631* (1899), et c'est évidemment à la suite des études entreprises alors qu'il a rédigé le présent volume. Il y reprend le tableau de l'activité politique et militaire du grand chancelier suédois et de ses alliés allemands, depuis la mort de Gustave-Adolphe jusqu'à l'écrasement de Noerdlingen et l'élimination, au moins provisoire, du facteur suédois dans les destinées de l'Allemagne méridionale, élimination bientôt suivie de l'entrée en campagne de la France [2].

L'auteur a profité des travaux, si nombreux déjà, de ses devanciers; il exploite la littérature, trop peu connue encore, des innombrables feuilles volantes et pamphlets de l'époque; il a mis à profit également plusieurs séries de dossiers consultés aux Archives royales de Munich. On se trouvera d'accord en général avec M. Jacob quand il apprécie l'action politique et les tendances des principaux personnages qui figurent dans son récit, Oxenstjerna et Bernard de Weimar; il n'a garde de faire du prince saxon ce héros de l'indépendance germanique et de la cause protestante qu'ont vu en lui Roese et M. Gustave Droysen, et tout en ne niant pas certaines qualités militaires du conquérant de Brisach, il le juge pourtant avec une sévérité peut-être excessive comme général, à propos de la défaite de Noerdlingen. Les antécédents de cette bataille décisive, les marches et contre-marches qui la précédèrent, les épisodes divers du conflit lui-même et ses résultats immédiats, constituent la pièce de résistance du présent volume. M. J. a minutieusement discuté, avec toutes les ressources de la critique moderne, les comptes-rendus que nous possédons de la bataille et les nombreux commentaires qu'ils ont suscités depuis ; toute cette littérature, depuis le rapport de Horn et la relation du secrétaire du Cardinal-Infant, don Diego de Aïdo, jusqu'aux plus récentes monographies de MM. Walter Struck et Eric Léo. C'est parce que Bernard s'est refusé à s'entendre avec Horn pour l'élaboration d'un plan d'action militaire et politique, que la bataille a été possible; c'est grâce à sa

1. Voy. la Revue du 25 octobre 1897.

2. Tout l'épisode de Wallenstein a été laissé de côté par l'auteur, ce qui peut sembler assez rationnel, du moment que M. Jacob ne visait qu'à nous donner le récit de ce qui se passait dans l'angle sud-ouest du Saint-Empire.

maladresse professionnelle, si je puis dire, que la défaite s'est changée en catastrophe. A ce point de vue aussi, l'antagonisme entre M. Jacob et M. Droysen est à peu près complet. Il est bien difficile de se prononcer sur ces problèmes de tactique quand on n'est pas du métier et surtout quand on n'a pas le terrain sous les yeux; pour trancher certains points controversés les meilleures cartes ne suffisent pas [1].

Les notes très nombreuses de l'ouvrage (elles n'embrassent pas moins de cent cinquante pages) sont placées à la fin du volume. La longueur de plusieurs d'entre elles explique ou du moins excuse cet arrangement qui ne laisse pas d'être incommode pour le lecteur sérieux [2].

R.

Bossuet. **Lettres de direction**, avec une introduction et des notes, par Moïse Cagnac. Un volume in-12 de viii-313 pages. Paris, Poussielgue. 1904.

On commence à comprendre l'admirable beauté de toutes les œuvres de Bossuet, et le temps n'est plus où l'on se contentait de lire les Oraisons funèbres, l'Histoire universelle et quelques Sermons à l'exclusion de tous ses autres ouvrages. C'est donc une très heureuse idée de présenter au lecteur les lettres de direction que l'évêque de Meaux écrivit en divers temps à la sœur Cornuau, à Mesdames d'Albert de Luynes, à Madame de la Maisonfort, à quelques autres femmes encore et à des hommes tels que le maréchal de Bellefonds et milord Perth. Mais il doit être bien entendu, quoique le titre de l'ouvrage ne le dise pas, que M. C. ne donne pas ici toute la correspondance de Bossuet avec ces différents personnages. Ce n'est qu'un choix de lettres, triées avec un soin judicieux, revisées sur les meilleurs textes et annotées avec une extrême sobriété. L'introduction et la préface donnent des indications très suffisantes, et somme toute c'est une publication qu'il convient d'encourager.

A. G.

---

1. J'avoue que l'auteur me semble mettre trop de certitude dans ses affirmations relatives à la *chronologie* de certains épisodes, différemment racontés, de la bataille; quand on voit combien vagues sont souvent les données pour des mouvements de troupes, dans les batailles actuelles, je crains qu'il ne soit bien chanceux de vouloir fixer les positions successives de tel ou tel régiment dans les combats de la guerre de Trente Ans.

2. P. 14, lire *mars 1632* au lieu de *mars 1633*. — P. 15, une inattention de l'auteur lui a fait embrouiller dans la construction de sa phrase, Ernest de Mansfeld et Frédéric-George de Bade-Dourlach ; le *premier* figure à Wiesloch, le *second* à Wimpfen, et c'est le contraire qui est dit ici. — P. 16, lire *Fehmarn* pour *Fehmam*.— P. 151 A, lire *Alsace* pour *Alsase*.

Jean MORVAN. **Le soldat impérial (1800-1814)**. Tome II. Paris, Plon, 1904, in-8°, 525 pp.

Il a été rendu compte ici-même (*Revue critique*, n° 25, 1904) du premier volume de cet ouvrage. L'auteur, après avoir exposé — bien longuement — comment le soldat était recruté, habillé, armé, nourri, instruit, administré, a voulu nous le faire voir à l'œuvre. « Soldat par force, peu vêtu, médiocrement armé, mal monté, superficiellement instruit, payé par aventure, nourri au hasard, entraîné par des généraux peu scrupuleux et souvent dépouillé par ceux-là même qui devraient le pourvoir » (I, 513), telle est, d'après M. M., la condition de l'homme de troupe. Cette appréciation, qui sert de conclusion au premier volume, nous laisse à penser de quelle façon ce soldat dénué de tout et abandonné de tous va se conduire en campagne. Livré à lui-même, il obéira à l'impulsion de ses instincts. Et en effet, nous voyons (1re partie, *La vie en campagne*) que partout où il passe, partout où il porte ses armes, c'est-à-dire dans toutes les contrées de l'Europe, ce ne sont que violences, pillages et dévastations. Trois chapitres fort compacts sont consacrés en entier à cette peinture des calamités de la guerre que l'auteur impute tantôt au soldat, tantôt à ses chefs, à nous dépeints pour la plupart comme médiocres ou tarés.

La seconde partie débute par une description purement pittoresque des principales batailles de l'Empire. Ces petits tableaux, composés à l'aide d'épisodes empruntés aux mémoires, ne suggèrent aucune vue d'ensemble, n'évoquent qu'un coin de la scène, non tout le drame. Le soldat lui-même en est trop souvent absent : on se demandera pourquoi. Après avoir insisté si longuement sur ses excès en campagne, il eût semblé équitable de mettre en relief sa valeur au feu et son obscur sacrifice.

Quel est le sort du soldat après le combat? Blessé ou malade, il est mal soigné, plus mal qu'avant la Révolution : « L'Empereur ne se soucie guère plus d'un homme que d'un fruit vidé, et s'il semble s'en occuper, c'est autant par crainte des journaux anglais... que pour sauver des infirmes ou des invalides qui l'embarrassent » (II, 367). Aussi, le service médical est-il mal organisé, les médecins inexpérimentés, encore que M. M. veuille bien reconnaître la juste célébrité des Larrey, des Percy et de quelques autres. — Captif, le soldat est maltraité, encore par la faute de Napoléon « qui montre une cruauté romaine (à l'égard des soldats ennemis ses prisonniers), de là vient une haine contre la France qui fut humaine et qu'un tyran essaya de rendre moyennageuse et corse » (II, 423). S'il sort indemne du combat ou qu'il en réchappe, le soldat pourra recevoir sous forme de croix et de grades la récompense de sa valeur et de ses services. Mais pour ce qui est de l'ancien soldat blessé ou de l'invalide, son sort est pire que sous la Royauté : « en fin de compte, le soldat, comblé dans sa vanité, fut presque toujours leurré par l'Empereur ».

Ainsi M. M. représente le soldat comme la victime de l'ambition, de l'égoïsme et de la tyrannie de Napoléon. Quoique le résultat final des guerres de l'Empire soit de nature à lui donner raison, en jugeant ainsi, est-il entré dans les véritables sentiments du soldat ? Nous ne le croyons pas, car alors il faudrait renoncer à comprendre la ferveur persistante de ce culte de Napoléon, si profondément ancré dans les cœurs que dans un pays en apparence excédé et épuisé par les longues et incessantes guerres de l'Empire, la masse de l'armée, lors du retour de l'île d'Elbe, se porta tout entière vers son ancien chef. Et à ce propos, on s'étonnera que M. M. ait clos son histoire du soldat impérial après la campagne de 1814, la carrière de celui-ci n'a pourtant pris fin qu'en 1815 après Waterloo; c'était donc là seulement qu'il eût convenu de mettre le point final.

L'étude morale du soldat du 1er Empire aurait pu, croyons-nous, être développée et fouillée bien davantage. Ce type de militaire eut une physionomie très personnelle, très fortement empreinte du caractère de la race, ainsi que des idées et des sentiments de son temps. La silhouette imprécise et impersonnelle qui nous est présentée — dans un cadre d'ailleurs si lourd, si massif — ne répond guère à celle qu'une étude attentive des hommes et des choses du 1er Empire conduit à se former. Bien Français par ses qualités comme par ses défauts : guerrier, sensible à l'honneur militaire, brillant au combat, indiscipliné au cantonnement, raisonneur parce qu'il est intelligent, disait Napoléon, en un mot « grognard » ; avec cela Français de son temps, c'est-à-dire fortement imbu de l'esprit égalitaire, cet héritage de la Révolution, grâce auquel les principes de l'avancement et de la discipline avaient été entièrement changés : tels sont les traits que nous eussions souhaité de voir ressortir dans le caractère du soldat de 1805. Napoléon avait su comprendre et flatter cet esprit égalitaire : les grades donnés en partie à l'élection comme en 1793, l'épaulette accordée aux sous-officiers illettrés mais valeureux, la croix d'honneur attachée sur la poitrine des braves, même simples fusiliers, étaient de puissants motifs d'émulation pour le soldat et pour l'armée en général, en même temps qu'une flatteuse concession à l'esprit d'égalité.

Un soldat qui obéit à de semblables mobiles paraîtra, ce semble, plus *national* qu'*impérial* et répondra mal à la qualification que l'auteur lui a donnée. Le titre de *soldat impérial* est donc peu exact; il prêterait même facilement à une confusion. On pourrait en effet demander à M. M. de quel militaire il a prétendu nous tracer le portrait : Est-ce du soldat de race française ou de cet étranger — belge, hollandais, allemand ou italien — vêtu de l'uniforme français ou servant sous le drapeau de la France parce qu'il était devenu sujet français et comme tel soumis à la conscription ? Il n'aurait pas été inutile de marquer la distinction.

D'un bout à l'autre de cet ouvrage, apparait, de la part de l'auteur,

une préoccupation, celle de ne pas se laisser influencer par la légende du « petit caporal » et du « grognard », non plus d'ailleurs que par les souvenirs des « temps héroïques » de la Révolution. Ce scrupule digne d'un historien avisé eût été louable s'il était toujours intervenu à propos, s'il n'avait notamment entraîné l'auteur à méconnaître la force, la grandeur même de certains sentiments qui ont animé les soldats de la République et de l'Empire, à commettre ainsi en quelque sorte plus d'un contre-sens historique. Les armées de la Révolution ne connaissaient pas les décorations et les ordres militaires, il est vrai ; cependant, on récompensait le soldat, M. M. va nous dire comment : « Par une harangue complimentaire et vide de quelque rhéteur échauffé s'agitant dans le néant, quelque vote d'assemblée dont on lui envoyait le pompeux procès-verbal et que, crevant de faim, il ne pouvait même pas monnayer à perte comme les assignats » (II, 428). Ces soldats de l'an II que M. M. représente comme les dupes ou les victimes de la phrase conservèrent pourtant jusque dans leur vieillesse, du moins les meilleurs d'entre eux, le respect des enthousiasmes de leurs jeunes années. Rappelons-nous l'émotion du futur général Lamarque entendant la Convention décréter qu'il avait bien mérité de la patrie : « Des larmes de bonheur roulaient dans mes yeux, dira-t-il trente ans après, un torrent de joie inondait mon âme ! »

Si l'armée française sous Napoléon semblait avoir perdu l'enthousiasme civique des premiers temps de la Révolution, elle n'avait pas abdiqué pour cela, comme M. M. semble le croire, son caractère national et ses sentiments révolutionnaires. De son culte pour Napoléon la gloire militaire n'était pas le seul mobile ; il y en avait un autre intime et caché : le sentiment de sécurité qu'elle éprouvait avec le seul chef qu'elle crût capable de la garantir contre le retour de l'ancien régime. Aussi, sommes-nous loin de partager l'opinion de M. M. d'après laquelle l'Empereur aurait transformé « l'armée nationale qu'on lui avait donnée en un corps de condottieri avides, avaricieux, impropres désormais à combattre pour une cause hautement patriotique ou pour une idée... » L'armée de 1814, pas plus que celle de 1805, ne répondent à cette définition.

M. M. a lu Taine : il s'est imprégné de Taine avec une soumission vraiment trop respectueuse ; tout son ouvrage reflète les idées et jusqu'à la manière du maître. C'est la même vision morose et sombre : le portrait moral de Napoléon lui est inspiré de l'auteur des *Origines*. Le militaire lui apparaît sous la forme brutale et antipathique du *miles gloriosus*.

C'est le même parti-pris dans le choix et la mise en œuvre des sources. L'auteur n'a consulté, comme pour le tome Ier, que des imprimés : la correspondance de Napoléon, un nombre restreint de recueils de documents, mais surtout les mémoires. Aussi, n'a-t-il pas évité les pièges auxquels cette méthode de travail expose en général

ceux qui recherchent l'histoire dans les anecdotes. On aurait à relever plus d'une assertion contestable ou controuvée dont l'auteur a tiré des conclusions qui sont par cela même entachées d'erreur ou d'exagération. Par exemple (tome I, p. 359) : un colonel aurait raconté à Stendhal que « depuis 3 ans, il avait vu passer 36,000 hommes dans son régiment » M. M. accepte les yeux fermés ce chiffre fantastique et il en conclut que, dans des conditions pareilles, aucun esprit de corps ne pouvait exister dans les troupes. Or, il faut beaucoup rabattre de cette évaluation : voici, à titre de preuve, quelques chiffres relevés tout à fait au hasard sur les matricules des régiments : le 1er régiment d'infanterie légère a compté dans ses rangs de 1796 à 1815, c'est-à-dire pour une période de 19 ans, 27,386 recrues, total déjà respectable, mais qui n'approche pas de celui que rapporte Stendhal ; le 40e de ligne en a reçu 18,225 de 1803 à 1815, le 2e dragons 7,396 de 1786 à 1815, etc. — II, 282 : pendant les guerres de l'Empire, « le nombre des blessés à l'arme blanche dépasse de beaucoup le nombre des blessés par le feu. » Et M. M. d'en tirer aussitôt une conclusion sur l'inexpérience des artilleurs et la mauvaise fabrication des canons et des fusils. Les médecins militaires du temps indiquent, il est vrai rarement, la proportion des blessés des différentes catégories, mais les statistiques partielles qui existent contredisent l'allégation de l'auteur: la grande majorité des blessures graves étaient occasionnées par la mousqueterie et surtout par le feu de l'artillerie. Larrey dit lui-même qu'à la Moskowa presque toutes les blessures furent faites par l'artillerie. — II, 509 : « A Jaffa, Bonaparte fit empoisonner 87 soldats atteints de la peste... avec du sublimé corrosif ». C'est du moins Chaptal qui le raconte ; or, ce trait de cruauté n'est nullement prouvé. Nous ne contesterons pas, au contraire, l'exécution des prisonniers de Jaffa ; mais pourquoi porter le nombre de ces victimes — qui fut en réalité de 2,500 — à sept mille ?

Des fautes de ce genre, on en relèverait bien d'autres dans ces deux tomes bourrés de détails anecdotiques [1]. L'auteur les eût évitées faci-

---

1. I, 122 : L'habit blanc devint uniforme de l'infanterie bien avant 1762.

I, 135 : L'habit blanc, que reçut l'infanterie à titre d'essai, en 1806-1807, n'avait pas uniformément « les revers et paremens cramoisis » : la couleur distinctive variait avec chaque régiment.

II, 102 : de Vérigny, ou mieux de la Chasse de Vérigny, chef d'escadrons au 20e chasseurs et non colonel, fut, non pas assassiné par les guerillas, mais tué par un gendarme français ivre qui fut exécuté pour ce crime.

II, 104 : il n'a existé, sous le 1er Empire, aucun général français du nom de Morland, pas plus (II, 146) que de général Raymond.

II, 211 : « les réfractaires du général Partouneaux... » Il n'y avait dans la division Partouneaux aucun régiment de conscrits réfractaires : tous les régiments *des îles* se trouvaient à la division Durutte.

II, 443 : Stendhal ne fut jamais « intendant des domaines impériaux à Brunswick » ; il était simple adjoint aux commissaires des guerres.

II, 492 : Laclos, mort en 1803, est cité parmi les généraux de l'Empire.

lement en n'acceptant les allégations des mémoires que sous bénéfice d'inventaire ; il y aurait perdu de nombreuses citations à effet, mais l'œuvre y eût gagné en valeur historique. Il convient de regretter d'autant plus cette insuffisance de critique que l'ouvrage mérite des éloges pour les qualités littéraires dont l'auteur a donné la preuve dans mainte page écrite d'une plume élégante, parfois même pittoresque et colorée [1].

Ty.

TURIELLO (Mario). **Choix d'œuvres en prose de G. Leopardi.** Traduction de l'italien avec introduction et commentaire. Paris, Perrin, 1905. Petit in-8 de 259 pages, 3 fr. 50.

Les œuvres traduites par M. Turiello sont les suivantes : *Dialogue de Tristan et d'un ami; Dialogue de la nature et d'une âme; Complainte du coq silvestre; Dialogue d'un physicien et d'un métaphysicien; Conversation de Fr. Ruysch et de ses momies; Dialogue de Plotin et de Porphyre; Dialogue de Timandre et d'Eléandre; Pensées diverses.* La traduction est précédée d'une préface et accompagnée de notes destinées à montrer que la véritable originalité de Leopardi est dans l'accent douloureux de sa poésie bien plus que dans l'originalité de sa doctrine que M. T. accepte mais qu'il croit, avec raison, mieux présentée par les vrais philosophes. Le nouvel interprète des *Opere morali* manie notre langue avec une aisance remarquable chez un étranger et qui le désigne tout naturellement pour l'enseigner dans quelque lycée d'Italie. A peine ai-je relevé quelques incorrections et de celles encore que maint Français se pardonne, une expression embarrassée (p. 82, en note, *s'il n'avait vécu que dix années encore* pour *s'il avait seulement vécu dix années de plus*) et un italianisme (p. 94 en note, *avoir présente* pour *avoir présente à l'esprit*). On s'arrêterait donc avec plaisir, soit à examiner sa méthode de traduction, soit à discuter quelques-uns de ses jugements, si le ton de sa préface ne gâtait tout. M. T. s'est figuré que son travail et ses appréciations ne rencontreraient en France qu'indifférence et soulèveraient même de l'indignation (p. I et LVIII); de là une aigreur qui s'épanche sur ses prédécesseurs français et rejaillit même sur certains de ses compatriotes, par exemple sur celui qu'il appelle *une espèce de critique italien* dont il *a honte* de relever les *puérilités.* Impossible, selon lui, de *se méprendre plus grossièrement* que tel traducteur français dans ses *assertions monstrueuses* sur Leopardi, et il qualifie le style de ses

1. Toutefois, on aurait à reprocher à l'auteur certaines expressions bizarres, certaines phrases négligées : I, 476 : « Bonaparte exploita... cette passion de jouir et de tyranniser latente au cœur des hommes d'action et qu'avant lui imitaient (?) la discipline et l'idéal libertaire. » — II, 489. Bernadotte, « Gascon, aux ténébreux avortements ».

devanciers aussi vertement que leurs opinions, même quand il reconnaît (p. VIII et x) n'avoir pu voir leur travail qu'à la dérobée ; mauvais moyen de recommander le volume auprès du lecteur, surtout auprès de celui qui a lu le premier, mais trop tard, ces pages malencontreuses ; j'entends par là M. Bouché-Leclercq, qui, sur le vu de la traduction, s'était obligeamment entremis pour chercher un éditeur et ne s'attendait pas à se voir immoler, entre autres, un ami qui, heureusement, ne s'en porte pas plus mal. Nous souhaitons que M. T. achève sa traduction, mais nous lui conseillons de ne plus nous dire tout le mal qu'il pense de ses concurrents.

Charles DEJOB.

H. OJANSUU. **Phonétique historique des dialectes finnois du sud-ouest.** (*Suomen lounaismurteiden äännehistoria*). Helsingfors, 1901-1903. Vocalisme, IV + 237 pages ; consonantisme 181 pages in-8°.

L'étude des dialectes finnois est remarquablement avancée. Des monographies nombreuses, généralement bonnes et parfois excellentes, sont consacrées aux différents patois. Mais elles sont surtout descriptives : la plupart des dialectes finnois n'ont, en effet, jamais été écrits, à peine si des noms de lieux et de personnes viennent attester quelque chose de leur état passé ; d'autres ne présentent pas de documents anciens. Exceptionnellement, ceux du sud-ouest ont tout ce qu'il faut pour pouvoir être considérés au point de vue historique. Leur position géographique leur a valu, sous ce rapport, un traitement de faveur. Placés à proximité de la Suède, soumis plus tôt que leurs semblables à une influence chrétienne plus intense, ils ont été davantage cités et beaucoup mieux étudiés. Bien plus, ils ont été élevés au XVe et XVIe siècles à la dignité de langue littéraire, grâce surtout aux travaux de l'évêque Agricola, le premier traducteur du Nouveau Testament en finnois.

C'est en se servant de tous les documents littéraires rédigés en finnois du sud-ouest depuis Agricola, en mettant à contribution les noms de personnes et les noms de lieux que M. Heikki Ojansuu a essayé de décrire l'évolution phonétique du dialecte en question depuis l'époque du finnois commun, dont une image malheureusement incomplète a été donnée par M. Setälä dans sa Phonétique (*Yhteissuomalainen äännehistoria*), jusqu'aux temps modernes. En sorte qu'il y a dans le livre de M. O. une étude philologique, celle des textes et documents anciens ; une étude pratique, celle des dialectes modernes du sud-ouest de la Finlande ; enfin, un travail proprement linguistique et historique qui, utilisant les matériaux ainsi acquis, donne à l'œuvre sa valeur et aux résultats leur caractère scientifique.

Il n'y a pas lieu de relever ici ces résultats, ni d'en préciser la

valeur. Il importe bien plus de signaler que le livre de M. Ojansuu témoigne d'une connaissance approfondie du sujet, d'un travail considérable, et d'une méthode excellente. Il serait assurément audacieux de dire que le sujet est épuisé; mais il le serait encore davantage de ne pas reconnaître qu'il est bien près de l'être. En tout cas, la Phonétique des dialectes finnois du sud-ouest est indispensable pour quiconque veut étudier non seulement la dialectologie du finnois, mais même simplement l'histoire de la langue littéraire. Ce n'est pas à tort que M. Setälä voit dans M. Ojansuu l'un de ses meilleurs élèves et l'Université de Helsingfors l'un de ses meilleurs étudiants.

Rob. GAUTHIOT.

Charles SELLIER. **Curiosités historiques et pittoresques du vieux Montmartre.** Paris, Champion, 1904, in-12, 348 p. Fr. 4.

Les amis de Montmartre, et en général tous les amis du vieux Paris, sauront gré à M. Sellier d'avoir recueilli en un volume certains de ses articles et notices épars un peu partout. C'est un livre d'érudition aimable mais solide et si le savant conservateur-adjoint du musée Carnavalet nous conte quelques légendes, il en détruit aussi certaines. Les premiers chapitres intéressent la topographie, et pour Montmartre, elle commence comme de juste par le sous-sol; ils nous renseignent sur les carrières de plâtre, les anciennes fontaines de la butte, les vignes et les moulins qui la couvraient. D'autres sont consacrés à des débris archéologiques dernièrement exhumés (le tombeau de la reine Adélaïde) ou aux constructions que la transformation du Paris moderne a dû livrer à la pioche du démolisseur : Hôtel de Trétaigne, Château-Rouge, manufacture de porcelaine du comte de Provence, etc. A presque tous se mêle le souvenir de personnages ou de faits historiques que l'auteur a su replacer dans leur pittoresque cadre et qu'un index permet de retrouver facilement. Mais l'étude la plus nourrie, de la documentation la plus originale, est celle des *Seigneurs de Clignancourt* (p. 191-271). M. S. a retrouvé dans nos archives les titres de ces riches bourgeois parisiens, tourmentés de prétentions nobiliaires, et il a patiemment étudié depuis le XII[e] siècle jusqu'à la Révolution, les acquisitions, transmissions et partages de ces familles inféodées à l'abbaye de Saint-Denis. Ces pages représentent un des chapitres les plus neufs de l'histoire de Montmartre dont l'ensemble du livre offre tant de riches et curieux fragments. J'aurais souhaité qu'en guise d'introduction l'auteur eût donné comme une esquisse générale de cette histoire qui aurait servi de lien à toutes ces petites monographies isolées [1].

L. R.

---

1. Les étymologies de Buc, p. 59 et de Clignancourt, p. 195 paraissent bien hasardées; p. 101, le tableau de Hoguet est à Berlin non à Stettin.

— *Les livraisons 22-23 du Recueil d'archéologie orientale*, publié PAR M. CLERMONT-GANNEAU, viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 38 : La province d'Arabie (suite et fin). § 39 : Les nouvelles dédicaces phéniciennes de Bodachtoret. § 40 : Albert le Grand et l'ère chaldéenne. § 41 : Sépulcres ἀσάλευτα. § 42 : Un monogramme attribué à l'empereur Nicéphore Phocas. § 43 : Une *zemzémiyé* médiévale avec inscription et armoiries arabes. § 44 : Un texte arabe inédit pour servir à l'histoire des chrétiens d'Egypte.

— La librairie Carl Winter poursuit l'utile publication du manuscrit, aujourd'hui à Heidelberg, contenant les poésies des Minnessinger (*Die grosse Heidelberger Liederhandschrift in getreuem Textabdruck*, hgb. von Fr. PFAFF, 4. Abt., Heidelberg, 1903, p. 961 à 1280, 5 m.). Ce fascicule contient les poésies attribuées à Regensburg, Reinmar de Zweter, Frère Wernher, au Marner, à Süsskind, Gottfried de Strasbourg, Hadlaub et autres poètes de moindre importance. Le nom de l'éditeur, M. Pfaff, est un sûr garant du soin apporté à cette reproduction du manuscrit le plus important des œuvres du *Minnesang*. — F. P.

— Sous ce titre : *Les Palinods et les Poètes Dieppois* (Dieppe, Imprimerie Centrale, 1904; un vol. in-8 de 322 pages), M. GEORGES LEBAS vient de consacrer une copieuse étude aux illustrations poétiques de Dieppe. S'aidant des chroniques déjà publiées et de certains documents manuscrits, il a tout d'abord restitué en quelques pages alertes la physionomie qu'eurent au XVe siècle et au début du XVIe les confréries littéraires et religieuses, non moins florissantes à Dieppe qu'à Rouen, à Caen, ou dans les grandes communes Picardes : il y en eut trois, et qui eurent leur moment de célébrité, le *Puy de l'Assomption*, les *Solerets* et les *Sept Dormants*. Elles existaient encore lorsque parurent au XVIe siècle les Pierre Avril, les Pierre Crignon, plus tard les Jean Doublet, et bien d'autres auxquels M. L. a consacré successivement des notices aussi précises que possible. Il faut bien avouer que la poésie de ce temps, dont nous avons ici de larges extraits, a tous les défauts auxquels il fallait s'attendre : confinée essentiellement dans un genre unique, celui du Chant Royal, elle est d'une assez grande monotonie, et procède trop constamment par d'obscures allusions symboliques ; elle se rattache directement encore à l'école des Grands Rhétoriqueurs. Je ne ferai d'exception que pour les poésies de Jean Parmentier, qui celui-là fut en même temps que poète un hardi navigateur, et qui a su faire passer dans ses vers quelque chose de sa propre vie et des horizons qu'il avait eus sous les yeux ; de là son originalité relative. M. L. donne aussi des notices sur les poètes des trois siècles suivants, et au début du XVIIe il en est une qui ne pouvait manquer d'être intéressante : c'est celle de ce fameux Sigognes, qui, après avoir été un des familiers d'Henri IV et avoir joué un rôle équivoque entre le roi et Henriette d'Entraigues, fut gouverneur de Dieppe, mais qui était aussi un poète satirique assez mordant, quoiqu'il reste à une belle distance de son ami et contemporain Régnier. Il faut remercier M. Lebas d'avoir composé ce répertoire en somme commode, et d'avoir cherché à tirer de l'oubli tant de gloires locales forcément un peu obscurcies par le temps. — E. B.

— Me Amalie CESANO a étudié les rapports de Hans Sachs avec la littérature italienne : *Hans Sachs ed i suoi rapporti con la letteratura italiana* (Roma, Officina poligrafica italiana, 1904, in-8°, p. 103); il s'agit exactement de ses rapports avec Pétrarque et Boccace. Quelques généralités sur la fortune littéraire du cordonnier-

poète et l'esquisse de sa biographie étaient superflues: mieux valait entrer tout de suite au cœur du sujet. De Pétrarque Hans Sachs a connu les œuvres latines, peut-être aussi les *Trionfi* et certainement les *Lettres familières*; l'auteur analyse rapidement certains de ces emprunts. Sur l'imitation de Boccace au contraire il entre dans des détails plus précis. Il indique quelques-uns des sujets traités par Hans Sachs d'après le *Décaméron*, cette mine si familière à tous les conteurs, mais signale aussi d'autres sources où Hans Sachs a puisé : le *De claris mulieribus*, le *De casibus virorum illustrium*, le *De genealogia deorum*, où il suit moins Ovide qu'il nomme que Boccace qu'il tait, et le *Filocolo* dans lequel Mᵉ C. veut trouver l'original de la comédie de *Flore et Blanchefleur*. Comme pour Pétrarque, ce sont les œuvres latines que Hans Sachs, ignorant de l'italien, a pratiquées, et pour les autres il les a connues dans des traductions allemandes, en particulier celles de Steinhövel et d'Arigo. Un dernier chapitre note les divergences entre Hans Sachs et son modèle et qui tiennent à l'esprit plus sérieux du poète allemand, à ses préoccupations de partisan de la Réforme et aussi au public moins délicat pour lequel il écrivait; s'il lui manque la grâce et la finesse de Boccace, il a à son honneur plus de moralité et un humour de bon aloi. L'étude n'épuise certes pas la question, mais elle reste une tentative honorable. Elle eût gagné à se restreindre, si l'on songe à l'œuvre si touffue de Hans Sachs et aux sources si mêlées d'où elle est sortie. Enfin cet essai a le tort de ne pas assez tenir compte des derniers travaux et de s'appuyer trop sur des ouvrages vieillis. La bibliographie et toutes les citations en allemand fourmillent de fautes si nombreuses que je ne puis songer à les relever. — L. R.

— M. Maurice MIGNON a publié sur *Adam Billaut* une courte *Étude biographique et littéraire* (Nevers, Vallière, 1904, gr. in-8°, p. 32) où il essaie de rappeler l'attention sur le menuisier-poète nivernais dont il surfait bien le talent. Les lecteurs qui ne le connaîtront que par les nombreuses citations que donne son biographe ne s'étonneront plus, je le crains, de l'oubli dans lequel est tombé l'auteur des *Chevilles* et du *Vilebrequin*. Il est curieux de constater combien ce poète sorti du peuple trahit peu dans ses vers ses origines et comme la langue qu'il parle est abstraite et artificielle. Pour songer à le rapprocher après M. M. de Hans Sachs ou de Burns, il faudrait le regarder comme lui avec l'œil complaisant qu'on a pour les gloires locales. Son étude, si elle manque de mesure, n'en est pas moins consciencieuse et elle est enrichie d'un utile appendice bibliographique. — L. R.

— Le livre, que nous a adressé M. J. BAUMANN, *Dichterische und wissenschaftliche Weltansicht* (Gotha, Perthes, 1904, in-8°, p. 247, mk. 4), témoigne certainement d'une immense lecture. C'est un amas de matériaux entassés à la suite d'une thèse. On aperçoit seulement le but que s'est proposé l'auteur : il a voulu contrôler la prétention qu'a la poésie, surtout la poésie moderne, de se substituer à la science en promettant de nous donner du monde par une sorte de synthèse géniale une conception plus profonde que celle où peut parvenir l'analyse scientifique. M. B. qui a pris la prétention au sérieux, se fait fort d'en montrer la vanité. Il passe en revue les poètes de tout temps et de tout pays, pour établir que partout ils sont restés de leur siècle, qu'ils en ont partagé les erreurs, souvent même en ont ignoré les progrès et les grandes découvertes, et toujours se sont laissé guider par l'imagination et le sentiment, quand ils ont abordé quelque problème de science ou de philosophie. L'Inde, la Chine, la Grèce et Rome, Dante et Le Tasse, Shakespeare et les Espagnols, Gœthe et Schiller, et tous les modernes, depuis

Bruno Wille jusqu'à Walt Whitman, défilent devant nous, mais dans un ordre qui n'a rien de chronologique. C'est une bigarrure de noms qui se succèdent, de citations de poètes ou de critiques, coupées de digressions, d'un chapitre de médecine populaire après un article de manuel de littérature, mêlées d'aphorismes et de formules de toute provenance. On ne sait que faire de ce monceau de fiches dont certaines sont curieuses et d'autres simplement banales. Si M. B. a voulu les réunir pour en faire un livre, il lui reste à les mettre en œuvre. — L. R.

— La librairie Max Hesse, de Leipzig, a mis en vente une édition, en quatre volumes, des Journaux ou *Tagebücher* de Frédéric Hebbel, (*Friedrich Hebbels Tagebücher*, 4 vol., in-4°, 3 marks). L'édition est presque complète, et elle a été soignée par un des meilleurs connaisseurs de Hebbel, M. Hermann Krumm, qui y a joint des notes nombreuses, instructives dans leur brièveté, et une table des matières qui sera utile. — C.

— La 10e livraison du *Schwäbisches Wörterbuch* de M. Hermann Fischer (Tübingen, Laupp, 1904, xxiv pp. et 136 colonnes cotées 1441-1576, 3 mk. en souscription) termine la lettre B-P et le tome Ier de cet important ouvrage, dont la *Revue* a annoncé chaque fascicule dès son apparition. Aujourd'hui, une introduction succincte nous renseigne sur les matériaux de la compilation, — 3 à 400000 fiches rédigées par l'éminent germaniste Keller, et portées après sa mort au nombre de 650000 environ par ses continuateurs, — sur le plan du travail, la géographie du dialecte, l'alphabétisme du lexique, la signification des sigles, etc. Méthode de classement irréprochable, parfaite exécution matérielle, grande facilité de recherche, tout s'unit pour faire, de ce répertoire des sources historiques les plus anciennes comme des faits de langue les plus récents, l'un des documents dialectologiques qui font autant d'honneur à l'initiative des savants qui les colligent qu'au zèle éclairé des gouvernements qui les subventionnent. — V. H.

— L'ancien *Bulletin de la Société d'études sur la question Louis XVII*, organe des « Survivantistes » autrement dit des Naundorffistes, se transforme en une revue mensuelle dont le premier numéro vient de paraître (*Revue historique de la question Louis XVII*. Paris, librairie H. Daragon, 1905. Prix du n° 1 fr. 50. Abonnement 10 fr.) Sommaire du n° 1 : Henri Provins. A nos lecteurs; — Otto Friedrichs. Correspondance intime et inédite de Louis XVII (Lettre du 28 août 1837 de Naundorff à sa femme, extraite d'un recueil qui vient de paraître); — A. Lanne, Réponse à Ernest Daudet (qui avait publié dans le *Figaro* du 9 août 1904 un article malveillant pour les survivantistes); — Ferlet de Bourbonne. Louis XVIII en face de Louis XVII (Louis XVIII est un usurpateur. Le pape connaissait l'existence de Louis XVII, etc.). Souhaitons longue vie à la nouvelle revue, afin qu'il y ait encore de beaux jours pour la vieille gaîté française. — A. Mz.

— Le *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, publié par Paul Joanne à la librairie Hachette, est enfin terminé, avec la 197e livraison qui achève le tome VII. Ce volume paraît devoir être le dernier si l'on s'en rapporte au titre actuel. Dans le principe, au titre que nous venons de transcrire ces mots étaient ajoutés : *et des Colonies*. Ils ont disparu depuis le titre du t. V, sans que la raison en fût donnée, et il n'est pas question davantage de ce changement de ligne dans la préface générale que contient la dernière livraison ; on doit pourtant bien croire que ce dictionnaire spécial de nos colonies, le premier du genre, eût

été accueilli avec autant d'empressement que celui de la mère-patrie. Cette préface rend hommage aux nombreux collaborateurs qui ont prêté leur travail incessant aux 5460 pages de 3 colonnes que comporte cet excellent dictionnaire. Nous les avons parfois nommés : c'est M. Anthyme Saint-Paul, pour l'archéologie et l'histoire ; c'est M. Onésime Reclus, pour la partie hydrographique ; ce sont MM. Paul Pelet, H. Boland, Monmarché, pour la géographie proprement dite ; et bien d'autres, chacun dans sa sphère, pour les provinces, les montagnes, etc. (F. Schrader, Boule, Ferrand, Paillon, Tardieu, Rayeur...) ; et M. Ardouin-Dumazet, voyageur inlassé, V. Turquan (pour les statistiques), L. Thuillier (pour les cartes)... Nous avons déjà dit plus d'une fois que le coté graphique de la publication, cartes et plans, photographies surtout, qui est très riche, avait progressé rapidement comme perfection. Pour les cartes, il faudrait une mise au courant qui n'est pas toujours commode. Mais il convient d'ajouter qu'un copieux *errata* et *addenda* de 39 colonnes termine la dernière livraison et corrige ou refait de nombreux articles de ce vaste recueil, depuis la première page jusqu'à la dernière. Par la multiplicité de ces informations officielles ; par l'intérêt des développements descriptifs, historiques, archéologiques qu'ont provoqués les articles les plus importants, provinces, départements, grandes villes, montagnes, fleuves ; par la profusion de sa documentation graphique, ce dictionnaire de la France reste en somme l'un des plus considérables et remarquables travaux de ce genre qu'on ait jamais entrepris et achevé. — H. de C.

— M. Emile DACIER, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, vient de publier, sous ce titre : *Le Musée de la Comédie-Française* (libr. de l'Art ancien et moderne, 1 vol. pet. in-4° av. nombr. reprod.), un livre dont le premier mérite, plutôt rare, est de tenir beaucoup plus qu'il ne promet. Pourquoi reparler encore, pensions-nous d'abord, des collections de tableaux et de sculptures possédées par la Comédie-Française, après le catalogue détaillé et documenté qu'en a publié M. G. Monval, il y a peu d'années (et dont nous avons parlé ici même) ? Mais c'est qu'à vrai dire le volume de M. Dacier, qui est un livre, et non un inventaire, ne nous entretient pas seulement des richesses d'art, — ou d'iconographie —, entassées plus mal que bien dans les foyers, couloirs et débarras du théâtre, en attendant que le Musée depuis si longtemps réclamé puisse être installé dans un local approprié. Il nous décrit surtout, en somme, ce que serait ce Musée s'il pouvait renfermer tous les portraits de comédiens, de sociétaires, qui ont été peints, gravés ou sculptés depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours et qui sont actuellement épars dans les collections particulières, dans les musées ou les cabinets d'estampes. En sorte que ce travail n'est pas seulement intéressant au point de vue des œuvres qu'il est tout de même possible d'étudier, avec une permission spéciale, dans ce « musée qu'on ne voit pas » de la Comédie française ; il est précieux pour l'histoire de ce théâtre et des artistes qui l'ont illustré ; il est précieux encore pour l'identification de nombreux portraits mal attribués, mal reconnus ; il est précieux enfin comme contribution à l'histoire de l'art français dont plus d'un représentant célèbre figure ici en bonne place. Après une sorte de chronique iconographique de notre première scène depuis Molière, Ch. Dacier donne un catalogue sommaire et méthodique des principales œuvres du Musée de la Comédie française ; puis il dresse un répertoire alphabétique des principaux portraits des artistes de la maison de Molière depuis son fondateur, quels qu'ils soient et où qu'ils se trouvent : tel est l'ensemble de son travail, qu'achève un choix copieux de reproductions photographiques (plus de 70), parfaitement venues

et de préférence d'après des œuvres peu vulgarisées. Je citerai par exemple les portraits de la Champmeslé (collection Couvet, à Rouen), d'Adrienne Lecouvreur (pastel de Coypel, à Mme de Beaulaincourt), de Mlle George (collection Pourtalès), de Molé (terre-cuite, collection Jadin), etc. — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 mars 1905.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, informe l'Académie que M. Lair a donné sa démission de membre du Conseil de perfectionnement de l'École des Chartes.

M. Salomon Reinach annonce que M. Seymour de Ricci, chargé d'une mission en Egypte, a envoyé à M. le Secrétaire perpétuel le texte de quelques inscriptions inédites ou mal copiées jusqu'à présent. La première est relative à une expédition militaire entreprise, sous le règne d'Hadrien, contre des tribus dites « Agriophages », qui habitèrent le désert entre Thèbes et Bérénice. La seconde est une dédicace de trois juifs alexandrins, la troisième une signature d'artiste, la quatrième un *ostrakon* sur lequel est gravé un inventaire de vaisselle de cuivre. M. Breccia, directeur du musée d'Alexandrie, adresse par l'entremise de M. de Ricci, une dédicace inédite à l'empereur Valentinien. — A la date du 22 février, le même missionnaire écrit à M. le Secrétaire perpétuel, pour lui annoncer l'acquisition faite par lui, au village de Ghizeh, d'un feuillet de papyrus, contenant un fragment assez considérable, en grec, du procès-verbal d'une séance du sénat d'une ville grecque de l'Egypte, Antinooupolis (Antinoë). Cet acte montre que l'empereur Hadrien, lorsqu'il fonda cette ville, lui donna le code en vigueur à Naucratis.

M. Philippe Berger présente, de la part du R. P. Delattre, une série d'épitaphes trouvées dans les fouilles de la nécropole située près de Sainte-Monique à Carthage.

M. Schlumberger lit une note de M. L. Bréhier sur le protocole impérial depuis la fondation de l'Empire romain jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. M. Bréhier établit que, dans son ensemble, l'histoire diplomatique des empereurs romains ou byzantins n'a connu, depuis Auguste jusqu'à la prise de Constantinople, que deux types de protocoles, le premier qui se rencontre depuis le Ier siècle jusqu'à Héraclius, le second depuis Héraclius (629) jusqu'en 1451. Ce dernier type marque une sorte de rupture avec la tradition romaine et un retour à la tradition orientale des Ptolémées et des Séleucides.

M. Dieulafoy termine la lecture de son mémoire sur la phalange grecque classique.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 1er avril — 1905

Ch. Waddington. **La philosophie ancienne** et la critique historique. Paris, Hachette, 1904 ; XVI-386 p.

Dans ce volume, M. Charles Waddington, le savant membre de l'Institut, a réuni plusieurs articles relatifs à la philosophie ancienne les uns publiés dans des journaux ou dans des revues, les autres lus à l'Académie des Sciences morales. On connaît depuis longtemps la science profonde et la sûreté de méthode qui ont fait de M. W. un maître dans cette branche si obscure parfois de la philologie, l'histoire de la philosophie dans l'antiquité. C'est précisément une question de méthode qui relie entre elles ces différentes études. M. W. a voulu montrer, par des exemples, que l'histoire des idées, des opinions et des croyances doit être intimement unie à celle des époques où elles se sont manifestées, de leurs développements successifs, et surtout de leurs relations dans le temps; « les idées », dit-il avec non moins de netteté que de justesse, « ont leurs dates ». Ceux qui, partant de notions préconçues, veulent ramener les faits à un ordre purement logique, considérer les doctrines uniquement au point de vue des lois absolues de l'esprit humain, étudier les théories sans tenir compte des circonstances variables de temps et de milieu, s'exposent à de graves erreurs. La naissance, le développement et la succession des systèmes tiennent sans doute à des causes générales indépendantes des individualités, et qu'il serait vain de vouloir méconnaître; mais les tendances particulières des intelligences, leur éducation, l'influence qu'exercent sur elles les circonstances et les époques y ont leur large part; et la chronologie, entendue dans son sens le plus vaste et le plus complexe, est un facteur que l'on ne peut ni ne doit négliger. On verra,

par le chap. III, *La philosophie grecque avant Socrate*, comment cette méthode conduit M. W. à repousser l'hypothèse d'une opposition plus ou moins accentuée entre les premières écoles philosophiques, et à insister sur l'influence d'Anaxagore au v[e] siècle. On remarquera aussi comment, à la lumière de ce principe, M. W. étudie la doctrine de Pyrrhon, la replace dans son véritable milieu, retrouve les précurseurs du scepticisme grec à la fois en Grèce et dans l'Inde, et en estime la portée morale et philosophique ; ce chap. IX, *Pyrrhon et le Pyrrhonisme*, est aussi solide qu'élégamment exposé, et il a pour digne complément le chap. XI, *le scepticisme après Pyrrhon*, où sont analysées les théories d'Enésidème, son exagération des principes pyrrhoniens, et son opposition avec les doctrines stoïciennes, aussi bien qu'avec celles de la nouvelle Académie. Dirai-je cependant que M. W. me paraît bien sévère pour le pyrrhonisme, et que son appréciation pourra sembler à quelques-uns trop exclusivement motivée par des sentiments spiritualistes ? Une partie importante du volume (ch. IV-VIII) est consacrée à Platon et à Aristote. Pour celui-ci, M. W., après avoir retracé les périodes de sa vie, le considère comme écrivain et moraliste, et expose quelles ont été, dans la théorie de la vertu, du bonheur et du bien, les phases progressives de sa pensée ; il est surtout frappé, au cours de cette étude, de l'accord fondamental entre la doctrine de Platon et d'Aristote, dont on a trop accentué, selon lui, les dissentiments. De grandes divergences existent, on ne saurait le nier, entre les deux philosophes ; mais leur rivalité a été trop souvent mise en relief, tandis qu'en réalité ils se ressemblent pour le fond. Les deux chapitres où il est spécialement question de Platon sont intitulés l'un *De l'authenticité des écrits de Platon*, l'autre, *Le Parménide de Platon*. Je ne crois pas que les arguments historiques invoqués par M. W. soient d'un poids suffisant pour faire accepter aux critiques et aux hellénistes l'authenticité des trente-cinq dialogues ; bien que plusieurs d'entre eux soient contestés à tort, et qu'on ait certainement été trop loin dans cette voie, il en est quelques-uns, d'importance secondaire il est vrai, dont le caractère soulève de légitimes doutes. Les raisons d'ordre interne ont bien aussi leur valeur, et c'est précisément pour des raisons de ce genre, en partie, que M. W. défend et démontre l'authenticité du *Parménide*. Le volume s'ouvre, après la leçon prononcée à la Sorbonne en 1879 par M. W. à l'inauguration du cours d'histoire de la philosophie ancienne, par son rapport sur le concours de 1893 (Acad. des Sciences morales et politiques, prix du budget), dont le sujet était *Des idées morales dans l'antique Egypte* [1] ; il se ferme sur quelques pages consacrées à Sim-

1. Un autre morceau, *La Kabbale* (ch. X), est également en dehors de la philosophie grecque ; c'est un examen de l'ouvrage de Ad. Franck sur le même sujet.

plicius, le commentateur d'Aristote. Tel est dans son ensemble le livre de M. Waddington. S'il envisage parfois les questions d'un seul côté, si volontairement il ne pousse pas toujours la discussion jusqu'au fond des problèmes, il les traite cependant avec cette lucidité d'expression, cette clarté de développements, et cette sûreté de goût critique, qui sont les caractéristiques de l'esprit français.

My.

Il Trimetro giambico nella poesia greca. Memoria di Angelo Taccone (Extr. des *Memorie della R Accad. delle Scienze di Torino*, série II, t. LIV). Turin, Clausen, 1904; 80 p. grand in-4° (29-108 = 1-80).

Il Trimetro giambico dei frammenti tragici, satireschi e comici e dell' « Alessandra » di Licofrone. Nota di Angelo Taccone (Extr. des *Atti* de la même académie vol. XXXIX). Turin, Clausen, 1904; 26 p. in-8°.

C'est un chapitre de métrique grecque que renferme le mémoire de M. Taccone; il y étudie le trimètre iambique dans les iambographes, la tragédie, le drame satirique et la comédie, et termine par quelques mots sur le trimètre catalectique et le scazon. Les observations de M. T. sont presque complètes; on pourrait ajouter quelques mots sur l'usage du trimètre comme élément de strophes lyriques, usage d'ailleurs extrêmement restreint, et des exemples de trimètres partagés entre deux interlocuteurs ailleurs qu'à la césure. La majeure partie de l'ouvrage consiste dans l'énumération de toutes les formes possibles du trimètre iambique : trim. pur, trim. avec d'autres pieds que l'iambe, un ou plusieurs tribraques, un ou plusieurs anapestes, etc., tribraques et anapestes, tribraques et dactyles, etc.; et des exemples sont donnés de toutes ces formes. Plusieurs erreurs s'y sont glissées, dont M. T. corrige quelques-unes dans la *Nota*, p. 10-11; en voici quelques autres qui ne sont pas relevées. P. 12, *Œd. Col.* 46 est donné à tort comme exemple d'un vers contenant un spondée seulement au 5e pied; il en a un autre au 3e; p. 6, *Bacch.* 1274 est à supprimer, n'ayant rien à faire avec la loi de Porson; p. 21, *Aves* 47 n'est pas à sa place; outre les deux tribraques, il a un dactyle au 5e pied; p. 42, *Lysistr.* 1148 ne rentre pas dans la catégorie des vers avec un tribraque et un anapeste, ayant un autre tribraque au 4e pied; p. 64, *Lysistr.* 45 n'a pas un tribraque au 5e pied, mais un anapeste; p. 64, *Ran.* 1381 est cité à tort comme exemple unique d'un vers contenant tribraque, anapeste et dactyle, ce dernier en premier lieu, cf. *Cycl.* 560; de même p. 29, pour l'anapeste au 3e pied, le vers 231 n'est pas le seul exemple dans le *Cyclope*. cf. 234; de même encore p. 36, la note « soli esempi » est inexacte, cf. *Simon.* fr. 7, 1. Les statistiques de M. T. ne sont donc pas d'une sûreté absolue, d'autant qu'il prend souvent pour exemple des vers dans les-

quels la quantité n'est pas certaine [1], dans les cas, par exemple, de muette + liquide; et à ce point de vue, M. T. aurait pu étudier l'usage des différents poètes, selon les éléments du groupe, et sa place au commencement ou au milieu d'un mot. Des inexactitudes comme celles que je viens de signaler sont cependant excusables, car elles sont presque inévitables dans un travail aussi minutieux. Ce qui est plus sérieux, ce qui fait une tache plus grave dans l'étude de M. T., c'est l'étrange manière dont il entend la loi de Porson. Il ne craint pas d'affirmer (*Nota*, p. 4, cf. *Memoria*, p. 7) que les trimètres qui font exception à la loi, chez les tragiques, sont dans le rapport de 1 à 8 avec ceux qui la suivent, sans se demander comment le philologue anglais aurait pu établir une loi qui souffrît tant d'exceptions. En réalité, M. T. donne une formule inexacte, en omettant ce simple détail : « la syllabe dont la loi exige la brièveté doit être finale d'un mot polysyllabe; » ce qui permet la longue non seulement dans le cas d'élision (ceci est dit p. 5), mais aussi et surtout dans le cas d'un monosyllabe. Voilà pourquoi il cite sans sourciller, comme faisant exception, des vers tragiques terminés par ἐκ πνευμόνων *Sept* 61, τῷ δυσσεβεῖ *Antig*. 516, οὐ λοιδορῶ *Hec*. 1237, et bien d'autres [2]. Il oublie également d'ajouter que la comédie, beaucoup plus libre que la tragédie dans sa facture du trimètre, ne s'astreint pas à l'observance de cette loi; il est donc superflu, relativement aux trimètres comiques, de parler d'exceptions à une règle qui n'existe pas. M. T. aurait dû mieux s'informer avant d'écrire. — La *Nota* est un supplément où M. Taccone examine comment se comportent les fragments tragiques et comiques sous le rapport de la loi de Porson et de la césure, puis énumère toutes les formes que peut présenter le trimètre iambique dans ces fragments et dans Lycophron, en donnant seulement les références.

My.

---

1. Il en fait lui-même la remarque en plusieurs endroits.

2. En général, de tels vers ne tombent pas, à proprement parler, sous la loi; une finale comme οὐ λοιδορῶ est en réalité un groupe quadrisyllabique. — M. T. cite plusieurs fois le *Traité de métrique grecque* de Masqueray (une fois entre autres, p. 35, à propos du dactyle dans le trimètre, pour le combattre, avec raison); il n'a pas eu tort de s'en servir; mais il est regrettable que plusieurs de ses phrases semblent des traductions de l'ouvrage français. Hasard ? Il eût été préférable, toutefois, que ce hasard ne se présentât pas. — A corriger dans les vers cités : p. 7 ἐστι (l. ἐστιν), 8 ἔγωγ' (l. ἐγώ), 9 οὐκ ἑκών, 10 οὐδέν (l. οὐδέ), χρησιμότερος, 11 ἔθελον, 14 ἐλέφθης, 15 μητ', 29 γυναῖκ' ὁρῶ, 49 σπενδάμνιμοι, 52 ἐπιτετρίφθαι, 53 οὐκ ὑγιές, 68 πρᾶξαι, πρεσβύτιν, 69 Αἴγιπτος; 79 l. 6 Ἱππόναξ, 80 dern. ligne *grecques* (l. *grecs*).

Le Bucoliche di Virgilio con introduzione e commento di *Ettore Stampini*, Parte prima, Ecloghe I-V, Terza edizione con molte variazioni ed aggiunte. Torino. Ermanno Loescher, 1905, xxiv-109 p. 1 l. 50.

Le professeur de Turin est assez connu pour que je passe, sans autre préambule, à l'analyse de son livre où se trouve réédité, sous une autre forme, un très bon travail. Des éditions récentes sur Virgile que je connais, celle dont M. St. nous donne ici le commencement, est l'une des plus soignées et, sans conteste, celle qui est le mieux tenue au courant. Toutes les publications qui comptent, ont été par lui mises à profit et sont souvent citées dans le commentaire ou dans l'Appendice. Traductions et études italiennes sont citées de préférence, ce qui se comprend de reste; mais M. St. le fait sans préjudice des travaux de valeur étrangers, allemands et français. D'autre part, il visait, comme l'indique la première préface (1889), à une certaine originalité et on la trouve, je crois, dans son livre.

Dans l'Introduction, M. St. se borne à discuter la chronologie des Eglogues et à toucher quelques points qui sont en étroite relation avec son commentaire. P. xvii et s. quelques mots sur la prétendue composition strophique des Eglogues; la thèse générale bravement écartée, M. St. retient, surtout d'après Haag, les résultats utiles qu'on peut tirer des anciens débats sur le sujet.

Dans le commentaire, M. St. a le mérite, très appréciable en ce sujet, d'écarter résolument les absurdités que, chez nous comme chez les anciens, on a débitées sur les Eglogues sous prétexte d'explications allégoriques [1]. Il a le mérite aussi de ne les mentionner qu'autant que cela est nécessaire. Aux débats des allégoristes et anti-allégoristes joignez les discussions sur la vie du poète et sur les événements contemporains; que deviennent dans ce fouillis, les vers eux-mêmes, l'essentiel, après tout, la seule partie qu'autrefois nous considérions : à tort, je le veux bien, mais qui maintenant court grand risque d'être purement laissée de côté. Ici du moins ce n'est pas le cas.

Notons encore, pour la rareté du cas, que les scolies sont interprétées et exploitées ici par un savant qui les connaît bien et qui le montre. J'objecterais seulement que M. St. me paraît accorder à certaines scolies des recueils les plus médiocres une valeur documentaire qu'elles n'ont pas.

M. St. est très conservateur. Il cite, le plus souvent pour les combattre, les hypothèses risquées de Ribbeck. Je comprends que, par conscience, M. St. note telles leçons du Romanus auxquelles il préfère celles du Palatinus. Je comprends moins qu'il se croie obligé de rapporter les opinions très invraisemblables de tant de divers com-

---

1. Introd. p. xxiii en haut, et passim dans les notes. M. St. s'appuie surtout sur l'étude de Wendel, Jahrb. Phil. Supp. 1901.

mentateurs. C'est s'engager sur une pente qui n'a pas de terme, et où est l'utilité [1] ?

E. T.

Jakob Ulrich. **Trubert, altfranzösischer Schelmenroman des Douin de Lavesne,** nach der Handschrift mit Einleitung, Anmerkungen u. Glossar neu herausgegeben. Max Niemeyer, Halle a. S. 1904. In-8° de xxxiv-85 p.

Ce volume est le quatrième publié par la Société de Littérature romane qui fut fondée à Dresde en 1902 et à la tête de laquelle, se trouve comme président M. le professeur Dr Karl Vollmöller. Dans son introduction, l'auteur, après avoir étudié le manuscrit et défini le genre auquel appartient le roman de Trubert, en fait l'analyse et en indique les sources, comparant comme telles un conte sicilien et un conte du Poitou, que j'ai moi-même recueilli autrefois [2]. Puis, il passe en revue les différentes aventures : Trubert marchand, Trubert charpentier dans la chambre à coucher de la duchesse, Trubert médecin, héros, fourbe, Trubert en fiancée. L'introduction se termine par quelques pages sur les noms propres, la langue, la rime et le style. Suit enfin le texte. Ce serait à un romaniste de l'examiner. Je ne peux le faire qu'au point de vue tout particulier du folkloriste. Parmi les divers épisodes évidemment tirés de la tradition populaire, deux sont particulièrement intéressants : d'abord celui où Trubert déguisé en charpentier est introduit chez le duc, pénètre dans la chambre de damoiselle Aude, mange à sa table et passe la nuit auprès d'elle, aventure qui se renouvelle un peu plus loin quand Trubert, habillé en femme cette fois, est conduit par le duc en personne dans la chambre des dames et y cueille les faveurs de Roseite. Nous avons là le thème de l'amant qui, sous un déguisement, réussit à posséder la fiancée prétendue inaccessible. Ce déguisement, qui peut varier à l'infini, n'est, à mon avis, que le dernier aboutissement d'une métamorphose antérieure, le dernier reflet d'un mythe vieux comme le monde : c'est Zeus tombant en pluie d'or sur le sein de Danaé ; c'est le même motif que dans la chanson scandinave « Hagbard et Signe » [3].

---

1. Les éditions ou travaux cités sont si nombreux qu'un index bibliographique n'aurait pas été inutile. En général, il y a ici, suivant moi, presque partout, bien trop de reprises et de rectifications aux opinions ou remarques d'autres savants (ainsi Introd. n. 1, p. v, etc.). Passe encore pour l'Appendice qui a cette destination propre : mais comment peuvent se retrouver, dans telles notes, les jeunes italiens pour qui le livre est fait avant tout ? Comment d'autre part s'expliqueront-ils, dans la même note (p. 82 sur le v. 28), deux orthographes différentes de *locuntur* ? — P. xv, n. 2, lire he*d*eram.

2. Cf. Contes populaires du Poitou, Paris, E. Leroux, p. 49.

3. Cf. mes « Vieux chants pop. scandinaves ». Paris, E. Bouillon. T. II, p. 518 et suiv.

Le manuscrit de Trubert datant du XIIIe s., cette aventure devait être depuis longtemps connue en France et très populaire, puisqu'elle se retrouve deux autres fois : traitée en vers latins par Guillaume de Blois et en français par Robert de Blois — sans parler des lais de Marie de France, où elle apparaît sous de nouvelles formes encore. Variantes françaises et scandinaves sont tellement différentes qu'elle ne dérivent certainement pas les unes des autres : ce sont donc, dès cette époque, des pousses indépendantes sur un tronc commun.

L'autre épisode est celui de Trubert en fiancée. Roseite a été promise à Golias ; mais après sa rencontre avec Trubert, il ne peut plus être question de cette union. Que faire? Le duc et la duchesse vont substituer à Roseite le sieur Trubert en personne. Et voilà Trubert habillé en fiancée et marié à Golias. Ne dirait-on pas dans la mythologie le vieux Thôr prenant la place de Freyja et épousant le prince des Thurses? Certes, il y a loin du dieu scandinave au héros du conte français : mais ce ne serait point la première dégradation de ce genre qu'un dieu aurait vue.

Il n'entrait sans doute pas dans le plan de M. Ulrich d'étudier ces épisodes dans toutes leurs ramifications ; son édition n'en apporte pas moins une contribution intéressante au folk-lore et à la mythologie comparés.

Léon PINEAU.

Wilhelm ARNDT, **Die Personennamen der deutschen Schauspiele des Mittelalters** (23. fasc. des Germanistische Abhandlungen hgb. v. F. Vogt). Breslau, M. und H. Marcus, 1904. Grand in-8°, x-114 pp., 3,60 m.

M. Arndt a dressé le répertoire des noms de personne rencontrés dans les drames allemands du moyen âge et a tenté d'en donner l'étymologie. Cette entreprise est intéressante à divers égards. M. A. a fait voir que la plupart de ces noms sont des désignations satiriques appliquées aux paysans par les peu charitables citadins. Il a aussi jeté quelque lumière sur l'onomastique allemande. M. A. n'a pu parvenir à résoudre toutes les questions qui sollicitaient sa perspicacité et la réserve qu'il montre en avouant ses doutes est une nouvelle preuve de la prudence avec laquelle il s'est avancé sur le périlleux terrain de l'étymologie des noms propres. Ce travail, attentif et soigné, sera lu avec plaisir par tous ceux qui s'occupent soit de littérature allemande ancienne, soit d'onomastique.

Voici quelques remarques que je soumets à M. A. *Tutevillus*, si ce nom est emprunté au français (p. 29), ne peut guère être une corrup-

tion de « tout[1] vilain » = totus vilis, mais doit être dérivé de « tout velus » = totus villosus; on sait que le géant Urgan s'appelle, chez Gottfried de Strasbourg *Urgan li vilûs* (*Tristan*, 15926, 16014). A propos du nom *Unverzagt*, M. A. aurait pu dire qu'il a été porté par un poète que cite Raumland. Enfin, je ne comprends pas la note 1 de la p. 71, d'où il semble ressortir que le dictionnaire de Heyne ne dériverait pas *Tölpel* de *dorpaere*.

F. Piquet.

Mémoires de Godefroy Hermant, docteur de Sorbonne, chanoine de Beauvais, ancien recteur de l'université, sur l'histoire ecclésiastique du xviie siècle (1630-1663). Publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe et sur les anciennes copies authentiques, avec une introduction et des notes, par A. Gazier. Tome I (1630-1652). Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1905, xv-717 pp. in-8.

On sait l'importance des Mémoires du P. Rapin pour l'histoire du jansénisme. Pendant que le jésuite les composait, peut-être sous le toit de Lamoignon comme lui, Hermant, docteur de Sorbonne et chanoine de Beauvais, écrivait les siens. Ils étaient restés inédits, mais ils avaient été consultés, notamment par Sainte-Beuve.

Le manuscrit autographe comprend cinq volumes. Des bibliothèques particulières où on l'avait secrètement conservé, il passa à celle de Saint-Germain-des-Prés où il fut gardé avec une égale discrétion, à côté du manuscrit des *Pensées* de Pascal et de bien d'autres documents précieux pour l'histoire de Port-Royal. Il entra à la Bibliothèque nationale avec le fonds de Saint-Germain, et porte maintenant les cotes f. fr. 17725-17729. Il existe, en outre, des copies du xviiie siècle, dont M. Gazier possède un exemplaire complet et très lisible. Ces copies portent la trace d'une revision. Hermant avait confié son œuvre à ses amis de Port-Royal pour qu'ils en fissent la toilette. Le travail a sans doute été aussi avantageux aux mémoires d'Hermant qu'il a été funeste aux *Pensées* de Pascal. M. G. ayant affaire à un document, non à une œuvre littéraire, a cru plus conforme aux intentions de l'auteur de lui laisser la forme des recensions, tout en tenant compte de l'original sur lequel elles ont été collationnées. Ce parti lui facilitait sa tâche, car l'autographe est d'une lecture souvent malaisée. M. G. a pratiqué, en outre, de nombreuses suppressions. Hermant avait copié textuellement ou au style indirect des pages entières d'ouvrages jansénistes, des *Provinciales*, du *Journal* de Gorin de Saint-Amour, des opuscules d'Arnauld. On craignait alors la suppression des livres et manuscrits suspects et l'on tâchait de les

---

1. M. A. écrit, sans doute par erreur, *toute*.

conserver par des copies secrètes. M. G. a supprimé toutes ces transcriptions.

Le volume paru commence par la lutte de l'évêque Richard Smith et des jésuites anglais et par la guerre de libelles qui s'ensuivit (1630 et années suivantes); il se termine sur un chapitre publié en entier par Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, 552, la relation sur ce qui se passa à la mort de M. de Chavigny (1652). Hermant, né en 1617, était bien jeune quand se sont passés les premiers événements qu'il raconte. On voudrait savoir, si c'est possible, à quelle date les premiers chapitres ont été écrits, et, en général, comment Hermant a exécuté son œuvre.

M. G. a mis très peu de notes : ce sont les données indispensables sur les personnages ou quelques variantes. Il ajoute d'une manière assez capricieuse la date et la description des innombrables livres, libelles et factums mentionnés par Hermant. On eût voulu trouver à cette occasion les trésors de son érudition bibliographique, si riche et si précise. Enfin il eût été utile de faire figurer l'année dans le titre courant : précaution utile pour un livre qui sera moins souvent lu que consulté. Nous attendons à la fin de l'ouvrage un index copieux.

Il est superflu de louer le soin et la conscience de M. Gazier. Tous les érudits et les curieux d'histoire religieuse lui seront profondément reconnaissants d'une tâche laborieuse et utile. Nous ne lui souhaitons pas, cependant, le succès d'une récente vie de la mère Angélique. En quelques mois, l'éditeur en a vu disparaître les exemplaires par ballots. Au XXe siècle, l'argent remplace la censure. Mais cet incident prouve qu'il faut se hâter de mettre le rude et narquois janséniste dans sa bibliothèque, avant que les volumes aillent moisir dans les caves du Saint-Office.

A.

Abbé Sicard. **L'ancien clergé de France,** III, les Évêques pendant la Révolution, de l'exil au Concordat. — Un vol. in-8e de 570 p. Paris, Lecoffre, 1903.

M. Sicard, continuant la série de ses remarquables études sur l'histoire religieuse, consacre ce troisième volume aux évêques de France durant ce qu'il appelle la période d'exil. Le mot n'est peut être pas d'une exactitude rigoureuse, car M. S. nous apprend que vingt-six prélats n'ont jamais quitté le sol de la patrie, et d'autre part l'archevêque de Paris, Juigné, était déjà hors de France lorsque la Constitution civile du clergé fut promulguée. D'ailleurs M. S. a consacré un chapitre entier aux évêques « restés en France, » et ceux-là ne sont point des exilés. Il ne faut pas confondre l'émigration avec l'exil, et la plupart des évêques dont parle M. S. sont bel et bien des émigrés

comme les autres. Beaucoup d'entre eux sont partis avec l'espoir de revenir au bout de très peu de mois, quand l'Europe coalisée aurait mis à la raison et châtié d'une manière exemplaire l'abominable nation française. Il fallait donc parler d'émigration, et non d'exil, c'est une première observation que suggère le titre même du livre. En outre, si l'on s'en réfère à ce titre, M. S. semble devoir parler exclusivement des évêques; or les deux tiers de l'ouvrage sont employés, et le lecteur ne s'en plaindra pas, à faire connaître la situation des simples prêtres ou des religieux sortis de France.

Ces réserves faites, il y a plaisir à constater l'utilité d'un livre comme celui-là, composé à la manière d'Hippolyte Taine par un des meilleurs disciples de ce grand historien. Les éloges et les critiques que l'on n'a pas cessé d'adresser à Taine, on peut les adresser à M. S. Il a prodigieusement travaillé, il a utilisé avec une grande sagacité des milliers de documents, et il a fait connaître une infinité de détails intéressants ou curieux; mais lui aussi me paraît tirer de ces multiples détails des théories parfois hasardées, et son livre est d'une logique dont les conclusions pourraient bien avoir devancé les prémisses. Taine avouait dans l'intimité que dès le premier jour il s'était proposé de traiter avec la plus grande sévérité tous les gouvernements dont il ferait l'histoire; M. S. exalte à priori les évêques que dans un premier volume il représentait comme des modèles de vertu, et il en vient à faire un martyr de l'évêque de Dol, fusillé comme l'on sait après l'échauffourée de Quiberon. On voit qu'avant de paraître en volume les divers chapitres de ce livre ont été publiés sous forme d'articles dans une revue bien pensante. Il faut donc lire ces études comme on lit celles de Taine, avec précaution. C'est une excellente contribution à l'histoire religieuse de la Révolution, mais que nous sommes loin de l'histoire idéale, impartiale et sereine [1]!

Il y a pourtant chez M. S. un grand fonds de libéralisme; il constate avec un véritable chagrin que le patriotisme de 1790 n'était pas tel que nous le concevons aujourd'hui, et ce panégyriste des prêtres aristocrates en vient à écrire des phrases comme celle-ci (p. 180): « Le clergé émigré ne se contenta pas de tonner contre la Révolution et de donner en toute circonstance des gages de son royalisme. Il se laissa entraîner à faire des vœux pour les nations étrangères qui attaquaient notre pays. » Quelques pages plus loin, il a le courage de reconnaître que l'histoire ne saurait excuser cette connivence — lisez

1. Il y aurait quelques réserves à faire et quelques critiques à présenter. J'ai peine à croire que *huit mille* prêtres réfractaires aient pu se réunir à Rouen, le 31 août 1792, en quête de bateaux pour le Hâvre. Je suis étonné de voir que dans un ouvrage de ce genre, où les *Mémoires* de Grégoire sont cités, il ne soit même pas fait mention de sa très curieuse *Histoire de l'émigration ecclésiastique*, publiée à la suite des Mémoires. L'hospitalité anglaise est trop vantée, elle a été la même en 1871. Il y a aussi çà et là quelques fautes d'impression.

cette complicité — avec l'étranger; ces vœux qui impliquaient la défaite, et peut-être comme conséquence le démembrement du pays (p. 185). Mais il aurait fallu ne pas exalter à outrance ces « ministres de paix » qui, comme Mathan, trouvaient que le sang coulait trop lentement.

Ainsi les contradictions abondent dans l'ouvrage de M. S., et c'était inévitable, car un prêtre ne peut pas écrire l'histoire religieuse d'une époque aussi troublée que la Révolution française. Le livre n'en est que plus intéressant, si je l'ose dire, et on ne lira pas sans profit les excellents chapitres que M. S. a consacrés à la « politique épiscopale de l'émigration. » Soutenu par d'innombrables documents d'archives, il donne des indications précises sur le rôle politique des évêques de l'ancien régime. Quel rôle pour les mandataires de celui dont le royaume n'est pas de ce monde! En lisant les divers chapitres des livre IV et V, on comprend mieux que jamais que la Révolution française fut un duel à mort contre les partisans du despotisme, contre un clergé qui adossait l'autel au trône, qui confondait les intérêts de la religion avec ceux du comte de Provence devenu Louis XVIII. C'est à ce titre surtout que le livre de M. S. est vraiment intéressant, et comme on dit aujourd'hui suggestif; mais peut-être n'est ce pas le but que ce savant historien se proposait d'atteindre, car il ne fera canoniser ni les Rohan, ni les Marbeuf, ni les Juigné, ni les autres évêques émigrés ou exilés.

A. Gazier.

Julia Cartier. **Un intermédiaire entre la France et l'Allemagne,** Gérard de Nerval. Étude de littérature comparée. Genève, Société générale d'imprimerie, 1904, in-8°, 130 pages.

Le titre de ce livre indique assez à quel point de vue l'auteur se place pour consacrer à Gérard une étude spéciale : et il ne faut chercher ici, ni une explication « psychiatrique » de son œuvre, ni d'importants documents inédits sur sa vie, mais l'examen attentif du problème suivant : de quelle nature a été l'influence de l'Allemagne et de sa littérature sur celui des romantiques qui, plus que tout autre, semblait désigné pour la subir? La réponse est nette : « Celui de tous les romantiques qui fut le plus sensible à l'influence germanique n'a demandé au fond à l'Allemagne que ce qu'il possédait déjà »; ses tendances mystiques et rêveuses ont trouvé dans une Germanie d'élection une patrie qui fut accueillante, tantôt à ses songes et tantôt à sa névrose. Solution qui s'applique, à vrai dire, à l'histoire de toutes les influences, en supposant une prédisposition nécessaire chez l'influencé, mais qui ne supprime en aucune façon

l'efficacité des modèles et des précédents. Dans le cas particulier, s'il parait indiscutable que les liens électifs qui rattachèrent ce Français de Paris à la plus chimérique Allemagne satisfaisaient certaines dispositions et ne les créaient pas, il n'en reste pas moins que la justification littéraire de ces tendances leur venait d'Outre-Rhin, et que ni Cazotte, ni la *Panhypocrisiade*, ni quelques essais de mise en œuvre poétique de traditions populaires ne pouvaient jouer ici le rôle qui fut celui de Hoffmann, du *Faust* et de Bürger [1]. Mlle Cartier étudie avec soin, mais non sans quelque gaucherie dans l'exposé, ces diverses explorations faites dans la poésie et dans la vie d'outre-Rhin par le futur poète des *Chimères*. Quelques points encore auraient pu être élucidés : la séduction de *Wilhelm Meister* — considéré comme le *Roman comique* du romantisme — est manifeste chez Gérard (cf. l'*Artiste* du 22 décembre 1844 et l'*Illustre Brisacier*) ; n'y aurait-il pas lieu de signaler l'analogie du poème *le Christ aux Oliviers*, « imité de Jean Paul » et devancé par plusieurs traductions en prose, avec le *Mont des Oliviers* de Vigny ? On est d'autant mieux autorisé à souhaiter des suppléments d'information de ce genre, que cette monographie rappelle ou complète utilement, chemin faisant, divers détails des relations littéraires entre la France et l'Allemagne [2].

F. Baldensperger.

W. Boekemann, **Franzoesischer Euphemismus**. Berlin, Mayer et Müller, 1904. Un vol. in-8° de VIII-172 pages.

Ce livre est une thèse de doctorat, présentée il y a quatre ou cinq ans à l'Université de Berlin, et que l'auteur publie aujourd'hui « revue et augmentée ». Dans quelques pages de considérations préliminaires

1. Il y a tout de même quelque imprudence à dire (p. 14) que Gérard « a laissé l'œuvre la plus pondérée, la plus calme, la plus mélancoliquement souriante qui soit ». A propos de *Faust*, deux remarques : il est probable que la traduction de Klinger qui avait séduit Gérard enfant (p. 95) était, non l'arrangement de Saur et Saint-Geniès, mais l'édition illustrée d'Amsterdam (chez les libraires associés, 1798) ; il est curieux qu'un des *poetae minimi* du premier romantisme, Hipp. Tampucci, qui fut, je crois, camarade de collège de Gérard, le salue dès 1826 du titre de « traducteur du Faust de Gœthe » (dans ses *Poésies*).

2. Les *errata* sont bien nombreux. Il faudrait indiquer (p. 17, note 4) que si la *Sapho* de Grillparzer est citée, commentée et traduite, c'est comme un argument en faveur du pseudo-classicisme. C'est Marie-Joseph Chénier, et non André, qui traduisit l'*Hermann et Thusnelda* de Klopstock (p. 39), et sa traduction se trouve, avant d'être dans l'*Almanach des Muses*, au tome II du *Magasin encyclopédique* de 1795. Il convient d'ajouter, entre autres, à la bibliographie un article de M. W. Küchler sur *Leo Burckart* (*Voss. Zeit.*, 1904, supplément n° 34). Enfin il y a quelque injustice pour Quinet et Henri Blaze à faire de Gérard « le seul » poète romantique (p. 8) qui ait connu l'Allemagne de près.

M. Boekemann expose son plan et indique sur quel matériel il a travaillé. Le but a été de fournir une contribution à ce qu'il faut appeler la psychologie de la langue, en classant ses *euphémismes*, c'est-à-dire les synonymes, les métaphores, les expressions adoucies de toutes sortes, dont les Français se servent en parlant pour désigner certaines choses ou certains actes ; et voilà certes un beau sujet, mais très vaste aussi, et singulièrement ardu. M. B. s'en est-il tiré à son honneur? C'est ce qu'il s'agit d'examiner. Je lui ferai quelques reproches essentiels, et dont on verra bien quelles conséquences découlent.

D'abord, pour arriver à des conclusions fermes, le matériel consulté a-t-il été suffisant? Je ne le pense pas. Pour le XVI^e siècle (car il ne remonte qu'incidemment plus haut), M. B. a choisi Rabelais, et c'était bien évidemment l'œuvre capitale à prendre, mais je ne dirai pas non plus que Rabelais constitue à lui seul tout le XVI^e siècle. Pour le XVII^e, le livre de fond a été le théâtre de Molière (auquel se trouve ajouté le *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac), et ce choix est heureux encore, mais donnerait lieu à la même remarque. Puis, de Molière, nous passons sans transition à un dépouillement de vingt-six romans contemporains, romans de Daudet, de Zola, de Maupassant, etc. (tous sont de la seconde moitié du XIX^e siècle, sauf la *Colomba* de Mérimée). Le trou est énorme, j'ai à peine besoin de le faire remarquer, et que devient le XVIII^e siècle avec Voltaire, ou même des auteurs secondaires comme Crébillon fils et Restif de la Bretonne? Que devient cette première moitié du XIX^e siècle, où après tout il y a eu Balzac, et même Paul de Kock? Je dirai plus, les auteurs contemporains, pris un peu au hasard, ne sont pas toujours — tant s'en faut — ceux où l'on a chance de découvrir le tour ordinaire de la conversation française. J'insiste sur ce point, parce que je crois bien que les étrangers ne s'en rendent pas assez compte. Il y a pas mal de « stylisme », d'effort littéraire, chez Daudet, chez Marcel Prévost, et même chez Zola : il y en a beaucoup chez Pierre Loti. Pour atteindre le véritable « français parlé », mieux vaudrait consulter le théâtre de Labiche, celui d'Alexandre Dumas fils, ou bien encore les romans dialogués de Lavedan, et surtout ceux de Gyp : c'est là que le tour est aisé, et vraiment naturel. Mais revenons à l'étude de M. B. Les lacunes forcées de son enquête personnelle, il a cru les combler, il les a effectivement comblées dans une certaine mesure par un dépouillement attentif du grand dictionnaire de Sachs, c'est là qu'il a fait une moisson abondante de ces expressions précédées d'un P ou d'une F majuscule (expressions *populaires* et *familières*), ou bien encore de cette petite potence qui nous reporte à l'argot des classes dites dangereuses. Et c'est très bien d'avoir dépouillé Sachs, mais il eût fallu procéder de même pour Littré, et je crois qu'à tout prendre ce second dépouillement était encore plus indispensable que l'autre : l'auteur y aurait sans doute gagné un souci du sens historique qui ne me paraît pas assez développé chez lui.

Car j'arrive au second reproche qu'on peut faire à cette étude, et qui est sans doute le plus considérable. Préoccupé avant tout d'un classement logique des faits collectionnés, M. B. les a répartis dans des divisions et des subdivisions tracées d'avance, sans s'inquiéter assez de leur provenance, sans indiquer si les locutions sont archaïques ou encore bien vivantes; presque à chaque page il promène le lecteur à travers un espace de quatre siècles, le faisant passer sans transition, sans repos ménagés, des hardiesses du *Pantagruel* aux expressions non moins grasses de Zola. Il s'ensuit qu'il le laisse un peu étourdi, ébloui et comme désorienté. Car tant de métaphores ou de jeux de mots, tant d'expressions ingénieuses ou triviales, ne sont pas toutes contemporaines, elles répondent à des « moments » assez divers de l'esprit français, et en faire une sorte de bloc, sous prétexte de retrouver les tendances permanentes de cet esprit, c'est vraiment tout brouiller et n'offrir qu'un répertoire de périphrases appartenant à toutes les époques et provenant de toutes les classes de la société. Ce n'est pas dire non plus quel a été le succès relatif de ces périphrases, ni l'accueil qui leur a été fait : car elles n'ont pas eu toutes la même fortune, les unes étant mortes presque aussitôt que nées, les autres s'étant fixées pour un temps seulement dans les esprits, d'autres enfin semblant s'y être enracinées d'une façon presque indestructible; bref, il y a eu des flottements, des retours et des caprices de l'usage, et voilà précisément ce dont nous ne sommes jamais avertis par l'auteur. Dans son livre tout est sur le même plan, et il s'ensuit que peu de choses ressortent : de cela nous trouverions des exemples à chaque page, mais nous pouvons nous contenter d'en citer deux ou trois. Ainsi, parmi les jurons dont les consonances ont été altérées à dessein, je rencontre à la p. 23 *sapristoche* et *saperlipopette* : la première de ces expressions est bien rare, la seconde, au contraire, assez usitée. A la p. 85, et sans qu'aucune distinction soit faite entre elles, à côté de l'expression *les dernières faveurs*, nous trouvons l'expression purement styliste *la communion suprême*, tirée d'un roman de Pierre Loti. Je ne me figure pas quelqu'un employant sérieusement cette dernière façon de parler au cours d'une conversation : la première au contraire — qui est ici citée dans un passage connu du *Tartuffe*, et qui a déjà été employée en 1632 par Corneille dans l'argument de *Clitandre*, — est devenue pour nous si courante, presque si banale, qu'elle ne détonne plus; et voilà précisément ce qu'il importerait d'indiquer. Il importerait aussi de déterminer à quelle époque approximative se sont introduites et fixées dans l'usage des expressions comme *en porter*, *l'avoir encore*, *l'autre* : ces euphémismes sont de nature très diverse, et non point de la même date. Si l'on veut un bel exemple du pêle-mêle dans lequel se heurtent ici les mots collectionnés par M. B. pour rendre certaines idées, on n'a qu'à se reporter notamment aux p. 88 et suiv., où se trouvent côte à côte *imprudence*, *folie*, *faute*, *rigolade*, *conquête*, et

bien d'autres : mais d'abord ces mots ont, en réalité, des nuances fort distinctes, de plus un terme comme *rigolade* devrait absolument être séparé des autres, et marqué d'une F ou mieux encore d'un P ; enfin, *conquête* a toute une histoire, et ce n'est même pas l'esquisser que de citer deux exemples, tirés l'un de Zola, l'autre de Maupassant. Je ne conseillerai pas non plus au lecteur qui demande à « être respecté », de pousser plus loin, car, à partir de la p. 109, et à propos de ce que l'auteur appelle *die geschlechtligen Funktionen*, il y trouverait un véritable « Musée des horreurs », un ramassis de phrases qui vont du *Pédant* de Cyrano au *Germinal* de Zola, et où l'argot occupe du reste la plus large place. Sérieusement, M. B. s'imagine-t-il que nous causons d'ordinaire en France sur ce ton, et que nous semons à profusion ces prétendus euphémismes?

Pour me résumer, je dirai que l'enquête entreprise par l'auteur a été trop vaste en un sens, et trop ambitieuse. Il eût été préférable, pour bien étudier cette tendance de la langue française et ne pas mêler les choses au hasard, de se borner à une époque déterminée, au dix-septième siècle, je suppose : le champ était assez large déjà, et M. B. eût trouvé l'occasion d'examiner de plus près le rôle qu'a joué dans cette diffusion des euphémismes la société raffinée des Précieuses, car en vérité, il s'est cru quitte envers elles à trop bon compte, et après avoir cité dans son introduction trois ou quatre de leurs périphrases. Un travail de ce genre, quelque peu approfondi, eût été d'une utilité moins contestable que la présente étude, qui ne sera pas inutile, je le veux bien, en tant que dépouillement du dictionnaire de Sachs, mais à laquelle on ne pourra se référer qu'avec précaution. Et s'il faut dire enfin toute ma pensée, je crois bien que des étrangers ne sont qu'à moitié qualifiés pour entreprendre des études de ce genre sur les points les plus délicats de la stylistique française. Pour y réussir il faut une longue accoutumance à la langue, et avoir au moins séjourné chez nous pendant plusieurs années. Est-ce le cas de M. Boekemann? Je l'ignore, mais il me semble que certaines nuances lui échappent, et je suis sûr par exemple, qu'à la page 85 de son livre il a fait un véritable contre-sens lorsque, dans une phrase de Pierre Loti, il considère *s'accorder davantage* comme une expression réfléchie : le pronom *se* y est au datif, et *accorder* a pour complément direct *davantage*.

E. Bourciez.

Hermann Schelenz, Geschichte der Pharmazie. Berlin, Julius Springer, 1904, in-8°, xi-934 pages. Prix 20 M.

Il y a un demi-siècle, A. Philippe publia une *Histoire des Apothicaires chez les principaux peuples du monde* [1], ouvrage estimable pour l'époque, et qui, trois ans après, fut traduit en allemand et augmenté de près de moitié par Hermann Ludwig [2]; mais depuis lors, si des monographies, quelques-unes fort savantes, ont été écrites sur diverses parties de ce vaste sujet, aucune tentative n'a été faite pour nous donner une histoire complète et générale de la Pharmacie ; c'est cette lacune que M. Hermann Schelenz vient d'entreprendre de combler dans le gros et beau volume que j'annonce. Les découvertes faites depuis cinquante ans, les travaux dont les diverses branches de la science pharmaceutique ont été l'objet pendant ce long espace de temps, ont singulièrement élargi le sujet depuis A. Philippe; M. H. S. n'a pas été effrayé par son étendue ni par les recherches nécessaires pour l'étudier à nouveau, et il n'a pas hésité à le traiter dans toutes ses parties — et parfois même dans des parties qui lui appartiennent à peine — depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Il a divisé son immense travail en 19 chapitres : les huit premiers traitent de la Pharmacie chez les peuples de l'Orient : Sémites, Égyptiens, Hindous, Mèdes et Perses, Chinois, Japonais, Grecs et enfin Romains ; le neuvième chapitre est consacré à l'histoire des sciences occultes ; les dix derniers nous ramènent à celle de la Pharmacie proprement dite, et nous font connaître les destinées et les progrès de cette science successivement chez les Coptes et les Syriens, les Arabes, les Germains et les Gaulois, puis en Italie après l'avènement du christianisme et à l'époque de l'École de Salerne; ensuite nous passons au moyen âge proprement dit, et de là tour à tour au xvi^e^, au xvii^e^ et au xviii^e^ siècle; le dix-huitième chapitre est consacré aux dernières années de ce siècle et aux premières du suivant ; enfin le dix-neuvième traite de la « Pharmacie devenue indépendante ». On comprend du reste que tous ces chapitres sont loin d'avoir la même importance et la même longueur, on peut ajouter la même utilité. Le chapitre x, par exemple, qui parle des Coptes et des Syriens, ne compte pas deux pages et rentrait naturellement dans les deux premiers où il est question des Sémites et de l'Égypte. Je crois de même que le chapitre xii, qui traite des Germains et des Gaulois, aurait dû être rattaché au xiv^e^, consacré à l'histoire de la Pharmacie au moyen âge; il y aurait eu avantage également à faire rentrer dans ce dernier chapitre le xiii^e^ qui retrace les destinées de

1. Paris, 1853, in-8° de vii et 452 pages.

2. *Geschichte der Apotheker... mit einer Zusammenstellung der Förderer der Pharmacie.* Iena, 1858, in-8° de 1122 pages.

cette science en Italie après l'établissement du christianisme et sous le régime de l'École de Salerne ; on ne s'explique pas que l'histoire de cette école célèbre puisse être séparée de celle de la Pharmacie et de la Médecine du xe au xive siècle. Il y a là un défaut de composition qui a exposé M. H. S. à des répétitions fatales et qui nuit un peu à la clarté de son ouvrage.

Je serais bien tenté de lui faire un autre reproche, celui d'avoir trop craint d'être incomplet, ce qui l'a amené souvent à sortir de son sujet; s'il était impossible de ne pas parler de l'Alchimie, je ne crois pas qu'il fut utile de faire, dans une histoire de la Pharmacie, celle de la Magie et de l'Astrologie[1] ; il était également superflu de donner de si grands développements à l'histoire de l'Alchimie, et il y avait inconvénient à la séparer de celle de la Pharmacie, puisque c'était s'exposer à des redites fatigantes pour le lecteur et nuisibles même à l'exposition du sujet. Je sais bien tout ce qu'on peut dire pour justifier ces confusions et ces empiètements d'un domaine sur l'autre ; à une époque où les sciences de la nature n'étaient pas encore distinctes, où la Médecine n'ignorait pas encore les procédés de guérison, demandés à une intervention surnaturelle, où le praticien cherchait et devait lui-même préparer les remèdes, il est difficile de faire le départ entre des choses qui étaient alors confondues, de ne pas parler, par exemple, de Médecine et de Botanique ou de Chimie à propos de Pharmacie ; c'est là l'excuse de M. H. S. ; on ne peut avec raison que lui reprocher de ne s'être pas assez borné dans ses digressions et dans ses empiètements sur des domaines étrangers, j'ajouterai de n'avoir pas toujours assez rigoureusement observé l'ordre chronologique ou géographique. Ainsi on s'étonne qu'il soit fait mention dans le chapitre viii, intitulé « Rome », de Plotin, de Jamblique et d'Apollonius de Tyane, et qu'on y parle d'Oribase, d'Aétius d'Amide, d'Alexandre de Tralles, qui étaient des médecins grecs et non romains et étaient postérieurs, non antérieurs, à l'établissement du christianisme dans l'Empire.

Ces défauts, ou ce que je regarde comme tels, et ces inconvénients ne se rencontrent plus qu'exceptionnellement dans les chapitres qui traitent du xvie, du xviie et du xviiie siècles, et disparaissent complètement dans les deux derniers, où il est question des dernières années du xviiie et des premières années du xixe, ainsi que de la période moderne de la « Pharmacie indépendante ». Nous y assistons au défilé imposant et majestueux des noms illustres des savants auxquels elle doit ses découvertes et la grande place qu'elle a prise au milieu des sciences naturelles. On comprend qu'il soit impossible de faire l'analyse même rapide des 450 pages consacrées à l'histoire de la

1. Encore moins d'y parler des Piétistes, des Rose-Croix et des Illuminés du xviie ou du xviiie siècle.

Pharmacie depuis les dernières années du xv^e siècle jusqu'à nos jours ; c'est un exposé complet et méthodique des progrès de cette science, ainsi que des sciences auxiliaires, pendant cette longue période. Il n'est pas de lecture plus instructive. Mais M. H. S. ne s'est pas borné avec raison à nous faire connaître les représentants dignes d'être connus de cet art ; il nous initie à sa pratique ; avec lui nous pénétrons dans la boutique du pharmacien ; il nous conduit dans son laboratoire ; nous assistons à la préparation de ses produits ; il nous apprend d'où ils viennent, ce qu'on les vend, sous quelles enseignes on les débite, etc. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les diverses préparations pharmaceutiques sont soigneusement indiquées avec leur origine, au fur et à mesure de leur apparition. Enfin on trouve dans le livre de M. H. S. les renseignements les plus curieux sur la situation sociale des apothicaires aux diverses époques, les corporations qu'ils ont formées, les attaques auxquels ils ont été exposés, les satires dirigées entre eux ; leur éducation professionnelle, l'organisation progressive et diverse dans les différents pays de l'enseignement pharmaceutique, etc. On peut vraiment dire que rien d'essentiel n'est oublié dans cette étude consciencieuse et savante.

Ce n'est pas à dire sans doute qu'on ne puisse y signaler quelques légères omissions, dans la partie qui se rapporte à l'antiquité surtout, quelque erreur empruntée à une source non suffisamment contrôlée ; ainsi on est surpris que M. H. S. ait ignoré les publications de M. Victor Loret sur la Flore et certaines préparations pharmaceutiques de l'Égypte ancienne, ainsi que l'excellent travail de H. L. Lüring sur la thérapeutique de cette contrée [1]. Il cite sans doute, et à diverses reprises, les publications de M. Jolly dans le *Janus*, mais il n'a point connu son travail d'ensemble sur la médecine hindoue, publié dans le *Grundriss für indische Philologie ;* il est vraisemblable que s'il avait lu ou seulement parcouru cet ouvrage, il eût donné une liste plus longue des remèdes employés dans l'Inde ancienne, dont la pharmacopée était si riche. Je lui signale aussi le livre des *Saxon Leechdoms* [2], qu'il a également ignoré et qui est si curieux. Il est évident, p. 10, que le mot *tappah* ne peut signifier abricot, ce fruit n'ayant pas été connu dans la Judée avant notre ère. En supposant, p. 39, que la ville grecque de Sicyone eût reçu de la culture du pavot le surnom de Mecone, cela ne prouverait pas que cette plante ait été connue dans l'ancienne Égypte. L'identification du

---

1. *Die über die medicinischen Kenntnisse der alten Aegypter berichtenden Papyri verglichen mit den medicinischen Schriften griechischer und römischer Autoren.* Leipzig, 1888 ,in-8.

2. *Leechdoms Wortcunning and Starcraft of Early England*, collected by the Rev. Oswald Cockayne. London, in-8°, 3 vol., 1864-76, surtout le second volume *Leechbook — Laece Boc.*

καρπίον de Ctésias avec le sanscrit *karpura* fait sourire, et l'on se demande comment M. H. S. a pu accorder la moindre créance au médecin d'Artaxercès. J'ignore aussi où il a pu trouver, p. 56, l'eau et l'huile de roses mentionnées dans la mythologie hindoue. P. 195, il eût été bon de citer parmi les plantes signalées par Cosmas Indicopleustes, le cocotier. [1]. Mais je ne voudrais pas prolonger ces observations, auxquelles j'aurais d'ailleurs peu à ajouter; j'aime mieux rappeler en terminant tout ce qu'il y a de recherches et de travail [2] dans l'*Histoire de la Pharmacie* de M. H. Schelenz et le remercier de nous avoir donné un livre aussi savant et instructif, dont la place est marquée d'avance dans toutes les grandes bibliothèques.

Ch. J.

— Nous n'aurons pas attendu longtemps la suite et la fin de la monographie de M. Emile Bertaux sur *Rome*, dans la jolie collection des *Villes d'art célèbres* (Paris, H. Laurens, éd. vol. pet. in-4°, de 175 p. ill. de plus de 100 phot. chacun). Nous avions déjà annoncé une première partie, consacrée à la Rome antique. La seconde nous mène des Catacombes à Jules II; la troisième, de ce règne si artistique jusqu'à nos jours (3 vol. en tout, ou un seul qui les réunit). Nous n'avons pas de nouvelles observations à formuler sur cette étude exceptionnellement développée, abondante d'informations, très documentée comme dates et fort intéressante malgré la masse pressée de ces renseignements historiques. Celle-ci peut-être, toutefois, que les appréciations esthétiques sont d'un archéologue plutôt que d'un artiste, et que la nuance ne laisse pas d'être sensible en plus d'un cas. C'est le danger des informations techniques, qu'elles modifient parfois le point de vue et entravent la libre impression d'art. — Une autre monographie a paru en même temps, celle de *Strasbourg*, par M. Welschinger. C'est un tout autre monde; en dépit de l'ancienneté des monuments décrits et des souvenirs évoqués, on vit, en lisant ces pages, d'une vie toute moderne, qui s'est poursuivie, qui s'est maintenue dans son intégrité malgré les changements et les révolutions. M. Welschinger, qui parlait du pays de son enfance, a su mettre une émotion discrète mais attachante dans ses promenades à la recherche de tous les « joyaux » qui font la gloire de Strasbourg. Son récit est pittoresque, il a la sûreté d'une longue familiarité avec les choses et les hommes, et il n'est pas long à prouver, ce que certains n'eussent peut-être pas soupçonné tout de suite, les droits incontestables de Strasbourg à prendre place parmi ces « villes d'art célèbres ». Une petite chicane en finissant?... N'aurait-on pu éviter ici certaines fausses notes trop coutumières aux livres français qui citent des noms allemands, comme *la* Frauenhaus, *la* Blatterhaus, *le* Schinsbrucke, ou encore le Vat*h*er Rhein?

---

1. On se serait attendu à trouver cité le nom de Daléchamp, sinon parmi ceux des « Pères de la Botanique », du moins parmi les traducteurs d'ouvrages scientifiques de l'Antiquité.

2. Je ne dois pas oublier de mentionner l'Index alphabétique de 104 pages à trois colonnes qui termine le volume et qui en rend l'usage si facile.

— Trois nouveaux volumes ont porté en même temps à 20 le nombre des petites monographies de la collection *Les Grands artistes* publiée par le même éditeur (H. Laurens, vol. in-8° carré, de 125 p. et 24 phot.). C'est un *Hogarth*, de M. François Benoit, professeur d'histoire de l'art à Lille; un *Donatello*, dû à M. Arsène Alexandre; et un *Boucher*, signé de M. Gustave Kahn. L'œuvre du premier est surtout documentaire, soit comme satire pittoresque des mœurs de son temps, soit comme miroir fidèle de l'humour anglais. C'est bien là dessus que M. Benoit a insisté justement dans son étude sur Hogarth, curieusement illustrée d'ailleurs. Avec Donatello ou Boucher on respire une atmosphère autrement artistique. M. A. Alexandre cherche à inspirer envers Donatello « non du respect mais de l'admiration éperdue, non de l'intérêt mais de l'effarement », et il y met beaucoup d'éloquence. M. Kahn place Boucher dans son milieu et cause plutôt qu'il ne raconte, sur cet art si singulièrement séduisant : c'est le bon parti, en si peu de pages, et l'illustration, très soignée, y ajoute beaucoup. — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 mars 1905.

M. Maspero adresse au Secrétaire perpétuel un travail de M. Léon Barry, membre de l'École française du Caire, sur un papyrus grec de la collection de M. A. Cattaoui, du Caire, qui contient une pétition des fermiers de Soknopaiou Nésos au stratège. Lecture en est donnée par M. Héron de Villefosse. La pétition est motivée par les mêmes faits qu'une autre requête récemment publiée par M. Nicole dans les *Papyrus de Genève*.

L'Académie procède à l'élection d'un membre du Conseil de perfectionnement de l'École des Chartes, en remplacement de M. Jules Lair, démissionnaire. — M. Léopold Delisle est élu à l'unanimité.

M. Henri Omont donne lecture des conclusions du rapport de la commission du prix Saintour (moyen âge et Renaissance). Ce prix a été partagé également entre M. Paul Durrieu, pour sa publication des *Très riches Heures du duc de Berry*, et M. F. Mazerolle, pour ses *Médailleurs français du* XV[e] *siècle au milieu du* XVII[e].

M. Philippe Berthelot présente une série de documents entièrement nouveaux qu'il a recueillis dans le centre de la Chine, et parmi lesquels se trouvent des inscriptions arabes, persanes, chinoises du Chen-Si, du Ho-nan et du Chan-toung, intéressantes pour l'histoire du mahométisme dans la Chine du Nord et à Si-ngan-fou et donnant des renseignements précieux sur la communauté juive du X[e] siècle établie à Kaï-fong-fou. — M. Berthelot remet à l'Académie, pour être déposée au Musée du Louvre, une pierre sculptée, datant de l'an 660 et provenant des grottes boudhiques du défilé de Long-men.

M. Gustave Schlumberger fait une communication sur quelques sceaux du royaume de Terre-Sainte. Ce sont les sceaux de Meillor de Ravendel, seigneur de Maroclée, d'Amaury II de Lusignan, roi de Jérusalem et de Chypre, de Balian II d'Ibelin, seigneur de Naplouse, et de Jean, vicomte de Tripoli après 1241.

M. Charles Joret étudie les mots « cailleux, Cayeux, caieu ». — MM. Dieulafoy, A. Thomas et Bréal présentent diverses observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 8 avril. — 1905

J.-M. Lemaréchal. **Dictionnaire japonais-français** 1 vol. gr. in-8°, Tokyo et Yokohama, 1904.

Depuis de longues années, les Français qui étudient la langue japonaise, devaient recourir aux dictionnaires anglais; après la publication de Léon Pagès qui a rendu des services à l'époque (1868), personne en France n'avait entrepris de travail de cette nature. C'est donc avec joie que nous saluons aujourd'hui le Dictionnaire de M. Lemaréchal : nous voulons y voir l'aurore d'une renaissance longtemps attendue des études japonaises dans notre pays.

Mais je serais désolé de faire croire que ce volume n'est qu'une promesse : il est aussi une solide réalité. Ses 1,000 pages de format grand in-8, éclairées d'illustrations, renferment à peu près tout ce que le japonais pur et le sino-japonais (kan-go) ont d'usuel; en parcourant quelques pages, je n'ai noté l'omission que d'un petit nombre de mots tout à fait techniques; par une heureuse innovation sur tous les dictionnaires publiés jusqu'ici, les noms propres les plus fréquents ont été insérés à leur place alphabétique; dans chaque article des exemples bien choisis guident l'étudiant; pour tous les mots, on trouve d'abord la prononciation en lettres latines, puis les caractères idéographiques, enfin les explications. Ici j'aurais à faire deux réserves; l'une a pour objet la transcription adoptée qui est celle du Romaji-kwai, très usitée au Japon, mais qui est purement anglaise et qui ne correspond ni à l'orthographe japonaise, ni même souvent à la prononciation; la publication d'un dictionnaire eût été une bonne

occasion de réagir. Je sais d'ailleurs que je prêche dans le désert, mais je crois ma cause trop bonne pour l'abandonner. Si du moins, et c'est ma seconde objection, l'auteur adoptait l'orthographe usuelle du milieu européen où il vit, il eût rendu service à l'étudiant, parfois même au Japonais, en donnant au moyen de kana la graphie régulière de chaque mot, graphie consacrée, mais qui ne laisse pas de présenter quelques difficultés.

La petite introduction grammaticale est parfaitement nette et sera fort utile à l'étudiant; la disposition typographique est claire et les caractères chinois, quoique fins, sont lisibles, ce qu'on ne peut dire du dictionnaire, excellent d'ailleurs, de Brinkley. Le présent ouvrage devra être sous la main de quiconque veut apprendre la langue japonaise.

Maurice COURANT.

R. H. WOLTJER, **De Platone præ-socraticorum philosophorum existimatore et judice** (thèse de doctorat de l'Univ. libre réformée d'Amsterdam). Leyde, Brill, 1904; 219 p.

Le lecteur devra attendre un second volume pour voir justifier le titre de cet ouvrage; dans celui-ci, il trouvera seulement la position de la question, et une discussion des passages où Platon cite le nom d'Orphée, avec cette conclusion négative : Si tant est que Platon ait considéré Orphée comme un philosophe, il ne dit pas ce qu'il en pense. La raison en est que M. Woltjer ne s'est pas rendu un compte suffisant de l'ampleur de son sujet, qu'il s'est aperçu trop tard de la longueur de sa tâche, et que, l'ouvrage devant être une thèse, il n'a pas voulu remettre aux calendes grecques la conquête de son grade. Nous le savons par lui-même (cf. l'avant-propos), et c'est pour cela que la partie vraiment intéressante de la question ne sera traitée que dans un second volume. Il eût été facile pourtant d'être plus bref; M. W. se perd souvent dans les détails et ne sait éviter ni les longueurs, ni les discussions inutiles; les notes surtout contiennent beaucoup de superflu. Le plan général de l'ouvrage est donné aux pages 124-125; neuf sections doivent le composer, dont nous n'avons ici que la première, et seulement en partie; c'est peu pour permettre à la critique une opinion motivée. Nous pouvons juger cependant le chapitre d'introduction, où M. W. expose sa méthode. Il est important, pour bien pénétrer la philosophie platonicienne, de savoir ce que Platon pensait des philosophes antérieurs et de leurs théories; mais le problème n'est pas aussi simple qu'il le paraît. Si l'on a recours au texte de Platon pour connaître son jugement sur ces doctrines, c'est Platon lui-même qui souvent est la première source d'informations, et par suite nous sommes exposés à nous mouvoir dans un cercle; de plus les opinions que nous voyons exposées dans les dialogues ne sont

pas toujours celles de Platon lui-même, mais celles qu'il attribue aux interlocuteurs, et il est difficile, en pareil cas, de déterminer si nous avons la véritable pensée de Platon; l'ironie socratique est encore ici un grand obstacle. Il s'agit, en outre, de préciser quels sont ceux que Platon compte au nombre des philosophes, et à ce sujet M. W. établit une longue discussion pour prouver que Platon considérait comme tels les Orphiques. Il faut enfin étudier comment sont rapportées les opinions du vulgaire, et même celles des barbares, en tant qu'elles touchent à la philosophie. Tel étant l'ensemble de la question, on n'oubliera pas que M. W. (il insiste sur ce point à plusieurs reprises [1]) se propose de chercher non seulement ce que Platon pense des anciens philosophes, mais ce qu'il rapporte de leur personne, de leur vie et de leurs écrits, et si ce qu'il rapporte est exact; cette recherche est faite exclusivement d'après ses ouvrages, et non d'après ses théories philosophiques. Le sujet est donc bien posé : M. W. doit soumettre à son examen tous les passages où il est question, soit nominalement, soit par allusion, d'un philosophe antérieur à Socrate, discuter si Platon y parle en son nom ou s'il y donne seulement l'opinion d'autrui, s'il s'exprime sérieusement ou non, et retrouver, comme conclusion, la véritable pensée de Platon sur ce philosophe. Cet examen, avons-nous dit, n'est fait dans ce volume que pour Orphée, qui est soigneusement distingué des Orphiques. M. W. n'en tire pas grand chose; et comment l'aurait-il fait? La plupart des passages où est cité le nom d'Orphée ne touchent qu'à la fable, et ont peu ou point de rapport avec la philosophie. Toute cette partie n'est d'ailleurs, dans son ensemble, qu'une polémique contre le programme de Fr. Weber (*Platonische Notizen über Orpheus*, progr. Munich, 1899), inutile pour une bonne part. Elle a cependant ceci d'intéressant qu'elle montre comment l'on peut, en discutant sans bases solides, arriver à des interprétations opposées, également admissibles par quelques côtés, également attaquables par d'autres, pour peu que l'on parte de points de vue différents [2]. Somme toute, l'ouvrage de M. Woltjer mérite des éloges; il est consciencieux, préparé avec soin, bien documenté, et la première partie fait voir que l'auteur sait traiter un sujet avec méthode; la seconde, où il est question d'Orphée, est plutôt un hors d'œuvre dans l'ensemble du plan, et décèle quelque inexpérience dans l'art de combiner et d'interpréter les textes.

My.

---

1. Par exemple p. 123 : Non solum quid de philosophorum *dogmatis* censeat Plato, mihi est tractandum, verum etiam quæ de iis *ipsis*, de *vita* eorum et *operibus* referat (c'est M. W. qui souligne).

2. Voy. par exemple le singulier raisonnement (p. 160 sv.) par lequel M. W. essaie de démontrer que Platon, bien qu'il cite des vers sous le nom d'Orphée, ne peut cependant penser à un ouvrage d'Orphée; ou encore l'argumentation (p. 178 ss.) sur *Timée*, 40 *d* ss., où plusieurs autres textes sont invoqués à tort

R. C. Flickinger. **Plutarch, as a source of information on the greek Theater,** Chicago, 1904, 64 p.

Plutarque est très riche en allusions aux choses du théâtre. Tous ces textes, noyés dans une œuvre volumineuse, il importait, pour la science des antiquités scéniques, de les colliger, comme on a fait déjà, dans ces dernières années, pour plusieurs autres écrivains grecs. Telle est la tâche que s'est proposée M. Flickinger, et pour laquelle il a, nous apprend sa *préface*, réuni les matériaux nécessaires. Dès aujourd'hui il nous communique un chapitre de ce futur ouvrage, où sont rassemblés, classés, commentés tous les textes de Plutarque, qui concernent le théâtre, considéré comme édifice. L'opuscule de M. F. est une thèse doctorale : on ne s'étonnera donc pas d'y trouver quelques défauts de jeunesse. Le premier, c'est la longueur et la lenteur des préliminaires (p. 1-22). Trois chapitres (1. *Introduction* ; 2. *Criteria* ; 3. *Plutarch's method of dealing with his sources*) sont consacrés, tout d'abord, à l'élaboration d'une méthode. Il y a là, je le crains, un peu d'étalage scientifique. Dans les 40 pages qui lui restent, M. F., abordant enfin son vrai sujet, passe en revue les emplois et les sens, chez Plutarque, des différents termes techniques, relatifs au théâtre grec (θέατρον, ὀρχήστρα, θυμέλη, σκηνή, προσκήνιον, πάροδος, λογεῖον). Toute cette partie est traitée avec grand soin. Sur l'évolution sémantique des mots ὀρχήστρα, θυμέλη, σκηνή, j'ai noté, en particulier, d'excellentes observations, qui éclairent ce sujet si obscur. Voici pourtant quelques menues critiques, relevées au passage. P. 23. Il n'est pas exact de dire que le sens premier du mot θέατρον a été « *spectateurs, public* », et le second « *espace occupé par le public* ». L'inverse est de toute évidence. C'est ainsi qu'en français, pour désigner l'assistance, nous disons, par métonymie, « *la salle* ». — P. 41. Traduire σκηνῶν par « *spectacles* », dans la phrase d'Aristote (*Poet.* XIII, 6, p. 1453 a) : ἐπὶ σκηνῶν καὶ ἀγώνων, est un anachronisme, car ce sens, quoi qu'en dise M. F., n'apparaît qu'à une époque très tardive. La vérité est que la préposition ἐπί est employée ici avec un double sens, d'abord *local*, puis *figuré* : brachylogie dont ne saurait s'étonner quiconque a pratiqué, tant soit peu, la syntaxe *télégraphique* d'Aristote. — P. 45. M. F. dénie au mot σκηνή le sens de « *scéne, estrade* » chez Plutarque. Pourtant, quand nous lisons (*Thes.*, 16) : ἀπὸ τοῦ λογείου καὶ τῆς σκηνῆς, il est clair que nous avons là un de ces doublets,

---

pour prouver qu'il s'agit d'Homère et d'Hésiode plutôt que d'Orphée. — L'interprétation de *Ion*, 533 c (p. 141, note 1) est certainement inexacte (Orphée n'y est pas appelé sûrement κιθαρῳδός). Le texte, au contraire, est fort net : le parallélisme αὔλησις, κιθάρισις, κιθαρῳδία, ῥαψῳδία, et Olympos, Thamyras, Orphée, Phémios, le premier de ces personnages étant connu comme αὐλητής (*Minos*, 318 *b*), et le dernier qualifié dans le passage même de ῥαψῳδός, indique nécessairement que les deux autres termes se rapportent à Thamyras et à Orphée. — Pourquoi M. W. répète-t-il cette vieille erreur (p. 110 et ailleurs) : Er l'*Arménien*?

qui sont un véritable *tic* chez Plutarque, et où les deux termes s'équivalent. Tel est encore, manifestement, le sens du mot σκηνή dans *De aud. poet.*, p. 19 *c*. A propos de ce dernier passage, où nous est rapportée une boutade d'Euripide, M. F. affirme avec désinvolture que cette citation est modernisée, parce qu'au temps d'Euripide, la locution ἐκ τῆς σκηνῆς n'aurait pu signifier que « hors du bâtiment de la scène » (p. 51). Aucune preuve n'est apportée à l'appui de cette assertion : c'est un dogme [1]. Rien que ce trait suffirait à montrer que M. F. est un partisan *à priori* de la théorie de M. Dörpfeld sur la scène grecque. Cela est son droit ; mais il ne faudrait pas que cette idée de derrière la tête troublât son impartialité ou son sens critique. Néanmoins tout cela, en somme, est peu de chose. C'est surtout la conclusion générale de M. F. que je repousse. Prenant prétexte d'un certain nombre d'anachronismes [2] qu'il a relevés chez Plutarque, il refuse toute valeur au témoignage de cet écrivain en ce qui concerne le théâtre de l'époque classique. Il y a là, ce me semble, beaucoup de parti-pris. Ou plutôt, pour parler plus exactement, la question est mal posée. Comment M. F. n'a-t-il pas vu qu'il était indispensable, avant tout jugement, de séparer en deux groupes bien distincts les allusions de son auteur ? Il y a, d'une part, celles où Plutarque parle en son propre nom. Celles-là, à peine est-il besoin de le dire, n'ont pour nous qu'un intérêt médiocre. Car qui songe à demander à un écrivain de l'ère chrétienne son opinion *personnelle* sur l'état de la scène grecque au v[e] siècle avant J.-C. ? Mais il en est tout autrement des textes où Plutarque n'est que l'écho d'un écrivain plus ancien : ils peuvent prendre une très grande valeur, en proportion du degré de fidélité avec lequel Plutarque reproduit habituellement ses sources. Or, sur ce dernier point, consultons M. F. lui-même. Parmi les très rares textes où Plutarque peut être confronté avec sa

---

1. Je crois bien, cependant, que M. F. se réfère ici implicitement à l'interprétation qu'il a proposée ailleurs de cette formule, dans une dissertation spéciale (cf. *Rev. critiq.* 1903, II, p. 28). Mais, comme on l'a très justement montré ici-même, cette interprétation n'est rien moins que satisfaisante. Voici, de plus, une objection indirecte, qui me semble assez forte. Si le sens propre des locutions ἐπὶ (ἀπὸ) τῆς σκηνῆς n'est pas « *sur la scène* » et « *du haut de la scène* », mais « *devant* (ou *auprès*) *de la skénè* », et « *hors* (ou *en s'éloignant*) *de la skénè* », nous serons nécessairement conduits à cette conclusion que, seul entre toutes les parties du théâtre grec, le lieu des acteurs n'avait pas de nom spécial, et que les Grecs étaient réduits à le faire entendre par des périphrases. Chose qui paraîtra d'autant plus étonnante que ce lieu était (du moins à partir du v[e] siècle) l'organe essentiel, et le cœur même du théâtre.

2. M. F. en grossit, du reste, le nombre à plaisir. P. 28 et 21. Vétilles insignifiantes. — P. 52. Vers la fin de la phrase, ce n'est plus Lycurgue, mais Plutarque qui parle. — P. 54 et 58. L'auteur a, de nouveau, le tort de supposer définitivement résolue la question du *logéion*. — P. 21-22. C'est le seul exemple de bévue grave. Mais je crois, avec M. F. lui-même, qu'entre Aristote et Plutarque il faut admettre un intermédiaire, responsable de l'erreur. Etc.

source, il en est deux particulièrement significatifs. Comparez *Vie d'Agésilas*, 29 avec Xénophon, *Helléniques* VI, 4, 16 (nouvelle du désastre de Leuctres), et *Vie de Flaminius*, 10, avec Polybe XVIII, 46, 1-10 (proclamation de la liberté grecque aux Jeux Isthmiques). Dans ces deux cas, la manière dont Plutarque en use avec son original est très caractéristique, et, par suite, semble trahir un système prémédité. Très libre et très inventif, tant qu'il s'agit de ressusciter par l'imagination les sentiments et les gestes des personnages, de restituer, en un mot, à la scène qu'il décrit son atmosphère morale, il se montre, au contraire, dans la reproduction des circonstances matérielles, d'une exactitude scrupuleuse, *littérale;* sur ce point, il ne se permet ni addition, ni retranchement. De cette double confrontation, la crédibilité de Plutarque sort donc agrandie et fortifiée. Et, par conséquent, lorsque dans la *Vie de Démétrius*, 33 (cet exemple est parmi les plus typiques), il nous montre le Poliorcète convoquant, après la prise d'Athènes, le peuple au théâtre, faisant cerner par ses troupes la *skènè*, postant ses gardes du corps autour du *logéion*, puis pénétrant lui-même « à la façon des tragédiens » sur le logéion par les *parodoi supérieures*, pour de là haranguer la foule, je ne doute pas que ces détails si circonstanciés, et si importants pour la connaissance du théâtre grec vers la fin du IVe siècle, ne dérivent directement de l'original dont Plutarque s'est inspiré. En résumé donc, je suis en grave désaccord avec M. F. sur ses conclusions. Mais l'utilité très réelle de son travail n'en subsiste pas moins : elle réside surtout dans la collection de textes qu'il a réunie et très diligemment commentée. Je ne veux point terminer, avant d'avoir loué tout particulièrement les qualités de finesse et de perspicacité dont il a fait preuve dans l'interprétation de maints passages difficiles de Plutarque. Très séduisante, entre autres, me paraît la solution d'un passage bien connu du *De esu carnis*, p. 996 *b :* ὥσπερ..... μηχανὴν αἴρει ποιητικὸς ἀνὴρ ἐν θεάτρῳ σκηνῆς περιφερομένης. Jusqu'ici on avait rapporté les deux derniers mots, soit à la *scaena ductilis*, soit aux *périactes*. Prêtant au mot σκηνή le sens de « spectacle, drame », qu'il a ailleurs chez Plutarque et ses contemporains, M. F. traduit d'une façon toute nouvelle : « de même que le poète a recours à la *méchanè*, lorsque son drame s'embarrasse » (littéralement : *est emporté par un tourbillon*, *tournoie*, métaphore amenée par la phrase précédente où il est question d'un vaisseau). S'il était acquis, ainsi que l'affirme un peu précipitamment M. F., que la conversion des périactes n'a rien à faire avec les apparitions divines, j'accepterais sans hésiter cette traduction. Mais il reste d'autres textes où les deux phénomènes sont, ou du moins semblent, mis en corrélation. (Je me permets, à ce propos, de renvoyer M. F. à l'article *machina* du *Dictionnaire des antiquités*, où j'ai analysé ces textes). Tant que cette coïncidence ne sera pas expliquée, il me restera un doute. En revanche, je suis convaincu que M. F. a enfin

trouvé le vrai sens des mots si controversés dans *Demetr.* 34 : αὐτὸς δὲ καταβὰς, ὥσπερ οἱ τραγῳδοὶ, διὰ τῶν ἄνω παρόδων. C'est un passage similaire, mais plus explicite, de la *Vie d'Aratus*, 23 qui lui a livré la clef de ce *locus desperatus*. Il faut entendre : « étant descendu (de l'acropole au théâtre et ayant pénétré sur le logeion) par les parodoi d'en haut ». L'expression ne pèche que par un excès de concision. Il y a encore, dans la dissertation de M. F., d'autres explications aussi fines et aussi neuves que ces deux-là.

Octave NAVARRE.

E. HERZOG, **Streitfragen der Romanischen Philologie.** — I. Die Lautgesetzfrage. Zur franzoesischen Lautgeschichte. — Halle, Max Niemeyer, 1904; un vol. in-8°, de 122 pages.

Le titre du présent fascicule semble nous promettre toute une série d'études et de remarques sur les différents points douteux et par suite contestés de la Philologie romane; cette série sera la bienvenue. Dans sa première étude, M. Herzog a uniquement abordé certains problèmes qui concernent la phonétique : c'était l'ordre indiqué, et dans ce vaste champ, il y a du reste toujours beaucoup à glaner. Après quelques considérations générales (peut-être pourrait-on même trouver qu'elles le sont trop) sur les lois phonétiques et leurs exceptions, sur le mélange possible des dialectes, le rôle de la conscience et de la volonté, etc., l'auteur passe aux phénomènes dits d'assimilation et de dissimilation. Ils sont vraiment très ténus ces phénomènes, je dirais presque capricieux. On sait dans quels cadres rigoureux M. Grammont a essayé naguères d'enfermer les derniers; il y a réussi en partie, et cependant malgré tout, je me demande s'il y a là des règles dans le sens strict du mot, des règles comparables, je suppose, à celle qui fait qu'en français tout *a* latin accentué et libre devient *é*. J'en doute un peu : ces phénomènes n'ont rien de très constant, tantôt ils se produisent, et tantôt non ; comme les autres faits phonétiques, ils sont dus assurément à des fautes individuelles, que plusieurs peut-être commettent en même temps, — parce qu'elles ont une sorte de raison d'être dans les tendances de l'organisme vocal, — et qui se propagent ensuite par imitation. Où l'embarras commence, c'est lorsqu'on veut les classer. Quoi qu'il en soit, sur ce sujet et sur plusieurs autres, M. H. a écrit des pages pénétrantes et pleines de remarques ingénieuses. Parmi les exemples qu'il allègue pour éclairer ses théories générales, quelques-uns sont présentés d'une façon fort intéressante. Ainsi, p. 37, la métathèse qui de *formage* (formaticum) doit nous conduire à *fromage*, est expliquée assez justement, je crois, par une prononciation intermédiaire *frmage* : il y a là un moment de transition où l'*r* est devenue vocalique (je ne l'indique pas faute de signes spé-

ciaux), a pour ainsi dire absorbé l'*o*, et il s'ensuit que cet *o* peut alors être dégagé soit en avant (retour à *formage*) soit en arrière (nouvelle forme *fromage*). Je trouve tout cela assez vraisemblable. En revanche, lorsque M. H. dit (p. 28) que *cūlus* serait devenu **chul*, comme *skina* devient *échine*, si l'*ū* latin avait eu le son *ü* lors des invasions germaniques, je ne suis pas certain de la justesse absolue de cette comparaison, et il se peut après tout que l'*i* ait eu une force palatalisante plus considérable. Ailleurs, les exemples sont jetés en passant, et d'une façon trop sommaire : ainsi, p. 31, il est dit que le cas de l'ancien français *tuit* se rapporte à un dédoublement de son, et ne saurait être classé parmi les épenthèses. Voilà qui est bien sec ; on aurait aimé à avoir ici quelques explications, à savoir au juste comment est envisagée l'évolution de cette forme, qui reste précisément un des points obscurs de la phonétique française.

J'arrive aux questions spéciales qui, vers la fin du volume (p. 81-114), ont été abordées avec tout le détail désirable. Il y en a essentiellement deux, et la première c'est l'histoire en français du suffixe *-itia*. Pour la retracer, M. H. part des étapes de la transformation de *ty* telles qu'il les a posées naguères dans un article de la *Zeitschrift* de Groeber : un mot comme *ratione* est devenu successivement *rat'one*, puis *ratsone* (p. 82). Mais à cette façon de voir il me semble bien qu'on doive faire une objection de principe, car avec un phonème complexe *ts* non mouillé, je vois certes qu'on aboutit au provençal *razon*, je ne comprends plus guère en revanche qu'on puisse aboutir au français *raison*. C'est que pour M. H. le rôle de l'élément palatal, dans une forme comme *minatsyare*, a consisté essentiellement à empêcher l'affaiblissement du phonème dental, ce qui conduit en effet très naturellement à *menacer*. Lorsqu'on se fait de l'évolution de *ratione* et *vecinu* en français une idée différente de celle ici admise, on retombe à propos du troisième type dans des difficultés nouvelles, on est forcé d'admettre pour *minaciare* un renforcement ancien de la gutturale, quelque chose comme *minacciare*, et c'est ce que j'ai fait pour ma part avec quelques autres (voir mon *Précis de Phonétique*, p. 128). Je sais qu'il y a des deux côtés un postulatum ; mais je persiste à croire que celui qui fait sortir *raison* de *ratsone* violente trop les faits. Ceci posé, j'ajouterai que M. H. fait aux théories de M. Horning des critiques qui me paraissent assez justes, et dans le détail desquelles je ne veux pas entrer ici. Pour sa part, il admet finalement qu'un mot tel que *pigritia*, devenu *pigritsa* dans la langue parlée, a été contaminé à un moment donné par la prononciation classique conservée dans les écoles, d'où *pigritsya* et ensuite *paresse*. Ceci n'est pas impossible, mais cependant un peu subtil ; j'aime mieux admettre des influences et des mélanges réciproques de *-itia* et de *-icia*. Mais ce qui me semble très juste et tout à fait digne d'être pris en considération, c'est ce que dit M. H. relativement à l'action exercée sur ces

terminaisons par celle des participes en *-ata*, *-īta*, *-uta*, car on comprend très bien que *justitia* soit devenu *justītia* (v. fr. justise) sous l'influence de *audīta*, et il y en effet une sorte de parallélisme frappant entre des formes comme *garantie* et *garantise* par exemple. Tout ce qu'on pourrait reprocher à l'auteur, c'est de ne pas tenir compte du rôle qu'a joué à son tour le suffixe gréco-latin *-ía*, et qui a été considérable : malgré cela, je crois bien qu'il nous donne la clef de la terminaison dans nos mots *recreantise*, *apertise*, *franchise*, etc. — Je serai bref sur le second point qu'a traité en détail M. H. à propos de la phonétique française. Il a essayé d'établir une loi d'affaiblissement en *é*, *e*, de toute voyelle non initiale et placée devant l'accent, même dans les cas d'entrave : ceci expliquerait en effet une forme telle que *correcier* et même *chalengier* ou *volenté*. Mais cette loi peut-elle être définitivement admise ? Je n'oserais l'affirmer. L'auteur cherche à l'appuyer sur des noms géographiques qui proviennent de régions bien diverses. En tout cas, si la loi est vraie (et elle l'est au moins à titre de tendance), il en tire une conséquence, qui est certainement digne encore d'attention, à propos des 1re et 2e personnes de l'imparfait du subjonctif qui ont été longtemps en français pour les verbes de la première conjugaison *amissions*, *amissiez*. On sait en effet que l'explication de ces formes par une influence de l'imparfait de l'indicatif est à peu près « désespérée » (c'est celle que donnait M. Meyer-Lübke, *Gramm.*, II, § 307), et que récemment encore M. Nyrop les déclarait une « énigme ». D'après M. H., *amessons*, *amessez* (par affaiblissement de *amassemus*, *amassetis*) sont les formes françaises primitives, et il ne manque pas d'exemples pour appuyer cette façon de voir; plus tard les finales *-ions* et *-iez* s'étant introduites, on a eu *amessions*, *amessiez* qui sous l'influence du yod se sont changés en *amissions*, *amissiez*. La seule objection que je voie à faire, c'est que la diffusion de *-ions*, *iez* semble avoir été précisément tardive au subjonctif, du moins au présent; mais il peut, à vrai dire, en avoir été différemment à l'imparfait. — Je n'ai pas à insister davantage pour montrer combien est intéressant le livre de M. Herzog, et avec quel profit aussi le liront tous ceux que préoccupent les questions de phonétique romane.

E. Bourciez.

Karl Schorbach : **Seltene Drucke in Nachbildungen** mit einleitendem Text. IV. **Laurin**. Halle a. S., Rudolf Haupt, 1904. In-8°, 37 et 60 pp., 16 m.

On possède deux bonnes éditions, dues à Müllenhoff et à M. Holz, de la charmante légende tyrolienne qui nous conte les combats du roi des nains, Laurin, contre l'un des grands héros de la légende germanique, Dietrich de Berne, et ses compagnons. M. Schorbach a eu l'excellente idée, qu'approuveront les bibliophiles et les germanistes,

de reproduire en phototypie l'un des incunables où se trouve imprimé le poème : celui de 1500, publié à Strasbourg. A cette reproduction il a joint une introduction où il signale quelques particularités relatives aux manuscrits et fournit la liste des anciens textes imprimés. On remarque que M. Sch. ne se prononce pas sur la date de la composition du poème que Müllenhoff fixait à 1200 environ, alors que M. Holz ne la croit pas antérieure à 1250, opinion appuyée d'arguments fort solides. M. Sch. d'ailleurs ne paraît pas estimer à sa valeur l'édition de M. Holz, si méritoire cependant. Outre les renseignements fort utiles qu'il a donnés, M. Sch. communique une découverte qu'il a faite et qui a son intérêt : le manuscrit de Strasbourg, brûlé en 1870, n'a pas été, comme on le croyait jusqu'ici, écrit en 1480 environ par Diebolt Hanowe. M, Sch. signale aussi l'existence du manuscrit de Bâle, découvert en 1878, et que les éditeurs de *Laurin* n'ont pas connu.

F. Piquet.

L'Organisation du travail à Bruxelles au XV^e^ siècle, par G. des Marez. — Bruxelles, H. Lamertin, 1904, in-8° de XII-520 pages.

La petite bourgade que, il y a un millier d'années, suffisait à contenir la modeste île Saint-Géry, dut son développement et sa fortune au commerce et à l'industrie. Mais au début, ce fut la puissante gilde des marchands drapiers, toute aristocratique et fermée aux artisans, qui régna en maîtresse sur le monde des ouvriers. Elle avait avec elle l'appui des magistrats municipaux et empêchait toute formation d'association en dehors d'elle. Cependant, dès la fin du XIII^e^ siècle, les artisans, qui s'étaient groupés par professions dans les différents quartiers de la ville, commencèrent la lutte contre son omnipotence. Ils ne pouvaient réussir que par l'union étroite de tous ceux qui se trouvaient en dehors d'elle ; cette union se fit, causa des révolutions et finit par amener des espèces d'associations syndicales, qui se résolurent à partir du milieu du XIV^e^ siècle, en corporations de métiers.

Pour résister avec succès à leurs ennemis, les corporations devaient englober l'ensemble des artisans des mêmes métiers ; elles devinrent à leur tour obligatoires, protectionnistes à outrance, ennemies de toute concurrence et de toute liberté du travail. Enfin, elles furent, chacune dans leur sphère, ce que la gilde avait été jadis, des instruments d'oppression. Cette évolution était fatale : aussi, un siècle après la constitution des corporations, la liberté entama-t-elle contre leurs privilèges une lutte qui n'a eu son dénouement qu'au lendemain de la Révolution française.

Mais là n'était pas le principal objet que M. G. des Marez s'était proposé de démontrer : il avait, au contraire, pour but d'étudier les

conditions du travail, de l'industrie et du commerce à Bruxelles au xvᵉ siècle, c'est-à-dire à l'époque où le régime corporatif était le mieux constitué. Après un chapitre préliminaire où il expose les efforts soutenus par les artisans pour s'ériger en corporations de métiers, il examine la structure interne de chacune d'elles, indique très en détail les conditions où se trouvaient les apprentis, les compagnons et les maîtres, la situation faite aux femmes et aux étrangers. Je recommande spécialement ce paragraphe de la *Femme dans le métier;* il est des plus curieux. Tels sont les producteurs : ils étaient soumis à une autorité; la gilde avait conservé en effet des droits de juridiction sur sur tout ce qui touchait à l'industrie ou au commerce des draps; et puis les corporations, partagées en neuf nations, s'étaient donné des jurés chargés de veiller à l'observation de leurs statuts et règlements, d'empêcher les abus, de garder l'honneur des métiers, etc.

Voici maintenant les travaux accomplis par tous ces artisans et M. G. des M. passe en revue les diverses branches de leur activité : c'est la fabrication des draps, on le sait, qui occupait le plus d'ouvriers et qui faisait la richesse du pays. Mais à côté, que de métiers divers, sans compter tous ceux qui devaient pourvoir à l'alimentation! A ce propos, l'auteur entre dans le détail de la réglementation de chaque profession : heures de travail, limitation de la production, salaires et prix de la main d'œuvre, police, surveillance et répression de la fraude, service des wardeurs pour l'industrie drapière, marques particulières des orfèvres, drapiers, tonneliers, tapissiers, etc., marques de contrôle et d'origine, droits établis sur la production, sanction des règlements.

Puis, voici le chapitre relatif à la vente des produits ouvrés ou manufacturés, aux halles et marchés, aux divers emplacements des métiers, à la police et réglementation de la vente, qu'il s'agisse des denrées alimentaires, des draps ou des vêtements, aux intermédiaires du trafic, aux droits perçus sur les objets mis en vente, l'exportation ou l'importation, aux poids et mesures, etc.

Mais l'artisan ou le commerçant ne se confinait pas dans son atelier et dans sa boutique. L'auteur de l'ouvrage sur l'*Organisation du travail à Bruxelles* nous le montre donc dans la vie publique, participant aux charges et aux honneurs de la magistrature municipale, prenant position contre l'aristocratie des lignages et cherchant à l'évincer complètement des affaires de la ville. Le citadin avait également des obligations militaires, il devait être prêt à repousser l'ennemi, par conséquent avoir son équipement de guerre, payer des taxes, entrer en campagne, et plus tard, quand le service personnel fut aboli, alimenter la caisse qui permettait l'enrôlement des mercenaires. D'autre part, la garde bourgeoise était encore constituée par les gens de métier. Dans le même chapitre, M. G. des M. étudie encore l'artisan dans la vie corporative; il me semble cependant que ce §, qui a trait aux cotisations versées par les membres des corporations dans leur

caisse commune, aux maisons des métiers, aux assemblées, etc., aurait trouvé mieux sa place un peu plus haut, après la hiérarchie corporative. Je dirai de même pour le § relatif aux actes religieux des corporations, aux chapelles, services funèbres, processions.

Vient ensuite l'exposé extrêmement intéressant des moyens pris par les gens de métier pour remédier à la misère de leurs compagnons : ils n'avaient pas trouvé mieux que la constitution d'une société de secours mutuel qui porta le nom de confrérie des pauvres. La caisse en était remplie par les cotisations particulières levées obligatoirement sur tous les membres de la corporation. Ces ressources permettaient de remédier au chomage forcé et de payer même des espèces de pensions de retraite aux vieillards ou aux infirmes.

Enfin, dans un dernier chapitre, M. G. des M. montre la crise économique qui ne tarda pas à se produire par le triomphe des métiers et leur protectionnisme à outrance. Il fallut mitiger le système, faire brèche aux principes pour ramener dans la ville un mouvement commercial ou industriel plus intense. Et dès lors commença cette lutte avec la libre industrie, à laquelle il a été fait allusion ci-dessus.

Par cette rapide analyse, on aura une faible idée de la multiplicité et de l'importance des questions traitées dans ce livre. Elles sont si nombreuses et se pénètrent tellement les unes et les autres que M. des M. a été amené plusieurs fois à des répétitions, qui, je le reconnais, étaient difficiles à éviter. Cela ne l'empêche pas d'avoir écrit un ouvrage des plus précieux, où l'historien, l'économiste, le sociologue puiseront à pleines mains les renseignements les plus utiles et les mieux contrôlés. Il serait bien à souhaiter qu'un pareil volume fût écrit pour les principales villes de la France où cela est possible : on en tirerait grand profit.

L.-H. Labande.

J.-B. Bertin et V. Audier, **Adam de Crapponne et son canal** d'après de nombreux documents inédits. Paris, Champion, et Salon, Eyriez, 1904. In-8°, 346 p., 8 planches et cartes.

L'ouvrage de M. J.-B. B. et V. A. n'est évidemment pas conçu sur le plan ordinaire des travaux historiques. C'est l'œuvre pieuse d'un patriotisme local, où l'on a voulu faire tenir toute la vie salonaise du xvi^e siècle, célébrer (avec un enthousiasme fils de celui de Ch. de Ribbe) les mœurs familiales et communales de la vieille Provence, et lancer quelques pointes contre le temps présent. Nous devons savoir passer sur ces questions de forme, tenir compte aux auteurs de l'effort d'impartialité dont ils ont fait preuve à propos de

l'histoire du protestantisme à Salon [1], et étudier l'ouvrage en lui-même.

M. J.-B. B. a pendant plus de quinze ans dépouillé les minutes des notaires salonnais, et c'est de ses notes que M. V. A. a tiré ce petit volume. Nos auteurs ont minutieusement reconstitué la biographie du héros et l'histoire du canal. Ils ont prouvé, d'une façon irréfutable, que ce détournement des eaux de la Durance n'avait pas eu le moins du monde pour objet de colmater la Crau, mais simplement d'arroser, par irrigation, les oliviers qui faisaient déjà l'orgueil du terroir salonais, de mettre en mouvement des moulins à farine, des moulins à huile et autres « engins », usines à soie, « paroirs » à draps, etc. Sur le règlement des « arrosages », sur le rôle des *eygadiers* (il y a là toute une organisation de la communauté de l'eau qui est même antérieure au travail d'Adam), nombreux détails qui viennent compléter les vues fécondes de géographie sociale émises par M. Jean Brunhes dans son beau livre sur *L'irrigation*. Les auteurs examinent ensuite les autres travaux de Crapponne, la construction des branches qui relièrent le canal au Rhône et à l'étang de Berre, puis ses projets, en particulier celui du dessèchement du lac de Grand-Lieu. Crapponne mourut à Nantes en 1576. MM. B. et A. croient un peu trop vite, sur la foi des parents du mort, qu'il fut empoisonné par des ingénieurs italiens, ses rivaux. Il est tant de fois question, au XVI^e^ siècle, d'Italiens et de pêches empoisonnées ! — Des pièces justificatives, des cartes et des gravures enrichissent cette modeste, mais utile et intéressante contribution à l'histoire sociale.

H. HAUSER.

DOROTHEA FRANCES CANFIELD, **Corneille and Racine in England.** New-York, Columbia University Press, 1904, 7 fr. 50, 295 pp.

Grâce à Henriette d'Angleterre, le *Cid* fut joué à Londres presqu'en même temps qu'à Paris. La traduction, quoique faible, semble avoir été applaudie, du moins elle resta longtemps au répertoire. Tout d'abord la Cour seule patronna le théâtre français. Charles II, qui aimait les choses de France autant que sa mère, mit Corneille et Racine à la mode. Les poètes de cour, désireux de plaire au maître, étaient attentifs au mouvement littéraire du continent, au point que Saint-Evremond pouvait écrire à Corneille : « M. Waller, un des beaux esprits du siècle, attend toujours vos pièces nouvelles et ne manque pas d'en traduire un acte ou deux en vers anglais, pour sa

1. D'après leurs documents, le protestantisme s'est surtout propagé dans la bourgeoisie éclairée, par réaction contre les mœurs du clergé.

satisfaction particulière ». Quelques années plus tard, le mouvement s'élargit encore. La bourgeoisie s'intéressa à son tour à ces pièces étrangères, si différentes de celles qu'elle avait accoutumé de goûter; il est vrai que son admiration paraît un peu forcée, que nous la soupçonnons même d'être provoquée par le désir d'imiter les nobles et les beaux esprits : eux, du moins, s'enthousiasmaient sincèrement. Tandis qu'un auditoire élégant écoutait très bien une traduction littérale de nos auteurs tragiques, la bourgeoisie préférait des adaptations, qui atténuaient pour elle la nouveauté d'un système dramatique dont elle se méfiait d'instinct comme elle se méfiait des modes de Paris et de la cuisine française. Il se trouva justement des esprits souples, cosmopolites par nécessité, qui l'aidèrent à franchir le pas. Des réfugiés huguenots se chargèrent d'habiller à l'anglaise les chefs-d'œuvre de notre théâtre classique. Aussi notre influence littéraire survécut-elle à notre influence politique. Pour avoir vaincu Louis XIV, les Anglais n'en admirèrent que davantage ses poètes. C'est en 1712, sous la reine Anne, après les victoires de Marlborough, que la cité comme la cour applaudit dans le *Caton* d'Addison une heureuse imitation de nos tragédies classiques. Notre influence se prolongea jusque vers le milieu du XVIII^e siècle. A partir de ce moment le public anglais revint à Shakespeare et se déshabitua peu à peu de Corneille et de Racine. Aujourd'hui il faut être érudit pour découvrir les traductions et les adaptations qui dorment au fond des bibliothèques. Avouons que la plupart de ces pièces ont mérité leur sort. Trois d'entre elles peut-être supportent la lecture : *Titus et Bérénice* d'Otway, *the Distrest Mother* de Philips, *the Roman Father* de Whitehead. Tout le reste est illisible. Nous n'en sommes que plus sensibles au talent de l'auteur qui n'a jamais cessé d'être intéressant en rendant compte de ce fatras de pièces.

On nous permettra quelques remarques : on sait que la première édition du *Cid* porte la date du 23 mars 1637 ; comme la traduction anglaise est du 26 janvier 1637, l'auteur de cette thèse suppose que le manuscrit de Corneille fut confié au traducteur. L'hypothèse n'est pas nécessaire. L'année 1637 ne commença en Angleterre que le 25 mars, donc, en tenant compte de la différence de dix jours qui existait au XVII^e siècle entre l'ancien et le nouveau style, au 26 janvier 1637 en Angleterre correspond en réalité le 16 janvier *1638* en France. — Lisez dans la bibliographie *Histoire des Ouvrages des Savans* et non *Œuvres des Savans*. — La date de publication des journaux de Hollande est inexactement donnée. — L'auteur aurait pu dire un mot de la tragédie de *Psyche* de Thomas Shadwell [1].

Ch. Bastide.

---

1. On lit dans la préface de cette pièce : « C'est à la version française que je dois deux scènes émouvantes qui, je puis le dire sans vanité, sont bien meilleures

En Kristus fra vore Dage. Italiensk Kulturbillede af Emil Rasmussen. København, Nordiske Forfatteres Forlag, 1904. In-8°, illustré de 234 p.

On connaissait déjà par les travaux des médecins Verga et Lombroso, des juristes Nocito et Zerboglio et surtout du philosophe Barzellotti, ce paysan italien qu'on a pu appeler « un Christ de nos jours », David Lazzaretti. M. E. Rasmussen, que cette troublante figure avait d'abord attiré au seul point de vue de l'art, son intention étant d'en faire le héros d'un roman ou d'un drame, a bientôt été saisi de l'importance extraordinaire que la vie de cet homme pouvait avoir pour l'histoire des religions et ses notes sont devenues un ouvrage scientifique, composé avec toute la conscience que l'on est en droit d'exiger en un sujet si délicat. Il a vécu chez les disciples de Lazzaretti, a connu sa mère, sa femme et ses enfants, a été, en trois fois, pendant six mois l'hôte de son frère ; il a interrogé les témoins de sa vie, a lu ses ouvrages imprimés et manuscrits, sa correspondance, son autobiographie, toutes les pièces officielles, interrogatoires et procès-verbaux, le concernant : bref, il n'a rien négligé. D'après cette enquête, qui nous paraît être aussi impartiale que documentée, Lazzaretti, né entre Grosseto et Orbitello, en plein marais toscan, eut sa première vision en 1848, à l'âge de 14 ans. Un moine lui apparut alors au milieu des bois, dans le brouillard, et lui dit que sa vie devait être un mystère et qu'il le reverrait plus tard. Cette vision fut suivie de longs mois de fièvre. Vingt ans plus tard, à Rome, Lazzaretti sembla entendre une voix lui annoncer que l'heure d'accomplir sa mission était arrivée. Entre temps, il avait été un ouvrier, comme tout le monde, peut-être moins bon ouvrier que beaucoup d'autres, se laissant aller à lire ses poètes favoris aux heures même du travail. Il s'était marié, avait eu des enfants. Rien ne l'avait distingué de ses concitoyens que son sérieux et sa retenue. Nullement fanatique, s'intéressant au mouvement unitaire de son pays, il avait pris les armes en 1859. Mais, à partir de 1868, il se donne tout entier à cette mission d'en haut. Il a de nouvelles visions, toujours précédées ou suivies d'accès de fièvre et de violents maux de tête. Il jeûne, il a des extases, reste une fois deux jours et deux nuits agenouillé à prier,

---

chez moi, car je les ai conduites avec infiniment plus d'art ». En réalité les trois derniers actes de Shadwell et la deuxième scène de l'acte II sont une paraphrase et quelquefois une traduction littérale de Corneille. Il est vrai que le poète anglais abrège de temps à autre (par exemple la scène III de l'acte III de Corneille dont Shadwell ne peut comprendre l'admirable délicatesse), et ne craint pas d'introduire des épisodes nouveaux (ainsi la mort de Cléomène et Agénor — qu'il appelle Polynice et Nicander — est mise en action). On voit qu'il n'emprunte à Molière qu'une seule scène (A. III, Sc. I), et la « disposition de la pièce » — nous dirions la mise en scène.

sans prendre le moindre aliment et sans faire un mouvement. Il a des convulsions. Tout d'un coup il se trouve marqué d'un signe mystérieux au front. Plus de doute, il est élu pour être le guide des peuples. Il écrit, compose des poésies, fait des prophéties. Il rêve de l'unité des peuples latins, dominant le monde, lui-même venant donner des lois à ce nouveau royaume de Dieu. Sa renommée s'étend; de hauts personnages s'intéressent à lui; Pie IX le prend sous sa protection. Ses parents, ses amis et voisins croient en lui. Autour de lui une petite communauté se forme, religieuse et sociale. La police s'inquiète de cette influence. Il est arrêté, puis relâché, reconnu innocent : ce n'est point un escroc, ni un vagabond, comme on l'en a accusé; et, d'autre part, les médecins, à l'examen desquels il a été soumis, certifient que son état physique est normal. Il voyage, vient en France, à la Grande-Chartreuse de Grenoble. Mais il a des ennemis acharnés : les prêtres à qui il n'a cessé d'écrire qu'ils devaient se convertir, s'humilier, aimer la pauvreté. Les épreuves finales approchent; il les pressent. Parmi ses fidèles, il y a un traître ; il l'annonce et sa prédiction se réalisera. Revenu auprès des siens, à son « monte Labbro », où il a construit le sanctuaire de la Nouvelle-Alliance, il organise une grande solennité religieuse, qui doit être son apothéose. Descendu dans la plaine, à la tête d'une immense procession, il trouve à l'entrée du village les carabiniers qui l'attendent. Une pierre, on ne sait par qui, leur est lancée. Un coup de feu part et le nouveau Christ tombe.

Lazzaretti est mort, mais sa petite colonie de disciples continue de vivre. Son esprit veille sur sa montagne sacrée et son influence grandira de plus en plus, dit M. E. Rasmussen : car nulle part au monde chrétiens ne mènent une existence plus saine et plus pure.

Jésus avait posé l'énigme. David Lazzaretti la résout.

Léon Pineau.

— La librairie Mohr, de Tubingue, vient d'éditer le discours que le professeur de Heidelberg Ernest Trœltsch a prononcé au congrès international des arts et des sciences à Saint-Louis sur *Psychologie und Erkenntnistheorie in der Religionswissenschaft* (55 p., 1 m. 20). Quoique provoqué par des circonstances extérieures, ce discours doit être la suite logique et naturelle de *Das Historische in Kants Religionsphilosophie* (*Kantstudien*, 1904), et de *Die Religionsphilosophie am Beginn des 20. Jahrhunderts* dédié au jubilé de Kuno Fischer (1904). On connaît le style peu récréatif de l'auteur. L'absence ordinaire de divisions et de rubriques se fait de nouveau péniblement sentir ici. On ne se plaindrait pas de l'effort supplémentaire exigé par cette lacune, qui oblige le lecteur bénévole et patient à tâtonner dans les ténèbres d'une épaisse forêt dépourvue de routes, si

l'on en était récompensé par la découverte imprévue de quelque clairière ensoleillée ou de quelque cime à vaste horizon. Mais il n'en est rien. — Th. Sch.

— La Correspondance entre Edouard Reuss et Graf (*Edouard Reuss' Briefwechsel mit seinem Schüler und Freunde Karl Heinrich Graf*, Giessen, Ricker, 1904, 661 p.), éditée pour le centenaire de la naissance de Reuss, par MM. Budde et Holtzmann, va du 25 janvier 1837 au 20 juillet 1869 et contient les détails les plus intéressants sur la critique du Pentateuque et sur l'histoire ecclésiatique de l'Alsace protestante pendant cette période. Graf, né à Mulhouse en 1815, fut élève de Reuss de 1833 à 1836, fit sa thèse sur *l'idée messianique dans son développement historique*, et après un séjour à Genève et à Paris, passa le reste de sa vie, depuis septembre 1844, en Saxe, d'abord comme précepteur (ce qu'il avait déjà été à Paris), puis, depuis le début de 1847, comme professeur de français au collège de Meissen, avec l'espoir constamment déçu d'obtenir une chaire de théologie. Il n'en continua pas moins à s'occuper de la question des origines du Pentateuque, sur laquelle il publia divers travaux de son vivant, notamment en 1866, et que traite encore un ouvrage posthume, inséré en 1869 dans l'*Archiv für die wissenschaftliche Erforschung des Alten Testaments*. En somme, ses lettres laissent plutôt l'impression triste d'une vie manquée. On trouvera encore dans cette correspondance quelques aperçus curieux sur la fameuse *Revue de théologie et de philosophie*, parue à Strasbourg de 1850 à 1869, sur la faculté de théologie de cette ville, sur le procès au sujet des biens de saint Thomas, et surtout sur les œuvres d'Edouard Reuss, en particulier sur sa traduction de la Bible et sur l'édition de Calvin, sans parler des *Fragments littéraires et critiques relatifs à l'histoire de la Bible française*. Voir *Annales de bibl. théol.* 1904 p. 39. — Th. Sch.

— Un élève de W. Dilthey, M. Herman Nohl, a consacré sa dissertation doctorale à *Sokrates und die Ethik* (Mohr, Tubingue et Leipzig, 1904, 89 p. M. : 1,50). Il n'a plus pu utiliser Horneffer, *Plato gegen Sokrates*, ni *Die Lebensanschauungen der griechischen Philosophen* de Gomperz, dont les *Griechische Denker* sont au contraire souvent cités, ainsi que les ouvrages d'Ivo Brun, Pœhlmann, Zeller, Natorp, Burckhardt et surtout de Joël, contre lequel il polémise fort. L'originalité de sa thèse réside dans l'essai de mettre la philosophie de Socrate en rapport avec la médecine nouvelle enseignée par Hippocrate dans son Περὶ ἀρχαίης ἰητρικῆς. Cet essai est tenté dans le chapitre IV : *Der neue Erfahrungsstandpunkt*. *L'aporie* de Socrate joue un grand rôle dans son livre, qui a un aspect assez rébarbatif, quand on ne fait que le feuilleter, mais qui s'anime et devient très suggestif par une lecture plus attentive, une fois qu'on est familiarisé avec sa phraséologie assez pédante. — Pourquoi le philosophe est-il forcément un étranger dans le domaine de l'antiquité classique (p. 2) ? Et pourquoi nier la vertu pédagogique de la philosophie grecque (p. 11, n. 2) ? — Th. Sch.

— Lorsqu'en automne 1903 le *Freie deutsche Hochstift* célébra le centenaire de la mort de Herder, le discours officiel (*Fortwirkung Herders in der Gegenwart*), fut confié au professeur O. Baumgarten de Kiel, qui voulut bien ensuite le développer en cinq conférences prononcées devant le même public. Ce sont ces conférences que Mohr a éditées à Tubingue sous le titre de *Herders Lebenswerk und die religiöse Frage der Gegenwart* (1905, 105 p., 1 m. 80) ; I. Le problème personnel de la vie de Herder ; II. Sa place dans l'histoire des idées ; III. Son originalité ; IV. Herder et Gœthe, Un contraste nécessaire ; V. Herder et la question reli-

gieuse actuelle. — L'auteur était bien qualifié pour faire connaître Herder. Son père déjà avait écrit dans les *Preussische Jahrbücher* (XXIX) un article sur Herder et Georges Müller ; lui-même fit de *Herders Anlage und Bildungsgang zum Prediger* le sujet de sa dissertation de docteur (1888), et inséra au t. I de la *Christliche Welt* un travail sur *Herders Bruch mit Gœthe*, qui essayait d'élucider le débat toujours pendant entre les deux camps classique et esthétique d'une part, moralisant et chrétien d'autre part. En outre, il s'est occupé du même écrivain dans plusieurs de ses cours, dans une étude sur *Herder Stellung zum Rationalismus* (t. XII des *Deutsch — Evang. Blaetter* de Beyschlag) et dans une monographie sur Herder comme pédagogue (*Encyklop. Handbuch der Paedagogik* de Rein). — Th. Sch.

— C'est le rapport entre la philosophie théorique de Hume et celle de Kant (*Unter dem Gesichtspunkte der Kritischen Beharrlichkeitsvorstellung*) que veut examiner M. Richard Hoenigswald dans sa *erkenntnistheoretische Untersuchung* : *Ueber die Lehre Hume's von der Realität der Aussendinge* (Berlin, Schwetschke, 1905, 88 p., 2 m. 40). Trouvant que la doctrine de la réalité a été négligée jusqu'ici par les commentateurs de Hume, aux dépens de sa doctrine de la causalité, l'auteur prétend lui reconquérir sa place légitime dans la théorie de la connaissance en général. Après avoir exposé la doctrine de Hume sur la réalité des phénomènes et montré l'imagination comme source de notre croyance à la réalité des choses, il étudie successivement son phénoménalisme, son scepticisme, sa méthode empirique, son rapport avec l'empirisme dogmatique de Berkeley et de Mach, son principe de l'activité de l'intellect (opposé à celui de Kant), l'identité de ceux de causalité et de substance, ce qui distingua Hume du psychologisme, etc. Il termine en développant la notion de la métaphysique critique, son rapport avec le problème psycho-physique et avec la théorie logique de l'expérience, enfin en nommant le criticisme la philosophie de la science. — Th. Sch.

— C'est encore un produit du Centenaire de Kant que les *Philosophische Aufsätze* (Berlin, Weidmann, 1904, 257 p.) publiés par la *Société philosophique* de Berlin à la fin de la 60e année de son existence. Ce recueil comprend 12 études dont 3 d'Ad. Lasson (2 sur Kant et 1 sur la causalité), 2 d'E. Jacobson (Energie et Entéléchie — Psaumes de Philosophie naturaliste — plus un petit essai poétique sur le Noumène, p. v), et les autres d'Alf. Wenzel (L'humour comme conception du monde), d'A Doering (Notion de la philosophie et sa place dans le système général des sciences), de Jean Schubert (Philosophie religieuse d'Hegel), de Guill. Stern (Notion de l'action, *Handlung*), de Georges Ulrich (Penser et être), etc. Le 1er article a paru le 12 février 1904 dans le *National-Zeitung*, le 2e est le discours officiel prononcé à la fête de Kant à l'hôtel de ville de Berlin ; et si les autres ne s'occupent pas directement du grand penseur de Koenigsberg, son influence les pénètre de manière plus ou moins patente, notamment *Die Wege zur Wahrheit*, de Félix Lewin. Celui que nous n'avons pas encore nommé est un discours prononcé à Berlin par M. Ernest Kahle, le 19 janvier 1904 ; il discute un point (*Das Bewusstsein*) des *Grundzüge der Konstitutiven Erfahrungsphilosophie als Theorie des immanenten Erfahrungsmonismus* de Ferd. Jac. Schmidt (Berlin, Behr, 1901). — Th. Sch.

— La *Volkstums — Paedagogik* (Langensalza, Gressler 1904, 59 p.), de M. Hans Zimmer, contient quelques pages (notamment 10 à 16) curieuses sur le caractère allemand, et (p. 25) l'affirmation à noter, que pendant la période classique

du moyen âge les Français montrèrent un sentiment de la nature plus intense que les Allemands ; au reste, c'est un écrit pédantesque assez lourd et naïvement prétentieux. L'auteur qui nie la possibilité (p. 7 et note 15) d'une pédagogie internationale des peuples, n'est pas loin de revendiquer pour lui-même le monopole de la pédagogie du peuple allemand. Il se propose d'écrire l'histoire de cette science, dont il prétend avoir posé les jalons définitifs dans divers articles. Son point de départ est la philosophie herbartienne. — Th. Sch.

— Les *Aesthetische Studien* (Fribourg en Br., Hermann Heyfelder, 201 p.) d'Erich Heyfelder paraissent comme tome II, parce que le *Klassicismus und Naturalismus bei Fr. Th. Vischer*, publié par l'auteur en 1901, doit passer pour le t. I. Cette suite, puisque suite il y a, traite *Die Illusionstheorie und Gœthes Aesthetik*. M. H. commence par établir sa théorie de l'illusion esthétique, puis tente de juger d'après les principes de cette théorie l'esthétique de Gœthe, après avoir éclairci par divers exemples littéraires (notamment par les *Fiancés* de Manzoni) la notion de l'émotion. Son sujet proprement dit : *Illusion und Katharsis*, est développé en trois chapitres : L'illusionisme dans l'esthétique de Gœthe, la Katharsis dans cette même esthétique, enfin l'aboutissement de cette dernière à l'illusionisme. L'épigraphe de cette partie essentielle du livre est suggestive et libératrice comme la plupart des paroles de Gœthe : « La nature prend plaisir à l'illusion. Qui la détruit en soi et dans les autres, elle le punit en tyran implacable. Qui la suit avec confiance, elle le presse comme un enfant sur son cœur. » Ajoutons que, dans sa préface, M. H. proclame tout ce qu'il doit à son maître Conrad Lange, l'auteur de *Das Wesen der Kunst* (Berlin, 1901, 2 vol.). Il cite aussi Jacques Burckhardt, l'intime de Nietzsche. — Th. Sch.

— Le *Philosophisches Lesebuch in systematischer Anordnung* (Halle, 1904, 148 p.) de M. A. Gille, directeur de la Realschule d'Ems, est une anthologie qui nous promène à travers les divers domaines de la philosophie, sous la direction de H. Paul, St. Mill, P. Volkmann, Wundt, Al. Bain, H. Hœffding, Jhering, Paulsen, etc. Le plan est le suivant : après une Introduction empruntée à E. Zeller, sur la mission de la philosophie et son rapport avec les autres sciences, nous passons à la théorie de la connaissance, d'abord des *Kulturwissenschaften* (surtout le langage), puis des sciences naturelles et mathématiques, à la logique et à la psychologie. L'examen du rapport entre l'esprit et le corps forme la transition vers la philosophie juridique et politique. Enfin, la philosophie morale et religieuse termine cette intéressante chrestomathie, qui est plus et moins qu'une propédeutique ordinaire : plus, parce que les philosophes eux-mêmes y ont toujours la parole ; moins, à cause des lacunes inévitables qui subsistent entre les divers extraits. Ces derniers sont au nombre de 57 et semblent bien choisis, quoique dépassant en général le niveau d'un *Oberprimaner*, auquel ils ont la prétention de s'adresser. — Th. Sch.

— Le t. IV des *Annalen der Naturphilosophie* d'Ostwald donne (p. 28-46) un discours prononcé à l'Institut psychologique de l'Université de Berlin, *Ueber das Studium der Sprachkurven*. L'auteur, E. W. Scripture, de l'Yale University, à New-Haven (Connecticut), y expose la méthode acoustographique, utilisée d'abord par le physiologue Hermann, de Kœnigsberg, et opposée à la méthode phonautographique, qui est moins compliquée, mais aussi beaucoup moins exacte. M. Hermann se servait du phonographe dans ses remarquables expériences; il ne s'est

d'ailleurs occupé que du problème de la nature des voyelles chantées et des consonnes. M. Scripture étend ses recherches sur tous les sons vocaux en employant les plaques de grammophone dont il commence par expliquer la construction. Son but est de montrer l'importance de cette nouvelle branche de la phonétique expérimentale. — Th. Sch.

ERRATUM

P. 210 (nº 11), l. 4 du 4ᵉ alinéa, lire : « Le caractère romanesque du document ne me paraît pas *contestable*. » (Compte-rendu des *Acta Pauli* de Schmidt.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 mars 1905.

M. Seymour de Ricci, chargé d'une mission en Egypte, écrit qu'il a pu acquérir pour l'Académie quatre lots de papyrus : 1° une série de documents grecs des vᵉ et viᵉ siècles découverts à Lykonpolis (moyenne Egypte), parmi lesquels un fragment de 33 vers du XVIIᵉ chant de l'Odyssée ; 2° environ 200 fragments, dont plusieurs de caractère littéraire, en écriture démotique ; 3° une soixantaine de feuillets coptes dont deux palimpsestes ; 4° 53 papyrus grecs carbonisés du iiᵉ s. p. C. découverts à Mendès (Delta).

M. Edouard Cuq fait une communication sur le mariage à Babylone d'après les lois de Hammourabi. — M. Oppert présente quelques observations.

M. Bréal présente une liste de mots qui rendent très vraisemblable l'opinion que le mot *caïeu* (moule) aurait pour origine le nom du bourg normand de Cayeux.

M. Léon Dorez étudie, à propos d'un ouvrage inédit de Guillaume Budé : *de canonica sodalitate* (1533), les variations des idées politiques et religieuses du grand helléniste depuis 1517 jusqu'en 1535.

M. Revillont lit une étude sur les inscriptions d'Amten et les origines du droit égyptien.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 15 avril — 1905

Euripide. Hippolyte. Texte grec avec un commentaire critique et explicatif et une notice par Henri Weil. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Hachette, 1904. Un vol. in-8° de 95 p.

Scriptorum classicorum Bibliotheca Oxoniensia. **Euripidis fabulae.** Recognovit brevique adnotatione critica instruxit Gilbertus Murray. Tome II, Oxford. Clarendon Press. Un vol. in-12 (pas de date indiquée), 338 p. Prix : 3 sh.

Nous avons rendu compte dans cette revue [1] des pièces déjà parues de la nouvelle recension que M. Henri Weil, toujours infatigable, donne de son bel ouvrage, *Sept tragédies d'Euripide*. Ces pièces sont *Médée* et *Iphigénie à Aulis* qui ont été publiées en 1899, *Electre* et *Oreste* en 1903. L'*Hippolyte*, qui paraît aujourd'hui, est certainement de la nouvelle recension la pièce qui présente le plus de changements avec l'édition précédente. Conformément à l'excellent usage adopté par l'éditeur, ces changements sont indiqués en tête de la pièce. La liste est assez longue. Le plus souvent, cette fois encore, les changements sont un retour au texte des manuscrits. Ce texte nous est aujourd'hui mieux connu grâce à des découvertes récentes ; les plus importantes sont un papyrus du ive siècle, publié en 1881 par Kirchhoff et donnant les vers 242-313 ; un ostrakon du iie s. av. J.-S., conservé au Musée de Berlin et donnant les vers 616-624. Ces deux

1. Voir les numéros du 18 décembre 1899 et du 29 août-5 septembre 1904.

nouveaux secours constituent la source la plus ancienne du texte de l'*Hippolyte*. Le papyrus surtout est intéressant; il fournit bien des leçons qui méritent l'attention : v. 275, il donne γ' qu'omettent A et E; 302, il confirme une correction de Scaliger, τῷ πρίν; 326, il a seul la bonne leçon avec le *Marcianus*. Voici encore quelques leçons particulières au papyrus : 381, κοὐκ ἐκπονοῦμεν; 391, ὥστε γ' ἔμπαλιν; 406, πρὸς τοῖς; 419, ἀποκτενεῖ; 430, μὴ προσοφθείην; 510, ἄρτι δ' ἦλθε. Quant à l'ostrakon, qui remonte au IIe siècle ap. J.-C., c'est-à-dire qui est notre plus ancien document pour le texte d'Euripide, il nous fournit, au v. 619, l'exemple d'une glose ayant envahi le texte, τέκνα au lieu de τόδε. Parmi les corrections auxquelles M. W. renonce aujourd'hui, nous signalerons le passage 507-509, qui avait été l'objet d'une longue discussion dans les *Notes supplémentaires*, p. XLIX-L de la précédente édition. La leçon des manuscrits a été conservée, dans les vers 491, 548, d'après les bonnes observations de Wilamowitz. Au v. 484, M. W. conserve sa correction ψόγων, justifiée par l'antithèse avec αἶνος, au lieu de λόγων; ces deux mots ψόγων et λόγων ont été plus d'une fois confondus par les copistes. Il maintient aussi la belle transposition 592-595. Cf. encore les vers 33, 115, 149.

Le second volume de l'édition d'Euripide publiée par M. Gilbert Murray dans la collection des classiques d'Oxford vient de paraître. Nous avons déjà dit [1] sur quel plan cette édition était faite et les qualités qu'elle présente. Ce second volume comprend : les *Suppliantes*, *Hérakles*, *Ion*, les *Troyennes*, *Électre*, *Iphigénie en Tauride;* ces pièces sont rangées d'après l'ordre chronologique, du moins autant qu'il est permis de l'établir. Nous avons dû déjà faire quelques réserves sur ce point. A l'exception des *Troyennes*, toutes les tragédies contenues dans le présent volume nous sont parvenus dans les manuscrits dits de la seconde famille, c'est-à-dire de la famille de manuscrit qui contenaient au moins dix-huit pièces d'Euripide, non accompagnées de scholies. Dans ces dernières années, la critique a sensiblement modifié ses jugements sur nos sources du texte d'Euripide. Grâce aux travaux de Prinz, Wilamowitz, Wecklein, Vitelli, etc., la classification proposée par Kirchhoff a été rectifiée et complétée. La division en deux grandes familles de manuscrit s'impose toujours, l'une dérivant d'un archétype qui contenait neuf ou dix pièces du poète avec de nombreuses et bonnes scholies; l'autre provenait d'un exemplaire sans scholies et contenant au moins dix-huit pièces. Mais ce jugement général se trouve modifié en ce sens que les préventions soulevées par Kirchhoff contre les manuscrits de la seconde famille ont été en partie dissipées; ces manuscrits sont aujourd'hui moins dépréciés. D'autre part, le classement des manuscrits dans chaque famille a subi aussi des changements

1. Voir le n° 25 août 1902.

notables. Ainsi dans la première famille, le *Parisinus* 2712 est monté en valeur ; on est porté en général à le placer avant le *Vaticanus* 909. Dans la seconde famille, M. C. Robert a pu prouver que le *Palatinus* 287 (B. de Kirchhoff) et le *Laurentianus* 172 ne formaient primitivement qu'un seul et même manuscrit. Mais quelle est la valeur de ce manuscrit ? N'est-il qu'une copie du *Laurentianus* XXXII, 2 (C. de Kirchhoff) comme le croit Wecklein, ou bien une copie de l'archétype de ce manuscrit? M. Murray se ralliait à cette dernière opinion dans la préface du premier volume ; il est aujourd'hui plus indécis ; il promet de revenir sur la question et de l'examiner plus en détail. Il émet en outre sur ce *Laurentianus* une explication nouvelle : d'après lui, il y a à distinguer dans ce manuscrit deux mains, l'une a écrit la première pièce; l'autre a revu et corrigé ce texte et a ajouté l'*Ion*, les deux *Iphigénies*, le *Rhésus*. C'est là un résultat qui n'est pas sans importance. Enfin, M. M. rejette le manuscrit de Naples, que Wecklein a suivi souvent pour les *Troyennes ;* ce manuscrit d'après M. M. ne serait qu'une copie du *Vaticanus ;* sa seule valeur serait dans les scholies qu'il donne pour l'*Hippolyte*. M. M. a pris la peine de collationner à nouveau les quatre manuscrits dont nous venons de parler ; il dit qu'il a constaté des erreurs dans les collations déjà faites par d'autres savants, faites aussi par lui-même : quiconque a fait des collations, ne sera pas étonné de ce résultat.

Nous avons déjà loué la bonne disposition de cette édition. L'appareil critique est sobre, donnant en général le nécessaire. On peut trouver M. M. un peu timide. Dans l'*Électre*, par exemple, la correction de Hartung ἀνακαλεῖ ou ἀγκαλεῖ au lieu de καλεῖ rétablit le mètre ; aux v. 168 et 192, avec la leçon adoptée par M. M., l'accord antistrophique n'existe pas, etc. Les corrections proposées par M. M. me paraissent plus nombreuses que dans le premier volume ; elles ne sont pas en général très heureuses. On ne peut guère accepter dans *Électre* : 411, τ' ἔτι à la place de τε γῆς, la correction de ce passage reste à trouver ; il en est de même des vers 413 et 447-448 ; au v. 443, on ne peut admettre qu'un mot essentiel comme Ἡφαίστου soit rejeté à la fin de la phrase. Les corrections suivantes semblent préférables : *Électre*, 314 μήτηρ δὲ μήτηρ Φρυξίν, le vers est certainement meilleur et la faute du manuscrit peut s'expliquer par l'abréviation de μήτηρ mal comprise ; *Iphig. en Taur*. 912, μηδέν μ' ἐπίσχῃ.

On est étonné de ne pas trouver le nom de M. Blaydes cité une seule fois dans cette édition. Est-ce parce que M. Blaydes est anglais comme M. Murray ? Les *Adversaria critica in Euripidem* ont paru en 1901, et aussitôt M. Wecklein ajouta au dernier fascicule de sa grande édition d'Euripide des *Addenda et Corrigenda maximam partem ex F. H. M. Blaydes adversariis criticis in Euripidem... petita*, M. M. connaît cependant l'ouvrage de son compatriote ; un exemple suffira pour le montrer. Au v. 197 de l'*Iphig. en Tauride*, M. M.

rejette une conjecture proposée par M. Blaydes en disant que le vers ainsi corrigé formerait un parœmiaque, objection plausible, car il n'y a pas de parœmiaques dans tout ce couplet anapestique. Mais pourquoi ne pas dire que cette correction appartient à M. Blaydes? Est-ce un parti pris de vouloir l'ignorer?

Albert MARTIN.

Th. GOMPERZ, **Les Penseurs de la Grèce,** histoire de la philosophie antique, ouvrage traduit de la deuxième édition allemande, par Aug. Reymond, et précédé d'une préface de M. A. Croiset. Paris, Alcan, 1er volume, 1904.

Les *Griechische Denker* de M. Gomperz ont déjà été signalés aux lecteurs de la *Revue*. Les premiers fascicules commençaient à peine à paraître, qu'on faisait valoir ici même les titres qui semblaient prédestiner l'ouvrage aux honneurs d'une traduction.

Le XIXe siècle a été particulièrement fécond en histoires de la philosophie grecque. Mais toutes, elles prenaient pour sujet la genèse et l'enchaînement des systèmes formulés par des philosophes de profession : elles montraient comment ces systèmes sont sortis les uns des autres, sous forme de corollaires, de compléments, d'antithèses ou de synthèses ; et de cette dialectique de l'histoire, on tâchait de dégager soit une loi du développement de la raison, soit un moyen de reconnaître, dans les productions de la pensée, les combinaisons caduques et périssables et les vérités destinées à être répétées éternellement.

Une telle histoire ne considérait ni la vie des philosophes, ni celle de la nation, comme étant une partie intégrante de son sujet. Qu'auraient fait des descriptions de personnes et de lieux dans un tissu serré d'abstractions, destiné à reproduire l'enchaînement des idées universelles et nécessaires? Pourquoi aurait-on introduit ces éléments perturbateurs dans un exposé qui se faisait un devoir d'aboutir à une construction aussi implacablement logique que celles, par exemple, de l'histoire de n'importe quelle science exacte?

Evidemment, le sentiment de la réalité n'était pas étouffé au point qu'un programme aussi exclusif pût s'afficher sans réserve. Dans les préfaces des histoires les plus marquantes, il était question de faire une part aux contingences; on reconnaissait que chaque opinion philosophique est « avant tout la pensée de tel homme déterminé, et que, pour l'expliquer, il faut tenir compte des habitudes d'esprit de cet homme et des circonstances au milieu desquelles ces habitudes se sont formées [1] ».

Mais ces retours au bon sens n'avaient lieu que dans les préfaces; les préfaces à peine achevées, toute réserve était oubliée, et l'on se laissait aller à la joie pure de reconstruire l'évolution de la Raison

1. Zeller, *La philosophie des Grecs*, t. I, p. 14.

spéculative. Pour reprendre une expression pittoresque de M. Alfred Croiset, on imaginait une sorte d'épopée philosophique, dont les héros étaient des concepts dépouillés de tout élément humain, de tout ce qui peut rattacher une idée à une âme individuelle, à une sensibilité, à une conscience; ce dont on décrivait les aventures et les batailles, c'étaient de « purs chiffres, des notations abstraites et algébriques ». Zeller lui-même, le plus moderne et le plus compréhensif de ces historiens, rejette le plus souvent dans des notes sommaires et rebutantes, ce qui concerne le temps et l'espace où les divers systèmes ont paru.

Retrancher ainsi à une philosophie les racines par où elle plonge dans le fond intellectuel et moral de la vie d'un peuple et d'un individu, c'est la rendre incapable de ressusciter dans nos imaginations, de nous parler et de se faire comprendre; c'est lui donner l'aspect d'une pièce de catalogue ou d'herbier. Voilà ce que M. Gomperz a fortement senti et ce qui l'a guidé. Il a vu qu'une histoire de la philosophie grecque restait encore à faire, si l'histoire a pour fin essentielle la connaissance aussi complète que possible de la réalité, et il a conçu le plan grandiose d'une histoire vraiment vivante, humaine, exacte et en même temps attrayante pour la majorité des lecteurs instruits. Il n'estime pas, comme le dit si bien M. A. Croiset, que la philosophie d'un peuple soit tout entière dans les systèmes de ses philosophes, et c'est pourquoi, comme le titre l'indique, il prend tous les penseurs — historiens, hommes d'État, médecins, géographes, etc., — dont les réflexions ont amené quelque idée nouvelle. Il n'estime pas non plus que les systèmes soient parfaitement compréhensibles, si on les sépare du fond intellectuel et moral sur lequel ils ont germé et fleuri. C'est bien la pensée grecque tout entière, dans sa longue et laborieuse ascension vers une conception intelligible de l'Univers, qu'il a voulu saisir et décrire. Il l'a suivie dans ses essais et ses tâtonnements, dans le sentiment obscur de la foule, dans les visions des poètes, dans la réflexion des sages, dans les efforts des techniciens, recueillant avec piété ses manifestations incertaines et multiples, suivant pas à pas son évolution, n'arrivant à l'étude des systèmes où elle se cristallise, qu'à travers l'étude des mille tentatives éparses où elle s'élabore, se forme, se consolide peu à peu et prend conscience d'elle-même [1] ».

Enfin, M. Gomperz sait que toute notre culture intellectuelle est d'origine grecque; que l'ensemble de notre pensée, les catégories dans lesquelles elle se meut, les formes de langage dont elle se sert et qui, par suite, la gouvernent; que tout cela est en grande mesure un produit artificiel, et avant tout la création des grands penseurs de la Grèce. « Si, dit-il, nous ne voulons pas prendre le devenu pour le primordial, l'artificiel pour le naturel, nous devons nous efforcer de

1. Page VIII de la préface.

connaître à fond les processus de ce devenir. De même que l'on ne détruit que ce que l'on remplace, de même, on ne réfute que ce que l'on explique [1]. »

Ce besoin de recourir à l'antique pour rendre raison du moderne, et aussi la nécessité où nous sommes de chercher dans les choses d'aujourd'hui le pendant qui permet de suppléer au peu que nous savons de certaines choses anciennes, ont amené M. Gomperz à établir des rapprochements fréquents, toujours neufs et éminemment suggestifs, entre les idées des Grecs et leurs prolongements ou leur réapparition dans la pensée de nos philosophes.

On voit ce qu'une histoire de la philosophie antique, ainsi comprise, prendra d'ampleur et d'intérêt. On voit aussi ce qu'elle réclamera de science et de talent, de celui qui voudra la retracer. Pour aborder une si vaste matière, il faudra allier à une connaissance approfondie de toute la littérature, ou plutôt de toute l'histoire des Grecs, une connaissance non moins approfondie de la philosophie moderne; il faudra être à la fois un helléniste, un penseur et un écrivain. Félicitons-nous, dans la mesure de l'intérêt que nous portons et à la renaissance des études grecques et au développement de la culture moderne, de voir qu'il s'est rencontré quelqu'un dès aujourd'hui pour traiter magistralement pareil sujet.

La traduction française de l'ouvrage de M. Gomperz fait grand honneur à M. A. Reymond. Rendre dans une phrase française élégante et claire, l'idée d'un écrivain allemand, qui est à la fois un penseur et un styliste, est une entreprise toujours délicate et périlleuse, et les difficultés seront doublées, si le sujet traité appartient à l'ordre des abstractions les plus relevées. M. R. s'acquitte de sa tâche en homme qui connaît à fond l'allemand, qui possède toutes les ressources du français, et qui se rend compte de la portée des moindres détails. Puisse cette traduction répandre largement dans le public de langue française un ouvrage qu'une version anglaise a popularisé au-delà de la Manche il y a trois ans déjà, et qui, j'en suis sûr, sera bientôt dans les mains de toutes les personnes désireuses d'avoir une vraie culture philosophique. D'ailleurs, l'ouvrage se présente bien. L'impression est soignée et plaît à l'œil, et la belle préface mise par M. A. Croiset en tête du volume, préface que j'ai citée abondamment, aidera singulièrement cette histoire de la philosophie antique à faire son chemin.

J. Bidez.

1. P. 47, en note.

Kaarle Krohn. **Histoire des chants du Kalévala.** (*Kalevalan runojen historia*). Helsingfors, 1903, IV-344 pages in-8.

M. Kaarle Krohn qui est professeur d'ethnographie finnoise et comparée à l'Université d'Helsingfors, vient de publier les deux premiers fascicules d'une Histoire des chants qui composent le Kalévala. L'intérêt considérable que présentent ces deux cahiers pour l'étude de la grande épopée finnoise se montre immédiatement à qui sait qu'ils sont consacrés l'un au *Sampo*, l'autre au héros *Ilmarinen*. A un point de vue plus général, l'Histoire de M. Krohn apparaît, bien qu'inachevée encore, comme l'étude la plus intéressante peut-être et la plus scientifique qui ait paru en 1903 sur le développement des traditions populaires.

Déjà le Kalevala, tel que l'avait rédigé le grand rhapsode qu'a été Lönnrot, présentait à cause de son origine récente et de son mode de composition connu, un intérêt tout spécial : il était la seule des grandes épopées que l'on eût vu naître, en quelque sorte, et dont la formation pût servir à illustrer celle des grands poèmes populaires plus anciens. Un intérêt analogue, mais singulièrement plus vif, s'attache à l'histoire des différents éléments ou chants qui, joints les uns aux autres, lui ont donné naissance. Ici, en effet, on n'est plus en présence d'une simple idée générale, mais c'est un tableau rigoureusement exact des variations et voyages des divers thèmes populaires que l'on a sous les yeux. Grâce au labeur immense et désintéressé de folkloristes estoniens et finnois parmi lesquels ils convient de citer avant tout M. J. Hurt, grâce aussi à l'érudition et à la méthode sévère de M. Krohn, il apparaît clairement que l'aire des chants du Kalevala comprend non seulement la Carélie russe, où la plupart ont été d'abord recueillis et qui est le point extrême qu'ils atteignent vers le nord, mais encore l'Estonie, pays d'origine du plus grand nombre, et les régions intermédiaires de l'Ingrie, des rives occidentale et septentrionale du lac Ladoga, et de la Carélie finlandaise. Il se montre aussi que des légendes chrétiennes et des motifs populaires, partant de l'Estonie, ont fait route vers le nord, passant de village à village, de bouche en bouche; que, s'altérant peu à peu, ils ont pris un caractère épique de plus en plus net à mesure qu'ils allaient vers le nord. Des chants d'origine russe se sont joints à eux en Estonie et surtout en Ingrie; des formules magiques s'y sont ajoutées en Ingrie, sur les bords du Ladoga, en Carélie finlandaise; dans cette dernière région enfin, comme en Carélie russe, des motifs originaux ont fait leur apparition et surtout de grands chanteurs se sont trouvés, qui étaient passés maîtres dans l'art de combiner les divers éléments populaires et de leur donner une unité. A eux remonte la gloire d'avoir préparé l'œuvre de Lönnrot.

Tout cela apparaît avec la plus grande clarté du monde grâce à

l'habileté avec laquelle M. Krohn critique, choisit et ordonne les matériaux abondants que son savoir met à sa disposition. Son goût et son esprit scientifique le préservent en même temps de toute espèce de pédantisme : en sorte que l'on arrive vraiment à sentir dans son livre quelque chose de la vie et de la chaleur qui animent les créations anonymes de l'imagination populaire.

Rob. GAUTHIOT.

Woerterbuch der Elsaessischen Mundarten, bearbeitet von E. MARTIN und H. LIENHARDT. II, 3. — Strasbourg, Trübner, 1905. In-8, 160 pp. cotées 321-480. Prix : 4 mk.

C'est à peine maintenant si quelques légères erreurs de transcription, en ce qui touche au dialecte colmarien, objet particulier de mes recensions, déparent le monument élevé par MM. Martin et Lienhardt à la langue de ma province natale[2]. La moins supportable est celle que j'ai déjà signalée, l'arbitraire substitution d'un *ū* à l'*ó* fermé long : ainsi les auteurs écrivent à la file (p. 451) *schlûf* « sommeil », mais *schlôfe* « dormir », alors que la voyelle dans ces deux mots est identiquement la même et ne saurait être différente sans mentir à ses origines. Cette négligence a le double inconvénient de fausser le dialecte et de faire croire à l'inconstance des lois phonétiques[3].

A part cette critique, je n'ai guère que de menues additions à proposer. — P. 323 : sous *suechen*, est citée une formulette à S. Antoine de Padoue pour la découverte d'un objet perdu. Voici la variante que j'en ai publiée il y a dix ans[4] : *Hailiker Antóniūs fo Pàtūà, schéck mr wàs i frlóre hà, tr tèyfl wórts én sine klòye hà* (= der Teufel wird es in seinen Klauen haben). — P. 328, le terme d'injure *Sàfayer* me paraîtrait plutôt une altération du prénom *Xavier* (alias *Sàféri*) qu'un emprunt au français. En tout cas, il n'y a pas de mot français *Savoyer*. — Le nom de la sangsue à Colmar est *plüetsükr*, avec *ü* aussi bref que dans le fr. *sucre*, ce qui valait la peine d'être noté à cause de l'*ū* long de *sūke* = saugen (p. 338). — P. 370, *e mélichsóp* « une soupe au lait » se dit aussi couramment d'une personne qui s'emporte pour un rien : on sait combien est soudaine l'ébullition du lait. — P. 371, le mot colmarien se prononce *siròp* et

1. Sur le détail des faits on peut consulter, si l'on ignore le finnois, un excellent article de M. Æimä (*Finsk Tidskrift*, année 1904), en suédois (sur le *Sampo*); ainsi qu'une notice bibliographique (*Revue de l'Histoire des Religions*, année 1905), en français (sur *Ilmarinen*).

2. Cf. *Revue Critique*, LVIII (1904), p. 146 et 229.

3. De même, p. 363, *sūn* « fils » devrait être écrit *són*.

4. Dans ma traduction de l'Atharva-Véda, VII, p. 53 ; mais évidemment les alsatistes n'iront pas la chercher là. Si je ne l'ai pas reprise dans mon lexique colmarien, c'est qu'elle est rurale et non urbaine.

désigne ordinairement la mélasse clarifiée, dont dans mon enfance presque tous les Alsaciens sucraient leur café au lait, non point toujours par économie, mais par goût. — P. 374, la prononciation de *sorgen* est double : *sòrike* et *sòrye* [1]. — P. 389, le mot *Schieber* n'a-t-il pas aussi une acception licencieuse? — P. 395, les *Schäferlein* (petits garçons vêtus de blanc qui suivent la procession) ne sont pas des « petits agneaux », mais des « petits bergers », qui représentent les bergers venus à la crèche pour saluer Jésus enfant. — P. 406, je ne m'explique pas la construction de la phrase citée sous *Schockela*. — P. 419, le « Champ de Mars » à Colmar s'appelle *tr schàntemàrsch*, avec deux *à* brefs et un *e* muet intermédiaire. — P. 427, la formule colmarienne du jeu des quatre coins est plutôt : *fròy pàs, wó lòyf-t-schàr*, « ma cousine, où courent les ciseaux »? — P. 434, le bizarre juron *scharnipltekotong* est tout simplement le fr. *jarnicoton*, euphémisme attribué à Henri IV, pour *jarnidieu* devenu *scharnityé*. — P. 435, sous *Schese*, ajouter *pòtschès*, jeu dans lequel deux enfants joignent les mains pour en porter un troisième : évidemment le fr. *porte-chaise*. — P. 438, j'ai toujours entendu appeler *wórmschissere* au féminin la grosse mouche à viande. — P. 476, manque le mot *Schlitter*, qui désigne une industrie vosgienne bien connue [2].

V. HENRY.

Etienne CLOUZOT, **Les marais de la Sèvre niortaise et du Lay du xe à la fin du xvie siècle**. Paris, Champion; Niort, L. Clouzot, 1904. In-8°, 282 p. Pièces justificatives (p. 182-266), glossaire, index. 6 cartes.

Le livre de M. E. C. est une excellente monographie. En s'appuyant sur les aveux, les procès-verbaux de visite, etc., il a retracé l'histoire du dessèchement, les premières tentatives d'exploitation des *colliberts* du xie siècle, les opérations entreprises par les abbayes dès le xiie, enfin les grands travaux du xiiie, la construction des *bots* et le creusement des *achenaux*.

Ce n'est donc pas, on le voit, Henri IV et ses ingénieurs hollandais qui ont commencé le dessèchement des marais vendéens. Ils n'ont fait que restaurer une œuvre anciennement accomplie par les populations et par les communautés religieuses. Mais cette œuvre avait été ruinée par la guerre de Cent ans; elle ne fut jamais réparée et les

---

1. J'ai traité la question de ces doublets phonétiques dans mon *Dialecte de Colmar*, p. 53 sq.

2. Aux folkloristes je signale le traitement de la *jaunisse* (p. 326) : on écrase dans sa botte un œuf cru — il a un *jaune* — ou l'on suspend une carotte (*gelbrübe*) dans la cheminée. Voilà une homéopathie, qui vaut presque les courlis et les perroquets de *la Magie dans l'Inde antique*, p. 182. La logique de la magie est partout la même, parce qu'elle est avant tout naturaliste et que partout la nature est identique.

guerres de religion achevèrent de la détruire. C'est ainsi que la restauration dont le mérite revient à Henri IV passa pour une création.

M. C., en utilisant les pièces d'archives, la *Chronique de Langon*, la Popelinière et *La Guide des chemins de France*, retrace avec beaucoup de bonheur les procédés de dessèchement, la vie du « maraichin », les productions du marais « mouillé » et du marais « desséché » — roseraies et bois, blés, fèves et vignes, pâture, pêche et chasse, — le régime de la propriété, les conflits entre le droit du roi et celui du seigneur justicier, les coutumes des usagers; il reconstitue les voies de communication par eau et par terre. Grâce au judicieux emploi qu'il fait de la carte au 1/200.000, on suit ses démonstrations avec autant de facilité que de réel intérêt.

H. HAUSER.

Thiaucourt. 1787-1799, par Henry POULET. Paris, Berger-Levrault. 1904. In 8° XII et 196 p.

En quatre parties, (*le* XVIII*e siècle ; à la veille de la Révolution ; la Révolution ; les dernières années*) M. Henry Poulet a su tracer le tableau fidèle et complet de l'histoire d'une petite ville lorraine à la fin du XVIIIe siècle. Il reconstitue le passé de Thiaucourt d'après les délibérations des officiers municipaux, les cahiers des Etats généraux, les quittances des commerçants, les livres de compte des ouvriers. Il passe en revue les habitants ; il nous montre deux familles, les Collot et les Picquant, qui possèdent presque tous les emplois; il décrit en traits saisissants la misère des vignerons. Nous voyons avec lui comment se font des élections ; nous lisons les vœux renfermés dans les cahiers des trois ordres du bailliage ; nous assistons aux premières manifestations de la Révolution, aux difficultés de la nouvelle organisation cantonale et municipale, à des fêtes, à des soulèvements, aux enrôlements volontaires, aux passages de troupes. Des pages intéressantes sont consacrées à la période jacobine, mais à Thiaucourt les modérés dominèrent toujours aux comités de surveillance et il n'y eut aucun acte arbitraire (p. 143) La fin de cette attachante étude expose parfaitement la lassitude générale et les résultats de la Révolution : la noblesse ruinée et déchue, la bourgeoisie toujours prépondérante et renforcée par des vignerons acquéreurs des biens nationaux, la terre affranchie des charges réelles qui la grevaient, (p. 181-185.) Il faut souhaiter que chacune de nos villes ait sur la période révolutionnaire de son histoire un livre aussi bien fait que celui-ci.

A. C.

Mémoires de Mme Roland, nouvelle édition critique, publiés par Cl. Perroud, recteur de l'Académie de Toulouse. Paris, Plon, 1905, 2 vol. in-8°, cxxxv et 325 p., 512 p., 15 francs.

Le nom de l'éditeur suffit pour justifier cette publication, M. Perroud était tout désigné pour donner la nouvelle édition; son travail sur les *Lettres* de Mme Roland est un modèle, et il a pour toujours uni son nom à celui de cette femme héroïque. Il a établi son texte d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale qu'il reproduit intégralement — en ajoutant vingt-quatre pages acquises en 1892 par la Bibliothèque Nationale et que n'ont ni Dauban, ni Faugère. Une notice consacrée surtout à la captivité de Mme Roland et une étude critique sur les *cahiers* des manuscrits, sur leur ordre chronologique (que les devanciers de M. P. n'avaient pas observé) et sur les éditions antérieures des *Mémoires* précédent l'ouvrage. A la suite des *Mémoires*, viennent les « lettres de la prison »; Bosc en avait donné onze; Champagneux, Barrière, Dauban en avaient ajouté seize; M. P. en avait recueilli six autres; on sera aise de trouver réunies ces trente-trois lettres dispersées qui forment ainsi comme un second « journal de prison ». M. P. a mis des notes au texte qu'il publie; elles ont un caractère tout objectif et il les a tirées soit des lettres de Mme Roland aux demoiselles Cannet, soit des documents de l'époque; elles sont naturellement moins fournies que les notices parues dans les *Lettres* et auxquelles, avec raison, renvoie M. Perroud. La publication se termine par des appendices et un index. L'éditeur a rassemblé dans les appendices différentes pièces données par ses prédécesseurs et des morceaux inédits dont deux sont de grande valeur, un fragment des mémoires de Bosc et les curieux souvenirs de Sophie Grandchamp. Bref, voilà l'édition critique qui nous manquait et par la sûreté de son texte, par les renseignements précis qu'offre son commentaire, elle devra désormais être consultée, citée, et faire autorité [1].

A. C.

---

1. I, p. v; malgré tout, j'aurais réimprimé la lettre du 10 juin au roi. — P. 145, pourquoi ne pas dire que Meusnier était général?; — p. 169, lire Hugou de Bassville et non *Hugon de Basseville*; — p. 251, c'est dans la *Retraite de Brunswick* et non dans *Valmy* que sont retracées ces obscures négociations; — p. 255, les « quatorze armées » sont une légende; — p. 286, il y avait trois comtes de Linange, et non *cinq*, et ils n'étaient pas parents de Cobourg; — p. 318, Arthur Dillon était cousin et non *frère* de Théobald; — p. 330, Daubigny est sûrement mort à Cayenne et non aux Seychelles. — II, 75, lire Levis plutôt que *Lévi*; — p. 378, lire « dit Corbeau de Saint-Albin » et non *Corbeau dit de Saint-Albin*; — la table est par instant défectueuse; on cherche vainement *Sidney* (I, 9 et 11, 352); à *Thomson* manque la mention I, 37 et 293; lire à *Delamorlière* 457 et non 455, à *Lux* 398 et non 396; à *Rousselin* 378 et non 376, à *Shaftesbury*, 338 et non 336 (et la mention I, 293 fait défaut), à *Vitet* 440 et non 438. On ne trouve pas *Gasparin* à II, 188.

Dr. Pol Gosset. **Les bataillons de Reims**. 1791-1794. Reims, Michaud, 1905. In-8°, 77 p.

Dans ce volume joliment édité, M. Pol Gosset étudie la part des Rémois à la défense du territoire de 1791 à 1794. Il a très bien traité son sujet et il a consulté tous les documents imprimés et manuscrits (voir p. VII et VIII l'indication de ses sources). Il nous présente d'abord le plus beau bataillon de Reims, celui dont la cité doit encore être fière (p. IX), le 1er bataillon de la Marne, et si l'on regrette qu'il n'ait pas reproduit l'état de situation qu'il juge si intéressant (p. 12), on le louera d'avoir reproduit chemin faisant quelques extraits de lettres de nos volontaires. Puis, M. G. raconte comment fut formé le bataillon des chasseurs de Reims, le plus populaire de ceux qui furent levés dans la ville. Il expose l'histoire de la réquisition de Luckner : le maréchal avait requis la moitié des grenadiers de la garde nationale rémoise ; 124 s'enrôlèrent, on dut pour compléter l'effectif désigner par le sort 141 grenadiers et ce furent les sections dénoncées comme aristocratiques qui fournirent le plus de volontaires. Ce bataillon des grenadiers de Reims fut le 6e bataillon de la Marne. Mais, sur une réquisition de d'Harville, la ville fournit aussi en 1792 deux compagnies de canonniers, et il faut ajouter qu'un des bataillons de fédérés du camp de Soissons comprit 166 hommes du district de Reims. Vient la levée de 1793; et, avouons-le, Reims parut alors se désintéresser des malheurs de la patrie (p. 43); dans les bataillons dits de réquisition que d'indisciplinés, de déserteurs! (cf. p. 51 la lettre de Desbureaux). Enfin, peu à peu, les réquisitionnés rejoignirent, mais en vendémiaire an III il y avait encore dans le district de Reims des réquisitionnaires d'août 1793! « Tant de lâcheté déconcerte », s'écrie M. Pol Gosset. Cette impartiale et instructive étude se termine par une liste, incomplète mais précieuse, des Rémois morts pour la patrie.

A. C.

Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution, ses lettres (1793-1796), recueillies et publiées par Étienne Jolicler, avec une introduction et des notes par Frantz Funck-Brentano. Paris, Perrin, 1905. In-8°, 250 p. 3 fr. 50.

Ces dix-huit lettres du volontaire Joliclerc sont-elles, comme dit M. Funck-Brentano, des chefs-d'œuvre à tous les points de vue? C'est trop dire, mais elles méritaient d'être publiées ; elles sont simples, sincères, telles que les écrit un homme gai, brave, bien portant, patriote, nullement fanfaron, qui va comme on le pousse, et M. F.-B. leur a fait l'honneur d'une très longue introduction et d'un très copieux commentaire, introduction et commentaire où l'on admire le savoir de l'éditeur ès choses de la Révolution et sa profonde connaissance des récents travaux sur les guerres de la République. Il y a

de jolies gravures. Il y a même des documents curieux comme la poésie allemande qui raconte le butin de Friedberg (p. 79). A noter, dans la conclusion, une note spirituelle de M. Étienne Jolicler sur son arrière-grand oncle.

A. C.

Commandant de Cugnac. **La Campagne de Marengo.** Paris, Chapelot, 1904. In-8°, 252 p. avec cartes.

M. de Cugnac avait déjà publié en 1900 et en 1901 une histoire très détaillée et documentée de la campagne de l'armée de réserve en 1800, mais dans ce gros ouvrage il n'avait guère discuté et apprécié; il s'était borné à laisser parler les documents tout en montrant plusieurs événements de la campagne sous un jour nouveau. Il donne aujourd'hui au grand public un travail plus court, très louable d'ailleurs, très clair et très net, bien ordonné et écrit, ne traitant que les points essentiels, insistant sur les faits qu'on connaît peu et qu'il fallait mettre en évidence, rétablissant la vérité là où elle a été déformée par la légende, racontant les choses au point de vue de l'armée française, n'étudiant les mouvements des Autrichiens qu'accessoirement. Il met en relief les erreurs qui furent commises: en attendant les traîneaux, on perdit cinq jours; on n'avait sur la valeur défensive du fort de Bard que d'inexactes notions; au jour de la bataille décisive, Bonaparte, manquant de renseignements, éloigna deux divisions. Sur un seul point on serait tenté de critiquer l'auteur. Il croit que si les Français avaient été vaincus à Marengo, l'issue de la campagne n'eût pas changé et que la situation de Mélas restait mauvaise; nous pensons plutôt que Bonaparte aurait dû se rejeter sur la Suisse, d'autant qu'il avait sa retraite assurée par le Saint-Gothard. En somme, M. de C. l'avoue, Bonaparte s'estima heureux d'avoir obtenu sur le tard une victoire qu'il n'aurait certainement pas eue sans l'arrivée de la division Boudet et l'inexplicable panique de la cavalerie autrichienne; il fut aise d'éviter les chances d'une nouvelle bataille; il n'avait plus ni canons ni munitions et ses troupes étaient épuisées; il accueillit avec joie les propositions de Mélas. Toutefois on reconnaîtra avec M. de Cugnac que l'ensemble de cette campagne offre un remarquable mélange de hardiesse et de prudence. Napoléon eut le tort insigne d'amoindrir plus tard la gloire de ses lieutenants et de créer, comme dit M. de C., une bataille imaginaire, idéale, théorique qui aurait reposé sur la manœuvre du pivot de Castel-Ceriolo. Mais, après tout, et comme conclut M. de Cugnac, le succès « est dû pour la plus grande part au génie fertile du premier consul qui régla minutieusement tous les détails, qui conçut un plan magistral et qui sut l'exécuter, malgré d'immenses difficultés, avec des moyens matériels

fort médiocres. Son idée d'atteindre en un point de passage obligatoire la ligne d'opérations de l'adversaire, en gardant ses propres communications à l'abri de tout danger, est évidemment une superbe conception qui a été le point capital et la pensée dominante de la campagne ».

A. C.

Les députés au Corps Législatif. Conseil des Cinq-Cents, Conseil des Anciens, de l'an IV à l'an VII. Listes, tableaux et lois, par Auguste Kuscinski, membre de la Société de l'histoire de la Révolution française. Paris, au siège de la Société, 3, rue de Furstenberg. 1905. In-8°, XIX et 419 p.

M. Kuscinski à qui nous devons déjà un volume sur les députés à l'Assemblée législative en 1791, vient par cette publication de rendre un nouveau et grand service aux études historiques. Le volume qu'il nous donne, renferme, outre une introduction, six chapitres. Les quatre premiers chapitres renferment la liste alphabétique des membres du Conseil des Anciens et du Conseil des Cinq-Cents en l'an IV, en l'an V, en l'an VI et en l'an VII; le cinquième chapitre contient la liste alphabétique générale des députés qui ont siégé dans les deux Conseils; on trouve dans le sixième chapitre la liste alphabétique des élus qui n'ont pas siégé. On ne saurait croire la peine que M. K. a prise pour constituer ces listes. Il fallait rectifier les fautes des listes antérieurement dressées, rétablir l'exactitude numérique en expliquant pourquoi le nombre des députés fut toujours au-dessous de l'effectif légal, identifier les noms propres, corriger des erreurs de toute sorte. Grâce à de longues et laborieuses recherches, au contrôle que lui ont fourni les registres de présence, à de bienveillantes communications, M. K. a pu s'acquitter de sa tâche avec le plus grand succès, et il faut le remercier hautement d'avoir surmonté tant de difficultés, débrouillé des choses si confuses, établi des statistiques si précises. Cette précision, cette rigueur qu'il a réussi à obtenir, les contemporains ne pouvaient l'avoir. On voit par tout ce que M. K. nous dit et explique, que les deux Conseils ont absolument ignoré leur personnel et les changements qui se produisaient dans ce personnel. Au 15 brumaire an V, on croyait qu'il y avait *six* places vacantes au corps législatif; M. K. prouve qu'il y en avait *seize*. Au 1er prairial an V, le Conseil des Anciens ne put fixer le nombre des places vacantes parmi les membres du nouveau tiers : M. K. démontre que ces places étaient au nombre de six et il les désigne. Ce qui est inouï, ce qui est unique dans les annales parlementaires, et ce qui prouve le désordre de ce temps-là, c'est l'existence d'un député fictif : au tirage au sort des Anciens, un bulletin portait le nom de *Félix Hamon* qui ne figure sur le procès-verbal d'élection d'aucun département; ce Félix Hamon fut pourtant nommé membre de plusieurs commissions et ce ne fut

qu'au bout d'un an et plus que le président déclara qu'il n'y avait pas de député de ce nom! Il fallait toute l'acuité de jugement, toute la patience, tout le flair de M. K. pour relever ces irrégularités. Sans lui nous ne saurions pas que le Conseil des Anciens comprenait dès le début 248 noms au lieu de 250 et qu'au 1er prairial an V il était réduit par suite de démissions et de décès à 238; qu'au 30 floréal an VI il ne comptait plus que 180 membres; etc. Sans lui, nous ne saurions pas pourquoi le tableau général des représentants du peuple porte au 1er ventôse an VII 490 députés au Conseil des Cinq Cents, alors qu'il n'y en avait que 474 : M. K. a trouvé les seize noms manquants. Disons encore que les chapitres III et IV sont très utiles à consulter parce qu'on y trouve les noms de ceux qui furent élus par les assemblées-mères ou par les assemblées scissionnaires et qui furent ensuite validés ou invalidés. Enfin, les chapitres V et VI de l'ouvrage renferment des listes précieuses; M. K. indique par des initiales et des chiffres dans la liste des députés qui ont siégé, s'ils ont appartenu au Conseil des Anciens ou au Conseil des Cinq-Cents, s'ils ont été nommés par l'assemblée électorale de France, s'ils ont été de telle ou telle session; de même, dans la liste des élus qui n'ont pas siégé, et là, à côté d'un grand nombre de noms, il donne de curieux renseignements, des « fiches » qu'il a découvertes au cours de ses investigations archivales. Encore une fois, pour ces listes et tableaux si importants et si clairs, tous nos remerciements au modeste, consciencieux et infatigable chercheur qui a nom Auguste Kuscinski [1].

A. C.

Alfred DUQUET. **La victoire à Sedan** avec quatre cartes et une préface de Jules Claretie. Paris, Albin Michel, 1905. In-8°, VIII et 398 p.

La victoire à Sedan! M. Duquet la croit possible; M. Duquet s'imagine que, sans Ducrot, la capitulation se fût changée en une glorieuse journée, en un Austerlitz, en un Iena (p. 8). Hélas! ne dit-il pas que dès le commencement de la bataille les malins et les lâches avaient quitté Sedan? N'avoue-t-il pas (p. 33) que l'armée n'avait plus son sang-froid, qu'elle était démoralisée, tombée dans l'anarchie; qu'elle était devenue une cohue, un troupeau (p. 316); qu'elle ne pouvait plus, comme a dit Moltke, que se battre là où elle se trouvait, et qu'elle n'aurait pu faire une marche de guerre? On voudrait aussi que M. D. ait, par instants, plus de mesure, mais il rend coup pour coup, et certains de ceux qui le combattent, ont évidemment essayé de le blesser (p. 349 et 394); de là les pages vraiment intéressantes, pleines de verve et de furia, où M. D. attaque et

1. Le *Beths* cité p. 297 est évidemment Beyts; p. 398 lire Picot Bazus et non Picot *Bayus*; p. 411 Denniée et non *Dennée*.

charge ses adversaires. Son travail est indispensable à qui veut connaître la bataille de Sedan : nombre de documents — pas tous, comme il dit (p. 3) — y sont analysés et discutés, et ses jugements, bien qu'il n'appartienne pas à l'armée active, méritent toujours considération. Il est trop sévère, trop tranchant lorsqu'il appelle Ducrot un homme présomptueux et nul, « l'aveugle et indifférent de Wissembourg, l'incapable de Champigny, le coupable de Buzenval » (p. 287). Il a démontré toutefois par une foule de preuves et de témoignages que Ducrot avait tort de prescrire la retraite sur Mézières le 1er septembre entre 8 et 9 heures du matin : l'armée ne pouvait s'enfuir par la forêt de la Falizette, par des chemins ruraux que la pluie avait défoncés, par des chemins étroits et impraticables aux voitures, parmi des fourrés et d'épais taillis, dans l'enchevêtrement des ronces et des ravins, comme du reste, elle ne pouvait s'écouler par le défilé de Saint-Albert dont les Allemands occupaient l'entrée et la sortie.

A. C.

Casimir Stryienski. **Soirées du Stendhal Club.** Documents inédits. Préface de L. Bélugou. Paris, Mercure de France, 16, rue de Condé, in-8°, xx et 352 p. 3 f. 50.

Tous ces documents, quoi que dise le titre, ne sont pas inédits. Beaucoup avaient paru dans des revues, et les autres nous ont été très généreusement communiqués par M. Stryienski lorsque nous avons composé notre *Stendhal*. On lira ce volume, pensons-nous, avec grand intérêt. Nous y trouvons d'abord une étude sur *les dossiers de Stendhal* — tous nos remerciements à M. S. de nous l'avoir dédiée — M. S. y montre avec beaucoup d'esprit comment Beyle avait très inconsciemment l'habitude de s'inspirer des idées d'autrui. Viennent ensuite des morceaux de Stendhal : *Banti et Burrhus*, très intéressante et véridique histoire du grand, du terrible amour que Beyle eut pour une dame de la cour impériale; deux chapitres inédits de la *Chartreuse de Parme* — que Beyle a bien fait de supprimer — la préface de *Suora Scolastica*; une pièce inachevée et intitulée *La gloire et la bosse;* quelques lettres inédites, notamment des lettres au comte Cini. Mais il faut noter aussi des pages agréables de M. Stryienski sur Parme, son étude sur les salons de la Restauration (parue déjà en tête des *Souvenirs d'égotisme*), ce qu'il dit des dessins des romantiques. Il n'a pas osé publier en entier les sept lettres inédites de Mérimée qu'il a fait paraître jadis dans une plaquette rarissime, il les a expurgées, mais il en donne assez pour nous édifier. Il reproduit une lettre intéressante de Donato Bucci, l'antiquaire, sur Stendhal, le récit du procès de Berthet le séminariste qui servit de modèle au Julien du *Rouge et noir*, et des notes de Colomb qui complètent la notice biographique du digne Dauphinois. Citons enfin des corrections du même Colomb à la *Correspondance inédite;* Colomb,

dit M. S., a marqué de sa prudhommerie et de son amour de la syntaxe presque chacune des épitres de Stendhal; notre critique imprime le texte original de quelques-uns des passages mutilés par Colomb. On ne peut que remercier de nouveau M. Stryienski de ce recueil de Stendhaliana : comme dit M. Bélugou dans son avant-propos, l'éditeur du *Journal*, des *Souvenirs d'egotisme*, de *Brulard*, de *Lamiel*, est un habile dépisteur de trésors, et ce volume offre une lecture singulièrement vivante.

A. C.

— Poursuivant, sans se lasser, ses recherches et ses publications sur diverses questions d'histoire ancienne, M. P. Garofalo nous a donné en 1904 : 1° Sous le titre de *Studi Storici*, un ensemble d'études de détail sur les *Pagi* romains, sur l'histoire de Massilia, sur quelques points de l'histoire des Gaules et des Espagnes sous l'empire, enfin sur l'*Itinerarium Antonini*; 2° Un tirage à part d'un article de la *Rivista italiana di sociologia*, intitulé : *Intorno alle istituzioni sociali dei Celti*, article dans lequel M. P. G. essaie peut-être trop d'expliquer l'organisation sociale des anciennes tribus celtiques par les institutions sociales de l'Irlande médiévale. — J. T.

— Suivant une coutume assez fréquente en Italie, à l'occasion du mariage de M. Gaetano de Sanctis avec Mlle Em. Rosmini, M. L. Valmaggi a publié une courte étude sur la localité antique appelée *Forum Alieni*, que Tacite mentionne dans ses *Historiae*, III, 6. D'après l'auteur, l'emplacement exact de *Forum Alieni* ne doit être cherché ni autour de Ferrare ni dans les environs de Legnago, mais au sud de la ville d'Este, sur le Tartaro, une des dérivations de l'Adige. — J. T.

— M. N. Persichetti a poursuivi, dans un article du *Bullettino dell' imp. Istituto archeologico romano* de 1903, qui a été publié en tirage à part (*La Via Salaria nel Circondario di Ascoli Piceno*, Rome, 1904), les études commencées par lui il y a une dizaine d'années environ sur la *Via Salaria*. Cet article est consacré à la partie de la voie antique située sur le versant de l'Adriatique. Ce tronçon de la route est étudié méthodiquement. M. N. P. a relevé en détail tous les vestiges, murs de soutènement, tranchées creusées dans le flanc rocheux des coteaux, ponts qui ont subsisté de l'ancienne voie; il a publié de nouveau deux bornes milliaires déjà connues. C'est là une monographie consciencieuse, intéressante et qui apporte une contribution fort utile à la connaissance de la topographie ancienne de cette région de l'Italie. — J. T.

— La *Commission archéologique de Westphalie* (Altertums-Kommission für Westfalen) poursuit ses travaux et continue ses publications. Le volume qu'elle a fait paraître en 1903 renferme plusieurs études fort intéressantes : I. *Ausgrabungen bei Haltern : das Uferkastell*, par F. Kœpp. — II. *Ausgrabungen bei Haltern : die Fundstücke aus dem grossen Lager und dem Uferkastell* (1901-1902), par H. Dragendorff. — III. *Forschungen und Grabungen im « Römerlager » bei Kneblinghausen*, par A. Hartmann. — IV. *Die Burg Ascheberg bei Burgsteinfurt*, par J. H. Schmedding. Comme on le voit, l'activité de la *Commission archéologique de Westphalie* se consacre surtout à la région de Lippstadt dans la haute vallée de la Lippe. Les résultats des fouilles exécutées sous sa direction sont présentés

et commentés avec une érudition toujours précise. De nombreuses planches et des gravures dans le texte ajoutent encore à l'intérêt et à la valeur scientifique du volume. — J. T.

— Dans son étude, intitulée *Altrömisches Schuldrecht und Schuldverfahren* (Leipzig, 1904), M. S. Schlossmann, professeur à l'Université de Kiel, essaie de déterminer avec le plus de précision possible les diverses phases et les rôles essentiels de ce qu'il appelle lui-même *die Tragödie der römischen nexi*. C'est, en effet, le problème du *nexum* et des *nexi* qui est étudié ici. Nous ne pouvons entrer dans le détail de la discussion, qui est conduite par l'auteur avec autant d'érudition que de logique. Mais nous pensons qu'il sera désormais impossible d'étudier cette question, si controversée, si obscure et si importante, sans tenir compte des observations et des conclusions de M. S. Schlossmann. — J. T.

— M. Ham. Wibel, dans ses *Beiträge zur Kritik der Annales regni Francorum und der Annales q. d. Einhardi* (Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1902. In-8° de 294 pages) s'est surtout attaché à la critique de la méthode employée par Kurze pour l'étude de ces sources de l'histoire carolingienne, la classification des manuscrits, l'origine et la date des diverses rédactions, etc. On sait que Kurze a appelé du nom d'*Annales regni Francorum* le texte que Pertz avait jadis publié sous la dénomination d'*Annales Laurissenses majores*. M. H. Wibel a lui aussi procédé à une nouvelle classification des manuscrits et a tenté d'établir un nouveau système sur l'origine des différentes parties. Il a procédé à de nombreux rapprochements avec le texte d'autres chroniques, notamment avec les *Annales Sithienses* et la *Vita Karoli* d'Einhart; cela l'a amené à examiner les rapports qui existent entre tous ces ouvrages. En appendice, il critique l'hypothèse de G. Hüffer qui avait proposé d'attribuer les *Annales q. d. Einhardi*, à Gérold, moine de Korvei, chapelain et archidiacre du palais de Louis le Pieux; il étudie aussi très en détail les *Annales Fuldenses*, dont un des manuscrits les plus vieux, celui de Schlettstadt, attribue la première partie à Einhart. Le livre de M. H. W. est donc une utile contribution à la critique des annales carolingiennes les plus importantes et les plus anciennes; il constitue surtout une étude très minutieuse de l'activité historique du célèbre Einhart. Ses théories pourront n'être pas toujours admises, elles devront cependant être examinées avec grand intérêt. — L.-H. L.

— M. Johannes von Walter, qui a entrepris d'étudier la biographie des premiers prédicateurs errants de la France, pour la faire servir à une histoire du monachisme, a publié en 1903 à Leipzig (maison d'édition Dieterich) un premier fascicule consacré au fondateur de Fontevrault, Robert d'Arbrissel (*Die ersten Wanderprediger Frankreichs... Teil I: Robert von Arbrissel*. In-8° de x-195 pages). Il était difficile de trouver de nouveaux éléments historiques sur ce personnage, qui a fait l'objet de tant de travaux; cependant la critique de M. J. von Walter est parvenue à renouveler en partie le sujet. Il a débuté par une étude très serrée des sources (vies primitives, lettres, documents diplomatiques) et cette première partie n'a pas moins de 94 pages. L'auteur s'est ensuite attaché, dans la biographie de Robert d'Arbrissel, à écarter tout ce qui n'est pas parfaitement établi au point de vue historique. En appendice, il a réédité la lettre de Marbod de Rennes, qui avait fait précédemment, au chapitre des sources, l'objet d'un examen très approfondi, puis le texte le plus détaillé de la règle de Fontevrault. — L.-H. L.

— Le deuxième fascicule des *Registres de Nicolas III* que vient de publier, dans la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, M. Jules Gay (Paris, A. Fontemoing, décembre 1904; in-4°), présente le texte ou l'analyse de plus de

200 documents (nos 303 à 517); c'est la fin des lettres curiales de la première année du pontificat et la plus grande partie des lettres communes de la seconde année. L'intérêt de ce fascicule, édité avec le même soin que le premier, ne va pas en faiblissant, au contraire. Dans la collection des lettres curiales ici présentées, il faut signaler spécialement celles qui concernent l'envoi de l'évêque de Fermo comme légat en Hongrie, Pologne, Dalmatie, etc. (nos 112 et suiv.), les *litterae Graecorum* relatives à l'envoi d'une ambassade à Michel Paléologue, empereur de Constantinople, en vue de l'union des deux Églises et de la conclusion de la paix avec Charles d'Anjou, roi de Sicile (nos 367 à 378) les bulles sur la médiation du pape entre les rois de France et de Castille (nos 386 et 387), sur le procès de canonisation de saint Louis (nos 393 et 394), sur le conflit de Philippe le Hardi avec l'évêque de Bayeux (nos 388 à 391). Les lettres communes intéressent pour la plupart les églises et les monastères, avec les collations de bénéfices, les nominations de dignitaires, les levées de subsides. Nous remarquerons d'une façon spéciale la belle série des bulles accordées à l'ordre de Cluny (nos 455 à 475; voir celle qui a trait à l'oratoire élevé par ces religieux dans leur maison de Paris pour leurs frères étudiants à la Faculté de théologie (n° 471) et le très important règlement édicté par Nicolas III pour le chapitre de Saint-Pierre de Rome, à la date du 3 février 1279 (n° 517). — L.-H. LABANDE.

— M. Charles H. HASKINS, auteur de *The University of Paris in the Sermons of the thirteenth century* (extrait de l'*American historical review*, octobre 1904) a tracé d'après les sermonaires un amusant tableau de l'Université de Paris et de l'existence des étudiants au XIIIe siècle. On sait combien les prédicateurs, cherchant à moraliser les fidèles, aimaient à prendre à parti les différentes classes de la société; ils ne se gênaient aucunement pour dévoiler les vices et les défauts de leurs contemporains et mêlaient à leurs discours des exemples tirés de la vie courante. Les étudiants parisiens ne devaient pas échapper à leurs invectives, d'autant plus que plusieurs chanceliers de l'Université furent des prédicateurs très écoutés. On ne manqua donc pas de leur reprocher leur amour de l'argent, leur ambition des biens terrestres, leur dissipation, etc. En mettant tout cela au point, en faisant la part des exagérations, on peut écrire, comme M. Haskins l'a fait, un récit très animé et très coloré des habitudes universitaires au moyen âge. — L.-H. L.

— M. Henri CLOUZOT vient d'éditer d'après l'original conservé aux Archives nationales l'état des *Cens et rentes dus au comte de Poitiers à Niort au* XIIIe *siècle* (Paris, H. Champion; Niort, L. Clouzot, 1904, in-8° de 71 pages). Le document lui-même n'est pas daté; M. H. Clouzot croit, d'après quelques indices pas très concluants, pouvoir fixer sa rédaction entre 1261 et 1271; le comte de Poitiers serait dans ce cas Alphonse, frère de saint Louis, qui effectivement s'occupa avec grande attention de l'administration de ses domaines et aurait pu ordonner la confection du censier. L'intérêt de la publication n'est pas tant dans le document lui-même que dans l'introduction de M. H. Clouzot. Il y a dressé l'état de la ville de Niort au XIIIe siècle et en a esquissé un tableau, qui semble être très exact. On voit bien la configuration de cette ville, son port, son château, ses remparts, ses rues escarpées, ses quartiers séparés par le vallon où Alphonse de Poitiers a élevé une halle nouvelle, ses hôpitaux, aumônes, églises, monastères, etc. Comme reconstitution de ville du moyen âge, c'est un petit modèle. — L.-H. L.

— Nous sommes heureux de marquer ici l'apparition d'une étude très consciencieuse que M. G.-H. QUIGNON vient de publier, comme contribution à l'histoire de

l'assistance dans l'ancienne France : *La Confrérie de la Trinité ou les Enfants bleus de Beauvais* (Paris, H. Champion; Beauvais, Aronde et Bachelier, 1904; in-8° de 31 pages). Fondée en 1562 pour parer aux inconvénients du vagabondage des enfants indigents et surtout des orphelins, cette confrérie avait pour but de préparer ces enfants à une vie honnête et laborieuse en leur apprenant un métier et aux bonnes mœurs en les instruisant dans leur religion. A moitié religieuse, à moitié laïque, cette institution subsista jusqu'à la Révolution, avec ses ressources locales et résista à tous les efforts du pouvoir royal pour sa transformation en service d'assistance publique. Cette notice, écrite avec de nombreux documents, mérite d'être citée avec les éloges que nous ne lui marchanderons pas. — L.-H. L.

— M. Jacques Boulenger vient de publier dans la *Revue des Études rabelaisiennes* et à part (Paris, 1904, in-8° de 25 pages) une étude critique sur la *Supplicatio pro apostasia* présentée par Rabelais, qui, ayant quitté sans permission de son supérieur la robe de moine, demanda au pape d'être relevé de cette irrégularité. Son étude embrasse également le bref qui fut ensuite concédé par Paul III le 17 janvier 1536. Ces deux documents ne nous sont parvenus que par des copies du XVII° siècle et des recherches opérées dans les Archives du Vatican n'ont pas permis d'en retrouver le texte original. En leur état, ils présentent quelques difficultés, car ils ne concordent pas exactement avec ce que l'on sait de Rabelais ou le contenu d'une de ses lettres à l'évêque de Maillezais; aussi M. J.-B. s'est-il donné la tâche de les expliquer en conciliant tout; il a même examiné l'hypothèse d'un faux qu'il se hâte d'ailleurs de rejeter pour de bonnes raisons. — L.-H. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 mars 1905.

M. S. Reinach montre que quatre statues de la colonne Trajane, figurées dans la scène de l'embarquement des Romains à Ancône, doivent être considérées, l'une comme la réplique de la *Venus genitrix* sculptée par Arcésilas pour le temple de Vénus à Rome, et les trois autres comme représentant Neptune, Hercule et Palémon-Portunus. La réplique de la *Venus genitrix* est particulièrement importante, parce qu'elle confirme l'emploi de l'original à Rome comme statue du culte. M. Reinach pense que la *Venus genitrix* conservée au Louvre ne peut avoir été, comme on le dit, découverte à Fréjus, mais qu'elle a probablement été exhumée près de Naples vers 1530 et offerte par le condottière Renzo da Ceri à François I^{er}.

M. Clermont-Ganneau étudie un des proscynèmes gravés par les pèlerins sur les parois du temple d'Osiris à Abydos et démontre qu'il contient le nom d'un personnage nommé 'Abdo, originaire de la ville phénicienne de Arvad (Aradus), déclarant avoir vu et admiré les merveilles du sanctuaire égyptien.

M. S. Reinach annonce que M. Seymour de Ricci écrit qu'il poursuit le déroulement des papyrus achetés par lui pour l'Académie et qu'il y a retrouvé une série de contrats datés des V° et VI° siècles, où il est question de Lykoupolis, nom ancien de Siout.

M. Révillout continue la lecture de son mémoire sur les inscriptions d'Amten.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 22 avril. — 1905

C. Klöpper et H. Schmidt, **Franzoesische Stilistik für Deutsche**. — Dresde et Leipzig, C. A. Kochs, 1905; un vol. in-8 de vii-382 pages.

Comme on ne doit demander en somme à un ouvrage que ce que le titre promet, je dirai tout d'abord que celui-ci répond assez bien à son objet : c'est une « stylistique française », mais destinée aux Allemands, donc où le français n'avait pas à être examiné « en soi ». MM. Klöpper et Schmidt n'ont point eu la prétention de faire un livre savant; ils se sont abstenus de tout détail historique, et ont été très sobres même de spéculations logiques : ce qu'ils ont voulu, — et ils y sont arrivés dans une assez large mesure, — c'est fournir une sorte de complément aux grammaires ordinaires, un guide pratique pour ceux de leurs compatriotes qui désirent parler et surtout écrire correctement notre langue. Il est évident que la comparaison établie entre les deux idiomes est presque toujours instructive : nous voyons, par exemple, que beaucoup d'adverbes allemands ne sont vraiment bien rendus en français que par des constructions où un verbe intervient devant un infinitif à titre de semi-auxiliaire (p. 79-91); ou encore que beaucoup d'expressions impersonnelles en allemand ne le sont plus chez nous (p. 114-118). Et tout cela certes nous le savions déjà en gros, car on nous l'a répété depuis longtemps : mais, à défaut de découvertes originales qui ne sont plus guère possibles dans cet

ordre d'idées, le mérite du présent livre est de nous fournir des faits un répertoire très vaste, des listes dressées systématiquement, plus amples, je crois, que celles des ouvrages similaires.

J'adresserai cependant quelques critiques aux auteurs. Car si certains de leurs chapitres — notamment ceux qu'ils consacrent à l'Adverbe et à la Préposition — offrent tous les développements désirables, il en est tel autre, ainsi celui de la conjonction (p. 240-242), qui est vraiment bien court et un peu insuffisant. Je remarque aussi que MM. K. et S. ne se sont pas assez préoccupés de certains détails de structure (ainsi l'interrogation par *est-ce que*), qui ne sont pourtant pas identiques en allemand et en français : je sais bien qu'en principe une « stylistique » n'est pas une « syntaxe », mais ces procédés d'expression, par leur importance et la fréquence de leur emploi, peuvent à vrai dire rentrer dans l'un ou l'autre cadre. Enfin, le reproche le plus grave que j'aie à formuler, c'est que cet ouvrage ne nous offre de la langue française qu'une image un peu timidement classique et pour tout dire archaïque. Dans leur liste de références, les auteurs citent un petit livre que M. Rodhe a publié naguère : *Les grammairiens et le français parlé* (Lund, 1901). S'ils ont lu ce livre, comment se fait-il qu'ils n'aient pas tenu compte dans une plus large mesure des avertissements qui y étaient si ingénieusement donnés? Comment se fait-il qu'ils aient multiplié les exemples un peu vieillots, empruntés à Mignet, à Ségur, quand ce n'est pas à Rollin? Et tous ces hommes certes ont parlé français; mais enfin, ce qu'on peut extraire de leurs œuvres, n'est après tout qu'une langue classique un peu terne et décolorée, la langue du XVIII^e siècle, bien plutôt que la nôtre. Il est grand temps, comme le remarquait M. Rodhe, qu'à l'étranger et en France, les faiseurs de grammaires se décident à renouveler un peu leur stock de citations vraiment très défraîchies. Car en procédant de la sorte, on arrive à enregistrer — et c'est ce que font sans sourciller MM. K. et S. — des expressions comme *penser* (au sens de *manquer*, p. 83), et encore *ne pas laisser de* (p. 84) : le lecteur devrait être au moins prévenu que tout cela est aujourd'hui périmé, et que, si ces expressions s'emploient quelquefois encore en écrivant, du moins ne s'en sert-on plus en parlant. Ailleurs, les auteurs n'ont pas fait des distinctions assez nettes entre le style familier et l'autre. Ainsi, à la p. 87, je remarque qu'ils ont accolé la mention « familier » à la phrase *avant qu'il soit longtemps*, ce qui n'était pas indispensable; en revanche, trois lignes plus haut, ils avaient cité l'expression *aller son petit bonhomme de chemin*, sans aucune observation, et c'eût été évidemment le cas d'en faire une. Ce sont ces nuances que les étrangers, quelque avertis et scrupuleux qu'ils soient d'ailleurs, ont souvent beaucoup de peine à noter. Car il ne faudrait pas non plus citer (comme ici p. 78), même en la qualifiant de « poétique », une expression telle que *long voilée*, dont on ne sait si elle a

été empruntée à quelque auteur ronsardisant du XVI^e siècle, ou à nos décadents contemporains, ceux qui ont inventé aussi l'adjectif *engrandeuillé*. Enfin, je pourrais faire observer encore que le classement des faits est quelquefois un peu artificiel et mécanique, ainsi à la p. 70, où on trouve côte à côte des expressions comme *en chemin* et *en aveugle*, sans que soit relevée une différence pourtant bien sensible dans l'emploi de la préposition. Mais j'en ai dit assez, je crois, pour indiquer quels sont à la fois les défauts et les mérites du livre de MM. Klöpper et Schmidt : telle qu'elle est, un peu dense, manquant parfois de délicatesse de touche, et même archaïque en un sens, leur stylistique, faite pour être consultée plutôt que lue d'une façon suivie, pourra cependant rendre des services incontestables. Elle en rendra en Allemagne, et même chez nous, car il ressort de ce que j'ai dit qu'une comparaison suivie y est instituée entre les deux langues, et que les Français pourraient au besoin s'y perfectionner dans la connaissance de l'allemand.

E. BOURCIEZ.

Notes sur le texte des institutions de Cassiodore, d'après divers manuscrits; Recherches critiques sur la tradition des arts libéraux de l'antiquité au moyen âge par Victor MORTET. Paris, Klincksieck, 1904; VII pp. et cinq parties (tirages à part de la *Revue de philologie*).

M. Victor Mortet a réuni les études qu'il a consacrées depuis plusieurs années aux *Institutions* de Cassiodore. Nous avions signalé le premier article[1]. Nous sommes heureux d'avoir aujourd'hui l'ensemble de ces importantes recherches.

Les *Institutiones diuinarum et saecularium litterarum*, sont de ces livres où l'antiquité déclinante fait l'inventaire et la synthèse de ses connaissances comme pour les transmettre au moyen âge.

M. M. s'occupe surtout des chapitres des *Institutions* qui traitent de la géométrie. Ils forment deux parties distinctes : *De geometria*, définition, histoire, divisions de la science; *Principia geometricae disciplinae*, éléments de la science. On a contesté l'authenticité des *Principia*. Mais M. M. donne, pour n'en pas douter, de fort bonnes raisons tirées à la fois de l'ordonnance générale des *Institutions* et de la tradition manuscrite. Car M. M. mène toujours de front l'enquête paléographique et l'étude du fonds. Il réédite le *De geometria* et améliore le texte des *Principia*, d'après un grand nombre de manuscrits qu'il est le premier à faire connaître et d'après des manuscrits autrefois utilisés, notamment par Garet, auxquels il restitue un état-civil. Grâce à ses recherches dans les manuscrits, il a enfin retrouvé la con-

1. *Revue critique*, 1901, II, p. 77. Les articles de M. Mortet ont paru dans la *Revue de philologie*, t. VXIV (1900), p. 103 et 272; t. XXVII (1903), p. 65, 139, 279.

clusion qui manquait jusqu'ici à l'étude de Cassiodore sur la géométrie et qui vient rejoindre tout naturellement la dernière phrase des *Principia*.

Outre ces résultats positifs, qui transforment complètement l'aspect du texte et lui rendent à la fois sa clarté et ses proportions, M. M. démêle les rapports de Cassiodore avec ses devanciers. Il croit qu'il renvoie à une traduction latine d'Euclide par Boèce, traduction qui n'est pas la compilation éditée par Friedlein, mais qui se trouve peut-être dans le manuscrit de Paris, B. N. 13020, du IXe siècle. Il montre que Boèce et Cassiodore définissent autrement la géométrie que Quintilien et Martianus Capella. Non seulement Cassiodore ne confond plus la géographie avec la géométrie, mais il la conçoit essentiellement comme une science de relations et de rapports abstraits. A cet égard, il peut passer pour un précurseur de la géométrie non euclidienne et du relativisme mathématique. Parmi les devanciers de Cassiodore, M. M. place Héron et défend la correction *Hiron metricus*, à laquelle on avait renoncé. Il faut noter que cette lecture est à peine une correction : les manuscrits ont *yrummetricus*, *yrometricus*.

Les manuscrits de Cassiodore, pour le *De geometria*, forment trois classes. M. M. a montré que le texte est plus étendu dans l'une (B. N. 12963, Xe siècle ; Valenciennes, 337, IXe siècle) que dans les autres. Il n'en donne pas la raison, tout en prenant la recension large pour la rédaction authentique de Cassiodore. Croit-il que les formes abrégées sont dues à la rage d'abréviation qui est la maladie du haut moyen âge ? Faut-il voir dans ces variantes des rédactions différentes remontant à Cassiodore ? On eût voulu être fixé d'un mot.

L'étude de M. Mortet élucide un épisode important de la transmission de la culture entre l'antiquité et le moyen âge. On y voit comment la rhétorique étroite et superficielle de Martianus Capella s'est élargie sous l'influence de saint Augustin. Ce n'est pas un faible mérite pour Cassiodore d'avoir appliqué et en quelque sorte codifié la conception nouvelle du savoir humain. A ce titre, M. Mortet mérite encore notre reconnaissance. Il a rétabli un chaînon dans une histoire pour laquelle nous étions restés, au fond, aux belles leçons, divinatrices mais bien incomplètes, de Frédéric Ozanam.

Paul Lejay.

L'Ancien Testament et la langue française du moyen âge (VIIIe-XVe siècle). Étude sur le rôle de l'élément biblique dans l'histoire de la langue des origines à la fin du XVe siècle, par J. Trénel,... — Paris, L. Cerf, 1904, In-8° de VII-671 pages.

La conversion du monde romain au christianisme, en introduisant toute une littérature nouvelle, devait fatalement avoir une répercussion sur la langue parlée. L'étude quotidienne de la Bible, les nom-

breuses traductions qu'on en fit allaient avoir pour conséquence l'introduction dans le langage courant, avec des idées nouvelles, de mots nouveaux et d'expressions jusqu'alors inusitées. Les Septante avaient été eux-mêmes obligés de modifier le sens de certains mots grecs, pour les adapter aux idées qu'ils voulaient leur faire exprimer. S. Jérôme fit de même pour la Vulgate.

L'afflux des mots et expressions hébraïques dans la langue latine populaire ne fit que prospérer jusqu'au jour où le français se dégagea. Il aurait, je crois, été bon de le noter un peu plus que ne l'a fait M. J. Trenel et de montrer davantage comment le français, en adoptant certaines formes de langage, ne fit que les prendre au latin vulgaire, déjà modifié par l'apport biblique.

La vie religieuse intense du haut moyen âge, les prédications, les innombrables traductions des livres saints, étendirent de plus en plus l'influence de l'élément biblique : M. Trenel a très bien exposé la part énorme qui lui revient dans la constitution de notre langue.

Cette influence se remarque dans les mots et dans les expressions. Il est cependant relativement peu de mots hébreux, qui aient passé tels quels dans le français, ou à peine déguisés sous la désinence grecque ou latine qu'ils ont prise tout d'abord ; il en est davantage, dérivés du latin, qui ont perdu ou étendu le sens qu'ils avaient dans la littérature antérieure au christianisme pour prendre dans la Vulgate, puis dans le français, une acception différente. Quant aux expressions, ou bien elles sont passées littéralement de l'hébreu dans le français, toujours par l'intermédiaire de la Vulgate (ce sont celles qui sont relatives aux institutions religieuses et politiques des Juifs ou à leurs mœurs, celles qui viennent de l'emploi du terme concret à la place de l'abstrait, des sentences ou proverbes, des expressions poétiques, etc.), ou bien elles ont été refaites, c'est-à-dire qu'elles ont rappelé un fait ou une parole de l'Écriture en termes empruntés au texte et avec des constructions plus ou moins libres qui ont souvent abouti à des gallicismes, ou bien encore elles ont été imitées, c'est-à-dire qu'elles ont introduit dans le français « une construction essentiellement hébraïque, le génitif avec son double rapport de qualificatif et de déterminatif entre deux mots, le premier presque toujours concret, le second abstrait. »

Les caractères distinctifs des mots ou expressions dus à la Bible étant donnés, M. Trenel a écrit un historique sommaire de leur apparition dans notre langue, puis il a pris chaque mot particulier, chaque expression, en a établi l'origine et a dressé la nomenclature des textes où l'on rencontre l'un ou l'autre. Il s'est livré à un travail que l'on estimera prodigieux, si l'on songe qu'il a dû dépouiller tous les plus anciens textes français, puis à partir de l'époque où la langue a été formée, les principaux ouvrages de la littérature. La liste qu'il en a donnée (p. 59 et suiv.) est édifiante. A la fin de son ouvrage, un

index alphabétique des mots (plus de 250) et des expressions (au moins 700) qui ont fait l'objet de son étude, montre combien l'histoire de la formation de notre langue a gagné à son travail.

L.-H. Labande.

Bernardinus Peyron, **Codices italici** manu exarati qui in Bibliotheca Taurinensis Athenaei ante diem XXVI Januarii M. CM. IV asservabantur. — Turin, Clausen, 1904; in-4°, xxxii-690 pages (18 fr.).

L'auteur de ce catalogue était mort depuis le 9 mai 1903, à l'âge de 85 ans, lorsque l'incendie, que l'on n'a sans doute pas oublié, détruisit dans la nuit du 25 au 26 janvier 1904 la plus grande partie de cette bibliothèque de Turin, à laquelle B. Peyron avait été attaché presque toute sa vie. Dès 1880, il avait publié le catalogue des manuscrits hébreux, et depuis lors tous ses soins avaient été consacrés au fonds italien ; le retard apporté à l'apparition du volume, prêt à être imprimé depuis de longues années, vient de ce que B. Peyron avait entrepris de raconter par le menu l'histoire de la bibliothèque de Turin,en une préface qui avait pris peu à peu de très vastes proportions. L'auteur n'a pas eu le temps d'y mettre la dernière main, et les matériaux qu'il avait rassemblés ont péri dans les flammes, avec l'immense majorité des manuscrits qui sont décrits dans ce catalogue.

Ce gros et beau volume est donc un monument destiné à honorer simultanément bien des morts. La meilleure façon dont on puisse s'associer au deuil de l'Université de Turin est sans doute de mentionner à ce propos les pertes irréparables qu'elle a subies, et les quelques épaves qu'elle a réussi à sauver du naufrage, grâce au concours dévoué de savants comme M. R. Renier. Celui-ci justement, dans un récent article (*Giornale storico della letterat. ital.*, t. XLIV, p. 407 et suiv.), a exposé l'étendue du désastre, en ce qui concerne les manuscrits relatifs à la littérature italienne et à la littérature française ; j'y renvoie ceux des lecteurs qui désirent à ce sujet les renseignements les plus précis, et j'en extrais ces quelques données sommaires.

Le fonds italien de la bibliothèque de Turin n'était pas, tant s'en faut, un des plus riches d'Italie ; il ne renfermait aucune de ces raretés qui, en dépit de toutes les éditions, descriptions et reproductions, portent en elles mêmes leur valeur ; tout en avait été publié ou soigneusement étudié. Cette considération ne rend guère moins amère la disparition de quelques beaux manuscrits contenant divers ouvrages des plus grands classiques (*Rime e Trionfi* de Pétrarque, n° 196 sur parchemin ; *Ninfale Fiesolano* de Boccace, n° 159, sur papier ; traduction italienne de la *Storia di due amanti* d'Aeneas Sylvius Piccolomini, n° 247 ; l'*Arcadia* de Sannazar, n° 264, qui peut-être appartint à Isabelle d'Este, etc...), des textes fort curieux au point de vue dialectal (nos 217, 268), ou des œuvres du XVIe et du

xviie siècle, dont le nombre était beaucoup plus considérable (plusieurs manuscrits du Tasse, les œuvres de Federico Asinari, comte de Camerano, un *Pastor fido* de Guarini, les *Ragguagli di Parnaso*, la *Secchia rapita*, les lettres d'Isabelle Andreini, etc...) Une quarantaine de manuscrits, pas davantage, a surnagé; et il s'en faut que leur état de conservation permette de les considérer comme utilisables : beaucoup de ces épaves sont des fragments, ou des masses compactes agglutinées par le feu et par l'eau, que l'on a pu tout juste identifier. Un seul manuscrit est tout à fait indemne (une traduction du *De Viris illustribus* de Pétrarque, nº 85), parce qu'il était resté dans la salle de lecture; seize autres manuscrits sur parchemin ont été reconnus (parmi ceux-ci : un Dante enluminé, fragmentaire; un Pétrarque, *Rime;* deux traductions des *Femmes illustres* de Boccace; un *Dittamondo* de Fazio degli Uberti, fort abîmé), et l'on peut y joindre 24 manuscrits sur papier (un autre exemplaire du *De viris* de Pétrarque, un Dante avec le commentaire de J. della Lana, fort endommagé, le *Mondo creato* du Tasse, la *Filli di Sciro* de Bonarelli, et quelques autres qu'il est inutile d'énumérer, car ils sont, paraît-il, dans un état déplorable).

Le fonds français constituait une des plus grandes richesses de la Bibliothèque nationale de Turin; il a aussi cruellement souffert. Si les manuscrits sur parchemin ont pu être identifiés pour la plupart, leur état de conservation est tel qu'on doit désespérer, pour beaucoup d'entre eux, de pouvoir encore en tirer parti; trois manuscrits du *Roman de la Rose* ont disparu; deux autres sont en fort mauvais état; le colossal volume (nº 36) contenant *Huon de Bordeaux* et divers autres poèmes, le plus considérable du fonds français par les dimensions, encore incomplètement publié, ne pourra plus être lu que en quelques parties; un autre gros volume (nº 134) contenant le *Tournoyement de l'Antechrist* et divers autres poèmes, n'a pas laissé de traces, non plus que le *Procès du banny à jamais du jardin d'amours* (nº 147). Parmi les romans en prose, quelques-uns ont échappé, sinon en totalité, du moins en très grande partie; de ce nombre sont les trois grands volumes de *Guiron le Courtois* (nºs 28-30). Environ 70 manuscrits français, en tout, ont été reconnus; mais, sauf quelques très rares exceptions, si détériorés que l'on exagérerait en disant qu'ils sont absolument sauvés.

Henri HAUVETTE.

Pierre-Paul PLAN. **Bibliographie rabelaisienne.** *Les éditions de Rabelais de 1532 à 1711. Catalogue raisonné, descriptif et figuré, illustré de cent soixante-six fac-similés (titres, variantes, pages de texte, portraits).* Paris, Imprimerie Nationale, in-8°, xiii-277 p. (60 fr.).

Ce volume comble en partie une lacune que regrettaient tous les amis de Rabelais. Peu d'œuvres, en effet, ont obtenu un succès com-

parable à celui de *Gargantua* et de *Pantagruel*, et il n'en est guère qui aient été aussi souvent réimprimées en leur temps. Or on n'avait jusqu'ici, pour se reconnaître au milieu de cet amas d'éditions, que les bibliographies trop sommaires ou inexactes de Jannet et de Marty-Laveaux; et les variantes n'avaient été étudiées à un point de vue critique que par J.-Ch. Brunet en 1852, et par Émile Chevalier (pseudonyme de Jannet, à ce qu'il semble) en 1881. C'est donc un travail fort utile que celui qu'a entrepris M. P., et il faut d'abord le féliciter de l'avoir mené à bien, tout au moins en ce qui concerne la partie purement bibliographique, car la partie critique, quoiqu'elle présente souvent beaucoup de mérites, a été poussée moins loin. — M. P. qui a eu entre les mains les notes que Marty-Laveaux avait réunies pendant de longues années, a mentionné, il me semble, presque toutes les éditions dont il reste quelque trace de nos jours. Il en a vu lui-même une grande partie. Et s'il ne les a pas toujours décrites d'une façon très méthodique ou très exacte [1], il en a du moins reproduit en fac-similé la plupart des titres, et un certain nombre de pages importantes [2]. Or des photographies vaudront toujours mieux en bibliographie que des descriptions [3].

Voici le plan adopté par M. P. : il étudie 1° les *Chroniques de Gargantua; 2° les deux premiers livres et la Prognostication; 3° le disciple de Pantagruel;* 4° le *Tiers livre;* 5° le *Quart livre;* 6° les *Éditions collectives;* 7° le *Cinquième livre;* 8° *les Éditions collectives sous le titre d'œuvres.* Un *Appendice* comprend les Almanachs, les Ouvrages d'érudition, les Ouvrages divers, les Ouvrages perdus, les Ouvrages où figurent des pièces de Rabelais et les Ouvrages attribués. Enfin vient une liste des *Principaux ouvrages cités ou consultés.*

La VIII[e] division : *Éditions collectives sous le titre d'Œuvres* paraît assez artificielle. On aurait mieux compris que M. P., après avoir étudié successivement chacun des quatre premiers livres, réunit ensuite dans son VI[e] chapitre les Éditions collectives de ces quatre livres; puis qu'il passât au V[e] livre, pour en venir finalement aux éditions collectives des cinq livres. Au lieu de cela, M. P. se trouve amené à ranger dans le VIII[e] chapitre (n° 92) une édition des *Œuvres* (s. l., 1553), qui aurait mieux été à sa place dans le VI[e], puisqu'elle ne comprend que les quatre premiers livres et que l'on pourrait discuter le point de savoir, si elle n'a pas été publiée avant la mort de Rabelais.

---

1. La description du n° 53, notamment, est incomplète et la transcription du dernier feuillet renferme des erreurs. De même pour les n[os] 15, 16, 123, 126, etc.

2. Le volume renferme 166 fac similés.

3. Pourvu toutefois qu'on s'abstienne de retoucher les clichés, comme l'avait fait l'année dernière l'auteur des fac-similés du *Pantagruel* de Dresde. Ces fac-similés étaient remplis de fautes, dues à des retouches maladroites des photographies (Voyez *Revue Critique*, XXXVIII (1904), p. 202-206).

De plus, on ne s'explique pas bien l'utilité d'une liste des *principaux* ouvrages consultés. De pareilles listes ne peuvent être utiles que si elles sont complètes puisqu'elles n'ont d'autre but que de permettre aux lecteurs de trouver facilement des renseignements sur tout ouvrage cité dans le corps du volume, et de former, d'autre part, une bibliographie du sujet. Celle de M. P. renferme des lacunes assez importantes : c'est ainsi notamment qu'on n'y relève aucune mention de la *Revue des Études rabelaisiennes* (que M. P. semble par ailleurs avoir connue, encore que très imparfaitement), ni de plusieurs travaux en langue étrangère, dont quelques-uns, comme le *Rabelais' Verhæltnis zum Disciple de Pantagruel* (Diss. Würzburg) de M. J. Schober auraient pu fournir à l'auteur des remarques utiles,

Enfin, on ne voit pas pourquoi les publications scientifiques de Rabelais sont rejetées en appendice à la *Bibliographie rabelaisienne*. D'ailleurs cette partie du travail de M. P. paraît moins soignée que les autres. Il ne s'y trouve presque plus de fac-similés, et les descriptions sont beaucoup moins détaillées. De plus, l'auteur s'y montre moins bien renseigné. Ainsi (p. 238), il croit à tort que Marty-Laveaux a remarqué le premier que les lettres d'Italie forment, non pas seize, mais trois épîtres. Burgaud des Marets et Rathery avaient déjà établi ce fait. — En outre M. P. ignore que le texte du manuscrit Dupuy n'a pas beaucoup plus de valeur que celui de l'édition des frères Sainte Marthe, qu'il existe dans la collection Morrison une copie de la lettre n° 2 attribuée à tort à Rabelais, et que cette lettre a été publiée en fac-similé par la *Revue des Études Rabelaisiennes* (t. I, n° 2) avec une étude critique sur les Épîtres. — De même, (p. 240), il ne signale pas une copie de la *Supplicatio pro apostasia* conservée à la Bibliothèque Mazarine et publiée dans la même *Revue* (t. II, p. 129 et suivantes.)

C'est à ceux qui entreprendront de donner un texte critique de Rabelais que le catalogue de M. P. rendra surtout des services. Ils y trouveront, en effet, une quantité de références dispersées jusqu'ici : notamment des renseignements précieux sur les cotes et les provenances des éditions. Mais ils ne pourront cependant se fier aux remarques de M. P. sur la valeur des textes et admettre sans contrôle le classement critique qu'il adopte. C'est que M. P. lui-même a suivi avec trop de confiance les travaux de ses prédécesseurs sur ce point [1]. Trop souvent il a cru pouvoir se dispenser de relever les

1. Cette absence d'originalité et de pensées personnelles est le principal défaut du livre de M. P. Aucun des problèmes soulevés n'a été examiné d'une manière approfondie ni résolu d'une façon nouvelle. Pourquoi, par exemple, M. P. ne se demande-t-il pas comment il se fait que le *Tiers Livre* soit cité sous la date de 1545 dans le catalogue de 1551 des livres condamnés par la Faculté de théologie? — De même, pourquoi M. P., qui déclare avec certitude que les *Grandes et inestimables Cronicques* sont non pas une réédition mais une « création » due à Rabelais (p. 3), se dispense-t-il d'examiner le texte souvent cité de la *Légende de Pierre Faifeu?* Etc.

variantes et il s'en est remis aux collations faites avant lui par Brunet, Jannet et Montaiglon (ainsi pour les n[os] 19, 20, etc.) [1].

Il aurait fallu que M. P. examinât lui-même tous les textes, comme il en a examiné plusieurs : son travail en serait devenu plus utile encore.

Exemples : M. P. cite (n° 70), d'après Brunet, une édition du Tiers livre, qui est aujourd'hui perdue. Brunet dit seulement qu'elle a dû paraître avant 1552, et qu'elle a servi de modèle à l'édition des *Œuvres* (s. l., 1556). M. P. aurait donc dû étudier le Tiers livre dans ce dernier texte (n° 94). Mais, au contraire, c'est précisément le seul sur lequel il ne nous dise rien. — De même, M. P. adopte, avec raison à ce qu'il semble, l'opinion de Brunet sur l'antériorité de *Pantagruel* à *Gargantua*. Mais il n'y ajoute aucune remarque personnelle, il se contente de résumer brièvement. C'est pourtant là une question d'une importance capitale dans une bibliographie de Rabelais, et il aurait été d'autant plus à souhaiter qu'elle fût traitée à nouveau par M. P., que Brunet base son opinion sur une étude plus que superficielle de la langue des éditions.

Au point de vue critique, le mérite de l'ouvrage de M. P., c'est, en somme, d'avoir établi que pour les livres I, II et IV, il faudra adopter comme bases d'autres textes que ceux qu'ont acceptés jusqu'ici les éditeurs de Rabelais sur les conseils de Brunet [2]. On ne voit pas trop bien pourquoi, en effet, tout le monde a adopté l'édition des deux premiers livres donnée par Juste, en 1542 (n[os] 38, 39), comme texte de base. L'édition collective de P. de Tours, sans date (n° 86) a été publiée du vivant de M[re] François (sans doute en 1548), et son texte, comme le montre M. P., renferme des corrections typographiques très intelligentes, dues sans doute à une revision faite par l'auteur lui-même. — Pareillement, pour le Quart livre, les éditeurs modernes ont choisi pour base l'édition de Michel Fezendat, 1552 (n° 78). Cependant, il existe plusieurs éditions, postérieures à celle-là et publiées en 1552 ou 1553 (n[os] 79, 80, 81, 82, 83, 92). Or, Rabelais mourut après décembre 1552 et avant le 1[er] mai 1554; et d'autre part, les éditions B. Aleman, 1552 (n° 81), et sans lieu, 1553 (n° 83), portent un texte plus correct que celle de Fezendat, 1552. Il y aurait donc lieu de les prendre (tout au moins la première) comme bases dans une édition critique.

Tels sont les principaux résultats critiques de la nouvelle *Bibliographie rabelaisienne*. Ils ne sont sans doute pas absolument définitifs : c'est ce que démontrera seule une étude des variantes plus

1. Pour l'*Isle Sonante*, dont il n'a pu se procurer aucun exemplaire, M. P. (p. 177 suiv.) donne les variantes d'après Le Duchat. *La Revue des Études rabelaisiennes* publie actuellement une réimpression textuelle de cet opuscule.

2. Gaston Paris, Moland et Burgaud des Marets l'avaient déjà dit, mais ils ne l'avaient pas prouvé.

méticuleuse que celle à laquelle M. P. s'est astreint. Mais en tout cas, ils sont importants. Sur plusieurs autres points d'ailleurs, M. P. a fait des observations ingénieuses qu'il serait trop long de signaler ici; par exemple (p. 99), il remarque qu'un passage de l'avis au lecteur de l'édition S. l., (Pierre de Tours?), 1542 (n° 42) semble indiquer que les *Navigations de Panurge* ont bien Rabelais pour auteur. Et, en somme, si son ouvrage contient des imperfections [1], si d'autre part il manque quelque peu de rigueur scientifique dans l'étude des textes, il faut du moins reconnaître que c'est un tableau assez complet de ce que l'on sait, un utile état des questions à traiter, et un répertoire, un peu confus, mais qui pourra rendre des services aux prochains éditeurs de Rabelais.

Jacques BOULENGER.

— Nous recevons et nous signalons à nos lecteurs la leçon d'ouverture du cours professé par M. Marcel POETE, conservateur-adjoint à la Bibliothèque de la Ville, sur l'histoire de Paris (Paris, Pichon, 1904, 16 p. in-8°). Ce cours inauguré en mars 1904, se fait une fois par semaine. La leçon d'ouverture (tirage à part de la *Revue internationale de l'enseignement*) expose d'une façon très lucide les méthodes à suivre pour étudier avec fruit le passé de la capitale et fournit en même temps un aperçu, forcément rapide, de la bibliographie du sujet, qui ne laissera pas d'être utile à ceux qui voudraient approfondir le sujet par des recherches personnelles. — N.

— Nous avons rendu compte autrefois (R. Cr. du 14 juillet 1902) de l'étude sur la philosophie de l'histoire que M. Théodore LINDNER, professeur à l'Université de Halle, avait placée en tête de son *Histoire universelle depuis la migration des peuples* et fait paraître également en tirage à part. Trois volumes de cet ouvrage ont été publiés depuis et le quatrième, comprenant l'histoire du XVI^e siècle, est sur le point de paraître. M. L. vient de donner une seconde édition, plus développée, de sa « *Geschichtsphilosophie. Das Wesen der geschichtlichen Entwickelung* » (Stuttgart et Berlin, Cotta, 1904, XII, 241 pages in-8°), après avoir contrôlé les principes énoncés jadis, comme il le dit dans sa préface, à la lumière des faits, mais sans se voir amené par cette révision à les modifier en aucune

---

1. D'une manière générale, le style est vraiment trop peu soigné. — P. 99, Rabelais, en 1542, ne voyageait pas à la suite de Du Bellay; il était à Turin, et il y recevait certainement des nouvelles régulières de Lyon. — P. 155, on ne s'explique pas comment le n° 80 peut-être la contrefaçon d'une édition dont il ne reproduit même pas le titre, ni les caractères grecs. — P. 157, la cote de l'exemplaire conservé au British Muséum du n° 81 n'est pas donnée; serait-ce que M. P. ne l'a point vu? Dès lors, puisque l'autre exemplaire qu'il mentionne est incomplet, le relevé des variantes devrait l'être aussi, et comme c'est sur ce relevé que M. P. s'appuie pour établir que c'est le n° 81 qu'il faudra adopter pour base d'une nouvelle édition du l. IV, la démonstration perdrait de sa force. — P. 233. Pourquoi ne pas indiquer la provenance de l'exemplaire de l'édition de Manardi (n° IX) que M. P. a vue? — P. 235. Même observation pour le *Testament de Cuspidius* (n° XIII), et, p. 236, pour la *Topographia* de Marliani (n° XIV). — P. 239, lisez, au lieu de Henri III, Henri II. Etc.

manière. Nous pouvons donc renvoyer, pour un résumé sommaire du livre, à notre notice antérieure, ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à cette branche des études historiques, qui depuis quelques années prend un développement si considérable, surtout en Allemagne, sans que de tout cet amas de considérations théoriques sur les méthodes, le sens intime et la marche de l'histoire, on ait réussi jusqu'ici à tirer un corps de doctrine assuré de l'adhésion de tous les hommes du métier, ni surtout qu'on puisse constater une éclosion plus fréquente de véritables chefs-d'œuvre historiques [1]. — R.

— Les *Neue Heidelberger Jahrbücher* (Heidelberg, Koester, vol. XIII) publient une conférence de M. Alexandre Cartellieri, faite à Iéna, en mai 1904, sur la *politique générale des Empereurs de la maison de Hohenstaufen*, qui soulèvera sans doute bien des discussions parmi les historiens allemands s'occupant de l'histoire du moyen âge. L'auteur y défend avec talent et conviction l'idée que cette politique *impériale* (dans le sens tout moderne de ce mot) fut utile et presque nécessaire pour la grandeur de l'Allemagne et de la race germanique; il admet de plus que, sans des événements fortuits, comme par exemple la mort subite de Henri VI, cette politique aurait fort bien pu réussir et consolider un *Imperium romano-germanicum* héréditaire. On lui répondra, non sans raison, qu'une politique ayant *forcément contre elle* les aspirations de l'Église à la toute-puissance, l'opposition des débris de l'ancienne puissance romaine à Byzance, celle des nationalités nouvelles, comme la France et l'Angleterre, sans compter la poussée démocratique des cités italiennes et le besoin d'autonomie des princes allemands, était *condamnée nécessairement* à succomber à la longue. Chaque fois que les empereurs de la maison de Souabe ont voulu vraiment réaliser leurs conceptions impériales, ils ont échoué contre l'un ou l'autre de ces écueils, et la défaite de leur race était virtuellement consommée après le concile de Lyon, même avant que Frédéric II eût fermé les yeux. — R.

— Le même M. Cartellieri en prenant possession de la chaire d'histoire à Iéna, où il remplace M. Lorenz, a prononcé, le 12 novembre 1904, un discours inaugural sur la nature et l'organisation de la science historique (*Über Wesen und Gliederung der Geschichtswissenschaft, Akademische Antrittsrede*, Leipzig, Dyk, 1905, 32 p. 8° prix : 1 fr.). Le biographe de Philippe-Auguste y a résumé, en une vingtaine de pages, et d'une façon très précise, sa manière de voir sur les devoirs de l'historien, sur la sphère propre de ses recherches, sur les méthodes qu'il doit appliquer pour pénétrer jusqu'à la *vérité vraie* dans le passé, pour autant qu'il est possible d'y arriver. Il a résumé cette activité professionnelle dans une courte phrase : *Erst finden, dann prüfen, dann deuten, dann mitteilen*, qui, sous sa forme laconique, nous semble embrasser en effet l'ensemble des opérations successives auxquelles se livrera l'historien consciencieux, celle de *réunir les sources*, celle d'en *examiner la valeur*, celle d'en *interpréter* sainement *la portée*, celle enfin de les *faire valoir* dans un récit où la valeur littéraire de la forme

1. Un seul exemple suffira pour montrer combien toutes ces définitions, souvent ingénieuses, et toutes ces classifications de la *Philosophie de l'Histoire*, sont sujettes à caution : voy. p. 122 où il est dit que les Mongols, « réalistes objectifs » (en opposition aux Ariens, qui sont « idéalistes subjectifs ») n'ont qu'un « *sehr geringes Anpassungsvermoegen* »; il semble bien que la présente guerre russo-japonaise donne un rude démenti à ce soi-disant *principe*. S'il est un peuple qui se soit adopté, en un laps de temps merveilleusement court, à la civilisation européenne, ce sont bien les Japonais.

rehausse, si possible, le mérite intrinsèque du fond. L'orateur n'a pu naturellement épuiser, en une heure de temps, la matière si riche de la méthodologie historique. Rien qu'à jeter un regard sur le premier appendice, qui peut servir de table de matières à sa leçon d'ouverture, on se rend compte de l'abondance des points spéciaux qu'il faudrait y traiter plus en détail. Mais de jeunes débutants — — et quelques vétérans aussi — y trouveraient d'utiles conseils pour organiser ou perfectionner leurs travaux. — R.

— Sous ce titre, assez ambigu, au premier abord, *Un curé plebéien au moyen âge*, M. l'abbé A. Charasson, curé de Neuilly-sur-Marne, a écrit la biographie d'un de ses prédécesseurs les plus connus, de Foulques de Neuilly, le prédicateur de la quatrième croisade. (Paris, R. de Rudeval, 1905, 218 p. in-18°; prix : 3 fr. 50 c.). On sait que les contemporains, tout en constatant l'influence considérable du clerc parisien sur les foules urbaines et rurales qui, pendant sa tournée à travers les provinces, acclamaient le puissant orateur et proclamaient sa sainteté, n'ont pas tous également rendu témoignage à l'entière pureté de ses mœurs, ni au désintéressement absolu du quêteur pontifical. M. Ch. n'admet pas que les attaques et les insinuations de Jacques de Vitry et d'autres chroniqueurs aient une base sérieuse et sa biographie, écrite avec beaucoup de chaleur et une conviction évidemment sincère, tourne un peu trop à l'apologie. Comme ce n'est point d'un travail scientifique, mais plutôt d'une œuvre d'édification qu'il s'agit, il serait injuste d'appliquer à l'ouvrage une critique trop sévère, ou de faire remarquer par exemple, la légèreté avec laquelle les titres des ouvrages cités (et consultés ?) sont reproduits. (On lit : *Hunter* pour *Hurter*, *Bulaccus* pour *Bulaeus*, *Grevier* pour *Crevier*, la *Pratrologie* de Migne pour la *Patrologie* etc.). Le vicaire-général du diocèse de Versailles affirme, en tête du volume, qu'il n'y a « dans ces pages rien contre la foi et les mœurs », ce qui est très vrai. Mais on y rencontre certaines affirmations qui ne laisseront pas d'étonner un laïque, telle la phrase que nous citerons pour fournir un spécimen de la manière de voir et d'écrire de l'auteur : « Ce n'est pas moins le célibat du clergé qui, en tout et pour tout, a contribué à nous donner tout ce que nous possédons, le génie, la culture de l'esprit et les progrès du genre humain, quoique veuillent en dire les rénégats dont l'apostasie repose sur de fallacieux besoins sur lesquels nous nous garderons bien de porter un jugement » (p. 4). — E.

— Saint-François d'Assise et ses disciples sont décidemment à la mode et la science en profite. M. Henri Boehmer, professeur à l'Université de Bonn, vient de publier en un volume d'environ cent cinquante pages, un recueil renfermant les opuscules du saint, tant ceux qu'on est d'accord pour lui attribuer, que ceux sur lesquels les critiques diffèrent ou qu'ils sont d'accord aujourd'hui pour rejeter. Il y a joint, en appendice, les *témoignages* les plus anciens sur la règle des Frères mineurs, sur les stigmates de S. François, ainsi que les récits de Jacques de Vitry sur le saint et ses premiers associés, etc. En tête, M. Boehmer a placé une introduction critique, en neuf paragraphes, qui ne compte pas moins de 72 pages, dans laquelle il oriente le lecteur sur les manuscrits encore existants et les copies perdues des *Opuscula* du saint, sur leur chronologie, sur leur valeur historique, etc. (*Analekten zur Geschichte des Franciscus von Assisi*. Tubingen u. Leipzig. Mohr, 1904, LXXII, 146 p. in-8°; prix : 5 fr.). Le volume se termine par des régestes embrassant l'histoire de S. François et des Franciscains, de 1182 à 1340, Sous sa forme à la fois compacte et élégante, le recueil de M. Boehmer avec ses textes authentiques sera le bienvenu auprès de tous ceux que leurs études

amènent à scruter le grand mouvement religieux du XIII^e siècle et qui n'ont ni les loisirs ni les occasions nécessaires pour consulter des recueils plus volumineux, comme ceux de Wadding ou du P. Lemmers. — E.

— M. Arthur Peltzer vient de publier dans la *Zeitschrift des Achener Geschichtvereins* (vol. XXV), et en tirage à part, une étude assez volumineuse sur *les rapports de la ville d'Aix-la-Chapelle avec les rois de France* (Aachen, Kratzer, 1903, 136 p. in-8°), dont les douze chapitres embrassent tout le passé de la vieille cité carolingienne à ce point de vue spécial, depuis le règne des fils de Louis-le-Débonnaire jusqu'à celui de Napoléon I^{er}. Les plus intéressants peut-être sont ceux qui se rapportent aux rapports commerciaux entre la ville impériale et la France, au temps des grandes foires de Champagne. Les privilèges octroyés par Louis X (1314), par Charles V (1369) et Charles VI (1400) ont été bien des fois renouvelés encore plus tard (ainsi par Henri IV en 1597 et par Louis XV (1764), alors que ces relations d'affaires autrefois si suivies avaient perdu presque toute importance. Signalons encore les donations faites au trésor de la cathédrale par Louis XI (1481-1483) et l'intervention politique de la régente Marie de Médicis dans les affaires intérieures de la cité, lorsqu'elle envoya, d'accord assurément avec les Habsbourgs de Vienne et de Madrid, des commissaires royaux, MM. de Vieuville et de Selve, pour appuyer les prétentions du Magistrat catholique d'Aix-la-Chapelle contre les bourgeois protestants de la ville. Ceux-ci avaient invoqué cette médiation, espérant trouver un protecteur dans le petit Louis XIII, comme autrefois dans Henri IV. Le volume se termine par une série de pièces justificatives d'importance très diverse. — R.

— M. Edouard Baehler, pasteur à Thierachern, près de Thun, vient de publier dans le *Jahrbuch für Schweizerische Geschichte*, vol. XXIX, 1904), un mémoire très détaillé sur Pierre Caroli, ce docteur en Sorbonne dont la carrière fut certainement l'une des plus riches en contrastes dans le siècle tumultueux par excellence et dont le nom seul surnage aujourd'hui, grâce à ses violentes querelles avec les amis de Calvin et le virulent pamphlet dirigé contre lui par le réformateur lui-même. M. B. s'aidant de toutes les sources accessibles, a essayé de tirer au clair la biographie fort peu connue de ce remuant personnage qui se prononça trois fois pour les idées nouvelles et trois fois retourna dans le giron de l'Église, se brouillant chaque fois avec ses protecteurs du jour et finit par disparaître si bien qu'on n'est assuré ni du lieu ni de la date de sa mort. Un heureux ou malheureux hasard a voulu que ses propres écrits aient péri; nous ne pouvons donc le juger que d'après la correspondance et les polémiques de ses seuls adversaires, qui ne l'ont point épargné. Mais on sait aussi comment l'on traitait à Genève Castellion et Servet, et l'on est amené par là même à ne pas attacher une importance absolue aux ironies hautaines de Calvin et au mépris blessant qu'il affecte pour Caroli. Sans tenter une apologie de l'homme (qui ne semble avoir été sympathique à personne, ni dans l'un ni dans l'autre camp), M. B. a essayé de donner une idée plus exacte de ses opinions théologiques qui l'ont mis successivement aux prises avec le Parlement de Paris et le magistrat de Berne, avec les théologiens de Lausanne et de Strasbourg, de Genève, de Montpellier et de Lyon, d'expliquer sa ligne de conduite, flottante entre les deux partis, de revendiquer enfin pour lui un traitement un peu moins dur que celui que lui a fait subir Calvin, puisque aussi bien l'on ne voit pas qu'il ait tiré grand profit matériel de ses apostasies successives et contradictoires. L'étude de M. B. se recommande autant par l'impartialité qui s'y manifeste à chaque page que par le zèle consciencieux

de l'auteur à réunir tout ce qu'il pouvait trouver sur son sujet; c'est une contribution de grande valeur à la littérature calvinienne. — R.

— Nous avons déjà mentionné le *Recueil des instructions générales aux nonces de Flandre (1596-1635)*, publié par MM. Alfred Cauchie et René Maere, professeurs à l'Université de Louvain, dans un numéro précédent de la *Revue* (4 juillet 1904), à propos d'un résumé sommaire qu'ils avaient donné eux-mêmes de leur ouvrage. Ce dernier nous fournit (Bruxelles, Kiesling, 1904, XLIV, 283 p. 8°) le texte même des instructions de la curie romaine, avec des notices sur les différents personnages qui ont représenté, pendant ces quarante années, le Saint-Siège à la cour des archiducs, à Bruxelles. De ces nonces, Ottavio Frangipani (1596), Decio Caraffa (1606), Guido Bentivoglio (1607), Ascanio Gesualdo (1615), Lucio Morra (1617), Lucio San-Severino (1619), Francesco del Bagno (1621), Fabio de Lagonissa (1627), il n'en est guère que deux qui se soient acquis un certain nom dans l'histoire; l'un, Bentivoglio, comme historien des guerres de Flandre, l'autre, Bagno, comme envoyé à la cour de France où il séjourna, après avoir quitté celle de l'infante Eugénie-Isabelle. Un dernier nonce, Lelio Falconieri, fut bien désigné pour ce poste, en 1635, après une interruption de plusieurs années, mais il n'y exerça jamais ses fonctions. — Ces instructions présentent surtout de l'intérêt pour l'histoire interne et plus spécialement ecclésiastique des Pays-Bas espagnols, et nous offrent çà et là des indications utiles sur le mouvement de la contre-réformation catholique dans toute l'Europe occidentale, durant la première moitié du XII^e siècle, sans révéler cependant rien d'absolument neuf sur les tendances générales, ni même sur les menus projets de la cour pontificale. On y trouvera moins encore des révélations inattendues sur l'histoire *internationale* de ce temps, comme on aurait pu s'y attendre. Évidemment la curie, se rendant compte de la faiblesse matérielle du gouvernement des Pays-Bas méridionaux, de son incapacité d'agir au dehors, ne sollicitait pas de lui une participation bien énergique aux vastes projets qui se croisaient alors par tout le continent. Les instructions des nonces se bornaient à lui recommander en termes généraux l'entente des états catholiques contre les hérétiques, la lutte à fond contre ceux-ci, Allemands, Hollandais et Suédois, mais on n'y pourrait guères signaler de vues originales ni d'une grande profondeur. C'est que la curie romaine — comme tous les gouvernements intelligents d'ailleurs, anciens ou modernes, ecclésiastiques ou très laïques, — ne mettait pas les arcanes de sa politique dans des *Instructions* qui pouvaient tomber entre des mains ennemies. — Il va sans dire que les éditeurs ont fourni abondamment les annotations de détail nécessaires pour assurer la compréhension de leur texte, et faciliter la connaissance des hommes et des choses qui y sont mentionnés. — R.

— M. F. Frensdorff vient de publier dans les Mémoires de la Société royale de Goettingue (Berlin, Weidmann, 1904, 87 p. in-4°), en les accompagnant d'un intéressant commentaire, les rapports adressés en 1740 au roi Georges II d'Angleterre, électeur de Hanovre, par le baron G. A. de Munchhausen, son conseiller intime, au cours d'une mission plus ou moins secrète qu'il remplit à la cour de Berlin. Officiellement il était chargé de présenter à Frédéric II les condoléances de son maître sur la mort du roi Frédéric-Guillaume I; en réalité, il devait gagner la Prusse à une alliance étroite avec l'Angleterre, qui aurait été dirigée contre la France. Munchhausen échoua dans sa tentative, le jeune monarque étant fermement décidé, dès lors, à conserver la liberté de ses alliances, la politique *der freien Hand*, qu'il cultiva de préférence, et non sans succès, durant son long

règne. Le diplomate hanovrien, leurré de belles paroles, infiniment vagues, dut quitter Berlin sans avoir rien obtenu. Ce qui fait l'intérêt de ses rapports confidentiels à Georges II, c'est qu'ils nous permettent de constater comment on jugeait à ce moment en Allemagne, et dans son propre royaume, le jeune poète et flutiste de Rheinsberg, en qui personne ne devinait encore le conquérant futur. Il est piquant d'apprendre par le bon baron ce que courtisans et visiteurs étrangers se glissaient à l'oreille, en juin 1740, sur les qualités et les défauts de Frédéric II. D'ailleurs Münchhausen, dépité d'être un peu traité sous jambe par le souverain, le trouvait aussi bien entiché de lui-même et fort mal entouré, en fait de conseillers. M. de Borke, selon lui, est tombé en enfance, Podevils est sans aucun mérite, et Léopold de Dessau est détesté par Frédéric. Ce qui accentue l'originalité de ces confidences si peu conformes à la réalité, c'est qu'elles sont rédigées dans un style dévotieux au delà de toute expression et avec une gravité pédantesque imperturbable. Néanmoins l'historien fera son profit des papiers mis au jour par M. Frensdorff, quand il voudra peindre la nouvelle cour de Potsdam et de Charlottenbourg dans les premiers mois du règne du nouveau roi de Prusse. — R.

— M. Boyé a consacré un intéressant mémoire d'une centaine de pages, au *Butin de Nancy*, c'est-à-dire aux dépouilles que Lorrains, Alsaciens et Suisses ont enlevé, le janvier 1477, sur le champ de bataille aux soldats tués ou désarmés de Charles le Téméraire, ainsi qu'au malheureux duc lui-même (Nancy, Berger-Levrault, 1905, 8°). Il a non seulement discuté les textes des chroniques et les traditions locales, mais il a visité — et c'est là surtout ce qui constitue l'originalité de son travail — les musées et les collections publiques de l'étranger, pour identifier les reliques de cette journée mémorable et en discuter l'authenticité. On ne peut qu'approuver en général la prudence un peu sceptique avec laquelle l'auteur examine le passé de certains de ces prétendus trophées de la bataille de Nancy, comme aussi certaines rectifications faites à propos de tel ou tel épisode de cette bataille. Nous devons signaler cependant, comme un contresens formel, la traduction de l'inscription de la prétendue coupe (c'est un plateau) de Liestal. Une ponctuation fautive a induit M. B. en erreur. Il faut écrire : *Fluch Hochmut, foercht Gott, Sin's Wort acht!* c'est-à-dire « *Maudis l'orgueil, crains Dieu, respecte sa parole!* » Et non pas comprendre, comme le veut l'auteur : « La malédiction, l'orgueil, la crainte de Dieu, le respect de sa parole ont amené cela, défaite de l'un, victoire des autres, » — phrase d'une théologie aussi bizarre que sa linguistique, et qui ne devient compréhensible d'ailleurs que par l'intercalation de tout un membre de phrase, dont il n'y a pas trace dans le texte allemand. — R.

— M. R. de Sèze, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris, a consacré dans *l'Université catholique* une étude de plus de cent pages au travail monumental de M. le lieutenant-colonel Titeux sur le général Dupont. Tiré à part (*Baylen et la politique de Napoléon, à l'occasion d'un livre récent*, Lyon, E. Vitte, 1904, 112 p. gr. in-8°, avec carte) ce mémoire servira certainement d'une façon très utile la réhabilitation du malheureux général dont l'empereur, avec une injustice froidement calculée, a terni la réputation militaire et flétri le caractère. Ceux qui n'auraient ni les moyens, ni le temps, ni la patience de lire les trois in-quarto du colonel Titeux, trouveront dans le résumé lucide et convaincant de M. de S. un excellent exposé de cette question, naguère encore si controversée, de la capitulation de Baylen. On peut ne pas être d'accord avec l'auteur de la présente étude sur certains points de détail. Ainsi nous hésitons à croire que Napoléon se soit laissé guider principalement dans sa façon d'agir par

le désir d'apparaître aux yeux des Espagnols comme un vengeur de l'Église catholique (dont les vases sacrés avaient été profanés lors du pillage de Cordoue) et par l'espoir de faciliter ainsi la prise de possession de la péninsule en flattant les instincts religieux des masses. Mais, dans son ensemble, le travail de M. de Sèze est un très bon travail de vulgarisation scientifique. — R.

— M. A. Giraud-Teulon, professeur honoraire à l'Université de Genève, vient de donner une seconde édition de la traduction qu'il fit paraître, en juillet 1869, du célèbre ouvrage d'Ignace de Doellinger, *Le Pape et le Concile*. Publié d'abord sous le pseudonyme de Janus, il a été remis depuis au jour par les soins du disciple et du collaborateur de Doellinger, M. l'abbé Friederich, professeur à la faculté de théologie catholique de Munich. (*La papauté, son origine au moyen âge et son développement jusqu'en 1870*, Paris, F. Alcan, 1904, XXIII, 474 p. 8°). On sait que ces pages, d'une critique incisive mais toujours calme, aussi maîtresse d'elle-même que de son sujet, furent écrites à l'origine pour empêcher le futur Concile du Vatican d'acquiescer au dogme nouveau de l'infaillibilité papale. Elles provoquèrent alors un violent émoi par toute l'Allemagne catholique et attirèrent à leur auteur l'excommunication majeure qui ne parvint pas à le rendre infidèle pourtant à ses sentiments de fils dévoué de l'Église, dont il fut en d'autres temps un des plus savants champions, un des moins tolérants aussi contre les hérétiques, dans les rangs desquels il finit par être classé. L'ouvrage de Doellinger n'a pas trop vieilli ; il reste un excellent manuel pour orienter les esprits indépendants, désireux de se rendre compte, sans recherches trop prolongées et sans études trop spéciales, des falsifications nombreuses du droit canonique, des sources historiques, des traditions de l'Église primitive que les partisans de la curie romaine n'ont cessé de commettre et de défendre, du VIIIe au XIXe siècle, afin d'instituer au sein de l'Église un pouvoir absolu. Peut-être cet exposé, si peu surchargé pourtant d'érudition livresque, est-il encore un peu trop érudit pour le grand public français, si médiocrement préparé à la discussion sérieuse des questions théologiques. C'est à lui cependant qu'à certainement songé le traducteur, puisqu'il a rejeté toutes les notes savantes à la fin du volume, en en élaguant même une partie; il eût été préférable, à notre avis, de les conserver au bas du texte même. — R.

— Parmi les savants qui ont contribué à établir l'inanité d'une hypothèse étrange relative à une relique connue, M. A. L. Donnadieu, professeur à la Faculté catholique des sciences de Lyon, s'est distingué par le scrupule de ses affirmations, appuyées, autant qu'il a été possible, sur des expériences de laboratoire. Les études parues dans des périodiques ont été le point de départ d'une œuvre considérable : *Le Saint-Suaire de Turin devant la science* (1 vol. in-8° raisin de 176 pages, illustré de nombreuses figures et fac-similé dans le texte, avec dix planches hors texte et une reproduction photographique du Linceul de Turin, etc. — Paris, Charles Mendel, éditeur ; Prix : 10 francs). L'auteur, qui est physicien, a traité la question en physicien et en photographe, sans s'engager sur le terrain de l'histoire, dont d'autres avaient pris la charge — les historiens ayant rappelé que la relique en question était affligée, à l'insu de son trop pressé défenseur, du dossier le plus détestable, les exégètes ayant fait voir que les textes des Évangiles n'avaient point été traités avec moindre désinvolture. Le professeur de Lyon a, en conséquence, borné sa tâche, — et elle restait considérable en présence de l'audace inouïe des affirmations —, aux points suivants : 1° L'étoffe de Turin (que nul n'a vue, ce qui s'appelle voir, que nul n'a touchée) a-t-elle pu être imbibée d'une

mixture composée d'huile d'olives et d'aloès sucotrin ? — Réponse : Le doute est autorisé par toutes espèces de présomptions, et il est facile de démontrer que l'aloès employé ne fut pas le purgatif d'usage actuellement courant ; M. D. n'a pas eu la cruauté d'insister sur la méprise qui a substitué à un parfum de prix un produit de toute autre nature. — 2° L'image qui se serait imprimée sur une mixture aloétique à la suite d'un dégagement ammoniacal, aurait-elle pu fournir un modèle aussi bien accusé que celui dont la photographie de Turin est une reproduction ? — Réponse : Non, dix fois non ; voyez les résultats obtenus au cours des expériences de contrôle instituées par l'auteur. — 3° Cette photographie permet-elle de conclure à un état *négatif* de l'image ? — Réponse : Non, pas même cela, parce qu'on n'est pas fixé sur les conditions dans lesquelles la photographie a été faite. Or, puisqu'on s'obstine — non pas la personne dont M. D. soumet les propositions à un sévère et méthodique examen, mais les gardiens et propriétaires de la relique turinoise, — à refuser à une commission compétente le corps même du délit (on me passera cette expression), si le caractère *positif* de l'épreuve photographique se trouve mis en doute, tout s'écroule. — J'avais suivi avec beaucoup d'intérêt la controverse de M. Donnadieu, lequel avait bien voulu, de son côté, s'intéresser à d'autres considérations que j'avais fait valoir ; cela prouve qu'on peut appartenir à des eaux bien différentes et néanmoins s'accorder sur la question préjudicielle et principale de la méthode. — M. Vernes.

— J'ai promis de revenir sur les études d'histoire politique de l'Église catholique éditées par « Pages libres » (*Revue* du 25 juillet 1904, p. 84). M. René Musset a traité de *L'Église de France au XVII^e siècle, Le trône et l'autel*. Sujet bien délimité, qui a l'avantage de trouver un public suffisamment préparé. Les divisions sont : I. Les protestants et le jansénisme avant Louis XIV ; II. L'Église Gallicane ; Louis XIV et Bossuet ; III. La religion d'État, l'extermination des hérétiques. — Dans cette disposition à elle seule on saisit la recherche du balancement antithétique des forces opposées ; on sent un peu l'artifice de l'écrivain. Néanmoins la note générale de ce rapide aperçu est bien supérieure à celle des résumés mis jusqu'à ce jour aux mains des étudiants ou du public. A côté de mainte appréciation, que j'aurais plaisir à discuter avec M. M., je suis aise de m'accorder sur la formule suivante : « Les protestants (après et par l'Édit de Nantes) ne forment pas comme on l'a dit un État dans l'État ; mais ils sont fortement organisés en dehors de la centralisation pour l'exercice *d'un droit qu'ils savent menacé*. » Oui, ils étaient menacés par l'opinion publique et c'est pourquoi, après la suppression des places très justement dite « de sûreté », les jours du protestantisme étaient comptés. — A M. Pierre Brizon, également, est échu un chapitre bien intéressant à écrire : *L'Église et la Révolution française, des cahiers de 1789 au Concordat*. On y trouvera du peu connu et même du pas connu ; on y verra maint épisode et mainte tentative remis au point. Soutenu par l'abondance des documents et des faits, le jeune auteur ne risque pas de se laisser entraîner à des généralisations. J'apprécie beaucoup ces numéros IV et V de la collection. — M. P. G. La Chesnais, lui aussi, est assuré de l'accueil favorable du public. La question de la séparation des Églises et de l'État, maintenant posée devant le Parlement, a des précédents illustres. *L'Église et les États, trois exemples de séparation, Belgique, États-Unis, Mexique*, forme le sujet du vi^e volume. La présence de la Belgique à cette place peut être contestée ; l'État continue d'y subventionner les différents cultes, mais il s'est dessaisi de tout droit de présentation et de nomination, sacrifiant ainsi le partage de fonctions attaché à l'acte qu'on appelle Concordat. Aux États-Unis, il y a, dans la

réalité, une protection générale de l'État assurée aux Églises, les antécédents du catholicisme en ce pays n'ayant pas provoqué jusqu'ici de craintes pour les droits des particuliers ou des pouvoirs publics. En somme, la séparation, telle qu'on voudrait l'établir en France, n'a jusqu'à présent qu'un modèle, celui du Mexique, qui semble avoir résolu le problème des relations de l'Église catholique avec l'État à la satisfaction de l'opinion générale. — Pourquoi faut-il que le volume VII^e et dernier de cette remarquable série, confié à la plume alerte de M. Charles Guieysse, avec le titre : *L'Église au XIX^e siècle, cléricaux, gouvernants et révolutionnaires*, soit celui qui appelle de ma part les plus sérieuses réserves ? Parce que l'auteur est tombé dans l'article de Revue au lieu de se cantonner étroitement sur le terrain des faits. Et nous lisons des choses qui n'ont pas l'avantage de nous renseigner, mais ont l'inconvénient de provoquer de véritables sursauts. Exemple : « On constate facilement que la politique sociale des étatistes (parti Jaurès, socialisme parlementaire) se rapproche singulièrement de la politique sociale des catholiques. — Ne trouvant plus sa raison d'être dans une pensée populaire suffisamment développée, puisque le socialisme ouvrier est encore extrêmement faible, l'État est, en effet, devenu aux mains des partis républicains une puissance morale, tout comme l'Église. Et tout comme elle, il se propose : — de former selon son idéal des hommes par l'enseignement, — de les protéger et de les rendre heureux par des mesures sociales auxquelles ils se soumettront. » Cette assertion ne sera acceptable que si on la retourne ; le « socialisme catholique », les textes et l'histoire l'établissent, n'est qu'une combinaison politique toute récente. Quant à la prétendue définition de l'objet que se proposent les étatistes, la vérité est que « les républicains » en reviennent — et en sont revenus — à l'idée, déjà défendue en 1848, d'une organisation politico-sociale assurant de meilleures — de moins mauvaises — conditions au grand nombre et substituant à l'enseignement du dogme des préceptes de conduite privée et publique d'un caractère rationnel. Est-ce que l'Église s'est jamais donné pareille mission ? M. G. ne le met pas en doute : « Les adversaires les plus violents de l'Église lui prennent sa méthode de gouvernement; ... les républicains suivent, sans s'en douter, les directions pontificales, etc. » Il vantera également les tendances spiritualistes de l'Église catholique, qui « semble actuellement se préoccuper de religion pure, plus qu'elle n'a fait depuis bien longtemps, » qui « est forcée de devenir de plus en plus mystique, etc. ». Pureté, mysticisme, — on voit que l'horreur des chemins battus a entraîné le brillant écrivain à des assertions bien risquées, què démentent cruellement tant les pèlerinages d'apparitions, que l'Église a commencé par subir avant de les exploiter, que les dévotions, si grossièrement matérialistes, de l'Immaculée Conception et du Sacré cœur de Jésus, auxquelles elle a solennellement apposé son sceau. Je me permets d'exprimer le regret que le sincère libéralisme de M. Charles Guieysse, que son parti-pris un peu ombrageux d'impartialité, l'ait conduit à se montrer injuste pour une cause qui, en somme, est la sienne, celle du développement des sociétés modernes par la science et par la raison. — M. Vernes.

— Je ne suis pas de ceux qui affecteront quelque émoi à la pensée que la thèse de Dupuis sur l'origine solaire des différentes religions, notamment du christianisme, trouve de nouveaux défenseurs. M. Em. Bossi l'expose dans un volume d'allure dégagée, qui dénote d'abondantes lectures : *Jésus-Christ n'a jamais existé* (en italien ; 1 vol. in-12, 318 pages, Milan, 1904, seconde édition). Cette vue, quand elle est présentée avec un certain appareil de démonstration, ce qui est le cas, ne nous paraît pas plus éloignée de la vérité que les Vies de Jésus, qui s'éditent encore d'après les procédés de la concordance des Évangiles. Il est cer-

tain que l'historicité du prophète juif, Jésus de Nazareth, considéré comme fondateur du christianisme, est des plus sujettes à caution ; les Évangiles, ainsi que Strauss l'a établi définitivement, sont des traités de nature dogmatique, dont les auteurs ont revêtu un contemporain du caractère et des particularités du Messie attendu par les Juifs. Si l'on écarte des Évangiles les éléments qui ne sont pas des *réalisations* systématiques du type annoncé par la Bible, le résidu est extraordinairement pauvre. M. B. va plus loin; pour lui, il n'y a pas de résidu. — Si toutefois Jésus n'est qu'une figure traitée d'après un modèle connu, qu'une création théologique, comment expliquer la naissance de ce profond mouvement, qui galvanisa le judaïsme ? On dit que de puissantes individualités sont nécessaires aux grandes évolutions sociales et religieuses. Est-ce bien sûr ? L'apôtre Paul déclare : 1° que le Christ a été mis à mort ; 2° que ce même Christ est ressuscité ; 3° que, sans la résurrection matérielle, très matérielle, de Jésus, son maître, le christianisme n'est rien. — Il donne comme base profonde à la foi qui le pénètre un fait de psychologie imaginative, qui n'a pas de portée pour l'historien philosophe. On aboutit ainsi à déclarer que Jésus a été un très petit personnage et que sa divinisation, sa *dogmatisation*, ont déterminé le succès du mouvement créé autour de sa personne. Il est possible que le problème se présente plus clairement à des générations qui ne sentiront plus le besoin de s'excuser toutes les fois qu'elles révoqueront en doute la confiance que l'on attribue trop généralement encore aux textes du Nouveau Testament ; aujourd'hui l'on risque encore d'effrayer les lecteurs quand on soutient que les différences entre évangiles — entre les évangiles dits synoptiques — n'ont pas d'autre raison que la volonté de corriger ce qui ne plaisait pas, de modifier et transformer librement faits et doctrines. La Bible, faut-il le redire ? n'est pas un livre d'histoire, mais un traité dogmatique. — M. Vernes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 mars 1905.

M. Philippe Berger présente, de la part du R. P. Delattre, une inscription phénicienne trouvée dans les ruines d'Utique par M. le comte Jacques de Chabannes.

M. Emile Picot annonce que la commission du prix de La Grange a décerné ce prix à M. Emile Roy pour son ouvrage intitulé : *Le Mystère de la Passion en France du* XIV*e au* XVI*e siècle.*

M. Henri Omont lit une notice sur un manuscrit de la bibliothèque de Dijon, contenant un recueil d'anciennes poésies françaises. Ce volume, copié à Paris dans la seconde moitié du XIVe siècle, a été misérablement lacéré à une époque déjà ancienne, sans doute à la fin du XVIIIe siècle. 37 feuillets en avaient été enlevés ; 11 de ces feuillets ont été récemment retrouvés à Paris et un douzième vient d'être généreusement restitué par un amateur parisien, M. Adrien Dupont, à la Bibliothèque de Dijon.

M. le Dr E.-T. Hamy étudie la nomenclature géographique du traité de paix signé, le 14 février 1271, entre le roi Jaime Ier d'Aragon et l'émir de Tunis Abou Abdallah Mohammed el Mostançer. Si l'on rapproche les noms de lieux énumérés dans cet instrument de ceux dont se servent les géographes et les historiens arabes depuis Edrisi et Ibn Khaldoun, on voit que le royaume auquel s'attaqua la flotte de saint Louis et dont l'étendue était mal précisée jusqu'ici, comprenait à la fois la Tripolitaine, la Tunisie proprement dite ou Ifrikiya, et le Maghreb central jusqu'au petit royaume des Oulad-Mendel dont Tenez faisait alors partie. Les frontières maritimes de l'empire d'El Mostançer s'étendaient de Milianah à l'O. à Sivecha à l'E., c'est-à-dire comprenaient en longitude un peu plus de 15 degrés.

La Société historique et archéologique de Langres annonce que le prix Barotte (1,000 francs) sera décerné en 1906 à l'auteur du meilleur travail sur le département de la Haute-Marne qui aura été publié depuis 1901.

M. Revillout continue la lecture de son étude sur les inscriptions d'Amten.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 29 avril — 1905

Félix Hémon, commissaire de la marine. **Sur le Yang-tse,** journal d'une double exploration pendant la campagne de Chine (1900-1901). Paris, Delagrave, 1905, in-8°, xv et 346 p.

L'auteur de ces lettres et de ces fragments de journal a rendu de grands services dans la campagne de Chine, et il fut, malgré sa jeunesse, un des plus dévoués serviteurs de la marine : il assura, de Shanghaï, le ravitaillement de toute l'escadre. Il a des qualités toutes françaises, non seulement du patriotisme mais de la simplicité, de la bonne humeur, de l'entrain, de la clairvoyance, une observation pénétrante et aiguë, un style sain et alerte. Il décrit d'abord les escales de son voyage en Extrême-Orient, Colombo, Saïgon, Shanghaï, puis, non sans une grande finesse de touche, Tien-tsin, Pékin, le palais d'Été, les tombeaux des Ming, la Grande Muraille. Mais c'est surtout le Yang-tse, le fleuve bleu, qu'il s'attache à peindre, et il en reproduit les aspects divers, de Chin-Kiang et Nankin jusqu'au terne Wuhu, jusqu'au remuant Hankeou et au sévère Outchang, l'un représentant l'Europe qui sans cesse empiète et s'avance, l'autre qui semble être la Chine même qui attend et se réserve (p. 169). Il y a dans cette suite de croquis une foule de détails aussi curieux que précis, esquissés avec verve, et mêlés d'aperçus attachants, de jugements sagaces. Félix Hémon n'oublie pas de marquer que ce sont des Français qui firent sur le Yang-tse supérieur les premiers essais de navigation à vapeur ; — il prédit l'avenir de Hankeou, — et les pages qu'il consacre à ce port comptent parmi les plus intéressantes et les plus animées du volume — il caractérise nettement, vivement les choses et les hommes,

non seulement les Anglais de Hankeou, mais les Chinois, ce peuple sobre, content de ce qui chez nous paraîtrait insuffisant à nourrir le plus chétif de nos animaux domestiques (p. 209). L'ouvrage contient de jolies illustrations qui reproduisent toutes des photographies prises au cours de la campagne de Chine, et le père de l'auteur, notre collaborateur, camarade et ami, a, pour rendre la lecture du *Journal* plus utile, ajouté des notes historiques, géographiques et bibliographiques puisées aux meilleures sources. Souhaitons avec lui et espérons que le livre, ainsi présenté, relèvera quelque courage, suscitera quelque dévouement, car, selon son expression, ces lettres et notes où un petit Français a laissé un peu de son âme, sont vraiment réconfortantes.

A. C.

The Homeric Hymns edited, with preface, apparatus criticus, notes, and appendices by Thomas W. Allen and E. E. Sikes. Londres, Macmillan et C^ie^, 1904; LXXVIII-330 p.

L'édition que donne M. Th. W. Allen des *Hymnes homériques* est le fruit d'une longue préparation et de solides études non seulement sur les *Hymnes* et les questions qui s'y rattachent, mais en général sur les poèmes d'Homère ; ses nombreux articles sur le texte et la tradition des *Hymnes*, dans la *Classical Review* et dans le *Journal of hellenic Studies*, sa collaboration à l'Homère de Monro dans la *Bibliotheca Oxoniensis*, et surtout l'édition des *Hymnes* de Goodwin, dont il s'est chargé après la mort du savant helléniste, le désignaient comme un éditeur consciencieux, très documenté, et capable entre tous. De fait cette nouvelle édition, publiée en collaboration avec M. Sikes, est un excellent ouvrage et sera un très utile instrument de travail. Le texte est accompagné des variantes des plus importants manuscrits et des principales conjectures des commentateurs ; l'annotation est abondante et ne néglige rien de ce qui peut illustrer le texte, au point de vue soit critique, soit mythologique, soit grammatical ; une introduction spéciale à chaque hymne en expose le sujet et discute brièvement les questions qu'il soulève ; enfin l'introduction de tout le volume s'occupe des manuscrits, de leur autorité et de leur groupement en familles, réunit et juge les renseignements fournis sur les *Hymnes* par les anciens, et cherche à en déterminer la nature : MM. A. et S. considèrent certains hymnes de peu d'étendue comme des préludes à des récitations d'Homère, mais voient dans les grands hymnes des compositions d'un genre spécial, destinées à être chantées dans des concours ou des fêtes, en l'honneur de la divinité du lieu. Les éditeurs étudient en outre la langue des hymnes, ou pour mieux dire, établissent le rapport entre les cas où l'on constate l'influence du digamma et ceux dans lesquels le digamma est négligé ; mais les conclusions qu'ils pensent en tirer, sur la date de quelques-uns des

hymnes, manquent de solidité; il ne peut d'ailleurs en être autrement. Pour l'édition de Goodwin, le manuscrit de Madrid et celui de l'Athos n'avaient pas été utilisés; MM. A. et S. ont pu en avoir des collations, ainsi que de deux autres Florentins, qui furent connus depuis; ce qui porte à vingt-huit le nombre des manuscrits des *Hymnes*. La base principale de leur texte est M, le célèbre manuscrit de Moscou, actuellement à Leyde, le seul, comme on sait, qui contienne l'hymne à Déméter. Sa valeur, un moment discutée (Baumeister accordait plus d'autorité au Laurentianus 32, 45 L), a été remise en juste lumière par Hollander; et MM. A. et S., qui en conservent avec raison un grand nombre de leçons, les justifient pour la plupart d'une manière très satisfaisante, par exemple *Dem.* 53 ἀγγελέουσα, 128 ἐπηρτύνοντο, *Apoll.* 321 χαρίσσασθαι, 322 μητίσεαι, *Herm.* 87 δέμων ἀνθοῦσαν, 246 ἀνά, 339 ἐπὶ γαῖαν, etc. L'édition est généralement conservatrice, et n'accepte les corrections qu'à bon escient. On remarquera dans les *variæ lectiones* quelques conjectures propres aux éditeurs : *Dem.* 328 βόλοιτο pour ἐθέλοιτο, *Herm.* 383 ἐπὶ ὅρκον ὀμοῦμαι (Allen), 457 θυμὸν ἐπιαίνειν (Allen), qui n'est pas bon [1]. Je relève dans le texte les émendations suivantes : *Dion.* I, 11 τάμεν pour τὰ μέν, incertain selon les éditeurs eux-mêmes : 19 ἐπιληθομένῳ bonne correction de M ἐπιλαθόμενοι (peut-être ἐπιληθομένοις, cf. ἀοιδοί 17; *Apoll.* 308 ἠνίκ' ἄρα non moins bon, d'après M ἥνεκ' ἄρα (cet. εὖτ' ἄρα δή). *Dem.* lacune après 137; elle ne me paraît pas nécessaire, si l'on prend οἰκτείρατε égal à οἰκτείρασαι εἴπατε; je n'accepte pas non plus la lacune supposée, avec Hermann, après 37, et encore moins l'explication qui en est donnée. *Aphr.* 173 κεύποιήτοιο (Sikes) est séduisant et évite une asyndète bien dure; cependant les exemples invoqués à l'appui (note *ad Dem.* 13) sont trop peu nombreux dans la poésie homérique, et la plupart trop incertains pour autoriser suffisamment une crase de ce genre, au moins aussi insolite que l'asyndète qu'elle fait disparaître. C'est une des raisons pour lesquelles je désapprouve la lecture de Tyrrell, admise dans le texte, κῶζ' ἥδιστ' ὀδμή *Dem.* 13, en un passage inintelligible de M, où je ne vois jusqu'ici aucune correction satisfaisante. Le volume est terminé par trois brefs appendices sur la topographie de Délos, sur le sujet de l'hymne à Hermès, et sur les trois divinités sœurs mentionnées dans ce même hymne (552-563). L'index des mots grecs distingue par un signe spécial les conjectures et les mots qui ne sont pas homériques; il n'eût pas été inutile d'y indiquer les ἅπαξ εἰρημένα, qui sont d'ailleurs soigneusement signalés dans les notes explicatives.

My.

---

1. Compter ιαι pour une seule syllabe ne saurait être justifié par des parallèles comme Ἱστίαιαν B 537, Αἰγυπτίας I 382, qui ne sont pas absolument identiques; quant au vers cité par Lucien, *pro laps. in salut.* 6, il est inexact que ὑγίαινε soit trisyllabe. D'ailleurs, en bonne critique, on ne doit pas, pour corriger, proposer des anomalies. — *Hymne à Pan*, 3 supprimer la note « ἀμυδις : not in Homer. » *Apoll.* 279 lire avec M ναιετάασκον, cf. *Dem.* 170 κυδιάουσαι et la note. *Dem.* 172 l. ἔννεπον.

Æschinis quæ feruntur epistolæ, edidit Engelbertus Drerup. Leipzig, Dieterich (Th. Weicher), 1904; 76 p.
Ueber die Abhängigkeit einiger jüngerer Aeschines-Handschriften, von Prof. Max Heyse. Bunzlau, Königl. Waisenhaus-Druckerei (L. Fernbach), 1904; 16 p. in-4° (Progr. Gymnase de Bunzlau).

I. Tout en préparant une édition critique d'Isocrate et de Démosthène, M. Drerup s'occupe encore d'autres travaux, et il vient de publier une édition des lettres attribuées à Eschine, précédée d'une étude concluante des manuscrits qui les contiennent. Ces manuscrits, au nombre de quarante-huit (l'un d'eux est perdu, mais fut connu de Taylor), se répartissent en deux groupes, selon qu'ils contiennent à la fois les lettres d'Eschine et ses discours, en tout ou en partie, ou seulement les lettres, au milieu d'autres épîtres de personnages anciens. M. D., après les avoir énumérés, les divise en familles, étudie leurs relations mutuelles, et apprécie leur valeur pour la constitution du texte. De cette discussion, que M. D. a su rendre extrêmement claire, et qui s'appuie sur une collation très soignée de la plupart de ces manuscrits, il résulte que le texte des lettres d'Eschine doit être établi sur quatre d'entre eux : H (Harleianus 5610), chef d'une famille, et, dans une seconde classe, C (Coislinianus 249), A (Angelicanus 44) et V (Vaticanus 64), chefs respectifs de trois familles; à A s'adjoint le Parisinus 3003 (P), et à V le Barberinus ou Barberinianus I 159 (B) [1]; tous contiennent les douze lettres, sauf H, qui donne seulement les lettres I, VI, VII, III (dans cet ordre). Il serait trop long de montrer par quelle minutieuse comparaison et par quelles déductions solides M. D. est arrivé à déterminer la part d'autorité qui revient à chacun de ces manuscrits, parmi lesquels C et B, pour ce qui concerne les lettres, n'avaient pas encore été collationnés. De sa démonstration l'on retiendra ceci : H est d'importance capitale pour le texte qu'il contient; la valeur des autres se déduit, en général, de leur concordance relative avec H là où tous sont en présence; C principalement a du poids, non seulement à cause de son antiquité (x[e] siècle), mais parce qu'il est souvent d'accord avec H, et qu'il n'a pas subi d'interpolations. Nous avons donc maintenant, des lettres qui portent le nom d'Eschine, un texte critique d'autant plus utile, qu'il est accompagné d'un appareil complet, où se trouvent toutes les leçons des meilleurs manuscrits, avec les corrections et les conjectures des précédents éditeurs ; on y suivra facilement la manière dont le texte s'est modifié, à mesure que de nouveaux manuscrits étaient connus, depuis l'Aldine (1499) jusqu'à l'édition de Blass (1896). On notera les améliorations suivantes : *Ep.* I, p. 54, 7 με avec H pour μοι ; IV, 57, 4 Ἀρίφρονά τε καὶ Δαμάγητον d'après C ; 58, 1 αὐτά avec C, del. τὴν λύραν ;

1. En tant que manuscrits des discours d'Eschine, C, A, P ont respectivement pour sigles *f* ou F, *a*, *m*.

V, 59, 21 ὑπεραγαπᾶν d'après C; 60, 8 ἤδη C pour ἡμῖν; VI, 60, 19 κομίσας H; 61, 2 ἐσμέν H; X, 63, 12 ἐπεξέλθω C (M. D. a raison de ne pas être choqué de l'hiatus dans les lettres qui ont un caractère familier, et d'écrire encore, par exemple, avec C, φυτὰ ἦν πολλά IX, 62, 18); XI, 69, 8 νομίζετε C, etc. M. D. a parfois apporté de bonnes corrections : *Ep*. XII, p. 71, 23 del. ἐν après ἔπλευσεν, et ἐμοί construit avec μεθέξουσα; X, 63, 5 οὐκ ἤθους (codd. οὐ κύδους, οὐ κήδους) est préférable à la correction de quelques éditeurs οὐκ ἔθους; 65, 10 καινόν τι pour καί τι est ingénieux, bien que la leçon des manuscrits puisse se défendre; XII, 70, 6 ἦν προσῆκεν donne en effet plus d'élégance et de régularité à la phrase. Mais il n'a pas toujours été aussi heureux : *Ep*. X, p. 65, 12 je ne saurais approuver l'addition de καὶ δευτέραν; il ne s'agit pas, dans le récit de l'épistolographe, des actes que peut commettre Cimon, mais des anecdotes qu'il raconte; Blass a certainement raison (cf. p. 45), bien que sa conjecture καὶ τρίτην <καὶ τετάρτην> ne me satisfasse pas mieux; je lirais simplement, sans rien ajouter, Ἀπόλλωνός μοι δοκῶ ἢ (pour καί) Διονύσου; on sait que ἢ et καί sont souvent confondus. Au commencement de cette même lettre, l'addition de διηγήσομαι est superflue et donne à la phrase une allure lourde et pédante; οἷα est exclamatif. Il reste encore quelques passages que la pénétration de M. Drerup n'a pas réussi à restituer; mais son édition, dans l'ensemble, est un progrès, et elle sera indispensable à ceux qui voudront étudier de près le texte de ces lettres [1].

II. La question des manuscrits des discours d'Eschine est assez embrouillée; on est peu d'accord, faute d'une connaissance suffisamment précise de la tradition, sur la valeur absolue d'un certain nombre d'entre eux. M. Heyse, professeur au gymnase de Bunzlau (Silésie), a cherché à apporter un peu plus de lumière; il a collationné, dans les derniers détails, plusieurs manuscrits des XV[e] et XVI[e] siècles, et déterminé quels sont ceux qui dépendent, immédiatement ou non, d'autres manuscrits connus. L'examen des fautes, des lacunes, des intrusions, des confusions communes l'a conduit à des conclusions fort instructives. On savait déjà que *b* (Barberinus 263) n'est qu'une copie de *a* (V. la note 1), et M. H. n'insiste pas; on pou-

1. Au cours de sa dissertation, M. D. a montré que le cod. Meadianus (*q*), actuellement perdu, n'est pas, comme l'a cru Blass, le Harleianus 5635, dont s'est servi Taylor. — P. 58, 3 lire προσήκοι; 61, 8 ἀτυχῶν; 64, 8, Σκάμανδρος. — 67, 20 τὰς μὲν γνώμας καὶ τὰς νήσας ἐκείνων εἰσί CA[a]; peut-être καὶ τὰς νίκας ἐκείνων ἴσασι. 59, 9 πάντας Κοθωκίδας διαρκεῖν ἂν ἐδυνάμην codd. M. D. ajoute ἑστιάσας avant διαρκεῖν, pensant que ce mot ou un participe analogue a pu tomber (homéotélete) Cela me semble trop arbitraire; la supposition d'une lacune d'un mot est d'ailleurs un procédé familier à M. D. Je propose, sans rien ajouter, de lire σιταρκεῖν au lieu de διαρκεῖν; bien que ce verbe ne soit pas connu en bon attique, on n'en saurait conclure qu'il n'y existait pas, et d'ailleurs le « miserrimus sophista » auteur de ces lettres, comme l'appelle M. D. (p. 51), peut fort bien l'avoir employé. Paléographiquement, la confusion est explicable.

vait pressentir que l'Helmstadiensis 806 (*p*) remonte à V, ce que M. H. démontre non seulement par la concordance de leurs leçons fautives, mais aussi par l'examen des lacunes de V, que *p*, malgré ses remaniements, n'a pas toujours comblées. On admettra encore les démonstrations de M. H. pour les manuscrits *s* (Harleianus 6322), copie de *k* (Parisinus 2998), et *t* (Gothanus 572), issu directement de *c* (Urbinas 116), au moins pour le *contre Ctésiphon*. Enfin le Hauniensis 415 (*o*), le Vindobonensis 196 (*v*), et le Parisinus 3004 (*n*), sauf, pour ce dernier, dans la fin du *contre Ctésiphon*, sont des dérivés de *m*. Ce qui est surtout intéressant dans le travail de M. H., c'est sa discussion sur les manuscrits *o* et *r*, le Lockeranus. On avait déjà remarqué leur parfaite similitude : « Hauniensis, quocum plane consentit Lockeranus », dit Schultz (*Æschinis Orationes*, 1865, p. XXIII); M. H. prouve de façon indubitable qu'il s'agit d'un seul et même manuscrit, que ses vicissitudes ont fait désigner sous deux noms différents. La méthode critique de M. H. a donc produit ce premier résultat, d'éliminer, pour les futurs éditeurs d'Eschine, environ un quart des manuscrits, qui, dérivés directs ou indirects d'autres manuscrits existants, n'ont plus d'intérêt pour l'établissement du texte. Il reste encore à diviser les autres manuscrits en familles plus méthodiquement que ce n'est fait aujourd'hui, et à déterminer quel est le vrai chef de chaque famille; M. Heyse promet de continuer ces études.

My.

Xenophontis de re equestri libellus, recensuit V. Tommasini. Berlin, Weidmann, 1902. Un vol. in-8° de 71 p. Prix : 2 m.

M. Tommasini vient de donner l'édition du Περὶ ἱππικῆς, qui avait été annoncée et préparée par une étude, publiée dans les *Studi italiani di filologia classica*, X, p. 189, sur les manuscrits par lesquels ce traité de Xénophon nous a été conservé. P. L. Courier avait donné de ce traité une édition qui marquait un progrès sérieux; il avait pu utiliser divers manuscrits nouveaux; mais l'appareil critique qu'il avait dressé est aujourd'hui à peu près inutilisable, car il n'indique pas les provenances précises des variantes. L'édition Dindorf dans les *Xenophontis opuscula politica equestria et venatica*, Oxford, 1866, vaut surtout par le commentaire; au point de vue critique, elle n'est guère supérieure à celle de Courier; les manuscrits, qui aujourd'hui sont considérés comme les plus importants étaient restés ignorés de Dindorf, par exemple, le Vindobonensis IV, 37 (A) et le Vaticanus 989 (B). M. Tommasini donne la liste de vingt manuscrits qu'il a collationnés pour constituer son texte. Le texte est certainement très amélioré, mais il s'en faut, comme le dit M. T. dans la préface, que le

résultat obtenu soit tout à fait satisfaisant. Nous n'avons pas de ce traité de manuscrit vraiment bon; souvent même là où la leçon de A est la meilleure, elle n'est cependant pas la bonne; ainsi p. 25, l. 22 (ch. IX, 4), l'addition de καί donné par A est acceptable, mais la phrase n'en est pas meilleure et l'on comprend que Cobet ait voulu la supprimer; même observation pour p. 32, 12 (ch. XI, 18). P. 21, 11 (ch. VII, 18), M. T. donne à la fois la leçon de A αὖθις et celle des autres manuscrits ἐξαίφνης, et il semble bien qu'il a raison; on peut aussi accepter l'addition de τήν devant οὐράν p. 15, 13 (VI, 3), de δεῖ devant παίσαντα p. 22, 19 (VIII, 5); p. 6, 24 (II, 1), la leçon τοῦ πωλοδαμνεῖν εἶναι semble bonne. En revanche, nous aurions gardé la correction de Cobet p. 1, 8 (I, 1) ἐξαλείψομεν à cause de παραδώσομεν une ligne plus bas; on ne voit pas qu'il y ait une différence de temps entre les deux verbes; de même p. 6, 20 (II, 1), une négation est nécessaire, quoiqu'en dise M. T.; Cobet proposait οὐ δεῖ, Courier μὴ γραπτέον.

Albert MARTIN.

L'Église et l'État au XIIe siècle. L'élection épiscopale de Beauvais de 1100 à 1104. Étienne de Garlande et Galon, par Bernard MONOD... — Paris, H. Champion, s. d. [1904]. In-8° de 26 pages.

Le conflit qui s'est élevé entre les membres du clergé de Beauvais, puis entre Pascal II et Philippe I^er^, pour la succession de l'évêque Ansel, est extrêmement important à étudier, si l'on veut connaître les droits que possédaient ou revendiquaient le pape et le roi dans les nominations épiscopales. Il a été d'ailleurs remarqué par de précédents historiens : sans remonter au vieux Louvet, on peut citer parmi les auteurs les plus récents MM. Luchaire (*Louis VI le Gros*) et M. Imbart de la Tour (*Les Élections épiscopales dans l'Église de France*). M. Bernard Monod s'est attaché à nous présenter de nouveau les pièces du débat, puis en a tiré des conclusions, qui ne me paraissent pas entièrement justifiées.

Tout d'abord ce conflit est seulement un épisode de la longue crise que subissait l'église de Beauvais et qui par l'affaiblissement des évêques, seigneurs temporels de la ville, permit à des pouvoirs rivaux (chapitre, châtelain, commune) de se constituer ou de se fortifier. Ives de Chartres dira lui-même (lettre 87) que cette église était déshabituée de bons pasteurs et qu'il lui semblait presque légitime d'en élire de mauvais.

Cette perversion fut cause qu'après la mort de l'évêque Ansel ou Anseau, le pape et ses légats en France adressèrent au clergé de Beauvais des lettres pour leur rappeler leur devoir et les règles canoniques, et pour leur défendre de procéder à une élection non régu-

lière. Ils n'intervinrent pas, comme le prétend M. B. M., pour écarter un candidat déterminé. Malgré ce rappel au droit canon, l'élection fut vicieuse.

Le roi ayant donné son assentiment (lettre 89 d'Ives de Chartres; la phrase qui l'indique a échappé à M. B. M.), des pourparlers ont lieu, la candidature d'Étienne de Garlande, agréable au roi, est posée. La partie la plus sensée du collège électoral (on verra plus tard que ce collège comprend tout le clergé) le refuse comme indigne. Mais des clercs mal intentionnés, appuyés par des laïques excommuniés, passent outre à cette opposition et le nomment. Étienne de Garlande de par le droit canon n'était pas éligible, car il n'était même pas sous-diacre (et non archidiacre, comme l'a imprimé sans doute par erreur M. B. M., p. 10). De plus, on l'accusait d'indignité, il avait mauvaise réputation et on lui reprochait d'avoir, à cause de ses mœurs, été chassé de l'église de Lyon.

De là les violentes protestations de ceux qui avaient le respect de la légalité, de là les lettres d'Ives de Chartres aux légats pontificaux, à Pascal II, etc., de là le refus du métropolitain de consacrer l'élu.

La cause est portée devant le pape; Étienne de Garlande lui-même, sentant combien l'élection était attaquable, s'empresse de se soumettre à son jugement. Il a l'habileté de provoquer même un revirement dans l'opinion de ceux qui ont été ses adversaires, notamment de l'archidiacre de Beauvais, Lisiard. Il intercède aussi auprès d'Ives de Chartres, qui consent à écrire à Pascal II une lettre que M. B. M. n'a pas toujours bien comprise : Ives s'y déclare le porte-parole de l'église de Beauvais, celle-ci demandant la levée par le pape de l'obstacle canonique qui empêche la validité de l'élection; quant à l'élu qu'on a voulu disqualifier, elle se porte garant de sa vertu. Mais l'évêque de Chartres ajoute : « S'il y a en lui quelque chose de criminel, si les sacrés canons s'opposent à sa consécration, ne nous écoutez pas ». C'est bien clair. Aussi le pape n'écoute pas, il reproche même son intervention à Ives de Chartres, qui n'a pas de peine à démontrer que sa lettre était plus contraire que favorable à Étienne de Garlande.

Pascal II ordonne aux clercs de Beauvais de procéder à une nouvelle élection plus conforme à la législation canonique; Ives de Chartres demande aux évêques d'Arras et de Thérouane de presser leur métropolitain de Reims pour l'exécution des ordres pontificaux. Il écrit encore au clergé de Beauvais, non pour lui recommander tel ou tel candidat, mais pour l'engager à suivre les instructions pontificales et à observer le droit. Après cet avis, les clercs de Beauvais, *melioris famae et consilii sanioris*, et non pas seulement le chapitre de la cathédrale, ayant pris conseil des principaux personnages du diocèse et ayant obtenu l'approbation du peuple, élisent Galon, abbé de Saint-Quentin, par conséquent le successeur et même l'élève d'Ives

de Chartres. Ces diverses circonstances ne se dégagent pas du récit de M. B. M.; elles sont pourtant essentielles à noter. Cependant les partisans d'Étienne de Garlande, qui constituent maintenant une minorité (*pauci ex clericis*), refusent d'adhérer à Galon, sans pouvoir objecter aucune violation du droit canon. Ils ont alors l'idée d'intéresser le roi à l'affaire : Philippe Ier ne s'en était plus occupé, semble-t-il, depuis l'indication donnée jadis par lui qu'Étienne était son candidat. On lui représente Galon comme l'élu du pape et son adversaire particulier : ces suggestions le décident à agir beaucoup plus par ressentiment personnel que par principe. Il refuse donc de donner son assentiment à la nouvelle élection et de remettre à Galon les biens épiscopaux (il n'est pas juste de dire les régales avec M. B. M.), qu'il détenait pendant la vacance du siège.

Les autres membres du clergé veulent de leur côté implorer l'assistance du pape; mais le métropolitain les retient sous prétexte d'arbitrage, mais plutôt pour complaire au roi. En attendant, il diffère la consécration. C'est que voici des allégations juridiques portées devant lui contre la personne de Galon : on dit qu'il n'est pas de naissance suffisante. Ives de Chartres a beau réfuter cette objection, en démontrer l'inanité, rappeler à l'archevêque que les rois n'ont pas le droit de s'immiscer dans l'élection des évêques, le supplier de réunir les évêques de sa province pour prendre leur avis, on sent que maintenant le métropolitain a peur du roi. Cette crainte devient encore plus vive, lorsque Philippe Ier jure, en associant son fils Louis à son serment, que jamais Galon ne sera évêque de Beauvais. Et de fait, Pascal II ne put avoir raison de l'obstination du roi ; mais il eut la sagesse de temporiser pendant plus de deux ans et il profita de la vacance du siège de Paris en 1104 pour y transférer l'évêque que, au refus du métropolitain, il avait consacré lui-même.

Je ne tirerai pas de conclusions à mon tour; elles se déduisent de ce que je viens d'écrire, en essayant de combler les lacunes du mémoire dont je rends compte. M. B. M. n'a pas dit non plus que, pendant ces démêlés, Louis VI, à une date qu'on ne peut préciser, intervint pour protéger les chanoines de Beauvais contre Dreu de Mouchy, un de ces seigneurs dont l'appui avait probablement servi jadis les intérêts d'Étienne de Garlande; il n'a pas davantage parlé du traité que le même prince passa avec le chapitre le 19 janvier 1104. M. Luchaire avait pourtant bien remarqué qu'il s'appliquait en partie à l'affaire de Galon : « Louis ne s'opposera pas, y est-il dit, à ce que les chanoines obéissent au pape siégeant à Rome ; car ils doivent l'obédience au souverain pontife comme au représentant du chef des apôtres, de même qu'ils doivent le service au prince comme à leur seigneur. » Évidemment la paix était déjà faite entre le roi et le clergé, quand le siège épiscopal de Paris se trouva libre.

Il est à observer aussi qu'à partir du jour où le pape condamna

sans rémission l'élection d'Étienne de Garlande, celui-ci n'eut plus aucune chance et ne parut plus que pour faire intriguer ses partisans contre Galon. Mais jamais il ne fut question de l'établir lui-même de force sur le siège de Beauvais.

En résumé, cette querelle se réduit à ceci ; un candidat inéligible et indigne, élu contrairement aux canons, ne put être consacré et devenir un véritable évêque ; un candidat remplissant toutes les conditions prescrites et régulièrement élu, puis consacré par le pape passant par dessus le métropolitain, ne put siéger à Beauvais malgré la volonté du roi.

Qu'on excuse ce trop long compte rendu ; il m'a semblé qu'il était nécessaire pour compléter et mettre au point le mémoire de M. B. M., dont je reconnais d'ailleurs bien volontiers les qualités critiques.

L.-H. Labande.

G. Schnürer, **Die Ursprüngliche Templerregel**, viii-157 p. in-8°, Freiburg im Breisgau, Herder, 1903.

M. Schnürer, professeur à l'université suisse de Fribourg, a étudié les origines de la règle des Templiers. Il a résolu avec beaucoup de sûreté et de méthode deux problèmes difficiles : savoir quel est le texte primitif de la règle du Temple, le texte français (publié en 1886 dans la thèse de M. de Curzon) ou le texte latin rédigé par Saint-Bernard au concile de Troyes de 1128 ?, et s'il n'y a pas eu plusieurs rédactions du texte primitif. La question a son importance quand on sait que la règle donnée aux Templiers est celle qui a servi de modèle pour la constitution des autres ordres militaires, où l'élément monastique s'allie d'une façon si originale à l'élément guerrier.

De ses recherches, M. S. a conclu que le texte latin contenu dans deux manuscrits de Paris et de Munich est le texte original de la règle. Le texte français n'en est qu'une traduction composée en Occident à une époque postérieure, et une traduction qui n'est pas exempte de lacunes et de contresens. Or, dans le texte original lui-même il faut distinguer deux rédactions, L'une, la plus ancienne, est sortie des délibérations du concile de Troyes, réuni le 18 janvier 1128, sous la présidence du légat Mathieu d'Albano, et est l'œuvre de saint Bernard qui assistait au concile. Mais le texte conciliaire fut ensuite modifié et complété par des additions, des interpolations et des changements qui datent de la première moitié de l'année 1130 et dont l'auteur est le patriarche Étienne de Jérusalem. C'est ainsi que fut constitué le texte définitif.

La plus grande partie du livre de M. S., les quatre premiers cha-

pitres, sont consacrés à la démonstration par le détail de cette double conclusion (1° les manuscrits de la règle du Temple; 2° le préambule de la règle; 3° les parties essentielles de la règle; 4° les circonstances au milieu desquelles la règle fut constituée). Dans un dernier chapitre, l'auteur édite à nouveau le texte latin de la règle avec une disposition typographique qui permet de reconnaître à première vue la rédaction de Troyes et la rédaction de Jérusalem. Les variantes sont indiquées avec soin. Bref, l'étude de M. S. est aussi approfondie et pénétrante qu'intéressante et neuve par ses résultats.

Achille Luchaire.

Mémoires du duc de Choiseul, 1719-1785. Paris, librairie. Plon, 1904. 1 vol. in-8° de xix-467 pages 7 fr. 50.

L'éditeur des *Mémoires du duc de Choiseul*, M. Fernand Calmettes, explique dans une intéressante préface les circonstances qui ont amené cette publication. Elle avait été préparée par Étienne Charavay et Jules Flammermont, morts tous deux avant d'avoir terminé leur travail. M. F. C. l'a repris, en modifiant un peu le plan primitif.

En fait, les *Mémoires* vraiment inédits de Choiseul, c'est-à-dire ceux qui sont imprimés ici pour la première fois, d'après le manuscrit original, écrit de la main de Choiseul et provenant de la collection de Feuillet de Conches [1], n'occupent que les 158 premières pages du présent volume. Sous la forme de vingt « Lettres », Choiseul expose les débuts de sa carrière, ses relations avec Mme de Pompadour, son ambassade de Rome, sa nomination à l'ambassade de Vienne; son récit s'interrompt au moment de la signature de l'alliance franco-autrichienne. Rien ne permet de dire que les *Mémoires* aient jamais été continués; du moins le manuscrit autographe ne va pas plus loin.

« Composés, dit M. F. C. (p. II), de Lettres assez courtes et s'arrêtant à la vingtième, les *Mémoires* ne pouvaient pas fournir la matière d'un volume. » Mais il y a volume et volume. Telle plaquette contient beaucoup plus de nouveauté, surtout si elle se compose de textes inédits, et a par suite beaucoup plus de valeur qu'un gros in-octavo formé d'éléments disparates. Quoi qu'il en soit, les prédécesseurs de M. F. C. avaient décidé de composer un « volume »; leurs errements ont été suivis, mais seulement en partie, et cela est heureux. Il avait été d'abord question de joindre aux vingt Lettres des morceaux du genre le plus différent, par la raison qu'ils provenaient de la plume de Choiseul. M. F. C. a bien fait de faire de larges coupures dans ce fatras;

1. Une moitié de page est reproduite en fac-similé à la page 58.

il s'est borné à réimprimer, à la suite de la Lettre XX, les morceaux détachés d'autobiographie qui avaient été déjà publiés en 1790 et qui forment les mémoires dits de Chanteloup.

Le volume n'ent est pas moins composé de deux parties distinctes, qui ont un intérêt différent et qui ne présentent pas les mêmes caractères d'authenticité; aussi a-t-il quelque chose de factice et d'hybride. Tout en remerciant M. F. C. d'avoir enrichi la science historique d'un document qui méritait en effet d'être publié, on estimera peut-être qu'il l'a présenté dans des conditions qui ne sont pas présenter quelque inconvénient. Le lecteur qui prendra le volume sur la foi du titre, *Mémoires de Choiseul*, pourra ne pas faire la différence entre les deux parties de cette publication, d'autant plus que M. C. a publié les fragments de Chanteloup en leur donnant aussi le titre de Lettres, et en continuant à les numéroter de XXI à XXVII. L'unité qui en résulte est toute artificielle et de nature à induire en erreur. A notre avis, il eût été nécessaire de changer, à partir de la page 159, la disposition typographique; l'attention du lecteur aurait été ainsi mise en éveil. L'éditeur s'est préoccupé, dit-il (p. XIII), de « rendre plus sensible l'apparence de continuité ». On pourra penser au contraire qu'il y avait tout intérêt à nettement accuser les différences d'origine.

D'autre part, dans cette seconde partie même, qui avec les appendices représente les deux tiers de la publication, des pages devaient encore être composées en caractère spécial ou rejetées en note. Ce sont les développements, bien informés d'ailleurs, par lesquels M. F. C. a cru devoir relier entre eux les passages isolés des mémoires de Chanteloup. Une note de la préface (p. XII) estime que la précaution n'était pas nécessaire. Le lecteur qui n'aura pas lu cette note et le lecteur même qui l'aura lue pourront ne pas être de cet avis; car il se peut qu'ils aient des moments d'embarras. Comme on doit se demander, en consultant le livre à propos d'une recherche, si tel passage est bien de Choiseul, ou de l'éditeur, ou encore de la réimpression de Chanteloup, les chances d'erreur pourront être assez fréquentes; car rien, dans la disposition typographique, ni dans le titre courant, ne distingue à l'œil ces trois parties.

L'annotation est assez inégalement répartie. Elle est abondante par endroits, et en général intéressante et précise [1]. Mais elle fait complè-

---

1. P. 15 et 287. M. F. Calmettes paraît assez porté à admettre les accusations qui coururent sur le duc d'Aiguillon à propos de l'affaire de Saint-Cast. Les documents du ministère de la Marine présentent sous un tout autre jour, qui, croyons-nous, est le vrai, le rôle du gouverneur de la Bretagne au cours de la guerre de Sept ans. — P. 15. La date : 15 octobre 1748, doit être un lapsus. — P. 55. L'expédition du Prétendant en Écosse n'est pas de 1705, mais de 1708 ; Forbin, qui la commandait, n'était pas duc, mais chevalier puis comte. — P. 150. Au lieu de Lorgerit, Lorgeril. — P. 382 et suiv. Un long mémoire de Choiseul est publié

tement défaut à d'assez nombreux passages où le lecteur aurait été heureux de trouver des explications. Les notes de M. F. C. se rapportent de préférence aux incidents de la vie privée de Louis XV et aux femmes de son entourage. Disons à ce propos qu'il ne partage pas l'avis de M. de Nolhac sur le très curieux document qu'il publie en appendice aux pages 376 et suivantes. Il s'agit de la négociation entamée en cour de Rome par Mme de Pompadour pour obtenir que Louis XV, tout en gardant auprès de lui la marquise à simple titre d'amie, pût s'approcher des sacrements. L'auteur de *Louis XV et de Mme de Pompadour* attribue le morceau à la favorite; M. F. C. le revendique pour le ministre (p. VI). On ne voit pas cependant de raison sérieuse de ne pas attribuer à la marquise la première partie tout au moins du document; car les deux premières pages, qui sont rédigées sous la forme du style direct, se distinguent nettement de la troisième, qui a seule vraiment le caractère d'instructions. Il est vraisemblable qu'un compilateur anonyme a mis à la suite l'un de l'autre, en les réunissant sous un nom commun, deux textes qui se rapportaient à une même question, mais qui n'étaient pas de la même provenance.

L'ouvrage se termine par une table alphabétique des noms propres.

G. LACOUR-GAYET.

AUGUSTIN COCHIN ET CH. CHARPENTIER, **La campagne électorale de 1789 en Bourgogne.** Paris, Champion, 1904. In-8°, 53 p.

I

MM. A. C. et Ch. C. ont fait cette gageure de traiter ce sujet sans quitter Paris : « Il est certain, avoue la n. 2 de la p. 7, qu'on aurait pu compléter *utilement* ce travail aux archives municipales de Dijon, Chalon, Autun et d'autres villes encore, et aussi aux Archives de la Côte-d'Or ». C'est : très utilement, qu'il faut dire. — Ils se sont servis simplement 1° de la correspondance de l'intendant et du commandant de la province ; 2° des requêtes, procès-verbaux, etc., du Tiers et de la Noblesse (en fait surtout du Tiers). Ils n'ont connu ni l'ensemble des documents relatifs aux assemblées des trois ordres, ni les cahiers des paroisses.

De cette documentation insuffisante ils font sortir une théorie toute nouvelle de l'histoire de la Révolution : ce grand évènement historique est... une conspiration de l'ordre des avocats. C'est la basoche, aidée

---

d'après le texte donné par Charles Giraud en 1848 dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques*. N'est-ce pas le même texte que celui qui a été publié par le même auteur dans le *Journal des Savants* de 1881 ?

de quelques médecins et chirurgiens, qui a tout fait, tout organisé, et presque tout prévu. Les mots de « cabale, complot, mot d'ordre, « meneur, plan de campagne », reviennent à chaque page. La preuve de ces assertions ? C'est une preuve purement négative : Le parti « nous cache ses propres manœuvres... Nous sommes réduits à tâtonner ». Ce que nous savons de plus clair au sujet de la campagne entreprise par le barreau dijonnais, c'est « qu'il l'a dissimulée ». Cette preuve est un peu mince pour nous amener à voir dans les avocats, en lutte contre les parlementaires, les préparateurs conscients de la politique jacobine.

MM. A. C. et Ch. C. estiment que la révolution déchaînée était à tout le moins inutile : Les privilégiés allaient d'eux-mêmes renoncer à leurs privilèges ; la corvée ne se payait plus qu'en argent « et les nobles l'acceptaient sous cette forme » ; la milice était une charge « légère ».— Une étude plus approfondie des documents bourguignons eût révélé à MM. A. C. et Ch. C. : 1° que les privilégiés, en général, ne renonçaient nullement, bien au contraire, à leurs droits féodaux (la thèse latine de M. Sagnac se vérifie, à ma connaissance, pour le bailliage de Saulieu) ; 2° que la corvée royale était encore payée quelquefois en nature, et que si les nobles l' « acceptaient » sous sa nouvelle forme, c'est à condition qu'elle pesât exclusivement sur les épaules des taillables ; 3° que la milice était presque aussi lourde en Bourgogne qu'en Lorraine (voy. le livre de M. Pierre Boyé). Enfin ils auraient vu dans ces textes que le nombre des paysans propriétaires était bien plus restreint qu'on ne le dit parfois. Il est vrai que ces faits auraient été directement contre leur thèse d'un Tiers État mené — presque à son insu, contre ses véritables vœux et contre ses intérêts — par une poignée d'avocats.

H. Hauser.

II

Les conservateurs se laissent toujours surprendre par les Révolutions et, dans leur impossibilité d'en comprendre les causes profondes, ils les attribuent volontiers à des intrigues et des menées souterraines. MM. A. Cochin et Ch. Charpentier se sont proposés dans une étude, parue d'abord dans l'*Action française*, de rechercher les menées et les intrigues qui ont décidé — à les en croire — de la victoire du Tiers Etat sur les privilégiés pendant les préliminaires de la Révolution française en Bourgogne. Ils ont dépouillé aux Archives Nationales la correspondance de l'intendant Amelot, les requêtes et pétitions du Tiers et de la Noblesse envoyées à Versailles d'octobre 1788 à mars 1789 et ils ont demandé à ces documents la confirmation

de leur hypothèse gratuite. Ils sont obligés d'avouer dans leur conclusion qu'ils n'ont pas trouvé les preuves formelles qu'ils cherchaient mais ils s'en consolent en taxant les documents de leur enquête d'insincérité et de parti pris et, comme ils ont beaucoup d'imagination, ils suppléent largement au silence des dossiers en échafaudant sur de simples présomptions et des apparences fragiles tout un système. Ils croient à l'existence d'un parti révolutionnaire organisé, peu nombreux, mais actif, préparé de longue main à provoquer et à diriger les événements, extrêmement habile et cachant son jeu. Ce parti est représenté en Bourgogne par un groupe d'avocats dont les chefs sont à Dijon. Ce sont ces avocats qui rédigent les adresses et les pétitions, qui organisent les réunions où elles sont adoptées, bref qui dirigent le mouvement dans toute la province. Pleins d'astuce, ces avocats ne paraissent que le moins possible, ils se dissimulent derrière leur ordre, derrière les corporations, les corps constitués, on ne voit pas leur action, on la devine. Dissimulés ils n'en sont que plus forts. Le Tiers Etat leur obéit avec une discipline parfaite qui les mène à la victoire.

Un système aussi subtil et aussi patient ne se réfute pas. Mais pourquoi MM. A. C et Ch. C se donnent-ils tant de mal pour expliquer par l'obscur ce qui n'a pas besoin d'explication ? Si le Tiers de Bourgogne, comme le Tiers de toute la France, paraît si discipliné, si unanime dans ses revendications, n'est-ce pas simplement que ces revendications étaient si justes, si pressantes qu'elles s'exprimaient naturellement partout à peu près de la même manière et se défendaient par les mêmes moyens ?

Il est vrai que MM. C. et C., sous-entendent — car ils ne le disent pas — que ces revendications n'avaient d'importance que pour les meneurs ! Ils s'étonnent que l'intendant Amelot, qui avait eu pourtant des démêlés avec les avocats, n'ait pas essayé de s'opposer à leur agitation, n'ait pas interdit les assemblées nombreuses et répétées que tenait le Tiers-Etat. Ils déclarent ne rien comprendre à sa conduite qui leur paraît un mystère. S'ils pouvaient admettre la sincérité d'une agitation qui était profonde et universelle, cette conduite d'Amelot ne leur paraîtrait plus du tout mystérieuse. Amelot se sentait simplement débordé par le courant et impuissant à y résister. Mais ce serait admettre que la Révolution n'est pas l'œuvre d'une cabale ! J'ajoute que le système mis à part, cette étude renferme bon nombre de faits utiles et intéressants à connaître pour l'histoire des débuts de la Révolution en Bourgogne.

A. Mz.

Maurice Faure, sénateur de la Drôme. **Souvenirs du général Championnet**. Paris, Flammarion (1904). In-8°, LV et 360 p., 7 fr. 50.

Championnet a écrit et dicté des *Mémoires* qui forment trois volumes, le premier, allant de 1792 à 1797, le deuxième concernant les opérations militaires de 1794 à 1796, le troisième consacré entièrement à l'expédition de Naples. Il est peu probable qu'un éditeur les publie jamais et c'est pourquoi M. Faure n'a donné que des extraits de ces *Mémoires*, faisant œuvre, comme il dit, de vulgarisation populaire et non d'érudition technique, négligeant de longs et arides développements, ne retenant que des faits curieux, des annecdotes et des considérations, analysant toutefois les passages éliminés et donnant par là une idée de l'ensemble. Tel quel, l'ouvrage sera donc utile. L'introduction se lit avec intérêt. Mais pourquoi reproduire le texte avec une rigueur littérale ? On nous dit qu'on a poussé jusqu'aux jusqu'aux extrêmes limites la préoccupation de la stricte exactitude, qu'on a même respecté l'orthographe défectueuse des noms propres. C'est un procédé commode et qu'il faut blâmer — d'autant qu'on n'atteint jamais la « fidélité absolue ». Je parie que Championnet ou son scribe a écrit, non pas *Lavautzman* (p. 27), mais Lavantznau [1], et que nous importe que Championnet ou son scribe ait écrit « Lavantznau » au lieu de La Wantzenau ? En tout cas ces défectuosités d'orthographe gâtent la publication, si intéressante qu'elle soit. Et puisqu'on relève de ci de là quelques erreurs du général, pourquoi ne pas remarquer que Pichegru commandait le 3e du Gard, et non le 4e (p. 4), que Hesse n'était plus à Besançon en juillet 1793 et que Championnet n'a pu par suite lui désobéir (p. 7) ? Pourquoi, dans les sommaires et les notes qui ne sont pas de Championnet et de son scribe, reproduire ses fautes et erreurs et écrire *Meunier* pour Meynier, *Kemps* pour Kembs, *Nideroberbach* pour Niederotterbach ? pourquoi écrire *Permessen* pour Pirmasens, *Saint-Vandel* pour Saint-Wendel, *Blicastel* pour Bliescastel, *Saint-Jagbery* pour Saint-Ingbert, etc., etc., etc? Ce n'est pas ainsi qu'on doit publier un texte et l'annoter [2].

A. C.

---

1. Pas plus, je pense, qu'il n'a écrit *Brumptum* au lieu de Brumpt et *Courbis* au lieu de Combez (p. 26 et 28); pas plus qu'il n'a écrit *Soulz* au lieu de Soult ! ! (p. 37-39).

2. Il aurait mieux valu supprimer le commentaire et consacrer à la rectification des noms propres le temps qu'ont coûté ces notes dont on pouvait se passer.

Il processo dell' Ammiraglio di Persano con una prefazione ed un' appendice di documenti inediti sulla campagna navale di Lissa, 1866. A cura di Alberto Lumbroso, con rittrati, facsimili e piante a cura del capitano Romolo Piva. Roma, Fratelli Bocca editori, 1905, gr. in-4°.

M. le baron Albert Lumbroso nous donne là un ouvrage considérable sur le procès de l'amiral Persano et la bataille de Lissa. Le livre est superbement édité; il contient des portraits, des gravures et des cartes qui sont de la plus belle exécution, par exemple les portraits de Victor-Emmanuel, de La Marmora, de Depretis, de Persano, de Tegetthoff, et une foule de cartes marines qui éclairent les diverses phases de la bataille. Il offre en outre une foule d'informations utiles et il sera indispensable à quiconque voudra connaître ou retracer exactement la campagne navale de 1866. Il suffirait d'ailleurs d'énumérer les divisions ou chapitres de ce splendide et instructif volume. Sous ce titre de *La Vérité sur la bataille de Lissa, lettre à l'amiral marquis Gavotti*, M. Lumbroso expose d'une façon très intéressante et très claire les préliminaires, les péripéties et la physionomie du combat. Suivent des documents de toute sorte, les uns déjà imprimés, les autres inédits : le rapport de la commission sénatoriale chargée d'instruire le procès de l'amiral Persano ; les comptes rendus des séances publiques de la Haute-Cour de justice ; les réponses de la défense au réquisitoire du ministère public; le procès du capitaine De Cosa qui commandait à Lissa le *Terribile;* une étude de Giovanni Moro sur la journée de Lissa; le récit de Persano, intitulé *I fatti di Lissa;* les pages de Fincati, *Ancona e Lissa;* celles de Marcia, *L'Ammiraglio Persano;* celles de Giurati, *Lissa*, etc. etc. M. Lumbroso n'a pas négligé les relations étrangères, notamment celle de Tegetthoff, et il termine sa publication en nous donnant des documents qui viennent du sénateur Trombetta, avocat général, et parmi eux, un très curieux récit du procès par un camérier de la cour, l'acte d'accusation contre Persano et les réquisitoires de Mervasi. On ne peut que savoir gré à M. le baron Albert Lumbroso d'avoir réuni tant de pièces importantes dans ce gros volume, et tout en le félicitant de sa chance (il a eu la bonne fortune de trouver aux archives de la guerre les documents qui lui étaient refusés par les archives de la marine), on louera de nouveau, à cette occasion, comme en d'autres, son studieux labeur et son ardent amour de la vérité historique.

A. C.

Gustave Schlumberger. **Dernier soldats de Napoléon.** Paris, Plon. 1905, gr. in-8°, 63 p. 5 francs.

Après les *Vieux soldats de Napoléon*, M. G. Schlumberger publie les *Derniers soldats de Napoléon*. Il avait pris l'habitude depuis 1890 de découper dans les journaux qui lui tombaient sous la main les courts articles sur la mort des derniers acteurs de la grande épopée, et il nous les donne, classés selon l'ordre chronologique. Pour avoir des renseignements précis, il a même dressé — ou mieux fait dresser par les bureaux de la Légion d'honneur — la liste de tous les anciens militaires décorés de la médaille de Sainte-Hélène et vivant encore au 1er janvier 1891. Cette liste comprend trente-quatre noms, les noms des ultimes survivants des armées impériales. Elle est naturellement incomplète puisque certains de ces soldats n'étaient pas pensionnés. Mais on ne la lira pas sans émotion, ainsi que les articles des journaux. La brochure, ornée d'un beau dessin de Job qui représente la grande revue passée à minuit aux Champs Élysées par l'Empereur, témoigne du patriotisme de M. Schlumberger, et il dit lui-même qu'il a élevé ce modeste monument avec un pieux enthousiasme, qu'il est l'admirateur passionné, chauvin de Napoléon, d'une « époque de gloire nationale et d'abnégation », et qu'il souhaite de réveiller en quelques-uns de nous par ces souvenirs d'antan le saint amour de la patrie. Nous lui reprocherons seulement d'avoir, de parti pris, reproduit textuellement ces articles sans y rien changer, même les erreurs nombreuses [1].

A. C.

---

1. On aurait pu rectifier en passant les plus grossières : lire, p. 14 Montliot, p. 31 Wittemberg, p. 46 Bourbourg, p. 56 Gaulot (au lieu de *Monthiot*, *Villember*, *Bourgourg* et *Gaulois*); p. 15, il n'y a pas de *Montignac d'Orgelles* dans les Vosges; p. 24 « à Belfort, sous le *général Legendre* », lire « sous le colonel Legrand ». Il y a des répétitions qu'on aurait pu supprimer, et en voici une curieuse : les journalistes allaient évidemment de temps en temps à la Légion d'honneur copier les états de services des survivants; l'un écrit en 1893 (p. 25) que Baillot « parti comme soldat en 1812 à Colmar, sous le commandement du général Davout, bloqué à Hambourg, revint en France »; l'autre écrit en 1898 (p. 55), que Baillot « parti comme soldat en 1812 à Colmar, sous le commandement du général Davout, à Cologne, à Hambourg, revint en France»; le journaliste de 1898 a imprimé l'incompréhensible *à Cologne* au lieu de « bloqué » ! Les erreurs les plus graves se trouvent dans l'état nominatif des médaillés vivant en 1891 (p. 8-10); on y lit *Berlainmont* pour Berlaimont, *Augis-au-Bois* pour Augy sur l'Aubois, *Sonain* pour Souain, *Morambert* pour Morembert, *Pellionnex* pour Peillonnex, *Letaune* pour Létanne, *Saint-Jean* (des Guérets) pour Saint-Jouan, *Grand-Fayts* pour Grand-Fayt. Quelques-unes de ces erreurs viennent sans doute de la Grande Chancellerie.

Lettre de M. Chiappelli.

Monsieur le Directeur,

Je fais appel à votre impartialité pour rectifier quelques erreurs de M. S. Reinach, dans son article sur mon livre *Pagine d'antica arte Fiorentina*, publié le 16 mars dernier. M. Reinach sait que mes études ne sont pas ordinairement consacrées à l'histoire de l'art et que ce volume n'est qu'un *excursus*; cela aurait dû le rendre moins sévère à mon égard.

Je m'attendais sans doute à des attaques de certain côté, pour avoir dénoncé l'an dernier, dans des journaux italiens, diverses manigances en vue de l'exportation d'œuvres d'art. Mais je suis surpris que M. Reinach ait pris la plume contre moi.

A ce qu'il dit de ma *rhétorique sentimentale* et de mes *phrases*, je pourrais opposer les appréciations de hautes autorités; mais je dois plutôt me défendre contre une remarque du critique, que mes pages sur les peintres florentins de la Renaissance sont « un résumé parfois textuel de l'ouvrage de M. Berenson. » C'est une assertion tout à fait gratuite; les lecteurs impartiaux en jugeront facilement.

Si j'ai observé incidemment que M. M. Reymond a écrit *Schmarzow*, c'est qu'il l'a fait toutes les fois qu'il a eu l'occasion de citer ce nom. M. Reinach me reproche d'avoir imprimé *Browining*, etc. ; mais ce sont évidemment des fautes d'impression.

A la p. 36, M. Reinach me reproche d'avoir écrit *La Gioconda e Mona Lisa*. Tout lecteur intelligent devinera que j'ai voulu écrire : *La Gioconda e la Leda*.

La dernière critique de M. Reinach est un peu comique. J'ai transcrit les deux vers léonins de Duccio, dont le second se lit :

Sis Ducio vita te quia depinxit ita.

M. Reinach observe : « De mon temps, cela ne faisait pas un pentamètre ». Certainement. Mais il s'agit d'un vers léonin, non d'un pentamètre, et c'est précisément comme je l'ai reproduit. A la vérité, M. Reinach a corrigé trop vite.

Veuillez agréer, etc.

Alessandro Chiappelli,
professeur ordinaire d'histoire et de philosophie à l'Université de Naples.

Réponse de M. S. Reinach.

Monsieur le Directeur,

M. Chiappelli me fait la partie trop belle, en niant l'évidence.

Prière de comparer, par exemple, la p. 35 de son livre à la p. 65 des *Florentine painters* de Berenson (il n'y a ni renvoi, ni guillemets dans le texte italien).

Tutto quello che Giotto e Masaccio avevano ottenuto nel rendere il rilievo e il movimento delle figure; tutto quello che a Fra Angelico o a Filippo Lippi doveva il perfezionamento dell' espressione spirituale, o al Pollaiuolo, al Verrocchio, al Botticelli il trattamento del nudo, la tecnica dei lumi e delle ombre..... Leonardo raccoglie in se ed eleva ad un' altezza mirabile senza dar segno alcuno di quella incertezza o di quello sforzo che pur trasparisce dall' opera dei suoi predecessori.	*All that Giotto and Masaccio had attained in the rendering of tactile values.................................. all that Fra Angelico or Filippo had achieved in expression, all that Pollaiuolo had accomplished in movement .... or Verrochio in light and shade, Leonardo, without the faintest trace of that tentativeness, that painfulness of effort which characterised his immediate precursors, equalled or surpassed.*

Cela s'appelle *traduire*, quand on avoue que l'on traduit, et *démarquer*, quand on ne l'avoue pas.

M. Chiappelli, qui a pris la Joconde et la Mona Lisa pour deux personnes différentes, voudrait faire admettre maintenant qu'il a écrit *Mona Lisa* pour *Leda*. Mais où donc a-t-il vu la Léda de Léonard? S'il connaît cet introuvable chef-d'œuvre, qu'il se hâte de nous apprendre où il se cache. Car, bien que M. Chiappelli soit philosophe de profession, et non critique d'art, je ne pense pas qu'il veuille attribuer à Léonard la Léda de Wied, celle d'une collection privée parisienne ou tout autre. Donc, M. Chiappelli n'a pu songer à écrire *Leda*, puisque c'eût été absurde. Pourquoi ne pas avouer une légèreté? Nous en commettons tous, mais pas souvent, il est vrai, d'aussi amusantes.

Duccio a écrit *pinxit* et non *depinxit*, malgré l'incroyable assertion de M. Chiappelli; voir Cavalcaselle, trad. Jordan, t. II, p. 214. Il est vrai que l'édition italienne de 1885 (t. III, p. 12) donne *depinxit*, mais avec cette remarque naïve : *mancano... la sillaba* DE *in* DEPINXIT. Cavalcaselle imprime bien ces deux vers comme un distique; le second est un pentamètre léonin, avec allongement de la voyelle qui rime à l'intérieur. M. Chiappelli ignore-t-il l'art de scander les vers latins?

Veuillez agréer, etc.

Salomon REINACH.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 avril 1905.

M. le marquis de Vogüé annonce qu'il a reçu du R. P. Delattre l'estampage d'une petite inscription punique trouvée dans la nécropole des Rabs, à Carthage, et intéressante par les noms des suffètes : « Tombeau de Safanbaâl, la prêtresse, fille d'Azrubaâl, fils de Magon, fils de Bod-Astoreth, femme de Hannon le suffète et grand-prêtre, fils d'Abd-Melqart suffète et grand-prêtre. »

M. Salomon Reinach annonce que M. Seymour de Ricci a acquis deux papyrus littéraires en prose grecque et cinq pages d'un ouvrage grammatical et lexicographique bilingue, en grec et en latin. — M. de Ricci envoie, en outre, la copie d'une inscription relative au roi Ptolémée, à Cléopâtre et à Bérénice, où il paraît être question d'un « archisynagogue », ainsi que la copie d'un papyrus contenant un recensement de maisons où est mentionné Furius Victorinus, préfet du prétoire et préfet d'Egypte sous Marc Aurèle (pp 159-160 p. C.).

M. Georges Villain présente le plan, dressé par M. Sellier, des fouilles exécutées l'an dernier près du Collège de France. Ces fouilles ont permis de dégager les substructions des grands thermes gallo-romains qui semblent avoir subi deux remaniements.

L'Académie présente, comme candidats à la chaire d'antiquités nationales du Collège de France, en première ligne M. C. Jullian, en seconde ligne M. J. Toutain.

M. Paul Foucart communique un mémoire sur le sénatus-consulte de Thisbé.

M. Salomon Reinach examine le récit d'Hérodote, suivant lequel Xerxès aurait fait frapper l'Hellespont à coups de verges et y aurait jeté des chaînes, pour le punir d'avoir détruit ses ponts de bateaux. Bien au contraire, Xerxès a voulu se concilier l'Hellespont par des opérations magiques, en particulier par l'offre de chaînes qui symbolisaient son alliance avec la mer. Les Grecs n'ont pas compris l'acte de Xerxès, non plus que celui de Polycrate, tyran de Samos, qui en jetant son anneau dans la mer, ne faisait qu'accomplir le rite du mariage avec la mer, dont les doges de Venise s'acquittèrent jusqu'en 1797. — MM. Chavannes, Boissier, Oppert et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. R. MARCHESSOU. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 6 mai. — 1905

Lester Dorman Brown. A Study of the Case Construction of Words of Time. Published by the author, Newhaven, Connecticut, 1904; 141 p.

Les études de grammaire ancienne sont fort en honneur dans les universités américaines ; il n'est pas rare d'y voir le grade de docteur obtenu avec un travail sur une question de langue latine ou de langue grecque. La présente thèse, comme on le voit par son titre, est une partie d'un sujet beaucoup plus vaste, qu'on pourrait intituler : *De l'emploi des cas en fonction d'adverbes;* M. Brown l'a restreint à l'étude des substantifs à signification temporelle construits adverbialement pour exprimer une circonstance de temps. Il en a encore réduit les proportions de deux manières ; d'une part il a négligé à dessein l'usage des cas accompagnés d'une préposition, de l'autre il a borné ses recherches aux textes suivants : Homère, Hérodote, Xénophon (*Anabase* et *Helléniques*) et Thucydide. Le but spécial que s'est proposé M. B. a été « d'étudier les substantifs signifiant le temps pour découvrir les facteurs qui déterminent la signification de leur construction casuelle » (p. 1). Ce n'est pas d'une extrême clarté ; mais la discussion générale nous oriente un peu mieux dans la pensée de l'auteur ; voici ce qu'il a cherché. Dans les passages qui renferment un cas employé en fonction d'adverbe de temps, quels sont les facteurs qui donnent plus particulièrement à la construction du cas sa signification temporelle ? M. B. est donc parti de cette hypothèse : Il est fort possible que la flexion casuelle (accusatif,

génitif, datif) n'ait en grec qu'une part fort restreinte, peut-être même nulle, dans la signification d'une circonstance de temps ; il est nécessaire, par conséquent, de rechercher si cette signification n'est pas due à d'autres éléments de la phrase ; de là on considérera les cas non pas isolément, mais en connexion avec ces éléments. La flexion casuelle doit être examinée d'abord avec le substantif qui par lui-même signifie le temps, ensuite avec les verbes modifiés, suivant leurs sens différents, et enfin avec une catégorie d'adjectifs qui, le plus souvent, accompagnent le substantif ainsi construit, et qui, eux aussi, ont des sens variés. M. B. établit une division entre ces déterminants, selon leur nature et selon le cas qu'ils accompagnent d'ordinaire; mais il note avec prudence que « peut-être il ne faut pas leur attribuer trop d'influence sur la construction du cas » (p. 13). Toute cette discussion préliminaire ne va pas sans quelque incertitude ; M. B. semble marcher dans une région dont il connaît fort bien tous les accidents, dont tous les points successifs lui sont également familiers, mais dont la physionomie d'ensemble ne lui apparaît pas avec une netteté suffisante. Je ne puis me défendre, plus je relis cette thèse, de l'idée que M. B. a fait son siège d'avance : la flexion casuelle n'ayant aucune valeur temporelle, il doit en résulter qu'elle n'a qu'une faible importance pour l'expression du temps ; par conséquent cette expression se trouvera ailleurs. L'étude spéciale de chaque cas se termine en effet par un résumé où il est dit que le cas, généralement parlant, intervient fort peu dans la signification temporelle de la phrase. Cela me paraît inexact, et reposer sur une distinction insuffisante entre la forme et la fonction. Voyons par exemple ce qui se passe pour l'accusatif. « Il reste peu à faire, dit M. B., à la flexion casuelle, quand elle est ajoutée à un substantif de temps, déterminé par un mot exprimant la mesure et dépendant d'un verbe signifiant durée » (p. 47). Plus explicitement encore : « Quand le substantif de temps est déterminé... (à peu près les mêmes termes), la flexion casuelle est un facteur pratiquement nul » (p. 77). Il est de toute évidence que dans une phrase comme ἐνταῦθα ἔμεινεν ἡμέρας ἑπτά (*Anab.* I, 2, 6) le verbe et le numéral peuvent suffire pour exprimer la durée ; ce n'est cependant pas une raison pour méconnaître la fonction de l'accusatif, qui est employé en pareil cas par le grec parce que, sans nul doute, la langue lui attribuait, dans l'expression du temps, la fonction spéciale de signifier la durée. Dans d'autres phrases où le verbe n'exprime pas la durée et où le substantif n'est déterminé par aucun adjectif de mesure, M. B. n'hésite pas à prononcer que « les facteurs décisifs (de la notion de durée) sont l'action répétée du verbe et le nombre (pluriel) du substantif » (p. 61), avec cet exemple entre autres, τοὺς κύνας... τὰς μὲν ἡμέρας δεδέασι, τὰς δὲ νύκτας ἀφιᾶσι (*Anab.*, V, 8, 24). Mais il oublie la phrase qui suit immédiatement, τοῦτον δέ... τὴν νύκτα μὲν δήσετε, τὴν δὲ ἡμέραν ἀφήσετε, ce qui exclut l'un des facteurs

voulus, le nombre. Quant à l'autre, la répétition de l'action, il est inadmissible que l'on accorde une telle valeur aux verbes δέω et ἀφίημι, et si nous leur reconnaissons dans ces phrases une signification de durée, c'est précisément la flexion de l'accusatif qui nous le commande. Et alors, pourquoi l'accusatif n'aurait-il pas la même importance dans les autres circonstances? M. B. est obligé, d'ailleurs, d'admettre que dans quelques occasions « il nous faut bien revenir au cas comme facteur décisif » (p. 57, cf. 77-78), et que « le cas n'est pas dépourvu de toute influence » (p. 54). En réalité, dans une phrase comme celle qui est citée plus haut, il n'y a aucune raison pour attribuer au mot ἡμέραι, au numéral ἑπτά, au verbe μένω une part prépondérante dans l'expression de la durée; l'acc. ἡμέρας a une valeur au moins égale, sans quoi il ne saurait être le facteur « décisif » en d'autres constructions. Et c'est justement parce qu'il a cette valeur qu'il a été joint, pour l'expression du temps, aux verbes de durée et aux substantifs de mesure. M. B. estime, et c'est là sa conclusion, que cette fonction lui a été attribuée par suite de sa « fréquente construction avec un substantif exprimant la mesure et avec un verbe de durée » (p. 136). Mais par quel hasard ou quelle fantaisie le grec a-t-il été amené à employer l'accusatif avec ces verbes, si déjà la langue n'avait pas de la flexion une conception telle que ce cas fût choisi plutôt qu'un autre? Or les langues ne font rien au hasard; l'emploi de l'accusatif pour marquer la durée est une spécialisation de sa fonction générale et primitive, et c'est celle-ci qu'il faudrait parvenir à préciser. Des remarques analogues seraient à faire sur les chapitres que M. Brown a consacrés à l'étude du génitif et du datif; mais ces critiques n'empêchent pas sa thèse d'être un travail sérieux, où se trouvent beaucoup de bonnes observations, et où toutes les constructions possibles des substantifs exprimant le temps (dans les limites où l'auteur s'est contenu) sont soigneusement enregistrées et classées. C'est par là qu'elle sera utile aux études grammaticales.

My.

Kr. Nyrop, **Grammaire historique de la langue française**. Tome I (Phonétique), deuxième édition revue et augmentée. — Paris, A. Picard, 1904; un vol. in-8° de xvi-551 pages.

L'éloge n'est plus à faire de l'excellent ouvrage de M. Nyrop, dont le tome II (contenant la *Morphologie*) a paru en 1903. Rien ne prouve mieux son succès et son incontestable utilité que la rapidité relative avec laquelle ce tome Ier a dû être réimprimé. L'auteur en a profité pour reviser soigneusement sa *Phonétique*, l'enrichir d'exemples et de détails nouveaux : il a tenu compte avec beaucoup de bonne grâce et une conscience parfaite des légères observations qui lui avaient été présentées, quelques-unes ici même dans le compte

rendu que fit M. Jeanroy du livre lors de son apparition (voir *Revue critique* du 21 janvier 1901, p. 51 suiv). Je suis donc d'autant plus tenu à être bref, et je pourrais presque me contenter de dire que, sous sa nouvelle forme, ce tome Ier ne laisse rien à désirer d'essentiel ; par sa science sûre, par sa clarté et l'abondance des détails, il est bien le résumé le plus complet et le plus pratique à la fois que nous ayons sur l'évolution phonétique du français des origines jusqu'à nos jours. Tout ce qu'il y aurait à craindre peut-être, c'est que, précisément par suite de cette richesse de l'exposition, un lecteur novice n'eût quelque peine à suivre les grandes lignes du sujet, ou ne fût tenté d'attribuer trop d'importance à certains faits après tout secondaires : encore faut-il ajouter que les dispositions typographiques adoptées remédient en grande partie à cet inconvénient, et que, pour quiconque a par avance quelque teinture de phonétique romane, la lecture du livre devient très aisée et très profitable. Est-ce à dire qu'on puisse toujours et sur tous les points abordés être absolument d'accord avec M. N.? Évidemment non, car ce serait supposer que la phonétique française est une science achevée, fixée *ne varietur*, ce qui n'est pas. Voici donc quelques-unes des observations que j'ai faites à la lecture, et dont je ne voudrais pas grossir la liste outre mesure. Je commence par les plus importantes. D'abord, est-il juste de dire, comme ici p. 358, qu'entre voyelles « le passage de *b* à *v* a eu lieu à l'époque gallo-romane »? Il semble bien démontré, par l'accord des langues romanes et par les témoignages mêmes des inscriptions, que le changement est beaucoup plus ancien, et que *cavallus* pour *caballus* date déjà de l'époque impériale proprement dite. Sur certaines questions capitales, notamment celles qui concernent les suffixes les plus usuels, M. N. a glissé d'une façon vraiment trop rapide, ce qui fait contraste avec la richesse ordinaire de son exposé. Ainsi, à la page 215, il consacre à peine cinq lignes au suffixe *-arium*; il dit péremptoirement que *-arium* précédé d'une palatale devient *-ier*, puis sous cette forme « s'est introduit par analogie dans beaucoup de mots ». Voilà qui est bien sec. Et d'abord la théorie ici admise n'est rien moins que démontrée : c'est celle qu'avait adoptée jadis G. Paris, puis à laquelle il avait renoncé, et qui est en effet en désaccord flagrant avec le résultat de *gît* = *jacet*. Je sais que la question est fort embarrassante et toujours débattue : M. N. alléguera que son livre étant « surtout pédagogique » n'admet pas de discussions proprement dites et doit se contenter de résultats acquis. J'estime cependant qu'il y a des cas — et celui-ci en est un — où il eût été bon de faire fléchir un peu la rigueur de cette méthode. Personne ne se serait plaint de trouver ici, fût-ce en petits caractères et sous forme dubitative, quelques détails sur une substitution possible de *-erium*, sur une réduction également possible de *-erii* à *-eri*, et enfin sur cette théorie récemment reprise avec éclat par M. Thomas qui fait inter-

venir la terminaison germanique *-ari*. Le présent livre n'est pas après tout tellement élémentaire que les lecteurs ne puissent s'attendre à y trouver consignés quelques doutes sur des points délicats. Le suffixe *-aticum* lui aussi n'a guère été mieux traité dans la remarque de la p. 372 : car de supposer qu'il ait pu aboutir au français *-age* par une série *-adego*, *-adgo*, c'est une théorie que je regrette d'avoir exposée moi-même il y a quelque quinze ans, mais à laquelle en tout cas j'ai renoncé depuis longtemps, et qui me paraît très inadmissible, très contraire aux principes d'une saine phonétique. Il faut absolument partir, d'après moi, d'un effacement de la gutturale entre deux voyelles atones, c'est-à-dire de la réduction de *-adego* en *-adeo*.

Je ne veux pas insister sur les petits détails. A la p. 240, *orme* pour *olme* doit être une forme dialectale du sud-est : d'ailleurs, au centre et à l'ouest les formes *oume*, *ome*, sont très connues; de là l'enseigne encore assez répandue dans les guinguettes de banlieue : *A l'Homme mort*, qui éveille d'abord quelque idée sinistre d'assassinat, mais qui n'est au fond que le souvenir d'un ormeau desséché. A la p. 433, le nom de ville méridional *Dax* est expliqué par *ad Aquas* : ceci paraît erroné, car il faut d'abord de toute nécessité partir de *Aquis*, et les formes comme *la ville d'Acqs*, encore usitées au XVIII^e siècle, montrent que le *d* prosthétique représente la préposition *de*. A la p. 446, *bébé* est rangé parmi les mots qui procèdent du « redoublement harmonique d'une syllabe » : il ne faut pas oublier en tout cas que le mot est récent et représente l'anglais *baby*. Ce sont là de très légères erreurs, et presque inévitables au milieu du grand nombre d'exemples allégués. Je remarque encore que *huître* est donné, je ne sais pourquoi (et c'est sans doute une faute d'impression), comme remontant à *austrea* (p. 203), tandis qu'à la p. 211 se trouve le type correct *ostrea*. Une autre divergence de ce genre, quoique un peu plus sérieuse, serait à noter à propos du mot *français*. Dans le corps de la Grammaire, le type indiqué à la p. 204 est *francensem*, tandis que dans l'Introduction, au haut de la p. 8, le mot avait été donné comme représentant *franciscus*. Il faudrait se décider, car la question a été discutée et ne semble pas encore tout à fait résolue. Je vois bien du reste à quoi tient la dernière des divergences signalées : elle tient à ce que M. N., dans cette nouvelle édition, a remanié considérablement son Introduction; c'est la partie du volume qui a subi le plus de retouches et d'additions. Ces 130 pages ne sauraient évidemment tenir lieu d'une histoire complète de la langue française, et elles n'en ont pas la prétention : du moins, avec les renvois bibliographiques qui y correspondent, constituent-elles le résumé le plus précis qu'on ait écrit sur la matière. J'aimerais à y insister un peu, si c'était ici le lieu et si cela ne risquait pas de nous entraîner bien loin. Je dirais par exemple qu'on y trouve quelques indications sur la vitalité des patois en face de la langue littéraire; et à ce propos M. N. rappelle notamment

(p. 102) les quelques mots gascons que M. Rostand, au IVe acte de *Cyrano de Bergerac*, a mis dans la bouche de son héros : « *Hardi! reculès pas, drollos... Toumbé dèssus! Escrasas lous!* » Toutefois, puisque aussi bien l'occasion s'en présente, je dois faire remarquer que ce prétendu gascon vient en droite ligne... de la Cannebière, et n'est au fond qu'un affreux charabia. D'abord, en gascon, *drollos* est une forme féminine, et c'est *drollés* qu'on attendrait. De plus, *toumbé* y constitue un autre solécisme, suggéré sans doute par *reculès pas*, dont le cas est tout différent, car la négation justifie en gascon l'emploi du subjonctif : mais dans une phrase positive c'est *toumbas* qu'il faudrait, comme d'ailleurs *escrasas*. Ceci (est-il besoin de le dire) n'empêchera pas *Cyrano* d'être une des pièces les plus intéressantes qui ait paru depuis longtemps au théâtre; et le fait d'avoir cité ce piètre gascon n'empêche pas non plus que M. Nyrop ne soit en train de faire une Grammaire historique bien remarquable et bien solide.

E. Bourciez.

Études sur le règne de Hugues Capet et la fin du Xe siècle, par Ferdinand Lot. Paris, E. Bouillon, 1903. In-8° de xl-525 pages (147e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études).

Fidèles ou vassaux? Essai sur la nature juridique du lien qui unissait les grands vassaux à la royauté depuis le milieu du ixe siècle jusqu'à la fin du xiie, par Ferdinand Lot. Paris, E. Bouillon, 1904. In-8° de xxxiv-287 pages.

Les suffrages de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ont déjà prouvé en quelle haute estime l'on devait tenir particulièrement le premier des volumes dont le titre vient d'être ici transcrit. De plus autorisés l'ayant fait, je ne louerai donc pas la très profonde érudition, la critique fine et pénétrante, la compréhension exacte des temps étudiés par lui que possède M. F. Lot. Dois-je ajouter que depuis son ouvrage sur les *Derniers Carolingiens*, où il avait si magistralement exposé les débuts du règne de Hugues Capet et sa lutte contre ses compétiteurs, il était un des rares savants de qui nous pouvions attendre ce livre?

A vrai dire, l n'y est guère question de Hugues Capet lui-même. Dans les 248 pages qui forment le corps du volume (le reste se compose d'appendices et de tables), le fondateur véritable de la troisième dynastie royale n'apparaît que fugitivement, à intervalles éloignés. On possède en effet très peu de renseignements sur son rôle politique ou administratif, et c'est à peine si l'on a conservé de lui une douzaine de diplômes. Cet effacement de la personne royale a amené M. F. Lot à présenter Hugues Capet comme un souverain débile, impuissant autant par caractère que par la force des choses : il aurait peut-être été plus faible encore et moins respecté que les derniers représentants de la précédente dynastie. Je crois cependant qu'il y a

quelque exagération dans cette conception : M. F. Lot ne dit-il pas lui-même (p. 3) que Hugues se faisait une idée très haute de sa dignité royale ; ne reconnaît-il pas encore (p. 247) que les premiers Capétiens se firent respecter du roi de Germanie qui passe pour beaucoup plus puissant qu'eux ? On a l'air de vouloir par exemple reprocher à Hugues de n'être pas intervenu dans la querelle entre Bouchard, comte de Vendôme, de Melun et de Corbeil, et Eudes de Chartres, mais son intervention personnelle était-elle bien nécessaire? Bouchard a-t-il eu besoin de lui pour mettre en déroute son ennemi? Et d'ailleurs, comment juger, à la distance où nous sommes, avec des renseignements aussi réduits et aussi peu sûrs, de la politique d'un homme comme Hugues Capet, qui négocia certainement beaucoup plus qu'il ne combattit? Comment apprécier son caractère, alors que les annalistes qui nous parlent de lui sont d'une sécheresse désolante, d'une inexactitude et d'une partialité qui autorisent toutes les défiances?

Ayant si peu à dire sur le souverain lui-même, M. F. Lot s'est rattrapé sur les hommes de son temps, mais surtout sur le fameux Gerbert. Ce prélat se trouve même être le personnage le plus en vedette du livre : ce sont ses actions, son rôle au concile de Saint-Basle de Verzy, son élection à l'archevêché de Reims, ses difficultés avec la papauté et par la même occasion les relations du clergé de France avec le souverain pontife, qui tiennent le plus de place. Par contre, Gerbert est certainement le plus mal traité et il n'y a guère que l'évêque de Laon, Adalbéron Asselin, le traître qui livra Charles de Lorraine et l'archevêque Arnoul au roi Hugues Capet, qui soit présenté avec d'aussi sombres couleurs. J'ai bien peur que là encore M. F. Lot n'ait laissé s'égarer un peu le jugement si pondéré et si sûr dont il est doué. L'impression qui se dégage des pages où est exposé le rôle et est défini le caractère du futur Sylvestre II, a besoin d'être atténuée.

Il n'en est pas moins vrai que toutes les péripéties de la déposition de l'archevêque Arnoul et que le récit de tous les ennuis éprouvés par Gerbert pour avoir assumé la responsabilité de lui succéder sur le siège de Reims, sont d'un puissant intérêt. M. Lot a écrit à ce sujet quelques chapitres des plus captivants, où cependant la critique la plus exercée ne perd jamais ses droits. Les nombreuses questions qui se rattachent à ces événements sont de même élucidées avec grande clairvoyance. Je n'en veux donner qu'un exemple : c'est la question d'origine des Fausses Décrétales et des Faux Capitulaires, qui est traitée dans le neuvième appendice. Selon l'auteur, les premières auraient été fabriquées dans la province de Reims, très probablement par le diacre Vulfadus, déposé par l'archevêque Hincmar et placé plus tard par la faveur royale sur le siège de Bourges. Quant aux Faux Capitulaires, qui ont inspiré les Fausses Décrétales, leur origine mayençaise est remise en avant avec de nouveaux arguments :

ils auraient été répandus dans le public au cours des années 856 et 857.

On voit, par cet exemple, de quelle importance sont les appendices que M. F. Lot a joints à son ouvrage. Je noterai encore comme particulièrement dignes d'attention les trois qui ont rapport à la date de la mort du roi Hugues, au surnom de Capet qui lui a été conservé et qui avait été donné au moins aussi fréquemment à son père Hugues le Grand, enfin aux légendes qui de bonne heure coururent sur lui et sa famille et se manifestèrent dans la littérature populaire. Je citerai aussi les pages relatives à la campagne du roi Robert II contre Foulques Nerra et Audebert de Périgord dans le début de l'année 997, à l'union à la Gascogne du Bordelais, de l'Agenais et du Bazadais dans le cours des IXe et Xe siècles, à la date de composition du *Rythmus satiricus*, que M. Hückel avait essayé ces dernières annéee de déterminer (je n'hésite pas à reconnaître que la solution proposée ici me satisfait beaucoup mieux que celle de M. Hückel), etc. En somme, les *Études sur le règne de Hugues Capet* embrassent, comme on le voit, les sujets les plus variés et il n'est guère de question, si obscure soit-elle, concernant cette époque si difficile à pénétrer, qui n'ait été au moins présentée sous ses différents aspects, si toutefois elle n'a pas reçu sa solution définitive.

Le deuxième ouvrage que le même auteur a présenté comme seconde thèse de doctorat, mérite également les suffrages des érudits. M. Lot, qui a consacré déjà plusieurs mémoires à l'origine des pairs de France, démontre ici que le lien rattachant au roi les grands vassaux de la couronne avait toujours conservé en droit, sinon en fait, toute la force qu'il avait eue primitivement, sous les Carolingiens les plus puissants. C'est l'étroite dépendance juridique et féodale des comtes de Flandre, de Toulouse et de Champagne, des ducs de Bourgogne, d'Aquitaine et de Normandie, c'est l'obligation où ils étaient de reconnaître la suzeraineté des rois de France et de s'avouer leurs hommes liges qui permit à la royauté capétienne de ne pas sombrer au milieu de difficultés sans cesse renaissantes. Le tableau rapide et complet qui est ici retracé des relations de ces grands vassaux avec leur souverain, permet d'observer de très près la nature et l'importance des serments qu'ils devaient prêter à leur suzerain légitime. L'hommage lige réclamé des pairs par Philippe Auguste n'était pas une nouveauté : c'était le même qui depuis le IXe siècle avait été toujours prêté. La présente étude a encore l'avantage d'offrir dans un raccourci extrêmement précis et exact l'histoire des grands fiefs de la couronne depuis leur origine jusqu'au règne de Philippe Auguste. On y trouvera par surcroît la discussion d'une foule de points restés jusqu'ici douteux sur la constitution ou la transmission de ces comtés et duchés.

J'ai noté dans les deux ouvrages dont je rends compte, surtout dans

le second, quelques *lapsus* ou coquilles typographiques : par exemple, il faut corriger « treize » en « onze ans », p. 33, l. 8 ; « père » en « frère », p. 37, l. 1, etc. Inutile d'insister : le lecteur averti rectifiera lui-même très facilement ces légères inadvertances.

L.-H. LABANDE.

Otto CARTELLIERI, **Peter von Aragon und die Sizilianische Vesper**, XII-261 p. in-8°. Heidelberg, Winter, 1904.

C'est à ce livre de M. Otto Cartellieri, privat docent d'histoire à l'Université de Heidelberg, déjà connu des savants français par une excellente monographie de Suger, qu'il faudra recourir désormais pour se rendre un compte exact des causes qui amenèrent les Vêpres siciliennes et des résultats politiques qui en sortirent. Michel Amari, dans son célèbre ouvrage, *La guerra del Vespro Siciliano*, avait surtout mis en lumière les efforts faits par le peuple sicilien pour expulser l'étranger et recouvrer l'indépendance. Il s'était attaché, d'autre part, à démolir l'édifice légendaire élevé autour du nom de Jean de Procida. M. C. a traité son sujet plus largement et fait ressortir ce que l'historien italien avait laissé un peu dans l'ombre : le rôle joué dans cet épisode par l'Aragon, et par son roi, Pierre III, prétendant à la Sicile au nom de sa femme, Constance, l'héritière de Manfred. Il s'agissait de savoir au fond, si la puissance nouvelle qui s'était développée en Espagne surtout depuis le milieu du XIII^e siècle, l'Aragon uni à la Catalogue, pourrait arriver à dominer la Méditerranée occidentale, ou si la grande royauté angevine qui, maîtresse de l'Italie grâce à l'appui de la papauté, visait encore la conquête de l'empire byzantin, ne trouverait, à l'ouest comme à l'est, aucune limite à son développement. La tentative d'indépendance des Siciliens ne devait aboutir qu'à substituer à la domination dure et maladroite de Charles d'Anjou, le protectorat, puis le gouvernement direct de Pierre d'Aragon. Mais elle fut un événement d'importance européenne, en ce sens, qu'elle ruina les gigantesques projets de l'Angevin et qu'elle empêcha l'hégémonie de la maison capétienne, unie à la puissance papale, de s'étendre à tout l'Occident. La Sicile avait donné l'exemple d'un peuple insurgé contre la volonté de Rome, et réussissant, malgré le pape, à choisir son roi. Il y a peut-être quelque exagération à célébrer, comme l'a fait M. C. dans sa conclusion, cette « révolution glorieuse » et à lui donner l'importance « d'un événement mondial » (p. 203). Mais il est certain qu'elle a eu sa répercussion sur l'histoire de l'Europe entière, au moment où le moyen âge touchait à son déclin.

On étudiera avec intérêt et profit la série des tableaux historiques que M. C. présente au lecteur : l'union de la maison d'Aragon avec

celle des Staufen; l'infant d'Aragon et le royaume de Sicile; la politique extérieure de Pierre III, de 1276 à 1281; les préparatifs du roi d'Aragon; le royaume sicilien sous Charles d'Anjou; les Vêpres siciliennes; la Sicile après le soulèvement; enfin l'union des couronnes de Sicile et d'Aragon. Certains points de détail sont éclaircis sous forme d'appendices : la captivité de l'enfant de la Cerda, en 1278 : la date des Vêpres siciliennes (que l'auteur fixe au 30 mars et non pas, comme l'avait fait Amari, au 31 mars 1282); les récits des vêpres siciliennes; la formation de la légende; la relation de la *Chronique* de Villani avec le *Rebellamentu di Sichilia*, le *Liber Jani de Procita*, et la *Leggenda di Messer Gianni di Procida*. Quelques chartes inédites de Jacques I d'Aragon et de Charles d'Anjou, le texte des instructions données par Pierre III à l'un de ses représentants auprès du pape Nicolas III, le 30 juillet 1379, enfin un index bibliographique et une table des noms de lieux et de personnes terminent le volume. Il est en forme scientifique, et par la sûreté de la critique comme par la clarté de l'exposition, il est digne d'être particulièrement recommandé aux historiens.

Achille Luchaire.

Chiappelli (Alessandro). *Dalla trilogia di Dante*. Florence, Barbèra, 1905. In-8 de vii-286 p. 3 francs.

Dante n'est pas certes le seul grand homme de la littérature italienne, mais c'est le seul dont le génie soit à la fois mâle et étendu, et qui, par suite, puisse nourrir et tremper l'intelligence d'une nation. De là, dans chaque Université, ces cours spéciaux et, dans les grandes villes, ces suites de conférences qui lui sont consacrés. Le présent volume nous offre cinq de ces conférences, dont on conçoit la difficulté : passe encore pour les cours dont les auditeurs ont presque tout à apprendre; mais les conférences s'adressent à un public qui a vingt fois entendu les plus habiles maîtres discourir sur la Divine Comédie; ce qui accroît l'embarras, c'est l'usage de faire porter d'ordinaire chaque entretien sur un chant déterminé de la Divine Comédie et d'en présenter une analyse suivie. Si l'on veut voir comment les hommes de talent échappent à la paraphrase terre à terre et minutieuse à laquelle ils semblent condamnés, on peut lire M. Ch. On y remarquera, plus encore que quelques aperçus nouveaux, l'art de rajeunir un sujet par une science qui surveille, pour ainsi dire, les mouvements quotidiens de l'opinion lettrée dans tout l'univers, qui n'ignore pas la moindre conjecture, la moindre leçon nouvelle, qui, à chaque instant, inquiète et rassure l'auditoire sur le sens d'un passage ou la portée d'un épisode qu'il sait par cœur. Et qui est ce commentateur si bien informé? Sans doute un *dantista* de profession, du

moins un professeur de littérature italienne? Non, c'est un professeur de philosophie, un sociologue, un helléniste, un historien du christianisme, un critique d'art, d'une compétence reconnue sur toutes ces matières et qui fait autorité sur Dante à ses moments perdus. Au surplus, M. Ch. se garde bien d'oublier, quand il commente Dante ce qu'il a appris ailleurs; et l'on verra comme le frais souvenir des paysages italiens, des tableaux des maîtres anime sa paraphrase, surtout pour des auditeurs à qui il peut pour ainsi dire les montrer du doigt. Quant à l'intelligence pénétrante avec laquelle il apprécie Dante, le lecteur français en sera tout aussi bon juge : bornons-nous à quelques lignes du passage où M. Ch. définit la solennité du récit d'Ulysse au chant XXVI de l'Enfer : « C'est une sérénité d'une majestueuse indifférence pour qui l'écoute; Ulysse ne se soucie ni de Dante qui, muet, prête l'oreille, ni même de Virgile à qui il répond avec impassibilité comme sur l'ordre d'une puissance supérieure. Il ne parle pas, il chante, et se fait l'Homère d'une nouvelle Odyssée..... Il ne lui suffit plus, comme jadis, de connaître les hommes et les peuples, il lui faut maintenant connaître la nature..... L'esprit florentin s'avance hardiment dans cette voie qui nous conduit de Toscanelli à L.-B. Alberti, d'Alberti à Léonard de Vinci, avant que Galilée y déploie son aile et que l'expérience de la terre et des mers s'élance à la conquête des cieux, de ces cieux où Florence s'était élevée sur les ailes de Dante avant que Galilée y pénétrât, le compas à la main. »

Charles Dejob.

F. Medicus, **Kants Philosophie der Geschichte**; Berlin, Reuther und Reichard, 1902.

Les débats récents sur le problème de la méthode historique donnent à cette étude solide et consciencieuse sur la philosophie de l'histoire Kantienne un intérêt nouveau. Sans exagérer l'importance de cette partie de l'œuvre de Kant, l'auteur fait cependant remarquer avec raison qu'on trouve déjà chez lui, clairement formulés, les principes fondamentaux qui, chez ses successeurs, chez Fichte, Schelling et Hegel, donneront naissance à des théories fécondes. Il nous montre Kant rompant avec la psychologie anti-historique de la philosophie de l'ère des lumières, comprenant que le problème du sens et de la valeur de la vie ne peut être résolu en partant de l'*individu* mais seulement en partant de l'*espèce humaine*, liant ensuite l'idée de la destinée du genre humain à l'idée de liberté, et arrivant ainsi à la formule fondamentale de toute philosophie de l'histoire idéaliste : la réalisation de l'idée de liberté est la mission du genre humain. C'est dans la *Critique du jugement* que Kant a le plus clairement développé cette idée. Dans ses dernières œuvres, sa pensée s'obscurcit. Sa philosophie de l'histoire reposait en dernière analyse sur un fondement méta-

physique, sur la foi en un Être suprême à la fois principe de toute existence et principe premier du royaume des fins (*Oberhaupt im Reiche der Zwecke*). Or l'influence déprimante de l'âge, la déception que causent à Kant les excès de la Révolution française, l'aversion que lui inspire la politique prussienne sous les successeurs du grand Frédéric, l'inclinent vers une conception toujours plus découragée et plus pessimiste de l'évolution historique. Sa philosophie de l'histoire finit ainsi par n'avoir plus d'autre base qu'une « foi pratique » qui s'accompagne d'un scepticisme théorique toujours plus radical. — M. Medicus décrit avec clarté et critique avec sagacité cette théorie de Kant dont il souligne l'intérêt historique sans en dissimuler les défectuosités et les points faibles.

H. L.

Edouard Janin, **Histoire de Montluçon.** Paris, Lechevalier, Montluçon, Maugenet, 1904, 606 p. in-8.

Ce gros livre n'est pas une histoire à proprement parler mais un recueil de notes à utiliser pour l'histoire. L'auteur n'a fait aucun effort pour composer, pour donner à son exposé quelque ordonnance interne. Il consigne pêle-mêle par ordre chronologique les résultats de ses lectures ou de ses dépouillements d'archives. Le même chapitre (vi) nous renseigne sur la fondation d'un couvent, le règlement des boucheries, la reconstruction d'une église, le siège de Montluçon par Louis XI en 1467, le pavage des rues, l'installation de l'horloge sur la plus haute tour du château, les écoles, etc. Les autres chapitres sont à l'avenant. Presque tous se terminent par une poignée de pièces justificatives qui malheureusement ne paraissent pas avoir toujours été correctement copiées, car on y relève à première vue de nombreuses fautes de lecture. L'histoire générale n'est connue que de très loin, j'apprends par exemple avec quelque stupéfaction que Bonaparte investit le Corps législatif le 18 fructidor an V et y arrêta 51 députés (p. 212).

La deuxième partie du livre « Montluçon industriel » est préférable à la première. Il était intéressant de montrer comment la petite bourgade de 5,000 âmes qu'était Montluçon jusqu'en 1840 s'est transformée en une cité industrielle aujourd'hui sept fois plus peuplée. Ici l'auteur a profité d'une étude de M. Vacher parue dans les *Annales de Géographie* et, conduit par ce guide, il a pu démêler sans trop de peine les causes historiques et géographiques de cette rapide transformation.

Quelques notes sur les notabilités montluçonnaises et sur les environs de Montluçon, une courte étude sur la vieille ville romaine de Néris terminent le volume. Des photogravures en assez grand nombre et deux plans de la ville en 1800 et en 1899 contribuent à l'illustration et facilitent la lecture.

A. Mz.

Maurice Perrod, **F.-X. Moïse, évêque du Jura,** 1742-1813. Paris, Picard, 1905, in-8°, de 282 pages.

Les biographies d'évêques constitutionnels se multiplient. Œuvres de prêtres pour la plupart, elles témoignent trop souvent d'une absence regrettable de méthode et de sens critique, de partis pris passionnés et même d'une grande violence de langage. — J'ai l'agréable surprise de constater que le livre que nous donne aujourd'hui M. l'abbé Perrod se distingue au contraire par une parfaite correction de ton et de pensée, par un effort visible d'impartialité ainsi que par une saine méthode. M. P. est aumônier d'un lycée. On voit qu'il a pris aux universitaires leurs habitudes de travail et leur tournure d'esprit. Il n'a pas cru devoir, à l'exemple de nombre de ses confrères, faire entrer toute l'histoire générale dans la biographie de son personnage, il s'est tenu strictement dans son sujet, même un peu trop strictement, car il aurait pu sans inconvénient noter dans son récit bien des faits importants de l'histoire locale qu'il connaît bien sans doute, mais que son lecteur ignore et qui ne seraient pas inutiles à l'intelligence des événements [1]. Il n'éprouve pas le besoin en analysant les mandements schismatiques de Moïse de les réfuter avec indignation ni de se voiler la face en racontant les relations de cet intrus avec les révolutionnaires. J'ajoute qu'il a fait des recherches étendues dans les archives locales, officielles et privées. Je lui reprocherai seulement de n'avoir fait que passer aux archives nationales. Dans ce dernier dépôt, les séries F⁷ et F¹ cIII (correspondance des commissaires centraux avec les ministres de la police et de l'intérieur) lui auraient certainement fourni plus d'une pièce utile pour son étude.

Il est vraiment dommage qu'avec toutes ses qualités d'historien, M. P. se soit attaqué à la biographie d'un évêque de second ou de troisième ordre, car Moïse n'a joué qu'un rôle médiocre dans l'histoire de l'église constitutionnelle. Il a pu être un théologien écouté, M. P. l'affirme, mais on ne voit pas qu'il ait exercé une sérieuse action ailleurs que dans son diocèse et ses environs immédiats.

On n'en trouvera pas moins à glaner dans ce livre de sincère probité. Je signalerai particulièrement la correspondance de Moïse avec le procureur général syndic du département en 1791 et 1792 (elle montre avec la dernière évidence que la nouvelle église avait à tout instant besoin de recourir à l'appui des autorités); des lettres écrites par Moïse à Grégoire sous le Directoire et sous le Consulat provenant de la bibliothèque de M. Gazier (elles renferment des renseignements intéressants sur les divisions des évêques constitutionnels et permettent de compléter et de rectifier sur certains points la correspondance de l'abbé Detorcy que M. P. ne semble pas connaitre); des

1. On aimerait par exemple à connaitre le rôle de Moïse et de son clergé dans le mouvement fédéraliste.

statistiques des prêtres constitutionnels dans le Jura aux différentes époques de la Révolution (on voit que dans ce département l'église constitutionnelle fut particulièrement prospère. En 1791, sur 523 prêtres fonctionnaires publics 364 prêtèrent le serment (p. 78). Malgré les rétractations, les constitutionnels étaient encore nombreux sous le Directoire. Au synode d'Arbois (26 juillet 1797), 172 étaient présents ou représentés. Voir le tableau p. 182 et suiv.) ; etc.

Bref ce livre, qui fait honneur à son auteur, rendra des services [1].

Albert MATHIEZ.

Joachim Murat, par MM. Jules CHAVANON et Georges SAINT-YVES. Paris, Hachette 1905, in-16, 308 p. 3 fr. 50.

Ce livre, couronné par l'Académie des Sciences Morales (voir en tête de l'ouvrage le rapport élogieux de M. Chuquet), commence par une description du Quercy et quelques mots sur la race, qui ne sont pas déplacés puisque Murat resta toujours très attaché à sa famille et au souvenir de son pays. Condensé en 300 pages, il laisse forcément quelques parties dans l'ombre et les auteurs se bornent sur certains points à résumer leurs autorités ; mais la physionomie de Murat se dégage nette et assez complète. Ses commencements notamment sont bien précisés : famille de cultivateurs aisés, bonne éducation au séminaire de Toulouse, débuts militaires peu brillants comparés à ceux des autres grands généraux : c'est un « arriviste » qui cherche assez péniblement sa voie jusqu'à ce que, ayant eu l'occasion, au 13 vendémiaire, de se faire connaître de Bonaparte, il devient son homme. C'est sans scrupule ni hésitation qu'il le sert en brumaire et dans l'affaire d'Enghien. Très souple et très courtisan, il affecte d'être le docile lieutenant de Napoléon, même quand il y aurait lieu de modifier, sur le terrain, des instructions préconçues. Les auteurs, qui ont étudié la correspondance inédite de Murat, auraient pu citer quelqu'un des passages si nombreux où il répète à Napoléon qu'il est son « élève ». Pour se mettre en avant, nul souci de nuire à ses collègues ; il nous apparaît parmi les plus personnels de ces maréchaux qui se jalousaient tant : querelles avec Brune lorsqu'il commande en Toscane, avec Berthier et Gouvion Saint-Cyr quand il est en Cisalpine, avec Ney dans la campagne de 1805, avec Davout en Russie, avec Eugène perpétuellement. Pour définir la physionomie de Murat, trop d'emprunts peut-être à Mmes de Rémusat et d'Abrantès (qui le méprisent), et pas assez aux autres contemporains (M. Lumbroso donne une citation de la reine Hortense, qui eût complété la jolie anecdote racontée par elle et citée p. 137). La vanité apparaît comme

---

1. Je suis un peu surpris que M. P. ne dise rien des rapports de Moïse avec les clubs. D'ordinaire ce furent les meilleurs soutiens du clergé patriote.

le mobile de tous ses actes, cette vanité qui, en 1801, lui faisait désirer l'ordre napolitain de S. Ferdinand, qui lui fit convoiter les couronnes de Pologne et d'Espagne, et, pour ne pas renoncer à celle de Naples, le décidera à la trahison. Mais, avec la même impartialité, on montre aussi ses qualités : générosité, bravoure, talents réels d'organisateur militaire (à ses débuts, les hussards de Landrieux ; plus tard, l'armée napolitaine) et même de général quand il ne s'agit que de commander de la cavalerie : Wertingen, Schleiz, Prenzlow sont réellement *ses* batailles et lui font honneur. Quant à la défection, sans excuser Murat, les auteurs font sa part de responsabilité à la « froide ambition » de Caroline ainsi qu'à la malveillance dure et maladroite de l'Empereur. Mais le Murat de Naples n'est qu'esquissé, et on regrette le peu de place qu'ont les autres acteurs, ce Gallo, si habile à passer d'un maître à un autre, ce Maghella, dont il n'est guère question que dans une note ajoutée après coup, ce Capobianco (non Capoliano), ces *patriotes* qui voient en Murat un drapeau et seront fidèles à sa mémoire, et qui décident à parler de constitution celui qui, durant tout son règne, se garda d'appliquer le Statut de Bayonne. En somme, l'ouvrage a le mérite d'être « net et clair » et de se lire tout entier avec plaisir [1].

Jacques Rambaud.

Annie Mittelstaedt, **Der Krieg von 1859.** Bismarck und die öffentliche Meinung in Deutschland. Stuttgart et Berlin, 1904, Cottas Nachfolger, in-8, p. 184.

La guerre franco-autrichienne de 1859 ouvrait nettement la crise entre l'Autriche et la Prusse et posait sous une forme plus aiguë qu'auparavant le problème de l'unité allemande. Rarement l'opinion publique se manifesta avec autant d'empressement et aussi avec une plus grande incohérence, qu'explique de reste l'antagonisme des partis, des traditions et des intérêts. C'est ce tableau de l'opinion en Allemagne pendant 1859 que vient de tracer Me A. Mittelstaedt. Son étude est divisée en trois parties : avant, pendant et après la guerre. Dans chacune de ces trois périodes, elle envisage le rôle du gouvernement prussien et les manifestations de l'opinion dans les brochures, revues et journaux, en les groupant sous trois rubriques : parti *grossdeutsch*, parti *kleindeutsch* et parti prussien. On sait que le premier voulait une Confédération où l'Autriche avait sa place, que le second l'en excluait, que le troisième enfin, sans rougir d'un particularisme de bon aloi, se préoccupait uniquement d'une Prusse forte et indépendante. Malgré le titre, Bismarck ne tient que peu de place dans cette étude. Il était alors ambassadeur à Saint-Pétersbourg

1. Nous ne relevons pas l'orthographe bien souvent fautive des noms propres italiens.

et n'avait pas d'action directe sur la politique du cabinet de Berlin. Mais l'auteur a tenu avec raison à montrer la relation de tous ces projets, conseils, utopies, critiques et attaques dont jamais la plume des publicistes ne fut moins avare avec la politique réaliste, déjà nettement formulée, du futur ministre. De la foule des brochures ou articles analysés ici, parfois cités en note dans leurs passages essentiels, deux seulement se rapprochent des idées du fondateur de l'unité allemande, l'une de Constantin Rössler et l'autre de Lassalle. L'étude de Mme M., très méthodique et bien conduite, nous éclaire abondamment sur les divergences et l'évolution de l'opinion publique en 1859. On peut affirmer qu'avec la paix de Villafranca la rupture morale entre la Prusse et l'Autriche est consommée et la solution du problème du dualisme singulièrement hâtée. Ces matériaux recueillis et coordonnés par l'auteur ne devront pas être négligés pour l'histoire de l'Allemagne moderne, de même qu'ils ajouteront un intéressant chapitre à celle de la presse politique au XIXe siècle.

L. R.

Les Médailleurs et les graveurs de monnaies, jetons et médailles en France par NATALIS RONDOT,... Avant-propos, notes, planches et tables par H. de la Tour. — Paris, E. Leroux, 1904. In-8° de 448 pages et XXXIX planches.

M. N. Rondot était trop connu et trop apprécié, il avait rendu trop de services à l'histoire des arts pour qu'on n'ait pas vu avec plaisir ce nouveau témoignage de sa prodigieuse activité qu'il avait gardée malgré l'âge avancé auquel il était parvenu. Malheureusement, ce volume, s'il a beaucoup des nombreuses qualités que possédaient les ouvrages du même savant, présente aussi les défauts d'un livre posthume. Il n'a pas été mis au point, et cela était surtout nécessaire depuis la publication des *Médailleurs français* de M. F. Mazerolle ; puis sa rédaction n'a été ni revue, ni châtiée : il y a de fréquentes répétitions, des phrases embrouillées de qui et de que ; il existe aussi, à côté de digressions, des lacunes dans les chapitres préliminaires ; enfin les références sont loin d'être données partout. Ma première pensée avait été de reprocher à l'éditeur, M. de La Tour, de n'avoir pas comblé ces lacunes, corrigé ces phrases, mis au point les passages vieillis ; maintenant je n'ose : il y a quelque chose de touchant à avoir respecté ainsi l'œuvre, même incomplète, même fautive, du grand érudit qu'était M. N. Rondot. Et puis, il y a quelque sincérité à établir, sans confusion possible, les résultats auxquels M. R. était arrivé avant l'apparition d'autres ouvrages spéciaux, tels que celui de M. Mazerolle déjà cité.

Après avoir fouillé les Archives nationales et plusieurs dépôts d'archives en province, notamment à Lyon et Troyes, après avoir

tenu en main et étudié un très grand nombre de médailles dont son étonnante mémoire lui représentait fort longtemps les traits caractéristiques, M. Rondot avait dressé une liste de 1194 artistes, qui du XIIe au XIXe siècle s'étaient occupés de la gravure des monnaies, jetons et médailles. Il a noté les détails biographiques particuliers à chacun d'eux, les commandes qui leur furent faites, les travaux qu'ils exécutèrent. C'est en somme un répertoire chronologique de ces graveurs qu'il a entendu surtout composer. Naturellement, sa liste est susceptible de très nombreuses additions, mais il n'était pas inutile de la dresser. Quelques corrections seront aussi à y apporter : ainsi la suppression de la légende relative à la mission de Nicolas Jenson à Mayence. J'ai déjà dit ailleurs le peu de confiance qu'elle méritait : je me contente de la dénoncer de nouveau ici.

M. H. de la Tour a fait un choix judicieux des illustrations qui accompagnent le texte de M. Rondot; on a plaisir à étudier ses belles planches, bien que plus d'une médaille ait déjà été reproduite dans l'Album de M. Mazerolle. Il a donné aussi la description des différentes pièces et muni l'ouvrage d'une table détaillée (pourquoi y appelle-t-il Villeneuve-lez-Avignon « Villeneuve-Saint-André-lez-Avignon »?). Il s'est donc borné au nécessaire pour la présentation de l'ouvrage.

L.-H. LABANDE.

— M. BIDEZ, qui doit bientôt donner, avec M. Cumont, une édition des lettres de Julien, a publié, en attendant, quelques observations critiques sur le texte (*Notes sur les Lettres de l'empereur Julien*, Bruxelles, Hayez, 1904, 16 p., Extr. des *Bull. de l'Acad. roy. de Belgique*, Classe des Lettres, etc. n° 8 (août) 1904, p. 493-506). Lettre 27 Hertlein : lire avec le ms. συνείρεις et non συνήδεις, ἐγένετο entre Σώπατρος et τούτου, et corriger ἐξ ὅτου en ἐξίσου, en reportant la ponctuation après κηδεστής. Lettre 38 : lire avec les mss. de Chalcé <τῶν> ψυχικῶν παθῶν au lieu de ψυχρὸν τῶν παθῶν. Lettre 42 : corriger : οἷς δημοσίᾳ μεταχειρίζονται. Lettre 24 : λέγεται est bon, avec le sens de *est recueilli*; mais tout le reste, sur la figure de Damas, est prématuré, et aurait besoin d'être vu de plus près; aucune des corrections proposées ne me paraît heureuse; elles s'éloignent trop du texte, et la syntaxe de la dernière phrase laisse à désirer. Lettre 35 : l'explication de τοῦ φρονήματος est ingénieuse; mais la lecture de l'ensemble du morceau me laisse des doutes sur son exactitude. — MY.

— Le fascicule trente-sixième du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, rédigé sous la direction de MM. Ch. DAREMBERG, Edm. SAGLIO et Edm. POTTIER (Paris, Hachette, 1904; t. IV, 1re partie, pp. 1-176) contient les articles suivants : *Nanus, Nereus, Nereides, Nutrix, Nymphae, Oceanus, Oceanides, Odeum* (O. Navarre); *Nasiterna, Nota, Obba, Olla, Ollix, Olpè* (E. Pottier); *Nassa, Neuropaston, Nimbus, Nouacula, Nuces* (G. Lafaye); *Natalis dies, Nautodikai, Nobilis, Nomones, Notarius, Officiales, Officium* (Lécrivain); *Naucraria, Nauarchus, Oedipus* (A. Martin); *Naufragium, Nauticum foenus, Noxa, Noxalis actio*

(Ed. Cuq); *Naualia, Nauicularii, Nundinae, Olea, Oleum* (Besnier); *Naumachia, Nomenclator* (Fabia); *Nauia, Nectar, Nikephoria, Niobé, Nodus, Noumenia, Nouemdiale, Numella, Obeliscus, Ocellata, Ocularíarius, Oecus* (Saglio); *Nauis* (Torr); *Nebris, Nemeseia, Nemesis* (A. Legrand); *Neocorus* (Beurlier); *Neoi* (Girard); *Negotiator, Negotiorum gestio, Nexum, Nomina transcripticia, Obligatio, Obuagulatio* (Huvelin); *Negotiator, Numerus* (Cagnat); *Nemea, Niketeria, Nyktelia, Olympia* (Gaspar); *Neptunus* (Durrbach); *Nitrum*, (A. Jacob); *Nixidi* (S. Reinach); *Nomen* (Ch. Morel); *Nomisma* (F. Lenormant); *Nomographoi, Nomophylakes* (A. Krebs); *Nomoi* (E. Caillemer); *Norma* (Héron de Villefosse); *Nothoi, Occupatio, Oikias dikè* (Beauchet); *Nosoria, Numerarii* (G. Humbert); *Nouellae* (X.); *Nouentides* (Toutain); *Nox, October equus* (Hild); *Nummus, Obolus, Obryzum* (Babelon); *Ocrea, Oinerysis, Oinisteria, Oinochvé* (Karo). — L.

— La librairie Otto Peters, à Heidelberg, vient de mettre en vente un nouveau fascicule du *Obergermanisch-raetische Limes*, publié par la Commission du Limes. On y trouve la description du *castellum* d'Alteburg-Heftrich (restes d'un sanctuaire mithriaque), de celui de Lützelbach et de celui de Aalen (nombreuses découvertes de détail, en particulier un plat de bronze doré représentant Jupiter Dolichenus). Comme d'habitude, le texte relatif à chaque *castellum* peut être acquis séparément. — R. C.

— Le n° 1 (15 janvier 1905) de la *Revue d'histoire ecclésiastique* de Louvain contient les articles suivants : F. Cavallera, Le *De Virginitate* de Basile d'Ancyre; P. de Puniet, Les trois homélies catéchétiques du sacramentaire gélasien par la tradition des évangiles, du symbole et de l'oraison dominicale; G. Mollat, Jean XXII (1316-1334) fut-il un avare? L. Willaert, de la Compagnie de Jésus, Négociations politico-religieuses entre l'Angleterre et les Pays-Bas catholiques (1598-1625); comptes-rendus; chronique; bibliographie.

— M. René-Marie de La Broise, religieux de la Compagnie de Jésus, s'est trouvé très embarrassé en abordant dans la collection « Les Saints », la vie de *La Sainte Vierge* (Paris, Lecoffre, vi-250 pp. in-12). Contrairement à ce qui se produit d'ordinaire pour des sujets aussi anciens, « les documents sont à la fois plus nombreux et d'une exploitation plus difficile » que pour les saints d'époque moderne. Qu'ils soient « d'exploitation difficile », on en conviendra aisément, en voyant que ce sont « les Évangiles, ...les Pères et les historiens ecclésiastiques, les traductions locales conservées dans les pays où Marie a vécu, ...les apocryphes, ...les révélations privées de certains saints ou de personnes mortes en réputation de sainteté » (p. II). Ce sont là, en dehors des évangiles, « des témoignages de valeur diverse, et souvent de valeur douteuse... En revanche, sur la sainteté de Marie et sa part dans les mystères de notre salut, l'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament, la théologie, l'ascétisme même, fournissent des renseignements d'une haute valeur, et donnent souvent une certitude pleinement garantie (p. I). » Heureusement! L'éditeur, dans l' « à insérer » joint au livre, nous apprend ce que l'on doit penser de la méthode du P. de La Broise : « Le congrès marial de Rome, auquel il a tenu à présenter le plan de son travail, y a fait un accueil favorable, et même a loué et recommandé sa méthode, dans l'un des vœux émis par la section de la Presse. » L'auteur a, au surplus, tous les scrupules. P. 227, on lit cette note : « Marie, modèle de la vie chrétienne, reçut-elle le sacrement de l'extrême-onction? La question est discutée. » Cependant, nous souhaitons que, dans l'intérêt de la foi catholique, ce livre ne tombe que dans les mains de croyants tout à fait éprouvés. — M. D.

— Les anglicisants n'ont pas besoin qu'on leur recommande la collection des *Alt- und Mittelenglische Texte*, que publient à la librairie C. Winter de Heidelberg MM. Morsbach et Holthausen. Mais ils seront heureux d'apprendre qu'elle vient de s'enrichir d'un texte de première importance : *Beowulf* (sic), édité par M. Holthausen (1905, 1 vol., 2 mk. 40). Ce volume ne renfermant que le poème, l'apparat critique, le fragment de Finnsburg et la table des noms propres, et devant être suivi prochainement d'un tome II (introduction, notes et glossaire), le mieux est d'attendre pour apprécier l'œuvre dans son ensemble. Il ne saurait être prématuré, toutefois, de l'estimer considérable, et très sensible le progrès qu'elle réalise sur toutes les publications antérieures du grand poème anglo-saxon. En fait d'innovation, on a vu par le titre que M. H. s'est rallié à la réforme proposée par M. Bülbring : ne pas distinguer la diphtongue à premier élément long, mais marquer du signe de brévité la diphtongue à premier élément bref. — V. H.

— M. A. L. Stiefel auquel on doit de savantes recherches sur les sources italiennes de Rotrou et de Tristan l'Hermite, vient de publier une étude analogue sur d'Ouville : *Die Nachahmung italienischer Dramen bei einigen Vorläufern Molières. I. D'Ouville* (Berlin, Gronau, 1904, in-8°, p. 189-265. *Separat-Abdruck aus d. Ztft f. fr. Spr. u. Litt. Bd.* 27). Après de brèves indications biographiques sur ce frère de Boisrobert, ingénieur-poète et surtout aventurier, qui reste d'ailleurs assez mal connu, il démontre qu'il faut chercher l'original de sa comédie, *Aymer sans sçavoir qui* (1647) dans l'*Hortensio* d'Alessandro Piccolomini (1571) et celui des *Morts vivants* (1646), non pas comme on l'avait dit, dans les *Muertos viros* de Lope, mais dans la pièce de Sforza d'Oddi, *I morti vivi* (1576), qui elle-même est empruntée au roman grec d'Achilles Tatius, *Leucippe et Clitophon*. Les deux comédies de Piccolomini et d'Oddi sont très attentivement étudiées. L'argumentation serrée de M. S. et la comparaison suivie scène par scène, au moins pour la première des deux œuvres de D'Ouville — le texte même de la seconde lui est demeuré inconnu — ne laissent aucun doute sur cette double imitation qui a été surtout une traduction abrégée plutôt qu'une adaptation originale. Les conclusions de cette étude confirment celles des précédentes. Il apparaît bien que beaucoup de caractères de la comédie en France dans la première moitié du XVII^e siècle, mélange d'éléments tragiques, allure plus libre des femmes et des jeunes filles, surtout affabulation romanesque, s'ils se rencontrent dans le théâtre espagnol et en expliquent la longue fortune chez nous, doivent néanmoins en partie leur origine à l'influence des auteurs italiens du cinquecento. — L. R.

— Il faut signaler la très curieuse découverte qu'a faite M. Théophile Dufour d'un manuscrit inédit de J.-J. Rousseau. Sa brochure *Les Institutions chimiques de J.-J. Rousseau* (Genève, Imprimerie du Journal de Genève, 1905, in-8°, p. 23) nous renseigne sur les origines de ce manuscrit qui se trouvait à Trélex entre les mains de Suzanne Nicole, arrière-petite-fille de Paul Moultou, l'ami de Rousseau, et qui vient d'être déposé à la Bibliothèque de Genève. Il se compose de 603 feuillets in-4°, soit 1,203 pages écrites. Quoique d'une écriture très soignée, le travail n'était pas définitif et il est resté interrompu ; mais M. D. a pu prouver par l'existence d'un brouillon primitif qu'il s'agit bien d'une œuvre personnelle et non d'un cahier de cours copié par Rousseau, comme l'avaient cru les possesseurs du manuscrit. Il a dû être rédigé en 1747, à l'époque où Rousseau entré dans la famille Dupin avait porté un vif intérêt aux études chimiques ; on sait qu'il avait suivi les leçons de Rouelle avec M. de Francueil. Que vaut maintenant l'ouvrage dont M. D. nous donne le plan et deux extraits ? Est-ce une compilation hâtive de

travaux dépourvus aujourd'hui de tout mérite scientifique? renferme-t-il au contraire des idées personnelles? C'est à un spécialiste d'aborder cette étude. Elle mérite en tout cas d'être tentée et il faut remercier l'ancien directeur des Archives et de la Bibliothèque de Genève de l'avoir signalée à l'attention. — L. R.

— Victor Pierre, qui vient de mourir, a consacré son dernier livre à un épisode de l'histoire révolutionnaire : *Les seize Carmélites de Compiègne* (Paris, Lecoffre, Collection « Les Saints » ; 1905, xxiv-188 p. in-18). Les seize Carmélites de Compiègne furent guillotinées, le 17 juillet 1794, pour « des correspondances tendant à exciter des discussions intestines, contraires aux principes de la Révolution, favorisant les crimes de la tyrannie ». Les sentiments de Victor Pierre sont connus. Mais en ce sujet, ils ne pouvaient égarer l'historien. Il suffit d'être homme pour se trouver d'accord avec lui. On lui saura gré de n'avoir ajouté ni déclamation ni miévrerie pieuse au récit des faits. C'est une œuvre sobre et poignante dont toute l'éloquence est dans les documents. Tout au plus devra-t-on remarquer une omission au chapitre iii : la politique de la Révolution vis-à-vis des ordres religieux n'était pas une nouveauté ; il y avait longtemps que l'on était entré dans la voie des restrictions et de la surveillance ; c'était un legs de l'ancienne monarchie. Victor Pierre était peut-être embarrassé pour juger une politique qui avait ses raisons et ses autorités depuis le temps d'Henri IV au plus tard. Mais on lui accordera que l'on pouvait s'arrêter en deçà de la guillotine. — T.

— Nous avons reçu de M. Jacques Boulenger un tirage à part extrait de la *Revue des Études rabelaisiennes* (II, 4) de son étude sur *Rabelais et Victor Hugo* (Paris, Champion, 1904, in-8°, p. 22. Ne se vend pas). Il a relevé les principaux passages dans l'œuvre du poète où Rabelais est mentionné et sa conclusion est que Victor Hugo n'avait de Rabelais qu'une idée très vague, qu'il n'évoque pour lui que des images de mangeaille et de rires énormes ; il est avant tout un « Homère bouffon ». Le mot est de Nodier, grand fervent de Rabelais, et c'est lui qui vers 1827 l'aurait fait connaître à Hugo. Mais on ne voit nulle part que le poète ait vraiment pratiqué le conteur, qu'il ne cite jamais sauf dans un bref passage resté manuscrit et dont les héros lui sont si peu familiers qu'il se méprend sur leur caractère. — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 avril 1905.

M. Louis Leger fait une communication sur les invasions tatares en Russie aux xiii[e] et xiv[e] siècles, d'après les anciennes chroniques russes. Les chroniqueurs monastiques racontent les misères de la Russie d'un style presque toujours impersonnel et, sauf de rares exceptions, semblent n'avoir pas conscience de la gravité des événements qu'ils relatent.

M. Paul Foucart communique en seconde lecture son mémoire sur le sénatus-consulte de Thisbé.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 13 mai — 1905

Handbuch des Sanskrit, mit Texten und Glossar, eine Einführung in das sprachwissenschaftliche Studium des Altindischen, von Dr. Albert Thumb, a. o. Professor an der Universität Marburg. I Teil : Grammatik. (Sammlung Indogermanischer Lehrbücher herausgegeben von Dr. H. Hirt. I.) — Heidelberg, C. Winter, 1905. In-8°, xviij-505 pp. Prix : 14 mk.

Si l'on songe au nombre considérable des grammaires sanscrites publiées jusqu'à présent en toutes langues, ce n'est pas déjà, pensera-t-on, un mince mérite que d'en composer une nouvelle qui ne fasse double emploi avec aucune autre. Mais il y a mieux encore à dire de celle de M. Thumb; car il a su y juxtaposer en quelque sorte les deux méthodes de celles de Whitney et de Wackernagel, les deux modèles en ce genre. Sans doute, sa documentation est moins opulente que celle du premier, et notamment, de propos délibéré, il relègue à l'arrière-plan la langue des Védas; encore l'étudiant attentif qui relèverait partout avec soin les formes védiques qu'il a citées se composerait-il ainsi un bagage grammatical très suffisant pour aborder la traduction des textes védiques de moindre ou même moyenne difficulté. Mais ce que Whitney de son côté avait écarté de parti pris, lui aussi, — et à grande raison, car c'eût été de son temps une entreprise prématurée, — c'est l'explication historique des formes dans leur relation avec celles des autres langues indo-européennes. Au contraire, il n'est pas de section de son livre, que M. Thumb ne fasse suivre d'un

paragraphe dit *sprachhistorisches*, où la genèse du type sanscrit se trouve déduite, par comparaison ou conjecture, du prototype indo-européen; et les enseignements qu'il donne sont partout d'une parfaite sûreté ; et les hypothèses auxquelles il accorde la préférence, presque partout les plus vraisemblables.

L'auteur déplore avec tant de bonne grâce ses erreurs éventuelles (p. viij), que la critique serait mal venue à ne pas lui proposer quelques corrections, au surplus fort anodines. — Il est véniel, évidemment, mais très fâcheux néanmoins qu'un ouvrage scientifique persiste à appeler « cérébrales » (p. 34) les linguales sanscrites, surtout en constatant (p. 42) que cette appellation est un contresens doublé d'un non-sens. — P. 48, l'allemand *er fliegt* (pour *er fleucht*) est refait sur *sie fliegen* bien plutôt que sur *ich fliege*, puisque la tradition historique exigerait également *ich* * *fleuge* (= *fliugu*). — La théorie de l'apophonie est par endroits un peu confuse : ainsi, il est enseigné (p. 78) que les grammairiens indigènes partent toujours de la forme la plus réduite, ce qui n'est pas exact pour les racines du type *pat*, ni pour celles à samprasâra*n*a (et ce terme technique n'est même pas mentionné) ; puis, plus loin, on voudrait voir formulée expressément, ne fût-ce qu'au point de vue pratique, la règle suivant laquelle les racines contenant *i* ou *u* suivi de deux consonnes, ou *î* ou *û* suivi d'une seule, sont susceptibles de v*r*ddhi, mais incapables de gu*n*a. — P. 89, l. 8 du bas, lire lat. *sêdês*, autrement l'étudiant peut croire que la voyelle radicale est la même que celle de ἕδος = *sadas*. En général, d'ailleurs, je suis d'avis de marquer la quantité de toutes les longues latines. — P. 112, l. 1, *tisrnâm* n'a pas l'*r* long. — P. 121, nº 163, il fallait ajouter au moins un exemple de palatale *sonore* devenant gutturale sourde à la finale. — P. 125, c'est un lapsus que l'exemple *çatrûcatu*h, alors qu'il est enseigné, deux pages plus bas, que ce duel échappe au sandhi. — P. 128, l. 14, lire *kîdrg*. — P. 147, qu'est-ce que *çuci*h « Sorge »? — P. 157, *sanê-mi* « von alters her » est une mauvaise herbe qu'on a bien du mal à déraciner : *sa-nêmi* est tout uniment un adjectif, qui signifie « y compris la jante » (*sanêmi cakram*, R. V. I. 164. 14) et (neutre adverbial) « complètement ». — P. 161 (cf. 434 et 482) : pourquoi préférer constamment *çrgâla* « chacal » à la graphie du P. W.? — P. 168, le vocatif de *phala* est *phala* et non *phalam*. — P. 173, il n'y a point de suffixe *-va* dans *bândhava*, qui est simplement la v*r*ddhi de *bandhu*. — P. 190, il n'eût pas été hors de propos de noter que le suffixe *-ti-* a pour corrélatif -σι- en grec. — P. 227, le sens premier de *yajus* est « formule sacrificatoire », et non « le Yajur-Véda ». — P. 243, l. 13 du bas, lire *yuvam*. — P. 271, *sukham* est un adjectif neutre adverbial, et non un substantif à l'accusatif. — P. 272, il eût été bon de citer entre parenthèses le cas que régit chacune des locutions citées. — P. 275, *hyas* n'est pas inexplicable : c'est un locatif sans désinence, comme le prouve sûrement son

quasi-corrélatif latin à désinence *here*. — P. 277, on souhaiterait que les types *dévatra* « chez les dieux », et surtout *dévatas*, si commun comme substitut de l'ablatif ordinaire, eussent été plus expressément signalés à l'attention du débutant. — P. 285, pourquoi accentuer les désinences *-mas*, etc., alors qu'elles restent atones dans les verbes thématiques, c'est-à-dire dans l'immense majorité? — P. 335, ce n'est pas sans quelque étonnement qu'on lit, sans plus d'explication, une forme homérique de 3e personne du pluriel ἦεν (= ἦσαν). — P. 361, la règle du redoublement de type « attique » devrait être restreinte à certains parfaits de racines sanscrites commençant, non par voyelle quelconque, mais par voyelle *a*. — P. 430, la locution accusative *chéttum éti* « il va couper » n'a nul besoin d'une explication détournée : étant donné le sens illatif de l'accusatif indo-européen, *chéttum éti* est primitivement aussi légitime que *chéttum icchati*, etc.; cf. lat. *sectum îre* et *sectum iri*. — P. 451, *tatpurusha* ne signifie pas « dieser Mann », mais « dessen Mann ». — P. 457, le type de composition *vidádvasu* ne se limite pas exclusivement au Rig-Véda, quoique en effet il soit beaucoup plus rare dans les autres recueils védiques. — P. 473, l. 10, supprimer l'accent de l'enclitique *iva*.

Je ne terminerai pas sans insister sur la valeur éminemment pédagogique de l'œuvre de M. Thumb. On en peut voir un spécimen (p. 92 sqq.) dans la façon sobre, discrète et claire dont il traite, au point de vue indo-éranien, la question des deux ou des trois ordres de gutturales indo-européennes.

V. Henry.

Didymos, Kommentar zu Demosthenes (Papyrus 9780), nebst Wörterbuch zu Demosthenes' Aristokratea (Papyrus 5008), bearbeitet von H. Diels und W. Schubart. Mit zwei Lichtdrucktafeln. Berlin, Weidmann, 1904; LIII-95 p. in-4° (*Berliner Klassikertexte* herausgegeben von der Generalverwaltung der kgl. Museen zu Berlin, Heft I).

Didymi de Demosthene commenta cum Anonymi in Aristocrateam lexico, post editionem Berolinensem recognoverunt H. Diels et W. Schubart (Volumina Ægyptiaca ordinis IV, grammaticorum pars I); Leipzig, Teubner, 1904; VIII-56 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Avec le premier de ces deux ouvrages commence la publication, sous le titre d'ensemble de *Berliner Klassikertexte*, des papyrus littéraires que possèdent les musées de Berlin. Chaque volume de la collection comprendra, outre le texte et la transcription, une introduction et un bref commentaire ; des fac-similés y seront annexés. Des caractères spéciaux ont été fondus, pour représenter d'aussi près que possible l'écriture ancienne ; mais on s'habituera vite à leur lecture ; ce sont des caractères analogues aux caractères épigraphiques, d'un moins de deux millimètres, pourvus des esprits, des accents et de

divers signes d'abréviation [1]. Le premier volume, publié par MM. H. Diels et W. Schubart, contient le commentaire de Didyme — ce qui en reste — aux discours de Démosthène : *Phil. III* (fin), *Phil. IV*, *ad Phil*, *Epist.*, *de Rep. ord.* (pap. 9780). Les éditeurs y ont joint les fragments du commentaire cités par Harpocration, et les fragments d'un lexique alphabétique du discours *contre Aristocratès* (pap. 5008), publié une première fois par Fr. Blass dans le tome XVII de l'*Hermes*. Deux index, des mots et des noms propres, ferment le volume, auquel sont jointes deux planches en héliogravure [2]. Dans leur introduction, les éditeurs n'ont pas prétendu épuiser ni même agiter toutes les questions que soulève cet ouvrage de Didyme ; mais ils ont attiré l'attention sur plusieurs points fort intéressants pour l'histoire de l'hellénisme. On regardait jusqu'ici Didyme, d'après ce que l'on connaissait de lui, comme un grammairien plus spécialement curieux de langue et de critique ; et voici que ce commentaire de Démosthène nous le révèle sous un autre aspect, celui d'un interprète auquel ne sont étrangères ni l'histoire ni la littérature. Car nous avons bien là, comme le montrent les éditeurs, un ouvrage de Didyme ; il faut seulement admettre que ces morceaux ne représentent pas le commentaire dans son intégrité, mais qu'ils sont plutôt un choix de passages fait par un copiste de médiocre culture, vraisemblablement pour les besoins d'un maître qui expliquait Démosthène. MM. D. et Sch. insistent spécialement sur les sources de Didyme et sur la manière dont il travaillait. La quantité de fragments de poètes et surtout d'historiens qui sont cités ne permettent aucun doute sur l'étendue de ses lectures et l'ampleur de son érudition ; il est toutefois à remarquer qu'il s'occupe bien moins du texte lui-même et de son explication que de son illustration à l'aide d'anecdotes et de notices diverses, qu'il trouve dans des recueils ou ὑπομνήματα alexandrins. Il consigne ce qui lui paraît intéressant et instructif, mais s'inquiète peu d'en vérifier l'exactitude ou d'en contrôler la portée. Son activité est bien caractérisée par ces mots de MM. D. et Sch. : « De même que dans ses scholies d'Homère il cherche à paraître un disciple d'Aristarque, de même il se révèle, dans les scholies de Démosthène, comme un Callimachéen » (p. XXXVI). Et en effet, les sources de son information doivent avoir été ces recueils d'érudition et ces travaux de biographie, qui avaient été mis en faveur au moment où Callimaque préparait son célèbre catalogue, qui se développèrent tant après lui, et qui servirent tant à d'autres compilateurs ; les *Vies* d'Her-

---

1. On notera cependant qu'avec ces caractères les colonnes du texte, bien que les lignes soient d'inégale longueur, présentent un aspect στοιχηδόν que n'a pas le papyrus.

2. La librairie Weidmann met en vente la reproduction complète du papyrus au prix de 7 fr. 50.

mippos en furent sans doute la principale. Ceci cependant n'exclut pas la possibilité que Didyme ait eu recours aux originaux ; mais, tout bien considéré, il doit nous apparaître comme « le dernier et le plus riche des hypomnématistes alexandrins, à peu près comme les frères Dindorf ferment la série des compilateurs de *notæ variorum* » (p. XLII). Il semble bien que l'on doive souscrire à ce jugement. Quoi qu'il en soit, le commentaire de Didyme, dans la faible partie que nous en possédons, est important pour l'histoire littéraire et la critique démosthénienne. Les citations des discours sont assez étendues pour qu'on puisse se faire une idée du texte que Didyme avait entre les mains. MM. Diels et Schubart en examinent les variantes avec soin ; et il en est, comme *Phil.* IV 70 ἐργώδη [1] au lieu de φιλαίτιον, et la variante *ad Phil. Epist.* 23, qui sont d'un grand intérêt pour les questions d'authenticité aussi bien que pour la critique du texte. Si les éditeurs se montrent reconnaissants au sol de l'Égypte pour cette trouvaille inespérée et d'un si haut prix (p. LIII), c'est à eux que s'adressera la reconnaissance des hellénistes, pour l'avoir mise entre leurs mains.

Quelques mois seulement après cette publication, les mêmes éditeurs donnaient, dans la collection Teubner, une transcription nouvelle du papyrus didyméen, accompagnée également des fragments tirés d'Harpocration et du lexique du *contre Aristocratès*. La critique s'était déjà exercée sur le texte, et plusieurs savants y avaient apporté d'utiles compléments, redressé des lectures douteuses, et introduit quelques corrections certaines. Blass, par exemple, conjecture col. 14, 25 ὀνομαστικῶς, qui est en effet dans le papyrus, pour ὀνομαστί πως ; il corrige, en même temps que d'autres, 14,41 τῶν ἱεροφαντῶν en τὸν ἱεροφάντην ; il restitue 11,17 ὅμοια τούτῳ, au lieu de τούτων ; il propose 12,17 κακίαν pour καιρίαν, dont l'explication est bien cherchée, et c'est bien κακίαν que je lis dans le fac-similé ; il supplée 5,20 τ[ὸν βίον ἐτελε]ύτησεν. Buecheler reconnaît 9,71 Ἑρμῆς δὲ ὁ Μαίας dans δ . ο μ ε ι α ς, qui avait été hâtivement corrigé en δρομαίως. Usener supplée certainement les lacunes 5, 66-67, et explique la locution 8,8 πρὸ ἐτῶν πέντε τοῦδε, ce qui dispense d'avoir recours à une lacune, moyen toujours dangereux et arbitraire. D'autres encore ont tenté d'améliorer le texte, sinon toujours avec bonheur, du moins avec une incontestable sagacité. MM. Diels et Schubart n'ont pas cessé, eux non plus, de chercher le mieux ; ils ont corrigé certains passages, restitué plusieurs autres, modifié quelques-unes de leurs précédentes lectures. Un supplément enfin fait connaître d'autres essais de restitution. A côté de la grande édition, qui est destinée à ceux qui voudront comparer le texte avec les données du papyrus, celle-ci est déjà *verior et plenior*,

1. Si toutefois cette lecture est exacte, car ce n'est qu'une conjecture ; le papyrus donne ερ.. | ...

comme disent les éditeurs; elle est aussi, grâce à la modicité de son prix (1 fr. 90; grande édition 11 fr. 25), plus accessible à tous. Il est regrettable seulement que l'on n'ait pas jugé à propos d'y conserver l'index des mots.

My.

Polybii Historiæ, editionem a L. Dindorfio curatam retractavit et instrumentum criticum addidit Th. Büttner-Wobst. Vol. IV; Vol. V (Appendix). Leipzig, Teubner, 1904; LVI-552 et *251 p.

Après plus de dix ans d'interruption, M. Büttner-Wobst publie enfin le dernier volume de son édition de Polybe ; il contient les fragments des livres XX-XXXIX, puisqu'il ne subsiste rien du livre XL. On sait que ces fragments sont connus, pour la plupart, par les *Excerpta* que fit faire l'empereur Constantin Porphyrogénète; M. B.-W. a eu à sa disposition les collations des manuscrits de ces extraits, qui lui ont été communiquées par divers savants, notamment par M. de Boor, dont on connaît l'édition récente du Περὶ Πρέσβεων, et par M. Boissevain, qui prépare une édition du Περὶ Γνωμῶν; pour le Περὶ Στρατηγημάτων, où se trouve un fragment du livre XXI, il usa de la collation de Wescher; il examina enfin lui-même le cod. Peirescianus du Περὶ Ἀρετῆς καὶ Κακίας, dont il a donné il y a quelques années une description complète. De bonnes corrections ont été apportées à plusieurs passages [1]; d'autres, très nombreuses, ont pour but de faire disparaître des hiatus. On n'ignore pas, en effet, que M. B.-W., après Benseler et Hultsch, n'admet l'hiatus dans Polybe que par exception; il reproduit dans sa préface, p. XXII sv., quelques-unes des règles particulières qu'il pense avoir découvertes, et qu'il a exposées dans divers articles des *Jahrbücher* et du *Philologus;* pour obéir à ces règles, il ne recule pas devant les procédés les plus arbitraires. Il m'est impossible d'être sur cette question d'accord avec M. B.-W., d'abord parce que Polybe n'est pas assez soucieux de la forme pour qu'on puisse sans crainte d'erreur lui attribuer un tel purisme; ensuite parce que, dans un grand nombre de cas, on ne voit pas comment auraient pu se produire les altérations du texte dont un hiatus est la conséquence. Il est légitime, évidemment, d'écrire δ' pour δέ, τοῦτ' pour τοῦτο devant une voyelle, ou encore p. 365, 6 παρεγένετ' εἰς pour παρεγένετο; mais il est bien peu sûr de lire τὸν Θόανθ', ὅτε 214, 16 et τὸν Θόανθ', οὗτος 214, 19; remarquons la pause dans les deux cas. Si l'on peut admettre des corrections comme 180, 13 οἱ Ῥόδιοι

1. Entre autres, p. 46, 9 ἰσχυροτάτην, qui convient bien mieux à πρόνοιαν que ὀχυρωτάτην, codd. ὀχυροτάτην ou ἀχ.; 125, 10 συστροφῆς, codd. συστροφίας; 233, 19 προσχήματος pour ὀνόματος, bien justifié, malgré son éloignement du manuscrit, par l'usage constant de Polybe; 259, 12 εὐτυχίαις, cod. τύχαις; 319, 18 φιλανθρώπως, codd. φιλάνθρωπος; 357, 16 ἐνθουσιάσεως, cod. ἐξουσίας, mieux en accord avec ce qui suit.

<δι>ἀκούσαντες et 138, 1 εἰ δὲ μή, προνοηθῆναί <γ'> ἵνα, non seulement parce que l'usage habituel de Polybe les suggère, mais encore parce qu'on s'explique facilement la disparition de δι après Ῥόδιοι et celle de γ' ou même de γε, je ne vois pas, au contraire, de raison suffisante pour ajouter νῦν 321, 18 : τὴν βασιλείαν αὐτῷ <νῦν>, ἐπειδή, ni pour lire 269, 14 τὰς ἐκεῖ <καθ>υπαρχούσας δυνάμεις ; je désire savoir comment νῦν et καθ ont pu être omis. De même je me refuse à croire que Polybe admet l'hiatus après τό devant un nom propre, et qu'il l'évite après ὁ dans le même cas (cf. p. XXIII). Le système de M. B.-W. repose sans doute sur un principe juste en général ; mais il est poussé jusqu'à des subtilités que Polybe, selon moi, étant données sa méthode de composition et surtout son indifférence prononcée pour tout ce qui est recherche et affectation, n'a jamais pu avoir dans l'esprit. — L'annotation critique de ce volume sera la bienvenue, d'autant plus que chaque note est rédigée de telle sorte, que l'on peut suivre chronologiquement les divers états du texte ; mais il résulte de là que l'ensemble de l'édition n'a pas un aspect homogène, les volumes précédents manquant d'appareil, ou n'en ayant qu'un fort restreint. Ce qui sera également très utile, ce sont les appendices, dont M. Büttner-Wobst a composé un cinquième volume ; ils comprennent l'index des noms propres, avec renvois explicatifs à tous les passages où ils se rencontrent, l'index des écrivains cités par Polybe, et un *Historiarum conspectus* avec les dates des événements [1].

My.

Pensées de Marc-Aurèle, Traduction d'Auguste Couat, éditée par Paul Fournier (Bibl. des Universités du Midi, fasc. V). Bordeaux, Féret et fils. Paris, Fontemoing, 1904, 278 p.

Dans ses dernières années, le regretté Auguste Couat avait entrepris une traduction des *Pensées* de Marc-Aurèle ; cette œuvre, qu'il revoyait et polissait sans cesse, tels étaient ses scrupules et sa conscience de traducteur, n'avait pas atteint sa forme définitive lorsque la mort est venue priver l'hellénisme d'un de ses représentants les plus sûrs et les plus autorisés dans notre pays. La pieuse affection de M. Fournier, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Bordeaux, n'a pas voulu que ce dernier travail fût perdu pour les amis des lettres grecques, et il a assumé la tâche, qui n'allait pas sans difficultés, de revoir les manuscrits de l'auteur, d'y apporter les retouches nécessaires et d'en assurer la publication. M. F. a fait ce que l'auteur aurait fait certainement lui-même ; guidé par une sûre appréciation des principes de Couat en matière de traduction, pré-

1. Vient de paraître en seconde édition le tome I (1905), que je n'ai pas encore entre les mains.

paré d'ailleurs par une étude sérieuse du texte des *Pensées*, et soutenu par une connaissance intime des doctrines de Marc-Aurèle, il a bien donné ce que Couat aurait voulu, et les hellénistes ne seront pas les seuls à lui savoir gré. L'annotation développée qu'il a ajoutée à la traduction forme une sorte de commentaire perpétuel, dont l'utilité n'a pas besoin d'être démontrée ; elle a pour but principal d'élucider la signification et la portée des nombreux termes techniques, expressions de la philosophie stoïcienne, qui se rencontrent dans les *Pensées*, et dont la juste interprétation doit en faciliter l'intelligence. Ceci encore répond exactement à la pensée de Couat, qui avait, nous apprend M. F., composé un lexique des principaux termes philosophiques des stoïciens, persuadé avec raison que ces notes de l'empereur romain ne pouvaient être vraiment comprises sans une traduction pleinement adéquate de ces termes. Il est assez délicat de critiquer un ouvrage publié dans ces conditions ; M. F. a bien corrigé quelques contre-sens, que Couat n'aurait certes pas laissé imprimer s'il avait eu le temps de parfaire son ouvrage ; nombre de traductions remaniées dans le manuscrit, comme nous le voyons par les notes, en sont un sûr témoignage. Mais on pourra relever encore des imperfections, même quelques erreurs de sens qui ont échappé à M. F., et dont il serait injuste de le rendre responsable, pas plus qu'il ne serait juste de blâmer l'auteur lui-même. Il en est toujours ainsi pour une œuvre inachevée, et quelque grande que soit la communion d'idées entre un auteur et celui qui le publie, celui-ci peut difficilement se substituer sans quelque gêne dans un rôle qui primitivement n'était pas le sien. Je laisserai donc de côté toute observation relative à la correspondance de la traduction avec le texte grec, pour parler seulement de la forme que Couat a cru devoir adopter : « Il voulait rendre, nous dit M. F., non seulement le sens, mais le ton même de l'auteur grec. » Mais « il ne s'est pas soucié de reproduire l'attitude extérieure, l'allure même et la marche de son auteur ». Il est visible, en effet, que Couat s'est appliqué principalement à obtenir une traduction exacte et coulante, à éviter l'affectation, l'emphase et la redondance, à rester dans le ton simple, naturel et sans apprêt de Marc-Aurèle ; il y a souvent réussi, malgré quelques phrases encore pesantes et embarrassées. Qu'il ne se soit pas soucié de rendre l'allure du style, la forme extérieure de la pensée, on pourra encore le constater maintes fois. Mais cela est un tort. Il ne saurait être question, évidemment, de « traiter les infinitifs en substantifs, et le verbe *être* en parasite » ; ce sont là des exagérations auxquelles il n'est pas indispensable d'avoir recours. Mais une traduction doit être autre chose que la simple translation des idées d'une langue dans une autre, avec aisance et fidélité, en un langage pur et académique. Si ce sont là les premières qualités d'une bonne traduction, il en est une autre qu'elle ne saurait dédaigner : celle de conserver, autant que le

permet la langue dans laquelle on traduit, ce qui est la caractéristique propre d'un écrivain, ce qui fait sa note personnelle et le distingue des autres, la forme dont il revêt sa pensée, c'est-à-dire une partie essentielle de son style. Le même système de traduction ne convient pas indifféremment à tous les textes; autrement on court risque de donner de l'auteur traduit une idée incomplète. On dira sans doute que je suis singulièrement exigeant, et que ce que je demande est fort difficile. Difficile soit; impossible non. Une traduction récente, que M. Fournier semble peu goûter, a tenté de reproduire ainsi la physionomie exacte des *Pensées*, et l'on ne peut dire qu'elle y ait toujours mal réussi.

My.

DEL BALZO (Carlo), **L'Italia nella letteratura francese dalla caduta dell' Impero romano alla morte di Enrico IV**. Turin-Rome, Roux et Viarengo, 1905. In-8 de 416 p. 5 francs. (118e vol. de la *Biblioteca storica* publiée par cette librairie).

M. D. B. s'est proposé deux objets également utiles : indiquer aux érudits de nouvelles sources de documents pour l'histoire des rapports de la France et de l'Italie jusqu'à la mort de Henri IV, démontrer aux Italiens combien il est faux que les écrivains français professent généralement du dédain ou de la malveillance à l'endroit de l'Italie. Dans cette double intention, en homme qui a depuis longtemps prouvé qu'il ne ménage ni sa peine ni son argent, il s'est mis à acheter par centaines les ouvrages publiés en France sur sa patrie (v. les livres pour la plupart fort rares qu'il cite p. 54 en note, 58, 70 en note, 85, 100, 108-112, 197, 198-9, 396); et, fort de mille témoignages de notre curiosité, il s'écrie courageusement : « Chose étrange! nous écrivons une foule d'articles sur la France, nous citons sans cesse les écrivains français, nous sommes à l'affût des moindres incidents de la vie parisienne.....; mais de livres écrits par des Italiens sur la France je n'en connais que peu.....; au contraire en France on nous cite fort peu dans les articles de journaux, mais il ne se passe point une année où l'on ne publie un ou deux livres sur notre littérature; et la plupart de ces livres sont écrits avec finesse, instruction et sympathie intelligente..... Souvent les écrivains français ressemblent à des voyageurs sans bagages qu'on dirait pauvres et qui ont sous leur chemise une ceinture pleine de louis d'or. » (p. 10). Aussi conclut-il en disant que les Italiens *seraient ingrats* s'ils oubliaient les preuves répétées de notre admiration (p. 414).

A la vérité, les deux entreprises qu'il poursuit s'entravent un peu. Au fond, et il ne faut nullement l'en blâmer, il écrit pour le grand public, il veut par dessus tout faire œuvre morale et politique. C'est donc en homme du monde qu'il traite l'histoire littéraire; il cause sur

Marot et sur Rabelais, sur François Ier et sur Henri Estienne sans prétendre approfondir. Il cite d'ordinaire nos auteurs d'après les meilleures éditions, mais ne se pique pas de connaître les études publiées en France et même en Italie durant les dix dernières années sur nos écrivains du XVIe siècle; son plan ne l'y obligeait pas, et les érudits lui pardonneront de ne pas les avoir lus, puisqu'il leur indique d'utiles lectures à faire : un service est plus précieux pour eux sans doute qu'un compliment. Remercions-le surtout, nous Français, de travailler à nous faire aimer de ses compatriotes; même depuis que le rapprochement s'est opéré, la tâche demeure utile : la réputation de M. Crispi n'a-t-elle pas en ces derniers temps refleuri au-delà des Alpes?

Charles Dejob.

Albert Sorel. **L'Europe et la Révolution française.**
Sixième partie : La Trève, Lunéville et Amiens, 1800-1805. Paris, Plon. 1903. In-8°, 527 p. 8 fr.
Septième partie : Le blocus continental. Le grand Empire, 1800-1812. Paris, Plon, 1904. In-8°, 606 p.. 8 fr.
Huitième partie : La coalition, les traités de 1815, 1812-1815, Paris, Plon, 1904. In-8°, 520 p., 8 fr.

Les derniers volumes de l'*Europe et la Révolution française* se sont suivis avec une telle rapidité que nous n'avons pu les annoncer chacun en son temps, et il ne nous reste plus qu'à féliciter l'auteur de sa vaillance, qu'à le louer d'avoir terminé son monument, qu'à saluer le superbe achèvement de ce vaste et précieux ouvrage, si utile, si instructif, et désormais indispensable à tous les amis des études historiques.

Le grand mérite de M. Sorel, c'est d'avoir montré comme personne ne l'avait fait avant lui, l'enchaînement et la logique des événements, d'avoir montré de la façon la plus saisissante l'inévitable dénouement. Il rattache l'épopée napoléonienne à toute l'histoire de notre pays. Il fait voir que Napoléon est solidaire de Louis XIV et du Comité de salut public, que Napoléon employait les mêmes procédés que ses prédécesseurs — comme les coalitions d'alors employaient les mêmes procédés que les coalitions d'autrefois. — Mais la France ne pouvait tenir tête à l'Europe, et l'Empereur lui-même, malgré des victoires réitérées et des coups de génie, a dû reculer. On avait pris la Hollande pour garder la Belgique, on avait bouleversé et assujetti l'Allemagne pour garder la rive gauche du Rhin, et il fallut évacuer l'Allemagne, la Hollande, la Belgique. On avait conquis sans cesse pour garantir la conquête des limites naturelles, et la Révolution française aboutit à la révolution des peuples se battant pour leur indépendance et se réunissant contre les Français en un dessein à la

fois cosmopolite et national ; à la croisade révolutionnaire, puissante, irrésistible finit par répondre une croisade des rois et des peuples, plus puissante, plus irrésistible encore.

Les qualités de l'auteur se sont maintenues jusqu'au bout dans toute leur fraicheur et vivacité, et il est toujours le philosophe politique et l'écrivain que nous connaissons, l'historien qui joint à l'exactitude et à la solidité du savoir, l'élévation, la fermeté, la finesse de la pensée. Il sait résumer les négociations les plus embrouillées, les intrigues les plus subtiles, et il mène et file avec une extrême clarté le récit de toutes ces combinaisons. Il présente de même en quelques traits précis, vigoureux, dramatiques, les résultat des batailles et des campagnes. Il fait revivre les principaux acteurs de cet immense drame, et par ses portraits merveilleusement brossés, par ses brillants tableaux, par ses larges et lumineux exposés, par la suite de la narration, par l'abondance des réflexions tantôt fortes, tantôt ingénieuses qu'il sème au cours de ses chapitres, comme par les qualités d'un style plein d'animation, de couleur et de poésie, d'un style où il y a de l'imagination — comme il y avait de l'avenir dans l'esprit de Talleyrand — par la conscience et l'étendue des recherches, par la sagacité et la profondeur des aperçus comme par l'éclat de la forme, par la grandiose unité de l'ensemble comme par les beautés innombrables de détail, l'œuvre de M. Albert Sorel est une des plus considérables, des plus remarquables, des plus durables de notre temps. On pourra la critiquer, la compléter sur quelques menus points. Elle inspire l'estime, le respect, l'admiration : elle vaudra à l'éminent académicien les suffrages de ses compatriotes et de tous ceux qui, à l'étranger, étudient et veulent connaître à fond l'histoire de la Révolution et de ce Napoléon qui fut, comme dit notre auteur, l'exécuteur et l'ordonnateur de la Révolution en Europe.

A. C.

Charles Lamb : **Sa vie et ses œuvres,** par Jules Derocquigny, docteur ès-lettres, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille. (Lille, Le Bigot, éditeurs, 1904), in-8°, 415 pages.

S'il est un écrivain dont la vie explique l'œuvre et dont l'œuvre dit la vie, cet homme fut Charles Lamb ; ainsi se trouve justifiée la place considérable réservée à la biographie dans l'étude de M. Derocquigny. Ne redoutez cependant ni un calendrier de dates ni une énumération de détails fastidieux : sans doute on trouverait encore à glaner dans la vie de Lamb, mais l'auteur dédaignant le trompe-l'œil des fétus vides n'a pris dans sa gerbe que les épis dorés et pleins. La biographie est ici non un but mais un moyen : chaque fait ne vaut que par son influence sur l'œuvre, la lumière qu'il jette sur une page obscure, le relief qu'il donne à un caractère fidèlement reflété dans le clair

miroir des Essais. Il serait vain et stérile de dissocier la vie, le caractère et les écrits de Lamb : les analyser séparément serait tenter d'expliquer la grâce du regard par l'anatomie de l'œil ; les présenter unis en une synthèse harmonieuse et fidèle, c'est faire œuvre de critique clairvoyant et sympathique. Cette biographie est donc à la fois psychologique et littéraire, et si « Elia » nous apparaît plus complexe que le « gentle-hearted Charles » dont parle Coleridge, c'est que l'historien impartial, tout en nous découvrant les trésors de générosité délicate, d'affection dévouée, de pudeur modeste de Lamb, ne cherche pas à cacher ses défauts, son indolence, ses excentricités d'éternel gamin, « son entraînement irrésistible vers la boisson ».

Cette étude est une clef précieuse pour les lecteurs des Essais comme pour ceux des œuvres secondaires et des poésies : le départ y est fait entre les passages incontestablement autobiographiques et les additions dues à la fantaisie créatrice. Les sources principales de M. D. sont les lettres si spirituelles et si sincères de Lamb à Coleridge, Manning, Barton, Southey, etc... Mais pourquoi, à propos de « John Woodvil » M. D. reproche-t-il à Lamb d'avoir « pris pour nœud de l'intrigue l'acte d'un homme ivre » ? C'est faire commencer le drame à l'acte III : le fatal orgueil de Woodvil se révèle dès le départ de Margaret et il est le fruit d'une éducation qui devait faire de lui un nouveau « famous John » [cf. la scène des portraits]. Pourquoi M. D. s'étonne-t-il aussi que parmi les familiers de Woodvil le seul homme sobre soit un hypocrite ? Imagine-t-il Jago sous les traits d'un jovial buveur ? Et que pense-t-il alors du César de Shakespeare disant de Cassius : « Would he were fatter... such men are dangerous » ? Il me parait enfin que l'auteur va trop loin en affirmant que Lamb est plus foncièrement romantique que Coleridge. C'est réduire le Romantisme au culte du Passé, en faisant bon marché de l'enthousiasme poétique, de l'émotion profonde et toujours nouvelle devant la Nature. Lamb n'avait pas pour les montagnes le dédain de Johnson, il les comprenait et les admirait, mais en incorrigible citadin il avait toujours la nostalgie de Fleet street : il était à Coleridge ce qu'est le collectionneur passionné de tableaux au peintre créateur.

Le style de M. D. trahit un souci de remettre en honneur quelques mots désuets ou réputés peu élégants : çà et là des tours d'apparence britannique sont au demeurant de vraie tradition Française ; peut-être l'insistance à les imposer a-t-elle l'indiscrète hardiesse du « challenge ».

Le livre entier, de critique impressionniste, sincère et attrayante, joint à l'élévation de la pensée la justesse et la pondération du jugement. L'auteur nous fait partager la sympathie fervente et tendre qu'il ressent pour son sujet, et volontiers nous lui appliquons la phrase par laquelle il définit lui-même la critique de Lamb : « Il juge autant avec son cœur qu'avec son esprit. »

André Lirondelle.

O. Weise. **Unsere Muttersprache.** Ihr Werden und ihr Wesen. Fünfte verbesserte Auflage. Leipzig et Berlin, Teubner, 1904. In-8°, p. 264.

Les qualités de ce petit livre justifient le bon accueil que lui a fait le grand public auquel il s'adresse. M. Weise s'est proposé de lui donner sous une forme très accessible, débarrassée de tout appareil critique, les principaux résultats des recherches grammaticales et philologiques dont l'allemand a été l'objet. Certains sans doute sont déjà du domaine des connaissances familières même aux non-spécialistes, mais l'ensemble constitue un tableau assez complet et intéressant de la langue allemande, surtout de son évolution historique. M. W. a non seulement donné de celle-ci dès le début une esquisse claire et brève, un peu plus approfondie seulement pour ce qui touche à Luther; mais dans tous ses autres chapitres, la langue et le génie national, l'allemand du nord et l'allemand du sud, les dialectes et la langue écrite, le vocabulaire, la phonétique, la morphologie, la formation des mots, les néologismes, le genre, la sémantique (ce dernier trop rapide), l'auteur s'est préoccupé de remonter aux origines et de chercher dans l'explication des faits linguistiques du passé l'interprétation des particularités ou des anomalies que présente la langue moderne. L'opposition qu'offre en Allemagne la langue écrite avec la langue parlée, toujours plus ou moins influencée par les dialectes, lui a fourni l'occasion de curieuses enquêtes sur la vie des mots et aussi des regrets patriotiques sur l'inhabileté de la langue des savants à s'approprier les richesses du parler populaire. On pourra peut-être reprocher à son livre de donner dans une psychologie trop simpliste qui veut trouver dans chaque détail linguistique le reflet d'une vertu nationale. On eût aimé aussi le voir ordonner en quelques idées générales tous ces menus faits dont l'ensemble aurait ainsi pris une signification plus haute. L'ouvrage n'en reste pas moins une excellente mine de renseignements sur les transformations du vocabulaire allemand — la syntaxe est à peu près sacrifiée — et chez nous il mérite d'être signalé en particulier aux maîtres chargés de l'enseignement des langues vivantes. Un index en rend le maniement commode et une abondante bibliographie permettra de poursuivre telle information de détail.

L. Roustan.

— On ne voit pas très bien à quel public est destiné le volume de M. Jean Vrai, *Éphémérides de la papauté* (Paris, Fischbacher, 1904, VII, 358 p. in-8°; prix : 3 fr. 50 c.). Ce n'est pas un *répertoire chronologique*, puisque tous les siècles y sont mélangés; c'est encore moins une *histoire* de la papauté, puisque les événements relatés ne constitueraient pas, même si on les groupait autrement, un aperçu intelligible du développement de la puissance et des prétentions du Saint-Siège à travers l'histoire universelle, au moyen âge et dans les temps modernes.

On peut supposer que l'auteur est un prêtre émancipé (ni protestant, ni vieux catholique) qui aura voulu réagir contre l'enseignement de l'histoire ecclésiastique dans les séminaires actuels, et qui, sans toucher au dogme, a tenu à stigmatiser les excès de pouvoir de la papauté, de l'Inquisition, etc., en s'appliquant à trouver pour chaque jour de l'année, du 1er janvier au 31 décembre, un fait, souvent quelconque, pour y joindre des commentaires plus ou moins développés, tournant d'ordinaire à la polémique contre les auteurs ultramontains qui servent de guides à l'enseignement ecclésiastique. Il est fort rare d'y rencontrer des renvois aux sources et, sans utilité pour les érudits, le volume de M. Vrai n'intéressera guère le public libre penseur, tont en scandalisant les fidèles catholiques. Si nous nous arrêtons à le signaler ici, c'est parce qu'il peut servir à faire connaître aux esprits désireux d'information, la mentalité d'un groupe plus ou moins nombreux au sein du clergé français contemporain, et son opposition tout au moins passive aux influences qui pèsent sur lui de haut; c'est aussi parce qu'il est toujours instructif d'apprendre, par des exemples topiques, quelles contre-vérités historiques s'enseignaient et s'enseignent, sous la protection bienveillante du gouvernement de la république, dans les établissements où l'on forme les conducteurs spirituels du peuple français. — N.

— M. Joseph Cuvelier, sous-chef de section aux archives générales du royaume de Belgique, vient de publier (Bruxelles, Weissenbruch, 1904, 1 vol. in-8°) l'*Inventaire des inventaires de la deuxième section des Archives générales* (Chambre des Comptes, Chartes de Brabant, Flandre, Namur et Luxembourg, corps de métiers, Papiers d'État et de l'Audience, cartulaires et manuscrits, etc.). Ce volume, qui sera très utile à tous ceux que leurs travaux appellent à s'occuper de l'histoire des Pays Bas, surtout au moyen-âge, nous offre d'abord, en quatre chapitres, le catalogue descriptif de tous les inventaires qui se rapportent aux collections diverses comprises dans la deuxième section (432 numéros). Un cinquième chapitre énumère une quarantaine d'inventaires acquis ou retrouvés pendant l'impression du volume. Le sixième chapitre est consacré aux inventaires de la deuxième section conservés dans divers dépôts de l'étranger, surtout en France, (118 numéros) tant à la Bibliothèque Nationale (dans le fonds Moreau et les 182 Colbert) qu'aux Archives départementales de Lille. Le volume de M. C. se termine par une *table onomastique* très complète. Il est suffisamment détaillé pour permettre au travailleur du dehors de s'orienter d'avance, avant de venir à Bruxelles étudier l'histoire financière, administrative ou ecclésiastique du pays. On ne trouvera qu'un nombre relativement peu considérable de dossiers pour l'histoire politique et les relations internationales dans cette section des archives, sauf au chapitre III les inventaires des Papiers d'État et de l'Audience (nos 371-388), et ceux des papiers du président Viglius van Zuichem (n° 419-420). Beaucoup des pièces signalées par les anciens inventaires ont d'ailleurs disparu au commencement du XIXe siècle, à moins qu'on ne les ait simplement changées de place. — R.

— Le dernier volume du *Cours d'histoire* de M. Seignobos, destiné aux classes de philosophie et de mathématiques et consacré à l'*Histoire contemporaine depuis 1815*, vient de nous parvenir (Paris, Colin, 1904, 616 p. in-18, prix : 5 fr.). Il est dû principalement au savant professeur de la Sorbonne lui-même, avec la collaboration, pour quelques chapitres spéciaux, de Ch. A. Métin, professeur à l'École coloniale. Bien que simple manuel scolaire, la lecture en sera éminemment suggestive pour tout lecteur intelligent et attentif; il place sous les yeux de la jeunesse nombre de faits d'ordre politique, économique et sociologique qui jadis n'auraient

pas figuré dans un livre pareil et qui lui ouvriront non seulement des horizons tout nouveaux pour ses études présentes, mais pourront encore l'aider à mieux remplir un jour ses devoirs civiques. Peut-être y a-t-il dans ce volume, encore plus que dans le précédent, çà et là surabondance de détails (par exemple les jeunes Russes disséquant les grenouilles (p. 418); ailleurs on voudrait voir figurer des dates précises qui manquent (par exemple mort d'O'Connel, p. 89 et chute de Bismarck, p. 320). Les données sur la littérature sont parfois inexactes, presque toujours si vagues qu'il aurait presque mieux valu les supprimer tout à fait (on ne peut pas citer les *Contemplations* parmi les œuvres qui « rendirent célèbre » Victor Hugo aux alentours de 1830, puisqu'elles n'ont paru, alors qu'il était depuis longtemps illustre; la réputation de Laube et de Gutzkow, au temps de la *Jeune Allemagne* ne s'établit pas sur leurs romans historiques, écrits bien plus tard, mais sur leurs pièces de théâtre; *Vanity Fair* de Thackeray est une satire amère de la corruption *aristocratique* bien plus que de la *bourgeoisie* anglaise). Il y aurait aussi quelques petites rectifications à faire dans la partie purement historique. Il est inexact d'écrire, p. 207, que Guillaume Ier était « très attaché à la vieille église *luthérienne* », vu qu'il était le chef légal de l'Église *unie* de Prusse. Il est également inexact de dire que *tous* les députés de l'Alsace, en 1874, furent protestataires, puisque l'un d'eux, Mgr. Raess, évêque de Strasbourg, monta précisément à la tribune pour déclarer qu'il ne partageait pas la manière de voir de l'orateur, M. Teutsch, chargé par ses collègues de présenter leur protestation (p. 324). — Pourquoi appeler, p. 358, Parnell un *gentilhomme*? Les chapitres consacrés aux pays situés en dehors de l'Europe seront particulièrement les bien venus pour bien des lecteurs qui d'ordinaire ont quelque peine à s'orienter rapidement sur le passé lointain ou récent des continents étrangers. On ne voudrait pas avoir l'air de trop demander sur cette matière, mais il y a lieu de s'étonner pourtant que le nom de Maximilien d'Autriche ne soit pas même mentionné dans le paragraphe consacré au Mexique, ni celui du président de la Confédération du Sud, Jefferson Davis, dans le récit de la guerre de sécession. Quelques fautes d'impression à corriger dans l'édition prochaine; p. 102 la singulière coquille qui fait du *Cinq Mars* de Vigny un *toriroman hisque*, p. 313 l. *Virchow* pour *Wirchow*, etc. — E.

— M. Léon COHEN vient d'écrire un mémoire de 79 pages in-8° intitulé : *Le Grand Bureau des pauvres de Paris au milieu du XVIIIe siècle. Contribution à l'histoire de l'assistance publique.* Cet ouvrage forme le 3e fascicule du t. Ier de la Bibliothèque d'histoire moderne, publiée sous les auspices de la Société d'histoire moderne. Il aurait certainement gagné à être inspiré par des idées plus justes, car dans ses quatre chapitres il règne un parti-pris évident de dénigrement. Qu'il y ait eu des défauts dans cette institution, qui en doute? Qu'elle n'ait apporté que de faibles remèdes à la misère effrayante qui régna à partir de la fin du règne de Louis XIV, personne n'en disconviendra. Mais pourquoi ne pas dire qu'il y avait, à côté de ce Bureau officiel, beaucoup d'autres établissements ou organisations charitables, qui apportaient eux aussi leur contingent au soulagement de l'humanité pauvre et souffrante? Les Petites Maisons n'étaient ouvertes, comme hospice, qu'à certaines catégories de personnes, plutôt à des marchands tombés dans la misère et à leurs familles, qu'aux ouvriers eux-mêmes. Mais n'est-il pas dit que les « gagne-deniers, cochers et domestiques », repoussés de ce refuge, pouvaient se retirer à l'hôpital général? M. L. Cohen prétend (1re phrase de son livre) que le Grand Bureau des pauvres était « l'institution charitable d'État qui correspond dans la capitale, à la fin de l'ancien régime, à notre assistance publique d'aujour-

d'hui »; puis il établit qu'il distribuait des secours à domicile, n'avait qu'un seul hospice, les Petites-Maisons, et qu'un seul asile d'orphelins, celui de la Trinité. Si cela est exact, qu'étaient donc les nombreux hôpitaux et hospices du XVIIIe siècle qui n'étaient pas placés sous la même direction ? En réalité, le Grand Bureau des pauvres n'était guère qu'un bureau de bienfaisance, fonctionnant dans certaines conditions et laissant à beaucoup d'autres établissements le soin de recueillir ou de secourir ceux qui ne rentraient pas dans son cadre. L'auteur reproche encore aux administrateurs du Grand Bureau officiel de ne secourir que les catholiques. Oublie-t-il qu'on vivait alors sous le régime de la révocation de l'édit de Nantes et que les questions religieuses primaient tout ? J'aurais bien d'autres choses à relever, mais je suis d'accord avec M. Cohen pour reconnaître que la misère était trop grande et que l'institution étudiée par lui, était incapable, même avec le secours de tous les autres établissements ou fondations charitables, même avec l'aide des innombrables corporations ou confréries religieuses, de guérir l'immense plaie du corps social. Le nombre des pauvres ne fit que s'accroître pendant tout le XVIIIe siècle : il fallait non seulement modifier de fond en comble l'organisation de l'assistance, mais encore couper le mal dans sa racine et chercher à remédier aux causes profondes de la misère. — L.-H. L.

— M. BOISSONNADE, professeur à l'Université de Poitiers, a publié dans le *Bulletin des sciences économiques et sociales* du Comité des travaux historiques et scientifiques (tir. à part, brochure de 15 pages in-8°, 1904) un article fort intéressant sur *l'Assemblée provinciale du Poitou et la question de la mendicité (1787-1790)*. La mendicité, causée par les guerres, les disettes, des impôts écrasants, une mauvaise culture de terres mal réparties, était un fléau dont le Poitou souffrait particulièrement. Les dépôts de mendicité, où l'on avait entassé les vagabonds ou mendiants, valides ou non, coûtaient fort cher et n'étaient que d'une très faible utilité. A la session de novembre 1787, l'assemblée provinciale du Poitou adopta deux moyens de combattre la misère publique : la formation dans les villes de bureaux de charité qui donneraient du travail aux valides et secourraient gratuitement les infirmes, la constitution dans les campagnes d'ateliers de charité qui exécuteraient les travaux des routes. Mais les bureaux, à l'exception de celui de Montmorillon, ne réussirent guère : les pouvoirs locaux se montrèrent très apathiques; déjà l'on comptait trop sur le pouvoir central. Seuls les ateliers eurent quelque succès, mais ils furent fermés, faute de ressources, en 1790. La Révolution française trouva donc posée devant elle la question entière de l'extinction du paupérisme. — L.-H. L.

— M. J.-J. VERNIER s'attache à mettre en valeur le riche fonds de Saxe qu'il a trouvé à peu près inexploré aux Archives départementales de l'Aube confiées à ses soins. Ces documents proviennent du château de Pont-sur-Seine, où ils avaient été entassés par le prince Xavier de Saxe, frère de la Dauphine, belle-fille de Louis XV; ils y furent confisqués par les autorités révolutionnaires. Ils sont des plus importants pour la connaissance de ce personnage assez complexe que fut le comte de Lusace et surtout pour l'étude des négociations et des guerres auxquelles il se trouva mêlé. Les premières publications qu'en a faites M. Vernier sont intitulées : 1° *Un épisode de la vie du prince François-Xavier de Saxe, comte de Lusace; sa candidature au trône de Pologne* (Troyes, P. Nouel, 1901, in-8° de 49 pages); 2° en collaboration avec le commandant Veling, et les lieutenants Bigoudot, Burg, Rumpler et Thibout, l'*Inventaire sommaire* de ce fonds de Saxe, t. I (Première partie : Archives particulières du prince. — Première section : Guerre de Sept ans, jour-

naux de campagne et correspondance militaire). (Troyes, G. Frémont, 1903; in-4° de L-441 pages). La courte énumération qui vient d'être faite du contenu de ce volume indique assez de quelle utilité sera ce précieux inventaire. Les articles en ont été extrêmement détaillés, pour que les historiens soient dispensés le plus souvent de recourir aux originaux. De copieuses citations font que les 234 articles de ce volume sont une véritable mine de documents ; 3° *Étude biographique sur le prince Xavier de Saxe, comte de Lusace, précédée d'une notice sur le fonds de Saxe conservé aux archives de l'Aube* (Troyes, G. Frémont, 1903, in-4° de 128 pages). C'est une réimpression de la préface du volume d'inventaire cité précédemment. L'étude biographique a été naturellement écrite avec les pièces inédites que M. Vernier eut à sa disposition; aussi offre-t-elle bien des renseignements nouveaux. Des lettres particulières, des extraits du journal du prince ajoutent au récit de puissants éléments d'intérêt; 4° enfin, en collaboration avec le duc de Broglie, la *Correspondance inédite de Victor-François, duc de Broglie, maréchal de France, avec le prince Xavier de Saxe, comte de Lusace... pour servir à l'histoire de la guerre de Sept ans (campagnes de 1759 à 1761)*. (Paris, A. Michel, 1903-1904; 2 vol. in-8° de LXXXI-464 et 648 pages). Le duc de Broglie a lui-même écrit l'introduction au t. Ier; il y a donné une biographie attachante du correspondant du prince de Saxe. Les deux volumes parus ne comprennent que les lettres de janvier 1759 à octobre 1760 : ils seront donc suivis de plusieurs autres. Il était cependant de notre devoir de les signaler avant la conclusion de tout l'ouvrage. Inutile d'insister sur leur importance : les documents qu'ils contiennent, joints aux pièces inventoriées d'autre part, obligeront à récrire entièrement l'histoire de la guerre de Sept ans, qu'on s'imaginait jusqu'ici connaître dans tous ses détails. — L.-H. L.

— Nous avons grande satisfaction à saluer l'apparition du premier volume publié par l'Institut historique établi à Rome par le gouvernement belge, dans le but de recueillir dans les archives et bibliothèques de l'Italie les documents sur la Belgique. L'effort des membres de l'Institut devra naturellement se concentrer surtout au Vatican, dont les archives possèdent tant de pièces sur tous les diocèses du monde. Ce premier volume, rédigé par D. Ursmer Berlière, a pour titre : *Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum des Archives vaticanes au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai* (Rome, Institut historique belge ; Bruges, Desclée, Brouwer et Cie; Paris, H. Champion, 1904. In-8° de XXVII-317 pages). Il intéresse donc aussi une partie de la région septentrionale de la France. Il donne l'analyse de 1955 documents compris entre les années 1296 et 1548. En principe, les *libri obligationum et solutionum* contiennent les obligations financières contractées envers le Saint-Siège par les évêques et les abbés lors de leur promotion et les quittances des sommes versées par eux pour le service commun (le tiers des revenus du bénéfice à partager entre le pape et les cardinaux) et le *servitium minutum* (à partager entre les clercs de la Chambre apostolique et du Collège cardinalice). Mais ils renferment aussi bien d'autres documents : quittances ou remises du cens apostolique que payaient certains monastères relevant directement de l'Église romaine; droits versés par les évêques faisant eux-mêmes ou par procureurs les fréquentes visites obligatoires à la curie; levée des annates ou revenus de la première année d'un bénéfice nouvellement attribué par le pape ; perception des dépouilles ou biens laissés par les prélats et clercs décédés en cour romaine ou dans le voisinage ; établissement et paiement des décimes et subsides caritatifs exigés par

l'Église; procurations abandonnées par les évêques au Saint-Siège, documents sur les collecteurs apostoliques et les banquiers qui servaient d'intermédiaires pour la rentrée dans le trésor pontifical de toutes les sommes dues, etc. On peut d'après cela apprécier la grande utilité que présente l'inventaire détaillé de D. U. Berlière : il permet tout d'abord la confection des listes chronologiques complètes des évêques, abbés et autres bénéficiaires ecclésiastiques, il donne de précieux renseignements sur la situation financière du pays et la prospérité ou la détresse des églises et monastères, il montre la fréquence des relations établies entre la cour romaine et les diocèses ci-dessus nommés. Il n'est pas jusqu'à l'histoire du commerce et de la banque qui n'ait à y gagner. Ce premier ouvrage est d'un très heureux augure pour les travaux que prépare l'Institut historique belge. Plusieurs volumes sont annoncés comme devant paraître prochainement; ils n'auront sans doute pas un moindre intérêt. — L.-H. L.

— On trouvera dans le nº 1 de *la Plume et l'Epée*, revue trimestrielle (1er février 1905), un très instructif et considérable article qui aurait mérité un tirage à part. C'est une *liste des officiers de l'armée de Versailles tués ou blessés du 18 mars au 28 mai 1871*. L'érudit, le chercheur infatigable qui a dressé cette *liste*, est M. A. Martinien, bien connu par des listes qu'il a données antérieurement et que nous avons annoncées en leur temps dans la *Revue critique*. Le présent travail de M. A. Martinien n'est pas moins utile que ses précédents travaux. Nous voyons dans cet état nominatif — que le savant archiviste a fait précéder des mots de Lucain « plus quam civilia bella » — que l'État-major général a compté cinq généraux tués, Lecomte, Clément Thomas, Besson, Péchot, Le Roy de Dais, cinq blessés, Dupouet, de Brauer, Montaudon, Paturel et Pellé. Il y eut 7.327 hommes hors de combat : 708 soldats furent tués et 5,713 blessés; 159 officiers périrent ou moururent de leurs blessures, 554 furent blessés. On peut dire que le second siège de Paris a coûté à l'armée française des pertes aussi nombreuses que la plus sanglante bataille. — A. C.

— Le nouveau recueil d'articles hebdomadaires de M. Th. Schiemann, *Deutschland und die grosse Politik anno 1904*. Vierter Band (Berlin, Reimer, 1905, gr. in-8°, p. 356), offre les mêmes caractères que les précédents qui ont été signalés dans la *Revue* : l'auteur y commente les événements les plus saillants de la politique étrangère, en donnant comme autrefois la première place à l'Angleterre et à la Russie. Les succès de l'expansion anglaise dans l'Asie centrale, le brusque arrêt que vient de subir l'expansion russe en Extrême-Orient et la complication d'une crise intérieure s'ajoutant à la guerre avec le Japon : voilà les questions que M. Sch. le plus volontiers expose, discute et reprend, en donnant, comme il l'avait fait, d'abondants extraits de la presse étrangère. Deux autres sujets, quoique au second plan, ne l'ont pas moins préoccupé : le problème macédonien où il est tout disposé à crier haro sur le Bulgare, et l'entente franco-anglaise qui sous sa plume prend bien l'air d'un abandon à peine déguisé de notre ancienne alliance. Il m'a semblé en général que le degré de bienveillance et même de clairvoyance dont témoignaient pour nous ces articles, avait beaucoup baissé depuis l'avant-dernier volume, au moins autant que s'est élevé le ton dans la riposte aux insinuations ou aux attaques du journalisme anglais. En tout cas, l'auteur ne s'est pas départi de sa correction et de sa réserve habituelles dans la discussion. Son point de vue pourra parfois apparaître comme trop exclusivement conservateur, ses jugements trop complaisants à l'opinion officielle; néanmoins, cette chronique de 1903 restera avec les autres un document intéressant à consulter, en

particulier pour tout ce qui touche la Russie. Un copieux index en rend d'ailleurs le maniement très commode. — L. R.

— M. Heinrich Bischoff, dans son travail, *Richard Bredenbrücker, der südtirolische Dorfdichter* (Stuttgart, Bonz, 1903, in-18, p. 87), étudie un romancier qu'il juge trop peu connu et que ses mérites d'observateur, d'humoriste, de conteur placent néanmoins à côté des premiers dans le genre de la *Dorfgeschichte*, tout près des Anzengruber et des Rosegger. M. B. donne d'abord une esquisse biographique de Bredenbrücker, qui Rhénan d'origine, a fait du Tyrol, mais d'un tout petit coin, la région du Schlern, sa patrie d'adoption et son champ d'étude exclusif. Il caractérise dans la seconde partie la série de ses romans et nouvelles dont certains font revivre avec une prédilection marquée le peuple des nomades, les *Dörcher*, mais qui tous traduisent, dans un réalisme de bon aloi, les mœurs frustes des paysans tyroliens. C'est moins par une description directe que par un dialogue presque continu que Bredenbrücker nous en montre les principaux types. Aussi use-t-il et abuse-t-il même du dialecte, si bien qu'un lexique est indispensable à chacun de ses volumes. Voilà à n'en pas douter la raison de cette insuffisance de succès que note avec regret M. B. Son étude vaut encore par les comparaisons qu'elle signale souvent avec les autres représentants de la *Dorfgeschichte* qui semblent tous très familiers à l'auteur. — L. R.

— L'auteur inconnu de la brochure *Turcs et Grecs contre Bulgares en Macédoine* (Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-8°, pp. v, 57. Fr. 0,50) présente un résumé concis de la double oppression dans laquelle vivent un million et demi de sujets ottomans, oppression grecque qui persécute leurs églises et leurs écoles, oppression turque qui s'attaque à la vie, à l'honneur, à la propriété, à la liberté. Tant de vexations sourdes et d'agressions brutales, exposées d'ailleurs sans déclamation, expliquent et de reste l'insurrection de 1903. Sur la répression atroce qui l'a suivie, l'anonyme fournit aussi d'abondants et navrants détails, en appelant de ses vœux ces réformes si souvent promises, mais que le contrôle des puissances européennes peut seul rendre efficaces. Ces appels ont été souvent lancés; ils finiront par être entendus, mais pour qu'ils se fassent plus pressants, il n'est pas inutile que l'attention publique soit une fois de plus ramenée sur les misères d'un petit peuple par un émouvant tableau dont la parole autorisée de M. Louis Leger nous garantit la sincérité dans une chaude préface. — L. R.

— M. et Me Paul Mitzschke ont publié ensemble un recueil qui est à signaler aux curieux de folklore allemand : *Sagenschatz der Stadt Weimar und ihrer Umgegend* (Böhlaus Nachfolger, Weimar, 1904, in-8°, p. xviii, 152. Mk. 2,40). Le livre traite de Weimar et des environs, mais il faut entendre par là une bonne partie du grand-duché, presque la moitié. Les auteurs ne se sont pas seulement occupés des légendes proprement dites, ils ont aussi admis dans leur volume tout ce qui dans et autour de Weimar tient à la tradition populaire ou a revêtu un caractère de merveilleux marqué : dictons et quolibets, superstitions antiques et nouvelles, rimes prophétiques, apparitions d'esprits, prodiges et phénomènes surnaturels, souvenirs aussi des grands faits historiques, tels que luttes de la Réforme, guerre de Trente Ans, invasion napoléonienne, et même souvenirs littéraires — la légende aussi s'est emparée de Gœthe; — tout ce que, à côté du vieux fonds de mythologie germanique, l'imagination populaire a formé et déformé dans ce coin de la Thuringe a été soigneusement noté, ne fût-ce qu'en quelques lignes. Les recueils de Bechstein et de Witzschel ont été surtout mis à contribution, mais aussi beaucoup d'autres sources que les notes indiquent, et

pour un quart environ des 204 articles que contient le volume les auteurs ont puisé dans l'information directe, orale ou écrite. Le recueil ayant un caractère local, le classement géographique qu'ils ont adopté est très admissible ; mais je lui aurais préféré cependant un ordre plus naturel, celui qui aurait groupé toutes ces traditions d'après le sujet : on en eût mieux saisi la physionomie spéciale du folklore thuringien. — L. R.

— M. Spyridion Lambros vient de publier le 4e fascicule du *Nouvel Hellénomnemon* dont nous avons signalé l'apparition; voir *Revue*, 1904, II, 62. La première année de ce périodique forme un volume de 534 pages, in-8° et ce 4e fascicule contient les articles suivants : notes sur des inscriptions grecques tirées de manuscrits médiévaux ou de collections manuscrites provenant de savants occidentaux; 2° un nouveau manuscrit de Nicolas Messaritès; 3° sceaux des derniers Paléologues et de leurs intimes; 4° histoire de l'excellent buveur Pierre Pressemoût (nouvelle édition, d'après des manuscrits inutilisés jusqu'ici, du poème publié pour la première fois par Legrand, dans son *Recueil de chansons populaires grecques*, sous le titre : la philosophie de l'ivrogne; 5° journaux manuscrits publiés pendant la guerre de l'Indépendance (intéressante contribution à l'histoire de la presse hellénique); 6° suite du catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de la Chambre (le n° 28 mérite une mention particulière; il renferme, entre autres choses, des chansons populaires recueillies, semble-t-il, entre 1832 et 1835 et l'analyse détaillée qu'en donne M. L., permet de croire qu'il fournira de précieuses indications pour l'histoire de ces chansons); 7° Miscellanea et comptes rendus bibliographiques. Ce volume n'a pas trompé les espérances qu'avait fait naître le premier fascicule. Les index alphabétiques qui le terminent sont d'une grande commodité. — H. P.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 avril 1905.

M. Paul Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur le sénatus-consulte de Thisbé.

M. Hartwig Derenbourg communique une inscription sabéenne récemment offerte au Musée du Louvre par les héritiers de M. Camoin, ancien capitaine au long cours. Voici la traduction de ce document qui provient des côtes du Yémen : « Abd, fils de Meharwah, vassal des Banoû Thaan, a consacré à sa déesse Ouzzâ, Koholthâhir. Au nom de Ouzzâ. » L'intérêt de ce texte réside dans la triple mention d'une divinité citée et condamnée par le Coran, rivale que le dieu jaloux Allâh a chassée de la Kaaba comme une adversaire redoutable du monothéisme musulman.

M. Léon Dorez communique, en les commentant, un certain nombre d'articles extraits de deux registres de comptes privés du pape Paul III, acquis en Italie par M. F. de Navenne. Ces comptes, qui concernent les années 1535 à 1538 et 1544-1545, renferment des détails très précis sur la réfection de l'ancien jardin du Belvédère, sur les statues antiques qui y furent alors installées, et sur la construction du nouveau jardin du même nom. Les mentions relatives à la fresque du *Jugement dernier* sont encore plus importantes. Elles permettent d'établir que Michel Ange ne se mit réellement au travail qu'entre le 10 avril et le 18 mai 1536, et qu'il n'admit le pape à voir son œuvre que le 4 février 1537. On sait, par ailleurs, qu'elle était complètement terminée le 18 novembre 1541. Michel-Ange avait donc mis, pour achever cet immense ensemble, non pas huit ans, comme on le répète toujours, mais cinq ans et demi. — M. Dorez donne enfin, d'après les mêmes registres, de curieux renseignements sur le voyage fait à Nice par Paul III, en 1538, pour tenter de réconcilier François Ier et Charles-Quint, et de les jeter ensuite sur la Turquie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 20 mai. — 1905

Ch. Joret **Les plantes dans l'antiquité et au moyen âge.** Première partie. Les plantes dans l'Orient classique. II. L'Iran et l'Inde. In-8° xi-657 p. Paris 1904. Prix 12 fr.

I

Les plantes chez les Hindous » forment la seconde et la plus considérable partie du dernier volume de M. J. Jamais l'intéressant sujet qu'il a eu l'heureuse idée de choisir ne s'est montré moins ingrat et ne lui a rendu, en échange de sa peine, un plus curieux et plus riche mélange de données fabuleuses et de réalités pratiques, depuis les épices qui sont sur toutes les tables jusqu'aux imaginations les plus biscornues qu'un coup de soleil ait jamais fait naître dans une cervelle de voyageur. Cette luxuriante abondance de documents n'a nui en rien à l'ordonnance des chapitres, qu'elle gonfle à éclater. Selon le plan que s'était tracé l'auteur, il étudie tour à tour, après la distribution géographique des plantes, leur rôle ou leur emploi dans l'agriculture et l'horticulture, dans l'alimentation et l'industrie, dans l'art et la poésie, dans les légendes religieuses et le culte, dans la magie et la médecine. Partout la documentation est excellente et la bibliographie au courant : le côté botanique et économique de la question était des plus familiers à M. J. et, ainsi qu'il nous en avertit, il a pris soin de consulter, au sujet de la partie religieuse et littéraire, ses deux collègues de l'Institut les mieux qualifiés pour le guider. Le point important est la façon dont il a manié ses sources. Il ne se borne pas en effet à indiquer *grosso modo* ce qu'on y peut trouver, il a tenu à épuiser lui-même ce qui s'y trouve. La tâche de classer dans un ordre rationnel cette masse de renseignements industrieusement rassemblés n'était déjà pas facile; mais le tour de force consiste à avoir fait de ces

perpétuelles énumérations, sans rien sacrifier de leur longueur, un texte suivi et d'une lecture non seulement aisée, mais attrayante. Il faudrait n'avoir jamais été aux prises avec la difficulté d'écrire pour ne pas admirer l'habileté et la fertilité de ressources avec lesquelles ces centaines de pages d'encyclopédie ont été rédigées. Quand l'auteur nous aura donné l'index qu'il nous promet et qui est le complément obligé de son travail, ce dernier sera tout à la fois utile à consulter comme un dictionnaire, et agréable à parcourir comme un jardin.

M. J. s'excuse dans sa préface d'avoir peut-être trop développé certaines parties qui ne présentent avec son sujet qu'un lien assez lâche : il est tout excusé. S'il nous donne en passant, à propos de ses chères plantes, une esquisse de la civilisation de l'Inde, ce n'est pas aux spécialistes de le trouver mauvais : il n'aurait pas eu à le faire s'ils l'avaient déjà fait et lui avaient offert tout prêts les cadres généraux dont il avait besoin pour son ouvrage. Forcé à chaque fois de se les fabriquer lui-même, il était parfaitement légitime qu'il publiât le fruit de ses recherches et en fît profiter le public français. Est-ce à dire qu'il ne se soit jamais laissé aller à quelques longueurs? Il nous énumère par exemple en six pages (p. 520-526) tous les cas de « pluie de fleurs » qu'il a relevés dans les ouvrages par lui parcourus : d'aucuns trouveront qu'il eût suffi de nous avertir en six lignes de la fréquence de ce prodige dans la littérature et même dans l'art. Mais il siérait mal à un indianiste de lui reprocher ces minutieux rappels ou encore les nombreuses citations qu'il donne et dont le lecteur lui saura sans doute le plus grand gré.

Dans une œuvre aussi touffue, il va de soi que beaucoup de détails prêteraient à discussion : nous en voyons très peu qui soient des erreurs déclarées. L'auteur a su notamment se garder du plus gros piège que lui tendît son sujet. J'avoue l'avoir attendu au coin de son chapitre de l'horticulture : or, il a fort bien su voir à distance que dans l'Inde tropicale, où les fleurs se sont réfugiées sur les arbres, les jardins ne sont en somme que des vergers (p. 311). En revanche nous croyons par expérience que les mortiers dont il est question à la p. 312 ne servent pas à écraser le riz « pour le réduire en farine », mais simplement à le décortiquer. La description donnée du costume indigène (p. 353) est purement fantaisiste. P. 385, n. 2, le nom de M. V. Smith s'est, par un lapsus, germanisé en « Schmidt ». La date attribuée (p. 393) aux balustrades d'Amarâvatî est trop basse. Il va de soi que ces bagatelles n'ôtent rien à la grandeur du service que M. J. vient de rendre à la connaissance des choses de l'Inde pas plus qu'elles ne diminuent la valeur du monument ainsi élevé par lui à la mémoire d'A. Bergaigne.

A. F.

II

La première partie de l'ouvrage de M. J., consacrée aux plantes de l'Iran présente le même intérêt et les mêmes mérites que signale M. Foucher dans la partie consacrée aux plantes de l'Inde. Si cette partie est beaucoup plus courte, ce n'est pas qu'elle ait une moindre importance ou que l'auteur y ait consacré moins de soin; mais les vieux textes iraniens ne sont que les débris d'une ruine; du vieux perse il ne subsiste que des inscriptions où l'histoire des plantes n'a rien à prendre; quant à l'Avesta, c'est un texte strictement religieux et d'où toute réalité concrète et profane est bannie; quand des plantes sont nommées, c'est par les termes les plus généraux: *yaom* « céréales », *vāstrəm* « fourrage », etc. Le nom de la luzerne, pehlvi *aspast*, persan *aspist, uspust* est ancien; mais ce n'est pas dans les vieux textes iraniens, c'est, comme l'a noté M. Halévy, en Assyrie qu'on le rencontre; le mot zend *aspest* que cite à tort M. J. n'existe pas dans l'Avesta, et l'on serait bien étonné de le rencontrer dans les parties si techniquement religieuses qui nous sont restées des textes mazdéens. Si par hasard quelques noms de plantes aromatiques figurent dans l'Avesta, c'est qu'elles servaient aux purifications, ainsi le *vohugaona* (et non *vohûguona*), sans doute l' « encens », et quelques autres dont le sens est d'ailleurs plus ou moins obscur et incertain. Aussi, pour donner quelque idée des plantes du plateau iranien et du rôle qu'elles ont joué chez les anciens Iraniens, M. J. a-t-il dû s'adresser surtout aux témoignages grecs; il l'a fait avec l'art et la compétence qu'il sait apporter à ces délicates recherches, et il a ainsi éclairé de tous côtés l'ancien monde iranien qui ne nous a laissé presque aucun témoignage direct de quelque intérêt sur les plantes qu'il employait ou qu'il cultivait.

A. Meillet.

S. Eitrem. **Die Phaiakenepisode** in der Odyssee. Christiania, Dybwad, 1904: 35 p.

Après le départ d'Ulysse de l'île de Kalypso, l'arrivée du héros dans Schérie et la manière dont il y est conduit ne vont pas, selon M. Eitrem, sans de nombreuses contradictions. La suite de l'épisode de Kalypso était primitivement bien plus simple : Ulysse arrive en vue d'une terre qui est Ithaque, est victime de la tempête suscitée par Poseidôn, et aborde grâce à la protection et au voile de Leukothéa; le lendemain, après un sommeil réparateur, il se met en route, bien peu différent d'un mendiant, pour se rendre chez Eumée. Ce récit a subi plus tard de fortes retouches, dont la principale est caractérisée par l'intervention d'Athéné dès le naufrage, imaginée lorsqu'on ajouta

l'épisode des Phéaciens. De cette première considération résulte nécessairement qu'il dut y avoir deux récits différents, qui furent ensuite plus ou moins habilement mélangés. Dans l'un, le récit original, Ulysse s'éveille sans reconnaître son pays ; il est vieux et a perdu le souvenir des localités ; Athéné paraît alors et lui conseille de se débarrasser d'abord des prétendants. L'autre a pour conséquence tous les événements de Schérie. Mais ce n'est pas tout ; la présence simultanée d'Athéné et de Nausikaa, dans l'Odyssée actuelle, décèle encore deux versions différentes dont il reste des traces. Plusieurs indices nous révèlent que les Phéaciens, dans l'une de ces versions, étaient représentés comme un peuple inhospitalier et ennemi des étrangers, auquel cas Ulysse avait besoin de la protection d'une divinité qui le fît accueillir favorablement ; et le personnage de Nausikaa est dû à l'imagination d'un autre poète, qui a voulu opposer à la ravissante fille du roi des Phéaciens l'infortuné roi d'Ithaque réduit à la situation la plus misérable. Cette invention, qui a déjà nécessité, dans le cinquième chant, plusieurs altérations au récit primitif, a eu également pour conséquence tout le développement du sixième. M. E., poursuivant son analyse, recherche les traces de cette double version (version d'Athéné, version de Nausikaa, comme il les désigne) dans les chants VII et VIII, en met certains traits en lumière, et montre encore une fois comment l'une et l'autre se sont amalgamées, et comment en définitive cette nouvelle rédaction a pu se substituer à une antique légende d'un séjour d'Ulysse chez les Phéaciens, insulaires χαλεποί et ἄγριοι, légende dont les principaux traits ont disparu de notre Odyssée. Maintenant, M. E. convaincra-t-il ses lecteurs ? En thèse générale, on ne contestera pas qu'il se trouve, dans cette partie de l'Odyssée, plusieurs passages qui ne semblent pas s'accorder avec l'ensemble du récit, tel qu'on peut le concevoir ; à considérer le texte actuel et la succession des épisodes qu'il présente, on en peut noter qui ne se succèdent pas avec une parfaite cohésion ; et l'on reconnaîtra volontiers que le rhapsode qui a donné aux chants V-VIII leur forme actuelle a suivi — pourquoi, il est difficile de le dire — plusieurs versions de conduite différente. La discussion de M. E. est en effet fort bien enchaînée, ses combinaisons fort sagaces, ses observations fort pénétrantes ; une fois ses prémisses admises, ses conclusions seront également acceptées, car elles en découlent logiquement et dans une belle ordonnance. Ce que je crains qu'on n'accepte pas sans réserve, c'est précisément la manière dont il engage la question. L'altération du récit, nous dit-on, provient de ce que l'on a inséré dans le poème, après le départ d'Ulysse d'Ogygie, son séjour chez les Phéaciens ; la marche primitive de la narration fut ainsi déviée, et le naufrage d'Ulysse prit un autre aspect. Ulysse, en effet, ne doit pas aller chez les Phéaciens. Il est surprenant, dit M. E., qu'Ulysse arrive en vue de l'île des Phéaciens, alors que Kalypso lui a promis le retour

dans sa patrie. On ne voit pas pourquoi, ajoute-t-il, Hermès ne dit pas à Kalypso qu'Ulysse doit aborder à Schérie, si tel est le dessin de Zeus, ni pourquoi la déesse n'en dit rien à Ulysse en le congédiant. L'ordre de Zeus ne concerne que le retour d'Ulysse à Ithaque (α 87); le héros doit revenir chez lui, et par conséquent le pays près duquel il se trouve le dix-huitième jour de sa navigation est nécessairement Ithaque. L'épisode de Kalypso exige comme suite naturelle le retour direct d'Ulysse dans sa patrie. Or ces propositions, sous une apparence de stricte logique, sont en réalité de simples postulats. Seeck n'a point démontré de façon indiscutable, quoi qu'en dise M. E., qu'Ithaque soit nécessairement la terre où aborde Ulysse. La suite naturelle de l'épisode de Kalypso est qu'Ulysse quitte Ogygie, où il est retenu malgré lui, pour faire voile vers Ithaque, rien de plus. Si Kalypso dit à Ulysse qu'elle pourvoira à tout, afin qu'il arrive dans sa patrie ἀσκηθής (ε 144 = 168), c'est un tort de voir là une promesse; la déesse s'engage seulement à l'aider dans ses préparatifs de départ, et à lui fournir les moyens de rentrer sain et sauf dans Ithaque, ce qu'effectivement elle fait ; mais il ne s'ensuit pas qu'il y arrivera sans incidents. Il est trop facile d'expliquer les pressentiments de Kalypso (ε 169, 206) par des récits que lui aurait faits Ulysse de ses précédentes aventures et de la haine de Poseidôn qui le poursuit; c'est là une pure hypothèse. Et si enfin Hermès ne dit rien de précis à la déesse, c'est qu'apparemment il n'était pas opportun qu'elle fût informée de tous les détails ; qu'elle ne retînt plus le héros, car il était dans sa destinée qu'il rentrât dans sa patrie, voilà tout ce qu'Hermès avait à dire. C'est, à mon sens, une erreur de principe, de vouloir que le poète dise expressément, et explique par le menu, tout sans exception, sous peine d'être accusé de désordre et d'incohérence. Alors le séjour chez Alkinoos est-il une addition, et cesse-t-il de faire partie du poème primitif? Et qu'y a-t-il de surprenant à ce que l'auteur du Retour d'Ulysse n'ait pas jugé à propos de le faire rentrer directement d'Ogygie à Ithaque? Qu'après cela plusieurs traditions se soient mélangées en ce qui concerne les Phéaciens, leurs mœurs et leurs coutumes, la manière dont Ulysse fut accueilli chez eux et son séjour dans leur île, qu'il y ait même double emploi dans les rôles d'Athéné et de Nausikaa, je l'admets volontiers, et M. E. rend cela fort vraisemblable; c'est là le sérieux mérite de sa dissertation. Mais que le séjour d'Ulysse à Schérie ait été imaginé après coup, et que par suite son naufrage et son arrivée aient perdu leur couleur primitive, c'est ce dont je ne suis nullement convaincu. Il y a d'ailleurs, dans les détails de la narration, plusieurs traits que M. E. apprécie à sa manière, et dont je signalerai seulement quelques-uns. Quand M. E. dit qu'il est impossible, à un homme à cheval sur une poutre ballottée par les flots, de sauter dans la mer la tête la première, sous prétexte qu'on ne peut sauter ainsi que de haut, il voit plus que ne dit le grec :

πρηνὴς ἁλὶ κάππεσε χεῖρε πετάσσας (ε 374) n'a pas d'autre sens que « il se laissa tomber dans la mer la face en avant », et la description du mouvement est au contraire d'une exactitude remarquable, comme si souvent d'ailleurs dans Homère. Ulysse, dit encore M. E., voit la terre certainement pour la première fois au vers 392, cf. 408 ; et comme il l'a déjà vue au vers 279, le dix-huitième jour, il suit de là que ces deux terres ne sont pas la même ; la première doit (*muss*) être Ithaque, comme Kalypso le lui avait prédit (ceci est inexact), et ensuite le héros est repoussé vers l'île des Phéaciens. Je ne saurais admettre cette interprétation, qui met dans le texte ce qui n'y est pas. Les vers de l'Odyssée disent ceci : le dix-huitième jour les montagnes de la terre des Phéaciens apparurent, du côté où elles étaient le plus près de lui (279); j'ai vu la terre, encore loin (358), dit Ulysse ; Athéné ne laisse souffler que le vent du nord, et Ulysse, après avoir été ballotté par les flots pendant deux jours, voit la terre tout près (392); il la gagne à la nage (399), et ne voyant que des rochers abrupts et déchiquetés, il s'écrie : « Hélas! c'est donc en vain que Zeus m'a donné de voir la terre, que je n'espérais plus atteindre » (408). Je demande si ces expressions peuvent autoriser à écrire : « Ulysse voit la terre certainement pour la première fois au vers 392, et c'est ce qui est dit encore au vers 408 ». Plus loin, M. E. compare les deux vers 427 ἔνθα κ' ἀπὸ ῥινοὺς δρύφθη, σὺν δ' ὀστέ' ἀράχθη, et 434 θρασειάων ἀπὸ χειρῶν ῥινοὶ ἀπέδρυφθεν, et découvre du désordre, parce que, dit-il, « ou la peau est déchirée ou elle ne l'est pas. » Mais que dit le texte ? Ulysse, poussé par une vague énorme contre la côte abrupte, eût eu la peau déchirée et les os fracassés, s'il n'eût eu la présence d'esprit (inspiration d'Athéné) de se cramponner des deux mains à un rocher ; mais la lame, en refluant, l'en arracha avec violence, et la peau de ses mains fut déchirée. Je demande encore ici où est le désordre ; il faut s'aveugler volontairement pour ne pas voir que ῥινοὶ χειρῶν (434) et ῥινοὶ seul (427) ne sont pas la même chose, ce dernier désignant, comme on le comprend par la fin du vers, la peau du corps entier. Je l'affirme sans crainte : Homère est plus simple et plus naturel que son exégète. J'aurais encore d'autres observations de ce genre à soumettre au lecteur, mais je dois me borner. Je veux seulement ajouter une brève réflexion. Je voudrais que l'on étudiât les poèmes homériques en prenant leur texte en toute simplicité, sans forcer le sens, sans chercher dans les expressions autre chose que ce qu'elles comportent, sans avoir recours à des combinaisons plus ou moins arbitraires, et surtout sans vouloir imposer au poète une direction de pensée et une suite de développement qu'il n'a pas voulues, uniquement parce qu'on se représente les choses d'une manière différente. La compréhension de l'Iliade et de l'Odyssée, l'intelligence de leur construction, l'appréciation des détails ne peuvent qu'y gagner en sûreté, et le sentiment poétique n'y perdra rien.

My.

Caroline L. Ransom, **Studies in ancient furniture. Couches and beds of the Greeks, Etruscans and Romans.** Chicago, University Press, 1905. In-4°, 128 p., avec 30 pl. hors texte et 53 vignettes. Prix : 22 fr. 50.

Dans le *Jahrbuch* de 1902 (p. 125-140), M^lle^ C. Ransom a publié un intéressant mémoire sur les restes de meubles anciens en bois conservés à Berlin. Depuis, elle a continué ses courses à travers les musées et les livres, à la recherche de meubles égyptiens, grecs, étrusques et romains. La monographie qu'elle vient de nous donner est le premier travail d'ensemble sur les lits antiques, si l'on excepte le bon article *Lectus* de M. P. Girard dans le *Dictionnaire des Antiquités.* Après avoir passé en revue les sources d'information, tant littéraires que figurées, elle esquisse, d'après les monuments, l'histoire des changements survenus dans les formes des lits ; puis elle entre dans le détail des éléments qui composent la couche, cadre, matelas, oreillers, etc., et des décorations qui ornent les lits de luxe ou de parade. L'ouvrage se termine par une explication des planches, une liste des termes techniques grecs et latins, une bibliographie et des index détaillés des textes et des monuments.

M^lle^ Ransom a publié divers objets inédits ou peu connus d'un grand intérêt, notamment deux fragments d'un lit en marbre trouvé à Pergame (pl. IV-VI), un magnifique lit en bronze du Musée Britanique (pl. VIII-X) et divers ornements de *fulcra* en bronze, entre autres ceux de la collection Thiers (non pas *Thierry*, p. 101) au Louvre (pl. XVII), qui ont été découverts à Vienne dans l'Isère. Le Musée de Lyon lui a fourni des fragments d'un lit en bronze exhumé à Bourgoin (pl. XVIII-XIX) et elle a publié pour la première fois un lit étrusque, orné de reliefs en os, qui a passé, d'une tombe d'Orvieto, au musée de Chicago (pl. XX-XXVI). L'autrice est très bien informée ; je m'étonne pourtant qu'elle n'ait connu ni les *Terracotten* de M. Winter, ni la *Nécropole de Myrina*, qui lui auraient fourni quelques indications complémentaires. L'exécution matérielle est irréprochable.

S. R.

G. Howe, **Fasti sacerdotum P. R. publicorum aetatis imperatoriae,** Leipzig, 1904, 96 p. chez Teubner (2 m. 80).

La brochure de M. H. se compose de deux parties : des considérations générales sur les différents sacerdoces romains et une liste de tous les prêtres connus par les textes des auteurs ou les monuments épigraphiques. Les remarques relatives aux sacerdoces ne contiennent rien de nouveau comme doctrine, celle-ci ayant déjà été fixée par les

manuels de Mommsen, Marquardt, Wissowa et d'autres encore ; l'auteur a pu confirmer ce qu'on avait déjà dit et préciser certains détails par les nombreux renseignements que lui ont fournis les listes par lui dressées. C'est ainsi qu'il a, par des exemples probants, indiqué à quel âge et à quel degré de leur carrière les Romains pouvaient arriver aux différents sacerdoces, les empereurs y parvenant avant la puberté, les particuliers après la prise de la toge virile, les uns avant la gestion de toute magistrature, les autres après. On trouvera encore des remarques intéressantes dans cette partie sur le mode de nomination des prêtres, la qualité des membres des différents collèges, la place qui y était faite aux empereurs, le cumul des diverses fonctions religieuses, etc.

Les listes des prêtres connus de chaque catégorie constituent la partie nouvelle du travail; car, même là où M. H. a eu un prédécesseur (exemple : M. Habel, pour les pontifes) il a revu le travail de celui-ci et l'a mis au courant des découvertes récentes. On trouvera dans cette seconde moitié de la brochure les noms de tous les membres connus des vingt-neuf collèges sacerdotaux depuis les plus fameux, pontifes, augures ou vestales, jusqu'aux moins élevés, sacerdotes Cabenses et sacerdotes Suciniani. Il est inutile d'insister sur la commodité de ce recueil pour les recherches. Je n'y ai pas constaté de graves lacunes, quoique j'aie noté certains détails : omission pour les pontifes de Rutilius Gallicus (*Ann. epigr.*, 1894, 65 ; 1902, 44 ; — il n'est indiqué que comme Sodalis Augustalis ; identification de L. Antistius Burrus Adventus élu parmi les Salii Palatini en *178* avec Anstitius Brenus consul en *181*, ce qui n'est guère possible les Salii Palatini étant choisis parmi les tout jeunes gens — il y a deux hommes du même nom, père et fils ou oncle et neveu ; classement parmi les pontifes *aetatis incertae* d'un personnage qui a été questeur d'Hadrien, légat d'Antonin le Pieux et légat de Marc Aurèle, etc.

R. Cagnat.

Die Fugger in Rom, 1495-1523, mit Studien zur Geschichte des kirchlichen Finanzwesens jener Zeit, von Dr Aloys Schulte, Professor der Geschichte an der Universitaet Bonn. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1904, XI, 308, XI, 247 p. in-8° (avec 2 planches). Prix : 16 fr. 25.

M. Aloys Schulte, alors professeur à Breslau, actuellement à Bonn, avait publié, il y a quelques années, un travail fort intéressant sur les relations commerciales de l'Allemagne du sud-ouest avec l'Italie, travail dont nous avons rendu compte ici-même [1]. Il a continué depuis ses recherches sur la matière et les a poussées jusqu'au xvie siècle, en exploitant surtout les richesses inédites des Archives du Vatican, pen-

1) Voy. *Revue critique* du 19 mai 1902.

dant un séjour prolongé à Rome, en qualité de directeur de l'Institut royal prussien. C'est de ces fouilles, entreprises tout d'abord en vue d'une seconde édition de la *Geschichte des mittelalterlichen Handels* qu'est sortie la présente monographie sur la puissante maison de banque Fugger, d'Augsbourg, ou plutôt sur sa succursale romaine. Les Fugger ont été les Rothschild de l'Allemagne au XVI[e] siècle et tout comme les historiens, admis à fouiller, dans quelques centaines d'années, nos dossiers d'archives contemporains, constateront alors par le menu la part d'influence considérable de la haute banque sur nos destinées politiques, nous pouvons constater ici quelle influence parfois énorme, ces financiers allemands, grâce à leurs relations suivies avec la curie romaine, ont exercée sur la vie économique et même politique de l'Europe d'alors.

M. Schulte a complété le riche dossier tiré des Archives vaticanes par des recherches systématiques dans de nombreux dépôts allemands; aux Archives de Magdebourg, Berlin, Coblence, Augsbourg, Munich, Nuremberg, etc., il a fait d'heureuses découvertes qu'il nous communique soit dans le récit lui-même, soit dans le volume de documents inédits qu'il y a joint. Son livre est une contribution des plus instructives à l'histoire économique tout d'abord, mais aussi à l'histoire politique et ecclésiastique du Saint-Empire d'alors. Ce n'est sans doute pas une œuvre entièrement homogène et parfaitement équilibrée dans toutes ses parties. On y sent peut-être un peu trop que l'auteur était pressé de communiquer au public le fruit de ses labeurs; il n'a point évidemment épuisé son sujet; c'est une tranche seulement de l'histoire de cette dynastie commerciale qu'il nous sert aujourd'hui et, pour bien comprendre et juger le tout, il faudrait posséder aussi le tableau de son activité plus spécialement *allemande*, à côté de celui de son activité *romaine*. D'autre part, les historiens trouveront dans ces deux volumes bon nombre d'indications précieuses qui n'ont qu'un rapport très éloigné avec les Fugger et Rome; elles n'en seront pas moins les très bien venues.

M. Sch. a débuté, pour la partie narrative de son ouvrage par la première arrivée dans la Ville Sainte de Marc Fugger l'ancien, en 1476. Mais, en réalité, la création de la maison de banque n'y eut lieu qu'en 1495. Après lui, Marc le jeune, puis Jean Fugger, entrèrent en relations de plus en plus intimes avec la curie romaine dont ils furent les banquiers, les encaisseurs et les hommes de confiance par toute l'Allemagne, sous le pontificat d'Alexandre VI, de Pie III, Jules II, Léon X, Adrien VI et Clément VII. Cependant, sous ces deux derniers papes, leur rôle fut passablement amoindri par suite de circonstances diverses [1]. Dans le second des neuf chapitres

1. Adrien VI refusa, comme on sait, d'accorder de nouvelles indulgences et comme il avait la simonie en horreur, il ne permit pas le trafic des prébendes, que les Fugger négociaient à bureau ouvert.

de ce volume on trouvera les renseignements les plus précis, et en grande partie nouveaux, sur la part que les Fugger prirent au placement des indulgences accordées par Jules II et Léon X, part que Luther leur reprochait avec tant d'amertume dans sa brochure; *Appel à la noblesse de la nation germanique*. Le chapitre III renferme une exposition toute nouvelle, faite sur pièces inédites, de la longue et épineuse *affaire* d'Albert de Brandebourg, archevêque de Magdebourg, évêque de Halberstadt, comme candidat au siège électoral de Mayence. Les banquiers d'Augsbourg furent les entremetteurs discrets qui réussirent à mener à bon terme cette candidature du Hohenzollern, à force d'habileté diplomatique, renforcée par un judicieux emploi de fonds, distribués au bon moment et à l'endroit propice [1]. D'autres chapitres encore à signaler sont ceux que M. Sch. consacre aux Fugger comme administrateurs de la Monnaie pontificale et comme protecteurs des beaux-arts. C'est au sac de Rome, en 1527, que s'arrêtent les dernières notations de l'auteur [2]. Les cinquante dernières pages du premier volume sont occupées par des *excursus* divers, parmi lesquels nous signalons celui sur les fonds du Vatican explorés par l'auteur, une liste des évêques allemands, polonais et hongrois, préconisés de 1495 à 1520, une autre liste de dataires et de commissaires pontificaux, quelques notices biographiques, comme celle sur Jean Zink, *facteur* de la grande banque romaine et en même temps fonctionnaire de la curie. La plus instructive est sans contredit celle que M. Sch. consacre à Jean Ingenwinkel, ce chanoine de Xanten, qui devint protonotaire et secrétaire apostolique et fut le plus influent des fonctionnaires allemands de la curie sous le pontificat de Jules II et de Léon X, inassouvissable collectionneur de prébendes, dont il faisait ensuite un fructueux commerce, tout en n'oubliant pas ses nombreux parents (p. 289-306).

Le second volume de l'ouvrage en forme, comme nous l'avons déjà dit, le *Cartulaire*. Il renferme 141 pièces, classées chronologiquement, de 1461 à 1527 [3]. Un index de noms propres de lieux et de

---

1. Au point de vue de l'histoire ecclésiastique, ces pages comptent parmi les plus intéressantes du volume. On sait que pour rentrer dans ces énormes débours, Albert de Mayence poussa vivement le trafic des indulgences; nous apprenons à connaître ici, la part, au moins indirecte, que les Fugger eurent à l'explosion de la révolution religieuse, qui d'ailleurs — ainsi que le fait remarquer très justement M. Sch. — aurait éclaté, même si les banquiers romains n'avaient pas existé.

2. Il est piquant de constater que les bons lansquenets allemands vinrent confier aux banquiers du Saint-Siège l'argent volé à ses sujets, et que les Fugger n'eurent aucun scrupule à transmettre ce bien mal acquis dans leur patrie. On trouvera (I, 237) quelques indications qui montrent que le pillage fut fructueux. Schaertlin de Burtenbach, qui n'était pas encore un grand chef, mais un jeune aventurier, dépose 3,000 ducats; la cantinière Elisabeth, de Günzbourg, a fait une pelote de 450 ducats.

3. Et non pas 137 comme le dit la table des matières (p. XI); les quatre derniers documents y ont été oubliés.

personnes le termine. Nous ne quitterons pas ce nouveau travail du savant professeur de Bonn sans louer dans ce tableau de la Rome économique au début du XVI[e] siècle, la constante modération de l'auteur en parlant des hommes et des institutions de l'époque; là où d'autres auraient trouvé ample matière à des développements apologétiques ou accusateurs, il a su mesurer équitablement l'ombre et la lumière, racontant plus qu'il n'apprécie et donnant bien mieux de la sorte, au lecteur désireux de savoir la vérité, le sentiment qu'il se trouve sur un terrain solide et soigneusement exploré [1].

R.

G. SERVIÈRES. **L'Allemagne Française sous Napoléon I[er]**, avec une carte des territoires annexés. Perrin, 1904.

L'Allemagne Française? Mayence, Cologne, Aix-la-Chapelle, Berg, Cassel? Non, simplement Hambourg et subsidiairement les territoires qui formèrent, dans le nord de l'Allemagne, la 32[e] division militaire. Hambourg sous la domination française, c'est-à-dire de 1810 à 1814? Non, l'histoire des rapports de Hambourg avec la France de 1789, et plus particulièrement de 1803, à 1814. Ce qu'il y a donc peut être de moins admissible dans le livre de M. Servières, c'est le titre. Il en fallait avertir nos lecteurs tout d'abord : il est trop ou trop peu compréhensif suivant le point de vue où l'on se place. Son pavillon, — qu'on me permette une formule de mise en toute cette affaire de politique commerciale — est trop large ou trop étroit pour la marchandise qu'il est censé couvrir.

« La marchandise » joue bien le grand rôle en cette histoire. Elle fut l'origine des convoitises avouables ou non; elle fut aussi l'écueil aux plus généreuses intentions. « *La meilleure manière de punir des marchands*, écrira l'Empereur en 1813 aux fonctionnaires de Hambourg, *c'est de les faire payer* ». Mais avant 1813, avant qu'ils se fussent révoltés, ces pauvres riches avaient payé et beaucoup payé. Leur situation commerciale devait entraîner leur annexion : mais d'autre part, le tort que l'annexion causait à leur commerce devait, plus qu'en d'autres pays l'attachement de sujets à un souverain, déchu, empêcher toute fusion, tout ralliement sincère. Leur souverain, c'était Plutus : il était aussi déchu qu'un Brunswick ou qu'un Orange depuis que le Blocus, conséquence et suprême pensée du régime, fermait Hambourg aux Anglais.

Hambourg était le foyer commercial le plus intense de l'Europe :

---

1. T. II, p. 56, il faut lire : *ward entlehnet* au lieu de *ward entlehnet*. — P. 97, au lieu de *Franibupanne* il faut lire sans doute *Franguipanne*. — P. 192, au lieu de *W. Borklin*, lire *W. Boeklin*.

elle était aussi un point de rencontre international où, sous le pavillon commercial, les agents politiques de l'Europe entière se donnaient rendez-vous. Napoléon n'y voulut tout d'abord qu'un haut surveillant : il y envoya Bourrienne. C'était faire sentir la chair fraîche à un ogre. Ce parfait malhonnête homme vit dans cet allié tremblant une orange à presser. On l'eût laissé faire que ce diplomate n'eût laissé que la peau aux administrateurs qui lui devaient succéder. C'est une triste histoire à raconter pour un Français. La domination française, qui partout fut évidemment dure, fut presque partout probe et consciencieuse; j'en ai acquis la conviction en étudiant tour à tour le gouvernement français de Laybach et celui de Rome. Il n'en fut pas de même à Hambourg. Est-il vrai que l'occasion seule fait le larron? Faut-il plutôt croire que Napoléon, toujours prêt à mettre l'homme qu'il faillait dans la place qu'il fallait, ait choisi des hommes de lucre pour surveiller, puis gouverner ces hommes d'argent, comme il envoyait l'austère Miollis et l'honnête Tournon pour diriger « les petits-fils des Caton et des Cincinnatus »?

Dès 1803, Napoléon a commencé à investir ce coin d'Allemagne par la campagne de Hanovre. En 1804, il a fait sentir à Hambourg sa main puissante en y faisant enlever l'agent anglais Rumbold. En 1805, il envoyait Bourrienne à « ses bons amis » du Sénat de Hambourg, en fourrier plus qu'en ambassadeur. Dès 1806, il fit occuper les villes de la Hanse, Lubeck, puis Brême et Hambourg où, incontinent, fut vendu l'énorme stock des marchandises anglaises, et imposa aux cités consternées la loi du Blocus. C'était les frapper dans leurs œuvres vives. La moitié de leur richesse venait de l'Angleterre, tellement que, pour ne point tarir l'argent, il fallut sans cesse admettre au Blocus de notables exceptions. Les villes n'étaient alors occupées que militairement : le Sénat subsistait, pauvre Assemblée asservie aux vues et aux vœux de l'Empereur, d'allié devenu « protecteur ». En 1810, rien ne s'opposait à l'annexion : le joug existait, le décret d'annexion du 13 décembre 1810 ne le rendit pas beaucoup plus pesant. Les généraux furent doublés d'intendants, les colonels de sous-préfets. On vit s'organiser sous le haut commandement du maréchal Davout qui, dur et cassant, échappa lui tout au moins à tout reproche de concussion, cette *colonisation napoléonienne* dont M. S. nous livre les éléments sans nous en faire le tableau pittoresque que j'attendais. M. de Serre, premier président, l'y incitait : prenant un bain à Travenmünde, il aperçoit Puymaigre : « *J'ai beau faire*, lui dit-il, *je ne puis croire que je me baigne dans les eaux françaises* ». Il fallait partir de là peut-être pour montrer l'absurdité, qui, partout de Rome à Hambourg, fut la même, de soumettre à la francisation ces marchands de la Hanse, comme ces sujets de l'Église. Mais les détails, pour n'être point groupés avec autant d'ingéniosité qu'il se pourrait, n'en sont pas moins instructifs et neufs.

Je n'ai point à faire une analyse : je ne parlerai même point des derniers chapitres où la débâcle inspire à l'auteur des pages beaucoup plus vivantes. Le tzar n'apparaît pas encore aux limites de l'Allemagne que déjà l'on murmure à Hambourg « *Alexandre va nous sauver et nous donner du sucre et du café* ». Ce mot est aussi caractéristique de ce côté là que de l'autre celui de Napoléon. Ce fut affaire d'argent que l'asservissement, puis l'annexion de Hambourg. Grands et petits pressurèrent au profit de l'État et au leur : Bourrienne, avant l'annexion, y avait gagné deux millions dont l'Empereur entendit lui faire rendre gorge..... au profit de l'État : Brune qui commanda militairement Hambourg y confirma sa réputation déjà établie « d'intrépide déprédateur » comme disait l'Empereur, et Bernadotte, qui suivit, sut « *voler à la Brune* », « gagnant beaucoup à Hambourg », écrit Napoléon. Jérôme, cependant, bon voisin, empruntait et ne rendait pas. Sur 10 millions et demi de réquisitions, en 1806 et 1807, il y eut d'après le rapport officiel, 500.000 de cadeaux. Tournon qui, avant d'être envoyé à Rome, eut à contrôler l'administration de Hambourg, avait écrit sur les dépradations du consul général La Chevardière un rapport écrasant. Que fut-ce après l'annexion, du grand au petit ? Un des premiers arrêtés, celui du 29 juin 1811, ordonna la vente des tonneaux et des vins contenus dans les caves communales, les célèbres *Rathskeller*. Combien en revint-il à la ville ?

D'ailleurs, toujours magnifiques et actifs, les Français entendaient semer les bienfaits ; ils conçurent, étudièrent, ébauchèrent le canal de l'Elbe au Rhin, la route de Wesel à Hambourg ; point de doute qu'ils n'eussent, comme à Rome, à Laybach, sur les bords du Rhin et du Pô, mené à bien très rapidement ces grandes entreprises. Ils n'en eurent pas le temps. Leurs ingénieurs ne faisaient pas oublier leurs *rats de cave* qui, notamment, faillirent être massacrés en 1813 ; la contrebande resta la grosse affaire, comme le brigandage à Rome. Toujours la marchandise ! C'est la note originale de cette histoire.

Elle nous est contée avec une gravité qu'il faut particulièrement louer chez un romancier qui écrit là son premier livre d'histoire et qui a eu raison de prendre sa tâche au sérieux. Un peu de vivacité n'eût pas nui. Ce qui manque, c'est *la note allemande*. M. S. avoue lui-même qu'il ne l'a point fait vibrer. Il a très consciencieusement consulté les archives françaises ; il y a là un travail on ne peut plus méritoire et qui paraît complet. Mais les rapports de police et d'administration, lorsqu'ils constituent la seule source d'informations, donnent au récit une sécheresse un peu aride et, d'autre part, nous font désirer la contre partie hambourgeoise. M. S., en cherchant bien, eût, je veux le croire, trouvé non seulement dans les archives municipales des villes hanseatiques, mais dans les papiers privés, l'opinion allemande que ne donnent point toujours les pamphlets imprimés en 1814 contre Davout et ses subordonnés.

Le livre est, parfois aussi, encombré de pages inutiles, par exemple, sur la paix d'Amiens (p. 59). Ces détails connus étaient oiseux.

Il n'en va pas moins que ce livre abondamment documenté — en dépit de la grave lacune qui vient d'être signalée —, écrit avec sincérité et impartialité, accompagné d'excellentes notes et d'intéressants appendices, constitue un ouvrage extrêmement appréciable et très neuf. Celui qui écrira — pour de bon — l'histoire de l'Allemagne française sous Napoléon Ier, mettra donc l'ouvrage de M. S. au premier rang de sa bibliographie.

Louis Madelin.

Edouard Herriot, **Madame Récamier et ses amis**, d'après de nombreux documents inédits. Paris, Plon, 1904; 2 vol. de LXXIX-363 et 424 pages in-8°.

« Mme Récamier n'a rien fait par elle-même de très considérable et de très important, écrit M. Herriot dans son *Introduction*. Son histoire est le fil léger qui relie bien des histoires ». Ces histoires sont celles de quelques-uns des personnages les plus marquants du début du XIXe siècle, et « les amis de Mme Récamier » occupent en conséquence la plus grande place dans ces deux imposants volumes. Ce sont eux, de Mme de Staël à Chateaubriand, du cérébral Constant au tendre Ballanche, du séraphique Mathieu de Montmorency à l'inquiet Ampère, qui confèrent à cette biographie d'une jolie femme le meilleur de son intérêt. Intérêt parfois un peu anecdotique et épisodique, et dont l'héroïne du livre cesse souvent de profiter; mais, lors même que l'épisode semble menu et le détail oiseux, les points de contact avec de grandes choses et d'illustres destinées sont assez nombreux pour que l'on ne regrette qu'en passant l'abondance discursive de l'auteur. Sa documentation, partie de Sainte-Beuve dans son information première, étendue et ramifiée dans diverses directions, puissamment aidée par l'inédit des archives de M. de Loménie, aboutit à une bibliographie où l'on ne trouvera que peu à ajouter. Il y manque les quatre lettres de Mme Récamier à la reine Caroline que le prince Murat donna à Mme Colet et qu'elle publia dans son *Italie des Italiens* [1], quelques témoignages sur le séjour d'Ems, tels que les *Lettres du marquis de Custine* à Varnhagen et Rahel (Bruxelles, 1870) et divers articles intéressants surtout pour l'histoire de la renommée de l'héroïne [2]. Et si l'on constate que des ouvrages importants, comme

1. D'abord en feuilleton dans le *Constitutionnel* : les lettres y paraissent le 22 juillet 1862.

2. Cf. J. Levallois, *La Critique militante* (Paris, 1853); A. Barine, *B. Constant et Mme Récamier* (*Bibl. Univ.*, 1882, t. XIII); S. G. Tallentyne, *Mme Récamier* (*Longman's Mag.*, juin 1901); H. Lapauze (*Revue*, 1er oct. 1898), M. Demaison, (*Journ. d. Débats*, 8 juin 1902), etc.

celui d'Eynard sur *Mme de Krüdener*, les *Fragments de Journal et Correspondance* de Sismondi, ou telles biographies allemandes du prince Auguste, n'ont pas été consultés, c'est moins à cause de la douce Juliette elle-même qu'à propos de l'un ou de l'autre de ses « amis », et dans l'intérêt de ce tableau de toute une société que M. H. retrace avec tant d'habileté et de talent.

En général, l'emploi et la critique des témoignages sont fort judicieux, et quelques discussions (en particulier au sujet de Constant (I, 209 et 348) sont très bien menées. Il arrive ailleurs qu'une certaine dépendance à l'égard de ses documents mette l'auteur en défaut [1]. Ses appréciations restent — malgré quelque dédain pour J. J. Ampère, quelque indulgence pour Benjamin Constant — motivées et équitables; et, s'il n'est pas tenté d'exalter Chateaubriand amoureux ou politique, il trouve l'émotion de ton convenable pour les années suprêmes du grand homme.

La belle Juliette, non plus, n'est pas grandie exagérément; et c'est pour les qualités qu'on lui a le plus volontiers reconnues, sa douceur, sa « fidélité au malheur », son « ménagement du cœur » que M. H. nous invite et nous dispose à aimer celle à qui firent cortège tant d'admirateurs [2], de sigisbées et d'amis, et qui, au fond, fut une « coquette bonne ». Mais il est permis de se demander si cette façon d'amener jusqu'à la rampe, en deux volumes d'histoire, quelqu'un qui, dans la réalité, resta pour ainsi dire à la cantonade, correspond bien à cette vérité d'intention et de ton qui est autre chose que la stricte exactitude. En tout cas, elle entraîne un danger, auquel M. H. ne résiste pas toujours : la tentation de faire *faire centre* au personnage et de dépasser dès lors le vrai. C'est ainsi que M. H. écrit (I, 109, et il y revient, II, 277), après avoir cité un fragment de lettre de Mme de Krüdener : « Il ne saurait y avoir de doute ; pour Mme de Krü-

---

1. On voit mal comment (I, 173, d'après Reiset) le prince Auguste, né en 1779, a pu être tancé de « son goût trop marqué pour le beau sexe » par Frédéric II, mort en 1786; pourquoi hésiter à déterminer la date du fragment de lettre cité I, 271, quand les indications y sont si nombreuses ? L'affaire de la lettre de Weimar (II, 205) est rapportée bien plutôt d'après les *Nouveaux Lundis* que sur information plus directe, et plusieurs détails du récit sont inexacts. Le prétendu « portrait de Mme Récamier par Gœthe », si maladroitement traduit par le grand-duc de Mecklembourg-Strelitz, et reproduit II, 409, n'est autre chose qu'un article de périodique (français sans doute) inséré par Gœthe dans son compte rendu de la *Collection de portraits historiques de M. le baron Gérard* (cf. Gœthe, Werke, éd. Weimar, I, 49, 1, p. 404).

2. N'y aurait-il pas à faire état de l' « on-dit » de Pétersbourg cité par M. Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, t. I, p. 312, 18 août 1808 : « On dit M. de Tolstoï amoureux de Mme Récamier », et de le rapprocher d'autres indices, la calèche prêtée par le comte de Nesselrode, etc., pour expliquer une partie de la rancune de Napoléon ?

dener et ses amis, le caractère de Delphine est un « mélange » de Mme de Staël et de Mme Récamier ». Mais non! L'aimable Juliette n'était pas seule à danser la danse du schall, et c'est *elle-même* que l'auteur de *Valérie* prétendait retrouver dans l'héroïne du roman de Mme de Staël, avec « sa figure, ses manières de parler, son imagination » [1].

Regretterons-nous enfin que M. H. ait surtout tiré du côté de l'histoire et de la biographie son exposé si net et si lucide, et que l'histoire des idées ou la documentation littéraire n'y trouvent pas le même profit que la chronique et le portrait ? Je ne parle pas seulement des indications que l'historien littéraire aimerait à recevoir de lui [2]. Mais la place même qu'occupe Mme Récamier dans l'histoire des salons et de la sociabilité française aurait pu donner lieu à une discussion intéressante. Il y a assurément quelque chose de changé, avec elle, dans la façon d'entendre la vie de salon ; et l'influence, toute d'apaisement et de conciliation, qu'elle exerça sur une génération volontiers fougueuse et impétueuse, semble la rapprocher des délicates du commencement du XVIIe siècle plutôt que des intellectuelles du XVIIIe. Il se pourrait aussi que le jugement de Sismondi, que je ne vois rapporté nulle part, fût presque — mauvaise humeur à part — l'indication d'un « procédé » et d'une « manière » qui paraissaient à bon droit une nouveauté en matière de sociabilité : « Partout où elle se trouve, elle est la destruction de la vraie conversation. Elle entraîne toujours son voisin dans un tête-à-tête à voix basse; elle a de petites minauderies qui me fatiguent, et son esprit, car elle en a, ne profite jamais au public [3] ». Et si l'on est tenté de demander à M. H. un peu de cette « philosophie » de l'histoire de *Madame Récamier et ses amis*, c'est parce que ses mérites d'information abondante, de vive pénétration et d'intéressante exposition font de lui l'historien d'un des plus

---

1. Ses lettres au docteur Gay sont formelles là-dessus (cf. Eynard, t. I, p. 125 et 127), formelle aussi la lettre qu'elle se fait adresser de Paris (*A Sidonie Kr. pendant son séjour à L.*) et qu'elle fait insérer dans le *Bulletin de Lyon*, 2 pluviôse an XI.

2. Où parut exactement (I, 188) le « vilain article » sur Mme de Staël en décembre 1807? La fête près de Berne (I, 204) est sans doute la fête d'Interlaken décrite dans l'*Allemagne*. Le séjour à Coppet d'un Rousseauiste aussi exalté que Z. Werner a dû contribuer à donner son allure *Nouvelle Héloïse* à l'idylle du prince Auguste et de Mme Récamier. Le « certain vicomte de S. » (II, 12) s'appelait en réalité de Saint-Chamand. Est-ce à l'influence du salon de Mme R. (II, 337) que sont dues certaines coupures opérées dans les œuvres de Fontanes? Y a-t il des réminiscences de Mme R. dans l'*Émilie de Coulanges* de miss Edgeworth ; et à quel service rendu fait allusion L. Arnault dédiant son *Regulus* à Mme Récamier :

C'est vous qui de mon vieux Romain
Avez adouci les disgrâces, etc.

3. *Fragments de Journal et Correspondance*, Genève, 1857, p. 71 (30 août 1811).

importants parmi les « groupes » qui ont constitué la société du XIXe siècle [1].

F. BALDENSPERGER.

Notes sur Prosper Mérimée, par Félix CHAMBON. Paris, Dorbon, 1903. In-8°, XVIII et 498 p.

En publiant ce volume, M. Félix Chambon rend un service signalé aux lettres françaises. On trouvera dans les *Notes sur Prosper Mérimée* une foule de matériaux diligemment amassés et coordonnés. L'auteur a fait son enquête avec le plus grand soin, avec un flair merveilleux, et nombre de lettres et billets qu'il nous donne, contiennent d'intéressants renseignements, éclaircissent des pièces déjà publiées, élucident des points obscurs de la vie du grand écrivain. Il a divisé l'ouvrage en six parties : la jeunesse, tournées d'inspection, l'Institut, les désillusions, la fortune, la fin. On remarquera dans la première partie des lettres de Beyle, de d'Argout, de George Sand ; dans la deuxième des lettres de Mérimée amusantes et charmantes ainsi que des rapports remplis de détails curieux (à noter la lettre de la véritable Colomba, p. 129); dans la troisième partie, les lettres de Mérimée et d'Hippolyte Royer-Collard ; dans la quatrième partie, les pages relatives à Libri ; dans la cinquième partie, les lettres à de Witte et à Grasset ainsi que le chapitre sur les « intrigues académiques » ; dans la sixième partie tout ce qui concerne la santé de Mérimée et sa bibliothèque que M. Chambon essaie, à l'aide de diverses sources, de reconstituer. Cette importante publication qui sera utile et aux historiens de la littérature et aux archéologues et à ceux qui étudient le second Empire, fait le plus grand honneur au jeune et infatigable érudit que Chantepie tenait en si haute estime, et nous ne pouvons que souhaiter qu'il continue aussi ardemment, aussi heureusement à fouiller les bibliothèques et à découvrir, à publier de précieux documents qu'il encadre d'ailleurs avec autant de goût que de savoir [1].

A. C.

---

1. Quelques *errata* : lire *duc* et *duchesse* (I, 116) ; Chamisso avait si peu à attendre sa nomination dans l'enseignement en janvier 1810 (I, 235, note 1), que le *Moniteur universel* avait publié le 21 décembre 1809 le tableau où il figurait pour le lycée de Napoléonville : sa nomination est du 14 décembre ; il faut lire sans doute (I, 297) les *Odes* et non la *Messiade*.

1. Lire sans doute p. 151, Cargese et non *Cargise* ; p. 215, verlegene et non *verlagene* ; p. 257-258, Gau et non *Gan* ; p. 319, Schaumbourg et non *Schauenbourg*.

Max Dressler. **Die Welt als Wille zum Selbst.** *Eine philosophische Studie;* Hiedelberg, Winter 1904.

L'évolution universelle, considérée dans sa totalité, apparaît à M. Dressler comme un effort qui va de l'inconscience vers la conscience; du chaos vers la personnalité, de la matière vers la connaissance. Elle est un Soi qui se réalise par l'intermédiaire du Monde. Le Soi qui est le but suprême vers lequel tend l'évolution universelle est ainsi en même temps le Créateur de l'univers dans lequel il se réalise lui-même. Le Monde tend à devenir Soi et le Soi *devient* par le Monde, en se fragmentant par le principe d'individuation en une multiplicité infinie d'individus. La « vérité » n'est donc aucune des deux réalités immédiates que nous percevons : réalité extérieure (Être, Choses, Matière) ou réalité intérieure (Sentiment de Soi). Savoir, c'est essentiellement *établir une relation* entre ces deux réalités, c'est concevoir l'Être comme aboutissant au Soi, et le Soi comme se réalisant par l'Être. Le Matérialisme se trompe lorsqu'il ne voit partout que l'Être et prétend faire dériver la pensée de la matière. L'Idéalisme ne se trompe pas moins lorsqu'il ne voit partout que le Soi, la pensée et réduit le monde à n'être qu'une création du moi. Il faut s'élever à un Monisme qui ne voit plus dans le Soi et le Monde deux choses différentes dont l'une pourrait être sans l'autre, mais les conçoit dans leur indissoluble unité : de même que le centre n'existe que par rapport à la circonférence et la circonférence que par rapport au centre, ainsi le Soi n'existe que par rapport au Monde et le Monde par rapport au Soi. L'effort dernier de la philosophie va donc à concevoir le Monde comme l'aspiration au Soi, comme *Wille zum Selbst.* Lorsqu'il s'est élevé à ce degré supérieur de conscience, l'individu se sent définitivement affranchi, voit en lui-même son propre créateur. « Dès que l'individu est arrivé à percevoir en lui-même le Soi qui se développe, à comprendre qu'il est en réalité le Soi qui se développe, alors disparaît pour lui la réalité naturelle du *moi*, de tous les *mois* ; il sait que sa propre nature, comme toute nature, comme le principe d'individuation tout entier ne sont que les moyens par lesquels se manifeste ce grand Soi, dont la vivante conscience de soi engendre l'évolution universelle et qui par *notre* volonté travaille à *sa* tâche. Alors, devant le soleil levant du Soi, s'évanouit l'illusion pâlissante du Moi individuel. Le Soi éveillé à la conscience reconnaît dans cet univers, qui se donne pour indépendant et antérieur, le produit de sa volonté de connaissance qui, pour se réaliser a dû prendre le détour de l'Être ; et dès lors le soleil levant du Soi aspire en lui la rosée nocturne de l'Être comme quelque chose qui lui appartient. » (103).

On suivra sans difficulté et non sans intérêt M. Dressler dans les développements qu'il donne à sa subtile hypothèse. Il n'a pas, évi-

demment, pour développer sa métaphysique du *Wille zum Selbst*, la puissance poétique avec laquelle Nietzsche sait exposer sa métaphysique du *Wille zur Macht*. Ses formules restent toujours abstraites ; et s'il est en général aussi clair qu'on peut l'être sur un sujet de ce genre, il aurait pu, je crois, arriver à plus de concision et épargner à ses lecteurs la redite aussi fréquente de quelques-unes des idées fondamentales de son système. Mais ceux qui n'opposent pas à des spéculations de ce genre un parti-pris d'agnoticisme verront avec intérêt cet effort nouveau pour préciser l'hypothèse moniste si fort en faveur aujourd'hui et rendront hommage, notamment, à l'ingéniosité avec laquelle l'auteur cherche à prendre position à égale distance d'un matérialisme banal ou d'un stérile idéalisme.

Henri LICHTENBERGER.

Nous recevons de M. Achille LUCHAIRE la lettre suivante :

« Permettez-moi de rectifier une erreur qui s'est glissée dans mon compte rendu du livre de M. Schnürer sur la plus ancienne règle de l'Ordre du Temple (*Revue Critique* du 29 avril 1905). Le texte français de cette règle a été publié non pas dans la *thèse* de M. de Curzon, le très distingué sous-chef de section aux Archives Nationales, mais dans un volume publié par lui pour la collection de la Société de l'Histoire de France, en 1886. Et, comme il faut rendre à chacun la justice qui lui est due, j'ajouterai que dans ce travail de M. Curzon, la question des rapports du texte original latin avec le texte français avait déjà été traitée avec soin et en grande partie résolue. »

— Catalogues reçus récemment : T. DE MARINIS, via Vecchietti, 3, à Florence : 13 mss., 536 imprimés, et en tête, six pages d'additions à la bibliographie des sonnets de M. Vaganay (VIII-155 pp. in-8°); dans ce catalogue, abondamment illustré, à noter le n° 61, Jacques Philippe de Bergame, *Supplementum Chronicorum*, avec vues de villes, dont une de Rome (reproduite p. 21), restée inconnue à de Rossi (*Pianti di Roma*) ; — Jacques ROSENTHAL, 10, Carl str., Munich, *Catalog 36*, 600 numéros, 153 pp., petit in-4°, 57 facsimilés; nombreux mss. à miniatures, parmi lesquels on remarque un *Hortus sanitatis*, des livres d'heures, un bel Harttlieb (*Ueber Angriff und Verteidigung fester Plätze*), etc. ; un placard imprimé très intéressant (Perpignan, vers 1500 : *La verge Maria del Puix de França*, prière à la Vierge en catalan, suivie du prologue de l'évangile de saint Jean et du symbole de saint Athanase en latin (n° 346). — S.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 mai 1905.

M. S. de Ricci annonce la découverte, près d'une des portes de Rome, d'une catacombe juive, où l'on a trouvé une soixantaine d'inscriptions grecques et latines qui ont été transportées au Musée du Latran.

M. le Dr Hamy résume les derniers travaux de M. E.-F. Gautier, chargé d'une mission par l'Académie. Le voyageur, qui est en route pour le Hoggar, a continué à découvrir dans la Sousfana et la Saoura de nombreux vestiges archéologiques, tumulus de diverses formes et gravures rupestres dont la plus intéressante, trouvée à Barrabi (Târit), est tout à fait analogue à celles du Sud-Oranais.

M. Clermont-Ganneau revient sur une inscription romaine provenant de Ghadamès, l'antique Cydamus, récemment communiquée à l'Académie par M. Héron de Villefosse, d'après une copie, plus consciencieuse qu'habile, du cheikh de la Djemâa locale. De cette copie M. de Villefosse n'avait pu dégager qu'un nom : *Iulia*. M. Clermont-Ganneau croit possible de lire la première ligne en entier : *Iuliane, salvus sis!* La seconde ligne est trop mutilée pour donner lieu à une restitution relativement sûre.

M. Maxime Collignon rend compte de la part prise par les délégués de l'Académie et du Ministère de l'instruction publique aux travaux du Congrès archéologique d'Athènes. Il énumère les communications faites par les délégués, dont plusieurs ont présidé des sections et expose les principaux vœux émis par le Congrès. Il rappelle que l'initiative du Congrès a été prise par M. Homolle, alors directeur de l'École française, et il rend hommage à l'activité avec laquelle M. Holleaux, le directeur actuel, a collaboré aux travaux d'organisation, ainsi qu'au zèle déployé par les membres de l'École, secrétaires des différentes sections.

M. Georges Foucart, chargé de cours à l'Université d'Aix-Marseille, lit un mémoire sur les vases, dits préhistoriques, de Neggadeh et sur les peintures qui les décorent. Cette série, la plus ancienne qu'on ait trouvée jusqu'ici, est d'un intérêt capital pour la connaissance de l'Egypte primitive. Après avoir examiné les hypothèses proposées, M. Foucart interprète les diverses figures. Il montre que la représentation, déjà conventionnelle, des objets eux-mêmes, d'où est sortie l'écriture hiéroglyphique, sert à exprimer la même demande que les textes de l'époque classique et à assurer au mort la participation aux fêtes des dieux et la nourriture nécessaire pour la vie d'outre-tombe. Ainsi, dès les origines de l'Egypte, on trouve sur les vases de Neggadeh la même race, les mêmes dieux, les mêmes idées de la vie future que sur les monuments de la période pharaonique. — MM. Perrot et Pottier présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 27 mai — 1905

Nouveaux essais de Philologie française, par Antoine Thomas, Paris, Bouillon, p. : 8 fr.

Ces nouveaux Essais de philologie française sont aussi intéressants, aussi instructifs que ceux qui ont été publiés antérieurement par M. Thomas en 1897 et en 1902. L'auteur qui connaît à fond les langues romanes, sans compter l'allemand et l'anglais, découvre dans ses patientes et savantes recherches l'origine jusqu'alors inconnue d'un grand nombre de mots, qu'ils aient appartenu jadis ou appartiennent encore soit au français, soit aux dialectes du midi, ou aux patois des points les plus divers de notre pays. Il fait leur histoire, explique leurs transformations phonétiques, leur passage du sens propre au sens figuré, avec cette sûreté de méthode qu'il a exposée dans le premier article de ces *Mélanges*, intitulé : « Coup d'œil sur l'histoire et la méthode de la science étymologique ». Il y déclare nettement que le latin a été dans la formation du français l'élément constitutif, sans exclure l'importance de l'élément germanique, ni l'influence, très limitée pourtant, du gaulois que l'on reconnaît particulièrement dans un certain nombre de noms de lieux, mais souvent mêlé et incorporé à des éléments latins. C'est ce que prouve M. Thomas dans ses « Notes critiques sur la toponymie gauloise et gallo-romaine », qui intéresseront les philologues aussi bien que les curieux de la nomenclature géographique.

Un troisième article, très nouveau celui-là, est l'histoire du suffixe *aricius* dont l'auteur a trouvé l'origine dans le bas latin, et en a suivi

le développement dans les textes du haut moyen âge. Passant en revue tous les mots français et provençaux formés à l'aide de ce suffixe, il en a recueilli environ 250 qu'il a divisés en deux séries « selon qu'ils ont pour base un thème nominal ou un thème verbal ». Ces deux séries sont elles-mêmes subdivisées en trois sections : « adjectifs, substantifs masculins, substantifs féminins ». Quelques uns de ces mots, dont les lexicographes ne diront plus que l'origine en est inconnue, subsistent dans la langue moderne, comme *guinderesse*, *traceret*, *refenderet*, *ramèneret*, *rebatteret*, *couperet*, *panneresse*, *pailleret*, *costerez* aujourd'hui *coteret*. Notons encore l'historique de l'évolution du suffixe *arius* en *erius* dans les mots germaniques, provençaux et français. La thèse est soutenue à l'aide de textes et de documents de toute provenance, et surtout avec cette logique qui n'admet rien d'arbitraire, et que l'on remarquera toujours dans les *Recherches étymologiques* d'une centaine de mots, quelques-uns français, la plus grande partie provençaux, qui terminent le volume, y compris un article élogieux, mais non sans quelques restrictions, sur l'*Atlas linguistique de la France*, œuvre gigantesque entreprise par MM. Gilliéron et Edmont. Entre les mots dont l'étymologie m'a semblé très curieuse, je citerai seulement ceux-ci : *Acmelle*, *Cibre* et *Tibre*, *Ecoisson*, *Olonier*, *Ostade*, *Pouillier*, *Ravoir*, *Souille*. Je n'omettrai pas *Fauterne* et *Nuitre*, doublement intéressants, parce que M. Thomas, outre l'origine très sûre qu'il a donnée de ces deux vocables, les a, pour ainsi dire, ressuscités, tant ils étaient estropiés dans le texte du *Roman d'Alexandre* publié par Michelant. *Bidelhe* et son synonyme purement provençal *Vedilha* dérivent évidemment de *Viticula* : on les trouve presque francisés dans un texte bordelais du XVIe s. « Elle (une sage-femme) jura solennellement sur son couteau de la bédille qu'elle ne quitterait jamais Bourdeaux ». Pour le mot *Iorbe*, escalier a vis obscur, M. Th. a reconnu tout simplement *vis* qui est le premier élément de ce substantif et *orbus* le second. Cette fois je dirais volontiers qu'il en a deviné la composition, s'il n'était ennemi déclaré de la divination en fait d'étymologie. La forme *Vyorne* que j'ai rencontrée dans un texte savoisien du XVIe s. lui donne pleinement raison.

A. DELBOULLE.

Geschichte der Indischen Litteratur von Dr. M. WINTERNITZ. I Halbband. (Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen, IX, 1.) — Leipzig, Amelang, 1905. Gr. in-8°, (vj-)258 pp. Prix : 3 mk. 75.

L'auteur de ce livre redit avec une insistante modestie (p. 236) qu'il le destine au grand public lettré ; mais je crois qu'il ne sera pas moins bien accueilli des sanscritistes de profession. Ce n'est jamais sans un plaisir nouveau que l'on retrouve, exposées sous une forme

aisée et agréable, des notions déjà connues ; et d'ailleurs toute œuvre d'ensemble de ce genre, lorsqu'elle se fonde sur la connaissance intime du détail, ajoute quelque clarté à la conception synthétique qui s'ébauche de l'immense littérature hindoue.

Le premier quart de l'ouvrage de M. W. est entièrement consacré à la littérature védique et à ses accessoires. Tour à tour sont analysés et caractérisés par un choix judicieux de citations élégamment traduites, les quatre Védas, les Brâhma*n*as, les Upanishads et leur philosophie, les Sûtras et leur réalisme terre à terre. On saisit parfaitement la transition de l'un des stades au suivant et l'unité réelle qui, persistant à travers les âges, fait le fond de toutes ces productions si dissemblables d'aspect extérieur et de pensée.

J'ai bien peu de réserves à faire sur les doctrines de M. W. En ce qui concerne le caractère propre du Véda, il tient un juste milieu entre l'opinion qui en veut faire une « Bible indo-européenne » et celle qui le confine au pur hindouisme (p. 65) : rien n'est plus sage ; rien non plus ne me paraît aussi près de la vérité. Et — conséquence qui n'a rien d'excessif — ce sont des devinettes indo-européennes que depuis longtemps j'ai proposé de voir dans la plupart des énigmes du Rig-Véda et de l'Atharva-Véda, dont quelques-unes au moins ne m'ont pas semblé aussi insolubles que le croit l'auteur (p. 102). Il veut bien mentionner dans une note ma traduction de l'Atharva-Véda. Mais la tentative que j'ai faite pour expliquer par la mythique primitive la mystique effrénée de ce recueil, lui est restée inconnue ou n'a pas eu l'heur de lui plaire ; car il insiste sur la puérilité de cette théosophie (p. 131, 135, etc.), sans se demander d'où elle procède, si elle n'a pas ses racines dans un lointain passé, si les brâhmanes enfin n'ont pas mué en insondables mystères quelques formulettes fort innocentes que le folklore leur avait fournies toutes faites et que peut-être ils comprenaient encore à demi.

C'est pourquoi je maintiens aussi que l'étymologie du mot *bráhman* (p. 211) n'est ni indéchiffrable ni indifférente au sens du mot, qu'elle ramène à la racine *bhrâj* « briller » (cf. lat. *flâgrâre* et *flâmen*), et suppose le concept initial de « splendeur du ciel lumineux ». Peut-être M. W. se défie-t-il un peu trop des ressources de l'étymologie. Il assure que les temps védiques (p. 58) n'ont pas connu l'interdiction de tuer le gros bétail. Soit ; pourtant, à défaut d'une défense explicite, difficilement concevable au surplus dans un état social rudimentaire, l'épithète *ághnya*, devenue un appellatif, indique tout au moins une abstention coutumière ou même un scrupule religieux tempéré seulement par les nécessités de la vie pastorale [1].

---

1. Les noms de Bergaigne et de Whitney sont honorablement cités au cours de l'exposition ; mais on aurait été heureux de les trouver en bonne place (p. 21) dans l'introduction consacrée à l'histoire sommaire des études indiennes. — Le terme « vieux-bactrien » pour désigner la langue de l'Avesta (p. 38 i. n.) est

Dans ses dernières pages, l'auteur discute l'éternel problème de l'antiquité du Véda : il y apporte la même information, le même sagace éclectisme, que partout ailleurs ; il fait très bien ressortir la force et la faiblesse à la fois des chronologies astronomiques de MM. Tilak et Jacobi ; mais, si disposé que je sois moi-même à vieillir ces vieux hymnes, je ne puis m'empêcher de craindre qu'il n'aille trop loin dans cette voie. Un millénaire et demi avant notre ère, cela est pourtant déjà bien respectable, et une caste religieuse, organisée comme l'était celle des brâhmanes, a le temps, en dix siècles, de rédiger ses livres saints. A remonter plus haut, on s'aheurte à une quasi impossibilité linguistique dont M. Winternitz ne dit mot : comment le védique et le grec se ressembleraient-ils si fort, s'ils étaient séparés par tant d'âges d'hommes ? On répond, je le sais bien, que nous ignorons le pouvoir de conservation des langues qui ne furent pas écrites. Sans doute ; mais nous connaissons le pouvoir de destruction de celles qui le furent. Si le latin n'a mis que dix siècles à devenir l'italien, voire le français, il est hautement invraisemblable que, après vingt siècles et davantage, — car avant la période hindoue il faut encore ménager la place de 500 ans au moins pour l'indo-éranienne, — l'indo-européen en soit resté au degré merveilleux de pureté que révèle le grec homérique. Sagement transigeons à 1500 ans, de peur de pis.

V. HENRY.

Paul KAHLE. **Die arabischen Bibelübersetzungen,** Texte mit Glossar. Leipzig, Hinrichs, 1904, in-8, p. XVI et 65. Prix : 4 M., relié 4 M. 60.

M. Kahle a été conduit par son étude des versions arabes de la Bible à publier une petite Chrestomathie à l'usage des personnes qui s'occupent de ces versions soit au point de vue historique, soit dans un intérêt religieux. La version arabe de l'Ancien Testament qui présente le plus d'intérêt pour l'exégèse est celle du célèbre Gaon Saadia, dont l'édition commencée sous les auspices de Joseph Derenbourg est en cours de publication. Les versions modernes ont eu en vue la propagation de la Bible chez les Arabes. Au milieu du siècle dernier, Éli Smith entreprit pour les missions protestantes une nouvelle version arabe dont il écarta les locutions anciennes qui n'étaient plus comprises du vulgaire. Dans ce but, il soumit ses travaux préparatoires à des Arabes de différentes contrées, intelligents mais dépourvus de culture littéraire. Après la mort de Smith arrivée en 1857, l'œuvre fut continuée par Cornelius van Dyck.

probablement erroné. — La question du Gôpatha-Brâhma*n*a (p. 166) a été renouvelée par M. Caland dans un récent article des *Verslagen.. der Akademie van Wetenschappen*, 1904.

De cette dernière version, M. K. a tiré les textes des numéros I-IV de sa chrestomathie, lesquels avaient déjà été publiés par G. Jacob (*Arabische Bibelchrestomathie*, Berlin, 1888). En face du texte n° I, M. K. a ajouté le passage correspondant de la version arabe publiée à Rome en 1671 par la Congrégation de la Propagande. Ce spécimen permet au lecteur de se faire une idée de la différence de ces deux versions.

La version de Saadia est représentée par les nos V-VII qui renferment : 1° les quatre premiers chapitres de la Genèse (n° V) ; 2° les versets 20-26 du chapitre IV de l'Exode reproduits par trois textes dont les deux premiers proviennent de différents manuscrits de la version de Saadia et le troisième est tiré de l'ancienne version arabe des Samaritains avec les variantes de la revision de cette version par Abou Sa'id (n° VI) ; et 3° les deux premiers chapitres de Job en caractères hébreux, mais avec les voyelles arabes (n° VII).

Le n° VIII offre un extrait de la version arabe caraïte faite au IXe siècle par Jefet ben Ali ; texte en caractères hébreux avec les voyelles arabes.

Enfin le n° IX reproduit un très curieux fragment de psaume arabe transcrit en grec, qui a été trouvé à Damas par M. Violet et publié par lui à Berlin en 1902.

Cette courte analyse montre quelle supériorité la chrestomathie de M. Kahle possède sur les publications de même genre faites précédemment. Elle est mise à la portée des arabisants peu exercés à cette étude par une vocalisation des textes très suffisante et un glossaire qui donne les explications en allemand et en anglais.

R. D.

Les grands artistes. I. G. Perrot, **Praxitèle.** In-8, 128 p., avec 24 gravures. — II. E. Pottier, **Douris et les peintres de vases grecs.** In-8, 128 p., avec 24 gravures. Paris, Laurens, 1905.

I. Je trouve peu heureuse l'idée de publier des monographies d'art dépourvues de tout appareil érudit, de toute référence ; mais, une fois le principe admis, on peut dire que le *Praxitèle* de M. Perrot est un aimable petit livre, qui sera lu avec intérêt et avec plaisir par le public de dilettantes auquel s'adresse la collection dont il fait partie. Cela est clairement écrit, bien composé et illustré avec goût. Après les renseignements biographiques sur Praxitèle, nous trouvons un chapitre sur l'Hermès d'Olympie, deux autres sur les bas-reliefs de Mantinée, les Satyres, les Apollons, l'Eubouleus, un chapitre sur « la femme dans l'œuvre de Praxitèle », enfin une conclusion qui fait ressortir les caractères particuliers du style de Praxitèle, comparé à celui des grands artistes du Ve siècle, Polyclète et Phidias.

M. Perrot a pris pour guide les pages consacrées à Praxitèle par

M. Furtwængler dans les *Masterpieces*; des objections qu'on y a faites, des opinions nouvelles qu'a produites l'auteur lui-même (par exemple dans ses *recensions* des livres de M. Klein), M. Perrot ne paraît pas avoir tenu compte. Il ne sait pas que l'on a fait valoir quelques raisons pour reconnaître, dans nos Musées, des copies de l'*Aphrodite de Thespies;* il continue à attribuer à Alcamène l'original de la *Venus Genetrix* du Louvre, alors qu'une opinion différente, qui a obtenu le suffrage de connaisseurs sérieux, a été émise en France dès 1899; il laisse à Praxitèle l'original de la *Diane de Gabies*, qui n'est praxitélienne à aucun titre; il suit encore M. Furtwængler en rapportant à Praxitèle l'Aphrodite d'Arles, ce qui est faire injure à ce grand artiste [1]; il ignore que la date de l'Aphrodite de Cnide a été fixée très approximativement par un archéologue français et se contente de dire que cette « merveille » (est-ce bien sûr?) « n'a pu être un des premiers ouvrages de Praxitèle. » Voici encore quelques menues observations. P. 100, ce n'est pas une « statue », mais une statuette en bronze de Cassel, où M. Klein a reconnu une copie de la *Psélíumèné*, et l'on a montré depuis qu'il en existe beaucoup de copies meilleures. P. 109, il faudrait renoncer à reproduire l'Aphrodite Leconfield d'après l'héliogravure très retouchée des *Masterpieces*; il y en a des images plus fidèles dans la publication du Burlington Club. Cette tête même ne devrait pas être mentionnée entre la Cnidienne du Vatican et les copies de la collection von Kauffmann et du musée de Toulouse, car elle n'est *pas* une copie et M. P. se trompe en disant que l'arrangement de la chevelure y est le même. P. 119, M. P. remarque très justement qu'il y a une certaine parenté entre la Diane de Versailles et la Diane de Gabies; mais cela même aurait dû l'empêcher d'attribuer cette dernière statue à Praxitèle. A la même page, il fait la Vénus de Médicis « alexandrine », oubliant qu'on a donné de bonnes raisons pour la croire lysippéenne; à cet endroit de son livre, M. P. aurait dû dire quelques mots des vrais imitateurs alexandrins de Praxitèle, dont M. Amelung a étudié l'école en 1897, postérieurement aux *Masterpieces* de M. Furtwaengler. L'*Apollino* reproduit fig. 14 n'est pas au Louvre, mais à Florence. Une édition ultérieure devra remplacer le cliché de l'Eros Farnèse (fig. 9), ridiculement restauré sous le second Empire, par une image de la partie antique, dont il existe des moulages; dans le texte (p. 55), le lecteur n'est même pas averti que la tête est moderne, puisque M. P. écrit que « les cheveux sont traités plus librement » que dans le Satyre. Ces cheveux sont l'œuvre quelconque d'un sous-Canova.

II. Grâce à M. Pottier, le grand public connaîtra Douris, l'auteur d'un des chef-d'œuvre du Louvre *Eos portant le corps de Memnon;* il apprendra aussi, sur la peinture céramique de la belle époque

1. A la dernière page de son livre, M. P. fait encore l'éloge de cette statue. Franchement, peut-on admirer cela?

grecque, bien des choses qui, hier encore, étaient peu familières aux savants eux-mêmes. Ecrivant sur un sujet dont il a fait, depuis vingt ans, une étude spéciale et qu'il a éclairé par d'importantes découvertes, M. P. était fort à l'aise pour bien *vulgariser*; est-il possible, d'ailleurs, de bien vulgariser quand on ne connaît pas tous les recoins d'une question? Je lui sais gré d'avoir donné, à la p. 124, une courte bibliographie, où il rend à ses prédécesseurs le *minimum*, mais le *minimum* exigible de l'hommage qui leur revient. Voici quelques chicanes. P. 11, la date des guerres médiques est 490-479 (non 480). P. 19, les *Bryges* sont thraces ou illyriens, non macédoniens. P. 27, c'est une exagération de dire qu' « il n'y avait pas de bibelots chez les Grecs »; qu'étaient donc les petits poissons d'or (*adde aquam, natabunt*) que l'on attribuait au ciseleur Phidias? Si l'on offrait aux dieux, à titre d'ex-voto, ce que nous appelons des bibelots, c'est qu'on croyait qu'ils les appréciaient comme les hommes. P. 39, « tels les *Barbiers* et les *Dentellières* des Flamands du XVII^e siècle »; lire « des Hollandais ». P. 72, je ne crois pas que l'Eos de Douris puisse être rapprochée des *Mater dolorosa* de Mantegna ou de Rogier, sinon pour marquer la différence profonde qui les sépare; découpez la tête de l'Eos et placez la sur un corps de Bacchante, vous ne reconnaîtrez jamais dans cette tête l'expression de la douleur. P. 80, M. P. parle d'une « *Sainte Famille* de Cimabuë »; il n'y en pas. P. 102, Mardonius n'a pas commandé d'armée perse en 480. P. 116, je ne vois pas que les artistes égyptiens et assyriens aient « désarticulé l'être humain »; au contraire. Le mot « désarticulé » n'est-il pas impropre? A la même page, je n'admets pas du tout qu' « il n'y a guère que des différences de conception et de procédés entre une fresque égyptienne et un tableau de Van Eyck. » Van Eyck, le plus grand des réalistes, le paysagiste incomparable! M. P. aurait dû nommer, à la place de Van Eyck, un miniaturiste carolingien.

Il est inutile de dire que ce livre est très bien écrit, malgré quelques répétitions de mots parfois gênantes. Une partie de l'illustration est originale : ce sont des reproductions directes de vases, à l'aide de procédés photographiques qui ont donné des résultats très satisfaisants.

Salomon REINACH.

KHARITÔNIDIS. Ποικίλα Φιλολογικά. Τόμος πρῶτος. Athènes, typ. Sakellarios; η'-907 p.

Après avoir lu la préface de ce gros volume (l'auteur nous en promet encore d'autres!) on s'attend à y trouver deux choses : 1° Des études sur les mots et les formes de la langue grecque, à la manière de Kontos. M. Kharitônidis est en effet un disciple du savant Hellène, que la cécité a depuis quelques années condamné à l'inaction; il a eu accès dans sa bibliothèque, a eu entre les mains ses cahiers et

ses manuscrits, et a composé, en combinant le fruit de son propre travail avec les notes de son maître, aidé de ses observations et de ses conseils, ces *Variétés philologiques*, faites sur le modèle des Γλωσσικαὶ Παρατηρήσεις. 2° Une démonstration en règle de l'incapacité, de l'ignorance et de l'outrecuidance (les mots ne sont pas de moi) de Gr. Bernardakis, l'éditeur des *Moralia* de Plutarque. Bernardakis a attaqué la science et l'érudition de Kontos ; il a eu bien tort, car Kontos, que j'ai eu l'honneur de connaître personnellement, est un helléniste de haute valeur, et ses ouvrages, quelles que soient leurs imperfections, sont remplis d'observations excellentes et utiles. Mais enfin il l'a fait ; et qui méprise Kontos n'a, pour M. Kh., ni foi ni loi. Il n'y a presque pas un article, dans les 93 que contient le volume (le n° 85 est double), où Bernardakis ne soit traité de la pire manière. Il y a pourtant moyen de dire en termes voilés et convenables qu'une correction est ridicule ou qu'une conjecture n'a pas le sens commun ; et l'on peut relever une erreur sans y mettre d'acrimonie. Mais M. Kh. n'a pas, ou ne veut pas avoir l'art des atténuations ; sa critique est acerbe et son ironie cruelle ; βασκανία, ἀνεπιστημοσύνη, ἔλλειψις τῆς αἰσθητικῆς συνέσεως, συκοφαντία, ἀλαζονεία καὶ ὕβρις, ἀνυπέρβλητος ἀμουσία, et autres aménités du même genre reviennent couramment sous sa plume ; bref, Bernardakis n'a plus qu'à « étudier longtemps une grammaire élémentaire, pour y apprendre quelque chose et cesser d'être la risée même des élèves des écoles primaires ». Mais laissons ces discordes, qui ne nous intéressent guère, pour considérer le livre par ses côtés sérieux. J'y signalerai beaucoup de bien : une solide discussion sur τὸ ἑστώς et τὸ ἑστός ; une ample moisson d'exemples pour justifier l'usage post-classique de καταλαμβάνομαι au lieu de καταλαμβάνω ; des articles intéressants sur l'accusatif des composés de πούς, sur les diminutifs en ύδριον, sur la locution καταστρέφειν τὸν βίον ; des pages instructives à propos de παρά + gén. avec des verbes passifs, et de ἔχω + part. aoriste ; une série de chapitres sur l'emploi de ἄν (κεν) avec le subjonctif, depuis Homère jusqu'à l'époque byzantine, où j'aurais voulu cependant une information plus complète sur une construction encore peu étudiée et dont l'histoire est encore à faire, ἄν avec le futur de l'indicatif. Mais que de longueurs, que de superfluités, que de pages encombrantes et inutiles ! On admettra l'accumulation des exemples à propos d'un point de grammaire, encore qu'on puisse trouver qu'il n'est pas nécessaire de les multiplier outre mesure, une simple référence pouvant suffire ; mais à quoi bon ces interminables citations de Cobet, d'Elmsley, de Lobeck, de Schæfer, de Kontos, etc. etc., et même du *Thesaurus*, qui tiennent parfois jusqu'à trois pages ? M. Kharitônidis, une fois lancé, ne sait plus s'arrêter. On lui reprochera enfin d'avoir grécisé les noms de tous les savants qu'il cite si copieusement, au point qu'ils sont parfois difficiles à reconnaître : Schmidt devient Σμιδίτιος, Kuehner Κυνῆρος, La Roche Λαρόχης,

Hultsch Οὗλσχιος. Dœhner Δοινῆρος, etc. Quand donc les savants grecs renonceront-ils à cette mauvaise habitude ?[1]

My.

Histoire des livres du Nouveau Testament, par E. Jacquier. Tome second. Paris, Lecoffre, 1905 ; in-12, 511 pages.

Le premier volume de cet ouvrage est consacré aux Épîtres de saint Paul. Celui que nous annonçons a pour objet les Évangiles synoptiques. Il est très complet pour ce qui est de l'information, satisfaisant pour l'ordre général, suffisamment clair dans l'exposition, un peu déconcertant dans certains détails d'argumentation et dans les conclusions générales.

La discussion du témoignage traditionnel, notamment des textes de Papias, est assez courte. L'hésitation de l'auteur sur le rapport des citations de Papias avec nos Évangiles canoniques de Marc et de Matthieu est très significative, mais elle n'est peut-être pas très justifiée. Personne dans l'antiquité n'a soupçonné qu'il pût être question d'autres livres. Il semble que l'antiquité avait raison et que les propos de Jean l'Ancien n'ont pas l'importance que beaucoup de critiques ont voulu leur attribuer pour la solution du problème synoptique. Ces propos concernent les Évangiles traditionnels et ils veulent en expliquer l'attribution ; s'ils contiennent quelque souvenir historique, ce ne peut être sans mélange de conjecture apologétique, attendu que le second Évangile n'est pas à considérer comme un écho direct de la prédication de Pierre, ni le premier, qui dépend du second, comme la traduction d'un livre écrit d'abord en hébreu ou en araméen. La question de savoir si les fameux *Logia* ont été rédigés dans l'une ou l'autre de ces langues pourrait comporter une troisième alternative : la première rédaction pourrait avoir été faite en grec d'après la catéchèse orale. La langue de celle-ci fut d'abord celle du Christ, c'est-à-dire le dialecte araméen de Palestine, mais le grec fut nécessairement employé de très bonne heure, et l'intermédiaire d'une rédaction sémitique, base de la rédaction grecque, est une possibilité, non une hypothèse indispensable.

Une analyse détaillée des Synoptiques remplit la moitié du volume. Ce développement n'a rien en soi d'exagéré, puisque c'est surtout par cette analyse que l'on peut se faire une idée du problème synoptique et de la solution qu'il convient d'y apporter ; mais on ne voit pas bien l'opportunité de la dernière partie dans la triple division : ana-

---

1. M. Kharitônidis a également adressé à la *Revue* une brochure intitulée Βιβλιοκρισία τοῦ ὑπὸ Γ. Ζηκίδου συνταχθέντος ὀρθογραφικοῦ καὶ χρηστικοῦ λεξικοῦ (Athènes, typ. Sakellarios, 1903 ; 40 p.). C'est une critique, assez peu bienveillante, du Lexique grec ancien et moderne de Zikidis, accompagnée, selon la manière de l'auteur, de longues et inutiles citations d'hellénistes modernes.

lyse comparée des trois Synoptiques en prenant Marc pour base, analyse comparée de Luc et de Matthieu en prenant Luc pour base, analyse de Matthieu. Dans les deux premières parties, la traduction des textes, la simple constatation des divergences tiennent une très grande place, et les remarques destinées à rendre compte de ces divergences en occupent une relativement petite. Il arrive de plus que ces réflexions ont parfois un caractère vague ou qu'elles semblent très discutables, parce que M. J., sans s'arrêter à la cause prochaine des divergences, à savoir les intentions, les tendances, le tempérament théologique et littéraire de chaque évangéliste, veut remonter tout de suite à des causes générales et éloignées. Il nous dit, par exemple, à propos de la fille de Jaïr, après l'énumération des particularités qui distinguent les trois récits : « En face de pareilles divergences, ne doit-on pas supposer que la tradition orale ou le texte ont subi plusieurs remaniements successifs qui éloignaient les récits, souvent répétés, toujours davantage les uns des autres ? » Une question préalable se pose, celle de la mesure de liberté que chaque rédacteur a pu prendre à l'égard de sa source immédiate. Or, si l'on tient compte, non d'une probabilité fondée sur un passage, mais de cent probabilités fondées sur cent passages, cette mesure de liberté paraît avoir été assez large. Matthieu et Luc sont parfaitement capables de supprimer ou de modifier certains traits de Marc, d'en ajouter d'autres et de changer ses expressions ; Marc paraît avoir eu de son côté le goût du développement descriptif ; pas n'est besoin de tant d'étapes successives entre le récit primitif et les rédactions évangéliques ; nos trois textes, dans le cas cité, pourraient dépendre immédiatement d'une même source, à moins que telle rédaction plus récente ne dépende d'une des autres ou ne relève à la fois du récit primitif et d'une rédaction secondaire. En tout cas, ce que l'on doit étudier d'abord, avant de formuler des conclusions sur l'histoire de la tradition évangélique, ce sont les procédés rédactionnels des évangélistes.

Les conclusions générales de M. J. sont assez confuses : à l'origine de la tradition évangélique une catéchèse orale araméenne qui a été traduite de bonne heure en grec et de plusieurs côtés ; d'où grand nombre de documents écrits plus ou moins divergents et incomplets ; les évangélistes ont choisi leurs matériaux dans ces écrits ; encore est-il possible que, pour le principal, ils aient puisé directement dans la tradition. On avouera qu'il était bien inutile d'analyser si longuement et, en apparence du moins, si minutieusement les trois Synoptiques, pour aboutir à un résultat aussi mince et aussi incertain. Accordons que l'on puisse trouver là une explication quelconque des divergences qui existent entre les trois textes évangéliques, il n'y a pas véritablement explication de leurs ressemblances, c'est-à-dire pas explication de leur rapport total et réel. Il faut toujours en revenir à l'examen des procédés rédactionnels, travail qui ne consiste pas seulement à

compter les mots que les évangélistes ont en commun et ceux qui leur sont propres, mais à pénétrer les motifs des divergences. Critique subjective, dira peut-être M. J. C'est pourtant la seule qui soit objective, et cette critique pourrait bien permettre de reconnaître à coup sûr dans les trois Synoptiques des écrits de seconde ou de troisième main, fondés en dernière analyse sur une ou deux sources originales, mais de telle sorte que Marc est à considérer aussi comme source à l'égard de Matthieu et de Luc.

La valeur historique des trois Évangiles, supposée partout, n'est discutée nulle part et encore moins démontrée. On comprend que l'auteur n'ait pas traité à fond une question aussi délicate ; mais cette lacune n'en est pas moins à signaler et à regretter. A propos des récits de la naissance on lit : « De l'examen de ces récits il résulte que Luc et Matthieu reproduisent deux traditions qui se sont formées indépendamment l'une de l'autre. Elles s'accordent sur un seul fait, la naissance de Jésus à Bethléem, puis racontent des événements qui, pour être différents, ne sont pas contradictoires. La seule difficulté est de mettre tous les faits en ordre ». Cette difficulté, qui est « seule », n'est peut-être pas déjà si petite. Mais comment Luc a-t-il pu ignorer tous les faits racontés par Matthieu, et réciproquement ? La vraie difficulté ne serait-elle pas dans la formation même de deux traditions aussi différentes ? Si les deux représentent des faits réels, il n'y aura eu à l'origine qu'une tradition, comme il n'y aura eu qu'une suite de faits régulièrement enchaînés. Comment expliquer le partage de cette tradition unique en deux traditions qui s'ignorent mutuellement et radicalement ? L'accord « sur les personnages principaux », Jésus, Marie, Joseph, ne prouve rien, puisque ces noms étaient fournis par la tradition concernant le ministère de Jésus. L'accord sur la naissance à Bethléem ne prouve pas davantage, vu que les circonstances indiquées ne sont pas les mêmes. Les critiques prétendent expliquer cet accord par l'intention commune de faire droit à la prophétie de Michée, et ils expliquent les divergences par le défaut de tradition historique sur le point dont il s'agit. On n'apporte pas une solution meilleure en laissant la difficulté dans l'ombre et en abandonnant au lecteur le soin de s'en tirer comme il pourra.

M. J. est disposé à croire que le premier Évangile tout entier, et non seulement les *Logia*, aurait été écrit, en hébreu ou en araméen, par l'apôtre Matthieu ; même la traduction grecque serait antérieure à l'an 70 ; Marc aurait été composé probablement vers 64-67 ; Luc vers 60-70. Les trois Synoptiques, censés indépendants l'un de l'autre, seraient donc à peu près contemporains. L'examen de ces opinions, qui sont exprimées d'ailleurs avec quelque réserve, nous entraînerait trop loin. Bornons-nous à noter qu'une date anssi ancienne paraît inadmissible pour Matthieu et pour Luc : on peut trouver *objectifs* certains arguments que les critiques font valoir en témoignage d'une

composition plus récente et que M. J. écarte comme *subjectifs*, par exemple la forme des prédictions dans le grand discours apocalyptique, le caractère des récits de la naissance, la liberté avec laquelle est traité le thème de la résurrection, la dépendance à l'égard de Marc, etc.

Alfred Loisy.

La Justice criminelle du Magistrat de Valenciennes au moyen âge, par Maurice Bauchond... — Paris, A. Picard et fils, 1904. In-8° de 314 pages.

M. Maurice Bauchond a abordé un sujet qui, pour la région septentrionale de la France tout au moins, n'avait jamais été traité avec autant d'ampleur. Les nombreux documents qu'il a rencontrés dans les archives de Valenciennes, surtout les comptes trésoraires et les registres des *Choses communes* remontant à 1347 et 1360, lui ont permis d'étudier non seulement le code en vigueur dans cette ville et ses différentes modifications, mais encore l'application de la loi.

Son livre, extrêmement rempli, traite avec succès de toutes les questions relatives à la poursuite des crimes et délits par la justice municipale de Valenciennes : compétence de ce tribunal, étendue de sa juridiction, nomination des juges, échevins et prévôts-le-comte, poursuite et recherche des coupables, comparution, preuves invoquées contre les délinquants, condamnation ou acquittement des gens amenés devant le magistrat, recours et appel au comte, pénalités appliquées, etc. Voilà un faible aperçu de la variété des matières qui font de l'ouvrage de M. M. B. un des plus utiles à consulter.

Les limites qui sont assignées à un simple compte rendu ne permettent pas d'entrer dans le détail des différents chapitres. Je me bornerai à quelques observations. Tout d'abord sur la compétence du tribunal municipal : elle était extrêmement étendue. S'il lui était interdit en général de poursuivre les crimes de lèse-majesté divine et humaine, de mettre en cause les officiers du prince et les membres du clergé, de pénétrer dans les domaines des églises ou abbayes et dans le château du comte, le Magistrat avait par contre le droit de réprimer tous les autres délits et crimes et de s'en prendre à toutes autres personnes, fussent-elles étrangères à la ville ou nobles. Même les étrangers étaient condamnés plus sévèrement que les bourgeois ou fils de bourgeois, et cela se conçoit en somme assez bien, si l'on entre dans les idées des gens du moyen âge. La commune était par principe une association défensive et il semblait tout naturel de montrer plus d'indulgence et d'accorder plus de facilité de rachat des peines afflictives à ceux qui faisaient partie de l'association.

Une autre remarque est qu'à l'origine les condamnations étaient beaucoup moins sévères que ce qu'elles l'ont été au xvi^e^ siècle. Sous le régime des premiers temps, l'amende était la peine la plus ordi-

naire ; la charte de commune de 1114 ne parlait pas encore du bannissement. Cette pénalité n'apparaît guère qu'à partir du XIII[e] siècle et l'on comprend encore qu'elle n'ait pas été appliquée à l'époque où les bourgeois de Valenciennes avaient besoin du concours et de l'union de tous pour conserver leurs privilèges et défendre leurs droits contre des ennemis ou des rivaux puissants. La condamnation à mort, assez rare jadis, devint plus fréquente au XVI[e] siècle, où l'on constate une aggravation sensible des châtiments : ainsi par exemple, les bannissements furent souvent accompagnés de peines accessoires, infamantes pour la plupart. Sur ce chapitre des châtiments il faut encore observer que le juge pouvait tenir compte des circonstances atténuantes et adoucir grandement la sévérité des lois.

Bien d'autres réflexions pourraient être suggérées par le livre de M. M. Bauchond ; il faudrait passer en revue chacun des chapitres. Je me bornerai à y renvoyer le lecteur et je suis persuadé qu'il tirera grand profit de l'étude de cet ouvrage. Peut-être aurait-on pu souhaiter plus de rapprochements avec la législation des villes voisines, mais c'est déjà beaucoup d'avoir, pour une commune aussi importante que Valenciennes, un tableau aussi documenté et aussi complet de ce que fut au moyen âge la justice criminelle exercée par les bourgeois.

L. H. LABANDE.

Docteur F. M. **Costa de Bastelica**. SAMPIERO CORSO. Ajaccio, Peretti, 1905. In-8°, 344 p.

Sampiero, loué d'ailleurs par Brantôme et par de Thou, est le héros le plus populaire de la Corse, et il méritait le gros livre que M. Costa de Bastelica vient de lui consacrer. L'auteur le suit à travers les péripéties de sa longue carrière depuis l'instant où Sampiero, San Petre, comme le nommaient nos ancêtres, cherche fortune en Italie dans les bandes noires de Jean de Médicis jusqu'au jour — 17 janvier 1567 — où, après des aventures de toute sorte, le vainqueur des Génois tombe victime de la trahison de ce Vittolo que la Corse traite encore de Judas. M. Costa de Bastelica aurait pu serrer davantage le récit, diminuer le nombre des citations, éviter aussi quelques lapsus et fautes d'impression [1], Mais malgré la ferveur de son patriotisme corse, il est impartial ; il reconnaît le grave défaut de son héros, cet orgueil qui lui valut tant de duels et qui causa peut-être sa mort ; il explique très bien le meurtre de Vannina par les mœurs du temps et par celles de la Corse ; Vannina ne reconnaît-elle pas que son mari lui aurait pardonné toute faute, excepté celle de traiter avec Gênes ? M. Costa a su tirer le meilleur parti des deux premiers historiens de

1. P. 83 lire Mühlberg et non *Mulaberg* ; p. 51 et 53 le marquis de *Vasito* est le Vasto et le Guasto de la p. 62.

Sampiero, Ceccaldi et Filippini, dont l'exactitude est aujourd'hui incontestablement prouvée. Il a mis en lumière le rôle considérable de Sampiero dans la guerre que les Français firent en Corse sous les ordres du maréchal de Thermes et dans la guerre que le « colonel » entreprit lui-même avec ses seules ressources afin de conquérir l'indépendance de l'île. Il a montré, en outre, grâce à un patient dépouillement des chroniques du XVIᵉ siècle — et sur ce point l'ouvrage offre un grand attrait de nouveauté — qu'au service des princes étrangers Sampiero s'est toujours signalé par sa vaillance, son habileté, sa loyauté, et cette première période de la vie du glorieux guerrier est désormais aussi bien connue que la dernière. On ne peut donc que remercier et féliciter le vénérable érudit, ce vétéran des historiens de la grande île, d'avoir retracé par le menu l'émouvante destinée de Sampiero Corso — de cet homme à qui son peuple fidèle donna et maintint, pour lui témoigner son affection, le titre de *Corso* qui prévalut ainsi sur le nom de famille — et d'avoir commencé, poussé, mené à bonne fin, malgré ses quatre vingts ans, une étude aussi intéressante, aussi complète, et qu'accompagnent nombre de pièces inédites d'une haute valeur.

A. C.

Der Adel Schwedens und Finlands, eine demographische Studie von Pontus E. Fahlbeck, Professor an der Universitaet Lund. Iena, G. Fischer, 1903, VII, 361 p. in-8°. Prix : 8 fr. 75.

C'est le résumé allemand d'un ouvrage plus détaillé, paru récemment en suédois (*Sveriges Adel*, 1898-1902) et présenté maintenant par l'auteur à un public plus étendu. Il en a éliminé les données plus spécialement *individuelles*, soit historiques, soit généalogiques, sur la noblesse de son pays, ne conservant que les *résultats généraux* de ses recherches et en formulant, pour ainsi dire, la doctrine. L'ouvrage de M. Fahlbeck constitue un spécimen très intéressant de ces études démographiques, de plus en plus à la mode de nos jours, et où tant d'esprits chercheurs, parfois aussi des amateurs un peu aventureux, s'appliquent à tirer des données de la statistique brute, des règles et des normes pour l'appréciation de tel phénomène de la vie sociale ou du développement de telle nationalité. C'est à ce titre surtout que le travail du professeur à l'Université de Lund peut intéresser les historiens du dehors; il est probable, en effet, que ses conclusions, très scrupuleusement contrôlées, (pour autant que peut en juger quelqu'un qui n'a pas étudié de plus près l'histoire scandinave) pourront s'appliquer à l'histoire naturelle des couches aristocratiques de la plupart des États de l'Europe civilisée.

Après une courte introduction sur l'origine tant discutée des classes nobiliaires, depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, et sur la

sélection qui en est la base, l'auteur nous fournit des indications sur la méthode à employer pour tirer des statistiques officielles, des conclusions certaines sur la formation, le développement et la décadence de ces classes privilégiées, émergeant de l'égalité des sociétés primitives et qui finiront par disparaître tôt ou tard dans l'égalité des sociétés futures. Il nous montre en particulier comment la haute noblesse suédoise, si puissante dans les derniers siècles du moyen-âge et y dominant souvent la royauté, voit disparaître peu à peu son pouvoir politique, de Gustave Wasa à Charles IX; conservant encore une grande influence sociale au XVII[e] siècle, solide appui de la royauté sous Gustave-Adolphe, elle est gravement atteinte dans son prestige par la *réduction* de ses propriétés usurpées sur la couronne, réduction opérée en 1680 par Charles XI, avec le concours de la petite noblesse et de la bourgeoisie. Ses essais de revanche au XVIII[e] siècle n'aboutissent point en définitive et l'on peut dire qu'en 1809 elle abdique, au point de vue économique, en faveur de la monarchie constitutionelle. Elle perd aussi sa dernière prérogative politique lors de la disparition de la Chambre de la Noblesse, à l'occasion de la révision constitutionnelle de 1865 et l'auteur considère qu'à partir de cette date, la mission spéciale de la noblesse au sein de la nation suédoise est achevée.

C'est à la vitalité de cette couche particulière de la société suédoise que M. F. a consacré une série de chapitres, tout hérissés de chiffres et de démonstrations, où nous relèverons seulement quelques-unes des données plus généralement intéressantes, pour donner au lecteur une idée de l'ouvrage. Les Archives de la *Maison des Chevaliers* à Stockholm renferment les généalogies et les titres, plus ou moins complets, de 2,891 familles [1]. Sur ce nombre on connaît l'origine de 2,546 familles, éteintes ou existant encore, qui figurent dans le passé historique de la Suède. Sur ce chiffre les trois quarts environ [2] appartiennent à la Suède ou à la Finlande; c'est donc vraiment une noblesse *nationale*. Mais ce n'est pas une noblesse, dans son ensemble, fort ancienne. En effet, 150 familles seulement sont connues avant 1591; 576 datant des années 1641-1665; 537 de 1666-1690; 361 de 1691-1715, etc. Par contre, elle compte aussi peu d'agrégations récentes; sous la dynastie des Bernadotte, de 1816 à 1890, on n'a conféré des titres de noblesse qu'à 156 individus, chiffre minime quand on le compare à ce qui s'est fait pendant le même laps de temps, en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en France, etc. Sur les 3,033 familles signalées par M. F. 2.316 sont actuellement éteintes, 717 existent

1. M. F. dit que ses recherches personnelles l'ont amené au total de 3.033.

2. Suédoises ou finlandaises : 1.929. — Allemandes et des provinces baltiques : 485. — Anglaises et écossaises : 48. — Hollandaises : 19. — Françaises : 18. — Danoises : 21. — Norvégiennes, 5. — Russes : 5, etc.

encore, mais on peut presque prédire la date à laquelle elles disparaîtront à leur tour.

C'est, en effet, l'un des chapitres les plus curieux du livre que celui dans lequel l'auteur résume les lois de la durée moyenne des représentants de la couche aristocratique de notre société moderne. *Une* seule famille, dans toute la noblesse suédoise, existait depuis trois siècles au moment de son extinction; *deux* avaient duré 250 ans, *vingt* seulement 200 ans. Trois cent quarante-une ont existé *moins d'un quart de siècle.* Sur 1,547 familles, où il a été possible d'étudier les phénomènes de la vitalité de la race avec le degré d'exactitude voulu, il ne s'est pas trouvé plus de 249 ayant persisté au delà de la *troisième* génération; 38 ont poussé jusqu'à la *cinquième; deux* seulement sont arrivées à la *neuvième* génération [1].

Cela s'explique d'abord par le nombre relativement énorme des membres de la noblesse voués à un célibat volontaire ou forcé [2]; cela cela s'explique surtout par la diminution rapide de la fécondité des mariages qu'ils contractent. Dans la première génération, la natalité est encore de 4,9 par mariage; dans la seconde de 3,8; dans la troisième, de 2,06; à la quatrième elle est réduite à 0,8! (p. 108). Rien d'étonnant, par suite, à ce que les familles actuelles soient peu nombreuses. Le tableau comparatif, qu'on trouvera p. 143, montre qu'il n'y a que *quatre* familles comptant plus de 100 membres; il y en a déjà 9 comprenant de 51 à 55 individus; 42, de 21 à 25 personnes; 145 de 6-10; 129, de 1 à 5 membres. — Ce qui est encore curieux, c'est que dans les rangs de la noblesse les naissances féminines prédominent, dans des proportions beaucoup plus fortes que dans la population suédoise en général [3]; c'est là, avec la stérilité des unions et la mortalité infantile, le principal motif de l'extinction des familles nobles [4]. Cependant elles comptaient encore ensemble, le 1[er] janvier 1895, plus de 14.000 individus des deux sexes, dont 12.982 en Suède même [5], et 1,358 à l'étranger [6], formant 0,27 pour 100 de la popula-

1. Il y a encore une gradation curieuse entre les familles comtales, baroniales et celles de la simple noblesse; aucune des premières n'a dépassé 175 ans; aucune des secondes 250; les dernières sont un peu plus résistantes.

2. Sur les personnes « aptes au mariage » (Heiratsfaehige) il n'y en a que 51, 4 pour 100 qui contractent des unions légales; 48, 6 pour 100 restent célibataires. Sur les causes, voy. p. 215.

3. Il y a 1.065 filles sur 1.000 garçons dans l'ensemble de la nation; il y a 1.138 filles sur 1.000 garçons dans les familles nobles (p. 182).

4. On peut ne pas être d'accord avec l'auteur quand il attribue le peu de fécondité des mariages aristocratiques à la fatigue cérébrale (*Uberanstrengung des Gehirns*); elle n'est pas peut-être si influente dans ces classes privilégiées que l'abus de tous les plaisirs dès la première jeunesse.

5. De ceux-ci 28 pour 100 habitent la capitale, 32 pour 100, d'autres villes du royaume, 39 pour 100 résident à la campagne (p. 268).

6. Sur ce chiffre, il n'y en a pas moins de 772 en Amérique.

tion totale du royaume [1], et se vouant aux occupations les plus diverses [2].

L'ouvrage se termine par une longue étude sur le néo-malthusianisme et ses conséquences (p. 303-348), qui est un peu un hors-d'œuvre dans le sujet, mais où M. Fahlbeck se livre à des réflexions sur le *suicide national* qui en résulte, sans illusion possible, pour les peuples qui s'obstineront à le pratiquer. Il vise surtout la France et les États-Unis dans ces déductions statistiques dont nos moralistes, nos sociologues et même nos politiciens (s'ils sont capables d'études) feront bien de méditer la gravité [3].

R.

— Les livraisons 24-25 du *Recueil d'archéologie orientale* publié par M. Clermont-Ganneau viennent de paraître à la librairie Leroux. Sommaire : § 43 : Un texte arabe inédit pour servir à l'histoire des chrétiens d'Égypte. (*Suite et fin.*) § 44 : *Fiches et Notules ;* Inscription grecque du Haurân. — La hauteur du mont Thabor. — Inscription phénicienne de Khân-el-Khaldé. — Cachet phénicien au nom de Phar'och. — Sur un passage de l'inscription phénicienne d'Echmounazar. § 45 : Inscription bilingue néo-punique et latine. § 46 : Proscynèmes phéniciens et araméens d'Abydos. Additions et rectifications. Tables des figures dans le texte et des planches. Table des matières. Ces deux livraisons terminent le tome VI. Le tome VII est sous presse : la première livraison paraîtra dans le courant de mai ; elle contiendra une inscription néo-punique datée du proconsulat de L. Aelius Lamia (avec une planche en simili) et une étude sur le *Livre de la Création et de l'Histoire*.

---

1. En 1815 la noblesse formait encore 0,39 pour 100 de la population du royaume.

2. Une statistique (p. 271) indique les chiffres suivants : Officiers, 1.054. — Fonctionnaires, 760. — Propriétaires, 806. — Industriels et commerçants, 521. — Professions libérales, 207, etc. Nous relèverons seulement l'indication que sur un total de 3.576 individus dont on a pu fixer de la sorte les occupations, il s'en trouve 416 qui se sont *déclassés*, c'est-à-dire, qui pour une cause ou une autre, sont redevenus *peuple*, soit comme ouvriers, soit comme paysans, assurant ainsi une longévité infiniment plus grande à leurs descendants, car « la route ascendante vers les couches supérieures sociales est d'ordinaire, sinon toujours, le chemin qui nous fait sortir de la vie » (p. 303). Cette vérité, démontrée d'une façon si lumineuse par le présent travail, n'empêchera pas malheureusement les ambitieux et les arrivistes de se bousculer sur le dit chemin, sauf à ne pas laisser d'héritiers qui bénéficieront de leur succès.

3. Un fait digne d'attention que nous voudrions encore relever dans le travail de M. F., c'est que, contrairement à ce qu'on devait croire, les guerres si meurtrières du XVII[e] siècle n'ont pas du tout influé d'une façon sensible sur les destinées de la noblesse suédoise, qui s'y est si vaillamment comportée. Sur 1.452 arbres généalogiques étudiés par l'auteur, il n'en a trouvé que 59 où la famille se soit éteinte par le fait d'une mort sur les champs de bataille, ou à la suite de blessures (p. 127).

— La réimpression des grammaires anglaises des XVI[e] et XVII[e] siècles entreprise par le D[r] Rudolf Brotanek rendra des services aux philologues. Le premier volume de la collection est la *Grammaire Anglaise* de George Mason (Halle, Niemeyer, 1905). C'est probablement à Paris que ce petit livre fut imprimé en 1622; une seconde édition parut en 1633. L'ouvrage contient, outre les paradigmes et quelques règles de syntaxe, une série de dialogues à l'usage des marchands. Mason a eu l'idée de donner à ces « conversations » une orthographe phonétique et a rédigé ainsi un document précieux pour l'histoire de la prononciation. — On soutient généralement qu'en France au XVII[e] siècle personne ne savait l'anglais. Nous avons eu l'occasion de montrer ailleurs combien cette affirmation est inexacte dès qu'on sort du cercle restreint des courtisans et des littérateurs élégants. Non seulement plusieurs huguenots et non des moindres écrivaient en anglais à l'occasion, mais les deux éditions de Mason témoignent que les marchands de la capitale mettaient de l'empressement à apprendre la langue de Shakespeare et qu'il dut même se trouver dans une imprimerie de Paris des correcteurs sachant la lire. — Ch. Bastide.

— Sous ce titre, *Mon grand-père à la cour de Louis XV et à celle de Louis XVI*, et dans un beau volume petit in-quarto de 216 pages, d'impression luxueuse, M. le duc de la Trémoïlle vient de publier un intéressant recueil de documents historiques, qui porte en sous-titre : *Nouvelles à la main*. (Paris, Champion, 1904.) Ces « nouvelles » se rapportent surtout à la période 1767-1782. Elles se composent des lettres et notes que Philippe Walsh, le grand-père de l'auteur, adressait à son père, le comte de Serrant. Sur l'expédition de Corse, sur divers événements de la cour de Louis XV et de Louis XVI, sur la guerre d'indépendance de l'Amérique, il y a beaucoup d'indications de détail à recueillir dans cette correspondance. Suivent quelques lettres de Charles-Édouard Walsh et de son beau-frère le marquis de Choiseul. — Le duc de la Trémoïlle a accompagné la publication de ces documents de famille d'un commentaire abondant et très précis. Il aurait rendu un service de plus à l'histoire en ajoutant à ces pages pleines de noms propres et de menus faits un index alphabétique; car ce recueil de *Nouvelles à la main* est plus fait pour être consulté que pour être lu. — Page 164, note 6, au lieu de Guillorcet, lire Guillouet. — G. L.-G.

— M. Wittichen a retrouvé aux Archives du Vatican et publié dans les *Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* (t. VII, n° 1) douze lettres adressées en 1795-1798 par Consalvi, alors auditeur de rote, au préfet de la Propagande, Litta, ancien nonce à Varsovie et plus tard cardinal. Ces lettres ont été imprimées à part en une brochure éditée à Rome par Lœscher. Les dix premières n'ont guère d'autre intérêt que de faire voir de près les petites préoccupations de carrière ou d'intérêt dans lesquelles s'enfermait la curie romaine au milieu des grands événements politiques et militaires qui remplissaient alors toute l'Europe. Les lettres n[os] 7 et 8, datées du 16 avril et du 30 août 1796, contiennent des détails nouveaux et intéressants sur les premières négociations du Directoire avec le Saint-Siège avant la mission de Pieracchi et le traité de Tolentino. On y voit mentionnée notamment la présence à Rome, au mois d'avril, d'un Génois, envoyé secret du commissaire français Saliceti. M. W. suppose que cet agent était le banquier Bottoni, ce qui n'est guère possible; la commission dont Bottoni fut chargé en effet au mois de mai 1796, et dont il est question dans la correspondance de Cacault avec Azara (Aff. étrang. Rome, 919) émanait du pape, et non de Saliceti. Quoi qu'il en soit, on ignorait jusqu'à présent que le commissaire français eut

poussé la négociation aussi loin. M. W. résume du reste fort inexactement le projet de traité présenté au pape par ce mandataire occulte; le texte complet a déjà été publié en 1896 par M. Sciout. Les autres lettres fournissent quelques renseignements nouveaux sur les pourparlers engagés, à Paris et à Florence, entre la France et le Saint-Siège, et notamment sur le rôle du médiateur espagnol d'Azara; elles mettent également en relief des faits déjà connus : le désarroi causé dans l'entourage de Pie VI par l'approche des Français, la duplicité du gouvernement napolitain, enfin et surtout la constance de Pie VI et sa fermeté à ne rien céder sur la question de la révocation des bulles. Il n'est rien dit du bref du 5 juillet 1796, et c'est regrettable. L'éditeur a eu raison de penser que la lecture de ces textes permettra de contrôler utilement les dires de Baldassari et les conclusions de M. Séché, mais sa publication paraît avoir été faite sans qu'il connût le livre de M. du Teil, où ce travail de critique est fait très complètement. A signaler, dans l'introduction, un jugement sur le Directoire beaucoup trop sommaire pour être juste, des fautes d'impression dans le texte, et en note, p. 27, une erreur de fait : Cacault n'est pas demeuré à Rome comme ambassadeur jusqu'à la mort de Duphot; il fut mis à la retraite et remplacé par Joseph Bonaparte en mai 1797. — R. Guyot.

— M. F. Descostes publie en un tirage à part un article du *Correspondant* sur *Joseph de Maistre inconnu* : *Venise-Cagliari-Rome (1797-1803), d'après des documents inédits* (Paris, Champion; Chambéry, Perrin, s. d., in-8° de 64 pages). Réfugié à Venise après la prise de Turin, puis régent de la chancellerie royale de Sardaigne, nommé enfin ministre plénipotentiaire à Pétersbourg, et traversant l'Europe pour rejoindre son poste, Joseph de Maistre nous est présenté comme fonctionnaire, voyageur et père de famille. L'enthousiasme de l'auteur pour le « grand homme » ne le préserve pas, çà et là, de quelques inadvertances : l'historien anglais Brune (p. 16) ne serait-il pas plutôt Hume? est-ce bien de Prague que venait le bateau marchand de la p. 55? et Brescia (p. 63) ne serait-il pas simplement Breslau? — F. B.

— Un nouveau travail sur la « légende » napoléonienne nous est offert par M. Paul Holzhausen, dont la *Revue* a signalé déjà les études dans ce domaine. C'est surtout de l'Angleterre qu'il s'agit cette fois : *Bonaparte, Byron und die Briten, ein Kulturbild aus der Zeit des ersten Napoleon* (Frankfurt a M., Moritz Diesterweg, 1904; in-8° de xi-340 p.). Une masse de faits et de documents sont résumés par cette enquête sur les fluctuations de l'opinion anglaise au sujet du grand homme : comme naguère pour Heine, il s'agit de montrer ici pour Byron par où un poète d'une forte individualité rompait en visière à la moyenne du public. Un mélange d'attraction et de répulsion, mais surtout un mépris extrême pour la médiocrité de pensée et de sentiment manifestée par la presse anglaise, expliquent *l'Ode à Napoléon* et les poésies de 1815 et 1816 où le poète a parlé de l'empereur tombé. Il faut savoir gré à l'auteur de ce nouvel épisode d'une des plus importantes *Stimmungen*, comme il dit, que l'Europe moderne ait connues : quel dommage qu'une impression voisine de l'agacement soit si souvent provoquée chez le lecteur par le faux agrément d'un style qui manque de simplicité et de naturel, qui fait trop souvent parade de détails indifférents au sujet! Sans compter que l'admiration sans réserves qu'il voue à ses héros ne laisse pas de paraître à la langue presque aussi fatigante que l'état d'âme « philistin » qu'il reproche, chemin faisant, aux « philologues ». — F. B.

— Il ne faut pas chercher dans l'ouvrage de M. Edw. Lehmann, *Mystik i Heden-*

skabṡog Kristendom (Copenhague, librairie Pio, 1904, in-8° de 263 p.) une histoire circonstanciée ou une théorie scientifique du mysticisme à travers les âges : et il est certain qu'en particulier pour les temps modernes, un livre qui néglige Wesley et Jung Stilling, Swedenborg et Mme de Krüdener, ne saurait être considéré comme épuisant la matière. Mais il est intéressant par les chapitres consacrés au mysticisme dans la pensée antique et dans les religions asiatiques, et par l'espèce d'évolution que l'auteur s'efforce de constater dans la série des manifestations mystiques : leur aboutissement, c'est en somme la prise de conscience plus profonde et plus intime du *moi* humain. Par là, le mysticisme finit par s'écarter, sinon par sa nature, du moins par son effet, de son point de départ, l'union en Dieu de l'âme individuelle. — F. B.

— Il y a, dans le volume de M. Henri Lardanchet, *Les Enfants perdus du Romantisme* (Paris, Perrin, 1905, in-16 de 290 pages), de la chaleur, de la couleur et un apitoiement persistant sur les écrivains de troisième plan dont il raconte les lamentables destinées. Car ses héros sont moins des « enfants perdus » au sens ordinaires de l'expression, que des grands enfants qui furent séduits par la fanfare romantique, qui crurent que la poésie suffirait à tout, et qui jonchèrent misérablement la route triomphale des plus habiles ou des mieux doués. Qu'ils se nomment Veyrat ou Berthaud, Heg. Moreau ou Lassailly, Imbert Galloix ou Ad. Vard, qu'ils finissent à l'hôpital, dans la bohème ou dans la résignation du « philistin », c'est assurément une odyssée pitoyable que celle de cette jeunesse de 1830 qui finit par assister, à la première de *Chatterton*, à la représentation de sa propre détresse ; mais il y a quelque injustice à reprocher, avec une insistance aussi marquée, à leurs aînés et à leurs « chefs » de les avoir « abandonnés ». Souhaitons que M. L., en continuant ses explorations dans ce *Grub Street* du romantisme, nous dise plus nettement où est la nouveauté de ce qu'il nous apporte, et d'où il l'apporte, et comment il complète l'information déjà existante : car il y a toute une bibliographie d'Imbert Galloix, et Napol-le-Pyrénéen figurait déjà dans l'anthologie d'Eug. Crépet. — F. B.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 mai 1905.

M. Louis Leger continue la lecture de son mémoire sur l'invasion des Tatares d'après la littérature russe du moyen âge. M. Leger signale des œuvres plus littéraires que les chroniques qu'il avait précédemment étudiées. Quelques-uns de ces textes, par exemple certains récits de la bataille de Koulikovo (1380), sont d'une rhétorique luxuriante et affectent parfois une allure épique.

M. Bréal fait une communication sur l'étymologie et le sens du mot αἰσυμνῆται, qui se trouve dans Homère, Aristote, Euripide, etc. et qui dérive du mot ἀεί dans le sens de *très* (αἰζηός, ἀειναῦται, ἀεισέβαστος) et du verbe συμμνάομαι. — Il propose ensuite, pour étymologie du mot πᾶς, l'adverbe indéfini πῆ, *en quelque endroit que ce soit*, et l'ancien participe présent εἷς, ἕντος; cette étymologie explique la construction de πᾶς avec l'article : οἱ πῆ ἕντες ἄνθρωποι serait ainsi devenu οἱ πάντες ἄνθρωποι. — M. Bréal montre enfin que le mot ἅλιος, malgré son esprit rude, signifie « sans succès, qui n'atteint pas son but ». C'est un des nombreux mots qui se rattachent à l'idée de « richesse acquise à la guerre ». — MM. Bouché-Leclercq, Boissier et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Dans le bulletin de la séance du 28 avril dernier (p. 380), entre la quatrième et la cinquième ligne du résumé de la communication de M. Hartwig Derenbourg, il faut ajouter : « cette statue d'or en faveur de sa fille, l'adoratrice de Ouzzâ... »

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 3 juin. — 1905

W. Riedel et W. E. Crum, **The canons of Athanasius of Alexandria,** the arabic and coptic versions edited and translated with introductions notes and appendices. Londres, Williams and Norgate, 1904, in-8°, xxxv, 59 et 153 pages.

Les canons attribués à Athanase, patriarche d'Alexandrie, avaient été délaissés après que Renaudot en eut contesté l'authenticité. M. Riedel qui avait étudié ces canons lorsqu'il rédigeait son livre sur les sources du droit ecclésiastique du patriarcat d'Alexandrie (*Die Kirchenrechtsquellen des Patriarchats Alexandrien*), publie pour la *Text and Translation Society* la version arabe qui nous les a conservés. Dans l'introduction, M. R. donne de solides arguments justifiant leur attribution à Athanase et il se demande quels sont ceux de ces canons qui semblaient à Renaudot appartenir à une époque postérieure à Athanase. La lecture du texte, maintenant à la portée des juges compétents, ruinera, nous le croyons, l'opinion émise par Renaudot [1].

Ces canons sont en fait un traité concernant le clergé d'Égypte et comprenant trois parties principales : 1° la piété et l'autel ; 2° la charité envers les pauvres ; 3° et la virginité. Les prescriptions et les

1. Peut-être Renaudot s'est-il laissé influencé par des expressions du traducteur arabe du xi[e] siècle, telles que *hanif* (musulman) pour païen, ἐθνικός, § 11 (p. 23, note 28, et p. 117, note 2), ou *le roi de Mossoul* pour le roi d'Assur, § 89.

règles sont souvent développées, commentées et appuyées de citations bibliques [1]. Écrit en grec, ce traité a été traduit en copte (la version copte, publiée par M. Crum à la suite de la version arabe, est fragmentaire). Du copte, il a passé en arabe vers 1050 par les soins de Michael, évêque de Tinnîs, qui a divisé le traité en cent sept canons, en tête desquels il a placé un titre indiquant le sujet du canon. La version arabe est conservée intégralement; elle est écrite dans l'arabe chrétien qui tient le milieu entre l'arabe littéraire et l'arabe vulgaire. Le texte, établi sur plusieurs manuscrits, est correct et la traduction de M. Riedel mise en anglais par M. Crum est très littérale. Le livre tiendra une place honorable parmi les publications de la *Text and Translation Society*; il apporte une bonne contribution à l'étude de l'histoire ecclésiastique.

Un premier appendice contient quelques canons d'Athanase extraits d'autres ouvrages. Dans un second appendice, M. Crum a reproduit en traduction le texte homélitique de fragments coptes conservés à Oxford et qui présentent une grande analogie avec les canons d'Athanase.

R. D.

Hippolyte Delehaye, S. J., Bollandiste. **Les légendes hagiographiques.** Bruxelles, Société des Bollandistes, 1905. In-8, xi-264 p.

« Tant de fraudes, tant d'erreurs, tant de bêtises dégoûtantes, dont nous sommes inondés depuis dix-sept cents années, n'ont pu faire tort à notre religion. Elle est sans doute divine, puisque dix-sept siècles de friponneries et d'imbecillités n'ont pu la détruire; et nous révérons d'autant plus la vérité, que nous méprisons le mensonge ». Ces belles lignes de l'*Essai sur les Mœurs*, conclusion de l'histoire de saint Théodote, auraient pu servir d'épigraphe à l'excellent ouvrage que nous annonçons. Ecrit avec une remarquable lucidité, par un des plus éminents continuateurs de Papebroch, il témoigne d'une connaissance des légendes pieuses à laquelle seul un Bollandiste pouvait prétendre, en même temps que d'une franchise et d'un courage scientifique dont un laïc aurait le droit de se targuer. Comme il est publié *approbantibus superioribus ecclesiasticis*, il faut espérer qu'il se répandra largement parmi ceux qui ont le plus d'intérêt à le connaître et qu'il révèlera à bien des âmes candides la sotte crédulité où elles se complaisent quand elles demandent la guérison d'un mal

---

1. M. Riedel a donné en notes avec beaucoup de soin les références bibliques qu'il était souvent difficile de retrouver dans un texte qui paraphrase et qui a été traduit deux fois. P. 24, note 39, la citation est tirée des Évangiles puisqu'il est question d'une parole du Λόγος, probablement de s. Luc, XII, 37-38.

d'yeux à sainte Claire ou l'arrangement d'une affaire pressée à saint Expédit (p. 54).

Pourtant, est-il nécessaire d'en avertir? ce n'est pas un livre de polémique. Il y a bien, de ci de là, dans les notes, quelques censures condensées et d'autant plus énergiques à l'adresse des faux saints et des faux miracles; mais le ton, comme l'esprit, sont ceux de la science. Le R. P. Delehaye a voulu montrer comment se forment les légendes, par le double travail de la foule inintelligente — il revient souvent sur l'inintelligence de la foule — et des hagiographes sans talent et sans scrupules; au moyen de beaucoup d'exemples bien choisis, il a mis à nu la trame des compilations, des adaptations, des confusions, des bévues de toute sorte qui font du vaste recueil des *Vies de Saints*, si l'on en excepte la valeur d'un volume, comme un arsenal de puérilités, de fraudes et d'erreurs. Il a fait la part assez large, non sans accepter des rencontres fortuites, aux survivances et réminiscences païennes, à ce « courant littéraire, charriant des décombres antiques », qui est venu grossir les matériaux de l'hagiographie et exercer son influence jusque sur le culte rendu aux saints. Mais, sur ce terrain, il a réagi avec bon sens contre la tendance à laquelle cède trop facilement M. Usener, d'assimiler les saints et les saintes à des divinités et à des héros de la fable, sur la foi d'analogies purement verbales ou de traits légendaires qui appartiennent au fonds commun du folklore. On lira avec un intérêt particulier (p. 222 et suiv.) ce que le P. Delehaye a écrit sur la légende de sainte Pélagie, dont l'identité avec Aphrodite, quoi qu'on en ait dit, n'est rien moins que démontrée encore.

L'auteur ne se contente pas d'exposer, avec une érudition pleine d'agrément, les erreurs commises, *Iliacos extra muros et intra;* il donne aux hagiographes contemporains des conseils empreints de sagesse pour leur apprendre les devoirs de la critique. « La première erreur, et la plus répandue, consiste à ne point séparer le saint de sa légende... La gloire des saints est trop souvent exposée à être compromise par la littérature... Tel martyr, dont le tombeau attirait les foules du monde entier, n'est plus connu que par des récits moins intéressants que les *Mille et une nuits*...[1] Oserai-je dire que la valeur des actes de saints est en raison inverse de la célébrité de leur culte?... Il est permis de se défier d'une légende, tout en ayant grande confiance dans le saint. » Cela n'implique pas qu'il faille admettre l'existence d'un saint quelle que soit sa légende, car bien des récits hagiographiques se rapportent à des personnages imaginaires. « Il faudra des arguments distincts pour établir la réalité de l'objet même du culte. » Et le P. Delehaye s'insurge contre ceux qui, citant une légende apocryphe, un miracle étrange, une révélation suspecte, croient se mettre en

1. Sans doute Saint-Jacques de Compostelle.

règle par cette phrase : « Le fait est admis par les Bollandistes! » Comme si une vie de saint authentique, c'est-à-dire dont l'auteur est connu, qui n'est pas une œuvre de faussaire, ne relatait nécessairement que des faits historiques! « Si les Bollandistes, écrivait en 1886 le P. De Smedt, croyaient positivement à tous les miracles et à toutes les révélations qu'ils publient, il n'y aurait pas d'hommes d'une crédulité plus robuste. » Qu'on n'allègue pas non plus les traditions locales, car ce que l'on décore généralement de ce nom, « c'est la version courante de la légende du patron. » Il n'est pas moins inadmissible de déclarer historique un récit hagiographique par le fait qu'il ne renferme aucune invraisemblance ou que la topographie en est exacte. Ce n'est pas à dire que tout soit à dédaigner dans les légendes apocryphes, expression d'un état d'âme religieux où se reflète, comme dans les cathédrales du moyen âge, l'idéal de la sainteté chrétienne; mais alors nous quittons le terrain de l'histoire pour celui de l'édification ou de l'esthétique.

Des vies de saints qu'il sait ou qu'il croit authentiques, le P. Delehaye n'a point parlé; son livre est entièrement consacré aux apocryphes et aux suspects. Il y a là une singulière lacune. On aurait voulu qu'il fît ressortir la supériorité du vrai merveilleux sur le merveilleux de contrebande et qu'il montrât que les thèmes généraux du folklore se retrouvent dans certains documents et non dans tous. Faute d'avoir entrepris ce travail, il risque de voir une critique intransigeante se servir, contre les textes qu'il accepte, des armes redoutables dont il use contre les autres. Un exemple servira à préciser ma pensée. A la p. 59, le P. D. montre que les récits apocryphes prêtent souvent le don de la parole aux animaux; tel le grand chien qui s'entretient avec saint Pierre et que le saint charge d'un message auprès de Simon. « Ce sont, dit-il, si l'on veut, des réminiscences de l'âne de Balaam. » D'abord, je n'en crois rien; le folklore de tous les pays attribue aux animaux et même aux êtres inanimés le don de la parole; le temps « où les bêtes parlaient » est, pour tous les peuples, le bon vieux temps. Par là, et par là seulement, le rapprochement avec l'âne de Balaam peut se justifier; cet âne appartient au folklore, tout comme le gros chien des Actes apocryphes. On conçoit dès lors qu'il soit un peu difficile de faire un sort différent à l'âne et au chien. Si l'on répond que l'histoire de l'âne de Balaam est garantie par l'autorité de l'Église, l'œuvre de la critique scientifique devient inutile; car pourquoi l'Église qui, dans le passé, a su faire le départ du vrai et du faux, ne rendrait-elle pas le même service aujourd'hui, en séparant, dans les *Acta sanctorum*, le bon grain de l'ivraie ? Si elle ne peut faire cette séparation de nos jours, de quel droit, avec quelle autorité l'a-t-elle faite hier ? Autant de questions embarrassantes.

Je ne puis être d'accord avec le P. D. lorsqu'il écrit : « Le mythe

n'est autre chose que l'explication des phénomènes de la nature à l'usage des peuples enfants. » Je crois cette définition tout à fait erronée et plus digne du XVIII[e] siècle que de notre temps. Comment y faire rentrer, par exemple, le mythe de Zeus et de Léda, sans renouveler toutes les extravagances du symbolisme naturaliste? Un mythe est essentiellement une histoire que l'humanité a crue vraie à une certaine période de son développement intellectuel ; si l'on veut tirer quelque chose de cette histoire, il ne faut pas la faire évaporer dans la chaudière du symbolisme, mais, au contraire, la prendre sous sa forme la plus crue, la plus concrète, pour en déduire la manière de penser des hommes d'autrefois. Vouloir, comme l'a fait l'auteur, distinguer rigoureusement le mythe du conte et de la légende, c'est exiger des mots de la langue une précision qu'ils ne sauraient avoir ; un mythe n'est souvent que le raccourci d'un conte — une légende, un conte evhémérisé.

Salomon REINACH.

August HEIL., **Die politischen Beziehungen zwischen Otto dem Grossen Ludwig IV von Frankreich** (936-954), (fascicule 46 des *Historische Studien*, publiés par Ebering), 110 p. in-8, Ebering. Berlin, 1904.

La brochure de M. H. complète et rectifie sur certains points la partie du livre bien connu et si hautement estimé de M. Lauer qui a trait aux rapports de Louis d'Outremer avec l'Allemagne et avec l'empereur Otton I[er]. A ce point de vue, l'auteur divise la vie de Louis d'Outremer en deux périodes. Pendant la première (936-940), le roi de France est indépendant : ses relations avec Otton sont amicales de 936 à 939, hostiles de 939 à 940. Pendant la seconde, il est plus ou moins soumis à son puissant voisin (940-954) ; qui tantôt le soutient indirectement (jusqu'en 942) et tantôt lui donne un appui déclaré (949-954) ; c'est grâce à l'appui de l'Allemagne que le roi de France a pu venir à bout, en fin de compte, de ses ennemis révoltés. D'après M. H., c'est la possession de la Lorraine, marche litigieuse, qui a été le nœud des rapports politiques de la France et de l'Allemagne au X[e] siècle. La Lorraine était déjà alors la pomme de discorde entre Français et Allemands. La partie dont la puissance prévalait, s'emparait, en tout ou en partie, du duché lorrain, et quand elle déclinait à son tour, elle était obligée de l'abandonner à sa rivale. Celle qui possédait ce territoire contesté tendait la main à l'ennemi héréditaire, qui, lui, préparait la revanche. Ce qui se passait au temps de Louis d'Outremer et d'Otton I[er], s'est reproduit encore de nos jours. Cette situation historique n'a pas changé. Il ne faudrait pas inférer de ces conclusions tendancieuses que la dissertation de M. H. n'a pas de valeur scientifique. Elle est fondée au contraire sur une analyse attentive des textes et tient compte des plus récentes publications.

Achille LUCHAIRE.

Comte Charles de VILLERMONT. **Les Rupelmonde à Versailles** (1685-1784). Paris, Perrin, 1905, in-16, p. 334.

M. de Villermont s'est fait l'historiographe d'une famille belge qui, à la suite de l'avènement de Philippe V au trône d'Espagne, chercha et réussit à faire profiter sa fortune particulière de l'orientation nouvelle de notre politique. La veuve du comte Philippe-Maximilien de Rupelmonde dont M. de V. établit contre Saint-Simon les authentiques et très anciens titres de noblesse, fit entrer son fils dans l'alliance d'une famille riche et bien en cour : il épousa en 1705 la seconde fille du marquis d'Alègre, et l'ambassadeur d'Espagne, le comte d'Albe, tint à souligner par la part qu'il y prit la signification politique de cette union. La carrière du jeune comte de Rupelmonde fut courte ; il meurt en 1710, à 28 ans, tué à la bataille de Villaviciosa. La veuve usa de sa liberté avec assez de désinvolture pour provoquer les médisances des contemporains et la verve des chansonniers; M. de V. a tenu à la défendre et à faire la part des calomnies. C'était d'ailleurs une femme de tête et d'esprit. Elle fut quelque temps liée avec Voltaire qui l'accompagna dans un des voyages qu'elle faisait dans ses terres de Flandre pour y surveiller l'administration d'une vaste fortune. Dès que fut arrêté le mariage de Louis XV, elle eut l'habileté de se faire nommer dame du palais de Marie Leczinska et elle sut faire servir sa haute situation à pousser la carrière de son fils, le comte Yves de Rupelmonde. Nous suivons avec l'auteur l'existence militaire, courte elle aussi, de l'officier, à Landau, puis en Bavière, où il fait campagne avec Ségur et meurt en 1745, à 38 ans, dans l'affaire de Pfaffenhofen. Sa correspondance avec d'Argenson que M. de V. a étudiée aux Archives de la guerre donne l'impression d'un officier de mérite, consciencieux et froid, dont les qualités, en dépit du rôle obscur qu'il a tenu, contrastent avec le caractère ordinaire de la noblesse qui commandait alors nos armées. Il avait épousé une fille du maréchal de Gramont à qui sa belle-mère céda la charge de dame du palais, mais en retenant la pension. Ce fut une amie intime de Marie Leczinska, la compagne de sa vie retirée et monotone, elle aussi figure effacée et triste, tournée de bonne heure à la dévotion. Elle finit par se retirer au Carmel de la rue de Grenelle où elle mourut en 1784. Ce ne sont pas des personnages de premier ni même de second plan dont M. de V. a écrit l'histoire, mais elle n'en est pas moins attachante, et justement parce qu'elle est plus ignorée, elle a des droits à notre attention [1].

L. R.

---

1. Les noms propres sont parfois mal transcrits. P. 106 et passim, *Thierot* pour Thiriot; p. 164, *Monterif* et *Tressau* pour Moncrif et Tressan. Les noms géographiques allemands sont encore plus maltraités : *Sebenhardt*, *Gemersheim*, *Nekrau*, *Billigheim*, *Jaxheim*, *Hohenwars*, etc., pour Scheibenhard, Germersheim, Neckarau, Bietigheim, Iagstheim, Hohenwart. P. 107 et 111, deux vers faux.

Schillers sæmtliche Werke, Sækularausgabe in 16 Bænden. Stuttgart, Cotta. In-8°, chaque volume broché, 1 mark 20.

La librairie Cotta vient, par un tour de force, d'achever, juste pour la célébration du premier centenaire, la publication, commencée naguère, d'une édition des œuvres complètes de Schiller, et c'est sans doute — même après l'édition Bellermann — la meilleure édition que nous ayons du grand écrivain. Les textes ont été révisés avec le plus grand soin. Des spécialistes ont composé les introductions et ajouté des remarques : les introductions sont attachantes, instructives, parfois neuves ; le commentaire est bref, toujours utile, et appliqué aux passages qui méritaient un éclaircissement.

Huit érudits se sont partagés la besogne. M. von der Hellen publie les *poésies* (I et II) ; M. Weissenfels, les *Récits* et le *Don Carlos* (II et IV) ; M. Erich Schmidt, les trois premiers drames, *Brigands*, *Fiesque*, *Intrigue* et *amour* (III) ; M. Minor, le *Wallenstein* (V) ; M. Petersen, *Marie Stuart* et *Jeanne d'Arc* ainsi que les *Mélanges* (VI et XVI) ; M. Walzel, *La Fiancée de Messine* et *Guillaume Tell* ainsi que les œuvres philosophiques (VII, XI, XII) ; M. Fester, les œuvres historiques (XIII-XV) ; M. Kettner, les ébauches dramatiques (VIII) ; M. Köster, les traductions (IX et X).

Il n'y a que des éloges à donner à cette grande publication si promptement, si heureusement exécutée. On ne peut que relever en passant quelques points. M. von der Hellen montre bien que l'arrangement des poésies de Schiller dans les éditions antérieures a contribué, quel qu'ait été l'enthousiasme pour tel ou tel morceau en particulier, à faire un peu déprécier l'ensemble. — M. Weissenfels a écrit de très bonnes pages sur le *Visionnaire* et sur la genèse du *Carlos*. — On retrouve dans l'étude sur les trois pièces que Gœthe appelait les puissantes prémices et que Niebuhr nommait les trois monstres, toute la finesse, la verve et le savoir ingénieux de M. Erich Schmidt. — M. Minor insiste avec esprit sur le « réaliste » qui est dans Wallenstein, sur l'influence de Gœthe et de Kant, sur le destin, « ce voile qui enveloppe la vraie forme des choses », sur le *Reiterlied* qui est « le chant des Brigands ennobli » et qui agit sur la lyrique de 1813, comme le sermon du capucin sur le « Witz » des romantiques. — M. Petersen a fait de très solides introductions ; on lui reprochera de ne pas vouloir identifier Talbot et le chevalier noir, de trouver un rapport entre le cri douloureux de Gretchen et celui de Jeanne (v. 2855), de croire que Shrewsbury est un caractère symbolique qui représente à la fois et le chœur grec et la bonne conscience. — M. Walzel a retracé les études philosophiques de Schiller en plus de quatre-vingt pages qui se lisent avec intérêt à cause de la finesse des jugements et de la clarté de l'expression ; on louera de même son commentaire sobre et net ainsi que, dans le volume consacré à *Tell*, tout ce qu'il dit des sources

suisses et de la « localité ». — M. Fester, appréciant Schiller historien, montre en lui le représentant de son siècle philosophique et retrouve l'homme même dans son style. — M. Kettner a su accomplir son programme : passer en revue les fragments de Schiller et les publier de la meilleure façon qui soit, en donnant, comme il dit, l'image du drame tel que le poète l'avait finalement conçu. — M. Köster était tout désigné pour éditer les traductions, et ses remarques témoignent de sa sagacité; il montre, par exemple, que Schiller cherchait avant tout, non pas à traduire, mais à fournir le théâtre de Weïmar, et il analyse ses procédés de travail.

La nouvelle édition Cotta se recommande ainsi par toute sorte de mérites : texte irréprochable, introductions qu'on lit avec profit, commentaire excellent dans sa brièveté et son à propos. Cette « édition séculaire » de Schiller ne peut manquer dans aucune de nos grandes bibliothèques, et son bon marché la rend accessible à tous les fervents de littérature allemande.

A. C.

Edmund GOSSE, **French Profiles.** London, Heinemann, 1905, in-8° de IX-363 pages.

L'auteur de cet aimable volume s'efforce de concilier deux points de vue auxquels était attentif, vers 1770, plus d'un informateur de la « république des lettres », et auxquels il est significatif qu'on revienne aujourd'hui : « j'ai tâché, nous dit-il, de garder cette attitude de sympathie et de large compréhension dont l'absence a enlevé toute valeur à des travaux anglais sur des auteurs étrangers, la mise au point en étant si défectueuse que la ressemblance se trouvait toute manquée; et cependant je me suis souvenu que c'était un étranger qui faisait ces portraits, et qui les faisait pour un public d'une autre nationalité que celle des modèles. » Ce double souci donne tout leur prix à ceux de ces croquis ,où cet office de médiateur était particulièrement nécessaire : l'étude sur les *Nouvelles* de Zola, l'essai sur *l'ironie de M. Anatole France.* Un lecteur français trouvera, d'ailleurs, que le principal intérêt de cette vingtaine d'articles — qui vont de l'interview à la conférence et du compte-rendu à la notice nécrologique — réside moins dans la nouveauté des aperçus [1] ou l'inédit de la documentation [2] que dans la façon dont un étranger très avisé de notre

1. A l'exception d'une intéressante interprétation des *Lettres portugaises.*

2. Les poèmes des *Destinées* furent si peu « découverts parmi les papiers » de Vigny à sa mort (p. 28) qu'ils avaient presque tous paru dans la *Revue des Deux Mondes* du vivant du poète; qu'il est singulier de voir (p. 15) *la Frégate la Sérieuse* signalée comme la plus splendide des pièces lyriques de Vigny ! L'influence de J. de Maistre n'est pas moins discernable que celle de M. Barrès dans l'*Etape* (p. 261). Le goût de la pastorale n'avait pas besoin de l'influence directe de Segrais pour se manifester — une fois de plus — dans la littérature anglaise de la Restauration (p. 349).

littérature garde le contact avec le public cultivé de son pays, sans cesser d'appliquer des critères fort équitables à des objets aussi dissemblables — et souvent aussi anti-britanniques — que Barbey d'Aurevilly, Ferdinand Fabre ou Albert Samain. Et comme il y a là un des offices que la littérature comparée se propose d'exercer, on ne s'étonnera pas de retrouver, parmi ces « profils français », la conférence faite à Paris l'an dernier par l'auteur, sur *l'influence française dans la poésie anglaise.*

F. BALDENSPERGER.

Karl LAMPRECHT. **Deutsche Geschichte**. Zweite Abteilung : Neuere Zeit. Dritter Band, erste Hälfte. Freiburg i. B. Heyfelder, 1905. In-8°, p. 396.

Karl LAMPRECHT, **Moderne Geschichtswissenschaft.** Fünf Vorträge. Freiburg i. B., Heyfelder, 1905. In-8°, p. 130.

I. Dans la même année M. Lamprecht a ajouté deux nouveaux volumes à son *Histoire d'Allemagne.* J'ai déjà signalé le premier (V. *Revue*, 24 oct. 1904); voici le second qui, quand la deuxième partie en sera publiée, clora la période de l'histoire moderne que l'auteur a étudiée sous le nom de « siècle de l'individualisme » et qui va jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Cette période est avant tout gouvernée par des influences étrangères : italienne, hollandaise, française, d'autres encore. Aussi l'historien a-t-il mis au seuil de son étude un premier chapitre où il caractérise dans leurs grandes lignes, leur origine, leur évolution et leurs principaux résultats ces influences diverses. Il aborde ensuite les différentes formes de la pensée rationaliste, telle qu'elle s'est manifestée dans les sciences de la nature, mécanique et astronomie, dans la philosophie (ici d'excellentes pages sur Leibniz), dans les sciences morales et politiques. La pénétration la plus profonde de la nation par le rationalisme se marque dans l'*Aufklärung*, et la limite de cette pénétration dans un mouvement parallèle, mais lui aussi produit de l'individualisme, le piétisme ; à tous deux, M. L. a consacré un chapitre très fouillé. Après l'avoir poursuivie dans le domaine scientifique et moral, l'auteur porte son enquête sur le domaine esthétique : il envisage l'évolution des arts plastiques, puis de la poésie dans ses différents genres, lyrique, satire et drame, roman. La musique est l'objet d'une attention particulière, car de tous les arts c'est celui qui offre le plus de traits étrangers au caractère intellectualiste de l'époque et qui déjà prépare la transition à l'époque suivante, celle du subjectivisme. Enfin dans la renaissance hellénique sortie des études archéologiques du XVIIIe siècle l'intellectualisme trouve un nouvel allié, mais un allié qui prépare aussi le lointain succès du subjectivisme.

Tel est dans ses grandes lignes le cadre dans lequel l'historien a

fait entrer toute l'évolution scientifique, philosophique ou artistique de l'Allemagne du xvii[e] au xviii[e] siècle. Elle se montre alors surtout réceptive et si cette évolution manque de spontanéité, elle n'en a pas moins sa physionomie propre que l'auteur a su dégager et fixer grâce à l'abondance étonnante de son information. Sur certains points d'ailleurs, situés à la périphérie de l'empire allemand, à Hambourg, à Leipzig, en Suisse, il y a eu des foyers d'expansion, soit musicale, soit littéraire, assez intensifs et assez originaux pour mériter une étude plus pénétrante. C'est là que nous pouvons saisir après l'historien les premiers signes d'une transformation prochaine de l'individualisme.

C'est au reste chez M. L. un souci constant, déjà observé dans ses volumes antérieurs, mais qui frappe davantage à mesure qu'on en suit la série, que cette préoccupation de relier entre elles d'une période à l'autre toutes les manifestations de la psyché nationale, et au sein de la même période d'en montrer la connexion et le parallélisme. Le lecteur suivra par exemple avec un vif intérêt ce rapprochement étroit qui rattache entre eux l'architecture et les autres arts, puis ceux-ci avec la poésie du xvii[e] au xviii[e] siècle. On avait déjà établi, chez nous en particulier, ces points de contact, mais on ne les avait pas exposés avec la même rigueur de déduction et un sentiment aussi juste des nuances. A cet égard l'histoire ainsi conçue, quelque nationale qu'elle reste, prend une sorte de caractère universel, parce qu'elle provoque sans cesse des rapprochements avec une évolution qui s'accomplit dans des conditions analogues. Aussi l'*Histoire d'Allemagne* de M. L. peut-elle prétendre plus qu'une autre à trouver des lecteurs en dehors même de l'Allemagne. Pour nous en particulier ce volume y a encore un droit de plus que ses aînés puisque parmi ces influences que l'auteur a si minutieusement suivies, il en est une prépondérante, celle de la France. Son récit pourra se lire comme un chapitre de notre histoire projetée hors de ses frontières. On y trouvera avec la richesse ordinaire de la documentation une grande impartialité d'appréciation et tous les lecteurs français pourront, je crois, sauf de légères exceptions, souscrire à ses jugements [1].

II. Les cinq conférences publiées sous le titre de *Moderne Geschichtswissenschaft*, nous reviennent d'outre-mer. La première a été faite au congrès scientifique de l'exposition de Saint-Louis et les quatre autres dans les fêtes du 150[e] anniversaire de la Columbia-University de New-York auxquelles M. Lamprecht avait été également invité. Leur ensemble constitue un excellent résumé de la conception

1. Je dois faire des réserves pour Nicolas Poussin et M[me] de la Fayette qui sont l'un injustement (p. 225), l'autre trop sévèrement traités (p. 281). — P. 117, l'*Esprit des Lois* est de 1748 et non *1749*; p. 146, le texte laisse croire que Garve est l'auteur de l'ouvrage *Vom Tode fürs Vaterland*, au lieu de Thomas Abbt qui d'ailleurs méritait ici une mention; p. 305, les Huguenots réfugiés n'étaient pas en 1690 *très nombreux* à Leipzig.

si originale que l'auteur a introduite dans la science historique en même temps que des problèmes que pose sa nouvelle méthode. Le premier chapitre poursuit l'évolution de l'historiographie depuis ses origines jusqu'à l'époque moderne, où cessant d'être la psychologie individuelle qu'elle avait été presque exclusivement, elle doit se préoccuper de devenir une psychologie sociale. Le second qui expose « l'histoire du peuple allemand dans une heure » présente en un saisissant raccourci les différentes phases psychiques dans lesquelles l'auteur a partagé le développement de l'histoire de son pays. Les lecteurs des volumes qu'a déjà publiés M. L. retrouveront dans ces pages la substance d'une exposition dont le détail leur est connu; aux autres elles fourniront la meilleure orientation pour aborder cette lecture. Les trois dernières conférences portent au contraire sur des problèmes qui découlent de la nouvelle conception de l'auteur. Quel est le mécanisme psychique qui régit la transition d'une période à l'autre? comment s'opère la dissociation, quand une des phases arrive au terme de son évolution, et comment se reconstitue une nouvelle synthèse dans la phase suivante? Enfin comment convient-il d'envisager les nombreuses relations du développement historique d'une seule nation, ici la nation allemande, avec celui des autres peuples? Dans chacun des volumes de M. L. déjà parus, le lecteur ne pouvait se soustraire à cette préoccupation, et il était naturel que l'auteur s'expliquât sur cette question obsédante que provoque sa méthode. Avec une ardeur infatigable, le savant historien — ou faut-il dire psychologue? — a déjà accompli la plus grande partie de l'œuvre qu'il avait abordée; il l'embrasse aujourd'hui et la domine mieux qu'auparavant; il en voit en même temps les lacunes, les compléments qu'elle demande, les travaux qu'elle appelle : il faut le remercier de nous avoir dit, comme il l'avait dit à ses auditeurs américains, et ce qu'il a voulu faire et ce qu'il souhaite ou espère atteindre encore.

L. Roustan.

Emil Fuchs. — **Vom Werden dreier Denker. Fichte, Schelling, Schleiermacher**; Tübingen und Leipzig, Verlag von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1904.

En décrivant l'évolution intellectuelle de Fichte, Schelling et Schleiermacher, M. Fuchs s'est efforcé de nous faire connaître dans ses traits essentiels une période intéressante et féconde entre toutes de l'idéalisme allemand. Il a limité sa tâche en ne considérant, pour chacun de ces trois penseurs, qu'une partie de leur développement. Il étudie Fichte jusque vers 1799, au moment où l'accusation d'athéisme lancée contre lui par un dénonciateur anonyme l'oblige à quitter l'université d'Iéna tout en démontrant d'ailleurs jusqu'à l'évidence, la supériorité éclatante de sa conception de la vie sur celle de ses obscurs adversaires. Schelling ne nous est présenté que dans ses pre-

miers écrits, jusqu'en 1799 aussi, à l'époque où il ne se donne encore que pour le partisan le plus radical et le plus enthousiaste des théories de Fichte, mais où cependant se font déjà jour chez lui les idées qui aboutiront plus tard à la Philosophie de la Nature et au système de l'Identité. Pour Schleiermacher enfin, nous suivons son développement un peu plus loin, jusqu'à l'époque des *Discours sur la religion* (1799) des *Monologues* (1801) et de la *Critique de l'Éthique* (1803); M. F. arrête son étude à l'époque où, vers 1804, l'influence de Schelling devient dominante et où, grâce à lui, des problèmes nouveaux s'imposent à l'attention du monde philosophique.

Le livre de M. F. n'est ni biographique, ni analytique; il suppose connue la vie des trois philosophes qu'il étudie, connues aussi leurs œuvres principales; on ne trouverait point chez lui, par exemple, d'analyse des *Discours* ou des *Monologues*. M. F. s'est efforcé de bien mettre en lumière les principes essentiels de ses trois penseurs, de définir avec précision et clarté en quoi consiste leur « idéalisme », comment cet idéalisme s'appuie tout à la fois sur une explication du monde extérieur et sur un besoin moral, sur une théorie de la connaissance et sur une éthique, comment enfin cet idéalisme se concilie fort bien avec un certain « réalisme » proclamé déjà par Fichte et Schelling (ils affirment que seule leur doctrine peut donner aux hommes la certitude qu'il y a réellement un monde où se déploie leur action) affirmé avec plus d'énergie encore par Schleiermacher qui oppose nettement à l'idéalisme abstrait de Fichte, au « triomphe de la spéculation », un « réalisme supérieur » que laisse pressentir la religion. — Le travail clair et ingénieux de M. F. nous paraît une fort bonne introduction à l'étude de l'idéalisme allemand aux environs de 1800; il ne fait pas double emploi avec les ouvrages classiques de Dilthey, Haym ou Kuno Fischer et les complète au contraire avantageusement. On lira, à ce point de vue, avec intérêt son chapitre sur Fichte où il s'attache à mettre en évidence les divergences qui subsistent entre les deux aspects fondamentaux de sa doctrine, son idéalisme métaphysique et son idéalisme éthique. Et l'on suivra avec un plaisir particulier M. F. dans son exposé lumineux des idées de Schleiermacher qui lui sont visiblement plus particulièrement sympathiques et qu'il définit avec beaucoup de précision et de clarté par rapport aux doctrines de Kant, de Spinoza et de Fichte.

Henri LICHTENBERGER.

Atti del Congresso internazionale di Scienze storiche. (Roma, 1-9 Aprile 1903); 12 volumes, gr. in-8°; Roma, tipogr. della R. Accademia dei Lincei, 1904-1905 (Dépôt pour la vente : E. Loescher, Rome).

Des douze volumes ci-dessus annoncés, sept sont déjà publiés, deux sont sous presse; les trois autres suivront à bref délai. Mais il

n'a pas semblé nécessaire d'attendre l'achèvement complet de ces Actes, qui attestent si hautement l'intérêt et la valeur des communications faites au dernier congrès des Sciences historiques à Rome, pour en annoncer l'apparition et en signaler toute l'importance.

Les volumes actuellement distribués (25 février 1905) sont les suivants : t. IV, Histoire des littératures (xix-320 pages, 6 fr.); t. V, Archéologie (xxvi-684 pages, 15 fr.); t. VI, Numismatique (xx-262 pages, 7 fr.); t. IX, Histoire du droit, des sciences économiques et sociales (xxx-446 pages, 10 fr.); t. X, Histoire de la géographie, Géographie historique (xxvii-318 pages, 8 fr.); t. XI, Histoire de la philosophie et des religions (xvi-266 pages, 6 fr.); t. XII, Histoire des sciences physiques, mathématiques, naturelles et médicales (xxiv-330 pages, 10 fr.). La plupart de ces volumes renferment des planches et des reproductions nombreuses qui en augmentent la valeur et l'attrait, en particulier les volumes consacrés à la géographie, à la numismatique et à l'archéologie. Sans faire tort à aucun des autres, je crois nécessaire d'insister sur l'intérêt tout particulier de ce dernier volume. A un congrès tenu à Rome, presque au lendemain des importantes fouilles, si heureusement dirigées au Forum par M. G. Boni, il ne pouvait pas ne pas être question, et beaucoup, d'archéologie romaine. On trouvera donc dans ce volume, en près d'une centaine de pages ornées de soixante vignettes, l'exposé, fait par M. Boni lui-même au Congrès, de ses découvertes. Du même archéologue on lira sans doute avec un intérêt égal le compte-rendu des fouilles faites dans les fondations et les matériaux du campanile de Saint-Marc, à Venise, au moment de son écroulement. Parmi les autres communications contenues dans le même volume, citons celles de M. G. Pinza, sur l'architecture sépulcrale tyrrhénienne de l'âge de fer, de M. F. Nissardi sur les curieux « Nuraghi » de Sardaigne, de M. A. Sogliano sur les fouilles exécutées à Pompéi de 1873 à 1900, et celle de M. L. Savignoni sur les fouilles récentes de Norba, dont la lecture rappellera aux Congressistes de 1903 une inoubliable journée en ce coin perdu des monts « Lepini » qui domine les marais Pontins.

Bien que je n'aie nullement la prétention d'énumérer toutes les communications dignes de remarque renfermées dans les sept volumes que j'ai sous les yeux — la compétence d'ailleurs me ferait défaut — je tiens encore à signaler que le tome IV (Histoire des Littératures) contient une magistrale étude, très documentée, de M. Paul Meyer sur « l'expansion de la langue française en Italie pendant le moyen âge « (p. 61-104).

Henri Hauvette.

— On connait la collection des classiques grecs et latins publiée à Leipzig et à Vienne par les librairies Freytag et Tempsky. Cette collection ne s'adresse pas seulement aux gymnases allemands, elle s'adresse aussi aux gymnases polonais et italiens; elle comprend, pour certains auteurs anciens, des éditions rédigées en chacune de ces trois langues. Il peut être intéressant de voir si les écoles d'Italie feront bon accueil à ces éditions étrangères; n'ont-elles pas à présent une collection qui est exclusivement l'œuvre de savants italiens, la collection Loescher? Le soin de revoir et de compléter, dans la collection Freytag-Tempsky, l'édition de Sophocle de Fr. Schubert a été confié à M. Ludwig Hüter. Le premier éditeur n'avait publié que le texte de six tragédies de Sophocle (les *Trachiniennes* manquent encore aujourd'hui). M. Hüter a donné des éditions nouvelles pour le texte; il s'est chargé aussi de composer des commentaires. Ces commentaires sont chose nouvelle pour cette édition de Sophocle. Il est bon d'indiquer les dates récentes. M. H. a publié en 1903 la première édition du commentaire sur l'*Ajax* (un vol. in-16 de 88 p.); ce commentaire est fait d'après la troisième édition du texte publiée en 1894; en 1904, M. H. a publié la quatrième édition de ce même texte (un vol. in-16 de XLIV-60 p.); aujourd'hui, en 1905, il donne à la fois la sixième édition du texte d'*Antigone* (un vol. in-16 de XLI-52 p.) et la première édition du commentaire (un vol. in-16 de 140 p.). Ces deux volumes de commentaire tout récents sont les seuls qui aient encore paru et, on le voit, combien longtemps après la première édition du texte! Ce n'est certes pas le cas d'employer ici la formule ordinaire : le commentaire accompagne le texte, non, il le suit et à bonne distance, longo sed proximus intervallo. M. H. reproduit le texte de l'édition Dindorf-Mekler de 1899; il indique à la fin de chaque volume les passages où il a cru devoir adopter une leçon différente. Dans l'*Antigone* surtout, il a essayé de corriger et même de compléter le texte; ainsi vv. 112: 156, 836, il restitue des moitiés de vers et même des vers entiers. L'ouvrage étant destiné aux classes, M. H. estime qu'il faut mettre entre les mains des écoliers des textes dans lesquels on n'aura pas laissé de lacune. On peut aller loin dans cettte voie. Le système des restaurations est aujourd'hui universellement proscrit en archéologie; le moment ne semble pas bien choisi pour introduire ce système dans la critique des textes. Le commentaire sur l'*Antigone* est particulièrement soigné; il est bien plus développé que celui de l'*Ajax ;* outre les observations sur les points de détail, il donne, après chaque scène, après chaque morceau important, une appréciation générale où l'on trouve souvent de fines remarques littéraires. Nous aurions cependant à faire quelquefois des réserves; nous ne croyons pas, par exemple, que tout le passage v. 905-928 soit interpolé. Le volume de texte est précédé d'une longue introduction où, entre autres choses, sont exposés les résultats nouveaux dûs à M. Dörpfeld sur la disposition du théâtre grec au v[e] siècle. — Albert MARTIN.

— L'édition classique de l'*Iliade*, par M. ZURETTI, dont nous avons apprécié déjà quelques parties, se termine par un volume comprenant les quatre derniers chants (*Omero*. l'*Iliade*, commentata da C. O. ZURETTI, vol. VI, libri XXI-XXIV; Turin, Lœscher, 1905, XI-212 p.). Une introduction de quelques pages discute une question que l'on pourra trouver oiseuse, celle de la supériorité de l'Iliade ou de l'Odyssée; la prééminence est accordée à l'Iliade. L'annotation aurait une valeur plus sérieuse si un grand nombre de notes d'une utilité contestable étaient supprimées, et si des explications grammaticales, indispensables pour l'intelligence du

texte, y avaient trouvé place. D'excellentes remarques d'ordre littéraire, destinées à attirer l'attention sur l'expression des sentiments, sont trop souvent voisines d'observations superflues ou insignifiantes. Le commentaire de ce dernier volume est donc encore bien inégal; mais on félicitera M. Z. d'avoir su renoncer à un genre de remarques dont il avait abusé précédemment, je veux dire celles où il caractérisait par un ou deux mots la sensation physique que devaient produire, selon lui, certains vers d'Homère (V. *Revue* du 8 juillet 1901). — My.

— Dans une collection de classiques grecs et latins publiée sous la direction de M. Fumagalli, M. le professeur Pasquale Giardelli vient de donner le dix-septième chant de l'Odyssée (*Omero Il libro XVII dell' Odissea*, con note italiane; Roma-Milano, Società editrice Dante Alighieri di Albrighi, Segati e C., 1905, 61 p.). M. G. a conçu son édition très simplement; aucun luxe d'érudition, peu de remarques sur la langue homérique, observations sur la métrique réduites au strict nécessaire; l'annotation, purement explicative, est rédigée avec soin. M. G. s'est servi, dit-il, des meilleurs commentaires étrangers; un certain nombre de notes, en effet, remontent à Ameis ou à Pierron, ce qui est d'ailleurs toujours indiqué. — My.

— M. E. Hultzsch continue sa publication des documents épigraphiques de l'Inde méridionale. Les *South-Indian Inscriptions*, vol. III, part. II (Madras 1903, in-4°, 94 pp.) comprennent des inscriptions d'origine diverse, toutes écrites en tamoul, et groupées sous les noms de quatre princes de la dynastie *Côla*, qui ont régné et guerroyé dans la région de Vengi et de Conjeveram depuis 1062 jusqu'à la fin du xii[e] siècle (un essai de tableau généalogique de l'ensemble de la famille est donné p. 196) — N.

— Le sixième fascicule de la *Chronique de Michel le Syrien*, publiée et traduite par J.-B. Chabot, vient de paraître (trad. t. III, p. 1-194; texte p. 464-544, E. Leroux, éd.). Il renferme le XII[e] livre de la Chronique, qui comprend la période correspondant aux années 775-842, depuis le règne de l'empereur Léon IV jusqu'à l'avènement de Michel III, et depuis le kalife Mahdi jusqu'à la mort de Mo'taçim, chez les Arabes. Cette partie de la Chronique est formée presque en totalité d'emprunts faits à l'ouvrage aujourd'hui perdu de Denys de Tellmahré. A côté des documents tout à fait inédits relatifs à l'histoire ecclésiastique de la Syrie, elle renferme beaucoup de détails locaux sur les faits et gestes des gouverneurs musulmans de la Mésopotamie particulièrement sous le règne du khalife Mâmoun. — N.

— Les théories ethnographiques et sociologiques du comte de Gobineau († 1872), autrefois ministre de France en Perse, ont attiré un peu tardivement l'attention de quelques savants allemands (voir entre autres, P. Kleinecke, *Gobineau's Rassenphilosophie*, Berlin, 1902). Fondées ou non, ces discussions ont eu pour résultat de rappeler les ouvrages un peu oubliés du diplomate. Une nouvelle édition de *Trois ans en Asie* (1855-1858), vient de paraître à la librairie Leroux (in-8°, p. viii-500). Ce récit de voyage, écrit avec beaucoup de verve et un réel talent de description, méritait certainement les honneurs de la réimpression; il sera toujours lu avec plaisir, voire même avec profit. — N.

— Les *Conférences faites au musée Guimet* en 1904 ont été réunies en volume (*Annales du Musée Guimet*, Bibl. de vulgarisation, t. XVI; in-12, pp. 175,

E. Leroux, éd.). Elles sont au nombre de quatre : M. G. Lafaye a parlé des traditions relatives aux premiers rois de Rome et des dernières fouilles du Forum ; M. Ph. Berger a comparé les psaumes bibliques avec la poésie sacrée des Babyloniens ; M. S. Lévi a exposé les croyances des Hindous sur la métempsycose ; et Mlle Ménant a donné un résumé de son livre sur les Parsis. Voilà des sujets assez disparates, qui semblent n'avoir de lien commun que le fait d'avoir été traités dans le même local. Ne serait-il pas préférable de publier séparément chaque conférence ? — N.

— M. Leopoldo de Feis a fait tirer à part un intéressant article, bien documenté, publié dans la *Rassegna nazionale* (Florence, 1er janv. 1905), sous ce titre : *La S. Casa di Nazareth ed il santuario di Loreto.* Il n'est pas difficile à l'auteur de démontrer l'inanité de la stupide légende qui fait apporter à Lorette, par le ministère des anges, la maison de Nazareth. Mais quant à l'origine de cette légende (qui date de la fin du xve s.), la chose est moins claire. L'auteur paraît croire qu'on a pu édifier à Lorette une représentation de la maison de Nazareth (comme on a représenté le S. Sépulcre à Bologne) ; mais le monument ne paraît ressembler en rien à la maison telle qu'elle est décrite par les pèlerins de Palestine. Pour ma part, je crois qu'il y avait d'abord à Lorette une *Domus Beatae Virginis* (analogue à nos *Hôtels-Dieu, Maisons-Dieu*), et plus tard, l'origine et la destination primitive de cet édifice étant oubliées, l'imagination populaire en a fait la vraie maison de la sainte Vierge. — J.-B. Ch.

— La librairie Lecoffre vient d'éditer un petit volume (in-12, pp. xvi-237 ; 2 fr. 50) intitulé *Histoire de Nazareth et de ses sanctuaires*, étude chronologique des documents, par G. Le Hardy. L'auteur a réuni, siècle par siècle, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, des témoignages de pèlerins, de voyageurs, d'historiens, relatifs à la petite ville de Galilée. Il ne vise point à la critique ni à l'érudition et il a raison ; car il ne semble nullement préparé à s'occuper scientifiquement des questions de palestinologie. Il n'a rien compris à l'interprétation numérale du *Chrisme* (p. 22) ; il croit que l'attribution de la *Peregrinatio* dite de Sylvie à la pèlerine espagnole « Éthérée » est définitivement admise ; il ignore que le pèlerin *Virgilius* a été créé par une distraction du cardinal Pitra ; sous sa plume, le général persan Sharbaraz devient « Sarbar », et le patriarche Eutychius est transformé en un « historien persan Ebn-Batrick » (p. 41). Il y a aussi quelques exagérations : par exemple, quand on lit qu'à la bataille d'Ancyre, en 1402, il périt un million d'hommes, ou que la ville de Nazareth avait tout au plus trois ou quatre cents mètres carrés de superficie. La plupart des témoignages rapportés sont traduits en français, pour quelques-uns seulement le texte latin est cité en note ; il aurait fallu le donner pour tous, car la traduction n'est pas toujours suffisamment littérale. De plus, les citations sont loin d'être complètes ; ainsi, pour le seul xive siècle, l'auteur passe totalement sous silence la relation de Ludolfe le Recteur (1336), celle plus importante de Poggibonsi (1345), celle de Léonard de Frescobaldi (1384). On voit que le livre de M. Le Hardy ne doit être consulté qu'avec beaucoup de précaution. — J.-B. Ch.

— M. W. Herrmann donne la troisième édition de son *Ethik* (Tübingen, Mohr, 1904 ; in-8, xvi-216 pages). Il y a été tenu particulièrement compte des critiques de M. S. Tröltsch dans la *Zeitschrift für Theol. u. Kirche*, 1902, 44-94, 125-178. Sur la précédente édition, cf. *Revue* du 15 avril 1901, p. 298. — A. L.

— La brochure du P. V. Zapletal sur la métrique de l'Ecclésiaste (*Die Metrik des Buches Kohelet*; Fribourg, Gschwend, 1904; in-8, 20 pages) fait désirer vivement la publication du commentaire qu'elle annonce. Les conclusions de l'auteur touchant le rythme particulier d'un livre que l'on croyait écrit en simple prose dans sa majeure partie, pourront alors être utilement discutées. — A. L.

— Il semble que M. B. Laqueur vient de poser en termes nouveaux la question, depuis quelque temps fort débattue, de l'origine et du caractère du second livre des Macchabées (*Kritische Untersuchungen zum zweiten Makkabäerbuch;* Strasbourg, Trübner, 1904; in-8, vi-87 pages). Il discute fort habilement la question de chronologie (cf. *Revue* du 21 novembre 1904, p. 405); il soumet à une critique des plus pénétrantes les lettres du ch. xi et celles qui servent maintenant d'introduction au livre; il prouve que celles-ci ne sont ni authentiques ni partie intégrante de l'ouvrage et que celles-là ont été altérées; il estime, et c'est la conclusion principale de son étude, que le second livre des Macchabées n'est pas un simple abrégé, mais une compilation dans laquelle on a utilisé deux sources, une plus ancienne et très autorisée, mais que l'on a mutilée et corrigée, l'autre plus récente, fortement légendaire, qui serait l'œuvre de Jason de Cyrène mentionnée dans le préambule. On ne peut pas considérer ce résultat comme définitif; mais l'argumentation de M. L. est très bien conduite, et la thèse est à examiner. — A. L.

— Nous avons reçu : *Der köstliche Weg des Paulus* (Tübingen, Mohr, 1904; in-18, 64 pages), trois sermons de M. J. Bauer, commentaire moral de I Cor. xii, 29-xiii, 13, et *Christliche Gedanken für die Suchenden unserer Zeit*, choix de pensées sur la religion extraites de différents auteurs protestants, la plupart encore vivants, par M. A. Kerler (Tübingen, Mohr, 1905; in-8, x-248 pages). — L.

— Dans un discours prononcé à l'Université de Heidelberg pour le centième anniversaire de la mort de Kant (*Immanuel Kant und seine Weltanschauung*. Heidelberg, Winter, 1904), M. Windelband expose à grands traits, d'après les trois grandes *Critiques*, la conception de l'univers que reflète l'œuvre de Kant. Il voit son originalité dans l'attitude qu'il adopte devant le grand problème des rapports du monde sensible et du monde supra-sensible. Alors que la plupart des philosophes contemporains s'efforcent de supprimer ce dualisme primordial à l'aide d'hypothèses métaphysiques ou de considérations psychologiques, Kant s'est donné pour tâche de délimiter avec soin les frontières de ces deux mondes. Et si dans son ouvrage le plus génial, sa *Critique du jugement*, il nous montre les rapports qui les unissent et voit dans l'organisation du monde sensible conformément aux fins de la raison le but de l'évolution universelle, il n'a garde cependant de vouloir dissimuler l'irréductible dualisme de l'univers. C'est là pour lui un fait absolu, un mystère insensible que la conscience moderne accepte volontiers, car il ouvre à l'activité morale de l'homme un champ illimité. On lira avec plaisir ce discours d'une belle langue vigoureuse et claire et d'une très grande élévation de pensée. — H. L.

— L'étude de M. K. Fahrion, *Das Problem der Willensfreiheit. Ein neuer Versuch seiner Lösung* (Heidelberg, Winter, 1904) est une méditation sur le vieux thème de la liberté et du déterminisme plutôt qu'une théorie véritablement originale de la liberté. Il concède au déterminisme que le libre arbitre est en contradiction avec le principe de causalité; mais il affirme que le *sentiment* de notre

liberté, — sentiment qui subsiste en nous même après que nous avons démontré qu'il repose sur une erreur — nous confère une liberté non point illusoire mais *réelle*. C'est là un phénomène qui lui semble analogue avec celui de la perception. C'est, aux yeux de Kant, une illusion de nous imaginer que les objets perçus par nous existent en dehors de notre représentation, à l'état de choses en soi ; mais si les objets extérieurs sont des *phénomènes* ils n'en sont pas moins aussi *réels* pour nous que s'ils étaient des choses en soi. Il en va de même de la liberté qui est une réalité, encore que le libre arbitre, tel que le conçoit l'opinion commune, soit une illusion. — M. Fahrion n'apporte pas grand'chose de neuf sur cet antique problème ; mais ses réflexions, sensées et modérées. se lisent sans peine et non sans intérêt. — H. L.

— M. Giulio Scotti (*La Metafisica nella morale moderna*; Milano, Hœpli, 1903) consacre une série de chapitres à un exposé sommaire des grandes conceptions de la vie qui se sont fait jour au xixe siècle : le transcendantalisme et le criticisme de Kant, Renouvier et Schopenhauer, les systèmes inductifs de Stuart Mill, Sidgwick, Spencer, Agrdio, le spiritualisme de Rosmini, le volontarisme de Wundt, le naturalisme idéaliste de Fouillée et Guyau. Très persuadé avec M. Bourdeau que la machine à vapeur a exercé une plus grande influence sur le monde que tous les systèmes de philosophie réunis, il s'élève néanmoins contre les excès du matérialisme historique, contre l'affirmation de l'inutilité sociale des spéculations intellectuelles et morales ; et il réclame une morale positive et scientifique, fondée sur une méthode rigoureusement inductive, mais couronnée par des hypothèses métaphysiques qui, par la foi morale, deviennent un objet de croyance sincère et ferme. — H. L.

— Dans une série de chapitres sur l'Immortalité, la personnalité de l'Absolu, le Bien suprême et le critérium moral, le Châtiment, le Péché, la conception de l'État comme un organisme, la théorie hégélienne du Christianisme (*Studies in Hegelian Cosmology*. Cambridge, University Press, 1901), M. John Mc Taggart discute les vues de Hegel sur quelques-uns des grands problèmes cosmologiques. Comme d'ailleurs Hegel s'est peu préoccupé de cosmologie au sens où M. Mc T. entend ce mot, l'auteur ne s'est pas borné, en général, à exposer les théories réellement professées par Hegel, mais il a cherché à déterminer celles que devrait avoir sur les diverses matières traitées un penseur acceptant la Logique de Hegel et notamment la doctrine hégélienne de l'Idée absolue. Son livre est ainsi en partie dogmatique et en partie historique. Il est plutôt historique dans le chapitre où l'auteur analyse la conception que Hegel se fait du christianisme ; plutôt dogmatique quand l'auteur cherche à établir p. ex. que les *Mois* finis sont éternels et que l'Absolu n'est pas un *Moi*, ou dans l'intéressante conclusion de son étude où il montre que la Logique implique au terme de son évolution une conception mystique de la réalité, et conduit à poser par delà la Connaissance et le Vouloir l'existence d'un principe suprême qui les dépasse tous deux, d'un principe que nous ne pouvons pas comprendre, mais seulement pressentir, et qui n'est ni le Vrai ni le Bien, mais l'Amour. — H. L.

— M. Latreille a rassemblé en volume plusieurs travaux dont l'auteur des *Maryrs* est le centre et le lien : *Chateaubriand, études biographiques et littéraires* : *je Romantisme à Lyon*. (Paris, Fontemoing, 1905, in-8° de 262 pages). C'est d'ailleurs moins le « romantisme à Lyon » que les rapports intellectuels et personnels de Chateaubriand avec quelques Lyonnais de marque qui fait l'intérêt de son ouvrage

— un peu disparate malgré tout. Pour compléter les conjectures si poussées de M. Giraud (sur la question de priorité pendante entre Chateaubriand et Ballanche à propos de l'expression « génie du christianisme »). M. L. propose ingénieusement de voir dans Fontanes l'intermédiaire entre les deux écrivains. Il relate les séjours que fit à Lyon, à diverses reprises, l'auteur du *Génie*, et étudie le mémoire de Collombet composé pour un concours de l'Académie de Lyon. Il donne en *appendice* un article sur Sainte-Beuve et Chateaubriand, paru dans *Minerva* en 1902, qui tient une juste balance entre l'auteur et le héros de la fameuse biographie de 1860. Tout cela est soigneux et solide, un peu en marge des grandes choses et des intérêts les plus vifs, mais sert à documenter les à-côtés de quelques questions importantes. — F. B.

— *Carl Michael Bellmann, der schwedische Anakreon*, par Félix Niedner (Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, gr. in-8° de VIII-398 pages) est une copieuse biographie, entrelacée avec une étude esthétique approfondie du poète favori de Gustave III de Suède. Ses poésies, et en particulier les *Épitres de Fredman*, paraissent parfaitement dignes à M. Niedner de figurer, au même rang que le *Frithjof* de Tegnér ou le *Fäurik Stal* de Runeberg, parmi l'apport de la Muse suédoise à la littérature européenne; leur perfection de forme, en même temps que le caractère nettement « stockholmien » de ces vers faits pour être chantés, leur assure une place parmi les plus spontanés et les plus achevés à la fois, les plus populaires et les plus artistiques, des petits poèmes ailés qu'ont fredonnés les « modernes Anacréons. » Et c'est à Béranger — ce qui n'est qu'à demi engageant, — c'est aussi à Burns que M. N. compare le poète suédois dont il nous raconte un peu longuement la carrière. — F. B.

— Le professeur Raffaele Bresciano a essayé de traduire en vers les poésies les plus célèbres d'Edgar Poe (*Il vero Edgardo Poe*. Gauguzza Lajosa. Palerme. Rome, 1905, 187 pp. 4, 2, 50). La traduction, autant que nous pouvons en juger, est d'une précision remarquable : d'ailleurs la langue italienne, riche à la fois et souple, paraît très propre à rendre une œuvre qui vaut surtout par la forme. La notice biographique, mise en tête du volume, a le caractère d'une apologie : avec un auteur comme Poe, le critique conserve difficilement sa sérénité d'âme. Il est regrettable que M. B. n'ait pas pu se servir du travail de M. Lauvrière. Ce grand ouvrage l'aurait aidé à combler quelques petites lacunes. Faut-il dire que la couverture ornée d'une tête de mort et deux ou trois vignettes intercalées dans le texte sont d'un goût douteux? — Ch. Bastide.

— Sous le titre de *Mélanges sur l'art français*, M. Henry Lapauze vient de publier un recueil de quelques-uns des articles les plus développés et les plus étudiés qu'il a fait paraître en ces dernières années dans diverses revues (Paris, libr. Hachette, 1 vol. in-12). Telles ces deux études très documentées et vraiment intéressantes, qu'on a pu lire dans la Revue des Deux Mondes, sur l'*Académie de France à Rome*, à propos de son centenaire, et sur *Une Académie révolutionnaire des Beaux-Arts* (la Commune générale des arts, dont il a publié aussi les procès-verbaux). Ingres et son œuvre ont également été l'objet de plus d'une publication de M. L. Ici on retrouvera une monographie assez étendue de l'*Œuvre d'Ingres* et une étude sur *les portraits dessinés* du grand artiste. Une autre monographie plus courte est consacrée au grand potier Jean Carriès, avec nombre de lettres curieuses. Mais l'article le plus neuf au point de vue

des documents, c'est celui relatif à *la copie des fresques de la chapelle Sixtine*, par un artiste français (Sigalon), d'après des papiers inédits de la Direction des Beaux-Arts. — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 mai 1905.

M. Pottier communique une lettre de M. Rouzaud, de Narbonne, sur ses recherches dans la nécropole de Montlaurès. Il y a reconnu environ 800 sépultures, toutes violées, mais où il a trouvé des tessons de vases peints dont aucun spécimen n'avait encore été signalé en France. C'est une poterie identique comme aspect et comme décor à celle que MM. Paris et Engel ont recueillie en Espagne et qui paraît représenter une décadence du style curviligne mycénien, sans doute importé par les Grecs Ioniens et imité par les fabriques locales. M. Rouzaud pense que les fragments de Montlaurès sont des importations; car ils ne se confondent pas avec la poterie indigène, beaucoup plus barbare. Il y a donc probablement là le témoignage de relations commerciales établies à une époque fort ancienne, antérieure au vi^e s., entre la Gaule et l'Espagne. Cette découverte complète celle du vase attique à figures noires récemment communiqué à l'Académie et prouve qu'il serait très utile, comme se le propose M. Rouzaud, d'explorer à fond la nécropole de Montlaurès.

M. Léon Joulin lit un mémoire sur les recherches archéologiques qu'il a faites à Toulouse et dans les autres stations antiques du bassin supérieur de la Garonne. Les ruines et les vestiges s'échelonnent du premier âge du fer à la fin de la domination romaine. Cette étude a permis de restituer les établissements des différentes époques et périodes.

M. Henri Omont communique une note sur la bibliothèque d'un savant espagnol du xvi^e siècle, Pedro Galès. Arrêté à Marmande par les Ligueurs en 1593, Galès fut accusé d'hérésie et livré à l'inquisition espagnole. Il mourut en prison deux ans plus tard. On ignorait jusqu'ici le sort de ses livres. En réalité, la plus grande partie de sa bibliothèque, particulièrement une collection de manuscrits grecs, resta en France et fut recueillie par les jésuites d'Agen, d'où elle passa en Angleterre dans la seconde moitié du xviii^e siècle.

M. Charles Kohler lit une note sur le *Directorium ad passagium faciendum*, un des plus célèbres traités de croisade de la première moitié du xiv^e siècle. Cet écrit a pour auteur, non pas un dominicain allemand du nom de Brocard, mais un Français, Guillaume Adam, archevêque de Sultanieh, puis d'Antivari, mort vers 1338, qui avait volontairement et pour des raisons impérieuses dissimulé son identité.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 10 juin — 1905

Marcel Hébert, **L'évolution de la foi catholique.** Paris, Alcan, 1905. In-8°, 257 p.

L'auteur, longtemps directeur d'une grande institution catholique d'enseignement, aujourd'hui professeur à l'Université de Bruxelles, parle de choses qu'il connaît bien et qu'il aime encore, avec la gravité d'un homme d'Église dont la pensée a subi une crise, mais ne s'est pas détournée violemment de son chemin. Il a entrepris de montrer que la foi chrétienne est « l'un des moments les plus intéressants et féconds, mais dépassés, de l'évolution de la conscience humaine » et il ajoute que, dans cette évolution, « le catholicisme *loisyste* ne saurait servir que de transition. »

La partie essentielle du livre est une histoire de la foi chrétienne, envisagée sous le double aspect de la foi-confiance (*pius assensus*) et de la foi-croyance ou foi ecclésiastique. M. H. a étudié d'abord la naissance de la théologie, fruit de l'évolution du sentiment religieux, puis la foi individuelle des temps apostoliques, la foi ecclésiastique chez les Pères, chez les scolastiques, chez les Réformateurs, enfin cette hétérodoxie particulière dénommée assez récemment le *fidéisme*, dont Pascal, Kant, Schleiermacher, Bautain, MM. Brunetière et Loisy sont, à divers titres, des représentants. Comme le fidéisme ne marque qu'un moment de l'évolution, on peut dès à présent, et sans jouer au prophète, prévoir l'étape suivante : ce sera quelque chose comme un christianisme sans Dieu. Cette conception n'a rien de paradoxal, car on a déjà vu un paganisme sans dieux, à l'usage, il est vrai, d'une société raffinée et très restreinte ; mais, grâce à l'action séculaire du christianisme lui-même, à la Renaissance et à d'autres causes, la haute société intellectuelle, où un pareil phénomène est possible, s'est, depuis dix-huit cents ans, singulièrement élargie.

La formule du fidéisme se trouve déjà dans Bossuet : « La foi précède ou plutôt exclut l'examen ». Cette manière de voir, qui dérive de saint Augustin, devint celle de l'école dite traditionaliste, à l'encontre de la théorie scolastique des « préambules » nécessaires de la foi, comportant un *minimum* d'examen privé, de réflexion philosophique et de critique historique. L'Église romaine fit connaître nettement son opinion en 1844, lors de la rétractation imposée à Bautain ; il dut promettre de ne plus enseigner que la raison soit incapable d'acquérir « une vraie et pleine certitude des motifs de crédibilité ». *Rationis usus fidem praecedit*, déclarait la Congrégation de l'Index en 1855. Le Concile du Vatican, en 1870, a été plus formel encore, en maintenant contre les fidéistes les droits de la raison, en décidant que la raison peut connaître Dieu et les miracles, prouver ainsi valablement l'origine divine de la religion chrétienne. La partie semblait donc gagnée pour les scolastiques. Victoire dangereuse, car que deviendrait la foi si l'usage antérieur et prescrit de la raison, loin de lui prêter son appui, accumulait les motifs d'y contredire ? « Chaque jour plus étroitement, écrit M. H., le dogme catholique se trouve comme serré entre les deux branches d'un étau : la pensée philosophique et la critique historique ». Il était inévitable que le fidéisme reparût — sous une forme, il est vrai, plus scientifique et marquée au coin de la grande idée du XIXe siècle, celle de l'évolution. Peut-on dire, comme M. H., que Rome l'ait condamné de nouveau ? Il me semble qu'il est permis d'en douter jusqu'à nouvel ordre, une mise à l'index n'étant pas une condamnation doctrinale. Mais il est bien difficile que l'Église se contredise, fût-ce en gardant le silence, en une matière où l'objectivité de ses enseignements et toute l'ontologie surnaturelle sont en jeu.

M. H. a critiqué, avec beaucoup de sens et de courtoisie, la tentative récente de M. Blondel (*La Quinzaine*, janvier-février 1904) pour faire, dans la vie des dogmes, la part de la tradition, véhicule d'éléments obscurs qui passent graduellement au grand jour de la conscience, au lieu de parler seulement, comme saint Thomas, d'un développement logique par le passage de l'implicite à l'explicite. Le tort de M. Blondel, c'est d'oublier que l'imagination, la « folle du logis », a pu et dû s'insinuer dans ce courant puissant et trouble qui constitue ce qu'il appelle la tradition.

« Le devoir de la conscience moderne, conclut M. H., c'est d'extraire de l'antique image d'un Dieu personnel ce qu'elle renfermait de vrai... et de sauvegarder vivante, joyeuse et efficace cette foi, tout en renonçant à l'image elle-même, survivance de la vieille idolâtrie ». Le recueil où j'écris n'est pas dogmatique, mais historique ; je me contente donc de noter, comme un fait d'histoire intéressant et nouveau, cette profession respectueuse d'athéisme sous la plume d'un théologien très averti.

Salomon Reinach.

Kirchengeschichte Deutschland's von Dr Albert Hauck, Professor in Leipzig, Vierter Theil, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1903, X, 1015 p. 8°. Prix : 21 fr. 85 c.

Tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Allemagne au moyen âge et surtout de son passé religieux sont habitués, depuis bon nombre d'années déjà, à recevoir avec une reconnaissance légèrement égoïste les demi-volumes successifs que leur fournit M. Hauck de sa grande *Histoire ecclésiastique allemande*. Plus heureux que ses deux prédécesseurs les plus méritants, Rettberg et Friedrich, dont les *Kirchengeschichte Deutschlands* ont été arrêtées presque au début, soit par la mort, soit par les événements, le savant professeur de Leipzig a pu arriver déjà jusqu'à la moitié de sa tâche, et le présent volume, le quatrième de tout l'ouvrage, embrasse la presque totalité du douzième et la première moitié du XIIIe siècle. Il s'ouvre au premier chapitre par un tableau remarquablement vivant, d'une centaine de pages, qui place sous nos yeux l'Allemagne religieuse au début de cette période, nous montrant tour à tour la vie du clergé, les mœurs laïques, l'expansion du christianisme dans les régions encore païennes, l'état des doctrines de l'Église et des croyances populaires, tableau dont les mille détails sont empruntés à un dépouillement minutieux des sources profanes et ecclésiastiques du temps. Au chapitre II nous abordons l'étude si attrayante, mais si compliquée de la querelle renouvelée entre le Sacerdoce et l'Empire, après la mort de Henri V et de Calixte II. Le règne de Lothaire marque une étape nouvelle de l'ascendant de l'Église ; à sa mort, on peut dire que le Saint-Siège l'emporte en Allemagne sur la royauté ; désormais la majorité des évêques dans l'Empire soutiendra les prétentions de Rome contre son propre souverain. Son successeur, le premier de la famille des Hohenstaufen, Conrad III, fut en définitive l'élu du parti clérical et princier ; mais ce succès même poussa les papes et leurs légats à des actes imprudents qui froissèrent l'opinion publique, laquelle ne voulait point d'une mainmise si apparente dans les affaires publiques ; aussi le successeur de Conrad, lorsqu'il réagit contre les usurpations de la Curie, put compter sur l'appui de la nation. C'est cette réaction momentanément triomphante de Frédéric Barberousse que nous expose le chapitre III. Après avoir sacrifié Arnaud de Brescia au pape Adrien IV [1], il sut résister, lors de la célèbre conférence de Besançon (octobre 1157) aux prétentions du cardinal Roland, le futur pape Alexandre III, qui voulait l'amener à se déclarer le vassal

1. M. H. explique l'épisode d'Arnaud de Brescia et sa fin par le fait que le nouvel empereur, homme essentiellement pratique et ne poursuivant qu'un but réalisable, ne pouvait tolérer un idéaliste révolutionnaire, plus dangereux encore que le pape. Il me semble, qu'au point de vue des théories, le tribun romain aurait pu renvoyer le reproche de projets idéalistes, mais impraticables à Barberousse, s'il l'avait laissé vivre un quart de siècle de plus.

de l'Église. En répondant par un appel au peuple allemand, l'empereur se garda bien toutefois de toucher à la suprématie spirituelle, et réussit de la sorte à grouper encore une fois la majorité de l'épiscopat autour de son chef traditionnel; ces princes de l'Église ne bronchèrent même pas quand Alexandre III, reconnu par presque toute l'Europe comme le pontife légitime, délia les princes de l'Empire de leurs serments d'allégiance; à la diète de Wurzbourg (1165) Frédéric I[er] put faire décider par ses vassaux la lutte contre son adversaire et déclara solennellement qu'il ne le reconnaîtrait *jamais*. Le succès des armes lombardes en décida autrement; douze ans plus tard, à Venise, il s'humiliait devant le pape et, renonçant à ses prérogatives théoriques, abdiquait toute influence sur les élections pontificales. M. H. assure qu'en échange Alexandre III lui laissa *tacitement* sa liberté d'action dans sa sphère d'influence en Allemagne, que Barberousse a, tout autant que par le passé, surveillé et influencé les élections épiscopales dans l'Empire (p. 297), qu'en un mot l'*individualité* de l'Église germanique fut respectée (p. 300) [1]; mais il accorde que la création de Frédéric I[er] n'eut d'autre durée que celle de son règne et, comme toutes les réactions, resta stérile pour l'avenir. La déclaration collective faite à Gelnhausen (1186) par l'épiscopat allemand au pape Urbain III, lui semble une preuve manifeste que, vers la fin du XII[e] siècle, la domination papale n'était pas encore acceptée par la conscience religieuse de la nation.

Mais déjà des forces morales nouvelles se constituaient et se groupaient qui allaient modifier rapidement cet état de choses; c'est ce mouvement novateur au sein du clergé régulier qu'expose le chapitre IV. Les anciens ordres monastiques, dont M. H. retrace avec une impartialité, plutôt bienveillante, la décadence rapide, en nous en indiquant les causes multiples [2], font place aux ordres mendiants de Saint-François et de Saint-Dominique. Dès 1219, leurs premiers émissaires apparaissent au nord des Alpes; dès 1230 les Franciscains d'Allemagne étaient groupés en deux provinces et en 1239 ils y joignaient une troisième. Établis dans les grandes villes, surtout le long du Rhin, les Frères Mineurs se voyaient tantôt adorés par la bourgeoisie, tantôt accusés par elle comme accapareurs d'héritages, mais ils s'y maintenaient partout, malgré l'opposition plus ou moins ouverte du clergé séculier. Les Dominicains arrivèrent à peu près vers la même époque et, quoique moins nombreux, et aussi mal vus

1. On peut trouver cette affirmation discutable; le grand politique qu'était Alexandre III, content d'un premier et décisif succès, ne voulut pas brusquer les choses; en *tolérant* pour le moment cette survivance des habitudes royales, il ne concédait rien en principe.

2. Nous recommandons surtout à l'attention du lecteur les pages relatives à l'ordre de Cîteaux et la discussion des opinions émises par Winter (*Gesch. des Cistercienserordens*).

des curés, ils surent bien vite se faire une large place en de nombreuses cités de l'Empire; soutenus par le Saint-Siège dont ils devinrent, pour ainsi dire, les agents généraux, ils réussirent par leurs prédications et leurs écrits, à changer l'atmosphère religieuse et la mentalité de l'Allemagne. Autrefois les cloîtres avaient été des refuges où, loin du monde, se cachaient les désemparés de la vie laïque; maintenant ils devenaient des ruches actives et bourdonnantes d'où l'on sortait pour combattre. Cela amène tout naturellement notre auteur à nous parler de la théologie allemande, depuis Robert de Deutz, le contemporain d'Abélard, jusqu'à Albert-le-Grand. Il explique dans le cinquième chapitre, comment l'hostilité des Allemands contre la scolastique française, qui se manifeste encore durant la première moitié du XII^e siècle, disparaît peu à peu sous l'action des ordres monastiques nouveaux et comment ceux-ci soumettent les esprits germaniques à l'autorité de cette même scolastique étrangère. Un chapitre particulièrement intéressant est le suivant dans lequel M. H. nous expose le rôle du christianisme dans la civilisation allemande de l'époque [1]. Il nous donne un tableau complet de toute cette littérature populaire (mystères et chansons de geste, poèmes didactiques, légendes et visions, en latin et en allemand), si naïvement imprégnée des idées chrétiennes. Il nous montre les problèmes théologiques et moraux traités par Hartmann von Aue dans son *Gregorius* et son *Pauvre Henri;* puis Wolfram von Eschenbach, s'humanisant déjà davantage dans *Parcival;* enfin Gottfrit de Strasbourg apôtre de l'Évangile moderne de l'amour libre, infiniment plus que de l'Évangile de l'Église. La langue qui balbutiait encore, se délie, l'âme de la nation, devinée, comprise, interprétée par les meilleurs de ses fils, trouve des accents nouveaux et si l'on constate partout la force et l'influence de l'idée chrétienne, on constate aussi que partout, dans les couches sociales supérieures tout au moins, l'esprit laïque commence à s'émanciper de la tutelle de l'Église.

Sur la périphérie orientale et septentrionale du Saint-Empire s'achève pendant la même époque l'œuvre des Missions germaniques. M. H. ne cherche pas à nous faire illusion sur la valeur morale de cette œuvre, dans laquelle la force brutale joue un rôle infiniment plus considérable que la prédication chrétienne et qui ne fait triompher la croix qu'après de mémorables résistances et au prix de terribles hécatombes de païens.

Les chapitres VIII et IX sont consacrés aux luttes de la papauté contre les derniers empereurs de la dynastie souabe, Henri VI [2], Philippe, et

---

1. Nous signalons dans ce chapitre une série de portraits bien réussis, comme par exemple celui d'Othon de Freysing (p. 477-485) et celui du prêtre Conrad, l'auteur du *Rolandslied* (p. 488-490). Voy. aussi celui de Conrad de Marbourg (p. 881-883).

2. On trouvera sans doute que l'éloge de Henri VI (p. 681) est quelque peu outré.

Frédéric II [1], luttes formidables, au cours desquelles « le grand révolutionnaire » Innocent III, non content d'être le chef de l'Église apostolique, revendique le rôle de directeur omnipotent de la politique mondiale, et que clôt Innocent IV, en faisant condamner et déposer Frédéric II au concile de Lyon, par une minorité sans doute de l'Église chrétienne, mais sans qu'aucune autorité spirituelle songeât à s'y opposer. Quant aux protestations indignées de l'empereur lui-même, elles devaient rester sans effet, puisqu'il ne sut pas ou ne put pas y joindre l'action. Il n'ose pas déposer le pape à son tour ; il se borne à formuler l'antagonisme des deux pouvoirs, tout en restant sur la défensive, soit qu'il se sente impuissant, sans l'appui de l'épiscopat allemand, soit qu'il n'ait lui-même au fond qu'une foi médiocre dans les principes qu'il énonçait dans sa correspondance officielle [2].

Un dixième chapitre enfin nous entretient des conflits naissant au sein même de l'Église sur le terrain de la spéculation religieuse, chez les penseurs mystiques, chez les masses assoifées de consolations spirituelles dans les terribles épreuves matérielles du temps. Nous étudions avec l'auteur les sectes multiples et leurs persécutions ; les austérités pieuses des saints et des saintes du jour, comme le dévergondage et la cupidité des clercs, si naïvement étalés dans les *Dialogues* de César de Heisterbach ; nous lisons, avec lui, les légendes populaires qui pullulent, et dans ces agitations tumultueuses, dans ces contrastes si marqués, nous constatons une foule de germes nouveaux dont le développement lent et caché, ou l'éclosion subite et brutale, « lègue, comme le dit l'auteur, aux siècles à venir une foule de problèmes à résoudre ».

Tel est, en un résumé sommaire, le contenu de ce quatrième volume de la *Kirchengeschichte Deutschlands*, que ceux-là même liront avec plaisir qui n'admettraient pas certaines des opinions émises par l'auteur au cours de son récit. Évidemment, dans un tableau de dimensions aussi vastes, il est impossible qu'on soit d'accord avec le peintre pour toutes les ombres ou toutes les retouches. On a déjà combattu, on combattra plus d'une fois encore telle ou telle des affirmations de M. Hauck, encore qu'il n'en avance aucune sans l'avoir solidement documentée. Mais il est impossible de ne pas accentuer, une fois encore en terminant, ce qui fait, à notre avis, le mérite de ce beau livre : d'abord la science si étendue de l'auteur, basée sur une étude approfondie des sources originales ; ensuite la modération de ses juge-

1. M. H. ne croit pas au Frédéric II, homme moderne et quasi sceptique, tel que l'ont dépeint tant d'historiens modernes; paur lui, il reste entièrement sous la domination des idées du moyen âge (p. 782-788). Il ne m'a pas entièrement convaincu.

2. L'auteur affirme que Innocent IV n'a pas réussi à *vaincre* Frédéric II (p. 845). Cela est vrai uniquement parce que l'empereur est mort encore à temps ; en fait, il était bien et dûment terrassé.

ments, l'impartialité toujours voulue, presque toujours atteinte, dans l'exposé des faits, dans les jugements sur les hommes et les événements; la forme littéraire enfin du travail, mérite encore trop rare dans les œuvres d'érudition de l'Allemagne, pour qu'on ne le mentionne pas aussi, et grâce auquel on lit ce volume de plus de mille pages avec le même plaisir, avec plus de plaisir sans doute, qu'une œuvre d'imagination pure, de pareille étendue [1].

R.

Friedrich WILHELM : **Die Geschichte der handschriftlichen Ueberlieferung** von Strickers Karl dem Grossen. Amberg, Böes, 1904. Gr. in-8°, VII-290 pp. et 9 pp. d'appendices.

Le sujet de la *Chanson de Roland* se retrouve en Allemagne, plus ou moins modifié, dans trois œuvres importantes : le *Rolandslied* du clerc Conrad, le *Karl der Grosse* de Stricker et le *Karlmeinet* d'un auteur inconnu. Déterminer les relations de ces trois poèmes entre eux et avec la *Chanson de Roland* est une tâche utile et qui a déjà tenté maint critique. Bartsch, qui a édité le *Rolandslied* ainsi que le *Karl* de Stricker et qui a écrit un volume sur le *Karlmeinet*, s'est efforcé de la résoudre il y aura bientôt un demi-siècle. Jusqu'ici l'opinion de ce savant, plus fécond que minutieux, était à peu près généralement admise et l'on croyait avec lui que le *Karl* et le *Karlmeinet* étaient issus d'une version du *Rolandslied* plus complète que celle que nous connaissons.

M. Wilhelm, en étudiant les manuscrits du *Karl*, a constaté que Bartsch a méconnu la valeur relative de ces documents, que par suite son édition de ce poème ne donne pas une fidèle reproduction de l'œuvre de Stricker et que les conclusions générales auxquelles il avait abouti sont erronées. A la vérité, M. W. a été aidé dans sa découverte par un travail de M. de Jecklin sur le même sujet. Mais il a étendu ses recherches plus loin que son devancier et a pu arriver à des résultats nouveaux. Il est avéré maintenant que des 21 manuscrits du Karl — abstraction faite des fragments — le groupe HKR doit être mis à part (v. les concordances convaincantes de l'appendice de M. W.) et il est presque hors de doute que ce groupe, ainsi que F, est postérieur aux autres textes. Ces manuscrits présentant l'accord le plus étroit avec le *Rolandslied*, la théorie de Bartsch, qui regardait comme les plus originaux les textes où le *Rolandslied* était reflété le plus fidèlement, se trouve ruinée. Par là se découvre l'inexactitude de son édition,

1. Disons encore que le volume se termine par une série d'appendices, contenant une liste des évêques allemands du temps et un catalogue des monastères, ainsi qu'une excellente *Bibliographie*. Un registre des noms propres permet de s'orienter rapidement en cas d'une recherche de détail.

établie d'après cette opinion, et se justifie le projet d'une nouvelle édition, que M. W. se propose de faire paraître.

Il ressort aussi des recherches de M. W. que l'hypothèse d'une version complétée du *Rolandslied* doit être abandonnée et qu'il est vraisemblable que l'auteur du *Karlmeinet* s'est servi du *Karl*.

M. W. a étudié la fortune du *Karl* dans les chroniques postérieures et terminé son livre, qui est digne de la plus sérieuse attention, par des corrections apportées au texte [1].

F. PIQUET.

Maurice SOURIAU, **Bernardin de Saint-Pierre,** d'après ses manuscrits. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905, in-18, pp. LIX, 423.

Jean RUINAT DE GOURNIER, **Amour de philosophe**. Bernardin de Saint-Pierre et Félicité Didot. Paris, Hachette, 1905, in-16, p. 220.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, **Empsaël et Zoraïde** ou Les Blancs esclaves des Noirs à Maroc. Drame publié pour la première fois par Maurice Souriau. Caen, Jouan, 1905, in-18, pp. XXX, 315. Fr. 3,50.

— **Le texte authentique des « Harmonies de la Nature »**, par Maurice Souriau. Caen, Jouan, 1904 In-8°, p. 71.

I. Nous ne connaissions guère Bernardin de Saint-Pierre qu'à travers les déguisements qu'avait fait subir à sa figure et à ses livres Aimé Martin, son biographe et l'éditeur de ses œuvres posthumes. M. Souriau a eu la curiosité d'étudier l'énorme amas de documents que possède la bibliothèque du Havre et après cinq ans de patient labeur il nous donne une biographie solide, uniquement appuyée sur les manuscrits de l'auteur ou les lettres de ses nombreux correspondants. Avant de l'aborder, il n'a pu résister au désir d'exécuter le grand coupable, Aimé Martin, et son Introduction signale tous les méfaits de celui auquel nous devons le faux Bernardin. Même le dernier livre qui lui a été consacré, la thèse de M. Maury, bien qu'il soit fait sur les dossiers du Havre, ne mérite d'après M. S. qu'une confiance relative ; seules les études partielles de M. Largemain et de Mlle Achard conservent leur valeur.

Je ne peux pas suivre ici toute l'enquête si précise qu'a fort bien conduite M. S., qu'il a dû même condenser, on le sent vers la fin du volume, qu'il aurait peut-être aussi mieux coordonnée dans ses dernières parties, s'il se fût trouvé devant une masse moins écrasante et moins incohérente de documents. Son livre nous renseigne d'abord sur les origines et la parenté de Bernardin, sur ses voyages en Europe et en Pologne ; il fournit d'abondants détails sur les relations mal connues du héros avec la princesse Marie, sur le voyage à l'Ile de France avec une amusante histoire de séduction dont l'héroïne fut

1. C'est en 1861 et non en 1860 (v. p. 11 et 14) qu'a paru l'étude de Bartsch sur le *Karlmeinet*.

Mme Poivre, la femme de l'intendant de l'île. Le séjour à Paris est rempli par les démarches, sollicitations et déboires de Bernardin, son amitié avec J.-J. Rousseau, ses querelles avec les Encyclopédistes et l'apparition de son premier livre, le *Voyage à l'Ile de France*, dont M. S. nous fait un connaître un curieux projet de seconde édition en 1790. Sur les ouvrages suivants qui fondèrent brusquement la célébrité de l'écrivain, les *Études de la Nature* et *Paul et Virginie*, nous recevons aussi beaucoup d'informations inédites, en particulier des témoignages d'admiration que le critique a recueillis dans la volumineuse correspondance des dossiers du Havre. Pour le premier mariage de Bernardin avec Félicité Didot qui a jeté sur sa mémoire une ombre peu flatteuse, M. S. l'a assez bien réhabilité, et quant au second, il lui a donné toutes les couleurs d'une séduisante idylle. L'homme politique dans Bernardin sera toujours plus difficile à défendre : ce Normand avisé qui a su traverser tous les régimes et *gaigner* avec chacun sans jamais compromettre sa dignité ne laisse pas que d'étonner. Son évolution religieuse n'est pas moins curieuse et c'est un des points sur lequel son biographe nous informe avec beaucoup d'exactitude. Pour les dernières œuvres enfin, les opuscules publiés pendant la Révolution, et les travaux plus vastes, comme l'*Amazone*, un projet de roman resté inexécuté, et les *Harmonies de la Nature* que nous ne connaissons qu'à travers les falsifications d'A. Martin, M. S. a recueilli dans les documents des renseignements sur leur genèse et des preuves nouvelles de leur véritable valeur. Il s'est courageusement efforcé de sauver la réputation scientifique de Bernardin, ce qui n'est pas aisé, sauf à qui partage l'indulgence de M. S. pour les « cause-finaliers », et d'ajouter à ses mérites littéraires, ce qui lui a mieux réussi, je crois. Il a montré qu'à bien des égards il y a chez Bernardin une veine d'invention et d'originalité, un véritable pressentiment de voies nouvelles. On pourra différer avec M. S. sur le genre exact d'estime que mérite son auteur, mais il faut lui rendre cette justice que grâce à lui nous avons maintenant des éléments sûrs d'appréciation. Les nouveaux historiens de la littérature devront en tenir compte et la sévérité railleuse dont il était habituel d'user avec Bernardin ne sera plus de mise.

II. M. Ruinat de Gournier a prétendu comme M. Souriau corriger l'opinion que nous nous faisons de Bernardin, mais tandis que M. Souriau se propose une réhabilitation, M. R. de G. estime que nous l'avons encore trop favorablement jugé, et dans la courte étude qu'il a mise en tête de sa publication des Lettres, il s'acharne sur ce philosophe « insociable et mécontent, hypocondriaqne et fantasque, coureur de dot, âme de pion, infernal mari, amoureux hypocrite et vieillard jaloux ». Il y a du parti-pris dans ce portrait, quand même l'ouvrage de M. Souriau ne le démontrerait pas, et la lecture de la correspondance ne soulève pas tant d'indignation. Les lettres de Ber-

nardin sont dans le ton d'un quasi-sexagénaire à sa fille, celles de Félicité Didot donnent l'impression d'une aimable, mais insignifiante jeune fille, le type passif et timide de beaucoup de phtisiques. La correspondance d'ailleurs, 69 lettres en tout, de 1792 à 1799, est souvent bien vulgaire, pleine de détails de ménage et de jardinage, de commissions que se donnent réciproquement les deux époux, de menues nouvelles sans intérêt. Il y a cependant quelques informations utiles à recueillir, comme sur la vente des meubles de Chantilly, la rareté du pain à Paris pendant la Révolution, et naturellement aussi sur certains points de la vie de Bernardin, son passage au Muséum, à l'École normale, à l'Institut, son plan de vie à Essonnes, la popularité de ses livres, etc. La publication, tirée d'une collection de M. P. Gélis-Didot et complétée par le dépôt du Havre, était en somme justifiée et M. R. de G. l'a faite avec le soin le plus scrupuleux. Il nous met au courant des éditions antérieures mais toutes fragmentaires de ses Lettres ; il a essayé de les dater et son classement, tout hypothétique qu'il soit, est très admissible ; il n'a pas pu identifier tous les noms qu'il a rencontrés ; la lecture de certains mots l'a parfois arrêté : mais toutes ces menues difficultés et d'autres encore nous sont signalées et nous avons là une édition intégrale et scientifiquement présentée des lettres jusqu'à présent connues qu'échangèrent Bernardin et Félicité Didot [1].

III. M. Souriau ne s'est pas contenté de nous restituer le véritable portrait de Bernardin dans une savante étude ; il nous donne de lui une œuvre qu'on peut qualifier d'inédite, tant elle est méconnaissable dans la forme sous laquelle l'avait publiée A. Martin. Le drame d'*Empsaël*, sorti des préoccupations anti-esclavagistes de Bernardin, remonte à 1775, et même plus loin encore ; il devait être publié en 1797 avec l'édition remaniée que l'auteur projetait alors du *Voyage à l'Ile de France* [2]. Les manuscrits en présentent trois rédactions dont la dernière fournit le texte définitif : c'est celle que reproduit M. S. en la complétant avec les deux autres. Son Introduction nous renseigne sur les origines du drame et sa valeur, mais on le trouvera apprécié avec plus de détail dans un chapitre de l'étude sur Bernardin. Le drame est certainement curieux, surtout parce qn'il nous fait pénétrer plus intimement dans la pensée philosophique et religieuse de l'auteur, mais sur sa valeur littéraire, on ne peut dire dramatique, tous les lecteurs ne partageront pas la bienveillance de l'éditeur. A l'exception de quelques traits heureux, de quelques réflexions de

1. Les fragments publiés dans le livre de M. Souriau offrent de légers changements ; la lettre 22 a chez lui un post-scriptum qui manque dans M. R. de G. — Ne faut-il pas lire p. 71, compensé pour *compassé* ; p. 121, causé pour *coûté* ; p. 215, julep pour *jalap* ?

2. Il y a ici contradiction dans les dates ; l'étude sur Bernardin donne *1790* (p. 151).

psychologie assez pénétrante, d'observations toujours ingénieuses du naturaliste, dans l'ensemble, ces déclamations sentimentales et cet utopisme humanitaire finissent par lasser.

IV. Avant d'éditer *Empsaël*, M. S. avait déjà publié dans les *Mémoires de l'Académie de Caen* le Préambule des *Harmonies de la Nature* qui, sauf quelques pages, manque dans l'édition d'A. Martin. On comprend d'ailleurs que celui-ci n'ait pu utiliser dans un livre que la veuve de Bernardin dédiait à la duchesse d'Angoulême, ce plan d'éducation patriotique et républicaine destiné aux écoles primaires, écrit en 1796 et tout pénétré des principes de la Révolution. C'est un curieux mélange de sages et neuves considérations pédagogiques et d'idées chimériques ou paradoxales, en même temps qu'une intéressante contribution à l'histoire de l'éducation pendant la période révolutionnaire. On y trouvera en outre des détails sur les préférences et les antipathies littéraires de Bernardin, l'opinion qu'il avait de Montaigne, de Rousseau, de Fénelon, de Rollin, de l'Encyclopédie, etc. Ces pages méritaient d'être publiées et elles justifient le vœu qu'exprime M. S. et auquel on ne peut que s'associer, de recevoir un jour le texte complet et fidèle des *Harmonies*.

L. R.

Firmin Roz. **Sous la couronne d'Angleterre : l'Irlande et son destin, impressions d'Écosse, au pays de Galles.** Paris, Plon, 1905, 300 pp. 3,50.

Après avoir lu ces impressions de voyage, on est tenté de croire que le peuple anglais n'est pas colonisateur : quand il a conquis un pays, il cherche à en exterminer les habitants, parce qu'il ne sait pas se les assimiler, aussi la conquête risque-t-elle de ne jamais être définitive. L'Irlande est devenue anglaise au XIIe siècle, le pays de Galles cent ans plus tard, l'Écosse a été réunie à la couronne d'Angleterre au commencement du XVIIe siècle, et cependant notre temps aura vu la renaissance dans ces diverses parties du Royaume Uni de nationalités celtiques ! Au cours de son voyage, M. Firmin Roz s'est appliqué à étudier ces aspirations particularistes inquiétantes pour l'unité de l'Empire britannique ; il entremêle avec agrément les réflexions de l'historien et les émotions de l'artiste ; c'est un professeur de science politique très aimable. Il nous semble cependant s'être placé à un point de vue exclusif ; malgré d'évidents efforts d'impartialité, il se laisse toujours dominer par l'idéal catholique et naturellement ses convictions pèsent sur son jugement. Par exemple, tandis que la cathédrale catholique irlandaise de Queenstown, qui « mêle la teinte gris-bleu du calcaire à l'éclat du marbre rouge, est vaste, lumineuse, triomphante et sereine », les temples protestants gallois « sont des bâtisses hybrides, intermédiaires entre la Bourse et la salle de Con-

férences », pp. 54 et 249. Ces « bâtisses », ne l'oublions pas, jouent le même rôle dans le réveil de la nationalité galloise que la cathédrale « de quatre millions » dans le réveil de la nationalité irlandaise. Pour l'Irlandais et le Gallois, ces frères de race, l'Église et le Temple sont moins la maison de prières que l'autel de la vieille patrie. La partialité confessionnelle transparaît encore quand l'auteur parle de l'Écosse : ce n'est pas, s'écrie-t-il, « la terre de barbarie où la Réforme aurait fait pénétrer le premier rayon de civilisation », p. 220, et il vante la poésie des « vieilles ballades » et la beauté des abbayes en ruines. Hélas ! l'Écosse du XVIe siècle, c'est la terre stérile où tombe le bon grain de la Parabole : il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à relire le célèbre chapitre de Buckle sur les théologiens écossais du XVIIe siècle. Il faut, pour voir « le premier rayon de civilisation », attendre la seconde moitié du XVIIIe siècle, c'est-à-dire le triomphe de l'Anglo-Saxon sur le Highlander, ce sauvage que les pieux mensonges de Walter Scott ont poétisé plus tard. Enfin, et c'est la plus grave conséquence d'un détachement insuffisant, quelque attentives que soient les observations de M. F. R., il n'évite pas l'erreur. C'est ainsi qu'il prête un *Prayer-Book* aux Écossais presbytériens. En soi l'erreur est excusable, mais elle prend de l'importance si l'on réfléchit qu'elle peut être le résultat d'une tendance d'esprit et dès lors les conclusions du livre paraissent à bon droit suspectes. Pourquoi aussi laisser se projeter sur les plus jolies pages l'ombre de nos divisions intérieures ? Les arrière-pensées, les sous-entendus, que nous redoutons de trouver, nous privent un peu du plaisir que nous prendrions à goûter chez M. F. R. un véritable talent d'écrivain.

Ch. BASTIDE.

Principes d'économie politique par Gustav SCHMOLLER, professeur à l'Université de Berlin. Première partie, tome I, traduit de l'allemand par G. Platon, in-8°, 1,572 fr. Giard et Brière, éd. 1905.

Le 1er volume de l'ouvrage de M. Schmoller que M. G. Platon nous donne aujourd'hui traduit en français n'est qu'une faible partie de l'ouvrage allemand qui dans le texte original compte deux volumes, mais deux volumes dont chacun est bien autrement rempli et compact que l'édition française. Je pense que si la traduction est fournie jusqu'au bout, elle tiendra au moins quatre volumes. Il ne faut pas s'en plaindre : car c'est une source abondante et presque inépuisable de faits que le traducteur aura mis à la portée du lecteur français. Cette abondance est le caractère général de tous les ouvrages qui paraissent de l'autre côté du Rhin sur la matière. Les traités d'économie politique deviennent ainsi des sortes d'encyclopédies où les faits considérés dans leur ordre historique noient un peu les doctrines, si d'ailleurs ils les éclairent et les expliquent par certains

côtés. Il est du reste assez curieux de constater que, de l'aveu même de M. Schmoller, l'un de ses chefs les plus incontestés et les plus éminents, l'école historique sent actuellement, elle aussi, le besoin de synthétiser, et de poursuivre des lignes générales dans un sujet qu'elle avait cherché et qu'elle a d'ailleurs réussi à renouveler dans beaucoup de ses parties par de méticuleuses recherches de détail méthodiquement confiées à de nombreux et patients explorateurs. L'union nécessaire des deux méthodes dites inductive et déductive est bien marquée par ces lignes de M. S. dans sa Préface : « Une certaine fatigue m'était venue de mon travail obstiné d'archives et un besoin de m'occuper des grandes questions générales de notre science. Je sentais qu'il me fallait arriver à avoir des idées claires sur ces points, pour tirer tout le profit possible de ma recherche de détail d'archives. »

On jugera de l'étendue du cercle que M. S. s'est proposé de parcourir par un coup d'œil jeté sur les sujets qui remplissent le 1er volume, lequel, nous le répétons, n'est que la moitié de la première partie de l'ouvrage : Le Concept de l'Économie politique ; — les principes psychiques, moraux et juridiques qui comprennent au fond toute la sociologie c'est-à-dire la discussion du but et des moyens du groupement social, dans lesquels rentrent, à titre de but et de moyen particulier, l'instinct d'acquisition et les qualités économiques, bases de l'Économique ; — l'histoire de la littérature et de la méthode économiques en suivant cette histoire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours où elle est marquée par les débuts de la science expérimentale et la réaction contre la doctrine de droit naturel de l'économie politique, forment la matière de l'*Introduction*. Le livre Ier aborde l'Économique proprement dite par l'étude de la terre et du milieu cosmique, puis par celle des hommes, races et peuples, et les caractères propres (densité ou autres caractères) des populations, suivie d'un examen des développements de la technique générale. Est-il besoin de dire que dans ces immenses explorations, la science et la puissance de groupement de M. S. sont prodigieuses, et son exposition pleine de clarté et de vie? Je lui reprocherai seulement son titre : ce n'est pas des *Principes* d'économie politique qu'il nous donne, mais une Encyclopédie économique historique. Le caractère de ses conclusions en prend une relativité empirique et comme un eclectisme qui ne concorde guère avec le mot *principes*. Le moraliste cependant l'emporte quelquefois chez lui sur l'économiste historien et une grande partie de ses prédilections pour l'État modérateur et arbitre viennent de là. Il n'est pas tendre pour les illusions du collectivisme ; mais il pense que c'est une obligation pour la société de ne pas abdiquer son office de protection. Le but qu'elle doit poursuivre, dit-il, c'est de ne permettre que des victoires d'une certaine sorte « la victoire de la supériorité d'intelligence, constatée dans la

poursuite des fonctions par les examens subis devant les autorités compétentes, que la victoire des habiles soit en même temps celle des plus nobles et des meilleurs... » Ce sont là des préoccupations élevées, mais qui supposent des conditions sociales qui échappent à l'Économique proprement dite, et conduisent tout droit à la sociologie générale, y compris les plus délicates questions de la constitution des gouvernements politiques. Cette généralisation des questions n'effraye pas les économistes germaniques et au contraire ils s'y jettent avec passion, en réagissant contre la tentative d'Adam Smith qui avait voulu précisément constituer une science économique en l'isolant par principe des autres sciences morales ou juridiques. Il voulait que le philosophe politique tînt compte des autres directions de la nature humaine, mais séparait nettement son étude pour obtenir plus de clarté. En confondant de nouveau toutes les disciplines sociales, je ne crois pas, quels que soient le mérite et la puissance de l'effort, qu'on rende service à chacune d'elles [1].

Eugène D'EICHTHAL.

— Le poète hongrois *Jean Rimay* (1573-1632) n'était connu jusqu'ici que par ses poésies religieuses (Istenes énekek) qui eurent de nombreuses éditions au XVIIe siècle. Rimay était l'ami du grand trouvère hongrois, Valentin Balassa (1551-1594) et l'éditeur de ses œuvres. Il a rempli plusieurs missions diplomatiques sous Bocskay et Bethlen et s'était retiré dans le comitat de Neográd où Cicéron, Sénèque et Pétrarque l'ont surtout charmé. M. Béla RADVANSZKY a trouvé dans ses archives — où l'on a découvert, en 1874, les *Chansons des fleurs* de Balassa, — de nombreuses poésies inédites de Rimay et vient de publier, sous les auspices de l'Académie, les Œuvres complètes de ce poète (*Rimay János Munkái*. Budapest, 1904, VIII-380 + 113 pages). Outres les Poésies religieuses qui, au cours du XVIIe siècle, furent toujours éditées avec celles de Balassa, nous trouvons ici des chansons d'amour que l'esprit religieux du XVIIe siècle ne permit pas d'imprimer, des chants héroïques, des poèmes didactiques, quelques poésies inspirées des Distiques de Caton et la traduction hongroise du premier livre de ces Distiques. L'éditeur y a ajouté les œuvres en prose de Rimay, parmi lesquelles son « Journal sur la paix de Szőny » (1627) conclue entre Ferdinand II et Gabriel Bethlen, et quelques lettres aux Thurzó sont particulièrement à signaler. A la fin de cette édition critique nous trouvons un appendice très précieux. C'est la bibliographie complète — avec de nombreux fac-similés — du volume des *Poésies religieuses* de Balassa et de Rimay. Cette bibliographie de 104 pages a pour auteur M. L. DÉZSI. Il y décrit minutieusement les trente-neuf éditions qui se sont succédées de 1635 à 1806. M. Aron Szilády, dans son édition des Œuvres de Balassa (1879) ne parle que de trente-une. Les autres ont été découvertes depuis. — J. K.

---

1. La bibliographie de M. S. est comme d'habitude dans les ouvrages allemands très étendue, mais comprend relativement bien peu d'ouvrages français, surtout contemporains.

— M. Jean Vaczy continue avec une grande régularité l'édition de la *Correspondance de Kazinczy* (*Kazinczy Ferenc levelezése*, tome XIV. Budapest, Académie, 1904, XLI-587 p. in-8°). Ce volume contient les lettres du 2 mars 1816 au 31 décembre de la même année, au nombre de 212, dont 109 de Kazinczy. Il s'y agit surtout de de la réforme de la langue et du combat qui se livrait entre conservateurs et néologues. Kazinczy lutte vaillamment contre les retardataires, tâche de recruter des adeptes dans toutes les parties du pays et demande même l'avis de l'écrivain viennois Joseph Retzer — qui ne savait pas un mot de magyar — sur l'opportunité d'une réforme de la langue. D'autres lettres éclairent d'un jour nouveau le voyage que fit Kazinczy en Transylvanie; d'autres ont trait aux premières troupes théâtrales hongroises qui rencontraient beaucoup d'obstacles auprès des fonctionnaires imbus de l'esprit autrichien. On n'aimait pas, en haut lieu, le théâtre magyar, parce que, dit Kazinczy, il instruit et cela *en magyar*. Ce n'est que vingt ans plus tard qu'on a pu construire le théâtre national à Pest. — La lettre française de Madame Kazinczy (p. 539) « Portrait de mon Carlos lorsqu'il aura 25 ans » est un pastiche très réussi de La Bruyère. — M. Váczy ajoute à chaque volume de cette Correspondance une Introduction substantielle et un index des noms propres très détaillé. — J. K.

— Le rabbin de Sopron (Oedenburg), M. Maximilien Pollak, vient de publier un volume sur *Jean Arany et la Bible* (*Arany János és a biblia*. Budapest, Académie, 1904, 194 p. in-8°). L'influence que la lecture assidue de l'Ancien et du Nouveau Testament a exercée sur le poète du *Toldi*, a été constatée par tous les biographes. Né de parents calvinistes très pieux, ayant appris à lire dans la Bible, élevé au collège réformé de Debreczen, l'âme d'Arany s'est, pour ainsi dire, nourrie des pensées et du style des prophètes. M. Pollák s'est donné la tâche de rechercher dans les poèmes épiques comme dans les poésies, les traces visibles de cette influence au point de vue de la langue, des descriptions et de la peinture des caractères. C'est un recueil de fiches très utile, mais l'auteur voit parfois trace d'influence là où, en réalité, il n'y en a point. Ainsi il est exagéré de dire que dans la scène entre Jodovna et Toldi, Arany s'est souvenu de Madame Putiphar. L'auteur ne fait pas non plus la différence entre les locutions très courantes et qui se trouvent sous la plume de n'importe quel écrivain et celles qui montrent réellement l'influence de la lecture directe de la Bible. — J. K.

— M. F. Gyalui, bibliothécaire de l'Université de Kolozsvár, a eu l'heureuse idée de s'adresser aux écrivains les plus célèbres de la Hongrie pour leur demander quels étaient leurs livres favoris et quels écrivains ont exercé une influence sur eux. Trente-quatre ont répondu; parmi lesquels Jòkai, Falk, — le directeur du *Pester Lloyd*, l'ami et le conseiller dévoué des grands hommes politiques magyars — le voyageur Vámbéry, puis toute la jeune école depuis Mikszáth jusqu'à Herczeg. M. Gyalui a réuni ces réponses sous le titre : *Mes livres favoris* (*Legkedvesebb könyveim*. Budapest, Singer et Wolfner, 1904, 160 pages, orné de huit planches : *Ex libris*). On peut constater dans ce volume que chez les écrivains qui ont débuté aux environs de la Révolution de 1848, l'influence des romantiques français est prépondérante; les générations suivantes, tout en lisant nos réalistes et nos psychologues, ne dédaignent pas l'Angleterre et la Russie. Mais ces influences sont souvent minimes, car c'est le pays magyar, ses aspirations et ses rêves dont s'inspirent les plus illustres. Signalons la grande influence que les Chroniques théâtrales de Sarcey ont exercée sur le Labiche hongrois, M. Arpád Berczik qui, depuis trente ans, égaye le public magyar; l'influence de Maupassant sur M. Malonyay, un

des romanciers les mieux doués de la Jeune Hongrie. — Page 27, lire *Centralistes* (pour Encyclopédistes). La littérature hongroise ne connait pas d'Encyclopédistes, mais Szalay, Eötvös, Lukács et Trefort dont la lettre parle, furent dénommés *Centralistes*, parce qu'ils demandaient une centralisation du pouvoir politique pour contrebalancer l'autonomie excessive des comitats. — J. K.

— Le volume de M. Iván Szigetvari, *Sur la théorie de l'histoire littéraire* (*Az irodalomtörténet elméletéről*. Budapest, Kilian, 1905, 215 pages) est le fruit d'un séjour prolongé dans les bibliothèques de Paris. Il se compose de cinq études. 1° *Le développement de la critique française au* XIX° *siècle*. C'est une analyse succincte de la méthode critique de Madame de Staël, de Villemain et de Sainte-Beuve, avec quelques réflexions très justes sur les idées de l'abbé Dubos. — 2° *Taine et la théorie du milieu*. Ce mémoire, lu à l'Académie hongroise, est une critique des points faibles des théories du grand philosophe. — 3° *La méthode critique de Brunetière*; c'est l'exposé le plus complet qu'on ait fait jusqu'ici en Hongrie de la théorie de l'évolution. — 4° *Histoire littéraire et science* est l'application de cette théorie sur certains phénomènes de la littérature magyare. — 5° *L'Histoire littéraire et la critique*, contient des conseils pour tous ceux qui veulent écrire l'histoire littéraire d'un pays, ou faire la critique de certaines œuvres. — Quoique le volume de M. Szigetvári contiennent plusieurs erreurs (influence de Herder sur Mme de Staël; il est incontestable que la comparaison d'Homère avec Ossian remonte aux *Fragments* de Herder; la critique des écrivains vivants; Balzac et Kemény) il sera précieux pour le public hongrois qu'il initiera à des questions qu'on n'a pas encore traitées d'une façon aussi pénétrante. — J. K.

— C'est également à la littérature française que se rapporte le Mémoire de M. Jules Haraszti : *La littérature dramatique française à l'époque de la Renaissance et la mise en scène* (*A renaissance franczia szinköltészete és a szinszerűség*. — Budapest, Académie, 1904. — 62 p. — 8°). L'éminent professeur de l'Université de Kolozsvár prouve dans ce mémoire, contrairement aux opinions de MM. Rigal, Brunetière et Morf que la tragédie française, avant 1600, n'était nullement destinée à être lue — *ein Buchdrama*, comme disent les Allemands — mais bien à être jouée. Il est vrai que M. Lanson, dans ses dernières recherches, est arrivé à peu près aux mêmes résultats, mais voilà dix ans que M. Haraszti étudie la question et ses conclusions ne sont pas inspirées par les études de M. Lanson. M. Haraszti cite à l'appui de sa thèse différents passages de Garnier et de Monchrétien qui prouvent que leurs tragédies furent jouées. Il en est de même des comédies de Larivey. — Nous renvoyons ceux que la question intéresse à l'analyse détaillée de ce mémoire que l'auteur lui-même a publiée dans la *Revue d'histoire littéraire*, 1904, n. 4 (Paris, Colin). — J. K.

— M. Paul Gulyas étudie dans sa dissertation : *La réforme métrique de Baïf* (*Baïf verstani reformkisérlete*. Budapest, 1904. — 60 pages, 8°) avec beaucoup de détails la prosodie du poète français qui s'était avisé d'écrire des vers *mesurés*. M. Gulyás prend comme point de départ le travail de M. Ant. Thomas sur Michel de Boteauville (*Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1883) et prouve avec des arguments empruntés au génie de la langue française, que cet essai d'introduire les rythmes grecs et latins devait échouer. L'auteur a utilisé les meilleures éditions des écrivains qu'il étudie, il est au courant des travaux français et ses nombreuses citations sont correctes, ce qui est assez rare dans les publications hongroises de ce genre. — J. K.

— Parmi les Mémoires édités dernièrement par l'Académie hongroise, nous signalons : 1° Guillaume PECZ : *L'avenir de la philologie classique* (*A classica philologia jövője*, 31 pages, 8°). L'auteur, professeur de grec moderne à l'Université de Budapest, trouve qu'il ne faut plus borner le rôle de la philologie classique à l'étude de l'antiquité, mais que l'hellénisme et la latinité du moyen âge et des temps modernes doivent en faire également partie. C'est surtout vrai pour la Hongrie où le grec, rendu facultatif dans les lycées, doit être étudié dans les Facultés et dans les écoles spéciales à cause des relations commerciales avec la Grèce et l'Orient, et où le latin était employé, jusque vers 1840, dans les écoles et dans l'administration. La philologie classique ainsi comprise, doit avoir son Manuel hongrois. M. Pecz qui vient de mener à bonne fin la rédaction d'un *Lexique des antiquités grecques et romaines* (*Okori lexikon*, 2 vol. de 2400 pages, avec 17 planches et 900 illustrations dans le texte) remarquable surtout par les articles concernant la géographie et les antiquités de l'ancienne Pannonie, propose, dans l'Appendice de ce Mémoire, d'élaborer ce Manuel de philologie classique en sept volumes; il en trace le plan, distribue la matière et désigne aux autorités compétentes ses collaborateurs. — 2° Jean MELICH : *Le fragment du dictionnaire latin-hongrois de Brassó* (*A brassói latin-magyar szótár-töredék*. 35 pages). Il s'agit d'un incunable — Johannes Balbus de Janua : Summa quae vocatur Catholicon, Strasbourg, vers 1470 — conservé au collège luthérien de Brassó. On y trouve des centaines de mots magyars que deux annotateurs sicules y avaient inscrits entre 1580 et 1590 et au commencement du XVIIe siècle. Ces vocables magyars nous fournissent quelques renseignements sur la dialectologie de la Transylvanie. M. Melich range ces mots dans l'ordre alphabétique (p. 9-35) et en donne le commentaire nécessaire. — 3° Louis KATONA : *Les légendes du Codex Teleki* (*A Teleki-Codex legendái*. — 80 pages). Le manuscrit hongrois, écrit entre 1525 et 1531, est conservé dans la bibliothèque des Teleki à Maros-Vásárhely. Il a été publié dans le tome XII du *Nyelvemléktár* et contient, principalement, trois légendes : celle de Sainte-Anne, celle d'Adam et d'Eve et finalement celle de Saint-Macaire. M. Katona dont nous avons déjà annoncé les importants travaux sur le folklore hongrois et sur les sources des *Codices* magyars, trouve que la première légende est tirée de l'incunable catalogué dans le Répertoire de Hain sous le n° 1112, imprimé à Leipzig, chez Lotter, en 1497. La seconde légende est tirée de la *Vita d'Adae et Evae* (Hain, n°s 79 et 80) enfin celle de Saint-Macaire des *Vitae Patrum*, livre I. — M. Katona publie (p. 30-80) les textes latins correspondants à ces légendes. — 4° Joseph BAYER : *Un drame hongrois sur Esther* (*Egy magyar Eszther-dráma*. — 29 pages). L'historien du théâtre hongrois fait connaître un drame scolaire inédit (Musée National, Quart. Hung. 1408) du commencement du XVIIIe siècle. Il croit que les étudiants l'ont joué aussi en dehors de l'école. La pièce rappelle plutôt Hans Sachs que Racine. C'est la seule pièce magyare qui ait traité ce sujet. Le texte est publié intégralement (p. 14-29) ; la langue et la composition sont très primitives. Ce n'est que vers 1820 que le théâtre hongrois a produit ses premières pièces viables. — 5° Joseph THURY : *La littérature turque de l'Asie-Centrale* (*A közép-ázsiai török irodalom*. — 77 pages). Premier essai de classification d'une littérature qui a mille ans d'existence. L'auteur constate qu'en dehors de quelques études de Vámbéry, d'une dissertation russe de Nikitskago et de la Notice de Belin sur Mir Ali-Chir-Névaïi (*Journal asiatique*, 1861) il n'y a aucun essai à consulter sur cette matière. M. Thury veut combler cette lacune. Il divise son sujet en trois périodes : 1° Des temps les plus reculés jusqu'à la

conquête mongole (vers 1220); 2° la période tchagataïe (de 1220 à 1500); 3° la période euzbègue (de 1500 à nos jours). Il caractérise chacune de ces périodes, énumère les œuvres, tant originales que traduites, et passe rapidement en revue les principaux représentants des différents genres littéraires cultivés par les Turcs. — 6° Alexandre Kégl : *Szenaji et la poésie religieuse des Persans* (*Szenâji és a perzsa vallásos költészet* — 175 pages). Un des travaux importants de ces dernières années dans le domaine des études orientales. Après avoir jeté un coup d'œil sur la poésie religieuse des Persans avant Szenâji, l'auteur aborde la poésie de ce poète et celle de ses contemporains en analysant en détail leurs œuvres. Les nombreuses citations sont transcrites et traduites. — 7° Gabriel Téglas : *La topographie et la construction des fortifications entre le Maros et le Danube* (*Az alföldi sánczok Maros-Dunaközi csoportjának helyrajza és technikai szerkezete* — 44 pages et 16 illustrations). Ce mémoire forme la suite des études importantes de l'auteur sur le Limes dacicus. — 8° Maurice Wosinsky : *La céramique préhistorique à ornements de chaux* (*Az őskor mészbetétes diszitésű agyagművessége.* — 166 pages et 150 tables). Monographie détaillée de ces vases dont M. Heuzey a présenté dernièrement à l'Institut des échantillons provenant des fouilles du capitaine Cros en Chaldée. Ce sont des vases ornés de figures à la pointe dont le contour est avivé par une pâte blanche incrustée dans les incisions. Il s'agit d'une technique spéciale qui a fait un grand chemin dans le monde, car on la retrouve depuis la région de Suse jusque dans les nécropoles de l'Espagne. M. Wosinsky passe d'abord en revue les objets trouvés en Hongrie, en Transylvanie, en Bosnie, en Croatie et en Slavonie et compare les différents types; puis il catalogue les vases trouvés dans les autres parties du monde, examine les points de contact, l'origine de cette ornementation et en détermine l'époque. Dans le texte et sur les planches nous trouvons la reproduction de 1447 objets. — On reconnait difficilement le nom de M. Léon Heuzey dans *Henzey Loo* (p. 78), page 88 lire : *Chantre.* — J. K.

— Le tome XIV de la *Revue d'histoire littéraire* (*Irodalomtörténeti közlemények*, Budapest, Académie, 1904, 512 p. in-8°) contient plusieurs articles importants. Nous relevons : E. Csaszar : *L'École latine* (analyse très détaillée des œuvres de Joseph Rajnis, de David Baróti Szabó et de Nicolas Révai, fondateurs de cette École qui a introduit les rythmes latins dans la poésie hongroise). J. Loosz : *Les sources du roman de Kemény : Les temps funestes* (Ce sont : l'Histoire de Hongrie de Szalay, La biographie de Georges Frater par Michel Horváth et parmi les historiens du xvi° siècle : Verancsics et Istvánfi). B. Radvánszky : *Les poésies de Jean Radvánszky* (Détails inédits sur la vie du poète — 1666-1738 — qui a joué un rôle important dans le soulèvement de Rákoczy et seize poésies inédites). L. Dézsi : *Les traductions de Mikes* (Ces traductions du « gentilhomme de la Chambre » de François II Rákoczy sont encore, en grande partie, inédites. Mikes, lors de son séjour à Paris et dans son exil à Rodosto, a pris goût à la littérature française. Le manuscrit intitulé : La manière de bien employer son temps, est la traduction du *Traité de la paresse*, ou l'art de bien employer le temps en toutes sortes de conditions, par Antoine de Courtin, Paris, 1667. — Le manuscrit : Le chemin royal de la Croix, est la traduction de l'ouvrage de Van Haeften, bénédictin d'Utrecht : *Regia via Crucis*, 1635, traduit souvent en français et en allemand. Les Pensées chrétiennes sont traduites d'après les *Pensées chrétiennes tirées de l'Écriture sainte et des Pères*, par Étienne-François Vernage, Paris, 1713). — F. Miklos : *Les Lettres de Turquie de Clément Mikes* (ce chef-d'œuvre de la prose hongroise du xviii° siècle, se compose de véritables lettres que Mikes avait

envoyées de son exil. D'autres croient que ces Lettres sont fictives, et c'est aussi notre opinion). L. Gyöngyösy : *La vie et les œuvres d'Étienne Gyöngyösy* (La biographie la plus complète de ce poète du xvii^e siècle). — En dehors de ces travaux, la Revue de M. Szilády publie de nombreux documents inédits. — J. K.

— La *Revue générale de philologie* (*Egyetemes philologiai közlöny*, tome XXVIII, Budapest, Franklin, 1904, 896 pages in-8°) publie des études moins longues que la Revue d'histoire littéraire ; par contre la partie critique et bibliographique y est plus développée. Parmi les articles nous relevons : J. Bayer : *Un drame allemand sur Bánkbán* (c'est l'œuvre du baron Püchler qu'on a jouée, en 1834, à Bude, mais dont le texte allemand ne fut pas publié). E. Csaszar : *Kazinczy en 1814-1815;* J. Cserép : *De Posoniensi codice Sallustiano; La patrie d'Ulysse;* J. Czeizel : *Influence de Klopstock sur Kazinczy*; J. Erdös : *La syntaxe de la langue grecque du Nouveau Testament*; A. Hellebrant : *Bibliographie de la philologie magyare en 1903;* C. Horvath : *Les œuvres d'Étienne Pállya* (auteur de plusieurs drames scolaires). E. Kallos : *Homère et Archiloque;* L. Katona : *Ad Gesta Romanorum;* G. Keczer : *Observationes criticae in Euripidis Bacchas*; G. Némethy : *Parerga Propertiana; La jeunesse de Tibulle*; V. Scharbert : *La constitution des tribunaux à Athènes*; D. Vértesy : *La langue d'Apulée.* — J. K.

— Les *Nyelvtudományi Közlemények* (tome XXXIV; Budapest, Académie, 1904, 476 p. in-8°) spécialement consacrés à la philologie finno-ougrienne, continuent la publication du travail considérable de J. Melich : *Les mots slaves en magyar*, la critique d'Oscar Asbóth sur l'ouvrage de Munkácsi : *Les éléments aryens et caucasiques dans la langue hongroise.* Cette critique promet de devenir tout un volume. L. Erdélyi publie un Registre de 1211 contenant la liste des contribuables de l'abbaye de Tihany ; J. Goldziher fait connaître quelques *Vocabulaires turcs du* xi^e *au* xv^e *siècle;* D. Szabó disserte sur la *Formation des mots en vogoul*; le directeur de la *Revue* Joseph Szinnyei, sur l'*U final dans les textes de l'époque arpadienne*; J. Thury caractérise la *Langue turque du* xiv^e *siècle.* — J. K.

— Le *Gardien de la langue* (*Magyar Nyelvör*, tome XXXIII. Budapest, 1904, 600 pages in-8°) continue sa campagne en faveur de la correction du parler magyar, donne des articles assez courts mais substantiels, rend compte des travaux linguistiques, recueille des matériaux pour le nouveau Dictionnaire historique, les dictons populaires et poursuit l'étude méthodique des patois. Parmi les articles, nous relevons : J. Balassa : *La Correspondance de Kazinczy;* J. Gabor : *Le rythme archaïque des Magyars*; L. Csaszar : *La langue des Sicules de l'Est;* K. Haag : *Une nouvelle méthode pour étudier les patois*; E. Kulcsar : *Joseph Kármán, styliste;* F. Misteli : *Les conjonctions hongroises* (traduction d'un ancien article du philologue de Bâle qui vient de mourir). J. Rényi : *Contributions à l'histoire de nos proverbes;* M. Rubinyi : *Verseghy;* Zs. Simonyi : *Jókai, styliste*; *Comment on prépare les grands Dictionnaires;* V. Tolnai : *Les noms hongrois des oiseaux de proie*; A. Valló : *Mots slovaques en magyar.* — Le directeur du *Nyelvör*, M. Simonyi, publie à côté de sa revue des Fascicules (*Nyelvészeti füzetek*) dont les quatre derniers sont les suivants : 1° *Sur le Dictionnaire historique* (123 p.) par Simonyi, avec la collaboration de *Bartha*, *Melich* et *Szilasi* (réunion d'articles qui réfutent les critiques que M. Ballagi a émises dans son ouvrage : *Notre ancienne langue et le Dictionnaire historique*) ; 2° *Le patois du comitat de Heves* (58 pages), par J. Berze Nagy (contribution très utile à l'étude du parler des Palócz) ; 3° *Le patois de Pápa* (72 pages) par O. Beke ; 4° *L'Analogie dans la construction des phrases* (56 pages) par M. Kertész. — J. K.

— Mentionnons finalement que M. Simonyi vient de donner une seconde édition revue et corrigée de son ouvrage classique : *La langue hongroise* (*A magyar nyelv*; Budapest, Athenaeum, 1905, 485 p. Avec deux cartes et deux planches). La première édition a paru en 1889 sous les auspices de l'Académie. Tous ceux que la vie de la langue magyare : les origines, la parenté, les influences qu'elle a subies, les monuments linguistiques, les patois, la réforme du vocabulaire ainsi que la construction intéressent, trouveront dans ce livre un guide sûr et une bibliographie abondante. — J. K.

— M. A. Besnard, architecte, a dessiné et décrit *l'Église de Cormeilles-en-Parisis* (Paris, Lechevallier, 1904, 52 p., 21 fig. in-4°). Le monument n'est pas de la même époque et comprend des parties du XIIe, du XIIIe et du XIVe siècles, sans parler d'une façade pseudo-gothique du XIXe. Mais il a des chapiteaux curieux, un chœur intéressant, une crypte peut-être bâtie par Suger. Le plan général de l'édifice est sur un axe brisé; le chœur est incliné à droite par rapport à la nef. M. Besnard explique cette particularité, comme d'ordinaire, par une maladresse ou par une nécessité de construction. Il est au moins extraordinaire qu'un pareil hasard, déviation de l'axe à droite ou à gauche, se produise si souvent. — S.

— *L'Art français primitif*, revue nouvelle fondée et dirigée par M. Casati de Casatis (six numéros par an, 10 francs, à la librairie Leroux), n'était peut-être pas nécessaire à l'étude sérieuse de l'histoire de l'art. Le bon article de M. André Hallays sur le château d'Azay-le-Rideau pouvait paraître ailleurs; c'est la pièce de résistance de ce premier numéro. On abuse, au surplus, de l'épithète de « primitif ». Je voudrais bien savoir ce qu'à de primitif le château d'Azay qui ne s'explique que par une longue tradition d'artiste, renouvelée et vivifiée par le mouvement de la Renaissance; je ne dis pas l'italianisme, ce qui est tout autre chose, on l'oublie souvent. — T. U.

— Mme Carette, née Bouvet, a eu l'heureuse idée de faire entrer dans sa *Collection pour les jeunes filles*, l'*Histoire de ma vie* par George Sand (Paris, Ollendorf, 1905. In-12°, XII et 350 p.). Naturellement, cette édition n'est pas « la bonne » pour les historiens, mais elle fera des heureuses. — S.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 mai 1905.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une lettre de M. Gauckler, directeur du service des antiquités et arts de Tunisie. Cette lettre contient la copie d'une inscription latine découverte à la zasaia de Sidi-Mohammed-ech-chaffaï. L'intérêt de cette inscription, qui n'est pas antérieure au IIIe siècle, réside dans la mention d'un nom géographique malheureusement mutilé (*...ptuci*) et dans le mot *paganicum* employé pour désigner une sorte de chapelle rurale.

M. J. Lair, au nom de la commission du prix Auguste Prost, annonce que ce prix a été partagé également entre M. Lesort, pour son ouvrage intitulé : *Les chartes du Clermontois conservées au Musée Condé*, et M. Emile Duvernoy, pour son livre sur *Le duc de Lorraine Mathieu Ier* (1139-1176). — La commission a, en outre, accordé deux mentions honorables à M. Henry Poulet, pour son ouvrage sur *Thiaucourt* (1787-1799), et à M. Ferdinand des Robert, pour ses recherches sur *Les seigneurs de Saulny près Metz*.

M. G. Ferrero fait une communication sur les origines de la guerre des Gaules.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 17 juin. — 1905

Cambridge Historical Series. Europe and the Far East. By Sir Robert K. Douglas 1 vol. in-18, viii + 450 pp. Cambridge 1904.

« Le but de cette série est d'esquisser l'histoire de l'Europe « moderne avec celle de ses principales colonies et conquêtes, envi- « ron depuis la fin du xv^e^ siècle jusqu'à l'époque présente. » (Préface générale). L'Europe en Extrême-Orient pendant quatre siècles, l'élan qui a jeté les Portugais jusqu'aux confins de l'Asie et a lancé à leur suite les autres nations maritimes, la divergence des intérêts commerciaux et religieux avec leurs réactions mutuelles, le mélange des vues politiques, le renouveau de l'expansion européenne après 1815 : voilà un vaste sujet qu'on ne pouvait traiter en 400 pages, sans un parti pris de raccourci. Il fallait énoncer une demi-douzaine de faits culminants, les étudier dans leur signification et dans leurs effets ; une pareille œuvre eût été éminemment propre à faire sentir dans le passé les profondes racines du présent, suivant l'expression de la préface générale : cette conception eût été celle d'un Seeley, mais tout le monde n'est pas Seeley. Faute d'adopter ce plan, l'ouvrage risquait d'être une sèche énumération.

M. D. a tenté d'échapper à cette alternative : y a-t-il réussi ? Il expose beaucoup plus qu'il n'est utile les anciennes relations entre Chine et Europe antérieures au xvi^e^ siècle, mais il traite en quelques mots des périodes entières de l'expansion russe et ne mentionne pas, autant qu'il me semble, le traité Mouraviev ni la fondation de Vladivostok, il indique à peine la situation de droit des missionnaires en Chine. Il n'a pu se décider ni à parler séparément de chaque pays asiatique ni à composer suivant un ordre logique et chronologique à la fois ; de là manque de suite et redites : nous passons de la guerre franco-annamite à un chapitre *Birmanie, Corée et Tibet*, puis aux innovations et réformes en Chine pour revenir à un historique général des *rapports entre l'Annam et l'Occident*.

L'auteur cite le nom de nombreux politiques et marins anglais ; quand il s'agit d'étrangers il met plus volontiers *le ministre de*

France, l'amiral russe etc. : il craint sans doute de fatiguer la mémoire du lecteur britannique. Mais quand il néglige de mentionner que l'audience impériale dans le Oen-hoa-tien fut obtenue par MM. Gérard et Cassini seuls, il montre vraiment trop de défiance de l'esprit de son lecteur ; et si l'on compare ses expressions à propos de la conquête de la Birmanie p. 244 et de celle de l'Annam p. 373 [1] le contraste fait sourire : ce n'est plus de l'histoire, c'est du plaidoyer.

Je dois enfin relever à titre d'indication un certain nombre d'erreurs.

P. 386. La mission Cogordan n'a pas précédé, mais suivi le traité Patenôtre.

P. 388. Yunnanhsien sans doute pour Yunnansen.

P. 247. Le père du roi de Corée était encore à Pao-ting-fou en décembre 1884, il n'est rentré à Seoul qu'à l'automne suivant ; il n'a donc été pour rien dans les troubles.

PP. 363, 365, 367, 368 une série de noms français et annamites sont écorchés (Faifar, Thientri, Charnier, Grandier, Chandoc, Hantien).

P. 171. Il est très contestable que la population du Japon ait augmenté sous les Tokougawa.

P. 177. Jamais le chôgoun n'a prétendu être l'égal du tennô.

P. 180. La distinction entre noblesse de cour et noblesse militaire n'est pas une invention des Tokougawa, elle était déjà ancienne au temps de Yoritomo.

P. 147. Ihéyasou a été nommé chôgoun cinq ans après la mort de Hidéyosi, et non par ce dernier :

Dira-t-on après ces critiques que le volume est négligeable? On aurait tort, il renferme de bonnes parties, les erreurs matérielles seraient facilement effacées ; si j'ai été un peu sévère, c'est que M. D. est un des représentants marquants de la sinologie anglaise, sa parole ne saurait donc être indifférente.

Maurice Courant.

La sculpture attique avant Phidias, par Henri Lechat, ancien membre de l'École française d'Athènes, chargé de cours à l'Université de Lyon. Paris, Albert Fontemoing, VIII-510 p., 48 fig.

Voici un livre qui marque une étape décisive dans l'étude de la sculpture archaïque, et, si l'on peut dire, ferme une époque. Depuis vingt ans les découvertes de l'Acropole ont provoqué un grand nombre de travaux utiles, et même indispensables, puisqu'il s'agissait de reconstituer d'abord, puis de classer et de dater des œuvres si étrangement nouvelles, et d'organiser un territoire de l'art qui jusqu'alors

1. En parlant de Garnier : « ready for any stratagems or spoils. »

nous était inconnu. Mais dans ce flot d'articles et de brochures, que de théories contradictoires, nées souvent d'une observation incomplète ou trop rapide! On y voyait l'influence ionienne et la dorienne se disputer les mêmes œuvres, et monter ou descendre comme des valeurs en bourse. On y parlait, avec un égal respect, mais une conviction inégale, des écoles de Chios, de Naxos, de Paros, de Milet, de Sicyone, d'Argos, de Corinthe, de Sicile. Un beau jour, l'on vint nous déclarer que tout cela n'était que rêverie, qu'il n'y avait jamais eu d'écoles, et cette conclusion était vraiment attristante pour tant d'honnêtes gens qui depuis un quart de siècle travaillaient à démontrer le contraire.

Le livre de M. L. remet les choses au point, et non pas seulement son livre, mais l'exemple qu'il a donné et la méthode de travail qu'il a suivie. Et si je me permets d'insister sur ce point, c'est que exemple et méthode renferment en eux un très bel et très rare enseignement.

M. L. assistait aux fouilles de l'Acropole quand M. Cavvadias les dirigeait. Il écrivit alors sur les sculptures en pierre tendre et les *corai* une série d'articles qui depuis quinze ans n'ont presque rien perdu de leur valeur. C'est qu'il était déjà le maître de sa méthode. Cette méthode est si rigoureuse qu'ells laisse à l'erreur le minimum de place. Elle tend à réduire le plus possible la part de l'hypothèse, et même celle de tout élément subjectif. Elle consiste essentiellement dans une *description* des œuvres. Les descriptions de M. L. sont des modèles de minutie et de précision. Rien ne lui échappe. Il a observé tous les plis des draperies, toutes les frisures des cheveux, et, bien qu'il n'omette aucun détail, il nous conserve toujours une image nette de l'ensemble, et une image vivante par la ressemblance et par tout ce qu'il y met de goût et de sincérité. Mais une description, pour exacte et complète qu'elle soit, peut s'en tenir à la surface, à l'aspect extérieur des choses. Celle de M. L. pénètre du dehors au dedans; elle analyse les éléments, en indique les rapports et les origines; elle impose certains rapprochements; elle conduit, d'une marche lente mais sûre, à des conclusions d'ordre général, qui semblent en sortir comme les propriétés de la figure sortent de sa définition.

Le livre qui parut en 1902 sous le titre modeste *Au Musée de l'Acropole* montrait cette même méthode appliquée de la façon la plus stricte et la plus sévère. Pas de théories générales, sauf une, sur les origines de la sculpture en pierre tendre, et celle-là même fondée uniquement sur les caractères matériels des œuvres; le mot d'école y était à peine prononcé : des descriptions, des analyses, je voudrais presque dire des dissections, car je ne puis mieux comparer ce livre qu'à ces « recueils d'observations » tels qu'en publient naturalistes et physiologistes. Un ouvrage de ce genre n'a pas seulement une valeur archéologique : dans un temps où il est aisé d'attirer l'attention par

des hypothèses sonores et vaines, il nous donnait, avec un indispensable instrument de travail, une belle leçon de probité et de conscience scientifiques.

Cependant ce livre si complet, et, à certains égards, définitif, n'était, à d'autres, qu'une préparation : des matériaux réunis pour une construction qu'il restait à élever; l'analyse avant la synthèse. Il rendait nécessaire un « ouvrage conçu sous forme historique, embrassant tout le développement de la sculpture athénienne, depuis ses origines jusqu'à la fin de l'archaïsme ». C'est cet ouvrage que publie aujourd'hui M. L. et j'ai hâte de dire qu'il est digne de ceux qui l'ont précédé et des longs soins qui l'ont préparé.

Dès la première page de la préface l'auteur définit ses « positions » avec une rigoureuse précision : « Mon dessein a été de montrer qu'il a existé une école attique suivant le sens strict que les historiens de l'art donnent au mot École, que cette école a eu de bonne heure sa physionomie distincte, sa personnalité définie, qu'elle a progressé d'une marche continue, non pas rigide et rectiligne, passablement souple au contraire, élargissant son domaine sans en compromettre l'unité et que le génie individuel des plus grands artistes a eu peut-être une moindre action sur le magnifique épanouissement de l'époque de Périclès que n'en eut secrètement ce qu'on pourrait appeler le génie collectif de l'École. »

La première partie, consacrée aux sculptures en pierre tendre et aux premiers marbres, ne fait pas double emploi avec les chapitres que M. L. avait déjà écrits sur le même sujet. On sera frappé au contraire de la façon dont il a su le renouveler, en mettant à profit les recherches récentes de M. Wiegand, en atténuant certaines parties de sa première démonstration, surtout en faisant rentrer l'étude technique dans celle du développement historique de cette sculpture primitive. Il en démontre en effet l'indépendance et l'autochtonie, non pas seulement par la critique des opinions contraires, mais plus fortement encore par la continuité même et la logique de son évolution ; il retrouve sur les œuvres mêmes les traces des différentes étapes par où elle a passé : « Ces œuvres, écrit-il, constituent dans toute la force du terme une série ; non seulement elles se suivent les unes les autres sans solution de continuité, mais elles sortent logiquement les unes des autres... Du bois à la pierre tendre et de la pierre tendre au marbre, du bas relief au haut relief, puis à la ronde bosse, des antiques xoana à la figure du moschophore, la chaîne se déroule sans interruption... Toutes ces œuvres font un bloc; toutes sont attiques ou aucune ne l'est. » Une même démonstration prouve donc l'existence d'une école attique et détermine le progrès de son développement. Elle nous conduit vers 550 environ à l'époque où les sculpteurs athéniens ont achevé leur premier apprentissage. S'ils ont pu recevoir de l'Orient la « première étincelle », emprunter quelques

motifs qu'ils retrouvaient dans les menus objets d'importation asiatique ou peut-être dans quelques survivances mycéniennes, ils ne doivent rien qu'à eux-mêmes pour la technique de leur art. Ils ont eux-mêmes inventé leurs outils; ils ont triomphé, par leurs seuls efforts, des résistances de la matière. Bien plus, ils se sont créé un style original, qui leur appartient en propre, et qui n'est exactement ni celui de la Grèce orientale et ionienne, ni celui de la Grèce occidentale et « dorienne », ayant déjà la mesure, la simplicité, la grâce précise et ferme du style attique. Je ne peux pas reprendre ici l'analyse qu'en a faite M. L. Il faut la lire dans son livre : elle y est conduite avec une sûreté dans le développement, une exactitude dans le détail, un sentiment esthétique, sensible également dans la vision des choses et le choix des mots, qui font de cette conclusion de la première partie ce qui a été écrit de plus complet et de plus sobre, de plus pénétrant aussi et de plus séduisant, sur cette lointaine période de l'art attique.

Au milieu du VIe siècle, il se produit une transformation profonde. Un élément nouveau intervient qui va, pendant près d'un demi-siècle, exercer une action considérable sur la sculpture attique, et en modifier la physionomie. C'est le règne de l'influence ionienne. Ce qu'est l'ionisme, M. L. nous le dit dans un chapitre consacré principalement aux sculpteurs de l'école de Chios — et on ne l'avait pas dit avant lui avec tant de précision et de finesse —. Surtout on n'avait pas remarqué, comme il a fait, la marche progressive de la conquête ionienne en Attique : ce furent d'abord des conquêtes partielles, qui se montrent dans un détail du costume, dans la complication des frisures, dans un sourire plus marqué des lèvres et des yeux, dans l'ovale plus allongé du visage, mais qui n'en sont pas moins importantes puisqu'elles nous permettent d'entrevoir comment se comportèrent les artistes athéniens en présence de cette beauté plus ornée, plus coquette, plus souriante, qui leur était révélée par les Grecs d'Ionie. Cette infiltration lente de l'ionisme continua jusque vers 540. A cette époque le triomphe de Pisistrate donne, tout d'un coup, à la vie politique et artistique d'Athènes, une intensité inconnue. Sur les voies lentement préparées depuis vingt ans, l'ionisme fait un bond brusque, et, fort de sa supériorité technique, de toute la séduction qu'il y avait en lui, il s'établit en maître dans les ateliers athéniens. Par les *corai* qui appartiennent presque toutes à cette période, par les frontons du second Hécatompédon, nous pouvons étudier et juger comme son influence s'est exercée. Les résultats en furent d'une importance capitale : « Une expérience vite acquise de tous les secrets de la technique du marbre...; un adoucissement de la verdeur un peu âpre et de la franchise un peu rude que manifestent leurs œuvres plus anciennes; un sentiment nouveau de l'élégance des draperies et de la grâce des gestes..., voilà les gains principaux que les Attiques durent aux leçons de leurs frères

ioniens. » D'ailleurs, si M. L. rend pleine justice à l'influence des artistes d'Ionie, il est très loin de l'exagérer, et il proteste à plusieurs reprises contre la tendance, assez répandue aujourd'hui, du « tout à l'ionisme ». A côté des statues purement ioniennes, œuvres d'artistes asiatiques ou insulaires ou d'artistes attiques qui les imitaient habilement, et des statues « pseudo-ioniennes », copies plus ou moins maladroites des premières, il en reconnaît d'autres en qui se montre la persistance du vieil art attique, et qui témoignent de la résistance qu'il opposa aux nouveautés venues du dehors. Les frontons du second Hécatompédon mêlent à doses égales les traditions attiques et les influences ioniennes. Anténor se tient encore plus éloigné des Ioniens : par la grandeur simple de sa composition, par la franchise et l'audace de l'exécution, par le dédain des raffinements inutiles et des parures superflues, il est resté un pur attique.

Et c'est de son côté qu'est l'avenir : cette opulente et délicieuse floraison de l'ionisme cesse en 510, ou du moins elle a, dès cette époque, accompli son œuvre féconde. Sans doute le courant attico-ionien n'est pas tari; il ira se continuant à travers tout le v^e siècle, mais il ne sera pas l'art de Phidias. Pour en retrouver les premiers germes, il faut se tourner dans une autre direction : les influences ioniennes s'arrêtent ici et les doriennes entrent en scène.

Ce mot « dorien » doit être expliqué. C'est une expression résumée pour opposer à l'art ionien un art de tendances toute différentes, dont les centres principaux se trouvent dans le Péloponnèse, dans la Sicile et la Grande-Grèce, expression plutôt négative, puisqu'elle désigne moins les caractères propres d'un groupe ethnique ou d'une région géographique, que ceux par où il se distingue de certains autres — dorien étant ici presque synonyme d'anti-ionien —, mais expression juste et qu'on peut conserver puisqu'elle établit une sorte de parallélisme, exact dans l'ensemble, entre les deux grandes divisions de la race et les deux aspects principaux de l'art grec. Comment et quand s'exerça cette influence dorienne, c'est ce dont nous pouvons juger par certaines œuvres comme la *coré d'Euthydicos*, la *tête d'éphèbe blond*, le *relief du maître potier*. Antérieures à 480, elles appartiennent aux œuvres les plus avancées qui furent retrouvées sur l'acropole prépersique, et se placent entre 500 et 480. Le surnom qu'on a donné à deux d'entre elles — le *boudeur* et la *boudeuse* —, en indique le caractère. Elles témoignent d'une réaction voulue contre tout ce qui faisait la beauté ionienne : atténuation ou suppression du sourire factice des lèvres, modelé nouveau de la bouche et de l'œil, redressement du profil, simplicité et sobriété du costume qui entraîne une étude nouvelle de la draperie et des effets décoratifs qu'on en peut tirer. Ne cherchons pas, d'ailleurs, à aller trop loin, ni à préciser si ce fut d'Égine, d'Argos ou de Sicile que vint le mouvement. L'essentiel est que nous constations d'une manière certaine l'action et les effets

de ces influences doriennes. « Ce que la sculpture attique y gagna semble pouvoir être défini comme il suit. Elle dut, à partir de ce moment, s'adonner davantage qu'elle ne l'avait fait encore, au travail du bronze et en même temps à la reproduction des types athlétiques, sujets préférés des sculpteurs péloponnésiens et pour lesquels le bronze était leur matière préférée. Après les savoureuses qualités de modelé que les Attiques avaient acquises des fins marbriers ioniens, ils apprenaient maintenant des bronziers doriens le mérite des contours nets, du dessin ferme, de la composition nue et serrée... ». Par là se trouve constituée une nouvelle sculpture attique où aux éléments du vieux fonds indigène, déjà fécondés par les alluvions ioniennes, se mêlent, en quantités variables selon les œuvres, les apports doriens, — et cet art nouveau, que nous pouvons représenter par le nom d'Hégias, élève d'Hagéladas et maître de Phidias, est bien cette fois celui dont nous verrons l'épanouissement sur les marbres de Parthénon.

Mais — et c'est un des mérites de M. L. d'avoir mis ce fait en lumière — ce courant « attico-dorien » n'absorbe pas en lui toute l'activité des artistes d'Athènes. A côté se développe toute une production de sculpture « attico-ioniennes » dont les grandes *corai* 684 et 674, la grande *tête à polos* de l'Acropole, la belle tête de bronze du Musée central, le relief de la *Déesse montant en char* sont les œuvres principales : œuvres ioniennes par leurs antécédents, mais d'un ionisme adouci, plus sobre, plus nerveux, et, pour tout dire d'un mot, *atticisé*. Et rien ne prouve mieux la souplesse et la richesse du génie attique, qui ne laisse rien perdre de ce qu'il reçoit du dehors, mais qui, en le recevant, l'assimile et le fait sien.

Ainsi, en 480, les œuvres de la sculpture athénienne nous apparaissent comme réparties en deux séries ayant chacune leur histoire et leur développement propre : séries homogènes, mais d'une homogénéité vivante, qui n'exclut pas une certaine diversité dans les éléments individuels ; séries autonomes, mais cependant reliées par la communauté des origines et se complétant nécessairement l'une par l'autre comme les deux faces du même génie attique. A cet égard, la grande tourmente de 480 ne changea rien : le chapitre où M. L. explique le vrai caractère et l'importance de cette date est parmi les plus neufs du livre. On se représente volontiers les trente années qui suivirent comme une « Renaissance » succédant immédiatement à une « invasion barbare ». Ce fut, en réalité, une période de réparation et de préparation, féconde puisque les Athéniens y accumulèrent ces réserves de richesse et d'enthousiasme qu'ils dépensèrent magnifiquement entre 450 et 430 — mais relativement pauvre en grandes constructions et en œuvres d'art. Du moins y peut-on suivre encore les deux courants que nous venons de signaler : attico-ionien, avec l'*Éphèbe* de l'Acropole 692 (c'est celui que M. Delbruck attribuait à une école parienne), l'*Athéna* dite d'Endoios, etc. ; attico-dorien

avec les *tyrannoctones*, l'*Éphèbe* de l'Acropole 698, que M. L. attribue lui aussi à Critios (je note en passant qu'il place en 505 le groupe d'Anténor, attribue celui de Naples à Critios et Nésiotès, mais, contrairement à M. Furtwaengler, paraît disposé à admettre sur ces artistes l'influence des ateliers de la Grèce occidentale), le *relief des Charites*, la petite *Athéna* de l'Acropole, le relief de l'*Athéna mélancolique*. Il n'est pas jusqu'à la plus vieille et plus pure tradition attique — celle des frontons en pierre tendre, du *Moschophore*, de la *coré* d'Anténor —, qui ne réapparaisse elle aussi dans une œuvre d'ailleurs isolée, la *tête Sabouroff* de Berlin. Et ce que toutes ces œuvres nous montrent sous leur dorisme affiné ou leur ionisme plus viril, ce sont les progrès de l'art attique proprement dit, progrès doubles, d'abord dans la technique et la connaissance de la nature, ensuite dans l'organisation méthodique et l'assimilation plus parfaite de tous les éléments étrangers. Il arrive ainsi, maître de ses moyens et de son idéal, au moment même où les circonstances politiques et le génie de Périclès vont lui permettre de se développer avec un éclat et une force incomparables.

Mais même alors, et dans les années qui suivent, ce double courant dont nous avons constaté la formation vers l'an 500, existe et se continue. Par ses racines profondes, l'art de Phidias se rattache à celui des plus vieux artistes athéniens, mais il a dû beaucoup aussi à l'influence dorienne. « Le type des têtes du Parthénon, dit M. L., est issu progressivement d'une suite d'essais appartenant à la série appelée par nous attico-dorienne », et sa démonstration, fondée sur de très judicieux rapprochements, est ici particulièrement convaincante. « Phidias fut un Attico-dorien ; il n'est pas cela seulement, mais il est cela d'abord. » Et d'autre part la tradition ionienne revit dans des œuvres comme la *Caryatide* de Tralles, les *Danseuses* de Delphes, l'*Aphrodite* de Fréjus, œuvres d'élégance et de délicatesse, qui représentent pour nous sinon l'art, du moins la tendance des Calamis et des Callimaque. « Il existe à cette époque hors d'Athènes un art proprement dorien, et il existe toujours un art ionien, mais Athènes a ce privilège unique de posséder à la fois un art attico-dorien et un art attico-ionien. »

Aussi bien, cette dualité de l'art attique ne doit pas faire illusion. Si elle contribua à le rendre plus riche et plus varié, elle n'en compromit pas l'unité. Dans le génie d'un Phidias s'unissent la grâce ionienne, la force dorienne, l'exquise mesure attique, le patient travail de longues générations. Le Parthénon est le chef-d'œuvre collectif de l'école attique, et cette école même est le lieu où se concentrent tous les souffles et tous les rayons du génie grec.

Cette analyse ne prétend pas à épuiser un livre où presque à chaque page se rencontre une idée ingénieuse, une vue personnelle, et qui vaut presque autant par ce qu'il nous suggère que par ce qu'il nous

apprend. J'ai voulu en mettre en lumière les idées directrices, et justifier ce que j'en disais au début : qu'il est le plus considérable de tous ceux qui ont été écrits jusqu'à ce jour sur la sculpture archaïque. J'estime que c'est un grand honneur pour la science française que l'étude de ces primitifs grecs se trouve ainsi comprise et comme encadrée entre la thèse latine de M. Homolle et la thèse française de M. L.

Dans l'ensemble la « doctrine » du livre me paraît inattaquable : existence d'écoles indépendantes à l'époque archaïque, autochtonie de la sulpture attique, réfutation de la théorie du « tout à l'ionisme », succession puis coexistence des influences ioniennes et doriennes et leur progressive assimilation dans le génie attique, voilà, je crois autant de résultats acquis et sur lesquels on ne reviendra plus. Il pourra se produire des objections de détail ; l'attico-ionien et l'attico-dorien sont, sur leurs limites, séparés par des nuances parfois imperceptibles, et l'attribution de certaines œuvres à l'un ou à l'autre peut prêter à discussion. Mais quand bien même on multiplierait les observations de ce genre, la théorie de l'auteur n'en serait pas atteinte et resterait vraie dans toutes ses parties essentielles. Peut-être aurait-on pu demander à M. L. d'aller un peu plus avant dans son analyse de l'ionisme. Il y a, si je ne me trompe, un ionisme insulaire, localisé dans les îles de l'Archipel, et qui n'est exactement ni celui de Chios ni celui du continent asiatique. — J'avoue aussi n'être qu'à demi convaincu par la théorie de M. L. sur les origines de la sculpture en pierre tendre. Il a expliqué lui-même comment le bas-relief est sorti en quelque sorte de la muraille du temple et n'a été, à l'origine, qu'une peinture à bout de bloc sur fond ravalé. Je crois qu'on pourrait trouver dans ce fait l'explication des principaux caractères de cette sculpture primitive. De toutes manières, elle a subi l'influence de la peinture assez fortement pour qu'on ne puisse pas refuser à celle-ci une place dans l'histoire de son développement même technique. — La chronologie des œuvres de cette période reste parfois incertaine ; le *fronton rouge* est placé après le *fronton de l'hydre* parce que le travail de la pierre y est plus avancé et plus éloigné des traditions du bois, mais, d'autre part, on se fonde sur l'ordre de succession de ces œuvres pour nous montrer comment les artistes attiques ont peu à peu évolué et comment ils ont passé de le technique du bois à celle de la pierre. N'y a-t-il pas là une sorte de « cercle » ?

M. L. a tenu à se défendre à l'avance contre la reproche d'avoir été trop long. C'est excès de scrupule. Il n'y a rien de superflu dans son livre et même les pages les plus sévères s'y lisent avec plaisir. C'est qu'il écrit une langue charmante, précise et souple, pleine de trouvailles heureuses, d'images pittoresques, également aisée dans la description des objets concrets et dans l'expression des idées abstraites, également éloignée du jargon pédantesque et des développements pseudo-littéraires où se réduit trop souvent la critique d'art.

Et là encore il a fait œuvre utile, montrant qu'on peut être un savant d'une impeccable érudition sans cesser d'écrire une langue claire, élégante, française, et donnant ainsi un exemple qu'on voudrait voir suivi par beaucoup d'archéologues. La correction typographique est à peu près irréprochable; l'illustration est toujours bonne et parfois excellente.

Gustave Mendel.

Ant. Thomas, **Nouveaux Essais de Philologie française.** — Paris. Em. Bouillon, 1905; un vol. in-12, de xii-416 pages.

M. Thomas vient de donner une suite aux *Essais de philologie française*, dont il a été rendu compte ici (voir *Revue critique* du 27 juin 1898, p. 507 suiv.) et aux *Mélanges d'étymologie française* qu'il a publiés entre temps dans la « Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris ». Est-il besoin de dire que ces *Nouveaux Essais* sont en tous points dignes de leurs aînés ? Ils leur ressemblent par la science et l'ingéniosité que déploie l'auteur à chaque page; ils leur ressemblent même par l'ordonnance du volume, dont le premier tiers est occupé par quelques Mémoires de longue haleine, tandis que le reste consiste en une centaine d'articles étymologiques beaucoup plus courts : M. Th., cette fois-ci a même tenu à faire bonne mesure et, par une sorte de coquetterie, nous a donné exactement cent une étymologies. Parmi ces notices qui, sous leur apparente brièveté, cachent une somme de recherches si considérables et si consciencieuses, il y en a beaucoup qui sont inédites ; les autres avaient déjà paru dans différentes Revues ; j'en retrouve ici notamment un assez fort lot qui proviennent des *Mélanges Couture*, et qui forment une contribution appréciable aux études d'étymologie gasconne. D'ailleurs presque toutes ces notices, quelle que soit leur provenance, portent en général sur des mots dialectaux, ou encore rares et archaïques. M. Th. est passé maître dans ce genre de recherches, il y apporte un flair et une sagacité auxquels on ne saurait trop rendre justice; mais on comprendra qu'il soit assez difficile d'en donner l'impression dans un compte rendu : il faut lire ces deux ou trois cents pages pour les goûter pleinement et par le menu. Il me suffira de dire que je n'y ai pas trouvé grand'chose — rien même peut-être — qui ne soit conforme aux règles d'une saine phonétique, la sémantique n'intervenant jamais que comme auxiliaire, pour parachever les démonstrations, et c'est bien ainsi qu'il faut procéder. Le lecteur sera charmé aussi de la parfaite bonne grâce avec laquelle M. Th. abjure çà et là quelques anciennes erreurs, — pas bien nombreuses, — ainsi p. 183 une étymologie trop compliquée de *bouillie*, qui lui avait été reprochée ici-même; p. 284, celle du mot wallon *ivière*, qui signifie « neige », mais représente *hiberna* et non pas *nivaria*. Il est toujours très méritoire de faire ainsi amende honorable, et c'est d'un bon

exemple. Parmi ces notices, il y en a deux dont les dimensions dépassent sensiblement celles des autres, et qui se rapportent à nos mots *caillou* et *trouver* : on les trouvera à leur ordre alphabétique, sous les numéros XXIII et C. Toutes les deux sont extraites de la *Romania*, où elles ont paru naguère ; toutes les deux sont des réponses à certaines hypothèses de M. Schuchardt, qui ont fait quelque bruit, surtout la seconde, dans le monde de la philologie romane. En ce qui concerne l'étymologie de *caillou*, j'estime que M. Th. fait bien de préférer **caclavu* à un type **caclagu* : à vrai dire les raisons qu'il allègue ne sont pas toujours invincibles, et l'existence en béarnais de formes *calhabet*, *calhabère*, ne prouvent pas grand chose, ces formes pouvant être des dérivés postérieurs de *calhau* lui-même (*b* pour *u*, même dans ce cas, serait normal). N'importe : il me semble bien que nous avons à faire à un *-avu*, *-avo*, qui pourrait être en effet le suffixe celtique connu ; quant au radical, il va de soi que le grec n'a rien à y voir, et qu'il faut s'en tenir à *calculus* qui, par **caclu*, a donné *chail* dans l'ouest de la France. — Sur la question du verbe *trouver*, je suis non moins d'accord avec M. Th. ; je m'en tiens mordicus à **tropare*, et je me refuse absolument, quelques illustres adhésions qu'il ait recueillies, à admettre ne fût-ce qu'un instant la possibilité d'un type *turbare* : la phonétique s'y oppose, la sémantique ne l'impose pas. M. Schuchardt, depuis plusieurs années, a eu beau nous promener avec une science et une complaisance inlassables au milieu des procédés de pêche des peuples les plus divers, il ne m'a point convaincu. Même au point de vue sémantique, j'estime que « faire des tropes, des variations sur des chants pieux » vaut bien, comme point de départ, l'action de « troubler l'eau pour y prendre des poissons ». J'en suis d'autant plus frappé que l'influence de l'Église a été plus grande de bonne heure sur la langue des populations romanes, et je ne puis m'empêcher aussi de remarquer avec quelle facilité, pour le sens et pour la forme, un mot comme ** tropator* nous conduit à *trouvère* ou à *troubadour* : n'y a-t-il pas plus de rapports entre un chantre et un poète, qu'entre ce dernier et un pêcheur à la ligne ?

Revenons maintenant brièvement aux cinq Mémoires qui constituent la première partie de ces *Nouveaux Essais*. J'étais tenté tout d'abord de reprocher à M. Th. de ne pas les avoir davantage espacés... typographiquement, ce qui aurait donné un peu d'air au volume, et n'aurait guère mangé plus de trois ou quatre pages : mais je m'aperçois qu'il avait procédé de même dans les anciens *Essais*, et il a voulu sans doute que l'aspect des deux volumes restât identique. Je ne dirai rien du premier article, où l'auteur a mis — avec quelque complaisance, mais non sans agrément — à la portée du grand public, c'est-à-dire des lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, quelques vues d'ensemble sur les progrès et les méthodes actuelles de la science étymo-

logique. Le second mémoire est au contraire très spécial et très fragmentaire, consistant en une série de notes sur la toponymie gauloise et gallo-romaine : la méthode employée pour démêler l'obscure filiation des noms de lieu est toujours impeccable, et je n'y trouve à glaner que quelques menues assertions peut-être contestables. Ainsi, est-il possible (p. 46, note 3) que *Blaudesc* soit devenu *Blaudeis* à la fin du XIII^e^ siècle, et la vocalisation du *c*, ou du moins la transposition en *cs* ne serait-elle pas plus vraisemblable à une époque où la voyelle finale était encore prononcée? Il est dit, p. 53, que le mot *Gorcias* se trouve seulement dans un document apocryphe et fabriqué bien postérieurement à 755 : c'est possible, mais il ne faut pas oublier que même les documents de ce genre peuvent fournir quelquefois de bons renseignements toponymiques et reproduire volontairement des noms de lieu archaïques. Enfin, à la p. 57, j'ai bien de la peine à admettre que *Arvernicum* soit le prototype immédiat de *Auvergne*, et il me paraît nécessaire de supposer une forme latine intermédiaire *Arvernia*. — Le troisième Mémoire, qui s'étend de la p. 62 à 110, est une étude très complète, avec tous les exemples à l'appui, sur la constitution du suffixe complexe *-aricius* et son développement dans la langue française. Viennent enfin deux questions plus ou moins connexes, celle des substantifs abstraits en *-ier*, et celle de l'évolution phonétique du suffixe *-arius* en français. M. Th. a évidemment mis un soin tout particulier à traiter cette dernière, car c'est la plus considérable en un sens que soulève son livre, et il y apporte une solution sinon entièrement nouvelle, du moins reprise ici avec beaucoup de force et d'éclat. Je renonce à résumer une discussion si serrée, et qui est à lire d'un bout à l'autre : après avoir démontré l'insuffisance des hypothèses faites jusqu'ici (et elles sont nombreuses : transformation phonétique de *-arius* précédé d'un yod ; substitution analogique de *-erius* ; réduction de ce dernier à *-erus* sous l'influence de *-eri* = *erii*, etc.), M. Th. invoque en définitive l'action d'une loi exotique, ce qu'il appelle d'un mot ingénieux et frappant « un court-circuit entre la phonétique germanique et la phonétique romane ». D'après lui, c'est à l'action de l'umlaut s'exerçant sur *-ari* ou sur son succédané *-arius* dans de très nombreux noms propres germaniques latinisés, que serait due la transformation du suffixe soit en *-erus*, soit en *-erius*, suivant les lieux, dans la Gaule du VIII^e^ siècle. Il a déjà prévu, sinon complètement réfuté, quelques-unes des objections qu'on pourrait lui faire, et dont la plus grande est en effet la persistance de l'*a* dans des mots comme *hardjan, happja*, etc. Il suppose, et c'est en somme possible, que les noms propres ont été en avance pour ce changement de *a* en *e*, et que de là la nouvelle terminaison s'est propagée dans les autres mots. Tout cela est assez tentant, lorsqu'on lit bien entendu la discussion elle-même. J'hésite encore un peu, je l'avoue, à acquiescer sans réserves : je ne dis ni oui ni non... à la façon normande, et je con-

clus, comme l'auteur lui-même du reste, qu'il faudra encore bien des recherches pour mettre en pleine lumière la solution du problème. — Je m'aperçois que je n'ai rien dit sur l'étude des mots abstraits en *-ier*, liée en définitive à celle de *-arius*. C'est évidemment par suite d'une petite inadvertance qu'à la p. 114 M. Thomas assigne comme ancêtres probables à *recovrier*, *encombrier*, les types **recuperium*, **incomberium* : il faudrait au moins **recupererium*, **incombererium*, et c'est bien ce qui peut faire douter un peu de l'existence de ces types en latin.

E. Bourciez.

G. Michaut, **Le Livre d'Amour de Sainte-Beuve.** Documents inédits. Paris, Fontemoing, 1905, in-16, p. 325. Fr. 3,50.
— **Études sur Sainte-Beuve.** Ibid., 1905, in-16, p. 300. Fr. 3,50.

I. M. Michaut a étudié de très près, à l'aide de documents dont quelques-uns sont inédits, l'histoire des relations de Sainte-Beuve avec Mme Victor Hugo et le recueil de vers qu'elles ont inspiré, ce *Livre d'amour* dont l'auteur, si désireux qu'il fût de le sauver de l'oubli, ne verrait pas aujourd'hui sans quelque gêne l'indiscrète publicité. Personne n'était plus autorisé que M. M. à faire de ce délicat problème un examen objectif, sans que la réputation de Sainte-Beuve eût trop à souffrir de l'épreuve inquiétante à laquelle il a comme pris plaisir à la soumettre lui-même. M. M. commence par restituer au *Livre d'amour* son caractère de roman vécu, en dégageant les renseignements biographiques qu'il nous fournit sur ses deux héros et marquant les différentes phases qu'il a traversées, depuis les premières effusions de tendresse respectueuse jusqu'aux regrets et aux récriminations de la passion tiédissante. Tout ce commentaire appuyé de larges citations lève l'un après l'autre les voiles, transparents seulement pour les contemporains ou les érudits d'aujourd'hui, dont s'enveloppe la confession amoureuse de Sainte-Beuve. Une deuxième partie expose en détail les relations du critique avec le ménage Hugo, l'entrée de Sainte-Beuve dans son intimité et la place assidue qu'il y tint de 1827 à 1830. C'est en 1828 que la passion de Sainte-Beuve semble s'être trahie; restée d'abord dans une grande réserve, elle parut encouragée bientôt par un essai de demi-rupture de la part de l'ami et vint alors à la connaissance du mari dont les relations d'amitié ne cessèrent cependant pas avec le critique. La brouille ne fut amenée en 1835 que par des désaccords littéraires, elle tint surtout au tribut d'éloges que l'auteur des *Chants du crépuscule* et de l'étude sur *Mirabeau* jugeait trop mesuré. Entre Mme Hugo et Sainte-Beuve les relations amoureuses durèrent jusqu'en 1837, les relations amicales jusqu'à la mort de l'amie. Sur les premières M. M. a puisé des détails inédits dans les lettres de Guttinguer et il les a éclairées aussi par un ingénieux rapprochement entre le *Livre d'amour* et la nouvelle qu'écrivit Sainte-Beuve sous le titre de *Madame de Pontivy*.

La troisième partie de l'étude est consacrée à la publication même du recueil. L'auteur y examine les circonstances qui amenèrent Sainte-Beuve à commettre cette indélicatesse méditée dès 1840, exécutée en 1843. La sollicitude visible qu'il ne cessera de porter à son recueil est attentivement suivie partout où elle a laissé des traces : testament de 1843, annotations manuscrites de l'exemplaire que possède la Bibliothèque nationale, allusions fréquentes dans les différentes œuvres, introduction déguisée de bien des pièces dans l'édition des *Poésies complètes* de 1862. Le *Livre d'amour* en 1843 passa inaperçu ; Hugo en ignora l'existence. M. M. établit nettement ce point. Le poète oublia ses anciennes rancunes littéraires quand Sainte-Beuve entra à l'Académie. Il se tut aussi ou du moins se contint, lorsqu'Alphonse Karr fit publiquement éclater le scandale et à ce propos M. M. détruit la légende qu'autoriserait l'inexact récit du journaliste. Après le coup d'État, Sainte-Beuve affecta d'ignorer Hugo proscrit, mais resta en très bons termes avec sa femme. Nulle raison de basse vengeance à l'égard de l'un ou de l'autre n'existait pour lui. S'il a persisté à vouloir que le recueil vît le jour, c'est par vanité d'homme de lettres, infatuation de poète qui tient à ne rien laisser perdre de son œuvre. C'est dans ce sentiment que M. M. trouve l'explication de l'acte de Sainte-Beuve dont il ne déguise d'ailleurs en rien la vilenie. Je ne sais pas si le mot définitif aura été dit sur cette question difficile. Il est toujours épineux de démêler une affaire de cœur aussi compliquée, où les personnages intéressés ont témoigné de sentiments si déconcertants et dont les pièces les plus importantes, ici les lettres d'Adèle, manquent au dossier. Du moins M. M. l'a-t-il examinée avec beaucoup de circonspection, un sens très fin des nuances et une grande réserve d'appréciation. Quand même des révélations ultérieures autoriseraient des conclusions différentes, nous gagnerions à son livre une connaissance plus intime de Sainte-Beuve et de ses entours romantiques.

II. Le second volume de M. Michaut sur Sainte-Beuve est tout étranger au poète, il ne vise que l'homme et surtout le critique. Ce sont quatre études déjà publiées par l'auteur en articles de revue pour la plupart. La première, *Sainte-Beuve et Michiels* (p. 1-85) suit les relations de Sainte-Beuve avec le fougueux auteur de l'*Histoire des idées littéraires*. Une curieuse correspondance inédite, qui chez Michiels s'est haussée jusqu'à l'épître rimée, éclaire cette amitié de début qui fut d'abord toute cordiale. La brouille entre les deux amis naquit des critiques que recueillirent les *Études sur l'Allemagne* et où Michiels voulut voir une noire perfidie de Sainte-Beuve. Retiré en Belgique, toujours en guerre contre de prétendus plagiaires, il n'a cessé de croire à de tortueuses machinations chez son ancien ami, et en 1848, lorsque celui-ci prit possession de la chaire de Liège, il fit tout pour lui rendre un séjour définitif impossible. M. M. n'a pas eu

de peine à disculper Sainte-Beuve des torts dont Michiels prétend l'accabler, tant sont visibles chez lui la maladresse et l'injuste violence. Il était moins aisé d'absoudre tout à fait le critique dans ses rapports avec Chateaubriand (*Chateaubriand et Sainte-Beuve*. p. 87-137). A-t-il pour les besoins de sa cause dénaturé la pensée de l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe ?* est-il allé jusqu'à lui prêter un texte qui serait faux ? La thèse de M. Bertrin qui s'est attaché à démontrer la sincérité de la conversion religieuse de Chateaubriand n'a pas manqué de s'attaquer à ce côté délicat de l'argumentation de Sainte-Beuve ; il a même mis une pointe de malignité dans l'accusation qu'il a volontiers laissé flotter. M. M. a répliqué avec une pointe de malice et défendu nettement le critique en démontrant l'inutilité, le danger, l'invraisemblance du faux. Pour lui, il n'y a pas eu non plus erreur involontaire de Sainte-Beuve, défaillance de mémoire; c'est d'après une copie peut-être indiscrètement obtenue, mais en tout cas fidèle, qu'il a reproduit le passage incriminé, et les divergences avec le texte de Chateaubriand s'expliquent par une correction tardive des Mémoires. La plaidoirie de M. M. est bien menée, quoique tous ses arguments ne soient pas également forts ; celui par exemple (p. 118) de la note manuscrite de Sainte-Beuve portant le passage entre guillemets ne me paraît pas attester la bonne foi du critique, mais seulement l'usage auquel il le destinait.

Je me borne à signaler le *Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle* (p. 139-287), en renvoyant au grand ouvrage de l'auteur, *Sainte-Beuve avant les Lundis*. L'étude de ce livre de brillant début que M. M. examine sous ses quatre formes successives, articles du *Globe*, édition en volume de 1828 et 1838, édition remaniée de 1843 et édition posthume de 1876, est pour lui l'occasion de suivre l'attitude de Sainte-Beuve à l'égard des romantiques dont les réformes littéraires ou métriques lui avaient paru trouver un reflet, changeant et nuancé au gré de ses préférences ou de ses méfiances pour l'École, dans l'évolution poétique de notre seizième siècle. C'est un instructif et curieux chapitre qu'avait écrit M. M. comme thèse latine et on lui saura gré de le présenter aujourd'hui dans une forme plus accessible. Il faut enfin mentionner pour mémoire le bref article sur *Port-Royal cours et Port-Royal livre* (p. 289-300). M. M. signale ici, encore d'après les archives de M. de Lovenjoul, les différences d'ordonnance qu'offrent le livre et le cours, tel qu'on peut se le représenter d'après les cahiers manuscrits qui nous en restent. Il communique un début inédit de la leçon d'ouverture intéressant par une note chrétienne que ne laisserait pas soupçonner la conclusion de l'ouvrage, écrite il est vrai vingt ans plus tard.

L. R.

Báró Eötvös József összes munkái. (Œuvres complètes du baron Joseph Eötvös) publiées par G. Voinovich. Budapest, Révai, 1901-1903. 20 vol. in-8°.

Báró Eötvös József. — Par Zoltán Ferenczi. — Budapest, Athenaeum, 1904. 304 p. in-8° (Illustré).

Eötvös és Kemény. — Par Sigismond Bodnar. Budapest, Eggenberger, 1905. 323 p. in-8°.

Báró Eötvös József és a franczia irodalom (J. Eötvös et la littérature française) par M. Berkovics. Budapest, Stephaneum, 1904. 96 p. in-8°.

Le baron Joseph Eötvös (1813-71) (pron. Eutveuche) occupe une place importante dans l'histoire politique et littéraire de la Hongrie. Avant la Révolution de 1848, il a combattu pour les idées libérales qui devaient transformer un pays aux mœurs féodales en un Etat démocratique; après la Révolution, il a pris une part active à la réconciliation avec l'Autriche. Il a été toute sa vie un interprète éloquent des courants politiques et littéraires des pays occidentaux. Cœur généreux, ardent, il a mis en circulation une foule d'idées qui tendaient toutes à affranchir le peuple du joug des seigneurs, à répandre l'instruction et à doter la Hongrie d'institutions vraiment parlementaires. Poète, romancier, publiciste, homme d'État, Eötvös a bien servi son pays par la plume et par la parole. L'édition complète et définitive de ses œuvres sera donc la bienvenue. Dans une pensée généreuse, les héritiers en ont légué les revenus à la « Fondation-Eötvös » de Budapest, établissement qui donne un abri aux fils des instituteurs et des professeurs quand ils viennent faire leurs études à l'Université. Ainsi les œuvres de celui qui fut deux fois ministre de l'Instruction publique (1848, 1867-71) profiteront encore aux hautes études. C'est M. Voinovich qui a été chargé de cette édition. Il s'est en général, bien acquitté de sa tâche; les notes, trop parcimonieuses dans les premiers volumes, sont plus abondantes dans les derniers, surtout dans ceux qui contiennent les œuvres politiques. Nous lui reprocherons seulement d'avoir estropié trop souvent les mots français qui se trouvent en grand nombre dans ces œuvres [1]. Par contre, nous n'avons que des

---

1. En vue d'une seconde édition nous signalons à l'éditeur quelques erreurs et quelques omissions, Tome I (*Le Chartreux*) Ce roman se passe en France. Il eût été bon de donner quelques notes sur l'introduction où Eötvös raconte son voyage à la Grande-Chartreuse. Tous les lecteurs ne connaissent pas « Le grand Désert » (nagy puszta) et ne savent pas qu'à côté de la « Salle de Bourgogne » (burgundi vendégterem) il y a aussi une «Salle d'Allemagne» ce qui explique les mots d'Eötvös: « je ne voulais pas être Allemand » (német lenni nem akartam). La station près de la Grande Chartreuse s'appelle *Voreppe* (pour *Vaureb*), pp. 42. Lire : *Chamonix*; p. 70 : *visszatérve*; p. 111, il faut : *maitre des requêtes*; p. 146, *Chaussée d'Antin*; p. 353, *Sèvres*, p. 520. La note ne dit pas qui a traduit le *Chartreux* en français ni quand et où cette traduction a paru. En tout cas, elle est introuvable à Paris. Tome II (*Le notaire du village*), p. 53, lire : *organe*, tome III, p. 57 : *cochonnade*; p. 322, *apotheosisát*; p. 355, *philanthropiának*; p. 381. Ancillon (1659-1715) aurait mérité une petite note. Tome IV (*La Hongrie en 1514*); p. 123, lire : *Malvoisie*, cf. V. p. 400. Tome VI (*Les Sœurs*) p. 297, lire : *Madame*. Tome VII

éloges pour l'essai de cent pages dont M. V. fait suivre cette édition. Il nous fait bien comprendre l'homme et l'œuvre, sans entrer dans le détail biographique. L'auteur a voulu faire pour Eötvös, ce que M. Gyulai avait fait pour Vörösmarty. La tâche n'était pas aisée, mais il s'en est tiré avec honneur.

Les travaux de M. Ferenczi sont toujours consciencieux, bien ordonnés et clairs. Ses biographies de Petőfi et de Deák en sont la preuve. Celle d'Eötvös, qui a paru dans les *Monographies historiques* se divise en trois parties. La première nous renseigne sur la jeunesse de l'écrivain. Ici les sources sont assez précaires, car Eötvös a soigneusement caché sa vie intime et n'a pas permis que ses héritiers se départissent de cette règle de conduite. M. Ferenczi nous donne,

---

(*Nouvelles*). Dans ce volume, la nouvelle *Pusztalak* et le fragment : *Les barons du* XIX[e] *siècle* sont publiés pour la première fois. Page 415, il faut : *bouilloire* : p. 420, *cotillon* ; p. 457, *Téli vásár* ne date pas de 1859, mais de 1855, cf. Ferenczi, p. 192 (note). — Tome VIII (*Eloges*), p. 278, il faudrait dire que *ő* (lui) se rapporte à Szalay ; p. 308 ; il faut le 20 déc. *1858* (pour 1848) ; p. 312. Lire : *István* pour *Károly*. — Tome X (*Discours*) P. 229, lire : *Sieyès*, p. 326, vote *universel* ; p. 356 *Harvey* (pour Harley). — Tome XI (*Le peuple de l'Orient et le Pesti Hirlap*; *La Réforme*), p. 40, lire : *Mirabeau*, et partout *Saint-Just* (pour St. Just, car il ne s'agit pas d'un saint du paradis) ; p. 110, il faut *fogalmak* pour forgalmak ; p. 132. *Lois* dans la strophe de cette poésie satirique ne se comprend pas. — Tome XII (*Etudes sociales et littéraires*) L'essai sur Bacon paraît ici pour la première fois. — P. 35, note, il faut *système* ; p. 116, *Béziers*, p. 173, corvée *seigneuriale* ; p. 202. *Boissy d'Anglas*; p. 229, *mystère* ; *Aeschines* (pour Aesthines), p. 279, *Tieck*. — Tomes XIII, XIV et XV. (*De l'influence des idées dominantes du* XIX[e] *siècle sur l'Etat*). Cet ouvrage politique contient une foule de citations françaises depuis le *Contrat Social* de Rousseau jusqu'à Proudhon. Il y en a peu qui soient imprimées correctement. Ici une revision sérieuse s'impose, notamment XIII, p. 94, 97, 138 et partout où Eötvös a mis des notes. — Tome XVI (*La question des Nationalités*). Les trois brochures qu'Eötvös a publiées en allemand : *Ueber die Gleichberechtigung der Nationalitäten in Oesterreich*, 1850, *Die Garantien der Macht und Einheit Oesterreichs*, 1859, *Die Sonderstellung Ungarns vom Standpunkte der Einheit Deutschlands* n'ont pas trouvé place dans cette édition ; il en aurait fallu au moins donner une traduction hongroise complète. Les extraits publiés dans les notes de ce volume (p. 238-83) ne nous dédommagent pas. — Tome XVII (*Articles politiques*) p. 28 il faut : 522 (pour 1522) avant J. Chr. — p. 350. Szenvey ne pouvait être élu, en *1835*, membre de la Société *Kisfaludy*, la Société ayant été fondée en 1836. — Tome XVIII (*Poésies et drames*). Les notes mentionnent les traductions allemandes et anglaises de certaines poésies ; il aurait fallu mentionner également que nous trouvons dans les *Poésies magyares* de Desbordes-Valmore et de Ujfaly (1873) : *L'orphelin* (*A megfagyott gyermek*) et *Barde et roi* (*Dalnok és király*), dans Polignac : *Poésies magyares* (1896) le *Testament* (*Végrendelet*). — P. 403, la note aurait dû mentionner le passage de la lettre à Falk (cf. XX, 167) disant que deux strophes du *Porte-étendard* sont du fils d'Eötvös. — (Drames), p. 131, lire : établissement ; p. 209 *Begler* pour (Bedor). — Tome XX (Correspondance). L'édition ne donne qu'un choix de lettres ; les plus intéressantes sont celles qu'Eötvös a adressées à son fils, à Jules Andrássy et à Max Falk. On regrette l'absence de la Correspondance avec Montalembert. Page 25, il faut : *dépêche* ; p. 33. *ta boutonnière* (et non : *sa boutonnière*), les vers de Béranger sont pourtant bien cités dans la Correspondance d'Arany (II 435) où cette lettre a déjà paru ; p. 69, lire, *für den Mann* ; p. 253, *Aguesseau*.

malgré tout, des détails intéressants sur l'influence qu'exerça Pruzsinszky, le précepteur du jeune Eötvös, sur le développement du caractère de son élève. Pruzsinszky était un farouche démocrate qui fut impliqué dans la « Conjuration » de Martinovics et qui était passablement rude pour son noble disciple. Nous trouvons encore dans cette partie quelques détails sur le voyage d'Eötvös à la Grande Chartreuse (1836). La deuxième partie nous mène jusqu'à la Révolution. C'est l'époque où Eötvös publia ses principaux romans et où il prit une part active aux débats des Diètes et à la rédaction du *Pesti Hirlap*, journal fondé par Kossuth (1841) abandonné par lui en 1844, et qui fut dirigé ensuite par le petit groupe des *doctrinaires* dont Eötvös était l'âme. La troisième partie insiste surtout sur le rôle joué par Eötvös pendant la réaction autrichienne, elle analyse ses brochures politiques et son ouvrage magistral : « L'influence des idées dominantes du XIX[e] siècle sur l'État » (1851-1854), encore aujourd'hui le chef-d'œuvre de la littérature politique hongroise que Laboulaye a même placé au-dessus de l'ouvrage de Stuart Mill : *On liberty* (1859) qui traite à peu près du même sujet.

M. Ferenczi a ajouté à son volume la copie de quelques certificats qui se rapportent à la vie scolaire d'Eötvös. De nombreuses illustrations et des fac-similés donnent à ce livre un intérêt iconographique[1].

M. Bodnár consacre la première partie de son nouveau volume également à Eötvös. Il y applique, comme dans son *Histoire de la littérature hongroise*, la « loi morale » découverte par lui il y a une quinzaine d'années. Cette loi qui veut expliquer la vie intellectuelle, littéraire, morale et économique des peuples d'après la hausse ou la baisse de l'idéalisme ou du réalisme, a déjà fait couler beaucoup d'encre en Hongrie. Elle est, en somme, la réédition amplifiée et exagérée d'une pensée de Hegel à laquelle M. Bodnár a l'habitude d'ajouter les jugements les moins bienveillants à l'adresse de ceux qui ne sont pas de son avis. Les œuvres littéraires d'Eötvös sont examinées d'après cette loi. Selon Bodnár, Eötvös était réaliste avant 1850, il est devenu idéaliste après cette date. Les remarques intéressantes ne manquent pas dans cet essai, mais il nous semble inutile d'avoir recours à une loi morale pour expliquer le réalisme ou l'idéalisme d'Eötvös. Nous ne citons qu'un exemple de la façon dont M. Bodnár explique son auteur. Dans le roman : *Les Sœurs* (1857)[2] le curé Farkas joue un rôle sympathique, tandis que dans les romans antérieurs ce sont les pasteurs auquel ce rôle est dévolu. M. B. voit dans ce fait le triomphe de l'idéalisme sur le réalisme. N'est-il pas plus rationnel de dire qu'avant la Révolution de 1848, l'Église protestante avait beaucoup à souffrir de la part du clergé catholique. Eötvös,

1. P. 240 (note), lire : Zukunftmuzsikus pour Zukunft. Cf. *Œuvres XX*, p. 57.
2. Rappelons en passant que le sujet de ce roman n'est pas exactement exposé, p. 69 et suiv.

toujours du côté des opprimés, met donc dans la bouche des pasteurs ses idées sur la tolérance et sur l'amélioration du sort des pauvres; après la Révolution, le sang versé sur les champs de bataille, avait effacé toute trace d'animosité entre les différentes religions. Il est donc tout naturel que l'auteur, dans ce roman, nous ait montré un curé sympathique.

La brochure de M. Berkovics ne traite qu'une faible partie de son sujet. Eötvös a subi toute sa vie l'influence de la littérature française, ce qui, d'ailleurs, n'a nullement nui à son génie créateur. Celui qui voudrait étudier le sujet à fond, devrait comparer non seulement le *René* de Chateaubriand avec le *Chartreux* — le seul chapitre que M. Berkovics ait esquissé — mais encore nous dire dans quelle mesure la Préface de *Cromwell* a inspiré la Préface qu'Eötvös mit devant sa traduction d'*Angelo;* pourquoi l'écrivain hongrois a fait à plusieurs reprises un éloge si vif de Victor Hugo, poète dramatique; il devrait nous expliquer l'influence de Lamartine sur le lyrisme du poète hongrois et insister surtout sur l'ascendant que les hommes politiques de la Monarchie de Juillet et surtout les doctrinaires, les chefs de l'école du libéralisme classique eurent sur la formation des idées politiques d'Eötvös; démontrer la part de Benjamin Constant, de Tocqueville et de Guizot dans l'élaboration des *Idées dominantes du* XIX^e^ *siècle;* chercher dans quelle mesure Montalembert et sa fameuse doctrine sur l'Église libre dans l'État libre ont influé sur les lois qu'Eötvös élabora en qualité de ministre des cultes et de l'instruction publique. On voit que le champ est vaste. M. Berkovics dont le jugement n'est pas encore sûr, a consacré son premier opuscule à démontrer l'affinité du *Chartreux* avec *René*. Mais le *Chartreux* est un composé très vivant de Saint-Preux, de René, d'Adolphe et d'Octave, l'enfant du siècle; il aurait donc fallu chercher dans quelle mesure ces héros se reflètent dans le héros français créé par l'écrivain magyar [1].

J. KONT.

Albert LÉVY. **Stirner et Nietzsche.** Société nouvelle de librairie et d'édition, 17, rue Cujas, 1904, in-8°, 116 p.

Travail très sérieux dirigé contre l'opinion, qui tend à devenir lieu commun, de l'influence de Stirner sur Nietzsche et de la ressemblance de leurs doctrines. L'auteur établit d'une façon très précise que « nous n'avons pas de document qui permette d'affirmer que Stirner ait eu une influence sur Nietzsche. » Nietzsche n'a jamais cité son nom; du reste Stirner est demeuré presque inconnu jusque vers 1888, c'est-à-dire jusqu'au moment où Nietzsche cessait d'écrire; on sait pourtant que Nietzsche a recommandé à Bâle la lecture de Stirner à l'un de ses élèves; il est probable qu'il a connu Stirner par les quelques

1. Page 24, lire : *les Natchez*.

lignes que lui consacre Lange dans son histoire du matérialisme. En tous cas, l'auteur publie en appendice la liste inédite des ouvrages empruntés par Nietzsche à la bibliothèque de Bâle de 1869 à 1879 et les œuvres de Stirner ne figurent pas sur cette liste.

L'auteur compare les idées essentielles de Stirner et celles de Nietzsche aux trois périodes de la philosophie de Nietzsche; il montre à travers les ressemblances apparentes des différences beaucoup plus profondes. Ainsi, si Stirner et Nietzsche ont ce caractère commun de s'opposer aux idées courantes, il n'est pas juste de considérer leurs philosophies comme deux systèmes analogues et de les rattacher l'un à l'autre.

On peut regretter que l'auteur n'ait point cherché s'ils n'ont pas subi l'un et l'autre certaines influences identiques, qui justifieraient jusqu'à un certain point une certaine assimilation de leurs doctrines, et qu'il ne se soit pas demandé si c'est pur hasard qu'à deux reprises et même à trois reprises, en Allemagne au XIXe siècle (car il faudrait rapprocher de ces philosophes les premiers romantiques), il s'est formulé une philosophie du moi individuel, quelle que soit du reste la différence des formules.

H. Delacroix.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 juin 1905.

M. Daumet, membre de l'Académie des Beaux-Arts, donne lecture d'un rapport sur les fouilles de M. Bigot, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, au Circus Maximus. Ces fouilles ont été subventionnées par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. — MM Pottier, Boissier et Perrot présentent quelques observations.

MM. l'abbé Chabot et Macler sont nommés auxiliaires de l'Académie.

M. Schlumberger annonce, au nom de la commission du prix Allier de Hauteroche (numismatique), que ce prix a été également partagé entre M. Adrien Blanchet, pour son ouvrage sur la *Numismatique gauloise*, et Svoronos, d'Athènes, pour son livre sur les *Monnaies des Ptolémées*.

M. Chavannes annonce, au nom de la commission du prix Stanislas Julien, que ce prix a été attribué au R. P. Wiegen, pour ses *Rudiments de parler chinois*.

M. Salomon Reinach établit qu'une des faces de l'autel de Savigny (Côte-d'Or) offre l'image de Diane tenant une torche d'une main et deux serpents de l'autre. Or cette représentation, unique dans l'art antique, correspond exactement à la description d'une statue de la même déesse que Pausanias vit à Lycosura en Arcadie. Comme, d'autre part, plusieurs des divinités représentées sur l'autel de Savigny sont des copies de statues archaïques conservées à Rome, il est possible qu'il ait existé dans cette ville une vieille Diane arcadienne tenant des serpents. On peut alléguer, à l'appui de cette hypothèse, la part assignée au roi arcadien Évandre dans la légende des origines de Rome et l'identité, reconnue par les anciens, des Lupercales de Rome avec les fêtes dites Lykeia de l'Arcadie. Le type arcadien de la déesse tenant deux serpents est lui-même une survivance du motif de la déesse aux serpents dont M. Evans a trouvé des exemplaires à Cnossos et qui avait passé de Crète en Arcadie, d'Arcadie à Rome et de Rome en Gaule. — MM. Pottier, Héron de Villefosse et Perrot présentent quelques observations.

M. Valois commence la lecture de son mémoire sur la Pragmatique sanction de saint Louis.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 24 juin — 1905

Antonio Amante. **Il Mito di Bellerofonte** nella letteratura classica in particolare greca. Acireale, impr. de l'Horaire des Chemins de fer, 1903; 181 p.

Ce volume, qui nous est parvenu assez tard, contient une étude mythologique sur la légende de Bellérophon dans la littérature grecque, et parallèlement une étude critique sur les textes qui nous la font connaître. M. Amante est bien documenté, au moins dans le domaine littéraire, où il se confine volontairement, car il ne touche guère qu'en passant aux représentations figurées. Il part d'Homère, pour suivre le mythe dans Hésiode, dans Pindare, dans la poésie dramatique et dans les derniers représentants de la littérature classique. Voici ce qui résulte de ses recherches. Il existait, dès les temps préhomériques, deux variantes de l'histoire de Bellérophon, déjà confondues dans Homère; l'une suivant laquelle le héros, calomnié par la femme de Prœtos, est envoyé par celui-ci en Lycie, soumis à plusieurs épreuves dont il sort victorieux, et revient à Tirynthe; l'autre qui fait aller Bellérophon en Lycie de sa propre volonté, pour y accomplir ses travaux et obtenir la fille du roi; dans aucune de ces traditions il ne serait question de Pégase. Le vers de la *Théogonie* (325) qui mentionne Pégase en même temps que Bellérophon est interpolé, et rien dans Hésiode ne se rapporte au développement de la légende. C'est Pindare qui le premier introduit Pégase, en suivant exclusivement la seconde forme de la tradition, dans laquelle il n'est pas question de l'amour illicite d'Antéia ou Sthénébée. C'est au contraire cette forme, bien mieux appropriée à la scène tragique, qui fut plutôt suivie par Euripide (rien n'est certain pour le *Iobate* de Sophocle) dans ses tragédies de *Bellérophon* et de *Sthénébée*. Ici M. A. se donne carrière; je ne le suivrai pas dans sa reconstruction des deux drames, vraisemblable sans doute, mais non moins problé-

matique, sinon pour *Sthénébée*, dont le plan général nous est connu par Grégoire de Corinthe, du moins pour *Bellérophon*. J'estime d'ailleurs que ces restaurations des drames antiques dont nous ne possédons que des fragments insuffisants sont bien plus une affaire de dilettantisme littéraire qu'une œuvre de critique proprement dite ; elles ne manquent pas d'intérêt, mais la part du goût personnel y est et y sera toujours trop prépondérante. Il n'en est pas de même pour l'interprétation des textes que nous avons en entier ; on sait alors sur quel terrain l'on marche. Pourtant M. A. les envisage avec une défiance prononcée ; s'il suit de très près le texte de Pindare, auquel il serait fort délicat de toucher, le texte d'Homère, semble-t-il, n'est pour lui qu'un champ d'expérience où l'on a toute liberté pour supprimer, transposer, interpréter à loisir. L'épisode de Bellérophon se trouve Z 152-211 ; les vers 158-159, 187-190 seraient interpolés, et le passage 200-205 profondément troublé ; M. A. expulse donc deux vers, puis quatre [1], et rétablit la suite 205, 203, 204, 200-202, 206, etc. Les arguments de détail, par lesquels il arrive à refaire ainsi le texte homérique, sont de valeur fort inégale, et je ne puis dire qu'ils m'aient convaincu. Je prends pour exemple les vers 187-190, qui sont rejetés pour les raisons suivantes : δόλον ἄλλον ne signifie rien, parce que les combats contre la Chimère, les Solymes et les Amazones sont tout autre chose que des embûches ; ἀνερχομένῳ n'est pas clair, et comme il n'y avait pas de spectateurs des travaux de Bellérophon, Iobate ne pouvait savoir qu'il était vainqueur des Amazones ; ὕφαινε ne peut se rapporter qu'à Bellérophon, comme le verbe κατέπεφνεν qui précède immédiatement ; Homère, qui dit πρῶτον, δεύτερον, τρίτον, aurait dû ajouter ici le nombre ordinal ; l'embuscade des Lyciens est bien peu de chose après les premières épreuves, et nous attendrions plutôt un crescendo ; enfin Iobate, de même que son peuple, devaient voir d'un bon œil un héros qui les aurait délivrés de leurs ennemis, et leurs témoignages de reconnaissance excluent formellement l'hypothèse d'une embuscade où Bellérophon aurait tué la fleur de la jeunesse lycienne. Ce n'est là qu'un ensemble de suppositions gratuites et d'interprétations contestables, qu'un lecteur attentif du texte n'aura pas de peine à réfuter. Je ne les ai d'ailleurs reproduites que pour montrer plus explicitement la méthode de M. A. L'hypothèse d'une double tradition, déjà mise en avant par plusieurs critiques, n'est pas infirmée pour cela ; mais M. Amante a voulu aller plus loin, et reconstituer ces traditions dans leurs détails ; il y a employé toutes les connaissances positives que pouvaient lui fournir les textes, et toutes les ressources de sa très fertile imagination ; mais celle-ci l'a égaré en plus d'un point. Cette dissertation se lit néan-

1. Comme il n'y aurait plus de suite, alors, entre 186 et 191, M. Amante admet qu'après 186 « il y aura eu quelque autre vers qui, dans l'arrangement du passage, a dû disparaître ». Je ne saurais recommander ce genre de critique.

moins avec intérêt; et, si l'on met à part la critique du passage de l'Iliade, qui est bien fragile, elle ne sera pas consultée sans fruit par les mythologues.

My.

Horneffer (Ernst). **Platon gegen Sokrates.** Interpretationen. Leipzig, Teubner, 1904; 82 p.

Si je ne me trompe, le livre de M. Horneffer portera le trouble dans les croyances des hellénistes, et suscitera de nombreuses discussions; ceux qui s'occupent plus spécialement des dialogues platoniciens éprouveront, à la lecture de ces pages — en supposant même qu'ils n'admettent pas l'exactitude des interprétations proposées — un sentiment d'inquiétude d'autant plus profond qu'ils ne sauraient s'attendre à des révélations de cette sorte. Nous savions sans doute que Platon ne nous présente pas dans toute leur intégrité les doctrines de Socrate, et qu'il lui arrive souvent, lorsqu'il met son maître en scène, de lui faire exposer des théories qui ne se rattachent que de fort loin à l'enseignement socratique; et il n'est pas toujours facile, quand Socrate discute, de savoir si c'est lui ou Platon qui parle. Mais je ne sache pas qu'avant M. H. on ait tiré de certains dialogues cette conclusion surprenante : Platon n'y développe quelques-uns des axiomes familiers de Socrate que pour les combattre et en démontrer l'insuffisance, voire même l'absurdité. Il s'agit, dans ce volume, de l'*Hippias minor* [1], du *Lachès* et du *Charmide*; on sait que ces dialogues manquent de conclusion, comme plusieurs autres encore, que M. H. promet d'étudier plus tard, et dans lesquels il voit la même intention de l'auteur. M. H. analyse chaque dialogue minutieusement, pour ainsi dire phrase par phrase; après chaque subdivision, il fait ressortir, en insistant sur les points principaux, ce qui découle de la discussion, et il résume le résultat final, tel qu'il se le représente, dans une synthèse générale de tout le dialogue. Dans l'*Hippias minor*, Platon montre que le principe socratique, la vertu est la science, conduit à des conséquences absurdes et immorales; dans le *Lachès*, que le courage, et par suite la vertu, ne saurait être une science; dans le *Charmide*, que la connaissance de soi-même, en supposant qu'on puisse l'acquérir, est une science inutile. On ne peut donc le nier, toutes ces conséquences, que la discussion fait ressortir, n'ont rien de socratique. Il n'y a pas à chercher, dit M. H. à propos du *Lachès* (p. 48), à concilier ce dialogue et l'*Hippias minor* avec le reste des écrits de Platon en disant qu'en réalité Platon ne parle pas sérieusement et qu'au fond il croit le contraire de ce qu'il dit; l'explication

1. M. H. observe avec raison qu'il est bien difficile de nier l'authenticité de ce dialogue (p. 22).

la plus simple et la plus croyable est que le philosophe a pensé différemment à des époques différentes. Les développements de l'*Hippias minor* et du *Lachès* sont, dans leurs termes mêmes, des objections à la théorie socratique de la vertu ; et cela, pour M. H., paraît évident. Il ne se dissimule pas, toutefois, que son hypothèse — je devrais dire son affirmation — semblera hardie non moins qu'étrange, bien qu'elle repose sur l'analyse exacte des trois dialogues, sans qu'aucune considération extérieure fasse dévier le raisonnement. Se rendra-t-on à cette évidence qu'il proclame ? Ce ne sera certes pas sans résistance. En dehors de ceux qui voudront interpréter ces dialogues à la lumière des autres ouvrages de Platon — ceux-là, selon M. H., ne suivent pas la vraie méthode ; chaque écrit doit d'abord être considéré en lui-même — il y aura ceux qui, comme lui, pèseront les mots et les phrases et se laisseront conduire par le texte, mais attacheront peut-être plus d'importance à la manière dont Socrate dirige l'entretien, et surtout à celle dont il se représente lui-même. Car il paraîtra sans doute choquant que Platon ait choisi Socrate pour en faire son propre adversaire, puisque c'est Socrate qui mène toute la discussion ; et d'autre part, même en faisant abstraction du ton de perpétuelle ironie qui règne dans ces dialogues, et qu'on ne peut méconnaitre, on admettra difficilement que Socrate n'ait pas une intention marquée en parlant de lui-même comme il le fait. Si l'on remarque, en outre, qu'il s'agit de définitions, mal posées et imparfaites, qui ne sont pas celles de Socrate, mais celles de ses interlocuteurs, il pourra sembler qu'en définitive les conséquences paradoxales auxquelles on aboutit résultent de ces définitions, et non des principes de Socrate considérés en eux-mêmes. Si le rôle prêté aux personnages consiste à mettre en relief des principes socratiques que Socrate lui-même, par la logique de la discussion, est amené à condamner, on suivra nécessairement M. H. ; mais si, au contraire, le résultat absurde ou négatif de l'entretien est dû à la combinaison des théories de Socrate avec des opinions erronées des interlocuteurs, on conclura aussi bien que les premières sont précisément un moyen habile pour faire mieux ressortir la fausseté ou l'impossibilité des secondes. Un raisonnement fondé à la fois sur une théorie fausse et sur un principe juste peut amener à des conséquences vaines ; et montrer l'inanité de celles-ci n'est pas nécessairement attaquer la justesse du principe. Quoi qu'il en soit, le livre de M. Horneffer se recommande tout particulièrement à l'attention ; que l'on approuve ou que l'on critique, il enseigne à considérer avec plus de précision les ouvrages de Platon et en général des philosophes grecs. Il ouvre, en effet, une voie nouvelle d'analyse, dont les premiers résultats, il est vrai, ne sont pas inattaquables, mais dont la valeur ne saurait être contestée.

My.

LESORT (André),... **Les chartes du Clermontois** conservées au Musée Condé, à Chantilly (1069-1352). Paris, H. Champion, 1904. In-8° de 273 pages.

La circonscription territoriale connue sous le nom de Clermontois ne reçut cette appellation qu'au milieu du XVII[e] siècle, lorsqu'elle fut constituée par la réunion des prévôtés lorraines de Clermont-en-Argonne, Varennes, Vienne-le-Château, les Montignons, Dun, Stenay et Jametz, pour être mise entre les mains du grand Condé. Les quatre premières de ses prévôtés avaient eu des destinées communes depuis le début du XIII[e] siècle et avaient appartenu aux comtes de Bar, qui en faisaient hommage à l'évêque de Verdun, vassal de l'Empire. Ces terres étaient complètement soustraites à l'autorité du roi de France; même en 1561, l'évêque de Verdun avait renoncé aux droits qu'il pouvait encore y prétendre, de telle sorte que le duc de Lorraine et de Bar y exerça une souveraineté sans limite. Cependant les agents royaux, en 1594, avaient fini par les placer dans le ressort du parlement de Saint-Mihiel. D'autre part, Dun et sa seigneurie avaient été aussi cédés au comte de Bar par l'évêque de Verdun en 1124; la ville de Stenay acquise de Godefroy de Bouillon par le même prélat, en 1095, avait été engagée peu après au comte Guillaume de Luxembourg, qui l'avait cédée à Renaud de Bar; enfin, la seigneurie de Jametz inféodée à la famille de ce nom était passée aux ducs de Luxembourg, puis au milieu du XV[e] siècle dans la maison de la Mark et de Bouillon, pour arriver en 1588 à Charles III de Lorraine. Tout le pays du futur Clermontois appartenait donc au duc de Lorraine, quand le traité de Liverdun le livra, le 26 juin 1632, au roi Louis XIII et en prépara l'incorporation définitive au domaine national, consommée par le traité de Paris du 29 mars 1641. Mais dès le mois de décembre 1648, Mazarin dut se résoudre à acheter la fidélité du prince de Condé, en lui remettant ce magnifique apanage. On voit maintenant pourquoi les archives de cette région sont actuellement à Chantilly.

Pour la période ancienne, elles ont été constituées à l'aide de titres retirés des trésors des chartes de Nancy et de Bar et de divers chartriers ecclésiastiques déposés à Metz pour le service de la Chambre de réunion. D'autres pièces égarées se retrouvent encore aux Archives nationales, aux Archives de la Meuse et de Meurthe-et-Moselle.

Le premier volume, publié avec une compétence et un soin qu'on ne saurait trop louer, par M. André Lesort, comprend 129 chartes datées de 1069 à 1345. Ces documents sont de tout premier ordre, non seulement pour l'histoire particulière des villes, châtellenies ou seigneuries du Clermontois, mais encore pour les comtes de Bar et de Luxembourg, les évêques de Verdun, etc. Les deux premiers sont des diplômes des ducs Godefroy le Barbu et Godefroy de Bouillon, relatifs à la possession de l'église Saint-Dagobert de Stenay par

l'abbaye de Gorze; le 4[e] est le testament de Thibaut I[er], comte de Bar, qui, le 3 avril 1211, se disposait à partir pour la croisade des Albigeois, etc. Il faudrait tout citer, jusqu'à des documents sur les hôpitaux de Dun et de Verdun, sur des confréries religieuses, sur la condition des habitants de villes neuves, pour donner un aperçu de la richesse de ce recueil.

On ne peut donc que féliciter M. A. Lesort de l'avoir entrepris et que l'encourager à continuer sa publication. J'oubliais, ce qui est impardonnable, de noter qu'il avait écrit pour ce volume une fort intéressante introduction sur l'histoire du Clermontois et des prévôtés qui l'ont constituée, ainsi que sur la formation et les vicissitudes du fonds d'archives réuni par les princes de Condé. Avec un index bibliographique, une table détaillée, son volume se présente donc avec tout l'appareil d'érudition désirable.

L.-H. LABANDE.

Publication de la Société des Études Rabelaisiennes. PANTAGRUEL (édition de Lyon, Juste, 1533), réimprimé d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque royale de Dresde, par P. BABEAU, Jacques BOULENGER et H. PATRY. — Paris, Champion, 9, quai Voltaire, 1904, grand in-8°.

Le volume que nous présente la Société des Études Rabelaisiennes inaugure une série de réimpressions. C'est un travail qui demandait beaucoup de *patience* et de *conscience*. « Dans notre copie, disent les éditeurs, nous avons reproduit le texte d'une façon rigoureusement exacte, en respectant l'orthographe, la ponctuation et jusqu'aux fautes d'impression. Enfin, nous avons tâché à ce que notre édition ne différât de l'originale que par la forme des lettres et la disposition typographique ».

Il est certain que la typographie de l'édition originale est incorrecte; mais parfois, il est permis, en présence de la réimpression qu'on nous donne, de se demander qui est le coupable, du prote de 1533 ou de celui de 1904. Par exemple, dès les premiers mots, *Prologue de l'auteur*. Y a-t-il l'apostrophe dans le texte primitif? De même à la dernière ligne de la page 5, *que on l'appella*. Ce sont, en effet, les deux seuls exemples d'apostrophe que présente tout le volume. Page 14, lignes 26 et 28, la différence du *ſ* et du *s* a-t-elle vraiment obligé les copistes à reproduire *ſont* d'une part et *sont* de l'autre? Qui a oublié un vers dans le dicton victorial de Panurge, page 86? Ceci devait être signalé dans l'Introduction ou dans quelques notes.

Quoi qu'il en soit, l'on est heureux de se retrouver en face du véritable texte de *Pantagruel* tel que l'a conçu Rabelais en 1532-1533. Cela nous permet de comparer les diverses éditions qui nous en ont été données, sans parler de la *Traduction* récente de M. Soulacroix (en cours de publication) qui est une véritable *trahison*. (Voir *Mercure*

de France, articles bibliographiques, nº du 1er mars 1905.) Même l'édition Jannet (1874) qui donne les variantes du texte de 1533 a trop souvent des citations inexactes (la faute en est-elle à M. Jannet ou bien à Gottlob Regis dont il a reproduit les variantes?).

D'autre part, ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'orthographe, qui est sur le point de s'augmenter d'un nouveau chapitre, trouveront dans ces textes originaux ample moisson de faits; sans parler du profit que retireront ceux qui, pour juger sainement un écrivain, aiment à suivre les différentes étapes de sa pensée et de son style.

Souhaitons que la Société des Études Rabelaisiennes continue son travail, et nous donne une copie des *Cronicques*, soit d'après l'exemplaire de Dresde, soit d'après celui de Besançon. Est-ce que cette œuvre *de jeunesse* ne pourrait pas reprendre sa place en tête du *Pantagruel* et du *Gargantua*? N'a-t-elle pas plus de droits à cette réimpression que le cinquième Livre qui n'est pas authentique?

Après toutes ces réimpressions, peut-être pourrons-nous avoir une édition critique de Rabelais, reproduisant les étapes successives du texte sous tous ses aspects. Après l'œuvre de patience et de conscience, ce sera l'œuvre de *science*.

Z. TOURNEUR.

Juan de la Cueva y son « Exemplar poético », par E. WALBERG. Lund, imprimerie Håkan Ohlsson, 117 pp. in-4º (Lunds Universitets Arsskrift. Band 39).

Cette publication de M. E. Walberg se rattache à celle du *Viage de Sannio* du même auteur par M. F. A. Wulf (*Poèmes inédits de Juan de la Cueva*. Lund, 1887), qui contient une étude détaillée sur la vie du poète andalous et ses œuvres. Il n'entrait pas dans les vues de M. Walberg de nous faire connaître tout l'inédit de Juan de La Cueva, ce qui serait une entreprise laborieuse et fastidieuse; il a préféré compléter le travail interrompu par son compatriote en nous donnant une nouvelle édition correcte et dûment commentée de l'art poétique, *Exemplar poético*, la seule œuvre de La Cueva qui jouisse d'une assez grande notoriété depuis qu'elle a trouvé place dans le *Parnaso español* de López de Sedano.

M. Walberg s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de soin et de conscience. Dans son introduction où il examine sous toutes ses faces la matière du poème, le savant professeur de Lund a, entre autres choses, fort bien démêlé les sources des idées littéraires de l'auteur et qui sont la dissertation sur la poésie castillane d'Argote de Molina, le commentaire de Herrera sur Garcilaso, la *Philosophia antigua* de López Pinciano et l'italien Girolamo Ruscelli. On peut maintenant apprécier avec justesse l'*Exemplar poético* dont la partie originale se réduit à peu de chose, mais qui n'en demeure pas

moins une tentative assez intéressante de refaire l'*Art poétique* d'Horace au profit et pour l'instruction des Espagnols du xvii^e siècle.

M. Walberg a fait suivre le texte de l'*Exemplar* d'un commentaire très nourri où toutes les difficultés et les allusions ont été examinées et pour la plupart heureusement élucidées. Peut-être aurait-il pu tirer plus grand parti des épîtres de La Cueva dont beaucoup roulent sur des questions de littérature et de poésie; ces épîtres, à en juger par les extraits fort incorrects de l'*Ensayo* de Gallardo, sont incontestablement ce que le poète sévillan, acariâtre et grondeur, a écrit de plus personnel : il y a copieusement répandu ses rancunes littéraires ou autres et critiqué avec vigueur et âcreté ce qu'il estimait être chez beaucoup de ses contemporains l'effet de l'ignorance ou du mauvais goût. Avec les drames de La Cueva qu'il serait à propos de réimprimer, car on ne sait où les lire, les épîtres devraient tenter quelque érudit de Séville capable d'en expliquer les nombreuses allusions à des choses et à des personnes du milieu andalous. En attendant, M. Walberg a rendu un très bon service aux études espagnoles en mettant à notre portée dans cette édition si soignée l'œuvre didactique la plus importante de Juan de La Cueva.

A. M. F.

Solerti (Angelo), **Gli albori del melodramma**, Milan, Sandron, 1905, 3 vol. in-4 de viii-165, xiii-353, 384 p. Prix total : 15 francs.
— **Musica, ballo e drammatica alla corte Medicea dal 1600 al 1637.** Florence, Bemporad, 1905. Gr. in-8 de xvi-594 p. 6, 50.

Dans les douze ou treize cents pages dont se composent ces quatre volumes, M. S. nous donne le fruit de ses longues et savantes recherches sur un siècle de musique italienne. Allons tout de suite à ses conclusions. D'abord, dès la deuxième moitié du xvi^e siècle, la musique a envahi tous les genres dramatiques et définitivement conquis les intermèdes et les pastorales. Les mélodrames de la première période, ceux de Rinuccini, de Striggio, de Chiabrera sont sur le modèle de l'*Aminta*. Un peu après viennent les mélodrames de Campeggi, de Salvadori, de Tronzarelli, qui se modèlent plutôt sur la tragédie du type de la *Canace*. Tous ces livrets roulent sur un petit nombre de thèmes mythologiques que les auteurs se dérobent les uns aux autres. Le mélodrame est redevable à l'intermède mais ne naît point de lui ; l'intermède d'ailleurs cherche plutôt son merveilleux dans le monde chevaleresque que dans la mythologie. Ce qu'il y a de plus original dans le mélodrame est l'effort entrepris par les Vincenzo Galileo et les Caccini pour retrouver la musique antique, tentative qui conduit inopinément à la découverte de la musique moderne en dégageant la mélodie de tout ce qui l'étouffait. Ce progrès en amène un autre : les livrets deviennent plus intéressants. Enfin Monteverdi,

s'affranchissant des règles arbitraires, « ne se contente plus de bien exprimer le détail des phrases ; il traduit la situation, les caractères, les passions ». Ces conclusions sont appuyées dans l'introduction du premier de ces deux ouvrages sur une foule de documents dont il nous faut naturellement renoncer à donner la moindre idée. Le deuxième volume, consacré à Rinuccini, s'ouvre par la bibliographie de ses œuvres ; viennent ensuite vingt et un de ses livrets pour mélodrames, ballets, etc. Le troisième volume est consacré aux ouvrages de même nature de Chiabrera, Striggio, Campeggi, Laudi, Corsini, etc.

Le deuxième ouvrage comprend : 1° une bibliographie des principales fêtes célébrées à Florence au XVIe siècle, 2° d'abondants extraits d'un journal des fêtes données par la cour des Médicis de 1600 jusqu'en 1637 et dont M. S. a retrouvé les volumes dispersés, 3° des écrits inédits ou rares de B. Guarini, Mich. Ang. Buonarroti le jeune, Achillini, etc.

Dans plus d'un cas, le lecteur préférerait une analyse à la fois expéditive et raisonnée de tous ces textes à une reproduction intégrale. Il n'en est moins vrai que M. S. nous donne ici une preuve nouvelle de la science et de la patience peu communes qui ont établi depuis longtemps sa réputation. Il a aussi, chemin faisant, retrouvé un certain nombre d'airs de musique et des estampes qui illustrent la décoration ou les ballets. C'est toute une mine pour l'histoire de l'art.

Charles Dejob.

Henry Weber, **La Compagnie française des Indes (1604-1875)**, avec une préface par M. E. Levasseur. A. Rousseau, 1904. In-8°, XXXV-715 p. Index et table analytique.

C'était une louable entreprise que d'écrire l'histoire de la compagnie — ou plutôt des compagnies — des Indes, depuis la création de la compagnie de Saint-Malo en 1601 (donc avant 1604) et la liquidation définitive de la compagnie de Calonne il y a tout juste trente ans. Rien que de l'avoir tenté, M. H. W. a droit à notre reconnaissance ; car le résumé général de Bonnassieux était loin de nous suffire. Mais il a fait mieux que de le tenter, il a traité le sujet en un imposant volume.

M. W., et il faut l'en féliciter, a voulu travailler surtout d'après les pièces originales. Les Archives des colonies, les Archives nationales (ADIX, ADXI, DVI, F[12], G[5] et G[6], T), les Archives de l'arsenal de Lorient, les Affaires étrangères, les Bibliothèques nationale et de l'Arsenal lui ont fourni une documentation de premier ordre, des listes de navires, des détails sur les cargaisons et sur les, *retours* des correspondances, etc.[1].

1. Les références sont souvent insuffisantes.

Mais je m'étonne qu'un esprit aussi avisé ne se soit pas aperçu que son sujet avait pour ainsi dire un envers, à savoir l'histoire de la grande rivale des Français, la compagnie anglaise. Renouvelant l'erreur de Bonnassieux, M. W. n'a pas consulté les documents anglais. A défaut d'un voyage à Londres, il aurait pu feuilleter, pour le XVII[e] siècle, les *Calendars* (*Colonial series*, II-IV, VI et VIII ; *East Indies*). Certaines pièces anglaises, imprimées en français dès le XVIII[e] siècle, lui auraient fourni d'utiles éléments pour la comparaison entre les deux compagnies [1]. Il n'a pas tiré non plus tout le parti possible des mémoires et factums présentés par Dupleix, la Bourdonnais, Lally et son fils, Duval de Leyrit, d'Aché ; il n'a lu qu'à travers M. Cultru le si curieux journal d'Andarangapoullé. Il aurait valu la peine de citer le bizarre roman historique de Fantin des Odoarts.

La bibliographie des travaux est aussi quelque peu indigente. La bibliographie anglaise se résume au seul Rapson (du moins M. W. le connaît). Mais il n'est pas même fait mention de Macaulay, et pas davantage de Malleson.

Après une introduction assez peu utile — et souvent erronée [2] — sur l'histoire des relations entre l'Europe et l'Asie, M. W. retrace les tentatives antérieures à Colbert, puis celles de Colbert lui-même [3]. Il arrive enfin à la compagnie de Law, pour l'œuvre purement coloniale duquel il se montre quelque peu injuste [4]. Son exposé général du *système* est en grande partie hors du sujet et ne présente rien de nouveau ; le système ne saurait nous intéresser ici que dans ses rapports avec le commerce de l'Inde. Par contre la réorganisation de 1719 est très incomplètement étudiée, quoique l'essentiel se trouve dans du Fresne de Francheville.

Dans la suite de son livre, M. W. paraît avoir hésité entre deux plans : raconter les événements, démonter le mécanisme franco-indien. Cette hésitation l'entraîne à de fréquentes répétitions : c'est ainsi qu'il raconte deux fois la mission de Godeheu.

En somme les meilleurs chapitres du livre, les plus solides, sont précisément ceux où il étudie méthodiquement l'administration, le

---

1. *Lettre écrite à un actionnaire de la compagnie des Indes orientales d'Angleterre. A letter to a proprietor of the East India Cy.* London [peut-être en réalité Paris ?], 1750. In-8[e] de 221 p. J'ai autrefois lu cette plaquette à la Bibliothèque municipale de Poitiers, où je signale à M. W. l'existence d'un fonds important sur les derniers temps de la Compagnie de Law.

2. P. 3 : après Alexandre, « l'Asie, un instant rapprochée de l'Europe, rentra dans son sommeil séculaire » ; c'est au contraire après Alexandre que naissent de curieuses civilisations gréco-asiatiques. Rien sur le rôle de Venise et d'Alexandrie dans le commerce de l'Inde jusqu'au XV[e] siècle.

3. P. 100 : « en 1653... il l'exposait déjà en ces termes dans un mémoire... » Ce que cite M. W., c'est le résumé du mémoire par M. Levasseur.

4. A propos de la Louisiane, dont il est question à titre épisodique, voy. le mémoire de Gravier.

commerce, la marine, les finances de la compagnie. Il y a là un travail qui n'a jamais été fait et qui me semble, sur certains points, définitif. Je n'y voudrais qu'une étude plus complète (p. 458) sur les cipayes.

S'il montre bien ce qu'était la compagnie elle-même, M. W. ne cherche pas à nous faire voir quel appui elle trouvait dans l'opinion et les pouvoirs publics. Là est cependant la grande différence entre la compagnie française et la compagnie anglaise, dont l'administration n'était en rien supérieure à celle de sa rivale. Il aurait fallu aussi insister un peu plus sur certaines figures, Lally, Leyrit, surtout d'Aché, ce singulier amiral dont la seule préoccupation était de « ne pas compromettre les vaisseaux de S. M. » M. W. nous eût ainsi amenés à mieux comprendre la controverse sur la compagnie qui remplit la dernière partie de l'ouvrage.

Il n'a manqué à l'auteur, pour en faire un bon livre, que d'être initié de plus longue main au travail historique.

H. HAUSER.

G. LACOUR-GAYET, **La marine militaire de la France sous le règne de Louis XVI.** Paris, Champion, 1905, in-8°, VIII-719 pages.

M. Lacour-Gayet poursuit activement ses travaux d'histoire maritime. Il y a trois ans, la *Revue critique* rendait compte de sa *Marine militaire de la France sous le règne de Louis XV* (1902, t. I, p. 485-486) : voici maintenant le règne de Louis XVI. Comme il était naturel, la plus grande partie du volume (pages 64 à 552) est consacrée à la participation navale de la France à la guerre de l'indépendance américaine. L'exposé des réformes de Sartine, secrétaire d'État de la marine de 1774 à 1780 et de Castries son successeur de 1780 à 1787, encadrent, au commencement et à la fin, le récit de la guerre maritime (du 17 juin 1778 au 20 juin 1783). L'ouvrage se termine par un tableau de la marine française à la veille de la Révolution, et par de nombreux appendices, qui sont destinés principalement à faire connaître la composition des escadres et le personnel des officiers. Il y a là une mine de renseignements utiles et sûrs, que trois tables alphabétiques des noms de personnes, de bateaux et de lieux rendent aisément accessibles. Peut-être estimera-t-on un peu brèves les indications données sur l'organisation de la marine pendant les ministères de Sartine, de Castries et vers 1789, mais elles ont le mérite d'être claires, et la sympathie, d'ailleurs justifiée, avec laquelle M. L.-G. juge les efforts du personnel des administrateurs et des officiers, ne l'empêche pas de marquer très nettement les graves défectuosités dont souffrait la marine française, même au temps de Suffren : la mauvaise gestion financière, le manque de direction supérieure, l'incoordina-

tion des mouvements, sinon même l'hostilité entre la marine et la guerre, l'infériorité de l'armement, le manque d'homogénéité des escadres, causé par la multiplicité des types de construction et l'âge des vaisseaux en service. Semblablement, M. L.-G. rend justice à la bravoure héroïque des marins français d'alors, et la citation des *Mémoires d'Outre-Tombe*, qu'il a mise en épigraphe résume exactement l'impression d'ensemble qu'il donne à son lecteur : « Les officiers avaient, dit Chateaubriand, je ne sais quoi de gai, de fier de hardi, comme des hommes qui venaient de rétablir l'honneur du pavillon national ». Mais, d'autre part, M. L.-G. ne dissimule pas les vices qu'il constate : l'incapacité des chefs, souvent trop âgés, l'insuffisance professionnelle de certains officiers, surtout, l'insubordination, l'indiscipline, l'orgueil nobiliaire, les jalousies réciproques et même, dans quelques cas, très rares il est vrai, les manquements au devoir d'honneur et d'inexcusables défaillances. Il est bien des manières d'écrire l'histoire navale ; la vie du marin est si particulière, si pittoresque, les moindres incidents d'une croisière deviennent si vite dramatiques qu'il semble qu'il doive en rester toujours quelque trace chez l'historien. Il n'en reste presque rien chez M. L.-G. C'est qu'il ne s'en tient pas à l'extérieur des choses ; il pousse plus avant, et mieux que personne avant lui, il a, sans vaine apologie, sans dénigrement systématique, pénétré l'esprit de l'ancienne marine française.

Aussi bien, les détails qui nous sont donnés sur l'administration et le personnel maritimes ne servent-ils guère que de complément au récit de la guerre ; car il y a dans ce gros volume de plus de sept cents pages, deux ouvrages différents qui, malgré toute l'habileté de la composition, restent distincts et auraient pu être publiés séparément. On connaît l'*Histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine* qui constitue le t. II de la grande *Histoire de la marine français* en cinq volumes (1877-1902), par le capitaine de vaisseau E. Chevalier. Écrit avec compétence, conscience et exactitude, d'après les archives de la marine, dont M. L.-G. a recommencé le laborieux dépouillement, le livre de M. Chevalier semblait laisser peu à dire encore. M. L.-G. a donné tort aux apparences. D'abord il prend soin de donner toujours ses références, alors que M. Chevalier s'en est dispensé. Ses recherches d'archives paraissent en outre avoir été plus étendues et à peu près aussi complètes que possible (on remarquera pourtant qu'il ne dit mot de la guerre de course). De plus il a mis à profit les publications faites depuis un quart de siècle, et elles sont nombreuses ; il a eu recours aux mémoires et aux imprimés du temps ; il n'a négligé aucune source d'information. Enfin il a lu Mahan, et il en a tiré la moelle. Non de telle manière que le lecteur de la *Marine militaire sous Louis XVI* soit dispensé de recourir à l'*Influence de la puissance maritime dans l'histoire*. Si l'on veut suivre en connaissance de cause les péripéties d'un combat naval, il faudra s'en

référer à Mahan, à ses croquis, à ses commentaires critiques : M. L.-G. n'a pas inséré de plans ou de cartes dans son volume, et il s'abstient le plus souvent de considérations stratégiques ou tactiques. Mais le livre célèbre du capitaine américain n'est pas seulement une histoire, c'est une philosophie de la guerre maritime ; l'histoire y est l'argument de la philosophie, et M. L.-G. est un adepte convaincu de la philosophie de Mahan. En racontant les opérations de d'Orvilliers, de La Mothe-Picquet, de Guichen sur les côtes de France, le siège de Gibraltar, la prise de Mahon par Crillon et les croisières de Cadix, les longues expéditions de d'Estaing et de Grasse, celles de La Mothe-Picquet, de Ternay, de Des Touches, de Guichen en Amérique, aux États-Unis et aux Antilles, la glorieuse campagne de Suffren en Inde, par le seul exposé des événements, M. L.-G. indique une doctrine : celle de Mahan et qui pourrait bien être la vérité même ; du moins, il semble que ce soient les faits eux-mêmes qui parlent.

Donc, les amiraux de l'ancienne marine française, même les plus distingués, d'Orvilliers ou Guichen, « manœuvriers de l'école traditionnelle », La Mothe-Picquet, « chien de garde vigilant », d'Estaing, ou Grasse, qui eurent, malgré leurs échecs, « des parties de capitaine », n'ont pas eu notion de cette vérité fondamentale qu'il faut être « le maître de la mer ». Ils se livrent à des manœuvres savantes « de fioriture », ils sauvegardent leurs vaisseaux, ils protègent les convois qui leur sont confiés, ils éludent la bataille, ils restent sur la défensive et leurs succès partiels ne sont jamais définitifs parce qu'ils n'assurent pas le commandement de la mer. Or, tous les enjeux de la guerre : l'indépendance de l'Amérique, l'empire des Indes, la possession des Antilles dépendent d'abord de la maîtrise de la mer. Par exemple, on pourra prendre par surprise ou d'assaut deux ou trois petites îles dans les Antilles : à quoi bon? si l'escadre ennemie reste intacte. La seule guerre utile est la guerre d'escadre. Il ne faut pas manœuvrer pour échapper au combat, mais pour offrir le combat. Il faut pratiquer résolument l'offensive méthodique. Aller vite et être toujours d'attaque, se poster au centre des opérations possibles, y rester malgré tout, même quand le ministre envoie des avis contraires, ne craindre ni le feu, ni les responsabilités, tenir sans cesse en haleine les équipages aussi bien que l'ennemi, et tenir la mer sans interruption, se rappeler constamment qu'on sera maître de la terre quand on sera devenu maître de la mer : voilà ce qu'a compris Suffren et voilà pourquoi il fut le « marin accompli », le « grand capitaine » et le « novateur de génie » qui, suivant l'expression de M. L.-G., « ouvrit à la guerre navale des voies nouvelles ».

La *Marine militaire sous Louis XVI* a pour origine le cours professé par M. L.-G. devant les lieutenants de vaisseau à l'École supérieure de marine ; et le livre est dédié aux amiraux Mallarmé et Manceron, ancien directeur et directeur actuel de l'École. Il ne donne

pas seulement une haute idée de l'enseignement historique à l'École supérieure de marine et il n'est pas important que pour la connaissance de la marine de Louis XVI; il instruit aussi sur quelques-unes des questions les plus graves du temps présent, et il le fait d'autant mieux que M. Lacour-Gayet, en historien scrupuleux, s'est soigneusement abstenu de toute allusion aux controverses contemporaines.

G. Pariset.

Une amie de Marie-Antoinette. Madame Atkyns et la prison du Temple 1758-1836 par Frédéric Barbey, avec une préface de Victorien Sardou. Paris, Perrin. 1905, In-8°, x et 454 p., 5 fr.

M. Barbey a fait une heureuse trouvaille; il a découvert chez un notaire de Paris les papiers d'une Mme Atkyns qui séjourna en France, qui vit Marie-Antoinette et qui tenta de concert avec l'émigré Cormier et un baron d'Auerwerck de faire évader Louis XVI, Marie-Antoinette et Louis XVII. Tout cela est long, plein de digressions, de menus détails parfois romancés, et tout cela méritait un ou deux articles de revue plutôt qu'un gros livre. Mais ce qu'il faut surtout reprocher à l'auteur, c'est le manque de précision. Il croit débrouiller « le mystère du Temple », résoudre la question Louis XVII, et il rappelle les trois lettres que Laurent, geôlier du dauphin, écrivit à un général : d'après ces lettres, Louis XVII aurait été caché dans le Temple, et on lui aurait substitué d'abord un enfant muet, puis un enfant malade qui mourut. Mais ces trois lettres, publiées pour la première fois par Bourbon-Leblanc dans son *Véritable duc de Normandie*, semblent bien suspectes; de pareilles choses ne s'écrivent pas, ou ne s'écrivent qu'en termes obscurs et conventionnels, et, par exemple, pourquoi ce Laurent aurait-il dit « *les monstres* Mathieu et Reverchon », et savait-il que Harmand était Harmand « de la Meuse »? (p. 182). Or, M. B. trouve entre ces lettres de Laurent et celles de Cormier à Mme Atkyns des coïncidences qui, à notre avis, ne sont pas aussi « frappantes », aussi « surprenantes » qu'il le croit : on voit seulement dans cette correspondance que Cormier s'agite, qu'il reçoit des nouvelles de Paris, qu'il croit approcher du « but », mais connaît-il vraiment les faits signalés dans les lettres de Laurent? L'auteur accepte trop facilement les témoignages qu'il rencontre et il devrait les soumettre à un examen plus sérieux. La visite de Mme Atkyns à la Conciergerie, et celle de Robespierre au Temple sont-elles suffisamment démontrées? Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans ce livre — où M. Barbey montre d'ailleurs de la sagacité, du soin, du style et où il déploie un savoir appuyé non seulement sur une vaste lecture, mais sur d'ingénieuses recherches faites dans diverses

archives et à Paris et à l'étranger — c'est le récit des aventures d'Auerweck, et qui sait si ce baron hongrois, cet ami de Peltier, n'a pas trempé dans l'assassinat des plénipotentiaires de Rastadt? Ne disait-il pas deux mois auparavant qu'il se rendait à Rastadt « pour une opération qui ferait du bruit et rendrait grand service à la coalition? »[1].

A. C.

J. Baudry. **Étude historique sur la Bretagne à la veille de la Révolution à propos d'une correspondance inédite** (1782-1790). Paris, Champion, s. d. [1905]. 2 vol. in-8°, 345 et 482 p.

M. Baudry a trouvé sous les lambris d'une cheminée au château de Tregarantec en Bretagne une poignée de lettres oubliées depuis plus d'un siècle. Datées de 1782 à 1790, ces lettres familiales ou mondaines ont trait à des mariages, des enterrements, des naissances, des réceptions, à l'éducation d'un jeune seigneur, à l'administration de ses propriétés, notamment d'une « habitation » à Saint-Domingue, etc. La plupart, pour ne pas dire toutes, sont des plus insignifiantes. L'auteur a cru ajouter à leur intérêt ou y suppléer en les entourant une à une d'une part de copieuses notes généalogiques et héraldiques sur chacune des maisons seigneuriales qui y sont nommées et d'autre part de courts récits historiques qui n'ont pas toujours la Bretagne pour théâtre. Ni ces notes généalogiques, ni ces récits historiques ne sont absolument nouveaux, tant sans faut, l'auteur s'étant borné le plus souvent à puiser dans les ouvrages antérieurs. Si l'homme du monde pourra peut-être prendre plaisir à feuilleter ces pages qui lui apprendront quelque chose, l'historien, lui, n'aura presque rien à y glaner, à part quelques fragments inédits du journal de l'abbé de la Motte-Rouge sur les États de Bretagne de 1786. Quel profit pourrait-il retirer d'un développement de seconde ou de troisième main sur l'éducation et l'instruction publique en 1784, les ballons en 1784, la présentation à la Cour, Mesmer et le Mesmérisme, l'affaire du Collier de la Reine, la nuit du 4 août, etc.?

A. Mz.

---

1. P. 81, ce n'est pas l'Angleterre qui en 1793 déclara la guerre à la France; — p. 83, y eut-il au 31 mai des « efforts des sections contre la Commune? »; p. 93, qu'est-ce que les plaidoyers « officieux » des avocats de la reine?; — p. 181-185 lire Mathieu et non *Matthieu*; — p. 267, c'est en mars, non en février que Reinhard dut quitter Hambourg pour Brême; — p. 297 et 300, il eut fallu noter que Gelb était lieutenant-général; — p. 300 et 301, il n'y a pas alors de « grand-duché » de Bade; — p. 303, l'auteur aurait dû dire que la belle-mère d'Auerweck, la générale de Gelb, devait être arrêtée le 15 mars 1804 (cf. Obser, *Polit. Corresp. Karl Friedrichs von Baden*, V, 47).

Simon GRUGET. **Histoire de la Constitution civile du clergé en Anjou,** publiée par l'abbé UZUREAU. Paris, Picard. — Angers, Siraudeau, 1905, 233 p., in-8, 1 fr. 50.

Simon Gruget, curé réfractaire de la Trinité d'Angers, réussit à échapper aux poursuites et vécut caché à Angers pendant toute la Terreur. Il occupait ses loisirs à tenir un *Journal* dont quelques fragments ont été publiés dans la *Revue de l'Anjou*. Vers la fin de 1794 ou le début de 1795, selon toute vraisemblance, il commença la rédaction d'une sorte d'histoire de la persécution révolutionnaire dans son diocèse. Les manuscrits de cette histoire, de ces *Mémoires*, comme dit M. Uzureau, s'étaient dispersés. (Mais peut-on appeler de ce nom de *Mémoires* une chronique annalistique où le rôle personnel de l'auteur tient une place assez mince? L'abbé Gruget parle constamment de lui à la troisième personne). La *Revue de l'Anjou* avait déjà donné quelques extraits de ces manuscrits pour la période de la Terreur. M. U., qui s'est fait un nom dans l'histoire révolutionnaire de sa province, en exhume aujourd'hui les treize premiers cahiers. L'auteur lui-même avait intitulé ce début : « Récit abrégé de ce qui s'est passé de plus remarquable dans la ville et le diocèse d'Angers pendant l'année 1791 », titre un peu long sans doute mais plus exact que celui plus ambitieux que lui a substitué l'éditeur. On ne peut faire passer pour une *Histoire de la Constitution civile du clergé en Anjou* ce qui ne devait, à vrai dire, en former que le premier chapitre.

Simon Gruget s'est efforcé de dresser, district par district, dans le cadre non du département de Maine-et-Loire mais de l'ancien diocèse d'Angers, le tableau aussi complet que possible des bons et des mauvais prêtres, c'est-à-dire des jureurs et des réfractaires. Très longuement, en donnant sur chacun tous les renseignements qu'il possède avec des détails parfois comiques, il raconte d'abord les prestations de serments, puis les élections de l'évêque et des curés constitutionnels et enfin leur installation. Son récit, très touffu et très monotone, ne comprend que les premiers mois de 1791. C'est dans les Mauges et dans le Choletais, dans la contrée même où devait commencer deux ans plus tard l'insurrection Vendéenne, qu'il y eut le moins de jureurs. Il y en eut au contraire un grand nombre dans les districts de Saumur, de Baugé et d'Angers.

Gruget manque de critique et sa partialité est notoire. Il rapporte avec le plus grand sérieux que les patriotes parisiens, pour entraîner les prêtres à jurer, revêtaient les ramoneurs de costumes ecclésiastiques et leur faisaient prêter serment (p. 39). Il voit partout les machinations du démon et, en revanche, si un prêtre jureur vient à être victime d'un accident, c'est le doigt de Dieu qui se manifeste. Sa psychologie est puérile. Il explique la chute des jureurs toujours par

les mêmes raisons qui reviennent sans cesse et tournent au radotage : les jureurs sont tous des ambitieux, des timorés,d es jouisseurs, des impies, quand ce ne sont pas des faibles d'esprit. Gruget les voit pâlissant et rougissant au moment de prêter serment, signe infaillible du trouble de leur âme! Les réfractaires, eux, sont naturellement de petits saints. Leur refus de serment efface tous leurs péchés de jeunesse. Mais Gruget malgré ses partis pris est un prêtre sincère et convaincu. La vérité s'impose quand même à sa plume et il ne prend pas garde que le détail de son récit contredit ses affirmations d'ensemble. Il reconnaît à maintes reprises que tel ou tel jureur était un bon prêtre, un prêtre vertueux, parfois même un prêtre distingué par sa science et ses mœurs (cf. p. 18, 34, 36, 53, 54, 61, 71, etc.). Ces aveux tempèrent la rigidité de ses condamnations. Il prétend que les jureurs ne manifestèrent que fort peu d'empressement à prêter le serment et cependant la vérité plus forte l'oblige à reconnaître que plusieurs devancèrent même le décret de l'Assemblée (p. 34), que des ecclésiastiques très âgés, des octogénaires, ne firent aucune difficulté de jurer, que des prêtres et des religieux, qui n'y étaient pas tenus par la loi, firent de même.

Il avoue que la nouvelle circonscription des paroisses d'Angers était fort bien conçue, car prêtres et fidèles y trouvaient leur avantage (p. 7), il regrette seulement qu'elle n'ait pas été l'œuvre du clergé. Il affirme que les curés constitutionnels ne furent suivis que par un petit nombre de fidèles et nous le voyons gémir néanmoins sur le mauvais esprit dont la population du diocèse d'Angers était animée contre les bons prêtres. Il déclare même avec une exagération visible que « la persécution s'y est fait sentir plus vivement » que dans le reste de la France. « On ne se serait jamais imaginé qu'un peuple naguère si affable et si religieux eût pu en si peu de temps devenir cruel et persécuteur... etc. » (p. 5). — Si cette chronique doit être utilisée avec précaution, elle porte donc en elle-même de quoi rectifier ses exagérations et ses partis pris. Par la variété et la précision des renseignements de toute nature qu'elle renferme, elle offre un grand intérêt pour l'histoire locale, mais l'histoire générale pourra aussi trouver à y glaner. Je signale particulièrement les pages fort instructives consacrées aux Jacobins d'Angers. Beaucoup de femmes de la meilleure société se montraient très assidues à leurs séances, très ardentes aussi à faire des prosélytes, à entrainer les prêtres à jurer. Comme ses confrères des autres départements, l'évêque constitutionnel Pelletier, accompagné de ses vicaires, se montrait fréquemment au club, « à cette école du démon qui est devenue la perte d'une infinité de chrétiens » (p. 707). Je note encore par ci, par là, quelques détails sur Choudieu, le futur conventionnel, qui nous a laissé des mémoires si intéressants sur le 10 août et sur la lutte des Girondins et des Montagnards, sur l'abbé Bernier, qui était déjà considéré

en 1791 comme le chef des réfractaires de l'Anjou et qui deviendra plus tard le négociateur actif et entreprenant du Concordat.

M. U. ne mérite que des éloges pour la façon dont il a édité le texte. Il l'a accompagné de notes précises et abondantes, qui le complètent et le rectifient à chaque instant. Qu'il me permette cependant de regretter l'absence d'un index alphabétique des noms de lieux et de personnes.

Albert Mathiez.

Jókai Mór œnmagáról (Maurice Jókai par lui-même) avec une Introduction de Zsolt Beöthy. Budapest, Franklin, 1904. xvi-384 p., in-16. Avec un portrait et un fac-similé.

Jókai élete és müvei (La vie et les œuvres de Jókai) par Ladislas Szabó. Budapest, édition du *Budapesti Hirlap*, 1904. 367 p. in-16 (Illustré).

Le grand romancier hongrois est mort le 5 mai 1904. Le temps n'est pas encore venu d'étudier en détail sa vie et ses œuvres. Aussi les deux volumes que nous annonçons, ne nous apportent-ils que des matériaux que le futur biographe mettra en œuvre. Le premier, très coquettement édité, contient les pages essentielles que Jókai a écrites sur lui-même. Sans avoir laissé des « Mémoires », le grand romancier a raconté, dans maints passages de son œuvre immense — environ 120 volumes — tantôt des souvenirs de sa jeunesse, surtout la part qu'il a prise avec Petőfi au soulèvement national de 1848, tantôt les péripéties de sa longue carrière, si féconde et si laborieuse. En 1895, il a retracé dans une courte autobiographie, les points saillants de cette vie consacrée aux lettres et au relèvement de la vie nationale. Le lecteur trouve ici réunies ces pages tantôt mélancoliques, tantôt humoristiques. Elles sont précédées d'une allocution vibrante que l'éminent critique Zsolt Beöthy, président de la Société *Kisfaludy*, adressa le lendemain de la mort du romancier à ses élèves de l'Université de Budapest. M. Beöthy fait ressortir l'esprit national qui anime l'œuvre du plus grand conteur hongrois et l'éternelle jeunesse qui s'en dégage.

La biographie de M. Szabó n'est pas un travail critique. L'auteur nous le dit lui-même. Il donne bien quelques détails inédits sur l'enfance du romancier, une poésie inédite de 1841, quelques passages du premier drame romantique présenté, en 1843, au concours de l'Académie et qu'on croyait perdu, mais pour le reste il cite surtout Jókai lui-même et l'opinion de ses contemporains sur ses œuvres. Il nous conte assez longuement sa vie d'étudiant, son mariage avec la première actrice de son temps, Rose Laborfalvy, les dangers qu'il a

courus pendant la Révolution et son rôle comme publiciste. Finalement il enregistre les nombreuses anecdotes qu'on avait attribuées à Jókai. La bibliographie des œuvres et de leur traduction dans presque toutes les langues de l'Europe, est empruntée à l'opuscule de M. Joseph Szinnyei (*Jókai Mór*, 1898).

L'ouvrage est orné de plusieurs portraits et rendra de bons services aux futurs biographes.

J. Kont.

Lettre de M. Taccone.

Je m'adresse à votre impartialité pour la publication de quelques observations à la critique que M. My a faite de deux de mes travaux de métrique grecque (voir *Revue* du 1er avril).

M. My, après avoir remarqué avec bonté « *les observations de M. T. sont presque complètes* », signale dans ma *Memoria* quelques inexactitudes que je n'ai pas indiquées dans l'*errata-corrige* (voir *Nota*, pp. 10-11). Rien d'étonnant qu'un petit nombre d'inexactitudes se soit glissé dans un examen de plusieurs dizaines de milliers de vers (d'autant plus qu'il s'agissait d'un premier travail); M. My même le reconnait, et je l'en remercie : je n'oserais cependant affirmer sans doute ni que *Av.* 47 ait un dactyle dans sa cinquième place (1) ni qu'un dans sa troisième place en ait le premier vers du *fr.* 7 de Sémonide, puisque la simple synizèse peut légitimer dans les deux cas mon schéma. — Mais M. My insiste ensuite sur mon omission d'un détail de la loi de Porson : il en conclut : « *M. T. aurait dû mieux s'informer avant d'écrire* ». Il me voudra donc permettre que je déclare, à satisfaction de lui-même et des lecteurs de la *Revue* :

a) Que pour la loi de Porson j'ai adopté la définition donnée par M. Masqueray (2) (*Traité*, p. 174, § 164, en tête de la subdivision intitulée « *Loi de Porson* »), parce que je n'ai pu trouver ici à Turin l'original.

Et si l'accusation de plagiat (3), à laquelle M. My semble faire allusion, regarde cette adoption, elle tombe parce que je devais croire la définition de M. Masqueray traduction exacte de celle de Porson. Mais dans les autres passages de ma *Memoria*, qui ont rapport au traité français, ainsi que p. 76 et p. 80, ma citation consciencieuse du même traité démontre si j'avais intention de m'embellir de ce qui ne m'appartenait pas. A moins que M. My veuille m'accuser parce que j'ai écrit, par exemple, des phrases telles que la suivante : « *Questo verso* (idest *il trimetro giambico*) *consta di sei piedi giambici interi, che formano tre dipodie* » (*Mem.*, p. 1, § 2), sans avoir considéré qu'en écrivant une chose de telle originalité M. Masqueray pouvait avoir employé (voir *Tr.*, p. 151) une phrase telle ou semblable, dont l'usage m'aurait été par conséquent défendu!

b) Que, bien que la loi que j'ai appliquée ne soit pas celle de Porson, j'ai fait une recherche dont les résultats apprêtent des matériaux scientifiques pour l'étude de l'évolution du trimètre iambique grec. Il s'agira donc de modifier l'inscription du § 4 de ma *Memoria*, non de supprimer ma recherche. Et si celle-ci ne fut pas limitée au trimètre tragique, mais étendue aussi à celui du drame satyrique et de la comédie, cela était bien logique puisque j'avais fixé, faute de la définition de M. Masqueray, une loi plus vaste que celle de Porson (4).

Du reste je remercie vivement M. My, que je n'ai pas l'honneur de connaître,

de m'avoir avisé d'un quiproquo, bien que la responsabilité n'en soit pas trop à moi, bien qu'il n'infirme point la valeur scientifique de ma recherche, et bien qu'il ne concerne plus de quatre pages de mes travaux; je le remercie aussi d'avoir remarqué les fautes d'impression dont je ne m'étais pas aperçu.

Angelo TACCONE.

RÉPONSE DE M. MY.

(1) Alors pourquoi M. T. le cite-t-il lui-même p. 56, comme exemple d'un trimètre ayant un dactyle au 5me pied? Et d'ailleurs qui admettra que dans un vers comique ὅσομένων compte pour un crétique?

(2) Il fallait dire alors « je prends cette définition dans Masqueray », et j'aurais renvoyé M. T. à la *Revue* du 3 juin 1900, où il aurait pu se renseigner. De plus, si M. M. a commis une erreur, M. T. n'en est pas moins responsable de l'avoir reproduite sans contrôle. Singulière façon de mettre une faute sur le dos d'autrui!

(3) Pas tout à fait. J'ai préféré, *cette fois*, attribuer certaines ressemblances au hasard. Voici deux des passages auxquels je faisais allusion; on n'oubliera pas que sur 80 pages il y a au plus 25 pages de texte; on remarquera également l'interversion des phrases dans le premier exemple :

TACCONE.	MASQUERAY.
P. 2 :... coloro che... identificano così il ritmo giambico col ritmo trocaico. Ma l'anacrusi è un' invenzione moderna. I moderni non cominciano mai la battuta che con un tempo forte... Gli antichi Greci incominciarono invece la serie ritmica tanto con un tempo forte quanto con uno debole... essi ci parlano del carattere dei versi giambici, ben distinguendolo da quello dei trocaici.	P. 152 : Toute mesure moderne commençant par le temps fort, etc.... De cette manière le rythme iambique est identique au trochaïque... L'anacruse est une invention moderne. Les anciens ont parlé du caractère des vers iambiques; ils ne l'ont jamais confondu avec celui des trochaïques. En note : Mais en grec on commençait aussi bien sur un temps faible que sur un temps fort.
P. 80 : La sillaba adunque ritmicamente più importante, perchè è quella che dà al verso l'andamento coliambico, è pure accentata. In questo fatto bisogna veder il primo introdursi dell' accento nella poesia greca.	P. 182 : La syllabe qui rythmiquement est la plus importante, puisqu'elle donne au vers, en le faisant boiter, son allure caractéristique... porte toujours l'accent... Aussi est-on porté à voir dans ce fait la première intervention de l'accent dans la poésie grecque.

(4) M. T. serait bien embarrassé d'en donner la formule. Ce qu'il dit ici est d'ailleurs inexact. Il parle très clairement p. 5 svv. de la loi de Porson, et non d'une autre « plus vaste » (?); et il dit non moins clairement qu'elle souffre dans les tragiques 1 exception sur 9 vers qu'elle commande, avec exemples, *tous erronés*, à l'appui. La faute n'en est pas à la définition de M. M., puisque M. T. a bien su découvrir un cas où M. M. s'exprime d'une façon peu exacte; et il aurait pu trouver la vraie définition dans de simples manuels comme la *Métrique* de Havet-Duvau ou celle de Gleditsch dans le *Handbuch* de Müller. Ou plutôt, il aurait dû la connaître, sans avoir besoin de la chercher dans un manuel.

MY.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. R. MARCHESSOU. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 1 Trente-neuvième année 2 janvier 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e^

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue Musicale, *Sommaire :* Louis LALOY, Au jardin des chansons. — Pierre AUBRY, La chanson populaire au moyen âge. — Julien TIERSOT, L'expansion de la chanson populaire française. — Bibliographie de la chanson populaire française. — Les Concerts. — *Correspondance* : Lettre du Rév. Père MOCQUEREAU. — Informations. *Supplément musical :* Dix chansons populaires de France.

Athenaeum, n° 4025 : G. CAMPBELL, Edward and Pamela Fitzgerald; HUSSEY, Reminiscences of an Irish land agent; MACCARTHY, Gallowglass. — V. A. SMITH, The early history of India, from 600 to the Muhammedian conquest. — ROSE, Napoleonic studies. — BELLOC, The Old Road. — BUTLER, Wellington's operations in the peninsula; Marchioness of LONDONDERRY, Robert Stewart, Viscount Castlereagh. — BARBEAU, Life and letters at Bath in the XVIII century; CAREY, The Channel Islands; COPINGER, The history of Suffolk, II. — Notes from Cambridge. — The Leslie Stephen Memorial. — HOWITT, The native tribus of South-East Australia. — Von MACH, Greek sculpture, its spirit and principles; MILTOUN, The cathedrals of Northern France; FABRICZY, Die Handzeichnungen Giuliano's da Sangallo. — Archaeological notes. — Discoveries in Lycaonia, 1904 (Ramsay).

Deutsche Literaturzeitung, n° 49 : ERMAN UND HORN, Bibliographie der deutschen Universitäten. I., — FRIES, Die Gesetzesschrift des Königs Josia. — STÖLZLE, Ernest von Lasaulx. — RINN UND JÜNGST, Kirchengeschichtliches Lesebuch. — JAMES. The Varieties of Religious Experience. — L. STEIN, Der Sinn des Daseins. — NAUSESTER, Das Kind und die Form der Sprache. — KOHLER UND PEISER, Hammurabis Gesetz. Bd. I : Übersetzung. Juristische Wiedergabe, Erläuterung. (très méritoire). — FUMI, Avviamento allo studio del Sanscrito. 3. édiz. (cf *Revue*, n° 46). — LÜBECK, Adoniskult und Christentum auf Malta. (contestable). — CHAVANON Etude sur les sources principales des Mémorables de Xénophon. (cf. *Revue*, n° 13). — LEOPOLD, Exulum trias. — Hebbel-Kalender für 1905. Hgb. von R, M. Werner; Hebbels Ausgewählte Werke. Hgb. von R. Specht. — HAUFFEN, Die deutsche mundartliche Dichtung in Böhmen. — The Works of Shakespeare. The Taming of the Shrew. Ed by. Bond. — HEYMANN, Französische Dialektwörter bei Lexikographen des 16-18, Jahrhunderts. — La chronique de Gislebert de Mons p. Vanderkindere. (cf. *Revue*, n° 40). — ODDO, Pisistrato. — HEIGEL, Neue geschichtliche Essays. — BABUT, Une journée au district des Cordeliers, le 22 janvier 1790. — MORITZ, Die geographische Kenntnis von den Nord-und Ostseeküsten bis zum Ende des Mittelalters. I. — MANGELS, Wirtschaftliche, naturgeschichtliche und klimatologische Abhandlungen aus Paraguay. — FRANZ-PASCHA, Kairo; Max Herz-Bey, Comité de conservation des monuments de l'art arabe.

Deutsche Literaturzeitung, n° 50 : GONCOURT, Ideen und Impressionen. — PEYRON, Codices italici manu exarati in Bibliotheca Taurinensis Athenaei. — VÖLTER, Die Apostolischen Väter. 1. Teil : Clemens, Hermas, Barnabas (résultats nouveaux). — SPITTA, Die Kelchbewegung in Deutschland und die Reform der Abendmahlsfeier (intéressant). — STANGE, Theologische Aufsätze. — DÖLL, Goethe und Schopenhauer. — BONIFAS, Les idées bibliques de Spinosa. — SEYFERT, Die pädagogische Idee in ihrer allgemeinen Bedeutung. — VOSSLER, Posi-

tivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft. — Der Kurdische Diwan des Schech Ahmed von GEZIRET Ibn 'Omar genannt Māla'i Gizri. Hgb. von M. Hartmann. — LUCILII, Carminum Reliquiae. Rec. Friedr. Marx. Vol. I : Prolegomena, Testimonia, Fasti Luciliani, Carminum Reliquiae, Indices (grand progrès). — PASCHAL, A study of Quintus of Smyrna. — Die Briefe der Frau Rat Goethe. Hgb. von A. KÖSTER. — SCHIFFMANN, Zum Meier Heimbrecht. — SETTEGAST, Quellenstudien zur galloromanischen Epik. (contestable). — GARNETT, Coleridge. — MAUBACH, Die Kardinäle und ihre Politik um die Mitte des XIII. Jahrhunderts unter den Päpsten Innozenz IV., Alexander IV., Urban IV., Clemens IV. (1243-1268). — KELLER, Alexander d. Gr. seit der Schlacht bei Issos bis zu seiner Rückkehr aus Agypten. — O. HERRMANN, Zur Frage über die Beschiessung von Paris im Feldzuge 1870-71. — Hessische Blätter für Volkskunde. Hgb. von A. STRACK. I. II. — HOFFMANN-KRAYER, Knabenschaften und Volksjustiz in der Schweiz. — BIERMANN, Die Lehre von der Produktion und ihrem Zusammenhang mit der Wert. Preis und Einkommenslehre. — DRIESMANS, Menschenreform und Bodenreform. — MOELLER, Die Rechtsgeschichte der Insel Helgoland. — STADE, Durch eigene und fremde Schuld. — HILDEBRANDT, Das Spiel im Leben des Kindes.

Literarisches Zentralblatt, n° 51 : Ausgew. Psalmen, trad. GUNKEL. — SPIEGELBERG, Der Aufenthalt Israels in Aegypten (cf. *Revue*, n° 37) — Luthers 95 Thesen p. W. KÖHLER. — HORNEFFER, Platon gegen Sokrates. — BAUCH, Die Univ-Erfurt im Frühhumanismus. — WILD, Bilder-atlas zur badischpfälzischen Geschichte. — ROCKWELL, Die Doppelehe des Landgrafen Philipp von Hessen. — STÖLZLE, Ernest von Lasaulx. — SIEVERS, Asien. — BORCHGREVINK. Das Festland am Südpol. — Constit. apostalicarum de generali beneficiorum reservatione 1265-1378 p. LUX. — ONCKEN, Lasalle. — COOLSMA, Soendaneesche Spraakkunst (fouillé). — Epidicus p. GOETZ. — SETTEGAST Quellenstudien zur galloromanischen Epik (remarquable, sinon convaincant). — DRESCH, Gutzkow (bon). — Stümcke, Die vierte Wand. — Der Limes, IV. — LENBACH, Gespräche und Erinnerungen. — P. Cornelius, Literarische Werke, I. — Hugo MÜLLER, Das höhere Schulwesen Deutschlands am Aufang des XX Jahrhunderts.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 2 Trente-neuvième année. 9 janvier 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Bulletin italien, 1904, n° 4 : P. Toldo, Quelques notes pour servir à l'histoire de l'influence du « Furioso » dans la littérature française (4ᵉ article). — E. Picot, Les Italiens en France au XVIᵉ siècle (9ᵉ article). — Mélanges et documents : L. Auvray, Inventaire de la collection Custodi, conservée à la Bibliothèque nationale (4ᵉ article). — Question d'enseignement : Les langues méridionales dans l'Enseignement secondaire (E. Bouvy). — Concours de 1904 : Sujets de compositions. Bibliographie des auteurs inscrits aux programmes de l'agrégation d'italien et du certificat d'aptitude en 1904. — Bibliographie : L.-P. Betz, La littérature comparée, essai bibliographique, deuxième édition augmentée, publiée par F. Baldensperger (E. Bouvy). — A. Jeanroy, Les Origines de la poésie lyrique en France, seconde édition (H. Hauvette). — E. Rodocanachi, Le Capitole romain antique et moderne (G. Radet). — C. Calisse, Liber Maiolichinus de gestis Pisanorum illustribus (L.-G. Pélissier). — A. Luchaire, Innocent III, Rome et l'Italie (A. Dufourcq). — Dante Alighieri, La Divina Commedia illustrata dall'ing. — Attilio Razzolini (C. Pittolet). — F. Flamini, I significati reconditi della Commedia di Dante e il suo fine, parte II (C. Dejob). — R. T. Holbrook, Dante and the animal kingdom (E. Bouvy). — B. Sanvisenti, I primi influssi di Dante del Petrarca e del Boccacio sulla letteratura spagnuola (C. Pitollet). — C. A. Livi, Le collezioni veneziane d'arte e d'antichita del secolo XIV ai nostri giorni (L.-G. Pélissier). — J. Combet, Louis XI et le Saint Siège (L.-G. Pélissier). — A. Fusco, La Poetica di L. Castelvetro (C. Lalo). — F. Gabotto, Asti e la politica sabauda al tempo di G. Ventura, secondo nuovi documenti (L.-G. Pélissier). — L. Piccioni. Di Francesco Uberti umanista cesenate de' tempi di Malatesta Novello e di Cesare Borgia (E. Bouvy). — M. Schipa, Il Regno di Napoli al tempo di Barlo di Borbone (L.-G. Pélissier). — B. Croce, Bibliographia Vichiana (E. Bouvy).

Revue musicale, *Sommaire*. — J.-B. Lulli (1633-1687). — Jules Combarieu : Comment étudier l'histoire de la musique ? (Leçon d'ouverture du Cours professé au Collège de France). — Louis Laloz, Tristan et Isolde, au Théâtre national de l'Opéra. — *Correspondance :* Lettre de Willz, à Constant Zakone. — G. Allix, Le Chartreux anonyme de De Coussemaker. — Auguste Sérieyx, Cours élémentaire de contrepoint. — Les Concerts. — Actes officiels. — Correspondances d'Angers, Genève, Lausanne, Londres et Tours. — *Supplément musical :* Gavotte et Air d'Atys, de Lulli.

Athenaeum, n° 4026 : Douglas, Watts-Dunton. — Dichtfield, The City Companies of London. — Arnold, Scientific fact and metaphysic reality. — Johnston, H. P. Liddon. — The Survey of India. — Theological literature. — Maccoll. — When was John Knox born ? — The centenary of the Bombay Asiatic Society (Karkaria). — I. C. Russell, North America. — Ward and Roberts, Romney.

Deutsche Literaturzeitung, n° 51-52 : Bonet-Maury, Les précurseurs de la Réforme et de la liberté de conscience dans les pays latins du XIIᵉ au XVᵉ siècle. — Neher, Der Neubau der wissenschaftlichen Institute, insbesondere des Senckenbergischen Naturhistorischen Museums, in der Victoria-Allée. — Die Bekenntnisse und die wichtigsten Glaubenszeugnisse der griechisch-orientalischen Kirche von Jon Michalcescu. — Beiträge zur Weiterentwicklung der christlichen Reli-

gion. — Die Adventsperikopen exegetisch-homiletisch erkl. v. Keppler. 3. Aufl. — LORY, Nietzsche als Geschichtsphilosoph. — TORRES, Willensfreiheit und wahre Freiheit. — HOHLFELD, Der Einfluss deutscher Universitätsideale auf Amerika. — GEBAUER, Slovnik Starocesky (Alttschechisches Wörterbuch). H. 1-10. — WOLFF, Zur Frage des Akkusativs mit dem Infinitiv. — HARTMAN, Caroli Lévèque Libellus aureus de Plutarcho mentis medico. — FRANK, Attraction of mood in early Latin. — Heinrich von Kleist, Brief an seine Schwester Ulrike. — WILKE. Schriftdeutsch und Volkssprache. — Dante Alighieri, Tutte le opere, rived. dal E. Moore. Terza edizione. — GÄRDES, Walter Scott als Charakterzeichner in The Heart of Midiothian. — STEINHAUSEN, Geschichte der deutschen Kultur. Lief. 1-11. — PIRA, Om historiens uppgift och metod. — FRIIS, Bernstorfferne og Danmark. I. Bd. : Slaegtens Traditioner og Forudsaetninger. — Beiträge zur Biogeographie und Morphologie der Alpen. I. H. Reishauer, Höhengrenzen der Vegetation in den Stubaier Alpen und in der Adamello-Gruppe. II. Chr. März, Der Seenkessel der Soiern, ein Karwendelkar. — LUKAS, Studien über die geographische Lage des österreichisch-ungarischen Okkupations-gebietes und seiner wichtigeren Siedelungen. — Die Gesetze Hammurabis in Umschrift und Übersetzung. Hgb. von H .Winckler. — Nürnberger Ratsverlässe über Künstler im Zeitalter der Spätgotik und Renaissance (1449) 1474-1618 (1633) von Th. Hampe.

Literarisches Zentralblatt, n° 42 : WELLHAUSEN, Das Evang. Marci, Matthaei. — O. SCHRADER, Die Schwiegermutter u. der Hagestolz. — Hansisches Urkundenbuch, 5, 8, 9.; W. STEIN, Beitr. zur Gesch. der deutschen Hanse. — KALKOFF, Die Anfänger der Gegenreform, in den Niederlanden I. — Monatshefte der Comenius-Gesellschaft, p. L. KELLER. — SAINTSBURY, Loci critici. — CHRIST, Gesch. der griech. Liter. 4e éd. — Römische Komödien deutsch. — PEYRON, Codices italici. — CALVI, Bibliografia petrarchescha. — DIEZ, Gœthe ; SCHREMPF, Gœthes Weltanschauung ; BODE, Stunden mit Gœthe ; PFENNINGS, Gœthes Harzreise. — PETSCH, Gœthes Faust ; WERNER, Fausts Ende. — WITKOWSKI, Das deutsche Drama. — MORET, Du caractère religieux de la royauté pharaoniqne. — ROHDE, Psyche.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 3 Trente-neuvième année. 16 janvier 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Literarisches Zentralblatt, n° 1 : Weis, Die Offenbarung des Johannes. — Archiv für Religionswissenschaft, VII. — Gomperz, Die Lebensauffassung der griech. Philosophen. — Bartels, Die Varusschlacht und deren Oertlichkeit (utile). — Weir, The shaiks of Marocco in the XVI century. — Oehr, Ländliche Verhältnisse im Herzogtum Braunschweig-Wolfenbüttel im XVI Jahrh. — Chr. Meyer, Chronik der Stadt Weissenburg i. B. — Aus den Papieren der Familie von Schleinitz. — Unser Vaterland. Japan. — Acta Margorewos, p. Conti Rossini (sera le très bienvenu). — Haussa Sprichwörter und = lieder, p. Prietze. — Harnack, Die Chronologie der altchristl. Literatur bis Eusebius, II. — Piquet, Notes sur la légende de Dietrich et la mort d'Alphart. — Stahl, Wie sah Gœthe aus? — Zimmermann, Sizilien, I.

COLLECTION
DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

I. — *Contes populaires grecs*, recueillis et traduits par Emile Legrand. In-18. 5 fr.

II. — *Romanceiro portugais*. Chants populaires du Portugal, traduits et annotés par le comte de Puymaigre. In-18........ 5 fr.

III. — *Contes populaires albanais*, recueillis et traduits par Aug. Dozon, In-18........ 5 fr.

IV. — *Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura*, recueillis et traduits par J. Rivière. In-18........ 5 fr.

V. — *Contes populaires slaves*, recueillis et traduits par L. Leger. In-18..... 5 fr.

VI. — *Contes indiens* traduits du bengali par L. Feer. In-18........ 5 fr.

VII. — *Contes arabes*, traduits par René Basset. In-18........ 5 fr.

VIII. — *Contes français*, recueillis par E. Henry Carnoy. In-18........ 5 fr.

IX. — *Contes de la Sénégambie*, recueillis pàr Bérenger-Féraud, In-18.. 5 fr.

X. — *Les Voceri de l'Ile de Corse*, recueillis par Frédéric Ortoli. In-18.. 5 fr.

XI. — *Contes des Provençaux de l'antiquité et du moyen âge*, par Bérenger-Féraud, In-18........ 5 fr.

XII. — *Contes populaires berbères*, recueillis, traduits et annotés par René Basset, In-18........ 5 fr.

XIII-XIX *Contes et Romans de l'Egypte chrétienne*, par E. Amélineau. 2 volumes in-18........ 10 fr.

XV. — *Les Chants et les Traditions populaires des Annamites*, recueillis et traduits par G. Dumoutier. In-18........ 5 fr.

XVI. — *Les Contes populaires du Poitou*, par Léon Pineau. In-18........ 5 fr.

XVII. — *Contes Ligures*, traditions de la Rivière, recueillis par James Bruyn Andrews. In-18........ 5 fr.

XVIII. — *Le Folk-Lore du Poitou*, pàr Léon Pineau. In-18........ 5 fr.

XIX. — *Contes populaires malgaches*, recueillis et traduits par Gabriel Ferrand. In-18........ 5 fr.

XX. — *Contes populaires des Bassoutos*, recueillis et traduits par E. Jacottet. In-18........ 5 fr.

XXI. — *Légendes religieuses bulgares*, traduites par Lydia Schischmanoff. In-18........ 5 fr.

XXII. — *Chansons et fêtes du Laos*, par P. Lefèvre-Pontalis. In-18...... 5 fr.

XXIII. — *Nouveaux contes berbères*, recueillis, traduits et annotés par René Basset. In-18........ 5 fr.

XXIV. — *Contes birmans*, d'après le Thoydamma Sàri Dammazat, par Louis Vossion. In-18........ 5 fr.

XXV. — *Contes cambodgiens* et contes laotiens, recueillis et traduits par Adhémard Léclère, résident de France au Cambodge. In-18........ 5 fr.

XXVI. — *Contes syriaques. Histoires de Sindban*, par Frédéric Macler. In-18........ 5 fr.

XXVII. — *Contes populaires du Cambodge, du Laos et du Siam*, par Auguste Pavie. In-18........ 5 fr.

Contes du Pelech, par Carmen Sylva (S. M. la reine de Roumanie). In-18 de luxe........ 5 fr.

Légende de Montfort la Cane. Texte par le baron Ludovic de Vaux. Illustrations en couleurs par Paul Chardin. In-4 de luxe, illustré en chromotypographie, camaïeux, vignettes à huit teintes........ 15 fr.

Contes Russes. Texte et illustrations par Léon Sichler. In-4, avec plus de 200 dessins originaux, et couverture en chromotypographie........ 15 fr.

Le Chansonnier français, à l'usage de de la jeunesse. In-18, Illustré....... 2 fr.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 4 Trente-neuvième année. 23 janvier 1905

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, de janvier-février 1905 : Alfred Bourguet, Les débuts d'un ministère. Le duc de Choiseul et l'Autriche. — Henri Houssaye, de l'Académie française. Les intrigues royalistes de Fouché et de Davout après la seconde abdication (1815). — Ch. V. Langlois, Notices et documents relatifs à l'histoire de France du XIII^e et du XIV^e siècle : Nova Curie. — Ch. E. Œlsner, Fragments de ses Mémoires relatifs à la Révolution française, publiés par Alfred Stern (suite et fin). — *Correspondance :* Lettre de M. Albert Mathiez. — *Bulletin historique :* France. Moyen âge, par Ph. Lauer et Ch. Pfister. — Allemagne et Autriche. Publications relatives à l'histoire romaine, 1896-1902, par W. Liebenam (suite et fin). — *Comptes-rendus :* Delbrück, Gesch. der Kriegskunst im Rahmen der polit. Gesch. — Bernoulli, Die Heiligen der Merowinger. — Letelier, La evolucion de la istoria. — Altamira, Historia de Espana y de la civilisacion espanola. — Hubert, Les garnisons de la Barrière aux Pays-Bas autrichiens. — Fabry, Hist. de l'armée d'Italie. — Pieblas, Storia del reggimento di Susa. — Marx, La lutte des classes en France.

Revue des Etudes Historiques, novembre-décembre 1904 : Marc Chassaigne, L'organisation de la famille et les lettres de cachet. — André de Maricourt, La succession de M[me] la duchesse de Vendôme. — Max Prinet, Souvenirs et anecdotes de Joseph Bailly (1801-1831). — Léon Mirot, Le Bernin, d'après un ouvrage récent. — Dom H. Leclercq, L'Afrique chrétienne (G. Lacour-Gayet). — J. Gay, L'Italie méridionale et l'empire byzantin (867-1071) (L. Bréhier). — Abbé Couzard, La bienheureuse Jeanne de Lestonnac (1556-1640) (L. Batcave). — L. Batiffol, Au temps de Louis XIII (G. Lacour-Gayet). — R. Hénard, Le Mont Valérien (l'Ermitage, le Calvaire, la Forteresse) (L. Batcave). — Duc de Choiseul, Mémoires (1719-1785) (M. Boutry). — C. de la Jonquière, L'Expédition d'Egypte (1798-1801), t. IV (G. Lacour-Gayet). — Général Doguereau, Journal de l'expédition d'Egypte (G. Lacour-Gayet). — J. Wirth, Le maréchal Lefèbvre, duc de Dantzig (1755-1820) (G. Lacour-Gayet). — L[t] Petitpierre, Journal de la captivité de la duchesse de Berry à Blaye (1832-1833) (M. Boutry). — L. Léger, Moscou (R. Peyre).

La Correspondance historique et archéologique, octobre-novembre 1904 : Renseignements administratifs. — Mélanges et recherches critiques. — Réunion des Archivistes français (10 avril 1904). — E. D. Grand : Thèses de l'Ecole des Chartes, promotion du 27 janvier 1904 (suite). — Chronique. — Ouvrages nouveaux. (Poëte, Les primitifs parisiens, Vidier, Un huissier liégeois à Paris au XIV^e siècle).

Athenaeum, 4027 : Jusserand, Hist. litt. du peuple anglais II, De la Renaissance à la guerre civile. — Macdonagh, The Viceroy's Postbag. — Letters of Dorothy Wadham. — Polyphili Hypnerotomachia. — Books on African languages. — Books of travel. — Anne Hathaway's Kindred. — The Head Master's Conférence. — The Royal Historical Society. — Williamson, The history of portrait miniatures.

N° 4028 : Henderson, James I and VI. — Leaves from the diary of Henry Greville. — Dyer, Dai Nippon, the Britain of the East a study in national évolution. — Hall, The triumphant reigns of Kyng Henry the VIII. — Shawcross, The history of Dagenham. — Chinese books. — History and the science of archives. — Rev. Rich. Lovett. — The British Museum reading-room. — The source's of Alcuin's liturgical libellus (M. Rule). — Memorials of Edward Burne-Jones.

Deutsche Literaturzeitung, n° 1 : Académie française. Rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie sur les concours de l'année 1904. — Fr. MEYER, Verzeichnis einer Heine-Bibliothek. — JASTROW jr., The study of religion. — Th. SCHERMANN, Die griechischen Quellen des hl. Ambrosius in 11. III de Spir. s. (sans valeur). — STAGE, Das Neue Testament. — PASCAL, Pensées. Nouv. Ed. p. p. L. Brunschvicg (très bon). — HELLWIG, Technik des Unterrichts in der deutschen Grammatik. — BARTHOLOMAE, Altiranisches Wörterbuch. — JAYAKAR, 'Omanée Proverbs. — BRAKMAN, Sidoniana et Boethiana. — VENDRYES, Traité d'accentuation grecque. — HELM, Volkslatein. Mit Vorrede von H. DIELS. 3. Aufl. — SCHILLERS Sämtliche Werke. Hgb. von Ed. von der HELLEN. 1, 4, 6, 7, 9, Bd. — ANDRESEN, Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen. 9. Aufl. — BÖDTKER, Parténopeus de Blois (remarquable). — TUCKWELL, Chaucer. — Beiträge zur alten Geschichte, hgb. von C. F. LEHMANN. Bd. I und II. — ARENS, Das Tiroler Volk in seinen Weistümern. — GAY, Le pape Clément VI et les affaires d'Orient (1342-1352). — REICH, Foundations of Modern Europe (intéressant). — SCHYBERGSON, Historiska Studier. — SCHRADER, Die Schwiegermutter und der Hagestolz. — BJÖRKANDER, Till Visby stads äldsta historia. — Zur Psychologie der Gefangenschaft. Untersuchungshaft, Gefängnis-, Zuchthausstrafe, geschildert von Entlassenen. Hgb. von Fritz AUER. — La correspondance de VOLTA et van MARUM p. Bosscha. — Emma REINHART, Die Cluniacenser Architektur in der Schweiz.

Literarisches Zentralblatt, n° 2 : JACOBY, Die Evang. des Markus und Johannes. — HILGERS, Der Index der verbotenen Bücher. — ROTHENBÜCHER, Gesch. der Philosophie. — Miscellanea di storia italiana, 3, tome IX. — LONGNON, Pouillés, Lyon, Sens, Tours. — Privatbriefe Kaiser Leopolds I an Pötting p. PRIBRAM u. LANDWEHR VON PRAGENAU. — LAMPRECHT, Deutsche Geschichte, II, Neuere Zeit, 2. — C. MEYER, Die Deutschen der Provinz Posen gegenüber dem polnischen Aufstand 1848. — WICKERT, Der Rhein und sein Verkehr. — R. SCHMIDT, Liebe und Ehe im alten und modernen Indien. — NÖLDEKE, Compendious Syriac grammar, trad. CRICHTON. — Der Divan Sultan Mehmeds des Zweiten des Eroberers von Konstantinopel p. JACOB (à saluer avec joie). — STUMME, Maltesische Studien u. Märchen. — BUCK, A grammar of Oscan and Umbrian (très méritoire). — BACHMANN, Mhd. Lesebuch, 2ᵉ éd. — J. HARTMANN, Schillers Jugendfreunde (attachant). — Die Kunst des Jahres ; WITTING, Westfranz. Kuppelkirchen; BRACH, N. et G. Pisano; BOCK, Mathias Grünewald; DAUN, Stoss-Forschung.

COLLECTION
DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

I. — *Contes populaires grecs*, recueillis et traduits par Emile Legrand. In-18. 5 fr.

II. — *Romanceiro portugais*. Chants populaires du Portugal, traduits et annotés par le comte de Puymaigre. In-18.......... 5 fr.

III. — *Contes populaires albanais*, recueillis et traduits par Aug. Dozon, In-18.......... 5 fr.

IV. — *Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura*, recueillis et traduits par J. Rivière. In-18.......... 5 fr.

V. — *Contes populaires slaves*, recueillis et traduits par L. Leger. In-18..... 5 fr.

VI. — *Contes indiens*, traduits du bengali par L. Feer. In-18.......... 5 fr.

VII. — *Contes arabes*, traduits par René Basset. In-18.......... 5 fr.

VIII. — *Contes français*, recueillis par E. Henry Carnoy. In-18.......... 5 fr.

IX. — *Contes de la Sénégambie*, recueillis par Bérenger-Féraud, In-18.. 5 fr.

X. — *Les Voceri de l'Ile de Corse*, recueillis par Frédéric Ortoli. In-18.. 5 fr.

XI. — *Contes des Provençaux de l'antiquité et du moyen âge*, par Bérenger-Féraud, In-18.......... 5 fr.

XII. — *Contes populaires berbères*, recueillis, traduits et annotés par René Basset, In-18.......... 5 fr.

XIII-XIV *Contes et Romans de l'Egypte chrétienne*, par E. Amélineau. 2 volumes in-18.......... 10 fr.

XV. — *Les Chants et les Traditions populaires des Annamites*, recueillis et traduits par G. Dumoutier. In-18.......... 5 fr.

XVI. — *Les Contes populaires du Poitou*, par Léon Pineau. In-18........ 5 fr.

XVII. — *Contes Ligures*, traditions de la Rivière, recueillis par James Bruyn Andrews. In-18.......... 5 fr.

XVIII. — *Le Folk-Lore du Poitou*, par Léon Pineau. In-18.......... 5 fr.

XIX. — *Contes populaires malgaches*, recueillis et traduits par Gabriel Ferrand. In-18.......... 5 fr.

XX. — *Contes populaires des Bassoutos*, recueillis et traduits par E. Jacottet. In-18.......... 5 fr.

XXI. — *Légendes religieuses bulgares*, traduites par Lydia Schischmanoff. In-18.......... 5 fr

XXII. — *Chansons et fêtes du Laos*, par P. Lefèvre-Pontalis. In-18...... 2 fr. 50

XXIII. — *Nouveaux contes berbères*, recueillis, traduits et annotés par René Basset. In-18.......... 5 fr.

XXIV. — *Contes birmans*, d'après le Thoudamma Sàri Dammazat, par Louis Vossion. In-18.......... 5 fr.

XXV. — *Contes cambodgiens* et contes laotiens, recueillis et traduits par Adhémard Leclère, résident de France au Cambodge. In-18.......... 5 fr.

XXVI. — *Contes syriaques. Histoires de Sindban*, par Frédéric Macler. In-18.......... 5 fr.

XXVII. — *Contes populaires du Cambodge, du Laos et du Siam*, par Auguste Pavie. In-18.......... 5 fr.

Contes du Pelech, par Carmen Sylva (S. M. la reine de Roumanie). In-18 de luxe.......... 5 fr.

Légende de Montfort la Cane. Texte par le baron Ludovic de Vaux. Illustrations en couleurs par Paul Chardin. In-4 de luxe, illustré en chromotypographie, camaïeux, vignettes à huit teintes.......... 15 fr.

Contes Russes. Texte et illustrations par Léon Sichler. In-4, avec plus de 200 dessins originaux, et couverture en chromotypographie.......... 15 fr.

Le Chansonnier français, à l'usage de de la jeunesse. In-18, Illustré....... 2 fr.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 5 Trente-neuvième année 30 janvier 1905

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philologie française et de littérature, nos 3-4, 3e et 4e trimestres 1904 : KASTNER, L'infinitif historique au VIe siècle. HARMAND, Observ. critiques sur le Tournoi de Chauvency. — DÉSORMAUX, Mélanges savoisiens IV, contrib. à la phonétique des consonnes. — CASSE et CHAMINADE, Vieilles chansons du Périgord (suite). — VIGNON, Patois de la région lyonnaise, pronom de la 3e personne, régime direct féminin pluriel. — CLÉDAT, Essai de sémantiques, III, la famille du verbe « dire ». — *Mélanges :* L. C. Aspect et égard. — L.-C. Ne pas laisser que de. — *Comptes rendus :* GENLIS, L'E connu sous le nom général et souvent impropre d'E muet (Bourciez); LORTIE et RIVERD, L'origine et le parler des Canadiens français (Vignon) ; GLASER, Die Mass= und Gewichtsbezeichnungen des Franz. ein Beitrag zur Lexikographie und Bedeutungsgeschichte (Vignon). — Livres et articles signalés. — La réforme de l'orthographe.

Revue d'Alsace, janv.-févr. SPETZ, La peste de Guebwiller, 1348 — BARDY, Les émigrés du district de Belfort en 1793 — WIRTH, Le recteur Lefebvre, curé de Guémar 1760-1801 — REUSS, Idylle norvégienne d'un jeune négociant strasbourgeois, épisode des souvenirs inédits de J. E. Zetzner (fin). — IMGOLD, Turenne et le lieutenant-général de Rosen. — L'abbé Froment. — DE LATOUCHE, Souvenirs de 1815 (suite). — Livres nouveaux.

Revue de l'instruction publique en Belgique, no 5 : J. DE DECKER, Notes sur le nouveau fragment de Juvénal. — Em. DONY, La préhistoire et les excursions scolaires. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. J. CAPART, OLDENBERG, V. HENRY, Adolf MÜLLER, J. L. STRACHAN-DAVIDSON, SCHEPERS, C. PASCAL, G. DESMAREZ, J. HANSEN, R. RICHTER, M. BRAUNSCHWIG, J. G. COLLINS. — *Chronique.* — *Actes officiels.* — *Périodiques.*

Revue musicale. — Calvocoressi : Edware Elgar. — Sérieyx : Cours élémentaire de contrepoint (suite). — Zakone : Moussorgski ou Moszkowsky? — Jules Combarieu : La Pensée musicale (cours du Collège de France). — Théâtres et Concerts. — *Supplément musical :* Prélude du Rêve de Gérontius, d'E. Elgar.

Athenaeum, no 4029 : Memoirs of Charles Ier. — Letters of Walpole, IX-XII. — Corresp. of Admiral Markham, 1801-1807. — Sir Luther VAUGHAN, My services in the Indian army and after. — FREEMAN, Western Europe in the V century, in the VIII century. — Theological books. — When was Knox born. — The history of Wexford. — OLUFSEN, Through the unknown Pamirs. — DILLON, Porcelain. — The Works of William Shakespeare, I. Stratford-on-Avon, the Shakespeare Head Press.

Deutsche Literaturzeitung, KORELIN, Der frühe italienische Humanismus und seine Geschichtschreibung. — E. SCHWARTZ, Uber den Tod der Söhne Zebedaei. — Aus der Arbeit unter den Stundisten. 3 Aufl. — Die Geschichte des Märtyrers Mirsa Ibrahim. 3 Aufl. — St., Die Maljowantzi. — CHRISTOPHILOS, Ein Blatt aus der Geschichte des Stundismus in Russland. — PFÄNDER, Einführung in die Psychologie. — SCHMÖLLER, Die scholastische Lehre von Materie und Form. — PETSCHAR, Empirismus, Sprachgefühl und Grammatik im altklassischen Unterrichte. — MEILLET, Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique (remarquable). — Nordiska Studier tillegnade Noreen. — FREYDANK, Kleiner buddhistischer Katechismus. 2 Aufl. — SABBADINI, Spogli Ambrosiani Latini. — PISCHINGER, Der Vogelzug bei den griechischen Dichtern des klassischen Altertums.

— Eggert-Windegg, Landsberg, Ebner, Kühl, Eduard Mörike. — Catalano, La venuta dei Normanni in Sicilia nella poesia e nella leggenda. — Calderon, Jeder hüte sein Geheimnis Ubs. von H. Weber. — Jespersen, The England and America Reader. — Regesta regni Hierosolymitani (MXCVII-MCCXCI). Additamentum ed. R. Röhricht. — Brunner, Ketzer und Inquisition in der Mark Brandenburg im ausgehenden Mittelalter. — A. Stein, Die Protokolle des römischen Senates und ihre Bedeutung als Geschichtsquelle für Tacitus. — Briefe Consalvis aus den Jahren 1795-96 und 1798. Mitgeteilt von Wittichen. — J. Poirier, Metz. — Popig, Die Stellung der Südostlausitz im Gebirgsbau Deutschlands und ihre individuelle Ausgestaltung in Orographie und Landschaft. — O. Schwartz, Leopold Krug als Nationalökonom. — Steindamm, Die Besteuerung der Warenhäuser. — Behre, Die Eingentumsverhältnisse im ehelichen Güterrecht des Sachsenspiegels und Magdeburger Rechts. — Sarre, Die spanisch-maurischen Lüsterfayencen des Mittelalters und ihre Herstellung in Malaga. Ein orientalisches Metallbecken des XIII. Jahrhunderts im Kgl. Museum für Völkerkunde, Rembrandts Zeichnungen nach indisch-islamischen-Miniaturen. — Sachs, Das Tabernakel mit Andrea's del Verrocchio Thomasgruppe an Or San Michele zu Florenz.

Literarisches Zentralblatt, n° 3 : Likowski, Die ruthenisch röm. Kirchenvereinigung. — Loisy, Evangelium und Kirche. — Schleiermacher, Dialektik, p. Halpern. — Grimme, Mohammed (sera le bienvenu). — Fischer, The discoveries of the Norsemen im America (bon). — Wirt. Urkundenbuch, 8 — Binder, Württ. Münz = und medaillenkunde p. Ebner. — Wimarson, Sveriges Krig i Tyksland 1675-1679, II. — Dörfel, Gervinus als historischer Denker. — Nauticus, Jahrbuch für Deutschlands Seeinteressen, 6. — Paszkowski, Lesebuch (cf. le présent n° de la *Revue*). — Gibb, A history of Ottoman poetry, III. — G. Schneider, Schülerkommentar zu Phaidon. — Gradenwitz, Laterculi vocum latinarum (cf. *Revue*, 1904, n° 17). — Meier, Die Strassennamen der Stadt Braunschweig. — Kirchner, Erinn. an Gœthes Ulrike. — Kehrer, Die Heiligen drei Könige in der Legende.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 1 : H. I. Cladder, Hebr. I, 1-V, 10. — St. Von Dunin-Borkowski, Methodolische Vorfragen zur urchristlichen Verfassungs-geschichte, II. — F. Schmid, Die Einführung der christlichen Taufe. — M. Grabmann, Studien über Ulrich von Strassburg. — *Rezensionen*. — *Analekten*. — *Literarischer Anzeiger*.

Museum, n° 4, janvier : Delbrück, Einleitung in das Studium der indogerm. Sprachen (Kluyver). — Aristophanis Plutus, ed. Van Leeuwen (Kuiper). — Libanius rec. Foerster, II (Van Herwerden). — Pseudacronis scholia in Horat. rec. Keller (Karsten). — Dahlmann, Sâmkhya-Philosophie (H. Kern). — Van den Vos Reinaerde, uitg. d. Buitenrust Hettema en J. W. Muller, I (Verdam). — Van de Graft, Historieliederen (Fredericq). — Berameier, Dedekinds Grobianus in England (Borgeld). — Rühl, Grobianus in England (Borgeld). — Luick, Untersuchungen z. engl. Lautgeschichte (Bülbring). — Leeman, Pract. Handleiding... Spaansche taal, I (Salverda de Grave). — Agats, Der hansische Baienhandel (Brugmans). — Mélanges Paul Fredericq (Blok). — Günther, Moderne Völkerkunde (Steinmetz). — Caesar de Bello Gall., d. Halberstadt (Van Eck). — Paszkowski, Lesebuch zur Einführung in die Kenntnis Deutschlands (Kossmann). — Kleine wetenschappelijke medeelingen (De Haas, De chemie in dienst van de archaeologie).

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 6 Trente-neuvième année 6 février 1905

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences historiques, janvier 1905 : Emile Boutmy, Albert Sorel. — Poisson, La politique douanière de l'Empire allemand. Le comte de Caprivi. I. — Hamelle : Lord Salisbury (fin). — Fauchille, Les intrigues contre Napoléon Ier dans le nord de l'Empire, en 1813-1814 (fin). — A. Barthélemy, Les chemins de fer du Royaume-Uni. — Gidel : Les élections générales italiennes de novembre 1904. — A. V. : La nouvelle distribution de la flotte anglaise. — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

Annales de l'Est et du Nord, 1re année : n° 1, janvier 1905 : Pirenne, Les villes flamandes avant le xiie siècle. — Pfister, Les fortifications de Nancy du xvie siècle à nos jours. — Théodore, L'encensoir du musée de Lille et les fonds baptismaux de l'église S. Barthélemy à Liège. — Parisot, Sigefroy, le premier des comtes de Luxembourg, était-il fils de Wigeric ? — Gavelle, Notes pour servir à l'hist. de la Flandre à la fin du xive siècle. — *Comptes rendus critiques :* Vanderkindere, La form. territ. des principautés belges du M. A., 2 ; Bronder, Les armoiries de Saint-Avold ; Sadoul, Un épisode de la sorcellerie en Lorraine au xviie siècle; Des Robert, Les campagnes de Turenne en Allemagne. — Van den Bogaert, Les sagas scandinaves ; G. Espinas, Les finances de Douai ; Pirenne, Chronique rimée des troubles de Flandre ; Gavelle, Le maître de Flémalle et quatre portraits lillois ; Vandepitte, Merlin de Douai.

Annales du Midi, n° 65, janvier : J. Calmette, Les comtés et les comtes de Toulouse et de Rodez sous Charles le Chauve. — Dejeanne, Le troubadour Cercamon. — *Mélanges et documents :* Steffens, Fragment d'un chansonnier provençal aux archives de Sienne ; A. Thomas, Une prétendue histoire de l'abbaye de Beaulieu dans la Corrèze au xiie siècle ; V. de Bartholomaeis, Une nouvelle rédaction d'une poésie de Guillaume Montanhagol ; Jeanroy, Gascon lampournè ; A. Thomas, Encore le nom de lieu Tramesaigues. — *Comptes rendus :* Lot, Fidèles ou vassaux : Jeanroy, Les origines de la poésie lyrique ; P. Masson, Hist. des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque; Affre, Dictionnaire des institutions, mœurs et coutumes du Rouergue.

Athenaeum, n° 4030 : Sidney Lee, Great Englishmen of the XVII century. — The Georgics, transl. in verse by Lord Burghclere. — Sidgwick, Miscellaneous essays. — Flint, Philosophy as scientia scientiarum. — Essays. — Palio and Ponte. — Silchester. — Van Gennep, Tabou et totémisme à Madagascar. — Books on furniture. — A unique copy of the first edition of Shakespeares earliest tragedy.

Deutsche Literaturzeitung, n° 3 : Sinko, Sententiae Platonicae de philosophis regnantibus quae fuerint fata. — A Catalogue of the Publications of the University of Chicago Press. — Dreigeorgischerhaltene Schriften von Hippolytus. Der Segen Jakobs, der Segen Moses, die Erzählung von David und Goliath. Hgb. von Bonwetsch. — Krauss, Pastoraltheorie. — Kapp, Die Paedigt der Sündenvergebung nach ihren religiös-sittlichen Beziehungen. — Bauch, Luther und Kant. — Reinstadler, Elementa philosophiae scholasticae. 2. ed. — Falkenheiner, Personen und Ortsregister zu der Matrikel und den Annalen der Universität Marburg 1527 bis 1652. Mit einem Nachwort von Edw. Schröder. — Knortz, Die amerikanische Volkschule. — Ausgewählte Gesänge des Giwargis Warda vou Arbel. Hgb. von Hilgenfeld.

— Fossey, L'Assyriologie en 1903. — Omont, Notice du ms. nouv. acq. lat. 763 de la Bibliothèque Nationale contenant plusieurs anciens glossaires grecs et latins et de quelques autres manuscrits provenant de Saint-Maximin de Trèves. — Kreppel, Der Zykius der Horazischen Römeroden H : Die dritte Staatsode. — Alt, Schiller und die Brüder Schlegel. (soigné). — Heyse, Kolberg. Erl. von Gloël. — Cancioneiro Gallego-Castelhano, The extant galician poems of the Gallego-Castillan Lyric School (1350-1450). Ed. by Henry R. Lang. I. — The Poetical Works of Milton. Ed. by Wright. — Cichorius, Dei römischen Denkmäler in der Dobrudscha. — Bartels, Die Varusschlacht und deren Œrtlichkeit. — Blöte, Das Aufkommen der Sage von Brabon Silvius, dem brabantischen Schwanritter. — Kawerau, Die Versuche, Melanchthon zur katholischen Kirche zurückzuführen. — Christmann, Melanchthons Haltung im schmalkaldischen Kriege. — Le Pippre, Dernier mot sur le Masque de Fer (mauvais). — Spencer, and Gillen, The Northern Tribes of Central Australie.— Nieuwenhuis, Quer durch Borneo. — Simson, Geschichte der Danziger Willkür.

Literarisches Zentralblatt, n° 4 : Kittel, Die babyl. Ausgrabungen. — Jode, Feuerbach ; Albert Levy, Feuerbach (ce dernier ouvrage est très soigné et fouillé). — Joel, Nietzsche und die Romantik. — Agais, Der hansische Baienhandel (recommandable). — Bruchmüller, Zwischen Sumpf und Sand, Skizzen aus dem märkischen Landleben vargangener Zeiten. — Christensen, Dansk Statsforvaltning i der 15 Arhundrede (remarquable). — Losch, Zwei Kasseler Chroniken des 18 Jahrh. — Holzhausen, Bonaparte, Byron und die Britten. — Dehérain, Etudes sur l'Afrique (intéressant). — Vossler, Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft. — Nallino, Al-Battani. Willing, Gramm. der lat. Sprache. — Boccacio-Funde, p. Hecker. Bethmann, Graf Rudolf. — Minor, Gœthes Fragmente vom ewigen Juden u. Heiland. — Seler, Gesamm. Abhandl. zur amerikan. Sprach = und Altertumskunde. — Katalog des Hauptmünzamtes in Wien. — Sollinek, Intern. Bibliographie der Kunstwissenschaft, II.

Altpreussische, Monatschrift, 7 et 8 fasc. 1904 : Feydt, Der Einfluss der ostpreuss. Eisenbahnen auf die städtischen und einige andere Siedelungen. — Sembritzki, Trescho und Herder. — Kurschat, Die Ruinen von Troki. — Universitäts-Chronik 1904. — Lyceum Hosianum in Braunsberg 1904. — Kantstudien, vol. VIII, Heft 1-4. Zur Erinnerung an Kant. — Register.

COLLECTION
DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

I. — *Contes populaires grecs*, recueillis et traduits par Emile LEGRAND. In-18. 5 fr.
II. — *Romanceiro portugais*. Chants populaires du Portugal, traduits et annotés par le comte de PUYMAIGRE. In-18.. 5 fr.
III. — *Contes populaires albanais*, recueillis et traduits par Aug. DOZON, In-18.. 5 fr.
IV. — *Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura*, recueillis et traduits par J. RIVIÈRE. In-18.. 5 fr.
V. — *Contes populaires slaves*, recueillis et traduits par L. LEGER. In-18..... 5 fr.
VI. — *Contes indiens*, traduits du bengali par L. FEER. In-18............. 5 fr.
VII. — *Contes arabes*, traduits par René BASSET. In-18.................... 5 fr.
VIII. — *Contes français*, recueillis par E. Henry CARNOY. In-18.......... 5 fr.
IX. — *Contes de la Sénégambie*, recueillis par BÉRENGER-FÉRAUD, In-18.. 5 fr.
X. — *Les Voceri de l'Ile de Corse*, recueillis par Frédéric ORTOLI. In-18.. 5 fr.
XI. — *Contes des Provençaux de l'antiquité et du moyen âge*, par BÉRENGER-FÉRAUD, In-18... 5 fr.
XII. — *Contes populaires berbères*, recueillis, traduits et annotés par René BASSET, In-18... 5 fr.
XIII-XIV *Contes et Romans de l'Egypte chrétienne*, par E. AMÉLINEAU. 2 volumes in-18.. 10 fr.
XV. — *Les Chants et les Traditions populaires des Annamites*, recueillis et traduits par G. DUMOUTIER. In-18.. 5 fr.
XVI. — *Les Contes populaires du Poitou*, par Léon PINEAU. In-18........ 5 fr.
XVII. — *Contes Ligures*, traditions de la Rivière, recueillis par James Bruyn ANDREWS. In-18... 5 fr.
XVIII. — *Le Folk-Lore du Poitou*, par Léon PINEAU. In-18............... 5 fr.
XIX. — *Contes populaires malgaches*, recueillis et traduits par Gabriel FERRAND. In-18.. 5 fr.
XX. — *Contes populaires des Bassoutos*, recueillis et traduits par E. JACOTTET. In-18.. 5 fr.
XXI. — *Légendes religieuses bulgares*, traduites par Lydia SCHISCHMANOFF. In-18.. 5 fr
XXII. — *Chansons et fêtes du Laos*, par P. LEFÈVRE-PONTALIS. In-18...... 2 fr. 50
XXIII. — *Nouveaux contes berbères*, recueillis, traduits et annotés par René BASSET. In-18.. 5 fr.
XXIV. — *Contes birmans*, d'après le Thoudamma Sàri Dammazat, par Louis VOSSION. In-18.. 5 fr.
XXV. — *Contes cambodgiens* et contes laotiens, recueillis et traduits par Adhémard LÉCLÈRE, résident de France au Cambodge. In-18.................. 5 fr.
XXVI. — *Contes syriaques. Histoires de Sindban*, par Frédéric MACLER. In-18.. 5 fr.
XXVII. — *Contes populaires du Cambodge, du Laos et du Siam*, par Auguste PAVIE. In-18.. 5 fr.

Pour paraître dans quelques jours :

TOME XXVIII

CONTES SOUDANAIS

Par C. MONTEIL, ex-administrateur-adjoint des colonies, chargé du cours de soudanais à l'école des langues orientales vivantes.
Préface de M. René BASSET, correspondant de l'Institut, directeur de l'École supérieure d'Alger.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 7 Trente-neuvième année. 13 février 1905

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue musicale, 1er février : Georges Pfeiffer. — Henri Quittard, Un Musicien français inconnu : Bouzignac (XVIIe siècle). — Jules Combarieu, Les images dans la musique (Cours du Collège de France, IIIe leçon). — Constant Zakone, Ce qu'on sait en Allemagne de la musique française. — Les ennemis de la Schola. — Georges Pfeiffer, A propos de harpe. — Auguste Sérieyx, Cours élémentaire de contrepoint (Suite). — Publications nouvelles, J.-J. Mayan, Paul Lacombe, A. Roussel. — Théâtres et Concerts, Xavière, de Th. Dubois ; Hélène, de Saint-Saëns, Chéhérazade, de Rimsky-Korsakof. — Actes officiels et Informations. — Recettes des théâtres subventionnés. Correspondances de Bordeaux, Bruxelles, Lille, Londres, Montpellier, Monte-Carlo, Nice, New-York. — *Supplément musical :* Chanson à quatre voix, de Bouzignac, publiée avec réduction des voix au piano, par H. Quittard.

Athenaeum, n° 4031 : Sophia H. Maclehose, From the monarchy to the Republic in France, 1788-1792. — How, Six great schoolmasters. — The Hungry Forties, with an introd. by Mrs Cobden Unwin. — Fitzgerald, The Garrick Club. — Collected essays and reviews of Thomas Graves Law, p. H. Brown. — Fraser Rae. — The British Museum reading-room. — The trustworthiness of the St. Albans Chronicon Angliae. — Wordsworthiana. — Pope's Essay on man. — Palio and Ponte. — H. F. Cox. — Maud Cruttwell, Verrocchio. — The Arden Shakspeare, p. R. W. Bond.

Deutsche Literaturzeitung, n° 4 : Rocholl, Bessarion. (bon). — Hashagen, Ernst Curtius. — Berendts, Die handschriftliche Überlieferung der Zacharias- und Johannes-Apokryphen. Ueber die Bibliotheken der Meteorischen und Ossa-Olympischen Klöster. — Böckenhoff, Das apostolische Speisegesetz in den ersten fünf Jahrhunderten. — Graue, Unabhängiges Christentum. — Deutsch, Neue Weltanschauung. Neue Religion. — Lipsius, Kritik der theologischen Erkenntnis. — Romundt, Kants Widerlegung des Idealismus. — Lange, Die Pädagogik des Pierre Coustel. — Bondi, Der Siddur des Rabbi Saadia Gaon. — H. Cordier, Bibliotheca sinica. Vol. I, p. II. — Rontakis, Grammaire grecque (en grec). — Latin hymns selected by Merrill. — Busse, Annette von Droste-Hülshoff. — Müller-Fraureuth, Aus der Welt der Wörter. — Wiese, Altitalienisches Elementarbuch. — The Works of Ralph Waldo Emerson. Vol. II. — Zebelev, Im Gebiete der Altertümer der Provinz Achaja. — Wirth, Geschichte Asiens und Osteuropas. I. Bd. : Von den Anfängen bis 1790. — Crohns, Die Summa theologica des Antonin von Florenz und die Schätzung des Weibes im Hexenhammer. — Troisièmes mélanges d'histoire du moyen âge, p. Luchaire. — Rathlef, Zur Frage nach Bismarcks Verhalten in der Vorgeschichte des deutsch-französischen Krieges. — Loevinson, Giuseppe Garibaldi e la sua Legione nello Stato Romano 1848, 40, II. — Cappeller, Kaip senëji Lëtuvininkai gyveno. — Handbuch d. Wirtschaftskunde Deutschlands, hgb. im Auftrage des Deutschen Verbandes für das kaufmännische Unterrichtswesen, IV. — Soziale Kultur, red. von Hitze und Hohn. XXV, 1. — Ernst Mayer, Die Schenkungen Konstantins und Pipins. — J. Müller, Corpus iuris civilis und Bürgerliches Gesetzbuch. — Reil, Die frühchristlichen Darstellungen der Kreuzigung Christi.

Literarisches Zentralblatt, n° 5 : Taaks, Altt. Chronologie ; Zwei Entdeckungen in der Bibel. — Van den Bergh, Indische Einflüsse auf evangel. Erzählungen. — Pater, Plato und der Platonismus. — Höbl-

BAUM, Der Kurverein von Rense. — SALIN, Die altest. Tierornamentik. — Besozzi, Chronik, h. FRIEDENSBURG. — Tagebuch Sigismund von Buchs, p. HIRSCH, I. — Theodosiani libri XVI, p. MOMMSEN et P. M. MEYER. — Linguistic Survey of India, p. GRIERSON, III. — PREUSS, Index Isocrateus. — SINGER, Der Humanist Mersteter. — MAUNTZ, Heraldik in Diensten der Shakspeareforschung. — ABEKEN, Gœthe in meinem Leben. — Th. MOMMSEN, Reden und Aufsätze.

CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ORIENTALISTES

QUATORZIÈME SESSION

ALGER 1905

Ainsi que nous l'avions annoncé, les Compagnies de chemins de fer français accordent une réduction de 50 o/o aux Orientalistes désireux de se rendre au Congrès d'Alger. Les bons de réduction ainsi délivrés seront valables du 5 avril au 15 mai sur le réseau des Chemins de fer du Nord, du 10 avril au 10 mai sur tous les autres réseaux. **Nous vous prions de nous faire connaître le plus tôt possible, l'itinéraire que vous comptez suivre, en remplissant le bulletin imprimé à cet effet et joint à cette circulaire.** Nous transmettrons ces indications aux Compagnies intéressées, qui nous remettront, en échange, les bons sur le vu desquels vous pourrez voyager en France à tarif réduit. Nous déclinons toute responsabilité pour les demandes qui nous parviendraient après le 15 février.

Une réduction analogue de 50 o/o sera accordée aux Congressistes sur tout le parcours des Chemins de fer algériens et tunisiens du 10 avril au 10 mai. Elle s'appliquera même aux personnes qui ne participeront pas aux excursions officielles et préféreront voyager individuellement, quel que soit leur itinéraire.

Les Compagnies de navigation consentent, en faveur des Congressistes, sur présentation de leur carte de membres du Congrès, aux réductions suivantes :

Compagnie Transatlantique : 30 o/o sur le prix de passage aller et retour (nourriture comprise).

Compagnie générale des Transports Maritimes à vapeur : 30 o/o sur le prix net des passages (c'est-à-dire hormis la nourriture et les frais accessoires).

Compagnie de Navigation mixte : 30 o/o.

Compagnie hongroise de navigation maritime « **Adria** » (Fiume) 50 o/o et non 30 o/o ainsi que le portait par erreur la circulaire nº 3.

Le Gouvernement royal italien a fait savoir que les Compagnies de chemins de fer italiens consentaient à accorder les réductions d'usage (50 o/o) aux Congressistes à destination des ports d'embarquement de Gênes, Livourne, Naples, Palerme, sur présentation de la carte de membres du Congrès.

Aucune réduction n'a été consentie par les chemins de fer suisses et allemands.

Le Gouvernement norwégien accorde, dans les mêmes conditions, le voyage aller et retour au prix du billet simple; le Gouvernement serbe une réduction de 30 o/o sur tous les trains y compris les rapides.

Afin de faciliter le séjour des membres du Congrès à Alger, la commission s'occupe de réunir tous les renseignements relatifs aux hôtels, appartements, chambres, etc... dans une brochure qui sera adressée prochainement à tous les adhérents.

La date de l'ouverture du Congrès reste fixée au mercredi matin 19 avril 1905; la session sera close le 26 du même mois. Le dimanche et le lundi de Pâques seront consacrés à deux excursions, au choix des Congressistes, l'une dans la Grande Kabylie, l'autre à la Chiffa, Cherchel et Tipaza. Le programme de ces excursions, ainsi que celui des distractions offertes aux membres du Congrès sera publié ultérieurement.

A la suite du Congrès, deux grandes excursions seront organisées pour ses membres, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest. Les Congressistes auront ainsi la faculté de rentrer chez eux soit par Oran, soit par Tunis.

Voici quel sera, sauf modifications ultérieures, le programme de la caravane de l'Ouest :

Départ d'Alger, le **Jeudi 27 avril**, par le P.-L.-M. algérien à 6 h. 50 du matin. Arrivée à Perrégaux à 4 h. 51 soir. Départ peu après, probablement par train spécial pour Aïn-Sefra, où l'on arrivera le vendredi 28 au matin.

Vendredi 28 : Visite d'Aïn-Sefra, coucher à Aïn-Sefra.

Samedi 29 : Départ d'Aïn-Sefra à 5 heures matin; arrivée vers midi à Beni-Ounif. L'après-midi, visite de Figuig. Coucher à Beni-Ounif.

Dimanche 30 : Le matin visite de Figuig ou promenade aux environs de Beni-Ounif. Départ de Beni-Ounif à 1 heure soir; arrivée à Aïn-Sefra vers 7 heures soir. Coucher à Aïn-Sefra.

Lundi 1er Mai : Départ d'Aïn-Sefra à 5 heures matin. Traversée de la mer d'Alfa et arrivée à Perrégaux, où le train laissera les Congressistes ; coucher à Perrégaux.

Mardi 2 : Départ de Perrégaux à 5 h. 50 matin; arrivée à Tlemcen vers midi. Visite de Sidi-Bou Médine et de Sidi-Yakoub. Coucher à Tlemcen.

Mercredi 3 : Le matin, visite de Mansoura; le soir, visite de la ville de Tlemcen. Départ à 4 h. 6 soir pour Oran, où l'on arrivera à 10 h. 8 soir. Coucher à Oran.

Jeudi 4 : Visite d'Oran et des environs. On pourra s'embarquer à 4 heures du soir sur le paquebot transatlantique pour arriver le 6 à Marseille.

L'excursion coûtera environ 110 francs, non compris le transport en chemin de fer, qui sera en plus à la charge des Congressistes. Ce prix de 110 francs comprend la nourriture (trois repas), le logement et les frais de transport autres que le chemin de fer.

Comme nous l'avons dit plus haut, le prix du chemin de fer sera **abaissé de moitié**, les compagnies de chemins de fer algériens et tunisiens accordant une réduction de 50 o/o aux membres du Congrès, sur tous les réseaux, du 10 avril au 10 mai 1905.

Le programme de la caravane de l'Est sera le suivant :

Départ d'Alger, le **jeudi 27 avril**, à 7 h. 55 matin. Coucher à Biskra.

Vendredi 28 : Visite de Biskra.

Samedi 29 : Départ de Biskra; arrivée à Batna le matin; visite de Timgad. Coucher à Timgad et à Batna.

Dimanche 30 : Départ de Batna au matin, arrivée à Constantine dans la matinée. Visite de Constantine. Coucher à Constantine.

Lundi 1er Mai : Départ de Constantine pour Tunis; arrivée à Tunis le soir. Coucher à Tunis.

Le prix de cette excursion depuis le jeudi 27 avril inclus jusqu'au lundi 1er mai au soir inclus sera d'environ 100 francs. Ce prix comprend la nourriture (trois repas), le logement et les frais de transport autres que le chemin de fer. Celui-ci reste à la charge des Congressistes, mais sera abaissé de moitié par suite de la réduction accordée par les compagnies algériennes et tunisiennes.

A Tunis les congressistes pourront, soit employer leur temps à leur guise et à leur frais, soit prendre part à la visite de Tunis et de Kairouan qui sera organisée par les soins d'une commission spéciale devant laquelle de Congrès des Orientalistes est représenté par M. Victor Serres, secrétaire-correspondant. Ce programme comprendra du 2 mai au 8 mai inclus :

Visite de Tunis et des Soukhs, demi journée.

Visite du Bardo et de Cassar Saïd (Palais et Musée); demi journée, prix : 1 fr. 50.

Visite de Carthage, Musée et Fouilles, une journée, prix : 5 francs (un repas compris).

Ascension du Bou-Kornine, une journée, prix : 5 francs (y compris le chemin de fer et un repas) plus 5 francs par monture.

Voyage à Kairouan, deux journées à 10 francs chacune (le chemin de fer à la charge des voyageurs).

Les Congressistes prendront part à celles des excursions qui leur conviendront et pourront repartir de Tunis, soit le jeudi, 4 mai à midi (compagnie de Navigation mixte), soit le vendredi 5 (compagnie Transatlantique); soit enfin le lundi 8 (compagnie de Navigation mixte, Cie Transatlantique.)

Les correspondances et les demandes de renseignements touchant le Congrès devront être adressées au secrétariat de la Commission d'organisation, 46, rue d'Isly (Service des Affaires indigènes).

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 8 Trente-neuvième année. 25 février 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 4 (Le numéro contient les statuts de la Société et la liste des membres titulaires) : G. Lanson, L'idée de la tragédie en France avant Jodelle. — G. May, Observations sur un passage des caractères de La Bruyère (De la soc. et de la conversation, n° 44). — Grelé, Un roman de Barbey d'Aurevilly, Germaine, ou Ce qui ne meurt pas. — *Mélanges :* Quelques notes à la Deffence de Du Bellay (Derocquigny). — Bernardin de Saint-Pierre, ses deux femmes et ses enfants, suite (Largemain). — La première préface de Zulma (Ritter). — Villemain exempté du service militaire (A. C.). — *Comptes rendus :* Morillot, La Bruyère (Rebelliau); Haraszti, La littérature dramatique au temps de la Renaissance considérée dans ses rapports avec la scène contemporaine (Haraszti), Dreyfus-Brisac, La clef des Maximes de Larochefoucauld (Droz); L. Thomas, La dernière phase de la pensée religieuse de J. J. Rousreau (Brunel). — Périodiques ; Livres nouveaux ; Chroniques.

Le bibliographe moderne, sept.-oct. 1904 : Réunion des archivistes français. — Delaborde, Nicolas Fouquet et le Trésor des chartes. — Bergmans, Le premier imprimeur de Maestricht et de Düsseldorf. — Lecestre, Table alphabétique de la Chronologie militaire de Pinard, N à Z. — Jadart, A propos des lettres de Jules Laude. — Chroniques. — *Comptes rendus :* Cuvelier, Inventaire des inventaires de la 2e section des archives de Belgique ; Bertelé, Le cartulaire montpellierain des rois d'Aragon et des rois de Majorque ; Bizatti, prime linee d'una bibliografia alla storia delle scienze ; Nollen, Bibl. of modern German literature ; Pascal, Bibl. du Velay et de la Haute-Loire, I ; Pasdirek, Manuel univ. de la littérature musicale, I ; Wrong and Langton, Hist. public. relating to Canada 1902-1903 ; Van den Gheyn, Catal. des ms. de la bibl. de Belgique, III-IV ; Podlaha, Die Bibliothek des Metropolitankapitals zu Prag ; Polain, Catal. de la bibl. Dobrée à Nantes ; Heitz, Les filigranes avec la crosse de Bâle ; Baudrier, Bibl. lyonnaise, V-VI ; Reiss, La photographie judiciaire.

Athenaeum, n° 4032 : Trevelyan, England under the Stuarts (Ier art.). — Gosse, French profiles. — Shuckburgh, Emmanuel College. — Browne, Japan ; Gensai Murai, Hana, a danghter of Japan. — Miss Gordon Cumming, Memories. — Assyriological books : Fossey, Manuel d'assyriologie, I (excellent) ; Records of Tukulti-Ninib, I, p. King ; Harper, The codex of Hammurabi ; Johns, Babylonian laws, contracts and letters. — Books on Dante. — Cromwell on Sir John Palgrave. — The British Museum reading-room. — The Spenserian stanza. — School of Irish learning Dublin. — Caudler, The unveiling of Lhasa. — The Philippine Islands. — The Oresteia of Aeschylus, p. Proctor.

Deutsche Literaturzeitung, n° 5 : Gyalui Farkas, A könyvtári tudományok czélja és feladata Magyarországon ; A magyar könyvtárak jövöjéröl. — Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche. 3. Aufl. hgb. von A. Hauck. 13. u. 14. Bd. — Funke, Satisfaktionstheorie des Hl. Anselm von Canterbury. — Köster, Worin besteht die bleibende Bedeutung Ritschls für die protestantische Theologie ? — Rittelmeyer, Friedrich Nietzsche und die Religion. — Jacobi, Das Weltgebäude des Kardinals Nikolaus von Cusa. — Zimmer, Volkstums-Pädagogik. — Muser, Der Kampf um die Schule. — Beccari, Notizia e Saggi di opere e documenti inediti riguardanti

la storia di Etiopia i secoli XVI, XVII e XVIII. — Vambéry, The Story of my Struggles. — Switalski, Des Chalcidius Kommentar zu Platos Timaeus. (bon). — Römische Elegiker hgb. von A. Biese. 2. Aufl. — Klara Hechtenberg, Der Briefstil im 17. Jahrhundert; Fremdwörterbuch des siebzehnten Jahrhunderts. — Abeken, Goethe in meinem Leben. Hgb. von A. Heuermann. — Séché, Alfred de Vigny et son temps, 1797-1863; Etudes d'histoire romantique : Sainte-Beuve. T. I : Son esprit, ses idées. T. II : Les mœurs. Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier. — Brunhuber, Sir Philip Sidneys Arcadia und ihre Nachläufer. — Roman historical sources and institutions. Ed. by H. A. Sanders. — Festgabe, Karl Theodor von Heigel zur Vollendung seines sechzigsten Lebensjahres gewidmet. — Stettiner, Der Tugendbund. — Rathgen, Die Japaner und ihre wirtschaftliche Entwicklung. — Wegener, Tibet. — Haff, Geschichte einer ostalemannischen Gemeinlandsverfassung unter Berücksichtigung bajuvarischer Weistümer Tirols, Oberbayerns und Salzburgs. — Brünneck, Die Verbindung des Kirchenpatronats mit dem Archidiakonat im norddeutschen, insonderheit mecklenburgisch-pommerschen Kirchenrecht des Mittelalters. — Norges gamle Love, An den Række 1388-1604. Udg. ved. A. Taranger. I. Bd. : I. Statens Lovgivning 1388-1447. — Hedicke, Jacques Dubroeucq von Mons, ein niederläandischer Maler aus der Frühzeit des italienischen Einflusses.

Literarisches Zentralblatt, n° 6 : Jeremias, Das A. T. im Lichte des alten Orients. — Berendts, Die hs. Ueberlief. der Zacharias = und Johannesapokryphen. — Nietzsches Briefe. — Felder, Gesch. der wiss. Studien im Franziskanerorden bis um die Mitte des XIII Jahrh. (belles recherches). — Lindner, Weltgesch. seit der Völkerwanderung III, van XIII Jahrh. bis zum Ende der Konzile (tableau complet). — Arnold, Die Kultur der Renaissance, Gesittung, Forschung, Dichtung (bien écrit et sensé). — Grof Szechenyi Istvan mnunkai. I. — Bosse, Aus der Jugendzeit. — Handwerker, Gesch. der Würzburger Universitätsbibliothek). — Krausse, Die keltische Urbevölkerung Deutschlands (cf. *Revue*, n° 6). — Gelzer, Vom Heiligen Berge und aus Makedonien. — Mommsen, Juristische Studien, I. — Mandäischer Diwan, p. Euting. — Calpurnii Flacci declamationes, p. Lehnert. — Panconcelli-Calzia, De la nasalité en italien. — Luick, Deutsche Lautlehre. — Marburger Schillerbuch. — Luckenbach, Kunst und Geschichte I, 5e ed. — Reil, Die frühchristlichen Darstellungen der Kreuzigung Christi. — Stevenson, Velazquez. — Dauriac, Essai sur l'esprit musical. — Ellen Key, Ueber Liebe und Ehe.

MISSION E. AMÉLINEAU EN ÉGYPTE

LES NOUVELLES FOUILLES D'ABYDOS

COMPTE RENDU *IN EXTENSO* DES FOUILLES
DESCRIPTION DES MONUMENTS ET OBJETS DÉCOUVERTS

I. — PREMIÈRE PARTIE (1895-1896).
In-4°, avec plans, dessins, 42 planches hors texte........... 50 fr.

II. — SECONDE PARTIE (1896-1897).
In-4°, avec plans, dessins et 24 planches.................... 50 fr.

III.— TROISIÈME PARTIE (1897-1898).
In-4°, avec carte, plans, dessins et planches.................. 50 fr.

IV. — QUATRIÈME PARTIE (1898-1899).
In-4°, avec plans dessins et planches (*sous presse*)........... 50 fr.

LE MONUMENT D'OSIRIS

MONOGRAPHIE DE LA DÉCOUVERTE FAITE EN 1897-1898
Un volume in-4°, avec 5 planches et 1 plan................. 25 fr.

MONUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE CHRÉTIENNE AUX IVe ET Ve SIÈCLES

DOCUMENTS INÉDITS, COPTES ET ARABES, PUBLIÉS ET TRADUITS
Un fort volume in-4°,... 60 fr.

HISTOIRE DE SAINT PAKHÔME EL DE SES COMMUNAUTÉS
DOCUMENTS COPTES ET ARABES INÉDITS, PUBLIÉS ET TRADUITS
In-4°... 60 fr.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Prix Delalande Guérineau.

MONUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE CHRÉTIENNE, DU IVe AU VIIe SIÈCLE, TEXTES COPTES PUBLIÉS ET TRADUITS
In-4°... 36 fr.

HISTOIRE DE LA SÉPULTURE ET DES FUNÉRAILLES EN ÉGYPTE

1re partie en 2 vol. in-4°, nombreuses figures et 112 planches. 60 fr.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 9 Trente-neuvième année. 4 mars 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue musicale, n° 4 : Peter Cornelius. — J. COMBARIEU, La pensée musicale (Cours du Collège de France, IVe leçon). — AUGÉ DE LASSUS, Xavière et l'œuvre de Th. Dubois. — LALOI, Les pèlerins de la Mecque, de Gluck (1764). — Concours de composition. — Publications nouvelles, Cl. Monteverdi, P. Cornelius, A. de Polignac. — Théâtres et concerts. — Correspondance de Bruxelles. — Le « Concours général de musique ». — *Supplément musical :* Introduction et récit tirés de l'Orfeo de Monteverdi (1607).

Athenaeum, n° 4033 : SAINTSBURY, A history of criticism, III. — Sir Robert DOUGLAS, Europe and the Far East. — The ancient calender of the University of Oxford, p. WORDSWORTH. — GALLOWAY, Studies in the philosophy of religion. — Adventures of King James II. — Local history. — The second prayer-book of Edward VI. — Bibliographical definitions. — Drummond and Giambattista Marino. — Coleridge's imitation of Akenside. — STORY, The story of wireless telegraphy. — J.-P. RICHTER und A. C. TAYLOR, The golden age of classic Christian art.

Deutsche Literaturzeitung, n° 6 : BRECHT, Die Verfasser der Epistolae obscurorum virorum (bon). — OPPENHEIM, Christoph Hendreich, Churfürstlich-Brandenburgischer Rat und Bibliothekar. — GRILL, Der Primat des Petrus. — KESSLER, Religiöse Wirklichkeit. — ADAMKIEWICZ, Ueber das unbewusste Denken und das Gedankensehen. — PETROVICI, O problema de filosofie. — FREUDENBERG, Was der Jugend gefällt. — H. MÜLLER, Das höhere Schulwesen Deutschlands am Anfang des 20. Jahrhunderts. — WELI BEY BOLLAND, Kleine deutsche Sprachlehre bearbeitet für das Türkische (clair). — THURY, Türkische Sprachdenkmäler bis zum Ende des 14. Jahrhunderts. — HELLENISCHE SÄNGER in deutschen Versen von Preisendanz und Hein. — HECKMANN, Priscae latinitatis scriptores qua ratione loca significaverint non usi praepositionibus. — EISLANDBLÜTEN. Ein Sammelbuch neuisländ. Lyrik von Poestion. — MIELKE, Geschichte des deutschen Romans. — DIDEROT, Briefe an Sophie Voland, ausgewählt, übertr. u. eingeleitet von Wygodzinsky. — OSWALD, Thomas Hood und die soziale Tendenzdichtung seiner Zeit. — WOLFF-BECKH, Kaiser Titus und der Jüdische Krieg. — WRIGHT, The campaign of Plataea. — ROCKWELL, Die Doppelehe des Landgrafen Philipp von Hessen (méritoire). — LETTOW-VORBECK, Napoleons Untergang 1815. I. Bd. (bon). — SCHLÜTER, Die Siedelungen im nordöstlichen Thüringen. — Catalogus Codicum Astrologorum Graecorum. V. Codicorum Romanorum partem priorem descr. Cumont et Boll. — LORENZ, Die Mariendarstellungen Albrecht Dürers.

Literarisches Zentralblatt, n° 7 : Die Bücher Samuelis, trad. SCHLÖGL. — FUCHS, Vom Werden dreier Denker. — Festschrift zum Gedächtniss Philipps des Grossmütigen Landgrafen von Hessen. — MEYER-BENFEY, Friedrich Naumann. — Von HOLLEBEN, Gesch. des Frühjahrsfeldzuges 1813 ; LANREZAC, La manœuvre de Lützen. — Hohenzollern-Jahrbuch. — ECKERT, Grundriss der Handelsgeographie. — Aristotelis Res publica Atheniensium, p. KENYON. — WIESE, Altital. Elementarbuch. — Jonsbok-og Rettarbœtr p. HALLDORSSON. — LITZMANN, Goethes Faust. — Lichtenbergs Briefe, p. LEITZMANN u. SCHÜDDEKOPF, III. — BALASSA, Magyar fonetica, I. (bon). — MUTHESIUS, Das englische Haus, I.

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Sous la direction de MM. Georges Perrot et Robert de Lasteyrie, membres de l'Institut
Avec le concours de M. Paul Jamot, secrétaire de la rédaction.

Publication de grand luxe, illustrée de clichés dans le texte et de planches en héliogravure, héliochromie et chromolithographie.

Prix de souscription : Paris, **40** fr.; Départements, **42** fr.; Étranger, **44** fr.

TOME PREMIER, avec 28 planches.

Georges Perrot. Eugène Piot.
G. Maspero. Le scribe accroupi de Giséh.
Léon Heuzey. Les armoiries chaldéennes de Sirpoula, d'après les découvertes de M. de Sarzec.
Maurice Holleaux. Figurines béotiennes en terre cuite à décoration géométrique (Musées du Louvre et de Berlin).
E. Pottier. Cratère grec de style corinthien et rhodien (Musée du Louvre).
Max Collignon. Loutrophore attique à sujet funéraire (Musée du Louvre).
A. Héron de Villefosse. Tête d'Apollon (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Tête d'athlète (Musée du Louvre).
Ernest Babelon. Sapor et Valérien, camée sassanide de la Bibliothèque nationale.
G. Schlumberger. Un tableau-reliquaire byzantin inédit du x[e] siècle.
Héron de Villefosse. Athlète, bronze de l'école d'Argos (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Adolescent au repos, statue en marbre (Musée du Louvre).
Georges Perrot. Tête de femme (Musée du Louvre).
Max Collignon. Aphrodite Pandémos, relief de miroir en bronze et disque en marbre (Musée du Louvre).
Paul Jamot. Vénus pudique, statuette de bronze (Musée du Louvre).
Gustave Schlumberger. Un ivoire chrétien inédit (Musée du Louvre).
André Michel. Statue tombale de Louis de Sancerre, connétable de France (abbaye de Saint-Denis).
Paul Durrieu. Un dessin du Musée du Louvre attribué à André Beauneveu.
E. Müntz. Les plateaux d'accouchées et la peinture sur meubles du xiv[e] au xvi[e] siècles.

TOME DEUXIÈME, avec 28 planches.

Léon Heuzey. Le vase d'argent d'Entéména, découvert par M. de Saazec.
Georges Bénédite. La statuette de la dame Toui (Musée du Louvre).
E. Pottier. Deux coupes à fond blanc de style attique (Musée du Louvre).
Salomon Reinach. Un bas-relief de Panticapée (Kertch), au Musée d'Odessa.
P. Gauckler. La patère de Bizerte.
A. Héron de Villefosse. Lampe romaine avec légende explicative.
A. Geoffroy. La colonne d'Arcadius à Constantinople, d'après un dessin inédit.
G. Schlumberger. La croix byzantine dite des Zaccaria (trésor de la cathédraie de Gênes).
Frœhner. Apollon, bronze archaïque de la collection du comte Tyzkiewicz.
A. de Ridder. Statuette de bronze (Musée central d'Athènes).
Max Collignon. Tête de jeune fille (Musée du Louvre).
E. Pottier. Trois figurines de terre cuite (Musée du Louvre).
Paul Jamot. Vénus à la coquille, deux figurines de terre cuite (Musée du Louvre).
Salomon Reinach. Tête en marbre de la collection Singher.
Héron de Villefosse. Buste de Ptolémée, dernier roi de Maurétanie (Musée du Louvre).
Gabriel Millet. Mosaïque de Daphni.
E. Molinier. L'évangéliaire de l'abbaye de Morienval, conservé à la cathédrale de Noyon.
E. Saglio. Triptyque de Saint-Sulpice (Tarn), au Musée de Cluny.

TOME TROISIÈME, avec 27 Planches.

Henri Lechat. Athéna devant Erichthonios (Musée de l'Acropole d'Athènes).
André Joubin. L'Athéna Hopé.
Max Collignon. Bas-relief funéraire de Béotie (Musée national d'Athènes).
Salomon Reinach. Aigle en marbre, de la collection de Lord Wemyss, à Gosford (Longuiddry).
Héron de Villefosse. Bacchus enfant, statuette de bronze trouvée à Vertault (Côtes-d'Or).
Etienne Michon. Esculape jeune, statuette du Musée du Louvre.
R. de Lasteyrie. Les miniatures d'André Beauneveu et de Jacquemart de Hesdin.
Emile Molinier. La Descente de croix, groupe en ivoire du xiii[e] siècle conservé au Musée du Louvre.
Louis Couve. Diadumène, statue de marbre trouvée à Délos.
Théodore Reinach. Apollon, statue trouvée à Magnésie du Sipyle (Musée impérial de Constantinople).
Etienne Michon. Jeune fille drapée, statue fontaine (Musée du Louvre).
Paul Gauckler. Le Domaine des Laberii à Uthina.
Charles Diehl. Mosaïques byzantines de Saint-Luc.
J.-J. Marquet de Vasselot. Deux œuvres d'Antoine Le Moiturier.
André Michel. La Madone et l'enfant, statue en bois peint et dorée attribuée à Jacopo della Quercia.

TOME QUATRIEME, avec 21 planches.

Léon Heuzey. La Minerve de Chantilly.
Emile Chassinat. Une statuette de bronze de la reine Karomama (Musée du Louvre).
A. S. Murray. Sarcophage de Clazomène, appartenant au Musée britannique.

Pierre Paris. Le Diadumène de Madrid.
A. de Ridder. Miroirs grecs à reliefs.
S. Reinach. Panthère de bronze (Collection de M. le baron Edmond de Rotschild).
Emile Molinier. Phylactère du XIIIe siècle (Collection de M. Martin Le Roy).
Eug. Müntz. Le sculpteur Laurand et les Monuments de la Renaissance à Tarascon.
Pierre Paris. Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre).
Théophile Homolle. L'Aurige de Delphes.
Paul Perdrizet. Terres cuites de l'Asie Mineure.
M. Collignon. Groupe funéraire en pierre calcaire (Musée gréco-romain d'Alexandrie).
P. Gauckler. Les Mosaïques virgiliennes de Sousse.
Etienne Michon. Tête de femme de l'époque d'Hadrien (Musée du Louvre).
J.-Marquet de Vasselot. Quelques pièces d'orfèvrerie limousine.

TOME CINQUÈME avec 30 planches.

A. Héron de Villefosse. Le Trésor de Boscoreale.

TOME SIXIÈME, avec 20 planches.

Max Collignon. Tiare en or, offerte par la ville d'Olbia au roi Saitapharnès.
Emile Bertaux. L'Email de Saint-Nicolas de Bari.
Gustave Schlumberger. Ivoire byzantin de l'ancienne Collection Bonnaffé.
André Michel. Les statues de saint Pierre, sainte Anne et sainte Suzanne (Musée du Louvre).
Emile Molinier. Un buste d'enfant du XVIe siècle (Collection de Mme la marquise Arconati-Visconti).
Léon Heuzey. Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés.
Edmond Pottier. Tête archaïque de terre cuite (Musée du Louvre).
André Joubin. Le Marsyas de Tarse (Musée impérial de Constantinople).
Maurice Besnier. Buste de César apparienant à la Collection du comte Grégoire Stroganoff, à Rome.
Hans Graeven. Pyxide en os représentant la naissance d'Appollon et de Diane (Musée du Louvre).
Jean-J. Marquet de Vasselot. Un coffret reliquaire du Trésor de Quedlinburg.
Gustave Schlumberger. Un coffret byzantin d'ivoire du Musée Kircher, à Rome.
F. de Mély. Le Camée byzantin de Nicéphore Botoniate à l'Heiligenkreutz (Autriche).
Dom E. Roulin, bénédictin. La Croix de la Collégiale de Villabertran (Catalongue).

TOME SEPTIÈME avec 20 planches.

L. Heuzey. Autre Taureau androcéphale, statuettes à incrustations (Musée du Louvre).
A. de Ridder. Amphore à figures rouges (cabinet des Médailles).
André Skias. Skyphos à figures rouges trouvé à Eleusis (Musée national d'Athènes).
A. Foucher. Sculptures gréco-boudhiques (Musée du Louvre).
F. de Mély. Le Coffret de Saint-Nazaire de Milan et le manuscrit de l' « Iliade » de l'Ambrosienne.
G. Schlumberger. L'Ivoire Barberini (Musée du Louvre).
Dom E. Roulin. Tableau byzantin inédit (Musée épiscopal de Vich).
Georges Bénédite. Sur un étui de tablette trouvé à Thèbes et conservé au Musée du Louvre.
M. Berthelot. Sur les métaux égyptiens ; étude sur un étui métallique et ses inscriptions.
Henri Lechat. La tête Rampin, marbre antique du VIe siècle avant notre ère (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Tête d'Athéna Parthénos (Musée du Louvre).
H. Omont. Peintures du manuscrit grec de l'Evangile de saint Mathieu, copié en onciales d'or sur parchemin pourpré, et récemment acquis par la Bibliothèque Nationale.
Paul Vitry. Une œuvre de Guido Mazzoni ou de son atelier en France : Le Groupe de la Dormition de la Vierge à la Trinité de Fécamp.

TOME HUITIÈME, avec 22 planches.

Robert de Lasteyrie. Etudes sur la sculpture française au moyen âge.

TOME NEUVIÈME, avec 20 planches.

Max Collignon. Situla en ivoire provenant de Chiusi (Musée du Louvre).
Camille Gaspar. Le peintre céramiste Smikros, à propos d'un vase inédit du Musée de Bruxelles.
E. Audouin. La Minerve de Poitiers.
Camille Benoit. La Résurrection de Lazare, par Gérard de Harlem.
Eugène Muntz. Tapisseries allégoriques inédites ou peu connues.
Georges Bénédite. Un guerrier libyen, figurine égyptienne en bronze incrusté d'argent, conservée au Musée du Louvre.
Edmond Pottier. Epilykas, Étude de céramique grecque.
Ant. Héron de Villefosse. Le Canthare d'Alise.
Théodore Reinach. Le Sarcophage de Lidamara.
Gustave Schlumberger. Deux bas-reliefs byzantins de stéatite de la plus belle époque, faisant partie de la collection de Mme la Comtesse R. de Béarn.

TOME DIXIÈME, avec 21 planches.

Max Collignon. Sculptures grecques trouvées à Tralles (Musée impérial ottoman de Constantinople).
Salomon Reinach. Vase doré à reliefs (Musée de Constantinople).
E. Pottier. Note complémentaire sur Epilykos.
P. Hartwig. Danaé dans le coffre, hydrie appartenant au Musée de Boston.
Joseph Buche. Le Mars de Coligny (Musée de Lyon).
Théodore Reinach. Note additionnelle sur le sarcophage de Sidamaria.
André Michel. La Madone dite d'Anvillers (Musée du Louvre).
Georges Benedite. Une nouvelle palette en schiste.
P. Perdrizet et L. Chesnay. La métropole de Serrès.
F. de Mély. Vases de Cana.
Marcel Dieulafoy. La statuaire polychrome en Espagne du XIIe au XVe siècle. (Aragon et Castille).
Paul Leprieur. Le don Albert Bossy au Musée du Louvre.
Camille Benoit. Le tableau de l'Invention de la Vraie Croix et l'École française du Nord dans la seconde moitié du XVe siècle.

TOME ONZIÈME avec 14 planches.

Salomon Reinach. Le manuscrit de la Bibliothèque de Philippe le Bon, à Saint-Pétersbourg. (Les Grandes Chroniques de l'histoire de France).

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 10 Trente neuvième année 11 mars 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Correspondance historique et archéologique, n° 132, décembre 1904, Renseignements administratifs. Mélanges et recherches critiques. — Budget de l'Instruction Publique; séance du 14 novembre 1904. — Réunion des archivistes français (10 avril 1904), communication sur les Archives notariales, par M. Pasquier. — E.-D. GRAND, Thèses de l'École des Chartes, promotion du 27 janvier 1904 (*suite*). — Chronique. — Périodiques.

Bulletin Italien, n° 1, P. DUHEM, Albert de Saxe et Léonard de Vinci (1er article). — E. RODOCANACHI, Les Nonnes en Italie du XIVe au XVIIIe siècle. — H. HAUVETTE, Le chevalier Marin et la préciosité, à propos d'un ouvrage récent. — *Melanges et documents :* H., Notes sur les chroniqueurs Gino et Neri Capponi. — L. AUVRAY, Inventaire de la collection Custodi, conservée à la Bibliothèque nationale (5e article). — *Questions d'enseignement :* Rapport sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1904 (A. MOREL-FATIO). — *Bibliographie :* Dantis eclogae ; Joannis de Virgilio carmen et ecloga responsiva, testo, commento, versione a cura di G. ALBINI (H. Hauvette. — O. KLINGER, Die Comédie italienne in Paris nach der Sammlung von Gherardi (C. PITOLLET). — G. MUONI, Il Tasso e i Romantici, notule (M. PAOLI), p. 101. — L. POZZOLINI-SICILIANI, Lettere da Parigi (H. Hauvette).

Athenaeum, n° 4034; HEADLAM, Oxford and its story. — A New English Dictionary on historical principles M.-Mandragon, vol. VI, p. BRADLEY. — Sir Alfred LYALL, The life of Marquis of Dufferin and Ava. — FARMER and HENLEY, Dictionary of Slang and colloquial English. — Anatole FRANCE, Sur la pierre blanche. — Oriental literature — Folklore. — DOUBLEDAY and PAGE, A history of the County of Warwick, I. — GOUDIE, The Celtic and Scandinavian antiquities of shetland. — Notes from Rome (Lanciani).

Deutsche Literaturzeitung, n° 7 : STECHOW, Philosophisch-religiöse Betrachtungen und Fernblicke. — WRETSCHKO, Ernst Demelius. — LOHMANN, Tharsis oder Ninive. Ein Beitragzum Verständnis des Buches Jona. — HAAS, Geschichte des Christentums in Japan. — FRANCKE, Die christliche Liebestätigkeit in Kurhessen. — NATORP, Platos Ideenlehre. — BAUMGARTNER, Pfeile nach einem Ziel. — MORGENLANDISCHE BÜCHEREI, hgb. von E. Bischoff; Thalmud-Katechismus; Der Korân. — Elizabeth Mary PERKINS, The expression of customary action or state in early Latin. — RIEDY, Solonis elocutio quatenus pendeat ab exemplo Homeri. I. II. — WAGNER, Tasso daheim und in Deutschland. — MENSING, Deutsche Grammatik für höhere Schulen. 2. Aufl. — P. GROUSSAC, Une énigme littéraire. Le « Don Quichotte » d'Avellaneda. — LEY, Die literarische Tätigkeit der Lady Craven, der letzten Markgräfin von Ansbach-Bayreuth. — Der römische Limes in Œsterreich. IV. — MASPERO, Histoire ancienne des peuples de l'Orient, 6e éd. — UEDING, Ludwig der Bayer und die niederheinischen Städte. — MIROT, Les états généraux et provinciaux et l'abolition des aides au début du règne de Charles IV (1380-81). — RABEL, Bessières. — SPAHN, Leo XIII. — GAZERT, Die deutsche Südpolarexpedition. — KERP, Landeskunde von Skandinavien.— SPITTA, Der landwirtschaftliche Grundkredit in Württemberg. — KLEINEIDAM, Die Personalexekution der Zwölftafeln. — Jahrbuch der Kgl. preussischen Kunstsammlungen. Bd. XXV.

Literarisches Zentralblatt, n° 8 : LUCIUS, Die Anfänge des Heiligenkults in der christlichen Kirche. — BADER, Turm = und Glocken-

büchlein. — GRUPP, Kulturgesch. der röm. Kaiserzeit, II. — Acta pontif. danica, I, 1316-1378, p. MOLTESEN. — JENSEN, Papst Bonifatius IX, 1380-1404 (méritoire et épuise le sujet). — WINTTERLIN, Gesch. der Behördenorganisation in Wurttemburg. — JANSEN, Nordwestdeutsche Studien. — DECASOS, Die Landwirtschaft im heutigen Griechenland. — BRUGMANN, Die Demonstratiopronomina (un de ces travaux pénétrants et positifs dans lesquels l'auteur est un modèle). — HELBING, Die Pröpositionen bei Herodot u. anderen Historikern. VITAGLIANO, Storia della poesia estemporanea nella letteratura italiana (intéressant). — H. WAGNER, Tasso Daheim und in deutschland. — WILHELM, Die Gesch. der handsch. Ueberlieferung von Strickers Karl dem Grossen. — Die Sonntagsbeilage der Vossischen Zeitung, 1858-1903. — BLÖTE, Das Aufkommen der Sage von Brabon Silvius, dem brabantischen Schwanwritter (soigné). — WILLIAMSON, How to identify portrait miniatures.

CONGRÈS INTERNATIONAL
DES ORIENTALISTES
QUATORZIÈME SESSION
ALGER 1905

Ainsi que nous l'avions annoncé, les Compagnies de chemins de fer français accordent une réduction de 50 o/o aux Orientalistes désireux de se rendre au Congrès d'Alger. Les bons de réduction ainsi délivrés seront valables du 5 avril au 15 mai sur le réseau des Chemins de fer du Nord, du 10 avril au 10 mai sur tous les autres réseaux. **Nous vous prions de nous faire connaître le plus tôt possible, l'itinéraire que vous comptez suivre, en remplissant le bulletin imprimé à cet effet et joint à cette circulaire.** Nous transmettrons ces indications aux Compagnies intéressées, qui nous remettront, en échange, les bons sur le vu desquels vous pourrez voyager en France à tarif réduit. Nous déclinons toute responsabilité pour les demandes qui nous parviendraient après le 15 février.

Une réduction analogue de 50 o/o sera accordée aux Congressistes sur tout le parcours des Chemins de fer algériens et tunisiens du 10 avril au 10 mai. Elle s'appliquera même aux personnes qui ne participeront pas aux excursions officielles et préféreront voyager individuellement, quel que soit leur itinéraire.

Les Compagnies de navigation consentent, en faveur des Congressistes, sur présentation de leur carte de membres du Congrès, aux réductions suivantes :

Compagnie Transatlantique : 30 o/o sur le prix de passage aller et retour (nourriture comprise).

Compagnie générale des Transports Maritimes à vapeur : 30 o/o sur le prix net des passages (c'est-à-dire hormis la nourriture et les frais accessoires).

Compagnie de Navigation mixte : 30 o/o.

Compagnie hongroise de navigation maritime « **Adria** » (Fiume) 50 o/o et non 30 o/o ainsi que le portait par erreur la circulaire n° 3.

Le Gouvernement royal italien a fait savoir que les Compagnies de chemins de fer italiens consentaient à accorder les réductions d'usage (50 o/o) aux Congressistes à destination des ports d'embarquement de Gênes, Livourne, Naples, Palerme, sur présentation de la carte de membres du Congrès.

Aucune réduction n'a été consentie par les chemins de fer suisses et allemands.

Le Gouvernement norwégien accorde, dans les mêmes conditions, le voyage aller et retour au prix du billet simple; le Gouvernement serbe une réduction de 30 o/o sur tous les trains y compris les rapides.

Afin de faciliter le séjour des membres du Congrès à Alger, la commission s'occupe de réunir tous les renseignements relatifs aux hôtels, appartements, chambres, etc... dans une brochure qui sera adressée prochainement à tous les adhérents.

La date de l'ouverture du Congrès reste fixée au mercredi matin 19 avril 1905; la session sera close le 26 du même mois. Le dimanche et le lundi de Pâques seront consacrés à deux excursions, au choix des Congressistes, l'une dans la Grande Kabylie, l'autre à la Chiffa, Cherchel et Tipaza. Le programme de ces excursions, ainsi que celui des distractions offertes aux membres du Congrès sera publié ultérieurement.

A la suite du Congrès, deux grandes excursions seront organisées pour ses membres, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest. Les Congressistes auront ainsi la faculté de rentrer chez eux soit par Oran, soit par Tunis.

Voici quel sera, sauf modifications ultérieures, le programme de la caravane de l'Ouest :

Départ d'Alger, le **Jeudi 27 avril**, par le P.-L.-M. algérien à 6 h. 50 du matin. Arrivée à Perrégaux à 4 h. 51 soir. Départ peu après, probablement par train spécial pour Aïn-Sefra, où l'on arrivera le vendredi 28 au matin.

Vendredi 28 : Visite d'Aïn-Sefra, coucher à Aïn-Sefra.

Samedi 29 : Départ d'Aïn-Sefra à 5 heures matin; arrivée vers midi à Beni-Ounif. L'après-midi, visite de Figuig. Coucher à Beni-Ounif.

Dimanche 30 : Le matin visite de Figuig ou promenade aux environs de Beni-Ounif. Départ de Beni-Ounif à 1 heure soir; arrivée à Aïn-Sefra vers 7 heures soir. Coucher à Aïn-Sefra.

Lundi 1er Mai : Départ d'Aïn-Sefra à 5 heures matin. Traversée de la mer d'Alfa et arrivée à Perrégaux, où le train laissera les Congressistes ; coucher à Perrégaux.

Mardi 2 : Départ de Perrégaux à 5 h. 50 matin; arrivée à Tlemcen vers midi. Visite de Sidi-Bou Médine et de Sidi-Yakoub. Coucher à Tlemcen.

Mercredi 3 : Le matin, visite de Mansoura; le soir, visite de la ville de Tlemcen. Départ à 4 h. 6 soir pour Oran, où l'on arrivera à 10 h. 8 soir. Coucher à Oran.

Jeudi 4 : Visite d'Oran et des environs. On pourra s'embarquer à 4 heures du soir sur le paquebot transatlantique pour arriver le 6 à Marseille.

L'excursion coûtera environ 110 francs, non compris le transport en chemin de fer, qui sera en plus à la charge des Congressistes. Ce prix de 110 francs comprend la nourriture (trois repas), le logement et les frais de transport autres que le chemin de fer.

Comme nous l'avons dit plus haut, le prix du chemin de fer sera **abaissé de moitié**, les compagnies de chemins de fer algériens et tunisiens accordant une réduction de 50 o/o aux membres du Congrès, sur tous les réseaux, du 10 avril au 10 mai 1905.

Le programme de la caravane de l'Est sera le suivant:

Départ d'Alger, le **jeudi 27 avril**, à 7 h. 55 matin. Coucher à Biskra.

Vendredi 28 : Visite de Biskra.

Samedi 29 : Départ de Biskra; arrivée à Batna le matin; visite de Timgad. Coucher à Timgad et à Batna.

Dimanche 30 : Départ de Batna au matin, arrivée à Constantine dans la matinée. Visite de Constantine. Coucher à Constantine.

Lundi 1er Mai : Départ de Constantine pour Tunis; arrivée à Tunis le soir. Coucher à Tunis.

Le prix de cette excursion depuis le jeudi 27 avril inclus jusqu'au lundi 1er mai au soir inclus sera d'environ 100 francs. Ce prix comprend la nourriture (trois repas), le logement et les frais de transport autres que le chemin de fer. Celui-ci reste à la charge des Congressistes, mais sera abaissé de moitié par suite de la réduction accordée par les compagnies algériennes et tunisiennes.

A Tunis les congressistes pourront, soit employer leur temps à leur guise et à leur frais, soit prendre part à la visite de Tunis et de Kairouan qui sera organisée par les soins d'une commission spéciale devant laquelle de Congrès des Orientalistes est représenté par M. Victor Serres, secrétaire-correspondant. Ce programme comprendra du 2 mai au 8 mai inclus :

Visite de Tunis et des Soukhs, demi journée.

Visite du Bardo et de Cassar Saïd (Palais et Musée); demi journée, prix : 1 fr. 50.

Visite de Carthage, Musée et Fouilles, une journée, prix : 5 francs (un repas compris).

Ascension du Bou-Kornine, une journée, prix : 5 francs (y compris le chemin de fer et un repas) plus 5 francs par monture.

Voyage à Kairouan, deux journées à 10 francs chacune (le chemin de fer à la charge des voyageurs).

Les Congressistes prendront part à celles des excursions qui leur conviendront et pourront repartir de Tunis, soit le jeudi, 4 mai à midi (compagnie de Navigation mixte), soit le vendredi 5 (compagnie Transatlantique) ; soit enfin le lundi 8 (compagnie de Navigation mixte, Cie Transatlantique.)

Les correspondances et les demandes de renseignements touchant le Congrès devront être adressées au secrétariat de la Commission d'organisation, 46, rue d'Isly (Service des Affaires indigènes).

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 11 Trente-neuvième année 18 mars 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mars-avril 1905 : B. de Mandrot, Le meurtre de Jean Berry, secrétaire de Jean, duc de Bourbon, 1488. — Emile Bourgeois, La collaboration de Saint-Simon et de Torcy. Etude critique sur les Mémoires de Saint-Simon. — Mgr L. Duchesne, Le concile de Turin. — Lucien Maury, Les comtesses de la Marck et de Boufflers et Gustave III, d'après les correspondances conservées à Upsal (1re partie). — *Bulletin historique:* France, *Nécrologie :* Bernard Monod, par Gabriel Monod, Moyen âge, par Chr. Pfister. — Histoire de l'Art, par Bernard Monod. — Publications relatives à l'empire byzantin, par Louis Bréhier. — Pologne, Le développement de l'historiographie polonaise dans la seconde moitié du xixe siècle, par J. K. Kochanowski. — *Comptes rendus critiques :* Glotz, La solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce (G. Bloch). — Roloff, Napoléon (Bondois). — Leener, Les syndicats industriels en Belgique (Hauser).

Revue des études historiques, janvier-février 1905 : Lucien Misermont, Le double bombardement d'Alger par Duquesne et la mort du consul Le Vacher. — Raymond Tabournel, La reine Louise et le prince Henri de Prusse. — Marc Chassaigne, L'organisation de la famille et les lettres de cachet. — Abbé E. Martin, Saint Léon IX (1002-1054) (L. Batcave). — M. Sepet, Au temps de la Pucelle, Récits et tableaux, Le péril national (G.-V. Hébert). — E. Duvernoy, I. Le duc de Lorraine Mathieu Ier (1139-1176). — II. Les Etats généraux des duchés de Lorraine et de Bar jusqu'à la majorité de Charles III (1559) (P. Boyé). — C. Stryienski, Le gendre de Louis XV, Don Philippe, infant d'Espagne et duc de Parme (H. Courteault). — L. Lambeau, Le cimetière de Sainte-Marguerite et la sépulture de Louis XVII (P. Fromageot). — Comte de Hübner, Neuf ans de souvenirs d'un ambassadeur d'Autriche à Paris sous le second Empire (Emm. de Montcorin).

Revue des études anciennes, no 4 : G. Radet, L'Artémision de Sardes. — O. Navarre, La particule ὅτ̓θεν. — C. Jullian, Remarques sur la plus ancienne religion gauloise, X. 9. — G. Arnaud d'Agnel, Note sur un monument celtique découvert à Vachères. — *Bibliographie.* — *Chronique.*

Revue de l'instruction publique en Belgique, 1904, no 6 : P. Thomas, Notes sur Minucius Félix. — J. Haust, Discours de distribution de prix. — Hurdebise, Des examens de sortie des écoles moyennes. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. C. Giabratano, P. Crouzet, Postgate, Hendrikson, Lindner, J. Flach, H. von Loesch, E. Marx, J. Bédier, M. Wilmotte, E. Faguet, K. Brousseau. — Contribution à l'histoire du doctorat en philosophie et lettres en Belgique. — *Chronique.* — *Actes officiels.* — *Périodiques.*

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, no 8, octobre : Bienkowski, Sur les statuts des Grecs dans les monuments triomphants d'Attale I. — Ketrzynski, Etude sur la chancellerie de Casimir le Grand, 2 et 3. — Jablonowski, Atlas historique des territoires ruthènes de la République de Pologne vers la fin du xvie siècle.

Nos 9 et 10, novembre-décembre : Porebowicz, Chrestien de Troyes. — Morawski, De Athenarum gloria. — Hammer, Les gros mots dans la langue de Cicéron. — Siuko, De Apulei et Albini doctrinae Platonicae adumbratione. — Makarewicz, La théorie du « droit juste » de Stammler.

Athenaeum, n° 4035 : LANDON, Lhasa. — HOLYOAKE, Bygones works remembering. — PENNY, The Church in Madras. — G. W. E. RUSSELL, Sidney Smith. — PARTRIDGE, Cross River Natives. — Two aids of the study of Japanese (ASTON et Rud. LANGE). — The original Bodleian copy of the first folio of Shakspeare. — Compulsory Greek and Schoolmasters. — A fragment of Caxton. — Dürer (ouvrages de MOORE, et de L. Justi). — Roman Britain in 1904 (Haverfield).

Deutsche Literaturzeitung, n° 8 : OTTENTHAL, Das K. K. Institut für österreichische Geschichtsforschung. 1854-1904. — Boos und HENKING, Verzeichnis der Inkunabeln und der Handschriften der Schaffhauser Stadtbibliothek. — KENNEDY, St. Paul's conceptions of the last things. — GRÜNBERG, Spener als praktischer Theologe und kirchlicher Reformer. — Visitationsberichte der Diözese Breslau. Archidiakonat Breslau. I. Hgb. von Jungnitz. — SCHWEGLER, A bölcselet története, fordittota ifj. Mitrovics Gyula. — SERÉDI, A filozofia története. — LONG, Some popular philosophy. — BAUCH, Die Universität Erfurt im Zeitalter d. Frühhumanismus. — LAZARUS, Pädagogische Briefe hgb. von Leicht. — WEIGAND, Die Dialekte der Bukowina und Bessarabiens. — POPE, A Handbook of the ordinary dialect of the Tamil Language. P. H. 7th ed. — GALANTE, Studi su l'Atticismo. I. L'Atticismo nella commedia nuova. II. L'Atticismo di Procopo di Gaza. — PERSII FLACCI, Saturarum liber. Rec. Santi Correli. — MARTERSTEIG, Das deutsche Theater im 19. Jahrhundert. — LOTHAR, Das deutsche Drama der Gegenwart. — STASSOW, Ueber Shakespeares Kaufmann von Venedig und das Shylock-Problem. Deutsch v. Wilh. HENCKEL. — DIEDERICH, Don Quijote und sein Dichter. — Das Marmor Parium hgb. und erläutert von F. Jacoby. — O. Weber, Sanherib, König von Assyrien 705-681. — WACHTER, Der Verfall des Griechentums in Kleinasien im XIV. Jahrhundert. — PAULS, Die Heiligsprechung Karls des Grossen und seine kirchliche Verehrung in Aachen bis zum Schluss des 13. Jahrhunderts. — Festschrift zum Gedächtnis Philipps des Grossmütigen, Landgrafen von Hessen. Hgb. vom Verein für hessische Geschichte und Landeskunde ; Philipp der Grossmütige. Hgb. von dem Historischen Verein für das Grossherzogtum Hessen. — ROSSIJA, Polnoe geograficeskoe pod red. V. P. Semenova. — KIENITZ, Landeskunde des Grossherzogtums Baden. — Kaethe SCHIRMACHER, Die moderne Frauenbewegung. — HERING, Die im historischen Archive der Stadt Cöln aufgefundene Carolina-Handschrift R. I. — STRUNZ, Naturbetrachtung u. Naturerkenntnis im Altertum. — Museumskunde. Hgb. von K. Koetschau. I, I.

Literarisches Zentralblatt, n° 9 : SODEUR, Luther u. die Lüge. — HAAS, Gesch. des Christentums in Japan. — NOHL, Sokrates und die Ethik. — STEINHAUSEN, Gesch. der deutschen Kultur (bon). — Willelmi Egmondensis Chronicon, p. HORDIJK. — MITSCHKE, Die Hussitensage. — BITTNER, Chron. Verz. der oesterr. Staatsverträge, I. — Von Hübner, Erinn. — PLAUT, Japan. Conversationsgrammatik. — Lucilius, p. MARX. — YOUNG, Baron. — Hamlet, p. VERITY. — BERGER, Schiller, I. (excellent). — Agnes GOSCHE, Mailand. — ADLER, R. Wagner.

Museum, n° 6 : EITREM, Die Phaiakenepisode i. d. Odyssee (Groeneboom). — NACHMANSON, Laute u. Formen d. Magnet. Inschriften (Van Herwerden). — Ennius rec. VAHLEN (Bierma). — STUMME, Maltesische Studien (De Goeje). — Brieven v. Betje Wolff, uitg. d. DYSERINCK (J. W. Muller), I. — CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, Het leven

v. N. Beets (Van der Wyck). — Luick, Deutsche Lautlehre (Talen). — Holthausen, Englische Aussprache bis z. J. 1750, I-?I (Bülbring). — Spiess, Studien z. Gesch. d. engl. Pronomens (Bülbring). — Hargreaves, Dialect of Adlington (Bülbring). — Fahz, De poetarum Rom. doctrina magica (Vürtheim). — Wattez, Germaansche beelden (Uhlenbeck). — Huelsen, Forum Romanum (Roos). — Lanne, Louis XVII (Bussemaker). — Le Blant, Les quatre mariages de Jacqueline de Bavière (Proot). — Putnam, A Mediaeval Princess (Proot). — Cooper, Flagellantismus, übers. v. Dohrn (Fredericq). — Baudet, De Maaltijd en de Keuken i. d. Middeleeuwen (Salverda de Grave). — Livii II. XXIV-XXVI, m. aant, d. Van Oppen (Singels). — Koeneh, Uit onze Letteren (Draaijer).

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 12 Trente-neuvième année. 25 mars 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

La Revue Musicale, n° 5 : L. L., Notre supplément musical. — Pierre Aubry, Esquisse d'une bibliographie de la Chanson populaire hors de France. — J. Pedrell, Note sur la Chanson populaire espagnole. — E. Adaiewsky, Chansons populaires de la Vénétie. — K. Proff-Kalfaian, Chanson populaire arménienne. — Pierre Aubry, Le Chant populaire géorgien. — Jules Rouanet, Le Chant populaire arabe. — Eugène Morand, *Chérubin*. — Théâtres, Concerts et Conférences. — *Supplément musical :* Chansons populaires espagnoles, italiennes, arméniennes, russes, slovènes, hongroises et sauvages.

Athenaeum, n° 4046 : admiral Freemantle, The navy as I have known it. — Glover, Studies in Vergil. — The french Revolution (Cambridge Modern History). — Ramsay, The letters to the Seven Churches of Asia. — Newspaper Press Directory. Diamond Jubilee Issue. — Sir Wemyss Reid. — Marcel Schwob. — Foster, The true portraiture of Mary Stuart, Queen of Scots. — The British School at Rome.

Deutsche Literaturzeitung, n° 9 : Ludwig, Weihbischof Zirkel von Würzburg in seiner Stellung zur theologischen Aufklärung und zur kirchlichen Restauration. — Staehlin, Über den Ursprung der Religion. — Bugge, Das Gesetz und Christus im Evangelium. — Fueter, Religion und Kirche in England im fünfzehnten Jahrhundert. — Koheleth, oder Weltschmerz in der Bibel verdeutscht und erklärt von P. Haupt. — Isolde Kurz, Im Zeichen des Steinbocks. — Dewing, Introduction to modern philosophy. — Arndts, Fragmente über Menschenbildung. Hgb. von Münch und. Meisner. — Rozwadowski, Wortbildung und Wortbedeutung. — Dittrich, Uber Wortzusammensetzung auf Grund der neufranzösischen Schriftsprache. — Angermann, De Aristotele rhetorum auctore (instructif). — De Dekker, Notices sur le nouveau fragment de Juvénal. — Handschin, Das Sprichwort bei Hans Sachs. I. Verzeichnis der Sprichwörter. — Krüger-Westend, Goethe und seine Eltern. — Panconcelli-Calzia, De la nasalité en italien. — Pughe, Führende Dichter im Zeitalter der Königin Viktoria. — Smith, The Early History of India from 600 B. C. to the Muhammadan Conquest including the Invasion of Alexander the Great. — Klein, Das Gerichtsverfahren gegen Heinrich den Löwen. — Bruns, Die Lübecker Stadtschreiber von 1350-1500. — Wilh. Busch, Das deutsche Grosse Hauptquartier und die Bekämpfung vom Paris im Feldzuge 1870-71. — Repertorium der neueren Kriegsgeschichte. — Hourst, Dans les rapides du Fleuve Bleu. Seconde Mission Hourst. — Howitt, The natives tribes of South-East Australia. — Keutgen, Aemter und Zünfte. — Das zweite Kieler Rentebuch (1487-1586). Hgb. von M. Stern. — Witting, Kirchenbauten der Auvergne.

Literarisches Zentralblatt, n° 10 : Jacquier, Hist. des livres du N. T. II. — Beck, Hilarius von Poitiers. — Döring, Gesch. der griech. Philosophie. — Goetz, Das Kiever Höhlenkloster als Kulturzentrum des vormongolischen Russlands. — Macler, Hist. d'Héraclius de l'évêque Sébéos (répond à toutes les exigences d'une juste critique et l'histoire byzantine ne peut qu'être reconnaissante au traducteur). — Koser, Friedrich der Grosse II, 2, 1763-1786, 3e éd. — Horn, Erfurts Stadtverfassung und Stadtwirtschaft (recommandable). — Huffer, Der Krieg von 1799, I — Zwiedineck-Südenhorst, Deutsche Gesch. 1849-1871 (intéressant). — Sven von Hedin, Im Herzen von Asien. — Steindorff, Koptische Grammatik. — Meister, Dorer und Achäer, I (un grand pas). — Plauti com. p. Lindsay, I. — Steig, Armim und die grimm, III (intéressant). — Reclam; J. B. Michaelis (clair). — Stifters Werke, I, p. Sauer.

PUBLICATIONS D'ART JAPONAIS

DU NIPPON SHIMBI KYOKWAI ET DU SHIMBI SHOIN, A TOKYO

LES PLUS IMPORTANTES PUBLICATIONS D'ART FAITES EN EXTRÊME-ORIENT
GRAND PRIX A L'EXPOSITION DE SAINT-LOUIS, 1904

SELECTED RELICS OF JAPANESE ART

Comprenant toute la période du développement de l'art japonais, depuis ses origines, au VII^e siècle, jusqu'à son complet épanouissement sous les Tokougawa (milieu du XIX^e siècle).

10 volumes in-folio, illustrés d'un très grand nombre de planches en noir et en couleur, avec textes japonais et anglais, en élégant cartonnage japonais.................................. 600 fr.
— Le même ouvrage, cartonnage recouvert de soie....... 750 fr.

MASTERPIECES SELECTED FROM THE KORIN SCHOOL

WITH BIOGRAPHICAL SKETCHES OF THE ARTISTS OF THE SCHOOL AND SOME CRITICAL DESCRIPTIONS BY SHIICHI TAJIMA

2 volumes in-folio, en élégant cartonnage japonais, avec nombreuses planches en noir et en couleur.......................... 175 fr.

Publication d'une valeur inestimable pour les artistes, peintres, laqueurs, décorateurs, et pour les dessinateurs industriels. Ils y trouveront reproduites des œuvres importantes de Kôrin Ogata (seconde moitié du XVII^e siècle), l'un des artistes les plus originaux du Japon, l'un de ceux dont l'influence fut décisive dans l'évolution de la production artistique du Nippon.

MASTERPIECES BY MOTONOBU KANÔ

WITH CRITICAL DESCRIPTIONS AND A BIOGRAPHICAL SKETCH OF THE ARTIST, BY SHIICHI TAJIMA

2 volumes in-folio, avec nombreuses planches en noir, en élégant cartonnage japonais....................................... 90 fr.

Dans ces deux volumes, sont publiés pour la première fois les chefs-d'œuvre du maître illustre de l'atelier des Kanô, qui brilla au

XV^e siècle, sous les Shogouns Ashikaga, et qui fut un des plus grands paysagistes, non seulement du Japon, mais du monde entier.

MASTERPIECES BY JAKUCHU

WITH BIOGRAPHICAL SKETCH OF THE ARTIST,
BY SHIICHI TAJIMA

Un volume in-folio, en un élégant cartonnage, avec 30 planches, en noir et en couleur, reproduisant des kakémonos du Palais impérial.. 65 fr.

Jakuchû Itô (1721-1800) avait étudié d'abord le style des artistes chinois du temps des Yuen et des Ming, puis le style de Kôrin; enfin sa personnalité se dégagea, et, créant un genre nouveau, il montra une maîtrise remarquable dans la peinture des oiseaux et des fleurs. Les Japonais le considèrent comme leur meilleur peintre de coqs et de poules.

PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

BENAZET (Alexandre). Le Théâtre au Japon, ses rapports avec les cultes locaux. Un volume in-8, illustré. . . . . 7 fr. 50

BERTIN (L.-E.), directeur de l'École du Génie maritime. Les grandes guerres civiles du Japon. Les Taïra et les Minamoto. Histoire et légendes. Gr. in-8, illustré de nombreux dessins d'après des gravures japonaises ou des netzkès à sujets historiques, de cartes et de planches. . . . . 20 fr. »

DESHAYES (E.). La Céramique japonaise. Les principaux centres de fabrication céramique au Japon, par Oueda Tokounosouké, avec préface relative aux cérémonies du thé. In-18. . . . . 3 fr. 50

DURET (Théod.) Catalogue des livres et albums illustrés du Japon au département des Estampes de la Bibliothèque nationale. Un beau volume in-8, avec dessins et planches en couleur . . . . 7 fr. 50

LEQUEUX, consul de France. Le Théâtre japonais. In-18. . . . . 2 fr. 50

LEROUX (Ernest). Catalogues descriptifs et raisonnés de peintures et estampes japonaises et miniatures indo-persanes. 30 volumes et brochures in-8, avec prix manuscrits . . . . 75 fr. »

ROSNY (L. de), professeur à l'Ecole des Langues orientales vivantes. La Civilisation japonaise. In-18. . . . . 5 fr. »

Place du Japon dans la classification ethnographique de l'Asie. — Géographie de l'Archipel japonais. — Origines historiques de la monarchie japonaise. — Influence de la Chine sur la civilisation du Japon. — Littérature chinoise du Japon. — Aperçu de l'histoire des Japonais depuis l'établissement du Bouddhisme jusqu'à l'arrivée des Portugais.— Littérature, sciences et industries au Nippon. — La révolution moderne au Japon, etc.

— Feuilles de momidzi. Études sur l'histoire, la littérature, les sciences et les arts des Japonais. Un vol. in-8, illustré. . . . . 7 fr. 50

Les origines du sintauïsme. — Le premier mikado. — Les novateurs bouddhistes de l'Extrême Orient. — Le Mémorial de l'antiquité japonaise. — La botanique et l'art floral. — Les petites mousoumés japonaises. — La poésie populaire. — Des différents genres d'écriture. — *Le Taï heiki* ou Histoire de la Grande Paix. — Les plus anciens monuments de la civilisation japonaise, etc., etc.

STEENACKERS (F.). Cent Proverbes japonais, traduits et publiés par Francis Steenackers et Uéda Tokunosuké. Beau vol. in-4, sur papier teinté fort, illustré de 200 dessins japonais, tirés en noir et en couleur. . . . . 25 fr. »

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 13 Trente-neuvième année. 1er avril 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, nov.-déc. 1904 : M. Revon, Le Shinntoïsme, V. — J. Réville, Les progrès de l'histoire ecclésiastique ancienne au XIXe siècle et son état actuel. — *Revue des livres.* — *Chronique.*

Revue des études anciennes, 1905, n° 1 : G. Radet, Bas-relief méonien représentant Artémis entre Déméter et Niké. — G. May, Le Flamen dialis et la Virgo vestalis (étude de droit religieux). — M. Besnier, Note sur une inscription de Pompéi (CIL, X, 931). — Ph. Legrand, Observations sur le Curculio. — P. Perdrizet, Miscellanea : XII. D'une croyance des Celtes relative aux morts. — G. Dottin, La langue des anciens Celtes. — C. Jullian, Notes gallo-romaines : XXV. Ulysse et les Phocéens, à propos de la fondation de Marseille ; — Silvanus et Silvana ; — Vulcain (?) et Apollon. — A. de Sarrau, Episcopus ecclesiae Boiorum (inscription d'Andernos). — *Bibliographie.* — *Chronique.*

Revue des études grecques, n° 76-77, juillet-octobre 1904 : M. Croiset, Le *Dionysalexandros* de Cratinos. — Ph. E. Legrand, Pour l'histoire de la comédie nouvelle. — Fr. Cumont, Nouvelles inscriptions du Pont. — P. Tannery, Les Cyranides. — P. Perdrizet, Isopséphie. — H. Omont, Portrait de Comnène. — J. Guillebert, Courrier de la Grèce. — *Bibliographie.*

Revue Celtique, n° 1 : Loth, Restes de prononciation vieille brittonique en vannetais. — Stokes, The Colloquy of the two Sages. — Ernault, Sur l'etymologie bretonne (suite). — Loth, Atam comme second terme en vieux breton. — Tourneur, Le mystère breton de S. Crépin et de S. Crépinien (suite).

Romania, n° 133, janvier 1905 : Huet, La version néerlandaise des Lorrains. — P. Meyer, Notice du ms. 9225 de la Bibliothèque royale de Belgique, légendier français. — V. de Bartholomaeis, De Rambaut e de Coine. — G. Thomas, Le roman de Goufier de Lastours. — Clark, L'influence de l'accent sur les consonnes médiales en italien. — *Mélanges :* P. Meyer, De quelques manuscrits français conservés dans les bibliothèques des Etats-Unis : la chanson des clowechons, l'inscription en vers de l'épée de Gauvain. — Weston, Wauchier de Denain and Bleheris — A. Thomas, Pour un dictié de la Vierge Marie; afr. loirre, loitre ; afr. rousseruel, roseruel ; afr. rovent. — Desormaux, savoyard viorba, viorbes. — *Comptes rendus :* G. Paris, Sur l'appendix Probi (M. Roques) ; Paton, Studies in the fairy mythology of Arthurian romance (Jeanroy) ; Zingarelli, Dante (Paget Toynbee I ; Hoeppfner, Eustache Deschamps, Leben und Werke (G. Raynaud) ; Heymann, Franz. Dialektwörter bei Lexicographen des 16 bis 18 Jahrhunderts (A. Th.) ; A. Tobler, Etymologisches (A. Th.) ; Sebillot, Le folklore de France (P. M.).

Athenaeum, n° 4037 : Poems of Keats ; Hyperion, p. Sélincourt ; Recently discovered Keats mss. — Wellesley, With the Russians in peace and war. — Battine, The crisis of the confederacy, a history of Gettysburg and the wilderness. — Schlumberger, L'épopée byzantine à la fin du Xe siècle, 3e partie, 1025-1057. — Fullerton, A system of metaphysics. — Aldis, A list of books printed in Scotland before 1700 ; James, The Western mss. in the library of Emmanuel College. — Lady Ferguson. — Mistakes in paerages (Bartle Teeling). — The Philippine Islands. — R. Burckhardt, Cima da Conegliano. — Portraits of Mary, Queen of Scots.

Deutsche Literaturzeitung, n° 10 : GYALUI, Legkedvesebb könyveim, Meine geliebtesten Bücher). — Select list of books of the Library of Congress relating to the Far East. — PEAKE, The Problem of Suffering in the Old Testament. — NEUMANN, Jesus, wer er geschichtlich war. — Theologische Arbeiten aus dem Rheinischen wissenschaftlichen Prediger-Verein, hgb. von Simons. N. F. VII. — KLEINPETER, Die Erkenntnistheorie der Naturforschung der Gegenwart. — CALDECOTT and MACKINTOSH, Selections from the literature of theism. — Bericht über die Verhandlungen der Tagung für volkstümliche Hochschulvorträge im deutschen Sprachgebiete. (Erster deutscher Volkshochschultag). — PETZOLDT, Sonderschulen für hervorragend Befähigte — Petrus Ibn RAHIB, Chronicon orientale. Textus et Versio. Edidit Cheikho. — PECNIK, Praktisches Lehrbuch der slovenischen Sprache. 3. Aufl. — PREUSS, Index Isocrateus. — HEMME, Das lateinische Sprachmaterial im Wortschatze der deutschen, französischen und englischen Sprache. — ALTHOF, Gerald und Erchambald. — HOCK, Der Traum, ein Leben. — BARAT, Le style poétique et la révolution romantique. — NADER, English Grammar with Exercises. — Fritz HOMMEL, Grundriss der Geographie und Geschichte des Alten Orients. I. (de très grande valeur). — D. de BERNATH, Cléopâtre, sa vie, son règne. — Erich SCHMIDT, Geschichte des Deutschtums im Lande Posen unter polnischer Herrschaft. — KRAH, Gliederung der deutschen Kaisergeschichte im Mittelalter. — MELTZER, Luther als deutscher Mann. — J. MORVAN, Le soldat impérial (1800-1814). II : (cf. *Revue*, n° 12). — COOLIDGE, Josias Simler et les origines de l'Alpinisme jusqu'en 1600. — PITRÈ, Studi di leggende popolari in Sicilia. — ASHLEY, The progress of the German working classes in the last quarter of a century. — KULEMANN, Die Eidesfrage. — ALTMANN, Richard Wagners Briefe nach Zeitfolge und Inhalt.

Literarisches Zentralblatt, n° 11 : Beitraege zur Weiterentw. der christl. Religion. — KERLER, Die Patronate der Heiligen. — Elisabeth FOERSTER-NIETZSCHE, Das Leben Nietzsches. — ALTMANN und BERNHEIM. Ausgew-Urkunden. — UEDING, Ludwig der Bayer. — MELTZER, Luther als deutscher Mann. — Ed. Reuss. Briefw. wit Graf. — IMMANUEL, Der russ. jap. KRIEG, I. — SEIDEL, Grammatik der japan. Schriftsprache (pratique et très instructif). — HORN, Platonstudien, neue Folge. — SOMMER, Griech. Lautstudien (marque un progrès). — PADOVAN, L'uomo di genio come poeta. — ANDERS, Shakspeare's books. — EGGERT-WINDEGG, Eduard Mörike (court et bien fait). — HAACK, Die Kunst des XIX Jahrhunderts.

Museum, n° 5 : WUNDT, Völkerpsychologie, I 1-2^e (Kluyver). — ASSMANN, Das Floss der Odyssee (M. Valeton). — Aeschylos en Sophokles. vert. d. BURGERSDIJK, I (Koster). — Didymi de Demosthene comm., rec. DIELS, et SCHUBART (Van Herwerden). — Lucrèce, Livre III, Comm. de MUNRO, trad. p. REYMOND (Woltjer). — KING, The seven tablets of creation (Kristensen). — PRICK, De Verindisching van ons Nederlandsch (J. W. Muller). — PRICK, Holl.-Engelsche Raakpunten, I (J. W. Muller). — SIMONS, Cynewulfs Wortschatz (Bülbring). — SCHULTE, Glossar zu Farmans Anteil an der Rushworth-Glosse (Kruisinga). — KJEDERQVIST, The Dialect of Pewsey (Kruisinga). — BONNARD et SALMON, Grammaire somm. de l'anc. Français (Sneijders de Vogel). — WINCKLER, Die Gesetze Hammurabis (Wildeboer). — GAY, L'Italie Méridionale et l'empire byzantin (Hesseling). — USTERI, Achtung u. Verbannung i. griech. Recht (Van Hille). — DUBUC, L'intendance de Soissons (Blok). — Thomae a Kempis Opera, ed POHL, V et II[-III] Van Slee).

RECUEIL GÉNÉRAL
DES
MONNAIES GRECQUES D'ASIE MINEURE
COMMENCÉ
PAR FEU WADDINGTON
CONTINUÉ ET COMPLÉTÉ
PAR

E. BABELON, MEMBRE DE L'INSTITUT | TH. REINACH, DOCTEUR ÈS LETTRES

TOME PREMIER, FASCICULE I
PONT ET PAPHLAGONIE
Un volume in-4°, accompagné de 28 planches............. 40 fr.

TRAITÉ
DES MONNAIES GAULOISES
PAR ADRIEN BLANCHET

Deux volumes in-8°, avec 560 figures, 3 planches et une carte. 40 fr.

ANNUAIRE
DU COLLÈGE DE FRANCE
RÉDIGÉ PAR MM. LES PROFESSEURS

Quatrième année. 1904. Petit in-8...................... 1 fr. 25

CATALOGUE
DE LA COLLECTION DE CLERCQ
Publié par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Et sous la direction de MM. **de Vogüé, E. Babelon, E. Pottier.**

TOME III. **LES BRONZES,** 2e fascicule
PAR A. DE RIDDER

In-4, avec 1 portrait et 32 planches hors texte............. 25 fr.
En vente. Tome I-II, in-folio........................... 100 fr.
— Tome III, fascicule I, in-4....................... 15 fr.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

Nº 14 Trente-neuvième année 8 avril 1905

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, nov.-déc. 1904 : *Partie administrative :* Roujon, Causerie sur l'inauguration du musée de Delphes ; Liste des membres, etc. — *Partie littéraire :* P. Guiraud, Discours prononcé aux obsèques de Paul Tannery. — P. Tannery, Discours prononcé au banquet de Genève. — *Chronique.* — *Bibliographie :* C. E. Ruelle, Bibliographie annuelle des études grecques. — Comptes rendus.

Annales des sciences politiques, février 1905 : Alex. de Lavergne, La question des chemins de fer en Italie. I. — J.-P. Armand Hahn, L'association internationale pour la protection légale des travailleurs. — D. Bellet, La marine marchande japonaise. — G.-Louis Jaray, Le socialisme municipal en France : notre régime administratif actuel. — Ed.-R. Mazerat, L'assurance des gens de mer contre les accidents et la loi du 21 avril 1898. — A. Poisson, La politique douanière de l'empire allemand, le comte de Caprivi (suite et fin). — O. Festy, Chronique des questions ouvrières (1904).

Revue d'Alsace, mars-avril : Hanauer, La burg impériale de Haguenau. — Mgr Chèvre, Les suffragants de Bâle au xvi[e] et au xvii[e] s. — Ingold, Turenne et Rosen. — Hoffmann, Les élections aux Etats-Généraux (Colmar, Belfort) (suite). — Oberreiner, La campagne de César contre Arioviste. — Gendre, La chapelle de Houbach près Massevaux (fin). — Le colonel Dietrich. — De Latouche, Souvenirs de 1815. — Livres nouveaux : Der israelitische friedhof in Jungholtz ; La défense du château de Milan en 1799 ; Recherches étymol. sur les noms de lieux habités du territoire de Belfort ; Ein alem. fränk. Reihengräberfeld in Colmar ; Les seize Carmélites de Compiègne ; Das Hymnar der Cistercienser-Abtei Pairis im Elsass.

Revue Musicale, n° 6 : L. de la Laurencie, Une Lettre inédite de Cherubini. — J. Combarieu, Cours du Collège de France (V). — Théâtres et Concerts : l'Enfant-Roi, de Bruneau et Zola. — Publications nouvelles. — Actes officiels et Informations. — Recettes des théâtres subventionnés. — Supplément musical : Variations pour orgue, de Sweelinck et de Scheidt.

Athenaeum, n° 4038 : Gwynn, Thomas Moore. — The poems of Williams Watson ; John Davidson, Select poems. — Trevelyan, England under the Stuarts (2[e] art.). — Mrs. Ch. Roundell, Ham House, its history and art treasures. — The Discoverer of the poems of Catullus (H. Bradley). — Recent Keats literature (E. de Sélincourt). — Mistakes in peerages (Collyer). — Art history and practice (Salomon Reinach, Apollo, histoire générale des arts plastiques : « La tâche était héroïque, mais l'auteur a un don rare de condensation, et son livre est clair et habilement fait »). — Archaeological notes. — Shakspeareana.

Deutsche Literaturzeitung, n° 11 : Burckhardt, Geschichte der Renaissance in Italien. 4. Aufl. von H. Holtzinger. — Freund, Aus der deutschen Gesellschaft des 18. Jahrhunderts. II. — Spiegelberg, Aegyptologische Randglossen zum Alten Testament. — Hesselbacher, Aus der Dorfkirche. — Joh. Bauer, Der köstliche Weg des Paulus. — Feuerbach, Das Wesen des Christentums. Hgb. von K. Quenzel. — Fries, Das philosophische Gespräch von Hiob bis

Platon. — IDELBERGER, Die Entwicklung der kindlichen Sprache. — POLITIS, Meletai, I-II. — CLAPP, Hiatus in Greek Melic Poetry. — ZUTTOLI, Pervigilium Veneris. — Historie van Mariken van Nieumeghen. — SCHELLBERG, Untersuchung des Märchens « Gockel, Hinkel und Gackeleia » und des « Tagebuchs der Ahnfrau » von Clemens Brentano. — BRUNHUBER, Sir Philip Sidneys Arcadia und ihre Nachläufer (soigné). — RIGAL, La Comédie de Molière, l'homme dans l'œuvre. — BREYSIG, Der Stufen-Bau und die Gesetze der Weltgeschichte. — SCHULTHESS, Herodes Atticus — Die Akten des Jetzerprozesses nebst dem Defensorium hgb. von Steck. — RAMBAUD, Jules Ferry. — ZANUTTO, Carlo IV di Lussemburgo e Francesco Petrarca a Udine nel 1368 — HANTZSCH, Die Landkartenbestände der königlichen öffentlichen Bibliothek zu Dresden. — DAMASCHKE, Geschichte der Nationalökonomie. — Der deutsche Kaufmann. 1. Lief. — KLEIN, Geschichte der griechischen Kunst. I. Die griechische Kunst bis Myron (rien de nouveau).

Literarisches Zentralblatt, n° 12 : Anna PAUES, A fourteenth century English biblical version. — MESSER, Kants Ethik. — CICHORIUS, Die römischen Denkmäler in der Dobrutscha. — FAGNAN, Hist. de l'Afrique et de l'Espagne intitulée Al-Bayano 'l-Mogrib trad. et annotée, II (très méritoire). — VOSSELMANN, König Ruprecht von der Pfalz. — EGLOFFSTEIN, Kaiser Wilhelm I und Leopold von Orlich. — Abeken, aus Briefen, 3e ed. — FRIEDERICI, Berittene Infanterie in China und andere Feldzugserinnerungen. — SUNDBÄRG, Sweden. — PENCK, Neue Karten und Reliefs der Alpen. — Socins arab. Grammatik, 5e ed. p. BROCKELMANN. — Argonauticon. p. GIARRATANO (cf. *Revue*, n° 8). — HUGUET, Le sens de la forme dans les métaphores de Hugo (cf. *Revue*, n° 8). — GARNETT et GOSSE, English Literature, II et IV (bon). — ENDERS, Zeitfolge der Ged. und Briefe Günthers. — POLLAK, Joseph von Kopf als Sammler. — SCHRÖER, Methodik des Turnunterrichts.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 2 : St. von DUNIN. — BORKOWSKI, Die Methode bei Erforschung alter Institutionen. — J. ERNST, Die Stellung der römischen Kirche zur Ketzertauffrage. — E. MICHAEL, Walther von der Vogelweide u. s. Sprüche gegen d. Päpste. — M. GRABMANN, Studien über Ulrich von Strassburg. — *Rezensionen*. — *Analekten*. — *Mitteilungen*.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 15 Trente-neuvième année. 15 avril 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin hispanique, n° 1 : M. R. de Berlanga, Estudios numismáticos. Dos monedas, al parecer falsas, que se atribuyen á Málaga. — H. de la Ville de Mirmont, Cicéron et les Espagnols. — J. Calmette, Une ambassade espagnole à la cour de Bourgogne en 1477. — A. Morel-Fatio, Les origines de Lope de Vega. — Variétés : « El Místico, » de Santiago Rusiñol (E. Mérimée). — Questions d'enseignement : Extrait du rapport de M. E. Mérimée, président du jury, sur le certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol et de l'italien en 1904; — Extrait du rapport de M. Morel-Fatio sur le concours de l'agrégation d'espagnol et d'italien en 1904. — Bibliographie : Saroïhandy, Origine française du vers des romances espagnoles ; — Hanssen, Sobre el metro del Poema de Fernán González (E. Mérimée) ; — Eduardo Ibarra y Rodríguez, Collección de documentos para el estudio de la historia de Aragón. I. Documentos correspondientes al reinado de Ramiro I (Brutails) ; — Lampérez, Juan de Colonia et Notas sobre algunos monumentos de la arquitectura cristiana española (E. Mérimée) ; — Paz y Mélia, Crónica de Enrique IV escrita en latin por Alonso de Palencia. traducción castellana (A. Morel-Fatio) ; — Ernst Schafer, Sevilla und Valladolid, die evangelischen Gemeinden Spaniens Reformationszeitalter (C. Pitollet) ; — Fr. Blanco García. Fr. Luis de León, Estudio biográfico del insigne poeta agustino (A. Morel-Fatio) ; — E. Walberg, Juan de la Cueva et son Exemplar Poético (E. Mérimée) ; — E. Cotarelo y Mori, Bibliografia de las controversias sobre la licitud del teatro en España (A. Morel-Fatio). — Sommaire des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Chronique.

Athenaeum, n° 4039 : Life and times of sir James Browne. — Dill, Roman Society from Nero to Marcus Aurelius. — Life and letters of Hawker, sometime vicar of Morwenstow. — Sir Charles Eliot, The East Africa Protectorats. — German books. — Oxford notes. — Cust, The Bridgewater Gallery. — The true portraiture of Mary, Queen of Scots. (Cust). — The Droeshout portrait of Shakspeare.

Deutsche Literaturzeitung, n° 12 : Karoline von Humboldt in ihren Briefen an Alexander von Rennenkampff. Hgb. von Stauffer. — Al. Tzigara-Samurcas, Die Bibliothek der Fundatiunea Universitara Carol zu Bukarest. — Mariano, Intorno alla storia della chiesa ; — Di un indirizzo recente nelle idee e negli studii religiosi in Germania. — Schulthefs-Rechberg, Bullinger, der Nachfolger Zwinglis. — A Dictionary of the Bible ed. by J. Hastings. Extra Volume. — Danzig, Drei Genealogien der Moral. Bernard de Mandeville, Paul Rée und Friedrich Nietzsche. — Quellen zur Geschichte des kirchlichen Unterrichts in der evangelischen Kirche Deutschlands zwischen 1530 und 1600. Hgb. von J. M. Reu. I. T. : Quellen zur Geschichte des Katechismus-Unterrichts. I (très méritoire). — Chauvin, Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes. VIII : Syntipas. — Fossey, Manuel d'Assyriologie, I. — Eschine, Discours sur l'ambassade p. Julien et H. Péréra. — Kottmann, De elocutione Columellae. — Enders, Zeitfolge der Gedichte und Briefe Günthers. — Otto Müller, Anleitung zur Dichtkunst. — Morel-Fatio, Etudes sur l'Espagne. III. — A. Luther, Byron, Heine, Leopardi. — Alex. Cartellieri, Ueber Wesen und Gliederung der Geschichtswissenschaft. — Lady Amherst of Hackney, A sketch of Egyptian history, from

the earliest times to the present day. — CHADWICK, Studies on Anglo-Saxon institutions (fort instructif). — SCHIRMER, Beiträge zur Geschichte Kaiser Friedrichs II. — DUBUC, L'Intendance de Soissons sous Louis XIV, 1643-1715. — Grossherzog Carl Alexander von Sachsen in seinen Briefen an Frau Fanny Lewald. Hgb. von G. Jansen. — PEIP, Taschenatlas über alle Teile der Erde. — DEHÉRAIN, Etudes sur l'Afrique. — SCHELENZ, Geschichte der Pharmacie (cf. *Revue*, n° 13). — S. REINACH, Apollo. — FLICKINGER, Plutarch as a source of information on the Greek theater (cf. *Revue*, n° 14).

Literarisches Zentralblatt, n° 13 : CONSOLO, La parola « sela ». — Clemen, PAULUS. — Urkunden des Hochstifts Hildesheim, p. HOOGEWEG, III. 1260-1310. — WURZINGER, Aus Iglaus Vergangenheit. — BEYER, Schlackenwald. — Von FRANÇOIS, Der Hottentotten-Aufstand. — Hohenzollern-Jahrbuch, VIII. — SCHWEIGER-LERCHENFELD, Die Frauen des Orients in der Gesch., in der Dichtung u. im Leben. — Die Hasimijjat des Kumait, p. et trad. HOROVITZ (très méritoire). — Aristophane, La Paix, p. MAZON (n'est pas au niveau de Leeuwen). — A. COLLIGNON, Pétrone en France (Em. Thomas). — HOCK, Der Traum ein Leben (bon). — Gœthes-Briefe, p. STEIN, VI; Gœthes Briefe, p. VON DER HELLEN, IV. — LÜBECK, Adoniskult und Christentum auf Malta. — DRESDNER, Der Weg der Kunst.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 16 Trente-neuvième année 22 avril 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue Musicale, n° 7 : Henri Hantich, Zdenko Fibich. — Jules Combarieu, La musique et la physiologie (Cours du Collège de France). — Ella Adaïewsky, Deux anciennes mélodies de la Vénétie occidentale (suite et fin). — Les Concerts. — Actes officiels et Informations. — Correspondances de Bordeaux, Lille, Monte-Carlo, Nice, Rouen. — Recettes des théâtres subventionnés. — Supplément musical : Dernier tableau d'Hippodamie, musique de scène de Fibich.

Athenaeum, n° 4040 : Gosse, Coventry Patmore. — Frere, A history of the English Church in the reigns of Elizabeth and James I. — Hazlitt, Works, 12 vol. p. Waller and Glover. — Some American Memoirs. — Harrison, Chatham Books on Japan. — Notes from Cambridge. — Jules Verne. — A lyke-wake dirge. — Charles II and the treaty of Dover. — Sir T. Holdich, India. — Mauclair, Rodin. — The true portraiture of Mary, Queen of Scots.

Deutsche Literaturzeitung, n° 13 : Analele Academiei Române. Seria II. Tomul XXVI. 1903-1904. — Rizzatti, Prime linee d'una bibliografia per servire alla storia delle scienze. — Jeremias, Das Alte Testament im Lichte des alten Orients. — Acta Pauli aus der Heidelberger Papyrushandschrift Nr. 1. Hgb. von Carl Schmidt. — Paslack, Exegetische Bemerkungen zu Matth. 6, 9-13 und Luk. 11, 2-4. — Ufer, Die Ergebnisse und Anregungen des Kunsterziehungstages in Weimar. — Beiträge zur Geschichte der Universität Leipzig. — Julien, Précis théorique et pratique de langue Malgache. — Vinson, Manuel de la langue tamoule. — Bratsianos, Τὰ κατὰ τὸν Θησέα (roman!). Steier, Untersuchungen über die Echtheit der Hymnen des Ambrosius (méritoire). — Pfennings, Goethes Harzreise im Winter. — Gschwind, Die ethischen Neuerungen der Früh-Romantik. — Coleridge, The Table Talk and Omniana. Edited by Ashe. — Englander, La Xe satire de Boileau comparée à la VIe de Juvénal. — H. Müller, Die einheitliche Redaktion des Geschichtswerkes des Thukydides. — Filek-Wittinghausen, Maturitätsfragen aus Geschichte und Vaterlandskunde. — Zimmermann, Hanauer Chronik mit Kultur- und Sittengeschichte. 7-11. — Cour, L'établissement des Dynasties des Chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la régence d'Alger, 1509-1830. — Aus den Papieren der Familie von Schleinitz. Mit einer Vorbemerkung von Fedor Zobeltitz. — Mundus novus. Ein Bericht Amerigo Vespuccis an Lorenzo de Medici über seine Reise nach Brasilien in den Jahren 1501/02. Hgb. von Sarnow und Trübenbach. — Mygind, Vom Bosporus zum Sinai. — Pflüger, Ciceros Rede pro Q. Roscio comoedo.

Literarisches Zentralblatt, n° 14 : Fischer, Melanchthons Lehre von der Bekehrung. — Gille, Phil. Lesebuch (Cf. *Revue*, n° 13). — Fabricius, Die Besitznahme Badens durch die Römer (instructif). — Loesch, Die Kölner Kaufmannsgilde im XII Jahrb. — Kölner Inventar, II, 1572-1591, p. Höhlbaum. — Friedberg, Luchot Sikaron. — Dessmann, Gesch. der schlesischen Agrarverfassung (bonne vue d'ensemble). — The Srauta-Sutra of Drahyayana, I, p. Reuter. — La chastelaine de Vergi p. Brandin. — Locock, Shelley mss in the Bodleian. — W. von Humboldt, Gesamm. Schriften, X und XII.

Zeitschrift für Theologie und Kirche, XIV (1904), 6 : Fuchs, Christentum und Kampf ums Dasein. — Lobstein, Wahrheit und Dichtung in unserer Religion.

XVᵉ siècle, sous les Shogouns Ashikaga, et qui fut un des plus grands paysagistes, non seulement du Japon, mais du monde entier.

MASTERPIECES BY JAKUCHU

WITH BIOGRAPHICAL SKETCH OF THE ARTIST,
BY SHIICHI TAJIMA

Un volume in-folio, en un élégant cartonnage, avec 30 planches, en noir et en couleur, reproduisant des kakémonos du Palais impérial... 65 fr.

Jakuchû Itô (1721-1800) avait étudié d'abord le style des artistes chinois du temps des Yuen et des Ming, puis le style de Kôrin; enfin sa personnalité se dégagea, et, créant un genre nouveau, il montra une maitrise remarquable dans la peinture des oiseaux et des fleurs. Les Japonais le considèrent comme leur meilleur peintre de coqs et de poules.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 17 Trente-neuvième année. 29 avril 1905.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de philologie française et de littérature; 1, 1[er] trimestre 1905 : Paul MEYER, La simplification orthographique. — YVON, L'idée de l'usage en matière de langue et d'orthographe. — CASSE et CHAMINADE, Vieilles chansons patoises du Périgord (suite). — BALDENSPERGER, Notes lexicologiques. — HORLUC, faire la fête; Epaille, doublét d'épaule. — Publications adressées à la Revue. — *Chronique :* La pétition contre la réforme de l'orthographe ; la réforme et M. M. Bréal ; M. Sully-Prudhomme et M. Emile Faguet.

Annales du Midi, n° 66, avril : JEANROY, Poésies de Guillaume IX, comte de Poitiers. — DUTIL, La fabrique de bas à Nimes au XVIII[e] siècles. — POUPARDIN, Un ms. perdu d'Eginhard et de Roricon. — *Comptes-rendu critiques :* CLERC et ARNAUD D'AGNEL, Découvertes archéologiques à Marseille ; BERTONI, I trovatori minori de Genova ; IBARA Y RODRIGUEZ, Coleccion de documentos para el estudio de la historia de Aragon I, 1. — Périodiques, livres annoncés sommairement et publications nouvelles.

Athenaeum, n° 4041 : WADDELL, Lhasa and its mysteries. — WILMOT, Sir Richard Southey ; O. THOMAS, Agricultural and pastoral prospects of South Africa. — Hazlitt, Works, 12 vol. p. WALLER and GLOVER. — WELSCHINGER, Le pape et l'empereur. — Books on Plato (Stewart, Gaye, Gifford). — Italian philology (Edgren, de Amicis, Panzini). — Research fellowships at Newnham College, Cambridge. — The Arab conquest of Egypt. — Capt. William Adams (Gibson).

Deutsche Literaturzeitung, n° 14 : CROCE, Bibliografia Vichiana. — SLUYS, De Maccabaeorum libris I et II. — LAQUEUR, Kritische Untersuchungen zum zweiten Makkabäerbuch. — HAUSSLEITER, Die Autorität der Bibel. — KLOSTERMANN, Jesu Stellung zum Alten Testament. — Hieroglyphische Urkunden der griechisch-römischen Zeit. II. Historisch-biographische Urkunden aus den Zeiten der Könige Ptolemäus Philadelphus und Ptolemäus Euergetes I. Bearb. von K. SETHE. — WEYDE, Sprach- und Naturwissenschaft. — Georgi Monachi Chronicon ed. Carolus de Boor. Vol. I. II (très méritoire). — BELLING, Studien über die Liederbücher des Horatius. — KOLDEWEY, Wackenroder und sein Einfluss auf Tieck. — Th. DELONEY, The gentle craft. Ed. by A. F. Lange. — SCARTAZZINI, Enciclopedia Dantesca continuata dal A. Fiammazzo. Vol. III. — ROSSMANN, Französisches Lese- und Realienbuch. — BENZINGER, Geschichte Israels bis auf die griechische Zeit. (clair). — DESTINON, Untersuchungen zu Flavius Josephus. — CARTELLIERI, Peter von Aragon und die sizilianische Vesper (bon). — JÄGER, Klosterleben im Mittelalter. — EIERMANN, Lazarus von Schwendi, Freiherr von Hohenlandsberg, ein deutscher Feldoberst und Staatsmann des XVI. Jahrhunderts (du nouveau). — DRIAULT, La politique orientale de Napoléon. — GRAEVENITZ, Goethe unser Reisebegleiter in Italien. — BAJKIÉ, Die französische Handelspolitik 1892-1902. — FRIED, Handbuch der Friedensbewegung. — Agnes GOSCHE, Mailand.

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Sous la direction de MM. Georges Perrot et Robert de Lasteyrie, membres de l'Institut

Avec le concours de M. Paul Jamot, secrétaire de la rédaction.

Publication de grand luxe, illustrée de clichés dans le texte et de planches en héliogravure, héliochromie et chromolithographie.

Prix de souscription : Paris, **40** fr.; Départements, **42** fr.; Étranger, **44** fr.

TOME PREMIER, avec 28 planches.

Georges Perrot. Eugène Piot.
G. Maspero. Le scribe accroupi de Giséh.
Léon Heuzey. Les armoiries chaldéennes de Sirpoula, d'après les découvertes de M. de Sarzec.
Maurice Holleaux. Figurines béotiennes en terre cuite à décoration géométrique (Musées du Louvre et de Berlin).
E. Pottier. Cratère grec de style corinthien et rhodien (Musée du Louvre).
Max Collignon. Loutrophore attique à sujet funéraire (Musée du Louvre).
A. Héron de Villefosse. Tête d'Apollon (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Tête d'athlète (Musée du Louvre).
Ernest Babelon. Sapor et Valérien, camée sassanide de la Bibliothèque nationale.
G. Schlumberger. Un tableau-reliquaire byzantin inédit du xe siècle.
Héron de Villefosse. Athlète, bronze de l'école d'Argos (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Adolescent au repos, statue en marbre (Musée du Louvre).
Georges Perrot. Tête de femme (Musée du Louvre).
Max Collignon. Aphrodite Pandémos, relief de miroir en bronze et disque en marbre (Musée du Louvre).
Paul Jamot. Vénus pudique, statuette de bronze (Musée du Louvre).
Gustave Schlumberger. Un ivoire chrétien inédit (Musée du Louvre).
André Michel. Statue tombale de Louis de Sancerre, connétable de France (abbaye de Saint-Denis).
Paul Durrieu. Un dessin du Musée du Louvre attribué à André Beauneveu.
E. Müntz. Les plateaux d'accouchées et la peinture sur meubles du xive au xvie siècles.

TOME DEUXIÈME, avec 28 planches.

Léon Heuzey. Le vase d'argent d'Entéména, découvert par M. de Sarzec.
Georges Bénédite. La statuette de la dame Toui (Musée du Louvre).
E. Pottier. Deux coupes à fond blanc de style attique (Musée du Louvre).
Salomon Reinach. Un bas-relief de Panticapée (Kertch), au Musée d'Odessa.
P. Gauckler. La patère de Bizerte.
A. Héron de Villefosse. Lampe romaine avec légende explicative.
A. Geoffroy. La colonne d'Arcadius à Constantinople, d'après un dessin inédit.
G. Schlumberger. La croix byzantine dite des Zaccaria (trésor de la cathédrale de Gênes).
Frœhner. Apollon, bronze archaïque de la collection du comte Tyzkiewicz.
A. de Ridder. Statuette de bronze (Musée central d'Athènes).
Max Collignon. Tête de jeune fille (Musée du Louvre).
E. Pottier. Trois figurines de terre cuite (Musée du Louvre).
Paul Jamot. Vénus à la coquille, deux figurines de terre cuite (Musée du Louvre).
Salomon Reinach. Tête en marbre de la collection Singher.
Héron de Villefosse. Buste de Ptolémée, dernier roi de Maurétanie (Musée du Louvre).
Gabriel Millet. Mosaïque de Daphni.
E. Molinier. L'évangéliaire de l'abbaye de Morienval, conservé à la cathédrale de Noyon.
E. Saglio. Triptyque de Saint-Sulpice (Tarn), au Musée de Cluny.

TOME TROISIÈME, avec 27 Planches.

Henri Lechat. Athéna devant Erichthonios (Musée de l'Acropole d'Athènes).
André Joubin. L'Athéna Hopé.
Max Collignon. Bas-relief funéraire de Béotie (Musée national d'Athènes).
Salomon Reinach. Aigle en marbre, de la collection de Lord Wemyss, à Gosford (Longuiddry).
Héron de Villefosse. Bacchus enfant, statuette de bronze trouvée à Vertault (Côtes-d'Or).
Etienne Michon. Esculape jeune, statuette du Musée du Louvre.
R. de Lasteyrie. Les miniatures d'André Beauneveu et de Jacquemart de Hesdin.
Emile Molinier. La Descente de croix, groupe en ivoire du xiiie siècle conservé au Musée du Louvre.
Louis Couve. Diadumène, statue de marbre trouvée à Délos.
Théodore Reinach. Apollon, statue trouvée à Magnésie du Sipyle (Musée impérial de Constantinople).
Etienne Michon. Jeune fille drapée, statue fontaine (Musée du Louvre).
Paul Gauckler. Le Domaine des Laberii à Uthina.
Charles Diehl. Mosaïques byzantines de Saint-Luc.
J.-J. Marquet de Vasselot. Deux œuvres d'Antoine Le Moiturier.
André Michel. La Madone et l'enfant, statue en bois peint et dorée attribuée à Jacopo della Quercia.

TOME QUATRIEME, avec 21 planches.

Léon Heuzey. La Minerve de Chantilly.
Emile Chassinat. Une statuette de bronze de la reine Karomama (Musée du Louvre).
A. S. Murray. Sarcophage de Clazomène, appartenant au Musée britannique.

Pierre Paris. Le Diadumène de Madrid.
A. de Ridder. Miroirs grecs à reliefs.
S. Reinach. Panthère de bronze (Collection de M. le baron Edmond de Rothschild).
Emile Molinier. Phylactère du XIIIe siècle (Collection de M. Martin Le Roy).
Eug. Müntz. Le sculpteur Laurand et les Monuments de la Renaissance à Tarascon.
Pierre Paris. Buste espagnol de style gréco-asiatique, trouvé à Elché (Musée du Louvre).
Théophile Homolle. L'Aurige de Delphes.
Paul Perdrizet. Terres cuites de l'Asie Mineure.
M. Collignon. Groupe funéraire en pierre calcaire (Musée gréco-romain d'Alexandrie).
P. Gauckler. Les Mosaïques virgiliennes de Sousse.
Etienne Michon. Tête de femme de l'époque d'Hadrien (Musée du Louvre).
J.-Marquet de Vasselot. Quelques pièces d'orfèvrerie limousine.

TOME CINQUÈME avec 30 planches.

A. Héron de Villefosse. Le Trésor de Boscoreale.

TOME SIXIÈME, avec 20 planches.

Max Collignon. Tiare en or, offerte par la ville d'Olbia au roi Saïtapharnès.
Emile Bertaux. L'Email de Saint-Nicolas de Bari.
Gustave Schlumberger. Ivoire byzantin de l'ancienne Collection Bonnaffé.
André Michel. Les statues de saint Pierre, sainte Anne et sainte Suzanne (Musée du Louvre).
Emile Molinier. Un buste d'enfant du XVIe siècle (Collection de Mme la marquise Arconati-Visconti).
Léon Heuzey. Le taureau chaldéen à tête humaine et ses dérivés.
Edmond Pottier. Tête archaïque de terre cuite (Musée du Louvre).
André Joubin. Le Marsyas de Tarse (Musée impérial de Constantinople).
Maurice Besnier. Buste de César appartenant à la Collection du comte Grégoire Stroganoff, à Rome.
Hans Graeven. Pyxide en os représentant la naissance d'Apollon et de Diane (Musée du Louvre).
Jean-J. Marquet de Vasselot. Un coffret reliquaire du Trésor de Quedlinburg.
Gustave Schlumberger. Un coffret byzantin d'ivoire du Musée Kircher, à Rome.
F. de Mély. Le Camée byzantin de Nicéphore Botoniate à l'Heiligenkreutz (Autriche).
Dom E. Roulin, bénédictin. La Croix de la Collégiale de Villabertran (Catalongue).

TOME SEPTIÈME avec 20 planches.

L. Heuzey. Autre Taureau androcéphale, statuettes à incrustations (Musée du Louvre).
A. de Ridder. Amphore à figures rouges (cabinet des Médailles).
André Skias. Skyphos à figures rouges trouvé à Eleusis (Musée national d'Athènes).
A. Foucher. Sculptures gréco-boudhiques (Musée du Louvre).
F. de Mély. Le Coffret de Saint-Nazaire de Milan et le manuscrit de l' « Illiade » de l'Ambrosienne.
G. Schlumberger. L'Ivoire Barberini (Musée du Louvre).
Dom E. Roulin. Tableau byzantin inédit (Musée épiscopal de Vich).
Georges Bénédite. Sur un étui de tablette trouvé à Thèbes et conservé au Musée du Louvre.
M. Berthelot. Sur les métaux égyptiens ; étude sur un étui métallique et ses inscriptions.
Henri Lechat. La tête Rampin, marbre antique du VIe siècle avant notre ère (Musée du Louvre).
Etienne Michon. Tête d'Athéna Parthénos (Musée du Louvre).
H. Omont. Peintures du manuscrit grec de l'Evangile de saint Mathieu, copié en onciales d'or sur parchemin pourpré, et récemment acquis par la Bibliothèque Nationale.
Paul Vitry. Une œuvre de Guido Mazzoni ou de son atelier en France : Le Groupe de la Dormition de la Vierge à la Trinité de Fécamp.

TOME HUITIÈME, avec 22 planches.

Robert de Lasteyrie. Etudes sur la sculpture française au moyen âge.

TOME NEUVIÈME, avec 20 planches.

Max Collignon. Situla en ivoire provenant de Chiusi (Musée du Louvre).
Camille Gaspar. Le peintre céramiste Smikros, à propos d'un vase inédit du Musée de Bruxelles.
E. Audouin. La Minerve de Poitiers.
Camille Benoit. La Résurrection de Lazare, par Gérard de Harlem.
Eugène Muntz. Tapisseries allégoriques inédites ou peu connues.
Georges Bénédite. Un guerrier libyen, figurine égyptienne en bronze incrusté d'argent, conservée au Musée du Louvre.
Edmond Pottier. Epilykas, Étude de céramique grecque.
Ant. Héron de Villefosse. Le Canthare d'Alise.
Théodore Reinach. Le Sarcophage de Lidamara.
Gustave Schlumberger. Deux bas-reliefs byzantins de stéatite de la plus belle époque, faisant partie de la collection de Mme la Comtesse R. de Béarn.

TOME DIXIÈME, avec 21 planches.

Max Collignon. Sculptures grecques trouvées à Tralles (Musée impérial ottoman de Constantinople).
Salomon Reinach. Vase doré à reliefs (Musée de Constantinople).
E. Pottier. Note complémentaire sur Epilykos.
P. Hartwig. Danaé dans le coffre, hydrie appartenant au Musée de Boston.
Joseph Buche. Le Mars de Coligny (Musée de Lyon).
Théodore Reinach. Note additionnelle sur le sarcophage de Sidamaria.
André Michel. La Madone dite d'Anvillers (Musée du Louvre).
Georges Benedite. Une nouvelle palette en schiste.
P. Perdrizet et L. Chesnay. La métropole de Serrès.
F. de Mély. Vases de Cana.
Marcel Dieulafoy. La statuaire polychrome en Espagne du XIIe au XVe siècle. (Aragon et Castille).
Paul Leprieur. Le don Albert Bossy au Musée du Louvre.
Camille Benoit. Le tableau de l'Invention de la Vraie Croix et l'École française du Nord dans la seconde moitié du XVe siècle.

TOME ONZIÈME avec 14 planches.

Salomon Reinach. Le manuscrit de la Bibliothèque de Philippe le Bon, à Saint-Pétersbourg. (Les Grandes Chroniques de l'histoire de France).

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 18 Trente-neuvième année 6 mai 1905

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Revue Musicale, n° 8 : Danses sacrées brahmaniques. — J. Combarieu, Cours du Collège de France (la musique et la physiologie d'après Helmholtz). — Déandréis, sénateur, rapporteur du budget des Beaux-Arts : le vandalisme musical. — A. Lenoel-Zévort : Le chant et les méthodes (Duprez). — C. Zakone : Conseils aux jeunes compositeurs. — A propos d'*Armide* : le *Rinaldo* de Hændel. — Théâtres et Concerts : Reprise de *Pelléas et Mélisande*, à l'Opéra-Comique ; La *Passion selon saint Jean*, à la Schola Cantorum. — Recettes des théâtres subventionnés.

Supplément musical : Handæl, ouverture de *Rinaldo* réduite pour piano par H. Quittard.

Athenaeum, n° 4042 : Tuckweil, Reminiscences of a radical parson. — Sir E. Grant Duff, Notes from a diary, 1896-1901. — Terry, Claverhouse. — Mrs Browning, Sonnets portugais, trad. en sonnets français par Fernand Henry. — Mckechnie, Magna Carta, a commentary on the great Charter of KingJohn — French Books. — Theological books. — Catalogue of ms relating to America 1256-1283. — lyke-wake dirge. — Hymns from the Greek office books. — Nordenskjöld, Antarctica.

Deutsche Literaturzeitung, n° 15 : Huvelin, L'histoire du droit commercial. — Katalog der Bibliothek Hauser, Karlsruhe. — Curtiss, Ursemitische Religion im Volksleben des heutigen Orients. — Braasch, Die religiösen Strömungen der Gegenwart. — Lobstein, Wahrheit und Dichtung in unserer Religion. — Lehmann, Lehrbuch der philosophischen Propädeutik ; Wege u. Ziele der philosophischen Propädeutik. — Bélart, Häckels Naturphilosophie. — Luckenbach, Olympia und Delphi. — Pädagogische Reform. Vierteljahrsschrift. Jahrg. 1904. — H. Schäfer, Die Mysterien des Osiris in Abydos unter König Sesostris III. Nach dem Denkstein des Oberschatzmeisters I-Cher-Nofret im Berliner Museum. (point de départ d'une série d'études importantes). — Hüsing, Der Name Zarathustra. — Stellhorn, Kurzgefasstes Wörterbuch zum griechischen Neuen Testament. 2. Aufl. — Juret, Etude grammaticale sur le latin de S. Filastrius. — Commentationes philologae in honorem Joh. Paulson. — Landsberg, Die moderne Literatur. (agréable). — Loewenberg, Deutsche Dichter-Abende. — Schücking, Die Grundzüge der Satzverknüpfung im Beowulf. — H. Bordeaux, Les Ecrivains et les Mœurs. 1re et 2e séries ; Vies intimes. — Neumann, Uber die neuesten österreichischen Palästinaforschungen (Proff. Sellin und Musil). — Moltkes Kriegsgeschichtliche Arbeiten. Der Italienische Feldzug 1859. Hgb. vom Grossen Generalstabe. Kriegsgeschichtliche Abteilung I. — Le Blant, Les quatre mariages de Jacqueline, duchesse de Bavière. — Sievers, Asien. 2. Aufl. — Cosentini, La sociologie génétique. — Puchstein, Balbek. — Runeberg, König Fjalar. Aus dem Schwed. übertr. von R. Hunziker.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

VOYAGES D'IBN BATOUTAH, texte arabe et traduction, par MM. DEFRÉMERY et SANGUINETTI, 1873-1879 (nouveau tirage), 4 vol. in-8°........ 30 fr.

INDEX ALPHABÉTIQUE POUR IBN BATOUTAH, 1893 (2° tirage), in-8°........ 2 fr.

MAÇOUDI. LES PRAIRIES D'OR, texte arabe et traduction, par M. BARBIER DE MEYNARD (les trois premiers volumes en collaboration avec M. PAVET DE COURTEILLE), 1861-1877, 9 vol. in-8°........ 67 fr. 50

MAÇOUDI. LE LIVRE DE L'AVERTISSEMENT ET DE LA REVISION, traduction par M. le baron CARRA DE VAUX, 1 vol. in-8°........ 7 fr. 50

CHANTS POPULAIRES DES AFGHANS, recueillis, publiés et traduits par JAMES DARMESTETER, précédés d'une introduction sur la langue, l'histoire et la littérature des Afghans, 1890, 1 fort vol. in-8°........ 20 fr.

LE MAHAVASTU, texte sanscrit publié pour la première fois, avec des introductions et un commentaire par M. EM. SENART.

Tome I, 1882, in-8°........ 25 fr.
Tome II, 1890, in-8°........ 25 fr.
Tome III, 1898, in-8°........ 25 fr.

JOURNAL D'UN VOYAGE EN ARABIE (1883-1885), par CHARLES HUBER, 1 fort vol. in-8° illustré de clichés dans le texte et accompagné de planches et de croquis........ 30 fr.

PRÉCIS DE JURISPRUDENCE MUSULMANE, suivant le rite malékite, par SIDI KHALIL. Nouvelle édition revue et augmentée, texte arabe maghrebin. In-8°........ 6 fr.

GÉOGRAPHIE D'ABOUL'LFÉDA, texte arabe, publié par REINAUD et DE SLANE. In-4°........ 24 fr.

RADJATARANGINI, ou Histoire des rois du Kachmir, publiée en sanscrit et traduite en français, par M. TROYER, 3 vol. in-8°........ 20 fr.

PUBLICATION ENCOURAGÉE PAR LA SOCIÉTÉ.

LES MÉMOIRES DE SE-MA TSIEN, traduits du chinois et annotés, par EDOUARD CHAVANNES, professeur au Collège de France, 10 volumes in-8° (en cours de publication).

Tome I, In-8°........ 16 fr.
Tome II, In-8°........ 20 fr.
Tome III, première partie, In-8°........ 10 fr.
— deuxième partie, In-8°........ 16 fr.
Tome IV, In-8°........ 20 fr.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 19 Trente-neuvième année. 13 mai 1905.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'histoire des religions, n° 1 : E. Monseur, L'âme pupilline. — R. Dussaud, Questions mycéniennes. — R. Gauthiot, Ilmarinen, dieu et héros. — *Revue des livres*. — *Chronique*.

La correspondance historique et archéologique, n°s 133-134, janvier-février 1905 : Renseignements administratifs. — Mélanges et recherches critiques. — A. Rey, La Collection de Carmontelle chez M. de Lédans. — L. Delaruelle, Quelques dates nouvelles de la vie de Guillaume Budé. — E.-D. Grand, Thèses de l'Ecole des Chartes, promotion du 27 janvier 1904 (suite). — P. Hildenfinger, Inventaire des documents de la série F[19] (Archives nationales) relatifs aux Juifs.

Athenaeum, n° 4043 : Symonds, Studies in prose and verse. — Marchesa Vitelleschi, Victor Amadeus II and his Stuart bride. — Major Powell-Cotton, In unknown Africa. — The register of Walter Giffard, archbishop of York, p. W. Brown. — Hughes, Willobie's Avisa. — Books on Balzac. — Historical mss. commission. — The first use of Arabic and Syriac type in England (Madan). — Shelley's stanza-numbering in the « Ode to Naples ». — Scott's Bonnets of Bonnie Dundee. — Wordsworth source, Bowles and Keate (Lave Cooper). — Hall, Great Zimbabws, Mashonaland, Rhodesia. — S. Reinach, Cultes, mythes et religions, I. — Ruskin. p. Cook and Wedderburn, vol. III-XV.

Deutsche Literaturzeitung, n° 16 : Lenz, Ausgewählte Vorträge und Aufsätze. — A Check List of Foreign News-papers in the Library of Congress, compiled under the direct. of Slauson. — Hontheim, Das Buch Job. — Smend, Der evangelische Gottesdienst. — Balfour, Unsere heutige Welt-anschauung. — Urkundenbücher der sächsischen Gymnasien. I. Quellenbuch zur Geschichte des Gymnasiums in Zittau. I. H. : Bis zum Tode des Rektors Christian Weise (1708). Bearb. von Th. Gärtner. — Bilder aus dem Kinderleben des Pestalozzi-Fröbelhauses in Berlin, — Thalbitzer, A phonetical study of the Eskimo language. — Jahrbuch der Jüdisch-Literarischen Gesellschaft. II. — Justin, Apologies p. Pautigny. — Le Bucoliche di Virgilio con introduz. e comm. di E. Stampini. P. I. 3ᵉ ediz. — Hartmann, Schillers Jugendfreunde. — Hagen, Muspilli. — Bernigau, Orthographie und Aussprache in Richard Stanyhursts englischer Uebersetzung der Aeneide (1582). — Marzials, Browning. — Passerini e Mazzi, Un decennio di bibliografia dantesca [1891-1900]. — Wissowa, Gesammelte Abhandlungen zur römischen Religionsund Stadtgeschichte. — Max Müller, Aethiopien. — Steinhausen, Geschichte der deutschen Kultur. Lief. II-15. — Bismarcks Briefwechsel mit dem Minister Freiherrn von Schleinitz 1858-1861. — Spatz, Quellenstellen zur älteren märkischen Geschichte. — Erich Schmidt, Deutsche Volkskunde im Zeitalter des Humanismus und der Reformation. — Kirchhoff, Mensch und Erde. 2. Aufl. — Mummenhoff, Der Handwerker in der deutschen Vergangenheit. — Adler, Richard Wagner.

Literarisches Zentralblatt, n° 15 : Giesebrecht, Jeremias Metrik. — Mathesius, Ausgew. Werke, IV, p. Loesche. — Howard, A history of matrimonial institutions. — Grenier, L'Empire byzantin (rien de neuf). — Kaemmel, Deutsche Geschichte, 1, 2, 2ᵉ ed. — Vinogradoff, The growth of the Manor. — Freytag und Ernst von Coburg im Briefwechsel 1853-1893, p. Tempeltey. — Ad. Pichler, Aus Tagebüchern, 1850-1899, III. — Grisebach, Weltliteratur-Katalog. — Eberle, Amusements dans l'étude du français. — Die Lieder der

allteren Edda, p. Hildebrand, 2e ed. par H. Gering. — Gœdeke, Grundriss, 23, p. Goetze. — Mitschke, Sagenschatz der Stadt Weimar (cf. le présent n°). — Stickelberger, Das Ex-libris.

— N° 16 : Holtzmann, Die Entstehung des N. T. — Graue, Unabh. Christentum. — Wiclif, De veritate sacrae scripturae, p. Buddensieg. — Gardthausen. Augustus und seine Zeit. I, 3; II, 3 (fin de cet excellent ouvrage). — J. Périer, Vie d'Al-Hadjdjâdj ibn Jousof. — Caetani, Annali dell' Islam, I (plein de promesses). — Bömer, Anstand und Etikette nach den Theorien der Humanisten. — Schram, Bausteine zur Kultur = und Sittengeschichte. — Freund, Aus der deutschen Gesellschaft des 18 Jahrhunderts. — Florenz, Gesch. der japan. Literatur (très estimable). — Apulei Psyche et Cupido, p. Jahn, 5e ed. — Canfield, Corneille and Racine in England (cf. *Revue*, n° 14). — R. M. Meyer, Gœthe, 2e ed. — Audollent, Defixionum Tabellae. — Volkmann, Padua.

HISTOIRE D'HERACLIUS

Par l'évêque SÉBÉOS

Traduite de l'arménien et annotée par Frédéric MACLER.

Un volume in-8°.................................... 10 fr.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

TOME XXVIII

LE DIALECTE BERBÈRE DE R'EDAMÈS

Par A. de C. MOTYLINSKI

Un volume in-8°.................................... 15 fr.

TOME XXIX

L'ÉTABLISSEMENT DES DYNASTIES DES CHÉRIFS AU MAROC

ET LEURS RIVALITÉS AVEC LES TURCS DE LA RÉGENCE D'ALGER (1509-1830)

Par Auguste COUR

Un volume in-8.................................... 7 fr. 50

TRAITÉ DES MONNAIES GAULOISES

Par Adrien BLANCHET

Deux volumes in-8°, avec 560 figures, 3 planches et une carte. 40 fr.

CATALOGUE GÉNÉRAL DU MUSÉE DU CAIRE

Sarcophages antérieurs au nouvel Empire, par P. Lacau, Fasc. 2.................................... 36 fr.

The tomb of Thoutmosis IV, by Carter and Newberry.. 52 fr.

En distribution :

BEAUX-ARTS, ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE, ETHNOGRAPHIE, ETC.

Extrait (48 pages) du *Catalogue général de la Librairie Ernest LEROUX.*

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 20 Trente-neuvième année 29 mai 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des Études historiques, mars-avril : Marcel Marion, Le garde des sceaux Lamoignon et la réforme judiciaire de 1788. — Lucien Misermont, Le double bombardement d'Alger par Duquesne et la mort du consul Le Vacher (suite). — Henri Stein, Michel Feré créateur du port du Hâvre. — *Comptes rendu critiques :* Cte d'Haussonville et G. Hanotaux, Souvenirs sur Mme de Maintenon, t. III. — H. d'Alméras et P. d'Estrée, Les théâtres libertins au XVIIIe siècle. A. Rey, Le château de la Chevrette et Madame d'Epinay. — L. Cahen, Condorcet et la Révolution française. — Et. Jolicler et Fr. Funck-Brentano, Lettres de Joliclerc, volontaire aux armées de la Révolution, 1793-1796. — Choderlos de Laclos, Lettres inédites, p. p. L. de Chauvigny. — Cte de la Boutetière, Souvenirs de la baronne du Montet (1785-1866). — De Marcère, L'Assemblée nationale de 1871. Gouvernement de M. Thiers. — P. Giffard, Roubles et roublards. Voyage aux pays russes.

La Revue Musicale, n° 9 : Les chanteurs italiens à Paris : Antonio Baldelli. — Publications nouvelles : Berceuse d'Armorique. — H. Quittard, Armide à l'Opéra. — J. Combarieu, Cours du Collège de France (suite). — A. C., M. Saint-Saëns à Bordeaux. — Les origines de la musique et la magie. — M. Bellaigue et un point d'histoire. — Théâtres et Concerts. — Informations. — Supplément musical : Bourgault-Ducoudray et Le Braz, Berceuse d'Armorique. — Mozart, deux mélodies.

Athenaeum, n° 4044 : Wells, A modern utopia. — Gomperz, Greek thinkers, I-III. — Edith Sichel, Catherine de Medici and the French Reformation. — Bevan, Jerusalem under the High priests. — Coquelle, Napoleon and England ; Lanzac de Laborie, Paris sous Napoléon, I ; Souv. de la baronne du Montet ; Evans, The Napoleon myth. — Knox and the Reformation. — Dante literature. — Mediaeval literature. — F. T. Richards. — Cromwell and Irish prisoners. — Belcephon and Asmenoth. — Barrelt, The history of the science of apothecarias to London. — Duckworth, Morphology and anthropology. — Totemism and the domestication of animals (Jevons). — James Tissot, The Old Testament, 396 compositions illustrating the Old Testament. — The Vasari Society. — The International Congress at Athens. — Beethoven and Scarlatti.

Deutsche Literaturzeitung : Aufrecht, Catalogus Catalogorum. III. — L. Keller, Der Humanismus. — Stange, Theologische Aufsätze. — Zwei gnostiche Hymnen. Ausgelegt von E. Preuschen. — Wolff, Wie predigen wir der Gemeinde der Gegenwart ? — A. Lévy, Stirner et Nietzsche. — Romundt, Kants Kritik der reinen Vernunft. — Heubaum, Geschichte des deutschen Bildungswesens seit der Mitte des siebzehnten Jahrhunderts. Erster Band : Bis zum Beginn der allgemeinen Unterrichtsreform unter Friedrich dem Grofsen (très bon) — Kietz, Die Erziehung im Elternhause. — Saintsbury, A history of criticism and literary taste in Europe. Vol. III : Modern criticism. (de grands défauts). — Friedwagner, Rumänische Volkslieder aus der Bukowina. — Rasi, Saggio di alcune particolarità nei versi eroici e lirici di S. Ennodio. — Braune, Über die Einigung der deutschen Aussprache. — Stunden mit Goethe. Hgb. von Wilh. Bode. I, 3. — Sannazaros Arcadia. Deutsch von K. Brunhuber. I. — Klapperich, Englisches Lese-und Realienbuch. — Barthel, Zur Geschichte der römischen Städte in Afrika (très méritoire). — Preisigke, Städtisches Beamtenwesen im römischen Ægypten. —

Thudichum, Papsttum und Reformation im Mittelalter 1145-1517 (à ne pas lire). — Gebhard Fischer, Der Anteil Vorarlbergs am österreichischen Erbfolgekriege im Jahre 1744. — H. Wagner, Orometrie des ostfälischen Hügellandes links der Leine. — Owen, Folk-lore of the Musquakie Indians of North America. — Kuske, Das Schuldenwesen der deutschen Städte im Mittelalter. — Baumgartner, Zur Geschichte und Literatur der griechischen Sternbilder. — Suida, Wien. II. Die Gemäldegalerie der Akademie der bildenden Künste.

Literarisches Zentralblatt, n° 17-18 : Köberle, Sünde und Gnade. — Lipsius, Kritik der theol. Erkenntnis. — G. Müller, Katechismus und Katechismusunterricht im Albertinischen Sachsen. — Cohen, Ethik des reinen Willens. — Comenius, Das einzig Notwendige, trad. Seeger. — Svoronos, Τὰ νομίσματα τοῦ κράτους τῶν Πτολεμαίων. — Busseskul, Einleitung in die Geschichte Griechenlands, 2e ed. (en russe : rendra de bons services). — Lamprecht, Deutsche Gesch. I, Urzeit und M. A. II, 3e ed. — O. Weber, 1848, sechs Vorträge (intéressant). — Bismarcks Briefwechsel mit Schleinitz. — Corpus script. orient. I. philosophi Abessini, p. Littmann ; Annales du roi Johannes I, p. Guidi ; Scriptores syri, chronica, I, p. Guidi ; Dionysius bar Salibi, p. Labouret ; Petrus ibn Rahib, p. Cheikho. — Isaeus, p. Wyse. — Brecht, Die Verfasser der Epistolae obsc. virorum (bon). — Grundriss der roman. I, 1. 2e ed. p. Gröber. — Saran, Der Rhythmus der franz. Verse (fait avec succès). — Clément. Le poète courtisan de Joachim du Bellay. — Wosinsky, Die inkrustierte Keramik der Stein = und Bronzezeit. — Deetjen, Immermanns Jugenddramen.

COLLECTION
DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

I. — *Contes populaires grecs*, recueillis et traduits par Emile LEGRAND. In-18. 5 fr.

II. — *Romanceiro portugais*. Chants populaires du Portugal, traduits et annotés par le comte de PUYMAIGRE. In-18.......... 5 fr.

III. — *Contes populaires albanais*, recueillis et traduits par Aug. DOZON, In-18.......... 5 fr.

IV. — *Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura*, recueillis et traduits par J. RIVIÈRE. In-18.......... 5 fr.

V. — *Contes populaires slaves*, recueillis et traduits par L. LEGER. In-18..... 5 fr.

VI. — *Contes indiens*, traduits du bengali par L. FEER. In-18.......... 5 fr.

VII. — *Contes arabes*, traduits par René BASSET. In-18.......... 5 fr.

VIII. — *Contes français*, recueillis par E. Henry CARNOY. In-18.......... 5 fr.

IX. — *Contes de la Sénégambie*, recueillis par BÉRENGER-FÉRAUD, In-18.. 5 fr.

X. — *Les Voceri de l'Ile de Corse*, recueillis par Frédéric ORTOLI. In-18.. 5 fr.

XI. — *Contes des Provençaux de l'antiquité et du moyen âge*, par BÉRENGER-FÉRAUD, In-18.......... 5 fr.

XII. — *Contes populaires berbères*, recueillis, traduits et annotés par René BASSET, In-18.......... 5 fr.

XIII-XIV *Contes et Romans de l'Egypte chrétienne*, par E. AMÉLINEAU. 2 volumes in-18.......... 10 fr.

XV. — *Les Chants et les Traditions populaires des Annamites*, recueillis et traduits par G. DUMOUTIER. In-18.......... 5 fr.

XVI. — *Les Contes populaires du Poitou*, par Léon PINEAU. In-18........ 5 fr.

XVII. — *Contes Ligures*, traditions de la Rivière, recueillis par James Bruyn ANDREWS. In-18.......... 5 fr.

XVIII. — *Le Folk-Lore du Poitou*, par Léon PINEAU. In-18.......... 5 fr.

XIX. — *Contes populaires malgaches*, recueillis et traduits par Gabriel FERRAND. In-18.......... 5 fr.

XX. — *Contes populaires des Bassoutos*, recueillis et traduits par E. JACOTTET In-18.......... 5 fr.

XXI. — *Légendes religieuses bulgares*, traduites par Lydia SCHISCHMANOFF. In-18.......... 5 fr

XXII. — *Chansons et fêtes du Laos*, par P. LEFÈVRE-PONTALIS. In-18...... 2 fr. 50

XXIII. — *Nouveaux contes berbères*, recueillis, traduits et annotés par René BASSET. In-18.......... 5 fr.

XXIV. — *Contes birmans*, d'après le Thoudamma Sâri Dammazat, par Louis VOSSION. In-18.......... 5 fr.

XXV. — *Contes cambodgiens* et contes laotiens, recueillis et traduits par Adhémard LECLÈRE, résident de France au Cambodge. In-18.......... 5 fr.

XXVI. — *Contes syriaques. Histoires de Sindban*, par Frédéric MACLER. In-18.......... 5 fr.

XXVII. — *Contes populaires du Cambodge, du Laos et du Siam*, par Auguste PAVIE. In-18.......... 5 fr.

XXVIII. — *Contes Soudanais*, par C. MONTEIL. In-18.......... 5 fr.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 21 Trente-neuvième année. 27 mai 1905.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mai-juin : R. Guyot, et F. Thénard, Le conventionnel Goujon (*1er article*). — E. Driault, Napoléon Ier et l'Italie, *1re partie :* Bonaparte et la République cisalpine. — E. Babut, La date du concile de Turin et le développement de l'autorité pontificale au ve siècle. Réponse à Mgr Duchesne et à M. Pfister. — Émile Bourgeois, Une nouvelle édition des Mémoires de Choiseul. — Lucien Maury, Les comtesses de la Marck et de Boufflers et Gustave III, d'après les correspondances conservées à Upsal (*suite et fin*). — *Bulletin historique :* France, Epoque moderne, par Henri Hauser. — Epoque contemporaine, par A. Lichtenberger. — *Comptes rendus critiques* (Schwemer, Aldinger, G. Espinas, Sander, Vitry, K. Mueller, Childe-Pemberton, Colin, Buecher).

Annales de l'Est et du Nord, no 2, avril : Pfister, Les fortifications de Nancy du xvie siècle à nos jours (fin). — Six, La bataille de Mons-en-Pevèle. — Vanderkindere, A propos d'une charte de Saint-Omer. — Hénault, Notes bibliographiques sur deux œuvres de Fénelon. — Gavelle, Notes sur l'histoire de Flandre à la fin du xive siècle (fin). — *Comptes rendus :* Olivier, Thaon-les-Voges ; J. de Pange, Introd. au catalogue des actes de Ferri III ; Bové, Le butin de Nancy ; Reuss, L'idylle de Zetzner ; Une famille alsacienne sous la Révolution ; Heitz, Les filigranes des papiers des archives de Strasbourg ; Gerold, Geschichte der Kirche S. Nicolaus in Strassburg ; Duvivier, Actes et documents concernant la Belgique ; Dubrulle, Cambrai à la fin du M. A. ; Michel de Chabert, Le corps médical dans le Nord depuis 1789 ; Verly, Centenaire de la Société des sciences de Lille ; Allaeys, Het Westland in den Franschen Tijd.

Athenaeum, no 4045 : Firth, Highways and byways in Derbyshire. — Knox, Imperial Japan. — Courtney, A register of national bibliography. — Merki, La reine Margot et la fin des Valois. — Petrie, Ehnasya ; Erman, Die aegypt. Religion ; Capart, Primitive art in Egypt ; Ward, Our Sudan. — Essays and sketches. — The sources of Shelley's romances. — An unknown edition of Theophrastus (W. Roberts). — Totemism and the domestication of animals. — Oxford exhibition of historical portraits.

Deutsche Literaturzeitung, no 18 : Bjerre, Der geniale Wahnsinn. — Ullrich, Benutzung und Einrichtung d. Lehrerbibliotheken an höheren Schulen. — Zapletal, Die Metrik des Buches Koheleth. — Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte. Hgb. von A. de Waal und St. Ehses. 15-18 Jahrgang. — Nelle, Geschichte des deutschen evangelischen Kirchenliedes. — Warberg, Religion und Kultur. — Höffding, Philosophische Probleme. — Gomperz, Weltanschauungslehre. — I. — Krüger, Eberhard von Rochow. — Böllenrücher, Gebete und Hymnen an Nergal. — Florenz, Geschichte der japanischen Literatur. — Schanz, Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerke des Kaisers Justinian. 4. : Die römische Literatur von Constantin bis zum Gesetzgebungswerk Justinians. I. Hälfte : Die Literatur des 4. Jahrhunderts (indispensable). — Cauer, Beigaben zu Illias und Odyssee. — Fulda, Schiller und die neue Generation. — O. Weddigen, Den Manen Schillers. — Neumann, Die Orthographie der Paston

Letters von 1422-1461. — Leykauff, François Habert und seine Übersetzung der Metamorphosen Ovids. — Plan, Bibliographie rabelaisienne. — Bircher, Bibracte. — Fabricius, Die Besitznahme Badens durch die Römer. — Heil, Die politischen Beziehungen zwischen Otto dem Grossen und Ludwig IV. — Thiel, Der Burgfrieden der Stadt Wien im Mittelalter. — Högl, Die Bekehrung der Oberpfalz durch Kurfürst Maximilian I. — Die schweizerische Amazone. Abenteuer, Reisen und Kriegszüge der Frau Oberst Regula Engel. Hgb. von Fritz Bär. — Peters, England und die Engländer. — Oncken, Lassalle (excellent). — Rainfurt, Zur Quellenkritik von Galens Protreptikos. — Hasse, Roger van der Weyden und Roger van Brügge mit ihren Schulen.

Literarisches Zentralblatt, n° 19 : Ehrlich, Die Psalmen. — Witte, Nietzsche. — Svoronos, Τὰ νομίσματα τοῦ κράτους τῶν Πτολεμαίων. — Brette, Doc. sur la convocation des États-Généraux de 1789, III. — Herbert von Bismarks politische Reden, p. Tenzler. — Hertster, Der Treppenwitz der Geschichte, 6e ed. — Rethgen, Die Japaner und ihre wirtschaftliche Entwickelung. — Dove, Wirtsch. Landeskunde der deutschen Schutzgebiete. Leonardo de Vinci, Il Codice Atlantico nella Biblioteca Ambrosiana di Milano. — Die Bhagavadgita, trad. Garbe (traduction claire et introduction remarquable). — Acta Yared Pantalewon, p. Rossini (très méritoire). — Jordan, Rythmische Prosa in der altchr. Cat. Lit.; Rythmische Prosatexte aus der ält. christenheit (louable, mais aussi contestable). — Briefe von und an Lessing, p. Muncker, I et III. — Heubaum, Gesch. des deutschen Bildungswesens seit der Mitte des XVII Jahrh. I (bon tracé des grandes lignes).

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 22 Trente-neuvième année 3 juin 1905

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de France, n° 1, janvier-mars. Rigal, La mise en scène dans les tragédies du xvi[e] s. — Maurice Masson, La composition d'une Méditation de Lamartine, Le Passé, étude critique d'après les mss. et la Corresp. — Latreille, Bossuet et Joseph de Maistre, d'après des documents inédits, II. — Mélanges : Corresp. de Saint-Beuve avec les hellénistes Dehèque et Egger (Max Egger). — Notes lexicologiques, suite (Delboulle). — Comptes-rendus : V. Giraud, Chateaubriand, études littéraires (Maurice Masson) ; Chamard, Ed. crit. de la Deffence de Joachim du Bellay (Huguet) — Périodiques, livres nouveaux, chronique.

Revue d'Alsace, mai-juin : Charles Hoffmann (not. nécr.) — Gasser, L'église et la paroisse de Soultz, Haute-Alsace. — Adam, Nos chaudronniers. — Jules Schwartz, Schoepflin et les archives du ministère des affaires étrangères. — Hanauer, La burg impériale de Haguenau (suite). — L. Ehrhard, Corresp. entre le duc d'Aiguillon et le prince-coadjuteur Louis de Rohan (suite). — Gasser, Un alsatique rarissime, l'abbaye de Masevaux au xviii[e] siècle. — Livres nouveaux : Turenne et le lieutenant-général Reinhold de Rosen ; Der neue Schachtbrunnen des Colmarer Wasserwerks und dessen pneumatische Versenkung ; Au service de l'Allemagne ; L'Alsace-Lorraine ; articles de revues et de journeaux.

La Revue Musicale, A. L. : Musique et chanteurs d'Italie. — Henri Quittard, Notre supplément musical : les danses « Canaries ». — Jules Combarieu, Cours du Collège de France (VIII). — S. : La *Cabrera*. — Pierre Aubry, Publications nouvelles. — Recettes des théâtres lyriques officiels ; Actes officiels et Informations ; Concerts.

Supplément musical : Danses de Jacques de Gallot (1669), de Chambonnières (1650) et de Lulli (1777).

Le Bibliographe moderne, nov.-déc. 1904 : Emm. de Margerie, A propos de la Bibliographia geologica, réponse à M. Mourion et Simoens. — Th. Legrand, Notes sur l'organisation des archives municipales de Guipuzcoa. — Chronique (archives, bibliothèques, livres). — Comptes rendus — Koser, Die Neuordn. des preuss. Archivwesens durch Hardenberg. — Onciul, Dia istoria Archivelor Statului. — Calvi, Bibliographia analitica petrarchescha. — Blanchard, Rousse, Giraud, Mangin, Bibliothèque de la ville de Nantes, Collection Dugsat-Matifeux, ms. 11. — Reichling, Appendices ad Hainii Copingeri repertorium bibliographicum. — Fumigalli, Lexicon topographicum Italiae.

Revue d'histoire ecclésiastique, n° 2 : J. Warichez, Le Pasteur d'Hermas, un nouveau manuscrit de l'ancienne version latine — L. Saltet, Les sources de l'Ἐρανιστής de Théodoret. — P. de Puniet, Les trois homélies catéchétiques du Sacramentaire gélasien (fin). — G. Mollat, Les doléances du clergé de la province de Sens au concile de Vienne (1311-1312). — G. Morin, De la besogne pour les jeunes, sujets de travaux sur la littérature latine du moyen âge.

Athenaeum, n° 4096 : The Cambridge modern History, vol. III, The wars of religion. — Macdonnell, King Leopold II, his rule in Belgium and the Congo. — G. M. Merlette, La vie et l'œuvre d'Elisabeth Barrett Browning. — Murray, English Dictionary VIII[e], orgeter-pennached. — Italian books. — Cromwell and Irish prisoners. — Lamb's letters. — The international congress of orientalists. — Totemism and the domestication of animals. — Thédenat, Le forum ; Baddeley, Recent Discoveries in the forum : Platner, Topography and monuments of ancient Rome.

Deutsche Literaturzeitung, n° 19 : Die Grammatica figurata des Mathias Ringmann (Philesius Vogesigena) in Faksimiledruck hgb. mit einer Einleitung von Wieser. — HERDER, Konversationslexikon. 4. Bd. 3. Aufl. Handbuch zu den Neutestamentlichen Apokryphen. Hgb. von Hennecke. — MERKLE, Die katholischen Fakultäten und der religiöse Friede. — Das evangelische Deutschland, hgb. von Gottl. Mayer. I, 1. — HEUCK, Zum Religionsunterricht an höheren Schulen. — JANSSENS, Le Néo-Criticisme de Charles Renouvier. — SCHORER, Bayerns Studien-Stipendien an humanistischen wie technischen Mittelund Hochschulen. — HEINRICH, Egyetemes Irodalomtörténet. (Allgemeine Literaturgeschichte). II. Römer und Romanen (soigné, savant et clair). — UHLENBECK, Eine baskische Parallele. — IMMISCH. Philologische Studien zu Plato. 2. : De recensionis Platonicae praesidiis atque rationibus. — Persii Saturarum Liber. Rec. Santi Consoli. — L. HIRZEL, Wielands Beziehungen zu den deutschen Romantikern (fait avec soin). — ERNST, Proben deutscher Mundarten. — STEIGER, Thomas Shadwell's « Libertine ». — WIRTH, Typische Züge in der schottisch-englischen Volksballade. I. — SWOBODA, Griechische Geschichte. 2. Aufl. — ALLARD, Histoire des persécutions pendant la première moitié du 3e siècle. 3e éd. — PAOLUZZI, La prima lotta di Federico II di Svevia col Papato. — Gustav Freytag und Herzog Ernst von Coburg im Briefwechsel 1853-1893. Hgb. von Tempeltey. — SPIELMAN, Arier und Mongolen. — BAEDEKER, Konstantinopel und das Westliche Kleinasien. — JUNG, Das Itinerar des Erzbischofs Sigeric vom Canterbury und die Strasse von Rom über Siena nach Lucca. — A. KLEIN, Die zentrale Finanzverwaltung im Deutschordensstaate Preussen am Anfang des XV. Jahrhunderts (très important). — POHL, Die Entstehung des belgischen Staates und des Norddeutschen Bundes.

Literarisches Zentralblatt, n° 20 : HEIM, Paulus. — SCHARLING, Dogm. hist. Forndsaetoringer. — RIEDEL and CRUM, The canons of Athanasius of Alexandria. — BRUNNER, Badische Geschichte (bon petit manuel). — KRETZSCHMAR, Gustav Adolfs Pläne und Ziele (bon). — Bullingers Korresp. mit den Graubündnern, I, p. SCHIESS. — PRUTZ, Bismarcks Bildung (important). — Deutscher necrolog, VII, p. BETTELHEIM. — CONWAY, Autobiography. — GUDMUNDSSON, Island am Beginn des 20 Jahrh. — BARBEAU, Bath au XVIIIe s. — EDWARDS, Etude phonétique de la langue japonaise (bon). — MAZON, La composition des comédies d'Aristophane (art. de Zielinski). — Bacchides, Captivi, Casina, p. SCHOELL et GOETZ. — KETTNER, Lessings Dramen im Lichte ihrer und unserer Zeit (réussi). — ZIEGLER, Schiller ; E. MÜLLER, Schiller-Büchlein ; GRÜNDLER, Das Leben Schillers ; BRUNNER, Unser Schiller ; LEMP, Schillers Weltanschauung ; KÖNNECKE, Schiller. — W. KLEIN, Gesch. der griech. Kunst I, bis Myron (malgré tout, du soin et du savoir).

Euphorion, XII Band, I Heft (Leipzig und Wien, Fromme. 1905) : Zur hundertsten Wiederkehr von Schillers Todestag : LEITZMANN, Schillers Gedichtentwurf « Deutsche Grösse ». — MICHEL, Schillers Ansichten über die Sprache. — PETERSEN, Schiller als Redactor eigener Werke, 1. Die Räuber ; 2. Gesch. des Abfalls der vereinigten Niederlande ; 3. Der Geisterseher. Anhang. — FESTER, Vorstudien zur Säkularausgabe der hist. Schriften Schillers : 1. Reden uud Rhetorik. 2. Die Fussnoten im Abfall 3. Der Autor des Lykurg. — 4. Zu den Vorlesungen. — WACKERNELL, Schillerreliquien aus Tirol. — BOBÉ, Schiller und Dänemark. — WOERNER, Schiller in Norwegen. — Miszellen : ASCKER, Ein Urteil über Schiller aus der Schweiz 1795. — WITKOWSVI, Schillers Gedicht an die Sonne ; Zu Schillers Brief

n° 1073 (Jonas). — R. M. Meyer, Zwei Friedericianische Anekdoten bei Schiller-Recensionen und Referate : Schillerliteratur 1902-1904. — Alt, Schiller und die Brüder Schlegel. — Lex, Die Idee im Drama bei Goethe, Schiller, Grillparzer und Kleist.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 23 Trente-neuvième année. 10 juin 1905.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, mai 1905. Maurice LAIR, Les grèves d'ouvriers agricoles dans le midi de la France. — René HENRY, Un système anglais de politique mondiale. — Raphael-Georges LÉVY : Les enseignements financiers de l'histoire des classes en France, de M. E. Levasseur. — Achille VIALLATE, L'avenir économique du Japon. I. — Ed. R. MAZÉRAT, L'assurance des gens de mer contre les accidents et la loi du 21 avril 1898 (*fin*). — Alex. DE LAVERGNE, Chronique budgétaire et législative (1904). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

Athenaeum, n° 4047 : TEMPERLEY, George Canning. — WHITLEY, A companion to greek studies. — BLEACKLEY, Some distinguished victims of the Scaffold. — F. M. HUEFFER, The soul of London. — DINEEN, An Irish-English dictionary; O'NEILL LANE, English-Irish dictionary. — Two identifications in Gray's letters. — Cromwell and Irish prisoners. — Lamb's letters. — Dictionary of Indian biography (liste des futurs art. de Abbott à Cocks). — An unknown edition of Theophrastus. — A New-York library. — MACQUOID, A history of English furniture. — Archaeological notes.

Deutsche Literaturzeitung, n° 2 : FUMAGALLI, Lexicon typographicum Italiae. — BETH, Das Wesen des Christentums und die moderne historische Denkweise. — BARTMANN, Das Himmelreich und sein König nach den Synoptikern biblisch-dogmatisch dargestellt. — NIEBERGALL, Die Kasualrede. — REUTHER, Beiträge zur Gedächtnisforschung. — FROEHLICH, Der Wille zur höheren Einheit. — SIMSON, Geschichte der Schule zu St. Petri und Pauli in Danzig. I. — GÜNTHER, Das Rotwelsch des deutschen Gauners. — EPPENSTEIN, Uebersicht über die hebräisch-arabische Sprachvergleichung bei den jüdischen Autoren des Mittelalters. — RADFORD, Personification and the use of abstract subjects in the Attic orators and Thukydides. I. (utile). — GUSTAFSSON, De dativo latino. (suggestif). — Schillers Gedichte, WEISSENFELS. — JACOBY, Xenien zu Schillers Todestag. — LUDWIG, Heimatsorte der deutschen Literatur. — SOURIAU, Bernardin de Saint-Pierre d'après ses manuscrits (cf. le présent n°). — ENGEL, Byrons Stellung zu Shakspere. — Jeanne Berta SEMMIG, Die Stadt der Erinnerung, ein Gruss an Orléans. — CIMA, La tragedia romana « Octavia » e gli « Annali » di Tacito. — BEGIEBING, Die Jagd im Leben der salischen Kaiser. — STOUFF, Les possessions bourguignonnes dans la vallée du Rhin sous Charles le Téméraire. — Politisches Archiv des Landgrafen Philipp des Grossmütigen von HESSEN. Hgb. von KÜCH, I. — HOLZHAUSEN, Bonaparte, Byron und die Briten. — K. F. MÜLLER, Der Leichenwagen Alexanders des Grossen.

Literarisches Zentralblatt, n° 21 : GRILL, Der Primat des Petrus. — BONWETSCH, Drei georgisch gehaltene Schriften von Hippolytos (cf. *Revue*, 1904, n° 47). — GOETZ, Die Abendmahlsfrage (cf. *Revue*, 1904, n° 42). — Regesta regni Hieros. addit. p. ROEHRICHT (cf. *Revue*, n° 12). — ECKART, Luther im Urteil bedeutender Männer. — LAMPRECHT, Deutsche Gesch. 2. Neuere Zeit. III, 1. (louable). — SALZER, Der Übertritt des Grossen Kurfürsten auf die poln. Seite (cf. *Revue*, n° 21). — BOLTENSTERN, Am. Hofe König Jeromes. — PETERS, England und die Engländer (cf. *Revue*, 1904, n° 51). — BRENNING, Nikanders Theriaka und Alexipharmaka übersetzt. — Bellum africanum p. R. SCHNEIDER. — Kleists Werke p. E. SCHMIDT, 1-3. — L. KELLER, Schillers Stellung in der Entwicklungsgesch. des Humanismus.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 24 Trente-neuvième année 17 juin 1905

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e^

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Revue musicale, n° 11 : A. Sol, Le chanteur G.-L. Duprez (1825-1849). — Henri Quittard, Le « Ballet de la Royne » (1581). — Pierre Aubry, Jean Ferry-Rebel (1664?-1747). — Jules Combarieu, Cours du Collège de France (3e partie). — S., Folklore, La Musique et la Magie. — Alfred Croiset, Projet de construction d'une grande salle de concert par MM. Feine et Hersscher. — Publications nouvelles. — Le « Chérubin » de M. Massenet. — Actes officiels et Informations. — Concerts. *Supplément musical* : Fragments du « Ballet de la Royne », harmonisés par H. Quittard.

Athenaeum, n° 4048 : Tilley, The literature of the French Renaissance. — Gray, Shakspeare's marriage, his departure from Stratford and other incidents of his life. — Firth, Constantine the Great, the reorganisation of the Empire and triumph of the Church. — Elisabeth Macclellan, Historic dress in America. — Wiedman, Life of S. Ealdhelm, first bishop of Sherborne. — The constitutions of Sweden and Norway. — The first mention of cricket in India. — Cromwell and Irish prisoners. — King Leopold II, his rule in Belgium and the Congo.

Deutsche Literaturzeitung, n° 21 : Een seer ghenoechlike ende amoroeze historie vanden eedelé Landsloet en die scone Sandrijn. — Graesel, Führer für Bibliotheksbenutzer. — Die Religion des Neuen Testaments. — Apollinaristische Schriften. Syrisch hgb. von Flemming und Lietzmann. — Peabody, Der Charakter Jesu Christi. — Jäger, Homer und Horaz im Gymnasialunterricht. — Netschajeff, Ueber Auffassung. — Seidel, Grammatik der japanischen Schriftsprache (trop d'erreurs). — Oldham, The sun and the serpent. — Cillié, De Julii Valerii epitoma Oxoniensi. — Bersanetti, L'Anabasi di Arriano. — Enders, Die Katastrophe in Goethes Faust. — O. v Greyerz, Kleines berndeutsches Wörterbuch. — Caziamian, Le roman social en Angleterre (1830-1850) ; Kingsley et Thomas Cooper. — Amis und Amiles. In deutsche Verse übertragen von Grein. — M. Croiset, Notice sur la vie et les travaux de M. Gaston Paris. — Martroye, Une tentative de révolution sociale en Afrique. — Berlière, Inventaire analytique des Libri obligationum et solutionum des archives Vaticanes au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liége, Therouanne et Tournai. — Prentout, La prise de Caen par Edouard III. — Wiese, Die Politik der Niederländer während des Kalmarkrieges (1611-1613), und ihr Bündnis mit Schweden (1614) und den Hansestädten (1616). — Jäger, Geschichte des neunzehnten Jahrhunderts. I. 1800-1852). II. 1852-1900. — Agnes Giberne, Das Meer und was wir darüber wissen. Deutsch von E. Kirchner. — Schubring, Urbano da Cortona.

Literarisches Zentralblatt, n° 22 : Sinding, Mariae Tod und Himmelfahrt. — Hausrath, Luthers Leben. — Reu, Süddeutsche Katechismen. — Abhandl. der Friesschen Schule, 1-2. — Vancsa, Gesch. Nieder = und Oberösterreichs, I, bis 1283 (bon). — Kerschbaumer, Wahrzeichen Niederösterreichs, 2e ed. — Wild, Schönborn, Bischof von Bamberg u. Erzbischof von Mainz (soigné). — Wahl, Vorgesch. der franz. Revolution (original et souvent neuf). — Unsere Zukunft liegt auf dem Wasser. — Steindorff, Durch die Lybische Wüste zur Amonsoase. — Krueger, Indices Digestorum Justiniani. — Cowell, Life and letters of E. B. Cowell. — Harrison, Studies in Theognis (très méritoire). — White, The Latin writings of S. Patrick (instructif). — Eichler, Das Nachleben des Hans Sachs vom XVI bis ins XIX Jahrhundert. — Landau, Holteis Romane. — Paris, L'art et l'industrie de l'Espagne primitive.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

PUBLICATIONS DE M. SALOMON REINACH

MEMBRE DE L'INSTITUT
CONSERVATEUR DES MUSÉES NATIONAUX

REINACH (S.). La représentation du galop dans l'art ancien et moderne. In-8, fig. et planches.......................... 6 fr. »

— CHRONIQUES D'ORIENT. Documents sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique. Première série (1883 à 1890). Tome I. In-8, fig.. 15 fr. »

— Deuxième série (1891-1895). Tome II. In-8, fig....... 15 fr. »

— L'ALBUM DE PIERRE JACQUES, sculpteur de Reims, dessiné à Rome de 1572 à 1577, reproduit intégralement et commenté, avec une introduction et une traduction des « *Statue* » d'Aldroandi. Un volume in-8, illustré de 193 planches en un carton.. 25 fr. »

— CULTES, MYTHES ET RELIGIONS. 2 vol. in-8. 15 fr. »

— Le Musée chrétien dans la chapelle de Saint-Louis, au château de Saint-Germain en Laye. In-8, 31 grav. dans le texte... 2 fr. »

RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE GRECQUE ET ROMAINE

3 tomes en 4 volumes in-12 carré.......................... 20 fr. »

— Tome I. — Clarac de poche, contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du *Musée de sculpture de Clarac*, avec une introduction, des notices et un index. In-12 carré, illustré de 617 planches contenant 3.500 figures. ...... 5 fr. »

Tome II (en 2 volumes). — Sept mille statues antiques, réunies pour la première fois, avec des notices et des index. Publié en 1 vol. in-12 carré. Chaque.. 5 fr. »

— Tome III. — (4e volume) contenant deux mille six cent quarante statues antiques réunies pour la première fois, avec des notices et les index des trois tomes. In-12 carré................... 5 fr. »

RÉPERTOIRES DES VASES PEINTS GRECS ET ÉTRUSQUES

— Tome I. — Peinture de vases gravées dans l'Atlas et le compte rendu de Saint-Pétersbourg, les *Monumenti, Annali* et *Memorie* de l'Institut de Rome, l'*Archaeologische Zeitung*, le *Bolletino Napoletano*, le *Bullettino Italiane* l'*Ephomeris* (1883-1894), le *Museo Italiano*.

— Tome II. — Peintures de vases gravées dans les recueils de Millingen (*Coghill*), Gerhard (*Auserl. Vasenbilder*), Laborde, Luynes, Roulez, Schulz (*Amazonenvase*), Tischbein, avec notices explicatives et bibliographiques. 2 volumes in-12 carré. Chaque volume.. 5 fr. »

RÉPERTOIRE DE PEINTURES

DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE (1280-1580)

— Tome Ier contenant 1046 gravures. In-12 carré........ 10 fr. »

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 25 Trente-neuvième année 24 juin 1905

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La correspondance historique et archéologique, n^os 135-136, mars-avril : Renseignements administratifs. — Mélanges et recherches critiques. — H. Omont, Le Rosier des Guerres et la censure sous le premier Empire. — Félix Chambon, Les suites d'un procès à propos des lettres d'Alfred de Vigny. — Lucien Gillet, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers Salons depuis l'année 1673 jusqu'à nos jours (Dressée d'après les les Livrets officiels.) — E.-D. Grand, Thèses de l'école des Chartes, promotion du 27 janjanvier 1904 (*suite*). — Chronique. — Ouvrages nouveaux.

Athenaeum, n° 6049 : Lady Dilke, The Book of the Spiritual Life. — Ch. and Mary Lamb, Works, VI, VII. — Life and letters of Shorthouse. — School-books — The Harvard memorial window at St Saviour's. — Two identifications in Gray's letters. — The Fair Jilt. — Canning. — Hodgson. The Royal Academy and its members 1768-1830.

Deutsche Literaturzeitung, n° 22 : Heiner, Theologische Fakultäten und Tridentinische Seminarien. — Hortzschansky, Bibliographie des Biblioteks-uud Buchwesens. I. — Steinführer, Der ganze Prolog des Johannesevangeliums in Satzfolge und Gliederung wörtliches Zitat aus Jesaia. — Niederhuber, Die Lehre des hl. Ambrosius vom Reiche Gottes auf Erden. — Bassermann, Uber Reform des Abendmahls. — Witte, Das Problem des Tragischen bei Nietzsche. — Bourdel, La science et la philosophie. — Baumann, Wille und Charakter. 2. Auff. — Delitzsch, Babel und Bibel. 3. Vortrag. — Christensen, Recherches sur les Ruba'iyat de 'Omar Hayyam. — Jordan, Rhythmische Prosa in der altchristlichen lateinischen Literatur ; — Rhythmische Prosatexte aus der ältesten Christenheit. — Whibley, A companion to Greek studies. — Rouge, Frédéric Schlegel et la genèse du romantisme allemand. — Erläuterungen zu Fr. Schiegels Lucinde. — P. v. Winterfeld, Hrotsvits literarische Stellung. — Masuccio von Salerno, Novellen. Ubertr. von P. Sakolowski. I. — Bruins, An English Reading-Book. — Huelsen, Das Forum Romanum (très instructif). — Schulten, L'Africa romana. Trad. di Cesano, con pref. del Vaglieri. — A. Bugge, Vikingerne. — Rummel, Berthold VII. der Weise Graf von Henneberg 1284-1340. — Dard, Laclos — Ehses, Hat Paolo Sarpi für seine Geschichte des Konzils von Trient aus Quellen geschöpft, die jetzt nicht mehr fliessen ? — Métin, La transformation de l'Egypte. — Grassl, Herodot als Ethnologe.

Literarisches Zentralblatt, n° 23 : Künstle, Das Comma Johanneum. — E. Fischer, Zur Gesch. der evang. Beichte. — H. Weber, Neue Hamanniana. — Rodocanachi, Le Capitole (cf. *Revue*, 1904, n° 27). Gay, L'Italie mérid. et l'Empire byzantin. — Ziekursch, Sachsen und Preussen um die Mitte des XVIII Jahrh (méritoire). — Erman, u. Horn, Bibliographie der deutschen Universitäten, II. — R. Kühner, Ausführl. Grammatik der griech. Sprache, 3e éd. p. Gerth. — Donat, Commentum Terenti, p. Wessner, II. — Rothschildsche Bibliothek, 2. — Jan ten Brink, Geschiedenis der noord-nederlandsche Letteren in de XIX eeuw. — Fridell, Novalis als Philosoph. — Muthesius, Das englische Wohnhaus, II.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS. 5, RUE DES BEAUX-ARTS. — 18, RUE DES GLACIS, NANCY.

VOYAGE EN FRANCE

PAR

ARDOUIN-DUMAZET

39e série. — Pyrénées Orientales.

Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Llivia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel.

40e série. — Pyrénées Centrales.

Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie.

41e série. — Pyrénées Occidentales.

La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la basse Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le Bas-Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre.

Description complète de la France, en 48 volumes, dont 41 sont parus.

Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.

Chaque volume, broché, **3** fr. **50**. — Élégamment relié, **4** francs.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

Nouvelle série. — Tome LX

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome LX

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1905

ANNÉE 1905

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Annales de l'École libre des sciences politiques.
Annales du Midi.
Bibliographe moderne.
Bulletin hispanique et italien.
Correspondance historique et archéologique.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de la Société des études historiques.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études anciennes.
Revue des études grecques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue musicale.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein.
Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

Athenaeum.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

GRÉCO-RUSSES

Revue byzantine.

HOLLANDAIS

Museum.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 8 juillet — 1905

A phonetical Study of the Eskimo Language based on observations made on a journey in North Greenland (1900-1901), by William Thalbitzer. (Reprint from Meddelelser om Groenland vol. XXXI.) — Copenhague, 1904. In-8, xvij-406 pp., une carte et un fac-similé d'écriture.

Il ne manque pas de travaux sur les langues hyperboréennes de l'Amérique, mais presque tous affectés de quelque défaut capital : les uns émanent de missionnaires très dignes de foi et familiarisés par une longue pratique avec l'un des idiomes indigènes, mais ignorant tous les autres et surtout dénués de toute éducation linguistique ; les autres, de linguistes exercés, mais qui seraient fort incapables de soutenir en eskimau la moindre conversation et n'ont travaillé que sur les documents fournis par les premiers. Pour combler cette lacune, un jeune savant danois formé aux meilleures méthodes n'a pas craint d'affronter les rigueurs et les fatigues d'un séjour de plus d'un an au Grönland : il a voyagé en traineau de village en village, interrogé les maîtres d'école, causé avec les illettrés, pris des volumes de notes [1] à la clarté des courtes journées d'hiver ou de la lampe fumeuse, et rapporté de son exploration la matière d'un livre qui reléguera dans l'oubli tous ceux de ses plus consciencieux devanciers.

A la suite d'une brève relation de son voyage, l'auteur rassemble dans un exposé historique toutes les données qui ont été fournies sur la linguistique et l'ethnographie du Grönland depuis la découverte

1. Ce que sont ces notes et quel triage judicieux en a dégagé l'esprit, on en peut juger par les pp. 97-101, où l'auteur a reproduit intégralement, à titre de spécimen, tous les documents par lui recueillis au sujet de la prononciation de l'unique consonne *v*.

(985) jusqu'au siècle dernier. Il aborde ensuite la description détaillée du phonétisme du Grönland septentrional : consonnes et voyelles classées selon la notation analphabétique de M. Jespersen [1]; dynamique du langage, — ainsi qu'on peut s'y attendre, les Eskimaux parlent avec une extrême lenteur, 2 syllabes brèves par seconde en moyenne (p. 120), — quantité et accent de force (marchant de pair), accent musical (noté musicalement) ; combinaison phonétique enfin, ou phénomènes de phonétique historique autant qu'on les peut conjecturer pour une langue qui n'a presque pas d'histoire [2].

M. Th. aborde ensuite la phonétique comparée des divers dialectes qu'il a pu observer par lui-même, puis étend la comparaison à ceux de l'Occident hyperboréen, tchiglerk du Mackenzie, etc., jusques et y compris l'aléoute, pour lequel, naturellement, depuis la colonisation partielle de l'Alaska par les États-Unis, il dispose de documents beaucoup plus scientifiques que la grammaire de Véniaminov, seule ressource des linguistes d'il y a trente ans. Aussi rectifie-t-il nombre de leurs inductions, qu'il traite d'ailleurs toujours avec une indulgente équité.

La III[e] partie de l'ouvrage (p. 271-387) est dédiée aux folkloristes, qui y trouveront amplement de quoi s'instruire en se divertissant : devinettes et contes ; vieilles chansons ; jeux d'enfants ; lettre d'un indigène avec traduction interlinéaire ; cris d'animaux imités par les chasseurs pour attirer le gibier (notation musicale) ; toponymiques avec traduction du sens originaire ; et enfin 12 pages de musique, les airs notés des chansons transcrites plus haut (M. Th. est excellent musicien).

Quelques pages d'additions et corrections et un index qui aurait pu être plus complet terminent cet excellent ouvrage, qui ne demeurera point isolé. A l'heure où j'écris, M. W. Thalbitzer procède à ses apprêts pour une nouvelle exploration : en souhaitant qu'il applique maintenant à la structure intime du langage le délicat talent d'analyse qu'il a déployé dans la description de l'organisme extérieur, il faut de tous nos vœux accompagner son endurance aguerrie.

V. Henry.

---

1. Cf. *Revue critique*, LVIII (1904), p. 134. — Parmi ces observations phonétiques je relève celle d'une évolution surprise en cours : le *g* spirant, en grönlandais du Nord, est devenu *n* guttural, mais non pas dans tous les mots (p. 86), soit qu'en effet la transformation ne soit qu'en voie de s'opérer, soit (plutôt) que l'ancienne prononciation se restaure sous l'influence du Sud et parce qu'elle passe pour plus distinguée.

2. J'ai peine à croire que le double *s* de *inussiwoq* « il rencontre des gens » (p. 159) contienne le *k* final de *inuk* « homme » ; car cet affixe guttural, qui disparaît au pluriel et ailleurs, paraît un élément adventice qui n'a jamais dû faire partie du thème.

Beitraege zur alten Geschichte, IVer Band, Heft 3; Ver Band, Heft 1, Leipzig, Dieterich, 1904 et 1905.

— CARDINALI (G.), **Creta e le grandi potenze ellenistiche sino alla guerra di Litto,** Feltre, 1904, 28 p. in-8°.

Le travail de M. Cardinali est extrait de la *Rivista di Storia antica* (IX, 1, 1904) : c'est pourquoi nous le rapprochons ici des deux derniers fascicules des *Beitraege zur alten Geschichte.* — La Crète passait naguère pour avoir eu peu de relations politiques avec la Grèce et les autres États méditerranéens : sauf par ses mercenaires, elle ne jouait, à l'époque classique, qu'un rôle effacé dans l'histoire grecque. Des découvertes épigraphiques ont corrigé depuis quelques années cette opinion inexacte, du moins en ce qui concerne la période hellénistique ; et M. Cardinali, même en bornant son étude à l'espace d'un demi-siècle, a rencontré sur son chemin bon nombre de documents nouveaux. L'histoire de cette période, récemment écrite par M. Niese dans le tome II de sa *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten* et par M. Beloch dans le tome III de sa *Griechische Geschichte*, donne encore lieu à maintes discussions de détail. M. Cardinali connaît à fond tous les matériaux de cette histoire, et il en examine la valeur dans une série de minutieuses dissertations. — Le troisième et dernier cahier du tome IV des *Beitraege* contient surtout deux longs mémoires : l'un de M. O. Seek, qui fait suite à un précédent article du même savant sur les sources de l'Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote, l'autre de M. L. Holzapfel sur les origines de la guerre civile entre César et Pompée. Parmi les *Mittheilungen und Nachrichten*, nous signalerons une note, assez étendue, de M. C. F. Lehmann sur les antiquités crétoises (*Aus und um Kreta*) à propos d'un article de M. S. Reinach dans la *Gazette des Beaux-Arts.* — Le fascicule 1 du tome V nous offre, sous le titre *Polis et urbs*, une étude comparée d'histoire ancienne, due à M. Kornemann. M. L. Weniger continue son mémoire sur la grande fête de Zeus à Olympie, et M. Stähelin étudie les fragments historiques tirés du commentaire, récemment découvert, de Didyme sur Démosthène. M. Büttner-Wobst consacre une dizaine de pages à des études sur Polybe. D'autres articles, dont nous ne pouvons citer ici les titres, ne méritent pas moins l'attention des spécialistes. Annonçons, pour finir, que cette excellente publication des *Beitraege zur alten Geschichte* prendra désormais le titre plus court, et non moins expressif, de *Clio.*

Am. HAUVETTE.

Ad. Harnack, **Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den drei Jahrhunderten;** Leipzig, Hinrichs, 1902; xii-561 pages in-8°. Prix : 9 Mk.

Quatre livres : 1° Introduction; 2° La prédication en parole et œuvre; 3° Les missionnaires; 4° L'extension du christianisme. C'est presque toute l'histoire de l'Église aux premiers siècles, mais vue sous un angle particulier.

L'introduction est une étude des conditions historiques du christianisme : extension du judaïsme, conditions extérieures (hellénisation, unité politique, commerce international, nivellement démocratique, etc.). Le premier chapitre sur le judaïsme réunit des données du plus haut intérêt. La population juive, dans la mesure où l'on peut faire de ces évaluations, formait le septième ou le huitième de la population totale de l'Égypte au temps de Vespasien, le soixantième de celle de Rome sous Tibère; dans tout l'Empire, on pouvait compter, au moment où débute la prédication chrétienne, quatre à quatre millions et demi de Juifs sur un total de cinquante-quatre millions, soit la proportion énorme de 7 o/o. A qui voudra se rendre compte du chemin parcouru depuis les temps de Baur, je recommande la lecture du chapitre V, sur le passage de la prédication palestinienne à la prédication universelle. C'est un admirable morceau d'histoire. L'on y voit vivre la communauté chrétienne, d'abord formée de vieux juifs et d'hellénistes de la Diaspora, puis graduellement amenée par son expansion même, à éliminer le judaïsme. Si la tâche de l'historien est de montrer le passé comme une réalité présente, en dehors des systèmes et des combinaisons littéraires, M. H. l'a supérieurement accomplie dans ces pages. Et cependant, sans Baur et ses disciples, un tel tableau eût été impossible.

Le deuxième livre est une analyse de la prédication évangélique : principes religieux (exposé confus d'un sujet fuyant), évangile du salut (physique aussi bien que moral), évangile d'amour et de charité (énumération précise des œuvres d'assistance), esprit et force, autorité et raison, le livre et l'histoire. Deux des derniers chapitres étudient la situation du christianisme vis-à-vis de la société, des chrétiens vis-à-vis de leurs contemporains.

Le troisième livre est consacré au personnel de la prédication chrétienne, à la qualité des missionnaires, à leurs inspirations (charismes), aux formes de leur prédication, et aussi à la réaction provoquée par leurs efforts, persécutions sanglantes ou polémique littéraire.

Le dernier livre expose les résultats de la prédication, c'est-à-dire l'extension du christianisme dans l'Empire. Que faut-il penser de la fameuse tirade de Tertullien? D'abord que c'est un développement traditionnel de la rhétorique religieuse. D'après les textes recueillis par M. H. (p. 1, n. 1), on voit que Tertullien a repris une affirmation

mise en circulation par les juifs sur le judaïsme dès le temps de Sulla. Sous Philippe, Origène (*C. Celse*, VIII, 69) affirme que le nombre des chrétiens est très faible, par rapport à l'ensemble de la population. Ce jugement émane d'un homme posé et qui a beaucoup voyagé. Il est confirmé indirectement par la correspondance de Cyprien qui suppose, à Carthage, une communauté de 10 à 15,000 âmes. Nous voilà loin des exagérations de Tertullien. A Rome, en 250, les chrétiens sont près d'atteindre le chiffre de 30,000. La période qui suit est une période de grande expansion. En quatre-vingts ans, les chrétiens sont devenus très nombreux; ils obéissent à plus de 1,500 évêques; mais ils ne forment pas la moitié de l'ensemble.

Cette population est d'ailleurs très inégalement répartie. Le christianisme est une religion de ville : immense avantage, qui lui assure l'influence. M. Harnack répartit les provinces en quatre catégories. — 1° Provinces dans lesquelles, au commencement du IVe siècle, les chrétiens forment à peu près la moitié de la population et où leur religion est la religion dominante : l'Asie-Mineure actuelle (en Phrygie, en Bithynie, dans le Pont, il y a des centres presque exclusivement chrétiens), sauf quelques cantons écartés; la partie de la Thrace qui fait face à la Bithynie; l'Arménie, dont le roi est chrétien (la guerre de Maximin Daza est présentée par Eusèbe comme une guerre de religion); Edesse. — 2° Provinces où les chrétiens sont nombreux et disposent d'une certaine influence : Antioche et la Cœlésyrie; Cypre; Alexandrie avec l'Égypte et la Thébaïde; Rome, l'Italie méridionale et, partiellement, l'Italie centrale (à Rome, le populaire est surtout gagné; les hautes classes vont résister jusqu'à la fin du IVe siècle); l'Afrique proconsulaire et la Numidie; l'Espagne; certaines parties de l'Achaïe, de la Macédoine, de la Thessalie, des îles, surtout les côtes; la côte méridionale de la Gaule — 3° Provinces où le christianisme est peu répandu : la Palestine (sauf Césarée et quelques bourgades), la Phénicie (sauf la côte), l'Arabie, quelques districts de Mésopotamie; l'intérieur de l'Achaïe, de la Macédoine, de la Thessalie; l'Épire, la Dardanie, la Dalmatie, la Mésie, la Pannonie; les parties septentrionales de l'Italie centrale; la partie orientale de l'Italie du nord; la Maurétanie et la Tripolitaine. — 4° Provinces où le christianisme n'a pas ou presque pas pénétré : les villes des anciens Philistins, les côtes nord et nord-est de la mer Noire, la partie occidentale de l'Italie du Nord (pas encore d'organisation ecclésiastique dans le Piémont au commencement du IVe siècle), la Gaule centrale et septentrionale, la Belgique, les Germanies, la Rhétie.

Il y a donc une grande différence entre l'Orient et l'Occident. Il y a eu une chrétienté grecque depuis les temps apostoliques; une chrétienté latine digne de ce nom ne paraît pas avant Marc-Aurèle (p. 543).

Le livre de M. Harnack est le premier travail d'ensemble depuis

que la réunion des documents, textes est incriptions, permet d'élucider le problème avec une approximation suffisante [1].

Paul LEJAY.

PEARS (EDWIN). **The destruction of the Greek empire and the story of the capture of Constantinople by the Turks.** Londres, Longmans, Green et Cie, 1903, 1 vol. in-8°, XXIV + 476 pp.

M. Pears paraît avoir voulu faire un livre scientifique, fondé sur des sources de première main : il cite les Byzantins du XVe siècle et il s'est fait attribuer par l'Académie de Budapest un des rares exemplaires de la collection de sources concernant la prise de Constantinople que cette Académie avait entreprise sans pouvoir la mener à bonne fin.

L'intention de M. P. était encore de donner à ses lecteurs une explication complète de la conquête de Constantinople par Mohammed II, en présentant un tableau assez large de l'évolution du monde byzantin dès l'époque, sensiblement éloignée de 1453, quand les croisés et leurs alliés, les Vénitiens, établirent cette curieuse parodie féodale, avec des éléments empruntés aux chansons de geste, qui fut l' « empire latin ». Enfin M. P. a voulu fixer à nouveau la topographie du siège de la ville impériale de l'Orient par les Turcs.

Il n'a réussi que très peu à réaliser ces belles intentions scienti-

---

1. P. 3, le fait que les Juifs forment dans la Cyrénaïque une des quatre classes de la population n'indique rien quant à leur nombre ; cette division est purement économique. — P. 23, n. 1, l. 6, lire : ἐστιν. — P. 24, l. 9 de la n., lire : Porphyrius. — P. 31, n. de la p. 30. Est-il si « difficile » que le chiffre de douze années, durée du séjour des apôtres à Jérusalem, ait été imaginé ? C'est un chiffre rond et un chiffre symbolique. — P. 53, « Turrianus », l'éditeur du pseudo-concile apostolique d'Antioche, est le jésuite Fr. Torres. Le titre de l'ouvrage est : *Pro canonibus apostolorum et pro epistolis decretalibus pontificum apostolicorum defensio aduersus Centuriatores Magdeburgenses* (Florence, 1572 ; Paris, 1573 ; Cologne, 1575) : l'indication donnée par M. H. est tout à fait énigmatique ; a-t-il vu l'ouvrage ? Mansi n'a pas tout publié. Au canon 9, la parole prophétique, non identifiée par M. H., est *Ps*. XVI, 14, avec une confusion de ὑείων et de υἱῶν. Le rapport établi entre ces canons et Antioche vient de ce que l'auteur commence par parler du nom de chrétiens, d'après *Actes*, II, 26. Le document me paraît provenir de Palestine ou de Syrie et se rattacher à la prédication chrétienne de la fin du IVe siècle contre les judaïsants et les païens. Le pape Innocent I l'aura rapporté d'Orient. Voy. *Revue du clergé français*, 15 octobre 1903, p. 343 suiv. — P. 93, l. 15, lire : *Seele*. — P. 103, le passage cité de THÉOPHILE d'Antioche, *Ad Aut.*, II, 8, ne me paraît pas prouver que les possédés aient désigné comme leurs démons les Muses ou Apollon. Les poètes sont ici mentionnés comme les théologiens du paganisme. Voy. JUSTIN, *Apol.*, I, XXIII, 3, par exemple. — P. 109, note 1, sur la dîme dans la *Didascalie* et sur toute la question, voy. FOURNERET, *Les biens de l'Église après les édits de proscription*, p. 42. — P. 505, n, 2, est-il sûr que la prétention du siège de Milan à remonter à l'apôtre Barnabé soit aussi ancienne que « le haut temps byzantin », « früh-byzantinischer Zeit » ?

fiques. La plupart des solutions qu'il donne ne sont pas nouvelles et celles qui le sont ne paraissent pas justes. Une vaine recherche de l'originalité qu'on doit constater par endroits ne profite guère à l'ouvrage. Comme l'auteur connaît très peu tout ce qui se rapporte aux Slaves des Balkans, aux Roumains, aux Turcs et aux Tartares — dont il s'avise de faire un seul et même peuple ! — il ne peut pas évidemment donner un enchaînement naturel des faits et trouver des vues lumineuses sur leur ensemble. Nombre de livres nouveaux sur le sujet — je dois mentionner aussi mes trois gros volumes de « Notes et extraits concernant l'histoire des croisades au xv^e siècle » — lui sont restés inconnus, et la précision n'est pas une des vertus de son œuvre.

Tout de même, c'est un livre écrit d'une manière alerte et qui serait même intéressant, s'il avait un seul sujet bien défini et si des jugements sains se trouvaient à la place des « faits divers » de Byzance reproduits sans discernement d'après des sources qui sont assez habilement rédigées pour pouvoir quelquefois induire en erreur des chercheurs plus avisés que M. Pears.

N. JORGA.

The Republic of Ragusa, an episode of the Turkish conquest (*sic*), by LUIGI VILLARI ; Londres 1904 ; VIII et 424 p. in-8.

Ce livre d'un Italien écrit en anglais sur l'histoire de Raguse servira sans doute à faire mieux connaître en Angleterre l'ancienne vie ragusane, intéressante par la réunion des qualités de deux races : slave et italienne, par le grand essor de commerce d'une très petite cité, par l'imitation habile des institutions et des mœurs vénitiennes, par l'influence continuelle des peuples de l'intérieur et de leurs chefs, voévodes, bans, et ducs et rois, enfin, par un certain développement de l'art et par un mouvement littéraire assez notable. Il donnera enfin par les vignettes dont il est orné, la notion de Raguse d'aujourd'hui, qui a aussi, avec les traces nombreuses d'un meilleur passé, toute la mélancolie des souvenirs.

M. Villari a fait son voyage de Raguse avant d'écrire l'histoire de la République ; il y a cherché aussi un peu sa bibliographie. Ayant appris à connaître à Raguse même les travaux de M. Joseph Gelcich, il s'est donné aussi la peine de feuilleter dans les « Monumenta Ragusina », dans le grand recueil de Ljubic concernant l'histoire des Slaves du sud, ceux de Pucic, voire même de Makuscew, mais je lui donnerai sans doute une nouvelle intéressante en lui signalant la publication, depuis quelques années déjà, de mon 3^e volume de *Notes et extraits*, consacré exclusivement à Raguse ; M. Villari connaît les

travaux irréprochables de Jirecek, dont il n'apprécie pas cependant autant qu'il l'aurait dû, l'importance.

Il commence avec les origines, avec toutes les fables de ces origines et ne s'arrête qu'à l'annexion de Raguse par l'empire d'Autriche. Des chapitres assez étendus sont consacrés au commerce et à l'art ragusan. Le récit est bien disposé et vivant.

Cependant l'érudit et le connaisseur seront presque toujours désappointés. Ce beau livre, magnifiquement imprimé, n'apprend rien de nouveau et choque parfois par des erreurs ou des incertitudes qu'il aurait été bien facile d'éviter. Il ne pas y avoir de doutes concernant le nom même de Raguse : *Raugia* est une forme vénitienne qui correspond à celle de *Vinegia* pour Venise ; Ragusa vient du grec Ῥακούσιον (il y a aussi une Raguse dans cette Sicile si hellénique aux origines). *Starea* c'est ἡ στερέα, la Terre ferme de Raguse [1]. *Dubrownik*, le nom slave de la ville, doit être mis en relation avec Trawnik et bien d'autres noms bosniaques ; la racine de ce mot a été établie par Jirecek. Le commerce ragusan dans les « ultra-marine partes » est bien entendu celui d'« Outremer », avec la Syrie et l'Égypte, et, pas ainsi que l'auteur veut bien nous l'expliquer, « le commerce au long du cours des rivières navigables comme la Narenta et la Boïana » [2].

Si M. V. avait employé ce précieux petit livre que M. Jirecek publiait en 1899 : *Die Bedeutung von Ragusa in der Handelsgeschichte des Mittelalters*, il n'aurait pas commis les plus fâcheuses de ses erreurs. Et celui qui aura cet opuscule ne sentira jamais la nécessité de recourir à la compilation de M. V., malgré les dehors d'érudition dont son auteur l'a parée [3].

N. Jorga.

H. Breymann. **Calderon-Studien.** I. Teil : Die Calderon-Literatur. Eine bibliographisch-kritische Uebersicht. Munich et Berlin (R. Oldenbourg), 1905, in-8°, xii-314 pp.

Cette bibliographie forme la première partie d'un ensemble d'études sur Calderon que M. Breymann se propose de publier après y avoir consacré pendant une vingtaine d'années ses laborieux loisirs. C'est déjà une œuvre considérable que cette seule bibliographie, par l'abondance et la variété des renseignements qu'elle nous apporte. M. Brey-

1. Peut-être que le nom de tribut ragusan nommé *magarisium* vient-il d'un μακαρίσιον quelconque (de μακαρίζω), et non d'un mot arabe qui veut dire : « dépenses ».

2. M. V. place à l'année 1341 l'établissement en Europe des Turcs — ce qui est faux — et leur donne comme chef dans cette entreprise « Oman » (!) (p. 170).

3. Cf. par exemple ce que dit M. V. sur les comtes vénitiens de Raguse aux pp. 62-3, avec Jirecek, pp. 50-1.

mann a catalogué d'abord les manuscrits, puis les éditions des comédies, drames, actes, pièces diverses, poésies, etc. dûs au génie fécond de Calderon. Il a pris soin de nous indiquer dans quelles bibliothèques et sous quelles cotes se trouvent les manuscrits, et il a procédé de même pour les éditions rares. Ensuite il a dressé la longue liste des traductions et adaptations dans les divers idiomes de l'Europe, puis signalé les quelques portraits connus. Vient après la mention des poésies en langues variées qu'a inspirées le grand dramaturge. Enfin une division très remplie est consacrée au recensement bibliographique des études critiques, essais de biographie, articles divers consacrés à Calderon et à son œuvre, en tout pays, avec adjonction des sources imprimées où pourra puiser le lecteur curieux de se documenter sur la littérature, le théâtre, l'histoire et les mœurs de l'Espagne au temps de Calderon. Notons en passant que M. Breymann fait suivre la plupart des titres d'ouvrages ou d'articles cités d'une série de références, renvois, assez souvent même d'une brève appréciation de son crû ou empruntée à quelque critique autorisé. Pour conclure, des tables copieuses facilitent l'usage de ce livre, qui représente une somme de recherches effrayantes et qui sera vivement apprécié des historiens littéraires de l'Espagne. En mettant sur pied une pareille bibliographie, M. Breymann s'est admirablement outillé lui-même pour écrire la seconde partie qu'il nous annonce comme étant en préparation et où il étudie la vie, les œuvres et l'époque contemporaine de Calderon. Nous souhaitons qu'il mène rapidement ce travail à bonne fin.

H. Léonardon.

Mémoires du comte Valentin Esterhazy, avec une introduction et des notes, par Ernest Daudet. Trois gravures hors texte. Paris, Plon, 1905, LXII et 360 p., 7 fr. 50.

On remerciera M. Daudet de publier ces *Mémoires* dont Feuillet de Conches avait révélé l'existence. Il a eu communication du manuscrit original et il en a compris l'intérêt qui est très vif. Non que la dernière partie, relative à la Révolution, offre des renseignements nouveaux; il y a là, ce nous semble, peu de choses instructives et curieuses, sauf peut-être sur l'état des esprits à Valenciennes et le voyage du comte en Russie. Mais le récit de la jeunesse d'Esterhazy, de ses juvéniles écarts et de divers épisodes de la guerre de Sept Ans est d'un grand attrait, et les tableaux de la cour de Stanislas, de la société viennoise, et du Versailles de Louis XV et de Louis XVI sont de véritables tableaux de mœurs. L'introduction de M. Daudet est attachante. Il y relève très bien la confusion entre les deux cousins Esterhazy et il y donne des détails qui sont les bienvenus, sur la

famille de son héros ; il insiste avec raison sur le caractère chevaleresque et courtois de la guerre de Sept Ans ; il regrette — et nous partageons ses regrets — que Valentin Esterhazy soit sur certains points trop discret et réservé, notamment sur les rapports de Fersen et de Marie-Antoinette et sur les propos qui se tenaient en avril 1779 dant la chambre de la reine alors atteinte de la rougeole et autorisée par le roi à s'enfermer avec Guines, Coigny, Besenval et Esterhazy ; enfin, M. D. nous communique quelques fragments de la correspondance d'Esterhazy avec sa femme et ces fragments, tout en fournissant la preuve de la faveur inouïe dont Esterhazy jouissait à la cour, contiennent de piquantes particularités sur la cour de France ainsi que des témoignages de la passion de Marie-Antoinette pour Fersen (« Si vous *lui* écrivez, dit la reine à Esterhazy, dites *lui* bien que bien des lieues et bien des pays ne peuvent séparer les cœurs »), M. Daudet a l'intention de livrer au public cette correspondance ou du moins la partie la plus intéressante ; qu'il n'hésite pas à le faire, et qu'il publie *toutes* les lettres [1].

A. C.

L. G. Wickham Legg, M. A. New College. **Select documents illustrative of the history of the French Revolution.** Oxford, Clarendon Press. 1905. 2 vol. xxii et 632 p. 12 shillings.

M. Legg essaie de raconter l'histoire de la Révolution dans les

---

1. Il y a beaucoup de fautes d'impression ou de transcription dans les noms propres. Lire p. vi Rheinfels, non *Rheinfeld ;* p. 33 Hastenbeck, non *Hastenbek ;* p. 34 Lynar, non *Linar ;* p. 37 Zelle (*Zell*) et Wanfried (*Wannfriede*) ; p. 39 Linnich (*Limich*) ; p. 72 Weende (*Vende*) ; p. 91 Granby (*Gramby*) ; p. 95 et 174 du Muy (*de Muy*) ; p. 95 (et 93) Mühlhausen (*Mühlausen*) ; p. 102 Geismar (*Guismer*) ; p. 104 Butzbach (*Butschbach*) ; p. 106 Johannisberg (*Johannesberg*) ; p. 108 Amoeneburg (*Arnembourg*) et 120 Palfy (*Pafy*) ; p. 126, Waldner (*Valdner*) ; p. 137, Dönhoff (*Denhoff*) ; p. 139 Pirna (*Pirma*) ; p. 233 Autichamp (Antichamp) et Happoncourt (*Happancourt*) ; p. 234 Saint-Sauve (*Saint-Saur*) ; p. 255, note Blankenburg (*Blanckenberg*) ; p. 302 Moitelle (*Mottel*) ; p. 306, Rozières (*Rosière*), etc., etc.

Quelques observations à faire : p. xxxi, ce Hesse n'est pas le futur général danois et gouverneur du Holstein, c'est Hesse-Rheinfels, le général républicain, alors mestre de camp commandant du régiment dont Esterhazy est propriétaire ; — p. 123 *Gorge* est évidemment M. de Georget, et il fallait dire qu'il était lieutenant-colonel d'Esterhazy hussards, et M. de Froissy, major ; — p. 250 il fallait une note à ce mot « Convention nationale » qu'Esterhazy emploie pour désigner la Constituante ; — p. 295 dire l'archiduchesse Marie-Christine et non l'archiduchesse « Marie » ; — p. 310 et 311 ce *Bichoffsrode* (!) est évidemment le Bischoffswerder cité plus loin, p. 336 ; — p. 313 écrire, non pas *Curshnahrung* et *Curshaven*, mais « Kurische Nerung » et « Kurisches Haff » ; — pourquoi, dans l'introduction, n'avoir pas précisé l'époque où ont été écrits les Mémoires (cf. p. 207 « Berthier, aujourd'hui général des républicains en Italie »). Pourquoi n'avoir pas fait quelques rapprochements avec les *Mém.* du duc des Cars (II, 204, 219) et ceux de Mme Vigée Le Brun (chap. xv, p. 309-313) ? Pourquoi ne pas citer l'étude courte et solide de M. Choppin, *Trois colonels de hussards au* xviiie *siècle* (Berger-Levrault, 1896) ?

mots mêmes des contemporains français. Il publie des extraits des journaux les plus importants de l'époque, du *Moniteur*, du *Mercure*, de Desmoulins, de Prudhomme, de Brissot, de Gorsas, et d'une foule d'autres, entre lesquels on trouvera le *Lendemain* et le *Babillard*. La publication est ingénieuse, originale, instructive; elle sera utile des deux côtés du détroit, et, sans y insister, il suffira de louer le profond savoir de M. Legg qui semble connaître à merveille et la langue française et la période révolutionnaire, de louer le soin avec lequel il a édité ses textes, la peine qu'il a prise en donnant à la fin de son second volume des notes biographiques sur les personnages cités et un index — d'autant que l'index est complet et que les notes, aussi exactes que succinctes, témoignent de très sûres et solides connaissances. Bref, l'ouvrage fait grand honneur à M. Legg ; les travailleurs français l'utiliseront ; ils y trouveront maint document, mainte citation qui leur aurait échappé ; ils admireront cet étranger qui possède si bien les premières années de la Révolution, qui a lu avec profit tant de brochures et de gazettes, et qui a su faire un si bon choix dans le « great mass of material », qui a préféré, par exemple, les froids procès-verbaux de la municipalité de Varennes aux longs et inexacts récits des gazettes et qui reproduit les plus importants articles sur la mort de Mirabeau. Combien peu d'entre nous feraient un pareil recueil sur l'histoire d'Angleterre [1] !

A. C.

---

1. L'éditeur a conservé dans le texte l'orthographe donnée aux noms par les scribes et imprimeurs de la Révolution ; il l'a rétablie dans l'index, mais il a fait des fautes (dont quelques-unes inévitables), et il devra corriger : (Albert de) *Riom* en Rions ; *Basseville* (*Hugon de*) en Bassville (Hugou de) ; *Clootz* en Cloots ; *Daudoin* en d'Andoins, *Dumoustier* en de Moustier ; *Floriac* en Floirac ; *Goguelas* en Goguelat ; *Le Camus* en Camus ; *Lepelletier* en Le Peletier ; *Malleden* en Maleden ; *Mazzelière* en Mazellière ; *Morassin* en Moracin ; *Ophlise* en Hoffelize ; *Pehondy* en Tschoudy ou Tschudy ; *Pétion* en Petion ; *Signémont* en Signemont ; *Talot* en Tinlot ; *Veilecourt* en Vellecour, et pourquoi n'avoir pas mis à la table des noms de l'époque ou même du passé qui ont leur importance : *Guignard* II, 7 (avec renvoi à *Saint-Priest*) ; *Bender* (II, 7) ; *Porsenna*, *Scevola*, *Tarquin* (II, 8) ; *Peyre* (II, 12 et 107) ; *Vincent* (II, 12) ; *Jézabel* et *Maratistes* (II, 84) ; Vachart et Demoy (II, 107) ? Plusieurs erreurs se sont glissées dans les notes biographiques : Anthoine était député de Metz, non de *Marseille*, et Bosc, administrateur des postes, non des *prisons* ; l'art. Chénier est à refaire, car il s'agit dans les passages cités, non de Chénier père, mais de ses fils Sauveur (I, 38-39) et Marie-Joseph (II, 37) ; Berthier n'a pas été « murdered » ; Custine n'était pas député en l'année 1792 ; La Marck n'a pas servi après la Constituante dans l'armée autrichienne ; Loustallot était, non pas éditeur (ce nom convient à Prudhomme), mais rédacteur des *Révolutions de Paris* ; Maillard n'a pas survécu à la Révolution (il est mort le 15 avril 1794 d'une phtisie pulmonaire) ; Noailles fut employé en 1802, non en 1803 et il mourut non dans, mais après le combat ; Salle a siégé aussi à la Convention et il était Girondin ; M[me] de Tourzel est une Croy-Havré, et non d'*Avray*, et elle naquit en 1749, non en 1748 ; Virieu était député de la noblesse, non de *Grenoble*, mais du Dauphiné.

L. Reynaud. **N. Lenau, poète lyrique.** Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905, in-18, pp. xvii, 461. Fr. 3 50.

Malgré son titre restreint, c'est une étude d'ensemble sur Lenau qu'a écrite M. Reynaud. Il n'est pas d'ailleurs possible de faire cette distinction entre les poésies lyriques et le reste de l'œuvre; seulement l'auteur s'est proposé d'examiner celles-ci plus attentivement et ce départ peut ainsi se justifier. L'œuvre de Lenau est chez lui plus que chez tout autre inséparable de sa vie, même si l'on ne cherche pas « à déterminer les rapports de l'organisation morale avec la production poétique », objet de cette étude. M. R. a eu raison de ne pas refaire une biographie si souvent écrite; il a groupé en quelques chapitres l'essentiel de ce qui doit éclairer l'examen des poésies : origines, milieu, tempérament, passions successives du poète, enfin ses rapports avec la littérature et la philosophie. Je suppose toutefois qu'il ne se dissimule pas le danger de sa méthode synthétique; elle lui a souvent fait perdre de vue la valeur relative des faits qu'il a reliés ensemble et ouvert la porte aux conclusions exagérées. Cette première partie consacrée à l'homme eût pu parfois être plus rapide, plus discrète dans ses emprunts aux sources, plus difficile aussi en matière de témoignages; quelques-uns, comme ceux d'Emma Niendorf ou de Th. Kerner, restent assez suspects. Mais elle a une grande valeur, grâce aux pages que la découverte de nouveaux documents a permis d'écrire : ainsi sur les parents de Lenau, sur sa passion pour Bertha, sur le voyage en Amérique et quelques autres points. Elle vaut aussi, et c'est un mérite plus personnel, par une recherche plus pénétrante des différentes influences philosophiques subies par le poète. Sur la question des influences littéraires je me séparerai franchement de l'auteur qui fait de Lenau un singe de Byron, en tout cas le disciple le plus docile du « byronisme allemand ». Il y avait là matière à un paradoxe amusant que M. R. a exploité jusqu'à la caricature; mais l'insistance qu'il a mise à l'appuyer sur des arguments bien fragiles risque de faire porter tout son livre à faux. D'une action directe de Byron sur Lenau on n'a presque aucun témoignage; M. R. les a recherchés, il en a même omis quelques uns : mais tous réunis, ils ne prouvent rien ou bien peu de chose, et soutenir que le poète s'est toute sa vie donné un rôle, qu'il a été la victime d'une mode, d'une manie littéraire, c'est chercher une explication bien lointaine, alors que tant d'autres et de si naturelles s'offrent à l'esprit. Pourquoi retourner contre Lenau tout ce qu'il y a eu en lui de morbide et de pathologique, et dès la première heure? Sur cette question de fond, comme sur bien des points biographiques touchés par l'auteur je ne suis pas de son avis, mais je ne peux en aborder ici la discus-

sion [1]. En général, M. R. a dressé un réquisitoire trop partial; je sais bien que pour plaider contre Lenau on ne manque pas de témoins à charge chez les contemporains et chez lui-même de paroles imprudentes.

La conclusion de M. R. dans son étude de l'homme, c'est que Lenau fut un faible, qui n'a pas su par sa faute arranger sa vie, qui a laissé partout le pas à la sensibilité, à l'instinct. Dans l'activité poétique cette faiblesse apparaît aussi; c'est d'ailleurs la même. Lenau est impuissant à organiser ses sensations en une œuvre d'art, parce qu'il est trop dominé par elles; dans quelques cas seulement il est arrivé à cette rare maîtrise. Pareille sévérité n'empêche pas M. R. d'étudier de très près la poésie sentimentale, pittoresque ou philosophique de Lenau et de consacrer à l'art du poète d'excellentes pages d'où il aurait dû seulement retrancher quelques redites. Ces critiques faites au lyrique, souvent les mêmes que déjà ses contemporains lui ont adressées, mais sans autant de pénétration, M. R. les eût formulées avec non moins de finesse et plus de bienveillance, s'il avait eu un idéal poétique moins étroit et ne se fût pas inquiété de donner une leçon d'art à certains groupes littéraires. Pourquoi n'admettre qu'une poésie dont la sensibilité sera toujours réglée par une sage sérénité? L'harmonieux équilibre de Gœthe, cette norme poétique qui revient si volontiers sous la plume de M. R., ne nous interdit pas de goûter les productions moins régulières de sa jeunesse; on peut réclamer la même justice pour Lenau.

Malgré les grandes réserves que j'ai cru devoir faire, cette étude reste un travail intéressant, spirituellement écrit, neuf par certains côtés, souvent d'une fine analyse et d'un jugement personnel, mais parfois trop artificiellement construit, exagéré dans ses affirmations [2].

L. ROUSTAN.

---

1. Le milieu wurtembergeois est vraiment dénaturé; on dirait que l'auteur n'a voulu regarder « les bons Souabes » que dans le *Schwabenspiegel* de Heine. Comment peut-il porter sur les relations de Lenau et de Sophie un jugement aussi absolu, quand nous ne possédons que des documents confus et tronqués?

2. J'ajoute quelques observations de détail. P. 25, écrire le csikos et non l'*Esikos;* la *bunda* est un manteau et non une hutte, comme le texte pourrait le laisser croire; p. 43, la colonie Rappiste d'Œkonomy n'avait rien de *fanatique;* p. 130 *Bélisaire* est un opéra de Donizetti et non de *Beethoven;* p. 149, il est excessif de dire qu'Émilie Reinbeck est morte pour Lenau; p. 155 et suiv., le tableau qu'on nous présente de Vienne n'est pas exactement celui que le *jeune* Lenau a eu sous les yeux; p. 164, ce n'est pas l'ami de Lenau, Boloz Antoniewicz, mais un cousin, Niklas A. qui mit en tragédie le *Corsaire;* p. 180, les lettres de Lenau seraient des *copies très soignées :* j'en ai eu beaucoup entre les mains et ce n'est pas toujours l'impression qu'elles m'ont faite; p. 274, il n'y a pas d'*étangs* sur le chemin de la Solitude; p. 277, il fallait dire que Karl Mayer était en fait *député* au Landtag; p. 279, la poésie *Am Rhein* est de 1832 plutôt que de *1838* (sur ces questions de dates je différerais souvent d'avis avec l'auteur); p. 294, la pièce *Wunsch* étant la première que Sophie eût reçue de Lenau (d'après une note inédite d'elle-même)

F. Brunetière, **Histoire de la littérature française classique (1515-1830);** tome 1er, première et seconde parties (Le Mouvement de la Renaissance : la Pléiade). Paris, Delagrave, 1904-1905. In-8°, 484 pages.

Le moment n'est pas encore venu de juger dans son ensemble cette grande œuvre, à l'exécution de laquelle M. Brunetière apporte une longue préparation et un talent universellement reconnu. Mais les deux fascicules que nous avons sous les yeux traitent, d'une façon complète, des origines de la Renaissance française et de ses relations avec la Renaissance italienne; aussi peut-on discuter à part, sans plus tarder, les conclusions de M. B. sur ces importants problèmes. Soutenues par l'autorité de son nom, en un ouvrage destiné à une grande diffusion, ces solutions ont chance d'être généralement accueillies ; elles peuvent devenir classiques à bref délai; raison de plus pour qu'on les examine avec la plus rigoureuse attention. Tous ceux qui ont lu l'article-manifeste sur la « Littérature européenne » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 sept. 1900), dans lequel M. B. a proclamé la nécessité d'éclairer d'un jour nouveau l'histoire des littératures modernes par une étude approfondie de leurs relations et de leurs influences réciproques, sont en droit de penser que cette introduction à l'Histoire de la Littérature française classique repose sur cette méthode comparative, et ils ne se trompent pas. Reste à voir comment la méthode est appliquée. Je ne me dissimule pas que pour entreprendre cet examen, il faudrait une autre compétence que la mienne; mais combien sont-ils, ceux qui peuvent se piquer de discuter à armes égales avec ce maître ? Il est du moins permis de faire parler les faits, et, puisqu'on dit qu'ils ont leur éloquence, il faut la leur laisser, sans essayer d'y rien ajouter.

L'Introduction (La Renaissance littéraire) est divisée en trois chapitres : I, la Renaissance en Italie; II, la Renaissance européenne; III, la Renaissance en France. A dire vrai, le ch. II n'est qu'une étude sur Érasme, choisi fort judicieusement comme représentant de l'esprit de la Renaissance, à la fois hors d'Italie et hors de France, et avec moins de bonheur comme trait d'union entre ces deux pays, qui se rejoignent parfaitement tout seuls. On voit poindre dans ce choix un élément personnel et arbitraire, où se reconnaît la disposi-

---

ne peut être commentée sur ce ton; p. 314, une grosse distraction : Mischka ne tend pas de crins son *violon*, mais seulement l'archet; p. 315, les pièces *der arme Jude* et *der Raubschütz* n'ont rien à voir avec les poésies inspirées par le milieu hongrois; p. 316, le *fokos* du porcher de Bakony ne peut être un *long* bâton; c'est une arme de jet; p. 432, les dates pour la composition de *Faust* sont inexactes, et il n'y a pas de scène *Faust im Amphitheater*, c'est la même que *der Besuch*; p. 446, la poésie de Grillparzer s'appelle *Nachruf* et non *Am Grabe Lenaus*. — Les traductions offrent rarement des négligences, mais p. 92, *ordinär*, traduit par *ordinaire* est un contre-sens. Les fautes d'impression enfin auraient dû être moins fréquentes; elles sont toujours fâcheuses dans les noms propres.

tion habituelle de M. B. à se servir d'un petit nombre de données claires, adroitement disposées, en vue d'une démonstration déterminée, plutôt qu'à suivre dans leur infinie complexité les manifestations de l'histoire et de la vie. Le ch. I n'accuse pas moins la même tendance à simplifier les faits pour les « interpréter » plus aisément (M. B. dirait peut-être : « à refaire l'histoire pour l'apprendre nous-mêmes ou pour l'enseigner plus systématiquement », p. 55). Comme d'ailleurs il s'agit d'un terrain qui est moins familier à l'auteur, il lui arrive de s'y égarer, d'autant plus que pour s'y orienter il n'a pas choisi les guides les mieux informés : l'un est L. Settembrini, dont les Leçons de littérature furent professées avec éclat à Naples, de 1866 à 1872 (M. B. en cite une édition de 1894, la seizième, ce qui ne les rajeunit pas), et ont fait époque ; mais il n'est pas plus juste d'y chercher l'expression exacte de nos connaissances actuelles sur la Renaissance qu'il n'est équitable d'y relever incidemment quelque « déclamation » (p. 4) bien excusable, et en tout cas bien sincère, chez ce patriote qui avait passé dix ans de sa vie en prison, après s'être entendu condamner à mort ! Il suffit de dire que ses Leçons manquent parfois de sérénité, et reflètent imparfaitement les idées de la génération actuelle en matière d'histoire et de critique ; et cela signifie qu'il ne faut pas s'y fier aveuglément. L'autre oracle de M. B. est Fr. De Sanctis, dont la Littérature italienne (1870) est justement réputée, comme les différents Essais du même auteur, pour plusieurs qualités brillantes et solides, parmi lesquelles ne figurent cependant pas au premier rang la plénitude de l'information et le sens historique. Les récents volumes de MM. V. Rossi et F. Flamini sur le XV[e] et le XVI[e] siècles (*Storia letteraria d'Italia* ; Milan, Vallardi), pour ne parler que des ouvrages d'ensemble et ne rien dire des manuels, eussent mieux renseigné M. B. sur les faits particuliers et sur les idées générales se rapportant à son sujet[1].

---

1. Il faut savoir gré à M. B. de la correction avec laquelle sont imprimées ses citations en italien ; sauf quelques accents omis, c'est presque parfait (pourtant p. 19, lire : dal *di* fuori), et cela repose de l'humiliation que nous infligent presque chaque jour les publications françaises où sont estropiées les phrases italiennes les plus simples. Mais voici un autre genre d'erreurs qui n'ont cependant pas été évitées : p. 20, la première édition du *Roland furieux* est de 1516, non de 1515 ; p. 9, on ne peut dire que pour Boccace « le *Décameron* n'ait été que le délassement libertin de ses travaux plus sérieux, de son *De Genealogia Deorum*..... » puisque les deux œuvres, loin d'être contemporaines, sont séparées par plusieurs années, et surtout par une crise, par une véritable conversion de leur auteur ; et il ne faut pas ajouter : «..... ou de son *De Viris illustribus* » qui est le titre d'un traité de Pétrarque ; le livre de Boccace s'appelle *De Casibus virorum illustrium*, et est également postérieur au Décaméron ; ibid. Léonce Pilate, le maître de grec de Pétrarque et de Boccace, était Calabrais et non de Thessalonique ; p. 20, je ne réussis pas à comprendre quelle malice M. B. a mise dans cette phrase : « L'Arioste, lui, *Messer Lodovico* comme on l'appelle — et a-t-on jamais appelé Pétrarque *Messer Francesco*, ni le Tasse *Messer Torquato* ? — » ; si l'on ouvre au

Ce qu'il eût pu y apprendre, surtout en y appliquant ce don de réflexion et de généralisation dont il est si richement pourvu, c'est par exemple qu'il est impossible de considérer Dante, Pétrarque et Boccace comme ayant joué successivement un rôle identique dans la première période de la littérature italienne et de les caractériser par certains traits « qu'ils ont tous les trois en commun parmi leurs différences » (p. 6 et suiv.). Dante est, dans toute la force du terme, un homme du moyen âge ; à peine a-t-il, par le cœur plus que par la pensée, quelques élans vers l'avenir, mais un avenir qu'il ne peut pas concevoir différent du passé; son œuvre reste sans action sur la Renaissance, qu'inaugurent vraiment Pétrarque et Boccace [1]. Mais ni le *Canzoniere* ni le *Décaméron* ne suffisaient à changer du jour au lendemain l'orientation des esprits : « La Renaissance ne pouvait absolument triompher que par l'intermédiaire de l'humanisme » ; c'est M. B. qui le dit (p. 67), et cela devait tout au moins le dispenser d'écrire, p. 11, à propos de la vogue du latin au xv^e siècle, c'est-à-dire du triomphe de l'humanisme à cette époque : « On n'a pas donné la raison de ce phénomène, car c'en est un, et j'avoue que je ne l'entrevois pas ! » Or ce qu'il y a eu de grand, de fécond, de vraiment original dans la Renaissance italienne, c'est que, tout en s'abreuvant à cette inépuisable source d'humanité que sont les lettres grecques et latines, elle n'a pourtant renoncé à aucune de ses traditions nationales, populaires, toujours vivantes malgré les exagérations de l'humanisme : l'Arioste chante après Boiardo, après Pulci et après les

---

mot *Messer* le dictionnaire de Petrocchi, on y trouve précisément comme exemples *Messer Francesco Petrarca*, et *Messer Cino*, nom que, dans un sonnet, Dante donne au grave jurisconsulte et poète d'amour Cino de Pistoia. P. 22-23, l'Académie platonicienne de Florence n'a pas été « fondée » par Laurent de Médicis « pour soutenir Platon », dont il avait « plu à ce dilettante de prendre le parti » ; c'est à Cosme, l'aïeul de Laurent, que revient l'honneur d'avoir découvert Marsile Ficin, l'âme de l'Académie platonicienne, et M. A. Della Torre, qui en a récemment écrit l'histoire (*Storia dell' Accad. Platon. di Firenze*, 1902, in-4°, xvi-858 pages) a bien établi que ce ne fut nullement une « Académie » au sens où ce mot a été employé depuis (particulièrement p. 9 et suiv.). P. 66 : Jean Lemaire, dont M. B. dit qu' « on n'a pu seulement savoir s'il était mort en 1548 ou en 1524 », est réellement mort en 1524 (voir A. Hamon, thèse sur Jean Bouchet, 1901, p. 100); p. 72 : c'est en 1530, non en 1531, que furent nommés les premiers titulaires du Collège de France (A. Lefranc, p. 109) ; p. 73, première ligne : lire, Oronce Finé; p. 76 : à propos des ouvrages de G. Budé, M. L. Delaruelle veut bien m'avertir qu'il faut rectifier ainsi les dates : *De Asse*, 1515 (nouveau style) ; *De Studio litterarum... instituendo*, 1532 ; *De Philologia*, 1532; p. 79 : on serait très heureux que M. B. voulût bien donner des renseignements plus explicites sur sa découverte de traductions exécutées par Jean de Montreuil !

1. On ne peut pas dire que Boccace, comme Dante et comme Pétrarque, ait eu « à un haut degré la vénération ou la religion de Rome » (p. 8); d'ailleurs Rome représente bien autre chose pour Dante et même pour Pétrarque, qui sur ce point reste encore attaché à la tradition médiévale, que pour les purs humanistes du xv^e siècle !

cantastorie des carrefours, les exploits de Roland et de Renaud, tandis qu'Andrea della Robbia pétrit ses adorables madones avec un art tout classique, et que Machiavel tire de ses méditations sur Tite-Live des leçons de politique contemporaine. Expliquer le *Roland furieux*, le *Prince* et l'*Art de la guerre* (et aussi les Madones?) uniquement par « l'indifférence au contenu » (p. 18-22), c'est se contenter à trop peu de frais. Il ne serait pas nécessaire d'appuyer beaucoup sur cet ordre d'idées pour montrer que la Renaissance italienne *n'est pas* « d'abord un effort pour resserrer, après plus de mille ans, la chaîne interrompue des temps », et « ensuite comme un oubli, pour ne pas dire une abjuration raisonnée de tout ce que ces mille ans ont eux-mêmes ajouté à l'héritage de l'antiquité gréco-latine » (p. 24); c'est essentiellement un épanouissement spontané des esprits et des sens, qui s'ouvrent aux douceurs de la vie présente et de l'art. L'antiquité ne joue *d'abord* que le rôle d'éducatrice; plus tard viendra un temps où cette heureuse liberté dans l'imitation disparaîtra : deux siècles exactement s'écoulent des premières pièces du *Canzoniere* à la seconde édition, augmentée, du *Roland furieux*. Alors l'antiquité finit par triompher; elle est adorée pour elle-même, imitée dans ses idées, ses sujets, ses procédés; c'en est fait de toute inspiration originale. Vers le second tiers du XVI^e siècle, on voit s'établir en Italie un classicisme étroit; c'est le commencement de la décadence [1] : la perte de toute indépendance politique et religieuse ne put que la précipiter. Le génie italien s'était développé en pleine liberté; la contrainte l'étouffe et le tue — c'est le mal dont a souffert le Tasse.

Ce qu'il faut bien mettre en lumière, c'est que, hors d'Italie, et particulièrement en France, la liberté ne constituera pas, tout au contraire, une condition indispensable au développement de la Renaissance, et c'est encore que les autres nations recueilleront *en une seule fois* les traditions de la Renaissance italienne déjà parvenue à son apogée. On ne voit d'ailleurs pas ce que la Renaissance « européenne » pouvait ajouter d'essentiel à l' « italienne » : la définition certainement trop large que M. B. donne de l'humanisme (p. 27

---

1. Il y a beaucoup d'incertitude dans la succession des différents états qu'imagine M. B.; après avoir dit ce qu'a été « d'abord » et « ensuite » la Renaissance italienne, il ajoute : « C'est le paganisme qui ressuscite.... On fait appel alors (?) au platonisme pour..... idéaliser... ce réalisme dont on sent les dangers (qui donc désigne cet *on* ?)..... mais on en fait évanouir la substance.... La Renaissance italienne a terminé son évolution, et la Renaissance européenne commence » (p. 25). Voilà une excellente transition pour passer au ch. II; mais comment tout cela est-il situé dans le temps? — Le Platonisme inspire encore à M. B. cette curieuse remarque : « Rien n'a contribué davantage à *dénaturer l'esprit* de la Renaissance que ce faux et vague idéalisme... » (p. 23); mais quelle était donc la véritable *nature* de cet esprit? Dans le même ordre d'idées, voir, p. 33, note 1, le raisonnement en vertu duquel les fresques de la chambre de la Signature sont *a priori* le chef-d'œuvre de l'art de la Renaissance!

et suiv.) peut convenir aussi bien — ou aussi mal — aux humanistes d'Italie, dès Pétrarque, qu'à ceux d'Europe; abstraction faite du tour d'esprit personnel d'Erasme, ni la forme ni le fond de ses *Adages* (p. 38 et suiv.) ne constituent une grande nouveauté; son *Ciceronianus* est dirigé « contre les cicéroniens fanatiques, lesquels étaient tous ou presque tous des Italiens » (p. 43), mais les Italiens de la génération précédente n'étaient pas tombés dans ce ridicule excès : ils avaient su adapter librement le latin aux idées et aux besoins de leur temps comme le veut Erasme — voyez Pontano! Erasme n'a donc pas eu à dépouiller l'humanisme « de ce qu'il avait eu pendant cent ans d'exclusivement ou d'orgueilleusement italien » (p. 44); il retarde d'une génération, simplement, et c'est sans doute un bonheur pour lui, car son originalité propre s'affirme plus à son aise. Ce qu'il dit des femmes n'est pas non plus aussi neuf que semble le croire M. B. : le joli morceau sur l'allaitement maternel, dont M. B. tire un grand parti, semble lui avoir été inspiré par une célèbre tirade du sophiste Favorinus d'Arles (Aulu-Gelle, XII, 1), et pour ce qui est de « morale sociale » et de « civilité puérile et honnête » (p. 48) combien l'Italie n'en avait-elle pas vu et n'en voyait-elle pas encore paraître de traités, de Francesco da Barberino à L. B. Alberti, Castiglione, G. Della Casa, pour ne rien dire des ouvrages écrits en latin !

Il est vrai qu'Erasme mêle à ses traités de morale sociale un sentiment religieux (p. 48-49) qui, à cette époque, était entièrement tari chez les Italiens, et inversement il manque de ce « sentiment de l'art » (p. 51) qui, dans la péninsule, tenait lieu alors de toute religion. Voilà peut-être, si l'on met à part les différences de tempérament, ce qui distingue le plus nettement la Renaissance italienne de la Renaissance européenne; et c'est aussi pour cette raison que, hors d'Italie, la Renaissance est accompagnée d'un mouvement général de Réforme. Mais de cela, M. B. ne veut pas entendre parler; pour lui, Renaissance et Réforme sont deux termes qui s'excluent; l'humanisme, avec sa tendance à l'universalité, fraie la voie à l' « idée catholique » (p. 33), et M. B. essaie d'affirmer, non sans quelque embarras, que la Réforme pourrait bien n'être sortie que de l'inintelligence artistique de Luther [1]. Il est fâcheux pour cette thèse que tout la démente, et

1. Cette phrase sur l'indignation de Luther à Rome, en 1510, en présence du « luxe esthétique » (le mot est joli!) de la cour pontificale, mérite d'être citée : « Se tromperait-on si l'on disait que le mouvement de la Réforme *n'est en partie qu'une suite* ou une conséquence de cette indignation? » (p. 51). Qu'est-ce que c'est qu'une chose qui en est *seulement* une autre.... *en partie*? Je propose de corriger : « n'est qu'en partie.... »; ce n'est pas du tout ce qu'a voulu dire M. B., mais ce serait plus net et plus vrai.

Et puisqu'il est question du « luxe esthétique » de la cour de Rome, comme d'une peccadille à laquelle seul un barbare du Nord pouvait attacher quelque importance, je rappellerai cette phrase célèbre de Machiavel, non certes à M. Brunetière qui la connait aussi bien que moi, mais à ceux qui pourraient

notamment ce fait que les premiers et authentiques représentants de la Renaissance française, dans la première moitié du XVI[e] siècle, Marot, Rabelais, et Marguerite de Navarre, sont des catholiques bien suspects! Sans doute ils ne furent pas protestants dans le sens que prit ce nom vers 1570 — et pour cause! — mais ils furent encore moins catholiques selon la formule qui fut exigée vers la même date. M. B. ne veut même pas que Marot soit un homme de la Renaissance : « Son rôle.... a consisté à interrompre ou à retarder..... le mouvement de la Renaissance » (p. 85). Voilà qui est extraordinaire! Évidemment M. B. prend ici « Renaissance » dans l'acception de : avènement du classicisme pur, ce qu'on ne verra qu'avec la Pléiade [1]. Mais en France comme en Italie, la période classique a été précédée d'une période, beaucoup plus courte, de Renaissance « à l'italienne », c'est-à-dire où les écrivains unissent librement aux influences antiques et italiennes les traditions littéraires de la génération précédente, les inspirations de leur tempérament particulier, de leurs idées ou de leur foi; de ce « moment » de notre Renaissance, Marot, Rabelais et Marguerite sont les parfaits représentants. Il est fort intéressant à cet égard que l'églogue la plus personnelle, la plus émue de Marot, toute remplie d'allusions à des contemporains (M. B. la cite p. 96) soit pleine de souvenirs mythologiques et comme imprégnée de Théocrite; que l'œuvre de Rabelais, si neuve et si puissante, soit à la fois nourrie d'antiquité classique et d'Italie, et « encore engagée dans le Moyen-Age de toute une partie d'elle-même » (p. 158); que Marguerite enfin mette dans une imitation du *Décaméron* tant de pensées graves et pieuses qui ne doivent rien à Boccace, et que son symbolisme rappelle encore le *Roman de la Rose* et même Dante. Après 1550 seulement, notre Renaissance devient proprement classique — et catholique : l'unité, l'autorité, en matière intellectuelle et morale aussi bien qu'en politique, allaient constituer le régime sous lequel le génie français devait donner les plus beaux fruits dont l'étroite poétique classique paraisse susceptible, c'est-à-dire dans des conditions diamétralement opposées à celles qui avaient favorisé l'éclosion des chefs d'œuvre du génie italien.

Sans méconnaître la valeur des pages magistrales que M. B. consacre, en ces deux premiers fascicules, ici à Rabelais, là à Marguerite

---

l'avoir perdue de vue : « Per gli esempi rei di quella corte (Roma), questa provincia (l'Italia) *ha perduto ogni divozione ed ogni religione*....... Abbiamo adunque con la Chiesa e con i preti, *noi Italiani*, questo primo obbligo, *d'essere diventati senza religione e cattivi*.... » (Discorsi, I. c. XII). La seule différence entre l'Italien et l'Allemand est donc que le premier prend fort bien son parti de cet état de choses — et c'est la seule raison de l'échec de la Réforme en Italie — tandis que l'autre réagit vigoureusement.

1. A cet égard on doit regretter que, dans son chap. sur les Origines de la Pléiade, M. B. n'ait fait aucune mention de l'influence, incontestable, des *classicistes* d'Italie.

de Navarre ou encore à Ronsard, on doit regretter qu'il les ait fait entrer dans un dessein général trop artificiel, qui donne des multiples et fuyants aspects du xve et du xvie siècle, une image aussi partielle — on est bien tenté de dire : aussi partiale. On doit le regretter, parce que l'heure paraissait venue d'écrire l'histoire définitive de la littérature classique ; et qui était mieux en mesure de le faire que M. Brunetière ? Au lieu de cela, c'en est plutôt une théorie qu'il nous donne, la sienne.

Henri Hauvette.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 juin 1905

M. Collignon, président, annonce la mort de M. Mussafia, ancien professeur de langues romanes à l'Université de Vienne, correspondant étranger de l'académie depuis 1876.

M. Collignon communique ensuite une note de M. le commandant Lenfant sur les résultats pratiques de la mission Niger-Bénoué-Tchad. — M. Viollet présente quelques observations.

M. Clermont-Ganneau annonce que M. Clédat a découvert en Egypte un papyrus très mutilé et écrit en beaux caractères hébreux carrés, dans le dialecte araméen qui est devenu la langue des Juifs après l'exil. Il semble qu'on ait affaire à un livre de comptabilité agricole. On relève dans ce document le nom foncièrement juif de « Johanan ».

M. le Dr Hamy communique un rapport sommaire envoyé de Mopti par M. le lieutenant Desplagnes et résumant les résultats de la mission qui lui avait été confiée sur les crédits de la fondation Garnier. M. Desplagnes a complètement fouillé un grand tumulus à El Ouabedji, établi la distribution géographique des monuments analogues dans la région du Niger moyen, décrit un certain nombre d'ateliers mégalithiques situés dans les îles et sur les berges du grand fleuve, et des monuments de pierre, comme les piliers sculptés en forme de têtes humaines du Trondidarou. Il a relevé enfin une série d'inscriptions rupestres et rapporté des notes nouvelles sur l'ethnographie et la sociologie des populations primitives des îles du Niger et des montagnes du centre de la boucle, Bozos, Habbès, Tombos, etc.

M. Philippe Berger fait un rapport oral sur le Congrès des Orientalistes auquel il s'était rendu comme délégué de l'Académie. La section la plus intéressante a été la section musulmane, où se trouvaient réunis de nombreux savants anglais et allemands et aussi beaucoup de cadis et de muftis représentant le monde musulman de l'Algérie. Plusieurs communications ont été faites au sujet du Coran, dont une édition doit être prochainement donnée par les soins du gouvernement français. — M. Barbier de Meynard ajoute quelques observations au sujet de cette publication et de l'accueil qui lui paraît réservé en Afrique.

M. Valois termine la lecture d'un mémoire où, plus que la fausseté de la Pragmatique sanction de saint Louis, il cherche à établir l'époque de son apparition et de sa composition. Produit pour la première fois dans l'assemblée de Chartres de 1450, ce document était déjà connu vers 1445 de Gérard Machet, évêque de Castres et confesseur de Charles VII ; il doit avoir été forgé vers cette date par quelque secrétaire désireux de complaire aux prélats gallicans. Malgré l'effet considérable produit par l'apparition de cet acte faux, quelques esprits clairvoyants, notamment dans l'Université, semblent avoir dès le début conçu des doutes sur l'authencité de la Pragmatique attribuée à saint Louis.

M. Héron de Villefosse dépose, au nom du R. P. Delattre, une série de dix figurines en terre cuite découvertes dans la nécropole punique de Carthage et donne lecture du rapport relatif à cette découverte. Conformément au désir exprimé par le R. P. Delattre, l'Académie attribue ces dix petits monuments au Musée du Louvre.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — **15 juillet.** — **1905**

Bible problems and the new material for their solution, by F. K. Cheyne. London, Williams, 1904; in-12, 271 pages.

Jeremias Metrik am Texte dargestellt von F. Giesebrecht. Göttingen, Vandenhoeck, 1905; in-8, viii-52 pages.

Dodekapropheton erklärt von K. Marti (*Kurzer Hand-Commentar zum Alten Testament*, Lief. 20). Tübingen, Mohr, 1904; gr. in-8, xvi-252 pages.

Das Leben Jesu Christi, von K. Furrer. Zweite Auflage; Leipzig, Hinrichs, 1905; in-8, viii-262 pages.

Handbuch zu den Neutestamentlichen Apokryphen, herausgegeben von E. Hennecke. Tübingen, Mohr, 1904; gr. in-8, xvi-604 pages.

Le volume de M. Cheyne est d'une lecture aussi facile qu'instructive. L'auteur y traite principalement de l'influence exercée par la mythologie ancienne sur la Bible et les croyances bibliques. Il s'occupe d'abord du Nouveau Testament et principalement de la conception virginale du Christ, de sa descente aux enfers, de sa résurrection et de son ascension au ciel. La critique de M. C. est méthodique, nullement arbitraire; les rapprochements qu'il fait ont leur raison d'être; ses conclusions sont accompagnées des réserves qui conviennent en un pareil sujet. Peut-être n'a-t-il pas assez insisté sur la profondeur et l'étendue de la transformation que le sentiment religieux juif et chrétien a fait subir à la tradition mythologique. Il fait d'ailleurs très bien valoir l'idée morale qui est au fond des croyances chrétiennes. Il semble ne pas tenir suffisamment compte de la part qu'il faut attribuer aux apparitions du Ressuscité dans la genèse de la

foi à la résurrection. Ce n'est certainement pas à cause des mythes solaires et de leur adaptation messianique antérieure à l'Évangile que les apôtres ont cru que Jésus mort était toujours vivant. Autant qu'on en peut juger, la foi est née de visions chez des hommes déjà familiarisés avec l'idée générale de la résurrection ; elle s'est fortifiée par la contradiction et a cherché un appui dans les Écritures; pour s'affirmer et se défendre elle a eu besoin de se préciser de plus en plus, et c'est à cette détermination progressive que se rapportent les analogies signalées par M. C., c'est là que s'est exercée l'influence de la tradition apocalyptique, non sur la croyance initiale dont cette tradition n'a pas été le point de départ et qu'elle ne suffirait pas à expliquer. Les origines de la croyance à la conception virginale demeurent très obscures. M. C. doit avoir raison de soutenir, contre M. Harnack, qu'elle ne peut procéder d'une conclusion exégétique sur la traduction grecque d'Is. vii, 14, et qu'il faut plutôt chercher du côté de la tradition apocalyptique. En ce qui concerne l'Ancien Testament, M. C., tout en rendant justice aux travaux de M. H. Winckler, fait des réserves, sans doute légitimes, sur plusieurs de ses conclusions. On peut trouver que lui-même abuse un peu du droit de conjecture en matière de critique textuelle. Le caractère historique de Gen. xiv lui semble tout à fait contestable, et il me reproche discrètement d'avoir écrit que ce chapitre est pour Abraham un assez bon certificat d'existence personnelle : je commence moi-même à trouver que le certificat n'est pas des plus sûrs.

M. Giesebrecht entreprend de reconnaître et de fixer les parties métriques du livre de Jérémie. Il admet que le prophète a employé des mètres différents suivant les circonstances, bien qu'il se soit servi le plus ordinairement de celui qu'on trouve appliqué dans les Lamentations. Selon M. G., le mètre est gouverné par la tonalité, sans que le nombre des syllabes non accentuées ait rien de fixe ; ainsi le vers des Lamentations comporte cinq accents, trois et deux, la phrase rythmique comprenant deux parties inégales. Cet essai est conduit avec une critique prudente et devra être consulté par les commentateurs de Jérémie.

Avec le second fascicule des Petits prophètes s'achève l'important commentaire de l'Ancien Testament publié sous la direction de M. Marti (sur le premier fascicule des Petits prophètes, voir *Revue* du 21 mars 1904, p. 223). On y trouve l'introduction générale au livre des Douze et l'explication des textes à partir de Jonas, avec les introductions particulières. L'existence du recueil est attestée par *Eccli.* xlix, 10, vers l'an 180 avant notre ère ; mais M. M. estime que des additions notables (principalement *Zach.* ix-xiv) y ont encore été pratiquées ensuite et que le livre n'a acquis sa forme définitive que vers l'an 100. Jonas a pu être écrit vers 300 ; le cantique (*Jon.* ii, 2-10), inséré après coup, n'a peut-être été ajouté que postérieurement à la

constitution du recueil. Des trois parties dont se compose le livret de Michée, la première (I-III, sauf quelques additions) remonte au prophète contemporain d'Ezéchias (vers 705-701); les morceaux qui composent la seconde partie (IV-V) auraient été écrits vers l'an 500; la troisième partie (VI-VII), dans son ensemble, ne remonterait pas plus haut que le second siècle. Il paraît certain que le livret primitif a été augmenté par des additions successives. Il paraît également certain que le début de Nahum, le commencement et la fin d'Habacuc ont été ajoutés par un procédé identique, pour donner plus de corps aux oracles : on a mis en tête de Nahum la majeure partie d'un psaume alphabétique (I, 2-10), avec une pièce de suture (I, 12-13; II, 1, 3); Habacuc a été pourvu de deux psaumes, l'un en tête (I, 2-4, 12 *a*, 13, II, 1-4; ce psaume paraît avoir été écrit d'abord en marge de l'oracle; d'où l'amalgame des textes), l'autre en queue (III). M. M. rapporte ce psaume au second siècle; il pense que le premier et celui de Nahum pourraient n'être pas plus anciens.

En terminant cette analyse, il convient de féliciter M. Marti et ses collaborateurs pour l'œuvre remarquable et vraiment utile qu'ils ont su mener à bonne fin.

Le livre de M. Furrer a été parlé avant d'être écrit et il garde une forme très oratoire. La critique de l'auteur, aussi sincère que sa religion, manque peut-être un peu de profondeur et elle aboutit à certaines conclusions particulières où le sentiment mystique paraît l'avoir emporté sur le tact de l'historien. Le quatrième Évangile est abandonné, mais l'emploi qu'on fait des Synoptiques peut sembler défectueux à beaucoup d'égards. Est-ce la peine, par exemple, quand on néglige la naissance du Christ à Bethléem, de maintenir sa filiation davidique; quand on nie la personnalité du démon, de conduire Jésus à Jérusalem pour la seconde tentation, et au mont des Oliviers (!) pour la troisième; quand on ne croit pas que le Christ ait marché sur les eaux, de décrire avec minutie l'itinéraire qu'il aurait suivi réellement (?) dans la circonstance indiquée par les évangélistes; de garder les prophéties de la passion et d'un triomphe par la mort, en contestant l'annonce littérale de la résurrection au troisième jour; d'écarter le miracle du figuier desséché, pour y substituer une remarque de Jésus sur un arbre malade? Cette méthode exégétique a fait son temps et l'on aurait tort de vouloir la restaurer. Une analyse plus pénétrante des discours évangéliques épargnerait aussi bien des subtilités d'interprétation. Tout dans ces discours n'est pas à prendre pour expression directe de la pensée du Sauveur; avant d'expliquer éloquemment le grand discours apocalyptique (*Marc*, XIII, et parallèles) par l'idée du royaume céleste déjà présent dans les cœurs, il serait bon de s'assurer que le fond du discours appartient à la tradition authentique et primitive de l'Évangile; d'autre part, on devrait s'abstenir d'invoquer une raison de sentiment pour introduire dans

l'enseignement du Christ l'idée d'un appel possible de la damnation après la mort et le jugement, car on y met ainsi une contradiction qui le rend sans objet. Ce n'est point par crainte du pape que les critiques de nos jours contestent l'authenticité des paroles que Jésus, dans le premier Évangile, adresse à Simon-Pierre après la confession messianique, et il est aussi contraire au sens naturel du texte qu'à la vraisemblance historique d'entendre ces paroles comme si elles signifiaient que la foi exprimée par Pierre sera le fondement de la société instituée par le Christ et que Pierre ne se trompera jamais en jugeant toutes choses d'après cette foi. L'interprétation des paroles : « Prenez et mangez ; Ceci est mon corps », « Buvez ; Ceci est mon sang etc. » n'est pas mieux réussie. M. F. y trouve : « Sentez parfaitement que je donne ma vie pour le salut des hommes ».

La traduction des apocryphes du Nouveau Testament, publiée sous la direction de M. Hennecke (voir *Revue* du 1er février 1904, p. 83), se complète fort utilement par un volume important qui renferme les introductions critiques et les notes relatives à ces livres ou fragments. Les collaborateurs de M. H. sont les mêmes que pour le volume de traductions. Ainsi le lecteur a sous la main tous les renseignements désirables concernant les apocryphes dont il s'agit : traductions soignées, notices substantielles, bibliographie abondante et détaillée, commentaire critique et historique. L'étude de cette littérature soulève maints problèmes qui ne peuvent être actuellement résolus. Il n'y a pas lieu en général d'en tirer quoi que ce soit pour l'histoire du Christ et des apôtres, mais seulement pour celle de la tradition chrétienne. Quoi qu'en dise M. H., on ne voit pas bien, par exemple, comment les Actes de Jean confirmeraient la venue de cet apôtre à Éphèse ; tout ce qu'on y raconte est de pure fantaisie et ne s'accorde pas avec la légende locale, déjà suspecte, que représente la lettre de Polycrate au pape Victor. Il n'est pas étonnant qu'un auteur probablement contemporain de Polycrate et d'Irénée admette comme eux le séjour de l'apôtre Jean à Éphèse et soit heureux de l'exploiter ; mais le suffrage de ce romancier ne peut être qu'une médiocre garantie pour la réalité du fait en question.

Traitant de l'Évangile de Pierre, M. A. Stülcken discute le rapport de Justin avec cet apocryphe et conclut à la dépendance de l'un et de l'autre à l'égard d'une source commune qui ne nous est point parvenue ; il ne croit pas devoir identifier cette source aux actes de Pilate (voir *Revue* du 30 mai 1904, p. 422) que Justin mentionne en termes exprès. L'existence de ce document apocryphe au temps de Justin lui paraît d'ailleurs certaine, bien que le renvoi du même écrivain aux actes de Qrurinius ne laisse pas de l'embarrasser un peu. Vu l'analogie des deux cas, il ne paraît pas seulement possible mais probable que Justin n'a pas plus vu le prétendu rapport de Pilate qu'il n'a vu les registres du recensement opéré par Qrurinius : il

aura supposé que le rapport et les registres devaient exister, à moins que cette double hypothèse n'ait été faite par d'autres avant lui. Quant à l'hypothèse d'une source commune à Justin et à l'Évangile de Pierre, elle peut sembler plus probable que la dépendance de Justin à l'égard de l'apocryphe dont on possède maintenant un fragment notable; mais il conviendrait de rapporter à cette source telle particularité que n'explique pas la dépendance de l'apocryphe à l'égard des évangiles canoniques, par exemple, l'introduction de la pêche miraculeuse comme première apparition du Christ ressuscité, trait où l'Évangile de Pierre reflète sans doute plus exactement que les récits canoniques la tradition primitive touchant la résurrection.

Alfred Loisy.

Fyenboen Claudius Claussœn Swart (Claudius Clavus), **Nordens ældste Kartograf** [1]. **En Monografi af** Axel-Anthon Bjœrnbo og Carl S. Petersen (Extrait des *Mém. de l'Acad. R. des Sciences et des Lettres de Danemark*, 6e sér. Lettres, t. VI, n° 2, p. 45-302). Copenhague, 1904, 260 p. in-4, avec un résumé français et trois cartes.

De courts extraits de la plus longue des deux nomenclatures géographiques de cet auteur, contenus dans les écrits de Schoner (1515) et d'Irenicus (1518), avec des mentions élogieuses par eux, par le Pogge, par Lyschander, Pontanus, Ed. Erslev (1886), Gust. Storm (1889), avaient donné une haute idée de ses mérites, que ne justifie d'ailleurs pas l'abrégé de sa carte du Nord insérée dans le Ptolémée de Nancy (1427). On aurait pu supposer que l'original avait été altéré dans cette copie. Il n'en est rien, comme on en peut juger par la troisième carte du présent mémoire, qui a été construite d'après les données précises du manuscrit accompagnant l'exemplaire de Nancy. L'idée que Clavus se faisait des contrées du Nord n'a pas plus de fixité que de réalité; il les a décrites de deux manières passablement différentes. Nos auteurs ont, en effet, retrouvé dans des manuscrits de Vienne en Autriche deux copies de la sèche géographie composée postérieurement par Clavus, et avec l'indication de la latitude et de la longitude pour chaque localité, ils ont pu dresser une carte encore plus informe que celle de Nancy et assez semblable à celle du Ptolémée de la bibliothèque nationale de Florence, (Cl. XIII, n° 16, reproduite dans la pl. I).

A part quelques îles danoises, il n'y a là pas d'autre figure à peu près ressemblante que celle du Grœnland, bien inférieur à celui de la carte des Zeno, étant beaucoup trop étriqué et plus mal orienté par rapport à la Norvège. On a néanmoins soutenu que Nicoló Zeno le Jeune avait imité Clavus, au lieu de se baser, comme il l'affirme, sur

1. Il est aussi nommé: *Clavius Svartho, Chlaus Niger, Nicolaus Niger, Nicolaus Gothus, Clavus Cymbricus.*

des levers faits vers l'an 1400 par des marins Vénitiens, compagnons du corsaire Frislandais Zichinni ou Zicno. Comme les papiers de famille auxquels se référait N. Zeno n'existent plus et ne sont connus que par des extraits publiés en 1558, plus d'un siècle après la géographie de Clavus, on a pris la dernière carte de celui-ci pour le prototype du Grœnland des Zeno. Nos auteurs soutiennent cette thèse, tout en nous fournissant les meilleurs moyens de la réfuter. Clavus se targue d'avoir levé mathématiquement les très nombreuses positions qui figuraient sur sa seconde carte perdue; mais, si c'était vrai, il n'aurait pas donné au Danemark, sa patrie, à la Norvège et à la Suède, qui lui étaient alors unies, une configuration tout à fait fantastique. S'il en est ainsi pour les pays dont il devait connaître une partie, comment se fait-il qu'il ait donné une forme et une situation moins incorrectes au Grœnland que ne fréquentaient plus les Scandinaves de son temps? Et à supposer qu'il y ait fait un ou plusieurs voyages, était-ce suffisant pour en reconnaître l'immense littoral? Il a donc dû avoir sous les yeux une carte dressée par des marins du midi, les seuls qui, au xv^e siècle, nous aient laissé des portulans passablement exacts. Or c'étaient des méridionaux, les auxiliaires de Zichinni qui, s'étant établi à Trin au sud du Grœnland, purent à loisir en faire le périple et en dresser une carte nautique.

La nomenclature que porte la carte des Zeno est sans doute difficile à expliquer, ce qui l'a rendue suspecte, mais elle n'est du moins pas romanesque comme celle de Clavus. Nos auteurs ont eu la perspicacité de reconnaître que cette dernière n'a absolument rien de géographique. Il est vrai que pour arriver à ce résultat, ils ont eu besoin d'ajouter un mot (*u* = *deux* ou *daus*) et d'en modifier sept autres. Le tout forme un quatrain avec son refrain et en voici le sens : « Il demeure un homme dans une rivière du Grœnland et il doit s'appeler Spieldehbedh. Il possède plus de blancs harengs que de lard gras. Du Nord vole le sable de nouveau. » Pour composer ces vers insipides avec une série de noms géographiques relevés sur quelque ancienne carte du Grœnland et mieux reproduits par dix autres cartographes du xv^e siècle, Clavus a dû retoucher la plupart d'entre eux, et en transposer quelques-uns. C'est ainsi que le nom général du pays *Engroneland* (Grœnland intérieur), estropié dans les deux manuscrits de Vienne (*Eyngromenden land* et *Eyngromenland*), au lieu d'occuper l'intérieur du pays, a été arbitrairement localisé sur un point de la côte orientale par 64° de lat. N. et 12°25' de longitude; et que *Spichbod* (*Boutique à lard* ou *à graisse* de cétacé et de phoque; en islandais *Spikbud*, en danois *Spekbod*, en suédois *Spæckbod*, comme il y en a encore sur le littoral du Grœnland), a été changé en un nom d'homme, *Spieldehbedh*, auquel pourtant est assignée la latitude de 63°30' et la longitude de 11°30'. La situation des autres mots du quatrain, y compris les articles, les pronoms, les prépositions, est indiquée avec

autant de précision que si c'étaient réellement des noms géographiques. Ce n'est pas par ces injustifiables procédés que l'on aurait pu obtenir la configuration approximative du Grœnland; ils ont été appliqués avec aussi peu de succès à trois pays que Clavus aurait pu mieux connaître, puisqu'ils dépendaient, comme son île natale, du roi de l'Union Scandinave : en Islande, ce sont des noms de runes, non pas figurés comme des signes algébriques ni considérés comme des initiales, mais écrits en toutes lettres; dans l'île de Gotland et au Nord de la Norvège, ce sont des mots qui n'appartiennent à aucune langue (à moins que *Ynesegh* ne soit le gallois *ynysig, ilot*, en gaélique *innseag*), et que nos auteurs ne se chargent pas d'expliquer et encore moint d'identifier avec des localités réelles, quoique les positions soient ponctuellement indiquées. Pour ces trois derniers pays on ne peut même pas supposer, à la décharge de Clavus, qu'il usait, comme peut-être dans sa nomenclature grœnlandaise, d'un moyen mnémonique pour soulager la mémoire de ses élèves. On est forcé d'induire qu'il voulait tout simplement jeter de la poudre aux yeux des cosmographes méridionaux qui ne pouvaient le contrôler au moyens des sagas, des cartulaires, des pouillés, des terriers et de nombreux autres documents septentrionaux. Il paraît avoir été coutumier du fait : pour se faire bien venir du Pogge, il avait affirmé qu'un exemplaire complet de Tite-Live existait à la bibliothèque des Cisterciens de Sorœ en Sélande; on chercha en vain ce manuscrit qui aurait fait bonne figure parmi les trouvailles de la Renaissance.

De leur côté nos auteurs se sont efforcés de jeter un voile sur les mystifications et les erreurs de leur compatriote; s'ils n'y sont pas parvenus, ils nous ont du moins donné une étude des plus fouillées et qui nous dispensera d'en entreprendre de nouvelles sur ce personnage surfait, tant que l'on n'aura pas eu comme eux l'heureuse chance de découvrir de nouvelles pièces concernant sa vie ou ses écrits. Aux maigres notions qu'il nous donne sur lui-même, comme la date de sa naissance (1388) à Sallinge en Fionie, ils n'ont pu ajouter que deux ou trois faits et quelques dates, mais ils ont décrit, transcrit les deux rédactions de ses cartes, traduit et reproduit l'une d'elles en fac-similé, comparé sa nomenclature avec celle de onze autres cartes, classé d'après plusieurs types un très grand nombre de celles qui se rattachent aux siennes, noté les différences, commenté avec beaucoup d'érudition les passages difficiles et, en un mot, fait un travail tellement soigné et approfondi que, tout en différant d'opinion avec eux sur la valeur de Claudius Clavus, on ne peut s'empêcher de louer ce mémoire comme une des plus précieuses contributions à l'histoire de la cartographie septentrionale.

Eug. Beauvois.

A. W. Ward, G. W. Prothero, Stanley Leathes. **The Cambridge modern history**. Vol. III **The wars of religion.** Cambridge, University press. In-8°, xxviii-914 p.

Ce troisième volume de la *Cambridge modern history* n'est pas exempt de quelques-uns des défauts signalés par la *Revue* dans les deux premiers (voy. 1903, II, 31 et 1904, I, 458). Si ce volume présente dans l'ensemble une certaine unité, s'il doit étudier le développement de la Contre-Réforme et la formation graduelle du concept de l'État moderne, cette unité disparaît quelque peu à travers les vingt-deux chapitres, dus à seize auteurs différents.

Non seulement il existe, entre ces divers chapitres, une inégalité fatale en de semblables entreprises, mais l'ensemble est plutôt un recueil de monographies que l'exposé total d'une évolution. Chacune de ces monographies est obligée de répéter, d'un point de vue nouveau, les faits exposés dans les séries parallèles. Certaines de ces monographies (*Toscane et Savoie*) portent même sur des sujets trop restreints. Quelques unes sont excellentes, par exemple, celle où M. Ugo Balzani (*Rome under Sixtus V*) a su grouper autour d'une figure centrale, dessinée en plein relief, les faits essentiels de la contre-réforme. Les deux chapitres de M. Sidney Lee sur Elizabeth (noter le joli portrait d'Essex) ne sont pas moins réussis, ni celui de M. Brosch sur l'Apogée de la puissance ottomane (mais il est obligé de remonter jusqu'en 1529, tandis que la date initiale du volume est 1555-1560). Citons également celui de M. R. Dunlop sur l'Irlande, dont le caractère historiquement insulaire est bien mis en lumière.

Dans beaucoup de chapitres, l'histoire des événements prend trop de place, au détriment de celle de la civilisation. Cependant, si l'histoire de l'art est aussi fâcheusement absente que dans les volumes précédents, il n'en est pas de même de celle des lettres. Le chapitre consacré par M. A. Tilley à *l'Humanisme français et Montaigne* résume une partie de son *History of the french literature*. D'autres chapitres traitent de l'*Elizabethan Age* et de la fin de la Renaissance italienne. Quant au chapitre terminal, sur la pensée politique au XVI° siècle, c'est une bonne tentative, mais le résultat manque de netteté et il y a bien des lacunes [1].

M. Delaruelle se plaignait avec raison que la France fût sacrifiée dans le volume sur la Réforme. Ici nous avons déjà vu qu'elle obtenait un chapitre d'histoire littéraire. Elle en a deux pour l'histoire politique, et si le premier est un simple résumé des guerres civiles, sans le moindre effort pour peindre l'époque, le second, sur Henri IV, est bon, et contient un tableau suffisamment complet de l'état social [2].

---

1. Surtout le traité de Th. de Bèze *Du droit des magistrats sur leurs sujets*, si bien mis en lumière par M. Cartier en 1900.

2. Singulier lapsus p. 681 (et aux Index) : Châtelhérault (ce qui risque d'induire plus d'un lecteur anglais en péché géographique) pour Châtellerault.

Les bibliographies, toujours bizarrement rejetées en fin de volume, présentent entre elles les mêmes inégalités que les chapitres [1]. Quelques-unes — le très petit nombre — ne sont guère que des titres d'ouvrages classés très artificiellement [2]. La plupart sont au contraire bien divisées, distinguent les sources des travaux [3]. Quelques-unes donnent même des renseignements sur les sources manuscrites [4], et l'une d'elles est une sorte d'inventaire sommaire d'un fonds d'archives [5].

Tel quel, ce volume paraît supérieur à ses aînés. Et, si la *Cambridge history* souffrira jusqu'au bout des inconvénients attachés à son plan parcellaire, elle rendra, comme collection de monographies généralement bien faites, de réels services. Un atlas et un index général compléteront cette collection [6].

Henri HAUSER.

Ernest GOSSART, **Espagnols et Flamands au XVIe siècle. L'établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'insurrection,** 1 vol. in-8°, XII, 331 p., Bruxelles, Lamertin, 1905.

Il y a longtemps déjà que M. Gossart, conservateur à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, s'occupe de l'histoire des Pays-Bas au XVIe siècle, et il s'est acquis sur ce terrain, par de nombreuses études de détail, une autorité incontestable. On ne peut donc que se féliciter de le voir continuer ses recherches et compléter la série de ses travaux. Son dernier ouvrage, qui vient de paraître à Bruxelles, est un des plus importants qu'il ait composés. Sans apporter peut-être des résultats très originaux, il n'en a pas moins de réels mérites : d'une part, il rend service aux historiens en établissant nettement l'état de nos connaissances actuelles sur les commencements du règne de Phi-

---

1. On a sagement groupé en une seule notice les ouvrages afférents aux deux chap. (V et XXI) sur le Saint-Empire, aux trois chap. (VI, VII, XIX) sur les Pays-Bas, les deux chapitres (XV, XVI) sur l'Espagne. On renvoie souvent (voy. p. 787), avec références précises, à des instruments bibliographiques plus complets.

2. Exemple, celle des guerres civiles en France. La série II. *Histories*, mêle Agrippa d'Aubigné et Kervyn de Lettenhove ; elle admet les *Mémoires de la ligue*, qui devraient être à *Contemporary letters, etc.*, à *Biographies and Memoirs* les sources voisinent avec les travaux. — Lamyrault pour Amyrault. *La Noue* (*une lettre de*) *sur sa conversion* ; c'est sur *la* conversion de Henri IV.

3. Celle de M. Tilley distingue œuvres et commentaires (généraux ; monographies) ; celle de la Pologne, sources et travaux. Celle de l'Empire, avec sa division par Etats, est un modèle.

4. Espagne (il aurait fallu citer les fonds Simancas de Paris), Rome, Allemagne, Turquie.

5. Celle sur Rome sous Sixte Quint.

6. Chaque volume se termine par un index spécial et une table chronologique.

lippe II dans les Flandres, et en utilisant pour cette période dont l'américain Motley a popularisé les dramatiques péripéties, les multiples publications de documents qui, depuis un demi-siècle, ont en partie renouvelé le sujet; d'autre part, il expose avec une information sûre et dans une langue agréable [1] des événements du plus haut intérêt, les mettant à la portée d'un public qui, rebuté par les livres d'érudition, n'a trop souvent pour aliments que les fantaisistes élucubrations de publicistes ignorants ou légers.

Comme l'annonce le titre, M. G. a cherché avant tout à expliquer comment et pourquoi Philippe II a introduit aux Pays-Bas le régime espagnol, dont Charles-Quint, plus avisé et d'ailleurs mieux disposé pous ses compatriotes flamands, avait soigneusement modéré dans ces régions le despotisme intransigeant; il a, en outre, étudié les conséquences du système nouveau, l'insurrection générale de 1572, la perte des provinces du nord définitivement aliénées, et la ruine des provinces du sud assujetties. Il s'est, chemin faisant, préoccupé de la politique générale de l'Espagne, démêlant avec dextérité les intrigues souvent enchevêtrées où s'est complu le génie minutieux et perfide de Philippe II, et montrant les complications de toutes sortes suscitées du côté de l'Allemagne par le caractère irrésolu et la tolérance de l'Empereur, Maximilien II, du côté de l'Angleterre par l'hostilité mal dissimulée d'Élisabeth, du côté de la France par les volte-face perpétuelles de Charles IX et de Catherine de Médicis. Cette étude de faits très différents et parfois sans lien apparent aurait pu rendre le récit incohérent et confus; il n'en est rien grâce à l'excellente ordonnance du volume, et grâce au souci constant de l'auteur de ne jamais laisser perdre de vue la question capitale, celle du sort des Pays-Bas, qui prime tout et vers laquelle il a su avec art faire converger ses développements [2].

Les quatre premiers chapitres racontent successivement l'avènement de Philippe II, l'organisation du gouvernement de sa sœur, la régente Marguerite de Parme, et de Granvelle, la lutte religieuse provoquée par l'établissement de l'inquisition et la généralisation des « placards » contre les protestants, les sanglants débuts du duc d'Albe en 1567-68. C'est un exposé clair et complet, où se dégage d'abord le caractère vexatoire du « nouveau régime », où éclate ensuite dans toute son horreur la répression cruelle et sournoise à laquelle présidèrent au nom du roi Fernand-Alvarez de Tolède et son Conseil des Troubles. La prudente circonspection de Guillaume d'Orange et son

1. Je me permettrai seulement de relever deux fautes de français qui ont échappé à l'auteur, p. 132 : « jusqu'à ce qu'il *aurait* été fait droit », et p. 143 : « on en voulait à l'Empereur de ce qu'il *favorisât* ».

2. Je reprocherai cependant à M. G. de n'avoir pas toujours défini clairement dans son introduction la politique de Charles-Quint vis-à-vis des Pays-Bas, qu'il aimait, et qu'il sacrifia pourtant aux intérêts de sa maison.

attitude indécise, voire même équivoque, au point de vue religieux jusqu'à la révolte ouverte de 1568, sont en même temps très justement mises en lumière. Les deux chapitres suivants (Mission de l'archiduc Charles en Espagne en 1568-69, et Démêlés avec la reine d'Angleterre) contiennent des faits moins connus et comptent parmi les meilleurs de l'ouvrage; il est curieux, par exemple, de constater que Philippe II paya, fort irrégulièrement il est vrai, sa quote-part dans les contributions d'Empire, et qu'il put s'en prévaloir pour réclamer l'interdiction aux rebelles de faire des levées en Allemagne (p. 120-21). Peut-être M. G. n'a-t-il pas suffisamment expliqué le refus de Maximilien II, qui, s'il ménagea son cousin, à cause des liens de famille, ne cessa de témoigner plus ou moins publiquement son aversion pour l'Espagne et la politique espagnole; peut-être aussi n'a-t-il pas montré assez nettement l'impuissance de l'Empereur dans l'Empire, au milieu d'électeurs et de princes qui lui accordaient à peine une autorité nominale.

Le duc d'Albe avait étouffé dans le sang les velléités de révolte ; il avait persécuté les protestants, rétabli l'ordre par la terreur, et courbé sous le joug les dix-sept provinces. Tout semblait fini, quand il s'avisa de toucher aux intérêts matériels et d'établir des impôts indirects oppressifs, ce qu'on appelait en Espagne des *alcavalas* (le 20e du produit des ventes d'immeubles, le 10e du produit des ventes mobilières). Cette mesure détermina l'explosion de 1572. L'initiative hardie des « gueux de mer » sous Guillaume de La Marck [1], la prise de la Brielle et l'occupation de Flessingue donnèrent aux insurgés la base d'opérations qui leur manquait, tandis que l'entrée en scène du prince d'Orange leur assurait un chef énergique. La Saint-Barthélemy compromit un moment leur cause en les privant brutalement des secours de la France et surtout des huguenots; elle permit la reprise par l'Espagne des provinces méridionales des Pays-Bas, épuisées et misérables; du moins le nord résista avec le plus farouche courage, et le duc d'Albe quitta son poste en décembre 1573, chargé de la haine universelle et prévoyant un échec que son orgueil seul se refusait à admettre. Il partit d'ailleurs la tête haute et sans remords ; il n'était nullement disgrâcié ; il savait que son maître approuvait ses effroyables effusions de sang ; Philippe II n'écrivait-il pas alors qu'il aimerait mieux perdre les Pays-Bas que les posséder « sans qu'ils fussent catholiques [2]. » ?

Le volume se termine par une table des ouvrages et documents consultés, qui n'a qu'un tort, celui de ne pas être absolument complète. On s'y rend compte pourtant de l'énorme somme de travail

1. M. G. a donné d'utiles détails (p. 215 ss.) sur l'origine de ces « gueux de mer », et sur leurs relations avec les pays voisins, surtout avec l'Angleterre.

2. Cf. *Documentos ineditos para la historia de España*, in-8°, Madrid, 1842 ss., CXI, 276, 24 juin 1573.

qui a été fournie et de la quantité de documents espagnols, hollandais ou flamands que M. G. a mis en œuvre et qu'il a eu l'excellente idée de rendre accessibles, par la traduction de nombreux passages aux lecteurs peu familiarisés avec ces langues.

Albert WADDINGTON.

FLAMINI (Francesco). **Varia : pagine di critica e d'arte.** Livourne, Giusti, 1905. In-8° de x-350 p. 3 francs.

Cet ouvrage se compose d'une quinzaine de morceaux qui avaient paru isolément et que l'auteur a retouchés. Un mot d'abord sur les premières et sur les dernières pages qui ont le plus de portée.

M. F. est un des plus savants parmi les jeunes maîtres de la critique italienne et il est justement fier de l'éducation qu'il a reçue. Ni lui, ni l'Italie ne seront jamais assez reconnaissants aux hommes qui ont chassé des universités italiennes la pure rhétorique, qui d'ailleurs, en son temps, avait contribué au réveil du patriotisme. Mais il se demande si l'heure ne serait pas venue de retirer à l'érudition le monopole qu'elle s'est adjugé. Il lui semble que cette science si vaste, si sûre, qu'on élabore autour de lui ne pénètre pas dans la nation, ne sort pas du cercle des futurs professeurs; et il croit que la faute en est à la manière dont on la présente. Ce n'est pas du tout pour se justifier de réimprimer des articles de Revues ou des discours de circonstance, qu'il conseille dans sa préface de quitter parfois les doctes dissertations pour des articles plus alertes, où la science se cacherait au lieu de s'étaler; on sent que la question lui tient au cœur; il la traite explicitement dans une partie du morceau qui termine le volume et qu'il faut lire attentivement. Le très juste souci de ne pas rouvrir la porte aux déclamations creuses, y jette quelquefois un peu d'obscurité; quand M. F., après avoir judicieusement déclaré qu'un professeur de littérature dans une chaire d'Université n'est pas un professeur d'esthétique, ajoute qu'il doit présenter *la somme et non la fusion, la synthèse de tous les travaux auxquels une œuvre d'art peut donner lieu* (p. 335), quand il semble ne pas voir de milieu entre les monographies et les généralités vides (p. 341), on craint qu'il ne partage la prudence excessive de ceux qui renvoient toujours à l'avenir le moment de tirer des faits sûrs qu'ils entassent une véritable nourriture pour les esprits. Mais ailleurs, il explique avec une clarté parfaite l'effort nouveau qu'il demanderait à la science de son pays : il voudrait qu'elle produisît plus souvent de ces *travaux d'ensemble qui résument et coordonnent les résultats acquis* (p. 342). On devine combien il regrette que l'Italie n'ait plus de De Sanctis; il appelle de ses

vœux un De Sanctis moins dédaigneux des talents secondaires. Et il a raison. Certes les travaux d'ensemble qu'il conseille n'ont jamais rien de définitif; les conclusions en tiennent toujours plus au moins au tour d'esprit de l'auteur, aux opinions de son temps; mais les monographies mêmes sont-elles définitives, et, en attendant, font-elles autant penser écrivains et lecteurs? Marquent-elles aussi bien, pour l'instruction de la postérité, une étape de l'esprit humain? Espérons que le conseil de M. F. sera entendu et que ses élèves nous donneront de vrais livres, fallût-il y préluder par cette autre sorte de travaux d'ensemble que l'on appelle des éditions richement annotées, genre où l'Italie contemporaine a produit des chefs-d'œuvre, mais s'est exercée trop rarement.

Parmi les autres morceaux, nous signalerons une fine étude de la différence qui sépare la manière de Dante et le *dolce stil nuovo* qui existait avant lui (Dante est le premier qui revienne après coup sur l'histoire de ses amours, la médite, l'arrange), un piquant résumé sur les *frottole* primitives semblables aux *fatras* de France, aux *ensaladas* d'Espagne, sur le goût des gens de lettres et du grand monde dans l'Italie du xv^e^ siècle pour l'improvisation réelle ou simulée accompagnée de musique. Surtout nous signalerons de délicates études sur Léopardi et sur Tommaseo. M. F. démêle fort bien ce qu'aurait été Leopardi sans ses infirmités précoces, la modestie avec laquelle il eût vécu heureux dans les recherches de l'érudition, la tendresse expansive qu'il eût gardée même après l'éveil des passions; il estime que, loin de s'étonner de quelques torts ultérieurs uniquement imputables à ses souffrances, il faut l'admirer de n'avoir pas perdu la raison (p. 239). Incidemment, il juge avec une clairvoyante et courageuse sévérité la plupart des lyriques italiens qu'il accuse d'avoir manqué de sincérité (p. 242-3). Il explique avec une équité lucide l'injuste âpreté de Tommaseo et cite de lui d'admirables vers d'amour.

Charles Dejob.

Jean Destrem, **Le dossier d'un déporté de 1804,** avec une préface de A. Aulard et un portrait du déporté. Paris, Bellais, 1904. In-8°, 197 p.

M. Jean Destrem a, comme il dit dans sa préface, élevé l'an dernier, lors du centenaire de cette année 1804 qui vit l'évasion et la mort de Hugues Destrem, un monument à son grand-père. Il a, à force de temps et de recherches, recueilli une foule de pièces sur le proscrit. La jeunesse de Hugues Destrem, son rôle à la Législative et à Toulouse où il fut commissaire du Directoire et suscita contre lui les violentes attaques du journal l'*Antiterroriste*, ses travaux au Conseil des Cinq-cents, son attitude au club du Manège et dans

les journées des 18 et 19 brumaire, les coups de poing qu'il envoie à Bonaparte, tout cela nous est raconté par l'auteur d'après les documents les plus sûrs. Mais, comme on nous le dit (p. 83), Brumaire termine la vie politique de Hugues Destrem, et nous le voyons dans la seconde partie du livre interné deux fois de suite à Saint-Martin-de-Ré, puis déporté à Cayenne, s'échappant au moment même où il obtient sa grâce, et mourant presque aussitôt à Gustavia dans l'île Saint-Barthélemy. Grâce à ce récit, la mémoire de Hugues Destrem vivra; sa noble figure, son caractère courageux et ferme apparaissent nettement dans la suite des notes rassemblées par son petit-fils [1].

A. C.

Commandant Sauzey. **Les Allemands sous les aigles françaises.** Le contingent badois. Avec une préface de M. J. Margerand. Paris, Chapelot, 1904. In-8°, IX et 170 p.

Ce deuxième volume, consacré aux troupes allemandes de la confédération du Rhin au service de la France impériale, est aussi bien documenté, aussi consciencieusement fait que le premier. M. Sauzey devrait soigner davantage ses traductions ; mais il a fouillé avec succès dans les archives des pays étrangers, dans les manuscrits, les mémoires, les livres allemands, et on peut dire que presque rien ne lui a échappé. Il nous montre comment les Badois, d'abord assez médiocres, sont devenus de bons soldats. On les voit faire d'abord la campagne sur les derrières de l'armée; ils assurent le service des transports et des convois; puis ils reçoivent au siège de Danzig le baptême du feu, et dès lors ils figurent dans nos rangs en première ligne, en Espagne, à Essling et à Wagram, en Russie — d'où de 4881, 145 seulement sont revenus — sur la Bérésina et à Leipzig. Ils eurent d'ailleurs la bonne fortune d'avoir des chefs qui leur donnèrent l'impulsion, comme le prince héréditaire de Bade et le comte de Hochberg. Souhaitons que M. Sauzey continue cette série d'études militaires si bien commencée et qu'il ait assez de loisirs, pour nous donner l'historique de nos autres alliés, bavarois, saxons et wurtembergeois [2].

A. C.

---

1. M. Jean Destrem a cité Despaze; il aurait pu citer une brochure contemporaine de quatre pages, signée Jacques-Philippe B. et intitulée *Liste générale des huit cents Jacobins*; on y trouve p. 3 les lignes suivantes : « Peut-on craindre une Société, en tête de laquelle se trouvent des membres distingués du Corps législatif, tels que Lucien Bonaparte, Deistremm (*sic*) et tant d'autres députés »?

2. P. 26 le *Bulach* cité est un Zorn de Bulach sur lequel l'auteur trouvera des renseignements dans notre *Alsace en 1814* (p. 395); — p. 28 l'auteur, citant un passage de Röder, s'écrie que ce petit tableau est complet; mais pourquoi dit-il

Ch. Auriol, **La France, l'Angleterre et Naples de 1803 à 1806**, Paris, Plon, 1904. 2 vol. in-8°, 684 et 834 p. 20 fr.

Il faut remercier et féliciter M. Auriol de cette publication qui lui a sûrement coûté beaucoup de temps et de labeur. C'est moins un livre qu'une collection de pièces. Si l'auteur parle de son chef dans le premier et le dernier chapitre, s'il relie par de solides résumés les lettres qu'il nous donne, s'il met souvent au bas des pages des notes instructives, il a fait surtout et avant tout un recueil de documents. On trouve dans ces deux volumes la correspondance d'Alquier, notre ambassadeur à Naples, et celle de Gouvion Saint-Cyr qui commandait le corps d'occupation de Tarente; les lettres d'Acton, de Nelson et d'Elliot, l'ambassadeur d'Angleterre à Naples, le conseiller du cabinet napolitain, l'inlassable adversaire de la politique napoléonienne [1]; celles de Tatistscheff, le représentant de la Russie, qui à l'heure de la crise finale joue un rôle considérable; celles de la reine, de Lascy, de Circello, de Gallo, etc. L'auteur a fouillé non seulement dans nos archives des affaires étrangères et de la guerre, mais dans celles de Londres et de Naples. Il montre ainsi comment le royaume des Deux Siciles est, dans le bassin de la Méditerranée, « le principal facteur » de la lutte entre la France et l'Angleterre ; comment Napoléon est amené à chasser les souverains qu'il maintenait en 1801 et à les remplacer par son frère Joseph. Ces souverains, c'étaient ceux qui avaient violé la capitulation de 1799 et restauré si cruellement leur pouvoir ; ils ne surent cacher leur haine contre la France, ils lièrent leur politique à la politique anglaise et Napoléon crut qu'il pouvait agir envers eux sans ménagement. Lorsqu'il vit Elliot gagner leur esprit, il comprit que le sud de l'Italie ne lui fournirait aucun appui et il décida leur perte. M. Auriol aurait pu diminuer ces deux gros volumes en laissant de côté les lettres de Napoléon et en renvoyant le lecteur à la *Corres-*

---

simplement « le mameluk Roustan me donna du pain et du vin », alors qu'on lit : Roustan *ouvrit la portière de la voiture impériale, me fit asseoir sur le marche-pied* et me donna du pain et du vin. » ; — *id.*, « Masséna, dit l'auteur, reçoit Hochberg comme un enfant qu'il croyait perdu », non, mais *comme l'enfant prodigue* » ; — p. 30 « un trompette ramassa le drapeau, pour la prise duquel Sainte-Croix fut promu colonel »; il y a autre chose dans Röder : « Un trompette ramassa le drapeau, *mais Sainte-Croix le lui arracha et le porta à Masséna en assurant qu'il l'avait pris* »; — *id.* l'auteur dit que Hochberg commande à l'infanterie badoise d'aborder l'ennemi sans « se servir de moyens d'approche abrités et qui pouvaient l'empêcher d'être légèrement éprouvée »; il fallait traduire : « sans se servir d'un moyen d'abri *qui aurait pu facilement lui nuire aux yeux du maréchal* »; — p. 34-35 lire *Kageneck* et non Krageneck; — p. 56 il est inexact de dire que Barbanègre « rendit son épée » à Hochberg; — p. 61 « cette scène inoubliable »; Hochberg dit « cette scène *si saisissante pour tous.* ».

1. L'auteur remarque très bien son esprit d'initiative et fait là-dessus d'utiles réflexions (I, 488 et II, 818).

pondance. Il aurait pu tirer de ses documents un intéressant récit, une narration continue qui lui appartiendrait en propre. Mais l'ensemble de pièces qu'il nous fournit, sera favorablement accueilli et une publication semblable faite avec ce soin et cette connaissance étendue du sujet rend toujours de grands services [1].

A. C.

1815, par Henry Houssaye, de l'Académie française. La seconde abdication. La Terreur blanche. Paris, Perrin, 1905. In-8°, 602 p.

Ce troisième volume du *1815* de M. Henry Houssaye est peut-être moins dramatique que les deux volumes précédents. Non que le talent de l'auteur ait baissé. M. H. déploie les qualités que nous connaissons ; il a toujours le même savoir étendu, la même documentation consciencieuse, la même exactitude rigoureuse, le même agrément de la forme, la même clarté, la même façon intéressante et vive de raconter les choses et de faire passer tant de détails sans que le lecteur éprouve un instant d'ennui et de fatigue. Mais Napoléon a succombé, la question est tranchée, et nous n'avons pas l' « anxiété » de la France qui attend des nouvelles de l'armée (p. 1). Quoi qu'il en soit, le volume mérite tous les éloges et nul ne s'étonnera du nouveau et grand succès qu'il a valu à l'auteur. Il comprend, comme l'indique le sous-titre, deux parties : *la seconde abdication* et *la Terreur blanche*. On remarquera surtout dans la première partie tout ce qui concerne les menées de Fouché, les premiers mouvements royalistes, les atermoiements de Napoléon et dans la seconde partie les pages consacrées à l'armée de la Loire, à l'occupation du territoire et aux mesures de répression. Nous n'insistons pas davantage. M. Houssaye a fait une grande œuvre, une œuvre superbe, admirable, qui sera longtemps lue et consultée. Il faut le féliciter de sa vaillance, le remercier d'avoir poussé jusqu'au bout sans jamais faiblir l'histoire de ces deux années 1814 et 1815 — les plus tragiques du dernier siècle avec l'année 1870 — et de joindre à tous les mérites dont témoignent ses quatre volumes une « foi robuste et ardente dans la fortune de la France [2] ».

A. C.

---

1. I, 454 sur Roze (et non *Rose*) voir notre *Légion germanique*.

2. Lire p. 65 et 431 Garrau et non *Garreau* ou *Garraud* ; p. 122, Rheinfelden et non *Rhinfeld* ; Bessoncourt et non *Besancourt* ; p. 314, Monk et non *Monck* ; p. 450, Bizannet et Partouneaux, au lieu de *Rizannet* et *Patournaux* ; p. 455 et 492, Rodemack au lieu de *Rodermarck* ; p. 487, le baron de Baden et non de *Badeu* ; — p. 122, on s'est battu sur la Savoureuse et non *à Savoureuse* ; — p. 168, Evain était chef du bureau de l'artillerie ; — p. 502, Gimel était chef d'escadron et non colonel ; — p. 504, mobilisés et vétérans sortirent avec le reste de la garnison ; — il fallait citer p. 445-449, à propos de Marseille et Toulon, les *Souvenirs* de Pouget, et p. 554, à propos de la sédition de Dalousi, l'art. *Le général Strasbourg* paru dans la « Revue de Paris » du 15 avril 1902 ; — le titre du troisième livre *la France crucifiée* me semble manquer de simplicité.

Schillers Dramen, Beiträge zu ihrem Verständniss, von Ludwig Bellermann, 3e édition, 3 vol. in-8°, vi et 348, 332, 328 p. (Berlin, Weidmann, 1905).

A l'occasion du centenaire de la mort de Schiller, M. Bellermann a publié une nouvelle édition de son excellente étude sur les drames du grand poète. On sait qu'il a donné récemment une bonne édition des œuvres de Schiller en quatorze volumes, et il est sûrement l'homme du monde qui connaît le mieux son Schiller. Dans la publication que nous annonçons, il étudie et les drames et les passages difficiles des drames, et, bien qu'il soit parfois un peu long, bien qu'il revienne trop souvent sur ce qu'il a déjà dit, il a fait un commentaire solide, souvent ingénieux, très profitable et presque indispensable. Nous avons du reste parlé ici même de la deuxième édition. Voici la troisième qui compte, non pas deux volumes, comme la précédente, mais trois. C'est que M. Bellermann a, cette fois, analysé le *Nachlass* dramatique de Schiller, et il déploie dans cette analyse les qualités que nous avons louées en lui : il s'efforce d'être complet, d'éclairer le sujet sous toutes les faces, et il sème au passage d'utiles remarques et de fins aperçus. Il insiste sur le *Warbeck* et particulièrement sur le *Démétrius* où l'on voit, dit-il (III, 319), Schiller « s'élever et s'avancer dans sa création de puissance artistique ». Le plan et l'ordonnance de l'ouvrage n'ont du reste pas changé : l'auteur l'a revu avec soin d'un bout à l'autre et il a de ci de là opéré quelques légers changements. Nous souhaitons avec lui que son travail puisse, comme il dit, gagner de nouveaux amis et continuer à servir pour sa part à faire mieux comprendre et apprécier Schiller.

A. C.

— M. Antoine Thomas nous écrit : « La *Revue critique* a fait bonne mesure à mes *Nouveaux Essais de philologie française* puisqu'elle leur a consacré deux comptes rendus distincts, l'un de M. A. Delboulle et l'autre de M. E. Bourciez. Voulez-vous me permettre — après avoir remercié mes aimables et savants critiques — de répondre à deux observations de détail présentées par M. Bourciez, uniquement dans l'intérêt de la science ? — M. Bourciez déclare (p. 472) qu'il a de la peine à admettre que Arvernicum soit le prototype immédiat de *Auvergne* et qu'il lui paraît nécessaire de supposer une forme latine intermédiaire Arvernia. Il oublie que la seule forme romane autorisée du nom de la province que nous appelons aujourd'hui *Auvergne*, en faisant de ce mot un substantif féminin, est *Alvernhe*, primitivement *Alvernge* (forme constante du chansonnier A de Bartsch), substantif masculin, dont l'*e* final et le genre sont inconciliables avec le type Arvernia. On ne peut pas non plus supposer Arvernium, qui aurait donné *Alvernh* sans *e* final. Donc, Arvernicum s'impose, et c'est à la phonétique à expliquer pourquoi Arvernicum a abouti à *Alvernhe*, tandis que Rutenicum a donné *Roergue* (auj. *Rouergue*), Petrocoricum *Peiregorc* (auj. *Périgord*), Santonicum, *Saintonge*, Vellavicum *Velaic* (auj. *Velay*), etc. — M. Bourciez croit que c'est par inadvertance que j'assigne à *encombrier* et à *recovrier* des types incomberium et recupe-

RIUM. Il faut s'entendre : j'ai parlé de types « primitifs ». Il va de soi que, dans ma pensée, les substantifs *encombrier*, *recovrier* sont sortis du croisement des formes verbales *encombrer*, *recovrer* avec les formes substantives non attestées directement *encombier recovier* : ce sont ces dernières formes qui reposent sur des types INCOMBERIUM, RECUPERIUM, types conformes au latin classique DESIDERIUM, et dont l'existence en latin vulgaire me semble vraisemblable ».

— M. J. EGGELING, professeur à l'Université d'Edimbourg, continue la publication du *Catalogue of the Sanskrit Manuscripts in the Library of the India Office*. Le présent fascicule (Londres 1904, in-4° carré, 214 pp. cotées 1415-1628) fait partie de la section VII (*Sanskrit Literature*) et en comprend les nos 3740 à 4109 (*Poetic Compositions in Verse and Prose*) et 4110 à 4203 (*Dramatic Literature*). Les notices — est-il besoin de le dire? — sont rédigées avec un soin et une antorité indiscutables; quelques-unes, lorsqu'il s'agit d'ouvrages inédits ou peu connus, minutieusement détaillées. Mais l'auteur n'a évidemment pas eu la prétention d'être complet dans l'énumération des traductions européennes de pièces sanscrites : le public français, notamment, est beaucoup mieux informé de cette littérature que ne le donneraient à supposer ces sommaires indications. — V. H.

— La librairie Freytag-Tempsky (Leipzig-Vienne) continue à s'enrichir d'ouvrages utiles pour l'interprétation et la lecture des auteurs grecs. Elle a publié récemment un volume de M. Chr. HARDER destiné à faciliter aux élèves des gymnases l'intelligence des poèmes homériques (*Homer, ein Wegweiser zur ersten Einführung in die Ilias und Odyssee*, avec 96 figures et 3 cartes, 1904, VIII-282 p.). Après une introduction, qui explique ce qu'était la Grèce à l'époque de la guerre de Troie, et donne un résumé des deux poèmes, M. H. expose, sous le titre général *Le monde homérique*, l'ensemble des connaissances qu'il est nécessaire de posséder pour bien comprendre l'œuvre du poète; il montre, avec de perpétuels renvois à l'Iliade et à l'Odyssée, quelle opinion l'on se faisait alors des dieux et des héros, quel sentiment et quelles notions l'on avait de la nature et de ses productions, et quelles étaient les idées psychologiques et morales des peuples. La vie privée est ensuite dépeinte dans ses principaux traits, le mariage, l'éducation, les soins du corps et la nourriture, la culture de la terre, les relations commerciales, les funérailles, etc. Vient alors l'organisation sociale, politique, militaire et religieuse. Une brève histoire des poèmes homériques montre comment l'Iliade et l'Odyssée ont pu se former, quelles légendes primitives en composent le fond, et par quels accroissements successifs elles sont arrivées à l'état dans lequel nous les connaissons. Cette dernière partie est nécessairement plus incertaine, et M. H., tout en essayant de n'enseigner que ce qui est généralement admis, n'a pu éviter de donner quelques détails contestables. Un chapitre final caractérise sommairement les héros grecs et troyens, et apprécie la composition et le développement poétique des deux épopées, pour se terminer par quelques pages sur les sentiments de l'Allemagne à l'égard d'Homère, et sur l'influence d'Homère sur ses grands poètes. Le meilleur éloge que je puisse faire du livre de M. Harder est de dire qu'un ouvrage conçu sur un plan analogue, et rédigé dans le goût français, serait d'une utilité incontestable pour intéresser à l'étude d'Homère les élèves de nos lycées. — My.

— Dans un bref mais très suggestif article des *Decennial Publications* de l'Université de Chicago, vol. VI, p. 63-68 (*A stichometric scholium to the Medea of Euripides*, Chicago, Univ. Press, 1903; tir. à part, 8 p.) M. TENNEY FRANK corrige et explique une scholie de la *Médée* d'Euripide au vers 380, σιγῇ δόμους εἰσβᾶσ' ἵν' ἔστρωται λέχος. Ce vers est encore donné par la tradition comme vers 41, et Didyme,

suivant une autre scholie au vers 356, l'aurait également connu, tout en le blâmant, après ce vers. La scholie du vers 380 est obscure; les termes ἐπὶ τῶν β' n'ont pas reçu d'explication satisfaisante, malgré les efforts des critiques. M. T. F. propose de lire ἐπὶ τῷ τνδ', d'où le sens : « Didyme remarque que les acteurs ont tort de placer ce vers après le vers 352. » Ainsi les deux scholies concordent, celle du vers 356 signifiant : « Didyme blâme les acteurs de placer ici le vers σιγῇ etc. » Les vers 40-43 sont interpolés, comme on le reconnaît généralement aujourd'hui après Nauck ; ils n'étaient sans doute pas connus de Didyme, qui n'aurait pas manqué, comme on peut le supposer, d'exprimer son opinion sur le vers 41. L'hypothèse de M. T. F. est ingénieuse et très probable. — My.

— M. Krumbacher signale un nouveau manuscrit du *Digénis Akritas*, ce qui porte à cinq — ou à sept si l'on tient compte de deux autres manuscrits sans valeur — le nombre des manuscrits de la célèbre épopée byzantine (*Eine neue Handschrift des Digenis Akritas*, extr. des *Sitzungsber. der philos.-philol. und der histor. Klasse der kgl. Bayer. Akad. d. Wissensch.* 1904 fasc. II, p. 309-356, avec 2 planches). C'est un manuscrit de l'Escurial (Ψ-14-22) du xvi[e] siècle, qui contient le *Digénis* par fragments mélangés avec d'autres ouvrages en grec vulgaire. M. K. le décrit, en donne plusieurs passages, qu'il met en parallèle avec les mêmes morceaux tirés des quatre autres manuscrits, et en apprécie la valeur. Il est surtout voisin du manuscrit d'Andros, mais renferme des motifs nouveaux, ce qui lui donne un prix particulier. D'après une minutieuse comparaison de ce qu'il en a pu connaître avec les autres textes, M. K. établit que le *Digénis*, dans ce que nous en possédons aujourd'hui, ne remonte pas, en ce qui concerne la langue, au delà du xv[e] siècle. Mais alors que les autres manuscrits nous présentent une langue soit nettement archaïsante, comme celui de Grotta-Ferrata, soit mélangée à divers degrés d'éléments puristes, comme ceux d'Andros et de Trébizonde, soit enfin, comme celui d'Oxford, colorée dialectalement, le manuscrit de l'Escurial, et c'est par là encore qu'il a de l'importance, est rédigé en une langue franchement populaire, sans influence dialectale ni savante. L'article se termine par des conseils aux futurs éditeurs, relativement à la métrique, à l'orthographe et à la manière de corriger le texte. — My.

— Pour sa publication, dans les *Moralia* de Plutarque, du *Banquet des Sept sages*, M. Bernardakis n'avait consulté que huit manuscrits. M. Hubert Demoulin nous donne les plus importants résultats de la collation de vingt-deux manuscrits (*La tradition manuscrite du Banquet des Sept sages de Plutarque*, Extr. du *Musée Belge*, VIII, 1904, p. 274-288 ; Louvain, Peeters, 1904). Il les divise en trois familles : les manuscrits qui représentent une tradition de Planude ; ceux qui représentent une tradition différente de ce recueil ; les manuscrits mixtes. Il estime que le témoignage le plus sûr est celui de la seconde classe, dont P (Palatinus Heidelb. 153, xii[e] siècle) est le meilleur représentant.

— La *Revue* a reçu également de M. Demoulin un tirage à part d'un article intitulé *Les Rhodiens à Ténos*, inséré dans le t. XXVII (1903), p. 233-259, du *Bulletin de Correspondance hellénique*. Six inscriptions y sont publiées, qui jettent un jour intéressant sur l'histoire de Rhodes, sur sa puissance et son influence dans les Cyclades au second siècle avant notre ère, et en particulier sur ses relations avec Ténos. — My.

— M. Louis Bréhier, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, a reproduit dans un tirage à part le discours de Psellos qu'il avait publié dans la *Revue des Études grecques*, t. XVI et XVII (*Un discours inédit de Psellos; Accusation du*

patriarche Michel Cérulaire devant le Synode (*1059*); Paris, E. Leroux, 1904). Ce discours est intéressant à plusieurs titres; c'est un nouveau spécimen du genre oratoire d'alors, une peinture, qui ne manque pas de vivacité, de certains côtés de la société byzantine au XIe siècle, un pendant curieux à l'oraison funèbre du même patriarche, composée également par Psellos (publiée par Sathas). On remerciera M. B. d'avoir publié ce texte, et de l'avoir fait précéder d'une brève, mais substantielle introduction. On ne saura pas moins de gré à M. H. Lebègue, dont la nouvelle collation du manuscrit (*Bibl. Nat.* gr. 1182) a rectifié de trop nombreuses erreurs dans la première partie (ch. I-XXX), et a permis de publier plus exactement la seconde. Malgré cela, il reste encore, dans la première partie, d'assez nombreuses fautes. M. B. n'était peut-être pas suffisamment préparé à la lecture et à la publication des manuscrits grecs. — My.

— M. Rob. Ellis revient, d'un mouvement naturel, à Catulle pour examiner de plus près et plus à fond des questions qu'il n'avait pu qu'effleurer jadis dans sa grande édition. Dans une brochure de 30 p. in-8º (*Catullus* in the XIV Century. London, Frowde, 1905), il suit les traces que paraît avoir laissées, au début du XIVe siècle, la découverte du manuscrit de Vérone; il retrouve des extraits de Catulle (surtout dans le *Compendium moralium notabilium* de Montagnone, imprimé à Venise, 1505 dont M. E., a revu quatre manuscrits), aussi des imitations du poète (surtout dans l'*Achilles* et dans quelques élégies d'Albertino Mussato (1261-1329); enfin dans Guglielmo di Pastrengo et dans Pétrarque, au XIVe siècle. Donc très intéressante contribution à l'histoire de l'humanisme. Un appendice de six pages traite d'abord de Mussato et de la tragédie intitulée *Achilles*; puis en une page de rapprochements entre Pétrarque et Properce relevés par le prof. J. S. Phillimore. — E. T.

— La collection anglaise dite *The Belles-Lettres Series,* dirigée par M. E. N. Brown, professeur à l'Université de Cincinnati, et publiée à Boston et Londres, librairie Heath, en petits volumes cartonnés de format in-16 carré, consacre sa section 1re à la littérature des premiers siècles jusqu'à l'an 1100. Cette section comprend, pour l'année 1904, cinq publications : — 1º *The Gospel of Saint John*, in West-Saxon, edited by J. W. Bright ; — 2º *The Gospel of Saint Matthew*, in West-Saxon, edited by J. W. Bright ; — 3º *The Battle of Maldon* and short Poems from the Saxon Chronicle, edited by J. W. Sedgefield ; — 4º *Juliana*, edited by W. Strunk (poème de Cynewulf, par conséquent de la fin du VIIIe siècle, sur le martyre de Sainte Julienne); — 5º *Judith.*, an Old English epic Fragment, edited by A. S. Cook (poème de la fin du VIIIe siècle ou du début du IXe, que M. Cook serait tenté d'attribuer également à Cynewulf, et dont le sujet est la légende juive bien connue; avec fac-similé du manuscrit). — Chacun de ces textes s'accompagne d'un apparat critique. Chaque volume, à la seule exception de l'Évangile selon Saint Mathieu, qui recevra son complément par la publication des deux autres synoptiques, contient en outre une introduction, une bibliographie, des notes détaillées et un glossaire spécial très complet : tout ce qu'il faut, en un mot, pour orienter l'étudiant et même pour satisfaire l'autodidacte. Il serait presque déplacé d'insister davantage sur les mérites d'une collection qui se recommande d'elle-même par le seul nom des éminents professeurs qui y collaborent. — V. H.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 22 juillet — 1905

Ch. Fossey. — **Manuel d'Assyriologie** (Fouilles, Ecritures, Langues, Littérature, Geographie, Histoire, Religion, Institutions, Art), t. I : Explorations et fouilles; Déchiffrement des cunéiformes ; Origine et histoire de l'écriture. Paris, E. Leroux, 1904, xiv-470 pp. in-8°, avec 3 plans et une carte.

Les nouvelles d'Angleterre et d'Allemagne nous apprennent comment les spécialistes ont accueilli l'ouvrage de M. Fossey. L'auteur a reçu des éloges qui ont peut-être paru exagérés à sa modestie. Il les mérite et nous y joindrons les nôtres. Il a pensé que les études d'assyriologie dataient déjà d'assez loin et avaient assez produit pour qu'il valût la peine de les récapituler. La masse de travaux de détail et de découvertes particulières est assez grosse pour qu'il soit déjà difficile à ceux qui s'initient à ces recherches de se faire une idée des connaissances acquises. Avant de se porter en avant à leur tour, il leur faut tâtonner péniblement et sur une longue route tortueuse, mal établie et mal éclairée. M. Fossey s'est proposé de remédier à cet état de choses. D'autre part, grâce aux progrès faits par l'assyriologie en ces dernières années, notre connaissance des civilisations mésopotamiennes est aujourd'hui suffisamment complète pour que les spécialistes ne soient plus seuls à s'y intéresser. Les exégètes s'en sont inquiétés et déjà ceux qui s'adonnent à l'étude comparative des institutions trouvent d'abondants matériaux dans les textes assyro-babyloniens interprétés scientifiquement ; ils ne peuvent manquer d'accueillir avec faveur la publication d'un manuel qui contribue à *laïciser* l'assyriologie. Enfin l'assyriologie a fini par se donner assez de précision pour se constituer dès à présent en philologie systématique ; ce n'est plus une science occulte, divinatrice et inspirée ; nous eussions souhaité que M. F. eût marqué lui-même dès sa préface à quel point elle tendait à sortir de l'arcane. M. F. s'objecte à lui-même que ce que nous savons aujourd'hui est peu de chose, en comparaison de ce que nous pouvons espérer de savoir un jour ; le nombre des textes publiés et tra-

duits est infime en regard de celui des textes qui sont publiés, mais ne sont pas traduits, de ceux qui ne sont pas publiés ou qu'on trouvera certainement sous les tertres qui ne sont pas encore fouillés. Applaudissons à l'audace de M. F. qui ne se laisse pas arrêter par la crainte de faire œuvre éphémère. Il nous rappelle qu'il est encore près de ses débuts en Assyriologie. Nous souhaitons que sa maturité lui laisse le courage de finir l'œuvre commencée.

Ce premier volume ne contient encore que des préliminaires, histoire des explorations et des fouilles du déchiffrement, des controverses relatives à l'origine de l'écriture. Pour le prochain, M. F. nous annonce une grammaire que nous attendons avec impatience. L'histoire des voyageurs commence au XIIe siècle avec Benjamin de Tudèle, qui parle incidemment des ruines de Ninive et de Babylone, celle des fouilles avec Botta qui, le premier, en 1842, rendit au jour, à Khorsâbad, des monuments assyriens. M. F. nous mène jusqu'aux fouilles de M. de Morgan, à Suse, et de la mission allemande, à Babylone. Cet exposé est accompagné d'une excellente carte, œuvre de M. Lesquier, la première carte archéologique de la Mésopotamie qui ait encore été dressée. Elle est aussi complète que possible. Si nous étudions à la fois le texte et la carte, nous pouvons nous faire une idée du champ parcouru par les explorateurs et aussi de ce qui reste à faire. Aucune fouille jusqu'à ce jour n'a été pratiquée entre la rive gauche du Tigre et la Perse ; aucune n'a été méthodiquement faite à l'exception des fouilles de Place à Khorsâbad, des fouilles allemandes de Babylone et de *Kala'at Sirjat* et des dernières fouilles de Suse. Des lecteurs non prévenus pourraient être déroutés par l'aspect des noms propres. M. F. a renoncé aux formes conventionnelles et contradictoires auxquelles nous ont jusqu'à présent habitué nos livres. Il a pris la peine d'en vérifier autant que possible l'orthographe originale et d'uniformiser les transcriptions.

L'histoire du déchiffrement est à la fois plus sobre et en même temps plus complète que la récente histoire de M. A. J. Booth (*The discovery and decipherment of the trilingual cuneiform inscriptions*, London, 1902). Il étudie successivement le déchiffrement des trois écritures présentées par les inscriptions trilingues de la Perse, qui, comme l'on sait, sont le point de départ de toutes les recherches. Pour chaque signe de l'écriture perse, il donne l'histoire de son interprétation. A la p. 146, un tableau, fort commode, résume le tout. Contrairement à l'opinion courante, qui veut que cette écriture soit une adaption intentionnelle, faite d'un seul coup, du syllabaire babylonien à la transcription du perse, M. F. incline à croire qu'elle est sortie lentement et de longue date des écritures mésopotamiennes.

Pour l'écriture susienne, le nombre des signes (111) est déjà trop considérable pour qu'il soit possible d'entrer dans le même détail ; mais la méthode de chaque savant a été suffisamment expliquée. M. F.

a pris la peine d'analyser longuement un important mémoire de Westergaard, en danois, qui avait été négligé par les précédents historiens.

Pour la troisième écriture, il pouvait être moins encore question de montrer comment on avait fini par expliquer chacun des cinq cents signes, histoire faite d'ailleurs par Menant. Il s'agissait surtout de montrer comment, et par quelles difficultés, le déchiffrement avait été retardé, alors que, semble-t-il, la première écriture eût dû en fournir rapidement la clef. L'histoire des objections faites au déchiffrement, histoire que M. Booth a laissée complètement de côté, n'est pas la moins intéressante.

Que M. F. me permette de lui dire que la troisième partie de son volume ne satisfera pas tous ses lecteurs, même ceux qui seront de son avis, à l'égal des deux premières. Il s'agissait d'y démontrer que l'écriture cunéiforme a été empruntée par les Sémites babyloniens à un peuple hypothétique, les Sumériens, qui aurait avant eux occupé la Chaldée. Cette thèse de l'origine non sémitique de l'écriture soutenue dès 1850 par Hincks, fut contestée à partir de 1874 par M. J. Halévy. Il en résulta des polémiques dont la violence n'a pas contribué au bon renom de l'assyriologie. M. F. en fait l'histoire : il le devait. Il a pris partie dans la querelle : c'était son droit. Mais il la continue dans son *Manuel :* c'est précisément ce que je regrette. Il ne l'expose pas avec la sérénité et l'impersonnalité qui conviennent à un livre de cette espèce. Il se laisse aller à de fâcheuses vivacités d'expression. M. F. a cru devoir faire suivre chacun des arguments de M. Halévy d'une réfutation en règle. L'utilité n'en est pas évidente. Peu nous importe aujourd'hui que M. Halévy ait quelquefois mal raisonné ou qu'il ait commis des erreurs de faits. S'il était nécessaire d'entrer dans les infimes détails de la controverse, des notes suffisaient pour relever ses fautes. M. F. pouvait attendre, pour fermer la bouche aux « antisuméristes », qu'il puisse leur montrer dans son prochain volume, par sa grammaire du sumérien, que le sumérien est bien une langue. S'il ne réussit qu'à moitié à faire cette démonstration, ses raisons, fussent-elles les meilleures du monde, n'auront qu'une demi-probabilité. En tous cas, M. F. ne devrait pas méconnaître totalement la bonne foi de ses adversaires et de ceux qui les écoutent, ni dédaigner les légitimes inquiétudes qu'ils éprouvent à l'égard de ces Sumériens auxquels on voudrait attribuer tant et dont on connaît si peu.

M. F. a eu la bonne idée de ne pas nous faire attendre la fin des sept ou huit volumes qu'il nous promet pour nous donner un index et une bibliographie. La bibliographie est tres complète, méthodique et chose précieuse, elle est analysée dans l'index final.

H. Hubert.

Justin. Apologies. Texte grec, traduction française, introduction et index par L. Pautigny, agrégé de l'Univ. Paris, Picard; 1904, in-12; pp. xxxvi-200 (2 fr. 50).

Ce volume inaugure la collection des *Textes et Documents pour l'étude historique du Christianisme*, publiée sous la direction de MM. Hemmer et Lejay. Rien n'est plus facile que de se procurer à bon compte une édition convenable de n'importe quel ouvrage des classiques grecs ou latins; mais s'il s'agit de ce qu'on pourrait appeler les classiques de l'histoire du christianisme, il faut recourir ou aux grandes collections patristiques peu accessibles et peu maniables, ou a des éditions critiques très savantes, d'un prix inabordable pour le commun des lecteurs. Le développement considérable qu'a pris depuis quelque temps l'étude historique des origines chrétiennes, l'application qu'apportent à cette étude non seulement les membres du clergé mais aussi les laïques instruits qui se préoccupent des questions religieuses, faisaient sentir le besoin d'éditions commodes et pratiques des principales sources de la tradition chrétienne. La collection des *Textes et Documents*, qui se propose de satisfaire à ces desiderata, est par là même assurée d'avance d'un légitime succès. Les éditeurs n'ont point en vue un travail critique : ils se bornent à reproduire le meilleur texte connu. Une introduction précise et un index détaillé doivent accompagner chaque ouvrage.

Le premier volume que nous avons entre les mains et qui est consacré aux deux *Apologies* de Justin, répond aux conditions du programme. Il nous paraît cependant susceptible de quelques améliorations que nous souhaiterions voir introduire dans les volumes qui suivront [1].

Naturellement, il n'y a rien à dire du texte des *Apologies*, qui reproduit, dans un caractère net et très lisible, celui de la 3e édition (1904) de G. Krueger [2], qui repose elle-même sur celle d'Otto. Mais quelques critiques pourraient porter sur la traduction. Les directeurs de la collection peuvent être persuadés qu'un bon nombre de lecteurs se contenteront de lire la traduction française. Il importe donc, semble-t-il, qu'ils insistent près de leurs collaborateurs pour avoir des versions aussi littérales que possible, sacrifiant la recherche et l'élégance dès que cela est nécessaire pour mieux préciser le sens. La version des *Apologies* de Justin que nous donne M. Pautigny est

1. L'insertion des références bibliques ou autres dans le texte grec lui-même est d'un effet très disgracieux; on pourrait avantageusement les placer en note, au bas de la traduction, sans grossir les volumes d'une seule page. L'index comprenant les noms propres, les ouvrages cités par l'auteur, les faits principaux et un choix de termes philosophiques ou théologiques, est unique et disposé selon l'ordre de l'alphabet grec. L'inconvénient n'est pas très grand pour le présent ouvrage parce que l'index n'est pas volumineux, mais pour des œuvres plus considérables, l'Histoire d'Eusèbe, par exemple, il y aura souvent confusion ou incertitude pour le lecteur si toutes ces indications sont réunies en un seul index.

2. Avec quelques modifications introduites par M. Lejay.

fidèle dans son ensemble; du moins, nous l'avons trouvée telle dans les dix ou douze chapitres que nous avons comparés minutieusement avec le texte; mais, dans bien des cas, le même sens aurait pu être rendu en serrant l'original de plus près sans nuire en rien à la correction de la phrase française. Voici quelques exemples de ces légers reproches que j'adresse au traducteur. 1[re] *Ap.*, VI, 1. « Oui certes, nous l'avouons, nous sommes les athées de ces prétendus dieux, mais nous croyons au Dieu très vrai.... ». Il n'y a rien qui réponde à « nous croyons », et on pouvait dire en suivant exactement le grec : « nous avouons être les athées de ces prétendus dieux, mais non pas du Dieu..... » — VIII, 2; le texte porte « persuadés *et convaincus* », le second terme n'est pas rendu dans la traduction — VIII, 3. « Voilà notre espérance, la doctrine que nous avons apprise..... »; rien n'empêchait de dire littéralement : « Voilà ce que nous espérons et avons appris..... » — XII, 9; φημί n'est pas rendu dans la traduction; XII, 10; « sa parole » ne précise pas suffisamment le sens du grec τὰ δεδιδαγμένα ὑπ' αὐτοῦ. La corrélation entre οὕτως et ὡς n'est pas rendue en français. — XVII, 1; « c'est là encore un précepte du Christ » n'est pas littéral; — XVII, 4; « c'est le Christ qui l'a dit », on pouvait traduire littéralement : « comme le Christ l'a déclaré en disant ». — XXVIII, 4. « Prétendre que Dieu ne se met pas en peine..... c'est nier.... »; je préférerais : « Celui qui ne croit pas que Dieu prend soin.... nie..... » — LII, 2. « Les faits passés qu'on ne connaissait que par les prophéties se sont réalisés ». Le contexte semble indiquer qu'il faut entendre : « Les faits passés prophétisés, bien que méconnus, se sont réalisés » — LIII, 8; « un étranger Chaldéen »; il y a : « un étranger, chaldéen d'origine ». — LIII, 9. « Toute leur contrée resta déserte, brûlée et stérile »; littéral.: « Toute leur contrée devint déserte et brûlée et resta stérile ». — LVII, 1 « réservé aux impies »; litt. : « au châtiment des impies »; φαῦλοι n'est pas rendu dans la traduction. — LXIV, 3 « Coré, fille de Zeus, est une copie de cet Esprit de Dieu..... »; littér. : « A l'imitation de cet Esprit de Dieu..... ils ont inventé Coré, fille de Zeus..... » — Assez souvent l'infinitif a été rendu sans nécessité par un mode personnel, et plus souvent encore un mode personnel par l'infinitif français. Je préférerais aussi, pour ma part, que la 2[e] pers. du sing. soit toujours rendue par le sing., et non par le pluriel de politesse. Le traducteur s'est servi indistinctement des deux manières. Mais ces légers reproches que je lui adresse feront peut-être son mérite aux yeux d'autres lecteurs qui trouveront sa version d'une lecture plus courante. Nous en avons néanmoins la conviction; ceux qui auront recours à la collection des *Textes et Documents* en vue d'une étude sérieuse préféreront comme nous des versions aussi littérales que possible [1].

---

1. Il peut arriver que la traduction littérale soit vraiment impossible; c'est le cas pour πῶλος, *pullus* (LIV, 5 et suiv.) employé génériquement pour désigner,

J'ajoute, pour être juste, que si ces critiques et ces améliorations sont aujourd'hui faciles à signaler, c'est que nous possédons le travail de M. Pautigny.

On voit par l'Introduction mise en tête de ce volume que le traducteur est au courant de ce qui concerne les œuvres de Justin. Il y donne une bibliographie étendue qui guidera dans leurs recherches ceux qui voudraient pousser plus loin cette étude.

J.-B. Chabot.

Paul Decharme, **La critique des traditions religieuses chez les Grecs des origines au temps de Plutarque.** Paris, A. Picard, 1904. Un vol. in-8° de xiv-518 p.

L'ouvrage que publie M. Decharme est la suite et le complément de son beau livre sur la *Mythologie de la Grèce antique.* Après avoir raconté l'histoire des dieux des Grecs, il était naturel que M. Decharme voulût nous faire connaître ce que les Grecs, à mesure que l'esprit de critique s'éveillait chez eux, ont pensé de cette histoire. Le premier de ces deux ouvrages était tout empreint de poésie : l'auteur avait à exposer, à expliquer ces mille interprétations que les Grecs ou leurs ancêtres imaginèrent, des phénomènes de la nature. Toute une floraison d'êtres mythiques avait, aux époques primitives, fait l'office d'une cosmogonie. Que devint toute cette poésie le jour où l'homme soumit à l'examen de sa raison naissante toutes ces créations légères de son imagination? C'est là une des évolutions les plus intéressantes de l'esprit grec. Comme la mythologie n'avait été autre chose qu'une explication naïve du monde, une véritable cosmogonie poétique, le premier effort de la critique s'appliquant aux choses religieuses marque les débuts de la philosophie et de la science ; c'est le rationalisme qui se substitue ici, non à la révélation, mais à l'imagination. Il y a peu de sujets qui présentent un intérêt aussi grand, aussi général.

Le livre commence par l'étude de la *Théogonie* qui porte le nom d'Hésiode. On comprend que M. Decharme n'ait pas voulu traiter de l'origine des dieux homériques. Cette question, qui, dans ses dernières années a été agitée avec un surcroît d'intérêt par P. Cauer, O. Gruppe, et tant d'autres, n'entrait pas véritablement dans son sujet. Avec Hésiode, au contraire, nous pouvons déjà saisir et, dans une certaine mesure, déterminer le travail de critique et de réflexion

---

sans spécifier, le poulain et l'ânon. Toutefois, « poulain » n'ayant en français que le sens spécifique de « petit du cheval », n'aurait pas dû être employé dans la phrase biblique : « il attachera *son poulain* à la vigne » car, il s'agit au contraire d'un ânon dans ce passage. — P. 41, l. 27, dans l'expression : « Ne craignez pas que ceux qui vous tuent, mais ne peuvent..... », le sens est complètement renversé par l'addition de « que », qui est une faute d'impression.

qui nous échappe dans Homère. Hésiode a recueilli et groupé les traditions éparses; il les a classées; il a essayé de concilier leurs contradictions, de lier leurs incohérences. Il a fait plus : il a ajouté à ces traditions et il les a souvent modifiées. Où a-t-il pris ces données nouvelles? Évidemment l'influence de l'Assyrie et surtout de la Phénicie a dû être considérable. Mais quelle est la raison des emprunts faits par Hésiode à ces sources étrangères? Ceci nous amène à une question plus importante encore : quelles sont les tendances de la Théogonie? Pour la résoudre M. Decharme résume à grands traits les idées principales du poème; il insiste sur un certain nombre d'idées, de mythes qu'Hésiode ne doit pas à Homère et qui ont dans son système théogonique une importance capitale, le Chaos, Eros, Cronos, les Erinnyes nées du sang d'Ouranos. Aussi M. D. conclut-il en attribuant au poète un véritable esprit critique : il a, dit-il, le goût de l'analyse et celui de la synthèse; il se préoccupe de cette recherche des origines qui passionnera la philosophie naissante; il établit des principes premiers; sous l'image d'Eros, il indique une des grandes lois de la vie. Mais il est encore trop esclave des mythes et des figures pour qu'on fasse de lui un vrai philosophe. « Il reste un poète : un poète grave, occupé des plus hauts objets de la pensée, un poète réfléchi, dont la réflexion s'éclaire de certaines lueurs d'esprit philosophique. »

L'œuvre d'Hésiode fit éclore, dans les âges suivants, d'autres Théogonies aujourd'hui perdues. Le désir de traiter les questions religieuses était si vif que la première peut-être des œuvres de la prose grecque a été une théologie. Elle a été écrite par Phérécyde de Syros. Quelques fragments nous en sont parvenus. Pour Phérécyde, Zeus n'est pas un dieu récent, fils d'Océanos, engendré tardivement dans un monde plus ancien que lui : il existe de toute éternité avec Chronos et la Terre. On voit par ce seul passage combien nous sommes loin d'Homère. Ce qui nous étonne peut-être le plus dans ces premiers essais d'interprétation religieuse, c'est la liberté avec laquelle on traite alors les questions religieuses. Est-ce bien des questions religieuses? Sans doute, mais si différentes, si éloignées des nôtres! Chaque auteur a son système, sa façon de comprendre l'énigme du monde; et c'est d'après ce système qu'il traite la mythologie qui est l'explication de l'énigme; chacun arrange comme il l'entend les généalogies, les parentés des dieux. C'est ainsi qu'Hésiode a fait après Homère; après Hésiode, est venu Phérécyde; après lui, viendront les Orphiques, les lyriques, les tragiques. M. Decharme attribue ces changements ou plutôt cette évolution de la mythologie aux progrès de la raison humaine. A mesure qu'une explication, qu'une vérité nouvelle est découverte, elle est formulée dans un mythe nouveau qui se fait sa place comme il peut au milieu des anciens mythes, refoulant ceux-ci, voilant complétement ceux-là. Sous l'image d'Eros, Hésiode a proclamé la grande loi d'amour qui est un des principes premiers et uni-

versels de la vie; les orphiques, dans le mythe d'Adrastée, qui n'est autre chose que la fatalité, ἀνάγκη, proclament l'inflexibilité des lois de la nature. D'autres causes ont agi que les progrès de la raison humaine, des causes secondaires sans doute, moins pures souvent, par exemple l'intérêt de famille ou de castes. Les nobles faisaient remonter l'origine de leur race à quelque dieu ou à quelque héros. Plus d'une fois les légendes de ces êtres mythiques ont été altérées pour satisfaire l'orgueil aristocratique; le fait est sûr, par exemple, pour Œdipe et Oreste; il est probable pour bien d'autres demi-dieux.

Nous nous sommes arrêté quelques temps sur cette première partie de l'ouvrage de M. Decharme. Ces régions si lointaines de la préhistoire, précisément parce qu'elles sont couvertes d'ombre et de mystère, piquent plus fortement notre curiosité et sollicitent plus vivement notre attention. Avec l'avénement de la philosophie, nous avons le terrain un peu plus solide. Il est cependant bien difficile de déterminer nettement quelle a été l'œuvre d'un Thalès, d'un Anaximandre, d'un Xénophane, d'un Parménide. Non seulement il ne nous est parvenu que de trop rares fragments de l'œuvre de ces philosophes; mais cette œuvre même, si elle nous était parvenue complète, présenterait pour nous bien des obscurités. Cela est sûr pour Xénophane, qui faisait profession de ne pas révéler toutes ses pensées. « Sur rien, dit Aristote (*Métaph.*, I, 5; 986 *b* 21), Xénophane ne s'est expliqué avec une clarté suffisante. »

Il serait trop long de suivre pas à pas toute l'exposition de M. Decharme. Il nous suffira de signaler quelques-uns des passages les plus importants. Le caractère d'Hérodote, qui est si profondément religieux et qui, en même temps, ne peut résister à des velléités de critique, est parfaitement expliqué. M. D. fait très bien ressortir l'esprit nouveau que révèle son extrême réserve au sujet des choses divines : « Les poètes d'autrefois ne se condamnaient à aucune réticence sur les « dieux; ils racontaient franchement, naïvement, tout ce qu'ils savaient « d'eux, sans aucun scrupule de convenance, avec une sorte d'insou- « ciance morale et de sans-gêne familier qui trouvait facilement son « excuse dans le commerce fréquent des dieux avec les héros chantés « par l'épopée. Depuis ce temps-là, moins mêlés aux affaires du monde, « les dieux se sont retirés un peu plus avant dans les profondeurs du « ciel. D'autre part, sur la terre est née et s'est développée, à l'ombre « des temples, une sorte de science sacrée, dont les prêtres ne révèlent « que quelques parties à un petit nombre d'initiés ».

Pour les poètes tragiques, pour Euripide en particulier, M. D. n'avait qu'à se reporter à ce qu'il a dit ailleurs. Aristophane est bien jugé. Il n'est pas plus impie, dans l'ensemble de son œuvre, que la comédie ancienne tout entière. Je ne ferai qu'une réserve, c'est à propos de la pièce des *Equites*. L'année 424, où cette comédie fut représentée, me semble marquer pour Aristophane une heure critique. Un

souffle de scepticisme ou plutôt de haine contre les dieux, complices et protecteurs de Cléon, traversa un moment l'âme de ce zélé défenseur du vieil esprit conservateur athénien. Je n'en veux pour preuve que le passage où un oracle comme celui de Delphes est associé à la stupidité (v. 221).

Le chapitre relatif au procès d'impiété est un des plus intéressants de l'ouvrage. Mais combien nous sommes peu renseignés! Sur le plus retentissant de ces procès, celui de Socrate, que d'obscurité! Que d'appréciations différentes aujourd'hui encore! En somme, le nombre des procès d'impiété, dont le souvenir nous est parvenu, est très restreint.

Nous sommes obligé de passer rapidement sur les chapitres consacrés à Platon et à Aristote. L'attitude des deux philosophes est la même en face des dieux, de l'indépendance avec un sentiment très marqué de déférence. Le caractère si complexe d'Épicure est très bien indiqué, ce philosophe qui a pu être accusé d'impiété par Cicéron et Plutarque, et qui, d'autre part, a professé la doctrine de l'amour pur de Dieu, avec une telle ardeur qu'on a pu raprocher de lui les mystiques modernes, sainte Thérèse et M[me] Guyon. Une place considérable devait être faite, dans cet ouvrage, à la doctrine stoïcienne, qui avait entrepris une véritable réhabilitation de la mythologie, qui s'appuyait même sur la mythologie pour prouver ses principes, qui expliquait les mythes homériques et hésiodiques comme des allégories sous lesquelles étaient cachées les vérités philosophiques. L'ouvrage se termine par une étude sur Plutarque. M. D. examine avec complaisance les opinions de ce moraliste qui a été peut-être l'esprit religieux le plus raisonnable de l'antiquité, en qui nous devons admirer « une grande ouverture d'es- « prit, une entière liberté de jugement, une critique sérieuse surtout « qui, pour rendre compte des faits, les rapproche, les compare d'un « peuple à l'autre, et sait habilement tirer de ces comparaisons des « conclusions ingénieuses qui ne sont pas toutes fausses ».

Tel est le livre de M. Decharme. On le voit, c'est tout un chapitre de l'histoire morale de l'humanité qu'il a traité. Il l'a traité avec l'ampleur que le sujet comportait. Une à une il a exposé et analysé toutes les opinions, toutes les doctrines qui, à une époque de réflexions, ont été formulées sur une des idées essentielles de la conscience humaine, l'idée religieuse. C'est en Grèce seulement qu'il a étudié le problème; mais la Grèce est un des pays où l'idée religieuse a évolué le plus librement et a été formulée, par les écoles philosophiques, sous les formes les plus diverses. L'étude du problème religieux en Grèce présentait donc un vif intérêt. Cette étude devait être faite avec sincérité, c'est-à-dire sans arrière-pensée de dénigrement, sans autre souci que celui de la vérité. En même temps, comme le sujet est dispersé dans le temps, qu'il présente des faces multiples, on pouvait craindre que l'intérêt ne se dispersât aussi et que l'exposition ne fût lâche et flot-

tante. M. Decharme a su satisfaire à toutes ces exigences. Son livre est sincère ; il forme un tout bien complet. On retrouvera dans la composition de l'ouvrage, même dans ce qu'on peut bien appeler le tissu de la discussion, les qualités littéraires qui étaient déjà connues, mais qui apparaissent ici sous une forme nouvelle. Il faut surtout noter le désir de se borner au problème moral, le parti pris de ne pas sortir du domaine des idées. En ce sens, le titre de l'ouvrage est des plus justifiés ; c'est une critique de doctrines. Pour juger l'œuvre de M. D. à ce point de vue, on n'a qu'à la comparer avec un des livres qui, dans ces derniers temps, ont obtenu le plus légitime succès, ces *Griechische Denker* de Gomperz, dont une traduction française est en voie de publication. Les deux auteurs traitent souvent les mêmes questions, expliquent les mêmes personnages. Rien de plus intéressant, après avoir lu un chapitre chez M. Decharme, que de lire le chapitre analogue chez Gomperz, par exemple celui qui commence ainsi sur Xénophon : « Les voyageurs qui, vers l'an 500, parcouraient les provinces « de la Grèce, rencontraient parfois un vieux ménestrel qui marchait « d'un pas alerte, suivi d'un esclave qui lui portait sa guitare et son « modeste bagage. »

Albert Martin.

Η Χερσόνησος τοῦ Ἁγίου ὄρους Ἄθω καὶ αἱ ἐν αὐτῇ μοναὶ καὶ οἱ μοναχοί, πάλαι τε καὶ νῦν. Μελέτη ἱστορικὴ καὶ κριτικὴ ὑπὸ ΚΟΣΜΑ ΒΛΑΧΟΥ διακόνου. Volo, typographie Plataniotis, 1903, κγ' + 376 pages, in-8°. En vente chez O. Harrassowitz à Leipzig ; prix : 5 m.

Recueil des inscriptions chrétiennes du Mont-Athos recueillies et publiées par MM. G. Millet, J. Pargoire et L. Petit. Première partie. Contenant 56 figures dans le texte, 11 planches hors texte et de nombreuses reproductions (Bibl. des Éc. fr. d'Athènes et de Rome, fasc. 91). Paris, Fontemoing, 1904, 192 pages, in-8°.

L'auteur du premier de ces volumes a commencé ses recherches dès 1888. En 1893, après avoir réuni de nombreux matériaux et formé, nous dit-il lui-même, une belle collection de reproductions photographiques, il a voulu entreprendre un grand ouvrage relatif à l'Athos, mais ni les prospectus illustrés imprimés à Vienne, ni sa correspondance aux quatre points cardinaux n'ont pu lui gagner les appuis qu'il sollicitait. La présente publication n'est qu'un fragment de celle qu'il projetait et qu'il ne paraît pas du reste avoir définitivement abandonnée [1]. Après avoir retracé les destinées de la Sainte Montagne siècle par siècle et en s'aidant souvent de documents manus-

---

1. Par un avis inséré à la fin du volume, M. Vlachos annonce en effet la prochaine apparition d'un ouvrage grec, plus considérable que celui-ci et intitulé *Contributions à l'histoire des monastères et des religieux du Mont Athos*. Le tome premier, pour lequel il demande des souscriptions, comprendrait environ 40 feuilles d'impression et serait mis en vente au prix de 10 francs.

crits, M. C. Vlachos nous donne sur les couvents d'aujourd'hui, sur leurs rapports et sur la façon dont ils sont réglementés et administrés, des renseignements qui ne pouvaient nous venir d'une source plus autorisée, puisque l'auteur remplissait en 1901 et remplit peut-être encore les fonctions d'épitrope au monastère de S. Paul. Écrit sans prétention, ce volume s'adresse plus particulièrement aux Grecs, mais tous les Européens qui s'intéressent à l'histoire médiévale, à la vie monastique en pays de race hellénique ou à l'état actuel de la presqu'île de l'Athos, le parcourront avec profit et sans grande fatigue, car il est clairement rédigé.

Le livre que publient en collaboration M. G. Millet, maître de conférences à l'École des Hautes-Études, et les PP. J. Pargoire et L. Petit, des Augustins de l'Assomption, est d'allure plus sévère et vise un tout autre but que le précédent. Il renferme les inscriptions chrétiennes des couvents suivants : Protaton, Vatopédi, Pantocrator, Stavronikita, Iviron, Philothéou, Caracallou, Lavra, S. Paul, Dionysiou, Grigoriou, Simopétra et Xiropotamou. C'est l'avant-coureur du *Corpus des inscriptions grecques chrétiennes* dû à l'initiative de M. Homolle ; bientôt il sera suivi d'une seconde partie, qui comprendra la Préface, la fin des Monastères, les Skites et les Kellia, enfin un Supplément, où « les lacunes de la présente publication seront comblées à la suite d'un nouveau voyage et de nouvelles recherches ». Il serait donc prématuré de vouloir porter aujourd'hui un jugement définitif sur l'ouvrage et même sur cette première partie. De celle-ci, on peut dire pourtant dès maintenant qu'elle fait honneur à ceux qui l'ont publiée : nombre d'inscriptions en mauvais état ont donné lieu à de bonnes restitutions, d'autres ont été éclaircies par des documents originaux consultés à l'Athos, enfin les passages tirés des écritures ou empruntés à des textes liturgiques ont été signalés avec soin et avec la compétence qu'on pouvait attendre des éditeurs. Au point de vue linguistique, les résultats qui se dégagent de ces inscriptions sont à peu près nuls, ce dont personne ne sera surpris : elles ne sont presque jamais rédigées dans la langue parlée ; et il en sera ainsi pour la plupart des inscriptions d'époque turque et pour beaucoup d'autres encore, plus anciennes. En revanche les données historiques qu'elles nous fournissent, et qui sont naturellement considérables en ce qui concerne l'Athos, s'étendent bien au-delà de la Sainte Montagne ; elles intéressent le monde hellénique tout entier. Ce recueil est dès maintenant un livre de première nécessité pour tous ceux qui étudient la civilisation byzantine et néo-grecque ; il suffira de copieux index pour en faire un ouvrage très souvent cité.

Je soumets aux auteurs quelques observations en vue de leur second volume. Afin de faciliter la lecture de ces inscriptions aux personnes qui ne connaissent qu'imparfaitement le grec « corrompu », n'eût-il pas été bon d'augmenter le nombre des transcriptions en

orthographe académique? Daus αλλα τον αγιον της θεου νυμφης τηπον | [τ]ν αγγελων φαλαγγες οκνουσι ραστην (nº 83), combien de lecteurs distingueront du premier coup, à la finale, ὀκνοῦσ' ἠράστην = ὀκνοῦσι, ἠράσθη ? Il y aurait, je crois, un grand avantage à adopter, pour les publications similaires, la méthode que voici : donner en premier lieu l'inscription, avec toutes ses fautes, en notant par les signes [], <> et (), comme l'ont fait les éditeurs, les additions, les suppressions, les abréviations résolues ; puis corriger en note, mais en note seulement, ce qu'on estimerait incorrect, toute graphie non corrigée devant être considérée comme approuvée par les éditeurs. Même poussées jusqu'à ces extrêmes limites, les notes n'augmenteraient pas d'une façon sensible les dimensions d'un volume. — Nº 82, v. 7, je lirais ο]ν au lieu de η]ν. Nº 88, μετὰ πλήρωμα τῶν χρόνων, donné par l'inscription, pourrait être conservé, il me semble ; éd. μὲ τὸ. Nº 107, ἡ νῆσος, au lieu de νήσων, paraît indiqué et se trouve d'ailleurs exigé par le mètre, de même qu'au vers suivant δ' au lieu de δὲ. Nº 280, il n'y a pas lieu de songer à τρὶς pour remplacer τρεῖς, puisque l'inscription ne contient aucune faute d'orthographe. Nº 294, en signalant l'hypermétrie des v. 2 et 4, on eût pu indiquer le remède, δ' au lieu de δὲ et suppression de γὰρ. Nº 305, αὐθεντᾶ est-il sûr et ne faut-il pas lire αὐθεντός ? Pour le nº 541, à propos des pérégrinations du bois de la vraie croix et de Dapontès, voir *Jardin des Grâces*, ch. v, v. 306 sqq. = Legrand, *Bibl. gr. vulg.*, t. III, p. 61 sqq. Dapontès y raconte comment il demanda le précieux bois, dans l'espoir de se débarrasser des moines de Xiropotamos, qui voulaient le charger de quémander auprès du voïvode Constantin, pour la reconstruction de leur église alors en ruines. Grande fut sa stupéfaction, quand, le dimanche de la Pentecôte, on lui présenta solennellement la relique. Il s'exécuta du reste de bonne grâce, gagna la Valachie, où le prince le paya de bonnes paroles, se rendit ensuite en Moldavie, revint encore en Valachie, où cette fois il fut plus heureux, visita Constantinople et rentra au Mont Athos, en passant par Samos et Chio, après un voyage de neuf ans, durant lequel la croix avait été pour lui, suivant sa propre expression, « une corne d'Amalthée ». L'inscription en question est citée entièrement par Dapontès (ch. vi, v. 173-190), dont elle fut peut-être l'œuvre, mais avec une addition de quatre vers relatifs à Andronic et au sultan Sélim ; cf. ch. viii, v. 165 sqq. Au même chapitre, v. 181 et suivants, Dapontès parle aussi de l'inscription nº 561 ; pour le nº 546, voir ch. xvi, v. 106 sqq. ; deux inscriptions du monastère de Coutloumousi sont encore reproduites par le même auteur, ch. x, v. 141 sqq., ch. xvi, v. 127 sqq. Enfin ch. x, v. 15 et suivants, se trouvent des détails sur la vasque du nº 555. Elle fut taillée, peut-être par Dapontès lui-même (ἔκοψα), en tous cas sous ses ordres, dans les carrières de marbre voisines de la ville de Chio, ce qui prouve que ces carrières aujourd'hui abandonnées étaient encore exploitées à la fin du

XVIII[e] siècle [1]. Comme l'inscription est de 1778 et que Dapontès revint à l'Athos le 11 septembre 1765, il est vraisemblable que les lettres furent gravées à l'Athos même. Les vers qui mentionnent le nom de C. Dapontès en même temps que l'origine chiote de la vasque sont trop dans la manière de cet auteur pour ne pas être de lui, et il est probable qu'au v. 4 Χλωροποτάμου pour Ξηροποτάμου n'est qu'un trait d'esprit, une appellation poétique donnée au monastère par celui qui devait y terminer ses jours.

Hubert PERNOT.

J. F. D. BLÖTE, **Das Aufkommen der Sage von Brabon Silvius,** dem brabantischen Schwanritter (*Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Afdeeling Letterkunde.* Nieuwe reeks. Deel V. N° 4). Amsterdam, J. Müller, 1904. Gr. in-8°, 127 pp.

La version brabançonne de la légende du chevalier au cygne est restée peu connue jusqu'à présent. Le mémoire de M. Blöte, dont elle fait le sujet, continue une série remarquable d'articles consacrés par le même auteur aux diverses formes de cette légende et qu'il a disséminés un peu partout — trop disséminés, peut-être, car il est assez malaisé de les réunir, lorsqu'on veut en prendre une idée d'ensemble, avant d'aborder la lecture d'un travail tel que celui-ci.

D'après M. Blöte, la tradition rattachant les ducs de Brabant au célèbre chevalier n'a pu prendre naissance avant la seconde moitié du XII[e] siècle. Son origine doit être cherchée dans le mariage d'Henri I[er] avec Mathilde de Boulogne, en 1179. Apparemment, à cette époque, la légende était tout à fait fixée dans la maison de Boulogne-Bouillon. Les enfants d'Henri I[er] pouvaient donc se réclamer du mystérieux héros par leur mère. D'un autre côté, on sait que les ducs de Brabant succédaient à Godefroid de Bouillon comme titulaires du duché de Lothier. Les noms de Brabant et de Bouillon, avec celui de Lothier pour moyen terme, ne tardèrent sans doute pas à se confondre. On en vint par là à faire du chevalier au cygne l'ancêtre direct de la famille ducale, ainsi que la légende faisait déjà pour Godefroid de Bouillon. La localisation brabançonne s'établissait de la sorte sous l'influence convergente d'un double élément : une alliance de famille et une confusion de noms.

La première mention de cette localisation est due seulement à Van Maerlant, vers 1290. Le raisonnement par lequel M. Blöte veut trouver des preuves de son existence dès 1235 et 1248, en se fondant sur des passages de Gert van der Schueren et de Jean de Leyde, est plus ingénieux que convaincant. Aussi peut-on s'étonner à bon droit, s'il

1. Cf. Fustel de Coulanges, *Mémoire sur l'île de Chio*, Paris, 1857, p. 2 à 48.

est vrai que la tradition brabançonne remonte à la fin du xııᵉ siècle, de n'en point trouver de trace auparavant.

A cette période de début, il semble bien que la version nouvelle se modelait sur la légende française plus ancienne d'Hélyas, encore que les témoignages absolument probants fassent défaut sur ce point : son héros devait être un chevalier appartenant à un monde supérieur et pouvant vivre sous la forme d'un cygne. Mais, vers 1325, nous la voyons subir un remaniement savant. Elle est dépouillée de ses traits extra-naturels pour être reliée à César et à Octave. Alors apparaît le nom de Brabon Silvius, appliqué au chevalier, et quant au cygne, le souvenir n'en subsiste plus que dans l'épisode d'une chasse donnée à cet oiseau. Cette forme altérée de la tradition primitive arrive à son plein épanouissement chez le chroniqueur Guillaume de Berchen. Elle se maintient dans ses traits essentiels jusqu'au commencement du xvıᵉ siècle, où les *Illustrations de Gaule* de Jean Lemaire de Belges font entrer la légende dans une troisième phase de son développement. Ici, les versions de Clèves et de Brabant se mêlent l'une à l'autre. C'est ce compromis qui, par la suite, fournira la vulgate de la légende brabançonne.

A aucun moment de son évolution, notre version n'a inspiré une grande œuvre littéraire. L'élément poétique, qui, dans le principe, devait y être assez développé, puisqu'elle ne faisait que répéter l'histoire d'Hélyas, s'y est trouvé fort réduit dès le xıvᵉ siècle, à la suite des transformations arbitraires qu'on lui fit subir. Aussi sa valeur d'art est-elle restreinte. Sous sa forme complète ou mutilée, elle n'a pas davantage une signification mythique bien grande. C'est surtout une légende savante, qui a vécu et s'est transformée chez des chroniqueurs de second ordre ; il est même fort probable que la croyance populaire n'a joué aucun rôle dans sa formation. On ne peut prétendre non plus qu'elle ait servi à exprimer de façon saisissante un sentiment, un idéal caractéristique du Brabant ancien. Enfin, sa date relativement récente lui enlève presque toute importance pour des recherches ultérieures sur la donnée fondamentale de la légende du cygne. A ces différents titres, l'intérêt que pourrait offrir l'histoire de Brabon nous apparaît singulièrement diminué.

Toutefois, pareille constatation n'ôte rien à la valeur du mémoire de M. Blöte, et elle ne tend pas davantage à en contester l'utilité. On sait la vaste érudition du professeur de Tilbourg et combien ses inductions révèlent d'acuité d'esprit. Ajoutons que le présent travail se distingue par la sobre clarté de l'exposition aussi bien que par l'entière originalité des conclusions. Les chapitres dans lesquels l'auteur retrace point par point les destinées de la tradition brabançonne sont remarquables de pénétration et de logique. Il démêle fort bien l'écheveau des récits relatifs à Brabon Silvius, indiquant les liens qui les rattachent entre eux, reconstituant les intermédiaires disparus,

signalant au fur et à mesure les modifications apportées aux données de la légende. Accessoirement aussi, il arrive à des résultats intéressants dans le domaine de l'histoire littéraire. Ainsi, il enlève à Van Maerlant l'opuscule intitulé *Clarasien* ou *Declaracyen* qui, au xv^e siècle, circulait sous son nom. En outre, il met en lumière des chroniques brabançonnes encore ignorées ou peu connues.

Cependant, le travail que nous analysons n'est pas de ceux qui entraînent après eux une entière certitude. Des doutes subsistent lorsqu'on l'a relu, notamment sur la solution donnée au problème des origines. Là où il manie l'hypothèse pure, l'auteur ne semble pas toujours indiquer suffisamment le caractère dubitatif des explications qu'il propose. Entre la possibilité d'un fait et sa vraisemblance et sa probabilité, il y a des nuances. Peut-être demanderaient-elles parfois à être mieux marquées dans l'exposé. Il est possible qu'en 1179 les comtes de Boulogne aient cru à leur ascendance merveilleuse; il est possible que les enfants d'Henri I^{er} aient pris le souci de se rattacher à l'ancêtre fabuleux de leur mère ; il se peut qu'on ait confondu les noms de Brabant et de Bouillon; tout cela est *possible*, rien de plus. La dernière de ces conjectures est même peu vraisemblable, car, pas plus à l'époque où nous sommes, de même que par la suite, la famille des ducs de Brabant n'a été confondue avec celle de Godefroid de Bouillon, et les deux légendes sont toujours restées distinctes l'une de l'autre. Les vers de Van Maerlant cités par M. Blöte en fournissent précisément une preuve.

On ne doit donc accepter que sous réserve la théorie formulée par M. Blöte pour expliquer la fixation en Brabant du thème légendaire dont tant de familles ont fait leur profit au moyen âge. Peut-être d'ailleurs se méprend-on à vouloir éclairer ces adaptations de nature purement généalogique aux lumières de la raison et de l'histoire. La vanité familiale s'est en tout temps accommodée de bien moins que cela et la flatterie des écrivains intéressés récèle une force créatrice que l'illogisme et l'absurdité sont peu faits pour rebuter.

Quant à la date extrême à laquelle il est permis de reporter notre version, M. Blöte dit fort bien qu'elle ne peut être très ancienne, la famille qui a régné sur le Brabant étant sortie de celle des comtes de Hainaut, et la légende étant toujours restée étrangère au Hainaut. Remarquons toutefois que l'argument tiré ici de la légende du mariage de Baudouin VI avec le diable n'est guère pertinent. Cette légende, que l'auteur connaît seulement de source tierce, peut difficilement passer pour une parodie de celle d'Hélyas; les coïncidences portent seulement sur certains traits extérieurs, le fond reste différent. De plus, rien ne permet de la dater du xiii^e siècle; elle ne semble pas remonter au-delà du xv^e, et la façon malveillante dont elle travestit la grande figure historique de son héros porte à croire qu'elle a pris naissance en dehors du Hainaut. Sans doute est-elle une sorte

de prologue explicatif ajouté à l'histoire de l'imposteur Bertrand de Rays. En tout cas, Jacques de Guise ne la mentionne pas, ne fût-ce que pour la rejeter. Si M. Blöte fait état de son silence relativement au chevalier au cygne, il doit procéder de même en ce qui concerne cette seconde légende. Mais quoi qu'il en soit, l'épisode du mariage criminel de Baudouin de Constantinople ne peut servir à prouver l'inexistence en Hainaut d'une forme quelconque de l'histoire du chevalier au cygne.

En somme, le défaut de l'auteur, dans le travail qui nous occupe, comme dans ceux qui ont précédé, est d'avoir voulu résoudre à tout prix la question de l'origine des versions qu'il étudiait, même lorsqu'il manquait des éléments nécessaires pour arriver à une solution de tous points acceptable. Ce qui restera du labeur immense et si consciencieux qu'il s'est imposé, ce sont des matériaux admirablement préparés pour les travaux de synthèse. Un jour viendra où, les nuages qui nous entourent ayant été peu à peu dissipés, la vieille légende, dont l'irradiation apparaît partout, surgira devant nous en pleine lumière. Ce résultat, on le devra en grande partie au zèle vigilant et éclairé du savant néerlandais.

Alphonse Bayot.

Th. Funck-Brentano, **Les Sophistes français et la Révolution européenne.** Paris, Plon, 1905, 8°, p. 330. Fr. 6.

Pour la troisième fois M. Funck-Brentano s'attaque aux sophistes : après les Grecs, les Anglais, les Allemands et les Russes, le tour des Français est venu. Tout le livre cependant ne leur est pas consacré; un bon tiers traite au contraire de ceux que leur oppose l'auteur, les *génies* du xvii^e^ siècle qui avaient établi dans la politique, dans l'économie, dans la philosophie, dans le droit une tradition glorieuse et féconde en heureux résultats, si les *hommes d'esprit* du xviii^e^ siècle n'étaient venus lui substituer leurs erreurs, leurs utopies et toute une sophistique dont l'application sera réservée aux *sectaires* de la Révolution. Richelieu, Colbert, Bossuet, à titre de grand politique, Descartes, Arnauld, comme auteur de la *Logique de Port-Royal*, Pascal et le modeste Domat qui ne se fût pas laissé mettre sans protester en si illustre compagnie, forment le groupe des génies dont les saines doctrines et les sages vues réalistes ont été malheureusement abandonnées, parce qu'elles se sont trouvées incomprises ou mal interprétées par leurs successeurs. Ceux-ci, les hommes d'esprit, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert et Condillac, sont allés chercher à l'étranger, chez Bacon et Locke, Bolingbroke et Pufendorf, des doctrines funestes, sources d'erreurs sans fin. A leur égard l'auteur est aussi peu ménager de ses critiques qu'il l'a été de ses

éloges pour les premiers. Je ne me chargerai pas de ramener les unes et les autres à une plus juste mesure. On pourrait penser que les reproches vont augmenter d'intensité en abordant le troisième groupe, celui des sectaires ; il n'en est rien. La responsabilité de leurs actes pèse sur les semeurs d'utopies ; ils n'ont fait eux qu'appliquer de bonne foi et en toute rigueur les principes dont ils ont été nourris, quand la sophistique eut pénétré dans les masses. Aussi Condorcet, Mirabeau, Danton et Robespierre sont-ils traités avec une indulgence relative.

Il n'y a pas ici de discussion à ouvrir. Je me suis borné à indiquer le plan et l'esprit général du livre. Il est profondément conservateur, et on ne sera pas surpris qu'épris à ce point de traditionalisme l'auteur ait été indisposé à l'égard d'un siècle dont la tendance rationaliste a été aussi accentuée, disons, s'il le veut, aussi outrée. Mais on peut en reconnaître les exagérations sans apporter à le juger dans l'ensemble la prévention qu'y a mise M. F.-B. Dans cette étude même il a donné assez de preuves du sens qu'il a d'une évolution historique pour que le lecteur se persuade avec lui qu' « un abîme s'est ouvert dans la pensée française entre les deux siècles » et qu'à la fin du XVII^e^ commence la période des « doctrines informes et sans fondements ».

L. R.

Louis EISENMANN, **Le Compromis austro-hongrois de 1867.** Étude sur le dualisme (Paris, Soc. Nouv. de librairie et d'édition, 1904, XX-695 p. 10 fr.).

« Le Compromis domine l'histoire politique contemporaine de l'Autriche-Hongrie ». Et cette histoire politique révèle le secret des destinées présentes et prochaines de cet État, secret que l'on cherche plus volontiers d'habitude dans le conflit des races et des nationalités. Il semble bien que sur ce théâtre agité deux actions parallèlent se déroulent, dont les péripéties se brouillent souvent, mais dont tantôt l'une, tantôt l'autre se joue au premier plan. Toutefois le ressort et la morale de la pièce, n'est-ce pas l'effort des groupes ethniques pour conquérir leur personnalité et leur autonomie ? Et le Compromis, qu'est-ce autre chose au fond que le brevet d'indépendance et d'individualité du groupe magyar ? Il y aurait donc quelque artifice à dissocier trop rigoureusement les deux termes du problème. Mais l'histoire politique demeurait dans la pénombre : M. E. a projeté sur elle un faisceau lumineux et voici que l'on surprend, dans son fonctionnement, dans son frottement, la mécanique si laborieusement ajustée qu'est l'Autriche-Hongrie.

On hésite encore à tracer le trait d'union entre ces deux noms. Et pourtant ce trait d'union, M. E. professe que la nature l'a dessiné elle-même : c'est la vallée danubienne, agent d'unité de ce complexe

disparate. Peut-être est-ce l'illusion d'une géographie trop complaisante : en réalité le Danube allemand se dépayse dans le cadre nouveau de la Hongrie. Si le Danube est le « centre de gravité » de la monarchie, Bohême, Galicie, Tyrol forment des contre-poids périphériques, et les régions proprement danubiennes en deçà de la Leitha font un peu l'effet de poids morts. En somme, la Hongrie, avec son Danube à elle, est un enclos isolé. Ne vaut-il pas mieux convenir que par sa complexion physique, la monarchie des Habsbourg est condamnée à la division et que les Habsbourg n'ont cessé de protester et de réagir contre cette fatalité : la germanisation n'a été qu'une des formes de cette tentative. « Elle n'a pas au début, écrit M. E., elle n'aura pas pendant longtemps un sens national. L'idée allemande est étrangère à cette dynastie ». Sans doute c'est un instrument de centralisation; mais ce n'est pas contre la centralisation administrative en elle-même, c'est contre la centralisation allemande que très tôt les groupes ethniques se cabrent. Et l'auteur, quelques lignes plus haut (p. 5) semble donner raison à cette thèse. « Si l'État autrichien n'avait pas semblé se confondre avec l'Allemagne, si l'unité autrichienne n'avait pas paru signifier l'absorption par une nation étrangère, ni la Bohême ni surtout la Hongrie n'auraient défendu leur indépendance avec autant d'acharnement qu'elles le firent ».

De toutes les provinces de l'empire habsbourgeois, seule la Hongrie n'a pas subi ou a vite fait de secouer le joug unitaire. M. E. signale judicieusement la cause de cette exceptionnelle fortune : c'est que la Hongrie eut pour protecteurs de son indépendance les Turcs qui l'ont occupée, et indirectement tous les ennemis de l'Autriche.

Le dualisme est né dans les douleurs : chaque défaite, chaque bouleversement de l'Autriche a été pour la Hongrie une source de force et d'épanouissement. Il procède surtout de la Révolution : c'est à la Diète de 1790-1 qu'il s'affirme et se définit; c'est la Révolution de 1848 qui achève en Hongrie l'État, mais l'État magyar ayant pour foyer Pest, « la vraie capitale nationale, ville magyare et révolutionnaire » (p. 86). D'ailleurs les crises politiques ont leur contre-coup dans la conscience des nationalités : « sitôt le système de Metternich tombé, chacun s'abandonne à son penchant national, les Allemands se tournent vers Francfort, les Slaves rêvent d'une autonomie provinciale, les Magyars constituent un État hongrois indépendant » p. 141).

La dynastie ne se tint pas pour battue : elle reprit en sous-œuvre sa politique unitaire, en des expériences dont M. E. suit les phases un peu trop dans le détail : le libéralisme doctrinaire de Stadion, l'absolutisme bourgeois et bureaucratique de Bach, le rêve d'hégémonie autrichienne — dans la monarchie aussi bien qu'en Allemagne — de Schmerling : le Diplôme d'octobre 1859, la Patente de février 1861 sont les monuments de ces régimes, qui exaspérèrent la haine

des Magyars contre le germanisme sous tous ses masques. La rupture était en l'air : les Prussiens la hâtèrent. Après Sadowa, le Compromis est un acte accompli.

La première partie du volume est consacrée à en annoncer et expliquer les raisons et les modes. Le lecteur, à travers ces 500 pages, ne perd pas le fil, bien que M. E. s'engage dans les discussions de doctrines constitutionnelles, évoque et fasse défiler hommes d'État et publicistes allemands, hongrois, tchèques — car les Tchèques apparaissent aussi dans le tableau comme repoussoirs. La narration bien que touffue est animée, relevée de réflexions qui ne pèchent jamais par l'indulgence et qui piqueront aussi bien les Cis que les Transleithaniens.

Le livre ne pouvait s'arrêter à la conclusion du Compromis qu'il fallait voir en action. Le premier effet en fut qu'il donna corps et figure — pour ne pas dire : âme — à une Autriche qui n'a de raison d'être que comme pendant de la Hongrie ; à une Autriche qui, « sans ce rôle, n'aurait ni consistance propre ni individualité distincte » (p. 494). Dans cette Autriche, façonnée pour les besoins de la Hongrie, le Compromis provoque le plus déconcertant des résultats ; c'est que rien ne fut changé ; l'ancien état de choses fut simplement traduit en articles dans la Constitution de 1867 dont M. E. donne une analyse pénétrante, raffinée, impitoyable, à l'usage des Autrichiens de la stricte observance, s'il en est encore. En Hongrie, le Compromis a favorisé l'éclosion des institutions libres et modernes.

Le Compromis est une façon de raison sociale. Que couvre-t-il ? Une association à laquelle conviendrait bien l'épithète anglaise *limited*, limitée dans les apports, les charges et le temps. M. E. après avoir donné le dispositif du contrat, avec sa singulière hiérarchie d'affaires communes et d'affaires d'intérêt commun, ne se met pas en peine d'une définition de ce type politique ? Est-ce une union réelle, une confédération d'États, un État fédératif ? Que les docteurs de droit public dissertent sur ce thème. Les seules devises qu'il importe de retenir, c'est unité et communauté. Le Compromis est ceci et non pas cela. M. E. démontre péremptoirement la fragilité de cet échafaudage si machiné et truqué. Mais cet échafaudage écroulé, la monarchie habsbourgeoise ne s'effondrera pas pour cela ; elle se transformera si les peuples ont conscience de leur intérêt, en « une Suisse monarchique ». Mais l'auteur se garde de prophétiser ou dogmatiser : « Peut-être, dit-il en terminant et en pirouettant sur ses talons, ce régime n'a-t-il aucune chance de pouvoir jamais être appliqué ».

Cette conclusion, d'un scepticisme déconcertant à la dernière page d'une œuvre si forte et si fouillée, est une leçon. Elle remet au point les affirmations tranchantes des *prophetæ minores* — nous les avons signalées ici (*Rev. Crit.*, 28 oct. 1901. 12 déc. 1904) — qui ont leurré l'opinion française. Celle-ci trouvera dans cet exposé d'une docu-

mentation solide et puisée aux sources originales (allemandes, hongroises, tchèques) des éléments d'appréciation sûrs et des aperçus à bien des titres nouveaux pour elle. M. E. les lui livre en un style alerte, nerveux, plein de formules heureuses et qui garde toujours la tenue d'une œuvre de science. Ce n'est pas du seul public français que M. E. aura bien mérité ; à Vienne comme à Pest on lui saura gré d'avoir entrepris cette Histoire du Compromis, qu'un Français seul pouvait écrire avec ce sens critique, ce désintéressement et cette conviction.

B. A.

Henri Cordier. **L'expédition de Chine en 1857-1858.** Histoire diplomatique. Notes et documents. Paris, Alcan, 1905. In 8°, 478 p., 7 francs.

Comme l'indique le sous-titre, le volume de M. Henri Cordier est un recueil de notes et documents sur l'histoire diplomatique de l'expédition de Chine. Il sera très utile. On y remarque, dès le début, les renseignements que donne l'auteur sur la ville de Canton et son bombardement à la suite de l'affaire de l'*Arrow*, le jugement qu'il porte sur la précipitation des Anglais (sir Michael Seymour et sir John Bowring) qui agirent comme des étourneaux et engagèrent à fond leur pays, le portrait qu'il trace de M. de Bourboulon, les instructions données aux nouveaux ambassadeurs, le baron Gros et lord Elgin. Viennent ensuite les négociations des deux diplomates (en passant, M. C. montre comment ils déjouèrent les combinaisons du ministre américain Reed qui voulait à leur insu jouer un rôle de médiateur), leurs mesures énergiques, et, après la capture du vice-roi Yé et la prise de Canton, leur voyage à Chang-Haï et au Peï-ho qui, selon le mot du baron Gros, les rapproche de Pe-King et ajoute à la pression qu'ils veulent exercer sur le gouvernement chinois, leur arrivée à Tien-tsin après l'enlèvement des forts de Ta-Kou. Alors se présentent les hauts commissaires de l'empereur. Les traités — à noter ici ce que dit l'auteur de l'habileté du comte Poutiatine — sont signés, traité russe, traité américain, traité anglais, traité français ; mais, comme remarque M. C., le traité anglais contenait les germes de sérieuses difficultés. Ce nouvel ouvrage du savant professeur, plein d'informations inédites et de documents ignorés jusqu'ici, accompagné d'un index alphabétique très complet, est indispensable à quiconque veut étudier et connaître les relations de la Chine avec l'Occident.

A. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 29 juillet. — 1905

Le livre d'Isaïe, traduction critique avec notes et commentaires par le P. A. Condamin, S. J. Paris, Lecoffre, 1905; gr. in-8, xix-400 pages.

Babylonisches im Neuen Testament, von A. Jeremias. Leipzig, Hinrichs, 1905; in-8, 132 pages.

Principles of literary criticism and the synoptic problem, by E. De Witt Burton, Chicago, University Press, 1904; in-4, 72 pages,

Le recueil d'oracles qui constitue le livre d'Isaïe soulève une quantité de problèmes intéressants pour la critique, mais qui sont parfois déconcertants pour l'exégèse dite traditionnelle. Il semble que l'on a voulu, dans le volume que vient de publier le P. Condamin, éviter de les aborder tous en même temps. Ce volume contient une introduction des plus sommaires, la traduction avec des notes critiques, la discussion des morceaux pour ce qui est de leur structure littéraire et poétique, de leur sens général, quelquefois de leur origine, quand on croit pouvoir conclure à leur authenticité. « Parmi les questions d'authenticité, nous dit-on, il en est qui concernent surtout l'origine du livre d'Isaïe *en tant que livre*, et dont la solution n'est pas absolument indispensable à l'intelligence du texte (ch. xiii-xiv, 23; xxiii-xxvii; xxxvi-xxxix, xl-lxvi); elles seront discutées, s'il plaît à Dieu, dans le volume » d'introduction qui paraîtra ultérieurement. Espérons que Dieu permettra prochainement au P. Condamin de se prononcer sur l'origine des chapitres dont il s'agit.

La nouvelle traduction d'Isaïe, où l'on s'est efforcé de suivre le rythme poétique, est très exacte, très soignée. La critique du texte est conduite avec une liberté dont il n'y a pas eu jusqu'à présent beaucoup d'exemples chez les commentateurs catholiques. Les notes,

succinctes et substantielles, servent surtout à justifier les corrections admises par l'auteur; les petites dissertations jointes à chaque morceau en contiennent le véritable commentaire et en facilitent l'intelligence; elles sont très claires et bien ordonnées; par ci par là une certaine sécheresse de style qui touche à l'âpreté, presque à la mauvaise humeur. Beaucoup penseront que la préoccupation théologique a dicté l'interprétation de la fameuse prophétie d'Emmanuel (*Is.* VII, 14) : « Si la Vierge promise » — à qui promise? et s'agit-il d'une vierge? la prophétie est-elle conditionnelle? — « venait maintenant à concevoir et à enfanter, l'Emmanuel, son fils, . . . n'aurait pas encore atteint l'âge de discrétion qu'on se verrait déjà en face des faits accomplis ».

Il se pourrait que le défaut capital de cette œuvre importante fût dans le système strophique adopté par l'auteur et qui est celui qu'un autre jésuite, le P. Zenner, a cru découvrir dans les Psaumes. Comme « une démonstration complète de la composition des poèmes en strophes » est aussi renvoyée au volume d'introduction, il y aurait mauvaise grâce et peut-être inconvénient à critiquer dès maintenant les résultats auxquels arrive le P. Condamin. Disons néanmoins qu'il paraît s'autoriser beaucoup de son système pour supposer des transpositions dont la probabilité n'est pas toujours autrement garantie, et qu'un tel procédé ne laisse pas d'être dangereux. On est tenté de même assez souvent de se demander si le rythme vrai n'a pas été sacrifié aux exigences du prétendu cadre strophique.

M. Jeremias, qui traitait naguère des rapports de l'Ancien Testament avec les mythologies orientales (voir *Revue* du 4 juillet 1904, p. 2), discute maintenant les traces d'influence babylonienne dans les écrits apostoliques. L'idée dominante est la même que dans le précédent ouvrage : caractère absolu de la révélation biblique et de la religion chrétienne; emploi des légendes mythiques qui avaient cours dans le milieu où est né le christianisme. Le côté théologico-philosophique de la thèse n'est pas à discuter ici. Il semble bien que, dans l'histoire, l'absolu ne se manifeste que sous la forme du relatif. La plupart des analogies indiquées par M. J. ont déjà été signalées par d'autres; mais ce savant est d'autant plus enclin à les multiplier, au moins sur certains points, que son système les rend ou prétend les rendre inoffensives.

C'est ainsi qu'il commente par le mythe du dieu mort et ressuscité non seulement certaines images de l'Apocalypse, mais la dérision du Christ par les soldats romains, et les paroles de Paul (I *Cor.* XV, 36-37, 42) et de Jean (XII, 24) sur le grain qui meurt pour renaître. Le dernier rapprochement paraît fort douteux. A propos du second, M. J. nous dit que Jésus fut réellement supplicié en roi des fous et il explique par là l'inscription de la croix, le crucifiement des deux voleurs, la couronne d'épines, tout en admettant que ce dernier trait pourrait

n'avoir pas de valeur historique. Mais l'inscription de la croix a sa raison d'être indépendamment de l'hypothèse dont il s'agit, puisqu'elle exprime le motif juridique de la condamnation. Quant à l'hypothèse, elle soulève une difficulté et elle entraîne une conséquence que M. J. a négligé d'examiner. La difficulté consiste en ce que Jésus, condamné par Pilate, n'aurait pas été exécuté dans les formes régulières de la justice romaine. Le procurateur aurait abandonné à ses soldats trois condamnés qui étaient pour lui également vulgaires, avec faculté d'user d'eux pour la fête qu'on doit supposer avoir été annuellement coutumière à cette troupe païenne. La scène de dérision dans le prétoire paraissant aussi bien garantie que la condamnation même, il est probable que Pilate aura décidé cette aggravation du supplice de Jésus. Reste la conséquence : que devient l'épisode de Barabbas. On s'est autorisé d'un passage de Philon pour conjecturer que Barabbas était précisément le nom traditionnel du roi des fous (voir Salomon REINACH, *Cultes, mythes et religions*, I, 339); serait-ce que Pilate aurait fait crucifier Jésus en manière de Barabbas, non à sa place, et l'histoire de la grâce proposée ne serait-elle qu'un expédient conçu, en partant d'une formule équivoque ou mal comprise, pour dégager la responsabilité de Pilate et le montrer favorable au Christ, en faisant des Juifs les véritables auteurs de la passion? M. J. ne dit rien non plus, et l'on a lieu de s'en étonner, touchant l'analogie qui se remarque, en suivant le même thème, entre le dieu mort qui ressuscite et le Christ ressuscitant après sa mort. Certes, ce n'est pas le mythe qui a créé la foi des apôtres à la résurrection de Jésus; mais on pourrait constater dans certains détails et certaines déterminations de la croyance une affinité avec les idées courantes de la mythologie orientale.

Une certaine confusion règne dans tout le livre de M. J., et cette confusion ne provient pas uniquement de ce que les données mythologiques y sont amenées un peu pêle-mêle en commentaire des données bibliques, mais aussi de ce que le point de vue général de l'auteur est défectueux.

L'originalité du travail de M. E. de Witt Burton sur le problème synoptique consiste principalement dans la rigueur de sa méthode logique. L'auteur commence par établir une sorte de carte des rapports possibles entre les trois premiers Évangiles ; puis il fait l'application des diverses hypothèses, cherchant à déterminer celles qui sont réalisées dans les textes. Mais combien il est difficile, en pareille matière, d'embrasser toute la série des possibilités! et le tout n'est pas de construire une belle machine critique, mais de la faire marcher convenablement.

Les sources de Matthieu et de Luc seraient Marc ou un document à peu près identique à notre second Évangile; un document dit galiléen, qui aurait contenu la matière de *Luc*, III, 7-15, 17-18; IV, 2*b*-13, 16-30; V, 1-11; VI, 20-49; VII, 1-VIII, 3; un document dit péréen, repré-

senté par *Luc*, IX, 51-XVIII, 14; XIX, 1-28. Matthieu aurait eu de plus un recueil de discours, les *Logia* dont parle Papias, et de là viendrait l'attribution traditionnelle du premier Évangile. Les récits propres à Matthieu et à Luc, notamment les récits de l'enfance, viendraient de sources particulières, mais qui pourraient avoir été orales, sauf celle des récits de l'enfance dans le troisième Évangile.

On peut trouver la distinction des sources principales un peu mécanique et artificielle. La question des sources de Marc n'est pas abordée : le rédacteur du second Évangile n'aurait-il pas pu connaître les *Logia*, non pas ceux de Papias, mais ceux qui ont existé et que les deux autres Synoptiques ont exploités? Est-il bien nécessaire que la prédication du Baptiste, dont Marc reproduit un morceau, que la tentation, dont Marc donne aussi un abrégé, que la majeure partie du prétendu document galiléen aient été d'abord écrits à part et qu'ils ne se soient pas trouvés dans une ou plusieurs copies ou recensions des *Logia*? Ne peut-on pas dire la même chose du document péréen, source de Luc et non de Matthieu, mais recension particulière des *Logia* plutôt que relation originale et indépendante? L'analyse des grands discours de Matthieu n'induirait-elle pas à voir dans ces discours une œuvre de seconde main, non la forme primitive des *Logia*? Pour expliquer sinon pour résoudre le problème synoptique, il ne faudrait pas seulement considérer les possibilités abstraites de la rédaction afin d'en tirer un tableau géométrique des matériaux de l'Évangile, mais scruter attentivement l'esprit et la manière de chacune des rédactions. On ne peut pas traiter comme un paquet de lettres mortes, que leurs premiers détenteurs auraient enchevêtrées diversement, ces textes où s'est exprimée la foi vivante et grandissante des premières générations chrétiennes.

Alfred LOISY.

DARESTE, HAUSSOULLIER et Th. REINACH, **Recueil des inscriptions juridiques grecques**, 2e série, fascicules II et III. Paris, Leroux, 1904. In-8.

Les auteurs du *Recueil des inscriptions juridiques* viennent de publier deux fascicules qui contiennent les textes suivants.

I. *Règlements de la phratrie delphique des Labyades et la phratrie athénienne des Démiotonides.* — Au commentaire proprement dit est joint un exposé assez détaillé de toute la procédure usitée à Athènes pour la constatation de la légitimité des enfants. Quelques obscurités subsistent encore par endroits, notamment en ce qui concerne l'οἶκος des Décéliens, que je considère, pour ma part, comme le γένος dont le nom a passé au dème. Je relève à la p. 223 une bonne remarque sur la médiocre importance du rôle que jouaient ici les phratries athéniennes, et à la p. 226 une réflexion juste, quoiqu'un peu exagérée, sur le caractère archaïque de la phratrie des Labyades, comparée à celle des Démiotonides

II. *Actes d'affranchissement.* — Ils sont au nombre de 50, et appartiennent à toutes les régions de la Grèce et à toutes les périodes de son histoire. Les auteurs ayant été obligés de se limiter, il est naturel que tous les documents intéressants n'aient pas été reproduits par eux; mais leur choix est en général fort judicieux. Le commentaire fournit une étude très sobre, mais très nourrie, de l'institution. J'aurais voulu qu'on insistât davantage sur ce fait que la rançon était le plus souvent effective; on peut ajouter d'autres preuves à celles qui sont indiquées p. 256. Sur la question si controversée des éranes, j'adhère à l'explication proposée aux pages 267-269.

III. *Textes crétois.* — 1° Traité entre Gortyne et Rhizène (vᵉ siècle), établissant une espèce d'ἰσοπολιτεία, mitigée par une certaine subordination de la deuxième cité. (Je doute que le fragment de la p. 323 se rapporte aux repas publics. N'est-il pas possible de songer à un partage de fruits entre un propriétaire et son tenancier?). 2° Décret de Gortyne sur la monnaie de cuivre (IIIᵉ siècle).

IV. *Règlements commerciaux.* — 1° Décret d'Olbia sur le commerce de l'or et de l'argent (IVᵉ siècle). 2° Décret de Kyparissia sur l'importation et l'exportation des marchandises (IIIᵉ ou IIᵉ siècle).

V. *Décret de Mitylène sur le retour des bannis* (peu après 324). — Il semble que les biens aient été partagés par moitié entre les proscrits qui rentraient et les acquéreurs.

VI. *Décret de Tanagra* (IIIᵉ siècle), très précieux en ce qu'on y aperçoit un jury d'expropriation pour cause d'utilité publique; et c'est là une grande nouveauté.

VII. *Contrat de prêt* entre la cité phocidienne de Drymaea et la confédération des Œtéens (168-158). L'emprunt fut fait au trésor d'Héraclès, et le remboursement souffrit des difficultés, bien qu'il s'agît seulement d'une somme de 90 mines.

VIII. *Liste de condamnés à mort* pour fabrication de fausse monnaie (Dymé en Achaïe; fin du IIIᵉ siècle ou début du IIᵉ).

Je n'ai pas besoin de rappeler avec quel soin et quelle compétence tous ces textes sont établis, traduits et expliqués. On eût souhaité que les auteurs continuassent une œuvre, qui est un modèle d'exacte et solide érudition, et qui, à ce titre, rend tant de services. Tout le monde regrettera qu'ils la déclarent dès à présent terminée. Quand aurons-nous un recueil pareil pour les papyrus?

Paul GUIRAUD.

Amédée HAUVETTE. **Archiloque,** sa vie et ses poésies. Paris, Fontemoing, 1905 : x-302 p.

Le livre de M. Hauvette a les deux qualités que l'on demande à un ouvrage de littérature; il est intéressant et instructif. Intéressant, non seulement parce qu'il traite d'un poète dont la vie a quelque chose de

romanesque et dont les vers, en grande partie, révèlent la personnalité, mais parce qu'il est écrit en une langue claire et élégante, qu'il évite les longueurs et les superfluités, et qu'il sait être savant sans pédanterie. Instructif, parce qu'il discute sainement les témoignages, qu'il commente les textes en dehors de toute fantaisie, et surtout parce qu'il met Archiloque en sa place, qu'il apprécie son œuvre dans ses justes rapports avec le temps et le milieu, et qu'il lui attribue son rôle exact dans l'évolution historique de la poésie grecque. Car c'est là, en réalité, le véritable but des recherches de M. H. Étudier un écrivain dans ses ouvrages, faire ressortir ses qualités de pensée et de style, mettre en lumière le développement de son art, et les phases successives de son activité créatrice; montrer, si c'est un poète, quelles sont les sources de son inspiration, comment il manie le vers, quels effets il sait tirer de la forme poétique, c'est sans doute une grande part de la critique littéraire; et nous verrons que M. H. a su analyser la forme aussi bien que le fond des poésies d'Archiloque, pénétrer ses sentiments et ses conceptions morales, et retracer de lui une image non moins vivante que fidèle. Mais il n'a pas cru, avec raison, que là dût se borner son rôle de littérateur. Un poète, pas plus qu'un orateur, un historien ou un philosophe, ne saurait être considéré isolément; ce serait s'exposer à ne donner de lui qu'une connaissance incomplète et superficielle. Il a subi, même inconsciemment, l'influence des poètes antérieurs, il a exercé la sienne sur ceux qui sont venus après lui; il est donc à la fois un descendant, et, s'il a du génie, un précurseur, et c'est sous ce double aspect qu'il faut observer sa personnalité. Il est le produit d'un état social et d'une époque dont il reflète les mœurs, les opinions et les croyances; quel que soit son degré d'individualisme, il n'échappe jamais entièrement à la civilisation dans laquelle se sont développées ses facultés et sa culture intellectuelle, et c'est là encore un élément d'appréciation qu'on ne peut négliger. M. H. a donc voulu étudier Archiloque, non seulement au point de vue purement esthétique et littéraire, mais encore au point de vue de l'histoire de la civilisation et de l'histoire de la poésie.

La tâche, il faut le reconnaître, était délicate. Il ne nous reste d'Archiloque que des fragments, nombreux il est vrai, mais qui, à part le papyrus de Strasbourg et trois ou quatre autres morceaux d'ailleurs de peu d'étendue, ne dépassent pas quatre ou cinq vers. De plus, les témoignages des anciens sur le poète lui-même ne sont pas toujours bien précis ni bien concordants, et les renseignements historiques qu'ils fournissent ne se concilient pas sans difficultés avec ce que le texte d'Archiloque permet de supposer. M. H., qui commence son ouvrage par une étude chronologique et biographique, n'est ni un audacieux qui jongle avec les textes et en exagère la portée, ni un habile qui les plie aux exigences de ses combinaisons ; il évite avec soin les hypothèses que n'autorise pas la forme grammaticale, et, si

parfois sa critique dépasse le but, il n'est le plus souvent que le commentateur scrupuleux de l'expression grecque et le fidèle serviteur du bon sens. Je ne partage pas son opinion relativement au passage d'Hérodote I, 12, où Archiloque est dit contemporain de Gygès, et je dois dire qu'aucune des raisons invoquées pour l'expulsion de cette phrase ne me paraît convaincante (p. 15 svv.); elles sont au contraire toutes facilement réfutables, et la conclusion « Hérodote n'est donc pas l'auteur du rapprochement chronologique entre Gygès et Archiloque » (p. 21) me semble à rejeter, tant qu'elle ne s'appuiera pas sur des preuves plus solides. Mais ici M. H. pèche plutôt par excès de prudence, car en somme le texte d'Hérodote serait plutôt utile à sa thèse, suivant laquelle Gygès serait mort en 652, et l'ἀκμή d'Archiloque se rapporterait à 665. En revanche, on appréciera la justesse des observations de M. H. sur l'inscription de Déméas et sur la valeur exacte des expressions d'Archiloque relatives à une éclipse de soleil (fr. 74 Bergk) et aux « malheurs des Magnètes » (fr. 20). Je ne puis insister comme je le voudrais sur les différentes parties de l'ouvrage : la reconstitution de la vie d'Archiloque, l'histoire de ses poésies et de leur influence, les innovations du poète, l'étude de son caractère et de sa violence satirique, le jugement littéraire sur son style et sa manière de composer ; mais je retrouve partout les mêmes qualités de sincérité et de finesse, d'érudition et de simplicité. Qu'il s'agisse de la critique alexandrine de l'œuvre d'Archiloque, des rapports de sa poésie avec la poésie épique, de sa métrique et de sa langue, ou encore de ses sentiments patriotiques, de l'âpreté de ses inimitiés, de son amour pour Néoboulé et de ses suites funestes, M. H. est toujours maître de son sujet; il est d'ailleurs documenté de toute manière, et les interprétations des modernes ne lui échappent pas plus que les témoignages des anciens.

Je ne saurais dire, toutefois, que tout dans l'ouvrage soit d'égale sûreté, et que la critique ne trouvera pas à s'exercer sur quelques points. L'étude du vocabulaire d'Archiloque manque de précision, et deux des listes de mots dressées p. 237 et 240 sv. renferment des erreurs [1]. La discussion sur les génitifs en οιο (p. 128 svv.) est insuffi-

1. L'une de ces listes contient les mots d'Archiloque que « la quantité de leurs syllabes excluait du mètre épique », au nombre de 22. Il faut en supprimer près de la moitié, dont les uns, comme ἐργάτις et ὀρέσκοος, peuvent entrer dans l'hexamètre même sous la forme donnée ; d'autres, comme οἰκίῃ, peuvent s'y trouver dans certaines conditions, cf. ἐσχάρῃ ζ 52, σφενδόνῃ N 600; d'autres, comme ἀνταμείβεσθαι et καταυανεῖν, s'y prêtent par exemple sous les formes ἀντημείβετο et καταυανθείς; d'autres enfin, comme ἐργάτης, peuvent s'y rencontrer à leurs cas terminés par une voyelle, cf. παραιβάται Ψ 132, ἐπιστάτῃ ρ 455, ἐργάτᾳ ἀνδρί fin de vers dans Théocrite X, 9. Les syllabes brèves sont si fréquentes dans Homère devant le groupe muette + ρ, aussi bien dans le corps des mots qu'en finale, qu'une forme ἀθροΐζεται ne peut être déclarée impossible dans l'hexamètre épique. Ce n'est donc pas la seule raison de leur quantité, comme il est dit, qui a fait que ces mots

sante, en ce qu'elle ne tient pas compte du fait que Διωνύσοιο est dans un tétramètre (fr. 77), ce qui ne laisse pas d'être une grave difficulté. L'effet vu dans quelques fragments repose sur une lecture incertaine, par exemple fr. 8 (p. 274), où δειλοῦ est une correction plus spécieuse que sûre. Si οἶνος ἐρυθρός (fr. 4) doit être considéré comme une « épithète de nature, sans rapport avec la circonstance » (p. 267), la traduction qui en est donnée p. 198 est bien peu d'accord avec cette opinion. L'interprétation de la tirade célèbre οὔ μοι τὰ Γύγεω, etc. (p. 199 svv.) me semble bien, comme à M. H., inadmissible selon l'hypothèse de Jurenka; mais celle que propose M. H. n'est pas, à mon sens, beaucoup plus satisfaisante : « Ce qui est sûr, c'est que le poète opposait aux prétentions exorbitantes, aux ambitions démesurées de quelques uns de ses adversaires, les goûts simples d'un homme de condition modeste » (c'est-à-dire les siens); il m'est impossible de voir rien de pareil dans ce morceau [1]. Je pourrais noter encore quelques minuties, mais tout cela disparaît dans l'heureuse impression d'ensemble produite par l'ouvrage, impression que précise et fortifie la conclusion de M. Hauvette. Il y résume excellemment en quelques pages tout ce que ses recherches lui ont permis de dégager sur la chronologie d'Archiloque et sur l'importance de son rôle poétique. C'est une synthèse du caractère d'Archiloque, qui ne le dépeint plus dans les traits épars de son individualité, mais qui explique le poète par l'homme, qui rattache sa production littéraire aux mœurs et à la civilisation de l'époque, et qui montre en lui non seulement le créateur d'un genre nouveau et l'intermédiaire entre la poésie épique et la poésie dramatique, mais aussi l'un des premiers représentants de l'esprit ionien et de la culture ionienne au VII[e] siècle.

My.

MEDIN (Antonio), **La storia della repubblica di Venezia nella poesia.** Milan. Hoepli, 1904. In-8 de XVI-623 p. 7,50.

Ce très docte ouvrage a obtenu le prix dans un concours ouvert par l'*Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti* et il le mérite. Il suppose un travail considérable puisqu'il embrasse toute l'histoire de Venise jusqu'au traité de Campo-Formio et que l'auteur a su retrouver en Italie et au dehors une étonnante quantité de textes imprimés ou manuscrits; il est clairement distribué. Enfin l'auteur fait bien ressortir les particularités curieuses qu'offre l'histoire de cette poésie poli-

---

manquent dans l'épopée. Dans l'autre liste, au contraire, sont enregistrés des mots dont la quantité, eussent-ils été connus d'Homère, interdisait l'emploi, comme ἀποσκολύπτω, διθύραμβος, κοκκύμηλον, et qui devaient donc être dans la première.

1. Je ne suis pas non plus complètement d'accord avec M. H. relativement aux amours d'Archiloque et à l'interprétation des fragments que l'on peut y rapporter (p. 71 svv., 277 svv.); mais sur ce point ce que l'on peut retrouver est très incertain, et M. H. sait lui-même que le terrain n'est pas solide.

tique, par exemple le caprice qui parfois en guide les préférences; ainsi c'est très tard qu'elle célèbre la paix que Venise eut l'honneur de voir conclure entre Frédéric Barberousse et Alexandre III; par exemple encore, les rimeurs se taisent sur la conjuration de Bajamonte Tiepolo, sur celle de Marino Faliero; il est vrai qu'on sait que le peuple irrité autant qu'effrayé chantait tout bas des vers contre la répression de ces deux complots et qu'on peut attribuer la disparition de ces couplets à la vigilance des vainqueurs; mais ceux-ci auraient eu beau jeu dans tous les sens du mot pour rimer leurs victoires et ne l'ont pas fait.

M. M. ne dissimule pas que l'intérêt historique est presque toujours le seul que présentent ces panégyriques et ces satires; presque jamais on n'y rencontre un trait d'esprit, un mouvement oratoire; j'ajoute qu'on y relève assez rarement des faits précis, des détails nouveaux sur les événements; on y revoit plutôt, en vers tout ou plus médiocres, ce qu'on a déjà lu dans la prose plus habile des chroniqueurs. M. M. l'explique par des causes secondes; la cause première me paraît être une idée fausse dont le grand Alighieri, qui l'avait d'abord adoptée, n'avait guère réussi à désabuser en Italie que lui-même, savoir que la grande poésie n'était faite que pour la fiction et pour l'amour; jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, presque tout Italien vraiment doué pour la poésie prend son inspiration hors de la vie nationale; il sèmera dans ses vers les souvenirs des beautés littéraires de l'Italie, les allusions à son histoire; en ce sens, le poésie italienne est plus nationale que la nôtre; mais l'impression profonde des joies, des douleurs publiques qu'on trouve si souvent chez nos poètes dès l'époque la plus reculée est beaucoup plus rare chez leurs confrères d'au-delà les Alpes; chez les plus grands Italiens, l'expression poétique du patriotisme tourne vite au lieu commun, moins encore par indifférence que par crainte de s'écarter de ce que l'on croit la vraie matière de la poésie. En tout pays, certains préjugés tyrannisent le poète, cette chose soi-disant si légère et si fantasque! pensez, pour ne pas sortir de l'Italie, au mal qu'y a fait le préjugé qu'un poète qui se respecte ne doit pas s'astreindre à une clarté continue!

Mais M. M. a eu raison de croire qu'on lirait néanmoins avec plaisir sa patiente nomenclature : on aime à repasser, même en compagnie de ces faibles rimeurs, l'histoire d'une ville pour qui en somme le grand public n'est pas juste; on se croit quitte envers elle quand on lui accorde, avec l'entente du commerce, une intelligence malicieuse et déliée, un pinceau éclatant. On oublie que seule en Italie elle a su fonder un gouvernement régulier, un empire étendu, durable, maintenu par une marine nationale, et que son courage a survécu trois ou quatre siècles à celui du reste de la péninsule. On est obligé de s'en souvenir quand on lit les chapitres de M. M. sur la conquête, la défense de la *Terra ferma*, sur la guerre contre les

Turcs. Je signale en particulier les pages où l'auteur relève certains historiens qui, antidatant beaucoup trop leur gratitude pour le Piémont, prétendent que l'honneur de l'Italie s'était réfugié dès le premier quart du xvii^e siècle à la cour de Charles-Emmanuel ; le fils du vainqueur de Saint-Quentin a eu le mérite (c'en était un alors pour un prince italien) d'être ambitieux ; mais, quant à la suite dans les idées et à la dignité, c'est Venise et non pas lui qui en tenait alors école dans la Péninsule, et M. M. est généreux en ne qualifiant la conduite de Charles-Emmanuel que d'un peu inconsidérée.

D'ailleurs quelques chapitres échappent à l'inconvénient de ne rien apporter de vraiment instructif, notamment ceux qui roulent sur la lutte de Venise et de Paul V au xviii^e siècle, sur celle des conservateurs et des novateurs en matière de Constitution au xviii^e siècle ; on verra d'une part que Venise couvrit en 1606-7 non pas seulement ses graves théologiens, mais ses auxiliaires bouffons ; d'autre part on se dédommagera d'avoir vu jusque là les débats des versificateurs porter exclusivement sur la politique extérieure de Venise et l'on verra confirmé pour la politique ce qu'on savait déjà pour la littérature, c'est-à-dire qu'à la fin du xviii^e siècle Venise n'a plus qu'un souci, n'être pas dérangée dans ses habitudes. M. M. soulève aussi une question intéressante, la part qu'eut le gouvernement vénitien dans l'inspiration des pamphlets ou des panégyriques ; il pense qu'elle fut très grande ; mais il l'affirme plutôt qu'il ne le prouve ; le fait curieux que, dès le xiv^e siècle, les registres publics mentionnent les poésies composées en l'honneur de Venise (p. 26) n'est pas un argument décisif. Notons en passant, p. 398, un trait à ajouter, touchant la réputation d'ivrognerie des Allemands, à ceux que j'ai réunis dans mon article du *Bulletin italien* (juillet-décembre 1901) sur le type de l'Allemand dans la littérature italienne ; je saisis l'occasion d'y ajouter de mon crû en renvoyant à Giulio Cesare Scaligero, réplique au *Ciceronianus* d'Erasme, à Trajano Boccalini (2^e *centuria* des *Ragguagli del Parnasso*, n^os 6 et 28), à Enea Silv. Piccolomini (passage cité p. 30 de la récente thèse latine de M. Pérouse, Lyon, Legendre, 1904). Nos historiens recueilleront p. 149-164, 167-9, d'autres données sur des factums composés ou encouragés par les Français lors de la ligue de Cambray.

L'ouvrage est très bien imprimé, les citations de français presque toujours correctes, mérite peu fréquent dans un livre italien (p. 167, lire *remémore* au lieu de *remore*) ; à la 1^re p., on trouvera une reproduction de l'*Apothéose* de Venise de Paul Véronèse et à la fin une bibliographie en 873 articles qui à elle seule forme le meilleur éloge de M. Medin, une liste des *capoversi* des poésies étudiées, une table onomastique et méthodique.

Charles Dejob.

Fritz Baer. **Die Schweizerische Amazone** (chez Beck, à Bâle, Kohlenberg, 7). In-8°, 164 p. 2 fr.

Ces mémoires d'une soldate, de Regula Egli, l' « Amazone suisse », femme d'un colonel au service de la France, Florian Engel, ont paru en 1821 et en 1828. Regula narre dans la première partie les guerres qu'elle a vues, et dans la seconde, ses voyages et aventures à travers le monde après Waterloo.

La première partie nous importe seule. Regula raconte qu'elle eut 21 enfants. 9 moururent dès leur naissance et en bas-âge. Ceux qui survécurent, devinrent officiers pour la plupart : deux périrent à Marengo, deux autres à Waterloo, un autre à Toulouse, un autre en Espagne, un autre décéda à la Nouvelle-Orléans, deux autres étaient avec Napoléon à Sainte-Hélène. Restent 3 filles mariées, l'une au général Perrier qui mourut à Leipzig, l'autre à Muret, aide de camp de Desaix, la troisième à Prame, secrétaire du général Mouton-Duvernet.

Regula avait épousé en 1778 Florian Engel, sergent-major au régiment suisse de Diesbach, et elle l'accompagna partout, en Alsace, en Corse, en Flandre sous l'ancien régime, et dans toutes ses campagnes, sous la Révolution et l'Empire. Lieutenant en 1789, capitaine au 4e léger en 1793, Engel était devenu chef de bataillon du 4e régiment de ligne, puis colonel du 4e léger lorsqu'il fut tué à Waterloo. Sa femme qui combattait à ses côtés, le pistolet au poing, le vit tomber ainsi que son plus jeune fils âgé de dix ans, et sur un point du champ de bataille succombait son quatrième fils.

Hélas! tout cela est faux! Il n'y a pas eu dans les armées de l'Empire d'Engel, fils de Florian Engel et de Regula Egli; il n'y a pas eu de frères Engel à Sainte-Hélène; il n'y a pas eu de général Perrier; il n'y a pas eu d'aide-de-camp Muret!

Et du mari de Regula, de Florian Engel, nulle trace dans les documents des archives de la guerre. Il n'y a pas d'Engel, lieutenant au régiment de Diesbach, pas d'Engel chef de bataillon au 4e de ligne, pas d'Engel colonel du 4e léger!

Entrerons-nous dans le détail? *Ab uno disce omnes.* Regula assure qu'elle se rendit après son mariage, en septembre 1778, à Strasbourg où stationnait le régiment de Diesbach; qu'elle y mit au monde le 27 juillet 1779 un enfant qui eut pour parrain le prince Max et pour marraine une princesse dont le mari était colonel de régiment de Hesse-Darmstadt; qu'elle accoucha l'année suivante, en 1780, à Schlestadt, d'un deuxième enfant. Or, Diesbach était en 1778, en 1779, en 1780, non à Strasbourg et à Schlestadt, mais en Bretagne, à Brest et à Morlaix; le prince Max est en 1779 non à Strasbourg, mais à Metz, avec son régiment de Royal Deux-Ponts, et le futur landgrave Louis, le colonel du régiment de Hesse-Darmstadt — qui stationne d'ailleurs à Nancy et en Bretagne — ne commanda ce

régiment qu'en 1780! Regula ajoute qu'elle partit ensuite pour la Corse, qu'elle séjourna à Calvi, à Saint-Sébastien (elle veut dire sans doute Saint-Florent). Or, Diesbach n'est jamais allé en Corse!

Qui croira dès lors que Regula obtint de Robespierre la liberté de son mari, qu'elle eut en Égypte deux jumeaux qui furent les filleuls de Bonaparte, qu'elle était attachée en 1809 au service de Marie-Louise, qu'elle suivit Napoléon à l'île d'Elbe, qu'on la prit à Marseille et à Nîmes pour Laetitia?

Encore des Mémoires fabriqués!

A. C.

Albéric Cahuet, **La Question d'Orient dans l'histoire contemporaine** (1821-1905). Paris, Dujarric et Cie, 1905, gr. in-18, III-537 p.

En écrivant ce volume, M. C. n'a pas eu l'intention de faire œuvre nouvelle et de nous donner le résultat d'une première étude de main, mais seulement de réunir en recueil commode les principaux faits relatifs à l'histoire de l'Empire ottoman et des États balkaniques depuis le début de l'insurrection grecque jusqu'en 1905. Il ne faut donc demander à l'ouvrage que les qualités d'un bon manuel, et il les a toutes, à une exception près, que je préfère signaler tout de suite : il n'y a pas de bibliographie. Un bon travail du genre de celui-ci doit mettre le lecteur à même de s'informer davantage s'il en a le besoin ou seulement la curiosité; une partie de l'effort de l'auteur est perdue s'il ne nous fait profiter de ses recherches en signalant, non pas seulement le titre des ouvrages, mais de quel point de vue le sujet y est considéré et dans quel esprit; autrement dit, tout manuel bien fait requiert une bibliographie succincte, mais systématique et critique. Elle manque ici et c'est regrettable, car M. C. aurait certainement pu la faire, sinon excellente — il n'y en a guère de telles, — du moins aussi bonne que possible. Cette réserve faite, je ne vois presque rien qui ne soit à louer dans ce travail. La division en trois parties (La Question d'Orient avant le traité de Paris; — L'exécution du traité de Paris et le développement des nationalités; Le traité de Berlin et les questions actuelles) est claire et conforme à la suite chronologique; les questions essentielles y sont traitées, sinon toujours très profondément, du moins avec une information suffisante; peut-être M. C. aurait-il pu faire un plus grand usage des documents officiels étrangers, et notamment des *livres verts* italiens. La plupart des vues générales paraissent empruntées aux meilleurs travaux contemporains, et en particulier aux cours de droit international professés par M. Renault. Le style, sauf quelques rares phrases venues des journaux quotidiens (p. ex. p. 517 où on lit : « Les vues échangées sur ce point se cristallisèrent en un programme de réformes »), est en

général clair et même agréable. En somme, l'ouvrage de M. C. est bien adapté à son objet et pourra rendre de très utiles services [1].

R. Guyot.

Alfred Baudrillart. **Quatre cents ans de Concordat.** Paris, Poussielgue. Lille, René Giard. 1905. 386 p. in-8°.

Ce livre de circonstance, formé de la réunion de sept conférences données l'hiver dernier à l'Université catholique de Lille, est naturellement aussi un livre à thèse. M. C. s'est efforcé de démontrer qu'à toutes les époques le régime concordataire n'a eu, somme toute, en France que de bons effets aussi bien pour l'Église que pour l'État, — ce qui lui permet de conclure qu'il faut le conserver à tout prix. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette thèse plus politique qu'historique. Au reste, si M. B. est un bon juge de ce qui est le *bien* de l'Église, on peut récuser son autorité quand il s'agit du *bien* de l'État et cependant c'est d'une définition préliminaire du bien de l'Église et du bien de l'État que dépend nécessairement toute la démonstration. Si on admet, avec M. B. et les théologiens, que les fins de l'État doivent être subordonnées aux fins de l'Église, alors sa thèse tient debout, — mais le tout est de l'admettre.

L'historien ne peut que constater le parti qu'ont tiré des Concordats les différents gouvernements et les différents papes. Son rôle s'arrête à cette constatation. Il lui est difficile, sinon impossible, de préjuger si les choses auraient été autrement en régime de séparation, ce régime n'ayant jamais fonctionné réellement en France, même pendant la période du Directoire, car le Directoire eut son église officielle. Quant à savoir si l'ancienne monarchie aurait retiré un surcroît de force ou subi un amoindrissement du fait de la constitution de l'église de France en église nationale séparée de Rome et si cette église eut été plus ou moins vertueuse, c'est aussi matière à conjectures. M. B. estime que l'église de l'ancien régime n'a pas été ni aussi servile ni aussi dissolue qu'on le dit; peut-être? Mais combien il est délicat de dresser ainsi le bilan des vertus et des vices!

Il n'en faut pas moins remercier M. B. de nous avoir donné cette revue rapide de l'histoire des rapports de l'Église et de l'État depuis la Pragmatique de Bourges jusqu'à nos jours. Son livre rendra des services, malgré ses partis pris, parce qu'il est en général bien informé. Je n'y ai pas relevé d'erreurs de faits et les citations sont correctes. Une utile bibliographie, bien qu'incomplète, termine le volume.

A. Mathiez.

---

1. Quelques fautes d'impression, il faut lire : p. 27, ἑταῖρος; p. 114, n., Dares*te*; p. 110, n. 2, Westmor*e*land; p. 261, Morava; p. 434, n., Privat = und öffenliche Recht et p. 443, n. 2, öffenliche*s* Recht; p. 439, n. 2, de Clercq, etc.

Ernest Seillière. **Apollôn ou Dionysos?** Etude critique sur Frédéric Nietzsche et l'utilitarisme impérialiste. (La Philosophie de l'Impérialisme. II.) Paris, Plon, 1905, in-8°, pp. xxvii, 354.

M. Seillière qui avait abordé il y a deux ans son étude de la philosophie de l'impérialisme par un volume sur Gobineau, la continue par un second consacré à Nietzsche, ce représentant si brillant et si trouble de l'impérialisme individuel. M. S. a soumis à une analyse très attentive l'œuvre entière de Nietzsche, en suivant son évolution où les contradictions ne manquent pas. L'impérialisme individuel que Nietzsche a baptisé « volonté de puissance » est sorti de l'impérialisme de race. Celui-ci, à le considérer dans l'histoire de la civilisation grecque, la plus familière à Nietzsche par ses études professionnelles, la seule, on peut dire, qu'il ait connue, a été marqué à ses origines des traits propres à la divinité des Doriens conquérants, Apollon, le dieu de lumière, de raison et d'ordre, triomphant du dieu asiatique, Dionysos, l'incarnation de l'instinct débridé, du débordement mystique et des effusions lyriques. Apollonisme et Dionysisme, pour employer la terminologie de M. S., représentent dès lors les deux pôles entre lesquels a oscillé la pensée du moraliste. C'est à expliquer ces oscillations que l'auteur s'est attaché.

Il a montré dans la période de jeunesse de Nietzsche un franc dionysisme prenant sa source dans son premier enthousiasme pour Wagner et aboutissant à la religion du génie, cette déconcertante métaphysique où se perçoivent des échos de tous les individualismes romantiques issus de Rousseau. Dès 1877 environ, quand il a rompu avec Wagner, qu'il a abandonné Schopenhauer pour Darwin, Nietzsche se convertit à un utilitarisme, qui est souvent le reflet outré des moralistes français, de Vauvenargues ou d'Helvétius (d'Helvétius même serait la formule de la volonté de puissance), mais qui reste en tout cas plein de méfiance à l'égard du mysticisme. C'est la période d'élaboration de sa pensée qui aboutit à ce qui dans son système a obtenu le plus de large popularité : la morale du surhomme. Ici Nietzsche est nettement utilitariste impérialiste. Mais une évolution inquiétante le ramènera au dionysisme. Il accuse les tendances rationalistes qu'ont développées le socratisme, puis le christianisme, d'avoir étouffé l'instinct pour laisser triompher une morale plébéienne. Dans ces vues négatives il a eu des devanciers : Rousseau, Stendhal, Heine, Stirner, et M. S. a tiré de cette parenté dans la critique révolutionnaire un très attachant chapitre. Quant aux vues positives, elles sont inséparables de leur fondement pathologique. Sous l'influence de la maladie, Nietzsche fonde sur la souffrance, sur la cruauté volontairement acceptée et délicieusement savourée, une étrange métaphysique de la Volonté de puissance, qui l'incline vers le premier dionysisme de sa jeunesse. Vers la fin de sa vie, Nietzsche fut amené, vraisemblablement sous l'influence des ouvrages de Gobineau — et c'est une première

justification de l'étude qui a précédé celle-ci — à examiner la théorie de l'impérialisme ethnique, et de ses réflexions nouvelles combinées avec ses anciennes spéculations éthiques est sorti son système retentissant des deux morales, la morale des maîtres et la morale des esclaves. Ici encore son critique montre que ce surhomme de l'avenir a gardé bien des traits de l'idéal dionysien.

Avec une très grande aisance, M. S. s'est acquitté d'une tâche délicate. Ramasser en un corps de doctrine une pensée dispersée dans sept ou huit mille aphorismes n'est pas facile. N'est-ce pas aussi un peu décevant? M. S. qui ne tient qu'en une demi-estime pour leur contenu philosophique les ouvrages d'ensemble tels que Zarathoustra avoue le premier qu'avec d'adroites combinaisons on peut faire de Nietzsche « l'avocat de causes nombreuses et diverses ». Cette œuvre en effet, qu'il appelle avec raison des *Confessions*, ne nous livre que des matériaux, et elle les fournit en assez grand nombre pour autoriser bien des interprétations. Il n'en reste pas moins que l'analyse très pénétrante du critique aura dégagé les résultats les plus originaux et les plus durables d'une spéculation souvent malaisée à suivre et à coordonner. Il faut aussi lui savoir gré de la mesure qu'il a toujours gardée dans l'appréciation de théories qui n'ont pas partout rencontré la même patience indulgente. M. S. a estimé avec raison que le caractère nettement pathologique de certaines phases de la méditation de Nietzsche ne dispensait pas la critique de moins d'attention et de justice.

L. R.

Karl Bücher. **Die Entstehung der Volkswirtschaft.** 4te Aufl. Tübingen, Laupp, 1904. In-8°, VI-456 p.

Les éditions de ce petit livre célèbre se suivent avec une remarquable rapidité. La première était de 1893, celle-ci est la quatrième. Elle ne diffère guère de la troisième, parue en 1900. La division en dix essais subsiste, avec une pagination identique. L'auteur s'est borné à supprimer un appendice polémique. On peut lui reprocher de n'avoir pas sensiblement rajeuni sa bibliographie. Il cite (p. 440, n. 1) des statistiques de 1890.

La substance de ce livre a si bien, depuis douze ans, passé dans tous les ouvrages français d'histoire économique et d'économie sociale qu'il est aujourd'hui très malaisé de lui rendre pleinement justice, de *réaliser* tout ce qu'il apportait de nouveau lors de sa première apparition.

Il a donné le coup de grâce à l'*homo œconomicus*, au concept classique de « Robinson dans son île ». A l'homme abstrait, artificiellement pourvu par les économistes de tout un arsenal de besoins, il a substitué l'homme réel, tel que le révèlent l'anthropologie, la préhistoire et l'histoire. Tandis que chez les économistes tous les phéno-

mènes apparaissaient sur le même plan, il les a classés en séries chronologiques, il a introduit dans cette science jusqu'alors déductive la notion du devenir.

Aujourd'hui que nous avons profité du travail de M. K. B., il nous est facile d'en signaler les parties faibles. De même que la loi des trois états d'Auguste Comte n'est vraie que d'une vérité toute subjective, et qu'elle ne se vérifie pas dans l'histoire totale de l'humanité, mais plutôt dans l'histoire de chaque fragment d'humanité ; de même l'évolution büchérienne, de l'économie naturelle à l'économie nationale puis à l'économie mondiale, ne se développe pas en série linéaire depuis l'âge des cavernes jusqu'au xx[e] siècle. Il y a eu des réalisations anticipées du capitalisme industriel, des retours vers le mécanisme primitif des échanges, des « moyen âge » et des « renaissances » économiques. C'est avec ce correctif seulement que l'on peut considérer comme valables les formules de M. K. B.

Henri Hauser.

DEUXIÈME LETTRE DE M. TACCONE

Encore une fois je m'adresse à votre impartialité et à votre justice pour insérer dans votre *Revue* quelques observations à M. My (voir numéro du 24 juin, p. 500).

1) M. My a bien eu raison de déclarer que dans sa critique il n'a pas voulu m'accuser de plagiat, puisque la démonstration que dans sa réponse il voudrait, au contraire, donner de ce plagiat, ne conclut rien après *tout* ce que j'ai écrit dans ma première lettre, *a*, 2[e] alinéa.

2) La remarque de M. My, que je serais bien embarrassé de donner la formule de la loi que j'ai appliquée au lieu de celle de Porson, n'a pas de sens, puisque la formule est précisément celle que, par malheur, j'ai adoptée en suivant M. Masqueray. M. My a besoin de lire plusieurs fois avant de comprendre.

3) Pour la vérité : ce n'est pas une *expression peu exacte* de M. Masqueray que j'ai notée à p. 34-35 de ma *Memoria*, mais une erreur très grave, et M. My n'aurait pas dû laisser sans aucune mention dans son compte rendu ma recherche à propos du pseudo-dactyle, de même que d'autres points de mes deux travaux.

4) Lorsque je déclarais dans ma première lettre que je n'ai pas l'honneur de connaître M. My, j'entendais l'inviter, d'une façon qui ne me semblait pas manquer de toute perspicuité, à signer avec son nom ses articles et ses réponses : c'est une méthode trop commode que d'écrire des critiques sans manifester son nom, mais elle fait risquer quelquefois de perdre la considération des lecteurs. Je renouvelle ici l'invitation plus explicitement.

Angelo Taccone.

RÉPONSE DE M. MY.

M. Taccone s'est-il, oui ou non, étrangement trompé dans tout ce qu'il dit sur la loi de Porson? Alors qu'il cesse d'insister et laisse M. Masqueray tranquille. Y a-t-il, oui ou non, une ressemblance fâcheuse, que, par excès de scrupule ou d'indulgence, j'ai attribuée au hasard, entre les deux passages de son livre et ceux de Masqueray que j'ai donnés comme exemples? Alors que réclame-t-il? Eût-il préféré que je prononçasse les mots de *plagier* ou de *démarquer*? Je n'hésite pas à le faire, pour renseigner le lecteur, lorsque j'ai les mains *pleines de preuves :* M. T. voudra bien se le rappeler. Quant à l'*invitation explicite* du dernier paragraphe, il ne me plaît pas d'y répondre : elle est faite sur un ton que je juge

impertinent. Il y a bientôt vingt ans que j'ai l'honneur de collaborer à la *Revue critique;* j'ose me flatter que la signature My y est considérée comme une garantie d'impartialité; et voici M. Taccone, un débutant, qui me menace de perdre la considération des lecteurs! Qu'il se tienne donc en repos; je lui certifie expressément, en toute bienveillance, qu'il ne peut que gagner en s'abstenant de réclamations intempestives.

My.

— La traduction de Sophocle, par le savant éditeur sir R. Jebb, sera la bienvenue pour le lecteur anglais qui ne pourra pas lire le texte lui-même ; elle ne sera pas moins utile pour guider et soutenir celui qui voudra étudier le poète grec dans sa langue. L'helléniste en remarquera la fidélité générale et par endroits la scrupuleuse exactitude. La langue, autant que j'en puis juger, est ferme et élégante; l'emploi de certaines formes et d'expressions plus relevées lui donne une couleur poétique qui ne messied pas à la traduction des drames anciens (*The tragedies of Sophocles,* translated into English prose; Cambridge, Univ. Press, 1904; 376 p.). — My.

— M. Paton, l'helléniste bien connu, a essayé de rendre en strophes anglaises cinq odes de Pindare, les 1re, 2e, 3e, 4e et 9e Pythiques (*Five Odes of Pindar* rendered into English verse; Aberdeen Univ. Press, 1904; 43 p.). Ma compétence ne va pas jusqu'à pouvoir apprécier avec sûreté la valeur poétique de ces morceaux; quant à la traduction en elle-même, la forme adoptée a obligé trop souvent le traducteur à s'écarter du texte grec, soit en retranchant, soit en paraphrasant. Traduire Pindare en prose est déjà peu facile; combien plus difficile en vers, et surtout en conservant la même disposition strophique! — My.

— Les fascicules 1 et 2 du tome XI des Βυζαντινὰ Χρονικά (*Vizant. Vremennik*) publiées à Saint-Pétersbourg sous la direction de M. Regel, forment un seul volume de 464 pages, qui contient des articles originaux, en russe, de MM. Kracheninnikov, sur la tradition manuscrite des *Excerpta* περὶ Πρέσβεων (suite); Ilinski, sur l'histoire de l'alphabet slave; Koulakovski, sur le nom et l'histoire du thème de l'Opsikion; Papadimitriou, sur le mariage de la princesse russe Dobrodéa, fille de Mstislav, avec le prince grec Alexis Comnène; Sakharov, sur le texte du *Spanéas;* en grec, de M. Béis, inscriptions byzantines de Dimitsana et de Karyténa. Le reste du volume renferme des recensions et des notes bibliographiques sur de nombreux ouvrages récemments parus, diverses communications (en russe et en grec), et une intéressante notice (en français) sur l'abbaye de Grottaferrata, par M. Palmieri. Sous la rubrique *Chronique* sont deux articles de M. Sonkine sur l'Institut archéologique russe à Constantinople en 1902, et sur les fouilles de J. Clédat à Baoult, et une Chronique de Palestine et de Syrie par le P. Vailhé. A la fin, notices nécrologique sur Alex. Zvenigorodski et Em. Legrand. Un intérêt tout particulier s'attache à un document grec du xie siècle, publié en appendice par le P. Louis Petit, avec une bonne introduction sur le texte, sur le monastère dont il y est question, et sur son fondateur le grand domestique Grég. Pacourianos, le général byzantin connu et l'un des plus dévoués partisans d'Alexis Comnène. C'est la charte de fondation ou *typikon* du monastère de Pétritzos, dont on ne connaissait qu'une traduction imparfaite en grec vulgaire, publiée en 1888, et dont le texte original a été heureusement retrouvé dans une copie du xviiie siècle, à l'Académie de Bucarest (*Typikon de Grégoire Pacourianos pour le monastère de Pétritzos* (*Batchkovo*) *en Bulgarie,* xxxii-63 p.). La valeur de ce document réside surtout dans l'inventaire des objets précieux donnés au monastère par le fonda-

teur. Bien qu'il reste encore plusieurs corrections à faire, le texte en est soigneusement publié. — My.

— La *Revue* a signalé en leur temps les exercices de traduction de l'allemand en grec, à l'usage des classes supérieures, par M. Karl Schenkl. Le même auteur avait publié un ouvrage du même genre pour les classes élémentaires, dont nous avons reçu la 19ᵉ édition (*Griechisches Elementarbuch*, Vienne, Tempsky, 1905, 238 p.), revue par MM. H. Schenkl et Fl. Weigel. Ce sont des exercices d'application sur la grammaire classique de Curtius - v. Hartel, 24ᵉ édition, revue par M. Weigel, consistant en versions et thèmes formés de phrases détachées; des morceaux suivis, en grec et en allemand, y sont intercalés. La partie relative à la syntaxe ne comporte que des exercices de thème. Une seconde partie donne, pour chaque exercice, le sens des mots inconnus et indique les tournures nécessaires; on y trouve en même temps quelques observations grammaticales pour guider la traduction; c'est là une excellente manière d'habituer l'élève à la phrase grecque et de la familiariser avec l'usage. Un vocabulaire grec-allemand clôt le volume. — My.

— Nous venons de recevoir les fascicules 80, 81 et 82 du *Dizionario epigrafico* de M. de Ruggiero (Rome, Pasqualucci), Le fascicule 80 qui commence la lettre G, contient de bons articles sur *Galatia* (M. Voglieri), sur Galba (M. Ghirlanzoni) et Gallia (M. Toutain). Ce dernier article se continue dans le fascicule 81. Le fasc. 82 renferme la suite des fastes consulaires.

— La librairie Otto Peters de Heidelberg vient de publier la livraison xxivᵉ du *Obergermanisch-Raetische Limes*. Elle contient la description du fort de Urspring par M. E. Fabricius et celle du fort de Theilenhofen par M. Eidam.

— Le recueil (Paris, Leroux, 1905) des *Inscriptiones graecæ ad res romanas pertinentes* s'est accru d'un nouveau fascicule, dû à la collaboration de MM. Lafaye et Cagnat. Il contient 306 inscriptions de Syrie, 9 de Palestine et 172 d'Arabie. Le fond provient de Waddington; mais un tiers environ de ces documents est empruntée aux publications ultérieures. Le plus intéressant est le célèbre tarif de Palmyre (nᵒ 1056). Je signalerai en outre, les numéros 1002, 1112, 1252 (opérations d'arpentage sous Dioclétien), 1020 (confirmation par Valérien des privilèges du Zeus de Baetocaeca), 1050-1053 (mention d'un συνοδιάρχης, espèce de chef de caravanes), 1119 (prohibition contre les soldats de passage et les voyageurs), 1185 (nom de l'empereur Decius martelé, probablement par les chrétiens), 1191 (interprète des procurateurs), 1136, 1247 (στρατηγός des Bédouins de Syrie), 1261 (nom d'Avidius Cassius martelé), 1283 (fragment très court de quelque tarif de douane), 1341 (fragment d'un édit contre les dégâts faits dans les vignes), 1375 (mention d'un ancien Phænicarche). Le commentaire est, comme toujours, sobre et exact. — P. G.

— *Loi et décret dans le droit public des Grecs*, tel est le titre d'une brochure de M. Francotte, extraite du *Musée belge* (10 p.). Pour Athènes, il arrive à cette conclusion que toute la différence entre l'un et l'autre se trouve « dans la durée plus ou moins longue qui leur est assurée. » Le décret peut être abrogé comme on veut, au lieu que la loi est protégée par des formalités compliquées contre les innovations téméraires. Dans le reste de la Grèce, c'était au peuple qu'il appartenait de décider chaque fois si la mesure adoptée serait une loi permanente et irrévocable, ou un simple décret, et il arrivait souvent que dans le premier cas toute proposition de révision ou d'abrogation fut interdite par des peines sévères. — P. G.

— Nous avons seulement reçu tout récemment un mémoire de M. Aurelio Giuseppe Amatucci, lu à l'Académie d'archéologie, lettres et beaux arts de Naples le 13 février 1904 : *Emendazioni e Interpretazioni Plautine. Parte I, Amphitruo* (gr. in-4°, 22 p. Naples, Alf. Tessitore e figlio, 1904). Cette série de notes est, je pense, une sorte de supplément à une édition d'Amphitryon dont il est question ici dans quelques notes et que je ne connais pas. Seize passages, corrompus dans la tradition manuscrite, sont discutés avec minutie, ainsi que les remèdes que l'on a imaginés. Si quelques remarques méritent d'attirer l'attention (p. ex. importance de *usque*, au v. 153), aucune des conjectures proposées par M. A. ne me paraît évidente; la plupart soulèvent de graves objections. Je dois ajouter que la lecture du mémoire manque d'agrément; les indications bibliographiques sont souvent très insuffisantes; beaucoup de noms propres sont affreusement estropiés, et il y a quantité de fautes d'impression dont quelques unes fort agaçantes. — E. T.

— Nous avons reçu du même auteur un extrait de la Biblioteca delle Scuole Italiane, X, 17 : *L'eloquenza giudiziaria a Roma prima di Catone*, Naples, Luigi Pierro, 1904, 14 p. C'est, je pense, la suite d'un ouvrage de M. Amatucci que je ne connais pas et qui a eu une seconde édition à Turin, (Clausen) en 1896 : L'eloquenza latina nei primi cinque secoli de Roma. Dans notre brochure, M. A. se reportant aux textes, souligne ce qu'il y avait d'exagéré dans une phrase où Ellendt a soutenu que, dans le genre judiciaire, particulièrement dans les procès publics, l'éloquence n'aurait joué aucun rôle à Rome avant Caton. J'ai peur qu'en tout ceci M. A. n'ait enfoncé une porte ouverte. Je ne trouve pas très fondées les objections faites à M. Cima (p. 12, etc.). Ici encore il s'en faut, que l'impression soit toujours correcte. — E. T.

— Dans un programme de Freienwald sur l'Oder, le directeur, M. Edm. Hedicke, poursuit les *Studia Bentleiana* dont j'ai eu déjà occasion de parler (1904, II, p. 19). C'est aujourd'hui le tour d'Ovide. Les notes ont été relevées au British Museum, sur des éditions de Heinsius, 1658, et de Burmann, 1727. Bentlei avait eu communication, vers 1706, de trois manuscrits qui sont maintenant à Berlin (xii^{e}, xiii^{e} et xiv^{e} siècles) et qui y ont été consultés par Merkel et par Owen. Pour les Héroïdes et pour les *Remedia*, Bentlei s'est servi aussi de deux manuscrits de Cambridge (xii^{e} et xv^{e} s.) M. H. reproduit toutes ces notes parce qu'elles n'ont été publiées jusqu'ici que d'une manière incomplète et inexacte. Les travaux de reliure en ont malheureusement fait tomber quelques-unes. Tous les latinistes seront reconnaissants à M. H. d'avoir mis à leur portée, dans un ordre clair et commode, les notes, rapprochements et conjectures du grand critique du xviii^{e} siècle. — E. T.

— Trois publications récentes sur Virgile. M. Alphée Motheau dont j'ai signalé autrefois (1901, II, p. 418) une traduction en vers de l'Enéide, donne aujourd'hui chez Fontemoing un *Horace* en vers avec préface et notes. A la fin 70 p. de notes et en tête cette indication qui nous apprendrait de reste que l'auteur n'est pas du métier et que la date de son éducation nous reporterait pas mal dans le passé : « Ces notes mythologiques, historiques, géographiques ou anecdotiques sont tirées pour la plupart des traductions de *Daru, de Nisard, de Panckoucke et des commentaires de Lemaire* ». Heureusement un extrait de Jules Lemaitre, dans la préface, nous ramène à notre temps. Alors même que j'aurais eu la pensée de faire la critique détaillée du livre, j'y aurais renoncé en lisant la dédicace : à la mémoire de mon malheureux fils, le d^{r} René Motheau, médecin des administrations tunisiennes, mort du typhus à Tunis. Pieux souvenir. » — A côté des *Pitt press series*, on vient de créer à Cambridge des *Series for schools and trainings Colleges* qui sont des livres classiques tout à fait analogues, dûs souvent aux

mêmes auteurs, mais plus courts, plus simples, pourvus de lexiques et tout élémentaires. On nous a envoyé, de la collection, le livre III de l'Enéide de M. A. Sidgwick, « reader of Greek » à l'Université d'Oxford. Nous avons vu la valeur des livres classiques descendre, dans ces dernières années, avec une telle rapidité que, malgré toutes les raisons données, nous ne pouvons rester indifférents en sentant où l'on nous mène. Il me semble qu'ici cependant nous touchons le fond : au dessous il n'y a rien à moins qu'on ne se borne à épeler les mots. Je dois reconnaître cependant que le petit livre de M. S. est bien imprimé et soigné dans le détail. Au v. 230, la leçon *clausam* sera, surtout pour des débutants, tout à fait inintelligible. — Nous sommes au pôle opposé avec le premier livre de l'*Enéide* par M. Carlo Pascal, le professeur de Catane dont le nom est bien connu de nos lecteurs. Un mot d'abord du recueil dont cette édition fait partie. La collection de classiques latins chez Remo Sandron, contient jusqu'ici César, Cornelius Nepos, Phèdre, Salluste, deux livres des Annales et le dialogue de Tacite, les Captifs de Plaute, quatre livres d'Ovide, dix ouvrages de Cicéron, une moitié d'Horace, un choix de Tibulle et les Bucoliques. On annonce en préparation dix-sept nouveaux livres parmi lesquels je remarque Martial. Les noms les plus connus des savants italiens se retrouvent dans la liste. L'œuvre sera certainement considérable. J'avoue qu'en parcourant le livre de M. Pascal, je ne pouvais concevoir quel plan au juste il a suivi, et à quels lecteurs il croyait s'adresser. Bien des notes contiennent des renvois à des séries de livres de science souvent en langue allemande, ou encore développent longuement une polémique : quel est l'intérêt de tout cela pour des élèves ? Je ne vois pas là se vérifier la promesse de la préface (E neppur credo aver perduto di mirà l'intento scolastico.) Qui ne connaît chez nous la misère de ces livres qu'on déclare « bons pour tout le monde », élèves, professeurs, gens du monde ? Pure réclame ; le bons sens ne dit-il pas qu'à poursuivre à la fois des buts différents, on a la meilleure chance de les manquer tous ? Pour le nouveau Virgile de M. P., je dirai très sincèrement *Di meliora*... — É. T.

— Extrait des *Studi in onore di Vittorio Scaloja* : Ch. Appleton, prof. à l'Univ. de Lyon : La clause *apochatum pro uncis duabus* et l'histoire de l'as sextantaire; 34 p. in-8°, Prato, 1904, Giachetti e c. Je résume cette plaquette en quelques mots. M. A. relevant la formule qui se trouve dans le texte de deux ventes d'esclaves (142 et 160 ans après J.-C.) : *apochatum pro uncis duabus* (quittance pour deux onces), la rapproche de la mancipation *sestertio nummo* ou *assium quatuor* et prouve que, de part et d'autre, nous n'avons là qu'une valeur fictive. Il s'agirait d'onces de cuivre (non d'or ou d'argent; la valeur réelle (11 centimes) en serait insignifiante. Cette phrase empruntée aux formulaires, était dans la pratique, nécessaire tout au moins aux marchands d'esclaves ; car ils justifiaient par là qu'ils étaient bien propriétaires de l'esclave sans révéler pourtant son prix de revient. M. A. termine son mémoire en prouvant que la formule qu'il vient d'étudier contient, comme beaucoup d'autres formules, le souvenir d'une antique institution et qu'elle nous fournit une confirmation imprévue du fait qu'à une certaine époque, sûrement avant la loi Flaminia de 537, probablement avant les guerres puniques) l'as sextantaire a eu un caractère légal, officiel ; qu'alors on ne se bornait pas à compter, qu'on pesait encore la monnaie de cuivre, et que l'unité monétaire était justement deux onces de cuivre. Ainsi se trouvent confirmés plusieurs textes dont Mommsen avait à tort mis en doute l'exactitude. — É. T.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 5 août — 1905

Dictionnaire classique de la langue chinoise par F. S. Couvreur, S. J. Ho Kien Fou, Imprimerie de la Mission catholique, 1904, gr. in-4°, pp, XII-1080, 60 fr.

Le grand dictionnaire du R. P. Séraphin Couvreur a paru en 1890 sous le titre de *Dictionnaire Chinois-Français* à Ho Kien Fou; la valeur de cet ouvrage fut reconnue par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui lui décerna le prix Stanislas Julien; d'ailleurs l'édition fut vite épuisée, et malgré la concurrence des Dictionnaires de S. W. Williams, et de H. A. Giles, le besoin d'un nouveau tirage se faisait sentir; comme le dit l'introduction, « le travail a été repris à nouveau; le fond reste le même; mais beaucoup de changements ont été introduits. Un ordre et un titre différents ont été adoptés. Comme l'indique ce titre, les exemples cités sont la plupart tirés des livres classiques. Les autres sont empruntés à la littérature moderne ou contemporaine, aux pièces officielles, aux romans, aux comédies, et même quelques-uns au langage ordinaire.... Le nombre des articles est de 21.400 environ. « Ainsi donc, ce dictionnaire qui renferme les exemples du *Chi-King*, du *Chou-King*, du *Li-Ki*, des *Se-Chou*, en un mot les Classiques chinois dont le P. Couvreur a donné de si excellentes traductions et, dont ce volume forme une sorte d'index, servira également pour l'étude des documents diplomatiques et celle de la littérature populaire.

Le R. P. Couvreur est depuis la mort du P. Zottoli l'un des doyens des études sinologiques et nous le félicitons sincèrement de l'achèvement d'une œuvre monumentale qui fait honneur à la science française.

Henri Cordier.

Les cylindres de Goudéa, transcription, traduction, commentaire, grammaire et lexique, par François Thureau-Dangin. Première partie : Transcription et traduction. Paris, Leroux, 1905; gr. in-8, 101 pages.

Les deux inscriptions de Goudéa dont M. F. Thureau-Dangin publie la traduction et annonce le commentaire sont du plus haut intérêt pour l'histoire de la religion chaldéenne et l'on peut presque dire pour l'histoire de la religion en général; car il n'existe pas beaucoup de textes religieux aussi étendus et remontant à une époque aussi reculée dont l'interprétation présente autant de garanties. Les quelques lignes de la préface laissent deviner seulement le long et minutieux travail dont une simple traduction, à la fois claire et littérale, nous apporte maintenant les résultats.

Sur le premier cylindre (A), Goudéa raconte la construction du temple qu'il a érigé dans sa capitale au dieu *Nin-gir-su*; sur le second, il raconte la dédicace du même temple. Les deux relations sont assez amples et détaillées. Le récit commence en quelque façon dans le ciel, où Bel décrète la construction de l'édifice; il se continue par un songe révélateur dont Goudéa cherche l'explication. La prière du roi à Ninâ, « la reine devineresse des dieux », contient un récit développé du songe, que Ninâ reprend ensuite trait par trait en l'interprétant : la patési doit construire à *Nin-gir-su* le temple *e-ninnu;* mais c'est le dieu lui-même qui en indiquera le plan. D'où nouvelle prière et nouvel oracle. On assiste ensuite aux travaux, dont il semblerait que les dieux ont toujours l'initiative. Goudéa, qui rapporte leurs ordres comme ses propres demandes, n'indique pas le mode de divination par lequel il a obtenu ses réponses. Les comparaisons qu'il emploie volontiers sont loin de donner toujours à sa pensée la netteté qu'on pourrait souhaiter. Il décrit la dédicace avec beaucoup de complaisance : on voit que ce fut une semaine de fête où l'inégalité des conditions avait disparu et où la paix avait régné avec la joie dans les familles et dans la cité; « pendant le jour il y eut des prières, et pendant la nuit des oraisons ». Rien de plus curieux que l'installation de *Nin-gir-su* avec toute sa famille et toute sa cour, où l'on trouve les lieutenants du dieu, son conseiller, son ânier avec un baudet, son berger, son musicien, son chantre, son cultivateur, son garde-pêche, son intendant, son architecte. D'après la cour du dieu l'on peut se faire quelque idée de celle du roi; mais surtout on perçoit la naïveté de la conception religieuse qui préside à l'organisation de tout cet attirail divin. Goudéa énumère avec complaisance les pièces principales du mobilier sacré qu'il a placé dans le temple et les mesures qu'il a prises pour mettre en plein rapport le domaine du dieu, son parc et ses étangs. Le *patési* est grand pontife; il immole les victimes; il donne la flûte au musicien de *Nin-gir-su;* il installe les divinités. L'inscription se termine en une dernière prière pour la glorification du temple *E-ninnu* « qui a été construit au ciel et sur la terre »

L'importance de cette publication n'est pas à discuter. Il faut souhaiter que M. Th.-D. se charge lui-même de commenter historiquement, et non seulement par des notes philologiques, les textes dont il a si patiemment élaboré la traduction. Nul mieux que lui ne peut nous édifier sur la religion de Goudéa.

Alfred Loisy.

A. Audollent, **Carthage romaine (146 av. J.-C.-698 ap. J.-C.).** Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule 84e. Paris, Fontemoing, 1901, 850 p. in-8o, 3 cartes en noir et en couleurs dont deux hors texte.

Defixionum tabellae *quotquot innotuerunt tam in Graecis Orientis quam in totius Occidentis partibus, praeter atticas in corpore inscriptionum atticarum editas.* Paris, Fontemoing, 1904, cxxviii-568 p. in-8o.

M. Audollent a présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, pour obtenir le grade de docteur, deux ouvrages considérables.

Dans sa thèse française, il s'est proposé d'étudier Carthage romaine, son histoire, sa topographie, son administration et son commerce, ses cultes païen et chrétien, son essor artistique et littéraire ; de nous tracer, en un mot, un tableau complet de cette ville, de ses destinées politiques, matérielles, religieuses, économiques, intellectuelles, depuis le moment où elle s'est relevée des coups que lui avaient si rudement portés les soldats de Scipion jusqu'au jour où elle est tombée aux mains des Arabes. Quelles qu'aient été l'ampleur et les difficultés de cette tâche, M. A. a réussi à l'accomplir d'une façon digne de tout éloge : on ne pourrait souhaiter un exposé plus minutieux et plus précis, une érudition plus scrupuleusement informée, une discussion plus scientifique. Quand on envisage la quantité de livres, de brochures et d'articles que l'auteur a dû dépouiller, la multiplicité des questions qu'il a été successivement contraint d'aborder, l'abondance des faits qui se répartissent sur ces 820 ans de la vie de Carthage, on doit féliciter très vivement M. A. de n'avoir pas reculé devant un pareil effort, d'avoir su traiter avec une égale compétence des problèmes aussi divers et disposer avec autant de clarté des matériaux si nombreux, si dispersés et souvent si ténus.

Après une Introduction critique très pénétrante, consacrée à l'examen des ouvrages de ses devanciers, M. A. entre dans le vif du sujet. Le livre Ier traite de l'*Histoire de Carthage romaine* : la tentative infructueuse de C. Gracchus, l'essai plus heureux de César et d'Auguste, les années prospères du Ier et du IIe siècles, les révoltes du IIIe et du IVe, les périodes sombres avec les Vandales, le brillant déclin au moment de la reconquête byzantine, la chute irrémédiable sous les Arabes sont tour à tour étudiés avec un luxe de détails et une exactitude qui ne laissent rien à désirer.

Le livre II a pour objet la *Topographie*. L'auteur nous promène dans les faubourgs, dans la ville basse et la ville haute, essayant de fixer avec toute la rigueur possible l'emplacement des divers édifices. Dirai-je que, malgré toute l'ingéniosité de M. A., il subsiste encore bien des doutes et des obscurités? Les textes anciens ne suffisent guère dans le domaine de la topographie : leurs renseignements, vagues et fragmentaires, ne nous permettent presque jamais, quelle que soit la prudente perspicacité des savants qui les interprètent, de situer un monument d'une manière sûre ; pour mettre fin à nos hésitations, il faut que le sol lui-même nous révèle ses secrets : la terre carthaginoise, malgré les belles découvertes récentes, ne nous a pas encore livré tous ceux qu'elle cache ; il faut souhaiter seulement qu'on se hâte de l'interroger, car, chaque jour, la main destructive des Arabes fait disparaître un peu plus des vestiges de l'antique cité.

Dans le livre III, intitulé *Administration, Armée, Marine et Commerce*, le premier rang est occupé par l'organisation municipale ; un autre chapitre est réservé à l'énumération des fonctionnaires impériaux, d'ordre administratif ou financier, ayant eu leur résidence habituelle à Carthage ; dans le chapitre III, nous signalerons surtout les paragraphes relatifs à la garnison, au service de l'annonce, au commerce.

Livre IV, *le Paganisme*. La place d'honneur est pour Caelestis, la Tanit phénicienne romanisée, « le génie de Carthage » ; les pages, dans lesquelles M. A. analyse le concept de cette divinité, en décrit la religion, sont, à notre avis, parmi les meilleures du livre. Les cultes secondaires, Saturne, Esculape, Sarapis, la Victoire ; — le culte impérial, rendu par le concilium provincial siégeant à Carthage ou par les *flamines divorum* dans les temples municipaux ; — les usages religieux : superstitions populaires, croyances aux magiciens, aux devins, aux astrologues, traditions funéraires, forment le thème des trois autres chapitres de cette partie.

Plus considérable comme étendue, touchant à des matières plus délicates et souvent compliquées, est le livre V : *le Christianisme*. Ce n'est pas un des moindres mérites de M. A. de nous avoir fait connaître, comme il l'a fait, l'histoire de l'église de Carthage : il insiste en particulier sur l'épiscopat de Saint-Cyprien et le Donatisme ; il suit les vicissitudes de la chrétienté carthaginoise sous les Vandales et jusqu'au pontificat de Grégoire VII ; il nous initie à son organisation intérieure, aux degrés de sa hiérarchie, aux pratiques de son culte.

Les Beaux-Arts, architecture, peinture, sculpture, mosaïque, les arts industriels : terres cuites figurées, lampes, bijoux... se partagent le livre VI. *La littérature* remplit le livre VII : les chapitres où l'auteur parle de l'esprit public, de la société lettrée et des écoles, de la langue, des productions païennes et chrétiennes, ne sont pas parmi les moins intéressants de l'ouvrage. Apulée, Tertullien, Saint-Cyprien,

Saint-Augustin, tous ceux qui vinrent à Carthage, qui durent à la capitale de l'Afrique quelque chose de leur talent ou de leur inspiration, défilent devant nous, jusqu'aux poètes de l'époque vandale.

Trois appendices, contenant l'un les textes anciens relatifs à la topographie de Carthage romaine; un autre, les textes du Moyen Age et des temps modernes jusqu'en 1833, relatifs aux ruines de Carthage; un troisième, une liste des évêques de cette cité, terminent le volume, suivis d'un copieux erratum et addendum. Nous regrettons de n'avoir pas aussi trouvé, à la fin d'une dissertation de cette longueur, un index : le livre de M. A. compte 850 pages; une table alphabétique aurait singulièrement facilité les recherches et permis d'utiliser, avec plus de rapidité et de fruit, tous les précieux renseignements que l'auteur a accumulés avec tant de science.

Les mêmes qualités de patiente et méticuleuse investigation, d'exposition nettement ordonnée se rencontrent dans la thèse latine de M. A. C'est un *Corpus* de ces lamelles généralement en plomb, de ces *defixionum tabellae*, couvertes d'inscriptions imprécatoires, auxquelles on avait recours chez les Romains, surtout pendant les procès, dans la fièvre des jeux du cirque ou dans les aventures amoureuses, pour vouer à la colère des dieux ses adversaires ou ses rivaux. Quiconque a jeté les yeux sur un de ces grimoires comprendra aisément quel fut le labeur de M. A. Déchiffrer ces suites de jambages tracés en hâte et très imparfaitement, en démêler le sens parfois obstinément fermé, en collationner le texte, sont autant d'opérations qui demandent beaucoup de temps, coûtent beaucoup de peine et exigent une constance et une application tout à fait rares.

Parmi les 305 numéros que compte l'ouvrage, bon nombre avaient déjà été publiés; d'autres, surtout de provenance africaine, étaient inédits : tous ont été décrits avec la plus scrupuleuse exactitude, commentés avec un soin extrême. Sauf les lamelles qui figurent au *CIA*, l'auteur a réuni toutes celles dont il a pu avoir connaissance : jamais on n'avait encore présenté un tel ensemble. Le livre de M. A. est désormais le livre classique en la matière, nul doute qu'il ne le demeure longtemps. Le recueil est précédé d'une préface très développée où M. A. étudie, en cinq chapitres et en cent vingt-huit pages, différents points concernant les *defixionum tabellae*. Après avoir rappelé ceux qui se sont adonnés jusqu'ici à ces travaux et rendu hommage au plus célèbre d'entre eux, M. Wuensch, le savant éditeur des tablettes dans le *CIA*., M. A. explique ce qu'est la *defixio*, et la distingue en particulier de la *devotio* [1] : la *devotio* abandonne quelqu'un, parfois son auteur, comme victime expiatoire, à la merci des dieux; la *defixio* a un caractère lâche et inéluctable : elle vise à « fixer » une personne à son insu, de telle sorte que celle-ci ne puisse échapper au châtiment qu'on appelle sur sa tête, et en même temps à con-

1. Cf. ce qu'il avait déjà dit à ce sujet dans les *Mélanges Boissier*, p. 37 et suiv.

traindre la divinité d'intervenir dans le sens qu'on lui impose, par une série de pratiques et de formules spéciales. Ces formules, de qui dépendait le succès de l'exécration, étaient d'une importance capitale; aussi devaient-elles revêtir une allure particulière, renfermer tous les termes, toutes les paroles propres à la ruine de celui qu'on haïssait et qu'on voulait voir disparaître. M. A. détermine ces éléments et en examine la teneur, il montre dans quels cas principaux on en faisait usage, comment les habitudes variaient avec les régions et comment on accommodait aux superstitions locales les principes généraux. Une fois la tabella écrite, on la glissait dans un endroit sombre, tombeau, puits ou source, et on n'avait plus qu'à attendre l'effet du sortilège.

Le volume est pourvu d'excellents indices, très détaillés, comprenant 141 pages : il rendra certainement les plus appréciables services et fait le plus grand honneur à M. Audollent.

A. Merlin.

G. Ferrero, **Grandeur et décadence de Rome,** Tome I, *La Conquête* (trad. fr.). Paris, Plon-Nourrit, 1904, in-12.

M. Ferrero, professeur à l'Université de Turin, a récemment publié, sous ce titre, un ouvrage excellent, qu'on a eu l'heureuse idée de traduire en français. C'est un travail d'un rare mérite. D'abord il est fort bien écrit, parfois avec un peu d'emphase, et il se lit avec agrément. Tout y est clair, net et vivant. L'auteur a soin de mêler ensemble le récit des faits extérieurs et des événements intérieurs. Il mène de front l'étude des conquêtes, des transformations politiques, sociales et économiques, des changements moraux et intellectuels, tout cela avec sobriété, mais avec exactitude, et, malgré la complexité du récit, il garde partout une allure facile et alerte. C'est plus que la marque d'un grand talent littéraire; c'est aussi la preuve que M. F. possède à fond son sujet. Même dans la première partie, que de son propre aveu, il a écourtée, on rencontre à chaque instant des tableaux bien présentés et des vues ingénieuses. Quoiqu'il soit visible que dans ces chapitres il s'est beaucoup servi des ouvrages de seconde main, on sent néanmoins qu'il s'est habituellement reporté aux textes et qu'il a su en tirer profit. Mais c'est surtout depuis la mort de Sylla qu'il a fait œuvre personnelle. Loin d'étaler son érudition, comme tant d'autres, il la dissimule; mais on la devine dans tout ce qu'il dit, et s'il préfère raconter plutôt que de discuter, on s'aperçoit qu'il ne serait pas en peine pour indiquer ses sources et pour défendre la manière dont il les interprète.

Je lui reprocherai d'avoir peut-être surfait Lucullus, non pas, si l'on veut, le personnage, mais son rôle politique. L'impérialisme romain ne date pas de lui; il remonte beaucoup plus haut, et je

regrette que M. F. n'ait pas suffisamment mis en relief les raisons profondes qui l'ont provoqué et les étapes par où il a passé. Il apparaît trop chez lui comme le dessein d'un homme, et non comme la suite naturelle des faits. En revanche le caractère de César et ses premières démarches jusqu'à son consulat sont ici très habilement analysées; M. F. montre à merveille que César est longtemps demeuré obscur et qu'il y a eu dans sa conduite beaucoup d'incohérence. L'histoire de Catilina est aussi très neuve à bien des égards. Enfin j'ai beaucoup goûté tout le dernier chapitre et ses rapprochements discrets avec l'époque contemporaine.

Paul GUIRAUD.

Rudolf ASMUS. **Julians Galiläerschrift** im Zusammenhang mit seinen übrigen Werken. Ein Beitrag zur Erklärung und Kritik der Julianischen Schriften (Progr. Gymn. grand-ducal de Fribourg en Brisgau). Fribourg, impr. univ. Hochreuther, 1904; 60 p. in-4°.

Dans ce programme, M. Asmus s'est proposé d'établir la comparaison entre les Λόγοι κατὰ Γαλιλαίων (ou Χριστιανῶν) de l'empereur Julien et ses autres écrits, à savoir ses discours, ses lettres, les *Césars* et le *Misopogon*. Ce traité, qui ne nous est connu que par les extraits de Cyrille (publié par Neumann, 1880), fut probablement le dernier composé par l'empereur, et, par conséquent, peut être considéré comme l'expression la plus complète de ses sentiments; M. A. pense y trouver une source d'exacte appréciation des autres œuvres, et des opinions de Julien en matière religieuse et philosophique. L'ouvrage est divisé en deux parties : la première réunit tous les passages des œuvres de Julien qui offrent quelque rapport avec les expressions du Κατὰ Γαλιλαίων; la seconde expose les conclusions qui peuvent être tirées de cette concordance. L'ordre suivi est l'ordre probable du discours de Julien; M. A. y relève tous les termes qui reviennent identiquement ou qui ont leurs analogues dans les autres écrits, et par lesquels l'empereur caractérise, souvent avec ironie, la mythologie et la cosmogonie mosaïques, la loi judaïque, le Christ, Paul, Jean l'Évangéliste, etc.; il en tire cette conclusion générale, que le discours contre les chrétiens est en accord évident, non seulement pour le contenu, mais aussi pour la forme, avec les autres œuvres de Julien. Une autre conséquence de cet accord si remarquable est que l'empereur composa cet ouvrage, il est vrai, vers la fin de sa vie, mais qu'il en avait conçu le plan bien antérieurement, et qu'il l'avait longtemps mûri ; c'est, en effet, ce que remarque M. A. en revenant sur les écrits de Julien suivant leur ordre chronologique. Aux sentiments de Julien à l'égard du christianisme correspondent ceux qu'il professait envers les cyniques de l'époque; la plupart de ces philosophes étaient pour lui des amis des chrétiens. Sa philosophie, ou plutôt l'ensemble de ses conceptions

théologiques, telles qu'elles apparaissent dans le *contra Christianos*, s'inspirent des idées de Jamblique. Les dernières pages contiennent l'énumération de nombreuses corrections au texte des ouvrages de Julien, reposant, en général, sur des comparaisons avec d'autres passages. L'étude de M. Asmus est donc une utile contribution à la critique et à l'histoire des œuvres de Julien; il est regrettable seulement qu'elle soit surchargée d'abréviations qui en rendent la lecture extrêment pénible [1].

My.

J. Heumann. **De Epyllio Alexandrino** (Diss. inaug. Leipzig). Kœnigsee, impr. Selmar v. Ende, 1904; 65 p.

Le sujet choisi par M. Heumann est vague et ne pouvait prêter ni à de longs développements ni à une conclusion d'ensemble bien ferme; le terme *epyllium* manque de précision, ne caractérise pas un genre nettement défini, et le peu de poèmes que l'on puisse appeler de ce nom sont trop disparates pour qu'il soit possible d'en dégager les lois avec certitude, si tant est que les anciens en aient fait un genre à part. M. H., suivant l'usage moderne, entend par *epyllia* de petits poèmes narratifs, en hexamètres, dont le sujet est pris dans les fables érotiques ou les aventures des héros, et qui forment un tout par eux-mêmes; il reconnaît comme tels, outre des poèmes dont il ne reste plus que les noms ou de maigres fragments (parmi lesquels l'*Hékalé* de Callimaque), *Hérakliskos* et *Héraklès tueur du lion* de Théocrite (XXIV et XXV), *Europé* de Moschus, *Megara* (de Moschus?), auxquels il ajoute le *Cyclope* et *Hylas* (Théocr. XI et XIII). Il expose en passant son opinion sur deux questions embarrassantes, celle des sources de Catulle 64 (Noces de Thétis avec l'épisode d'Ariane), et celle de l'origine de la fable de Pâris et Œnone dans Quintus de Smyrne, sans d'ailleurs les faire avancer; les éléments dont on dispose me semblent insuffisants, et nous n'aurons jamais sur ces deux points que des hypothèses plus ou moins subjectives; on se bornera à reconnaître qu'il y a imitation; mais que le Grec, comme le Latin, aient imité un poème alexandrin déterminé, rien n'est moins prouvé. M. H. l'affirme avec Rohde contre Kehmptzow, dans le cas de Quintus, et le nie contre Reitzenstein pour Catulle. Quant aux caractères propres de l'*epyllium*, que M. H. essaie de retrouver, on ne s'étonnera pas s'il ne peut arriver qu'à un résultat assez indécis; il nous parle du choix des motifs,

---

1. M. Asmus, dans une remarque finale, dit que le peu d'espace mis à sa disposition a peut-être donné à son exposition un caractère « allzu abrupt »; la forme en a certainement souffert, et le lecteur doit s'armer de patience en rencontrant partout des phrases comme celle-ci : v. den H. i. allg. u. d. athen. Gesetzen i. bes.; évidemment c'est compréhensible, mais à la longue c'est agaçant.

du récit, de l'action et des descriptions, des parties et de l'unité, et a recueilli ainsi plusieurs détails exacts en eux-mêmes, mais qui ne sauraient constituer les traits d'un genre. Beaucoup d'ailleurs ont déjà été étudiés dans d'autres ouvrages, que M. H. connaît et cite souvent; il a au moins le mérite d'être au courant de ce qui a été fait avant lui, et de ne pas ignorer les travaux français. Un premier chapitre, qui occupe le tiers de la dissertation, étudie les relations entre Callimaque et Apollonius, pour conclure que rien, dans ce qui reste des *epyllia*, ne peut être considéré comme ayant rapport aux dissensions des deux poètes. Il a raison, mais c'est là un vrai hors-d'œuvre. En somme, beaucoup d'inexpérience; mais comme nous savons que M. Heumann vient à peine d'atteindre sa vingt-cinquième année, il ne convient pas de se montrer trop sévère.

MY.

N. G. POLITIS, Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ Ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παραδόσεις, 1re et 2e parties (Bibliothèque Marasli, fasc. 255-262). Athènes, librairie C. Beck, 2 vol., 1348 pages et 6 planches, in-8°.

Est-il besoin de présenter encore aux lecteurs de la *Revue* la Bibliothèque Marasli ? Créée il y a huit ans par le mécène dont elle a pris le nom et qui continue à la faire vivre de ses deniers, elle a pour but la traduction en langue grecque des principales œuvres scientifiques ou littéraires parues à l'étranger et la publication d'œuvres originales dues à la plume de savants Hellènes. On voit fréquemment en Grèce de tels exemples de générosité éclairée, car les livres indigènes achetés par le public et par conséquent susceptibles de rémunérer les éditeurs y sont encore en nombre infime, mais c'est la première fois qu'une subvention littéraire prend dans ce pays de pareilles proportions; en l'accordant, M. Marasli s'est acquis des titres exceptionnels à la reconnaissance de ses compatriotes et à la gratitude du monde scientifique.

Cette gratitude s'accroît encore aujourd'hui par l'apparition des deux volumes de *Traditions* que vient de publier M. Politis, professeur de mythologie et d'archéologie grecque à l'Université d'Athènes. Cet ouvrage devait suivre les *Proverbes* du même auteur, qui en sont actuellement au tome IV, mais la cessation du prêt des livres pendant l'installation de la Bibliothèque de l'Université dans son nouveau palais, en forçant M. P. à rendre les quatre ou cinq volumes rares qui lui étaient indispensables pour la continuation de son travail, vint interrompre ce dernier pour un temps indéterminé. Il eût été facile, semble-t-il, de remplacer les volumes en question par autant de planchettes de mêmes dimensions, ce qui aurait même eu l'avantage d'éviter à ceux-ci les périls du déménagement. Mais à quelque chose malheur est bon, et si quelque événement pouvait consoler les folkloristes du

retard apporté, pour un motif si futile, à l'achèvement d'une œuvre comme la Collection des Proverbes, c'était assurément la publication de ces deux volumes.

Le premier comprend les traditions elles-mêmes, divisées en 38 chapitres : histoires antiques ; Constantinople et Sainte-Sophie ; villes et pays ; villes et endroits engloutis ; rois et princes ; Hellènes et géants ; édifices et marbres anciens ; dieux et héros antiques ; le Christ et la Passion ; saints ; églises ; le ciel, les astres et la terre ; les phénomènes de l'atmosphère ; personnes et objets changés en marbre ; plantes ; animaux ; monstres ; dragons et serpents ; ogres ; trésors et nègres ; esprits et lieux hantés ; esprits marins et mers hantées ; faitauds (χαμοδράκια) ; farfadets (καλλικαντζάροι) ; ânes malins (ἀνασκελάδες) ; néréides ; lamies ; strigles ; jours ; sorciers et sorcières ; le diable ; apparitions ; maladies ; fées ; morts et âmes ; vampires ; la mort, les enfers, Charon ; causes. On voit par cette simple énumération quelle riche contribution apporte M. Politis à l'étude du folklore hellénique et, pour donner aux lecteurs de la *Revue* le désir de lire l'ouvrage en entier, je ne saurais mieux faire que de citer les deux traditions suivantes empruntées au dernier chapitre. N° 994, *Les femmes de Mars* (Athènes). « Le mois de mars a deux femmes, l'une très jolie et pauvre, l'autre très laide et très riche. Mars dort au milieu, avec ses deux femmes à ses côtés. Quand il se tourne vers la laide, il se renfrogne ; le monde devient triste et sombre. Quand il se tourne vers la jolie, il rit ; le monde se réjouit et brille. Mais le plus souvent c'est vers la laide qu'il se tourne, parce qu'elle est riche et qu'elle nourrit l'autre. » N° 1010, *Pourquoi les chiens se flairent l'un l'autre* (Patras). Quand les chiens virent qu'ils mouraient comme des chiens, sans médecin, ils prirent une résolution, payèrent d'avance et envoyèrent un des leurs en Europe, pour y apprendre la médecine et l'art de guérir. Ce chien, comme s'il eût été un homme, prit l'argent et ne revint pas. Depuis ce temps-là, les autres le cherchent et, quand deux chiens se rencontrent, chacun flaire l'autre, pour vérifier s'il ne sent pas les remèdes et si ce n'est pas là le médecin qui leur a joué le tour. »

Le second volume renferme une partie des références et des notes, dont la fin formera le tome troisième. Ceux qui connaissent les précédents travaux de l'auteur sur les superstitions néo-helléniques savent d'avance qu'ils trouveront dans celui-ci non seulement des observations de premier ordre sur les traditions de la Grèce moderne, mais aussi une excellente étude de folklore comparé, et c'est le cas en effet. Pour faire l'éloge de ce second volume, il suffit de dire que M. P. y a mis la précision et la richesse d'informations qui lui sont habituelles.

La langue de l'ouvrage est double. Les notes ont été rédigées en grec savant ; c'est, on le sait, la langue aujourd'hui employée en Grèce

dans les publications scientifiques ; elle est accessible à tous ceux qui ont conservé quelque souvenir du grec ancien. En revanche, les traditions sont rapportées en grec vulgaire, quelques-unes même en dialecte ; mais, sauf pour ces dernières, c'est un grec vulgaire simple et facile à comprendre avec un dictionnaire et quelques notions grammaticales élémentaires. Les *Traditions* de M. Politis ont donc leur place marquée dans la bibliothèque de tous les folkloristes ; la modicité de leur prix, 20 francs pour les trois volumes, leur en facilitera l'accès.

Hubert PERNOT.

JUSSERAND, **Histoire littéraire du peuple anglais,** vol. II, de la Renaissance à la guerre civile. Paris, Firmin-Didot, 1905, 994 pp.

Il serait difficile, sans dépasser les limites d'un compte-rendu, de résumer ce volume compact, où M. Jusserand a voulu ressusciter tout un siècle de littérature. Nous nous bornerons à signaler deux ou trois points intéressants. La théorie des races, sur laquelle l'auteur avait paru insister dans le premier volume, est réléguée maintenant à l'arrière-plan. Une allusion discrète à la « faconde des Celtes » qui « tiendra la foule attentive dans l'enceinte du Globe », p. 252 ; une définition de l'humour « sérieux saxon et ironie normande », p. 553, rappellent seules une idée séduisante mais très discutable, surtout en ce qui concerne l'influence de l'élément celtique dans la formation de l'esprit anglais. En revanche la méthode historique, que l'on associe quelquefois à la théorie des races, a présidé à la composition du livre. Rien de plus rigoureusement conforme à cette méthode que la série des chapitres sur Shakespeare et le théâtre anglais. Bien des questions restées obscures s'éclairent à la lumière d'une science, qui, pour faire comprendre l'homme, reconstitue le « milieu » où il a vécu. Le merveilleux génie que fut Shakespeare, si indépendant d'allures, si détaché, semble-t-il, des préoccupations de son temps, s'est en réalité plié docilement aux exigences de la tradition et de la mode. Quand M. J. nous a décrit une représentation au théâtre du *Globe*, quand nous avons feuilleté avec lui les livres de comptes du chef de la troupe, questionné les acteurs et les machinistes, quand enfin nous avons vu les résultats d'une enquête sur le passé du poète, nous commençons à saisir le sens de l'œuvre ; depuis le monologue d'Hamlet jusqu'aux coq-à-l'âne du portier dans Macbeth, tout, poésie et prose, coups d'aile et grossièretés, s'explique par la nécessité impérieuse des circonstances. On ne saurait concevoir d'argument plus fort en faveur du déterminisme.

On s'étonne en général que le théâtre anglais, après avoir brillé d'un vif éclat au temps de Shakespeare, soit rapidement tombé en

décadence, ou plutôt ait disparu brusquement de la littérature. C'est la grandeur de Shakespeare qui donne cette illusion. M. J. montre très bien que le théâtre de Charles II fait suite au théâtre d'Elisabeth. Ce n'est pas la fermeture momentanée des théâtres sous la République qui pouvait modifier du tout au tout les habitudes de la scène issues d'une longue tradition et conformes au goût moyen des spectateurs. Le théâtre du xvi^e siècle porte en soi des germes de mort. Le drame, la comédie ne sont pas pour les contemporains de Shakespeare des genres littéraires. On va entendre *Hamlet*, comme on va au cirque, pour assister à un spectacle qui secoue les nerfs. Un poète qui tient à sa réputation écrit des sonnets ou des églogues, s'il s'avise de composer des pièces, c'est qu'il est besogneux. D'ailleurs les auteurs qui pratiquent l'art bas et vulgaire d'amuser la populace forment un monde à part, très fermé, suspect à l'honnête bourgeoisie, et à juste raison, car ils ont souvent maille à partir avec le justice. L'un des plus respectables, puisqu'il était admis à contribuer aux divertissements royaux, Jonson, ne dut qu'à un archaïsme de procédure d'échapper à la potence Les défauts du théâtre de la Restauration se trouvent déjà chez les confrères de Shakespeare, chez Shakespeare lui-même. L'emphase de la tragédie, le *slap-dash* de Dryden, Marlowe en avait donné les premiers exemples. Ni Shadwell ni Sedley n'ont dépassé en licence Beaumont et Fletcher; la scène la plus répugnante d'Aphara Behn est empruntée à Middleton. En somme le théâtre anglais est toujours resté en marge de la littérature comme les auteurs dramatiques et les acteurs ont vécu en marge de la société.

Les modes, pas plus que les genres littéraires, ne disparaissent brusquement. M. J. nous semble trop affirmatif en limitant à quelques années la vogue de l'euphuisme (pp. 452, 454). *Euphues* eut non seulement des lecteurs, mais des imitateurs attardés. Le 26 juin 1670, le vieux secrétaire d'État Morrice écrivait au futur Lord Shaftesbury une lettre où se retrouve au moins une des caractéristiques de l'euphuisme : « When men cease to be, they commence into a nobler life, if they live in history (as a fly involved in amber acquires a braver being than life could afford him)... As when devotions.. were to be paid at the Temple (as of old among the Jews and yet among the Mahomedans) those who could not go thither were obliged in their orisons to look towards them, so my grateful respects and honourable reflections shall be ever towards you », (Christie, *Life of Shaftesbury*, II, 46).

On lira avec non moins d'intérêt d'autres chapitres, tel celui sur Spenser, celui encore où M. J. expose les débuts de la Renaissance en Angleterre. Malgré des travaux récents (entre autres l'ouvrage de M. Einstein), la question restait obscure. M. J. a montré comment l'Angleterre, pays de civilisation moins avancée, est entrée, parmi les dernières nations de l'Europe, dans la voie tracée par l'Italie et la

France. M. J. a su faire la part de l'influence française et italienne. L'action de Montaigne par exemple est immense. Les contemporains de Shakespeare, pas plus que leurs ancêtres du moyen âge, ne s'étaient complètement soustraits à la tutelle des pays de culture classique. Ici M. J. aurait peut-être pu accorder un peu plus d'importance à l'Euphuisme. C'est avec Lyly que la phrase anglaise commence à se dépêtrer des liens d'une construction barbare.

On voit par ces quelques exemples combien le livre de M. J. est d'une lecture attachante. Ce qui constitue la valeur de cette *Histoire littéraire*, c'est que les idées générales ressortent d'une étude minutieuse et précise [1] des faits. D'ailleurs, pour exigeante qu'elle soit, l'érudition est mise au service de l'intelligence la plus ouverte et du goût le plus délicat.

Ch. BASTIDE.

Wörterbuch der Elsässischen Mundarten bearbeitet von E. MARTIN und H. LIENHART, II, 4. — Strasbourg. Trübner, 1905. In-8, 160 pp. cotées 480-640. Prix : 4 mk.

La lettre S est si effroyablement touffue en allemand, que ce fascicule ne fait que l'achever et entame à peine la suivante. Comme il ne sera question dans le présent article que d'*s* initiale devant une consonne, je l'écrirai partout *s* pour plus de simplicité, étant entendu qu'elle se prononce partout *sch*.

Un mot, d'abord, de mes repentirs. Je crois bien que j'ai dû me tromper dans mon *Lexique* (p. 217) en signalant un *spàlt* « fente » féminin : c'est le genre français qui m'aura induit en confusion ; mais je n'ai ici aucun moyen de vérifier. Je ne suis pas sûr non plus du pl. *stáchl* « aiguillons » ; je crois cependant l'avoir entendu. Quant à *stámpfl* « timbre », je ne le conteste pas, puisqu'on le donne pour panalsatique ; mais dans mon milieu on ne disait jamais que *stámpl*, et en tout cas la forme colmarienne correcte ne pourrait être que *stámfl*.

Et à ce propos je m'applaudis de constater que je ne suis plus le seul à formuler les lois *mpf* > *mf* et *nts* > *ns*. Si l'on cite *svàns* « queue » en le mettant sous ma responsabilité exclusive, je vois cité à la même page *svànsle* « frétiller de la queue » (Dürrenentzen), plus loin *spàls* « grand maigre » (Roppenheim), etc., tous mots qui n'ont pas été

---

1. Si précise et si minutieuse qu'une lecture attentive n'a pas permis de relever d'erreur grave dans ce volume de près de mille pages. Les fautes d'impression, très rares d'ailleurs, se corrigent d'elles-mêmes (*sequelette*, p. 800 n.; *Atlantide*, p. 942) ; *497* pour *495*, p. 317, n. 2). Peut-être pourrait-on discuter l'interprétation donnée à un vers de Shakespeare, p. 705 (V. BELJAME, *Texte et traduction de Jules César*, p. 236 a). On désirerait, p. 280, à propos du tombeau de Gower, une note : l'église Sainte-Marie où le poète est enseveli s'appelle depuis 1540 l'église Saint-Sauveur.

fournis par moi ; et *strómf* « bas » pl. *strémf* est attribué à plusieurs localités outre Colmar. Il est probable qu'on l'assignerait à un plus grand nombre encore, si la graphie des témoins n'était influencée par la tradition ancienne ou par l'orthographe du haut-allemand moderne.

Je maintiens aussi ce que j'ai dit ailleurs de la simplification du groupe *s* + *sch*, soit donc *ónüstélik* « intolérable », *hàlstàrik* « opiniâtre », avec *sch* simple et non *ssch*. Mais j'accorde qu'il n'y a là qu'une simple nuance : un appareil de l'abbé Rousselot ou même une ouïe fine décèlerait peut-être la première sifflante.

P. 483 : le prénom Samuel se prononce *smóle* à Colmar. — P. 488 : le verbe *smise* « jeter » est à peu près inusité, sauf les locutions du genre de *i smis ti nüs* « je te flanque dehors ». — P. 493, sous *schneiden*, il fallait noter la facétie *en àpksnétenr* un quart de vin » (une demi-bouteille à demi pleine) et « un circoncis ». — P. 522, sous *schwager*, la graphie *swójer* n'indique pas le timbre de l'*ó*, qui est très ouvert : nuance importante, en ce qu'elle se rattache, comme je l'ai montré, à tout un ensemble rigoureux de faits phonétiques. — P. 530, sous *schweren*, lire *e kòts nàme* (= in Gottes Namen). — P. 531 : il fallait noter que *swàsiere* est emprunté au fr. (*choisir*). — P. 535 : la locution *ónsri khàts frést òy khè spák* « notre chat non plus ne mange pas de lard » équivaut comme sens au fr. « ils sont trop verts ». — P. 550 : « des chiffons » *spátr* (*a* pur), et non pas *spàtr* ni *spètr*. — P. 551 : « hôpital » *spétál* (*á* teinté d'*o*) et non pas *spitál*, qui, s'il existe à présent, doit sa voyelle *i* à l'influence du haut-allemand. » — P. 564 : le pl. du présent du verbe « se tenir debout » est *stén* (*é* long ou demi-long), et non pas *sté*. — P. 573 : le mot *weinsticher* « gourmet » répond au fr. « piqueur de vins », qui, autant que je puis voir, manque au Dictionnaire Hatzfeld. — P. 575 : *stütánt* « étudiant » ; pour ma part, j'ai toujours entendu *stótánt*, sans doute par analogie de *stótiere*. — P. 589 : *énstàliere* n'aurait pas dû figurer sous *stàl* dont il n'est pas dérivé ; c'est le fr. *installer*. — P. 615 : la « scorsonère » (tel est son nom français) s'appelait dans mon milieu *stòrtsenéri*, avec l'accent sur l'*é* fermé pénultième et l'*i* final très nettement marqué. Je suppose, comme les auteurs le laissent entendre sans le dire, que l'altération de l'initiale est due à *stòrtse* « des souches ». — P. 619 : je ne vois nulle part le mot *stàt* « ville ». — P. 629 : le passage sémantique de *strék* « lacet » au sens de « coquin » n'est pas expliqué : l'intermédiaire est *kàljestrék* « corde à potence > gibier de potence ». — P. 635 : la *Jakobstrasse* « Voie Lactée » est « le chemin de S. Jacques [de Compostelle] », pèlerinage jadis couru de toute l'Europe. — P. 638 : aux « thés » alsaciens énumérés il y a lieu de joindre le *lénteplüestè* « infusion de fleurs de tilleul ».

V. Henry.

G. Lenotre. **Le drame de Varennes, juin 1791.** (Dessins inédits de Gérardin, gravures sur bois de Deloche). Paris, Perrin, 1905. In-8°, 403 p. 5 fr.

Ce nouveau livre de M. Lenotre est très intéressant et le plus attrayant, le plus saisissant que nous ayons lu sur le drame de Varennes. Des tableaux, des descriptions coupent agréablement le récit. M. L. a fait, comme Alexandre Dumas, sa « route de Varennes »; il a étudié le sujet dans les documents imprimés et manuscrits avec conscience, avec scrupule, avec minutie ; rien ou presque rien ne lui a échappé.

Il est neuf sur certains points : il prouve que la fameuse berline était confortable, mais simple, qu'elle s'arrêta à Chaintrix où les fugitifs furent reconnus, qu'ils furent pareillement reconnus à Châlons, qu'en revanche Drouet ne les reconnut pas à Sainte-Menehould. Il précise l'endroit où les commissaires de l'Assemblée rencontrèrent le roi. Il insiste avec raison sur l'extravagante conduite de Léonard. Il retrace avec verve ce qui se passait et à Paris et dans l'Assemblée, tandis que la famille royale suivait son « affreux calvaire [1] ».

Il nous permettra pourtant quelques critiques. Tout ce qui forme le corps du livre, tout ce qui concerne la fuite et le retour de la famille royale, — bien qu'il y ait parfois quelque incertitude dans le cours de la narration et qu'en certains endroits l'auteur n'adopte pas une solution ferme — est digne d'éloges, et de grands éloges. Il manque au début une étude sur la littérature du sujet, notamment sur les relations du drame, et M. L. aurait dû rassembler en cette sorte d'introduction les appréciations qu'il a éparpillées dans ses notes. Il manque surtout un chapitre sur Bouillé — qui, en somme, a plus d'importance que Fersen — et sur les préparatifs de la fuite [2]. Quant à la fin, elle semble brusquée. Certes, le dernier chapitre *Varennes après le drame* est bien à sa place. Mais les chapitres sur Léonard, Sauce, Radet, Drouet et Fersen mériteraient plutôt de figurer dans une troisième série de *Vieilles maisons, vieux papiers*. Ils ont peu d'originalité, car Combier et Fournel ont tout dit sur Radet et Drouet ; ils sont trop longs ; l'auteur y redit des choses que nous avons lues précédemment, et il y abuse des notes.

Mieux valait, au lieu de tant développer ces derniers chapitres, traiter plusieurs points qui ont été négligés. Nous apprenons ce qu'étaient et ce que devinrent les Varennois. Mais M. L. est très peu documenté sur Signemont. Il dit que c'était un ancien officier ;

1. P. 135. Il y avait là à propos de Paris dans la matinée du 21, un mot de La Marck à citer : que le sentiment le plus universel fut la terreur, qu'on crut être sauvé si le roi était arrêté, et que lorsqu'on sut qu'il était arrêté, on passa rapidement du sentiment de la terreur à celui de la vengeance.

2. Ce que nous lisons p. 66-67 et dans la note de la p. 68 aurait pu figurer dans ce chapitre préliminaire et il faut remarquer à ce propos que certains détails contenus dans les notes (par exemple la note sur Rohrig) auraient pu être avantageusement insérés dans le texte.

c'était mieux que cela. Signemont avait été retraité en mars 1791 comme maréchal de camp ou général de brigade, pour avoir été douze ans lieutenant-colonel des grenadiers royaux de la Lorraine. Rien d'étonnant qu'il ait, comme remarque M. L., aligné les gardes nationales et obtenu l'ordre. Il avait commandé ses compatriotes de la Meuse aux fédérations de Nancy, de Bar et de Paris ; il put imposer son autorité, et il a écrit lui-même qu'il avait « commandé tout ce qui s'était formé de volontaires à l'arrestation du roi » et qu'il avait conduit Louis XVI sain et sauf de Varennes à Sainte-Menehould. Enlevé par les Prussiens l'année suivante, enfermé six semaines à la citadelle de Verdun, délivré par Kellermann, il devint commandant de Longwy, puis de Sarrelouis.

Il est également regrettable que M. L. n'ait pas mentionné, outre Fersen (dont le mot p. 390 devait être, chronologiquement, cité deux pages plus loin), Breteuil et Mallet du Pan. En septembre 1792, Mallet et Breteuil s'attristent, l'un qu'on n'ait encore fait aucun exemple sur Varennes, l'autre, que l'*exécution* de Varennes ne doive pas avoir lieu[1].

De même, il est fâcheux que M. L. ne renseigne pas du tout son lecteur sur l'entrée des Prussiens à Varennes. C'est le 3 septembre — non le 6, comme dit M. L. p. 392 — qu'un détachement prussien occupa le village et Dumouriez assure que cette troupe était guidée par un fils de Bouillé. Elle ne se borna pas à prendre le drapeau d'honneur (M. L. le décrit d'après une note de Fournel) ; elle enleva le maire George qui fut emprisonné à Verdun, et il y avait une belle page à écrire sur ce George que les émigrés voulaient écraser sous les pieds de leurs chevaux et qui, par sa force d'âme, excita l'admiration de Gœthe, des officiers prussiens et des commissaires de la Convention.

Mais laissons Signemont, George et Varennes. Pourquoi n'avoir pas cité le décret du 15 juillet qui ordonne l'arrestation de Heymann, d'Hoffelize, de Klinglin, de Desoteux, etc. ? Qu'avaient-ils fait ? Que sont-ils devenus ? Quel a été le destin des trois gardes du corps Valory, Malden et Moustier ? Qu'étaient-ce que les autres « particuliers » poursuivis par l'Assemblée ? Pourquoi prescrit-elle d'appréhender au corps Moracin, Tinlot, Vellecour, Tschoudy ? M. L. devait nous le dire, et cela lui était facile, puisqu'il sait explorer les archives et qu'il a lu tout ce qui a paru sur Varennes, et notamment la deuxième édition de Bimbenet ?

Enfin, ne fallait-il pas une sorte de conclusion ? Pourquoi n'avoir pas résumé le drame, déroulé ce que Fournel appelle un long enchaînement de malheurs et de maladresses, montré en un tableau d'en-

1. Voici un mot très curieux que l'auteur ne semble pas avoir connu. « Une dame de la cour disait l'autre jour devant la reine : si les émigrés entraient, je voudrais qu'ils foudroyassent Varennes. La reine lui répondit : Vous êtes bien vive, Madame » (Pellenc à La Marck, 3 janvier 1792).

semble les fautes qui firent échouer l'opération si bien combinée par Bouillé? Pourquoi n'avoir pas prouvé en quelques lignes ou quelques pages que ces fautes vinrent et des sous-ordres de Bouillé et du roi? L'entreprise aurait réussi si d'Agoult avait accompagné le roi; il connaissait le caractère du monarque; il n'aurait pris conseil que de lui-même [1]. Stendhal s'est moqué à ce propos de la futilité et de l'étroitesse d'esprit des hommes de l'ancien régime qui n'avaient pas le bon sens simple et pratique d'un Drouet, et il assure que Drouet aurait mené Louis XVI au bout du monde; mais parmi ces gentilshommes, il y avait encore des hommes d'action qui valaient Drouet.

Le *Drame de Varennes*, curieux, vivant, pittoresque, n'est donc pas aussi complet qu'on l'aurait souhaité, et il ne fera pas oublier la sérieuse et solide publication de Victor Fournel, l'*Evénement de Varennes*, dont M. Lenotre a grandement profité. Mais il présente un très vif intérêt, surtout dans les chapitres intitulés *fuite*, *poursuite*, *retour*, *rentrée*, et on y trouve à la fois beaucoup de savoir et beaucoup d'art [2].

A. C.

---

1. Cf. le *Mémoire* de Louis de Bouillé, p. 118, note 1.

2. Nous rejetons ici de menues observations. Lire p. 81 Fischbach et non *Fisbach*. — P. 101 : ce que dit Fournel du rôle de Rohrig et des hussards cantonnés à Varennes me semble expliquer, au moins en partie, ce que M. L. juge inexplicable. — P. 113, 176, 182, 187, 395, lire Signemont et non Signémont. — On nous dit, sans nous expliquer ce changement d'itinéraire p. 130, que Bayon « se lancera sur le pavé de Valenciennes » et p. 144, que le même Bayon se dirige sur Metz. — De même, p. 176, on oublie que Signemont a déjà été mentionné p. 113-114. — P. 179, lire Rattentout et non *Ratantout*. — P. 189, il fallait citer sur la mort de M. de Dampierre (qui était seigneur de Hans), l'*Histoire de Sainte-Menehould* de Buirette, II, 558-560. — P. 223 et ailleurs, lire Petion et non *Pétion*. — *Id.*, le « député de Moulins » Tracy, est le même que l'auteur a mentionné p. 214. — P. 223-224 on aurait dû dire quelques mots de Mathieu Dumas. — P. 263, pourquoi ne pas citer, outre le journal de 1903, les *Papiers d'un émigré*, p. 26? — P. 290, il n'y avait pas à la Conciergerie « nombre de Mayençais ». — P. 293, il n'était pas inutile de dire que le fils aîné de Sauce reçut un sabre d'honneur pour sa bravoure à Novi. — P. 304, c'est un détachement, non un « régiment » qui entra à Saint-Mihiel. — P. 314 (et p. 390-398), l'auteur mêle et confond les époques; il dit que « dès le printemps de 1792 » beaucoup de Varennois ont pris la fuite, qu' « aux premiers jours du printemps de 1792 la terreur redouble »; mais, si l'on se reporte à Fournel, on voit que cette émotion date de septembre et d'octobre 1791; d'ailleurs, la guerre n'a été déclarée qu'en avril 1792, et elle ne commence sur cette frontière que dans la seconde moitié d'août; il est donc exagéré de dire que Radet est nommé commandant de la garde nationale en février, et chef de bataillon du canton en mars, parce qu'il est « devenu pour ses compagnons affolés le dieu tutélaire ». — *Id.*, pourquoi ne pas dire que Radet était dans Verdun et qu'il a signé la capitulation; ce qui explique qu'il ait ensuite circulé librement. — P. 315 (qui n'est qu'une paraphrase du *Radet* de Combier), il est encore exagéré de dire qu' « un bataillon volant » de femmes portait des renseignements au camp français; Combier ne cite que deux femmes. — P. 330, il fallait rectifier l'erreur de Drouet dans son récit : Ferrand commandait à Maubeuge, non *Francheville* (et sans doute Drouet voulait dire Pinteville). — P. 332, le récit de Stetten est intéressant, mais nous avons aussi celui de Neuilly, que l'auteur aurait pu rappeler, et puisqu'il reproduit toute une page de Fersen, pourquoi ne pas donner ce

Les emblèmes et les drapeaux de la France. Le coq gaulois, par Arthur Maury, Paris, 6, boulevard Montmartre, 1904, in-8° de 254 pages avec gravures et planches en couleurs, prix 5 francs.

L'auteur s'est proposé de « réhabiliter » le coq gaulois comme emblème national (p. 8). La France n'a pas d'armoiries ; M. Maury pense qu'elle pourrait adopter le blason suivant : d'azur, au coq posé sur une terrasse et la patte dextre levée sur une boule, le tout d'or, le coq crêté et barbé de gueules. Dans ces armoiries, c'est précisément le coq qui a été critiqué ; on lui a reproché d'avoir servi d'emblème officiel à la monarchie de juillet. M. M. s'est attaché à retorquer cette objection en montrant que l'origine de la signification emblématique du coq est fort ancienne, et, en tous cas, bien antérieure à la monarchie de 1830. Dans sa démonstration, l'auteur fait œuvre de collectionneur plutôt que d'historien : son livre est un recueil d'estampes où sont reproduites avec commentaires à l'appui, les allégories, caricatures, etc., les plus remarquables dans lesquelles le coq a figuré en qualité d'emblème de la France. Mais, en étendant son enquête à la littérature, M. M. aurait eu la surprise de plus d'une trouvaille intéressante. Ainsi, il est regrettable qu'il n'ait pas mentionné la ballade d'Eustache Deschamps (Édit. Queux de Saint-Hilaire, VI, 29) où le coq gaulois est mis vis-à-vis de l'aigle en fort honorable posture. Le poète présage une guerre en Italie et oppose dans une allégorie les grues, buses, corneilles, chouettes, « oyseaulx villains », menés par l'aigle, aux alouettes, cygnes et paons, tous « oyseaulx amiables » qui se rangent sous les ordres du coq et se déclarent ses « féables ».

M. M. consacre la seconde partie de son livre aux « drapeaux et emblèmes de la France ». Le coq n'a pas été si « souvent associé » aux drapeaux que l'auteur veut bien le dire (p. 8), puisqu'avant 1830, il n'a fait qu'une apparition timide et éphémère sur les emblèmes militaires de la Révolution et puisque c'est seulement sous la Monarchie de juillet qu'il surmonte la hampe des drapeaux et étendards. Ce chapitre relatif aux drapeaux n'offre rien de nouveau sur un sujet complexe qui reste encore à traiter dans le détail ; il a du moins le mérite d'un résumé consciencieux et généralement exact [1].

Ty.

---

mot de Drouet à Caraman qui reprochait au conventionnel l'arrestation du roi : « Tout cela dépend de l'opinion ; c'était un acte de vertu en France ; ici, c'est un crime » ? — P. 367, Floirac était capitaine et non *lieutenant*. — P. 373, l'auteur admire trop l' « ordre » de ces paysans, et il oublie que tous ou presque tous étaient gardes nationaux. — P. 395, dans une pétition que le Comité militaire de la Législative reçut le 31 décembre 1791, Guillaume déclare qu'il n'a accepté aucune récompense pécuniaire et demande de l'emploi dans la gendarmerie nationale.

1. Page 291 : l'auteur appelle *ordonnance* le décret du 27 octobre 1790. — p. 315 : il a tort de parler de *changements* d'inscriptions effectués sur les drapeaux distribués le 10 mai 1852 ; en effet, les cinq inscriptions portées sur les drapeaux distribués à cette date n'étaient pas d'anciennes inscriptions modifiées, car les emblèmes de 1848, que ces drapeaux remplaçaient, n'en avaient aucune. — Les drapeaux actuels ont distribués en été 1880 et non en *1879*.

— Nous recevons les deux premières feuilles du *Lexique étymologique de la Langue grecque* que va publier en fascicules M. Émile Boisacq, professeur de philologie comparée à l'Université de Bruxelles. L'ouvrage, qui formera un vol. gr. in-8° de 720 pages environ et coûte 25 fr. net en souscription, comblera une grave lacune des études actuelles. Il se présente sous les meilleurs auspices, tant par la réputation de l'auteur, excellent helléniste et linguiste très averti, que par les suffrages éclairés qui l'ont accueilli dès avant son apparition et lui ont valu en 1901-1902 le prix Gantrelle décerné par l'Académie Royale de Belgique. Le spécimen que nous en avons sous les yeux ne dément point ces promesses : les nombreuses autorités citées sont des meilleures, et l'originalité de l'auteur consiste, tout en s'entourant de toutes les garanties possibles par la consultation scrupuleuse de ses devanciers, à faire entre leurs opinions un choix judicieusement motivé. — V. H.

— M. Th. Perrenot, professeur au lycée de Marseille, a publié dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard* et fait paraître à part une très curieuse étude, intitulée : *Les Établissements burgondes dans le pays de Montbéliard*, 138 pages avec carte. Il étudie les noms de lieux de cette région et il arrive à cette conclusion : 70 noms de lieux sont d'origine celtique et romaine ; 140 sont d'origine burgonde. Les uns sont aux autres dans la proportion exacte, mathématique, de 1 à 2. Or on sait que les Burgondes, établis dans ces pays comme *fœderati*, ont laissé aux Romains un tiers des terres et ont pris les 2/3 pour eux ; l'onomastique actuelle conserve la preuve de la trace de ce partage. Cette thèse est tout à fait ingénieuse ; mais naturellement elle prête à discussion. On peut se demander d'abord si M. Perrenot ne répartit pas d'une façon un peu arbitraire ces noms dans le *casier* romain et dans le *casier* barbare. Pourquoi attribuer aux Romains les villages qui portent des noms de saints : Saint-Georges, Sainte-Suzanne, Saint-Valbert ? Ces noms ne datent en général que de l'époque mérovingienne, c'est-à-dire après le partage des terres et certainement Valbert – Waldebertus — est un abbé de Luxeuil mort le 2 mai, vers 665 [1]. Pourquoi, d'autre part, donner aux Burgondes les noms exprimant des défrichements ? Il y y eu des *essarts* de tout temps, et ces *essarts*, faits par les *hospites*, sont surtout nombreux au XIIe siècle. Je me demande aussi si l'on peut faire des noms bourguignons d'*Uzelle*, *Eloie*, *Sochaux*, *Delle*, etc. ? En second lieu, M. Perrenot suppose que le partage se serait fait de la façon suivante. Le territoire d'une grande *villa* romaine aurait été partagé en trois parties : l'une avec les maisons, le centre de la *villa*, aurait été laissée au propriétaire romain ; les deux autres auraient été abandonnées à deux hôtes germaniques, qui auraient créé avec leurs familles et leurs esclaves des *villas* nouvelles. Tous les villages à désinences germaniques seraient ainsi des localités nouvelles, et l'on arrive à cette thèse au moins paradoxale que la fin du Ve et le début du VIe siècle fut l'une des époques les plus prospères pour l'agriculture ! Nous croyons qu'il y a dans le livre de M. Perrenot beaucoup de conclusions trop hâtives ; mais il fait réfléchir et contient des remarques intéressantes. Nous l'engageons à continuer ses études ; la toponymie peut nous réserver plus d'une surprise. — C. Pf.

---

1. *Fons Arnulphi*, Noirefontaine, a été ainsi nommée de Saint-Arnoul, évêque de Metz au début du VIIe siècle. On ne peut raisonner sur ce nom pour le Ve siècle.

— La Société archéologique et historique de l'Orléanais vient de faire paraître le tome XXIX de ses *Mémoires*. Nous y relevons, à côté de travaux d'intérêt spécialement local, une importante dissertation de M. Jules Baillet *sur Les déesses-mères d'Orléans*. A propos d'une statuette trouvée en 1885 sur l'emplacement de Genabum, M. Baillet reprend la question des Matres gauloises. Il croit que de ce type « serait issu celui des madones du XIII[e] siècle ». — C. E. R.

— M. Terry, dans une biographie très documentée de *Claverhouse* (London, Constable, 1905, 377 pp. 12 s. 6 d.) réhabilite une victime des historiens whigs. Ceux-ci ont adopté le point de vue des Puritains d'Écosse, auprès desquels la réputation de Claverhouse vaut celle de l'intendant Basville auprès des Protestants français. En lisant l'ouvrage de M. T., on a l'impression que le vainqueur de Bothwell Bridge et de Killie Craukie, était un condottiere fidèle au service des Stuarts. La farouche énergie avec laquelle il défendit la mauvaise cause favorisa la formation d'une légende où son nom symbolise les excès d'un régime odieux. C'est la justice du peuple. On ne peut pas lui demander d'avoir les balances exactes d'un historien moderne. — Ch. Bastide.

— Le second numéro du volume II des *Archives Marocaines* (228 p. in-8°, Paris, Leroux, 1904) est tout entier consacré à une étude sur *El-Qçar El-Kebir, une ville de province au Maroc septentrional*, due à la collaboration de MM. E. Michaux-Bellaire et G. Salmon. Le premier volume des *Archives* avait donné une série de monographies sur Tanger ; mais il est évident qu'une ville de l'intérieur, restée à l'abri du contact européen, devait offrir du milieu marocain une image plus originale et plus complète. Les auteurs n'ont pas manqué de signaler au cours de leur enquête ce caractère conservateur d'une petite ville provinciale et ils ont surpris plus d'une institution en train de disparaître. El-Qçar avec ses 1,800 maisons et ses 7,000 à 8,000 habitants (à la p. 5, mais la p. 34 en donne 9,000) est bien déchue de son ancienne prospérité ; toutefois elle a gardé d'un passé qui fut brillant assez de restes qui lui donnent, par exemple au point de vue religieux, une physionomie spéciale. Une étude aussi précise ne peut ici être même résumée ; je me borne à en signaler les chapitres. Après la description topographique de la ville, les auteurs en étudient les origines et l'histoire, puis son organisation administrative, les particularités qu'offrent la vie domestique et la famille, le régime économique, les institutions commerciales, la vie religieuse ; enfin ils terminent en passant en revue les grandes familles établies à El-Qçar. — N.

— On cherchera vainement une idée neuve dans les cinq pages de la brochure de M. Jacques Régnier, *Les premières étapes de l'anarchisme* (extr. de la *Nouvelle Revue*, 1905).

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 12 août. — 1905

Adolf Harnack, **Die Chronologie der altchristlichen Litteratur**, II (*Geschichte der altchristlichen Litteratur*, II, 2). Leipzig, Hinrichs, 1904, xii-574 pp. in-8°; prix : 14 Mk. 40.

G. Krueger, **Kritische Bemerkungen zu Adolf Harnacks Chronologie** der altchristlichen Literatur von Irenäus bis Eusebius (aus den *Göttingischen gelehrten Anzeigen*, Januar 1905). Göttingen, 1905, Dieterich; 56 pp. in-8°.

Un sous-titre indique les limites chronologiques du volume de M. Harnack : *Die Chronologie der Litteratur von Irenaeus bis Eusebius*. Cette matière est répartie en deux livres : la littérature de l'Orient, la littérature de l'Occident.

Dans le premier livre (IIIe de l'ouvrage), M. H. passe en revue les écrivains alexandrins, les écrivains influencés par les Alexandrins, les écrivains étrangers ou hostiles aux Alexandrins. La place des Alexandrins de la fin du second siècle au commencement du ive est ainsi marquée dès les titres de chapitres ; c'est autour d'eux que s'ordonne l'histoire.

La chronologie de Clément d'Alexandrie présente des difficultés particulières. Elle fait encore l'objet d'un post-scriptum de M. H. Voici les dates auxquelles il s'arrête : *Protreptique*, entre 180 et 190; *Stromates*, I-IV, et *Pédagogue*, entre 190 et 202 ; en 202 ou 203, Clément quitte Alexandrie ; *Stromates*, V-VII, sont écrits en Syrie, comme le prouvent les nombreuses hérésies mentionnées. Ce qu'Eusèbe et d'autres appellent le VIIIe livre des *Stromates* est un fragment désigné ainsi dans quelques manuscrits. M. H. considère comme séduisante l'hypothèse de M. von Arnim : Clément avait commencé à préparer un huitième livre que la mort l'a empêché de finir; les fragments déjà écrits sont ceux que nous possédons sous divers titres.

Pour Origène, nous avons les renseignements précis d'Eusèbe. M. H. dresse, d'après le livre VI de l'*Histoire ecclésiastique*, le registre de la

vie d'Origène. Puis, il donne la liste des écrits d'après saint Jérôme et la complète d'indications chronologiques tirées de diverses sources.

La signification historique de Denys d'Alexandrie est mise en relief par M. H. C'est le premier évêque d'Alexandrie qui ait étendu son influence hors de l'Égypte et qui ait placé la chaire de Marc à côté de celle de Pierre. Il a inauguré l'action œcuménique des patriarches qui se développera jusqu'à Dioscore. Nous sommes assez mal renseignés sur ses œuvres par Eusèbe, parce que d'après M. H., Denys n'était pas un origéniste aussi aveugle et aussi absolu qu'Eusèbe.

Les fragments coptes, publiés par M. Crum sous le nom de Pierre d'Alexandrie, ne sont pas authentiques. Ils reposent sur des données vraies, mais qu'il est impossible de séparer du faux.

Anatolius était à Alexandrie sous Galien. Il était en 264 en Syrie et devint évêque de Laodicée vers 268. Le *Liber Anatoli de ratione paschali* est une habile falsification, qui se rapporte à la controverse pascale de Rome avec la Bretagne au v^e-vi^e siècle. Les fragments de l'*Arithmetica* peuvent être authentiques ; la place donnée à Aristote rappelle qu'Anatolius demanda l'autorisation d'ouvrir une école aristotélicienne à Alexandrie.

Le catalogue biblique du *Claromontanus* (ms. *D* de saint Paul, vi^e s.) peut être considéré comme un catalogue égyptien du iii^e ou du commencement du iv^e siècle.

Les auteurs influencés par les Alexandrins sont Jules l'Africain, Alexandre de Jérusalem, Grégoire le Thaumaturge, Firmilien, Pamphile et Eusèbe de Césarée.

Grégoire le Thaumaturge n'est pas arrivé auprès d'Origène avant 236, ni après 238 ; il l'a quittée entre 240 et 242 et est devenu évêque de Néo-Césarée vers 243. Les légendes rapportée par Grégoire de Nysse, une vie syriaque et Rufin sont beaucoup moins solides que les indications d'Eusèbe, de Jérôme et de Basile. Mais elles reposent sur une tradition locale qui n'est pas à négliger.

Voici les dates d'Eusèbe, d'après M. H. Avant 260-265, naissance ; 303/313, à Césarée, à Tyr, en Égypte ; 313/315, évêque de Césarée ; 325, concile de Nicée ; 325-330, polémique avec Eustathe d'Antioche ; 331, concile antinicéen d'Antioche ; 334, tentative de déposition d'Athanase dans un synode de Césarée ; 335, déposition d'Athanase au synode de Tyr présidé par Eusèbe ; 335, synode et dédicace d'église à Jérusalem ; *tricennalia* de Constantin ; commencement de l'action contre Marcel d'Ancyre ; 335, synode de CP. ; condamnation de Marcel ; *Panégyrique* de Constantin ; 337, 27 mai, mort de Constantin ; 30 mai 338 ? 339 ? 340 ? mort d'Eusèbe ; 341, été, concile d'Antioche ; son élève et successeur, Acace y est présent. — Après 303 au plus tard, *Chronique ;* 303-305, *Eclogae prophetarum ;* 305 à 312/313, préparation de l'*Histoire*, qui devait d'abord avoir sept livres ; 307-309, biographie d'Origène (en collaboration avec Pam-

phile); 309-312, biographie de Pamphile; 312/313, *Hist. eccl.*, I-VII et VIII, I-XIII, 7 terminés; 313, *De martyribus Palestinae* en deux éditions, la plus courte pour les lecteurs de l'*H. E.*; 313-314, *H. E.*, VIII, XIII, 8 à VIII, XVI et IX; entre la fin de 324 et les premiers mois de 325, livre X, publication du tout, continuation de la *Chronique* jusqu'en 325. M. H. croit que le discours *Ad sanctum coetum* n'est pas d'Eusèbe, mais d'un contemporain.

Les écrivains étrangers ou hostiles à l'influence alexandrine sont des orientaux, Bardesane, Sérapion, Géminus, le Pseudo-Clément du *De uirginitate*, Fabius d'Antioche, Paul de Samosate, Méthode, Adamantius, Anthime, les synodes d'Ancyre et de Néocésarée, les *Acta Edessena*, les *Acta Archelai*, Symmaque, les Elkésaïtes. En somme, la partie importante de ce chapitre touche au christianisme « syrien », à l'influence d'Antioche. Si important que soit le rôle d'Alexandrie, peut-être M. H. lui sacrifie-t-il un peu sa rivale, au moins dans son plan. Il eût été utile de mieux marquer les origines d'un courant qui devait devenir très puissant, dont les remous devaient atteindre l'Occident, dont il était intéressant de saisir la source et de la séparer plus nettement d'autres mouvements contemporains.

Un dernier chapitre, *Varia*, traite surtout de la littérature pseudégraphique, des oracles, des textes gnostiques.

Le deuxième livre (IVe de l'ouvrage) est consacré à la littérature de l'Occident. Il est divisé, assez artificiellement et parce qu'il fallait diviser une matière trop étendue, en deux chapitres : Avant Dèce, De Dèce à Constantin.

Cette partie a été le principal objet de l'article de M. G. Krüger. M. K. y relève les rares lacunes de l'information de M. Harnack : la principale est d'avoir connu, après achèvement du livre, le *Lactance* de M. Pichon. J'ai surtout remarqué la discussion à laquelle M. K. soumet les conclusions du livre IV (littérature de l'Occident) : la date de naissance de Tertullien, que M. H. recule vers 155 et même au milieu de 150; la date de l'écrit *Ad martyres*, 197, d'après M. H., 202-203 d'après M. K., qui considère comme vraisemblable l'hypothèse de Harris, que l'écrit est une « Consolation » adressée à Perpétue et à ses compagnons; la date du livre *Ad uxorem*, qui appartient plutôt au début de la période montaniste; l'intégrité du livre *Aduersus Iudaeos*; la part de Tertullien à la rédaction des actes de Perpétue; la date de l'*Octauius*, que M. K. place vers 180 avant Tertullien, M. H. au IIIe siècle après Tertullien (longue discussion); la langue originale du fragment de Muratori (latin d'après M. H., grec d'après M. K.); le début de Cyprien *Ad Donatum* (on s'étonne de voir M. Harnack admettre que les quatre lignes indigentes, publiées par Hartel, III, 272, sont le début du livre; voy. *Rev. critique*, 1900, I, 265); la provenance du *De aleatoribus* (M. K. tient pour l'Afrique); les petits écrits de Novatien (d'après M. H., *De cibis iudaicis*, *De bono pudi-*

citiae, De spectaculis, Aduersus Iudaeos, De laude martyrii : M. K. conteste l'attribution pour les deux derniers).

La critique de M. Krüger est le meilleur hommage que l'on pouvait rendre au livre de M. Harnack.

Un appendice du volume est réservé aux actes de martyrs, à la littérature canonique, aux Clémentines. Sur ces derniers écrits, M. Harnack adopte les théories récentes de M. Waitz (voy. *Revue*, 1905, I, p. 127) : c'est, peut-être, aller un peu vite.

La *Chronologie*, terminée maintenant, est une œuvre forte, constamment appuyée sur une étude approfondie et détaillée. Elle sera le soubassement de toute histoire à venir de la littérature chrétienne.

Paul Lejay.

Novati (Francesco). **Attraverso il medio evo.** Bari, Laterza, 1905. In-8° de 414 p. 4 fr.

Des articles qui ont paru sous la signature de M. N. n'ont pas besoin pour attirer l'attention des savants qu'on en signale la réimpression. Toutefois, comme les huit morceaux dont se compose le présent volume furent publiés dans des Revues différentes, il ne sera pas inutile d'en rappeler l'objet.

Le premier roule sur l'*Anticerberus*, poème en 1,415 vers de différentes mesures mais tous rythmés, composé et commenté par le franciscain Bongiovanni qui vivait au XIIIe siècle : œuvre fort médiocre, mais qui fournit à M. N. l'occasion d'étudier la manière, dont, au moyen âge, on compose un livre édifiant par un mélange de lieux communs et d'emprunts à des traités antérieurs (ici, par exemple, au *Liber Floreti*, à l'*Epistola ad Rainaldum* ou (p. 47-53) aux dictons moraux. Il fait de plus remarquer que si Bongiovanni ne connaît de l'antiquité classique que Lucain et Virgile, il pille celui-ci, même quand il s'agit de décrire l'Enfer et le Paradis, au point de placer, parce que Virgile l'a voulu, la Pauvreté, si chère à son Ordre, parmi les monstres infernaux. Incidemment, M. N. trace un savant résumé de la littérature médiévale relative à l'Antéchrist (p. 26-28) et aux avant coureurs du jugement dernier (p. 29).

Le deuxième propose une explication originale de la lutte légendaire du Lombard et de la limace ; quelque plaisant se serait avisé à l'époque où l'on qualifiait les Lombards de poltrons de reconnaître un d'eux dans les personnages que les enlumineurs mettaient aux prises avec des limaces autour des initiales de leurs manuscrits.

3° Si Méphistophélès dans Gœthe est, à sa façon, serviable et de bonne humeur, c'est bien parce que le grand poète l'entendait ainsi, mais c'est également parce que la tradition l'exigeait, témoin le *Faustbuch* (1587) qui fut traduit en plusieurs langues et imité par Marlowe;

on y voit que Méphistophélès était à l'origine un lutin, c'est-à-dire un être malfaisant et bienfaisant tour à tour. M. N. nous fait aussi découvrir des follets dans les soi-disant démons de l'évêque avare des *Gesta Karoli Magni* du moine de Saint-Gall, dans le serviteur pavesan de la chronique de Jacopo d'Acqui et du *Liber de Modernis Gestis* de Marzagaia. Il cite quelques légendes analogues et il accepte pour le nom de Méphistophélès l'étymologie proposée par M. E. Roscher : μεγιστωφέλης (ὠφέλης était un des qualificatifs de Pan dans la mythologie).

4° M. N. estime que le *Lamento della sposa padovana,* qu'il propose d'appeler le fragment Papafava, est non pas d'origine populaire autant qu'aulique, mais imité du Roman de la Rose malgré la glorification de l'amour conjugal qu'on y trouve, puisque ce thème se rencontre aussi parfois dans de vieilles poésies en Italie et ailleurs.

5° Il croit que la comtesse pisane Bombaccaia a parfaitement pu exister, vu que les propos gaillards qu'on lui attribue n'auraient pas effarouché toutes les grandes dames du temps.

6° Il ne pense pas que l'influence de la France se soit à peu près limitée en Italie au nord de l'Apennin et que le hasard seul ait fait choisir le français à Brunetto Latini et à Rusticiano de Pise. Les 67 manuscrits français qui faisaient partie de la bibliothèque dispersée aujourd'hui des Gonzagues avaient été recueillis surtout par Guido Gonzague et par son fils Lodovico, tous deux amis de Pétrarque ; ils témoignaient du goût que notre littérature après Dante continuait à inspirer aux Italiens ;

7° Dans un article sur deux poésies consacrées aux fruits, il émet l'intéressante conjecture que, dès avant 1350, les seigneurs de Florence exigeaient de leurs syndics référendaires le talent poétique ;

8° Il montre par un exemple comment de vieilles poésies deviennent des jeux d'enfants.

Inutile d'ajouter qu'il y a beaucoup d'érudition dans chacun de ces articles, plus encore dans les notes et appendices qui les accompagnent, que cette érudition est souvent spirituelle et que l'auteur prouve quand il le veut qu'il est de ces savants auxquels, trop sévère peut-être, il réserve le droit d'essayer d'embrasser de vastes horizons.

Charles Dejob.

Harvard lectures on the revival of the learning by J. E. Sandys. Cambridge, at the university press, 1905 ; xvi-212 pp. petit in-8°. Prix : 4 sh. 6.

M. Sandys a entrepris une histoire de la philologie dont le premier volume a paru en 1903 (voy. *Revue,* 1904, I. p. 85). Au commencement de cette année, l'université Harvard l'a appelé à donner six leçons sur un sujet connexe à la littérature latine. Il a choisi la

renaissance des études en Italie : Pétrarque et Boccace, l'âge des découvertes (découverte des auteurs latins); la théorie et la pratique de l'éducation; les académies de Florence, de Venise, de Naples et de Rome, les centres de l'humanisme (Florence, Camaldoli, Arezzo, Certaldo, Sienne, Venise, Padoue, Vérone, Come, Milan, Lodi, Mantoue, Ferrare, Bologne, Rimini, Ancône, Urbin, Naples, Rome); l'histoire du cicéronianisme. Comme le tableau de la découverte de l'antiquité serait ainsi incomplet, M. S. a ajouté une septième leçon, sur l'étude du grec. Ces leçons étaient destinées à un public cultivé, mais non spécialiste. M. S. a su être intéressant, donner un ensemble assez complet sans se perdre dans le détail, faire sentir que les découvertes des humanistes étaient des conquêtes du goût et de la raison plutôt que de l'érudition, être à la fois précis et agréable. On recommandera la lecture de son livre aux philologues débutants qui veulent s'animer de l'enthousiasme des grands ancêtres. Les gens du monde y verront de leur côté la portée des études classiques. Les érudits y trouveront un tableau qui les aidera peut-être à situer leurs recherches et à en déterminer les rapports. Dans une prochaine édition, M. Sandys fera bien d'ajouter un chapitre sur la découverte de l'antiquité figurée et la renaissance de la vieille Rome. Un index permet de retrouver facilement les mille détails habilement groupés dans cet aimable volume [1].

P. L.

Abel Lefranc et Jacques Boulenger. **Comptes de Louise de Savoie (1515, 1522) et de Marguerite d'Angoulême (1512, 1517, 1524, 1529, 1539)**. Paris H. Champion, 1905. In-8°, VIII-122 p.

Les comptes et états copiés par M. A. Lefranc et publiés sous la surveillance de M. G. Boulenger nous conduisent jusqu'en 1539, c'est-à-dire jusqu'à la date où s'ouvrent les comptes de Marguerite publiés par H. de la Ferrière.

Il est regrettable qu'on n'ait pu sauver que deux années des comptes de Louise. En les rapprochant des comptes de Charles d'Alençon (1512, 1517, 1524) et de Marguerite (1529, 1539), elles permettent d'identifier quelques personnages du *Journal* de la régente. « Ma petite Bigote », citée au *Journal* sous la date du 8 juillet 1514, se retrouve ici parmi les « dames et damoiselles » de 1515; en 1522, elle est Julienne Bigote, dame de Latour. Quant au « seigneur des Brusles »,

1. On ne sait dans quelle mesure on peut signaler les lacunes de la bibliographie. P. 9, cependant, l'étude de M. Henry Cochin sur *le Frère de Pétrarque* eût pu être citée. P. 36, Manilius : manque à l'index. P. 67, de quelle langue est l'expression *verde antique?* Il n'est pas question de la résurrection de Catulle; cf. p. 127 (non cité à l'index), P. 108 ; Henry *Stephens*, lire : *Estienne*.

qui figurait dans la même anecdote, il est chambellan du duc d'Alençon en 1524. Regnault de Refuge, qui était avec Louise le 28 août 1514, est son écuyer d'écurie en 1522. — Signalons, parmi les femmes de chambre de la mère du roi, « Katherine la grecque ».

On relèvera sur ces comptes les noms des Briçonnet, de Jean de Selve, de Clément Marot, de Gérard Roussel, d'Antoine Pocque le « Nicodémite », d'Antoine Hérouet, de Pierre Lizet, etc. La préface y signale « deux des *devisantes* de l'*Heptaméron*. »

L'esprit éclairé de Marguerite se révèle dans la liste des vingt « escolliers pensionnaires » de 1539 (p. 96). Parmi ces studieux personnages qui reçoivent des secours « pour leur entretien à l'estude », nous trouvons Étienne de la Forge (est-ce un fils du martyr de 1535 ?) et Jacques Amyot.

L'excellente table mise par les auteurs à la fin du volume rendra de grands services à l'onomastique du XVIe siècle.

Henri HAUSER.

Rühl, ein Elsaesser aus der Revolutionszeit, von Dr Alfred MAURER. Strassburg, Heitz und Mündel, 1905, IV, 143 p, 8°. Prix : 3 f. 10 c.

Parmi les représentants du peuple, victimes de la crise ultra-réactionnaire qui suivit la journée du 1 prairial, figure un Alsacien dont la figure relativement vieillotte [1] tranche d'une façon marquée sur le groupe juvénile des jacobins ardents auquel un caprice du sort, plus qu'une parfaite communauté d'espérance et de regrets, l'associa dans une défaite commune. C'est Philippe-Jacques Rühl, fils d'un bourgeois de Worms, que l'étude de la théologie avait amené à Strasbourg et que sa passion pour une jeune Strasbourgeoise y retint. Avant de trouver une place de pasteur à la campagne, il accepta, pour vivre, celle de maître d'école dans la ville libre royale, et le futur conventionnel naquit ainsi à Strasbourg, le 3 mars 1737. On ne s'était guère occupé jusqu'ici de sa biographie; les contemporains n'ont, en général, noté sur lui que des impressions isolées et fort subjectives [2] et parmi la littérature plus récente, en dehors des quelques lignes consacrées à Rühl par M. J. Claretie dans ses *Derniers Montagnards*, je ne trouve guère d'appréciation un peu détaillée de son rôle politique que dans le court chapitre du troisième volume de M. Bonnal de Ganges sur les *Représentants du peuple en mission près les armées*, qui témoigne d'une assez médiocre connaissance des choses d'Alsace en général et

1. Rühl, au moment de sa mort n'avait que cinquante-huit ans, mais la plupart des conventionnels étaient si jeunes qu'il leur paraissait un « vénérable » ancêtre. Bourdon de l'Oise l'appelle, le 12 prairial, « un vieillard hydropique de 70 ans ».

2. Souvent même perfides, comme le célèbre ex-professeur Bahrdt « au front d'airain », dans l'*Histoire de sa vie*, écrite en prison (1790), au tome III.

de la vie de Rühl en particulier [1]. Le récent *Dictionnaire de la Révolution et de l'Empire* du Dr Robinet, ne mentionne même pas son nom!

C'est donc avec un vif intérêt que nous avons parcouru le travail — thèse de doctorat présentée à la faculté de philosophie de Strasbourg — consacré par M. Alfred Maurer à son compatriote. C'est une étude de dimensions restreintes, mais fort bien documentée, pour sa première moitié surtout, qui repose principalement sur la correspondance de Rühl avec le prince de Linange, son maître jusqu'en 1790. Cette correspondance (lettres d'affaires et parfois épanchements plus intimes) est conservée aux Archives départementales de la Basse-Alsace, et si elle avait été mentionnée déjà par M. Manfred Eimer dans son mémoire sur la *Révolution de 1789 à Strasbourg*, elle n'avait pas été vraiment exploitée jusqu'ici. Quelques autres lettres de Rühl figurent aux Archives grand-ducales de Carlsruhe, mais elles sont sans importance historique. M. Maurer est venu également à Paris faire des recherches aux Archives Nationales; c'est là qu'il a pris connaissance des pièces relatives à la dernière mission de Rühl en Alsace (juillet-août 1794), mises depuis par M. Aulard dans les quinzième et seizième volumes du recueil des *Actes du Comité du Salut public*. Tous ces matériaux divers ont permis à l'auteur de nous donner un bon portrait en pied du représentant du Bas-Rhin, dont l'image s'est singulièrement effacée dans la pénombre du passé, même dans son pays d'origine, son suicide étant peut-être le seul événement de sa vie qui ait persisté dans la mémoire des générations actuelles. Ce n'est pas un portrait flatté du tout, et l'on peut même trouver que M. M. accentue un peu trop uniformément les ombres du tableau; mais il y règne néanmoins un courant plutôt sympathique aux idées dont s'enthousiasma l'ex-*Hofrat* du prince de Linange, au point de passer dans les rangs des Jacobins extrêmes et de ne pas vouloir survivre à leur défaite. Etudiant en théologie pendant quelques mois, pour plaire à son père [2], puis étudiant en droit, précepteur dans une famille noble, il devint en 1765 instituteur à l'école primaire supérieure de Durkheim (dans le Palatinat) et entra de la sorte au service de la maison comtale, puis princière de Linange. Tout en faisant le métier de maître d'école pour vivre, il continuait ses études particulières sur le droit public et la généalogie et elles lui valurent bientôt une certaine réputation dans le monde scientifique voisin, si bien qu'il fut nommé

---

1. *Op. cit.*, III, p. 195-202. M. E. Barth dans ses *Notes sur les hommes de la Révolution à Strasbourg et les environs* publiés dans la *Revue d'Alsace* (années 1878-1884) a bien connu la littérature locale, mais il a mis beaucoup de confusion dans les extraits relatif à Rühl (comme pour bien d'autres). — M. Aulard avait plus récemment mis au jour la correspondance avec le Comité de Salut public, durant sa mission dans la Marne, dans les vol. VII et VIII de son grand recueil.

2. C'est à cela que se borna sa carrière *pastorale*, dont parle M. Bonnal de Ganges (III, p. 199), qui l'a probablement confondu avec son père.

en 1769 archiviste à Durkheim et employé par le prince Charles-Frédéric-Guillaume de Linange-Hartenbourg à des missions spéciales, puis tout particulièrement à la tâche compliquée d'établir ses droits à l'héritage, devenu vacant, du rameau des Linange-Dabo. Rühl se consacra pendant des années à ce labeur absorbant, écrivit de nombreux mémoires juridiques sur la matière, et en fut largement récompensé non seulement par un traitement relativement considérable mais par une série de titres honorifiques (conseiller de cour, conseiller intime, conseiller de Consistoire, conseiller de gouvernement) si bien que, vers 1780, le futur membre du Comité de sûreté générale se voyait non seulement le premier fonctionnaire de la petite principauté, mais encore le compagnon quotidien, on peut dire l'ami, de son souverain. Grâce à ses connaissances très variées, sa conversation caustique, ses lectures étendues qui lui rendaient familières toutes les œuvres nouvelles de la littérature française et de la littérature allemande, il devint l'oracle et le centre intellectuel de la petite société élégante et cultivée qui se rencontrait au château de Durkheim, pour y commenter les auteurs du jour, jouer la comédie et pour y philosopher aussi sur les événements de la politique contemporaine. Malheureusement Rühl était de santé délicate et dans les vingt dernières années de sa vie, il souffrait d'un hydrocèle, qui nécessitait presque chaque année des opérations douloureuses et cela devait forcément influer sur un état d'âme hypocondriaque déjà de nature. Quelques désagréments d'affaires lui firent quitter le Palatinat pour Strasbourg, en 1784, où il se livra plus entièrement à ses travaux historiques. Mais la confiance du prince, son maître, le maintint au poste d'administrateur du comté de Dabo, et de temps à autre, il allait visiter ce coin de terre perdu dans les Vosges; il fut pour les paysans encore un peu sauvages de cette région couverte de forêts immenses, un gouvernant intègre mais assez sévère et veillant avec vigilance au respect des droits seigneuriaux. Peu populaire pour cette raison, rien en lui ne semblait alors promettre une métamorphose aussi complète que celle par laquelle Rühl étonna ses contemporains. Cependant l'aristocratique et sarcastique *Hofrat* trouva, vers la fin de juillet 1789, son chemin de Damas, et avec sa franchise naturelle, suivant les impulsions un peu capricieuses de son tempérament, il ne se gêna pas pour révéler ses convictions nouvelles au prince de Linange, qui en reçut la confidence avec une bonhomie vraiment touchante, si elle n'était pas inspirée seulement par la crainte de la Révolution déjà menaçante, et le libéra de son service; il lui avait assuré déjà, en 1779 et en 1781, une pension fort respectable, vu l'état de ses finances[1].

1. Ce n'est pas précisément le trait le plus édifiant de son caractère que l'âpreté mise par R. à réclamer d'abord au pouvoir exécutif, puis au Directoire du département, la reconnaissance de cette charge grevant les revenus de Dabo. Dans sa séance

Le reste de la carrière de Rühl est mieux connu et M. M. ne nous apporte pas sur elle des lumières bien nouvelles. Mais il a bien résumé les sources, il les a jugées d'ordinaire avec discernement et si l'on regrette qu'il n'ait pas développé çà et là les idées ou les intentions de Rühl, alors que l'analyse de ses discours au *Moniteur* le lui aurait permis, il a du moins mieux rendu qu'aucun de ses prédécesseurs la physionomie du député de 1792, devenu à l'Assemblée législative l'un des plus radicaux adversaires du Saint-Empire et de ses princes qu'il avait si longtemps étudiés et servis, le contradicteur acharné de son collègue de la députation du Bas-Rhin, G. C. Koch, le professeur de droit public, le rapporteur du Comité diplomatique. Il l'a suivi également après sa réélection à la Convention, dans sa carrière de plus en plus agitée, louvoyant entre les partis qui se disputaient le pouvoir dans sa ville natale comme sur les bancs de la représentation nationale, et au milieu desquels l'ex-administrateur princier, le savant de cabinet a perdu plus d'une fois la claire notion de ce qu'il voulait lui-même. Il se laissait entraîner par des sympathies et des antipathies irréfléchies, par des accès de fièvre physique et morale, tantôt à droite et se voyait conspué dès lors par les Jacobins locaux, tantôt à gauche et les modérés et les feuillants le dénonçaient à leur tour [1]. Au fond, c'était plutôt un homme à tendances modérées ; sans la tempête révolutionnaire qui l'exalta il aurait écrit certainement le second volume de son *Histoire de la maison de Linange-Dabo*, et serait mort sans doute conseiller intime d'un ou de plusieurs petits princes du Saint-Empire romain-germanique. C'est une calomnie de prétendre « qu'il se montra sanguinaire dans les départements de la Marne et de la Haute-Marne » et qu'il y « passait sa vie à fournir les prisons et les échafauds » [2].

La partie du travail de M. M. qui nous satisfait le moins, c'est la dernière, où le laconisme de son récit devient extrême, soit qu'il ait craint de fatiguer le lecteur, soit qu'il n'ait pas voulu dépasser un

---

du 15 février 1793, l'administration départementale statuant sur la pétition de R. (présent alors à Strasbourg comme commissaire de la Convention) lui délivra l'attestation voulue pour toucher les 2400 livres (pas 2000 livres, comme dit M. Maurer) ; chacune des deux pensions était de 1200 livres. J'ai la copie du procès-verbal du 15 février sous les yeux.

1. M. M. aurait pu, ce me semble, tirer un peu plus largement parti des nombreux documents, où il est question de Rühl, empilés plutôt que groupés dans le *Recueil des pièces authentiques servant à l'histoire de la Révolution à Strasbourg* publié en 1795 et connu sous le nom du *Livre Bleu* ; personne n'a encore étudié de près leur origine ; ils se trouvent sans doute aux Archives municipales de Strasbourg, mais personne n'a encore entrepris la confrontation nécessaire entre l'imprimé d'Ulrich et les originaux, pour voir s'ils sont tous authentiques — ce qui est assez probable — et surtout complets, ce qui l'est moins peut-être.

2. Bonnal de Ganges, III, p. 201. Est-ce parce que R. a brisé la Sainte-Ampoule à Reims et forcé ainsi Charles X à commettre une fraude pieuse en 1825, qu'on le dénonce ainsi ?

certain nombre de pages d'impression. Et pourtant c'est après le 9 thermidor, après que la réaction commence à s'accentuer à la fin de 1794, que Rühl mérite le plus nos sympathies et montre le mieux, par son attitude, combien ses convictions républicaines sont sincères. Il n'est nullement compromis personnellement comme tel autre terroriste; il n'aurait rien à craindre, s'il se tenait tranquille, et surtout s'il se rangeait du côté des vainqueurs, très accueillants d'ailleurs comme on sait, pour les plus cruels bourreaux. Il y eut donc de sa part un véritable courage à lutter, comme il le fit, le soir du 7 nivôse an III, par exemple, lorsque fut nommée la commission des Vingt-Un à propos de l'accusation de Lecointre. Il ne commit aucun acte coupable non plus en se levant à son banc, le 1er prairial, et le *Moniteur* lui-même constata d'abord (XXIV, p. 504) qu'il « tâche d'apaiser un peu ceux qui l'entourent », ce qui certes n'avait rien d'illégal[1]. Cela n'empêcha pas, une fois le danger passé, le « respectable » Garran-Coulon de dénoncer Rühl « qui, le premier, a appuyé la proposition » des Jacobins. En vain, Bourdon de l'Oise, bien féroce lui-même, mais mû par un sentiment de pitié pour un collègue innocent, essaie de le soustraire au sort des montagnards déjà inculpés. Il y a peu de scènes aussi révoltantes dans l'histoire de la Révolution que cette séance du 2 prairial; c'est le digne pendant et la juste mais triste revanche de celle du 31 mai et du 1er juin 1793. On n'y voit pas seulement « un tas d'anonymes exaspérés par la terreur », comme l'a dit M. Claretie, mais des personnages marquants, raisonnables d'ordinaire, un Boissy d'Anglas, un Grégoire, un Dubois-Crancé, qui, à côté de crypto-royalistes comme Henri Larivière, d'anciens maratistes, comme André Dumont, demandent en paroles exaspérées la punition des traîtres. Et pourtant Boissy d'Anglas, tout en l'accusant, le défend en réalité contre ces déclamations furibondes, quand il constate que Rühl lui a, la veille, remis au bureau sa proposition « de ne pas porter atteinte à la Constitution de 1793 et de s'occuper sans relâche d'assurer les subsistances de Paris ». Or l'une de ces mesures était absolument légale, puisque cette Constitution était la seule reconnue par le suffrage de l'assemblée et le suffrage populaire, et la seconde allait être votée à l'unanimité de ceux qui accusaient Rühl et ses collègues. Quoiqu'on puisse penser des agissements de certains d'entre eux (comme de Prieur de la Marne, par exemple, voulant dissoudre les comités), il est certain que le député du Bas-Rhin n'avait rien fait de plus que cent autres droitiers du Marais, c'est-à-dire qu'il était resté à sa place, au milieu du tumulte effrayant qui, des heures durant, emplit la salle des délibérations. C'est Clauzel qui, dans la séance du 8 prairial, raconte pour la première fois la grande forfaiture de Rühl haranguant les révoltés,

1. Cela n'empêche pas M. Bonnal de Ganges de parler de « l'odieuse conduite » de R., « excitant les passions des tricoteuses » (*op. cit.*, p. 202).

« convertissant en motion la demande consignée dans leur signe de ralliements, la tribune étant encore fumante du sang de Féraud ». Et c'est pour amener la condamnation de ses collègues, alors que leur doyen d'âge les avait déjà précédés dans la mort, que le représentant Sévestre vint lire, le 23 prairial, un extrait de ce procès-verbal de la séance, tel qu'il avait été primitivement établi. Tout ce dénouement du drame méritait mieux que les deux courtes pages dont M. M. a fait l'aumône à ce compatriote.

Je suis assez de l'avis de l'auteur que Rühl n'était pas peut-être d'un commerce très agréable en temps ordinaire, ni surtout dans les journées fiévreuses de la Révolution ; j'accorde volontiers qu'il a eu parfois des hésitations singulières dans sa ligne de conduite, encore qu'on puisse les expliquer par les relations personnelles de droite et de gauche qui, tour à tour, agissaient sur une nature primesautière et sur un corps débile que la maladie chronique avait détraqué de bonne heure. Mais d'avoir continué à se prononcer pour des principes politiques, alors qu'ils étaient devenus une cause de suspicion ; d'avoir essayé de combattre pour sa part la réaction triomphante qui devait jeter le masque, quatre mois plus tard ; d'avoir préféré mourir plutôt que de retomber sous l'esclavage dont il croyait avoir émancipé son pays : cela excuse et fait oublier bien des erreurs et bien des petitesses, cela fait que, d'un côté, comme de l'autre des Vosges, tous ceux qui voient dans la Révolution une œuvre nécessaire, doivent quelque intérêt, sinon leurs sympathies, au député du Bas-Rhin qui en fut à la fois le défenseur et la victime.

R.

Ernest Picard. **Bonaparte et Moreau,** in-8° de III-443 pp., 5 cartes. Plon 1905.

Il est toujours scabreux de n'écrire qu'un morceau de biographie : le lecteur aime à chercher dans le passé tout entier d'un homme l'explication ou la justification de certaines de ses attitudes. Certes,

1. Nous réunissons ici quelques remarques de détail qui prouveront à M. M. avec quelle attention nous avons parcouru son intéressant opuscule. P. 26, il faut lire *Leyser* pour *Leyrer*. — P. 48, l. *1789* pour *1787*. — P. 68, note 1, lire *Mailhe* et *Jaucourt* pour *Meilh* et *Jeancourt*. — P. 81, note 2, lire *verkennen* pour *erkennen*. — P. 82, il faudrait ne pas trop se fier à ce que Frédéric Schoell a pu dire de Rühl dans sa défense de Dietrich. Il ne faut pas oublier que ce patriote, d'un libéralisme assez pâle, en somme, a fini dans la peau d'un réactionnaire et, ce qui pis est, dans celle d'un *hofrat* prussien. Il en est de même pour le pamphlet, *Die Frankenrepublik*, dont les lettres, assez spirituelles d'ailleurs, ont été écrites évidemment par un fonctionnaire allemand émigré. — P. 98, lire *Lanjuinais* pour *Lanjuniais*. — P. 112. Ce n'est pas dans la nuit du *23* mars 1794 que furent arrêtés les Hébertistes, mais dans celle du *13* mars (*23 ventose II*). — P. 118, le correcteur facétieux a fait un calembour funèbre en imprimant *Najaden* au lieu de *Noyaden*. — P. 128, lire *Billaud* pour *Billot*. — P. 129, l. *Garran* pour *Garan*.

M. Picard est instruit du passé de Moreau avant 1799; on voit qu'il ne s'est point contenté des biographies courantes et qu'il est informé par quelques documents nouveaux de ce que fut son héros avant le 18 Brumaire; on voit aussi qu'il connaît les dernières années de Moreau et sa triste fin. Nous ne trouvons là qu'une raison de plus de déplorer qu'il ait borné à quelques années, à la vérité culminantes, l'ouvrage qu'il nous livre aujourd'hui. Rien n'explique mieux le Moreau de 1799 que celui par exemple de 1797 et rien ne nous fait mieux comprendre le Moreau de 1804 que celui de 1812. Écrire une biographie complète, dont les chapitres les plus importants nous sont d'ailleurs donnés ici, eût coûté à M. le commandant Picard quelques années de travail en plus, mais un pareil livre nous donnerait une satisfaction et je dirai une sécurité que ce volume ne nous procure point. M. Picard lui-même, faute peut-être d'avoir étudié le général dans tous les moments de sa vie, paraît un peu incertain sur le jugement qu'il faut porter, somme toute, à son sujet.

Manifestement en effet le livre veut être favorable à Moreau ou, plus exactement, est défavorable à Bonaparte auquel M. Picard ne pardonne point « l'attentat de Brumaire, l'abolition de la liberté, le despotisme impérial, et son ambition démesurée ». Et telle est l'impression qui cependant ressort de l'ouvrage qu'elle est, à mon sens, singulièrement plus favorable à Bonaparte qu'à Moreau.

Si la liberté fut « abolie » hors de « l'attentat de Brumaire » et « le despotisme impérial » fondé, ce fut du consentement, avec la connivence et l'active complicité de Moreau. Et de deux choses l'une, ou Bonaparte en renversant le Directoire, n'abolissait point la liberté qui, de fait, depuis fructidor n'existait plus, et Moreau se trouve justifié d'avoir accepté la tâche de geolier des directeurs, ou Bonaparte joua Moreau et dès lors celui-ci fait en cette tragi comédie, plus qu'il ne conviendrait à son intelligence, figure de sot.

Si d'autre part, Moreau arriva à se déclarer contre Bonaparte, il faut chercher des explications; celle qui nous montre Moreau révolté contre les progrès du despotisme, la conclusion du Concordat et l'établissement du Consulat à vie, ne se trouve guère justifiée même après lecture du livre. Il semble bien qu'au sens de M. Picard « les griefs personnels de Moreau avaient accentué son opposition républicaine ». Mais si on cherche à reconstituer la liste des griefs avec les pages très complètes, très nourries, très consciencieuses de cet ouvrage, il faut bien vite reconnaître qu'ils sont purement imaginaires.

Il est peu de personnes que Bonaparte ait, dans le cours de sa carrière, autant ménagé que Moreau. On a pensé qu'il avait entendu l'avilir en l'associant, dans un rôle qui parut bas, dans la journée du 19 brumaire. Cela ne ressort d'aucun texte : dans le désir intense qu'il avait que tout ce qu'il y avait d'hommes de valeur et de patriotisme apportât son concours au futur gouvernement, Bonaparte voulut que le

« Fabius de la République » fut, pour sa propre satisfaction, associé aux débuts de ce gouvernement. S'il l'eût cru compromis, pourquoi l'eût-il à ce point ménagé par la suite? Il lui donne l'armée du Rhin après avoir délibéré de la conduire lui-même. Il fait plus que l'accabler des marques de son estime et de son amitié auxquelles d'ailleurs Moreau répond tout d'abord par des protestations d'un dévouement sans bornes au nouveau gouvernement: Bonaparte lui sacrifie ses propres conceptions stratégiques : à deux reprises il conçut des plans d'invasion en Allemagne que Moreau refusa d'agréer; M. Picard admet volontiers qu'ils étaient fort supérieurs à ceux de Moreau; de fait, la victoire de Hohenlinden ne vint justifier Moreau qu'après d'interminables manœuvres dont, avec sa conscience d'historien et son expérience d'officier d'État-major, le commandant Picard ne se dissimule aucune des erreurs; la foudroyante campagne de Napoléon en 1805 devait au contraire démontrer la supériorité du plan que dès 1801 Bonaparte eût volontiers imposé à Moreau. Il vit celui-ci toujours prêt à se froisser, s'irriter, renoncer au commandement. Encore que les lieutenants mêmes de Moreau, Dessolle particulièrement, donnassent au fond raison à Bonaparte, le consul céda : gros sacrifice d'amour propre dont Moreau ne mesura point l'étendue.

Vainqueur, celui-ci rentra en France et fut assiégé par l'opposition: il était assez timoré, n'aimant point risquer ni rompre, il écouta d'une oreille toutes les sollicitations, celles des généraux mécontents, des tribuns épurés, des Jacobins sur le pavé et des chouans conspirateurs, ne les écoutant que d'une oreille, avec un sourire vague et d'incertaines pensées; on ne peut dire qu'il fut leur instrument: Louis XVIII ne crut jamais à sa complicité : mais il ne disait jamais : non, ayant, suivant une expression qui le peint, « des velléités plus que des volontés et des idées plus que des opinions.»

On l'aigrissait cependant contre Bonaparte : celui-ci eut peut-être plus que Moreau le droit de s'irriter. Le consul avait entendu faire entrer Moreau dans sa famille, lui fit offrir Hortense; s'il est vrai que non content de décliner cette offre obligeante, Moreau répéta publiquement et à plusieurs reprises « qu'on avait voulu le faire entrer dans cette f..... famille, mais qu'il avait su s'en débarrasser », il faut avouer que le propos manquait de courtoisie.

Il se maria : les femmes vinrent achever de tout brouiller; c'est une histoire assez commune. Bonaparte a toujours trouvé des femmes contre lui; Mme Moreau et sa mère furent du nombre; tout vouait Moreau à être l'instrument d'une belle-mère énergique et intrigante. Elle l'achemina plus sûrement que tout à la rupture. Mais véritablement on reste déçu lorsqu'arrivant au terme de ce livre: *Moreau et Bonaparte*, on s'aperçoit que le procès y tient vingt lignes.

En revanche, la campagne de Moreau occupe une très belle place et tel est le grand mérite de ce livre. M. Picard met à la portée du lec-

teur le moins averti le fruit d'études très spéciales : l'organisation de l'armée du Rhin, les plans, l'entrée en campagne, les opérations d'Ulm et de Hohenlinden, tout est étudié avec beaucoup de conscience et raconté avec beaucoup de talent. La minutie de l'information ne nuit nullement à la clarté de l'exposition, et nous avons là, je pense, l'histoire définitive d'une campagne jusque-là mal connue dans ses détails.

M. Picard s'est servi avec beaucoup de bonheur de très nombreux documents. Sa bibliographie m'a paru très complète. Les mémoires inédits du général Decaen, conservés à la bibliothèque de Caen et que ce livre me donne fort grande envie de voir publier, ont fourni à M. Picard des détails tout à fait nouveaux, souvent importants et presque toujours très piquants. L'auteur n'a négligé aucun de nos dépôts : archives nationales, archives des affaires étrangères, de la guerre, et même archives particulières de l'artillerie et du génie assez rarement consultées : il a exploré les archives de la guerre à Vienne, ce qui lui a permis d'entendre les deux sons : mais sa principale source reste notre dépôt du ministère de la guerre au sujet duquel l'officier historien nous dit dans son introduction bibliographique des choses fort intéressantes et fort utiles.

Écrit avec une simplicité qui n'exclut pas la grâce, après avoir été étudié avec une conscience qu'éclairait l'expérience technique, ce livre a donc beaucoup de mérite. Je le trouve un peu incertain dans ses conclusions : peut-être l'historien ne pouvait-il, après tout, nous donner mieux que par le caractère un peu vacillant de sa peinture, l'image de ce cerveau sans idées arrêtées, de cette âme timorée, de ce cœur froid, de cet être toujours partagé que fut Moreau. Je continue à regretter que l'étude du personnage ait tenu dans un des épisodes — fût-il le principal — de cette vie d'un héros, soldat sans reproches dont les circonstances seules — plus qu'une volonté arrêtée — firent de 1795 à 1804 un ambitieux sans hardiesse et, presque malgré lui, un prétendant au pouvoir, que d'autres circonstances après 1805 acheminèrent hélas ! à la pire banqueroute.

Louis MADELIN.

I. André LE BRETON. **Balzac; l'homme et l'œuvre.** Paris; A. Colin, in-18 de 295 pages.

II. Joachim MERLANT. **Le roman personnel de Rousseau à Fromentin.** Paris, Hachette; in-16 de xxxv-424 pages.

III. Marius-Ary LEBLOND. **La société française sous la Troisième République d'après les romanciers contemporains.** Paris, Alcan; in-8° de xvi-314 pages (Bibliothèque d'histoire contemporaine).

I. Les études de M. Le Breton sur le roman français le conduisaient tout naturellement à ce livre sur Balzac; et, s'il avait pu jusqu'ici canaliser en quelque sorte son histoire de la production romanesque

du XVII^e, du XVIII^e et des débuts du XIX^e siècle, il ne pouvait guère manquer, en arrivant à Balzac, de laisser le courant qu'il suivait s'élargir et s'épandre. Il faut le féliciter d'avoir su, par une division ingénieuse, éviter le danger de la dispersion et occuper tour à tour assez de points de vue importants pour examiner à peu près tous les aspects essentiels de Balzac. A une psychologie et une biographie succinctes de l'*homme*, à une substantielle enquête sur *les origines* [*littéraires*] *du roman balzacien* [1], succèdent les chapitres consacrés à la *Comédie humaine*, à son plan, aux qualités d'observation et de rendu qui en illustrent les chefs-d'œuvre; puis une sorte de *decrescendo* nous amène à l'*influence*, en passant par les *excès d'imagination*, le *pessimisme*, la *surproduction*. L'inconvénient de cette disposition, c'est peut-être de laisser du puissant créateur une impression plutôt rétrécie, de faire la part plus belle à la « critique des défauts » [2], et de mettre surtout en valeur les insuffisances d'une œuvre inégale et complexe : d'autant que M. Le B., qui excelle à parer d'émotion discrète ses délicatesses d'esprit et de goût, est beaucoup moins éloquent et pressant lorsque le gigantesque et l'énorme dans l'œuvre de Balzac sont en cause. Et faut-il attribuer à des répugnances analogues ou à d'autres motifs l'espèce de scrupule qui l'empêche de jamais citer le nom d'Émile Zola, sinon (p. 118 et 289) par périphrase?

Un certain nombre d'indications, éparses dans le livre de M. Le B. comme elles le sont dans l'œuvre de Balzac, auraient valu qu'on les coordonnât, elles aussi : j'entends les approximations scientifiques de l'écrivain, celles du moins qui sont en quelque relation avec ses vues et ses procédés de psychologue et d'observateur. Si insuffisantes que soient les concordances physico-morales proposées par Lavater et Gall [3] et admises par Balzac, si superficielle et hâtive qu'ait pu être son initiation aux théories de Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, si tardivement qu'apparaissent les idées systématiques déve-

1. Sans remonter jusqu'au *Château d'Otrante*, il faut reconnaître que l'école romanesque d'A. Radcliffe n'a pas eu besoin, *pour se fonder*, de la « grande convulsion » de la Révolution (p. 57). Et c'est bien avant « les premiers jours du XIX^e siècle » (p. 56) que le roman anglais alimente chez nous cette variété hasardeuse de la littérature d'imagination : cf., en 1787, les traductions du *Souterrain*, du *Vieux baron, ou les revenants vengés*, etc. Il eût été intéressant de marquer ce que Balzac a pu devoir, pour la partie élégante de son œuvre, au roman d'analyse à personnages aristocratiques : il avait tant à apprendre de ce côté!

2. Il y a certainement d'autres inadvertances, même dans les chefs-d'œuvre de Balzac, que le « une fois peut-être » de la note p. 120. Dans le *Père Goriot*, M^me Vauquer, « âgée d'environ cinquante ans », tient sa pension soit depuis quarante, soit depuis trente et un ans.

3. Lavater ne venait pas d'être traduit en français (p. 100), puisque la première traduction des *Essais sur la physionomie* commença à paraître dès 1781. Le plus important des travaux de Gall est écrit non en allemand, mais en français (même page).

loppées dans l'*Avant-propos* de 1842, il ne semble pas qu'un aperçu d'ensemble puisse sans préjudice ne traiter qu'épisodiquement tout ce côté de la pensée de Balzac. « Il ne suffit pas d'être un homme, il faut être un système », faisait-il écrire en 1835 à F. Davin; et une bonne part de son « système » sociologique est là — peut-être même de son pessimisme. En tout cas, c'est jeter un jour sur ses descriptions de milieux et de personnes que de rappeler des théories comme l'unité de composition organique et la corrélation des formes. Cette tentative de synthèse aurait-elle enlevé de son agrément littéraire à un livre aimable et facile? Elle aurait pu servir, à tout prendre, de point de rattachement à une série importante de remarques [1].

II. Le roman personnel comprend, pour M. Merlant, deux variétés : le roman autobiographique, étude continue d'un *moi*, « confinant à la méditation religieuse et philosophique », et le roman d'analyse ou roman intime qui s'est développé tout près de lui et a parfois confondu ses destinées avec les siennes. Or, si la première de ces variétés a des frontières assez distinctes, la seconde ne laisse pas d'être moins nettement définie : d'où quelque incertitude dans le choix des œuvres considérées ; et l'on ne voit pas bien à quel titre en sont exclus l'*Armance* de Stendhal, l'*Élie Mariaker* de Boulay-Paty, *Louis Lambert*, *Sous les Tilleuls*, et d'autres œuvres moins connues, mais également significatives, telles que la *Cécile* de Jouy (1827) ou *Madame de Mably* de Saint-Valry (1837). C'est surtout pour l'époque romantique, au moment où le roman social commence à menacer le roman intime, que l'on aurait souhaité que l'information de M. M. fût aussi étendue qu'elle l'est, par exemple, pour la littérature de l'Empire : car il eût été intéressant de voir par quelles étapes l'égoïsme du roman personnel, après avoir « singulièrement approfondi le don de sympathie pour l'humanité », s'achemina vers l'observation altruiste plus apitoyée. (C'est en effet une des « thèses » les plus ingénieuses, et les plus dignes d'être fortement démontrées, de M. M., « que l'autobiographie a rafraîchi et renouvelé [dans notre littérature] le grand courant d'humanité, tari au siècle passé par la critique des mœurs, l'esprit de satire et d'épigramme ».)

Le dépouillement attentif d'une littérature considérable et un sens très subtil — visiblement aiguisé sur la casuistique de M. Barrès — des problèmes de l'individualisme font du livre de M. M. une contribution importante, bien qu'un peu confuse et compacte, à l'histoire du roman. L'analyse d'*Obermann*, en particulier, est aussi approfondie que possible : mais n'est-elle pas un peu bien prolongée, puisque enfin ce

---

1. Je persiste à croire — M. L. B. n'envisage point cette hypothèse — que *Modeste Mignon* doit beaucoup à la révélation du « cas » Gœthe-Bettina, qui fit beaucoup de bruit en France en 1842 et 1843. N'y a-t-il pas un peu d'exagération à ranger Labiche (p. 284) parmi les auteurs dramatiques influencés par Balzac? Lire *Caleb Williams*, p. 76 et 77.

n'est que par une sorte d'extension que le « roman personnel » peut s'accommoder d'une manière de journal intime aussi dénué d'action extérieure [1]? D'une façon générale, les parties d'analyse réussissent beaucoup mieux à M. M. que les efforts synthétiques ou les études d'évolution. C'est ainsi qu'il néglige, pour la genèse même du roman personnel et son dégagement hors des formes antérieures, le rôle qu'ont certainement joué, dans la première moitié du XVIII^e siècle, les publications de correspondances : il y avait, dans ces échanges de lettres de personnages réels, un peu de « l'âme qui fait les autobiographies », et beaucoup du procédé communément employé par le roman d'analyse. C'est ainsi, d'autre part, qu'il ne semble pas tirer, pour le roman intime du commencement du XIX^e siècle, tout le parti convenable de la renaissance religieuse et des combinaisons que le scrupule chrétien pouvait former avec des habitudes d'esprit léguées par l'âge antérieur [2].

Regrettons enfin qu'une extrême gaucherie dans la typographie — en particulier dans l'emploi des italiques [3] — et d'assez nombreuses fautes d'impression diminuent le plaisir qu'on aurait à suivre l'auteur dans des explorations psychologiques qu'il est très qualifié pour conduire [4].

III. Où est le temps où le roman était considéré comme la fiction par excellence et le genre qu'il semblait le plus légitime d'opposer à l'histoire? MM. Marius-Ary Leblond, romanciers eux-mêmes, n'hésitent pas à « édifier un certain système sociologique — vision d'ensemble et philosophie de la société » — sur les données fournies par le roman contemporain. La vaste enquête qu'ils entreprennent à travers la littérature romanesque des trente dernières années, afin de dégager les linéaments essentiels de la société de la Troisième République, offre-t-elle toutes les garanties d'exactitude qu'ils lui supposent? Il faudrait, pour en être convaincu, attribuer un sens bien littéral à

---

1. Je crois pouvoir assurer M. M. que la popularité d'*Obermann* dans les pays cités p. 144 est due plutôt au goût de la vie intérieure et du scrupule qu'à la « vie sociale stagnante ».

2. L'opinion vraie de Gœthe sur *Valérie* n'est pas aussi louangeuse que M. M. semble l'indiquer, p. 173. « Ce livre est nul, écrit-il à Eichstädt le 21 avril 1804, sans qu'on puisse dire qu'il soit mauvais, mais c'est précisément cette nullité qui lui vaut la faveur de bien des gens... » Jamais Al. de Stakieff ne s'est tué (p. 177 et 185), et cela change évidemment le point de vue qu'il convient de prendre en face de M^{me} de Krudener.

3. Cf. surtout p. 63, l. 10; p. 89; p. 131, où une note ne se rapporte à rien; p. 279, 338, 345, etc. Les renvois bibliographiques sont, de même, d'une négligence singulière.

4. Pixérécourt n'a pas écrit de romans (p. XXXII); lire Schmettau (p. 65), *Claire Duplessis et Clairaut*, et Lafontaine (p. 93), Sévelinges (p. 98); la citation d'une lettre de M^{me} de Staël à Cam. Jordan (p. 238) réunit indûment des passages sans rapport l'un avec l'autre; lire Lezay (p. 279); *Julia Severa* est de 1822 (p. 317); lire Jay (p. 334).

l'ancienne proposition selon laquelle « la littérature est l'expression de la société ». Même avec les chances nouvelles de précision qu'énumère la *Préface* — littérature réaliste préoccupée de reproduire objectivement la vie, certitude émanant de l'ensemble des documents consultés, — les résultats de cette étude restent assez aventureux. Je ne disconviens pas qu'ils ne puissent très souvent coïncider avec la vérité; leur fondement méthodique ne m'en paraît pas moins incertain. Est-on jamais bien sûr que « l'ensemble des romanciers » serve au dépouillement statistique? Et l'absence d'un groupe ou même d'une œuvre isolée ne pourrait-elle, à elle seule, infirmer les constatations acquises d'autre part? Le chapitre de la *Noblesse*, par exemple, ne cite aucun des romans d'où l'on dégagerait une sorte de rénovation physiologique et sociale de l'aristocratie, due au retour à la terre et à la culture (Saint-Phlin dans l'*Appel au Soldat*, et tant de types plus récents de *gentlemen farmers* français). Ailleurs, c'est le goût si légitime des romanciers pour les « cas » singuliers et rares qui compromet la sécurité de l'enquête, et il n'est pas bien sûr qu'on obtienne une « moyenne » en additionnant un très grand nombre d'observations qui ont pu porter sur des anomalies [1]. Enfin, MM. M.-A.-L. remarquent fort justement (p. 167) que le Robert Greslou de Bourget s'est « surmené et perverti à lire les romans qui dépeignaient presque exclusivement la noblesse » : combien d'œuvres dites d'observation procèdent en réalité, pour une bonne part, de la littérature antérieure et n'ont qu'une valeur documentaire *seconde!*

Le procédé de contrôle le plus efficace dont cette diligente, mais décevante enquête eût pu s'assurer, c'eût été de rechercher la moyenne d'adhésion ou de désaveu rencontrée par les romans les plus significatifs. S'il est vrai que « la critique n'eut plus à approuver ni à condamner l'*imagination* et les conceptions des auteurs, mais à se prononcer sur l'exactitude, la vérité des personnages », il y aurait là une sorte de rapport constaté entre la réalité et le roman, qui pourrait servir, mieux que le roman lui-même, à fonder une systématisation sociologique.

Tel qu'il est d'ailleurs, ce livre, d'une inspiration généreuse où se retrouve souvent l'influence des Rosny, mais d'un style singulièrement tendu [2], a l'avantage de présenter une vue synthétique de quelques-uns des sujets les plus fréquemment traités par le roman contemporain. Les divisions pourraient en être plus homogènes, et c'est changer véritablement de point de perspective que de passer de l'*enfant*, âge de la vie, aux professions des *officiers* et des *financiers*, à

1. Cf., par exemple, le duc de Lorraine, dans le *Mystère des Foules* de P. Adam : il est, sauf erreur, dessiné d'après Stanislas de Guaïta, personnage d'exception dans sa caste même.

2. Qu'aurait dit Flaubert de « la tristesse de faillite de l'existence de l'officier moyen » (p. 93)? Et que penser (p. 222) de « cet enlumineur de vitraux à fine tête de Christ qui suggère de la crucifier »?

la caste de la *noblesse*, aux *anarchistes* et aux *socialistes*, qui représentent des opinions. Mais il y a, dans ce dépouillement de quelques centaines de romans contemporains, une carrière de documents dont l'histoire littéraire pourra faire son profit.

F. Baldensperger.

Paul Vitry. **Tours et les châteaux de Touraine.** (*Les villes d'art célèbres*). Paris, Laurens, 1905, in-8°; 180 p. et 107 gr.

Pour faire, dans la série des *Villes d'art célèbres*, la monographie de Tours, M. Vitry se trouvait naturellement désigné : nul n'était, en effet, mieux préparé que lui, par ses longues recherches sur Michel Colombe et la sculpture tourangelle.

M. Vitry, suivant l'ordre chronologique, a divisé son livre en cinq grands chapitres, dans lesquels il a examiné successivement l'art antique et le haut moyen âge, l'art roman et l'art gothique, la « grande époque tourangelle » (xvᵉ et xviᵉ siècles), les temps classiques, et la période moderne.

Sans doute M. Vitry a pu s'aider des travaux de ses devanciers, et surtout de ceux de M. Ch. de Grandmaison ; mais il a eu le mérite de bien montrer l'unité de cet art tourangeau, fait de simplicité et de modération, caractères qui apparaissent dès le ixᵉ siècle, et qui persistent jusqu'au moment où les vieilles traditions provinciales sont submergées sous l'uniformité d'un art officiel imposé par la Cour. Il faut savoir gré à M. V. de ne pas s'être arrêté à la fin du xviiiᵉ siècle, et d'avoir consacré tout un chapitre au Tours moderne ; pourtant l'on serait tenté de le trouver un peu trop indulgent pour certains édifices contemporains, d'une lourdeur bien impersonnelle. Quelques pages sur les grands châteaux de Touraine complètent d'une façon utile cet intéressant volume.

J. M. V.

— Dans une note, publiée par la *Revue critique* du 15 juillet, M. Thomas se refuse à admettre le type *Arvernia*, supposé par moi en rendant compte de ses *Nouveaux Essais* : je crois en effet qu'il a raison, et il ne m'en coûte nullement de le reconnaître. Puisque jusqu'à nouvel ordre la forme masculine *Alvernhe* semble être la plus ancienne en roman, c'est évidemment de *Arvernicum* qu'il faut partir ; c'est à la phonétique locale à expliquer la transformation pour ce mot et pour les autres que signale M. Th. (en tout cas pour *Saintonge*, il faudrait partir non de *Santonicum*, mais de *Sanctonicum*). — Quant au cas de *recovrier* et *encombrier*, la rectification de M. Th. prouve à tout le moins que sa première rédaction n'était pas absolument claire, et « qu'on pouvait aisément s'y tromper ». Si l'on suppose une action des verbes similaires, l'existence en latin vulgaire des types *recuperium* et *incomberium* devient en effet admissible, quoiqu'il n'y ait de sûre à peu près que celle de *reproberium* (grâce à *improperium*). — E. Bourciez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 19 août — 1905

Altindische Grammatik von Jakob WACKERNAGEL. II, 1. Einleitung zur Wortlehre. Nominalkomposition [1]. — Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1905. In-8, xij-329 pp. Prix : 8 mk.

Qui ne ferait même qu'ouvrir au hasard ce demi-tome II de la grammaire de M. Wackernagel s'expliquerait d'un coup-d'œil les neuf ans écoulés depuis l'apparition du tome I[er]. On ose à peine songer aux centaines de fiches détaillées qui ont dû servir à l'élaboration de cette vaste statistique, et l'on se sent pénétré de respect devant un travail qui suppose le dépouillement et la lecture, non seulement de tous les ouvrages qui traitent de la composition sanscrite, indo-éranienne ou indo-européenne et de tous les articles qui touchent de près ou de loin à ces questions, mais encore de tous les essais de traduction ou d'interprétation des Védas publiés depuis un quart de siècle ou au-delà. Vraiment M. W. nous a donné là ce que lui seul, à défaut de Whitney, était capable de réaliser.

Statistique, ai-je dit; mais ce n'est là que le côté matériel de l'œuvre. Classement, faut-il ajouter : classement clair, méthodique, définitif dans les cas sûrs, et discussion minutieuse et pénétrante de ce classement dans les cas douteux. Le système à la fois si varié et si cohérent de la composition nominale se déroule tout entier devant le regard : d'abord au point de vue morphologique et phonétique, — forme de chacun des deux termes et forme de la commissure ; — puis au point de vue sémantique, — copulatifs, déterminatifs, possessifs, etc. ; — et ce que la langue-mère y a fourni et ce que le sanscrit y a apporté de son crû se détachent en vigueur, de par la vigilance d'un contrôle

1. Cf. *Revue critique*, XLI (1896), p. 121.

comparatif qui ne laisse point passer un mot sans lui demander ses titres d'origine. Quand ce livre sera pourvu d'un index, il aura rendu presque inutile la consultation de toute autre grammaire.

De critique générale, je n'en ai qu'une à formuler, de pure forme au surplus, et qui ne vise pas même l'auteur, puisqu'il n'est pas le seul — tant s'en faut — à transcrire par un *ś* accentué la sifflante palatale. A supposer que cette graphie présente sur le *ç* quelques avantages, au moins devrait-elle être proscrite, soit des textes accentués, soit à plus forte raison des livres, tels que celui-ci, où s'agitent tant de délicates questions accentuelles : à tout moment, alors que le nombre des accents ou la place de l'accent unique est directement en cause, le regard s'aheurte à un mot qui semble marqué de trois accents, tandis qu'il n'en a qu'un, uniquement parce qu'il contient deux sifflantes palatales. Le Congrès de Genève a fait au sanscritisme un legs onéreux, que la linguistique allemande aurait bien dû n'accepter que sous bénéfice d'inventaire. Pour moi, j'en laisse ma part à qui la veut prendre, et j'en viens à l'examen du détail.

P. 14 : la rédaction du n° 4 a impliquerait une exception à la règle donnée au tome I[er], n° 260 d ; or il n'en est rien puisque celle-ci y est expressémement restreinte au *ç* final. — P. 26, l. 7 : lire R. V. II. 9. 1 c. — P. 45 : la forme *tvaṣṭrîmati* est-elle effectivement une féminisation artificiellement double de *tvaṣṭṛmat*, ou, en d'autres termes, signifie-t-elle « en possession de Tvaṣṭar »? Remarquons que le texte le plus ancien (T. S. I. 2. 5. 2 h) porte *tváṣṭîmati*, qui est inexplicable sans une corruption. D'autre part, c'est l'épouse qui prononce ce mot, tandis que son mari dit *tvaṣṭumantaḥ* (Âp. Çr. S. X. 23. 8), autre corruption évidente. La liturgie n'est pas à un raffinement près : il se pourrait très bien que l'époux se déclarât en possession de Tv. mâle, et l'épouse, de son côté et par symétrie, en possession d'un Tv. femelle, par ailleurs inconnu. — P. 62 : si l'on souhaite une correction pour écarter le composé assez déconcertant *paçvâyantrâsô*, la moins forcée est celle de Bergaigne, *páçv áyantrâsô* [1], qui n'exige qu'un accent de plus ; il est vrai que *páçu* est un mot rare. — P. 88 : ai-je mal compris ? l'auteur semble enseigner que *putrî* « fille » n'existe que comme second terme d'une composition [2]. — P. 116 : *anarvá* « invulnérable » et ses succédanés se laissent ramener, par addition de suffixes à initiale vocalique, à un thème **aru-* « blessure », que le composé *aruṃtuda* indique comme doublet de *árus*. — P. 118 : le verbe fr. *charmer* est un simple dérivé de *charme* et ne suppose en aucune façon un lat. **carmnâre*. — P. 126, l. 6, rétablir la linguale de *durṇaça*, correctement écrit d'ailleurs p. 139, l. 4 du bas. — P. 140 (et cf. p. 273) : on ne s'explique point que M. W., s'il ne

1. Bergaigne-Henry, *Manuel... Védique*, p. 64, n. 14.
2. « Auch pâ. *putti* ist ausschliesslich kompositionell » (l. 14).

l'adopte pas, au moins ne mentionne pas le terme de « composés possessifs » employé par beaucoup de linguistes pour désigner les bahuvrihis ; ce terme, sans être parfait (tant s'en faut), dit assez bien ce qu'il veut dire, et une nomenclature qui a le mérite d'être simple peut se faire pardonner de n'être point absolument adéquate. — P. 154 : on peut ajouter aux exemples cités la juxtaposition *pṛthivî utá dyauh* (R. V. I. 113. 20, etc,), où *pṛthivî* est traité comme pragṛhya quoique le texte pada ne porte point *pṛthivî iti*. — P. 166 : un exemple très caractéristique de l'application de la règle 71 b α, c'est *yâjyânuvâkyê* puisque l'anuvâkyâ en fait précède toujours la yâjyâ [1]. — P. 168 : j'ai traduit *sambâdhatandryàs* (A. V. x. 2. 9) par « les accablements de la souffrance [2] » ; j'ai peine à croire que ce soit un composé copulatif. — P. 171 : copulatif, au contraire, et non pas simple composé de nuancement (dunkelrot) est, dans le Véda, l'adjectif *nîlalohitá*, qui désigne dans les cérémonies magiques « deux fils en croix », l'un bleu foncé, l'autre rouge, dont on lie un objet ou un petit animal [3]. — P. 178, je lis que *divâ-* dans *divâkará* ne peut signifier que « bei Tag » ; p 213, avec renvoi à p. 178, que *divá-* dans ce mot n'est pas instrumental : alors qu'est-il donc ? — P. 230 : l'auteur remarque que l'accentuation de *vîdhré* est exceptionnelle ; mais est-il sûr que ce *vîdhrê* soit un composé ? et quels en sont les éléments ? — P. 235 : puisque l'accent de *vṛsanvasu* (sur la 1re syllabe) semble indiquer un composé possessif, et que l'épithète s'applique ordinairement aux Açvins, la traduction la plus vraisemblable est « dont la richesse est le mâle » (les donateurs de l'étalon Paidva) [4]. — P. 251 : la traduction de *vṛsâkapi* par « Mann-Affe n'est exacte que si l'on entend par là « männlicher Affe » ; car *vṛsan* ne signifie pas « Mann ». — P. 255 : en citant mon opinion sur *pitâmahá*, M. W. ajoute que l'ordre des mots y contredit ; je croyais avoir prévenu l'objection dans ce passage même [5] ; en indo-européen l'épithète essentiellement caractéristique de la personne se place après le substantif (*populus Romanus*). — P. 327 : qu'on me permette d'ajouter, aux exemples de composés faits d'une phrase ou d'un fragment de phrase, le latin *adultera* venu de *ad alterum* [*ivit* ou similaire [6]].

1. L'observation en avait déjà été faite par Sâyaṇa : sur Ait. Br. I. 4. 8.
2. L'accentuation ne s'y oppose pas et ne saurait prouver le dvandva, puisque précisément *tandrî* isolé est oxyton. Pour la justification du sens général, voir la note de mon *A. V.*, x-xii, p. 48.
3. Cf. W. Caland, *Altindisches Zauberritual*, 40, 4 (p. 137), etc., et V. Henry, *la Magie dans l'Inde antique*, s. v. *Noir-et-rouge*.
4. Bergaigne-Henry, *op. cit.*, s. v.
5. *Revue Critique*, XXX (1890), p. 82.
6. *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 448. — Je ne me hasarde pas à y joindre mon étymologie de *púramdhi* (*ib.*, IX, p. 97 sq.), qui décidément me paraît condamnée par le silence universel ; et pourtant elle s'accommode bien au caractère de la Pârendi avestique, qui est le génie « des trésors *cachés* » (J. Darmesteter, *Z. A.*, I, p. 461, n° 10.

Il est à supposer que M. Wackernagel a colligé à la fois les matériaux de la composition et de la dérivation : nous pouvons donc espérer que la 2ᵉ partie de ce volume, pour n'être pas moins parfaite que la 1ʳᵉ, se fera toutefois moins attendre.

V. Henry.

History of the patriarchs of the Coptic church of Alexandria. I. Saint Mark to Theonas (300). Arabic text edited, translated and annotated by B. Evetts. Paris, Firmin-Didot (1904) grand in-8° (format de Migne), 116 pages, 7 francs (pour les souscripteurs : 4, 35, *port en sus*).

Ce volume forme le fascicule 2 du tome I de la *Patrologia orientalis*, publiée par les soins de Mgr Graffin et de M. F. Nau. Il donne sur la même page le texte arabe et la traduction anglaise. Lorsque l'édition sera achevée, le traducteur donnera une introduction, qu'il accompagnera de notes philologiques et historiques, intéressant les Coptes et la destinée de leur église à travers les âges; l'ouvrage complet renfermera la liste des patriarches et des gouverneurs d'Égypte, des index et une série de termes ecclésiastiques arabes empruntés aux langues étrangères.

On sait de quelle importance est pour l'histoire de l'église romaine en particulier et pour l'histoire en général le *Liber pontificalis ;* à côté des pièces apocryphes nombreuses qui y figurent, on y peut puiser de précieux renseignements sur la vie des papes jusqu'à la fin du ixᵉ siècle, sur les actes des martyrs, sur les églises et leurs destinées (construction, dotations, destructions); on y trouve également le texte de nombreux décrets pontificaux, dont l'importance fut capitale sur le développement de l'Église. L'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* que publie M. Evetts en texte et traduction est, comme il le dit lui-même dans son avertissement, le *Liber pontificalis de l'Église copte.* Les sources en sont, pour les premiers siècles, Eusèbe et quelques Actes primitifs; puis, avec les siècles, l'horizon s'élargit, et la série des biographies dues à la plume d'historiens contemporains des événements va s'augmentant de plus en plus.

Pour établir son texte, M. Evetts a utilisé sept manuscrits; six qu'il mentionne dans son avertissement, p. 104, et un en appendice; il a surtout suivi le ms. 301 de Paris, dont il reproduit la pagination. Les caractères arabes, dessinés et gravés exprès pour la *Patrologie orientale* et utilisés pour la première fois, sont élégants, clairs, et facilitent de ce chef la lecture. L'établissement du texte n'allait pas sans de grandes difficultés, que le savant éditeur a heureusement surmontées; il faut, en outre, lui savoir gré et le féliciter d'avoir de

suite accompagné son texte d'une traduction en langue européenne, ce qui facilitera les recherches et évitera aux érudits et aux historiens d'avoir à attendre la fin de la publication pour pouvoir la consulter. Le fascicule se termine par un appendice dû à la collaboration de M. Paul Theillet, qui a relevé les principales variantes du ms. arabe de Paris, n° 4772.

Le travail de M. Evetts est déjà relativement ancien, car, s'il n'a été adressé aux souscripteurs qu'à la fin des grandes vacances, il avait paru en juillet, comme nous l'apprend un intéressant compte rendu de M. l'abbé Nau, publié dans le numéro de juillet de la *Revue de l'Orient chrétien* (1904, p. 284-291). Le commencement de cette publication nous fait bien augurer de la suite et nous fait désirer d'en voir à bref délai la continuation.

F. Macler.

Die neue Livius-Epitome aus Oxyrhynchus, Text und Untersuchungen von Ernst Kornemann. Mit einer Tafel. Leipzig, Dieterich (Theodor Weicher), 1904. 5 ff. et 131 pp. in-8°. Prix : 6 Mk. (*Beiträge zur alten Geschichte*, Zweiter Beiheft).

Le quatrième volume des *Oxyrhynchus Papyri*, paru en 1904, contient les fragments d'un rouleau, qui porte au recto un abrégé chronologique de Tite-Live, au verso l'*Épître aux Hébreux* (texte grec). L'abrégé chronologique, rédigé en latin, a été aussitôt l'objet d'articles et d'études. A la première édition a succédé presque aussitôt celle que nous donne M. Kornemann.

Le rouleau avait une hauteur de 26 centimètres. L'abrégé chronologique pouvait occuper une vingtaine de colonnes. Il en subsiste huit, la plupart fort endommagées, et quelques débris insignifiants. Chaque colonne comptait 27 à 28 lignes d'environ 32 à 37 lettres, soit à peu près la moyenne de 35 lettres fixée autrefois par Graux dans ses recherches sur la stichométrie [1]. L'écriture est une onciale mêlée de quelques caractères de la minuscule (lettres b d h m q). On ne peut descendre plus bas que la première moitié du IVe siècle pour dater cette onciale : c'est le temps de la copie de l'*Épître aux Hébreux*. A mon avis, on ne doit pas remonter beaucoup plus haut non plus ; j'ai l'impression que M. K. a une tendance à vieillir un peu trop le document.

La nature de certaines fautes est à noter. Bien avant la constitution de la minuscule carolingienne, elles sont de même nature que celles

---

1. *Revue de philologie*, t. II (1878), p. 123.

que pourrait commettre un scribe du xe siècle en transcrivant un manuscrit du ixe : *imnantes* pour *minantes*, *Mumanus* pour *Mummius*, *Lulio* pour *Liuio*. Ces confusions devront nous inspirer une grande prudence quand nous aurons à raisonner sur la tradition médiévale des auteurs classiques et à faire des hypothèses sur la forme des archétypes.

Les colonnes I-III contiennent l'extrait des livres conservés de Tite-Live XXXVII-XL; les colonnes IV-VIII, celui des livres perdus XLVIII-LV.

Les trois premières colonnes permettent de juger le soin et la méthode de l'abréviateur par la comparaison avec l'original. La disposition est celle des annales. Les noms des consuls, écrits en avance sur la marge forment l'en-tête pour chaque année. Bien que Tite-Live suive lui aussi l'ordre annalistique, il s'en affranchit quelquefois pour une série de faits. L'abréviateur, contraint par son cadre à plus de rigueur, a çà et là réparti un peu arbitrairement ces détails. Mais surtout il a fait un choix. Il a omis des événements d'une importance politique assez grande : les événements d'Étolie (XXXVIII, i-iii, 8), le traité conclu avec les Étoliens (x-xi), le traité imposé à Antiochus (xxxvii-xxxix), le débat sur la prise d'Ambracie (xliii-xliv, 8), le triomphe de Manlius (xliv, 9-l, 3), etc. En revanche, il n'omet pas les incidents pittoresques, les traits de caractère, les belles répliques, tous « les dits et faits mémorables » que collige un Valère-Maxime. La vengeance de Chiomara, femme du chef galate Ortiago (T.-Live, XXXVIII, xxiv; Valère-Maxime, VI, i, *ext.* ii) ; la complaisance infâme de L. Quinctius Flamininus (T.-Live, XXXIX, xlii, 5 ; Val. M., II, ix, 3); l'acquittement de Galba obtenu par les pleurs de ses fils (T.-Live, XLIX; V. M., VIII, i, *abs.* 3); la femme d'Hasdrubal se jetant dans les flammes qui détruisent Carthage (T.-Live, LI; V. M., III, ii, *extr.* 8); l'humanité de Q. Metellus, qui préfère lever le siège de Centobriga que de frapper le fils d'un transfuge (T.-Live, LII; V. M., V, i, 5); le combat singulier de Q. Occius et du Celtibère Tyresus ou Tyresius (T.-Live, LII; V. M., III, ii, 21) ; la sévérité de T. Manlius Torquatus pour son fils Silanus (T. Live, LIV; V. M., V, viii, 3) ; la mort de Viriathe (T.-Live, LIV ; V. M., IX, vi, 4) ; l'acquittement de Cotta accusé par Scipion Emilien (T.-Live, LV; V., M., VIII, i, *abs.* 11).

Ces rapprochements montrent assez le caractère et le but de tels aide-mémoire. Chez les Romains, l'histoire, comme toute la littérature, relevait de la morale. Elle formait en quelque sorte le dépôt d'archives où se trouvaient recueillis les documents de notre condition et de nos instincts. La tradition de l'école conservait et embellissait tous ces souvenirs : il n'était pas d'homme cultivé qui ne les connût. Les brèves mentions du papyrus n'eussent pas suffi à les apprendre ; mais on était bien aise de les retrouver, rappelés d'un mot

et placés sous leur date. Nous savons d'ailleurs que ces préoccupations étaient vivaces sous Dioclétien : c'est le temps de Lactance. Il est cependant curieux d'en avoir une nouvelle preuve dans une forme aussi naïve, pour ne pas dire aussi fruste.

M. K. est bien plus occupé de *Quellenforschung*. Pour lui, les abréviateurs de Tite-Live forment deux familles, la famille des abrégés littéraires : les *Periochae B* de Tite-Live (série complète), Florus, Orose, le Pseudo-Victor ; la famille des sommaires chronologiques : les *Periochae A* (n'existent plus que du livre I) et l'abrégé d'Oxyrhynque. Il fait remonter la première à cet *Epitome Liuii* dont tant de philologues parlent comme s'ils l'avaient vu ; la seconde, à une chronique perdue, dérivée elle-même partiellement de l'*Epitome*. A la seconde, se rattachent Julius Obsequens, Eutrope, Festus [1]. L'abrégé n'est pas d'ailleurs exempt de traces de l'influence exercée par la première famille, c'est-à-dire par l'*Epitome*.

Ces hypothèses sont ingénieuses et, sur plus d'un point, vraisemblables. Mais elles reposent sur un principe discutable. Tout procède de Tite-Live ; mais, en dehors de la chiquenaude initiale, rien n'en procède directement. Car, si l'on admet qu'un abréviateur ait eu la curiosité ou la possibilité de consulter l'original, une partie des rapports qu'on établit entre lui et ses congénères pourra recevoir une explication qui le fera sortir du tableau généalogique ou qui le transportera dans une autre place. Le principe est une pièce assez importante du système pour qu'on ne l'accepte pas sans de sérieuses probabilités.

En ce qui concerne le papyrus, je croirais volontiers que le rédacteur a eu sous les yeux autre chose qu'une chronique ou qu'un extrait de l'*Epitome*. Sous 565/189, nous lisons : *P. Lepidinus pontifex maximus, Q. Fabium praetorem quod flamen Quirinalem erat, proficisci in Sardiniam* (*prohibuit*). Il y a dans Tite-Live, XXXVII, XLI, 1 : *Certamen inter P. Licinium pontificem maximum fuit et Q. Fabium Pictorem flaminem Quirinalem*. L'abréviateur a copié distraitement *Quirinalem*. *Ib.*, on a : *Rhodonia de Solis deducta*, phrase inintelligible. C'est la fusion de deux données différentes : *Rhodii de Solis egerunt* (T. L., ib., LVI, 7), et : *Bononia deducta* (LVII, 7). Au même endroit, le papyrus donne l'ordre suivant : *Lusitani* (*uastati*), affaire des Rhodiens, fondation de Bologne ; Tite-Live : Rhodiens, Lusitaniens, Bologne. Or, en parlant des Lusitaniens, Tite-Live emploie l'expression *prius aliquanto* (LVII, 5). Cette expression a guidé l'abréviateur qui a placé l'affaire des Lusitaniens d'abord. Mais il avait lu trop vite. Tite-Live dit : *In qua prouincia* (*Hispania*), *prius aliquanto*

1. M. Otto Rossbach, qui a publié sur le papyrus d'intéressants articles, *Berliner philol. Wochenschrift*, 1904, col. 1020 ; 1905, col. 225, croit que l'extrait d'Oxyrhynque et les *Periochae A* sont identiques.

quam successor ueniret, L. Aemilius Paullus... cum priore anno haud prospere rem gessisset,... pugnauit ; fusi fugatique hostes. Ce contresens peut remonter plus haut que l'auteur du texte nouveau, bien qu'il s'explique mieux s'il n'a subi aucun contrôle postérieur. Mais les autres fautes me paraissent n'être pas de nature à passer à travers le filtre de résumés successifs. Il en est de même du génitif *Orgiagontis* devenant un nominatif féminin : Chiomara n'est pas nommée dans Tite-Live; mais son histoire commence par les mots *Orgiagontis reguli uxor : Orgiagontis* a été pris pour un nominatif (XXXVIII, xxiv, 2).

Un philologue hollandais, M. van Wageningen, a supposé que notre abréviateur s'est contenté de relever les notices marginales d'un Tite-Live [1]. Cette hypothèse pourrait expliquer certaines confusions; l'œil a pu se reporter de la marge au texte et le rédacteur inattentif, faisant vite une besogne payée, a mêlé le tout.

En tout cas, ces abrégés multiples nous font comprendre comment les ouvrages étendus de l'antiquité ont pu disparaître et aussi de quelle importance a été le rôle de Tite-Live jusqu'aux derniers temps de l'Empire : tous les résumés de l'histoire de la République dépendent de lui.

La découverte d'Oxyrhynque enrichit aussi notre connaissance des événements. Le papyrus place au commencement de 606/148 la mort de Massinissa que beaucoup d'historiens modernes, à la suite d'Appien, dataient de 605/149. Nous pouvons maintenant répartir exactement entre les années 605/149 et 606/148 les événements qui se déroulèrent en Macédoine lors de l'usurpation d'Andriscus, le Pseudo-Philippe. C'est surtout dans l'histoire des guerres d'Espagne que le papyrus met pour la première fois l'ordre et la clarté. Il nous fait connaître exactement la succession des généraux romains, leur qualité, la durée de leur commandement. Pour la première fois, la date de la mort de Viriathe se trouve fixée de manière incontestable à 615/139. Cette date avait été proposée par Mommsen ; mais tout le monde ne l'avait pas acceptée, même en Allemagne. Une histoire plus logique et plus certaine des luttes des Romains en Espagne est désormais possible; c'est un travail qui pourrait tenter quelque jeune savant. Plusieurs dates de l'histoire intérieure sont confirmées ou rectifiées (p. 104) : l'incendie de Rome (606/148), la distribution des trésors de Mummius (612/142), la condamnation de D. Silanus par son père adoptif (614/140), le tribunat de Ti. Claudius Asellus (614/140), l'expulsion des Chaldéens (615/139), la *lex Gabinia tabellaria* (615/139), l'incarcération des consuls, la punition des déserteurs et l'accusation portée par Scipion contre Cotta (616/138). Le papyrus

1. *Museum*, décembre 1904, col. 108.

nous fait surtout mieux connaître l'irritation que les guerres incessantes et les levées continuelles provoquaient dans Rome; il éclaire les origines du mouvement des Gracques.

M. Kornemann a mis le plus grand soin à publier et à commenter le texte nouveau [1]. Grâce à lui, il entre dans l'apparat de l'histoire littéraire et de l'histoire politique.

Paul Lejay.

Charles Schmidt, **Le grand duché de Berg** (1806-1813); *Étude sur la domination française en Allemagne sous Napoléon Ier*, xvi-521, in-8. Paris, Alcan, 1905.

On commence depuis quelques années à étudier scientifiquement, suivant les procédés rigoureux des méthodes modernes, l'influence qu'ont exercée sur l'Europe contemporaine la révolution française et la conquête impériale. Gœcke-Ilgen d'abord, Thimme ensuite nous ont raconté les destinées du royaume de Westphalie, sans que leurs travaux, d'ailleurs estimables, aient épuisé la question. Dans une monographie, qui est souvent citée comme un modèle et qui jette en effet une lumière précieuse sur toute l'histoire de l'Allemagne à cette époque, M. Paul Darmstædter nous a parlé du grand duché de Francfort. M. Fisher a publié sur la politique napoléonienne en Allemagne un travail d'ensemble, nécessairement un peu sommaire et dont toutes les parties n'ont pas la même valeur, mais qui repose sur des études originales, très solides, très consciencieuses et qui trace un cadre commode de recherches. Un des casiers de ce cadre général est dès maintenant rempli par le livre excellent que M. Schmidt vient de nous donner sur le grand duché de Berg. C'est un travail qui dénote les qualités les plus sérieuses et il sera accueilli avec reconnaissance par tous ceux qui s'intéressent aux origines du monde actuel.

---

1. Il y était au mieux préparé par ses études sur l'époque des Gracques. — Ligne 51, *ccd* (*d* barré) peut être une mauvaise lecture de *ad duo*. — 89-90 : altération profonde; faut-il supposer un texte primitif : *Vticenses benigne Romanis auxiliati?* — 114-115 : *M. Cato respondit* | *<cum nec caput> nec pedes nec cor haberent*. Dans le supplément de la ligne 115, lire : *quod nec caput*. *Quod*, à cette date et dans ce document, au lieu de la proposition infinitive donnée par la *Periocha*, est le mot attendu. Le texte de M. Rossbach : *eam... habere* introduit une correction qui me paraît superflue (*Berl. phil. Woch.*, 1905, col. 229). — 122-123 : *Hasdrubal... per fragmenta subselli socius est*; M. K. corrige inutilement en *occisus* : *socius* est pour *saucius*. — 184 : *lictor estragem redde*. M. K. est très embarrassé par l'*e* de *estragem*; c'est une forme vulgaire comme *escola*, *espiritum*, etc. Elle n'est pas sans intérêt à cause de l'ancienneté du document. Ici encore les corrections de M. Rossbach paraissent trop s'éloigner du texte (*l. c.*, col. 230). — Noter aussi, ligne 182, la graphie *Assellum* (cognomen), supposée par le texte fautif *Amassilium*.

M. Sch., qui est archiviste, a consulté avec une telle diligence les dépôts de France et d'Allemagne qu'il est bien probable qu'aucun document essentiel ne lui a échappé. Il n'apporte dans son enquête aucune idée préconçue de quelque nature qu'elle soit ; il n'a ni thèse à démontrer ni passion à satisfaire ; il se contente de nous dire simplement, clairement, ce que lui montrent les pièces ; son livre inspire la confiance la plus absolue. Il n'a évidemment d'autre préoccupation que de déformer le moins possible l'image de la réalité, telle que la lui révèlent les documents originaux.

Il nous expose d'abord les origines de ce petit état, né sans doute moins d'un calcul politique que du désir de trouver une souveraineté pour Murat et Caroline, et il nous raconte les changements de frontières et d'attribution que lui impose l'incertitude de la pensée du maître. Il étudie ensuite l'établissement du régime français, l'organisation administrative, judiciaire et financière, l'introduction du code civil et l'abolition du régime féodal. M. Sch. a le sens de la réalité, il sait que les textes de lois et les décrets ne suffisent pas à nous donner une image exacte des événements, et nous pouvons, grâce à lui, nous rendre un compte précis de l'action qu'ont vraiment exercée sur l'évolution morale et naturelle du peuple des ordonnances retentissantes et souvent peu appliquées. Il me paraît sur ce point marquer avec beaucoup de tact et de finesse la portée réelle de ces réformes. Les mots ont une valeur intrinsèque et il n'était pas indifférent de proclamer en principe l'égalité de tous les citoyens. *Ein Stoss musste von aussen kommen*, écrit Jean de Müller, et M. Sch., qui a pris ces paroles pour épigraphe, nous indique par là qu'il faut évidemment rechercher dans l'influence française une des causes essentielles du mouvement libéral allemand au XIX[e] siècle. Mais le besoin de liberté et d'égalité furent excités, non pas satisfaits par les réformes napoléoniennes.

Peut-être l'auteur n'a-t-il pas ici dégagé les résultats avec assez de vigueur : comme les représentants de « la plus jeune école historique », il s'efface devant les textes, il redoute les affirmations générales parce qu'il sait qu'elles renferment nécessairement une part d'erreur; il faut pourtant bien s'y résigner et il me semble qu'il aurait dû ne pas hésiter à formuler plus précisément certaines conclusions qui ressortent de son récit. — De très bonne heure, la politique impériale nous apparaît ainsi comme incohérente, flottante et capricieuse, et si on a pu en fournir avec la même vraisemblance tant d'explications contradictoires, c'est sans doute qu'elle n'était pas dirigée par une pensée ferme et suivie, mais qu'elle était à la merci des événements, sans autre loi que la fantaisie mobile d'une imagination merveilleuse et changeante ; cette absence d'une volonté continue et d'un but constant, les contemporains s'en sont très vite rendu compte et ils n'ont pas apporté beaucoup de conviction à accomplir leur tâche, parce

qu'ils n'espéraient pas la terminer. D'autre part, nous sommes encore sous l'impression des portraits prestigieux que Thiers et Taine ont tracés de Napoléon, — et ces portraits ne sont pas faux : il n'est pas douteux ainsi que la force de travail de l'Empereur, sa puissance d'attention, sa lucidité, sa pénétration, sa mémoire étaient prodigieuses; — mais les forces et les facultés humaines les plus extraordinaires ont leurs limites : très vite le maître est débordé par les affaires et l'Empire n'est plus gouverné. Les diverses régions en sont abandonnées à l'autorité discrétionnaire d'un proconsul, qui est paralysé plus que contenu par une surveillance intermittente qui ne s'exerce ni avec beaucoup de justice ni avec une grande efficacité. Les meilleurs administrateurs sont sans cesse arrêtés par l'intervention des grands fonctionnaires parisiens, à la fois négligents et jaloux, en même temps qu'ils sont condamnés à se faire les serviteurs d'exigences fiscales déraisonnables. Ils se découragent et se bornent à éviter « les affaires » et à sauver les apparences. Comme d'ailleurs la plupart ont été choisis parmi les représentants les plus timides de la Révolution et qu'ils sentent que le maître s'éloigne tous les jours davantage de son origine, ils atténuent autant que possible les instructions qu'ils reçoivent, ménagent les privilèges sans les rassurer, et ne parviennent nulle part à organiser un parti français qu'il eût été cependant possible de constituer, — au moins pendant quelque temps, — par une politique de réformes vigoureuses.

Malgré ces hésitations et ces atermoiements, le régime nouveau marquait cependant un progrès si considérable, et, d'ailleurs, l'idée nationale en Allemagne était encore si rudimentaire qu'au début, les populations acceptèrent leur sort sans résistance et même sans mauvaise humeur. Les impôts, très lourds, les monopoles, la conscription provoquèrent quelques plaintes, mais, d'après M. Sch., elles ne devinrent générales et menaçantes qu'à la suite de la crise industrielle qui sévit depuis 1809 et qui va depuis lors en s'aggravant jusqu'à la crise finale. M. Sch. a écrit à ce sujet un chapitre très neuf et très suggestif. Les régions qui avaient servi à composer le grand duché de Berg avaient, dès ce moment-là, une industrie très active; elles furent complètement ruinées, — non pas à proprement parler par le blocus continental, — mais par la coïncidence de ce blocus et du régime prohibitif français qui leur ferma tout débouché : « Les rubans de fil et de laine de Barmen, les lacets, dentelles et siamoises d'Elberfeld, les draps de Lennep, de Huckeswagen, les lames de Solingen étaient célèbres » ; Dusseldorf était un grand entrepôt de commerce ; toutes ces villes actives et populeuses se trouvèrent en quelque sorte étouffées entre l'Angleterre et la France, et la politique impériale qui leur interdisait toute relation avec la Grande-Bretagne, et, d'autre part, fermait à leurs produits les marchés de France et d'Italie, était aussi barbare qu'imprévoyante ; il était fatal qu'elle provoquât des haines irréconciliables. Il avait été

assez indifférent aux ouvriers des bords de la Wupper d'être français ou allemands, mais ils ne pouvaient pourtant pas se résigner à mourir de faim.

Ce sont là des considérations fort importantes et curieuses, et il est certain qu'il conviendra désormais d'en tenir un compte très sérieux; il faudra bien que l'on se décide à entreprendre l'histoire économique du régime napoléonien, et M. Sch. nous aurait rendu un service éminent si seulement il nous avait rappelé notre ignorance presque complète en pareille matière. — Maintenant, n'est-il pas allé un peu loin dans les conséquences qu'il tire des documents? Comme la plupart de ses contemporains, il semble dominé par les explications matérialistes de l'histoire, et je n'ai certes pas la moindre intention de nier l'importance des questions économiques, à condition seulement que l'on se souvienne aussi que la parole de l'Évangile est toujours vraie et que l'homme ne vit pas seulement de pain. M. Sch. insiste sur ce fait que les premières tentatives d'insurrection contre Napoléon ont eu pour théâtre les régions industrielles du pays de Berg : mais est-il bien sûr que la misère ait été la seule cause de ces mouvements, et qui prouvera que ces ouvriers ne se sont pas révoltés parce qu'ils avaient l'esprit plus éveillé et que la domination étrangère leur était ainsi plus intolérable? — « A mon grand regret, écrivait Beugnot, j'ai vu qu'on encombrait de Prussiens nos institutions, parce qu'un homme baptisé prussien est tout aussi endurci qu'un hébreu circoncis; l'esprit de secte dont ils sont empreints est ineffaçable; comme les Juifs rêvent le Messie, ils rêvent le retour de la gloire de la monarchie de Frédéric II ». — Beugnot, — et ce n'est pas un des moindre mérites de M. Sch. de nous l'avoir démontré, — est un historien assez fantaisiste; sa mémoire est souvent infidèle, et ses témoignages partiaux; c'était un courtisan plus adroit que scrupuleux, mais il avait beaucoup d'esprit, de perspicacité et de flair. Il jugeait vite, un peu sommairement, et il ne disait pas tout, mais ce qu'il disait était juste. Comme lui, j'incline à penser que le souvenir de Frédéric II n'a pas moins contribué que les souffrances provoquées par le régime protectionniste à amener le soulèvement de l'Allemagne et que la révolte du patriotisme germanique ne s'explique pas principalement par des raisons de tarifs. Ce sont là d'ailleurs uniquement des nuances sur lesquelles la discussion est permise; de même à propos de l'influence qu'a exercée sur Stein l'exemple de la Westphalie et du grand duché de Berg. Pour Stein au moins, — non peut-être pour Hardenberg, — je crois bien que les historiens allemands ont raison contre MM. Cavaignac et Schmidt. Peu importe : sur ces questions délicates, la polémique ne sera jamais épuisée et il n'est pas possible d'arriver à une certitude. Mais ces différences d'opinion sur des points infiniment obscurs et difficiles ne sauraient en rien affaiblir les sentiments d'estime profonde que m'inspire le livre de M. Sch. et qu'il inspirera sans aucun doute

à tous ses lecteurs. M. Sch. est jeune; nous avons le droit d'attendre beaucoup de lui [1].

E. DENIS.

Le maréchal Berthier, par le général DERRÉCAGAIX, 2e partie, 1804-1815. Paris, Chapelot. 1905. In-8°, 18 et 612 p. 7 fr. 50.

Ce volume nous semble supérieur au précédent. Il y a encore quelques longueurs, quelques négligences; mais le récit est plus serré, Napoléon n'écrase pas Berthier, et l'auteur juge le maréchal avec impartialité. On voit le héros de M. Derrécagaix grandir de plus en plus, devenir vice-connétable, major-général, le premier des maréchaux et, en certaines circonstances, leur supérieur, et il est, avouons-le, moins abordable, moins sympathique. Toutefois son zèle ne se ralentit pas, au moins jusqu'à 1813, et c'est grâce à sa vigilance que l'armée impériale accomplit ses mouvements; il sait toujours répondre aux désirs de l'Empereur et assurer partout et à tout instant l'exécution de ses ordres. Même en 1809, au commencement de la seconde campagne d'Autriche, lorsqu'a lieu l'erreur de la concentration autour de Ratisbonne, Berthier ne fait que se conformer aux instructions de Napoléon et n'ose pas s'en écarter. On louera surtout dans ce volume les aperçus que donne M. D. sur l'organisation des états-majors et les considérations instructives qu'il présente sur l'ensemble des opérations de chaque campagne. Il n'a pas connu un curieux témoignage de Mollien (*Mém.*, III, 431) qui rapporte qu'en 1815 Napoléon regrettait vivement de ne pas retrouver Berthier. Mais il reconnait que le compagnon d'armes de l'Empereur ne pouvait être garde de corps du Roi, et il montre très bien, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, que Napoléon avait besoin, pour réussir, d'un homme comme Berthier, et que le service d'état-major doit au prince de Wagram une grande partie de ses traditions. La publication de M. Derrécagaix sera donc très utile à l'histoire.

A. C.

---

1. Très peu d'erreurs ou d'inadvertances. Mais personne n'échappe tout à fait aux inattentions. — A la page 21, il y a une confusion évidente, et il ne peut pas être question d'un décret signé à Potsdam par le roi de Prusse pendant que Napoléon était à Berlin; — p. 265, peut-on dire que la domination française ait introduit en Allemagne une notion nouvelle, celle de l'intervention de l'État en matière d'enseignement? *L'allgemeine Landrecht* prussien, pour ne pas remonter plus haut, proclame très nettement le devoir de l'État d'assurer l'instruction de tous les habitants. — Les citations allemandes ne sont pas toujours très correctement imprimées, ainsi, p. 339, note 1. — P. 442 : en 1805, l'Allemagne entière fut soulevée comme par enchantement. — C'est bien étrange. L'Allemagne soulevée quand la Prusse est neutre, la Bavière, le Wurtemberg, etc., sont alliés de la France!

Frédéric Masson, de l'Académie française, **Jadis.** Paris, Ollendorff, 1905. In-8°, III et 368 p. 3 fr. 50.

Souvenirs de Maurice Duviquet (de Clamecy). Paris, Ollendorff, 1905. In-8°, x et 328 p. 3 fr. 50.

On accueillera volontiers les études et articles que M. Masson publie sous le titre de *Jadis*. Il y a beaucoup de détails curieux dans l'étude sur le déisme pendant la Révolution. Celle qui traite des jeunes de langues est très attachante, aussi attachante qu'instructive. Les pages sur les courses en France, sur l'image vraie de Napoléon, sur l'argent et les quadrilles à la cour impériale se lisent également avec intérêt. *Malmaison pendant le Consulat* est tout à fait charmant, et l'auteur montre fort bien que s'il y a un lieu qui symbolise à souhait la période consulaire, c'est celui-là. Deux courtes notices, l'une sur les débuts de Murat, l'autre sur Berthier, major-général, terminent le volume, et on y trouve, comme dans toutes les autres — il y en a seize — le même agrément et le même savoir [1].

Le Duviquet, dont M. M. publie les souvenirs, est le frère du Duviquet qui remplit toute sorte d'emplois et qui finit comme critique des *Débats*. Il a été prisonnier à Thouars avec Quetineau; il a fait des campagnes en Italie comme vivrier; il a été, grâce à son neveu, le général Allix, directeur en chef des poudres et salpêtres de Westphalie. Il décrit volontiers, et de façon intéressante, les villes où il séjourne, et de ci de là, ce philistin narre de curieux détails, d'amusantes anecdotes. M. Masson a bien fait de ne pas charger ce texte un peu mince de notes et de références; il s'est contenté de vérifier les noms propres, et il juge avec raison que l'auteur a toujours été bien informé [2].

A. C.

---

1. P. 18, le nom du représentant cité est Baille et non *Bayle*; p. 335, on peut ranger Grandpré, Jemappes, Saint-Trond dans la première campagne de l'armée du Nord; mais il n'y a pas alors de « siège de Landrecies » et ces mots sont à supprimer; — p. 359-360, c'est le 21, et non le 20 août 1792 que Berthier est suspendu et il partit pour l'armée de la Vendée avant le 11 mai 1793 (sans doute à la fin de mars) puisque Carra l'envoie le 7 mai, d'Angers, au Comité de Salut public.

2. Il y a pourtant quelques menues rectifications à faire. P. 94, le libraire grenoblois s'appelait Falcoz et non *Falcon*. Lire p. 105, Randouiller et non *Randouillet*; p. 191 Châlon et non *Châlons*. P. 199, le nom du ministre de la police est Dondeau et non *Donneau*. P. 222, Verdun est sur la Meuse, non sur la *Marne*. Lire p. 234, Giessen et non *Gisen*, p. 235, feuer et non *fäer*, p. 238, de Malchus et non *du* Malchus, Salha comte de Hoene et non *Sala de Hane*, p. 280, Heldring et non *Helding*, p. 283 et 316, Hadel et non *Hadhel*, p. 307, Schulte et non *Schult*. P. 312, Lille fut assiégé par les Autrichiens seuls, et non par les Autrichiens et les Prussiens réunis.

Vicomte G. D'AVENEL. **Les Français de mon temps.** 6e édit. Paris, Plon, 1904, in-18, p. 352.

Ce livre est sans doute un délassement aux études plus graves de l'historien et de l'économiste, mais il leur emprunte la part principale de son intérêt. Les Français de son temps, M. d'Avenel ne peut les regarder qu'en les comparant aux Français du passé, d'ailleurs d'un passé plus voisin que lointain, et il sait d'un parallèle suivi sans rigueur faire jaillir d'inattendus enseignements. Quelques-uns de ces rapprochements pourront sembler forcés ou légèrement colorés de paradoxe; les fréquentes analogies qu'on peut observer dans toutes les périodes historiques n'empêchent pas que des différences profondes ne les séparent. Nous nous exagérons sans doute souvent celles-ci, parce que nous tenons plus compte des idées que des faits, des formes nouvelles sous lesquelles la politique, l'opinion, les livres déguisent la réalité des choses. L'auteur qui s'est habitué à pénétrer aux diverses périodes de notre évolution les grandes lois qui la gouvernent, qui a plus regardé notre vie privée que notre vie publique, est moins dupe de ces apparences, et son livre aura le mérite d'avertir ses contemporains de leur prêter aussi moins d'autorité. Sur l'action réelle des gouvernements dans la vie sociale, le progrès ou le recul des grands États modernes, sur la transformation et le mélange des classes, les sources et le rôle des grandes fortunes, le lecteur trouvera dans ces suites d'aphorismes, plus reliés que ne le laisserait croire une apparente liberté d'exposition, de très suggestifs chapitres. D'autres sont plutôt de brèves esquisses psychologiques, sur la morale et l'honneur, l'amour et le mariage, l'habitude, etc., plus étrangères à ce tableau d'ensemble de notre époque qu'annonce le titre, mais qui le complètent néanmoins par bien des traits. Il est peint en tout cas partout avec netteté, avec humour, avec malice parfois, jamais avec aigreur. Le volume fermé, on reste enchanté de cette causerie fine et substantielle, et on ne peut que souscrire au succès qu'il a obtenu et qui certainement n'est pas encore épuisé.

L. R.

L'authenticité du quatrième Évangile et la thèse de M. Loisy, par A. NOUVELLE, Paris, Bloud, 1905; in-12, 176 pages.

Les orthodoxes et savantes personnes qui ne se lassent pas de me réfuter ont vraiment la tâche bien facile. Je ne leur réponds pas. Elles connaissent mes habitudes et elles sont de plus assurées que je ne pourrais pas discuter leurs propos sans m'exposer à leurs dénonciations et à toute sorte d'ennuis. Elles jouent sur le velours. J'admire la vigueur de leur conviction, j'admire un peu

moins leur courage. Du reste, si je me tais, c'est que j'ai dit, quand il m'a semblé opportun, ce que j'avais à dire et que je ne reconnais à aucun de mes réfutateurs le droit de me faire perdre mon temps.

Le P. Nouvelle, ancien supérieur général de l'Oratoire, m'entreprend sur la question du quatrième Évangile. Le son de sa brochure est très convenable. « Aveuglement », « idées préconçues » sont, je crois, les plus gros mots qu'on y rencontre. Le fond ne contient rien de nouveau. L'auteur procède théologiquement, alléguant des autorités comme des preuves, développant des syllogismes qui ne sont jamais à moitié démonstratifs Par un artifice de polémique où je ne discerne pas de malveillance, ni même de malice, mais qui me paraît assez faible (il ne laisse pas d'être habile par rapport au public spécial qu'on veut rassurer) le P. Nouvelle se plaît à opposer mon *Histoire du canon du Nouveau Testament*, publiée en 1891, à mon gros volume sur *Le quatrième Évangile*, publié en 1903. Il écrit : « Les objections que M. Loisy oppose dans son introduction à l'opinion traditionnelle, il les connaissait dans les moindres détails quand il écrivait son *Histoire du Canon*. A toutes il a donné une réponse pleinement satisfaisante. » Il doit m'être permis de dire que la première assertion est inexacte, car si je connaissais les textes et les difficultés, je les comprenais moins bien que je ne crois les entendre aujourd'hui ; par suite, la seconde assertion me paraît aussi des plus contestables. On peut apprendre quelque chose en douze ans, pour peu qu'on travaille. Sans avoir l'assurance des gens qui réussissent à ne loger en leur esprit que des certitudes absolues, je suis persuadé que sur cette question du quatrième Évangile, en m'écartant de mes conclusions premières (que je ne concevais pas comme définitives) je me suis rapproché de la réalité. Je m'en remets sans crainte aux hommes du métier pour l'appréciation de mes deux ouvrages.

Alfred Loisy.

— Réduire en un volume toute l'histoire de l'art n'est pas une nouveauté ; mais la rendre accessible en un cours réellement professé en vingt-cinq leçons est une gageure qui a réussi à M. Salomon Reinach : *Apollo, histoire générale des arts plastiques professée en 1902-1903 à l'École du Louvre* ; Paris, Hachette ; 1904 ; xi, 336 pp., petit in-8° ; prix : 7 fr. 50. Le tour de force a été doublé par l'éditeur qui a illustré le volume de plus de six cents gravures, ordinairement satisfaisantes, quelquefois tout-à-fait réussies. Dans cette course, les grandes lignes seules sont dégagées ; mais il n'est pas d'artiste important qui n'ait sa mention et son signalement. L'éducation normalienne a servi à M. S. R. Il a su mettre dans la mémoire de ses auditeurs une formule qui définit et que l'on répète : Phidias. « une force sereine et sûre d'elle-même » ; « Praxitèle a su rendre dans le marbre la rêverie langoureuse ; Scopas, le premier, y a exprimé la passion » ; « Fra Angelico est le peintre par excellence du christianisme suivant saint François » ; Zurbaran, « le Caravage de l'Espagne » ; Montanez, « dont l'éloquence s'adresse

plus aux sens qu'à l'esprit »; etc. Toutes les leçons ne paraîtront pas également réussies. M. S. R. n'a pas été très juste pour l'art français du XVII^e siècle ; Le Sueur et Le Brun sont particulièrement maltraités, sans parler de Molière qui ne s'attendait pas à cette aventure. En revanche, l'art romain, ordinairement si dédaigné et si méconnu, est apprécié avec une largeur et un sentiment de sa grandeur qui sont chez un professionnel de l'archéologie grecque et de « l'art » assez rares. Chaque leçon est accompagnée d'une bibliographie où l'on retrouve le soin ordinaire et l'information de M. S. R. Un index de noms propres fait de ce livre une sorte de dictionnaire méthodique de l'histoire de l'art. P. 80, le terme « architrave », p. 68, le mot « torques », ne sont pas définis, comme le fait d'ordinaire M. R. quand il s'agit d'expressions spéciales. P. 69, la description du Laocoon est sur un détail légèrement inexacte : le fils qui est à droite peut se dégager, c'est du moins l'impression que produit le monument. P. 97, l. 12, lire plutôt « en arrière ». P. 103, l'ouvrage de M. Marucchi a trois volumes. P. 263, l'expression « style jésuite » est consacrée ; mais il faudrait distinguer ce qui est propre à la compagnie et ce qui est conforme au goût espagnol : le bois sculpté et doré n'est-il pas au moins aussi espagnol que « jésuite » ? — S.

— *The King in Exile*, par Eva Scott (London, Constable, 1905, 524 pp., 15 s.) est le premier volume d'un travail considérable sur les années d'exil de Charles II. Le sujet a été étudié avec beaucoup de soin et de compétence, et l'auteur a su le présenter sous un aspect intéressant. Je signalerai tout particulièrement le récit dramatique de la fuite du jeune roi après la défaite de Worcester. L'auteur réserve probablement pour le second volume ses conclusions. Le caractère de Charles II reste pour les historiens une énigme. Seule la connaissance minutieuse de sa jeunesse nous dira lequel des deux a raison de Macaulay ou de Green, et s'il faut voir en Charles II un roi fainéant ou un voluptueux avisé. De plus, c'est pendant l'exil, et surtout en France, que l'entourage du roi a pris goût à des maximes politiques et à des formules littéraires nouvelles. C'est au moment où la domination puritaine s'affermissait en Angleterre que les proscrits apprenaient à admirer l'absolutisme et le théâtre classique. A propos de l'indignation soulevée en France par l'exécution de Charles I^er, nous nous permettons d'ajouter des témoignages français au témoignage de Nicholas cité p. 73. Bochart, alors ministre à Rouen, écrivait à un dignitaire de l'Église anglicane : « Nous nous abandonnâmes tout à fait aux larmes et à l'affliction et solemnisâmes les funérailles de vostre roy par un deuil universel » (*Lettre à M. Morley*, p. 112). Porrée, médecin à Rouen, en disait autant dans la préface de sa traduction de l'*Eikon Basilike*. En 1650 il paraissait à Rouen également une *Prédiction où se voit comme le Roy Charles II doit estre uni au royaume d'Angleterre*, etc. ; dans cette brochure il lui était recommandé de faire « sentir la bride » à son peuple. Ce n'est pas l'exil qui pouvait aider ce malheureux roi à comprendre la révolution puritaine. — Ch. Bastide.

— Grâce à la munificence de M. George E. Dimock, l'Université de Yale a pu entreprendre la publication d'une édition critique de Ben Jonson (New-York, Henry Holt). Les meilleurs élèves du savant professeur Cook se sont chargés d'étudier, en vue du doctorat, chacun une pièce. M. Hathaway a choisi l'*Alchemist* ; nous avons déjà rendu compte de son travail (*Revue critique*, 29 décembre 1903, pp. 616-517). L'année dernière M. C. S. Alden publiait *Bartholomew Fair*, cette année-ci paraissent *The Poetaster* (par M. H. S. Mallory) et *The Staple of News* (par M. de Winter). Les différents éditeurs de Yale suivent une même

méthode qui est excellente. Au lieu de viser, en combinant les diverses éditions antérieures de Jonson, à une espèce de texte idéal, dans l'établissement duquel le goût individuel serait leur principal guide, ils réimpriment un texte revu par l'auteur et ne citent les variantes qu'en marge. C'est ainsi d'ailleurs que procède maintenant M. Furness pour Shakespeare. Or, du vivant de Jonson, il a paru deux éditions qui font autorité, l'in-folio de 1616 pour les pièces jouées avant cette date, et l'in-folio de 1640 (fait en réalité de pièces détachées portant les dates de 1631, 1640 et 1641) pour les autres. Les éditions in-quarto parues avant 1616 ont une autorité moindre, comme il est à peu près certain qu'elles ont été imprimées à l'insu du poète. Dans *The Poetaster* nous avons le texte du 1er in-folio, dans les deux autres pièces, celui du 2e in-folio. Les éditeurs ont bien fait de citer les variantes de l'in-quarto, lorsqu'il en existe un, et celles du 3e in-folio (1692), mais il était superflu de collationner les éditions modernes de Whalley, de Gifford, de Cunningham, qui n'ont aucun caractère de précision. A quoi bon perpétuer le souvenir de corrections et d'additions fantaisistes ? — Une introduction, des notes et un glossaire accompagnent chaque pièce. Les éditeurs se sont acquittés avec conscience de cette partie de leur tâche. On ne peut que leur reprocher, ici encore, un excès de zèle ; ils auraient pu laisser de côté les notes qu'ils empruntent aux éditions des XVIIIe et XIXe siècles. Ce sont des appréciations subjectives ou des affirmations gratuites. — Ch. Bastide.

— Signalons encore, à propos de Ben Jonson, un intéressant article du Dr J. E. Spingarn, de l'Université Columbia (*The Sources of Ben Jonson's « Discoveries »* dans *Modern Philology*, avril 1905). Jonson était un esprit curieux et avide de savoir. Ses comédies, ses poésies lyriques ont fait oublier en lui le grammairien et le critique. Il lisait beaucoup et il lisait la plume à la main. Dans un recueil de notes publié après sa mort sous le titre de *Discoveries*, il n'est pas facile de démêler les emprunts des réflexions personnelles. De patientes recherches ont permis à M. Spingarn de retrouver chez les critiques hollandais et allemands contemporains, les Heinsius, les Pontanus, les Buchler, l'original de quelques passages de ce recueil. — Ch. Bastide.

— En rendant compte d'un travail aussi considérable que *A Register of National Bibliography* (par M. W. P. Courtney, 631 pp. en 2 vols. London, Constable 31 s. 6 d.), on pourrait évidemment signaler quelques omissions. Une plus saine critique veut qu'on loue la conscience avec laquelle ces deux volumes ont été rédigés. Une bibliographie des bibliographies, au courant des travaux de valeur publiés à l'étranger (M. Courtney cite par exemple l'ouvrage de M. Morel sur *Thomson*, le *Young* de M. Thomas, la thèse de M. Barbeau sur *Bath au* XVIIIe *siècle*, etc.) et intéressant à la fois le littérateur, le savant, le médecin, l'archéologue ou le simple curieux, suppose des connaissances variées, une méthode de recherche sévère, et surtout un labeur acharné. La nécessité des bibliographies complètes et exactes n'a plus besoin d'être démontrée. Il faudrait seulement les mettre à la portée du plus grand nombre de travailleurs. Le prix de ces deux volumes étant assez élevé, M. Courtney ne pourrait-il pas publier à part, en un petit livre de format commode, une bibliographie des bibliographies de la langue et de la littérature anglaises ? — Ch. Bastide.

— M. Victor Du Bled a ajouté une nouvelle série, la 5e, à ses Études sur *la Société française du* XVIe au XXe *siècle* (Paris, Perrin, 1905, in-12, pp. XXII, 312). Comme les précédents, ce volume est formé de chapitres assez disparates auxquels pourtant l'aimable frivolité du monde d'avant la Révolution a fourni comme

un lien. L'étude — il vaudrait mieux dire la causerie — la plus ample, non sans digressions, il est vrai, a été consacrée aux *magistrats* que l'auteur passe en revue, depuis Étienne Pasquier et L'Hospital jusqu'aux illustrations du second Empire, en s'arrêtant à Lamoignon, Caumartin, d'Aguesseau, Hénault, Montesquieu, de Brosses, pour ne nommer que les principaux; nous suivons d'une génération à l'autre la part de plus en plus grande que la magistrature prend à la vie littéraire ou mondaine. Les trois chapitres suivants traitent de femmes sur lesquelles on a déjà beaucoup écrit : la princesse des Ursins (*Une femme premier ministre*), la *marquise de Lambert* et *Mme de Tencin* dont les deux salons sont heureusement caractérisés. Le cinquième morceau enfin, d'un titre très hospitalier, *La Cour sous Louis XV et Louis XVI*, nous donne, sans un plan bien rigoureux, des détails, les uns curieux, les autres déjà connus, sur l'étiquette de nos rois, leurs goûts et leurs plaisirs, sur l'éducation des filles de Louis XV et leur attitude hostile à l'égard de Marie-Antoinette. L'ensemble du volume se lit agréablement : l'auteur était à l'aise pour cueillir dans cette histoire du XVIIIe siècle autant de traits d'esprit qu'il pouvait souhaiter et en piquer son récit; il y a encore ajouté les siens et son livre pourra ainsi suppléer à la lecture des anecdotiers où se plaît son érudition. — L. R.

— M. R. R. Schropp a publié du *Faust* de Gœthe une *Traduction nouvelle, complète, strictement conforme au texte original* (Paris, Perrin, 1905, in-8°, pp. XXII, 535. Fr. 7,50). Elle est en effet fidèle, les contre-sens y sont légers et peu nombreux. Mais si M. Sch. possède très bien la langue de l'original, celle dont il dispose pour l'interprétation est franchement insuffisante. Son style fourmille de germanismes. Je passe sur ceux qui offusquent simplement sans nuire au sens comme « bref et bien, jeune sang, sang frais » etc.; je passe encore les explétifs allemands qui sont conservés, le neutre reproduit tel quel, de menus mots à sens si variable uniformément rendus; mais que fera le lecteur français de passages comme ceux-ci . p. 74, « vous tâtonnez après toutes les sept choses; p. 76, avec quelle joie tu écornifleras ce cours d'études; p. 112, je sens gazouiller autour de moi, ô jeune fille, ton esprit d'abondance et d'ordre; p. 215, si le mal se surcouve en maux; p. 477, une fête à flots (*flottes Fest*); p. 484, insensé qui au dessus des nuages se poétise son pareil; p. 493, c'est le bousillage gamino-virginal », etc., etc.? Ces exemples suffiront, mais il n'est presque pas une page où l'on n'ait à en relever de pareils. Et je ne dis rien du geste, des jeux de scène, du ton du dialogue, du mouvement de la phrase, des mille nuances de langue, de construction et de rythme, de tout ce enfin qui aurait dû passer de l'original dans la copie. A ceux qui voudront lire le texte en s'aidant de cette version, elle pourra rendre quelques services, quitte à les laisser souvent dans l'embarras ou même à les égarer; pour les autres, je crains qu'elle ne les rebute tout à fait. L'entreprise sans doute était difficile, mais pourquoi M. Sch. qui dans sa préface avait énoncé d'excellents principes, a-t-il si rigoureusement appliqué son système de transcription littérale et donné une traduction qui reste à traduire? — L. R.

— M. G. Letainturier-Fradin a écrit pour les professionnels et les amateurs des salles d'armes une histoire de l'escrime en France : *Les joueurs d'épée à travers les siècles* (Paris, Flammarion, 3e édit.; sans date, in-8°, pp. XIV, 599, Fr. 7,50). Faite de seconde main pour la période des débuts, elle offre une documentation originale à partir du XVIe siècle. L'auteur a étudié en détail l'organisation de la communauté des « maîtres en fait d'armes », suivi ses destinées, conté ses querelles et ses procès, caractérisé les plus fameux de ses membres, analysé

les ouvrages de ses théoriciens. A côté de l'intérêt qu'il offrira aux spécialistes, ce livre est encore une utile contribution à l'histoire des institutions et des mœurs. Il faut aussi mentionner l'illustration qui est abondante et soignée (p. 95, saint Marc était le patron non pas seulement des escrimeurs de Strasbourg, mais de la plus ancienne corporation des maîtres d'armes allemands, les *Marxbrüder* de Francfort, où se recrutèrent longtemps tous les tireurs; p. 128, écrire la troupe des Gelosi, et non la *Troupe Golosi*). — N.

— Dans une brochure très documentée, *La question macédonienne et les Réformes en Turquie* (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1905, in-8°, p. 208, avec deux cartes : Fr. 3,50). M. J.-F. Voïnov appelle à nouveau l'attention du public sur un des plus passionnants problèmes politiques du moment. Après l'avoir étudié dans ses éléments historiques, il démontre l'inanité des projets de réformes élaborés par les grandes puissances et dont le mauvais vouloir du gouvernement ottoman empêchera toujours la réalisation. La seule solution efficace est la constitution d'une Macédoine autonome placée sous les ordres d'un gouverneur chrétien et rattachée à la Turquie par de faibles liens de vasselage. M. V. s'est attaché à prouver la prépondérance numérique de l'élément bulgare en Macédoine, en donnant à l'aide d'une bonne carte une description très détaillée des différents groupes ethniques de la région. Souhaitons que ses statistiques et ses renseignements apportent un peu de lumière dans ce problème obscurci par tant d'intérêts hostiles. — L. R.

— Un congrès des Universités populaires, le premier, s'est tenu à Vienne en mars 1904. Nous venons d'en recevoir le compte rendu : *Bericht über die Verhandlungen der Tagung für volkstümliche Hochschulvorträge im deutschen Sprachgebiet* (Leipzig, Teubner, 1905, gr. in-8°, p. 98). Le généreux désir d'initier la masse au mouvement scientifique par la bouche même de ceux qui le représentent avec le plus d'autorité a créé dans la plupart des universités des organisations spéciales, tantôt d'initiative privée, comme en Allemagne, tantôt soutenues officiellement par l'État, comme en Autriche, qui ont réalisé avec plus ou moins de succès et sous des formes assez variées un commun dessein. L'idée de se rencontrer pour échanger les expériences acquises et profiter réciproquement des résultats obtenus était toute naturelle. Le procès-verbal du congrès nous renseigne sur le fonctionnement de l'œuvre et la tâche déjà honorable fournie par une institution encore très jeune. Ceux qui chez nous ont tenté la même entreprise y pourront trouver d'utiles conseils, à défaut de compliments, car on n'a pas eu à Vienne grande opinion de leur talent organisateur. Cependant comme chez nous, en Autriche aussi et en Allemagne, on peut faire la constatation assez générale que ces cours, destinés à l'origine à la population ouvrière, recrutent surtout leurs auditeurs dans la classe moyenne. Chaque centre, il est vrai, où des cours populairees ont été institués, présente un aspect différent. Aussi la discussion que le congrès a ouverte sur des questions d'organisation générale, appel à l'intervention de l'État ou existence autonome, participation de l'auditoire ouvrier au règlement du programme, collaboration des étudiants, etc., ne pouvait provoquer que des débats intéressants mais sans résultat appréciable, chaque groupe restant juge des meilleurs moyens d'adapter l'institution aux conditions locales. Sur un point du moins l'unanimité est absolue, et nous nous plaisons à le reconnaître, le dévouement de tous à donner un salutaire exemple de solidarité sociale. — L. R.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 26 août. — 1905

Biblia hebraica, edidit R. Kittel. Pars I. Leipzig, Hinrichs, 1905; in-8, x-552 pages.

Einleitung in die kanonischen Bücher des Alten Testaments, von C. H. Cornill, Fünfte Auflage. Tübingen. Mohr, 1905, in-8, xvi-350 pages.

Das Buch Kohelet, von V. Zapletal. Fribourg, Gschwend, 1905; gr. in-8, xiv-243 pages.

Entre les éditions qui reproduisent simplement le texte traditionnel de la Bible hébraïque avec les notes de la Massore, et un essai conjectural et discutable d'édition critique tel que la Bible polychrome de M. Haupt, il y avait place pour une édition à la fois traditionnelle et sagement critique, comme celle que nous donne maintenant M. Kittel, assisté de plusieurs savants connus (MM. Beer, Buhl, Dalman, Driver, Löhr, Nowack, Rothstein, Ryssel). On y trouvera le texte massorétique, édité d'après les meilleures autorités, et des notes présentant les corrections suggérées soit par la Massore elle-même, soit par les anciennes versions, soit par de très grandes vraisemblances critiques; certaines corrections sont proposées en manière d'hypothèse plus ou moins probable, et l'on indique pareillement les variantes notables que supposent les anciennes versions. Avec des prétentions modestes, cette édition sera d'une grande utilité. On ne saurait trop la recommander aux jeunes hébraïsants. Le volume qui vient de paraître contient la Loi et les premiers Prophètes (prix : 4 mks).

L'excellent manuel de M. Cornill en est à sa cinquième édition (sur l'édition précédente, voir *Revue* du 18 janvier 1897, p. 43). Il a été diminué d'un chapitre sur les apocryphes et pseudépigraphes de l'Ancien Testament, qui doit être traité à part, en volume, dans la

même collection (*Grundriss der theologischen Wissenschaften*). L'ouvrage conserve cependant à peu près les mêmes dimensions, parce qu'il a été plus ou moins retouché et augmenté dans les autres parties. L'addition la plus considérable est un paragraphe nouveau, d'une critique sage et bien instruite, sur la métrique biblique. Quatre pages de polémique, dans l'avant-propos, auraient pu être omises sans que le mérite du livre en fût diminué.

Le travail du P. Zapletal sur l'Ecclésiaste est une œuvre très remarquable. Une large introduction précède l'explication et la traduction du texte hébreu. L'auteur discute avec beaucoup de méthode, de compétence et de sagacité l'unité du livre, sa forme poétique, son rapport avec la philosophie grecque, sa doctrine sur la vie future, son origine. Il a sans doute raison d'écarter les hypothèses plus ou moins compliquées par lesquelles on a voulu expliquer l'apparente incohérence de la composition. Il admet même l'authenticité de l'épilogue, et l'on peut trouver, en effet, que ce morceau a été écrit dans le même style, dans le même esprit, et avec autant d'esprit, que le reste du livre. La question du rythme semble résolue par le seul examen du texte : les sentences se découpent naturellement en membres parallèles et proportionnés. Le P. Z. a eu la prudence de s'en tenir aux indications fournies par le texte même et de ne pas le tourmenter pour le faire entrer dans le cadre d'une strophique savamment élaborée. Il ne laisse pas d'invoquer le rythme pour éliminer comme gloses rédactionnelles nombre de mots ou de courts passages. Inutile de dire qu'on peut hésiter à le suivre dans certains cas. L'Ecclésiaste n'a fait aucun emprunt de doctrine à la philosophie grecque ; il connaît la doctrine hellénique de l'immortalité de l'âme et il l'écarte pour s'attacher (peut-être faudrait-il ajouter que l'attachement est sans passion théologique et même sans conviction bien solide) à l'ancienne croyance hébraïque et sémitique du *scheol*. Il a vécu vers la fin du IIIe siècle avant l'ère chrétienne. La fiction littéraire par laquelle il a mis son livre sous un nom d'emprunt, qui désigne le roi Salomon, était conforme à l'usage de ce temps. Renan a exagéré son scepticisme et son dilettantisme. Peut-être le P. Z. tombe-t-il un peu, très peu, dans l'excès contraire. Peut-être aussi, tout en constatant que cet écrivain, d'ailleurs très juif, avait vécu dans une atmosphère plus ou moins chargée d'hellénisme, aurait-il pu déterminer avec plus de précision l'influence du milieu sur son état d'esprit, le courant de sa pensée et même son style.

Le commentaire qui suit cette magistrale introduction est très érudit (plusieurs citations des auteurs classiques y viennent fort à propos) et d'un grand intérêt. La traduction est exacte et soignée.

Alfred Loisy.

Les Actes des Apôtres, traduction et commentaire, par V. Rose, O. P. 2e édition. Paris, Bloud, 1905; in-12, XLIV-273 pages.

Épitres catholiques, Apocalypse, traduction et commentaire, par T. Calmes, SS. CC. Paris, Bloud, 1905; in-12, 238 pages.

Ces deux volumes appartiennent à une collection, *La pensée chrétienne*, où l'on publie, avec les introductions ou explications convenables, les œuvres principales ou de notables extraits des grands écrivains chrétiens, anciens et modernes. Avec une certaine inégalité de mérite, ils sont tels que doivent être des livres de vulgarisation scientifique et ils rendront grand service à la clientèle catholique en vue de laquelle ils ont été composés.

Le premier est pourvu d'une introduction, le P. Rose ayant cru pouvoir conclure à la composition du livre des Actes par saint Luc, qui aurait fondu ses propres souvenirs de voyage dans le récit plus large qu'il aurait lui-même écrit. Plusieurs critiques supposent que l'utilisation du journal de voyage aurait déterminé l'attribution du livre entier et conséquemment du troisième Évangile au disciple de Paul. Le P. Rose, défendant l'opinion traditionnelle, trouve d'abord que l'hypothèse n'est pas vraisemblable. Et en effet, dans les conditions communément admises, le nom de Luc aurait dû être plutôt oublié que substitué à celui du rédacteur. Mais il n'est pas impossible que celui-ci ait fait exprès de garder le « nous » du journal de voyage, afin de présenter ses livres sous le couvert d'un nom quasi-apostolique, et qu'il ait ainsi orienté la tradition dans le sens où elle s'est fixée. Le second argument n'est pas beaucoup plus décisif : le style des Actes, nous dit-on, est le même dans les morceaux du journal que dans le reste du livre. Sans doute, mais le style du troisième Évangile est pareillement uniforme, bien que Marc et d'autres documents y soient exploités; le rédacteur ne copiait pas servilement, il adaptait ses sources à son propre point de vue et à son propre style; quant à ses relations avec Paul, on doit reconnaître que le prétendu Luc est bien peu paulinien pour un disciple immédiat de l'Apôtre, et que le récit de l'assemblée de Jérusalem (*Act.*, XV) ne peut guère avoir été écrit par un compagnon de celui-ci. Reste le troisième argument : le rédacteur avait d'autres documents rédigés par des témoins oculaires; pourquoi n'aurait-il gardé le « nous » que dans la relation du voyage? Mais il est clair que le rédacteur ne pouvait se mettre à la place de tous les témoins; on serait d'ailleurs fort empêché de prouver que les autres sources des Actes émanaient de témoins oculaires; et si l'on vise à ce propos le préambule du troisième Évangile, il serait aisé de montrer que le rédacteur s'exprime comme n'ayant à sa disposition aucun écrit apostolique, mais seulement des écrits où était consignée la tradition des témoins, ce qui n'est pas précisément la même chose.

L'apologétique du P. Rose n'est peut-être pas exempte d'inconséquences. Pour qu'on ne déduise pas d'*Act.*, II, 36, que, selon la christologie primitive, Jésus était entré par sa résurrection dans la pleine réalité de sa fonction messianique, le commentateur observe que, le discours de Pierre ayant été rédigé par Luc, le passage en question doit être interprété d'après la christologie du narrateur, ce qui est vrai par rapport à celui-ci, mais ce qui peut être faux par rapport au sens original du passage, s'il vient d'une source antérieure. Et deux pages plus haut, un autre passage du même discours est allégué pour montrer que Pierre, cinquante jours après la passion, défiait publiquement les Juifs de montrer le tombeau où se trouverait le corps de Jésus, ce qui serait « un argument de premier ordre en faveur du tombeau trouvé vide ». Si le discours représente la pensée de Luc, il ne peut plus fournir qu'un argument de second ou de troisième ordre. D'ailleurs le texte ne contient aucun défi ni la moindre allusion à la découverte du sépulcre vide, ce qui donnerait à penser que le premier rédacteur du discours en savait moins long sur ce point que Marc et Luc. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur la façon dont le P. Rose concilie *Act.*, XV avec *Gal.*, II, en insinuant que les meilleurs critiques contemporains admettent l'historicité du récit des Actes (cf. *Revue* du 31 octobre 1904, p. 321).

Le P. Calmes s'est épargné tous ces artifices d'une apologétique surannée. On pourrait, à la vérité, lui reprocher une lacune. Il n'a pas d'introduction pour les Épîtres catholiques ni même pour l'Apocalypse. Il est permis de supposer que, ne se sentant pas en mesure de défendre honnêtement les attributions traditionnelles et ne pouvant obtenir de ceux qui délivrent l'*imprimatur* l'autorisation de les contester, il s'est délibérément, on pourrait presque dire courageusement, interdit de les discuter. Les commentaires sont excellents; celui de l'Apocalypse est tout à fait remarquable; rien de plus critique, de plus pénétrant, de plus exact. Ces notes exégétiques sont très suffisantes pour éclairer sur l'origine des textes ceux qui entendent bien notre langue. Le P. Calmes ne fait pas difficulté d'admettre en plusieurs endroits que l'auteur de l'Apocalypse a utilisé des sources antérieures. Il écrit, par exemple : « Au moment où la série des signes va être épuisée (ch. x), l'auteur constate qu'il lui reste encore à prophétiser... La communication d'un livre mystérieux lui sert à justifier la continuation de sa prophétie. Si l'on veut se faire une idée de la composition de l'Apocalypse, l'on n'a qu'à entendre de sources documentaires les livres qu'on nous présente comme étant les instruments de la révélation. »

Alfred Loisy.

Sophoclis Œdipus Rex. Denuo recensuit et brevi annotatione critica instruxit Fr. H. M. Blaydes, Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria, 1904. Un vol. in-8° de viii-104 p.
Du même, **Sophoclis Œdipus Coloneus**, 126 p.

Dans un article paru ici-même le 25 avril 1904, nous disions que M. Blaydes était un fervent de Sophocle : nous énumérions les travaux qu'il a consacrés au grand tragique, depuis 1859 ; il y aura bientôt un demi-siècle. Naturellement pendant un laps de temps aussi long, l'activité d'un homme comme B. ne s'est pas bornée à Sophocle ; il l'a quitté à plusieurs reprises ; de 1880 à 1893, il a publié cette grande édition d'Aristophane, qui restera son titre d'honneur ; il a donné encore une édition de l'*Orestie* d'Eschyle et divers volumes de critique verbale ou d'exégèse sur les tragiques grecs, sur les comiques, etc. Mais c'est toujours à Sophocle qu'il est revenu. On pouvait croire cependant qu'après la publication des *Adversaria critica in Sophoclem* en 1899 et du *Spicilegium Sophocleum* en 1903, M. B. avait dit sur Sophocle tout ce qu'il avait à dire ; le premier de ces deux ouvrages a 290 pages, le second 529 ; cela fait un total de plus de 800 pages. Mais M. B. est inépuisable. Il entreprend aujourd'hui à l'âge de 85 ans une nouvelle édition de Sophocle. Assurément cette édition n'a pas l'ampleur de celle d'Aristophane ; le titre nous en avertit : il annonce seulement une recension nouvelle avec une courte annotation critique. M. B. n'a pas voulu trop se répéter. Il le fait cependant ; quiconque a un peu pratiqué les ouvrages de M. B. n'en sera pas étonné. Disons qu'ici toutefois beaucoup de ces répétitions sont excusables. Les corrections déjà proposées par M. B. dans les précédents ouvrages sur le texte de Sophocle, trouvent un placement naturel dans une édition de ce texte. Nous signalons quelques-unes des corrections nouvelles proposées par l'auteur : *Œdipe-Roi*, v. 88, κάρτα au lieu de πάντα ; v. 230, εἰ δ' αὖ τις αὐτὸν οἶδεν ἢ 'ξ ἄλλης χθονὸς, la leçon ἢ 'ξ ἄλλης se trouve déjà dans E. Brühn ; v. 420, la correction Ἑλικὼν déjà proposée depuis longtemps par M. B, se trouverait confirmée par le Laurentianus, qui donnerait une apostrophe devant le mot λιμὴν ? — A relever une explication nouvelle du v. 220. — *Œd. à Col.* 321, φίλης au lieu de μόνης, qui ne convient guère à cause du v. 234 ; v. 866, ψιλὸν ὄντ' au lieu de ψιλὸν ὄμμ' qui ne s'explique guère [1].

Albert Martin.

---

1. Les fautes d'impression me paraissent plus nombreuses que d'habitude, V. 873, ὕβριν en note ; 1061, κοσοῦσα au lieu de νοσοῦσα ; 1069, σεῦρο pour δεῦρο, etc., etc. Les lettres cassées sont aussi fréquentes.

Dr Max Schermann. **Der erste punische Krieg im Lichte der Livianischen tradition.** Ein Beitrag zur Geschichtschreibung des Livius und seiner Nachfolger. Tübinger inaugural-dissertation. Tubingue, Laupp, 1905, 120 p., gr. in-8°. 2 m. 50.

Tite-Live est, pour l'instant, l'objet de nouvelles recherches fort intéressantes. Il a tous les honneurs. On a retrouvé à Oxyrhynchus des résumés de livres, qui, il est vrai, ne nous ont pas apporté beaucoup de nouveau. Surtout on s'est appliqué, et fort heureusement, à reconstituer, autant qu'il est possible, l'Épitome perdu de l'historien. Beaucoup de savants ont, depuis quelques années [1], contribué à l'entreprise, et voici, dans le même sens, une étude qui n'est pas sans mérite.

Le travail a été fait sous l'inspiration du professeur Ernest Kornemann de Stuttgart dont le nom nous est connu surtout par son livre sur le Tite-Live d'Oxyrhynchus. Il est naturel que nous retrouvions ici l'écho d'un système cher à M. Kornemann comme aussi à d'autres savants entre l'Épitome perdu de Tite-Live, représenté d'une part par les *Periochæ* et Orose, d'autre part par les chroniqueurs : Eutrope, Festus, Cassiodore, il faudrait admettre l'existence d'une source intermédiaire pour expliquer les graves divergences surtout chronologiques qu'on relève entre les deux séries.

L'Introduction montre que M. S. est parfaitement au courant de tous les travaux qui se rapportent à son sujet.

Supposez un supplément aux livres perdus XVI-XIX de Tite-Live, semblable pour le but, à celui de Freinsheim, mais établi dans le goût moderne, surtout avec faits et dates. On ne songe guère de nos jours à retrouver ou plutôt à imaginer le latin de l'auteur ni même le fond de ses développements; à nos yeux ce serait beaucoup déjà de pouvoir reconstituer partiellement, dans ses principaux éléments, le Tite-Live abrégé qui servait aux lecteurs de l'Empire, ou autrement l'*Épitome*. M. S. en tente l'entreprise et il aboutit, dans la présente étude, à une sorte de calendrier, institué année par année, pour la première guerre punique. Reviennent chaque fois ces mentions : en tête : « consuls » ; à la fin : « triomphe », ou *acta triumph.* »; dans l'intervalle, les principaux faits, et dans chacun de ces alinéas, discussion des difficultés que présentent, pour la reconstitution du texte original, les divergences de noms ou autres. Toute cette étude me paraît conduite avec soin, avec conscience, et la critique de M. S. est excellente. Le résumé des débats soulevés sur l'authenticité de l'inscription de la colonne rostrale de Duilius (p. 51 et s.) est clair et bien déduit. Voici mes seules réserves.

Une première objection au titre qui dit trop. « La lumière de la tradition de Tite-Live » n'est pas tellement éclatante, puisqu'il faut d'abord reconstituer cette tradition et qu'on procède, pour

1. Voir la Revue du 13 mars 1899.

une bonne part, par hypothèse. Cette inéluctable nécessité, ne faudrait-il pas l'indiquer dès l'abord, plutôt que de paraître la dissimuler ? Dans le sous-titre, il est question « de Tite-Live et de ses successeurs (Nachfolger) » : suivant moi la dénomination n'est pas suffisante. Il est bien clair aussi, par la préface, que M. S. a flotté quelque peu entre divers projets : la reconstitution des livres XVI-XIX de Tite-Live ; une étude sur ses abréviateurs ; peut-être encore une étude objective sur la première guerre punique. — La conclusion, en une page, où M. S. se borne à opposer la tradition de Tite Live et des annalistes (tradition toute formelle) à la tradition grecque (Polybe, Diodore, en partie Dion), est vraiment insuffisante. — Pourquoi aucune table ? M. S. procédant par série chronologique, avec une infinité de divisions et subdivisions, un tableau ou un Index était d'autant plus nécessaire. — Pas d'index bibliographique non plus ; les références des notes sont en général précises. Mais il y a des exceptions ; par exemple, pas de date pour la brochure citée p. 42, n. 1. — Enfin l'errata pourrait être fort allongé [1].

Émile Thomas.

Estratto dagli Studi italiani di Filologia classica. Vol. XIII. Vincenzo Ussani. Questioni Petroniane. Firenze. Bern. Seeber, 1905. 51 p. gr. in-8°.

Je connais de M. Ussani une édition des Odes d'Horace chez Loescher (1900-1901) ; aussi un article des *Studi*, daté de Messine 1903 : *il testo Lucaneo e gli scolii Bernensi*. Je vois de plus que M. U. a publié à Rome en 1903 un livre, que je n'ai pas lu, intitulé : Sul valore storico del poema lucaneo. Sur Pétrone M. U. est des mieux documentés : il connaît tout ce qu'on a publié en Italie et ailleurs, et, pour son compte, il s'efforce d'apporter des vues nouvelles sur le sujet, particulièrement en ce qui concerne l'auteur et la date de l'œuvre. Suivant M. U., nous avons eu le tort d'en rester où nous avait conduit le vieux Studer et de ne pas tirer du texte tout ce qu'il contient. Voyons quelques unes de ces remarques nouvelles et que valent-elles ?

D'abord un mot du plan :

Trois paragraphes : 1° arguments par lesquels on appuie l'hypothèse de l'identité de l'auteur du Satyricon et du Pétrone de Tacite ; réponse aux diverses objections ; la ville où demeure Trimalcion est Pouzzoles ; 2° dates extrêmes entre lesquelles doit se placer la com-

---

1. P. 6, 4 l. avant la fin : lire Var*e*se. P. 7, n. 4, lire 4 (et non 14). P. 15 et 18, lire pour le chapitre du *de viris ill.* : XXXVII. P. 32, 8 l. avant le bas, lire *R*ostra, et à la l. 4 : lire ad*v*ectum. P. 45, dans le passage de Macrobe, indiquer le § (29) et, à la l. 5, au lieu de *per*, lire *pro*. P. 49, l. 8, lire Ou*den*dorf. P. 32, l. 6, lire exfoci*unt* ; l. 14, lire orn*avet* ; l. 19, lire maxu*mas*. P. 55 au second mot de la citation de Zonaras, lire γάρ, etc,

position du roman (64, date de l'incendie de Rome, et 65, date de la publication de l'*Halosis Ilii* de Néron, poème impérial que l'auteur de la *Trojæ halosis*, un courtisan favori de l'empereur, n'a pu risquer de paraître parodier ; 3° rapports entre le *Bellum civile* et la Pharsale ; il y a parodie; elle passe sur la tête d'Eumolpe pour atteindre Lucain, le chef de la nouvelle école.

Sans m'astreindre à suivre cet ordre, je dégage du tout l'argument nouveau qui pourra frapper le plus vivement le lecteur. Dans la lecture de l'*actuarius* (ch. 53) M. U. oppose *hortis Pompeianis* à *praedio Cumano*, et il voit dans ces mots une allusion à Pompei, ce qui nous reporterait forcément avant 79. Mais le mot prête à bien des équivoques, surtout chez un affranchi qui s'appelle C. *Pompeius* Trimalchio. Aussi, après la première surprise, les doutes ne manqueront pas de revenir à l'esprit.

Voici d'autres vues qui ne me paraissent guère plus solides.

L'incendie, relaté par l'*actuarius*, porte la date : *VII Kal. Sextiles*. M. U. en rapproche l'incendie de Rome ; il a éclaté le même mois, le *XIV Kal. Sextiles*, a duré six jours et sept nuits, et l'on commençait à se rassurer quand il reprit dans les *praedia Æmiliana* de Tigellin, donc justement le *VII Kal. Sextiles* au matin. Le choix voulu du jour couvrirait ici une attaque indirecte contre Tigellin. J'avoue que le rapprochement me paraît des plus artificiels, la coïncidence fortuite, l'allusion anodine ; est-il sûr que, dans cet ensemble tout différent, les contemporains eux-mêmes l'eussent saisie? — De même je doute fort qu'on puisse trouver un lien véritable entre la fugue de Crotone, l'étalage des grandes richesses (*trecenties sest.*) qu'aurait laissées le vieillard en Afrique, et d'autre part la folle recherche par Néron des trésors de Didon, entreprise suggérée par Césellius Bassus, comme le raconte Tacite, A. XVI, 1-3. C'est nous qui voyons une analogie entre ces épisodes du roman et les faits de l'histoire ; les contemporains, auraient plutôt senti la différence. Ne raffinons pas en une matière comme celle-ci ; « l'esprit de l'escalier » ou encore « la prophétie après l'avènement », transportés dans l'histoire de la littérature, seraient d'une méthode bien étrange.

D'autres rapprochements qu'établit M. U. (p. 6) entre le poème du ch. CVIII et la Pharsale me paraissent des plus contestables : dans les mouvements ou expressions telles que : *Quis furor... Quid meruere... mors una...*, je ne vois que des thèmes d'école, devenus, sous l'empire, une monnaie courante qui n'a plus d'empreinte.

On peut trouver d'abord ingénieux le départ que fait (p. 44) M. U. entre les divers poèmes du Satyricon : d'un côté, vers du narrateur qui reposent simplement de la prose ; de l'autre, tirades plus ou moins longues attribuées à un personnage, et, dans ce groupe-ci, avant tout le *Bellum civile* sur lequel on ne cesse de discuter. M. U. imagine que les poèmes du second groupe ont été insérés après coup.

Il note l'insuffisance des liaisons qui les rattachent au reste (*nam*, *ceterum*, *præterea*, *enim*) ; il explique par cette origine les dissonances qui nous embarrassent, notamment la contradiction qui existe entre la théorie générale d'Eumolpe dirigée contre Lucain, et le poème lui-même, qui, ainsi que la tirade de Tryphène, contient des imitations incontestables de Lucain.

M. U. voit dans tout cela des additions postérieures ; il n'y aurait eu d'abord à ces places aucun vers, ou du moins pas de vers récités par Tryphène ou par Eumolpe ; Pétrone plus tard se serait amusé à faire la critique de Lucain ; il l'aurait imité, puis parodié, et, sans se soucier de la vraisemblance, il aurait placé le tout sous le nom de tel ou tel personnage. Mais par là M. U. ne résout rien ; il ne fait à mon sens que reculer et augmenter la difficulté. Nous n'avons pas, tant s'en faut, en son entier et dans sa forme intégrale, le texte du Satyricon et l'on veut, dans le roman, démêler des rédactions successives et des retouches ! N'est-ce pas se perdre volontairement dans des hypothèses invraisemblables ?

Ce genre de recherches a séduit M. U. à ce point qu'il l'a étendu à d'autres sujets et qu'on trouvera ici, aux deux dernières pages, toute une liste de morceaux de la Pharsale, où M. U. voit, surtout au livre V, autant d'épisodes parasites, de seconde main dont la suppression allégerait le poème. Alors même que la remarque serait juste, que prouverait-elle pour le Satyricon ?

Je trouve en général que, dans les discussions historiques, M. U. fait une part trop grande aux présomptions subjectives ; qu'il y a ici (surtout p. 47 et 48) trop d'arguments *ex silentio* : M. U. aime les problèmes insolubles. On ne peut s'étonner qu'il n'aboutisse pas. Pour en citer encore un exemple, M. U. croit pouvoir préciser la date à laquelle eut lieu la rupture entre Lucain et Néron (fin de 64 ou commencement de 65), et par suite la date après laquelle Pétrone osa parodier la Pharsale, en retouchant et complétant sa Ménippée. C'est vouloir être et du moins se croire bien informé.

Donc contribution intéressante très approfondie, riche d'idées neuves, qui s'ajoute à toutes celles qui sont venues très heureusement d'Italie ; mais, suivant moi, son médiocre succès fait d'autant ressortir la difficulté du sujet. Remercions M. U. de la courtoisie avec laquelle il discute les thèses de ses adversaires. Dans le détail, et ce n'est pas ici un mince mérite, je n'ai rien vu qui ne fût d'une parfaite exactitude[1].

Émile THOMAS.

1. Sauf cependant au haut de la p. 36, où M. U. s'est sûrement trompé dans la traduction de *classes* (*le armate*). Il ne s'agit pas d'armées, mais des *flottes* qui apportent à Rome de l'Afrique les animaux féroces (au lieu du blé d'Égypte). — Au milieu de la p. 5, Tacite est cité d'après un mauvais texte (*redibat levis : rursum*). P. 7, au premiers vers de la citation du livre III, lire : *hoc* edidit. — Enfin, en plus d'un passage, autant que j'en puis juger, la rédaction ne brille pas par la clarté.

Poeti Latini Minori. Testo critico, commentato da Gaetano Curcio libero docente di letterature latina. Vol. II, fasc. I. *Appendix Vergiliana.* Priapea, Catalepton, Copa, Moretum, Catania, frat. Battiato, 1905, gr. in-8°, xvi-188 p. 5 L.

Voici le second volume d'une collection [1] qui est certes la bien venue, tant, dans ces petits poèmes, abondent les difficultés de tout genre. L'auteur voulait d'abord comprendre en un seul tome l'*Appendix Vergiliana ;* mais « la sobriété la plus rigoureuse (?) n'a pu limiter assez le nombre des pages » ; il ne donne aujourd'hui qu'un fascicule contenant la première partie de l'Appendix. Plus tard viendront le *Culex* et la *Ciris.*

La documentation, pour le commentaire comme pour le texte, me paraît des plus complètes. En tête de chacun des poèmes, les numéros de Burman, Meyer, Bæhrens ; texte et notes ; puis : « *Argomento* » et « *Cronologia* » (celle-ci trop souvent avec conclusion négative). Avant chaque recueil : « Prolégomènes », liste des éditions ou études, et table des sigles. Pour l'apparat, les éditions de Ribbeck et de Baehrens servent naturellement de base. Mais M. C. nous donne aussi son apport. Outre que pour les *Priapea* et les *Catalepton*, il attache plus d'importance qu'on ne l'avait fait jusqu'ici au manuscrit de Bruxelles (xii^e s.), pour les mêmes poèmes, M. C. a collationné, pour la première fois, un manuscrit du Vatican du xv^e siècle. De même il a revu, pour la *Copa* et le *Moretum*, le *Bembinus* (ix^e s.) ; il a rectifié quelques petites inexactitudes, et comblé les lacunes de la description générale. Il a, de plus, collationné quelques manuscrits de la Vaticane qu'on n'avait pas employés jusqu'ici (x^e, xi^e et xv^e s.). Enfin on trouvera, comme spécimens, les scolies interlinéaires de deux de ces manuscrits. La préface donne, en dix pages, la description générale des manuscrits collationnés à nouveau, avec un jugement sur leur caractère propre. A la fin, quatre pages de fac-similés de divers poèmes, en tête du *Bembinus*. En somme, M. C. s'est proposé de mettre à notre disposition tout ce qui est utile pour lire et comprendre ces poèmes, bien plus que de trouver du nouveau pour résoudre les difficultés du texte. Il ne cite, à la fin de sa préface, en tout que cinq conjectures qui lui sont personnelles ; sur ce nombre, la première est séduisante, les autres douteuses ou parfaitement (Cat. XIII, 32) invraisemblables. M. C. se flatte de donner pour la *Copa* et le *Moretum* un texte qui sente moins la main des modernes. Sauf trois passages du *Moretum* (59, 71, 80), il croit avoir trouvé dans les manuscrits secondaires toutes les leçons utiles sans recourir à aucune conjecture.

Il est sûr que l'on a vu éclore sur ces poèmes des hypothèses sans fin (leur nombre même montre ce qu'elles valaient) ; et que M. C. a

---

1. Sur le premier volume, voir la *Revue* de 1903, I, p. 111.

fait sagement de ne pas chercher à nous en apporter d'autres [1]. Il me paraît même juger bien trop favorablement telle nouveauté de lui ou d'autres [2].

Dans les notes, il y a à la fois trop et trop peu ; l'exposé est verbeux et j'ai vu plus d'une répétition oiseuse ; ailleurs j'ai regretté l'absence de rapprochements ou de remarques qui me paraissaient nécessaires : par exemple sur des imitations certaines de Virgile (Cat. IX, 1) ; sur certaines licences métriques (Cat. IX, 61 : *si et*, conjecture), etc. J'aurais souhaité en haut des pages ou ailleurs un titre courant, indiquant de quel poème il est traité dans la page. Malgré tout, pour l'ensemble il me paraît évident que ce nouveau fascicule est très supérieur au précédent. La matière y est sans doute pour quelque chose ; car les poèmes qu'on relit ici ,sont presque classiques et le lecteur est fort heureux d'avoir, sur ces vers, tout ce qu'il lui faut connaître ; mais l'habileté de l'éditeur, sans se marquer au dehors, est très réelle et doit nous donner, pour la suite, les meilleures espérances [3].

Émile Thomas.

G. Schlumberger, **L'Épopée byzantine à la fin du xe siècle. Troisième partie : Les Porphyrogénètes, Zoé et Théodora (1025-1057)**, Paris, Hachette, 1905, 1 vol. 4°, de VIII-847 pages.

Dans ce beau et fort volume de plus de 800 pages, M. Schlumberger a étudié trente ans environ de l'histoire de Byzance (1025-1057) [4]. J'ai hâte de dire que ces trente années comptent parmi les plus curieuses et les plus intéressantes de cette histoire, parmi celles aussi que nous pouvons le mieux connaître, grâce à l'abondance et à la qualité des sources contemporaines ; et l'on conçoit qu'à ce double titre elles aient plus d'une fois déjà en ces dernières années attiré l'attention de ceux qu'intéresse l'empire grec d'Orient. Dès 1889, Bury a consacré à cette période, dans l'*English historical review*, deux articles remarquables, pleins d'un sens critique très fin et d'une rare intelligence historique. En 1894, dans un livre de haute valeur,

1. P. 96 : « Tante ipotesi inducono a rinonziare a farne altre; ci contentiamo di sapere che... ».

2. La correction *Ceu* de M. Sabbadini (Cat. 14, 9) que M. C. juge « définitive » n'est pour moi qu'une cheville. — Cat. 13, 32. M. C. propose une conjecture à laquelle il paraît tenir beaucoup : *Os atque*. Mais sans parler de l'obscurité du substantif, comment expliquer que de mots aussi simples soient sorties les leçons : B *Osiculisque*, HM *Osusque* ?

3. P. 93, l. 10 du bas : lire *XV*, 20, 1.

4. On remarquera, pour le dire en passant, combien le titre de l'ouvrage : *L'Épopée byzantine à la fin du* xe *siècle*, qui fut toujours un peu singulier, semble plus inattendu encore pour un volume consacré à des événements qui remplissent le second tiers du xie siècle.

Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor der Kreuzzügen, Neumann a apporté, sur les grandes questions qui s'agitent à cette date dans l'empire byzantin, toute une suite d'indications précieuses, d'aperçus originaux, d'idées nouvelles et suggestives, dont personne désormais n'a plus le droit de faire abstraction ; et on me permettra d'ajouter, pour compléter la bibliographie de M. Schlumberger, que j'ai, en 1903, dans un long article de la *Grande Revue*, tâché de peindre, d'après Psellos, cette impératrice Zoé, dont la figure pittoresque domine tout ce second tiers du xi[e] siècle. C'est qu'aussi bien peu de périodes historiques offrent des aspects plus divers, plus extraordinaires, plus dramatiques et, tranchons le mot, plus amusants. On y voit passer toute une succession de personnages, gens de cour et gens d'église, hommes de lettres et hommes de guerre, empereurs, impératrices, ministres, dont la physionomie revit pour nous avec un relief singulier dans l'admirable galerie de portraits que dessina ce Saint-Simon au petit pied que fut Michel Psellos. On y rencontre par surcroit l'ordinaire décor familier à tous les historiens de Byzance, une ou deux révolutions, trois ou quatre pronunciamientos, des intrigues de palais et des conspirations en foule, et des guerres sur toutes les frontières. C'est le temps aussi où le schisme sépare définitivement Rome et Byzance, et c'est le temps surtout où se posent, pour la monarchie des basileis, quelques problèmes vitaux et essentiels. Au moment où s'ouvre cette histoire, au lendemain de la mort de Basile II, l'empire est à l'apogée de la puissance et de la gloire : trente ans plus tard, ce n'est partout que faiblesse, anarchie, décadence. Quelles causes profondes ont, en si peu d'années, produit cette brusque évolution ? Les faut-il chercher au dehors, dans les assauts répétés que livrent à ce moment à Byzance les Turcs, les Petchenègues, les Normands ? ou ne les trouvera-t-on pas plutôt dans le système intérieur de gouvernement, dans la défiance du pouvoir civil à l'égard de l'élément aristocratique et militaire, dans la politique résolument hostile poursuivie par la bureaucratie impériale contre l'armée et ses chefs, dans la série de mesures imprudentes ou dangereuses, par où, croyant conjurer une révolution, on affaiblit la force de résistance et désorganisa la défense du territoire? Ce sont là de délicates questions, qui exigent pour être résolues une attentive étude des phénomènes sociaux et économiques de cette époque : c'est justement ce qui en fait, plus encore que le récit des batailles ou des intrigues de cour, le véritable et sérieux intérêt.

On conçoit donc que, par bien des côtés, une telle période ait sollicité la curiosité passionnée de M. S. et qu'après les luttes épiques des Jean Tzimitzès et des Basile II, contées par lui aux précédents volume de son *Épopée byzantine*, il ait pris à composer ce nouveau livre un plaisir tout particulier. M. S., on le sait, a une façon très personnelle d'écrire l'histoire, et l'on sait aussi que cette façon n'est

point sans attrait ni sans charme. Très séduit par le côté extérieur et pittoresque des choses, il se complaît et il excelle à raconter les grands événements qu'il rencontre sur sa route, la révolution de 1042 ou celle de 1057, le soulèvement de Maniakès ou celui de Tornikios, bien d'autres épisodes encore. Avec une verve jamais lasse, avec une émotion parfois communicative, il fait revivre ces grands spectacles de l'histoire, et il semble qu'il les revoie lui-même par les yeux de l'esprit. Des expressions comme celles-ci reviennent sans cesse sous sa plume : « Quel drame! quels temps terribles! quel spectacle prodigieux et comment se le figurer! Quel peintre pourrait retracer ce spectacle d'une horreur sans nom! quel drame inouï autant que soudain! » Son infatigable curiosité, servie par une conscience admirable, se plaît à rassembler, à multiplier à plaisir les témoignages les plus divers; elle ne se rebute devant aucune recherche pour découvrir un texte intéressant ou pittoresque, ou simplement peu connu; et on devine tout l'heureux parti que M. S. a su tirer de ce grand anecdotier, si indiscret, si médisant, que fut Psellos, et avec quelle joie il a fait de larges emprunts aux mémoires si curieux de cet écrivain éminent. Dans son inlassable ardeur, jamais M. S. n'estime qu'il en sache assez : sans cesse on retrouve dans son livre des regrets comme ceux-ci : « Hélas! nous n'en savons rien absolument... dans plusieurs batailles navales dont nous ignorons tout, hélas!... après un siège sur lequel nous n'avons hélas! aucun détail... Hélas! nous voudrions tant savoir quels furent, dans cette tragique soirée du 21 avril de l'an 1042, dans les profondeurs silencieuses du gynécée impérial, les entretiens des deux antiques sœurs » (M. S. affectionne cette épithète d'antique plus noble, en effet, que vieille). Et tout cela, cet effort prodigieux pour évoquer les siècles disparus, cette patience admirable pour mettre en œuvre tous les témoignages, ce souci de tout dire, et jusqu'à la sincérité d'émotion qui anime ces pages, tout cela donne aux livres de M. S. une couleur et un attrait tout particuliers.

Évidemment ces qualités de très brillant conteur ne vont point sans quelques menus défauts. M. S. a peu de goût pour les problèmes un peu minutieux de la critique, pour les exigences un peu méticuleuses de l'érudition trop exacte. Quand un témoignage lui semble pittoresque, il ne résiste pas, lui-même nous le dit, au plaisir de le citer, sans se demander toujours assez quelle est la valeur de ce témoignage, quand il vient par exemple de Guillaume de Pouille ou de Mathieu d'Edesse. Entre des récits multiples, et parfois contradictoires, d'un même événement, il ne se préoccupe pas toujours de comparer, de choisir, et il met les textes bout à bout sans tâcher de les fondre en un récit d'une seule tenue, et critique. Sur les questions de chronologie, des incertitudes ou des contradictions assez troublantes se rencontrent

parfois chez lui [1]. Mais il y aurait mauvaise grâce vraiment à insister sur ces petites choses. M. S. lui aussi estime que l'histoire est une résurrection : ce qui importe donc, c'est de savoir si vraiment son livre fait revivre l'époque qu'il a voulu peindre. Et à cela, sans hésiter, on répondra affirmativement.

Pourtant j'aurais aimé, pour la clarté même de l'exposition, que M. S. adoptât un plan différent. Il a classé les événements en chapitres qui correspondent chacun à un règne, et d'après un ordre strictement chronologique. Je sais que cette méthode, qui rappelle celle des chroniqueurs, a été suivie pour l'histoire d'Allemagne dans les *Jahrbücher* de Munich, et je sais aussi que M. S. ne s'y est point toujours rigoureusement astreint, et qu'il a parfois groupé fort heureusement en un même ensemble les événements qui au cours de plusieurs années s'accomplissent en une même région. C'est précisément pourquoi je regrette qu'il ne l'ait pas fait plus souvent, en particulier pour cette histoire si compliquée des principautés d'Ibérie et d'Arménie qui, à force d'être découpée en menus fragments, nous apparait étrangement obscure, confuse et peu intelligible [2]. J'en dirai autant de ce qui concerne l'Italie méridionale, où il est fâcheux au reste qu'au lieu de pouvoir consulter le livre récent de M. Gay, M. S. ait dû prendre comme guide l'ouvrage assez médiocre de l'abbé Delarc. Mais surtout on regrettera que, par excès de conscience, M. S. ait voulu tout dire, et qu'ainsi les choses essentielles disparaissent parfois dans l'amas des menus faits.

Semblablement, et pour une raison analogue, les personnages qui passent au cours de cette histoire ne nous apparaissent point toujours avec une suffisante netteté. Au lieu de transcrire, selon l'ordre où elles se présentent dans Psellos, les indications relatives à ces empereurs ou à ces impératrices, il eût mieux valu sans doute grouper les renseignements épars dans l'écrivain de façon à tracer, pour chacune de ces figures, un grand portrait en pied. Outre qu'on eût ainsi évité bien des répétitions, on eût donné surtout une idée plus vraie, plus cohérente de ces personnages. Car enfin, que devons-nous penser de cette impératrice Zoé, que M. S. appelle volontiers « la bonne

---

1. P. 255. C'est en mars 1041 que les Normands prirent Melfi, en l'absence du catapan Michel Dokianos, que cet événement rappela de Sicile. Mais si, comme le dit d'autre part (p. 256) M. S., Dokianos était rentré à Bari dès la fin de 1040, c'est que la prise de Melfi ne fut pour rien dans son retour. — P. 619, la mort de Guillaume Bras de Fer est placée à la fin de 1045, et p. 622, au commencement de 1046 — p. 676, M. S. place en 1050 l'éloignement de Jean Manropous. Mais lui-même a noté qu'à la fin de 1047 ce personnage était déjà archevêque d'Euchaïta (p. 534, note 1) et il fixe dans ce dernier passage la chute de Likhoudès à 1046, au lieu qu'il la met ici en 1050. C'est un point important à fixer — p. 727, Argyros ne fut pas rappelé par Constantin IX. M. S. remarque (p. 648, note) qu'il ne rentra à Constantinople qu'au courant de 1055, sous le règne de Théodora.

2. Une carte eut été d'ailleurs nécessaire ici pour l'intelligence de l'exposé.

basilissa, la pauvre, bonne et faible princesse », et qu'il nous montre par ailleurs - ce qu'elle fut en effet — comme une vieille femme sensuelle et médiocre ? Que devons-nous penser de ce Michel V, que M. S. qualifie de « misérable, de triste et louche personnage, de parvenu vulgaire et abject, de misérable avorton moral qui ne sut pas même tomber avec dignité », et qu'il nous représente d'autre part, reprenant une ingénieuse remarque de Bury, comme beaucoup plus intelligent et moins méprisable qu'on ne le peint d'ordinaire? Et que penserons-nous enfin de ce Constantin IX, dont M. S. a fait, au reste, en deux fois, un portrait excellent, mais dont il loue tantôt la ténacité et l'énergie, et dont il blâme sévèrement ailleurs le « triste règne » ? On sait que Neumann, dans son livre déjà cité, a apprécié tout différemment — avec trop d'indulgence, je crois — le gouvernement de Monomaque : mais en tout cas cette opinion, très sérieusement motivée, valait sans doute d'être discutée.

Je crois entrevoir d'ailleurs la raison de quelques-unes de ces incertitudes. M. S. nous avertit, dans sa préface, qu'en beaucoup d'endroits de son livre, il a « suivi presque textuellement ou copié littéralement » tel ou tel ouvrage de seconde main antérieur au sien. Je n'ai rien à dire contre cette façon de faire, sinon que beaucoup de ces emprunts auraient gagné à être contrôlés par des recherches personnelles, et qu'il eût été bon d'examiner, avant de reproduire de longues pages de tel ou tel auteur, si on ne reproduisait pas des inexactitudes signalées en leur temps. Mais il arrive parfois que, sur les mêmes faits, les auteurs cités par M. S., aient des vues assez divergentes et que la note empruntée à l'un contredise le texte provenant de l'autre [1]. Il eût été utile, ici comme partout, de fondre et d'harmoniser davantage les choses. Et surtout il eût été nécessaire de déterminer exactement l'apport de chacun : dans les longues pages mises entre guillemets, il n'est pas rare — et il est un peu troublant — que M. S. ajoute des additions qui sont de lui. Cela est déconcertant surtout pour les citations de textes, où, à la suite de la phrase du chroniqueur, M. S. place souvent, sans que les guillemets fermés indiquent la fin du passage original, des commentaires personnels. On est exposé ainsi à mettre, non sans quelque étonnement, au compte de Skylitzès ou de Psellos des choses qui ne sont point d'eux [2]. Et puisque j'en suis sur Psellos, dont M. S. s'est avec raison beaucoup servi, me sera-t-il permis de regretter qu'il n'ait pas revu plus attentivement la traduction qu'un jeune collaborateur a faite pour lui de cet auteur difficile? Il aurait, comme je l'ai fait, noté dans cette traduction, avec une tendance fâcheuse à paraphraser le texte, beaucoup de menues inexactitudes et plusieurs gros contre-sens.

---

1. P. exemple p. 250, note 1.
2. Voir p. ex. la citation pp. 274-275.

Je ne puis m'empêcher enfin de déplorer que M. S. n'ait pas donné plus d'attention aux grands phénomènes sociaux qui marquent cette époque, et que j'indiquais plus haut. Assurément, pour le lecteur averti, les faits essentiels dans cet ordre d'idées sont signalés au cours du livre : on les voudrait trouver plus nettement mis en lumière et groupés de façon plus significative. Dans l'annexion que Constantin IX fit de l'Arménie et sur l'imprudence de laquelle M. S. ne me semble pas très au clair [1], dans le remplacement du service effectif par une taxe militaire, dans la substitution des mercenaires aux contingents indigènes, dans la dislocation des troupes qui transporta en Asie les régiments macédoniens, dans ce ministère de lettrés enfin et de civils qui gouverna pendant une partie du règne de Constantin IX, dans la façon de recruter le Sénat, etc., il y a la marque de toute une politique qui valait d'être exposée en son ensemble et jugée. Et dans ces diplômes que M. S. signale d'un simple mot en passant (je citerai seulement l'acte de 1028 émanant du patriarche Alexis), il y avait sur l'état social des renseignements intéressants à recueillir.

Il me reste à dire un mot de l'illustration de ce livre : elle est en général excellente et empruntée à des monuments de l'époque. Toutefois il ne faut point, je pense, exagérer la valeur documentaire, pour le XIe siècle, des miniatures du Skylitzès de Madrid, qui est du XVe, et sur la date de quelques autres monuments, peut-être différera-t-on d'avis avec M. S.

Je termine ces remarques qui n'ôtent rien à la valeur très grande, à l'intérêt puissant du travail de M. S. et que je n'aurais point faites si longues, s'il ne s'agissait d'un ouvrage important [2]. Je n'ajouterai

1. Voir p. 480 et 489 et cf. p. 501-502 qui montre le contraire.

2. Je note ici un certain nombre de menues remarques : p. 15. Rien n'autorise, dans le texte de Skylitzès (Cedrenus, II, 483) à croire qu'il s'agit d'un duel; P. 101, je ne pense point que le duc de Salonique soit identique au προνοητής de Bulgarie, et je ne vois point, comme cela est indiqué, p. 307, que la Bulgarie fût partagée en plusieurs thèmes; p. 135, note, M. S. attache trop d'importance au fait que le nom de Varange se rencontre, pour la première fois, à notre connaissance, dans Skylitzès; et d'ailleurs, p. 239, note 6, il envisage la question tout autrement; p. 150. Nous savons que l'eunuque Jean (je ne sais pourquoi M. S. l'appelle toujours Joannès) était préposite sous Romain III; p. 187, l'impératrice Eudoxie, seconde femme de Constantin Doucas, n'était point fille de Constantin Dalassénos, ainsi que l'indique son nom de Makrembolitissa; p. 191, note 3, 194, note 2 : c'est là une hypothèse fort incertaine; p. 239. Je ne sache pas qu'Alcibiade ait été défait à Syracuse, c'est Nicias; p. 330, note 1. Les textes officiels écrivent toujours σέκρετον, jamais σήκρητον; quant au σέκτον de Cedrenus, c'est une mauvaise lecture de l'édition de Bonn, non une abréviation; p. 390. Cela est impossible : les textes (Psellos, 124) disent que Michel V renvoya Maniakès en Italie. M. S. lui-même dit ailleurs qu'il débarqua à Tarente à la fin d'avril 1042 (p. 432); p. 422. Il faut lire : οὐ νέμεσις, et non οὐ νέμεσιν; p. 428, note 2. Ce n'est pas là un titre officiel; p. 431, M. Gay a bien montré qu'on exagère fort l'importance de ce « parti de patriotes de la Pouille »; p. 466, le titre punique de suffète surprend un peu à Novgorod; p. 474, le stratège des Cibyréotes ne pouvait avoir

pour conclure que ceci. Il y a quinze ans, M. S. publiait son *Nicéphore Phocas,* qu'ont suivi à intervalles réguliers les trois tomes de l'*Épopée byzantine*. Dans ces quatre forts volumes, avec une admirable conscience, avec une ardeur jamais lassée, M. S. nous a fait connaître tout un siècle, et l'un des plus glorieux, de l'histoire de Byzance, celui qui va de 959 à 1057. Au moment où il achève cette œuvre considérable, M. S. en peut être justement fier. Si l'on s'intéresse de nouveau chez nous aux choses de Byzance, c'est à ces beaux livres, au souffle de vie qui les anime, à la magnifique illustration qui les accompagne, qu'il faut en bonne partie en reporter le mérite. Assurément, dans la méthode employée, on pourra trouver quelque chose à reprendre ; on pourra penser aussi que quatre forts volumes, c'est beaucoup pour un siècle, même s'il fut grand; on pourra regretter, pour l'intérêt même du récit, que tant de place y soit faite à ce que M. S. lui-même appelle la « monotone histoire de ces guerres orientales », et que l'auteur n'ait point apporté dans son œuvre plus de concision, de sobriété et d'esprit de choix. Il n'importe. On reprendra sans doute — c'est le destin des meilleurs livres — l'histoire de la période que M. S. a étudiée ; on la reprendra en faisant plus de place sans doute à l'histoire des institutions, à l'histoire économique et sociale, à l'histoire de la civilisation. Mais pour longtemps le monument élevé par M. S. demeurera l'ouvrage capital, essentiel sur la matière, et son nom restera inséparable de ces glorieux empereurs dont il a célébré les exploits, de ces séduisantes impératrices dont il a fait revivre la figure, de cette Byzance qu'il a aimée d'un amour passionné et qu'il nous a fait si bien connaître.

Ch. DIEHL.

Théodore JORAN. **Université et enseignement libre. Deux systèmes d'éducation.** Paris, Bloud, 1905, in-8, 235 p.

Il y a plaisir à lire un auteur qui connaît ce dont il parle, alors même que, sur des questions essentielles, on pense autrement que lui. M. Joran, qui a beaucoup enseigné, voit et critique très nettement les

le titre de drongaire ; p. 536, M. S. sait comme moi qu'après le XII[e] siècle encore, au temps des Paléologues, la science byzantine fut très florissante ; p. 564, Neumann a justement contesté le caractère « humiliant » de ce fait ; p. 577. Il ne saurait ici être question d' « aoul » ; Cedrenus (II, 596) dit qu'Αὐλή était une place forte, un φρούριον byzantin ; p. 586, un topotérète n'est point le commandant des scholaires ; p. 596. Je ne comprends pas : « recteur renégat ». Le titre de recteur est un titre civil ; p. 577, M. S. le traduit par généralissime, ce qui est au reste douteux ; p. 621, p. 639, Argiros ne semble pas avoir été catapan lors de son premier renvoi en Italie (Cf. Gay, 463) et M. S. lui-même (p. 442) parle du catapan Basile Théodorniakanos, qui succéda en 1043 à Maokès ; p. 671. Le parc du Philopation était situé hors des murs ; p. 687, 688, 695, On dit Saint-Vanne (la congrégation de Bénédictins de ce nom est célèbre), non Sainte-Vanne ; p. 818. Cedrenus (p. 634, 635) ne dit rien qui permette de donner ce sens au mot « hétairies ».

défauts de notre enseignement secondaire, le système des cycles, la transformation des classes en conférences, l'insuffisance des inspections, le relâchement de la discipline. Il ne se dissimule pas, d'ailleurs, les vices de l'enseignement libre, auquel il appartient et dont il réclame le maintien avec énergie : l'abus des *ficelles* et des manuels, le grossier utilitarisme dans la préparation des examens, la main-mise des parents sur les professeurs, leurs exigences, et, finalement, leur ingratitude (p. 197). M. J. concède aussi que les professeurs de l'Université sont plus aptes que les autres à donner un enseignement sérieux; mais il leur dénie et réclame pour leurs concurrents, en particulier pour les prêtres et les moines, le privilège de donner l'éducation. C'est là une vieille antienne, qu'on ne rend pas plus croyable en la répétant. Par moments M. J. s'emporte et parle comme un fanatique : « La religion est l'auxiliaire indispensable de l'enseignement, ce n'en est pas une partie accessoire..., c'en est le principe vivifiant, c'en est l'âme » (p. 52). Quelle religion? Voilà ce qu'on ne nous dit point; mais on comprend assez qu'il s'agit de la romaine, et si M. J. avait raison sur ce point, il en résulterait des conséquences contre lesquelles son bon sens, qui est robuste, s'empresserait de protester avec nous.

C'est une singulière erreur (p. 148) de prétendre qu'un fils de Prosper Mérimée (qui n'en eut pas) enseigne à l'Université de Toulouse. C'est pis qu'une erreur de répéter, d'après des journaux de diffamation et de mensonge, que M. Thalamas « se permet de rééditer devant ses élèves les blasphèmes et les ordures de Voltaire sur Jeanne d'Arc. » L'enquête a établi que cet honorable professeur n'a rien dit sur Jeanne que n'eussent pu écrire Quicherat, Giry et bien d'autres. Pourquoi faut-il que cette absence de sens critique se rencontre surtout chez les apôtres de l'enseignement libre, auquel on reproche précisément de ne pas développer cette qualité chez leurs élèves? Ailleurs (p. 78), M. J. raconte l'histoire d'un inspecteur général (il le nomme) qui commit un acte d'arbitraire et il conclut charitablement : « Il mourut fou, ayant subitement découvert certains désordres domestiques dont il était le seul encore à ne pas se douter. » C'est le *Crepuit medius* de la pieuse légende, dont Renan prédisait qu'on lui ferait un jour l'application. M. J. nous apprend qu'il est laïc; il a de belles qualités d'observation et de verve; mais n'aurait-il pas contracté certains défauts au contact de tels de ses amis?

S. R.

L'armée moderne et les États-Majors, par Pierre Baudin. Paris, Flammarion in-18, 3 fr. 50.

On devrait critiquer d'abord le titre. Il ne s'applique qu'à la moitié

du volume; l'autre moitié traite de la marine allemande et de sujets qui n'ont qu'un rapport lointain avec les armées modernes.

Mais l'ouvrage est intéressant. M. Baudin fait l'apologie du service de deux ans, et compare les états-majors de l'Europe.

Il est fort bien renseigné. Il propose comme modèle, l'état-major allemand, formé par Moltke [1]. Le nôtre lui paraît « paperassier, routinier, centralisateur, et n'ayant pas de goût pour les initiatives et les responsabilités », et en effet, notre état-major est occupé à trop de besognes (*à peine dignes de sous-officiers*, suivant le mot de Stoffel) pour que ses vues s'étendent bien loin. C'est « le seul État-Major européen, qui reste absorbé dans les tâches de la bureaucratie ». Il fournit même les officiers d'ordonnance « situation où les qualités du courtisan menacent de se développer aux dépens de sa dignité et de son intelligence ». Enfin, il perd de vue son rôle véritable. Il laisse s'affaiblir le goût de l'idée générale, pour celui des détails infimes. Il ne sait plus discerner le travail, qui lui appartient en propre, et celui qu'il ne doit que surveiller. De là à glisser dans les basses besognes de police extérieure et intérieure, il n'y a qu'un pas : « où ne devait régner que l'esprit de Carnot, s'insinue et grandit l'esprit de Fouché ».

Mais si les jugements de M. Baudin sur l'État-Major sont impartiaux et justes, son étude sur le service de deux ans ne repose pas sur des arguments bien solides.

L'armée, dit M. B., doit répondre à cette double condition : 1° d'être capable de se mesurer avec l'ennemi probable; 2° de mettre en œuvre le maximum de puissance de la nation; donc, pas de milices, si elles *sont de toute évidence* inférieures à l'armée ennemie probable, et pas d'armée professionnelle, si celle-ci est *de toute évidence* insuffisante à utiliser le maximum de la puissance d'une nation. »

Malheureusement il n'est pas de toute évidence que l'armée professionnelle ne puisse utiliser le maximum de la puissance d'une nation, ni que ce soit le seul service de deux ans qui permette de l'utiliser.

Mais M. B. ajoute : « Ces deux propositions, milice et armée professionnelle, reposent sur la même erreur, la méconnaissance de la vie des peuples ». Cette connaissance conduit donc fatalement à faire passer deux ans sous les drapeaux à tous les Français, *malgré l'inégalité de cette mesure*, sans distinction d'aucune sorte; ni l'indigence, ni la nécessité de faire vivre des parents âgés ou infirmes, ni les aptitudes physiques, ni les exigences d'une carrière n'entreront en ligne de compte. Et l'on admet qu'en faisant servir des nains, des obèses, des infirmes, on aura utilisé le maximum de puissance de la nation? De telles affirmations n'ont pas besoin d'être réfutées.

---

1. Il lui reproche toutefois une morgue excessive « ce qui les tient séparés et de leurs camarades et de leurs soldats. » : vice mesquin dont le nôtre n'est certes point exempt.

M. Baudin conclut : « Une raison domine tout ce débat d'une impressionnante hauteur. L'armée-nation doit compter dans ses rangs les mêmes forces intellectuelles que la nation. Éliminer d'elle les jeunes hommes cultivés dès qu'ils sont suffisamment instruits, c'est la priver d'un élément nécessaire à sa formation morale; puisqu'elle n'est pas l'armée de métier, elle a besoin de son service intellectuel et social. Après que ce contingent supérieur aura acquis les connaissances militaires, il restera encore quelques mois sous les drapeaux, dans les cadres; il composera un cadre de sous-officiers de grande valeur. Et ce cadre est nécessaire à une armée qui doit compenser le nombre par la qualité. En vérité, s'il lui manquait, il faudrait renoncer au service universel : il est sa condition d'existence! »

Alors la question est tranchée, et il faut renoncer au service universel; car le cadre ainsi composé sera, non pas la condition d'existence de l'armée, mais la cause de sa mort. Quelle étrange erreur, en effet, de dire que l'armée doit compter dans ses rangs les mêmes forces intellectuelles que la nation! Ces forces utilisées par la nation sont-elles forcément aptes à être utilisées par l'armée? Parce qu'on pourra être un bon ingénieur, un bon avocat, un bon commerçant, sera-t-on nécessairement un bon sous-officier? Parce que l'intelligence de tel ou tel le rend excellent, supérieur même, dans la carrière qu'il a choisie, étudiée, suivie, aimée, s'ensuivra-t-il qu'il sera excellent et supérieur dans toutes les autres, surtout dans la carrière militaire?

Ce ne sont pas les talents et la grande intelligence qui sont nécessaires pour les cadres inférieurs. On pourrait même dire qu'ils leur sont nuisibles. Que demandons-nous au sous-officier? D'être avant tout un instructeur, et il sera d'autant meilleur qu'il ne sera que cela. C'est l'officier qui est et sera l'éducateur. Tous les professionnels connaissent bien les bons sous-officiers. Ce sont les fils de cultivateurs, robustes, énergiques, sachant peu de chose en dehors du métier, mais sachant bien ce métier, enseignant à l'homme à marcher, à tirer, à vivre en route, en campagne, à la caserne, et fiers d'être des instructeurs, d'être ceux qui de l'homme font un soldat.

Le fils du bourgeois, plus ou moins parvenu, plus ou moins pédant et prétentieux, posant pour l'intellectuel, dénigrant ses chefs, ridiculisant leurs manies, fait le pire des sous-officiers. Il dédaigne le métier d'instructeur trop terre à terre pour lui, parce qu'il n'en comprend ni la grandeur ni la nécessité. Il voudrait être officier pour parader dans une tenue brillante et regarder le métier de haut.

Les fils de la bourgeoisie feraient peut-être de bons soldats; ils feraient des sous-officiers intellectuels. Si l'armée compte sur eux, elle périra par eux.

Henri BARAUDE.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. R. MARCHESSOU. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 2 septembre — 1905

DERENBOURG (Hartwig). **Opuscules d'un arabisant (1868-1905).** Paris, Carrington, 1905. In-8 de VII-336 p., 7 fr. 50.

Ma première excuse pour me mêler d'annoncer un livre qui semble fort étranger à ma compétence est que toute la science de l'auteur ne l'a pas empêché de se mettre à la portée de tout le monde, ce qui, d'ailleurs, comme on sait, n'est difficile qu'aux demi-savants. Ma deuxième est que le morceau de beaucoup le plus étendu (176 p. sur 336) roule sur un Italien qui fut un homme d'action et un administrateur tout autant qu'un orientaliste, Michele Amari. M. H. D. avait bien voulu à ma prière traiter de la vie et de l'œuvre d'Amari dans une conférence pour la Société d'Études italiennes ; il est revenu depuis à loisir sur ce beau sujet ; il a rassemblé toutes sortes de documents neufs ; sans doute, il a été aidé ; dès qu'on a connu en Italie son dessein, des notes sont arrivées de tous côtés, tant de la famille de l'illustre mort que de ses amis ; mais les documents ne sont rien sans l'art de les employer. A lui revient le mérite d'un portrait intelligent. Il fait voir cette âme forte qui a su tremper le corps qu'elle habitait grâce aux mêmes récréations fatigantes qui offrent à tant d'hommes habituellement casaniers une diversion aussi mortelle qu'attrayante. Il montre le lent progrès qui amène cet homme patriote dès le premier jour à concevoir dans toute son étendue le mot de patrie d'abord exclusivement appliqué à la moitié d'un des États italiens ; il peint l'attachement ombrageux à cette patrie petite, ou grande qui le rend longtemps sévère, injuste, j'allais dire ingrat, pour la France où il a trouvé pourtant asile, emplois, honneurs et

dont il plaindra plus tard l'écrasement. Il ne dissimule ni la fougue qu'Amari portait dans ses sentiments philosophiques, ni la réserve hautaine qui nuisait parfois à sa clairvoyance et eût découragé des débutants dont le courage tranquille n'aurait pas soutenu la modestie; une des pages les plus curieuses, les plus fines du volume est le récit de la visite que l'auteur du présent livre fit en 1867 à son héros futur : « Mon prédécesseur m'intimida par son allure solennelle ; sa parole calme et mesurée heurta ma fougue juvénile ; sa vaste science me parut un château fort à côté de mon humble cabane et la fin de l'entretien me produisit un effet de soulagement. Comment le pygmée que j'étais avait-il tenté de se hausser jusqu'à un travail de géant ? L'impression que je ressentis se prolongea jusqu'à mon retour à Paris et, après cette leçon de modestie, je me remis à l'œuvre interrompue avec une moindre dose de sécurité en mes forces, avec la volonté ferme de les accroître. Excepté lorsqu'il me parla de mon père, la courtoisie charmante de mon hôte ne me laissa pas oublier un seul instant qu'il éprouvait le sentiment juste de sa supériorité sur son continuateur » (p. 195). Il y a bien un peu de malice dans la déférence de M. D. mais on conviendra que c'est la plus chevaleresque des vengeances à l'endroit de qui l'avait si mal deviné.

Au reste cette touche spirituelle et aimable, affectueuse même, se retrouve un peu partout dans ce livre sous la vaste érudition de l'auteur. Il serait facile de la relever dans les notices sur le poète antéislamique Antar, sur la composition du Coran, sur quatre lettres de l'avant-dernier roi de Grenade où la solennité des formes cache mal une mélancolie inquiète, surtout dans l'étude relative à la Haggadâh de la pâque juive et la miniature espagnole juive à partir de l'an 1300 : la discrétion m'interdit de dire l'émotion communicative d'un illustre savant étranger à qui le morceau a rappelé le souvenir de sa jeunesse et de la table familiale alors entourée d'une foule d'êtres chéris. Cette manière délicate de tout dire a permis à l'auteur de risquer une entreprise plus malaisée, savoir de parler de lui-même et des siens. Le volume se termine en effet par une *Notice sur une famille sémitique de sémitistes : les Derenbourg*. Pour son grand-père et son père, la tâche était relativement facile, non seulement parce qu'ils sont morts, mais parce que, même science à part, leur destinée a été si particulière que les faits suffisent à marquer leur originalité : le grand-père, restaurateur moins soucieux de gagner sa vie que de s'édifier lui et les autres, le père, talmudiste à 13 ans, correcteur d'épreuves à l'Imprimerie Nationale, puis chef d'institution jusqu'à 53 ans et, 3 ans après, membre de l'Institut, avaient mené assurément une existence peu banale, mais M. D. s'est tiré avec la même aisance de sa propre biographie. Il l'a uniquement composée de dates, sauf à la vivifier par l'expression de sa gratitude et de sa reconnaissance qui ne lui servent jamais de prétexte pour citer les compli-

ments qu'il a reçus ; il citerait plus volontiers les erreurs dont il s'est corrigé, si l'on en juge par plus d'un passage du livre où il signale les savants qui ont rectifié quelques-unes de ses opinions. Aussi bien, dans son avant-propos, il a donné de cette autobiographie modeste et précise la charmante explication que voici : « Je me suis préoccupé surtout de faciliter la tâche à mon successeur [à l'Institut] quel qu'il soit, un ami, un indifférent ou un inconnu, en tout état de cause condamné de par son élection à me consacrer une notice. Si je dure quelques années, je prends envers ce savant dont j'ignore jusqu'au nom et auquel je regrette de ne pouvoir donner ma voix, l'engagement de mettre au courant, sans trop de retard, par des suppléments la bibliographie actuelle qui lui est particulièrement destinée par son prédécesseur. »

Charles Dejob.

G. Steindorff, **Durch die Libysche Wüste zur Amonsoase** (Collection des *Geographische Monographien, Land und Leute*, herausgegeben von A. Scobel, avec 113 illustrations dans le texte et 1 carte en couleur, Leipzig-Bielefeld, Velhagen et Klasing, 1904, in-8°, 163 p.

Le voyage dont M. Steindorff nous conte ici les péripéties dura deux mois, du 29 novembre 1899 au 29 janvier 1900. La caravane qui comptait dix-sept personnes, y compris les deux chefs, MM. Steindorff et de Grünau, prit à l'aller la route du Nord par Abou-Roache, les lacs de Natron, Moghara et Gara, au retour, la route du Sud par Areg, Outtiah, Baouiti, l'Ouadi Rayân et le Fayoum. Elle demeura vingt jours pleins dans l'Oasis de Siouah, du 19 décembre au 8 janvier, et elle s'arrêta cinq jours à Baouiti, dans l'Oasis de Bahariëh du 17 au 21 janvier : les marches au désert occupèrent le reste du voyage.

On comprend qu'il n'ait pas été possible d'épuiser la matière dans des délais si courts et que MM. Steindorff et de Grünau aient laissé grandement à faire aux voyageurs qui les suivront. Ils ont recueilli beaucoup plus même qu'on n'était en droit d'attendre, si l'on considère le peu de temps qu'ils eurent à leur disposition. M. Steindorff adressa naguère à l'Académie de Saxe un rapport sommaire dont j'ai rendu compte ici-même il y a quatre ans. Les documents hiéroglyphiques qu'il y citait nous permettent de rétablir en partie l'histoire de l'Oasis au début et au milieu du IVe siècle, dans les années qui précédèrent presque immédiatement la visite d'Alexandre ; nous espérons qu'ils seront publiés prochainement *in-extenso*. Le dialecte berbère parlé à Siouah a été également l'objet d'une attention spéciale, et nous avons tout lieu de croire que ce que nous savons de sa grammaire et de son vocabulaire sera largement accru par les éléments nouveaux que M. Steindorff a réunis. Ces matières spéciales, non

plus que la botanique, la géologie, la météorologie et les autres sciences exactes qui étaient le domaine de M. de Grünau, ne font pas l'objet du présent volume. M. Steindorff en a pris ce qu'il fallait pour que le tableau qu'il traçait de son voyage y fût complet, mais ce qu'il a voulu avant tout, c'est laisser à ses lecteurs, qu'ils fussent savants ou non, une idée nette de ce que sont les lieux qu'il a parcourus, leur aspect, leurs ressources, leur population, le genre de vie qu'on y mène, ce qu'on y rencontre de temples ou de tombeaux en ruine. C'est une relation pittoresque qu'il a écrite, et non pas un ouvrage scientifique, bien que, pour la nouveauté du sujet, les savants y aient beaucoup à apprendre.

Il s'est acquitté parfaitement de sa tâche, et, son récit, s'il est parfois un peu traînant, est toujours intéressant et instructif. La population de Siouah n'y apparaît ni moins farouche ni moins superstitieuse qu'elle n'était il y a un siècle. Elle est toujours déchirée des mêmes querelles qui l'agitaient avant que la souveraineté égyptienne s'y fût superposée au jeu des institutions locales et le gouverneur est parfois assez en peine de la tenir en respect : pas plus tard qu'en 1896, les deux factions en lesquelles elle se divise, se sont entretuées pendant plusieurs jours et elles ont perdu cent soixante hommes. Les monuments ne lui inspirent aucun respect, et si elle y touche parfois, c'est pour les démolir. Elle est convaincue que les colonnes ou les blocs couverts d'hiéroglyphes contiennent des trésors enchantés et qu'en les brisant à coups de marteau avec des cérémonies magiques on rompt le charme; des masses d'or apparaissent où l'on ne voyait que de la pierre. Avec une croyance pareille, combien d'années faudra-t-il encore pour qu'il ne subsiste plus rien des temples où Alexandre entretint mystérieusement son père Amon? Le mal est moindre dans les autres Oasis qui sont plus rapprochées de l'Égypte et par conséquent placées plus efficacement sous l'influence du pouvoir central. On voit, par les descriptions de M. Steindorff, combien les monuments y sont curieux et quel espace de temps ils couvrent de la XVIII^{e} dynastie à l'âge byzantin. Une exploration longue et minutieuse y produirait à coup sûr des résultats sérieux, et il serait à désirer que d'autres Académies suivissent l'exemple de l'Académie de Saxe; si elles envoient des hommes aussi compétents que MM. Steindorff et de Grünau, elles n'auront pas dépensé leur argent en vain.

G. Maspero.

Max Eyth, **Lebendige Kræfte, sieben Vortræge aus dem Gebiete der Technik,** Berlin, J. Springer, 1905, in-8°, vi-284 p.

Les sept conférences dont le texte se trouve réuni dans ce volume, sont toutes agréables et instructives à des titres divers : il y en a trois

pourtant que j'ai lues avec plus d'intérêt que les autres, parce qu'elles traitent des sujets que je connais. M. Max Eyth est demeuré de longues années en Égypte comme ingénieur, et il raconte, non sans agrément, qu'il arriva au Caire en 1863, le jour même du couronnement d'Ismail Pacha. On sent qu'à l'exemple de presque tous ceux qui ont vécu dans ce pays, il l'aime passionnément : il a bu à même le Nil, et il ne peut plus se passer d'y boire.

La première de ces conférences égyptiennes est consacrée à *l'eau dans l'ancienne et dans la nouvelle Égypte*. Ce que le Nil est pour sa vallée, l'orateur l'avait indiqué très clairement à son auditoire, et il lui avait exposé les différences essentielles qui caractérisent les deux systèmes usités en Égypte au cours des âges, l'inondation et l'irrigation. On sent qu'à l'exemple de tous les ingénieurs contemporains, il préfère l'irrigation. Peut-être l'étude plus approfondie des siècles passés lui aurait-elle prouvé que dans beaucoup d'endroits au moins il est possible d'obtenir de l'inondation bien réglée, à moins de frais, des résultats aussi précieux que ceux que l'on tire de l'irrigation ; il faut se servir des deux procédés et ne pas essayer, comme on y tend aujourd'hui, de remplacer partout l'un par l'autre. La conférence sur *les Mathématiques et les sciences naturelles de la Pyramide de Chéops*, montre combien a été puissant sur les esprits les plus positifs l'attrait des idées de Piazzi Smyth. M. Eyth, tout en les rejetant dans ce qu'elles ont de plus fou, ne peut se décider à croire que la Grande Pyramide soit un tombeau, et il étaie son opinion sur les considérations géométriques et astronomiques surtout qui ont déjà trompé tant de savants des plus circonspects sur d'autres sujets. Une partie de sa démonstration repose sur une assertion erronée : il croit que la Grande Pyramide est la plus ancienne de toutes et qu'elle a servi de modèle aux autres. A l'époque où il parlait, on savait déjà que deux des pyramides, celle de Méïdoum et l'une de celles de Sakkarah, sont antérieures à Chéops. La dernière de ces conférences, celle qui raconte la destinée d'*un Pharaon au siècle de la vapeur* est des trois celle qui m'a plu davantage. M. Eyth dit ce qu'il a vu et une véritable émotion perce à plusieurs reprises dans la peinture qu'il fait de la vie d'Ismail et dans le récit de la révolution qui, en 1879, mit l'Égypte aux mains des Européens.

Il y aurait de l'injustice à passer sous silence les quatre autres chapitres du livre, mais je suis peu compétent aux questions qui y sont agitées pour en apprécier pleinement la valeur. La forme en est toujours claire, précise, animée et autant qu'il est possible à un étranger d'en juger, élégante. J'ai éprouvé du plaisir à les parcourir et je pense que cette bonne impression sera ressentie par tous ceux aux mains de qui le livre tombera.

G. Maspero.

A. Wiedemann, **Magie und Zauberei im Alten Ægypten** (publié dans *Der Alte Orient*, 6e année, fasc. 4), Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1905, in-8°, 32 p.

Le texte de la brochure de M. Wiedemann ne répond pas entièrement au titre. Il n'y est pas question, en effet, sauf en quelques passages clairsemés, de ce qui est pour la plupart des modernes la magie ou la sorcellerie proprement dites, la conjuration et le rituel opératoire qui assurent aux adeptes l'accomplissement de leur désir. D'autre part, il y est parlé longuement de la nature et de la hiérarchie, ou plutôt du manque de hiérarchie, des dieux innombrables, grands, petits et très petits qui peuplaient le sol de l'Égypte et l'imagination des Égyptiens. Le lecteur n'y trouvera donc pas tout ce qu'il s'attendait à y rencontrer, mais en revanche, il y recevra sur certains points des renseignements qu'il est habitué à chercher ailleurs.

La faute n'en est pas à Wiedemann; elle en est au concept de la magie et de la religion qui a changé singulièrement depuis l'âge pharaonique. Nous tenons les deux ordres d'idées séparés, mais ils se confondaient dans l'esprit des hommes inconnus dont les longues générations ont élaboré, filtré et précipité la pensée égyptienne. Quel qu'ait été l'ensemble des causes qui ont développé les types de la divinité chez les hommes, l'étude des rites égyptiens nous enseigne que les formes les plus anciennes de la religion admettaient la main-mise du mortel sur l'immortel : les cérémonies par lesquelles les vivants entraient en relations avec les êtres surnaturels, lorsqu'elles étaient accomplies exactement, obligeaient les derniers à accomplir immédiatement et sans faute ce que les premiers exigeaient d'eux. Les fidèles n'imploraient pas une faveur que leur maître surhumain était libre de leur refuser; ils lui imposaient leur volonté avec une vigueur telle qu'il n'aurait pu s'y soustraire sans entraîner sa propre ruine et celle de l'univers. Qu'ils déployassent leur puissance pour conquérir la souveraineté sur le monde, ou pour s'assurer la possession d'une femme, ou pour accroître leur fortune privée, ou pour guérir d'une maladie, le moyen était toujours le même et celui qui savait l'employer sans erreur avait toute certitude de réussir. Il n'y avait là à proprement parler ni religion ni magie, mais un ordre d'idées qui les contenait toutes deux, et les ministres de cette croyance trouble n'étaient précisément ni prêtres ni magiciens, mais ils étaient quelque chose d'intermédiaire qui comprenait les deux à la fois. La séparation des concepts et des emplois est due, ce me semble, à une évolution historique, plutôt qu'à un mouvement de pensée. Il y avait dans chaque cité pharaonique et dans chacune des communautés qui précédèrent la cité des dieux auxquels on attribuait un caractère plus large et plus compréhensif qu'aux autres, ainsi Râ dans Héliopolis, Osiris dans Busiris et dans Mendes, Thot dans Hermopolis, Horus et Khnoumou aux

confins de la Nubie. On implorait d'eux ce qui était du bonheur du prince ou de l'intérêt général, la force de résister aux voisins ou de les dépouiller, un Nil favorable, de belles saisons, la richesse, la joie, et ils avaient assez à faire d'y subvenir pour qu'on ne les troublât pas souvent en vue d'obtenir d'eux des avantages moindres. Il y avait au contraire des personnes divines dont la juridiction était peu étendue et dont les vertus se révélaient moins diffuses, les maîtres des mois, des jours et des heures, des serpents fatidiques, des arbres-fées, des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons ou des êtres à figure humaine qui échangeaient avec les animaux. Ils avaient les mains plus libres et c'est à eux que le menu peuple et même les grands recouraient dans les circonstances familières de la vie, dans leurs indispositions ou leurs maladies, lors de la naissance des enfants, pendant les voyages, contre les bêtes nuisibles. Le culte et les dogmes des premiers constituèrent à la longue les religions et leurs serviteurs devinrent les prêtres. Le culte et les dogmes des seconds constituèrent à la longue la magie et leurs serviteurs tendirent à devenir les sorciers.

Ce ne fut là bien entendu qu'une tendance et l'on ne cessa jamais de pratiquer la magie au nom des premiers comme d'offrir un culte réel aux seconds : la distinction n'en est pas moins justifiée dans l'ensemble par l'observation des faits. Aussi voyons-nous la magie se développer, ou plutôt prendre des formes mieux définies à mesure que nous suivons le courant de l'histoire : elle a sa valeur pleine dès les temps de l'empire thébain et elle foisonne avec exubérance à l'âge gréco-romain sous les influences venues de l'étranger. Et pourtant la religion et la magie restèrent mêlées si intimement jusqu'aux derniers jours du paganisme qu'on a peine parfois à distinguer ce qui leur appartient à chacune dans la littérature : la magie est alors la religion avec quelque chose de plus. Je ne pense pas que Wiedemann se soit représenté les faits aussi résolument que je les expose ici, mais le plan même sur lequel il a composé sa brochure montre qu'il conçoit de façon très analogue la magie et la sorcellerie égyptienne. Il insiste sur la nature et la multitude des dieux, sur la différence des dieux d'État et des dieux populaires, sur la familiarité avec laquelle ces derniers fréquentaient les hommes, sur les procédés qu'on avait inventés pour se les concilier, pour se débarrasser d'eux quant ils devenaient dangereux ou simplement gênants. L'exposition est rapide, brève, mais nette et claire ; des citations bien choisies illustrent çà et là les explications théoriques. On ne saurait dire que c'est une œuvre complète : le nombre de pages que les éditeurs ont mesuré à l'auteur ne lui a pas permis de traiter amplement la matière. C'est plutôt le cadre d'un ouvrage qui pourrait être très curieux et très instructif et que Wiedemann fera mieux que personne le jour où il voudra.

G. Maspero.

Die biblische Urgeschichte, von J. Meinhold. Bonn, Marcus, 1904, in-8, 176 pages.

The structure of the text of the book of Hosea, by W. R. Harper. Chicago, University Press; in-4, 51 pages.

A criticism of systems of Hebrew metre, by W. H. Cobb. Oxford, Clarendon Press, 1905, in-8, viii-216 pages.

On trouvera dans l'ouvrage de M. Meinhold un commentaire suffisamment complet des légendes contenues dans les premiers chapitres de la Genèse. L'auteur n'affecte pas d'autre prétention que de vulgariser les résultats des découvertes et des travaux critiques accomplis en ces derniers temps. Il ne laisse pas de faire une assez grande part à des hypothèses dont le lecteur non averti pourrait s'exagérer les chances de probabilité. Il se montre fort réservé, peut-être trop, sur la question des emprunts babyloniens qu'il limite au récit du déluge. L'exposition, substantielle et même passablement touffue, manque un peu de clarté.

Le travail de M. Harper sur le texte d'Osée est analogue à celui qu'il a publié récemment sur Amos (voir *Revue* du 21 novembre 1904, p. 406) et se recommande par les mêmes qualités. On ne voit pas toujours bien pourquoi certains passages sont traités comme des additions rédactionnelles ; x, 3-4, par exemple, est une explication tout à fait digne du prophète et qui, pour le fond comme pour le rythme, s'accorde très bien avec le contexte ; il est bien difficile aussi d'admettre que xii, 4 *a* « Dans le sein (de sa mère) il supplanta son frère », appartenant au texte authentique, la suite : « Et dans sa vigueur il lutta contre Dieu », etc., doit avoir été surajoutée. Dans ce dernier cas, le parallélisme est un guide beaucoup plus sûr que la strophique : s'il y a glose, la première partie du verset en est aussi bien que la seconde. La métrique biblique est, jusqu'à présent du moins, chose tellement incertaine qu'on n'en doit user qu'avec discrétion pour la critique des textes.

Les systèmes de métrique hébraïque se sont, en effet, succédé assez nombreux dans ces dernières années, ordinairement proposés avec la même assurance par ceux qui les ont élaborés, toujours reçus avec le même scepticisme, exagéré peut-être, par le commun des exégètes accoutumés à ne connaître d'autre loi dans la poésie de la Bible que le parallélisme. M. Cobb a voulu passer en revue les systèmes qui ont été émis jusqu'à ce jour. Il passe rapidement sur les dires des anciens, mais il expose avec suffisamment d'ampleur, il discute avec une très sage critique les systèmes qui ont été produits depuis le commencement du xix[e] siècle. Bien qu'il n'en canonise aucun, il les examine tous avec sympathie, trouvant volontiers en chacun une part de vérité expérimentale, avec une part, souvent la plus large, d'*a priori* systématique ; se refusant à tenter, pour son propre compte, une synthèse des bons éléments épars dans les constructions de Ley,

de Bickell, de Grimme, de Sievers, comme s'ils n'étaient pas encore assez nombreux ou assez nettement déterminés pour constituer un système définitif, qui serait le vrai, et concluant néanmoins sur l'espérance de voir, dans le prochain avenir, une théorie unique et complète rallier les suffrages des métriciens maintenant divisés. Pour le moment, M. C., avec beaucoup de politesse, les renvoie dos à dos, en leur disant, par manière d'encouragement, qu'ils n'ont pas perdu leur temps et que la question mûrit.

Alfred Loisy.

Oberst A. Janke. **Auf Alexanders des Grossen Pfaden.** Eine Reise durch Kleinasien. Mit 20 Abbildungen im Text und sechs Plänen, nach den Aufnahmen von Oberleutnant W. von Marées. Berlin, Weidmann, 1904; VIII-186 p.

On peut se contenter, pour étudier les opérations militaires des anciens, des renseignements fournis par les historiens sur la topographie des champs de bataille, sur le nombre et les mouvements des armées ennemies, sur le plan et les dispositions de leurs chefs; mais il est certain que ces renseignements, quelque précis qu'on les suppose — ils ne le sont pas toujours suffisamment — ne peuvent prendre leur pleine valeur pour l'historien moderne que si à l'étude des textes se joint celle des pays où se sont faites les opérations et des lieux où se sont engagées les batailles. Il est certain également que cette étude produira tous ses fruits si elle a lieu sur le terrain même, et qu'elle aura plus de chance d'être exacte si elle est faite par un militaire de profession, qui connaît la technique du combat et est familiarisé avec les manœuvres d'une armée. M. le colonel Janke, de l'armée allemande, qui avait déjà exploré en 1900 les principaux champs de bataille de la Grèce, voulut aussi visiter les lieux où les troupes d'Alexandre s'étaient rencontrées avec les Perses, et se rendit en Asie-Mineure au printemps de 1902, accompagné de trois officiers, les lieutenants von Plessen, von Bismarck et von Marées; c'est sous la direction de ce dernier qu'ont été levés les six plans et croquis annexés au volume. Le but de M. J. était d'explorer les champs de bataille d'Issus et du Granique, d'en lever les plans topographiques, et d'élucider ainsi les questions géographiques aussi bien que militaires qui se rattachent à ces contrées. L'ouvrage qui est résulté de cette expédition est loin d'être sans mérite. Les descriptions anciennes, notamment celles d'Arrien, de Quinte-Curce et de Polybe (Callisthène), ont été contrôlées sur le terrain, dont les explorateurs ont relevé et coté les moindres détails. Tout, en effet, avait son importance, et l'on comprend que rien ne pouvait être négligé, si l'on songe que les géographes et les historiens modernes n'étaient pas d'accord sur la situation exacte du champ de bataille d'Issus, et que, s'il n'en était

pas tout-à-fait de même pour le Granique, le point précis où les troupes macédoniennes forcèrent le passage suscitait encore des controverses. Plusieurs savants admettaient que le cours du Granique s'est déplacé vers l'est, et les recherches du colonel J. démontrent que la configuration du terrain au sud de l'Edjé Gueul, quelle qu'ait pu être alors l'étendue de ce lac, ne peut autoriser l'hypothèse d'un ancien lit de fleuve. Pour Issus, la difficulté réside dans l'identification du fleuve Pinaros, au nord duquel s'était postée l'armée perse. M. J. s'appuie ici sur les distances entre l'Amanus et la mer, sur la nature des cours d'eau qui sillonnent la plaine, sur la forme de la montagne, et sur les mouvements que dut faire Alexandre pour ramener ses troupes en arrière, alors qu'il apprit l'arrivée de Darius par le nord. Il conclut, avec toute vraisemblance, que le Pinaros n'est pas la rivière de Payas, mais le Déli-Tchaï, à 10 km. plus au nord. Issus devait se trouver à une faible distance, au bord de la mer; mais M. J. ne peut en préciser la situation. Comme il est indispensable, pour l'intelligence d'une bataille, de connaître la marche des armées avant leur rencontre, M. J. et ses collaborateurs n'ont pas négligé de nous en instruire. Ils décrivent en particulier les principaux passages qui donnent accès dans la plaine d'Issus, de même que le pays à l'ouest du Granique, par où arrivèrent les Grecs; ils n'ont pu cependant déterminer la position de la ville d'Hermôtos, mentionnée par Arrien. Le volume n'est pas exclusivement consacré aux régions d'Issus et du Granique; il renferme la relation complète du voyage, étape par étape. Une partie de l'itinéraire fut accomplie en chemin de fer, de Konieh à Smyrne, et par mer, de Smyrne aux Dardanelles; le reste comprend les trajets de Troie au Granique, et du golfe d'Issus à Konieh, par Adana et les fameuses Portes ciliciennes. M. J. en a fait le sujet de chapitres intéressants, où il dépeint en s'abstenant de tous ornements superflus, l'aspect du pays et les mœurs des habitants; il y mêle le récit de quelques incidents et des anecdotes piquantes qui relèvent çà et là la sécheresse d'un simple journal de route. Dans la traversée du Taurus, les explorateurs reconnurent le cours inférieur de la rivière Korkoun, un sous-affluent de droite du Seïhoun. La mission du colonel Janke aura donc été fructueuse sous bien des rapports : la géographie lui devra la connaissance de détails hydrographiques jusqu'ici incertains; l'hellénisme, des renseignements topographiques qui aideront à l'interprétation d'Arrien; l'histoire militaire, un utile appendice à l'ouvrage de Kromayer sur les champs de bataille de la Grèce ancienne [1].

My.

---

1. Sur les 20 reproductions photographiques insérées dans le texte, il n'en est guère que la moitié de suffisantes; les autres sont médiocres ou même totalement indistinctes.

N. G. Politis. Μελέται περὶ τοῦ βίου καὶ τῆς γλώσσης τοῦ ἑλληνικοῦ λαοῦ. Παραδόσεις. T. I et II (Bibl. Maraslis, παράρτημα 5). Athènes, Sakellarios, 1904; 2 vol. d'une seule pagination, 1-628 et 629-1348.

Le recueil des *Proverbes* grecs, que nous devons à M. Politis, s'est trouvé interrompu après le tome IV [1], la bibliothèque nationale d'Athènes ayant cessé provisoirement, pour cause de changement de local, de prêter des livres. Mais le savant Hellène ne peut se résoudre à rester inactif, et il vient de commencer une nouvelle publication qui n'est pas moins intéressante que la première. L'ouvrage doit former trois volumes, dont deux sont actuellement parus. Dans le premier, M. P. a réuni, en trente-neuf chapitres, une ample collection de traditions populaires de la race hellénique, légendes sur les monuments anciens et les ruines, récits merveilleux sur les plantes, les animaux, les trésors cachés, superstitions relatives aux revenants, ondines et autres êtres surnaturels, contes ou anecdotes ayant pour sujets le Christ, la Panaghia, les saints et le diable, etc. Le second volume, qui porte le simple titre de Σημειώσεις, renferme, en suivant l'ordre du premier, des explications, des rapprochements avec les traditions populaires des autres races, des recherches sur l'origine de ces superstitions, tout ce qui, en un mot, peut servir de commentaire et d'éclaircissement à chaque morceau du recueil. Ces notes s'arrêtent actuellement au n° 644 (fin du chapitre 24), alors que les morceaux contenus dans le tome I sont au nombre de 1013. Un grand nombre d'entre eux ne sont que des formes différentes d'une même légende; ils n'en ont pas moins leur intérêt, en ce qu'ils ajoutent souvent un trait caractéristique, et qu'ils représentent ainsi les modifications d'une même tradition dans les diverses régions de la Grèce. La préface, qui doit accompagner le tome troisième, nous apprendra la signification de l'astérique qui précède un grand nombre de numéros. Autant que je puis le croire d'après la manière dont ils sont rédigés, les numéros non pourvus de l'astérisque donnent la forme originale de la tradition, telle que M. P. l'a recueillie lui-même, oralement ou par correspondance, ou telle qu'il l'a trouvée, sans changement, dans des ouvrages locaux. Nous serions donc autorisés à y voir des textes dialectaux, et, par conséquent des documents utiles pour l'étude de la langue. S'il en est ainsi, j'aurais des réserves à faire à ce sujet; mais il convient d'attendre la fin de la publication pour se prononcer en connaissance de cause. La croyance à des êtres fantastiques et à des événements merveilleux n'est pas moins développée en Grèce que dans les autres pays, et il eût sans doute été facile à M. P. d'enrichir son recueil de légendes nou-

1. Le tome V est sans doute près de paraître, car M. P. y renvoie p. 961 des Παραδόσεις.

velles [1] et de variantes à celles qu'il a recueillies; mais en pareille matière, une enquête comme celle qu'il a instituée courrait risque de n'être jamais terminée, si l'on ne savait s'imposer des limites. On ne compte plus les services que M. Politis a rendus à la science des traditions et des usages populaires; le présent ouvrage lui sera un titre de plus à la reconnaissance des folkloristes, qui maintenant, désireux de voir reprendre bientôt la publication des *Proverbes*, souhaiteront que la bibliothèque d'Athènes achève rapidement sa nouvelle installation.

My.

Frederic W. Moorman. — *The Interpretation of Nature in English Poetry from* Beowulf *to Shakespeare*. Strassburg. Trübner, 1905, 244 pp. 6 MK. 50.

Le défaut de ce travail est un manque de proportions. Une histoire du sentiment de la nature dans la poésie anglaise au moyen âge et à la Renaissance ne peut tenir dans deux cents pages. Il aurait fallu à l'auteur le courage de négliger les œuvres de second ordre pour ne s'attacher qu'à l'analyse précise et détaillée des quatre ou cinq grands poèmes où l'on reconnaît dans le développement littéraire du peuple anglais des origines jusqu'à Shakespeare les étapes principales. Le lecteur s'ennuie d'un compte rendu forcément incomplet d'une multitude de poèmes obscurs et médiocres. Ce petit livre a cependant des mérites : il peut être utile à consulter, à défaut des ouvrages plus complets de Palgrave et de Veitch; les conclusions logiquement déduites en sont acceptables.

Voici, rapidement résumé, le plan du livre : dans la vieille poésie païenne, la nature apparaît sous son aspect grandiose et tragique. C'est la vision qu'en peuvent avoir des marins, accoutumés aux tempêtes de la mer du Nord, ne connaissant de la terre ferme que la falaise escarpée, la lande ou les tourbières. Sous l'influence du christianisme d'abord et plus tard des poésies françaises, cette vision primitive change. Le printemps remplace l'hiver, le jardin et le parc les champs et les forêts. Dans Chaucer, la nature est riante. Le travail de l'homme l'a domptée. La solitude farouche a disparu : à la fumée légère qui s'élève à l'horizon, on devine que le village est

1. Comme celles-ci, par exemple : Dans l'église de Trikomo, village de Chypre, un tableau représentant saint Andronikos a devant lui une lampe toujours allumée; si elle vient à s'éteindre, le saint sort de son cadre et se promène dans l'église jusqu'à ce qu'elle soit rallumée; mais on ne le voit pas, parce qu'il ne sort que la nuit et rentre dans son cadre dès que le jour renaît ou que l'on rallume la lampe (quelque analogie avec le nº 517). — A Mésokhória, dans l'île de Karpathos, est une église dont la porte est toujours grande ouverte et où cependant ne peut entrer aucun quadrupède; il est repoussé par une force invisible.— La vertu de « l'herbe au fer » (cf. nºs 320 et 321) m'a été contée à Distomo de Phocide avec ce détail nouveau, qu'il faut tuer un jeune porc devant la porte du trésor.

proche. A cette époque, le poème anonyme de *Gawayne and the Green Knight* seul continue la vieille tradition de *Beowulf*. A l'influence de la France, viennent s'ajouter, à la Renaissance, l'imitation des modèles antiques et de Pétrarque. De descriptive, la poésie devient élégiaque et lyrique. La nature personnifiée sympathise avec la douleur du poète. Mais les réminiscences littéraires tendent quelquefois, même chez les meilleurs, même chez Spenser, à se substituer à l'observation directe. C'est le moment où par exemple le palmier d'Orient vient croître en Angleterre à côté du bouleau septentrional. Toutes ces différentes interprétations de la nature se rencontrent enfin dans Shakespeare. Son large et souple génie pouvait traduire les impressions les plus diverses. Qu'on se rappelle la lande balayée par la tempête dans le Roi Lear, le parc idéal de Belmont, le pays des fées, la forêt de Windsor.

Le style de M. Moorman est très simple, un peu sec même. Son sujet malheureusement est de ceux qui exigent plus que la précision d'un catalogue ou d'un procès-verbal. Il semble incongru de parler des plus admirables créations de l'imagination humaine comme on parlerait de l'adjectif composé ou de l'article défini.

Ch. Bastide.

W. Mitchell. **An essay on the early history of the law merchant.** Cambridge, University Press, 1904. In-8°, 176 p.

Ce petit livre (*Yorke Prize Essay* de 1903) est un résumé clair et intéressant de l'évolution du droit commercial jusqu'au XVI^e^ siècle. Il n'a pas de prétention à l'originalité, mais il expose, surtout d'après Goldschmidt et Huvelin, comment ce droit s'est formé en dehors du droit commun, comment il a fini par acquérir ses tribunaux particuliers et, peu à peu, ses lois propres. Le dernier chapitre, « ventes et contrats », est le meilleur (voy. p. 143 sur l'origine du contrat d'assurance). M. W. M., d'ordinaire très bien renseigné, ne nous dit rien sur la contribution apportée par les États croisés (sauf quelques mots, p. 52, sur les concessions italiennes dans le Levant) : il aurait dû consulter Heyd. Il ne connaît pas (p. 139) les premiers essais de Compagnies de commerce en France avant 1626. — Sa conclusion est excellente : « En une large mesure, le droit romain fut la matière première du droit commercial, mais cette matière, le marchand médiéval la façonna à son gré. C'est en s'inspirant de ses besoins propres que le marchand du moyen âge créa la *Law Merchant* ». Les appendices nous sont donnés sans références.

Henri Hauser.

Abbé J. Lestrade. **Les Huguenots dans le diocèse de Rieux** (*Arch. hist. de la Gascogne*, 2e sie, viii), Paris, Champion, et Auch, Cocharaux, 1904. In-8° xiii-258 p. Un index.

Sous ce titre, qui promet un peu plus que le livre ne donne, M. L. nous apporte un utile complément à ses *Huguenots en Comminges* [1]. Ses nouveaux documents s'étendent, malheureusement sans beaucoup d'ordre, de 1560 à 1767. Signalons l'enquête de 1569 sur les excès commis dans le diocèse de Rieux par les huguenots du Mas d'Azil et surtout par l'armée des « vicomtes ». Les notes des tournées épiscopales de 1626-1635 nous montrent un pays presque complètement réformé et nous font assister à l'entreprise de conversion qui précéda la Révocation. Les sentiments de l'évêque à l'égard de ses paroissiens « hérétiques » s'affirment dès 1636 (p. 75) : ils n'ont rien de commun avec la mansuétude apostolique. Les lettres de son successeur (1er avril 1698, (p. 155) viennent compléter et commenter très heureusement le Mémoire de ce prélat, inséré dans le volume de M. Lemoine (à la p. 164) et reproduit ici d'après une copie annotée par l'évêque lui-même : Antoine-François de Bertier est un de ces évêques du Midi qui demandaient à pratiquer le *compelle intrare*.

Pour que cette précieuse collection de documents fût vraiment un « dossier », sur lequel (p. xiii) « la sentence sera un jour prononcée avec pleine connaissance de la cause », il faudrait que M. L. n'eût pas puisé à des sources exclusivement catholiques. Si c'est un dossier, c'est le dossier de l'accusation ; ce n'est qu'une face de la vérité.

Le souci d'impartialité dont s'honore M. L. devrait l'empêcher de parler (p. vi) de « la prétendue réforme » et de dire « suborner » pour « convertir » chaque fois que le converti passe de l'ancienne religion à la nouvelle. Ce sont là façons de s'exprimer qui sentent un peu trop leur xviie siècle.

Henri Hauser.

J. Russell Smith, **The organization of Ocean commerce** (dans *Publications of the U. of Pennsylvania, series in Political Economy and Public Law*, n° 17), Philadelphie, 1905. In-8, viii-155 p. et une carte.

M. Russell Smith, ayant été attaché à la Commission du Canal isthmique, en a profité pour étudier les questions du commerce océanique. Son très lucide exposé a une réelle valeur géographique. La définition de la route de mer, la différence entre la route des voiliers et celle des vapeurs, les causes géographiques qui expliquent le tracé de l'un et de l'autre, la description des grandes routes de la mer (route de l'Atlantique-Nord, routes Méditerranéo-Asiatique, sud-Africaine, sud-Américaine, Américaine-Orientale, côte américaine du

1. *Rev. cr.* 1901, II, 136.

Pacifique et Australasie) et des voies annexes qui les alimentent, tout cela est traité avec une remarquable netteté.

La partie économique n'est pas moins réussie. Nous attirerons l'attention sur les chapitres où M. R. S. expose la distinction entre le trafic par lignes régulières et le trafic par navires « vagabonds »; où il analyse, avec une précision scientifique, les éléments constitutifs du fret. L'étude sur les effets probables du percement de Panama est quelque peu teintée d'optimisme yankee. — Il est regrettable que les croquis, inspiré de la *chart of the world* de Berghaus, soit d'une exécution si défectueuse. Il ne peut guère valablement illustrer cette excellente monographie [1].

Henri Hauser.

Léonard Alston. **Modern Constitutions in outline**, an introductory study in political science. Londres, Longmans, Green and C°., 1905, in-8° VIII-72 p.

Ce petit livre est un résumé rapide, mais précis et clair, de quelques principes généraux du droit constitutionnel moderne : fédéralisme et système bicaméral, système des partis et gouvernement de cabinet; démarcation des pouvoirs — à distinguer de ce que l'auteur appelle (p. 30) « l'impossible théorie doctrinaire de la séparation des trois pouvoirs ».

Ensuite vient un exposé des principales constitutions européennes, de celle des États-Unis, de celles de l'Empire britannique. La méthode suivie est la méthode historique, avec un appel constant et discret à la méthode régressive.

L'auteur a pris le bon parti d'étudier les constitutions, non pas seulement dans leur lettre, ni même dans leur esprit, mais dans leur fonctionnement concret. Il est, en général, assez bien renseigné. Cependant sur la France — notre centralisation administrative et notre absolutisme parlementaire piquent grandement sa curiosité — il n'est pas sans commettre quelques erreurs d'appréciation. Lorsqu'il dénonce chez nous (p. 20) l'absence de « compact parties bent on achieving certain large ends », il oublie que nous vivons, depuis tantôt trois ministères, sous le régime du *Bloc*. De même (p. 13) c'est retarder sur les événements que de prêter à notre sénat une croissante insignifiance. Signalons enfin une erreur de fait bien singulière chez un homme informé : M. A. croit que pas un de nos présidents n'a encore accompli tout son septennat ! — Ces erreurs laissent subsister la valeur de cet opuscule qui se lit avec plaisir et avec fruit.

Henri Hauser.

1. P. 53, le *Deutsch-Südwestafrika* est bizarrement dénommé *German Angola*. Sur la carte figure, à la place de du Mozambique, un *State of East Africa*. Le nom de *Cochinchina* est étendu à toute l'Indo-Chine française. — P. 59, je m'étonne de ne pas voir les lignes Yokohama-Sydney.

F. Dubief, **A travers la législation du travail.** Paris, Ed. Cornély, 1905, In-16, vi-273 p.

Ceci n'est point un livre de science, mais une série d'articles écrits au jour le jour, de 1898 à 1904, en pleine bataille. Il serait puéril d'y relever les à peu près historiques, les affirmations risquées, les enthousiasmes irréfléchis, puéril aussi d'aller y chercher la courbe de l'évolution de notre législation sociale, ni même la théorie de cette législation. Ce qu'on y trouvera, c'est un vivant commentaire de cette législation qui est en train de s'édifier, une discussion souvent pénétrante des objections qu'on lui oppose, une ardente passion de réformes. C'est l'œuvre d'un homme d'action.

Henri Hauser.

— *L'Andria* (2e éd., lxxxi, 186 p., in-8°; Boston et Chicago, Allyn et Bacon) de M. H. R. Fairclough, est un travail honorable. Le texte est accompagné d'indications de jeux de scène. Le commentaire, ordinairement élémentaire, contient beaucoup de traductions. Un appendice indique assez longuement les difficultés critiques et les divergences des éditeurs. — P. L.

— Le *Juvénal* de M. H. L. Wilson (*D. Iuni Iuvenalis saturarum libri V, edited with introduction, commentary on thirteen satires and index*; New York, Boston, New Orléans, University publishing company; 1903; lxxviii, 178 pp., petit in-8°) serait un livre tout à fait pratique, s'il contenait un commentaire des satires ii, vi et ix. Les éditeurs de langue anglaise finiront-ils par comprendre qu'il est ridicule d'en publier le texte et de ne pas l'annoter, alors que sont commentés, par contre, des passages non moins scabreux des autres satires? Le commentaire est très bien fait, d'ailleurs, et parfaitement au courant. L'introduction a les mêmes qualités. Elle comporte, outre les renseignements ordinaires sur la vie et les manuscrits de Juvénal, une assez longue étude sur la langue. § 57 *b*, *multum fortior* est un type de construction qui paraît être familier. § 91, l'ablatif de lieu *templo* (sans épithète) est un cas assez différent de l'ablatif avec épithète, *marmorea uilla*. § 93, même distinction à faire entre le type *assiduo ruptae lectore* et le type *percussum puero*. § 94, je ne crois pas que l'on puisse ranger, à côté de *constare* suivi de l'ablatif, les ablatifs employés iii, 235; vi, 73; viii, 65; xiv, 218. P. l, l. 5, lire; *Conditional*. P. lvi, § 126, renvoyer à Neue, *Formenlehre*, t. II, 3e édition, p. 942 suiv. Une bibliographie soignée termine cette introduction, mais je n'y ai pas vu cités, ni ailleurs, les travaux de M. Hild sur Juvénal. — P. L.

— Dans ses *Notes critiques sur les Florida d'Apulée*, M. Paul Thomas fait preuve de la même pénétration et de la même connaissance de la langue que dans les séries précédentes (Bruxelles, Hayez, 1902; extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 1902, n° 3; 13 pp. in-8°). A signaler tout particulièrement l'étude qu'il fait de la construction *anulum quem ostendebat eius anuli orbiculum*, archaïsme et peut-être forme stylisée d'une construction fréquente dans les textes juridiques anciens (*ager, locus, qui supra scriptus est, quod eius agrei, locei,... publicum populei romanei erit, in eo agro... pascito*; loi agraire de 643, ch. xxiv). — P. L.

— Le n° XXX des *Hermathena* (*A series of papers on literature, science and philosophy, by Members of Trinity college*, Dublin; Dublin, Hodges, Figgis and C°; Londres, Longmans, Green and C°; 1904; pp, 1-268), contient les articles suivants : R. Ellis; *A new edition of Manilius, Book I :* nombreuses corrections et explications à propos de l'édition Housman; T. K. Abbott, *Notes on Coney's Irish-English dictionary;* J. B. Bury, *The origin of Pelagius :* la meilleure conciliation des données est de supposer qu'il appartenait à une colonie irlandaise établie au sud-ouest de la Grande-Bretagne; L. C. Purser, *M. Bellanger's Orientius :* long article traitant surtout de passages d'Orientius, à propos d'une thèse que nous avons annoncée dans la *Revue;* J. I. Beare, *Miscellanea*: discussion de quelques passages de Sophocle, d'Euripide, d'Aristote, de Thucydide; J. S. Reid, *Notes on Cicero Ad Atticum I* : notes du plus haut intérêt où l'on retrouve les connaissances grammaticales de M. Reid; G. A. Exham, *Aristotle's doctrin of the mean;* Ch. Exon, *The form and prosody of the compounds of « iacio » in the present stem* : discussion très approfondie, fondée en partie sur les matériaux recueillis par M. Mather dans le t. VI des *Harvard Studies;* F. Blass, *A chapter on the rythms of Bacchylides*; H. J. Lawler, *The book of Enoch in the Egyptian church;* H. S. Verschoyle, *Dante's quest of liberty;* A. R. Eagar, *God and the spirit of man, a transcendental case for theism*; R. A. P. Rogers, *Berkeley and Kant;* W. Parker, *Cicero, Rhetorica :* à propos de l'édition d'Oxford. Dans les comptes rendus, les récentes éditions de la *Bibliotheca Oxoniensis* sont aussi l'objet d'articles détaillés. En somme, ce numéro est digne de ses devanciers et fait honneur aux maitres du Trinity college de Dublin. — P. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 juin 1905.

M. le Ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes adresse au Secrétaire perpétuel une lettre dans laquelle il répond aux appréhensions exprimées par l'Académie au sujet des dangers que peuvent courir les édifices du culte et les objets d'art par suite de la loi relative à la séparation des Eglises et de l'Etat.

L'Académie procède au vote sur les conclusions du rapport de la commission du prix Gobert. Le 1er prix Gobert est décerné à M. Delaville Le Roulx, par 29 voix, pour son *Cartulaire de l'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.* Le second prix est maintenu à M. A. Richard pour son *Histoire des comtes de Poitou*, par 30 suffrages.

M. de Mély communique les signatures des sculpteurs français du moyen âge qu'il a recueillies sur divers monuments. Il explique comment s'est formée la légende que les primitifs n'avaient pas signé leurs œuvres, il étudie les causes de cette idée qui, jusqu'à nos jours, a toujours prévalu. Aujourd'hui, il apporte 170 signatures estampées, et, pour qu'il ne puisse y avoir d'hésitation, il ne présente que celles suivies du mot « fecit ».

M. Leger continue la lecture de son travail sur les invasions des Tatares dans la littérature russe du moyen âge; il analyse le morceau intitulé : *Zadontschina* (récit de l'expédition d'Outre-Don) qui célèbre la victoire remportée par les Russes à Koulikovo en 1380.

Séance du 30 juin 1905.

M. Pottier, au nom de la commission du prix Bordin, annonce que la commission a partagé le prix de la manière suivante : 1° 2,000 fr. à M. Glotz, pour son ouvrage sur la Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce; 2° 1,000 fr. à M. Aug. Audollent, pour son ouvrage sur *Carthage romaine.*

M. Dieulafoy continue la lecture de son mémoire sur l'armée lacédémonienne au v^e^ et au iv^e^ siècle.

M. Heuzey fait connaître à l'Académie deux monuments qui appartiennent à l'archéologie de la Palestine (région de Saint-Jean-d'Acre et du mont Carmel). Le premier est une porte en pierre provenant d'une chambre sépulcrale. Cette porte est couverte d'une décoration géométrique et architecturale, qui rappelle à beaucoup d'égards celle des ossuaires juifs. Parmi les ornements on remarque surtout la représentation d'un chandelier, non pas à sept branches, mais à neuf, sans doute par une distraction de l'ouvrier chargé d'exécuter la sculpture. Le second monument est le linteau d'une autre grotte sépulcrale portant une inscription de basse époque grecque et même byzantine, ainsi conçue : *Lieu (de sépulture) de Namôsas, fils de Manaêmos, clarissime comte* (comes) *et légat*. Il s'agit d'un haut personnage de l'administration, évidemment de race juive, bien que la forme hébraïque du nom grécisé de Namôsas soulève un petit problème qu'il appartient aux hébraïsants de résoudre. — M. Clermont-Ganneau ajoute quelques observations.

M. Franz Cumont, correspondant de l'Académie, communique deux pierres milliaires de la route de Zéla à Sébastopolis du Pont. Elles fournissent le nom d'un nouveau légat de Cappadoce, Q. Iulius Proculeianus, qui fit restaurer les voies militaires de sa province au moment de l'invasion des Perses en Asie Mineure sous Alexandre Sévère, en 231 après J.-C. — M. Cagnat présente quelques observations.

M. Maurice Croiset lit une étude sur l'ordre des aventures d'Ulysse dans l'Odyssée. Il montre que cet ordre est déterminé par des raisons qui tiennent à la nature même des événements racontés, de telle sorte qu'il n'aurait pu être interverti ni modifié. Il n'en faut pas conclure néanmoins qu'il se soit constitué avec les récits eux-mêmes. Ceux-ci ont pu exister à l'état d'isolement ou être répartis en plusieurs groupes. Mais l'assemblage actuel est la conséquence nécessaire des données qui dominent aujourd'hui toute cette partie du poème. Dès lors, il paraît difficile d'admettre que cet ordre puisse dépendre d'un périple que le poète se serait assujetti à suivre.

Séance du 7 juillet 1905.

M. Emile Vuarnet, propriétaire cultivateur à Messery (Haute-Savoie), écrit à l'Académie pour lui annoncer qu'il est l'auteur de l'ouvrage manuscrit intitulé : *Etude du patois savoyard*, qui a obtenu récemment une récompense de 300 francs dans le concours du prix Honoré Chavée.

M. S. Reinach donne lecture d'une note de M. Vasseur, professeur à la Faculté de Marseille, annonçant la découverte, sur le plateau de Baou-Roux, près Simiane (Bouches-du-Rhône), de tessons analogues à ceux que M. Rouzaud a signalés récemment près de Narbonne et M. P. Paris en Espagne. M. Vasseur attribue cette céramique au xii^e^ siècle avant l'ère chrétienne et la qualifie d'*ibéro-mycénienne ;* elle prouverait que le port de Marseille a été fréquenté par des navigateurs ibériques plusieurs siècles avant la colonisation phocéenne.

M. Noël Valois donne communication de la décision de la commission du prix extraordinaire Bordin, dont le sujet proposé était une *Etude sur les trois derniers livres du Miroir historial de Vincent de Beauvais*. Le prix est attribué au mémoire portant pour devise : *Si fata aspera rumpas*. Le pli cacheté qui accompagnait le mémoire est ouvert, et le Président y lit le nom de M. Auguste Molinier.

M. Noël Valois communique ensuite la décision de la commission du prix La Fons-Mélicocq : un prix de 1,200 francs est décerné à M. C. Boulanger, conservateur honoraire du Musée de Péronne, pour son ouvrage intitulé : *Le mobilier funéraire gallo-romain et franc en Picardie et en Artois;* un prix de 600 francs à M. Georges Daumet, archiviste aux Archives nationales, pour son volume *Calais sous la domination anglaise*. Deux mentions honorables sont, en outre, accordées, la première à M. le comte Georges de Lhomel, pour son ouvrage : *Le Cartulaire de Montreuil-sur-Mer;* la seconde à M. le comte de Loisne pour ses deux ouvrages : *La maladrerie du Val de Montreuil ; Le cueilloir de l'Hôtel-Dieu de Montreuil-sur-Mer.*

M. Dieulafoy continue la lecture de son mémoire sur l'armée lacédémonienne au v^e^ et au iv^e^ siècle.

M. Revillout lit un mémoire sur la polychromie dans la peinture égyptienne. L'art égyptien sous l'ancien empire a commencé par l'imitation très vivante de la nature ; puis est venue la période du convenu décrit par les Grecs et pendant laquelle toutes les œuvres étaient exécutées d'après le canon des proportions qui permettait d'exécuter une statue par morceaux dans des régions très différentes et donnait à tous ces personnages un type identique. C'est ainsi que Séti I^er^ ressemble à Ramsès II, tandis que leurs momies démontrent qu'ils différaient entièrement. M. Revillout démontre par des preuves convaincantes qu'à côté de

cet art officiel ayant surtout un but décoratif, les peintres et les sculpteurs de cette période du convenu connaissaient et pratiquaient un art de cabinet avec teintes variées imitées de la nature. Pour la sculpture, un phénomène du même genre peut se constater.

Séance du 12 juillet 1905.

M. Salomon Reinach annonce que la commission du prix du baron de Joest attribue le prix quinquennal dont elle dispose cette année à M. Edouard Piette, à Rumigny (Ardennes), pour l'ensemble de ses découvertes préhistoriques et de ses publications sur l'art à l'époque du renne.

M. Revillout termine la lecture de son mémoire sur la polychromie égyptienne.

M. le baron Carra de Vaux lit une note sur les six premiers nombres étrusques. Les noms de ces nombres sont inscrits sur des dés trouvés à Toscanella, mais rien n'indique à quel chiffre correspond chacun des noms. Thomsen a tenté récemment d'expliquer ces six termes au moyen des dialectes du nord du Caucase : M. Carra de Vaux montre qu'on peut obtenir une explication plus simple au moyen des langues altaïques.

M. Philippe Berger communique une inscription néopunique relevée à Ziane, le 10 mai 1905, par M. le lieutenant Du Breil de Pontbriand, dans le golfe de Gabès. Cette inscription, fruste de tous les côtés, porte deux mots que M. Berger propose de lire « temple de Dagon » ou « Maison du Blé ». On sait que le mot *Dagân* a ces deux sens en phénicien.

M. Berger présente ensuite des marques d'ouvriers peintes à l'encre rouge sur la voûte des citernes de Roogga (Tunisie), qui lui ont été signalées par M. Durancel, conducteur des ponts et chaussées à Mehedia.

Séance du 21 juillet 1905.

M. Dieulafoy donne lecture de la suite de son mémoire sur l'organisation des armées grecques, et il s'applique à décrire dans son ensemble la mora, le loche et l'énomotie lacédémoniens dont il a discuté déjà tous les éléments. Il s'occupe ensuite des corps spéciaux tels que les Scirites et les chevaliers, et termine sa lecture en expliquant les deux sens très différents que les Grecs et, en particulier, les Lacédémoniens attribuaient au mot que l'on traduit tantôt par *chevalier*, tantôt par *cavalier*.

M. Babelon fait une communication sur les plus anciennes monnaies de l'Arcadie. Il s'agit : 1° de monnaies frappées dès le VIe siècle avant notre ère par la ville de Heraea au type de Déméter Pelasgis voilée ; 2° des monnaies frappées par les Héraeens comme présidents des jeux arcadiques célébrés au mont Lycée en l'honneur de Zeus Lycaios et de Despoina, divinités dont les images figurent sur cette seconde série de pièces archaïques.

Séance du 28 juillet 1905.

M. Maxime Collignon, président, donne lecture d'une lettre adressée à M. le duc de Loubat par M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, lettre où est annoncée la découverte à Délos de statues et d'inscriptions importantes.

M. Marcel Dieulafoy étudie la constitution de l'infanterie et de la phalange macédoniennes. Il s'attache à calculer tous les éléments qui font défaut dans les auteurs, mais qui y sont implicitement compris. Ces calculs permettent, dans la majorité des cas, d'arriver sinon à la vérité absolue, du moins à des précisions que l'on ne pouvait prévoir avant l'application de cette nouvelle méthode arithmétique.

M. Seymour de Ricci lit un rapport sur les résultats de la mission qu'il a récemment accomplie en Egypte et pour laquelle il a reçu de l'Académie une subvention.

Séance du 4 août 1905.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre où M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, annonce d'importantes découvertes faites à Délos : trois trouvailles épigraphiques, dont la fin d'une loi relative à l'importation et à la vente du bois et du charbon à Délos, dans le temps où l'île était indépendante, et une inscription provenant d'un monument érigé par le roi Antigone Doson en commémoration de la bataille de Sellasia ; trois dépôts considérables de monnaies athéniennes ; six statues, plus petites que nature, datant du IIe ou du Ier siècle a. C., trouvées non loin du théâtre et qui peuvent en provenir.

M. Perrot donne ensuite lecture de son rapport semestriel sur l'état des publications de l'Académie.

M. Clermont-Ganneau étudie deux grands fragments d'une inscription grecque provenant d'Yaboud (Syrie). Il démontre que ce document est un édit officiel du

roi juif Hérode Agrippa II. Cet édit condamne les agissements d'un personnage qui, après s'être emparé indûment du sacerdoce, l'avait conservé pendant plus de quarante ans et s'était livré à des exactions de tout genre au détriment du sanctuaire et de divers particuliers. Le fruit de ses rapines est évalué à l'énorme somme de 300 talents. Poursuivi comme sacrilège, il est forcé de rendre gorge par ordre du roi. Parmi les noms qui figurent dans le document, on remarque celui de Sampsigeramos, qui semble être le coupable, et celui de Lysanias, noms qui rappellent ceux portés par des dynastes d'Émèse et des tétrarques d'Abilène, petites principautés de la région d'où provient l'inscription.

Séance du 11 août 1905.

M. Salomon Reinach lit un mémoire sur la forme primitive du mythe d'Actéon. Les femmes d'un clan de Béotie, qui avait pour animal sacré le cerf, se revêtaient de peaux de biches pour déchirer et dévorer un cerf; cela constituait un sacrifice de communion. Le cerf était pleuré par ses fidèles et devenait l'objet d'un culte qui dura. Quand la religion grecque admit des divinités humaines, à la place des divinités animales, le cerf sacrifié devint le chasseur Actéon, immolé à la déesse de la chasse Artémis; on imagina qu'il avait été changé en cerf et dévoré par des chiens en punition d'une offense involontaire. L'histoire d'Artémis et de ses nymphes surprises au bain par Actéon est une invention de l'époque alexandrine, destinée à motiver le courroux de la déesse et la rigueur du châtiment infligé par elle au héros chasseur.

M. Dufourcq, professeur à l'Université de Bordeaux, fait une communication sur Lérins et la légende chrétienne. Il démontre que les gestes de Nazaire et les gestes de Pontius ont été rédigés, au milieu du v[e] siècle, par des amis d'Eucher, ceux-ci par Valérien de Cimiez, ceux-là peut-être par Eusèbe de Milan. Il recherche ensuite si d'autres légendes n'ont pas été écrites dans des conditions analogues et constate que les gestes de saint Sébastien offrent de très curieux points de contact avec divers passages des œuvres de Salvien : l'attribution du texte à celui-ci est vraisemblable. Il attire enfin l'attention sur la lettre où Salvien prend la défense du pseudo-Timothée : cette lettre donne la clef de toute cette littérature pseudépigraphe. Il termine en montrant que la passion de saint Maurice n'est plus un texte isolé et comme perdu dans l'œuvre des évêques des Gaules du v[e] siècle, et que les hommes de Lérins ont collaboré (ce que l'on ignorait jusqu'ici) à la légende chrétienne qui s'épanouissait alors.

MM. le D[r] Capitan et l'abbé Arnaud d'Agnel communiquent une note sur les rapports de l'Égypte et de la Gaule à l'époque préhistorique. Ils présentent deux séries de silex taillés identiques sur les deux cartons. Or les pièces d'un des cartons viennent d'Egypte, et celles de l'autre ont été trouvés à l'île Riou, à 13 kil. de Marseille. Des observations faites sur ce dernier point il résulte qu'il y a plus de 5,000 ans. des populations aborigènes de l'époque néolithique ont vécu à Riou; qu'un peu plus tard, des Egyptiens préhistoriques sont venus dans l'île et y ont laissé quelques-uns de leurs silex taillés; que des Ligures et des Grecs y sont venus ensuite, laissant des débris de leurs céramiques, et qu'enfin les Romains y sont restés assez longtemps, abandonnant de très nombreux fragments de poteries. C'est la première fois que l'on signale la découverte, bien en place, de silex taillés égyptiens aussi loin de leur pays d'origine. — M. S. Reinach présente quelques observations.

Séance du 18 août 1905.

M. Salomon Reinach communique un rapport d'Edhem-bey sur les fouilles qu'il a conduites à Alabanda (Carie) par ordre et aux frais du Sultan. Edhem-bey a commencé le déblaiement d'un grand temple et d'une agora, où il a découvert un bas-relief représentant un combat contre des guerriers grecs et des Amazones.

M. Senart annonce la mort d'un missionnaire de l'Académie, le capitaine Grillières, qui du Laos s'était rendu dans l'Asie centrale.

M. Bouché-Leclercq donne lecture d'un décret autorisant l'Académie à accepter le legs à elle fait par M. Edmond Drouin pour fonder un prix quatriennal de 1200 fr. destiné à récompenser des travaux relatifs à la numismatique orientale.

M. Salomon Reinach continue sa communication sur le mythe d'Actéon.

M. Ernest Babelon lit un mémoire relatif à une monnaie d'argent de Chalcis (Eubée), qui porte la contremarque de la ville d'Ichnæ (Macédoine). M. Babelon établit que cette contremarque fut appliquée sur cette monnaie à l'occasion du siège de la ville d'Olynthos par Philippe de Macédoine en 347 a. C.; elle prouve que la ville d'Ichnæ, dont on a quelques monnaies antérieures à l'invasion des Perses en 480, avait encore au temps de Philippe une certaine importance.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 9 septembre. — 1905

Die Gathas des Awesta *Zarathushtra's Verspredigten übersetzt von Christian* Bartholomae. Pet. in-8°, x-133 p. Strasbourg, 1905. Prix 3 mk.

Le beau dictionnaire de l'Avesta de M. Bartholomae, qui a été annoncé ici [1], renfermait déjà en réalité la traduction des gâthâs, mais répartie fragment par fragment entre les divers articles. L'auteur a pensé avec raison qu'il serait commode pour le public, et plus clair, de publier dans leur ordre naturel ces morceaux épars, et il a été ainsi amené à mettre au jour cet élégant petit volume; chacun des hymnes est suivi d'un sommaire, où M. B. indique quelle est, suivant lui, la suite des idées, et d'un commentaire très bref; après chaque strophe, des renvois indiquent les colonnes du dictionnaire où sont examinés les mots les plus difficiles; enfin un appendice fournit, par ordre alphabétique, des indications sur les personnages et les notions dont il est question dans les gâthâs.

Les gâthâs sont des textes d'une rare obscurité. Il ne semble pas que les auteurs aient jamais visé à être clairs; les mots y sont jetés dans un désordre cherché; on a peine d'ordinaire à entrevoir un lien entre les strophes d'un même morceau; il semble souvent qu'on ait visé plutôt à faire figurer dans chaque strophe ou dans chaque hymne les noms d'Ahura Mazdâh et des Ameshas spentas qu'à exprimer des idées qui se suivent. Epaves isolées d'une littérature plus ou moins étendue dont le souvenir même est effacé, les gâthâs présentent une composition, une métrique, une grammaire différentes de ce que l'on observe dans le reste de l'Avesta. Sans doute J. Darmesteter a soutenu

1. Numéro du 21 novembre 1904. Ce dictionnaire comprend, non pas 500 pages, comme on l'a indiqué par erreur, mais 1000 pages, sur deux colonnes numérotées de 1 à 2000.

que ces hymnes étaient archaïsants plutôt qu'anciens et a voulu y reconnaître l'influence de doctrines platoniciennes; mais cette hypothèse a été presque universellement repoussée; en fait le traducteur pehlvi et les interprètes dont le commentaire a conservé la trace ne comprenaient plus que très imparfaitement les gâthâs; à chaque instant, ils recourent à des étymologies absurdes et donnent des sens qu'il est impossible de tirer du texte si l'on ne veut pas se résigner à oublier les règles les plus élémentaires de la grammaire. Dans ces conditions, le principe qui paraît le plus rationnel est de tenir compte de la traduction indigène et des commentaires, car les auteurs avaient une connaissance du mazdéisme qui nous manque et disposaient de quantité de textes aujourd'hui disparus; mais la grammaire doit être scrupuleusement respectée, et la comparaison des passages parallèles mise toujours à profit; c'est ce qu'a fait M. B., et c'est pour cela que sa traduction est un guide indispensable pour quiconque étudiera désormais les gâthâs; jamais on n'a serré le texte d'aussi près.

Mais comme il y a dans ces hymnes bien peu de strophes dont on puisse donner le sens avec certitude, il demeure naturellement impossible aux personnes qui n'ont pas étudié le texte original d'utiliser les gâthâs dans une discussion de détail; si, par exemple M. B. traduit *dabən* V. LIII, 1 par « üben », on ne peut sans avoir étudié le texte se douter que la racine *dab-* « pratiquer » est posée pour cet unique passage, et ne trouve ni dans la tradition ni dans l'étymologie le moindre soutien; M. B. constate que la traduction traditionnelle ne fournissait aucun sens, mais il ne parvient à en donner un que par une supposition gratuite. Et c'est ainsi que presque chaque vers de gâthâ présente quelque difficulté plus ou moins insoluble, quelque obscurité impossible à dissiper. On ne saurait faire grief à M. B. de s'être décidé avec un certain arbitraire; cela est inévitable, et le seul regret qu'on puisse exprimer est de ne pas trouver assez de points d'interrogation; l'excuse de M. B. est que, dans un pareil texte, il en aurait fallu mettre presque partout, et que tous ceux qui ont étudié l'Avesta le savent bien.

M. B. admet que les gâthâs sont l'œuvre personnelle de Zoroastre; mais il ne croit pas à la date traditionnelle du prophète; et en effet les traditions relatives à Zoroastre sont trop mêlées de fables pour qu'on y ajoute foi comme à des témoignages historiques; mais on voit mal dès lors sur quoi l'on peut se fonder pour affirmer que les hymnes conservés sont l'œuvre d'un prophète dont on ignore tout. M. B. se contente du reste de donner une impression — impression subjective d'un homme hautement autorisé — sans avancer des raisons précises qu'il serait sans doute malaisé de déduire.

A. Meillet.

Astorre Pellegrini, **Ta Shâ-t en Sen-i-sen-i meh-sen, ossia il Libro Secondo della Respirazione, Papiro funerario jeratico del Museo Egizio di Firenze** (Estratto del *Bessarione*), Rome, V. Salviucci, 1904, in-8°, 37 p. et 1 planche.

— **Due Papiri Funerari del Museo Egizio di Firenze** (Tirage à part de *Sphinx*, t. VIII, p. 216-222), Upsala, Almqvist et Wiksell, 1904, in-8°, 7 pages et 2 planches,

— **Il libro della Respirazione, Papiro Funerario jeratico del Museo Egizio di Firenze.** Rome, V. Salviucci, 1904, 20 p. et 1 planche.

Les trois petits mémoires que M. Pellegrini a publiés récemment dans trois revues différentes sont consacrés à l'étude de ces rituels très abrégés, que les Egyptiens des derniers siècles déposaient à côté de leurs morts afin de remplacer les rituels d'autrefois ou d'en doubler certaines parties. Il en a recueilli le texte sur des papyrus du Musée de Florence dont Champollion avait déjà signalé quelques-uns, mais qui étaient demeurés inédits jusqu'à ce jour. Le titre paraît en avoir été *Le livre des respirations second;* c'est ainsi du moins qu'il est appelé sur les exemplaires du Louvre décrits par Devéria et sur l'un au moins de ceux de M. Pellegrini. Il consiste en phrases ou même en portions de chapitres, extraites des vieux livres funèbres, et reliées bout à bout sans beaucoup de logique. La rédaction n'en était pas très fixe, et il est probable qu'elle variait selon les entreprises d'embaumement qui se disputaient la clientèle des grandes villes de l'Égypte. Les formulaires anciens étaient longs, ils coûtaient à copier, la langue n'en était plus comprise aisément, et la quantité de mythes qui s'y mêlait déroutait les fidèles; on y prit quelques-unes des données les plus conformes aux croyances populaires du jour, on les transcrivit dans un langage simple, on les réunit en chapitres fort courts, et l'on recopia le tout sur de petits rouleaux de papyrus qu'on vendait bon marché. Cette diminution de la matière funéraire avait commencé dès la fin de la seconde époque thébaine pour les petites gens; l'usage des rituels abrégés se répandit de plus en plus, à mesure que la puissance de l'Égypte décrut et que sa pensée vieillit. Aucun des papyrus étudiés par M. Pellegrini ne remonte plus haut que le II[e] siècle avant l'ère chrétienne, et deux d'entre eux au moins, les papyrus 3669 et 3670 de Florence, ne peuvent guère être antérieurs à l'époque des Flaviens. L'écriture en est gauche, maigre, raide, plus laide encore que l'écriture démotique. On sent que les scribes n'avaient plus l'habitude constante de l'hiératique : ils le traçaient avec le petit calame à pointe fine dont ils se servaient pour le démotique, et ils le dessinaient presque plus qu'ils ne l'écrivaient.

M. Pellegrini a reproduit en fac simile les manuscrits originaux, puis il les a transcrits en hiéroglyphes et traduits en italien. La transcription est exacte et je n'y relèverai que des infidélités de détail. La plus forte se rencontre dans le nom de la ville d'Héliopolis. La forme

que le signe initial de ce nom revêt dans l'hiératique des bas temps prête à des interprétations diverses. Je l'avais rendu par l'hiéroglyphe de *la panégyrie*, et M. Pellegrini le rend par celui de *l'oreille*, mais ce sont là de ces inexactitudes auxquelles on se laisse entraîner parfois pour vouloir être trop exact : le mieux est d'employer l'espèce de *pilier* qui est usité de tous temps dans les textes monumentaux pour exprimer la syllabe AN, ON du nom ONOU. La traduction est bonne en général, au moins pour la signification littérale des mots, mais il y a plusieurs passages où les données mythologiques exigent une interprétation un peu différente. Ainsi à la quatrième page du *Papyrus 3662 de Florence*, le texte, énumérant les parties du corps humain, attribue à des dieux différents la propriété de chacune d'elles, et M. Pellegrini traduit (E. 3 sqq.) : « Mes cheveux *sont ceux de* Noun; « mon visage *est celui de* Râ; mes yeux *sont ceux* d'Hathor; mes « oreilles *sont celles* d'Apherou, etc. ». Le mot qu'il rend par *est celui de...* ou *sont ceux de..*, est la préposition Mᵉ partout, sauf en un endroit où l'on trouve la préposition Nᵉ. Sans entrer dans la recherche de la vraie leçon, qui est Mᵉ, on reconnaît aisément que la traduction de M. Pellegrini n'exprime pas l'intention du texte. Celui-ci veut dire que les membres, ou bien sont le dieu même auquel ils sont identifiés ou appartiennent à ce dieu, mais non pas qu'ils sont le membre correspondant du dieu. Je traduirais : « Mes cheveux *sont* Nou; « mon visage *est* Râ, mes yeux *sont* Hathor; mes oreilles *sont* Oua- « pouaîtou, etc. », si le texte comporte réellement le Mᵉ d'état, ou s'il comporte la proposition Nᵉ, « mes cheveux *sont à* Nou; mon visage *est* « *à* Râ, » et ainsi de suite, mais cette seconde leçon est moins vraisemblable.

M. Pellegrini nous a rendu un service véritable en nous livrant ces textes. Le Musée de Florence est loin d'être pauvre en monuments inconnus: il lui appartient de nous faire connaître l'un après l'autre tous ceux qui ont de l'intérêt pour les études historiques ou religieuses.

G. MASPERO.

The satire of Seneca on the apotheosis of Claudius, commonly called the Ἀποκολοκύντωσις. A study by Allan Perley BALL. New York, Macmillan company, The Columbia university press, 1902, VIII-256 pp. in-18.

Le livre de M. Ball tourne autour d'un texte de quelques pages, et il est loin d'avoir épuisé les questions que soulève cette courte fantaisie.

Dans l'introduction, il étudie le caractère historique, l'attribution à Sénèque, le titre, le rapport avec la satire ménippée, le style, les parallèles littéraires, les manuscrits, les éditions, traductions et commentaires. C'est un exposé très au courant de tout ce que l'on sait. Par parallèles littéraires, M. B. entend les imitateurs, parmi lesquels il range Lucien. Les philologues systématiques, qui se refusent à

admettre une influence de la littérature latine sur la grecque, seront mécontents; mais le bon sens et l'examen des textes prévalent contre les thèses *a priori*.

Des modèles qui ont pu exercer leur action, M. B. ne mentionne que les *Ménippées*, surtout celles de Varron. La satire de Lucilius et d'Horace paraît cependant avoir aussi donné à Sénèque des thèmes et des formules. L'œuvre débute par un conseil des dieux, comme celle de Lucilius. Horace est un des quatre auteurs cités par leur nom, avec Homère, Varron et Messalla Corvinus. Aux rapprochements faits dans le commentaire, on peut ajouter : II, 1 : *Iam Phoebus*, etc.; cf *Sat*, I, V, 9 suiv. ; — II, 4 : *medium diuidere;* de même *ib*. I, 100.

L'histoire du texte reproduit les renseignements donnés par M. Bücheler dans les *Symbola philologorum Bonnensium*. Un problème reste toujours à étudier : l'origine des manuscrits de la Renaissance (beaucoup de manuscrits datés du XIII^e siècle dans Bücheler doivent être du XIV^e). Le résultat sera probablement de les éliminer définitivement de l'apparat critique. Mais on apprendra peut-être comment l'*Apocolocyntose* a été retrouvée. D'après M. de Nolhac, Pétrarque la cite déjà [1]. Le prince Alberto Pio de Carpi est bizarrement transformé, p. 93, en Albert le Pieux : M. B. n'a pas compris que les auteurs de dédicaces jouent sur son nom. C'est un Mécène bien connu et un protecteur d'Alde Manuce.

Après l'introduction, M. B. donne le texte, suivi lui-même d'une traduction, puis des notes. Cette disposition est incommode. On eût dû mettre le texte et la traduction en regard, et au-dessous répartir les notes. Il est fâcheux que M. B. n'ait pas reproduit les chiffres des paragraphes.

Le texte n'est pas très différent de la troisième édition Bücheler. M. B. s'en écarte plusieurs fois pour revenir aux manuscrits.

Le commentaire est un peu verbeux, mais intéressant. En resserrant la rédaction, il était possible de réunir encore plus de renseignements. Je crois que I, 1, lignes 2-3 de la 4^e édition Bücheler, est une allusion ironique à l'œuvre historique de Claude; de même V, 1, l. 30. — II, 1, vers 6 : la structure de l'hexamètre méritait un mot. — VII, 5, l. 5, *contulerim* (*tulerim* Bücheler) ne serait-il pas un perfectif? Voy. MEILLET, dans la *Revue de philologie*, t. XXI (1897), p. 81. — VIII, 2, l. 25, *Saturnalicius princeps* : voy. CUMONT, dans les *Analecta bollandiana*, t. XVI (1897). — IX, 4, l. 18 : Diespiter paraît ici une confusion avec Dis pater (Karl Schenkl) et un nouveau brocard sur la naissance de Claude en Gaule. Diespiter-Dispater est le seul dieu favorable à l'empereur défunt, tandis qu'il a contre lui le vieux dieu romain Janus, et le nouveau Jupiter, Auguste. Dis pater était considéré

---

1. *Pétrarque et l'humanisme*, p. 309, et n. 3. C'est le proverbe sur le désaccord des horloges, II, 2. Mais Pétrarque ne pouvait-il le connaître d'ailleurs?

comme l'ancêtre des Gaulois. Les détails donnés par Sénèque pourraient peut-être indiquer l'idée que s'en faisaient les Romains.

Le livre de M. Ball aidera certainement à mieux comprendre la facétie de Sénèque [1].

Paul Lejay.

Die Auferstehung Christi, von A. Meyer. Tübingen, Mohr, 1905; in-8, viii-368 pages.

Ce livre contient une partie de critique littéraire et historique et une partie de critique plutôt scientifique et philosophique.

L'auteur discute d'abord et compare les textes et il en déduit les conclusions suivantes : les seules apparitions importantes et suffisamment garanties sont celles que Paul (I *Cor.* xv, 5-8) a énumérées ; le récit de la découverte du tombeau vide est une fiction apologétique ; les premières apparitions eurent lieu en Galilée ; la première fut pour Simon-Pierre et peut-être eut-elle lieu au bord du lac de Tibériade ; celle qu'eut Paul consiste dans la perception d'une lumière, probablement avec échange de paroles entre Paul et le Christ ; il est difficile de dire ce qu'ont été les autres, vu que les récits traditionnels sont le fruit d'une élaboration progressive des souvenirs apostoliques, sous l'influence des opinions qui avaient cours dans les premières communautés, et surtout des besoins de l'apologétique ; il semble que l'apparition aux Douze ait eu lieu dans un repas et que les apôtres virent Jésus rompant et distribuant le pain ; peut-être quelques-uns saisirent-ils des paroles ; la première manifestation du « don des langues », qui est devenue, dans les Actes, le récit de la Pentecôte, pourrait se confondre avec l'apparition aux cinq cents frères, dont parle Paul ; il est presque impossible que les apparitions aient commencé le troisième jour après la passion ; Pierre et les Douze ont dû avoir les leurs aussitôt après leur retour en Galilée ; mais les autres ne se sont produites qu'assez longtemps, des mois et peut-être des années après la mort de Jésus ; la date du troisième jour a été déduite des Écritures ou des opinions populaires touchant le rapport de l'âme avec le corps des défunts ; dans les cercles de missionnaires chez les païens, on a, de très bonne heure et peut-être en se rattachant à une tradition antérieure ou à quelque révélation particulière, attribué au Christ ressuscité un discours par lequel il transmettait aux disciples ses pouvoirs pour continuer sa mission sur la terre ; des visions se produisirent encore après celle qui amena la conversion de Paul, mais elles se rapportaient au Christ dans le ciel et ne concernaient pas Jésus ressuscité sur la terre ; avec le temps, l'on

1. P. 7 : pourquoi écrire *quum* ? — P. 125, l. 4, lire : *legibus*. — P. 171, l. 5, lire : *liberté*.

s'habitua à regarder la principale des premières apparitions comme étant celle où le Sauveur prit congé des siens, et, prêtant à ce départ une mise en scène empruntée à l'idée qu'on se faisait du retour attendu, on créa l'ascension.

La critique détaillée de ces conclusions, fondées sur une analyse très pénétrante et très minutieuse des textes, nous entraînerait trop loin. Notons seulement, en ce qui regarde la découverte du tombeau vide, que la négation de M. M. aurait besoin de s'appuyer sur un examen plus approfondi du récit de Marc. Ne semblera-t-il pas arbitraire de contester l'historicité d'un tableau qui est visiblement d'un intérêt capital pour l'évangéliste, sans avoir déterminé au moins sommairement le caractère général du livre que ce tableau achève et couronne ? Il paraît d'ailleurs assez peu logique de contester le tombeau vide en admettant la sépulture par Joseph d'Arimathie. Celle-ci est coordonnée dans tous ses détails à celui-là ; ce sont les deux parties corrélatives d'un même argument, et l'une n'est pas mieux ni moins garantie que l'autre. Si les femmes galiléennes ne sont pas allées au tombeau le dimanche matin, elles n'ont pas vu Joseph ensevelir Jésus le vendredi soir : la tradition de la sépulture n'a plus de témoins. Et si le témoignage de Paul ne prouve pas l'historicité du troisième jour, il ne prouve pas davantage en faveur d'une tradition précise sur l'ensevelissement. Paul enseigne (I *Cor.* xv, 3-4) que le Christ est mort pour nos péchés, *selon les Écritures*, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité le troisième jour, *selon les Écritures* : ne veut-il point marquer le rapport de la sépulture avec les prophéties, et ne devait-il point aussi indiquer la sépulture pour donner relief à la résurrection ? En tout cas, la façon dont il parle de la sépulture atteste une préoccupation apologétique bien plus qu'un souvenir déterminé qui se confondrait nécessairement avec le récit de Marc touchant Joseph d'Arimathie. Il s'agit donc de savoir si ce récit est suffisamment consistant par lui-même dans ses deux parties, sépulture par Joseph et découverte du tombeau vide.

Après avoir analysé les témoignages, M. M. entreprend toute une étude sur l'état visionnaire et les phénomènes de vision, passant en revue les principaux cas fournis par l'histoire et en déterminant le caractère pathologique. Il observe avec raison que la même tare physique ou le même accident morbide ont souvent une tout autre portée, d'autres résultats, une autre signification selon qu'ils se rencontrent dans un homme de génie ou chez un esprit borné, selon que le sujet est doué d'une grande âme ou d'un cœur égoïste. César et Napoléon, Mahomet, saint François d'Assise et sainte Thérèse ne sont point des malades à confondre dans le commun des épileptiques et des hystériques. Il est des gens qui sont puissants par leur infirmité. L'apôtre Paul appartenait à cette catégorie. Il était atteint d'une maladie nerveuse et il a eu des visions au cours de son apostolat. Ce que l'on sait

de sa carrière avant sa conversion suffit pour qu'on puisse parler d'extrême surexcitation dans le temps qui a précédé la vision de Damas. Tout ce qu'il avait pu apprendre sur Jésus et ses fidèles l'avait sans doute impressionné plus qu'il n'eût voulu et plus qu'il n'en avait lui-même conscience. M. M. essaie de représenter le combat qui s'est livré dans l'âme de Paul, en supposant, après beaucoup d'autres théologiens protestants, qu'il s'agissait déjà du problème de la justification individuelle par la foi ou par la Loi. Peut-être n'y faut-il pas chercher tant de finesse. Mais il est parfaitement vrai que la parole « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi », n'est pas métaphorique et qu'elle exprime la psychologie de Paul, un dédoublement de personnalité dont on a d'autres exemples, le moi supérieur de l'apôtre, ce que l'antiquité appelait le génie ou le démon d'un homme, étant le Christ immortel. Et l'on voit ainsi comment Paul croyait à la résurrection du Sauveur, c'est-à-dire au Sauveur ressuscité, la vision de Damas étant comme l'incident initial d'une expérience *sui generis* qui s'est perpétuée dans la vie du converti.

La foi de Paul a été conditionnée par celle d'Étienne et des premiers apôtres : d'où venait celle-ci ? Quelqu'un a cru le premier, sans suggestion d'autrui, à la résurrection de Jésus. M. M. renonce à tirer argument de la transfiguration et de la scène racontée dans *Act.* x, 9-20, pour établir que Pierre aussi était sujet à des transports extatiques. Il croit pouvoir insister davantage sur la commotion qu'éprouvèrent les apôtres, après l'arrestation de leur Maître, sur leur fuite éperdue jusqu'en Galilée, et sur le déchirement intérieur résultant du coup violemment porté à leur espérance. Pierre a dû souffrir plus que tous les autres, et il était désigné pour la première vision, qui, dans un tel milieu, appela les suivantes. Il est certain que l'espérance des disciples avait été surexcitée au plus haut point et qu'elle n'avait pas fléchi, sauf chez Judas, jusqu'à l'heure de la catastrophe, en sorte que la déconvenue subite, chez ces natures simples, n'excita pas le doute sur l'objet de la foi antérieure, mais un abattement de surprise après lequel, les apôtres étant hors de danger par leur retour en Galilée, cette foi réclama son objet et le retrouva. Le moment du repas commun était, remarque M. M., celui où le souvenir de Jésus s'offrait à ses fidèles avec le plus de force pénétrante : de là le rapport des apparitions avec les repas des disciples. A quoi l'on peut ajouter que, le Christ ayant, dans la dernière cène, donné rendez-vous aux siens pour le festin du royaume céleste, l'idée de sa présence dans le repas commun n'évoquait pas seulement celle de sa résurrection et de l'avènement du royaume par le fait même de cette résurrection, mais celle du festin messianique réalisé en quelque façon dans le repas de communauté auquel Jésus, même invisible, préside réellement ; si bien que la cène chrétienne est née, pour ainsi dire, en même temps que la foi à la résurrection.

Cette foi étant acquise, dit M. Meyer, les apôtres ne pouvaient tenir secrète la victoire de leur maître, et le mouvement de prosélytisme se traduit dans les discours du Christ ressuscité. Ainsi tout s'explique, au point de vue de l'histoire, par la foi antérieure des disciples et par le caractère de cette foi, par l'impression unique reçue de Jésus vivant. Pour concilier les résultats de sa critique avec les exigences fondamentales de la profession chrétienne, M. M. cherche, pour finir, suivant un procédé connu, que j'ai apprécié dans *l'Évangile et l'Église*, à déterminer l'essence du christianisme en prenant de l'enseignement évangélique ce qui appartient en propre à Jésus : ce ne serait pas la foi au Dieu père, qui en effet n'était pas une nouveauté absolue à l'égard du judaïsme, mais la foi à la valeur infinie de la personnalité humaine devant Dieu. Le qualificatif « infini » est au moins de trop. La définition même laisse voir que le sentiment de Jésus à l'égard de l'humanité résulte du sentiment qu'il a pour Dieu; elle accuse une tendance individualiste qui n'est pas dans l'Evangile, et elle sacrifie l'espérance religieuse, qui domine celui-ci, à son élément moral, qu'elle déforme en le modernisant. Que l'humanité adore dans le Christ l'idéal excité en elle par Jésus lui même, et que le Sauveur soit vraiment réssuscité quand il revit en nous, ce sont des considérations que l'historien peut admettre, mais sur lesquelles on n'a pas lieu de s'arrêter ici. Le mérite principal du livre de M. M. est dans l'ampleur, la finesse, la lucidité qui caractérisent la discussion des textes évangéliques et des origines de la foi à la résurrection. Toutes les conclusions n'en sont pas nouvelles ; mais cet ouvrage doit être le plus complet et le plus clair qui existe, à l'heure présente, sur un sujet dont il est superflu de relever l'importance.

Alfred Loisy.

Charles Schmidt, **La réforme de l'Université impériale en 1811.** Paris, soc. nouv. de librairie et d'édition. 1905, 132 p. in-8°.

Cette étude instructive et neuve pourrait s'intituler : la précaution inutile. En organisant le monopole universitaire par ses décrets de 1808 et de 1811, Napoléon avait voulu soustraire l'éducation de la jeunesse à l'influence romaine. C'était au moment même où s'engageait sa lutte avec le pape. Comment les mesures rigoureuses qu'il avait édictées furent éludées et tournées dans la pratique, comment ses volontés furent trahies par le grand-maître Fontanes [1] et ses collaborateurs du haut en bas de l'échelle, depuis les inspecteurs généraux jusqu'aux proviseurs en passant par le Conseil de l'Université et les conseils académiques, comment les évêques parvinrent à maintenir

1. Fontanes avouait dans une lettre au préfet du Finistère qu'il nommait les principaux des collèges sur la proposition des évêques (p. 44).

de plus en plus nombreuses et prospères, sous le nom de petits séminaires ou d'écoles secondaires, des institutions rivales des lycées et imbues des doctrines ultramontaines, c'est ce que nous montre M. Schmidt avec force et précision. Mais où M. S. accuse surtout la trahison des agents, je serais plutôt porté à dénoncer l'illogisme d'un système qui, fondé sur l'Église, pensait pouvoir faire à l'Église sa part. Pour dresser l'Université contre Rome, il aurait fallu commencer par ne faire pas entrer Rome dans l'Université. Voilà pourquoi la précaution fut inutile.

Dès 1810, Napoléon eut le sentiment que ses ordres n'étaient pas exécutés. Il prescrivit à son ministre de la police de procéder à une vaste enquête par l'intermédiaire des préfets et des commissaires de police. Ce sont les dossiers de cette enquête, malheureusement très incomplets, que M. S. a utilisés. A défaut des rapports des préfets qu'il n'a pu retrouver, il publie *in extenso* l'analyse officielle qui en a été faite dans les bureaux du ministère. Ces documents administratifs et policiers demanderaient à être contrôlés par les rapports des proviseurs, recteurs et inspecteurs généraux qui en forment la contre-partie. Il est fâcheux que M. S. malgré toutes ses recherches, n'ait pas réussi à les découvrir. La correspondance des proviseurs, conservée en minutes dans les archives des lycées, lui aurait sans doute fourni bien des indications utiles. Je lui signale que cette correspondance commence à être dépouillée dans les nombreuses monographies qui paraissent chaque jour. Il trouvera à y glaner quand il reprendra cette esquisse. Il a cru pouvoir suppléer à l'absence des témoignages universitaires contemporains par des témoignages postérieurs. Il constate que les anciens inspecteurs généraux de l'Empire se sont vantés publiquement après 1815 de leur indocilité aux volontés du maître. Il enregistre surtout l'éloge que Louis XVIII leur adressa alors d'avoir constamment lutté « contre le but même des institutions qu'ils étaient appelés à mettre en œuvre ». Il aurait pu ajouter que la reconnaissance des catholiques ne fit jamais défaut à la mémoire de Fontanes et rappeler que par un décret de l'Assemblée nationale le lycée Condorcet devint le lycée Fontanes après la guerre de 1870.

Pour ma part, je souscris complètement aux conclusions de M. S. et je suis persuadé qu'elles ne pourront qu'être fortifiées par les travaux ultérieurs que son mémoire va susciter.

A. Mathiez.

G. Rydberg, **Zur Geschichte des franzoesischen E.** II, 3 : Monosyllaba im franzoesischen (Artikelformen und Objektspronomina). Almqvist et Wiksells, Upsala, 1904 ; un vol. in-8, pp. 409-618.

M. Rydberg vient de donner une suite à des études commencées depuis longtemps déjà, et dont il a été parlé ici à différentes reprises

(voir la *Revue critique* du 14 février 1898, et celle du 6 février 1899). A mesure qu'il avance, sa méthode progresse et s'affermit, semble-t-il. Les deux cents pages qu'il publie aujourd'hui — même après celles qui se trouvent à la fin de la *Grammaire* de M. Meyer-Lübke (III, § 715 sqq.) — seront les bienvenues, car elles constituent un véritable enrichissement pour la philologie française. Il s'agit avant tout dans cette étude des Pronoms compléments (les détails donnés sur l'article n'y occupent guère qu'une vingtaine de pages), et, ayant à traiter un tel sujet scientifiquement, M. R. est parti naturellement du grand fait de l'enclise, reconnu et constaté pour l'époque du latin vulgaire. De là dans le très ancien français, sous l'action de l'accent et à la suite de l'effacement des finales, des formes complexes bien connues, telles que *nem* (ne-me), *sim*, *nel*, etc. Mais pourquoi ces complexus se sont-ils ensuite résolus à un moment donné, vers la fin du XI^e^ siècle, quoique la tradition épique du XII^e^ les conserve encore, et que même on les retrouve sporadiquement bien plus tard ? Il y a eu là une réaction, qui n'est pas seulement graphique (puisque *jes* par exemple est redevenu *je les*), qui n'est pas non plus d'ordre mécanique (puisque les complexus de l'article *al*, *del* ont persisté). Cette réaction ne peut s'expliquer, je crois bien, que par un impérieux besoin de clarté, par le désir qu'on a eu de sauvegarder l'individualité des mots utiles à la compréhension de la phrase ; bref, c'est la volonté consciente des sujets parlants qui est intervenue, et qui a lutté contre les fatalités aveugles de l'évolution phonétique. Tout ceci, je trouve que M. R. ne l'a pas fait ressortir avec assez de force, un peu porté qu'il est vers les explications purement mécaniques. C'est là d'ailleurs la seule critique sérieuse que j'adresserai à une étude si remarquable par la façon dont y ont été débrouillées des questions difficiles, si remarquable aussi par les résultats obtenus.

Ces résultats, je ne puis évidemment les faire connaître tous ici par le détail ; mais en voici du moins quelques-uns, parmi ceux qui me semblent saillants. M. R. a retracé, par exemple, l'histoire de l'ordre des mots dans les phrases comme *si le vos di* (c'est l'ordre normal du vieux français), et indiqué comment on était passé ensuite à *si vous le di* (p. 503 sqq.). Il a indiqué de même pourquoi le type ordinaire des formules interrogatives, qui était encore *Dis me tu verité? Cuidiez le vos?* à l'époque de Rutebeuf, s'est peu à peu modifié (p. 541-547). Tout cela est fort intéressant. Et ce que ce travail aura de plus utile encore peut-être, c'est que, à l'aide de nombreux exemples, il précise nos idées sur les divergences dialectales existant au moyen âge dans nos provinces : disons mieux, il pose les bases de cette syntaxe comparative encore si mal connue, et en dégage d'ores et déjà quelques-uns des traits essentiels. Ainsi M. R. semble bien avoir démontré que, tandis que le type de construction *por toi vengier* était absolument dominant dans toute la France centrale, c'est à l'Est seu-

lement et au Nord-Est qu'ont été usitées les combinaisons *por toi* ou *por ti a vengier*. Puis attachait-on assez d'importance aux restes d'un ordre tout différent (*por vengier le*), largement conservés à la même époque dans le Nord-Ouest, c'est-à-dire en Normandie ? De tout cela, et du fait aussi que *le vengier* pouvait être pris substantivement derrière une préposition, il est résulté que la place des mots n'est pas restée fixe, et que notre ordre moderne commence à apparaître vers le milieu du XIVe siècle, puis fait de rapides progrès (p. 580-612). Un autre point de grande importance pour l'histoire dialectale est le suivant : tandis qu'une formule originelle *sálva me* était devenue de bonne heure au centre et au nord-ouest de la Gaule *sálva-mè*, *sálva-mé* (d'où plus tard *sauve mei*, *sauve moi*), la même formule resta intacte à l'Est, ce que prouvent les formes postérieures comme *sauve me*, ou encore *laisse m'aler* (p. 462 sqq.). En général dans toute cette région de l'Est (n'est-ce pas sous l'influence des populations germaniques qui avaient un accent initial ?) l'accentuation proparoxytonique s'est beaucoup mieux maintenue qu'ailleurs ; c'est par là qu'apparaissent surtout dans les textes les mots tels que *ordene*, *virgene*, etc. Et M. R. a raison de citer à l'appui (p. 475) des phrases de patois moderne : *dimelle* (dis-le-moi), empruntées à l'Atlas Gilliéron-Edmont ; mais il aurait dû rappeler aussi le passage très caractéristique de Ménage, et qui confirme si bien sa thèse, à savoir qu'au lieu d'*aimé-je* les Lorrains ont l'habitude de prononcer *aime-je* « avec les deux *e* féminins de suite » (*Observations*, p. 103). — Quoi qu'il en soit, on voit l'intérêt de l'étude qu'a conçue et exécutée M. R. sur notre ancienne langue. Il l'a fait avec un grand luxe d'exemples à l'appui ; je ne dis pas qu'il y en ait trop, car d'abord ces exemples sont, autant que possible, classés géographiquement et chronologiquement : de plus, si ces longues pages de citations font quelquefois perdre un peu au lecteur le fil des raisonnements et des déductions, il était cependant à peu près inévitable qu'on les trouvât ici accumulées. Et sans doute, soit dans le temps, soit dans l'espace, il y a presque toujours un certain nombre d'exemples qui semblent contrarier sinon contredire les théories exposées, les règles formulées par l'auteur : il a eu raison de les citer comme les autres, car c'est de la probité scientifique, et de plus c'est le cas de dire que l'exception confirme la règle. Ou bien, si l'on préfère, cela prouve que de bonne heure déjà en France, et par la littérature évidemment, les façons de parler d'une province tendaient à pénétrer dans les autres. Lorsqu'il s'agit de matières si délicates, si ténues parfois, il y a une question de plus ou de moins qui se pose ; c'est l'usage dominant à un moment donné sur tel ou tel point du territoire, qu'il s'agit de démêler et de constater. M. Rydberg l'a fait dans la mesure du possible, avec une excellente méthode, grâce à des analyses très patientes, très méritoires, et qu'on ne saurait vraiment trop louer.

E. BOURCIEZ.

Hugo Schuchardt an **Adolf Mussafia**, Graz im Frühjahr 1905 (Chez Leuschner et Lubensky, libraires de l'Université). Plaquette gr. in-fol. de 41 pages.

En souvenir de leur longue amitié et aussi de ses beaux travaux sur les Dialectes italiens, M. Schuchardt vient de dédier à Mussafia[1] cette plaquette luxueusement imprimée, dont le format ne laisse pas d'être quelque peu incommode. Mais ceci est un détail. Je ne surprendrai personne en disant que, dans cette étude de sémantique, M. S. a déployé la virtuosité d'investigation à laquelle il nous a depuis longtemps accoutumés : il se promène avec une sorte d'ivresse, pourrait-on dire, dans le « jardin des mots », et il n'est pas toujours facile de l'y suivre; c'est peu que d'être linguiste, il faudrait encore posséder, dans des branches très diverses, des connaissances tout à fait techniques. Trois points sont successivement traités dans cet opuscule. Le premier se rapporte au nom des *chenets*, qui s'appellent *cunin* dans le Milanais, et *morillo* dans certaines contrées de l'Espagne. Chemin faisant, l'auteur discute l'étymologie de *landier* telle que l'a posée naguère M. Meringer, rapportant le mot à un type de l'ancien celtique *anderá* (appuyé sur des termes irlandais et kymriques signifiant « jeune femme » et « génisse »). M. S. fait à ce propos déjà des rapprochements de diverse nature. Mais ce n'était encore là pour lui qu'une sorte de mise en train. Son effort a porté sur l'histoire de l'instrument que nous nommons *dévidoir*, et qui s'appelle en allemand *haspel* (d'où en Italie *aspo* et quelquefois *aspo girevole*) : cette histoire, il l'a tracée avec amour, avec une science inlassable, depuis l'époque latine jusqu'à nos jours, tenant compte des synonymes usités dans les divers pays romans (tel en Espagne *argadillo* qui semble se rattacher à *organum;* au midi de la France *debanadou* qui vient de *depanare*, *travoulh* ingénieusement rattaché à un type *traduculus* de *traducere* — je ne vois pas cependant que *gusmet* et *gusmera* aient été discutés). Puis il tient compte aussi — car au fond c'est là l'essentiel — des changements qui peuvent s'être produits, suivant les temps et les lieux, dans la disposition des pièces du mécanisme, et montre comment les dénominations sont en rapport avec ces transformations. Cela lui permet de noter des nuances très subtiles, et de fixer la valeur exacte d'un proverbe comme en italien *Credere di fare un aspo e fare un arcolaio*, où la langue courante ne voit plus guère que deux mots à peu près synonymes. Dirai-je enfin que l'universelle érudition de M. S. lui permet de suivre le « dévidoir » dans les pays slaves et notamment dans la région des Balkans? Le tout est illustré de petites figures (quelquefois de gravures empruntées à d'anciens livres), qui permettent de suivre les développements, et qui ne sont

1. Ce compte rendu était écrit au moment où j'apprends la mort de l'éminent philologue, survenue à Florence le 7 juin dernier.

pas sans quelque analogie avec les planches de l'Encyclopédie de Diderot : cette technique manuelle, très loin de notre machinisme moderne, a je ne sais quelle saveur traditionnaliste, elle fait songer aux vieilles choses d'autrefois, et s'accorde bien avec la figure symbolique de la fin, une fileuse égrenant des étoiles en tordant sa quenouille. — Mais il faut dire qu'avant de conclure, M. S. a encore abordé l'histoire d'un engin de pêche appelé *negossa* dans certains dialectes italiens, sorte de filet formant poche, et qui n'est pas sans analogie en somme avec le *bertovello* ou notre *verveux* français. Malgré la forme intervertie *ganossa*, qui pourrait faire songer à une influence de *nassa*, il faut sans doute se contenter de voir dans ce mot le latin *negotia* (et au nord de l'Italie, en effet, le groupe *ty* peut aboutir à *ss*, non pas à *zz* comme dans *palazzo*). Parlant de pêche, M. Schuchardt n'a pas manqué de rappeler à deux reprises (p. 31 et p. 37) son équation *trovare* = *turbare* : laissons de côté cette trop fameuse étymologie, et remercions l'auteur de la science qu'il vient de déployer une fois de plus à débrouiller l'obscure filiation des vieux mots.

E. Bourciez.

P. Meyer, **Pour la simplification de notre orthographe,** Mémoire suivi du rapport sur les travaux de la Commission chargée de préparer la simplification de l'orthographe française. Paris, Delagrave, 1905; in-8° de 51 pages.

P. Clairin, Exercices français entièrement nouveaux extraits du Dictionnaire de l'Académie. Paris, H. Paulin, 1905 ; in-8° de 36 pages.

Voici deux opuscules de bataille, le premier conservant toutefois une allure et un caractère presque officiel. C'est toujours de la « réforme de l'orthographe » qu'il s'agit : il le faut bien, puisque, décidée en principe, elle n'a pas l'air d'aboutir très vite dans la pratique, et que le public paraît d'ailleurs s'en préoccuper médiocrement. J'avoue en toute humilité que je fais partie de ce gros public, et que ces questions relatives au costume des mots ne me passionnent point. Lorsqu'il y a quelques années on a prétendu « simplifier la syntaxe française », la prétention m'a semblé si étrange que j'ai cru devoir protester pour ma part avec quelque vivacité. Aujourd'hui c'est d'orthographe qu'il est question, et c'est là tout autre chose. Au fond le débat est circonscrit entre logiciens d'une part et traditionnalistes de l'autre, ou bien encore — et plus qu'on n'a l'air de s'en douter — entre ceux que les psychologues appellent des « auditifs » et des « visuels » : les premiers se contenteraient volontiers de *cintiller*, les seconds (parmi lesquels beaucoup de poètes) ne peuvent se faire à l'idée de ne plus écrire *scintiller*. Qui a tort ou qui a raison? Cela me paraît assez indifférent; mais j'aurais mauvaise grâce d'ailleurs à prétendre que

notre orthographe actuelle soit parfaite. Donc c'est elle que M. P. Meyer attaque dans sa brochure, et vigoureusement. Ayant été président d'une Commission quasi officielle qui a délibéré pendant dix-huit mois, il publie ici (p. 25-51) le rapport sur les travaux de cette Commission, et c'est tout naturel : mais il l'a fait précéder d'un petit plaidoyer historique et philologique où il expose toutes les raisons qu'on aurait pour simplifier notre graphie. Je n'ai point l'intention d'analyser ces pages ; il faut les lire, car elles présentent, résumées d'une façon sûre, tous les arguments pour ou contre, elles sont écrites de verve et pleines d'un bon sens incisif, par dessus tout avec une méthode et une science impeccables, comme il fallait s'y attendre. C'est à peine si j'y relève çà et là quelques expressions qui ont évidemment trahi la pensée de l'auteur. Ainsi, p. 13, il n'est pas tout à fait exact de dire que *x* a le son de *cs* dans les mots comme *exil*, *exemple*. Au bas de la page précédente M. M. déclare que « déjà il y a beaucoup de personnes qui ne se doutent pas que l'*l* est mouillée » dans *cil* : je crois même que c'est la grande majorité, et qu'une prononciation *siy* n'est plus exempte d'un certain ridicule. Puis, dans tout ce passage, à quoi bon parler d'*l mouillée*, et qu'est-ce que cela peut signifier relativement à notre français actuel ? Il faudrait au moins l'indiquer. N'insistons pas. — Reste le Rapport, où se trouvent énumérées et cataloguées très méthodiquement les modifications orthographiques que propose la Commission, et auxquelles elle s'est arrêtée comme à un minimum. Je ne veux pas non plus reprendre cette énumération, ni entrer dans la discussion de chaque cas particulier. Voici, à bâtons rompus, quelques-unes des remarques que j'ai faites en lisant. D'abord — et au risque de passer moi aussi pour un « visuel » — je n'aime pas beaucoup *arkéologue* : ce *k* me paraît barbare. S'il faut absolument changer, ne pourrait-on pas se contenter d'*arquéologue*, conformément à *question* (qu'on ne propose pas encore d'écrire *kestion*, mais cela viendra peut-être,) ou à *quille* que nous avons tiré du germanique *kegel* ? A vrai dire, le changement de *ch* en *k* n'atteindra jamais qu'un nombre de mots assez restreint. Mais il n'en serait plus de même, si l'on se mettait à écrire *roze*, *épouze*, *cauze*, etc., etc. Voilà une multiplication de *z* qui ne laisse pas d'être inquiétante, au point de vue esthétique, quelque bonnes raisons qu'on allègue d'ailleurs pour la déclarer indispensable. Alors, pendant qu'on y était (et puisque aussi bien on conserve, je ne sais pourquoi, le *z* dans *vous aimez*, *nez*, *chez*, *assez*), pourquoi ne l'avoir pas adopté pour remplacer l'*x* dans *beaux*, *époux* ? Cela eût épargné la peine d'avoir à dire que dans *beaus enfants*, *épous assortis*, l'*s* prend un son spécial. Il est vrai que cela eût maintenu des complications dans la formation du pluriel. Ah ! c'est très joli de vouloir simplifier l'orthographe française, mais décidément ce n'est pas facile, et les membres de la Commission ont dû s'en apercevoir à mainte reprise. Ainsi ils proposent d'écrire *cliant*, tout en conservant *ardent*

(à côté d'*ardament* du reste, et voilà bien des complications) : c'est avec l'excellente intention de le distinguer de *chrétien;* mais, tant qu'on garde *ardent*, la tendance ancienne qui était de prononcer *chrétian*, pourra bien réapparaître. Je ne dirai rien des cas isolés : il me paraît puéril de vouloir rétablir un *t* dans *appas*, sous prétexte que ce mot est originellement le pluriel d'*appât*. Quant à la graphie *fame*, elle est assurément très logique, mais je suis bien sûr d'avance qu'elle va faire pousser des cris de paon — ou de *pan*, suivant la nouvelle orthographe. Je ne dis rien non plus des *th* et des *ph* grecs; il m'est assez indifférent d'écrire *filosofie*, comme Voltaire, mais j'avoue que je répugne un peu à *ftisie:* ce groupe *ft* me paraît particulièrement bizarre au début des mots. Enfin, je trouve tout à fait légitime qu'on cherche à supprimer (dans une certaine mesure) les consonnes doubles, lorsqu'elles ne se font pas entendre, et ce serait là de la bonne besogne. Seulement il y faut du doigté, car la matière est fertile en contestations, et il importe de suivre scrupuleusement les indications de l'usage. La Commission s'y est-elle toujours conformée ? Je ne le pense pas, et je n'en veux qu'un exemple. Je trouve ici (p. 40) une liste de vingt-neuf mots où l'on propose de réduire *ll* à *l :* or, sur ces vingt-neuf mots, il y en a sept, c'est-à-dire le quart, pour lesquels le *Dictionnaire Général* indique une prononciation par *l* double (ce sont *alléger*, *allégresse*, *collection*, *collègue*, *ébullition*, *pellicule*, *solliciter*). Qu'en pense M. Thomas, qui est un des auteurs du Dictionnaire, et qui faisait aussi partie de la Commission ? Pour ma part, je n'hésite pas : c'est le Dictionnaire qui a raison, et dans la liste des vingt-neuf mots il y en a même deux ou trois autres au sujet desquels j'éprouve certains scrupules. Mais je garde pour moi ces impressions subjectives, dont il faut un peu se défier : je ne saurais être taxé de parti pris, puisque je me suis borné à citer un fait. En somme, je crains bien que la Commission n'ait fait une œuvre moins cohérente qu'elle n'en a l'air sur le papier, grâce à la rigueur et à la clarté de l'exposé de M. P. Meyer. Et je crains aussi qu'il n'y ait là une cote mal taillée, qui sera de nature à ne satisfaire personne. Les partisans de la réforme trouveront que, par timidité, on n'a pas été assez loin, qu'on a laissé subsister trop d'anomalies et de contradictions ; les archaïsants (je devrais écrire sans doute *arkaïzants*) ne s'en plaindront pas moins qu'on les dérange de leurs habitudes, et protesteront au nom de l'esthétique. Auront-ils tort les uns et les autres ? Quant à moi, je serais assez partisan, si l'on veut simplifier notre orthographe, de le faire une fois pour toutes, radicalement, et de façon à ce qu'il n'y ait pas à y revenir d'ici quelque cinquante ans — quand nous n'y serons plus. Le veut-on, oui ou non ? tout est là. Mais ces perpétuels débats, où tout est toujours à recommencer, ont je ne sais quoi d'énervant. La Commission actuelle a mieux aimé procéder par le système des petits paquets — petits paquets que l'Académie française de son côté a déjà

déclarés trop gros. Il est vrai qu'on songe à se passer de son concours, et il est fortement question en ce moment d'arriver, avec l'aide du ministre de l'Instruction publique — celle des Chambres au besoin, — à établir une sorte d' « orthographe d'état ». La tentative ne laisse pas d'être curieuse, et qui vivra verra : mais, comme elle touche presque à la politique, je n'ai pas à m'en occuper ici.

Déjà quelque peu malmenée dans l'opuscule de M. P. Meyer, l'Académie est encore plus directement battue en brèche dans celui de M. Clairin. Le titre seul de la brochure l'indique suffisamment, et l'auteur a pris soin d'en souligner l'ironie par une épigraphe qui est un dilemme en forme : « *Si le* Dictionnaire de l'Académie *fait autorité, ces exercices peuvent être donnés dans les écoles. — Si ces exercices sont ridicules ou absurdes, le dictionnaire dont ils sont extraits peut-il faire autorité?* » Puis vient alors la série des exemples à l'appui, méthodiquement classés : coquilles typographiques inexcusables dans une publication de ce genre, définitions bizarres pour ne pas dire plus, manques de concordance fréquents — quelques-uns bien divertissants, comme celui qui attribue au dromadaire et au chameau, indifféremment, tantôt deux bosses et tantôt une seule. A vrai dire nous savions un peu tout cela, et bien d'autres ont déjà adressé à l'œuvre académique ces critiques ou tout au moins des reproches analogues. Ceux qui s'occupent de l'histoire de la langue ne consultent plus guère les diverses éditions du *Dictionnaire* (et encore!) que pour y trouver la liste des mots admis, à une date donnée, dans l'usage courant. Quant au reste, définitions, classement des sens, choix des exemples, nous sommes fixés sur sa valeur. L'œuvre était médiocre dès 1694, et n'a guère été s'améliorant depuis : je dirai même qu'elle n'est pas susceptible de s'améliorer, étant donnée la façon dont les collaborateurs y travaillent. L'Académie est une institution décorative, elle compte parmi ses membres des hommes d'esprit, des écrivains de talent, — mettons de génie, — mais que tout cela lui confère une compétence lexicologique, c'est autre chose. Furetière le savait bien déjà, lui qui fut exclu de la Compagnie parce qu'il avait fait un dictionnaire; et Littré aussi, qui y a été admis pour en avoir fait un. Mais, comme le grand public ne se rend pas toujours assez compte de cela, il n'est point mauvais qu'on le lui répète de temps en temps. C'est précisément ce que vient de faire M. Clairin, avec une justesse qui me paraît rarement en défaut. La forme de sa brochure, avec des allures de pédagogue pince-sans-rire, est peut-être d'une ironie un peu tendue à la longue : mais on ne s'ennuiera pas à la parcourir.

E. Bourciez.

Vida de D. Quijote y Sancho *según Miguel de Cervantes Saavedra, explicada y comentada*, por Miguel de Unamuno. [Madrid, Fernando Fe, 1905, 427 p. in-8°. Prix : 4 pesetas].

Il importe, avant de lire ce livre, qui est la production la plus originale du centenaire du *D. Quichotte*, de prendre connaissance de l'article publié par son auteur dans *La España Moderna* d'avril dernier sous le titre : *Sobre la lectura é interpretación del Quijote.* Cet article en constitue la préface manquante et ses idées justifient les lignes qui vont suivre.

Des deux manières de traiter un texte littéraire : d'une part le procédé critique moderne, historique et documentaire, basé sur la collation des manuscrits ou la comparaison des éditions, l'investigation des sources et l'établissement de la filiation intellectuelle, de l'autre le vieux système scolastique de la glose, de l'amplification oratoire et rhétoricienne, du commentaire édifiant une nouvelle œuvre sur l'œuvre initiale, c'est la seconde qu'exalte et adopte M. Unamuno. Son enthousiasme anticritique lui dicte des phrases véritablement extraordinaires. « J'estime, écrit-il, que l'une des plus grandes calamités qui puisse s'abattre sur le *Quijotisme*, ce serait la découverte du manuscrit original de *Quijote !* » (p. 18). En conséquence, il recommande, quelques lignes plus bas, comme remède merveilleux à la monstruosité philologique..... la dactylographie, « invention admirable et bienfaisante, que tous les écrivains, j'imagine, devraient adopter pour en finir avec l'écriture à la plume » (p. 19). Que l'on daigne noter que l'auteur de ces imprécations n'a rien d'un humoriste, qu'il est recteur de l'Université de Salamanque et qu'il est communément désigné dans les milieux de la jeunesse universitaire espagnole par l'épithète de *el sabio Unamuno.*

En conséquence, le livre qu'il a écrit diffère totalement des contributions coutumières à l'intelligence du roman de Cervantès. L'érudition n'étant qu' « une formule mal déguisée de paresse spirituelle » (p. 6) et les savants « une catégorie d'hommes insupportables » (p. 8), son œuvre affecte la forme d'un commentaire philosophico-moral, d'une glose de l'esprit du *D. Quichotte*. Peu lui importe, au surplus, que l'auteur en soit Cervantès — en qui, cependant, il distingue « un cas typique d'écrivain énormément inférieur à son œuvre » (p. 14), — que telles ou telles particularités lexicographiques ou syntaxiques en caractérisent le style — dont il proclame carrément qu'il « n'est nullement un bon modèle de langue et de phrase littéraires castillanes », qu'il « a exercé des ravages en qui a voulu l'imiter » (p. 13). Entendant exclusivement « séparer Cervantès du *Quijote* et faire qu'au fléau des cervantophiles ou cervantistes se substitue la légion sacrée des Quijotistes » (p. 14); convaincu que « le quijotisme nous manque autant

que le cervantisme nous déborde », (id.) il ne va pas, certes, cette fois jusqu'à l'essai promis, dans lequel il soutiendra « que Cervantès n'a pas existé, mais bien D. Quichotte » (p. 18), il se contente de nous donner la version originale de la vie de ce dernier ainsi que de son écuyer, qu'il a reconstituée par ses seules facultés imaginatives, d'où découle pour lui la vraie science.

Il est inutile d'insister sur l'équivoque élémentaire dont est tissé ce manifeste. Libre à un Recteur espagnol d'imprimer que l'érudition n'est qu'un « moyen d'éviter de penser pour son compte, en se bornant à exposer ce que d'autres ont pensé » (p. 6). Ce qui est grave et inquiétant, c'est qu'il puisse, de la sorte, détourner la jeunesse universitaire, ou simplement studieuse, de son pays de l'austère sentier de la science, où un petit mais vigoureux noyau de maîtres s'efforce de guider ses pas. Que la méthode préconisée par Unamuno soit une méthode d'exception ; que, généralisée, elle soit la pire des méthodes, c'est là un fait de sens commun, qui ne nécessite aucune démonstration. De ce que lui, esprit original, est capable, dans certains cas, d'en tirer de bons fruits, il n'en est pas moins évident de toute évidence que, pour la généralité, elle donnerait des résultats déplorables et justifierait le fameux mot de Cujas à propos des Bartolistes : *Verbosi in re facili, in difficili muti, in angusta diffusi.* D'ailleurs, qu'est-ce que ce *Quijote* qu'il nous commente, sinon un *Quijote* de son invention ? Or, une fois ouverte à la fantaisie des glossateurs, la voie n'a plus d'issues à prévoir et nous nous lançons à corps perdu dans l'anarchisme intellectuel médiéval. Mais est-ce la peine d'insister ?

Ces réserves faites, il reste que le livre est, je le répète, hautement intéressant. Des critiques espagnols ont parlé, à son sujet, de mysticisme. Si mysticisme il y a, c'est un mysticisme sain, parce qu'il mène à l'acte, qu'il tend à retremper les Espagnols d'aujourd'hui dans le meilleur de l'antique âme castillane. Tout de même, on ne s'étonnera pas peu de constater que l'écrivain qui accable de ses sarcasmes les Massorètes cervantistes — on ne prête qu'aux riches, dit-on : on sait qu'on a beaucoup prêté à Cervantès, à tort et à travers, comme chez nous à Rabelais — s'est imposé la tâche assez factice de rapprocher constamment la vie de l'Ingénieux Hidalgo de celle d'Ignace de Loyola, telle que l'a contée le jésuite Pedro Rivadeneira : mauvais exemple donné à ces pseudo-érudits, amoureux d'enseignements ésotériques et de comparaisons forcées. Dans le style, de nuance populaire voulue, les hispanisants reconnaîtront les préoccupations de l'auteur de *En torno al casticismo*. On n'y trouverait cependant guère plus d'une trentaine de vocables non consignés dans le *Diccionario de la lengua :* plusieurs sont empruntés au dialecte salmantin et ne sont, comme c'est souvent le cas, guère que des archaïsmes subsistant sous forme de provincialismes ; trois sont de la formation directe de l'au-

teur [1]. En somme, j'estime que le vrai titre du volume devrait être : *Vida de D. Quijote y Sancho según la volvió á pensar Miguel de Unamuno*. C'est un livre unique et qui ne devra pas faire école en Espagne.

Camille PITOLLET.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 août 1905.

M. Collignon, président, prononce une allocution au sujet de la mort de M. Jules Oppert, décédé le 20 août, et renouvelle l'expression des regrets que laisse à l'Académie la perte du savant assyriologue.

M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, le texte d'une inscription récemment découverte au Kef (Tunisie) par M. l'abbé Bonnel et dédiée à Nepotianus, *procurator ab actis urbi*. Cet office était déjà connu par une inscription africaine, trouvée à Macteur, il y a environ vingt ans (C. I. L. VIII, 11813). Mais la seconde charge remplie par ce Nepotianus, *procurator centenarius primae cathedrae*, est tout à fait nouvelle.

M. l'abbé Thédenat lit une note sur deux bas reliefs bien connus, trouvés à Pompéi. L'un et l'autre représentent des scènes du tremblement de terre de l'an 63 p. C. qui détruisit en grande partie Pompéi, Herculanum et d'autres villes. Sur le premier figure le côté N. du forum, avec le temple de Jupiter et son arc de triomphe : c'est un fait admis. Le second, suivant M. l'abbé Thédenat, représente un château d'eau situé près de la porte du Vésuve et la porte du Vésuve elle-même. Ces deux monuments ont un caractère votif, ayant été érigés par des Pompéiens échappés au péril du tremblement de terre.

M. Clermont-Ganneau propose une série de corrections graphiques et historiques à l'édition de Benjamin de Tudèle récemment donnée par M. Grünhut. Les plus curieuses portent sur la Grande et la Petite Mahomerie des Croisés, près de Jérusalem ; les Écuries de Salomon, à Jérusalem même ; le Mârestân, ou hospice des fous, à Bagdad ; la *feria*, grande fête annuelle au tombeau d'Ezéchiel, près de Babylone ; le détroit du Phare à Messine ; la ville d'Issoudun, etc.

M. Victor Henry, professeur à l'Université de Paris, communique une étude sur une théorie de physique indo-européenne par laquelle s'expliquent les sens variés du mot sanscrit *tapas*, « chaleur, souffrance, souffrance qu'on s'inflige volontairement, pénitence, ascétisme », ainsi que les propriétés miraculeuses que les documents théologiques de l'Inde ancienne attribuent à cette entité.

M. Alfred Merlin communique deux inscriptions récemment trouvées en Afrique, l'une à Bulla Regia, l'autre à Timgad, et relatives à Plautien, préfet du prétoire sous Septime Sévère, et à son fils.

Léon DOREZ.

---

1. Parmi les vocables empruntés au dialecte salmantin, à noter en particulier : *breẓar* (l'Académie a *briẓar*) : bercer ; *cogolmar* (*colmar*) et *cogüelmo* (*colmo*) ; *cotena* (*costra*) : croûte de saleté ; *desfalladero* (*derrumbadero*), en usage sur la rive du Duero, près de la frontière portugaise ; *entoñar* (*atollar*) : enterrer ; *marẓera* : neige de Mars ; *perinchir* [*per* + *henchir*] : combler la mesure ; *remejer* (lat. *miscere*, cf. : *huevo mejido*) : remuer : le mot s'emploie presque dans tout l'Ouest et le Nord-Ouest de l'Espagne ; *retuso* [lat. *retusus*] : têtu : l'auteur remarque avec raison que la forme populaire aurait dû être *reduso* ; *serano* [port. *serão*] : soirée ; *verbenear* [formé sur le vieux mot *vierben*, de *vermine*] : grouiller ; *ẓuñir* : lisser le filigrane d'argent en le frottant sur de l'ardoise. Enfin l'auteur propose l'étymologie de *oislo* [petite femme], qu'il ramène à *uxorem* [*ucsore, ocsore ; ocsole, ocsle ; ocsle, oisle.* Le passage de *oisle* à *oislo* le laisse perplexe. Je ne prendrais pas la responsabilité de cette philologie].

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. R. MARCHESSOU. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 16 septembre — 1905

The Brhaddevatâ attributed to Çaunaka, a summary of the deities and myths of the Rig-Veda, critically edited in the original sanskrit with an introduction and seven appendices, and translated into english with critical and illustrative notes, by A. A. Macdonell. (Harvard Oriental Series, edited by C. R. Lanman, vol. V-VI.) — Cambridge Mass., Harvard University, 1904. In-4°, 2 vol. de xxxv-200 et xvj-336 pp. Prix (cart.) : 3 dollars = 15 fr. 40.

La Brhaddêvatâ est un poème et un catalogue, une de ces productions hybrides dont on trouverait difficilement l'équivalent en dehors de la littérature hindoue. L'auteur se donne la tâche de suivre pas à pas le texte du Rig-Véda, en indiquant pour chaque hymne la divinité à laquelle il est dédié ou sont dédiées ses diverses stances : tantôt il dépêche une douzaine d'hymnes en un demi-vers, et tantôt il s'espace, sur une seule stance, en un développement d'une page. Ceci, lorsqu'il conte une légende; et alors il est tout particulièrement intéressant; car il a des mythes védiques certaines recensions bien à lui, qu'il est fort instructif de collationner avec les autres sources.

On conçoit la valeur d'un semblable document, soit pour la critique générale du texte du Rig-Véda, soit pour la connaissance détaillée de la mythologie védique. Or il n'en existait jusqu'à présent qu'une édition, de la *Bibliotheca Indica* (1889-1892), pour laquelle le présent éditeur se montre justement sévère. On ne lui renverra pas le reproche : en présence d'un ensemble aussi satisfaisant de tous points pour l'œil et l'esprit, — texte établi avec un soin merveilleux par

la collation de 16 manuscrits [1], corrections judicieuses, traduction irréprochable de justesse dans sa probe littéralité, notes abondantes qui renvoient le lecteur aux passages parallèles d'autres ouvrages ou lui facilitent l'intelligence d'un texte trop concis, — le terme de « chef-d'œuvre » vient naturellement sous la plume, et l'on a trop rarement l'occasion de le placer pour n'en point profiter. Ce qu'on appréciera par dessus tout, ce sont les sept index : des pratîkas ou commencements de stances du R. V. ; des auteurs cités dans la Bṛhaddêvatâ ; des hymnes, avec la ou les déités afférentes à chacun ; des légendes relatées dans le poème (41 en tout); des passages du poème cités dans d'autres ouvrages ; des relations à d'autres textes d'exégèse védique ; enfin, index des mots. Je laisse à penser ce que cette statistique, qui n'est que la moindre partie de l'ouvrage, représente de travail et d'orientation dans la littérature hindoue.

Quelques observations pour la forme. — Tome Ier, II, 24, *nâmnâ*, ne se construit que bien laborieusement avec *agnir iti*, et cet *iti* même le rend inutile ; étant donné le texte de Nir. 7. 14 cité aux notes (t. II, p. 37), il y aurait peut-être lieu de conjecturer une leçon telle que *namant*. — La première lettre de la p. 45 est un *v* au lieu d'un *d*. — Tome II, I, 111, *pitú* personnifié est traduit « the Draught » ; mais *pitú* est bien plutôt « the Food » ; cf. le sens du zend *pitu*, du breton *éd* et du gaélique *iodh*. — II, 20, *tam tu karmasu yojayét* n'est pas traduit : « qu'il adapte cette [distribution des trois déités] aux actes [qui leur sont respectivement attribués] ». — II, 37, j'aimerais mieux « this cow (the earth) » que « this earth » tout court ; Parjanya est un taureau. — V, 91 : la référence exacte de ce khila dans Aufrecht est II, p. 674 sqq. — VII, 139, lire « Narâçaṃsa [2] ».

Après avoir donné à M. Macdonell un juste tribut d'éloges, il n'est qu'équitable d'exprimer notre gratitude à M. Lanman, au zèle avec

1. Exactement, neuf que M. Macdonell a eus entre les mains, et sept qui figurent dans l'apparat de l'édition précédente. M. M. répartit ce total en deux groupes, qui correspondent à deux recensions, l'une, selon lui, plus ancienne, l'autre abrégée : la première contient 133 stances qui ne se trouvent pas dans la seconde ; la seconde, 18 seulement qui manquent à la première. Tous ces points sont supérieurement déduits. Peut-être s'accordera-t-on moins aisément à la date assez ancienne (400 avant notre ère) qus l'éditeur assigne à la composition de l'ouvrage ; mais, après tout, dans les tâtonnements auxquels nous condamne l'absence de chronologie de l'Inde, c'est affaire d'appréciation subjective.

2. Il est intéressant de remarquer combien une langue même très avancée en évolution peut fournir de lumières sur la syntaxe primitive. V, 66 : *apy aham mantradarçi syâm bhavêd dharshô mahân mama.* Traduction : could I but become a seer of formulas, my joy would be great. Mais mot à mot : « Puissé-je devenir un voyant de formules ! puisse ma joie être grande ! » Est-il possible d'imaginer un exemple plus clair de la transition de la fonction désidérative de l'optatif à sa fonction conditionnelle ? Renvoyé à M. Vandaele, si ces lignes tombent sous ses yeux.

lequel il active ces savantes publications, à la libéralité avec laquelle il les répand, au luxe intelligent qui y préside. Heureux les futurs sanscritistes qui ne se seront pas usé les yeux sur les têtes de clous des éditions de Calcutta! Jusqu'à la fin de leur carrière ils liront allègrement celles d'Amérique.

V. HENRY.

Eduard MEYER, **Ægyptische Chronologie** (aus den Abhandlungen der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften vom Jahre 1904), Berlin, G. Reimer, 1904, in-4°, 212 p. et 7 planches.

Il y a un demi-siècle, l'*Introduction à la Chronologie* de Lepsius, bientôt suivie du *Livre des Rois*, donnait à l'Égyptologie encore très mal armée un de ses engins de travail les plus précieux et les plus durables. L'auteur avait essayé d'introduire la certitude dans le comput des dynasties au moyen des données astronomiques éparses chez les auteurs anciens ou sur les monuments originaux, et il avait entrepris de déterminer ainsi certaines dates absolues, puis de rétablir dans sa rigidité première le cadre où Manéthon et ses compilateurs avaient enfermé leurs dynasties. Dès l'apparition du livre, E. de Rougé, dans une série d'articles demeurés classiques, démontrait à Lepsius que ses combinaisons et ses calculs n'étaient pas aussi probants qu'il l'avait pensé, mais il rendait pleine justice aux qualités brillantes et solides de l'œuvre. De fait, voici près de soixante ans qu'elle nous sert, démodée par bien des endroits et battue en brèche, mais toujours utile et toujours consultée. On se disait bien en la feuilletant qu'elle ne répondait plus suffisamment aux besoins des générations nouvelles et que le moment était venu de la refaire, mais personne ne se souciait d'y porter la main et de fournir la somme de travail ingrat qui était nécessaire à la réussite. Édouard Meyer a exécuté la tâche qui nous avait tous effrayés.

Comme son prédécesseur, c'est à l'astronomie qu'il demande les éléments certains de sa restitution. Son premier chapitre traite en entier du calendrier égyptien, puis de la période *Sothiaque :* il fixe par des calculs ingénieux la constitution définitive et la mise en vigueur du calendrier égyptien au 19 juillet 4241 avant Jésus-Christ, sous l'un des chefs héliopolitains qui précédèrent Ménès, et c'est là pour lui la première date incontestable qu'il y ait dans l'histoire du monde. Ç'a, dit-il, été longtemps la seule, puis trois autres s'y sont jointes, dont deux appartiennent aux débuts du Nouvel Empire : celle du Calendrier noté au *Papyrus Ebers*, et celle du calendrier de Thoutmôsis III à Éléphantine, tandis que la dernière tombe sous la XII^e Dynastie, celle qui nous est arrivée sur un des papyrus de Kahoun. Réduites à notre comput, les deux premières assigneraient à l'an IX d'Aménôthés I^er une place encore indécise entre 1550/49

et 1547/46, et elles maintiendraient le règne de Thoutmôsis III entre les années 1501 et 1447; d'après la dernière l'an VII d'Ousirtasen III (Sénostris ou Sésostris III) tomberait entre 1882/81 et 1879/78 avant J.-C. La XII[e] dynastie aurait donc fleuri de 2000/1997 à 1788/85 av. J.-C., et, par suite l'intervalle entre le Moyen et le Nouvel Empire, comprenant la XIII[e] Dynastie, la XIV[e] et la domination des Hyksôs, serait réduit en chiffres ronds à 210 ans, « un espace « de temps qui paraît être assez considérable pour un démembrement « du royaume et pour une domination étrangère, puisqu'il est aussi « long que l'intervalle qui sépare la mort de Périclès (429) du com« mencement de la seconde guerre Punique (218), le meurtre de Do« mitien de l'abdication de Dioclétien (305), l'avènement de Rodolphe « de Habsbourg (1273) de celui de Maximilien (1493) ». La durée réelle de l'histoire d'Égypte serait donc très sensiblement moindre que celle que Manéthon ou ses prédécesseurs indigènes et ses successeurs modernes avaient l'habitude de lui assigner. La période thébaine, la plus brillante de toutes, au lieu de s'étendre sur vingt siècles plus ou moins ainsi qu'on le pense d'ordinaire, aurait couvert la moitié seulement de ce nombre d'années. Édouard Meyer rabaisse en effet la mort de Ramsès III jusque vers 1179; ajoutant une centaine d'années pour les derniers Ramessides, on compterait à peu près dix siècles des débuts de la XI[e] Dynastie à la chute de la XX[e].

Édouard Meyer pense que pour les Pharaons des XVIII[e], XIX[e] et XX[e] dynasties, les dates qu'il indique sont exactes à dix années près, mais il se garde d'en dire autant des âges antérieurs à la XII[e] Dynastie; nous n'y avons planté encore aucun jalon certain, et l'examen des listes royales comparées aux monuments contemporains est le seul moyen que nous ayons d'y approcher quelque peu la vérité. Les deux listes qui nous sont parvenues en transcription grecque, celle de Manéthon et celle d'Ératosthènes, n'obtiennent pas de lui la même attention. Il déclare que celle d'Ératosthènes est sans valeur — en quoi on ne peut que l'approuver, — et il n'accorde d'importance qu'à celle de Manéthon. Il reconnaît volontiers ce qu'elle contient d'erreurs et de fables, mais fidèle à la tradition des Égyptologues antérieurs, ce n'est pas Manéthon luimême qu'il en rend responsable pour la plupart, ce sont les auteurs qui nous ont transmis un peu de son œuvre en extraits et en listes. Au lieu donc d'accepter Manéthon tel qu'il est, il le corrige une fois de plus, et naturellement dans le sens de son système. Le mieux serait, je crois, de ne rien corriger du tout, et de se persuader que Manéthon, vivant dans un âge où le roman historique était en vogue chez le peuple égyptien, a remplacé souvent les personnages et les faits réels par des personnages et des faits imaginaires empruntés aux contes. Les listes écrites en hiéroglyphes ne sont pas sujettes aux mêmes inconvénients que les listes transposées en grec, mais là

encore nous avons joué de malechance. Le *Canon Royal de Turin*, intact ou peu s'en faut au moment de la découverte, n'est plus qu'un résidu de fragments dont la séquence n'est pas évidente partout. Le classement qu'en a fait Seyffarth il y a quatre-vingts ans, et qui a été modifié souvent çà et là, présente encore des combinaisons douteuses; Édouard Meyer tente de le modifier dans un des endroits les plus désespérés, vers la XIe Dynastie, d'après les idées de M. Breasted. Je pense que s'il est bon de chercher à tout connaître, il n'est pas inutile de savoir ignorer quelque chose; les monuments de la XIe dynastie sont sortis de terre en abondance depuis plusieurs hivers, et ils nous apportent des noms nouveaux qui obligeront M. Breasted à modifier ses arrangements. La reconstruction des premières colonnes du Papyrus renferme en réalité beaucoup de passages douteux, que ni les monuments contemporains, ni les autres canons ne nous permettent de contrôler. Parmi ces derniers la liste de Sétouî Ier à Abydos est seule intacte; les autres, *table de Sakkarah* et *Pierre de Palerme* sont mutilés, et ils ne peuvent nous renseigner à coup-sûr que sur des détails secondaires.

Je n'ai pas besoin de dire que l'exposition est très habilement et très fortement déduite : les grandes qualités d'Édouard Meyer sont familières à ceux qui ont lu l'*Histoire Ancienne* et les *Forschungen*. Lorsqu'on parcourt pour la première fois la *Chronologie égyptienne*, il semble donc qu'on n'ait plus qu'à s'incliner et à prendre note des conclusions. Et pourtant, lorsqu'on la relit chapitre par chapitre, on ne tarde pas à s'apercevoir que dans plus d'une page la preuve manque des résultats annoncés, et qu'on a devant soi une affirmation pure et simple, non pas une démonstration. Tel est le cas pour la date qui sert à Edouard Meyer, après Borchardt, de pivot pour toute sa chronologie, celle de la XIIe dynastie. Le fait brut est celui-ci : un papyrus recueilli à Kahoun mentionne d'aventure qu'en l'an VII d'un roi non nommé de la XIIe dynastie, Sothis s'est levée le 16 Pharmouti, et que par suite la fête de son lever a été célébrée le lendemain, 17. Borchardt, qui a découvert le document, arrive par une série d'arguments très bien présentés à prouver que cet an VII appartient au règne d'Ousirtasen III; on calcule l'époque où le lever a eu lieu pour le Fayoum, et on reconnaît qu'il tombe entre 1882/81 et 1879/78, ce qui oblige à fixer le début de la dynastie entre 2000 et 1997. La conclusion serait inattaquable s'il était prouvé par des faits et non par des raisonnements que la date rangée par Borchardt et par Meyer dans une période sothique ne peut pas être reportée à une période antérieure, mais ils ne se donnent ni l'un ni l'autre la peine d'examiner cette éventualité; ils la repoussent *à priori*. Si, disent-ils, l'on rejette la date en arrière à la distance d'une pleine période sothiaque, « le « commencement de la XIIe dynastie tomberait 1460 années plus haut, « que nous ne l'avons placé, soit 2000/1997 + 1460 = 3460-3457

« av. J.-C., sa fin 3248-3245. » Or, ce serait là « une absurdité qui « ne peut entrer en ligne de compte dans une discussion scientifique. » Absurdité est bientôt dit, mais que penserait Édouard Meyer si un critique s'étonnant de la facilité avec laquelle il accepte de condenser en 210 années, chiffre rond, d'abord deux dynasties, la XIII[e] et la XIV[e], qui comptent au moins *cent cinquante* rois dans les fragments du *Papyrus de Turin*, puis les Pasteurs et leurs contemporains de la Haute-Égypte, jusqu'à l'avènement d'Ahmôsis, retournait contre lui ses propres expressions et écrivait que « rapprocher la date de la « XII[e] dynastie de toute la durée d'une période sothiaque serait une absurdité qui ne « peut entrer en ligne de compte dans une discussion scientifique? » Nous avons eu tant de surprises en Égypte depuis que nous fouillons le sol qu'il y a quelque imprudence à déclarer qu'une solution est absurde *à priori*; nous sommes trop exposés à ce qu'un coup de pioche heureux nous inflige un démenti et renverse les tables sur nous. Les dynasties thinites qui paraissaient être bien mortes il y a dix ans sortent de terre avec continuité dans des localités où on ne les attendait pas. Pourquoi les dynasties sombres du premier empire thébain n'auraient-elles semblable fortune, à brève échéance?

En fait, la plupart des savants qui ont étudié les données de Manéthon ont tenu la XII[e] dynastie dans le quatrième millénaire avant J.-C. Édouard Meyer cite Böck qui la met entre 3404 et 3244, et Unger qui la rapproche un peu, de 3315 à 3156. La plupart des Égyptologues l'ont enfermée dans la première moitié du troisième millénaire, Bunsen, de 2755 à 2634, Mariette en 2851, et ainsi de suite, avec des variations d'opinion, comme c'est le cas pour Brugsch : le nombre de rois qu'il faut admettre entre Amenemhaît IV et Ahmôsis les a toujours empêchés de diminuer trop le comput. Aussi bien est-il permis d'estimer sans trop d'invraisemblance que si nous possédons peu de monuments de la famille des Sovkhotpou, ce n'est pas là une preuve suffisante qu'ils en aient peu élevé, faute d'avoir occupé le trône assez longtemps : peut-être cela tient-il uniquement à ce que nous n'avons pas encore exploré les localités où ces monuments se cachent. Depuis que nous fouillons à Karnak, nous avons recueilli quelques belles statues de Pharaons inconnus jusqu'alors : qui soupçonnait Ousirtasen IV par exemple, avant que son colosse arrivât au musée du Caire? Si, comme je l'ai dit, la *Chambre des Ancêtres de Thoutmôsis III* était dédiée aux souverains dont le culte était célébré à Karnak au début de la XVIII[e] dynastie, nous ne sommes pas au bout de nos trouvailles et une bonne partie de la XIII[e] dynastie a chance de ressusciter pour le désappointement des chronologistes. En ce qui me concerne, j'attendrai avant d'opérer une coupe sombre dans les époques moyennes de l'histoire d'Égypte, que Thèbes et les grandes cités du Delta aient été explorées à fond. Jusque-là,

sans m'inféoder à un système quelconque, je me bornerai à essayer de classer dans leur ordre de succession les Pharaons qui nous sont revenus déjà ou qui rallieront le gros à l'occasion ; je n'hésiterai même pas à leur laisser deux ou trois siècles de jeu, où ils aient de quoi se mouvoir à l'aise, jusqu'à ce que nous ayons des moyens moins chanceux que ceux d'aujourd'hui de savoir s'il faut élargir ou resserrer l'espace de temps qui leur appartient dans l'histoire.

Le malheur d'un article court, lorsqu'il s'agit d'une œuvre aussi forte que la *Chronologie Égyptienne*, c'est que la critique y prend toujours plus de place que l'éloge. Aussi répéterai-je à la fin de celui-ci ce que je disais au début : l'œuvre d'Édouard Meyer a pour la science du moment où nous sommes la même valeur que celle de Lepsius a eue vers le milieu du XIX^e siècle. J'en ai indiqué ce que je crois être le côté faible, et d'autres ne manqueront pas de l'attaquer sur d'autres points, mais elle est solide et elle ne s'écroulera pas pour quelques brèches. Ou je me trompe beaucoup ou elle sera un manuel précieux pour autant de générations au moins que l'introduction à la chronologie de Lepsius.

G. MASPERO.

A. MALLON S. J., **Grammaire Copte avec Bibliographie, Crrestomathie et Vocabulaire, un tableau pour les abréviations et les chiffres cursifs, quatre planches hors texte pour montrer un spécimen de l'écriture des Manuscrits,** Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1904, in-8°, XII-148 p.

La *Grammaire Copte* du père Mallon a ceci d'original qu'au lieu d'être consacrée à l'exposition du dialecte thébain, elle traite du dialecte septentrional de l'Égyptien moderne, celui que Peyron disait être le Memphite, et que les grammairiens allemands plus récents appellent le bohairique, mais qui serait mieux nommé l'Alexandrin. Ce dialecte avait été négligé depuis une quarantaine d'années, et la plupart des savants ne lui accordaient qu'une attention insuffisante : le père Mallon a compris quel intérêt il présentait en ce moment de nos études, et il nous en a donné ce qui n'existait ni en France ni ailleurs, une grammaire digne de remplacer celle de Peyron, trop courte et épuisée depuis longtemps.

Son ouvrage est composé en partie d'après les grammaires antérieures en partie d'après des études personnelles. La plus importante des grammaires antérieures est sans contredit celle de Stern : elle a dans le champ du Memphitique comme dans celui du thébain élargi nos connaissances et donné une forte assiette scientifique à la philologie copte. Le père Mallon n'a eu presque partout qu'à suivre ce guide admirable pour dresser son plan général et pour opérer ses divisions ; où il s'est écarté de lui, ç'a été pour s'attacher aux théories plus séduisantes, mais singulièrement dangereuses, que Steindorff a

développées dans sa Grammaire Copte en accord avec la théorie d'Erman sur les origines sémitiques de l'Ancien Égyptien. Que la constitution grammaticale et lexicologique du Copte ne puisse être déterminée que par la comparaison perpétuelle à la langue antique, cela va de soi, et c'est à bon droit que le père Mallon s'est efforcé d'utiliser pour son œuvre les données des textes hiéroglyphiques : où il a eu tort, c'est de courir à l'extrême et de prendre pour vérité démontrée ce qui est hypothèse très contestable. Les fautes dans lesquelles il est tombé sont dues presque toutes au trop de confiance que Steindorff lui a inspirée, et là-même où il n'y a pas faute, cette même confiance l'a entraîné à s'appuyer sur des assertions douteuses comme sur des faits réels. C'est ainsi qu'à propos de la valeur des syllabes, il déclare qu' « on trouve en copte un certain nombre de syllabes « ouvertes qui en égyptien étaient fermées, comme dans нко, *avoir* « *faim*, en égyptien HQOR [1]. » HQOR est, en effet, la vocalisation que l'école de Berlin prête à la racine H + K — R, en ce sens, mais il est certain qu'à l'origine, chacune des trois consonnes avait sa voyelle : si la prononciation réelle était, comme il paraît, HAKORA ou HAKOROU, que devient la règle du père Mallon ou de Steindorff, dans la forme où il l'ont posée? Plus loin, il déclare que « SHÉRI, *fille*, s'écrivait en « égyptien SHER-YET ; c'est pour cette raison que la syllabe principale « SHE, quoique ouverte actuellement, a une voyelle brève [2] ». Pourquoi la coupe SHER-YET au lieu d'une coupe SHE-RIT ou SHA-RA-IT ? Le père Mallon n'en sait que ce que Steindorff affirme, et l'affirmation de Steindorff ne repose sur aucun fait que nous puissions observer directement dans la langue antique : c'est l'application d'une théorie dont la démonstration reste à opérer.

Il y aurait quelques observations de même nature à présenter sur des points qui intéressent l'histoire générale de la langue. Ainsi, la division en *Ancien Égyptien*, langue des plus anciens documents, *Nouvel Égyptien*, langue du Moyen et du Nouvel Empire (XI^{e}-XXI^{e} Dynastie), *Démotique*, langue de la Basse Époque, est inexacte. La langue du Moyen Empire et celle du Nouvel Empire sont entièrement différentes : il n'y a qu'à lire une page du *papyrus d'Orbiney* et une page du *Conte de Sinouhit* pour s'en convaincre. Le *Démotique* n'est pas une langue, c'est une écriture qui correspond à une langue demi-littéraire, mais nullement à la langue parlée entre la XXI^{e} Dynastie et le III^{e} siècle après J.-C. J'aimerais mieux dire *Égyptien Archaïque* pour la langue de l'époque thinite, *Vieil Égyptien* pour celle de l'époque memphite, *Moyen Égyptien* pour celle de la première époque thébaine ou du Moyen Empire, *Nouvel Égyptien* pour celle du Second Empire thébain et de l'époque saite, et ainsi de suite. J'ai

1. A. Mallon, *Grammaire Copte*, p. 9.
2. Id., *ibid.*, p. 12.

d'autant plus de regret d'avoir à faire ces réserves, que le fond même de l'ouvrage est excellent en tout ce qui regarde le copte. Voici seulement quelques remarques qui se sont offertes à moi çà et là : P. 27, *Pronoms suffixes*, 1re personne du singulier, I, T, et plus bas : « la première « personne du singulier a un troisième pronom suffixe *a* qui s'emploie « avec l'article et quelques auxiliaires ». En fait, il n'y a qu'un pronom du singulier, I ; dans certains mots qui prenaient le suffixe-TOU, ainsi TOT, *la main*, TOT-TOU-I, TOT-T-I, *ma main*, est devenu TOT-T, puis TOT par chûte de -I final ; de même, après des thèmes en A final, PA-I *mon*, l'I est tombé et le thème est demeuré nu. — P. 30, l. 1 : le pronom M̄MO « est composé de la préposition N̄ et de MO qui est comme le « support des suffixes ». Non : M̄MO dérive de la préposition complexe N-AMOU, qu'on trouve dans la κοινή Ramesside ; NAMOÛ avec l'accent sur la finale est devenu NeMÔ, MMÔ, eMMÔ. — P. 47, l. 9. Le pronom NIM dans le sens de *un tel*, ne dérive pas de l'ancien égyptien MEN, qui est resté dans PA-PH-MAN ; il est identique à l'ancien égyptien NIMA, *qui* ? ANOK NIM, *moi un tel*, était à l'origine une forme interrogative, MOI QUI ? — P. 51, l. 8-9 : « Tout nom terminé par une consonne est du masculin ; « les noms féminins sont toujours terminés par une voyelle ». Il y a des féminins terminés par une consonne : SHOM, *belle-fille*, à côté de SHÔMI, BIR *corbeille*, PHAT *pied*, AF *mouche*, BASHOR *renard*, SHOLMES *moustique*, MORT *barbe*, KLAFT-KHLAFT *capuchon*, SOL *lin*, *mèche de lampe*, etc. Je ne veux pas abuser de la patience du lecteur en continuant à relever ces menues fautes : l'auteur les corrigera de lui-même dans une seconde édition.

L'exposition est claire, nette, abondante, les définitions sont précises, les exemples sont bien choisis et en nombre suffisant. La petite chrestomathie et le glossaire qui l'accompagnent sont corrects et bien disposés. La bibliographie, avec ses addenda, est très satisfaisante. J'ai dit plus haut, en débutant, ce que je considérais comme étant une erreur capitale du père Mallon, l'introduction dans un ouvrage destiné aux débutants de doctrines au moins fort aventurées et que rien ne l'obligeait d'appliquer tout au long. Cela entendu, je ne pense que du bien de son œuvre. Il a étudié son sujet avec une conscience rare, il l'a bien divisé, il l'a développé régulièrement. Avant de publier sa grammaire, il l'a essayée sur les élèves du cours qu'il professe à l'Université de Beyrouth, et cette expérience lui a réussi. Je m'assure que sa *Grammaire copte* n'aura pas moins de succès en France et dans les autres pays savants de l'Occident qu'elle en a eu en Orient. Je souhaite maintenant qu'il aborde les autres dialectes : nous ne pourrions que gagner à posséder des grammaires du thébain et du bachmourique, rédigées d'un style aussi clair et établies sur un fond aussi riche de lectures ou d'observations personnelles.

G. MASPERO.

Ἡ Ἰλιάδα, μεταφρασμένη ἀπὸ τὸν Ἀλεξ. Πάλλη. Liverpool, The Liverpool booksellers' Co., 1904 ; 416 p. (Paris, imprimerie Chaponet).

Il est regrettable que M. Alexandre Pallis n'ait pas fait précéder d'un mot de préface sa traduction de l'*Iliade* en grec moderne, en vers de quinze syllabes. Nous saurions ainsi d'abord pourquoi il a laissé de côté un certain nombre de morceaux, et même un chant entier, le treizième ; et ensuite quelle a été son intention en entreprenant ce travail. A-t-il voulu, par ce temps de discussions sur l'idiome actuel du peuple hellène, montrer qu'Homère peut être traduit en pur romaïque, et que cette langue se prête à l'expression des beautés poétiques anciennes aussi bien qu'une autre langue moderne? Et prouver par l'exemple qu'elle a ses qualités littéraires de son propre fonds, sans avoir recours à ce qu'on est convenu d'appeler la langue savante? Ou bien n'a-t-il eu comme motif que le simple plaisir de rendre Homère en langue vulgaire, pour le mettre plus à la portée de la grande majorité de ses compatriotes? Quoi qu'il en soit, sa traduction de l'Iliade suggère, tant sur la manière dont elle est comprise que sur la forme même de la langue employée, plusieurs réflexions que je vais exposer brièvement. Il y a dans la langue d'Homère, et en général dans toutes les langues anciennes, des termes qui ne sauraient avoir d'équivalent dans les langues modernes ; ils désignent des choses qui sont propres à une civilisation éteinte, qui se rapportent à un état social disparu, et rappellent des mœurs et des usages qui ne subsistent plus dans les sociétés actuelles ; il serait vain de vouloir, pour les traduire, employer des expressions modernes qui répondent à des conceptions toutes différentes. Les traducteurs, aujourd'hui (il y eut autrefois des exceptions), se gardent bien de moderniser les anciens ; ils savent qu'une traduction ainsi comprise serait inexacte aussi bien pour la forme que pour le fond, et choquerait le sentiment esthétique du lecteur. M. P. n'a pas su éviter complètement l'écueil ; il lui arrive d'user de termes qui sont loin de représenter une idée antique. On ne reconnaîtra pas Homère dans des expressions comme Hermès ὁ ἀγωγιάτης, ὁ παπα-Χρύσας, Théanô παπαδιὰ τῆς Ἀθηνᾶς. Je veux bien que ce ne soit pas très fréquent ; mais cela convient fort peu à une traduction d'Homère, pas plus que ἐκκλησιά (et même κλησά, pour le mètre) pour rendre νηός, λειτουργιές pour « sacrifices », μοσκᾶτο κρασί pour μελιηδὴς οἶνος, Σκαμαντρινὸ τὸν εἶχε βαφτισμένο pour τὸν καλέεσκε Σκαμάνδριον. M. P. n'épargne même pas les noms propres, remplaçant Χίμαιρα par Κατσίκα et Ἀστυάναξ par Μοναφέντης. Je reviendrai d'ailleurs sur ce sujet.

En ce qui concerne la langue, je suis plus embarrassé pour critiquer l'ouvrage de M. P. ; car il pourrait dire qu'il a traduit sans prétendre à la pureté, qu'il a suivi son inspiration du moment, et qu'il a écrit simplement comme parle le peuple grec, dont la langue n'est pas

encore bien fixée. S'il en est ainsi, les observations qui vont suivre n'ont plus de portée. Mais pourquoi M. P. se serait-il rendu esclave de la manière indécise dont parlent aujourd'hui les Hellènes? Si la langue populaire fourmille de doubles formes, est-ce une raison pour les employer indistinctement? La première qualité d'une langue littéraire est l'unité, et si les écrivains eux-mêmes ne s'attachent pas à composer en une langue une, mais au contraire se servent au hasard de toutes les formes qu'on entend à Athènes et dans les provinces, que deviendra la langue grecque moderne? On lit dans ce volume χρυσάφι et χρουσάφι, κάτω et κάτου, νομᾶτοι et ἀνομᾶτοι, τὰ ζῶα et τὰ ζᾶ, τὸ αἷμα et τὸ αἷμας, περκεφαλιά et περικεφαλαία, ἀκολουθοῦσαν et ἀκλουθοῦσαν, βάλτε et βάρτε, πολεμᾶν et πολεμοῦν, θωρᾶς et θωρεῖς, κοιμότανε et κοιμοῦνταν (3e pers. sing.), καρτερᾶτε et καρτερεῖτε, etc. Si l'on peut admettre en quelques cas — mauvaise raison, d'ailleurs — la nécessité métrique, à laquelle M. P. a beaucoup sacrifié (cf. les formes savantes γυναικός, ἀντρός, τοῦ Διός, au lieu de γυναίκας, ἄντρα, τοῦ Δία, que M. P. emploie quand il n'est pas gêné par le mètre), que pensera-t-on du reste? M. P. est un vulgariste, et il a dédié sa traduction à M. Psichari; mais il me semble pourtant que M. Psichari entend par langue vulgaire tout autre chose qu'un mélange arbitraire de formes entre lesquelles il faudra bien se décider; les unes doivent devenir les formes de la bonne langue, les autres rester celles des illettrés et des patois. C'est précisément le rôle des bons écrivains, dans cette dualité, de faire pencher la balance, et c'est dans ce sens qu'il peut être dit, avec Vaugelas, que le bon usage est celui de la plus saine partie des auteurs du temps. S'il ne faut pas trop se presser, ni chercher à tyranniser la langue, au moins un écrivain doit-il adopter un usage unique [1].

Un mot, pour finir, sur la vulgarisation des noms propres d'Homère. J'aurais cru qu'un nom propre avait une forme traditionnelle qui devait être respectée, sauf l'accommodement de la terminaison à l'usage populaire moderne. M. P. a usé d'un système qui n'est pas sans causer quelque surprise; ou plutôt il n'a pas de système. Qu'on en juge. Ὑπείρων est régulièrement Ὑπείρονας, mais Ὑπερήνωρ devient Ἀπερήνορας. Ἱπποδάμας garde sa forme, mais Ἱπποτίων devient Ἱππότης, tandis que Ἵππασος se transforme en Ἄπασος, Ἱππόλοχος en Ἀπόλοχος, et Ἱππόθοος en Πόθος. De même Ἰφιδάμας et Ἴφικλος, mais Βίφιτος et Νιφίτιος (Ἰφιτίων), etc. Nous avons vu comment Astyanax a changé de nom; Eurydamas s'appelle Ἀνοιχτομάτης (c'est un devin), Klytios Ἀκουστός, Briarée Μυριοδύναμος, Eumédès Καλογνώμης, et Eunéos Καλοκράτης. Quant à Λυσσίας, Δομενιᾶς et autres, ce ne sont plus des héros d'Homère; ou alors je ne vois aucune raison pour ne pas dire Χιλλέας

1. J'aurais bien encore à parler de l'emploi de certains mots comme χατίρι, φίλντισι, γιουρούσι, καβγᾶς et tant d'autres, devant lesquels M. Pallis ne recule pas; mais la question est compliquée, et cela m'entraînerait au-delà des limites d'un compte rendu.

et Γαμέμνος ; car enfin, il faut bien le dire, il y a sans doute en Grèce une langue populaire, mais il y a aussi, comme partout, la langue du peuple qui parle mal. — La traduction, en elle-même, est généralement fidèle, et se tient même parfois aussi près du texte que possible ; il y avait là des difficultés qu'on félicitera M. Pallis d'avoir surmontées, souvent d'une manière très heureuse [1]. On remarquera toutefois que, parmi ces épithètes qui sont si familières à tout lecteur d'Homère, plusieurs sont rendues par des composés qui éveillent une idée différente, d'autres sont remplacées par des adjectifs insignifiants, d'autres encore sont simplement supprimées. Mais il est inutile d'insister sur ces détails ; et d'ailleurs certaines de ces épithètes homériques ont été traduites d'une manière ingénieuse et qui ne manque pas d'élégance.

My.

Bernard Monod, **Le moine Guibert et son temps (1053-1124).** Paris, Hachette, 1905. In-18, xxviii-342 p.

En s'occupant, pour ses thèses de l'École des Chartes et de l'École des Hautes-Études, des relations de Pascal II avec Philippe Ier et Louis VI, mon jeune confrère Bernard Monod avait été amené à utiliser les œuvres de Guibert de Nogent. Les ayant lues dans leur entier, il en tira la matière d'une série d'articles, qui, dans diverses revues (*Rev. historique*, *Quinzaine*, *Revue des Études juives*, etc.), parurent successivement, et il voulait les combiner en un livre que la mort l'a empêché d'imprimer lui-même. L'exemple de M. É. Gebhart, qui jadis, dans les écrits d'un autre moine, Raoul le Glabre, sut trouver les éléments d'une étude curieuse et suggestive, n'avait pas été sans influencer le chartiste, par ailleurs épris d'art et de littérature. Aussi M. Gebhart a-t-il préfacé l'essai de B. Monod, et le père, — qui fut également le maître, — de ce dernier a voulu donner au public le livre tel qu'il était écrit, avec ses lacunes et son décousu, mais avec toute la fraîcheur et tout l'enthousiasme d'une science juvénile et d'une presque-découverte. On ne peut trop savoir de gré à MM. Monod d'avoir fait connaître une originale figure de moine, dont les œuvres, mal classées, mal critiquées, et surtout écrites en une langue difficile, souvent incompréhensible, défendaient l'approche et interdisaient de goûter le charme.

Dans une première partie, B. Monod a étudié la vie de Guibert, sa naissance pénible, sa jeunesse, passée auprès d'une mère exquise et d'un pédagogue bourru, puis son entrée comme moine à Saint-Germer de Fly, ses premiers essais de poète et de littérateur, sa con-

---

1. On pourra cependant noter quelques traductions erronées, p. ex. Α 118 sv. περιαστὸ δὲν εἶναι ἐγὼ νὰ μένω μονάχος ἔτσι a un tout autre sens que ὄφρα μὴ οἶος Ἀργείων ἀγέραστος ἔω ; Ψ 562 βιὸς πολὺ θὰ λάβει ἂν τὰ πουλήσει exprime une idée qui n'est pas contenue dans πολέος δέ οἱ ἄξιος ἔσται.

version aux saines idées de la théologie, son élection enfin à l'abbaye de Nogent-sous-Coucy. Écrivant pour le grand public, il ne pouvait naturellement entrer dans le détail, et se préoccuper des doutes menus que l'interprétation des mémoires de Guibert, ses *Monodiae*, peut faire naître [1] : je renvoie pour cela à l'édition qui paraîtra bientôt par mes soins de ce texte dans la collection de l'éditeur A. Picard. En revanche, il a rendu avec habileté toute la saveur de pages fines, ironiques, passionnées, où l'abbé, recueilli et enfin assagi, a versé tout ce que la vie lui avait appris des hommes, des choses, et de lui-même ; quelquefois, il a traduit les passages les plus saillants, en particulier ceux — et ils en valaient la peine — qui ont trait au système pédagogique employé à l'égard de Guibert (p. 23-24), et s'il ne trouve pas toujours le sens exact dans la langue diffuse, compliquée et prétentieuse de Guibert [2], s'il évite parfois les difficultés (p. 4), il laisse cependant bien loin en arrière la mauvaise traduction de Guizot.

La seconde partie est consacrée à la société française dans l'œuvre de Guibert. J'aurais voulu que le dernier chapitre du livre, sur la méthode et les idées directrices de l'auteur, fût mis en tête de cette partie, qu'on aurait ainsi mieux comprise : l'œuvre de Guibert ne vaut en effet comme peinture de la société contemporaine que parce que l'abbé de Nogent a su s'élever au-dessus de la mentalité de son temps, tout en la reflétant. M. A. Lefranc avait jadis mis en lumière son indépendance réformiste à l'égard du culte absurde des reliques ; Bernard Monod, en montrant son impartialité de Français qui juge son pays et le pays des autres avec justice, sa connaissance relative de l'antiquité, qui n'exclut pas la compréhension exacte de son époque, sa verve de pamphlétaire contre les abus de la société cléricale ou nobiliaire, ou contre les cruautés des classes populaires, fait comprendre tout ce que l'historien peut trouver dans Guibert de traits suggestifs, et combien en tout cas le tableau peint par Guibert, avec ses coins sombres ou sanglants, et la lumière de quelques éclaircies, la grâce de quelques silhouettes, reste vraisemblable dans son ensemble. Pour cette deuxième partie, Bernard Monod n'a pas utilisé seulement les *Monodiae* qui sont avant tout les mémoires personnels du moine, mais les autres œuvres de Guibert, en particulier les *Gesta Dei per Francos*, et ainsi les conclusions qu'il en tire peuvent et doivent dépasser le cadre où s'est en somme renfermée l'existence de Guibert, la Picardie. Toutefois, cette construction reste précaire en ce sens que le témoignage de Guibert, dans le livre de

1. P. 11-12 : est-ce à ce moment de la vie de la mère de Guibert que se rattache réellement l'anecdote racontée ? P. 12 : les conditions de la naissance de Guibert sont-elles bien exactes ? P. 33 : ne s'agit-il pas de *Catenoy*, plutôt que de la *Châtaigneraie* ? Erreur de nom, p. 72, de traduction, p. 86.

2. Je note, p. 27, une interprétation intéressante d'un passage inintelligible de Guibert.

Bernard Monod, pour si sérieux qu'il soit, reste isolé : il eût peut-être été bon, sans allonger extrêmement les chapitres, de corroborer les aveux ou les dénonciations de Guibert par des passages analogues de textes contemporains. Mais là encore, on saura gré à Bernard Monod d'avoir dégagé l'œuvre de Guibert de ses impédimenta, de ses défauts, et, en synthétisant en quelques groupes de faits les résultats de son analyse, d'avoir résumé en pages saisissantes les phrases diffuses de l'abbé littérateur. De lacune, je n'en vois pas. Peut-être aurait-il fallu insister davantage sur les croyances démoniaques du temps où s'est complu Guibert lui-même, en dépit de toute sa liberté de jugement ; peut-être aurait-il été bon de montrer qu'il n'est pas dépourvu de toute intelligence en ce qui concerne l'interprétation des faits économiques ; n'explique-t-il pas la révolte de Laon par un changement de valeur dans la monnaie épiscopale ? Enfin il y aurait, je crois, matière à discuter sur le chapitre intitulé : l'éveil du sentiment national au XIe siècle d'après Guibert ; au moins, il y a certaines limites dans l'expression de ce qui peut être après tout une vérité que Bernard Monod a dépassées, car l'unification du territoire *français* par Philippe Ier, l'éclosion des chansons de geste sont des manifestations insuffisantes de ce prétendu sentiment national, lequel, au lieu d'être une cause, serait, à ce double point de vue, bien plutôt une résultante. C'est d'ailleurs, en général, le défaut du livre de Bernard Monod : il va par endroits au-delà de la pensée de Guibert, il le comprend avec ses idées d'homme du XXe siècle, et l'interprète plus subtilement qu'il ne faut pour être absolument objectif. Mais ce n'est qu'une nuance, et on conçoit fort bien que Bernard Monod ait été entraîné par le charme d'un texte vraiment unique à y ajouter celui d'une exégèse fine et d'un style agréable.

Les éloges que mérite ce livre n'ont qu'un défaut : c'est de s'adresser à une tombe, trop tôt ouverte, Mais n'en revient-il pas une part légitime à celui qui, en inspirant à son fils le goût des choses historiques, en lui apprenant la méthode de l'érudition, a contribué largement à l'élaboration de cette œuvre, et qui goûte ainsi une sorte de joie amère et la récompense trop courte de ses efforts de « père, maître et ami ? »

Georges Bourgin.

Fernand Caussy. **Laclos, 1741-1803,** d'après des documents originaux, suivi d'un mémoire inédit de Laclos. Paris, Société du Mercure de France, 1905, in-12, 365 pages.

M. Caussy a écrit avec netteté, précision et sagacité, une étude historique et littéraire sur Choderlos de Laclos.

La partie littéraire est, comme intérêt, sinon comme étendue, la plus importante. L'analyse du Roman des *Liaisons dangereuses* offre une vigoureuse synthèse du caractère des deux principaux héros :

Valmont et Madame de Merteuil. Le portrait de celle-ci surtout est saisi au vif et tracé avec l'accent de vérité crue qui convient au modèle. En même temps que la duplicité, la nature mauvaise, l'auteur nous explique « la conception masculine du plaisir » (p. 58) de cette petite marquise de mauvais lieu, conception qui, pour parler comme le fait M. C., non sans quelque désinvolture, « *l'élève* au-dessus du penchant ordinaire des femmes au sentiment. » (p. 58) Ces traits, et quelques autres d'égale vérité, expriment tout l'essentiel du caractère de Madame de Merteuil et de Valmont; ils font comprendre suffisamment les raisons du malaise, de l'agacement même, provoqués chez le lecteur par le spectacle de ces deux personnages éternellement occupés à analyser leurs vilenies avec une si profonde intelligence du vice et une si implacable ironie.

Quant à la partie historique et biographique du livre de M. C., elle présente un exposé très sobre et très clair du rôle et des écrits politiques de Laclos [1]. L'auteur limite prudemment la part occulte attribuée sans raison plausible à Laclos dans les premières journées de la Révolution : « A toutes les époques, dit avec bon sens M. C., en parlant du duc d'Orléans et de sa faction, les personnes en vue sont rendues responsables des séditions » (p. 111). En revanche, le rôle diplomatique de Laclos à Londres en 1789-1790, sa mission à l'armée du Centre en 1792, ressortent bien comme ils le méritent. L'épisode capital de la carrière politique de Laclos, c'est-à-dire sa pétition en vue de la déchéance du Roi n'est pas analysé avec moins d'exactitude et de clarté. Cependant, il est regrettable de rencontrer, dans ce livre où l'auteur a fait preuve d'un esprit critique avisé, certains jugements qui surprennent par leur légèreté et leur ton tranchant. Parlant des généraux de l'armée du Rhin (celle de 1800), M. C. écrit : « Laclos ne pouvait pas, à moins que de s'être tout à fait encanaillé dans la Révolution, ne pas souffrir d'être mêlé à cette séquelle de glorieux, ignorants et mal appris » (p. 300). L'opinion qu'il a de leur honneur militaire et de leur probité est tout aussi superficielle. Aux premiers temps de la Révolution, on pouvait juger ainsi dans le monde des émigrés [2].

Ty.

---

1. M. C. analyse et publie *in-extenso* comme document inédit un mémoire de Laclos intitulé *De la guerre et de la paix*. Les traités de Bâle, fait-il observer, correspondirent « en certains points aux remarques de Laclos » (p. 288).

2. Page 281 : M. C. écrit encore, sans prendre garde à l'anachronisme qu'il commet, que Choderlos de Laclos fut relâché « par un ordre signé des cinq directeurs, le 2 décembre 1794. » Laclos, on le sait, fut mis en liberté, le 11 frimaire an III (1er et non 2 décembre 1794), non par ordre du Directoire, mais par ordre du Comité de sûreté générale de la Convention.

P. p. 34, 91 : écrire Faultrier, au lieu de *Faultriey*; p. 97 : Angiviller (*Angivilliers*); 142 : Mollien (*Moliens*); 244 : Ihler (*Hiller*) 301 : Hautpoul, Richepance (*Hautpoult, Richepanse*); 303 : Stokach (*Stokack*); 312 : Clarke (*Clarcke*); passim : Luckner (*Lückner*).

— La conférence de M. B. Duhm sur les « hommes de Dieu » (*Die Gottgeweihten in der Alttestamentlichen Religion*; Tübingen, Mohr, 1905; in-8, 34 pages) se lit facilement et avec intérêt. L'auteur pose en principe que la religion est un commerce régulier entre un être invisible et les hommes qui relèvent de lui, et que toute religion se fonde sur une vision, c'est-à-dire sur une expérience concrète où est censée s'opérer la première rencontre entre le dieu et l'homme. Partant de ces notions réelles, il expose de façon très vivante le rôle des prophètes, des prêtres, des nazirs, etc., dans l'Ancien Testament. Ce n'est pas l'explication ni la philosophie du phénomène religieux, mais c'en est une très remarquable description. — A. L.

— On a déjà beaucoup écrit sur l'idée d'expiation dans l'Ancien Testament et sur le sens du mot hébreu *kipper*. M. J. Hermann reprend dans le détail l'examen de cette question (*Die Idee der Sühne im Alten Testament*; Leipzig, Hinrichs, 1905; in-8, 112 pages). Il soumet les textes bibliques à une analyse très minutieuse. L'idée de l'expiation des fautes par le sang des victimes lui paraît procéder de la conception fondamentale que Robertson Smith a pensé trouver dans le sacrifice chez les Sémites, à savoir la communion sacramentelle à une victime divine. — A. L.

— M. W. Staerck étudie la notion juive du péché et de la grâce principalement dans les psaumes dits de pénitence (*Sünde und Gnade nach der Vorstellung des älteren Judentums, besonders der Dichter der sog. Busspsalmen*; Tübingen, Mohr, 1905; in-8, 75 pages). Il donne un bon commentaire critique, historique, et l'on peut dire psychologique, des morceaux dont il s'agit, avec des indications sur la place qu'ils ont acquise dans la liturgie ou la dévotion chrétiennes. Peut-être est-il un peu prompt à séparer du Ps. LI les vv. 18-19. — A. L.

— On trouvera dans la brochure de M. F. Stæhelin un bon exposé des témoignages concernant la question que l'auteur appelle l'antisémitisme dans l'antiquité (*Der Antisemitismus des Altertums in seiner Entstehung und Entwickelung*; Basle, Lendorff, 1905; in-8, 54 pages). La conclusion dépasse les limites du champ d'observation et sera discutée. De ce que le christianisme n'a rien à voir dans les origines de l'antisémitisme ancien, M. S. conclut qu'il n'est pas responsable de antisémitisme présent. Qu'il n'en soit pas la principale cause, cela paraît certain; mais qu'il n'y soit pour rien, c'est probablement trop dire. — A. L.

— A ceux qu'intéresse le mouvement des idées libérales dans le protestantisme allemand nous signalons : *Unbewusstes Christentum*, de M. M. Rade, et *Weshalb wir in der Kirche bleiben*, de M. E. Foerster (Tübingen, Mohr, 1905; in-8, 13 et 38 pages). Il y a des gens qui ne se croient pas chrétiens parce qu'ils ne sont pas orthodoxes, et M. R. souhaiterait qu'on les rassurât. Il y a des orthodoxes qui pensent qu'on n'est pas chrétien quand on n'admet pas tel ou tel article du symbole, et M. F. voudrait qu'ils fussent moins intolérants. — A. L.

— Les réflexions de M. W. Soltau sur l'Ascension et la Pentecôte (*Himmelfahrt und Pfingsten im Lichte wahren evangelischen Christentums;* Leipzig, Dieterich, in-8, 16 pages) sont conçues dans le même esprit que les brochures précédentes : l'auteur demande qu'on ne contraigne pas ceux qui ont reconnu le caractère légendaire du récit des Actes à présenter le contenu de ce récit comme vérité salutaire. — A. L.

— Avec M. J. Stier, nous entendons une autre cloche, la défense de la révélation objective et du miracle contre M. F. Naumann (*Gedanken über christliche*

Religion; eine Abweisung D. F. Naumanns; Leipzig, Dieterich, 1905; in-8, 84 pages). M. S. égaie parfois son argumentation de plaisanteries un peu froides et il réussit surtout à montrer que sa mentalité toute théologique n'est pas la même que la mentalité scientifique de son adversaire. Mettre l'essentiel de la religion dans le sentiment religieux est, pour lui, la détruire : il faut obéir à l'autorité divine de la révélation manifestée dans les faits objectifs relatés par l'Écriture. C'est peut-être demander beaucoup, quoique le sentiment ne semble pas pouvoir suffire à constituer une religion. Et c'est n'être pas exigeant en fait de preuves que d'alléguer les discours du Christ ressuscité pour établir que Jésus ne regardait pas la fin du monde comme prochaine. — A. L.

— La critique de Häckel, par M. J. Baumann (*Häckels Welträthsel nach ihren starken und ihren schwachen Seiten*; Leipzig, Dieterich, 1905; in-8, 120 pages), n'est pas dans le ton des polémiques théologiques. L'auteur entend distinguer le fort et le faible dans le système qu'il discute; il montre ou essaie de montrer que l'hypothèse moniste ne se fonde pas sur l'expérience scientifique. Sa logique ne manque pas de vigueur, mais son style manque de clarté. — A. L.

— On remarque dans les oracles d'Isaïe comme deux attitudes et deux façons de penser à l'égard de la puissance assyrienne. M. F. Wilke s'est efforcé d'analyser l'évolution qui s'est produite dans les idées du prophète et d'en déterminer les causes (*Jesaia und Assur*; Leipzig, Dieterich, 1905; in-8, 128 pages). Les conclusions générales de sa dissertation, fondées sur les textes, semblent acceptables. — A. L.

— M. W. Bacher a publié en 1899 un travail important sur la terminologie exégétique des anciens docteurs juifs dits tannaïtes (voir *Revue* du 24 juillet 1899, p. 75). Il en donne maintenant la continuation : *Die exegetische Terminologie der jüdischen Traditionsliteratur*. Zweiter (Schluss-) Teil : *Die Bibel-und Traditionsexegetische Terminologie der Amorder* (Leipzig, Hinrichs, 1905; in-8, VIII-258 pages). Cette étude, qui affecte naturellement la forme d'un lexique, contient des renseignements importants pour l'histoire de l'exégèse rabbinique. — A. L.

— Un point assez discuté parmi les théologiens protestants est la doctrine de Melanchthon sur la liberté humaine et son rôle dans l'œuvre de la conversion et de la justification. M. E. F. Fischer reprend le sujet et le traite avec beaucoup d'érudition, plus d'érudition peut-être que de clarté (*Melanchthons Lehre von der Bekehrung*, Tübingen, Mohr, 1905, in-8, VIII-182 pages), en suivant pas à pas, dans les écrits du célèbre réformateur, les transformations de sa pensée et de son langage, le langage, selon M. F., ayant plus varié que la pensée, qui aurait été au fond d'accord avec celle de Luther. — A. L.

— Dans sa brochure : *Wahrheit und Dichtung in unserer Religion* (Tübingen, Mohr, 1905; in-8, 35 pages), M. P. Lobstein expose avec beaucoup de clarté la part nécessaire du symbolisme dans la croyance religieuse ainsi que la part réelle qu'il tient dans l'histoire de la religion juive et dans les croyances traditionnelles du christianisme. La conclusion est que la reconnaissance de cet état de choses ne peut faire aucun tort à la religion. Ensemble d'idées analogue à ce qu'on trouve dans les œuvres d'A. Sabatier. — A. L.

— M. W. Herrmann examine une autre face, non moins importante, du problème religieux, la question de la foi en Dieu : *Der Glaube an Gott und die Wissenschaft unserer Zeit* (Tübingen, Mohr, 1905; in-8, 32 pages). Il se borne, d'ailleurs, à établir que la foi en Dieu résulte d'une expérience personnelle, qui a

pour l'individu la même valeur probante que les expériences objectives de la science ont pour le commun des hommes. Mais ceci pourrait bien n'être que la constatation d'un fait, le fait de la foi, indépendamment de l'expérience scientifique. Reste à savoir ce que vaut l'expérience dont on parle et si elle suffit à prouver Dieu. La notion du Dieu personnel échappe-t-elle entièrement à la loi du symbolisme théologique? Et suffit-il que la conscience appelle Dieu, si la raison n'en fait pas autant en réclamant une place pour lui dans la philosophie générale des sciences? L'expérience religieuse ne peut échapper entièrement au contrôle de la raison, et l'on ne voit pas pourquoi elle ne deviendrait pas matière de science, si elle est réelle. Mais cette expérience a été historiquement et elle est encore quelque chose de plus complexe que l'intuition du salut par la foi au Dieu père. M. H. pense que cette intuition est donnée à toutes les âmes de bonne volonté et qu'elle est à l'abri de toute objection scientifique. Ce serait à voir. — A. L.

— L'œuvre posthume de l'abbé de Broglie : *Preuves psychologiques de l'existence de Dieu* (avec préface par A. Largent; Paris, Bloud, 1905; in-12, ix-256 pages) est fondée sur de tout autres principes. Là on croit pouvoir démontrer Dieu par syllogismes en partant du moi humain et des idées nécessaires. Les conférences qui constituent le volume remontent à une quinzaine d'années. Elles contiennent, en un langage clair et un peu diffus, les idées courantes de la philosophie spiritualiste, avec une connaissance assez étendue des difficultés que soulèvent ces doctrines. L'appréciation des difficultés manque parfois de profondeur et l'explication peut en paraître insuffisante : par exemple, à propos de la création, M. de B. suppose que cette idée ne rencontre d'autre objection que l'axiome : « rien ne se crée, rien ne se détruit » et que cet axiome expérimental n'a pas d'application à la création de la matière laquelle, ayant eu lieu « à l'origine », est simplement « étrangère à notre expérience ». Est-il si aisé de concevoir cette « origine » ? — A. L.

— MM. Karl Heussi et Hermann Mulert ont eu l'idée de composer un atlas pour l'histoire ecclésiastique : *Atlas zur Kirchengeschichte, 66 Karten auf 12 Blättern* (Tubingue, Mohr, 1905; 18 pp. et 12 planches doubles; grand in-8°). Il n'y avait pas eu d'ouvrage analogue en Allemagne depuis celui de Wiltsch (1843). Le plan de celui-ci est heureusement conçu. Des remarques très brèves et un index rendent l'usage des cartes sûr et rapide. MM. Heussi et Mulert ont multiplié les petites cartes pour se plier à la succession des événements. L'ouvrage rendra certainement des services, d'autant plus que son format modéré ne fera jamais hésiter à s'en servir. — P. L.

— La collection de M. Hans Lietzmann, *Kleine Texte für theologische Vorlesungen und Uebungen* (Bonn, A. Marcus et E. Weber, pet. in-8°) vient de s'enrichir des numéros suivants : 9. *Ptolemaeus, Brief an die Flora*, herausg. von Ad. Harnack (1904, 10 pp., prix : 0,30 Mk.); — 10. *Die Himmelfahrt des Moses*, von Carl Clemen (1904, 16 pp., 0,30 Mk.); — 11. *Apokrypha, III, Agrapha, neue Oxyrhynchuslogia*, von Erich Klostermann (1904, 20 pp., 0,40 Mk.); — 12. *Apokrypha, IV, Die apocryphen Briefe des Paulus an die Laodicener und Korinther*, von Ad. Harnack (1905, 23 pp., 0.40 Mk.); — 13. *Ausgewählte Predigten, II, Fünf Festpredigten Augustins in gereimter Prosa*, von H. Lietzmann (1905, 16 pp., 0,30 Mk.). Il est superflu de faire remarquer l'intérêt de tous ces textes. Les lettres apocryphes préparées par M. Harnack sont excellemment documentées; le recueil de *Logia* met des découvertes récentes à la portée de tous; les sermons

d'Augustin montrent le goût de l'auteur pour les assonances et les jeux de mots : ce sont les sermons 189, 199, 220, 228 et 227 de l'édition Bénédictine. — P. L.

— M. Vacandard réunit en volume six *Études de critique et d'histoire religieuse* (Paris, Lecoffre, 1905; VIII-390 pp. in-18; prix : 3 fr. 50). Ce sont des articles de vulgarisation parus en divers recueils. M. V. prend généralement pour base un ouvrage récent et expose la question d'après ce guide, sauf discussion et recours aux sources. Le premier article, *Les origines du symbole des apôtres*, trahit un certain flottement, p. 14, le sacramentaire gélasien figure en bonne place dans une liste de documents datés de 375 à 450; p. 60, il est mis à la fin du VII[e] siècle; p. 4, n. 2, le livre de M. Kattenbusch sur le symbole est achevé depuis 1900; p. 52, le *Credo* cité est celui de Cyprien de Toulon (non de Toulouse). La deuxième étude, sur les origines du célibat ecclésiastique, est un peu hâtive. La troisième, *Les élections épiscopales sous les Mérovingiens*, est peut-être la meilleure et la plus originale du volume. Les trois autres ont pour sujet l'Église et les ordalies, les papes et la Saint-Barthélemy, la condamnation de Galilée. — M. D.

— Le *Saint Odon (879-942)* par dom Du Bourg (Paris, Lecoffre, 1905; XII-214 pp. in-12) ne sera pas le meilleur volume de la collection *Les Saints*. C'est un travail superficiel, dont le style déclamatoire cache mal les lacunes. — M. D.

— Le P. Ubald d'Alençon a traduit *Les Opuscules de saint François d'Assise* (Paris, Poussielgue, 1905; 286 pp. in-16), c'est-à-dire les deux règles de 1210-1221 et de 1223, le testament, les lettres, l'office de la Passion, etc., et aussi les écrits douteux (règle des Pénitents, cantiques, etc.). En appendice, on trouve la règle des Pauvres Dames, et divers morceaux. — M. D.

— Nous avons reçu : Laveille, de l'Oratoire, *Jean-Marie de Lamennais (1780-1860)*, 2 vol. in-8°, Paris, Poussielgue, 1903 (XLI-564 et 680 pp.; 2 portraits). Jean-Marie de Lamennais est le frère aîné du célèbre écrivain. Engagé de bonne heure dans l'état ecclésiastique, il a été en Bretagne un des principaux organisateurs de la renaissance catholique au lendemain de la Révolution. Homme d'action, il n'a connu aucune des tempêtes intérieures qui ont assailli son frère. Mais sa biographie ne tire pas son principal intérêt des relations qu'eurent les deux frères et du rôle qu'a pu jouer l'aîné dans la vie du cadet. Jean-Marie de Lamennais, entre diverses œuvres, a fondé les Frères de l'instruction chrétienne (1817), destinés à l'enseignement primaire dans les campagnes et pouvant vivre seuls, un à un, sans autre lien qu'une formation et une règle communes. Il a donc été un des créateurs de l'instruction primaire après la Révolution. Par suite, il s'est trouvé mêlé aux luttes du clergé et de l'Université pendant trois quarts de siècle. Si l'on écrit jamais une histoire impartiale de l'Université impériale et royale, on trouvera dans ces deux volumes beaucoup de faits significatifs et quelques documents importants. Le P. Laveille prend parti pour l'abbé de Lamennais contre l'Université, même en des cas où un croyant sincère peut contester l'attitude prise par le héros. Une des premières polémiques eut lieu sur l'enseignement mutuel. Les écoles d'enseignement mutuel introduisaient deux nouveautés qu'il eût fallu distinguer, une méthode pédagogique et une limitation de l'enseignement religieux. Dans ces écoles, l'instituteur enseignait la lettre du catéchisme, faisait apprendre par cœur aux enfants l'évangile, leur faisait réciter les prières. Mais tout commentaire était interdit, « sous prétexte que ceci regarde les curés » (t. I, p. 234). L'abbé de Lamennais jetait feu et flamme contre ce que son biographe appelle « un précurseur direct, mais réel, de l'enseignement neutre ». C'est à croire que l'Église n'accepte qu'une place à l'école, la première, et que,

sous prétexte de liberté des pères de famille, elle entend imposer les maîtres et l'enseignement de son choix. Ce fut, du moins, l'esprit de l'abbé de Lamennais dans toutes ses fondations et dans ses rapports avec l'Université. Son zèle n'était pas toujours réglé. Son biographe passe rapidement sur une période de sa vie où il lutte pour soustraire des religieuses à l'autorité de l'évêque (t. I, p. 303). Mais il est utile à un historien de l'Université, qui ne voudra point prendre parti, d'avoir cette longue déposition d'un adversaire. Tout n'y est pas à rejeter. Qu'on lise, t. II, p. 647, les réponses à un questionnaire envoyé par la commission de 1849. On y trouvera bien des observations qui n'ont pas cessé d'être justes. Ainsi : « Les instituteurs brevetés après examen sont des hommes instruits et capables de remplir avec distinction une place dans un bureau, dans une maison de commerce, dans une administration du second ordre. Comment peut-on espérer qu'ils iront volontiers s'ensevelir au fond d'une campagne. etc... On leur a beaucoup nui en essayant d'en faire des hommes politiques... L'enseignement est trop étendu. Partout on exige un brevet, le même brevet à Rennes et à Nantes qu'à Kergrist-Moellou et à Squiffiec...» Un autre genre d'intérêt, présenté par ces deux volumes, est d'éclairer les origines de la réaction ultramontaine. Comment le clergé français, gallican en 1789, est-il devenu ultramontain ? Ce problème peut être partiellement éclairé par l'étude de la vie des deux Lamennais. Le P. Laveille a donc fait une œuvre utile, quoique un peu longue et partiale. — L. S.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er septembre 1905.

M. Collignon, président, communique, au nom de M. le duc de Loubat, une lettre de M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, annonçant la découverte, dans une maison de Délos, de 650 deniers romains, en parfait état de conservation, frappés au nom des légions par le triumvir Marcus Antonius.

M. Omont entretient l'Académie des travaux du Congrès qui s'est tenu récemment à Liège pour la reproduction des chartes, manuscrits et sceaux.

M. Héron de Villefosse communique un rapport du R. P. Delattre, relatif à la découverte, dans les fouilles de Carthage, d'un nouveau sarcophage en pierre calcaire, orné de décors peints, et d'une construction souterraine de l'époque romaine qui doit être une prison militaire construite au second siècle p. C. Ce rapport est accompagné d'un plan et de dessins exécutés par M. Blondel.

M. Cagnat communique deux tables de pierre, percées de cavités qui ont servi autrefois de mesures-étalons. La première a été récemment trouvée à Timgad par M. Rottier; la seconde avait été découverte l'an dernier à Khamissa par M. Joly. Les mesures de Timgad paraissent être des mesures romaines officielles; sur les autres, il est impossible de se prononcer. — MM. Thomas, Lair et Bréal présentent quelques observations.

M. Antoine Thomas précise le nom et l'origine d'un prélat qui fut légat de Boniface VIII en Danemark (1295), puis successivement archevêque de Riga, de Lund et de Salerne. Il prouve qu'il s'appelait *Isarn de Fontiano*, et non pas *Isarn Tacconi* ou *Isarn Morlane*. Il était originaire d'une localité voisine de Carcassonne dite en latin *Fontianum* (primitivement *Fonteianum*), aujourd'hui *Fontiès-d'Aude*, et non de Pavie. Sa prétendue origine italienne et son prétendu nom de *Tacconi* découlent d'une confusion avec un prélat très distinct, *Isnard Tacconi*, mort archevêque de Thèbes en 1329, tandis qu'*Isarn de Fontiano* mourut archevêque de Salerne en 1310.

M. le Dr E.-T. Hamy appelle l'attention de l'Académie sur deux mémoires de 1734, l'un en partie inédit, l'autre resté manuscrit, le premier de Mahudel et le second de B. de Montfaucon sur les antiquités nationales. Ces deux mémoires, lus à l'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et dont un seul est partiellement reproduit dans l'Histoire de la Compagnie pour 1734, seront prochainement publiés *in extenso* dans la *Revue archéologique*.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 23 septembre. — 1905

Biblische Theologie des Alten Testaments, von B. Stade. Erstes Band: Die Religion Israels und die Entstehung des Judentums. Tübingen, Mohr, 1905; in-8°, xii-383 pages.

La famille dans l'antiquité israélite, par L. G. Lévy. Paris, Alcan, 1905; in-8°, 296 pages.

Religion d'Israël et théologie de l'Ancien Testament ne sont pas une seule et même chose; cependant, il est assez difficile de séparer l'une de l'autre, et l'on conçoit que M. B. Stade, chargé de la théologie biblique de l'Ancien Testament dans la collection des manuels théologiques de Mohr (*Grundriss der theologischen Wissenschaften*) les ait réunies sous un titre commun, bien qu'il ne les confonde pas dans son exposé. Réservant sans doute pour un second volume l'analyse plus approfondie des croyances et des idées religieuses, il traite maintenant de la religion d'Israël et de l'origine du judaïsme.

Exégète de profession, M. S. n'est pas enclin à faire valoir outre mesure l'influence de Babylone sur la formation religieuse d'Israël; il est d'ailleurs fondé à réagir contre la tendance de certains assyriologues qui paraissent vouloir représenter toutes les croyances israélites et même le monothéisme comme des emprunts babyloniens. Il partage naturellement l'histoire de la religion israélite en deux parties : les origines et l'évolution religieuse avant les prophètes du viii[e] siècle; la transformation de la religion au temps des prophètes et la fondation de la communauté juive. Inutile de dire que la première partie est la plus obscure et celle où l'historien est contraint de faire un plus large emploi de l'hypothèse. M. S. n'en abuse pas, et

ses conclusions, qui ont pu sembler radicales il y a vingt ans, ont plutôt maintenant un grand air de sagesse et de modération. Il n'était pas possible de traiter avec une critique plus perspicace et plus réellement prudente, avec une érudition plus ample et plus sûre, avec plus d'abondance dans les idées et plus de sobriété dans le style, toutes ces questions qui se posent devant l'observateur attentif : triage des sources, Moïse et son œuvre, ce qu'était la religion d'Israël avant Moïse, localisation primitive du culte de Iahvé, caractère de ce dieu, transformation de la religion du désert sous l'influence cananéenne ; anciens lieux de culte, hommes de Dieu et oracles, etc. Chacun de ces points est traité avec précision et dans les détails. La seconde partie finit peut-être un peu trop brusquement sur la réforme d'Esdras et de Néhémie.

Le sujet traité par M. Lévy est plus restreint, quoique large encore, et d'autant plus que l'auteur ne s'est pas interdit de remonter aussi jusqu'à l'antiquité préhistorique et de discuter les origines de la famille chez les Hébreux. Peut-être eût-il agi plus sagement en restant sur le terrain de l'histoire documentée. Des origines de la famille à celles de la religion israélite, le pas était glissant, et M. L. a glissé. Il trouve au fond des vieilles institutions, des rites et des croyances, un « principe directeur », « l'idée de Vie ». Ce n'est pas, dit-il, le totémisme qui est à la base de la famille israélite, ni le culte des ancêtres, mais « une religion naturaliste avec, pour idée centrale, l'idée d'énergie vitale et fécondante ». La distinction des animaux purs et impurs ne serait pas « d'origine superstitieuse », mais elle résulterait « d'observations objectives ». Le veau d'or aurait été « un symbole lunaire ou solaire, figurant Iahvé, la puissance dispensatrice de vie ». Et M. L. de prouver « le caractère sidéral de Iahvé », qu'il rapproche du « dieu lunaire » (?) a, par *Deut.* xxxiii, 2 : « Iahvé vient du Sinaï; il brille du haut de Séïr, rayonne du mont Paran et arrive d'au milieu des myriades sacrées ». Ces myriades sacrées seraient les astres, qu'on ne s'attendait pas précisément à trouver en parallélisme avec les montagnes. Il s'agit bien plutôt de Méribat-Cadès : si ce texte prouve quelque chose, c'est que Iahvé est originairement une divinité terrestre, montagnarde, non une divinité astrale.

Sur tous ces points l'on se sent plus en sûreté avec M. Stade, qui pense que Iahvé était primitivement un dieu local, le dieu du Horeb, et que ce dieu n'a pas pris tout de suite possession du ciel ; que l'étymologie du nom de Iahvé n'est pas certaine, mais que ce n'est certainement pas « celui qui fait être » ; que l'unité religieuse et sociale ayant été d'abord le clan familial, certaines coutumes et idées, vestiges du culte des morts, lévirat, etc., s'expliquent par là ; que lorsqu'on parle de totémisme à propos d'Israël, on le fait plutôt par voie de comparaison, le totémisme n'étant pas à concevoir comme une forme religieuse absolument fixe et uniforme dans tous les lieux et

dans tous les temps; que l'on entend désigner ainsi des survivances partielles, des rudiments portant encore leur marque d'origine dans un système religieux qui dépasse celui où ils ont pris naissance; que le pur et l'impur font suite à d'antiques *tabous*, etc.

Si l'on fait abstraction de sa thèse générale, à savoir que « l'idée de vie, le culte de la puissance fécondante et génératrice a joué un rôle de premier ordre dans les croyances des Hébreux et que nombre des institutions fondamentales de la famille israélite se sont ressenties de cette conception », thèse qui, d'ailleurs ne tient pas une très grande place dans le livre et qui est plutôt une représentation trop abstraite que foncièrement erronée de la réalité, on ne pourra lire qu'avec intérêt et profit les renseignements positifs recueillis par M. L. sur la famille israélite, la solidarité familiale, le mariage et la société conjugale, les rapports mutuels des membres de la famille. L'auteur est au courant des travaux historiques relatifs à son sujet. Son exégèse est demeurée, semble-t-il, assez traditionnelle, et sa critique, parfaitement loyale, ne laisse peut-être pas d'être encore plus ou moins influencée par son éducation théologique.

Alfred LOISY.

I. **Monotheistische Strömungen innerhalb der Babylonischen Religion,** von Alfred JEREMIAS, Leipzig, Hinrichs, 1904, 48 pp. in-8.

II. **Cuneiform texts from babylonian tablets in the British Museum,** XVIII à XXI; 50 × 4, pp. in-4 (sold at the British Museum).

I. Y a-t-il eu à proprement parler, un « courant monothéiste » dans la religion babylonienne? Il est permis d'en douter et l'intéressante brochure du Dr Jérémias causera sans doute quelque déception à plus d'un lecteur qui estimera peut-être qu'elle ne répond pas pleinement aux promesses de son titre. Ce qui est certain, c'est que le polythéisme s'alliait chez les Babyloniens à un sentiment religieux souvent très profond et à une conception souvent très élevée de la divinité. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ce « monothéisme babylonien », le travail du Dr J. est à lire : il est plein de vues ingénieuses sur les tendances et l'évolution de la religion dans l'ancien Orient.

II. L'apparition de nouveaux fascicules des *Cuneiform texts* est toujours un événement assyriologique. Il y a neuf ans que cette grande et importante publication a été entreprise par le musée britannique et la rapidité avec laquelle elle progresse fait le plus grand honneur aux fonctionnaires de ce musée attachés au département des antiquités assyriennes.

On sait tout l'intérêt lexicographique des vocabulaires ou syllabaires assyriens. Les volumes XVIII et XIX qui ont pour auteur M. R. C. Thompson, poursuivent la publication de ces textes qui pour la plupart proviennent de la bibliothèque du roi Ashourbanipal. Ils font connaître un assez grand nombre de fragments nou-

veaux [1] et donnent, des textes déjà connus, une édition généralement plus correcte et plus complète. Il est à regretter que cette édition, fort bonne dans son ensemble, présente çà et là quelques négligences de copie [2]. A noter également qu'en quelques endroits un ordre meilleur eût pu être adopté [3].

Les textes divinatoires forment une branche importante et jusqu'ici trop négligée de la littérature cuneiforme : fort rares sont ceux qui, comme M. A. Boissier, ont pénétré dans les arcanes de la divination assyro-babylonienne. Les textes, en presque totalité inédits, publiés par M. Thompson dans le vol. XX, appartiennent à trois grands recueils divinatoires. Ce volume inaugure, il faut l'espérer, la publication intégrale de la grande quantité de textes de cette catégorie conservés au Musée Britannique.

Dans le vol. XXI, M. L. W. King réédite des textes archaïques, dont une bonne part provient des fouilles de Loftus ou Taylor et a été publiée dans le premier volume des *Cuneiform Inscriptions*. La façon généralement défectueuse dont ces textes avaient été édités, était un grand obstacle pour leur interprétation correcte : les copies de M. K., faites avec beaucoup de soin et de compétence, offrent au contraire toutes les garanties désirables d'exactitude. Par une heureuse innovation, en tête du volume, figure un index donnant, avec la provenance de chaque inscription, un sommaire de son contenu [4].

F. THUREAU-DANGIN.

---

1. Ces textes complètent en bien des points notre connaissance du lexique et du syllabaire : noter en particulier la variante *gab-di-dib-bu* (K 4197 Rev. 13) du terme qu'on a lu si longtemps *tahlubu* et que les récentes découvertes d'Assour nous ont appris à lire *gabdibbu*, la lecture *ug* de BAD = *mâtu* (Rm. II, 31, l. 10) au lieu de *dig* (conjecturé à cause de la forme dialectale *dib*), etc.

2. Voici quelques points où les lectures de M. Th. me paraissent tout au moins suspectes : K 206 Obv. 5 *ne* (?)-*e-tu*, K 4409 Obv. 5 *ma-i-tum* (au lieu de *šu-e-tu*, *šu-i-tum*); K 2008, Obv. 27 *šu-uh* (au lieu de *la-ah*); K 2008, II, 18 *ki-mash* (au lieu de *ki-shi*; cf. Rm. 2, 588, Obv. 31, Meissner Suppl[t] pl. 25); K 4323 Obv. 22, *dam* (au lieu de *nin* = *mimma*); K 2022 Obv. I, 62 *mal* (au lieu de *giš*); ibid. Rev. 18 *da-še* = *lu*[*man*] (au lieu de *a-še*; cf. K 7331 Rev. I, 9 et Bu 89-4-26, 165, Rev, 16, dans Meissner Suppl[t], pl. 13 et CT XI, p. 42); Rm. 604 Obv. 16 *u* + *kur* (au lieu de *kur* + *kur*); S. 896 Obv. 16 [ ] *šu* (au lieu de [*giš*]-*ma* = *tittu* cf. Zimmern ZDMG 1904, p. 952); K 2058, Rev. 8 *a-ra-ra* (au lieu de *a-ra-ṣu*). K 4580 Rev. 7 donne *tar* là où K 5, Rev. I, 37 donne *qa* : quelle est la lecture exacte? Le signe donné par K 4580 Rev., 4 n'est pas *sag*; mais la forme babylonienne de Br., n° 9860 = *muttatu*.

3. Ainsi Rm. II, 587 publié vol. XIX, pl. 3 est exactement parallèle à K 214, publié vol. XVIII, pl. 47.

4. Dans l'inscription de Sin-gâshid (pl. 13 à 17), il ne s'agit pas, comme le pense M. K., d'offrandes à une divinité, mais autant qu'il semble, d'une réglementation du prix des denrées. L'inscription publiée pl. 31-32 est attribuée à *Rim-sin* : M. K. paraît donc admettre, comme on le fait communément, l'identification de *Ri-im-sin* et *Arad* (lu *Rim*)-*sin* ; il est bon de noter qu'aucun précédent ne nous autorise à lire *rim* l'élément *arad* et que si *Arad-sin* et *Rim-sin* ne désignent qu'un seul personnage (ce qui d'ailleurs n'est nullement prouvé), les deux noms sont tout au moins entièrement distincts.

PIZZI. **L'Islamismo.** Milan. 1903, VIII-496 p. in-12, lib. Hoepli.
— **Letteratura araba,** Milan, 1903, Hoepli, XI-338 p. in-12.

M. Pizzi, professeur à l'Université de Turin, a voulu donner dans la collection des manuels de la librairie Hœpli une Histoire de l'islamisme et une Histoire de la littérature arabe. Malgré tous ses efforts, il n'a pu malheureusement remplir cette tâche d'une façon satisfaisante, en raison de circonstances dont il ne peut être rendu responsable. Croirait-on, en effet, qu'à Turin, ni dans la bibliothèque de l'Université, où il existe des chaires de langues orientales, ni dans aucune bibliothèque privée, on ne trouve ni un exemplaire du *Kitâb el Aghâni*, l'ouvrage capital, ni les collections d'auteurs orientaux que M. Pizzi est réduit à citer presque tous d'après des extraits de chrestomathies ou d'anthologies!

I. En ce qui concerne l'islam, l'auteur a pu recourir à des livres qui ont facilité sa tâche : ceux d'A. Müller, de Kremer, de Goldziher, de Weil (pour ne pas citer Caussin de Perceval aujourd'hui bien dépassé) lui ont permis de tracer une esquisse à peu près suffisante de la civilisation musulmane, mais, pour donner en passant une idée des lacunes, ni Sprenger, ni Muir, ni Lane Poole, ni Guyard, ni Barbier de Meynard, ni Van Vloten, ni Sachau, etc., ne sont cités. On ne voit pas non plus que l'auteur ait mis à profit la collection du *Journal asiatique* ou de la *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*.

Le livre se divise en six parties : I. Considérations générales ; II. Les Arabes avant l'islam (à peu près manqué : il fallait consulter Wellhausen, Jacob, Smith). III. Mohammed et sa religion. IV. Le khalifat. V. L'Islam en Perse (ce chapitre est absolument hors de proportion avec le reste : naturellement l'Islam d'Afrique est négligé). VI. La civilisation musulmane. L'auteur a eu l'heureuse pensée d'introduire dans ces chapitres un certain nombre de morceaux traduits d'auteurs arabes. On pourrait critiquer quelques-uns de ces choix et signaler des lacunes ; mais enfin, l'ensemble est aussi satisfaisant qu'il pouvait être.

A ce point de vue, M. Pizzi a tiré bon parti de ce qu'il avait sous la main. Mais, il y a malheureusement des erreurs à relever et il est à désirer qu'elles disparaissent d'une prochaine édition. Je ne signalerai que les plus importantes :

P. 12, note 2. L'étymologie populaire de *Scaccomatto* (échec et mat) par le persan-arabe : *chah mat*, le roi est mort, n'a pas de valeur. Le roi ne meurt pas et n'est pas pris au jeu d'échecs ; cette expression, tout entière persane, signifie le *roi surpris*, *étourdi* (cf. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, t. I, p. 717, d'après les rectifications de Mirza Kasembeg et de Goldziher).

P. 13. Sur quelle autorité M. Pizzi s'appuie-t-il pour dire que les

Arabes brûlèrent les bibliothèques de Séleucie, de Ctésiphon et d'autres endroits ?

P. 14 et passim. On trouve constamment l'orthographe fautive, *Ommiade* pour *Omayade*.

P. 15. Dire que les Sémites ont manqué d'épopée est une généralisation inexacte. L'auteur doit connaître en arabe les diverses gestes comme celles des B. Hilâl, de Seïf Dzou Yezen, le roman d'Antar, etc.

P. 93. L'anecdote de la conversion précipitée de 'Omar doit être considérée comme une légende. Pour les questions de ce genre, il fallait consulter Nöldeke, *Zur tendenziösen Gestaltung der Urgeschichte des Islam. Z. d. D. M. G.* T. LI, fasc. I.

P. 146. Je ne sais où l'auteur a pris qu' « *il exista des monastères de femmes musulmanes semblables à ceux des chrétiens* ». Une telle assertion, contraire à tout ce que nous connaissons, devait être accompagnée d'indication de sources.

P. 147. L'accusation portée contre Ali (même atténuée par le *forse*) d'avoir trempé dans la conjuration contre la vie de 'Othman, est tout à fait gratuite. Ali, tout brave qu'il était, manquait de décision et d'énergie morale, mais ce n'était pas un assassin.

P. 227. Le fondateur de la dynastie des Idrisites dans le Maghrib se nommait Idris ben *Abdallah* et non Idris ben Yahya. M. Pizzi l'aurait-il confondu avec un prince hammoudite de Malaga qui régna plus de deux siècles après ? — Ibid. Quand les Fatimites mirent fin aux débris de la puissance idrisite du Maghrib, ils n'avaient pas encore conquis l'Égypte.

P. 240. Le comte Julien ne gouvernait pas Ceuta au nom de l'Espagne, mais pour l'empereur byzantin.

P. 243. Le récit du début de la domination omayade en Espagne est vague et inexact. Quand 'Abd er Rahmân s'enfuit d'Orient, Baghdâd n'était pas fondée.

P. 245. Le mot Maghrib que porte le texte arabe ne doit pas être traduit par Marocco — Merrâkech, d'où Maroc, Marocco, qui donna ce nom au pays, n'existait pas à cette époque. — Ibid., « *un Sumeyl* » Es Somaïl est bien connu, mais il n'avait pas le titre de gouverneur. Le reste de l'histoire musulmane d'Espagne est trop écourté.

P. 258. Samarra n'était pas en Syrie, mais sur le Tigre.

P. 270, note 1. A côté de la traduction, par Chodzko, de quelques téaziés, il fallait citer la description et les traductions de Gobineau (*Les religions et les philosophies de l'Asie centrale*, Paris, 1900, in-8°, p. 359-461) et de Pelly, *The Miracle Play of Husan and Husain* (Londres, 1879, 2 vol. in-8°).

P. 331. Ce ne sont pas les œuvres historiques de Plutarque qui furent traduites en syriaque.

Ibid. Les Beni (lire Benou) Ibâd ne formaient pas une tribu spéciale. On désignait sous le nom général de 'Ibâd les chrétiens de Hira, sur-

tout nestoriens (cf. une note de Quatremère, *Journal asiatique*, novembre 1838, p. 502-503, et Rothstein, *Die Dynastie der Lahmiden in al Hira*, Berlin, 1899, p. 19-28).

P. 419. La lecture *Al Muqaddasi* n'est pas erronée : M. de Goeje l'a maintenue contre ceux qui veulent lui substituer *Al Maqdisi*.

P. 427. La *Tahert* dont parle El Ya'qoubi n'est pas la *Tahert* (Tiharet) actuelle : c'est la Tagdemt abadhite.

II. L'inconvénient du manque de livres est bien plus grand dans une histoire de la littérature arabe. L'ouvrage de Brockelmann est précieux pour les renseignements historiques et bibliographiques qu'il contient, mais il ne peut dispenser de consulter les ouvrages eux-mêmes. Celui de Huart est un abrégé et quant à de Hammer (pour ne pas parler d'Arbuthnot), M. Pizzi a fort bien fait de ne pas le consulter.

Mais on rencontre dans la *Letteratura araba* des erreurs qu'on ne peut pas attribuer au manque de textes. Comme pour le précédent ouvrage, je ne signalerai que les plus graves :

P. 23. Le *Kalilah et Dimnah* est confondu avec le livre des *Mille et Une Nuits* qui n'en est pas, comme le dit M. Pizzi, un « *rifacimento.* »

Le chapitre III : La poésie antéislamique, est absolument incomplet. Des collections comme les *Mofadhdhalyât*, la *Djamharat Ach'âr el 'Arab* ne sont même pas mentionnées.

P. 30. Il fallait rejeter entièrement l'étymologie de *Mo'allaqât* avec le sens de *suspendues*.

P. 145. C'est trop peu de dire que l'*Akhbâr ez zemân* de Maçoudi est « *moins connu* ». Il ne l'est pas du tout, puisqu'il ne nous en est rien parvenu.

P. 203. L'*histoire des Musulmans d'Espagne* de Dozy aurait pu fournir à M. Pizzi de meilleurs extraits que le *Medjani'l Adab* puisqu'il n'a pu lire El Maqqari ou Ibn Khaqân dans le texte ou dans les *Scriptorum Arabum locis de Abbadidis* de Dozy. Elle lui aurait évité aussi L'erreur singulière d'attribuer à un roi de Séville, El Mo'tamid, détrôné en 484 de l'hégire, une poésie d'un Khalife abbaside de Baghdâd, mort deux siècles plus tôt. Mais le *Medjâni'l Adab* n'est pas responsable de cette erreur, car à la page 550 des notes, correspondant à la pièce en question, on renvoie à la biographie du Khalife El Mo'tamid, t. V, p. 314.

P. 214. Il est surprenant que M. Pizzi n'ait pas trouvé d'autre texte de la *Bordah* que celui d'Uri. Ce poème a été souvent publié, et à bon marché, au Qaire, sans parler des éditions de Rosenzweig et de Ralfs.

P. 252. Les renseignements sur Abou Naṣr ibn Khâqân et ses deux ouvrages (*Qalâid el'Iqyân* et *Maṭmah el Anfos* qui ne sont pas nommés, (bien que publiés tous deux) sont vagues et peu exacts.

P. 333. La notice sur 'Abder Rahmân ibn Khaldoun est inexacte à force d'être abrégée. Il semblerait qu'il passa directement de Tunis à Alexandrie: il n'est pas question du rôle important qu'il joua à Fas, à Grenade, à Bougie et à Tlemcen avant d'arriver en Égypte en 1382. Il naquit en 1332 et non en 1331.

P. 338. Tlemcen n'est pas dans le Maroc.

P. 347. Peut-être eut-il mieux valu, pour donner une idée des *Mille et Une Nuits*, choisir un autre passage que le commencement de l'*histoire de Djil'ad et Chimas*, qui est une addition arbitraire à ce recueil.

J'aurais pu allonger ces remarques déjà longues et signaler de plus les innombrables lacunes que présente ce volume, mais je pense en avoir assez dit. Il me serait pénible de juger sévèrement un ouvrage entrepris avec une grande bonne volonté et dans de si mauvaises conditions de travail : toutefois, il m'est difficile de le recommander tant qu'il contiendra des erreurs qui ne tiennent pas uniquement au manque de livres.

René Basset.

Anecdota Oxoniensia. Texts, Documents and extracts chiefly from manuscripts in the Bodleian and other Oxford Libraries. Classical series. Part. X. *The vetus Cluniacensis* of Poggio being a contribution to the textual criticism of *Cicero* pro Sex. Roscio, pro Cluentio, pro Murena, pro Caelio, and pro Milone by Albert C. Clark M. A. fellow of Queen's College. Oxford vith two facsimiles. Oxford at the Clarendon Press, 1905. Pet. in-4°, LXIX-57 p.

Le professeur d'Oxford, dont on connaît les belles publications sur Cicéron, sur Stace et tant de manuscrits latins, M. A. C. Clark, nous donne aujourd'hui, dans un nouveau volume d'*Anecdota Oxoniensia* [1], la reconstitution d'un manuscrit français perdu de Cicéron, de Cluny, d'où Pogge a tiré, pour la première fois, le texte de cinq discours.

Pour cette reconstitution, M. C. s'est servi d'une part d'extraits recueillis par le compagnon de Pogge, Bartolommeo da Montepulciano, extraits que M. C. a trouvé dans un manuscrit de la Laurentienne (LIV, 5) : *Excerpta Montepolitiana* (14 p.); d'autre part d'un ms. de la Bibliothèque nationale (Lat. 14,749) autrefois de Saint-Victor (40 p. de collation) qu'il appelle Σ. La longue introduction qui précède les collations, fait valoir l'importance de la découverte, le caractère des manuscrits collationnés et leur rapport avec les autres manuscrits connus. J'en détache les détails suivants.

A son voyage pour le concile de Bâle, Pogge visita les monastères de France avant de pousser en Allemagne; il trouva à Cluny un manuscrit fort endommagé, contenant deux discours de Cicéron

---

1. Sur le volume précédent, contenant la description de l'*Harleianus*, voir la Revue de 1892, p. 322.

jusque là inconnus : le *Pro S. Roscio* et le *Pro Murena*. Ce manuscrit fut envoyé à Florence, à Guarino et à Barbaro. La date de la découverte du manuscrit de Cluny, d'après une lettre à Pogge, dut précéder de très peu le 2 janvier 1415. Or, un catalogue de Cluny du XIIe siècle porte, à propos d'un ms. de Cicéron (nº 496), la note : Cicero pro Milone et pro Avito et pro Murena et pro quibusdam aliis. C'est dans les manuscrits du moyen âge la seule mention qui soit faite du *Pro Murena*. Le manuscrit ainsi décrit est évidemment celui qu'a trouvé Pogge. Les extraits de Bartolommeo donnent des leçons tirées des trois discours mentionnés au catalogue, et en plus des leçons de deux autres discours : le *pro S. Roscio* et le *pro Cælio*. D'autre part, le manuscrit de Saint-Victor a toute une suite de leçons particulières, qui se trouvent : dans le texte, pour le *pro S. Roscio* et le *pro Murena ;* en marge, pour les trois autres discours ; ces leçons sont, pour la meilleure partie, celles des Extraits ; donc, elles proviennent aussi du manuscrit de Cluny et permettent de tenter de le reconstituer. Par elles on a ainsi pour l'histoire du texte de Cicéron, du IXe siècle à la Renaissance, une base solide ; enfin, les Extraits et le manuscrit de Saint-Victor peuvent nous servir de clé pour retrouver, dans les manuscrits du XVe siècle, datés ou non, au texte ou à la marge, les traces de l'influence du *Cluniacensis* après qu'il fut porté en Italie ; aussi pour suivre les progrès de la vulgate Cicéronienne en ce pays.

Voilà du nouveau, en une matière où l'on n'espérait plus guère en découvrir, et l'on comprend que le livre de M. C. soit dédié au latiniste Anglais, le plus connu pour ses publications sur Cicéron, à M. James S. Reid. De ces variantes inédites résultent sans doute des indications qui modifieraient, sur des points de détail, les vues des savants et par exemple le texte du *Pro Milone* auquel s'est arrêté M. Clark lui-même dans son édition [1]. Il en sera de même aussi pour les autres discours, quoique le progrès soit plus sensible dans le *Pro Cluentio* [2] et surtout dans le *Pro Murena* où nous gagnons d'avoir une base meilleure. Mais l'avantage, pour nous, est surtout d'être mieux orientés sur l'historique du texte des discours et de pouvoir, pour plusieurs d'entre eux, traverser sans trop de risques, la zone dangereuse de la Renaissance. D'autre part, si l'effort, déployé ici pour réparer une de nos pertes, est visible et très méritant [3], nous ne

1. Dans le *Pro Milone*, le manuscrit de Cluny et l'*Harleianus* ont des rapports nombreux et frappants; ils ont tous deux la même lacune (§§ 18-37). Aussi les leçons qui nous auraient le plus intéressés ici, nous étaient déjà connues par l'*Harleianus*.

2. Grâce à M. C. et à son analyse, nous voyons désormais, sous un angle tout autre, les deux manuscrits qui servaient jusqu'ici de base dans le *Pro Cluentio*, à savoir ST.

3. Pour qu'on en ait l'idée, il me suffit de copier deux lignes de M. C. (p. LXI) : « I have also examined a large number of Mss at Florence, Rome, Milan, Venice, Ravenna, Paris, London and Oxford, but the results were generally disappointing. »

pouvons guère nous empêcher de mesurer, à cette occasion, la distance qui sépare un bon manuscrit retrouvé comme l'*Harleianus*, d'un manuscrit reconstitué par hypothèse, d'après des copies et des notes marginales. Il y a plus d'art sans doute dans le second cas; mais comment le premier n'aurait-il pas toutes nos préférences?

Dans l'étude des divers manuscrits, de leurs rapports, de leur valeur, on reconnait l'habileté que M. C. doit à sa rare expérience. L'exposé est fait de la manière la plus claire. En tête et à la fin du volume, deux fac similés du manuscrit de Saint-Victor : l'un des fac similés est pris dans le *pro Murena* et montre les lacunes laissées au texte, avec les essais d'interprétation, tentés dans le blanc ou en marge, d'une autre main; l'autre est tiré du *pro Caelio* et montre en marge les variantes provenant du manuscrit de Cluny.

En somme, excellente contribution à l'histoire du texte de Cicéron, tout à fait digne de celles que l'auteur nous avait données précédemment.

É. THOMAS.

A. Persii Flacci Saturarum liber. Recensuit, adnotatione critica instruxit, testimonia usque ad saeculum XV addidit Santi CONSOLI. Ed. Major. Romae apud Herm. Loescher et socium (Bretschneider et Regenberg) anno MCMIV. In-8°, XVII-256 p. 5 Lire.

Le nom du privat-docent de Catane, qu'on vient de lire au titre, a été cité plus d'une fois, dans la Revue, à l'occasion de différentes publications. Ses travaux ont été toujours bien accueillis à cause du soin et de l'extrême conscience qu'il y apporte [1]. M. Santi Consoli n'abordait jusqu'ici que des sujets de difficulté moyenne; il s'attaque cette fois à Perse : n'était-ce pas brusque et quelque peu risqué? Le lecteur cherchera ce qu'on lui donne et il s'apercevra d'abord que tout commentaire proprement dit est omis ici; d'où première déception puisque c'est sur le sens que, dans Perse, s'épaississent surtout les difficultés. M. S. C. a voulu faire une édition purement critique; soit. Quel est donc l'apport nouveau? L'éditeur aurait-il trouvé quelque manuscrit inconnu, ou, croit-il, par l'interprétation, pouvoir renouveler les éléments que nous possédions? Rien de tout cela : il a recueilli, revisé, complété tout ce qui est connu et publié et il nous donne une sorte d'*editio variorum* limitée à la critique du texte. Était-ce en vérité si nécessaire? Les lecteurs d'un poète, comme Perse, ne cherchent pas tellement leur commodité ou leur plaisir. Se borner à ménager leur peine, n'attirera sûrement de leur part qu'une médiocre reconnaissance.

1. La même qualité se retrouve ici; toute la littérature du texte de Perse a été dépouillée et l'on trouvera cités, dans les notes, les articles les plus récents et les moins commodes à atteindre.

Pour chaque satire reviennent après le texte les *Lectiones variae, Conjecturae, Testimonia, Imitatores*, avec beaucoup de notes au bas des pages. Je ne suis pas sûr qu'on trouve pratique d'être astreint, pour chaque vers, à quatre recherches successives. A la fin *Persii vita*, suivie aussi de ses *Lectiones variae, Conjecturae, Appendix*, et *Testimonia;* aussi : *De Persio saturarum scriptore* (usque ad saeculum XV); un *Index nominum;* enfin, un second *Index scriptorum antiquorum et operum laudatorum in Persii saturarum testimoniis*.

En suivant ainsi la tradition de Perse jusqu'à la Renaissance, et en recueillant tout ce qui a été publié sur le texte jusqu'à ce jour, M. S. C. a fait œuvre utile ; il s'est donné certainement beaucoup de peine ; je doute que le résultat y réponde, et ce Perse contient en vérité, à la fois trop et trop peu ; le lecteur, accablé sous toutes sortes d'indications pas toujours utiles, ébloui par ce kaléidoscope à forme savante, se demandera si l'éditeur a toujours échappé lui-même au vertige qu'il donne [1]. Pour moi, il n'y a pas de doute : Perse est devenu, sous cette forme à très peu près illisible.

E. T.

Otto Th. Schulz. **Leben des Kaisers Hadrian. Quellenanalysen und historische Untersuchungen.** Teubner, gr. in-8°, 141 p. 1904.

Le travail, dédié à M. Wachsmuth, a été fait sûrement sous son inspiration. Sept chapitres qui suivent, dans l'ordre des temps, la vie de l'empereur : sa jeunesse ; son avènement en Orient, puis à Rome; ses voyages ; composition de la biographie dans les chapitres

1. Certaines notes justifient, ce semble, une telle question. M. S. C. est conservateur, jusqu'à l'excès de la leçon de P ; fort bien; mais III, 60, il s'étonne que les éditeurs écrivent tous *dirigis*, ou *derigis :* « nemo lectionem P *dirigas* recepit ». M. S. C. la rétablit intrépidement dans son texte, sans s'apercevoir qu'il remplace le dactyle nécessaire par un crétique : d'où le vers est faux. — P. 8, v. 17 et s. Avec leg*ens*, la ponctuation adoptée avant *scilicet* et après *ocello*, rend le texte impossible à construire. — Lacune, à priori invraisemblable dans un tel ensemble : très préoccupé de défendre la leçon de P qu'il conserve II, 57, M. S. C. oublie de dire que tous les éditeurs corrigent le mot en *purgatissima*. Comment peut-on accepter, de nos jours, de voir tous les éditeurs mis sur le même rang, leurs noms revenant en longues files, comme une litanie, à propos de toutes les leçons ? Qu'y a-t-il de plus opposé à nos méthodes ? — Et que d'inutilités dans ces notes : pour le *De Oratore*, l'*Orator*, M. S. C. donne les pages et lignes de Friedrich ; pour Servius, les tomes, fascicules et pages de Thilo ? Nous a-t-il crus incapables de les trouver nous-mêmes ? — P. 186 et suiv., l'interprétation de *palmis* (VI, 39), de *faenisecae*, et la défense des leçons *piper*, 54 *patruis*, 61 *indecursum*, 68 *surge* (qui fausse le vers) vont, pour moi, du mauvais au pire, à tout ce qu'il peut y avoir de pire. — Pourquoi pas d'index bibliographique des articles et études cités, souvent avec des références insuffisantes (Par ex. p. 99, au bas : qu'est-ce que Class. Journ. XVIII ?). M. S. C. y aurait au moins gagné d'éviter plus d'une répétition. — Je dois ajouter que M. S. C. se réfère, pour quelques-unes de ses leçons, à de récents articles de lui, dans la Rivista, que jusqu'ici je ne connais pas.

XIV à XVII, XVIII à XXII; fin de la *Vita*. En supplément : huit pages sur la vie de Hélius.

M. S. se réfère souvent à un de ses travaux précédents que j'ai le vif regret de ne pas connaître : et qui est le développement de sa thèse de 1903 : Beiträge zur Kritik unserer litterarischen Ueberlieferung für die Zeit von Commodus' Sturze bis auf den Tod des M. Aurelius Antoninus (Caracalla), Leipzig, 1903, Bern. Liebisch.

Premier point à dégager. M. S. s'attache à montrer que, contrairement à ce que soutenaient plusieurs savants, l'autobiographie de Hadrien n'a pas été la source de notre *Vita* dans la description du commencement du règne ou dans celle du premier ni du second voyage de l'empereur. Elle n'a servi qu'accessoirement à indiquer quelques faits complémentaires. — Pour le reste, d'une manière générale, le travail de M. S. consiste à trier notre *Vita* en distinguant ce qui est proprement historique et au contraire ce qui revient au rédacteur final (exagérations; généralisations vagues et banales); aux biographes (surtout Marius Maximus; traits physiques et moraux; anecdotes, etc.). Sous ces couches superficielles resterait un fonds très sérieux, très précieux, d'une forme dense, l'abréviation ici étant intensive [1]; fonds uniquement composé de faits et de dates où tous les mots sont à peser. M. S. s'est efforcé de séparer de sa gangue le premier filon dont il a vu le prix mieux que personne et qu'il appelle la source anonyme tout historique (sachliche und chronologische Quelle). L'exactitude et l'extrême précision de cette source est d'autant plus remarquable qu'elle n'est pas l'expression d'un jugement personnel de tel ou tel savant, mais qu'elle ressort de la comparaison avec les monuments, les inscriptions et les monnaies. L'auteur de cette biographie condensée n'est nommé nulle part; ce serait un contemporain de Dion, ayant écrit en latin : meilleur que tout ce que nous avons du troisième siècle: distinct de Dion, très supérieur à Dion et souvent relevant ses erreurs. Afin que le lecteur se fasse de ce premier récit une idée plus claire, M. S. l'a reconstitué et l'a fait imprimer tel quel à la fin de son volume. Les numéros des paragraphes de notre *Vita* placés en marge à côté de ceux de cet « *Épitome* », avertissent suffisamment des suppressions qu'a faites M. Schulz. Pour les dates, M. S. croit que cette source de Spartien finit avec Caracalla; l'auteur aurait péri ou serait mort dans les troubles qui ont suivi la mort de Caracalla. Où commence-t-elle ? Ce serait avec la vie de Hadrien, donc avec notre recueil. Peut-être pourrait-on remonter plus haut, jusqu'à la fin de Domitien, date où s'arrêtent Tacite et Suétone.

Quand notre *Vita* s'écarte de cette source, on en est averti par le ton et par le fond du récit (anecdotes ; retour sur des faits déjà notés,

---

1. M. S. a eu le mérite de noter au passage le sens réellement exact, mais à peine intelligible de certaines expressions du premier récit ici abrégées à l'excès (p. 68, n. 181, etc.).

mais cette fois avec tendance calomnieuse); on l'est aussi par l'emploi de formules bien connues (superlatifs; abus des *multi*, *semper*, *omnes*; liaisons par *Sane*... *Fuit*... [très caractéristique]; *varia fama... opinio fuit... illud quoque innotuit... nec desunt qui*...). Les emprunts aux biographes ne sont pas d'ailleurs tellement nombreux dans notre *Vita*. M. S. en compte au plus une douzaine. Il remarque d'ailleurs avec raison que tout n'est pas à rejeter dans ce qui est biographique; une partie provient ou peut provenir d'emprunts à des pamphlets et contient des insinuations ou bruits contemporains; donc n'est pas sans valeur pour l'historien.

Les titres courants du haut des pages rendent la lecture plus facile et en résument commodément le contenu. Naturellement, toutes les phrases et par endroit tous les mots de notre *Vita* sont ici passés au crible. Passim sur le texte quelques conjectures assez heureuses. Chemin faisant, M. S. relève ce qu'il croit erroné dans les études précédentes de Dürr sur les voyages de Hadrien (Abh. Sem. Un. Wien 1881) et de Plew sur les sources de l'histoire de Hadrien (Strassbourg, 1890).

Dans l'appendice où est reconstituée la source anonyme, M. S. répare par de courtes additions en italiques ce qu'il y aurait de trop obscur dans certaines phrases. J'aurais voulu voir indiquées par des points ou par quelque signe les lacunes que M. S. a souvent signalées lui-même dans les développements et dans la suite chronologique des faits. Il importait de rappeler à nos yeux ce que le mauvais choix et la maladresse de Spartien nous a fait perdre. N'oublions pas non plus en quel désordre nous sont parvenus les emprunts qu'il a fait à cette source excellente. Je regrette d'ailleurs l'emploi du mot *Épitome* pour désigner la source anonyme; car ce mot fait équivoque avec l'ouvrage d'Aurélius Victor; mieux valait *Excerpt* ou tout autre terme.

Donc travail solide, très précis, indispensable, et dont les vues pénétrantes sont bien pour étonner dans un débutant [1].

Émile THOMAS.

G. SÉAILLES. **La Philosophie de Charles Renouvier.** Introduction à l'étude du néo-criticisme. Paris, Alcan, 400 p.

Le livre se présente modestement comme une introduction : un effort pour rendre accessibles, par des résumés clairs et précis, par des citations choisies et reliées, les thèses principales du néo-criticisme. Donner envie d'entrer dans l'intimité de cette philosophie du « plusieurs », du discontinu, de la liberté, bien faite pour délivrer les esprits de toutes les fantaisies du délire métaphysique et religieux qui renaissent perpétuellement de l'infinitisme, tel est l'objet que s'est proposé M. Séailles.

1. P. 38, l. 5 : il faut lire, je pense Juliopolis.

Mais il ne se contente pas de résumer avec une clarté précieuse la pensée de Renouvier, il la confronte avec celle des contemporains ou des devanciers du philosophe. S'agit-il de la « loi du nombre », il rappellera les objections de Lotze, de Milhaud ou d'Hannequin. Il signalera en quoi la conception de la représentation « automotrice » diffère de la théorie de l'effort de Maine de Biran. Il indiquera quelle distance sépare cette docile confiance en la Science, dont firent preuve des « littéraires » comme Taine ou Renan, de l'attitude critique et défensive du « scientifique » qu'était Renouvier. Sur la question du noumène ou des catégories, il recherchera dans quelle mesure ce phénoménisme anti-empiriste continue, dans quelle mesure il contrecarre le Kantisme. Par des rapprochements de ce genre il fait ressortir en plein relief la méthode propre à son auteur; comment celui-ci n'a jamais craint, pour répondre aux diverses exigences de l'esprit et de la conscience, de multiplier les principes que de parti pris il pose distincts et qu'il limite l'un par l'autre : « son originalité est de rester volontairement dans le « plusieurs », en se refusant aux conciliations contradictoires ».

Mais c'est surtout avec Renouvier que M. S. confronte Renouvier : sans entrer dans le détail de la « dernière philosophie » du maître, il en indique, en un dernier chapitre, les lignes principales, pour montrer ce que le fondateur du néo-criticisme n'aurait pas dû faire s'il avait été conséquent, si, avant de publier sur la création et la chute du monde « ce roman d'aventures cosmiques, écrit par un polytechnicien pour des pasteurs protestants » il s'était rappelé la prudence critique dont il voulait naguère que la croyance même fît preuve. M. S. est sévère pour ce renversement de méthode. Il va jusqu'à dire — injure suprême — que la dernière philosophie de Renouvier, bien loin d'être encore une philosophie de la liberté est « une philosophie de tout repos, *une façon d'éclectisme* qui juxtapose des dogmes contraires ». Et si M. Séailles en veut tant à ce nouveau système, on comprend que c'est moins encore, peut-être, à cause de son inconséquence logique qu'à cause des conséquences pratiques qu'on en peut tirer : on y retrouve « l'antique défaillance du désespoir religieux » : le souci du salut individuel reprend la première place au détriment de la confiance en l'action sociale. On le devine : ce n'est plus seulement le philosophe ici, c'est encore et surtout l'homme d'action qui s'inquiète et proteste. A sentir ce frémissement, Renouvier se fût peut-être consolé de la sévérité que son commentateur montre à l'égard de sa dernière œuvre : il y eût vu une confirmation de sa théorie de la certitude et de la vérité philosophiques, une nouvelle preuve de ce que, pour ou contre tel système, les sentiment suscités par l'action ajoutent de poids à la raison.

C. Bouglé.

Lettre de M. Seybold.

L'article de M. Macler sur l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*, éditée par M. Evetts, paru dans la *Revue Critique* du 19 août, ne semble avoir d'autre but que d'affirmer que cette édition a paru avant la mienne, et d'épargner ainsi à M. Evetts d'entendre dire qu'il a sans scrupule commis un vrai plagiat à mon égard. M. Macler s'abstient prudemment de parler de la valeur du texte arabe établi par M. Evetts et de l'exactitude de sa traduction. Ayant donc publié moi-même le premier la première partie dans le *Corpus Script. Christ. Orient.* (*Severus ben el Moqaffa'. Historia Patriarcharum Alex., t. I, fasc. 1*) je me vois obligé d'éclairer vos lecteurs sur l'un et l'autre point, et je suis forcé de constater expressément, 1° que M. Evetts se montre fort pauvre arabisant, incapable de constituer un texte d'après les règles de la critique philologique; — 2° qu'il traduit très inexactement des passages faciles à comprendre; — 3° qu'il ne connait pas un mot de copte, ce qui est indispensable pour ces textes en bonne partie traduits du copte; — 4° qu'il invente et forge sans aucun scrupule des nouveaux noms propres arabes qu'il introduit dans le texte, et plus encore dans la traduction, comme s'ils étaient sûrs! — 5° enfin, (et j'invite tout arabisant compétent à vérifier la chose) que M. Evetts depuis sa page 65 à 113 a utilisé et pillé effrontément mon texte arabe sans en souffler mot.

Sans entrer dans trop de détails, je citerai seulement quelques preuves éclatantes à l'appui de ce que je viens de dire; je relèverai ailleurs, si cela est nécessaire, bien des bévues dont fourmille ce chef-d'œuvre! — Dès les premières pages, Alexandrie est appelée, assez énigmatiquement, d'un nom qui ne revient nulle part ailleurs : *medinat Qaisûn wahia el Iskenderija watusammà billughat al 'ibrâniya medinat Amûn*; la traduction de M. E. : « the Caesarium, a quarter of Alexandria, which is called in the Hebrew language the city of Ammon », contient toute une série de fautes et d'impossibilités; il ose même introduire dans le texte un mot forgé *Qaisarûn* pour *Qaisûn*, sans souffler mot que c'est sa conjecture ingénieuse! il forge ici un nouveau *quartier* d'Alexandrie, ailleurs on ne connait que le *Palais du Caesareum!* J'indiquerai dans une note de ma traduction l'origine la plus probable de ce nom de *Qaisûn*. — Une autre perle se rencontre p. 11; le texte arabe, très bon et seul possible, porte : *wahâdâ 'l kursî khâṣṣatan* (sic recte, les 3 mss. et surtout le principal A; M. E. cite seulement B F pour faire croire que A donne sa conjecture malheureuse *khâṣṣ?!!*) *dûna ghairihi minalkarâsi lâ yataqaddam 'alaihi batrak... illâ man qad djarrabahu;* lisez la traduction et admirez le non-sens! « This see of his is independent and separate from all other sees. And no patriarch is promoted to it.... save one whom he has proved », au lieu du sens fort simple: « et (quant à) ce siège (de St Marc) tout spécialement sur (avant) les autres sièges, aucun patriarche ne le pourrait obtenir..... outre celui qu'il (Dieu) a éprouvé. » C'est une allusion aux persécutions que les patriarches monophysites éprouvaient de la part des Melchites. — Les variantes données par M. E. ne valent rien le plus souvent, tandis qu'il laisse de côté les vraies variantes, surtout celles des noms propres. — P. 18, 2, *waaṣnaftu* d'un mauvais codex (plutôt *waaṣnâtu*, comme j'ai constaté à Paris) n'est qu'une faute de copiste pour *waaḍaftu* des bons manuscrits, seule leçon possible; la 4e forme, *aṣnafa*, n'existe pas même en arabe. — P. 64, le patriarche est banni par l'empereur *ilà mauḍi' yo'raf bimedinat Mûsin*; Evetts : « to a place called the quarter of Museum »!! Ainsi, cet arabisant octroye décidément au mot *medina*, qui désigne toujours une ville, ordinairement une grande ville, le sens de *quartier*, sans se soucier du ridicule qu'il y aurait d'exiler le patriarche dans sa propre ville. Ordinairement c'est en Thébaïde qu'on exile, et c'est là qu'il faut chercher *Mûsin*.

Pour les noms propres, à partir de la page 65, M. E. ne donne même plus les leçons fautives ou altérées de tous les manuscrits, il adopte simplement mes formes (quelque fois avec une petite modification). — P. 71, 7, il est si impré-

voyant qu'il introduit dans le texte une correction à moi *qui n'est dans aucun ms.* J'ai mis *liyastafidû* [*min*] *ta'âlîmahu*, en ayant soin de mettre ma conjecture entre crochets. Un arabisant aussi médiocre que M. E. n'aurait pas dû être choqué de rencontrer l'accusatif avec *istafâda;* mais, adoptant ma conjecture sans en souffler mot, il l'introduit dans son texte en supprimant les crochets!! — P. 72, 4. M. E. n'a pas compris les mots très bons : *kurû telbâna ;* il fabrique le barbare *kûstânkiya* pour *Augustamnica !* — P. 79, 6; 87, 2; 108, 9. M. E. n'a pas compris mes leçons, basées sur le copte, qui donne seul les significations nécessaires; il s'est aventuré dans des conjectures forcées et absolument fausses.

Je pourrais écrire une longue brochure sur les fautes petites et grandes de ce premier fascicule qui ne contient que les 54 premières pages de mon texte arabe, paru deux mois avant celui de M. Evetts. C'eût été un péché d'omission de sa part de ne pas utiliser mon texte du moment où il était accessible, mais il aurait dû l'avouer galamment, en vrai gentleman. Son introduction banale (p. 5-6) était imprimée, il est vrai, mais il avait une bonne occasion de le faire dans son appendice contenant les variantes du ms. de Paris 4772 (relevées par M. Theillet) qui sont pour la plupart les bonnes leçons de tous les manuscrits estropiées par M. E. Un simple mot d'aveu, après la lettre que je lui ai adressée et qui est demeurée sans réponse, m'aurait épargné la tâche ingrate et pénible de le démasquer publiquement comme plagiaire.

L'article de la *Revue de l'Orient Chrétien*, auquel se réfère M. Macler, est un compte-rendu anticipé (le nombre de pages est omis, et pour cause! tandis que pour 3 autres volumes, réellement parus et recensés *dans le même article*, il est minutieusement indiqué), dans lequel M. l'abbé Nau débite les plus grossières malhonnêtetés à mon adresse et à celle de M. Chabot. Cet abbé français s'emporte en odieux mensonges contre deux « orientalistes étrangers », comme si la science n'était point internationale; ce qui ne l'empêcha pas d'inaugurer la *Patrologia orientalis* par une pitoyable traduction anglaise. C'est précisément l'apparition de mon volume, achevé d'imprimer à Beyrouth au mois de juin 1904, et mis en vente à Paris en juillet (V. *Journ. de la Libr.* du 23 juillet), a qui irrité les dignes et révérends abbés Graffin et Nau et les a entraînés à des mensonges grossiers et fort anti-chrétiens. Ils ignorent la parole de l'apôtre, Ephés. IV, 25. — Si ce que je viens de dire ne suffit pas, je prouverai ailleurs comment une traduction anglaise des plus fautives pourrait me servir à autre chose qu' « à la mettre en latin cicéronien », selon l'insinuation de M. Nau. Veritas vincet et supereminebit!

Même les caractères arabes tant vantés, dessinés et gravés tout exprès pour la *Patrologia Orientalis*, dans le goût européen, sont loin de pouvoir rivaliser avec les types de l'Imprimerie catholique de Beyrouth, qui imprime la partie arabe du *Corpus script. Christ. Orientalium.*

(Tübingen). Prof. Dr. C. F. Seybold.

— On nous apprend que des notables de Strasbourg, membres de l'administration municipale ou du Conseil de la ville, ont le dessein de détruire la *Bibliothèque municipale* et d'en partager les dépouilles entre la Bibliothèque de l'Université, la Bibliothèque populaire, les gymnases et les écoles. Nous n'examinerons pas ici les motifs politiques et financiers qui déterminent ces messieurs. Mais ils devraient se rappeler que la Bibliothèque municipale de Strasbourg avait été anéantie par le bombardement du 24 août 1870 et qu'elle a été recréée par des particuliers. Ces particuliers ont donné des milliers de volumes, des manuscrits, des livres rares à la ville de Strasbourg; ils les ont donnés à la Bibliothèque municipale, et à nul autre établissement, et ils ont expressément stipulé que leurs dons étaient faits à la ville, que leurs dons restaient propriété de Strasbourg et ne pouvaient être sous aucun prétexte distraits de la Bibliothèque municipale. C'est

à Strasbourg, c'est à la Bibliothèque municipale, et non à la Bibliothèque de l'Université ou à la Bibliothèque populaire qu'ont été offertes des collections entières, les bibliothèques Stromwald, Fritz et Frantz, les manuscrits de Rœhrich, etc. C'est à la Bibliothèque municipale de Strasbourg que notre collaborateur Rodolphe Reuss — qui l'administra pendant près d'un quart de siècle — a offert sa collection de treize mille brochures. Disperser, démembrer la Bibliothèque municipale de Strasbourg, reconstituée avec tant de peine et grâce à de généreux donateurs, c'est violer des engagements solennels, c'est commettre un acte inqualifiable qui soulèvera l'indignation du monde savant. Schoepflin légua ses livres à la ville de Strasbourg et créa ainsi la Bibliothèque municipale qui fut brûlée en 1870; la France a-t-elle jamais pensé à donner les livres de Schoepflin à la Bibliothèque universitaire de Strasbourg ? — A. C.

— La librairie Ernest Leroux vient de commencer l'impression des Œuvres de Schenoudi, texte copte et traduction par M. E. Amelineau. Le premier volume de cette importante publication paraîtra dans les premiers mois de 1906.

— La société de librairie Paravia et C^ie, qui a déjà publié une riche collection de traductions italiennes des auteurs grecs et latins, a eu l'heureuse idée de confier à M. N. Festa la réédition des plus célèbres traductions italiennes d'Homère. M. F. a choisi l'*Iliade* de Monti et l'*Odyssée* de Pindemonte; c'est cette dernière qui nous est donnée actuellement (*I Poemi omerici nelle più celebri traduzioni italiane*, con note di N. Festa; vol. II, *l'Odissea* tradotta da Ippolito Pindemonte. Turin, Rome, Milan, Florence, Naples, Paravia et C^ie, 1905; vi-265 p.). Nous n'avons pas ici à faire l'éloge de cette traduction fort appréciée; elle est d'une élégante fidélité, d'une versification parfois un peu molle, mais gracieuse et pleine de sentiment. M. F. y a ajouté des notes qui en augmentent le prix; elles donnent le mot à mot exact d'Homère, là où le traducteur a été obligé de s'en écarter; elles indiquent scrupuleusement les additions et les omissions; elles doivent, en un mot, permettre de comparer toujours la traduction avec le texte. Les lecteurs, avec un peu d'attention, pourront ainsi se faire une idée de la forme grecque, et ceux qui peuvent lire le texte trouveront dans ces notes simples et sans prétentions un excellent guide. Quelques-unes de ces notes renvoient à une *Introduction à la lecture des poèmes homériques*, que M. F. doit publier après la traduction de l'*Iliade* de Monti. L'ensemble est disposé sur deux colonnes, dont on trouvera peut-être l'impression trop dense pour le texte, et un peu fine pour le commentaire. Comment les Italiens, maintenant, avec une traduction aussi délicate, et des notes aussi intéressantes, pourraient-ils ne pas lire Homère ! — My.

— L'ouvrage de M. Hemme, *Was muss der Gebildete vom Griechischen wissen?* est arrivé rapidement à sa seconde édition (Leipzig, Avenarius, 1905, xxxii-156 p. in-4°). Les renseignements élémentaires sur la langue grecque, à savoir sur les sons, les flexions nominales et verbales, les règles de la composition des mots, sont cette fois disposés sur deux colonnes; le répertoire alphabétique des mots grecs d'où dérivent des mots allemands a été sensiblement augmenté; c'est le côté pratique du livre. Dans ces deux parties un certain nombre d'erreurs et d'inexactitudes ont disparu, ce qui prouve que l'édition a été soigneusement revue. Quant aux vues de l'auteur, elles ne sont modifiées en aucun de leurs points essentiels; la réponse à la question posée par le titre est la même que dans la première édition, et M. H. y ajoute seulement cette nouvelle formule (p. ix) : « En fait de grec, l'homme cultivé doit connaître quelques œuvres littéraires qui

se distinguent particulièrement par le fond et par la forme, et ainsi pénétrer dans la vie intellectuelle et dans la civilisation de l'antiquité grecque ». On notera *la forme*, car la phrase s'applique à ceux qui passent par les gymnases, d'où le grec n'est pas entièrement proscrit. Pour le reste, je ne puis que renvoyer le lecteur à ce que j'ai dit de la première édition (*Revue* du 13 mai 1901). — My.

— On sait qu'outre le texte donné par l'in-folio de 1623, il existe pour *Roméo et Juliette* deux textes in-quarto publiés du vivant de Shakespeare, l'un en 1597, l'autre en 1599. On admet généralement que le second in-quarto est un remaniement du premier. M. Theodor Eichhoff (*Die beiden aeltesten Ausgaben von Romeo and Juliet*. Halle, Niemeyer, 1904, 278 pp.) discute avec soin et méthode la valeur comparée de ces deux anciens textes. Il examine successivement les additions faites dans l'édition de 1599 aux rôles des différents personnages, et les modifications de détail apportées au premier in-quarto pour des raisons particulières comme le désir d'ajouter aux effets, la préoccupation de la correction prosodique, etc. Contrairement à l'opinion générale, M. E. veut voir dans le premier in-quarto le texte authentique de Shakespeare. Il expose son point de vue avec chaleur, mais son plaidoyer n'emporte pas la conviction. — Ch. Bastide.

— Sous un titre de roman, mais justifié par le langage des contemporains, M. Ernest Gossart a écrit l'histoire anecdotique de quelques émigrés de marque réfugiés à la cour de Bruxelles au xvii^{e} siècle : *L'auberge des princes en exil* (Bruxelles, Weissenbruch, 1905, in-16, p. 230). Tour à tour défilent devant nous la princesse de Condé que son mari avait voulu mettre à l'abri des poursuites du Vert-Galant, Marie de Médicis et Gaston d'Orléans, l'insignifiant Emmanuel de Portugal, un véritable héros de roman, Charles IV de Lorraine et sa sœur, la princesse de Phalsbourg, puis plus rapidement esquissés, Christine de Suède, le grand Condé, les fils de Charles I^{er} d'Angleterre, et enfin M. et M^{me} Deshoulières, prisonniers quelques mois au château de Vilvorde, détention que les biographes ont faussement présentée. C'est une curieuse revue que cette succession d'hôtes souvent bruyants et brouillons, incommodes, disposés à satisfaire leurs passions et leurs caprices avec l'ordinaire désinvolture des exilés. La cour formaliste et dévote des archiducs se départ de son austérité traditionnelle pour recevoir dignement les plus illustres de ces étrangers, et l'auteur a trouvé dans les relations des contemporains d'intéressants détails sur les fêtes données en leur honneur. La politique aussi tenait naturellement sa place dans l'accueil empressé ou bienveillant qu'ils recevaient. M. G. a voulu moins éclairer ces dessous que tracer un tableau pittoresque et piquant de la vie extérieure des réfugiés aux Pays-Bas pour la plupart d'ailleurs êtres en surface, plus agités que vraiment actifs. — L. R.

— M. Hans Droysen a donné une suite à ses *Beiträge zu einer Bibliographie der prosaischen Schriften Friedrichs des Grossen* (Berlin, Weidmann, 1905, in-4°, p. 32, mk. 1). Ce *programme* de gymnase contient sur les œuvres en prose de Frédéric II, classées du n° 37 au n° 74, des indications sur les manuscrits, autographes ou copies, les premières impressions, les exemplaires intéressants à divers titres, différences de texte, additions, corrections, notes, etc. ; après ces indications viennent des détails souvent abondants empruntés à la correspondance du roi où l'auteur a relevé ce qui se rapportait à la composition de chaque ouvrage. Il faut signaler dans ce catalogue l'article 57 sur l'*Antimacchiavel* et l'article 61, *Mémoires* de 1742, dont M. D. reproduit l'Avant-propos de 1743 et des fragments, le premier jusqu'à présent inédit, les autres incomplètement connus, tous ensemble provenant des papiers de Voltaire actuellement à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg. — L. R.

— M. Wilhelm MANGOLD a publié un tirage à part d'un article inséré dans la *Festchrift Adolf Tobler : Ungedruckte Verse von Gresset an Friedrich den Grossen* (Braunschweig, Westermann, 1905, in-4°, p. 275-288). C'est une pièce assez longue, éloge dithyrambique de la poésie et du poète couronné, écrite par Gresset en nov. 1740, en réponse à l'ode qu'il avait reçue du roi en octobre. Les vers et une lettre qui les accompagne, inédite en partie, ont été retrouvés au *K. Hausarchiv* de Charlottenbourg. L'éditeur a encadré sa trouvaille de brèves indications sur les relations de Frédéric et de Gresset, complétant ou rectifiant ce que nous savions d'elles par les biographes du poète, Cayrol et Wogue. — L. R.

— M. Carl ENDERS a étudié dans l'*Urfaust* les trois scènes finales qui constituent le dénouement : *Die Katastrophe in Gœthes Faust* (Dortmund, Ruhfus, 1905, in-16, p. 91). Il en donne une interprétation qui en quelques points de détail se sépare des commentateurs les plus autorisés, Minor, K. Fischer, Collin, Pniower, etc. ; il souligne la place considérable que tient ce groupe de scènes dans l'économie du drame, rapproche la rédaction primitive de celle de 1808, qu'il juge plus faible, moins passionnée, et surtout discute longuement la question de date — la composition serait pour la scène 1 de la fin de 1771, pour les scènes 2 et 3 de l'automne 1773 au printemps 1774 — en signalant de curieux parallélismes entre cette conclusion du *Faust* et d'autres productions du jeune Gœthe, en particulier *Gœtz* et *Clavigo*. M. E. a voulu replacer le poème primitif dans le milieu véritable d'où il a jailli et que les commentaires de l'œuvre totale et définitive nous font souvent perdre de vue : à ce titre sa petite étude mérite de ne pas passer inaperçue. — L. R.

— Sous le titre *Une année de politique extérieure* (Paris, Plon, sans date (1905), in-16, pp. VII, 353), M. René MOULIN a publié une série d'articles que j'énumère dans leur ordre : l'accord franco-anglais ; la question marocaine ; France et Siam : la convention du 13 février 1904 ; le rapprochement franco-italien ; la crise macédonienne ; les Anglais au Thibet ; la révolution de Panama ; la guerre russo-japonaise ; la crise russe. Ces questions qui toutes, les unes de près, les autres de plus loin, touchent aux intérêts français, ont été étudiées surtout dans leur genèse et envisagées dans leurs conséquences, autant que celles-ci peuvent se laisser entrevoir avec quelque vraisemblance. On louera M. M. d'avoir été très réservé dans ces pronostics auxquels les faits donnent souvent de si cruels démentis. Certains le jugeront un peu optimiste dans ses appréciations sur les résultats obtenus ou espérés par notre diplomatie. Du moins ses considérations politiques s'appuient-elles partout sur des données sûres, sur des témoignages sérieux, qu'on sent parfois contrôlés *de visu*. On appréciera en particulier les renseignements d'ordre économique sur l'Italie moderne, sur la formidable expansion commerciale que le futur canal de Panama promet aux États-Unis, sur la comparaison de la situation financière en Russie et au Japon. Tous ceux qui ne se contentent pas de l'information hâtive et partiale de la presse quotidienne trouveront profit à refaire dans ce livre la revue politique de l'année 1904 (P. 139, pour la population italienne de Trieste il faut lire 100,000, au lieu de *700,000*. — L. R.

— Le livre de M. André TARDIEU, *Questions diplomatiques de l'année 1904* (Paris, Alcan, 1905, in-16, p. 319. Fr. 3,50) rappelle par le fond le volume de M. R. Moulin. Ce sont à peu près les mêmes questions étudiées de part et d'autre, avec un peu plus de variété chez M. T. et surtout une place plus grande faite aux négociations diplomatiques. L'auteur nous donne d'ailleurs le plus souvent moins son opinion que celle de représentants autorisés dont il a recueilli les

déclarations. Son titre d'ancien secrétaire d'ambassade lui a permis de se mettre en rapport avec des ministres étrangers en résidence ou de passage à Paris et de prendre l'avis de mainte personnalité importante de notre politique extérieure ou de nos agents du dehors les mieux renseignés. C'est ainsi que nous entendons tour à tour MM. Nélidow, Phya-Suriya, Motono et tout un groupe de diplomates japonais, E. Étienne, Saint-René Taillandier, Jonnart, de Plancy, Ph. Berthelot, et bien d'autres encore, sans parler de ceux qui ont désiré garder l'anonyme. Certaines de ces conversations sans doute sont d'un caractère diplomatique, c'est-à-dire qu'elles restent dans de vagues généralités ; l'ensemble cependant compose un recueil d'informations instructives, tant dans la partie qui intéresse directement notre politique que dans les deux autres réservées aux questions d'Orient et d'Extrême-Orient. Sous la forme à demi impersonnelle que lui a donnée l'auteur, son livre offrira à l'historien futur quelques utiles documents. — L. R.

— Aux fêtes universitaires de Cracovie, en juin 1901, M. L. G. Pélissier fut chargé de représenter l'université de Montpellier. Le récit de son voyage avait fait la matière d'une conférence (la date p. 4 est à corriger) qu'il a eu l'heureuse idée de publier : *Cent heures à Cracovie* (Rome, Forzani, 1905, in-16, p. 62). On y trouvera une narration piquante, pleine d'entrain et d'humour, de glorieuses cérémonies vaillamment supportées, comme des surprises et des déceptions réservées au touriste dont se double tout délégué, et encore un pittoresque raccourci des divers aspects sous lesquels la ville s'est offerte à son hôte de quatre jours, tour à tour la Pologne hospitalière, artistique, laborieuse, surtout la Pologne gardienne de ses traditions et de ses espoirs. C'est à Cracovie que le polonisme a conservé son asile le plus sûr, et c'est dans la *Jagellonica* qu'il a son défenseur le plus sage. Il faut d'autant plus savoir gré au délégué montpelliérain de nous avoir communiqué cette poignée d'impressions qu'il était là-bas l'unique représentant de nos universités. — L. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 septembre 1905.

M. Héron de Villefosse donne, d'après une lettre de M. Gustave Schlumberger, des détails sur les agrandissements, améliorations et nouvelles acquisitions du Musée impérial de Constantinople.

M. le Dr Carton rend compte des fouilles par lui exécutées, pour le compte de l'Académie, dans le sanctuaire punico-romain de Tanit qu'il a découvert à El-Kenissia, près de Sousse. Des autels et des piédestaux sont groupés au pied d'un vaste emmarchement qui précède un ensemble de couloirs et de chambres étroites. Certaines sculptures indiquant un culte de la génération y ont été trouvées. Une fosse renfermait plus de 6,000 objets qui y avaient été jetés pêle-mêle : 200 stèles puniques, 3,000 lampes à becs, des brûle-parfums en forme d'autels, 300 vases contenant des monnaies, des ossements d'animaux sacrifiés et des statuettes peintes, etc.

M. Philippe Berger annonce que le R. P. Delattre vient d'adresser à l'Académie les estampages des 600 ex-voto à la déesse Tanit conservés au musée de Saint-Louis, à Carthage.

M. Héron de Villefosse communique plusieurs lettres de M. l'abbé Leynaud, curé de Sousse, donnant des détails sur les fouilles entreprises dans les catacombes d'Hadrumète à l'aide d'une subvention de l'Académie. Il faut signaler, parmi les découvertes, plusieurs inscriptions peintes ou tracées à la pointe, une représentation du bon Pasteur, une inscription funéraire grecque et un buste d'homme en plâtre, moulé sur nature.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 30 septembre — 1905

A. Erman, **die Ægyptische Religion** (dans la collection des *Handbücher der Königlichen Museen zu Berlin*), Berlin, G. Reimer, 1905, in-8°, vi-261 p. et 165 illustrations.

Erman déclare dans sa préface qu'il n'a pas songé à faire *un livre savant* et qu'il n'a pas eu la prétention de *traiter systématiquement* ni *d'épuiser la matière*. Il a voulu simplement exposer au gros public comment *une grande religion s'est développée et usée dans un intervalle de plus de trois milliers d'années ;* il s'est donc interdit la discussion des points douteux, et il n'a pas craint de s'arrêter tout au long sur les questions les mieux élucidées jusqu'à présent, sauf à passer rapidement sur les parties les plus arides ou les moins claires de son sujet. La matière brute était riche, mais cette richesse même devenait pour lui une difficulté de plus. Le travail de trois générations d'Égyptologues n'a guères été, en effet, qu'une reconnaissance du terrain, reconnaissance menée très rapidement et nécessairement superficielle. Des années s'écouleront avant que nous puissions opérer des relevés détaillés, et les lacunes de notre science sont si larges encore qu'à vouloir tracer un tableau d'ensemble, nous sommes forcés de recourir à notre imagination plus souvent que nous ne le souhaiterions. Erman avoue qu'il n'est pas plus exempt de cette faute que ne le sont ses devanciers, et il demande qu'on ne prête pas à son livre plus de valeur qu'il ne lui en prête lui même : il a décrit la religion égyptienne, telle qu'une familiarité de trente ans avec les monuments la lui a révélée, mais il ne se dissimule pas qu'il aurait du mal à justifier rigoureusement en particulier chacun des éléments du tableau qu'il a composé.

Je crois qu'il y a de l'exagération dans cette manière de caractériser le résultat de nos études. Bien des points sont acquis à quelques nuances près, qu'Erman tient pour douteux encore, et sans aller plus loin, l'on n'a qu'à lire son ouvrage pour constater que nous en savons

plus long qu'il ne lui plaît le confesser. Sans doute il n'y a pas introduit tout ce que nous avons acquis depuis trente ans, — l'espace dont il disposait ne l'a pas permis, — mais il y a réuni tout ce qui est indispensable à l'intelligence générale de son sujet. Quant à l'imagination, je ne l'y aperçois guères. Il est vrai que les faits n'y sont pas exposés tout nus à la file, sans lien qui les rattache et sans commentaire qui les explique; ils sont enchaînés habilement, mais, je ne crois pas que rétablir la liaison entre les fragments d'un même concept qui arrivaient dispersés dans plusieurs textes, puisse être tenu pour œuvre d'imagination, non plus que traduire en langage moderne des façons antiques de s'exprimer que nul lecteur d'aujourd'hui ne saisirait si nous les lui fournissions telles qu'elles sortent des écrits originaux. Toute exposition que l'on tente d'une religion morte depuis longtemps est forcément une transposition. On doit, sous peine de rester inintelligible, exprimer les vieilles idées de telle sorte que les mots nouveaux dont on les habille ne trompent pas le lecteur ou l'auditeur et ne l'induisent pas à substituer les spéculations modernes qu'ils couvrent habituellement aux spéculations archaïques auxquelles on veut les adapter. La tâche, si elle est délicate, n'est pas impossible à accomplir, et pour peu que le lecteur y porte attention, il évoque aisément devant lui le tableau des croyances égyptiennes. Évidemment il n'y a personne qui soit assez sûr de soi-même pour ne pas se tromper parfois dans les transpositions, et à l'occasion, on risque de prêter aux Égyptiens des pensées qui leur manquaient; en fait le cas n'est pas aussi fréquent qu'on le suppose et l'imagination tient peu de place dans ce que les savants ont écrit sur la religion. En tout cas, elle joue un rôle insignifiant chez Erman, et ceux de ses lecteurs qui ne sont pas Égyptologues peuvent se rassurer : les faits et les explications qu'ils y rencontrent, sont exempts de toute fantaisie, et l'on ne courra pas grand risque d'erreur à les citer.

La matière est classée à peu près chronologiquement en onze chapitres. Au début, les dogmes et le culte, des temps les plus anciens à la fin du premier âge thébain (Chapitres I et II), puis les dogmes et le culte pendant la durée du second âge Thébain, le Nouvel Empire (Chapitre III). Les dieux des villes y sont dénombrés, au moins les principaux, avec leurs corps, leurs attributs, leurs groupements en familles et en communautés de deux, de trois, de neuf ou plus, leurs rites principaux. Erman montre comment la politique influa sur eux et en choisit quelques uns pour les mettre en évidence, comment même la puissance de Thèbes faillit transformer le dieu local de Thèbes Amon en un véritable *roi des dieux*. Après avoir décrit les divinités, il en vient à l'homme ainsi qu'à la survivance humaine, et il résume en deux chapitres les croyances relatives à la sépulture pendant les âges archaïques et le Nouvel-Empire (Chapitres IV et V). Il va des morts aux sorciers par une transition très naturelle; il définit la magie

et ses opérations (Chapitre VI), puis il reprend l'histoire de la religion proprement dite, et il indique ce qu'il en advint des dieux et des morts à l'époque qui suit l'âge Ramesside, sous les Bubastites, sous les Éthiopiens, sous les Saites (Chapitres VII et VIII). Il parle ensuite de la façon dont les mythes Égyptiens se propagèrent à l'étranger, en Éthiopie, en Libye, en Syrie, dans les îles de la mer Égée vers le moment où la puissance des Pharaons déborda sur le monde, et il dit comment ils s'y implantèrent plus ou moins solidement selon les lieux (Chapitre IX). Les pages consacrées à l'époque ptolémaïque et romaine ne contiennent qu'un aperçu très sommaire de l'évolution qui s'accomplit alors dans la pensée religieuse (Chapitre X), et il en est de même de celles qui traitent des cultes qui se répandirent dans l'empire romain (Chapitre XI). On comprend à ce simple énoncé qu'Erman a essayé d'écrire une véritable histoire des religions égyptiennes depuis les temps les plus reculés où nous soyons capables d'atteindre jusqu'à la chûte du paganisme. Elle prend les dieux aux siècles qui précédèrent Ménés et la fondation de la monarchie, puis elle les conduit à la mort des derniers d'entre eux et de leurs ministres sous les coups des moines thébains.

Le tableau ou plutôt la série des tableaux ainsi tracés, donne l'impression de la vérité et de la vie. Plusieurs se sont essayés à la même œuvre dans ces dernières années, Budge et surtout Wiedemann; Erman, venant le dernier, a profité de leurs essais, et son ouvrage est naturellement plus complet. L'examinant dans le détail, j'ai eu le plaisir de reconnaître qu'il a presque toujours adopté les idées et les vues générales que j'ai eu l'occasion d'émettre depuis près de trente ans dans des mémoires particuliers ou dans mon Histoire ancienne, sur la nature des dieux et sur leurs combinaisons, sur l'Ennéade, sur les origines du culte d'Atonou, sur la survivance humaine, double, âme ou mâne, sur les moyens de l'entretenir au-delà de la vie, et ainsi de suite. Sur certains points, je crois qu'Erman aurait pu préciser davantage l'histoire de certains concepts; les variantes des formules de proscynème et des formes de la stèle, par exemple, lui auraient permis de démontrer comment les Égyptiens, sans rompre avec leur tradition ancienne, en arrivèrent, de l'idée d'un *double* vivant dans un tombeau, à celle d'une âme cantonnée dans un paradis lointain ou associée aux courses du Soleil. Ailleurs, il me semble ne pas avoir traité son sujet avec toute la sympathie désirable, ainsi lorsqu'il parle de la magie. C'est un trait qui lui est commun avec la plupart des Égyptologues : faute d'y sentir autre chose qu'un ramassis de superstitions et de pratiques absurdes ou criminelles, ils ne se rendent pas compte de ce qu'elle a été autrefois ni de la prépondérance qu'elle a exercée sur la vie civile ou politique des peuples anciens. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit récemment à propos de la brochure de Wiedemann : Erman, pour avoir négligé de noter que la magie

n'était qu'un avec la religion à l'origine, a manqué à nous faire saisir le mouvement d'esprit qui les sépara l'une de l'autre. Il en est résulté que, parvenu aux dernières périodes de l'histoire d'Égypte vers l'instant où les concepts magiques reprennent le dessus et pénètrent la théologie de nouveau par un effet de réaction facile à définir, il a méconnu un des aspects de la basse religion égyptienne, celui qu'observèrent avec le plus de complaisance les derniers païens et les premiers chrétiens.

Il était difficile qu'il n'y eut pas des lacunes et des insuffisances dans un livre dont les données couvrent une matière abondante et tant de siècles d'histoire. J'ai signalé quelques-unes de celles que j'ai cru discerner et j'aurais pu en faire remarquer d'autres, mais j'aime mieux insister en terminant sur les grandes qualités de l'œuvre. Elle est composée et écrite d'un bout à l'autre avec une vigueur et une animation peu ordinaires. Chaque affirmation et chaque définition y sont appuyées d'un choix de citations toujours heureuses et qui placent à côté des rendus modernes du concept les divers rendus antiques. Les faits et les rapprochements nouveaux y abondent à chaque page et, comme l'espace accordé à l'auteur était restreint, il a concentré sa pensée, pour que l'expression en restât toujours ferme et pleine. Le livre est prégnant ; sur chaque point dont il traite il incite le lecteur à faire l'examen de ses connaissances et à vérifier les preuves de ses convictions. L'illustration est bien choisie, et très convenable : le dessinateur ne tient pas encore tout à fait son Égypte dans la main, et ses lignes sont un peu molles, mais avec de l'attention il réussira à reproduire le style de ses modèles. En résumé, *la Religion égyptienne* d'Erman rendra service à deux ordres de lecteurs fort divers. Les gens du monde y puiseront des notions exactes sur des sujets d'intelligence difficile ; les savants y complèteront en bien des endroits les notions qu'ils avaient acquises par leurs propres études.

G. Maspero.

Emil Levy, **Ueber die theophoren Personennamen der alten Ægypter zur Zeit des neuen Reiches (Dyn.** XVIII-XX). Teil I, Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde, genehmigt von der philosophischen Facultät der König. Friedrich-Wilhems Universität zu Berlin, 1905, in-8°, 58 p. autograph., I imprimée.

C'est le spécimen d'un ouvrage plus considérable et qui sera le bien accueilli lorsqu'il nous arrivera. M. Levy a disposé ses matériaux d'une façon très claire et il en a tiré fort bon parti : je regrette toutefois qu'il n'ait pas au passage rendu hommage à Lieblein, qui lui a facilité grandement la tâche par son *Dictionnaire des noms propres*.

La dissertation traite d'abord des noms de divinité employés comme

noms de personne soit à l'état simple, soit la forme en *î* finale pour laquelle l'école berlinoise admet la désignation de *nisbé*, soit en combinaison avec un autre nom de divinité. Il est assez difficile parfois d'établir la distinction entre les deux premières classes, et je suis convaincu pour ma part qu'une bonne partie au moins des noms de divinités qui paraissent graphiquement être à l'état simple, sont en réalité à la forme en *î*. Cela me semble évident pour le nom dérivé du nom du dieu Nil et qui est écrit tantôt HAPÎ tantôt HAPOU; je crois qu'il y a là ni HAPÎ ni HAPOU, mais en réalité un HAPOUÎ, *celui qui appartient au Nil*. M. Levy se demande si la forme AMON d'un nom d'homme ne serait pas une orthographe défective pour AMONÎ ou plutôt AMANÎ, AMANOUÎ ; je pense que c'est la vraie lecture, et que de même ANOUPOUÎ, MONTOU, HOROU se lisaient réellement ANOUPOUÎ, MONTOUÎ, HAROUÎ, *celui qui appartient à Anubis, à Montou, à Horus*. Le système graphique égyptien nous cache probablement la forme grammaticale comme en bien des endroits, et le relevé des variantes pourra seul nous édifier sur ce point. Les formes en *î* abondent d'ailleurs, AMONOUÎ, SETOUÎ, OSIROUÎ, MONTOUÎ, etc., et à côté d'elles les formes en IA, dont les tablettes d'El-Amarna assurent la vocalisation, MAÎYA, HOUIYA, etc. Le nom du dieu soleil qui se prononçait alors R^eIYA, devenait ainsi comme nom propre R^eIYAÎ de RIYAÎ. Peut-être M. Levy serait-il arrivé à des résultats plus précis, s'il avait essayé d'éclaircir la vocalisation des noms écrits en hiéroglyphes par celle des noms transcrits en assyrien vers la fin de la XVIII^e dynastie.

Quelques pages curieuses sont consacrées à ce que M. Levy appelle les divinités non officielles : l'étude des noms propres l'amène en effet à déclarer que des éléments mal compris jusqu'à présent, Ouaranoura, Houînourâ, Anouî, Pioupou, représentent des dieux ; peut-être le Pharaon Pioupouî, Poupoui de la VI^e dynastie s'appelait-il, d'après ce dernier, *celui qui appartient à Pioupou, Poupou*. Le reste est un peu trop bref pour l'importance des matières passées en revue, mais il était difficile à M. Levy de donner à chaque partie de son sujet le développement qui lui convenait : il serait sorti des limites d'une dissertation inaugurale. Je ne relèverai que deux détails. M. Levy explique le nom propre NABSENOUÎ, qui est fréquent, par *leur maître* avec doute : c'est une forme en *î*, dérivé de NABSENOU, et elle doit se traduire par *celui qui appartient à leur maître*. En second lieu, je ne crois pas que M. Levy ait indiqué la double formation que prennent certains noms, tels que celui que les Grecs ont transcrit Aménôpis ou Aménôphis. On les trouve écrits AMANOU-M-OPOUÎTOU, lit. *Amon est dans les Opît*, c'est-à-dire *Amon dans Thèbes* ou bien AMANOPOUÎTI, *Amon thébain* : l'adjectif en *î* échange avec une phrase indiquant l'endroit où vit le dieu.

C'est un bon début et qui promet un égyptologue ingénieux.

G. MASPERO.

R. Meister. **Dorer und Achæer.** Erster Teil (Tome XXIV, n° 3 des *Abhandl. der philol.-hist. Klasse d. kön. sächs. Gesellsch. d. Wiss.*). Leipzig, Teubner, 1904; 100 p. grand in-4°.

La présente dissertation de M. R. Meister n'est pas, comme on pourrait le crôire d'après le titre, un ouvrage historique. Elle touche à l'histoire, il est vrai, par ses conclusions, mais elle est, avant tout, dialectologique. L'étude des dialectes, dit l'auteur, est le seul critérium qui permette de résoudre avec certitude les questions ethnographiques soulevées par l'ancienne histoire grecque. Un peuple peut emprunter à un autre ses usages, ses mœurs, sa civilisation ; il garde sa langue propre avec ses caractères spécifiques ; adopte-t-il un dialecte étranger, c'est qu'alors il s'est confondu avec le peuple qui le parle, et il a cessé d'exister en tant que race distincte, car c'est le dialecte qui est le signe de la race. Partant de ce principe, M. M. recherche, dans chacun des dialectes grecs qu'on est convenu de grouper sous le nom général de dorien, s'il n'y aurait pas des différences telles que la distribution géographique des caractères indiquât des races diverses : une race très ancienne, et une race étrangère d'envahisseurs, établie sur des points particuliers du pays, dont l'idiome serait resté distinct de celui des habitants antérieurs. Or les inscriptions de Laconie et d'Argolide, considérées non plus du point de vue chronologique, mais du point de vue topographique, se séparent nettement en deux groupes de dialectes distincts, d'une part celui de Sparte en Laconie, et d'Argos et Mycènes en Argolide, d'autre part celui du pays environnant. Comme celui-ci, d'après les antiques traditions, était habité par les descendants des anciens Achéens, on distinguera donc une langue et une race achéennes, une langue et une race doriennes, et la conclusion de ces observations sera qu'il y eut dans le Péloponnèse une immigration achéenne bien antérieure à l'invasion dorienne, et que les peuples désignés sous le nom d'Achéens sont bien des Achéens en réalité, et non des Doriens, encore moins des Éoliens. M. M. se propose d'examiner également les autres dialectes doriens et leur répartition géographique dans le pays qui les parlait, et dans ce volume même il étudie le crétois ; il retrouve dans les villes de la Crète centrale, spécialement Gortyne et Knossos, la langue dorienne proprement dite, distincte du dialecte des régions est et ouest de l'île. Pour démontrer cette séparation entre dorien et achéen, M. M. étudie les inscriptions de Laconie (avec la Messénie et les colonies laconiennes), d'Argolide et de Crète suivant les lieux de leur provenance, et relève les caractères spécifiques du dorien à Sparte, à Argos et Mycènes, dans la Crète centrale, constatant au contraire que ces caractères, communs à la langue dorienne dans les trois pays, manquent régulièrement, ou peu s'en faut, dans les inscriptions des autres localités. Ces caractères sont l'aspiration remplaçant le σ intervocalique (sauf en Crète), la prononciation du θ

et du ζ, remplacés dans l'orthographe phonétique par σ et δδ, l'expression par β du son représenté ordinairement par F, et enfin ι au lieu de l'ε séparé originairement de *a* et de *o* par σ ou *j*. Et en effet, on les trouve réunis, par exemple en Laconie, dans les inscriptions spartiates, tandis que le dialecte des périèques les ignore totalement. Il y a là, évidemment, un phénomène curieux; M. M. a raison d'en signaler l'importance, et d'insister sur ce point que, s'il n'apprend rien de nouveau sur les faits en eux-mêmes (p. 97), il est le premier à les combiner pour en tirer des conclusions sur l'unité originelle du dorien et sur l'ethnographie des contrées où il était en usage. La théorie est séduisante et habilement exposée, bien que certains des faits allégués par M. M. n'aient peut-être pas toute la valeur qu'il leur attribue. Que le ζ, par exemple, ait eu une prononciation particulière à Sparte, rien de plus vraisemblable; les graphies d'Aristophane (δδ) en sont la preuve. Mais si nous n'avons, comme témoignage épigraphique antérieur à l'empire que le mot Δεύς, alors qu'une inscription ancienne porte χαριζόμενος, il est hardi d'affirmer que le ζ des inscriptions périèques n'avait pas la même prononciation. Et si nous voyons dans toutes les inscriptions spartiates le θ représenté par θ jusqu'au Ier siècle avant J.-C. [1], nous savons bien par la tradition d'Aristophane, par le papyrus d'Alcman et par de nombreuses gloses que ce θ avait une valeur phonétique spéciale; mais d'autre part cette date même, avant laquelle le σ = θ ne paraît pas sur les monuments, empêche de conclure avec sûreté que le θ périèque différait du θ spartiate. Si dans quelques inscriptions de date tardive nous trouvons pour Sparte σ = θ (seulement, remarquons-le, dans des noms propres et dans certains termes rituels), et θ pour le pays environnant, cela prouve seulement que dans ces documents on a cherché, comme Aristophane, à figurer la prononciation du θ (d'ailleurs sans uniformité), et non qu'il y eût une différence entre les deux sons. Quant à la prononciation σ = θ chez les Tzaconiens actuels (v. p. 26), il me semble bien hasardeux de la faire remonter, plutôt qu'aux Laconiens en général, aux Spartiates en particulier, qui n'étaient déjà plus que 700 au temps d'Agis III ; et la réforme de Cléomène ne fut certainement pas pour consolider les traits de leur dialecte. M. M. tient, du reste, fort peu de compte de la chronologie et de l'évolution dialectale ; et cependant, comment expliquer que les Doriens de Crète n'ont laissé dans leurs monuments aucune trace de l'aspiration intervocalique représentant le σ? Au fond, la question posée par M. Meister n'est peut-être pas si facile à résoudre qu'il l'a pensé. Attendons la seconde partie.

MY.

---

1. Un exemple unique de σ antérieur au Ier siècle dans l'inscription de Machanidas, à côté de ἀνέθηκε (fin du IIIe siècle).

Das Marmor Parium, herausgegeben und erklärt von F. Jacoby. Mit drei Beilagen. Berlin, Weidmann, 1904, xviii-210 p.

On n'ignore pas qu'un fragment de l'inscription connue sous le nom de *Chronique* ou *Marbre de Paros* a été découvert en 1897. Ce fut pour M. Munro l'occasion de revoir de plus près la première partie, et les résultats de son examen sont tels qu'il n'est guère possible de déchiffrer autre chose sur le monument. On sait également que la publication de Bœckh dans le *Corpus* rendit inutiles les nombreux travaux qui jusqu'en 1843 avaient eu pour objet le célèbre marbre, et que récemment M. Hiller von Gärtringen en a donné une édition très complète dans les *Inscriptions des Cyclades*, vol. XII, fasc. V, 1 n° 444 des *Inscr. Græcæ*. M. Jacoby, privatdocent à l'Université de Breslau, dont on connaît déjà un bon travail sur la *Chronique* d'Apollodore, a entrepris une nouvelle édition, et il en a écrit comme une préface dans un important article du *Rheinisches Museum* (1904), où il essaie d'élucider les questions qui se rapportent à la critique du texte et principalement aux sources où a puisé l'auteur anonyme. Il en reproduit ici un abrégé, et en donne les résultats d'ensemble. Les sources du document doivent se ramener à quatre types : des Atthides, des œuvres historiques, des compositions littéraires, et un ouvrage sur les inventions (περὶ εὑρημάτων). Aller plus loin est moins sûr; M. J. montre néanmoins que pour le côté historique la source est certainement l'ouvrage d'Éphore. Après ces observations préliminaires, le travail de M. J. se divise en trois parties : le texte, pourvu d'un appareil qui donne les différentes lectures et les restitutions proposées, le commentaire et un *chronologischer Kanon*. Il est le plus souvent impossible de retrouver le texte avec certitude là où il est trop mutilé et présente de trop grandes lacunes; il ne faut pas oublier, en effet, que la partie supérieure de l'inscription a été perdue, et que nous ne la connaissons plus que par la copie de Selden, le premier éditeur. Or, non seulement Selden s'est souvent trompé dans sa transcription, ce qui serait peut-être de moindre importance, mais il n'a pas indiqué exactement l'étendue des lacunes, de sorte que pour les 45 premières lignes (le premier fragment commence l. 46) et pour la fin des 15 suivantes on est réduit à essayer de retrouver le sens, sans pouvoir se flatter de rétablir la forme originale de la rédaction. Le commentaire de M. J. est précieux parce qu'on y voit comment l'éditeur a procédé pour donner à la restitution de ces passages un grand degré de probabilité. Les traditions relatées par d'autres écrivains lui sont, naturellement, un premier secours; elles sont citées en tête de l'étude critique sur chaque époque. Il évalue approximativement le nombre des lettres de chaque ligne, ce qui est un critérium assez sûr, en quelques cas, pour rejeter certaines restitutions. Il discute enfin les autres restitu-

tions antérieures, examine la possibilité de chaque hypothèse, et ne se prononce qu'après avoir soumis à une critique sévère non seulement les textes proposés par d'autres savants, mais aussi celui qu'il propose lui-même. Il admet alors dans le texte ce qui lui paraît certain; je citerai par exemple, parmi les conjectures qui lui sont personnelles, l. 1. καὶ ἱστοριῶν κοινῶν pour περὶ τῶν προγεγενημένων admis depuis Bœckh; l. 23 ἐφεῦρεν pour ἐφύτευσεν ou ἐφύτευεν; l. 49-50 ἐκαινοτόμησε. D'autres restitutions proposées dans le commentaire ne le sont qu'à titre d'indications, et ne prétendent d'ailleurs (p. 67) qu'à donner le sens général et une formule possible qui réponde à l'étendue rationnelle des lacunes. La troisième partie traite, comme l'indique son titre, de questions chronologiques. Elle consiste en une série d'études comparatives, à propos de chaque époque, entre les dates fournies par le marbre et celles que l'on connaît par d'autres auteurs. J'y remarque les discussions sur l'époque d'Homère et d'Hésiode (on sait que le marbre de Paros, suivant Éphore, considère Hésiode comme plus ancien), sur celle de Pheidon d'Argos, sur la chronologie des tyrans de Syracuse, et l'argumentation très serrée sur la durée du gouvernement des Pisistratides. M. J. essaie d'y concilier les données de l'inscription et d'Érastothène (Schol. Aristoph. *Vesp*. 502) avec celles d'Aristote (Ἀθ. πολ. 19, 6; cf. la même scholie); il se demande si l'on ne doit pas lire dans Aristote ἓν καὶ πεντήκοντα au lieu de ἑνὸς δεῖ πεντήκοντα, et corriger en même temps la scholie τετταράκοντα (c'est-à-dire μ̄) καὶ ἕν en ν̄ καὶ ἕν, et non comme Wilamowitz en τετταράκοντα καὶ ἐννέα. La différence, 51 ans pour Aristote, 50 pour le marbre, s'explique par la manière de compter. On ne peut nier, comme le dit M. J., que cette correction, qui supprime beaucoup de difficultés, n'ait malgré sa hardiesse quelque chose de séduisant (p. 170). L'ouvrage de M. Jacoby a droit aux éloges de la critique; outre sa valeur intrinsèque, il a encore cet avantage d'ordre pratique, qu'il donne le texte et un excellent commentaire de la chronique Parienne sous un format commode, et qui sera plus accessible à tous que les grands recueils d'inscriptions.

My.

Theodoreti Græcarum affectionum Curatio, ad codices optimos denuo collatos recensuit J. Ræder. Leipzig. Teubner, 1904; x-339 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Dans une dissertation publiée en 1900, M. Ræder avait étudié, en vue d'une édition, les manuscrits du traité de Théodoret intitulé Ἑλληνικῶν θεραπευτικὴ παθημάτων (V. *Revue* du 18 févr. 1901). Cette édition a maintenant paru, mais dans l'intervalle les opinions de M. R. sur la constitution du texte se sont modifiées. Il a eu connaissance d'un manuscrit nouveau, Vaticanus 2249 (K), que son âge (xe siècle) et sa condition rendaient digne d'un sérieux examen. M. R. s'en est

occupé dans un article du *Rheinisches Museum* (LVII, 1902), et il a conclu que ce manuscrit est d'une extrême importance : « affirmare licet huius maxime auctoritate genuina Theodoreti verba revocari posse. » La préface de l'édition rappelle brièvement les résultats de la dissertation et de l'article. Le principe posé par M. R. est que le texte doit s'appuyer sur KBL, les meilleurs manuscrits (B = Bodleianus Auct. E II 14, L = Laurentianus X 18), et que là où ils sont en désaccord, il est préférable de suivre la leçon des manuscrits inférieurs, confirmée par K ou BL. La publication est bonne et a été soigneusement préparée; j'ai relevé dans le texte de rares fautes d'impression [1]. J'estime cependant que M. R. n'a pas établi le rôle de K d'une manière suffisamment précise. L'examen du texte et des variantes — que je n'ai pas, toutefois, poussé à fond — révèle que l'on doit attribuer à ce manuscrit une autorité encore plus grande que ne pense M. R. Il n'est pas, sans doute, exempt de fautes ni d'interpolations; mais il est à remarquer qu'en cas de divergence entre les manuscrits, il concorde le plus souvent avec ceux qui portent la bonne leçon, et surtout que, sauf de rares exceptions, il est toujours d'accord avec lui-même; et c'est là une indication dont il importe de tenir compte. Une même faute peut-être répétée à plusieurs reprises, et même constamment, par un manuscrit; mais si pour un mot ou pour une forme un manuscrit porte invariablement la même leçon correcte, alors que les autres ont tantôt cette leçon, tantôt une autre, également correcte d'ailleurs, il y aura plus de chances pour que ce manuscrit invariable représente l'original, même dans les cas où il est seul, à plus forte raison s'il est avec d'autres, surtout encore s'il a par lui-même une haute valeur. Or, il en est ainsi pour certains mots, pour lesquels M. R. n'a pas cru devoir adopter les leçons de K, pour des motifs que je ne puis discerner (Je laisse de côté, dans tout ce qui suit, les citations des auteurs anciens, pour lesquelles la critique doit être différente). A l'accusatif des noms propres en ης, gén. ους, les meilleurs manuscrits varient plus ou moins entre ην et η, formes également en usage; mais K ne varie jamais, sauf 315, 13 Σωκράτην (LS Σωκράτη selon l'apparat; mais K est tellement régulier que je soupçonne une faute d'impression pour KS ou KLS; S = Scorialensis X II 15); Φερεκύδην *codd.* 11, 10 et 141, 18 est hors de cause, ayant son génitif en ου *codd.* 19, 14. Je lirais donc partout avec K Σωκράτη, d'autant mieux que, sauf deux fois (12, 5 et 100, 10), K est accompagné de un, deux, trois et même quatre autres manuscrits; on sait d'ailleurs que Σωκράτη est la forme de Platon, qui est très familier à Théodoret. De même Ἀριστοτέλη (K seul 313, 4; KBS 143, 3). M. R. lit 31, 16 παρὰ τοῖς Ἕλλησι *codd.* sauf K; mais l'expression habituelle de Théo-

1. Seulement κακαλλιεπημένων 219,4 et quelques accentuations défectueuses comme 257,5 Ἀμαληκίται, 261,4 συντρίψαι, 200,14 et 204,21 Σπαρτιάται. L'accent est tombé dans Μωϋσης 51,8, Ισως 175,10, ειασαν 214,14.

doret, sans variante dans tous les manuscrits, est παρ' Ἕλλησι (2, 7; 3, 21; 145, 15; 306, 16, etc.); je préfère donc avec K παρ' Ἕλλησι. L'accord unanime des manuscrits peut seul prévaloir contre l'usage d'un auteur, quand cet usage est si manifestement attesté. Je préfère encore, pour la même raison, à οἱ Ἕλληνες 140, 15, la leçon Ἕλληνες de K, usage invariable témoigné pour les autres passages. Théodoret dit généralement ὁ πλάνος; on rencontre ἡ πλάνη 90, 23 et 142, 4 *codd.*, 219, 10 MV (Marcianus 559 et Vaticanus 626); je lirais alors πλάνῳ 16, 18, donné par KS. Tous les manuscrits portent 75, 8 et 201, 2 ὁμόζυγα; on lit 96, 9 ὁμόζυγον, K ὁμόζυγα; il est possible que M. R. ait admis la première forme pour une raison d'euphonie, le mot suivant commençant par une voyelle; mais ce n'est pas une raison suffisante. Une question plus embarrassante est celle de μόνον adv. ou μόνος accordé avec le substantif. Bien que pour le moment je ne puisse me prononcer avec une entière certitude, j'incline à croire que l'usage de Théodoret était l'accord quand il pouvait être fait, par exemple 13, 20 οὐ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας μόνους *codd.* sauf V; 77, 3 οὐ μόνους τοὺς... βεβασιλευκότας KBLS (donc les meilleurs manuscrits); 110, 13 οὐκ ἀϊδιότητί γε μόνῃ *codd.* sauf MC (C = Coislinianus 250); 143, 12 οὐ μόνους... τοὺς διδασκάλους *codd.* (K μόνοις); et fréquemment ailleurs tous les manuscrits. Je me demande pourquoi M. R. lit μόνον dans les deux premières phrases. Il adopte 7, 20 τῶν χρωμάτων μόνον (K μόνων) et 202, 2 μὴ μόνον τοὺς ἀρρωστοῦντας K (μόνους *cett.*); je ferais plutôt le contraire; dans ce dernier passage K s'est trompé. Un point d'orthographe que M. R. ne semble pas avoir décidé est le redoublement du ρ dans les composés; K ne redouble pas, ni S, ni C. Nous lisons 219, 15 αἰσχρορρημοσύνης selon les meilleurs manuscrits, mais 225, 20 σκηνορράφου avec B et une correction de M; l'autorité de KLSC est certainement plus grande. D'autres questions d'orthographe, comme Σαρδανάπαλος ou-λλος (K), m'entraîneraient trop loin, de même que celle de la répétition du même mot dans deux phrases voisines, dont M. R. a lui-même touché quelques mots dans sa dissertation, sans toutefois aboutir à des conclusions précises. Je ne vois, pas, par exemple, pourquoi il rejette la leçon de K 74, 21 ἐκάλεσαν (ὠνόμασαν *cett.*), et l'adopte 26, 11 ὠνόμασε (ἐκάλεσε *cett.*) dans un cas identique. — J'ajoute quelques observations, toujours à propos de K, sur le texte même. P. 72, 4 sv. ψυχρότητος αὐτῇ καὶ θερμότητος ἀμετρία λυμαίνεται, καὶ ὑομένη (scil. ἡ γῆ) διαλύεται, etc. Le changement de sujet avait choqué Gaisford, qui lisait αὕτη avec S et corrigeait ἀμετρίᾳ; M. R. au contraire avait défendu dans sa dissertation la leçon qu'il donne encore dans son texte. Cependant Gaisford était dans le vrai; K donne ἀμετρίαι, et nous lisons p. IV, que dans ce manuscrit l'iota est généralement adscrit; il confirme αὕτη de S; en outre, Théodoret a une prédilection marquée pour οὗτος, et non αὐτός; λυμαίνεσθαι passif est de bonne langue; la leçon de KS est donc préférable. 90, 2 sv. εἰδὼς τὴν ὕλην εὐκαταφρόνητον καὶ

πεῖσαι ἱκανὴν τοὺς ὁρῶντας μὴ θείαν νομίζειν μηδὲ σέβειν τὰ εὐτελῆ τε καὶ εὔωνα. La construction de θείαν est à peine grecque ; θεῖα KSV est la lecture correcte, cf. 185, 21 sv. ἵνα μάθωσι μὴ θεοὺς νομίζειν τὰ ὡς ἱερεῖα θυόμενα. 90, 18 οὕτω σαφῶς κωμῳδήσας texte, σοφῶς KBLS ; on hésitera d'autant moins qu'on lit 193, 9 ἄγαν δὲ σοφῶς ἐκωμῴδησε *codd.* M. R. a donc eu tort de rejeter la leçon des meilleurs manuscrits dans le premier passage. 119, 23 il n'eût pas fallu laisser sans une note le membre de phrase μὴ (ᾄσωμεν) τῇ 'Αρτέμιδι τὸν ὕποιπον (ὕποιτον BL), où le dernier mot est vraisemblablement une corruption de οὔπιγγον, cf. Pollux I 38.

Je ne puis entrer dans l'examen de la manière dont on doit apprécier K dans les nombreuses citations que l'on rencontre dans la *Curatio;* Théodoret d'ailleurs, malgré son érudition incontestable, cite le plus souvent d'après Clément et Eusèbe, et la question n'en est que plus compliquée. Il y a toutefois à observer que lorsqu'il s'agit des Écritures, Théodoret les cite plutôt de mémoire, et comment ne lui auraient-elles pas été familières? Les manuscrits donnent souvent ces citations d'une façon peu exacte, et K lui-même laisse parfois à désirer sous ce rapport. Lorsqu'au contraire la leçon de K, en contradiction avec les autres manuscrits, est d'accord avec le texte des Écritures, doit-on penser que le scribe a rétabli le véritable texte en corrigeant Théodoret, et que, par suite, les autres manuscrits méritent plus de confiance? Je ne le crois pas ; en présence d'un texte comme celui que publie M. R. 264,21 ἐγώ εἰμι ἡ ὁδὸς καὶ ἡ ζωὴ καὶ ἡ ἀλήθεια, il y a bien plus de chances pour que l'évêque de Cyr l'ait cité sous la forme même de Jean, ἡ ὁδὸς καὶ ἡ ἀλήθεια καὶ ἡ ζωή, c'est-à-dire comme le donne K. En résumé, la présente édition de la *Curatio* constitue un progrès sensible, et l'on en saura gré à l'éditeur. Mais M. R., tout en reconnaissant la grande valeur du Vaticanus 2249, n'a pas, à mon avis, accordé à ses leçons toute l'attention qu'elles méritent. Il y a lieu de les examiner de plus près, et de les confronter avec celles des autres manuscrits avec plus de précision, particulièrement avec celles de S.; je crois qu'ainsi de bonnes améliorations pourront encore être faites au texte de Théodoret; autant que j'ai pu le voir par l'étude de l'appareil critique, qui est soigneusement dressé, l'accord KS est d'une grande importance. L'édition de M. Ræder restera, bien entendu, la base des recherches [1].

My.

---

1. La règle dite « loi de Meyer » doit servir également à la critique du texte ; Théodoret, d'après les statistiques de M. Litzica (*Das Meyersche Satzschlussgesetz*, 1898) l'observe 95 fois sur 100. Une finale comme 108,26 περὶ τῶν πολυθρυλήτων φιλοσόφων γέγραφεν peut donc être considérée comme une exception, et elle semble authentique, puisque c'est la leçon de tous les manuscrits. Si l'on remarque cependant que Théodoret a l'habitude d'intercaler le verbe entre l'adjectif et le substantif (c'est tellement fréquent que M. Ræder ne craint pas d'appeler cette disposition σχῆμα θεοδωρητικόν), on pourra croire que la phrase se terminait primitivement par γέγραφεν φιλοσόφων. Mais des corrections de ce genre auraient besoin du témoignage d'un manuscrit.

Catalogus codicum astrologorum græcorum, V. *Codicum Romanorum* partem priorem descripserunt Fr. Cumont et Fr. Boll. Bruxelles, Lamertin, 1904; VIII-256 p.

L'utile et excellente collection où sont décrits les manuscrits astrologiques grecs va terminer bientôt la publication des manuscrits italiens. Il ne restait plus, en effet, à cataloguer que les manuscrits des bibliothèques romaines, et le présent volume en donne la première partie. Ce tome V (le tome VI, qui contient les manuscrits de Vienne, a paru en 1903) comprend la description de cinq manuscrits de la bibliothèque Angélique, un de la Casanate, et un de la Vallicellienne, auxquels les éditeurs ont ajouté neuf manuscrits vaticans. Le n° 2 (cod. Angelicus 29) surtout est intéressant en ce qu'il est le seul, semble-t-il, qui conserve des œuvres d'Apomasar (Abou-Masar) et de Palchos; d'importants fragments en sont publiés en appendice. Je signalerai encore dans ce volume deux lettres curieuses de Manuel Comnène et de Michel Glykas sur l'astrologie, et une réédition de fragments, extraits du *Speculum astronomicum* d'Albert le Grand, d'après les manuscrits de Gand, de Paris et de Munich, sur les ouvrages astronomiques permis et défendus. Comme pour les volumes précédents, j'ai eu l'occasion, en lisant l'appendice, de faire sur le texte un certain nombre d'observations dont voici quelques-unes. Dans la lettre de Glykas, p. 126,24 les éditeurs ne devaient pas lire τρανώτατα, qui est incorrect, mais τρανότατα avec le manuscrit de Turin. 167,14 μέλανα φοροῦσα; l'addition de ἱμάτια est inutile. 179,18 la leçon du manuscrit δισσωμένῳ, de même 180,4 δισσωμένοις est intéressante et semble devoir être conservée; les formes usuelles sont, il est vrai, δίσωμος et δισώματος, mais nous avons ici, à n'en pas douter, le part. parf. vulgaire sans redoublement de δισσόω. 188,6 καλαβάταις *cod.*; la lecture καταβάταις n'est pas à sa place, malgré τα écrit au-dessus de λα; on ne voit pas trop ce que ce mot viendrait faire ici, en compagnie de ὀρνιθοθήραις et des signes dits πτερωτά; la confusion de β et μ étant fréquente, le mot est probablement καλαμευταῖς « pêcheurs », cf. πτερύγιον « nageoire ». 188,32 πλησιοσέληνος est corrigé à tort en πανσέληνος; comment la corruption eût-elle pu se produire ? Lire πλησισέληνος. 201,16 δοσοληψίας n'était pas à corriger en δωροληψίας; le mot n'est pas inconnu; de même 224,4 il ne fallait pas substituer βιαιοθανάτους à βιοθανάτους, forme extrêmement fréquente dans ces textes, et connue par d'autres. Du reste, les corrections, soit dans le texte, soit proposées en note, ont souvent été faites sans motif suffisant.

On remarquera également les morceaux de Théophile d'Édesse, p. 214-217, et d'un astrologue du XI[e] siècle, p. 219-226 (*Excerpta Parisina*), sur les étoiles fixes et leur influence, intéressants tant par eux-mêmes que par leur comparaison avec un autre chapitre sur le même sujet, p. 196-206, d'un astrologue de 379 après J.-C. Les longitudes des étoiles y sont données avec des erreurs assez nombreuses

dont plusieurs ont été corrigées par les éditeurs ; il en reste cependant quelques-unes que je rectifie ici. 215, 2 Αἰγόκερω ιϐ΄ et ια΄ *codd.* ; la correction ι΄ κ΄ de ces nombres inexacts est inexacte elle-même ; lire ι΄ ι΄. 215, 10 Διδύμων μοίρας <...> ; la phrase, qui manque dans les manuscrits, est donnée dans le texte d'après un manuscrit de Venise (M, Marcianus 334), où les longitudes se rapportent à une date différente ; la comparaison de M avec les *Excerpta Parisina*, où les deux nombres ε΄ ιε΄ et δ΄ ν΄ sont dans le rapport voulu, indique pour notre texte γ΄ μ΄. 216, 1 corriger τῆς βορείας χηλῆς pour τῆς δευτέρας qui est insolite et d'ailleurs n'a pas de sens ; l'abréviation τῆς β χηλῆς a été mal comprise du scribe. 216, 10 Ἰχθύων μοίρας κδ΄ ; la correction en note κδ΄ ι΄ est exacte ; mais c'est à tort que les éditeurs modifient le nombre de M κε΄ με΄ en κε΄ νε΄ ; 25° 45′ est le vrai chiffre. 217, 1 οὐρὰ Λέοντος Παρθένου ὁ βόρειος est inintelligible ; les données de M, des EP et de V (Marcianus 335), imposent la lecture ο΄ ν΄ βόρειος, c'est-à-dire 0° 50′. 217, 6 note : « Numerus sine dubio corruptus ; calculus efficit κ΄ λ΄ », très juste, mais mal placé ; l'observation se rapporte non pas au nombre ιθ΄ de la ligne 6, qui est exact, mais à celui de la ligne 2, ιθ΄ μη΄, qui est en effet erroné. 221, 25 Σείριος Καρκίνου κε΄ ι΄ ; lire Διδύμων, donné par le calcul. 222, 9 Διδύμων ιϐ΄ ; lire ι΄ κ΄. Les chiffres de V, donnés en note des EP, renferment quelques fautes dues en partie à la confusion des lettres β, η, κ ; le calcul les redresse facilement. La correction des épreuves, qui s'était notablement améliorée depuis le premier volume, à tel point que le tome VI était presque exempt de fautes d'impression, a été surveillée de moins près dans celui-ci.

Je m'arrêterai encore, pour terminer, sur un morceau de Palchos qui me paraît n'avoir pas été exactement compris, et où se trouvent deux mots assez étranges pour des mots grecs, dont la sagacité des éditeurs n'a pu parvenir à découvrir le sens. P. 179, 8 : φυλάττου καὶ τὰς μαλίνας τῆς Σελήνης... ἀπὸ κζ΄ τῆς Σελήνης ἕως γ΄ ἥμισυ ἡμερῶν... αὗται καλοῦνται μαλίναι (avec un γ au-dessus cod. M ; mais on ne nous dit pas au-dessus de quelle lettre du mot)... ἀπὸ δὲ γ΄ ἥμισυ τῆς Σελήνης ἕως ια΄ καλοῦνται λιδοῦναι... ἀπὸ δὲ ιϐ΄ ἕως ιη΄ ἥμισυ πάλιν μαλίναι · ἀπὸ ιθ΄ ἕως κς΄ λιδοῦναι · αἱ δὲ λοιπαὶ πᾶσαι ἕως γ΄ ἥμισυ τῆς Σελήνης μαλίναι. En note « μαλίναι = *malignæ* » et « λιδοῦναι verbum novum fortasse ex *d(ies) idoneæ* corruptum. » Dans la *Revue des Études anciennes*, 1902, p. 298, M. Cumont, en publiant ce même fragment, dit : « μαλῖναι est évidemment *malignæ*. Mais qu'est-ce que λιδοῦναι? » et M. Bouché-Leclercq, p. 299, suggère, avec un point d'interrogation, *læti ominis* ou *nominis*. Les éditeurs ont été égarés par le γ du manuscrit M et par les indications qui dans le texte suivent μαλίναι et λιδοῦναι : ἐν ταύταις ταῖς ἡμέραις οὐδὲν δεῖ πράττειν, et ἐν ταύταις πάντα δεῖ πράττειν. L'influence maligne ou bénigne n'a rien à faire avec la forme de ces mots ; ce sont les termes bas-latins *malina* et *ledona*, qui désignent les grandes et les petites marées, c'est-à-dire les marées de syzygie et les marées

de quadrature, et que le grec a appliqués aux jours qui précèdent et qui suivent les quatre phases. Palchos compte en effet ces jours non de phase à phase, mais en partant du milieu de chaque période, de sorte que les jours compris entre deux phases successives se partagent par moitié entre les μαλίναι et les λιδοῦναι, chaque syzygie étant ainsi le milieu d'une période de μαλίναι, et chaque quadrature, d'une période de λιδοῦναι. M. Bouché-Leclercq a fort bien vu que Palchos combine le cours de la lune avec le mois de 30 jours; mais il n'a pas remarqué que toutes ces périodes sont égales et comprennent chacune 7 jours 1/2. Il ne faut donc pas, comme l'a fait M. Cumont, supprimer du texte, comme une interpolation, les mots ἤτοι ζ' ἥμισυ qui suivent ἀπὸ οὖν κζ' τῆς Σελήνης ἕως γ' ἥμισυ ἡμερῶν; c'est là une de ces corrections hâtives dont je parlais plus haut. Disons enfin que le mot *maline*, marée de nouvelle et de pleine lune, est resté en français [1].

My.

VENTURI (A.). **Storia dell' Arte Italiana. III. L'Arte Romanica.** Milan. U. Hœpli, 1903, in-8°, de XXXII-1014 p., 900 grav.

Si j'ai cru devoir formuler dans le compte rendu des deux premiers volumes, que j'ai fait ici même, plusieurs critiques, je suis heureux de voir qu'elles étaient justifiées, puisque M. Venturi vient d'apporter dans l'économie de son œuvre de sérieuses améliorations, qui la rendent actuellement d'un service plus pratique et permettent d'en tirer presque tout le parti dont elle est digne. Aujourd'hui, les gravures ne sont plus qu'à courte distance des réflexions qu'elles ont suggérées, on les relie facilement aux appréciations de l'auteur; la table, sans être parfaite, semble moins confuse — peut être est-ce simplement parce qu'à force de feuilleter les deux premiers volumes, nous avons appris à nous en servir ? Mais il reste toujours le terrible revers de la médaille. Si les gravures, toutes les gravures, sont de premier ordre et de première main, les considérations scientifiques et artistiques qui s'y rattachent sont bien souvent tout à fait insuffisantes. Naguère, nous constations combien M. V. ignorait les travaux français ; cette année, en Allemagne, où nous parlions avec un savant de cet ouvrage que nous admirions au point de vue documentaire, il me disait : « Quel dommage que M. Venturi connaisse si peu la bibliographie allemande ! » Si bien, qu'il reste seulement la bibliographie italienne. C'est peu, pour aborder, traiter et résoudre un sujet immense comme celui qu'embrasse l'éminent écrivain.

Ce t. III traite donc de l'*Art Roman* : c'est-à-dire qu'il passe en revue l'histoire de l'art au XII[e] et au XIII[e] siècles. Pour nous faire toucher du doigt sa marche en avant, M. V. nous donne 1046 pages,

1. Voir à ce sujet Ducange, *Gloss. med. et inf. latinitatis*, s. vv. *malina* et *ledo*, *ledona*, et particulièrement la citation française à la fin de l'article *ledo*.

illustrées de 900 gravures, reproductions directes de photographies qu'on ne trouve que dans son livre. Il est difficile de demander plus et mieux; il est impossible aussi de résumer tout ce que renferme de précieux ce volume. Deux points mis en lumière permettront de montrer la richesse des documents nouveaux mis à notre service; en même temps, ils prouveront, que si l'auteur ne les a pas toujours suffisamment approfondis et utilisés, ils nous fourniront assurément, plus tard, les matériaux d'études encore à peine effleurées.

En reproduisant les merveilleuses basiliques d'Italie et en les décrivant, M. V. relève, avec grand soin les inscriptions qu'il y lit; et alors qu'hier encore, bien rares étaient les signatures d'artistes de cette époque, il nous fait ainsi connaître les maîtres admirables qui ont gravé, au bas de leurs travaux, leurs noms et leurs pays. Nous faisons de la sorte connaissance ici avec quarante et une signatures de sculpteurs et de mosaïstes, et si à ce nombre, nous en ajoutons treize autres qu'il semble ne pas avoir aperçues, nous arrivons au total de cinquante-quatre noms d'artistes de tout premier ordre, qui, dans l'espace de deux cents ans, travaillèrent en Italie, et dont nous pouvons maintenant discuter le faire et la manière, sans crainte d'erreur.

C'est de ce point, aussi important que nouveau, puisqu'Eug. Müntz, le grand historien de l'art italien, déclarait ne connaître pour ainsi dire aucune signature d'artistes du moyen âge, que M. V. me semble ne pas avoir tiré le profit qu'on était en droit d'attendre de son érudition. Il fait effectivement au même moment une incursion dans notre France, et il se contente de signaler et de reproduire quelques-uns de nos monuments les plus importants. Comment après avoir étudié Willigelmus, cet admirable sculpteur, sans aucun doute Allemand, qui sculpte et signe le porche della Pescheria du dôme de Modène, sur lequel il représente, en 1099, *La Légende du roi Arthur*, comment, après avoir comparé ses cavaliers à ceux de la porte de San Niccola de Bari, de la Porte Romane de Milan, d'Anselmus, et avoir constaté les différences essentielles de technique et de faire qui les séparent, n'a-t-il pas fait le rapprochement impressionnant qui s'impose, aussitôt qu'on l'a vue, avec la frise de la cathédrale d'Angoulême ? Car on voit immédiatement quel problème surgit : comment, à la même époque, à cette distance, en France, en Italie, un sculpteur allemand a-t-il exercé une aussi indéniable influence ? Mais bien plus saisissant encore, pour nous autres français, est l'horizon qu'ouvre devant nos travaux le nom de Benedetto Antelami, l'auteur admiré des bas-reliefs de la cathédrale de Parme, exécutés en 1198, et du Baptistère, en 1200. D'après Zimmermann, Antelami a voyagé en France; entre autres, il a visité les cathédrales d'Arles et de Chartres; et quand M. V. passe devant cette extraordinaire façade de Saint-Gilles-d'Arles, et qu'il n'y voit pas écrit en grosses lettres : BRVNVS

ME FECIT, c'est à nous, de nous demander, si vraiment, notre Brunus français, comme ce Willigelmus venu du Nord ne serait pas un des inspirateurs de l'art italien, contrairement à tout ce qui a été regardé jusqu'ici comme axiôme indiscutable. A voir, en effet, toutes ces belles choses d'Italie, à détailler ce pupitre de Sienne, ces anges thuriféraires, élégants, ce buste exquis de la cathédrale de Ferrare, ces figures longues, minces et souples de la cathédrale de Crémone, cette colonne du Musée civique de Bologne, ces rinceaux vivants du Baptistère de Pise, on ne peut, au premier moment, s'empêcher de voir là les origines lointaines de la Renaissance dont Frédéric II de Hohenstaufen aurait été, d'après les plus éminents critiques, l'un des précurseurs les plus clairvoyants (1220) ; mais quand on les compare — ce que M. V. n'a pas fait — aux statues et aux figures si exquises dans leur réalisme de Saint-Gilles, de Chartres, de Saint-Sernin de Toulouse, d'Arles, qui leur sont antérieures de près d'un siècle, et qu'on sait que les maîtres italiens sont venus les étudier sur place, nous le savons maintenant, n'est-on pas en droit d'hésiter sur celui des deux peuples qui a demandé à l'autre l'inspiration du retour à la nature ?

Fresques, mosaïques, ivoires, orfèvreries, miniatures, bronzes, nielles mêmes, toutes les branches de l'art sont ici représentées par leurs plus excellents spécimens : mais là encore ce sont seulement d'admirables matériaux rassemblés : leur genèse, leur symbolisme ne sont même pas effleurés. D'où viennent ces ondes qui montent, tantôt devant, tantôt derrière le Christ baptisé ? Quelle est l'origine de la bête de l'Apocalypse, sur quoi a-t-elle été copiée ? A quelle école doit-on rattacher certains Christs très raides, aux yeux ouverts, dont nous retrouvons de très anciennes représentations en France, en Allemagne, où l'une d'elle du XI^e siècle, est signée : *Imervard me fecit?* Que ferons-nous dans l'histoire de l'art de ce Johannes Gallicus qui peint et signe, en 1145, Saint-Blaise de Brunswick, et que M. V. ne signale même pas, malgré sa prodigieuse importance ?

On le voit, mille problèmes nouveaux se dressent devant nous : des noms ignorés hier vont demain transformer l'histoire de l'art; mais pour travailler, avant tout, il faut des documents, Nous ne saurions en avoir de meilleurs que ceux publiés par M. Venturi. Nous lui devons donc la plus sincère reconnaissance; aucun de nous ne la lui refusera.

F. DE MÉLY.

André BONNEFONS, Marie Caroline, reine des Deux Siciles. Paris, Perrin, 1905. In-8°, VI et 400 p. 7 fr. 50.

M. Bonnefons n'a pas fait l'étude psychologique, le livre brillant, profond que méritait cette Caroline passionnée et perverse. Il a même le tort de la perdre quelquefois de vue et il oublie la reine pour le

royaume. Mais son ouvrage est composé avec beaucoup de soin et de conscience. Il a consulté tout ou presque tout ce qu'il devait consulter, imprimés et documents d'archives, notamment les lettres et rapports de Mackau, de Trouvé, d'Alquier. Il montre bien que la reine se laissa entraîner par sa haine contre Bonaparte à une politique maladroite et qui la perdit. Il apprécie impartialement l'épisode, déjà souvent traité, de la république parthénopéenne. Le jugement qu'il porte sur son héroïne est de tous points acceptable. Cette publication sera donc lue et consultée avec profit; on y connaîtra non seulement Marie-Caroline, mais nombre de personnages qui jouent un rôle considérable (souvent plus considérable que celui de la reine qui n'eut pas toujours autant d'influence qu'on le croit), Mackau et Alquier, Acton et Nelson, Ruffo et Gallo; on y trouvera une claire, exacte et utile histoire du royaume des Deux-Siciles durant la Révolution et l'Empire.

A. C.

— Le tome II du *Handbuch des Sanskrit* de M. A. Thumb (Heidelberg, Winter, 1905, in-8, 133 pp., 5 mk.) a suivi de près le premier (cf. *Revue critique*, 1905, I, p. 361). Il contient une chrestomathie avec glossaire, savoir : 1° 3 extraits du Pañcatantra; 2° 2 du Hitôpadêça; 3° un du Kathâsaritsâgara; 4° un du Mahâbhârata (le Déluge); 5° un du Vishnupurâna; 6° un du Râmâyana (Çunahçêpa); 7° 8 stances d'Amaru; 8° 25 stances de Bhartrhari. Les textes sont en dévanâgarî, ce qui est louable en principe; mais mieux eût valu les donner en transcription, si l'on n'était pas assez sûr des compositeurs et correcteurs pour espérer en élaguer les menues fautes déconcertantes pour les élèves. Le 5e morceau n'est pas facile et a le tort de délayer en style lourd et redondant des idées qu'on aurait trouvées ailleurs mieux exprimées, par exemple dans l'incomparable Bhagavad-Gîtâ. Sous ces réserves, le livre est un excellent complément de la grammaire et atteindra certainement le but modeste qu'a visé l'auteur. — V. H.

— Un jeune savant hollandais, auteur déjà de plusieurs estimables travaux de linguistique, a entrepris, sous les auspices vénérés de M. Kern, de doter son pays d'un manuel de grammaire comparée : *Inleiding tot de Studie der Vergelijkende Indogermaansche Taalwetenschap, vooral met Betrekking tot de klassieke en Germaansche Talen*, door Dr. Jos. Schrijnen (Bibliographie, Histoire, Généralités, Phonétique. — Leyde, Sijthoff, in-8°, xvj-225 pp.). Si cet excellent ouvrage était destiné à se répandre en France, il y aurait lieu de le soumettre à l'examen approfondi qu'il mérite; mais, comme nous en posséderons, et au-delà, l'équivalent lorsqu'aura paru la traduction de la *Grammaire* de M. Brugmann, qui ne saurait tarder, il ne faut que louer l'heureux choix des exemples, la correction presque irréprochable de la documentation, et l'effort par lequel l'auteur a réussi à s'assimiler toute la littérature linguistique du dernier demi-siècle. — V. H.

— Le tome II des *Hessische Blätter für Volkskunde*, herausgegeben im Auftrage der hessischen Vereinigung für Volkskunde, von Rudolf Strack, est un volumineux recueil in-8 de 248-182 pages (Leipzig, Teubner, 1903, 11 mk. 60), où l'on trouvera traités les sujets de folklore les plus variés : parfois, généralités quelque peu nuageuses qui seraient mieux à leur place dans une publication

moins locale ; mais le plus souvent tableau pittoresque de la vie, des mœurs et des croyances traditionnelles de ce petit peuple de l'Allemagne centrale, dont la condition rurale n'est pas encore trop entamée par le prétendu progrès industriel et la dure discipline de la Prusse ; superstitions du pays protestant, bien curieuses en elles-mêmes, et bien consolantes surtout pour le catholicisme, qu'on accuse ailleurs de les laisser fleurir ; formulettes magiques de toute époque et à toutes fins, dont une du XI[e] siècle, en latin, contre la fièvre (p. 92), qui attend encore son Œdipe, non moins que certaines des énigmes populaires citées plus bas (p. 222). Les germanistes feuilletteront avec intérêt un petit glossaire de la langue de l'Odenwald des XV[e]-XVIII[e] siècles (p. 128-148). Mais ce qu'on appréciera par dessus tout, même en dehors des milieux spécialistes, c'est une imposante bibliographie des périodiques, qui ne comprend pas moins de 300 revues, non seulement de folklore et d'histoire des religions, mais d'histoire en général, de géographie, d'ethnographie, de linguistique, d'économie politique, de théologie. Il y a là un effort considérable, doublé d'une initiative qu'on ne saurait assez encourager, d'autant que le vaillant éditeur s'y propose encore des améliorations. Discrètement, suggérons-lui parmi elles l'orthographe des mots français. — V. H.

— Le 30[e] fascicule du *Recueil de Travaux* publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand est intitulé *het Antwerpsch Dialect met eene scheets van de geschiedenis van dit Dialect in de 17[e] en de 18[e] eeuw*, door Herm. Smout (Gand, Vuylsteke, 1905, in-8, 162 pp.). C'est une monographie détaillée et consciencieuse, œuvre de la double compétence d'un Anversois et d'un linguiste. On y relève des faits phonétiques intéressants, tels que *ee* aboutissant à *i* comme en anglais (*stin* « pierre » p. 17) et de curieux *blunders* populaires, comme *vélocipède* devenu *floshepêrt* (p. 58) par rapprochement de *paard* « cheval ». L'auteur connaît et cite avec éloge *het Dialect van Aalst* de M. Colinet. Il eût pu justement mentionner une œuvre plus modeste, mais antérieure, qui a eu le mérite de frayer les voies à la dialectologie flamande : D. Carnel, *le Dialecte Flamand de France*, Lille, 1891. — V. H.

— Le tome dixième des *Œuvres complètes de Huygens* publiées par la société hollandaise des sciences a paru (La Haye, Nijhoff, 1905. In-4°, 815 p.). Il témoigne du même soin, de la même minutieuse attention que les tomes précédents et contient la suite de la correspondance, n[os] 2655-2894, 1[er] janvier 1691-26 juillet 1695, ainsi qu'un supplément des additions et corrections, et cinq tables (lettres, liste alphabétique de la correspondance, personnes mentionnées, ouvrages cités, matières traitées). — C.

— Sous ce titre : *Du Kremlin au Pacifique* (Paris, Champion, 1905, in-8°, 147 p. et 75 photogravures), M. Georges Ducrocq a fixé ses souvenirs d'un voyage à travers la Sibérie, la Mongolie et la Mandchourie. Il s'agit d'un voyage antérieur à la guerre : aussi les seules images guerrières que nous rencontrerons se réduisent-elles à quelques types d'officiers sibériens menant au fond de lointaines garnisons une paisible vie de famille entre leur femme et leurs enfants. Dans cet aimable livre, c'est la note pittoresque qui domine. L'auteur a voulu évoquer, après la Sibérie d'hiver, blanche et glacée, si souvent décrite, une Sibérie de printemps, verdoyante et ensoleillée. Il y a réussi : grâce à l'élégante correction de son style, grâce au charme et à la couleur de ses descriptions, certains paysages de l'Angara et du lac Baïkal apparaissent comme de riantes visions d'Arcadie. Mais, pourquoi, arrivé à la fin de son récit, M. D. a-t-il pris si vite congé du lecteur qui, sur la foi du titre, s'attendait à une apparition moins furtive des deux

derniers tableaux du voyage, devenus d'un si poignant intérêt, Vladivostock et Port-Arthur? — Ty.

— C'est avec plaisir que nous avons vu la collection des catalogues raisonnés de musées, entreprise par MM. G. Lafenestre et E. Richtenberger sous le nom général *La Peinture en Europe*, reprendre son cours, après une interruption de deux ans, par les soins d'un nouvel éditeur. Le volume qui vient de paraître, *Rome : les Musées, les collections particulières, les palais* (Libr. impr. réunies, 1 vol. in-8° carré de 404 p. et 100 photogr.) complète celui que nous avons signalé en dernier lieu et qui passait en revue les Églises de Rome et le Vatican. Comme pour les volumes précédents, une brève introduction, une bibliographie, une table, complètent ce relevé choisi et ses commentaires historiques ou descriptifs; comme par le passé également, cent photographies, pour la plupart empruntées aux clichés Anderson, illustrent utilement ce catalogue. Il est d'ailleurs à peine besoin d'insister sur l'intérêt de ce recueil, qui comprend, comme *Musées* royaux ou municipaux : les galeries Borghèse, Corsini, du Capitole et de l'Académie de Saint-Luc; comme *collections* particulières, les galeries Barberini, Colonna, Pamphili, Pallavicini, Rospigliosi, Tortonia, ou celles de divers amateurs, à demi-ouvertes au public; enfin comme *palais et villas*, le Quirinal, le château Saint-Ange, le palais Farnèse, la Farnésine, les villas Ludovisi, Madame, etc. Dans la série des collections particulières surtout, on trouvera des renseignements assez peu connus, et aussi quelques clichés d'amateur qu'il serait malaisé de trouver ailleurs. — Le volume qui est annoncé comme devant paraître prochainement, à la suite de celui-ci, dans la collection, sera consacré à *Paris*, pour les Musées, les églises et les édifices publics. On sait que le Louvre a fait l'objet du tome premier de toute la série : il est aujourd'hui à sa 3e édition, non sans remaniements. — H. de C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 septembre 1905.

M. Léopold Delisle annonce que M. Henry Yates Thompson, qui s'était mis en quête des peintures manquantes au second volume des *Antiquités de Josèphe* enluminé par Jean Foucquet, vient de voir ses recherches couronnées de succès. Ces feuillets, au nombre de dix, viennent d'être retrouvés à Windsor dans un album que sir Thomas Phillipps avait offert à la reine Victoria. — M. Delisle annonce, en même temps, que M. Wilhelm Meyer, de Gœttingue, a trouvé dans la bibliothèque de Wernigerode un manuscrit français contenant des prières et expressément exécuté pour la reine Jeanne de Navarre, dite Belle Sagesse, sœur de Charles le Mauvais et seconde femme du roi Philippe de Valois. Ce n'est pas un livre de grand luxe, mais le texte paraît très intéressant. Ce volume vient d'être confié à M. Delisle par le prince Ernest-Christian de Stolberg-Wernigerode.

M. Paul Viollet fait une communication sur les élections ecclésiastiques au XIIIe siècle.

M. Clermont-Ganneau annonce qu'il a repris le déchiffrement d'une inscription bilingue, latine et grecque, découverte en Egypte il y a quelques années et qui n'avait été lue qu'en partie, à cause des graves mutilations subies par les deux textes. C'est la dédicace d'un autel faite à Jupiter ou à Mars, sous le règne d'Adrien, par un officier romain, Cn. Sulpicius Serenus, en commémoration d'une expédition victorieuse dirigée par lui contre les Agriophages ou « mangeurs de bêtes féroces », qui habitaient entre le Nil et la Mer Rouge. — MM. Collignon et Cagnat présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 7 octobre. — 1905

Fr. W. de Bissing, **Die Mastaba des Gemni-kai,** im Verein mit A. E. P. Weigall herausgegeben von Friedrich Wilhelm von Bissing. Berlin, A. Duncker, 1905, in-4°, t. I, viii-42 p. et XXXIII planches.

Les tombes isolées de Sakkarah, celles que l'on appelle des *mastabas* à l'exemple de Mariette et de ses réïs, ont été décrites, publiées par extraits, tantôt les scènes et les inscriptions présentées au trait, tantôt les inscriptions seulement; deux ou trois à peine ont été reproduites en phototypie par les soins de l'*Egypt Exploration Fund*. M. de Bissing a entrepris d'en éditer plusieurs dans des conditions telles que son édition serve aux personnes qui désirent connaître l'art de l'époque memphite aussi bien qu'à celles qui étudient les mœurs de l'Égypte et sa constitution. Il s'est donc adressé à un jeune savant anglais, qui est entré depuis peu au service des Antiquités, et il l'a tenu deux années durant occupé à photographier et à dessiner deux de ces mastabas qui ont été déblayés et rendus accessibles au public par M. de Morgan, ceux de Marouroukaî et de Kakimna ou plus exactement Kemnikaî. Comme l'intérieur en était obscur, il a demandé l'autorisation de construire à ses frais, au-dessus d'eux, des lanternaux vitrés qui y ont répandu la lumière à flots : les touristes et les visiteurs indigènes ont profité des moyens mis en œuvre pour faciliter la recherche scientifique. Enfin, il a repoussé les procédés économiques mais de résultats douteux dont ses prédéces-

seurs s'étaient contentés; pour reproduire les sujets choisis puis photographiés par M. Weigall, il a eu recours au moyen dispendieux de l'héliogravure. Il a obtenu de la sorte un volume de format commode et de prix modéré, bien imprimé, et dont l'aspect général fait augurer grand succès à l'ouvrage entier.

Kem(ou Gem)-nikaî était un personnage considérable aux débuts de la VI[e] dynastie. Il était attaché à la pyramide du roi Toutouî (Téti) et il exerçait de hautes fonctions auprès de lui, scribe royal, chef du conseil des six, grand sommelier, secrétaire en chef pour toutes les affaires secrètes, surintendant du Nord et du Sud, des deux entrepôts au blé, des deux maisons blanches où l'on conservait l'impôt des étoffes, le primat de la garde-robe royale et des châteaux royaux. Ces charges réunies lui méritaient un beau tombeau : il l'eut auprès de la pyramide de son maître, large, solide, bâti en pierre blanche de Tourah, orné de reliefs admirables. Certaines parties en sont demeurées inachevées, d'autres ont été détruites par les fellahs du voisinage; il en reste assez pour faire honneur à son goût d'artiste. Les tableaux terminés sont d'une facture remarquable, même à Sakkarah où les sculpteurs nous ont laissé tant de preuves indéniables de leur habileté. Le relief en est si fin d'ordinaire qu'on ne peut le reproduire par le crayon de manière adéquate: le moindre essai d'ombre l'exagère, et si l'on veut rendre le modelé par des lignes, celles-ci, si légères qu'elles soient, l'alourdissent et le faussent. Les planches des *Denkmæler* de Lepsius sont un exemple convaicant du peu qu'on peut obtenir par là; elles ont perverti chez trois générations le sens de l'art égyptien et la perception de ses qualités. Les héliogravures de M. de Bissing ont été tirées çà et là assez pesamment, d'une encre trop foncée et trop épaisse qui les a empâtées quelque peu, mais ces petits défauts sont rares et presque partout l'impression en est fort bonne. Grâce à elles les savants qui doivent se borner à étudier l'Égypte dans leur cabinet seront pour la première fois en état d'apprécier la valeur réelle d'un bas-relief exécuté par un sculpteur expert en son métier. Ils partageront l'admiration de ceux qui voient journellement les originaux et ils comprendront ce qu'on leur contait de la fermeté et de la grâce des lignes, de la souplesse des mouvements, de la perfection des modelés, de la justesse de l'expression, toutes choses qu'ils ne rencontraient plus sur les planches de Lepsius et que les photographies du commerce, prises au hasard par un opérateur pressé, rendaient très insuffisamment.

Le texte comporte une description des planches avec traduction des inscriptions gravées au-dessus ou à côté des personnages, la transcription de ces inscriptions en caractères d'imprimerie, un commentaire philolologiques où elles sont discutées mot pour mot, enfin des éclaircissements sur les espèces d'animaux représentées. Le commentaire philologique renferme des conjectures ingénieuses et vraisem-

blables, sur le sens de certaines expressions qui reviennent souvent dans ces textes. Je signalerai surtout l'interprétation nouvelle que M. de Bissing propose pour la locution *niti henâ* : il la traduit *celui qui est avec*, le compagnon, le camarade. Le sens s'adapte fort bien à tous les passages où l'on rencontre les deux mots : on aurait un composé du genre de celui-ci qu'on rencontre souvent dans les tombeaux de la première époque thébaine, à Berchèh ou à Beni-Hassan, ou dans les papyrus de Kahoun contemporains, *niti me sarou*, mot pour mot, *celui qui est en sarou*, le wékil du *sarou*, le *sarou* supplémentaire. Les identifications des animaux représentés avec les espèces qui existent actuellement en Afrique m'ont paru appuyées de preuves excellentes. Cette portion de l'œuvre a été traitée par M. de Bissing avec le même soin minutieux qui a présidé à la confection des planches. J'avais recueilli naguère les légendes publiées par Lepsius, par Mariette, par Dümichen, et j'avais essayé de reconstituer avec ces éléments les deux ou trois cahiers de poncifs dont les entrepreneurs des pompes funèbres se servaient à Memphis pour décorer les tombeaux de la IIIe à la VIIe dynasties. Les résultats de cette tentative avaient été exposés plusieurs années de suite dans mes cours au Collège de France, et divers fragments de l'ouvrage lui-même ont été insérés dans le *Journal Asiatique* et dans la *Revue des Religions*. Je ne sais si mes fonctions présentes m'accorderont jamais le temps de l'achever. Le volume de M. de Bissing est de ceux qu'il me faudra mettre le plus à contribution le jour où je réussirai à reprendre la tâche interrompue.

Il ne renferme qu'une portion du tombeau ; les bas-reliefs qui y manquent encore fourniront la matière d'un second volume. Une série nouvelle sera consacrée à la reproduction du mastaba le plus complet peut-être qu'il y ait à Sakkarah, celui de Marouroukaî. M. de Bissing s'en tiendra-t-il là ? Je compte bien que non, et qu'après ces deux tombeaux il en attaquera d'autres. Nous travaillons à lui en trouver, et, pour peu que nos fouilles soient couronnées de succès, comme il y a chance, nous aurons bientôt en ce genre de l'inédit qui le tentera.

G. Maspero.

H. R. Hall, **Nitokris-Rhodopis** (reprinted from the *Journal of Hellenic Studies*, t. XXIV, p. 208-213), 1904, Londres, in-8°, 6 p.

M. Hall, comparant la légende de Nitokris dans Manéthon et celle de Rhodopis dans Hérodote, pense, contrairement à l'opinion reçue, que la Rhodopis d'Hérodote est l'original de la Nitokris de Manéthon. Manéthon aurait reporté sur la Nitokris mentionnée par Hérodote (II, c) ce qu'Hérodote lui-même racontait de la courtisane Rhodopis et de sa construction de la troisième pyramide (II, cxxxiv-cxxxv) ; sachant que la troisième pyramide avait été bâtie dans des temps très

anciens, il aurait cherché dans les listes un nom qui pût être l'original, du nom Nitokris, il aurait trouvé à la fin de la VI[e] Dynastie un Pharaon dont le nom pouvait se prononcer Nouti-ke-rî, et il aurait transporté ainsi la légende recueillie par Hérodote au successeur de son Métésouphis, dont il aurait fait une reine pour la circonstance. Que Noutikerî-Noutekerê ait quoi que ce soit à faire avec Nitokris, j'en doute, mais Hall a raison de penser que la Nitokris de Manéthon a hérité de la Rhodopis d'Hérodote. Manéthon en a agi de même pour le Sésostris de ce dernier qu'il a cru reconnaître dans un des Sénostris de la XII[e] dynastie. La brochure est d'une lecture attachante, et la question qu'elle effleure mériterait d'être traitée plus longuement.

G. Maspero.

Reden und Aufsätze von Theodor Mommsen, mit zwei Bildnissen. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1905; vi-479 pp. in-8°; relié toile.

Gesammelte Schriften, von Theodor Mommsen; I Abteilung, *Juristiche Schriften*, Erster Band. Berlin, Weidmannsche Bucchandlung, 1905; viii-479 pp., in-8°; portrait. Prix : 12 Mk.

Les discours de Mommsen sont les discours d'université, les discours d'académie, les discours prononcés sur les musées et sur la bibliothèque royale, enfin six conférences. On y trouve peinte toute la personnalité de Mommsen, vivante, agressive, hautaine, dédaigneuse des ménagements et fermée à certaines délicatesses; mais dévouée aux intérêts de la science, pénétrante, esclave du document jusqu'à l'abnégation, laborieuse jusqu'à la mort. On voit bien en parcourant ce volume qu'il ne fut pas seulement un des maîtres de la philologie latine; il fut, d'une manière au moins égale, un représentant typique de l'esprit et de la culture germaniques. Les savants seront tout particulièrement heureux de trouver ces conférences réunies. Parmi les mémoires, il en est aussi qu'il leur sera très agréable d'avoir sous la main. Des unes et des autres, citons seulement : la politique germanique d'Auguste, les actes des jeux séculaires, l'histoire de la peine de mort à Rome, C. Cornelius Gallus. Il faut ajouter les articles sur Jahn et de Rossi.

Le premier volume des écrits juridiques contient de vieilles connaissances : *Lex repetundarum*, *Lex agraria*, *Lex municipii Tarentini*, Le contenu de la *lex Rubria*, Un deuxième fragment de la *lex Rubria* de 705; Sur *C. I. L.*, XI, 1146; *Lex coloniae Genetiuae Vrbanorum siue Vrsonensis*, *Legis coloniae Genetiuae c.* LXI-LXXXII, Les droits de cité des communautés latines de Salpensa et de Malaga, *Sententia Minuciorum*, Discours funèbres du temps d'Auguste (*laus Turiae*) et du temps d'Hadrien (éloge de Matidie), Testament égyptien de 189 ap. J.-C., Le testament de C. Longinus Castor (additions), Procès égyptiens d'héritage de 124 et 135, papyrus égyptiens.

Mommsen avait entrepris lui-même la revision de ses écrits juridiques, avec le concours de M. Bernard Kübler. Au mois de décembre 1902, l'impression commença. Mais elle fut bientôt interrompue par la nécessité de s'occuper d'autres travaux, surtout d'achever l'édition du code Théodosien. Quand Mommsen mourut, il avait corrigé les quatre premières feuilles. M. Kübler, investi de cette province par le testament, a poursuivi et mené à bonne fin ce premier volume. En général, il s'est borné à vérifier les citations dans les plus récentes éditions critiques, ou à corriger Mommsen par lui-même, en introduisant les modifications que l'auteur a suggérées dans des publications postérieures. Les additions concernent surtout le mémoire sur les tables de Salpensa et de Malaga.

Le recueil des écrits juridiques formera trois volumes. On nous fait prévoir d'autres séries, historique, philologique, épigraphique et numismatique.

Le volume s'ouvre par un portrait en héliogravure qui se trouve aussi, avec un autre, dans le recueil des *Reden und Aufsätze*. On l'aurait pris, au moyen âge, pour le portrait du diable. C'est une photographie faite à Florence en 1896 par Brogi. Il y a en outre, deux planches, relatives respectivement à la *lex repetundarum* et à la *lex agraria*.

Les avant-propos sont signés Otto Hirschfeld. M. Hirschfeld paraît donc avoir la haute direction de cette publication posthume. Nous devons louer et remercier les savants allemands de la promptitude et du soin qu'ils y mettent. Ils paient, de la meilleure façon, la dette de la science et la dette de leur pays à la mémoire de Mommsen. Les œuvres des grands hommes sont leur vrai monument.

Paul LEJAY.

Le tournoi de Chauvency en 1285, par Em. DUVERNOY et René HARMAND. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1905. In-8°, 51 p. 2 fr.

MM. Duvernoy et Harmand se sont associés pour composer une étude sur la société du XIIIe siècle d'après le poème où Jacques Bretex a raconté en vers assez simples et aisés le tournoi qui eut lieu à Chauvency, près Montmédy, en octobre 1285. Ils prouvent l'exactitude du récit de Bretex en montrant que nombre des personnages mentionnés sont connus par les chartes et les chroniques. Ils mettent en relief ce qu'a de féodal et d'aristocratique ce poème où chevaliers et chatelaines tiennent la première place. Ils reproduisent ou résument les indications que Bretex donne sur l'état des esprits. Leurs citations sont très bien traduites ; mais il faut louer aussi la finesse de leur analyse. Ils exposent d'une façon très intéressante et exacte les sentiments qui dominent dans la société d'alors : honneur, émulation, désir de se distinguer, goût du plaisir, de la danse, de la musique, du chant, amour pur et idéal, et ils tracent avec art, avec plus d'art que Bretex, un fidèle tableau des mœurs courtoises.

A. C.

Neudrucke deutscher Litteraturwerke des XVI und XVII Jahrhunderts. Halle a. d. S., Niemeyer.

Nos 200-202. **Joachim Rachels satyrische Gedichte,** hrsg. von Karl Drescher. In-8°, xl et 147 p. 1 mark 80.

Nos 203-206. **Georg Forsters Frische Deutsche Liedlein in fünf Teilen,** hrsg. von M. Elizabeth Marriage. In-8°, xx et 278 p. 2 mark 40.

Nos 207-211. **Sämtliche Fabeln und Schwänke von Hans Sachs,** 5 Band, hrsg. von Edmund Gœtze und Carl Drescher. In-8°, 396 p. 3 mark.

Voici trois volumes nouveaux des Réimpressions des œuvres littéraires de l'Allemagne du xvie et du xviie siècles.

M. Drescher publie d'après les éditions de 1664 et de 1677 les poésies de Rachel. Dans une importante introduction, il a dissipé les erreurs nombreuses qui s'étaient répandues sur la vie et l'œuvre du satirique. Il ne se contente pas d'examiner à fond et d'apprécier les éditions des *Satires*; il commente le texte et au bas des pages, dans des notes qui témoignent de son savoir et de ses lectures étendues, il explique certains mots, indique les passages des auteurs anciens que Rachel a imités, prouve que la cinquième satire est une traduction de la deuxième satire de Perse et que la quatrième reproduit la quatorzième de Juvenal « modernisée dans le sens chrétien ». On ne lui reprochera que d'avoir simplement mentionné, sans la juger, la traduction française de 1882.

Mlle M. Élizabeth Marriage réimprime le grand recueil de chants de George Forster d'après les premières éditions en numérotant les strophes et en établissant une ponctuation claire et commode ; elle a fait un travail qui sera très utile et qui lui vaudra de grands éloges. Son introduction renferme tout ce qu'on peut savoir sur la vie de Forster et sur ces cinq volumes de chants qu'il nommait si injustement *diese leppischen Liedlein*. Elle montre très bien que chacune de ces cinq parties a son caractère propre, et elle analyse parfaitement en quelques lignes le sujet et la forme des chansons : comme elle dit, Forster se souciait moins du texte que de la musique, il n'imprime parfois que la première strophe et il cause aux chercheurs qui voudraient savoir le reste, les tortures de Tantale ; « que de vieilles ballades nous ne voyons là qu'en passant »!

MM. Gœtze et Drescher donnent le cinquième volume des fables et farces complètes de Hans Sachs (nos 595-830), et nous n'avons qu'à leur savoir gré de leur labeur et de la peine qu'ils ont prise, non seulement à copier et à publier ces petites pièces, mais à indiquer aussi exactement que possible les sources d'où elles dérivent et les études dont elles ont été l'objet jusqu'ici.

A. C.

Briefe von und an Gotthold Ephraim Lessing in fünf Bänden, hrsg. von Franz Muncker. Erster Band. In-8°, x et 429 p. Dritter Band. In-8°, v et 431 p. Leipzig, Göschen. 1904. 5 mark le volume.

M. Muncker, continuant sa belle et si consciencieuse publication

des œuvres de Lessing, fait paraître les lettres écrites par le grand écrivain et celles qu'il a reçues. Cinq volumes (XVII-XXI) seront consacrés à ces lettres, et nous avons reçu le premier qui comprend les lettres des années 1743-1771 et le troisième qui renferme les lettres adressées à Lessing de 1746 à 1770. On ne peut que louer et féliciter M. Muncker de son entreprise. Il a pris la plus grande peine pour réunir toutes les lettres qu'il a pu trouver, et il indique avec soin celles qui lui ont échappé et dont il connaît le contenu. Il a, autant que possible, consulté les originaux. Au IIIe volume, p. 9-10, dans la lettre de Voltaire, il faudrait supprimer la virgule qui précède les relatifs et lire « davantage » au lieu de *d'avantage*.

A. C.

Général Canonge. **La campagne de 1769 en Corse et le maréchal de Vaux.** Paris, Bureaux du Carnet, 36, rue Vaneau. 1905. In-8°, 50 p.

Ce travail est le meilleur et le plus complet sur la matière. L'auteur décrit d'abord d'après la carte et *de visu* le terrain où s'est déroulée la campagne, et il a soin de montrer que le vaste espace compris entre les montagnes et le ruisseau de Lento est très tourmenté, que Canavaggia et surtout Lento ont une très grande importance et que le Golo auquel s'appuient les montagnes grossit notablement en mai à l'époque de la fonte des neiges. Puis il raconte les premières journées de mai, M. de Vaux prenant Corte pour objectif final, Paoli débusqué du Nebbio et reculant sur le Golo, les Français occupant presque sans coup férir Lento et Canavaggia (sans doute parce que Grimaldi a trahi et que Gaffori a eu peur). Enfin, il décrit la décisive journée du 8 mai, la journée de Ponte-Novo. Les Corses tentèrent de reprendre les hauteurs perdues ; mais ils furent refoulés sur le pont du Golo et jetés dans la rivière ; c'était, comme écrit M. de Vaux, le dernier puissant effort de Paoli, et le 22 juin le « bon et sage général » pouvait mander à Choiseul que toute la Corse était soumise au roi. M. Canonge insiste sur les mérites de M. de Vaux qui fit une guerre méthodique et qui sut à Ponto-Novo conjurer promptement les effets de la surprise. Il montre en revanche que Paoli fut indécis, que Paoli n'était général que de nom et n'eut même pas la bravoure du soldat. Mais il aurait dû citer le mot cruel de Napoléon à Paoli qui montrait les positions au jeune lieutenant d'artillerie : « Le résultat a été ce qu'il devait être »[1].

A. C.

Jean Hermann, Notes historiques et archéologiques sur Strasbourg, par Rodolphe Reuss, correspondant de l'Institut. Strasbourg, Staat. 1905. In-8°, XVII et 130 p.

Idylle norvégienne d'un jeune négociant strasbourgeois, épisodes des

1. P. 43, lire Soliva et non *Poliva*.

souvenirs inédits de Jean-Everard Zetzner, 1699-1700, par Rodolphe Reuss. Strasbourg, Staat, 1905. In-8°, 63 p.

M. Reuss a trouvé un exemplaire de la *Description de Strasbourg* de Hautemer, interfolié et rempli de notes écrites par le célèbre professeur Jean Hermann entre les années 1796 et 1799. Il a reproduit celles de ces notes qui lui semblaient avoir une valeur quelconque, d'abord les notes françaises, puis les notes allemandes, et tous ceux qui connaissent et aiment Strasbourg, tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Révolution en Alsace, liront volontiers cette nouvelle publication de M. Reuss. Le bon Hermann raconte au passage ce qu'il sait des vieux bâtiments de la ville, de la constitution de jadis et des maîtres-chanteurs. Mais il n'oublie pas l'orage révolutionnaire, l'époque où, comme il dit, la canaille eut le dessus, et il raconte que l'hôtel de Deux-Ponts est entièrement sans-culottisé parce qu'il ne faut rien de beau dans une République; qu'il n'y a plus maintenant que cafés, brasseries, auberges; que l'Université protestante, l'ouvrage de Sturm, a été culbutée par la cupidité d'un Couturier, d'un André, d'un Laurent « menteur des plus effrontés »; que le grand étendard et les tableaux de Stosskopf ont été détruits « dans l'infâme pillage de la Maison de ville »; que nombre de chefs-d'œuvre ont disparu sous « le marteau destructeur des Vandales enragés »; que les enfants trouvés qu'on nomme enfants de la patrie, ne sont que des enfants de putains; que l'administration municipale, composée de pleutres et de coquins, a vendu pour quelques chiffons d'assignats la serre du Jardin botanique. « Vive une pareille régénération! », s'écrie ironiquement Hermann (p. 22-30, 31, 42, 48, 58, 60). Tous ces détails attachent et ils peignent une époque : un propriétaire fait enlever sur la façade de sa maison un agneau doré pour obéir aux décrets qui abolissent les symboles de l'aristocratie et du fanatisme; un autre ôte ses gouttières ornées de poissons que la police aurait pu prendre pour des dauphins!

L'idylle norvégienne du jeune Strasbourgeois Zetzner a été tirée par M. Reuss d'un gros manuscrit de famille. Zetzner raconte dans ce manuscrit ses aventures de jeunesse. Il était commis-voyageur. En 1699, il visite la Hollande, et d'Amsterdam, part sur un navire pour Dantzig; la tempête le pousse vers la Norvège et il aborde le 23 décembre dans la petite ville d'Arendal; là, il s'éprend d'une jeune fille, Agnès Becht, et lorsqu'il revient à Strasbourg en 1701, il s'efforce d'obtenir de son père le capital nécessaire pour créer en Norvège une maison de commerce; mais ses parents savent lasser sa patience et en 1705 il épouse une Strasbourgeoise. Il a les qualités et les défauts de l'Alsacien. « On constate chez lui, dit M. Reuss, le solide bon sens, le besoin d'une activité soutenue, l'honnêteté scrupuleuse dans les transactions journalières, un certain talent à se mouvoir dans les milieux les plus divers et à se faire apprécier partout, un penchant à

la gastronomie, l'incapacité de rêver longtemps à l'idéal, une tendance à prêcher la morale tant aux moments propices que hors de raison ».

A. C.

Assemblée électorale de Paris, 2 septembre 1792-17 frimaire an II. Procès-verbaux de l'élection des députés à la Convention, etc., par Étienne Charavay. Paris, Cerf, Noblet, Quantin, 1905. In-8°, civ et 760 p.

Ce troisième volume des *Assemblées électorales de Paris*, commencé par le regretté Charavay, a été achevé par M. Mautouchet sur le même plan et selon la même méthode; c'est dire qu'on n'a que des éloges à adresser au jeune chercheur. La préface est un morceau fort intéressant et solide ; M. Mautouchet y retrace ce que furent les assemblées primaires d'août-septembre 1792 et les élections des députés à la Convention ; les documents des archives et les journaux du temps lui permettent de suppléer à la brièveté du procès-verbal ; on remarquera surtout les pages qu'il consacre aux sentiments républicains que l'assemblée électorale manifestait déjà (le 13 septembre, des canonniers la prient de « poser les bases d'un bon gouvernement républicain »). Le volume qui renferme en outre les procès-verbaux de l'élection des administrateurs du département, des membres des tribunaux et autres fonctionnaires, rendra de grands services par les utiles renseignements et les données intéressantes qu'il contient. L'annotation est sobre et aussi complète que possible. La plupart des noms sont identifiés et beaucoup ont leur notice. On ne peut qu'accueillir avec reconnaissance ce volume où l'historien de Philippeaux a si dignement continué l'œuvre d'Étienne Charavay.

A. C.

K. G. Bockenheimer, **Kurmainz im Fürstenbunde**. Mayence, Kirchheim, 1905. In-8°, 36 p.

— **Franz Konrad Macke, Bürgermeister von Mainz, 1756-1844.** Mayence, Mainzer Verlagsanstalt und Druckerei. In-8°, 128 p.

L'historien de Mayence, M. Bockenheimer, poursuit infatigablement la série de ses travaux sur la ville qu'il habite et qui joua à la fin du xviii[e] siècle un rôle si considérable.

Dans la première des études que nous annonçons, il étudie les négociations qui amenèrent l'électeur Frédéric-Charles-Joseph d'Erthal à participer au *Fürstenbund* et il retrace l'influence qu'eurent alors sur les résolutions de ce prince plusieurs personnages de sa cour, Strauss, Deel, Heimes et M[me] de Coudenhoven, la mission du comte Trautmannsdorff qui vint remplacer le comte Metternich, et celle du baron de Stein et du conseiller de Böhmer qui réussirent malgré Trautmannsdorff à entraîner Frédéric-Charles-Joseph.

Le second travail est consacré à Macke qui fut maire de Mayence sous la domination française et le gouvernement hessois. M. B. rend

un juste hommage à ce personnage qui montra toujours un zèle infatigable, un grand bon sens, de la prudence, de la dignité et une extrême bienveillance envers ses concitoyens. L'étude de M. Bockenheimer, appuyée sur des lettres et notes de Macke, ainsi que sur les documents de nos archives, est une importante contribution à l'histoire du régime français en Allemagne, et elle fait revivre ce brave Macke, si expérimenté, si laborieux, si modeste en même temps et si paternel, dont le nom est encore cité avec honneur dans les vieilles familles mayençaises (p. 69 et 125), ce maire français de Mayence qui fut arrêté après la capitulation et traîné durant quatorze mois de prison en prison, qui, en 1797, lorsque Mayence fut de nouveau occupé par les républicains, entra dans la ville à la tête des clubistes de 1793, comme leur chef, (p. 125) et empêcha le moindre acte de représailles, qui en 1813 et en 1814 brava héroïquement le typhus et prodigua ses soins à nos soldats.

A. C.

Dr Miquel-Dalton, de Cauterets. **Les médecins dans l'histoire de la Révolution.** Paris, Maloine. 1904. In-8°, 114 p.

Dr Alfred Guillois. **Étude médico-psychologique sur Olympe de Gouges.** Lyon, Rey, 1904. In-8°, 92 p.

Jacques Bonzon, **Les clubs de femmes sous la Révolution.** Vals-les-Bains, Aberlen, 1904, petit in-8°, 27 p. (conférence prononcée le 22 novembre 1903 à la mairie du 16e arrondissement de Paris, sous la présidence de Mme Vincent, présidente du groupe féministe L'Égalité.)

Le travail de M. Miquel-Dalton sur les médecins dans l'histoire de la Révolution, est un très bon travail. On lui reprochera quelques légères erreurs et lacunes : Archier (p. 23) qui a été plus tard commissaire des guerres, n'était pas médecin; puisque dans les notes l'auteur s'efforce de citer les médecins qui ont joué un rôle ailleurs que dans les assemblées, il aurait dû citer Menuret qui conseille à Dumouriez au 1er avril 1793 un « peu de désobéissance » ; il a tort de dire que Vitet fut élu en tête de la liste de Rhône-et-Loire (p. 30); il confond *Bayle* et Baille (p. 53); il ne parle pas de l'enseignement que Chaussier donna à l'École de Mars (voir notre livre sur ce sujet) et il ne mentionne pas le docteur Saiffert (voir notre *Légion germanique*). On le blâmera pareillement d'avoir changé de plan au milieu de l'ouvrage ; après avoir passé en revue l'un après l'autre les médecins qui siégèrent à la Constituante et à la Législative — encore aurait-il dû, pour plus de clarté, adopter l'ordre alphabétique — il raconte les événements de la Révolution en analysant le rôle qu'y jouèrent les médecins du parlement ; mieux valait rédiger, comme précédemment, des notices sur chacun et couler auparavant à l'article de la Constituante ou de la Législative les conventionnels qui ont appartenu à l'une ou l'autre de ces deux assemblées. Mais ces critiques n'atténuent pas la valeur de cette étude. M. Miquel-Dalton connaît la

Révolution; il est au courant; on sent d'un bout à l'autre de son travail qu'il a exploré les bonnes sources; c'est un habile et zélé chercheur.

M. Alfred Guillois est, lui aussi, médecin. Son étude, intéressante et très soignée, sur Olympe de Gouges comprend quatre parties : biographie, psychologie, état mental de l'héroïne, mentalité des femmes pendant la Révolution. La biographie nous paraît exacte et complète dans sa brièveté. La psychologie d'Olympe est très sérieusement étudiée; l'auteur voit dans l'œuvre littéraire de cette femme un mélange d'idées saines et d'idées folles; il rappelle qu'elle avait un orgueil incroyable et trouvait dans toutes ses productions « le cachet naturel du génie », qu'elle joignait à cette vanité une grande violence de caractère, une « excitabilité étrange et sans pondération » et la monomanie de la persécution. Conclusion : elle est atteinte d'erostratisme, d'un délire à forme paranoïque, et elle était, comme tant d'autres femmes de ce temps là, une prédisposée qui dans une époque de calme serait restée inaperçue et qui sous l'action de la tourmente révolutionnaire s'affirme nervosée et démente.

L'étude de M. Bonzon sur les clubs de femmes pendant la Révolution est une conférence populaire. L'auteur énumère les sociétés populaires de citoyennes qui se formèrent en province et il remarque que le club parisien, celui de Rose Lacombe, le seul qu'on connaisse à peu près, fut le seul absolument féministe. Il cite naturellement Olympe de Gouges et sa véhémente Déclaration des droits de la femme. Mais le poignard de Charlotte Corday frappe le féminisme; « la femme, dit Amar, ne saurait faire de politique »; elle doit être, ajoute Chaumette, « la divinité du sanctuaire domestique »; les clubs de femmes sont défendus, et « ils montrent à quels échecs mène un féminisme à panache et à gloriole, sans nulle consistance ».

A. C.

Feldmarschall Johannes Fürst von Liechtenstein, eine Biographie, von Oskar Criste, hrsg. u. verlegt von der Gesellschaft für neuere Geschichte Œsterreichs. Wien, Seidel, 1905. In-8°, v et 273 p. 25 mark.

L'exécution de l'ouvrage est admirable : beau papier, superbes héliogravures, facsimilés, cartes, tout charme les yeux. Mais la valeur intime du livre n'est pas moins grande. L'auteur, M. Criste, un des meilleurs historiens militaires de l'Autriche, a fouillé toutes les archives publiques et privées, notamment celles de la guerre et celles de la maison de Liechtenstein. Grâce à ces recherches et à son talent de metteur en œuvre, il a fait une biographie définitive du prince Jean de Liechtenstein. Il suit le prince dans les Flandres en 1793 et en 1794, dans la campagne d'Allemagne de 1796 (Kirchheim, Neresheim et Würzbourg), dans la campagne d'Italie de 1799 (La Trébie), dans la campagne de 1800 (Hohenlinden), dans celle de 1805 et celle de 1809, puis dans la retraite, dans les loisirs et les sou-

cis de la vie privée. L'ouvrage devra être lu et consulté, d'autant que M. Criste a reproduit et dans le texte et dans l'appendice nombre de lettres et pièces importantes. Qu'on lise les pages consacrées à Essling; outre le clair et saisissant récit de M. Criste, nous avons là une lettre du prince, une autre lettre de son aide-de-camp Gollner et nombre de témoignages qui prouvent que Jean de Liechtenstein a décidé du succès de la journée. En revanche, dans le chapitre suivant, notre auteur ne cache pas que, au jugement de l'archiduc Charles, le prince Jean aurait dû à Wagram tenir ensemble sa cavalerie au lieu de la disperser. Le volume se termine par des notes où sont indiquées, pour un grand nombre de passages, les sources consultées, et par une table des noms propres. Il faut féliciter la Société d'histoire moderne de l'avoir édité avec un luxe de si bon goût et M. Criste de l'avoir écrit avec tant d' « acribie « d' « accuratesse » [1].

A. C.

Schiller et la littérature française. Conférence faite à l'Université de Grenoble le 9 mai 1905, à l'occasion du centenaire de la mort de Schiller, par Paul Besson, professeur à la faculté des lettres. Grenoble, Allier, 1905. In-8°, 24 p.

M. Besson aurait dû dire que Schiller, à l'École de Charles, a fait amitié avec des jeunes gens, Grammont, Boigeol, Masson, Scharffenstein, qui venaient du pays de Montbéliard et qui savaient mieux le français que l'allemand; que son professeur de français était un ancien acteur du nom d'Uriot qui déclamait volontiers Molière et nos tragiques; que les *Brigands* furent traduits en 1785 par Friedel et Bonneville qui vantèrent dans une notice préliminaire le génie vigoureux de l'auteur; que La Martelière arrangea le drame de Schiller et le représenta en 1792 sous le titre de *Robert, chef de brigands.* Il a tort de dire qu'à l'École de Charles « la littérature était systématiquement bannie des programmes». Mais sa conférence, nécessairement courte, est fort intéressante et elle a plu sûrement au public grenoblois d'autant qu'il y parle de Mounier qui força l'estime de Schiller. M. Besson montre que l'écrivain allemand s'est « souvent adressé à nous pour nous demander des sujets ou des documents, » et que, après d'injustes diatribes, il « fit à notre théâtre classique une véritable amende honorable », qu'il eut pour notre XVIIe siècle « des sympathies à tout le moins fort mitigées », mais qu'il s'enthousiasma pour Rousseau et Diderot, et que, si « ses sentiments envers Voltaire furent assez mélangés », s'il lui arriva de maudire Mme de Staël et son insatiable curiosité et son intarissable babil, il suivit avec un vif intérêt tout le mouvement littéraire du XVIIIe siècle. « Sa carrière, commencée sous les auspices de Rousseau, se termine sur les noms de Racine et de Picard. »

A. C.

---

1. P. 11, lire Declaye et non *Claye*.

Général Vanson, **Crimée, Italie, Mexique.** Lettres de campagnes 1854-1867. Avec un portrait et deux esquisses militaires en couleurs. Paris, Berger-Levrault, 1905. In-8°, xxxix et 325 p. 5 fr.

On a bien fait de publier ces lettres du général Vanson qui dirigea la *Revue militaire de l'étranger* et créa le Musée historique de l'armée. Peut-être aurait-on dû donner les passages omis et marqués par des points et qui, sans doute, contenaient des appréciations sévères qu'on a craint de divulguer; peut-être aurait-on dû supprimer certains détails inutiles et combler ce vide par les lettres que le général écrivit durant la guerre de 1870. Mais les lettres du Saint-Cyrien nous renseignent sur le régime de l'École. Puis, Vanson, lieutenant d'état-major, fait les campagnes de Crimée, d'Italie, du Mexique, et s'il n'assiste pas souvent, à son gré et au nôtre, à de grandes batailles, il fournit parfois d'utiles et curieuses informations. Il a été en Crimée aide de camp de Failly, homme « très agréable et peu fatigant » ; à Varna, il remarque que les journaux de France annoncent à l'avance, non sans détails précis, ce que va faire l'armée, et que leurs indiscrétions sont très utiles à l'ennemi ; il est à l'Alma, et il juge que les Français ont attaqué à l'africaine et traité les Russes sans plus de cérémonie que les Kabyles ; il apprécie les diverses armées, les Piémontais, « la plus jolie miniature d'armée qu'on puisse voir », les Anglais, « braves, supportant très franchement les risques du métier, mais rechignant à tout ce qui est corvée », les Français qui, selon leurs alliés, ont seuls une bonne et pratique manière de s'installer (p. 15, 40, 54, 95, 122). En Italie, il pense que le ministre, surpris, n'a rien préparé et « nous a mis dans le pétrin », et il s'étonne des « applaudissements frénétiques » et de la « jubilation » du pays milanais (p. 207 et 219). Au Mexique, il n'est pas « séduit du tout », et il assure que le grand mal de l'expédition, c'est d'avoir voulu trop faire avec trop peu de chose » (p. 247 et 300).

A. C.

Général baron Faverot de Kerbrech. **Mes souvenirs,** la guerre contre l'Allemagne, 1870-1871. Paris, Plon, 1905. In-8°, iv et 332 p. 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre griffonnait chaque soir (du 25 juillet 1870 au milieu de mars 1871) sur un cahier rouge ce qu'il avait vu de saillant dans la journée. Il a, par exemple, inscrit dans son carnet cette phrase, que Ducrot l'envoya dire à Galliffet de charger sans retard et que lui-même se mit aux côtés de Galliffet pour charger : c'est donc Galliffet qui commanda la division Margueritte et Galliffet était bien général de brigade. On regrettera qu'il ne nous dise pas exactement à quelle heure Ducrot prit la direction suprême de l'armée (p. 61). Mais il y a dans ce volume nombre de pages intéressantes : l'évasion de Pont-à-Mousson, l'affaire de Châtillon et celle de La Malmaison, la biographie de Neverlée et celle de Franchetti, ces deux compagnons

de Ducrot, la bataille de Champigny (Jules Favre venant dire que Ducrot est l'idole des Parisiens et Ducrot répondant qu'il est une idole aux pieds d'argile, que la roche Tarpéienne est près du Capitole), etc. Les anecdotes foisonnent : crânerie de cette femme de capitaine qui avait « l'hystérie de la guerre », crânerie de Ducrot dans sa visite au fort de Rosny. Et Ducrot est le héros du livre. Le général, nous dit l'auteur (p. 204), bien qu'ardent catholique, avait parmi les officiers de son entourage immédiat deux protestants, Bossan et Montbrison, deux israélites, Franchetti et Baulieu, et un libre-penseur, le colonel Maillard.

A. C.

Inventaire sommaire des archives historiques du ministère de la guerre. Tome troisième, premier fascicule, nos 2,189 à 2,588. Paris, Imprimerie nationale, 1905, in-8 et 276 p.

Inventaire sommaire des archives du département des affaires etrangères. Correspondance politique. I. Paris, imprimerie nationale, 1903, in-8, x et 568 p.

M. Félix Brun a publié un nouveau fascicule de l'inventaire des archives historiques du ministère de la guerre; il y analyse d'une façon très détaillée, avec ce soin et cette conscience qu'on lui connaît, la correspondance du 1er janvier 1710 au 1er janvier 1722; le règne de Louis XIV est donc terminé, et celui de Louis XV, entamé. Toutes nos félicitations au vaillant et infatigable archiviste! Il a, en outre, dans un avertissement de ce fascicule, écrit quelques pages instructives qui donnent une idée générale de la composition des archives de l'ancien régime.

Signalons en même temps l'apparition du premier volume de l'Inventaire de la *Correspondance politique* du ministère des affaires étrangères. Il est consacré à quatre pays : Allemagne, Angleterre, République Argentine et Autriche. On y donne l'analyse : 1° des volumes de la correspondance proprement dite (nom, qualité, résidence de l'agent et dates extrêmes des dépêches), 2° des volumes dits suppléments et contenant des pièces jointes ou les pièces oubliées ou tardivement venues au Dépôt (leur description est nécessairement plus détaillée), 3° des Mélanges ou recueils de documents copiés. La rédaction de cet Inventaire a été complétée par une liste des agents politiques français telle que les documents du Dépôt ont permis de l'établir avec la date de leur mission déterminée par leurs lettres de créance ou par leurs instructions. Enfin, on a indiqué autant qu'on l'a pu l'origine des volumes, soit qu'ils appartiennent aux papiers de la secrétairerie d'État (*Dépôt*) ou à une collection, à un personnage, ou bien qu'ils aient été formés de papiers restitués par l'agent ou recouvrés après sa mort (*Restitué*). Les caractères typographiques sont heureusement employés : la petite capitale, pour les noms, et l'italique, pour la résidence de ceux qui écrivent. Ce premier volume fait grand honneur au personnel du bureau des archives.

A. C.

J. D. HAUMONTÉ. **Plombières ancien et moderne.** Édition refondue et augmentée avec gravures et plans, par Jean PARISOT. Paris, Champion, 1905. In-8, III et 416 p.

Le petit-fils de Haumonté a repris de façon très intéressante et très louable l'œuvre publiée en 1865 par son grand-père : *Plombières ancien et moderne.* Il l'a légèrement remaniée ; il l'a complétée, en ajoutant certains faits que des pièces retrouvées lui ont révélés ou que des publications récentes lui ont fournis ; il a écrit une histoire de l'époque moderne, soit l'histoire de quarante années : prospérité des bains et, par suite, de l'industrie locale, efforts de la compagnie thermale et de la ville pour assurer la fortune de la station, toute sorte de souvenirs qu'il fallait fixer. Il a, de même, étendu la série des illustrations et mis à profit la collection d'aquarelles des Jacquot. Il a mis à la fin de son livre une très instructive et complète bibliographie. Il a, enfin, inséré le texte inédit d'un curieux poème bâlois que M. Gédéon Huet a revu et parfaitement traduit (*Beschreibung des Bads zu Blumerschs*). Quiconque connaît Plombières lira ce volume avec un très vif intérêt, et nous recommandons surtout aux lecteurs le poème bâlois et les pages consacrées par l'auteur au séjour de Joséphine et de Napoléon III ainsi qu'à l'administration de feu notre ami Liétard [1].

A. C.

Baron Charles MOURRE. **D'où vient la décadence économique de la France.** Nouv. édition. Plon [1905], in-18, 460 p.

Le livre de M. M. appartient à cette littérature pessimiste dont M. Demolins fut le plus bruyant représentant. Cette littérature a rendu de grands services. Elle a secoué l'apathie de nos industriels et de nos commerçants, elle a dénoncé l'imperfection de notre outillage, elle nous a révélé les causes qui avaient amené le triomphe de nos rivaux. Mais je me demande si cette « littérature de décadence » n'a pas fait son temps. Divers indices montrent que nous sommes moins incapables qu'on ne le croyait de relèvement économique et, dans les grands édifices qu'on nous a fait admirer à l'étranger, nous avons vu, surtout en Allemagne, de très brillantes façades reposer parfois sur des fondations bien fragiles. L'heure est peut-être venue de mettre une sourdine à nos jérémiades, car la France n'est pas un peuple à qui l'on puisse impunément parler pendant trop longtemps de sa décadence : on finirait par la décourager.

M. M. a mis en épigraphe à son livre : « Les causes présentes expliquées par les causes lointaines ». Ceci veut dire qu'il remonte aux invasions barbares, et que le mépris français des hautes classes pour les professions lucratives tient à nos origines féodales (p. 81) ; que notre relèvement économique fut brutalement arrêté par la Réforme

1. Lire p. 230 Lavallette et non *Lavalette*, Reubell et non *Rewbell* ; p. 233, Elzéar (de Sabran) et non *Elzévir* ; p. 235 Lefebvre et non *Lefèvre*.

(p. 114) [1]; enfin (on s'y attendait) que « les idées répandues par la Révolution française *ont exercé* sur le caractère français leur influence néfaste », la plus néfaste des ces influences étant l'établissement du partage égal des successions [2].

Il y a quelque chose de séduisant dans cet essai de déterminisme historique. Mais la féodalité n'est pas, j'imagine, un fait spécial à la France. Ni non plus la Réforme. Et il ne serait pas malaisé de démontrer que l'Angleterre a dû à la Réforme son premier essor économique, et que l'Allemagne n'est devenue un État industriel que sous l'hégémonie de la Prusse protestante. Pour préférer la monarchie à la république, M. M. nous dit que nos Chambres seraient incapables de tolérer un Richelieu ou un Bismarck. Mais la Chambre des communes, ou celle du royaume d'Italie, le tolérerait-elle davantage? Et après tout, Guillaume II, qui en avait un sous la main, l'a-t-il gardé? Et lorsqu'on juge fâcheuse (p. 188) l'intervention de l'État dans la construction des chemins de fer en France, d'où vient qu'on nous cite l'exemple de l'Angleterre et des États-Unis, et qu'on passe sous silence celui de l'Allemagne? Est-ce que les vérités économiques ne sauraient franchir le Rhin?

Parmi les causes lointaines, la plus lointaine est assurément le climat. Mais la géographie humaine enseigne d'ordinaire que l'influence du climat est inversement proportionnelle au degré de la civilisation. M. M. prétend au contraire que le climat agit avec plus d'intensité dans une société avancée. Sa démonstration ne m'a pas convaincu.

Il y avait beaucoup à dire sur l'abus des concours, sur notre mandarinat administratif. Mais ce n'est pas un très bon argument que de nous opposer (p. 171) Turenne, Condé, Vendôme, Luxembourg. Pour quelques hommes de valeur « auxquels le hasard de la naissance facilita l'accès des grades supérieurs », combien de Soubise et de Clermont!

M. M. raisonne comme s'il existait des « classes ouvrières » et des « classes intellectuelles [3] » et il essaie, dans son chapitre sur la popu-

1. Après avoir signalé l'arrêt causé par les *guerres de religion*, M. M. conclut : « Ainsi agriculture, industrie, commerce, la *Réforme* avait tout détruit ». La Réforme est responsable des guerres civiles comme la résistance des Parisiens était responsable, en 1870, du bombardement de la capitale. P. 125, la Réforme « aurait pu s'accomplir comme au Moyen âge par l'influence du pape, mais des ambitieux, des exaltés n'attendirent pas que Rome se décidât ». A quoi Bossuet a déjà répondu : « *Il y avoit plusieurs siècles* qu'on désiroit la réformation de la discipline ecclésiastique... » Est-il surprenant que quelques-uns aient perdu patience?

2. M. M. traite également, p. 244, la *question juive*. Les « Français », les « Juifs », il oppose aimablement ces deux termes, comme on dit les Anglais, les Italiens. « Les Juifs... accaparent une partie assez importante de la richesse *française*... Une race *étrangère*, opulente, puissante, *ne s'assimilant pas*... ». M. M. a-t-il entre les mains des statistiques indiquant la proportion des capitalistes, des fonctionnaires, des petits bourgeois et des prolétaires parmi les Juifs français? A-t-il des données sur la faculté d'assimilation de ces diverses catégories?

3. P. 221, l'importance des découvertes dues à de simples ouvriers, dit-il, est « minime ». Le nom de Gramme est une réponse suffisante.

lation, de doser numériquemenr l'importance relative à laquelle elles ont droit. C'est oublier que les classes intellectuelles se recrutent perpétuellement dans les autres. L'aristocratie iutellectuelle est la seule qui ne puisse jamais devenir héréditaire.

Les remèdes que M. M. propose d'appliquer à notre maladie économique sont : 1° la décentralisation administrative; 2° les *bas traitements* (!), conclusion assez peu en rapport avec son projet d'augmentation du nombre des bourses dans les lycées. J'ai entendu de fort bons esprits soutenir qu'une démocratie, pour être bien servie, devrait avoir un très petit nombre de fonctionnaires, et les très bien payer. Il est vrai que cela fermerait sans doute l'entrée des carrières administratives aux jeunes incapables qui se sont donné la peine de naître avec quelques milliers de livres de rente. Mais M. M. ne serait pas pour le regretter.

Henri HAUSER.

SCHWEITZER : **J.-S. Bach, le Musicien poète,** avec une préface de M. Widor. 1 vol. in-8°, 455 p. Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1905.

Nul ne paraissait plus apte que l'auteur à traiter ce grand et beau sujet. M. Schweitzer est excellent musicien, organiste, docteur en philosophie (il a publié un travail sur Kant), et maître de conférences de théologie à l'Université de Strasbourg. Et M. Widor, un des maîtres de l'orgue moderne, était particulièrement qualifié, comme virtuose, compositeur et écrivain, pour faire la préface du livre. C'est, pour le dire tout de suite, un travail qui peut rendre de grands services au lecteur français non familiarisé avec l'œuvre immense de Bach. Mais je regrette d'avoir à faire de nombreuses et sérieuses réserves. Ce n'est nullement une étude d'ensemble (étude artistique, psychologique, sociologique) que nous donne M. Schweitzer; c'est plutôt une étude technique sur les chorals, avec une biographie sommaire et quelques détails ajoutés après coup. Le livre nous est présenté par M. Widor comme une œuvre de « haute critique », comme le « couronnement si longtemps attendu » de ce monument qui a pour assises des travaux et des monographies d'érudition pure. Rien n'est plus inexact. M. Schweitzer ne domine pas son sujet; il en méconnaît l'ampleur; il ne montre pas en Bach, qui est un « héros », et un « représentatif », ce génie d'abstraction qu'on retrouve chez les métaphysiciens et les romantiques allemands (comme Fichte, Hegel, Novalis...); parfois même, il se récuse, après avoir fait une étude technique, assez écourtée d'ailleurs. Ainsi, p. 196, après avoir parlé des œuvres pour clavecin : « Et les appréciations, dira-t-on ? — Ces œuvres sont devenues bien communes. Comment décrire et analyser des beautés qui ne se révèlent qu'à une étude toujours plus approfondie? etc... ». Parler ainsi, c'est renoncer à faire œuvre de critique.

Le sous-titre, « le musicien poète » n'est que la traduction du mot *Tondichter* et ne tient pas ses promesses. Comme documentation historique, l'ouvrage n'apporte rien de nouveau; il est même insuffisant. La bibliographie n'est pas sérieusement faite; ainsi, pour l'histoire des chorals pour orgue (p. 36), quatre noms à peine sont cités. Ce qui est plus grave, c'est que là où M. Schweitzer se risque à un jugement d'ensemble, il est loin de voir juste. D'après lui, Bach serait un « visuel » et un peintre » (p. 340); « chez lui, dit-il, l'intérêt pictural l'emporte parfois sur l'intérêt musical » (ibid.); « ce qui tient la plus grande place dans son œuvre, c'est la poésie picturale » (p. 334); en plusieurs autres pages (et dans la préface elle-même), il est question du « sens dramatique » de Bach. Ces appréciations sont franchement mauvaises. En tout cas, voici quelques points où les opinions personnelles n'ont rien à voir. M. S. n'aborde qu'à la p. 409 une question capitale, celle du rythme, et il la pose mal; il croit que rythmer, c'est « accentuer la note caractéristique », alors qu'il s'agit d'établir les divisions du texte en périodes, en phrases, en membres de phrase, en un mot, de bien placer les points et les virgules. Il donne l'analyse d'un fragment de la *Passion selon Saint-Mathieu*, que je crois inexacte (c'est une phrase commençant par un épiphonème, une sorte d'exclamation musicale), mais une analyse qu'il est impossible de discuter, attendu qu'elle ne s'appuie sur aucune raison. De même, M. S. néglige de justifier par des raisons précises ce qu'il dit (avec assez de justesse d'ailleurs) de notre tendance à jouer d'un mouvement trop rapide les œuvres pour clavecin, et d'un mouvement trop lent les cantates et les Passions. Une question dont il ne dit pas un seul mot, est celle des points d'orgue placés à la fin du membre de phrase dans les chorals; quelle durée faut-il leur donner? Faut-il n'en pas tenir compte? Westphal avait une doctrine là-dessus; il en avait une aussi sur la manière de scander les fugues, et une édition de quelques pièces a été faite d'après sa méthode. C'est un problème qu'on ne peut éluder. M. S. paraît ignorer tout cela. Le chapitre XVII, consacré aux « œuvres pour différents instruments » est très insuffisant : à peine a-t-il 6 pages (197-203). *L'offrande musicale* et l'*Art de la fugue* sont rangés sous le titre « Œuvres *théoriques* ». Le mot est bien malheureux, quand on parle de Bach et surtout de ces œuvres-là! La note 1 de la p. 333 est sans doute mal rédigée, car elle semblerait faire croire que les psaumes n'ont pas été composés pour le chant. — M. S. ne dit rien du contre-point de Bach, de l'usage qu'il a fait des anciens modes. Je reproche encore à M. S. de n'avoir étudié nulle part la grâce unique et l'élégance inimitable, tout à fait *ancien régime*, que B. montre dans la libre fantaisie créatrice. De plus, son livre n'est pas bien composé. Il commence par une comparaison de Bach et de Händel, dans un chapitre à la fin duquel on trouve une classification et une appréciation des chorals de Bach. Et

à la p. suivante (105), commence la biographie ! C'est le renversement de l'ordre naturel qu'il convenait de suivre. Il y avait enfin à marquer la place de Bach dans l'histoire générale de la musique. Sur ce point, négligé encore par M. S., je proposerais la formule suivante : Bach a réconcilié le contrepoint pur et le style expressif (le *stilo representativo* des Italiens) qui depuis 1594 — date de la mort de Palestrina et de Lassus et de l'apparition de *Dafne*, premier opéra de J. Peri — avaient divorcé. — Voilà en somme, un ouvrage non sans utilité pour les profanes, mais peu juste sur quelques points d'une importance capitale, superficiel, très incomplet, et que nous regrettons de ne pouvoir prendre pour le « couronnement si longtemps attendu ».

Jules Combarieu.

M. Mauss. **L'origine des pouvoirs magiques dans les sociétés australiennes** (École pratique des Hautes-Études, section des sciences religieuses). Paris, Imprimerie Nationale, 1904. In-8, 55 p.

La psychologie du magicien australien peut être reconstituée en tous ses détails, grâce à l'abondance et à la bonne qualité des travaux anglais sur les tribus encore sauvages de la grande île. M. Mauss a traité ce sujet avec l'exactitude et l'intelligence des phénomènes religieux qui caractérisent tous ses travaux. Le magicien n'est pas un fourbe ; ce n'est pas un individu quelconque mis en possession de certaines recettes ou de certains objets ; c'est le dépositaire reconnu, régulièrement initié, d'une pseudo-science que la société où il vit croit essentielle à sa prospérité et à son salut. La vertu magique peut être conférée par la révélation, au cours du rêve ou de l'état extatique ; elle comporte l'acquisition d'une nouvelle âme, à la suite d'une mort apparente ou d'une montée au ciel. Parfois le futur magicien se retire dans la solitude et se prépare aux hallucinations par le jeûne. A côté de cette initiation pour ainsi dire automatique, il y a celle qu'opèrent les vieux magiciens par la transmission de leurs pouvoirs. Entre ces deux modes d'entrée dans la profession magique, il existe des liens étroits, car l'action des magiciens ressemble beaucoup à celle des esprits. Une fois les pouvoirs magiques acquis, il faut prendre des précautions pour les conserver ; le magicien mène une vie différente des autres hommes, s'astreint à des observances particulières, s'impose des *tabous* spéciaux, surtout d'abstinence et de silence. Cela est surtout nécessaire au début de son activité ; mais même plus tard, quand ses pouvoirs sont consolidés et attestés, ils ne restent pas moins fugitifs ; il est question d'un magicien qui perdit sa puissance parce qu'il avait vu, en rêve, sa femme jeter sur lui du sang menstruel.

M. Mauss a insisté sur la « valeur sociologique » de ces faits. Il est évident que personne ne se fait magicien pour exercer son activité

dans la solitude, que le pouvoir du magicien n'existe que par le *consensus* de la tribu, de l'opinion publique dont il est à la fois, comme dit M. M., l'exploiteur et l'esclave. Mais je me demande qui a jamais prétendu le contraire ; tous les faits religieux sont des faits sociaux et cela n'a été nié, ce me semble, ni par M. Frazer, ni par M. Jevons. Ces savants ont peut-être fait une part trop grande à la magie dite sympathique, qui n'est pas toute la magie; mais ont-il contesté que le magicien et le prêtre aient besoin de la crédulité des fidèles? Je ne trouve rien de tel dans les passages auxquels renvoie M. M. au début de son travail (p. 3, n. 1).

Les faits qu'a réunis M. M. sur la retraite des candidats magiciens au désert, sur leurs visions, sur leur ascension au ciel, sur leur mort apparente, etc., sont bien intéressants à rapprocher de ceux que nous connaissons sur la psychopathie de saint Paul. En Australie, un vieux sorcier « gifle le corps du novice » (p. 44) ; n'y aurait-il pas là une explication possible de l'exorcisme auquel fait allusion le fameux passage (2 *Cor.* 12, 7) : Ἐδόθη μοι ἄγγελος Σατανᾶ ἵνα με κολαφίζῃ ?

S. R.

— Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 septembre 1905*.— M. Delisle communique une lettre de M. Warner, conservateur des manuscrits au Musée Britannique, au sujet de la découverte, dans un album de Windsor, des dix miniatures de Jean Foucquet, provenant du second volume des *Antiquités* de Josèphe. Il ne manque plus que deux peintures, celle qui précédait la préface et celle qui devait être en tête du texte du livre XXVI. — M. Warner annonce, en même temps, qu'il a reconnu qu'un autre manuscrit de la bibliothèque de Windsor dit « Livre d'heures de Sobieski » présente une ressemblance frappante avec les « Heures de Bedford ». Il lui paraît très probable qu'il a été exécuté pour Marguerite, fille de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, et veuve du dauphin Louis, duc de Guyenne, à l'occasion de son mariage avec Arthur, duc de Richemont, depuis duc de Bretagne, mariage qui eut lieu en 1438, c'est-à-dire la même année que fut célébré le mariage d'Anne, sœur de Marguerite, avec le duc de Bedford. Plusieurs des peintures, notamment un Jugement dernier, sont extrêmement belles. — M. Delisle ajoute que le manuscrit qui lui a été communiqué par le prince de Stolberg-Wernigerode, n'a pas été fait pour la seconde femme de Philippe de Valois, mais pour Blanche de France, fille du roi Charles le Bel, belle-fille de Philippe de Valois et femme de Philippe duc d'Orléans, probablement vers 1350, peu après que la même princesse eut reçu l'hommage du *Livre royal*, poème qui lui fut offert entre 1345 et 1348, et dont le seul exemplaire connu a été récemment acquis pour le Musée Condé.

L'Académie décide, par un vote, qu'elle accepte définitivement le legs à elle fait par M. Edmond Drouyn pour fonder un prix de numismatique orientale.

M. Paul Viollet continue la lecture de son mémoire sur les élections ecclésiastiques au XIIIe siècle.

M. Collignon, président, annonce que la séance publique annuelle de l'Académie est fixée au vendredi 17 novembre.

M. Louis Leger annonce que le monument élevé à Crécy en l'honneur de Jean de Luxembourg sera inauguré le 1er octobre. Sur sa demande, l'Académie délègue à cette cérémonie MM. Emile Picot et Héron de Villefosse.

M. Cagnat commente un fragment de liste légionnaire qui est conservé au Musée de Lambèse.

M. Louis Leger fait une communication sur le cycle épique de Marko Kraliévitch.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 14 octobre — 1905

Sophus Müller. **Urgeschichte Europas.** Grundzüge einer prähistorischen Archäologie. Deutsche Ausgabe besorgt von O. L. Jiriczek. Strasbourg, Trübner, 1905. In-8, 204 p., avec 166 gravures et 3 planches en couleurs.

Sous les apparences d'un manuel, le livre du directeur du Musée de Copenhague est surtout dirigé contre l'enseignement et les ouvrages de M. Montelius, directeur du Musée de Stockholm. Depuis de longues années, M. Montelius soutient qu'il y eut un synchronisme presque complet dans les grands progrès industriels qui marquent les étapes de la préhistoire et de la protohistoire en Europe, le polissage de la pierre, l'usage du cuivre, du bronze et du fer. M. Sophus Müller, revenant aux idées de Worsaae, croit que l'Europe, dans son ensemble, a été le *Hinterland* de la presqu'île des Balkans, des îles et des côtes adjacentes ; il pense que les progrès industriels, réalisés en Égypte et en Asie, ont exigé de longs siècles pour faire sentir leurs effets ailleurs, que certains types d'objets ont pu mettre jusqu'à cinq cents ans et davantage pour cheminer du sud-est de l'Europe vers le Nord. Ainsi les allées couvertes du Nord et les grandes tombes à galerie mycéniennes ne seraient nullement contemporaines, pas plus que les épées de bronze mycéniennes et leurs similaires de Scandinavie ou de Gaule ; telles épées de bronze, qu'on trouve en Europe au premier âge de fer, ne seraient pas les prototypes des épées de fer analogues, mais des imitations locales de ces épées. Nombre d'objets de pierre,

d'un très beau travail, qui appartiennent dans le Nord à l'époque néolithique, seraient des copies d'objets de cuivre et de bronze venus du sud-est. En ce qui touche cette dernière hypothèse, qui n'est pas nouvelle, on ne peut pas donner absolument tort à M. Müller; il est, en effet, très vraisemblable que des armes de cuivre ont été imitées en silex. Mais quand il nous parle du cheminement lent de certains types de construction, comme celui des galeries mycéniennes, il est incable de nous désigner les étapes de la route que la propagation de ces types aurait suivie. En outre, tandis que l'histoire nous montre sans cesse les populations du centre et du nord de l'Europe descendant vers le sud et le sud-est, elle ne nous parle guère de mouvements en sens inverse, du moins avant la conquête romaine; alors donc qu'on est autorisé à admettre que des types créés dans le nord se sont répandus dans le midi, l'hypothèse contraire a besoin, pour s'accréditer, d'arguments solides que M. S. M. ne fournit pas. Il a beau affirmer que, depuis l'époque du renne, l'Égypte et l'Orient ont exercé leur influence sur l'Europe; il n'en donne aucune preuve et n'explique pas ce fait significatif, quoique négatif, qu'aucune station quaternaire ou néolithique, aucune palafitte, aucun dolmen n'a jamais donné aux chercheurs ni un cylindre babylonien, ni une figurine égyptienne. Quelques-unes des analogies qu'il signale sont dénuées de toute valeur : n'est il pas presque ridicule de parler de l'Égypte et de Malte à propos des cavernes de l'âge du renne (p. 8) parce que l'on trouve, en Égypte et à Malte, comme dans les Pyrénées et les Alpes, quelques exemples de statuettes stéatopyges ?

M. S. M. est bien informé de ce qui touche à l'archéologie germanique et scandinave; depuis longtemps, il passe pour un maître dans ces domaines. Mais, dès qu'il s'en écarte, il commet des erreurs à peine croyables. En voici quelques exemples. P. 4, les haches *chelléennes* ont été transportées par les grands fleuves qui, à l'époque glaciaire, descendaient des glaciers. Mais la Tamise, la Somme, la Seine, la Marne, etc., ne descendaient pas de glaciers; l'époque des grandes alluvions, dite *pluviaire*, a préparé de fort loin celle de la grande extension des glaciers, caractérisée par un climat froid et sec. Ce sont là des choses élémentaires; M. S. M. n'a qu'à jeter les yeux sur la carte des glaciers quaternaires donnée par Penck. — P. 5, l'époque en question n'aurait connu qu'un seul type d'outil — et M. S. cite à ce propos le gisement de Taubach, où précisément le type *chelléen* est inconnu! — P. 8, le *solutréen* de l'Europe ne remonterait qu'aux environs de 6000 av. J.-C.; or, le *solutréen* est antérieur à l'époque du renne, celle-ci est séparée de l'époque néolithique par toute une révolution climatérique, accompagnée de phénomènes géologiques très importants, et les calculs les plus modérés font remonter au delà de l'an 8000 les débuts de l'âge néolithique! — P. 9, c'est une hérésie de dire que le mammouth et le cheval deviennent *rares* à l'époque *magda-*

lénienne. — P. 11, M. S. M. est si peu informé qu'il reproduit comme une peinture sur une paroi de caverne les rennes et poissons gravés sur un bois de renne de la collection Piette; or, cet objet a déjà été décrit et publié une demi-douzaine de fois. — P. 15, il n'est pas vrai que les harpons en bois de cerf soient taillés exactement (*genau so*) comme les harpons en bois de renne; ce sont des types tout différents. — P. 16, on n'aurait pas trouvé de renne au Mas d'Azil! — P. 21, M. S. M. répète de vieilles erreurs, mille fois réfutées, sur l'origine asiatique des pierres dites néphritoïdes; pour lui, les découvertes faites à Jordansmühl et ailleurs n'existent pas. La question a cependant été bien étudiée dans les *Mémoires de la Société des antiquaires du Nord*, que ne peut ignorer M. S. M. — P. 26, l'auteur nous étonne encore en faisant venir d'Orient l'idée de l'immortalité de l'âme; c'est un malencontreux emprunt fait à la doctrine la plus arriérée de Mortillet, qui, voyant dans toute religion l'œuvre de fourbes, s'était imaginé que des bandes de fourbes, venues d'Asie à l'époque néolithique, avaient inondé l'Europe pour y faire des dupes. Mais M. S. M. tient à cette énormité; il répète (p. 38) que « les idées relatives à la mort, traduites par la construction des tombes en pierre, sont parties des rives de la Méditerranée pour aboutir à celles du Danemark. » M. S. a-t-il jamais ouvert un livre sérieux de sociologie, Tylor ou Jevons?

Je pourrais donner bien d'autres exemples du parti-pris de l'auteur; ceux que j'ai allégués doivent suffire. Il y a, je le répète, de bonnes parties dans l'œuvre de M. S. M.; mais, dans son ensemble, le livre qu'il a pris la peine d'écrire ne peut qu'induire en erreur les commençants auxquels il l'a destiné. J'ajoute que les bibliographies, dont il a fait suivre chaque chapitre, sont généralement défectueuses; les tirages à part y sont cités sans indication des recueils d'où ils proviennent, souvent sans millésime; des publications récentes et importantes sont oubliées. N'est-il pas singulier qu'un ouvrage, publié en 1905, ne mentionne pas le livre de M. Capart sur le préhistorique égyptien et qu'on y trouve une référence ainsi conçue : « Flinders Petrie, *Publicationen des Egypt exploration fund* » (sans millésime ni nombre de tomes). Le lecteur docile qui demandera ces « *Publicationen* » à son libraire s'expose à une coûteuse déception.

Salomon Reinach.

Novaesium, **Das im Auftrag des Rheinischen Provinzialverbandes vom Bonner Provinzialmuseum 1887-1900 ausgegrabene Legionslager,** Bonn, 1904, in-8°, avec un atlas de 36 planches, chez A. Marcus et E. Weber (Bonner Jahrbücher, liv. 111/112).

La Société des Amis de l'Antiquité du Rhin vient de consacrer une double livraison des *Bonner Jahrbücher* tout entière à la description du camp de Novaesium. Cette place forte, qui s'élevait auprès de la petite ville moderne de Neuss, a joué un rôle prépondérant dans

les guerres de Germanie, surtout dans la guerre batave de 69-70; elle fut renforcée à l'époque des Flaviens et subsista jusqu'au IIIe siècle avec des fortunes diverses. Elle abritait d'abord des légions, la VIe, puis la XVIe; elle finit par ne plus être occupée que par une seule aile de cavalerie auxiliaire. Les traces de ce camp ou plutôt des différents camps successifs ont persisté jusqu'à nos jours et on a pu en dresser, dans l'atlas qui accompagne le travail, un plan presque complet : c'est un des ensembles les mieux conservés que l'on possède. L'étude détaillée et documentée qui est destinée à le faire connaître est donc une contribution importante à l'histoire de l'armée romaine.

Elle se compose de trois parties dues à des auteurs différents, sans compter un appendice sur une trouvaille de monnaies qui ne se rattache que très indirectement au sujet. C'est d'abord un chapitre de M. H. Nissen intitulé Histoire de Novaesium. L'auteur y met en œuvre, à côté des données historiques, le résultat des fouilles ; il considère, d'une part, la composition de la division de Novaesium telle qu'on la connait pour les différentes époques, de l'autre les traces successives que l'on peut relever dans l'intérieur du camp ; se reportant alors aux règles de la castramétation romaine à ces différentes dates, il essaie d'en retrouver l'application sur le terrain et de montrer l'appropriation du camp aux divers changements de la garnison avant Claude, sous Claude, après Vespasien. C'est ainsi qu'il a pu arriver à tracer les deux plans : Novaesium avant la guerre batave (p. 33) et Novaesium après la guerre batave (p. 89). Travail très érudit, très ingénieux, où la précision des conclusions n'est pas sans laisser quelques doutes dans l'esprit du lecteur, les mêmes, d'ailleurs, que laisse la seconde partie.

Celle-ci nous donne une description du camp par M. Constantin Koenen, un commentaire raisonné du plan et des détails que les fouilles ont révélés, lesquels correspondent, naturellement, pour la plupart à l'état de la place pendant sa période d'existence la plus récente — bien qu'il y ait plus d'une trace des constructions successives. M. K. nous présente les casernes des fantassins, celle des cavaliers, les *principia*, le quartier des officiers supérieurs, le prétoire, ce qu'il appelle l'*aerarium*, le temple des enseignes, la salle d'exercices, la prison, le quartier du préfet, l'hôpital, le quartier des *fabri*, les magasins aux vivres. De la sorte toutes les parties du camp sont restituées, chacune avec leur étiquette distinctive. Ce serait une bonne fortune pour nous, en particulier, qui fouillons en ce moment le camp de Lambèse et qui restons à chaque pas perplexes en présence de restes d'édifices dont nous ne pouvons fixer la destination, si ces identifications pouvaient être considérees comme certaines. Il semble bien, par malheur, qu'il n'en soit pas tout à fait ainsi. Pour les casernes d'infanterie, il ne peut y avoir de doute ; cette série nombreuse de constructions composées d'une cour allongée avec portiques et chambres

des deux côtés paraît bien ne pouvoir convenir qu'à cette destination; mais je suis moins convaincu pour les casernes de cavalerie. On les désigne ainsi, dit-on, à cause des trouvailles qui y ont été faites et ces trouvailles sont surtout du fumier et des fosses à fumier. Est-ce un argument suffisant, alors que le plan lui-même n'offre rien de caractéristique ? Il ne semble pas, non plus, qu'on puisse beaucoup hésiter à cause de leur situation même, qui nous est connue par les traces de castramétation pour les *principia*, d'ailleurs très ruinés, pour le quartier du légat et des tribuns qui offre l'apparence de maisons avec *atrium* au centre et même traces de bains, pour le *praetorium*, pour la salle d'exercices, pour l'hôpital même, vaste construction avec une cour bien aérée et de nombreuses chambres où l'on a recueilli, des vases, des fioles de verre, des instruments de chirurgie, et pour le quartier des *fabri* avec ses nombreuses scories de fer. Mais je n'oserais rien affirmer pour le soi-disant *aerarium* que rien ne spécialise; pour le temple des enseignes; pour la prison ainsi nommée parce que l'édifice se compose d'une suite de petites chambres juxtaposées; pour le quartier du préfet, « construction qui, à cause de son ornementation luxueuse, était certainement destinée à un officier supérieur de rang équestre — un éperon de bronze richement décoré trouvé dans sa chambre apprend qu'il était cavalier » ; pour les magasins aux vivres que désigneraient des débris de vases et des ossements d'animaux trouvés dans les déblais ; toutes ces constatations ne constituent assurément pas une certitude, à peine une probabilité.

L'examen des plans apporte un autre genre de déception. On se rend fort mal compte de l'aménagement intérieur des différentes parties du camp; il faut en accuser, je suppose, l'état de délabrement des murs subsistants, qui n'a laissé la trace que des substructions, et non la façon dont le dessin est présenté. C'est ainsi qu'on ne trouve presque nulle part l'indication de portes : les murs des constructions se prolongent sous la forme d'un trait noir continu. Pour prendre un exemple, on ne voit pas si et par où les différentes pièces des casernes communiquent soit avec la colonnade extérieure qui y donnait accès soit entre elles ; on ne peut donc pas se rendre compte du nombre de pièces et par suite de l'espace affectés à chaque centurie ou à chaque cohorte ; cela diminue d'autant la portée des découvertes, en limitant la valeur des résultats précis acquis par les fouilles. C'est d'autant plus regrettable que ces résultats sont incontestablement intéressants.

La troisième partie due à M. Hans Lehner décrit dans le détail les différentes catégories de trouvailles faites au cours des déblais et qui permettent, naturellement, de fixer divers points relatifs à l'histoire du camp : les monnaies dont l'abondance ou la rareté à certaines périodes indique la présence ou l'absence d'une nombreuse garnison ; les tuiles ou briques contremarquées par où se révèle la nature de cette garnison ; les inscriptions sur pierre aussi pauvres que rares ;

les fragments céramiques, les armes, les ustensiles de toutes sorte. On trouvera p. 405 le dessin de deux clefs ayant appartenu, d'après leur inscription même, à des *signiferi*, sans doute les clefs de quelque coffre fort contenant les épargnes des soldats dont les *signiferi* avaient la charge et à la pl. XXIX la phototypie d'une belle pièce ornementale de bronze, appartenant au pectoral d'un cheval et représentant un mufle de lion.

R. Cagnat.

Recueil de documents relatifs à la Convocation des États-généraux de 1789 par Armand Brette. Tome troisième. Paris, Leroux. 1904, in-8°, 765 p. avec atlas gr. in-fol.

M. Armand Brette nous a jusqu'ici présenté dans son ouvrage les actes de l'autorité royale relatifs à la convocation des agents chargés de concourir à ce grand acte, et les élus de la nation dont il a réussi à identifier tous les noms. Il arrive maintenant à la convocation proprement dite et nous fait suivre l'action électorale même, nous transporte sur le terrain des opérations, dans les sièges de justice qui furent aussi sièges d'assemblées. Il adopte le même ordre que précédemment, et, comme il compte sur deux volumes, il étudie dans celui-ci — le premier — tous les bailliages ou juridictions assimilées dont les sièges étaient compris dans les dix-neuf généralités dites d'*élections*, les bailliages qui firent l'objet du règlement du 24 janvier 1789 (ce sont, en ce volume, les généralités d'Amiens, de Soissons, de Châlons, de Paris, d'Orléans, de Bourges, de Moulins, de Limoges, de Riom, de Lyon) ; il résume les rares documents sur l'histoire du siège et les documents relatifs à la convocation ; il donne l'état des principaux officiers du siège en 1789 (grands baillis d'épée, lieutenant général civil, procureur du roi, greffier); il indique les ouvrages concernant le bailliage. De tout cela il résulte, comme l'auteur l'avait déjà montré, que l'administration de l'ancien régime s'agitait dans un désordre inextricable, qu'elle ne connaissait même pas les ressorts exacts des bailliages, qu'elle fit les convocations arbitrairement, au gré des influences qu'elle subit, en mêlant tous les droits et pouvoirs, sans qu'une pensée logique ait inspiré ses décisions; bref, il y eut alors une « extrême confusion des mots et des choses » (p. 15). Le travail de M. Brette est très soigné, très minutieux, et tout le monde sait l'effort immense qu'a fait cet érudit depuis plusieurs années pour dresser l'inventaire de l'état de la France au moment de la Révolution; ses résumés et ses notes, ainsi que ses plans et les cartes de son grand atlas, témoignent d'un prodigieux labeur que l'Institut a très justement récompensé.

A. C.

Paul Granié. **De l'ancien régime à thermidor.** Une commune du Quercy pendant la Révolution. Paris, Champion, Cahors, Girma. 1905. In-8°, 195 p.

Cette commune est une commune du Lot, Saint-Céré. M. Granié en raconte l'histoire d'après les documents inédits de la mairie. Il s'efforce trop de donner à son récit du mouvement et de l'allure ; il peint trop favorablement la vie du paysan et celle du petit gentilhomme avant 1789 ; il est hostile à la Révolution dont il refuse évidemment de comprendre la nécessité ; il n'a pas consulté dans le recueil Aulard la correspondance des représentants en mission, et il aurait trouvé, par exemple, dans cette publication, au tome XII, p. 98 et 138, des lettres curieuses de Bo. Mais on lit son petit livre avec intérêt, et par instants on se croit transporté à Saint-Céré : constitution de la municipalité, interminables opérations, l'image de Rousseau planant sur l'universelle idylle de ces premiers instants (p. 63), l'émotion que produisent les décrets de la Constituante arrivant coup sur coup par le coche, Saint-Céré érigé en chef-lieu de district, le serment prononcé le 14 juillet 1790 sur la promenade du Gravier, puis, après les danses et les tendresses, les désordres et l'insurrection, puis une adresse priant l'Assemblée de déclarer la religion catholique la seule religion dominante de l'État, un nouveau maire, un curé assermenté, deux partis dans la ville, la Société populaire imposant ses volontés au conseil municipal, l'arrestation des prêtres, des religieuses et de tous les suspects, la famine, voilà les tableaux que déroule l'auteur, et, comme il dit, quel commentaire ajouter à ces tableaux dont les documents probants ont mis sous les yeux, sur ce petit théâtre, l'invraisemblable réalité ?

A. C.

La campagne de 1794 à l'armée du Nord. 1re partie, organisation. Tome second, par H. Coutanceau, colonel commandant le 3e régiment du génie. Paris, Chapelot. 1905. In-8°, XII et 637 p.

M. Coutanceau avait dans le premier volume de son ouvrage cherché la cause des succès de la campagne de 1794 : énergie du Comité, vigueur du commandement, nombre, demi-brigades, places fortes, désunion des alliés. Dans ce deuxième volume, il étudie l'organisation des armes autres que l'infanterie. Il montre que, malgré tous les décrets, la cavalerie manqua de solidité. Il consacre plus de trois cent pages à l'artillerie (personnel, matériel, armement, munitions, tir), et un chapitre neuf et définitif aux aérostiers — et il ne manque pas de dire que le ballon de Fleurus n'eut aucune influence sur le sort de la bataille : Jourdan n'écrit-il pas que les aérostats ne sont pas nécessaires à l'armée et ne peuvent que causer de funestes erreurs ? M. Coutanceau termine par un chapitre sur le génie. Il y a dans ce volume une foule de renseignements puisés aux sources, et il y a même une foule de sources ; l'auteur cite quantité d'arrêtés, de lettres, de

mémoires qu'il a tirés surtout des archives de la guerre. On trouvera donc dans les deux tomes de sa publication un tableau complet de l'organisation de l'armée du Nord en 1794, et on lui saura gré de ce travail si minutieux, si consciencieux, si fouillé qui ne sera pas recommencé. Mais il ne s'est pas borné à trouver des documents et à les reproduire, à en extraire la substance. Il montre que des questions qu'on croit poser aujourd'hui pour la première fois, étaient déjà posées dans ce temps-là et même résolues, et qu'il y eut alors un remarquable mouvement d'idées : simplification des calibres et leur réduction à deux termes extrêmes, artillerie lourde d'armée, allègement du matériel, étude de la forme des obus, de la suppression du vent de la pièce, du chargement par la culasse, etc. L'artillerie légère marche avec la cavalerie, mais il existe au parc de la division une artillerie de position qui doit exercer une action décisive. L'artillerie de bataillon est condamnée, et la fusion de l'artillerie et du génie, proscrite. Les troupes du génie sont affectées à la défense des places; les travaux de campagne, aux plus vigoureux fantassins. Il y a déjà des commandements supérieurs de groupes de places fortes. On voit, par Fleurus, qu'il faut relier le général d'armée téléphoniquement au ballon pour avoir le renseignement à l'instant même. Il y a ainsi entre l'organisation actuelle et celle de 1794 des analogies que relève M. Coutanceau, et elles s'étendent non seulement aux troupes combattantes et aux services de l'avant, mais encore aux services de l'arrière.

A. C.

Vicomte du Breil de Pontbriand. **Un Chouan, Le général du Boisguy. Fougères, Vitré, Basse-Normandie et frontière du Maine.** Paris, Champion, 1905. In-8°, x et 476 p. 7 fr. 50.

Ce livre est un panégyrique de Du Boisguy que l'auteur regarde comme un digne émule de Cadoudal. M. de Pontbriand ne tarit pas sur son héros; il vante ses « étonnants succès », ses « victoires écrasantes », son caractère généreux et chevaleresque. Et certes, il faut reconnaître avec d'Andigné, que Du Boisguy déploya un courage et une capacité au-dessus de son âge, qu'il organisa, qu'il aguerrit les chouans de son canton mieux que ceux des autres parties de la Bretagne (p. 359). Mais le personnage n'est-il pas grandi outre mesure? Quoi qu'il en soit, le livre est fait avec soin. L'auteur a consulté les *Mémoires* du colonel de Pontbriand, l'ouvrage de Lemas : *Un district breton* — qu'il se donne pour tâche de combattre et dont il critique des assertions « insoutenables » et « énormes » — le travail de M. Le Bouteiller sur le pays de Fougères, l'histoire de Saint James de Beuvron par le chanoine Ménard, et, outre ces quatre publications, les archives de Vitré et de Rennes, celles de la guerre et les papiers de Puisaye. Il décrit le pays de Vitré et de Fougères (p. 47-51) ainsi que la tactique des

chouans (p. 167). Il raconte non seulement d'après la tradition, mais d'après la correspondance des administrations et les registres des municipalités les petits engagements de l'époque (p. 72, 84). Il montre la part que des galériens échappés ont eue dans les meurtres commis à la fin de 1794 (p. 93). Il insiste sur les combats livrés par Du Boisguy en 1795 « succès ininterrompus et vraiment merveilleux » (p. 261), et sur ceux de 1796. Certaines de ces actions sont narrées avec vivacité. Le volume se termine par le récit de la première soumission de Du Boisguy, de son arrestation, de son évasion, du renouvellement de la guerre entre Loire et Vilaine, de l'armistice de Pouancé, des combats de Saint-James et des Tombelles, de la soumission définitive. Il y a de ci de là quelques erreurs [1]. Pourquoi ne pas citer le témoignage de Boursault assurant le 12 novembre 1794 que les deux Boisguy demandent la vie pour eux et leur mère (Savary, II, 175) ? Pourquoi n'avoir pas lu les *Pacifications de l'Ouest* de Chassin ? On y aurait trouvé (III, 557) une lettre de la mère de Boisguy, assurant que son fils a le 29 janvier écrit au commandant de Fougères pour être admis à la soumission, et dès lors, à quoi bon tant polémiquer contre Lemas ? Mais, malgré sa partialité, M. de Pontbriand a fait une œuvre méritoire, une des meilleures que nous ayons sur l'histoire de la chouannerie.

A. C.

Études sur les armées du Directoire. Première partie. Joubert à l'armée d'Italie, Championnet à l'armée de Rome (octobre 1798-janvier 1799) par Patrice Mahon, capitaine d'artillerie à l'état-major de l'armée. Paris, Chapelot, 1905. In-8°, XXVIII et 587 pages.

Cette première partie fait augurer favorablement de la publication entière. Elle est fort attachante et très bien traitée, bien écrite. Tous les documents imprimés et manuscrits, ou peu s'en faut, ont été consultés, et ils sont mis en œuvre avec beaucoup de tact et d'habileté. On nous expose d'abord les événements politiques depuis la paix de Campo-Formio et l'état général de l'armée jusqu'au début de l'an VII. Il y a dans ces pages sur l'armée, sur ses besoins et les difficultés d'ordre matériel qui s'y trouvent, sur sa situation intérieure, sur le système d'administration militaire, sur le désarroi des services de la guerre, sur la misère de la troupe et le luxe des généraux une foule de détails précieux et clairement ordonnés. Le chapitre consacré à la loi de conscription sera également le bienvenu, et M. Mahon montre d'une façon nette et convaincante que cette loi de Jourdan n'avait qu'une valeur théorique, que son intérêt consiste dans son caractère abstrait, qu'elle apporte avant tout un principe nouveau, que la levée de 200,000 conscrits prescrite par la loi du 3 vendémiaire « remue toute

1. Beaufort et Wendling (non *Wendeling*) étaient adjudants-généraux et le vrai nom du général cité p. 75 est Varin, et non *Guérin*. Il faut lire Spital et non *Spithal*, Malbrancq et non *Malbran*.

l'armée », « confond et complique les problèmes distincts de l'organisation et du recrutement ». Suit un tableau des forces en présence : les armées françaises sont disséminées d'Utrecht à Rome, et celles de l'Europe offrent un ordre tout aussi dispersé ; l'Autriche dispose d'une grande supériorité numérique, mais elle s'ignore et elle s'exagère les ressources de la France révolutionnaire. Puis notre auteur raconte l'incident des Grisons, la nomination de Joubert au commandement de l'armée d'Italie et son arrivée au quartier-général de Milan ; Joubert, dit-il, était « trop droit pour les circonstances tortueuses où il allait se trouver placé, et pouvait présenter par sa valeur même un obstacle à la marche de la politique directoriale ». C'est en effet ce qui arrive ; dès les premiers jours, Joubert voit les choses en noir ; il éprouve des contrariétés dans le règlement des affaires cisalpines ; il lutte seul pour les intérêts de l'armée contre les commissaires ; enfin il obtient les pleins pouvoirs politiques et militaires, et lorsque les Napolitains attaquent Championnet, il prend Turin, occupe le Piémont, assure, comme il dit, notre place d'armes en Italie. Mais de nouveau les commissaires et agents du Directoire l'entravent dans ses mesures ; il s'irrite d'être au service d'une politique incohérente qui emploie tantôt la condescendance, tantôt l'intimidation ou ces deux moyens à la fois ; il s'irrite d'être privé de Suchet, son chef d'état-major, que les commissaires accusent de corruption ; il s'irrite de dépendre d'Amelot, qui est à la tête des finances de l'armée, et le conflit de ces deux hommes, loin de couper court aux abus, ne fait qu'augmenter les malversations ; il finit par donner sa démission en répétant que « partout où il a vu les esprits divisés, il a vu des vaincus. » Pendant que Joubert se retire, Championnet remporte d'éclatants succès. Cette partie de l'ouvrage où M. Mahon traite de la retraite et de l'heureuse offensive de Championnet, est peut-être la plus curieuse et la plus neuve. L'auteur insiste sur les combinaisons personnelles du cauteleux et intrigant Macdonald qui tâche de supplanter Championnet en s'appuyant sur les commissaires civils ; il fait voir non seulement comment les levées napolitaines d'une très faible consistance ont été refoulées par la bravoure française, mais comment Macdonald, bien que timide et peu entreprenant, exalte les succès que Championnet « lui abandonne avec bonhomie » et accable son supérieur de critiques et de récriminations, si bien qu'à l'instant où se prépare une pointe audacieuse, « les deux hommes en sont, l'un au persiflage systématique, l'autre aux menaces de rigueur ». Le récit des opérations, le tableau des contestations incessantes entre généraux et commissaires, les portraits que M. Mahon trace des principaux personnages, les particularités de toute sorte qu'il a tirées des archives, le *lucidus ordo* qu'il met dans ses développements, tout fait de ce premier volume une excellente introduction à l'histoire de la guerre soutenue par la France en 1799 contre la seconde coalition.

A. C.

Armand MARQUISET. **A travers ma vie,** Souvenirs classés et annotés par le comte Marquiset. Paris, Champion. 1904. In-8°, XVIII et 293 p.

L'auteur n'a été que sous-préfet, mais ses Souvenirs foisonnent d'anecdotes. Il raconte avec assez de charme son enfance passée au lycée de Besançon, le blocus de la ville en 1814 et son chaste amour pour Virginie Nodier, cousine de l'écrivain. Attaché à la préfecture de Versailles et lancé dans les salons, il voit nombre de personnages remarquables, le duc de Richelieu et ses sœurs, Mmes de Jumilhac et de Montcalm, la veuve d'Augereau, Talma, le maréchal Jourdan, le général Lejeune, le colonel de Brack, Ravez, Capelle, Decazes, la duchesse d'Angoulême. Secrétaire-général de la préfecture de la Lozère, il est destitué pour avoir soutenu le général Brun de Villeret qui plus tard refuse de le patronner. De retour en Franche-Comté, il se marie et il vit tantôt à Besançon, tantôt à Paris où il fait la connaissance de Rouget de Lisle. En 1830, il est appelé à la sous-préfecture de Dôle; il nous fait le portrait de ses préfets, Pons de l'Hérault et Thiessé, de ses ministres, Casimir-Perier, d'Argout et Guizot, du général Voirol. Citons encore des pages intéressantes sur le général Bachelu, sur Léopold Robert, Charles Nodier et Francis Wey, sur Noirot qui garda le duc d'Enghien au château de Vincennes, sur Louis-Napoléon et le prince Jérôme [1].

A. C.

Vicomte de MEAUX. **Souvenirs politiques, 1871-1877.** Paris, Plon, 1905. In-8°, IV et 419 p. 7 fr. 50.

On lira ces *Souvenirs* avec le plus vif intérêt. L'auteur est le dernier survivant du ministère Broglie et il raconte avec sincérité et non sans détails inédits la présidence de Thiers et celle de Mac-Mahon, surtout cette campagne du 16 mai « incriminée par les vainqueurs qui n'ont pas pardonné l'attaque et par les vaincus qui n'ont pas pardonné l'échec. » Le récit a une belle allure, et le style, de la fermeté. Il faudrait citer le portrait de Thiers, le portrait de Batbie l' « éléphant subtil », celui de Chesnelong qui joignait à l'opiniâtreté du citoyen « la souplesse tenace du négociant », celui de Gambetta qui n'aurait vraiment excellé que dans le rôle de chef de parti, celui de Buffet qui résistait au tumulte d'une assemblée avec une insurmontable énergie et non sans un grand plaisir, surtout celui du duc de Broglie, doué de grandes qualités que ses petits défauts tenaient en échec et dépourvu de dons oratoires, d'autorité et de bonne grâce. Il faudrait citer les pages consacrées aux princes qui sur les bancs de l'assemblée craignaient de se compromettre et au comte de Chambord qui croyait gagner l'opinion en retranchant du drapeau

---

1. Lire p. 63 Chambure, p. 245 Munkács, p. 261 Annecy pour *Chambrun*, *Monkasth*, *Ancenis*. P. 235 la lettre de Bonaparte à Naudin est archiconnue et Naudin était commissaire des guerres et non capitaine d'artillerie.

tricolore la couleur rouge, citer certains passages importants, par exemple, sur le sénat véritablement conservateur que Broglie proposait d'instituer et sur l'opposition des *chevau-légers* ou de l'extrême droite, citer des réflexions justes ou suggestives, comme sur la répugnance des honnêtes gens à reconnaître un chef et à le soutenir, sur la carrière politique qui s'ouvre désormais au rebut de toutes les professions, etc. M. de Meaux s'efforce d'être impartial et il reconnaît que les évêques suscitèrent des embarras au dehors par leurs imprudences. Mais dans son récit de la campagne du 16 mai, il a tort de croire que les populations votèrent contre le parti conservateur parce qu'elles croyaient que son triomphe amènerait la guerre étrangère : elles votèrent contre les conservateurs parce qu'ils étaient impopulaires, et ils étaient impopulaires, dit l'auteur lui-même, « moins en qualité de monarchistes qu'en qualité de cléricaux ». D'ailleurs, M. de Meaux ne mentionne pas les innombrables procès de presse, les fermetures des cabarets, les mesures maladroites des préfets à poigne, l'espionnage et la délation que le gouvernement du 16 mai encouragea partout.

A. C.

Karl Jacob. **Bismarck und die Erwerbung Elsass Lothringens.** Strassburg, Van Hauten. 1905. In-8°, vi et 448 p. [plus 56 pages de notes.]

M. Jacob entreprend de retracer dans ce livre la part prise par Bismarck à la conquête de l'Alsace-Lorraine, de montrer comment l'homme d'état voulut et sut réaliser une pensée nationale qui remontait à l'époque des guerres de la délivrance. Il a consulté tout ou presque tout l'imprimé, mais il avoue que son savoir souffre des lacunes et qu'il ne peut raconter les événements que dans leurs traits principaux. Son travail comprend trois chapitres : L'histoire préliminaire (où il oublie de citer notre *Alsace en 1814*), Conquête, Le pays d'empire. Les chapitres deuxième et troisième sont, malgré des longueurs et un peu de confusion, les plus intéressants. Dès le mois d'août 1870, Bismarck avait des visées sur Metz, et le 16 septembre il écrit que Strasbourg et Metz doivent être aux mains de l'Allemagne; puis, dans les négociations de novembre avec Thiers, il semble renoncer à Metz, et il se serait sans doute contenté de Strasbourg, quitte à demander un milliard de plus et à élever une forteresse à Faulquemont ou à Sarrebrück, sans les militaires qui « ne voulaient pas se passer de Metz et qui avaient peut-être raison ». Encore les militaires furent-ils un instant sur le point de succomber. Le grand-duc de Bade et le prince impérial étaient d'avis de céder Metz démantelé, et le vieux Guillaume y consentait; Thiers manqua l'occasion. Nous trouvons aussi dans le livre de M. Jacob des détails sur ce qu'on voulut faire de l'Alsace-Lorraine; les uns la donnaient à la Prusse; les autres, au grand-duché de Bade; d'autres proposaient d'annexer à

la Bavière Wissembourg avec cent mille âmes; mais Bismarck fit décider que le pays conquis serait « pays d'empire », serait soumis à la souveraineté des états allemands et non à l'empereur. Il faut, disait-il, faire les Alsaciens Allemands et non Prussiens; ils sont particularistes; plus ils se sentiront Alsaciens, plus ils se détacheront de la France, et dès qu'ils se sentiront complètement Alsaciens, ils sont trop logiques pour ne pas se sentir en même temps Allemands.

A. C.

Georg Webers Lehr = und Handbuch der Weltgeschichte, 21[e] ed. p. A. Baldamus. IV Band. Neueste Zeit. Leipzig, Engelmann, 1905. In-8°, VII et 843 p.

Le Weber est, comme on sait, remanié par M. Baldamus; lui-même a rédigé le deuxième et le troisième volume; il a confié le premier à M. E. Schwabe et le quatrième (*l'époque contemporaine*) que nous annonçons ici, à M. Moldenhauer. La littérature et l'art ont leurs rédacteurs spéciaux, M. Richard Friedrich et M. Ernest Lehmann, et il faut dire tout de suite que tous deux se sont très bien acquittés de leur tâche : si brefs que soient leurs résumés, ils sont complets; nul littérateur ou artiste vraiment marquant n'est oublié; les germanistes, les philologues, les historiens de la littérature sont cités, et R. M. Meyer, le professeur de Berlin, est regardé comme un critique d'une indépendance ahurissante (*verblüffend selbständig*, p. 603). L'histoire politique tient naturellement la plus grande place; elle a été fort bien traitée, sommairement sans doute, mais d'une façon claire, précise, vivante; l'essentiel s'y trouve, et l'ouvrage est vraiment un manuel utile. Les divisions sont nettes. Neuf livres : I. La révolution française; II. Le romantisme; III. De la Sainte-Alliance à la révolution de juillet; IV. De juillet 1830 à février 1848; V. De février 1848 à 1863; VI. L'Empire allemand et l'unité italienne; VII. Littérature et science; VIII. L'Europe sous l'influence de la politique de paix de l'empereur Guillaume et de Bismarck; IX. Politique nouvelle. Tous les pays sont passés en revue, et si l'Allemagne a la meilleure part, la France, l'Angleterre et les autres contrées n'ont pas été sacrifiées; on nous mène jusqu'aux plus récents événements, jusqu'à la prise de Moukden, jusqu'au ministère Combes, jusqu'au *Coq rouge* de Hauptmann. Il y a des critiques à faire. Çà et là se glisse le chauvinisme, et les erreurs ne sont pas rares[1]. Mais quand on

1. Voici quelques fautes remarquées en courant. P. 37, Dumouriez voulait mettre sur le trône Louis XVII et non Louis-Philippe. — *Id.* Il avait négocié, non avec *Clairfait*, mais avec Cobourg. — *Id.*, ce n'est pas seulement l'humeur indépendante de Wurmser, c'est, comme on le dit p. 38, la politique prussienne qui arrêta Brunswick. — P. 40, Charlotte Corday n'avait pas été enflammée par les discours du seul Barbaroux. — P. 44, Linguet n'a pas été membre de la Constituante. — P. 45, Schneider était prêtre, et non « savant ». — P. 107, la guerre populaire du Tyrol est trop longuement développée. — P. 139, Soult et Masséna ne se sont pas

songe à la quantité de faits et de noms de toute sorte que renferme ce livre, quand on pense qu'il contient en raccourci toute l'histoire du monde de 1789 à 1904, on ne peut que louer M. Baldamus, le directeur de l'entreprise, et les trois rédacteurs de ce volume, MM. Moldenhauer, R. Friedrich et E. Lehmann.

A. C.

Berthold LITZMANN, **Gœthes Faust**, eine Einführung. Berlin, Fleischel, 1904. In-8°, 11 et 400 p., 6 mark.

C'est une suite de conférences faites par l'auteur et qui, comme il dit, traitent une série de questions qui s'imposent au lecteur sérieux. M. Litzmann fait d'abord une histoire du sujet : il étudie le *Faust* de Spies et trouve que l'auteur anonyme, a, malgré tout, compris le héros d'une façon toute nouvelle, « placé l'aventurier sur une nouvelle base psychologique »; pour la première fois, Faust « apparaît comme Titan ». Il juge que Marlowe a le mérite de représenter dans son Faust un homme qui a parcouru tout le cercle du savoir sans trouver satisfaction. Il loue Lessing d'avoir « rajeuni et creusé » le problème. Il insiste justement sur l'*Urfaust*; mais est-il bien sûr que Gœthe était « résolu en ce premier stade à faire vaincre Faust? » On ne peut du reste qu'approuver le commentaire du premier et du second *Faust*; M. L. n'est pas original ni profond; il développe un peu longuement sa matière et il fait trop de citations, trop d'analyses qui grossissent inutilement le volume; on sent qu'il a écrit pour le grand public. Mais il a de la finesse, du goût, de l'agrément, qualités que nous avons louées déjà dans son récent livre sur la lyrique de Gœthe, et il résume d'une façon intéressante et claire les idées exprimées par

---

déclarés avant le départ des Bourbons. — P. 159, Rouget de Lisle servait dans le génie, non dans l'artillerie. — *Id.*, quel blasphème que de nommer Vergniaud « le plat girondin! » (ou faut-il lire *glatt* au lieu de *platt*?). — P. 521, on n'a jamais appelé en 1870 l'armée que Mac-Mahon commandait en Alsace la *Südarmee*. — P. 523, la position de Mac-Mahon à Froeschwiller n'était pas du tout « fortifiée par tous les moyens de l'art, fossés, abatis, remparts, fils de fer », plût au ciel! — *Id.*, les Allemands n'ont pas à Froeschwiller lutté *quinze* heures! — P. 525, il est exagéré de dire qu'au 16 août, lorsque les Français comprirent que les Prussiens voulaient les renfermer dans Metz, ils combattirent avec le courage du désespoir pour percer les rangs de l'ennemi, et que nul ne déploya alors plus de courage personnel que Bazaine. — P. 527 et 537, quelle erreur de dire que la sortie du 26 août prouve le talent d'organisation de Bazaine et que l'absence d'excès et d'émeute pendant le blocus de Metz témoigne favorablement de la conduite militaire du maréchal! — P. 537, Cremer (et non *Cramer*) n'était pas simplement « un républicain fanatique de la Lorraine »; il était capitaine d'état-major. — P. 542, la bataille du Mans est à peine mentionnée. — P. 589, on ne peut ranger Sealsfield parmi les écrivains suisses. — Lire : p. 41 Rebecquy, p. 48 Meda, p. 57 Merlin, p. 89 et ailleurs Yorck, p. 536 Lipowski, p. 537 Bossak-Hauké, p. 542 Lombron, p. 543 Audemer, p. 697 Baraguey, p. 698 Barodet, au lieu de *Rebequi*, *Meder*, *Martin*, *York*, *Lizomsk*, *Losack-Haucke*, *Lampron*, *Audamer*, *Baragnay*, *Larandet* (!).

ses devanciers. On louera son appréciation du second *Faust*; il y remarque les traces de l'âge, mais il y trouve aussi une abondance de beautés poétiques. Cette « introduction » à l'œuvre de Gœthe n'est donc pas négligeable.

A. C.

Max MARTERSTEIG, **Das deutsche Theater im XIX Jahrhundert, eine kulturgeschichtliche Darstellung.** Leipzig, Breitkopt und Haertel. 1904. In-8°, XVI et 735 p. 15 mark.

Faut-il se donner le facile plaisir de relever les erreurs inévitables contenues dans ce gros volume [1]? Faut-il insister sur les défauts d'une introduction trop considérable et qui remonte trop haut? Faut-il remarquer que la matière traitée par l'auteur était si considérable qu'il n'a pu toujours consulter les sources et qu'en voulant tout dire, en s'efforçant de n'oublier aucun détail de l'histoire théâtrale du XIX^e siècle, il néglige ou du moins ne met pas en relief les grandes vues d'ensemble, qu'il est souvent confus, désordonné? Faut-il dire encore qu'on ne peut partager tous ses jugements? Mais on doit reconnaître en même temps le patient labeur de M. Martersteig, l'étendue de ses recherches, son vaste savoir. Il connaît bien l'histoire du théâtre et il sait marquer en traits caractéristiques le talent des auteurs et des acteurs. Il entre volontiers et avec compétence dans le détail technique. Il a composé de bons chapitres sur Gœthe et le théâtre de Weimar, sur Hebbel, sur Laube, sur Dingelstedt, sur l'opéra de Wagner, sur Ibsen, etc. Le livre renferme une foule d'appréciations utiles, de rapprochements intéressants, de faits curieux, et, bien qu'il soit trop long et assez mal composé, il contient tant de choses (la bibliographie compte six pages pleines et l'index, trente pages en deux colonnes) que nous le recommandons très vivement à quiconque veut étudier de près l'histoire du théâtre allemand au XIX^e siècle.

A. C.

L.-P. BETZ. **La littérature comparée,** Essai bibliographique, introduction par Joseph Texte. Deuxième édition augmentée, publiée avec un index méthodique par Fernand BALDENSPERGER, professeur à l'Université de Lyon. Strasbourg, Trübner, 1904. In-8°, XXVIII et 418, 6 mark.

Il faut remercier M. Baldensperger de cette deuxième édition du Betz qui s'arrête à 1903. Les études de littérature comparée avaient, depuis la première édition, bénéficié d'une faveur toute particulière. M. B. ne s'est donc pas contenté de faire au travail de Betz quelques modifications et rectifications de détail; il y a apporté de précieuses

---

1. Nous n'en citerons qu'une. P. 627, *Gute Schule* de Hermann Bahr — cette œuvre bizarre dont le héros s'enthousiasme pour le vert d'une sauce de saumon, le plus doux vert qu'il ait vu, et s'écrie que l'amour est l'école de la sagesse et qu'il ne faut rien prendre au sérieux que soi-même, — est un roman et non une pièce.

et nombreuses additions, et après avoir résolument sacrifié un chapitre commencé par Betz sur le christianisme dans la littérature, il a rédigé un chapitre nouveau et très utile, la *Stoffgeschichte*, l'histoire des principaux motifs, thèmes et types littéraires d'origine religieuse, légendaire ou traditionnelle. Enfin, il a remplacé l'index des noms d'auteurs par un index méthodique. Cette publication s'ajoute dignement aux excellentes études du jeune professeur sur *Gottfried Keller* et *Gœthe en France*.

A. C.

Précis de l'histoire de l'art, par C. Bayet. Paris, Picard et Kaan, 1905. In-8°, 462 p.

On ne peut que souhaiter le succès à cette nouvelle édition entièrement refondue. C'est un volume très élémentaire, destiné à ceux qui veulent savoir de l'histoire de l'art, non le détail, mais le gros. M. Bayet a su atteindre le but. Il ne donne que des notions d'ensemble; il n'accumule pas les faits et n'énumère pas les noms ; il ne mentionne que les travaux et les œuvres qui représentent une époque avec le plus d'éclat et de sincérité; il montre avec une saisissante brièveté le développement de l'art chez chaque peuple, les influences que cet art a subies, ses caractères particuliers. M. Bayet a même dressé une bibliographie, qui n'indique naturellement que les ouvrages généraux. Des gravures, au nombre de 230, simples, suffisantes, contribuent à rehausser la valeur et l'utilité de cet excellent *Précis*.

A. C.

— M. Paul Regnaud, professeur à l'Université de Lyon, a publié (Paris, Guilmoto. In-8°, 128 p.) une *Esquisse de l'histoire de la littérature indo-européenne.* « Ces notes rapidement ébauchées, dit l'auteur dans un avertissement, ont pour but de signaler certaines lacunes, non sans importance, dans l'histoire des développements de l'esprit humain ; d'autres synthétistes, moins pressés par l'aiguillon de l'âge, viendront, je l'espère, les ranger en meilleur ordre, les compléter, et, s'il y a lieu, les amender. »

— En une brochure de 68 pages, M. Axel W. Ahlberg, un professeur de Lund, dont nous avons déjà signalé (1902, I, p. 106 et 477) des publications sur la métrique latine, donne aujourd'hui sous le titre de *Studia de accentu latino* une courte réfutation du livre de M. Vendryes sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin. Cinq chapitres : *de testimoniis veterum grammaticorum* (M. A. prend, autant qu'il le peut, leur défense); *de testimoniis quae ab ipsa lingua petuntur; de versificatione; de accentu circumflexo; quae sit ratio inter « accentum trium syllaborum » et « accentum praehistoricum » quaeritur.* Le latin est clair, clair aussi l'exposé ; le ton de la polémique courtoise. Bonne critique des témoignages anciens et beaucoup de remarques ingénieuses et originales. P. 6, l. 16, lire depri*m*itur. A la l. 18, après *sursum*, ajouter *est*. P. 18 avant-dern. l. lire : paenulti*ma*; P. 43, l. 18, lire redo*leat*, P. 47, l. 11, verbotim (?) etc. Références nombreuses aux publications récentes sur le sujet. Les indications bibliographiques ne me paraissent pas suffisantes. — E. T.

— M. Carlo Pascal, professeur à l'Université de Catane, vient de réunir en un volume (177 p., in-8°, Firenze, Le Monnier, 1905) intitulé : *Graecia capta; Saggi sopra alcune fonti greche di scrittori latini*, divers articles qui ont paru depuis 1900, dans la Rivista, Atene e Roma, Studi di Filologia ou d'autres revues italiennes; les auteurs latins visés sont Ennius, Lucilius, Catulle (LXIV et LXXVI), Lucrèce, Cicéron, Virgile, Ovide, l'*Ætna* et Rutilius : bref presque toute la suite des poètes. Les articles ont été remaniés, complétés et une partie du livre est inédite. L'idée d'ensemble se dégage assez bien : comment, sous l'influence de la pensée grecque, se sont développées, dans la poésie latine, les antiques légendes, d'Enée à Hélène, et aussi ce motif poétique, si fréquement repris, qu'il faut se hâter de jouir de la vie qui nous est donnée, brève et caduque comme est notre condition. M. P. s'excuse de n'avoir pas traité son sujet à fond ; il est, pour nous, très agréable de connaître ces vues ingénieuses, quelle que soit la forme que l'auteur ait choisie, et d'avoir la suite des études consacrées aux légendes primitives de Rome comme à Virgile et à Lucrèce. Les réserves de détail que nous pourrions faire, ne diminuent en rien la valeur de l'ensemble. — E. T.

— Nous venons seulement de recevoir un extrait de la « Rivista Italiana per le scienze giuridiche » (XXXIII, fasc. 3) de Turin, 1902 : Dott. Giorgio del Vecchio : *il sentimento giuridicho*, une quinzaine de pages très abstraites et très solennelles. — E. T.

— La librairie Freytag-Tempsky nous envoie : *Römische Elegiker* (*Catull, Tibull, Properz, Ovid*) *in Auswahl für den Schulgebrauch*, herausgegeben von Prof. Dr Alfred Biese, Gymn. dir. in Neuwied a. Rh. Zweite verbesserte und vermehrte Auflage. 1m 20). Dans la préface commune à la première et à la seconde édition, l'auteur remarque que nous négligeons trop dans nos classes les poètes lyriques, les modernes comme les anciens, en perdant par là un des meilleurs moyens d'action sur de jeunes esprits. Pour M. B., Horace est le plus grec des poètes romains; le vrai poète lyrique, à Rome, est Catulle et c'est à lui qu'il faut faire la bonne part et réserver la place d'honneur dans un recueil d'élégiaques. D'après ces principes, Catulle est ici représenté par 39 morceaux, Tibulle et Properce par 8 poèmes, Ovide par 15. Le texte est, pour les élégiaques, celui de Haupt-Vahlen, pour Ovide, celui de Merkel-Ehwald. Après le texte, 28 pages de très courtes notes explicatives. En tête les biographies (9 p.), et, en une page, la table des mètres de Catulle. Pour l'imitation de Sapho (Catulle LI), le grec est donné à côté du latin. Il n'y a pas lieu de quereller l'auteur sur tel ou tel détail. Je crois que son livre bien conçu doit rendre des services. — E. T.

— Nous avons reçu une plaquette de M. Salvator Polizzi : *Quistioni di retorica in Cicerone*. Dissertazione di Laurea premiata al concorso « Lattes » della regia Accademia scientifico-letteraria di Milano; Catane, Galati, 1904, 76 p. gr. in-8°. Pas de table des matières, et nous ne voyons pas clairement comment a été proposé le sujet de ce concours. L'auteur nous conduit de la Rhétorique à Hérennius aux Topiques, en passant par une énumération des figures de pensée et des figures de mots. Il attache beaucoup d'importance à la terminologie, aux créations de Cornificius, aux remaniements, pas toujours heureux, malgré force essais, de Cicéron; je doute que ce soit là, dans le sujet, ce qui nous intéresse le plus. Et de même M. P. relève avec minutie les différences de doctrine qui séparent les *Partitiones* et les Topiques des autres ouvrages, sans oser conclure nettement contre l'authenticité de ces petits traités. Discussions fort oiseuses suivant moi; mais on doit beaucoup passer aux débutants. Pourquoi écrire

cependant partout : *la* Topica, alors que, dans Cicéron, le mot est toujours un pluriel neutre? L'impression est des plus défectueuses. Dans le grec presque toujours les accents et les esprits manquent ou sont mis de travers jusque dans les titres de chapitre (p. 22, etc.). — E. T.

— Dans la *Revue* du 4 mars de cette année (p. 179), je signalais une brochure de M. Giov. Ferrara sur un passage de l'*Agricola* : *La forma della Britannia*. L'auteur est revenu sur ce sujet pour présenter, comme lecture, à l'Institut de Milan une nouvelle étude de « sémantique latine » sur le mot *Scutula* (19 p.). Au bas de la première page et à la deuxième, écrire : *Gauckler*. — Le même auteur publie à Pavie, chez Rossetti, une plaquette sur la technique du vers dans la *Laus Pisonis* attribuée à Calpurnius Siculus (46 p. gr. in-8°). Il en résume à la fin de l'Appendice les conclusions en trois tableaux statistiques très clairs. On aurait là, suivant la mode du jour, une source nouvelle d'arguments pour discuter la question de l'identité de l'auteur des Églogues et du Panégyrique. Avant l'étude elle-même, un bon résumé de l'état de la question et des idées et des arguments de Haupt et de Schenkl avec toutes les objections de détail auxquelles, suivant M. F., elles donnent lieu. Passim toutes sortes d'excellentes remarques; dans le nombre, celle-ci qui prime les autres; que les statistiques dont on a fait tant de bruit, prouveraient ici plutôt contre l'identité et mèneraient aux plus étranges, aux plus fausses conclusions, M. F. croit reconnaître Sénèque dans le Mélibée des Églogues; il ne croit pas que Culpurnius soit l'auteur du Panégyrique. — É. T.

— M. Ernest Lommatzsch, professeur à l'Université de Fribourg en Brisgau, connu jusqu'ici par des *Quaestiones Juvenalianae*, 1896, et par un Lexique de Pétrone, 1898, donne dans la Bibliothèque de Teubner la *Mulomedicina* de Végèce xlii p. et 342 p. *Capitula*, *Indices*, apparat, le tout approprié aux exigences de notre temps. L'édition de Schneider (Leipzig, 1795) était très bonne pour le sien et a rendu des services; mais nous en sommes cette fois délivrés. Dans l'introduction, l'étude sur les manuscrits, sur le rapport entre la pleine et la courte recension, et sur les sources de l'auteur, est claire et soignée. La peine qu'a prise l'éditeur, est d'autant plus digne de reconnaissance que, malgré les parties intéressantes que contient l'ouvrage, on devine que dans un travail comme celui-ci, la lassitude doit venir assez vite. Nous avons maintenant du livre un bon texte et une base solide pour les études de lexicologie ou autres auxquelles il peut donner lieu. — É. T.

— On a beaucoup discuté, dans ces dernières années, sur l'origine du mythe et du nom de Cerbère (voir Saglio, *Inferi*, p. 503). Est-il ou non un dérivé du Çavala védique? Max Müller soutenait l'affirmative. Le petit livre que nous venons de recevoir (41 p. in-12, Chicago et Londres, 1905) de M. Maurice Bloomfield, professeur de sanscrit et de philologie comparée à l'Université de John Hopkins : *Cerberus, the dog of Hades, the History, of an Idea*, dédié à la mémoire de Max Muller, reprend la même thèse avec un effort pour la rajeunir. En tête une peinture de vase empruntée à Baumeister (I, fig. 730, p. 663). Le développement est fait du point de vue des études sanscrites, surtout telles qu'elles existent en Amérique. Les hypothèses différentes, qu'on a développées pour expliquer le mythe, sont entièrement laissées de côté, et M. B. n'amorce même pas la moindre bibliographie; cela n'est pas fait pour donner plus de force à sa thèse. — É. T.

— Permettre par un petit manuel d'éviter la confusion des homonymes, dans le latin classique, comme dans une langue moderne, voilà une idée qui convenait à un maître Américain et que vient de réaliser, à Boston (Sanborn et C°), M. George B. Hussey, Ph. D. (J. H. U.), dans son petit in-12, 179 p. : *A Handbook of latin*

Homonyms comprising the Homonyms of Caesar, Nepos, Sallust, Cicero, Virgil, Horace, Terence, Tacitus and Livy : οὐ πόλλ' ἀλλὰ πολύ. Liste alphabétique des homonymes, portant la quantité, avec indication des cas, etc., traduction, références précises, sans prétention à être complet. Le livre contient de plus quelque chose qui me paraît fort ingénieux et des plus utiles, c'est au bas des pages, la série des homonymes « incomplets » ou autrement des mots qui pourraient être doublés d'après les flexions régulières, mais qui, en fait, ne le sont pas dans les auteurs indiqués. Je supprime, comme ayant peu d'importance, les critiques que je ferais, par exemple au choix des éditions dont plusieurs sont surannées, et je souhaite sincèrement la bienvenue à ce curieux petit livre. — É. T.

— M. Edmund Gosse dont l'histoire de la littérature anglaise est bien connue, a écrit l'introduction de trois comédies de Sheridan, éditées par la librairie Heinemann de Londres (*The Rivals, The School for Scandal, The Critic*, 6 d.). Ces petits volumes cartonnés sont d'un format commode et d'une impression soignée. Leur prix modique les rendra populaires. — Ch. Bastide.

— Nous recevons la traduction italienne de l'excellent ouvrage de M. Spingarn (*La critica litteraria nel Rinascimento*. Bari, 1905, Laterza et figli, 4 l.) Nous avons rendu compte il y a quelques années de l'original anglais au moment de sa publication. L'auteur a profité de cette nouvelle édition pour revoir son travail, le corriger et l'augmenter. — Ch. Bastide.

— Le travail récent de Mlle G. M. Merlette est ce qu'il a paru de plus complet en France sur Mrs. Browning (*La vie et l'œuvre de Elizabeth Browning*. Paris, Colin, 1905, 365 pp.). Non seulement la vie de cette célèbre femme-poète est étudiée avec le plus grand soin, mais ses œuvres, même les plus insignifiantes, ont eu les honneurs d'une analyse. Elles sont d'ailleurs appréciées avec un jugement sain et un goût sûr. Les traductions sont d'une remarquable exactitude. Parmi les thèses de doctorat d'Université dont nous avons rendu compte ici, le livre de Mlle Merlette figure à une place très honorable. — Ch. Bastide.

— Nous avons eu l'occasion de mentionner un poème de M. Adair Welcker. Il nous envoie aujourd'hui un recueil de nouvelles qui rappelle par certains côtés les productions humoristiques américaines (*For People who laugh*. Chez l'auteur, 214 Pine Street, San Francisco, 1905). Renouvelons l'observation déjà faite à propos du poème : ce recueil intéresse surtout une revue « jeune », à la recherche d'échantillons de littérature exotique. — Ch. Bastide.

— M. A. Pachelery dont nous avons signalé autrefois ici même le Dictionnaire phraséologique de la langue française, publie à Odessa (librairie Rousseau), le premier volume d'une *Anthologie des prosateurs et des poètes français* du xixe siècle qui paraît appelée à rendre de grands services aux étrangers. L'ouvrage est accompagné de nombreuses notes grammaticales et littéraires qui peuvent intéresser même nos compatriotes. Il est précédé d'une Introduction de M. Faguet qui sera pour lui la meilleure des recommandations. « M. Pachelery, dit M. Faguet, a beaucoup de patience et beaucoup de goût. Il connaît à merveille son xixe siècle et il l'aime de toute son âme. Il sait choisir, ce qui n'est pas un mince mérite. » M. Faguet fait remarquer avec raison que résidant à l'étranger, M. Pachelery se rend mieux compte du mérite relatif des œuvres. L'étranger, c'est une première postérité. Je joins bien volontiers mon suffrage à celui de M. Faguet. — L. Leger.

— Viennent de paraître les fascicules 4 du vol I et 1 du vol. V de la grammaire suédoise de A. Noréen (Gleerups, Förlag, Lund). Avec ce dernier fascicule commence la troisième partie consacrée à la sémantique.

— A signaler aux philosophes le 3e fasc. des publications de l'École supérieure de Göteborg contenant l'ouvrage d'Efraim Liljeqvist sur la théorie des valeurs de Meinong, *Meinongs allmänna Värdeteori*, un vol. in-8° de 229 p.

— *Rumänische Volkslieder aus der Bukowina, mitgeteilt von Dr Matthias* Friedwagner (Halle a. s. Max Niemeyer, 1905. Tirage à part de 34 p. in-8°). Nous saluons le petit recueil de chansons recueillies par MM. Friedwagner, professeur de l'Université de Czernowitz, chez les Roumains de la Bukovine comme les prémisses d'une collection future plus complète, en souhaitant, dans l'intérêt général des folk-loristes, une traduction française ou allemande. — L. P.

— Deux nouveaux fascicules, le LIe et le LIIe, du *Schweizerisches Idiotikon*, publié à Frauenfeld, chez Huber, par MM. Bachmann, Bruppacher et Schwyzer, contiennent l'un, les p. 1137-1296, de *pfand* à *quâdian* (fin de la lettre *p* et commencement de la lettre *q*), et l'autre, les p. 1297-1316 et p. 1-128 (feuilles 82-83 du tome V et feuilles 1-8 du tome VI, fin de la lettre *q* et commencement de la lettre *r*, de *ra* et *rau* à *rechning*).

— M. H. Omont nous donne : *Bibliothèque nationale, Nouvelles acquisitions du département des manuscrits pendant les années 1903-1904, inventaire sommaire* (Paris, Picard, 1905; 69 pp. in-8°). Parmi ces acquisitions, il faut signaler : des diplômes carolingiens, une bulle sur papyrus de Benoît VIII, treize manuscrits de Brantôme donnés par Mme J. de Rothschild, des lettres autographes du connétable Anne de Montmorency, les papiers de Mariette, de Champollion le jeune, de La Porte du Theil, des lettres de Mme de Staël à Fauriel, la correspondance du comte de Tessé (originaux et copies, 1694-1713), les papiers de M. Thiers (l'inventaire sommaire laisse entrevoir la richesse de cette collection, qui ne peut encore être communiquée), les manuscrits d'Émile Zola, une copie des *Initia* recueillis par B. Hauréau, la correspondance de Jacquemont avec Mlle de Saint-Paul, le tropaire-prosier de Moissac, la correspondance de Musset et de Georges Sand, un cahier dérobé autrefois au ms. 9576 du fonds latin, etc. Une partie des acquisitions provient de la bibliothèque Phillips à Cheltenham. D'autres papiers (Musset, Jacquemont) ont été déposés après publication. C'est un excellent usage qui s'introduit ainsi, de remettre à la Nationale les documents qu'un heureux hasard a fait rencontrer et dont on a tiré parti. — P. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 29 septembre 1905.* — M. Leger achève la lecture de son travail sur le cycle épique de Marco Kraliévitch. Après avoir raconté les aventures et analysé le caractère du héros légendaire que se disputent les peuples balkaniques, il exprime le vœu qu'une Académie slave entreprenne un *Corpus* complet des chants et des traditions relatives à Marko.

M. Clermont-Ganneau reprend l'étude d'inscriptions grecques, romaines et médiévales recueillies dans la Syrie du Nord et publiées par MM. von Oppenheim et Lucas. Il démontre que plusieurs de ces textes, très mutilés, sont empruntés textuellement aux Psaumes et au Cantique des Cantiques, avec certaines variantes intéressantes pour l'exégèse. Il termine par l'examen d'une inscription des Croisades, en vieux français, relative à la construction d'une barbacane à la fameuse forteresse du Krat des Chevaliers, à l'époque de Nicole le Lorgne, grand-maître des Hospitaliers.

L'Académie délègue M. Joret à l'inauguration du monument élevé à Crécy en l'honneur de Jean de Luxembourg.

M. Maspero rend compte des travaux exécutés pendant l'année courante par le service des antiquités de l'Egypte, dont il est directeur, à Sakkarah, à Thèbes, à Edfou, à Philæ, etc., et sur les résultats des fouilles.

L'Académie déclare la vacance de la place de membre ordinaire précédemment occupée par M. Oppert, décédé il y a plus d'un mois.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 21 octobre. — 1905

F. BRUNOT, **Histoire de la Langue Française**, des origines à 1900, Tome I, De l'époque latine à la Renaissance. — Paris, A. Colin, 1905; un vol. in-8°, de XXXVIII-547 pages.

M. Brunot vient de rééditer, en les modifiant d'ailleurs d'une façon très complète, les articles qu'il avait publiés naguère dans l'*Histoire de la Langue et de la Littérature française* sous la direction de Petit de Julleville. Pour la période qui s'étend jusqu'aux environs de 1500, les chapitres primitifs n'avaient, si j'ai bonne mémoire, pas tout à fait deux cents pages ; le présent volume en contient plus de cinq cents, et voilà qui indique déjà quelle a été la refonte de l'ouvrage et quelles additions y ont été faites. Mais c'est là le côté matériel de la question : l'auteur n'a pas seulement revisé et complété son travail, il nous annonce dans sa préface qu'il a voulu en modifier dans une certaine mesure le caractère. Alors que les anciens articles étaient surtout destinés à ce que nous appelons en France le grand public, M. B. nous prévient que dans cette nouvelle édition il a cherché à faire « œuvre technique, à l'adresse, non plus de ceux qui veulent lire, mais de ceux qui veulent étudier ». C'est donc de ce point de vue qu'il est équitable de juger l'ouvrage, et je dois dire tout d'abord quel en est le plan général, quelles en sont les grandes divisions. Il se compose de trois livres, l'un ayant trait au latin vulgaire, l'autre à l'ancien français, et le dernier naturellement à la période moyenne de la langue (XIVe et XVe siècles). Ces divisions étaient tout indiquées, et je ne suis pas de ceux qui reprocheront à l'auteur d'avoir assez largement traité la question du latin parlé ; il a hésité, dit-il, à le faire, mais j'estime pour ma part qu'il a eu grandement raison de ne pas s'abstenir. A mon avis, un historien de la langue française qui se dispenserait de retracer l'évolution du

latin depuis le jour où les négociants, les soldats, les colons l'ont importé en Gaule, manquerait à un devoir essentiel et se priverait du même coup de toute base un peu solide. Dans quelles proportions et d'après quelle méthode cette question des origines doit-elle être traitée, ceci est autre chose. Le second livre contient l'exposé des faits relatifs à l'ancien français, mais à vrai dire le XIII[e] siècle y forme une section à part et une sorte d'appendice : ceci peut se justifier par bien des considérations, et il est certain que depuis 1250 surtout la langue a subi des modifications très spéciales. En revanche, M. B. a fait un bloc de tout ce qui s'est passé entre l'an 700 et l'an 1200, et je ne sais trop s'il a eu raison, quoique ces questions de coupures à pratiquer soient toujours très embarrassantes et forcément assez artificielles, puisque l'évolution est continue, et que c'est de cette continuité qu'il s'agit de donner l'impression. Je crois bien cependant qu'il y aurait quelque avantage à distinguer une période romane primitive de l'ancien français proprement dit, ce dernier commençant vers le milieu du XI[e] siècle, et pouvant au besoin être prolongé jusqu'à l'époque de Philippe le Bel : il me semble qu'en opérant quelque subdivision de ce genre, on arriverait à faire ressortir plus fortement ce qu'a été à un moment donné ce système linguistique, quels en étaient les mérites et les défauts. Rien à dire du troisième livre, qui réunit très légitimement le XIV[e] et le XV[e] siècles, et qui a le grand mérite de présenter une étude d'ensemble sur cette période de transition toujours un peu sacrifiée. Dans chacune des trois parties ainsi délimitées, M. B. a cru devoir procéder avec une absolue uniformité : c'est-à-dire qu'à côté de certains chapitres plus généraux consacrés à des considérations historiques (ce sont ordinairement ceux de l'ancien ouvrage), nous y retrouvons toujours une sorte de grammaire où les faits sont classés dans le même ordre, phonétique, morphologie, syntaxe, vocabulaire (sémantique et formation des mots). Il est certain que cet ordre invariable des matières ôte au livre un peu d'imprévu, et ne permet pas de mettre toujours suffisamment en relief les grands faits qui caractérisent une époque donnée ; mais d'autre part il communique à l'ensemble cette rigueur didactique que l'auteur a recherchée avant tout; il permet de le consulter d'une façon commode, et de profiter des renseignements bibliographiques abondants qui se trouvent au bas des pages (quelquefois dans le texte même), renseignements qui ne comprennent pas seulement des renvois aux ouvrages de fond, mais encore à des articles de revues et à une foule de thèses allemandes. Cette bibliographie ainsi disposée sera évidemment d'une grande utilité, elle contribuera à faire atteindre au livre le but que M. B. s'est assigné avec une modestie excessive, celui de « servir pendant quelques années de point de départ à des études qui feront progresser et renouvelleront la science ». Cela étant, et puisque d'autre part je viens d'indiquer la disposition géné-

rale de l'ouvrage, je ne vois plus guère que des critiques de détail à lui adresser. Elles seront assez nombreuses, mais ce n'est là qu'une apparence, si l'on songe à la masse des faits et des exemples ici allégués ; elles prouveront en tout cas à l'auteur que j'ai lu son livre avec toute l'attention qu'il mérite, et il en tiendra compte dans la mesure où il le jugera bon, pour une édition subséquente.

Je suis l'ordre des pages, c'est encore le plus simple, et tout autre classement serait assez inutile. P. 55, M. B. dit que le latin parlé en Gaule n'a dû aucune de ses formes au celtique : je persiste à croire qu'une influence de ce genre se reflète plus ou moins dans notre ancienne déclinaison. P. 63, il n'est pas tout à fait exact de dire que le « français actuel » dans *fille* et autres mots analogues possède une *l* mouillée. Les faits relatifs à *dy* et *z* sont présentés à la p. 71 dans un certain désordre et d'une façon peu nette ; en réalité la destinée de ces phonèmes a été différente dans les diverses parties de l'Empire, et il en est ainsi à plus forte raison du groupe *ct*, sur lequel il ne suffit pas de dire (p. 73) que *factu* devient *faχtu*. Où se passe tout cela ? Voilà ce qui n'est point indiqué ici avec la précision nécessaire, car l'auteur — sans toujours nous en avertir — a considéré l'évolution phonétique du latin tantôt seulement en Gaule, tantôt dans une aire beaucoup plus vaste. Un peu confus par rapport à l'espace, l'exposé le devient aussi quelquefois par rapport au temps : ainsi je ne concéderai pas que les faits signalés à la p. 80 donnent une idée juste de ce qu'était devenue au VI[e] siècle la déclinaison latine dans le langage parlé ; la disparition des cas était déjà bien plus avancée que M. B. ne semble le croire P. 85, il ne faudrait pas dire qu'on a peu d'exemples jusqu'au V[e] siècle de la substitution du réfléchi au passif : que sont en effet les phrases comme celle de Virgile *clamor se tollit ad auras?* Et il n'est pas vrai non plus que *fuit* pour *est* dans les périphrases passives n'apparaisse que chez Grégoire de Tours : on en a déjà des exemples dans Plaute et chez bien d'autres auteurs entachés de vulgarisme. Quant à une forme *venutum*, qui semble s'être produite « dès cette époque », de quelle époque encore une fois s'agit-il ? L'article publié naguère par Zimmermann, dans l'*Archiv* de Woelfflin (XIII, 130), apporte sur ces participes des précisions dont il n'est pas tenu compte ici. A la p. 88 il est question des verbes inchoatifs, mais je ne trouve pas indiquée la combinaison essentielle dans laquelle on les a fait entrer pour maintenir l'accent sur la flexion. P. 95 (et p. 100 au bas) tout ce qui est dit à propos de *ab* se rapporte au latin écrit, non point à la langue parlée où cette préposition n'existait plus. Il y a du tour *nesciendo quae petere*, cité à la p. 99 d'après Fortunat, des exemples notablement antérieurs, entre autres dans l'Histoire Auguste ; quant à l'exemple de Sidoine allégué un peu plus bas, il n'illustre pas la théorie en question. La liste dressée à la p. 105, pour prouver que le latin vulgaire se servait de certains termes encore

existant en ancien français, donnerait lieu à quelques remarques : *ate* ne doit point venir de *aptum* (peut-être représente-t-il *apta* ?) ; *buccina* n'aurait pas donné *buisine*, c'est *bucina* qu'il faut écrire ; *hoir* ne répond pas à *heredem*, mais à la forme raccourcie *herem* qui est d'ailleurs attestée ; le vfr. *juise* est vraisemblablement un mot savant ; quant au verbe *muer*, il n'est pas ici à sa place, puisque le français moderne s'en sert toujours, etc. A la p. 116, M. B. émet l'opinion que le suffixe *-ittus*, *-itta* serait d'origine celtique : sur quelles preuves s'appuie-t-il ? Et en tout cas il ne faut pas oublier que ce suffixe, surtout sous sa forme féminine, apparaît dans les inscriptions de toutes les régions de l'Empire. P. 119 *incumulare* est donné à tort comme l'ancêtre de *encombrer*, qui, lui, doit être d'origine gauloise.

Voici d'autre part quelques-unes des observations que j'ai faites sur le livre II, relatif à la période de l'ancien français. C'est par une erreur de rédaction sans doute qu'il est dit à la p. 140 que « *manatiat* explique le français *menace* mieux que *minatiat* » : tout ce qu'on peut constater c'est que ce *manatiat* des Gloses de Reichenau est d'accord avec le *manatce* d'Eulalie, et une forme *manacier* fréquente aussi dans nos anciens textes. P. 185, la particule superlative, ordinaire sinon constante en ancien français, est *molt ;* c'est elle, et non point *très*, qui devrait être citée en première ligne. Les formes verbales relatées à la p. 199 paraissent sujettes à caution : pour expliquer *j'ai* par exemple, ce n'est pas de *avyo* qu'il faut partir, mais de *ayo* du reste attesté par d'autres langues romanes ; comme la forme française est *je puis*, non pas *puiz*, ce n'est pas *potyo* qui a été l'ancêtre, on a dû dire *possio* au nord de la Gaule. P. 213 la formule d'atténuation *puet cel estre* est donnée comme antérieure à *espoir :* mais cette dernière qui représente *spero*, incise déjà usuelle en latin, a dû se transmettre au français d'une façon ininterrompue. C'est par inadvertance qu'il est dit à la p. 216 « *lorsque* et *quant* sont les conjonctions temporelles les plus usitées » : je ne crois pas qu'on ait d'exemples sûrs de la première avant le XVIe siècle ; et je ne dirais pas non plus que la conjonction *que* continue directement *quod*, car il faut au moins citer l'intermédiaire *quid*. Ce à quoi je consentirai bien moins encore, c'est à la théorie esquissée p. 219 en ces termes : « On a formé des combinaisons pour se passer de moyens d'expression qui disparaissaient. » Tout ce que nous savons sur l'évolution des langues parle contre une telle façon de voir : ce n'est pas pour réparer des ruines que les hommes ont inventé de nouveaux procédés, ce n'est pas pour suppléer les flexions disparues qu'on a eu recours aux prépositions ; en réalité les flexions sont mortes parce qu'on s'est servi des prépositions. P. 236 M. B. dit qu'en prenant une valeur factitive un verbe comme *morir* en est venu à signifier « tuer », mais il est forcé de faire plus bas une restriction, et la vérité c'est

que, si l'ancien français a dit dans ce sens *il a mort mon pere*, on n'a jamais dit cependant *il muert mon pere;* ce sont les temps composés qui seuls ont pu être employés de la sorte. Le tour *fait querre son enfant* est signalé p. 249 comme étant une « nouveauté de la syntaxe française » : c'est en tout cas une nouveauté qui apparaît en latin vers la fin de l'époque impériale, et de là s'est répandue un peu partout. P. 261, je ne sais pas s'il est tout à fait exact de voir dans le *monstrum hominis* de Térence l'antécédent de l'ancien français *le pullent de cors*, puisque dans ce dernier groupe le premier terme est un adjectif. Parmi les préfixes cités à la p. 286, il est probable que *foris* et *minus* pour aboutir aux formes françaises *for-* et *mes-* ont subi l'influence de préfixes germaniques analogues, et il n'eût pas été mauvais de rappeler le fait. Quant à l'expression *venir a chief* signalée à la p. 289 parmi les locutions créées en ancien français, elle remonte au moins jusqu'à Frédégaire (*Filo filabo de quem Iustinus imperator nec agusta ad caput venire non possit.* IV, 65), et sans doute plus haut encore, car l'italien dit aussi *venire a capo.* Dans le chapitre relatif aux dialectes il est dit p. 306 qu'en provençal le *t* intervocalique s'est affaibli en *d*, puis en est resté à cette étape (*redon* = *rotundum*) : comment l'auteur peut-il supposer après cela que le *d* de *veder* avait encore sa valeur ordinaire à l'époque du Boèce ? Il est trop évident que, s'il en était ainsi, *redon* serait devenu *rezon* en même temps que *veder* passait à *vezer*, et c'est un parallélisme qui s'impose. La vérité, c'est qu'en dépit de l'orthographe le *d* de *videre* a dû prendre un son fricatif dans le sud de la Gaule de très bonne heure, pendant l'époque impériale; plus tard lorsque, vers le VIe siècle, le *t* de *rotundum* s'est affaibli, cette tendance ne se faisait plus sentir, et voilà pourquoi le *d* de *redon* est resté explosif. A propos des dialectes de la langue d'oïl, M. B. cite naturellement la phrase classique de Roger Bacon, la division traditionnelle en français, picard, normand, bourguignon (*quae apud Gallicos et Picardos et Normannos et Burgundos multiplici idiomate variatur*. Op. Maj. III, 1), et il ajoute que « depuis on a reconnu d'autres groupes ». Il serait temps peut-être de rectifier cette citation qui passe de livre en livre, et sur laquelle Fallot avait jadis fondé les divisions de son ouvrage inachevé. Je vois dans la dernière édition de l'*Opus Majus* (édit. Bridges, 1900) qu'entre les mots *Burgundos* et *multiplici* la plupart des manuscrits ajoutent *et caeteros* : ceci donne un sens assez différent, et semblerait indiquer que le moine du XIIIe siècle distinguait déjà des nuances dialectales très nombreuses, quoiqu'il se soit contenté d'énumérer par leurs noms les plus saillantes. J'ajoute encore, à titre d'*erratum*, que les renvois donnés p. 339 au texte de Joinville ne sont pas exacts; il ne faudrait pas non plus p. 345 rapporter un exemple de Crestien au XIIIe siècle, alors que p. 257 un exemple du Ménestrel de Reims se trouve rapporté au XIIe siècle.

Je m'aperçois qu'en s'accumulant ces menues observations m'entraînent bien loin. J'en ai cependant quelques-unes encore à présenter sur le livre III : j'ai déjà dit que M. B. avait rendu un véritable service, et dont nous devons le remercier, en donnant un résumé complet des faits relatifs à cette période moyenne. P. 452, parmi les nouvelles locutions conjonctives du xiv^e et du xv^e siècle, il n'aurait dû citer ni *combien que* ni *comment que* : la première est déjà fréquente au xiii^e siècle, comme le prouvent les exemples recueillis par Littré ; quant à la seconde, elle se trouve dans le Roland, dans les chansons de Couci, etc. P. 458, à propos d'un exemple tiré de Commines (*pour se oster*), il est constaté qu'au xv^e siècle *se* commence à remplacer *soi* devant les modes impersonnels : mais c'est là une remarque qui devrait être étendue aux pronoms autres que le réfléchi, et de plus en se reportant à la p. 228 on ne voit pas qu'il y ait été question des formules comme *por moi vengier*, dont l'emploi est si caractéristique pour toute la période de l'ancien français. C'est peut-être une des lacunes les plus graves du livre, où je ne me rappelle pas cependant avoir trouvé non plus d'indications bien nettes sur les complexus du type *si-m, jo-l*, etc. et sur l'histoire de leur résolution. A la p. 472, M. B. déclare que pendant le xiv^e siècle « l'interrogation indirecte reste encore fidèle au subjonctif » : cela n'a guère de sens, car à la p. 250 il a été dit au contraire que dans notre ancienne langue, comme dans le latin de la décadence, le mode employé n'était plus le subjonctif, et c'est cette affirmation qui est la bonne. Les faits du moyen français ne peuvent guère se rapporter qu'à une influence savante. Je vois aussi un peu plus bas qu'à la même époque « le subjonctif demeure usuel dans les comparatives » (*vous m'offrez plus que je ne vaille*) : il a été démontré, semble-t-il, que cet emploi du subjonctif était un trait dialectal, appartenant à la Picardie, à la Wallonie, à la Lorraine, et les exemples ici allégués étant tous les deux de Froissart ne sont pas pour démentir cette théorie. A propos du tour *pensez-vous point?* signalé à la p. 479, il faudrait examiner si *point* y a eu tout d'abord une valeur vraiment négative ; quant à des expressions comme *il regarde le* (p. 482), elles étaient déjà bien rares en ancien français. Enfin, relativement aux emprunts faits pendant le xv^e siècle aux langues étrangères, M. B. constate p. 511 qu'en dépit de la guerre de Cent ans l'anglais à cette époque a laissé chez nous peu de traces ; et je crois bien qu'il a raison, quoique M. Schœne ait cherché à démontrer le contraire. Pour l'allemand *frelore* (c'est-à-dire *verloren*) cité ici d'après le Pathelin, il est bien antérieur, car on le trouve déjà dans le Roman de Renard. — Je m'arrête, car j'abuse sans doute de la patience du lecteur, et du droit qu'on a de présenter des critiques de détail. Il n'y a en somme dans tout cela que de légères taches, et une revision attentive les fera aisément disparaître : fussent-elles plus nombreuses, le livre de

M. Brunot n'en reste pas moins solide, et répond déjà dans une large mesure au dessein que l'auteur s'est proposé en l'écrivant.

E. Bourciez.

Raymond Weil, **Recueil des Inscriptions égyptiennes du Sinai, Bibliographie, Texte, Traduction et Commentaire,** précédé de la Géographie, de l'Histoire et de la Bibliographie des Établissements Égyptiens de la Péninsule, Paris, Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, 1904, in-4°, VII-243 p.

Le *Recueil* du capitaine Weil est nécessairement provisoire, et l'auteur lui-même l'avoue dans sa préface. Il n'a pu utiliser les résultats de la mission de Bénédite, et, dans le moment même que son volume paraissait, il quittait Paris pour accompagner M. Flinders Petrie au Sinaï. Il a su dès le début qu'il serait incomplet par force et qu'il devrait recommencer son œuvre à peine l'aurait-il achevée.

Il a du moins traité avec une habileté souvent heureuse, les matériaux dont il disposait et qu'il avait recueillis dans les collections publiques. Le Musée Britannique l'a grandement aidé en lui communiquant les carnets et les autres papiers de Palmer et de l'expédition anglaise; Borchardt lui a confié ses copies de 1896, et le Dr Euringer lui a prêté ses estampages. Si l'on y joint les dessins exécutés à différentes époques par les contemporains de Champollion et de Lepsius, puis les transcriptions de Brugsch, on est tenté de penser que tant d'éléments indépendants lui offraient des facilités rares pour établir son texte. Par malheur, ces inscriptions tracées sur des roches mal planées et d'une pâte très ingrate, par des ouvriers inaccoutumés le plus souvent à ce genre de besogne, sont d'une facture si capricieuse et si incertaine que la lecture en serait douteuse, quand même elles n'auraient point souffert. Or, les tempêtes et le soleil du Sinaï ne les ont pas épargnées, et les Bédouins ou les chercheurs de trésor leur ont été cruels; ils les ont martelées, dépecées, déchiquetées à l'envi, et telle d'entre elles qu'on disait intacte il y a cinquante ans est à peu près détruite aujourd'hui. M. Weil a déchiffré tout ce qu'il a pu, et il a restitué beaucoup du reste par la comparaison des copies, mais il n'a pas réussi à nous rendre l'ensemble avec sécurité. L'examen sur place lui aura permis déjà de corriger son édition, et le récent transport au Musée du Caire d'une trentaine des inscriptions les fera entrer dans le domaine courant de l'Égyptologie : on pourra les collationner sans être obligé d'entreprendre un voyage coûteux du Caire à l'Ouadi Magharah.

La matière est classée chronologiquement, depuis les monuments des Pharaons thinites jusques à ceux des derniers Ramessides. Les plus intéressantes appartiennent à l'empire Memphite et au premier Empire Thébain. Les souverains thinites exploitaient déjà les mines

de la région, et eux-mêmes sans doute, ils ne faisaient qu'imiter les princes plus anciens du Delta ou les populations locales. Les Memphites travaillèrent plus régulièrement où les Thinites ne s'étaient aventurés qu'à l'occasion et sous eux la partie de la péninsule qui borde le golfe de Suez devint presque une colonie minière. La renommée du pays s'en accrut, gagna les contrées lointaines. Si vraiment le Magân des textes cunéiformes est le Sinaï actuel, on a chance de rencontrer des ex-votos chaldéens à côté des égyptiens. Sargon d'Aganî et Naramsin, voyant les bas-reliefs des Pharaons, n'auront pas manqué d'y ajouter les leurs, ainsi que les rois ninivites firent plus tard au Nahr el Kelb, près des stèles triomphales de Ramsès II. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, Sanofraoui a laissé sur les rochers la trace de son passage, et après lui Khéops, Sahourî, Anou, Assi, Menkaouhorou, les deux Pioupi. Notez que nous n'avons pas à coup sûr les noms de tous les souverains dont l'activité s'exerça dans cet endroit. Il est probable que, l'habitude prise, chacun des rois de la IVe, de la Ve et de la VIe dynastie chargea au moins une fois en son règne tel ou tel fonctionnaire d'aller exploiter un filon au pays du Mafkait : les inscriptions qui existent représentent le minimum de nos connaissances, mais il y a des chances pour que le nombre s'en accroisse considérablement. La XIIe dynastie recommença les travaux interrompus par les troubles de l'époque héracléopolitaine, puis il y eut une dernière recrudescence pendant le second empire thébain. M. Weil a essayé de classer exactement un certain nombre d'inscriptions qui appartiennent à l'une ou à l'autre de ces trois époques, mais dont la place n'était pas assurée dans la série. Il y a réussi souvent, mais quelques-unes ont défié ses efforts; ce ne sont, il est vrai, que des fragments de second rang. On peut affirmer sans exagération qu'à très peu près tout ce que le Sinaï nous a rendu jusqu'à présent figure dans son livre.

L'interprétation y revêt deux formes; celle de notes jointes à chaque monument, et où les particularités philologiques et archéologiques sont enregistrées tour à tour; celle de développements généraux qui précèdent le recueil des monuments. Les notes contiennent beaucoup d'observations qui sont excellentes et beaucoup de conjectures qui ne sont qu'ingénieuses. M. Weil y témoigne parfois d'une subtilité et d'une hardiesse qui l'entraînent un peu loin. C'est un défaut qu'on préfère à la timidité chez un débutant, mais dont on lui conseille de se débarrasser aussitôt qu'il le pourra. Faute de voir la difficulté, il a traduit fort bien plus d'un passage dont l'expression incorrecte aurait dérouté des savants plus versés que lui dans la grammaire, mais il a commis en revanche quelques erreurs graves : ce sont là toutefois questions de métier sur lesquelles j'aurais mauvaise grâce à m'appesantir ici. Les développements généraux sont très bons presque partout. Les lieux sont décrits et leur constitution géo-

logique est établie d'après les documents les plus sûrs. La Bibliographie est complète. L'histoire de l'occupation égyptienne, ou plutôt, car occupation est un mot trop fort, des apparitions égyptiennes dans les districts miniers de la péninsule est retracée avec un luxe de détails inusité. Le capitaine Weil s'est tiré fort adroitement d'une tâche ingrate, et il s'est assuré une bonne place parmi les Égyptologues de la génération qui se lève aux côtés des restes de notre génération.

G. MASPERO.

Ur-Marcus, von E. WENDLING. Tübingen, Mohr, 1905; in-8, 73 pages.
The Messianic Hope in the New Testament, by S. MATHEWS, Chicago, University Press, 1905; in-8, xx-338 pages.

Ce peut être une œuvre méritoire, mais ce doit être aussi une entreprise impossible que de discerner dans un livre tel que le second Évangile la provenance spéciale de tous les éléments qui sont entrés dans la rédaction. M. Wendling n'a pas hésité devant les difficultés et les risques d'une telle besogne; il nous sert Marc partagé entre trois écrivains : le proto-Marc (M^1), un rédacteur moins ancien, mais original en ses récits (M^2), et l'évangéliste. Un texte correctement imprimé nous montre ce qui revient à chacun d'eux. Les preuves à l'appui viendront plus tard, dans un ouvrage plus étendu. Il est possible néanmoins d'apprécier dès maintenant la valeur de cette dissection.

Il ne faut pas contester qu'elle soit légitime en principe. Marc n'est certainement pas un écrit homogène, et le travail de rédaction paraît avoir été assez complexe. Les moyens extérieurs de contrôle faisant défaut, c'est la seule analyse du livre qui permet d'entrevoir sinon de reconstituer l'histoire de sa composition. Sur plusieurs points les conclusions de M. Wendling s'accordent avec celles qu'ont déjà proposées d'autres critiques (MM. von Soden, J. Weiss, Wellhausen). Mais autant il paraît nécessaire et relativement facile de faire en gros la part des données originales et celle du travail rédactionnel, autant la distribution rigoureuse des éléments primitifs et des éléments secondaires paraît, en beaucoup de cas, sujette à caution.

On peut admettre, par exemple, que la section *Marc*, VI, 45-VIII, 26, a été insérée en cet endroit par l'évangéliste, quoique le procédé rédactionnel ait pu être moins simple que ne le suppose M. W., et que l'hypothèse de transpositions ne soit pas à écarter. Mais il n'est peut-être pas un récit de cette section qui n'ait dû être emprunté à une source antérieure : M. W. incline à penser que l'évangéliste a exploité pour l'histoire de Jésus marchant sur les eaux (VI, 45-52) un souvenir traditionnel concernant les apparitions du Christ ressuscité; l'hypothèse ne manque pas de vraisemblance, mais le rédacteur

paraît avoir utilisé plutôt un récit fixé qu'une tradition vague; la dispute sur l'ablution des mains (vii, 1-23) semble consister en un récit fondamental et une glose rédactionnelle; l'histoire de la Cananéenne (vii, 24-30) porte également des traces de retouche; la présence de deux récits de la multiplication des pains (vi, 32-44; viii, 1-9) s'explique mieux par l'emploi de deux sources écrites que par toute autre conjecture; la réponse aux demandeurs de signe (vii, 11-12) est une donnée traditionnelle que l'on peut sans difficulté rapporter au recueil des *Logia;* et l'on ne voit pas pourquoi l'histoire de l'aveugle de Bethsaïde (viii, 22-26) devrait être attribuée à l'évangéliste de préférence à M².

M. W. a une façon tout originale de traiter le récit de la confession de Pierre (viii, 27-ix, 1). Rattachant viii, 33 à 29, et 36-37 à 33, il obtient ce résultat merveilleux : Jésus proteste contre la profession de foi messianique de Pierre en appelant celui-ci Satan et en déclarant qu'il ne sert à rien de gagner l'univers si l'on se perd soi-même; ainsi Jésus ne voulait pas qu'on le crût Messie. On n'imagine pas un Christ d'une plus exquise modernité. Cependant viii, 31-33 est un morceau d'une parfaite unité, la prophétie de la passion, la protestation de Pierre et le blâme de Jésus s'enchaînant le plus naturellement du monde; viii, 34-38 complète la leçon au moyen de sentences dont le rapport avec les *Logia* ne paraît pas douteux; ix, 1, que M. W. attribue à l'évangéliste, est la suite naturelle de viii, 27-29 (30), l'ensemble de viii, 31-38 ayant été surajouté en commentaire de ce dernier récit; l'évangéliste a dû trouver toute rédigée l'histoire de la transfiguration, mais rien ne prouve qu'on doive l'attribuer à M² (à moins qu'on ne s'entende pour placer indistinctement sous ce sigle tous les récits qui ne sont pas du document fondamental ni du dernier rédacteur); le développement ix, 9-13 n'est pas non plus tout entier de l'évangéliste, car ix, 12*a*, 13 se détache assez nettement du contexte et fait une bonne suite à ix, 1.

L'on est tenté d'admettre, avec M. W., que l'indication : « deux jours avant la pâque » (xiv, 1), concernait primitivement le dernier repas de Jésus; mais, dans cette hypothèse, il serait plus logique de considérer le récit de l'onction (xiv, 3-9) comme inséré après coup, aussi bien que le récit concernant la préparation du festin pascal (xiv, 12-17); les paroles : « Ceci est mon corps, Ceci est mon sang », etc. (xiv, 22, 24), se présentent dans des conditions analogues. Le récit de Gethsémani (xiv, 32-42) n'aurait pas dû être considéré comme étant d'une seule venue, car il semble que deux rédacteurs y ont mis la main (la mention des trois apôtres vient en surcharge d'un récit où il était question des disciples en général); de même, le reniement de Pierre (xiv, 54, 66-72), dont le fond est de tradition et de rédaction primitives. L'histoire de Barabbas (xv, 6-15 *b*) a peu de chances d'appartenir à M². Toute l'histoire de la sépulture et de la décou-

verte du tombeau vide (XV, 48-XVI, 9), au lieu d'être attribuée à M², conviendrait peut-être mieux à l'évangéliste.

En somme, l'orientation générale de ce travail paraît fondée en critique, sauf la tendance qu'accuse le traitement infligé au récit de la confession de Pierre, sauf aussi le caractère un peu systématique, le cadre un peu étroit des conclusions. Sur les détails on pourrait discuter indéfiniment. Les grandes lignes, à savoir l'existence d'un document primitif de caractère solidement historique, de récits miraculeux et de sentences insérés ensuite dans cette ébauche, d'une élaboration rédactionnelle par un évangéliste pénétré des idées de Paul, semblent très défendables.

L'ouvrage de M. Mathews sur l'espérance messianique dans le Nouveau Testament comprend quatre parties : le messianisme juif, le messianisme de Jésus, le messianisme des apôtres et spécialement de Paul, le messianisme chrétien. La première partie est fort bien traitée, d'après les apocryphes de l'Ancien Testament. Les idées de saint Paul sont analysées de même avec exactitude. Les remarques sur la fraternité chrétienne, sur le mariage et la famille dans le christianisme primitif, sur l'attitude de ce christianisme à l'égard de la situation économique et politique du temps sont également satisfaisantes.

Peut-être y aurait-il quelques réserves à faire sur la partie centrale du livre, le messianisme de Jésus. La critique des Évangiles y est quelque peu insuffisante, on est presque tenté de dire complaisante. Il est assurément très commode de prendre comme indiscutables toutes les paroles qui sont attribuées à Jésus dans les trois Synoptiques, et celles qui, sans être dans Marc, se rencontrent dans Mathieu et dans Luc. Mais ce critère tout mécanique ne présente aucune garantie d'infaillibilité. Les Synoptiques n'étant pas des témoins indépendants, leur accord ne multiplie pas la force de leur témoignage. Par exemple, les prophéties de la passion et de la résurrection se trouvent dans les trois Synoptiques; mais, dans Matthieu et dans Luc, elles sont prises de Marc. M. M. n'ignore pas que la question du second Évangile est à l'étude; il pense qu'elle n'a pas encore été tirée au clair, et, en attendant, il se comporte comme si elle avait été résolue dans le sens le plus favorable. Cependant, si les prophéties de la passion et de la résurrection étaient dans Marc, ainsi que l'admet M. Wendling, un élément rédactionnel qui aurait pour objet de montrer le Christ prévoyant sa destinée, l'on devrait y regarder à deux fois avant de les employer à la reconstitution du messianisme de Jésus. Il est bien difficile aussi de suivre M. M. quand il reconnaît au quatrième Évangile une valeur historique assez considérable.

Que les premiers disciples, dès le jour où ils s'attachèrent à Jésus, aient été persuadés qu'il était le Christ, c'est ce qui ne s'accorde guère avec les vraisemblances ni avec le récit de la confession de

Pierre. Que Jésus lui-même, prêchant dans la synagogue de Nazareth, se soit donné comme le Messie, la description qu'on lit dans le troisième Évangile le laisse entendre, mais cette description appartient au rédacteur; qu'il ait enseigné la nécessité de sa mort pour le salut des hommes, une critique des textes un peu rigoureuse permet d'en douter; qu'il se soit attribué le titre de Fils de l'homme en tant que Christ modèle de la vie parfaite qui convient aux enfants du royaume, les documents n'autorisent guère à l'affirmer, et l'emploi de ce titre paraît avoir été plus restreint qu'une première lecture ne le fait supposer; qu'il ait eu conscience d'être « une incarnation divine », c'est-à-dire « une personnalité constamment, exceptionnellement et souverainement remplie de la personnalité divine », l'assertion ne semble guère plus exacte au point de vue de l'histoire que l'explication ne l'est au point de vue de la théologie traditionnelle.

Alfred Loisy.

Poésie latine, Épitaphes ; textes choisis et commentaires publiés par Frédéric Plessis, maître de conférences à l'École normale supérieure, avec le concours de MM. Edm. Eggli, H. Focillon, M. Gautreau, St. Jolly, H. de Péréra, A. Riemann, élèves de l'École normale supérieure. Paris, Fontemoing, 1905, lxii-305 pp. petit in-8°. Prix : 4 fr.

Quand j'annonçais dans la *Revue* le recueil de M. Bücheler, il me semblait que les poèmes épigraphiques entraient alors dans le courant général des études philologiques. Je ne me trompais pas. MM. Kaibel et Lier étudiaient bientôt les sources de ces petits poèmes et les rapports des épigrammes latines avec les grecques. Ce volume est un nouvel effet de cette espèce de sécularisation.

L'introduction, due à M. Focillon, définit le mode de diffusion, les thèmes de développement, la valeur littéraire, le cadre plastique, les données positives, la philosophie des épigrammes funéraires. Plus d'une fois, il rencontre les assertions de MM. Kaibel et Lier ; il les discute et en conteste la portée. Il a parfaitement raison. Il faut se garder de croire à des influences là où l'on ne doit voir probablement que similitude de culture, identité de préoccupations, communauté de sentiments, ou, comme dirait un naturaliste, production d'effets semblables dans un milieu semblable sous des conditions semblables. Quant à croire que l'on ne doit pas « inférer que ce sont les Grecs qui ont copié les Romains » (p. xxvi, note), je sais que c'est un postulat philologique dont il est imprudent de douter. J'en attends la preuve. M. Focillon goûte la grâce et le charme de ces petits poèmes ; sur ce point encore, il se sépare à bon droit des philologues allemands. Ces deux questions, d'originalité et d'appréciation, étaient les plus scabreuses que M. Focillon dût traiter. Il s'en est tiré avec honneur.

Toute son introduction est un chapitre très soigné d'histoire littéraire, et un chapitre inédit. La plupart des éléments s'en trouvaient préparés. Mais il a su les mettre au point, les coordonner et y ajouter.

Les inscriptions sont au nombre de soixante-sept. Dix-sept ont été étudiées et commentées par les élèves de l'École normale, MM. Egli, Gautreau, Jolly, de Péréra et Riemann. Les autres ont reçu les soins de M. Plessis. Le plan, pour chacune d'entre elles, est le même : texte, bibliographie et observations générales (appréciation, modèles, état du texte, correction ou incorrection des formes et du mètre, etc.), commentaire. Partout, on trouve une heureuse union d'un sens littéraire délicat et d'une science philologique très avertie. Les auteurs sont au courant des plus récents travaux. Le texte de M. Bücheler a été amélioré, croyons-nous, en plus d'un passage, soit par un retour au texte proposé par les anciens éditeurs, Burmann ou Meyer (voy. 18, 46 ; 37, 1 ; 44, 1 ; 57, 1), soit par une correction nouvelle (37, 6 [1184 Büch.] : *Semper erit sed cara mihi*). Le commentaire est approfondi et l'on est heureux d'y trouver ce que l'on cherche. Cependant j'ai été obligé de m'assurer dans Wilmanns 589, que dans 25, 1 (484 Büch.), il y avait, non pas *sepulchrum*, qui eût d'ailleurs motivé une note, mais *sepulcrhum*; on a imprimé *sepulchrum* sans avertir. 50, 2, aurait pu être rapproché d'une épigramme publiée par M. Ellis, *Anecdota Oxoniensia*, cl. ser. I, v. (1885), n° XIII : *Hic ego qui iaceo Ganymedes Chrysopolita Quem procul a patria principis egit amor.* 56, 8 : *noueli ignarum*, « ignorant que ses bœufs étaient jeunes »; *noueli* pour *nouelli* au singulier, dans la même phrase avec *trucibus iunctis bubus* et en ce sens, paraît bien étrange. Faut-il lire *nouali?* L'indication du lieu complèterait ce vers. 58, 6, *rosa* est à l'ablatif; la désaccoutumance des vers latins rendait cette indication nécessaire pour faire éviter une méprise [1].

Les épigrammes ont été classées comme suit : tombeau des Scipions, Névius, Plaute, Pacuvius, Ennius ; épitaphes d'hommes ; épitaphes de femmes ; épitaphes d'animaux ; c'est un classement qui en vaut un autre et qui est assez commode pour un petit recueil. Dans un appendice, se trouve une épigramme inédite, communiquée par M. Cagnat. C'est l'épitaphe de Iulia Sidonia Felix, prêtresse d'Isis, morte dans sa vingtième année. L'inscription a été trouvée à Constantine.

Un double index donne les *initia*, munis d'une référence au recueil de M. Plessis et à celui de M. Bücheler, et la liste des noms propres.

---

1. P. 53, v. 1, supprimer *ut* devant *hic*; p. 87, l. 4 du bas, le renvoi à 38, 19-20 est faux, lire : 39; p. 106, lire : *Focillon*; p. 145, saint Paulin (non *Saint-Paulin*); p. 178, note 1, lire : *exarare*; p. 188, dernière ligne : *Thessalici*; p. 297, index, *Enni* est placé après *Etruscis*, qui est imprimé *Etouscis*. Dans le n° 26, acrostiche, les initiales de vers sont en italique; pourquoi pas de même dans le n° 43, également acrostiche?

On regrettera qu'il n'y ait pas d'index des notes, permettant de retrouver ce qu'on a vu.

Le livre de M. Plessis et de ses élèves plaira à tous les latinistes ; car il les fait entrer de plain pied dans une région de la littérature pour laquelle ils manquaient un peu de guide. Si quelques pièces ont été déjà commentées autrefois par les éditeurs d'anthologies, la plupart n'avaient reçu que les notes forcément brèves et incomplètes de M. Bücheler, sans compter que les commentaires d'un Burmann ont autant de lacunes que d'inutilités. Cette raison suffit amplement à justifier la publication de ce livre.

Dans la préface, on trouve les lignes suivantes :

« L'École Normale Supérieure subit en ce moment même d'importantes modifications ; l'impression générale est que l'ancienne École a vécu. Les hommes pour la plupart sortis d'elle, qui ont, dans son intérêt, provoqué et orienté le mouvement, ont rendu pleine justice au passé ; cependant, toute réforme devant avoir sa raison dans les défauts plutôt que dans les qualités, les partisans d'un nouvel état de choses se sont vus contraints d'attirer l'attention sur les points faibles de l'institution qu'ils voulaient améliorer ; un petit soulèvement d'opinion s'est ainsi manifesté dans le monde universitaire. On a découvert des lézardes aux murs de la vieille maison de la rue d'Ulm ; des fils pieux ne sont point aveugles, et l'appréhension même leur rend plus vite apparentes des rides sur un visage aimé. Je crois bien que, parmi les enseignements de l'École, celui du latin ne fut pas épargné. J'ai pensé, et c'est pourquoi j'ai voulu associer à mon nom ceux de mes élèves, qu'il y avait intérêt à publier dans ces circonstances un travail où l'on pût voir ce que l'on faisait à une conférence de l'École Normale en 1902-1903, de quoi l'on s'y occupait et de quelle manière... Dans la mesure où une telle publication peut être significative, il nous a paru que l'heure n'était pas mal choisie pour mettre un document de plus aux mains de ceux qui s'intéressent au passé ou à l'avenir de l'École Normale. »

Paul LEJAY.

D. Iunii Iuuenalis Saturae. Editorum in usum edidit A. E. HOUSMAN. Londinii, E. Grant Richards, MDCCCCV. XXXVI-146 pp. in-8°. Prix : 4 sh. 6.

Volume destiné à secouer l'apathie des philologues. Le texte de Juvénal sur lequel ils opèrent est celui de M. Bücheler, qui est établi sur un seul manuscrit, le *Pithoeanus* (Montpellier 125). Or, il existe d'assez nombreux manuscrits de Juvénal, dont quelques-uns, comme B. N. lat. 7900 A, ne sont pas sensiblement plus récents que le manuscrit de Montpellier. Ces manuscrits ne sont pas inconnus : O.

Jahn, en 1851, M. Hosius, en 1888, les ont décrits ou collationnés. Mais M. Bücheler les confond sous une sigle uniforme et les cite rarement. Par son édition, il est certain que l'on n'a pas une représentation de la tradition. C'est ce que M. Housman essaie de nous donner. Son apparat présente les leçons du *Pithoeanus* et de sept autres manuscrits. Une discussion sérieuse, déjà possible grâce aux collations de M. Hosius, est rendue inévitable, et nous allons nous dégager, pour cet auteur, du préjugé du «bon manuscrit». Pour le reste, je ne suis pas sûr que l'on suivra M. H. Le *Pithoeanus* représente, à son avis, une tradition non interpolée; les sept manuscrits, une tradition plus ou moins interpolée. C'est une première question; car le *Pithoeanus* a des fautes qui lui sont propres. M. H. croit, en outre, qu'on ne peut classer les sept manuscrits, parce que leur tradition est un entrecroisement de fils. Autant vaudrait dire que ces manuscrits ne peuvent être utilisés et en revenir au système de M. Bücheler. Mais on est arrivé à débrouiller des écheveaux bien mêlés, comme les rapports des manuscrits de Nonius. Enfin, M. H. raisonne sur les bonnes leçons des mss. : c'est le meilleur moyen de n'en rien tirer de clair. Mais l'apparat de M. Housman est une réunion commode de renseignements et contient d'utiles observations. Il sera désormais impossible d'étudier Juvénal sans avoir son édition sous les yeux.

Paul Lejay.

A. Schmarsow. **Grundbegriffe der Kunstwissenschaft.** Leipzig, Teubner, 1905. In-8, x-350 p.

Aloïs Riegl, qui a terminé tout récemment une courte existence méditative et laborieuse, se plaignait souvent de l'indifférence du public savant à l'égard des idées nouvelles exposées dans ses deux grands ouvrages, *Stilfragen* (1893) et *Spätrömische Kunstindustrie* (1901). J'ai rendu compte ici-même du premier de ces livres (*Revue*, 1894, II, p. 225), sans dissimuler combien la lecture en est pénible. Le second — un in-folio richement illustré — est plus difficile encore à comprendre; Riegl avait créé, à son usage, toute une terminologie de mots composés, faite pour décourager les plus intrépides lecteurs. Bien que traitant un sujet concret et précis — le passage de l'art antique à l'art du moyen âge — il quitte sans cesse le terrain des faits et des monuments pour s'élever dans les nuages de l'abstraction ; l'archéologie, pour lui, n'était qu'un prétexte à philosopher. M. Schmarsow, écrivant avant la mort de Riegl, a voulu suivre pas à pas les idées de son modèle, les discuter, marquer ses dissentiments et exposer, à son tour, une sorte de métaphysique de l'art, considéré dans ce passage de l'antiquité aux temps modernes où l'architecture, la sculpture,

la peinture se révèlent, sans solution brusque de continuité, sous des aspects tout à fait nouveaux. Dirai-je que M. S. rédige aussi obscurément que M. Riegl? Ce serait, je le crains, faire tort à ce dernier. Un livre comme celui-ci inspire du respect, de l'admiration même pour celui qui en a conçu la pensée, qui a eu le courage de l'écrire, de se mouvoir, pendant plus de trois cents pages, dans le domaine des abstractions esthétiques. Mais l'auteur a-t-il pensé à ses lecteurs? Il faut donner un spécimen de sa manière; je traduis littéralement (p. 245) : « Nous comprenons par beauté organique l'unité supérieure entre la beauté plastique et la beauté mimique. C'est la valeur de l'unité sensible et de l'adaptation au but de notre propre corps que nous reconnaissons ainsi et dont nous jouissons. Mais la beauté mimique et ses valeurs motrices ne sont pas, d'ores et déjà, la beauté plastique, car cette dernière ne peut embrasser que les valeurs durables... Le corps, en tant que produit organique de croissance, reste toujours pour la plastique le commencement et le but final de sa représentation et, par conséquent, l'unité à son état de repos.» Presque tout l'ouvrage est écrit ainsi, même la *Conclusion :* « L'architecture et la poésie sont des arts complémentaires. Ils se secondent et se complètent pour produire une vue des choses une et parfaite en soi au sens artistique... La destinée de l'art du moyen âge se trouve ainsi tracée à l'avance : de la poésie à la mimique, puis, par la mimique, retour à la plastique » (p. 345, 346.)

Avec M. Schmarsow, comme avec Riegl, Hildebrandt et le vieux Bötticher (*Tektonik*), nous sommes encore en plein hégélianisme. Mais le monde a marché depuis Hegel. L'idée s'est fait jour que l'étude de l'art, comme celle de toute autre manifestation de l'activité humaine, doit partir non de principes abstraits, mais de réalités anthropologiques et sociologiques. Le moindre inconvénient de la méthode opposée, c'est l'abus de mots tels que *harmonie*, *unité*, *organisme*, *monumentalité*, etc., qu'il est impossible de définir rigoureusement et dont les qualités préhensibles, si je puis m'exprimer ainsi, sont et resteront toujours insuffisantes. Vouloir en faire usage pour embrasser le réel dans la complexité de son évolution historique, ce n'est pas seulement renouveler la vaine tentative des philosophes ioniens; c'est se condamner à l'illusion et au plaisir stérile du personnage de la fable — *nubem pro Junone*.

Salomon Reinach.

Gœthe, von Richard M. Meyer, mit vierzehn Bildnissen und einer Handschrift. Dritte vermehrte Auflage. Berlin, Ernst Hofmann und Co. 1905, 2 vol. in-8°, xix et 911 p.

— **Gestalten und Probleme.** Berlin, George Bondi. In-8°, 311 p.

Le livre de M. R.-M. Meyer sur Gœthe compte aujourd'hui deux

volumes et neuf cent pages. C'est beaucoup, mais c'est si bien fait et de façon si intéressante ! L'auteur tient son œuvre au courant. Il l'a augmentée de plusieurs chapitres où il y a de très bonnes pages : *La lyrique de Gœthe* (qu'il place adroitement entre *Leipzig* et *Strasbourg*), *Gœthe artiste* (il n'est pas content de ce titre, pourquoi ne pas dire *l'art de Gœthe?*), *Gœthe et la postérité*. Il a opéré de ci de là des additions et des changements, d'après les plus récents travaux sur le sujet. Il a donné enfin une vue d'ensemble sur la littérature gœthéenne et un précieux index. Ainsi composé, ce gros ouvrage est le meilleur que nous ayons sur Gœthe. Pas d'erreurs, une profonde connaissance de la matière, une habile ordonnance, une forme très agréable. Il y aurait à faire quelques observations. L'auteur qui est un puits de science, a parfois des rapprochements qui étonnent. Pourquoi cet enthousiasme pour les Goncourt (p. 607), cette allusion au général Boulanger à propos de Wallenstein (p. 391), cette anecdote sur Frédéric (p. 784)? Pourquoi, tout en essayant assez joliment de la justifier, répéter une citation? (p. 769). Est-ce un mérite que l' « érudition » de Gœthe dans le second *Faust* et Chiron et Anaxagore y sont-ils dessinés en traits si marqués et si sûrs (p. 773)? Mais M. R.-M. Meyer a de si belles qualités qu'on a presque honte de le critiquer. Il suit l'ordre chronologique en mêlant la vie et l'œuvre de son héros, et pourtant il sait être attachant : rien de monotone et de traînant; de claires et opportunes analyses; d'heureuses citations; des comparaisons suggestives; des vues judicieuses, ingénieuses; un style rapide, élégant, brillant [1].

Sous le titre piquant de *Figures et problèmes* M. R.-M. Meyer a réuni dix-huit études qu'il a publiées dans des revues. On y retrouve sa verve, son savoir et ce qu'il y a en lui de fin et parfois de subtil, d'étincelant et de profond à la fois. Il étudie *Gœthe psychologue*, et il fait sur les caractères créés par le poète de sagaces observations; il analyse sa *façon de travailler* et montre que l' « aperçu » était l'essentiel pour l'écrivain; il fait voir que *Gœthe à Venise* n'a pas d'enthousiasme parce que Venise lui paraît trop arrangé, trop en décor, et parce que la grande ville lui déplaît; il voit dans *Eckermann* un

1. Lire p. XVI *Der neue Pausias* au lieu de *Alexis und Dora*. — P. 360. On ne peut dire du siège de Verdun qu'il a traîné; bien au contraire, ce qui a traîné, ce sont les opérations entre la prise de Verdun et la marche sur Grandpré. — P. 363, la retraite a commencé, non en octobre, mais à la fin de septembre. — P. 527, Boie est « verständig », soit; mais a-t-il une « mustergültige Art aufzunehmen? » (en général, M. R.-M. Meyer a tort de vouloir caractériser, ne fût-ce que d'un mot, tous les personnages qu'il mentionne). — Quelquefois, des taches de style : p. 749-751, quel abus des mots *weisheit* et *weise*! — Dans la bibliographie, les ouvrages français, et il y en a de bons, sont oubliés. — Mais vétilles que tout cela! On peut dire de l'ouvrage, et avec plus de raison, ce que l'auteur a dit d'une biographie de Schiller : « gründliche Sachkenntniss, klare Durchleuchtung, gleichmässige Durcharbeitung. »

instrument que Gœthe a jugé nécessaire, indispensable dès le premier moment. Il peint des portraits : Heine « le grand impressionniste »; Menzel en qui le dénonciateur a éclipsé le critique; Léo, le fougueux réactionnaire; Bogumil Goltz, ce grossier et original littérateur dont les figures rappellent les caricatures de Daumier; Feuchtersleben, petit poète, médecin distingué et grand connaisseur de son temps; Fontane, Zola, Nietzsche — et peut-être M. R.-M. Meyer a-t-il loué outre mesure Fontane et Zola, mais l'étude sur Nietzsche est très fouillée et une des meilleures, sinon la meilleure du volume. Il traite des problèmes littéraires : un homme pur au milieu des pécheresses; les ancêtres de la *Famille Buchholz*; l'Allemagne, c'est Hamlet; l'histoire du journal intime, du *Tagebuch*. Deux études ingénieuses, intéressantes ouvrent et ferment le volume : l'une, sur l'organisation du travail scientifique, l'autre, sur les bornes de l'erreur.

A. C.

Emanuel Geibel und die französische Lyrik, von Dr. M. D. Pradels. Münster i. W., Schöningh; Paris, Prudhomme, 1905. In-8°, 170 p.

M. Pradels est Français de naissance. Il écrit bien l'allemand, il connaît la littérature de son pays d'origine, et il a fait un travail très méritoire. Dans une première partie il résume habilement l'histoire de la lyrique française au XIXe siècle. Dans la deuxième, il étudie Geibel imitateur de notre lyrique. Ce point n'avait pas encore été touché par les biographes du poète, et M. P. — tout en montrant que R.-M. Meyer a tort de comparer Geibel à Leconte de Lisle — relève certaines ressemblances de Geibel avec Lamartine et Victor Hugo (*Am Bergsee* et *Souvenir*, *Sans Souci* et le *Passé*, etc.), et il a raison de dire que l'Allemand transforme ses emprunts français et les fait siens. La troisième partie traite du traducteur, et de cette étude minutieuse, aride et un peu longue il nous semble résulter, quoi qu'en dise M. Pradels, que Geibel a traduit nos poètes avec grâce et harmonie, mais non avec beaucoup d'exactitude, que son individualisme, pour parler comme l'auteur, se montre toujours. Et lui-même ne trouvait-il pas que le lyrique est intraduisible ?

A. C.

Henri Schoen. **Hermann Sudermann, poète dramatique et romancier.** Paris, Didier. 1905. In-8°, 334 p. 3 fr. 50.

Le livre a été rapidement écrit; le style de l'auteur est souvent diffus, négligé, vague, et certains de ses jugements sont contestables.

Pourquoi ne pas marquer plus nettement l'influence de Zola sur *Dame Souci* et le caractère du père ? Est-il vrai que « la critique n'a pas assez insisté » sur le Traast de l'*Honneur* « personnage de contes de fées plutôt que héros du devoir »? Comment Sudermann a-t-il dans cette pièce fait des progrès incontestables au point de vue technique puisque c'est sa première pièce et qu'il n'y a pas de comparaison à faire entre une pièce et un roman ? Les paysans du *Sentier des chats* sont-ils seulement « rancuniers » et ne veulent-ils pas garder le sol qu'ils se sont injustement attribué ? M. Schoen se plaint que le Willy de *la Fin de Sodome* ne soit pas assez sympathique ; mais Sudermann était-il tenu de le rendre sympathique, de le « relever », et M. S. ne dit-il pas plus loin que la pièce est l'étude d'une maladie de la volonté ? Il y aurait ainsi à chicaner de ci de là le jeune critique. Mais son livre sera utile. Il renferme des analyses et des citations copieuses. Il apprécie très bien le *Sentier des chats* et *Magda*. Si M. Schoen n'est pas assez sévère pour Sudermann, il l'a étudié avec conscience.

A. C.

Rudolph Lothar, **Das deutsche Drama der Gegenwart.** München, Georg Müller, 1905. In-8°, xix et 343 p. 10 mark.

Le livre de M. Lothar comprend deux parties. Dans la première *Le devenir du drame moderne*, il étudie la révolution qui se fit naguère sur le théâtre allemand, les courants et les sujets, l'influence de l'étranger, les vues nouvelles sur la nature de l'art et sa tâche (Conrad Lange aurait, selon M. L. fondé par son ouvrage *Das Wesen der Kunst* l'esthétique moderne), la technique du drame, le besoin de la « Stimmung », le jeu des comédiens, le goût des spectateurs et ses variations, la critique théâtrale (Schlenther, Mauthner, Harden, Goldmann, Speidel). Dans la seconde partie, *Drames et dramatistes*, il passe en revue les Berlinois et les Viennois qui ont conquis de façon ou d'autre la faveur du public. Il a fait plutôt une suite de causeries et de feuilletons qu'un livre. Par instant il se répète et il revient dans la seconde partie sur ce qu'il a dit dans la première. Il caractérise trop rapidement certains auteurs. Plusieurs de ses jugements sembleront ou trop sévères ou trop indulgents. Mais, en général, ses appréciations sont justes, perçantes, exprimées d'une façon nette, vive et frappante. Il connaît intimement la scène allemande, et il n'ignore pas la nôtre. Son rare savoir, les aperçus et les rapprochements qu'il jette à pleines poignées, la fraîcheur et la rapidité de son style, des portraits d'auteurs et d'acteurs, des gravures qui reproduisent des épisodes de certaines pièces, tout fait de ces pages brillantes, spiri-

tuelles et quelquefois profondes un véritable régal pour les amateurs du théâtre.

A. C.

— Tous les indianistes connaissent l'existence des éditions et surtout de la traduction anglaise du Mahâbhârata qui ont été faites aux frais et sous le nom de feu Pratâpa Chandra Roy. Mais peut-être ignorent-ils que cette traduction peut encore s'acquérir en s'adressant aux héritiers du généreux Hindou. L'éloge n'en est plus à faire : c'est un travail solide, le seul qui mette complètement le grand poème à la portée de ceux qui ne peuvent pas le lire dans le texte original, et qui, aux indianistes même, facilite la tâche souvent laborieuse de s'orienter dans cette immense composition. Toutes nos bibliothèques publiques de quelque importance devraient l'avoir sur leurs rayons. Les acquéreurs de la traduction ne feront pas seulement une bonne affaire, ils feront aussi une bonne action. Pratâpa Chandra Roy s'est ruiné à cette œuvre entreprise dans un but patriotique et qui, en grande partie, a été distribuée gratis. Il est mort sans en avoir vu la fin, et sa veuve, pour l'achever, y a consacré son *strîdâna*, ses modestes apports personnels. Elle est morte à son tour, laissant une fille devenue veuve, elle aussi, avec un fils encore mineur et, pour tout avoir, les 200 à 300 exemplaires de l'œuvre de son père restés en magasin et qui, en attendant la vente, constituent une charge plutôt qu'une ressource. L'édition du texte original peut être obtenue au prix de L. 2, 10 sh. ; la traduction (plus de 100 livraisons, équivalant à une douzaine de volumes in-8°), au prix de L. 6. Des réductions seraient faites aux étudiants peu aisés. Les demandes doivent être adressées à Monsieur Dwijendra Chandra Roy, n° 1, Raja Gura Dass' Street, Calcutta (Inde Anglaise). — A. Barth.

— Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 octobre 1905.* — M. Clermont-Ganneau communique, de la part du R. P. Séjourné, une inscription samaritaine trouvée à Gaza et deux inscriptions grecques découvertes à Bersabée. La seconde de celles-ci semble provenir d'un document byzantin officiel, relatif aux contributions de la *Palestina Salutaris*, limitrophe de la province d'Arabie, et mentionnant les limites d'Arindela et de Pétra.

M. Eugène Revillout, conservateur au musée du Louvre, écrit à M. le Secrétaire perpétuel qu'il pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Oppert.

M. le marquis de Vogüé communique une lettre du R. P. Lagrange résumant les résultats archéologiques d'une excursion entreprise par l'École biblique de Jérusalem. Outre des inscriptions grecques, un intéressant texte nabatéen de Bosra doit être particulièrement signalé.

M. Huelsen, secrétaire de l'Institut archéologique allemand, à Rome, fait une communication sur un manuscrit inédit de l'archéologue J.-J. Boissard (1528-1602) contenant un grand nombre de copies d'inscriptions et de monuments antiques de Rome, de France, de Suisse et des provinces danubiennes. Ce manuscrit, que l'on croyait perdu, se trouve à la Réserve des Imprimés de la Bibliothèque nationale. Il est important parce qu'il permet de distinguer d'une manière plus précise ce qui est authentique et ce qui est faux dans les recueils de Boissard. — MM. Cagnat et S. Reinach présentent quelques observations.

M. Leger communique, en seconde lecture, son mémoire sur le cycle épique de Marko Kraliévitch.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 28 octobre — 1905

Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen. Geschichte der japanischen Litteratur, von Dr. K. Florenz. 1. Halbband. Leipzig, Amelang, 1904. In-8°, 254 p.

L'ouvrage de M. Florenz est suffisamment recommandé par la signature; ceux qui s'occupent de japonais, savent quelles sont la conscience, la précision, la richesse d'information de l'auteur. L'un des principaux mérites de ce volume, auquel nous souhaitons bientôt des successeurs, c'est le soin avec lequel est établi un rapprochement constant entre la production littéraire et les faits sociaux et historiques : la première, plus peut-être au Japon que partout ailleurs, n'est compréhensible que par les seconds. Par là cette œuvre est véritablement une histoire. Cette histoire littéraire, d'ailleurs, ne révèle pas, semble-t-il, au lecteur européen des trésors inappréciables. De la grâce et souvent du naturel dans la prose du x° et du xi° siècle, mais dans presque toute la poésie la convention, la préciosité, la monotonie sont trop fréquentes. Même lorsque l'inspiration est charmante, elle est courte, presque indigente. Avec ce qu'il y a d'images dans un vers de Musset, on ferait six poèmes japonais. La production littéraire aussi est peu abondante. Je sais bien qu'à cette époque elle est l'apanage d'une élite peu nombreuse, mais quelle différence avec la richesse d'autres littérateurs asiatiques! Le livre de M. Florenz confirme un jugement que j'hésitais à formuler : les Japonais n'ont pas été en littérature (on pourrait ajouter ni en architecture) les mêmes maîtres incomparables qu'en sculpture et en peinture.

Maurice Courant.

Die Reden Gotamo Buddho's, aus der Sammlung der Bruchstücke Suttanipâto des Pâli-Kanons, übersetzt von K. E. Neumann. — Leipzig, Barth, 1905. Grand in-8, xij-410 pp. Prix (cartonnage) : 20 mk.

Je n'aurai pas l'irrévérence d'écrire que le Sutta-Nipâta ne vaille point la peine que M. Neumann s'est donnée de le traduire en vers : ce livre est incontestablement l'un des plus intéressants du canon bouddhique ; il contient un petit chef-d'œuvre, la parabole du Buddha et du propriétaire campagnard (I, 2) et çà et là mainte stance bien venue de forme et de fond ; mais il est fort inégal, et le verbiage du Bienheureux s'y étale avec toute la monotone complaisance dont il est coutumier. Est-il bien sûr, d'ailleurs, que cette poésie doctrinale gagne à conserver son vêtement rythmique ? En sanscrit ou en pâli, elle se sauve du prosaïsme, soit par l'énergique concision de ces langues, soit par les inversions qui leur sont familières et qui pittoresquement entrelacent les termes de comparaison concrets aux abstractions qu'ils éclairent. Même dans une langue de construction aussi souple que l'allemand, ces avantages s'atténuent beaucoup, et la stance prend une allure pédante que tout le talent du traducteur ne parvient pas à dissimuler.

Talent réel, cependant, dont je regrette que la brièveté de nos recensions m'interdise de faire goûter le charme [1] ; car M. N. ne se contente point de connaître à fond cette littérature très spéciale, il semble s'être entièrement pénétré de son esprit. Les parallèles qu'il institue entre les enseignements du Nipâta et ceux des recueils de plus large envergure, sans afficher la prétention d'épuiser la matière, — il y faudrait des volumes, tant les mêmes idées s'y ressassent à l'infini, — témoignent d'une orientation étendue et d'un tact sûr, et souvent, de par ses réminiscences de philosophie classique ou moderne, le trait aigu et net d'un aphorisme occidental traverse et avive la brume floconneuse de la pensée hindoue [2].

On s'étonnerait qu'un zèle si pieux pour le bouddhisme ne l'amenât point à le surfaire ; et de fait il en écarte avec soin toutes les puérilités, le réduit à une métaphysique très pure et très noble, le contemple

1. Qu'on en juge du moins par une seule citation, celle de la stance 213, où la traduction décalque l'original, si je ne me trompe, en l'embellissant :

Verschwiegen wandernd, einsam, unermüdlich,
Getadelt ob gepriesen unerschüttert,
Dem Löwen gleich, den kein Gelärm verschüchtet,
Dem Winde gleich, der nicht am Netze haftet,
Wie Lotus, den kein Tropfen kann beträufeln,
Der Andern Lenker, unlenkbar von Andern :
Ihn künden wohl die Weisen an als Denker.

2. Mais pourquoi ne pas accentuer les citations grecques ? Cela produit à l'œil une sensation déconcertante et vraiment pénible, surtout au milieu d'une impression aussi soignée, voire luxueuse.

sous cet aspect et s'écrie : « Voilà la doctrine, tout le reste n'est que fariboles. » Il a même un mot particulièrement dur (p. 302 i. n) pour un savant digne de tout respect qui s'est imposé la tâche de colliger ces « contes de nourrices ». Il y a fort à dire : ces fariboles et ces contes de nourrices, sans doute, préexistaient au bouddhisme et lui étaient tout à fait étrangers ; mais, presque aussitôt nés, il se les est complaisamment assimilés, les a admis dans son canon, s'en est fait, si je puis dire, le garant responsable. Aux yeux de l'historien impartial, plus soucieux de faits que d'apologétique, ils font partie intégrante de la doctrine aussi légitimement que son abstruse philosophie ; plus peut-être ; car ce sont eux qui ont amené à ses autels la foule crédule, naturellement peu soucieuse d'une métaphysique d'ailleurs pillée aux écoles du brâhmanisme. Les enthousiastes qui ferment les yeux sur les tares inséparables d'un grand mouvement religieux prêtent trop aisément le flanc aux « libres penseurs » dont l'unique pensée est de dauber sur lui : si une religion est l'élaboration humaine du concept du divin, il ne se peut pas qu'elle n'altère d'aberrations aussi respectables que parfois étranges l'expression de l'éternelle et inconcevable vérité [1].

V. Henry.

O. de Lemm, **Koptische Studien, XXVI-XLV** (Separat-Abdruck aus dem Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg. T. XXI, nos 3 et 5). Saint-Pétersbourg, Imprimerie de l'Académie, 1905, in-8°, p. 223-421.

La variété et aussi l'intérêt purement technique des questions traitées dans ces *Études Coptes* m'ont empêché jusqu'à présent et m'empêcheront probablement longtemps encore d'en faire le compte rendu dans la *Revue critique*, mais j'aurais dû les signaler à nos lecteurs, et en recommander l'usage à ceux d'entre eux que la grammaire et la lexicologie du Copte intéressent, ainsi que l'histoire des littératures chrétiennes de l'Orient. M. de Lemm est sans contredit le mieux armé et le plus doué de sens critique de tous les savants qui depuis vingt ans se sont occupés de la dernière forme de la langue égyptienne. Non seulement il connaît ses textes à merveille, quand même

1. Chemin faisant (p. 103), au sujet du *sammâpâsa* de la stance 303, qu'il assimile au *sarvamêdha* védique, M. N., entre autres éclaircissements accessoires, touche à l'interprétation du fameux *samâja* de la première inscription d'Açôka : un banquet religieux, dit-il, qui coûtait la vie à un grand nombre de victimes. Et la preuve qu'il était religieux, c'est que le roi ajoute qu'il y a des samâjas qu'il tient pour salutaires : ce sont, pense l'auteur, les fêtes pieuses sans effusion de sang. J'ai peur que M. Neumann, par ailleurs si scrupuleux, s'il a lu le texte de M. Senart, ne soit pas allé jusqu'au bout de la phrase : *râñô mahânasê* « dans la cuisine du roi ». Ce n'est guère le lieu où se célèbrent les mystères de pure dévotion. Et, comme d'autre part il n'est pas vraisemblable qu'Açôka ait éprouvé le besoin d'apprendre à son peuple que ses festins s'apprêtaient dans ses cuisines, son *samâja*, s'il ne signifie pas tout uniment « abatage, immolation, meurtre d'animal », demeure une très petite mais irritante énigme.

ils sont encore cachés dans les bibliothèques les plus lointaines de l'Europe, mais il les manie avec une habileté et une sûreté de méthode qui n'est qu'à lui. C'est plaisir de lui voir prendre un passage incomplet, ou mal publié, ou qui contient des mots absents du dictionnaire, puis, le restituer, le redresser, réunir des exemples en quantité et en tirer le sens qui avait échappé à ses prédécesseurs. Si l'on voulait lui adresser un reproche, ce serait peut-être de ne pas savoir s'arrêter à temps et de continuer son exposition quand elle est déjà plus que suffisante à prouver sa thèse, mais dans un domaine aussi inexploré encore, qui oserait dire qu'une démonstration est vraiment trop longue? J'ajoute que ces *Études Coptes* ne sont que les préludes d'ouvrages considérables, de publications de textes, traduits et commentés que j'espère pouvoir annoncer bientôt.

G. MASPERO.

H. J. HEYES, **Bibel und Ægypten, Abraham und seine Nachkommen in Ægypten,** I Teil Gen. Kapitel 12-41 inkl., Münster i. W., Druck und Verlag der Aschendorffschen Buchhandlung, 1904, in-8°, XVI-286 p.

L'auteur est prêtre. C'est dire qu'il est conservateur en matière biblique et qu'il se propose surtout d'illustrer par les monuments égyptiens les passages des Livres Saints qui se rapportent à l'Égypte, afin de montrer l'exactitude des renseignements qu'ils contiennent. Du moins, a-t-il étudié sérieusement l'Égyptologie avant d'entreprendre son œuvre, ce dont certains de ses devanciers ne se sont pas toujours avisés, et sans déchiffrer encore lui-même, il est fort au courant de nos études. A-t-il atteint le but qu'il se proposait? La réponse variera du tout selon qu'on se place dans un camp ou dans l'autre, et ce qui demeure assuré, c'est qu'il a produit un livre bien documenté et qu'on lit avec plaisir de la première page à la dernière, malgré quelques longueurs.

La partie qu'il en a publiée débute par le récit du séjour d'Abraham en Égypte (*Genèse XII, 10*) et elle s'arrête à la description des sept années de famine puis des mesures prises par Joseph pour nourrir les affamés. Chaque phrase, et, dans certains cas, chaque mot du texte biblique lui a prêté l'occasion d'une dissertation parfois assez développée et où la plupart des textes égyptiens qui peuvent éclairer le sujet en discussion se trouvent réunis et commentés. Les conclusions auxquelles il se rallie sont exactes le plus souvent; néanmoins, il lui arrive parfois de se laisser éblouir par ses preuves et d'en extraire plus qu'elles ne comportent réellement. Les pages qu'il consacre aux mœurs de l'Égypte à propos de la femme de Putiphar et du manteau de Joseph sont, je le crains, un bon exemple de ce genre de méprise. Il y a recueilli tout ce que les bas-reliefs et les livres disent ou figurent de mal sur les Égyptiennes, leur amour du vin et leur

ivresse, la légèreté de leur costume, leurs tendances amoureuses, leur sensualité sous toutes les formes, et il en déduit que le niveau de la moralité féminine était bas en Égypte. Il ne va pas jusqu'à déclarer que toutes les femmes y étaient corrompues irrémédiablement, mais il déclare qu'elles étaient d'assez mauvaise compagnie et que la plus grande réserve était nécessaire dans les rapports qu'on nouait avec elles; la femme de Putiphar avait beaucoup de camarades aussi portées qu'elle vers l'adultère. J'ai eu souvent l'occasion d'examiner ce point dans mes cours et tout considéré, je ne suis pas aussi dur que M. Heyes l'est pour les Égyptiennes. Que leurs manières présentassent un mélange de raffinement et de grossièreté, qu'elles fussent court-vêtues à notre gré, et qu'elles s'enivrassent parfois dans les fêtes religieuses ou dans les banquets funéraires, c'est regrettable à coup sûr, mais cela ne prouve nullement qu'elles fussent malhonnêtes en masse et qu'elles eussent des amants. De même, les récits romanesques sur la femme d'Anoupou, sur Tbouboui, sur la cour de Phérôn, sur la fille de Rhampsinite, tous les chants d'amour du *Papyrus Harris n° 500*, tous les bons conseils et toutes les indignations des moralistes de métier, ne sont au fond que de la littérature et rien de plus. Si l'on prenait au pied de la lettre les attaques des prophètes ou des moralistes hébreux contre les filles de Jérusalem, il n'y aurait plus eu de femmes discrètes et honnêtes dans le royaume de Juda, du temps qu'ils y vivaient. Je ne prétends pas qu'il faut rejeter leur témoignage; mais, il faut le prendre avec un grain de sel, et en défalquer la part de l'éloquence avant de l'utiliser. Il y avait quantité de Madame Putiphar en Égypte, mais il y avait infiniment plus de braves bourgeoises qui n'avaient jamais songé à retenir Joseph par son manteau, et le gros des fellahines était à l'épreuve de la tentation alors comme aujourd'hui. Sans doute, elles allaient peu habillées à travers la vie, mais nos femmes se décolletent et l'échancrure de leur corsage ou l'ajusté de leurs jupes ne sont pris par personne pour la mesure de leur honnêteté. Je crois que M. Heyes, lorsqu'il publiera une seconde édition de son ouvrage, fera bien d'envisager les choses au point de vue où je me place : il adoucira la sévérité de son jugement.

On voit quel genre d'erreur je lui reproche : c'est celui auquel nous sommes tous sujets et contre lequel il nous est le plus difficile de nous prémunir. L'abondance des témoignages ne démontre pas toujours la réalité des faits sur lesquels ils portent, et nous sommes tentés d'accueillir comme preuves dans le passé des récits que nous suspecterions à bon droit, si nous jugions des choses contemporaines. La mise au point n'est pas aisée lorsqu'il s'agit d'époques éloignées par le temps et par les mœurs; les plus vieux dans l'étude la manquent plus souvent qu'ils ne le souhaiteraient, et les nouveaux n'apprennent à y réussir qu'après des tâtonnements plus ou moins

heureux. Il ne sera pas besoin à M. Heyes d'une longue expérience pour lui enseigner comment on s'habitue à rectifier ces premiers mécomptes et à considérer les choses du passé sous l'angle qui leur convient.

G. Maspero.

Stoicorum veterum fragmenta collegit J. ab Arnim. Vol. I, Zeno et Zenonis discipuli. Leipzig, Teubner. 1905; xlviii-142 pages.

Deux ans après les volumes II et III — Chrysippe et ses successeurs (cf. *Revue*, 1904, II, 89) — parait le premier volume de la collection monumentale de fragments entreprise par M. d'Arnim. Ce volume nous donne Zénon et les disciples de Zénon, notamment Cléanthe. Chaque recueil de ce genre a ses exigences et ses difficultés spéciales et impose à l'éditeur une méthode particulière. Ici, le plan même du travail aura varié d'un volume à l'autre. Chrysippe fut un de ces penseurs dont les idées trainent partout et dont les livres ne se trouvent dans les mains de personne. A l'époque romaine, il était le vrai docteur de l'École, et le vaste ensemble des doctrines qui sont prêtées aux stoïciens, sans autre nom d'auteur, par les Plutarque, les Galien, et même encore chez les néoplatoniciens, peut servir à reconstituer l'enseignement du successeur de Cléanthe. Dès lors, on ne pouvait se borner à recueillir, pour ce qui concerne Chrysippe, les opinions qui sont marquées de son nom. Il en est tout autrement de Zénon et de Cléanthe. Il n'y avait pas lieu de donner plus que ce que les anciens leur attribuent en termes exprès. Pour faire davantage, il eût fallu entamer des recherches extrêmement longues et l'on risquait fort de n'aboutir qu'à des combinaisons tout à fait incertaines. Comme c'est par l'intermédiaire de Chrysippe que leurs idées ont agi et se sont répandues, M. d'A. a renvoyé, pour beaucoup de leurs fragments, aux fragments correspondants de leur successeur. De la sorte, le système de l'un rend un sens aux restes parfois informes de l'enseignement des deux autres. A côté du recueil des fragments, qui sont classés ici comme dans les volumes II et III, d'après l'ordre des doctrines, il faut signaler particulièrement l'importante préface de l'éditeur. M. d'A. y communique succinctement les nombreuses observations qu'il a faites dans le cours de ses recherches. Bref, avec ce volume, qui satisfait aux exigences de la philologie autant qu'à celles de l'histoire, nous voyons s'achever une des œuvres les plus considérables et les plus caractéristiques de notre époque, dans le domaine de l'histoire de la philosophie grecque. Souhaitons de voir paraître sous peu un fascicule de tables, qui décuplerait encore la valeur de ce précieux répertoire.

J. Bidez.

S. Aureli Augustini Hipponensis episcopi epistulae. Recensuit et commentario critico instruxit Al. Goldbacher. Pars III, Ep. CXXIV-CLXXXIV A (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, Vol. XXXXIIII). Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, Freytag; MDCCCCIIII, 736 pp. in-8°. Prix : 21 Mk. 60.

Ce volume ne termine pas encore la publication des lettres de saint Augustin. Comme dans les précédents, l'apparat critique de chaque lettre est accompagné d'une liste des manuscrits qui la contiennent. Mais nous n'avons pas d'autres renseignements sur l'établissement du texte. Certaines de ces lettres sont de véritables traités et saint Augustin en a lui-même désigné quelques-unes sous le nom d'opuscules dans les *Rétractations*. Telles sont notamment les lettres CXL, *Liber de gratia noui Testamenti ad Honoratum*; CXLVII, *De uidendo Deo;* CXLVIII, *Commonitorium sancto fratri Fortunatiano;* CLXVI, *De origine animae hominis;* CLXVII, *De sententia Iacobi apostoli.* Ce volume fait connaître une lettre publiée pour la première fois d'après le ms. de Cheltenham 2173 (p. 648, CLXXIII A).

Paul Lejay.

Achille Luchaire, **Innocent III. La croisade des Albigeois.** Paris, Hachette et C^ie, 1905. In-16 de 262 pages.

Dans ce deuxième volume consacré au pontificat d'Innocent III, M. Achille Luchaire montre, comme dans le premier volume, une érudition profonde et un talent très souple d'écrivain. Mais cette érudition se cache, se dissimule : M. Luchaire a écrit un ouvrage que tout le monde peut lire sans s'effrayer des renvois aux sources. Il a lui-même une compréhension très exacte du caractère des personnages qu'il met en scène, du milieu dans lequel ils évoluent et du temps dans lequel ils vivent. En véritable historien, il est d'une impartialité rigoureuse. Les portraits qu'il dessine des principaux artisans ou des chefs de la croisade des Albigeois, aussi bien que de leurs adversaires, se détachent en relief dans toute la netteté que permettent les documents conservés. Mais c'est surtout à la physionomie du pape Innocent III qu'il s'est attaché et c'est elle qui apparaît avec le plus de lumière dans tout le récit. C'est la première fois que le rôle de ce grand pontife dans les événements qui ensanglantèrent le midi est présenté avec un tel éclat. Somme toute, il semble qu'il y a gagné. Sans doute, sa doctrine, comme celle de tous les papes, est impitoyable contre les hérétiques; mais il faut bien distinguer les paroles des actes. En définitive, Innocent III était bien plus tolérant qu'on ne l'imagine et M. Luchaire le montre dans plusieurs circonstances où il ne veut pas condamner les accusés sans les entendre, sans faire une enquête approfondie et sans leur permettre de revenir sur leurs erreurs. Dans l'affaire des Albigeois, sa mansuétude s'est toujours trouvée en conflit avec la rudesse de ses légats et avec la

férocité des prélats ou des seigneurs du nord qui avaient tout intérêt à pousser les choses à l'extrême. Il s'est malheureusement laissé entraîner à prêcher la croisade contre les hérétiques du midi ; mais comme il est vite effrayé des excès commis par les croisés ! Comme il s'empresse de désavouer le trop d'ardeur de ses représentants ! Comme il tâche de tirer de péril le maladroit comte de Toulouse, Raymond VI et son malheureux fils, comme il s'efforce de leur conserver leur héritage ! Hélas ! il se trouve à peu près seul à prendre leur défense, et dans le concile de Latran, malgré la protection évidente qu'il leur témoigne, il ne peut empêcher qu'ils ne soient presque entièrement dépouillés. Le récit de M. Luchaire est d'un intérêt passionnant. Les qualités de sincérité qu'il témoigne, la forme élégante qu'il revêt, la riche documentation qui le soutient en font un modèle qui restera.

L.-H. Labande.

Der Kurverein von Rense im Jahre 1338, von Konstantin Hoehlbaum. Berlin, Weidmann, 1903, 84 p. in-4°. Prix : 6 fr. 85.

Tous ceux qui s'occupent de l'histoire du Saint-Empire romain durant les derniers siècles du moyen-âge savent l'importance du bouleversement politique et moral qui a suivi l'effondrement de la dynastie des Hohenstaufen et de ses aspirations unitaires. La seconde moitié du xiiie siècle a vu se constituer en Allemagne une société politique toute nouvelle, sur la base de la puissance territoriale des princes de l'Empire, légalement reconnus comme constituant désormais, dans leur ensemble, le Saint-Empire romain germanique. De là découle pour les empereurs du xive et du xve siècles une situation toute différente ; leur politique ne saurait être jugée d'après les idées prévalant au *vrai* moyen-âge. A la lutte entre la *Papauté* et les *Empereurs* se substitue celle entre le *Saint-Siège* et *l'Empire*, c'est-à-dire la *communauté* des princes de la nation germanique. C'est entre eux et le pape Benoît XII qu'est le différend, à vrai dire, non pas entre lui et Louis de Bavière. L'expression la plus nette de ce groupement nouveau des princes se rencontre dans le fameux *Accord des Électeurs*, le *Kurverein* conclu, à Rense, en 1338. Les déclarations signées ce jour-là, les discussions qui les précédèrent, les correspondances qui les suivirent, ont une importance majeure pour l'histoire constitutionnelle de l'Allemagne d'alors. Beaucoup de ces pièces étaient depuis longtemps connues ; Ranke et Ficker, MM. Karl Müller et Brandenburg ont élucidé successivement les problèmes relatifs à l'authenticité et à la valeur de ces documents. Mais M. Hoehlbaum est le premier qui ait soumis à une analyse pénétrante l'ensemble des motifs de cette attitude nouvelle des princes et ait scruté toutes les combinaisons de détail de la politique allemande du temps. Il a surtout nettement dégagé la personnalité du vieil électeur Baudouin de Trèves, comme ayant été

le véritable guide et meneur du collège électoral, au cours de cette crise historique, et a fait comprendre l'importance de son rôle politique. L'alliance du 15 juillet 1338, le *Weistum* sur les droits des électeurs, daté du même jour, et portant que le candidat *élu roi* par l'*unanimité*, ou la *majorité* des suffrages, n'a besoin d'*aucune autorisation*, d'aucun assentiment du S. Siège, pour exercer le pouvoir royal, rendait dorénavant la royauté *indépendante de l'Église;* c'est l'un des points capitaux de l'arrangement de Rense. Mais une autre conséquence de cet accord, ce que M. H. appelle, non sans raison, le *punctum saliens* de la révolution légale qui se fit alors, c'est que la royauté devient *absolument dépendante des électeurs*. Une troisième pièce, émanant de ces derniers, et portant la même date que les deux précédentes, déclarait reconnaître, par la présente Union, l'empereur Louis et ses droits à la couronne, et lui délivrait, en quelque sorte, un certificat de légalité vis-à-vis de toute opposition ecclésiastique ou civile. C'était comme une préfiguration pratique des doctrines déposées plus tard dans la Bulle d'Or de Charles IV, et que devait bientôt exposer théoriquement le chanoine de Wurzbourg, Léopold de Bebenbourg, dans son traité longtemps célèbre, *De jure regni et imperii romani*. M. Hoehlbaum a si clairement exposé les questions diverses qui se posent à propos du *Kurverein* de Rense, il les a si prudemment résolues, en se documentant avec un soin extrême, qu'il semble difficile de faire renaître désormais de nouvelles controverses sur une matière aussi bien élucidée.

R.

Geschichte der Niederlande von P. J. Blok, Professor zu Leyden, verdeutscht von Prof. O. G. Hontrouw. Zweiter Band. Gotha, Perthes, 1905, X, 696 p., 8°. Prix : 22 fr. 50.

Nous avons rendu compte du premier volume de la traduction allemande de M. P. Blok dans la *Revue* (16 juin 1902) et nous en avions parlé auparavant à propos de l'adaptation anglaise de M. Bierstadt et de Mlle Putnam. Ce tome II embrasse, en deux livres (*l'époque des Artevelde* et *l'époque bourguignonne*) le tableau des luttes intestines et de l'absorption de tous ces États féodaux par la puissante maison de Bourgogne, puis le tableau du développement pacifique de ces régions néerlandaises, une fois que l'héritage de Marie de Bourgogne eût passé à la maison de Habsbourg, sous Maximilien I, Philippe le Beau, Charles V et Philippe II, jusqu'au moment de la révolte des Pays-Bas. Le récit s'arrête dans la traduction allemande, là où s'arrêtait aussi le tome II de l'adaptation anglaise, passablement raccourcie, c'est-à-dire au traité de Cateau-Cambrésis, en 1559. M. B. s'est attaché surtout, comme je l'ai fait déjà observer, à retracer la vie intérieure des provinces néerlandaises, plutôt que les menus faits de leur histoire extérieure. S'il nous montre comment le duché

de Gueldre, l'évêché d'Utrecht, le comté de Frise furent successivement annexés par la maison d'Autriche, la partie la plus intéressante de son nouveau volume est l'exposé lucide et détaillé de l'organisation centrale de ce gouvernement bourguignon-autrichien qui fit de ces *membra disjecta* du Saint-Empire romain, un pays uni, régi par des lois communes. Il nous en fait étudier les finances et l'administration judiciaire, civile et militaire; il nous en décrit la situation ecclésiastique et la vie sociale, nous initie à son industrie et à son commerce, nous montre la place qu'il occupe dans l'histoire générale des lettres et des arts de ce temps. C'est un excellent manuel, dans le bon sens de ce mot, qui orientera dorénavant le lecteur sur les premiers siècles de l'existence politique des Pays-Bas et surtout sur l'histoire de leur civilisation. La traduction de M. Hontrouw se lit comme un texte original; c'est à peine si, çà et là, on aurait désiré une traduction moins littérale, en fait de noms de lieux; pourquoi parler, par exemple, de la « paix d'Atrecht », alors que tout le monde connait la « paix d'Arras », de 1435 ? (p. 330) et p. 577, n'aurait-il pas été plus simple de parler (en allemand) de *Haag* au lieu de *S^t Gravenhage* ? De même aussi, p. 45, l'expression « *das grosse Charter* » n'est nullement allemande. Mais ce sont là des vétilles, et nous espérons bien que l'auteur et le traducteur nous donneront bientôt le troisième volume, qui nous fera assister aux péripéties dramatiques de la grande révolte de la Néerlande et des guerres qui s'en suivirent.

R.

Walter BRECHT, **Die Verfasser der Epistolae obscurorum virorum** (Quellen u. Forschungen zur Sprach = und Kulturgesch. der germ. Völker), Strasbourg, Trübner, 1904. In-8°, xxv et 383 p. 10 mark.

M. Brecht traite d'abord de la première partie des *Épitres* en trois chapitres, puis de la seconde en un chapitre.

Il montre qu'on a mal compris un passage de la *Responsio* « multos alios poetas » qu'il ne s'agit pas là des collaborateurs des *Épitres*, et que ni Eberbach, ni Eoban n'ont participé à l'ouvrage. La première partie des *Épitres* a été évidemment composée par le seul Crotus Rubianus. L'auteur anonyme (en réalité Justus Menius) de la *Responsio ad Apologiam Croti* l'assure et c'est un témoin oculaire (p. 8), c'est un initié, un ancien membre du cercle d'Erfurt dont Mutianus Rufus était l'âme. M. B. étudie le style de Crotus; c'est, dit-il après Strauss, de la satire mimique, tandis que celle de la seconde partie des *Épitres* est de la satire pathétique, et après avoir, écrit-il assez bizarrement, plongé dans le microcosme de la personnalité de Crotus, il apprécie très bien, avec une extrême conscience, la manière de l'humaniste qui consiste à peindre le petit détail caractéristique, ses moindres procédés, sa « technique », ses germanismes, son vocabulaire, sa syntaxe, ses effets comiques, ses traits d'esprit, ses grossière-

tés, ses allusions, etc.; on ne peut être plus complet. Pour achever son argumentation, M. B. passe en revue quelques satires anonymes et pseudonymes parues avant et après les *Épitres;* et à l'aide des observations de style qu'il vient de faire, il pense qu'elles peuvent être attribuées à Crotus.

La seconde partie de l'ouvrage était aussi malaisée à traiter, et M. B. s'en tire aussi heureusement. Tout démontre que l'auteur est Hutten, celui dont Crotus disait : « In Hutteno meo exultat ardor et subtilitas ». Hutten a reçu à Bologne la première partie des *Épitres*, il a reconnu la plume de Crotus, il a aussitôt entrepris de continuer l'ouvrage (p. 17). Mais M. B. ne se contente pas de ces « témoignages extérieurs »; il étudie le style de cette seconde partie comme il a étudié le style de la première, et les résultats qu'il obtient par une patiente analyse du détail (p. 281) et comme pied à pied, épitre par épitre, sont, il le dit avec une légitime fierté, convaincants. Toute la seconde partie des *Épitres*, à l'exception de six lettres pour lesquelles le matériel probant ne suffit pas (p. 357), appartiennent certainement à Hutten, et on louera la finesse que déploie l'auteur lorsqu'il fait voir au terme de son enquête comment Hutten a développé les motifs de Crotus, allongé les lettres, alourdi le ton, car Hutten n'a pas autant de sel et d'humour comique que Crotus.

En certains endroits, dans les parties générales du livre, M. B. aurait pu être plus serré et plus clair. On le suit parfois avec peine dans ses démonstrations un peu longues sur les auteurs des *Épitres*. Pourquoi mettre au 1er chapitre et non au 4e (ce qui a entraîné des répétitions) les « témoignages extérieurs » sur Hutten? Pourquoi rejeter à la fin du 1er chapitre et à l'appendice du 2e les pages qui concernent la collaboration prétendue ou indirecte d'Eberbach, Eoban et Busch, au lieu de débuter par là et de déblayer le terrain?

Mais ce gros livre — qui constitue en même temps une excellente biographie de Crotus et une très importante contribution à l'histoire de l'humanisme — ce gros livre tranche la question, et M. Brecht a fait preuve, au cours de son travail, non seulement de sagacité, non seulement de patience et de minutieuse acribie, mais de goût et d'esprit. Il cite même Sarcey; il juge que Crotus sait, comme disait Sarcey (p. 76), mettre un petit bonhomme sur ses pieds et le faire marcher!

A. C.

Victor Manheimer, **Die Lyrik des Andreas Gryphius, Studien und Materialien.** Berlin, Weidmann. 1905. In-8°, xvii et 386 p. 8 mark.

M. Manheimer aurait dû attendre quelque temps encore, et au lieu de donner, comme il dit dès le titre, des études et des matériaux, composer un bon et beau livre sur son héros, au lieu de relever les erreurs et les incorrections innombrables de Palm, rééditer les poésies

lyriques de Gryphius. Mais il faut accepter ce qu'il nous offre et croire qu'il a eu ses motifs, des « motifs pratiques » (p. 308). Sa publication comprend trois parties. Dans la première, il étudie avec un soin minutieux la métrique des poésies lyriques de Gryphius, accent, rythme, vers, allitération et assonance, rime, strophe (sonnet et odes), et il montre très bien à ce propos que son auteur est sur le domaine de la métrique, comme sur tous les domaines, en une sorte de désaccord et de conflit avec lui-même : conservateur et novateur, à la fois maître et écolier, si bien qu'on n'a jamais su quelle est celle des deux fameuses écoles de Silésie qu'il a préférée (p. 56). Il fait en outre l'histoire du texte des poésies de Gryphius ; il montre comment Gryphius, bien qu'il eut un riche fonds et qu'il fut plein de grandes pensées (p. 60), n'a cessé de travailler la forme, de polir et de repolir le style, de chercher une expression plus courte, plus vive, plus anaphorique (p. 91), de viser en même temps à l'abstraction et à la passion. Il retrace enfin le développement de la lyrique de Gryphius et la répartit en trois époques, d'abord le sonnet, puis un effort pour faire le sonnet plus lyrique, l'ode pindarique, les « Pensées du cimetière », la tragédie, et, en dernier lieu, la poésie sacrifiée aux affaires et à la fois plate et emphatique (p. 205-206). — La deuxième partie de l'ouvrage contient les matériaux d'une biographie de Gryphius, une réimpression du premier livre qu'il ait publié en allemand, les *Sonnets* imprimés en 1637 à Lissa, et les rectifications et additions à l'édition de Palm. Tout cela témoigne d'une consciencieuse ardeur, d'une très bonne méthode et d'une profonde connaissance de la littérature du XVII^{e} siècle ; mais, répétons-le, tout cela n'est que du *Material*, de la *Vorarbeit*, et avec un peu de temps et de peine l'auteur aurait pu écrire une Vie de Gryphius et une étude complète sur sa lyrique ; lui-même l'avoue, « d'un remaniement intensif pouvait naître un livre lisible » ; qu'il nous le donne quand il pourra.

A. C.

Octave Homberg et Fernand Jousselin, **La femme du Grand Condé. Claire-Clémence de Maillé-Brézé, princesse de Condé.** Paris, Plon, 1905, in-8°, 253 p., portrait.

Claire-Clémence de Maillé-Brézé eut le malheur d'être la nièce de Richelieu qui, par calcul politique, la maria au grand Condé. Ce dernier n'aima jamais sa femme malgré ses vertus, son dévouement, l'héroïsme même dont elle fit preuve durant la Fronde pour servir sa cause. Il finit même par l'abandonner tout à fait, et la malheureuse, devenue folle, termina dans un couvent une vie qui n'avait jamais connu le bonheur. MM. O. Homberg et F. Jousselin ont été attirés par cette douloureuse destinée. Leur livre, écrit d'après des documents d'archives et les mémoires du temps, se lit avec tout l'intérêt poignant d'un roman vécu. Il sera utile aux historiens parce qu'il

leur permet de connaître d'une façon plus intime le caractère du prince de Condé. Sans doute le vainqueur de Rocroi n'apparaît plus dans l'auréole de majesté où l'éloquence de Bossuet l'a présenté devant la postérité. Mais avec ses faiblesses, il nous intéresse peut-être davantage à une époque surtout où, dans notre curiosité quelque peu maladive, nous ne voulons plus croire aux héros sans tâche.

G. G.

Adolphe VAUTIER. **Voyage de France.** Mœurs et coutumes françaises (1664-1665). Relation de Sébastien Locatelli, prêtre bolonais. — Paris, A. Picard et fils, 1905. In-8° de LXXIV-349 pages.

Voilà certes une des relations de voyage en France au XVIIe siècle les plus amusantes et les plus intéressantes qui aient été publiées et M. Adolphe Vautier, qui l'a traduite et présentée au public dans une savante introduction, mérite d'être félicité. Sébastien Locatelli, envoyé en France avec deux gentilhommes bolonais, probablement pour rompre certaines liaisons qui s'accordaient mal avec son caractère sacerdotal, fut enchanté de partir pour un pays dont on avait dit merveilles autour de lui. Il se promit de bien voir et de bien observer ; il tint parole et il consigna le plus souvent jour par jour le récit de ses aventures. Il s'y montre sincère et d'une naïveté charmante ; il laisse voir ses défauts et ses penchants de gourmandise ; il nous fait assister à ses tentations en présence des jeunes et jolies Françaises, dont la liberté surprenait fort les Italiens de son temps ; en somme il s'y confesse franchement. Mais il note avec finesse les traits de mœurs. Curieux, avide d'émotions, il se glisse partout, à la cour, dans des monastères, dans les réunions mondaines les plus dissipées. Il surprend les rendez-vous de Louis XIV avec Mlle de la Vallière et il assiste à un repas public de Mlle de Montpensier, où lui advient une fâcheuse aventure qu'il ne dissimule pas. Il visite des collections d'art, le palais Mazarin à Paris, le cabinet Grolier à Lyon. Il va voir les monuments dont il n'apprécie pas toujours l'intérêt, car il n'est pas érudit. Les villes de Lyon et de Paris, où il séjourna plusieurs mois, tiennent naturellement la plus grande place dans sa relation, mais elles n'ont pas accaparé toute son attention. Le récit de son voyage à cheval ou par bateau à travers les provinces françaises est peut-être encore plus attrayant et plus instructif : on y saisit sur le vif les tribulations auxquelles étaient exposés les voyageurs de son temps et les incidents qui émaillaient la monotonie du parcours. Le livre est donc un excellent document. Il servira à la connaissance des habitudes et des mœurs françaises vers le milieu du XVIIe siècle, surtout dans les pays du centre. Quelques tableaux de la vie parisienne et quelques scènes monastiques lyonnaises resteront également typiques.

L.-H. LABANDE.

Études historiques, économiques et religieuses sur Tournai pendant le règne de Louis XIV, par le dr F. Desmons; *La Conquête en 1667*, Tournai, Casterman, 1905.

M. Desmons expose par le menu comment Tournai, qui avait déjà été français à plusieurs reprises et pendant de très longues périodes, le redevint une fois de plus pour le rester jusqu'au traité d'Utrecht en attendant de le redevenir encore sous la 1re République et le 1er Empire. Le siège et la capitulation de Tournai en 1667 eurent pour premier résultat la prise de possession de cette ville par Louis XIV en personne. Ce sont donc, au moins en apparence, les deux objets principaux et saillants du volume; mais, en réalité, ce ne sont pas eux qui y tiennent le plus de place ni qui méritent le mieux l'attention du lecteur. En lui-même ce siège fut fort peu de chose; il ne dura pas plus de trois jours, même en y comprenant l'attaque et la prise du château où le gouverneur pour l'Espagne, le marquis de Trazegnies, s'était retiré après la capitulation de la ville. Tout en le racontant avec une grande abondance de détails, M. D. n'a pu lui consacrer plus d'un chapitre ni modifier rien d'essentiel à ce que l'on en savait déjà. Il rend justice à la bonne conduite tenue, en général, par « le Magistrat » et, plus particulièrement, par le conseiller de La Hamaide; mais il ne dissimule pas que les « esleus » et les bourgeois n'opposèrent à Louis XIV qu'une défense sans conviction; quant au gouverneur, il estime que son rôle fut assez louche et que la défense du château se réduisit à un simple simulacre pour sauver à peu près l'honneur. Le véritable intérêt du livre nous semble être plutôt dans l'étude des événements qui précédèrent le siège. Le chapitre I, après avoir rappelé les causes, ou plus exactement les prétextes de la guerre pour le droit de dévolution, donne force renseignements sur les derniers jours du roi d'Espagne Philippe IV, sur le service funèbre célébré pour lui à Tournai et sur « l'inauguration » de son successeur, Charles II, dans la même ville. Le second chapitre expose longuement, outre l'état général des forces espagnoles dans les Pays-Bas, la situation particulière de Tournai au début de la guerre, l'état de ses fortifications, l'esprit de ses habitants et, plus spécialement, celui du magistrat et des corps privilégiés. Le chapitre III concerne le siège. Le chapitre IV, particulièrement neuf et intéressant, est consacré au « retranchement » du Magistrat, c'est-à-dire à une nouvelle organisation, sur un pied plus restreint, des corps administratifs. Ce « retranchement » précéda de quelques jours l'investissement; c'était le dernier acte d'un conflit entre le « Magistrat » et les « Bannières », entre le pouvoir oligarchique, créateur des impôts, et l'élément populaire, fatigué de les payer. Dans un cinquième et dernier chapitre nous assistons à la seconde visite que Louis XIV, cette fois, accompagné de la reine, fit à Tournai et nous constatons les premiers effets de la conquête française. M. Desmons a

consulté toutes les sources, et grâce aux registres des « Censaux », de la Chambre des Arts et Métiers et du Chapitre, il a su, comme c'était son dessein, dépeindre l'état d'une ville belge à la fin du XVIIe siècle.

FB.

SAINT-SIMON, **Mémoires,** édition de M. DE BOISLISLE, avec la collaboration de M. LECESTRE. Tome XVIII. Paris, Hachette, 1905, 561 pages in-8. (Collection des Grands Écrivains de la France.)

Le tome dix-huitième des *Mémoires* de Saint-Simon s'étend de la fin de l'année 1709 au commencement de l'année 1710. Pour l'année 1709, les principaux passages se rapportent aux cabales de la cour et aux intrigues contre le duc d'Orléans, à la campagne de Flandre et notamment à la bataille de Malplaquet, aux affaires religieuses et à la destruction de Port-Royal-des-Champs. La rupture du duc d'Orléans avec Mme d'Argenton, rupture ou Saint-Simon joua un rôle important, constitue le principal épisode de la partie de l'année 1710 comprise dans ce volume. L'Appendice se compose de dix-huit additions de Saint-Simon au *Journal* de Dangeau et de douze articles, constitués surtout par des documents inédits : lettres d'Amelot, fragments de Saint-Simon, billets de Chamillart, lettres du duc du Maine, etc. Dans le texte des Additions et Corrections, il y a à signaler en particulier une notice sur le fils et les petits-fils de Mansart, plusieurs documents sur l'émeute parisienne du 20 août 1709, une bibliographie de la journée de Malplaquet, des lettres de Villars sur la triste situation de l'armée en Flandre. La *Revue critique* a déjà maintes fois rendu hommage au mérite rare de cette édition modèle ; ce sont toujours les mêmes qualités de méthode, la même sûreté et la même richesse d'informations.

G. LACOUR-GAYET.

Dr. Willy MARCUS. **Choiseul und die Katastrophe am Kourouflusse.** Eine Episode aus Frankreichs Kolonialgeschichte. Breslau, M. u. H. Marcus, 1905. In-8° 1-79 p., une carte.

M. Marcus a voulu faire connaître à ses compatriotes ce douloureux incident de notre histoire coloniale. Il apprendra peu de chose à des lecteurs français. Il ignore les travaux publiés en France sur le sujet, il s'en tient au *Précis historique de l'expédition du Kourou* de 1842, il ne cite même pas les notes données par M. H. Froidevaux dans le *Bulletin du Comité de géographie historique et descriptive* en 1899. Un chapitre très superflu sur la biographie de Choiseul. Par charité, nous ne dirons rien de la carte qui accompagne le volume.

H. HR.

Correspondance du comte de Jaucourt, ministre intérimaire des affaires étrangères, avec le prince de Talleyrand pendant le Congrès de Vienne, publiée par son petit-fils sur les manuscrits conservés au dépôt des affaires étrangères. Paris, Plon. 1905. In-8°, xv et 361 p. 7 fr. 50.

La publication intégrale des lettres de Jaucourt à Talleyrand pendant le congrès de Vienne peut être regardée comme inédite, puisque M. Pallain ne leur a fait que de rares emprunts dans son travail sur la correspondance de Talleyrand. Ces lettres sont en grande partie des lettres particulières. Elles ont beaucoup de saveur et de charme dans leur simplicité, leur négligence et leur laisser-aller intime. Jaucourt y rend compte des séances du Conseil, et il joint à sa relation des appréciations souvent piquantes sur ses collègues. Parfois il nous apporte des révélations, et celle-ci est terrible : à Gand, Beurnonville reçoit de Paris des informations, et « ses notions sont bonnes; il les a reçues du maréchal Macdonald, du général Sorbier, de Félix, le commissaire des guerres, de Marescot, etc., et c'est par Drouas qu'il a eu indirectement les renseignements de l'artillerie » (p. 308). Cette correspondance de Jaucourt sera donc lue avec intérêt et profit par tous ceux qui veulent connaître de plus près l'histoire de la Restauration et des Cents Jours; c'est une source de premier ordre. On regrettera que l'éditeur n'ait pas mis dans la publication tout le soin désirable. L'introduction pourrait être plus exacte et plus fournie. Pourquoi ne pas dire que Berthier, alors ministre (rapport du 13 germinal an XIII) écrit à Jaucourt de la part du premier consul qu'il sera considéré comme général de brigade réformé et qu'il pourra en porter l'uniforme? Pourquoi ne pas dire que Jaucourt fut désigné, par décret du 20 mars 1812, pour organiser, en qualité d'inspecteur-général, les cohortes du 1er ban de la garde nationale dans la 8e division militaire commandée par Félix Dumuy? Pourquoi ne pas dire qu'il eut dans le cabinet du 9 juillet le ministère de la marine, et n'est-ce pas une étrange erreur d'écrire qu'après le 29 septembre 1815, Louis XVIII nomma lieutenant-général son conseiller démissionnaire, alors que Jaucourt était lieutenant-général depuis le 16 octobre 1814? Pour le texte de la correspondance, il est, en somme, correct. Toutefois, les noms propres ne sont pas orthographiés d'une façon uniforme, et cette bigarrure choque le lecteur; c'est ainsi qu'on lit à la fois *du Pont* et *Dupont*, *de Solle* et *Dessolle*. D'autres noms, mal lus, n'ont pu être identifiés. Il semble bien que le *Pera* consul à Civita Vecchia (p. 10 et 51) soit le même que *Perrin* (p. 87), consul dans la même ville. *Keidel* (p. 17) ne serait-il pas Keudell, et *Nuhès* (p. 14 et 21) Méhée? Ne faut-il pas lire Urquijo et Azanza au lieu de *Urquiso* et *Assensa* (p. 25), et Decaen au lieu de *de Cœur* (p. 29)? On trouve par deux fois p. 37, le comté de *Dalm;* c'est sûrement le comté de Dahn. Le *Peling* de la p. 48, n'est-ce pas le Pellenc de Mirabeau? Le général *La Marck* de la p. 127, n'est-ce pas le général Lamarque? Et qu'est-ce que le général

Martial que Soult met à la disposition de Talleyrand? (p. 147). L'éditeur écrit en note que c'est le baron Martial Daru, inspecteur aux revues; mais un inspecteur aux revues n'était pas général, et pourquoi appeler le cadet des Daru simplement par son prénom? Le nom a été évidemment mal lu, et il s'agit, comme on le voit plus tard (p. 179, « le général qui vous est envoyé ») du général Ricard. La même irréflexion se remarque quelques pages plus loin lorsqu'il est question du grand Daru, de Pierre Daru (p. 155) : Jaucourt dit que Daru aura sous lui Marchand, Mathieu de Favier, Joinville, et l'éditeur met en note que Marchand est le général de ce nom qui resta fidèle à Louis XVIII! Il ne voit pas que ce Marchand est de toute évidence un commissaire des guerres, et, en effet, c'est le baron Marchant (avec un *t*), intendant-général de la Grande Armée en novembre 1813, commissaire ordonnateur en chef dans le travail du 23 août 1814, secrétaire général du ministère de la guerre sous les Cent Jours. Faut-il ajouter que le général *Maller* cité dix fois dans le volume se nomme en réalité Maler et qu'il n'était que lieutenant-colonel, que ce Jean-Baptiste Maler, volontaire au corps d'émigrés du Vallespir où il devint lieutenant en second, passé ensuite au service du Portugal où il devint lieutenant-colonel (c'est pourquoi il demandait aux Bourbons une place de consul au Brésil) venait d'avoir la croix de Saint-Louis à condition de quitter le service? Les notes biographiques, au bas des pages, ont le mérite d'être courtes. Mais quelques-unes sont inutiles : qui ne connaît Beugnot (p. 8), Dupont (p. 11), Pozzo di Borgo (p. 16), Rœderer (p. 24), Castlereagh (p. 35)? D'autres n'ont pas été mises à leur place : la note sur Becquey, par exemple, p. 205, devait figurer plus haut, p. 145. D'autres manquent; comme à M. de Rocca (et non *de La Rocca*). D'autres sont fautives : p. 110 Grave qu'on fait général en 1809, l'était déjà en 1792; p. 115 le prince Henry, cité par Jaucourt, ne peut être le prince *de Ligne*, c'est le prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric; p. 157, M. de Bruges n'est pas du tout Henri-Alphonse de Bruges (qui d'ailleurs n'a jamais commandé et pu commander une division à Waterloo, puisqu'il était alors à Barcelone), mais Louis-André-Hyacinthe de Bruges, lieutenant-général, vice-président du comité de la guerre et qui, au lieu d'avoir un ministère, comme dit Jaucourt, allait être nommé le 3 février 1815 grand chancelier de la Légion d'honneur [1].

A. C.

---

1. Autres observations : p. v, Jaucourt, « suppléant aux États-Généraux, préféra la position de président de l'administration de Seine-et-Marne, comme pouvant rendre plus de services »; il n'avait rien à préférer, et il ne rendait aucun service comme suppléant. — p. vi la guerre fut déclarée à François, et non à *Joseph*; p. ix le deuxième vers de la citation anglaise est mal imprimé, (lire *whig and whigs a tory*); — p. xiv on doit dire la cession, et non la *reddition* de Landau — lire p. 10 Walewska, p. 20. Mahy, p. 55 Gottorp, p. 152 Thainville, p. 207 (16, 28,

Henri Lichtenberger. **Henri Heine penseur.** Paris, Alcan. In-8°, 250 p. 3 fr. 75.

Le livre comprend six chapitres. M. Henri Lichtenberger recherche d'abord les causes du pessimisme ironique de Heine et explique comment se développe chez le poète une vue douloureuse et désenchantée de la vie, comment s'établit dans son esprit une sorte de liaison nécessaire entre l'amour et la mort, le rire et les larmes, l'enthousiasme et la raillerie, l'adoration et le mépris. Il retrace l'évolution des idées religieuses et politiques de Heine avant 1831 et montre comment l'auteur du *Buch der Lieder* va du romantisme au rationalisme — tout en gardant des attaches avec la race juive et des sympathies poétiques pour le catholicisme — de la teutomanie au cosmopolitisme — tout en aimant l'Allemagne et le génie allemand — du cosmopolitisme à la démocratie — tout en vouant un culte enthousiaste à Napoléon, mais à Napoléon, être d'exception, surhomme, homme du peuple, héros de la Révolution. Il étudie les rapports de Heine avec le saint-simonisme qui satisfait à la fois ses besoins de rationaliste et de romantique ainsi qu'avec les radicaux et socialistes allemands, et il conclut que le poète, après avoir reconnu l'inanité de ses espérances saint-simoniennes, accepta mélancoliquement la perspective du prochain avènement d'une république communiste et égalitaire. Il fait voir dans le chapitre qui a pour titre *la conversion de Heine* comment Heine, en une crise décisive de pessimisme et sous les coups redoublés de la souffrance, revint à la croyance en un dieu personnel sans y puiser pourtant un réconfort et un motif d'espérer. L'ouvrage se termine par un chapitre sur l'œuvre et la personnalité de Heine que M. L. juge profondément allemand, fort peu francisé, manquant d'équilibre et déjà « décadent ». Mais Heine est-il, comme s'exprime M. Lichtenberger, un de ces hardis pionniers qui préparent les réussites spirituelles du genre humain ? Mieux vaut dire qu'il est un des représentants hautement typiques de notre temps. M. L. a d'ailleurs déployé dans ce travail ses qualités coutumières, son soin, son savoir, sa finesse, sa subtilité, et il fallait un talent comme le sien pour étudier avec cette profondeur le *cas* Heine, pour analyser avec cette lumineuse brièveté les œuvres du poète, et pour peindre avec autant de vigueur que de clarté la mobilité et la complexité de cette nature si nerveuse et si impressionnable, si ardente et si diverse, si sceptique et tiraillée en tant de sens. Il a dans le chapitre qu'il intitule *Heine tribun* consacré d'excellentes pages à l'attitude de Heine en face des événements qui se passaient sous le régime de juillet et à l'éveil de la démocratie dont le poète pressentait le triomphe avec angoisse. Il a

35) Bourjot, p. 282 Quinsonas et non *Waleska*, *Mahi*, *Gothorp*, *Thinville*, *Bourgeot*, *Quinsonnaz*. — p. 56 si *Genty* est l'ancien député du Mont-Blanc, son nom s'écrit Gentil. — p. 57, il fallait dire que Mallet était, non gouverneur du Haut-Rhin, mais commandant le Haut-Rhin. — p. 169 *Inguerlant* ne peut être que Hinguerlot.

mis en relief la tristesse des dernières années de Heine, entraîné dans la politique par son tempérament batailleur, essayant d'exercer une sérieuse influence sur son époque et, désespéré de n'agir ni sur la France qui le regarde comme un étranger ni sur l'Allemagne qui le suspecte, prêchant néanmoins l'idéal avec une sincère exaltation et tâchant, non sans courage, de formuler l'évangile des temps nouveaux.

A. C.

J. Dresch. **Gutzkow et la Jeune Allemagne.** Paris, Bellais, 1904. In-8°, 483 p.

La plus grave critique qu'on puisse adresser à ce livre, c'est qu'il donne à la fois trop et trop peu. Il donne trop peu, car il ne dit presque rien du Gutzkow d'après 1870, et il donne trop, car il fait la part trop belle à Laube, Wienbarg et autres. Le mieux était de faire un livre sur Gutzkow, sur tout Gutzkow, et dans ce livre la Jeune Allemagne aurait eu sa place, ou bien encore de faire un livre sur la Jeune Allemagne où l'auteur, après avoir tracé les traits généraux de l'école — car, malgré tout, il y a une école — aurait apprécié successivement Gutzkow, Laube, Wienbarg et autres. Vieille méthode, dira-t-on, mais elle a du bon, et le sujet eût été traité avec plus d'ordre, plus de clarté, et bien des détails, épars dans le livre que nous annonçons, auraient été rassemblés et mis en un meilleur jour. Dirons-nous aussi que l'auteur insiste trop sur ce qu'il croit neuf ou inédit, qu'il passe trop vite sur des choses qui ne sont connues que des initiés, qu'il examine et juge trop brièvement les œuvres, qu'à notre gré il lui arrive tantôt de trop développer tantôt de trop écourter? Pourquoi parler si peu de *Wally*, si peu de la direction du *Télégraphe* et des *Entretiens*, si peu de certaines pièces de Gutzkow et, par exemple, du *Königsleutenant* qui n'a qu'une ligne? Mais, ces critiques faites, nous sommes à l'aise pour louer M. Dresch. Il retrace très bien la jeunesse de son héros et ses premières armes sous les auspices de Menzel. De façon intéressante, quoiqu'un peu longuement, il expose les idées de Saint-Marc Girardin, de Lerminier et de Quinet « dont les œuvres reflètent bien l'esprit de l'Allemagne aux environs de 1830 » et les principes saint-simoniens que plusieurs écrivains, et surtout Moritz Veit, font connaître à leurs compatriotes. Il analyse les *Lettres d'un fou à une folle* dont il a compris l'importance, la brochure de 1832 sur le prochain landtag de Wurtemberg, les *Beitraege* qui forment le code littéraire de la Jeune Allemagne, les *Contemporains* que Gutzkow fit passer pour une traduction de Bulwer et qui renferment la pensée sociale et politique de l'école, les ouvrages de polémique littéraire, le roman de *Blasedow*, les pages si émues sur Börne et certaines pièces qui sont appréciées rapidement, mais avec goût et compétence, notamment *Uriel Acosta* et *Wullenweber*, certaines nouvelles, les *Lettres de Paris*, les *Chevaliers de l'Esprit*.

Mieux qu'aucun de ses devanciers, il met en relief la générosité de Gutzkow qui « restait d'accord avec lui-même », et s'il ne montre pas assez ce que son héros avait d'inquiet, d'orgueilleux, de dominateur, de dictatorial, il fait voir les qualités de son intelligence, la profondeur de ses études psychologiques et sociales qui le rapprochent de nous, la justesse de certaines de ses vues, et il remarque avec raison que Gutzkow s'est bien jugé lui-même; Gutzkow, en effet, reconnaissait ce que ses œuvres avaient d'inachevé, d'agité, d'obscur, mais il disait qu'on ne devait pas les considérer d'un point de vue esthétique, qu'on devait y chercher les circonstances où elles furent composées [1].

A. C.

— ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 13 octobre 1905.* — M. Clermont-Ganneau adresse à M. le Secrétaire perpétuel une note sur l'inscription nabatéenne découverte à Bosra par les PP. Savignac et Abel et signalée par M. de Vogüé. C'est une dédicace d'une stèle au dieu Dusarès qui, selon M. Clermont-Ganneau, se terminerait ainsi : « et ce au premier jour (du mois de) Nisan, l'an 42 (?) du [roi....] »; deux lignes finales, contenant le nom et les titres du roi, ont disparu, et l'on pourrait penser qu'il s'agit d'Arétas IV Philopatris, roi de Nabatène.

M. Chr. Huelsen annonce qu'il a retrouvé à la Bibliothèque nationale un fragment d'autobiographie de Boissard qui confirme les soupçons déjà exprimés au sujet du récit par lui fait de la perte de ses papiers épigraphiques. Il est dit, dans ce document, que Boissard a perdu dans un incendie les objets précieux qu'il possédait, mais aussi que son *volumen inscriptionum* avait entièrement échappé aux flammes.

M. Tocilesco, sénateur roumain, communique les derniers résultats de ses fouilles dans le Bas-Danube et plus particulièrement dans la région de la Dobrudgea. Il résume les discussions relatives à la date du monument d'Adam-Klissi et conclut qu'il s'agit bien d'un trophée de Trajan contemporain du mausolée voisin. Il démontre que le prétendu tombeau de Cornelius Fuscus est la sépulture d'un chef barbare. Il présente ensuite une série d'inscriptions grecques et romaines récemment découvertes par lui et la photographie d'une statue de grandeur naturelle, représentant un poète ou un philosophe, et découverte à Tomi, le lieu d'exil d'Ovide. — MM. Cagnat et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

L'Académie décide que l'exposé des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Oppert aura lieu le 24 novembre, et l'élection le 1er décembre.

M. Babelon, au nom de la commission de la médaille Paul Blanchet, annonce que cette médaille est décernée à M. Alexandre Papier, fondateur et président de la Société archéologique de Bône.

M. Leger communique en seconde lecture son mémoire sur les invasions tatares d'après la littérature russe du moyen âge. Ce travail sera lu dans la séance publique annuelle du 17 novembre.

Léon DOREZ.

---

1. P. 26 Hardenberg ne peut proposer en 1831 une constitution puisqu'il était mort en 1822 ; — p. 46 Rotteck était professeur non à *Bade*, mais à Fribourg ; — p. 70 il fallait remarquer que dans ce mot de Gutzkow « il faut haïr, etc. » est le germe de la célèbre poésie de Herwegh ; — p. 84 traduire *Statthalter* plutôt par « lieutenant » que par représentant ; — p. 139 l'historien du judaïsme s'appelle Grätz et non *Grötz* ; — p. 355 je ne reprocherai pas à l'auteur de parler de l'empereur d'Autriche sous le règne du roi sergent, mais il aurait dû remarquer l'erreur qui prouve, ce me semble, la légèreté de Gutzkow ; — p. 411 lire « l'archiduc Jean » et non *Don Juan*.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. R. MARCHESSOU. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 4 novembre. — 1905

Dîpava*m*sa und Mahâva*m*sa und die geschichtliche Ueberlieferung in Ceylon, von Wilhelm Geiger. — Leipzig, Deichert (G. Boehme), 1905. In-8°, viij-146 pp. Prix 4 mk. 50.

Le Dîpava*m*sa et le Mahâva*m*sa sont deux chroniques versifiées, — M. Geiger dit « deux poèmes épiques », bien rudimentaires en tout cas, — qui, en dépit des légendes qu'elles ont complaisamment accueillies, fournissent beaucoup de documents authentiques sur l'histoire du bouddhisme primitif, son expansion dans l'île de Ceylan et le passé tout entier du seul pays hindou qui nous présente des annales suivies. Ces ouvrages sont publiés et même traduits, mais non pas encore étudiés dans leur intime détail. L'auteur, qui les connaît à fond et prépare une édition critique du second, s'est élevé, en les comparant, à une théorie en partie nouvelle de la genèse du poème épique, qui s'appliquerait, pense-t-il, à toutes les épopées de l'Inde, et peut-être, mais avec de sages réserves, à l'épopée en général. Comme il me serait impossible de résumer sans l'affaiblir la savante argumentation de M. G., je dois me borner à y renvoyer le lecteur. J'observe simplement qu'elle nous mène bien loin de la théorie de l'épopée impersonnelle, expression anonyme de l'âme des foules, et que, parmi les analogies de détail, les laisses pléonastiques de la *Chanson de Roland* rentreraient assez bien dans le cadre qu'il suppose.

Mais c'est d'histoire que M. G. a surtout affaire, et les vieilles chroniques l'intéressent essentiellement en tant qu'elles le mettent en

mesure de restituer l'aspect de la source antérieure et commune à laquelle elles ont puisé. Le Dîpava*m*sa est du IV[e] siècle ou du premier tiers du V[e] de notre ère ; le Mahâva*m*sa, de 100 à 150 ans postérieur ; en outre, M. G. connaît un « Mahâva*m*sa amplifié » (p. 29), manuscrit cambodgien découvert par Hardy à la Bibliothèque Nationale, qui contient 5,791 stances contre 2,915 du texte plus ancien. A la base de toute cette littérature semi-épique se trouvait un ouvrage en langue singhalaise, qui a été retravaillé et partiellement traduit en pâli, et dont les données se retrouvent éparses, non pas seulement dans les deux poèmes pâlis depuis longtemps connus, mais encore dans les commentaires qui les illustrent, ainsi que dans les ouvrages historiques postérieurs qui s'échelonnent dans la littérature singhalaise entre le V[e] et le XVIII[e] siècle (p. 117). M. Geiger termine son étude par une collation générale des passages parallèles du Dîpava*m*sa et du Mahâva*m*sa, avec références à toutes les autres sources : délicat travail de filtrage dont on ne saurait assez louer le scrupule et constater l'opportunité.

V. H.

Alan H. Gardiner, **The Inscription of Mes, a Contribution to the Study of Egyptian Judicial Procedure** (3[e] fasc. du t. IV des *Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ægyptens*), Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhardlung, 1905, in-8° 54 p.

Pendant l'hiver de 1898-1899, M. Loret, fouillant à Sakkarah, mit au jour, entre la pyramide de Teti et celle de la reine Apouît, les restes d'un tombeau bâti à l'époque de Ramsès II sur les sables accumulés par dessus les mastabas de la VI[e] dynastie. L'une des salles contenait de longues inscriptions qu'il copia avec soin et dont il confia la publication à M. Moret. Lorsque je revins en Égypte, je trouvai les murs à demi renversés, pelant au soleil et si mal en point que je fis tout transporter au Musée par les soins de M. Barsanti. Quelques-uns des blocs avaient disparu dans l'intervalle et je n'ai pas réussi à savoir ce qu'ils étaient devenus : peut-être les signalera-t-on un jour ou l'autre dans une collection européenne. Le texte fut traduit en français et commenté excellemment par M. Moret [1], mais dans des questions aussi embrouillées que celles que soulèvent les documents juridiques, il est rare que le premier interprète arrive à voir clair en tout. M. Gardiner a repris le sujet, et il lui a semblé que M. Moret n'avait pas bien saisi la nature et l'intention de plusieurs passages d'ailleurs assez mutilés. Il a collationné sur des photographies le texte imprimé et il a reconnu que la première copie était exacte presque partout. Il a traduit les pièces en anglais, il les a illustrées de notes philologiques, puis il en a donné le commentaire légal et historique : c'est vraiment,

1. A. Moret, *un Procès de famille sous la XIX[e] Dynastie*, extrait de la *Zeitschrift*, t. XXXIX, 1901.

comme il le dit dans son titre, une contribution à l'étude de la procédure égyptienne. Je pense qu'il a raison dans l'interprétation qu'il propose, mais peut-être certains détails lui auraient-ils été plus clairs s'il avait été au courant des mœurs familiales et des habitudes judiciaires de l'Égypte contemporaine, celle qui, tout en se modifiant peu à peu sous l'influence européenne, garde encore tant de ses traditions antiques.

L'affaire peut s'exposer en quelques mots. Ahmôsis I[er], voulant récompenser les services d'un certain Nichi, qui était administrateur des vaisseaux, l'investit, près Memphis, d'un fief considérable qui prit le nom d'*Ouahouît-nichi*, l'Abadîyêh de Nichi. Le fief demeura indivis de génération en génération pendant toute la durée de la XVIII[e] dynastie ; vers la fin pourtant, sous le règne de Khouniatonou, la titulaire, une certaine Sharîtrîya, se trouva mêlée, on ne sait comment, aux affaires du temps, et ce fut l'origine d'un procès qui, divisant la famille pendant un siècle, faillit la ruiner. L'un ou l'autre des membres qui la composaient alors se laissa-t-il gagner aux idées nouvelles à tel point qu'il ne voulut plus entretenir de rapports avec les autres ? Toujours est-il que la branche aînée, représentée par une certaine dame Ouernoura et par son mari Houîya, vit se lever devant elle des compétiteurs dans la personne des frères et des sœurs de la dame en question. M. Gardiner pense à ce propos que Nichi, ou peut-être le roi Ahmôsis, avait pris des dispositions légales au moment de la fondation du fief pour que celui-ci ne fût jamais morcelé quel que fût le nombre des hoirs qui eûssent un droit à le posséder. D'après ce qui se passait il y a vingt-cinq ans encore dans les grandes familles coptes de l'Égypte, je crois qu'une pareille clause n'était pas nécessaire. La fortune mobilière ou immobilière n'était jamais distribuée entre les héritiers à la mort du chef, mais l'aîné des survivants en retenait la possession et il en devenait le chef à son tour. Il ne la possédait pas à proprement parler, mais il la gérait à son profit, attribuant aux plus jeunes, hommes ou femmes, ce qu'il lui semblait bon pour qu'ils pussent se marier et vivre. Le *Conte des deux Frères* nous montre le frère cadet dans la dépendance absolue du frère aîné, nourri par lui, logé avec lui, travaillant pour lui ; en fait, la situation des cadets devait être la même chez les descendants de Nichi. Toutefois, l'indivision n'était pas obligatoire, et les cohéritiers avaient le droit de réclamer leur part devant les tribunaux, ce qui était le cas chez les Coptes dont je parle. Le procès intenté à Ouernoura sous Harmaïs aboutit d'abord en faveur de cette dame : elle fut, par jugement du tribunal, déclarée *titulaire* [1] du fief. Toutefois, une partie de la famille

1. Cette traduction du mot *roudou* n'est qu'un à peu près. Le *roudou* me paraît être l'individu qui représente un domaine ou une communauté vis-à-vis de l'état ou du seigneur, celui à qui les autorités s'adressent pour l'impôt, pour les corvées, pour la milice, et qui est responsable vis-à-vis d'elles.

n'accepta pas la décision et un second jugement intervint bientôt à la requête d'une des sœurs, Takharouît; le juge ordonna le partage du domaine entre les six hoirs alors intervenant au procès. Ouernoura, et après la mort de celle-ci, son fils Houîya promenèrent l'affaire d'Héliopolis à Memphis, tant qu'enfin Houîya obtint gain de cause et rentra en possession du fief entier.

A sa mort, sa veuve Noubounoufrît en voulut assumer l'administration pour le compte de son fils Masou, mineur, mais elle en fut empêchée par un certain Khâîya, qui mit la main sur la terre, prétendant qu'il en était le propriétaire légitime comme héritier de son grand oncle, le chef de l'étable Houîya. Noubounoufrît l'assigna aussitôt en restitution devant le comte et le tribunal d'Héliopolis, l'an XVIII de Ramsès II, et ici l'inscription nous permet d'entrevoir des pratiques familières à tous ceux qui se sont trouvés dans des conditions semblables, chez les Égyptiens modernes : le Comte, mis en face de documents d'apparence authentique mais de teneur irréconciliable, s'assura aussitôt que l'une des deux parties avait fabriqué des titres à l'appui de ses prétentions, mais il ne sut pas discerner laquelle. Noubounoufrit, confiante en son droit, recourut à un moyen détourné pour le faire reconnaître. Elle réclama, ce qui est d'usage encore, la production des registres d'impôts ; s'il résultait de leur témoignage qu'elle et les siens avaient payé les taxes pour le fief depuis plusieurs siècles, elle prouvait du même coup qu'elle et les siens en étaient les propriétaires réels. Le Comte accéda à sa requête, et il envoya chercher les registres aux bureaux de la résidence royale, à Ramsès du Delta. Ici toutefois le scribe Aniyi, qu'il délégua à cette intention, ne résista pas plus aux séductions du bakhchiche que s'il avait vécu de nos jours. Il falsifia les registres en route ; le Comte et le tribunal constatèrent qu'Ouernoura n'avait pas apporté la preuve des faits qu'elle annonçait et ils la déboutèrent de sa plainte. Elle tenta d'en appeler de ce jugement grâce à l'appui d'un certain Khâîya, scribe de la table royale, mais les faux étaient trop habilement exécutés pour qu'il fût facile de démontrer la fraude, et la propriété passa aux mains de l'adversaire : Khâîya en fût nommé titulaire au nom de ses cohéritiers, et il reçut pour sa part personnelle un lot de treize aroures. Le mauvais état des inscriptions ne nous permet pas de dire combien de temps il jouit de son bien mal acquis. Lorsque Masou, fils de Noubounoufrît, fut devenu majeur, il rouvrit une fois de plus la cause devant le tribunal, et, faute de pouvoir convaincre directement les hodjets de faux, il invoqua la notoriété publique. Des témoins de toute condition vinrent certifier qu'à leur connaissance le fief avait toujours appartenu à la dame Noubounoufrît et à ses ascendants. Le détail des dernières opérations judiciaires manque ; les portions du texte où elles étaient consignées se sont perdues. Il n'est pas douteux toutefois que Masou n'ait gagné son procès et sans appel ; s'il en eût été autrement, il n'aurait pas fait

graver toute cette histoire dans le tombeau qu'il se construisit à Sakkarah. M. Gardiner pense que s'il en agit de la sorte, ce fut moins vanité d'avoir triomphé que précaution dans l'intérêt de ses enfants, et je crois qu'il a raison. En cas de contestation nouvelle, rien n'empêchait qu'on ne falsifiât les registres une fois de plus : on n'aurait pas pu falsifier les inscriptions du tombeau, et, à défaut d'autres documents, elles feraient foi en justice.

Ce n'est pas le premier mémoire de M. Gardiner, mais c'est le premier qui ait de l'étendue et qui traite un sujet de cette importance. M. Gardiner a témoigné de beaucoup de pénétration et de prudence dans l'étude de ces matières délicates ; il a déployé partout des qualités de traducteur et de philologue très solides. Cela n'est pas pour étonner ceux qui l'ont connu à ses débuts, presque enfant encore, et déjà emporté vers les choses de l'Égypte par la force de sa vocation.

G. Maspero.

N. de G. Davies, **The Rock Tombs of El-Amarna**. Part. II. — **The Tombs of Panehesy and Meyrira II** (XIV[th] Memoirs of the *Archæological Survey of Egypt*, edited by F. L. E. Griffith.), Londres, Kegan Paul, Quaritch, Asher, Frowde, 1905, in-4°, VII-48 p. et 47 planches.

Le second volume a suivi le premier à un an d'intervalle. Il comprend, avec la notice abrégée de quelques tombeaux insignifiants, la description très détaillée et la publication complète de deux des tombes principales du groupe septentrional, celles de Panahsi et de Mariríya (Merirâ) II.

Elles sont spacieuses l'une et l'autre et décorées d'après les poncifs composés par les sculpteurs du souverain pour les morts de la cité nouvelle. Comme les deux personnages étaient attachés également à la maison du roi et au temple du dieu, le roi et le dieu jouent le rôle prépondérant dans les tableaux qni ont été exécutés ou qui nous ont été conservés. Prenons le tombeau de Mariríya en exemple. C'est d'abord la scène de la récompense. Il semble qu'en l'an XII de son règne Khouniatonou reçut des ambassadeurs venus de l'Éthiopie et de la Syrie pour lui apporter les cadeaux de certains princes de ces régions, notamment ceux des princes Hittites. Mariríya avait été ou leur drogman ou leur introducteur auprès du Pharaon, peut-être les deux à la fois, et cette chance heureuse lui avait valu les présents ordinaires. L'audience des ambassadeurs est figurée en détail, ainsi que la remise des colliers d'or à Mariríya, et une distribution de menus anneaux à la foule. Les scènes comptent parmi les mieux disposées et les plus animées qu'il y ait dans l'art égyptien. Le défilé des tributs et les attitudes diverses des gens qui les apportent sont excellents, mais c'est dans la distribution que le dessinateur a déployé le plus original de son talent. La querelle des gens qui se disputent les présents, leurs luttes, leurs gambades de joie, les appels qu'ils s'adressent

les uns aux autres sont d'une vivacité et d'une vérité incroyables : c'est une foule égyptienne qui s'agite devant nous, et l'habileté avec laquelle les groupes s'emmêlent et se débrouillent nous rend la vision précise de ce qui se passait aux rues ou sur les places d'une grande ville, les jours de fête populaire. Les mêmes qualités de netteté et d'observation se retrouvent dans les autres tableaux; ceux où nous voyons le souverain d'abord en famille, puis appelé du kiosque où il s'ébat, au balcon d'où la reine et lui, et au besoin les jeunes princesses, jetteront les colliers d'honneur, ne sont pas combinés moins ingénieusement. Je n'en dirai pas autant des esquisses qui représentent Marirîya comblé des mêmes honneurs par le successeur de Khouniatonou, Sâakerîya, mais les gens qui les indiquèrent sur le mur avaient une excuse. La réaction grondait autour d'eux et déjà les partisans d'Amon et de Thèbes reprenaient le dessus : on avait partout la conscience qu'après quelques années au plus le courant de l'histoire rentrerait dans son ancien lit, et les artistes ne pouvaient pas s'appliquer de bon cœur à ébaucher des œuvres qu'ils savaient très probablement devoir demeurer inachevées.

Les planches de M. Davies sont bonnes, comme d'habitude, et elles rendent exactement l'état de la muraille; les parties rétablies d'après les copies antérieures, surtout d'après celles de Nestor Lhôte, sont indiquées au pointillé et se distinguent nettement des portions qui ont échappées aux attaques des marchands d'antiquités. La description des planches est minutieuse et claire : elle se comprend facilement, ce qui n'est pas toujours le cas des descriptions de ce genre, mais une longue expérience a enseigné à M. Davies l'art de noter les points sur lesquels il faut insister pour compléter l'intelligence des dessins, et ceux sur lesquels on peut passer rapidement. Les interprétations des textes sont véritables en général et les traductions fidèles. M. Davies, depuis les longues années qu'il poursuit son œuvre ingrate, ne s'est laissé envahir ni par la routine, ni par le dégoût de sa tâche. Son ardeur au travail ne s'est pas affaiblie un seul jour, et ses copies ne présentent aucune trace de relâchement ni de lassitude : chacun des volumes qu'il avait publiés jusqu'à présent était en progrès sur ses devanciers, et le volume présent ne faut pas à la règle.

G. Maspero.

M. Rostowzew, **Römische Bleitesserae;** ein Beitrag sur Sozial-und Wirtschaftsgeschichte der römischen Kaiserzeit, Leipzig, 1905.

Ce travail a été imprimé par l'auteur dans les *Beiträge zur alten Geschichte* de MM. Lehmann et Kornemann. C'est une adaptation en allemand d'un grand ouvrage écrit en russe (en 1903) et dont j'ai déjà parlé [1]. M. R. s'est fait une spécialité de l'étude de ces petits

1. Cf. aussi un article de M. Prou dans le *Journal des Savants*, 1903, p. 518.

monuments en bronze ou en plomb, que l'on appelle tessères et dont l'usage était, jusqu'à ce jour, très incertain. Personne ne niera que par ses précédents travaux M. R. n'ait apporté une certaine clarté dans la question, grâce à sa connaissance d'un nombre considérable de tessères, à son érudition dans les choses gréco-romaines, à son ingénieuse perspicacité. La présente dissertation est une mise au point des publications antérieures de l'auteur, mais avec une idée dirigeante spéciale. Il a voulu, dit-il, faire entrer les tessères dans le cercle des sources historiques connues et utilisées, au lieu de les laisser dans le domaine des curiosités négligées par l'historien; et il y a certainement réussi, malgré les nombreuses obscurités qui subsistent dans le détail. M. R. a divisé son étude en un certain nombre de chapitres, correspondant aux divers genres de tessères connues : tessères servant aux distributions de blé ou d'argent, *donativum, congiarium*, etc.; tessères servant de billet d'entrée aux spectacles ou dans les maisons publiques; tessères à destination des *juvenes* à Rome ou dans les municipes; tessères à l'usage des collèges privés (jetons de distribution) et des entreprises particulières (bains); tessères usitées comme monnaie fiduciaire dans les maisons privées.

R. Cagnat.

Die Cyprianische Briefsammlung, Geschichte ihrer Enstehung und Ueberlieferung von Hans Freiherr von Soden. Leipzig, Hinrichs, 1904; VIII-268 pp. in-8° et 2 pl. Prix : 10 Mk. 50.

Les recueils de lettres de saint Cyprien sont très anciens. Les premiers ont dû être formés du vivant de l'auteur. On a d'abord groupé les lettres relatives à la persécution et aux martyrs; Cyprien lui-même sans doute est l'auteur de ce recueil où se trouvaient *epistulae numero tredecim* (20, 2). Ce sont les lettres 5-7, 10-19 de l'édition Hartel. La seconde collection a réuni les lettres sur la querelle baptismale (2, 64, 67, 69-75). Elle a dû commencer à se former au moment même du conflit et se développer au fur et à mesure. D'autre part, on avait à Rome, au temps de la mort de saint Cyprien, 58 lettres, soit les deux tiers de la collection qui en compte 81.

Le catalogue de Cheltenham, rédigé en Afrique en 359, c'est-à-dire un siècle après, comprend cinq groupes d'œuvres, des traités, les lettres sur la persécution, les lettres sur la querelle baptismale, les lettres au pape Corneille, des lettres diverses : en tout 34 lettres. On tend donc, à cause de l'autorité et de la sainteté de leur auteur, à former un recueil d'œuvres complètes.

Pour en savoir plus long, il faut faire intervenir les manuscrits. M. von Soden en a étudié ou inventorié 431. Il les sépare en deux groupes : ceux qui remontent plus ou moins directement à un recueil (157), et ceux qui présentent un choix arbitraire (274). Les premiers seuls peuvent servir de base à l'histoire de la collection. On y trouve

un nouveau recueil primitif, les lettres sur la vie chrétienne. On voit aussi par la comparaison des manuscrits entre eux que la collection générale est originaire d'Afrique et est achevée au milieu du IVe siècle. Par les manuscrits, on peut donc atteindre une période plus ancienne que celle du catalogue de Cheltenham. Les plus importants à cet égard, sont Vienne 962 (*L* de Hartel, IXe siècle), Munich 18203 (XVe s.), Troyes 581 (*Q* de Hartel, VIII se.), Vatican *Reginensis* 118 (*T* de Hartel, Xe s.). M. von S. les appelle A^1, A^2, R^1, R^2, parce que les deux premiers représentent un original africain, les deux autres, un original romain. De plus, la combinaison de R^1 avec le ms. B. N. lat. 17350 (XIIe s., *o* de Hartel) permet de remonter à un archétype R^0. La plupart des manuscrits ne représentent pas un de ces types, mais une combinaison. Ils marquent une tendance à assurer la prédominance au type *R* (spécialement R^2). Les lettres étrangères à Cyprien ont été ajoutées postérieurement.

Les résultats de l'étude des manuscrits sont contrôlés et confirmés par les témoignages de la littérature ecclésiastique.

La conclusion de M. von S. est qu'une édition nouvelle est nécessaire. Il n'est pas tendre pour celle de M. Hartel; je crois même qu'il est un peu injuste. Cependant, ayant eu par hasard à reviser la collation d'un traité de l'appendice, j'ai été surpris, il y a quelques années, des inexactitudes de son apparat. Mais l'éditeur à venir devra résoudre une question que n'avait pas à se poser M. von S. Les contaminations de manuscrits qu'il a dépistées ne portent que sur le nombre ou l'ordre des pièces. Il est fort possible que la comparaison des textes eux-mêmes révèle d'autres contaminations, croisant en quelque sorte les premières. Il suffit pour cela que les leçons d'un manuscrit aient pénétré par collation dans un autre.

Quoi qu'il en soit, le travail de M. von Soden est méritoire. Dans un appendice, il fournit des renseignements précieux sur les œuvres du *Corpus Cyprianicum* autres que les lettres. Il y a peut-être là un point faible dans le système proposé : il est difficile de séparer la tradition des traités de celle des lettres : ces œuvres, à ce point de vue, ne sont pas d'espèce différente. Mais on comprend que M. von Soden ait limité ses recherches aux lettres. C'était la tâche la plus compliquée.

Paul Lejay.

The Lausiac history of Palladius, II; The Greek text edited with introduction and notes, by dom Cuthbert Butler (*Texts and studies*, Vol. VI, No. 2). Cambridge, at the university press; Londres, C. J. Clay; 1904. CIV-278 pp., in-8°. Prix : 10 sh. 6.

Dans un premier volume, dom Butler avait fait besogne d'historien et renouvelé l'histoire du monachisme égyptien [1]. Dans ce deuxième

1. Voy. *Revue*, 1899, I, 150.

volume, il fait besogne de critique. Il y a quatre variétés de textes de l'*Histoire Lausiaque :* 1° la vulgate des éditions modernes; 2° une rédaction plus courte du même texte; 3° des textes mixtes, mélanges divers des deux précédents; 4° des textes encore plus composites, dans lesquels l'*Histoire lausiaque* est combinée avec l'arrangement grec de l'*Historia monachorum* de Rufin. Les deux derniers groupes ne viennent pas en compte. Restent les deux premiers. Dom B. croit que le texte court est l'œuvre authentique et que la rédaction la plus longue est due à quelque métaphraste. Il publie la plus courte. C'est donc une édition *princeps* qu'il nous donne en se fondant sur deux familles de manuscrits; la deuxième famille a fourni l'original de la traduction latine; elle nous a aussi conservé l'ordre primitif des derniers chapitres de Palladius. Le texte est accompagné d'un apparat, précédé d'une longue introduction et suivi d'excellentes notes historiques. Grâce à dom Butler, nous avons maintenant une base pour l'étude du monachisme égyptien [1].

Paul Lejay.

A. Berendts, **Die handschriftliche Ueberlieferung der Zacharias- und Johannes-Apokryphen; Ueber die Bibliotheken der Meteorischen und Ossa-Olympischen Klöster.** Leipzig, J.-C. Hinrichs, 1904, 84 pp., in-8°. Prix : 2 Mk. 70.

La première de ces deux dissertations est une excellente introduction à une édition des légendes relatives à Zacharie et à son fils, Jean-Baptiste. M. Berendts est arrivé à classer les sources grecques et slaves. Il distingue cinq variétés des textes grecs et les compare aux rédactions slaves qui leur correspondent plus ou moins exactement : la troisième rédaction grecque manque en slave. Ces recherches, très minutieuses, poursuivies à travers de nombreux manuscrits, ont une grande importance. Car elles permettront d'élucider nombre de questions relatives au protévangile de Jacques et aux récits de l'enfance de Jésus dans les évangiles canoniques.

Dans les dernières page de la brochure, M. Berendts attire l'attention sur le récit de voyage de Porphyre Uspenkij aux monastères de Thessalie. Il en résulte que certains manuscrits importants, dont peut-être un manuscrit de Jules Africain, sont ou égarés ou encore enfouis dans les cachettes des Météores.

P. L.

A study of Ambrosiaster, by Alexander Souter. Cambridge, at the university press, 1905. xii-267 pp. in-8° (*Texts and studies*, Vol. VII, No. 4), Prix : 7 sh. 6.

L'Ambrosiastre est le nom donné à l'auteur inconnu des Commentaires sur saint Paul attribués par tous les manuscrits, sauf un

1. Dans le texte de dom Butler, on lit en toutes lettres que Sérapion le Sindonite a été enterré à Rome même, ἐν αὐτῇ τῇ Ῥώμῃ ταφείς (p. 116, l. 5). Si la leçon est authentique, c'est un nouveau coup porté au roman que l'on sait.

seul, à saint Ambroise. Cette indication est certainement fausse. Au même auteur sont généralement rapportées des *Quaestiones ueteris et noui Testamenti* mises dans les manuscrits sous le nom d'Augustin.

La plus grande partie du livre de M. Souter est consacrée à prouver l'identité d'auteur. On n'en doutait guère, mais il n'était pas inutile d'écarter définitivement la thèse contraire, soutenue en 1884 par Marold. Du même coup, M. S. fait une étude approfondie de la langue et des citations bibliques. Un autre point acquis déjà, auquel M. S. apporte une surabondance de preuves, est que l'auteur a écrit à Rome entre 366 et 382. Quant à son nom, dom Morin avait proposé successivement les noms du juif Isaac et de Decimius Hilarianus Hilarius, proconsul d'Afrique en 377. M. S. préfère la seconde solution ; elle est seule conciliable avec la notion d'un laïc, féru de préjugés aristocratiques, profondément versé dans la connaissance du droit, initié aux mœurs profanes et aux religions païennes, renseigné par une expérience que seuls peuvent donner les voyages. Par là s'expliquerait la méprise de saint Augustin qui cite les commentaires sous le nom d'Hilaire de Poitiers.

Les œuvres de l'Ambrosiastre posent d'intéressants problèmes littéraires. Ainsi nous avons trois éditions des *Quaestiones*, dont deux au moins sont dues à l'auteur. Le livre de M. Souter et l'édition qu'il nous promet dans le *Corpus* de Vienne aideront à résoudre ces problèmes. Il n'est pas inutile de remarquer que ces œuvres exégétiques contiennent de curieux détails sur la religion et les croyances des Romains au milieu du IVe siècle [1]. Le travail si consciencieux de M. Souter a donc une portée générale.

Paul Lejay.

Alcuin, his life and his work, by C. J. B. Gaskoin. London, C. J. Clay (Cambridge university press), 1904. xxii-275 pp. in-8°. Prix : 3 sh. 6.

Livre d'exposition excellent, parce qu'il est constamment documenté par les sources. M. Gaskoin décrit d'abord l'état de l'enseignement en Grande-Bretagne avant Alcuin et au moment de ses années d'étude, les écoles du pays de Galles et d'Irlande, l'école de Cantorbéry, celles de Jarrow et de York. Puis il retrace la vie d'Alcuin, divisée en trois périodes, 735-793, 793-796, 796-804. Enfin, il analyse et apprécie l'œuvre et les œuvres d'Alcuin : théologie, éducation, liturgie et Bible. Trois appendices exposent l'état de la science sur trois questions controversées : Alcuin était-il moine ? les *pueri aegyptiaci*, la date du synode d'Aix-la-Chapelle. C'est un peu le caractère général de ce livre d'apporter plus d'analyses que de conclusions nouvelles. Mais la prudence du jugement et l'esprit critique de M. Gaskoin en font le meilleur ouvrage d'ensemble sur le maître de Charlemagne.

P. L.

1. Voy. F. Cumont, *La polémique de l'Ambrosiaster contre les païens*, dans la *Revue d'hist. et de littérature religieuses*, t. VIII (1903), p. 417.

Richard GARNETT and Edmund GOSSE, **English Literature,** An illustrated record in four volumes. Vol. I. From the beginnings to the age of Henry VIII. Vol. II. To the age of Milton. Vol. III. To the age of Johnson. Vol. IV. To the age of Tennyson. London, Heinemann, 1903-1905. In-8°, 368 p., 389 p., 381 p., 462 p. 16 shillings le volume.

Cette splendide publication en quatre volumes est destinée au plaisir des yeux autant que de l'esprit. On a voulu faire connaître au public anglais non seulement les auteurs et leurs œuvres, mais leur physionomie, leur demeure, leur écriture, et leur portrait, leur caricature même accompagne leur appréciation. A ce point de vue l'ouvrage mérite de grands éloges; il contient de bons fac-similés et de belles gravures. Mais le texte n'a pas moins de valeur que l'illustration. C'est une « popular history », un simple « record », un aperçu de l'histoire littéraire. Toutefois les deux hommes qui se sont partagé la tâche — M. Garnett, du commencement jusqu'à Shakspeare inclusivement, et M. Gosse, le reste — ont une grande compétence, et ils se sont acquittés parfaitement de leur difficile besogne. Ils connaissent très bien la littérature du sujet et ils n'ont pas manqué de citer M. Jusserand. On regrettera de ne trouver qu'à la fin du quatrième volume les « transliterations » des manuscrits et des fac-similés. Mais l'index, dû à M. Lister, est très complet : il comprend 62 pages en deux colonnes. M. Garnett a prouvé qu'il connaissait à fond non seulement Chaucer et ses successeurs, mais la littérature elizabéthaine et Shakspeare; on louera notamment la biographie du grand dramatiste qu'il a faite aussi exacte et aussi sûre que possible et sans se perdre dans les conjectures. Quant à M. Gosse, il a traité avec sa maîtrise habituelle la littérature du XVII^e, du XVIII^e et du XIX^e siècle, et il a su caractériser brièvement mais d'une façon vive et frappante les écrivains de tout genre, philosophes, historiens, poètes, que présentent ces trois siècles. Deux pages sur Thackeray, par exemple, c'est peu, mais elles ont suffi à M. Gosse pour marquer à la fois le caractère et le talent du romancier. La superbe exécution de l'ouvrage, sa claire ordonnance, l'habileté avec laquelle les deux auteurs résument les recherches de leurs devanciers, la solidité de leurs jugements, tout fait de cette *English Literature* une publication très méritoire et très utile.

A. C.

Bert-Edward YOUNG, Michel Baron, acteur et auteur dramatique. Paris, Fontemoing, in-8°, 326 p., planche.

De nos jours, il n'est plus d'honneurs qui soient refusés aux comédiens : voici même qu'ils fournissent le sujet de graves thèses de doctorat. Il est vrai que Michel Baron que vient d'étudier M. Young, professeur à l'Université Vanderbilt, est loin d'être le premier venu. Disciple chéri de Molière qui le fit entrer dans sa troupe, il devint

bientôt, aidé des leçons d'un tel maître et grâce à d'admirables dons naturels, un acteur incomparable. Il eut de plus l'insigne privilège d'être le premier interprète d'un grand nombre de chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, qui tous deux lui témoignèrent leur estime particulière en signant à son contrat de mariage. Les mémoires du temps ne cessent de célébrer ses succès sur la scène, soit avant 1691, époque à laquelle il quitta le théâtre à l'âge de 38 ans, soit après 1720 où il souleva à nouveau, après une retraite de trente ans, les applaudissements du public. Ses contemporains, et Voltaire entre autres qui faisait grand cas de son talent, l'ont souvent comparé au célèbre acteur romain Roscius : il faut dire que c'est seulement au XIXe siècle, depuis Talma, qu'un comédien a provoqué par son art un pareil enthousiasme.

Baron voulut aussi, comme son maître Molière, composer des pièces de théâtre. La plupart, pâles imitations des œuvres du grand comique, sont des plus médiocres ; elles eurent toutes cependant un assez grand nombre de représentations quand elles parurent, et ne sont pas inférieures aux comédies des auteurs secondaires du même temps. L'une des pièces de Baron, l'*Homme à bonnes fortunes*, jouée en 1686, a même mérité d'attirer l'attention des historiens du théâtre. M. P. de Julleville a pu dire que c'était la meilleure pièce parue en France entre le Malade imaginaire de Molière et le Joueur de Regnard. Elle dénote surtout chez son auteur une grande science du métier dramatique, de la façon de construire une comédie.

M. Young a donc bien fait de remettre en lumière la figure de Baron, dont le nom seul avait survécu. De nationalité étrangère, le savant professeur américain ne s'étonnera pas si on relève en quelques endroits de son livre de légères et du reste assez rares incorrections de style. Certains pourront lui reprocher aussi des longueurs, notamment dans son étude sur la carrière dramatique de Baron. Il vaut mieux signaler ici la sûreté et l'abondance de la documentation de M. Young qui a dû se livrer à un travail de recherches considérables pour réunir tout ce qui concerne son héros. Son livre, digne de figurer avec honneur dans la précieuse collection des thèses de doctorat de nos universités, sera lu avec profit par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du théâtre français.

Georges GAZIER.

Herbert A. L. FISHER M. A. **Studies in Napoleonic Statesmanship : Germany.** Oxford, Clarendon Press, 1903. In-8, x-392 p. (4 cartes).

Ce livre est le premier d'une série : M. Fisher a entrepris, en effet, une étude de l'État napoléonien en France et hors de France et il a commencé par l'Allemagne ; il continuera par l'Italie, la Belgique, la Hollande et terminera par la France. Les monographies nécessaires

pour une étude d'ensemble abondent en Allemagne; les travaux de Gœcke-Ilgen et de Thimme pour le royaume de Westphalie et les départements anséatiques, l'excellente histoire du grand-duché de Francfort de Paul Darmstædter et bien d'autres livres ou articles, offraient à M. F. une base solide qui lui permît de donner au public anglais une idée, précise et neuve à la fois, de ce que fut l'Allemagne soumise à l'influence française et transformée par elle. Plutôt que de présenter, — en une série de chapitres sur l'administration, le code civil, le servage, la vie économique, etc, — les réformes introduites dans les différents États napoléoniens, M. F. a préféré suivre l'ordre chronologique et montrer successivement, dans les trois principales créations de Napoléon, — Berg, Westphalie, Francfort, — les problèmes qu'il fallait résoudre et la manière dont ils furent résolus. Un tel plan était parfaitement logique, mais il eût été nécessaire, ce me semble, de mieux marquer la progression qu'il y eut de l'État ébauché sur la rive droite du Rhin à l'édifice construit de toute pièces entre le Weser et l'Elbe et copié, avec discernement, dans le grand-duché de Francfort. Encadrées par une série de chapitres où M. F. décrit les étapes vers la domination complète, — Campo-Formio, Rastadt, Lunéville, l'invasion du Hanovre, — et où il esquisse l'histoire des départements de la rive gauche du Rhin et des villes anséatiques, ces trois études centrales sont un excellent résumé des livres allemands, enrichi de documents nouveaux provenant des archives parisiennes et anglaises. Œuvre d'un érudit qui sait présenter agréablement les résultats de ses recherches, — ce qui ne gâte rien, — le livre de M. F. fait bien connaître cette domination napoléonienne faite d'un mélange d'idées révolutionnaires et de conquête violente. On y voit, nettement, comment les Allemands, émancipés par ces *idées*, se soulevèrent en 1813, non pour faire cesser leur influence, mais pour mettre fin à l'oppression matérielle et parce que, au contact de la France, ils avaient pris conscience de leur unité.

CH. SCHMIDT.

Georges GOYAU, **L'Allemagne religieuse, Le catholicisme (1800-1848)**; Paris, Perrin, 1905. 2 vol. in-12; XII-401 et 438 pp, Prix : 7 fr.

A la fin du XVIII^e siècle, l'Allemagne ne connaît guère d'autre régime pour l'Église catholique que le système du joséphisme. L'État tient dans sa main les autorités spirituelles et la foi des peuples est réglée dans les bureaux d'un ministère. Cinquante ans après, l'Église catholique d'Allemagne développe une vie intense hors des tutelles laïques. Rattachée fortement à l'Église romaine, elle a coupé ses lisières laïques et établi sa force sur une base populaire. L'histoire d'un tel changement est le sujet de ces deux volumes. M. Goyau poursuit les phases de ce développement à travers les tentatives avortées de créa-

tion d'une primatie allemande, dans le renouvellement du sentiment allemand par le romantisme, dans la renaissance d'une pensée et d'un art catholiques, enfin dans le réveil de l'épiscopat allemand, secoué de sa torpeur par l'affaire de Cologne.

La pensée directrice de M. Goyau dans le récit et le jugement des événements est celle de ce que lui-même appelle le catholicisme social. Ultramontanisme et démocratie chrétienne, telles sont les deux idées auxquelles, tour à tour ou en même temps, il ramène le lecteur. Par suite, l'historien est hostile à tout particularisme religieux comme à toute intervention de l'État dans l'Église. Le gallicanisme des canonistes lui paraît conduire fatalement au gallicanisme des juristes. Il n'y a pas de voie intermédiaire pour une Église catholique entre le service de l'État et le service de Rome.

Nous ne discuterons pas ces idées : il y faudrait des volumes, qui d'ailleurs existent. Nous remarquerons seulement ce qu'un adversaire un peu délié peut tirer du récit de M. G. Cette histoire d'une Église qui se réveille est comme ponctuée par les événements politiques. Ils la commandent, soit que Napoléon Ier vienne détruire l'ancien régime des états ecclésiastiques et faire place nette, soit que ses victoires provoquent la renaissance du patriotisme germanique et le retour romantique au passé médiéval, soit que la Sainte-Alliance enraye pour un temps le mouvement religieux, soit enfin que Louis Ier de Bavière offre à la plante délicate de l'Église allemande une serre où elle grandira et prendra des forces avant les orages de 1837 et le plein air de 1848. Ce dernier point est particulièrement important. La protection de la Bavière a permis à l'Église catholique de se créer un épiscopat indépendant, un enseignement supérieur confessionnel, une presse cléricale. Que l'on suppose, au contraire, Gœrres exilé en France, Mœhler et Dœllinger enterrés dans des cures de campagne, Phillips, Jarcke et les autres professeurs privés de leurs chaires d'université : il est à croire que le coup de force de 1837, l'emprisonnement de l'archevêque de Cologne, eût réussi à la Prusse, et que les événements de 1848 eussent trouvé les catholiques allemands sans puissance et sans préparation.

Ce n'est pas non plus parce qu'ils trouvaient dans l'Église une « sociologie » que tant d'hommes éminents sont venus à elle. La politique et l'esthétique ont été des facteurs accessoires et n'ont jamais conduit à elles seules une âme dans le sanctuaire. Les conversions ont été des crises religieuses.

Sur d'autres parties, moins importantes, de ce vaste sujet, on pourrait faire des réserves ou marquer plus nettement le caractère des faits. Il faudrait dire franchement que l'art « nazaréen » a fait faillite. Nous sommes obligés de lire les écrits de ces artistes et de leurs amis pour reconnaître la sincérité de leur foi : leurs œuvres sont froides et sans vie. — Les écrivains ultramontains sont, à des degrés

divers, ce que les théologiens du XIX^e siècle ont appelé des « fidéistes », c'est-à-dire qu'ils ont éliminé plus ou moins le rôle de la raison et de la nature dans la vie religieuse, et spécialement dans la croyance. Voy. t. I, p. 270 (Overbeck) et 276 (Frédéric de Stolberg); t. II, p. 29 (Mœhler; mais cf. p. 32), 85 (Deutinger); etc. Les systèmes d'Hermès, puis de Günther, ne sont que les réactions nécessaires contre les tendances exclusives des penseurs catholiques. — Les « grands hommes » du romantisme sont en général d'une stature médiocre, qui ne dépasse pas beaucoup celle de leurs contemporains. Qu'est-ce qu'un Baader dans l'histoire de l'esprit humain? Gœrres, lui-même, le titanesque Gœrres, est surtout un publiciste d'un incomparable talent; il appartient à l'histoire politique, religieuse et littéraire de l'Allemagne. Mais il n'aura aucune place dans l'histoire de la science ou de la philosophie. Ses travaux scientifiques, peu nombreux, se confondent avec une foule d'autres. Ce qu'il y a de plus inattendu à observer pour un lecteur français, c'est que ces professeurs célèbres en leur temps, ces demi-dieux d'université, à la réserve de Mœhler et de Dœllinger, sont surtout de puissants improvisateurs, des causeurs féconds, causeurs d'une verve toute germanique, mais enfin des causeurs.

Le livre de M. G. nous rend admirablement ce grouillement curieux. Si l'on peut emprunter au romantisme une image, il sera la pierre tombale que scelle l'histoire sur la plupart de ces renommées. On n'aura pas à y revenir. On pourra différer d'avis avec l'historien et désirer souvent un jugement plus nuancé. Mais la conscience et l'exactitude du récit permettent toujours au lecteur de se faire une opinion raisonnée, fût-elle contraire à celle de M. G. Nous n'avons qu'à louer aussi la maîtrise de l'écrivain, qui domine mille détails puisés aux sources les plus diverses; la chaleur et la vie du style, auxquelles le parti-pris de l'auteur donne encore plus d'intensité; la variété du ton, tantôt ironique et gai, quand M. G. décrit le régime joséphiste et la comédie toujours amusante de laïcs déguisés en papes, tantôt pénétrant et fin, quand il analyse les œuvres romantiques : M. Goyau eût été, s'il l'eût voulu, un de nos meilleurs critiques littéraires. On placera son livre à côté de celui que M. Thureau-Dangin consacre à l'Église d'Angleterre. C'est un honneur pour notre pays de donner sur deux mouvements religieux étrangers des livres aussi intelligents et aussi solides.

Paul LEJAY.

— M. R. PILOTY étudie dans *Autorität und Staatsgewalt* (Tubingue, Mohr, 1905, 32 p. 60 Pf.) les cas où l'autorité et le pouvoir se dissocient, et les conséquences de cette scission. La conséquence ordinaire est une révolution qui tend à rétablir l'équilibre rompu. Exemples : César et Napoléon. Leur pouvoir n'émana pas de la démocratie, c'est-à-dire du pouvoir populaire, mais de leur autorité sur

le peuple. Le processus est encore plus caractéristique, lorsque la forme politique ne change pas, comme lors de l'avénement des Carolingiens, à la chute du califat de Bagdad, ou pendant le Taïkounat japonais (1603-1868). Tous ces développements sont fort intéressants; la revue des États représentatifs à type anglais ne l'est pas moins. Conclusion : Pouvoir et Autorité ne sont pas équivalents, mais ont une tendance constante à se joindre, restant soumis aux lois naturelles de la volonté humaine, puisqu'ils sont cette volonté appliquée à l'État. — Th. Sch.

— La gigantesque encyclopédie des *Manuali Hoepli* (Hoepli, Milan), qui comprend déjà plus de 800 numéros, vient de s'enrichir, entre autres ouvrages, d'un *Dizionario di Scienze filosofiche* (685 p., 1905, 6 fr. 50), œuvre du prof. C. Ranzoli. Ce recueil embrasse la métaphysique, psychologie, logique, morale, histoire de la philosophie et des religions, plus les sciences parentes, telles que physiologie, anatomie et histologie, biologie générale, anthropologie, mathématiques, physique et chimie. La liste des articles classés par ordre des matières se trouve à la fin du petit volume élégamment relié, format commode de dictionnaire de poche. L'auteur affirme dans son *Introduzione* que c'est le premier lexique de ce genre qui ait paru en Italie, celui de Luigi Stefanoni, vieux déjà d'un demi-siècle, ne méritant pas son nom; il connaît ceux de Bertrand et de Goblot, de Calderwood et de Baldwin, d'Eucken, Kirchner et Eisler, et même le tout récent *Vocabulaire philosophique* d'André Lalande; et c'est précisément pour libérer l'Italie philosophique de la dépendance étrangère qu'il a entrepris son œuvre, qui constitue un effort sérieux et un travail réellement scientifique. — Th. Sch.

— Le 4e fascicule du tome II des *Geschichtliche Untersuchungen* de Lamprecht est très curieux. Hermann Schneider, privatdocent à Leipzig, y étudie à fond *Das Kausale Denken in deutschen Quellen zur Geschichte und Literatur des zehnten, elften und zwölften Jahrhunderts* (Gotha, Perthes, 1905, 115 p. M. 2, 40), c'est-à-dire tâche d'établir dans quelle mesure les premiers chroniqueurs allemands expliquaient leur récit par des causes naturelles ou le rattachaient à une intervention divine. L'auteur examine son sujet sous deux faces successives : dans une 1re partie historique d'abord, puis dans un exposé systématique qui se place au point de vue logique et psychologique. Le développement historique, surtout influencé par le grand mouvement cluniacien, commence avec le continuateur de la Chronique de Réginon (probablement Adalbert de Magdebourg, 964) et s'arrête avec Césaire d'Heisterbach (1223). Très intéressante est l'étude de la question suivante : jusqu'à quel point ces chroniqueurs croyaient aux miracles qu'ils racontaient, comment ils les expliquaient et les accordaient avec ce qu'ils savaient des lois naturelles, enfin quelles distinctions subtiles ils faisaient entre les différentes sortes de miracles. A cet égard, le travail de M. Schneider sera le bienvenu pour le philosophe et le théologien autant que pour l'historien — Th. Sch.

— L'auteur de *Die Probleme der Geschichtsphilosophie* (2e édition, Leipzig, Duncker et Humblot, 1905, 169 p., 3 M.), G. Simmel, veut montrer « comment la matière de la réalité immédiate et vécue devient le produit théorique que nous appelons l'histoire », et « que cette transformation est plus radicale que le sentiment naïf n'admet d'ordinaire ». C'est donc une critique du réalisme historique qui, croyant n'être qu'un miroir de ce qui est arrivé, commet la même erreur que le réalisme artistique se prenant pour une simple copie de la nature. M. S. examine d'abord, dans cette « contribution à l'étude de la théorie de la connaissance », les conditions internes de la recherche historique (caractère psychique de l'histoire, part de l'individualité, a priori psychologique, transformation de la

réalité par les catégories historiques, etc.), puis il fixe les lois historiques, et enfin analyse le sens de l'histoire en tant qu'objet de la philosophie (formation des intérêts non théoriques, complément de la notion de valeur, le seuil de la conscience historique, caractère métaphysique et empirique de l'historiographie; motérialisme, scepticisme et idéalisme dans l'histoire). — Th. Sch.

— Dans *Die Grundlagen der Geschichtswissenschaft* (Berlin, Reuther et Reichard, 147 p., 3 mark), M. Edouard Spranger étudie la théorie de la connaissance appliquée à l'histoire. Son style, comme sa pensée, est quelque peu nébuleux. Après avoir critiqué la théorie néokantienne de la connaissance, il expose les principes de sa théorie basée sur la psychologie et non plus sur la métaphysique. Il raconte ensuite le « procès » qui amena la séparation des deux théories au XIXe siècle, et passe en revue les théories psychologiques de Lamprecht, Wundt, Sigwart, puis celles (déduites de la doctrine des valeurs) de Rickert et de Münsterberg, enfin ébauche les assises d'une philosophie psychologique de l'histoire, dont il marque, en terminant, la fonction téléologique. — Th. Sch.

— *Religion und Kunst* (Tubingue, Mohr, 36 p. 50 Pf.), par E. Linde, professeur à Gotha, forme le n° 6 des *Lebensfragen* d'Henri Weinel, et peut paraphraser le fameux apophthegme de Goethe :

Wer Wissenschaft und Kunst besitzt, der hat Religion;
Wer diese beiden nicht besitzt, der habe Religion.

Mais M. L. n'entend pas ce dicton dans le sens apparent et courant; il l'interprète à un point de vue profondément religieux (p. 35) et étend sa thèse en revendiquant pour Gœthe un sentiment beaucoup plus religieux que celui qu'on lui prête d'ordinaire. Il va même jusqu'à attribuer à ce sentiment toute l'harmonie et la dignité de la personnalité gœthéenne; et son argumentation ne semble pas trop spécieuse. En général, son étude des rapports qui rattachent les arts à la religion est très recommandable et n'a rien de superficiel. — Th. Sch.

— M. H. Romundt continue ses études kantiennes dans *Kants Kritik der reinen Vernunft abgekürzt auf Grund ihrer Entstehungsgeschichte* (112 p., Gotha, Thienemann, 1905, 2 M.). Cette élucubration est encore plus indigeste et plus incohérente que les publications précédentes de l'auteur. C'est une torture que de la lire, et son sous-titre *Eine Vorübung für Kritische Philosophie* est réellement peu encourageant pour ceux qui aspirent à pénétrer les arcanes de la philosophie critique. Ni dans l'ensemble du traité, ni dans le détail de ses dix chapitres, on ne voit clairement où l'auteur veut en venir. La première partie prétend être une étude des doctrines de Hume et de Kant sur la causalité; quant à la deuxième partie (chap. 9 et 10), elle ne veut rien moins que reconstruire tout l'édifice de la métaphysique sur des bases nouvelles. Ce but est déjà marqué par l'épigraphe, empruntée à Kant, mais que l'auteur reconnait, à la fin de son avant-propos, n'avoir pu retrouver dans les écrits du philosophe. Il l'a vue, jouant le même rôle d'épigraphe, dans le troisième volume du Cours de Hegel sur l'histoire de la philosophie, dans les Œuvres complètes éditées par Michelet. Dans sa conclusion, M. R. touche de nouveau aux rapports entre Kant et Platon. — Th. Sch.

— M. Louis Goldschmidt, l'auteur de *Kantkritik oder Kantstudium* et l'éditeur de Mellin, *Marginalien und Register zu Kant*, développe, dans un nouvel opuscule (Gotha, Thienemann, 1905, 60 p. 2 M. 40), *Kants « Privatmeinungen » über das Jenseits*, pour aboutir à la constatation prévue, que tout le travail de la métaphysique dogmatique est vain et ne répond à aucune réalité scientifique. M. G.

veut surtout, par cet écrit, protester contre les interprétations abusives ou fantaisistes dont, selon lui, la pensée kantienne a été victime à l'occasion du centenaire de l'an dernier. C'est cette même préoccupation qui lui a fait ajouter, dans sa brochure (p. 61-104). un *Protest* contre *Die Kant-Ausgabe der Königlich preussischen Akademie der Wissenschaften*, notamment contre les tomes III et IV, où, affirme-t-il, le maintien de différentes « améliorations » a tout à fait trahi la pensée du maître. Il profite de l'occasion pour faire une charge à fond contre l'enseignement officiel de la philosophie kantienne dans les Universités. — Th. Sch.

— De toutes les publications provoquées par le centenaire de Kant, aucune peut-être ne lui fait plus honneur et ne rend plus fidèlement la pensée du maître que Max Steiner, *Die Rückständigkeit des modernen Freidenkertums* (Berlin, Hofmann, 1905, 125 p.). Nous ne saurions trop recommander cet écrit à tous ceux qui, sans s'inféoder à aucune école et sans se payer de mots, recherchent la vérité philosophique solitairement et, par cela, sincèrement. Après l'avoir lu, on tentera peut-être moins l'œuvre, vaine entre toutes, de concilier la science et la foi ; on n'osera plus parler des deux Kant, celui de la raison théorique et celui de la raison pratique ; par contre, on osera plus philosopher, même sans être initié à tous les secrets de la chimie et de la biologie, on réduira à une juste mesure la valeur philosophique de Haeckel et du Darwinisme ; on méditera (p. 113) l'énergique jugement de Nietzsche sur le féminisme, et les lacunes du Spinozisme ; surtout l'on appréciera mieux la place centrale que mérite le système Kantien, dont Steiner signale (p. 88) avec une louable franchise un des points faibles ; on se rappellera à propos combien peu le dogmatisme sied à notre pauvre science humaine, même écrite avec un grand S. Qu'on lise et qu'on juge. — Th. Sch.

— E. Grisebach, l'écrivain connu dont on a fêté le 60e anniversaire le 5 octobre, a publié, en 1897, une biographie de Schopenhauer qu'il complète aujourd'hui par des *Neue Beitraege zur Geschichte seines Lebens* (avec portrait et autographe, Berlin, Hofmann, 1905, 143 p.), en deux parties ; d'abord 20 notices apportant de nouveaux détails biographiques et des lettres, non inédites, mais rares, d'Arthur ou de sa mère, le tout relatif à la jeunesse du philosophe ; puis, depuis la p. 59, une complète bibliographie schopenhauerienne qui comprend même les traductions, les portraits et la philosophie préschopenhauerienne en tant que représentée dans la bibliothèque du philosophe ou citée dans ses œuvres, et deux appendices de même nature sur les sciences naturelles et sur la religion ou la mythologie. — Th. Sch.

— M. Frédéric Harrison, nommé titulaire d'une chaire créée à Oxford en mémoire et en l'honneur d'Herbert Spencer par un seigneur hindou, a publié sa leçon d'ouverture sous ce titre : *The Herbert Spencer Lecture* (30 p., Londres, H. Frowde et C., 1905, 2 schillings). Il y raconte ses souvenirs sur Spencer et développe, en une vue d'ensemble, les mérites de cet esprit remarquable, qu'il proclame *the most prominent English philosopher of the nineteenth century*, sans cacher les faiblesses et les lacunes de son « système synthétique ». — Th. Sch.

— M. J. Schultz établit une enquête psychologique sur les bases de la physique, dans *Die Bilder von der Materie* (Gœttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1905, 201 p. 6 M.). Après un chapitre préliminaire sur le sujet et l'objet, l'apriori et l'aposteriori, le développement des catégories anthropomorphes à travers la pensée scientifique, les différentes formes de la causalité, etc., l'auteur, étudie, en sept chapitres : les principes (d'inertie, de réaction, de conservation), l'atomisme et le

plérotisme (points de vue kinétique et dynamique), l'effet au loin (gravitation), les chimères (mélanges du continuisme et de l'atomisme : Descartes, Clémence Royer, Challis, etc.), l'énergétique, la matière, l'éther. C'est une réfutation du kinétisme et une défense du dynamisme que ce livre pénible à lire, mais qu'on n'étudiera pas en vain. — Th. Sch.

— Dans *La Pédagogie de Herbart* (xi-404 p., Hachette, 1905), M. Louis Gockler se propose de « contribuer à la solution définitive de... la question de savoir quelle est la valeur réelle de cette doctrine, si l'on doit s'opposer à ce courant d'idées, ou si l'on doit, et dans quelle mesure, mettre au profit de la pédagogie française les forces morales qu'il contient ». Il essaie « de donner un exposé exact de la pédagogie de H., telle qu'elle se dégage au point de vue pratique de l'ensemble de son œuvre et de la situation pédagogique de son temps ». Pour cela, il étudie d'abord Herbert et son temps dans une 1re partie biographique ; puis il expose son système, « sans rien changer, sans y rien mêler », suivant « le plan de l'auteur et conservant la forme même qu'il lui a donnée, s'attachant partout consciencieusement au sens strict de sa propre parole »; enfin « reprenant les idées fondamentales », il les présente « au jour de la science actuelle de l'éducation dans une critique nécessairement incomplète, vu l'étendue de la matière » mais pourtant suffisante pour « motiver un jugement impartial ». Un important appendice donne différents tableaux comparatifs, une utile notice sur H. en France et sur l'école herbartienne allemande, un itinéraire bibliographique, etc. Parmi les conclusions, citons celle-ci (p. 375) : « Plus que tout autre, H. montre les dangers que court une société qui tend à confier l'éducation tout entière à l'école. ....L'école n'est qu'un expédient. L'éducation dans les *casernes*, quand elle devient exclusive, doit tôt ou tard conduire à un désastre social ». D'autre part, l'idée de la concentration, « à elle seule, suffirait pour assurer à son auteur une place au premier rang des penseurs de tous les temps », puisque, d'après Treitschke, le danger le plus grave qui menace la civilisation de l'homme moderne, est dans l'éparpillement de notre vie mentale. Aussi convient-il de prêter la plus grande attention à la tentative d'H., d' « établir l'unité de la vie mentale en y introduisant l'ordre et l'enchaînement des connaissances, des sentiments et des désirs ». — Th. Sch.

— Les nos 30 et 31 des *Beiträge zur Lehrerbildung und Lehrerfortbildung* de K. Muthesius (Gotha, Thienemann) donnent une étude d'E. v. Sallwürk sur *Logik und Schulwissenschaft* (1904, 26 p. 50 Pf.), et un exposé des *Moderne Volksbildungsbestrebungen* (1905, 36 p. 60 Pf.) par M. Brügel. Le premier de ces auteurs montre la science comme système, comme recherche, et dans son rapport avec l'école, qui doit vulgariser avec prudence les résultats de la science, mais ne jamais être anti-scientifique dans sa méthode, c'est-à-dire apprendre à penser et à bien apprendre et ne jamais bourrer machinalement la mémoire. Quant à M. Brügel, il raconte les divers procédés employés pour répandre l'instruction parmi le peuple : *Extentension of University Teaching*, *Volkshochschulen*, universités populaires, cours d'adultes, etc., et précise l'esprit et les limites dans lesquels ces essais de *Volksaufklärung* doivent être tentés. — Th. Sch.

— Une conférence faite à l'Institut catholique de Paris le 8 février dernier sur le *Respect de l'enfant*, par M. Moïse Cagnac, vient de paraître chez Poussielgue (in-12 de 48 p. 1 fr.) avec ce sous-titre *Place de Fénelon dans l'histoire de la pédagogie*. L'auteur s'efforce d'y prouver la modernité des idées pédagogiques de Fénelon ; sa conférence a d'ailleurs des allures modernes, cite Secrétan, Payot,

Marion, Lévy et même Kant, connaît Froebel et Pestalozzi, débute par ce beau mot : « La vraie dignité d'un homme est dans ce qu'il est, et non dans ce qu'il a », finit presque par cet autre, qui n'est pas moins beau : « L'intolérance est fille de l'étroitesse d'esprit », et abonde en phrases comme celle-ci : « Si la religion n'ajoute rien à la conscience morale, elle est sans effet ». — Th. Sch.

— M. O. Baumgarten (cf. *Revue*, 8 avril) fit l'hiver dernier, devant le *Frauenbildungsverein* de Kiel, six conférences sur le but idéal de l'éducation. Ces conférences forment les six chapitres (force physique, éveil de l'esprit, intuition, véracité, sens de la réalité, religiosité) de *Ueber Kindererziehung, Erlebtes und Gedachtes* (Tubingue, Mohr, 1905, 74 p. 80 Pf.). Instruire en amusant, cultiver la précocité intellectuelle, négliger l'hygiène, dédaigner la pratique en cultivant de belles théories, confondre l'instruction et l'éducation, étendre (je ne dis pas surcharger) trop les programmes, préférer un vaste vernis superficiel à un savoir approfondi et restreint, etc., tels sont les errements que combat M. B., dont les conseils seraient encore plus actuels de ce côté des Vosges. — Th. Sch.

— M. William Stern fournit une importante contribution à la psychologie et à la pédagogie dans son *Helen Keller, Die Entwickelung und Erziehung einer Taubstummblinden* (Berlin, Reuther et Reichard, 1905, 76 p. 1 M. 80). C'est le psychologue viennois Jérusalem qui, le premier en Europe, attira dès 1890 l'attention sur le cas extraordinaire de cette jeune Américaine devenue sourde et aveugle à 19 mois, et admise néanmoins à l'Université d'Harvard à la suite de brillants examens. Son autobiographie traduite en allemand par P. Seliger et complétée par de nombreuses lettres d'Helen et de son institutrice (Miss Sullivan, peut-être plus remarquable encore que son élève) et par d'autres rapports justifioatifs, sert de base au consciencieux et judicieux travail de M. W. Stern, dont l'exposé fort clair ébranle gravement plusieurs axiomes traditionnels de pédagogie et de physiologie (voir surtout p. 14-16 et 63-64). Ses conclusions n'intéressent pas seulement les éducateurs, elles ont une incontestable portée philosophique par les aperçus qu'elles ouvrent sur la théorie de la pensée, du langage et de la sensibilité. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 octobre 1905.* — MM. Joseph Halévy et Victor Henry écrivent à M. le Secrétaire perpétuel qu'ils posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. J. Oppert.

M. Chavannes étudie le cycle des douze animaux dans un texte purement chinois du premier siècle de notre ère et dans un texte bouddhique traduit en chinois au IIIe siècle p. C. Ces deux textes, indépendants l'un de l'autre, sont les plus anciens témoignages prouvant l'existence du cycle des douze animaux d'une part en Chine, d'autre part chez les peuples turcs de l'Asie centrale. — MM. S. Reinach et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 11 novembre — 1905

H. Schæfer, **Die Mysterien des Osiris in Abydos unter König Sesostris III, nach dem Denkstein des Oberschatzmeisters I-cher-nofrer im Berliner Museum** (fasc. 2 du t. IV des *Untersuchungen zur Geschichte und Altertumskunde Ægyptens*, publiées par K. Sethe). Leipzig. J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1904, in-4°, 42 p. et une planche double.

En l'an XIX du roi Sanouosrît (Ousirtasen) III de la XII[e] dynastie, au temps où Sa Majesté remontait le Nil pour aller réprimer les courses des Éthiopiens, en passant par le travers d'Abydos, elle dépêcha un certain Ikharnofrouîtou (I-cher-nofret) pour exécuter quelques travaux d'embellissement et de restauration dans le temple d'Osiris, avec l'or rapporté de Nubie. Lorsque ce personnage les eut terminés, il grava une belle stèle qui devait en perpétuer le souvenir chez les générations futures. La stèle, recueillie par les ouvriers de Drovetti, fut incorporée au Musée de Berlin en 1837-1838, puis publiée par Lepsius dans ses *Denkmäler*, avec des lacunes et des fautes que l'état misérable de la pierre excuse suffisamment [1]. M. Schæfer, à force d'étudier l'original a établi un texte plus complet et plus correct presque partout : l'importance des matières qui y sont touchées l'a récompensé amplement de sa peine, et il en a tiré un mémoire excellent de tout point.

1. Lepsius, *Denkmäler*, II, 135 *h*.

Ikharnofrouîtou a eu la bonne idée d'insérer au début de l'inscription la lettre même par laquelle Pharaon l'avait délégué aux opérations d'Abydos. Aussitôt après le protocole le roi entrait en matière : « Ma Majesté a commandé qu'on te fît remonter jusqu'en Abydos du « nome thinite, pour y ériger un monument de moi à mon père Osi- « ris, le chef de ceux de l'Ouest, [c'est-à-dire] fabriquer son image « (BATI ?) secrète avec l'électrum que Ma Majesté a apporté de Nubie « en puissant et en victorieux. Or tu feras cela pour le mieux afin de « réjouir mon père Osiris. Car Ma Majesté t'envoie, le cœur raffermi « [par la pensée] que tu accomplis toute chose à la pleine satisfaction « de ma Majesté. Car tu fus amené pour être l'apprenti de Ma « Majesté, et quand tu fus devenu un damoiseau de Ma Majesté, un « apprenti unique de mon palais, Ma Majesté t'a créé Ami, bien que « tu ne fusses encore qu'un jeune homme de vingt-six ans. Or Ma « Majesté en agit ainsi parce que j'avais vu que tu es un sage de pen- « ser, un habile de langue, un qui sort du sein de gens sages ; si bien « que Ma Majesté t'a envoyé remplir cette mission parce que Ma « Majesté savait qu'il n'y en a pas un qui soit capable de faire tout « cela mieux que toi. Va donc vite, puis viens quand tu auras achevé « tout ce que Ma Majesté t'a ordonné ». L'œuvre accomplie par le délégué est énumérée au long dans les lignes qui suivent. Il fabriqua le grand naos (*gaît ? ouarit*) éternel, le brancard de la barque possessionnelle *Outas-nofriou* du dieu, les images des dieux parrèdre dont il remit les chapelles à neuf. Il enseigna à la congrégation (*qonbît* ?) et aux prêtres de l'heure à mieux remplir leurs devoirs tant dans leur service quotidien qu'aux jours des fêtes des saisons. Il construisit ensuite la grande barque sacrée, la Noshmît, ainsi que le naos qu'elle porte et où l'image du dieu est enfermée. Il décora cette image elle-même de lapis-lazuli, de malachite, d'électrum, de toute sorte de pierres précieuses, et il la revêtit de ses ornements. A cet endroit M. Schæfer divise le texte : il avait considéré les lignes antérieures comme renfermant l'énumération des travaux matériels exécutés par Ikharnofrouîtou, et maintenant il lui semble reconnaître dans les lignes qui viennent la description des Mystères d'Osiris. Cette coupe ne me semble pas être justifiée par le mouvement du texte. Ikharnofrouîtou entremêle en effet aux restaurations matérielles qu'il entreprend les enseignements religieux qu'il prodigua aux prêtres ou les rites qu'il célèbre : c'est ainsi qu'après avoir mentionné le naos, le brancard, les images divines, il parle de l'instruction qu'il donna aux prêtres de l'heure, et qu'après avoir raconté comment il construisit la Noshmît et décora la figure d'Osiris, il indique la façon dont il habilla le dieu. Je crois que les cérémonies notées dans les lignes suivantes ne doivent pas être séparées de ce qui les précède, mais qu'elles forment un ensemble avec elles. La description de ce que M. Schæfer appelle les mystères d'Osiris commence au moins à l'en-

droit où il est question de l'habillement du dieu : on parait en effet la statue avant de l'extraire du temple afin de la mener en procession au dehors. En fait, je proposerai une coupe bien différente pour la portion de l'inscription où Ikharnofrouîtou énumère ce qu'il a fait en Abydos. Il faudrait un assez long commentaire pour en justifier l'exactitude : je me bornerai donc, au moins ici, à séparer le texte en paragraphes répondant à ce que je crois être la division des idées, et à joindre à la traduction de chaque paragraphe quelques mots d'explication.

Le principe qui a prévalu dans la composition de l'inscription est celui-ci à mon avis : Ihharnofrouîtou raconte brièvement les actes matériels qu'il a accomplis. et à propos de chacun d'eux il mentionne les cérémonies auxquelles servaient les objets par lui fabriqués, cérémonies qu'il célébra lui-même sans doute afin d'inaugurer ces objets.

§ I. — *Fabrication du naos? d'Osiris.* « Je construisis son grand « [naos ?] pour l'éternité; et je lui fis un brancard pour porter la « barque *Outas-nofriou* de Khontamenatiou, en or, argent, lapis, « bronze noir, sapin, cyprès, exécutant les statues de ses dieux parè- « dres (*amou paouît-f*) et faisant leurs chapelles à nouveau. — *Rites « accomplis en conséquence.* J'exerçai la congrégation (*qonbit ?*), et les « prêtres de l'heure à l'accomplissement de leurs devoirs et je les ins- « truisis aux rites journaliers, ainsi qu'à ceux des fêtes du début des « saisons ».

§ II. — *Travaux de la Noshmît.* « Je dirigeai les travaux de la « Noshmît, et je lui exécutai sa cabine; je décorai la poitrine du « maître d'Abydos (d'un collier) de lapis, de malachite, d'électrum, « de toute sorte de pierres précieuses en ornements des membres « divins, puis j'habillai le dieu de ses insignes, en mon emploi de « Supérieur du Secret, et en ma fonction d'habilleur (?), car je suis « celui qui a les mains pures pour parer le dieu, un habilleur (?) aux « doigts propres. — *Rites accomplis en conséquence.* Je célébrai la « sortie d'Ouapouaîtou, qui va pour protéger son père, et je repoussai « ceux qui se soulèvent contre la Noshmît, je culbutai les ennemis « d'Osiris; je célébrai la Grande Sortie (de deuil), suivant le dieu en « ses courses (*nimtouît-ou-f*), et je pilotai la barque divine (comme « lorsque) Thot souffla les vents favorables aux voyages. » La Noshmît réparée par Ikharnofrouîtou contenait une statue d'Osiris décorée par lui-même; Ikharnofrouîtou célèbre donc les fêtes où la Noshmît joue le rôle principal, celle où le dieu-loup de Siout, identifié à Anubis, prend la défense de son père Osiris, celle du Grand Deuil, et celle où Thot avait favorisé la navigation d'Osiris en appelant les vents par ses conjurations magiques.

§ III. *Travaux de la barque Khâmemaît.* — « Je préparai une « cabine sur la barque Khâmemaît du seigneur d'Abydos, et j'y mis « les beaux insignes avec lesquels elle va au canton de Poukarou. —

« *Rites accomplis en conséquence.* Je conduisis le dieu à son tombeau « qui est au Poukarou, et je défendis le dieu le jour du grand combat, « je culbutai tous ses ennemis sur les bas-fonds de Nadit. Je le fis « [re]venir (du Poukarou en Abydos) dans la Grande barque qui avait « porté ses beautés ; je fis se réjouir le cœur des Orientaux et des « Occidentaux, lorsqu'ils virent les beautés de la Noshmît qui abor- « dait à Abydos et qui amenait Osiris à son palais. Je suivis le dieu à « sa maison, je le purifiai » et je le réintégrai à l'endroit où il se trouvait avant son départ. La barque qui ramène le dieu est la Noshmît, et nous ne connaissons pas assez les rites abydéniens pour savoir quel rôle la barque Khâmemaît jouait dans la cérémonie du Poukarou : la Noshmît n'ayant pas de voiles ni de rames, et ne pouvant voyager seule, la Khamimaît était peut-être le bateau qui la remorquait ou qui était censé la remorquer, — la route se faisant d'ordinaire sur les épaules des prêtres, — lorsqu'elle se rendait en quelque localité où sa présence était nécessaire.

Il me semble que cette coupe répond au mouvement naturel du texte. Elle ne modifierait du reste pas beaucoup les conclusions de M. Schæfer : elle nous obligerait seulement à changer l'interprétation qu'il donne des intentions du dédicateur. Celui-ci n'aurait pas songé à exposer sommairement l'ordre et la marche des Mystères d'Abydos, mais il aurait voulu montrer que les restaurations exécutées par lui avaient été si bien conduites et si rapidement que toutes les fêtes auxquelles on se servait du matériel avaient pu être célébrées au temps normal. Ce ne serait donc qu'une fraction des pratiques osiriennes qu'il nous ferait connaître, et non pas d'une manière suivie, mais par fragments, selon la nature des travaux matériels. Même réduit à cela, le texte n'en demeure pas moins l'un des plus importants qu'on ait publiés depuis longtemps, et Schæfer a bien mérité de nous en le commentant avec un soin extrême. Il y aurait çà et là des points de mythologie que j'aurais aimé discuter avec lui, ainsi à propos du Poukarou. Sans doute, il est difficile de conserver tout ce que j'ai écrit du Poukarou avant les découvertes d'Amélineau à Omm el Gaab, mais le fond de mes observations reste vrai. Pendant mon premier séjour en Égypte, l'aspect des lieux et la présence d'une grande nécropole en cet endroit m'avaient suggéré l'idée que la *bouche du Poukarou* était la gorge que l'on aperçoit derrière Omm el Gaab et par suite que le Poukarou avait été situé de ce côté : les recherches ultérieures ont vérifié cette conjecture et de plus elles nous ont permis, comme M. Schæfer l'a prouvé le premier, de déclarer que la place précise du Poukarou était Omm el Gaab elle-même. L'espace me manque pour apporter ici les preuves que la Bouche du Poukarou servait au passage des esprits dans l'autre monde, mais les preuves existent et peut-être pourrai-je reprendre le sujet quand le Service des Antiquités me laissera un peu plus de liberté. Dans un autre endroit,

M. Schæfer pense que je n'ai pas raison d'affirmer que les stèles votives d'Abydos représentent souvent un tombeau complet consacré au dieu des Morts par des gens dont le tombeau réel était bien loin de là. Là encore je m'imagine posséder des textes précis à l'appui de mon opinion. En attendant que j'aie le loisir de les produire, qu'il me permette de dire que sa conjecture de cénotaphes érigés à Abydos ne rend pas compte de tous les faits observés. Qu'il y ait eu des cénotaphes de grandes dimensions à Abydos, il est possible et même probable, encore que je n'en aie jamais rencontré. Mais la plupart des stèles où il est question d'un tombeau élevé dans la localité, ont été recueillies dans des conditions telles qu'on ne saurait douter qu'elles n'ont jamais été enfermées dans une tombe : Mariette les a retirées du Kom es-Soultân où elles étaient adossées aux murs de l'enceinte, avec des niveaux divers selon les époques, et pendant mon premier séjour où j'ai continué les travaux de Mariette, j'ai constaté par moi-même qu'elles étaient dès l'antiquité serrées côte à côte comme des ex-votos dans nos églises.

Il serait à souhaiter que chacune des stèles importantes qui sont emmagasinées dans nos Musées fût prise pour sujet d'une monographie aussi détaillée et aussi heureuse que l'est celle que M. Schæfer vient de consacrer à Ikharnofrouitou : l'étude des religions funéraires en serait singulièrement avancée, ainsi que celle des cultes locaux. Les premières générations de l'Égyptologie ne pouvaient aborder cette besogne avec succès, elles avaient assez à faire de tracer les grandes lignes de la science ; maintenant qu'elles ont déblayé quelque peu le terrain, c'est aux jeunes de l'explorer mètre à mètre et de lui arracher tout ce qu'il contient. Ceux d'entre eux qui se livreront à cette tâche, s'ils souhaitent s'en tirer à leur honneur, je ne puis que leur recommander de procéder à la façon de M. Schæfer : le plan et l'exécution de son mémoire sont bien ce qui convient à ce genre de travaux, ainsi que la documentation à la fois abondante et sobre dont il a appuyé chaque expression difficile.

G. Maspero.

Sancti Hieronymi presbyteri tractatus siue homiliae in Psalmos XIV. Detexit adiectisque commentariis criticis primus edidit G. Morin. Accedunt eiusdem Hieronymi in Esaiam tractatus duo et graeca in Psalmos fragmenta ; item Arnobii iunioris expositiunculae in euangelium nunc primum ex integro editae; una cum praefatione et indicibus ad uol. III, part. II et III (*Anecdota Maredsolana*, Vol. III, pars III). Maredsoli, apud editorem ; Oxoniae, apud J. Parker, 1903 ; XXI-203 p. in-4°.

Ces quatorze discours de saint Jérôme forment deux séries nouvelles, l'une contenue dans Vat. lat. 317 (daté de 1554), Ottoboni lat. 478 (XVIe s.), Venise Saint-Marc lat. cl. I XICV (XIIe s.) ; l'autre, dans le ms. de Florence Laurentienne XVIII, 20 (XIe s.). Une partie des discours précédemment découverts par dom Morin sont ici mêlés

aux nouveaux. Jusqu'à présent, l'on n'avait, pour justifier l'attribution à Jérôme, que des citations, sous son nom, dans Augustin et Cassiodore, et surtout les données de la critique interne. Cette fois, l'auteur des discours cite comme de lui un traité de Jérôme, le livre des *Questions hébraïques*. La preuve est faite.

On retrouve dans ces discours l'érudition de Jérôme, des citations de Varron, de Perse, de Térence, des *Hexaples* d'Origène, des renvois à l'épître de Barnabé et au *Testament des douze patriarches*. L'histoire des croyances chrétiennes se trouve enrichie de données intéressantes : (p. 30, 6 ; 31, 4), addition du mot *uictor* à l'expression de l'ascension du Christ dans une énumération qui rappelle les formules de symbole (cf. HAHN, *Bibliothek der Symbole*, 3e éd., p. 51, 74 et 78) ; la descente aux enfers attribuée à la seule âme du Christ, à l'exclusion du corps et de la divinité (p. 29, 14) ; l'assertion suivante : *In baptismate nobis iniquitates remittuntur; in paenitentia uero... non dimittuntur, sed proteguntur* (p. 41, 22) ; l'affirmation que, dans l'œuvre du salut, le point de départ appartient à l'homme : *Nostrum est incipere* (39, 13, 18; 68, 1) : c'est la thèse dite semi-pélagienne.

Ces discours ont tous été prononcés à Jérusalem, pendant les premières années du ve siècle. Dom M. y a joint deux traités sur Isaïe, dont l'un avait été publié récemment par dom Amelli, et des fragments grecs sur les *Psaumes*. Il ne veut pas se prononcer sur la question que soulèvent ces fragments; cependant, il se refuse à croire à l'existence d'un sosie grec de Jérôme. Les notes d'Arnobe le jeune sont ensuite éditées pour la première fois dans leur intégrité. Enfin, après l'achèvement du volume et des tables, on trouve encore deux morceaux inédits, un traité, *De monogramma Christi*, curieux spécimen de symbolisme arithmétique, et une profession de foi du plus haut intérêt.

Dom Morin avait l'intention de suspendre pour un temps la publication des *Anecdota*. Mais, au dernier moment, il nous annonce de nouveaux opuscules. Nous espérons bien qu'il cèdera à la tentation et foulera aux pieds ses serments avec la facilité d'un poète.

Paul LEJAY.

Die Legenden des h. Albanus, des Protomartyr Angliae, in Texten vor Beda. Von Wilhelm MEYER aus Speyer. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung (*Abhandlungen der kön. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Phil.-hist. Klasse, N. F., Bd. VIII, Nro. 1), 1904, 82 pp. in-4°. Prix : 5 Mk. 50.

Le premier martyr de l'Angleterre, saint Alban, dont le souvenir est attaché à Verulam, entre dans l'histoire par la *Chronique* de Gildas et l'*Histoire ecclésiastique* de Bède. Mais ces auteurs n'ont fait que mettre en œuvre une tradition déjà écrite. Il en existe, de fait, trois rédactions. La première, représentée par un manuscrit de Turin (D V 3; VIIIe-IXe s.), remonte à la première moitié du VIe siècle. Elle a été

réduite par un abréviateur qui s'est contenté de quelques extraits du récit du martyre (ms. du séminaire d'Autun, 34; IXe-Xe s.; et autres). Ce texte est supposé par Gildas, mort vers 600. D'autre part, il a servi de base à une rédaction nouvelle, dans le ms. de Paris 11748 (IXe-Xe s.), et cette rédaction a servi à Bède, en 731.

Mais M. M. ne se contente pas d'établir avec le plus grand soin ces rapports et de publier les textes. Il prend la littérature hagiographique comme un excellent thème de critique et étudie certaines légendes traduites du latin en grec ou inversement. Ces recherches n'apportent pas toujours des résultats négatifs. Ainsi la vieille traduction latine de la légende de saint Babylas représente une excellente rédaction perdue en grec. La légende des saints Polyeucte, Candidianus et Philoromus nous a été conservée dans une traduction latine. Un martyr de la Haute-Égypte, Psotius, n'est plus connu que par sa légende latine, de très bonne note, et encore inédite.

La date de la première légende de saint Alban a entraîné M. Meyer à étudier un groupe de légendes qui intéresse notre pays. Il soutient que les légendes d'Irénée, Andoche, Thyrse et Félix, et Bénigne de Dijon, formaient un seul et même ouvrage, qui a été divisé ensuite pour la répartition des légendes suivant le calendrier. Mais il croit que la légende de Ferréol et Ferjeux est une imitation de la précédente, et celle de Félix, Fortunat et Achillée une imitation de Ferréol-Ferjeux. En tout cas, la légende Irénée-Bénigne est la source de Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, I, XXIX. Cela n'est pas sans portée. Irénée-Bénigne a aussi exercé son influence sur le texte de Turin de saint Alban. De ces conclusions, je ne retiendrais pas tout. Le rapport des légendes de Besançon et de Valence avec les autres peut être inverse. De plus, M. M. n'explique pas la différence qui met à part le groupe Andoche-Thyrse-Félix-Bénigne de toutes les autres, le rôle attribué à Polycarpe. Enfin, il faudrait étudier et classer les textes relatifs à Symphorien d'Autun. Le dernier mot n'est pas dit sur ces passions et, jusqu'à nouvel ordre, je me permets de m'en tenir à ce que j'en ai dit d'ailleurs [1]. Mais les concordances verbales relevées par M. Meyer ne seront pas inutiles.

Paul LEJAY.

Ionae Vitae sanctorum Columbani, Vedastis, Ioannis. Recognouit Bruno KRUSCH (*Scriptores rerum germanicarum in usum scholaum ex Monumentis Germaniae historicis separatim editi*). Hannouerae et Lipsiae, Hahn, 1905, XII-366 pp. in-8°. Prix : 5 Mk.

La biographie de Columban est éditée ici d'après environ 120 mss., soit 80 de plus que dans les *Monumenta*. La dissertation de M. Krusch sur ce sujet est du plus haut intérêt. Les prolégomènes contiennent

1. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. VII (1902), p. 71 suiv.

aussi une vie de Columban, qui est un travail critique très solide. La biographie de saint Waast est reproduite sans changements essentiels, ainsi que celle de saint Jean de Réome.

A la biographie de saint Waast est jointe une dissertation sur le baptême de Clovis. On a placé pendant longtemps cette biographie au VIe siècle. Elle était dès lors un témoin fort important, égal à Grégoire de Tours. Mais M. K. l'a fait descendre un demi-siècle plus tard, et, au lieu d'être une source originale, elle n'est plus qu'un récit sans autorité, qui dépend de Grégoire. Or nous n'avons sur le lieu du baptême de Clovis que deux témoignages désignant Reims, cette vie et Frédégaire, qui est encore plus récent. On est donc forcé de s'en tenir au témoignage de Nicetius, évêque de Trèves, plus ancien lui-même que Grégoire, « qui Chlodoueum uidere puer potuit », comme dit notre vieux Valois. Nicetius place le baptême dans la basilique de saint Martin, à Tours. M. Krusch tient fortement pour cette indication, malgré les vives protestations qu'elle n'a pas manqué de soulever, quand il l'a défendue pour la première fois, il y a une dizaine d'années. La date de 496 doit être gardée; elle ne fait pas difficulté, si l'on admet, d'après des indices relevés par M. Levison, que Tours était dès cette époque dans la dépendance du roi franc.

Des notes explicatives et historiques accompagnent les textes. Deux index complètent ce volume, très important pour l'histoire ecclésiastique et politique de la Gaule mérovingienne.

P. L.

La hiérarchie épiscopale, provinces, métropolitains, primats, en Gaule et en Germanie, depuis la réforme de saint Boniface jusqu'à la mort d'Hincmar, 742-882; par l'abbé E. Lesne (*Mémoires et travaux publiés par des professeurs des facultés catholiques de Lille,* fascicule I); Lille, Facultés catholiques; Paris, Picard; 1905, xv-350 pp. in-8°. Prix : 6 fr.

L'histoire du droit canon présente peu de questions plus compliquées, sinon plus difficiles.

Dans la Gaule romaine, l'organisation des métropoles n'a jamais été que rudimentaire; de plus l'autorité, ecclésiastique de la province était bien plutôt le synode que le métropolitain. Cette organisation s'effondre, avec le reste, à la fin de la période mérovingienne. Quand Pépin et Carloman veulent relever l'Église franque, ils s'adressent à Boniface, l'archevêque de Germanie. Celui-ci veut instituer, au-dessus des évêques, un prélat, portant le titre d'archevêque, qui exercera un véritable pouvoir de juridiction, mais qui sera lui-même l'envoyé de saint Pierre. Cette conception, que M. L. décrit très exactement, est d'origine anglo-saxonne : le type qui la réalise est l'archevêque de Cantorbéry. Boniface crut qu'il allait devenir à son tour l'archevêque de l'empire franc. Mais Pépin se garda de se donner un conseiller si puissant. L'institution n'eut qu'une existence éphémère, prolongée

en apparence par le titre d'archevêque de Gaule donné à Chrodegang et à Wilchaire de Sens.

Alors commence une deuxième période. Charlemagne trouve dans les documents le groupement des diocèses en province sous l'autorité du métropolitain. Il veut restaurer ce système. Mais il donne aux métropolitains le titre d'archevêque, et il infuse à l'ancienne préséance une autorité correspondant à l'idée que l'on attachait au nouveau titre. L'archevêque, chef de la province, institué par le pape au moyen de la collation du pallium, est le surveillant de ses suffragants. Ce pouvoir est limité par l'action de Charlemagne et le contrôle des *missi*. Mais il se développe complètement sous Louis le Pieux. En même temps, Hincmar de Reims en formule la théorie. Hincmar domine toute cette seconde période, comme Boniface la première. Il lutte contre la tendance croissante à recourir au pape. Il fait échouer la tentative du Saint-Siège qui voudrait, par la création d'une primatie, restaurer l'ancien vicariat. Ainsi se trouve consolidée la supériorité de l'archevêque sur les évêques et préparé le cadre de la prochaine féodalité ecclésiastique.

Telles sont les grandes lignes du livre de M. Lesne. Il repose sur une discussion constante des sources, et les notes où sont rejetées les citations et les discussions de détail, lui assurent de solides fondations [1]. Il se termine par un excellent index.

P. L.

F. Dumas. **Étude sur le traité de commerce de 1786 entre la France et l'Angleterre,** VII-198, in-8°. Toulouse, Éd. Privat, 1904.

Depuis les premières années du XVIII[e] siècle, la France et l'Angleterre vivaient sous le régime d'une prohibition à peu près absolue que tempérait d'ailleurs une active contrebande. Au traité de 1783, on résolut de mettre fin à cet état de guerre commerciale et, par un article spécial, on décida que des commissaires se réuniraient pour travailler à un accord. Les théories régnantes, celles d'Adam Smith en Angleterre, celles de Trudaine et de Turgot, en France, étaient favorables à un traité de commerce; cependant, — et c'est ce qu'a bien dégagé M. D., — sans la transformation économique de l'Angleterre, sans le besoin de débouchés de l'industrie anglaise, sans la guerre d'Amérique qui avait diminué les débouchés anciens et augmenté la dette, les efforts des théoriciens seraient restés vains. Des enquêtes

1. Parmi les questions multiples, enchevêtrées dans la principale, se trouve celle des fausses décrétales. M. L. exagère peut-être, en disant que la plupart des savants tiennent pour l'origine rémoise. Si lui-même admet cette hypothèse, probablement par déférence pour son maître, M. Lot, il lui enlève une bonne partie de ses soutiens. Il prouve qu'Hincmar de Reims cite ces textes dès 852; les conflits en vue desquels ils auraient été rédigés leur sont postérieurs; à leur fabrication ne peuvent être mêlés, ni Hincmar de Laon, ni les clercs ordonnés par Ebbon, ni le parti de Wulfad, ni Rothad de Soissons (p. 204 suiv.).

préparatoires, en Angleterre, des négociations qui aboutirent au traité d'Éden en 1786, M. D. donne une idée, en somme, exacte. D'une part, le ministère et l'ambassadeur anglais savaient, avant de rien engager, que les résultats du traité seraient favorables au commerce et à l'industrie de l'Angleterre ; d'autre part, les ministres et les négociateurs français, mal renseignés, ayant négligé ou dédaigné de consulter les Chambres de commerce, se faisaient illusion sur l'état de notre industrie et le degré de développement du machinisme : bien accueilli en Angleterre, le traité mécontenta les industriels français qui, dès 1789, réclamèrent dans les cahiers de leurs bailliages, un régime protectionniste. Aux preuves que donne M. D. de ce mécontentement, on en pourrait ajouter beaucoup d'autres ; en voici quelques-unes : le Comité d'agriculture et de commerce créé par la Constituante [1] reçut nombre de pétitions de Reims, de Beauvais, de Lyon, de Louviers où l'on demandait que le traité ne fût pas sanctionné par l'Assemblée ; en novembre 1789, les entrepreneurs des manufactures de drap de Louviers adressaient aux députés du bailliage de Rouen un mémoire où ils rappelaient l'opposition générale qui avait été faite au traité lors de sa conclusion et la manière étrange dont on avait écarté les réclamations et les vœux du commerce ; les députés et la Chambre de commerce n'avaient connu les conditions du traité qu'au moment où il avait été publié et où il était trop tard pour rien y changer. En l'an X et en l'an XI, les bruits de traité de commerce avec l'Angleterre inquiétèrent les commerçants et les industriels que Chaptal, ministre de l'Intérieur, dut rassurer ; le cauchemar de 1786 n'était pas oublié et ils rappelaient dans leurs lettres le dépérissement des manufactures à cette époque. En 1814, de nouveau, le bruit d'un traité de commerce « réveillait de douloureux souvenirs » chez les membres de la chambre de Rouen. En 1829, enfin, Beugnot annotait un mémoire sur le commerce et écrivait : « Admettons que la Révolution ne soit pas survenue ; nous aurions marché, mais faiblement ; il nous eût fallu nous débarrasser du traité de commerce avec l'Angleterre de 1786, ce qui n'eût été ni court ni facile, car il n'y aurait rien moins fallu que la guerre [2] »... Assurément, les cahiers des bailliages agricoles ne disent rien du traité de 1786 : il n'en faut pas conclure que ce traité ait été nécessaire ou même utile.

Si bien documentée que soit l'étude de M. D., — il a utilisé en particulier les papiers d'Eden conservés au British Museum, — elle n'épuise cependant pas la question, qui, à mon avis, doit être posée différemment, car le traité de 1786 ne saurait être compris et jugé, isolé de ce qui l'a précédé et de ce qui l'a suivi. Quand on connaîtra l'état de l'industrie française en 1786 et l'influence qu'avaient eue sur son

1. Et non les Comités d'agriculture.
2. Arch. Nat. AB XIX, 349 (Legs Beugnot).

développement les encouragements officiels encore trop peu connus, quand, d'autre part, on aura fait l'histoire des antécédents du Blocus continental, on pourra porter un jugement définitif. Si l'on fait la preuve que le régime douanier inauguré en 1791 et continué après 1815 développa l'industrie française, on aura établi, du même coup, que ce traité fut une erreur.

Charles SCHMIDT.

Albert MEYNIER, **Un représentant de la Bourgeoisie Angevine à la Constituante et à la Convention, L. M. La Révellière-Lépeaux (1753-1795),** avec un portrait. Paris, Picard, 1905, 539 p. in-8.

Le titre de cet ouvrage, qui est une thèse de doctorat, ne doit pas faire illusion sur son contenu. La biographie de La Révellière, qui aurait été forcément assez maigre, ainsi limitée aux années les moins importantes de sa vie publique, s'est enrichie d'un résumé à vol d'oiseau de l'histoire de l'Anjou pendant cette même période. Je dois le dire tout de suite, cet amalgame de la biographie et de l'histoire locale est peu heureux. La biographie se confond trop souvent avec l'histoire générale et quant à l'histoire locale, elle ne gagne pas à être ainsi traitée de loin et de biais. Il est vrai que, pour justifier son dessein, M. M. prétend que, présent ou absent, La Révellière a constamment dirigé le mouvement politique en Anjou, mais cette conclusion ne ressort nullement de son livre. Il aurait pu tout aussi légitimement faire tourner le récit des faits autour de tel ou tel autre homme politique du département, de Choudieu par exemple ou des Delaunay. S'il a choisi La Révellière, c'est pour une raison de sentiment, parce qu'il voulait « réhabiliter cette victime d'une tradition malveillante et inexacte [1] » (p. 11). A cette « œuvre de justice et de réhabilitation », M. M. consacrera deux volumes. Il ne m'en voudra pas de lui signaler les défauts les plus saillants de ce travail de début, dans l'espoir que son second volume en sera exempt.

La documentation, uniquement restreinte aux dépôts d'Angers, est franchement insuffisante. M. M. n'a pas fait une seule visite aux Archives Nationales et, par suite, il n'a pu consulter le procès-verbal manuscrit des Assemblées. Il ne connaît guère le compte-rendu des séances que par le *Moniteur* qu'il ne confronte pour ainsi dire jamais avec les autres journaux. Il raconte le procès des fédéralistes d'Angers, sans se reporter aux dossiers du Tribunal révolutionnaire, etc.

A-t-il seulement tiré tout le parti possible des dépôts locaux? Il est peut-être permis d'en douter quand on le voit reprendre à sa manière l'histoire des origines du soulèvement vendéen sans citer une seule

1. M. M. est très amer pour les historiens qui ont mal parlé de son héros, mais il ne dit rien de ceux qui se sont efforcés de lui rendre justice. Il ignore les pages que je lui ai consacrées dans ma *Théophilanthropie*.

fois le livre capital de C. Port, *La Légende de Cathelineau*, qui doit pourtant se trouver à la bibliothèque d'Angers [1].

De cette information incomplète proviennent sans doute la plupart des lacunes, erreurs de fait ou de jugement, à peu près, qui arrêtent le lecteur. Quelle preuve M. M. apporte-t-il à cette affirmation considérable que « les justices seigneuriales étaient aussi onéreuses aux seigneurs qu'à leurs vassaux »? (p. 148). Aucune, et connaît-il seulement le livre de M. Giffard sur les justices seigneuriales en Bretagne? — Comment justifie-t-il cette autre affirmation que Bonaparte « gouverna bien » à l'intérieur (p. 153)? que les Français ne désiraient somme toute que des réformes administratives? Il tranche en quelques lignes par la négative la question du parti d'Orléans (p. 172). Il s'imagine donner une explication nouvelle des journées des 5 et 6 octobre 1789 et il ignore les dernières études dont elles ont été l'objet (p. 173). Il prétend démontrer que la première idée des Fédérations est venue de Bretagne et il ne connaît pas l'existence du livre de M. Lambert sur les Fédérations en Franche-Comté. Il condamne sommairement la Constitution civile du clergé, sans tenir compte de l'état d'esprit de ses auteurs. Il réédite la vieille légende d'après laquelle, dès 1790, l'argent se cachait à la ville et devenait introuvable au village (p. 286), alors que les années 1790, 1791 et 1792 furent marquées au contraire par une très réelle prospérité commerciale et industrielle. Dans son désir d'innocenter les fédéralistes d'Angers, il prend trop souvent pour argent comptant leurs propres déclarations devant la justice. Quant au personnage même de La Révellière, en dépit des efforts de M. M., il ne sort pas de son livre autrement grandi. De l'examen impartial des faits, il résulte que, s'il ne manqua jamais de courage et de probité — ce qui n'a pas été sérieusement contesté — ses vues politiques furent souvent étroites et naïves [2]. Je ne lis pas sans quelque surprise cette phrase : « Porté au pouvoir... il y tint une telle place qu'on lui sacrifia Carnot; *on ne le sacrifia lui-même qu'à Bonaparte* »! (p. 10).

C'est dommage que ce livre soit gâté par une mauvaise méthode, car il renferme plus d'un morceau bien venu, comme le tableau du mouvement électoral en Anjou en 1789, qui est vivant et exact.

Albert MATHIEZ.

Gilbert STENGER. **La société française pendant le Consulat.** Troisième série. Bonaparte, sa famille. — Le monde et les salons. Perrin, 1905, 532 p. in-8°.

L. DE LANZAC DE LABORIE. **Paris sous Napoléon. Consulat provisoire et Consulat à temps.** Plon, 1905. 377. p. in-8.

M. G. S. continue de découper dans les journaux et les mémoires

---

1. Aussi admet-il que Cathelineau fut le premier généralissime des Vendéens (p. 295).

2. M. M. se plaît à opposer La Révellière à Robespierre, avec lequel cependant il avait beaucoup d'affinités morales. Celui-là sans doute n'a pas guillotiné, mais il a déporté.

de l'époque du Consulat les faits divers, les anecdotes, les potins d'antichambre, de salon ou de boudoir. Il les accueille sans la moindre critique, ne leur demandant pas d'être vrais, mais d'être curieux ou plaisants. Si ce reportage ne s'adressait qu'aux désœuvrés et aux mondains, on se sentirait disposé à le considérer avec indulgence, mais M. S. a la prétention d'être un historien et voici comment il définit sa méthode : « Je n'ai consulté, écrit-il superbement, ni les archives, ni les papiers exhumés de la poussière par M. un Tel et un Tel ! Je n'en ai eu garde ! Aux Archives ou dans ces papiers, j'aurais trouvé pour mes études spéciales des notes de police... etc. » Après une pareille déclaration de principes, les lecteurs de la *Revue critique* ont leur opinion faite. Ils ne me pardonneraient pas d'insister davantage et peut-être pourront-ils même s'étonner de l'optimisme dont je faisais preuve, il y a quelque temps, en exprimant l'espoir que M. S. finirait un jour par trouver la bonne voie [1].

Au surplus, que M. S. se complaise dans le genre feuilleton, nous pouvons maintenant nous en consoler, depuis que M. Lanzac de Laborie a entrepris de refaire ses livres en décrivant à son tour dans une série d'études, dont il nous donne la première, le Paris du Consulat et de l'Empire. L'œuvre promet. M. L. connaît bien l'immense littérature de son sujet, aussi bien l'inédite que l'imprimée. Il a fouillé patiemment, pendant de longues années, bibliothèques et archives, confronté écrits de première et de seconde main. Aucune source importante ne paraît lui avoir échappé. Il a passé à une critique toujours judicieuse, souvent pénétrante, les innombrables témoignages recueillis. Il n'affirme rien que sur attestations précises, il donne loyalement toutes ses preuves et, chose très méritoire, il ne fléchit nullement sous le poids de sa vaste et sûre érudition. Jamais on n'éprouve de fatigue à le lire, tant la matière est dominée et classée par un écrivain maître de sa pensée et de sa plume. Il a su ajuster avec beaucoup d'art le récit des faits politiques au tableau des institutions et des mœurs. On passe à sa suite de la Cour du Premier Consul au cabinet de préfet de police ou de préfet de la Seine, de la rue dans les salons, de l'opposition libérale à l'opposition royaliste, des casernes aux théâtres, des assemblées aux temples des différents cultes, sans que l'intérêt diminue.

J'ajoute enfin que, sans dissimuler ses opinions et ses sympathies politiques et religieuses, M. L. de L. a fait un sérieux effort pour être impartial et qu'il y a réussi en général.

Il n'y a pas réussi toujours, non pas, faute de bonne volonté, mais, j'ai peine à le dire après les éloges que je viens de lui adresser et dont je ne retire rien, faute parfois d'une documentation et d'une critique suffisantes. Je crains par exemple qu'il ne s'abuse grandement quand

---

1. Cf. *Revue*, 1904, p. 206.

il répète, sur la seule autorité de Malte-Brun et de Cambacérès, que les fêtes nationales ne furent jamais populaires sous le Directoire (p. 101 et 102). Je le trouve très injuste quand il qualifie « d'incorrigibles rhéteurs, réfractaires aux leçons des événements, incapables d'autre chose que d'intriguer et de cabaler » (p. 178) les quelques tribuns courageux qui osèrent au début résister à Bonaparte. Mais c'est surtout son tableau de la vie religieuse qui me semble sujet à caution. Pour écrire que sous le Consulat, « le catholicisme orthodoxe ne cessa guère d'être persécuté jusqu'au jour où il devint une institution d'État » (p. 257 et suiv.), il faut oublier que Bonaparte fit cesser dès les premiers jours de son gouvernement toutes les mesures d'exception contre les réfractaires et leur prodigua ensuite des faveurs signalées. M. L. me fait l'honneur de citer mon livre sur la Théophilanthropie. Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il n'en connaît que le titre. Autrement, il n'aurait pas estimé, sur le seul témoignage de l'abbé Emery, que l'arrêté du 12 vendémiaire an X qui retira aux théophilantropes l'usage des églises, fut inspiré à Bonaparte par des « influences subalternes » (p. 340-41). Il saurait que cet arrêté a été formellement demandé et obtenu par le représentant du Saint-Siège, Spina. Il n'aurait pas répété, avec la légende, que la théophilanthropie n'avait pu vivre que de l'appui du gouvernement. Il n'aurait pas expliqué le changement des noms des églises de Paris, au début de l'an VII, par le désir qu'aurait eu le Directoire de plaire ainsi aux théophilantropes, alors qu'à ce moment même le Directoire instituait le culte décadaire pour faire pièce à l'église déiste. Lui, qui se reporte d'habitude aux textes officiels, je souffre à le voir déduire d'une phrase, que Sébastien Mercier dans son *Nouveau Paris* applique aux seuls théophilanthropes, cette conclusion inattendue que la loi faisait aux catholiques l'obligation vexatoire d'arborer dans leurs cérémonies un drapeau portant l'inscription *Liberté des Cultes* (p. 261). Je pourrais relever d'autres inexactitudes encore, qui ne sont pas toutes de son fait, il est vrai, mais qu'il aurait pu s'éviter avec une documentation plus attentive.

M. L. trouvera sans doute que je lui fais des chicanes de détail; mais pourquoi nous rendait-il si exigeants? Son livre est un de ceux, rares, qui peuvent supporter sans dommage de pareilles critiques qu'on voudrait n'avoir pas à formuler.

Albert Mathiez.

— Le *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* s'est accru récemment de trois nouveaux ouvrages :

Annales regum Iyâsu I et Bâkâffâ, ed et interpr. I Guidi (Script. Aethiop., Sér. II, t. 5, fasc. 2).

Vitae S. Feré-Mikâ'êl et S. Zara Abreham, ed. et interpr. B. Touraiev (même sér., t. 23, fasc. 1).

Synaxarium Alexandrinum, ed. I. Forget (Script. Arab., ser. III, t. 18,

fasc. I). Ce fascicule ne renferme que le texte arabe des trois premiers mois de l'année liturgique. Il doit être prochainement suivi d'une seconde partie qui contiendra le texte des trois mois suivants et la traduction latine des deux fascicules.

— Rien n'est plus facile que de prendre une carte géographique et d'y tracer, au gré de ses propres conceptions, les frontières hypothétiques des nations. C'est ce qu'a fait l'auteur anonyme de l'ouvrage intitulé : *Une confédération orientale comme solution de la question d'Orient, par un Latin* (Paris, Plon, 1905, in-12, pp. 291 avec une carte). Cette confédération des cinq nations de la péninsule des Balkans, placée sous le protectorat de l'Italie, ne peut être qu'une solution théorique. Accordons même à l'auteur qu'elle soit satisfaisante, il n'en est pas moins vrai qu'elle demeure irréalisable. Elle suppose une délimitation de territoire, d'après des principes ethnographiques, dont le résultat serait d'amoindrir quelques-uns des États actuels au profit de leurs voisins. Quel est l'État qui voudrait, qui pourrait restreindre volontairement ses frontières? Et n'est-ce pas une égale utopie de croire qu'une semblable délimitation pourrait être imposée par la volonté des grandes nations? L'Autriche et la Russie consentiront-elles jamais à favoriser une combinaison qui fermerait la porte à leurs visées ambitieuses du côté de la péninsule? Ce qu'on trouvera de meilleur dans ce livre, écrit par un homme bien informé, ce sont des données précises et exactes sur la distribution géographique des différentes races qui forment le mélange si complexe de la population des Balkans, et, avec des notions historiques sur leur développement, un aperçu bien présenté de la situation actuelle. L'auteur n'est point tombé dans les exagérations qu'on rencontre souvent dans les ouvrages qui traitent la même question, sous un point de vue particulier et intéressé. — J. B.

— M. Robert Dreyfus a réuni en volume une séries de conférences faites à l'École des hautes études sociales, sur *la vie et les prophéties du comte de Gobineau* (in-12, pp. 357; Cahiers de la quinzaine 8, rue de la Sorbonne, Paris). Après avoir lu ce volume, on a l'impression de ne connaître d'une façon suffisante ni la vie ni les œuvres de Gobineau. Les préoccupations politiques de l'auteur qui ne sont d'ailleurs nullement dissimulées, inspirent quelque méfiance de ses jugements. On sent trop qu'il a mis son talent — et il n'en est pas dépourvu — à établir « la parenté du gobinisme et de l'antisémitisme contemporain », « la parenté du gobinisme et des doctrines nationalistes contemporaines » (p. 104, 158). Ce n'est point l'exposé serein ni la critique impartiale d'une œuvre qui ne manque ni de grandes qualités, ni de graves défauts, où se côtoyent des vues très élevées et de puériles utopies. — C. T.

— Dans une étude de géographie historique, sur *le royaume de Tunis en 1271*, M. E. T. Hamy relève les erreurs commises par Champollion-Figeac dans la reproduction du traité de paix conclu le 14 février 1271 entre le roi Jacme I d'Aragon et l'émir de Tunis El-Mostançer; il démontre que les limites assignées par le texte catalan du traité « de Çivecha de Ben Maccot jusqu'à la seigneurie de Tenez » (et non, comme lisait Champollion-Figeac, de Zinetha jusqu'à Benniaccor et à l'intérieur des possessions de Tunis), comprennent les territoires de la Tunisie et de la Tripolitaine à l'est jusqu'au fond de la Grande Syrte et à l'ouest, le Maghreb central jusqu'au petit royaume des Oulad-Mendil, dont Tenez faisait alors partie. Çivecha de Ben Maccot est évidemment la Soueica des Beni-Metkoud. — A. C.

— Nous signalerons brièvement l'excellente notice de M. Maurice Jusselin, *Notes tironiennes dans les diplômes* (extr. du *Moyen-Age*; Paris, E. Bouillon, 1904, in-8°,

de 10 pages), où sont proposées des traductions ou des corrections à des traductions anciennes de notes tironiennes qui se trouvent dans les diplômes de Charlemagne, de Louis le Pieux et de Charles le Chauve. On remarquera l'ingénieuse comparaison qui a été faite des notes d'un diplôme faux de Saint-Aubin d'Angers attribué à Charlemagne avec celles d'un diplôme authentique de Louis le Pieux, qui ont servi de modèle au faussaire. — L.-H. L.

— Clément V en convoquant, le 12 août 1308, les évêques de la chrétienté au concile de Vienne, les avait invités à rédiger par écrit leurs doléances et les réformes qu'ils jugeaient bon d'apporter au gouvernement de l'Église. On sait que presque tous les documents relatifs à cette question ont disparu. M. l'abbé G. Mollat, ancien chapelain de Saint-Louis des Français, en a retrouvé un au Vatican, qui présente une réelle importance; c'est le rôle des *Doléances du clergé de la province de Sens*. Il en a fait l'objet d'une publication soignée dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* (t. VI, n° 2 et à part, Louvain, C. Peeters, 1905, in-8° de 10 pages). Cette espèce de « cahier » expose les griefs du clergé séculier contre les officiers de justice royale qui empiètent constamment sur leurs privilèges; c'est en même temps un violent réquisitoire contre les agissements des religieux exempts qui s'efforcent de détruire l'influence des évêques, accaparent les fidèles et les soustraient à la juridiction des ordinaires. — L.-H. L.

— M. J. M. Vidal, ancien chapelain de Saint-Louis-des-Français, vient de publier le 4e et avant-dernier fascicule des *Lettres communes de Benoît XII*, analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican. (Paris, A. Fontemoing, mai 1905, in-4°). Il comprend les dernières années du pontificat (1340-1342) et présente, comme les précédents, les nominations de prélats, les collations de bénéfices réservés au pape et de canonicats en expectative, les nominations de notaires et de juges conservateurs, les permissions d'entrer en religion ou de tester, les lettres d'absolution *in articulo mortis*, les absolutions de censures, les dispenses, indults et privilèges concédés à des particuliers, etc., avec les *instrumenta miscellanea* relatifs à chaque année et les documents de dates diverses qui pour une raison ou pour une autre ont été reliés avec les registres annuels de Benoît XII. En tout, il y a ainsi dans ce fascicule plus de 1,700 documents, quelques-uns fort précieux pour l'histoire générale ou pour l'histoire particulière des villes et des états. Arrivé presque à la fin de sa tâche (M. Vidal n'a plus à publier que l'introduction et les tables), l'éditeur a annexé à son recueil :

1° Les obligations souscrites en faveur du pape par les prélats promus à des évêchés, archevêchés ou abbayes; les sommes qu'ils s'engageaient à verser dans les caisses de la Chambre apostolique, étaient comme on le sait, proportionnées à l'importance de leur bénéfice. On voit ainsi que les évêchés français les plus riches pourvus par Benoît XII étaient ceux de Rouen (12,000 fl.), Narbonne (10,000), Langres (9,000) et Sens (6,000); les deux abbayes donnant le plus de revenus à leur abbé étaient celles de Saint-Germain-des-Prés et de Fécamp (8,000 florins);

2° L'abrégé des recettes et dépenses annuelles du trésorier pontifical au temps de Benoît XII. Ce sommaire ne comporte pas de grandes indications; cependant on peut soupçonner l'importance des travaux exécutés par le pape pour ses palais d'Avignon et de Sorgues en relevant les 12,334 florins portés au compte des dépenses de *operibus* dès 1335, les 29,433 florins inscrits au même compte en 1336, les 25,719 florins, les 2,972 deniers, etc., inscrits en 1337, etc. Dans les mêmes comptes, qu'il est regrettable de ne pouvoir imprimer in-extenso, on constate également l'inépuisable générosité du pape envers les malheureux et les

pauvres : il dépensa en 1335 pour ses aumônes 4,687 florins, 697 deniers à l'agneau, 1,312 deniers royaux, etc., sans compter 5,600 saumées et géminées de blé distribué. Et cette dépense charitable s'accrut d'année en année jusqu'à dépasser 17,000 florins ! — L.-H. L.

— L'article bourré de documents que M. J.-J. Vernier a publié dans la *Revue champenoise et bourguignonne* et tiré à part : *Une page d'histoire bourguignonne. Hostilités entre les deux Bourgognes au* XIV*e siècle 1363-1365* (Bar-sur-Aube, A. Lebois et fils, 1904, in-8° de 45 pages) est un fort précieux supplément aux pages consacrées par M. Chérest dans l'*Archiprêtre*, aux guerres qui ont suivi la mort de Philippe de Rouvre, duc de Bourgogne et le partage de la succession. Il est accompagné d'une dizaine de pièces justificatives dont les plus curieuses ont trait à l'investiture du comté de Bourgogne qu'obtint de l'empereur l'ambitieux Philippe le Hardi. — L.-H. L.

— M. Georges Musset, dans une brochure intitulée *La Coutume de Royan au moyen âge* (La Rochelle, imp. N. Texier et fils, 1905, in-8° de 116 pages), publie toute une série de documents sur le droit de 2 deniers obole par tonneau perçu sur les navires passant par l'embouchure de la Gironde et transportant surtout du vin. Cette taxe était levée d'abord à Royan, comme son nom l'indique, et revenait au seigneur de ce lieu ; mais par suite d'un abus de pouvoir des rois d'Angleterre, elle fut au XIVe siècle exigée à Bordeaux au départ des vaisseaux, malgré les réclamations des intéressés, qui entretenaient à grand frais des châteaux pour la protection de la navigation à l'entrée de la mer. Les pièces éditées par M. Musset, surtout les rôles des sommes payées au XIVe et au XVe siècles par les patrons des navires en vertu de cette coutume, et les enquêtes faites au sujet de l'impôt en question, sont donc importantes pour l'histoire du commerce au moyen âge dans cette région de la France. Elles sont précédées d'une introduction historique bien faite pour faciliter leur compréhension. — L.-H. L.

— Nous sommes heureux de signaler ici l'excellent mémoire que M. Francesco Lo Parco a publié récemment sous le titre de : *Petrarca e Barlaam* (*da nuove ricerche e documenti inediti e rari*. Reggio-Calabria, F. Morello, 1905, in-8° de 125 pages). On sait que l' « illustre fils de Seminara », comme disent les Italiens, passe pour avoir enseigné le grec à Pétrarque et à Boccace, le premier à Avignon, le second à Naples, et qu'il fut mêlé de très près aux négociations des papes avec les empereurs de Constantinople pour la réunion des deux églises latine et grecque. L'étude minutieuse des relations de Barlaam avec Pétrarque devient un document psychologique et historique du plus haut intérêt. Pétrarque ne sut jamais que de vagues rudiments de la langue grecque : il aurait eu beau jeu cependant d'en apprendre davantage auprès du maître éminent qu'il loua plus tard dans ses écrits ; mais il ne s'en soucia guère, quoi qu'il en ait dit. Il ne trouva pas, en effet, auprès de Barlaam un admirateur assez dévot de son génie ; la supériorité de caractère du moine l'offusqua et loin de le retenir à la cour du pape Clément VI, il s'empressa de le faire envoyer dans un pauvre et misérable évêché de Calabre, occuper le siège épiscopal de Gerace. Cet exil, dont la responsabilité remonte sans conteste à Pétrarque, qui se donna les gants de l'élévation de son « maître », devait, semble-t-il, être provisoire : en réalité il fut définitif ; même après avoir conduit à Constantinople de nouvelles négociations de la part du pape, Barlaam dut s'en retourner auprès de ses malheureuses ouailles. Il s'en consola en faisant le plus de bien possible et en pacifiant un pays des plus troublés. En somme, Pétrarque eut à son égard une conduite assez équivoque. M. Francesco

Lo Parco, qui a si habilement distingué ce qu'il fallait croire des assertions plus ou moins vaniteuses du poète toscan, a, dans les dernières pages de son livre, examiné quelle connaissance des auteurs grecs, surtout de Platon, pouvaient avoir les gens cultivés du xivᵉ siècle comme Pétrarque et par quelle voie ils l'avaient acquise. C'est un chapitre d'histoire littéraire qu'il est bon de signaler, car il a une véritable importance. — L.-H. L.

— M. F. Lachèvre publie une intéressante et neuve étude sur *Estienne Durant, poète ordinaire de Marie de Médicis* (Paris, Leclerc, 1905. In-8ᵉ, 47 p.), qui fut rompu et brûlé en la place de Grève le 19 juillet 1618 pour avoir composé un libelle, la *Riparographie*, contre la personne du roi et sur les affaires du temps. Il a trouvé un exemplaire des *Méditations* de Durant, le seul exemplaire qu'on connaisse, et, enhardi par sa trouvaille, il a essayé de mettre en pleine lumière la figure du poète. Il savait que Durant avait une cousine, Marie de Fourcy, et, grâce à ce simple détail, il a complété dans la mesure du possible l'état-civil de son héros. Il fait mieux encore : il prouve que Durant aimait sa cousine, femme du marquis d'Effiat, et il raconte, d'après les *Méditations*, les diverses phases de cette passion. A-t-il raison de dire que Durant fut brûlé, non comme adversaire de Luynes, mais comme amant de la marquise d'Effiat ? Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'encourager M. Lachèvre à publier ces *Méditations* qu'admirait Colletet et qui s'adressaient sûrement à Marie de Fourcy, la belle marquise d'Effiat, la mère de Cinq-Mars. — A. C.

— M. Louis de Grandmaison a publié la seconde partie de son *Essai d'Armorial des artistes français* (xviᵉ-xviiiᵉ siècles) ; elle est spécialement consacrée aux sculpteurs, graveurs, peintres, dessinateurs, musiciens, etc., alors que la première l'avait été aux architectes, ingénieurs civils et militaires, employés de l'administration des bâtiments, fondeurs et entrepreneurs (Paris, H. Champion, 1905, in-8ᵉ de 108 pages). Dans ce volume on relève parmi les noms des artistes sur lesquels existent des documents ou des notices ceux de Germain Pillon, le Josépin, Jacques Stella, Charles Le Brun, Mathieu Le Nain, Pierre Mignard, Gérard Edelinck, Sébastien Le Clerc, Antoine Coypel, les Roëtters, Rigaud, Jean-François de Troy, les Silvestre, les Van Loo, Natoire, Charles-Nicolas II Cochin, J.-P. Pierre, Rameau, Ant. Blanchard, Pigalle, Vien ; on y trouve aussi réunies les pièces relatives à l'anoblissement et à la réception dans l'ordre de Saint-Michel de Jean de Julien, directeur des Gobelins, de P. Robert-de-Saint-Périeu, directeur de la manufacture d'armes de Saint-Étienne, de F. Gondard, directeur des manufactures d'Aubenas, de P. de Launay des Landes, directeur de Saint-Gobain, et d'A. Régnier, directeur de Sèvres. Cette simple énumération suffit pour indiquer le très grand intérêt que présente cette publication. — L.-H. L.

— Les érudits qui s'intéressent au mouvement corporatif dans les derniers siècles avant la Révolution, feront bien de retenir le titre du mémoire de M. Ph. Pouzet, *Les anciennes Confréries de Villefranche-sur-Saône* (Lyon, A. Rey, et Cⁱᵉ, 1904, in-8ᵉ de 99 pages). Il existait à Villefranche, au milieu du xviiᵉ siècle, neuf confréries où rentraient tous les marchands et artisans de la ville : ce n'était pas assez pour que chaque métier eût la sienne, on avait donc établi des groupements. Réunis dans un but de dévotion, ces marchands ou artisans ne tendirent que très faiblement à s'ériger en corporations : la confrérie leur suffit ; elle leur servit même pour avoir accès à l'administration municipale. — Une autre série de confréries paroissiales, celles du Scapulaire, du S. Sacrement et des Trépassés, offraient encore une physionomie assez caractéristique : elles étaient placées sous

la surveillance des échevins de la ville, qui en leur qualité de marguilliers de la paroisse, étaient pour ainsi dire les patrons de ces œuvres pieuses. — Le mémoire de M. P. est très documenté et fort bien présenté. P. 39 : l' « estain de Corneille? » est l'étain de Cornouailles. — L.-H. L.

— MM. M. ROUSTAN et C. LATREILLE, dans leur brochure *Lyon contre Paris après 1830*, ont étudié le mouvement de décentralisation littéraire et artistique qui se produisit à Lyon dans la première moitié du XIXe siècle et les tentatives que firent les Lyonnais pour montrer qu'ils ne méritaient par les sarcasmes des Parisiens. Ce mouvement, dû à un chauvinisme local un peu étroit, se rattache, et MM. Roustan et Latreille ont eu tort de ne pas le dire, au renouveau littéraire et artistique qui se manifesta à peu près dans toutes les grandes villes de 1830 à 1850. Cependant il ne faut pas s'illusionner sur cet essor : il n'eut pas grande portée. A part la fondation de la Faculté des lettres et les poésies de M. de Laprade, on ne voit pas trop le résultat des efforts accomplis pendant ces 20 années dans la ville de Lyon. — L.-H. LABANDE.

— Le Ve volume des *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale* publiés et annotés par M. J. GUILLAUME (Paris, Leroux. In-8°, LXIII et 695 p.) contient les procès-verbaux de 102 séances de ce Comité, du 3 septembre 1794 au 20 mars 1795. Dans l'introduction, M. Guillaume nous fait connaître le personnel. Puis il donne des indications sur la seconde commission exécutive de l'instruction publique. Viennent ensuite l'élaboration et le vote des décrets sur les écoles normales, sur les écoles primaires, sur les écoles centrales, les mesures prises pour essayer de faire rédiger des livres élémentaires, et ce qui concerne les écoles spéciales, École centrale des travaux publics, École de Mars, École de santé. Dans une dernière partie, l'éditeur mentionne les documents qu'il a utilisés, traite des autres affaires qui occupèrent le Comité, et marque à grands traits la marche de la contre-révolution pendant cette période. — C.

— La Bibliothèque Nationale possède de Mme de Staël le manuscrit en 297 feuillets d'un recueil d'écrits politiques formant un projet d'ouvrage qui aurait eu pour titre : *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France.* C'est ce livre inachevé que M. Herriot a pris comme sujet d'une de ses thèses (*Un ouvrage inédit de Madame de Staël*. Paris, Plon, 1904, in-8°, p. 101). Il en a donné une consciencieuse analyse, en dégageant d'abord tout ce qui ne représente que des notes prises au courant des lectures de l'auteur, insistant sur l'introduction où sa pensée politique apparaît le plus nettement formulée, montrant le plan et les grandes divisions de l'ouvrage, résumant les différents développements et citant les passages les plus caractéristiques ou les mieux venus. A défaut de la reproduction intégrale du manuscrit, cette analyse permet de se faire une idée suffisante de la valeur de l'œuvre qui nous manque. Elle tire surtout son intérêt du moment où elle fut composée, au lendemain de Fructidor et avant Brumaire. M. H. en place la date dans la première moitié de 1799 et elle doit en effet s'admettre sans discussion, les allusions précises à des faits connus ne manquant pas. Cette date est aussi celle des relations étroites de Mme de Staël avec Benjamin Constant. Aussi M. H. a-t-il relevé la parenté des idées du manuscrit avec celles de Constant, ami et éducateur politique de l'auteur. Il a enfin étudié la place que tient l'ouvrage dans l'activité littéraire de Mme de Staël, entre le livre *des Passions* de 1796 et ceux qui sont postérieurs au manuscrit de 1799, *de la Littérature, des Considérations*; des uns aux autres la pensée s'est clarifiée, dégagée davantage de la méta-

physique politique. Le critique juge le livre un des plus originaux de Mme de Staël, malgré les influences diverses dont elle ne s'est jamais affranchie et qu'il indique rapidement, comme celles de Machiavel, Rousseau, Condorcet, Godwin, Siéyès et Necker. En fait, cet ouvrage ne modifie pas l'impression que nous avions de Mme de Staël, il l'accuse plutôt, il illustre une fois de plus sa générosité native, son enthousiasme à concilier la politique avec la philosophie et l'humanité. Il y a bien des utopies et des illusions dans ces raisonnements; M. H. ne les a pas dissimulées, et aussi des contradictions où les intérêts personnels de l'auteur ont fait tomber son libéralisme. Mais c'est une œuvre sincère, d'autant plus sincère qu'elle ne devait pas voir le jour sous la forme dans laquelle nous la connaissons. Il y aurait donc profit à la publier, même avec ses lacunes et ses imperfections et personne ne serait plus qualifié que M. H. pour entreprendre cette publication. — L. R.

— A l'aide de documents nouveaux, puisés en grande partie aux Archives de Berlin, — et qu'il cite en appendice, — M. Paul Stettiner étudie les sociétés secrètes avant 1806, l'influence de la franc-maçonnerie à Königsberg, l'action combinée de ces sociétés et la création du Tugendbund (*Der Tugendbund*. Königsberg, Koch, 1904. In-8°, 58 p.). Il établit ainsi, d'une manière absolue, que la fondation du Tugendbund, sur laquelle on a écrit tant de choses inexactes, ne fut pas un « coup de foudre », mais la suite naturelle du mouvement littéraire politico-humanitaire qui remplissait encore l'Allemagne et avait de nombreux adeptes à Königsberg. — Ch. S.

— Deux brochures de M. Georges Gazier, conservateur de la Bibliothèque et des archives de Besançon (Besançon, Dodivers) : 1° *Un manuscrit autobiographique inédit de Charles Nodier*; c'est un manuscrit écrit par Nodier entre juillet et septembre 1799; il écrit pour lui seul et parle de lui, de lui seul, raconte ses amours, notamment avec la femme d'un représentant et la femme d'un général, assure qu'il ne se fera pas imprimer ; 2° *Les maisons natales de Fourier et de Proudhon, une page inédite de Proudhon;* Fourier est né dans la maison qui porte aujourd'hui le n° 83 de la Grande Rue et Proudhon — dont M. G. communique une lettre du 29 mai 1860, très émue et caractéristique de son génie — dans celle qui porte le n° 37 de la rue du Petit-Battant. — A. C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 27 octobre 1905.* — M. Collignon, président, annonce le décès de M. Jules Gauthier, archiviste du département de la Côte-d'Or, correspondant de l'Académie depuis un an à peine.

MM. Clément Huart et Paul Girard écrivent à M. le Secrétaire perpétuel pour poser leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Oppert.

M. E.-F. Gautier fait une communication sur les résultats ethnographiques d'un voyage transsaharien. Jusqu'à une époque récente, des agriculteurs nègres, munis d'armes et d'outils en pierre, se sont maintenus dans la plus grande partie du Sahara, le long des grands oued quaternaires. Autre constatation : c'est très tardivement, à l'époque romaine peut-être, que s'est produite la grande invasion berbère qui a amené les ancêtres des Touaregs jusqu'aux bords de Niger. — MM. Hamy et Viollet présentent quelques observations.

M. Elie Berger examine les caractères extérieurs d'une vingtaine de lettres closes trouvées par M. l'abbé Bled aux Archives municipales de Saint Omer. Ecrites entre 1316 et 1319, elles émanent du maire de Saint-Omer, Jean Bonenfant, de la comtesse Mahaut d'Artois, etc. M. Berger rappelle à ce propos les règles alors suivies pour expédier, fermer, sceller et adresser les lettres closes. La rareté des pièces de correspondance remontant au xiiie et au commencement du xive siècle donne à cette découverte une réelle importance.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur l'Héracléion de Rabbat-Ammon à Philadelphie.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou, — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 18 novembre. — 1905

M. Steichen, **les Daimyô chrétiens ou un siècle de l'histoire religieuse et politique du Japon 1549-1650.** 1 vol. in-18, Hongkong, Imprimerie des Missions Étrangères, 1904.

M. Steichen connaît et manie avec aisance les documents européens et japonais, il a la pratique personnelle du pays et des hommes : conditions à peu près indispensables pour éviter les illusions dont l'historien étranger est facilement offusqué. Le travail est bien pondéré et de bonne foi ; on peut ne pas adopter tous les jugements de l'auteur, refuser de mettre Nobounaga comme politique au-dessus de ses deux successeurs, demander si les *droits* de Hidéyori, c'est-à-dire ceux de son père Hidéyosi, étaient préférables à ceux de Ihéyasou. Du moins, doit-on reconnaître que le péril espagnol au début du XVIIe siècle, ou à toute autre époque, était pour le Japon imaginaire : Ihéyasou et ses successeurs qui invoquaient ce péril pour fermer les ports et proscrire les chrétiens avec la cruauté que l'on sait, ou montraient une singulière pusillanimité, ou prenaient ce prétexte pour mieux imposer leur joug aux daimyô. A l'édit de 1614, le Japon a dû deux siècles de développement pacifique et original fort utiles pour l'unifier, mais aussi la perte de l'esprit d'entreprise et de commerce qui ne s'est réveillé que de nos jours ; nous voyons depuis quarante ans cet empire, tout en fortifiant son unité, effacer une à une les autres conséquences de la politique de Ihéyasou et prendre en face des autres états la place qu'il commençait de tenir

en Extrême-Orient au début du XVII[e] siècle. L'édit de 1614 a donc dépassé de beaucoup le Japon et a influé sur l'histoire du monde. De là l'intérêt, en ce moment surtout, du livre de M. Steichen [1].

Maurice COURANT.

I. **Beiträge zur Assyriologie,** fünfter Band, Heft 3, pp. 233-412, in-8°; Hinrichs, Leipzig, 1905.

II. **Auszug aus der Vorderasiatischen Geschichte** von Hugo WINCKLER; 86 pp. in-8°; Hinrichs, Leipzig, 1905.

I. Le nouveau fascicule des *Beiträge zur Assyriologie* s'ouvre par un article de M. A. Ungnad sur les formations par analogie dans le verbe hébreu, étude grammaticale fort intéressante, bien au courant dans l'ensemble et neuve en certains détails. Pour expliquer la formation du verbe hébreu, l'auteur est naturellement obligé de recourir à la comparaison des autres langues sémitiques. Les remarques sur les préformantes et afformantes du verbe, la vocalisation du radical, le verbe avec suffixes, les verbes de racine faible font judicieusement ressortir l'influence de l'analogie et constituent une sérieuse contribution à l'étude de la grammaire hébraïque.

L'article qui fait suite à celui de M. Ungnad est dû à M. J. Hehn : il traite des hymnes et prières au dieu Mardouk. On possédait déjà des travaux analogues sur Ninib et Nergal : il serait à souhaiter que tous les grands dieux du panthéon babylonien fussent l'objet de monographies de ce genre. Le travail de M. H. débute par une dissertation très complète sur le caractère du dieu Mardouk, dieu local et dieu solaire, associé à la fortune de la ville dont il était le patron et s'élevant au rang de dieu suprême en même temps que Babylone acquérait la prépondérance politique. Particulièrement intéressant est le paragraphe sur « Mardouk et l'idée de Dieu dans la Bible » : il est vrai que c'est la partie du travail de M. H. qui pourrait prêter le plus à discussion. N'y a-t-il pas quelque abus de langage à parler, à propos de Ea, Mardouk et Nabou de trinité, « Dreieinigkeit » ? Ces mots impliquent une conception systématique dont on trouverait difficilement la trace dans la littérature babylonienne ? Aux documents déjà connus, M. H. en a joints d'inédits : ses traductions [2] témoignent de la précision et de l'exactitude auxquelles peut atteindre aujourd'hui l'interprétation de cette classe de textes.

---

1. Que l'auteur me permette de lui signaler quelques inadvertances. P. 194, note, *Annales coréennes* : que sont ces annales ? — P. 195 Hpyeng-yang (Pyenyang) n'est pas la dernière forteresse coréenne et le roi de Corée n'a pas quitté le sol coréen. — P. 206, il n'était pas question de Mantchous en Corée en 1593, mais de Chinois.

2. N° XIV, l. 69 (*aban*) *parûtu* ne signifie pas « albâtre », mais « marbre », cf. ZA XVII, p. 169 note 4; — n° XXV, 1 Obv., l. 3 et n° 2 Obv. l. 2, voir Rm. 2, 133, Rev. 7/8 ....*kad-lal* = *la-biš ki-ti-i* (IV R, *additions*, p. 4).

Le fascicule se termine par deux courts articles, l'un de M. Bork sur les lettres élamiques de la collection de Kouyoundjik, l'autre de M. Husing sur de prétendus emprunts sémitiques dans les inscriptions susiennes. L' « élamitologie » se constitue lentement ; elle demeurera longtemps encore au rang des sciences incertaines.

II. Les découvertes qui se succèdent presque journellement dans les différents champs de fouilles de l'Asie antérieure, modifient si rapidement l'aspect de l'histoire de l'Orient ancien que de fréquentes « mises au point » sont nécessaires. Aussi l'esquisse de M. Winckler sera-t-elle la bien venue. L'auteur est un des assyriologues d'aujourd'hui qui suivent avec le plus d'attention le mouvement des recherches dans le domaine de l'histoire orientale. Il est à regretter qu'il n'ait pas cru devoir joindre au résumé des faits, l'indication même sommaire des sources : l'utilité pratique de son petit volume en eût été fort augmentée. Le tableau qu'il présente de l'histoire orientale est très exact dans son ensemble et n'appellerait que des critiques de détail [1].

F. Thureau-Dangin.

Apollinaristische Schriften Syrisch mit den griechischen Texten und einem syrisch-griechischen Wortregister, her. von Dr J. Flemming und Lic. Hans Lietzmann (Abhandl. der Kön. Gesellsch. d. Wissensch. zu Göttingen, N. Folge, B. VII, nº 4). Berlin; Weidmann, 1904, pp. 76; 8 marks.

Comme il est arrivé pour bien d'autres écrits dont l'orthodoxie était suspecte et que leurs auteurs ou leurs adeptes cherchaient à accréditer en les publiant sous le nom d'écrivains autorisés, les partisans d'Apollinaire ont choisi pour patroner leurs œuvres les noms de Grégoire le Thaumaturge, d'Athanase, des papes Jules et Félix. Composées en grec mais éditées en Syrie, ces œuvres ont été sans retard traduites en langue syriaque et utilisées fréquemment, surtout par les monophysites, dans les controverses christologiques.

Les auteurs du présent opuscule ont réuni tous ceux des documents syriaques qui nous sont parvenus [2]. Ils avaient déjà été publiés [3],

1. En voici quelques-unes : Oukh n'est pas Opis (p. 6) mais Kesh (voir Weissbach ZDMG, LIII, pp. 653 sqq.); *Nergal-ilou* et *Gir(?)-dim-dim* n'appartiennent certainement pas à la dynastie d'Our (p. 9); j'essayerai prochainement d'établir, d'après des documents inédits, que le premier nom est à lire *an-a-an* et qu'il s'agit de rois d'Ourouk probablement contemporains de la seconde dynastie babylonienne; le nom de pays lu *Sipar* dans les inscriptions susiennes (p. 49) est à lire *Simash* (comme le prouve l'inscription de Moutabil); rien donc de commun avec la ville de Sippar.

2. En voici la liste : (1) Greg. Thaum., ἡ κατὰ μέρος πίστις (2) Julius, *de unione corporis et divinitatis in Christo*, et (3) *de fide et incarnatione*; (4) Athanasius, *Confessio ad Jovinianum;* (5) Julius, *Epist. ad Dionysium*, (6) *Ep. ad Prosdocium*, et (7) *encyclion*; (8) Synodi antiochenae confessio; (9) Athanasius, *Quod unus est Christus;* (10) Julius, *Epistula* [3ᵃ], (11) *Tr. de fide*, et (12) fragmenta; (13) Felix, fragmentum.

3. En majeure partie par Lagarde, *Analecta Syriaca* (1858).

mais ils étaient dispersés dans différents recueils. La nouvelle édition ne laisse rien à désirer au point de vue de l'exactitude ; on a donné deux et trois versions du même document lorsqu'elles présentaient des divergences assez notables ; et ailleurs on a poussé la minutie jusqu'à noter des variantes sans aucun intérêt, de simples fautes de copistes qu'il était absolument inutile de mentionner à côté de la bonne leçon justifiée par le texte grec. Celui-ci est ajouté au bas des pages : ce qui permet de comparer facilement l'original et la version. Mais pour quelques passages et pour trois documents entiers [1], la version grecque n'existe pas. Les éditeurs n'auraient-ils pas dû prendre la peine de faire une traduction de ces documents à l'usage des théologiens qui ne savent pas le syriaque ? En somme la partie vraiment neuve et utile de la publication consiste dans le *Wortregister* (pp. 57-75) où chaque mot syriaque et même chaque forme verbale sont accompagnés du mot grec qu'ils traduisent ; cet index peut fournir une bonne contribution à l'étude de la lexicographie syriaque.

J.-B. Ch.

Sébéos, **Histoire d'Héraclius,** traduite de l'arménien et annotée par F. Macler, Paris, Leroux, 1904, 1 vol. in-4° de xv-167 pages.

Vers le milieu du viie siècle, l'évêque Sébéos, arménien, composa sous le titre d'*Histoire d'Héraclius*, une chronique où, après un bref prologue, il a raconté les événements compris entre la fin du vie siècle et l'année 661. Quoique l'auteur ait fait dans cet ouvrage une place essentielle à l'Arménie, on y trouve de précieux renseignements sur l'époque des derniers Sassanides et sur le règne des empereurs byzantins Maurice, Phokas, Héraclius, Constantin II, qui furent leurs contemporains ; en outre, Sébéos a exposé, avec toute l'autorité d'un témoin contemporain, les débuts de l'invasion arabe, et en particulier la façon dont les Musulmans s'emparèrent de l'Arménie. Longtemps considérée comme perdue, la chronique de Sébéos a été retrouvée vers 1848 dans un manuscrit d'Etschmiadzin et dès ce moment elle fut signalée par Brosset. Publiée à Constantinople en 1851, dans le texte arménien, rééditée en 1862 à Pétersbourg par Patkanian, qui l'accompagna d'une traduction russe, puis de nouveau par le même savant en 1879, l'*Histoire d'Héraclius* demeurait cependant fort peu utilisée. Quelques fragments seulement en avaient été traduits en français par Dulaurier, quelques autres en allemand par Hübschmann. C'est donc un très grand service qu'a rendu M. Macler à l'étude de l'histoire du viie siècle, en nous donnant enfin une traduction complète de l'œuvre de Sébéos.

Je n'ai point de compétence pour apprécier la valeur de cette traduction, que j'ai tout lieu pourtant de croire exacte et fidèle. Mais je

1. Ceux qui sont désignés sous les numéros 10, 11 et 13.

regrette que, dans les notes fort utiles et dans l'index des noms propres dont il a accompagné sa traduction, M. M. n'ait pas fait plus large part encore à l'histoire. Il y a beaucoup d'informations nouvelles à puiser dans Sébéos sur les rapports de Byzance avec la Perse, avec l'Arménie, avec les Arabes; M. M. ne me paraît pas avoir suffisamment senti et mis en lumière tout ce que son auteur nous révèle de détails presque inconnus. — En second lieu, malgré le soin assez attentif qu'a pris M. M. d'identifier beaucoup des noms géographiques qui abondent dans son texte, un trop grand nombre encore demeurent inexpliqués. Qu'est-ce par exemple que le peuple des Thétals (les Turcs?) dont il est assez souvent question, celui des Khusans, fréquemment mentionné, celui des Mazkhuths, etc. ? A quoi correspondent les provinces de l'Arvastan, de l'Arestawan, de la région des Bznunis ? On trouve un passage fort important relatif aux cessions territoriales faites par Chosroès II à Maurice en 591 ; il valait d'être plus attentivement éclairci, et il en est de même pour bien d'autres, comme par exemple à la page 62, où il était aisé dans Satal de reconnaître Satala dans l'Arménie I (Hiéroclès, 703; *Nov.* 31, 1; Procope, *Aed.*, 252) et dans Dzitharic Citharizon dans l'Arménie IV° (*Nov.* 31, 1; Proc., *Aed.*, 248). — Je note enfin quelques erreurs d'histoire : p. 64, n 4 : Héraclius le père était exarque d'Afrique, non gouverneur d'Égypte ; je sais que l'erreur est dans Sébéos, mais il convenait de la corriger ; p. 67, n. 3 : la date réelle est avril 612, ce qui correspond bien du reste à la succession chronologique des événements ; p. 83, Sébéos parle « des régions des Asiatiques » : il eût valu la peine d'examiner s'il s'agit ici, comme je crois, du thème des Anatoliques ; p. 93, n. 1 : la date probable est plutôt 637-638; p. 142, n. 1 : il n'est point du tout question dans le texte du siège de Constantinople de 672-677 ; l'événement raconté se place sous Constant II.. ..

Je ne veux point multiplier ces remarques de détail. J'aime mieux redire en terminant le grand service que M. Macler nous a rendu en traduisant Sebéos ; pour l'histoire de Byzance dans la première moitié du VII° siècle, cette chronique est en effet une source de première importance, où l'historien politique, quoi qu'en pense M. M. (p. VIII) trouvera de précieux renseignements à recueillir.

Ch. DIEHL.

Der altfranzoesische Roman Paris et Vienne, von Dr Robert KALTENBACHER. Erlangen, Iunge, 1904; gr. in-8° de 304 pages (Extrait des *Romanische Forschungen*, t. XV.

Le joli roman de *Paris et Vienne*, l'une des plus agréables parmi les productions de second ordre de la fin du moyen âge, était, vu la rareté des exemplaires, à peu près inaccessible, et partant, totalement

inconnu[1]. M. Kaltenbacher nous en donne une édition extrêmement soignée, où il reproduit le texte d'un des meilleurs manuscrits, avec les variantes de quatre autres. L'introduction est consacrée à une étude très approfondie de ces manuscrits, des éditions, qui sont innombrables, et à la classification des versions étrangères. On la voudrait un peu plus précise et plus étendue sur des questions plus essentielles, à savoir la personne de l'auteur, la date et la portée de l'œuvre. L'auteur de la version française se nomme dans son prologue Pierre de la Cypède (Sippade, Cippède) et dit avoir traduit son roman d'un livre provençal, traduit lui-même du catalan. M. K. considère ce nom comme un pseudonyme, sans aucune raison : bien des gens, au XIVe siècle, ne se dénommaient que par un prénom préposé à un nom géographique, et *cepède* (dérivé de *cep*) est un mot fort correct qui a pu désigner une foule de lieux-dits ou localités[2]. L'existence d'une version catalane est aussi, comme je l'ai dit ailleurs (*Bulletin hispanique*, 1905, p. 208) extrêmement vraisemblable, à condition d'admettre que cette version était elle-même traduite du français ou du provençal. En effet, le nombre et la précision des allusions au Dauphiné prouve que le récit primitif a été écrit en ce pays. Saavedra a voulu y voir une sorte de composition allégorique, commémorant la réunion du Dauphiné à la France (1349); M. K. croit pouvoir y relever d'autre part des allusions au changement de dynastie qui se produisit en Dauphiné par suite du mariage de Anne, sœur de Jean Ier, avec Humbert de la Tour du Pin (1273); mais cette dernière hypothèse n'a pour base que la date de 1271, qui se trouve uniquement dans un groupe de versions fort éloignées de l'original, et le rapprochement avec quelques lignes du roman (voy. p. 46) qui, étant donnée la situation, s'expliquent d'elles-mêmes. L'hypothèse de Saavedra paraît, au premier abord, plus séduisante ; il est bizarre en effet que les deux protagonistes portent des noms de villes, et précisément le nom des capitales des deux pays intéressés; mais elle se heurte aussi à bien des difficultés : pourquoi Paris, s'il représente un fils du roi de France, nous est-il donné comme issu d'un simple chevalier? Et ne serait-ce pas une singulière façon de célébrer l'union des deux pays que de nous montrer le dernier des comtes de Viennois se raidissant avec un indicible et cruel entêtement contre le mariage qui doit assurer cette union? Si donc l'auteur a voulu symboliser quelque chose, son dessein a été poursuivi avec bien peu de méthode et d'adresse. D'autres allusions historiques, que n'ont relevées ni Saavedra ni M. K., me paraissent plus sûres. Comme beaucoup

1. Parmi les récents historiens de notre littérature, les seuls qui l'aient mentionné sont MM. Suchier et Chabaneau (ce dernier dans ses *Biographies des troubadours*, p. 202).

2. Cf. Lacépède, Lot-et-Garonne. M. K. rappelle lui-même le nom du naturaliste Lacépède.

d'autres écrivains de la même époque, La Cypède aura pensé intéresser ses lecteurs en introduisant dans son récit des noms de personnages connus, mais sans se préoccuper de leur prêter leur rôle historique, et peut-être même en évitant à dessein de le faire : ainsi son dauphin Godefroy d'Alençon, est « parent » d'un roi Charles de France comme les comtes d'Alençon du XIVe siècle le furent de Charles V ; ce dauphin, comme le fit Humbert II, prend part à une croisade, laquelle est prêchée par un pape Innocent, dans lequel il faut reconnaître sans doute Innocent VI (pape d'Avignon de 1352 à 1362). Ces diverses allusions, et c'est en somme leur principal intérêt, nous permettent de placer la composition du récit primitif vers le milieu du XIVe siècle [1].

M. K. a consacré à la recherche des sources du roman un intéressant chapitre, qui eût pu être un peu plus complet : l'épisode du chevalier masqué qui emporte le prix du tournoi et disparaît sans se faire connaître est un lieu commun des romans de la Table Ronde (notamment du *Perceval* en vers) ; le stratagème dont s'avise Edouard, ami de Paris, pour communiquer avec Vienne captive ressemble fort à celui qui est employé dans le *Dolopathos*, *Eracle* et *Flamenca* (Cf. *Romania*, XXXIII, 420, note).

Le travail de M. K. est en somme très recommandable, et si on arrive à la solution des questions qu'il a laissées pendantes, c'est à lui qu'on le devra.

A. JEANROY.

Das Tagebuch Dietrich Sigismund von Buchs (1674-83), publié par Ferdinand HIRSCH, tome Ier (1674-77), in-8°, V-270 p., Leipzig, Duncker et Humblot, 1904.

Voici un document du plus haut intérêt pour l'histoire du Grand Electeur, Frédéric-Guillaume de Brandebourg. On le connaissait déjà dans une traduction allemande, donnée par von Kessel en 1865, mais cette traduction très défectueuse avait le tort de dénaturer souvent le texte. M. Hirsch était tout désigné par ses nombreux travaux sur le Brandebourg au XVIIe siècle et par sa connaissance approfondie de notre langue pour publier le document original, rédigé en français, qui se trouve aux Archives secrètes d'État à Berlin. Thierry de Buch, gentilhomme d'origine mecklembourgeoise, naquit en 1646. Après des études relativement fortes et un assez long séjour en France, il entra au service de l'électeur Frédéric-Guillaume, et devint en 1674 gentilhomme de sa chambre (Kammerjunker). On lui a souvent attribué la charge de « maréchal de voyage » (Reisemarschall) de l'élec-

1. Peut-être aussi l'auteur, en nous présentant le fils du duc de Bourgogne comme candidat malheureux à la main de la princesse Vienne, s'est-il vaguement souvenu des prétentions à la succession du Dauphiné que Robert II de Bourgogne avait fait valoir entre 1272 et 1285.

teur; rien ne prouve qu'il l'ait effectivement remplie. Ce qui est certain, c'est que pendant plusieurs années il fut attaché à la personne de Frédéric Guillaume et ne le quitta presque pas. Officier dans les gardes du corps à cheval en 1679, il se retira sans doute dans ses terres vers 1685, et y mourut en 1687. Son journal porte sur les années 1674 à 1683, mais il est surtout important jusqu'en 1680, parce qu'il est à peu près complet dans ces limites; ensuite, l'année 1681 manque, et on n'a que les notes de janvier pour 1682, celles de janvier à avril pour 1683. On y trouve de précieux renseignements sur l'armée et les officiers du Brandebourg à cette époque, sur la politique électorale, et particulièrement sur la vie, le caractère et l'entourage de Frédéric Guillaume. On y suit au jour le jour, durant une des périodes les plus critiques du règne, ce prince bouillant et hardi, que les tergiversations et l'inertie du général impérial Bournonville mettent en fureur, et qui s'expose au feu comme le premier de ses soldats; on y voit la vie de famille, aux allures simples et patriarcales, qu'il mène avec sa seconde femme, l'électrice Dorothée, compagne dévouée, prête à coucher avec lui sous la tente, à visiter à ses côtés les tranchées, à le soigner dans ses fréquentes attaques de goutte, et prenant à peine le temps d'aller faire ses couches entre deux campagnes; on y saisit enfin sur le vif maint trait des mœurs du temps, tandis qu'on y fait mieux qu'ailleurs la connaissance de certains personnages, comme le prince électoral Charles Émile, mort à Strasbourg en décembre 1674. L'édition de M. H. est consciencieuse et savante comme ses autres publications. Tout au plus doit-on signaler quelques fautes de lecture ou quelques explications erronées, légères erreurs bien excusables chez un Allemand qui déchiffre un texte français souvent incorrect et dont mille abréviations rendent la reconstitution difficile [1].

Albert WADDINGTON.

Henri CHARDON. **Nouveaux documents sur les comédiens de campagne.** Tome second, Paris, Champion, 1905, gr. in-8°, p. 202.

M. H. Chardon, l'actif érudit qui a fait sortir des archives du Maine tant de pièces curieuses, vient d'ajouter un second volume à celui qu'il avait publié en 1886. Il rappelle d'abord les dernières découvertes

---

1. C'est ainsi que p. 204 le mot « sedes » doit évidemment se lire « selles », et que p. 222 il est fâcheux de rendre le mot « pie » (dans cheval pie) par l'allemand fromm (pieux). — Quand les habitants d'Amsterdam acclament l'électeur en 1675, ils lui crient : « welkom Cheurforst » et non pas « Willehm Cheurforst » (p. 96). — Enfin, puisque M. H. dit avoir corrigé les fautes d'orthographe dues évidemment à des étourderies (ce qui, par parenthèse, me semble très délicat), pourquoi laisser « fois » pour « foi », p. 71, « coup » pour « cou », p. 91, et « poile », pour « poil », p. 117?

intéressant le séjour de Molière à Poitiers, Bordeaux et Grenoble, montrant les résultats incertains ou au contraire acquis de cette enquête qu'il lui est permis de juger avec compétence. Un second chapitre est consacré aux entours de Molière ; il nous éclaire sur les relations du duc de Modène et de Madeleine L'Hermite que sa mère Marie Courtier sut habilement marier avec son ancien amant. M. Ch. a établi nettement que celle-ci était la cousine de sa rivale, Madeleine Béjart. Quant à la question de l'origine d'Armande, il la juge encore insoluble.

L'identification des personnages du *Roman comique* a longtemps occupé l'auteur. Il a recueilli aujourd'hui les dernières glanes de l'abondante moisson de renseignements qu'avait apportés son livre *la Troupe du Roman comique dévoilée* (1876). Nous recevons ainsi quelques nouveaux détails sur la troupe de Filandre, le Léandre de Scarron ; sur l'opérateur Pierre Métro, qu'on trouve à Baugé en 1638, et Nicolas Desfontaines, l'ancien fournisseur de l'Illustre Théâtre, qui seraient, l'un, le Fernando Fernandini, l'autre, le poète Roquebrune du *Roman comique*. Je ne puis citer ici toutes les mentions que fait M. Ch. des passages de troupes nomades dans différentes villes de France et même de l'étranger (A relever la curieuse *Relation d'un voyage de Copenhague à Brême*, 1676, qui forme comme un pendant à l'œuvre de Scarron [1]). Son livre est à signaler à tous ceux qui s'occupent de l'histoire du théâtre au XVII^e siècle ; les documents qu'il apporte, sans être de première importance, pourront servir à compléter ou à rectifier des informations d'une autre origine.

La seconde moitié du volume de M. Ch. est d'un intérêt moins vif. Il y donne de copieux détails, non sans digressions, sur le théâtre de collège au Mans, republie la *Farce de l'Aveugle et de son varlet tort* de Fr. Briand (1512), caractérise les drames scolaires de Jean Portier, une sorte de Crébillon en latin, parus entre 1619 et 1624, puis passe en revue tout ce qui sous la direction des Oratoriens formait la matière de ces spectacles de collège dont il reproduit quelques affiches : drames classiques ou bibliques, turqueries, mais aussi comédies, pastorales, énigmes, et surtout exercices académiques. L'appendice enfin consacre quelques pages au théâtre des Jésuites à La Flèche.

Le recueil de M. Ch. est, on le voit, d'une grande variété. Ce sont les miscellanées d'un collectionneur, notes de valeur diverse, mais qui seront à l'occasion précieuses à plus d'un chercheur. A leur intention, un index n'eût pas été inutile.

L. R.

---

1. Écrire p. 69 Celle et non *Zell*, p. 72 Flensbourg et non *Flentzbourg*; *Casseure*, même p., doit représenter Korsör.

A. Laborde-Milaà. **Fontenelle.** Paris, Hachette, 1905, in-16, p. 175. Fr. 2.
Victor Glachant. **Causerie sur Fontenelle.** Paris, Plon, 1904, in-8°, p. 85.

I. Le xixe siècle aurait été injuste pour Fontenelle. M. Laborde-Milaà, au nom du xxe, a tenu à réparer cette injustice, en revendiquant pour son auteur, outre les mérites du vulgarisateur qu'on lui avait en général reconnus, la paternité de quelques idées de génie qui lui assurent une place dans l'évolution scientifique. Comme Fontenelle ne peut plus prétendre à nous arrêter qu'à ce double titre d'interprète des savants et de philosophe original, M. L.-M. a à peu près négligé sa biographie : de ses parents pas un mot; sur ses vingt-cinq premières années à peine quelques pages; des expériences personnelles qui ont dû déterminer telle ou telle orientation de sa pensée, nous ignorons tout : l'homme vivant nous échappe trop. Il a passé non moins rapidement, mais ici c'était juste, sur le côté purement littéraire et si insignifiant de son activité; c'est pour l'auteur le chapitre des «tâtonnements et des faux départs», la période du Fontenelle précieux et galant qui rejoint Voiture à Marivaux. Mais ce dilettante à la curiosité un peu diffuse aura un don merveilleux pour initier les gens du monde au mouvement intellectuel contemporain dans le triple domaine de l'actualité d'alors : religion, littérature et science. M. L.-M. nous décrit bien le procédé de Fontenelle pour populariser les découvertes nouvelles, il en vante l'originalité et les conséquences, montre comment cet initiateur a préparé des lecteurs à l'Encyclopédie et en somme collaboré à la mentalité d'une tête de 1789; mais sur la matière de cette vulgarisation, sur la nature, la qualité et l'origine des connaissances amassées par Fontenelle en vue de leur dispersion dans le public, d'un mot, sur le degré de compétence du vulgarisateur, nous sommes peu ou point renseignés. Cette enquête, longue et ingrate à mener, dépassait sans doute les dimensions d'un volume de la collection des *Grands écrivains français*, mais elle était indispensable pour juger à sa valeur Fontenelle. Nous saurions alors avec quelque sûreté jusqu'à quel point les trois idées générales d'un déterminisme universel, de la solidarité des sciences et d'une science intégrale exprimée par des rapports mathématiques sont des « découvertes » de Fontenelle et si là encore il n'a pas été l'écho harmonieux de bien des voix confuses. L'auteur des *Éloges des académiciens* a été plutôt académiquement loué que véritablement étudié; mais il eût été le premier à rendre hommage à la finesse et à l'élégance de la louange.

II. La brochure de M. V. Glachant n'est elle aussi qu'une esquisse d'une étude sur Fontenelle. L'auteur d'ailleurs n'a pas voulu faire autre chose et la forme même qu'il a adoptée, le cadre d'un dialogue des morts, l'indique assez. Ce cadre est plus piquant que commode, car il a exposé M. G. a des atténuations et à des redites, et s'il eût voulu renoncer à ce raffinement d'un autre âge qui sent l'exercice scolaire, je crois qu'il nous eût donné une étude plus poussée de Fon-

tenelle. Tous les points importants cependant ont été touchés, et il est même curieux de constater qu'on ne trouve rien de plus et rien de moins dans ce second essai que dans le premier dont il vient d'être rendu compte et qui lui est postérieur en date. Composés dans une complète indépendance l'un de l'autre, ils frappent par une telle analogie de discussion qu'on ne peut s'empêcher de croire à un Fontenelle de tradition chez tous les deux. Même argumentation contre le poète froid, sec et précieux, raillé ici par La Bruyère et Racine, défendu par Corneille et Molière ; mêmes éloges en faveur de l'intelligence curieuse et indépendante de l'homme du monde, du savant, dont Voltaire, Mme de Tencin et d'Alembert plaident tour à tour la cause. Le jugement final est rendu par Sainte-Beuve et un académicien moderne qui voient dans Fontenelle un précurseur clairvoyant, un esprit universel, l'auteur d'un chef-d'œuvre, les *Éloges*, et l'instituteur de la société qu'il a le premier initiée à la culture scientifique moderne. Cette réhabilitation est conduite avec beaucoup d'habileté et d'esprit; la justesse de ton des interlocuteurs a partout été observée, mais il reste encore à établir de façon scientifique, avec plus de précision et moins de compliments, la valeur véritable de Fontenelle.

L. R.

Oscar Ewald. **Die Probleme der Romantik als Grundfragen der Gegenwart.** Berlin, Hofmann, 1904, in-8°, pp. XIX, 227.

Ce n'est pas une étude d'histoire littéraire qu'a entreprise M. Ewald et son livre, bien que les premiers chapitres en soient consacrés à Gentz et les derniers à Henri de Kleist, est presque étranger à ce que l'on entend d'ordinaire par École romantique. L'auteur a voulu approfondir quelques-unes des questions philosophiques les plus graves de notre époque, de celles qui se résument dans le problème plus vaste de l'individualisme. Il l'a pour le moment considéré sous un quadruple aspect : individualisme dans l'État, dans l'art, dans la religion, dans l'amour. Sous chacune de ces faces, le problème avait déjà préoccupé d'autres générations, celles du romantisme, qui n'en ont fourni que des discussions incomplètes, mais utiles à examiner pour le saisir dans ses origines et le pénétrer plus profondément. Ce regard en arrière est d'ailleurs d'autant plus justifié que l'Allemagne actuelle offre une véritable renaissance du romantisme. Prenez ce mot dans un sens plus large d'idéalisme ou de protestation contre tout ce qui n'est que naturalisme ou positivisme étroit; pour M. E. le romantisme embrasse à la fois Goethe, Kant et Hegel.

Gentz par lequel M. E. commence son étude défend en théorie la loi du progrès, mais dans la pratique il est conservateur, parce qu'il considère l'État comme un frein destiné à enrayer les excès du progrès, œuvre de l'individualisme; s'il a si vivement combattu la Révolution française, c'est qu'il y voyait une expression exagérée de tendances

individualistes. A l'opposé de Gentz, les idéalistes Kant, Fichte, Hegel ont plus largement compris le rôle de l'État, en l'associant à une action évolutionniste, au lieu de le borner à une fonction conservatrice. C'est sur cette base élargie des rapports de l'individualisme avec l'État que l'auteur prolonge la discussion qui ne peut être suivie ici. Après Gentz, Grabbe sert à illustrer le problème esthétique. Il nous fait saisir sur le vif l'écueil du naturalisme et de l'impressionisme modernes. Une poésie qui ne sait pas s'affranchir du monde objectif restera comme celle de Grabbe emprisonnée dans la forme inférieure du genre épique, elle n'aura du drame ou de la poésie lyrique que les apparences. Le lyrique et le tragique véritables ne sauraient exister sans le conflit provoqué entre la réalité extérieure et un individualisme conscient. On pourrait contester à l'auteur le choix qu'il a fait de Lenau comme représentant du problème religieux ensuite abordé. Si vivement qu'elle l'ait sollicité, la question religieuse n'a pas pris Lenau tout entier ; en tout cas la prise de possession ne fut jamais que passagère. Il est vrai que M. E. tenait surtout à montrer comment la solution de Lenau est insuffisante, dans quelle erreur il est tombé en faisant de la religion une dépendance pour l'individu, au lieu de l'appuyer sur son autonomie même [1]. Le dernier problème auquel s'arrête l'auteur est celui de l'amour dont la discussion est vivement éclairée par la psychologie de Kleist. De toutes ces interprétations rattachées à un exemple typique, c'est peut-être cette dernière qui est la plus séduisante, celle où la démonstration emporte l'adhésion avec le moins de réserves de la part du lecteur. Kleist conçoit l'amour comme une conquête absolue et sans retour de l'être aimé, et l'amour meurtrier est pour lui la conclusion logique de sa conception. Son suicide n'est pas une rupture avec le passé, un acte farouche d'impuissance, une négation désespérée, mais l'affirmation sereine d'une conscience heureuse de faire triompher enfin le rêve sur la réalité.

Les thèses soutenues par M. E. dans chacune de ces quatre parties se subordonnent toutes à un système de philosophie qui a ses racines dans le kantisme. L'ouvrage publié au moment du centenaire que l'Allemagne fêtait l'année passée est dédié justement « aux mânes de Kant ». Les conquêtes incertaines de l'idéalisme dans la période romantique, sa défaite passagère pendant la période positiviste ou matérialiste qui a suivi s'expliquent par les hésitations du sujet à s'enfermer dans une conception qui l'isole du monde extérieur, qui le réduit à une solitude dont il s'effraie. L'intention dernière du livre est de lui rendre le courage de supporter cet isolement en trouvant en lui-même, dans son existence autonome, dans son individualisme, une règle ferme d'activité.

L. R.

1. Les passages de Lenau cités pp. 148, 153 et 155 renferment de graves erreurs de texte.

The Cambridge modern History vol. VIII. The French Revolution. Cambridge, University press, 1904, 8°, xxviii-875 p.

Le t. VIII de l'histoire moderne publiée par l'Université de Cambridge est consacré en entier à la Révolution française. En l'état actuel de la documentation et du travail historique, le concours de plusieurs collaborateurs était requis pour composer un manuel développé, au courant des plus récentes recherches, comme devait l'être celui-ci. Les directeurs de la publication se sont adressés à ceux des historiens anglais qui ont paru le plus qualifiés ; la plus grosse part du travail a été fournie par trois professeurs connus, MM. F. C. Montague, Moreton Macdonald et Holland Rose. Un seul chapitre a été demandé à un collaborateur français : M. Paul Viollet a été chargé de traiter la législation française pendant l'époque révolutionnaire.

Après un avant-propos intéressant sur les philosophes et la Révolution, les auteurs étudient d'abord le gouvernement de la France avant 1789, le régime financier, enfin le règne même de Louis XVI, soit quatre chapitres de préliminaires. Les quatre suivants sont consacrés à l'histoire des trois assemblées révolutionnaires jusqu'au 2 juin 1793. Le récit des événements extérieurs alterne ensuite d'une façon presque régulière avec l'histoire intérieure. Deux chapitres sur la Terreur et la réaction thermidorienne, un troisième sur le Directoire, s'intercalent au milieu de l'exposé des affaires européennes et des campagnes continentales et maritimes, jusques et y compris la deuxième coalition. Un chapitre spécial est consacré au coup d'État de brumaire an VIII, un autre aux finances révolutionnaires. L'ouvrage se termine par l'étude déjà citée de M. Viollet sur la législation française de 1789 à 1799, et par un rapide coup-d'œil sur les conséquences de la Révolution dans les différents pays d'Europe.

Il faut louer tout d'abord l'impartialité générale de l'ouvrage. Tous les auteurs semblent s'être attachés à présenter les faits et à juger les hommes autrement qu'au point de vue spécialement anglais. Il n'est pas jusqu'au héros national Nelson qui ne soit apprécié à l'occasion, avec une justice assez rare chez les historiens anglais, parce qu'elle n'est pas toujours compatible avec le panégyrique habituel. Toutefois on peut se demander pourquoi M. H. W. Wilson, auteur du chapitre intitulé : « Lutte pour la Méditerranée », garde une discrétion si parfaite sur les motifs, bien connus pourtant, qui firent céder l'amiral anglais aux suggestions du couple Hamilton lors des sanglantes tragédies de Naples en 1799 (v. p. 631-632). Lorsque l'auteur d'un chapitre ajoute à ces qualités d'impartialité et de bon jugement, de plus en plus fréquentes chez les historiens anglais, une information suffisante, le résultat est parfaitement estimable et même excellent pour quelques-uns (v. p. ex. les ch. III, V, X, XVIII, XX, XXII, XXIV).

Ce n'est pas par conséquent l'indépendance d'esprit ni le souci de critique qui manque à la partie de l'ouvrage sur laquelle nous ferons quelques réserves, celle qui est relative à l'histoire intérieure de la France. Ici, les opinions émises sur tant de questions controversées paraissent résulter, chez quelques uns des collaborateurs du volume, d'une sorte de *moyenne* entre les appréciations le plus ordinairement admises, surtout à l'étranger, plutôt que d'une étude personnelle et directe (v. p. ex. les chapitres sur la Convention, et notamment ce qui est relatif à la Constitution de 1793).

Chez d'autres (v. p. ex. la Réaction thermidorienne, et surtout le Directoire), le jugement semble avoir été établi — un peu vite — d'après les tendances de la majorité des historiens français, sans examen suffisant des documents, même imprimés, ou des travaux récents qui ont pu modifier sur certains points l'opinion traditionnelle. C'est ainsi par exemple que les émeutes purement « économiques » de germinal et de prairial an III paraissent encore, à l'auteur du chapitre sur la réaction thermidorienne, des insurrections jacobines fomentées par les députés montagnards. Les jugements sur le personnel politique du Directoire sont également plus conformes à la tradition qu'à l'équité. Ailleurs, et notamment dans les chapitres relatifs à la politique extérieure, le manque d'information empêche les auteurs de bien voir l'importance de certaines négociations décisives, comme celles de Malmesbury à Paris et à Lille en 1796-1797. Une étude un peu plus directe des documents, même uniquement anglais, aurait conduit, sur ces points et sur d'autres, à des appréciations à la fois plus complètes et plus justes.

On ne saurait, il est vrai, demander toujours à un manuel, si étendu qu'il soit, d'être écrit surtout d'après des sources manuscrites. Nous même n'aurions pas insisté sur ce défaut, particulièrement sensible dans les chapitres sur l'histoire intérieure, si le plan adopté pour les copieuses bibliographies dont l'ouvrage est accompagné ne nous y invitait en quelque sorte. La plupart des chapitres bibliographiques groupés à la fin du volume, comportent en effet une rubrique *archives* ou *documents inédits*. Les parties relatives à l'histoire extérieure contiennent en général des indications exactes et suffisantes. L'auteur du chap. xv (La guerre navale) a même fourni une liste assez étendue et très précise des principaux documents à consulter au Record office, au British Museum, aux archives françaises de la Marine, etc. Certains autres n'indiquent que des documents anglais (ch. xviii, Bonaparte en Italie). S'agit-il ici des documents *à consulter*, ou de ceux réellement vus ou parcourus par les auteurs ? rien ne l'indique. En tout cas, il est bien certain que plusieurs indications ont été données de loin, et tout à fait au jugé. Le chap. ii, auquel le lecteur est prié de se reporter pour les chapitres iv à xiii, c'est-à-dire pour toute l'histoire intérieure de la France de 1788 à 1796, a bien une rubrique

manuscrits, mais qui ne comprend que cette singulière indication : « Archives nationales, à la Bibliothèque nationale, à Paris ». Suivent une trentaine de numéros de manuscrits (du fonds français), relatifs à l'histoire de l'ancien régime, sans indication du fonds, et avec renvoi au « Catalogue général des manuscrits français par Henri Ormont (*sic*) ». Evidemment, il vaudrait mieux ne rien dire des sources manuscrites.

Les bibliographies proprement dites sont en général plus soignées, quoique de valeur très inégale. Celle du chap. XXIV est tout à fait insuffisante ; elle ne mentionne même pas les recueils usuels de lois révolutionnaires. Celle du chap. IV renvoie, pour l'histoire de l'Église avant 1789, au seul ouvrage de Pressensé, et sur le régime de la propriété, à une petite étude peu approfondie de M. Doniol. L'auteur du ch. IX ignore les ouvrages de Chassin sur la Vendée. Celui du ch. XIV cite comme deux recueils distincts le *Moniteur* et la *Gazette nationale*, et il indique le *Recueil des Actes du Comité de Salut public* de M. Aulard sous le seul titre de *Collections de documents relatifs à l'histoire de France*. On remarquera aussi, dans le texte comme dans la bibliographie, des inégalités de développement, dûes souvent à un défaut dans le plan du volume, certaines questions d'inégale importance ayant fait l'objet chacune d'un chapitre spécial. En général, les évènements diplomatiques sont sacrifiés à l'exposé des campagnes. Le congrès de Rastatt et les conférences de Seltz tiennent en deux pages : le récit de la bataille d'Aboukir en occupe six. Il est vrai que l'exposé, remarquable du reste, de la journée du 19 brumaire en exige dix. Je ne dis rien des *lapsus* dans l'orthographe des noms propres. Il n'en manque pas, mais ils sont beaucoup moins nombreux que dans la plupart des ouvrages qui paraissent à l'étranger, et même en France, sur l'histoire de la Révolution.

Les quelques défauts que nous avons signalés dans ce recueil sont de ceux auxquels échappe difficilement toute publication de ce genre. Mais ce tome VIII est une œuvre presque entièrement anglaise, de collaborateurs inégalement informés, sur un sujet qui n'a pas fait l'objet de beaucoup d'études de première main en Angleterre. Cela ne permet pas encore, semble-t-il, de préférer le présent volume aux tomes correspondants des collections similaires déjà parues en Allemagne et en France, qui ont pourtant des défauts assez analogues.

Par contre, l'existence d'un index alphabétique, le maniement aisé du volume, sa lecture facile, et la perfection de l'exécution matérielle, qui signale les publications de l'Université de Cambridge, sont des avantages qu'il est juste de signaler, et que ne présente aucun des recueils analogues jusqu'ici parus.

R. GUYOT.

F. Uzureau. **Histoire du Champ des Martyrs.** Angers, 1905, 223 p. in-8, 1 fr. 25.

Le Champ des Martyrs, dont il est ici question, est le terrain où furent fusillés et enterrés les brigands vendéens des deux sexes condamnés par la commission militaire siégeant à Angers pendant la Terreur. Dans un but d'édification, M. U. décrit le fonctionnement du tribunal révolutionnaire, donne la liste des personnes fusillées, en y joignant quelques notices biographiques sur les plus illustres d'entre elles, et termine par l'histoire de la chapelle, que la piété des fidèles a bâtie sur l'emplacement en 1851, des pèlerinages qu'elle suscite et des miracles dont elle est le théâtre. Nous apprenons en passant que le procès de béatification de quelques-unes des victimes s'instruit à Rome. — Est-il besoin d'avertir que ce livre est forcément partial, puisqu'il ne montre qu'une partie de la vérité? En regard des crimes des bleus, qui ne furent souvent que des représailles, il faudrait mettre les crimes des blancs qui furent pour le moins aussi horribles et qui n'eurent pas toujours la même excuse.

A. Mz.

Jules Tessier. **Les relations anglo-françaises au temps de Louis-Philippe. L'élection du Roi des Belges (nov. 1830-juill. 1831).** Caen, Delesques. 77 p. in-8.

Contre les conclusions formulées par le duc de Broglie dans son étude parue dans la *Revue des Deux-Mondes* (1899-1900), M. Tessier s'est efforcé de démontrer 1° que la Belgique ne voulait pas être unie à la France; 2° que l'élection du duc de Nemours est due à une intrigue de Louis-Philippe, qui jouait un double jeu avec le gouvernement anglais; 3° enfin que l'élection de Léopold de Saxe-Cobourg a été beaucoup moins l'œuvre de Palmerston que celle de Talleyrand. Ces paradoxes, qui sont présentés avec art et appuyés sur une argumentation pressante, devront être discutés. On ne pourra le faire qu'en reprenant par le détail la question si controversée de la valeur des *Mémoires* de Talleyrand.

A. Mz.

L'abbé Charles Boutard, **Lamennais, sa vie et sa doctrine, La renaissance de l'ultramontanisme (1782-1828);** Paris, Perrin, 1905; VIII-391 pp. petit in-8°; portrait. Prix : 5 fr.

Le moment peut paraître venu d'écrire une biographie définitive de Lamennais. Une assez grande quantité de papiers inédits a été publiée, surtout en ces dernières années. La vie de son frère, Jean de Lamennais, a été copieusement racontée. D'autre part, les événements s'éloignent, et les nouvelles générations ne comprennent plus guère l'animosité qui poursuivit, dans sa propre Église, l'ardent et généreux Féli. M. Boutard a donc eu le sens de l'opportunité.

Il paraît avoir voulu prouver que l'esprit de Lamennais a toujours

évolué dans la même direction et qu'il a toujours été de plus en plus sollicité par les problèmes sociaux. Cette vue peut se défendre, mais on ne pourra guère en juger qu'avec un second volume consacré à la sécession de Lamennais. Jusqu'en 1828, date où s'arrête M. B., Lamennais est un partisan très absolu de la théocratie. Je ne vois pas bien comment on peut, dès lors, parler de son libéralisme, à moins qu'il ne s'agisse du libéralisme jacobin, commun à tous les partis qui revendiquent le profit de la liberté pour eux seuls à l'exclusion de tous les autres. Tel est, bien nettement, le caractère de la campagne de Lamennais contre l'Université. Lamennais proteste contre le monopole et allègue déjà le fameux droit du père de famille; mais, en même temps et dans le même écrit, il projette de confier « l'éducation publique à un grand corps enseignant, corps religieux, parce qu'il n'y a point d'unité ni de stabilité sans religion » (p. 86). Comment ne voit-il pas que ses arguments contre le monopole de l'État (p. 186) battent en brèche tout monopole, y compris celui de l'Église? C'est que Lamennais donne à l'Église un rôle particulier, supérieur à la liberté. Il ne veut admettre aucune restriction humaine de ce qui est, à ses yeux, par sa nature essentiellement libre, le droit qu'a l'homme de communiquer ses connaissances. Mais ce droit, comme tous les autres, est pour lui subordonné à Dieu, représenté par l'Église. S'il paraît donc contradictoire au libre penseur de remplacer, au nom de la liberté, le monopole de l'État par celui de l'Église, ce ne l'est point pour le théocrate chrétien, qui reporte dans le droit de Dieu, c'est-à-dire de l'Église, la règle et la limite de la liberté de l'homme.

M. B. n'a pas très bien établi ce lien des idées de Lamennais sur l'éducation. Au contraire, il a indiqué assez justement (p. 238 suiv.) sa pensée sur le pouvoir des rois. Les monarchistes usaient de la théorie du droit divin pour mettre Dieu au service de la personne royale; Lamennais met la personne royale au service de Dieu. Si donc Dieu, représenté par l'Église, n'est pas servi par le roi, le roi perd son droit.

Mais il ne serait pas impossible de montrer, mieux que ne l'a fait M. B., comment les idées de Lamennais ont évolué. Il prend conscience d'elles en écrivant avec son frère le livre *De la Tradition de l'Église sur l'institution des évêques*. Il débute donc par la forme la plus concrète de l'ultramontanisme, par une espèce de déification du pape qui pousse l'infaillibilité de la personne jusqu'aux extrêmes limites et dans tous les domaines de la discipline. On a vu, dans le livre de M. Laveille, que cette conception était une réaction contre les tendances révolutionnaires identifiées avec le gallicanisme. Dans toute cette partie de sa carrière, il sera, du reste, hanté par le spectre d'une Église nationale. Mais, à mesure que Lamennais étudie et s'enfonce dans les problèmes philosophiques, sa doctrine devient plus abstraite. Il prend l'habitude d'opposer à l'État l'Église, plus que le pape. Sa

théorie du sens commun lui fait assigner au genre humain un rôle prépondérant dans la certitude philosophique et religieuse. D'autre part, si de son premier voyage à Rome il rapporte un attachement profond pour la personne de Léon XII, il observe et juge avec clairvoyance la curie, inintelligente du présent, entêtée du passé, absorbée par les intrigues et les commérages, ignorante et dédaigneuse des idées (p. 259-260). Enfin, il se croit investi d'une mission providentielle. Qu'un choc détermine, dans ces circonstances, une crise de cet esprit ardent et systématique : il ne faudra pas s'étonner de le voir passer d'une doctrine de théocratie chrétienne au mysticisme démocratique.

Je rejette en note quelques observations particulières [1]. Le livre de M. Boutard est bien composé et le sujet est intéressant par lui-même. Mais la tonalité est un peu grise. L'effort d'impartialité et de réserve qu'a dû faire l'auteur a peut-être nui à la vivacité et à la chaleur du récit.

Léon SERVIEN.

J. BOURDEAU. **Socialistes et sociologues.** Paris, Alcan. In-8°, 196 p. 2 fr. 50.

M. Bourdeau étudie dans ce volume, à propos des publications les plus récentes, un certain nombre de questions sur lesquelles il est très

---

1. P. 79, M. B. indique discrètement, mais justement, l'influence bienfaisante que n'eût pas manqué d'avoir une femme dans la vie de Lamennais. — P. 81 et 118, il eût fallu s'expliquer plus nettement sur ce faux mysticisme qui, condamnant tous les mouvements de la nature, impose un parti et une décision avec d'autant plus de force qu'on y a moins de goût; c'est une conséquence de l'augustinisme, qui avait encore tant de puissance même sur les esprits les plus hostiles au jansénisme. — P. 91, l'appréciation du livre sur *La Tradition* manque de sûreté et peut-être de courage; la thèse ultramontaine des deux frères Lamennais est, en dépit de leurs efforts, contraire à l'histoire. — P. 105, pourquoi parler de la « clairvoyance politique » de Lamennais, à propos d'une lettre où le libéralisme de Louis XVIII est vivement critiqué? Plus loin, M. B. paraît blâmer et avec raison, les excès des ultras. — P. 320, « Lamennais était historiquement dans le vrai, quand il attribuait au protestantisme la paternité des Églises nationales » : et les Églises d'Orient? M. B. assigne, en outre, pour origine aux Églises nationales protestantes « une première et violente exaltation »; c'est oublier le fait du prince, qui est à la base de presque toutes. — Il y a de très nombreuses fautes d'impression. Celles qui portent sur les noms propres, surtout quand elles sont répétées, semblent prouver que M. Boutard était mal préparé à aborder l'histoire religieuse du XIX[e] siècle : pp. 206, 217, 347, 368, il faut lire *Rohrbacher*, écrit partout *Rochrbacher*; pp. 258 et 270, *Wiseman*, non *Wisemann*; p. 233, *Swedenborg*, non *Swadenborg*; p. 354, *la comtesse Swetchine*, non : *de Swetchine*; p. 8, l. 2 du bas : *anecdote*; p. 27, l. 3 : *satirique*; p. 221, l. 20 : *un critique*; p. 277, la citation de Mgr. Puyol ne paraît pas exacte. La bibliographie de Lamennais, p. 387 suiv., témoigne d'une grande inexpérience; on y trouve des indications comme celle-ci : « *Lettres inédites de J. M. et F. de Lamennais.* — De Courcy et de Gournerie. » *Les Paroles d'un croyant* n'y figurent pas. Dans le volume, les références ne sont presque jamais accompagnées de l'indication d'une page.

compétent, et ses essais, au nombre de vingt, si courts soient-ils, ses judicieux résumés, ses tableaux d'ensemble si clairs et si nets nous renseignent presque aussi bien que les gros volumes qu'il cite ou apprécie. Il traite d'abord des *questions de sociologie :* évolution de la guerre, de l'esclavage, de la morale, l'état et l'individu, les transformations du pouvoir, l'idée de patrie, économistes et sociologues. Puis il passe en revue les *théoriciens socialistes*, expose leurs doctrines avec une lumineuse brièveté : Proudhon qui enflamma les cœurs et embrouilla les têtes, les sectes socialistes, l' « hérésie » de Bernstein, le socialisme idéaliste, le socialisme et la liberté, le socialisme bourgeois et le socialisme ouvrier, le socialisme et l'histoire. Enfin (et c'est la troisième partie de l'ouvrage, *le socialisme en action*), il esquisse la figure de Babeuf et les silhouettes de quelques révolutionnaires et anarchistes de notre temps qu'il est allé écouter dans les congrès ouvriers — car il est d'avis qu'il faut connaître le peuple et que rien n'est plus instructif, plus salutaire que « ces bains de foules » — ; il trace un historique de la secte anarchiste ; il analyse les idées sociales de Henri Heine qui, par moment, touche au prophète et qui a prédit la dictature de Napoléon III, le conflit de la France et de l'Allemagne, la démolition de la colonne Vendôme, l'incendie de la bibliothèque du Louvre et l'importance du socialisme allemand. Dans la conclusion M. B. développe ce point, qu'il n'y a pas de progrès fatal, qu'il y a *progrès* et *regrès*, que le bonheur social n'est que pure chimère. On trouve dans ce nouvel et attachant volume de M. Bourdeau les hautes qualités que nous lui connaissons, un esprit philosophique allié à un vaste savoir historique, une observation pénétrante des faits sociaux, une quantité d'aperçus intéressants et ingénieux sur des sujets de toute sorte, un style pittoresque et vivant.

A. C.

— George BRANDES a réuni récemment sous le titre *Gestalten und Gedanken, Essays* (Munich, Langen, 1904. In-8°, VI et 527 p. 10 mark) une suite d'essais et d'articles grands et petits — surtout petits — sur toute sorte de sujets. On ne peut qu'annoncer brièvement ce volume ; il offre naturellement une lecture attrayante et instructive ; on y trouve le savoir si vaste et varié, la vive sagacité, l'esprit brillant que M. Brandes met dans tous ses écrits. Ce sont tantôt des « considérations » (la vie, l'imagination, l'Église et l'État en France, le caractère danois, la civilisation danoise au XIX° siècle), tantôt des « portraits » (Nietzsche, Clémenceau, Alfred Dreyfus, Görgei), tantôt des articles politiques (Arménie, Macédoine, Géorgie, Roumanie) ou des impressions de voyage (Davos, la Suisse, Christiania, surtout Paris et ses théâtres), tantôt des essais et comptes rendus critiques (Jacobowski, Gabrielle Reuter, Schnitzler, Anatole France, Marni, la littérature danoise depuis 1870, Jules Lange, etc., etc.). Il y a dans ce recueil de quoi satisfaire tous les goûts, et on feuillettera, on consultera avec profit et plaisir cette série d'études et d'articulets divers où l'auteur s'exprime, comme il dit, avec le laisser-aller du journaliste. — A. C.

— M. Albert Lumbroso vient de publier (Roma, MCM-MCMV, Forsani et C., tipografi del Senato. Gr. in-4°, 167 p.) un nouvel ouvrage : *Pages vénitiennes*. Il est d'une très belle exécution et il contient dix articles qui se lisent avec intérêt. Nous signalerons, parmi ces morceaux, *Mérimée et Panizzi à Venise en 1858*, *Rousseau à Venise en 1743*, l'étude consacrée aux *Amants de Venise*, George Sand et Alfred de Musset (étude très documentée, très fournie de citations et de pièces, dont quelques-unes inédites), l'article sur « une amitié vénitienne de lord Byron » (il s'agit des relations du poète de *Childe Harold* avec Mengaldo) et l'essai utile d'une bibliographie byronienne qu'on trouve aux pages 125-132. On ne reprochera à l'ouvrage que son grand et incommode format. — A. C.

— Mme Marguerite Henschke a publié une deuxième édition de son recueil de morceaux choisis pour les écoles supérieures de filles (*Deutsche Prosa, ausgewählte Reden und Essays*. Leipzig et Berlin, Théodore Hofmann, 1905. In-8°, xvi et 423 p.). Les morceaux d'assez grande étendue sont intéressants, instructifs, remarquables par la forme comme par le fond et rangés par genres : histoire, littérature, art, nature, économie politique, morale et pédagogie. Sous la rubrique littérature nous trouvons six discours et essais : le discours de Vischer à la fête de Schiller et celui d'Erich Schmidt à l'inauguration du monument de Lessing, les essais de Herman Grimm sur *Gœthe en Italie*, de Ten Brink sur *Shakspeare homme et poète*, de Franzos sur *Conrad Ferdinand Meyer*, de Mme d'Ebner-Eschenbach sur *Louise de François*. L'éditrice indique dans l'introduction comment elle s'est servie de ces textes dans son enseignement et nous ne pouvons qu'approuver sa méthode. — A. C.

— Le tome XVI du recueil Aulard (*Actes du Comité et correspondance officielle des représentants en mission*. Paris, Leroux. In-8°, 853 p.) a paru récemment. Il va du 10 août au 20 septembre 1794 (23 thermidor an II — 4e jour des sans-culottides an II).

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 3 novembre 1905*. — M. Collignon annonce le décès de M. Usener, de Bonn, correspondant de l'Académie depuis un an à peine.

M. B. Haussoullier écrit au secrétaire perpétuel qu'il pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Oppert.

M. Héron de Villefosse communique, au nom de M. J. Déchelette, conservateur du musée de Roanne, une note sur une antéfixe en terre cuite conservée au musée de Moulins et qui est ornée d'une tête de taureau posée de face. M. Déchelette démontre que cette antéfixe provient de Néris et qu'elle a été fabriquée dans la VIIIe légion dont le taureau était l'emblème. Un détachement de la VIIIe légion fut, en effet, cantonné à Néris au moment de la révolte de Civilis.

M. Cagnat communique une lettre que M. Clédat, chargé de fouilles en Egypte, a adressée à M. Clermont-Ganneau. Il commente une inscription grecque découverte par M. Clédat aux environs de Péluse. C'est une dédicace mentionnant le don, fait à quelque dieu, d'un trône et d'un autel, pour le salut de l'empereur Auguste et des membres de sa famille sous le gouvernement du préfet d'Egypte C. Turranius. Ce texte remonte au mois de janvier 750, càd. 4 a. C.

M. Albertini communique une note sur des fouilles exécutées à Elche, au lieu dit « Alcudia » (colline), du 4 juillet au 12 août 1905. On y a trouvé de nombreux fragments de céramique, des citernes romaines, des monnaies. La poterie romaine était assez largement représentée; les tessons grecs étaient rares et de basse époque; les fragments de céramique ibérique étaient de beaucoup les plus nombreux et les plus intéressants. L'étude de ces derniers confirme, en les complétant, les observations de M. Pierre Paris sur les rapports de la céramique ibérique avec la céramique mycénienne, et particulièrement avec la céramique des îles.

M. Henri Omont donne lecture, au nom de M. Labande, conservateur du musée Calvet à Avignon, d'un mémoire sur les routiers français en Italie au xive siècle.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

RÉPONSE A MONSIEUR SEYBOLD

Je viens de parcourir « l'étrange » lettre de M. Seybold (*Revue Critique*, 23 septembre 1905, p. 235) qui accuse M. Evetts d'être « un fort pauvre arabisant » de ne pas connaître « un mot de copte » d'avoir « utilisé et pillé effrontément *son* texte arabe sans en souffler mot » et m'accuse moi-même d'avoir prêté la main à ce plagiat, bien plus d'avoir voulu le couvrir par un compte rendu anticipé et de m'être « emporté en odieux mensonges ».

Tout ceci gagnera à être censuré par quelques arbitres comme je le dirai plus loin, car il y aurait avantage à ce que les *calomnies* de M. Seybold ne soient pas relevées seulement par moi mais soient *matériellement constatées* par plusieurs savants. Pour permettre aux lecteurs de la *Revue Critique* de s'intéresser un peu à la pédantesque querelle qui nous est suscitée avec tant d'injustice, je tiens à leur en exposer brièvement l'objet.

* * *

De nombreux manuscrits arabes de Paris renferment une histoire des patriarches d'Alexandrie utilisée largement par Renaudot au XVII[e] siècle et dont les passages les plus intéressants ont été traduits ou résumés par lui dans son *Historia patriarcharum Alexandrinorum* publiée à Paris en 1713. Après Renaudot, ces manuscrits furent ensevelis durant près de deux siècles dans un profond oubli lorsque M. Blochet, attaché à la Bibliothèque Nationale de Paris, les parcourut et en tira de nombreux fragments qu'il traduisit dans l'*Orient latin* à partir de 1898. Il songea même à donner une édition complète du texte arabe et, en 1896, il prit avec le concours de Mgr Graffin, une photographie du manuscrit 301 pour servir de base à son édition projetée. A la même époque, un jeune savant anglais, M. Evetts, qui s'est spécialisé dans l'histoire de la littérature arabe de l'Égypte, avait transcrit de sa main le tome premier d'un manuscrit du même ouvrage conservé à Londres au *British Museum*. Lorsque M. Evetts

connut le projet de M. Blochet, avec une générosité et un désintéressement qui font son éloge et que nous ne pouvons trop mettre en relief, il adressa aussitôt, en 1896 ou 1897, sa transcription à Mgr Graffin pour que M. Blochet en fit l'usage qu'il voudrait. Mais M. Blochet, occupé à d'autres publications, comme l'histoire de l'Égypte de Makrisi qu'il traduisait pour l'*Orient latin* et l'*Histoire des Mongols* dont il publie le texte en Angleterre, et touché d'ailleurs du désintéressement et de la noblesse de caractère dont M. Evetts venait de faire preuve, permit à Mgr Graffin de disposer comme il le voudrait des photographies qui avaient été prises expressément pour lui. Mgr Graffin les remit donc à M. Crum, ami de M. Evetts, qui les remit à son tour à ce dernier. C'est ainsi que M. Evetts, avec sa transcription du manuscrit de Londres et la photographie du manuscrit 301 de Paris, commença à préparer cette édition pour la Patrologie Orientale, fondée dès 1897 comme on le trouvera écrit et même démontré ailleurs [1].

Au commencement de 1902, M. Evetts adressa tout le manuscrit 301 de Paris, texte et traduction, prêt pour l'impression, à Mgr Graffin, et M. Crum, dans les *Proceedings S. B. A.* du 12 février 1902, *annonça l'apparition prochaine de l'ouvrage* [2]. Malheureusement la *Patrologie orientale* subissait un retard considérable du fait de la maladie de son premier auteur, M. Perruchon, qui avait été le bras droit de Mgr Graffin lors de la fondation de cette grande et utile entreprise. Aussi M. Evetts chargea-t-il M. Crum, de passage à Paris durant les vacances du nouvel an, décembre 1902 à janvier 1903, de demander à Mgr Graffin s'il comptait publier cet ouvrage ou s'il voulait le rendre à l'auteur. C'est alors que Mgr Graffin me demanda de l'aider et de lui prêter le concours qu'il ne pouvait plus attendre de M. Perruchon. On annonça donc à M. Evetts que, dès l'achèvement des nouveaux caractères arabes alors en cours, on imprimerait son travail. Dès ma première démarche près de M. Rubens Duval, j'appris le projet formé par M. l'abbé Chabot avec les subsides d'une personne charitable, pour reprendre à son compte le projet formé et mis partiellement à exécution par Mgr Graffin. Mais je ne veux pas

1. Cf. *Patrologia Orientalis*, t. I, fasc. I, p. v. La Patrologie Orientale imprimée et éditée par la maison Firmin Didot publie des textes orientaux avec traduction en langue moderne. Le format choisi est *le format des Patrologies de Migne*, on trouve sur une même page le texte, les variantes, la traduction et les notes. Le prix de souscription a été réduit à 0,60 la feuille de 16 pages (port en sus). Huit fascicules ont déjà parus et six autres sont à l'impression.

2. Il utilisait déjà à cette date la traduction de M. Evetts : I am not in a position to discuss Renaudot's methods; we may look for an estimate of these in Mr Evetts's forthcoming edition of Severus. — Nous avons publié nous-même un fragment de cette traduction dans le Journal Asiatique, juillet-août 1903, p. 184, note 1; on retrouvera mot pour mot ce fragment dans la *Patrologia Orientalis*, t. I, fasc. 4, page 444.

mêler la question du *Corpus* à celle de M. Seybold et la réserve, dès que l'occasion s'en offrira, pour un autre jury d'honneur [1].

Peu après arriva, en coup de foudre, la nouvelle que M. Seybold, de Tubingue, allait publier chez M. l'abbé Chabot la première partie du travail de M. Evetts, celle dont la rédaction est attribuée par lui [2] à Sévère ibn al-Moqaffa; aussi dès que j'appris que la Bibliothèque Nationale de Paris avait prêté à Tubingue, à la date du 18 avril 1903, le manuscrit arabe 301, j'écrivis aussitôt, à la date du 28 avril 1903, à M. Seybold, pour lui annoncer que *j'avais le manuscrit 301 tout entier, texte et traduction, tout prêt pour l'impression, et je lui offris de le montrer à un orientaliste qu'il m'adresserait pour contrôler ce fait* [3]. JE NE REÇUS AUCUNE RÉPONSE [4]. Aussi, en juillet 1904, j'adressais en termes discrets mais assez clairs une invite à M. Seybold dans la *Revue de l'Orient chrétien*. Puisqu'il n'avait pas daigné répondre à une lettre particulière, j'espérais l'amener à me donner quelques éclaircissements dans une Revue. Ce fut alors peine perdue. Le 13 décembre 1904, M. Evetts nous écrivit que M. Seybold l'accusait de l'avoir plagié et nous pria de rétablir la vérité. Mgr Graffin à son tour écrivit à M. Seybold et n'en reçut aucune réponse. Au congrès d'Alger (Avril 1905), je priai à plusieurs reprises M. Asin de chercher M. Seybold que je n'avais jamais vu, afin de me présenter à lui et d'avoir enfin une explication orale puisqu'on ne pouvait en tirer ni réponse aux lettres particulières ni explications dans une revue; nous ne pûmes le trouver. Enfin, à la dernière séance de la section musulmane, où je m'étais rendu pour y faire une courte communication, j'entendis M. Seybold prononcer

1. M. H. Derenbourg, dont je regrette d'avoir suivi pendant trop peu de temps les cours et qui fut l'un des premiers au courant de la reprise de la Patrologie voulut bien me dire qu'il s'intéressait beaucoup à la fin de l'histoire des patriarches. M. Evetts, avec cette largeur d'esprit et cette noblesse de caractère qu'il n'a cessé de montrer, laissa à M. Salmon, mon ancien condisciple, le soin de publier sous la direction de M. Derenbourg la fin du ms. 302 qui est contemporain des croisades. Mais, comme charge correspondante, M. Salmon devait relever pour M. Evetts les principales variantes des autres manuscrits de Paris. Une mission au Maroc dont il eut l'honneur d'être chargé par le gouvernement français ne lui permit pas de remplir cette partie de sa tâche, il renonça donc, avec une loyauté que je ne puis trop proclamer, à publier une partie du travail de M. Evetts qui reste seul chargé de l'*Histoire des patriarches de l'Église copte d'Alexandrie depuis saint Marc jusqu'à nos jours.*

2. Cf. *infra* p. XI, note 1.

3. J'ai toujours et puis toujours montrer la fin du ms. 301, texte et traduction, qui est en cours d'impression.

4. Peut-être M. S. qui signe Prof. Dr. C. F. Seybold m'a-t-il cru d'essence bien inférieure à la sienne parce que je signe simplement d'une initiale suivie du nom. Ses dernières phrases dans la *Revue Critique* me confirment dans cette idée. On me permettra donc pour une fois en France d'avoir le pédantisme de signer aussi cet article Prof. Dr. F. Nau (docteur ès-sciences mathématiques, licencié ès-sciences physiques, diplômé de l'école des Hautes-Études, section philologique, professeur de mathématiques à l'Institut catholique de Paris).

quelques phrases[1] et annoncer que le texte de Sévère ibn el Moqaffa' avait paru sous son nom en juillet 1904. J'eus la parole peu après et annonçai à mon tour que le fascicule de M. Evetts, déjà présenté au congrès, avait paru en juillet 1904.

On ne me demanda aucune explication et je ne revis plus M. Seybold. Aujourd'hui, il lui plaît, je ne sais trop pourquoi, d'envoyer une lettre à la *Revue critique*, me voici pour lui répondre.

∴

La question principale est celle de prétendu plagiat. Il aurait suffi à M. Seybold d'écrire une lettre à M. Theillet pour être complètement édifié. Je lui affirme à nouveau qu'il se trompe lourdement car il recourt à des arguties dont je m'occuperai plus loin, lorsque la vérité peut être clairement établie par des témoignages et des faits. Je montrerai à quelle date le texte et les variantes de M. Evetts étaient non seulement constitués mais même mis en pages. Je demande donc à M. Seybold ou de faire des excuses à M. Evetts ou de nommer un jury d'honneur qui lui imposera la vérité[2]. Ce jury répondra à ces deux questions : 1° Où en était la préparation des deux auteurs en avril 1903 ? 2° L'un d'eux a-t-il plagié l'autre ? Une accusation aussi grave que celle de M. Seybold ne peut rester sans sanction. La *Revue critique* voudra bien publier les quelques lignes qui résumeront les conclusions de ce jury.

Je répondrai à la fin (voyez 16°) aux imputations générales.

1° Il est inexact que M. Evetts ne connaisse « pas un mot de copte ». Voici un fait facile à contrôler : M. H. Derenbourg m'avait signalé un mot qui n'était pas arabe et devait à son avis être changé. Le savant professeur ne se trompait pas, mais M. Evetts m'a écrit qu'il maintenait ce mot *parce que c'était un mot copte usité dans l'arabe égyptien*. Je crois pouvoir affirmer que M. E. sait au moins autant de copte que M. S.

---

1. Ces phrases méritent de passer à la postérité à cause de la sereine confiance en soi qu'elles reflètent. Voici ce que j'ai entendu : « Quand j'aurai publié (*ici un ouvrage dont le titre m'a échappé*) ; quand j'aurai publié Sévère ben al Moqaffa que je publie dans le C. S. C. O. et dont le premier fascicule que voici a paru en juillet 1904, alors je publierai l'Idrisi ; l'édition qui a été donnée à Paris est très mauvaise, elle est pleine de fautes, moi je le publierai d'après le manuscrit *** de Paris qui est presque contemporain de l'auteur et aussi d'après l'autre manuscrit *** de Paris qui est très bon. Je demande au congrès de décider qu'il y a urgence à ce que moi je publie l'Idrisi d'après les manuscrits de Paris afin que les gouvernements et les sociétés savantes me donnent des subsides ». — Le congrès a seulement retenu le vœu en faveur de la publication qui sera faite, je crois, par plusieurs savants de divers pays. Une fondation anglaise couvrira les frais.

2. Il suffit à M. Seybold de choisir un Orientaliste et de me faire savoir par voie quelconque qui il a choisi pour le représenter. Je me ferai représenter par un second et ces deux, s'il en éprouvent le besoin, en choisiront un troisième.

2° Voici encore l'histoire simple mais instructive du *Qaisûn* ou *Qaisarûn* auquel M. Seybold consacre neuf lignes. M. Evetts m'a écrit sur une carte postale, le 15 janvier 1904 : « Je voudrais savoir ce que signifie Qaisûn ». Je l'ai donc demandé à un célèbre orientaliste, ami de M. Seybold, qui a eu l'amabilité de me dire : « C'est très vraisemblablement Qaisarûn ». Je l'ai écrit à M. Evetts qui m'a répondu : « Je vous remercie bien d'avoir soumis les épreuves à M. X., j'ai écrit Caesarium pour Kaisun puisqu'il l'a suggéré et j'espère que les autres savants seront de son avis. Mais (*ici une autre hypothèse que M. E. réserve pour ses notes*).... En tout cas ce serait beaucoup d'avoir un nom reconnu au lieu de quelque chose qui n'a pas d'existence ». J'ai encore suggéré une autre hypothèse que M. E., m'a-t-il écrit, réserve aussi pour ses notes. Il y a donc jusqu'ici trois hypothèses. M. S., en termes mystérieux, nous en annonce une quatrième. Cela en fera une de plus.

3° Je pourrais écrire choses analogues sur *Mûsin* ou Museum. M. Seybold ne semble pas avoir lu les lignes suivantes de l'avertissement Evetts : « Nous y ajouterons (à l'Introduction finale) des notes sur le texte et sur quelques difficultés qui s'y trouvent ». M. E. a fort bien reconnu les difficultés et les signalera à la fin; il est un peu pédantesque de croire que M. S. les découvre pour la première fois.

4° Il reste trois passages censurés par M. S. Mais en admettant même qu'il ait raison, je lui rappelle — et tout éditeur le sait — qu'il est impossible de publier et de traduire pour la première fois un texte difficile sans y laisser quelques fautes. On n'est tenu qu'à relever ces fautes aux *errata* à la fin de l'ouvrage lorsqu'elles ont été signalées (M. E. les discutera dans ses notes). Je rappelle aussi qu'il est facile de corriger en quelques points un ouvrage publié. Si M. Seybold veut faire *œuvre scientifique*, il lui suffit de traduire un texte inédit, alors M. Evetts le critiquera à son tour et sans doute aussi souvent qu'on pourrait le critiquer lui-même... J'ajoute que *si M. Seybold entend se borner au rôle de correcteur*, il mérite un salaire et Mgr Graffin, qui paie déjà un correcteur, lui donnera volontiers ce qu'il estimera juste pour les corrections qu'il voudra bien nous rendre le service de relever. Y a-t-il là un terrain d'entente?

5° Je ne sais si les variantes de M. Evetts « ne valent rien le plus souvent » mais je constate que M. Seybold a pris le parti de n'en presque pas donner. Lorsque M. E. a 430 appels aux variantes dans son second fascicule, M. Seybold en a 148. C'est plus commode. Les compositeurs et correcteurs arabes de Beyrouth composent le texte arabe, si je suis bien informé, sur la photographie, aussi bien que les compositeurs français de Paris composent un texte français sur une photographie, on ajoute quelques variantes et on met son nom sur la couverture comme nous l'expliquerons plus bas. Je demanderai encore à M. S. comment il a pu omettre trois mots du manus-

crit A, qui sert de base à son édition, dans la seule page de lui que j'ai collationnée (p. 55) sans en avertir en aucune façon. Ce fait me permet de lui demander s'il a collationné le manuscrit 301 composé par les typographes arabes et s'il ne s'est pas borné à parcourir les épreuves, cf. *infra*, 16°.

6° M. Seybold écrit : « il (M. Evetts) est si imprévoyant qu'il introduit dans le texte une correction à moi *qui n'est dans aucun manuscrit*[1]. J'ai mis liyastafidû [min] ta'âlîmahu, en ayant soin de mettre ma conjecture entre crochets. Un arabisant aussi médiocre que M. E. n'aurait pas dû être choqué de rencontrer l'accusatif avec *istafâda*; mais adoptant ma conjecture sans en souffler mot, il l'introduit dans son texte en supprimant les crochets ! ! ».

Je regrette d'avoir une fois de plus à prendre M. Seybold en flagrant délit de mensonge. Car la préposition *min* en question figure dans le manuscrit de Paris n° 4773, fol. 42 r° ligne 7, manuscrit auquel M. Evetts a donné la lettre F. Nous croyons qu'un tel mensonge, portant sur un fait si facile à constater, énoncé en termes si injurieux et destiné à prouver qu'un savant honorable s'est rendu coupable d'un honteux et inavoué plagiat, devrait suffire à lui seul pour exciter contre son auteur la réprobation de tous les savants. Et cependant nous n'avons pas fini[2].

7° Le fascicule de Beyrouth n'a pas paru « deux mois avant celui de M. E. ». M. Seybold confond constamment l'époque de la mise en vente avec l'envoi aux souscripteurs. Nous n'adressons pas de fascicule à nos souscripteurs (qui sont pour la plupart des professeurs) durant les vacances. Mais si M. S. avait demandé le travail Evetts au lendemain du jour où il a lu son annonce dans la *Revue de l'Orient chrétien*, on le lui aurait expédié.

8° Je ne sais si l'avertissement de M. E. est « banal » mais M. S. se trompe en l'appelant « une introduction ». Le titre « avertissement » est cependant imprimé en grandes capitales et il est dit en toutes lettres : « *Nous donnerons à la fin une introduction* dans laquelle *nous discuterons les sources* de cette histoire et où nous relèverons les données les plus intéressantes qui en résultent, avec d'autres observations sur les Coptes et leur Église. *Nous y ajouterons aussi des notes sur le texte et sur quelques difficultés qui s'y trouvent*, un catalogue des patriarches et des gouverneurs d'Égypte et des tables des noms propres et des matières intéressantes, enfin une liste des termes

---

1. C'est M. S. qui a souligné ces mots.

2. J'apprends au dernier moment que cette préposition *min* se trouve encore dans le ms. 620 du Vatican désigné dans l'édition Evetts par la lettre D. M. Seybold, avant de lancer, avec le fracas de la montagne en travail (Lafontaine, Fables, V, 10), l'accusation générale que je viens de citer, a dû collationner ces mss. Nous sommes donc en droit de nous demander, d'après cet exemple *choisi par lui-même*, si ses variantes et ses crochets offrent une sûreté et même une valeur quelconque.

ecclésiastiques arabes empruntés aux langues étrangères ». Cette introduction, on le voit, ne sera pas « banale » et M. Evetts entend bien identifier les mots arabes qui proviennent du Copte et des autres langues.

9° M. S. se trompe en écrivant « son » appendice, car cet appendice a été composé et corrigé par M. Theillet seul. Les trois lignes qui figurent en tête sont de moi. Je me suis borné à *avertir* M. E. que je demandais à M. Theillet de réunir les principales variantes du manuscrit G qui avaient été communiquées successivement à M. E. et dont il n'avait pas jugé à propos de tirer parti. — J'ajoute encore qu'il aurait suffi à M. S. d'adresser une carte postale à M. Theillet dont il avait l'adresse dans le Journal Asiatique pour apprendre que cet appendice était tiré avant l'apparition du fascicule de Beyrouth. Je voudrais bien savoir si cette omission est due au manque d'esprit scientifique qui fait omettre les solutions topiques, simples et exactes au profit des solutions artificielles, compliquées et fausses ou bien à un parti-pris de ne pas chercher la vérité afin de pouvoir conserver un prétexte de calomnier un savant fort estimable.

10° Il est inexact que la lettre de M. S. à M. E. soit demeurée sans réponse. Car lorsque M. E. m'a eu écrit le 13 décembre 1904 : « M. Seybold m'a écrit pour m'accuser de m'être servi de son édition sans l'avouer, bien que, vous le savez, la mienne fût imprimée et corrigée avant que la sienne ait paru », Mgr Graffin a écrit à M. Seybold au nom de M. Evetts pour tâcher de le tirer de son erreur.

11° Il est inexact que mon compte rendu « ait été anticipé et que j'aie omis, et pour cause, d'indiquer le nombre de pages » car j'indiquais le prix de vente (4 fr. 35 pour les souscripteurs). Comme j'avais expliqué plusieurs fois dans la *Revue de l'Orient chrétien* [1] que le prix de vente pour les souscripteurs était de 0 fr. 60 la feuille, tous mes lecteurs (hors peut être M. S.) pouvaient diviser 4 fr. 35 par 0 fr. 60 et trouver 7 feuilles et 1/4 ou 116 pages, nombre de pages du fascicule ; j'ai minutieusement indiqué dans le même article le nombre de pages de trois autres volumes parce qu'ils n'étaient pas vendus à la feuille [2].

12° Il est inexact que j'aie « débité les plus grossières malhonnêtetés à l'adresse de M. S. et de M. Chabot. » Pour M. S., qui s'est reconnu

1. Cf. 1903, p. 154 et p. 642, note 1.

2. Si j'ajoute parfois le nombre de pages, c'est uniquement pour montrer que nous avons l'honnêteté de ne pas majorer les prix convenus avec les souscripteurs, tandis qu'une autre publication porte à 17 fr. 50 le prix d'un volume de 12 feuilles et demie après avoir annoncé que le prix de vente serait 1 fr. la feuille. C'est donc une majoration de 5 francs qui porte le prix de la feuille à 1 fr. 40. Nous maintenons fort honnêtement le prix de 0 fr. 60 la feuille pour format plus grand et disposition plus commode, mais il est clair qu'il viendra un jour où nous déclarerons que la souscription est close.

dans l'orientaliste étranger auquel j'avais écrit pour lui annoncer où en était le travail de M. E. et qui ne m'avait pas répondu (c'est ici seulement que l'on peut craindre une certaine malhonnêteté), je désirais uniquement, puisqu'il n'avait pas répondu à ma lettre, l'amener à une discussion publique qui me permettrait de lui demander où en était sa préparation en avril 1903. Pour M. Chabot, j'ai reproduit, en termes assez ternes, une partie de ce que m'avait dit Mgr Rahmani à son passage à Paris. M. S. a tort de s'immiscer dans une question qu'il ne connaît pas. Lorsque les éclaircissements que veut bien donner Mgr Rahmani seront publiés, il verra que s'il y a, selon son expression, malhonnêteté, ce n'est pas chez moi qui n'ai été qu'un fidèle historien.

13° Il est fort prétentieux et même un peu ridicule de croire apprendre que la « science est internationale » à l'un des directeurs de la Patrologie orientale qui admet des traductions en allemand, en anglais et en italien aussi bien qu'en français. J'ai écrit : « deux Orientalistes étrangers » [1], pour que mes lecteurs ne s'attardent pas à penser à un « orientaliste français » dont je devais parler plus loin.

14° Ce n'est pas « l'apparition » matérielle des 120 pages d'arabe composées à Beyrouth qui m'a irrité; mais j'étais et je suis indigné qu'après avoir dépossédé Mgr Rahmani de la publication de la chronique de Michel, M. l'abbé Chabot ait voulu déposséder Mgr Graffin de la publication de la Patrologie orientale et que M. Seybold, venant à la rescousse, ait voulu, avec complet sans-gêne et sans autre explication, déposséder M. Evetts de la publication de l'histoire des Patriarches, car il n'y a pas de lecteurs pour deux éditions d'un ouvrage dont les passages les plus intéressants ont été déjà publiés par Renaudot et par M. Blochet. Tous les auteurs comprendront, je pense, le service que je leur rends, en censurant les malfaiteurs littéraires qui profitent des subsides des sociétés savantes ou des personnes charitables pour tenter moins de faire des publications utiles, que de causer des préjudices scientifiques et matériels à d'autres auteurs peu ou pas subventionnés.

15° L'appréciation de la beauté des caractères d'imprimerie est évidemment toute subjective, mais on ne peut trop faire remarquer que Mgr Graffin, à l'aide de ses seules ressources, sans avoir encore reçu aucun subside de société savante ou de personne charitable, a fait

---

1. J'ai eu l'heureuse chance de rencontrer l'un de ces deux orientalistes à Alger, J'étais au secrétariat au moment où il se faisait inscrire, je l'ai donc abordé aussitôt et nous avons eu une explication complète et loyale. J'ai appris que c'est M. l'abbé Chabot qui lui a demandé d'éditer l'ouvrage que nous éditions nous-mêmes, et qu'il n'avait appris que beaucoup plus tard, alors que sa préparation était déjà fort avancée, que nous avions annoncé le même ouvrage. Nous avons regretté tous deux qu'il ait été trop tard pour chercher un terrain d'entente et je lui ai dit, comme je le répète encore, que je reportais au débit de M. Chabot les griefs que j'avais cru à tort avoir contre lui.

dessiner, graver et fondre deux corps de caractères syriaques, deux de caractères éthiopiens, un de caractères arabes et deux de caractères coptes (ceux-ci non utilisés encore). Il va sans dire que dessinateurs, graveurs et directeurs ont voulu et cru mieux faire que leurs prédécesseurs.

16° Je termine par les imputations générales et, pour permettre de les juger, je résume ce que j'ai constaté sur les deux éditions :

En prévision d'une controverse au congrès d'Alger, j'avais collationné soigneusement les trois premières pages du second fascicule Evetts avec le passage correspondant de l'édition de Beyrout (P. 54, l. 15. — 55, l. 19) et le ms. 301 de Paris.

J'ai constaté :

A — que M. Evetts conserve soigneusement les idiotismes propres à l'arabe égyptien et à l'auteur, il conserve en particulier toutes les constructions de syntaxe même lorsqu'elles paraissent modernes, car elles ont chance d'être plus anciennes qu'on ne le croit et de remonter peut-être à l'auteur dont il veut reproduire fidèlement le texte. Par contre, il corrige le plus souvent ce qu'il regarde comme des fautes de copistes, il donne en particulier les formes classiques au lieu des formes modernes et vulgaires lorsque celles-ci varient dans les divers mss. et ont donc toute chance d'avoir été introduites par des copistes. Un ms. de Londres (B) beaucoup plus correct que A dans les inflexions lui a suggéré un bon nombre d'heureuses corrections; il donne donc une édition soignée et personnelle du texte arabe. Il laisse et commet quelques fautes, c'est vrai, mais qui dans une édition première n'en laisse pas et n'en commet pas ?

B — que M. Evetts nous donne un bon nombre de variantes; il a exactement vingt appels de variantes lorsque M. S. n'en donne que deux [1] et nous fait connaître en particulier deux manuscrits (il en utilise sept) qui renferment une recension abrégée [2].

C — que la traduction n'a pas pour but de rendre un mot par un mot, mais de donner un texte compréhensible en rectifiant les dates et les noms altérés quitte à avertir plus tard des difficultés rencontrées dans cette œuvre difficile d'identification. M. E. s'est spécialisé depuis longtemps dans l'étude de l'arabe de l'Égypte et de l'histoire ecclésiastique égyptienne. Son édition donne une idée fort avantageuse de sa puissance de travail, de sa conscience d'auteur et de sa science.

D'autre part, j'ai constaté que les typographes arabes de Beyrouth ont composé le texte du ms. 301 de Paris avec une sûreté qui

1. Pour la valeur des variantes Seybold, cf. *supra* 6°, surtout p. VI, note 2.

2. Il n'est pas impossible a priori que les recensions abrégées puissent nous fournir quelques éclaircissements sur la composition du ms. 301 qui n'est pas au sens strict un ouvrage de Sévère ben el Moqaffa, comme nous le dirons plus bas. Cf. p. XI, note 1.

leur fait grand honneur. M. Seybold, comme travail personnel, a fait ici deux seules [1] modifications et en deux autres endroits a remplacé la leçon de A par celle d'autres manuscrits indiqués aux variantes par M. Evetts, soit en tout quatre modifications. Cette édition n'est donc d'aucune utilité à qui possède le manuscrit A avec des reproductions de six autres manuscrits. — Par contre, le manuscrit A ayant omis les points de certain nom propre, les compositeurs ont placé deux points qui donnent je ne sais quelle ville tandis que M. Evetts avec un point au-dessus a cru reconnaître le nom d'Antinoé [2]. Les typographes ont omis trois mots peu importants comme il arrive à tous ceux qui composent un texte écrit en leur langue, le premier devrait figurer P. 55, l. 6, le second signifie « soldats » et le troisième est « le Seigneur » qui figure devant le Messie [3].

Enfin, M. S. a conservé soigneusement bien des fautes du manuscrit A. Je me suis adressé ici, pour aider mon inexpérience, non pas à M. Evetts à qui je ne communiquerai que les résultats de cette polémique pour ne pas lui causer par là une inutile peine, mais simplement à un compatriote des compositeurs du fascicule arabe imprimé à Beyrouth sous le nom de M. Seybold. D'après les variantes relevées par moi, il a bien voulu me dire que M. S. s'est trompé en laissant imprimer d'après le manuscrit A, p. 54, l. 21 *Kasir* (il faut *kasiran*) ; *almoumenin* (il faut almoumenoun) ; l. 22 *min* (il faut fi) ; l. 23 et p. 55, l. 3, 4, terminaison *vav-élif* (il faut oun) ; — à ce propos et à propos de Abou, p. 55, l. 8 (il faut Aba) M. Seybold aurait profit, m'a dit le compatriote de ses compositeurs, à relire les règles des « cinq verbes » et des « cinq noms » — p. 54, l. 23 *ala'la* (il ne faut pas l'élif long) ; p. 55, l. 5 *youkredjouhou* (il faut ajouter un *noun* avant *hou*) ; l. 7 *bakyyn* (il faut *bakoun*) ; l. 19 *markab* (bis) (il faut *markaban*), etc. Ces remarques *jointes aux trois mots omis* montrent que si M. Evetts a laissé subsister des fautes, si même il a parfois commis des conjectures ou corrections malheureuses, il devrait du moins être réservé à celui qui laisse peu ou pas de fautes de lui jeter la première pierre. Mais tel n'est pas le cas de M. S.

Je prie de remarquer que mes raisonnements sont basés uniquement sur le texte que j'ai étudié, j'ai pris sans les choisir les trois pre-

---

1. L'une des deux inutile, le lam du manuscrit A était suffisant.

2. En deux autres endroits, les points ont été exactement rétablis. Un vav évidemment explétif a été supprimé et le nom propre Socrate a été régularisé. Nous trouvons donc en tout neuf modifications, petites ou grandes, au manuscrit A (sans compter les trois mots omis) tandis que M. Evetts en cet endroit n'en apporte pas moins de vingt-six. Se serait-il trompé quelques fois qu'il lui resterait encore un nombre considérable d'améliorations à son actif.

3. Si M. Seybold nous dit avoir omis volontairement l'un ou l'autre de ces trois mots qui figurent dans le manuscrit A, base de son édition, nous lui dirons qu'il aurait bien fait d'indiquer l'omission aux variantes, sinon cette mauvaise raison pourrait couvrir tous les bourdons des imprimeurs.

mières pages du second fascicule Evetts et je n'ai pas été plus loin parce que le métier de correcteur ne me plaît aucunement, j'ai mieux à faire [1]. Mais si M. S. veut se borner au rôle de correcteur, je répète encore fort sérieusement qu'il n'était pas nécessaire d'annoncer à l'improviste une édition d'un ouvrage lorsque je lui écrivais que cette édition était prête sur ma table d'après le ms. 301 ; il était moins nécessaire encore de faire composer en hâte ce manuscrit 301 à Beyrouth pour jeter sur le marché 120 pages de texte arabe sans avertissement, ni traduction, ni notes, car le travail exigé par ces éditions est considérable, les dépenses seront très lourdes et il n'y a pas de lecteurs pour deux éditions simultanées d'un ouvrage un peu défraîchi depuis que Renaudot l'a si largement utilisé. Il aurait suffi et il suffit encore à M. S. de me faire savoir dans quelles conditions ou pécuniaires ou honorifiques : citation, remerciement et même nom sur la couverture, il voudra remplir cette tâche et j'en écrirai aussitôt à M. Evetts.

*
* *

Au point de vue humouristique, cette édition m'a du moins fait comprendre que si je sais peu d'arabe, d'anglais et d'allemand, je suis cependant de taille à faire composer une photographie de Sévère à Beyrouth, de Gœthe à Berlin et de Pope à Londres; je laisserais subsister, à l'exemple de M. S., des fautes de copiste, mais je serais de taille à relever quelques variantes et même à collationner la copie pour ne pas laisser omettre trois mots dans une page sans les rétablir ou les signaler. C'est cette constatation qui m'a fait trouver une saveur toute particulière aux locutions de M. Seybold lorsque, parlant du texte arabe du ms. 301 composé par les typographes arabes de Beyrouth et si peu modifié comme je l'ai dit plus haut, il écrit : « ayant donc publié moi-même le premier la première partie... » « M. Evetts se montre fort pauvre arabisant, incapable de constituer un texte d'après les règles de la critique philologique ». « M. Evetts a utilisé et pillé effrontément mon texte arabe sans en souffler mot. » « Je citerai seulement quelques preuves éclatantes ». « Les variantes de M. E. ne

1. A un point de vue général, je tiens cependant à faire remarquer que M. S. après nous avoir annoncé qu'il édite Sévère ben el Moqaffa, débute par des pièces qui ne sont pas de cet auteur, mais d'un certain Mauhoub. Cf. *Catalogue des manuscrits arabes de Paris*, page 83, col. I. Il semble même, d'après les préfaces et le catalogue, que le ms. 301 donne la rédaction de Mauhoub qui a compilé et continué celle de Sévère. M. S. en prenant pour titre *Sévère ben el Moqaffa, Historia patriarcharum Alexandrinorum* tombe dans le ridicule sous lequel sombrerait un auteur qui ferait composer le texte grec de Nicéphore Calliste, compilateur et continuateur d'Eusèbe, sous le titre : *Eusebius Pamphili, Historia ecclesiastica*. Il aurait pu, semble-t-il, avant d'expédier le texte arabe à l'imprimerie de Beyrouth, tâcher de se rendre compte de son contenu.

valent rien le plus souvent, tandis qu'il laisse de côté les vraies variantes »; « il adopte simplement mes formes (quelquefois avec une petite modification) » « ma conjecture » (bis); « mes leçons basées sur le copte »; « mon texte arabe »; « mon texte »; « mon volume ». Toutes ces locutions figurent dans une page et demie de la *Revue Critique* et nous croyons rendre service à M. Seybold en le mettant en garde contre cette infatuation [1] si peu justifiée.

Car nous comprendrions fort bien l'infatuation et une teinte de pédantisme chez les quelques savants qui possèdent seuls les secrets des hiéroglyphes ou des cunéiformes comme MM. Maspero et Scheil ou chez des éditeurs universels comme MM. Budge et Guidi ou chez les patients et sagaces déchiffreurs des pierres brisées ou des papyrus en lambeaux comme MM. Clermont-Ganneau, Crum, Euting, Wessely, etc., et cependant tous ces savants par leur modestie et leur affabilité nous ont inspiré autant de respect pour leur caractère que d'admiration pour leur talent. Mais nous ne comprendrons jamais l'infatuation de ce professeur d'arabe [2] lorsqu'il existe vers l'Arabie tant de milliers de chameliers et d'âniers qui possèdent la langue et la grammaire arabe beaucoup mieux que lui [3].

Prof. Dr. [4] F. NAU.

---

1. Cf. supra, p. IV, note 1.

2. M. S. est un cas isolé. Les arabisants que j'ai l'honneur de connaître, MM. Asin, Barbier de Meynard, René Basset, Bevan, Brockelmann, Codéra, Derenbourg, de Gœje, Nallino, Sachau m'ont aussi inspiré autant de respect que d'admiration. — Je ne puis citer que les savants personnellement connus de moi et dont j'ai pour l'instant les noms présents à l'esprit, sinon je ne doute pas qu'il ne me faille décupler cette liste.

3. Cf. W. G. Palgrave, *Une année de voyages dans l'Arabie centrale*, traduction E. Jonveaux, Paris 1866, t. I, p. 29 et 272-275 : « Les paysans et *les chameliers parlent avec une pureté parfaite*..... Ce peuple a généralement conservé l'idiome arabe dans sa pureté primitive et il se soumet aux règles minutieuses, aux exigences sans nombre de ce qui est assez improprement appelé la langue grammaticale ». — Je cite ce passage non par pédantisme, mais pour montrer que je me suis appliqué, même dans les moindres détails, à atteindre la vérité. J'ai toujours mis en pratique le texte *Ephes.* IV, 25 que M. Seybold se borne à citer. — Je rappelle encore une fois que j'attends le nom du savant chargé de représenter M. Seybold. Je demanderai où en était la préparation respective des deux concurrents en avril 1903 et M. S. demandera s'il y a eu plagiat. Il lui sera pénible d'apprendre qu'il a choisi une mauvaise méthode et a été conduit à d'odieuses calomnies. Ce manque d'esprit scientifique et ces fausses conclusions dans une question si proche de nous et si facile à solutionner jetteront sans doute une légitime suspicion sur les recherches et les conclusions de M. Seybold dans les questions plus obscures, mais l'important pour moi est de voir triompher la vérité; comme il l'a écrit en latin : *Veritas vincet et supereminebit!*

4. Cf. *supra*, p. III, note 4.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 25 novembre. — 1905

Vedic Metre in its historical development by E. Vernon ARNOLD, Litt. D. — Cambridge, University Press, 1905. Gr. in-8ᵒ, XIV-335 pp.

L'ouvrage de M. Arnold est de ceux qu'il faut, ou analyser et discuter jusque dans le dernier détail, ou se résigner à annoncer en quelques mots, mais de ceux, en tout cas, que nul védisant ne saurait se dispenser d'avoir lus attentivement et de reprendre en maintes occasions. A la suite d'études fragmentaires et de patientes statistiques continuées durant des années, l'auteur a cru pouvoir se proposer (p. 1) « une étude des mètres du Rig-Véda au point de vue de l'histoire de ce recueil, et une étude de l'histoire du Rig-Véda fondée sur la considération des mètres qui y figurent ». Bien entendu, les critères chronologiques accessoires ne sont pas négligés; et notamment, la liste des mots, des sens et des types grammaticaux auxquels on peut reconnaître l'ancienneté relative d'un hymne (p. 28-41) mérite toute approbation [1]. Mais c'est exclusivement à la métrique qu'il demande les réponses décisives, et, dans cet ordre d'idées il ne se reconnaît de devancier que M. Oldenberg (p. I). Malgré tout, l'on s'étonne qu'il ignore jusqu'au nom d'Abel Bergaigne, dont les essais chronologiques sont de deux années antérieurs (*Journal Asiatique*, 1886) : « Quatre couches successives d'interpolation! » m'écrivait-il alors dans l'enthousiasme de sa découverte; et M. A., de même (p. 253), distingue quatre âges dans la formation du Rig-Véda. Il est bien vrai que le

1. Bien que M. A. oublie un peu trop qu'il est toujours loisible à un poète récent d'emprunter une expression à la stylistique antérieure, et que précisément la manie archaïsante fleurit aux époques de décadence. Et quelle divination lui a appris que *vājinīvasu* signifie « libéral »?

critère de l'ordre des hymnes ne lui semble pas probant (p. 58); mais, s'il lui convenait de l'écarter sans phrases, encore devait-il un hommage à l'initiateur qui l'avait appliqué au prix d'un immense effort [1].

L'auteur de ce livre est mieux encore qu'un théoricien de métrique à qui des relevés minutieux ont appris que l'accident est une explication arbitraire et qu'en général des principes rigoureux gouvernent la facture des poètes du Véda (p. 177). Il est homme de goût, qui sait au besoin et peut avec confiance s'en rapporter au jugement d'une oreille formée par de longues lectures à haute voix et qui sent vivement le charme de leurs rythmes variés, entraînants ou berceurs : la supériorité de la langue védique sur le sanscrit classique (p. 106), du vers védique sur les plus savantes ou gracieuses combinaisons de nos poésies modernes (p. 21), trouve en ses développements la place qui lui convient, et l'expression juste, sans ambiguïté ni enflure, qui doit la caractériser. Pourquoi faut-il que la déplorable habitude prise par nos jeunes sanscritistes, de n'observer aucune distinction entre les longues et les brèves, leur ferme l'accès à une jouissance esthétique qui à elle seule suffirait à les payer de longs labeurs ?

J'ai dit ailleurs [2], il y a longtemps déjà, comment je conçois la scansion des systèmes que M. Arnold appelle « trimètres », et au surplus il importe peu comment on place les barres de mesure, dès qu'on est d'accord sur la mesure elle-même [3]. Plus insignifiantes encore seraient nos divergences sur quelques points de la mythologie védique, d'ailleurs supérieurement traitée (p. 260 sq.) : je suis convaincu que le cours diurne et annuel du soleil y tient beaucoup plus de place que l'auteur ne lui en accorde, et en particulier que les trois pas de Vish*n*u sont les trois étapes solaires ; mais pour si peu je ne chercherai pas querelle à qui ne croit pas plus que moi (p. 56) que Dadhikrâ soit un cheval en chair et en os.

V. Henry.

Bibliographie der deutschen Universitaeten, systematisch geordnetes Verzeichniss der bis an's Ende 1899 gedruckten Bücher und Aufsaetze über das deutsche Universitaetswesen, im Auftrag des preussischen Unterrichtsministeriums bearbeitet von Wilhelm Erman und Ewald Horn. Zweiter, besondrer Theil. Leipzig und Berlin, Teubner, XX, 1236, p. gr. in-8°.

Je n'ignorais pas que la littérature relative aux Universités allemandes était énorme, mais j'étais loin de penser qu'elle formât un

1. Plus loin (p. 77), l'auteur traite de l'abhinihita-sandhi sans même mentionner l'étude si consciencieuse de M. Bartholomae, qui remonte à quinze ans : *Studien zur idg. Sprachgeschichte*, I, Halle, 1890.

2. *Manuel Védique*, p. 41, n. 3.

3. Dans la stance R. IV. 35. 5 (p. 87), j'ai peine à admettre que le mot *çacyá* soit répété trois fois, en tête de trois vers, avec deux scansions différentes : pour cette raison, et pour avoir une 2e syllabe longue, j'aimerais mieux scander (a) *çacyâ akarta* et (b) *çacyâkarta*.

amas aussi prodigieux que celui que nous révèle le labeur bibliographique de M. M. Erman et Horn. La *Revue critique* n'a pas reçu le premier volume de leur grand ouvrage ; mais le second, qui en contient la partie *spéciale*, c'est-à-dire les titres des volumes, opuscules et articles relatifs aux cinquante Universités, actuelles ou disparues, de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Suisse et des provinces baltiques de la Russie, ne renferme pas moins de 21,725 numéros. Il n'est pas d'érudit, quelque universel qu'il soit, qui puisse songer à connaître et, à plus forte raison, à contrôler un pareil ensemble de données scientifiques. Pour ma part, je me suis contenté d'étudier les deux chapitres qui s'occupent des deux Universités alsaciennes, dont l'histoire m'est plus particulièrement connue, l'Université protestante de Strasbourg et l'Université catholique de Molsheim ; 704 numéros (16638-17342) sont consacrés à la première, 27 numéros (13751-13778) à la seconde. C'est un chiffre considérable, et pourtant la bibliographie de l'une et l'autre de ces Écoles est incomplète ; je relève le fait, non pas pour en faire un reproche aux auteurs de ce travail aussi fastidieux que méritoire, mais uniquement pour montrer que le plus consciencieux labeur ne peut jamais aboutir à un répertoire *complet*, hantise et désespoir de tous les faiseurs de bibliographies. C'est comme une modeste contribution aux *Addenda* et *Corrigenda* de leur catalogue que je note, à l'usage de M. M. B. et H., les quelques observations suivantes : P. 783. L'indication *Anno recuperatae libertatis tertio* ne s'applique pas à *1794* mais à *1791*. En 1794, Euloge Schneider ne faisait plus de cours pour la raison concluante qu'il avait été envoyé à Paris, afin d'y être guillotiné, dès décembre 1793. — La liste complète des professeurs de l'ancienne Université de Strasbourg et du Séminaire protestant a été publiée également par Ch. Fréd. Heitz dans son livre *Die Thomaskirche in Strassburg*, 1841, p. 121-127. — Dans la nomenclature des travaux relatifs au Gymnase protestant (donnés en partie) manque R. Reuss, *Samuel Gloner, ein Strassburger Lehrerbild aus den Zeiten des dreissigjaehrigen Krieges*, 1888, et R. Reuss, *Histoire du Gymnase protestant de Strasbourg pendant la Révolution*, Paris, 1891. — Après le n° 16840 (une des publications du théologien Dorsche, il y aurait eu toute une série d'autres écrits du même auteur ainsi que de plusieurs de ses collègues de la même faculté, à mentionner ; il n'y aurait eu qu'à feuilleter les biographies du Dr Jean Schmidt, de Dorsche et de Dannhauer par M. le pasteur G. Horning pour en trouver les titres. — Après la brochure de M. A. Erichson sur l'érection de l'ancienne Académie en Université de plein exercice, il y avait à citer la brochure de l'abbé A. Martin, *Une fête à l'ancienne Université de Strasbourg en août 1621*, parue à Nancy, en 1897. — Pour le n° 17296 (*Sammelwerke*) je note comme manquants : *Gesetz betreffend die vom protestantischen Seminar zu Strassburg verwalteten Stiftun-*

gen vom 29. Nov. 1873 (1876) et *Stiftung Salzmann, 1786.* — On ne trouve également pas l'étude de M. Maurice Vernes, l'*Université protestante de Strasbourg, ses origines, sa constitution, ses destinéees jusqu'à la guerre de 1870*, parue dens la *Revue politique et littéraire* du 6 mars 1875, ni l'article de M. J. Parmentier sur *Fustel de Coulanges à Strasbourg, souvenirs d'étudiant* (même *Revue*, 26 octobre 1889).

En général, on peut dire que ce qui fait défaut, c'est la presque totalité des documents en *feuilles volantes* (programmes et affiches de cours, promotions doctorales, harangues académiques, etc.). dont bon nombre se trouvent pourtant aux bibliothèques de l'Université et de la ville de Strasbourg et la presque totalité aux Archives de Saint-Thomas. Assurément c'était une tâche énervante et, dans une certaine mesure, inutile d'en faire le relevé minutieux, mais je fais remarquer qu'il y a des articles de journaux et de revues, moins intéressants encore, qui encombrent les colonnes de notre volume.

Le § 7 renfermant les biographies des professeurs, la *Gelehrtengeschichte*, est particulièrement maigre; c'est à peine si l'on cite une douzaine ou deux de ces vies de savants strasbourgeois. Si les auteurs avaient dépouillé les *Epicedia*, les *Programmata funebria* des dépôts publics mentionnés tout à l'heure, ce n'est pas par douzaines, mais par centaines qu'ils auraient pu cataloguer ces notices biographiques, qui ne sont pas toutes des nécrologues, car chaque professeur nouvellement nommé devait fournir son autobiographie dans le plus prochain programme universitaire [1]. Sur les étudiants de l'Université, il aurait fallu citer les éditions et réimpressions strasbourgeoises du *Speculum Cornelianum*, de l'*Evidens designatio receptissimarum consuetudinum* (1606), la *Dyas orationum de ritu depositionis* (1666), etc. [2].

Au § 16 relatif aux concours académiques (*Preisaufgaben*), je constate l'absence de tous les programmes des concours Schmutz et Spener à la faculté de théologie et au Séminaire protestant, ainsi que des rapports présentés sur ces concours.

— Pour Molsheim, on aurait pu citer le chapitre que j'ai consacré à cette académie dans mon *Alsace au* XVIIe *siècle* (II, p. 320-332). Puis surtout il manque tous les volumes et livrets de la *Grande Sodalité marianique*, si nombreux, et qui constituent la partie la plus notable de la littérature académique de cette École. Bon nombre de ces

1. Ne connaissant pas le vol. I de l'ouvrage, que je n'ai pas reçu, je ne puis juger ce que signifient une vingtaine de renvois à des *Selbstbiographien* d'anciens élèves de l'Université. Il y en a certes infiniment davantage, si l'on voulait s'appliquer à réunir les indications de tous ceux qui du XVII[e] au XVII[e] siècle étudièrent à Strasbourg.

2. Je ne trouve pas non plus certains discours d'apparat, par exemple *Oratio illustrissimi et generosi domini... Joannis comitis ab Ostorog recitata cum discessurus Argentina publice Academiae.., valediceret 9. martii 1581*, 4°.

volumes se trouvaient à la Bibliothèque de l'Université, qui les a acquis avec la collection Heitz, et n'auraient pas dû échapper à nos auteurs qui ont exploité ce dépôt.

— Je n'ai pas trouvé non plus mentionnée l'étude de M. J. E. Gerock, *Die Naturwissenschaften auf der Strassburger Universitaet, 1760-1792*, parue en 1896 dans les *Mittheilungen der philomatischen Gesellschaft* de Strasbourg.

Mais je m'arrête dans ce travail ingrat d'épluchage pour ne pas avoir l'air, malgré moi, de trouver plus de défauts que de mérites à un travail éminemment utile, et que plus tard, des recherches analogues, poursuivies en cinquante endroits divers, et réunies par les auteurs eux-mêmes en un *Supplément général*, pourront amener tout près de la perfection, pour autant qu'elle est accessible à une œuvre humaine.

R.

Dahlmann-Waitz, **Quellenkunde der deutschen Geschichte, unter Mitwirkung von Herre, Hilliger, Meyer und Scholz herausgegeben von Erich Brandenburg.** Siebente Auflage, Bd. I, Leipzig, Dieterich (Weicher), 1905, 336 p., in-8°, prix : 10 fr.

C'est avec une satisfaction unanime que le monde des historiens de tout pays, s'occupant de l'histoire du moyen âge ou de celle des temps modernes, saluera cette édition nouvelle de l'excellent manuel bibliographique, rédigé jadis, dans des proportions bien modestes par F. Dahlmann, renouvelé par les soins de Georges Waitz et dont la dernière édition avait été donnée en 1894 par M. E. Steindorff. Un groupe de jeunes érudits réunis par l'initiative de M. Brandenburg, le biographe de Maurice de Saxe, vient d'entreprendre la révision du travail si souvent déjà révisé depuis un demi-siècle, et le premier fascicule est entre les mains du public. Il comprend 4,834 numéros, qui correspondent au 2,879 numéros de la sixième édition de M. Steindorff; c'est donc près de *deux mille* numéros nouveaux, qui viennent s'ajouter, encore que, grâce à un format légèrement agrandi, et à des caractères d'imprimerie plus compacts, ce premier demi-volume n'ait augmenté que d'une soixantaine de pages (336 au lieu de 271).

Tous ceux qui savent ce qu'on perd souvent de temps et de patience à la recherche d'un renseignement bibliographique, apprécieront l'abondance d'indications nouvelles mises de la sorte à leur disposition pour l'étude de l'histoire allemande à toutes les époques depuis les origines jusqu'à nos jours.

Mais si l'ouvrage est excellent, il n'est pas encore parfait et je m'assure que les auteurs (la préface n'a pas encore paru) sont les premiers à s'en rendre compte. Je ne crois pas pouvoir leur donner une meilleure preuve de l'intérêt que je porte à leur travail qu'en notant ici quelques-unes des additions et des rectifications que m'a suggéré l'examen de ce premier fascicule de la *Quellenkunde*. — P. 3, il faut

lire *Stoffel* pour *Stoffels*. Il manque ici le grand dictionnaire historico-statistique *Das Reichsland Elsass-Lothringen*, que le gouvernement a fait paraître à Strasbourg, de 1898 à 1903. — P. 48. L'ouvrage *Le vieux Mulhouse* (I, 1896 — depuis les volumes II et III ont paru en 1897 et 1899) n'est nullement un recueil de « documents d'archives », dans le sens d'un cartulaire ; les trois tomes renferment des chroniques. — P. 67. On semble ignorer que M. le chanoine Ulysse Chevalier fait paraître une nouvelle édition de son *Répertoire des sources historiques, bio-bibliographie* depuis 1903 et que cinq fascicules en ont déjà paru. — P. 77. La *Revue d'Alsace* n'a pas cessé de paraître en 1899 ; elle existe encore à l'heure qu'il est, dirigée par M. M. Gasser et Ingold à Colmar. — Ce ne sont pas 18 volumes, mais 20 qui forment jusqu'en 1904 la série du *Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Literatur Elsass-Lothringens*. — P. 99. Au nº 1391 manque le nom véritable du *Vieux Bibliophile*, Ugherini. — P. 112 manque l'ouvrage de P. Platen, *Der Ursprung der Rolande* (1901). — P. 113, manque le travail de A. Glaser, *Geschichte der Iuden in Strassburg* (1894). — P. 126, dans l'histoire de la silviculture manque le livre de A. Kahl, *Forstgeschichtliche Skizzen aus den Waldungen von Rappoltsweiler und Reichenweier*, 1894. — P. 133. La *Realencyclopaedie* de Hertzog n'a pas 2, mais 22 volumes. — P. 135. L'historien de l'Église Roehrich s'appelait *Timothée* et non *Frédéric* et l'on ne cite pas, à côté de ses *Mittheilungen*, son ouvrage principal, la *Geschichte der Reformation im Elsass* (1830-1832). — P. 147. A propos de l'Université de Strasbourg, on ne cite pas le recueil capital de M. M. Marcel Fournier et Charles Engel, qui forme la première moitié du quatrième volume du *Cartulaire des Universités de France*, 1894. — P. 155. Les *Sagen des Elsasses* d'Auguste Stoeber, ont été rééditées par M. Kurt Mündel, à Strasbourg, en 1892-1894. — Il est évident qu'on ne saurait reprocher aux compilateurs de la nouvelle édition de la *Quellenkunde* des oublis ou des imperfections de ce genre ; c'est par la collaboration bénévole de tous ceux qui se serviront de leur utile recueil que seul il pourrait être amené peu à peu à ne plus présenter d'erreurs ni de lacunes et certainement ils seront les premiers à se réjouir si chacun leur témoignait sa reconnaissance d'une façon si pratique.

R.

A. Vignaux et A. Jeanroy, **Poésies de Guillaume Ader**, publiées avec notice, traduction et notes (Bibliothèque Méridionale, 1re série, tome IX). Toulouse, E. Privat, 1904 ; un vol. in-12, de XLVIII-230 pages.

En parlant ici même l'an passé (voir *Revue Critique* du 23 mai 1904, p. 417) des *Poètes gascons du Gers*, je félicitais M. Michelet d'avoir donné de larges extraits du poème que composa au commencement du XVIIe siècle le médecin Guillaume Ader. Mais voici qui

vaut mieux encore, puisque la Bibliothèque Méridionale réédite intégralement ce *Gentilome Gascoun* paru en 1610 « à Tolose » chez Ramond Colomiés, et qui, n'ayant pas été réimprimé depuis, était devenu à peu près introuvable. C'est M. Vignaux qui s'est chargé de cette réédition, en accompagnant le texte d'une traduction française, et comme M. Jeanroy y a ajouté de son côté les cent quatrains qui constituent le *Catounet Gascoun*, nous avons pour la première fois sous un format commode et dans de bonnes conditions d'impression l'œuvre poétique complète d'Ader. Pourra désormais la lire qui voudra. Car enfin elle vaut ce qu'elle vaut, cette œuvre, et je n'ai pas à en faire ici ni l'apologie, ni la critique : mais, pour ne parler que du poème principal, je puis bien dire qu'il me paraît curieux à beaucoup d'égards. C'est une *Henriade* gasconne et même « ultra-gasconne », comme l'a spirituellement remarqué M. Jeanroy ; il renferme des longueurs, des platitudes et des trivialités, trop d'onomatopées, de mots à panache et d'épithètes à la Du Bartas : bref, le goût est loin d'y être pur. Mais il est incontestable qu'on y trouve à côté une vivacité d'allure parfois amusante, une certaine vérité d'impression, des détails exacts et curieux sur ce qu'était à la fin du XVIe siècle la vie des camps. Ceci est bien quelque chose, et si j'ajoute qu'en dehors de toute considération littéraire ce texte est infiniment précieux pour qui veut se faire une idée du gascon qu'on parlait il y a trois cents ans du côté de Lombez, voilà cette réédition suffisamment justifiée. Je m'empresse de dire qu'elle a été bien faite, intelligemment, et d'une façon consciencieuse. M. Vignaux a reproduit le texte de 1610 avec son orthographe parfois défectueuse et souvent inconséquente (v. 31 *guouerre*, et v. 32 *gouerre*, etc.) : je crois qu'il a eu raison. Il n'a corrigé que des fautes évidentes, altérant le sens de la phrase, et encore dans ce cas il a toujours prévenu le lecteur par une note qui indique la leçon primitive. Je suis d'accord avec lui pour la majeure partie de ces corrections, qui somme toute ne sont pas tellement nombreuses. Voici quelques-uns des cas où je conserve des doutes : v. 170, je crois bien que *esquissa* doit être changé en *esquissas*, étant donnée la place qu'occupe ailleurs le pronom accompagnant l'infinitif. V. 185, il est évident que *le barbe* doit être remplacé par *le brabe*, mais *le* reste étrange puisque partout ailleurs, si je ne me trompe, l'article est *lou*. V. 811, *domore* a été corrigé en *demore* : n'y avait-il pas *damore ?* Au v. 988 *eschenget* a été corrigé en *é benget*, je ne sais pas si le changement était utile; Lespy donne un verbe *eschenya*, dépourvoir (dont je ne vois pas du reste actuellement quelle est l'étymologie, mais que nous pourrions bien avoir ici) : je conserverais donc l'ancienne leçon, et traduirais par « débarrasse-toi » qui s'accorde bien avec le contexte. Au v. 1281 l'addition de *e* fait, semble-t-il, un vers faux ; il faudrait au moins *e baisats* : mais dans la leçon primitive *baisades* n'avait-on pas un pluriel masculin, et dans ce cas

le vers, est-il régulier? Au v. 2430 enfin, j'aurais changé *qu'et* non pas en *que* mais en *qu'ets*, étant donnée l'expression très ordinaire du pronom sujet dans tout le poème. Quant à la traduction, que M. Vignaux a voulue très littérale, elle me paraît méritoire et acceptable dans son ensemble : ce n'est pas qu'elle ne laisse çà et là subsister certaines obscurités, mais vraiment la faute en est presque toujours au texte d'Ader. Ainsi, je comprends assez mal le v. 1209 malgré le changement de *daune* en *daure ;* le v. 2241 et la phrase qui précède ne me paraissent pas beaucoup plus clairs, et il va sans dire que cette observation pourrait s'appliquer à un certain nombre d'autres passages.

Pour éditer le *Catounet gascoun*, M. Jeanroy ne s'est pas trouvé tout à fait dans les mêmes conditions que son collaborateur en face du *Gentilome* : il avait à faire à sept éditions antérieures (celle de 1607 citée par Brunet reste un mythe, comme il l'a fort bien démontré dans l'Appendice III). Cela lui imposait le devoir de les collationner, et lui donnait le droit d'en profiter pour arriver à un texte définitif : c'est ce qu'il a fait avec beaucoup de dextérité. Il n'a pas su, semble-t-il, que dans les *Poésies Béarnaises* de 1827 (Pau, E. Vignancour) se trouve p. 206-212, sous le titre de *Lou Catounet, Sentences*, une huitième édition de l'œuvre d'Ader, sans nom d'auteur, légèrement « béarnisée », et aussi fort tronquée, puisqu'elle se trouve réduite à 38 quatrains. Je crois, à certains indices, que cette reproduction partielle a été faite d'après l'édition de Toulouse 1628, et je ne pense pas d'ailleurs qu'on eût pu en tirer de grandes lumières pour l'établissement définitif du texte. Celui que nous donne M. Jeanroy est très bon, et les raisons qui l'ont guidé dans le choix des diverses leçons sont presque toujours judicieuses. L'orthographe *bouilhou* (14, 3), qui est celle de 1612 et 1628, me semblerait plus naturelle que *boilhou* (cf. *mouillé*, 12, 4). Pourquoi *ascriture* (42, 4) plutôt que *escriture*, qui est dans les mêmes éditions ? A *entendude* (59, 1) je préférerais *entenude*, qui est la leçon de 1628. Mais vraiment ce sont là des vétilles sur lesquelles je ne veux pas insister. — Je ne terminerai pas sans dire que, dans leur introduction et leurs divers appendices, les nouveaux éditeurs ont élucidé avec beaucoup de science et dans la mesure du possible tout ce qui concerne la biographie d'Ader. Toutefois le lieu de sa naissance semble rester encore douteux : était-il de Lombez, comme le veulent le Dr Noulet et MM. Vignaux et Jeanroy, ou bien de Gimont, comme le croyait L. Couture ? Il y a du pour et du contre dans les deux opinions. Nous sommes trop peu renseignés sur les différences du gascon parlé vers 1600 à Lombez et à Gimont, pour que la linguistique intervienne d'une façon utile dans la solution de ce petit problème.

E. Bourciez.

Henry HARRISSE. **Le président de Thou et ses descendants,** leur célèbre bibliothèque, leurs armoiries et les traductions françaises de J.-A. Thuani Historiarum sui temporis d'après des documents nouveaux. Paris, Leclerc, 1905. In-8°, 274 p.

Ce livre n'est pas seulement remarquable par son exécution, par ses planches (quatre portraits, un fac-simile et un tableau généalogique) ; il est, comme suffiraient à le prouver et le nom de l'auteur et le titre complet de la publication, fort intéressant et instructif.

Dans une première partie, M. Harrisse raconte avec le plus grand détail les destins de la bibliothèque du président de Thou qui finit par contenir plus de 13,000 volumes et qui faisait l'admiration des contemporains, la première bibliothèque, en somme, qui ait été ouverte au public. Ce fut, comme on sait, le président de Ménars qui l'acquit (il céda les manuscrits anciens à Colbert, son beau-frère) et Mgr. de Soubise, plus tard cardinal de Rohan, l'acheta, ainsi que le prouve M. H., à Ménars même. Mais pour tous deux, Ménars et Rohan, cette précieuse bibliothèque était, selon le mot de Saint-Simon, un meuble de fort grande montre et de très peu d'usage. M. H. détermine d'ailleurs avec autant d'exactitude que possible, grâce aux catalogues manuscrits originaux que possède la Bibliothèque Nationale, le caractère de la bibliothèque de Thou et le nombre d'ouvrages qu'elle contint. Il fait voir que les catalogues postérieurs omettent les œuvres, aujourd'hui si recherchées, de notre XVIe siècle, comme celles de Baïf et de Ronsard, et les « romans anciens », Lancelot, Tristan, Perceval, Perceforest qui semblaient indignes de figurer dans une belle bibliothèque. Il insiste sur le catalogue 17920-21 qui renferme la description d'une quantité de reliures et sur le catalogue imprimé dit Catalogue de Quesnel, un des catalogues les mieux rédigés qu'on eût encore eus.

Dans la deuxième partie de son travail M. H. signale les exemplaires des œuvres poétiques et de l'*Historia sui temporis* que le président de Thou a possédés ou annotés, et — sujet plus important — il décrit l'origine, le caractère et le sort des traductions de la célèbre *Historia*. Il examine le travail de l'abbé Prévost qui traduisit le tome Ier de l'ouvrage de De Thou, la traduction dite de Scheurleer (La Haye, 1740) et celle de Desfontaines qui n'est que la traduction dite de Normandie, commencée par le chanoine de Séez Dupont et continuée par Monguillon et l'abbé des Thuileries, revue et complétée par Adam, Lebeau, etc. Les détails que M. H. apporte sur la version de Prévost seront sûrement les bienvenus; ils démontrent que l'abbé s'acquitta de sa tâche avec conscience, mettant des corrections et annotations utiles au bas des pages, donnant des références, ajoutant des tableaux généalogiques.

La troisième partie présente une liste copieuse de faits historiques et généalogiques sur les membres de la famille de Thou, une descrip-

tion des armoiries frappées sur leurs livres dans laquelle M. H. rectifie et complète ses devanciers, des notes qui corrigent certaines données de P. Paris, de Briquet et de Guigard, une iconographie thuanienne.

Voilà donc exécuté par M. Harrisse le projet qu'avait eu Le Roux de Lincy d'écrire l'histoire de la bibliothèque de Thou et on félicitera l'auteur d'avoir mené à si bonne fin, grâce à ses trouvailles de tous genres, grâce à sa rigoureuse méthode, à son vaste savoir, à son flair critique, cette laborieuse enquête qui résout plus d'un point douteux et jette un jour nouveau sur plus d'une question.

A. C.

Un éducateur mystique. Jean-Frédéric Oberlin, 1740-1826, par Edmond Parisot. Paris, H. Paulin, 1905, 323 p. in-8° ; prix : 5 fr.

Le travail de M. Parisot consacré au célèbre pasteur Oberlin [1], l'intelligent et généreux philanthrope auquel un recoin sauvage des Vosges dut en grande partie l'aisance relative dont il jouit encore aujourd'hui, mérite des éloges par le sérieux avec lequel il aborde l'étude de son sujet, pour la compréhension sympathique qu'il montre dans cette étude, pour la peine qu'il s'est donnée afin qu'Oberlin nous apparût sous un jour nouveau, et que nous connussions désormais le pédagogue en lui, qu'il met au dessus du civilisateur et du théologien. On aurait voulu sans doute que le cadre historique de l'existence de ce missionnaire d'un nouveau genre fut un peu plus nettement tracé, qu'on entrât davantage dans la communion de la vie quotidienne et de l'activité bénie du pasteur de Waldersbach ; mais l'auteur était assurément libre de circonscrire son récit, comme il l'entendait et le titre de l'ouvrage ne nous promet qu'une étude sur « l'éducateur mystique » et non pas une biographie complète. Cette biographie d'ailleurs a été si souvent déjà écrite, — on n'a qu'à jeter un regard sur la *bibliographie* de M. P, pour s'en convaincre — qu'il a pu se croire dispensé, à juste titre, d'en raconter une fois de plus les détails après Ehrenfried Stoeber, Louis Spach, Bodemann, Burckhardt, etc. Peut-être a t-il moins tenu la promesse de son prospectus, de « détruire les vieilles légendes qui ont cours sur ce personnage » ; je n'aperçois pas bien qu'il ait opéré un changement majeur dans la physionomie d'Oberlin, telle que nos pères, qui l'ont encore connu,

---

1. On pourrait hésiter à employer le mot de *célèbre* s'il y avait une ombre de vérité dans l'assurance donnée récemment par un imbécile « d'âge respectable » à M. Deviolaine (*Réforme sociale* du 16 février 1904) que « la légende d'Oberlin était démolie dans les pays protestants eux-mêmes » où elle avait été créée « parce que les luthériens n'avaient pas le plus petit S. Vincent de Paul à mettre en opposition avec la longue série des bienheureux catholiques ». Malheureusement pour ce témoin anonyme et sans doute mythique, le souvenir d'Oberlin persiste, et à bon droit, non seulement au Ban-de-la-Roche et en Alsace, mais en France, en Allemagne et jusqu'en Amérique.

nous l'ont décrite. Ce mysticisme, sur lequel l'auteur appuie non sans raison, n'a jamais été nié par personne ; on retrouve partout l'histoire de ses hallucinations, de ses visions, de ses cartes bizarres de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, de ses relations avec Mme de Krüdener et ses acolytes douteux. J'ajouterai que, pour ma part, je ne puis me décider à considérer ces tendances swedenborgiennes comme une preuve d'un esprit supérieur, aussi peu que je le reconnais bon pédagogue quand il raconte, par exemple, aux ivrognes de sa paroisse que dans une autre vie ils n'auront à boire que de l'urine de cheval (p. 70). Il est évident que, dans une certaine mesure et sur certains points, le digne pasteur du Ban-de-la-Roche était à la fois fort naïf et passablement original, et ce n'est pas *parce qu'il le fut*, mais *quoiqu'il le fût*, que je me rencontre, pour d'autres raisons, qui n'ont rien de mystique, dans le respect profond que l'auteur professe pour lui. On ne peut qu'approuver les chapitres dans lesquels M. P. a spécialement étudié l'œuvre d'Oberlin, comme éducateur de ses ouailles. Peut-être a-t-il un peu trop *systématisé* cette œuvre ; travaillant au jour le jour, sous l'inspiration de sa conscience, et poussé par son ardent amour pour les déshérités de la société de son temps, je doute qu'il ait combiné d'avance ce grand plan d'ensemble (*salles d'asile, écoles maternelles, écoles primaires, enseignement postscolaire, conférences populaires, instruction civique*) que l'auteur déroule devant nos yeux avec une sympathie bien justifiée pour son héros. Mais dans le cadre si étroit de quelques hameaux perdus dans la montagne, ses efforts ont été couronnés de succès grâce à sa persévérance, grâce au sentiment profond de son devoir religieux et social, qui l'a retenu pendant plus d'un demi-siècle aux mêmes lieux, alors qu'il aurait bien eu le droit de se reposer ailleurs de ses travaux, continuant au milieu de la troisième génération les enseignements pratiques donnés d'abord aux grands-parents, puis aux parents de ses derniers paroissiens.

La seule chose qui manque à M. Parisot — et je ne voudrais pas trop le lui reprocher. — c'est une certaine habitude des hommes et des choses d'Alsace ; il a bien consciencieusement étudié Oberlin lui-même, mais il est un peu moins orienté sur son milieu ; de là un certain nombre de petites erreurs que je me fais un devoir de lui signaler, afin que dans une seconde édition, que je souhaite prochaine, il puisse faire disparaître ces taches légères.

Il aurait fallu d'abord une revision plus attentive des épreuves ; de nombreux titres allemands sont plus ou moins estropiés (p. 26, 87, 112, 113, 273) et il en est de même pour une série de lieux et de personnes mentionnés dans son récit ; ainsi, p. 26, lire *Brackenhoffer* pour *Backenhoffer ;* p. 48, l. *Fouday* p. *Fonday ;* p. 119, l. *Boeckel* p. *Bockel ;* p. 215, l. *Young* p. *Iung*. Ni M. Knod ni le citoyen préfet Laumond (p. 219) n'ont aucune prétention à la particule nobiliaire.

— Ce n'est pas à *Frédéric* de Dietrich, maire de Strasbourg, guillotiné en 1793, qu'appartenait le comté du Ban-de-la-Roche, mais à son père, M. *Jean* de Dietrich, qui lui survécut. — P. 119 et 121, ce n'est pas le *Pendbois* ni *Riante-Goutte* mais bien le *Banbois* et *Riaugoutte* qu'il faut écrire. — P. 226, il est question du « *sous-préfet* du Bas-Rhin ». M. P. aurait trouvé des indications bien plus exactes sur la population du Ban-de-la-Roche en ouvrant le grand *Dictionnaire d'Alsace* de Horrer (T, p. 229) paru en 1787 ; il y aurait appris qu'on y comptait à cette date « pour le moins 4 à 500 familles », c'est-à-dire de 2,000 à 2,500 âmes. — La première thèse d'Oberlin, dont il est question p. 26, était tout simplement une tranche de l'ouvrage de Lorenz, son professeur, sur l'histoire de France, suivant les usages académiques du temps. — Il n'est pas exact, du moins en ce qui concerne l'Alsace, que la *Valérie* de Mme de Krudener fut « un piteux échec ». La meilleure preuve qu'on puisse fournir du contraire, c'est le grand nombre de bébés du sexe féminin affublés alors de ce nom par l'engouement maternel ; j'en ai encore connu un assez grand nombre dans mon enfance. — Comment l'auteur a-t-il pu appeler (p. 74) Calvin « un grand mystique » ? Si jamais homme fut le contraire d'un mystique ce fut bien le puissant et tranchant logicien picard. — Si je ne me trompe fort, la rue Oberlin, à Nancy, dont il est question p. 283, ne doit pas son nom au philanthrope vosgien, mais à son compatriote strasbourgeois (qui ne lui était pas parent) Ignace-Léon Oberlin, décédé en 1884 comme directeur honoraire de l'École de pharmacie de Nancy.

Puisque M. Parisot a pris la peine de colliger dans sa bibliographie les moindres pages où il est question de son héros, je lui indiquerai encore deux articles de la *Revue d'Alsace*, l'un de M. Louis Benoît, *Deux lettres inédites d'Oberlin* (1877, p. 549), l'autre de M. Aug. Stoeber, *L'abbé Grégoire et le pasteur Oberlin* (1874, p. 117) ainsi que les pages que j'ai consacrées à cet homme de bien dans mes *Vieux noms et rues nouvelles de Strasbourg* (1883). Mais je voudrais surtout lui signaler une pièce curieuse, que j'ai publiée jadis dans mon *Charles de Butré*, p. 196 (Paris, 1887); c'est une lettre que ce physiocrate tourangeau, ami du marquis de Mirabeau et de Dupont de Nemours, adressait en 1803 au premier consul pour intéresser le gouvernement aux travaux du créateur de la civilisation au Ban-de-la-Roche, « société, disait-il, digne d'un Confucius ». C'est le *premier* tableau, un peu détaillé, qui ait été retracé de l'activité d'Oberlin par une plume française et, à ce seul titre, il mérite déjà l'attention de son historien.

R.

CHIARINI (Giuseppe). **Vita di Giacomo Leopardi.** Florence, Barbèra, 1906. In-8, de xv-474 p., 4 fr.

Une biographie étendue de Leopardi est fort difficile à faire parce que la matière est monotone. Certes, un grand talent aux prises avec les chagrins et les maladies inspire une respectueuse sympathie, mais, enfin, tout jusqu'aux passions et aux souffrances se répète impitoyablement dans cette existence. Point de grands desseins, point d'œuvres de longue haleine, point d'incidents décisifs; des amours presque toujours muettes et qui sont plus souvent encore les rêveries d'une imagination qui transforme des souvenirs, c'est plus qu'il n'en faut pour échauffer un panégyrique, mais pas assez peut-être pour remplir tout un livre. M. Ch. s'est courageusement résigné à cet inconvénient. Il a voulu faire œuvre utile et il y a réussi. On trouvera dans son livre, suivant un ordre rigoureusement chronologique, tous les faits dont, grâce aux découvertes les plus récentes (quelques-unes encore inédites), se compose la vie du poète de Recanati. On y trouvera une discussion judicieuse de toutes les assertions des biographes, des amis de Leopardi, de Leopardi même. M. Ch. ne s'engage pas dans l'appréciation littéraire de ses œuvres, mais il place chacune à sa date, et ce n'était pas toujours facile; il en tire tout ce qui éclaire la marche de sa pensée et fixe délicatement la mesure dans laquelle la vie les lui a suggérées. Il a de plus une qualité doublement méritoire quand on traite d'un infortuné et d'un des plus grands poètes de son pays, la sincérité. La grandeur réelle de Leopardi lui suffit; il ne réclame pas pour lui les mérites qu'il n'a pas possédés; il avoue que sa prose manque de vivacité et de chaleur (p. 235), qu'il connaissait mal le monde parce qu'il l'étudiait trop exclusivement en lui-même (p. 457).

Toutefois, le plan de M. Ch. empêche cette qualité précieuse de produire tout ce que le lecteur s'en promettait. Son attachement à la chronologie lui permet bien de dire à chaque fois la vérité un moment sur les questions essentielles, mais non de les traiter à fond. Par exemple, il nous apprendra qu'en 1826 le mal nerveux qui fit beaucoup souffrir Leopardi ne laissa pas de traces (p. 268), qu'il arriva bien portant cette année-là à Recanati, qu'il allait assez bien dans l'hiver de 1834-5 et même (p. 438) en 1836; à des époques assez fréquentes, il nous avertira qu'il était beaucoup moins malade que lui et quelques amis ne le disaient (p. 337, 360, 371, 388); mais, au total, l'auteur de tant de beaux vers stoïques avait-il du ressort? Dans quelle mesure sa volonté faisait-elle front à la maladie? Était-il de ceux qui résistent ou de ceux qui ploient? Pascal aussi a été malade et le mal a fini par le dompter : Leopardi a-t-il lutté avec la même énergie? Certes, il serait injuste d'exiger autant de lui que d'un fils de Port-Royal, d'un contemporain de Condé; il faudrait seulement, dans la limite du possible, s'expliquer sur sa trempe. De même, pour la délicatesse de ses senti-

ments. M. Ch. ne veut pas admettre (p. 103) qu'il ait eu un bâtard, hypothèse que M. Mestica ne jugeait pas inadmissible; il croit (même page) que Leopardi écoutait sans y prendre part les propos libertins de son frère Carlo; mais (p. 208-9), on voit Leopardi faire à ce frère des confidences scabreuses sur la famille d'un oncle qui lui donnait une cordiale hospitalité et s'exprimer sur les femmes avec une liberté surprenante; p. 332, 413, M. Ch. n'ose citer en toutes lettres certains termes que Leopardi emploie dans sa correspondance; p. 433, Leopardi gratifie de ce qu'on appelle en Italie le mal français un des types dans lesquels il incarne les voltairiens convertis; il n'est pas fâché que Mme Targioni qu'il aime soit éprise de Ranieri parce qu'il y trouve son compte : « Elle s'est mise à me faire de grandes caresses pour que je la serve auprès de toi, et j'y suis tout disposé » (p. 394). M. Ch. dit à ce propos : « Si l'aveuglement de l'amour put à ce point faire oublier à Leopardi sa dignité, ce fut vraiment déplorable. » Il n'y a pas là d'aveuglement amoureux, bien au contraire un amour peu digne, je l'accorde, mais fort avisé. — Sans discuter sur le sens critique chez Leopardi, il ne suffisait peut-être pas de relever, chemin faisant, les traits qu'il décoche à Manzoni, à Mamiani, à Tommeseo; il faudrait nous expliquer si c'est vivacité pure ou s'il y entre une pointe de malignité, d'autant que le lecteur se rappelle qu'à huit ans il improvisait de longs récits moqueurs, qu'il a deux fois composé des pastiches pour donner le change aux érudits, que Vieusseux (p. 278-9) espérait de lui des correspondances satiriques, et que l'on connaît l'âpreté de ses *Nuovi credenti* et de ses *Paralipomeni alla Batracomiomachia*. A plus forte raison, faudrait-il éclaircir ses sentiments à l'endroit de sa famille : M. Ch. note aussi soigneusement les marques d'affection qu'il lui donne (p. 314, 317, 437, 446) que ses accès de révolte; il nous dit que souvent le poète désira revoir ce Recanati que d'ordinaire il maudissait et flétrissait; mais jamais il ne prend le temps d'approfondir ces contradictions.

N'importe : M. Ch. nous répondra qu'il a voulu faire une biographie, non un portrait, et il aura raison. Leopardi vit dans son livre. Il s'y abandonne à nous; on le voit sous toutes ses faces, à toute heure, dans ses conversations, dans sa correspondance, dans ses œuvres, dans ses actes. On y apprend tout ce que ses contemporains pensèrent de lui, tout ce qu'on a dit pour et contre son caractère. C'est au lecteur à se faire une opinion. Aussi bien M. Ch. en a-t il une qu'il n'exprime pas, mais qu'on croit deviner : Leopardi a eu la grandeur, la fermeté que pouvait avoir un Récanatais né d'un père à la fois léger et étroit, d'une mère bigote, à une époque où l'Italie attendait encore ses Manin et ses Garibaldi.

Ajoutons que ce livre offre pour nous un intérêt particulier à cause des nombreuses indications données sur les sentiments de Leopardi à l'égard de notre patrie. M. Ch. prévient que Carlo Leopardi nous

aimait, mais qu'il n'en était pas de même de son illustre frère, que celui-ci goûtait peu l'éloquence de Bossuet, qu'il voulait insérer une diatribe contre Lamartine dans une préface, et que, d'autre part, il avait fort étudié Montesquieu, Mme de Staël, et qu'il serait venu volontiers s'établir à Paris s'il avait été sûr d'y trouver à gagner sa vie.

L'ouvrage manque d'un index, mais il est orné de quelques illustrations, notamment de bons portraits de Leopardi et de Giordani.

Charles DEJOB.

— Nous avons reçu : 1° *Satiren des Horaz, im Versmass des Dichters übersetzt* von Edmund VOGT u. Friedrich van HOFFS ; zweite Auflage vielfach verbessert und mit erklärenden Anmerkungen versehen von Fr. van Hoffs (Berlin, Weidmann, 1904 ; VII-145 p. in-18 ; prix : 2 Mk. 40). C'est une tentative intéressante et généralement heureuse. M. van Hoffs a complété et corrigé sur plusieurs points le texte laissé par Vogt, mort en 1885 ; il y a ajouté quelques notes : le tout, en s'inspirant de l'édition Kiessling. Sont omises les satires I, 2 et 8 ; II, 7. — 2° *Dreizehn Satiren des Horaz im Versmasse des Originals*, übersetzt von Edmund VOGT ; nach des Verfassers Tod herausgegeben von Friedrich van HOFFS ; nebst einem Anhange, *Sechsundzwanzigen Oden des Horaz*, verdeutscht vom Herausgeber ; Essen, Bädeker, 1883 ; VI-158 pp. in-16. Première édition de l'ouvrage précédent, avec la traduction, par M. van Hoffs, des odes I, 1-11, 20-24 (23 sous deux formes), II, 15 ; III, 13, 17, 23, 26 ; IV, 3, 7, 8. — P. L.

— *The New Testament in the Apostolic fathers, by a committee of the Oxford society of historical theology* (Oxford, Clarendon Press, 1905 ; VII-144 pp. in-8° ; prix : 6 sh.) est un répertoire très commode des citations du Nouveau Testament dans les Pères apostoliques. Les textes sont répartis en quatre classes : citations tout à fait certaines, citations très probables, citations moins probables, citations douteuses. Pour les évangiles, on a suivi cet ordre : références aux synoptiques ; références à la matière des synoptiques, quand un évangile particulier ne peut être sûrement identifié ; références au quatrième évangile ; références aux apocryphes. Les textes sont imprimés sur deux colonnes, l'original canonique d'une part et la citation de l'autre ; une troisième colonne est quelquefois introduite pour des références aux Septante. Les membres de la commission qui se sont chargés de ce dépouillement sont MM. J. V. BARTLET (Barnabé), K. LAKE (*Didachè*), A. J. CARLYLE (Clément I), W. R. INGE (Ignace), P. V. M. BENECKE (Polycarpe), J. DRUMMOND (Hermas), BARTLET, CARLYLE et BENECKE (Clément II). Des discussions plus ou moins étendues accompagnent les rapprochements ; deux tableaux résument les résultats. On est étonné du petit nombre de citations certaines que contiennent ces écrits. Le travail est fait avec grand soin et complètera heureusement toutes les éditions des *Pères apostoliques*. — P. L.

— Les recherches de M. Hermann REICH sur le mime l'ont amené à jeter une nouvelle lumière sur la passion du Christ : *Der König mit der Dornenkrone* (Leipzig, Teubner, 1905 ; 32 pp. in-8° et 5 gravures). Philon raconte (*In Flaccum*, v suiv.) que le populaire d'Alexandrie, voulant tourner en dérision le roi des Juifs Agrippa, s'empara d'un pauvre fou, lui fit une couronne de papier, lui jeta un

chiffon sur les épaules en guise de manteau et lui mit en mains comme sceptre une tige de papyrus. Puis, il se tint autour de lui, en criant : *Maris*, « roi ». Philon rapproche cette scène de scènes analogues jouées dans les mimes. La scène racontée par l'évangile doit avoir la même origine : les soldats, venus de Césarée à Jérusalem pour la Pâque, avaient vu quelque représentation de ce genre. M. Reich montre que les coups donnés au roi sont tout à fait conformes à l'éthique du mime, si l'on ose dire; de même l'hommage dérisoire. Ces traits sont la preuve que le Christ n'a pas été traité en roi des Saturnales, ainsi que l'avait supposé M. Wendland. Ils expliquent l'épisode d'après les goûts et les habitudes du milieu. M. Reich rapproche de cette scène le dieu à tête d'âne du Palatin, dérision à la manière du mime : les personnages à tête d'âne et les scènes de crucifixion font partie des éléments du mime. Il y eut des mimes antichrétiens, où la passion du Christ et les supplices des martyrs furent représentés avec un âpre réalisme. On comprend dès lors la réprobation du mime chez les Pères. Mais le peuple était trop attaché à ce genre. Le mime se fit tolérer sous la forme du mystère et devint presque un acte de piété. M. Reich rappelle en terminant le « mime » du *Jongleur de Notre-Dame*. — P. L.

— Dans *Militia Christi, Die christliche Religion und der Soldatenstand in den ersten drei Jahrhunderten* (Tübingen, Mohr, 1905; VII-129 pp. in-8°; prix : 2 Mk.), M. Adolf HARNACK étudie trois questions : 1° Le christianisme a-t-il pris à un moment donné, pour plus ou moins longtemps, le caractère guerrier, et a-t-il prêché la guerre sainte ? 2° L'Église a-t-elle imposé à ses adeptes une discipline militaire ? 3° Quelle a été l'attitude de l'Église vis-à-vis de l'armée et de la carrière militaire ? La première question est résolue négativement; mais on voit de bonne heure, en Occident, les métaphores militaires apparaître, et avec les métaphores, une tendance à la discipline militaire. Les expressions de Tertullien, en divers traités, sont connues; mais ce thème apparaît déjà dans Clément de Rome. Subsidiairement, l'appréciation de l'Ancien Testament subit les conséquences de l'esprit guerrier qui y règne. Origène se tire des objections de Marcion contre le dieu sanguinaire des Juifs par l'allégorie et par l'élaboration de l'idéal ascétique. La lutte contre le péché remplace la guerre contre Moab. Il en fut autrement au IVe siècle, où les masses, récemment converties, tournèrent souvent leur fureur contre l'ancien culte. Jusqu'au temps de Marc Aurèle, on manque de renseignements sur la manière dont les chrétiens ont considéré et admis l'état militaire. A partir de cette date, les témoignages se multiplient. On trouve les principaux reproduits dans l'appendice, où M. Harnack a réuni les témoignages les plus caractéristiques. Parmi ses devanciers, il aurait pu citer (p. VI) les Bollandistes, *Acta sanctorum*, t. XII, p. 533 suiv. — P. L.

— Depuis un an, il a paru trois fascicules du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, publié sous la direction de dom Fernand CABROL (Paris, Letouzey et Amé, in-4°; 5 fr. le fascicule) : Fascicule V, *Alexandrie-Ame*, col. 1185-1504; Fascicule VI, *Ame-Amulettes*, col. 1505-1824; Fascicule VII, *Amulettes-Anges*, col. 1825-2144. Ces fascicules contiennent les articles suivants : *Alexandrie, II, Liturgie*; *Aliscamps, alleu, alphabet numéral grec, alphabet vocalique des gnostiques, alumni, ama ou amma* (*abbesse*), *ambon, Ambroise* (*compositions épigraphiques de saint*), *ambrosienne* (*basilique*), *âme, amendes dans le droit funéraire, Amiens, amours, amphithéâtre, amphores, Ampliatus* (*cubiculum d'*), *ampoules* (*à eulogies, de sang*), *Amrah* (*maison du IIIe siècle à*), *amulettes, Ananie et Saphire*,

anatomie, ancilla Dei, Ancône, Andance, âne, Angers [H. Leclercq]; *Alexandrie* (*élection du patriarche*), *Alleluia* (*acclamation liturgique*), *Amen, anamnèse, anaphore* [F. Cabrol]; *Angelus* [W. Henry]; *aliturgiques* (*jours*) [G. Morin]; *André de Crète* [L. Petit]; *Allatius, anabathmoi, anacréontiques* (*vers*), *anastasimatarion, Alleluia* (*chant*), *alphabet chanté dans la liturgie* [P. Wagner]; *alphabets numériques latins, ambrosien* (*rite*) [Paul Lejay]; *Amalaire* [E. Debroise]; *Ambroise hymnographe* (*saint*), *amende, amict* [V. Ermoni]; *ambrosien* (*chant*) [Gatard]; *les anadoques* [Pargoire]; *anapausimos, anastasimos, anatolica* [Pétridès]; *Anastasie* (*sainte*), *ancre* [J. P. Kirsch]; *anathème* [Charles Michel]; *André* (*saint*) [B. Zimmermann]. — P. L.

— *Des Auspicius von Toul rythmische Epistel an Arbogastes von Trier* a été publiée en dernier lieu par M. W. Gundlach, dans les *Epistulae merowingici et carolini aeui*, t. I, p. 135, des *Monumenta Germaniae*. M. Wilhelm Brandes l'édite à nouveau comme *Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des herzogl. Gymnasiums zu Wolfenbüttel* (1905, progr. nº 840; imprimerie Heckner, 32 pp. in-4º). Le texte avait besoin d'être corrigé et épuré, car M. Gundlach avait reproduit les fautes « mérovingiennes » du manuscrit unique (Vat. Palatin 869, ixe siècle, provient de Lorsch). Avec raison, M. B. a pensé qu'un poème écrit vers 475 (date admise par lui) ne devait pas être édité comme une pièce de chancellerie du vie siècle. Un commentaire détaillé justifie et explique le texte. Une notice sur Auspicius et Arbogast l'entoure de tous les éclaircissements historiques désirables; Arbogast, petit prince franc indépendant, se parait de titres empruntés au formulaire romain, mais n'était en aucune manière un fonctionnaire impérial. Enfin, le rythme est l'objet d'une discussion approfondie. Traitée comme spécimen d'hexamètre rythmique, l'œuvre avait été négligée. A la suite de Lucien Müller, M. B. montre qu'elle est écrite en manière de dimètres iambiques. C'est le mètre des hymnes de saint Ambroise, mais ici l'accent règle le mouvement du vers. Nous avons donc là un premier exemple de la mesure si souvent employée dans les hymnes du moyen âge. En même temps, cette pièce est la seule pièce rythmique que l'on puisse attribuer au ve siècle. On voit dès lors toute l'importance qu'elle prend dans l'histoire de la poésie médiévale. Le soin pris par M. Wilhelm Brandes à la mettre en lumière est parfaitement justifié et nous devons l'en remercier. — P. L.

— M. l'abbé Eug. Martin s'est principalement fondé sur la biographie de Jonas, sur les écrits du saint et d'autres documents contemporains pour raconter la vie de *Saint Columban* (Paris, Lecoffre, 1905; vi-199 pp. in-12; prix : 2 fr.). Il est regrettable qu'il n'ait pu profiter de la nouvelle édition de la biographie et de la savante étude qu'y a jointe M. Krusch. Son livre est agréable et solide. — P. L.

— M. R. Ehwald, *Aldhelms Gedicht De uirginitate* (progr. du gymnase de Gotha, 1904; 11 pp. in-4º), montre que les éditions d'Aldhelm sont insuffisantes et indique le parti qu'on peut tirer, pour corriger le poème, de l'ouvrage en prose du même auteur, *De laudibus uirginitatis*. Il ajoute des renseignements pris dans les mss. et indique l'importance de la dissertation de J. F. Gronov (Deventer, 1651). De toutes ces sources, M. E. extrait d'excellentes corrections. Les mss. prouvent que Canisius et d'autres éditeurs ont eu tort, en détachant le *De octo uitiis principalibus* qui n'est qu'une partie du poème. M. Ehwald note aussi un certain nombre de particularités prosodiques, *st* intérieur ne produisant pas nécessairement position, *h* initiale traitée comme une consonne, l'*a* de l'ablatif de la 1re déclinaison

compté bref. La langue doit être étudiée à la lumière des glossaires; il faut rétablir, v. 2151, *bargina*, qui parle une langue étrangère, étranger; v. 2475, *uibice* « plaga nigra »; 2178, *fronte caperrabat;* v. 122, *lecebras* (extrait de *inlecebra*), « seductio, occulta blanditio ». — P. L.

— M. F. Martroye a étudié : *L'Occident à l'époque byzantine, Goths et Vandales* (Paris, Hachette, 1904). Cet ouvrage est présenté par l'auteur comme un exposé fait d'après les sources contemporaines. En réalité, M. M. s'est borné à combiner les récits d'un certain nombre d'historiens, sans entrer à fond dans la discussion des détails, sans tenir un compte suffisant des nombreuses pièces qu'a fait connaître l'érudition moderne. Les travaux des savants qui l'ont devancé et ont élucidé tant de problèmes particuliers sont trop régulièrement omis. Tillemont, Baronius et Gibbon sont des références de valeur inégale. Cependant ce livre a le mérite de donner au grand public une idée générale de l'époque et de faire connaître les récits de Jordanès, Procope, Victor de Vit, Grégoire de Tours, les données fournies par Ennodius, Cassiodore, Isidore et quelques autres. On croirait qu'il a été écrit loin des grandes bibliothèques, des collections de revues et de monographies, en dehors aussi de l'enseignement des méthodes scientifiques. — P. L.

— Dom Leclercq publie deux ouvrages qui se font pendant : 1° *L'Afrique chrétienne* (Paris, Lecoffre, 1904; 2 vol. in-12; xliv-435 pp. in-12; prix : 7 fr.); 2° *L'Espagne chrétienne* (Paris, Lecoffre, 1906; xxxv-396 pp. in-12; prix : 3 fr. 50). Les deux ouvrages ne se ressemblent pas pour la documentation. Dans *L'Afrique chrétienne*, c'est une accumulation de détails, de renseignements, d'indications bibliographiques, de textes épigraphiques et littéraires, qui sera d'une utilité incontestable à quiconque voudra traiter un point de cette histoire; mais on est presque submergé. Au contraire, les notes de *L'Espagne chrétienne* sont courtes et rares. Cela tient sans doute au petit nombre des documents archéologiques et des travaux modernes pour l'Espagne. Une bibliographie générale de sept pages, en tête du volume, déblaie le terrain. Dans cette quantité de faits et de jugements, il serait difficile qu'on fût toujours d'accord avec l'auteur; mais ce serait le desservir que de le chicaner sur des détails. L'ensemble est solide et judicieux. Dans *L'Espagne chrétienne*, j'ai lu avec une particulière satisfaction le chapitre sur Priscillien. Les deux ouvrages sont accompagnés d'un tableau chronologique commode. — P. L.

— La thèse de M. P. C. Juret, *Étude grammaticale sur le latin de saint Filastrius* (Erlangen, 1804, Fr. Junge; 192 pp. in-8°; extrait des *Romanische Forschungen*, XIX, 1, prix : 6 Mk.), est un travail très complet et très consciencieux. L'auteur a laissé de côté l'étude du vocabulaire, suffisamment connu par l'index de l'édition Marx, et le style, trop peu original. Il se borne à la phonétique, à la morphologie, à des indications générales sur la formation des mots, à la syntaxe et à l'ordre des mots. Il montre très bien que Filastrius n'est pas isolé, mais représente, seulement avec plus de sincérité, la langue vivante du ɪvᵉ siècle, et que les phénomènes nouveaux de cette langue ne sont pas sans lien avec l'état antérieur, qu'en résumé, il y a continuité dans l'évolution. M. Juret n'a pu avoir connaissance du ms. de Trèves, retrouvé dans la bibliothèque de Goerres et étudié par M. Marx dans les *Berichte* de l'Académie de Saxe en 1904. Mais son travail ne laisse pas d'être utile pour l'établissement et l'intelligence du texte. Il fait disparaître, notamment, les nombreuses lacunes que M. Marx avait supposées. D'excellentes tables terminent le volume. — P. L.

— On ne se rend pas bien compte du but poursuivi par M. A. Giraud-Teulon, professeur honoraire à l'Université de Genève, dans *Les origines de la papauté, abrégé de « La Papauté » de I. de Doellinger* (Paris, Alcan ; vi-186 pp. in-12, prix : 2 fr.). « Le lecteur voudra bien ne pas perdre de vue que cet abrégé se réfère tacitement et nécessairement aux sources et notes (de l'ouvrage original) ; car, sans elles, il affecterait l'allure d'un pamphlet ». C'est bien cela que paraît être la brochure que nous avons sous les yeux. Car personne ne croira que les lecteurs iront contrôler les notes savantes de Doellinger ; ils ne chercheront même pas à les voir. On tombe, comme nous l'avons fait, p. 23, sur l'exposé que fait Doellinger des interpolations du *De unitate ecclesiae* de Cyprien. Voilà une question complexe, sur laquelle Doellinger avait des renseignements inexacts. Il est faux que les interpolations ne se trouvent pas dans des manuscrits. Elles sont fort anciennes et l'on a pu soutenir, avec l'approbation de M. Harnack, (*Theol. Litt.-Ztg.*, 1903, n° 9, col. 262 ; et, *Die Chronol. der altchristl. Litteratur*, II, p. 335, note 2), qu'elles remontent à Cyprien lui-même. L'exposé de Doellinger est donc arriéré et erroné. Mais quel lecteur de la brochure de M. Giraud-Teulon pourra s'en douter ? Il est fâcheux de voir le grand nom de Doellinger servir à d'autres vues que le progrès des sciences historiques. — M. D.

— Dom Besse est l'auteur du *Saint Wandrille* (vi^e-vii^e s.) de la collection « Les Saints » (Paris, Lecoffre, 1904 ; v-183 p. in-12 ; prix : 2 fr.). Le personnage est connu par deux vies, l'une des environs de l'an 700, l'autre d'époque carolingienne. Dom B. les met sur la même ligne et puise indifféremment dans l'une et l'autre, bien que la seconde n'ait aucune valeur historique (voy. W. Levison, *Zur Kritik der Fontaneller Geschichtsquellen*, dans le *Neues Archiv*, t. XXV [1900], p. 593 suiv. ; article inconnu de dom B.). En vain, pour corser son sujet, dom B. ajoute, en parlant des autres vies des saints de Fontenelle : « Les principaux ont l'avantage d'avoir une vie écrite ; c'est, pour l'histoire de saint Wandrille, un complément très appréciable. » Car aucune de ces vies n'est antérieure à la fin du viii^e siècle, bien qu'elles se donnent pour des documents du commencement de ce siècle. Quelques peintures générales sur la vie monastique aux temps mérovingiens servent aussi à étoffer la maigre matière. — M. D.

— M. P. Rasi nous a envoyé une troisième étude sur Ennodius : *Saggio di alcune particolarità nei versi eroici e lirici di s. Ennodio* (Rendiconti del r. Ist. lomb. di sc. e lett., serie II, vol. XXXVII, 1904, pp. 959-979) : abrègement de longues, allongement de brèves, *euangelium* (*e* bref suivi probablement d'un *u* consonne, contrairement à la prononciation primitive du mot grec), *h* initiale faisant position (*ferìam hac* : c'est sans doute sur des faits de ce genre qu'était fondée la vieille erreur des syllabes finales en -*m* longues), allongement à la finale devant *s* « impure », groupes asyndétiques avec allitération, etc. Un index des mots discutés dans les trois mémoires termine ce travail. On a ainsi une étude très précise de la technique d'Ennodius. — P. L.

— M. G. Archambault étudie : *Le témoignage de l'ancienne littérature chrétienne sur l'authenticité d'un* Περὶ ἀναστάσεως *attribué à Justin l'apologiste* (extrait de la *Revue de philologie*, t. XXIX [1905], pp. 73-93). La conclusion est un *non liquet*. Nous avons des fragments attribués à ce traité dans les *Sacra Parallela* de Jean Damascène et ils sont tirés probablement d'un ouvrage que Procope de Gaza avait entre les mains. Mais les auteurs anciens ne peuvent nous servir à démontrer l'authenticité de ce traité. La décision appartient exclusivement à la cri-

tique interne. Dissertation bien conduite sur un thème fort ingrat; mais la question devait être d'abord examinée et le résultat, quoique négatif, est nécessaire à connaître. — P. L.

— L'Académie des sciences d'Amsterdam a distingué, au concours de poésie latine, huit poèmes : *Fanum Apollinis, carmen praemio aureo ornatum in certamine poetico Hoeufftiano; accedunt septem poemata laudata*; Amstelodami, J. Mueller, MDMV, in-8°; 1° *Fanum Apollinis*, par M. J. Pascoli (18 pp.), le lauréat de 1905 est un fidèle amateur de ces concours; 2° *Tullus Propertio* (12 pp.); 3° *Metus inanis* (31 pp.); 3° *Protesilaus* (13 pp.), tous trois par M. J. J. Hartman; 5° *Aucupium* (17 pp.), par M. A. Sommariva; 6° *Krügereis* (26 pp.), par M. P. Rosati; 7° *Codex* (18 pp.), par M. P. H. Damsté; 8° *Apud Horatium coena* (sic) 11 pp.), par M. A. Bartoli. Pourquoi l'académie ne corrige-t-elle pas l'orthographe de ses lauréats? Le rapport, signé Naber, Karsten et J. van Leeuwen, est encore cette fois en hollandais. — P. L.

— Nous avons reçu : *De imitatione Christi, catalogus XXXVIII bibliothecae complectentis codices manuscriptos, editiones traductionesque plusquam sexaginta linguarum huius libri inter omnes medii aevi celeberrimi. Adjecta sunt opera Thomae a Kempis et Iohannis Gerson atque in extremo opuscula fere omnia quae agunt de controversia illa famosissima hodie post trium seculorum disputationes obscuriore quam antea, quis autor illius libri. Omnia pretiis appositis vendere curat Monachii Bavariae in vico vulgo dicto Karlss. 10* Jacobus Rosenthal, *bibliopola*: un livret in-8° carré, impression gothique, s. d. [1905], sans pagination. Ce catalogue, élégamment encadré dans une danse des morts, comprend 420 numéros, dont quelques manuscrits. En tête de la dernière partie du catalogue, une reproduction d'un portrait de Gerson pèlerin d'après l'édition de Strasbourg, 1488-1502. — S.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 10 novembre 1905*. — M. Ch. Diehl écrit au Secrétaire perpétuel qu'il pose sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Oppert.

M. Bréal fait une communication sur la langue des poèmes homériques. — M. A. Croiset présente quelques observations.

M. S. Reinach lit, au nom de M. Mahler, professeur à Prague, une note sur la Vénus de Médicis, copie d'un original de Lysippe. On attribue d'ordinaire à l'Ecole de Praxitèle l'original de la célèbre statue de Florence. Très souvent copié, le motif devait être dû à un artiste illustre, et non à quelque élève obscur. Il y a des analogies frappantes entre le motif de la Vénus de Médicis et celui de l'Apoxyomène de Lysippe, entre la tête de la Vénus et celle d'une statue de femme, au musée de Dresde, que l'on a déjà rapportée à Lysippe. On possédait à Sienne, au xiv° siècle, une réplique de la Vénus de Médicis qui portait sur la base le nom de Lysippe et qui fut détruite comme indécente par ordre du Conseil de la ville. Enfin le motif de la Vénus en question figure au revers des monnaies romaines de Sicyone, ville qui avait donné le jour à Lysippe. — M. Collignon présente quelques observations.

M. Roman communique le dessin du sceau de l'armée des Catalans en 1312, et deux sceaux de Guy Dauphin, nommé roi de Salonique par les mêmes Catalans.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 2 décembre — 1905

De Literatuur van den Sâmaveda en het Jaiminigṛhyasûtra, door W. Caland. (Verhandelingen der K. Akad. van Wetenschappen te Amsterdam, Afd. Letterknieuwe reeks, VI, 2). — Amsterdam, J. Müller, 1905. Gr. in-8, 16-99 pp.

Contributions from the Jaiminiya Brâhmana to the history of the Brâhmana literature, by Hanns Oertel. (From the Journ. of the Am. Or. Soc., XXVI, pp. 176-196). In-8, 21 pp.

La connaissance du rituel des chantres du Sâma-Véda se précise de plus en plus : non seulement on commence à faire assez nettement le départ des écoles et sous-écoles entre lesquelles ils se répartissent, mais on découvre et l'on publie leurs textes liturgiques, qui, à travers d'inévitables divergences de détail, accusent un remarquable fonds d'anciennes traditions communes, et souvent même une unanimité littérale.

Le Sûtra du culte domestique de Jaimini est intéressant à comparer à ce point de vue avec celui de Gôbhila, qui relève du même Véda. M. Caland, qui publie ce texte encore inédit et, nous dit-il, en fâcheux état, — mais l'auteur n'est point de ceux que pareille difficulté rebute et empêche d'aboutir, — a fait cette collation lui-même et nous en communique les résultats dans une substantielle préface. Il a joint au texte divers extraits du commentaire indigène, qui offre cette curieuse et précieuse particularité de gloser, non seulement les prescriptions rituelles, mais aussi en partie les citations de prières qui y sont insérées.

M. Oertel, qui a fait du Jaiminîya-Brâhma*n*a son domaine propre et se propose de le publier tout entier, en extrait quelques fragments, qu'il rapproche d'autres passages brâhmaniques ou de thèmes de folk-

lore gréco-latin, savoir : 1° Indra déguisé en femme; 2° un parallèle à Ovide, *Art d'aimer*, III, 787-8; 3° le mythe de Svarbhânu; 4° Indra sous la forme d'un singe [1]; 5° la loi du talion dans l'autre monde.

V. H.

Recueil de mémoires et de textes publiés en l'honneur du xiv° Congrès des Orientalistes par les professeurs de l'École supérieure des Lettres et des Médersas. = 1 vol. gr. in-8°, II (non paginé) — 613 pages. Alger, Pierre Fontana, 1905.

L'année 1905 a marqué d'une façon particulièrement brillante dans les annales de la ville d'Alger, car c'est la première fois qu'un congrès d'orientalistes s'est réuni dans une localité située hors d'Europe, et il est tout à l'honneur de la vaillante phalange qui forme l'École supérieure des Lettres ou qui l'entoure d'avoir, par ses recherches scientifiques, attiré suffisamment l'attention du monde savant pour que la désignation votée au Congrès de Hambourg ait paru naturellement indiquée. Aussi l'École des Lettres, suivant l'exemple donné de longue date par l'École des Langues orientales de Paris, n'a-t-elle pas hésité à publier un volume destiné à célébrer cet événement et à en conserver un souvenir durable. C'est à cette louable idée que le présent recueil doit le jour ; il est la meilleure preuve de la vitalité de la jeune école et des efforts constants des travailleurs que recèle l'Algérie et dont les travaux tant sur le terrain musulman que sur celui de l'antiquité classique sont bien connus, depuis longtemps, des spécialistes et même du grand public.

Le volume débute par une courte, mais excellente introduction de M. René Basset, qui ouvre la série des mémoires par ses savantes *Recherches bibliographiques* sur les sources de la *Salouat el-Anfas;* puis viennent *Quelques rites pour obtenir la pluie en temps de sècheresse* par M. A. Bel, étude intéressante au point de vue du folk-lore de l'Afrique du Nord et des traditions populaires musulmanes du Maghreb; *De la transmission du recueil des traditions de Bokhary aux habitants d'Alger*, par Mohammed ben Cheneb, professeur à la médersa d'Alger, qui établit la filiation des traditionnistes qui ont transmis à Alger les traditions islamiques du *Çaḥiḥ* de Bokhârî; *les capitales de la Berbérie*, étude géographique sur Carthage, Qaïrawan, Tiaret, Sidjilmassa, Merrakech et Fâs, par M. Augustin Bernard ; le *K'anoun d'Ad'ni*, coutumes d'un petit canton de la Kabylie, texte berbère et traduction française, par Saïd Boulifa, professeur à l'École normale de Bouzaréa; *le Fils et la fille du roi*, conte berbère accompagné d'une traduction française, par M. E. Destaing ; *la Khotba burlesque de la fête des tolba au Maroc*, ou plutôt les deux *Khotbas*,

1. Ce trait n'est-il pas de nature à rendre très vraisemblable la conjecture que le fameux singe védique Vṛsâkapi n'est autre qu'un double d'Indra?

parodie culinaire et gastronomique du style emphatique des prédicateurs des mosquées, par M. E. Doutté; *un texte arabico-malgache* (lire ainsi au lieu de *magalche*, faute d'impression) en dialecte sud-oriental, par M. Gabriel Ferrand, consul de France à Stuttgart, qui forme la suite de ses fort curieuses recherches sur l'établissement des musulmans à la côte de Madagascar; *le caractère de Micipsa dans Salluste*, mémoire d'histoire ancienne, par M. A. Fournier; *Accord de la religion et de la philosophie*, traité d'Averrhoès, traduit par M. Léon Gauthier; *Oasis sahariennes*, étude géologique sur le Touat, le Gourara et le Tidikelt, par M. Émile Gautier; une étude de M. Stéphane Gsell sur l'*Etendue de la domination carthaginoise en Afrique* et une autre de M. E. Lefébure sur les *noms d'apparence sémitique ou indigène dans le Panthéon égyptien; Quelques observations* de M. Marçais *sur le dictionnaire pratique arabe-français de Beaussier*, où le jeune arabisant a rectifié certaines indications étymologiques ou lexicographiques d'un ouvrage fort utile pour l'étude de l'arabe maghrébin, mais qui n'a jamais eu la moindre prétention d'être critique; le texte et la traduction de l'*Aqîda* ou articles de foi des Abadhites par M. A. de C. Motylinski, intéressant au point de vue des doctrines des Kharédjites, dont l'histoire reste à faire, mais dont les matériaux se rassemblent; enfin une étude d'histoire contemporaine de M. G. Yver : *la Commission d'Afrique* (1833), et quatre pages d'errata.

C'est un grand effort que la publication d'un volume aussi varié que compact, qui réunit les travaux les plus divers, les uns émanés de la plume de savants formés aux méthodes critiques, les autres d'indigènes qui suivent l'exemple de leurs maîtres français; elle sera d'un bon exemple pour l'avenir. Il est à regretter que des raisons indépendantes de leur volonté n'aient pas permis à tous ceux à qui l'École des Lettres a fait appel de figurer dans ce volume, et entre autres M. E. Fagnan. Quoi qu'il en soit, par l'intérêt soutenu qu'il offre et l'étendue des renseignements qu'il renferme, ce volume restera comme un beau souvenir des journées passées sur la terre d'Afrique.

Il n'y a rien d'étonnant que dans une masse pareille de documents il se soit glissé quelques inexactitudes; voici au surplus quelques indications supplémentaires : P. 16. *Et ṭabaqât el-Kobra* désigne généralement le *Lawâqiḥ el-anwâr* de Cha'rânî. — P. 60 : « chrétiens ou juifs, les seules religions tolérées en terre d'Islam » n'est pas entièrement exact, ni au point de vue juridique musulman, ni au point de vue historique. — P. 65 : en traduisant *aqdâm* par « talons », l'auteur a été trop influencé par l'arabe algérien. Le texte ne signifie pas : « nous marchons sur nos talons (nus) », ce qui n'est pas une attitude fort commode pour une procession, mais bien « sur nos pieds (nus) ». A la ligne suivante, *yâ ahl el-wafâ* n'est pas traduit. — P. 73 : un *moqaddem* n'est pas un gardien, bien qu'il puisse, à l'occasion, en

faire l'office; le même mot, p. 88, est traduit par « prêtre et sacrificateur » ; c'est encore plus inexact. — P. 90. Pour les rogations chez les Arabes païens, l'auteur se contente de renvoyer à un passage insuffisant des *Reste arabischen Heidenthums* de Wellhausen; le rite très particulier du bouquet de plantes *sala'* et *'ochar* noué à la queue des vaches pour demander de la pluie aurait dû attirer son attention. — P. 92 : autre définition du *moqaddem;* ici c'est le représentant vivant et reconnu du saint dont on visite le cénotaphe. — P. 207. Le vers 53 n'est pas bien traduit. Il signifie : « Et les passants se pressèrent en foule à cause de cet incident; » *izdaḥam* est neutre. — P. 209, au vers 65, *mokhtalita* n'est pas « sans mesure », mais par bouchées mélangées, c'est-à-dire sans faire attention à ce qu'ils avalent. Vers 67 et *passim*, *'ibâd-allah* est traduit par « adorateurs de Dieu ». Il faut comprendre « serviteurs », c'est-à-dire « esclaves » de la Divinité, car le musulman se considère comme l'esclave du Créateur, ce qui prouve que la vieille idée de l' *'abd* sémitique persiste toujours, et que ce mot n'a point changé de sens. Cf. *Lisân el-'arab*, t. IV, p. 259 : *marboûb li-bârihi*. Adorateur est *'âbid*, pl. *'abada*; néanmoins cette traduction de *'abd* est assez répandue, car je la retrouve dans O. Houdas, *Notice sur un document arabe inédit*, dans le *Recueil de mémoires orientaux*, p. 65, l. 20. — P. 399, l. 10, Esther (par un *samek*) n'a aucun rapport avec Astarté, Achtoreth (par un *'aïn* et un *chin*); on sait depuis longtemps que c'est un nom perse (zend *stara*). Des rapprochements de ce genre, faits d'après des transcriptions françaises où il ne reste plus trace de l'orthographe originelle, déparent un volume sérieux. — P. 420. Le rapprochement de *telloûma* « balle à jouer » et du turc *touloum* (qui s'écrit par un *ṭâ*) me paraît tout à fait invraisemblable. Au contraire, *tomâq* est sûrement emprunté au turc; ce mot s'écrit tantôt avec un *ṭâ*, tantôt avec un *té;* et comme les langues turques ignorent les différences entre brèves et longues (car ce n'est qu'artificiellement qu'on a créé une prosodie dans ces langues), les objections d'ordre phonétique que l'auteur s'est faites à lui-même tombent sans difficulté. — P. 423. Le turc *djaba* (qui peut se transcrire de cent façons en caractères arabes, mais qui se prononce ainsi) signifie « gratis », comme l'indique parfaitement le dictionnaire de M. Barbier de Meynard, de sorte que la phrase arabe citée veut dire tout uniment : « gratis, de la part de M. Un tel » ; ce mot, comme beaucoup d'autres, est resté du temps de la domination turque. — P. 436, « Dozy nie l'origine turque de ce vocable » (*zbantoût*) parce qu'il ne l'a pas trouvé dans les dictionnaires turcs : il fallait chercher à *izbandit* (par un *élif* prosthétique); cf. Bianchi; la dérivation de l'italien est hors de doute; la signification de « célibataire », qui est purement algérienne, est dérivée de celle de « pirate », l'équipage des corsaires se recrutant surtout parmi les célibataires (cf. l'étymologie du nom des *'azab* dans l'ancienne organisation militaire ottomane).

Sur la transformation de la sifflante sourde en sonore, cf. mes *Notes sur quelques expressions du dialecte arabe de Damas* (Journ. asiat., 1883, VIII[e] sér. I, 52). — P. 439 : *sattaf* me paraît sûrement le turc *istif*, qui n'est pas seulement « arrimer » (B. de Meynard), mais aussi « ranger », p. exemple une rame de wagons dans une gare de chemin de fer. — P. 442. La forme *Islâm-bol* pour *Istambol* (prononciation du turc vulgaire) est naturellement empruntée au turc, où elle s'est glissée par la voie de l'étymologie populaire (ville « pleine de l'islamisme »). — P. 542, à la note. Les Obéïdites ou descendants du Mahdi 'Obéid-Oullah ne sont autres que les Fatimites [1].

1. Les fautes d'impression n'ont pas toutes été relevées dans l'errata. P. 25, l. 5. Djilâl-ed-Din, lisez Djalâl. — P. 30. l. 8. lisez *moroûdj* et ajoutez à la note 3 : « les trois premiers volumes en collaboration avec Pavet de Courteille. » — P. 37, l. 7, *el-maghrib*, et p. 39, l. 1, *manâqib*. — P. 56, note 3 : le renvoi s'applique à la p. 53. — P. 69, l. 1, *li-dau'atna* doit être *li-da'watnâ*. *Bi-djâh* n'est pas « au nom de..... », mais : « par le rang élevé de..... » — P. 74, note : « taurassin » doit signifier un jeune taureau, mais je ne sais à quel dialecte français il est emprunté. — P. 81, n. 3 : sociolique, lisez sociologique. — P. 82, l. 9 et 17, *'obbâd*, lisez *'ibâd*. — P. 84, l. 26 : « suppliants » ne rend pas bien le *qâcidîn* du texte arabe. — P. 85, l. 10 : *djâh* n'est pas « intercession ». — P. 208, vers 61 : « et emplit le cœur et le gonfle (d'aise) »; traduisez plutôt : « Le cœur se réjouit (de la *ẓerda*) et se dilate »; *yafrah* est à la première forme. — Au vers 62, *idhâ* n'estpas « si », mais « lorsque »; *habra* gagnerait à être traduit par « viande désossée, partie charnue de la viande. » — P. 215, vers 15 : *touhammir* (si la leçon est bonne, et non *tou'ammir*) ne peut signifier que « rend rouge », c'est-à-dire « couvre d'honneurs ». Pour le vers 16, comparez la remarque faite au sujet de la p. 208, ci-dessus. — P. 216, vers 25 : *akhwâni*. Le vers aurait gagné à être traduit ainsi : « Soignez la *ẓerda* comme vous soignez la prière »; l'ironie serait moins délayée. — P. 294, l. 11. La *konya* de Ghazâlî n'est pas Abou-H'amid, mais Abou-H'âmed. Abou'l-Ma'âlî est sûrement le maître de ce grand philosophe, el-Djowéînî, plus connu sous le surnom d'Imâm el-H'araméîn. — P. 309, note 1 : Il n'y a pas lieu de corriger la leçon *imrâr*; on trouve, dans les textes de la période classique, *imrâr 'ala wadjhihâ* « prendre dans le sens naturel, simple ». P. 404, l. 6 : le très Haut n'est pas El, mais 'Al (dans Osée); El s'écrit par un *aleph*. — P. 412 : *afârim* est le persan *âfrîn*. — P. 425, l. 10 : *kharboûch* « levraut » est le persan *khar-goûch* « lièvre, l'animal aux oreilles d'âne » ; à signaler le passage de la gutturale à la labiale. — P. 428, l. 14 : il n'y a pas de « curieuses formations du dialecte arabe de l'Iraq » dans l'expression *hayâsyẓ èdèbsiẓ*, empruntée toute faite au turc osmanli. — P. 432 : *Duẓen* n'est pas persan-turc, mais pur turc (racine *duẓmek*). — P. 440 : *tésârà* me paraît provenir, non de *sira*, mais de *sarayân* « promenade nocturne » qui est déjà dans Djauharî. — P. 450, l. 2, lisez « mitre »; *çârma* est tel quel un mot turc qui désigne une enveloppe, notamment pour la tête (cf. *çâryq* « turban »). — P. 472, à propos de *qastabina* (*qous* -?) « dé à coudre », le mot persan pour désigner cet instrument est *angouchtânè*, et je ne connais pas le turc *kustèbân*; cette forme doit être hypothétique, comme le persan *angoûchtbânè* (*sic*, avec *oû* long !) — P. 475 ; en turc, *qondaq*, *qoundaq* n'est pas la crosse du fusil, mais bien le fût, le bois sur lequel reposent le canon, le chien, etc., en un mot le *maillot* du fusil; crosse se dit *qondaq dibi* ou *dibtchéyi*. C'est, du reste, la traduction que donne Vollers à l'endroit cité. — P. 480. L'orthographe *kehya* (par un *hhâ*) pour *kehya*, *kèhaya*, *kiaya* est vieillie en turc, ainsi que l'indique M. Barbier de Meynard dans son dictionnaire. — P. 494. *Nâna*, à Tlemcen, nom donné à toute femme âgée; cf. persan *nânè* (dans *Kulsoum-nânè*, etc.).

Il me reste à féliciter les vaillants auteurs de l'intéressante œuvre qu'ils ont mise au jour et à souhaiter que l'exploration scientifique de l'Afrique du Nord, continuée à travers tous les obstacles, donne dans toutes les branches de recherches les plus beaux résultats.

Cl. Huart.

Paul Dahlke, **Aufsätze zum Verständniss des Buddhismus.** Zweiter Teil. Berlin, Schwetschke und Sohn, 1903, 137 p.

Alfred Bertholet. **Der Buddhismus und seine Bedeutung für unser Geistesleben.** Tübingen-Leipzig, Mohr, 1904, 65 p.

La controverse autour du Bouddhisme ne s'est pas encore éteinte en Allemagne. La théologie et la métaphysique y trouvent l'une et l'autre de quoi se satisfaire. La librairie de Leipzig s'est enrichie d'un Dépôt de la mission bouddhique (*Buddhistischer Missionsverlag*) qui publie des œuvres d' « apologétique bouddhique ». La maison Schwetschke et fils, de Berlin, a publié la suite des *Aufsätze zum Verständniss des Buddhismus* par Paul Dahlke. J'ai rendu compte de la première partie ; le nouveau fascicule appelle les mêmes observations. M. D. a lu, sinon les textes, au moins de bonnes traductions : il est allé lui-même étudier la pratique actuelle du bouddhisme à Ceylan, en Birmanie. J'ignore s'il opérera des conversions ; mais son livre a tout au moins cet intérêt de montrer sous quel angle un Européen cultivé, en quête d'une religion scientifique (c'est un article à la mode), peut envisager l'enseignement du Bouddha. M. D. ne prétend pas donner un exposé systématique, mais simplement une suite d'essais : après la mort ; le spécifique du Bouddhisme ; le chemin du milieu ; l'ascétisme ; les femmes, etc., qui s'achèvent, comme il convient, par une apothéose : la mission mondiale du Bouddhisme.

M. A. Bertholet, professeur de théologie à Bâle, est la bête noire des Bouddhistes allemands ; il les combat par la parole et par la plume. Il a publié déjà : Bouddhisme et Christianisme. Depuis, l'Alliance Évangélique, Branche de Darmstadt, l'a appelé à l'aide ; et deux soirs de suite les bonnes âmes ont pu entendre des paroles rassurantes. Des deux conférences de M. B., l'une expose et l'autre réfute ; il suffira ici de constater que l'exposé du bouddhisme, fondé surtout sur Oldenberg et Hardy, fait honneur à la loyauté de l'auteur, et que sa réfutation, naturellement animée du zèle religieux, s'efforce de demeurer impartiale et reste toujours digne.

Sylvain Lévi.

Libanii opera recensuit R. Foerster. Vol. II, orationes XII-XXV. Leipzig. Teubner, 1904 ; 572 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le second volume des œuvres de Libanius, publiées par M. Richard Fœrster, a suivi rapidement le premier. Il contient quatorze discours (XII-XXV) qui ont tous, outre leur intérêt pour l'étude de l'éloquence

grecque au IVᵉ siècle, une valeur historique ; ils se rapportent en effet à l'empereur Julien et aux affaires d'Antioche. On sait que M. F. a adopté le système suivant : chaque discours est précédé d'une introduction particulière, où sont énumérés les manuscrits qui le contiennent, la description de chacun n'étant donnée qu'autant qu'il apparaît pour la première fois dans la liste ; mais on sait également que l'exposition du plan général et de la méthode critique ne sera faite qu'après la publication complète du texte, dans des *Epilegomena*. L'appareil critique est sobre, mais donne les leçons des manuscrits principaux, avec un grand nombre de conjectures modernes ; au-dessous même du texte sont les références aux passages d'auteurs anciens auxquels Libanius fait allusion, et aux passages analogues de l'orateur lui-même ; çà et là quelques scholies. M. F. a tiré des manuscrits d'excellentes leçons, surtout dans l'Ἐπιτάφιος ; d'autres lui ont été fournies par les travaux de plusieurs savants qui ont eu l'occason de s'occuper de Libanius, entre autres Reiske, Sintenis et Cobet ; Gasda et Boissonade, pour quelques discours, ont également apporté de bonnes corrections. Je ne citerai ici que quelques améliorations dues à M. F. lui-même : p. 21, 15 στέφανον (*codd. edd.* καὶ φόνον) ; 30, 19 θεός (οἷος) ; 44, 5 ἐνιαυτοῖς d'après une conjecture de Reiske (ἐνιαυτῶν) ; 78, 14 καταλύσας οὔτε θαυμάσας (κατέλ., ἐθαύμ.) ; 152, 14 <κατὰ> τὸ τεταγμένον ; 169, 18 δραστήριον (ῥᾷστον) ; 179, 6 μισουμένοις (-νους) ; 180, 11 Μεγαρέας (ἥρωας) ; 393, 6 πόλει (βουλῇ) ; 408, 11 εἴποι (εἶπε) ; 427, 13 ταραχῆς (ἀρχῆς) ; 530, 13 παρά (περί), etc. Une question intéressante est soulevée par M. F. à propos de l'accentuation ; on lit, p. 28, 19 συμμίξαι, et en note « de hac scriptura diserte agam » ; de même 149, 17 παροξύναι, avec une note qui renvoie au t. I, 85, 8 ; le texte donne encore, avec les manuscrits, 307, 9 ῥίψαι, 339, 9 συντρίψαι, 465, 3 ἐκτίσαι ; les manuscrits, 348, 19 ἀμβλύναι et ἀμβλῦναι. Le point est important pour les textes hellénistiques et byzantins, où les manuscrits donnent très souvent des accentuations de ce genre ; et les textes classiques eux-mêmes ne sont pas exempts de ces sortes de fautes. Je préférerais, quant à moi, rétablir l'accent régulier de la longue ; mais des doublets d'accentuation ne sont pas inconnus dans la bonne période ; d'autre part, les voyelles ι et υ ont certainement varié de quantité dans un assez grand nombre de mots, et il y a là un problème d'histoire de la langue qui est intéressant à résoudre. La discussion que promet M. Foerster ne peut manquer d'attirer l'attention.

My.

Schiloh, ein Beitrag zur Geschichte der Messiaslehre von Adolf POSNANSKI ; Erster Teil, Die Auslegung von Genesis XLIX, 10 im Altertume bis zu Ende des Mittelalters. Leipzig, Hinrichs, 1904 ; XXXIII-512-LXXVI pp. in-8°. Prix : 15 Mk.

Dans la prophétie de Jacob, le patriarche dit : « Le sceptre ne s'éloignera point de Juda ni le bâton de commandement d'entre ses

pieds, jusqu'à ce que vienne Schiloh et que les peuples lui obéissent. » Le sens général de la prophétie et du mot Schiloh en particulier est l'objet de discussions très vives depuis le début de notre ère. Deux traduction récentes de l'hébreu donnent pour Schiloh, l'une : « le repos » (Segond), l'autre : « le Pacifique » (Crampon). C'est un exemple des divergences qui se sont produites sur ce texte.

M. Posnanski a entrepris l'histoire de son interprétation à travers la littérature juive, chrétienne et arabe. Il ne s'est pas contenté des œuvres imprimées; il apporte un assez grand nombre de morceaux nouveaux, en hébreu ou en arabe. La méthode suivie est partout la même : les citations sont données en traduction allemande avec référence et renseignements; la forme originale est indiquée pour les endroits litigieux ou importants. Les documents sont classés chronologiquement et géographiquement, à partir des variantes manuscrites du verset et des allusions contenues dans la Bible, jusqu'au xvi^e siècle. Dans cette masse énorme de textes, il est inévitable qu'il n'y ait quelque incertitude de classement. On ne voit pas très bien pourquoi Athanase et Cyrille de Jérusalem sont séparés par les Pères latins d'Eusèbe de Césarée, de Basile et d'Épiphane. Mais une table très détaillée et un admirable index permettent facilement de se retrouver.

Il est assez curieux de suivre l'histoire de ce texte. Dans la littérature chrétienne, Origène est le premier à lui donner une grande importance, bien que Justin et d'autres l'aient déjà utilisé. Dans les Clémentines, il devient une prédiction du double avènement. Eusèbe appuie sa valeur messianique sur des calculs chronologiques : Épiphane et Jérôme, à la suite d'Eusèbe, développent ces calculs. A la fin du iv^e siècle, le verset est employé par Julien dans sa polémique contre le christianisme. Cyrille de Jérusalem nous apprend que Julien montrait l'accomplissement de la prophétie dans la destruction de l'ancien royaume juif par Nabuchodonosor, vers 586 avant J.-C.

Les traductions anciennes n'étaient déjà pas d'accord. Les Septante ont : ἕως ἂν ἔλθῃ τὰ ἀποκείμενα αὐτῷ. Mais il y a une variante ᾧ ἀπόκειται, que Julien accusait les chrétiens d'avoir substituée à l'autre texte. En fait, les écrivains ecclésiastiques ont les deux et souvent le même auteur cite l'un et l'autre. Une variante secondaire, ὃ ἀπόκειται, se trouve dans Origène, Épiphane, Diodore de Tarse, saint Augustin (*quod promissum est*). Saint Jérôme a traduit par : *qui mittendus est*. Une lacune du travail de M. P. est qu'il ne s'est pas occupé des versions latines antérieures. On peut y suppléer par les textes des écrivains latins qu'il reproduit ; mais cela n'est pas suffisant.

Une autre lacune est l'omission d'Hippolyte. Sans doute l'opuscule sur la prophétie de Jacob a été publié trop tard par M. Bonwetsch pour que M. P. en tire parti. Mais il aurait pu citer *De antichristo*, ix (édition de Berlin, p. 10, 4 suiv.) et surtout, parce que le texte était

facile à trouver, le fragment XXI sur la Genèse (même édition, p. 59, 11). L'omission est d'ailleurs peu importante, mais ces textes en expliquent d'autres qui en sont dérivés, comme certains passages de saint Ambroise.

Il n'est pas moins intéressant de déterminer les auteurs qui, dans la polémique avec les juifs, ne se sont pas servis du verset de la *Genèse*. Ainsi, tandis que Cyprien le cite, Tertullien ne le mentionne pas. Il en est de même d'Évagrius l'ancien, l'auteur supposé de l'*Altercatio Simonis et Theophili*.

L'ouvrage de M. Posnanski est donc utile. Il est exécuté avec soin. Il serait à désirer que, pour les textes les plus importants de la Bible, nous eussions une enquête aussi complète et aussi consciencieuse.

Paul LEJAY.

Fl. Merobaudis reliquiae, Blossii Aemilii Dracontii carmina, Eugenii Toletani episcopi carmina et epistulae. Cum appendicula carminum spuriorum edidit Fridericus VOLLMER. Berolini, apud Weidmannos, MCMV. L-455 pp. in-4°. Prix : 16 Mk. (*Monumenta Germaniae*, auctorum antiquissimorum tom. XIV).

La tâche de M. Vollmer était difficile. Mérobaude n'existe plus qu'à l'état de débris dans un palimpseste de Saint-Gall fort endommagé. L'écriture, une onciale du Ve-VIe siècle est presque contemporaine. On est réduit à suppléer ce qu'on ne voit pas à l'aide de l'édition Niebuhr (1823 et 1824), qui a découvert et déchiffré ce texte. Les *Laudes Dei* de Dracontius sont conservées par un ms. du XIIe s, et par des florilèges, dont un est l'œuvre d'Alcuin ; la *Satisfactio* se trouve dans deux mss. du IXe siècle. Mais la question est compliquée par suite de la recension d'Eugène de Tolède, qui est plus répandue que l'original. Les *Romulea* n'ont pas de témoins plus anciens que la Renaissance. L'*Orestis* a pour fondement principal un bon ms. du IXe siècle. Enfin les œuvres d'Eugène de Tolède sont assez abondamment documentées ; mais la principale source est un ms. de Madrid du Xe s. M. V. ne s'est pas borné à établir soigneusement le texte. Il l'a entouré de renseignements de tous genres. Il a réuni dans sa première note toutes les références, fort rares, que l'on possède à Mérobaude. Il a déterminé la date de publication des œuvres de Dracontius : 485-486, *Carmen ad Zenonem ;* 490 environ, *Satisfactio ;* 486-496, *Laudes Dei ;* après 496, *Romulea*. La première table contient des renseignements sur nombre de faits historiques et de personnages ; l'article *Dracontius* présente les données essentielles de l'étude consacrée au poète par M. V. dans la *Real-Encyklopädie* de Pauly-Wissowa ; l'article *Eugenius II* est une véritable notice sur Eugène de Tolède. Les *notabilia grammatica* forment, avec l'*index uerborum*, une grammaire complète des trois auteurs. L'orthographe des principaux mss. est exposée dans un index spécial. Enfin, le soin à relever les sources et les imitations et à suivre la propagation des œuvres par les mss. fait

de cette édition une très appréciable contribution à l'histoire littéraire. J'ajoute que, discrètement, M. Vollmer a mêlé aux références des explications que les lecteurs de ces textes difficiles sauront goûter. Cette édition peut être proposée en modèle et laisse regretter qu'elle ne doive pas avoir son pendant dans l'édition de l'anthologie de Saumaise. M. Traube l'avait promise; puis, ce projet a été abandonné et M. Traube a même renoncé à la direction des *Auctores antiquissimi*. Nous y perdrons, si l'édition ne paraît pas d'une autre manière.

Paul Lejay.

Histoire du bréviaire, par dom Suitbert Bäumer; traduction française mise au courant des derniers travaux sur la question, par dom Réginald Biron. Paris, Letouzey et Ané, 1905, 2 vol. in-8°; xxiv-440 et 532 pp.

Nous devons encore ce présent à l'infatigable atelier de Farnborough. Le livre allemand a paru en 1895 à Fribourg en Brisgau. Il n'avait qu'un volume compact. Le traducteur a mis de l'air dans l'ouvrage, a rejeté en note les références et les digressions, a allégé l'exposition sans toucher à l'énoncé des faits, enfin a complété certains chapitres surtout par des notes bibliographiques. Ce travail a été fait avec discrétion. Cependant si dom Biron a le droit de considérer Etheria comme l'auteur de la *Peregrinatio Syluiae* (t. I, p. 151), il n'aurait pas fallu substituer ce nom, sans plus de formalité, à celui de Sylvie dans le texte de Bäumer (t. II, p. 429 par exemple).

L'ouvrage de dom Bäumer est une contribution très importante à l'histoire. Comme il le dit lui-même (p. xi), « les mouvements sociaux, les événements du moyen-âge ne peuvent entièrement s'expliquer si l'on ne considère pas les tendances liturgiques contemporaines. » Même en des temps plus voisins de nous, l'histoire du bréviaire ouvre des jours sur l'histoire des idées; il suffit de rappeler les longues luttes livrées autour de l'office de Grégoire VII (t. II, p. 303 suiv.), ou les tentatives de réforme proposées, au xvii^e et au xviii^e siècle, pour supprimer tout ce qui choquait les hommes « éclairés » du temps : n'est-il pas instructif de voir ce mouvement rationaliste commencer dès 1670 et s'affirmer dans le bréviaire de Paris de 1680 ?

Dom Bäumer, mort le 12 août 1894, avait commencé par être le disciple de dom Guéranger. Il s'était lentement dégagé de cette influence au contact des documents. Il avait eu aussi à se défendre contre les préjugés semblables, soutenus par l'érudition néfaste de Probst. Dans son histoire, on le voit encore faire des efforts désespérés pour donner au pape Damase un rôle sur lequel les renseignements font défaut (t. I, p. 199 suiv.). Il cite telle tirade malheureuse de dom

---

1. Le ms. de Saint-Maximin de Trèves d'où Martène et Durand ont tiré Wigbodus, après avoir passé par la bibliothèque de Goerres, est aujourd'hui à Paris, B. N., nouv. acq. lat. 762 (X^e s.); Omont, *Notices et extraits des ms.*, t. xxxviii, p. 358.

Guéranger (t. II, p. 329). Mais l'érudition et la loyauté de son esprit le préservent de toute arrière-pensée tendancieuse. Dom Bäumer était fort au courant de l'histoire et de la littérature ecclésiastiques. Ces connaissances l'ont aidé à remettre l'œuvre liturgique dans son milieu, et cette intelligence des temps, de même qu'elle l'éclairait dans des recherches où les érudits risquent de s'empêtrer, l'amenait à un jugement plus sain et plus calme du passé. Il a donné un rare exemple de droiture scientifique.

Son œuvre devra être placée à côté des *Origines du culte chrétien* de M. Duchesne. Elle a quelques parties communes, les chapitres sur le calendrier, les fêtes, les débuts de l'office. M. Duchesne a mieux montré comment l'office, prière privée des ascètes et des fidèles zélés, est devenue la prière du clergé. Mais dom Bäumer recherche plus minutieusement les premiers essais de sanctification des heures par la prière chrétienne. Il est naturellement plus détaillé, plus complet, et M. Duchesne abandonne de très bonne heure l'office, même avant le temps où l'on cherche à le régler. La méthode des deux auteurs est aussi différente. M. Duchesne ne se préoccupe pas de bibliographie et, dans un précis qui vise à la brièveté, il se borne à rapporter les textes et les documents, sans parler des historiens qui l'ont précédé. Dom Bäumer est un érudit aussi attentif à signaler les travaux utiles de ses devanciers qu'à interroger les documents. Grâce à ce scrupule, son livre est un répertoire qui marque une pause et clôt une période. Pour toutes ces raisons, la traduction de dom Biron est la bienvenue.

Paul LEJAY.

J. LOSERTH, **Geschichte des spaeteren Mittelalters,** von 1197 bis 1492. Munich-Berlin, 1903; 720 p. gr. in-8°.

Un gros livre, tout plein de faits exacts, de dates vérifiées, de renseignements bibliographiques Bien qu'il soit destiné aux étudiants, il paraît devoir intéresser aussi un public plus large. L'exposition est claire, en phrases très courtes. Cependant ce n'est pas du tout l' « Histoire » qu'annonce le titre.

Pourquoi fixer une période du « bas-moyen-âge » entre ces deux dates de 1197, année où mourut le prédécesseur d'Innocent III, et 1492, année où fut découverte l'Amérique? Quels seraient les motifs pour faire cette séparation? Innocent III a représenté un courant qui s'était déjà manifesté d'une manière brillante bien avant lui et ce courant appartient à l'histoire politique. A la découverte de l'Amérique aboutit tout un mouvement d'ordre économique et on peut dire que l'humanité se trouvait en pleine histoire moderne, lorsque partirent vers l'inconnu les galiotes du chercheur de « mondes nouveaux ».

Mal délimité dès le commencement, cet immense sujet est mal divisé dans la suite. L'auteur n'a pas de vues générales et se borne à

des explications particulières très peu nouvelles ou bien timides. Est-ce bien embrasser l'histoire entière de la civilisation quand on passe d'« Innocent III » à « Frédéric II », à « Louis IX », à « Rodolphe de Habsbourg » et ainsi de suite ? Ce sont des rubriques que n'importe qui peut inscrire, qui n'éclairent rien et ne groupent nullement d'une manière tant soit peu philosophique, disons plutôt scientifique, le chaos, effrayant sans cela, des faits qu'on peut connaître. Les deux grandes divisions qu'il y a encore sont erronées : il n'y a pas eu de 1198 à 1378 (voyez-vous bien : 1378) une « période de la suprématie papale », ni après 1378 une autre qui pourrait être nommée uniquement « période des grands Conciles et de l'humanisme », sans tenir compte du grand travail d'organisation, du procès économique si important qui s'accomplissent alors.

Après cela, on s'imagine, sans que je le dise, que M. H. fait des subdivisions et ensuite des chapitres étiquetés avec les noms des différents pays et y range méthodiquement ses événements. Tout le monde fait cela et son ouvrage n'est supérieur à tant d'autres que par une information plus récente et par conséquent mieux établie. Ce n'est pas cependant de l'histoire et pas davantage une « histoire universelle ». Pour cela il aurait fallu poursuivre le développement de l'humanité, en trouver les attaches et en établir, autant que c'est possible au moins, les causes.

Il y a des renvois dans ce livre ; ci et là *quelques* renvois. Or il ne doit y avoir que des ouvrages renvoyant toujours aux sources et d'autres qui n'y renvoient jamais. La bibliographie est riche, mais il y a nécessairement bon nombre de livres que l'auteur n'a pas vus et qui pouvaient manquer et d'autres qui devaient s'y trouver et que M. H. aurait dû même consulter.

N. Jorga.

Henri Vignaud, **Études critiques sur la Vie de Colomb avant ses découvertes** (Paris, Welter, 1905, xvi + 543 p.).

M. V. est comme ces juges qui recherchent dans les origines de l'accusé les causes du crime. Le crime de Colomb — M. V. s'est efforcé de le démontrer déjà — (*Rev. Crit.*, 1903 LV, p. 14, 1904 LVI, p. 77) c'est sa prétention d'avoir découvert un nouveau monde en vertu d'une conception scientifique. Or le grand dessein n'est qu'une imposture, et Colomb a travaillé sciemment à la consacrer en créant lui-même sa propre légende, mystifiant et ses contemporains et la postérité. M. V. a entrepris de détruire la légende colombienne en remontant aux débuts, en fouillant le passé de l'homme ; et pour qui aura lu les six « études » réunies dans ce volume, la condamnation est motivée. C'est que M. V. ne condamne que sur preuves et sur pièces, après une minutieuse critique du dossier. Les *Historie* de Fernand Colomb

et l'*Historia* de Las Casas ont accrédité des erreurs et des faux que Colomb lui-même a dictés; mais les documents de source non colombienne et surtout ceux tirés des archives notariales italiennes permettent de rectifier les petits et gros mensonges répandus habilement sur la personne, la famille, les premières entreprises de Colomb.

M. V. fixe la date de la naissance de Colomb, sur laquelle les données sont diverses : c'est l'année 1451 ; pour l'établir, après Davey et La Rosa, M. V. interprète la formule d'un acte notarié de 1470, *major annis decemnovem :* « majeur de 19 ans veut dire âgé de 19 ans révolus » (p. 261); le commentaire et la conclusion pourront encore prêter à la controverse, en dépit d'une dissertation sur les statuts de Gênes relatifs à la majorité légale.

La famille de Colomb était humble, nullement alliée aux Colombo de Plaisance ou à ceux de Cuccaro : elle n'avait point compté d'amiraux — et à ce propos M. V. écrit un curieux chapitre sur les deux cousins auxquels Colomb s'est dit apparenté, contribution précieuse à l'histoire maritime du xv^e siècle.

Colomb reçut l'instruction d'un apprenti tisserand; il n'étudia pas la nautique, comme il s'en est vanté; il n'a point navigué jusqu'aux parages de Thulé, etc.

Les résultats de l'enquête de M. V. semblent négatifs à première vue; en réalité, ils sont accablants par là même. Peut-être seront-ils discutés encore sur quelques points particuliers. Mais on ne contestera pas que M. V. ait rendu un signalé service en reprenant à pied d'œuvre la tradition colombienne, en coordonnant les sources sur chaque question, en préparant les éléments d'un arrêt définitif de l'histoire sur le « grand projet » disons, en idiome américain, le grand *bluff*. Tout de même, Colomb a découvert l'Amérique.

B. A.

William Irvine. **The Army of the Indian Moghuls :** its organization and administration. London, Luzac and C°, 1903, 324 pp. Prix : 8 sh., 6.

M. William Irvine, qui a longtemps appartenu au service civil du Bengale, a voué ses loisirs à l'étude des Mogols. Il se propose d'écrire une histoire complète de la dynastie; son livre sur l'armée des Mogols n'en est qu'une section détachée. M. Paul Horn a déjà traité une partie du sujet dans un excellent travail, publié en 1894 (*Das Heer- und Kriegswesen der Gross-Moghuls*); mais il n'a guère dépassé dans ses recherches l'avènement d'Aurangzeb. M. Irvine reprend où s'est arrêté M. Horn; il mène son étude jusqu'au début du xix^e siècle. Les chapitres, clairement distribués, passent en revue le recrutement, la solde, les honneurs, l'entrée au service, le cavalier et le cheval, l'équipement, l'artillerie, les auxiliaires, les éléphants, la manœuvre, l'ar-

mée en campagne, la bataille, les fortifications, les sièges. L'ouvrage n'est pas fait pour intéresser seulement un groupe étroit de spécialistes; l'Inde du XVIII^e siècle se rattache comme une annexe nécessaire à l'histoire politique de l'Europe; c'est dans l'Inde que la France et l'Angleterre se disputent la suprématie, et l'empire des Mogols paie les premiers frais de cette rivalité. L'Occident qui avait cru sur la foi des voyageurs et des missionnaires à la puissance formidable des Mogols constate avec surprise la fragilité du colosse et ne le ménage que pour recueillir plus sûrement sa succession. Le XIX^e siècle a vu le même phénomène se reproduire avec la Chine. L'ouvrage sera donc consulté, avec sécurité et avec profit, par les historiens de l'Europe; ils n'y trouveront pas seulement l'explication documentée des termes et des choses militaires; ils s'y rendront compte de ce que représente dans la réalité la puissance guerrière d'un grand empire asiatique. Les indianistes n'auront pas moins de profit à tirer de cette lecture; l'armée des Mogols, à part un petit nombre de traits, reproduit dans ses grandes lignes la vieille organisation militaire de l'Inde, comme elle apparaît dès l'époque d'Alexandre; Açoka, Samudra Gupta, Har*s*a ont commandé tour à tour des armées qui ne différaient pas profondément des armées d'Akbar et d'Aurangzeb. Parvenu au terme de son exposé, substantiel et impartial, M. I. se demande quelles causes ont annulé des forces si énormes, où la valeur personnelle n'était pas rare; il signale spécialement l'indiscipline, le manque de cohésion, les habitudes de débauche, l'inactivité, les vices du commissariat, l'encombrement du train. M. I. ne s'est pas contenté de dépouiller consciencieusement les textes imprimés, européens ou asiatiques; il a consulté un grand nombre d'ouvrages inédits qu'il a souvent eu, par surcroît, le mérite de trouver lui-même dans l'Inde.

Sylvain Lévi.

N. B. — Je ne chercherai pas une querelle puérile à M. Irvine pour la graphie parfois défectueuse des mots sanscrits qu'il cite en dévanagari, p. exemple p. 83 *shanku* (dév. shanka), *shakti* (dév. shatti), p. 97, note, *kath* (dév. jha*t*h).

Scandinavia, a political history of Denmark, Norway and Sweden from 1513 to 1900, by R. Nisbet Pain. Cambridge, University Press, 1905, VII, 448 p. in-8°, avec cartes; prix : 9 fr.

L'ouvrage de M. Nisbet Pain fait partie de la *Cambridge historical series* dirigée par M. G. W. Prothero, qui veut fournir aux étudiants et au grand public un ensemble de manuels destinés à les orienter dans le vaste domaine de l'histoire universelle. M. Bain, qui a publié déjà deux volumes sur Gustave III en 1894 et sur Charles XII en 1895, connaît évidemment fort bien l'histoire scandinave et, dans

l'ensemble, son livre est bien fait; mais soit que ses convictions politiques conservatrices le dominent [1], soit que son angle visuel lui fasse voir les hommes et les choses sous un aspect tout particulier, on constate, en le lisant, que bon nombre de ses jugements vont à l'encontre des données traditionnelles les mieux établies. Tel son panégyrique de Christiern II de Danemark, représenté comme un « homme de génie », « une des plus importantes figures de l'histoire scandinave » (p. 32); tel encore son éloge de Gustave III, « un des plus grands souverains du XVIIIe siècle » (p. 380). Schumacher, le comte de Griffenfeld, est aussi un « génie » (p. 289). Tout le monde à peu près admet aujourd'hui que Jean III Wasa fut un cryptocatholique; M. P. le nie (p. 131); tout le monde à peu près est au clair sur l'assassinat de Monaldeschi, ordonné par la reine Christine; M. P. déclare que c'est « un crime mystérieux encore inexpliqué ». L'histoire de la reine Mathilde de Danemark et de Struensée est racontée d'après leurs pires ennemis, et l'on pourrait croire vraiment que la camarilla nobiliaire qui fit tomber la tête du ministre, était composée de patriotes intègres et vertueux (p. 405-410). Il faut être aussi singulièrement préoccupé pour venir nous parler de la politique « libérale et généreuse » de l'Angleterre à l'égard du Danemark, au moment où Nelson s'apprête à bombarder sa capitale et à lui enlever sa flotte (p. 413).

Un autre reproche qu'on pourrait faire à l'auteur, au point de vue de l'ordonnance de son volume, c'est que le plan qu'il a suivi l'oblige à se porter tantôt en avant, puis à se reporter de nouveau brusquement en arrière, en passant de l'un des territoires scandinaves à l'autre, troublant quelque peu le lecteur par ces changements subits. Il me semble qu'on aurait pu établir, au moyen de chapitres plus courts, c'est-à-dire embrassant des périodes chronologiques moins étendues, un récit plus homogène. L'histoire des deux royaumes du nord est en définitive depuis le XVIe siècle jusqu'au XVIIIe en contact perpétuel tantôt amical et plus souvent hostile, ce qui permettrait de la fondre dans un seul et même récit, sauf à intercaler de temps à autre, des chapitres séparés, consacrés à leur développement intérieur et à l'histoire de leur civilisation. On trouvera sans doute aussi que l'histoire du XIXe siècle, celle qui intéresse en somme le plus le gros des lecteurs, est bien sacrifiée; la seconde moitié du siècle surtout est à peine esquissée dans ses contours généraux [2].

La bibliographie de l'ouvrage (du moment qu'on voulait en mettre

---

1. Cette tendance conservatrice se trahit surtout par les éloges donnés au ministère Estrup (p. 428), par les critiques contre le storthing « rebelle » (*mutinous*) de Norvège (p. 437) et ses « *suicidal tendencies* » (p. 439), par sa désapprobation des pétitionnaires qui réclamaient en 1899 l'introduction du suffrage universel en Suède (p. 443). Que doit-il penser de ce qui se passe aujourd'hui à Christiania?

2. Toute l'histoire scandinave des dernières soixante années (1844-1904) est condensée en vingt-cinq pages!

une) me semble infiniment trop étriquée. En dehors des historiens scandinaves, peu complets eux-mêmes [1], on n'y rencontre que quelques travaux en langue anglaise. On y chercherait en vain des travaux aussi connus que le *Gustav Adolf* de M. Droysen, que les publications d'Auguste Geffroy sur Gustave III, les *Souvenirs* de Suremain, etc. Les quatre auteurs allemands ont été choisis comme au hasard et l'on rencontre *un seul* ouvrage écrit en français ; encore l'est-il par un suédois [2].

R.

Aus Chamissos Frühzeit, ungedruckte Briefe nebst Studien, von Ludwig Geiger. Berlin, Paetel. 1905. In-8°, vi et 278 p., 4 marks.

M Geiger, le directeur du *Gœthe Jahrbuch* que l'abondance des matières nous a obligé d'analyser sur la couverture (cf. n° 40), fait paraître dans ce volume des lettres et des études relatives à la jeunesse de Chamisso. Il a tiré d'archives particulières et surtout des manuscrits de la bibliothèque royale de Berlin nombre de matériaux importants sur l'amour de Chamisso pour Cérès Duvernay, sur sa liaison avec Helmina de Chézy, sur ses rapports avec Mme de Staël. On lui saura gré de son chapitre très complet sur le curieux roman qui s'intitule *die Versuche und Hindernisse Karls :* il ne se borne pas à le résumer et à reproduire les cinq à six pages de Chamisso ; il fait la part de chaque auteur et soulève le masque des personnages. Peut être aurait-il mieux fait — au lieu de publier les lettres et, à leur suite, un commentaire — de composer un récit continu qui n'aurait pas été chargé de citations, et de rejeter en appendice tout l'inédit, accompagné de notes au bas des pages. Peut-être ne devait-il pas tellement insister sur Schleiermacher, l'homme qui « foula Chamisso aux pieds » ; cet homme est évidemment Schleiermacher, et non Gœthe, le fils de Chamisso en a témoigné (Farchi, *Chamisso*, 1877, p. 140). Il ne devait pas, en tout cas, donner comme inédits (p. 244-247) certains fragments de lettres qu'on trouve déjà dans Farchi (p. 143-145). Quoi qu'il en soit, le livre est indispensable à qui voudra connaître

---

1. Ainsi l'on ne trouve pas dans cette bibliographie des ouvrages aussi connus que les grandes histoires presque contemporaines de Chemnitz et Pufendorf sur la guerre de Trente Ans, la grande collection de la *Correspondance d'Oxenstjerna*, publiée à Stockholm depuis 1888, la *Sveriges Historia under Gustaf II Adolphs regering* de Cronholm, le *Niedersaeschsisch-Daenischer Krieg* de J. Opel, les trois volumes de documents de G. Irmer sur les négociations de la Suède avec Wallenstein, etc. etc.

2. J'ai noté encore, p. 181, l'assertion que la Russie aurait eu dès 1617 *trente millions* d'habitants ; elle me paraît fort hasardée. — P. 198. L'électeur régnant de Saxe, en 1631, s'appelait Jean-George Ier, et non pas George-Frédéric.

Chamisso, ce « poète favori de la nation allemande » à l'époque où il a vécu. Il faut féliciter M. Geiger de cette nouvelle glane [1].

A. C.

L. Dhaleine. **N. Hawthorne, sa vie et son œuvre,** Paris, Hachette, 1905. In-8, 510 pp.

Hawthorne est peut-être l'auteur américain en qui se remarquent le plus facilement les qualités et les défauts de la race. L'histoire de sa famille se confond presque avec l'histoire de la Nouvelle-Angleterre. Le romancier lui-même passa la plus grande partie de sa vie à Salem ou à Concord, petites villes de provinces, pleines des souvenirs de l'âge héroïque où les colons puritains luttaient contre les Indiens et domptaient la nature rebelle. Il ne visita l'Europe qu'à cinquante ans et eut alors des étonnements qui font sourire. Nul n'était donc plus apte à évoquer les austères et énergiques figures de ces vieux puritains où l'on reconnaît aujourd'hui les véritables fondateurs de la République américaine. Il faut avouer néanmoins que Hawthorne leur eut paru dégénéré. A vivre au temps des Longfellow, des Lowell et des Holmes, il a perdu en force ce qu'il a gagné en finesse. Chez lui, l'art a supplanté le dogme. Des idées nouvelles, qui eussent été odieuses aux pèlerins de la Mayflower, le préoccupent outre mesure : il est romantique et transcendental, à un moment même il devient fouriériste et se fait admettre au phalanstère de Brook Farm; enfin, il écrit des nouvelles et des romans, et la passion qu'il a pour ces travaux frivoles lui doit sans doute être imputée à péché. Heureusement, diraient ses ancêtres, il ne s'est pas entièrement affranchi de l'esprit puritain. Celui-ci reparaît sous une forme littéraire : Hawthorne est obsédé, à l'égal des calvinistes les plus convaincus, de l'idée du péché et du problème du mal. Tous ses romans sont imprégnés du vieil esprit atavique. Aussi peut-on leur reprocher une certaine uniformité. Leur auteur dont l'expérience ne dépassait guère les rues et le port de Salem, ne pouvait être que le peintre d'une vie locale. Avec cela il a conservé les préjugés de sa secte : tout un côté de la nature humaine lui échappe. Malgré ces imperfections, il est intéressant parce qu'il a des éclairs de génie. La petite vie mesquine, étroite et intolérante des puritains, il a su la peindre avec une puissance extraordinaire. Une atmosphère étrange et fantastique qui nous transporte très loin de Concord et de Salem, prête à ses personnages un éclat qu'ils n'avaient

1. P. 267 l'allusion « Alexandre à jeun » est facilement explicable; il fallait seulement dire Philippe au lieu d'Alexandre : « j'en appelle à Philippe à jeun », disait une femme que Philippe avait condamnée au sortir d'un festin; p. 272 « ai-je rien écrit qui vous déplût », *rien* a là le sens de *chvas*.

pas dans la réalité. Chacun de ses romans est un fragment d'Iliade américaine, à laquelle il ne manque pas même le merveilleux. Chacun de ses contes est un Téniers, éclairé comme un Rembrandt. Tel est le romancier et telles sont les œuvres que M. Dhaleine a étudiées avec conscience et dans le plus grand détail. On ne peut reprocher à son livre que d'être parfois touffu. Son étude est accompagnée de nombreuses citations traduites avec élégance. Il est regrettable que M. D. n'ait pas jugé à propos d'ajouter à sa thèse une bibliographie et un index.

Ch. Bastide.

E. Ritter, **Les Quatre Dictionnaires français.** Genève, H. Kündig, 1905 ; un vol. in-8° de 243 pages.

Les quatre dictionnaires dont M. Ritter nous entretient ici sont le Dictionnaire de l'Académie, celui de Littré, le Dictionnaire Général de MM. Hatzfeld-Darmesteter-Thomas, et enfin le grand répertoire qu'a dressé Godefroy pour la langue du moyen âge. Dans une sorte de causerie préliminaire (extraite du *Bulletin de l'Institut genevois*, tome XXXVI), il raconte comment ces œuvres ont été entreprises et menées à bonne fin, il insiste sur leurs mérites respectifs, et aussi sur leurs défauts. A vrai dire, il n'y est guère question qu'en passant de l'ouvrage de Godefroy ; quant aux dictionnaires de la langue moderne, il est tout naturel que, profitant des tâtonnements de l'Académie et des écoles de Littré, Hatzfeld et ses collaborateurs soient arrivés à donner en général des définitions plus exactes et des classements plus judicieux. Cette dernière œuvre, quoique susceptible assurément d'être encore améliorée, représente donc à juste titre pour M. R. l'état actuel de la science. Chemin faisant il a donné des détails intéressants, piquants même parfois, sur la confection du Dictionnaire académique et de ses diverses éditions. Mais tout cela n'est à vrai dire qu'une introduction : ce qui constitue le fond solide de cet opuscule, ce sont les deux cents pages intitulées *Remarques lexicographiques.* « A côté des remarques proprement dites, comme le dit l'auteur, on trouvera dans ce recueil de simples citations : ce sont des phrases qui ont paru utiles à noter pour l'histoire de l'emploi d'un mot, ou à cause de quelque nuance de sens. » L'ensemble de ce travail porte sur sept ou huit cents termes, avec des exemples presque toujours tirés des auteurs du xvii^e ou du xviii^e siècle : il est fort intéressant, mais on comprendra qu'il ne soit pas facile d'en donner une idée dans un compte rendu. Procédant comme l'a déjà fait M. Delboulle pour l'ancienne langue, M. R. est arrivé à reculer plus ou moins dans le passé l'apparition de certains mots, par rapport à la date qu'indique

le Dictionnaire général : sa contribution en ce sens est appréciable (voir notamment les mots *anastrophe*, *anglomane*, *anthologie*, *aréopage*, *autochtone*, *bengali*, *brunâtre*, *circonstanciel*, *cortège*, *dilettante*, *fadasse*, *gaz*, *glacier*, *humour*, *individualiser*, *marivaudage*, *perfectibilité*, etc.). Toutefois quelques-unes de ses remarques pourraient à leur tour susciter certaines observations. Et il est vrai par exemple que *voilette* apparaît déjà chez des poètes du XVI^e siècle, mais il y a un sens très différent de celui qu'on lui a donné depuis. Je doute fort qu'il y ait une relation de cas sujet à cas régime entre *pleutre* et *poltron*, ce dernier mot venant directement de l'italien. A propos de *rouiller les yeux*, était-il utile de donner une citation de Voiture, déjà faite par Littré ? L'expression est assez fréquente dans l'Astrée : c'est ce qui fait qu'elle a encore vécu au XVII^e siècle, et qu'on la trouve chez Voiture, Quinault, Saint-Simon. Quoi qu'il en soit, l'opuscule de M. Ritter sera consulté avec profit par tous ceux qu'intéresse l'histoire de la langue française, il renferme des matériaux de choix, et deviendra indispensable aux lexicographes de l'avenir.

E. BOURCIEZ.

Souvenirs sur Maupassant, sa dernière maladie, sa mort, par M. Albert LUMBROSO, Rome, Bocca, 1905, in-8, 708 p. 12 fr.

On lit ce livre — d'ailleurs superbement exécuté et accompagné de portraits, d'autographes et d'instantanés — avec un intérêt qui ne se lasse pas de la première page à la dernière. C'est une suite d'essais et d'articles, tant de M. Lumbroso que d'autres, sur Maupassant. Des détails inédits et saisissants sur la maladie et la mort du romancier; une précieuse bibliographie de ses œuvres; des études sur ses rapports avec Flaubert, son paternel ami et son maître (non son oncle), avec Taine, avec Aurélien Scholl, avec M. Rod et avec la *Revue des Deux Mondes*, sur l'origine de ses contes, notamment de *Boule de Suif*, sur son voyage en Italie, sa tentative de suicide et sa tombe au cimetière Montparnasse; une amusante démonstration des plagiats de Gabriel d'Annunzio qui, sans doute, a de profondes ressemblances de tempérament avec Maupassant, mais qui lui a fait de fréquents et incontestables emprunts; toute une série de témoignages et de jugements réunis sous le titre de *Notes sur Maupassant;* tout un dossier de lettres achetées dans une vente d'autographes et concernant les relations de l'écrivain avec son éditeur Havard et son homme d'affaires Jacob, telle est la part de M. Lumbroso. Il reproduit, en outre, divers morceaux des critiques contemporains et nombre de souvenirs qu'il a recueillis de la bouche d'autrui : notes sur la mère de Maupassant; lettre d'un camarade de jeunesse, M. Robert Pinchon, sur le théâtre de Maupassant; appréciations des Goncourt, de

Fouquier, de MM. Ad. Brisson, Maynial et Pellissier. Il réimprime quelques articles de Maupassant qui n'ont pas reparu dans la collection de ses œuvres. Il raconte l'inauguration du monument de Rouen (et l'on sait qu'Hérédia, qui par sa mère, était d'origine normande, fit alors un discours au nom de la ville de Rouen, et qu'à ses côtés était Albert Sorel, ce Normand de Honfleur, rappelant, dit un témoin, le type des Wikings par sa taille, par sa carrure, par la couleur de ses yeux qui lui donnent un air de famille avec Flaubert et Maupassant). Le volume de M. Lumbroso sera donc lu volontiers de tous ceux qui goûtent le style si net et si transparent de Maupassant et son talent si vigoureux, si franc et si français. Après avoir lu tant de témoignages divers sur la vie, le caractère et le génie de Maupassant, on comprend mieux encore tout ce que son art a de parfait, et on comprend aussi quelle âme inquiète et tourmentée se cachait sous cette belle sobriété, sous cet air de bonne humeur et d'équilibre, sous cette forte et classique apparence.

A. C.

Souvenirs d'un Slavophile, par Louis Leger, membre de l'Institut, Paris, Hachette. In-8°.

Les *Souvenirs d'un Slavophile* sont très intéressants, souvent très amusants, contés avec humour et avec verve. M. Leger retrace d'abord les circonstances qui l'amenèrent à étudier les langues slaves, et, à cette occasion, il nous présente les deux cousins Chodzko, Léonard et Alexandre, ainsi que le poète tchèque Fricz. Puis il nous raconte son voyage en Bohême et chez les Slaves méridionaux, son séjour à Diakovo chez l'évêque Strossmayer, ses missions en Russie, ses relations avec les principaux professeurs et littérateurs russes, notamment avec Pogodine et Pisemsky, avec Lamansky et Sreznevsky — qui le débaptisa et lui donna le nom russe de Pavel Pavlovitch — le rôle qu'il joua aux fêtes de Pouchkine, ses rapports avec Tourguenev au cœur si noble, au talent si exquis. Enfin, il nous décrit Moscou, Pétersbourg, les charmes du paysage russe, et il croque au passage quelques types d'excentriques et de détraqués, d'escrocs et d'aventuriers de la race slave. A la suite de ces attrayants *Souvenirs*, M. Leger a mis quatre études instructives : sur le poète mystique et symbolique Krasinski et son ami l'Anglais Henri Reeve, sur la Société des sciences de Varsovie, sur un poème tchèque consacré à la bataille de Crécy, sur la vie monastique dans l'ancienne Russie.

A. C.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

② REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — **9 décembre.** — **1905**

W. M. Flinders Petrie, **a History of Egypt from the XIXth to the XXXth Dynastie,** with numerous Illustrations, 1905, Methuen and Co, Londres, xx-406.

Plusieurs années se sont écoulées depuis que M. Petrie a publié les premières parties de son *Histoire* : comme il le dit lui-même dans son *Introduction*, la faute en est à la quantité de documents nouveaux que les fouilles des années dernières lui ont apportés. Il lui a fallu mettre au net et livrer au public les textes des dynasties thinites, avant de songer aux Pharaons plus connus des dynasties thébaines, bubastites et saites.

De même que les précédents, ce volume n'a pas la prétention de présenter un récit mis au point pour le public. C'est un recueil de matériaux sur chaque règne, où les lecteurs s'informeront et desquels ils tireront, s'il leur plaît, des conclusions opposées à celles de l'auteur. La bibliographie s'y montre très riche et elle est à jour jusqu'au moment de l'impression de l'ouvrage. Ce procédé a un inconvénient : il maintient trop les documents sur le même plan et il leur attribue à tous une valeur presque égale. Un scarabée ou un chaton de bague y a, ou peu s'en faut, la même importance qu'une inscription, ce qui n'est pas toujours le cas. Il faut donc que le lecteur, tout en cheminant le long des pages, y fasse la critique des preuves à mesure qu'il avance, ce qu'on lui épargne d'ordinaire. L'avantage pour lui, c'est que l'accumulation de tant de menues données lui évite de feuilleter nombre de livres ou de brochures qu'il serait bien embarrassé parfois de se procurer. Wiedemann avait déjà procédé de même

dans son *Ægyptische Geschichte* avec une maîtrise qui défiait toute compdraison, mais son livre a plus de quinze ans et quinze ans sont un long espace de temps en égyptologie. Le volume de Petrie rendra maintenant les services que celui de Wiedemann avait rendus, jusqu'au moment où, la découverte progressant, il sera devenu incomplet à son tour. Et telle est la perversité des choses qu'il l'est dès son apparition. Il n'a pas pu profiter de l'immense quantité de monuments qui sont sortis de la *favissa* de Karnak et qui remplissent le Musée du Caire. Ce qu'il contient sur les Ramessides et sur les Tanites, mais surtout sur les Bubastites et sur les Saites, devra être élargi et corrigé, aussitôt que M. Legrain nous aura livré la portion du *Catalogue général* où il est question de ces monuments nouveaux : j'espère que ce sera vers le milieu de l'an prochain.

M. Petrie a repris au sujet des *peuples de la Mer* de Ménephtah une vieille théorie d'Halévy et il les place tous dans l'Afrique, en Algérie et en Tunisie. De même il a pour les alliés des Khâti des assimilations qui souvent n'ont qu'une assonance lointaine à celle des noms enregistrés dans les inscriptions égyptiennes. Il n'est pas loin de penser que tous les Ramsès depuis et inclus Ramsès IV jusqu'à Ramsès X sont les fils de Ramsès III. Il a dans les chiffres et dans les combinaisons de Manéthon une confiance solide. Quelques-uns des rois qu'il introduit dans la liste d'après des légendes inscrites sur de menus objets sont au moins contestables. Il y a dans tous les livres que nous composons sur l'histoire d'Égypte des points douteux; le livre de M. Petrie n'en contient pas plus que les autres, mais il a l'avantage d'être le plus récent et, par conséquent, de renfermer le plus de matériaux peu connus ou inédits. Il faut donc le lire, et surtout le consulter avec soin : on y trouvera grand profit maintenant.

G. Maspero.

G. C. Pier a **New Historical Stela of the Intef,** et J. H. Breasted, *New Light on the History of the Eleventh Dynasty* (reprinted from *the American Journal of Semitic Languages and Literature*, vol. xxi, p. 159-166), 1905, Chicago, University Press, 8 p.

La brochure est courte, mais elle est importante M. Pier y publie une inscription du temps des Antouf qu'il a copiée à Thèbes en 1903, et qui a disparu depuis lors. M. Breasted se sert des éléments que cette inscription lui fournit pour rectifier la série des rois qui composèrent la xi^e dynastie.

Il part de cette assomption que le *Papyrus de Turin* attribue sept princes à la xi^e dynastie et il range comme il suit sept princes de cette époque, aux noms desquels je laisse l'orthographe qu'il leur prête :

Horus W'ḥ-'n*h*-'Intf I

Horus N*h*t-nb-tp-nfr-'Intf II.

Nb-ḥtp-Mentuhotep I.
Vassal 'Intf III (bas-relief de Shatt-er-rizal).
Nb-*h*rw-R'-Mentuḥotep II.
S'n*h*-k'R' Mentuḥotep III.
Nb-t'wy-R'Mentuḥotep IV.

Le second de la série est le fils du premier, et il nous était inconnu jusqu'à présent. Quelques mois plus tôt, M. Breasted avait composé une liste de cette même dynastie pour l'*Ægyptische Chronologie* d'Edouard Meyer, dont j'ai rendu compte dans cette *Revue*, et naturellement cet Antouf n'y figurait pas. La série consistait alors des personnages suivants :

Le nomarque 'Intef I
Horus W'ḥ-n*h* 'Intf II
Nb-ḥtp Mentuhotep I
Le roi vassal 'Intf III
Nb-ḥrw-R' Mentuhotep II
S'n*h*-k'-R' Mentuhotep III
Nb-twy-R' Mentuhotep IV

Le nouvel Antouf a dû être intercalé entre Mentuhotpou Ier et Antouf Ouahônoukhou, qui d'Antouf II est passé Antouf Ier, le nomarque Antouf a été déclassé et il ne se rencontre plus nulle part. M. Breasted ne se préoccupe pas beaucoup de ce changement, qu'il considère comme insignifiant, mais il s'inquièterait certainement si un autre roi venait à sortir de terre qu'il faudrait intercaler dans sa combinaison. Or, c'est ce qui semble se produire en ce moment. Les débris d'une stèle de rédaction très semblable, que j'ai achetée il y a deux ans pour le Musée du Caire, racontent qu'un certain individu avait servi le roi Hor Ouahônoukhou Antouf, qui est mentionné dans la stèle de M. Pier, puis qu'ensuite, quand son souverain « eut passé vers son horizon, au lieu où sont les dieux, il servit son fils l'Horus Saônoukhou [taoui ?] ». L'inscription est mutilée et peut-être les portions détruites contenaient-elles une mention du nouvel Antouf. Nous ne savons pas non plus quel était le nom propre du roi dont nous avons ici le nom d'Horus mutilé, mais ce nom d'Horus ne saurait être confondu avec celui de l'Antouf nouveau. Il y a là probablement un remaniement à opèrer.

On voit combien il nous reste encore à apprendre pour savoir de qui se composait cette xie dynastie : j'ai préféré, pour mon compte, laisser la question dans le doute. Nous avons été forcés tout récemment d'opérer quelques travaux dans la nécropole de Drah abou'l Neggah et nous y avons découvert des tombeaux dont l'étude nous apportera peut-être des renseignemente inédits. Il convient d'attendre que la pioche ait achevé son œuvre. Un dernier mot pourtant. Le roi Antouf possédait le Sud de l'Égypte de Thinis au Nord jusqu'à une localité dont M. Breasted n'a pas pu reconnaître le nom. Le signe

qui l'écrit est en effet de lecture incertaine, mais le nom lui-même a été découvert sur un fragment de bas-relief qui provient de Gébèléin. Daressy, qui l'a publié, le lit avec doute *Zosou* et il y voit un nom de Gébèléin, ce que rend probable la mention de la déesse Hathor comme déesse de la localité [1]. J'ai été tenté de le lire Masanou et de le reporter sur Edfou, mais l'identification de Daressy est plus probable, données les circonstances de la trouvaille. Le royaume de Thèbes se serait donc étendu de Gébèléin jusque vers Sohag : les principautés méridionales d'Esneh, d'el-Kab et d'Éléphantine auraient été encore indépendantes de ces premiers Pharaons Thébains.

G. Maspero.

Œuvres complètes de Flavius Josèphe, traduites en français sous la direction de Théodore Reinach. Tome Ier, **Antiquités judaïques,** livres I-V, traduction de Julien Weil ; tome III, **Antiquités judaïques,** livres XI-XV, traduction de Joseph Chamonard ; tome VII, 1er fascicule, **De l'ancienneté du peuple juif** (*Contre Apion*), traduction de Léon Blum. Publications de la société des études juives. Paris, Leroux, 1900, 1904 et 1902 ; VIII-369, 367 et 116 pp. in-8°. Prix : 7 fr. 50, 7 fr. 50 et 3 fr. 50.

Excellente entreprise fort bien exécutée. Il n'est pas rare de trouver encore dans des fonds de librairie, ou même à la campagne, chez des paysans quelques volumes de la traduction d'Arnauld d'Andilly. Comme le rappelle fort justement M. Théodore Reinach dans son avant-propos, Josèphe était autrefois une lecture très ordinaire dans les plus humbles milieux. Les deux traductions les plus répandues, celles d'Arnauld (1669-1669, souvent réimprimée) et de Gillet (1756-1757), n'offraient cependant qu'un décalque assez libre. Je doute que la nouvelle traduction ait jamais un succès aussi populaire. Le prix, le format, la concurrence du journalisme et la désaccoutumance des lectures solides nuiront au Josèphe du xxe siècle. Mais M. Th. R. paraît borner ses désirs à le voir « redevenir un ouvrage de fond, ayant sa place marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses », et ce vœu mérite d'être réalisé.

La traduction est assez proche du texte, claire et lisible. Les traducteurs ont suivi l'édition Niese, mais sans s'interdire de choisir telle variante qui leur convenait ou de consulter l'édition Naber. Les paragraphes, à numérotage continu, sont indiqués en manchette, ainsi que les autres divisions, plus anciennes. C'est là une attention qui ne coûte guère, et cependant dans trop de traductions, on néglige de reproduire les divisions du texte et on rend ainsi la consultation longue et rebutante. J'apprécie moins la reproduction, sous forme de tables, de l'ancienne *capitulatio*. Ces sommaires sont fort anciens et

1. G. Daressy, *Notes et Remarques*, § CCXI, dans le *Recueil de Travaux*, t. XXVI, p. 133.

peuvent remonter à une date voisine de Josèphe. Il fallait donc les traduire : leur place paraissait en tête de chaque livre. Les traducteurs ont mis, au commencement des chapitres, des sommaires nouveaux, plus détaillés et plus exacts : ce sont ces sommaires qu'en bonne bibliographie, la table des matières eût dû reproduire. Ils y eussent été fort commodes.

Des notes, dues à M. Th. R. pour les tomes III et VII, le plus souvent à M. Weil pour le tome I, redressent quelques erreurs de Josèphe, discutent le texte ou l'éclaircissent, donnent sur les faits et les personnages des renseignements sommaires. Cette annotation, si limitée qu'on la suppose, n'en était pas moins méritoire ; car Josèphe présente bien des problèmes. J'y ai trouvé une petite erreur. Dans le *Contre Apion*, I, IX, 51 (p. 11 trad.), Josèphe raconte qu'il a vendu des exemplaires de la *Guerre* à Julius Archélaüs, « au très auguste Hérode », et au roi Agrippa. Le très auguste Hérode est identifié avec Hérode de Chalcis, oncle et beau-frère d'Agrippa II. Mais Hérode de Chalcis était mort en 48 (Schuerer, *Gesch. des jüd. Volkes*, t. I, p. 724). La *Prosopographia imperii romani* conjecture que l'Hérode de Josèphe peut être un petit-fils de ce personnage, un fils d'Aristobule et de Salomé (t. II, p. 142-143). Le mieux est d'avouer que nous ne savons pas.

On nous promet un dernier volume contenant un index général et les débris des historiens judéo-grecs antérieurs à Josèphe. Pour ceux-ci, j'espère qu'on reproduira le texte. Quant à l'index, il sera le bienvenu. Si soignés que soient ceux des éditions, on peut encore faire mieux et plus complet. Nous souhaitons que l'entreprise de M. Théodore Reinach et de ses collaborateurs atteigne bientôt le moment d'y songer.

Paul Lejay.

Nouum Testamentum domini nostri Iesu Christi latine, secundum editionem sancti Hieronymi. Ad codicum manuscriptorum fidem recensuit Iohannes Wordsworth, episcopus Sarisburiensis, in operis societatem adsumto Henrico I. White. Paris II, fasc. I, **Actus apostolorum**. Oxonii, e typographeo Clarendoniano, MDCCCCV. XVI-228 pp. in-4°. Prix : 12 sh. 6.

L'entreprise de MM. Wordsworth et White était interrompue depuis quelque temps. Voici enfin le fascicule des *Actes*. Un certain nombre de manuscrits apparaissent ici pour la première fois. L'édition repose en tout sur dix-sept manuscrits de saint Jérôme et onze des anciennes versions. Les auteurs paraissent s'être émus de diverses critiques adressées à leur méthode, bien que leur gravité n'en laisse rien paraître. Ils indiquent comment les manuscrits doivent être groupés. Leur classification n'a pas pour base la parenté des textes, mais leur plus ou moins de fidélité à reproduire celui de Jérôme. On peut

distinguer cependant deux courants que représentent chacun l'*Amiatinus* et le *Fuldensis;* puis, les recensions carolingiennes, d'Alcuin et de Théodulfe; puis la vulgate médiévale, dont nous avons ici un échantillon, un manuscrit du XIIIe siècle. MM. W. et W. publient cinq préfaces. Elles sont toutes des centons de phrases prises à saint Jérôme, mais elles ne sont pas authentiques. Il paraît certain cependant qu'il a donné une recension des *Actes;* autrement, l'accord continu des manuscrits hiéronymiens contre les anciennes versions serait inexplicable. Parmi les écrivains ecclésiastiques, Bède a une importance spéciale; il a eu connaissance d'un texte préhiéronymien, probablement celui du *Laudianus* d'Oxford. MM. W. et W. citent d'ailleurs souvent les Pères, et aussi certains lectionnaires anciens (*Liber comicus*, lectionnaire de Luxeuil, *Comes* d'Albinus, etc.). Ils continuent à croire que saint Jérôme a eu entre les mains des manuscrits grecs que nous ne connaissons pas. Les notes contiennent de précieuses indications, un peu trop dissimulées : ainsi sur le génitif du complément du comparatif, construction conservée en trois endroits par Jérôme (p. 152, sur le v. 11). Mais le morceau le plus intéressant du volume est une *Capitulatio* publiée pour la première fois d'après trois manuscrits. C'est une œuvre donatiste, où l'intervention du pouvoir impérial est réprouvée, où l'on cherche à justifier la réitération du baptême, la mise des convertis au rang des catéchumènes, les excès des circoncellions. Je note aussi l'assertion suivante : *De Paulo qui, legis et prophetarum testimoniis, suadet in Dei gratia[m] quicumque crediderit permanere.*

Paul LEJAY.

A Latin grammar, by William Gardner HALE and Carl Darling BUCK. Boston et Londres, Ginn, 1903, XI-388 pp., in-18. Prix : 4 sh. 6.

Cette grammaire est à l'usage des écoles; mais elle mérite de ne point passer inaperçue dans le flot des livres scolaires. La première partie, due à M. Buck, connu par des travaux linguistiques solides, contient les notions de grammaire comparée que peut comporter l'enseignement du latin dans les classes supérieures; ou plutôt, car il ne fait pas de « comparaison », il indique les résultats essentiels de la linguistique dans l'histoire des formes. Un paragraphe particulier, de six pages, sous le titre de « Changements phonétiques » résume ce qu'il n'est pas permis d'ignorer de la phonétique latine ou même ce sans quoi les faits les plus ordinaires de la langue sont autant d'énigmes capricieuses. Cependant, sans diminuer le mérite de cette partie que complète un petit traité de la formation des mots, c'est la syntaxe qui attirera surtout l'attention. L'auteur, M. Hale, y a résumé les idées nouvelles qu'il a cherché à faire prévaloir depuis une

vingtaine d'années. Nous retrouvons sa distinction des emplois du subjonctif; ceux qu'il appelle subjonctif d'anticipation, subjonctif de certitude idéale; son explication du subjonctif après *dum*, *donec*, *quoad*, *antequam*, *priusquam*, comme un subjonctif d'anticipation; sa théorie sur la conjonction *cum* servant à caractériser une situation, etc. Ce n'est pas le lieu de revenir sur ces doctrines pour les discuter. Le livre de MM. H. et B., en les mettant au point et en les appropriant à l'enseignement, les fait mieux comprendre et permet plus aisément de distinguer ce qu'elles ont de fondé. Parmi les innovations, il faut encore signaler la disposition des matières. Les fonctions de chaque mode sont étudiées successivement dans les propositions indépendantes et dans les propositions subordonnées. On a ainsi une idée plus nette de la nature du mode. Le plan usuel laisse trop penser qu'il y a un abîme entre les deux espèces d'emplois, qu'un subjonctif dépendant, par exemple, est d'une autre nature qu'un subjonctif indépendant. Tous les exemples de la syntaxe sont tirés des auteurs, surtout de Cicéron et de César, et accompagnés de leur référence.

Paul Lejay.

J. Bastin. **Précis de phonétique et rôle de l'accent latin dans les verbes français.** 2e éd. Paris, Bouillon; Saint-Pétersbourg, M. A. Zinzerling, 1905. 1-227 p. gr. in-8°.

Ce sont deux études distinctes que M. B. a réunies en un seul volume, comme il l'avait fait en 1896 dans *le Verbe et les principaux Adverbes de la langue française*. Elles ont sans doute un certain rapport entre elles, puisque le rôle de l'accent latin dans la conjugaison française est un chapitre de la phonétique; mais elles paraissent bien avoir été composées indépendamment l'une de l'autre, et, par suite, il convient de les examiner séparément.

Je serai d'ailleurs bref sur la seconde de ces études. C'est, à proprement parler, un répertoire des verbes dits irréguliers avec énumération et explication détaillée de leurs formes primitives dûes à l'action de l'accent tonique et de leurs formes secondaires dûes à l'action de l'analogie qui s'est exercée presque complètement sur les conjugaisons vivantes, incomplètement sur les conjugaisons mortes. Ce répertoire aurait dû, à mon avis, être précédé d'un tableau général des traits communs à ces verbes, notamment pour les parfaits et participes passés forts et faibles, pour le futur et le conditionnel, etc. M. B. a bien terminé son travail par quelques pages sur le parfait défini et le conditionnel; mais elles renferment des observations détachées plutôt qu'un résumé. En complétant ces observations et en les plaçant en tête, l'auteur se serait évité des longueurs et des redites. Mais, telle qu'elle est, cette étude est consciencieuse et sera utile à consulter.

Le *Précis de Phonétique* est une œuvre de vulgarisation plutôt qu'un traité vraiment scientifique. Ce qui l'indique, à défaut d'un avertissement de l'auteur, c'est l'absence presque complète de ces explications physiologiques que l'on trouve dans les traités les plus élémentaires ; c'est aussi la disposition des matières ; on sent partout la préoccupation d'être simple, de se mettre à la portée de chacun. Après quelques chapitres de généralités, qui auraient peut-être gagné à être mieux ordonnés et moins touffus, sur les mots latins populaires, l'accent secondaire et l'accent tonique, les voyelles atones, les consonnes, les voyelles et consonnes finales, les accents grammaticaux, vient un tableau où sont indiqués sommairement, pour les voyelles latines *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, les principaux changements qui les ont atteintes dans leur passage du latin au français. Suivent des remarques abondantes et variées sur chacun de ces sons, et, après un court chapitre sur l'emploi de la lettre *y*, M. B. passe à l'étude des consonnes qu'il examine dans un ordre assez arbitraire et sur lequel il ne s'explique pas ; il termine par trois chapitres consacrés à la métathèse, l'aphérèse et la prosthèse.

Tout cela forme un ensemble nourri de faits, d'une information en général sûre et d'une lecture agréable, qui serait attachante même, si l'on n'était trop souvent dérouté par des redites et des digressions, résultat inévitable de la trame trop lâche que M. B. a donnée à son exposition. Les questions de graphie y sont parfois mêlées sans besoin aux questions de pure phonétique. Ainsi p. 33, il était superflu de parler des adjectifs savants en *-ique* et de *public ;* — p. 59, *y* est étudié à la fois comme son et comme lettre ; peut-on admettre d'ailleurs avec M. B. que *y* sert à éviter l'hiatus dans *pays*, *abbaye*, *fuyard ?* La formule est peu exacte, en tout cas. Dans *yeux*, l'*y* n'a pas remplacé l'*u* de *ueus*, forme la plus ancienne de ce mot, mais l'*i* de la forme secondaire *ieus* (v. d'ailleurs p. 57). — Le *d* de *grand* est une simple restauration orthographique ; il n'était donc pas besoin d'écrire (p. 100) que ce mot « a repris la consonne *douce* primitive ». — N'est-ce pas encore confondre l'orthographe et la prononciation que d'écrire : « *o* bref se distinguait d'abord de l'*o* long ; mais comme toniques libres, ils sont arrivés de bonne heure à *eu* (*oeu* dans quelques mots), et plus loin : « dans quelques mots seulement, grâce surtout aux érudits du XVI^e siècle, *o* est devenu ou redevenu *oeu* » ?

Trop nombreuses sont les redites : la question de l'*e* final de j'*aime*, je *chante* est étudiée pp. 17 et 44 ; celle de l'*s* final de *je crois*, *je lis*, pp. 45 et 87 ; celle de l'*x* dans *chevaux*, pp. 36 et 81. Enfin, p. 29, on peut se demander pourquoi, alors que les cinq articles précédents sont consacrés à *a* tonique, le sixième traite de *a* en syllabe finale atone devenant, *e*, et aussi quelle est l'opportunité de la digression qui suit sur *chantons*.

Ce sont là, je le répète, des défauts qui proviennent, la plupart, des

libertés que M. B. prend avec sa matière, de l'aisance avec laquelle il se meut dans le domaine qu'il s'est tracé, s'arrêtant ou ne craignant pas de revenir en arrière chaque fois que cela lui plaît. Mais cette manière d'agir n'est-elle pas contradictoire avec le titre du livre *Précis* de phonétique et M. B. ne craint-il pas que son livre ne soit peu fait pour des débutants? Ils y trouveraient, en effet, une masse de faits, mais peu de lois dégagées avec netteté et s'imposant avec force à leur esprit[1].

Léopold SUDRE.

Syslumannaæfir eptir BOGA BENEDIKTSSON á Stadharfelli, avec éclaircissements et additions de HANNES THORSTEINSSON, JÓSAFAT JÓNASSON et JÓN PÉTURSSON, Reykjavik, in-8, imprimerie du Journal Thjódólf. T. I, 1881-83; t. II, 1888-1904; t. III, fasc. 1. 1905.

Dans ces temps de trouble moral où le patriotisme est dénigré par de prétendus intellectuels, de bons esprits ont pensé que pour fortifier ce sentiment encore vivace, grâce à Dieu, et pour mieux attacher les populations au pays de leurs ancêtres, l'un des meilleurs moyens c'était de les initier à la géographie et à l'histoire de France en commençant par la topographie et les annales de leur commune. Quoique d'innombrables documents aient été livrés aux flammes par les amis

1. Que M. B. me permette encore quelques menues remarques. P. 26, au lieu de « *A* tonique libre donne *ai* devant un yod », ne serait-il point préférable de dire « *a* tonique libre combiné avec un yod suivant donne *ai*? P. 34, *huissier* est plutôt tiré du fr. *huis* que du lat. *ostiarium*. P. 12, *chevau-léger* est dû plutôt à l'ancien pluriel *chevaus-legers* qu'à la vocalisation de *l* de *cheval* en composition avec *léger*. P. 36, pourquoi citer seulement *-eve* de *-abam*, qui est une forme dialectale, et non *-oue*, difficile à expliquer sans doute, mais francienne et contemporaine de *-eve*? P. 38, *cive* ne peut venir de *caepa*, comme *ciel* de *caelum*, mais est tiré de *cēpa*, et était, par suite, à ranger dans le paragr. 3. P. 39, à propos du passage de *e* à *a*, les faits cités sont d'ordre différent : *mercatum* < *marchié* est dû à l'influence de *r* sur la voyelle précédente qu'il rend plus ouverte; *crudelis* < *crudalis* est un exemple de substitution de suffixe; *dimenche* < *dimanche*, de la confusion de prononciation entre *a* nasal et *e* nasal (v. d'ailleurs p. 49). P. 41, *biau* pour *beau* est antérieur au XVIe siècle et est dialectal, bien qu'il ait été employé à Paris ; Molière l'emploie sans doute, mais pour le mettre dans la bouche d'une paysanne. P. 53, il est difficile pour le lecteur de comprendre pourquoi les mots en *-oir*, *-oire* proviennent en grande partie de verbes de la 1re conjugaison; M. B. le constate, mais ne le prouve pas. P. 56, *buvons* pour *bevons* n'est-il point dû à l'influence de la labiale plutôt qu'à l'analogie du p. passé *bu*? P. 96, *benit* n'a pu être formé sous l'influence de *fenit* qui avait perdu déjà son *t*, quand cette forme s'est produite. Ce doit être, comme le croit M. Nyrop (Gr. hist., II, § 89 rem.) une contamination de *benoit* et de *béni*. P. 80, la prononciation *mo n'ami*, *so n'honneur* ne peut être dite « de la vieille époque où l'on ne voulait pas que *on* fût *nasal* devant une voyelle ou une *h* muette », c'est un simple fait de désanalisation provenant de la position atone de *mon*, *son*, de même que dans *un enfant*. P. 112, il faut supprimer le *que* de « ne se rencontrant plus que dans la bourgeoisie ».

des lumières, il en reste encore assez dans nos archives publiques et privées pour faire ce que font les érudits de l'Islande. Nous avons un spécimen de leurs travaux de ce genre, dans les *Vies des baillis* de l'île qui sont en cours de publication depuis 25 ans et qui ne sont pas prêtes d'être achevées, quoiqu'elles remplissent déjà plus de deux gros volumes. Les auteurs, après avoir jeté un coup d'œil sur les lieux où se rendait la justice dans chaque bailliage, donnent par ordre chronologique des notices plus ou moins étendues (selon la durée de la fonction et l'abondance des documents) sur tous ces juges et administrateurs, avec la généalogie de chacun d'eux, la liste de ses enfants, même illégitimes, jusqu'à l'extinction de la famille ou sa disparition, faute de notoriété. Il faut parfois une quarantaine de pages (*Dádhi Gudhmundsson*, t. III, p. 23-61) pour rapporter tout ce que l'on sait sur un personnage. Les additions de Jósafat Jónasson sont souvent plus longues que le texte primitif; encore n'a-t-il pas tout dit; il a par exemple oublié de rectifier ou tout au moins de discuter l'assertion de Bogi Benediktsson, qui attribue (t. II, p. 505) à Bjœrn Thorleifsson en 1445, le naufrage et le séjour que fit en Grœnland, de 1385 à 1388, son aïeul Bjœrn Einarsson Jorsalafaré (*Grœnlands historiske Mindesmærker*. Copenhague, 1838-1843, in-8, t. I, p. 118; t. III, p. 34). Quoique le sujet ne se prête pas aux développements littéraires, le récit très sec est parfois émaillé d'anecdotes et même de pièces de vers. Il s'en faut beaucoup que tous ceux dont il est question aient été des hommes remarquables; ce recueil biographico-généalogique n'est pourtant pas sans portée, puisqu'il nous renseigne tantôt sur des personnages qui ont joué un rôle historique, tantôt sur des familles qui se sont perpétuéees dans les emplois juridiques; il n'est pas jusqu'aux vicissitudes de leurs membres obscurs qui n'offrent un certain intérêt pour la sociologie. Cette utile publication de la féconde *Société littéraire Islandaise* ne le cède pas à celles de nos sociétés savantes; et l'impression ferait honneur à nos meilleures imprimeries.

E. Beauvois.

Alfredo Niceforo. **Les classes pauvres.** Recherches anthropologiques et sociales. Giard et Brière (t. XXXI de la *Biblioth. sociologique internat.*), 1905. In-8°, 344 p., graphiques.

La tentative de M. Alfredo Niceforo est des plus intéressantes, comme le conseillait M. Arthur Bauer dans son livre *Les classes sociales*, il a voulu faire l'étude d'une classe. Décomposant la société en segments superposés, il prend le segment inférieur, et il examine le groupe d'hommes qui le constitue comme on ferait d'un peuple. Il essaie d'en déterminer la physiologie spéciale, la psychologie, l'éthique, la sociologie, bref l'anthropologie et même, pourrait-on dire, l'ethnographie.

Cette conception première est déjà critiquable en soi. Elle implique ce postulat que la stratigraphie sociale, comme la stratigraphie géologique présente en tous lieux des aspects sensiblement uniformes, ce qui est à démontrer. A côté des différences *verticales*, il semble bien qu'il faille tenir compte des différences *horizontales*. Pour parler une langue moins abstraite, nous dirons qu'il semble bien que ces mots « classes pauvres » n'aient pas le même sens en France, en Italie, en Pologne, dans l'Inde, en Angleterre.

Même si l'on admet la position du problème, il reste à définir « les classes pauvres ». C'est ce que M. Niceforo ne fait que d'une façon peu précise, plus empirique et littéraire que véritablement scientifique [1].

Dans la catégorie des « enfants pauvres » étudiés par lui à Lausanne, il place les enfants dont les pères exercent des métiers manuels; dans la catégorie des « enfants aisés » ceux dont les pères exercent des professions libérales, des employés, des commerçants. Or l'expérience journalière nous enseigne que des fils de petits commerçants, de petits employés, même de petits rentiers peuvent être physiologiquement et même psychologiquement plus « pauvres » que des fils d'ouvriers qualifiés dans certaines industries [2]. Il me semble qu'il aurait fallu définir à peu près comme suit : les classes qui, dans un pays déterminé, *et étant donné le* standard of life *spécial à ce pays*, possèdent tout juste le revenu nécessaire à leur existence et à leur reproduction ou même moins que ce minimum. Mais M. Niceforo est si loin de s'enfermer dans une définition rigoureuse, qu'il a soudé très artificiellement à son livre deux chapitres sur les croyances et les superstitions populaires (ch. 35 et 36). Il a collectionné là des faits psychiques qui sont en rapport avec un état arriéré de la civilisation, mais qui ne sont pas nécessairement en rapport avec la pauvreté. Ce folk-lore populaire est surtout répandu dans les classes rurales, sans que sa diffusion soit directement ou inversement proportionnelle au degré de richesse de ces classes. On en trouvera, en France du moins, des traces infiniment plus rares chez l'ouvrier même pauvre que chez le paysan aisé.

Pour faire (p. 4) « l'anthropologie de ces classes qui vivent de leur travail manuel, quelquefois dans le dénument, presque toujours dans la pauvreté », il eût fallu, sinon suivre la couche « pauvre » à travers toutes les sociétés actuelles, du moins pratiquer des sondages assez

1. Lui-même dit, p. 4 : « Classes qui ne sont pas indiquées par un nom bien précis, mais qui, dans le langage courant, sont appelées avec les dénominations, quelquefois un peu vagues, mais toujours expressives et répondant à une réalité objective, de « classes populaires » ou « bas peuple » — ou « classes pauvres « — ou « classes ouvrières » — ou simplement « peuple ».

2. Il se contente ailleurs de cette division grossière en deux catégories : ouvriers, étudiants.

nombreux et assez variés pour que la comparaison des échantillons recueillis permît les généralisations stratigraphiques. Or les observations personnelles de M. N. ont porté : 1° sur les écoles de la ville de Lausanne ; 2° sur quinze familles ouvrières des quartiers du Palatin et de San Lorenzo, à Rome. On avouera que c'est peu [1].

Si nous devons voir dans ce volume, au lieu d'une « anthropologie des classes pauvres, une simple contribution à l'histoire naturelle des classes sociales », tout au moins serions-nous en droit d'exiger que chacun des groupes étudiés fût composé d'individus assez nombreux. Malheureusement, M. N. a cru devoir prendre à quelques anthropologistes une prétendue « loi des petits nombres », dont la valeur scientifique me paraît plus que contestable. Des groupes formés par 16 sujets, par 9 sujets, ne me semblent mériter à aucun degré le nom de groupes [2].

Si l'on passait sur les trop nombreuses erreurs de méthode commises par M. N., on arriverait avec lui aux conclusions suivantes, dont il est possible que certaines soient susceptibles d'être démontrées : Les enfants pauvres sont inférieurs aux enfants aisés en ce qui concerne la taille, le poids absolu et relatif, le périmètre du thorax et la dilatation thoracique, la force, la résistance à la fatigue, la circonférence de la tête, la capacité probable du crâne et le poids probable de l'encéphale ; et ces différences physiques semblent varier avec le degré d'aisance [3]. Les pauvres ont plus d'anomalies physiques que les riches. Ils se développent plus tardivement [4]. Ils meurent plus tôt [5].

---

1. Ses études « livresques » sont insuffisamment étendues, trop fragmentaires, et pas toujours très critiques.

2. Je passe sur certaines bizarreries de la méthode : « les garçons ont été pesés, déchaussés, en culotte et en manches de chemise ; les filles seulement déchaussées ». Ne pouvait-on pas faire la tare des vêtements, de façon à obtenir des poids comparables entre eux ? Si le poids moyen d'une fillette de sept ans, aisée, ressort à 24,0 et celle d'une fillette pauvre du même âge à 22,5, c'est peut-être que la première est vêtue de laine, défendue par des vêtements de dessous, tandis que l'autre n'a qu'une chemise et une jupe de cotonnade. — On n'a pas mesuré la capacité thoracique des filles. N'existait-il aucun moyen de concilier la décence et la science ?

3. De plus les enfants pauvres auraient des pigments moins foncés. Yeux et cheveux clairs seraient — ô Nietzsche ! — des signes d'infériorité !

4. Les chiffres de la p. 89 (retard de la puberté) paraissent s'expliquer par des raisons très simples : excitations plus fréquentes, éducation surchauffée dans les classes aisées. D'ailleurs il reste à démontrer que la précocité soit toujours un avantage.

5. Est-ce parce qu'ils offrent « une plus faible résistance » ? N'est-ce pas simplement parce qu'ils sont moins bien défendus ? Si la mortalité (p. 89) est plus élevée dans les quartiers pauvres que dans les quartiers riches de Lausanne, cela tient moins à une différence *physiologique* entre les populations de ces quartiers qu'à une différence *hygiénique* entre les quartiers eux-mêmes. Au reste les tableaux des p. 99 et 100 montrent que la progression n'est pas régulière.

Ils sont atteints d'infériorité physio-psychique [1]. Ils sont insuffisamment pourvus des formes élémentaires de la moralité : sentiment familial, pudeur, dignité personnelle. Ces diverses infériorités ne sont pas *organiques*, mais bien *fonctionnelles* : c'est-à-dire que « les hommes qui se trouvent au fond de l'échelle économique et sociale sont physiquement et psychologiquement inférieurs parce qu'ils se trouvent dans une position sociale inférieure ». L'alimentation, le logement, les conditions du travail sont les principales causes de cette infériorité.

Tout le monde admettra, sans doute, cette conclusion ultime, mais en regrettant qu'elle n'ait pas été établie par une déduction plus rigoureuse.

Henri HAUSER.

— M. Ludwig SCHMIDT, bibliothécaire à Dresde et auteur d'une *Histoire des Vandales* (1888) a fait paraître dans les *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, de M. W. Sieglin, professeur à l'Université de Berlin, le premier fascicule d'une *Histoire des peuplades germaniques jusqu'à la fin de la migration des peuples* (Berlin, Weidmann, 1904, 102 p. in-8°; prix : 4 fr. 50 c.). Il comprend d'abord une introduction générale sur les sources, puis le tableau des origines, d'après Tacite, etc. Dans la deuxième partie commence une étude spéciale des différents peuples, en débutant par la Germanie orientale. L'auteur nous y entretient de l'histoire des Goths avant l'invasion hunnique ; il nous raconte leurs premières luttes contre les Romains et s'arrête pour le moment à la défaite et à la mort du vieux Hermanrich. C'est un bon résumé de la question, telle qu'elle se présente actuellement, car l'auteur n'a point découvert naturellement de sources nouvelles à exploiter, sur un terrain si souvent exploré déjà ; on y trouvera pourtant, avec des polémiques nombreuses contre certains de ses prédécesseurs, une série de rectifications plausibles sur des points de détail. — E.

— M. Michele RIGILLO a cru devoir examiner, une fois de plus, les récits plus ou moins légendaires de l'assassinat du roi lombard Alboïn par son épouse Rosamonde (*La tragedia di Verona, 572, ricostruzione storica*, Rionero, typ. Ercolani, 1904, 76 p. in-8°) ; c'est une étude, tantôt un peu grandiloquente et tantôt passablement gouailleuse, même un peu rabelaisienne, dirigée contre les auteurs qui ont cherché un motif politique à la suppression du conquérant de l'Italie. Il n'y a là, d'après lui, aucune conspiration, gépide ou autre, ourdie par les adversaires nationaux d'Alboïn ; Rosamonde a voulu se défaire d'un mari qui la brutalisait ; elle a choisi, pour y arriver, un de ses affidés, et pour l'attirer et le récompenser, elle lui offre de partager son trône et son lit, mais certainement pas « par politique, la dernière des choses à laquelle pense une femme, quand elle se met certaines idées dans la tête » (p. 30). Elle a exercé « le droit humain, sacré de la vendetta » (p. 36). M. R. veut montrer, contre Paul Diacre, contre Agnellus surtout, l'abbé de Sainte-Marie de Ravenne, l'auteur du *Liber pontificalis Ecclesiae Ravennatis*, combien la légende s'est surchargée peu à peu, s'est compliquée.

---

1. M. N. s'étonne (p. 104) que les formes de la sensibilité soient moins développées « chez les ouvriers que chez les étudiants ». Le contraire serait surprenant. — Enfin (p. 111) les ouvriers seraient plus développés à gauche qu'à droite, nouvelle « marque d'infériorité » !

Le personnage de Pérédéo est « un pleonasmo assai inopportuno » (p. 52). On peut trouver même que l'auteur entre dans des détails physiologiques passablement surprenants pour démontrer comment s'est formée cette « obscène et tendancieuse légende lombarde », invention du chauvinisme de Paul Diacre. M. R. conclut donc, en fin de compte, à ce qu'Alboïn a péri, « vittima dell'odio di sua moglie ». On s'en doutait bien un peu, ce me semble. Quant à la « povera e troppo calunniata Rosamunda » l'auteur réclame pour elle « les circonstances atténuantes », puisque son barbare époux l'a forcée à boire, « et peut-être plus d'une fois », dans le crâne de son père. Chercher d'autres raisons que des causes personnelles à la tragédie de Vérone, ne serait « ni sérieux, ni logique » (p. 76). On peut, je crois, accepter ces conclusions comme raisonnables, sans mettre autant de temps que l'auteur, à y arriver. On voit bien qu'il est encore jeune et qu'il suit de préférence le chemin des écoliers. — E.

— Die Bayeux-Tapete. Copenhague, 1905, in-8°, 51 pages. C'est avec joie que nous annonçons cette nouvelle publication de l'infatigable M. Joh. C. H. R. Steenstrup. Sous la forme modeste d'un *Guide pour les visiteurs du musée d'Histoire nationale au château de Frederiksborg*, le professeur si connu de l'Université de Copenhague a consacré à la « Tapisserie de Bayeux » une étude aussi attrayante qu'instructive. Après un court exposé (I, p. 5-6), des événements auxquels se rapporte la fameuse « tenture », il décrit successivement (II, p. 7-33) les quarante-huit scènes qui y sont représentées, en accompagnant chacune de ses descriptions d'un commentaire explicatif, qui les complète heureusement et les rend plus intelligibles. Là se bornait, à vrai dire, la tâche de M. J. S.; il a cru devoir, et tous ses lecteurs l'en remercieront, joindre à cet exposé didactique l'examen historique des questions qui se rattachent au vénérable monument : quelle en est l'exécution technique (III, p. 34)? à quelle époque en remonte la composition (IV. p. 34-42)? Qui l'a fait faire (V, p. 42-46)? quelle en est la valeur artistique (VI, p. 47-50)? Ces questions, quelques-unes du moins, ont été soulevées plus d'une fois, et il y a trois ans M. Marignan — M. J. S. paraît l'ignorer, sans qu'on puisse guère lui en faire un reproche — a voulu prouver que la Tapisserie de Bayeux était postérieure au Roman de Rou et partant du xii^e siècle. Telle n'est pas, on pouvait s'y attendre, l'opinion du savant historien danois ; avec sa grande compétence, il montre que tout, équipement des chevaux, costume des guerriers et des clercs, architecture des édifices, nous reporte à l'époque même de la conquête; la « Tapisserie de Bayeux » lui est à peine postérieure; elle représente certains personnages et des faits qui n'étaient connus que des contemporains ou ne pouvaient avoir d'intérêt que pour eux. Mais qui a fait faire cette curieuse tenture ? On l'ignore ; M. J. S. écarte sans peine la légende qu'elle serait l'œuvre de la reine Mathilde; mais, comme plusieurs archéologues, il incline à admettre que ce fut Odon, évêque de Bayeux et frère utérin de Guillaume, qui commanda cette tapisserie, où il figure au premier rang, sans doute pour en orner la cathédrale qu'il consacra en 1077. — Ch. J.

— M. Jean de Pange travaille depuis longtemps à un *Catalogue des actes de Ferri III, duc de Lorraine*, qui gouverna de 1251 à 1303. Après avoir exploré les archives départementales de Meurthe-et-Moselle, de la Meuse, des Vosges, celles de Metz et de Vienne en Autriche, les Archives nationales et les fonds de la Bibliothèque Nationale à Paris, et réuni dans la littérature imprimée tout ce qui avait rapport à son sujet, M. de Pange vient de publier l'*Introduction au Catalogue* (Paris, Champion, 1905, 122 p. in-8°) qui fait bien augurer du recueil lui-même.

En six chapitres, l'auteur nous décrit d'abord la situation de la Lorraine au XIIIe siècle, la politique extérieure suivie par Ferri III, politique qui devait l'éloigner de l'Empire et le rapprocher de la France; sa politique intérieure (ce qui amène un tableau des institutions lorraines à cette époque), sa vie privée, etc. Un paragraphe spécial, assez maigre d'ailleurs, est consacré à la diplomatique des Actes de Ferri, et huit pièces justificatives, inédites, sont joints à la brochure, ornée d'une belle héliogravure du sceau et du contre-sceau ducal. — E.

— On sait que l'ancienne collection de Heeren et Uckert, l'*Allgemeine Staatengeschichte*, continuée par Giesebrecht, s'est augmentée d'une troisième série, les *Deutsche Landesgeschichten*, depuis qu'elle est dirigée par M. K. Lamprecht. Après le premier volume de l'*Histoire de Poméranie* de Wehrmann, nous recevons aujourd'hui le premier tome d'une Histoire de la *Haute et Basse Autriche* due à M. Max Vancsa, attaché au Landesarchiv de Vienne (*Geschichte Nieder = und Oberoestreichs*, Gotha, Perthes, 1905, XIV, 616 p. in-8°; prix : 15 francs). C'est le premier travail un peu complet qui paraisse sur la matière, car si les histoires générales de l'Autriche sont assez nombreuses, les histoires provinciales sont rares, les travailleurs locaux s'étant attachés de préférence à l'étude de périodes limitées ou à des monographies de localités spéciales. C'est un travail soigneusement fait, comme on pouvait s'y attendre puisqu'il figure dans une collection aussi connue de vieille date; l'auteur y a réuni, d'une façon agréable, même pour le grand public, le fruit des recherches de ses devanciers et des siennes propres. Ce premier volume s'étend des origines jusqu'à l'année 1283, c'est-à-dire jusqu'au jour où l'ancienne *Marche orientale* de Charlemagne devient l'héritage des ducs de la maison de Habsbourg, après l'écrasement, par Rodolphe Ier, d'Ottocar de Bohême. Peut-être M. V. aurait-il pu se dispenser de traiter avec autant de détails la période primitive; quoiqu'il dise, je ne puis me décider encore à faire entrer l'homme diluvien, ni celui de la période de Hallstadt dans le cadre régulier d'une histoire provinciale; je serais tenté de regarder même le chapitre sur la période romaine comme un hors-d'œuvre, intéressant à coup sûr, mais un peu inutile ici. Cependant je songe d'autant moins à reprocher à l'auteur d'avoir élargi de la sorte le cercle de ses études, que ces premiers siècles de la préhistoire sont traités avec une prudence que ne montrent pas toujours les archéologues locaux. On lira surtout avec intérêt les chapitres consacrés au développement religieux, social, économique après la seconde colonisation germanique au Xe et au XIe siècle, sous la dynastie des Babenberg. — R.

— Dom Ursmer Berlière O. S. B. nous offre dans un tirage à part de la *Revue bénédictine* (années 1903-1904), une étude assez détaillée sur les *Évêques auxiliaires de Cambrai et de Tournai* (Paris, Champion, 1905, 178 p. in-8°). Le savant auteur du *Monasticum belge* nous présente d'abord la série assez longue des coadjuteurs du siège de Cambrai, depuis Jean, archevêque de Mytilène (1228) jusqu'à Mgr Henri Monnier, évêque de Lydda, préconisé en 1872. La liste des coadjuteurs tournaisiens est infiniment moins fournie; elle commence par Jean, évêque d'Apros, en 1336 et s'étend jusqu'à Mgr Charles Walravens, évêque de Samosate, institué en 1896; mais de 1573 à 1880 il n'y eut à Tournai qu'un *seul* évêque auxiliaire. Dom B. a groupé autour de chacun de ces noms, généralement obscurs, tous les renseignemente qu'il a pu réunir et dont bon nombre sont tirés des Archives du Vatican; son travail est donc une contribution très utile à l'histoire ecclésiastique de ces régions. — E.

— M. Frédéric Lau vient de faire paraître le second volume de la nouvelle édition du *Codex diplomaticus Moeno-francfurtanus, Urkundenbuch der Reichsstadt Frankfurt*, Frankfurt a. M. J. Baer, 1905, vii, 643 p. in-4°) de Jean-Frédéric Boehmer. Les six cent cinquante pages de ce volume n'embrassent qu'un quart de siècle (1314-1340), car les recherches persévérantes du nouvel éditeur dans les différents dépôts de l'Allemagne et surtout à Francfort même ont prodigieusement accru le nombre des documents relatifs à la ville libre, réunis ici; Boehmer lui-même ne donnait pour cette même période que 194 pièces; M. Lau nous en offre 910 aujourd'hui, et il a dû clôre son volume plusieurs années avant la mort de Louis de Bavière, date à laquelle il devait s'arrêter d'abord, pour ne pas lui donner des dimensions trop encombrantes. Toutes ces chartes nouvelles, contrats de vente, lettres officielles, testaments privés, etc., ne sont pas, bien entendu, d'un égal intérêt pour l'historien; beaucoup ne présenteront quelque attrait que pour le travailleur purement local, mais il est aussi de ces documents de nature privée qui permettent de se faire une idée très nette de la situation économique de la bourgeoisie francfortoise vers le milieu du xiv° siècle; ils nous montrent également que, vers 1320, la langue des échevins et du Conseil est déjà, même en affaires, la langue allemande. Signalons dans l'appendice le plus ancien *Insatzbuch* ou registre des inscriptions hypothécaires prises comme gages, par devant les bourguemestres de la cité. Un index très détaillé des noms de lieux et de personnes clôt le volume qui fait honneur au zèle et à la science de M. Lau. — E.

— MM. Jules Viard et Eugène Déprez ont entrepris pour la Société de l'histoire de France, une édition nouvelle de la *Chronique de Jean Le Bel*, dont le premier volume vient de paraître (Paris, Renouard, 1904, 356 p. in-8°). L'œuvre historique de ce chanoine de Liège, mort vers 1370, n'est pas inédite. Elle a été mise au jour, en 1863 déjà, par M. Polain, d'après le même et unique manuscrit de la bibliothèque de Châlons-sur-Marne, qui a également servi aux nouveaux éditeurs. C'est une « histoire vraye et notable » des guerres qui eurent lieu en France, en Angleterre, en Écosse, en Bretagne et ailleurs, de 1326 environ jusqu'en 1361; le narrateur s'y attache surtout à la personne d'Édouard III d'Angleterre (« le gentil roy Edowart ») auquel il s'intéresse tout particulièrement, comme son maître à lui et son ami, le comte Jean de Hainaut. Les soixante chapitres du premier volume nous mènent jusqu'en 1342. Quand le tome II nous apportera l'introduction des éditeurs, nous pourrons apprécier, d'une façon plus complète, la valeur historique de cette chronique pour le règne de Philippe de Valois et les commencements de celui de Jean le Bon. — E.

— Le très utile recueil de pièces choisies, édité par MM. Altmann et Bernheim, en 1891, pour introduire la jeunesse académique dans l'étude des institutions germaniques au moyen âge, s'est rapidement frayé son chemin dans les séminaires historiques des universités allemandes. En voici la *troisième* édition déjà (*Ausgewaehlte Urkunden zur Erlaeuterung der Verfassungsgeschichte Deutschland's im Mittelalter*, von Wilhelm Altmann und Ernst Bernheim. Berlin, Weidmann, 1904, XIV, 461 p. in-8°; prix : 9 fr. 25 c.). Ce succès n'a rien d'étonnant car les auteurs répondaient à un besoin véritable en dotant la littérature historique d'un instrument de travail à bon marché, d'un format commode, de dimensions suffisantes et pourtant restreintes, pouvant servir aux jurisconsultes et aux historiens, désireux d'étudier, sur les documents eux-mêmes, les origines des constitutions du Saint-Empire romain germanique. Les éditeurs débutent par la *Lex*

Salica (vers 490) et embrassent plus en détail l'époque qui va de l'Édit de Clotaire II (du 18 octobre 614), jusqu'au *Landfrieden* du 7 août 1495. C'est entre ces deux dates que MM. A. et B. ont groupé (sous les six rubriques suivantes : *L'État et la Constitution du Saint-Empire en général. — L'Empire et l'Église. — Rapports avec les États de l'Empire — Organisation militaire — Organisation judiciaire — Territoires et villes*) toutes les pièces vraiment importantes pour l'étude de la matière, toutes celles au moins dont le contenu peut être considéré comme *typique* sur un des points principaux à élucider. Nous ferons remarquer seulement que les éditeurs n'ont pas ajouté de notes à leur recueil. Comme il doit servir surtout de manuel pour les élèves des séminaires historiques, ils ont pensé que chaque maître en commenterait selon son goût, les morceaux devant ses auditeurs, les annotant de la sorte d'une façon plus personnelle et plus vivante. — R.

— C'est à l'une des personnalités les plus marquantes du monde ecclésiastique au XV[e] siècle, que M. Gabriel PÉROUSE vient de consacrer la monographie détaillée que nous annonçons ici (*Le cardinal Louis Aleman, président du Concile de Bâle et la fin du grand schisme.* Paris, A. Picard et fils, 1904, XLI, 513 p. in-8°) et qui a valu à son auteur le diplôme de docteur ès lettres. Il a suivi, dans les étapes diverses de sa carrière personnelle, le petit gentilhomme savoyard qui débuta de bonne heure, comme vice-camérier de l'Église romaine, au Concile de Constance, fut de bonne heure aussi archevêque d'Arles, légat du pape dans les Romagnes et devint enfin cardinal à trente-six ans; il a également étudié le milieu dans lequel sont nées les idées de réforme qui poussèrent Aleman, après la mort du pape Martin V, son protecteur, à faire une opposition de plus en plus accentuée à son successeur Eugène IV, et à devenir, au Concile de Bâle, à partir de 1434, un des pères les plus influents de l'assemblée. Il nous le montre présidant en juin 1439 à la suspension, puis à la déposition de ce pape et amenant le concile à l'élection de l'anti-pape Félix V. L'habileté de la curie romaine et la défection de l'Allemagne ruinèrent ses projets; Aleman dut se résigner à voir disparaître son pape et son concile, et quand un nouveau souverain pontife eut été reconnu en 1449 par la chrétienté tout entière, l'archevêque d'Arles, retiré dans son diocèse, ne survécut guère à la fin du schisme. Mais, chose curieuse! le grand fauteur de ce scandale, à peine mort (sept. 1450), commence à faire des miracles et l'on réclame pour lui le titre de bienheureux, que le pape Clément VII, peu avant le sac de Rome, lui conférait en 1527. Louis Aleman fut sans conteste l'une des individualités les plus influentes au sein de l'Église catholique de son temps; ce n'est ni à sa science, ni à sa piété qu'il a dû cette influence, mais à son grand talent de manier les hommes et à l'énergie de son caractère ambitieux. Peut-être M. Pérouse s'exagère-t-il pourtant un peu cette puissance « à s'imposer à son temps avec une telle force et un tel ascendant ». Ne serait-ce pas surtout parce que le cardinal Aleman représentait certaines *tendances générales* de l'époque qu'il a, pendant, plusieurs années, tenu en échec les prétentions pontificales? Rien n'indique — et l'on sera sur ce point absolument de l'avis de l'auteur — qu'il y ait jamais eu la moindre dissidence d'opinions religieuses ni morales entre l'ancien légat de Bologne et le pape Eugène IV. C'est l'*aristocratie* épiscopale qui tente, une dernière fois, de limiter au sein de l'Église la *monarchie absolue* rêvée par la curie romaine. Aucun principe supérieur n'est engagé dans la lutte et c'est pourquoi le spectacle de cette lutte nous laisse assez froids, quel que soit le talent avec lequel M. Pérouse nous en a retracé les phases diverses. — R.

— Nous avons rendu compte autrefois de l'intéressante étude de M. Hjalmar Crohns, professeur agrégé à l'Université d'Helsingfors, sur la *Somme théologique* de l'archevêque Antonin de Florence et sur l'influence qu'exerça ce livre, célèbre au xv^e siècle, au point de vue du développement de la croyance à la sorcellerie, en dépeignant les femmes comme un réceptacle de tous les vices et comme destinées à faire le malheur du genre humain. Institoris et Sprenger n'ont fait qu'extraire et amplifier Antonin et son maître Jean Dominici, archevêque de Raguse, dans leurs écœurantes et absurdes élucubrations du *Malleus Maleficorum*. Tout cela était en partie connu déjà et avait été démontré par le savant finlandais d'une manière irréfutable. Cependant certains critiques ultramontains ont accusé M. Crohns d'avoir calomnié ces deux illustres docteurs de l'Église et d'avoir manqué de sens scientifique en jugeant leurs œuvres. M. C. a pris la peine, bien inutile à notre avis, de se justifier contre ce reproche, dans une brochure : *Zwei Foerderer des Hexenwahns und ihre Rettung durch die ultramontane Wissenschaft* (Stuttgart, Strecker, 1905, 62 p. 18°) où il reprend patiemment les démonstrations de son premier opuscule. Il avait convaincu, dès l'année dernière, les savants; il ne convaincra jamais — qu'il se le tienne pour dit! — les rédacteurs des *Historisch-politische Blaetter* de Munich. — E.

— M. Karl Holl, professeur d'histoire ecclésiastique à la faculté de théologie protestante de Tubingue, a traité au point de vue psychologique un sujet déjà bien souvent étudié, les Exercices de saint Ignace de Loyola (*Die geistlichen Uebungen des Ignatius von Loyola, eine psychologische Studie*, Tubingen, Mohr, 1905, 35 p. in-8°; prix : 75 c.) C'est une analyse consciencieuse, dans laquelle l'auteur nous montre comment l'imagination et la force de volonté peuvent concourir à mâter à la fois et à transformer l'âme humaine; on y voit par quel habile dosage, la crainte de l'enfer, le dégoût du vice, la méditation, la prière appliquées par un conducteur spirituel émérite, peuvent aboutir à l'anéantissement d'une volonté fascinée, tout en laissant au sujet, sur lequel se fait l'expérience, l'illusion d'une liberté plus ou moins complète. Mais ce n'est pas la première fois qu'on a fait l'analyse détaillée de cette gymnastique spirituelle et constaté l'habileté consommée du maître. En évitant de scruter la portée morale des Exercices, l'auteur s'est facilité sa tâche et surtout l'éloge des mérites pédagogiques du saint de Manrèse. Assurément Ignace de Loyola parvient à donner à son disciple docile la conviction d'avoir librement atteint à une sphère supérieure de foi et d'activité chrétienne; mais jusqu'à quel point cette conviction est-elle illusoire ou répond-elle à la vérité? C'est là aussi une question psychologique dont l'auteur n'a pas recherché la solution. — N.

— M. Ernest Gossart qui s'est déjà occupé dans plusieurs mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique de divers épisodes des règnes de Charles V et de Philippe II, vient de consacrer un nouveau volume à l'examen des causes qui ont produit au xvi^e siècle la rupture entre les différentes provinces néerlandaises et leur souverain héréditaire (*Espagnols et Flamands au* xvi^e *siècle. L'établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'insurrection*. Bruxelles, H. Lamertin, 1905, XII, 331 p., in-8°). Il n'a pas de peine à établir que l'antagonisme entre Castillans et Néerlandais, antagonisme irréductible, est amené d'une part par l'intransigeance absolue d'un prince fanatique et entêté, qui ne veut faire aucune concession politique ni religieuse à ses sujets, d'autre part que l'antipathie profonde, le mépris réciproque qu'éprouvent l'un pour l'autre, l'Espagnol outrecuidant, paresseux, rapace et le Flamand ou le Wallon, travailleur, aimant à se laisser vivre

mais fier aussi de son passé, de ses libertés comme de ses richesses. Sans doute M. G. ne nous apprend rien de bien neuf à ce sujet, après tant d'historiens éminents et consciencieux qui l'ont traité. Mais on doit lui savoir gré d'avoir très nettement, très froidement aussi — sans s'échauffer inutilement — caractérisé le régime despotique sous lequel ont gémi les Pays-Bas depuis l'abdication de Charles V et dont on a tenté parfois de nier la dureté. L'auteur a très bien développé la genèse de l'insurrection et les premiers efforts faits pour la libération du pays. Son récit s'arrête au départ du duc d'Albe et à son remplacement par Requesens en 1573; c'est un bon exposé de ce premier acte du grand drame qui devait durer quatre-vingt ans, exposé clair, sobre, et largement documenté. — R.

— Sous un titre un peu trop vague peut-être (*Die Publicistik der Bartholomaeusnacht und Mornays Vindiciae contra tyrannos*, Heidelberg, Winter, 1905, IX, 178 p., in-8°; prix : 6 fr. 25 c.), M. Albert Elkan, un élève de M. M. Erich Marks et D. Schaefer, publie dans les *Heidelberger Abhandlungen zur neueren Geschichte* une étude sur les principes politiques du parti protestant après la Saint-Barthélemy, et sur sa doctrine de la souveraineté du peuple, née tout naturellement de l'opposition des huguenots à la royauté tyrannique et persécutrice. L'auteur s'occupe successivement du *De furoribus gallicis* de Ricaud, du *Franco-Gallia* de Hotman, du traité de Théodore de Bèze, *de jure magistratuum*, du *Réveille-Matin*, etc. Mais il examine surtout à fond le célèbre écrit *Vindiciae contra tyrannos* qu'il revendique absolument pour Duplessis-Mornay, en écartant la paternité souvent alléguée de Hubert Languet; après nous avoir raconté, assez en détail, toute la jeunesse et la formation politique de l'*homme*, pour y retrouver l'*auteur*, il analyse, en le commentant, ce traité qui fit alors tant de bruit, et qu'on peut considérer en effet comme un avant-coureur du Contrat social. — R.

— M. Karl Hauck inaugure une série de travaux historiques sur le Palatinat (*Kleine Schriften zur Geschichte der Pfalz*, Heidelberg, Winter, 1905, VI, 69 p., in-8°), par une étude sur Élisabeth Stuart, fille de Jacques I, Electrice palatine, l'orgueilleuse épouse de Frédéric V, le « roi d'un hiver », prince insignifiant auquel elle a survécu trente ans. Après avoir régné quelques mois à peine en Bohême, elle passa le reste de sa vie en exilée miséreuse, sur le sol hospitalier de la Hollande, et mourut tristement à Londres, en 1662, après s'être querellé, sa vie durant, avec presque tous ses enfants, surtout avec son aîné, l'Électeur Charles-Louis, et avec son neveu le roi Charles II. C'était au fond un personnage peu sympathique, ayant une très haute opinion d'elle-même, beaucoup de prétentions et un amour des distractions mondaines, qui formait un contraste bizarre avec ses dettes criardes et son dénuement trop véritable. M. H. ne s'arrête guère à la partie la plus intéressante de la vie d'Élisabeth, celle qui précède la signature de la paix de Westphalie; il ne raconte que les quinze dernières années de son existence plus en détail et vraiment il le fait sur un ton de commisération pathétique qui n'est pas fait pour attirer à son héroïne l'admiration d'un lecteur calme et réfléchi; avec les meilleures intentions du monde je crains qu'il ne lui ait fait plutôt du tort par son panégyrique. — R.

— M. G. F. Preuss, *privatdocent* à l'Université de Munich, a fait paraître la première moitié d'un travail consacré à Guillaume III d'Angleterre dans ses rapports avec la maison de Wittelsbach, à l'époque de la guerre de succession d'Espagne (*Wilhelm von England und das Haus Wittelsbach*, I. Breslau, Trewendt u. Granier, 1904, XVI, 126, 314 p., in-8°; prix : 12 fr. 50 c.). Il est difficile de se rendre compte des proportions et de la facture d'un ouvrage dont le présent fascicule n'est évi-

demment que l'introduction et qui touche à peine au sujet principal indiqué par le titre. En effet la partie du livre de M. Preuss que nous avons sous les yeux, très suggestive d'ailleurs pour un lecteur français, est consacrée presque entièrement au tableau de la situation de la France en Europe au XVII[e] siècle, à l'examen de ses rapports avec ses voisins, à l'étude de ses luttes surtout pour la frontière du Rhin, à celle des alliances de Louis XIV avec la maison de Bavière, après la paix des Pyrénées et au premier traité de partage de l'héritage espagnol jusqu'au moment où éclate la guerre de Hollande en 1672. On voit qu'il est très peu question dans tout cela de Guillaume III. L'auteur a exploré les archives de Paris et de Simancas et il en a rapporté des documents intéressants; il raconte bien et son exposé des faits est généralement impartial, parfois enrichi de données nouvelles. Quand le second volume aura paru, nous pourrons y revenir plus en détail, surtout quand il y aura joint le recueil des *Urkunden and Aktenstücke zur Geschichte der spanischen Erbfolgefrage*, dont il parle dans sa préface. — R.

— Le sixième volume des *Mémoires du maréchal de Villars*, publiés par M. le marquis de Vogüé par la Société de l'Histoire de France (Paris, Renouard, 1904, XXIV, 356 p., in-8°) renferme une série d'appendices aux Mémoires eux-mêmes. On y trouvera d'abord une notice biographique sur le maréchal, résumant d'une façon méthodique les données de son propre récit et appréciant d'une façon plutôt flatteuse que sévère, ce soldat courageux, ce capitaine habile, mais habile aussi à se faire valoir, avide de distinctions et d'honneurs, courtisan sans dignité, âpre au gain, adonné aux plaisirs les plus vulgaires. Puis vient un *avant-propos* où M. de V. énumère tous les documents nouveaux retrouvés sur la matière dans les dépôts publics et privés depuis qu'il a fait paraître la *notice bibliographique* du premier volume. On trouvera à la suite, 1° des fragments de la correspondance de Villars, comme gouverneur de Provence (1712-1734); 2° des lettres écrites pendant sa dernière campagne d'Italie (1733-1734); 3° une note sur les origines de la famille de Villars; 4° les brevets accordés par Louis XIV et Louis XV au maréchal; 5° des pièces de vers écrites à l'éloge du vainqueur de Friedlingen et de Denain. Le volume se termine par un certain nombre *d'additions* (et de *rectifications*) aux tomes précédents, et par une table des matières très détaillée qui embrasse l'ouvrage entier. — P. 218, lire *le Kochersberg* (qui est un *canton* et pas une *localité*) au lieu de *Kockersberg*. — P. 245. M. Louis Baragnon ne mettra point un texte *inédit* au jour en publiant les Mémoires de Rossel d'Aigaliers, vu qu'ils ont été édités déjà à Lausanne, en 1866, par M. G. Frosterus, professeur à l'Université d'Helsingfors, sous le titre de *Souvenirs de la guerre des Camisards, mémoires inédits d'un gentilhomme protestant*, d'après le même manuscrit de Genève qu'a copié M. Baragnon. — R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 24 novembre 1903.* — M. Héron de Villefosse communique deux lettres du R. P. Delattre lui signalant la découverte, à Carthage, d'un nouveau sarcophage de marbre blanc orné de peintures, d'une dimension encore plus grande que ceux qui ont été précédemment découverts. La corniche supérieure et la corniche inférieure de la cuve sont ornées d'oves et de rais de cœur; quant aux frontons du couvercle, les peintures qui les décorent, relevées au moment même de la découverte par M. le marquis d'Anselme, représentent Scylla, de face, avec des ailes, le bas du corps transformé en un énorme serpent et les hanches garnies de chiens qui s'élancent en hurlant.

M. Clément Huart écrit à M. le Secrétaire perpétuel qu'il retire sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Oppert.

M. Maurice Prou écrit pour poser sa candidature à la même place.

M. Babelon annonce, au nom de la commission du prix ordinaire, que le sujet proposé: *La préfecture du prétoire au IV[e] siècle*, est prorogé à 1908.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 50 — **16 décembre** — **1905**

Le mensonge du féminisme. Opinions de Léon H., recueillies et publiées par M. Théodore Joran. Paris, Jouve, 1905. In-8, 459 p.

On nous dit que M. Léon H., professeur au lycée de X., était assez mal marié et qu'il mourut, écrasé par un omnibus, en laissant ses papiers à un camarade, M. Joran. De ces papiers, M. J. a tiré des extraits, un *Journal*, des *Impressions*, le tout précédé d'une notice biographique assez vague et suivi d'une *Histoire du féminisme* dont les manuscrits de Léon H. ont fourni les éléments.

Le *Journal* (1893-juin 1896) est rempli des doléances d'un époux qui n'a pas su conquérir les bonnes grâces de sa femme, qui est resté « un mari en peinture », alors que sa moitié se drapait « dans l'attitude insultante d'une duchesse prisonnière d'un manant. » Les *Impressions d'un antiféministe* forment un recueil de pensées où il y a parfois du « trait », mais rien de nouveau ni de saisissant. On y trouve d'ailleurs des bêtises comme celle-ci (p. 128) : « Je n'ai encore jamais vu de femmes féministes qui ne fussent en même temps libre-penseuses. Cela juge, à mon avis, le féminisme. » Enfin, l'histoire du féminisme à travers les âges pourra être utile comme recueil de notes, empruntées, pour la plupart, à des publications contemporaines et à des journaux; mais l'ambition du titre n'est nullement justifiée; des grosses questions qui dominent ce vaste sujet, hostilité des sexes (voir Crawley), matriarchat (voir Bachofen), promiscuité (voir Atkinson), il n'y a rien; mais il y a du bavardage et des anecdotes sur mille et une femmes. L'auteur, quoique professeur, était ignorant; il écrit *Mutato nomine de te fabula narratur*, comme si c'était deux petits vers lyriques et il estropie ainsi un des plus beaux vers de Racine : « De l'austère pudeur les bornes sont *franchies.* » Cet ignoble « franchies », au lieu de « passées », justifie presque le conducteur d'omnibus.

S. R.

Bouché-Leclercq, **Histoire des Lagides**, t. I et II, Paris, Ernest Leroux, 1903, 1904. In-8°, III-404, 410 pages.

C'est une histoire d'Egypte pendant près de trois siècles, 323-30 avant J.-C. L'Égypte pharaonique persiste alors sous un manteau grec, en attendant qu'une fois conquise par les Romains, elle donne à la république romaine le type idéal de la monarchie absolue avec la divinité impériale. Par exemple l'autel du dieu Auguste, inauguré à Lyon en l'an 12 avant notre ère, vingt-cinq ans avant la mort de cet empereur, est une importation d'Égypte où les Ptolémées, successeurs des Pharaons, avaient été mis de leur vivant au rang des dieux suivant l'usage observé pour les rois d'Égypte avant la conquête grecque. Toutefois Ptolémée Ier n'était devenu dieu qu'après sa mort, autant qu'il semble. Mais son successeur, Ptolémée II Philadelphe (285-246), fut mis au rang des dieux pendant sa vie, en compagnie d'Arsinoé sa sœur qui était en même temps sa femme. Cet exemple fut imité par ses sucesseurs : la divinité des rois nationaux était un dogme de la religion égyptienne et l'application de ce dogme aux Ptolémée, fut la conséquence de l'esprit de tolérance religieuse que bien qu'étrangers ils avaient montré dès le début. Tolérance n'est pas assez fort, les Ptolémée furent les bienfaiteurs des prêtres égyptiens, contrairement aux précédents offerts par les rois perses, par Cambyse qui avait tué de sa main le divin bœuf Apis, par Xerxès qui avait dépouillé un dieu égyptien d'une propriété immobilière importante; Ptolémée Ier la restitua, et avança la somme nécessaire pour payer les funérailles d'un dieu Apis mort de mort naturelle. Les Ptolémées ne se contentèrent pas d'être bienveillants pour les prêtres d'Égypte, ils adorèrent eux-mêmes les dieux de ce pays et installèrent par exemple le culte de Sérapi = Osiris-Apis dans la ville grecque d'Alexandrie qu'ils fondèrent. La déification des Ptolémées fut la conséquence de cette politique habile que plus tard, également en Égypte, Napoléon prétendit imiter, mais avec moins de succès, et dont Menou se fit le plagiaire sans en tirer aucun avantage.

Les Ptolémées n'étaient pas exclusivement les protecteurs des prêtres égyptiens.

Tout le monde a entendu parler des Juifs attirés par eux dans la ville d'Alexandrie, de la bible des Septante qui fut la conséquence de cet établissement judaïque. L'Égypte au temps des Ptolémées eut aussi une colonie grecque importante et une littérature grecque qui tient une grande place dans l'histoire. Une légitime célébrité s'est attachée à la bibliothèque d'Alexandrie et aux noms de ses bibliothécaires tels que le grammairien Zénodote, auteur d'une édition d'Homère, son émule et contradicteur Aristarque, le géographe Eratosthène, le poète élégiaque Kallimaque, et Apollonios auquel on doit une épopée, les Argonautiques.

Les Lagides, sous le patronage desquels ce mouvement littéraire se produisit, sont donc un sujet d'étude plein d'intérêt. Comment M. B.-L. l'a-t-il traité ? En érudit qui cherche une seule chose, la vérité, et qui par conséquent ne prétend pas réussir auprès du grand nombre. En général, le faux seul plait à la majorité des hommes. Homère le savait bien, quand au début de l'Iliade, ayant à parler d'une épidémie qui dévastait l'armée grecque, il nous montre Apollon un arc à la main et lançant des flèches aux malheureux guerriers qui allaient périr; on entendit le bruit des flèches et de l'arc :

Ἔκλαγξαν δ'ἄρ' ὀϊστοί...
Δεινὴ δὲ κλαγγὴ γένετ' ἀργυρέοιο βιοῖο [1].

Homère était poète. Michelet qualifiait aussi lui-même de poèmes ses leçons au Collège de France. Michelet, me disait un de mes maîtres mort il y a trente ans proviseur d'un lycée de Paris, est un écrivain dont les fenêtres ouvrent sur une place sablée et tout aride, il y voit des arbres bien verts, de jolis cours d'eau dont il entend le murmure, des fleurs dont il sent le parfum, il décrit ces arbres, ces ruisseaux et ces fleurs. Voilà comment il faut écrire l'histoire pour plaire au gros public. On a dit que Michelet avait ressuscité les morts ; on ne s'est pas inquiété de savoir quelle ressemblance les personnages dont il imaginait les portraits pouvaient avoir avec les réalités défuntes.

M. B.-L. n'a pas, comme Homère et comme Michelet, l'art d'orner son récit par des fictions poétiques ; son procédé n'est pas non plus celui des écrivains qui comme Taine et Fustel de Coulange parviennent à faire d'un livre d'histoire le développement d'une ou deux idées maitresses On y arrive en éliminant tous les faits qui ne rentrent pas dans le système préconçu qu'on adopte. Taine croyait faire acte d'historien quand, entrant dans un dépôt d'archives, il disait : « Je « désire prouver telle chose, donnez-moi les documents qui l'éta« blissent ». Ce qu'il ne voulait pas prouver était à ses yeux inexistant. On ne peut en procédant ainsi dresser un tableau exact d'une société quelconque à une date déterminée, mais celui qu'on peint est simple, facile à comprendre, et séduit le lecteur ignorant c'est-à-dire la presque universalité.

La *Cité antique* de Fustel de Coulange est le produit du même procédé ; en exagérant, outre mesure, l'importance du culte des morts et du foyer, l'auteur a peint fort inexactement les sociétés grecque et romaine ; mais précisément ce qu'il y a de faux dans ce livre en a fait le succès.

M. B. L. n'est ni un homme d'imagination, ni un homme à système ; il reproduit complètement en son ouvrage tout ce qu'il a trouvé dans les textes antiques qu'il a consultés, et aux faits que ces textes constatent il n'en ajoute aucun de son invention.

1. *Iliade*, I, 46, 49.

Prenons comme exemple ce qu'il dit de Cléopâtre au règne de laquelle sont consacrés cent soixante-huit pages du tome second. Cléopâtre ne peut être donnée comme modèle de vertu, elle appartient au groupe des femmes qui, comme on dit, ont fait parler d'elles, groupe trop nombreux. Quand l'orthographe française aura été réformée et que *femme* s'écrira *fame*, on trouvera des étymologistes pour enseigner que de ce mot *fame* vient *fameux*. Mais Jésus pardonna à la pécheresse et les malheurs de Cléopâtre, sa triste fin, disposent à une sympathique pitié. Par contre toute sympathie disparaît si l'on admet le fondement de certaines accusations formulées contre Cléopâtre. Ainsi l'historien Josèphe l'accuse d'avoir empoisonné son frère à elle-même, le roi Ptolémée XV; le but de ce meurtre aurait été de faire monter sur le trône avec elle son fils Césarion qu'elle avait eu de Jules César et qui fut en effet associé par elle au trône. Suivant le même auteur, ce serait elle qui aurait obtenu d'Antoine la mise à mort de sa sœur et rivale possible Arsinoé. Enfin trahissant le triumvir Antoine, son amant, elle aurait en fuyant avec soixante galères décidé la victoire d'Octavien sur Antoine à la bataille d'Actium.

Cléopâtre était-elle si méchante femme? M. B.-L. déclare qu'il n'ose l'affirmer, que cependant c'est possible. Il a raison. Mais son livre aurait certainement plu davantage au public s'il eut été soit un réquisitoire, soit une apologie de la dernière reine d'Égypte. En subordonnant les faits à une idée dominante préconçue, on donne à un récit l'unité qui plait à la foule, on simplifie l'effort du lecteur qui veut se résumer un livre. Enfin, diront bien des gens, à quoi peuvent servir au bas des pages tant de notes qu'on ne lit pas?

H. d'Arbois de Jubainville.

Paul Allard, **Julien l'Apostat,** t. II et III, Paris, Lecoffre, 1903.

J'aurais voulu annoncer plus tôt l'achèvement de cet ouvrage considérable, consacré à la vie et à l'œuvre de l'empereur Julien. Jusqu'à la fin du dernier chapitre, l'auteur a fait preuve des mêmes qualités d'historien et de narrateur que l'on a eu l'occasion d'apprécier déjà dans le premier volume (cf. 1901, I, p. 389) pour ne rien dire d'une série de publications antérieures, qui ont valu à M. Allard de très honorables succès. Le tome II décrit la guerre civile qui se termine à la mort de Constance, puis la restauration du paganisme par Julien; le tome III traite de la persécution et de la polémique de Julien contre les chrétiens, puis de la guerre de Perse. Enfin, dans un appendice critique, l'auteur fait une description raisonnée des sources de l'histoire de Julien; M. A. se contente d'indiquer l'état des diverses questions auxquelles l'étude de ces sources donne lieu, en utilisant cette fois les travaux de M. Koch et en justifiant l'emploi qu'il a fait lui-

même des textes; il s'abstient d'entamer des recherches approfondies et originales.

M. Allard connaît mieux le christianisme que le néoplatonisme. Il n'a pas réussi, dirait-on, à se représenter l'état d'esprit ni la dévotion mystique qui anima les fidèles du polythéisme, depuis Porphyre et Jamblique jusqu'à Proclus. C'est sans doute pour cela que l'Apostat de M. Allard est un personnage si paradoxal et si contrefait; si souvent vaniteux et simulateur, artificieux et déséquilibré. C'est pour cela aussi, apparemment, que M. A. parle plus d'une fois de niaiseries et d'inconscience, à propos d'une entreprise que d'autres — Vacherot, par exemple, et Naville, et récemment Gaetano Negri, pour ne rien dire des historiens allemands — avaient expliquée très différemment, en la rattachant mieux aux tendances de toute l'époque, et à un vaste et long effort des derniers défenseurs de la culture hellénique [1].

On doit regretter aussi que M. A. ait gâté trop de passages par des inadvertances [2].

---

1. Peut-on dire, sans aucune réserve, que Julien « ne fit faire à la législation romaine aucun pas vers l'humanité et la justice (II, 274) »? — T. II, p. 359, M. A. trouve que Julien ne prend pas lui-même au sérieux l'argument qui lui paraît justifier le fameux édit (ép. 42) sur l'enseignement : cet argument est peut-être détestable, mais Julien le prenait certainement au sérieux : il suffirait, pour s'en convaincre, de relire Naville, *Julien l'apostat et sa philosophie du polythéisme;* — t. III, 124, M. A. aurait pu ajouter que les empereurs chrétiens ordonnèrent qu'on brûlât entre autres le traité de Porphyre contre les chrétiens; — *ibid.*, 141, à propos du début de l'ép. 30, M. A. reproche à Julien son style « toujours obscur ». Julien remercie son ami de l'envoi d'un livre de géographie; le texte ne dit pas s'il s'agit d'un livre sur la Bretagne ou sur un autre pays; Julien, remerciant l'auteur de son envoi, devait-il l'indiquer? Est-il coupable, parce qu'il n'a pas songé que même ses lettres familières nous seraient conservées, et que les érudits modernes auraient besoin, pour comprendre, d'une description plus complète que le destinataire de la lettre? — t. II, p. 357, M. A. reproche à Julien l'emploi d'une « de ces formules élastiques et vagues qui se prêtent à toutes les tyrannies, *l'esprit public* » : mais cet esprit public, M. A. peut s'en assurer en recourant à l'éd. Hertlein, n'existe que dans la traduction de Talbot; le texte de Julien est altéré; je l'ai corrigé par conjecture : οἷς δημοσίᾳ μεταχειρίζονται (BULLETINS ACAD. BELG., CLASSE DES LETTRES, 1904, p. 498).

2. T. II, p. 30, M. A. fait dire à Julien : « Je prends à témoin tous les dieux et toutes les déesses que *je n'aurais pas supporté* que quelqu'un fît connaître au public quels étaient mes rapports avec ma femme, » et cette phrase lui paraît ouvrir le champ « à bien des conjectures ». Mais Julien écrit : οὐκ ἂν ἠχθέσθην εἴ τις ἐδημοσίευσεν, c'est-à-dire le contraire de ce qu'on lui fait dire; — p. 159, en bas : « On voit, dit Julien (suivant M. A.), des oracles *vaincus* par les ans »; *cf.* Julien, c. *Galil.*, 197 Neumann; on constatera que l'idée d'une *défaite* des oracles ne figure pas dans Julien. — 268, l. 9 : « au philosophe Amérius » : lire Himérius (cf. Bidez et Cumont, *Recherches*, p. 43, note 2); — 269, l. 16 : « aussi interdit-il (il s'agit de Julien) à ceux sur qui il a juridiction spirituelle, aux prêtres de son clergé païen, toute lecture capable d'ébranler *leurs croyances* » : si on relit le passage en question (p. 386 Hertlein, et non 388), on verra qu'il s'agit de lectures *immorales*, ce qui est tout différent; — *ibidem :* « et il se réjouit à la pensée que

Certes, l'exposé aurait pu être plus exact et l'appréciation des faits plus équitable. Mais, il faut le reconnaître, il y a cependant chez M. A. un effort louable. « Fidèle à ce qu'il considère comme le devoir de l'historien, il s'est interdit toute allusion aux faits contemporains et toute polémique. Il a voulu faire seulement une œuvre de science et de bonne foi ». Et en effet, on avait fait beaucoup plus mal avant lui. Les gens du monde ne pourraient actuellement trouver à lire un ouvrage d'ensemble plus attrayant ni plus instructif sur l'époque, les milieux et le cadre d'événements dans lesquels s'est développée la pensée et l'action de l'empereur Julien. Et même, grâce à des connaissances très étendues en fait d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire économique, M. A. a réussi à nous donner, spécialement pour ce qui concerne la Gaule, une description de l'empire au IVe siècle dont tout le monde pourra faire son profit.

J. BIDEZ.

M. Tullii Ciceronis : De oratore liber primus, texte latin revu et publié... par Edmond COURBAUD. Paris, Hachette, 1905, grand in-8, LXXXVII et 217 pages.

M. Edmond Courbaud, dont on connaît les travaux archéologiques, vient de débuter dans la philologie latine en éditant le premier livre du *De oratore* pour la grande collection Hachette. Il n'est pas besoin d'attendre la publication des livres II et III pour se rendre compte de ce que l'auteur a voulu faire et pour apprécier ce qu'il a fait.

Le présent volume s'ouvre par une ample introduction, clairement et agréablement écrite, où se trouve abondamment exposé tout ce qui

---

beaucoup des ouvrages d'Épicure et de *Zénon* aient péri; » au lieu de *Zénon*, lisez *Pyrrhon*, ce qui n'est pas sans importance; — p. 361, l. 4 : « on est tenté de voir, avec MM. Bidez et Cumont, dans ces paroles un lambeau d'un second édit sur l'enseignement; » nous avons supposé au contraire que l'édit — ép. 42 nous est parvenu fort incomplet, et que ces emprunts peuvent se rapporter à des parties perdues de l'édit (*Recherches*, p. 16, note 2); — III, 190, l'interprétation du début de l'ép. 27 (« une route encaissée entre une montagne et un marais ») me paraît très douteuse, malgré l'autorité de Talbot; — 359, note 1 : « la lettre 72 adressée réellement à Libanius; » non, mais à Julien; voir *Recherches*, p. 75. — En vue de la 2e édition, je signalerai encore un certain nombre de passages à corriger : II, p. 97, note 1 : lire ép. 23, et non ép. 21; — 146, l. 4 : sur le texte de ce passage, voir REVUE DE L'INSTR. PUBL. EN BELGIQUE, 1901, p. 179; — III, 130 : M. A. affirme que Julien reconnaissait dans le dieu des Juifs un de ses dieux ethnarques : cela ne peut être soutenu sans réserve; voir Asmus, *Julian's Galiläerschrift*, *passim* et Lydus, *de mensibus*, 110, 22 Wünsch; — 140, note 2 : ce texte figure dans Lydus, *de mensibus*, éd. Wünsch, 1898, p. 110, 4; — 196, sur Sopater et son disciple, voir mes *Notes sur les lettres de l'empereur Julien*. BULLETINS ACAD. BELG., CLASSE DES LETTRES, 1904, p. 495; — p. 409, dans la chronologie des écrits de Julien, M. A. place le livre *Contre les chrétiens* (mettre *Contre les Galiléens*) avant l'encyclique sur les devoirs des prêtres païens; mais cette encyclique annonce au contraire et par conséquent précède l'écrit *Contre les Galiléens* : voir p. 376, 7 Hertlein.

concerne la genèse de l'ouvrage, les intentions de Cicéron, ses théories oratoires, son art du dialogue, etc. M. C. s'attache surtout à montrer combien la théorie cicéronienne de la culture générale ou encyclopédique s'oppose aux usages suivis par les rhéteurs anciens : ce contraste, déjà signalé par M. Boissier, est ici mis en pleine lumière, très justement. Vient ensuite une histoire suffisamment développée des manuscrits et des éditions, suivie elle-même de notices biographiques, précises et exactes, sur les interlocuteurs du dialogue.

Dans l'établissement du texte, M. C. n'a point visé à l'originalité : je ne vois guère que deux conjectures qui lui soient personnelles (13, 58, *de institutis*, au lieu de *instituendis*, et 43, 193, *siue quem ciuilis scientia*) ; elles sont d'ailleurs ingénieuses et plausibles. Il n'a même pas voulu faire une édition systématique, je veux dire appuyée de propos délibéré sur une préférence personnelle entre les divers manuscrits; il a suivi, selon les cas, tantôt les *mutili*, tantôt les manuscrits dérivés du *Laudensis;* il dit lui-même à ce sujet. « Cette méthode éclectique n'a pas un caractère bien scientifique, je l'avoue; en l'état des choses elle est, il me semble, raisonnable et sage. » Je suis très loin de blâmer cette prudence ; je la crois même préférable au dogmatisme absolu de tels autres éditeurs ; je me demande cependant si M. C. n'a pas été quelquefois, par réaction, un peu trop timide.

D'abord, lorsqu'il y a conflit, non pas entre un manuscrit et un autre, mais entre les manuscrits et les éditeurs, M. C. a un penchant très fort à garder le texte des manuscrits. Très souvent, cela le sert bien; il trouve, pour justifier des tournures que les critiques déclarent fautives ou incompréhensibles, des raisons généralement très justes (par exemple : 9, 37, *mente, non lingua, perfectam*; 13, 55, *isti;* ibid., *de communi ciuium iure;* 25, 117, *habuit;* 38, 173, *ruptorum aut ratorum*). Je signalerai surtout l'explication qu'il donne de certaines phrases irrégulièrement construites, très naturelles dans une conversation, qu'on a voulu bien inutilement corriger (notamment 3, 11 ; 17, 75 ; 58, 246). Mais parfois, en revanche, ce respect pour la tradition manuscrite ne va pas sans un peu de superstition : c'est être bien craintif que de conserver, sans rien intercaler, une phrase comme celle de 2, 5, ou de n'oser admettre la répétition *stilus est, stilus* (33, 150), attestée par Julius Victor; et c'est être bien indulgent que de vouloir trouver un sens à *id egisse* (32, 146) ou à *ingenio auctore* (45, 198).

M. C. est peut-être aussi trop hésitant dans les cas où les manuscrits divergent. Il tient la balance égale entre la classe des *mutili* (M) et celle des *integri* (L), reconnaissant d'ailleurs que les attaques de Friedrich contre le source de ces derniers, le *Laudensis*, sont fort exagérées. Après M. Stangl et M. J. Martha, il rend au *Laudensis* une partie de sa confiance. Je crois qu'il pourrait lui en rendre plus encore, et voici plusieurs passages où je regrette qu'il n'ait pas adopté

la leçon de L au lieu de celle de M : 2, 6, *artibus* (L) vaut au moins *rebus* (M) ; — 10, 39, *mosque maiorum* (L) va mieux pour le sens que *moresque maiorum* (M), comme l'ont vu Ellendt et Henrichsen ; — 12, 50, *quod adferant* (L) est meilleur, après *unum erit quod*, que *quod adferunt* ; — 17, 77, *quod uersetur* (L) vaut mieux que *quod uersatur* (M), *quod* signifiant *tale ut ;* — 19, 86, *in eorum libris nulla* (L) a sur *nulla in eorum libris* (M) l'avantage de mieux détacher le mot essentiel ; — 21, 96, *perueniretis* (L), malgré l'objection de M. Courbaud, me semble préférable à *ueniretis* (M), après *intimam ;* — 24, 111, *ipse aliquid a me* (L) marque avec plus de force l'idée de la personnalité de Crassus que *ipse a me aliquid* (M).

Enfin, je pense que M. C. aurait pu faire aux lois de la prose métrique une place plus importante. A deux ou trois reprises, il cite en note des conjectures de M. Havet, motivées par la nécessité du rythme ; il les cite sans les approuver ni les rejeter, en homme qui ne veut pas prendre parti. Je crois cependant que la question en vaut la peine, et qu'on ne peut pas éditer un texte aussi certainement métrique que l'est celui-ci sans confronter méthodiquement la tradition des manuscrits avec les règles du *numerus oratorius ;* en faire abstraction serait aussi grave que de négliger un manuscrit essentiel.

Le commentaire explicatif est presque toujours excellent. M. Courbaud a su parfaitement s'assimiler les remarques qu'ont accumulées les nombreux éditeurs du *De oratore,* les trier, les grouper, et les présente sous une forme où la précision minutieuse n'enlève rien à la parfaite clarté. Je relève seulement en note trois ou quatre assertions contestables [1].

En somme, cette édition du livre I du *De oratore*, fait souhaiter que l'auteur continue sa tâche. Si elle n'est pas absolument originale (mais l'auteur n'a pas voulu qu'elle le fût), elle est du moins fort consciencieuse, fort judicieuse, d'une érudition solide et d'une lecture agréable : elle sera utile.

René Pichon.

---

1. 16, 72, M. Courbaud pense que l'inimitié entre Scaevola et Lucilius était due à des causes littéraires : la littérature comptait-elle tant alors ? — 20, 90, M. Courbaud semble croire que *intellegendi* est superflu avec *prudentiam* : il sert à opposer la conception à l'expression (*eloquendi* [*celeritatem*) ; — 21, 94, M. Courbaud ne distingue pas suffisamment les rhéteurs grecs des rhéteurs romains ; c'est contre ceux-ci seulement que Crassus avait sévi en 92, et cette mesure ne ressemble en rien à celle de 161 ; — 60, 254, M. Courbaud accuse Cicéron d'anachronisme pour avoir parlé en 91 de l'âge avancé de Roscius, mais il n'en parle qu'au futur (*solet dicere se.... esse facturum*).

Cagnat et Besnier, **L'année épigraphique**. année 1904 (Paris, Leroux, 1905.)

Le recueil si utile que publient MM. Cagnat et Besnier contient pour l'année 1904, outre une bibliographie abondante, 229 numéros. Voici les textes les plus intéressants que j'y relève. N° 21 : Réparation en 158 d'une route *per Alpes Numidicas ...ponti(b)us denuo fac(tis) paludibus siccatis labibus confirmatis*. — 36 : mention d'un *dictator Fidenis quater*. — 47 : fragment d'une inscription républicaine qui paraît concerner la location d'un bien communal (*...candum comune*). — 59 : construction en 111 d'une route allant de la frontière de Syrie à la mer Rouge (après la formation de la province d'Arabie). — 60 : Vaballath, fils de Zénobie, associé à l'Empire par Aurélien. — 108 : donation d'un *fundus* aux collèges de Préneste (fin du IVe siècle). — 113 et 114 : fragments des fastes de Rome. — 148 : *Salvo d. n. Zenone et domno Odovacre Symmachus v. c. pro ef. urbi fecit*. — 162 : fragment de l'inscription bilingue de Delphes. — 217 : acte de *manumssio* provenant d'Égypte. — 227 : Monument de l'année 63 en l'honneur de Néron et de Poppée.

P. G.

Buffon, Discours et Vues générales. Nouveaux Extraits. Avec une introduction et des notes par F. Gohin. Paris, Henry Paulin, 1905. In-8°, 416 p.

L'auteur de cet ouvrage remarqué, *Les Transformations de la Langue française pendant la deuxième moitié du* XVIIIe *siècle*, même pour un livre de classe ne pouvait faire qu'une œuvre savante. L'originalité de ces extraits consiste en ce qu'ils nous donnent, ainsi que le désire M. G. « non pas une idée fragmentaire, mais comme une image réduite de l'Histoire Naturelle. » Ils sont tous reliés les uns aux autres par des analyses qui nous font connaître la suite et même la transformation des idées de Buffon. Car on le voit peu à peu sacrifier à ses expériences et à ses observations sa théorie première de la fixité des espèces et pressentir le Darwinisme. De plus, comme Buffon nous apparaît sous tous ses aspects, à côté du savant, nous apercevons un moraliste que l'on connaissait peu et qui rappelle parfois La Bruyère, plus souvent encore Pascal. Des notes empruntées aux ouvrages de Cuvier, de M. de Lanessan et particulièrement au beau livre de M. Ed. Perrier, *La Philosophie zoologique avant Darwin*, nous montrent ce qui a été confirmé ou infirmé par la science moderne dans l'œuvre de Buffon ; de sorte que les lettrés pourront désormais la lire, sans craindre d'égarer leur admiration. Ils sauront en quoi Buffon fut un précurseur des savants du XIXe siècle. Non moins que l'influence scientifique, l'influence philosophique est indiquée. Voici une réelle trouvaille. Des deux théories de la Nature qui se partagent le XIXe siècle, si l'on n'ignorait pas que l'une, celle d'une Nature souriante et bienfaisante

se rattache à J.-J. Rousseau, l'on savait mal à qui rattacher l'autre, celle d'une Nature marâtre et insensible, soucieuse de l'espèce et non des individus. Or, M. G. retrouve cette dernière conception chez Buffon (page 44) et cite dans ses notes les vers de Vigny qui la reprennent et la résument (page 51). Ce livre mérite donc d'être signalé. L'œuvre de Buffon est considérable; et l'on sera bien aise d'apprendre que l'on peut trouver en un seul volume non pas des extraits, mais l'extrait de l'Histoire Naturelle.

Marc Citoleux.

A. François. **La Grammaire du Purisme et l'Académie française au XVIIIe siècle** (Introduction à l'étude des Commentaires grammaticaux d'auteurs classiques). — Paris, G. Bellais, 1905; un vol. in-8° de XV-279 pages.

Cet ouvrage, qui a valu à M. François le diplôme de docteur de l'Université de Paris, porte un titre un peu vague, et que son sous-titre n'éclaire qu'à moitié. Il faut l'avoir lu déjà, tout au moins en partie, pour voir en quoi consiste le dessein de l'auteur. Ç'a été de donner un pendant au livre publié naguère par M. Gohin (voir *Revue Critique* du 5 octobre 1903, p. 273) sur les *Transformations de la langue française* au XVIIIe siècle, — pendant en sens inverse, car tandis que celui-ci étudiait le mouvement néologique et révolutionnaire qui a si profondément bouleversé notre vocabulaire, M. F. s'est assigné pour tâche de mesurer les forces réactionnaires, ou pour mieux dire conservatrices de la langue, pendant la même période. Le sujet était incontestablement plus ingrat, et M. F. ne me semble pas l'avoir rendu plus attrayant pour le lecteur en divisant en quelque sorte son travail, en réservant pour une publication ultérieure ces *Commentaires* d'auteurs classiques dont il ne donne ici que de maigres spécimens en appendice. Il nous décrit donc, sans aucun exemple à l'appui, la bataille grammaticale qui pendant tout le XVIIIe siècle, au sein de l'Académie ou ailleurs, s'est livrée autour des œuvres de Racine et de Boileau : cette façon de procéder est un peu abstraite, malgré le grand nombre de faits et de noms cités, et l'on serait bien aise par instants d'avoir sous les yeux les pièces d'un procès débattu avec tant d'acharnement. Il me semble que des extraits, des exemples bien choisis, eussent éclairé la question et soutenu l'attention du lecteur. Ceci dit, et puisque le présent livre n'a la prétention que d'être une sorte d'introduction historique, il faut louer M. F. de l'étendue et de la sûreté de ses recherches; il a fait un dépouillement consciencieux de cette immense et terne littérature grammaticale par où les hommes du XVIIIe siècle prétendaient régenter la langue. Ceci est très méritoire, et je ne crois pas que rien d'essentiel lui ait échappé. Mais, malgré tout son zèle, il n'a pas pu faire que l'ennui qui s'exhale de ces documents ne se glissât par moment dans la trame de son propre

récit. Je ferai exception pour un chapitre, le chapitre IV, celui qui est intitulé *L'esprit du programme : les variations de la doctrine de l'usage*, et qui est à vrai dire le cœur même du livre : là, M. F. a su être intéressant et lumineux, il a très bien compris que l'ancienne définition de l'usage donnée par Vaugelas ne pouvait plus s'adapter aux idées des contemporains de Voltaire, et il a démêlé pourquoi il devait en être ainsi. Les pages qu'il a écrites là-dessus me paraissent excellentes, et en un sens définitives; elles font ressortir à l'aide de citations heureusement groupées le caractère rationnaliste de l'époque et la contradiction qu'il y avait entre ces tendances et le culte de la langue classique. Ce chapitre est plein de pénétration, il fait honneur à l'auteur, comme du reste son enquête tout entière, qu'il fallait bien avoir le courage d'entreprendre, et dont nous devons lui savoir d'autant plus de gré que la matière était plus aride. Cette introduction est une contribution appréciable à l'histoire des doctrines grammaticales en France, elle fait bien augurer de la publication annoncée des *Commentaires*. — Une remarque avant de terminer sur le style de ce livre, qui est en général simple et coulant, mais qui ne paraît pas exempt cependant de quelques taches. Peut-on dire *un ouvrage consultatif* (p. 45) dans le sens de « bon à consulter »? Je ne le pense pas. Puis, pour égayer le sujet et sans doute faire antithèse, M. François a voulu par endroits donner à sa phrase une allure dégagée et c'est ainsi qu'il a fait « *attacher le grelot de la discussion* » par l'abbé de Saint-Pierre (p. 34). Enfin, et en dépit des précautions oratoires qui l'amènent (p. 113), je trouve un peu triviale la phrase : « *Il aurait craché dans le plat pour en dégoûter les autres* » appliquée à Voltaire. Ce sont des nuances.

E. Bourciez.

P. Imbart de la Tour. **Les origines de la Réforme. La France moderne.** Hachette, 1905. In-8°, XIII-572 p.

Qui de nous n'a rêvé, au début de sa carrière, d'écrire ses « origines de la Réforme française »? de faire pour le XVIe siècle ce que Taine a tenté pour le XIXe? de reconstituer d'abord le milieu politique et social où allait éclater la révolution religieuse? de mesurer la puissance du mouvement, la profondeur de la propagation suivant les provinces et suivant les classes?

Mais tandis que nous rêvions, tandis que — peut-être effrayés par l'immensité de la tâche — nous nous laissions distraire par d'autres besognes, écraser sous le faix des obligations professionnelles, M. I. de la T. agissait. Après la littérature imprimée, il dépouillait ou faisait dépouiller les archives de Paris et de Rome, outre de

nombreux fonds départementaux et municipaux [1]. Il est visible qu'il ne s'est pas contenté, comme l'a fait trop souvent l'illustre auteur des *Origines de la France contemporaine*, de lire des inventaires, mais qu'il a vu des pièces ou des extraits de pièces.

Sur cette base documentaire s'élève ce premier volume, consacré à l'état matériel de la France pendant une période dont on peut fixer le début vers 1476 et le terme vers 1520. D'un côté, l'auteur étudie « l'absolutisme » et « la conquête monarchique », la disparition progressive de tous les obstacles, ecclésiastiques, féodaux, populaires, à la toute-puissance de la royauté; de l'autre, « la renaissance économique » qui suit la fin des guerres anglaises et des révoltes princières; un troisième livre, « l'évolution sociale », résume l'histoire des diverses classes, et mesure « l'influence sociale de la culture intellectuelle », en attendant qu'un second volume traite du « catholicisme et de la vie morale. »

Ce vaste plan a l'avantage de nous permettre d'apercevoir sous des faces multiples les diverses parties de cet immense sujet. Il n'est pas sans entraîner quelques inconvénients. L'auteur est obligé de reprendre à plusieurs reprises l'étude d'un même phénomène social, et il n'y a pas toujours concordance parfaite entre les impressions qu'on retire de chacun de ces examens partiels [2].

La méthode [3] de M. I. de la T. rappelle d'ailleurs celle de Taine, dont le nom nous revenait tout à l'heure. Et quoique sa documentation soit autrement étendue et solide que celle de son devancier, on retrouve aussi chez lui un certain abus du raisonnement déductif. Un principe étant posé, celui de la conquête monarchique par exemple, il faut en retrouver l'application dans toutes les classes de la société. Par suite les faits qui sont d'accord avec ce principe prennent une importance quelque peu exagérée, ceux qui semblent le contredire sont considérés comme négligeables [4]. Cette méthode a également pour conséquence forcée certains excès de généralisations [5].

Mais quoi qu'il en soit, l'œuvre de M. I. de la T. demeure. L'idée maîtresse du livre, c'est que « presque toujours ces grandes secousses

---

1. On peut naturellement lui reprocher de n'en avoir pas encore dépouillé assez, de s'être un peu trop confiné dans certaines régions.

2. P. 156 et 160 : « le métier juré est une création du souverain ». Or p. 304, l'auteur se corrige lui-même en montrant que cette transformation est le plus souvent réclamée par les maîtres, et non pas imposée par le roi.

3. Et parfois même le style, ou du moins les procédés de construction des développements.

4. A côté de ce que la royauté fait en faveur de la règlementation du travail, il fallait citer, non seulement l'abolition des jurandes à Lyon en 1511, mais l'ordonnance de Louis XII qui proclame la liberté à Blois en 1512 (M. I. de la T. n'a pas fait usage de Bourgeois, *Mét. de Blois*).

5. P. 1 : l'Allemagne de Maximilien arbitrairement rapprochée de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre.

morales sont précédée de changements sociaux ». L'avenir nous montrera si M. I. de la T. fait sortir de cette idée des conséquences exagérées, et s'il pousse le matérialisme historique jusqu'à oublier que la Réforme fut, en son fond, une révolution religieuse. Mais je serai le dernier à lui reprocher d'avoir dit que cette révolution religieuse avait été conditionnée par une révolution sociale.

C'est à cette révolution sociale que le volume est consacré. Elle a pour symbole l'avènement de cette trinité : « pouvoir absolu, capitalisme, bourgeoisie ». Elle favorise, en dehors du roi et des bourgeois, des gros marchands, des banquiers, des maîtres de métiers, les paysans qui bénéficient de la « reconquête du sol », vendent leurs produits plus cher et paient des rentes moins élevées [1]. Elle commence la ruine et le déracinement de la noblesse. Elle a surtout pour victime le prolétariat urbain. M. I. de la T. rompt ici courageusement en visière avec la théorie de la corporation tutélaire et bienfaisante : « ce serait, dit-il (p. 415), une erreur de croire que l'organisation professionnelle se soit établie alors dans l'intérêt des artisans... Ce sont les chefs des métiers, non les ouvriers, qui réclament une règlementation [2] ». Il note, très délicatement, la pénétration des influences étrangères, flamandes, allemandes surtout, dans le monde de nos compagnons de métier.

Ce premier volume touche à peine à la question ecclésiastique. L'auteur se contente d'une esquisse de la puissance matérielle de l'Église, et termine en disant qu'il lui restait « à se réformer elle-même et rétablir sa puissance morale ». Cette phrase indique le sujet du second volume.

Étudier les causes de la Réforme, les milieux où elle s'est propagée; son esprit premier et ses transformations successives; ce qu'elle fut comme doctrine, église, parti; ses moyens d'action, les raisons de de son échec partiel, son influence, tel est le vaste programme que M. I. de la T. nous promet de remplir avant de répondre à cette redoutable question de savoir si la défaite de la Réforme fut « un progrès ou un recul ». Mais j'ai peur que la réponse ne soit inscrite d'avance dans l'esprit de l'auteur, à voir avec quelle tendresse il nous parle des institutions médiévales [3], avec quel soin il met en lumière le

1. Rien ici qui ressemble aux analyses superficielles de d'Avenel. M. I. de la T. montre que de nombreuses terres furent remises en censive; mais même lorsque la rente est fixée à nouveau ou qu'il s'agit d'un métayage en denrées, « la progression du cens ne suit pas la hausse de la terre ».

2. Il y a de l'exagération à écrire, p. 307 : « le métier juré tend, au moins dans les villes, à devenir la loi commune de l'industrie ».

3. La description du régime féodal est une des plus pénétrantes que j'aie lues. Je me demande s'il est très exact de dire (p. 19) : « Au catholicisme, la France avait dû son unité morale », sous prétexte que la royauté est, chez nous, un pouvoir religieux. N'est-ce pas prendre l'effet pour la cause? Les autres rois des pays voisins étaient aussi des souverains catholiques. Cependant ils ne guérissaient pas les

rôle perturbateur de la Renaissance. Il se pourrait, à en juger par ce début, que son livre fût, en fin de compte, une sorte de « Janssen » français, plus impartial assurément, d'une inspiration plus haute et plus scientifique, moins étroitement confessionnelle que l'œuvre allemande.

Henri HAUSER.

G. ENGERRAND. — **Six leçons de préhistoire.** Bruxelles, Larcier, 1905. In-12, VII-263 p. avec 124 figures dans le texte.

SOCIÉTÉ PRÉHISTORIQUE DE FRANCE. — **Manuel de Recherches préhistoriques.** Paris, Schleicher, 1906. IX-322 p. avec 205 figures dans le texte.

I. — Les six leçons de préhistoire publiées par M. Engerrand comprennent les trois périodes dites éolithique, paléolithique et néolithique; elles peuvent être considérées comme le résumé fort exact des travaux de l'école belge au cours de ces dernières années, en particulier de ceux de M. Rutot. On sait que ce dernier croit retrouver, dans des terrains plus anciens que le quaternaire inférieur, non pas des milliers, mais des millions d'instruments en silex dits *éolithes*, qui ne seraient pas, comme les haches de Saint-Acheul, des silex taillés, mais simplement utilisés par l'homme et accommodés, moyennant quelques retouches, aux besoins rudimentaires de son industrie. M. Rutot a recruté beaucoup de disciples en Belgique, en Angleterre, en Allemagne ; les savants français les plus autorisés se sont montrés réservés et même nettement hostiles ; ils ne nient pas que l'homme, avant de tailler le silex, l'ait simplement utilisé ou adapté ; mais ils ne croient pas que les traces d'utilisation ou d'adaptation, signalées par MM. Rutot, Klaatsch, Schweinfurth et d'autres, se distinguent suffisamment des phénomènes produits par des causes naturelles pour être attribuées à un être intelligent. Le seul fait que la faune mammalogique actuelle ne compte plus un seul animal de l'époque tertiaire, milite, *à priori*, contre l'idée de faire remonter à une aussi haute antiquité l'*homo sapiens*. M. Boule a récemment fait connaître des silex, présentant des caractères identiques à ceux des spécimens recueillis par M. Rutot, dont les cassures et les prétendues retouches sont dues à une cause actuelle et vérifiable, à des chocs et

---

écrouelles, et aucun d'eux ne pouvait, comme un Louis IX ou Philippe le Bel, rester « l'évêque du dehors » tout en résistant au pape ou même en le combattant. — Le mercantilisme du XVIe siècle n'est pas aussi étroitement « métallique » qu'il est dit p. 336. S'il apparaît avec ce caractère dans le discours de Duprat à l'assemblée de 1517, les villes ne tardent pas à lui donner un sens beaucoup plus large; il s'agit, non seulement d'empêcher les sorties d'or, mais aussi de fournir du travail aux regnicoles. — Enfin pour montrer qu'il peut se glisser des erreurs même dans un livre écrit avec le soin le plus minutieux, je dirai que mes *Ouvriers du temps passé* ne sont pas de 1900 (comme il écrit p. 421), mais de 1899 (en réalité fin 1898)! Que l'auteur me pardonne ce facile triomphe.

à des roulements produits par les eaux. Je crois donc qu'une bonne partie du livre de M. E. doit être regardée dès à présent comme caduque ; mais il n'était pas inutile d'exposer ainsi dans son ensemble la théorie des éolithes et j'ajoute que les autres chapitres de ce volume témoignent d'une assez exacte information. Il n'est question de la religion des hommes primitifs que dans la section consacrée au néolithique (p. 224) ; il me semble pourtant que le sentiment religieux et même les pratiques rituelles remontent beaucoup plus haut, comme aussi la coutume d'ensevelir les morts, dont M. E. parle seulement à propos des dolmens (p. 198[1].)

II. — La Société préhistorique de France, tout récemment fondée, a eu l'idée heureuse de publier un guide pratique pour faciliter les recherches sur le terrain à ceux de ses adhérents qui sont éloignés des grandes bibliothèques. Le texte est dû à la collaboration de plusieurs spécialistes ou amateurs qui sont nommés dans la préface. On y trouve d'abord des instructions détaillées sur les conventions à conclure pour s'assurer le droit d'exploiter une station, sur la manière de conduire une fouille, de conserver, de classer et de reproduire les objets, etc. La seconde partie est une sorte de manuel d'archéologie préhistorique, où les antiquités de l'âge du fer ne sont pas négligées, non plus que les recherches de folk-lore. Comme cet utile ouvrage aura probablement plusieurs éditions, la Société fera bien d'en faire relire les épreuves par un lettré de profession, pour corriger les obscurités et les incorrections trop nombreuses du style. Les figures, empruntées pour la plupart au *Musée Préhistorique*, sont généralement claires et bien choisies ; quelques vues de mégalithes, confuses et d'ailleurs peu intéressantes, seraient toutefois à remplacer (p. 280 et suiv.)[2].

S. R.

---

1. P. 145, ce que dit M. E. des insignes *totémiques* n'est pas clair et en contradiction avec la p. 224. — P. 153. « Le renne existait dans les immenses forêts de la Germanie au Ier siècle de notre ère. » Double erreur, car le témoignage de César se rapporte au Ier siècle *avant* J.-C. et ce témoignage a été mal interprété. — P. 204. Les menhirs seraient des monuments « élevés au principe mâle (*chtonisme*). » Phrase vide de sens ; *chtonisme* n'est pas *phallisme* ; d'ailleurs l'explication des menhirs par le phallisme est une vieille absurdité. — P. 10. « Marbode, dans la *Dactyliothèque*, qui date de la décadence romaine. » Marbod est du XIIme siècle, qui n'est pas « la décadence romaine ».

2. La lecture de la préface et la mention répétée de certains noms, à l'exclusion de certains autres, montrent malheureusement que ce manuel est un livre de polémique et de parti autant que d'enseignement pratique ; mais ceux qui ne sont pas initiés aux querelles entre préhistoriens ne s'en apercevront guère et ils ne perdront certes rien à l'ignorer.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 1er décembre 1905.* — MM. Maurice Prou et Ch. Diehl écrivent à M. le Secrétaire perpétuel qu'ils se désistent de leur candidature à la place de membre ordinaire devenue vacante à la suite du décès de M. Jules Oppert.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Oppert, décédé. Il y a 36 votants; la majorité absolue est de 19.

	1er tour	*2e tour*	*3e tour*
MM. Girard	12	14	14
Halévy	7	4	2
Haussoullier	9	17	20
V. Henry	7	1	0
Révillout	1	0	0

M. Bernard Haussoullier, ayant obtenu la majorité des voix, est déclaré élu. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 8 décembre 1905.* — M. Collignon, président, annonce la mort de M. Gustave Saige, conservateur des Archives de la principauté de Monaco, correspondant de l'Académie depuis 1894.

M. Philippe Berger communique une pierre gravée découverte par le R. P. Delattre à Carthage, dans un sarcophage du IIIe s. a. C. M. Berger propose de lire « Ioab » le nom qui s'y voit en caractères hébreux archaïques et fait remonter ce petit monument au VIe ou au VIIe siècle a. C. — M. Clermont-Ganneau croit que ce nom doit plutôt se lire « Abiou », forme d' « Abiyahou », « Abiyaou ».

M. B. Haussoullier, élu membre de l'Académie dans la dernière séance et dont l'élection a été approuvée par M. le Président de la République est introduit en séance.

M. Collignon, président, annonce que l'Académie a nommé correspondants étrangers MM. Pischel, de Berlin, Evans, d'Oxford, Barclay Head, du Musée Britannique; et correspondants nationaux MM. Emile Thomas et A. Jeanroy.

M. Holleaux, directeur de l'Ecole française d'Athènes, fait connaître les résultats des dernières fouilles exécutées à Délos aux frais de M. le duc de Loubat, correspondant de l'Académie. Il décrit les travaux les plus importants accomplis en 1905 : déblaiement de l'Agora des Italiens, du Portique de Philippe, et d'une nouvelle région limitrophe du Théâtre. Il signale deux découvertes épigraphiques d'un haut intérêt : la dédicace d'un monument élevé par le roi de Macédoine Antigone Doson, et le texte d'une loi relative à la vente du bois et du charbon à Délos.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 15 décembre 1905.* — M. Holleaux, directeur de l'Ecole française d'Athènes, termine sa communication sur les fouilles en cours à Délos. — M. Collignon, président, insiste sur l'intérêt présenté par les résultats de ces fouilles.

M. Babelon annonce que la Société française de fouilles archéologiques a entrepris des fouilles autour du monument d'Auguste, à la Turbie (Alpes-Maritimes). Ces fouilles allaient être entreprises par le gouvernement sarde en 1859, lorsque le comté de Nice fut réuni à la France. Le gouvernement français se borna à classer le Trophée d'Auguste comme monument historique. Les fouilles actuelles sont dirigées par M. Philippe Casimir, ancien maire de la Turbie, assisté d'une commission d'archéologues locaux, sous le contrôle de M. Formigé, architecte de la Commission des monuments historiques. M. Babelon donne ensuite lecture d'un rapport de M. Philippe Casimir sur cette première campagne, qui fait présager pour la suite des recherches, les plus heureux résultats.

M. Omont continue la lecture du mémoire de M. Labande sur les routiers français en Italie au XIVe siècle.

Léon DOREZ.

Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, Imp. R. MARCHESSOU. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 23 décembre — 1905

Gesammelte Abhandlungen zur mittellateinischen Rythmik von Wilhelm Meyer aus Speyer. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1905, 2 vol. in-8°, viii-375 et iv-403 pp. in-8°. Prix : 8 Mk. chacun.

Uebungsbeispiele über die Satzschlüsse der lateinischen und griechischen rythmischen Prosa aus den gesammelten Abhandlungen zur mittellateinischen Rythmik von Wilhelm Meyer aus Speyer. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1905, 32 pp. in-8°. Prix : 0,60 Mk.

Die Rhythmen der asianischen und römischen Kunstprosa (Paulus, Hebräerbrief, Pausanias, Cicero, Seneca, Curtius, Apuleius) von Friedrich Blass. Leipzig, A. Deichert, 1905. iv-221 pp. in-8°. Prix : 6 Mk.

Rhythmische Prosa in der altchristlichen Literatur, ein Beitrag zur altchristlichen Literaturgeschichte von Lic. Hermann Jordan. Leipzig, Dieterich, 1905, 79 pp. et un tableau. Prix : 2 Mk.

Rhythmische Prosatexte aus der ältesten Christenheit (das apostolische Symbol, Novatian De Trinitate I und Novatianpredigt I) für Seminarübungen. Mit Angabe der Rhythmen herausgegeben von Lic. Hermann Jordan. Leipzig, Dieterich, 1905. 22 pp. in-8°. Prix : 0,60 Mk.

De clausulis a Sedulio in eis libris qui inscribuntur Paschale opus adhibitis. Scripsit Iulius Candel. Tolosae, ex typis societatis sancti Cypriani, mcmiv (Toulouse, chez l'auteur, 7, rue Saint-Joseph). viii-173 pp. in-8°.

Les clausules métriques dans saint Cyprien, par Ed. de Jonge (*Université de*

Louvain, Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie, 14e fascicule). Louvain, Peeters; Paris, Fontemoing, 1905, 155 pp. in-8°.

Das Clauselgesetzte in Cicero's Reden, Grundzüge einer oratorischen Rhythmik von Zielinski. (*Philologus, IX Supplementband*, heft 4, pp. 589-875). Leipzig, Dieterich (Th. Weicher), 1904; viii-253 pp. in-8° et un tableau. Prix : 8 Mk. 40.

Depuis que j'annonçais ici le livre de M. Louis Havet sur Symmaque, les travaux relatifs à la prose métrique se sont multipliés. Mais voici quelque temps surtout qu'ils deviennent très fréquents. La place limitée dont je dispose me contraint à en faire une revue trop rapide.

Il convient de placer en tête le recueil de M. Wilhelm Meyer, bien qu'il ne paraisse d'abord que toucher partiellement au mètre de la prose. En 1891, M. W. M. a fait paraître un mémoire sur la clausule accentuée de la prose grecque, du ive au xvie siècle. En lisant ce mémoire, M. Louis Havet eut l'idée d'en vérifier les conclusions sur les lettres de Symmaque. Il eut la surprise d'y découvrir des clausules fondées non sur l'accent, mais sur la quantité. Cette découverte a été le point de départ de toutes les recherches nouvelles. On a bien exhumé dans la suite des dissertations de M. Wüst et de M. E. Müller, datées de 1881 et de 1886. Mais ces travaux d'université, confus et contradictoires, avaient passé tout à fait inaperçus et seraient restés dans leur obscurité, si d'autres publications n'avaient donné l'idée de les en tirer. C'est donc bien, en somme, à M. Wilhelm Meyer que remonte l'honneur d'avoir donné le branle.

Les mémoires recueillis ici sont au nombre de douze : 1° L'origine et la floraison des formes poétiques latines au moyen âge (extrait des *Carmina burana*, 1901 ; voy. *Revue*, 1904, I, 8); 2° Poème de Radewin sur Théophile et les variétés d'hexamètre rimé (1873, le premier mémoire de M. W. M. par ordre chronologique ; voy. *Revue*, 1874, II, 1); 3° Le *Ludus de Antichristo* et les rythmes latins (travail fondamental, 1882 ; voy. *Revue*, 1882, t. II, p. 200); 4° et 5° *Planctus* d'Abélard (1885 et 1890 ; *Revue*, 1891, I, 190) ; 6° Débuts et origine de la poésie rythmique grecque et latine (1885, capital) ; 7° La clausule accentuée dans la prose grecque du ive au xvie siècle (1891 ; voy. *Revue*, 1891, II, 207); 8° La prose rythmique latine (1893 ; très important compte rendu du livre de M. Havet, où M. W. M. ramène les diverses espèces de clausules à des combinaisons de crétique, brève entre deux longues) ; 9° Pitra, Mone et la strophique byzantine (1896) ; 10° L'origine du motet (1898) ; 11° Un chapitre de la métrique des derniers temps (1903 ; transformations subies par le septénaire et le sénaire, et passage du rythme quantitatif au rythme tonique) ; 12° Sur l'allitération (extrait du mémoire sur Fortunat, 1901 ; voy. *Revue*, 1903, I, 12 ; l'allitération employée comme ornement régulier de la prose et de la poésie, n'est pas d'origine germanique ; au contraire, les Germains ont appris des écrivains latins à en faire usage) ; liturgie, art et poésie au moyen âge (1903 ; M. W. M. rappelle la part

que la liturgie a eue au développement de la poésie; mais il a tort de dater le sacramentaire véronais, dit léonien, des années 400-450; on ne risque rien à le rajeunir de cent cinquante ans).

Tous ces mémoires ont été soigneusement revus et ont reçu d'assez nombreuses additions que la continuation de ses études a suggérées à M. W. M. Ainsi à l'article des *Goettingische gelehrte Anzeigen*, sur le livre de M. Louis Havet, il a joint une série de textes où l'on peut étudier diverses variétés de clausules. Des textes semblables avaient été cités dans d'autres mémoires. M. W. Meyer les a réunis dans la brochure indiquée plus haut et qui forme comme une histoire de la clausule par les documents. Nous devons remercier le maître du soin qu'il a pris de recueillir ces mémoires. Nous avons trouvé, en les parcourant de nouveau, le souvenir de la joie que nous éprouvions, dans le temps, à les lire pour la première fois. Les voilà maintenant tous commodément groupés pour l'instruction des jeunes savants.

Depuis près de vingt ans, M. Blass suit sa voie particulière. Historien de l'éloquence attique, il a voulu élucider la question du rythme. Jusqu'à présent, il ne s'était occupé que de la prose attique (ou atticisante). Ses travaux sont connus de nos lecteurs [1]. Le dernier ouvrage l'amène aux Latins. Au rythme de la prose attique, il oppose celui de la prose asiatique. Le premier ne tient pas compte des pauses de sens; le second est fondé sur elles. Dans la prose asiatique, la période est le but de l'art. Elle comprend un certain nombre de membres, *cola*, ou d'incises plus courtes, *commata*. Les *cola*, généralement au nombre de quatre (Cic., *Or.*, 222), de deux au moins (Quint., IX, iv, 125), ont de sept à treize syllabes; les incises en ont de quatre à sept. Le rythme consiste dans le retour de certaines cadences prosodiques à la fin des membres ou des incises. C'est ce que M. B. appelle des rimes prosodiques : terme d'ailleurs impropre; car la rime revient à des places fixes dans les versifications où elle est un élément régulier du rythme, tandis que les cadences prosodiques se répartissent irrégulièrement sur tout le cours d'un morceau. Soit le § 23 du *Pro Milone*; M. B. le divise en 18 membres ou incises et établit les correspondances suivantes : 1 et 2; 3 et 7; 3, 6, 7 et 8; 4 et 5; 11 et 14; 13 et 15; 16 et 17; 9 répète 1 et 2 avec catalexe d'une syllabe, 10 répète 4 et 5 avec catalexe de deux syllabes; 18 est à part. Cet exemple suffit pour donner une idée du système.

M. B. trouve la théorie exposée pour la première fois dans Hégésias de Magnésie, dont, à cette occasion, il recueille et explique les fragments. La préférence pour certaines formes apparaît déjà, pour le ditrochée et les structures mises à la mode par Sotadès et Cléomaque, dans Hégésias, pour le péon dans Théophraste et Aristote. Mais il

1. Voy. surtout le compte rendu, par M. Albert Martin, de son livre, *Die Rhythmen der attischen Kunstprosa* (Leipzig, 1901), dans la *Revue*, 1903, t. I, p. 9.

n'y a là qu'une tendance. L'essentiel du système est le rapport établi entre le rythme et la ponctuation, rapport qui trouve son expression dans l'écriture par l'emploi des deux points, ainsi qu'on le constate dans les papyrus. M. B., comme application, analyse divers passages des épîtres de saint Paul et de l'ouvrage de Pausanias. Il étudie surtout l'*Épître aux Hébreux*, montre avec quel soin elle a été composée et recherche le parti que l'on peut tirer du nouveau papyrus d'Oxyrhynque, celui-là même dont nous avons déjà parlé et qui présente sur l'autre face un abrégé de Tite-Live.

Les Latins ont restreint les types possibles de clausules. Pour le montrer, M. B. analyse des passages du *Pro Milone*, de la première Catilinaire, de la troisième Philippique, de la *Diuinatio in Q. Caecilium*. L'appauvrissement augmente avec Sénèque, qui donne la prédominance à deux types, dicrétique, crétique suivi du spondée ou trochée (dicrétique catalectique) ; mais il éclate surtout chez Quinte-Curce. Ces conclusions sont basées sur l'analyse d'un certain nombre de passages. Toujours M. B. accompagne l'étude des faits par la discussion des théories antiques, de Coelius Antipater, de la *Rhétorique à Hérennius*, de Cicéron, de Quintilien.

Mais le chapitre le plus curieux du livre traite d'Apulée. Nous ne trouvons plus ici des clausules, mais des phrases composées de courtes incises mesurées, se correspondant, s'opposant, se divisant parfois pour faire place à deux rythmes successifs ou symétriques, et partout une continuité du rythme qui soumet toute la phrase à sa loi. Cette marche combinée avec la rime, l'assonance, le morcellement des incises, donne au style d'Apulée cette harmonie particulière, que l'on sent si vivement à la lecture. M. B. rapproche cet emploi du rythme de celui qu'en fait Pausanias et conclut que le rhéteur africain, habile à déclamer en grec comme en latin, *tam graece quam latine dissertissimus* (*Apol.*, IV), applique à la langue latine les procédés des « asianiques » de langue grecque. Un détail technique commun qu'il leur découvre, est l'équivalence du quatrième péon et du choriambe (trois brèves et une longue, deux brèves entre deux longues).

Deux appendices contiennent des spécimens de rythme attique et l'analyse de la première aux Thessaloniciens et de l'épître aux Galates.

C'est exclusivement à des textes chrétiens que M. H. Jordan applique la mesure des clausules. Au début, une remarque excellente : les premiers écrivains chrétiens qui se servirent de la langue latine, bien loin d'employer la langue vulgaire, choisirent la langue littéraire, parée et surchagée de tous les ornements de la rhétorique. J'ajoute que ce caractère devait suivre tout le développement de la littérature chrétienne latine. M. J. adopte les règles proposées par M. Norden. Il démontre d'abord qu'il y a une prose non métrique ; tâche utile, au milieu des variétés que l'on établit de prose métrique Puis, il s'attache à analyser un certain nombre d'œuvres attribuées à Nova-

tien avec plus ou moins de certitude. Trois de ces textes sont édités à part et forment une brochure qui ne sera pas seulement à consulter pour les recherches métriques. Une des conclusions les plus curieuses de M. J. serait que le vieux symbole apostolique romain aurait un texte mesuré ; par suite, que la rédaction latine serait l'original.

La thèse de M. Candel est une application du système Havet-Bornecque à l'*Opus paschale* de Sedulius; mais il a tort de faire intervenir l'accent. Des tableaux et des listes utiles forment l'essentiel de la brochure. A la fin un chapitre intéressant, sur les conséquences qu'entraîne, pour le style, l'usage des cadences mesurées, chez un prosateur comme Sedulius.

Il y a d'excellentes choses dans le livre de M. De Jonge sur les traités de Cyprien; d'abord, un exposé clair et complet des théories de la prose métrique; puis, une liste des clausules de Cyprien, de sorte que, si les conclusions sont discutables, la documentation restera; une vue plus détaillée des questions que soulève l'étude des clausules (l'hiatus, l'allongement par position, la coupe des mots, la longueur des clausules); une discussion précise des *Fragmenta bobbiensia*, qui, s'ils sont de Juba, nous transportent au temps et au pays de Cyprien. Il y a aussi, dans ce livre, beaucoup d'idées de détail, sinon tout à fait heureuses, du moins intéressantes, sur la structure des phrases et du vers, sur l'origine du *cursus*, sur le texte de saint Cyprien; pour ce point-ci, il faudra maintenant que M. D. J. prenne connaissance du livre de M. von Soden. Mais M. De Jonge a eu tort de mêler lui aussi une question d'accent à une question de métrique. Les philologues de langue germanique ont une certaine incapacité à se figurer une langue d'accent musical et une versification fondée seulement sur le jeu des longues et des brèves et sur l'ondulation des coupes ou césures. La plupart font appel à l'accent; L. Müller prétendait, par contre, que la versification recherche l'opposition entre l'accent et la mesure poétique, ce qui est encore une manière de tenir compte de l'accent. M. D. J. admet le rôle de l'accent dans le versification et, par suite, dans la prose mesurée. Tous les faits qu'il cite peuvent s'expliquer par la recherche de certaines coupes et la structure ordinaire des mots latins. Ces coupes sont recherchées pour elles-mêmes; comme la poésie et la prose mesurée deviennent de plus en plus sévères et formalistes en vieillissant, on finit par se borner à deux ou trois types et les accents se trouvent coïncider avec l'ictus, au moins dans la majorité des cas, mais pas dans tous. Cet appauvrissement est très marqué dans Cyprien. C'est ce qui explique la tentation de faire une place à l'accent. M. D. J. a eu tort d'y céder. Cependant son livre fait bien voir comment une prose purement quantitative s'acheminait vers le rythme tonique du *cursus*.

Le livre de M. Zielinski est vicié par la même erreur initiale. L'auteur veut que l'ictus dans la clausule coïncide toujours avec

l'accent du mot. La réalité donne de nombreux démentis à ce préjugé. Aussi M. Z. introduit dans la langue de Cicéron la notion de l'accent secondaire. L'accent secondaire peut prendre la place de l'accent principal, je veux dire de l'accent du mot, le seul dont les anciens aient eu connaissance; et l'accent du mot, cet accent tonique auquel on attribue tant d'importance, se trouve réduit au rôle d'accent secondaire, pratiquement à zéro. Cela ne suffit pas pour rendre compte des faits. Alors M. Z. suppose que certains mots avaient une accentuation spéciale que nous ne connaissions pas. On n'a jamais mieux montré où peut conduire l'erreur d'une vue préjudicielle. Le système lui-même est ingénieux; il tend à ramener tous les types de clausules à un seul qui les résumerait. Ce système a été fort bien critiqué par M. De Jonge, p. 151 suiv.; il n'y a pas lieu d'insister dans cette *Revue*. Remarquons seulement que ce type fondamental « peut s'appliquer à toute prose et, par conséquent, n'en explique aucune par elle-même. » Une bonne observation de M. Z. doit cependant être signalée, bien qu'il ait eu tort d'en faire une « loi ». Jusqu'ici, on ne s'était occupé que de la clausule. Mais quand la clausule ne commence pas avec un mot, M. Z. observe que la syllabe précédente est brève, si la clausule commence par une longue, et longue, si elle commence par une brève. Cette tendance à une sorte de dissimilation est très naturelle. Si on la combine avec la fréquence en latin de mots de certains types prosodiques, on verra combien, en somme, se trouvait limitée par des conditions préexistantes la liberté des clausules.

La brochure de M. Zielinski fait partie du IX^e^ *Supplementband* du *Philologus*. Il eût été pratique d'en garder la pagination, d'autant plus que M. Zielinski, une fois au moins (p. 252) n'a pas changé le chiffre du renvoi.

Paul Lejay.

E. Newmann, **Der Soeldner (soudoyer) im Mittelalter, nach den franzœsischen (und provenzalischen) Heldenepen.** Marburg, 1905; in-8° de 102 p. (dissert. de Marburg).

Matériaux très abondants, trop abondants, mais mal disposés. Il fallait recourir, non aux compilations modernes, mais aux sources historiques du moyen âge, en rapprocher méthodiquement les textes littéraires et essayer de déterminer le degré de confiance qu'on peut accorder à ceux-ci, puis élaguer parmi eux tous ceux qui n'apportent rien d'intéressant. Il fallait aussi laisser à Kœrting son étymologie *solidicarius*; quant à la forme *saudoyer*, elle n'a rien de mystérieux et présente simplement un trait de phonétique picarde bien connu. Malgré ses défauts, ce petit travail, comme tous les recueils de textes relatifs à un sujet déterminé, pourra rendre quelques services.

A. Jeanroy.

Un Vocabulaire français-russe de la fin du XVIe siècle, extrait du *Grand Insulaire* d'André Thevet, manuscrit de la Bibliothèque Nationale, publié et annoté par Paul BOYER. (Extrait des *Mémoires Orientaux* publiés par l'École des langues orientales vivantes.) — Paris, Leroux, 1905. Grand in-8°, 63 pp.

La linguistique, née d'hier, doit au moins un hommage à la mémoire des grands voyageurs du XVIe siècle : ils se sont montrés en général fort intelligemment curieux de langues et lui ont apprêté des documents précieux dont rien ne pourrait suppléer le défaut. On sait que c'est par un ambassadeur flamand, Otto de Bousbecque, que nous sont parvenus les derniers vestiges du gotique, agonisant alors à l'extrémité d'une péninsule à peine encore européenne. Par une coïncidence assez piquante, c'est à la suite de la description de cette même région — la Crimée — que Thevet a inséré le premier vocabulaire russe dont l'Europe ait eu connaissance. M. Paul Boyer a estimé avec raison qu'il y avait lieu de l'exhumer des ténèbres où il gisait, et il faut d'autant mieux louer sa pieuse initiative, que l'entreprise, même au seul point de vue matériel, n'a pas laissé d'être quelque peu laborieuse : la graphie peu méthodique du transcripteur [1], les erreurs d'audition qu'il a commises, les confusions ultérieures de transcription, et autres, s'accumulent parfois sur un même mot de façon à en rendre la lecture désespérée ; qui reconnaîtrait, par exemple, sous la glose « changeant » et l'orthographe (?) *denoy ly chelay* le mot *dvoyelitshnyi* qui signifie « chatoyant »?

M. B. l'a reconnu pour nous et nous en fait part comme de la chose la plus simple du monde : en face de chacune des transcriptions de Thevet, il a inscrit en caractères russes, le mot correspondant ou le plus approchant. Là ne se sont pas bornés ses soins : il a parsemé son texte de notes nombreuses, le collationnant avec un autre vocabulaire (ms. Dupuy 844) que contient la relation du voyage de Jehan Sauvage de Dieppe, relevant toutes les formes de phonétique petite-russienne qui détonnent sur le fond généralement grand-russien ou moscovite — ainsi que l'annonce le titre — recueilli par Thevet, donnant enfin sur les gloses obscures tous les éclaircissements qu'a pu lui suggérer sa profonde connaissance de la langue russe moderne, ancienne et dialectale. Dans une sobre introduction il indique les principales conclusions phonétiques qui ressortent des transcriptions de Thevet : dès le XVIe siècle, 1° l'*o* atone prétonique est un *a* [2], 2° l'*e* tonique peut se diphtonguer en *yo*, 3° *ya* atone

---

1. Elle est capricieuse à un degré inimaginable, tantôt précise au point de reproduire la double initiale de « juin » et « juillet » (*Y innya*, *Y iullya*), tantôt absolument déconcertante : comment, se demande-t-on, a-t-il été possible d'entendre un *gu* ou un *gv* initial dans *guyes* = *yesh* « mange »?

2. C'est la règle générale, mais avec un flottement très appréciable, qui tient, soit à ce que nous saisissons le phonème en un stade de transition, soit plutôt à ce que divers témoins ont été consultés : ainsi on lit « un clocher » *callecallenyca*, mais « des cloches » *collo chella*.

devient *è*, 4° une consonne sonore finale s'assourdit. Rien de plus : il a raison de se borner ; à une graphie aussi incertaine on ne saurait demander que des informations très sommaires. Mais peut-être, en l'examinant à la loupe, y découvrirait-on des particularités plus minutieuses : c'est affaire à un phonéticien tel que M. Meillet.

V. H.

Marco Besso, **Roma e il Papa nei proverbi e nei modi di dire**. Nuova edizione illustrata. — Roma, Loescher, 1904, in-4, XLIII et 336 pp.

Cette réédition, considérablement augmentée et enrichie de tables et d'illustrations, d'un recueil publié en 1889, intéressera à coup sûr, par delà les italianisants, tous ceux qui, et combien sont-ils ! ressentent pour Rome une dévotion attendrie. Évidemment, une tâche comme celle que s'est imposée l'auteur ne saurait jamais être remplie que partiellement. Que savons-nous, en la matière, de toute cette obscure période qui va de la décadence romaine à la Renaissance ? Les « proverbes et locutions » ne manquaient alors pas plus, j'imagine, qu'aujourd'hui. Mais ils ont disparu en leur presque totalité et l'auteur déplore avec raison ce grand blanc qu'il ne lui a point été possible de remplir. Ce qu'il nous donne, dans ces trente chapitres, c'est le résidu, de plus en plus intact à mesure que nous approchons des âges dont l'histoire est fixée par écrit, de l'influence verbale exercée par Rome, cette prodigieuse magicienne, non seulement sur les peuplades italiques, mais sur les races les plus adverses à la civilisation et au génie latins. En tête de chacun de ces chapitres, il a placé en vedette un « modisme » italien autour duquel il groupe la multitude bigarrée des locutions consanguines, soit latines, soit des divers idiomes modernes. Une biographie — si je puis ainsi appeler les explications historiques que l'auteur fournit quand l'occasion s'en présente — et une bibliographie assez riche complètent cette laborieuse compilation. La partie qui m'a le plus longtemps arrêté, c'est le chapitre XXVII, qui traite des formations parémiologiques dont le Pape et la Papauté constituent l'axe. Il serait puéril d'insister sur ce fait que, durant des siècles — est-il sûr qu'il n'en soit pas, jusqu'à un certain point, aujourd'hui encore de même ? — il a été vrai de dire, avec le peuple, que *dove sta il papa sta Roma*. Mais ni le Pape ni la Papauté n'échappèrent à aucune époque à la malice universelle. A côté, donc, des dictons laudatifs et apologétiques, les raccourcis satiriques, les pasquinades ailées, enfermant en quelques vocables toute la philosophie d'une situation et condensant, souvent, le verdict de l'historien — *vox populi vox Dei* — ont trouvé aussi leur place. L'auteur accomplit ici son métier d'impartial collecteur. De même au chapitre XXVIII concernant les légendes relatives à la papesse Jeanne et à la plus réelle, *sella stercoraria*, qui fut positivement en usage depuis le milieu du XIe siècle jusqu'à Léon X.

A noter, en outre, au chapitre XXIX, ce qui a trait à la « prophétie de saint Malachie ». Le chapitre XXX et final ouvre des perspectives tout autres. Il est dédié, en effet, aux espoirs du *risorgimento* et aux destins de la capitale de l'Italie renouvelée. Mais, là non plus, Rome n'abdique pas ses prétentions à l'éternité. Et cela est, certes, d'un bon augure encore. Le livre imprimé par Forzani et C^ie^ est, au seul point de vue typographique, attrayant. M. M. Besso, en prenant congé du lecteur par le cri séditieux des séparatistes autrichiens *Los von Rom!* n'aura pas réussi, en dépit de l'adage *Roma locuta, causa finita*, à lui faire oublier tant de vieilleries instructives qui, sous sa plume habile, acquièrent un air charmant de nouveauté. C'est donc plutôt : *E sempre Roma!* qu'il eût fallu dire.

Camille PITOLLET.

JULES SOTTAS. **Une escadre française aux Indes en 1690. Histoire de la Compagnie royale des Indes orientales, 1664-1719**. Paris, Plon, 1905, XVI-496 p. in-8° ; une carte et plusieurs gravures. Prix : 10 francs.

Après avoir été laissée de côté à peu près jusqu'à nos jours, l'histoire de la Compagnie française des Indes vient de donner lieu presque coup sur coup à deux publications : celle de M. H. Weber (1904), qui est une monographie générale et très étendue, et celle de M. J. Sottas, qui ne touche qu'à une partie de ce vaste sujet. Sur les cinq cents pages dont se compose le livre de M. S., deux cent quinze, imprimées en petit texte, sont la reproduction partielle d'un ouvrage de 1721 : *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales par une escadre de six vaisseaux commandés par M. Du Quesne, depuis le 24 février 1690 jusqu'au 20 août 1691*, qui est l'œuvre du Parisien Grégoire de Chasles, écrivain à bord de l'*Ecueil*. Ce *Journal*, qui comprend trois volumes in-12, n'a point été reproduit d'une manière intégrale : M. S. a cru devoir élaguer une foule de passages qui étaient sans rapports avec l'histoire maritime ou coloniale. Loin de le blâmer de ces suppressions, on sera tenté de lui reprocher de n'en avoir pas assez multiplié le nombre. Plus d'un passage a été reproduit, où l'histoire trouvera difficilement à glaner quelque chose d'utile. Beaucoup de digressions qui plaisaient aux lecteurs de récits de voyages maritimes au commencement du XVIII^e^ siècle ont cessé d'être à la mode aujourd'hui ; notre goût et notre critique demandent plus de concision et de précision. Dans le livre de M. S., ces hors d'œuvre font peut-être un effet d'autant plus inattendu qu'ils sont précédés et suivis de deux parties, où M. S., faisant œuvre d'historien et non plus de rééditeur, a mis en œuvre les documents des archives du ministère des Colonies et, pour quelques passages, du ministère de la

Marine. M. S. a eu, en effet, l'idée d'encadrer la reproduction du *Journal* dans une histoire de la Compagnie des Indes orientales. Il en résulte que son ouvrage se compose de trois parties : l'histoire de la Compagnie, depuis sa fondation jusqu'en 1690; la reproduction du voyage de 1690-1691 ; l'histoire de la Compagnie jusqu'à sa fusion en 1719 dans la Compagnie des Indes. Le cadre a certainement plus d'intérêt que le tableau. D'après les documents des archives officielles, M. S. a raconté l'histoire des origines de la Compagnie; il a passé en revue ses armements, ses opérations commerciales, ses résultats financiers et sa décadence dans les dernières années du règne de Louis XIV, décadence qui fut beaucoup moins le fait de l'administration même que de la politique générale de la France à cette époque. Un chapitre de « Conclusion » résume en quelques pages l'évolution historique de la compagnie des Indes orientales. Au cours de la première et de la troisième partie de son livre, l'auteur a enrichi le dossier de l'histoire de la Compagnie d'un certain nombre de documents et de faits; on appréciera surtout les renseignements sur la gestion financière et l'exposé détaillé de plusieurs bilans. En un mot, contribution utile à l'histoire si imparfaitement connue encore de notre passé colonial. Dans un curieux appendice, M. S. a reconstitué avec beaucoup de précision les plans du vaisseau l'*Ecueil*, sur lequel était embarqué l'auteur du *Journal*; il a donné aussi quelques notions rétrospectives d'astronomie nautique [1].

G. Lacour-Gayet.

Englisches Staatsrecht mit Berücksichtigung der für Schottland und Irland geltenden Sonderheiten, von Dr Julius Hatschek, a. o. Professor an der Universitaet Heidelberg, Band I : Die Verfassung; Tubingen, Mohr, 1905, xii, 669 p. in-8°. Prix : 22 fr. 50 c.

L'ouvrage de M. Hatschek, qui est bien évidemment le fruit de longues recherches, patiemment poursuivies à travers le dédale de la législation britannique, s'ouvre par un aperçu général sur le développement constitutionnel de l'Angleterre au xixe siècle; il nous montre surtout comment chacune des grandes réformes parlementaires de 1832, 1867, 1884 a renforcé la centralisation administrative du Royaume-Uni. La première partie de son gros volume, intitulée *les bases*, traite en trois chapitres de l'histoire du droit public anglais, de la théorie de la corporation dans l'Etat, des sources diverses du

1. Il ne paraît pas que l'auteur ait connu, à propos de la révolution de Siam, le mémoire de M. Lanier. — P. 395, Pontchartrain était secrétaire d'Etat (et non ministre) de la Marine. — P. 401. Il n'y a pas de doute sur la religion de Samuel Bernard, qui était bien un protestant converti.

droit anglais (*common law*, *statute law*, *equity*). La seconde partie de l'ouvrage, à laquelle le professeur de Heidelberg a donné pour titre : *La sphère d'activité* se partage en deux chapitres seulement, dont le premier parle du *territoire* de l'Etat, le second de la *population*. La troisième partie enfin de ce premier volume analyse les *Organes suprêmes de l'Etat*. L'auteur s'y occupe d'abord, dans une série de chapitres, du Parlement vrai chef, en définitive, de l'Etat, dans la conception anglaise contemporaine. Après un court aperçu de l'histoire du Parlement, M. H. nous explique d'abord l'organisme de la Chambre des Communes, puis celui de la Chambre des Lords; il consacre des paragraphes détaillés aux bases du régime parlementaire (*lex et consuetudo Parliamenti*), aux fonctions législatives, administratives et judiciaires du Parlement; il nous expose finalement la théorie du gouvernement parlementaire proprement dit. Trois autres chapitres sont consacrés à la Couronne; il y est traité d'abord de la succession au trône, des différentes prérogatives royales, telles qu'elles existèrent autrefois et de ce qui en survit aujourd'hui, du sang royal et de ses droits (régence, remplacement, etc.). L'influence sociale et politique de la Couronne reste considérable, dans la métropole même, mais surtout aux colonies.

Le livre de M. H. n'est pas toujours d'une lecture facile [1]; il n'en est pas moins intéressant d'y suivre le développement légal de cette constitution anglaise contemporaine, trop peu connue dans ses rouages intérieurs, si différente déjà de ce qui existait vers 1830, et d'étudier, avec l'auteur, les raisons qui l'ont empêchée jusqu'ici de devenir une démocratie à la façon américaine ou française. Le Parlement a toujours été guidé par le ministère et a consenti à l'être; il n'a pas voulu dominer le conseil des ministres et le contraindre à obéir au pouvoir législatif. Ce danger — car M. H. le considère comme tel — est écarté pour le moment; les réunions et groupements de partis, les *caucus*, à la mode des Etats-Unis, perdent en influence vis-à-vis de la *directive* du pouvoir exécutif. Les *Actes* de 1888 et 1894 sur le *gouvernement local* ont créé ou du moins beaucoup consolidé une hiérarchie administrative comme elle existe sur le continent, et les lois sur l'éducation, toutes récentes, également centralisatrices, renforceront cette tendance pour l'avenir. Malgré que le Gouvernement et les Chambres gouvernent encore ensemble par leurs comités officiels, il ne se crée pas moins une bureaucratie qui deviendra tôt ou tard une puissance, sans que le caractère national lui permette jamais de devenir dominatrice au point où nous la voyons en France et en Allemagne. Un avenir assez lointain pourra

1. On y rencontre trop d'expressions d'argot politique, connues des seuls représentants du journalisme anglo-américain et des *politiciens* professionnels. Qui comprendra, par exemple p. 588 un mot composite comme « *das Wirepullerunwesen* ? »

seul décider si l'auteur ne se trompe pas sur ce point et si l'Angleterre, elle aussi, ne finira pas par se trouver dans une situation analogue [1].

E.

Manuel historique de politique étrangère par Emile Bourgeois, professeur d'histoire diplomatique à l'Université de Paris. T. III. Paris, E. Belin, 1905, 866 p. in-18°.

On lira avec plaisir et surtout avec fruit, ce dernier volume du très utile et consciencieux travail de M. Emile Bourgeois, qui embrasse l'histoire contemporaine depuis la révolution de Juillet jusqu'au congrès de Berlin (1830-1878). Comme son titre l'indique, c'est un *manuel*, c'est-à-dire un tableau d'ensemble qui ne comporte aucun exposé critique détaillé des faits et qui ne saurait s'arrêter à l'examen minutieux des événements innombrables et d'importance si diverse, qui ont passé devant nos yeux et ceux de la génération précédente. Ceux qui n'ont eu qu'une importance transitoire ont été forcément éliminés et pour la *bibliographie* de chaque chapitre aussi, l'auteur n'a conservé que les indications indispensables. Mais tout ce qui dans le développement de la civilisation contemporaine a eu et conserve une valeur propre, soit comme cause, soit comme effet, est consigné dans les cadres de l'un des seize chapitres dont se compose le troisième volume du savant professeur à la faculté des lettres. Le Français cultivé qui aura fait passer dans sa mémoire et dans son intelligence les faits et les idées accumulés par l'auteur dans un nombre restreint de pages, saura tout ce qu'il importe de savoir sur la *politique étrangère* de la France et de l'Europe, et même de l'Amérique, depuis l'avènement de Louis-Philippe jusqu'à la présidence de M. Grévy. On le lui apprendra surtout à un point de vue vraiment impartial, M. B. faisant à chacun sa part au soleil et s'élevant non sans raison contre « la prétention constante de la France de se dire l'élue de Dieu ou de la raison universelle dans le monde » (p. 615). Le groupement des matériaux est fait d'une façon très lucide et l'on approuvera certainement d'une façon générale les divisions, à la fois chronologiques et topographiques adoptées par l'auteur [2]. Si l'on peut différer d'avis sur les développements à donner à tel ou tel point de son vaste programme, si l'on aurait préféré quelques détails de plus, par exemple sur la révolution de 1848 et les luttes de 1849, en sacrifiant certains paragraphes

---

1. P. 25 lire *Cherbuliez* pour *Cherboulies*. — P. 293 l. *Yorkshire* p. *Yorkshise*. — P. 297, l. *Rivoli* p. *Tivoli*, P. 584, l. *candidats* p. *candidates*. — P. 637, l. *abandon* p. *abedon*.

2. On s'étonne pourtant un peu de voir la question de la réforme électorale en Angleterre figurer dans un chapitre intitulé *Révolutions d'Espagne et de Portugal*.

du tableau détaillé des missions (p. 561-574)[1], ce sont là des impressions tout individuelles, et qui ne gâtent en rien le plaisir qu'on éprouve à suivre M. B. dans le récit si sobre, si exact, si pénétrant, qu'il donne des transformations politiques de l'Europe réalisées dans les dernières cinquante années par le réveil des nationalités et l'appui mi-conscient que lui prêta Napoléon III. Il s'applique toujours à faire comprendre au lecteur le pourquoi des choses et l'enchaînement des faits. L'auteur s'arrête, je l'ai dit, en 1878; vingt-sept ans à peine nous séparent du Congrès de Berlin. Et pourtant que de changements accomplis depuis dans le monde, que de problèmes nouveaux posés devant les gouvernements et les peuples! L'Amérique, interprétant à sa guise la doctrine de Monroë, accapare le canal de Panama, apparait aux Hawaï, à Cuba, aux Philippines; la Russie se lance dans l'aventure d'une guerre en Extrême-Orient; le Japon se montre tout à coup comme une grande puissance militaire; la guerre du Transvaal révèle la force à la fois et la faiblesse de la Grande-Bretagne; le duel formidable entre l'Allemagne et l'Angleterre pour le commerce mondial s'annonce dans le lointain; tous ces événements donneraient assurément la matière d'un quatrième volume que M. B. serait bien aimable de nous donner, car c'est précisément pour l'histoire d'hier et celle d'aujourd'hui que nous avons besoin de guides aussi sûrs d'eux-mêmes, aussi bien informés, aussi désireux d'arriver à la vérité vraie de l'histoire, que l'est notre auteur. Je ne crois pouvoir mieux lui montrer avec quelle attention soutenue j'ai parcouru son dernier volume qu'en notant ici les quelques petites corrections qu'il devra introduire dans une nouvelle édition que nous souhaitons très prochaine, et qui sont pour la plupart de simples fautes d'impression[2].

R.

1. On pourrait aussi gagner de la place en supprimant quelques répétitions, par exemple Orsini, pour 444 et 624, Mentana, p. 482 et 642, etc.

2. P. 18, lire *Lacretelle* pour *Lacrételle*. — P. 90, lire *polnischen* pour *pælnisehen*. — P. 185, lire *Dahlmann* pour *Dalhmann*. — P. 186, lire *Gutzkow* pour *Gützkow*. — P. 197, lire *Gerhard* pour *Gehrard*. — P. 205. Pourquoi ne pas nommer Edgar Poë parmi les poètes américains? L'auteur du *Corbeau* a droit à une place à côté de tous ceux qui sont nommés ici. — P. 245, lire *Statesmon* pour *Statesmans*. — P. 287, lire *Landsfeld* pour *Lansfeld* et *Lola Montez* pour *Lolla Montés*. — P. 296, lire *Petoefi* pour *Pætefi*. — P. 444, lire *Pianori* pour *Pianosi*. — P. 504. Je relève, dans ce livre écrit avec tant de réserve prudente, une *prophétie* qu'on trouvera peut-être risquée, et qui fait durer la constitution dualiste de l'Autriche-Hongrie jusqu'en 1917; en présence des symptômes actuels, il est difficile de croire à une longévité pareille. — P. 509, lire *Erfurt* pour *Erfürt*. — P. 516, je ferai observer qu'au moment de son élection, Lincoln n'était nullement « résolu » à l'abolition totale de l'esclavage en 1861. — P. 526, lire *Saskatchevan* pour *Suskatchevan*. — P. 537 lire *golddiggers* pour *l'oldiggers*. — P. 657 il faut lire sans doute *Bade* au lieu de *Bavière*. — P. 785, lire *Auersperg* pour *Auerspeg*. — P. 793. L'ouvrage de Sybel sur la création de l'Empire allemand n'a pas paru en 1880, mais de 1889 à 1893.

— Les éditeurs de la *Porta linguarum orientalium*, MM. Reuther et Reichard, de Berlin, mettent en vente la seconde édition de la *Syrische Grammatik* de M. Brockelmann, laquelle est divisée, comme les autres manuels de la collection, en trois parties : grammaire, littérature, chrestomathie avec un glossaire. La première édition a paru en 1899 ; nous avons signalé à cette époque-là dans la *Revue critique* les mérites de cet excellent livre. M. Brockelmann a apporté à la nouvelle édition de notables améliorations que lui ont fournies son expérience personnelle et les récentes publications syriaques. Le succès du livre est le meilleur garant de sa valeur. — R. D.

— La topographie de la Jérusalem antique présente un certain nombre de difficultés dont plusieurs peuvent être résolues avec une quasi-certitude lorqu'on est fixé sur l'emplacement de la « cité de David ». Les palestinologues sérieux la placent sur la colline orientale de Jérusalem, aujourd'hui appelée le mont Ophel. Mais les Rév. PP. Franciscains, en désaccord sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, avec les conclusions scientifiques qui paraissent les plus sûres, tiennent à ce que la Ville de David ait été située sur ce qu'ils appellent le Mont Sion, c'est-à-dire la colline orientale, où les Croisés ont rebâti l'église du Cénacle. C'est pour défendre cette théorie branlante, que le P. Barnabé Meistermann, trop fidèle champion des traditions de son ordre, vient d'écrire un gros volume intitulé *La Ville de David* (Paris, A. Picard, 1905 ; in-8° ; pp. xiii-248, avec 25 illustr. ; prix : 5 fr.). Je doute que malgré ses efforts, dignes d'une meilleure cause, l'auteur réussisse à convertir les palestinologues. — J.-B. Ch.

— Le volume intitulé *To Jerusalem through the Lands of Islam* by Madame Hyacinthe Loyson (Chicago, the Open Court publishing C°, 1905. in-8°, pp. 325), n'est pas un livre, dit l'auteur, mais un fragmentaire mémorial de quelques voyages accomplis en 1894-96, « with desultory descriptions of the places, peoples and persons, and also some intimations of impressions.... ». Les « descriptions » sont en général fort banales ; les « intimations of impressions » ont surtout en vue d'exalter les succès de la conférence donnée à Alger, au Caire et à Jérusalem, par le Père Hyacinthe « the most venerable Apostle of God », sur la réconciliation du Christianisme et de l'Islam. Le thème fondamental du conférencier est que l'Islamisme, quoique supérieur au Christianisme par plusieurs côtés, pourrait encore se perfectionner en faisant à ce dernier divers emprunts. En somme, rien de sérieux à tirer de ce volume écrit avec une naïve simplicité, très élégamment imprimé et fort bien illustré. — J.-B. Ch.

— La librairie Otto Peters, de Heidelberg, vient de donner un nouveau fascicule du *Obergermanisch Raetische Limes* (liv. xxv). On y décrit les ruines du castellum de Feldberg. Le prix en est de 7 m. 20.

— La deuxième édition de la vieille Edda (*Die Lieder der aelteren Edda, SaemundarEdda)* Paderborn, Schöningh, 1904, in-8° xx et 483 p., 8 mark) est, comme dit l'éditeur M. Hugo Gering, si on la compare avec la première édition donnée par Hildebrand, un livre tout nouveau. M. Gering a profité de tous les travaux récents pour établir le texte et l'apparat critique. Il emploie l'orthographe des plus anciens manuscrits, tout en gardant l'i et l'u des finales, et avec Müllenhoff, Sievers, Sijmons, et contre l'usage scandinave, il imprime son texte, non en petits vers, mais en grands vers, en *langzeilen*. Il a, dans les notes, accueilli toutes les variantes et les conjectures de quelque importance (à peine celles de

Bergmann et d'Ettmüller, quelquefois celles d'Edzardi) et son édition qui forme le septième volume de la Bibliothèque Heyne, rendra les plus grands services aux professeurs et étudiants puisqu'elle a mis en œuvre tous les moyens dont dispose la science philologique. — A. C.

— M. Paul Herrmann, dont j'ai eu l'occasion d'annoncer ici même plusieurs ouvrages, avait, tout en préparant un volume de commentaires sur Saxo Grammaticus, songé à donner une édition de la saga de Hrolf Kraki, à laquelle M. A. Obrik a consacré en 1903 une si remarquable étude. Devancé par M. Finnur Jónsson et par conséquent obligé de renoncer à ce projet, il a remplacé l'édition du texte original par une traduction, la première en allemand (*Die Geschichte von Hrolf Kraki,* Torgau, Jacob, 1905, in-8°, 134 p.). Je ne doute pas qu'un grand nombre de lecteurs ne lui en sache gré. Grâce à lui, cette saga, qui comprend les histoires de Frodi, de Helgi, de Swipdag, de Bödwar-Bjarki, de Hjalti, l'expédition du roi Hrolf en Suède, avec le combat de Skuld, pourra être utilisée par tous ceux qu'intéressent non seulement la littérature et les mœurs de l'ancienne Scandinavie, mais l'étude de l'épopée germanique en général : maints passages de la saga pouvant servir d'illustration aux Nibelungen, les mythologues surtout et les folkloristes y trouveront une véritable mine de détails sur les enchanteurs et les magiciens, les métamorphoses et les loups-garous, les vierges guerrières et les berserker, les rêves et les apparitions. Des aventures entières y semblent de véritables contes : par exemple quand le roi Helgi, ouvrant, pendant une nuit d'orage, sa porte à une vieille mendiante, qui lui demande une place sur sa couche, découvre en elle, le lendemain matin, une jeune femme de la plus ravissante beauté ; ou bien lorsque Björn, fils de Hring, changé en ours par la reine, sa marâtre, épouse Bera, la fille du paysan. En admettant que cette saga n'ait été composée qu'au XII° siècle, les éléments traditionnels sur lesquels elle repose remontent aux plus lointaines périodes de la migration des peuples : si les faits historiques qu'elle nous apprend sont peu nombreux, elle permet de se rendre compte des imaginations qui hantaient alors l'esprit des Barbares du nord. — Léon Pineau.

— M. Absalon Taranger vient de donner, avec l'appui de l'Etat, la première partie de la deuxième série des « Vieilles lois de la Norvège », de 1388 à 1447. (*Norges gamle Love. Anden Roekke, 1388-1604. Forste Bind, I. Statens Lovgivning 1388-1447*. Christiania, Gröndahl. in-4°, IX-306 p.). Il est à peine utile de faire remarquer l'importance de cette publication, dans laquelle on trouve à côté de la lettre par laquelle, le 2 février 1388, les grands de Norvège déclarent avoir choisi la reine Marguerite, « til Norges riges maegtige frue og rette husbonde », de nombreux documents fixant les rapports et les relations de ce pays avec la Suède d'une part, l'Angleterre et les villes hanséatiques de l'autre, sans parler des chartes accordant des privilèges à telle ou telle ville, des lettres royales concernant les affaires du clergé, des conventions monétaires, des défenses aux étrangers d'acquérir des terres, par exemple dans le territoire de Bergen, etc., etc. C'est un réel service rendu aux historiens que d'avoir mis toutes ces pièces à leur portée, et les philologues pourront trouver dans ces textes du moyen âge, quelques-uns en latin, le plus grand nombre en langue scandinave, matière à plus d'une observation intéressante sur l'histoire des dialectes norrois. — Léon Pineau.

— Des huit études qui composent le 3° volume publié par la Société de philologie moderne de Stockholm (*Studier i modern Språkvetenskap*, II) Upsala, 1905, in-8°, IX-269 p.), je citerai tout particulièrement la première, en français, de

M. Carl Wahlund, sur un acte inédit d'un opéra de Voltaire publié d'après deux anciennes copies manuscrites de la bibliothèque royale de Stockholm. Il s'agit de l'opéra de *Samson*. Ces deux manuscrits ont appartenu : le premier au comte C. G. Tessin, qui séjourna à Paris de 1739 à 1742, en mission spéciale, et dont la signature autographe se trouve au bas du titre ; l'autre à un grand seigneur suédois, Claës Ekeblad, comte de Stola, et a certainement été exécuté pour lui, puisque ses armoiries s'y trouvent à différentes reprises dessinées. Le comte Ekeblad fut envoyé à Paris, après le comte Tessin, en 1748, et c'est cette même année que fut faite la copie qui porte ses armoiries, ainsi qu'en témoigne l'inscription intercalée dans le bas de l'encadrement du titre. Cette inscription ne donne pas seulement la date de 1742, mais aussi le nom de l'artiste qui a dessiné les ornements, Bertholdus. Les deux copies sont presque identiques. Elles ont des fautes communes, mais leur orthographe n'est pas la même. Pour la contexture des cinq actes, on voit par le schéma que donne M. C. Wahlund, p. 5, que, d'un côté, toutes les éditions s'accordent, en opposition aux deux manuscrits qui, de leur côté, sont conformes entre eux. Et le texte des manuscrits est assez différent du texte des imprimés ; en effet, les deux manuscrits ignorent totalement le premier acte des imprimés et numérotent acte premier le deuxième acte des imprimés. Par contre, ils contiennent un troisième acte jusqu'à ce jour entièrement inédit. Par conséquent la numérotation ne demeure la même que pour les deux derniers actes. — M. A. Malmstedt donne un intéressant article sur « des locutions emphatiques » en français, en allemand, en anglais et en suédois ; et M. Otto Rohnström une curieuse liste des 49 grammaires allemandes à l'usage des Suédois publiées de 1669 à 1874 : c'est tout un historique des études germaniques en Suède. — M. P. A. Geijer consacre une longue étude à Gaston Paris : après avoir rendu un hommage ému au maître que regretteront toujours ceux qui l'ont connu, l'auteur raconte sa vie, énumère ses œuvres, dit son influence sur les études romanes, et, en particulier, son rôle auprès des étudiants suédois venus à Paris se former à son enseignement. Le volume se termine par un aperçu bibliographique des ouvrages de philologie romane et germanique publiés par des Suédois depuis 1902 jusqu'en 1905 et une addition à la bibliographie des volumes précédents. — Léon Pineau.

— M. N. Jorga, professeur d'histoire à l'Université de Bucharest, vient de mettre au jour un document curieux, le récit du séjour du roi de Suède Charles XII à Bender, récit écrit par son interprète Alexandre Amira (*Storia del soggiorno di Carlo XII in Turchia, scritta dal suo primo interprete A. Amira*, Bucarest, V. Socecu, 1905, 98 p. in-8). Il publie, d'après un manuscrit des Archives impériales de Vienne, ces notes d'un personnage qui, bien que placé dans une position subalterne, a vu bien des choses et a su les observer en Levantin souple et avisé ; on y trouvera donc plus d'un trait intéressant sur ce séjour de Bender et de Varnitza que l'obstination du roi prolongea pendant cinq ans. M. Jorga nous annonce qu'il espère publier bientôt une histoire complète du séjour de Charles XII en Turquie, d'après des documents inédits. Espérons qu'il ne nous fera pas trop longtemps attendre. — R.

— L'étude de M. le Dr Günther Dessmann sur la constitution agraire de la Silésie (*Geschichte der schlesischen Agrarverfassung*, Strassburg, Trübner 1904, x, 261 p. in-8 ; prix : 8 fr. 75 c.) témoigne de recherches assidues et tient sa place dans les *Abhandlungen aus dem staatswissenschaftlichen Seminar zu Strassburg* publiées sous la direction de MM. Knapp et Wittich. Dans les deux subdivisions

de son volume, *Seigneur et paysan, Noblesse, Etat et Eglise,* l'auteur a groupé une foule de renseignements empruntés aux sources du moyen âge et des temps modernes, et la Silésie est assurément l'une des provinces de l'Allemagne qui se prêtent le mieux à une enquête de ce genre, vu la grande variété dans les modes de la propriété foncière; on y rencontre de petits cultivateurs possédant quelques arpents, à côté de paysans très à leur aise et des domaines nobles de dimensions restreintes à côté de *latifundia* plus étendus que dans aucune autre partie de l'Empire (le conte Schaffgotsch p. ex. possède 31,268 hectares; le prince de Pless, 39,859; le prince de Stollberg-Wernigerode, 26,517; le duc de Sagan, 23,559; le prince Henckel de Donnersmarck, 21,953, etc.). L'auteur, partant des origines de la colonisation germanique au milieu des anciennes populations slaves de la région, nous dépeint ensuite la situation agraire de la Silésie sous les Habsbourgs et s'arrête surtout aux essais de réforme faits après la conquête prussienne, au XVIII^e et au XIX^e siècle; il indique aussi ce qui resterait à faire pour améliorer la situation lamentable de certaines régions de la province. Sans dissimuler la misère des classes populaires et la dureté des seigneurs dans le passé, M. D. est plutôt disposé pourtant à voir les choses en beau et c'est assurément y mettre un peu trop de lyrisme que d'affirmer (p. 89) qu'au temps jadis le propriétaire féodal « se regardait comme le tuteur de ses grands enfants ». Il aurait pu accentuer aussi le fait incontestable que si Frédéric II a protégé, dans une certaine mesure, les paysans contre leurs maîtres, il l'a fait par politique plutôt que par humanité, et que d'ailleurs ses fonctionnaires, étant pour la plupart propriétaires nobles eux-mêmes, ont entravé, le plus qu'ils ont pu, ses intentions bienveillantes et même ses ordres formels. — R.

— Une *troisième* série des *Andegaviana* de M. l'abbé Uzureau (Paris, A. Picard, Angers, Siraudeau, 1905, 511 p. in-8) nous donne une gerbe fort touffue des glanes les plus récentes de l'infatigable directeur de l'*Anjou historique*. Dans un pêle-mêle pittoresque il y a emmagasiné les faits historiques les plus disparates, importants et menus, relatifs à sa province natale, depuis le règne de Charlemagne jusqu'à celui de Napoléon III. Comme dans les volumes précédents déjà, la très grande partie des documents et des notices se rapportent au XVIII^e siècle et à la Révolution. On y trouvera bien des données intéressantes, mêlées, comme toujours, à une appréciation plus que sévère de tout ce qui contraria le mouvement royaliste et catholique dans ces contrées, après 1789. On y voit réapparaître, p. ex. les fameuses culottes de peau humaine dont M. U. nous a déjà entretenus, avec cette aggravation que « c'est, des généraux et des militaires, à qui s'en fera un habillement » (p. 134). Retenons aussi le fait d'un aumônier de l'hôpital d'Angers, l'abbé Favereau, devenu « soldat dans l'armée vendéenne » et redevenu curé plus tard (p. 461); on nous a si souvent répété que les ecclésiastiques de ces régions n'avaient jamais été que des « victimes » et des « martyrs » qu'il est utile de marquer des exceptions avouées. — R.

— M. l'abbé Uzureau nous envoie une nouvelle brochure *La promesse de fidélité à la Constitution de l'An VIII* (Lille, Morel, 1905, 11 p. in-8). Ce tirage à part de la *Revue des sciences ecclésiastiques* contient une correspondance échangée entre le préfet de Maine-et-Loire et le sous-préfet de Saumur, en 1800 et 1801, au sujet de la tolérance vis-à-vis des curés qui refusaient le serment purement civique exigé par la loi du 11 janvier 1800. Elle nous montre, une fois de plus, l'extrême indulgence du gouvernement consulaire vis-à-vis des fonctionnaires ecclésiastiques, après la signature du Concordat. — R.

— M. Ernest Zeck, professeur au *Leibnitzgymnasium* de Berlin, publie dans le programme de Pâques de cet établissement la première partie d'une étude sur le traité de Pierre Dubois, *De recuperatione Terre Sancte* (Berlin, Weidmann, 1905, 23 p., in-4°; prix: 1 fr. 25). Après l'édition critique de ce curieux opuscule du célèbre jurisconsulte, donnée par M. Langlois en 1891, et les études assez nombreuses consacrées à l'homme et à son œuvre par Renan, de Wailly, Boutaric, Delaville le Roulx, ce travail (le présent fascicule contient l'introduction et une analyse des trois premières parties du traité) n'apprendra rien de très neuf à un lecteur français; mais c'est la première fois que cet opuscule, si curieux à tant d'égards, aura été commenté et expliqué avec tant de détails au public allemand. — E.

— M. David Angyal a écrit en hongrois une *Histoire des relations politiques entre la Transylvanie et l'Angleterre*, dont une traduction allemande, publiée par la *Oestreich-Ungarische Revue* (vol. 32) nous arrive sous forme de tirage à part (Budapest, Kilian, 1905, 104 p., in-8). Elle traite de ces rapports (qui n'ont guère commencé qu'à cette date) depuis le milieu du XVI^e siècle jusqu'au traité d'Utrecht; ils ont toujours eu quelque chose d'accidentel et de sporadique. Les noms de Sigismond Bathory, de Gabriel Bethlen, de Rackozi, sont ceux des princes transylvains qui ont entretenu les relations les plus suivies avec la couronne d'Angleterre, alors que leurs relations de famille amenaient Jacques I et Charles I à s'occuper de politique continentale jusqu'en Orient. Travail un peu court, la brochure de M. A. nous apprend pourtant bien des détails de l'histoire diplomatique du temps, oubliés aujourd'hui, d'après les sources hongroises; il a aussi très utilement tiré parti du gros in-folio des *Negociations* de sir Thomas Roë, ce diplomate anglais intelligent et curieux qui, surveillait, depuis Constantinople, l'échiquier européen au profit de la politique britannique. — R.

— M. Fréd. Giese nous offre dans ses *Droits fondamentaux des citoyens* une étude plutôt philosophique et théorique que vraiment historique. Elle fait partie des *Abhandlungen aus dem Staats=Verwaltungs=und Voelkerrecht* que dirigent MM. Philippe Zorn et Stier-Somlo (*Die Grundrechte*, Tubingen, Mohr, 1905, 133 p., in-8°; prix: 4 fr. 50 c.). L'auteur nous montre, à l'opposé de la toute puissance de l'Etat, proclamée par l'antiquité, l'idée de droits innés et fondamentaux des citoyens se frayer péniblement un chemin à travers l'histoire du moyen âge. Le vieil individualisme de la Germanie s'épanouit sur le sol de l'Angleterre, prend conscience de ses aspirations dans la libre Amérique, pousse ses théories jusqu'au bout dans la France révolutionnaire, la Belgique émancipée, l'Allemagne de 1848. Mais l'auteur n'est guère partisan de ce besoin de formuler des principes généraux, de ces *Droits de l'homme* qui furent si à la mode jadis. Il a soin de faire remarquer que le rédacteur de la nouvelle constitution de l'Empire allemand en 1871 n'a pas songé à imiter les auteurs de la constitution de Francfort, où le premier parlement allemand ne manque pas de donner comme préface les *Grundrechte* de la nation. Il affirme, il est vrai, que plus on est vraiment libre, moins on a besoin de droits fondamentaux; il affirme surtout que ces *Grundrechte* ne sont que des *concessions* et des limitations bénévoles que *l'Etat se fait à lui-même*, mais non pas des *droits* que les citoyens auraient de naissance. C'est une intransigeance assez à la mode dans certaines monarchies de l'Europe contemporaine; seulement l'auteur semble oublier que les peuples peuvent conquérir parfois, par les révolutions, ces droits nécessaires et fondamentaux que leur refuse une conception trop étroite et trop égoïste de la mission de l'Etat. — N.

— Le quatrième volume des *Atti del Congresso Internazionale di scienze storiche* tenu à Rome en avril 1903, (Roma, E. Loescher, 1904, xix, 321 p., in-8°; prix : 6 fr.), renferme les travaux de la troisième section, celle de l'*histoire littéraire*. Outre les procès-verbaux des six séances, elle contient d'abord les rapports de MM. A. d'Ancona et G. Fumagalli sur la rédaction d'une *bio-bibliographie générale italienne*, puis une vingtaine de mémoires de longueur et d'importance diverse ; nous y relèverons les pages émues consacrées par M. Paul Meyer à la mémoire de Gaston Paris et le travail du même savant sur *l'expansion de la langue française en Italie pendant le moyen âge* (p. 61-104) ; celui de M. Ch. Dejob sur les réfugiés italiens en France sous Louis-Philippe (et principalement sur Libri) ; celui de M. Otto Harnack consacré à *Goethe et la Renaissance* ; celui de M. Maddalena sur *Lessing et l'Italie* ; celui du comte B. Daudi di Vesme sur *Roland, marquis de la marche de Bretagne et les origines de la légende d'Aléramo*. Mentionnons encore le mémoire de M. W. Foerster sur l'inauthenticité des trop fameux *Codici di Arborea*, dont des découvertes récentes allongent encore la liste. — N.

— La *Légende dorée de l'Alsace* de Mlle Marie Diémer (Paris, Perrin et C^ie^, 1905, xviii, 296 p., in-18° ; prix, 3 fr. 50) que M. Edouard Schuré, dans une pittoresque préface, présente si chaleureusement au grand public, ne rentre pas, à vrai dire, dans le cadre de la *Revue Critique*, car ce n'est point, comme on pourrait le croire, un travail d'érudition hagiographique ni de folklore. Mais nous recommandons bien volontiers ces récits de libre imagination aux amis de l'Alsace et à tous les amateurs d'une belle langue poétique, singulièrement ferme et virile par moments sous une plume féminine. On y trouvera des tableaux de la vie religieuse de l'Alsace, du septième au seizième siècle, et de belles descriptions de la nature vosgienne au sein de laquelle furent créés la plupart des monastères dont Mlle Diémer nous raconte l'histoire. Elle a su se refaire une âme naïve et croyante du moyen âge, pour nous répéter d'après les vieilles chroniques, en les amplifiant à son tour sans aucun scrupule, les légendes de Sainte-Odile, la patronne de l'Alsace, de Sainte-Attale, de Saint-Materne, le disciple de l'apôtre Pierre ; elle nous raconte la vie de Herrade de Landsberg, la créatrice du *Hortus deliciarum*, et celle d'Agnès d'Oberkirch, la dernière abbesse du Hohenbourg, au moment de la Réforme. Nous n'aurons garde de récriminer contre les libertés que, sur certains points, la poésie y prend avec l'histoire et contre les erreurs de la *Bibliographie*. Un excès de conscience a poussé l'auteur à joindre à ses récits des indications de sources et des notes plus ou moins sommaires sur certains détails d'histoire. Si l'on pouvait oublier un instant que l'on n'a pas devant soi un confrère en grimoires latins, il y aurait, dans ces dernières pages, de quoi faire une assez ample glane de menues critiques; mais nous préférons remercier encore une fois, en terminant, l'auteur d'avoir fait revivre l'Alsace du moyen âge d'une façon si pittoresque, et, somme toute si fidèle, devant nos yeux. Dans l'acception supérieure du mot, ces légendes d'un passé lointain, librement remaniées, sont aussi de l'histoire. — R.

— Nous avons reçu les fascicules xx et xxi des *Publications de la Commission historique de la Styrie* (Graz, Selbstverlag, 1905, in-8°). Le premier renferme les régestes de la vieille famille baroniale des Teuffenbach, de 1074 à 1547 (vi, 189 p.) par M. Antoine Mell, archiviste ; le second contient un rapport du même savant sur la réorganisation du *Landesarchiv* styrien, opérée après la fusion des Archives des Etats de Styrie avec d'autres fonds provinciaux et locaux. Décidée dès

1868, elle a été surtout menée à bonne fin par M. Joseph Zahn, le prédécesseur immédiat de M. Mell. L'utilisation du dépôt pour des travaux scientifiques est devenue maintenant facile et l'inventaire sommaire, joint au rapport, rendra dès à présent de bons services aux travailleurs désireux de scruter l'organisation administrative de la province, surtout du XVI^e au XVIII^e siècle. — R.

— M. Franz Zimmermann a publié une brochure sur la situation matérielle des Archives de la Nation Saxonne à Hermannstadt et sur la façon, passablement mesquine, dont sont salariés les fonctionnaires de cet important dépôt de documents relatifs au passé des populations germaniques de la Transylvanie. (*Die Lage des Archivs der Stadt Hermannstadt und der Saechsischen Nation*, Wien, Gerold, 1905, 57 p., in-8°). Une trentaine d'archivistes autrichiens, allemands et suisses, consultés sur cette question délicate, ont approuvé l'auteur d'avoir soulevé cette question budgétaire. Souhaitons pour les intéressés que le Magistrat de Hermannstadt partage en fin de compte la manière de voir de tant d'avocats consultants distingués. On sait trop, combien chez nous, sont mal payés en général les fonctionnaires municipaux d'ordre scientifique pour ne pas s'intéresser aux doléances des fonctionnaires austro-hongrois. — R.

— La courte notice de M. F. Giroux sur *Un cardinal ligueur au XVI^e siècle : Pellevé, archevêque de Sens et de Reims*, (Laon, Rappel de l'Aisne, 1905, in-12, 61 p.) n'a d'autres sources que la *Satyre*, le *Journal* de l'Estoile et les procès-verbaux des Etats de 1593. Il semble qu'il y aurait autre chose à trouver et à dire sur ce protégé des Guises, qui joua son rôle au Concile et dans la Ligue.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — *Séance du 22 décembre 1905.* — M. le Ministre de l'Instruction publique écrit à l'Académie pour l'inviter à présenter deux candidats à chacune des deux chaires d'assyriologie et de grammaire comparée au Collège de France, vacantes par suite du décès de M. Oppert et de la démission de M. Bréal.

M. Collignon, président, annonce le décès du plus ancien correspondant étranger de l'Académie, M. Friedrich von Spiegel, mort le 15 décembre à Munich, et dont l'œuvre capitale est l'édition de l'Avesta publiée de 1853 à 1863.

M. Clermont-Ganneau communique une lettre du R. P. Germer-Durand contenant les photographies de deux inscriptions en caractères hébreux carrés anciens, gravées sur un grand linteau de calcaire dur récemment découvert à Jérusalem dans des fouilles pratiquées sur le flanc oriental du Mont Sion. Ces inscriptions ont été malheureusement martelées, ce qui en rend la lecture très difficile. A en juger par la forme des lettres, ces textes peuvent remonter au I^er siècle p. C.

M. Théodore Reinach communique un choix de textes grecs extrait d'une collection de 221 inscriptions d'Aphrodisias en Carie. Il les a déchiffrées sur des estampages et photographies que lui a transmises M. Paul Gaudin. Elles contiennent des actes émanés de l'autorité romaine, des règlements de police, des dédicaces à des dieux, des empereurs et de simples particuliers, et de très nombreuses épitaphes. Cette collection contient aussi quelques textes chrétiens, parmi lesquels se trouve une curieuse épitaphe remontant à l'époque de Justinien.

M. Salomon Reinach communique un certain nombre d'observations sur les sources grecques du VI^e livre de l'Enéide. — MM. Boissier et Havet présentent quelques observations.

Léon Dorez.

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 30 décembre. — 1905

Gustave Glotz, **La solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce.** Paris, Fontemoing, 1904. In-8°, xx-621 p.

En Grèce, comme partout, l'organisation sociale a commencé par la famille : non pas la famille telle que nous la connaissons aujourd'hui, la γενεά, réduite au père, à la mère et à leurs enfants non mariés, mais la grande famille, composée de tous les individus, mariés ou non, qui descendent ou croient descendre d'un même ancêtre, possèdent en commun un même patrimoine foncier et se groupent sous l'autorité suprême d'un même ancien. Ces grandes familles, appelées en Grèce γένη, οἶκοι, πάτραι ou πατριαί (d'où le nom de patriarche), en s'agrégeant des éléments inférieurs, rattachés par un lien fictif à leur culte héréditaire, ont donné naissance à des groupes intermédiaires entre la famille et la cité, les *phratries*, dont les règlements des Labyades de Delphes et des Démotionides d'Athènes nous ont préservé une image affaiblie, mais encore vivante, au ive siècle. A leur tour, les phratries d'une même région, par leur association durable, ont engendré l'Etat ou la cité (πόλις).

La famille primitive, en tant que groupe social se suffisant à lui-même, a des fonctions très variées : religieuses, politiques, économiques, juridiques. C'est sous un de ses aspects, le plus important peut-être pour l'historien, que l'étudie M. Glotz : celui de la solidarité active et passive en face du délit et du crime.

Les caractères généraux de cette institution n'étaient pas à décou-

vrir; mais pour les préciser dans le détail, pour en expliquer la grandeur et la décadence, la difficulté n'était pas petite. L'époque où la solidarité familiale a pleinement fonctionné est antérieure à la littérature, par conséquent à l'histoire proprement dite. Nous ne la connaissons que par les survivances qu'elle a laissées dans la civilisation des temps postérieurs. Ces survivances, il faut les glaner minutieusement dans les lois, dans les mœurs décrites par l'épopée, dans le vocabulaire, dans les mythes « où il y a tout un coutumier »; puis, une fois ces traits épars recueillis, il faut en apprécier le sens et la portée en s'aidant discrètement des données fournies par l'histoire comparée du droit, trouver leur place dans le tableau d'ensemble dont ils sont autant de morceaux détachés, enfin, combler par l'hypothèse et le raisonnement les lacunes de la tradition. Travail vaste et délicat, où l'érudition la plus étendue, la plus pénétrante ne suffit pas; il y faut ajouter le don d'induction, de combinaison et jusqu'à un certain point de divination. Dire que M. Glotz a brillamment réussi dans sa tâche, c'est donner une idée du rare faisceau de qualités que possède ce souple et robuste esprit. On voudrait qu'il s'y ajoutât (mais peut-on être parfait?) un peu plus de rigueur dans la critique des textes, un peu plus de sobriété dans certains développements. Pour ceux qui aiment à lire les livres d'histoire, celui de M. Glotz a deux cents pages de trop; pour ceux qui se bornent à les consulter, il en a dix de trop peu : l'index manque, indispensable fil d'Ariane dans ce labyrinthe de faits et d'idées.

Longtemps après la formation des cités, la famille resta l'organe essentiel ou, pour mieux dire, unique du droit criminel. Les premiers rois ne sont pas des juges, mais, comme l'a très bien montré M. Bréhier, presque exclusivement des chefs de guerre et de sacrifice. Si l'ordre est troublé à l'intérieur d'une famille, par un attentat même involontaire commis par un de ses membres sur un autre membre, la mission de rétablir l'ordre incombe non à l'Etat, mais au chef de famille, assisté des principaux γεννηταί. Cette juridiction de famille est nécessairement indulgente, car le groupe ne tient pas à s'affaiblir. Elle se traduit d'ordinaire par un châtiment pécuniaire ou corporel, plus rarement par la mort ou par l'expulsion, qui fait du coupable un de ces *outcasts*, de ces déracinés dont les poèmes homériques offrent de fameux exemples. Si au contraire l'infraction émane d'un tiers étranger au groupe familial, il n'existe pas davantage de tribunal constitué auquel on puisse recourir. La famille de l'individu lésé prend fait et cause pour lui, comme la famille de l'offenseur pour celui-ci ; l'injure d'un seul déchaîne la guerre entre deux groupes sociaux. Cette guerre peut se prolonger, même à travers des générations, et aboutir à l'extermination d'un des deux groupes intéressés. Plus souvent elle avorte ou se termine par un accommodement (αἴδεσις) qui rétablit la paix entre les deux familles : la condition de cet accord, la compen-

sation ou ποινή, sera tantôt la mort du coupable, tantôt sa livraison à la famille offensée (l'abandon noxal, qui n'est peut-être pas primitif), tantôt un mariage avantageux ou un paiement (en bétail ou en métal) qui « compose » le dommage causé. La composition une fois acceptée représente à la fois le prix de la victime (s'il s'agit d'un meurtre) et la rançon du meurtrier ; le montant peut en être fixé par un arbitre, dont les parties se sont engagées par serment à exécuter la sentence. Après l'accord, survient le traité d'amitié (φιλότης) entre les deux familles.

Si l'accord une fois conclu n'était pas exécuté par le clan de l'offenseur, la guerre se déchaînait à nouveau. De là, l'importance extrême de savoir si la rançon avait été payée ou non : c'est le litige figuré sur le bouclier d'Achille au livre 18 de l'*Iliade*, v. 498-508. En commentant cette scène, M. Glotz a eu raison de revenir (quoi qu'il s'en défende) à l'interprétation traditionnelle, et il l'a fortifiée par de nouveaux arguments ; mais il a laissé sans explication le détail des deux talents d'or placés entre les deux camps, bien qu'il revienne sur ce trait à plusieurs reprises. Il est pourtant manifeste, par les paroles mêmes du poète (τῷ δόμεν ὃς μετὰ τοῖσι δίκην ἰθύντατα Ϝείποι), qu'il s'agit du salaire destiné à celui des juges dont la décision (d'ordre purement civil) sera reconnue exacte par l'assistance. Seulement ici, comme dans d'autres passages homériques, j'estime que les talents de cuivre du texte original (χαλκοῖο) ont été transformés en talents d'or (χρυσοῖο) par un remanieur mégalomane. L'étymologie du mot talent ne permet pas d'attribuer à un talent d'or la faible valeur qu'on lui a supposée et que lui suppose M. Glotz sur la foi de textes altérés.

On vient de voir les deux formes de la justice criminelle primitive. A l'époque où nous sommes, il n'est pas nécessaire d'en faire intervenir d'autres et notamment le recours aux voisins qui, dans l'espèce, ne se distinguaient pas des *gentiles*. A une époque postérieure il n'en est plus ainsi, et M. Glotz est parfaitement fondé à affirmer que les règles de solidarité du γένος se sont, dans une certaine mesure, étendues à la κώμη. Mais il s'est curieusement trompé (p. 197 suiv.) dans l'explication d'un vers d'Hésiode (*Erga*, 345) qui nous montre cette solidarité en action : « Si tu étais troublé, dit le poète, dans la possession d'une propriété sise dans le village, les voisins accourraient sans ceinture » (γείτονες ἄζωστοι ἔκιον). Ce « sans ceinture » rappelle à M. Glotz le cérémonial archaïque de la φώρα ou enquête en cas de vol, attesté pour Athènes, Rome, etc. Et voilà son imagination érudite partie en campagne. Si M. Glotz avait pris la peine de relire le vers jusqu'au bout (ζώσαντο δὲ πηοί), comme le lui a fait observer M. Hauvette [1], il aurait bien vite reconnu qu'il faisait fausse route : c'est un des cas où se trahit le défaut d'une méthode très répandue qui

1. *Revue des études grecques*, 1905, p. xvii.

opère sur des fiches prises au cours d'innombrables lectures, plutôt qu'au contact immédiat des textes eux-mêmes. J'ajoute que, contresens à part, le jurisconsulte qu'est M. Glotz aurait dû s'apercevoir que le cérémonial en question n'est jamais attesté ni même intelligible que pour le cas d'un vol mobilier, et non, comme ici, lorsqu'il s'agit d'une usurpation immobilière.

Je signalerai une autre méprise du même genre, plus grave peut-être parce qu'elle risque de créer un terme technique inexact. La justice *inter*familiale, qui n'est autre chose que la *vendetta* organisée, s'appelle δίκη, mot dont le sens primitif, jamais oublié (on le retrouve jusque chez Maxime de Tyr), est « vengeance ». Là dessus point de doute. Mais lorsque M. Glotz ajoute que, par opposition, la justice *intra*familiale portait le nom de θέμις, je cherche vainement un texte, un seul qui autorise cette définition. « Les θέμιστες, dit notre auteur, étaient à l'origine des décisions autoritaires ...prises par le chef de famille. » Et il cite en note *Odyssée*, IX, 114. Je me reporte à ce vers et j'y lis en effet (il s'agit des Cyclopes) θεμιστεύει δὲ Fέκαστος | παίδων ἠδ'ἀλόχων; mais ma curiosité remonte trois lignes plus haut et j'y trouve le vers τοῖσιν δ'οὔτ' ἀγοραὶ βουληφόροι οὔτε θέμιστες. Ainsi les θέμιστες familiales des Cyclopes ne sont pas, pour le poète, de vraies θέμιστες, précisément parce qu'elles ne dépassent pas l'enceinte de la famille! Preuve manifeste que le mot θέμις n'a jamais eu le sens restreint que lui prête M. Glotz et qu'il s'oppose simplement à δίκη comme la justice à la vengeance.

Le système judiciaire que nous venons de décrire était simple et logique; mais il organisait la guerre perpétuelle, il était incompatible avec le développement normal des relations économiques, avec le progrès des idées morales, avec la puissance croissante de l'État. Aussi de bonne heure le voit-on se désagréger. C'est d'abord la justice intrafamiliale qui s'effrondre par suite de l'émancipation des fils de famille mariés et de l'affaiblissement social du γένος qui en résulte. Les crimes commis à l'intérieur de la famille ne demeurent pas pour cela impunis; au contraire, ils sont châtiés plus sévèrement qu'autrefois, non seulement par l'opinion publique (δήμου φάτις) mais par l'excommunication religieuse. M. Glotz a des pages pénétrantes sur le rôle de la religion d'Apollon qui se développe dans cette période de transition et fait en quelque sorte l'intérim entre la justice familiale et la justice politique. Je n'irai pourtant pas jusqu'à dire avec lui que la notion de la souillure contractée par l'homicide n'apparaît qu'alors. En réalité, le sang versé à l'intérieur du γένος est, dès l'origine, une souillure, seulement cette souillure n'intéresse pas les dieux de l'Olympe, mais le dieu du clan, inséparable du clan lui-même : au fond, c'est son propre sang qui a été versé et voilà pourquoi le meurtrier est retranché du cercle de la famille; une fois sorti de ce cercle, personne n'a rien à lui reprocher. C'est cet état de choses qui

se modifie maintenant, précisément parce que le lien familial se relâche tandis que le lien national se resserre. Mais il ne fallait pas citer ici l'exemple d'Oreste, « jadis couvert de gloire, maintenant pourchassé par les Erinyes en quête d'une paix impossible (p. 233). » Oreste n'a été « couvert de gloire » qu'aussi longtemps qu'il n'a passé que pour le meurtrier d'Egisthe, meurtre auquel la conscience moderne elle-même n'a rien à reprocher. Homère escamote si adroitement la destinée de Clytemnestre qu'il est impossible de savoir si elle a succombé par le suicide ou autrement; et je ne trouve pas le texte des Νόστοι plus probant. C'est par Stésichore que le matricide fait son entrée dans la littérature et avec lui les Erinyes.

Si la justice intrafamiliale décline pendant la « période de transition », la justice interfamiliale change profondément de caractère par suite de l'immixtion croissante de l'État dans les démêlés entre familles. Même quand la juridiction d'État conserve certains traits extérieurs de la guerre privée, comme le duel judiciaire et l'institution des cojureurs, il y a désormais un véritable procès dont la décision appartient au juge institué par la cité : duel et cojuration ne sont plus que des moyens de preuve. De même la composition, succédané de la guerre, n'est plus laissée à l'arbitraire des parties : l'État la soumet à des tarifs obligatoires et en profite pour réclamer sa part de l'indemnité, soit comme pacificateur (comparez le *fredum* des lois barbares), soit en vertu de l'idée nouvelle que l'attentat commis sur un citoyen atteint la cité.

Quant à la solidarité du γένος devant le crime, elle subsiste, mais fortement diminuée : 1° Au point de vue actif, la dislocation croissante du γένος entraîne la limitation légale du nombre des parents appelés à se porter vengeurs du gennète tué ou offensé. 2° Au point de vue passif, la coutume de l'abandon noxal se développe et permet aux parents innocents de dégager leur responsabilité. Bientôt la loi intervient pour limiter ou même abolir cette responsabilité dans tous les cas. Une rhêtra d'Elis, admirablement commentée par M. Glotz, proclame que ni la famille étroite (γενεά), ni la famille large (πατριά), ne doivent être inquiétées pour le crime d'un seul : l'accusation intentée sous forme d'imprécation (κατιάραυσις) doit aboutir à une condamnation individuelle, obligatoirement prononcée par les magistrats [1].

1. Cette interprétation m'a été proposée dans ses grandes lignes dès 1901 par M. Dareste qui m'écrivait (14 mars 1901) : « L'usage des imprécations en matière de crime capital est bien connu : nous en avons un exemple dans l'inscription de Téos. L'inscription d'Elis est une loi qui proclame la personnalité de la poursuite criminelle. Elle laisse subsister l'imprécation, mais seulement contre l'auteur du crime et non plus contre le γένος τὸ κείνου. » C'est exactement l'interprétation de M. Glotz, qui d'ailleurs l'a trouvée indépendamment de M. Dareste. Si je rappelle ce détail, ce n'est pas seulement pour rendre justice à ces deux savants, mais encore pour m'accuser d'avoir résisté si longtemps à l'explication en question que la rhêtra

Même en ce qui concerne l'exécution des condamnations sur les biens, la solidarité de la γενεά est ébranlée : à Argos, à Gortyne, la loi établit que le fils de famille condamné à une amende peut demander l'attribution, en avancement d'hoirie, du lot qui doit lui revenir un jour. Bien plus, s'il meurt avant de l'avoir retiré, son créancier peut le faire à sa place.

Tout le développement que nous venons d'esquisser a été commun à la Grèce entière. Mais selon les circonstances locales, selon le plus ou moins d'aptitude à la civilisation, le progrès a été ici plus précoce, là plus tardif et plus lent. C'est à Athènes que les documents permettent d'étudier cette évolution du plus près et c'est une raison suffisante pour le faire, alors même qu'on n'admettrait pas, avec M. Glotz, que la législation athénienne ait, avant le vᵉ siècle, influencé celle des autres cités.

La première étape est marquée par les lois de Dracon. On peut douter que ces lois aient beaucoup innové : comment l'auraient-elles fait, puisque leur rédacteur n'était même pas archonte? Il faut y voir une simple fixation de la coutume mouvante, mais elles l'ont fixée dans le sens du progrès. La justice intrafamiliale y paraît encore à peu près intacte (c'est pourquoi l'État ne s'occupe pas du parricide), mais la justice interfamiliale y a dépouillé son caractère de représailles aveugles et brutales. Le droit de vengeance n'est plus qu'un droit de poursuite, exercé par les plus proches parents, en nombre limité. La loi distingue désormais entre le meurtre volontaire et le meurtre involontaire ou accidentel : le premier ressortit probablement à l'Aréopage, le second aux éphètes. Les peines sont personnelles; celle du meurtre est l'exil. Un reste de l'ancienne conception de la δίκη, c'est que le recours à la justice en cas d'homicide n'est pas absolument nécessaire; mais l'αἴδεσις exige l'unanimité de ceux qui ont qualité pour poursuivre.

Solon a favorisé indirectement l'affranchissement de l'individu par ses nombreuses lois civiles qui faisaient pièce à l'unité du patrimoine gentilice, il l'a favorisé directement par la création de l'action criminelle écrite (γραφή) ouverte à tout venant dans des cas nettement spécifiés. Il est plus que probable que Solon n'a fait que créer le principe de ce genre d'actions et que la plupart des cas d'application que nous rencontrons au ivᵉ siècle sont d'origine plus récente; mais c'était beaucoup d'avoir ouvert la voie, d'avoir préparé les esprits à admettre que tout attentat contre un seul citoyen était un attentat contre la cité tout entière. Les lois pénales de Solon ne se donnaient que comme un complément du code de Dracon; elles ne touchèrent donc pas

---

d'Elis n'a pas pu figurer dans le *Recueil des inscriptions juridiques*. Je me suis converti à la vraie doctrine en 1903 (*Revue des ét. grecques*, 1903, p. 188), mais notre fascicule de *Lois* était tiré.

à la procédure d'homicide, soigneusement organisée par celui-ci, et qui resta une affaire privée, δίκη. Elle le resta théoriquement jusqu'à la fin du IV^e siècle, et sur ce point M. Glotz me paraît avoir raison contre les auteurs des *Inscriptions juridiques grecques* : le texte de Démosthène récemment allégué par M Dareste pour établir l'existence d'une γραφὴ φόνου (*Mid.* 107) est sûrement interpolé. Mais il est non moins certain que, dans la pratique, il y avait peu de chances qu'un meurtre restât impuni, même en cas d'abstention ou d'extinction de la famille de la victime. Il était facile soit de faire empoigner l'assassin, comme un malfaiteur vulgaire (κακοῦργος), soit de découvrir une portée politique à son crime et d'en faire l'objet d'un εἰσαγγελία, soit enfin de vaincre l'inertie des parents par la menace d'une action d'impiété.

L'œuvre commencée par Dracon et Solon fut achevée par les grands réformateurs démocrates, Clisthène et Ephialte. La création des dèmes annula les γένη et les phratries ; l'énorme accroissement de compétence des tribunaux populaires réduisit à peu de chose les restes de la justice familiale et interfamiliale. Il subsista pourtant assez longtemps, en pleine démocratie, des vestiges de l'ancien principe de solidarité, vestiges protégés soit par le caractère religieux de certaines dispositions, soit par l'intérêt ou la crainte de l'État démocratique lui-même. C'est ainsi que la solidarité passive, abolie en matière de crimes de droit commun, fut maintenue pour les attentats dirigés contre la cité ou contre les dieux. La famille entière du coupable expiait son crime soit par la mort, soit par l'atimie, qui signifie d'abord le bannissement, ensuite la privation des droits civiques. D'ailleurs, même en matière de crime ordinaire, la condamnation entraînait la confiscation complète, et, par voie de conséquence, la ruine des enfants du coupable : c'était encore une survivance du vieux principe de solidarité.

La destruction ou l'atténuation de ces règles surannées fut l'œuvre glorieuse, mais lente, du perfectionnement des idées morales au V^e et au IV^e siècles, sous l'influence des philosophes et des poètes. M. Glotz en a tracé un tableau très intéressant. Dès 411, le décret de Diophante punit de mort l'auteur de tout attentat contre la démocratie, mais sans répéter les mots traditionnels καὶ γένος. En 403, on décida que les condamnations capitales n'entraîneraient plus la confiscation générale : seulement, si le condamné était débiteur de l'État, celui-ci conservait son action contre les héritiers. Cette réforme, dictée par la pitié, eut un effet imprévu peut-être de ses auteurs : ce fut de diminuer le nombre des condamnations à mort, où l'État ne trouvait plus son compte, tandis que le bannissement continuait à entraîner la confiscation ; l'avarice du peuple vint ainsi au secours de l'humanité. Mais là même où la confiscation subsistait en principe, la noble philanthropie des Athéniens y apporta des atténuations sen-

sibles : la femme du condamné put retirer sa dot, ses enfants conservèrent un droit à des aliments.

En matière religieuse, la solidarité eut, ce semble, la vie plus dure. Encore Démosthène fit condamner à mort, pour impiété, Théoris de Lemnos *et toute sa postérité*. Il est vrai que ce dernier détail n'est attesté que par le premier discours *contre Aristogiton*, dont l'authenticité est contestée. Je crois pourtant que le discours, s'il n'est pas de Démosthène, n'est pas très éloigné de son époque et que son auteur a eu sous les yeux un texte de loi non abrogé portant que la famille de la sorcière devait périr avec elle; l'appliqua-t-on dans ce cas? c'est une autre question. D'ailleurs, les exécutions pour athéisme disparurent bientôt avec les procès d'athéisme eux-mêmes. « La loi, dit excellemment le regretté Decharme, était sans doute sévère, mais l'esprit public le fut rarement. »

En somme il y eut à Athènes, depuis Dracon jusqu'à Démosthène, un constant progrès légal, parce qu'il y eut un progrès moral, dont il fut le reflet. M. Glotz a bien fait d'insister sur la part glorieuse qu'eut la pensée athénienne dans l'évolution générale qui, de la solidarité de famille, a mené l'humanité au principe de la responsabilité individuelle. Il a bien fait aussi de signaler un progrès analogue, et presque simultané, dans les idées religieuses d'Israël : le Code prophétique (le Deutéronome) qui rompt avec la vieille idée barbare de la réversibilité des peines est, à peu d'années près, contemporain de la rhêtra d'Élis et du Code de Dracon. La civilisation moderne, issue de la Grèce et d'Israël, n'a pu que ratifier le progrès réalisé par ses deux grands ancêtres. Officiellement, le principe de l'individualité des délits et des peines triomphe dans les Codes comme dans les catéchismes. Il s'en faut de beaucoup qu'il triomphe aussi dans tous les cœurs. Le beau livre de M. Glotz, tout imprégné du lait de l'humaine tendresse, contribuera peut-être à l'y faire pénétrer davantage.

Théodore Reinach.

Lehrbuch der Religionsgeschichte herausgegeben unter Redaktion von P. D. Chantepie de la Saussaye. Dritte Auflage. Tubingen, Mohr, 1905; deux vol. gr. in-8°, de xvi-543 et xvi-587 pages.

La morale des religions, par J. H. de Lanessan. Paris, Alcan, 1905; in-8°. viii-568 pages.

Le succès du manuel d'histoire des religions publié sous la direction de M. Chantepie de la Saussaye atteste et le mérite du livre et l'intérêt qui s'attache de plus en plus à la science des religions. La première édition est de 1887-1889; la seconde de 1896-1897 (voir *Revue*, T. xliv, 146, 377). Il va de soi que la troisième n'est pas une simple reproduction de la précédente. Les chapitres concernant l'Egypte, Israël et l'Islam n'ont pas eu à subir de grandes modifica-

tions ; mais M. F. Jeremias a refondu son travail sur la religion assyrienne ; les autres parties de l'ouvrage ont reçu des additions et retouches plus ou moins considérables, quelques-unes mêmes sont véritablement renouvelées, notamment les chapitres relatifs aux Chinois, par M. de Groot, aux Japonais, par M. Lange, aux Grecs et aux Romains, par M. Holwerda. A la fin de son avant-propos, M. Chantepie de la Saussaye annonce qu'il n'assumera pas la charge des éditions suivantes, dont le soin sera confié à M. E. Lehmann. Il a droit à toutes nos félicitations pour l'œuvre importante qu'il a entreprise et qu'il a très dignement soutenue jusqu'à présent.

On ne tardera sans doute pas à se demander pourquoi le christianisme continue à briller par son absence dans ce recueil excellent. La religion d'Israël y est admise depuis la seconde édition. Le christianisme pourrait tout aussi bien y figurer sans aucun dommage pour la foi de ses adhérents ; pour le bien de la science, il aurait dû y être déjà introduit.

Le rapport de la morale et de la religion est une question d'histoire et une question d'ordre social. On peut se demander si M. de Lanessan n'y a pas vu de plus une question d'actualité politique. Toujours est-il que, pour traiter ce sujet, une connaissance assez approfondie de l'histoire des religions était indispensable et qu'une certaine expérience personnelle de la religion n'aurait pas été inutile. L'ouvrage de M. de L. n'est pas, à proprement parler, un livre d'histoire ni un traité de philosophie sociale, mais un livre à thèse où sont entrés des matériaux historiques et des considérations philosophiques. La thèse est que la morale a précédé la religion, et que les religions, survenant, n'ont guère joué d'autre rôle que celui d'obstacle au progrès de la véritable moralité humaine ; elles ont sanctionné, au nom d'une autorité prétendue divine, certaines conditions de moralité privée, familiale et sociale, le plus souvent pour favoriser des intérêts particuliers, et, en leur attribuant un caractère absolu, elles ont rendu incurables les défauts des systèmes qu'elles consacraient.

Sauf en ce qui regarde le motif qui a guidé les législateurs religieux, le second point, à savoir l'immobilité des religions, est beaucoup plus consistant que le premier, la priorité de la morale à l'égard de la religion. M. de L. semble presque en être encore à l'idée de la religion inventée délibérément par les forts pour l'exploitation des faibles. La morale serait sortie spontanément du cœur et de l'expérience. La religion serait un fruit du calcul. A mesure que l'on connaît mieux les origines, cette thèse paraît de moins en moins soutenable. Morale et religion se sont dégagées peu à peu et simultanément, l'une portant l'autre, d'impressions confuses, de conclusions rudimentaires fondées sur des observations incomplètes. On ne risque pas beaucoup de se tromper en se figurant la morale primitive comme un système de *tabous*, c'est-à-dire d'interdictions justifiées par

un motif religieux. Il faut en prendre son parti, l'homme n'a pas d'abord été raisonnable et moral, puis religieux par surprise. La religion fait partie de sa nature comme la raison et la moralité. Tout cela d'ailleurs a commencé fort humblement et s'est développé lentement, s'améliorant et se réformant de loin en loin par l'effort d'individualités puissantes. En fait, la religion a été pendant des siècles, elle est encore pour la majeure partie du genre humain, le grand ressort, la condition apparemment essentielle de la culture morale.

Mais la tradition religieuse devient un obstacle au progrès, même au progrès moral ; toutes les religions ont sanctionné des abus, etc. etc. Ici M. de L. avait la partie belle ; peut-être se l'est-il rendue trop facile parfois en imputant aux religions le mal qu'elles n'ont pas empêché. Avant de reprocher, par exemple, à l'Eglise catholique la barbarie du moyen âge, il conviendrait de voir d'abord plus exactement où en étaient les peuples qu'elle a convertis et ce qu'elle a fait d'eux. Néanmoins on ne peut contester que là ne soit le côté fort de la thèse. Il s'agit seulement de n'en pas exagérer la portée en concluant d'un inconvénient ultérieur et partiel à un défaut primordial et total d'influence de la religion sur la moralité des hommes. Est-ce dans cet ordre seulement que des habitudes prises font résistance à des changements légitimes ?... Les échecs, les abus, les insuffisances ne prouvent en aucune façon que la morale se soit constituée et gardée sans que la religion y fût en réalité pour rien. De savoir si le niveau moral d'une société d'où la religion serait totalement absente pourrait se maintenir aussi haut et même plus haut que celui d'une société où la religion garde sa place, c'est un point dont l'expérience n'a pas encore été faite, et l'on peut se demander s'il ne sera pas nécessaire, pour que cette expérience réussisse, de l'appuyer sur autre chose que sur l'intérêt bien entendu, s'il n'y faudra pas toujours un principe supérieur, un idéal, une espérance, quelque chose qui ressemblera beaucoup à une foi et qui sera encore une religion.

Alfred Loisy.

Scriptores ecclesiastici minores saeculorum IV, V, VI; fasc. I. Euagrii Altercatio legis inter Simonem Iudaeum et Theophilum christianum. Recensuit Ed. Bradtke. (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol. XXXV). Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, Freytag. mdcccciii, xvi-99 pp. in-8°. Prix : 3 mk. 70.

Dialogue entre un juif et un chrétien roulant sur l'interprétation de l'Écriture et les usages juifs : le juif se convertit à la fin. Cet opuscule, écrit probablement en Gaule vers 440, est le représentant d'une littérature assez riche. Il est apparenté aux *Consultationes Zacchaei christiani et Apollonii philosophi* (Migne, *P. L.*, t. XX). Mais il dérive lui-même des ouvrages de Tertullien et de Cyprien contre les juifs. Le

texte repose sur trois mss. et sur le ms., aujourd'hui perdu, d'après lequel dom Martène l'a publié pour la première fois. M. Bradtke est revenu sur les questions que soulève cet écrit dans un mémoire qui ne nous a pas été envoyé.

P. 24, 10 : *Omnis concupiscentia libidinis de corde concipitur*, paraît être un écho de Jac., I, 14-15. P. 53, 9 : *quem nunquam uidi ad faciem* : *ad* est-il traduit exactement par « in Bezug auf » (p. 88) ? en français « face à face ». P. 89, le sens d'*auctor*, « Gewährsmann », n'avait pas besoin d'être indiqué; c'est le sens régulier du mot. P. 94 : « In loco 17, 15 significat Christum de spiritu sancto conceptum sed a Maria naturaliter partum esse » : « naturaliter » est de trop; Evagrius dit seulement *ex uirgine natum* ; le passage auquel renvoie M. B., pour appuyer son adverbe, 18, 6 suiv., prouve au contraire que la naissance *ex uirgine* est pour l'auteur un *signum*, donc un miracle.

M. Bradtke s'est attaché, avec un louable souci, à indiquer les passages parallèles ou les sources du texte. Il a quelquefois dépassé le but. Les expressions visées peuvent facilement se trouver encore dans d'autres auteurs, plus voisins souvent d'Evagrius. P. 47, 2 *oculi cordis* est dans Augustin, *De consensu euangelistarum*, I, vi, 9 (p. 10, 14 Weihrich). P. 17, 15 *ex uirgine natum* est pour le temps d'Evagrius une formule de symbole, non un souvenir du *De uirginibus uelandis* de Tertullien ; de même, p. 40, 2 *ad dexteram Patris*, et *secundum scripturas*, dans le *Libellus fidei* cité p. 77 (sur 26, 12). P. 29, 5 *ex persona* est une expression traditionnelle de la littérature chrétienne; voy. la note sur Eusèbe, *Hist. eccl.*, I, ii, 14, dans la traduction Émile Grapin, p. 492. La locution a même pénétré dans la langue des scoliastes; voy. Porphyrion sur Horace, édition Holder, p. 211, 10; 234, 21 ; 288, 23 ; 291, 5 ; 373, 20, 25 ; 391, 24; etc. P. 26, 11, *mortale peccatum* pouvait être rapporté à Tertullien ; mais il n'est pas inconnu de Césaire d'Arles, un peu postérieur à Evagrius ; voy. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. X (1905), p. 449, note 5. Des expressions comme *uetus homo*, *spiritalis homo*, *tenebrae ignorantiae*, *caelestis cibus*, devaient faire partie de la langue ecclésiastique courante au milieu du v[e] siècle. Je ne comprends pas le rapprochement établi entre p. 17, 4 et le symbole dit de Saint-Athanase (p. 75).

Noter que lorsqu'il est question de baptiser Simon, on ne mentionne (p. 52) que l'imposition de la croix et l'imposition des mains. Le dernière est le rit final dans le rit gallican, la première le rit initial à Rome. Mais la suite montre comment se fait l'imposition de la croix : *Tunc Theophilus Simonem Iudaeum unxit*; Simon devient catéchumène par l'onction : nous sommes donc bien en pays de rit gallican.

Paul Lejay.

1. M. Bradtke n'a pas connu l'article de dom G. Morin, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. I (1900), pp. 267-273, où il a signalé l'importance du ms. du Mont-Cassin et les nombreux points de contact entre l'*Altercatio legis* et les *Tractatus Origenis*.

La Pensée chrétienne, textes et études :

Epitres de saint Paul, traduction et commentaire par A. Lemonnyer. Première partie, Lettres aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains. 1905, xxxiv-343 pp. Prix : 3 fr. 50.

Les Actes des Apôtres, traduction et commentaire par V. Rose. 1905, xl-273 pp. Prix : 3 fr. 50.

Saint Irénée, par Albert Dufourcq. 1905, 277 pp. Prix : 3 fr. 50.

Tertullien, par J. Turmel. 1905, xlvii-298 pp. Prix : 3 fr. 50.

Saint Jean Damascène, par V. Ermoni. 1904. 331 pp. Prix : 3 fr.

Saint Bernard, par E. Vacandard. 1904. x-303 pp. Prix : 3 fr.

Newman, *Le développement du dogme chrétien,* par Henri Brémond. 1905, xv-280 pp. Prix : 3 fr.

Bonald, par Paul Bourget et Michel Salomon. 1905, xl-332 pp. Prix : 3 fr. 50. Paris, librairie Bloud, in-16.

Cette collection a pour but de faire connaître les « penseurs chrétiens » par des extraits et des analyses. Les livres du Nouveau Testament seuls sont traduits intégralement avec des explications : type connu, dont il n'y a rien à dire, sauf que les théologiens ne nous ont encore pas apporté l'équivalent des éditions « savantes » des auteurs classiques. Cependant les *Actes*, du P. Rose, se rapprochent de ces modèles.

Les volumes d'extraits ne donneront pas une idée des œuvres. Ces extraits sont groupés dans un ordre logique, à l'exception de ceux d'Irénée, et les analyses n'ont pas pour but de montrer le plan et la connexion des parties, mais de mettre en lumière les doctrines et la cohérence des systèmes.

On peut se demander à quel genre de lecteurs s'adressent les volumes sur Irénée, Tertullien, Jean Damascène. Ces auteurs n'offrent d'intérêt, en dehors de quelques pages de Tertullien, que pour les spécialistes. Il faut du courage pour traduire Jean Damascène, il en faut autant pour lire la traduction. Une traduction est évidemment la bienvenue. Mais, sans le texte original, elle ne peut mener très loin celui qui l'étudie. Dans ces matières, les termes eux-mêmes importent. MM. Turmel, Ermoni et Dufourcq ont paré tous trois à cette difficulté par des citations fragmentaires, en note ou en parenthèse. Il est évident que cela ne suffit pas à une étude sérieuse. La traduction devrait être seulement un secours pour entrer dans le sens de l'original. Même si on veut lire rapidement, il faut qu'on puisse lever un doute et vérifier aussitôt. C'est ce qui m'arrive en ce moment à propos de la formule baptismale des gnostiques (I, xxi, 3). La traduction de M. Dufourcq m'inspire des doutes (p. 55) ; mais je ne puis la vérifier, n'ayant sous la main à la campagne que la citation d'Eusèbe (*Hist. eccl.*, IV, xi, 5). D'ailleurs, il est assez difficile de retrouver un texte dans ces extraits. M. D. suit l'ordre d'Irénée ; MM. E., T. et Vacandard, un ordre logique. On a comme référence, ici, la seule pagination de Migne, là des renvois comme *De Testim.*, 1-6, *Praescr.*, 22, 27, 28 (Turmel, p. 30 et 39), sans aucune subdivision : or, les cha-

pitres de Tertullien ont souvent plus de deux pages. Il arrive que le traducteur supprime des phrases sans avertir (Turmel, p. 33), ce qui s'explique fort bien, puisqu'on nous donne des extraits, mais ce qui ne facilite pas l'étude et la recherche du texte. Il n'y a pas de table des morceaux traduits. Les volumes de MM. E. et V. surtout sont un entrecroisement de citations où il est impossible de suivre une œuvre donnée de Jean Damascène et de Bernard. Si on prend ces volumes comme des études sur les auteurs, on est alors gêné par les difficultés du plan, l'auteur du recueil tout le premier. Comme M. D. a suivi tout bonnement Irénée, on doit recourir à la table analytique pour relier entre eux les passages relatifs à un même sujet; le traité des *Hérésies* n'a qu'un plan général, ainsi que tous ces vieux écrits. M. T. préfère l'ordre des matières; mais le système des extraits l'embarrasse et il refait trois fois la théologie de Tertullien, sous forme d'introduction, d'extraits et de « renseignements supplémentaires ». C'est cependant à titre d'études sur les auteurs chrétiens que la collection pourra rendre des services, et même atteindre le grand public. Ces volumes, pour les écrivains grecs et latins, devront être des monographies, accompagnées de larges citations. Déjà ceux de M. T. et de M. D. présentent des matériaux excellents [1].

M. Brémont n'était pas embarrassé par les questions de plan. Il a simplement publié de Newman le discours d'Oxford, de 1843, et *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, de 1845, et pour cela, il s'est servi de deux traductions françaises antérieures. Celle de l'*Essai* « fourmille de fautes », dit M. B., et elle prend « juste aux moments délicats, le contrepied de la pensée de Newman ». Il ajoute : « Quand j'ai accepté de faire le présent travail, je n'avais jamais lu cette traduction. De confiance, je la croyais suffisante. Quand je m'aperçus de mon erreur, il était trop tard pour la réparer. Refaire la traduction de fond en comble eût demandé un temps dont je ne pouvais disposer. » L'éditeur a eu le tort de ne pas le donner à M. H. B. Mais il est d'autant plus regrettable que le texte anglais ne soit pas réimprimé avec la traduction. Newman, par la difficulté de sa langue et la complexité de sa pensée, mérite d'être traité comme un ancien. Au reste, qu'un auteur ait écrit dans une langue littéraire quelconque, grec, latin, anglais, allemand, français, l'original seul peut exprimer sa pensée.

Le *Bonald* de M. Michel Salomon est précédé d'une préface intéressante de M. Paul Bourget. Le recueil, avec ses analyses très fines, ses notes discrètes et justes, est l'œuvre de M. S. Il n'y a guère qu'à louer dans ce volume. J'y regrette seulement l'absence d'un chapitre, *Vie et écrits de Bonald* : on ne nous donne même pas une liste

1. P. 57, note. M. D. tranche bien vite la question de l'originalité des rits chrétiens du baptême et de l'eucharistie, parce qu'« ils ont été institués par le Christ lui-même ». Il a pu adapter des rits préexistants. La question reste donc entière.

chronologique des œuvres ! Cette très grosse lacune a sans doute moins d'inconvénient pour un écrivain dont les idées sont fixées, en quelque sorte, dès le premier livre. Est-ce bien sûr cependant ? N'y a-t-il pas eu des nuances ? On voudrait savoir au moins à quoi correspondent ces titres : *Principe constitutif*, *Considérations sur la France et l'Angleterre*. *Recherches philosophiques*, etc. Quand on a lu plus de 300 pages de Bonald et sur Bonald, on devrait n'avoir plus rien à apprendre ; ici, ce qui reste, c'est tout simplement ce qu'il a fait. A cet égard, M. Michel Salomon a encore été une victime du plan adopté pour la collection. Cependant il aurait pu jeter un coup d'œil sur l'introduction de M. Turmel et il aurait dû ne pas s'en rapporter à M. Bourget, pour cette partie de sa tâche. Tout ce qui était précision et détail le regardait.

Nous conseillons à l'éditeur de choisir pour cette collection un papier moins friable.

Paul Lejay.

Das Papsttum und Byzanz. Die Trennung der beiden Maechte und das Problem ihrer Wiedervereinigung bis zum Untergang des byzantinischen Reiches (1453) von Dr Walter Norden, Privatdocent an der Universitaet Berlin. Berlin, B. Behrs Verlag, 1903, xix, 764 p. in-8°. Prix : 20 fr.

C'est un problème attachant et qui d'ailleurs n'avait jamais été examiné d'une façon si complète, au point de vue de l'histoire profane, que celui traité par M. Walter Norden, *privat-docent* à l'Université de Berlin. L'influence attractive ou répulsive des dominations religieuses, établies à Rome et à Byzance, sur les rapports politiques entre l'Europe occidentale et l'Europe d'Orient a été considérable. Ce fut un moment du développement général de la civilisation qui parfois a pesé d'un poids très lourd dans les combinaisons temporelles des souverains pontifes, dans celles des empereurs d'Allemagne, des rois de France, des ducs et rois normands de l'Italie méridionale. On peut même dire que les motifs du schisme d'Orient n'ont pas été, *avant tout*, des différences *religieuses*, mais des problèmes politiques ou, tout au moins, des problèmes d'influence politico-religieuse (p. 28). Les patriarches de Byzance ne voulaient pas se soumettre aux prétentions hiérarchiques croissantes de Rome, depuis le ixe au xie siècle ; mais, de Photius à Cérularius, ils ont mis en avant contre le Saint-Siège des questions essentiellement théologiques, celle du Symbole, celle des hosties sans levain, etc., et ont substitué de la sorte au conflit des purs intérêts, la lutte pour la foi, pour le culte, pour la discipline ecclésiastique et lui ont ainsi donné un caractère plus durable et plus sacré.

C'est comme une réponse à cette attitude hostile qu'il faut saisir et comprendre l'action de la papauté, au moment des croisades.

Urbain II n'a nullement désigné, en 1095, d'une façon spéciale, comme but de la première d'entre elles, la délivance du Saint-Sépulcre, mais la *délivrance de l'Eglise chrétienne d'Oriant*, avec l'arrière-pensée d'établir, après la conquête, des évêques latins partout et des patriarches dépendant de Rome, à Antioche et à Jérusalem. Quand Boëmond s'empara d'Antioche et refusa de la rendre à l'empereur Alexis, il se rendit bien compte que ce serait une guerre sans trêve entre Grecs et Latins, et de ce jour, il embrassa le projet radical d'y mettre fin en soumettant Byzance elle-même à l'Occident ; de la sorte les principautés de Syrie seraient garanties. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire sa lettre à Urbain II (de septembre 1098) dans laquelle il expose sa politique ; on la retrouve dans le discours qu'il prononce en 1104, avant d'aller solliciter le concours des puissances occidentales : « *Magno opus est flatu ut possit quercus alta radicibus evelli* » (p. 68).

Le clergé grec refusait, de son côté, de reconnaître à la papauté de Rome un caractère *essentiellement* religieux. « Votre pape est au fond un empereur et non un évêque » disait en 1137 un envoyé byzantin, dans sa discussion avec Pierre de Monte-Cassino. Le même mélange de théologie et de politique très profane se retrouvait assurément à Constantinople et, par suite, les empereurs de la famille des Comnènes auraient pu dompter l'antipathie du clergé byzantin, comme ont sû le faire, temporairement tout au moins, les Paléologues du xv[e] siècle, qui pourtant étaient beaucoup moins puissants. Mais ils n'éprouvaient aucune velleité de conciliation sur le terrain religieux parce qu'ils ne voulaient absolument pas permettre à la papauté d'aspirer à cette puissance universelle qu'ils rêvaient pour eux-mêmes ; leur antagonisme absolu provenait précisément de ce que, de part et d'autre, on avait des vues identiques [1]. Constamment les intérêts politiques des papes contrecarrent les intérêts religieux du Saint-Siège [2] et d'ordinaire les priment et les refoulent à l'arrière plan. La quatrième croisade part sans doute pour conquérir Constantinople, mais au profit d'un empereur grec, qui s'engage à *occidentaliser* son empire. En apparence, l'entreprise a réussi, du moins en ce qui concerne

1. Frédéric Barberousse écrivait à l'empereur Manuel en 1177 (après avoir fait la paix à Venise avec le pape Alexandre III), pour l'engager à lui prêter hommage, vu que le *regnum Graeciae* n'était qu'une partie de l'*Imperium Romanum*, dans lequel il porte, de droit divin, le titre d'*empereur* et le pape celui de *souverain-pontife*, « *ut recognoscas debitum honorem imperio Romano.. et summo pontifici obedientiam reverenter exhibeas*. » (p. 112).

2. Ainsi, quand le pape Célestin III défend à Henri VI d'aller faire la guerre contre Constantinople, ce qui lui aurait pourtant valu la soumission de l'Eglise grecque, c'est qu'il avait peur que l'empereur victorieux, après avoir supprimé le rival laïque, ne supprimât aussi la papauté. Le Saint-Siège se refusait à grandir encore les Hohenstaufen et préférait sauvegarder sa propre indépendance aux dépens de ses intérêts plus spécialement ecclésiastiques.

son côté religieux ; un patriarche latin trône à Sainte-Sophie ; mais bientôt l'arrogance et la brutalité des *barbares* blesse le clergé grec de mille manières, au dire du Saint-Siège lui même [1], et le fossé, loin de se combler, se creuse plus profond entre les deux cultes et les deux races.

Si la papauté avait gardé toute sa puissance dans l'Europe occidentale, si elle y avait eu les mains libres, peut-être aurait-elle réussi néanmoins à maintenir l'Empire latin de Constantinople ; mais la lutte forcée contre les Hohenstaufen tua sa politique orientale. Grégoire IX a encore tenté de s'occuper des deux problèmes à la fois ; Innocent IV est absorbé par Frédéric II et comme il faut le vaincre à tout prix, comme les ressources naturelles de la curie ont notablement diminué, elle sacrifie résolument Constantinople et Jérusalem, en tant qu'objets politiques. Peu avant la mort d'Innocent IV, nous voyons le Saint-Siège essayer de reprendre le fil des négociations avec l'élément grec national, l'Empire de Nicée, dont il prévoit le triomphe prochain, pour remplacer l'*occupation latine* par l'*union* des Grecs avec Rome (1254). Cette nouvelle politique est continuée par Urbain IV, Clément IV, Grégoire X, qui, pour réaliser cet espoir, se mettent à protéger les Paléologues, rentrés dans Byzance, contre un retour de convoitise agressive de l'Occident latin. L'union dans la foi, obtenue des Grecs par Grégoire X, à la 4e séance du Concile de Lyon (6 juillet 1274), c'est « la grande tentative cosmopolite du moyen âge de résoudre les contrastes nationaux de l'époque par la formation d'une grande communauté des peuples chrétiens. » (p. 398). Mais l'entente est forcément précaire ; car si Byzance espère pouvoir s'abriter sous l'aile tutélaire de la grande confédération occidentale, au prix de quelques sacrifices d'ordre ecclésiastique, la papauté veut parfaire l'unité catholique, dont elle est le chef incontesté ; ce sont des espérances contradictoires, qui ne peuvent se réaliser en même temps. Pourtant l'effet momentané de cet acte du concile de Lyon fut considérable ; ce n'était plus un usurpateur latin, c'était un légitime et authentique « empereur des Romains » qui, librement, reconnaissait à Byzance l'autorité de Rome. Mais sous le second successeur de Grégoire déjà, sous Martin IV, la papauté devenue l'instrument docile des ambitions de Charles d'Anjou, s'oubliait jusqu'à lancer l'anathème contre Michel Paléologue l'Uni (octobre 1281), sous prétexte qu'il était schismatique, uniquement pour frayer le chemin de Constantinople au frère de Saint-Louis. Cet acte d'insigne maladresse réveille à son tour l'esprit national des Grecs et

1. Indigné des excès des Latins, Innocent III disait en juillet 1205, que le clergé byzantin « *jam merito illos abhorreat plus quam canes* ». Pourtant lui-même engageait naïvement les clercs de Paris à aller enseigner le culte des lettres à Constantinople, sans paraître se douter qu'il insultait les savants grecs en leur offrant « ces bribes mal digérées de la culture antique ». (p. 207).

dit M. N. « l'idéal cosmopolite d'une *fraternité* entre l'Orient et l'Occident chrétiens que les empereurs de Byzance et les papes romains avaient tenté de réaliser vraiment, malgré leurs peuples, s'évanouit » [1].

Avec le premier tiers du XIV[e] siècle, les chances de réussite diminuent de règne en règne. Aussi l'auteur n'entre plus, autant que par le passé, dans le détail des faits, pour la période de 1330 à 1453. On continue bien à y parler d'*Union*, mais il s'agit moins d'une *entente ecclésiastique* que d'une *défense politique* contre les ennemis communs, les Turcs. Sans doute le Saint-Siège essaie d'exploiter la situation en promettant à Byzance des secours matériels plus sérieux, après qu'elle sera rentrée dans le giron de l'Eglise, et l'on peut même admettre que Martin V fut sincère en les promettant à Manuel Paléologue. Mais en réalité ces faibles subsides, fournis en 1422, restent les seuls et, même après l'Union de Florence en 1439, la papauté se voit incapable d'en procurer d'autres. C'est que, depuis longtemps déjà, la voix du Saint-Siège ne trouve plus d'écho dans la chrétienté. Si le fils de Manuel, l'empereur Jean Paléologue, se laisse engager encore une fois dans ces débats religieux, c'est plutôt par désespoir, puisqu'il ne trouve plus d'appui nulle part, et d'ailleurs c'est encore de sa part un acte purement politique, quoi que certains clercs byzantins aient pu dire ou écrire sur la matière. C'est si bien un acte politique que dès que le malheureux empereur s'aperçoit qu'il ne retire aucun bénéfice matériel de l'Union de Florence, il la laisse aller à vau l'eau. A quoi bon professer des principes religieux que son peuple réprouve, si la papauté ne peut lui payer le prix attendu pour cette concession désagréable, c'est-à-dire le concours de l'Occident chrétien contre les sectateurs de l'Islam triomphant? C'est donc en plein désaccord avec l'Eglise que sombre le dernier débris du grand empire romain [2]. Mais il ne périt pas tout entier ; dans une conclusion quelque peu sybilline dans sa brièveté, M. N. nous explique que l'Etat, l'Eglise, l'antiquité classique ont été sauvés tous trois, malgré la catastrophe de 1453 : l'Etat et l'Eglise revivent en Russie et dans « *l'Empire byzantin de nation ottomane* » ; ce que l'Eglise n'a pu faire, (la réunion de l'Occident et de l'Orient) l'humanisme l'accomplit. Byzance en mourant fournit à l'Italie le ferment de la Renaissance, qui, de là, s'étendit à l'Europe toute entière.

---

1. L'auteur nous semble exagérer légèrement et les résultats déjà acquis et les espérances pour l'avenir. La force même des choses, bien plus que la maladresse de certains personnages ou la fausseté de certains autres, devait empêcher la réalisation de projets aussi chimériques et qui furent souvent des expédients bien plus que des plans mûris par le génie politique.

2. Au fond les nationalistes orthodoxes de Byzance n'eurent pas si tort peut être d'être récalcitrants à l'alliance ; il est permis de croire, en effet, que si une nouvelle croisade d'Occident avait chassé les Turcs des alentours de Byzance, il se serait trouvé des amateurs pour garder, une fois encore, le pays « délivré ».

Quel que soit le jugement que porteront les spécialistes — et la parole est avant tout aux érudits qui ont scruté l'histoire des Romains d'Orient dans la seconde moitié du moyen âge — sur le volumineux travail de M. Norden ou sur certaines parties de son récit, on ne saurait nier que la conception même de l'ouvrage ne soit originale. Elle ouvre certainement sur la matière des aperçus nouveaux, rien qu'en transportant les faits et les idées du domaine théologique où on les confinait naguère, dans le domaine de la politique et de l'histoire profane. Ecrivant avec une assurance et une verve encore juvéniles, l'auteur cultive peut-être un peu trop les mots et les phrases à effet ; il affectionne un peu trop aussi les expressions usitées par le journalisme contemporain, et croit voir parfois dans les choses du moyen âge des analogies qu'on n'y chercherait guère [1]. Mais son livre témoigne de recherches assidues, il a raisonné avec une maturité précoce les différents aspects de son sujet ; si M. Norden, dans la préface de son ouvrage, en parle modestement comme d'un « premier essai, comportant des perfectionnements multiples pour la forme et le fond », il n'est que strictement juste de dire qu'un pareil début contient plus que des promesses pour les travaux futurs du jeune historien.

R.

Canti popolari greci tradotti ed illustrati da Niccolò Tommaseo, con copiose aggiunte ed una introduzione per cura di P. E. Pavolini [1905], t. V de la Biblioteca dei popoli diretta da Giovanni Pascoli. Remo Sandron. Milano.

M. P. E. Pavolini, professeur à l'Institut des Études Supérieures à Florence, vient de sortir de sa spécialité bien connue d'indianiste, pour faire, et ce n'est pas la première fois, dans le domaine du grec moderne, un travail original. Peut-être lui reprochera-t-on cette originalité même. Il y a deux manières, en effet, de publier des chansons populaires, même trois si l'on veut, et par le fait, nous n'avons presque jamais connu que la troisième : le collecteur va sur les lieux ou se procure d'une façon quelconque des textes qui, la plupart du temps, lui sont transmis sur un papier, c'est-à-dire écrits par quelqu'un qui sait écrire, mais qui sait rarement écouter. Des maîtres d'école de bonne volonté, les savants du village, en un mot, notent à leur façon les produits de la muse populaire. Il arrive souvent aussi que l'éditeur les note lui-même, sans entrer toutefois dans le détail de la notation exacte, de la notation phonétique du conte ou de la chanson. A cette méthode sont dus la plupart des recueils que nous connaissons et dont on trouvera une liste rapide, qui ne prétend pas être complète, puisque

1. C'est ainsi qu'on aura quelque peine à admettre que l'attitude de Venise vis-à-vis des empereurs byzantins nous fournisse « le prototype moyen-âgeux du problème colonial moderne ».

tous les périodiques n'y ont pas été dépouillés, dans le livre de M. Pavolini, p. 11. Les publications de Tommaseo, de Marcellus, de Kind, de Chassiotis, de Sakellarios, de la Pandora, du Parnassos, de Jeannarakis, d'Aravantinos et d'Abbott, rentrent en un sens dans cette catégorie. Le fameux recueil de Passow (1860), sur lequel il y a tant à dire, inaugure pourtant une autre méthode; les variantes y sont relevées, on trouve des notes critiques avec les abréviations d'usage; l'apparat scientifique y est. Toute la science n'y est pas sans doute, ne fût-ce que pour cette raison que l'auteur a fait son livre sans aller en Grèce. Mais le principe en est bon, et c'est de ce principe que devraient s'inspirer les collecteurs futurs. En d'autres termes, la seconde manière consiste en une reproduction exacte de la parole populaire. Le cadre est là; il n'y a plus qu'à le remplir.

Il existe une autre manière, tellement ancienne, tellement oubliée qu'elle nous paraît aujourd'hui toute neuve : c'est la grande manière de Fauriel. Les textes populaires ne sont pas seulement les témoins de la parole et de l'histoire d'un peuple; ils sont aussi les témoins de son âme. A coté de leur intérêt de folklore, il en est un autre, tout aussi puissant : l'intérêt littéraire. Pour la Grèce moderne, surtout, cet intérêt est de premier ordre : les origines de sa littérature nouvelle sont toutes là.

A ce point de vue, c'était une entreprise originale en elle-même que de reprendre, comme l'a fait M. P., la publication de Tommaseo, en se gardant bien surtout de supprimer les commentaires du premier éditeur. M. P. nous a soigneusement indiqué (p. 191-193) les chants ou distiques qui lui viennent de Tommaseo et ceux qu'il ajoute de son côté au recueil. Mais l'esprit des deux éditeurs est le même. Ils ne s'occupent pas de la langue de ces textes, puisque M. Pavolini n'en donne même pas la reproduction d'après les différents recueils utilisés, se contentant de renvois précis à ces recueils. Nous ne trouvons dans son livre que la traduction italienne de Tommaseo ou du récent éditeur et l'appréciation, dans les commentaires tantôt de l'un, tantôt de l'autre, de ce qu'on peut appeler les beautés littéraires de ces morceaux.

Il serait intéressant de suivre Tommaseo à travers ses commentaires. Il est certain qu'ils se ressentent un peu de l'époque de l'auteur. Un homme qui a passé la moitié de sa vie en prison pour une grande cause, a droit à quelques expressions enthousiastes et même à quelque grandiloquence. Elle apparaît, avec toute la candeur d'une belle âme, dès le seuil, pour ainsi dire de l'édition originale, dont la préface s'adresse : *Al cuore de' miei Lettori*[1]. Tommaseo, dans cette belle langue italienne, belle d'une beauté intrinsèque et absolue, n'est point

1. *Canti popolari toscani corsi illirici greci* recolti e illustrati da N. Tommaseo con opuscolo originale del medesimo autore. Venezia, 1841; 4 vol.

avare d'éloges pour la muse populaire hellénique, mais à travers quelques tours qui pourraient à nos yeux trop timides passer pour exagérés, il voit toujours juste. Sous la déclamation, il y a du goût et de la vérité. Nous n'en choisissons que quelques exemples. La pièce intitulée *Messolonghi* (p. 61) finit par ce vers : *fuoco alla casa misero, nessuno fu schiavo.* Tommaseo note : « l'ultimo emistichio col suo possente eufemismo è sublime » (p. 61, 1). Il n'a pas tort. On l'a bien dit du fameux hémistiche des *Templiers : les chants avaient cessé.* La poésie populaire est souvent sublime, mais sans le savoir, tandis que Raynouard le savait. Il faut avoir le courage de le dire et Tommaseo avait ce courage. Ailleurs (p. 97, 2), à propos du mot ἀντρόγυνο, « le mari et la femme », M. P. observe : « Puc dirlo il greco con una sola parola », et il ajoute la réflexion de Tommaseo : « bella parola che de' maritati fa due in una carne ». Il est certain que cette facilité conservée par le grec moderne de créer des composés par dvandva, ne représente pas un fait purement grammatical, il constitue aussi un fait moral, parfois une indication pittoresque, une vision particulière du monde extérieur, comme dans τὸ οὐρανοθάλασσο, le ciel-mer, πρασινόλευκο, blanc et vert, et mille autres.

A propos d'une omission de la particule dubitative *si* (p. 104, 3), omission propre au grec, il dit : « Fortunata la lingua che così vola leggiera sopra l'idea. » Dans le domaine de la syntaxe, on pourrait rigoureusement démontrer à quel point Tommaseo est dans le vrai. Les fines remarques ne manquent pas, comme celle-ci (p. 143, 1), au sujet de la jolie chanson, nº 126, où il est dit que l'amour se prend par les yeux, descend dans le cœur : « Dagli occhi si piglia, sulle labbra discende, e dalle labbra scorre, e nel cuore s'apprende » ; Tommaseo écrit : « L'amore che dagli occhi discende alle labbra, intendasi delle parole, non già de' baci, che tristo sarebbe i baci precedere agli affetti del cuore. » Il y a là une heureuse psychologie ; on a presque envie de s'écrier avec Tommaseo (111-112, 4) : « Guai a chi tale bellezze non sente ». De très jolies notations de ce genre se lisent ailleurs, par exemple, p. 169, 1, 172, 1, où les distiques, ces perles de la poésie populaire, inspirent aux commentateurs des commentaires charmants.

Un autre point de vue de ce côté tout littéraire d'envisager la question, c'est la comparaison avec d'autres littératures, c'est le rapprochement qui peut s'établir entre les poètes de profession et ces poètes spontanés. Les distiques donnent lieu à ces sortes de rapprochements, non moins d'ailleurs que les chansons. Dante a sa place naturellement (p. 66, nº 3 ; 147, 1). Soit par allusion, soit par citation directe, il est fait mention de bien d'autres auteurs (Diderot, 70, 1 ; Horace, 77, 1 ; Beaumarchais, 144, 3 ; Homère, 78, 1 ; 101, 3 ; Virgile, 90, 1-91, où le rapprochement est joli ; Foscolo, les *Sepolcri*, 93, 1 ; Cantique des Cantiques, 105, 4 ; Geibel, 112, 1 ; Boccace,

Shakespeare, 124, 1; Publius Syrus, 143, 4; Musée, ibid.; Catulle, 168, 1; Byron, 170, 1). Plusieurs de ces notes sont dues à M. P., qui y ajouté d'heureuses comparaisons de caractère folkloriste, quelquefois même en puisant dans ses connaissances d'indianiste (92-93, 1; 108, 1; 109, 1; 134, 3; 146, 1; 147, 2; 178, 1). Une fois, il est même fait appel à la légende de Thyeste et de Tantale, par Tommaseo (118, 1).

Je n'oserai rien ajouter de mon crû à tant de rapprochements. J'en ai toutefois bien envie, surtout dans une Revue où M. Victor Henry a jadis cité Baudelaire. On lit, en effet, p. 73, n° 58, ces deux vers qui commencent une chanson :

Apriti, afflitto cuore camareggiato labbro,
apriti, dicci qualcosa e consolaci.

Et Baudelaire :

Que diras tu, ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras tu, mon cœur, cœur autrefois flétri? etc., etc.

Mais c'est Heine — sa manière plutôt que tel ou tel vers nommément, qui nous viennent le plus souvent à l'esprit et suscitent la comparaison. Voyez, par exemple, p. 77 (n° 61) où la jeune fille, la *fanciulla*, dit sa douleur à la nature :

L'onde prega, e all' aria dice,
Essi che veggono chi ell' ama, il salutino.

C'est le Lied, tant admiré :

Leise zieht durch mein Gemüth
Liebliches Geläute;
Ziehe, junges Frühlingslied,
Zieh' hinaus in's Weite.
....
Wenn du eine Rose siehst,
Sag, ich lass' sie grüssen.

Les distiques surtout réalisent ce que Musset dit si bien de Pétrarque, qui eut le *secret* de *noter au passage :*

Les battements du cœur qui durent un moment.

Ainsi les distiques 94 (p. 176), 101 (p. 177), où le poète de rencontre a de ces conversations intimes, familières et sentimentales, d'un sentiment profond et d'un tour enjoué, tantôt avec la fenêtre, tantôt avec la porte de sa belle, sont tout à fait dans la manière insaisissable et caractéristique de H. Heine. On trouvera de ces échos p. 181, 130; 183, 507. Tout au contraire, quelquefois, ces poètes nous ramènent au ton de Victor Hugo, qui, dans un tableau moral, notait avant tout la couleur et l'image où le sentiment semble se condenser (cf. 187, n° 186).

On trouverait toutes les cordes de la lyre dans ces chansons, y compris quelques vagues ressemblances avec les *zwei Seelen* du Faust, les deux âmes de Gœthe (p. 172, N. 67). Je pourrais tout citer. Je me permettrai de rappeler un souvenir personnel. Un pêcheur

d'éponges, un pêcheur de Calymno, que je rencontrai un jour dans les eaux de Paros, me racontait que, pendant qu'il cherchait ses éponges sous la mer, il avait l'habitude, étant jeune, d'y composer quelques vers pour sa fiancée. « Les vers que je lui faisais, me disait-il, elle les entendait au moment même ». C'est l'illustration de la chanson 130 (p. 144), où l'on sent à quel point ce peuple est poète dans la vie de tous les jours, puisque dans ses vers il ne nous explique pas seulement son cœur, mais pour ainsi dire toutes ses allées et venues.

J'aurais aimé citer en français (pas en néo-grec : non leguntur) les quelques échantillons que j'ai tirés de ce charmant recueil. Nous devrions en avoir un analogue en français, dans le même esprit, dans la même manière littéraire, dans une traduction aussi harmonieuse, pour que les citations puissent être faites avec autant de plaisir. Il convient d'ajouter en effet que l'italien possède de merveilleuses ressources pour rendre ces composés étonnants du grec moderne, qui contiennent souvent tout un monde on peut le dire — comme cet οὐρανοθάλασσο que nous avons vu tout à l'heure. M. Pavolini, dans son intéressante et amoureuse préface, car il est un amoureux du grec moderne, cite sur cette langue le jugement prophétique de Fauriel : « Il ne lui manque rien (au grec *vulgaire*) pour être regardé dès à présent comme la plus belle langue de l'Europe ; et c'en est indubitablement la plus perfectible » (p. 22). P. 24, il ajoute lui-même : « Una lingua in cui l'eroe può rivolgersi al suo destriero con epiteti come questi : Μαῦρε μου γοργογόνατε κι ἀνεμοκυκλοπόδη... non a perduto il diritto di essere annoverata fra le più perfette ed *efficaci* che esistano. » Mais il faut dire aussi que l'italien, sous la plume de Tommaseo, ou de M. P., excelle à rendre. En voici quelques jolis échantillons : p. 82, nº 2, il n'y a, il est vrai, qu'un essai, à titre de pure indication, pour rendre σπαθοκοντaρεμένο par *spadocoltellato*, qui paraît pouvoir être adopté, nous semble-t-il. Mais voyez, en revanche, ces beaux mots : p. 84, N. 76 : *biancospumeggiante* ; p. 86, N. 79, *usignoleggiante* ; 92, N. 86, *occhinera* ; p. 105, N. 95, *modesto-guardante* ; 114, N. 100, *anni e annate* (χρονιές) ; *vocina*, ib., *forestieruccia* 116, N. 101 ; 124, N. 108 *sorellina* ; 129, N. 112 *amaro-ondeggiante* ; 143, N. 127 *paroline* ; 144, N. 126 *fanciulletto* ; 145, N. 131 *vitino* ; 150, N. 143, *muschio-profumata* ; 175. N. 88 *angeleggiare* ; 176, N. 92 *questo spesso-vederci* ; d'autres fois, les mots s'adaptent au texte et le calquent presque : p. 86, N. 77 *lo fece di due anni* (ἔκαμε) ; p. 129, N. 112 *consolazione non ha* (παρηγοριὰ δὲν ἔχει) ; *bruciore* = καημός, p. 153, N. 148 ; le calembourg populaire du distique 150 (p. 154) trouve un équivalent inattendu dans le *sei* de M. Pavolini ; *amistanze* p. 177, 1, N. 92, est joliment commenté par Tommaseo. Enfin λυγερή (p. 145, n. 3, in fine, p. 146) trouve de nobles références dans l'interprétation qu'en fait Tommaseo, *gentile bellezza e movenzesi*, qui

nous reportent à la langue et à la conception même de Dante. On ne saurait mieux dire ni d'une poésie populaire qui évoque de pareils souvenirs ni du recueil qui sait les faire revivre [1].

Jean PSICHARI.

— *Les conflits de la science et de la Bible* sont un sujet qui n'offre pas en soi plus d'intérêt que les conflits de la science avec Homère. M. l'abbé E. LEFRANC (Paris, Nourry, 1906; in-12, XII-323 pages) a voulu le reprendre pour l'édification des théologiens catholiques. Traitant successivement de la cosmogonie et de la cosmographie, du règne végétal et du règne animal, de l'homme, du déluge, il n'a pas de peine à montrer que la Bible n'est pas au courant de la science moderne. Un peu trop de dureté pour « les théories vieillottes dont nous ont bercés les maîtres de notre éducation cléricale ». Bibliographie abondante. Pourquoi l'auteur cite-t-il plusieurs fois, en l'attribuant à M. Loisy, un article de la *Revue du clergé français*, 1er septembre 1901, signé *Bigot, curé de Remenauville* (Meurthe-et-Moselle)? M. Bigot n'est pas un être de raison; il ne faut pas lui enlever son bien. — A. L.

— On a beaucoup discuté sur les origines du canon biblique de l'Ancien Testament. M. G. HÖLSCHER (*Kanonisch und Apokryph, Ein Kapitel aus der Geschichte des altestamentlichen Kanons*. Leipzig, Deichert, 1905, in8, VIII-77 pages) traite la question d'une manière neuve et propose une explication très vraisemblable. Il pose en principe que les étapes de la collection ne sont pas les étapes de la canonicité, puis il montre comment l'idée du canon est née au cours du premier siècle avant notre ère, par une sorte de réaction contre le mouvement apocalyptique d'où le christianisme devait sortir. Très remarquable travail. — A. L.

— C'est servir l'exégèse biblique, même, et l'on peut presque dire surtout celle du Nouveau Testament, que de rendre plus accessibles, au moyen d'une traduction, les œuvres les plus importantes de l'ancienne littérature rabbinique. Il faut donc savoir gré à M. P. Fiebig d'éditer en traduction allemande le traité de la Mischna relatif au jour de l'Expiation. (*Joma. Der Mischnatractat « Versöhnungstag » ins Deutsche übersetzt*. Tübingen, Mohr, 1905, in-8, 34 pages). Notes érudites et rapprochements intéressants avec l'Épitre aux Hébreux. — A. L.

— Jésus n'a pas exalté le renoncement par dessus les devoirs de la vie commune, dit M. R. HERMANN dans son petit traité du « Salut » (*Erlösung*; Tübingen, Mohr, 1905; in-8, 44 pages). Interprétation arbitraire de l'Évangile, si on la juge au point de vue de l'histoire. Elle est précédée d'une synthèse un peu artificielle des principales formes de l'idée du salut en dehors du christianisme. — A. L.

— La doctrine de la justification occupe une place principale dans l'histoire du protestantisme. M. K. HOLL en suit le développement depuis le temps de la réforme jusqu'à nos jours (*Die Rechtfertigungslehre im Licht der Geschichte des Protestantismus*; Tübingen, Mohr, 1906; in-8, 42 pages). Dissertation remarquable de pré-

---

1. Voici quelques petits lapsus dont une *deuxième* édition pourrait tenir compte. P. 46, χαημένα (et non χαϋμένα) κι' (p. 57, 3) doit être orthographié κι devant α, ο, ου; ἐμβήκανε de Tommaseo, p. 58, 1, doit être corrigé en μπήκανε; p. 113, N. 100, v. 1, écrire *è* pour *e*; p. 131, n. 2 χερόμυλο ne veut pas de ν final, et p. 134, n. 3 στοιχειώνω veut un ω; il ne faut pas deux μ à ξεντεμένα, p. 156, n. [illegible], pas plus qu'à tous les cas semblables où il manque un υ (β); p. 170, 2, la graphie régulière est στὶς κοπελιές, avec ι; ibid. un ς a échappé au deleatur de M. Pavolini; rétablissons ἄξιο παλληκάρι — et appliquons ce double qualificatif au vaillant éditeur.

cision et de clarté. Les défauts des systèmes sont très finement analysés. Un peu d'artifice dans la conclusion, où l'auteur s'efforce de montrer que la conscience moderne se pose encore le même problème que celle des anciens réformateurs. — A. L.

— Semler (1725-1791) est considéré par les théologiens traditionnels comme un des principaux ancêtres du « rationalisme » théologique et biblique. Le fait est qu'il a un des premiers appliqué la méthode historique à la théologie et même à la Bible. Certaines de ses idées étaient appelées à un grand succès, par exemple la distinction entre la théologie et la religion. M. H. Hoffmann lui a consacré une monographie très bien ordonnée, claire et qui est une contribution utile à l'histoire des idées religieuses au XVIIIe siècle (*Die Theologie Semlers*; Leipzig, Dieterich, 1905; in-8, VIII-128 pages). — A. L.

— L'histoire de la Réforme est un sujet qui n'a pas cessé de tenter non seulement les polémistes mais les historiens catholiques. M. W. Köhler, professeur à Giessen, s'efforce d'analyser les tendances qui se manifestent dans les travaux nombreux qui ont paru ces dernières années, principalement en Allemagne. (*Katholizismus und Reformation*; Töpelmann, Giessen, 1905; in-8, 88 pages). Exposé très documenté, impartial, plutôt bienveillant. La conclusion est que les protestants peuvent avoir à apprendre quelque chose de leurs adversaires et que d'ailleurs la Réforme n'a rien à craindre. — A. L.

— Nous ne pouvons que signaler ici une publication concernant les hymnes liturgiques de l'Église arménienne (*Das armenische Hymnarium, Studien zu seiner geschichtlichen Entwickelung*, von Nerses Ter-Mikaelian, Archimandrit von Edschmiatsin; Leipzig, Hinrichs, 1905; in-8, 88-110 pages). L'auteur présente modestement son travail comme un premier essai sur un sujet neuf et embrouillé; il traite successivement de l'hymnaire actuel, de l'histoire du recueil, des auteurs d'hymnes, et il procède avec méthode et critique. — A. L.

— M. K. K. Grass commence une série d'études sur les sectes russes (*Die russischen Sekten*. Erster Band : *Die Gottesleute* (*Chlüsten*). Erste Lieferung : *Die legende der Gottesleute auf ihre Glaubwurdigkeit untersucht*. Leipzig, Hinrichs, 1905; in-6, 112 pages). Le sujet ne manquerait pas d'intérêt; mais la discussion, dans le fascicule qui vient de paraître, est on ne peut plus confuse; les conclusions manquent de relief. Lecture pénible. — A. L.

— Nous avons reçu : *Eine jüdische Nationalbibliothek*, par H. Lœwe (Jüdischer Verlag, Berlin, 1905; in-8, 30 pages). Ce projet d'une bibliothèque israélite à Jérusalem se rattache au mouvement sioniste. — Z.

— Les articles que M. J. Chotzner a réunis en volume (*Hebrew humour and other essays*; London, Luzac, 1905; in-8, 186 pages) sont écrits en un style clajr et facile. L'auteur y traite de sujets tels que « l'esprit dans la Bible », « l'art chez les anciens Hébreux », « la femme dans l'antiquité israélite », ou bien il esquisse la carrière d'auteurs juifs du moyen âge et des temps modernes. Ces derniers articles offrent plus d'intérêt que les premiers, d'où la critique biblique est absente. — Z.

— Trois recueils de sermons représentant sous forme pastorale et populaire différentes nuances du protestantisme libéral ont été adressés à la Revue : *Zwanzig Predigten*, de M. T. Llaveness, pasteur à Christiania (Autorisierte deutsche Uebersetzung, von J.-A. Selter; Tübingen, Mohr, 1905; in-8, 143 pages); *Predigten über Zeitfragen*, de M. C. Lülmann, pasteur à Stettin (Tübingen, Mohr, 1905; in-8, VII-90 pages); *Aus Zeit und Ewigkeit*, de M. F. Rohde, pasteur à Carlsruhe (Tübingen, Mohr, 1906; in-8, VII-239 pages).

Propriétaire-Gérant : Ernest LEROUX.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 27 Trente-neuvième année 8 juillet 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin Italien, tome V, 1905, n° 2 : Paget TOYNBEE, Dante and the Legend of St. John the Evangelist (Par. XXV, 100-2; 115-24). — P. DUHEM, Albert de Saxe et Léonard de Vinci (2e article). — L.-G. PÉLISSIER, Un traité de géographie politique de l'Italie à la fin du XVe siècle. — M. PAOLI, Lenau et Leopardi. — Mélanges et documents : L. AUVRAY, Inventaire de la collection Custodi, conservée a la Bibliothèque nationale (6e article). — Bibliographie : Annali Bibliografici e catalogo regionato delle edizioni di Barbèra, Bianchi et Ce, e di G. Barbèra (L. Suttina). — BULLETTINO dell' Istituto storico italiano, n° 25 (L.-G. Pélissier). — B. WIESE, Altitalienisches Elementarbuch (J. Anglade). — G. DEL VECCHIO, Il sentimento giuridico. — Diritto e personalità umana nella storia del pensiero (C. Lalo). — L. AZZOLINA, Il Dolce Stil nuovo (H. Hauvette). — O. KUHNS, Dante and the english poets from Chaucer to Tennysson (C. Pitollet). — G. PAVANELLO, Un maestro del Quattrocento, Giovanni Aurelio Augurello (L.-G. P.). — B. CESSI, Venezia e Padova e il Polesine di Rovigo (Secolo XIV) (L.-G. Pélissier). — A CESANO, Hans Sachs ed i suoi rapporti con la letteratura italiana (E. Geiger). — BRIE MARIA, Savonarola in der deutschen Literatur (G. Pitollet). — O. DRIESEN, Der Ursprung des Harlekin, ein Kulturgeschichtliches Problem (C. Pitollet). — F. DE SIMONE BROUWER, Un intermezzo indiavolato (C. Dejob). — G.-A. SIMONSON, Francesco Guardi (G. Pitollet). — A. LUMBROSO, Il processo dell' ammiraglio di Persano (C. Dejob). — M. DAGNA, Tragedie e Canzoni ; GIOVANNI MARI, Saggezza o follia (M. Paoli).

La Revue musicale, n° 12 : A. SOL, Madame Pauline Viardot. — Emile DACIER, de la Bibliothèque Nationale : les *Caractères de la danse*, de Rebel (XXIIIe siècle). — A GUILLEMIN, professeur à l'Ecole de médecine d'Alger : Acoustique et Musique ; de l'inexistence des harmoniques. — J. COMBARIEU, professeur au Collège de France : *la Musique et la Magie*. — Lettre sur la Fédération musicale de France. — Actes officiels et informations. Concerts. — Supplément musical : Les *Caractères de la danse*, de Rebel (1715), d'après le texte de la Bibliothèque Nationale.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, nos 1 et 2, janvier et février 1905 : Séances de la commission de l'histoire de l'art, 9 déc. 1904 et 21 janv. 1905. — ANTONIEWICZ, L'énigme de la derelitta ; Un Rubens ignoré, Sigismond III domptant l'hérésie. — SINKO, Les sources des exemples cités dans « La vie de l'honnête homme » de Nicolas Rey. — Mgr CHOTKOWSKI, Hist. polit. des anciens couvents de femme en Galicie 1773-1848.

Athenaeum, n° 4051 : MEYRICH, Memories of Oxford. — T. B. The Upton Letters. — HOLLIS, The Masa, their language and folklore. — Memoirs of a royal Chaplain, p. HARTSHORNE. — PLATT, Byways in the Classics, including alia. — Russia and the tsar. — Stevenson's occasional papers. — From Tokio to Tiflis (Mackensie). — The mystery of Tilsit. — The Sherborne pageant. — Hotham and Napoleon. — Lamb's letters. — LETHABY, Mediaeval art, 312-1350.

Deutsche Literaturzeitung, n° 24 : J.-Laurent-M. PERQUY, La typographie à Bruxelles au début du XXe siècle. — TROELTSCH, Psycholgogie und Erkenntnistheorie in der Religionswissenchaft. — LIKOWSKI, Die

ruthenisch-römische Kirchenvereinigung, genannt Union zu Brest. Aus dem Polnischen übertragen von P. Jedzink. — GOGUEL, L'apôtre Paul et Jésus-Christ. — HORNEFFER, Platon gegen Sokrates. — RODIER, La cohérence de la morale stoïcienne. — REDEN und Verhandlungen des Ersten Allgmeinen Tages für Deutsche Erziehung in Weimar zu Pfingsten 1904. — Ibn Ginni's Kitab al-Mugtasab. Hgb. von Pröbster (texte très instructif établi avec soin). — HERMANN, Beiträge zu den indogermanischen Hochzeitsgebräuchen. — CLARK, The Vetus Cluniacensis of Poggio (très important). — SCOTT, Studies in the Greek vocative. — KLINKE, Hoffmanns Leben und Werke. — HOFFMAN, Das Kreislerbuch. Hgb. von Hans von Müller. — Hans Sachs. Ausgew. u, erl. von J. Sahr. 2. Aufl. — U. LEVI, I monumenti del dialetto di Lio Mazor. — L. M. HARTMANN, Uber historische Entwickelung. — HOLZAPFEL, Der Endtermin der Gallischen Statthalterschaft Cäsars. — KRAAYVANGER, Die Organisation der preusisschen Justiz und Verwaltung im Fürstentum Paderborn 1802—1806 (bien fait). — RACKWITZ, Philipp II., Bischof von Speier, I. — PETERSEN, Comitium. Rostra. Grab des Romulus. — Don Felix de Azara, Geographia fisica y esferica de la Provincias del Paraguay y missiones Guaranies. — CAUDERLIER, L'évolution économique du XIX[e] siècle. — ILBERG, Aus Galens Praxis. — RIETSCH, Die deutsche Liedweise.

Literarisches Zentralblatt, n° 25 : Corpus docum. inquis. haereticae pravitatis neerl. p. FREDERICQ, V. 1. — BAUMSTARK, Liturgia romana e liturgia dell' esarcato. — DETMER, Bernhard Rothmann. — A. PHISTER, Die amerik. Revolution (clair). — HELMOT, Weltgesch, VIII, 2. — Aus der Franzosenzeit, aus dem Nachlass von Stägemann. — W. SCHULTZE, Zur Gesch. latein. Eigennamen. — MARTERSTEIG, Das deutsche Theater im 19. Jahr.; LOTHAR, Das deutsche Drama der Gegenwart. — Goethes Kleinere Aufsätze, p. SEIDLITZ. — Schillerreden. — PROELSS, Fr. Stoltze und Frankfurt a. M. — GRATNER, Quellenbuch zur Gesch. des Gymnasiums zu Zittau, I.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 28 Trente-neuvième année 15 juillet 1905

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Athenaeum, n° 4052 : BAIN, Scandinavia. — O. BROWNING, Napoleon. The first phase. — GEDDES, City development. — LIVINGSTON, Auction prices of books. — BONNEFONS, Marie-Caroline. — Scottish history and genealogy. — Bibliography. — Cromwell and Irish prisoners. — On a passage in Alfred's Orosius. — Some new verses by Omar Khayyam. — Lamb's letters. — Mulciber's workhouse. — Two irish dictionaries. — F. G. Watt, Reminiscences. — JUNGMAN, Norway. Archaeology in the Peak.

Deutsche Literaturzeitung, n° 25 : COHN, Uber Fakultäten, deren Vereinigung und Trennung. — DUHM, Die Gottgeweihten in der alttestamentlichen Religion. — Urkunden sur Güterverwaltung der Universität Frankfurt a. O. Hgb. von Emmy Vosberg. — SOBERNHEIM, Palmyrenische Inschriften. — CHEVRILLON, Sanctuaires et Paysages d'Asie. — CHRISTENSEN, Das Alexanderlied Walters von Châtillon (très soigné). — FRÖBERG, Beiträge zur Geschichte und Charakteristik des deutschen Sonetts im XIX. Jahrhundert. — WILLIAMSON, Milton. — C.-M. ROBERT, Phraséologie française. — SEILLIÈRE, Le comte de Gobineau et l'aryanisme historique. — Frz. KELLER, Die Verschuldung des Hochstifts Konstanz im 14. und 15. Jahrhundert. — MERKI, La Reine Margot et la fin des Valois 1553-1615. — DEVRIENT, Das Kind auf der antiken Bühne.

Literrarisches Zentrablatt, n° 26 : POSNANSKI, Schiloh. — KAHLE, Die arab. Bibelübersetzungen. — HARNACK, Militia Christi. — BAUCH, Luther und Kant. — Quellen zur Gesch. der Stadt Wien, II, 3, p. UHLIRZ. — ZIMMERMANN, Hanau. — HAUCK, Karl Ludwig Kurfürst von der Pfalz. — TAKAOTA, Die innere Kolonisation Japans. — REIN, Japan. — Kitab-al-Wuzara, I, p. AMEDROZ. — THUMB, Handbuch des Sanskrit. — De oratore, p. COURBAUD (fait avec goût). — Hugo Schuchardt et Adolf Mussafia. — FRIES, Platen, I. — FISCHER, Schwäb. Wörterbuch, I. — PETRIE, Methods and aims in archaeology.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

PUBLICATIONS DE M. SALOMON REINACH

MEMBRE DE L'INSTITUT
CONSERVATEUR DES MUSÉES NATIONAUX

— La représentation du galop dans l'art ancien et moderne. In-8, fig. et planches .... 6 fr. »

— CHRONIQUES D'ORIENT. Documents sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique. Première série (1883 à 1890). Tome I. In-8, fig .... 15 fr. »

— Deuxième série (1891-1895). Tome II. In-8, fig .... 15 fr. »

— L'ALBUM DE PIERRE JACQUES, sculpteur de Reims, dessiné à Rome de 1572 à 1577, reproduit intégralement et commenté, avec une introduction et une traduction des « *Statue* » d'Aldroandi. Un volume in-8, illustré de 193 planches en un carton .. 25 fr. »

— CULTES, MYTHES ET RELIGIONS. 2 vol. in-8. 15 fr. »

— Le Musée chrétien dans la chapelle de Saint-Louis, au château de Saint-Germain en Laye. In-8, 31 grav. dans le texte ... 2 fr. »

RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE GRECQUE ET ROMAINE

3 tomes en 4 volumes in-12 carré .... 20 fr. »

— Tome I. — Clarac de poche, contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du *Musée de sculpture de Clarac*, avec une introduction, des notices et un index. In-12 carré, illustré de 617 planches contenant 3.500 figures .... 5 fr. »

Tome II (en 2 volumes). — Sept mille statues antiques, réunies pour la première fois, avec des notices et des index. Publié en 1 vol. in-12 carré. Chaque .... 5 fr. »

— Tome III. — (4ᵉ volume) contenant deux mille six cent quarante statues antiques réunies pour la première fois, avec des notices et les index des trois tomes. In-12 carré .... 5 fr. »

RÉPERTOIRES DES VASES PEINTS GRECS ET ÉTRUSQUES

— Tome I. — Peinture de vases gravées dans l'Atlas et le compte rendu de Saint-Pétersbourg, les *Monumenti, Annali* et *Memorie* de l'Institut de Rome, l'*Archaeologische Zeitung*, le *Bolletino Napoletano*, le *Bullettino Italiane* l'*Ephomeris* (1883-1894), le *Museo Italiano*.

— Tome II. — Peintures de vases gravées dans les recueils de Millingen (*Coghill*), Gerhard (*Auserl. Vasenbilder*), Laborde, Luynes, Roulez, Schulz (*Amazonenvase*), Tischbein, avec notices explicatives et bibliographiques. 2 volumes in-12 carré. Chaque volume .... 5 fr. »

RÉPERTOIRE DE PEINTURES

DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE (1280-1580)

— Tome Iᵉʳ contenant 1046 gravures. In-12 carré .... 10 fr. »

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 29 Trente-neuvième année. 22 juillet 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, juillet-août 1905 : E.-W. Dahlgren, Le comte Jérôme de Pontchartrain et les armateurs de Saint-Malo, 1712-1715. — E. Driault, Napoléon Ier et l'Italie. 2e partie : Bonaparte et la République italienne. — Louis Halphen, La « Vie de saint Maur » ; exposé d'une théorie de M. Auguste Molinier. — Ch. Petit-Dutaillis, Un nouveau document sur l'Église de France à la fin de la guerre de Cent ans. Le registre des visites archidiaconales de Josas. — Georges Weill, Les papiers de Buonarroti. — Correspondance, Un dernier mot sur le concile de Turin en 417 ; Lettre de M. Babut. — Bulletin historique : France. Moyen âge, par Ph. Lauer. — Bohême. 1899-1904, par I. Goll. — Comptes rendus critiques (livres de MM. Audollent, Burke, Duncker, Roucaute, Pagès, Bombard).

Revue des études historiques, mai-juin : Félix Aubert, Le Parlement et la ville de Paris au xvie siècle. — Lucien Misermont, Le double bombardement d'Alger par Duquesne et la mort du consul Le Vacher (fin). — Marcel Marion, Le garde des sceaux Lamoignon et la réforme judiciaire de 1788 (suite). — Comptes rendus critiques : G. Lacour-Gayet, La marine militaire de la France sous le règne de Louis XVI (A. Moireau). — J. de la Faye, La princesse Charlotte de Rohan et le duc d'Enghien : un roman d'exil (E. D. de Montcorin). — A. Mathiez, La théophilantropie et le culte décadaire, 1796-1801. Essai sur l'histoire religieuse de la Révolution (L. Madelin). — Colonna de Cesari Rocca, Le nid de l'Aigle. Napoléon, sa patrie, son foyer, sa race (R. Peyre). — Dr Cabanès, Les indiscrétions de l'histoire (2e série) (M. Boutry). — Les grands hommes de l'Eglise au xixe siècle. — I. Vicomte de Colleville, Le cardinal Lavigerie. II. V. de Marolles, Le cardinal Manning (E. D. de Montcorin). — E. Millard, Une loi historique (t. II). Les Juifs, les Grecs, les Italiens (A. Laborde-Milaá).

Romania, no 134, avril : A. Thomas, Gloses provençales inédites tirées d'un manuscrit des Derivationes d'Ugucio de Pise. — Huet, Sur quelques formes de la légende du Chevalier au cygne. — P. Meyer, Notice du ms. 305 de Queen's College, Oxford (légendier français). — R. Weeks, Etudes sur Aliscans (suite). — Mélanges : P. Meyer, L'inscription en vers de l'épée de Gauvain ; G. Raynaud, Une nouvelle version du fabliau de la Nonnette ; A. Thomas, Ponthus de la Tour-Landri ; Normand caieu, « moule » ; Franç. milouin ; prov. colonhet et colonhier, fusain ; A. Dauzat, Prov. bodosca, bedosca ; Nigra, trekawda (Haute-Savoie), trekawde, trakudé (Aoste), etc. — Corrections : Mussafia, Per il Tristans di Beroul, ed. Muret. — Comptes rendus : Mélanges de philologie offerts à F. Brunot (A. Thomas) ; Durville, Catal. de la bibl. du musée Dobrée (P. M.) ; Der altfr. Roman Paris et Vienne, p. Kaltenbacher (P.-M. ; Labande, Ant. de La Salle ; Söderjhelm, Notes sur Ant. de la Sale (Reynaud) ; Trenel, L'A. T. et la langue française du M. A. (Bourciez) ; Settegast, Quellenstudien zur galloromanischen Epik ; Porebowicz, Studya do dziejow literatury sredniowiecznej (Reinhold) ; Die Lieder des Blondel de Nesle, p. Wiese (Jeanroy) ; Grandgent, An outline of the phonology and morphology of old Provençal (A. Thomas).

Bulletin hispanique, no 2 : H. de la Ville de Mirmont, Cicéron et les Espagnols. — J. Saroïhandy, Remarques sur la conjugaison catalane. —

Carolina Michaelis de Vasconcellos, Algumas palavras a respeito de púcaros de Portugal. — E. Mérimée, D. Juan Valera. — Variétés : D. Nuno de Mendoça (A. Morel-Fatio). — Bibliographie : R. Kaltenbacher, Der altfranzoesische Roman Paris et Vienne (A. Jeanroy). — A. Farinelli, Note sulla fortuna del « Corbaccio » nella Spagna medievale (E. M.). — E. García de Quevedo, Ordenanzas del consulado de Burgos de 1538 (E. Mérimée). — M. de Unamuno, Vida de D. Quijote y Sancho (E. M.). — Ant. Rodríguez Villa, Ambrosio Spínola (H. Léonardon). — Juan Valera, Discurso leido en el tercer centenario de D. Quijote (E. M.). — Catálogo de la exposición celebrada en la Biblioteca nacional en el tercer centenario de la publicación del Quijote (G. Cirot). — Sommaire des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Chronique.

La Revue Musicale, n° 13 : J. C., Le Prélude de J.-S. Bach en ré majeur. — M. Fauré et la Direction du Conservatoire. — J. Combarieu, Cours du Collège de France, Xe leçon : l'œil et l'oreille, la couleur et le son. — La musique et la magie : Folklore, mythes, légendes orientales. — Peter Wagner, Le secret des neumes. — Th. Dureau, Cours théorique et pratique d'instrumentation. — Joannes Wolf, La notation mesurée. de 1250 à 1460. — Walter Niemann, Musique et musiciens du xixe siècle. — E. Dacier, Les Caractères de la danse, de Rebel (fin). — Actes officiels, Informations, Correspondances. — Supplément musical : Prélude de Bach pour piano.

Athenaeum, n° 4053 : Dicey, Law and opinions in England. — Harper, The Oxford, Gloucester and Milford Haven Road. — Williamson, Milton, — Clark, The Vetus Cluniacensis of Poggio. — Comtesse Mathieu de Noailles, La domination. — Paul, A history of modern England, III ; Mme de Choiseul-Gouffier, Hist. Memoirs of Alexander I and the court of Russia, transl. M. B. Patterson ; Mrs Huddy, Mathilda, Countess of Toscany. — Theological literature. — Educational books. — Oxford notes. — Lamb's letters. — Willobie his Avisa. — A quotation in Wordsworth. — Green, The XVIII century architecture of Bath.

Deutsche Literaturzeitung, n° 26 : Droysen, Beiträge zu einer Bibliographie der prosaischen Schriften Friedrichs des Grofsen. — Hühn, Hilfsbuch zum Verständnis der Bibel. I.-III. — Die Wittenberger Artikel von 1536. Lateinisch und deutsch hgb. von G. Mentz. — Holl, Die geistlichen Uebungen des Ignatius von Loyola. — Höpfl, Die höhere Bibelkritik. 2. Aufl. — Hild, Die Jugendzeitschrift in ihrer geschichtlichen Entwicklung, erziehlichen Schädlichkeit und künstlerischen Unmöglichkeit. — Scriptores Syri. S. III, t. IV : Chronica minora. P. I edidit et interpretatus est Ign. Guidi. P. II edidit E.-W. Brooks, interpretatus est I.-B. Chabot (très méritoire). — E. Siecke, Indra's Drachenkampf (nach dem Rig-Veda). — The characters of Theophrastus. ed. Edmonds and Austen. — De oratore. L. I publ. par E. Courbaud. — K. Becker, Kleist und Hebbel. — J. Bernhardt, Zur Syntax der gesprochenen Sprache. — Lazzioli, Lezioni pratiche di lingua italiana. I. — Baudisch, Ein Beitrag zur Kenntnis der früher Barbour zugeschriebenen Legendensammlung. I. — Hanow, Beiträge zur Kriegsgeschichte der staufischen Zeit. Die Schlachten bei Carcano und Legnano. — Mahaffy, The progress of Hellenism in Alexander's empire. — Mémoires du Comte Valentin Esterhazy p. p. E. Daudet (cf. *Revue*, n° 27). — Mathiez, Les origines des cultes révolutionnaires (1789-1792). — Negelein, Das Pferd im

arischen Altertum. — RENÉ, Kamerun und die Deutsche Tsâdsee-Eisenbahn. — Theodor MOMMSEN, Gesammelte Schriften. I. Abteilung : Juristische Schriften. I. — P. Vegeti Renati digestorum artis mulomedicinae libri. Ed. E. Lommatzsch. Accedit Gargili Martialis De curis bonum fragmentum. — WAACK, Richard Wagners Tristan und Isolde.

Literarisches Zentralblatt, n° 27 : Acta Pauli, n° 1, p. C. SCHMIDT. — KÖSTERS, Maria, die unbefleckt Empfangene. — BENZINGER, Gesch. Israels (clair et compétent). — Vie de Sévère, p. KUGENER, II, 3. — Danmarks Gilde = og lavsskraaer fra middelalderen, p. NYROP. — STURMHOEFEL, Deutsches Nationalgefühl u. Einheitsstreben im XIX Jahrh. (court et instructif). — GRUNWALD, Hamburgs deutsche Juden bis zur Auflösung der Dreigemeinden. — Delbrück, Lebenserinnerungen. — Das Königreich Württemberg. — BLASS, Die Interpolationen in der Odyssee (de haute valeur). — PASSERINI et MOZZI, Un decennio di bibliografia Dantesca. — Pedantius, p. SMITH. — DEIBEL, Dorothea Schlegel im Zusammenhang mit der romantischen Schule. — Eckermanns Nachlass, p. TEWES.

Euphorion, Zweites Schiller-Heft, XII Band, 2° Heft (Leipzig et Vienne, Fromme) : STEIG, Schillers Graubündner Affäre. — JACOBY, Schiller und Garve, 1. Zum Briefwechsel, 2 zum Xenion. — GEIGER, Die Echtheit des Briefes an die Gräfin Schimmelmann vom 23 nov. 1800. — MINOR, Briefe an Schiller, aus dem Schillerarchiv, 1-3. — ENDE, Beitrag zu den Briefen an Schiller aus dem Kestner-Museum, 1-42. — GÜNTTER, Zu Schillers Briefwechsel, ungedruckte Diplome und Briefe, I-XII. — Ernst MÜLLER, Neue Mitteilungen : 1. Aus dem Nachlass von Schillers John Karl (Brief von Dora Stock an Schiller, Notiz Karl Schillers über den Geisterseher, Aus einem Brief Emilie Schillers an ihren Bruder Karl vom 12 sept. 1856). 2. Aus dem Nachlass Karoline von Wolzogens : Brief von Lawrence an Karoline von Wolzogen. — H. FUNCK, Schilleriana aus Lavaters Correspondenz und Tagebüchern (I. Stuttgart, 1782 ; II. Frau von Lengefeld und ihre beiden Töchter in ihren Beziehungen zu Lavater. III. Lavaters Aufzeichnungen über seinen Besuch bei Schiller (31 mai 1793). — A. WAGNER, Aus Abekens Nachlass, Briefe die Familie Schillers betreffend, 1-10. — SEUFFERT, Zehn Briefe von Charlotte Schiller. — PICK, Zwei Billets von Angehörigen Schillers : 1. Charlotte Schiller an Louise Wieland, 2. Stammbuchblatt Caroline von Schillers. — PETZET, Ein Brief Schillers an Stark. — Miszelle : PICK, Zu Schillers Brief an Paulus, vom 4 sept. 1803. — Bibliographie, Bücher, Neuere Schillerliteratur.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 30 Trente-neuvième année 29 juillet 1905

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

La Correspondance historique et archéologique, n° 137, mai : Mélanges et recherches critiques. — E. D. Grand, Thèses de l'Ecole des Chartes, promotion du 27 janvier 1904 (*suite*). — Lucien Gillet, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers Salons depuis l'année 1673 jusqu'à nos jours (Dressée d'après les Livrets officiels) (*suite*). — Baron de Baye, Episodes de l'Histoire du couvent de Saint-Sawa (le prince Eugène à Saint-Sawa, 1812). — Chronique : Ouvrages nouveaux. — Memento bibliographique. — Périodiques.

Athenaeum, n° 4054 : Sir Donald Mackenzie Wallace, Russia. — Masterman, In peril of change. — Browne, Handbook of Homeric study. — Hazlitt, Faiths and folklore a new edition of « The popular antiquities of Great Britain. » — Arvède Barine, Louis XIV et la grande Mademoiselle. — Local history. — Life and sport in India. — John Hay. — Notes from Cambridge. — The Egypt Exploration Fund's exhibition. — The London Library Catalogue Supplement. — The Medley papers. — Shakspeare's birthplace. — Congress of archaeological Societies. — Archaeological notes.

Deutsche Literaturzeitung, n° 27 : Frey. Die Eilschrift. Ein neues System deutscher Stenographie. — Rasmussen, Jesus. — Schulze, Meditatio futurae vitae. — Clemen, Die Apostelgeschichte im Lichte der neueren Forschungen. — Borgeld, Aristoteles en Phyllis. — O. von Lemm, Der Alexanderroman bei den Kopten. — Ahlberg, Studia de accentu latino. — Burrows and Walters, Florilegium tironis Graecum. — Ellis, Catullus in the XIVth century. — Kühnemann, Schiller (très bon). — Shore, Dickens. — La Fontaine, Fables et poésies diverses. Ed. annotée p. J. Berthet. - Hense, Griechisch-römische Altertumskunde. — L. M. Hartmann, Zur Wirtschafts-geschichte Italiens im frühen Mittel-alter. Analekten. — Volpe, Sull'origine e svolgimento dei Comuni Italiani (sec. X-XIV). — Eisenmann, Le compromis austro-hongrois de 1867 (travail d'une très haute importance et tout à fait remarquable). — Mémoires de Hériot de Vroil. — René Schneider, L'Ombrie. — Guide-Annuaire de Madagascar et dépendances, 1905.

PUBLICATIONS RELATIVES AU MAROC

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

PUBLICATIONS DE M. SALOMON REINACH

MEMBRE DE L'INSTITUT
CONSERVATEUR DES MUSÉES NATIONAUX

CHRONIQUES D'ORIENT. Documents sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique. Première série (1883 à 1890). Tome I. In-8, fig.................................... 15 fr. »

Deuxième série (1891-1895). Tome II. In-8, fig....... 15 fr. »

L'ALBUM DE PIERRE JACQUES, sculpteur de Reims, dessiné à Rome de 1572 à 1577, reproduit intégralement et commenté, avec une introduction et une traduction des « *Statue* » d'Aldroandi. Un volume in-8, illustré de 193 planches en un carton.. 25 fr. »

CULTES, MYTHES ET RELIGIONS. Tome I. In-8. 7 fr. 50

Le Musée chrétien dans la chapelle de Saint-Louis, au château de Saint-Germain en Laye. In-8, 31 grav. dans le texte... 2 fr. »

La représentation du galop dans l'art ancien et moderne. In-8, fig. et planches.................................. 6 fr. »

RÉPERTOIRE DE LA STATUAIRE GRECQUE ET ROMAINE

3 tomes en 4 volumes in-12 carré...................... 20 fr. »

Tome I. — Clarac de poche, contenant les bas-reliefs de l'ancien fonds du Louvre et les statues antiques du *Musée de sculpture de Clarac*, avec une introduction, des notices et un index. In-12 carré, illustré de 617 planches contenant 3.500 figures. (*En réimpression*).. 5 fr. »

Tome II (en 2 volumes). — Sept mille statues antiques, réunies pour la première fois, avec des notices et des index. Publié en 1 vol. in-12 carré. Chaque.. 5 fr. »

Tome III. — (4e volume) contenant deux mille six cent quarante statues antiques réunies pour la première fois, avec des notices et les index des trois tomes. In-12 carré................... 5 fr. »

RÉPERTOIRES DES VASES PEINTS GRECS ET ÉTRUSQUES

Tome I. — Peinture de vases gravées dans l'Atlas et le compte rendu de Saint-Pétersbourg, les *Monumenti, Annali* et *Memorie* de l'Institut de Rome, l'*Archaeologische Zeitung*, le *Bolletino Napoletano*, le *Bullettino Italiano*, l'*Ephemeris* (1883-1894), le *Museo Italiano*.

Tome II. — Peintures de vases gravées dans les recueils de Millingen (*Coghill*), Gerhard (*Auserl. Vasenbilder*), Laborde, Luynes, Roulez, Schulz (*Amazonenvase*), Tischbein, avec notices explicatives et bibliographiques. 2 volumes in-12 carré. Chaque volume.. 5 fr. »

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 31 Trente-neuvième année 5 août 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études anciennes, tome VII, 1905, n° 2 : P. PERDRIZET, Hypothèse sur la première partie du Dionysalexandros de Cratinos. — O. NAVARRE, Études sur les particules grecques : III. Les particules νῦν, νύν, τοίνυν. — L. LEGRAS, Les Puniques et la Thébaïde (1er article). — C. JULLIAN, Notes gallo-romaines : XXVI. L'origine de Bayonne ; Apollon et Marsyas. — C. DE MENSIGNAC, Un nouveau Jupiter gaulois. — G. GASSIES, Antéfixes gauloises. — C. JULLIAN, Chronique gallo-romaine. — P. JOUGUET, Chronique des Papyrus (2e article, 1re partie). Chronique. — *Bibliographie.*

Revue de l'histoire des religions, n° 2 : G. BONET-MAURY, La religion d'Akbar et ses rapports avec l'islamisme et le parsisme. — Fr. PICAVET, Deux directions de la théologie et de l'exégèse catholiques au XIIIe s. : saint Thomas d'Aquin et Roger Bacon. — J. CAPART, Bulletin critique des religions de l'Egypte, 1904. — *Revue des livres.* — *Chronique.*

Bulletin italien, n° 3 : JEANROY, Quelques réflexions sur le « Quattrocento ». — DUHEM, Léonard de Vinci et Villalpand. — DEJOB, Les Descriptions de batailles dans l' « Orlando furioso » et dans la « Gerusalemme liberata. » — TOLDO, Les Morts qui mangent. — *Bibliographie :* DEL BALZO, L'Italia nella Letteratura francese, dalla caduta dell' impero romano alla morte di Enrico IV. — D'ANCONA, Friedrich der Grosse und die Italiener, deutsche Uebersetzung von Albert SCHNELL. — H. DERENBOURG, Michele Amari, dans : Opuscules d'un arabisant. — *Chronique.*

Revue d'Alsace, juillet-août : SPETZ, Les deux frères Ribeaupierre. — OBERREINER, Le champ du Mensonge. — GASSER, L'église et la paroisse de Soultz (fin). — HANAUER, Le burg impériale de Haguenau (fin). — Mgr CHÈVRE, Les suffragants de Bâle au XVIIe siècle (suite). — ADAM, Nos chaudronniers (suite). — Livres nouveaux ; récit d'un vieil alsacien ; La légende dorée de l'Alsace ; J.-F. Oberlin ; Les Franciscains d'Alsace pendant la Révolution ; Guide du touriste au Ballon d'Alsace, Bussang, S. Maurice, Vosges méridionales ; Le mouvement viticole d'Alsace-Lorraine ; Notices historique et archéologiques sur Strasbourg. — Articles de revues et de journaux.

Revue Musicale, n° 14 : Aux musiciens. — Le Prélude et le 2e acte de l'Enfant-Roi, d'Alfred Bruneau. — L'Allegro de concert et la 2e Ballade de Chopin. — J. COMBARIEU, Cours du Collège de France, XIe leçon (d'après la sténographie). — La Musique et la Magie : l'Orphée japonais. — A.-J. POLAK, Mélodies indiennes, japonaises, turques. — Publications nouvelles relatives aux musiques américaine, russe, autrichienne, tchèque ; à Palestrina, Gluck, Orlanda di Lasso, etc... — Actes officiels. — Recettes des théâtres lyriques. — HÉBERT-ROUGET, Chronique des ventes. — Informations et Correspondances. — Alfred BRUNEAU, Prélude de l'Enfant-Roi, réduit pour piano, et scène du Jardin des Tuileries.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 2 : WILMOTTE, Le manifeste de Du Bellay et la tradition didactique du moyen âge. — VANDER LINDEN, Un projet de création d'une faculté commerciale au XVIIIe siècle. — H. BISCHOFF, Le centenaire de Schiller. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. HORN, SPEMANN, LOISEAU, ESPINAS, Ch. TERLINDEN, J. DE RIDDER, LEVRAULT. — *Chronique.*

Athenaeum, n° 4055 : MALCOLM, Five years in a Persian town. — Prince KROPOTKIN, Ideals and realities in Russian literature. — Records of the borough of Leicester, p. Mary BATESON, III. — Japan in the beginning of the XX century. — SEILLIÈRE, Apollon ou Dionysos.

— Spanish literature. — American literature — Cromwell and Irish prisoners — The church in Madras. — The Egypt Exploration Found. — Suess, The face of the earth. — Graves, The Royal Academy of Arts, a complete dictionary of contributors and their work 1769-1904.

Deutsche Literaturzeitung, n° 28 : Switalski, Die erkenntnistheoretische Bedeutung des Zitats. — Festschrift zur Begrüssung der 6. Versammlung Deutscher Bibliothekare in Posen hgb. von Focke. — Harper, The structure of the text of the book of Amos. — Jacquier, Histoire des livres du Nouveau Testament, II. — Delehaye, Les légendes hagiographiques. — Baumgarten, Uber Kinderziehung. — Natorp, Pestalozzi und die Frauenbildung. — Bischoff, Thalmud-Katechismus. — Der Koran. — Schulze, Zur Geschichte lateinischer Eigennamen (de grande valeur). — Lucerna, Die südslavische Ballade von Asan Agas Gattin und ihre Nachbildung durch Goethe. — Gastrow, War Lessing ein « frommer » Mann? — Claussen, Die griechischen Wörter im Französischen. — Young's Travels in France ed. by Miss Betham-Edwards. — Teutsch, Prähistorische Funde aus dem Burzenlande. — Mucke, Das Problem der Völkerverwandtschaft. — Brassinne, Les paroisses de l'ancien concile de Saint-Remacle à Liège. — Gasquet, A life of pope St. Gregory the Great. — Gardiner, Oliver Cromwell. Ubersetzt von E. Kirchner. Mit Vorwort von A. Stern. — Köhler, Krause als Geograph. — Astrup, Unter den Nachbarn des Nordpols. Übers. von Margarete Langfeldt. — Franke, Der Ausbau des heutigen Schutzzollsystems in Frankreich u. seine Wirkungen im Lichte der Handelsstatistik. — Wiegner, Die Kriegskonterbande in der Völkerrechtswissenschaft und der Staatenpraxis. — Otto Müller, Die Kompensation im Verfahren vor den Börsenschiedsgerichten.

Literarisches Zentralblatt, n° 29 : Alberti Magni comment. in Job, p. Weiss. — Staerk, Sünde u. Grade nach dem älteren Judentum. — Chantepie de La Saussaye, Lehrbuch der Religionsgeschichte, 3e ed. — R. Dreyfus, Gobineau. — Breysig, Der Stufenbau und die Gesetze der Weltgesch. — Lot, Hugues Capet (très soigné). — Die Matrikel der Univ. Rostock, IV, p. Hofmeister. — Criste, Fürst von Liechtenstein. — Negri, Nel presente e nel passato. — Ruge, Topogr. Studien zu den portug. Entdeck. an den Küsten Afrikas, I. — K. von Amira, Die Handgebärden in der Bilderhandschriften des Sachsenspiegels. — Jespersen, Lehrbuch der Phonetik, phonetische Grundfragen. — Thompson, The devils and evil spirits of Babylonia. — Georgii Monachi chronicon p. de Boor, II. — Heinrich, Römer und Romanen (en hongrois). — Müller-Fraureuth, Aus der Welt der Wörter. — Mielke, Gesch. des deutschen Romans; Schian, Der deutsche Roman seit Gœthe.

— N° 28 : Das Buch Henoch, aethiop. Text p. Flemming. — Resch, Der Paulinismus und die Logia Jesu. — Necrologia Germaniae, II, 2. — Philipp der Grossmütige. — Cambridge Modern History, III. The wars of religion, VIII the French Revolution. — Pichler, Zu meiner Zeit. — Linguistic survey of India, II, III, VI. — W. Schmidt, Die Khasi-Spache. — Merobaudes, Dracontius, Eugenius Toletanus, Mon. Germ. hist. XIV. — Perle, Voici et voilà. — Barnes, The Devil's Charter, p. Mc. Kerrow; Koeppel, Shakspeares Wirkung auf zeitgen. Dramatiker; Ben Jonson, Every man in his humour p. Bang and Greg. — Friedrich von Schwaben, p. Jellinek; Kleine mhd. Erzählungen, Fabeln und Lehrged. I. Die Melker Hs. p. Leitzmann. — Schuster, Der gesch. Kern von Hauffs Lichtenstein (bon). — Hepding, Attis, seine Mythen u. sein Kult; Ruhl, De mortuo-

rum judicio? — PATER, Griechische Studien, gesammelte Aufsätze, trad. ROBBE. — GOCKLER, La pédagogie de Herbart (distingué).

Zeitschrift für Theologie und Kirche, XV, III : NIEBERGALL, Die moderne Predigt.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 3 : H. GRISAR, Luther gegenüber dem Gesetze der Wahrhaftigkeit. — J. SCHMIDLIN, Die Eschatologie Ottos von Freising. — M. GRABMANN, Studien über Ulrich von Strassburg, III. — H. I. CLADDER, Hebr., v, 11-10, 39, II. — *Rezensionen.* — *Analekten.*

Museum, n° 7, avril : VENDRYES, Accentuation grecque (Hesseling). — Apophoreton von der Graeca Halensis (J. C. Wollgraff). — WAGNER, De deterior. Juvenalis codd. memoria (Meerum Terwogt). — BRAKMAN, Sidoniana et Boethiana (Damsté). — BERGER, Inscriptions du Temple d'Esmoun (Eerdmans). — Van den Bergh v. EYSINGA, Ind. Einflüsse auf evangel. Erzahlungen (Speyer). — Brieven v. Betje Wolff, uitg. d. DYSERINCK (J. W. Muller), II. — PERRET, The Story of King Lear (Kok). — OSWALD, Thomas Hood (Steinmetz). — PAUL, George Sand (Bourquin). — RUTTEN, Leerboek d. Russische Taal (Van Wijk). — SLUYS, De Maccabaeorum II. I et II (Oort). — LAQUEUR, Krit. Untersuchungen zum 2. Makkabaerbuch (Oort). — CUMONT, The Mysteries of Mithra, translated by Mc CORMACK (Kristensen). — PREISIGKE, Städt. Beamtenwesen im röm. Agypten (Boeser). — Rodríguez VILLA, Ambrosio Spinola (Bussemaker). — Bibliotheca reformat. neerl., uitg. d. CRAMER en PIJPER, II. (H. C. Rogge).

— N° 8, mai : Excerpta historica iussu Constantini Porphyrog. confecta, vol. I, ed. de BOOR (Van Gelder). — PERNOT, Mission en Turquie (De Jong). — PLÜSZ, Das Jambenbuch des Horaz (Van Wageningen). — Persius ed. NÉMETHY (Karsten). — JACOB, Der Divan Mehmeds d. Zweiten (Houtsma). — GIBB, A history of Ottoman Poetry, III (Houtsma). — Mnl. Marialegenden, uitg. door DE VOOYS, II (Leendertz), I. — Havelok ed. by HOLTHAUSEN (Bülbring). — SETTEGAST, Quellenstudien z. gallo-roman. Epik (Loke). — LICHTENSTEIN, Eusebius v. Nikomedien (Meyboom). — DIETERICH, Eine Mithrasliturgie erlýutert (Caland). — MARTINET, Léopold I^er (Den Beer Poortugael). — Von WURZBACH, Niederländ. Künstlerlexikon, I (Martin). — HERTZ, Moderne Rassentheorien (H. Kern). — Wijnaendts FRANCKEN, Drie aesthetische Studiën (J. H. Groenewegen). — KOENEN, Bekn. Handwoordenboek d. Nederl. Taal (Draaijer). — POUTSMA, A Grammar of Late Modern English, I 1 (Fijn van Draat).

— N° 9, juin : Herodas, Mimes, ed. by NAIRN (Van Leeuwen). — POLITIS, Μελέται, I-II (Hesseling). — BUCK, Grammar of Oscan and Umbrian (Van Wijk). — Persius rec. Santi CONSOLI, (Brakman). — Santi CONSOLI, Annotazioni crit. alle satire di Persio (Brakman). — HENRY, Grammaire pâlie (Speyer). — Mnl. MARIALEGENDEN, uitg. door De Vooys, II (Leendertz), II. — BETHMANN, Die mhd. Dichtung v. Grafen Rudolf (Frantzen). — HENK, Die Frage in der altengl. Dichtung (Kruisinga). — MEISSNER, Die Strengleikar (Boer). — PETERSEN, Comitium. Rostra. Grab des Romulus (Kan). — MATTHIAS, Wohnsitze der Kimbern (Koch). — LUCHAIRE, Innocent III. Rome et l'Italie (H. C. Rogge). — Luschin v. EBENGREUTH, Allg. Münzkunde (Pierson). — PAYNE, English Medicine in the Anglo-Saxon Times (Van Leersum). — HEINICHEN, Lat.-Deutsches Schulwörterbuch', bearb. v. Wagener (Beversen). — ROBERT, Phraséologie française (Bourquin).

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 32 Trente-neuvième année. 12 août 1905.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, rue Bonaparte, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 2, avril-juin : Rudler, Un portrait littéraire de Sainte-Beuve, notes hist. et crit. — Rigal, La mise en scène dans les tragédies du xvi^e s. (fin). — Roques, Le Vieillord et les trois jeunes hommes. — Laumonier, Chronol. et variantes des poésies de Ronsart (suite). — Latreille, Bossuet et J. de Maistre d'après des doc. inédits (suite). — *Mélanges :* Projet de saisie des papiers de Voltaire au début du règne de Louis XVI (Omont); Lettres de Lamennais à M^{me} Clément (C. Maréchal). — *Comptes rendus :* Herriot, M^{er} Récamier et ses amis; Les fragments d'écrits politiques de M^{me} de Staël, 1799. — Perroud, Mém. de M^{me} Roland. — Huguet, Le sens de la forme dans les métaphores de V. Hugo.

Annales des sciences politiques, juillet 1905 : G. Alfassa, La crise de l'apprentissage. — Paul Henry, Le rachat des chemins de fer en Suisse (fin). — Henri Lorin, En Tunisie, Les mines et le nouveau réseau ferré. — H. Barrault, La Conférence de Berne. — Achille Viallate, L'avenir économique du Japon (fin). — Bressonnet, La question marocaine. — Ch. Mourey, Chronique coloniale (1904). — Analyses et comptes rendus. — Mouvement des périodiques.

Annales de l'Est et du Nord, n° 3, juillet : Vanderkindere, La première phase de l'évolution constitutionnelle des communes flamandes. — Duvernoy et Harmand, Le tournoi de Chauvency en 1285. — *Comptes rendus :* Schenk zu Schweinsberg Geneal. Studien zur Reichgesch., Gallois, Woëvre et Haye; Bock, Mathias Grünewald; Sackmann, Eine ungedruckte Voltaire-Correspondenz; Pillement, Art. publiés dans la revue médicale de l'Est; Parisot, Oberlin; Haillant, Sons de patois vosgiens et sons russes, allemands, espagnols, arabes et néogrecs; Pauw et Willemsen, La Tête de Flandre; De Vaele, L'ancien château des comtes de Flandre à Gand; Bauchond, La justice criminelle du Magistrat de Valenciennes au M. A.; Lennel, Calais par l'image; Thuasne, Gaguini epist. et orationes; Berlière, Invent. anal. des Libri Obligationum et solutionum des archives vaticanes; Quarré-Reybourbon, Arnould de Vuez, peintre lillois, 1644-1720; Michotte, Les théories économiques en Belgique, 1830-1886; Le protestantisme à Doulieu-Estaires 1730-1732; les protestants du Limbourg pendant la guerre de la succession d'Espagne; Schramme, Limbourg, Van de Wattyne, Des polders; Génart, Thonnar et Beatse, Les industries à domicile en Belgique, VI; P. Dubois, Guide sommaire du touriste d'Amiens.

Annales du Midi, n° 67, juillet : Boissonnade, Production et commerce des céréales, vins, etc. en Languedoc (seconde moitié du xvii^e s.). — Bertoni, Quelques vers de Guillaume IX. — A. Thomas, La date d'un memorandun des consuls de Martel. — Aude, Les plaintes de la Vierge auprès de la croix et les quinze signes de la fin du monde. — *Comptes rendus :* Bartsch, Chrestomathie provençale, ed. Koschwitz; Santi, Rabelais et Scaliger; Arnaud, La Révolution dans l'Ariège, 1789-1795; Jean Morvan, Le soldat impérial; Stryienski, Soirées du Stendhal Club.

Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, tome XVIIII, 1903 (Nice, Malvano; Paris, Champion): A. de Rochemonteix, Une croix de conjuration du XVIII s. à la Petite Afrique de Beaulieu. — Mader, Les inscriptions préhistoriques des environs de Tende. — Doublet, Monographie des paroisses du canton de Cagnes. — Mader, La vérité sur Catherine Ségurane. — Moris, Le Sénat de

Nice, 1614-1792. — DEVOLUY, Essai sur les noms de lieux du Comté de Nice. — RANCE-BOURREY, L'abbé Foncet de Bardonanche, détenu à Grasse sous la Terreur. — BARBET, Remise en place du milliaire DCVII à l'endroit précis où les Romains l'avaient planté. — GUEBHARD, Étymologie provençale du mot « baliverne » — DOUBLET, Monographie de celles des paroisses des cantons de Coursegoules, Saint-Auban et Le Bar qui firent partie du diocèse de Vence — Rapports de M. Corinaldi sur les travaux de 1900-1901 et de M. Aubé sur les travaux de 1901-1902. — DOUBLET, Notice sur les travaux de François Brun. — Liste des membres.

Société des sciences et arts de Vitry-le-François, XXIII, 1902-1903 (Vitry-le-François, Impr. Tavernier, 1904) : JOVY, Etudes et recherches sur Bossuet, évêque de Meaux. — JOVY, Un opuscule attribuable à Pascal, les réflexions sur les vérités de la religion chrétienne. — VAST, A propos du monument commémoratif du siège de Saint-Dizier en 1544. — An. de BARTHÉLEMY, Eudes le Champenois, comte de Vitry, 1142-1144. — MOUGIN, Vues et sites disparus de Vitry-le-François et de son arrondissement, Variétés iconographiques (suite). — ADENET, La légende de Saint-Vrain. — JOVY, Pour quelle raison et à quelle date La Fontaine cessa-t-il d'être maître des eaux et forêts? — MOUGIN, Etudes et recherches sur l'hygiène locale (arrond. de Vitry-le-François). — MOUGIN, Objets gallo-romains et mérovingiens trouvés dans l'arrondissement de Vitry-le-François et spécialement à Moncetz, Scrupt, Blesme, Vavray, Vitry et Rosny, — Extraits analytiques des comptes rendus des séances des années 1902 et 1903. — Liste des membres de la Société.

Athenaeum, n° 4056 : BURY, The life of St Patrick. — A. GASQUET, Henry III and the Church. — MAUDE, The Doukhobors. — HORNER, The Coptic version of the N. T. in the Northern dialect. — MACDONALD, Clan Donald, III. — HAGGARD, The Regent of the Roués. — Theology and religion. — The Bon Gaultier ballads. — The Canterbury and York Society. — The Egypt Exploration Fund and Prof. Petrie. — Five Shakspeare quartos. — American geography and commerce. — MORTIMER, Forty years' researches in the Burial Mounds of East Yorkshire. — S. REINACH, Répertoires de peintures du M. A. et de la Renaissance, I. — BELL, Nuremberg.

Deutsche Literaturzeitung, n° 29 : Die Sonntagsbeilage der Vossischen Zeitung 1858-1903. Das Neueste aus dem Reiche des Witzes. 1751. — GÜNTHER, Keppler und die Theologie. — Archiv für Religionswissenschaft, VII, 1-4. — WERNER, Die Flugschrift « onus ecclesiae » (1519). — NÖSGEN, Der heilige Geist. — A. SCHNEIDER, Die Psychologie Alberts des Grossen. — KLAEBER, Die Schule Schopenhauers und E. Dührings vom Werte des menschlichen Lebens. — OCHSER, Judentum und Assyriologie. — FLORENZ. Geschichte der japanischen Literatur. 1. — Galeni De temperamentis libri III. Rec. Helmreich. — KREBS, Antibarbarus der lateinischen Sprache. 7. Aufl. hgb. von Schmalz. — WILHELM, Die Geschichte der handschriftlichen Ueberlieferung von Strickers Karl d. Grossen. — Le Livre d'or de Sainte-Beuve. — SWIFT, The Journal to Stella. Ed. by Ryland. — DES MAREZ, L'organisation du travail à Bruxelles au XV^e siècle. — LANGENBECK, Die Politik des Hauses Braunschweig-Lüneburg 1640 und 1641. — GUNDLACH, Geschichte der Stadt Charlottenburg. — HAHN, Das Alter der wirtschaftlichen Kultur der Menschheit. — MELI, L'Eritrea delle sue origini a tutto l'anno 1901. — Zum ältesten Strafrecht der Kulturvölker. Fragen zur Rechtsvergleichung gestellt

von Theodor Mommsen, beantwortet von Brunner, Freudenthal, Goldziher, Hitzig, Noeldeke, Oldenberg, Roethe, Wellhausen, Wilamowitz-Moellendorff. Mit einem Vorworte von K. Binding. — Mexin, Der Mädchenhandel. — Cohen, Studien zu Quinten Metsys.

Literarisches Zentralblatt, n° 30 : Wellhausen, Das Evang. Lucale. — Clemen, Schleiermachers Glaubenslehre. — Haer, Das Dekret des Papst Innocenz XI über den Probabilismus. — Manuale Ambrosianum ex codice saec. XI p. Magistretti I. — Lehmann, Mystik i Hedenskab og Kristendom. — Lamprecht, Fünf Vorträge. — E. Mayer, Die Schenkungen Constantins und Pipius. — Danmarks rige historie, I-VI. — Küch, Politisches Archiv des Landgrafen Philipp des Grossmütigen. — A. D. White, Autobiography. — Max Lenz, Ausgew. Vorträge. — Jacob, Vorträge türkischer Meddâhs (très méritoire). — Les Cylindres de Goudéa, trad. Fr. Thureau-Dangin (marque un progrès essentiel). — Bucherer, Anthologie aus den griech. Lyrikern (très bon). — Pflüger, Ciceros Rede pro Roscio. — Weyman, Vier Epigramme des hlg. Papstes Damasus I. — Stenzel, Deutsches seemännisches Wörterbuch. — Antonesco, Trophée d'Adamclissi.

Muséum, XII, n° 10, juillet : Rainfurt, Zur Quellenkritik von Galens Protreptikos (Fraenkel). — Stein, Tacitus und seine Vorgänger über germanische Stämme (Koch). — Smith, The Early History of India (Speyer). — Dyserinck, Herinneringen aan Nicolaas Beets (Van der Wyck). — Schuchardt, an Mussafia (Salverda de Grave). — Langlois, Table des Noms propres dans les Chansons de geste (Van Alfen). — Leskien, Handbuch der altbulgarischen (altkirchenslav.) Sprache (Uhlenbeck). — Wissowa, Gesammelte Abhandlungen zur romischen Religions- und Stadtgeschichte (Van Wageningen). — Clemen, Paulus, sein Leben und Wirken (Meyboom). — Gasquet, A life of pope St. Gregory the Great (Hensen). — Altmann und Bernheim, Ausgewählte Urkunden (Blok). — Philippson, Das Mittelmeergebiet (Blink). — Grasé, Idiom and Grammar for higher forms de (De Josselin de Jong).

Le Puy, imp. R. Marchessou, — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 33 Trente-neuvième année 19 août 1905

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études anciennes, 1905, n° 3 : E. JORDANIDÈS, Ruines de la plaine du Caystre. — R. WALTZ, Le mariage de Sénèque. — C. JULLIAN, Théopompe et la Gaule ; Chronique gallo-romaine. — Ch. DANGIBEAUD, Une nouvelle Epona. — P. JOUGUET, Chronique des papyrus. — *Bibliographie*. — *Chronique*.

Athenaeum, n° 4057 : BAIN, The first Romanovs, 1613-1725. — STOW, The native races of South Africa. — A publisher's confession. — Em. OLLIVIER, L'Empire libéral, X. — Atti del Congresso Internationale, 1903. — Customary of St Augustine's, Canterbury, and St Peter's, Westminster, p. Sir Edward THOMPSON, II. — Hebrew and Syriac literature. — Seventeenth century records. — The Lincoln monument to Tennyson. — A village library. — Cromwell and the Irish prisoners. — Fanny Burney and Jane Austen. — Gwent (David Owen). — DE SELINCOURT, Giotto.

Deutsche Literaturzeitung, n° 30 : Wilhelm von Humboldts Gesammelte Schriften. Hgb. von der Kgl. Preussischen Akademie der Wissenschaften. — A. FREY, Die Eilschrift. — Kleine Texte für theologische Vorlesungen und Uebungen hgb. von Lietzmann. — WEINEL, Die Gleichnisse Jesu. 2. Aufl. — WILKE, Jesaja und Assur. — GOLDSTEIN, Moses Mendelssohn und die deutsche Aesthetik. — The Srauta-Sûtra of Brāhyāyana. Ed. by Reuter (très bon). — KAPFF, Der Gebrauch des Optativus bei Diodorus Siculus (soigné). — E. GEIGER, Hans Sachs als Dichter in seinen Fastnachtspielen im Verhältnis zu seinen Quellen betrachtet (bon). — PANTHENIUS, Das Mittelalter in Leonhard Wächters (Veit Webers) Romanen. — CALVI, Bibliografia analitica Petrarchesca. — HUG, Französische Laut-und Leseschule. — SCHERMANN, Der erste punische Krieg im Lichte der Livianischen Tradition (soigné, sans marquer un progrès). — KIEWNING, Die auswärtige Politik der Grafschaft Lippe vom Ausbruch der französischen Revolution bis zum Tilsiter Frieden. — GRAF KOLOWRAT-KRAKOWSKY, Meine Erinnerungen aus den Jahren 1848 und 1849. — LOTI, Indien. — REIMER, Ein pangermanisches Deutschland. — AMADORI-VIRGILJ, L'Istituto famigliare nelle Società primordiali. — Georg MEYER, Lehrbuch des deutschen Staatsrechtes. 6. Aufl. von G. Anschütz.

Literarisches Zentralblatt, n° 31 : BAUMGARTEN, Herders Lebenswerk. — LINSENMAYER, Die Bekämpfung des Christentums durch den römischen Staat bis 363. — Quellensätze zur Gesch. unseres Volkes von L. ARNDT, I. — LOSERTH, Salzburg und Steiermark im letzten Viertel des 16 Jahrh. Briefe und Akten. — HAUCK, Elisabeth Königin von Böhmen (détaillé). — STURMHOEFEL, Wie wurde Sachsen ein Kœnigreich. — Diwan des Regezdichters Ruba ben Elaggag, trad. AHLWARDT. — Ennianae poesis reliquiae. 2e ed. p. VAHLEN. — CHRISTENSEN, Das Alexanderlied Walters von Chatillon (soigné). — RÜHL, Grobianus in England. — The Tauring of the Shrew, p. BOUD ; All's well that ends well, p. BRIGSTOCKE. — BOSSERT, Essais sur la litt. allemande (« savoir étonnant pour un Français »). — FRIEDLÉ, Bärndütsch als Spiegel bernischen Volkstums, Lützelflüh.

Altpreussische Monatsschrift, III et IV, avril-juin : WOTSCHKE, Abraham Culvensis, Urkunden zur Reformationsgeschichte Lithauens. — WARDA, Aus dem Leben des Pfarrers Christian Friedrich Puttlich ;

Das Kant-Bildniss Elisabeths von Stägemann. — Kritiken und Referate : SEMBRITZKI, Trescho, Diakonus zu Mohrungen. — Mitteilungen und Anhang : MENDTHAL, Ueber die religiöse Frage. — PERLBACH, Nachträge und Berichtigungen.

Zeitschrift für vergleichende Geschichte, hrsg. von WETZ u. J. COLLIN, Neue Folge. Band XVI, Heft I (Berlin, Felber) : LUDWIG, Zur Biographie des Cervantes. — GLOCK, Zusammenhang des römischen Mimus u. einer dramatischen Tätigkeit mittelalterlicher Spielleute mit dem neueren komischen Drama. — BRUCHMANN, Sprache und Literatur mit Rücksicht auf W. Grube, Gesch. der chines. Lit. — KAYKS, H. von Kleists Amphitryon. — ARONSTEIN, W. J. Courthope als Historiker. — Besprechungen : Marie de France, Seven of her lays trad. Ed. RICKERT ; Morien, a metrical romance from the mediaeval Dutch trad. J. L. WESTON ; LITTMANN, Arabische Schattenspiele.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 34 Trente-neuvième année. 26 août 1905.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philologie française et de littérature, nos 2 et 3 : VIGNON, Les patois de la région lyonnaise, le pronom régime de la 3e personne, le régime direct neutre — P. MEYER, La simplification orthographique (suite et fin). — REINHOLD, Remarques sur les sources de Floire et Blanceflor. — CLÉDAT, L'usage orthographique du XVIIe siècle; Le verbe falloir-faillir. — FABIA, Malgoirès, Une étymologie toponymique. — BASTIN, Faillirai et défaille. — *Comptes rendus :* RYDBERG, Monosyllabes en français; Etudes de philologie moderne de Stockholm; COUNSON, Malherbe et ses sources; HUGUET, Les métaphores dans l'œuvre de Hugo; Joel de LYRIS, Le goût en littérature; BASTIN, Précis et phonétique, 2e éd.; VON DEN DRIESCH, La place de l'adjectif épithète en vieux français. — Comptes rendus sommaires. — *Chronique :* Le rapport de l'Académie française sur la réforme de l'orthographe (Clédat).

Bulletin hispanique, n° 3 : JULLIAN, Questions ibériques III. Oyarzun. — MOREL-FATIO, Vida de D. Luis de Requesens y Zuniga (*suite*). — PINEYRO, José Joaquin de Olmedo. — SAUVAIRE-JOURDAN, La crise du change en Espagne. — *Variétés :* Semonce du pape Benoît XII à Pierre IV d'Aragon (DAUMET). — « La Bodega » de V. Blasco Ibanez (PITOLLET). — *Bibliographie :* HUME, Spanish Influence on English Literature (MOREL-FATIO). — Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Articles des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise. — Chronique.

Athenaeum, n° 4058 : SWINBURNE, A Love's Cross-Currents, A year's letters. — CRAIGIE, A new English dictionary on historical principles, Ree-Reign. Vol. VIII. — HERKLESS and HANNAY, The College of St. Leonard. — BRANDES, Naturalism in England. — Minor poets of the Caroline period, p. SAINTSBURY. — KIRK, A grammar of the Somali language. — Editions of the classics (Speeches of Isaeus, p. WYSE ; Thucydides VII, p. SPRATT ; Properti opera omnia, p. BUTLER). — Local history and guide-books. — Our library table (NASH, An eye-witness in Manchuria; Mary Browne, The diary of a girl in France 1821, p. SHORE; Lady Knight's letters from France and Italy, 1776-1795, p. Lady ELLIOT-DRAKE; SANDYS, Harvard lectures (on the revival of learning). — The lost eight-century Gregorianum of the Roman church (M. Rule). — GARDNER, A grammar of Greek art.

Deutsche Literaturzeitung, n° 31 : SWEDENBORG, Ausgewählte Werke. Ubersetzt und hgb. von Brieger-Wasservogel u. Herz. I. Theologische Schriften. — KRAHMER, Ein Kolleg bei Christian Thomasius. — HARPER, The structure of the text of the book of Hosea. — ACHELIS, Virgines subintroductae. — RÖSCH, Der Aufbau der Heiligen Schriften des Neuen Testamentes. — HINTERBERGER, Ist unser Gymnasium eine zweckmässige Institution zu nennen? — STÖCKL, Lehrbuch der Philosophie. Neu bearb. von Wohlmuth. I. — WOLFSOHN, Der Einfluss Gazâli's auf Chisdai Crescas. — LEMARÉCHAL, Dictionnaire Japonais-Français. — EITREM, Die Phaiakenepisode in der Odyssee. — ASSMANN, Das Floss der Odyssee, sein Bau und sein phoinikischer Ursprung. — RICHTER, Xenophon in der römischen Literatur. — GOETHE, Faust, tragédie. Par R. R. Schropp. — Laura FROST, Johanna Schopenhauer. — ROUTH, Two Studies on the ballad theory of the Beowulf. — CERVANTES, Don Quijote Übers. von L. Braunfels. Revidierte Jubiläums-Ausgabe hgb. von H. Morf. — STARZER,

Die landesfürstlichen Leben in Steiermark von 1421 bis 1546. — Briefe eines Neumärkers, des freiwilligen Jägers August Burchardt aus Landsberg an der Warthe, über seine Erlebnisse in den Freiheitskriegen von 1813-1815. — Schlesische Kriegstagebücher aus der Franzosenzeit 1806 bis 1815. Hgb. von Granier. — Frhr. von und zu Aufsess, Manteuffels Operationen in Bayern von der Tauber bis zum Beginn der Waffenruhe. — Fridtjof Nansen, Norwegen die Union mit Schweden. — Howes, Im äufsersten Osten. — Kuhn, Der Missbrauch des Roten Kreuzes. — Conrad, Grundriss zum Studium der politischen Oekonomie. 1. — Jahrbücher für folkloristische Erhebungen und Forschungen. Hgb. von Krauss. I. Südslavische Volksüberlieferungen, die sich auf den Geschlechtsverkehr beziehen. I. Erzählungen.

Literarisches Zentralblatt, n° 32 : Novum Test. p. Wordsworth. — Das Rituale aus dem XII Jahrh. p. Franz. — Caspar, Roger II. — Beyerle, — Grundeigentumverhältnisse im mittelalt. Konstanz. — Mackechnie, Magna Charta, a commentary (clair et soigné). — Steck. Die Akten des Jetzerprozesses. — Brabant, Das hlg. röm. Reich teutscher Nation im Kampf mit Friedrich dem Grossen. I. J. Fr. Herzog zu Sachsm. Hildburghausen (soigné et intéressant). Eichhorn, Die Hieroglyphen-Bildschrift der Maya-Völker. — Theodoreti Graecarum affectionum curatio, p. Raeder. — Die neue Livius-Epitome aus Oxyrhynchus, p. Kornemann, (cf. le précédent numéro de la *Revue*). — Brunetière, Hist. de la litt. fr. 1-2 (cf. *Revue*, n° 26). — Austürdinga Sögur, p. Jakobsen ; Fagrskinna, Hrolfs saga kraka, p. Jousson ; Heidartiga saga, p. Kalund. — Schiller, 2, 3, 5, 8, 10-16 ; Gœthe, 9, 19, 20 ed. Cotta. — Das Skizzenbuch von Albrecht Dürer, p. Bruck.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28, PARIS (VI[e])

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

Tome XIII

CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET

1898-1899

Par **L. de MILLOUÉ**

Préface par **M. ÉMILE GUIMET**

L'idée de Dieu et la nature des Dieux chez les peuples de l'Extrême-Orient. — La notion de l'existence de l'âme et de sa nature, chez les Indous, les Grecs, les Perses, les Chinois et les Japonais. — L'Origine du monde d'après les livres sacrés de l'Inde et de la Perse. — La vie religieuse de l'Indou. — Les symboles religieux orientaux et leurs rapports avec ceux du Paganisme européen. — Les lois morales dans l'Inde. — Le Mysticisme indou.

Tome XIV

CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET

1899-1900 et 1900-1901

Par **L. de MILLOUÉ**

La Condition de la femme dans l'Inde ancienne. — I. La femme au point de vue religieux et légal. — II. La femme dans la littérature et au théâtre. — La tradition historique et la mythologie dans les poèmes épiques de l'Inde. — Le Ramayana. — Le Mahabharata. — Culte et cérémonies en l'honneur des morts dans l'Extrême-Orient. — Un point de Mythologie comparée, les Dieux du feu. — L'Astrologie et les différentes formes de la Divination dans l'Inde, en Chine et au Tibet. — Triades et Trinités.

Tome XV

CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET

1902-1903

Les clans japonais sous les Tokougawa, par M. Maurice Courant. — Les apôtres chez les anthropophages, par M. Salomon Reinach. — Les peintures préhistoriques de la caverne d'Altamira (Espagne), par M. Émile Cartailhac. — La sorcellerie et les sorciers chez les Romains, par M. R. Cagnat.

Tome XVI

CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET

1903-1904

Rome sous les rois et les dernières fouilles, par M. G. Lafaye. — Les origines babyloniennes de la Poésie sacrée des Hébreux, par M. Philippe Berger. — La transmigration des âmes dans les croyances hindoues, par M. Sylvain Lévi. — Parsis et Parsisme, par M[lle] D. Menant.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 35 Trente-neuvième année. 2 septembre 1905.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'histoire ecclésiastique, nº 3 : L. SALTET, Les sources de l'Ἐρανιστής de Théodoret. — M. VAES, La papauté et l'Eglise franque à l'époque de Grégoire le Grand. — J. M. VIDAL, Notice sur les œuvres du pape Benoît XII. — L. WILLAERT, Négociations entre l'Angleterre et les Pays-Bas catholiques (1598-1635). — *Comptes rendus :* J. P. KIRSCH, Le P. Denifle. — *Chronique, Bibliographie.*

Athenaeum, nº 4059 : Col. HARDING, In remotest Barotseland. — BENSON, Edward Fitzgerald. — Evangelion da-Mepharreste, p. BURKTT. — POLLARD, Thomas Cranmer. — Theological literature. — Books for school and students. — Dryden's art of painting. — Old Middlesex records. — Jane, the Queen's Fool. — Ramet El-Khalil. — J. Forsters's Index Ecclesiasticus. — The crown of Anne Boleyn. — Voyage to the East Indies. — HAMERTON, The etchings of Rembrandt. — DE GRAY BIRCH, The royal seals of Scotland.

Deutsche Literaturzeitung, nº 32 : HILGERS, Der Index der verbotenen Bücher. — Dodekapropheton erklärt von K. MARTI. — Burn, Niceta of Remesiana, his life and works. — RASMUSSEN, Jesus. — GRISEBACH, Schopenhauer (inutile). — RENOUVIER, Les derniers entretiens. — STERN, Helen Keller, Die Entwicklung und Erziehung einer Taubstummblinden. — SYCZ, Ursprung und Wiedergabe der biblischen Eigennamen im Koran (peu louable). — Benj. Ide WHEELER, The whence and whither ot the modern science of language. — WECKLEIN, Studien zur Ilias. — SACCHI, Brevi appunti sulla formazione dei poemi omerici. — W. BAUER, Die Verfasser und Zeitfrage des dialogus de oratoribus. — FRAENKEL, Zacharias Werners Weihe der Kraft (soigné). — LOEWE, Germanische Sprachwissenschaft. — HEINRICH, Die Namen der Hamlet-tragödie (peu scientifique) — BOUVIER, L'œuvre de Zola. — BOERNER., Die Annalen und Akten der Brüder des gemeinsamen Lebens im Lüchtenhofe zu Hildesheim. — GRUHN, Das Schlachtfeld von Issus. — MARCUS. Choiseul und die Katastrophe am Kourouflusse (soigné). — A. MEYER, Die Beziehungen zwischen Klemens VIII und Jakob I von England. — HACKMANN, Vom Omi bis Bhamo. — BRODE, Tippu Tip. — ZORN, Ueber die Tilgung von Staatsschuden. — A. HASELOFF, Die Kaiserinnengräber in Andria.

Literarisches Zentralblatt, nº 33 : KOETSVELD, Das apost. Evangelium. — GRÜNBERG, Spener, II. — L.-G. LÉVY, La famille dans l'antiquité israélite (très louable). — GROTENFELD. Die Wertschätzung in der Gesch.; Wertmassstäbe. — KETRZYNSKI, Der deutsche Orden und Konrad von Masovien. — PASTOR, Gesch. der Päpste, I, II, 3ᵉ et 4ᵉ éd. — Prinz Kraft HOHENLOHE-INGELFINGEN, Aus meinem Leben, II. — LÖFFLER, Dänemark — Ibn Ginni's Kitab-al-Mugtasab, p. PRÖBSTER. — Van HERWERDEN, Appendix lexici graeci. — NICHOLSON, Keltic researches. — HEIN, Stifter. — GAEDERTZ, Im Reiche Reuters. — HIRN, Der Ursprung der Kunst. — FOUCHER, Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde (très important). — HOELLER, Grundriss der Heilpädagogik. — Der Internationale Frauencongress in Berlin 1904 ; p. M. STRITT.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 36 Trente-neuvième année. 9 septembre 1905.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Athenaeum, n° 4060 : NITOBE, Bushido the soul of Japan; SCHERER, Young Japan. — Andrew LANG, John Knox and the Reformation. — ROBINSON, Contrib. to biblical and patristic literature; SOUTER, A study of Ambrosiaster. — SMART, James Maepherson, an episode in literature. — Diary and letters of Mme d'Arblay, p. DOBSON. — Local history-year-books and rolls — The Bon Gaultier ballads. — Dryden's Art of painting — The lost eight-century Gregorianum of the Roman Church. — Lady Fanshawe's Memoirs. — MASKELL, Ivories. — BROWN, Hogarth. — Greek songs. — An Elizabethan Virginal Book, p. NAYLOR.

Deutsche Literaturzeitung, n° 33 : HAUVILLER, Franz Xaver Kraus. — SEEDORF, Von maurerischer Arbeit. — GIESEBRECHT, Jeremias Metrik. HEIN, Die Sakramentslehre des Johannes a Lasco. — DALTON, Miscellaneen zur Geschichte der evangelischen Kirche in Russland nebst Lasciana neue Folge. — Der Kleine Katechismus D. Mart. Luthers nach der Ausgabe v. J. 1536 hgb. von O. Albrecht. — NOHL, Sokrates und die Ethik. — BUSSE, Die Weltanschauungen der grossen Philosophen der Neuzeit. 2. Aufl. — HUNGER, Becherwahrsagung bei den Babyloniern. — COUVREUR S. J., Dictionnaire classique de la langue chinoise. — TIBULLI carmina. Accedunt Sulpiciae elegidia. Edidit Némethy. — FRANK, A stichometric scholium to the Medea of Euripides. — SCHIAN, Der deutsche Roman seit Goethe. — DU MOULIN ECKART, Der historische Roman in Deutschland und seine Entwicklung. — DUPRÉ, Alcuni episodi scelti dal poema dei Nibelunghi. — Kleinere angelsächsische Denkmäler. 1 I. Das Læceboc. 2. Die Lacnunga. 3. Der Lorica-Hymnus. 4. Das Lorica-Gebet und die Lorica-Namen. Hgb. von G. Leonhardi. — HERRIOT, Un ouvrage inédit de Mme de Staël. Les fragments d'écrits politiques (1799). — Mitteilungen aus der lippischen Geschichte und Landeskunde. — WELLER, Geschichte des Hauses Hohenlohe. I. T. : Bis zum Untergang der Hohenstaufen. — WOLFSCHLÄGER, Erzbischof Adolf I. von Köln als Fürst und Politiker. — WLASCHÜTZ, Bedeutung von Befestigungen in der Kriegführung Napoleons. — MOIDREY, Napoleon et sa famille. — GAYET, Coins d'Égypte ignorés. — SCHINDELE, Reste deutschen Volkstumes südlich der Alpen. Studie über die deutschen Sprachinseln in Südtirol und Oberitalien. — WENGER, Römische und antike Rechtsgeschichte. — WITKOP, Die Organisation der Arbeiterbildung. — SKOVGAARD, Apollon-Gavlgruppen fra Zeustemplet i Olympia.

Literarisches Zentralblatt, n° 34 : KING, Records of the reign of Tukulti-Ninib I. King of Assyria. — KOEPP, Die Römer in Deutschland (très bon). — MACLEHOSE, From the monarchy to the Republic in France 1788-1792. — SPANNAGEL, Konrad von Burgsdorff. — G. LEHMANN, Die Mobilmachung von 1870-1871. — KATSCHER, Japan. — MEYER-RINTELN, Die Schöpfung der Sprache. — Une version syriaque des Aphorismes d'Hippocrate, p. POGNON, II. — LANGMESSER, C. F. Meyer. — FRANKE, Der Jude in den deutschen Dichtungen des 15, 16 u. 17 Jahrhunderts. — MÜLLER-ERNST, Otto Ludwigs Erzählungskunst. GÖSSLER, Leukos-Ithaka. — TRÉLAT, Questions d'art. — DURM, Die Baukunst der Etrusker u. Römer.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28, PARIS (VIe)

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

Tome XIII

CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET

1898-1899

Par **L. de MILLOUÉ**

Préface par **M. ÉMILE GUIMET**

L'idée de Dieu et la nature des Dieux chez les peuples de l'Extrême-Orient. — La notion de l'existence de l'âme et de sa nature, chez les Indous, les Grecs, les Perses, les Chinois et les Japonais. — L'Origine du monde d'après les livres sacrés de l'Inde et de la Perse. — La vie religieuse de l'Indou. — Les symboles religieux orientaux et leurs rapports avec ceux du Paganisme européen. — Les lois morales dans l'Inde. — Le Mysticisme indou.

Tome XIV

CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET

1899-1900 et 1900-1901

Par **L. de MILLOUÉ**

La Condition de la femme dans l'Inde ancienne. — I. La femme au point de vue religieux et légal. — II. La femme dans la littérature et au théâtre. — La tradition historique et la mythologie dans les poèmes épiques de l'Inde. — Le Ramayana. — Le Mahabharata. — Culte et cérémonies en l'honneur des morts dans l'Extrême-Orient. — Un point de Mythologie comparée, les Dieux du feu. — L'Astrologie et les différentes formes de la Divination dans l'Inde, en Chine et au Tibet. — Triades et Trinités.

Tome XV

CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET

1902-1903

Les clans japonais sous les Tokougawa, par M. Maurice Courant. — Les apôtres chez les anthropophages, par M. Salomon Reinach. — Les peintures préhistoriques de la caverne d'Altamira (Espagne), par M. Émile Cartailhac. — La sorcellerie et les sorciers chez les Romains, par M. R. Cagnat.

Tome XVI

CONFÉRENCES AU MUSÉE GUIMET

1903-1904

Rome sous les rois et les dernières fouilles, par M. G. Lafaye. — Les origines babyloniennes de la Poésie sacrée des Hébreux, par M. Philippe Berger. — La transmigration des âmes dans les croyances hindoues, par M. Sylvain Lévi. — Parsis et Parsisme, par Mlle D. Menant.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

MISSION SCIENTIFIQUE EN PERSE

Par J. de MORGAN

Tome III. Première partie. *Études géologiques*, Géologie stratigraphique. — Un volume in-4°, nombreuses illustrations, carte et 32 planches.. 40 fr.

Ce volume termine la publication de la *Mission en Perse*.

MISSION SCIENTIFIQUE EN PERSE (1889-1891)
L'ouvrage complet. 340 fr.

On vend séparément :

Vol. I, II. Études géographiques.........	100 fr.
Atlas des cartes.........................	15 fr.
Vol. III, en 4 tomes. Géologie, Paléontologie, Échinides, Mollusques...........	92 fr.
Vol. IV. Archéologie.....................	60 fr.
Vol. V, en 2 tomes. Linguistique.........	80 fr.

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION EN PERSE

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE **J. de MORGAN,** DÉLÉGUÉ GÉNÉRAL

TOME VI. **Textes élamites-sémitiques.** 3e SÉRIE

Par V. SCHEIL

In-4°, planches en héliogravure............................ 50 fr.

TOME VII. **Recherches archéologiques.** 2e SÉRIE

Par J. DE MORGAN, G. JEQUIER, DE MECQUENEM, HAUSSOULLIER, GRAADT VAN ROGGEN.

Un vol. in-4°, nombreuses illustrations et 30 planches...... 50 fr.

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

TOME LXXX

LE BEYAN ARABE

LE LIVRE SACRÉ DU BABYSME

De **Seyyed Ali Mohammed,** dit **Le Bâb.**

Traduit de l'arabe, par A. L. M. NICOLAS, premier interprète de la légation de France à Téhéran. — Un volume in-18... 5 fr.

Salomon REINACH

Membre de l'Institut, Conservateur des Musées nationaux.

RÉPERTOIRE DE PEINTURES

DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE (1280-1580)

TOME PREMIER, contenant 1046 gravures, avec texte et trois index. In-12 carré.................................... 10 fr.

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 37 Trente-neuvième année 16 septembre 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, juillet, n° 3 : D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Les dieux celtiques à forme d'animaux. — V. TOURNEUR, Le mystère de saint Crépin et de saint Crépinien. — LOTH, Etudes corniques. — Chronique. — Périodiques. — Corrigenda. — Lettre de M. Salomon Reinach. — Les thèses de M. Roger.

Athenaeum, n° 4061 : The Victoria History of the County of Cumberland, p. J. WILSON, II. — BIGG, The Church's task under the Roman Empire. — BAKER, The novels of Mrs Aphra Behn. — SORB, Quittons la Méditerranée et la mer de Chine. — LIVINGSTON, Auction prices of books, II. — BUFFENOIR, Le comtesse d'Houdetot. — The N. T. in the Apostolic Fathers. — Foreign books : FRANÇOIS, La grammaire du purisme et l'Académie française au XVIII s.; PEROUSE, Louis Aleman et la fin du grand schisme; Gœthes Unterhaltungen mit Soret, p. BURKHARDT. — Our library table : ANNANDALE, The Faroes and Iceland; BARRY, Renan; CAPES, The romance of Lohengrin; d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, La famille celtique, étude de droit comparé. — — Oppert. — The Doones of Exmoor. — Dryden's Art of painting. — A study of Ambrosiaster. — Lady Fanshawe's Memoirs. — HATCH and CORSTORPHINE, The geology of South Africa. — ST CLAIR BADDELEY and Lina DUFF GORDON, Rome and its story. — Plays and playrights.

Deutsche Literaturzeitung, n° 34 : GOLLOB, Verzeichnis der griechischen Handschriften in Osterreich ausserhalb Wiens. — C. SCHERER, Die Codices Bonifatiani in der Landesbibliothek zu Fulda. — HONTHEIM Das Buch Job. HEITMÜLLER, Taufe und Abendmahl bei Paulus. — ROSENTHAL, Joel Nahum Habakuk miteinander verglichen. — Joh. von Hofe, J. G. Fichtes religiose Mystik. — BRUNSCHVICG, L'idéalisme contemporain. — NAVARRA, Chinesische Sinnsprüche. — DAVIES, Heinrich Ewald. Orientalist and Theologian. — J. PSICHARI, Essai de grammaire historique. — Das Nibelungenlied hgb. von Bieger. — WOERNER, Fausts Ende. 2. Aufl. — Ben Jonson, The Staple of News. — LE BRETON, Balzac, l'homme et l'œuvre. — GARDINER, The inscription of Mes. — RATHKE, De Romanorum bellis servilibus capita selecta. — Inventaire des Inventaires de la deuxieme section des Archives générales du Royaume p. Cuvellier. — BRUCHMANN, Die auf den ersten Aufenthalt des Winterkönigs in Breslau bezüglichen Flugschriften der Breslauer Stadtbibliothek. — SCHÖNE, Die Elbtallandschaft unterhalb Pirna; — STÜBLER, Die Sächsische Schweiz. — SIMON, Das Vogtland. — HARTWIG, Der Lübecker Schoss bis zur Reformationszeit. — SCHLOSSMANN, In iure cessio und Mancipatio. — STINTZING, Über die Mancipatio. — JUSTI, Dürers Dresdener Altar.

Literarisches Zentralblatt, n° 35 : RESCH, Das Aposteldekret. — KRATZ, Koptische Akten zum ephes. Konzil 431. — BISCHOFF, Thalmud-Katechismus. — VAIHINGER u. RAUCH, Schiller als philosoph. — P. GUIRAUD, Etudes écon. sur l'antiquité. — Urk. der Stadt Friedberg. I, 1216-1410, p. FOLTZ. — CARTELLIERI, Peter von Aragon u. die Sizil. Vesper. — Briefe u. Akten zur Gesch. des dreissigj. Krieges, III, p. CHROUST. — GEORGEVITCH, Das Ende der Obrenovitch. — PARDO DE TAVERA, Bibliotheca Filépina. LITTMANN, Modern Arabic tales. — The Abu Habba Cylinder of Nabuna'id, p. LAU et PRINCE. — DECURTINS, Oberengadinisch, unterengadinisch. — ENGEL, Gesch. der franz. Lit. 6e ed. — Bokmentosaga islendinga, p. JONSSON. — KÜHNEMANN, Schiller. — ANDREE, Votive und Weihgaben des Kathol. Volkes in Deutschland. — JUSTI, Dürers Dresdener Altar.

Le Puy. — Imp. R. Marchessou, Peyriller, Rouchon et Gamon, succ., boulevard Carnot, 23.

N° 38 Trente-neuvième année. 23 septembre 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Recueil d'archéologie orientale, publié par M. Clermont-Ganneau, Tome VII. Livraison 1-3. (Leroux) : 1. Épigraphie palmyrénienne. 2. Noms propres phéniciens abrégés. 3. Le livre de la Création et de l'histoire.

Revue historique, septembre-octobre 1905. — Edouard Rod, Jean-Jacques Rousseau et les affaires de Genève. — La condamnation. — E. Driault, Napoléon Ier et l'Italie, 2e partie : Bonaparte et la République italienne ; suite. — M. Marion, A propos de la géographie judiciaire de la France sous l'Ancien régime. La question du ressort des présidiaux. — *Bulletin historique :* France. Publications relatives au moyen âge, par Chr. Pfister ; Révolution et premier Empire, par Rod. Reuss. — Bohême, 1899-1904 ; suite, par Jar. Goll. — *Comptes rendus critiques :* Demolins, Les grandes routes des peuples, I. Les routes de l'antiquité. II. Les routes du monde moderne. — Oberziner, Origine della plebe romana. — Garofalo, Studi storici. — André Michel, Hist. de l'art, I. — Perry, Saint Louis, the most christian King. — Ruffini, La liberta religiosa, I. — A. Waddington, Le grand électeur Frédéric-Guillaume, sa politique extérieure. — Daniel Halévy, Essais sur le mouvement ouvrier en France.

Revue des Études historiques, juillet-août : Félix Aubert, Le Parlement et la ville de Paris au xvie siècle (suite). — Marcel Marion, Le garde des sceaux Lamoignon et la réforme judiciaire de 1788 (suite). — *Comptes rendus critiques :* Gomperz, Les penseurs de la Grèce, histoire de la philosophie antique, trad. Reymond. — Abbé Martin, Saint Colomban. — L. Marion, Histoire de l'Église. — Comte Fleury, Angélique de Mackau, marquise de Bombelles, et la cour de Mme Elisabeth. — Perroud, Mémoires de Mme Roland. — H. d'Alméras, Les dévotes de Robespierre, Catherine Théot et les mystères de la mère de Dieu. Le déisme et le culte de la Raison pendant la Révolution. — Coquelle, Napoléon et l'Angleterre (1803-1813). — Mgr. Dupanloup, La vie de Mgr Borderies, évêque de Versailles. — H. Taine, Sa vie et sa correspondance, t. III : l'historien (1870-1875).

La Correspondance historique et archéologique, nos 138-139, juin-juillet ; *Renseignements administratifs :* Musées départementaux. — Archives notariales. — *Mélanges et recherches critiques* : E.-D. Grand, Thèses de l'Ecole des Chartes, promotion du 27 janvier 1904 (fin). — Lucien Gillet : Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, se rapportant à l'Histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers Salons depuis l'année 1673 jusqu'à nos jours. (Dressée d'après les Livrets officiels) (suite). — *Chronique :* Memento bibliographique. — Ouvrages nouveaux. — Périodiques.

Athenaeum, no 4062 : Leighton, The boy and his school. — The works of Lucian, trad. Fowler. — Cutler, Lynch-law. — M. Roger, L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin, introd. à l'hist. des écoles carolingiennes. — Bustido. — The doones of Exmoor. — King James I and Fra Paolo Sarpi. — Dryden's Art of painting. — The lost eight-century Gregorianum of the Roman church, III. — Knox and the Reformation. — Sir Thomas More. — Discoveries in Phrygia, 1905 (Ramsay).

Deutsche Literaturzeitung, no 35 : R. Hofmann, Agricola. — Strunz, Uber antiken Dämonenglauben. — Kirn, Grundriss der evangelischen Dogmatik. — Künstle, Das Comma Ioanneum. — Jacob, Der

Pentateuch. — MEYER, Der Ursprung des jesuitischen Schulwesens. Atti del Congresso internazionale di scienze storiche. Vol. IV : Atti delle sezione III : Storia delle letterature. — GESENIUS, Hebräisches und aramäisches Handwörterbuch. 14. Aufl. bearb. von Fr. Buhl und H. Zimmern. — Harvard Studies in Classical Philology. Ed. by a Committee of the Classical Instructors of Harvard University. Vol. XV. — Dal ZOTTO, La Ciris e le sue fonti greche. — O. VOGT, Der goldene Spiegel u. Wielands politische Ansichten. — A. LUTHER, Goethe. — W. SCHUMANN, Leitfaden zum Studium der Literatur der Vereinigten Staaten von Amerika. — MERLANT, Le roman personnel de Rousseau à Fromentin. — WEITZEL, Die deutsches Kaiserpfalzen und Königshöfe vom 8. bis zum 16. Jahrhundert. — CAGNAT, Cours d'épigraphie latine. Supplément à la 3e édition. — La Révolution de 1848, bulletin de la Société d'histoire de la Révolution de 1848. — Zwei Kasseler Chroniken des 18. Jahrhunderts, hgb. von Ph. Losch. — BERGER, Mythische Kosmographie der Griechen. — KRAHMER, Das transkapische Gebiet. — EVANS, The Palace of Knossos.

Literarisches Zentralblatt, n° 36 : SPIEGELBERG, Aegypt. Randglossen zum A. T. — KNOKE, Luthers kleiner Katechismus. — Ch. BLENNERHASSETT, Newman. — GOLDSTEIN, Mendelssohn und die deutsche Aesthetik. — S. MÜLLER, Urgesch. Europas, trad. JIRICZEK. — BARGE, Karlstadt I. — GUNDLACH, Gesch. der Stadt Charlottenburg. — Nuntiaturberichte aus Deutschland, II, p. REICHENBERGER. — FRIEDENSBURG, Das histor. Institut in Rom. — Der siebenj. Krieg, II, 6. Leuthen (public. du grand état-major). — WACKERNAGEL, Altind. Grammatik. II, 1. — GEFFCKEN, Das griech. Drama. — BAUMGARTNER, Gesch. der Weltliteratur, V. Die franz. Literatur, 1. — Jonson, Poetaster, p. MALLORY; Staple of News, p. DE WINTER. — O. VOGT, Der goldene Spiegel u. Wielands polit. Ansichten. — Grillparzers Werke, p. FRANZ. — DÉCHELETTE, Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine; les fouilles du mont Beuvray.

Le Puy. — Imp. R. Marchessou, Peyriller, Rouchon et Gamon, succ., boulevard Carnot, 23.

N° 39 Trente-neuvième année 30 septembre 1905.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue napoléonienne, dirigée par Albert LUMBROSO; (abonnement annuel, 15 francs, chez Picard, rue Bonaparte, 82), IIIe année, 1er volume, octobre 1903-janvier 1904 : I. La prefazia su Napoleone del B. Holzhauser, arcivescovo di Armagh. — GACHOT, Massena à Rivoli, le buste du maréchal. — VINGTRINIER, Une lettre inédite de Murat, an VI. — Una lettera del Melzi a Paolo Greppi. — Lettre inédite de Murat. — HOLLAND-ROSE, The French plans of invasion of England, 1801-1803. — SFORZA, Una satira de' tempi napoleonici in dialetto veneziano. — DESDEVIZES DU DÉZERT, Madrid en août-septembre 1808. — BOUVIER et LUMBROSO, Le colonel Oudet. — Deux évasions, le lieutenant Bouvet (Mme Carette, née Bouvet) et Histoire de ma fuite (Cucchi). — MADELIN, Un cardinal et un gendarme, à propos de deux documents sur Pie VII. — Lettre d'Elisa à Napoléon. — Grouchy en Amérique (deux lettres du maréchal). — Tre lettere dei generali Visconti e Begani e del capitano Cianculli al generale Francesco Pignatelli Strongoli (Croce). — Le Napoléon de Michelet (lettres à Amari). — II. *Comptes-rendus, extraits, correspondances, nouvelles :* A. CHUQUET, Etudes d'histoire, I : Campagne de 1809 ; Mém. anecd. du marquis de Bonneval ; ZELLE, Das Völkerdrama in Russland ; OXILIA, La moralità di Colletta ; MANFRONI, A proposito di un recente lavoro su Colletta ; SACCHETTI, Monti, agente in Roma del commune di Rieti ; La question des majorats ; pro e contra Nava ; HAYM, Ges. Aufsätze ; SEATON, Napoleons's captivity in relation to sir Hudson Lowe.

Février-septembre 1904, IIIe année, IIe vol. : L.-G. PÉLISSIER, Un arrêté et deux lettres inédites de Bonaparte, 1796-1797. — Notes de M. de Trémont sur Napoléon. — LUMBROSO, La principessa Matilda. — LIVI, La Società della Spilla Nera. — M. Masson et la méthode historique. — GIRAUD, Chateaubriand et V. Hugo. — PÉLISSIER, A propos de Chateaubriand, réponse à M. Giraud. — NOVICOW, Napoléon au point de vue politique. — MAZZATINTI, Forli negli anni 1796-1800. — SUTTINA, Lettera del generale Bonaparte, 31 maggio 1797. — Sprengtporten, Rapports à Paul I, oct.-déc. 1800. — HOLLAND-ROSE, An intercepted despatch of Champagny, 1808. — GIANNINI, Satire antinapoleoniche del 1809 — Rapport à l'Empereur sur les détachements de recrutement pour les trois départements de la Toscane, 1809. — LEHMANN, Stein ; GIRAUD et LUMBROSO, A propos des sources de l'Expiation ; Le comte Joachim Murat ; Les ventes par suite de décès de la nièce de Napoléon le Grand ; L'arc de triomphe du Carrousel ; A. SOREL, L'Europe et la Révolution française, VI et VII ; Percy, Journal, p. LONGIN ; P. GAUTIER, Mme de Staël ; Wernet, piqueur de Napoléon ; Le centenaire du couronnement.

Revue de l'histoire des religions, no 4 : E. AMÉLINEAU, Du rôle des serpents dans les croyances religieuses de l'Egypte, II. — M. REVON, Le shinntoïsme. — E. MONTET, L'histoire des religions au congrès des orientalistes à Alger (19-26 avril 1905). — A. van GENNEP, Publications de l'institut anthropologique de Londres. — *Revue des livres.* — *Chronique.*

Revue de l'Instruction publique en Belgique, nos 3-4 : Marcel LAURENT, Les origines de l'architecture chrétienne à Rome et en Orient. — Paul GRAINDOR, Quelques passages des Caractères de Théophraste. —

J. MAERTEN, Ad oracula sibyllina. — P. THOMAS, Notes sur Minucius Félix. — Contribution à l'histoire du doctorat en philosophie et lettres en Belgique. — *Comptes rendus :* Ouvrages de MM. Paul MAZON, E. H. GIFFORD, F. PLESSIS, A. C. CLARK, E. COURBAUD, E. O. WINSTEDT, G. CURCIO, E. STAMPINI, M. N. WETMORE, E. HERMES, R. HELM, GUILLAUME et BAELDE, PAULY-WISSOWA, P. FOUCART, H. GRÉGOIRE, M. A. KUGENER, H. van de WEERD, J. FABRE, M. BAUCHOND, E. GOSSART, L. BRUNSCHWICG, F. HÉMON. — *Chronique.* — *Actes officiels.* — *Périodiques.*

Athenaeum, n° 4063 : SENNETT, Garden cities in theory and practice. — M. de FLEURY, Nos enfants au collège. — SMITH and SIBBEY, International law as interpreted during the Russo-Japanese war. — PALMER, The English lakes. — School-books. — The Doones of Exmoor. — Knox and the Reformation. — The history of the Grahams. — GRAVES, The Royal Academy of Arts, a complete Dictionary of contributors and their work from its foundation in 1769 to 1804, vol. II. — Notes on the churches of Blything Hundred (Cox). — Mary's Chapel Royal and her coronation play. (C. C. Stopes).

Deutssche Literaturzeitung, n° 36 : WER IST'S? Unsere Zeitgenossen : Zeitgenossenlexikon, hgb. von H. A. L. Degener. — WHO'S? WHO? 1905. — TIELE, Grundzüge der Religionswissenschaft. — HEUSSI und MULERT, Atlas zur Kirchengeschichte. — Florilegium patristicum. Dig. vertit adn. G. RAUSCHEN. Fasc. III : Monumenta minora saeculi secundi. — H. van DRUTEN, Geschiedenis der Nederlandsche Bijbelvertaling. II, 2. III. — Goethes Philosophie aus seinen Werken. Hgb. von HEYNACHER. — JAHN, Ueber die kosmogonischen Grundanschauungen im Manava-Dharma-Sastram. — The Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society. Extra Number : The Centenary Memorial Volume. — IMMISCH, Die innere Entwicklung des griechischen Epos. — PERSIO illustr. con note da F. Ramorino. — KOSCH, Adalbert Stifter und die Romantik. — OTTO, Typische Motive in dem weltlichen Epos der Angelsachsen. — RAMM, Jean-Jacques Ampères lyrische Dichtungen. — BUGGE, Vesterlandenes indflydelse paa Nordboernes og saerlig Nordmaendenes ydre kultur, levesæt og samfunds forhold i Vikingetiden. — GLÖCKNER, Inwiefern sind die gegen Gregor VII. im Wormser Bischofsschreiben vom 24. Januar 1076 ausgesprochenen Vorwürfe berechtigt? — TAUBLER, Die Parthernachrichten bei Josephus. — MENTZ, Johann Friedrich der Grossmütige 1503-1554. I. Johann Friedrich bis zu seinen Regierungsantritt 1503-1532. — BAPST, Le maréchal Canrobert, souvenirs d'un siècle. III. — PENCK, Neue Karten und Reliefs der Alpen. — WINSOR, The Kohl Collection of maps relating to America. A reprint. With index by Ph. L. Phillips. — GUMPLOWICZ, Geschichte der Staatstheorien.

Literarisches Zentralblatt, n° 37 : Theol. Jahresbericht, 1903. — LIETZMANN, Apollinaris von Laodicea. — Descartes, übers. BUCHENAU. — SEECK, Kaiser Augustus. — FUCHS, Gesch. der deutschen Ordensburg u. Herrschaft Busau. — LANGENBECK, Die Politik des Hauses Braunschweig-Lüneburg 1640-1641. — Briefe einer Braut, 1804-1813, p. Edith von CRAMM. — MITTNACHT, Erinn. an Bismarck. — LOT, Fidèles ou vassaux? — KALBFLEISCH, Galeni de causis continentibus lib. a Nic. Regino translatus. — Donat, p. GEORGII, I. — PANZINI. Dizionario moderno, supplemento. — Elfreda FOWLER, Une source

française des poèmes de Gower. — W. ARNDT, Die Personennamen des deutschen Schauspiels des Mittelalters. — PITRÈ, Studi di leggende popolari in Sicilia. — W. KLEIN, Gesch. der griech. Kunst. II. von Myron bis Lysipp. — Arien von Heinrich Albert, p. E. BERNOULLI, mit Einleitung von H. KRETZSCHMAR. — WEINMANN, Hymnarium Parisiense, das Hymnar der Cistercienser-Abtei Pairis im Elsass.

Altpreussische Monatsschrift. I und II Heft, janvier-mars : FEYDT, Der Einfluss der ostpreuss. Eisenbahnen auf die städtischen und einige andere Siedelungen. — BONK, Das Lochstädter Tief in historischer Zeit, von Ed. Loch, mit einem Plan der frischen Nehrung. — BRUHNS, Insula Inferior. — Kants gesamm. Akademieausgabe, Band III. Die Kritik der reinen Vernunft, 1787, von SCHÖNDÖRFFER. — Kritiken und Referate : Josef KOLBERG, Ermland im Kriege des Jahres 1520 (Joachim). — Mitteilungen und Anhang : KUJOT, Hat Bütow ursprünglich zur Diözese Kammin gehört ? — SEMBRITZKI, Die Memeler Edelschmiede-kunst und ihre Vertreter. — Universitätschronik. — Lyceum Hosianum in Braunsberg.

Avril-juin : (le sommaire a déjà été donné sur la couverture du nº 33).

Museum, nº 11-12 : von ROZWADOWSKI, Wortbildung und Wortbedeutung (Kluyver). — SOMMER, Griechische Lautstudien (Hessling). — BLASS, Ueber die Textkritik im Neuen Testament (van de Sande Bakhuyzen). — RAEDER, Theodoreti Graecarum affectionum curatio (de Jong). — POSTGATE, Corpus Poetarum Latinorum (Hartman). — WINTERNITZ, Geschichte der indischen Litteratur, I (Caland). — KLAUSNER, Die Messianischen Vorstellungen des jüdischen Volkes im Zeitalter der Tannaiten (Houtsma). — TE WINKEL, Inleiding tot de geschiedenis der Nederlandsche taal (Kluyver). — Zur ersten Jahrhundertfeier von Schillers Todestag am 9 Mai (Borgeld). — PRICK van WELY, Engelsche Studiën en Kritieken (Swaen). — GRAMMONT, Le vers français (Valkhoff). — FINK, Das Weib im französischen Volksliede (Sunier). — BERTONI, Nuovi Studi su Matteo Maria Boiardo (Salverda de Grave). — HOLDER, Alt-celtischer Sprachschatz, II (H. Kern). — SCHULZ, Leben des Kaisers Hadrian (Roos). — Von BIPPEN, Geschichte der Stadt Bremen, III (Blok). — Bos, Het Groningsche Gild-en-Stapelrecht tot de reductie in 1594 (van Rijswijk). — ELIAS, De vroedschap van Amsterdam, II (Blok). — BAALE, Ueber den Defensor Civitatis (Tichelaar). — HELDMANN, Die Rolandsbilder Deutschlands (Seerp Gratama). — REUSS, Briefwechsel mit seinem Schüler und Freunde Karl Heinrich Graf (J. J. P. Valeton Jr.).

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 40 Trente-neuvième année. 7 octobre 1905.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales des sciences politiques, septembre 1905 : E. BAILLAUD, La question monétaire en Afrique occidentale. — H.-R. SAVARY, La détérioration physique du peuple anglais (à propos d'une enquête récente). — P. MATTER, La Prusse et la Révolution de Pologne en 1863. — P. PÉGARD, La mission du citoyen Comeyras dans les Ligues grises (1796-1796). I. — G. GIDEL, L'Institut agricole international. — Ch. DUPUIS, Chronique internationale (1904). — Mouvement des périodiques.

Le Bibliographe moderne, nos 49-50, janvier-avril : BRIQUET, Notions pratiques sur le papier. — ROSEROT, Catalogue des actes royaux conservés dans les archives de la Haute-Marne (fin). — JADART, Peinture murale du XIIIe siècle dans l'ancien chartrier du Chapitre de Reims. — STEIN, La collection Duviert à la Bibliothèque nationale. — Chronique, archives, bibliothèques, livres. — *Comptes rendus :* WACKERNAGEL, Repertorium des Staatsarchivs zu Basel ; LESORT, Les chartes du Clermontois (Musée Condé) ; MACQUERON, Bibliographie du dép. de la Somme, I ; ALMQVIST, Svensk genealogical litteratur ; BÉDIER et ROQUES, Bibliogr. des travaux de G. Paris ; HANTZSCH, Die Landkartenbestände (Bibliothèque de Dresde) ; prince d'ESSLING, Le premier livre xylographique italien imprimé à Venise vers 1450 ; WEGENER, Die Zainer in Ulm.

Revue d'Alsace, sept.-oct. : INGOLD, Henner. — S. SCHWARTZ, Les finances de Strasbourg en 1689-1690. — BERTHELÉ, Les André, fondeurs de cloches à Colmar aux XIVe et XVe s. — ADAM, Nos chaudronniers (suite). — Mgr CHÈVRE, Th. Henrici (fin). — L. EHRHARD, Corresp. entre d'Aiguillon et Louis de Rohan. — Dom de DARTEIN, L'Évangéliaire d'Erkanbold. — GASSER, Les cimetières de Soultz. — De Latouche, Souvenirs de 1815. — Courtes réflexions à propos de deux art. de C. Oberreiner. — Livres : BARDY, L'armorial de Saint-Dié en 1697, Procès-verbaux de la Société populaire de Val aux Mines, Le docteur Fournier, etc. — Articles de revues et de journaux.

Athenaeum, n° 4064 : LITTLE, The Far East. — JEVONS, The principls of economics, p. HIGGS. — The scenery of London, painted by MARSHALL, described by Miss MITTON. — COLENSO, Zulu-English Dictionary. — RUDMOSE-BROWN, L'alexandrin français et le Blank verse. — Classical books. — BOURDON, La Russie libre ; TURNER, Siberia. — A curious dance round a curious tree. — The Doones of Exmoor-Knox and the Reformation. — SKIPTON, John Hoppner. — A newly discovered portrait of Spinoza.

Deutsche Literaturzeitung, n° 37 : PLANCK, Deutsche Geschichte und deutscher Beruf. — COLLIJN, Katalog öfver Västeräs läroverks-bibliotheks inkunabler. — ZAPLETAL, Das Buch Kohelet ; GERSON, Der Chacham Kohelet als Philosoph und Politiker ; KIRMSS, Die christlichen Hauptfeste ; BORNEMANN, Bete und arbeite ; GOTTSCHICK, Dein Glaube hat dir geholfen ; Frdr. MEYER, Kampf und Sieg des Christen ; WEINGART, Suchen und Finden. — THUMB, Handbuch des Sanskrit mit Texten und Glossar. I. Grammatik. — L.-G. LÉVY, La famille dans l'antiquité israélite. — Transactions and Proceedings of the American Philological Association. Vol. XXXIV : 1903. — HEYNEMANN, Analecta Horatiana. — HELLER, Studies in Modern German Literature. Sudermann, Hauptmann, Women Writters of the Nineteenth Century. — PLATEN, Tagebücher. In Auswahl hgb. von Petzet. — GAERTNER, John Shirley, sein Leben und Wirken. — SCHÄDEL, Mundartliches aus Mallorca. — LUCHAIRE, Innocent III. Rome et l'Italie ; Innocent III. La croisade des Albigeois. — R. MÜLLER, Antonius Phi-

losophus, ein Protektor der Christen? — Frhr. von MITTNACHT, Erinnerungen an Bismarck. Neue Folge (1877-1889). — GRAF v. PFEIL, Deutsch-Südwest-Afrika jetzt und später. — DEMOLINS, Comment la route crée le type social. Vol. I et II. — Die Kanonessammlung des Kardinals Deusdedit. Hgb. von V. Wolf von GLANVELL. Bd. I; Die Summa decretorum des Magister Rufinus. Hgb. von H. Singer. — BOURDEAU, Socialistes et sociologues. — JACOBSEN und FERRI, Neuentdeckte Michelangelo-Zeichnungen in den Uffizien zu Florenz.

Literarisches Zentralblatt, n° 38 ; Moeller, Lehrbuch der Kirchengesch. I, 3, 2e éd., p. SCHUBERT. — WAITZ, Die Pseudoklementinen. — ALBRECHT, Der Kleine Katechismus Luthers. — L. GOLDSCHMIDT, Ethischer Misnatraktat. — WOLFSOHN, Gazatis Einfluss auf Chisdai Crescas. — GRISEBACH, Schopenhauer. — ALLARD, Julien l'Apostat. — Reg. der Grafen von Habsburg bis 1281, p. STEINACKER. — DOUAIS, La mission de Forbin-Janson, 1763. — SCHANZ, Aegypten u. der aegypt. Sudan. — DUTOIT, Die dusdaracarya des Bodhisattva. — RAINFURT, Zur Quellenkritik von Galens Protreptikos. — M. ROGER, L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin. — Lirica Italiana antica, p. Eugenia LEVI. — Am. CESANO, Hans Sachs e suoi rapporti con la letteratura italiana. — PELLISSIER, Etudes de litt. et de morale contemp. — BLOOMFIELD, Cerberus. — WÜNSCHE. Die Sagen von Lebensbaum und Lebenswasser.

— N° 39 : HOBERG, Moses und der Pentateuch. — VÖLTER, Die Offenbarung Johannis. — E. R. MEYER, Schleiermachers und Brinkmanns Gang durch die Brüdergemeine. — BISCHOFF, Der Korân. — HELMOLT, Weltgeschichte, V. Südosteuropa und Osteuropa. — KALKOFF, Die Anfänge der Gegenreformation in den Niederlanden, II. — Polit. Korresp. des Herzogs u. Kurfürsten Moritz von Sachsen, p. BRAUDENBURG, II, 2. — EGLOFFSTEIN, Caroline Grossherzogin von Sachsen. — FERENCZI, Deak elete. — MOMMERT, Topographie des alten Jerusalem. — J. BAUMANN, Dichter. u. wiss. Weltansicht, mit bes. Bez. auf Don Juan. — SIEVERS, Metrische Studien II. Genesis. I, Texte; II. Kritik. — Quintiliani declam. p. LEHNERT. — A. THOMAS, Nouv. essais de philologie française. — Fr. SCHULZE, Die Gräfin Dolores.

Gœthe-Jahrbuch, hrsg. von Ludwig GEIGER, XXVIe volume, 1905 : I. Neue Mitteilungen : I. aus dem Gœthe = und Schillerarchiv : I. Gœthe als Bearbeiter von italienischen Operntexten, II. Circe, hrsg. von M. MORRIS, 2. Schauspielerbriefe. 23 Briefe Ifflands und zwar 21 an Gœthe und Kirms; je 1 an H. A. O. Reichard und G. Forster, 2 Briefe von Friederike Unzelmann-Bethmann an Gœthe, hrsg. von Ludwig GEIGER mit Anmerkungen. — II. Verschiedenes : Zu Gœthes Aufsatz, das altröm. Denkmal bei Igel (Knickenberg). — Abhandlungen : Ernest LICHTENBERGER, Faust devant l'humanité; R. M. MEYER, Gœthes italienische Dramen; Rud. LEHMANN, Gœthes Lyrik und die Gœthe-Philologie; MORRIS, Körperbewegung als Lebenssymbol in Goethes Jugendlyrik; NOACK, Aus Gœthes römischem Kreise, 1. wo Gœthe ein = und ausging; L. GEIGER, Müllner, Gœthe und Weimar; GOLTHER, Richard Wagner und Gœthe; PELTZER, C. H. Kniep. — Miscellen : Zu einer Fauststelle (Goldschmidt-Faber); Der Schauplatz der Klassischen Walpurgisnacht (M. Pospischil); Zu Gœthes Beschäftigung mit dem ital. Sonnett « chi non puo quel che vuol, quel che puo voglia « (Gräf); Gœthe und Persien (Krüger-Westend); Gœthes Quelle zu Hermann und Dorothea (Olbrich); Zu den Wanderjahren (Jahn); Zu Gœthes Billet an Karl August (Pick); Kompro-

mittiert (Alex. Meyer); Wann ist Christiane geboren (Birnbaum); Gœthe und Herders Kinder (Muthesius); Gœthe und J. Ch. Mellish (Ebstein); Die Heimat von Gœthes Schützling Peter in Baumgarten (Funck); Ein Besuch bei Gœthe und in Weimar 1805 (Reber : visite de G. Röckl); Gœthe und Georg Schmid (Muthesius); Ein Besuch bei Gœthe (Ebstein : visite de Th. Schwedes); Zu Gœthe und Frau von Staël (L. Geiger); Eine Gedenktafel für Gœthe (A. Köster); Zur Nachgesch. von Gœthes ital. Reise in der Gegenwart (L. Fränkel). — Nabhträge und Berichtigungen (L. Fränkel, Klarmann, Froitzheim, L. Geiger). — Chronik : Nekrologe, Herzfelder (L. Fränkel); Waetzoldt (R. Lehmann). — Biographie : 1. Schriften (Weimarer Gœthe-Ausgabe; Neue Ausgaben; Ungedrucktes; Einzelschriften; Uebersetzungen); 2. Bibliographisches; 3. Verschiedenes. — TOMBO, Englisch-amerikanische Bibliographie. — Register. — SUPHAN, Schiller und Gœthes Festvortrag gehalten in der 20. Generalversammlung der Gœthe-Gesellschaft zu Weimar am 17 juin 1905. — 20er Jahresbericht der Gœthe-Gesellschaft. — Mitglieder-Verzeichnis.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 41 Trente-neuvième année 14 octobre 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Recueil d'archéologie orientale, publié par M. Clermont-Ganneau, tome VII, livraisons 4-7. — Le Livre de la Création et de l'Histoire (Suite et fin). — Un édit du roi Agrippa II. — Inscription grecque et araméenne de Zindji-Dérè. — Fiches et Notules : L'inscription grecque de Hazem-el-ser. — Les composés en φιλο. — Zeus Naos et Zeus Bômos. — La Nativité et le bas-relief de Palmyre. — Une inscription néo-punique datée du proconsulat de L. Aelius Lamia (Planche I).

Athenaeum, n° 4065 : Page, History of Buckinghamshire. — Coryat's Crudities. — Wilkins, Roman Education ; Bagley. The Educative Process. — George Macdonald. — The Crabbe celebrations. — Knox and the Reformation. — S. G. Green (not. nécr.). — Notes on the churches of Blything Hundred, II. (Cox).

Deutsche Literaturzeitung, n° 38 : M. Herrmann, Ein feste Burg ist unser Gott. — Boekenoogen, De Nederlandsche Volksboeken. — Erman, Die ägyptische Religion. — Eger, Luthers Auslegung des Alten Testaments. — Simsa, Das Geheimnis der Person Jesu. — Georgy, Das Tragische als Gesetz des Weltorganismus. — Roure, Taine. — Fichte, Ueber die einzig mögliche Störung der akademischen Freiheit. Hgb. von A. Ruge. — Siecke, Indra's Drachenkampf (nach dem Rig-Veda). — Ossip-Lourié, La Psychologie des romanciers russes du xix^e siècle. — Apulei Platonici Madaurensis Apologia. Rec. Helm. — Barczat, De figurarum disciplina atque auctoribus. — Arnold, Geschichte der deutschen Polenlitteratur. I. — Werner, Hebbel. — Luick, Studien zur englischen Lautgeschichte. — M. Roustan, La Narration. — E. Meyer, Aegyptische Chronologie. — Callewaert, Les premiers chrétiens et l'accusation de lèse-majesté. — V. von Kraus, Deutsche Geschichte im Ausgange des Mittelalters (1433-1519). — Jegerlehner, Beiträge zur Verwaltungsgeschichte Kandias im 14. Jahrh. — R. von Delbrück, Lebenserinnerungen, 1817-1867. — Mucke, Das Problem der Völkerverwandtschaft. — John Grand-Carteret, La montagne à travers les âges. — Cuq, Les institutions juridiques des Romains.

— N° 39 : Codex Waldeccensis. Hgb. von V. Schultze. — Bethléem, Romans à lire et romans à proscrire. — Rahlfs, Studien zu den Königsbüchern. — Crohns, Zwei Förderer des Hexenwahns und ihre Ehrenrettung durch die ultramontane Wissenschaft. — Ed. König, Die moderne Religionsflucht und ihre häufigsten Anlässe. — E. Troeltsch, Das Historische in Kants Religionsphilosophie. — Külpe, Die Philosophie der Gegenwart in Deutschland. 3. Aufl. — Walter, Der Gebrauch der Fremdsprache bei der Lektüre in den Oberklassen. — Budde, Bildung und Fertigkeit. — Rausch, Geschichte der Pädagogik und des gelehrten Unterrichts. 2. Aufl. — Dutoit, Die duskaracarya des Bodhisattva. — Baldus, Der Koran, seine Entstehung, Abfassung und religionsgeschichtliche Bedeutung für den Islam. — Nägeli, Der Wortschatz des Apostels Paulus. — Nutting, Studies in the siclause. I. Concessive si-clauses in Plautus. II. Subjunctive protasis with indicative apodosis in Plautus. — Furtmüller, Die Theorie des Epos bei den Brüdern Schlegel, den Klassikern und Wilhelm von Humboldt. — Goethes Götz von Berlichingen Hgb. von A. Sauer. 3. Aufl. — Baumgartner, Geschichte der Weltliteratur. V : Die französische Literatur. — The Works of Ralph Waldo Emerson. Vol. V. — Kenner, Römische Funde in Wien. —

Dupreel, Histoire critique de Godefroid le Barbu, Duc de Lotharingie, Marquis de Toscane. — B. Monod, Le moine Guibert et son temps (1053-1124). — Preuss, Wilhelm III. von England und das Haus Wittelsbach im Zeitalter der spanischen Erbfolgefrage. I. — Wintterlin, Geschichte der Behördenorganisation in Württemberg. I. Bis zum Regierungsantritt König Wilhelms I. — Feilberg, Jul.

Finnisch-ugrische Forschungen, 1904, Band IV, Heft 2 : Karjaleinen, Castren's transcription des ostjak. — Krohn, Die fundorte der epischen Gesänge des Kalevala (mit einer Karte); Vaïnämoinens richterspruch und abschied. — Salminen, Die Bedeutung Europäus' in der gesch. der einsammlung finnischer volkspoesie. — Setälä, Urfi. *rn.* — Anzeiger, heft 1-3 : besprechungen : Levon, Die Worte zur blutstillung u. wider eisen; Karjalainen, Ostjak. der vokalismus der ersten silbe; Wichmann, Die tschuw. lehnwörter in den permischen sprachen; Szinnyei, Ungar. dialectlexicon; Szily, Wörterbuch der ungar. spracherneuerung. — Zur formulirung der regeln in den gramm. lehrbüchern : 1. Wiklund, pour la méthode; Gauthiot, Réponse à M. Wiklund; Setälä, Descriptive u. quasihist. formulierung der gramm. regeln. — Setalä, Karelisches alphabet u. Karelschrift aus dem 16 jahrh.; Zur lappischen bibliographie. — Kallas, Spricht man in Livland noch livisch? — Statist. angaben über die Finnen u. Lappen in Norwegen. — Smirnov, Ujfalvy, Matyas (not. nécr.).

TEXTES ARABES IMPRIMÉS A TUNIS

Ibn Abi Dinâr (Mohammed ibn Abou'l-Qâsimal-Ro'aini al-Qairawâni). *Kitab al mo'nis fi akhbâr Ifriqiyyah wa-Tounis.* Histoire et géographie de l'Afrique Septentrionale et de Tunis. *Tunis*, 1286 (1869), in-8, 304 pp., br.......... 10 fr.

Ibn Thafar. *Solwân al-motâ fi 'odwân al-atbâ.* Les consolations du prince. Recueil de préceptes de morale, etc. *Tunis*, 1279 (1862), in-8, 102 pp., br.. 5 fr.

Cet ouvrage a été traduit par Amari, sous le titre : *Conforti politici.*

Khair al-Din al-Tounsi. *Kitâb aqwam al-masâlik.* Description historique, politique et administrative des états de l'Europe et notions sur les diverses parties de la terre. *Tunis*, 1284 (1868), in-8, 12, 467, 50 pp., cart.................. 16 fr.

Khâlid al-Azhari. Commentaire sur l'Adjarroumiyyah. Gloses d'Abou'l-Nadjâ. *Tunis*, 1290, in-8, 184 pp., br.. 6 fr.

Mahmoud Qabâdou (Abou'l Thanâ). *Kharîdat iqd al-la'âli*... Poème à la louange du Prophète et de sa famille. *Tunis*, 1288 (1871), pet. in-4, 16 pp., br.. 1 50

Manâqib al-a'immah al-arba'ah. Panégyriques des quatre imâms orthodoxes, extraits du *Raud al-fâ'iq* d'Al-Harifichi et du Tabaqât al-Kobrâ d'Al Cha'râni. Tunis 1285 (1868), in-8, 48 pp., br 1 50

Mohammad ibn Abou'l-Qâsim ibn Mohammad... al Sidjilmasi. *Kitâb fath al-djalil al-Samad fi charh al-takmil wa'l-mo'tamad*, ou *Kitab al amaliyyât al-ammah.* Commentaire sur un traité de jurisprudence en vers du même auteur. *Tunis*, 1290 (1873), in-8, 2, 553 pp., br.................................. 10 fr.

Mousâ ibn Yousouf Abou Hamou ibn Zayyân al-'Abd al Wâdi. *Kitâb wâsitat al-Solouk fi siyâsat al-Molouk.* Conseils d'un roi à son fils sur l'art de gouverner. *Tunis*, 1279 (1862), in-8, 2-175 pp., br.......................... 7 50

Al-Zarkachi (Abou Abd Allâh Mohammad Ibn Ibrâhim al-Lou'lou'i). *Tarikh al daulatain al-mowahhidiyyah wa'l-hafsiyyah.* Histoire des dynasties des Almohades et des Beni-Hafs. *Tunis*, 1289 (1872), in-8, 155 pp., br......... 5 fr.

OUVRAGES DE MAÇOUDI

Moroudj al-dhahab wa-ma'âdin al-djauhar fi'l-ta'rikh. Les Prairies d'or. Histoire universelle, par le cheikh Al-Mas'oudi. *Boulaq*, 1283 (1867), 2 vol. pet. in-folio, 4, 340 et 4, 448 pp., cart.. 40 fr.

— Les prairies d'or de Maçoudi. Texte et traduction par C. Barbier de Meynard. *Paris*, 9 vol., in-8.. 67 50

— Le livre de l'avertissement et de la révision, par Maçoudi. Traduction par B. Carra de Vaux. *Paris*, in-8.. 7 50

OUVRAGES DE ZAMAKCHARÎ

Al Zamakchari (Djâr Allâh Abou'l-Qâsim Mahmoud ibn Omar). *Asâs al-balâghah.* Lexicographie arabe. *Le Caire*, 1299 (1882), 2 vol. pet. in-4, 337 et 370 pp., cart.. 15 fr.

— *Al-Kalim al-nawâbigh.* Anthologia sententiarum arabicarum, cum scholiis Zamachojarii edidit, vertit et illustravit H. A. Schultens. *Lugduni Batavorum*, 1772, pet. in-4, veau.. 5 fr.

— Samachschari's goldene Halsbaender, arabisch und deutsch von Joseph von Hammer. *Wien*, 1835, in-12, maroq. rouge, tr. dorées........................ 6 fr.

— Samachschari's goldene Halsbaender, uebersetzt, mit Noten, von G. Weil. *Stuttgart*, 1836, in-12, d. r.. 2 50

— Les pensées de Zamakschari. Texte arabe publié complet pour la première fois, avec une traduction et des notes, par Barbier de Meynard, de l'Institut. *Paris*, 1876, in-8.. 4 fr.

— Les colliers d'or. Allocutions morales de Zamakschari. Texte arabe, traduction et commentaire philologique, par Barbier de Meynard, de l'Institut. *Paris*, 1876, in-8.. 7 50

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 42 Trente-neuvième année. 21 octobre 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, n° 135, juillet : A. Thomas, Le nominatif pluriel asymétrique des subst. masc. en ancien provençal. — Omont, Notice sur des feuillets retrouvés du ms. 525 de Dijon. — Piaget, La belle dame sans merci et ses imitations (suite). — P. Meyer, Fragments de mss. français. — *Mélanges :* Derocquigny, Afr. Besuchier. — A. Thomas, élanguer, élangueur; fererotet; rancune; renformer, renformir. — *Comptes rendus :* Wahlund, Die altfr. Prosaübersetzung von Brandans Meerfahrt; Roy, Le Mystère de la Passion en France du xiv[e] au au xvi[e] siècle; John, Notes on Celtic studies; Ugo Levi, I monumenti del dialeto di Lido Mazor; J. Passy, L'origine des Ossalois.

Athenaeum, n° 4066 : Fitzgerald, The life of Dickens as revealed in his writings. — Hutchinson, From the Cape to the Zambesi. — Scudder, St. Catherine of Siena as seen in her letters; Capes, St. Catherine de Ricci, her life, her letters, her community. — Wood and Edmonds, The civil war in the United States. — Anthologies. — Egypt. books (Petrie, de Davies, Gardiner, Steindorff). — Overend (not. nécrol.). — A curious dance round a curious tree. (Forman). — Louis Austin. — Exhibition of egypt. antiquities at Liverpool.

Deutsche Literaturzeitung, n° 40 : Generalregister zum XI.-XX. Jahrgange des Zentralblattes für Bibliothekswesen (1894-1903). Bearb. von Haeberlin. — Pichler, Gesammelte Werke. Bd. I : Zu meiner Zeit. 2. Aufl. Mit einer biographischen Einleitung v. Prem. — Augustins Enchiridion. Hgb. von Scheel. — Hans, religiöse Fragen. — Des Adelard von Bath Traktat De eodem et diverso. Hgb. von Willner. — Perrin, The Evolution of Knowledge. — Pädagogische Lesestücke aus den wichtigsten Schriften der pädagogischen Klassiker hgb. von E. Sperber. 3 Heft : Von Pestalozzi bis zur Neuzeit. 2. Aufl. — Josef Müller, Dostojewski. — De Augusta, Gramatica araucana. — Kakridis, Barbara Plautina. — The Speeches of Isaeus. Ed. by Wyse. — Frankl, Der Jude in den deutschen Dichtungen des 15., 16, und 17. Jahrhunderts. — Auswahl aus den höfischen Epikern des deutschen Mittelalters. Für den Schulgebrauch hgb. von P. Hagen und Th. Lenschau. 2. Bdch. : Wolfram v. Eschenbach. Aufl., 2. Abdr. — Shearin, The expression of purpose in Old English prose. — Aphorismen aus Stendhal über Schönheit, Kunst und Kultur. Deutsch von Rüttenauer. 2. Bändchen. — Janke, Auf Alexanders des Grossen Pfaden. — Lécrivain, Études sur l' « Histoire Auguste ». — — Redlich, Rudolf von Habsburg. Das Deutsche Reich nach dem Untergange des alten Kaisertums. — Chronique de Jean le Bel. p. Viard et Déprez. T. I. — Bourne, Spain in America 1450-1580. — A. Fournier, Napoleon 2. Napoleons Kampf um die Weltherrschaft. 2. Aufl. — Amerika. Seine Bedeutung für die Weltwirtschaft und seine wirtschaftlichen Beziehungen zu Deutschland, insbesondere zu Hamburg. Hgb. von E. von Halle. — M. Kenzie, From Tokyo to Tiflis. — Zwiedineck-Südenhorst, Arbeiterschutz und Arbeiterversicherung. — Hardegg, Arbeitnehmer unn Arbeitgeberverbände. — Krauss, Der Kampf gegen die Verbrechensursachen.

Literarisches Zentralblatt, n° 40 : Zapletel, Das Buch Kohelet. — Rittelmeyer, Tolstois religiöse Botschaft. — Höffding, Moderne Philosophen. — Roth, Gesch. des byz. Reichs, Sammlung Göschen. — Chadwick, Studies on Anglo-Saxon Institutions. — Falckenheiner, Personen = und Ortsregister zu der Matrikel u. den Annalen

der Univ. Marburg 1527-1652. — Handschriftproben des 16 Jahrh. p. FICKER u. WINCKELMANN. — RUPPIN, Die Juden der Gegenwart. — KRIEGER, Topogr. Wörterbuch des Grossherz. Baden. — SETHE, Hierogl. Urk. der griech. röm. Zeit, I. — Un texte arab. malgache du 16e s. p. FERRAND. — J. CARTIER, Gerard de Nerval. — STÖCKEL, Altdeutsches Lesebuch. — SCHLAUCH, Sachsen im Sprichwort. — MILANI, Monum. scelti del Museo archeol. di Firenze, I. — SZÖLLÖSI, Das öff. Unterrichtswesen Ungarns in der Gegenwart, I. Volksschulwesen.

TEXTES ARABES IMPRIMÉS A TUNIS

Ibn Abi Dinâr (Mohammed ibn Abou'l-Qâsimal-Ro'aini al-Qairawâni). *Kitab al mo'nis fi akhbâr Ifriqiyyah wa-Tounis.* Histoire et géographie de l'Afrique Septentrionale et de Tunis. *Tunis*, 1286 (1869), in-8, 304 pp., br......... 10 fr.

Ibn Thafar. *Solwân al-motâ fi 'odwân al-atbâ.* Les consolations du prince. Recueil de préceptes de morale, etc. *Tunis*, 1279 (1862), in-8, 102 pp., br.. 5 fr.
Cet ouvrage a été traduit par Amari, sous le titre : *Conforti politici.*

Khair al-Din al-Tounsi. *Kitâb aqwam al-masâlik.* Description historique, politique et administrative des états de l'Europe et notions sur les diverses parties de la terre. *Tunis*, 1284 (1868), in-8, 12, 467, 50 pp., cart................. 16 fr.

Khâlid al-Azhari. Commentaire sur l'Adjarroumiyyah. Gloses d'Abou'l-Nadjâ. *Tunis*, 1290, in-8, 184 pp., br.................................... 6 fr.

Mahmoud Qabâdou (Abou'l Thanâ). *Kharidat iqd al-la'âli...* Poème à la louange du Prophète et de sa famille. *Tunis*, 1288 (1871), pet. in-4, 16 pp., br.. 1 50

Manâqib al-a'immah al-arba'ah. Panégyriques des quatre imâms orthodoxes, extraits du *Raud al-fâ'iq* d'Al-Harifichi et du Tabaqât al-Kobrâ d'Al Cha'râni. Tunis 1285 (1868), in-8, 48 pp., br 1 50

Mohammad ibn Abou'l-Qâsim ibn Mohammad... al Sidjilmasi. *Kitâb fath al-djalil al-Samad fi charh al-takmil wa'l-mo'tamad*, ou *Kitâb al amaliyyât al-âmmah.* Commentaire sur un traité de jurisprudence en vers du même auteur. *Tunis*, 1290 (1873), in-8, 2, 553 pp., br.................................. 10 fr.

Mousâ ibn Yousouf Abou Hamou ibn Zayyân al-'Abd al Wâdi. *Kitâb wâsitat al-Solouk fi siyâsat al-Molouk.* Conseils d'un roi à son fils sur l'art de gouverner. *Tunis*, 1279 (1862), in-8, 2-175 pp., br.......................... 7 50

Al-Zarkachi (Abou Abd Allâh Mohammad Ibn Ibrâhim al-Lou'lou'î). *Tarikh al daulatain al-mowahhidiyyah wa'l-hafsiyyah.* Histoire des dynasties des Almohades et des Beni-Hafs. *Tunis*, 1289 (1872), in-8, 155 pp., br......... 5 fr.

OUVRAGES DE MAÇOUDI

Moroudj al-dhahab wa-ma'âdin al-djauhar fi'l-ta'rikh. Les Prairies d'or. Histoire universelle, par le cheikh Al-Mas'oudi. *Boulaq*, 1283 (1867), 2 vol. pet. in-folio, 4, 340 et 4, 448 pp., cart.. 40 fr.

— Les prairies d'or de Maçoudi. Texte et traduction par C. Barbier de Meynard. *Paris*, 9 vol., in-8.. 67 50

— Le livre de l'avertissement et de la révision, par Maçoudi. Traduction par B. Carra de Vaux. *Paris*, in-8.. 7 50

OUVRAGES DE ZAMAKCHARÎ

Al Zamakchari (Djâr Allâh Abou'l-Qâsim Mahmoud ibn Omar). *Asâs al-balâghah.* Lexicographie arabe. *Le Caire*, 1299 (1882), 2 vol. pet. in-4, 337 et 370 pp., cart... 15 fr.

— *Al-Kalim al-nawâbigh.* Anthologia sententiarum arabicarum, cum scholiis Zamachojarii edidit, vertit et illustravit H. A. Schultens. *Lugduni Batavorum*, 1772, pet. in-4, veau.. 5 fr.

— Samachschari's goldene Halsbaender, arabisch und deutsch von Joseph von Hammer. *Wien*, 1835, in-12, maroq. rouge, tr. dorées....................... 6 fr.

— Samachschari's goldene Halsbaender, uebersetzt, mit Noten, von G. Weil. *Stuttgart*, 1836, in-12, d. r.. 2 50

— Les pensées de Zamakschari. Texte arabe publié complet pour la première fois, avec une traduction et des notes, par Barbier de Meynard, de l'Institut. *Paris*, 1876, in-8... 4 fr.

— Les colliers d'or. Allocutions morales de Zamakschari. Texte arabe, traduction et commentaire philologique, par Barbier de Meynard, de l'Institut. *Paris*, 1876, in-8... 7 50

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 43 Trente-neuvième année 28 octobre 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Athenaeum, n° 4067 : Spanish Literature (Altamira). — HARNACK, The expansion of christianity in the first three centuries. — SHELDON and WHITE, Concordanza delle opere italiane in prose e del Canzionere di Dante. — WATSON, Place-names of Ross and Cromarty. — The death of Edward the Elder. — SOLLAS, The age of the earth. – WALTERS, History of ancient pottery.

Literarisches Zentralblatt, n° 41 : PREUSCHEN, Zwei gnostische Hymnen. — KIRN, Grundriss der evang. Dogmatik. — DERISCHSWEILER, Gesch. Lothringens. Sammlung Göschen. — L. KELLER, Die Tempelherrn und die Freimaurer. — FAHLBECK, La constitution suédoise et le parlementarisme moderne. — FISCHER, Napoleon. — HELFERT, Aufs. und Erinn. aus jungen Jahren. — Das Königreich Württemberg. — FREY, Aus den Bergen des Sernftales. — A selection from the Prolegomena of Ibn Khaldun, p. MACDONALD. — Grani Liciniani op. p. FLEMISCH. — BONNARD et SALMON, Gramm. sommaire de l'ancien français. — Hrolf Kraki, p. P. HERRMANN. — REYNAUD, Lenau. — PRADELS, Geibel u. die franz. Lyrik. — KROLL, Die Altertumswiss. im letzten Vierteljahrtundert. — STAIS, Les fouilles d'Antikythera (en grec). — KASSNER, Die Moral der Musik. — BODE, Ueber den Luxus.

TEXTES ARABES IMPRIMÉS A TUNIS

Ibn Abi Dinâr (Mohammed ibn Abou'l-Qâsimal-Ro'aini al-Qairawânî). *Kitab al mo'nis fi akhbâr Ifriqiyyah wa-Tounis.* Histoire et géographie de l'Afrique Septentrionale et de Tunis. *Tunis*, 1286 (1869), in-8, 304 pp., br......... 10 fr.

Ibn Thafar. *Solwân al-motâ fi 'odwân al-atbâ.* Les consolations du prince. Recueil de préceptes de morale, etc. *Tunis*, 1279 (1862), in-8, 102 pp., br.. 5 fr.

Cet ouvrage a été traduit par Amari, sous le titre : *Conforti politici.*

Khair al-Din al-Tounsi. *Kitâb aqwam al-masâlik.* Description historique, politique et administrative des états de l'Europe et notions sur les diverses parties de la terre. *Tunis*, 1284 (1868), in-8, 12, 467, 50 pp., cart.................. 16 fr.

Khâlid al-Azhari. Commentaire sur l'Adjarroumiyyah. Gloses d'Abou'l-Nadjâ. *Tunis*, 1290, in-8, 184 pp., br.. 6 fr.

Mahmoud Qabâdou (Abou'l Thanâ). *Kharidat iqd al-la'âli...* Poème à la louange du Prophète et de sa famille. *Tunis*, 1288 (1871), pet. in-4, 16 pp., br.. 1 50

Manâqib al-a'immah al-arba'ah. Panégyriques des quatre imâms orthodoxes, extraits du *Raud al-fâ'iq* d'Al-Harifichi et du Tabaqât al-Kobrâ d'Al Cha'râni. Tunis 1285 (1868), in-8, 48 pp., br 1 50

Mohammad ibn Abou'l-Qâsim ibn Mohammad... al Sidjilmasi. *Kitâb fath al-djalil al-Samad fi charh al-takmil wa'l-mo'tamad*, ou *Kitâb al amaliyyât al-âmmah.* Commentaire sur un traité de jurisprudence en vers du même auteur. *Tunis*, 1290 (1873), in-8, 2, 553 pp., br.. 10 fr.

Mousâ ibn Yousouf Abou Hamou ibn Zayyân al-'Abd al Wâdi. *Kitâb wâsitat al-Solouk fi siyâsat al-Molouk.* Conseils d'un roi à son fils sur l'art de gouverner. *Tunis*, 1279 (1862), in-8, 2-175 pp., br.......................... 7 50

Al-Zarkachi (Abou Abd Allâh Mohammad Ibn Ibrâhim al-Lou'lou'î). *Tarikh al daulatain al-mowahhidiyyah wa'l-hafsiyyah.* Histoire des dynasties des Almohades et des Beni-Hafs. *Tunis*, 1289 (1872), in-8, 155 pp., br......... 5 fr.

OUVRAGES DE MAÇOUDI

Moroudj al-dhahab wa-ma'âdin al-djauhar fi'l-ta'rikh. Les Prairies d'or. Histoire universelle, par le cheikh Al-Mas'oudi. *Boulaq*, 1283 (1867), 2 vol. pet. in-folio, 4, 340 et 4, 448 pp., cart.. 40 fr.

— Les prairies d'or de Maçoudi. Texte et traduction par C. Barbier de Meynard. *Paris*, 9 vol., in-8.. 67 50

— Le livre de l'avertissement et de la révision, par Maçoudi. Traduction par B. Carra de Vaux. *Paris*, in-8.. 7 50

OUVRAGES DE ZAMAKCHARÎ

Al Zamakchari (Djâr Allâh Abou'l-Qâsim Mahmoud ibn Omar). *Asâs al-balâghah.* Lexicographie arabe. *Le Caire*, 1299 (1882), 2 vol. pet. in-4, 337 et 370 pp., cart.. 15 fr.

— *Al-Kalim al-nawâbigh.* Anthologia sententiarum arabicarum, cum scholiis Zamachojarii edidit, vertit et illustravit H. A. Schultens. *Lugduni Batavorum*, 1772, pet. in-4, veau.. 5 fr.

— Samachschari's goldene Halsbaender, arabisch und deutsch von Joseph von Hammer. *Wien*, 1835, in-12, maroq. rouge, tr. dorées.................... 6 fr.

— Samachschari's goldene Halsbaender, uebersetzt, mit Noten, von G. Weil. *Stuttgart*, 1836, in-12, d. r.. 2 50

— Les pensées de Zamakschari. Texte arabe publié complet pour la première fois, avec une traduction et des notes, par Barbier de Meynard, de l'Institut. *Paris*, 1876, in-8.. 4 fr.

— Les colliers d'or. Allocutions morales de Zamakschari. Texte arabe, traduction et commentaire philologique, par Barbier de Meynard, de l'Institut. *Paris*, 1876, in-8.. 7 50

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 44 Trente-neuvième année. 4 novembre 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 80, avril-juin : M. Clerc, La prise de Phocée par les Perses et ses conséquences. — Th. Reinach, Villes méconnues, Aranda. — H. de la Ville de Mirmont, Théophane de Mitylène. — P. Tannery, Notes sur trois manuscrits grecs de Turin. — A. d'Alès, Un fragment pseudo-clémentin. — E. Renauld, Notes et observations critiques sur la chronologie de Psellos. — H. Pernot, La dissimilation du Σ intervocalique dans les dialectes néo-grecs. — J. Nicole. A propos d'une récente supercherie littéraire. — *Chronique*. — *Bibliographie*.

La correspondance historique et archéologique, nos 140-141, août-septembre: E. Welvert, La querelle du prince Napoléon et du comte d'Haussonville. — Lucien Gillet, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, se rapportant à l'Histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers Salons depuis l'année 1673 jusqu'à nos jours. (Dressée d'après les Livrets officiels.) (*suite*). — *Chronique*. — Memento bibliographique. — *Périodiques*.

Revue musicale, n° 15 : J.-C. : Aux musiciens. — Le théâtre populaire et M. Bernheim. — Publications nouvelles, notre Supplément musical. — De quelques défauts de la virtuosité. — Concours du Conservatoire. — Cours du Collège de France : La Musique et la Magie. — Quelques lettres inédites d'E. Chabrier, de Listz et de Lalo. — Actes officiels et informations. — Recettes officielles des théâtres lyriques. — Esquisse pour piano par Bourgault-Ducoudray.

— Nos 16-17 : Le prix Osiris : J.-C., Le Salon en musique. — G. Beaucaire, Le Farandole provençale. — A. Le Braz, La Chanson bretonne. — R. Rolland. La Musique en Italie. — H. Quittard, L'air à voix seule, ses origines. — Publications nouvelles. — Notre concours. — Actes officiels et informations. — Farandole pour piano, par Anglebel. — Courante pour le luth, par Mézangeau (xviie s.), transcrite par H. Quittard.

— N° 18 : J. Combarieu, Cours du Collège de France, XIIe leçon, La Musique et la Magie. — Nos lauréats : Loth, Polak, Mélodies orientales harmonisées. — Schneider et Mareschal, Schumann. — Publications nouvelles. — Nietzsche, Actes officiels et informations. — Les Vacances, chœur à voix mixtes, par G. Loth.

— N° 19 Casimir Blanc, La musique au Maroc. — Enion, Les instruments de musique au Guatémala. — Abbé Trille, La *Marimba* et l'*Anzang*. — Collangette, Note sur la musique orientale. — J.-C., Un recueil de danses françaises de la Renaissance (1583). — J. Combarieu, Cours du Collège de France, XIIe leçon, La Musique et la magie. — Brenet, La science musicale allemande, Robert Eitner et son Dictionnaire des musiciens, Etude critique. — Quittard, L'air à voix seule; ses origines (*suite*). — Publications nouvelles : Th. Dureau, Ad. Aderer, A. Tobler, P. Rougnon, Kastalky. — Recettes officielles des théâtres lyriques. — Airs populaires serbes et arméniens. — Choral allemand.

Athenaeum, n° 4068 : Lord Edmond Fitzmaurice, The life of Lord Granville. — Cirot, Mariana historien. — Letters of Count Paul Hatzfeldt to his wife, 1870-1871, p. Bashford. — Russian literature. — Queen Mab and the daemon of the world. (Forman).

Deutsche Literaturzeitung, n° 41 : Year-book of the Bibliographical Society of Chicago 1900-1901. — Josephson, Bibliographies of bibliographies. — De Morgan, On the difficulty of correct description

of books. — SLATER, How to collect books. — ECKE, Die theologische Schule Albrecht Ritschls und die evangelische Kirche der Gegenwart. II. Die evangelischen Landeskirchen Deutschlands im neunzehnten Jahrhundert. Blicke in ihr inneres Leben. — MORSCH, Das höhere Lehramt in Deutschland und Osterreich. — Texte zur arabischen Lexikographie. Hgb. von Haffner. — PELLEGRINI, Il libro della respirazione. — MEISTER, Der syntaktische Gebrauch des Genitivs in den kretischen Dialektinschriften. — OTTO, Iuno. — SCHWARZLOSE, Die geistlichen Schauspiele der Vergangenheit. — H. LICHTENBERGER, Henri Heine penseur. — The Works of Thomas Kyd, ed. by Boas. — DALRYMPLE, Kiplings Prosa. — Vasile Alexandris Pastelle. Aus dem Rumänischen von K. Richter. — Papyrus grecs et démotiques recueillis en Egypte et publiés par Th. Reinach avec le concours de Spiegelberg et S. de Ricci. — W. CHRIST, Griechische Nachrichten über Italien. — SCHEFFER-BOICHORST, Gesammelte Schriften. I. Kirchengeschichtliche Forschungen. II. Ausgewählte Aufsätze und Besprechungen. — DELBRÜCK, Erinnerungen, Aufsätze und Reden. 3. Aufl. — BORKOWSKI, Erzieher und Erziehung König Friedrich Wilhelms I. — STEINMETZ, Ein Vorstoss in die nordalbanischen Alpen. — MACHACEK, Der Schweizer Jura. — GLASER, Die franziskanische Bewegung. — SCHÜCKING, Die preussische Verfassungsurkunde. — LAMPAKIS, Mémoire sur les antiquités chrétiennes de la Grèce.

Literarisches Zentralblatt, n° 42 : Livres sur Semler. — GŒDECKEMEYER, Gesch. des griech. Skepticismus. — DIEHL, Etudes byzantines ; PERNICE, Eraclio. — VIGNAUD, Chr. Colomb avant ses découvertes. — Urk. der Univ. Frankfurt a. O., V, p. BOSSBERG. — JENTSCH, Adam Smith. — HORN, Akadem. Freiheit. — KRAHMER. Das transkasp. Gebiet. — YAHUDA, Proleg. zu einer erstm. Ausg. des Bahja. — Libanii op. p. FOERSTER, III. — M. PSICHARI, Index raisonné de la myth. d'Horace. — GRAMMONT, Le vers français. — Briefe von R. T. Browning u. El. B. Barrett, trad. GREVE. — HIRZEL, Wielands Bezieh. zu den deutschen Romantikern. — MAUCH, Schiller-Anekdoten. — OTTO, Priester u. Tempel im hellenist. Aegypten.

Museum, XIII, n° 1, oct. 1905 : Herondae Mimiambi, quartum ed. CRUSIUS (Van Leeuwen). — Polybii Historiae. ed. BÜTTNER-WOBST (I. M. J. Valeton). — NAGELI, Der Wortschatz des Apostels Paulus (Hesseling). — Alciphronis rhetoris epistularum libri IV, ed, Schepers (Van Leeuwen). — THUMB, Handbuch des Sanskrit, I (Speyer). — Jayadeva, Gita-Govinda. trad. par COURTELLIER (Speyer). — HEHN, Sünde und Erlösung nach biblischer und babylonischer Anschauung (Eerdmans). — BROCKELMANN, Syrische Grammatik, 2e Aufl. (Eerdmans). — ONIONS, An Advanced English Syntax (Van der Gaaf). — MENGER, The Anglo-norman Dialect (Salverda de Grave). — CLAUSSEN, Die griechischen Wörter im Französischen, I (Sneijders de Vogel). — ASBOTH, Kurze russische Grammatik, 3e Aufl. (Van Wijk). — MÜLLER, Urgeschichte Europas (Uhlenbeck). — Gedenkstukken der algem. gesch. van Nederland van 1795 tot 1840, uitg. door COLENBRANDER, I (Brugmans). — DIECKMANN, Die lothringischen Ahnen Gottfrieds von Bouillon (Blöte). — TCHERNOFF, Associations... secrètes sous la deuxième République (de Beaufort). — Thomae'a Kempis Opera, ed. POHL, VI (Van Slee). — Kant's gesammelte Schriften, 1e Abt., Bd. I-IV (Groenewegen). — Van der VALK, Oefeningen voor de Syntaxis... in de Latijnsche taal, I (Van Eck). — TACK, Nederlandsche Leesstukken, II (Kluyver). — Van DUYL, Grammaire française (Bourquin).

Le Puy, Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 45 Trente-neuvième année 11 novembre 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est et du Nord, n° 4 : Souvenirs du baron Sers, préfet de la Moselle, 1830-1838. — Raoul Blanchard, La date de l'invasion marine dans la plaine maritime de Flandre à l'époque historique. — Le Gentil, La Flandre jugée par un Castillan. — Lennel, Le siège de Calais par les Espagnols (1596). — *Comptes rendus :* Naue, Die Denkmäler der vorrömischen Metallzeit im Elsass; Buhl, Ein alem. fränk. Reihengräberfeld in Colmar; Lesort, Les chartes du Clermontois conservées au Musée Condé; Boyé, La milice en Lorraine au xviii^e siècle; Marin, Mgr Hacquard; Kurth, Notker de Liège et la civilisation au x^e siècle.

Athenaeum, n° 4069 : Fighting instructions, p. Corbett (1530-1816); Newbolt, The year of Trafalgar. — Keats, poems, p. Selincourt. — Wertheimer, The Duke of Reichstadt. — Early Scottish charters, p. Laurie. — Rock, The Church of our fathers — Nelsons's tactical studies. — Nelsons's official mss. — Rooses, Rubens, trad. Child. — Irving.

Deutsche Literaturzeitung, Hirsch, Bibliographie der deutschen Regiments-und Bataillons-Geschichten. — Mumm, Die Polemik des Martin Chemnitz gegen das Konzil von Trient. I. — Wünsche, Die Schönheit der Bibel. I. — Vorländer, Geschichte der Philosophie I. Altertum und Mittelalter. II. Neuzeit. — Romundt, Kants philosophische Religionslehre. — Walter, Herders typus lectionum. — Vossler, Sprache als Schöpfung und Entwicklung. — Glossaire hébreu-français du xiii^e siècle, p. Lambert et Brandin. — Canti porpolari greci. Trad. da Tommaseo. — Sternkopf, Gedankengang und Gliederung der Divinatio in Q. Caecilium — Eichler, Das Nachleben des Hans Sachs vom XVI. bis ins XIX. Jahrhundert. — Kuhns, Studies in Pennsylvania German Family Names. — Langer, Zur Sprache des Abingdon Chartulars. — Froude, Oceana, hgb. von Köcher. — A. Collignon, Pétrone en France. — Schlachter, Neufranzösisches. — Krüger, Die Limesanlagen im nördlichen England. — Wolfschläger, Erzbischof Adolf I. von Köln. — Urkundenbuch der Stadt Heilbronn. I. p. Knupfer. — Holleben, Geschichte des Frühjahrsfeldzuges 1813 und seine Vorgeschichte. I. — O. Weber, 1848. — Strauss, Auf dunklem Pfad. — Spanier, Hans Thoma und seine Kunst für das Volk.

Literarisches Zentralblatt, n° 43 : Koheleth, trad. Haupt. — Stephan, Herder in Bückeburg. — Awetaranian, Gesch. eines Muhammedaners, der Christ wurde. — Eine alexandr. Weltchronik, p. Bauer u. Strzygowski. — Eisler, Allgem. Kulturgesch.; Deutsche Kulturgesch. — Mon. Germ. Concilia II, 1, p. Werminghoff. — Kurze, Deutsche Gesch. 1500-1648, coll. Göschen. — Bolz, Erinn. der Prinz. Wilhelmine von Oranien 1751-1767. — Blum, Volkstümliche Geschichtl. Vorträge. — Schantz, Marokko. — Horovitz, Spuren griech. Mimen im Orient. — Rec. des inscr. jurid. grecques, p. Dareste, Haussoullier, Th. Reinach, 11, 2 et 3. — Zielinski, Das Clausalgesetz in Ciceros Reden. — Giraud, Chateaubriand. — Borgese, Storia della critica romantica in Italia. — Kircheisen, Gesch. des liter. Porträts in Deutschland, I. — Krüger-Westend, Gœthe und seine Eltern. — Laura Frost, Johanna Schopenhauer.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 46 Trente-neuvième année. 18 novembre 1905.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue musicale, n° 20 : G. Loth, notes biographiques. — Philidor et l'ouverture de Tom Jones (1764). — Lettres inédites d'E. Chabrier et Léo Delibes. — Note sur le piano portatif des nègres du pays Fang. — Karl Haupt et Karl Engel, le Chasseur sauvage (à propos de la reprise du Freischütz). — Jules Combarieu, Cours du Collège de France, La musique et la magie (suite). — J. Dador, chef de musique au 125e d'infanterie : la théorie musicale et les harmoniques. — Henri Quittard, L'air de Cour et Pierre Guesdron (xviie siècle). — Ch. Lalo, professeur agrégé de l'Université : Contre la musique. — Publications nouvelles. — Louis Lambert, Chants populaires du Languedoc. — Concerts Colonne et Chevillard. — Ouverture de Tom Jones, réduite pour piano, par M. Testard.

Athenaeum, n° 4070 : Mrs. Maccunn, Mary Stuart. — Hunt, The political history of England, X. 1760-1801. — A new English dictionary, Mandragora-Matter. — Lucas, A wanderer in Holland. — Bishop Wilberforce. — Letters to Ivy from the first Earl of Dudley. — Emma Hamilton.— Poems wrongly attributed to Chaucer (Skeat). A suburban romance. — The death of Edward the Elder.— Capt. Robert F. Scott, The voyage of the Discovery.

Deutsche Literaturzeitung, n° 43 : Mélanges Paul Fredericq. Hommage de la Société pour le progrès des Etudes philologiques et historiques. — Heinzelmann, Deutsche-christliche Weltanschauung. — Hölscher, Kanonisch und Apokryph. 1, 2, 3. Hus Opera Omnia. T. I, Expositio decalogi, De Corpore Christi, De Sanguine Christi. Hgb. von Flajshans. T. II, fasc. I, Super IV. Sententiarum I. II. Hgb. von Flajshans und Kominkova. — Freud, Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten. — Dessoir und Menzer, Philosophisches Lesebuch. 2 Aufl. — Statistisches Jahrbuch der höheren Schulen und heilpädagogischen Anstalten Deutschlands, Luxemburgs und der Schweiz. XXVI, 1. — Steinschneider, Die Geschichtsliteratur der Juden in Druckwerken und Handschriften. I Bibliographie der hebräischen Schriften. — Foucart, Les grands mystères d'Éleusis ; le culte de Dionysos en Attique. — Der illustrierte lateinische Aesop in der Handschrift des Ademar. Phototyp. Reproduktion mit Einleitung und Beschreibung von Thiele. — P. Landau, Karl von Holteis Romane. — Goethes Iphigenie auf Tauris. Ed. Winkler. — Barnes, The Devil's Charter. Edited from the Quarto of 1607 by Mac Kerrow. — The Poems of Tennyson. Early Poems ed. Waugh. — Panzini, Dizionario moderno. — Stähelin, Der Antisemitismus des Altertums in seiner Entstehung und Entwicklung. — Nietzold, Die Überlieferung der Diadochengeschichte bis zur Schlacht von Ipsos. — Frey, Beiträge zur Verfassungsgeschichte der Stadt Schneeberg. — Biographische Essays von Heinrich von Treitschke und Erich Marcks. — Bonzon, Les clubs de femmes sous la Révolution. — Die Beteiligung Deutschlands an der internationalen Meeresforschung. I. u. II. Jahresbericht erstattet von Herwig. — Novicow, La justice et l'expansion de la vie. — Borough customs ed. by M. Bateson. Vol. I. — Kilian, Dramaturgische Blätter.

Literarisches Zentralblatt, n° 44 : Weiss, Der Jacobusbrief. — Friedenberg, Die ersten Jesuiten in Deutschland. — Heil, Polit. Bezieh. zwischen Otto dem Grossen u. Ludwig IV von Frankreich. — Wehrmann, Gesch. von Pommern, I. — Kortzfleisch, Türkheim. — Peters, Die deutsche Reederei. — Jansen, Grossherzog Carl Alexander von Sachsen u. Fanny Lewald-Stahr. — Wessely, Fajjûm. —

Meerwaldt, Bataksche tael. — Alciphron, p. Schepers. — W. Meyer, Ges. Abh. zur mittellat. Rhytmik, I-II. — Pidal, La legenda del Abad Don Juan de Montemayor. — Breymann, Die Calderon-Literatur. — Merchant of Venice, p. Proescholdt. — Legrand, Münchner Bühne u. Lit. im XVIII Jahrh. — Cherub. Wandersmann, p. Bölsche. — Ludwig, Das Urteil über Schiller im XIX Jahrh. — Howe, Fasti sacerdotum. — Schmid, Kunstgesch. des XIX Jahrh., I. — Schaefer, Die aegypt. Prunkgefässe. — Collignon et Couve, Catal. des vases peints du Musée d'Athènes. — Briefe von H. u. Gisela Grimm an die Schwestern Ringseis, p. B. Ringseis.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 4 : M. Grabman, Studien über Ulrich von Strassburg. — E. Dorsch, Die Wahrheit der biblischen Geschichte in den Anschauungen der alten chr. Kirche. — Zumbiehl, Die Sprache des Buches Daniel. — *Rezensionen.* — *Analekten.* — *Generalregister* zu den Jaren 1901-1905. — *Literarischer Anzeiger.*

LE PUY-EN-VELAY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

N° 47 Trente-neuvième année. 25 novembre 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, novembre-décembre 1905 : Louis Batiffol, Marie de Médicis. — E. Driault, Napoléon Ier et l'Italie, 3e partie : Napoléon, roi d'Italie; suite et fin. — Paul Sabatier, D'une bulle apocryphe de Clément IV déclarée authentique par la curie sous le pontificat de Benoît XIII, et d'une bulle authentique d'Innocent IV retrouvée à Assise, avec un fac similé. — Eug. Welvert. Les Révolutionnaires après la Révolution : Carnot. — *Bulletin historique :* France. Le monument du roi Jean de Bohême, par G. Monod, de l'Institut. — Histoire contemporaine, par André Lichtenberger et G. Monod. — Suisse. Travaux relatifs aux sources de l'histoire du moyen âge (1884-1905), par Victor van Berchem ; 1er article. — Correspondance. Sens primitif et étymologie du mot « Religion ». Comptes rendus critiques (livres de M. René Dussaud; Fritz Kiener; V. Friese et Liesegang; Gino Arias; Green (sur Chatham); Ch. Schmidt (sur Berg); Demelitzsch; Aug. Fournier (Congrès de Chatillon); Bryce (Contemporary biography).

Modern Language Review, a quarterly journal devoted to the study of mediaeval and modern literature and philology, edited by John G. Robertson; advisory board : Bradley, Brandlin, Braunholtz, Breul, Dowden, Fiedler, Fitzmaurice-Kelly, Greg, Herford, Ker, Kuno Meyer, Morfill, Napier, Priebsch, Skeat, Toynbee. N° 1 : G. G. Smith, Some notes on the comparative study of literature. — Toynbee, English translations of Dante in the XVIII century. — Bradley, Notes on passages in Shelley. — Greg, The authorship of the songs in Lily's plays. — G. C. Moore Smith, Shakspeariana. — Crosland, A German version of the Thief-Legend. — Reviews : Breymann, Calderon-Studien (Fitzmaurice-Kelly); Deutsche Texte des Mittelalters, I and IV (Priebsch); Perrett, The story of King Lear from Geoffrey of Monmouth to Shakspeare (Moorman); Mead, The Squyr of Lowe Degre (Sidgwick); E. Moore, Tutte le opere di Dante Alighieri (Ragg). — Minor notices : Spingarn, La critica letteraria nel rinascimento; Gaehde, Garrick als Shakspeare-Darsteller; Le Breton, Balzac, l'homme et l'œuvre; Betz, La littérature comparée. — New publications. (La nouvelle revue paraît quatre fois par an, en octobre, janvier, avril et juillet; prix : 8 shillings; adresser les communications concernant la rédaction de la revue à M. J. G. Robertson, 5, Lyon Road, Harrow, et les souscriptions à M. Clay. Cambridge University Press Warehouse, Fetter Lane, London, E. C.)

Athenaeum, n° 4071 : Parker, China and religion. — Auction prices of books, p. L. S. Livingston, III ; Book-prices current. — Poetical works of Robert Bridges, VI. — The war in the Far East, by the military correspondent of the Times. — Mr Craik. — Poems wrongly attributed to Chaucer. — The death of Edward the Elder. — Late Celtic.

Deutsche Literaturzeitung, n° 44 : Festgabe zum Bonifatius-Jubiläum 1905. I. Richter, Beiträge zur Geschichte der Grabeskirche des hl. Bonifatius in Fulda. II. Scherer, Die Codices Bonifatiani in der Landesbibliothek zu Fulda. — Katalog der Gœthe-Sammlung des Frhrn. Woldemar v. Biedermann. — Knopf, Das nachapostolische Zeitalter. — Steude, Praktische Apologetik. I. Die Unsterblichkeitsbeweise. — Bonaccorsi, Questioni bibliche. — Manoloff, Willensunfreiheit und Erziehungsmöglichkeit (Spinoza, Leibniz,

Schopenhauer). — Vœgele, Das Tragische in der Welt und Kunst und der Pessimismus. — E. Zeller, Erziehungsfehler. — Betz, La littérature comparée 2e édition p. Baldensperger. — Grünert, Arabische Lesestücke. 2. Arabische Prosa. Text und Glossar. — Demosthenis Orationes instr. Butcher. I. — Apulei Psyche et Cupido rec. Jahn. 4, éd. cur. Michaelis. — Legband, Münchener Bühne und Literatur im 18. Jahrh. — Mosapp, Charlotte von Schiller. 3. Aufl. — Breymann, Calderon-Studien. I. Die Calderon-Literatur. — Snell, Handbook of English Literature. The Age of Transition. — Glagau, Die moderne Selbstbiographie als historische Quelle. — Hall, Nitokris-Rhodopis. — Berg, Beiträge zur Geschichte des Markgrafen Johann von Cüstrin. — Bitterauf, Geschichte des Rheinbundes. I. Die Gründung des Rheinbundes und der Untergang des alten Reiches. — Woynar, Lehrbuch der Geschichte des Mittelalters. — Uhle, Pachacamac. — Volkskundliche Zeitschriftenschau für 1903 hgb. von A. Strack. — Lütgenau, Darwin und der Staat. — Bollmann, Bremisches Staats-und Verwaltungsrecht. — Schmerber, Die Schlange des Paradieses.

Literarisches Zentralblatt, n° 45 : Espenberger, Die Elemente der Erbsünde nach Augustin und der Frühscolastik; Weigl, Die Heilslehre des Cyrill von Alexandrien. — Feret, La faculté de théologie de Paris, III, 17e s. — Altenburg, Die Methode der Hypothesis bei Platon, Aristoteles and Proclus. — Blok, Gesch. der Niederlande, trad. Houtrouw, II. — Eulenburg, Die Frequenz der deutschen Universitäten. — Zahn, Styriaca. — Stettiner, Der Tugendbund. — Hansen-Taylor, Aus zwei Welten, Erinnerungen. — Von Lignitz, Aus drei Kriegen, 1866, 1870, 1877. — Köhler, Krause als geograph. — Tadhkirat ul-Aulija, p. Nicholson. — Polybii hist. p. Büttner-Wobst, IV, V. — Eichhoff, Ein neues Drama von Shakspeare, Die beiden ältesten Ausgaben von Romeo und Juliet. — Dhaleine, Hawthorne. — Heyne, Deutsches Wörterbuch, 2e éd. A.-G. — Höger, Zur Einführung in die Gœthe Literatur. — Finck, Lehrbuch des Dialects der deutschen Zigeuner. — Bœswillwald, Cagnat, Ballu, Timgad.

Altpreussische Monatsschrift, V et VI, juillet-septembre : Machholz, Die Gesch. der reformirten Kirchengemeinde Pr. Holland und ihre Schule, ein Beitrag zur Gesch. der Reformirten in Preussen — Sommerfeldt, Verhandlungen Polens mit dem Kurfürsten Georg Wilhelm im december 1627. — G. Conrad, C.-L. B.-G. von Plehwe, zu seinem Dienstjubiläum am 13 october 1905. — Döhring, Rückblick auf die ersten hundert Jahre der Gesellschaft der Freunde Kants. — *Comptes rendus :* Bonk, Gesch. der Stadt Drengfurt (Sembritzki); Westphal, Ein ehemaliges Klosterterritorium in Pommerellen et Lüdtke, Schematismus des Bistums Culm mit dem Bischofssitz in Pelplin, 3. (Kujot); Frydrychowicz, Die Culmer Weihbischöfe (Kujot). — Universitätschronik 1905.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

SECTION DES SCIENCES RELIGIEUSES

I. — ÉTUDES DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE, par les Membres de la Section des sciences religieuses, avec une introduction par Albert Réville, professeur au Collège de France, président de la Section. In-8°.......................... 7 fr. 50

II et III. — DU PRÉTENDU POLYTHÉISME DES HÉBREUX. Essai critique sur la religion du peuple d'Israël, suivi de l'examen de l'authenticité des écrits prophétiques, par Maurice Vernes, directeur-adjoint, 2 volumes in-8°. 15 fr. »

IV. — LA MORALE ÉGYPTIENNE QUINZE SIÈCLES AVANT NOTRE ÈRE. Étude sur le papyrus de Boulaq n° 4, par E. Amélineau. In-8....... 10 fr. »

V. — LES ORIGINES DE L'ÉPISCOPAT. Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'Empire romain, par Jean Réville, maître de conférences. In-8°.......................... 12 fr. »

VI. — ESSAI SUR L'ÉVOLUTION HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE DES IDÉES MORALES DANS L'ÉGYPTE ANCIENNE, par E. Amélineau, maître de conférences. In-8°.......................... 8 fr. »

VII. — ÉTUDES DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE, par les Membres de la Section des sciences religieuses. Deuxième série, publiée à l'occasion du X° anniversaire de la fondation de la Section. In-8°.......................... 7 fr. 50

Albert Réville. Avant-propos. — E. Amélineau. Les coutumes funéraires de l'Égypte ancienne comparées avec celles de la Chine. — L. Marillier. Caractère religieux du *tabou* mélanésien. — Sylvain Lévi. Les donations religieuses des rois de Valabhi. — A. Foucher. Les scènes figurées de la légende du Bouddha. — H. Derenbourg. Le poète anté-islamique Imrou' ou'l-Kaïs et le dieu arabe al-Kaïs. — M. Vernes. Les sources des livres historiques de la Bible. — A. Sabatier. Note sur un vers de Virgile. — Eug. de Faye. De l'influence du Timée de Platon sur la théologie de Justin Martyr. — A. Réville. La christologie de Paul de Samosate. — F. Picavet. Abélard et Alexandre de Hales, créateurs de la méthode scolastique. — A. Esmein. Le serment des inculpés en droit canonique. — J. Réville. L'instruction religieuse dans les premières communautés chrétiennes. — Léon de Rosny. Une grande lutte d'idées dans la Chine antérieure à notre ère. — André Berthelot. L'idée de la Μοῖρα dans les épopées homériques. — J. Deramey. Étude d'eschatologie. Vision de Gorgorios. Texte éthiopien inédit. — A. Quentin. La religion d'Assurbanipal (667-647 av. J.-C.). — G. Raynaud. Quelques mots sur les Panthéons de l'Amérique Centrale et sur leurs rapports avec les Panthéons mexicains.

VIII. — SAINT-AUGUSTIN ET LE NÉOPLATONISME, par L. Grandgeorge, élève diplômé de l'École des Hautes-Études. In-8°.......................... 4 fr. »

IX. — GERBERT, UN PAPE PHILOSOPHE, d'après l'histoire et d'après la légende, par F. Picavet, maître de conférences à l'École des Hautes-Études, Section des sciences religieuses. In-8°.......................... 6 fr. »

X. — L'ECCLÉSIASTIQUE, ou la Sagesse de Jésus, fils de Sira. Texte original hébreu, édité, traduit et commenté par Israël Lévi. Première partie. In-8°.......................... 7 fr. »

— Seconde partie. In-8°.......................... 7 fr. 50

XI. — LA DOCTRINE DU SACRIFICE DANS LES BRAHMANAS, par Sylvain Lévy. In-8°.......................... 6 fr. »

XII. — CLÉMENT D'ALEXANDRIE, étude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au II° siècle, par Eugène de Faye........... 7 fr. 50

XIII. — ÉTUDE SUR L'ICONOGRAPHIE BOUDDHIQUE DE L'INDE, d'après des documents nouveaux, par A. Foucher. In-8°, 30 fig. et 10 planches.. 12 fr. »

— Deuxième partie. In-8, 7 fig.......................... 4 fr. »

XIV. — LE QUATRIÈME ÉVANGILE, SON ORIGINE ET SA VALEUR HISTORIQUE, par Jean Réville. Seconde édition. In-8°.......................... 7 fr. 50

XV. — LA MAGIE ASSYRIENNE, étude suivie de textes magiques transcrits, traduits et commentés, par C. Fossey. In-8°.......................... 16 fr. »
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Prix Saintour.

XVI, 1. — LES IDÉES MORALES chez les Hétérodoxes latins au début du XIII° siècle, par P. Alphandéry. In-8.......................... 7 fr. 50

— 2. — ARISTOTE ET L'UNIVERSITÉ DE PARIS pendant le XIII° siècle, par G.-H. Luquet. In-8.......................... 2 fr. »

XVII. — TABOU ET TOTÉMISME à Madagascar, étude descriptive et théorique, par Arnold van Gennep. In-8°.......................... 10 fr. »

XVIII. — HISTOIRE DE LA LÉGITIMATION DES ENFANTS NATURELS EN DROIT CANONIQUE, par R. Génestal. In-8°.......................... 5 fr. »

LE PUY-EN-VELAY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, SUCCESSEURS.

Nº 48 Trente-neuvième année 2 décembre 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 3 : Counson, Dante et les romantiques français. — Perdrizet, Les bannis, Lég. des siècles, 2e série. — Brunschvig, Un thème français de Chateaubriand. — Toldo, Le théâtre de Regnard, sources du comique. — Latreille, Bossuet et J. de Maistre. — *Mélanges :* Le sonnet à Charron (Vianey); Les corresp. du duc de Noailles; Un projet de dict. critique au comm. du xviiie s. (A. François); Le séjour de Suard en Suisse et en Souabe (Usteri et Ritter). — Mounier et une trad. allemande de l'Homme inconsidéré de Ls. Ph. de Ségur (Joret); Un interrogatoire de Nodier (Baldensperger); Les trois éditions de la Sophonisbe de Montchrestien et la question de la mise en scène dans les trag. du xvie s. (Rigal). — *Comptes rendus :* Miss Grace Norton, Studies in Montaigne; Claudius, Hist. de l'imprim. en France, au xve et au xvie s., III.

Revue des études historiques, septembre-octobre 1905 : Félix Aubert, Le Parlement et la ville de Paris au xvie siècle (fin). — Marcel Marion, Le garde des sceaux Lamoignon et la réforme judiciaire de 1788 (suite). — *Comptes rendus critiques :* Pargoire, L'Eglise byzantine de 527 à 847. — Labourt, Le christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide. — Pierre, Les seize carmélites de Compiègne. — Dom du Bourg, Saint Odon. — Baudrillart, Saint Paulin, évêque de Nole. — Laborde-Milaa, Fontenelle. — Comte Valentin Esterhazy, Mémoires, publ. par E. Daudet. — Barbey, Mme Atkyns et la prison du Temple. — Picard, Bonaparte et Moreau. — Demimuid, Vie du vénérable Justin de Jacobis. — Vicomte de Meaux, Souvenirs politiques (1871-77). — P. Noël, Les rapports de la France et du Maroc. — Ferrand, Césarisme et démocratie.

Annales du midi, n° 68, octobre : Jeanroy, poésies provençales inédites. — Adher, Les biens patrimoniaux du diocèse de Rieux au xviiie siècle. — Thomas, Isarn de Fontiès, archiprêtre de Carcassonne. — Vidal, Les comptes consulaires de Montagnac. — *Comptes rendus :* Kolsen, Die beiden Kreuzlieder des Trobadors Guiraut von Bornelh; Roschach, Hist. graphique de l'ancienne province de Languedoc; abbé Aulagne, Un siècle de vie ecclésiastique en province. — Périodiques, nécrologie, correspondance, livres annoncés sommairement, publications nouvelles.

Bulletin hispanique, n° 4 : P. Paris, Ornement de miroir en bronze au Musée archéologique de Madrid. — De la Ville de Mirmont, Cicéron et les Espagnols. — Morel-Fatio, La duchesse d'Albe dona Maria Enriquez et Catherine de Médicis. — Griswold Morley, The use of the verse-forms (strophes) by Tirso de Molina. — Variétés : Les portraits de Juan de Mariana (Cirot). — Sur la biographie du chanoine Francisco Tárrega (Mérimée). — Agrégation : Notes bibliographiques sur les auteurs du programme de 1906 (Mérimée et Morel-Fatio). — Bibliographie : Carreras y Candi, Miscelanea histórica catalana (Brutails). — Salillas, Un gran inspirador de Cervantès, El doctor Juan Huarte y su Examen de ingenios (Pitollet). — Carreras y Artau, La filosofía del derecho en el Quijote (Mérimée). — Don Quixote de la Mancha per Guillem de Castro (Mérimée). — Chronique. — Tables. — Planches : I-II. Lettres de la duchesse d'Albe. — III. Ornement de miroir en bronze au musée archéologique de Madrid.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, nos 3, 4, 5, mars-avril-mai : Séances de la commission d'hist. de l'art. — St. Schneider, Les Gètes croyaient-ils à un dieu unique? — Zakrzewski, Ladislas II

et le testament de Boleslas Bouche-Torse. — Daszynska-Golinska, Uscil Solne, études archivales.

Nos 6 et 7, juin-juillet : Debinski, Piattoli et son rôle pendant la Grande Diète 1788-1791.

Athenaeum, n° 4072 : The Gentleman's Magazine Library, London, ed. by L. Gomme. — Oswald, The legend of Fair Helen. — English Dialect Dictionary p. Wright, xxiv-xxx. — Curtis, Modern India. — Vigfusson and Powell, Origines islandicae. — The death of Edward the Elder. — Annual of the British School at Athens, IX, X. — Notes from Rome.

Deutsche Literaturzeitung, n° 45 : Pahnke, Willibald Beyschlag. — Realencyklopädie f. protestantische Theologie und Kirche. 3. Aufl. hgb. von Hauck. — Verhandlungen des II. Internationalen Kongresses für allgemeine Religiongeschichte in Basel. — A. Lang, Beiträge zur Kirchengeschichte der Steiermark und ihrer Nachbarländer. — Grotenfelt, Geschichtliche Wertmassstäbe in der Geschichtsphilosophie bei Historikern und im Volksbewusstsein. — Lehmen, Lehrbuch der Philosophie auf aristotelisch-scolastischer Grundlage. II : Kosmologie und Psycologie. 2 Aufl. — J. Knepper, Das Schul- und Unterrichtswesen im Elsas von den Anfängen bis gegen das Jahr 1530. — Gräve, Der darstellende Unterricht. — Die Reden Gotamo Buddhos übers. von Neumann. — Cobb, A criticism of systems of hebrew metre. — Pantaleone, La critica estetica. — Kultur der Gegenwart. I, 8 : Wilamowitz-Moellendorff, Die griechische Literatur des Altertums ; Krumbacher, Die griechische Literatur des Mittelalters ; Wackernagel, Die griech. Sprache ; Leo, Die römische Literatur des Altertums ; Norden, Die lateinische Literatur im Übergang vom Altertum zum Mittelalter ; Skutsch, Die lateinische Sprache. — Zeiner, Das Säkulargedicht des Horaz. — Litzmann, Goethes Faust. — Schillers Flucht von Stuttgart und Aufenthalt in Mannheim von 1782-1785. Neu hgb. von H. Hofmann ; Schillers Flucht 1785, hgb. von Wychgram ; Schillers Fluch. [Das Museum. I.] — Laborde-Milaà, Fontenelle. — Jerrold, Charles Lamb. — Rockhill, Chna's intercourse with Korea from the XVth century to 1895. — Münchhausens Berichte über seine Mission nach Berlin im Juni 1740, p. Frensdorff. — Derichsweiler, Geschichte Lothringens. — Le Strange, The lands of the eastern caliphate. — Harding, In remotest Barotseland, Völkerrechtsquellen hgb. von Fleischmrnn.

Literariches Zentralblatt, n° 46 : Heiner, Der Syllabus — Texte u. Unt. XV, 2. — Mentz, Die Wittenberger Artikel von 1536. — Gunther, Kepler und die Theologie. — Preuss, Der Ursprung der Religion und Kunst. — Kebra Nagast, p. Bezold. — Loncao, Stato, chiesa e famiglia in Sicilia, I. — Das Habsb. Urbar II, 2, p. Schweizer, u. Glättli. — Dannenberg, Die deutschen Münzen der Sächs. u. fränk, Kaiserzeit, IV. — Boerner, Die Annalen u. Akten der Brüder des gemeins. Lebens im Lüchtenhofe. — E. Mayer, Die angebl. Fälsch. des Dragoni. — Von Diest, Aus der Zeit der Not u. Befreiung Deutschlands 1806-1815. — Philippi, Hundert Jahre preuss. Herrschaft im Münsterlande. — Friedrich, Der Herbstfeldzug 1813. II. — P. Hirsch, Bibliographie der deutschen Regiments = und Bataillonsgeschichten. — Joret, Les plantes, II. — Papyrus Th. Reinach. — Die ion. Inscriften, p. Bechtel. — Magie, De Rom. juris publici sacrique vocabulis. — Aetna, p. Vessereau. — Herriot, Mme Récamier et ses amis. — Gutjahr, zur nad. Schriftsprache Eykes von Repgowe. — Sahr, Das deutsche Volkslied, 2e ed. — Verzeichnis zürch. Universitätsschriften 1833-1897.

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon successeurs.

N° 49 Trente-neuvième année 9 décembre 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La Correspondance historique et archéologique, n° 142 : Renseignements administratifs. — Mélanges et recherches critiques. — Réorganisation des Archives de France. Le Rapport parlementaire et le Projet de Loi. — Lucien GILLET, Nomenclature des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure, lithographie, se rapportant à l'Histoire de Paris et qui ont été exposés aux divers Salons depuis l'année 1673 jusqu'à nos jours. (Dressée d'après les Livrets officiels.) (*Suite*). — Chronique. — Ouvrages nouveaux. — Périodiques.

Revue d'Alsace, nov.-déc. : REUSS, Londres et l'Angleterre en 1700, décrites par un commis-négociant strasbourgeois, J. E. Zetzner. — ADAM, Nos chaudronniers. — Mgr CHÈVRE, Les suffragants de Bâle au XVII[e] siècle (suite). — Ch. HOFFMANN, Les élections aux États-Généraux, Colmar-Belfort (suite). — Variétés : A propos de l'art. d'Unterreiner ; Les légendes d'Alsace, par G. Spetz. — Livres nouveaux : La place de Belfort au commencement de la Révolution ; Bismarck und die Erwerbung Elsass-Lothringens ; Elsässer Helden, etc.

Athenaeum, n° 4073 : German literature. — Mrs Brookfield and his circle. — ADKINS, Tekel-George Monro Grant.

Deutsche Literaturzeitung, n° 46 : HORTZSCHANSKY, Bibliographie des Bibliotheks und Buchwesens. — SCHRÖRS, Kirchengeschichte und nicht Religionsgeschichte. — CLEMEN, Die religionsgeschichtliche Methode in der Theologie. — Liturgische Bibliothek. Sammlung gottesdienstlicher Bücher aus dem deutschen Mittelalter. Hgb. von SCHÖNFELDER. I. — PAEZ, Historia Aethiopiae Liber I et II. — CHOTZNER, Hebrew Humour and other Essays. — SCHUETZE, Juvenalis ethicus. — RENNER, Das Kind. Ein Gleichnismittel bei Epiktet. — Nachtwachen von Bonaventura, Hgb. von MICHEL. — MOORMAN, The interpretation of nature in English poetry from Beowulf to Shakespeare. — ABRAHAM, Ueber Quellen und Mundart des delphinatischen Mysteriums ; « Istoria Petri et Pauli ». — BRUNOT, Histoire de la langue française des origines à 1900. I. — MAHAFFY, The Progress of Hellenism in Alexander's Empire. — STÜCKELBERG, Aus der christlichen Altertumskunde. — El Emperador Carlos V y su Corte segun las cartas de Don Martin de Salinas, embajador del Infante Don Fernando (1522-1539). Con introducción, notas é indices por Antonio Rodriguez Villa. — FRIEDERICH, Der Herbstfeldzug 1813, II. — GRANIÉ, De l'ancien régime à thermidor. — WOPFNER, Beiträge zur Geschichte der freien bäuerlichen Erbleihe Deutschtirols im Mittelalter ; Das Tiroler Freistiftrecht. — JORET, Les plantes dans l'antiquité, I et II. — SALIN, Die altgermanische Tieronamentik.

Literarisches Zentralblatt, n° 47 : Clemens Alex. I, p. STAEHLIN. — HOLL, Amphilochius von Ikonium. — Eusebe, Hist. eccl. I-IV, p. GRAPIN. — NIESE, Grundriss der röm. Gesch. 3[e] ed. — SEELIGER, Die soziale u. polit. Bedeut. der Grundherrschaft im früheren M. A. — TILLE u. KRUDEWIG, Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz, II. — JAEGER, Gesch. des 19 Jahrb. 2 petits vol. coll. Göschen. — Carry BRACHVOGEL, Die Marquise von Pompadour. — THIMME, Friedrich Wilhelm III, 1807-1812. — KÜNTZEL, Thiers, Bismarck, Bernis. — SEITER, Girech. Fahrten u. Wanderungen. — HAFFNER, Texte zur arab. Lexicographie. — Odyssee, deutsch von H. G. MEYER, von H. v. SCHELLING. — Rutilius, p. VESSEREAU. — NEUMANN, Die Orthographie üer Paston Letters ; BERNIGAU, Stanyhurst. — STÖLZEL, Die Verh. über Schillers Beruf. nach Berlin. — KÜCK, Das alte Bauernleben der Lüneburger Heide.

GREC ANCIEN

ALLÈGRE (F.). De Ione Chio. In-8 .... 3 fr. »
Voy. Cucuel.
ANNUAIRE de l'Association pour l'encouragement des études grecques. XXe année. In-8. 8 fr. — XXIe année. In-8 .... 9 fr. 50
ANTIPHON. Voy. Cucuel.
ARBOIS DE JUBAINVILLE (Dr), de l'Institut. La source du Danube chez Hérodote. In-8 .... 1 fr. »
ARISTOTE. Traité de l'âme, traduit et commenté par G. Rodier. I. Texte et traduction. II. Notes. 2 volumes in-8 .... 25 fr. »
BACCHYLIDE. Poèmes choisis, traduits en vers par Eug. d'Eichtal et Théod. Reinach. Texte grec revisé et notices par Th. Reinach. Illustrations et héliogr. d'après des œuvres d'art contemporaines du poète. In-4 .... 10 fr. »
BOUCHÉ-LECLERCQ, de l'Institut. L'Astrologie grecque. In-8, fig. .. 20 fr. »
BREHIER (Louis). De Græcorum judiciorum origine. In-8 .... 3 fr. 50
CAMPOS-LEYZA (E. de). Analyse étymologique des racines de la langue grecque In-8 .... 7 fr. 50
CHABOT (J.-B.). Voy. Waddington.
— Les Problèmes et solutions touchant les premiers principes de Damascius. Traduits pour la première fois en français. 3 volumes. In-8 .... 22 fr. 50
Académie française. — Prix Janin.
— Proclus le philosophe. Commentaire sur le Parménide, suivi du commentaire anonyme sur les VII dernières hypothèses, traduit pour la première fois en français, avec notes et index. 3 vol. In-8 .... 22 fr. 50
— La philosophie des oracles de Porphyre. In-8 .... 1 fr. 50
CHAIGNET (A.-E.), recteur honoraire.
— Damascius. Fragment de son Commentaire sur la troisième hypothèse du Parménide. In-8 .... 2 fr. »
CONSTANTIN LE RHODIEN. Description des œuvres d'art et de l'église des Saints-Apôtres de Constantinople, poème en vers iambiques, publié d'après le manuscrit du Mont-Athos, par Em. Legrand et suivi d'un commentaire archéologique par Th. Reinach. In-8, fig. et planches .... 4 fr. »
CUCUEL (Ch.). Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon. In-8 .... 5 fr. »
Mention honorable de l'Association pour l'encouragement des études grecques.
CUCUEL (Ch.). Quid sibi in dialogo, cui Cratylus inscribitur, proposuerit, Plato. In-8 .... 3 fr. »
— Œuvres complètes de l'orateur Antiphon. Traduction. In-8 .... 5 fr. »
— Mélanges grecs (en collaboration avec F. Allègre). In-8 .... 3 fr. »
DAMASCIUS. Voy. Chaignet.
DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH. Recueil des Inscriptions juridiques grecques. In-8, publié en 3 fascicules .... 22 fr. 50
— Le même ouvrage. Seconde série, 3 fascicules. In-8 .... 17 fr. 50
DEMOSTHENIS Codex Σ. Fac-simile du mss. grec 2934 de la Bibliothèque Nationale, publié par Henri Omont. 2 forts volumes in-folio .... 500 fr. »
FOUCART (Paul), de l'Institut. Traité d'alliance de l'année 362. In-8. 1 fr. 25
GIRARD (P.). L'expression des masques dans les drames d'Eschyle. In-8 .... 3 fr. 50
GRAUX (Ch.) et A. MARTIN. Notices sommaires des manuscrits grecs de Suède. In-8 .... 2 fr. 50
— Notices sommaires des manuscrits grecs d'Espagne et de Portugal. In-8 .... 7 fr. 50
GUIMET (Em.). Plutarque et l'Egypte. In-8 .... 2 fr. »
HYPERIDE. Le plaidoyer A d'Hypéride contre Athénogène, publié et reproduit en héliogravure, d'après le papyrus du Louvre, avec traduction par Eug. Revillout. In-4, 15 planches en héliogravure .... 40 fr. »
INSCRIPTIONES GRAECAE AD RES ROMANAS PERTINENTES, auctoritate et impensis Academiae collectae et editae (curante R. CAGNAT).
Tome I, fasc. 1 à 4. In-8 .... 8 fr. 75
Tome III, fasc. 1 à 4. In-8 .... 40 fr. 50
JACOB (Alfred). Sylloge vocabulorum ad conferendos demonstrandosque codices graecos utilium. In-8 .... 2 fr. »

LAPIDAIRES GRECS (Les), par F. de Mély et Ch. Ruelle.
— Tome I. Texte grec, publié par Ch.-Em. Ruelle. Un tome en 2 vol. in-4 .... 30 fr. »
— Tome II. Traduction par F. de Mély. Première partie. In-4.......... 15 fr. »
LEGRAND. Voy. Constantin.
LEUCIAS. Aphorismes sur la peste orientale, en dialecte ionien. In-8. 3 fr. 50
MICHEL (Ch.), professeur à l'Université de Liège. Recueil d'inscriptions grecques pour servir à l'étude de l'histoire et des institutions de la Grèce ancienne jusqu'à la conquête romaine. In-8.......... 20 fr. »
MILLER (E.), de l'Institut. Fragments inédits de littérature grecque (Extraits des Ποικίλη ἱστορία, histoires variées d'Elien). In-8.......... 3 fr. »
OMONT (Henri), de l'Institut.
— Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale. 4 vol. in-8. Prix de chaque volume.......... 15 fr. »
Le Tome I est épuisé.
OMONT (Henri). Catalogue des manuscrits grecs, etc., recueillis par Emm. Miller avec fascicule. In-8.......... 5 fr. »
— Catalogue des manuscrits grecs de Fontainebleau sous François Ier et Henri II. Gr. in-4, imprimé avec les caractères de Garamond.......... 25 fr. »
— Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale. In-folio avec 100 planches. (Epuisé).
— Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale du VIe au XIe siècle. In-folio, 76 pl.......... 60 fr. »
— Fac-similés de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècle. In-4, 50 pl.. 15 fr. »
— Demosthenis Codex Σ. In-folio, 1100 pl.......... 500 fr. »
— Fac-similés des plus anciens manuscrits grecs en onciale et minuscule de la Bibl. nat. du IVe au XIIe siècle. In-folio, 50 pl.......... 32 fr. »
— Lettre grecque sur papyrus, émanée de la Chancellerie impériale de Constantinople, conservée aux Archives nationales. In-8.......... 2 fr. »
— Lettes d'Anisson à Du Cange, relatives à l'impression du Glossaire grec (1682-1688). In-8.......... 2 fr. 50
— Inscriptions grecques de Salonique, recueillies au XVIIIe siècle par J.-B. Germain. In-8.......... 1 fr. »
PLESSIS (J.). Propertiana. In-8.......... 1 fr. »
PLUTARQUE. De la musique. Edition critique et explicative, et traduction française, par Henri Weil, de l'Institut, et Th. Reinach. Précédé d'une introduction par Th. Reinach. In-8, illustré de nomb. clichés musicaux..... 12 fr. »
PROCLUS. Voy. Chaignet.
REINACH (Salomon), de l'Institut. Traité d'épigraphie grecque, précédé d'un essai sur legs inscriptions grecques, par C.-T. Newton, conservateur du British Museum. Un fort volume in-8, avec figures et planches.......... 20 fr. »
— Xerxès et l'Hellespont. In-8.......... 1 fr. »
REINACH (Théodore). Textes d'auteurs grecs et romains, relatifs au Judaïsme, réunis, traduits et annotés. In-8.......... 10 fr »
— Papyrus Th. Reinach. Papyrus grecs et démotiques recueillis en Égypte et publiés avec le concours de W. Spiegelberg et S. de Ricci. Gr. in-8, 17 pl. 16 fr. »
— De Archia poeta. In-8.......... 3 fr. »
— La musique grecque et l'hymne à Apollon. In-8.......... 2 fr. »
— Le second hymne delphique à Apollon, transcription pour chant et piano, par Th. Reinach et Léon Boëllmann. In-8.......... 3 fr. »
— Un document nouveau sur la chronologie artistique et littéraire du Ve siècle av. J.-C. In-8.......... 1 fr 50
Voy. Bacchylide. Constantin, Dareste, Plutarque, Textes.
RISTELHUBER (P.). Les mimes de Hérondas, trad. avec notes. In-12. 2 fr. 50
RODIER. Voy. Aristote.
STAVRIDES (J). Remarques critiques sur les « Perses » d'Eschyle. In-8. 2 fr. »
TEXTES D'AUTEURS GRECS ET ROMAINS relatifs au judaïsme, réunis, traduits et annotés par Th. Reinach. In-8.......... 10 fr. »
TOUBIN (A). Correction à un texte de Strabon. In-8.......... » 50 c.
TZETZAE Allegoriæ Iliadis, Pselli allegoriæ, curante J.-F. Boissonnade In-8.......... 5 fr. »
VELLAY (Ch). Etudes sur les hymnes de Synésius de Cyrène. In-8. . . .. 2 fr. »
VITRY (P). Etudes sur les épigrammes de l'Anthologie palatine. In-8. 1 fr. 50
WADDINGTON, de l'Institut. Inscriptions grecques et latines de la Syrie. Index alphabétique et analytique, rédigé par J.-B. Chabot. In-4.......... 4 fr. »
REVUE DES ÉTUDES GRECQUES Tome I à XVIII. In-8. Chaque volume... 10 fr. »

Le Puy. Imp. R. Marchessou, — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 50 Trente-neuvième année. 16 décembre 1905.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. Arthur CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue musicale, n° 21 : Notre supplément musical : M. Louis Kayser. — Questions d'harmonie. — Quelques lettres inédites de compositeurs (*suite*) : Berlioz et le romantisme. — Jules Rouannet, Notes sur la musique orientale. — G. Outrey, consul général à Jérusalem, la musique arabe en Palestine. — Gastinel et G. Pfeiffer, Rapport sur le Théâtre-Lyrique. — Jules Combarieu, Cours du Collège de France : les Origines de la musique, d'après Darwin. — Lionel de la Laurencie, Un grand violoniste de l'ancien régime. — Publications nouvelles. — Théâtres et Concerts. — Supplément musical : Danse-Idylle et Bourrée, par L. Kayser. — Schottisch populaire suisse (d'après Tobler).

Athenaeum, n° 4074 : The Empire and the Century, p. Goldman. — Butcher, Harvard lectures on Greek subjects. — Howells, London Films. — Fielding's family. — The Swinton Charters. — Coverdale's Bible of 1535. — Swift and Lemuel Gulliver. — Andrew Lang, The Secret of the Totem. — Beaumont and Fletcher, p. Glover, I.

Deutsche Literaturzeitung, n° 47 : Fr. Ratzel, Glücksinseln u. Träume. Biblia Hebraica. Edidit. Kittel. I. — Zwei Schriften des Münsterschen Wiedertäufers Bernhard Rothmann. Bearb. durch Detmer und Krumbholtz. — Zöckler, Die christliche Apologetik im neunzehnten Jahrhundert. — Fouillée, Le moralisme de Kant et l'amoralisme contemporain. — Handbuch für Lehrer höherer Schulen. — Setälä, Über die Sprachrichtigkeit. — P. Regnaud, Esquisse de l'histoire de la littérature indo-européenne. — Χαριτωνίδης, Ποικίλα Φιλολογικά. — Ernout, Le parler de Préneste. — P. Herrmann, Die Geschichte von Hrolf Kraki. — Stunden mit Goethe. Hgb. von W. Bode. II, 1. — Minor Poets of the Caroline Period ed. by G. Saintsbury. — Swift, Gulliver's Travels. Ed. Dennis. — K. v. Reinhardstöttner, Portugiesische Literaturgeschichte. — Bibliotheca romanica. 1-10. — Besso, Roma e il Papa nei proverbi e nei modi di dire. — Quellen zur Geschichte des Bistums Schleswig. Hgb. von Hansen und Jessen. — Kremer, Beiträge zur Geschichte der klösterlichen Niederlassungen Eisenachs im Mittelalter. — Houssaye, 1815, La seconde abdication. La terreur blanche. — Documente privitóre la Istoria Românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki. VII. — Hildebrand, Cyrenaika als Gebiet künftiger Besiedelung. — Floerke, Der Dichter Arnold Böcklin.

Literarisches Zentralblatt, n° 48 : Biblia Hebraica, p. Kittel, I. — L. M. Hartmann, Zur Wirtschaftsgesch. Italiens im früheren M. A. — Opitz, Rusticalbesitz in Schlesien. — Hohenlohe, Aus meinem Leben, III. — Rogge, Deutsche Seesoldaten in Peking. — Nordlund, Edens, Die Skand. Krise. — Liebich, Sanskrit-Lesebuch. — Littmann, Semitic inscriptions. — Blass, Die Rythmen der asian. u. röm Kunstprosa. — Anz, Die latein. Magierspiele. — Bradley, Shakspearean tragedy. — Günther. Das Rotwelsch des deutschen Gauners. — Gomperz, Essays und Erinnerungen.

— N° 49 : Soden, Urchr. Literaturgesch. — Delehaye, Les légendes hagiographiques. — Aug. de consentus evangel. — Dahlmann-Waitz, Quellenk. 7e ed. — Rietschel, Das Bruggrafenamt. — Wustmann, Gesch. der Stadt Leipzig, 1. — Wohlwill, Kirchenpauer, Petersen, Versmann. — Marcus, Choiseul am Kourou. — Barge, Karlstadt, II. — Script. syri, III, 4, Chron. minora, 2 — Excerpta de insidiis p. de Boor. — Lucan, p. Hosius. — Mauerhof, Shakspeare — probleme. Kosch, Stifter.

GREC ANCIEN

ALLÈGRE (F.). De Ione Chio. In-8 .... 3 fr. »
Voy. Cucuel.

ANNUAIRE de l'Association pour l'encouragement des études grecques. XXe année. In-8. 8 fr. — XXIe année. In-8 .... 9 fr. 50

ANTIPHON. Voy. Cucuel.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (D'), de l'Institut. La source du Danube chez Hérodote. In-8 .... 1 fr. »

ARISTOTE. Traité de l'âme, traduit et commenté par G. Rodier. — I. Texte et traduction. — II. Notes. 2 volumes in-8 .... 25 fr. »

BACCHYLIDE. Poèmes choisis, traduits en vers par Eug. d'Eichtal et Théod. Reinach. Texte grec revisé et notices par Th. Reinach. Illustrations et héliogr. d'après des œuvres d'art contemporaines du poète. In-4 .... 10 fr. »

BOUCHÉ-LECLERCQ, de l'Institut. L'Astrologie grecque. In-8, fig. .. 20 fr. »

BRÉHIER (Louis). De Græcorum judiciorum origine. In-8 .... 3 fr. 50

CAMPOS-LEYZA (E. de). Analyse étymologique des racines de la langue grecque In-8 .... 7 fr. 50

CHABOT (J.-B.). Voy. Waddington.

CHAIGNET (A.-E.), recteur honoraire. Les Problèmes et solutions touchant les premiers principes de Damascius. Traduits pour la première fois en français. 3 volumes. In-8 .... 22 fr. 50
Académie française. — Prix Janin.

— Proclus le philosophe. Commentaire sur le Parménide, suivi du commentaire anonyme sur les VII dernières hypothèses, traduit pour la première fois en français, avec notes et index. 3 vol. In-8 .... 22 fr. 50

— La philosophie des oracles de Porphyre. In-8 .... 1 fr. 50

— Damascius. Fragment de son Commentaire sur la troisième hypothèse du Parménide. In-8 .... 2 fr. »

CONSTANTIN LE RHODIEN. Description des œuvres d'art et de l'église des Saints-Apôtres de Constantinople, poème en vers ïambiques, publié d'après le manuscrit du Mont-Athos, par Em. Legrand et suivi d'un commentaire archéologique par Th. Reinach. In-8, fig. et planches .... 4 fr. »

CUCUEL (Ch.). Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon. In-8 .... 5 fr. »
Mention honorable de l'Association pour l'encouragement des études grecques.

— Œuvres complètes de l'orateur Antiphon. Traduction. In-8 .... 5 fr. »

— Mélanges grecs (en collaboration avec F. Allègre). In-8 .... 3 fr. »

— Quid sibi in dialogo, cui Cratylus inscribitur, proposuerit, Plato. In-8. 3 fr. »

DAMASCIUS. Voy. Chaignet.

DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH. Recueil des Inscriptions juridiques grecques. Première série. In-8, publié en 3 fascicules .... 22 fr. 50

— Le même ouvrage. Seconde série, 3 fascicules. In-8 .... 17 fr. 50

DEMOSTHENIS Codex Σ. Fac-simile du mss. grec 2934 de la Bibliothèque Nationale, publié par Henri Omont. 2 forts volumes in-folio .... 500 fr. »

FOUCART (Paul), de l'Institut. Traité d'alliance de l'année 362. In-8. 1 fr. 25

GIRARD (P.). L'expression des masques dans les drames d'Eschyle. In-8 .... 3 fr. 50

GRAUX (Ch.) et A. MARTIN. Notices sommaires des manuscrits grecs de Suède. In-8 .... 2 fr. 50

— Notices sommaires des manuscrits grecs d'Espagne et de Portugal. In-8 .... 7 fr. 50

GUIMET (Em.). Plutarque et l'Égypte. In-8 .... 2 fr. »

HYPERIDE. Le plaidoyer A d'Hypéride contre Athénogène, publié et reproduit en héliogravure, d'après le papyrus du Louvre, avec traduction par Eug. Revillout. In-4, 15 planches en héliogravure .... 40 fr. »

INSCRIPTIONES GRAECAE AD RES ROMANAS PERTINENTES, auctoritate et impensis Academiae collectae et editae (curante R. CAGNAT).
Tome I, fasc. 1 à 5. In-8 .... 10 fr. 50
Tome III, fasc. 1 à 4. In-8 .... 10 fr. 50

JACOB (Alfred). Sylloge vocabulorum ad conferendos demonstrandosque codices graecos utilium. In-8 .... 2 fr. »

LAPIDAIRES GRECS (Les), par F. de Mély et Ch. Ruelle.

— Tome I. Texte grec, publié par Ch.-Em. Ruelle. Un tome en 2 vol. in-4 .... 30 fr. »

— Tome II. Traduction par F. de Mély. Première partie. In-4 .... 15 fr. »

LEGRAND. Voy. Constantin.

LEUCIAS. Aphorismes sur la peste orientale, en dialecte ionien. In-8. 3 fr. 50

MICHEL (Ch.), professeur à l'Université de Liège. Recueil d'inscriptions grecques pour servir à l'étude de l'histoire et des institutions de la Grèce ancienne jusqu'à la conquête romaine. In-8 .... 20 fr. »

MILLER (E.), de l'Institut. Fragments inédits de littérature grecque (Extraits des Ποικίλη ἱστορία, histoires variées d'Elien). In-8 .... 3 fr. »

OMONT (Henri), de l'Institut. — Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale. Tome IV. In-8. .... 15 fr. »

Les Tomes I-III sont épuisés.

— Catalogue des manuscrits grecs, etc., recueillis par Emm. Miller avec fascicule. In-8 .... 5 fr. »

— Catalogue des manuscrits grecs de Fontainebleau sous François Ier et Henri II. Gr. in-4, imprimé avec les caractères de Garamond .... 25 fr. »

— Fac-similés des plus anciens manuscrits grecs en onciale et minuscule de la Bibl. nat. du IVe au XIIe siècle. In-folio, 50 pl. .... 32 fr. »

— Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale. In-folio avec 100 planches. (Epuisé).

— Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale du VIe au XIe siècle. In-folio, 76 pl. .... 60 fr. »

— Fac-similés de manuscrits grecs des XVe et XVIe siècle. In-4, 50 pl.. 15 fr. »

— Demosthenis Codex Σ. In-folio, 1100 pl. .... 500 fr. »

— Lettre grecque sur papyrus, émanée de la Chancellerie impériale de Constantinople, conservée aux Archives nationales. In-8 .... 2 fr. »

— Lettres d'Anisson à Du Cange, relatives à l'impression du Glossaire grec (1682-1688). In-8 .... 2 fr. 50

— Inscriptions grecques de Salonique, recueillies au XVIIIe siècle par J.-B. Germain. In-8 .... 1 fr. »

PLESSIS (J.). Propertiana. In-8 .... 1 fr. »

PLUTARQUE. De la musique. Edition critique et explicative, et traduction française, par Henri Weil, de l'Institut, et Th. Reinach. Précédé d'une introduction par Th. Reinach. In-8, illustré de nombr. clichés musicaux.... 12 fr. »

PROCLUS. Voy. Chaignet.

REINACH (Salomon), de l'Institut. Traité d'épigraphie grecque, précédé d'un essai sur legs inscriptions grecques, par C.-T. Newton, conservateur du British Museum. Un fort volume in-8, avec figures et planches .... 20 fr. »

— Xerxès et l'Hellespont. In-8 .... 1 fr. »

REINACH (Théodore). Textes d'auteurs grecs et romains, relatifs au Judaïsme, réunis, traduits et annotés. In-8 .... 10 fr »

— Papyrus Th. Reinach. Papyrus grecs et démotiques recueillis en Égypte et publiés avec le concours de W. Spiegelberg et S. de Ricci. Gr. in-8, 17 pl. 16 fr. »

— De Archia poeta. In-8 .... 3 fr. »

— La musique grecque et l'hymne à Apollon. In-8 .... 2 fr. »

— Le second hymne delphique à Apollon, transcription pour chant et piano, par Th. Reinach et Léon Boëllmann. In-8 .... 3 fr. »

— Un document nouveau sur la chronologie artistique et littéraire du Ve siècle av. J.-C. In-8 .... 1 fr 50

Voy. Bacchylide. Constantin, Dareste, Plutarque.

RISTELHUBER (P.). Les mimes de Hérondas, trad. avec notes. In-12. 2 fr. 50

RODIER. Voy. Aristote.

STAVRIDES (J). Remarques critiques sur les « Perses » d'Eschyle. In-8. 2 fr. »

TOUBIN (A). Correction à un texte de Strabon. In-8 .... » 50 c.

TZETZAE Allegoriæ Iliadis, Pselli allegoriæ, curante J.-F. Boissonnade In-8 .... 5 fr. »

VELLAY (Ch). Etudes sur les hymnes de Synésius de Cyrène. In-8. . . . 2 fr. »

VITRY (P). Etudes sur les épigrammes de l'Anthologie palatine. In-8. 1 fr. 50

WADDINGTON, de l'Institut. Inscriptions grecques et latines de la Syrie. Index alphabétique et analytique, *rédigé par J.-B. Chabot*. In-4 .... 4 fr. »

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES. Tomes I à XVIII. In-8. Chaque volume .... 10 fr. »

Le Puy, imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.

N° 51 Trente-neuvième année. 23 décembre 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Annales des sciences politiques, novembre 1905 : A. Arnauné, Des causes de la valeur des monnaies. — R.-Georges Lévy, Le mécanisme financier de la Belgique et de la France. — V.-P.-Armand Hahn, La vie politique en Allemagne (1904-1905). — M. Caudel, La vie politique en Angleterre (1904-1905). — G. Gidel, La vie politique en Italie (1903-1905). — A. Viallate, La vie politique aux Etats-Unis (1904-1905). — M. Courant, La vie politique en Extrême-Orient (1904-1905). — Analyses et comptes rendus. — Ouvrages envoyés à la rédaction. — Mouvement des périodiques. — Table des matières du tome XX. — Table des matières décennales, 1896-1905.

Revue des études anciennes, nº 4 : P. Graindor, Portefaix sur un vase d'époque hellénistique. — M. Clerc, Les premières explorations phocéennes dans la Méditerranée occidentale. — L. Legras, Les Puniques et la Thébaïde (suite et fin). — G. Gassies, Le dieu gaulois au sac. — C. Jullian, Notes gallo-romaines : XXVIII. Les Celtes chez Hérodote. — C. Jullian, Chronique gallo-romaine. — A. Leroux, Le passage de la Vienne et l'origine de Limoges. — Bibliographie. — Variétés.

Revue de l'histoire des religions, septembre-octobre : P. Alphandéry, De quelques faits de prophétisme dans les sectes latines antérieures au joachimisme. — L. Goldziher, L'Ecole supérieure des lettres et des médersas d'Alger au XIVe congrès des orientalistes. — R. Reuss, Le procès des dominicains de Berne en 1507-1509. — S. Reinach, Le verset 7 du psaume XXII; Jean Réville, Réponse au précédent article. — A. van Gennep, Publications de l'université de Californie. — *Nécrologie*. — *Revue des livres*. — *Chronique*.

Athenaeum, nº 4075 : Sir Jan Hamilton on the russo-japanese War. — Derocquigny, Charles Lamb ; Lucas, Lamb ; Jerrold, Lamb. — Frazer, Lectures on early kingship. — Folk-Lore. — The Italian catalogue of books, 1847-99. — A personal explanation (Helen Toynbee). — Lord Rosebery, Keats, Shelley, and Byron. — The Secret of the Totem (A. Lang).

Nº 4076 : Further memoires of the Whig party, 1807-1821, by Henry Richard Vassall third lord Holland. Edited by lord Stavordale. — Stead, Great Japan ; Suyematsu, The Risen Sun-Majör Burton ; the Hyderabod Contingent. — Notes from Cambridge. — Elizabethan Plagiarism (Sidney Lee). — Coleridge's Nom de guerre (Coleridge). — The Secret of the Totem (the Reviewer). — Archaeological notes.

Deutsche Literaturzeitung, nº 48 : Wilbrandt, Erinnerungen. — Harnack, Militia Christi. — Troeltsch, Politische Ethik und Christentum. — Bonnoff, Jesus und seine Zeitgenossen. — Adickes, Charakter und Weltanschauung. — Baerwald, Psychologische Faktoren des modernen Zeitgeistes. — Pädagogisches Luther-Brevier von R. Eckart. — Thumb, Handbuch des Sanskrit mit Texten und Glossar. II. T. — Hehn, Hymnen und Gebete an Marduk. — Clark, The Vetus Cluniacensis of Poggio. — Pascal, Graecia capta. Saggi sopra alcune fonti greche di scrittori latini. — E. Geiger, Beiträge zu einer Aesthetik der Lyrik. — Jantzen, Gotische Sprachdenkmäler. 3. Aufl. — Holzer, Bacon-Shakespeare, der Verfasser des « Sturms ». — Lord Tennyson, The Princess. With an introduction by Waugh. — Koth, Der Einfluss von Arioste Orlando furioso auf das französische Thea-

ter. — JÆDE, Henry Becque. — MATTHIAS, Uber die Wohnsitze und den Namen der Kimbern. — ERMONI, La primauté de l'évêque de Rome dans les trois premiers siècles. 2e édition. — CASPAR, Roger II (1101-1154) und die Gründung der normannisch-sicillischen Monarchie. — WEDEL, Deutschlands Ritterschaft, ihre Entwicklung und ihre Blüte. — FRIEDENSBURG, Die ersten Jesuiten in Deutschland. — Briefe der Königin Sophie Charlotte von Preussen und der Kurfürstin von Hannover an hannoversche Diplomaten. Hgb. von R. Döbner. — NYROP, En kuriositet i kunstkammeret. — COLOMBO, La Republica Argentina. — SCHWARZ, Streiflichter auf das amerikanische Wirtschaftsleben. — YERMOLOFF, Die landwirtschaftliche Volksweisheit in Sprichwörtern, Redensarten und Wetterregeln. — SCHWEITZER, J. S. Bach. Le musicien-poète. — STUDNICKA, Schattenlehre.

— N° 49 : KEYSSER, Das Bibliothekswesen als Gegenstand der öffentlichen Verwaltung. — HALMEL, Der zweite Korintherbrief des Apostels Paulus. — GOETZ, Die Abendmahlsfrage in ihrer geschichtlichen Entwicklung. — The New Testament in the Apostolic Fathers by a Committee of the Oxford Society of historical Theology. — SCHREIBER, Schopenhauers Urteile über Aristoteles. — P. DUBOIS, Uber den Einfluss des Geistes auf den Körper. — † G. WEICKER, Schule und Leben. — Un texte arabico-malgache du XVIe siècle, transcrit, traduit et annoté d'après les mss. 7 et 8 de la Bibliothèque nationale par M. G. Ferrand. — POPE, A Catechism of Tamil Grammar. II. — KRUMBACHER, Eine neue Handschrift des Digenis Akritas. — MERRILL, On the influence of Lucretius on Horace. — FREY, Die Kunstform des Lessingschen Laokoon. — Brani inediti dei Promessi Sposi di Alessandro Manzoni per cura di Giovanni Sforza. 2. — A RITTER VON VINCENTI, Die altenglischen Dialoge von Salomon und Saturn. I. — HARDEGEN, Imperialpolitik König Heinrichs II. von England. — STÆHELIN, Der Eintritt der Germanen in die Geschichte. — ARNHEIM, Gustav Adolfs Gemahlin Maria Eleonora von Brandenburg. — LANREZAC, La manœuvre de Lützen, 1813. — BRANDENBURGER, Russisch-asiatische Verkehrsprobleme. — WERTH, Albrecht Thaer als Nationalökonom. — MOLDENHAUER, Das Versicherungswesen. — HUBRICH, Deutsches Fürstentum und deutsches Verfassungswesen. — LEHMANN, Lehrbuch des Handelsrechts. 1. Lief. — Alt, Die Entstehungsgeschichte des Ottheinrichsbaues zu Heidelberg. — PELTZER, Anthoni der Meister vom Ottheinrichsbau zu Heidelberg. — ROTT, Ott Heinrich und die Kunst.

Literariches Zentralblatt, n° 50 : LEA, Gesch. der Inq. — DREWS, Hegels Religionsphilosophie. — WORMS, Schwazer Bergbau im XV J. — SEILER, Die Entw. der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts, 1. — DRACH et KÖNNECKE, Die Bildniss Philipps des Grossmüthigen. — SERVIÈRES, L'Allemagne sous Napoléon. — Biogr. Jahrbuch und Deutscher Necrolog, p. BETTELHEIM, VIII. — Sedulius Scottas, p. HELLMANN. — FRANÇOIS, La grammaire du purisme. — POESTION, Zur Gesch. des isl. Dramas. — CURME, A grammar of the German language. — JOHN, Brauch und Volksglaube im deutschen Westböhmen.

Archiv für Religionswissenschaft, VIII. Beiheft gewidmet Hermann Usener : P. WOLTERS, Faden und Knoten als Amulett. — F. W. VON BISSING, Ægyptische Knotenamulette. — W. KROLL, Alte Taufgebräuche. — G. KARO, Das Weihgeschenk des Alyattes. — L. DEUBNER, Die Devotion der Decier. — A. DIETERICH, Sommertag.

Nº 52 Trente-neuvième année 30 décembre 1905.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue musicale, n° 22 : Armor, de Sylvio LAZZARI. — Le Péage, d'A. BANÈS. — La Direction de l'Opéra. — Notes sur la musique orientale : lettres et photographies du Haut-Sénégal et de Batavia. — Quelques lettres inédites de compositeurs (*suite*) : un chanteur de l'Académie de musique au XVIII^{e} siècle. — Questions d'harmonie. — Henri TUROT, Théâtres populaires et théâtres lyriques. — G. LYON, L'acoustique de la salle du Trocadéro. — L. AUGÉ DE LASSUS, Galli-Marié et l'Opéra-Comique. — LIONEL DE LA LAURENCIE, Un grand violoniste de l'ancien régime : Jean-Baptiste Anet (*fin*). — Actes officiels et Informations. — Recettes officielles des théâtres lyriques. — Les Concerts. — Jules COMBARIEU, Cours du Collège de France (*suite*). — Supplément musical : Duo d'Armor (II^{e} acte), réduit pour piano par Sylvio LAZZARI. — Pizzicato et Sabotière du Péage, par A. BANÈS.

Athenaeum, n° 4077 : ADAMS, The political history of England, II; DAVIS, England under the Normans and Angevins. — RAJA OF KAPURTALA, My travels in China, Japan and Java. — MATHIESON, Scotland and the Union. — GOSSE, Sir Thomas Browne. — Sir Richard Jebb. — Notes from Oxford. — Swift and Lemuel Gulliver. — Shakspeare's poems and Pericles, facsimile. — The thousand and one churches in Lycaonia (Ramsay).

Literarisches Zentralblatt, n° 51 : JOHN, Das Buch Daniel. — REICH, Der König mit dem Dornenkrone. — HEIGL, Verfasser und Adresse des Briefes an die Hebraer. — LOFORTE-RANDI, Nietzsche; ORESTANO, Le idee fondamentali di Nietzsche. — NIESE, Gesch. der griech. u. maked. Staaten, III. 188-120. — Urk. der Stadt Braunschweig, p. HAENSELMANN u. MACK, III, 1-3, 1321-1340. — SCHULTE, Die Fugger in Rom 1495-1523. — MEUSEL, Enea Silvio als Publicist. — LÜDTKE, Die strateg. Bedeut. der Schlacht bei Dresden. — JAÇOB, Bismarck u. die Erwerbung Elsass-Lothringens. — Die Gatha des Awesta, trad. BARTHOLOMAE. — NÄGELI, Der Wortschatz des Paulus. — P. W. SCHMIDT, Lautlehre der Mon-Khmersprachen. — ROBERTS and GARDNER, An introd. to Greek epigraphy, II, Attica. — DOWDEN, Shakspeare, trad. TAUSIG. — PFEIFFER, Otfrid. — Gœthe-Briefe, p. STEIN, VII. — BRÜCKNER, Gesch. der russ. Lit.

Museum, n° 3, décembre : STEYRER, Der Ursprung und das Wachstum der Sprache indogerm. Europäer (Kluyver). — MENDES DA COSTA, Index etymologicus dictionis homericae (Groeneboom). — Procopii opera, rec. HAURY, Vol. I-II (van Herwerden). — LALOY, Aristoxène de Tarente et la musique de l'antiquité (J. C. Vollgraff). — Apulei Pro se de Magia liber, rec. HELM (H. D. Verdam). — WACKERNAGEL, Altindische Grammatik, II, I (Uhlenbeck). — JACOB, Vorträge türkischer Meddah's (Houtsma). — HOROVITZ, Spuren griechischer Mimen im Orient (Houtsma). — Brandt, Leven van Vondel, uitg. d. HOEKSMA (Beets). — DEROCQUIGNY, A contribution to the study of the French element in English (Salverda de Grave). — Von ULASZYN, Ueber die Entpalatalisierung der urslav. *e*-Laute im Polnischen (van Wijk). — ELKAN, Die Publizistik der Bartholomäusnacht und Mornays « Vindiciae contra Tyrannos » (Blok). — EIERMANN, Lazarus von Schwendi (Bussemaker). — FRUIN, Het archief van Prelaat en Edelen van Zeeland (Overvoorde). — VÖLTER, Aegypten und die Bibel (J. J. P. Valeton Jr.). — FISCHER, Francis Bacon und seine Schule (Groenewegen). — MEYLAN, La Coéducation des Sexes (J. H. Gunning Wzn.).

HENRY HOUSSAYE
De l'Académie française.

(Ouvrage terminé, complet en 4 volumes.)

1814. — Cinquantième édition, 1 vol. in-16 de 650 pages. . . 3 50
1815. — *La Première Restauration. — Le Retour de l'Ile d'Elbe. — Les Cent-Jours.* Cinquantième édition, 1 vol. in-16 de 638 pages. 3 50
1815. — *Waterloo.* 50e édition, 1 vol. in-16 de 512 pages. 3 50
1815. — *La seconde Abdication. — La Terreur blanche,* 1 vol. in-16, 28e édition. 3 50

G. LENOTRE

Le Drame de Varennes, juin 1791, 1 vol. in-8 écu, 12e édition. 5 »
Paris Révolutionnaire, 14e édition, 1 vol. in-8 écu. . . . . 5 »
Vieilles Maisons, Vieux Papiers, 1re série, 1 vol. in-8 écu, 18e édition. . . . . 5 »
Vieilles Maisons, Vieux Papiers, 2e série, 1 vol. in-8 écu, 15e édition. . . . . 5 »
La Captivité et la Mort de Marie-Antoinette, 1 vol. in-8 écu, 6e édition. . . . . 5 »
Le Vrai Chevalier de Maison-Rouge, 1 vol. in-8 écu, 4e édit. 5 »
Le Marquis de La Rouerie, 6e édition, 1 vol. in-8 écu. . . . 5 »
Le Baron de Batz, 1 vol. in-8, écu, 5e édition. . . . . 5 »
Tournebut (1804-1809), 6e édition, 1 vol. in-8, écu. . . . . 5 »
La Guillotine pendant la Révolution, 6e édit., 1 vol. in-8 écu. 5 »

MAXIME DE LA ROCHETERIE

HISTOIRE DE MARIE-ANTOINETTE
1755-1793
NOUVELLE ÉDITION REVUE ET ORNÉE DE GRAVURES
(*Ouvrage couronné par l'Académie Française.*)

Deux beaux volumes in-8 écu. Prix. . . . . 10 »

GEORGES GOYAU

L'ALLEMAGNE RELIGIEUSE
LE CATHOLICISME 1800-1848

Deux forts volumes in-16. Prix. . . . . 7 »

EMILE HORN

FRANÇOIS RAKOCZI II
PRINCE DE TRANSYLVANIE (1676-1735)

Un volume in-8 écu, avec un portrait en héliogravure. Prix. 5 »

FREDERIC BARBEY

Madame ATKYNS ET LA PRISON DU TEMPLE
(1758-1836)
D'après des documents inédits.— Préface de Victorien SARDOU, de l'Académie française.

Un beau volume in-8 écu, orné de portraits. Prix. . . . . 5 »

LIBRAIRIE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE (Ancienne Maison J. Rouam).
PARIS, 28, RUE DU MONT-THABOR.

LES MAITRES DE L'ART

COLLECTION DE MONOGRAPHIES D'ARTISTES

PUBLIÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE

du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

VOLUMES PARUS :

Reynolds, par M. François BENOIT, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille.
David, par M. Léon ROSENTHAL, professeur au lycée de Versailles.
Albert Dürer, par M. Maurice HAMEL, professeur au lycée Carnot.
Rubens, par M. Louis HOURTICQ, agrégé de l'Université.
Claus Sluter et la Sculpture bourguignonne au XVe siècle, par M. KLEINCLAUSZ, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.
Holbein, par M. François BENOIT, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
Michel-Ange, per M. Romain ROLLAND, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
Géricault, par M. Léon ROSENTHAL, professeur au lycée de Versailles.

VOLUMES EN PRÉPARATION :

Phidias, Praxitèle, Lysippe, Giotto, les Van Eyck, Donatello, Mantegna, les Bellini, Michel Colombe, Memlinc, Botticelli, Verrocchio, Luini, Fra Bartolommeo, Raphaël, Léonard de Vinci, Titien, Van Dyck, Velazquez, Poussin, Philippe de Champagne, Lebrun, Rembrandt, Watteau, Boucher, Houdon, Gros, Ingres, Delacroix, etc.

Par MM. :

Paul ALFASSA ; BAYET, directeur de l'enseignement supérieur; Léonce BÉNÉDITE, conservateur du musée du Luxembourg; Camille BENOIT, conservateur-adjoint au musée du Louvre ; E. BERTAUX, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon; Max COLLIGNON, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris; Ch. DIEHL, professeur à la Faculté des Lettres de Paris ; H. DURAND-GRÉVILLE, le comte Paul DURRIEU, conservateur honoraire au Musée du Louvre ; Louis de FOURCAUD, professeur d'histoire de l'art à l'Ecole nationale des Beaux-Arts ; GASQUET, directeur de l'enseignement primaire; Louis GILLET; André HALLAYS ; HOMOLLE, membre de l'Institut, directeur des Musées nationaux ; LIARD, membre de l'Institut, vice-recteur de l'Académie de Paris; Georges LAFENESTRE, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ; LECHAT, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon; LEMONNIER, professeur à la Faculté des Lettres de Paris; Henry MARCEL, administrateur général de la Bibliothèque nationale; Pierre MARCEL, G. MENDEL, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux; P. de NOLHAC ; conservateur du musée de Versailles ; POTTIER, membre de l'Institut, conservateur au musée du Louvre ; RABIER, directeur de l'enseignement secondaire; Marcel REYMOND ; S. ROCHEBLAVE, professeur au lycée Janson de Sailly et à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts; Henry ROUJON, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts; Paul VITRY, conservateur au musée du Louvre ; Teodor de WYZEWA ; etc., etc...

Chaque volume, imprimé sur papier vergé, contient environ 180 pages de texte, avec **gravures tirées hors texte** sur papier spécial.

Prix de chaque volume broché........................ **3 fr. 50**
Avec un cartonnage artistique en toile................... **4 fr. 50**

Envoi *franco* contre la valeur en timbres ou mandat-poste à la **Librairie de l'Art Ancien et Moderne,** 28, rue du Mont-Thabor, Paris.

En vente chez les principaux libraires de France et de l'étranger.

Le Puy. Imp. R. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, successeurs.